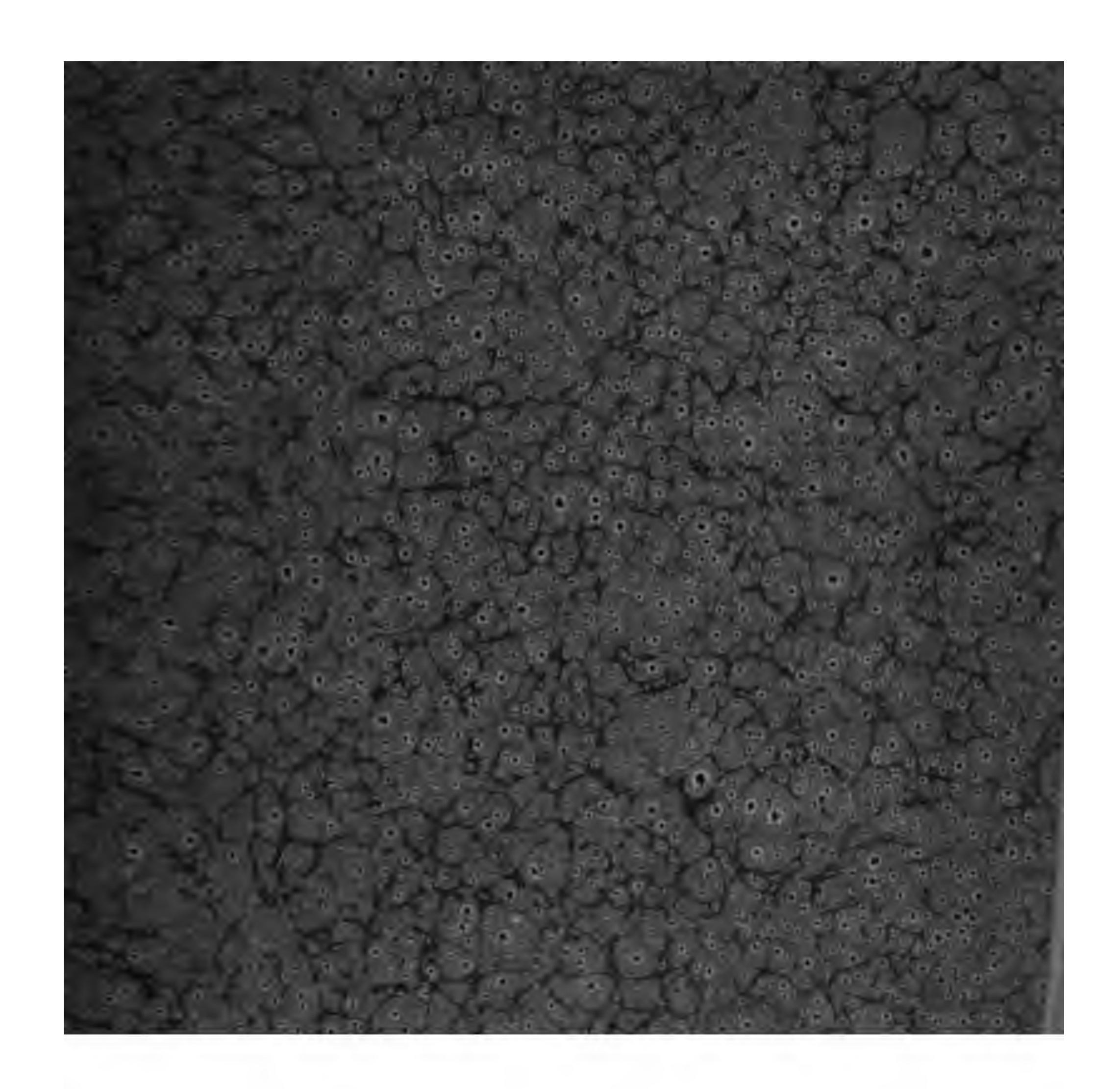






REVUE GERMANIQUE.

TOME TROISIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE

GERMANIQU

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

AVEC LE CONCOURS DE MESSIEURS

PHILARÈTE CHASLES, C. DARESTE, ÉDÉLESTAND DUMÉRIL,
MAURICE HARTMANN, É. LABOULAYE (de l'Institut), LITTRÉ (de l'Inst
A. MAURY (de l'Institut), H. MÉRIMÉE, RENAN (de l'Institut),
DE ROUGÉ (de l'Institut), L. RATISBONNE, C. DE SAULT,
DANIEL STERN, H. TAINE, ETC., ETC.

TOME TROISIÈME.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU
1858

MYTHOLOGIE COMPARÉE [1].

II.

Le langage mythologique manquait de mots simplement aux
Tout mot, soit nom, soit verbe, avait, à l'époque primiti
pouvoir complet. Les mots étaient pesants et inflexibles. Ils
plus qu'ils ne devaient; et voilà pourquoi le langage mythc
nous paraît si étrange. Nous parlons du soleil qui suit l'auror
les anciens poëtes ne pouvaient parler que du soleil animant
brassant l'aurore. Ce qui pour nous est un coucher de sole
pour eux le soleil vieillissant, tombant ou mourant. Notre l
soleil était pour eux la Nuit donnant naissance à un brillant
dans le printemps ils voyaient réellement le soleil ou le ciel
sant la terre dans une chaude étreinte, faisant pleuvoir et ré
des trésors dans le sein de la nature. Il y a dans Hésiode beau
mythes, de date postérieure, où nous n'avons qu'à remplacer
complet par un auxiliaire, pour changer le langage mythique
gage logique. Hésiode appelle *Nyx* (la Nuit), la mère de *Moros* (l
et la sombre *Ker* (la Destruction) mère de *Thanatos* (la Mort),
(le Sommeil) et de la tribu des *Oneiroi* (les Rêves). Il dit que la
niture de la Nuit n'a pas de père. La Nuit est encore appelée
de *Mômos* (le Blâme), du terrible *Oizys* (le Malheur) et des *H*
(les étoiles du soir), qui gardent les belles pommes d'or de l'au
du fameux *Okeanos*. Elle a donné naissance à *Némésis* (la Veng
à *Apaté* (la Fraude), à *Philotès* (le Désir), à la pernicieuse

[1] Voir la livraison de juin.

Vieillesse), au fort et obstiné *Eris* (le Combat). Employons nos expressions modernes, telles que : « On voit les étoiles quand la nuit approche, » « nous dormons, » « nous rêvons, » « nous mourons, » « nous courons des dangers pendant la nuit, » « les réjouissances nocturnes conduisent à des luttes, à des discussions animées et à des malheurs; » « beaucoup de nuits amènent la vieillesse et enfin la mort; » « une mauvaise action, commise d'abord dans l'obscurité de la nuit, sera révélée enfin au jour; » et nous aurons traduit, dans la forme moderne de la pensée et du discours, le langage d'Hésiode; langage qui, tout étrange qu'il est pour nous, n'en était pas moins très-généralement compris du peuple auquel il s'adressait. C'était là à peine un langage mythologique; c'était plutôt une sorte d'expression poétique et proverbiale, comme en emploient tous les poëtes, soit anciens soit modernes, et que l'on retrouve souvent encore dans le langage du peuple.

Dans le langage d'Hésiode, Uranos est un des noms du Ciel. Uranos est né afin « qu'il soit un lieu stable pour les dieux bénis ». Il est dit deux fois qu'Uranos couvre toutes choses (v. 127), et que lorsqu'il amène la nuit, il s'étend partout, embrassant la terre. Il semble que le mythe grec a conservé encore un vague souvenir du sens mythologique d'Uranos. Uranos, en effet, est le sanscrit *Varuna*, qui est dérivé d'une racine *VAR*, couvrir; *Varuna* est aussi dans les Védas un des noms du firmament, particulièrement lié à l'idée de la nuit, et opposé à *Mithra*, le jour. Dans tous les cas, le nom d'Uranos rappelait aux Grecs quelque chose de sa signification primitive, et quand nous le voyons appelé ἀστερόεις (*étoilé*), ce qui n'arrive jamais pour des noms comme Apollon et Dionysos, nous ne pouvons guère supposer, avec M. Grote, qu'aux yeux des Grecs, « *Uranos, Nyx, Hypnos* et *Oneiros* (le Ciel, la Nuit, le Sommeil et les Rêves), aient été des personnes comme Zeus et Apollon. » Nous n'avons qu'à lire quelques lignes de plus dans Hésiode, pour voir que la progéniture de *Gæa*, qui commence par Uranos, n'est pas encore arrivée complétement à cette personnification mythologique, à cette cristallisation qui rend le caractère primitif de la plupart des dieux de l'Olympe si difficile et si incertain. Dans l'introduction, le poëte a demandé aux Muses comment naquirent à l'origine les dieux et la terre, les rivières et la mer sans bornes, les brillantes étoiles et le vaste ciel. Le poëme de la *Théogonie* tout entier est une réponse à cette question; nous ne pouvons donc pas douter que les Grecs ne vissent dans quelques-uns des noms précités de simples conceptions poétiques d'objets réels. Uranos, le premier-né de Gæa, devient ensuite une divinité, douée d'attributs et de sentiments humains; mais plusieurs mem-

bres de la famille de Gæa, par exemple les *Grandes Montagnes*, sont représentés comme neutres, et ne peuvent être considérés comme des personnes telles que Zeus et Apollon.

M. Grote va donc trop loin en insistant sur la signification purement littérale de toute la mythologie grecque. M. Grote convient que plusieurs figures mythologiques restées dans le langage jusqu'à une époque assez récente étaient fort bien comprises, et n'exigeaient pas plus d'explications que nos expressions « le soleil se couche », ou « le soleil se lève ». Mais il refuse d'en tirer aucune conclusion. « Bien que les attributs et les actions attribués aux personnages mythologiques, dit-il, soient souvent explicables par l'allégorie, l'ensemble des séries et des systèmes mythologiques ne l'est jamais. Celui qui adopte ce mode d'explication trouve, après un ou deux pas, que le chemin n'est plus tracé, et il est obligé de se frayer lui-même sa route au moyen de raffinements gratuits et de conjectures. » M. Grote admet ce qu'il appelle l'allégorie comme un des matériaux de la mythologie; cependant, il n'ose tirer les conséquences de son principe, et il laisse toute la mythologie comme une énigme, qui ne peut ni ne doit être résolue, comme un passé qui n'eut jamais de présent, refusant même d'essayer une explication partielle de ce problème si important dans l'histoire de l'esprit grec. Un pareil manque de courage scientifique aurait privé l'histoire de bien des traits de lumière. Dans les sciences paléontologiques, on doit se résigner à ignorer certaines choses, et ce que Suétone dit du grammairien : « Boni grammatici est nonnulla etiam nescire, » s'applique avec une force particulière au mythologue. Personne n'a exprimé ceci avec plus de modestie que l'un des fondateurs de la mythologie comparée : Grimm, dans l'Introduction de sa *Mythologie germanique*, dit sans le moindre artifice : « J'interpréterai tout ce que je pourrai; mais je ne puis pas interpréter tout ce que je voudrais. »

O. Müller a montré par le mythe de Cyrène jusqu'à quelle époque récente le langage mythologique resta en usage chez les Grecs. La ville grecque de Cyrène, en Libye, fut fondée vers la trente-septième olympiade; la race dominante tirait son origine des Minyens, qui régnaient principalement à Iolkos, dans la Thessalie méridionale; la fondation de cette colonie était due à l'oracle d'Apollon Pythien. De là vint ce mythe : « Kyrène, la jeune fille héroïque, qui vivait en Thessalie, est aimée par Apollon et transportée en Libye. » Dans le langage moderne nous dirions : « La ville de Kyrène, en Thessalie, envoya une colonie en Libye, sous les auspices d'Apollon. » On pourrait donner beaucoup d'autres exemples où la simple substitution d'un verbe plus

positif dépouille de la sorte un mythe de tout son merveilleux [1]. En voici quelques-uns.

Kaunos est appelé le fils de Milet; ce qui veut dire que des colons crétois de Milet avaient fondé la ville de Kaunos, en Lycie. Le mythe dit de plus que Kaunos s'enfuit de Milet en Lycie, et que sa sœur Byblos fut changée en fontaine, par suite du chagrin qu'elle éprouva de la perte de son frère. Milet en Ionie étant plus connu que Milet en Crète, a été introduit ici par erreur, Byblos étant simplement une petite rivière près de Milet d'Ionie.

Marpessa est appelée la fille d'Evenus, et un mythe la représente comme enlevée par Idas. Idas était le nom d'un héros fameux de la ville de Marpessa. Le fait renfermé dans le mythe, et confirmé par d'autres preuves, est que des colons partirent de la rivière Evenus et fondèrent Marpessa. Le mythe ajoute qu'Evenus, après avoir essayé en vain de reprendre sa fille à Idas, fut changé en fleuve, par l'effet de son chagrin, comme Byblos, la sœur de Milet.

On sait que Pyrrha était le plus ancien nom de la Thessalie, et qu'Hellen était fils de Pyrrha. M. Grote soutiendrait que les Grecs ne doutèrent jamais qu'il y ait eu réellement un individu nommé Pyrrha et un autre nommé Hellen. Ceci peut être vrai pour les Grecs relativement modernes, tels que Homère et Hésiode; mais en fut-il ainsi à l'origine? Le premier qui parla de Pyrrha, la mère des Hellènes, ne songea pas plus à une vieille femme appelée Pyrrha que nous ne songeons à une grande dame quand nous parlons de l'Italie mère des arts.

Dans des temps plus modernes encore que ceux dont parle Ottfried Müller, nous trouvons que « parler mythologiquement » était une mode chez les poëtes et chez les philosophes. Pausanias se plaint de ceux « qui donnent une généalogie à toute chose, et font Pythis fils de Delphos ». L'histoire d'Éros, dans le Phédon, est appelée un mythe;

[1] O. Müller a montré comment les différents parents donnés aux *Erinnyes* par les différents poëtes étaient suggérés par le caractère que chaque poëte leur attribuait. « Évidemment, dit-il dans son *Essai sur les Euménides*, p. 184, cette généalogie répondait mieux aux vues et aux desseins poétiques d'Eschyle qu'une des généalogies courantes qui font dériver les Erinnyes de Skotos et Gæa (Sophocle), de Kronos et Eurynome (dans un ouvrage attribué à Épiménide), de Phorkys (Euphorion), de Gæa Eurynome (Istron), d'Achéron et la Nuit (Eudème), d'Hadès et Persephone (hymnes orphiques), d'Hadès et du Styx (Athénodore et Mnaséas). Voyez, cependant, *Ares*, par H. D. Müller, p. 67.

cependant Socrate dit ironiquement « que c'est un de ceux que l'on peut croire ou non ». Quand il raconte l'histoire du dieu égyptien Theuth, il l'appelle « une vieille tradition ». Mais Phédon voit de suite que cette histoire est de l'invention de Socrate, et lui dit : « Socrate, tu fais facilement des histoires égyptiennes ou autres. » Quand Pindare appelle Apophasis la fille d'Épiméthée, on comprenait ce langage mythologique aussi bien que s'il eût dit : « Une arrière-pensée mène à une excuse. » Et dans Homère même, quand il est dit que les Prières boiteuses suivent *Até* (le Sort) cherchant à l'apaiser, un Grec comprenait ce langage aussi bien que nous lorsque nous disons : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

Quand on dit, au contraire, que les Prières sont filles de Zeus, nous ne sommes plus dans la sphère de la pure mythologie. Ce Zeus était pour les Grecs le protecteur des suppliants; c'est pourquoi les Prières sont appelées ses filles, comme nous pouvons appeler la Liberté la fille de l'Angleterre, ou la Prière le fruit de l'âme.

L'allégorie suffit-elle pour expliquer toute la poésie mythologique des anciens ? Nous ne le pensons pas. Il faut appeler à notre aide un autre élément, qui a joué un grand rôle dans la formation du langage ancien, et pour lequel je ne trouve pas de meilleur nom que *polyonymie* et *synonymie*. La plupart des noms, comme nous l'avons déjà vu, étaient à l'origine des appellatifs ou des attributs, exprimant ce qui semblait l'attribut le plus caractéristique de l'objet. Mais comme beaucoup d'objets ont plus d'un attribut, il arriva nécessairement que la plupart des objets, durant la période primitive du langage, eurent plus d'un nom. Dans la suite, la plupart de ces noms devinrent inutiles, et furent remplacés dans les dialectes littéraires par un nom fixe, qui était en quelque sorte le nom propre de l'objet. Voilà pourquoi plus un langage est ancien, plus il est riche en synonymes.

Les synonymes doivent naturellement donner naissance à beaucoup d'homonymes. Si nous pouvions donner au soleil cinquante noms exprimant différentes qualités, quelques-uns de ces noms seraient également applicables à d'autres objets possédant la même qualité. Ces différents objets seraient donc appelés du même nom; ils deviendraient des homonymes.

Dans les Védas, la terre est appelée *Urvî* (vaste), *Prithvî* (étendue), *Mahî* (grande). Le dictionnaire védique qu'on appelle le *Nighantu* mentionne vingt et un noms qui lui sont également donnés. Ces vingt et un mots sont donc des synonymes. Mais *urvî* (vaste) signifie aussi rivière; *prithvî* (étendue), désigne le ciel et l'aurore; *mahî* (grand,

sanscrit a été à la grammaire comparée. Il n'y a, heureusement, aucun système de religion ou de mythologie dans les Védas. Les noms sont employés dans un hymne comme appellatifs, dans un autre comme des noms de dieux. Le même dieu est quelquefois représenté comme supérieur, d'autres fois comme égal, ou comme inférieur aux autres dieux. La nature des dieux est encore transparente, et leur conception première, dans beaucoup de cas, est clairement perceptible. Il n'y a aucune généalogie, aucun mariage arrangé entre les dieux et les déesses. Le père est quelquefois le fils, le frère est le mari, et la divinité féminine qui dans un hymne est la mère, dans un autre est l'épouse. Les conceptions du poëte variaient, et avec elles changeait la nature de ces dieux. Nulle part l'immense distance qui sépare les anciens poëmes de l'Inde de la plus ancienne littérature de la Grèce n'est plus vivement sensible que lorsque nous comparons les mythes des Védas, qui sont tous des mythes en voie de se faire, avec les mythes formés et vieillis sur lesquels est fondée la poésie d'Homère. La véritable théogonie des races ariennes est dans les Védas. La théogonie d'Hésiode n'est qu'une reproduction informe de l'idée primitive. Il faut lire les Védas pour savoir à quelle nature de conceptions l'esprit humain, bien que doué de la conscience naturelle d'un pouvoir divin, est inévitablement amené par la force irrésistible du langage appliqué aux idées surnaturelles et abstraites. Pour faire comprendre aux Hindous qu'ils adorent de simples noms de phénomènes naturels, graduellement obscurcis, puis personnifiés et déifiés, il faudrait encore recourir aux Védas. C'était une erreur des premiers Pères de l'Église de traiter les dieux païens de démons ou de mauvais esprits, et nous devons éviter de commettre la même méprise relativement aux dieux des Hindous. Leurs dieux n'ont pas plus de droits à une existence substantielle que *Eos* ou *Hemera*, que *Nyx* ou *Apatê*. Ce sont des masques sans acteurs, les créations de l'homme et non ses créateurs; ils sont *nomina*, et non *numina*; des noms sans être, et non des êtres sans noms.

On peut quelquefois expliquer un mythe grec, latin ou teutonique, avec les ressources que chacune de ces langues possède encore; de même que beaucoup de mots grecs peuvent s'expliquer étymologiquement sans aucune comparaison avec le sanscrit ou le gothique. Nous commencerons par quelques-uns de ces mythes, et nous arriverons ensuite aux plus difficiles, à ceux qui doivent recevoir la lumière de régions plus éloignées, des rochers neigeux de l'Islande et des chants de l'Edda, ou des bords des « Sept Rivières » et des hymnes des Védas.

La riche imagination de la nation grecque, sa prompte perception et

cun
ont
me
me
res
ep-
. Il
les
ivi-
se.
ure
ens
lus
as,
nés
éo-
ode
les
ien
ita-
ées
'ils
ent
ux
les
ter
us.
ue
rs,
ion

ie,
de
gi-
ie.
ri-
re
its
is.
et

sa vivacité intellectuelle, font comprendre facilement comme
la séparation de la race arienne, aucune langue ne fut plu
aucune mythologie plus variée que celles des Grecs. Les mo
crées avec une facilité merveilleuse, puis oubliés avec l'insouc
donne aux hommes de génie la conscience d'un pouvoir in
La création de chaque mot était à l'origine tout un poëme.
mots, semblables à la poésie populaire de la Grèce, oubliaie
le poëte à qui ils devaient leur existence, s'ils étaient adopt
tradition, et s'ils vivaient dans le langage d'une famille, d'
d'une tribu. Leur descendance généalogique, leur caractère p
leur signification étymologique étaient inconnus aux Grecs eu
Les Grecs se souciaient aussi peu de l'individualité étymol
leurs mots que du nom de chacun des bardes. Homère suffis
curiosité, et ils acceptaient volontiers toute étymologie qui
quelque partie du sens d'un mot; aucune considération l
n'intervenant jamais dans leurs suppositions ingénieuses. On
ment Socrate change, sur l'inspiration du moment, Éros e
ailé; Homère trouve tout aussi facilement des étymologies, e
mologies ne prouvent qu'une seule chose, c'est que la véritab
du nom des dieux avait été oubliée longtemps avant Homère

Lorsque quelques-uns des personnages mythiques ont co
noms intelligibles en grec, le sens du mythe est facile à déco
noms d'Éos, de Séléné, d'Hélios, sont des mots qui portent e
propre histoire. Prenons pour exemple le beau mythe de
d'Endymion : Endymion est le fils de Zeus et de Kalyke, m
aussi fils d'Aethlios, roi d'Élide, appelé lui-même fils de Z
qui Endymion succéda, dit-on, comme roi d'Élide. Ceci loca
mythe, et montre que l'Élide est le lieu où il naquit; sans do
la coutume grecque, la race régnante d'Élide croyait tirer so
de Zeus. La même coutume prévalut dans l'Inde ancienne et
les deux grandes familles royales : la race solaire et la rac
Il peut y avoir eu un roi d'Élide, Aethlios, ayant eu un fils E
mais ce que le mythe dit d'Endymion ne peut être arrivé au r
Le mythe transporte Endymion en Carie, au mont Latmos,
c'est dans la caverne latmienne que Séléné vit le beau dorme
et le perdit. Or, il ne peut y avoir aucun doute sur la signif
Séléné; lors même que la tradition n'aurait conservé que son a
Astérodia, nous aurions traduit ce synonyme par « Voyage
les étoiles », c'est-à-dire Lune. Mais qui est Endymion? C'e
nombreux noms du soleil, et l'un de ceux qui se rapporten

ment au soleil couchant ou mourant. Ce mot est évidemment dérivé de ἐν-δύω, mot qui dans quelque dialecte du grec ancien signifiait sans doute se coucher, quoique dans le grec classique le verbe simple δύω seul soit resté le nom technique du coucher du soleil. De ἔνδυμα fut formé ἐνδυμίων, comme οὐρανίων de οὐρανός, et comme l'ont été la plupart des noms de mois grecs. Si ἔνδυμα était devenu le nom ordinaire du coucher du soleil, le mythe d'Endymion ne se serait jamais formé. Mais la signification primitive d'Endymion étant oubliée, ce qu'on disait à l'origine du soleil couchant, devint l'attribut d'un certain personnage envisagé comme un dieu ou un héros. Le soleil couchant dormit *autrefois* dans la caverne latmienne, la caverne de la nuit (Latmos étant dérivé de la même racine que Leto, Latona, la nuit); mais *maintenant* il dort sur le mont Latmos, en Carie. Endymion, plongé dans un éternel sommeil après une vie d'un seul jour, était *autrefois* le soleil couchant, le fils de Zeus, le ciel brillant; et de Kalyke, la nuit qui couvre tout (de καλύπτω); ou de Zeus et de Protogeneia, la déesse née la première, identique à l'Aurore, qui est toujours représentée, soit comme la mère, soit comme la sœur ou l'épouse abandonnée du Soleil. *Maintenant* il est le fils d'un roi d'Élide, sans doute parce que les rois prenaient souvent des noms de bon augure, liés avec le soleil, ou la lune, ou les étoiles. Dans ce cas, un mythe lié à un nom solaire était naturellement reporté sur son homonyme humain. Dans l'ancien langage poétique et proverbial de l'Élide, le peuple disait : « Séléné aime Endymion et le regarde, » au lieu de dire : « Il commence à faire nuit; » ou bien : « Séléné embrasse Endymion; » au lieu de : « Le soleil se couche, et la lune se lève; » ou bien : « Séléné embrasse Endymion endormi, » au lieu de : « Il est nuit. » Ces expressions restèrent longtemps après que leur signification eut cessé d'être comprise; et, du consentement de tous, sans aucun effort personnel, une histoire se forma, d'après laquelle Endymion aurait été un jeune garçon aimé d'une jeune dame, Séléné. Si les enfants voulaient en savoir davantage, la grand'mère leur contait que ce jeune Endymion était fils de Protogeneia, c'est-à-dire de l'Aurore donnant naissance au Soleil, ou de Kalyke, la sombre et épaisse Nuit. Ce nom faisait vibrer bien des cordes : on pouvait donner trois ou quatre raisons différentes (comme l'ont fait les anciens poëtes) du sommeil éternel d'Endymion; et si un poëte populaire avait fait allusion à l'une de ces explications, elle devenait bientôt un fait mythologique, répété par les poëtes postérieurs; de telle sorte qu'Endymion devint à la fin le type, non plus du soleil couchant, mais d'un beau garçon aimé d'une chaste jeune fille,

et, par conséquent, un nom très-propre à un jeune prince. Beaucou de mythes ont ainsi été transférés à des personnes, à cause d'un simple similitude de nom. Il faut cependant admettre qu'il n'y aucune preuve historique de l'existence d'un prince d'Élide appel Endymion.

Telle est la loi qui préside à la formation d'une légende. A l'origine elle n'est qu'un simple mot, un de ces mots nombreux qui n'ont qu'u cours local et perdent leur valeur si on les transporte en des endroi éloignés; mots inutiles pour l'échange journalier de la pensée, mon naie falsifiée dans les mains de la foule, qu'on ne jette point cepen dant, mais qu'on garde comme curiosité et comme ornement, et qu l'antiquaire enfin déchiffre après bien des siècles. Malheureusement nous ne possédons pas ces légendes telles qu'elles étaient lorsqu'elle passèrent de bouche en bouche dans les villages ou dans les château des montagnes. Nous ne les avons pas telles que les contaient les vieil lards, en un langage qu'eux-mêmes ne comprenaient qu'à demi, et qu devait sembler étrange à leurs enfants, ni comme les contait le poët d'une cité naissante, qui personnifiait les traditions de son voisinag dans un long poëme, en leur attribuant une forme et une durée cer taines. Nous n'avons pas pour la Grèce de légendes semblables à celle que Grimm a recueillies dans sa *Mythologie*, de la bouche du pauvr peuple, en Allemagne. Excepté les cas où Homère a conservé un myth local, tout est arrangé comme un système, ayant au commencement l *Théogonie*, le *siége de Troie* au milieu, et le *Retour des héros* à la fin. Mai combien de parties de la mythologie grecque ne sont pas mentionnée par Homère! Nous arrivons après lui à Hésiode, moraliste et théologien et ici encore nous ne retrouvons qu'un petit fragment du langage my thologique de la Grèce. Nos principales sources sont donc les ancien chroniqueurs qui prirent la mythologie pour de l'histoire, et ne lu empruntèrent que ce qui répondait à leur dessein. Et ceux-ci mêm ne nous ont point été conservés; seulement ils furent la source où le écrivains postérieurs, tels qu'Apollodore et les scholiastes, prirent leur informations. Le premier devoir du mythologue est d'éclaircir ce mé lange, d'écarter tout ce qui est systématique et de réduire chaque myth à sa forme primitive. Il faut retrancher complétement beaucoup d choses qui ne sont pas essentielles, et après que la rouille est enlevée il faut déterminer avant tout, comme pour les anciennes médailles, l localité, et, s'il est possible, l'âge de chaque mythe par le caractère d sa formation. De même que nous classons les médailles anciennes en monnaies d'or, d'argent et de cuivre, nous devons distinguer soigneu

sement les légendes des dieux, celles des héros et celles des hommes. Si nous réussissons à déchiffrer ainsi les anciens noms et les légendes de la mythologie grecque ou de toute autre mythologie, nous verrons que le *passé* de la mythologie grecque, ou de toute autre mythologie, a eu son *présent*, qu'il y a des traces de pensée organique dans ces restes pétrifiés, et que ces stratifications maintenant si profondément ensevelies ont formé autrefois la surface du langage grec. La légende d'Endymion était un *présent* à l'époque où le peuple d'Élide comprenait le vieux langage d'après lequel la Lune (ou Sélène) se levait sous le voile de la Nuit (ou dans la caverne Latmienne) pour voir et admirer, dans un silencieux amour, la beauté du soleil couchant, c'est-à-dire Endymion le dormeur, le fils de Zeus, et lui accorder le double don d'un éternel sommeil et d'une jeunesse perpétuelle.

Endymion n'était pas le Soleil dans son caractère divin de Phœbus Apollon, mais une conception du Soleil dans sa course de chaque jour, se levant de bonne heure du sein de l'Aurore, et après une courte et brillante carrière, se couchant le soir, pour ne jamais revenir dans cette vie mortelle. De semblables conceptions sont fréquentes dans la mythologie arienne, et le Soleil considéré de cette façon est quelquefois représenté comme divin, mais non immortel, d'autres fois comme vivant, mais endormi, quelquefois encore comme un mortel aimé d'une déesse, mais atteint par le sort de l'humanité. Ainsi *Tithonos*, étant dérivé de la même racine que Titan[1], exprimait à l'origine l'idée du Soleil dans son caractère quotidien ou annuel. Lui aussi, comme Endymion, ne jouit pas de l'immortalité complète de Zeus et d'Apollon. Endymion conserve sa jeunesse, mais il est voué au sommeil. Tithonos est rendu immortel, mais comme Éos il a oublié de demander pour lui la jeunesse éternelle, il devient un vieillard décrépit, dans les bras de sa femme toujours jeune, qui l'aimait quand lui était jeune aussi, et qui est bonne pour lui dans sa vieillesse. D'autres traditions, craignant peu les contradictions, ou prêtes à lès résoudre, même au prix des expédients les plus atroces, font de Tithonos le fils d'Éos et de Képhalos, comme Endymion était le fils de Protogeneia, l'Aurore; cette liberté montre qu'à l'origine un Grec savait ce que signifiait une phrase comme celle-ci : Eos quitte chaque matin le lit de Tithonos. Tant que cette expression fut comprise, ce mythe fut un *présent*; mais ce fut un *passé* dès que Tithonos fut changé en un fils de Laomédon, frère de Priam et prince de Troie, et que son fils, l'Éthiopien Memnon, dut

[1] Ἀφελῶς δ'ἔλαμψε Τίταν. *Anakreontea*, 47.

prendre part à la guerre troyenne. Alors ce langage, qu'Éos quittait son lit le matin, devint mythique et n'eut plus qu'une signification conventionnelle ou traditionnelle. Et cependant, même alors, le vieux mythe semble flotter confusément dans la mémoire du poëte! car lorsque Éos pleure son fils, le beau Memnon, il appelle ses pleurs « la rosée du matin », de sorte que l'on peut dire que le *passé* était encore à demi un *présent*.

Nous avons dit que Képhalos était regardé comme l'amant d'Éos et le père de Tithonos; nous ajouterons, que Képhalos, de même que Tithonos et Endymion, était encore un des noms si nombreux du Soleil. Mais Képhalos était le Soleil levant, la tête de la lumière, expression souvent employée dans différentes mythologies pour désigner le soleil. Dans les Védas, où l'on parle du soleil comme d'un cheval, la tête du cheval est une expression signifiant le soleil levant. Les nations teutoniques parlent du soleil comme de l'œil de Wuotan, de même qu'Hésiode parle de « l'œil de Jupiter qui voit toute chose ». Dans les Védas, le soleil est encore appelé « la face des dieux », ou « la face d'Aditi, » et il est dit que les vents obscurcissent l'œil du soleil par des torrents de pluie.

Une idée semblable conduisit les Grecs à former le nom de Képhalos, et lorsqu'on l'appelait le fils de Hersé, la Rosée, cela signifiait dans le langage mythologique ce que nous exprimerions par le soleil se levant sur des champs couverts de rosée. On raconte de Képhalos qu'il était le mari de Prokris, qu'il l'aimait, et qu'ils se jurèrent d'être fidèles l'un à l'autre. Mais Éos aussi aime Képhalos; elle lui avoue son amour, et Képhalos, fidèle à Prokris, ne l'accepte pas. Éos, qui connaissait sa rivale, répond à Képhalos qu'il faut rester fidèle à Prokris, jusqu'à ce que cette dernière manque à son serment. Képhalos accepte la gageure, approche de sa femme déguisé en étranger, et obtient ses faveurs. Prokris, découvrant sa honte, s'enfuit en Crète. Là, Diane lui donne un chien et une lance qui ne manque jamais son but, et Prokris retourne auprès de Képhalos, déguisée en chasseur. Pendant qu'elle chasse avec Képhalos, celui-ci lui demande le chien et la lance. Elle les lui promet en retour de son amour, et quand il y a consenti, elle se fait reconnaître, et est reprise par Képhalos. Cependant Prokris craint les charmes d'Éos, et pendant qu'elle épie avec jalousie son mari, elle est tuée par lui avec la lance qui ne manquait jamais son but.

Avant de pouvoir expliquer ce mythe, qui est conté avec beaucoup de variantes par les poëtes grecs et latins, il faut le disséquer et le réduire à ses éléments constitutifs.

Le premier de ces éléments est : « Képhalos aime Prokris. » Pour expliquer Prokris, il faut recourir à une comparaison avec le sanscrit, où *prush* et *prish* signifient « arroser », et sont employés principalement pour désigner les gouttes de pluie. La même racine dans le langage teutonique a pris le sens de « gelée », et Bopp identifie *prush* avec l'ancien haut-allemand *frus, frigere.* En grec, nous devons rapporter à la même racine πρώξ, πρωκός, une goutte de rosée. Ainsi, Prokris désigne la rosée, et la femme de Képhalos n'est qu'une répétition de Hersé, sa mère; Hersé, rosée, étant également dérivé du sanscrit *vrish,* arroser. La première partie de notre mythe signifie donc simplement : « Le soleil baise la rosée du matin. »

Le second élément est : « Éos aime Képhalos. » Ceci n'a pas besoin d'explication; c'est le vieux conte répété cent fois dans la mythologie arienne : « L'Aurore aime le Soleil. »

Le troisième élément est : « Prokris est infidèle; cependant son nouvel amant, quoique sous une autre forme, est toujours Képhalos. » On peut interpréter ceci comme une expression poétique des rayons de soleil réfléchis en diverses couleurs par les gouttes de rosée. Prokris est embrassée par beaucoup d'amants; cependant tous sont Képhalos, déguisé, puis enfin reconnu.

Le dernier élément est : « Prokris est tuée par Képhalos, » c'est-à-dire la rosée est absorbée par le soleil. L'absorption graduelle et inévitable de la rosée par les rayons brûlants du soleil est exprimée par le trait fatal de Képhalos, lancé sans intention sur Prokris, cachée dans le buisson de la forêt.

Nous n'avons qu'à réunir ces quatre élements, et nous aurons l'histoire de l'amour et de la jalousie de Képhalos, Prokris et Éos. S'il était nécessaire de prouver la nature solaire de Képhalos, nous pourrions rappeler que la première rencontre de Képhalos et de Prokris a lieu sur le mont Hymette, et qu'ensuite Képhalos se jette dans la mer par désespoir, du haut des montagnes de Leucade. Or, dans l'Attique, à laquelle tout le mythe appartient, le soleil, pendant la plus grande partie de l'année, apparaissait en se levant sur le mont Hymette comme une tête resplendissante. Une ligne droite menée de ce point le plus oriental à la pointe la plus occidentale de la Grèce, nous conduit au promontoire de Leucade, où Képhalos noya ses chagrins dans les vagues de l'Océan.

Un autre coucher de soleil magnifique nous apparaît dans le mythe de la mort d'Héraclès. Le double caractère d'Héraclès, comme dieu et comme héros, est reconnu même par Hérodote, et quelques-unes de

ses épithètes suffisent pour indiquer son caractère solaire, quoi aucun nom peut-être n'ait été le sujet d'autant de contes mythol ques, historiques, physiques et moraux. Les noms qu'il partage a Apollon et Zeus, sont Δαφνηφόρος, Ἀλεξίκακος, Μάντις, Ἰδαῖος, Ὀλύμ Παγγενέτωρ.

Or, dans son dernier voyage, Héraclès, de même que Képha avance de l'est à l'ouest. Il accomplit son sacrifice à Zeus su promontoire Kenœon de l'Eubée, quand Déjanire lui envoie le vêtement. Il jette alors dans la mer Lichas, qui est changé en De là Héraclès passe à Trachys et au mont OEta, où son bû se dresse; le héros est brûlé et s'élève à travers les nuages qu'au siége des dieux immortels, devenu lui-même immorte marié à Hébé, la déesse de la jeunesse. Le vêtement que Déja envoie au héros solaire, est une expression fréquemment empl dans d'autres mythologies; c'est le vêtement que dans les Védas « mères tissent pour leurs brillants fils »; ce sont les nuages qui s'élè de l'eau et entourent le soleil comme un sombre vêtement. Hér essaye de l'arracher, son ardente splendeur perce à travers l'obsc qui s'épaissit; mais des nuages enflammés l'embrassent et se m aux derniers rayons du soleil, et l'on voit enfin, à travers les nu épars du ciel, le héros mourant, qui déchire son propre corps, jus ce que ce corps brillant soit consumé dans un embrasement gén Sa dernière amante est Iole, qui représente peut-être les nuages col de violet du soir, ou peut-être ἰός, poison; d'où serait venu le m d'un vêtement empoisonné.

Dans les deux légendes que nous venons d'analyser, la langue g que fournit presque tout ce qui est nécessaire pour rendre intel bles et rationnelles ces étranges histoires, quoique les Grecs modernes, Homère et Hésiode, n'eussent assurément aucun sou de la signification primitive de ces traditions. Mais de même qu'il des mots grecs qui n'ont aucune explication en grec, et qui, si o les avait comparés au sanscrit et aux autres dialectes de même orig seraient toujours restés de simples sons pour le philologue; de m il y a des noms de dieux et de héros inexplicables au seul point de grec, et dont on ne peut découvrir le caractère primitif sans les fronter avec les dieux ou les héros de l'Inde, de la Perse, de l'I ou de l'Allemagne. Un autre mythe de l'aurore fera mieux c prendre ceci.

Ahan en sanscrit est un des noms du jour; or, *ahan* est mis *dahan*, comme *asru*, larme, pour *dasru*, grec δάκρυ. En sanscrit

trouve la racine *dah* qui signifie *brûler,* et de cette racine on a bien pu former un nom du jour de la même manière que *dyu,* jour, est formé de *dyu,* être brillant. Nous n'avons pas à examiner ici si le gothique *dags,* jour, dérive de ce mot. Selon la règle établie par Grimm, *daha,* en sanscrit, devrait devenir en gothique *taga,* et non *daga.* Cependant il y a plusieurs anciens noms ariens où la loi de Grimm est violée, et Bopp semble disposé à considérer *daga* et *daha* comme identiques à l'origine. Il est certain que la même racine qui a formé les noms teutoniques du jour a aussi donné naissance au nom de l'aurore. En allemand, nous disons : *Der morgen tagt;* en vieil anglais, jour se disait *dawe*, tandis que l'aurore, en anglo-saxon, se disait *dagian.* Or, dans les Védas, un des noms de l'aurore est *Ahanâ.* (Rigv. I. 123, 4.)

Nous avons déjà vu l'Aurore dans diverses relations avec le Soleil; mais nous ne l'avons pas encore vue comme l'amante du Soleil, fuyant devant son amant, et détruite par son étreinte. C'était là pourtant une expression très-familière dans le vieux langage mythologique des Ariens. L'Aurore est morte dans les bras du Soleil, L'Aurore fuit devant le Soleil, ou Le Soleil a brisé le char de l'Aurore, étaient des expressions signifiant simplement, Le soleil est levé, L'aurore a disparu. Dans un hymne des Védas célébrant les exploits d'Indra, la principale divinité solaire des Védas, il est dit qu'il a vaincu l'Aurore et brisé son char. (Rigvéda IV, 30.) Dans d'autres endroits, elle est aimée par tous les dieux brillants du ciel, sans en excepter son propre père.

En traduisant *Dahanâ* en grec, nous avons Daphné, et toute l'histoire de Daphné devient ainsi intelligible. Daphné est jeune et belle, Apollon l'aime, elle fuit devant lui et meurt quand il l'embrasse avec ses brillants rayons, ou comme le dit un poëte des Védas (X, 189) : « L'Aurore s'approche de lui, elle expire dès que l'être puissant qui illumine le ciel commence à respirer. » Quiconque aime et comprend la nature comme les poëtes primitifs peut se figurer encore Daphné et Apollon, l'Aurore tremblant et se précipitant à travers le ciel, puis s'évanouissant à l'approche soudaine du brillant Soleil. La métamorphose de Daphné en laurier est une continuation du mythe toute particulière à la Grèce. Daphné, en grec, ne signifiait plus l'aurore, mais était devenu le nom du laurier. L'arbre daphné fut donc consacré à l'amant de Daphné, l'Aurore, et la fable voulut que Daphné elle-même fût changée en arbre quand elle pria sa mère de la protéger contre la violence d'Apollon.

Sans le secours des Védas, le nom de Daphné et la légende qui y est attachée seraient restés inintelligibles; car le sanscrit plus récent ne

donne aucune clef de ce nom. Ceci prouve la valeur des V
la mythologie comparée, science qui, sans ces livres, serait
amas d'hypothèses, sans principes fixes ni base solide.

Le grand nombre de mythes se rapportant à l'Aurore m
combien de manières différentes la même idée peut être
mythologiquement. L'Aurore est réellement une des plus rich
de la mythologie arienne. Une autre classe de légendes, per
la lutte entre l'hiver et l'été, le retour du printemps, le re
ment de la nature, n'est dans la plupart des langues qu'un
une amplification d'histoires plus anciennes, racontant la l
le jour et la nuit, le retour du matin et la renaissance d
entier. Les histoires de héros solaires combattant au milieu
et du tonnerre contre les puissances de l'obscurité sont empru
même source. Les vaches, auxquelles on fait si souvent allu
les Védas, que Vritra a enlevées et qu'Indra a reprises, sont
ces mêmes vaches brillantes que l'Aurore conduit chaque
leur pâturage, et qui de leurs lourds pis envoient sur la te
chée une rosée rafraîchissante et fertilisante, c'est-à-dire le
Pour nous encore, à qui la philosophie a enseigné que le *n*
est la plus haute sagesse, il n'est aucun spectacle plus attr
celui de l'aurore. Mais autrefois le pouvoir d'admirer étai
grande bénédiction accordée à l'humanité; et quand l'homme
admirer plus profondement, quand son cœur était-il plus
bonheur qu'à l'approche du seigneur de la lumière?

Si les peuples de l'antiquité appelaient les lumières éter
ciel, leurs dieux, leurs êtres brillants (*deva*), l'Aurore deva
première née parmi les divinités, *Protogeneia,* la plus c
hommes, toujours jeune et toujours fraîche. Mais si l'Au
admirée seulement comme un être bon, éveillant chaque mat
fants de l'homme, sa vie devait sembler courte. Elle se dissip
et meurt quand la source de la lumière envoie son prem
à travers la voûte du ciel. Nous ne pouvons nous imaginer le
avec lequel l'antiquité regardait ces spectacles de la natu
nous, tout est une loi, un ordre, une nécessité. Nous cal
pouvoir de réfraction de l'atmosphère, nous mesurons la d
sible de l'aurore dans tous les climats, et le lever du soleil
étonne plus. Mais si nous pouvions croire encore qu'il y a d
leil un être comme nous, que dans l'aurore il y a une âme
la sympathie; si nous pouvions encore un moment considérer
sances comme personnelles, libres et adorables, combien nos s

ne seraient-ils pas différents à l'approche du jour? Cette assurance avec laquelle nous disons : Le soleil *doit* se lever, était inconnue aux premiers adorateurs de la nature, ou s'ils commençaient à sentir la régularité avec laquelle le soleil et les autres astres accomplissent leur travail quotidien, ils les prenaient toujours pour des êtres libres, enchaînés pour un temps et obligés d'obéir à une volonté supérieure, mais sûrs de s'élever, comme Héraclès, à une gloire plus haute à la fin de leurs travaux. Quand nous lisons dans les Védas : « Le Soleil se lèvera-t-il? » « Notre antique amie, l'Aurore, reviendra-t-elle? » « Les puissances de la Nuit seront-elles vaincues par le dieu de la lumière? » ces expressions nous semblent puériles. Mais il n'en était pas ainsi pour les hommes primitifs. Quand le soleil se levait, ils s'étonnaient de ce qu'à peine né il fût si puissant, et qu'il eût, pour ainsi dire, étranglé dans son berceau les serpents de la nuit. Ils se demandaient comment il pouvait cheminer à travers le ciel, pourquoi il n'y avait pas de poussière sur sa route, pourquoi il ne tombait pas à la renverse. Enfin ils le saluaient, et l'œil humain sentait qu'il ne pouvait soutenir la majesté radieuse de celui que tous appelaient « la vie, le souffle, le brillant seigneur et père ».

Ainsi le lever du soleil était la révélation de la nature; elle éveillait dans l'esprit humain ce sentiment de dépendance, d'impuissance, d'espoir, de joie et de foi en des puissances supérieures, qui est la source de toute sagesse, et l'origine de toute religion. Mais si le lever du soleil inspira les premières prières, et appela les premières flammes du sacrifice, le coucher du soleil ne causait pas à l'homme une moindre émotion. Quand le jour disparaît, le poëte se lamente sur la mort prématurée de son brillant ami, et il voit dans cette courte carrière l'image de sa propre vie. La place où le soleil couchant se retire dans l'occident lointain se présente à son esprit comme la demeure où lui-même ira après sa mort, où « ses pères allèrent avant lui », et où les hommes sages et pieux se réjouissent dans une « nouvelle vie avec Yama et Varoun ». Souvent, au contraire, il considérait le soleil, non comme un héros dont la vie est courte, mais comme jeune, ne changeant pas, toujours semblable à lui-même, tandis que les hommes mortels passent, génération après génération. Et de là, par la simple force du contraste, la première révélation d'êtres qui ne vieillissent ni ne déclinent, d'immortels, d'immortalité! Alors le poëte suppliait le Soleil immortel de revenir pour accorder au dormeur un nouveau jour. Le dieu du jour devenait le dieu du temps, de la vie et de la mort. Quels sentiments le Crépuscule, le frère de l'Aurore, renouve-

lant avec une lumière plus sombre les merveilles du matin, i dû éveiller chez le poëte rêveur! Combien de poëmes dc inspirés dans le langage vivant des anciens temps! Était-ci qui venait encore ombrager une dernière fois celui qui la q qu'au matin? Était-elle la déesse immortelle sans cesse reven que lui, le mortel, le Soleil meurt chaque jour? Ou était-ell mortelle disant un dernier adieu à son immortel amant, l ainsi dire sur le même bûcher qui devait la consumer, s'élever au séjour des dieux?

Supposons ces simples scènes exprimées dans le langage anciens, et nous nous trouverons en présence d'une mythol de contradictions et d'inconséquences, le même être étant comme mortel ou immortel, comme homme ou comme fen que l'œil de l'homme changeait son point de vue, et prêtait couleurs au jeu mystérieux de la nature.

L'histoire d'Urvasi et de Pourouravas, un des mythes exprime d'une manière singulièrement pittoresque cette l'Aurore et du Soleil, cet amour entre l'immortelle et le m que l'identité de l'aurore et du crépuscule. Ces deux noms Pourouravas, ne sont pour les Hindous plus modernes que propres, et même dans les Védas, leur signification pri presque entièrement effacée. Il y a dans le *Rigvéda* un diale Urvasî et Pourouravas, où tous deux apparaissent personr même manière que dans la comédie beaucoup plus modern indien *Kalidâsa*. Urvasî cependant était primitivement une et signifiait aurore.

L'étymologie d'Urvasî est difficile à retrouver. On ne peu que ce mot soit dérivé d'*urva* au moyen du suffixe *sa*, com pose le docteur Kuhn, parce qu'il n'y a pas de mot comn parce que les dérivatifs en *sa*, comme *romasá*, *yuvasá*, etc., sur la dernière syllabe. L'explication des Indiens est plus Ils font dériver *Urvasî* de *uru*, grand (εὐρύ), et d'une racine *as* On peut donc comparer *uru-asî*, avec un autre mot fré employé comme épithète de l'aurore, *urûkî*, féminin de *uru* loin. Un des traits les plus frappants de l'Aurore et un de distinguent de tous les autres habitants du ciel, c'est qu'elle un instant la vaste étendue du ciel, et que ses chevaux pour ainsi dire avec la rapidité de la pensée l'horizon tout e pourquoi nous trouvons que les noms commençant par *uru* et εὐρυ en grec sont presque invariablement d'anciens nom

giques de l'Aurore ou du Crépuscule. La Terre aussi réclame, il est vrai, cette épithète, mais dans des combinaisons différentes de celles qui s'appliquent à la brillante déesse. Les noms grecs de l'Aurore sont *Euryphaessa*, la mère d'*Hélios*, *Eurykyde* ou *Eurypyle*, fille d'*Endymion*, *Eurymède*, femme de *Glaukos*, *Eurynome*, mère des *Charites*, et *Eurydice*, femme d'*Orphée*. (Nous démontrerons plus loin que, sous ce dernier nom il faut voir un ancien dieu). Dans les Védas, le nom d'*Ushas* ou *Eos*, n'est guère mentionné sans quelque allusion à sa splendeur qui se répand au loin[1], tandis que la lumière du Soleil n'est pas représentée comme s'étendant beaucoup, mais plutôt comme dardant au loin.

Mais outre l'étymologie, il y a d'autres indications qui nous amènent à supposer qu'Urvasî était primitivement la déesse de l'Aurore. *Vasishtha*, quoique plus connu comme le nom des principaux poëtes des Védas, est le superlatif de *vasu*, brillant, et comme tel est aussi un nom du soleil. Ainsi il se trouve que des expressions qui ne s'appliquaient à proprement parler qu'au soleil étaient transférées à l'ancien poëte. Il est appelé le fils de Mitra et de Varouna, c'est-à-dire de la nuit et du jour, expression qui n'a de sens que relativement à Vasishtha, le soleil. Or, comme ce dernier est fréquemment appelé l'enfant de l'Aurore, il est dit que Vasishtha, le poëte, doit sa naissance à Urvasî (Rigvéda, VII, 31, 11). Les particularités qui accompagnent sa naissance nous rappellent beaucoup celles qui se retrouvent dans la naissance d'Aphrodite, contée par Hésiode.

Nous voyons aussi dans quelques passages du Rigvéda, où se présente le nom d'Urvasî, qu'on lui assignait les mêmes attributs et les mêmes actions qui appartiennent d'ordinaire à *Ushas*, l'Aurore.

Il est souvent dit d'*Ushas*, qu'elle prolonge la vie de l'homme, et la même chose est dite d'Urvasî (Rigvéda, IV, 2, 18; V, 41, 19; X, 95, 10). Dans un endroit, Urvasî est même employé au pluriel dans le sens de plusieurs aurores ou jours prolongeant la vie de l'homme, ce qui prouve que le pouvoir appellatif du mot n'était pas encore tout à fait

[1] Le nom qui se rapproche le plus d'Urvasî en grec semble être *Europe*, parce que l'*s* palatal est quelquefois représenté par un π grec, comme asva = ἵππος. La seule difficulté est l'ω long en grec. Sans cela Europe, enlevée par le taureau blanc (l'Aurore est souvent représentée comme étant sur le dos du Soleil, d'Eurydice), transportée dans une caverne éloignée (l'assombrissement du soir), et mère d'*Apollon*, le dieu de la lumière du jour, et de *Minos* (Manu, un Zeus mortel), concorderait bien avec la déesse de l'Aurore.

oublié. Elle est encore appelée ***antarikshaprâ***, remplissant l'air, épithète du soleil, ***brihaddivâ***, avec une splendeur puissante, épithètes qui ne conviennent qu'à l'aurore. Cependant la meilleure preuve qu'*Urvasî* était un des noms de l'aurore est la légende de son amour pour Pourourâvas, histoire qui n'est vraie que du Soleil et de l'Aurore. Il n'est guère besoin de prouver que Pourourâvas est un nom de héros solaire; Pourourâvas signifiait la même chose que πολυδεύκης, doué de beaucoup de lumière. Quoique ***rava*** se dise généralement des sons, cependant la racine ***ru***, qui signifiait primitivement crier, est aussi appliquée à la couleur [1], dans le sens d'une couleur haute ou criarde comme le rouge (cf. *rudhira*, ἐρυθρός, *ruber*, *rufus*, lith. *rauda*, ancien haut-allem. *rôt*). En outre, Pourourâvas se nomme lui-même *Vasishtha*, mot qui est encore un des noms du soleil, et il est appelé *Aida*, le fils d'Idâ, le même nom qui ailleurs est donné à *Agni*, le feu (Rigvéda, III, 29, 3).

Mais revenons à l'histoire d'Urvasî.

Cette histoire, sous sa forme la plus ancienne, se trouve dans le Brâhmana du Yadjourvéda.

« Une fée nommée Urvasî devint amoureuse de Pourourâvas, le fils d'Ida, et quand elle le rencontra, elle lui dit : Embrasse-moi trois fois par jour, mais jamais contre ma volonté, et que je ne te voie jamais sans tes vêtements royaux. » De cette manière elle vécut longtemps avec lui. Alors ses anciens amis, les Gandharvas, dirent : « Cette Urvasî demeure depuis longtemps parmi les mortels; faisons la revenir. » Or, il y avait une brebis, avec deux agneaux, attachés à la couche d'Urvasî et de Pourourâvas, et les Gandharvas en volèrent un. Urvasî dit : « Ils prennent mon chéri, comme si je vivais dans un pays où il n'y a ni héros ni homme. » Ils volèrent le second, et elle fit encore des reproches à son mari. Alors Pourourâvas regarda et dit : « Comment la terre où je suis peut-elle être sans héros ni homme ? » Et il s'élança tout nu, trouvant trop long de mettre ses vêtements. Alors les Gandharvas envoyèrent un éclair, et Urvasî vit son mari sans vêtement comme avec la lumière du jour. Alors elle disparut. « Je reviens, » dit-elle, et elle partit. Alors il pleura son amour perdu, et il alla près de Kouroukshetra. Il y a là un lac appelé Anyatahplaksha, plein de fleurs de lotus; et tandis que le roi se promenait sur ses bords, les fées jouaient dans

[1] Ainsi il est dit, Rigv. VI, 3, 6, le feu crie de lumière. Les deux Chârites spartiates sont appelés Κλητά et Φαεννά, c'est-à-dire sonnant clair et brillant clair. Il est dit du soleil levant dans les Védas : L'enfant crie.

l'eau sous la forme d'oiseaux. Urvasî aperçut le roi et dit : « Voici l'homme avec qui j'ai demeuré si longtemps. » Alors ses amies lui dirent : « Apparaissons devant lui. » Elle y consentit, et elles apparurent devant lui. Alors le roi la reconnut et dit : « Hélas! ma femme, reste, cruelle! parlons un peu. Nos secrets, si nous ne les disons maintenant, ne nous apporteront pas de bonheur plus tard. » Elle lui répondit : « Que ferais-je de tes paroles? Je suis partie comme la première des aurores. Pourourâvas, retourne chez toi. Je suis difficile à saisir comme le vent. » Il répondit avec désespoir : « Alors, que ton ancien ami tombe maintenant pour ne jamais se relever; qu'il s'en aille bien loin, bien loin! qu'il se couche sur le seuil de la mort, et que les loups avides le dévorent! » Elle lui répondit : « Pourourâvas, ne meurs pas! ne tombe pas! que les loups méchants ne te dévorent pas! Il n'y a pas d'amitié avec les femmes; leurs cœurs sont des cœurs de loups. Quand je vivais parmi les mortels sous une forme différente, quand je demeurai avec toi bien des nuits pendant quatre automnes, je mangeai un jour un petit morceau de beurre, et même maintenant j'en ai encore du plaisir. » Ainsi son cœur s'adoucit enfin, et elle dit : « Viens à moi la dernière nuit de l'année; tu seras avec moi pendant une nuit, et un fils te naîtra. » Il alla la dernière nuit de l'année aux siéges dorés, et quand il fut seul, on lui dit de monter, et alors ils lui envoyèrent Urvasî. Alors elle dit : « Les Gandharvas t'accorderont un souhait demain; choisis! » Il dit : « Choisis pour moi. » Elle répondit : « Dis-leur : que je sois un de vous. » De bonne heure, le lendemain matin, les Gandharvas lui accordèrent un don; mais quand il dit : « Que je sois un de vous! » ils dirent : « Le feu sacré au moyen duquel l'homme pourrait accomplir un sacrifice et devenir l'un de nous ne lui est pas encore connu. » Alors ils initièrent Pourourâvas aux mystères d'un certain sacrifice, et quand il l'eut accompli, il devint l'un des Gandharvas. »

Voilà la simple histoire contée dans les Brâhmanas, avec l'intention évidente de montrer l'importance d'un rite particulier; c'est en allumant du feu par le frottement que Pourourâvas obtient l'immortalité. Les vers cités dans l'histoire sont tirés du Rigvéda, où nous trouvons dans le dernier livre, au milieu de beaucoup de restes étranges de poésie populaire, un dialogue entre les deux amants, consistant en dix-sept vers. L'auteur du Brâhmana n'en a connu que quinze; mais dans l'un des vers qu'il cite, Urvasî dit : « Je suis partie pour toujours comme la première des aurores. » Ce trait montre dans l'esprit du poëte une étrange lueur de l'ancien mythe, et nous rappelle les larmes que la mère de Memnon versait sur le cadavre de son fils, larmes que

les poëtes plus récents eux-mêmes nomment la rosée du matin. Dans le quatrième vers, Urvasî se désigne encore plus clairement comme identique à l'Aurore. Elle dit à Pourourâvas qu'il a été créé par les dieux pour arrêter les pouvoirs de l'obscurité, tâche invariablement attribuée à Indra et aux autres héros solaires. Enfin les noms des compagnes d'Urvasî se rapportent à l'Aurore.

Aucune déesse n'est aussi fréquemment appelée l'amie de l'homme que l'Aurore. Elle va dans chaque maison (Rigvéda, I, 123, 4); elle pense à la demeure de l'homme (I, 123, 1); elle ne méprise ni le petit ni le grand (I, 124, 6); elle amène la richesse (I, 48, 1); elle est toujours la même, immortelle et divine (I, 124, 4; I, 123, 8); elle ne vieillit pas (I, 113, 15); elle est la déesse toujours jeune, mais elle fait vieillir l'homme (I, 92, 11). Ainsi Pourourâvas appelait Urvasî l'immortelle parmi les mortels; et dans son dernier vers, il s'adressait à sa bien-aimée en lui disant qu'elle remplit l'air de lumière.

Il faut certainement admettre que, même dans les Védas, les poëtes ignoraient autant la signification primitive d'Urvasî et de Pourourâvas qu'Homère celle de Tithonos et même d'Eos. Pour eux, c'étaient là des héros, des êtres indéfinis, à demi des hommes et à demi des dieux. Mais, grâce à la philologie comparée, leur véritable sens se dévoile à nos regards, quoique nous soyons placés beaucoup plus loin de l'époque où ils furent imaginés. L'antiquité parlait encore du Soleil nu et de la chaste Aurore se cachant la figure quand elle voyait son époux. Après que le Soleil a voyagé dans le monde à la recherche de sa bien-aimée, quand il arrive au seuil de la mort et va terminer sa vie solitaire, elle lui apparaît de nouveau dans le crépuscule, et elle l'emporte aux siéges dorés des immortels. Le crépuscule paraît ici identifié à l'Aurore, comme dans Homère Éos commence et finit le jour[1].

Ce mythe montre bien que la poésie ancienne n'est que le faible écho du langage ancien, et que c'est la nature qui inspira toujours le poëte primitif. L'idée d'un jeune héros, soit qu'on l'appelle Balder, Sigurd, Sigfrid, Achille, Méléagre ou Képhalos, expirant dans la plénitude de sa jeunesse, cette histoire si fréquemment contée, localisée et individualisée, fut suggérée à l'origine par le soleil mourant à la fin du jour dans toute la vigueur de la jeunesse, frappé par les puissances de la nuit, ou percé à la fin de la saison solaire par l'aiguillon de l'hiver. Le destin fatal en vertu duquel ces héros solaires devaient abandonner

[1] Od. V, 390, Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' ἠώς.

l'objet de leur premier amour, lui devenir infidèles ou en être trahis, était aussi emprunté à la nature. Leur sort était inévitable : ils devaient mourir soit de la main de leurs parents ou de leurs meilleurs amis, soit par une trahison involontaire. Le Soleil abandonne l'Aurore, meurt à la fin du jour, pour obéir aux lois d'une inexorable destinée, et la nature entière le pleure; ou bien le Soleil du printemps épouse la Terre, puis l'abandonne, se refroidit, et est enfin tué par l'aiguillon de l'Hiver. C'est là une ancienne histoire, mais elle est toujours nouvelle dans la mythologie et dans les légendes du monde antique. Ainsi dans l'Edda scandinave, Balder, le prototype divin de Sigurd et de Sigfrid, est aimé du monde entier. Les dieux et les hommes, la nature entière, tout ce qui croît et vit ont juré à la mère de ne pas blesser le brillant héros. Le gui seul qui ne croît pas sur la terre, mais sur les arbres a été oublié, et Balder est tué au solstice d'hiver par une branche de gui que Hoder lui jette par mégarde.

Ainsi Isfendiar, dans le poëme épique de la Perse, le *Schahnameh*, ne peut être blessé par aucun glaive; cependant il doit être tué par une épine lancée en guise de flèche dans son œil par Roustem. Roustem, à son tour, ne peut être tué que par son frère; Héraclès, par l'amour égaré de sa femme; Sigfrid, par la sollicitude inquiète de Krimhild ou par la jalousie de Brunhild qu'il a abandonnée. Il n'est vulnérable qu'à un seul endroit, comme Achille, et c'est là que Hagen (l'épine) le frappe. Tous ces contes sont des fragments de mythes solaires. La nature entière était divisée en deux royaumes : l'un noir, froid, semblable à l'hiver et à la mort; l'autre brillant, chaud, plein de vie, qui était l'été. Sigurd, le héros solaire de l'*Edda*, le descendant d'Odin, tue le serpent Fafnir, et conquiert le trésor sur lequel Andvari, le nain, a prononcé sa malédiction. C'est le trésor du Niflungar, le trésor de la terre que les sombres pouvoirs de la nuit et de l'obscurité ont emporté Le soleil du printemps le reprend, et comme Demeter, ayant recouvr sa fille, la terre s'enrichit de tous les trésors du printemps. Puis, sel l'*Edda*, il délivre Brunhild, qui avait été condamnée à un somm magique, après qu'Odin l'eut blessée avec une épine, mais qui ma tenant, comme le printemps après le sommeil de l'hiver, renaît à nouvelle vie par l'amour de Sigurd. Sigurd, le seigneur du tr (*Vasupati*), est entraîné par sa destinée. Il engage sa foi à Brunl et lui donne la bague fatale qu'il a prise dans le trésor. Mais il qu'il abandonne Brunhild, et quand il arrive au château de Gu Grimhild, la femme de Gunnar, lui fait oublier Brunhild, et il Gudrun, sa fille. Déjà sa course commence à décliner. Il e

Gunnar, et même il doit conquérir pour lui son ancienne épouse, Brunhild, que Gunnar prend pour femme. Gunnar semble signifier *obscurité*, et ainsi nous voyons que le printemps qui s'éveille et fleurit est enlevé par Gunnar, comme Proserpine par Pluton, comme Sitâ par Râvana. Gudrun, la fille de Grimhild, est quelquefois appelée aussi comme sa mère, soit que ce dernier nom signifiât été (cf. *gharma* en sanscrit), ou bien qu'il désignât la terre et la nature dans la dernière partie de l'année; elle est sœur du sombre Gunnar, et quoique mariée maintenant au brillant Sigurd, elle appartient elle-même aux régions ténébreuses. Gunnar, qui a forcé Sigurd à lui céder Brunhild, trame maintenant la mort de son parent, parce que Brunhild a découvert en Sigurd son ancien amant, et veut se venger. Högni cherche à dissuader son frère Gunnar du meurtre; mais le troisième frère, Hödr, poignarde Sigurd endormi pendant le solstice d'hiver. Brunhild l'a toujours aimé, et quand son héros est mort, elle est brûlée sur le même bûcher que Sigurd, une épée étant placée entre les deux amants. Gudrun pleure aussi la mort de son mari, puis elle l'oublie, et épouse Atli, frère de Brunhild. Atli réclame alors le trésor de Gunnar et de Högni, du droit de sa femme, et quand ils refusent, il les invite à venir dans sa maison, et les fait prisonniers. Gunnar refuse de révéler l'endroit où le trésor est enterré, jusqu'à ce qu'il voie le cœur d'Högni, son frère. On lui apporte un cœur, mais qui tremble, et il dit : « Ce n'est pas le cœur de mon frère. » Le vrai cœur d'Högni est enfin apporté, et Gunnar s'écrie : « Maintenant je sais seul où est le trésor, et le Rhin l'aura avant que je te l'abandonne. » Il est alors lié par Atli, et jeté parmi des serpents. Mais il charme les serpents eux-mêmes, en jouant de la harpe avec ses dents, jusqu'à ce qu'enfin une vipère grimpe sur lui et le tue.

Dans l'histoire des Niebelungen, écrite en Allemagne à la fin du douzième siècle, ce mythe est bien changé. Tous les héros sont chrétiens et ont été identifiés avec des personnages historiques du quatrième, du cinquième et du sixième siècle. Gunther est localisé en Bourgogne, où nous savons qu'en 435 un Gundicarius ou Gundaharius fut roi; c'est le même qui, selon Cassiodore, fut vaincu d'abord par Aétius, et ensuite par les Huns d'Attila. A cause de cela, Atli, frère de Brunhild et second mari de Gudrun (ou Krimhild), est identifié à Attila, le roi des Huns (453), et même le frère d'Attila, Bleda, devient Blödelin, le premier qui attaqua les Bourguignons et fut tué par Dankwart. D'autres personnages historiques sont entraînés dans le tourbillon de l'histoire populaire, personnages qui n'ont aucun pré-



cédent dans l'Edda. Ainsi, nous trouvons dans les Niebelungen Dietrich de Bern, qui n'est autre que Théodoric le Grand (455-525), qui vainquit Odoacre à la bataille de Ravenne (le fameux Rabenschlacht), et vécut à Vérone, en allemand Bern. On a reconnu également que Irenfried, le landgrave de Thuringe qui figure dans le poëme, était Hermanfried, roi de Thuringe, marié à Amalaberge, nièce de Théodoric. La coïncidence la plus extraordinaire toutefois est celle de Sigurd, l'amant de Brunhild, identifié avec Sigebert, roi d'Austrasie, qui régnait de 561 à 575, qui fut marié à la fameuse Brunehaut, qui défit les Huns et fut enfin assassiné, dans les circonstances les plus tragiques, par Frédégonde, la maîtresse de son frère Chilpéric. Cette coïncidence entre le mythe et l'histoire est si grande, que quelques critiques évhéméristes font dériver toute la légende des Niebelungen de l'histoire austrasienne, et font du meurtre de Sigebert par Frédégonde la base du meurtre de Sigfrid, ou Sigurd, par Brunhild. Mais il est plus facile de répondre à ces évhéméristes germains qu'aux anciens évhéméristes grecs; nous trouvons, en effet, que Jornandès, dont l'histoire fut écrite au moins vingt ans avant la mort de l'Austrasien Sigebert, connaissait déjà la fille du mythique Sigurd, Swanhild, née, suivant l'*Edda*, après le meurtre de son père, et tuée ensuite par Jörmunrekr, personnage que le poëme a rendu historique sous le nom de Hermanicus, roi goth du quatrième siècle.

Appliquons maintenant aux mythes grecs la loi de formation graduelle que nous avons reconnue par l'étude des mythes germaniques. Il y a évidemment des faits historiques engagés dans le mythe d'Héraclès; seulement, nous ne pouvons pas les déterminer aussi clairement que dans le mythe des Niebelungen, parce que nous n'avons pas de documents historiques contemporains. Héraclès étant représenté comme appartenant à la famille royale d'Argos, il peut y avoir eu ur Héraclès; il se peut aussi que cet Héraclès ait été le fils d'un roi nomm Amphitryon, que ses descendants, après un exil temporaire, aie reconquis la partie de la Grèce autrefois soumise à Héraclès. Mais l traditions relatives à sa naissance miraculeuse, à la plupart de aventures héroïques et à sa mort, étaient aussi peu basées sur des historiques que les légendes de Sigfrid. Dans Héraclès tuant la mère et d'autres monstres, nous voyons se réfléchir l'image de l'Ap Delphien tuant le serpent, ou de Zeus, le dieu du ciel brillant, qui Hercule partage les noms d'Idæos, d'Olympios et de Pange De même que le mythe de Sigurd et de Gunnar projette ses d rayons sur les rois de Bourgogne, sur Attila et sur Théodoric

le mythe de l'Héraclès solaire eut sa réalité dans quelque prince semi-historique d'Argos ou de Mycènes. Héraclès peut avoir été le nom du dieu national des Héraclides, et ceci expliquerait la haine que lui porte Héré, dont le culte florissait à Argos avant l'émigration dorienne. Ce qui était dit autrefois d'un dieu fut transporté à Héraclès, le chef des Héraclides, adorateurs ou fils d'Héraclès, et, en même temps, quelques faits locaux et historiques liés avec les Héraclides et leurs chefs, peuvent avoir été mêlés au mythe du héros divin. L'idée d'Héraclès serf d'Eurysthée est d'origine solaire. C'est l'idée du soleil enchaîné à son travail et accomplissant sa tâche pour les hommes, ses inférieurs en force et en courage. Ainsi Sigfrid travaille pour Gunther; Apollon lui-même est pour une année l'esclave de Laomédon. C'étaient là des expressions nécessitées par l'absence de verbes plus abstraits, et familières même aux poëtes modernes.

La formation plus récente de la poésie épique et de la poésie tragique peut être empreinte d'un caractère spécialement national; elle peut être grecque, indienne ou germanique; elle peut prendre les différentes couleurs et les différentes chaleurs des cieux et des climats; elle peut même absorber beaucoup d'éléments fortuits et historiques. Mais, si nous l'analysons, nous verrons que le sang qui coule dans toute la poésie antique est le même sang; c'est l'ancien langage mythique. L'atmosphère dans lequel se développa la poésie primitive des Ariens était mythologique, et ceux qui la respiraient ne pouvaient pas résister aux influences qui l'imprégnaient.

L'histoire des amours de Pourouravas et d'Urvasî, par exemple, a souvent été contée par les poëtes hindous. Nous la trouvons dans leurs poëmes épiques, dans leurs Pourânas et dans la Brihat-Kathâ, *la grande histoire,* collection des légendes populaires de l'Inde. Elle a souffert beaucoup de changements, et en particulier entre les mains du poëte dramatique Kalidâsa, elle est devenue le prétexte d'une foule de combinaisons ingénieuses et de pures fantaisies. Cependant, malgré toutes ces transformations, nous reconnaissons encore le fond lointain sur lequel reposent ces compositions modernes, et nous pouvons admirer l'habileté avec laquelle le poëte a donné une vie nouvelle et des sentiments humains aux noms flétris d'un langage depuis longtemps oublié.

M. Carlyle a pénétré profondément au cœur même de la mythologie lorsqu'il dit : « Ainsi, quoique la tradition puisse n'avoir qu'une racine, elle croît comme un bananier, et devient un labyrinthe d'arbres qui s'étend au-dessus de tout. » Les racines de toutes les histoires de Pourou-



ravas et d'Urvasî étaient ces courtes expressions proverbiales que les anciens dialectes aiment tant : « Urvasî aime Pourouravas, » signifiant « le soleil le lève ; » « Urvasî voit Pourouravas nu, » signifiant « l'Aurore est partie ; » « Urvasî retrouve Pourouravas, » signifiant « le soleil se couche. » Les noms de Pourouravas et d'Urvasî sont de formation indienne ; aussi ne pouvons-nous pas les retrouver identiques dans les autres dialectes ariens. Mais les mêmes idées percent dans le langage mythologique de la Grèce. Un des nombreux noms de l'Aurore en Grèce, était Eurydice. Le nom de son mari est inexplicable, comme beaucoup de mots grecs ; mais Orphée est le même mot que le mot sanscrit *Ribhu* ou *Arbhu ;* ce mot, plus connu comme le nom des trois *Ribhus*, était employé dans les Védas comme une épithète d'Indra et comme un nom du ciel. L'ancienne histoire était donc celle-ci : « Eurydice est mordue par un serpent (c'est-à-dire par la Nuit), elle meurt, et descend dans les régions inférieures. Orphée la suit, et obtient de ramener sa femme, à condition de ne pas regarder en arrière. Il s'y engage et quitte le monde inférieur ; Eurydice est derrière lui pendant qu'il s'élève, mais poussé par le doute ou par l'amour, il regarde autour de lui. Le premier rayon du soleil regarde l'aurore, et l'aurore disparaît. Il peut y avoir eu un ancien poëte du nom d'Orphée, car les vieux poëtes aimaient les noms solaires ; mais que ce poëte ait existé ou non, il est certain que l'histoire d'Orphée et d'Eurydice ne fut ni tirée d'un événement réel, ni inventée sans cause déterminante. Dans l'Inde aussi, le mythe des *Ribhus* a pris une couleur locale et historique par une simple similitude de noms. Une tribu du nom de *Bribu* (Rigvéda, VI, 46, 29) fut admise dans la communauté brahmanique. Ils étaient charpentiers et avaient évidemment rend des services matériels à Bharadvâga. Comme ils n'avaient pas de die védiques, les Ribhus leur furent donnés, et l'on attribua à ces die beaucoup de choses qui à l'origine avaient été appliquées seuleme aux Bribus mortels. Ces réalités historiques ne se prêteront jamai une analyse mythologique, tandis que les réalités véritablem mythologiques répondent de suite si nous savons les interroger a une grammaire au moyen de laquelle cet ancien dialecte peut traduit dans le langage commun des Ariens.

Prenons encore un exemple pour montrer comment les myth été créés, et comment ils se sont graduellement transformés d langage. Le soleil et l'aurore ont suggéré tant d'expressions d' que nous pouvons nous demander si les nations ariennes, av séparation, connaissaient le plus ancien des dieux, le dieu de l

Éros était-il adoré à cette époque éloignée de l'histoire primitive, et que signifiait le nom que les Ariens lui donnaient?

L'étymologie ordinaire fait dériver Éros d'une racine sanscrite *vri* ou *var*, qui signifie choisir, préférer. Si le nom de l'Amour s'était formé dans une société plus avancée en civilisation, une telle étymologie serait explicable; mais assurément l'idée de peser, de comparer et de choisir avec prudence, ne peut pas avoir frappé un cœur fort et sincère comme le trait principal de l'amour. Imaginons, autant que nous le pouvons, les sentiments sains et vigoureux d'une jeune race d'hommes, libres de suivre l'appel de leur cœur, que ne lient point les règles et les préjugés d'une société raffinée, et guidés seulement par les lois que la nature et les grâces ont gravées dans tout cœur humain. Imaginons ces cœurs soudainement enflammés par un sentiment jusqu'alors inconnu, par une impulsion qu'ils ne savaient même pas nommer. S'ils voulaient lui donner un nom, où pouvaient-ils le chercher? L'amour n'était-il pas pour eux comme un réveil? N'était-il pas comme une aurore brillant d'une splendeur céleste sur leurs âmes, pénétrant leurs cœurs d'une ardente chaleur, purifiant tout leur être comme une fraîche brise et illuminant le monde autour d'eux d'une lumière nouvelle? S'il en était ainsi, il n'y avait qu'un nom qu'ils pussent lui donner; il n'y avait qu'une comparaison pour exprimer l'éclat qui trahit l'aurore de l'amour : c'était la rougeur du matin, le lever du soleil. « Le soleil s'est levé, » disaient-ils, quand nous disons : « J'ai aimé. »

Cette conjecture est pleinement confirmée par l'analyse du langage ancien. Le nom de l'Aurore en sanscrit est *Ushas*, identique au grec Ἕως : ces deux mots sont des mots féminins. Mais les Védas connaissent aussi une aurore masculine, ou plutôt un soleil naissant (agni aushasya, Ἑῷος). Cela posé, on est tenté de croire au premier coup d'œil que Ushas pourrait avoir pris en grec la forme de Ἔρως. *S* est souvent changé en *r* : c'est une règle générale en sanscrit que *s* suivi d'une lettre moyenne devient *r*. En grec, nous avons les formes laconiques en ορ au lieu de ος; dans le latin ancien, un *r* entre deux voyelles équivaut souvent à un *s* (asa = ara). Le mot Ushas lui-même a pris en latin la forme d'*Aurora*, qui est dérivée d'un intermédiaire *auros*, *auroris*, comme *Flora*, de *flos*, *floris*.

Mais quelque plausibles que puissent paraître de telles analogies, elles ont contre elles une grande difficulté. On n'a jamais encore trouvé un *sh* sanscrit, entre deux voyelles, qui fût représenté par un *r* grec. En conséquence Éros ne peut pas être *Ushas*.

Et cependant Éros est bien le soleil levant. Le soleil, dans les Védas, est souvent appelé le coureur, le coursier rapide, ou simplement le cheval. Dans la mythologie plus humanisée de la Grèce, et aussi dans plusieurs endroits des Védas, il est représenté debout sur son char, qui, dans les Védas, est tiré par deux, sept ou dix chevaux; et en grec nous avons aussi le quadrige du soleil. Ces chevaux sont appelés *Haritas;* ils sont toujours féminins. Ils sont qualifiés des épithètes de bhadrâs, heureux ou joyeux (I, 115, 3); kitrâs, multicolores (I, 115, 3); ghritasnâs, baignés dans la rosée (IV, 6, 9); svankas, au beau pas; vîtaprishthâs, avec des dos charmants (V, 45, 10). Dans d'autres passages, cependant, ils prennent une forme plus humaine, et de même que l'Aurore, quelquefois appelée simplement Asvâ, la jument, est bien connue sous le nom de la sœur, ces Haritas aussi sont appelées les Sept Sœurs (VII, 66, 5). Dans un passage (IX, 86, 37), elles paraissent comme « les Haritas avec de belles ailes. » Il est à peine besoin de dire après cela que nous avons ici le prototype des *Charites* grecques.

Il serait intéressant de suivre la voie que cette identité des Charites grecques et des Haritas sanscrites ouvre à la mythologie comparée; mais il faut revenir à Éros, en compagnie de qui elles paraissent si souvent. Si, d'après les lois qui règlent les métamorphoses des mots ariens, nous transcrivons ἔρως en sanscrit, nous trouvons que son dérivé, ως, ωτος, est le même que la terminaison du participe du parfait, et correspond, par conséquent, au sanscrit *vant*, nominatif *vâ* (pour vân), génitif *vatas*. Comme il n'y a pas d'*e* bref en sanscrit, et qu'un ρ grec correspond à un *r* sanscrit, Ἔρως, ἔρωτος, s'il existait en sanscrit aurait donc la forme de *Arvân*, *arvatas*. Or, *arvan*, dans le sanscrit moderne, signifie seulement un cheval; mais dans les Védas, il a gardé bien plus de son pouvoir radical, et il est employé dans le sens de prompt, courant, véhément. Il est fréquemment appliqué au soleil, de telle façon que, dans quelques passages, il est mis pour le nom du soleil; dans d'autres, il est employé comme substantif, signifiant cheval ou cavalier. Par l'influence irrésistible de la synonymie du langage ancien, et sans aucun effort poétique, le mot *arvan*, quoiqu destiné seulement à exprimer le rapide soleil, faisait vibrer d'autr idées qui changeaient graduellement le soleil en un cheval ou en cavalier. Arvan signifie *cheval* dans quelques passages (Rigvéda, I, 20), et dans d'autres *cavalier* (I, 132, 5). Le cavalier désigné (ces endroits est le soleil levant, et il y a un hymne entier adress soleil comme à un cheval. La formation du langage et de la p

est si prompte, que dans les Védas le mythe revient, pour ainsi dire, sur lui-même; et un des poëtes (I, 163, 21) loue les brillants Vasus, parce que « du soleil ils ont fait un cheval ». Ainsi *arvan* devient par lui-même, sans aucun adjectif ni explication, le nom du soleil, comme *sûrya, âditya,* ou tout autre de ces anciens noms. Dans un passage du Rigvéda (I, 163, 3), le poëte dit au soleil : « Toi, ô Arvan (cheval), tu es Aditya (le soleil); » et ailleurs (VI, 12, 6), Agni, ou le soleil, est invoqué sous le même nom.

Avant que nous puissions montrer comment les éléments de ce nom du soleil dans l'Inde entrent dans la composition primitive du nom du dieu de l'Amour dans la Grèce, il faut encore faire observer que les chevaux, c'est-à-dire les rayons du soleil, sont appelés non-seulement *haritas,* mais *rohitas* et *arushîs* (Rigvéda, I, 14, 12): « Attelle les arushîs à ton char, ô brillant Agni! attelle les harits, les rohits, et avec eux amène-nous les dieux! » Ces noms ont pu être à l'origine de simples adjectifs, signifiant blanc, brillant et brun; mais ils devinrent bientôt les noms de certains animaux appartenant aux dieux, selon leurs différentes couleurs et leur caractère particulier. De même qu'*arvat* était employé pour cheval, *arushî* est employé pour vache. Ces *arushîs*, ou vaches brillantes, appartiennent plus particulièrement à l'aurore, et au lieu de dire : « l'aurore paraît, » les anciens poëtes des Védas disaient souvent : « les vaches brillantes reviennent » (Rigvéda, I, 91, 1). Nous voyons aussi que les harits étaient quelquefois changés en sept sœurs; les arushîs, qui étaient primitivement les vaches brillantes, subirent également cette métamorphose. (Rigvéda, X, 5, 5; X, 8, 3.)

Les savants qui s'occupent de sanscrit savent sans doute que *arushî* est, en réalité, le féminin de *arvâ* ou *arvân,* quoiqu'il y ait aussi une autre forme du féminin, *arvatî.* De même que *vidvân,* savant, forme son féminin en *vidushî*; ainsi *arvân* fait *arushî*, forme qui explique pleinement la formation du féminin du participe passé en grec. En effet, vidvân : vidushî = εἰδώς : εἰδυῖα. La transition de arvâ en arushî est importante pour notre sujet, parce qu'elle jette une nouvelle lumière sur l'origine d'un autre mot dérivé d'*arvat*, le soleil; ce mot est *arusha,* mot masculin, et un des noms les plus fréquents du soleil dans les Védas. *Arusha,* génitif *Arushasya,* suit la déclinaison faible, et est formé comme διάκτορος, ου, au lieu de διάκτωρ, ορος; comme le latin *vasum, i,* au lieu de *vas, vasis;* comme le prakrit karanteshu au lieu de karatsu, comme le grec moderne ἡ νύκτα, au lieu de ἡ νύξ. Ce mot d'*arusha*, tel qu'il est employé dans les Védas, nous ramène aussi près

que possible du grec Éros, car arushî est employé dans le sens de brillant (Rigvéda, VII, 75, 6) : « On voit les brillants chevaux tachetés nous ramener la brillante Aurore. » Les chevaux d'Indra, d'Agni, de Brihaspati, aussi rapides que le vent et aussi brillants que des soleils, ces chevaux, qui lèchent le pis de la vache noire, la nuit, sont appelés *arusha;* la fumée qui s'élève du soleil brûlant au point du jour, les membres du soleil avec lesquels il gravit le ciel, la foudre que lance Indra, le feu qui est vu le jour et la nuit, tout cela est aussi appelé *arusha.*

Mais ce même Arusha paraît dans les Védas, comme dans la mythologie grecque, sous la forme d'un enfant. Arusha est toujours représenté dans les Védas comme le jeune soleil, le soleil qui chasse la sombre nuit, et envoie ses premiers rayons pour éveiller le monde. Quoique dans quelques-uns de ses noms il y ait une allusion à son caractère animal, il prend bientôt une forme purement humaine. Il est appelé *Nrikakshâs* (III, 15, 3), « ayant les yeux d'un homme », et même ses ailes, comme Grimm[1] l'apprendra volontiers, ont, dans les Védas, commencé de pousser, puisqu'il y est une fois appelé *Arushâh suparnás,* « le brillant soleil avec de belles ailes ».

De même qu'Eros est le fils de Zeus, Arusha est appelé l'enfant de Dyaus. Cet enfant est le premier des dieux, car il vient « au point du jour, au commencement des aurores ». Dans un passage, on lui assigne deux filles, différentes d'aspect, l'une armée d'étoiles, l'autre brillante de la lumière du Soleil. Ces deux filles sont le Jour et la Nuit, appelées ailleurs les filles du Soleil. *Arusha* ne se présente pas comme le dieu de l'Amour, dans le sens grec, et l'amour, comme simple sentiment, n'a été déifié sous aucun nom dans les Védas. Le nom de Kâma, qui est le dieu de l'Amour dans le sanscrit plus récent, ne se trouve jamais dans les Védas avec des attributs personnels ou divins, sauf dans un passage du dixième livre, et encore l'amour y est-il plutôt représenté comme un pouvoir de la création que comme un être personnel. Mais il y a un autre passage des Védas où le nom de Kâma, l'Amour, est clairement appliqué au soleil levant. L'hymne entier (II, 38, 6) est adressé à Savitar, le Soleil. Il y est dit, « qu'il s'élèv comme une flamme puissante, qu'il étend ses vastes bras, qu'il e comme le vent. Quand il arrête ses chevaux, toute activité cesse, e nuit suit ses pas. Mais avant qu'elle ait à moitié fini son tissage, le s se lève de nouveau. Alors Agni va auprès de tous les hommes e

[1] Voyez l'essai de Jacob Grimm sur le *Dieu de l'Amour.*

toutes les maisons; sa lumière est puissante, et sa mère, l'Aurore, lui donne la meilleure part, la première adoration des hommes. » Puis le poëte continue : « Il revient à grands pas, désireux d'obtenir la victoire; l'amour de tous les hommes le suit. L'éternel approche, laissant l'ouvrage (de la Nuit) à moitié terminé; il suit le commandement du divin Savitar. » Cette expression « l'amour de tous les hommes » peut signifier celui qui est aimé par tous les hommes, ou celui qui exauce les souhaits de tous les hommes; cependant ce ne peut pas être par accident que le nom de Kâma, l'Amour, est ainsi appliqué au soleil levant. Le caractère primitivement solaire du dieu de l'Amour, le bien-aimé de l'Aurore, n'a pas été oublié même dans les traditions plus récentes des Pourânas. Car nous trouvons qu'un des noms donnés au fils de Kâma, à Aniruddha, l'irrésistible (ἀνίκατος μάχαν) est Ushâpati, le seigneur de l'Aurore.

Les idées et les allusions qui se sont groupées autour des noms d'Arvat et d'Arusha dans les Védas, rendent parfaitement intelligibles les divers mythes contés d'Éros, mythes qui semblent d'abord si contradictoires. Dans Hésiode, il est le plus vieux des dieux, né quand il n'y avait encore que le Chaos et la Terre. Dans les Védas, « Arusha est né au commencement de tous les jours. » Il est ailleurs le plus jeune des dieux, le fils de Zeus, l'ami des Charites, et aussi le fils de la principale Charis, Aphrodite, en qui nous ne pouvons guère manquer de découvrir une Éros féminine. Chacun de ces mythes trouve son explication dans les Védas. Il est représenté là comme « l'enfant, le fils de Dyaus; il attelle les Harits, et est, sinon le fils, du moins le bien-aimé de l'Aurore ». Dans la mythologie grecque, Éros a aussi plusieurs pères et plusieurs mères, et les parents que lui donne Sapho, le Ciel et la Terre, sont les mêmes que ses parents védiques, Dyaus et Idâ. Mais, quoique nous puissions faire remonter les germes et les racines des idées et des mots grecs jusqu'au riche sol de l'Inde, la fleur épanouie du langage arien, de la poésie et de la mythologie ariennes, appartient cependant à la Grèce, où Platon nous a appris ce qu'est Éros, et où Sophocle l'a chanté.

Hegel appelle la découverte de l'origine commune du grec et du sanscrit, la découverte d'un nouveau monde; la même chose peut se dire aussi de l'origine commune de la mythologie grecque et de la mythologie sanscrite. La découverte est faite, et la science de la mythologie comparée s'élèvera bientôt à la même importance que la philologie comparée. Nous n'avons expliqué ici que quelques mythes, mais ils appartiennent tous à un même cycle, et beaucoup d'autres noms

auraient pu venir s'y joindre. Nous renvoyons les lecteurs qui prennent intérêt à cette géologie du langage au *Journal de Philologie comparée*, publié par le savant docteur Kuhn, de Berlin, qui a très-justement admis dans cet écrit périodique que la mythologie comparée est une partie intégrante de la philologie comparée, et qui a lui-même découvert quelques parallélismes frappants entre les traditions des Védas et les noms mythologiques des autres nations ariennes. Les Hippocentaures eux-mêmes, les Chimères, les Gorgones, Pégase et les autres créatures monstrueuses qui effrayaient Socrate, ont été rendues à leur sens véritable. Je ne partage pas les vues du docteur Kuhn sur tous les points, et particulièrement en ce qui touche le caractère élémentaire des dieux; de même que Lauer, l'auteur regretté du *Système de la Mythologie grecque*, il les unit trop exclusivement aux phénomènes passagers des nuages, des orages et du tonnerre; je crois leur conception primitive presque toujours solaire. Il y a cependant infiniment à apprendre chez ces deux savants, quand même nous ne pouvons accepter leurs conclusions. Sans doute, il reste beaucoup à faire, et même avec l'aide des Védas, toute la mythologie grecque ne sera jamais complétement déchiffrée et traduite. Mais ceci n'est pas une objection. Il y a beaucoup de mots grecs dont nous ne pouvons trouver aucune étymologie satisfaisante, même avec le secours du sanscrit. Cela nous autorise-t-il à conclure que la langue grecque n'a aucune organisation étymologique? Si nous trouvons un principe rationnel dans la formation d'une petite partie des mots grecs, nous avons le droit d'en inférer que le même principe qui se manifeste dans une partie régla la formation organique de l'ensemble; et quoique nous ne puissions pas expliquer l'origine étymologique de tous les mots, nous ne dirons jamais que le langage n'a pas d'origine étymologique, ou que l'étymologie « traite d'un passé qui n'eut jamais de présent ». Ce qui s'applique à l'étymologie, s'applique avec la même vérité à la mythologie. Il a été prouvé par la philologie comparée qu'il n'y a rien d'irrégulier dans l langage, et l'on a reconnu que ce que l'on prenait autrefois pour un irrégularité dans la déclinaison et dans la conjugaison, tenait à la fo mation la plus régulière et la plus ancienne de la grammaire. Le mê progrès s'accomplira, nous l'espérons, dans la science de la mytholo La mythologie n'est qu'un dialecte, une antique forme du lan Quoique roulant surtout dans le cercle de la nature, la mythc était applicable à toute chose. Rien n'est exclu de l'expression m logique; ni la morale, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la re n'ont échappé au charme de cette antique sibylle. Mais la myth

n'est ni la philosophie, ni l'histoire, ni la religion, ni l'éthique. C'est pour employer une expression scolastique, un *quale* et non un *quid*, une forme et non quelque chose de substantiel. Cette forme, comme la poésie, la sculpture et la peinture, était applicable à presque tout ce que le monde ancien pouvait admirer ou adorer.

MAX MULLER.

LETTRES

SUR

LES HISTORIENS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE [1].

II.

FRÉD.-CH. SCHLOSSER

(PREMIER ARTICLE).

Fréd.-Ch. Schlosser, né en 1776, descend de cette forte race frisonne distinguée autant par les meilleures qualités des marins que par les vertus des races agricoles, et qui a toujours su défendre son indépendance contre toute sorte d'aristocratie ou de domination. L'illustre savant, fier de cette origine plébéienne, a conservé les mœurs simples, la droiture, la force calme et patiente de ses ancêtres. La science n'a pas faussé son sentiment moral; il y a dans ses œuvres comme un reflet des impressions fortes de sa première jeunesse, et dans sa vive sympathie pour la liberté et la force morale des peuples, on croit retrouver le souffle natal.

Schlosser, qui, depuis quarante ans à peu près, occupe la chaire d'histoire à l'université de Heidelberg, appartient encore à cette génération de savants allemands qui n'ont jamais pris une part active à la vie publique de leur pays; mais on ne peut lui faire un reproche de ce qui a surtout été le fait des circonstances. Le seul écrit concernant la politique moderne qu'on puisse citer de lui, est une critique des

[1] Voir la livraison d'avril.

critiques et des éloges de Napoléon Ier, tellement modérée, qu'elle put être publiée de 1810 à 1813, en plusieurs livraisons, dans une ville de la confédération rhénane. Mais si Schlosser n'a pas été un homme politique, son talent n'en a pas moins servi les intérêts les plus sacrés de la nation. Il est un des rares savants que l'amour de l'humanité inspire. Les petits savants, par ambition ou par pédantisme, poussent à l'excès l'orgueil de la science micrologique, et se noient avec volupté dans les détails insignifiants, pour avoir raison d'un concurrent ou d'un rival. Schlosser, qui domine la science, méprise ces duels à citations; rien ne l'intéresse qui ne puisse se ramener aux grandes destinées de l'humanité; il voit tout « *sub specie æterni* », pour me servir du mot classique de Leibnitz. En religion, il est chrétien, mais très-protestant, comme le prouvent ses jugements sur le catholicisme, bien que son sens historique lui fasse comprendre les raisons d'être du moyen âge. Mais laissons-le se caractériser lui-même. Pour se défendre, à ce qu'il paraît, contre les soupçons ou les dénonciations des faux dévots, il dit, dans la préface du cinquième volume de son *Histoire universelle* (1844)[1] : « L'auteur, pour lequel la scolastique, le mysticisme et la poésie du moyen âge ont été une étude spéciale, qui a lu Dante plus de trente fois, qui l'a interprété plus de vingt fois, se croit autorisé à s'exprimer franchement sur tous ceux qui exploitent le christianisme en vue d'intérêts mondains. Lui-même, il doit ses heures de félicité à la contemplation; comment serait-il l'ennemi d'une doctrine qui nous conduit au bonheur de la vie intérieure, qui nous arrache à l'agitation terrestre pour la contemplation des choses divines? On verra que son but a toujours été de considérer la religion chrétienne du point de vue purement historique, comme la cause sacrée du genre humain tout entier... L'auteur, qui a étudié la théologie, qui s'en est occupé sans cesse, n'en a pas moins cru devoir traiter l'histoire du christianisme sans faire de la critique théologique, parce qu'une telle critique égarerait l'historien. Pour ce qui est de l'essence du christianisme, — l'amour, la charité et le dévouement, — c'est elle qui console l'auteur dans sa vieillesse.... Il est convaincu que partout où des institutions chrétiennes passent condamnation, celle-ci retombe sur les personnes et les temps, jamais sur les choses sacrées... Les sceptiques mêmes doivent convenir que les traditions juives et

[1] Les lecteurs de la *Revue Germanique* sont priés de se rappeler ce que dans l'introduction nous avons dit du style tourmenté, négligé et compliqué de Schlosser; une traduction exacte est extrêmement difficile. Faute d'espace, nous serons quelquefois obligés de remplacer la traduction littérale par un extrait consciencieux.



chrétiennes (pour ne pas même parler de la pure doctrine apostolique) ont donné une nouvelle croyance populaire et fortifiante aux races dégénérées de la Grèce et de l'Italie, dont la religion et la philosophie avaient perdu l'efficacité morale. Les mêmes traditions, les mêmes légendes, qui remplaçaient l'ancienne mythologie, la même croyance qui consolait les opprimés, répondaient aussi aux besoins moraux des oppresseurs barbares; elles introduisirent dans les temps féodaux, souillés de sang et de pillage, le bien suprême et la consolation céleste de l'amour, de la charité et du dévouement. Voilà déjà une compensation remarquable de ce que les hypocrites et les faux dévots ont tant de fois indignement abusé de la simplicité pieuse... L'auteur s'est intéressé plus vivement à la littérature des derniers temps de l'empire romain, que Gibbon et Sismondi, Tillemont et Lebeau ne pouvaient le faire. Les uns cherchaient la gloire d'être spirituels pour le grand monde, les autres celle d'être doctes, loyaux et orthodoxes. Mais l'auteur a pénétré le chaos effrayant des écrivains ecclésiastiques, pour découvrir les éléments du progrès, la vie nouvelle dans la mort. L'histoire a le progrès pour condition principale. Aux histoires chinoises, turques, byzantines, un Thucydide périrait!... L'auteur, en combinant les atomes de la nouvelle vie, qui ne se développe qu'au treizième et au quatorzième siècle, a été dirigé par la pensée que dans le monde des idées, comme dans la nature physique, la putréfaction produit des organismes nouveaux. Voilà la raison pourquoi ce travail, quoique embrassant les temps les plus tristes de l'humanité, a tant réjoui l'auteur, qui cependant n'est ni teutomane, ni féodal, ni romantique....

» Pour ce qui est des rapports entre le christianisme et la littérature, l'auteur attache une grande importance à ce fait que la hiérarchie cléricale et une croyance dénuée de critique ont été nécessaires, et même bienfaisantes, à une génération dont la science et l'organisation séculière avaient péri dans le meurtre et le carnage. Il s'est fondé sur la même idée que Dante applique à l'Empire, quand il dit de l'aigle impérial qu'il avait d'abord son siége au Levant, puis à Rome, qu'il est ensuite retourné, sous Constantin, à l'Orient, pour revenir à l'Occident sous Charlemagne.

» La civilisation entière du genre humain, dans une forme particulière très-élevée, la religion, les arts et les sciences, furent pendant longtemps exclusivement réservées à l'Orient. Cette civilisation orientale perdit ses forces après Cyrus, et la Grèce commença de grandir. Sous le règne d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, la lumière de

l'Occident a rejailli sur l'Orient, et la civilisation gréco-orientale a été le résultat de ce contact. L'empire romain hérita de ce produit. Après l'empire romain, la civilisation reparut en Orient, tandis que l'Occident devenait la proie des barbares. L'éclat de l'Orient, ressuscité par Mahomet, doit donc, dans l'histoire, précéder le récit de la formation des nouveaux empires chrétiens et de la hiérarchie romaine, si l'on veut expliquer la vraie nature de la chevalerie, ses rapports avec la féodalité normande, et la véritable signification des croisades. La chevalerie était composée de poésie, d'enthousiasme et d'héroïsme, tant que le christianisme a lutté contre le mahométisme : les croisades ont donc produit une nouvelle civilisation. Plus tard, l'orgueil nobiliaire transforma les chevaliers en brigands. Les bienfaits du christianisme, la poésie, les arts et la civilisation entière du moyen âge furent donc achetés par des sacrifices énormes pendant et après les croisades. Une partie du genre humain fut anéantie, l'autre tomba à l'état des brutes, et devint l'instrument aveugle du clergé et de la noblesse. Mais l'histoire ne contient-elle pas beaucoup de phénomènes pareils? Nous n'oserions jamais, avec préméditation, prendre la route où nous pousse la Providence. »

Ces citations peignent l'homme en même temps qu'elles caractérisent la tendance idéale de ses œuvres. Schlosser parle de sa personne avec la fierté simple et fondée d'un vieillard qui a fait ses preuves. D'ailleurs son caractère est en rapport intime avec ses idées générales. On croirait avoir affaire à un des puissants écrivains du dix-huitième siècle, moins le scepticisme polémique et négatif. Mais, si les résultats de Schlosser coïncident souvent avec la vraie philosophie de l'histoire, on ne peut pas dire pour cela qu'il soit philosophe. Le point de vue pratique l'emporte toujours dans ses jugements. Cependant personne n'est meilleur juge de la vraie grandeur historique, comme son enthousiasme pour Alexandre, et l'impartialité de son exposé de la première révolution française, le prouvent suffisamment. Pénétré des devoirs de l'historien, il évite jusqu'aux apparences du sectaire politique. Ses prédilections se laissent néanmoins deviner, et parfois elles dominent son sens historique au point de lui faire souhaiter les convictions de l'école constitutionnelle moderne aux législateurs et aux réformateurs de l'antiquité ou du moyen âge.

Quoi qu'il en soit de ces qualités et de ces défauts, un homme dont toutes les sympathies sont acquises au progrès et à la liberté me paraît plus apte à écrire l'histoire que celui dont l'impartialité est l'effet de la faiblesse de son cœur. Schlosser, d'ailleurs, est l'homme de la science.

universelle, bien plus que l'homme d'un système. Mieux que personne, il était qualifié pour résumer, dans un ouvrage définitif, un demi-siècle de travail passionné; ses travaux antérieurs, la tournure de son esprit, on peut même ajouter la voix publique, l'invitaient à écrire une histoire universelle. Son *Abrégé de l'Histoire universelle*, son *Histoire de l'antiquité*, hautement approuvée par des autorités comme Fréd.-Aug. Wolf et Godefroi Hermann; ses travaux sur Aristote, sur Abeilard et les scolastiques, son excellente *Histoire du dix-huitième siècle*, sa connaissance profonde de toutes les littératures, ses études des mœurs de tous les peuples, étaient autant de garanties.

Mais c'était une grande tâche de réunir les éléments épars, de remplir les lacunes, de reviser la science historique tout entière, jusqu'aux temps modernes, pour constater les résultats incontestables. Schlosser était déjà vieux, et quoique quatorze ans aient passé depuis le commencement de cette œuvre, dont le dix-huitième et dernier volume est déjà publié, sans toucher à cette vie précieuse, il pouvait à peine espérer d'accomplir tout seul un travail si énorme. Heureusement le collaborateur était tout trouvé : M. le docteur L.-G. Kriegk, le disciple préféré du vieux maître et celui qui entre le plus complétement dans toutes ses vues, s'est chargé du travail de rédaction, sous la direction de Schlosser. Le style a probablement gagné à cette collaboration; s'il n'est pas devenu très-brillant, il est simple et digne, sans être aussi fatigant que dans les autres ouvrages de l'auteur. La collaboration, telle qu'elle a été exercée pour ce grand ouvrage, honore le maître par la sincérité dont il reconnaît les services rendus, le disciple par l'abnégation admirative qui le pousse à vouer tant de travail aux inspirations d'un autre. C'est une association bien rare et qu'on pourrait proposer comme modèle aux écrivains d'un certain pays, où la collaboration ne devient que trop souvent une scandaleuse exploitation.

Ce livre résume les résultats des travaux de Schlosser et de la plupart des historiens contemporains. Les auteurs ont omis les dissertations critiques, pour ne pas interrompre le récit; puis, ils ont tâché de former des groupes complets, et de disposer les événements de manière qu'ils s'imposent facilement à la mémoire et à l'entendement. L'histoire politique d'un peuple et d'une période est toujours suivie d'une histoire des arts et des lettres, des mœurs et des idées, qui donne la mesure du progrès ou de la décadence. Les exigences de la chronologie sont souvent, et avec raison, sacrifiées à l'unité de l'action et de la narration.

L'histoire primitive du genre humain est omise. L'ancien *Abrégé de*

l'Histoire universelle (1826) débutait par des considérations cosmogoniques et géogoniques sur l'origine du genre humain, mais Schlosser est arrivé à la conviction que les sciences naturelles, depuis Cuvier, Buckland, Humboldt, Liebig, etc., etc., ont fait tant de progrès et soulevé tant de nouvelles questions, que maintenant et jusqu'à nouvel ordre, il n'est plus permis qu'aux savants naturalistes de traiter l'histoire de la première enfance du genre humain. Voilà la raison de son silence dans son grand ouvrage. La crainte de choquer les croyances orthodoxes n'y est pour rien.

Schlosser commence donc par les premiers peuples vraiment historiques, c'est-à-dire par ceux qui, les premiers, ont fondé des États dans des frontières déterminées, comme les Chinois et les Indiens, et il leur donne le pas sur l'histoire sainte, quoiqu'il hésite à reconnaître aux Chinois l'antériorité absolue sur toutes les autres races; il ne croit pas que leurs documents authentiques remontent au delà du huitième siècle avant Jésus-Christ. Il nie de même l'autochthonie des Chinois et des Indiens, et, pour ceux-ci, avec d'autant plus de force que l'institution des castes est toujours un effet incontestable de l'immigration de races différentes[1]. L'ironie pleine d'allusions aux mœurs européennes, que contenait l'histoire chinoise de l'ancien abrégé, a disparu de l'Histoire universelle. Mais en général l'auteur est resté fidèle à son goût pour les allusions, les comparaisons et les analogies, qui animent le tableau et l'expliquent en le rapprochant des situations contemporaines. Massilia lui rappelle Genève, Carthage est comparée à Venise, saint Augustin à Jean-Jacques, etc., etc. Cet amour des comparaisons est même, comme nous verrons bientôt, un élément essentiel de ses jugements sur l'histoire grecque et romaine, et quelquefois une source d'erreurs. Théodore Benfey de Gœttingue pour l'Inde, les Anglais Wilkinson et Lane pour l'Égypte, ont été ses principales autorités. Ces premiers chapitres sont plutôt descriptifs que strictement historiques, et ils anticipent de quelques siècles pour donner un tableau complet, inversion de la chronologie bien permise pour des civilisations qui, placées depuis longtemps en dehors du développement général, sont immobiles parce qu'elles sont pétrifiées. Schlosser mentionne les opinions des savants sur l'origine des races, sans les critiquer, en adoptant les plus vraisemblables. Les trois peuples que nous venons de nommer occupent la première partie du livre avec les Babyloniens et Assyriens,

[1] La conquête de l'Inde par les Ariens est un fait que la philologie comparée a mis aujourd'hui hors de doute.



les Israélites jusqu'à la captivité de Babylone, les Phéniciens, les Mèdes et les Perses jusqu'à Darius. C'est un extrait impartial et sans préjugés des meilleures autorités, mais le talent, l'esprit et le jugement particulier de Schlosser ne se manifestent que dans la seconde partie, qui embrasse la période gréco-romaine. Tout ce qui précède l'histoire de la Grèce n'est qu'une préface au grand livre de l'humanité. C'est avec un recueillement solennel, avec une émotion touchante, que Schlosser salue cette brillante ère historique, cette terre promise de la beauté et de la sagesse : « Les Grecs ont les premiers créé un art indépendant, ils ont les premiers fondé une philosophie indépendante (de la religion), ils ont les premiers produit la vraie science, en la détachant des priviléges de caste, ils ont surtout créé l'histoire et les mathématiques. Tous les germes de civilisation et de philosophie cachés dans les mystères du langage humain ont été découverts par les Grecs; mais ce qu'ils ont créé surtout et avant tous, c'est la vraie vie publique (*staatsleben*)[1]. »

L'histoire primitive des races helléniques en Europe finit au quatorzième siècle avant Jésus-Christ; l'histoire héroïque ou achaïque au neuvième siècle à peu près; mais l'histoire exacte, après les crises de transition, ne commence qu'au sixième. Schlosser recueille les traits caractéristiques de la race hellénique et de sa légende préhistorique dans Homère et dans les autres traditions épiques; il s'attache surtout à y démêler les éléments de la religion, qu'il considère comme une création de l'imagination populaire, tandis que les religions orientales devaient leur existence ou du moins leur forme aux classes privilégiées des prêtres. La période aristocratique ouvre les temps positivement historiques. La distribution territoriale des quatre races helléniques et leur système colonial sont déjà fixées, et Schlosser en donne dans ce chapitre une description topographique très-exacte.

Voici comment il caractérise la période héroïque : « Les anciens

[1] Des historiens modernes ont, plus que Schlosser, insisté sur la proche parenté de la Grèce avec l'Orient (p. ex. Max Dunker, *Hist. de l'antiquité*, vol. III, ouvrage remarquable dont la *Revue Germanique* s'occupera plus tard). Ces origines asiatiques ne détruisent pas l'originalité des Hellènes, même si les commencements matériels de l'art grec devaient être cherchés en Égypte et en Asie Mineure. Des archéologues modernes (voyez par exemple J. Braun, *Hist. de l'art*, vol. I, 1856) poursuivent les éléments du style dorien jusqu'en Égypte, ceux du style ionien jusqu'en Assyrie, tout en regardant l'art de Babylone et d'Assyrie comme un développement de l'art égyptien. — Ces recherches ont une grande valeur, mais Schlosser n'a voulu donner dans son *Histoire universelle* que des résultats incontestables; il professe d'ailleurs une antipathie invincible pour toutes les hypothèses plus ou moins vagues.

Brittons ou Wallis (Wales), les Écossais au nord de l'île brittanique, les Germains en Scandinavie, nous ont légué des légendes et des chants qui reproduisent la vie de ces peuples pendant une période héroïque de plus de mille ans, jusqu'à l'aube du moyen âge. Les idées, la manière de vivre et de penser de cet âge héroïque du Nord ressemblent beaucoup au caractère de l'âge héroïque de la Grèce. Il y a cependant quelques nuances, qu'il faut surtout attribuer à l'influence du climat. D'abord les Grecs se sont perfectionnés et adoucis, tandis que les peuples du Nord, qui paraissent plus grands, plus purs, plus dignes et plus nobles au commencement, dégénèrent dans la brutalité de la vie guerrière et nomade. Les Grecs avaient encore un autre avantage, c'est que la sagesse, l'expérience et la faconde donnaient plus de gloire chez eux, que la simple force physique. D'ailleurs les peuplades grecques du temps héroïque étaient assez rapprochées et même unies entre elles, de manière qu'elles faisaient des entreprises communes; les peuplades du Nord, au contraire, ne se réunissaient jamais. Les Grecs faisaient une distinction entre leurs compatriotes et les étrangers (les barbares), le guerrier du Nord respectait les hommes selon leur force physique, sans égard pour leur nationalité. De même, le Grec préférait sa patrie à tous les autres pays; le souvenir du sol natal l'accompagnait partout. L'homme du Nord, au contraire, vaguant par le monde, aimait à se créer une patrie nouvelle, son imagination le poussait dans des pays lointains : où il se trouvait bien, là il se croyait chez soi. Enfin, une différence capitale était la disposition de l'âme, gaie et heureuse chez l'Hellène, sérieuse et mélancolique chez le Germain et le Britton. L'homme du Nord était austère et triste, comme le ciel brumeux de son pays, qui lui faisait sentir le néant et toutes les misères de l'existence humaine. Il fut donc poussé à un brutal mépris de la vie et n'attendit le bonheur et les jouissances que du paradis des héros dans l'autre monde. L'Hellène, au contraire, appréciait la vie réelle sous le ciel lumineux de sa patrie; la mort lui paraissait un sort bien amer, et il reconnaissait même l'agilité dans la fuite pour une qualité du guerrier.

» Le temps héroïque, poursuit l'auteur, finit avec le dixième siècle avant Jésus-Christ. Au neuvième siècle, un nouveau développement de l'art et de la civilisation en général se fait remarquer dans tous les pays habités par les Grecs. Cette nouvelle forme de civilisation surgit dans les colonies, et prend la même direction que la vie commerciale et politique, c'est-à-dire qu'elle s'empare d'abord des Doriens dans le Péloponnèse et en Sicile. Aux deux siècles suivants fleurirent l'Asie

Mineure et les îles, surtout Samos et Égine. » Les rapports intimes entre les colons grecs en Asie et les peuples de cette partie du monde, ont facilité, selon Schlosser, l'introduction de certaines idées et institutions orientales, et entre autres celle des mystères religieux, dont les anciennes familles se servaient dans des vues de domination, et qui ont survécu à ces tendances politiques, pour devenir le berceau d'un nouveau développement intellectuel, qui s'est continué jusque dans Rome.

Les Grecs de la mère-patrie et des colonies formaient, au temps de leur grandeur, une nation répandue sur une vaste surface, et qu'on pourrait estimer à vingt millions d'âmes. Elle était composée de petits États, dont chacun se distinguait par une qualité spéciale, et cette variété de types était un des traits caractéristiques de la nation. Il y avait cependant des conditions d'unité très-puissantes, et même des institutions sorties du besoin de protéger l'unité nationale, comme l'amphictyonie, et l'union des colonies ioniennes en Asie Mineure. L'histoire politique des Grecs entre la migration des Héraclides, fin de l'ère héroïque, et les guerres contre la Perse, contient des révolutions et des mouvements populaires, qui tous aboutirent à l'abolition de la royauté. Vers la fin du septième siècle avant Jésus-Christ, il n'y avait plus des rois qu'à Sparte et en Épire. Les nouvelles constitutions républicaines étaient basées sur la liberté, l'activité et le contentement des citoyens; mais la variété des formes politiques n'a jamais été aussi grande chez aucun peuple. Ce petit pays contenait deux fois le nombre d'États de l'Europe actuelle.

« La Grèce se distinguait encore par sa conception de l'idée de l'État. Toutes les constitutions politiques de la Grèce avaient une base démocratique, même celles qui admettaient une aristocratie ou des rois; L'assemblée du peuple participait partout à la législation et même à la haute direction de l'État, et il n'y avait pas de citoyen libre qui fût gouverné sans prendre une part active au gouvernement, ce que l'exiguïté des États rendait possible. Ces droits politiques furent toujours exercés directement par la totalité de tous les citoyens, et jamais par des représentants ou des mandataires. En général, les fonctionnaires n'étaient nommés que pour une année, et restaient sous le contrôle direct de l'assemblée populaire. Enfin, il n'y eut nulle part une classe de *juges* jurisconsultes; l'assemblée du peuple était partout, excepté à Sparte, le tribunal suprême, ou choisissait du moins les juges dans la totalité des citoyens. L'idée de l'État comprenait, pour ainsi dire, toutes les relations de la vie. L'État n'était pas une simple

forme de la vie publique, mais le centre et l'essence de cette vie. Chaque affaire privée pouvait devenir affaire publique. Nul Grec ne restait neutre ou indifférent vis-à-vis de l'État, nul ne pouvait s'enfermer dans la vie privée. La religion, les mœurs, les amusements publics, tout cela non-seulement était dirigé par des magistrats, mais tout cela était devenu affaire d'État et formait une partie importante de la politique.

» A côté des ressemblances générales, il y a dans les constitutions grecques du temps historique une antithèse qui met les deux races principales en opposition constante : le principe démocratique prédomine chez les Ioniens, le principe aristocratique chez les Doriens. Les premiers, renonçant aux coutumes et aux institutions du temps héroïque, établirent l'égalité politique de tous les citoyens; les États doriens conservèrent les traditions oligarchiques. Une autre différence fut celle-ci : les Doriens, en fondant leur communauté après la migration des Héraclides, opprimèrent les anciens habitants grecs du pays conquis, ce qui les obligea de perpétuer les mœurs et les institutions guerrières. Leurs citoyens actifs devinrent donc des seigneurs, dont l'occupation principale consista dans l'exercice des armes et dans la gestion des affaires publiques. Mais ce caractère ne s'est complétement conservé qu'à Sparte et en Crète. »

La législation de Lycurgue a été l'expression la plus parfaite de ce système; nul autre législateur n'a si bien su façonner son peuple en vue du résultat politique voulu. Schlosser, en exposant ce système admirable par sa stabilité, et que les écrivains d'Athènes ont comblé d'éloges pour faire une opposition indirecte aux institutions trop mobiles de leur patrie, l'apprécie avec justice, mais sans prédilection. Il montre comment la corruption des caractères et des mœurs a pu s'emparer d'un État si sévèrement protégé par des lois immuables, mais dont l'immobilité seule était déjà en contradiction avec la nature humaine; et il tient surtout à prouver que, dans les grandes occasions, les Lacédémoniens se sont isolés dans leur égoïsme, tandis que le dévouement des Athéniens a toujours été prêt pour la cause commune. La corruption de Sparte me paraît un des plus concluants plaidoyers en faveur de la spontanéité individuelle. La législation de Solon inspire plus de sympathie, quoiqu'elle ait été moins vantée par les générations mêmes dont elle a préparé la gloire et la grandeur. Schlosser dit : « Toutes les lois de Solon prouvent qu'il voulut faire des Athéniens non des guerriers aristocrates, comme Lycurgue des Spartiates, mais un peuple industrieux, florissant par les arts et le commerce, qui aimât la chose

publique, comme les citoyens de Sparte, mais qui se gouvernât tout à fait par sa propre volonté, en exerçant son intelligence et son génie par la coopération de tous au bien-être général. Les citoyens d'Athènes, qui ne furent jamais au-dessus de vingt mille, étaient élevés par la constitution à se gouverner d'une façon purement démocratique, ce qui paraîtrait impossible dans les villes commerçantes des temps modernes. Les discussions de l'assemblée populaire, le grand nombre de juges et de fonctionnaires publics, nommés tous les ans à nouveau et choisis dans tous les rangs, faisait de chaque Athénien un homme d'État instruit et expérimenté. Il est vrai que la même organisation produisit aussi des sophistes et des plaideurs infatigables; mais jamais un autre peuple n'a atteint le même degré d'intelligence, d'instruction et de goût artistique..... La constitution de Solon forma une démocratie et abolit l'ancienne aristocratie héréditaire; mais Solon laissa néanmoins subsister l'élément aristocratique dans la mesure qui lui parut nécessaire pour assurer le maintien de ce qu'il fondait. Les anciennes familles gardèrent donc une certaine influence, non-seulement par leurs richesses, qui leur facilitaient l'accès des fonctions supérieures, mais aussi par le privilége de certaines dignités sacerdotales. Les archontes et les membres du tribunal sacré de l'Aréopage furent choisis dans la première classe des citoyens. »

Si l'œuvre de Solon avait sur celle de Lycurgue le double avantage de produire de plus beaux résultats par des moyens plus cléments, de fonder une communauté grande, forte, brillante et célèbre, sans trahir les lois de l'humanité, il faut cependant convenir qu'à Athènes, comme à Sparte, la loi constitutionnelle fut incapable d'éterniser la grandeur et l'élévation morale du peuple. La constitution de Solon a certainement provoqué de grands élans, mais l'histoire prouve que les conditions morales, et même les circonstances matérielles, sont plus puissantes pour la grandeur ou la décadence d'un peuple que toutes les lois les mieux combinées. Les institutions fédérales de la Grèce ne sont qu'une preuve de plus à l'appui de cette vérité. L'amphictyonie, basée sur quelques solennités religieuses, n'était pas un lien bien sérieux, et cependant la discorde et la rivalité des États helléniques ne les empêchèrent pas de grandir, et l'ennemi commun, la Perse, les trouvai toujours unis. Mais lorsque l'esprit public et le patriotisme se furen affaiblis, alors les dissensions devinrent mortelles. La grandeur de l Grèce dura un siècle et demi, c'est-à-dire de la bataille de Marath jusqu'au règne d'Alexandre. Schlosser trouve les deux causes principa de l'éclat incomparable de cette période dans les lois de Solon et dans

victoires de Marathon et de Salamine, « qui fortifièrent le patriotisme et remplirent d'idées sublimes l'âme du peuple. » Mais les constitutions ne préservèrent pas les États de l'anarchie; le pouvoir conquis provoqua l'esprit de domination; les richesses accumulées se vengèrent par le luxe, la mollesse et la débauche. La religion perdit son autorité, sans que le scepticisme général empêchât un mysticisme exubérant de s'emparer des esprits, « parce qu'une génération dégénérée a toujours assez de force pour ce genre de fantaisie, et trouve une satisfaction facile dans les sensations et les imaginations d'un certain clair-obscur. » Ce phénomène psychologique s'est en effet répété à Alexandrie, à Rome et ailleurs. En même temps le revenu de l'État diminuait pendant que des particuliers amassaient des fortunes colossales, et la plus insolente richesse s'étala en face de la misère la plus navrante, symptôme qui se retrouve partout où le travail n'est pas la source principale des richesses. Démosthènes disait : « Autrefois tout ce qui appartenait à la chose publique était riche et brillant, mais aucun des particuliers ne se distinguait par son luxe. Maintenant, tout ce que la république bâtit est insignifiant et chétif, tandis que quelques hommes d'État ont accumulé tant de terres, que les champs de tous les juges assemblés ne les égalent pas. »

Mais l'esprit hellénique ne doit pas encore mourir; il va se transformer et s'armer pour la conquête du monde. Il avait commencé par se manifester par son autonomie, par son émancipation des idées religieuses de l'Orient; la vie de l'humanité s'était, avec la Grèce, détachée de son berceau asiatique. Il fallait maintenant conquérir l'Asie aux idées nouvelles, et ouvrir une large porte au souffle de l'histoire. Voilà la mission des Grecs de la Macédoine. Cette mission demandait une race nombreuse, guerrière et gouvernée par la volonté ferme et incontestée d'un roi. Schlosser retrouve chez les Macédoniens de Philippe II les vertus et les vices des ères héroïques de différents peuples. La constitution du pays était une aristocratie militaire et presque féodale, pareille à celle de la Thessalie; seulement les Thessaliens n'admettaient pas de royauté chez eux. En Macédoine, le roi n'était puissant qu'à la condition d'être un excellent général. La succession au trône n'étant pas fixée par des lois immuables, de nombreux prétendants suscitaient des guerres civiles, comme dans l'Allemagne du moyen âge, et les Thessaliens en profitaient pour imposer aux Macédoniens des rois de leur aristocratie. Philippe II réforma la constitution de son pays, et fonda cette unité monarchique qui en fit un camp militaire; il créa en même temps ce qu'on appellerait aujourd'hui une noblesse de cour. Mais



« Philippe, en attachant la noblesse à sa personne, se garda bien d'imiter le cérémonial de la cour persane, ou d'établir une hiérarchie de classes diverses. Il avait trop la conscience de sa supériorité pour ne pas se passer de telles formes absurdes. Il resta toujours *primus inter pares*. Au delà des frontières de son royaume, qui constituait le noyau de ses forces, il étendit sa puissance en Thrace et en Thessalie, dont il disposa sans obstacle, quoiqu'il leur laissât leurs anciens droits et priviléges. Ni lui ni son fils n'abusèrent de leurs forces militaires pour changer la royauté en despotisme. Tous les deux au contraire respectèrent les formes constitutionnelles autant que les droits de la civilisation hellénique, ce qui leur procura le grand avantage d'élever leur pouvoir et leurs projets à la hauteur d'une cause nationale..... L'aristocratie macédonienne formait comme un conseil politique et militaire presque comparable au sénat romain. Les autres peuples furent employés selon leurs talents et caractères. » Alexandre le Grand est le héros préféré de Schlosser; voyons comment il l'introduit, et comment il résume sa vie et sa mission :

« Alexandre avait toutes les grandes qualités de son père sans partager ses défauts. Il lui ressemblait par l'esprit d'entreprise, mais son intelligence était plus vaste, et il se distingua encore de son père par sa générosité naturelle et par une certaine tendance poétique ou idéale qui se trahit dans toutes ses actions. Il excella aussi par sa simplicité et sa sobriété. (?) Le plus grand philosophe de tous les siècles fut son précepteur, et un parent maternel d'un noble caractère avait dirigé son éducation. Malheureusement deux misérables acquirent aussi de l'influence sur sa jeunesse : Lysimaque le flatteur, et Callisthènes le sophiste, qu'Aristote, son cousin, avait eu la faiblesse de recommander au jeune roi, lorsque lui-même le quittait. Ces deux hommes empoisonnèrent les nobles instincts du jeune Alexandre. Lysimaque donna à son sentiment poétique une direction dangereuse, en lui suggérant de prendre pour modèle le héros principal de l'Iliade, et de regarder Éphestion comme son Patrocle. Le désir de réaliser des images purement poétiques égare facilement l'esprit, lui fait rechercher des entreprises fantastiques et perdre la mesure de ce qui est possible et raisonnable. Callisthènes fut un de ces rhéteurs qui falsifient l'histoire pour l'exploiter dans leur intérêt de sophistes, de beaux parleurs et de courtisans..... De tels hommes ont corrompu l'heureuse nature du seul homme qui aurait pu sauver le monde, si la Providence avait voulu que le bonheur du monde fût dû aux grands et aux puissants. Mais la consolation et la satisfaction que l'histoire pro-

cure aux pauvres et aux opprimés est précisément dans le fait que les grandes révolutions sont l'œuvre de ceux que le monde méprise. C'est par un berger, par le fils d'un charpentier, par de pauvres pêcheurs, que le genre humain fut guéri des plaies dont l'orgueil des pharaons, la superbe de la noblesse romaine, le despotisme des empereurs et la brutale barbarie des géants du Nord l'avaient frappé. »

Les conquêtes d'Alexandre obligent l'historien à résumer l'histoire politique des pays conquis. Il montre ensuite les mœurs helléniques se transformant insensiblement au contact du luxe et des superstitions asiatiques. Alexandre lui-même, soit par calcul diplomatique, soit par un effet de sa réceptivité naturelle, paraît subir cette influence. Mais l'historien se garde de déplorer un phénomène subordonné à une loi générale de la justice historique, et qui d'ailleurs a eu des suites d'une portée incalculable. « Alexandre avait conçu le projet de réunir le Levant et l'Occident, les Grecs et les barbares. C'est dans ce but qu'il projetait la fondation d'une ligne de villes grecques jusqu'à la dernière limite de la civilisation asiatique, de façon que l'esprit contemplatif, la philosophie intuitive du peuple indien eussent été mis en rapport de réciprocité avec l'esprit inquiet, progressif et productif de l'Occident. Quoiqu'une mort prématurée eût fait échouer ces grands projets, l'impulsion d'Alexandre suffit cependant pour semer les germes d'une nouvelle civilisation, qui forme le caractère prédominant de l'époque suivante. L'Orient s'efforça, pendant un siècle entier, de rejeter les idées et les formes helléniques, qu'il n'avait pu digérer, pour retomber dans son ancien assoupissement. L'hellénisme, au contraire, suivant sa nature, s'appropria les éléments étrangers, et les empires grecs en Égypte, en Syrie et en Asie Mineure, devinrent les centres du développement intellectuel. »

Cependant l'esprit hellénique en faisant la conquête de l'Asie occidentale et de l'Égypte perdit la Grèce et la Macédoine. Les victoires d'Alexandre profitèrent donc aux peuples soumis, et nuisirent à sa patrie : « La science et l'art grec émigrèrent, et le luxe et la débauche orientale prirent leur place dans leur pays natal. Si Alexandre avait réussi tout à fait, peut-être que l'Europe en aurait souffert davantage. Les vaincus seraient devenus vainqueurs ; les vainqueurs auraient perdu tous les grands biens de l'humanité : la liberté de penser et de parler, le droit individuel, l'égalité devant la loi..... D'ailleurs l'abaissement rapide des Macédoniens ne doit pas être attribué exclusivement aux conquêtes ; il faut signaler d'autres causes qui produisent toujours les mêmes effets. Partout où la transition d'un État demi-



civilisé aux formes d'une civilisation supérieure, de la pauvreté aux richesses, se fait subitement, les peuples quittent tout aussi vite la pureté primitive des mœurs pour une dépravation raffinée. L'histoire moderne des Russes contient la même leçon. »

Alexandre s'était servi des moyens indispensables pour la fondation d'une monarchie universelle. Il était général pour les Macédoniens, demi-dieu pour les Persans; il institua une hiérarchie des peuples, dont les Macédoniens occupèrent le degré le plus élevé. Chaque pays fut traité et gouverné selon ses traditions, et surtout selon ses superstitions. Il protégeait les arts et les sciences, autant par ambition que par sympathie naturelle. Mais toutes ses largesses ne purent arrêter la décadence imminente des beaux-arts, qui perdirent leur essor naturel, et surtout leur simplicité, avec la liberté et l'individualisme helléniques. Dans les sciences, ce furent la philosophie analytique, la critique et les sciences exactes, qui prédominèrent désormais. Toutes les tentatives faites pour ressusciter la vraie poésie n'aboutirent qu'à la rhétorique. Cette tendance fausse s'empara même de la sculpture. Mais il paraît que l'art grec, pour faire le tour du monde, devait subir cet alliage impur.

« Un fait des plus importants et des plus intéressants, dit Schlosser, c'est que le même temps et le même pays aient produit un génie comme Aristote, qui embrassait et réformait toutes les sciences, et un héros qui comprenait tout et savait tout exécuter, et que ces deux hommes aient vécu dans une grande intimité. L'un régnait dans le monde des idées, comme l'autre dans le monde des faits. Tous les deux soumirent et transformèrent le monde. Non-seulement ils se connaissaient et s'appréciaient l'un l'autre, mais ils s'entr'aidaient aussi; car Aristote envoyait des hommes, des livres et des conseils au grand roi; le roi s'entourait de savants qui participaient aux expéditions militaires dans l'intérêt de la curiosité scientifique d'Aristote. »

Schlosser affirme que nul homme, hormis les initiateurs des principales religions, n'a exercé une telle influence sur la vie intellectuelle du genre humain qu'Aristote, « le plus grand des philosophes. Alexandre voulait réunir dans son empire tout ce que l'histoire a produit de grand : les merveilles des temps primitifs, la force de l'âge héroïque et la sagesse des siècles suivants. Tous les pays, tous les climats, devaient être unis par un commerce non interrompu, et la monarchie universelle être basée sur la législation et la sagesse grecques. Aristote poursuivit le même but sur le terrain de la science. La philosophie, devenue science exacte, devait assimiler et harmoniser les aspira-

tions scientifiques et artistiques des diverses nations. Le temps de la vraie poésie était passé avec la simplicité et l'enthousiasme. La seule poésie possible dans un siècle de dialectique devait être une poésie de seconde main, et emprunter les formes et les règles de la poésie primitive dont elle avait été précédée; c'est pour cela qu'Aristote a écrit la première théorie de l'art poétique. » Aristote a découvert non-seulement de nouvelles vérités, mais de nouvelles formes pour la pensée, et surtout la vraie méthode scientifique, qui procède de l'expérience pour résumer tous les faits dans la théorie, la méthode analytique. C'est cette méthode qu'il a appliquée à toutes les sciences naturelles, morales et politiques.

Schlosser explique le royalisme apparent d'Aristote par les nécessités de son temps : Aristote a voulu non pas construire l'idéal d'un gouvernement, mais analyser et examiner les constitutions existantes; il se met donc naturellement en opposition directe avec l'utopie de Platon, qui n'était que l'idéal exagéré des anciennes constitutions grecques. L'auteur, en récapitulant les idées principales de la politique aristotélique, regrette que le grand philosophe n'ait connu ni la monarchie constitutionnelle ni la république fédérative. Mais comment eût-il connu ces formes absolument étrangères au génie grec? Dès qu'un homme tel qu'Aristote ne les a pas trouvées, cela prouve surabondamment qu'elles ne pouvaient pas exister dans ce temps. Il n'y a pas là de regret à exprimer, il y a un fait, une loi à constater. On pourrait ajouter qu'Aristote n'a pas connu le despotisme militaire, car il ne décrit que le despotisme ochlocratique des démagogues parvenus à la domination. En comparant la politique d'Aristote et celle de Machiavel, l'auteur conclut avec justesse, malgré quelques ressemblances superficielles, qu'Aristote était guidé par des intentions tout à fait opposées à celles du célèbre Italien. L'un était favorable à la monarchie, l'autre était républicain; l'un considérait la politique comme une partie de la science morale (l'*éthique*), l'autre croyait que l'homme politique ne doit pas avoir souci des lois de la morale. D'ailleurs les circonstances et les intérêts personnels des deux écrivains étaient diamétralement opposés.

L'histoire des empires fondés par les généraux d'Alexandre, des fédérations achaïenne et étolienne, ne peut qu'être mentionnée ici. Ce sont des narrations vives, pleines de réflexions intéressantes et de peintures émouvantes. Qui pourrait voir sans émotion les efforts vains des derniers patriotes grecs! Schlosser, fidèle à sa méthode, résume cette longue et triste période par une analyse du mouvement intellectuel et



moral. Il lui trouve beaucoup de ressemblance avec notre dix-neuvième siècle, la même culture des sciences exactes, le même développement de l'industrie et des forces matérielles des gouvernements, la même tendance à embellir la réalité d'une vie sans enthousiasme par des inventions utiles et des conforts innombrables. Schlosser, qui, avec un peu trop d'empressement, se rappelle à chaque période de décadence les défauts et les maladies du temps actuel, — il y reviendra à propos des empereurs romains, — trouve encore une foule d'analogies dans le scepticisme de notre temps, la science morte, enfouie dans les bibliothèques, la poésie de réflexion, la critique et même l'historiographie anecdotique. Mais tout cela ne l'empêche pas de reconnaître l'utilité et les grands mérites des Alexandrins et des Pergaméniens, car, dit-il, le développement de l'espèce humaine exige de certains temps d'arrêt, pour collectionner, résumer et scruter les connaissances acquises. Les tentatives religieuses de cette période pour combiner le mysticisme orgiastique des religions orientales avec les anciennes traditions helléniques n'ont pas été moins stériles que sa poésie, et n'ont servi qu'à démolir tout à fait les croyances surannées.

La seconde partie de l'Histoire de l'antiquité embrasse surtout l'histoire de Rome depuis les temps mythiques jusqu'à la chute de l'empire romain. Une description topographique de l'ancienne Italie est suivie de la description des races primitives; les trois groupes principaux sont les Latins, les Samnites et les Étrusques[1], dont les deux premiers seulement appartiennent à cet ensemble de races qu'on a désigné par le nom vague de Pélasges. Schlosser insiste beaucoup sur ce que le peuple romain s'est formé d'une fusion des autres habitants de l'Italie, à l'exception des Celtes du nord et des colons grecs du midi. L'histoire antérieure de l'Italie est impossible à déchiffrer, mais les coutumes religieuses et sociales des anciennes races peuvent être reconstruites à l'aide des traditions mythiques et historiques. Schlosser trouve les premiers éléments de la religion d'État des Romains chez les Samnites et les Étrusques. Tous ces peuples, gouvernés par des aristocraties hiérarchiques, étaient constitués en républiques confédérées. Les Samnites ont probablement

[1] Nos lecteurs se rappelleront que ce n'est pas la division de M. Mommsen. (Voir *Revue Germanique*, livraison de janvier.) M. Mommsen réunit les Latins et les Samnites sous la dénomination d'Italiques. Il a de plus que M. Schlosser les Yapigiens. Quant aux Pélasges, il ne les connaît pas. Pour éviter les répétitions, on s'est surtout attaché, dans les vues de M. Schlosser sur l'histoire romaine, à ce qui le sépare de M. Mommsen. Nous devons rappeler aussi que l'ouvrage de ce dernier, plus récent et plus spécial, est fondé en partie sur des recherches toutes nouvelles.

été les plus libres et les plus heureux de ces trois grandes familles; ils avaient les vertus des montagnards avec une agriculture très-développée, la vie de famille et la liberté politique. Les Latins habitaient les plaines, y construisaient des villes et faisaient le commerce. Les Étrusques, divisés en trois confédérations différentes, vivaient dans une organisation politique très-développée et très-ancienne; ils ont probablement fourni les premiers modèles aux institutions aristocratiques et cléricales des Romains.

« Les trois anciennes agglomérations fédératives des différents peuples de l'Italie étaient en rapport entre eux par l'homogénéité de leurs cultes et par des fêtes religieuses célébrées en commun. Leurs forces respectives se maintenaient dans un certain équilibre, que la mollesse impuissante des liens fédératifs ne permettait pas d'enfreindre. Mais cet état de choses ne put subsister lorsqu'en Rome naquit une colonie qui, descendant d'un mélange des trois peuples, réunissant les grandes qualités et les avantages de tous les trois, se donna une organisation différente et une direction militaire..... La nouvelle ville était située dans la plaine, mais à peu de distance des montagnes samnites; son enfance fut protégée par la confédération latine. Elle était en rapport intime avec les Étrusques. La nouvelle communauté adopta du peuple étrusque tout ce qui peut inspirer le respect pour la classe dominante; et celle-ci apprit de l'aristocratie cléricale étrusque l'art de consolider la chose publique par les superstitions d'une religion d'État. Les cérémonies de l'ancien culte romain sont donc d'origine étrusque, de même que la première organisation administrative; et tous les symboles politiques, comme les licteurs avec leurs *fasces*, le sceptre avec l'aigle, etc., etc. Rome seule, de tous les anciens États italiens, passa par une tutelle monarchique, quoique sa constitution eût, dès les premiers jours, le caractère républicain..... La fusion des trois races et de leurs coutumes et traditions, et une seule organisation politique, paraît très-simple, très-naturelle, et moins difficile que ne l'a été la fusion des Ioniens et des Doriens dans plusieurs colonies grecques. Les religions et les formes politiques des trois peuples concordaient tellement entre elles qu'elles facilitèrent considérablement l'éclectisme involontaire des Romains. Même la langue romaine indique une telle origine; quoique aucun des documents qui nous restent ne soit de la période royale, on peut néanmoins y discerner un élément grec et un autre élément. Le dernier doit être attribué aux trois races primitives de l'Italie, tandis que le premier, qui nous rappelle l'ancien dialecte éolien, c'est-à-dire le plus ancien dialecte hellénique que nous connaissions, date probablement de la parenté origi-



naire des Samnites et des Latins avec les Grecs, ou même d'une influence plus directe, à peu près comme en Angleterre l'ancien français s'est mêlé à l'anglo-saxon[1]. »

Schlosser analyse l'histoire légendaire des premiers siècles de Rome, parce que là où l'histoire exacte fait défaut, il faut recourir aux mythes, qui, dans une forme symbolique, cachent la vérité historique. Notre auteur aime donc à raconter, tout en niant leur authenticité, les anecdotes apocryphes où s'est maintenue l'image populaire des grands hommes fabuleux. L'âge héroïque des Romains a duré plus longtemps et s'est plus rapproché des temps historiques que celui des Grecs. Toutes les institutions religieuses, politiques et militaires de Rome se rattachent aux mythes héroïques, dans lesquels sa littérature et sa poésie ont également pris racine. La mythologie historique personnifie, c'est-à-dire rapporte à de certains types personnels, comme Romulus, Numa ou Brutus, ce que la force des circonstances ou l'élan populaire ont fait.

« L'époque royale permet encore la comparaison entre Rome et les États primitifs de l'Asie ou de l'Europe orientale, qui tous ont commencé par l'organisation de castes ou de classes héréditaires, par lesquelles le clergé et la noblesse militaire, réunissant en elles toutes les forces de la communauté, savaient contenir et diriger pendant des siècles entiers le mouvement intellectuel du peuple. » Les commencements de l'organisation sociale et les principaux germes du progrès sont faciles à discerner dans l'histoire légendaire des rois, telle que Tite-Live nous l'a transmise. Les premiers temps de la république n'appartiennent pas encore à l'histoire exacte, mais ils se prêtent déjà mieux au travail critique de l'historien. « La constitution romaine, tant et si justement admirée, fut conquise, comme la constitution anglaise, par des luttes sanglantes; elle n'a pas été octroyée et achevée d'un seul coup, elle s'est formée peu à peu, comme tout ce que la nature crée de grand. Le commencement de la république paraît plutôt une réaction qu'un progrès, car l'abolition de la royauté fut l'œuvre d'une faction aristocratique alliée à une ligue collatérale de la dynastie, qui voulut rétablir l'ancienne domination des castes. Naturellement une telle intention exigeait des ménagements, et les patriciens durent, comme les barons anglais du moyen âge, accorder de certains droits

[1] Ces conclusions ne sont pas celles qui sont aujourd'hui généralement acceptées. Le latin est considéré non pas comme un composé éclectique, mais comme une dérivation organique de la langue arienne primitive.

aux plébéiens, pour faire agréer leur restauration. Mais ils accordèrent si peu, que tous les avantages restèrent de leur côté. » Le pouvoir royal ne fut donc que modifié, mais la force des choses prépara l'avénement de la démocratie. Les guerres éternelles et même les victoires, exploitées au profit exclusif des patriciens, accélérèrent la crise sociale. On sait les incidents de cette lutte séculaire. Schlosser voit dans l'histoire de Coriolan une esquisse de mœurs d'un intérêt particulier, surtout parce qu'elle montre l'antithèse de la morale patricienne et de la morale plébéienne. Son issue présageait d'ailleurs la victoire définitive du peuple. Bientôt après la question des domaines publics et de l'*ager vectigalis*, dont les plébéiens avaient été exclus jusque-là, se dessina plus clairement. La première loi agraire qui fut proposée (486 avant Jésus-Christ) n'eut trait qu'à cette question. Pour l'histoire entière de la législation et des magistratures romaines, notre auteur a trouvé toutes prêtes et n'a eu qu'à résumer, dans une forme plus populaire, les recherches et les découvertes de Niebuhr, de Wachsmuth et de nos grands jurisconsultes de l'école historique.

Au moment où, après deux siècles de luttes incessantes, le peuple plébéien entre en possession de l'égalité des droits avec les patriciens, Schlosser s'arrête pour se rendre compte du caractère général de cette période. Une nouvelle aristocratie des familles sénatoriales s'élève à la place de l'ancienne aristocratie, et va renouveler la lutte, assoupie pour quelques moments. Cette nouvelle aristocratie, fortement mêlée de plébéiens grandis par des mérites personnels, jouit d'abord de la sympathie populaire. L'agriculture, la guerre et la discipline du droit civil étaient encore les principaux éléments de la grandeur romaine; l'industrie et le commerce n'y jouaient aucun rôle[1]. Cette période chevaleresque, le moyen âge romain, comme Schlosser l'appelle, dura jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

« L'État romain porte alors l'empreinte d'une aristocratie extrêmement sévère; la vertu (*virtus*) des hommes éminents de ce temps n'était que le caractère général du peuple, représenté par excellence en eux. Une oligarchie de grands propriétaires, semblable aux chefs des *clans* écossais des seizième et dix-septième siècles, formait le noyau de la république; ils cherchaient moins à amasser des trésors qu'à augmenter le nombre de leurs clients. Les rois avaient visé au luxe imposant des Étrusques, les aristocrates firent une sage opposition à cette tendance par la simplicité des mœurs républicaines..... Ce principe, ou

[1] M. Mommsen n'est pas aussi absolu sur ce point.



plutôt cette coutume d'une discipline spartiate subsista même après la chute de l'ancienne aristocratie, parce que la chose publique reposa sur la guerre et sur l'agriculture. Peu à peu les mœurs samnitiques évincèrent les traditions étrusques et latines des temps primitifs; les habitudes de la vie devinrent plus sévères et plus rudes. Les Romains d'alors ne possédaient pas de mines métallurgiques; leur industrie et leur commerce étaient insignifiants, mais leur pauvreté ne fut pas aussi idyllique que les anecdotes sur Cincinnatus, Fabricius et autres paraissent le démontrer. La constitution censitaire de Servius Tullius et quelques traits anecdotiques des temps suivants prouvent le contraire.... L'administration était plus compliquée, les travaux publics plus importants qu'en Grèce. La vie de famille était beaucoup plus pure et plus noble que chez les Hellènes; la femme était par conséquent plus respectée. Mais les amusements publics, les solennités nationales trahissaient un esprit plus inculte, un naturel plus brutal et plus violent.

« Une qualité qui a considérablement contribué à la grandeur de la république romaine, et qu'on retrouve chez les Anglais, qui eux aussi doivent leur existence à une fusion de plusieurs races, c'est le talent de s'approprier, de s'assimiler complétement les institutions recommandables des autres nations, et de rester eux-mêmes, tout en profitant des idées d'autrui; ce talent fut d'un grand secours pour le perfectionnement de l'organisation militaire, qui cependant resta toujours en rapport intime et réciproque avec les mœurs et les institutions nationales. »

Nous voilà à la veille des grandes guerres par lesquelles Rome et Carthage vont se disputer l'empire du monde. Schlosser inaugure cette période par une récapitulation de l'histoire carthaginoise, que malheureusement il faut puiser dans des sources ennemies, puisqu'il n'est pas resté de monuments littéraires de cette grande colonie phénicienne. Elle eut cependant une littérature[1], et le livre de *Mago* de Carthage sur l'agriculture fut traduit en latin, sur l'ordre du sénat romain, quatre cents ans après sa publication. Schlosser découvre beaucoup de points de rapprochement entre Carthage et la Venise oligarchique du moyen âge; la police politique de Carthage lui rappelle l'inquisitior d'état de Venise; la domination des mers, la jalousie entre les grande familles, se retrouvent dans les deux États; Carthage ne traita pas moin

[1] Mais une littérature purement utilitaire, aucune poésie, comme l'a fort bien démon M. Mommsen.

cruellement les peuples soumis que Venise. Leurs armées, comme celles de tous les peuples commerçants, se composaient de troupes étrangères, dont on achetait les services à prix débattu. Sans pousser la passion des parallèles historiques aussi loin que Schlosser, il faut cependant convenir que les mêmes causes ont partout produit les mêmes effets.

Le nouvel empire universel fondé par Rome à cette époque est tout à fait différent des monarchies universelles précédentes, de la monarchie assyro-babylonienne, de la Perse et de l'empire macédonien. Ceux-ci avaient incorporé les pays conquis. Les provinces romaines, au contraire, furent peu à peu attachées à la métropole, tout en restant des États séparés, avec leurs anciennes mœurs, lois et institutions, sous la haute direction d'un fonctionnaire romain. « Cette variété des lois et des institutions, et les complications qui en étaient la suite, paraissent une calamité aux hommes des temps modernes, trop habitués au nivellement et à la centralisation; mais l'inégalité des établissements grecs et romains n'a jamais nui à l'unité du gouvernement qui l'emportait dès que le bien public l'exigeait. » Schlosser est du reste loin d'attribuer la décentralisation à l'humanité des Romains; il montre, au contraire, qu'ils avaient déjà parfaitement compris l'application du fameux principe : *Divide et impera.*

La conquête du monde fut punie par la perte de la liberté; la forme aristocratique disparut devant une oligarchie démagogique; la simplicité des mœurs devant le luxe et la cupidité. Les familles de l'oligarchie avaient accaparé de vastes terrains (*latifundia*), qu'ils faisaient cultiver par des milliers d'esclaves; et « l'Italie ressembla aux colonies transatlantiques des derniers siècles avec leurs plantations et leurs nègres. » Alors seulement les mœurs des peuples conquis pénétrèrent à Rome, et l'envahissement des mœurs étrangères, qui est toujours un symptôme incontestable de décadence, l'était ici surtout, puisqu'elles amenaient la mollesse et le raffinement de la Syrie, de Pergame et de l'Égypte. Le prolétariat augmenta avec les richesses exorbitantes des oligarques, autre diagnostic de décadence; l'aristocratie exerça l'usure avec plus d'acharnement qu'aux temps de Menenius Agrippa.

« Mais les deux principaux piliers de l'État romain restaient encore intacts. C'étaient la religion et l'autorité du sénat, ou plutôt la crainte superstitieuse que les dieux inspiraient à la populace, et l'astuce avec laquelle les chefs savaient exploiter cette crainte. Cette circonstance prouve non-seulement combien les Romains furent inférieurs aux Grecs pour le mouvement des idées, mais aussi que le peuple participa

fort peu aux fruits de l'éducation des classes élevées. Voilà la différence entre le caractère italique et le caractère grec. L'importance d'Athènes survécut à son existence politique, et cette ville heureuse conservait encore dans sa prostration politique un rang très-élevé comme centre des idées littéraires, de la science et de la philosophie antiques.

« L'ordre d'idées régnant à Athènes n'était ni théologique, comme il le fut à Alexandrie après la propagation du christianisme, ni sophistique, comme à Antioche, ni un exercice de hâbleries juridiques, comme en Occident et surtout à Rome; il y avait là une instruction vraiment universelle, autant que l'esprit de l'antiquité et le caractère des siècles suivants le permirent. L'antique Rome, la Rome des Catons, se défendit en vain contre l'envahissement des vaincus; des hommes comme Scipion l'Africain s'allièrent à la Grèce victorieuse dans sa chute, et Caton le Censeur lui-même céda; converti à la conviction que les anciennes mœurs et les traditions samnitiques ne suffisaient plus au peuple souverain de l'univers, il appliqua sa vieillesse à étudier la littérature grecque. »

Nous avons donc deux lignes parallèles à suivre : la dissolution politique et la régénération littéraire. La Rome universelle, la Rome reine du monde, perdit naturellement l'ancienne Rome nationale. Les luttes des Gracques et tant d'autres efforts généreux ne firent qu'accélérer la dissolution. Ni les tâtonnements démocratiques du brutal Marius, ni la restauration aristocratique du raffiné Sylla, ne sauvèrent la république. Schlosser proteste contre l'opinion répandue depuis Montesquieu, et qui attribue à Sylla l'intention d'une régénération morale selon le type de l'antiquité romaine. Son caractère et ses actions sont en contradiction flagrante avec une telle supposition. Il était conservateur par esprit aristocratique, et poursuivait des desseins avouables par des mesures infâmes. Schlosser croit qu'il aurait dû et pu établi la monarchie constitutionnelle. Mais il ne faut jamais demander au hommes ce qui est contradictoire à la fois à leur génie individuel au génie de leur temps.

Le quatrième volume de l'*Histoire universelle* commence par réflexions suivantes :

« Les cent ans qui précèdent l'empire romain contiennent la deur la plus élevée et le plus profond abaissement moral du romain. Ces deux extrêmes se rencontrent souvent dans l' des peuples. Cependant la décadence morale ne doit pas êt sidérée comme la suite ou l'effet du haut degré de civilisatior comme un phénomène simultané procédant des mêmes ca

lui. La richesse croissante d'une nation augmente les moyens de jouissance et l'inégalité des fortunes; elle produit une plus grande quantité de jouissances, de même qu'une plus grande variété dans les situations et les dispositions intellectuelles. Ainsi la dégradation morale se trouve tout près de la grandeur intellectuelle et politique. Il faut encore ne pas oublier que nous exagérons facilement l'immoralité de la haute société grecque ou romaine, parce qu'elle était mieux connue du public que les vices et les bassesses de nos capitales. La publicité, qui chez les anciens n'épargnait pas la vie privée, et qui ne permit aucun doute sur les vraies intentions et la valeur de la classe dominante, fit apparaître même au spectateur superficiel des choses qu'aujourd'hui les initiés ne voient pas toujours. L'état moral de Rome aux derniers siècles ne fut pas pire qu'il ne serait partout dans de pareilles circonstances. Même le monde romain trahit encore certaines qualités brillantes. Le triste aspect de la ruine générale rehausse l'influence que les principes et les lois de l'antiquité ont exercée sur l'esprit public et sur les caractères individuels. Il est vrai que le bonheur domestique et le bien-être moral de la vie privée, dus au christianisme, n'existaient pas alors; mais les derniers temps de la république romaine montrent encore, malgré la dépravation générale, une noble fierté, un dévouement patriotique plein d'abnégation, beaucoup d'hommes éminents fidèles aux principes avoués, les classes supérieures éclairées par la philosophie, les classes inférieures dirigées par le bon sens. D'ailleurs, aucun gouvernement du monde n'a jamais réuni tant de talents et de connaissances que le sénat romain de cette période. L'instruction qui distinguait l'aristocratie de ce temps, c'est-à-dire les deux ou trois cents familles à la tête de la république, n'était pas seulement puisée dans les livres grecs et dans la jurisprudence romaine; elle provenait encore de leurs rapports administratifs avec toutes les parties du monde dans le gouvernement de ces pays, qu'il était souvent plus difficile de régir que de conquérir. » Mais, pour être très-savante, l'aristocratie ne sentait pas moins les destinées de Rome lui échapper. Sylla lui avait rendu plus d'assurance que de pouvoir réel. Les dangers redoublèrent, et elle négligea de les conjurer par des transactions. Les fautes que lui fit commettre Pompée durent frayer le chemin à un César. Notre historien ne résiste pas à la tentation d'appliquer à César des analogies modernes, trop rebattues pour être répétées ici. Il ne partage pas du tout l'enthousiasme de M. Mommsen pour ce héros, qui, au faîte des victoires et des grandeurs, ébloui par le succès, visait encore

à l'ornement futile d'une couronne royale [1]. César législateur lui paraît plus respectable que César homme d'État. Les conspirateurs qui l'ont renversé n'étaient point des partisans de l'aristocratie, comme on a bien voulu le prétendre. Les lettres de celui d'entre eux dont l'origine était la plus illustre, de Brutus, qui fut l'ami personnel, non pas le fils de César, sa correspondance avec Cicéron, prouvent le contraire d'une manière explicite. S'ils n'ont pas réussi à sauver la république, ce ne fut pas du moins parce qu'ils poursuivaient des tendances surannées. Si César n'est pas une idole pour Schlosser, Cicéron, au contraire, ce pauvre Cicéron tant conspué par quelques auteurs modernes, et notamment par M. Mommsen, lui paraît le réformateur des idées et des formes littéraires de son siècle. Pour apprécier les vrais mérites de cette intelligence plus vaste que profonde, il faut, avec Schlosser, récapituler l'histoire littéraire de Rome jusqu'à la chute de la république. La civilisation des anciens peuples italiens avait grandi sur la base des croyances religieuses; l'agriculture, la jurisprudence, la diplomatie même furent dirigées par des congrégations cléricales; ils n'eurent pas de science séculière. Les sciences et les arts libres ne pénétrèrent qu'avec les Grecs. Mais cette origine étrangère leur donna un caractère aristocratique et impopulaire, et contribua en même temps à faire prévaloir le côté formel et rhétorique dans la littérature. Cicéron comprit le premier qu'il fallait approfondir les idées de la philosophie grecque sans s'arrêter aux formes extérieures et superficielles; lui, le premier, sut assimiler au caractère romain les idées grecques. Il a d'une main puissante donné la direction à la littérature romaine, en développant la langue jusqu'aux dernières limites de ses aptitudes. Il a introduit la philosophie dans la jurisprudence, dont il a banni les anciennes arguties sophistiques; c'est donc lui qui a conquis au droit romain son empire universel et éternel. Cicéron ne fut pas un profond penseur, nous en convenons volontiers, car toute sa nature le poussait à la philosophie éclectique; mais c'est précisément cette forme de la philosophie qui est la plus susceptible de popularité générale; les maximes du Portique, qu'il faisait prédominer dans son éclectisme étaient surtout propres à consoler les âmes désolées de l'infortune (la patrie, à relever les désespérants, à rendre la confiance, la dans la vertu, l'attitude fière aux opprimés. En France, l'éclectisu ses débuts a joué un rôle pareil. Enfin, Cicéron fut l'incitateur) destiné de ce mouvement intellectuel de Rome qui devait deveni

[1] C'est ce que M. Mommsen conteste formellement.

civilisation du monde occidental. Ce n'est donc pas un pur hasard qu'aux premiers siècles après la renaissance on ait compris et apprécié les œuvres de Cicéron bien au delà de leur valeur littéraire ou métaphysique. Mais, d'un autre côté, l'importance littéraire de Cicéron prouve aussi que la littérature n'a jamais occupé une si grande place dans la vie nationale des Romains que dans celle des Grecs, et qu'elle n'aurait jamais pu s'élever à la même hauteur que chez ceux-ci.

Avec Auguste, nous rentrons dans la vie politique. Auguste, au lieu de donner aux Romains la constitution que Schlosser lui demande, comme il l'avait demandée à Sylla et à César, emploie les formes élastiques de la république, pour dissimuler le despotisme militaire qu'il introduit. L'hypocrisie de ces formes prépara tous les malheurs des règnes suivants. Schlosser soutient qu'un despotisme pur eût été moins dangereux, parce qu'il eût développé plus de responsabilité personnelle et moins de jalousie entre les différents corps de l'État. Il y a peu à relever dans l'histoire désolante et tant racontée des empereurs romains, et nous ne nous arrêterons qu'aux deux éléments qui dès lors préparent le moyen âge, le christianisme et l'invasion des peuples germaniques.

Schlosser, en racontant les derniers temps du judaïsme, a mis à profit, avec beaucoup d'érudition et de clarté, les grands travaux de la critique allemande, dont il donne les principaux résultats dans une forme très-populaire. Pour le monde romain, le christianisme fut une antithèse salutaire contre le formalisme vide de la civilisation grecque, qui seul était resté aux races dégénérées de l'empire romain. Le sens profond de l'hellénisme n'existait plus. La magie des Syriens et des Égyptiens s'était depuis longtemps emparée des esprits fatigués et désespérants des derniers Romains, pour faire une opposition directe aux formes et aux idées de la Grèce. Mais le christianisme, entrant par la même porte, trouva un digne allié dans le stoïcisme réformé par Sénèque et surtout par Épictète. La restauration des idées de la dignité humaine, de la liberté morale et du dévouement patriotique est due autant à l'école stoïque qu'aux propagateurs de la religion de Jésus. Mais pour ce qui est des peuples barbares, il leur fallait le remède puissant d'une nouvelle croyance miraculeuse; nulle doctrine philosophique n'eût réussi à adoucir leurs mœurs, à refréner leurs passions, à dominer leur soif de luttes sanglantes. D'ailleurs, le christianisme ne correspondait pas du tout aux types religieux des anciens Grecs ou Romains. Ceux-ci s'adressaient à l'imagination et à la poésie; ils ne contraignaient pas à la foi; ils n'exigeaient aucune abnéga-

tion intérieure; ils n'embrassaient pas l'homme entier dans un seul dogme. Le christianisme fut donc un élément vraiment nouveau pour la régénération du genre humain.

Tous les anciens et nouveaux types de civilisation furent représentés par les différents empereurs, et même quelquefois appliqués comme panacée, comme remède infaillible. Héliogabale représenta les traditions orientales, Constantin éleva le christianisme au trône, et Julien l'Apostat essaya une réaction impuissante vers la simplicité antique et vers l'ancien culte romain. Mais quelles concessions le christianisme n'avait-il pas dû faire? La religion s'était asservie à la politique, et des alliages inévitables avaient altéré son caractère primitif. Tout ce qui était resté debout de l'ancien paganisme aspirait à s'y fondre comme pour mieux lui conquérir les multitudes. On détruisait les anciens temples, les statues, et toutes les œuvres d'art qui rappelaient les anciens cultes; mais en même temps on adoptait les formes frivoles des anciens sophistes, même des comédiens, et les églises furent dirigées par une claque organisée et payée comme aux spectacles[1]. La religion devint subtile, intolérante, inquisitoriale. Quant au mouvement intellectuel, il n'exista plus que dans la théologie.

La première période de la littérature théologique termine l'histoire de l'antiquité. Les pères de l'Église sont ici analysés dans leurs rapports avec les idées morales et la vie historique des nations. Saint Ambroise et saint Augustin apparaissent à la cime de cette période littéraire. « L'importance de saint Ambroise consiste en ce qu'à l'aide du mysticisme de Clément et d'Origène, il introduisit dans l'Occident une interprétation poétique et allégorique du christianisme. Le principe fondamental prêché dans ses écrits se retrouve dans tous les livres, la poésie, la peinture et l'architecture du moyen âge; c'est le principe que chaque phénomène matériel cache une signification transcendante. » De cette façon, il métamorphose la doctrine si simple des apôtres et des prophètes en une doctrine mystique et confuse. Saint Augustin est encore beaucoup plus important; ses idées ont été le germe de toutes les grandes crises théologiques du moyen âge et de la réforme. Il emprunte moins aux Grecs que saint Ambroise; mais il doit beaucoup à Cicéron, surtout la rhétorique. C'était d'ailleurs une nature productive et originale; il transformait tout ce qu'il saisissait par la force et le cachet particulier de son génie. L'analyse que Schlosser donne de la *Cité de Dieu,* des *Confes-*

[1] V. Schlosser, t. IV, p. 560.

sions et du *Traité sur la vraie religion*, est un chef-d'œuvre non-seulement comme exposition d'idées, mais aussi comme démonstration de l'influence de ces idées sur le moyen âge. Saint Augustin a fondé la dogmatique de l'Église et dirigé les idées politiques du moyen âge. Il fallait son éloquence passionnée, ses images vivantes, et son réalisme dans l'exercice du culte, pour frapper les cœurs des peuples barbares, qui, en soumettant Rome, devinrent Romains et chrétiens, mais à leur guise. Le monde, qui reçut l'empreinte du génie fort et violent de saint Augustin, prit une teinte théologique; nous sommes au seuil du moyen âge. Pour l'explication de cette triste période historique, il faut avant tout étudier la littérature des Ostrogoths, inspirée par saint Augustin, et surtout les deux écrivains qui, formant la dernière transition de l'antiquité au moyen âge, expriment déjà clairement les principes de celui-ci, Cassiodore et Boëce.

H. B. Oppenheim.

ÉPISODES D'UNE VIE ERRANTE [1].

CONTRASTE.

A l'aide de la vapeur, j'avais franchi en quelques heures l'espace qui sépare Belfast d'Antrim, la vieille cité celtique. A part l'aspect de ruine et de déchéance commun aux maisons et aux hommes, l'étranger ne trouve rien de remarquable à Antrim; mais, pour les habitants, c'est un jour extraordinaire que celui où un étranger passe sur leur marché désert. Par les vitres obscurcies des meilleures maisons et par les carreaux de papier des plus misérables, on voit des visages flétris jeter un rapide regard; l'étonnement se peint sur ces figures, et les exclamations, parfois sauvages, de la plus grande surprise viennent frapper l'oreille du voyageur. Les enfants demi-nus, qui jouent devant les portes, prennent peur, et courent chercher un refuge dans le giron de leurs mères. Sur la place couverte d'herbe, des constables anglais se promènent en armes, et s'ennuient; ils sont ravis de voir un étranger, lui donnent volontiers les renseignements qu'il demande, et paraissent les seuls hommes civilisés.

Du reste, on ne vient point à Antrim pour voir Antrim; on y vient à cause de son lac, le plus grand de tous les lacs irlandais; les habitants le nomment le *Laugh Neagh*. Aussi ne tarde-t-on pas à quitter la ville pour se rendre au but du voyage. On descend des hauteurs, et on

[1] Le succès qu'ont obtenu les précédents épisodes nous décide à faire à ces impressions de voyage et d'exil un troisième emprunt avant de nous en séparer. C'est peut-être le plus simple et ce n'est pas le moins touchant de ces récits qui ont le secret de plaire, quoique, ou peut-être parce qu'ils n'empruntent aucun artifice à l'industrie compliquée des romanciers modernes.

arrive à une sorte de faubourg, réunion de huttes en terre glaise, et n'ayant chacune, à cause de l'impôt des fenêtres, que l'ouverture indispensable pour y pénétrer. La porte doit rester ouverte, même en hiver, si l'on veut avoir quelque jour. Dans le crépuscule de ces misérables demeures, des figures décharnées de femmes se tiennent accroupies et immobiles, ou bien des hommes ivres sont étendus. Il est rare qu'un feu joyeux vienne égayer un peu l'horreur de ces demeures humaines. Que si l'on veut parcourir ces ruelles en distribuant des aumônes, on pourra le faire sans interruption; à droite, à gauche, des mains maigres, osseuses, avides, ne cesseront de se présenter.

Mais pour peu qu'on ait visité l'ouest ou seulement les contrées marécageuses de Castleblanay, on est accoutumé à quelque chose de semblable et de pire encore. Si l'on a vu ces huttes au toit arraché par l'agent du propriétaire, et qui, par centaines, au milieu des marais ou des champs de pommes de terre, élèvent leurs pignons d'argile comme autant de bras décharnés envoyant leur plainte vers le ciel; si l'on a vu les habitants expulsés de ces huttes, l'homme, la femme, une longue file d'enfants, semblables à des oiseaux que le plomb a touchés, si on les a vus nus, malades, frissonnant des approches de cette fièvre que donne la faim, errer sur le sol bourbeux sans savoir où aller, alors les habitants des cabanes d'Antrim vous feront l'effet de jouir de la volupté du bien-être. Et c'est ainsi que je parcourus le faubourg avec une pitié déjà émoussée par l'habitude.

En sortant de ces tristes ruelles, il semble que l'on quitte la nuit pour se plonger dans la lumière; elles aboutissent à une prairie qui se prolonge riante au milieu de beaux fourrés et de frais bocages, tandis qu'au fond se présente la surface scintillante du lac. La prairie et les bocages forment les confins du parc de Shanes-Castle, qui enserre dans ses bras de verdure la rive septentrionale du Laugh Neagh. Mais de cet endroit la vue est encore restreinte. Je continuai donc à marcher sur la digue qui s'étend fort avant dans le lac, et la perspective s'ouvrit tout à fait. Le lac, qui baigne le pied de cinq comtés, se perd vers le sud dans l'infini, comme une mer. Nulle montagne, nulle forêt nulle cabane même, dans cette direction, n'indique le rivage. Les quelques voiles que l'on aperçoit, on les dirait parties pour un long voyage, et les brouillards, qui ne tardent pas à les engloutir, semblent envelopper un pays inconnu. La rive septentrionale seule est, comme j'ai dit, un peu animée par le parc que les lords O'Neil, jadis seigneurs de la contrée, firent sortir du sol inhospitalier.

Vu du lac, ce parc ressemble plutôt à une forêt du nord; il a le



sombre aspect d'un bois druidique. Shanes-Castle, le château des lords O'Neil, ne contribue pas à égayer la contrée; depuis le grand incendie d'il y a vingt ans, il est à moitié en ruines. Ses tours pointues et ses fenêtres étroites et longues vous font penser à un cadavre aux yeux caves, posté là pour surveiller le lac. L'eau était sombre, presque noire, et je ne devais pas m'en prendre au temps couvert qu'il faisait ce jour-là; le lac est toujours ainsi, et le peuple l'appelle : *Black Water,* l'eau noire. Tout ce pays a quelque chose qui fait songer aux mythologies du Nord. D'après la tradition chrétienne, le lac est l'œuvre du diable. Un jour, frustré d'une âme que déjà il croyait tenir dans ses griffes, il arracha dans son dépit un quartier du sol, et le jeta dans le canal d'Irlande; de là se formèrent, d'une part, le lac Neagh, de l'autre, l'île de Man.

Il va sans dire que dans le fond du lac, comme partout en Irlande, habitent ces aimables elfes, ces anges demi-tombés qui, pour n'avoir pas voulu se prononcer avant la fin dans la lutte des anges de lumière contre les compagnons de Lucifer, ont été bannis sur la terre, entre le ciel et l'enfer; mais ces êtres gracieux se trouvent ici à l'arrière-plan. On ne raconte que peu de chose de leur vie et de leurs palais de cristal, cachés au fond des ondes. Un rôle plus important est assigné à la lugubre Banshee, la dame blanche de Shanes-Castle, qui apparaît chaque fois qu'un membre de la famille O'Neil doit mourir. Il est vrai qu'elle ne se montre pas toujours, mais on entend son cri, qui, semblable au sifflement de l'ouragan, éclate trois fois dans les airs, se prolonge ensuite en son plaintif sur toute la contrée que gouvernaient autrefois les O'Neil, et va se perdre au loin comme un soupir. Shanes-Castle a bien l'aspect d'une résidence de fantômes. A le contempler, se mirant triste et noir dans l'eau sombre, on ne s'étonnerait pas de voir en plein jour, si toutefois on peut dire qu'il y fasse jour, des aïeules, des dames blanches et autres fantômes sortir des tours et des fenêtres pour s'en aller, pleurant et geignant, voguer sur la surface de l'eau.

La Banshee est actuellement attendue de jour en jour; car dans le château réside un vieillard, le dernier lord O'Neil. Avec lui s'éteint le dernier chef de la famille royale d'Ulster, mais non pas le dernier rejeton; car tous les habitants sont des O'Neil, tous descendants de rois, même ceux que nous avons vus dans ces ruelles dignes de l'enfer de Dante; tous entendront, comme membres de la famille, le cri de la Banshee. Seulement il y a encore un signe de plus pour les O'Neil du château : au mur de la cour est une tête séculaire, taillée dans la pierre; elle a les sourcils épais, les yeux caves, les coins de la bouche

douloureusement contractés. Elle branle, et de jour en jour branle davantage. Un jour, elle se détachera du mur, et tombera en pièces; alors sera venue la fin du dernier lord O'Neil. Qu'il doit être mélancolique, ce pauvre lord qui, dans le vieux château à demi brûlé qu'il ne fait plus reconstruire, vit dans l'attente de ces signes, voit chanceler la tête de pierre, et croit entendre, dans le gémissement des girouettes, le cri de la Banshee!

Je souffrais pour lui; la contrée n'est pas faite pour l'égayer; je l'éprouvais bien moi-même pendant qu'assis à l'extrémité de la digue, et laissant errer mes regards sur l'eau, je m'enfonçais de plus en plus profondément dans mes pensées; mon âme devenait sombre comme les ondes du *Black Water*. Il y a des lieux tristes qui agissent ainsi sur le voyageur; il y a dans un voyage solitaire de ces moments où il faut se secouer et se lever, coûte que coûte, sans quoi l'on perd son temps, et l'on éprouve un commencement de pétrification. On oublie qu'on est un homme civilisé, on croit à toutes les légendes possibles, et on s'y plonge tout entier, ou tout au moins on les creuse et on cherche leur triste symbolisme.

Donc je me secouai, et me levai. La dernière voile avait disparu dans le brouillard, les nuages s'étaient abaissés, les flots et les sapins de la rive me semblaient encore plus noirs. Au milieu du lac était une seule barque de pêcheur, et dedans un homme s'efforçant de retirer de l'eau un grand filet.

Je revins sur mes pas. Au point où la digue se rapproche des groupes d'arbres vers lesquels je me dirigeais, et où une étroite pelouse la sépare d'une petite crique, mon regard fut attiré par une légère colonne de fumée, et dirigé par celle-ci sur une élévation circulaire qui se détachait des bords de la digue. En m'approchant, je reconnus que cette élévation était une sorte de hutte, dont les parois consistaient en un mélange de pierres et de terre noire, et le toit en gazon et en branchages secs. L'entrée donnait sur la pelouse, et livrait passage à la colonne de fumée. Devant la hutte, un filet de pêcheur était suspendu à un saule. Je voulus faire la connaissance des habitants de cette demeure si primitive, et je descendis l'inclinaison de la digue.

Dans l'obscurité de la hutte, qui n'était que faiblement éclairée par les lézardes du toit, par la porte ouverte et par la flamme allumée tout auprès, et dont le fond, semblable à une cave, se dérobait à la vue, j'aperçus une forme humaine, assise sur une souche d'arbre, que je n'eusse pu distinguer, si la surprise ne l'eût fait venir à moi. C'était une svelte jeune fille de seize à dix-sept ans. Pour tout vêtement, elle



avait une chemise, dont les trous étaient bien aussi nombreux que ceux du filet suspendu à la porte, et, par-dessus, une robe mince, toute tailladée et frangée par l'usure, à partir des genoux. A peine ce costume, qui encore ne paraissait pas avoir été changé depuis longtemps, recouvrait-il suffisamment le pauvre corps; mais celle qui le portait ne paraissait pas en être embarrassée le moins du monde; cela ne l'empêchait point de se montrer en plein jour; une longue habitude l'avait évidemment familiarisée avec cette demi-nudité. Ses yeux bruns étaient doux et gracieux, quoiqu'un peu étonnés d'abord; son jeune visage était rond, d'un type irlandais pur, le nez un peu camus. Elle sourit enfin, et montra une bouche garnie des perles les plus transparentes. Sa chevelure, d'un brun clair, flottait épaisse et sans ordre autour de son front; par derrière, elle était en partie rattachée en nœud, et en partie retombait libre sur un cou blanc et nu. Ses joues étaient pâles et un peu amaigries; il leur manquait cette rondeur ordinaire au visage des jeunes filles irlandaises, lorsqu'elles ont comme celle-ci le type national; mais de ce léger amaigrissement résultait un caractère de physionomie extrêmement délicat.

« Un étranger! » s'écria-t-elle lorsqu'elle fut devant moi, me mesurant curieusement de la tête aux pieds.

— Je suis venu de très-loin, » lui dis-je, par égard pour le caractère irlandais que j'avais appris à connaître depuis quelques semaines, « je suis venu de très-loin pour visiter votre superbe lac, le Laugh Neagh. »

— Je crois (*I suppose*), » répondit-elle en véritable Irlandaise, « que c'est le plus beau lac du monde.

— Sans doute! » répliquai-je avec le plus grand sérieux; et sur son invitation j'entrai dans la hutte.

Mon regard rencontra le vide. Je crus d'abord que mes yeux, inaccoutumés à ce faux jour, ne pouvaient distinguer les objets, mais bientôt je reconnus que la caverne manquait en effet de tout aménagement. Au fond, une couche, composée d'un peu de foin et de feuilles sèches, la couche sur laquelle la jeune fille s'était rassise, une large pierre qui me fut indiquée comme siége, le pot placé sur le feu et une assiette de porcelaine venue, Dieu sait comment, dans cet antre, et plantée entre les bois du plafond, voilà quel était l'ameublement de cette habitation.

« Est-ce là votre demeure, miss? » demandai-je; et vite j'ajoutai : « Je vous fais seulement cette question pour savoir si je suis chez vous, si je suis votre hôte?

— Oui, sir, » répondit-elle avec la grâce irlandaise, « j'ai l'hon-

neur de vous saluer comme mon hôte; vous êtes dans ma demeure, car cette maison appartient à Dick O'Neil, mon père, qui est en ce moment sur le lac. Je me nomme Honnor O'Neil, fille de Dick O'Neil, pour servir Votre Honneur.

— Je me réjouis, » dis-je en m'inclinant, « d'avoir fait la connaissance de miss Honnor O'Neil.

— Vous êtes bien bon, » répliqua-t-elle en s'inclinant aussi. Puis, s'enfonçant dans ses réflexions, elle croisa les jambes, joignit les mains sur son genou et se balança sur son siége. Après un instant de silence : « Sir, vous venez de loin ?

— De très-loin, miss.

— Avez-vous déjà, dans votre patrie, entendu parler des O'Neil ?

— Certainement, miss Honnor, j'ai entendu parler des O'Neil dans mon pays et dans bien d'autres encore.

— Je l'avais bien pensé, » reprit-elle avec une fière tranquillité. « Les O'Neil étaient les plus puissants rois du monde : tout l'Ulster était à eux. Moi, sir, je descends des rois d'Ulster; tout ce qui porte ici le nom d'O'Neil descend d'eux. Lord O'Neil, qui habite le château, descend du fils aîné du roi; c'est la seule différence entre lui et les autres O'Neil.

— Je suis heureux, miss Honnor O'Neil, de connaître les descendants d'une maison si puissante. »

Honnor allait me répondre avec un aimable sourire, lorsque le pot-au-feu se mit à bouillir et à faire déborder son contenu énigmatique. Elle bondit effrayée, le saisit par l'anse avec un coin de sa robe et le retira du foyer. Elle s'était un peu brûlé les doigts, mais elle n'y fit pas attention, et, la main sur la poitrine, elle s'écria encore effrayée : « En causant, j'ai oublié le pot! Saint Patrick, s'il était parti, nous aurions encore jeûné trois jours! Saint Patrick, saint David et tous les saints de l'Irlande, je vous remercie! »

Elle me parut singulièrement touchante, cette pieuse action de grâces pour la conservation du pot-au-feu, venant du plus profond du cœur, et sortant de la même bouche qui venait de vanter une descendance royale.

Honnor se remit sur son siége, ramassa un vieux filet étendu à ses pieds, et, tout en cherchant à rattacher les mailles brisées, elle revint, avec un amour évident, au sujet de notre entretien :

« Avez-vous entendu dire aussi dans votre patrie comment les O' Neil ont conquis ce pays-ci ?

— Non, miss O'Neil, j'avoue à ma honte que je n'ai pas entendu

raconter cela. Je sais bien que les O'Neil ont gouverné ce pays avec puissance et gloire; mais comment ils l'ont conquis, je ne l'ai jamais appris.

— Je vais vous le raconter, » dit-elle en laissant retomber le filet brisé. « Il y a longtemps, si longtemps, que personne ne peut plus calculer combien, les premiers hommes, les tout premiers hommes qui vinrent dans ce pays, y trouvèrent un roi.

— Comment, miss O'Neil! les premiers hommes qui vinrent dans ce pays y trouvèrent un roi?

— Oui, » dit Honnor très-tranquillement; c'est ainsi; ils y trouvèrent un roi. Or, le roi déclara qu'à celui qui le premier toucherait avec sa main la terre, le royaume d'Ulster appartiendrait. Ces hommes arrivaient par mer, chacun dans une barque. Ils commencèrent donc, sur la parole du roi, à faire force de rames, car tous étaient désireux de remporter le prix. Parmi eux, il y avait un homme qui se nommait O'Neil; il aurait bien voulu gagner le royaume, mais beaucoup d'autres le voulaient aussi et l'avaient dépassé. Que fit-il alors? Il tira son épée, se coupa une main et la jeta sur la rive : ainsi il toucha le premier la terre avec sa main, ainsi il devint roi d'Ulster; et ce héros est notre ancêtre. »

Honnor fixait sur moi un regard interrogateur, comme si elle attendait quelque chose en retour de son récit; simplement pour ne pas garder le silence, je dis que c'était une merveilleuse histoire.

« Une merveilleuse histoire! s'écria Honnor; sir, c'est de toutes les histoires du monde la plus merveilleuse. Et qu'elle est vraie, c'est ce que prouve la main que lord O'Neil porte encore aujourd'hui dans ses armoiries. Ces armes, » continua-t-elle, « nous appartiennent aussi, à vrai dire, mais nous ne portons pas d'armoiries. »

Involontairement, je levai les yeux pour chercher dans la salle qui m'abritait les vieux portraits de famille, les armes et le reste; puis, je les reportai sur Honnor, qui, avec une certaine fierté, presque avec hauteur, était assise souriante devant moi. Notre entretien semblait la transfigurer, et, bien qu'elle me parût dans une sorte de délire, j'aimais cependant à voir ses joues s'animer ainsi. Je revins donc au sujet qui la transportait :

« La maison des O'Neil va s'éteindre?

— Oui, » répondit-elle froidement, « la maison des Lords, mais non pas la maison royale. Il y a plusieurs milliers d'O'Neil. Dans notre famille, il y en a quatre : mon père, mes deux frères et moi.

— Votre mère n'est pas une O'Neil?

— Si, si, sir, » s'écria-t-elle vivement; « elle aussi était de la maison royale d'Ulster; mais elle est morte, il y a quatre ans, morte de faim, sir, car c'était une mauvaise année. Alors, mes frères ont quitté le pays : l'un est soldat, et nous ignorons ce que l'autre est devenu. »

En ce moment, une voix se fit entendre au dehors. Honnor se hâta de sortir et je la suivis. Sur la rive opposée, séparée de nous par la crique, se tenait un domestique de belle et forte prestance, en magnifique livrée. Il fit signe à Honnor de venir, mais elle lui fit comprendre, en indiquant le lac, que son père y était avec la barque. Alors il cria quelque chose, mais les paroles ne nous parvinrent pas, car cette baie est rendue assez bruyante par un ruisseau qui s'y jette avec fracas. Honnor interrogea du geste, et demanda en même temps avec des cris ce que voulait maître Jeffs. Maître Jeffs recommença de parler; on ne le comprit pas mieux. Il s'impatienta, haussa les épaules, et se retourna pour reprendre le chemin du château.

« Saint Patrick et tous les saints de l'Irlande! » s'écria Honnor se tordant les mains de désespoir, « s'il s'en va sans commander de poisson, nous n'aurons rien à manger de la semaine! » et elle courait le long de la rive. Tout à coup elle s'avisa, parut prendre une résolution et se jeta à l'eau. Je poussai un cri d'effroi et me précipitai vers elle du fond de l'antre, où je m'étais retiré à la vue du domestique. Mais je fus bientôt rassuré; elle nageait comme un canard sauvage, et, en dépit des flots furieux de l'embouchure, elle se dirigeait en droite ligne vers le domestique. Celui-ci s'arrêta sitôt qu'il la vit nager et l'attendit tranquillement. Sans doute il était pressé, car il ne lui laissa pas, pour faire sa commission, le temps d'aborder, mais il la lui cria du rivage, tandis qu'à une place guéable elle se tenait à mi-corps hors de l'eau. Elle lui fit un signe affirmatif, respira encore un instant et se remit à nager vers moi avec la même rapidité. Je me hâtai vers elle pour lui tendre la main. Ses vêtements, si l'on peut appeler ainsi les misérables haillons, dégouttaient et collaient au corps.

« Maître Jeffs a commandé du poisson, comme je l'avais prévu, » dit-elle, joyeuse et sans s'occuper des torrents qui coulaient le long de ses membres. « Si je n'avais pas eu l'idée de nager jusqu'à lui, il s'en serait allé et aurait fait sa commande à O'Sullivan, qui demeure de l'autre côté. Qu'aurait dit mon père, et qu'aurions-nous mangé toute la semaine prochaine? »

Parlant ainsi, elle s'approcha du feu : « Ce sera bientôt sec, » dit-elle en me souriant, puis elle redevint sérieuse. « Si seulement, » se dit-elle à elle-même, « mon père pouvait faire un bon coup aujour-

d'hui, ou au plus tard demain! Depuis trois jours, » poursuivit-elle en revenant à moi, « le Laugh Neagh est impitoyable.

— Il n'est pas poissonneux ? demandai-je.

— Saint Patrick l'a bien béni, » dit-elle, « son eau guérit les malades, mais chaque jour il y a moins de poisson. Cela va de mal en pire, à ce que disent les vieillards, depuis que l'Irlande est devenue anglaise, car, du temps de saint Patrick et quand les O'Neil régnaient encore, il suffisait de plonger la main dans l'eau noire pour retirer un gros poisson. Voyez-vous, ce qu'il y a dans le pot, ce sont de vieux poissons dont le dernier a été pris il y a cinq jours. »

Elle jeta un triste regard sur le liquide trouble de la marmite, et je fis comme elle. Cependant l'humidité commençait à agir : elle grelottait. Je ne lui demandai point si elle voulait changer de vêtements, car je savais qu'elle ne le pouvait pas; seulement, j'exprimai mes craintes sur sa situation. « Cela ne fait rien » dit-elle en riant; puis, elle ramassa le filet et s'en enveloppa. Et ainsi elle était assise toute semblable à Aslauga, cette royale fille des légendes du Nord, qui, dans son exil, portait un filet pour tout vêtement.

« Je n'aurais pas si froid, » dit-elle naïvement, » si je n'avais pas faim. Je n'ai rien mangé depuis hier, et j'ai toujours attendu avec ce pot jusqu'au retour de mon père, mais je vois qu'il aura été très-loin. »

Je me rappelai les provisions que la prévoyante hôtesse de *la Charrue,* à Belfast, m'avait préparées à mon départ. « Sir, » m'avait-elle dit, « Antrim est un vrai trou irlandais, et ne sera jamais en état d'héberger convenablement un gentleman. Mettez ce petit paquet dans votre sac de voyage, et vous m'en saurez gré. » Me souvenant donc du petit paquet, lorsque Honnor se plaignit de la faim, je le tirai : il contenait ce perfectionnement anglo-saxon de la tartine de beurre saxonne, que l'on nomme en Angleterre des sandwichs. Je les étalai sur le papier devant la jeune fille, et l'invitai à me faire l'honneur de prendre part à mon déjeuner. Aussitôt elle étendit la main, en jetant sur le papier un regard avide; puis elle se contint, et, aussi lentement que la faim le lui permit, elle prit une sandwich. Elle la goûta, et s'écria surprise :

« Il y a de la viande là-dedans!

— Oui, miss, et j'espère que cela sera à votre goût ?

— Oh! » s'écria-t-elle transportée, « c'est délicieux ! je n'ai jamais mangé quelque chose de si excellent ! »

Elle saisit un second, un troisième morceau; sa faim ne semblait que croître en mangeant. Je grignottais lentement une bouchée, rien

que pour lui tenir compagnie, et, de temps en temps, je détournais les yeux, afin de ne pas la gêner lorsqu'elle reprenait un morceau. En peu de temps, le papier fut vide.

« J'espère que cela vous a plu, miss Honnor !

— O sir, » dit-elle en respirant profondément, « c'était le meilleur repas du monde. Je n'ai jamais rien mangé de si excellent. Où fait-on de telles choses ?

— A Belfast, miss.

— Oh ! à Belfast, ce sont des gens riches qui habitent là, rien que des Anglais. » En cherchant les sandwichs, j'avais vu que dans ma valise j'avais mis aussi un mouchoir de soie rouge ; je le pris, et le présentant à Honnor :

« Miss O'Neil, je vous prie d'accepter ce fichu en souvenir de ma visite, et du repas que nous avons fait ensemble.

— Ah ! que c'est doux et lisse ! » s'écria-t-elle en y portant la main. Elle jeta le filet, prit le mouchoir et le mit autour de son cou. « Je n'ai jamais rien eu de si beau, » continua-t-elle, « je vous remercie, sir, vous êtes si bon. » A ces mots, elle se pencha vers moi et me tendit la main. Je la sentis trembler. Une compassion profonde me saisit pour cette pauvre créature, dont la charmante jeunesse était vouée à la plus effroyable misère, pour cette fille de rois, et qui se savait telle, s'étiolant dans la faim. Involontairement, je me penchai aussi vers elle et je pressai sa main froide. Triste et pensive, elle inclina sa gracieuse tête, et nous nous tûmes tous deux.

Mais tout à coup elle bondit et s'écria avec joie : « Et moi aussi, sir, je puis vous donner quelque chose. » Elle se précipita au fond de la cabane, chercha quelque temps dans l'obscurité et rapporta des quartz brillants. Ces pierres, et parfois même de plus précieuses, telles que l'opale, se trouvent au fond du lac ; les voyageurs les achètent, moyennant quelques pence, en souvenir du lac Neagh.

Honnor posa les pierres devant moi et me pria de les accepter.

« Volontiers, » lui dis-je, « mais je connais l'usage qui veut que l'on paye ces pierres.

— Vous les avez déjà payées, » dit-elle avec hésitation, « vous m'avez donné le beau fichu et le bon déjeuner.

— Cela ne fait rien ; l'usage veut qu'elles soient payées avec de l'argent. N'accepteras-tu pas une pièce d'argent, Honnor ? »

Elle garda le silence, me regardant avec des yeux fixes.

Je mis la main dans ma poche, et en tirai une pièce d'argent que je lui présentai.

« *Half a crown!* (une demi-couronne), » s'écria-t-elle; elle recula de quelques pas, puis s'arrêta, le corps incliné et le regard immobile dardé sur la pièce. Tout son être était transformé : ses yeux, de plus en plus fixes, brillaient d'une lueur étrange; ses lèvres blémissaient et frémissaient; une pâleur verdâtre couvrait ses joues. Peu à peu, les mains se détachèrent de la poitrine, sur laquelle elles étaient fortement serrées, et s'étendirent par degré, tandis que les doigts s'agitaient convulsifs et se recourbaient comme des griffes. On voyait dans l'attitude, dans le regard et dans le geste, un désir prodigieux, en même temps qu'une certaine angoisse devant un si grand trésor, et la peur que je ne le reprisse.

« *Half a crown!* » balbutia-t-elle de nouveau, et, du plus profond de sa poitrine, un soupir s'échappa. Elle semblait ne plus pouvoir dire autre chose. Je ressentis comme de la peur; cette pièce me brûlait les doigts. Je la jetai sur la souche d'arbre où Honnor avait été assise. Le regard de la jeune fille la suivit machinalement, et le buste se tourna vers elle, tandis que les pieds restaient comme attachés à la terre.

Alors, j'entendis derrière moi une rude voix d'homme qui s'écriait de même : « *Half a crown!!!* » Je tournai la tête. A l'entrée de la cabane se tenait un homme long, maigre, portant sur l'épaule un filet de pêcheur. Son regard était fixé sur le même point que celui d'Honnor.

Sans qu'il m'eût salué, ni même regardé, je passai près de lui et me précipitai, en frissonnant de froid, hors de la hutte.

Quelques semaines après, je parcourais les Highlands de l'Écosse occidentale. Par une radieuse après-midi, je tournai la pointe de Loch-Fine, le plus beau des Lochs écossais, qui surpasse de beaucoup en magnificence, en étendue et en solitude le célèbre Loch-Lomond.

Le Loch-Fine n'est pas un lac comme le Loch-Lomond : c'est un bras de mer dont les nombreuses sinuosités sont encaissées dans les montagnes; il est étroit et long comme un fleuve, et s'enfonce, jusqu'au sein des hautes terres, entre des rives, tantôt rocheuses, tantôt boisées et verdoyantes. Par le Loch-Fine, la marée et de gros navires apparaissent, comme par enchantement, dans des contrées qui semblent être à cent milles de la mer. Ceci ne l'empêche pas d'ailleurs d'offrir partout, grâce aux montagnes qui le ferment de tous côtés, l'aspect tranquille et le charme isolé d'un beau lac des bois.

C'est à son extrémité que le Loch-Fine est le plus beau. De haute montagnes, couvertes de sombres sapins et des chênes séculaires, lu

forment une couronne dentelée ; du sein des bois, du flanc des montagnes, de lumineuses éclaircies, de vertes prairies vraiment anglaises, descendent jusqu'à la rive ; d'endroit en endroit les montagnes sont coupées par de riantes vallées, du fond desquelles un ruisseau s'en va bruissant vers le Loch ; elles sont fermées par des collines ou par une muraille d'arbres gigantesques. L'esprit humain est venu en aide à la nature, et ici il l'a fait avec bonheur. Dans l'origine, cette contrée doit avoir été un désert sauvage et inhospitalier ; aujourd'hui, le Loch, les bois, les montagnes, les vallées, forment un seul et vaste parc, coin de terre enchanté, asile fortuné de bonheur discret.

Le soleil touchait déjà les fourrés de la rive occidentale, lorsque je me hâtais sur la route qui longe le Loch, écoutant le murmure des flots à mes pieds, vers la petite ville d'Inverary, le chef-lieu du clan ; blanche et brillante, elle se détache sur un fond sombre, et du côté du nord semble faire un signe d'appel aux voyageurs des routes, du côté du sud à ceux de l'eau. Dans son port dormaient, comme dans un lit tranquille, plusieurs navires, des bateaux destinés à la pêche du hareng ou au service de Glascow ; sur leurs ponts brûlaient des feux paisibles ; d'autres bâtiments, portés par le courant et les voiles déployées, accouraient du sud et, parmi eux, un navire à vapeur qui revenait des grottes de Fingal.

Le soir était déjà venu quand j'approchai d'Inverary ; mais, en touchant à cette petite ville, le coup d'œil devint réellement féerique : le bois s'ouvre tout à coup, laissant un vaste espace libre, au milieu duquel se dresse, avec ses quatre tours crénelées, un magnifique château normand, visible à tous les coins de l'horizon. Les fenêtres cintrées étincelaient ici des reflets du lac, là de cette rougeur que laisse au ciel le soleil couchant. Elle était plongée aussi dans cette même nuance rouge, la tour isolée qui semble veiller sur le château et sur le pays. De solitaires allées de chênes, se perdant dans les nues, conduisent du château dans de frais bosquets et dans de sombres bois, qui ferment de tous côtés le vaste espace vert ; vers l'ouest seulement, la prairie se perd dans un lointain nébuleux. Avec le soir, un voile tremblant s'abaissa sur toute cette magnificence, et je me souvins que j'étais sur le sol ossianique.

Voulant voir de plus près le château et le parc, je me hâtai de déposer mon bagage à l'hôtel, et, peu d'instants après, j'errais dans l'espace vert, à travers les allées, vers le fond mystérieux et charmant. Malheureusement, le soleil s'était abaissé sur l'horizon, et je ne pouvais plus saisir que des aspects fugitifs de cette belle nature, qui, semblable à un

songe, se plongeait par degrés dans la nuit. Ce recoin mystérieux qui m'attirait, et qui tout à l'heure encore était enveloppé d'une atmosphère empourprée, se couvrit tout à coup d'obscurité; cette grande allée ombreuse, qui conduisait à de vertes collines, se ferma devant mes pas comme par un rideau noir. Dans l'air on entendait le battement d'ailes puissantes; de forts oiseaux, des vautours, des milans, peut-être des aigles, retournaient à leurs nids dans la montagne.

Je me dirigeai vers le château : il s'élève du fond de la vallée, de telle sorte qu'entre la prairie où j'étais et les murs, il se trouve un fossé; des ponts de fer légers et aériens conduisent des deux côtés à l'étage supérieur, tandis que l'étage inférieur reste caché dans l'enfoncement. Du Loch Fine, un petit canal vient jusqu'au château, qui est presque baigné par la marée montante. Devant la porte, un bateau à vapeur, toujours prêt, attend les ordres du maître de ces lieux, le duc d'Argyle.

Lorsque j'arrivai au fossé, la nuit était profonde. Autour de moi régnait un calme solennel, interrompu seulement par le bruit des flots qui battaient le navire, par le frémissement des feuilles ou par le cri d'un oiseau attardé. Les voix des matelots qui levaient l'ancre dans le port d'Inverary se perdaient dans le lointain. Je m'appuyai au parapet qui borde le fossé, et je pus, par une fenêtre, examiner la grande salle de l'étage supérieur. Elle était dans l'obscurité, à l'exception d'un coin d'où partaient les rayons de la lampe qui éclairait le beau visage d'un jeune homme, et le livre posé devant lui. Ce jeune homme avait rejeté derrière l'oreille les boucles dorées qu'il laissait retomber le long du cou, contre l'usage anglais. La tête appuyée sur la main droite, il lisait avec une attention profonde. Comme il était là doucement éclairé par la lampe et les joues légèrement rougies par la contention de la lecture, tout son être semblait imprégné, pénétré de ce calme qui régnait dans la salle, dans la forêt et dans tout le paysage.

C'était le duc d'Argyle. Il quitte souvent le bruit de la grande ville pour revenir à sa belle solitude, à la solitude que l'on nomme la mère des grandes pensées. Ses ancêtres gouvernaient jadis le pays comme chefs du clan; mais, si les circonstances ont changé, la vénération traditionnelle n'en a pas moins passé sur le jeune duc, et il est toujour le seigneur de cette contrée, dont il a fait un paradis septentrional. ~~sait jouir noblement de son immense fortune~~; le bonheur habite le c de terre qu'il a embelli, et son luxe personnel a du style et un car tère artistique.

Le bateau à vapeur que nous avons vu devant sa porte le condu quelques heures à Glascow ou à Liverpool; de là il vole à la capi

et lorsque le matin encore il a médité dans la solitude des Highlands, le soir il prend part, comme pair de la Grande-Bretagne, à la discussion des affaires de son pays. Revêtu si jeune d'une si haute puissance, il paraît vouloir justifier son bonheur, et sa patrie le regarde comme l'une de ses espérances. . . . .

Je restai bien une heure, appuyé sur le parapet, enveloppé dans la nuit, et regardant par-dessus le fossé, à travers la fenêtre cintrée, le visage éclairé du jeune duc....

Je songeais à Honnor.

(*Traduit de l'allemand de M.* MAURICE HARTMANN.)

n'ai-je pas encore eu une idée qui ne cadrât avec la situation; mais il était bien nécessaire que je m'acquittasse de ce *pensum* avant l'hiver. Portez-vous bien dans d'autres régions, et pensez à moi, vous et les vôtres.

GOETHE.

Ilmenau, le 29 août 1795.

Iéna, le 9 septembre 1795.

Nous vous souhaitons un heureux retour à Weimar. Que ne puis-je partager avec vous ces petits changements qui fortifient le corps et l'âme !

. . . .

Si le sixième livre de Meister est terminé, songez encore pour les *Heures* à quelque chose qui pourrait être intercalé dans une des dernières parties. Il faut que nous cherchions maintenant à naviguer toutes voiles dehors, car je sais de plusieurs parts, et aussi par des lettres de Cotta, que nous ne sommes point sûrs du tout de garder encore pour l'année prochaine nos précédents souscripteurs.

Durant votre absence, j'ai alterné entre des travaux en prose et des poésies. Un travail commencé sur le *Naïf* semble devoir réussir ; la matière, du moins, se développe, et je me trouve sur quelques pistes très-heureuses.

J'espère que nous vous verrons bientôt. Ma femme vous fait saluer.

SCHILLER.

Au lieu de vous quitter hier en si grande hâte, j'eusse mieux fait de rester ; le malaise d'une situation non satisfaite m'a accompagné tout le long du chemin. Dans un si court espace de temps, on indique bien des thèmes à traiter, sans en achever aucun; et quelque variété de sujet que l'on soulève, il y a toujours peu de chose qui mûrisse et se complète.

Pendant mon retour, j'ai pensé surtout à vos poésies; elles ont des privilèges particuliers, et je dirai volontiers qu'elles sont telles maintenant que je les espérais autrefois de vous. Le singulier mélange d'intuition et d'abstraction qui est dans votre nature se montre aujourd'hui en un parfait équilibre, et toutes les autres qualités poétiques apparaissent en une belle ordonnance.

. . . .

GOETHE.

Le 16 octobre 1795.

. . . .

. . . . Cela me paraît étrange souvent de me représenter comment vous êtes jeté au milieu du monde, tandis que je suis assis entre mes fenêtres de papier, n'ayant aussi que du papier devant moi, et que nous puissions néanmoins être l'un près de l'autre et nous comprendre.

Votre lettre datée de Weimar m'a fait grand plaisir. Pour une heure de courage et de confiance, il y en a toujours dix où je suis timide et ne sais ce que je

dois penser de moi-même. C'est alors une véritable consolation de pouvoir me contempler du dehors. Herder aussi m'a écrit récemment sur mes poésies mainte chose délectable.

Je sais du moins maintenant, par ma propre expérience, que la détermination rigoureuse des pensées peut seule conduire à la facilité. Auparavant je croyais le contraire, et je redoutais la dureté et la roideur. Je suis bien aise aujourd'hui de ne pas m'être laissé décourager, et d'avoir pénétré dans le rude chemin que j'avais souvent envisagé comme funeste à l'imagination poétique. Le travail, il est vrai, exige un grand effort, car s'il est permis au philosophe de laisser reposer son imagination et au poëte sa force d'abstraction, en ce genre de productions il faut que je maintienne toujours les deux forces dans une tension égale, et ce n'est que par un mouvement perpétuel en moi-même que je parviens à conserver une sorte de lien entre ces deux choses hétérogènes.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 26 octobre 1795.

Recevez d'avance mes félicitations pour le nouvel hôte. Que ce soit une fille, et nous pourrons finalement encore nous allier par mariage.

J'ai oublié avant-hier de vous parler de madame de Staël[1]. L'œuvre est écrite avec beaucoup d'âme, et comme on y trouve plutôt des éclairs qu'un vrai jour, elle ne se trouve pas mal appropriée du tout pour servir à des commentaires. Il serait, sans doute, malaisé d'y introduire une véritable harmonie, et la peine aussi ne serait pas suffisamment compensée; mais on peut l'essayer isolément pour certaines parties; j'en ai d'ailleurs choisi déjà quelques matières qui ne manqueront pas d'actualité.

. . . .

SCHILLER.

Au lieu d'une gentille petite fille, c'est un joli petit garçon qui est enfin arrivé; et voilà qu'un de mes soucis repose dans le berceau. Ce serait à vous maintenant de soigner pour une fille, « en vue du développement des alliances et pour l'accroissement de la famille de poëtes ». Je serai bientôt auprès de vous maintenant; j'éprouve le besoin d'un de ces entretiens comme vous seul pouvez me les donner. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Je n'ai pas retrouvé encore les sentiers de la poésie. En suite d'une sollicitation extérieure, j'ai été conduit à m'occuper de nouveau d'architecture, et j'ai réuni, à cette occasion, quelques éléments pour faciliter et fixer mon jugement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 1er novembre 1795.

[1] Nous supposons qu'il s'agit ici des « Réflexions sur la paix intérieure, » publiées en 1795, après les « Réflexions sur la paix, » adressées à M. Pitt et aux Français (1794).

Le 20 novembre 1795.

Nous avons participé du fond du cœur à la perte que vous avez éprouvée [1], mais vous pouvez vous consoler en pensant qu'elle a eu lieu si vite, et qu'elle frappe plutôt vos espérances. J'aurais de la peine à me résigner s'il devait encore arriver malheur à un de mes enfants.

. . . .

Portez-vous bien, et que toutes les Muses soient avec vous. Ma femme vous fait saluer.

SCHILLER.

Je reçois votre chère lettre et vous remercie de votre sympathie, dont j'étais assuré d'avance. On ne sait pas, en des cas semblables, si l'on fait mieux de se laisser aller à la douleur, ou si l'on doit se dominer avec les secours que la culture peut nous offrir. Si l'on prend le dernier parti, comme je le fais toujours, on n'y trouve d'amélioration que pour un instant, et j'ai remarqué que la nature retrouve et maintient toujours ses droits par d'autres crises.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 21 novembre 1795.

Ces jours derniers je me suis remis à mon roman, et j'ai tous les motifs de m'y tenir. Les exigences que les premières parties autorisent chez le lecteur, sont, quant à la matière et à la forme, réellement exorbitantes. L'on sait rarement combien l'on doit, avant d'avoir résolu de liquider une fois pour toutes et de payer sa dette. J'ai bon courage néanmoins. Le tout est de bien employer le temps, et de ne négliger aucune bonne disposition.

GOETHE.

Weimar, 29 novembre 1795.

Iéna, le 17 décembre 1795.

Combien je vous envie la disposition poétique où vous êtes maintenant, et qui vous permet de vivre à fond dans votre roman ! Depuis longtemps je ne me suis senti aussi prosaïque que dans ces derniers jours, et il est grand temps que je ferme, pour un instant, la boutique du philosophe. Mon cœur soupire après une réalité palpable.

. . . .

Je tâcheraï d'amener Herder à traduire la *Religieuse* [2].

. . . .

GOETHE.

[1] Celle de l'enfant nouveau-né de Gœthe.

[2] De Diderot. L'exigence était forte, adressée au premier pasteur de Weimar.

. . . .

. . . . J'ai trouvé, ces jours-ci, dans les Nouvelles de Cervantes, un vrai trésor, aussi bien de distraction que d'instruction. Combien l'on se réjouit de pouvoir apprécier ce qui est reconnu bon, et de se sentir stimulé par des travaux formés d'après des principes identiques à ceux que nous suivons nous-mêmes, selon notre mesure, et dans notre sphère particulière.

SCHILLER.

Weimar, le 17 décembre 1795.

. . . .

Herder me renvoie à vous pour la *Religieuse* de Diderot; il croit d'ailleurs qu'elle est déjà traduite ou qu'elle paraîtra à Pâques, avec d'autres récits de Diderot. Il semble, d'après cela, que ce ne soit point là pour nous une entreprise bien sûre.

Que le ciel prolonge la favorable humeur où vous êtes pour l'achèvement de votre roman. J'en attends le développement avec la plus vive impatience, et me réjouis sincèrement de pouvoir entreprendre une bonne étude de l'ensemble.

L'heureuse fortune qui semble réservée au petit poëme le *Partage de la terre* est à inscrire aussi à votre compte; car j'ai déjà entendu, de plusieurs parts, qu'on vous l'attribuait. Par contre, il en est d'autres qui m'ont attribué le *Sans-culottisme littéraire*.

Nous vous souhaitons tout ce qu'il y a de bon pour la Noël. Puissiez-vous la passer ici près de nous !

SCHILLER.

. . . .

Que l'on nous confonde dans nos travaux m'est chose agréable; cela montre que nous nous élevons toujours davantage au-dessus de la *manière*, pour passer à ce qui est universellement bon. Il faut songer aussi que nous pouvons tenir une belle largeur à nous deux, en nous rattachant d'une main, et en cherchant à atteindre de l'autre aussi loin que la nature nous l'a permis.

. . . .

Portez-vous bien ; je cherche à me dégager de tout ce qui pourrait me retenir et me distraire, afin de pouvoir de nouveau passer quelques bonnes journées auprès de vous.

GOETHE.

Weimar, 26 décembre 1745.

Le 29 décembre 1795.

L'idée des *Xénies*[1] est superbe, et il faut qu'elle soit réalisée. Celles que vous m'avez envoyées aujourd'hui m'ont bien diverti, surtout *les dieux et les déesses*.

[1] Recueil d'épigrammes dont Gœthe eut l'idée et qui, durant une assez longue époque, mit en effervescence tout le monde littéraire. Le titre est emprunté au treizième livre des épigrammes de Martial.



Des titres pareils favorisent de suite une bonne inspiration. Mais je pense que si nous voulons parfaire la centaine; il faudra que nous tombions aussi sur des œuvres particulières, et quelle richesse de matériaux !

Dès que nous ne nous épargnons pas entièrement nous-mêmes, nous pouvons attaquer le sacré et le profane. Quels éléments ne nous offrent pas la confrérie des Stollberg, Racknitz, Ramdohr, le monde métaphysique, avec leur *moi* et leur *non-moi*, l'ami Nicolaï, notre ennemi juré, les hôtelleries du goût à Leipzig, Thümmel, Göschen son palefrenier, et autres choses pareilles !

. . . .

Je ne me réjouis pas médiocrement de votre prochaine arrivée ici. Il faudra que nous mûrissions toutes choses encore une fois à fond. Vous apporterez sans doute avec vous votre tricotage actuel, le roman ? Il faudra que l'on puisse dire alors : *nulla dies sine epigrammate*.

Vous me parlez d'une grande disette dans le monde théâtral. L'idée ne vous est-elle pas venue déjà d'essayer une pièce de Térence pour la scène moderne ?

Les *Adelphes* ont été bien interprétés, il y a déjà trente ans, par un certain Romanus, du moins au témoignage de Lessing. En vérité, l'essai vaudrait la peine. Depuis quelque temps, je lis davantage les anciens auteurs latins, et Térence m'est tombé d'abord entre les mains. J'ai traduit à ma femme les Adelphes, à livre ouvert, et le grand intérêt que nous y avons pris fait que j'en attends un bon effet. Cette pièce précisément a une vérité et une nature délicieuses, beaucoup de vie dans l'allure, des caractères promptement définis et nettement déterminés, et elle est dans son esprit absolument agréable.

Le calendrier des théâtres contient terriblement de noms et furieusement peu de choses. En ce qui me concerne, je m'en suis du reste bien tiré. A vous, on attribue généreusement un *Jules César* que vous resterez, sans doute, devoir au public.

SCHILLER.

Décembre 1795.

Je me réjouis fort que les *Xénies* aient trouvé entrée et faveur auprès de vous, et je suis tout à fait d'avis qu'il faut que nous étendions leur portée plus loin autour de nous.

. . . .

Quant à nous-mêmes, il suffira de mettre en vers ce qu'en disent les sots; nous y trouverons, en outre, le moyen de nous cacher derrière l'ironie.

. . . .

Il me tarde bien de vous revoir et de travailler dans le tranquille château ; ma vie, depuis ces quatre semaines, est un pot-pourri de centaines d'espèces d'affaires et de centaines d'espèces d'oisiveté, tandis que mon roman ressemble à un tricotage devenu sale par suite d'un lent travail. Cependant, il mûrit jusqu'à l'excès dans la tête, et c'est là ce qu'il y a de meilleur.

. . . .

Portez-vous bien et continuez de m'aimer.

GOETHE.

Iéna, le 24 janvier 1796.

Pour un écrivain occupé d'une catastrophe de roman, de mille épigrammes et de deux longs récits d'Italie et de Chine, les dix jours prochains vous réservent des distractions très-supportables. Mais ce que vous prend le temps, il vous le rend en substance; et, en fin de compte, vous vous trouvez plus avancé que moi, qui suis obligé d'extraire péniblement de moi-même la quintessence de mes sujets.

. . . .

SCHILLER.

Je regrette bien que vous ne puissiez venir ce soir. Je me trouve très-passablement, et nous aurions pu causer à fond de beaucoup de choses. Niethammer est justement ici; nous discutons sur la notion du droit, et, par ci par là, il se dit des paroles très-sensées.

La petite danseuse du dernier bal est également ici.

Portez-vous bien. Vous viendrez au moins demain soir d'autant plus tôt?

SCHILLER.

Iéna, le 18 mars 1796.

Depuis votre départ je me suis porté très-convenablement, et je ne me plaindrai en aucune façon si cela doit encore continuer ainsi à Weimar. J'ai songé à mon Wallenstein, mais n'ai, du reste, pas travaillé. J'espère produire encore quelques Xénies avant que ne paraisse la remarquable constellation.

Les apprêts, pour un ensemble aussi complexe que l'est un drame, produisent en nous un mouvement bien singulier. Déjà la première de toutes les opérations, celle qui consiste à chercher une méthode déterminée pour ce travail, afin de ne pas tâtonner sans but autour de soi, n'est pas une petite affaire. Je ne suis encore qu'à la charpente, et je trouve qu'aussi bien pour la structure du drame que pour celle de l'homme, tout dépend de là. J'aimerais à savoir comment vous vous y êtes pris en pareils cas. Chez moi, le sentiment est d'abord sans objet précis et clair; celui-ci ne se forme que plus tard. Une certaine disposition sensible de l'âme précède, et c'est à elle que succède seulement la première idée poétique.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 21 avril 1797.

. . . .

Nous sommes très-bien arrivés ici hier, mais avec la moitié de mon âme je me trouve encore à Weimar. L'influence salutaire que ce séjour a exercée sur mon



être physique et moral s'est fait sentir immédiatement, et elle se montrera certainement en des conséquences pratiques.

Portez-vous bien [1].

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux nouveaux volumes de Herder. Le septième surtout me semble parfaitement vu, pensé et écrit; le huitième, en dépit de tout ce qu'il renferme d'excellent, ne vous met pas à l'aise, et l'auteur n'était pas à son aise lui-même quand il l'écrivit. Une certaine retenue, une certaine prudence, des tergiversations, de l'ignorance, une distribution parcimonieuse de l'éloge et du blâme donnent spécialement à ce qu'il dit de la littérature allemande quelque chose d'extrêmement grêle. Il se peut aussi que cela tienne à ma disposition du moment; mais il me semble toujours que lorsqu'on ne parle pas des écrits comme des actions, avec une bienveillante sympathie et un certain enthousiasme partout, il en reste si peu qu'il ne vaut vraiment pas la peine d'en parler. Jouir des choses, y prendre plaisir et y participer avec amour, c'est la seule réalité, et qui produit une réalité nouvelle; tout le reste est vain et engendre la vanité.

GOETHE.

Weimar, le 14 juin 1796.

Iéna, le 28 juin 1796.

. . . .

Le livre de Herder a produit sur moi à peu près le même effet que sur vous, seulement qu'ici encore, comme d'ordinaire en ses écrits, je perds toujours plus de ce que je croyais posséder que je ne gagne en réalités nouvelles. Parce qu'il aspire constamment à unir et à rassembler ce que d'autres séparent, son action sur moi est toujours plus destructive qu'ordonnatrice. Son inimitié irrécon-

[1] Parlant de Gœthe, Charlotte Schiller, née Lengefeld, épouse de Schiller, écrivait de Iéna à Frédéric de Stein, le 1er octobre 1798 : « C'est merveilleux de voir quelle influence son voisinage a sur les dispositions de Schiller, et combien est vivifiante pour lui la communication fréquente de ses idées avec celles de Gœthe; il est tout autre, sitôt qu'il se trouve seulement à Weimar. A moi aussi Gœthe est bien cher, mais il me devient plus cher encore à cause de Schiller. Gœthe est également ici bien différent; c'est très-particulier de voir l'impression que la localité produit sur lui; à Weimar, il se montre bien vite roide et concentré; si je n'avais appris à le connaître ici, une grande partie de sa personne m'aurait échappé et ne me serait pas devenue claire. »

La belle-sœur de Schiller, Caroline de Wolzogen, fait un aveu semblable : « A l'influence affectueuse et aimable de Gœthe sur Schiller, nous sommes également redevables d'un heureux changement dans sa manière de vivre. Il a gagné une plus grande confiance en sa santé, et s'est soumis avec plus de régularité à l'ordre journalier et au sommeil. Le plaisir qu'il trouve aux entretiens avec Gœthe le détermine à des excursions salutaires et plus fréquentes du côté de Weimar. . . . »

ciliable contre les rimes, et ce qu'il leur oppose, n'est pas pour moi d'une importance suffisante, tant s'en faut. Que l'origine de la rime soit aussi vulgaire et aussi peu poétique que l'on voudra, il faut s'en tenir à l'effet qu'elle produit; et cet effet ne peut céder devant aucun raisonnement.

Dans ses Confessions sur la littérature allemande, je suis peiné, outre sa froideur pour le bon, de voir sa singulière façon de tolérance pour ce qui est pauvre; il lui en coûte aussi peu de parler avec estime d'un Nicolaï, d'un Eschenburg et d'autres, que des plus éminents; et d'une manière assez bizarre il fait un seul ragoût des Stollberg et de moi, de Kosegarten et de tant d'autres. Son admiration pour Kleist, Gerstenberg et Gessner, et, en général, pour tout ce qui est défunt et vermoulu, va de pair avec sa froideur envers tout ce qui est vivant.

Vous avez dans l'intervalle fait la connaissance personnelle de Richter[1]. Je suis très-curieux d'apprendre comment vous l'avez trouvé.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai une chanson de Mignon, que j'aimerais bien placer dans votre Almanach[2]; elle n'est que mentionnée dans le roman.

. . . .

Que l'Idylle[3] tienne bon devant un examen plus direct, cela me fait grand plaisir. Pour la jalousie à la fin j'ai deux motifs : l'un tiré de la nature, car toute félicité de l'amour, lorsqu'elle est inattendue et imméritée, traîne après elle immédiatement la crainte de la perte; puis un autre motif tiré de l'art : l'idylle ayant partout une allure pathétique, il en résulte que la passion doit croître jusqu'à la fin, d'autant plus qu'elle se trouve de nouveau ramenée, au moment où l'auteur prend congé, dans des régions aimables et sereines. C'en est assez pour la justification de cet instinct inexplicable par lequel des phénomènes semblables se produisent.

Richter est un être si compliqué que je ne puis prendre le temps de vous donner mon opinion sur lui; il faut que vous le voyiez, et vous le verrez; nous nous entretiendrons volontiers de lui. Ici, du reste, il a le même sort que ses œuvres : on l'estime tantôt trop haut, tantôt trop bas, et personne ne sait bien saisir cet être étrange.

. . . .

Je vous envoie une pasquinade qui vous introduira dans un monde tout particulier, et qui, bien que fort inégale, contient cependant quelques bonnes plaisanteries et prend à partie assez follement certains poltrons, hypocrites, bourgeois et pédants. Ne la laissez voir à personne et renvoyez-la de suite.

GOETHE.

Le 22 juin 1796.

[1] Jean-Paul-Frédéric Richter.

[2] L'Almanach des Muses.

[3] *Alexis et Dora.*

N'attendez pour aujourd'hui encore rien de précis sur l'impression que le huitième livre[1] a faite sur moi. Je suis troublé et je suis satisfait. Le désir et le calme sont étrangement mêlés. De la masse des impressions que j'ai reçues, c'est l'image de Mignon qui ressort en ce moment avec le plus de force. . . . Cela pourrait aussi être fortuit, car en ouvrant le manuscrit, mon regard tomba d'abord sur la chanson, et elle me remua si profondément que je ne pus parvenir ensuite à en détruire l'influence.

Ce qui me paraît surtout remarquable dans l'ensemble, c'est le sérieux et la douleur se dissipant comme des ombres, sous l'humeur légère qui règne partout, et qui finit par les maîtriser entièrement. Je m'explique ce résultat en partie par l'exécution discrète et silencieuse de l'œuvre; mais je crois en découvrir encore un motif dans la manière à la fois théâtrale et romanesque d'introduire et de disposer entre eux les événements. Le pathétique rappelle le roman, tout le reste la vérité de la vie. Les battements les plus douloureux du cœur se perdent vite, quelque fortement qu'ils soient ressentis, parce qu'ils ont été amenés par quelque chose de merveilleux, et qu'ils vous font souvenir de l'art avant tout le reste. Quoi qu'il en soit, il est certain que le sérieux du roman n'est que jeu, et que le jeu y est le sérieux véritable; que la douleur y est l'apparence et le repos l'unique réalité.

. . . .
. . . .

Je ne vous ai rien dit encore d'*Hesperus*[2]. Je l'ai trouvé assez en rapport avec ce que j'attendais; étrange comme quelqu'un qui tomberait de la lune, plein de bonne volonté et disposé du fond du cœur à bien voir les choses hors de lui, seulement pas avec l'organe avec lequel on les voit. Mais je n'ai pu causer qu'une seule fois avec lui, et n'en saurais dire par conséquent que peu de chose.

SCHILLER.

Iéna, le 18 juin 1796.

Je me réjouis de tout mon cœur que nous soyons parvenus enfin au moment où je puis entendre vos premiers mots sur le huitième livre. J'attache un prix infini au témoignage que vous me donnez d'avoir également produit ici dans l'ensemble quelque chose de conforme à ma nature et à la nature de l'œuvre. Je vous envoie le septième livre, et me mettrai encore une fois avec jouissance au huitième, lorsque je saurai votre manière de voir avec plus de détail.

. . . .

Je suis bien aise que vous ayez vu Richter; son amour de la vérité et son désir de s'assimiler l'extérieur et la vie lui ont valu ma sympathie. Mais cet homme sociable est une sorte de nature théorique, et lorsque j'y songe bien, je doute que Richter puisse jamais se rapprocher de nous dans le sens pratique, bien qu'en théorie il semble incliner beaucoup de notre côté.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 29 juin 1796.

[1] De *Wilhelm Meister*.

[2] Jean-Paul, désigné ici par le nom d'un de ses ouvrages les plus connus.

Iéna, le 2 juillet 1796.

. . . . Une appréciation digne de l'œuvre [1] et vraiment esthétique constitue une grande entreprise. Je lui consacrerai les quatre mois prochains, et avec joie. C'est d'ailleurs un des plus grands privilèges de mon existence, que j'aie pu voir l'achèvement de cette production, qu'elle tombe encore dans la période de mes efforts, qu'il me soit donné de puiser encore à cette œuvre si pure. Et puis, la belle liaison qui existe entre nous m'impose, comme par une sorte de religion, de faire en ceci de votre affaire la mienne, d'évoquer, pour le pur miroir de l'esprit qui vit dans cette enveloppe, tout ce qu'il y a de réalité en moi, et de mériter ainsi, en un sens plus élevé, le nom de votre ami. Combien j'ai vivement ressenti à cette occasion que la perfection est une puissance, et qu'à l'encontre de la perfection, il n'y a pour la liberté d'autre refuge possible que l'amour.

Je ne puis vous dire combien m'ont remué la vérité, la belle vie, la simple plénitude de cette œuvre. L'émotion qu'elle me procure est, à la vérité, d'une nature plus inquiète qu'elle ne le sera lorsque je me serai emparé tout à fait de l'ensemble; ce sera là une des crises importantes de mon esprit. Cette émotion n'est pourtant que l'effet du beau, rien que du beau, et l'inquiétude vient seulement de ce que la raison n'a pu joindre encore le sentiment. Je comprends maintenant ce que vous disiez, que c'était en réalité le beau, le vrai, qui souvent pouvaient vous émouvoir jusqu'aux larmes. Tranquille et profonde, limpide et impénétrable pourtant comme la nature, l'œuvre est là et agit; tout, jusqu'au détail le plus accessoire, témoigne de la belle égalité du sentiment où chaque partie prend sa source.

Mais je ne puis encore donner une langue à ces impressions, aussi ne m'en tiendrai-je maintenant qu'au huitième livre. Comment avez-vous réussi à resserrer étroitement le grand cercle et la scène si largement tracés où se meuvent les personnages et les événements! Cela est devant les yeux comme un beau système planétaire, tout se lie, et seules les figures italiennes, pareilles à des comètes, et sinistres aussi comme elles, relient le système à un autre plus lointain et plus grand.

. . . .

La mort de Mignon, quelque bien préparée qu'elle soit, agit avec une grande puissance et profondément, si profondément même, qu'il semblera à plusieurs que vous l'abandonnez trop tôt. Ce fut là, à la première lecture, mon impression très-fortement marquée; à la seconde, où la surprise n'existait plus, je la ressentis moins, mais je craignis néanmoins que vous ne fussiez allé trop loin ici de l'épaisseur d'un cheveu. Mignon a commencé précisément avant cette catastrophe de paraître plus féminine, plus tendre, et d'intéresser par là davantage pour elle-même; l'étrangeté répulsive de cette nature avait cédé, et avec la force s'était perdue également cette véhémence qui éloignait d'elle une certaine mesure.

[1] Toujours *Wilhelm Meister*.

La dernière chanson surtout fondait le cœur dans l'émotion la plus profonde. On se sent choqué par suite, lorsque, sitôt après le spectacle poignant de sa mort, le médecin fait une étude sur le cadavre, et peut si vite oublier cet être vivant, la personne, qu'il arrive à la considérer seulement comme l'instrument pour une expérience d'art; de même, on est choqué de voir Wilhelm, qui est cause de sa mort, et qui le sait, trouver des yeux pour cette poussière à expérience en même temps que le moyen de se perdre dans le souvenir des scènes passées, alors que le présent doit avec tant de force le posséder tout entier.

Dussiez-vous, même en ce cas, avoir parfaitement raison aux yeux de la nature, je doute qu'il en puisse être de même à l'encontre des exigences *sentimentales* du public; et c'est pourquoi j'aimerais à vous conseiller, — pour ne troubler en rien auprès du lecteur l'accueil d'une scène si bien préparée en elle-même et si parfaitement menée, — de prendre la chose en quelque considération.

Je trouve du reste tout ce que vous faites de Mignon, vivante ou morte, extraordinairement beau. Cet être si pur et si poétique cadre surtout admirablement avec cette cérémonie funèbre pleine de poésie.

Dans sa forme isolée, son existence mystérieuse, sa pureté et son innocence, elle représente sans aucun mélange l'âge où elle se trouve placée, et elle peut exciter la plus pure mélancolie, et dans l'âme un deuil vraiment humain, parce qu'elle n'a représenté dans cet âge que l'humanité. Ce qui en toute autre personne serait inconvenant, révoltant même en un certain sens, devient chez elle noble et élevé.

. . . .

Que le joueur de harpe soit le père de Mignon, et que vous ne le disiez pas et n'en avertissiez pas formellement le lecteur, cela ne produit que d'autant plus d'effet. On fait dès lors soi-même cette réflexion, on se souvient combien ces deux mystérieuses natures vivaient rapprochées, et on plonge du regard dans un abîme insondable du destin.

. . . .

Et maintenant portez-vous bien, mon cher, mon estimable ami! Combien je suis touché, lorsque je songe que ce que nous cherchons d'ordinaire et ne trouvons qu'à peine dans le lointain d'une antiquité privilégiée, existe en vous si près de moi. Ne vous étonnez plus s'il en est si peu qui soient capables et dignes de vous comprendre. L'admirable naturel, la vérité et l'aisance de vos descriptions écartent chez le vulgaire des juges toute idée de la difficulté de l'art et de sa grandeur; auprès de ceux qui seraient capables de suivre l'artiste, et qui sont attentifs aux moyens par lesquels il agit, la force de génie qu'ils voient déployée influe d'une manière si hostile et si destructive, elle rétrécit tellement leur pauvre personne, qu'ils la repoussent loin d'eux avec violence; mais certainement du fond du cœur, et bien que de mauvaise grâce, ils vous rendent le plus vif hommage.

SCHILLER.

De tout cœur je vous remercie de votre lettre si encourageante, et de ce que vous me dites des sentiments et des pensées qui ont surgi en vous à l'occasion de cette lecture, spécialement du huitième livre. Si celui-ci est bien à votre gré, vous ne pouvez y méconnaître votre propre influence; car sans notre relation, il

est certain que j'aurais à peine pu achever le tout, du moins de cette manière. Cent fois, quand je m'entretenais avec vous sur la théorie et l'exemple, j'avais en idée les situations qui sont maintenant devant vous, et je les jugeais en silence d'après les principes sur lesquels nous nous mettions d'accord. Maintenant encore, les avertissements de votre amitié me protégent contre quelques défectuosités qui sautent aux yeux; quelques-unes de vos observations m'ont fait découvrir tout aussitôt comment il y fallait remédier, et j'en ferai usage dans la nouvelle copie.

Combien l'on trouve rarement dans le train et les actes de la vie habituelle la sympathie désirée; et l'on saurait à peine l'espérer dans un cas comme celui-ci, où il s'agit des choses les plus élevées de l'art; car combien en est-il qui considèrent une œuvre d'art en elle-même? combien sont capables de la juger dans son ensemble? . . . .

. . . .

GOETHE.

Jeudi.

Sitôt après la réception de votre première lettre, je commençai de vous répondre; et maintenant viennent me surprendre dans mes occupations vraiment terrestres vos deux lettres suivantes, comme des voix d'un autre monde auxquelles je ne puis prêter qu'une oreille fugitive. Continuez à me fortifier et à m'encourager! Par vos réflexions, vous me mettez en mesure de terminer le huitième livre, dès que je le reprendrai. J'ai déjà pour presque tous vos *desideria* une solution, grâce à laquelle l'ensemble se relie davantage, dans mon propre esprit, à ces points particuliers, et devient plus vrai et plus agréable. Ne vous lassez pas de me dire absolument votre opinion, et gardez le livre encore durant ces huit jours auprès de vous. . . . .

. . . .

Vos lettres sont maintenant mes seules distractions, et vous devez sentir combien je vous suis reconnaissant de m'aider à sortir d'un seul coup de tant de difficultés. Portez-vous bien, et saluez votre chère femme.

GOETHE.

Weimar, le 5 juillet 1796.

Iéna, le 8 juillet 1796.

. . . .

. . . .

Si j'avais en général encore quelque chose à objecter dans l'ensemble, ce serait qu'à côté du sérieux si grand et si profond qui règne dans toutes les parties, et par lequel l'œuvre agit avec tant de puissance, l'imagination paraît jouer trop librement avec le tout. Il me semble que vous avez ici poussé la grâce libre de l'allure un peu plus loin que ne le comporte le sérieux poétique; et que par horreur de tout ce qui est lourd, méthodique et compassé, vous vous êtes rapproché de l'extrême contraire. Je crois remarquer aussi qu'une certaine condescendance pour le côté faible du public vous a induit à poursuivre une fin plus particuliè-

rement théâtrale, et par des moyens qui rappellent aussi le théâtre un peu plus que cela est nécessaire et légitime pour un roman.

Si jamais récit poétique a pu se passer de l'auxiliaire du merveilleux et de l'imprévu, c'est bien votre roman; et ce qui ne sert pas une œuvre semblable peut trop aisément lui nuire. Il peut arriver que l'attention soit fixée plus particulièrement sur ce qui est éventuel, et que l'intérêt du lecteur se dépense à deviner des énigmes, alors qu'il doit rester concentré sur l'esprit intérieur. Je dis que cela peut arriver, et ne savons-nous pas tous deux que cela est déjà arrivé en réalité? . . . .

. . . .

La manière dont vous vous expliquez sur la signification des années d'apprentissage et de maîtrise semble les limiter toutes deux étroitement. Par les premières, vous entendez seulement l'erreur qui consiste à chercher hors de soi ce que l'homme doit produire au dedans de lui-même; par les secondes, la conviction où l'on arrive, que cette recherche est vaine, et la nécessité de la création personnelle. Mais cette conception suffit-elle en réalité pour embrasser et épuiser parfaitement en elle toute la vie de Wilhelm, ainsi que le roman nous la présente? Tout devient-il intelligible par cette formule? Et peut-il être absous par le fait seul que, comme cela arrive à la fin du septième volume, le cœur du père se manifeste en lui? Ce que je désirerais ici par conséquent, c'est que le rapport qui rattache tous les membres particuliers du roman à cette conception philosophique fût rendu encore un peu plus clair. Je dirais volontiers que la fable est entièrement vraie, que la morale de la fable l'est également, mais que la relation de l'une à l'autre ne saute pas encore assez aux yeux.

Je ne sais si par ces souvenirs j'ai pu me rendre bien intelligible; la question tient à l'ensemble, et il est difficile par suite de l'expliquer convenablement à propos d'un point spécial. Mais un signe est déjà suffisant ici.

. . . .

SCHILLER.

Tandis que je vous indique sur un feuillet spécial les passages que je me propose de changer et de compléter, je vous envoie mes meilleurs remercîments pour votre lettre de ce jour; car vous m'obligez, par les marques qu'elle renferme, à être attentif à l'achèvement proprement dit de l'ensemble. Je vous prie en grâce de ne pas lâcher prise, afin de me pousser, je dirais volontiers, hors de mes propres limites. La faute que vous relevez avec raison [1] vient de ma nature la plus intime; elle résulte d'un certain *tic* réaliste, au moyen duquel je trouve commode de soustraire aux yeux des gens mon existence, mes actions et mes écrits. C'est ainsi que je voyagerai toujours volontiers *incognito*, que je choisirai toujours l'habit le plus ordinaire, au lieu du meilleur, que dans les conversations avec des étrangers ou des demi-connaissances je préférerai toujours le sujet le plus insignifiant, ou du moins l'expression la moins significative; que je me mon-

[1] Celle d'une certaine obscurité dans les diverses parties du roman, par rapport à son idée fondamentale.

trerai plus léger que je ne le suis, et me placerai, si je puis dire ainsi, entre moi-même et ma propre apparition.

. . . .

Il n'y a pas de doute que les résulats apparents que j'ai formulés ne soient beaucoup plus restreints que la substance de l'œuvre, et je me fais l'effet d'un homme qui, après avoir superposé beaucoup de grands chiffres, fait enfin étourdiment et volontairement des fautes d'addition pour diminuer le total, Dieu sait par quel caprice.

Je vous suis, comme pour tant de choses, redevable aussi de ce que, alors qu'il en est temps encore, vous me mettez à la raison si catégoriquement, au sujet de cette manière perverse, et j'irai certainement, autant qu'il m'est possible, au-devant de vos légitimes désirs. Il me suffira de répartir les diverses parties de votre lettre aux endroits convenables, et j'aurai remédié à la chose. S'il devait m'arriver, — les défectuosités humaines étant des obstacles invincibles, — que les dernières paroles importantes ne voulussent néanmoins pas sortir de ma poitrine, je vous prierais d'ajouter encore à la fin, en quelques hardis coups de pinceau, ce que, lié que je suis par les plus singulières exigences de ma nature, je ne pourrais exprimer moi-même.

. . . .

Goethe.

Weimar, le 9 juillet 1796.

Iéna, le 9 juillet 1796.

Il m'est très-agréable d'apprendre que j'ai pu vous éclaircir mes idées sur les deux points en question, et que vous voulez les prendre en considération. Il ne faut pas que vous reniiez à ce propos ce que vous appelez votre tic réaliste. C'est aussi là quelque chose qui appartient à votre individualité poétique, et il faut bien que vous demeuriez dans les limites de celle-ci; toute beauté dans l'œuvre doit être *votre* beauté. Il importe donc seulement que vous tiriez de cette particularité personnelle un profit extérieur pour l'ouvrage, ce qui réussira sûrement, dès que vous le voulez. Eu égard au contenu, il faut que *tout* ce qui est nécessaire à l'explication de l'œuvre repose en elle, et quant à la forme; il faut *nécessairement* que cela s'y trouve, la liaison interne des parties doit amener cette conséquence; mais que le lien soit plus serré ou plus lâche, c'est à votre propre nature à prononcer là-dessus. Le lecteur trouverait plus commode sans doute si vous le payiez au comptant, en lui soulignant les moments les plus significatifs, et qu'il n'eût ainsi qu'à recevoir; mais le livre l'attachera certainement avec plus de force, et il y reviendra plus souvent, s'il est contraint de se tirer d'affaire lui-même. Si donc vous avez pris soin seulement qu'il pût trouver, avec de la bonne volonté et des yeux ouverts, gardez-vous de lui épargner la recherche. L'impression d'un ensemble pareil doit toujours être une production libre et personnelle, mais non pas arbitraire, chez le lecteur; cela doit rester une sorte de

récompense qui n'échoit qu'aux plus dignes, tandis qu'elle se soustrait à ceux qui ne savent point la mériter[1].

. . . .

SCHILLER.

Lundi, trois heures de l'après-midi.

Il y a deux heures qu'eurent lieu les couches de ma petite femme, avec une célérité au delà de toute prévoyance. . . , ... Mes souhaits sont remplis à tous égards; car c'est un garçon, frais et vigoureux; vous pouvez aisément vous figurer combien j'ai le cœur léger.

Je puis donc maintenant commencer à compter ma petite famille; c'est un sentiment tout particulier, et le passage de un à deux est beaucoup plus grand que je ne le pensais.

Portez-vous bien. Ma femme vous salue; elle est, à part la faiblesse, très-bien disposée.

SCHILLER.

Jeudi soir, 12 juillet.

La petite société se porte encore aussi bien qu'il est possible de le souhaiter. Ma femme ne craint pas de mourir elle-même, ce qui répond parfaitement à mon désir.

A jeudi le baptême. . . . . , . . .

. . . .

Madame Charlotte sera marraine; c'est pour elle une grosse affaire, et elle s'étonnait qu'elle ne dût pas l'être en votre compagnie, alors surtout que le bambin a aussi un Wilhelm parmi ses noms.

SCHILLER.

Le 13 juillet 1796.

. . . .

Saluez votre chère femme et madame ma commère. Je me serais de moi-même présenté au baptême, si ces cérémonies ne me disposaient pas trop défavorablement; mais je viendrai samedi, et nous jouirons de quelques bonnes journées.

GOETHE.

[1] C'est à regret que nous bornons à ces quelques extraits la critique de Schiller sur *Wilhelm Meister;* cette critique, dont Gœthe faisait le plus grand cas, tient une grande place dans la correspondance, et met au jour l'élévation et la solidité du jugement qui s'unissaient dans Schiller aux facultés créatrices. Sans jamais perdre le point de vue général auquel tout est sans cesse rapporté, cet examen pénètre dans les détails de l'œuvre avec une sagacité et une finesse d'analyse des plus remarquables. Fait avec le secours d'un grand sens philosophique, appuyé sur des instincts à la fois profondément politiques et littéraires, il méritait certainement de fixer l'attention de Gœthe et d'être pris par lui en sérieuse considération. La critique était digne de l'œuvre, et l'œuvre à son tour de la critique.

. . . . .

Iéna, le 23 juillet 1796.

Dans ces derniers jours, je ne me suis pas senti disposé à parler des choses qui nous intéressent; aujourd'hui encore je m'abstiens, car la tête est anéantie par une nuit sans sommeil.

Les choses politiques, que j'ai toujours évitées si volontiers[1], vous appréhendent au corps peu à peu. Les Français sont à Suttgardt, où les impériaux se sont jetés d'abord, dit-on; en sorte que les premiers ont dû canonner la ville. Mais je ne puis le croire; Stuttgardt ayant à peine des remparts, la pensée de s'y maintenir trois heures ne peut entrer dans l'esprit d'aucun homme doué de sens.

Je n'ai pas de nouvelles de ma famille depuis plusieurs semaines. . . . .
. . . .

J'ai appris récemment que Stolberg, en compagnie de quelques autres encore qui se trouvaient avec lui, a brûlé *Meister*, à part le sixième livre, qu'il a sauvé, comme le petit *Éden* d'Arndt et fait relier à part. Il le tient très-sérieusement pour une recommandation auprès des anabaptistes, et il s'en est fort édifié.

Une épigramme de Baggesen sur mon *Almanach des Muses*, hante le public et doit maltraiter très-fort les nôtres[2]. La pointe consiste à dire que, « après avoir fait défiler devant le lecteur des figures idéales, on vide enfin un pot de chambre vénitien sur sa tête[3]. »

Je vous recommande ces deux avis pour le meilleur usage. . . . . . .
. . . .

Mon précédent almanach est défendu à Vienne; nous avons donc d'autant moins de ménagements à garder pour le second.

SCHILLER.

. . . .

Les auto-da-fé des Stolberg et les épigrammes des Baggesen leur seront comptés; ces gens n'ont d'ailleurs de crédit que parce qu'on les a tolérés, et il n'en coûtera guère pour les bannir dans le cercle auquel ils appartiennent. Portez-vous bien! Je souhaite à votre femme une bonne santé durant son sevrage, et au petit

[1] On a reproché à Gœthe d'être resté volontairement en dehors du mouvement politique de son époque, et c'est là au fond le chef capital de l'accusation d'égoïsme portée contre lui. On voit que Schiller, l'apôtre enthousiaste de la liberté, partagea complétement son abstention en ce point. Lui aussi, né poëte, ne voulut pas démentir la nature, et il resta ce que la nature l'avait fait, un grand écrivain. Chacun a son poste, d'où il peut et doit servir l'humanité. Faut-il cependant accuser aussi d'égoïsme et d'indifférence pour la liberté et la patrie l'auteur de *Don Carlos*, de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*? Gœthe disait : « A travers toutes les œuvres de Schiller, on sent vivre l'idée de la liberté. » On pourrait ajouter que la nature vit dans toutes celles de Gœthe. Schiller va de l'homme à la nature, Gœthe de la nature à l'homme; l'un surtout de l'idéal au phénomène, l'autre plus volontiers de la réalité immédiate à l'idéal artistique. Leurs esprits et leurs efforts devaient ainsi se rencontrer au point d'intersection de ces deux tendances, où s'accomplit, dans la poésie vivante et dans l'art, l'alliance supérieure de l'esprit et de la nature.

[2] Les *Xénies*.

[3] Allusion aux épigrammes vénitiennes de Gœthe.

de prospérer avec son nouveau régime. Pour moi, je serai pendant ce temps aussi laborieux que possible, afin de pouvoir passer quelque temps en paix chez vous et vous entretenir de maintes entreprises nouvelles.

GOETHE.

Weimar, le 26 juillet 1796.

J'ai continué mes observations sur les plantes et les insectes, et j'ai été fort heureux. Je trouve que lorsqu'on a bien saisi le principe de la permanence, et que l'on sait en user avec aisance, on n'a pas besoin d'autre chose ni pour la découverte ni pour l'exposition du développement des natures organiques. J'en ferai également l'essai maintenant pour les natures élémentaires et intellectuelles, et il pourra me servir durant un certain temps d'anse et de levier dans mes difficiles entreprises.

L'orage français se traîne toujours au delà des bois de la Thuringe. Nous adorerons dorénavant comme une divinité la montagne qui nous envoie les vents glacés, si elle montre cette fois la vertu d'un paratonnerre.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 30 juillet 1796.

. . . .

. . . . . . Je ressens à un degré surprenant ce que votre influence plus directe a modifié en moi, et quoique rien ne puisse être changé pour ce qui touche à la manière et à la puissance individuelle, une grande épuration s'est pourtant opérée. Quelques travaux que j'ai maintenant entre les mains m'imposent ces réflexions.

. . . .

SCHILLER.

Quoique nous dépendions du moment plus que jamais, j'espère bien néanmoins que rien ne m'empêchera d'être chez vous demain soir. . . . . . .

Vos distiques sont remarquablement beaux, et ils produiront à coup sûr un excellent effet. S'il est possible que les Allemands comprennent que l'on peut être un brave et solide gaillard sans être précisément un Philistin [1] ou un poltron, vos adages devront produire cette œuvre méritoire, en ce qu'ils nous représentent les conditions supérieures de la nature humaine avec tant de noblesse, de liberté et de hardiesse.

Loin de moi de blâmer l'insertion dans l'Almanach de certains travaux! car on y cherche une agréable variété, un changement de ton et de manière de voir; on

[1] Équivalent du mot *bourgeois* pris en mauvaise part.

veut de la masse et de là quantité; le bon goût se plaît à distinguer, et le mauvais y trouve l'occasion de se fortifier, — tandis qu'on se moque de lui.

Nous aurons beaucoup à causer. J'espère que nous ferons encore cette fois un bon bout de chemin ensemble. Comme je suis débarrassé de mon roman, je me sens déjà du goût pour mille autres choses. Portez-vous bien.

GOETHE.

Weimar, le 17 août 1796.

Iéna, le 16 octobre 1796.

. . . .

Il faut que vous lisiez le nouveau morceau du journal l'*Allemagne*. Cet insecte n'a pu s'empêcher de piquer encore une fois. Vraiment, nous devrions le traquer jusqu'à la mort, ou il ne nous laissera pas de repos. Il a exercé contre Cellini [1] son mauvais vouloir, et, pour vous chicaner, il a loué et partiellement extrait des passages que vous avez laissés de côté, etc. . . . .
. . . . . Il parle de l'écrit de la Staël avec le plus grand mépris.

SCHILLER.

. . . .

J'ai également songé déjà au dernier morceau des *Heures* pour cette année, et à ceux de l'année suivante; mais je n'ai malheureusement pas encore trouvé de remède. Ce que je possède de vieilles choses n'a pas de véritable forme, et c'est, à vrai dire, de la marchandise de rebut. Le journal de mon voyage de Weimar à à Rome, mes lettres de là-bas, et tout se qui pourrait encore se trouver dans mes papiers, ne saurait être rédigé que par moi; et de plus, tout ce que j'ai écrit durant cette époque dénote plutôt un homme qui fuit une pression qu'un esprit qui vit en liberté, un homme qui aspire vers quelque chose, qui ne reconnaît que peu à peu qu'il n'est pas au niveau des objets qu'il pense s'assimiler, et qui n'arrive qu'à la fin de sa course à sentir qu'il serait alors seulement capable de la commencer.

Remaniés dans un dessein particulier, de tels fragments auraient bien quelque valeur; mais dans leur simple nature ils sont par trop naïfs.

. . . .

Je désire beaucoup apprendre que le sujet de *Wallenstein* vous a saisi; ce serait grand profit pour vous et pour la scène allemande.

J'ai commencé ces jours-ci à examiner de plus près les entrailles des animaux, et si je continue ainsi à travailler convenablement, j'espère faire cet hiver une étude approfondie de cette partie de la nature organique. Portez-vous bien. Je désire infiniment vous revoir bientôt.

GOETHE.

Weimar, le 26 octobre 1796.

[1] Gœthe a, comme on sait, traduit les Mémoires de Benvenuto.

Iéna, le 28 octobre 1796.

. . . .

Enfin a paru la première attaque imprimée contre les *Xénies*, et si elles lui ressemblent toutes, nous n'aurons vraiment rien à faire. Cette attaque se trouve dans les *annonces de l'empire*. Schütz me l'a communiquée; elle consiste en un distique, mais dans lequel le pentamètre est placé devant l'hexamètre. Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus pitoyable.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 13 novembre 1696.

C'est pour moi un vrai soulagement de vous savoir de nouveau dans notre voisinage; aucune séparation ne m'avait semblé aussi longue jusqu'ici, bien que je me sois trouvé cette fois moins seul que d'habitude.

. . . .

J'ai laborieusement étudié, dans ces derniers temps, les sources pour mon *Wallenstein*, et j'ai fait dans l'économie du sujet quelques progrès qui ne sont pas sans importance. Plus je rectifie mes idées sur la forme de la pièce, plus la masse à maîtriser me paraît énorme, et, en vérité, je ne pourrais continuer sans une certaine foi audacieuse en moi-même[1].

. . . .

Alexandre de Humboldt, au dire de son frère, doit être dans le ravissement à propos des *Xénies*. Voilà du moins une nouvelle nature capable de s'assimiler cette substance.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Votre persistance au sujet du *Wallenstein*, et votre foi en la possibilité d'un achèvement, est ce que vous pouviez m'annoncer de plus agréable; car, après l'audacieuse et folle tentative des *Xénies*, il faut que nous consacrions nos efforts

[1] Schiller écrivait à Wilhelm de Humboldt, le 21 mars 1796, à propos de *Wallenstein* :

« Je veux bien croire que vous me voyez avec quelque appréhension m'engager dans un chemin nouveau.....; mais ne craignez pas trop. Il est étonnant de voir combien d'éléments réalistes les années apportent avec elles, combien la fréquentation durable de Gœthe et l'étude des anciens que je n'ai appris à connaître qu'après le *Carlos*, ont peu à peu développé de choses en moi. Que dans la voie où j'entre maintenant je doive pénétrer dans le domaine de Gœthe et me trouver contraint de me mesurer avec lui, cela est vrai assurément; aussi est-ce chose incontestable que je perdrai à la comparaison. Mais comme il me reste aussi quelque chose qui m'appartient en propre et qu'il ne pourra jamais atteindre, son privilége ne saurait me nuire, ni à moi ni à mes productions, et j'espère qu'à la fin les comptes se balanceront assez bien. On nous classera différemment comme je me le promets dans mes moments de grand courage; nos manières ne seront pas placées l'une au-dessous de l'autre, mais réunies dans une notion générale, idéale et supérieure. »

seulement à des œuvres artistiques grandes et dignes, et que nous changions notre nature de Protée, à la confusion de tous nos adversaires, pour la revêtir des formes du noble et du bon.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 15 novembre 1796.

Iéna, le 18 novembre 1796.

. . . .

Je n'ose pas encore songer à l'Almanach pour l'an prochain, et tout mon espoir se tourne vers vous; car je vois bien maintenant que le *Wallenstein* me coûtera tout l'hiver et presque tout l'été : il s'agit du sujet le plus rebelle, auquel je ne pourrai arracher quelque chose que par une opiniâtreté héroïque. Comme, en outre, tant de moyens me font encore défaut, et même les plus ordinaires, à l'aide desquels on rapproche de soi la vie et les hommes pour sortir de son propre moi et entrer sur une scène plus vaste, je me trouve contraint, comme un animal auquel il manquerait certains organes, d'apprendre à faire plus avec ceux que je possède, et de suppléer en quelque sorte les mains par les pieds. Je perds ainsi en réalité plus de force et de temps que je ne saurais dire à me créer des instruments personnels capables d'embrasser un sujet aussi étranger à ma nature que l'est le monde vivant, et, par-dessus tout, le monde politique. Je suis bien impatient d'arriver avec ma fable tragique de *Wallenstein* assez loin seulement pour être bien certain qu'elle convient à la tragédie; car si je trouvais qu'il en est autrement, sans abandonner entièrement ce travail, parce que j'ai développé déjà un assez grand nombre de points pour en faire un bon tableau dramatique, j'achèverais d'abord les *Chevaliers de Malte*, qui, par une disposition beaucoup plus simple, se prêtent franchement à la tragédie.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il est très-remarquable que le lecteur, s'il veut prendre part à une production quelconque, doit se montrer productif lui-même. J'ai de nouveau dû subir les exemples les plus déplorables d'une participation passive; ce n'est toujours qu'une répétition du refrain : *cela ne peut m'entrer dans la tête!* Il est vrai que la tête ne peut saisir une création artistique, sinon en société avec le cœur.

Ainsi, quelqu'un m'écrivait récemment qu'il avait fait du passage dans le second livre, page 138[1], le centre du tout, et qu'il s'en était servi pour tracer son cercle, mais que la dernière partie ne cadrait pas, et qu'il ne savait qu'en faire.

Un autre m'assurait que mon idylle est une poésie parfaite, seulement qu'il n'était pas certain qu'on ne fît mieux de la partager en deux.

[1] *Wilhelm Meister.*

Est-ce que de pareilles considérations ne feraient pas geler l'Hippocrène et muer Pégase?... Mais il en était de même il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai commencé, et il en sera de même lorsque j'aurai fini depuis longtemps. Il ne faut pas nier cependant que certaines vues et certains principes, sans lesquels, à vrai dire, on ne devrait s'approcher d'aucune œuvre d'art, semblent devoir se généraliser de plus en plus.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 novembre 1796.

Iéna, le 28 novembre 1796.

Je ferai difficilement usage de votre amicale invitation, car je sens cette misérable saison dans tous les nerfs, et ne me soutiens que tant bien que mal; mais j'espère, en revanche, vous voir bientôt, quand ce ne serait que pour un seul jour. . . . .

Jusqu'ici le *Wallenstein* marche très-lentement, parce qu'il me reste toujours beaucoup à faire pour dégrossir la matière, qui n'est pas encore toute rassemblée; je continue cependant à me sentir de taille pour lui tenir tête, et j'ai eu au sujet de la forme plus d'une vue nette et lumineuse.

. . . .

Quant à l'esprit dans lequel je travaille, vous serez content de moi. Il me semble que je réussis fort bien à maintenir mon sujet hors de moi-même et à ne lui communiquer que la forme. Je serais presque tenté de dire que le sujet ne m'intéresse pas du tout par lui-même, et je n'ai jamais uni à une pareille ardeur pour le travail tant de froideur pour son objet. Je traite maintenant en réalité le caractère principal, comme la plupart des personnages accessoires, avec l'amour désintéressé de l'artiste; je ne suis attaché par mes préférences qu'au personnage le plus essentiel après le principal, le jeune Piccolomini, ce qui, d'ailleurs, devra tourner au profit de l'ensemble plutôt qu'à son préjudice.

Pour ce qui concerne l'action dramatique, ce sujet, vraiment ingrat et dénué de poésie, refuse jusqu'ici de se soumettre complétement; il y a encore des lacunes dans l'ensemble, et bon nombre de parties s'obstinent à ne pas rentrer dans les étroites limites d'une ordonnance tragique. . . . .

Le destin proprement dit agit encore trop peu, et la faute personnelle du héros encore trop pour amener son infortune. Mais en ceci, je me console jusqu'à un certain point par l'exemple de *Macbeth*, où le destin a également une part moins grande que l'homme dans la perte de ce dernier.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

. . . .

L'ouvrage de madame de Staël, duquel M. de Humboldt vous aura parlé, vous parviendra dans quelques jours[1]. Il est intéressant au plus haut point de voir com-

[1] *De l'influence des passions.*

ment une nature éminemment passionnée traverse le feu purificateur et terrible d'une pareille révolution, à laquelle elle dut prendre une si grande part, et comment, si je puis m'exprimer ainsi, il ne reste d'elle, après cette épreuve, que l'humanité dans la richesse de l'esprit et de l'imagination.

On pourrait peut-être en extraire pour les *Heures* une série de considérations les plus éminentes. . . . .

GOETHE.

Iéna, le 6 décembre 1796.

J'ai de nouveau perdu quelques jours presque en entier par suite d'un mauvais sommeil, et je me suis vu ainsi interrompu fort désagréablement dans mon travail, qui, à part cela, chemine fort bien. Il est vrai qu'une occupation comme celle qui me tient à présent excite plus fortement ma nature impressionnable et maladive, précisément parce qu'elle met en mouvement à un plus haut degré et plus constamment l'homme tout entier.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

. , ... C'est une politique trop peu connue et trop peu suivie, celle qui veut que chaque homme ayant quelque prétention au souvenir de la postérité contraigne ses contemporains à se débarrasser de tout ce qu'ils renferment *in petto* contre lui. Il en efface l'impression à mesure par sa présence, sa vie et son activité. Qu'a servi à plus d'un homme habile et plein de mérite auquel j'ai survécu d'avoir conservé une renommée sortable, toute sa vie durant, par d'incroyables ménagements, par l'abstention, la flatterie, les accommodements et les concessions? Sitôt après sa mort, voilà l'avocat du diable assis auprès du cadavre, et l'ange chargé de plaider contre lui fait d'ordinaire piteuse figure.

J'espère que les *Xénies* ne cesseront point d'agir de sitôt, et qu'elles maintiendront le mauvais esprit en activité contre nous; continuons pendant ce temps nos travaux positifs, et laissons-lui les tourments de la négation. Alors seulement qu'ils se croiront de nouveau bien tranquilles et en sûreté, il faudra les vexer à fond encore une fois, si la verve se conserve jusque-là dans sa fraîcheur.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 décembre 1796.

Iéna, le 12 décembre 1796.

. . . .

J'aî malheureusement perdu encore, par des insomnies et un fatal état de ma santé, quelques beaux jours de travail.

Je suis tombé hier, pour me dédommager, sur Diderot, qui m'a beaucoup ravi, et a remué mes plus intimes pensées. Presque chaque proposition est une étincelle qui éclaire les secrets de l'art, et ses remarques sont si bien prises dans les

régions les plus élevées et les plus profondes de l'art, qu'elles gouvernent tout ce qui s'y rattache, et sont aussi bien des indications pour le poëte que pour le peintre. Si l'écrit ne vous appartient pas personnellement, en sorte que je puisse le garder plus longtemps et le ravoir plus tard, j'en prendrai note pour me le procurer.

. . . .

SCHILLER.

Qu'il en soit de *Wallenstein* comme vous écrivez, c'est dans la règle; et j'ai d'autant plus d'espoir en lui, qu'il commence maintenant à se produire de lui-même! je me réjouis de trouver le premier acte après le jour de l'an. . . . .

Les travaux sur l'optique[1] avancent, quoique je les pousse maintenant plutôt comme une affaire que par passion. . . . . Du reste, c'est là surtout un exercice pour l'esprit, un apaisement des passions et un dédommagement pour les passions, comme madame de Staël nous l'a exposé en détail.

. . . .

Vous pouvez garder Diderot plus longtemps; c'est un livre délicieux et qui parle presque plus encore au poëte qu'à l'artiste proprement dit, bien qu'il ait aussi parfois pour ce dernier de vigoureuses clartés.

Portez-vous bien; saluez tout le monde. Nos parties sur la glace sont très-amusantes. Jacobi est auprès de moi; il s'est convenablement développé. A bientôt davantage.

GOETHE.

Weimar, 17 décembre 1796.

. . . .

Mon travail marche d'un pas rapide. Il ne m'a pas été possible, autant que je le désirais dans le principe, de séparer de l'exécution la préparation et le plan. Dès que les points fixes ont été acquis et que j'ai pu jeter un regard assuré sur l'ensemble, je me suis laissé aller; et de la sorte, sans que j'en eusse précisément formé le dessein, beaucoup de scènes du premier acte ont été achevées tout de suite. Ma manière de voir devient chaque jour plus vivante, et une chose amène l'autre après elle.

Vers le jour des rois, il faudra que le premier acte, qui est aussi de beaucoup

[1] Gœthe commençait dès cette époque à incliner beaucoup vers les recherches scientifiques; la veine poétique semblait s'épuiser en lui, alors qu'elle ne faisait en réalité que prendre une direction nouvelle. C'était la nature encore dans son essence divine et immuable qui attirait cet harmonieux génie, et si l'on prend le soin d'y regarder attentivement et de près, c'est le poëte encore qui vit et qui produit dans Gœthe poursuivant, dans les phénomènes de la nature organique, dans la théorie des couleurs et dans la métamorphose des plantes, les problèmes de la science. La grande science est plus voisine qu'on ne le suppose de la grande poésie; la nature ne se scinde pas contre elle-même; elle reste une et invariable, soit qu'elle réfléchisse ses lois éternelles dans l'esprit sous la forme d'idées, soit qu'elle les rende directement sensibles à l'âme, qui se trouve ainsi stimulée à de nouvelles créations.

le plus long, soit suffisamment achevé pour que vous puissiez le lire. Car avant de m'aventurer plus loin, j'aimerais à savoir si c'est le bon génie qui me guide. Ce n'est pas le mauvais, j'en suis bien certain, mais il y a tant de degrés entre les deux.

Après mûre réflexion, j'en suis resté à la chère prose, qui convient aussi beaucoup mieux à ce sujet [1].

. . . .

SCHILLER.

Je reçois à l'instant votre chère lettre, qui me réjouit infiniment par l'annonce de votre retour. Ce temps de votre absence d'Iéna me paraît excessivement long; bien que je ne manque pas de personnes avec lesquelles je puisse frayer, l'encouragement le plus nécessaire à mon travail m'a fait défaut. Ne manquez pas de venir sitôt que vous pourrez.

. . . .

. . . . . . Je n'ai pas été inactif, malgré ces sombres et accablantes journées d'hiver, où tout mûrit avec plus de lenteur et où l'on trouve difficilement la forme convenable. Cependant je vois clair, et mon sujet se soumet à moi de plus en plus. Un air plus léger et du mouvement sont la première condition pour l'heureuse continuation de mon travail; je suis donc décidé à changer de séjour avec les premiers signes du printemps, et, s'il est possible, de chercher à Weimar une maison avec jardin et des chambres que l'on puisse chauffer. C'est là maintenant pour moi un besoin impérieux, et si je parviens à atteindre ce but, en même temps qu'à établir avec vous des rapports plus fréquents et plus faciles, mes vœux seront comblés pour le moment. Je pense bien que cela pourra se réaliser.

. . . .

Wieland va également s'attaquer aux *Xénies*, comme vous le verrez dans le premier morceau du *Mercure*. Ce serait désagréable s'il nous obligeait à nous en prendre également à lui, et il s'agirait de savoir si l'on ne ferait pas bien de lui donner à peser les conséquences.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 10 janvier 1797.

Iéna, le 17 janvier 1797.

Je me donne congé de ma besogne, et viens vous souhaiter encore le bonsoir avant de déposer la plume. Votre dernière visite, quelque courte qu'elle ait été, a détruit chez moi une certaine stagnation et élevé mon courage. Par vos descriptions, vous m'avez de nouveau introduit dans le monde, dont je me sentais entièrement détaché.

[1] Schiller changea d'idée plus tard. Le *Camp de Wallenstein* est en vers rimés, comme on sait; les deux autres parties de la trilogie, les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein*, sont écrits en iambes.

Je me réjouis surtout du vif penchant que vous éprouvez à continuer votre activité poétique. Une vie nouvelle et plus belle s'ouvre ainsi devant vous; elle se communiquera à moi, et me fortifiera non-seulement dans l'œuvre, mais par les dispositions où elle mettra votre esprit. J'aimerais surtout maintenant connaître la chronologie de vos œuvres[1]; il semblerait étrange que l'on ne parvînt pas à démontrer dans les développements de votre être une certaine marche que suit nécessairement la nature dans l'homme. Vous devez avoir comme une époque, pas très-courte, que j'appellerai votre période analytique, où vous aspiriez par la division et la séparation à l'ensemble, et durant laquelle votre nature, divorcée en quelque sorte d'elle-même, cherchait à se reconstituer par l'art et la science.

Il me semble que vous revenez maintenant, formé et mûri, à votre jeunesse, et que vous unirez le fruit avec la fleur. Cette seconde jeunesse est la jeunesse des dieux, immortelle comme elle.

. . . .

J'aimerais à connaître du maître lui-même l'histoire de ses œuvres précédentes.

[1] Nous croyons répondre au désir de plus d'un lecteur en indiquant ici les dates principales de cette chronologie pour les deux poëtes, jusqu'à l'époque où s'ouvre leur correspondance; ceux qui aiment à suivre l'itinéraire des grands esprits dans le monde invisible où germent et se développent leurs créations comprendront mieux par là l'influence que durent exercer l'un sur l'autre ces hommes si diversement remarquables, à l'époque où s'opéra leur rapprochement. Ils comprendront surtout comment le plus jeune, Schiller, et le plus ardent, put ranimer son aîné en âge et en gloire, et lui communiquer comme une seconde jeunesse poétique; tandis qu'en échange il apprenait de la pleine et brillante maturité de son rival le secret si précieux pour l'artiste d'accueillir les vivantes impressions de la réalité, sans mélange d'aucune théorie préconçue et étrangère à la nature même, pour ensuite s'élever au-dessus de ses impressions, les juger avec une indépendance sereine, et pétrir librement leurs éléments dans les moules de l'idéale beauté.

GOETHE.

1772. *Goëtz de Berlichingen.*
1773. *Werther.*
1774. Premières scènes de *Faust* (la seconde partie de *Faust* ne fut terminée que le 28 août 1831).
1775. Commencé *Egmont.*
1777. Commencé les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister.*
1779. *Iphigénie*, en prose.
1780. *Tasse*, commencé en prose. — *Faust*, seconde partie. — *Hélène.*
1781. *Tasse*, achevé en prose.
1786. *Iphigénie*, en vers.
1787. *Egmont*, achevé; commencements de *Tasse* en vers.
1789. *Tasse*, terminé en vers.
1790. *Épigrammes vénitiennes.* — *Métamorphose des plantes.* — Commencé le *Traité des couleurs.*
1791. Première partie de l'*Optique.* — *Wilhelm Meister*, achevé.
1793. *Reinecke Fuchs.*

SCHILLER.

1777. (Agé de dix-huit ans) les *Brigands*, représentés pour la première fois à Manheim en 1782.
1782-1783. *Fiesco.* — *Amour et Cabale.* — *Don Carlos*, ébauché. — POÉSIES : la *Bataille.* — L'*Infanticide.* — *A Laura.*
1787. *Don Carlos*, terminé. — Schiller nommé professeur d'histoire à la faculté de Iéna.
1787-1793. Plusieurs écrits philosophiques et critiques inspirés de la doctrine de Kant.
1790-1793. *Histoire de la guerre de trente ans.*

Ce n'est pas un travail perdu de noter ce que vous en savez. On ne peut apprendre sans cela à vous connaître tout à fait. N'omettez donc pas de le faire, et déposez-en aussi une copie entre mes mains.

. . . .

SCHILLER.

Les quelques heures que j'ai récemment passées auprès de vous ont pour longtemps excité en moi le vif désir de reprendre nos anciennes allures. Sitôt que j'aurai quelque peu réalisé ici et disposé plusieurs choses, je ferai de nouveau auprès de vous un séjour qui, je l'espère, sera fécond pour tous les deux en plus d'un sens. Ayez grand soin de mettre vos meilleures heures à profit pour pousser la tragédie, afin que nous puissions commencer à nous entretenir ensemble.

Je reçois à l'instant votre chère lettre, et ne disconviens pas que la singulière époque dans laquelle j'entre est très-remarquable pour moi-même; je ne suis malheureusement pas encore parfaitement tranquille, car je traîne après moi de cette période analytique plus d'un lambeau, dont je ne parviens pas à me débarrasser, et que je n'arrive qu'avec peine à façonner. Il ne me reste d'ailleurs rien de mieux à faire qu'à conduire ma barque sur ce fleuve, aussi bien que cela ira. J'ai fait, cette quinzaine, l'expérience de ce que peut un voyage en de pareilles dispositions; cependant l'on ne saurait rien prédire de si loin, et cette force réglée de la nature [1], de même que toutes les autres, ne pouvant être dirigée par quoi que ce soit au monde, doit se former elle-même, et procéder aussi d'elle seule dans son activité en se manifestant à sa manière. Ce phénomène pourra nous fournir le sujet de bien des réflexions [2].

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 18 janvier 1797.

Iéna, le 24 janvier 1797.

Seulement deux mots pour aujourd'hui. . . . . . . Ces quelques jours sereins m'ont de nouveau amené à l'air et m'ont fait du bien. Mais le travail

[1] L'activité poétique.

[2] Pour bien pénétrer le sens de cette remarque, qui tient de très-près à l'individualité de Gœthe et à sa manière d'envisager le génie dans ses rapports avec la nature, il faut la rapprocher de cette autre pensée qu'il exprimait trente ans plus tard : « Toute production d'une espèce supérieure, tout aperçu important, toute invention, toute grande idée qui porte des fruits et qui a des suites, n'est au pouvoir de personne, et se trouve placée au-dessus de toute puissance terrestre. L'homme doit les considérer comme des dons inespérés, de purs enfants de Dieu, et les accueillir avec une joyeuse gratitude..... On peut souvent, en pareil cas, considérer l'homme comme un instrument d'une souveraineté supérieure, comme un vase reconnu digne d'une influence divine. Je dis cela en réfléchissant à tout ce qu'une seule pensée apporta souvent à des siècles entiers, et comment des hommes isolés imprimèrent à leur époque un cachet qui demeurera encore reconnaissable dans les générations futures, et continuera d'agir salutairement sur elles. » (Conversations avec Eckermann. — 1828.)

marche lentement, parce que je suis justement au moment de la plus grande crise. Je vois avec évidence maintenant que je ne pourrai rien vous montrer avant d'être au clair sur tous les points. Vous ne pouvez me mettre d'accord avec moi-même, mais il faut que vous m'aidiez à placer mon individu en rapport avec mon sujet. Ce que je vous soumettrai devra donc déjà exprimer mon tout; non pas précisément toute ma pièce, mais toute l'idée que j'en possède. La différence radicale de nos natures, en ce qui touche à la manière, ne permet d'ailleurs pas de participation vraiment bienfaisante, sinon celle qui a lieu lorsque l'ensemble s'oppose à l'ensemble; je ne saurais, il est vrai, vous troubler dans les détails, parce que vous reposez plus solidement que moi sur vous-même; mais vous pourriez aisément me désarçonner. Je vous en dirai davantage là-dessus verbalement.

Hâtez-vous de venir.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Sans doute vous avez lu aussi l'oraison de Wieland contre les *Xénies*. Qu'en dites-vous? Il ne lui manque rien, sinon de se trouver dans les *Annonces de l'Empire*.

Je ne puis vous dire maintenant que peu de chose de mon travail et de ma disposition, me trouvant en plein dans la crise et obligé, pour en triompher, de rassembler ce qu'il y a en moi de meilleur et de plus délicat. Sous ce rapport il m'est agréable que la cause qui vous empêche de venir tombe précisément dans ce mois, où j'ai le plus besoin de m'isoler.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 17 février 1797.

Je souhaite que votre retour se soit bien opéré dernièrement. Votre apparition a été si courte, que je n'ai pas eu le temps du tout de vider mon cœur. Mais il est bien nécessaire que l'on se voie parfois; s'il n'y a pas moyen que ce soit pour plus longtemps, durant quelques heures du moins, afin de ne pas se devenir plus étranger.

Mon désir de changer d'air et de manière de vivre devient maintenant si fort et si pressant, que je puis à peine y tenir davantage. Une fois en possession de ma maison et de mon jardin, s'il ne survient pas de grand froid, je déménagerai dans quatre semaines. Avant cette époque d'ailleurs j'avancerai peu dans mon travail, car c'est comme si je ne pouvais rien produire entre ces quatre murs maudits.

. . . .

SCHILLER.

Je vous souhaite une agréable soirée, après une belle et féconde journée sans

doute. Le ciel limpide de ce matin vous a probablement aussi vivifié et réjoui, mais vous avez très-bien fait de ne pas sortir encore [1].

Peut-être vous verrai-je demain? C'est pour moi, bien que nous ne puissions nous voir, une douce pensée de vous sentir maintenant si près de nous et en si bonnes mains. Je vous souhaite un bien bon sommeil.

SCHILLER.

Au sortir de ces récentes distractions et du mouvement de la société, je suis entré tout à coup dans la plus grande solitude et me suis trouvé ramené à moi-même. A part vous et Humboldt, je suis abandonné même de toute société féminine, et j'emploie ce silence à réfléchir sur mes devoirs tragiques et dramatiques. A côté de cela, j'ébauche un cadre détaillé des scènes de tout *Wallenstein*, afin de me faciliter mécaniquement et par les yeux, la vue générale des principaux points de l'ensemble.

. . . .

Ces jours derniers, j'ai eu la surprise d'un grand et superbe parchemin m'arrivant de Stockholm. Je m'imaginais, tandis que je déployais le diplôme muni de son grand cachet de cire, qu'il allait au moins en jaillir une pension; ce n'était, en fin de compte, qu'un diplôme de l'Académie des sciences. Cela fait toujours plaisir néanmoins de voir qu'on étend ses racines, et que notre existence pénètre en d'autres existences.

. . . .

Portez-vous bien, mon cher et toujours plus cher ami; les beaux génies que vous m'avez laissés ici m'entourent encore, et j'espère devenir toujours plus intime avec eux.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 4 avril 1797.

C'est tout l'opposé qui m'arrive. Après le recueillement d'Iéna, j'ai trouvé la dissipation résultant d'une foule de petites occupations qui vont me tirer pendant quelque temps de côté et d'autre; je ferai, dans l'intervalle, toutes sortes de choses qui n'exigent pas la disposition la plus pure.

Vous avez très-raison lorsque vous dites qu'il apparaît dans les formes de la poésie antique, comme dans l'architecture, une abstraction qui ne peut atteindre son sommet que par ce que l'on appelle le *style*. . . . .

Recevez mes félicitations pour le diplôme; des apparitions de cette sorte, comme indications barométriques de l'opinion publique, ne sont point à dédaigner.

Portez-vous bien et écrivez-moi souvent, bien que je doive être très-prochainement un mauvais corespondant.

GOETHE.

Weimar, le 5 avril 1797.

[1] Gœthe avait été lui-même souffrant d'un catarrhe et gardait la chambre depuis quelques jours.

Iéna, le 7 avril 1797.

Parmi quelques ouvrages cabalistiques et astrologiques que j'ai empruntés à la bibliothèque de notre ville, j'ai trouvé entre autres un dialogue sur l'amour, traduit de l'hébreu en latin, qui ne m'a pas seulement fort diverti, mais qui a fait faire de grands progrès à mes connaissances astrologiques. Le mélange des objets concernant la chimie, la mythologie et l'astronomie, est traité ici vraiment en grand, et peut servir à l'usage poétique. Je fais copier pour vous quelques comparaisons étrangement ingénieuses des planètes avec des organismes humains. On n'a nulle idée de cette représentation baroque, avant d'avoir entendu les gens eux-mêmes là-dessus. Du reste, je ne suis pas sans espoir de donner à cette étoffe astrologique quelque dignité poétique.

. . . .

. . . . Aujourd'hui, pendant que je parcourais le *Jules César* avec Schlegel, j'ai été frappé de la manière extraordinairement grandiose avec laquelle Shakspeare met le bas peuple en scène. Le sujet l'obligeait déjà, pour la représentation du caractère populaire, de conserver dans l'œil une abstraction poétique plutôt que des individus; et c'est pourquoi je trouve qu'il se rapproche ici beaucoup des Grecs. Si l'on apporte à la création d'une scène pareille une idée trop timide de l'imitation réelle, la masse et la foule, avec leur insignifiance, ne doivent pas vous embarrasser médiocrement; mais d'un trait hardi Shakspeare prend quelques figures, je dirais volontiers quelques voix seulement du sein de la masse, leur fait tenir la place du peuple tout entier; et elles ont réellement la leur, tant il a heureusement choisi.

Ce serait rendre déjà aux poëtes et aux artistes un grand service, si l'on commençait par éclaircir ce que l'art doit prendre et ce qu'il doit abandonner de la réalité. Le terrain serait dégagé et plus net; ce qui est petit ou insignifiant disparaîtrait, et la place se ferait pour ce qui est grand. Déjà, pour traiter l'histoire, ce point est de la plus haute importance, et je sais combien l'indécision de la pensée là-dessus m'a déjà donné de travail.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Avez-vous la dissertation de Schlegel sur le poëme épique, dans la onzième livraison de l'*Allemagne* de l'année dernière? Ayez bien soin de la lire. C'est singulier de voir comment, en sa qualité de bonne tête, il est sur le vrai chemin, mais pour le perdre presque aussitôt par sa propre faute. Parce que le poëme épique ne peut avoir d'*unité dramatique*, parce qu'on ne peut pas précisément démontrer qu'il se trouve une unité absolue de cette sorte dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*, et qu'on les représente selon l'idée moderne comme plus morcelées encore qu'elles ne le sont; on voudrait en conclure que le poëme épique n'a aucune unité et n'y saurait prétendre, c'est-à-dire, selon moi, qu'il doit cesser d'être un poëme. Et ce doivent être là des principes absolus. Ils sont contredits cependant par l'expérience, si l'on y regarde de près; car l'*Iliade* et l'*Odyssée*, alors qu'elles auraient passé par les mains d'un millier de poëtes et de rédacteurs,

témoignent de la tendance irrésistible de la nature poétique et critique vers l'unité. En fin de compte, cette nouvelle explication de Schlegel n'est donnée qu'en faveur de l'opinion de Wolf, laquelle n'a même pas besoin d'un pareil appui; de ce que ces grands poëmes, en effet, ne se sont produits que peu à peu, et n'ont pu être amenés à aucune unité complète, — quoique tous deux soient peut-être beaucoup plus *organisés* qu'on ne l'imagine, — il ne résulte pas encore qu'un poëme semblable ne puisse ni ne doive en aucune façon devenir complet, un et parfait en lui-même.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 18 avril 1797.

Iéna, le 2 mai 1797.

Je vous salue de mon jardin, dans lequel je me suis installé aujourd'hui. Un beau paysage m'environne; le soleil se couche riant, et les rossignols chantent. Tout me réjouit à l'entour, et ma première soirée sur mon propre bien et terrain est du plus heureux présage.

Mais c'est là tout ce que je puis vous écrire aujourd'hui, car ma tête est devenue un chaos au milieu de ces arrangements. J'espère me remettre enfin demain avec joie au travail, et y persister.

SCHILLER.

. . . .

Maintenant la chose va trop loin avec ce monsieur Frédéric Schlegel ! Ainsi, il a dernièrement raconté à Alexandre de Humboldt, qu'il avait pris à partie et très-durement l'*Agnès* du journal l'*Allemagne;* mais, qu'apprenant qu'elle n'était pas de vous, il avait regretté de l'avoir critiquée avec tant de rigueur. Le benêt pense donc qu'il doit prendre soin que votre goût ne se détériore pas! Et il trouve moyen d'allier une pareille impertinence à une ignorance et à une légèreté qui lui ont permis de prendre l'*Agnès* en réalité pour une de vos œuvres.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 16 mai 1797.

. . . .

Je cherche à déblayer autant que possible autour de moi, afin de gagner quelques semaines d'entière liberté, et de trouver, s'il est possible, la disposition nécessaire pour la fin de mon poëme. J'ai pris congé absolument de tout le reste de la chère littérature allemande. Presque en tous les jugements règne la bonne ou la mauvaise volonté contre la personne, et la grimace de l'esprit de secte m'est plus odieuse que toutes les autres caricatures.

. . . .

Cherchons, tant que nous restons réunis, à mettre d'accord notre dualité, afin qu'une séparation plus longue ne puisse rien contre notre liaison [1].

. . . .

GŒTHE.

Iéna, le 18 juin 1797.

. . . .

La décision que vous prendrez de savoir si vous pousserez plus loin que la Suisse est importante également pour moi, et je l'attends avec impatience. Plus mes relations se sont réduites, plus celles qui me restent ont d'influence sur ma situation, et la plus décisive est celle de votre vivante présence.

. . . .

Vous me déshabituez de plus en plus de cette tendance (fausse en toute pratique, et surtout dans la poésie), qui consiste à passer du général à l'individuel, et vous me conduisez à l'inverse des cas particuliers aux grandes lois. Le point dont vous partez d'habitude est toujours petit et restreint, mais il me conduit au loin et met ainsi ma nature à l'aise; tandis que sur l'autre chemin, où j'entre si volontiers, une fois abandonné à moi-même, j'arrive toujours d'un vaste horizon à un défilé étroit, et j'éprouve le sentiment désagréable de me trouver à la fin plus pauvre qu'au commencement.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Avant-hier j'ai fait visite à Wieland, qui habite une fort jolie, spacieuse et confortable, maison dans la plus triste contrée du monde; le chemin qui y conduit est, par-dessus le marché, très-mauvais la plupart du temps. Heureusement que chacun n'a besoin d'être satisfait que de sa propre situation; je souhaite que le bon vieux ne se lasse jamais de la sienne! Ce qu'il y a de pire, selon moi, c'est que par des temps de pluie et les courtes journées on ne peut songer à aucune communication avec d'autres hommes.

. . . .

Si je parviens à ramener pour la Saint-Michel notre brave Meyer [2], notre existence de l'hiver prendra bonne tournure. Nous avons dans les dernières quatre semaines fait encore de beaux progrès en théorie et en pratique, et si ma nature agit sur la vôtre, pour l'amener à se restreindre, vous me procurez l'avantage d'être parfois entraîné au delà de mes frontières, ou du moins vous m'empêchez

[1] Gœthe se disposait pour un nouveau voyage en Italie, que des circonstances l'empêchèren' d'accomplir, et qui se réduisit à une excursion en Suisse.

[2] Jean-Henri Meyer, antiquaire, peintre et grand connaisseur d'art, né à Stäfa, au bord ‹ lac de Zurich. Gœthe le connut en Italie et se lia d'amitié avec lui. En 1792 il l'attira à Weima ---- professeur à la nouvelle Académie de dessin. Meyer se trouvait dans ce mome

de m'agiter aussi longtemps sur un espace trop étroit. Vienne encore le vieux maître qui mette à ma disposition les richesses d'un art étranger, et les bons résultats ne manqueront pas de se produire.

Je vous retourne le *Gant*, qui fait un joli pendant et une jolie suite au *Plongeur*[1], et par son propre mérite rehausse d'autant celui de ce genre de poésie. Portez-vous bien et donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

GOETHE.

Weimar, le 21 juin 1797.

Comme il est fort essentiel que je me donne une besogne dans l'état d'inquiétude où je suis maintenant[2], j'ai résolu de reprendre mon *Faust*, et sinon de le terminer, du moins de le faire avancer d'une bonne partie, en reprenant à nouveau ce qui est imprimé, et en pétrissant par grandes masses ce qui est déjà achevé ou imaginé, pour préparer ainsi la réalisation du plan, qui n'est, à vrai dire, encore qu'une idée. J'ai repris maintenant cette idée et sa représentation, et je suis passablement d'accord avec moi-même. Mais mon désir serait que vous eussiez l'obligeance de méditer la chose pendant une nuit d'insomnie, de me soumettre les exigences que vous imposeriez à l'ensemble, et de me raconter ainsi et m'expliquer, en vrai prophète, mes propres rêves[3].

Comme les diverses parties de ce poëme peuvent, en suite de la disposition, être traitées diversement, à la seule condition qu'elles se subordonnent à l'esprit et au ton de l'ensemble, je puis y travailler dans des moments isolés, et cela fait que je me trouve aussi maintenant en état d'y mettre la main.

Nos études de ballades m'ont remis sur ce chemin brumeux, et les circonstances me conseillent, en plus d'un sens, d'y errer pendant un certain temps.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 22 juin 1797.

Votre résolution de vous mettre au *Faust* me cause réellement de la surprise, maintenant surtout que vous ceignez vos reins pour un voyage en Italie. Mais j'ai renoncé, une fois pour toutes, à vous appliquer la mesure de la logique ordinaire, et je suis donc persuadé d'avance que vous vous tirerez parfaitement de la chose.

Il n'est pas facile de satisfaire à l'invitation que vous m'adressez de vous communiquer mes exigences et mes désirs; mais, autant qu'il est en moi, je tâcherai

[1] Ballades de Schiller.

[2] Gœthe entend parler de l'incertitude où il se trouve relativement au voyage d'Italie qu'il a projeté.

[3] Quelques jours auparavant Gœthe écrivait à Schiller : « Je suis habitué à ce que vous me racontiez mes propres rêves. » L'influence critique de Schiller sur Gœthe est ici nettement caractérisée, surtout lorsqu'on se rappelle ces paroles significatives de l'auteur de *Faust* dans une de ses premières lettres : « Vous remarquerez en moi une sorte d'obscurité et d'hésitation, de laquelle je ne puis me rendre maître, bien que j'en aie clairement conscience.

de découvrir le fil que vous voulez suivre; et si cela ne peut réussir, je m'imaginerai avoir rencontré les fragments de *Faust* par hasard, et qu'il m'appartient de les développer. Je ne ferai, en attendant, qu'une observation; c'est que le *Faust*, c'est-à-dire la pièce, malgré toute son individualité poétique, ne peut se soustraire entièrement aux exigences d'une signification symbolique, et c'est là probablement aussi votre propre idée. On ne perd pas de vue la dualité de la nature humaine et l'effort malheureux qu'elle tente pour unir dans l'homme le divin à la matière; et, comme la légende aboutit et doit aboutir à quelque chose de heurté et d'informe, on ne veut pas s'en tenir au sujet, mais l'on prétend être guidé par lui vers des idées. Bref, les exigences que soulève le *Faust* sont à la fois philosophiques et poétiques, et de quelque façon que vous tourniez la chose, la nature du sujet vous imposera de le traiter philosophiquement, et il faudra que l'imagination se plie au service d'une idée rationnelle.

Mais je ne vous apprends pas là quelque chose de nouveau, car dans les fragments qui existent, vous avez déjà satisfait à ces exigences à un haut degré.

Si, à présent, vous vous mettez en réalité au *Faust*, je ne doute plus de son complet achèvement, et je m'en réjouis beaucoup.

. . . .

SCHILLER.

Merci de vos premières paroles sur la résurrection de *Faust*. Sans nul doute, nous ne varierons pas dans la manière de voir au sujet de cette œuvre. Mais on ne laisse pas de ressentir de suite une bien autre ardeur pour le travail, quand on voit ses pensées et ses desseins déterminés du dehors, et votre sympathie se montre féconde en plus d'un point.

Que j'aie repris cette œuvre maintenant, c'est, à dire vrai, affaire diplomatique; car me voyant obligé, dans la situation de santé de Meyer, de me préparer à passer l'hiver dans le nord, je ne veux point, par suite de la mauvaise humeur qui pourrait résulter d'espérances déçues, me devenir à charge à moi-même et à mes amis. Je me prépare donc avec joie et amour une retraite dans ce monde symbolique, brumeux et imaginaire.

Je chercherai à achever d'abord et à raccorder avec les parties imprimées les grandes masses déjà créées et à demi travaillées, et je continuerai ainsi jusqu'à ce que le cercle s'épuise de lui-même.

Portez-vous bien; continuez à me parler du sujet et de l'exécution, et ne manquez pas de me renvoyer la ballade.

GOETHE.

Weimar, le 24 juin 1797.

L'*Anneau de Polycrate*[1] est très-réussi. . . . . . . Je souhaite que m
pendant[2] réussisse aussi bien! Vos remarques sur *Faust* m'ont fait beaucoup
plaisir, elles concordent très-bien, comme c'était naturel, avec mes desseins
mes plans; si ce n'est que je me mets davantage à mon aise pour cette composi

[1] Ballade de Schiller.

[2] Schiller et Gœthe s'essayaient alors concurremment à la composition de ballades. I
meilleures créations en ce genre datent de cette époque, et sont le résultat de ce tournoi po

barbare, et que je pense plutôt effleurer que remplir les exigences les plus élevées. Ainsi, le sentiment et la raison pourront bien se combattre avec fureur comme deux spadassins, pour se reposer ensemble le soir en toute amitié. Je mettrai tout mon soin à rendre agréables et intéressantes les différentes parties, de telle sorte qu'elles provoquent la pensée ; quant à l'ensemble, qui restera toujours un fragment, la nouvelle théorie du poëme épique pourra me servir.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 27 juin 1797.

. . . .

Dans mon empressement j'ai beaucoup avancé le *Faust,* en ce qui concerne le plan et l'aspect général; mais l'architecture avec sa précision a bien vite chassé de nouveau les fantômes de l'air. Ce ne serait à présent que l'affaire d'un mois de tranquillité, et l'œuvre sortirait de terre à la surprise et pour l'effroi des humains, comme une famille de champignons. S'il ne doit rien advenir de mon voyage, c'est dans ces farces que j'ai placé mon unique confiance. Je fais recopier ce qui est imprimé, et de plus diviser les parties, afin que le nouveau puisse croître d'autant mieux avec l'ancien.

GOETHE.

Weimar, le 1er juillet 1797.

Faust a été mis de côté ces jours derniers; les fantômes du nord ont été repoussés pour quelque temps par les réminiscences méridionales.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 juillet 1797.

Iéna, le 7 juillet 1797.

Ce serait, il me semble, le vrai moment d'examiner et d'éclairer les chefs-d'œuvre grecs du côté du caractère, car, en général, c'est encore toujours la conception de Winckelmann et de Lessing qui règnent, et nos critiques d'art les plus récents, dans la poésie, aussi bien que dans la plastique, se donnent beaucoup de mal pour délivrer le beau des Grecs de tout ce qui est caractéristique, dont ils font le signe distinctif des modernes. Il me semble que les nouveaux critiques, en s'efforçant de séparer la notion du beau pour la présenter dans une certaine pureté, l'ont presque creusée à vide et convertie en un vain son ; qu'on est allé beaucoup trop loin dans l'opposition que l'on a faite entre le beau et ce qui est exact ou frappant, et que l'on a pris dans un sens beaucoup trop grossier une distinction que le philosophe est seul à faire.

Je trouve que d'autre part il en est beaucoup qui se méprennent, en ce qu'ils rapportent la notion du beau à la conception beaucoup plus qu'à l'exécution des œuvres d'art; ils doivent ainsi, sans nul doute, se trouver embarrassés quand l'Apollon du Vatican et d'autres figures semblables, déjà belles par elles-mêmes,

sont placées sous une même catégorie de beauté que le Laocoon, avec un Faune ou d'autres représentations douloureuses ou ignobles.

Le cas est le même, comme vous savez, pour la poésie. Que de mal on s'est donné et l'on se donne encore pour sauver, à côté des idées que l'on s'est faites de la beauté grecque, la nature souvent crue, hideuse ou basse, qui apparaît dans Homère ou dans les Tragiques. Puisse quelqu'un avoir enfin le courage d'enlever à la circulation la notion, et même le mot de beauté, auquel une fois pour toutes sont attachées indissolublement toutes ces fausses conceptions, et mettre à sa place, comme c'est justice, la vérité dans son sens général.

. . . .

SCHILLER.

Vous n'auriez pu, pour mon départ, me faire un don plus agréable et plus salutaire que votre présence durant ces derniers huit jours. Je ne crois pas me tromper en regardant cette fois encore notre rapprochement comme très-fécond; tant de choses se sont développées pour le présent et préparées pour l'avenir, que je pars avec plus de satisfaction, dans l'espoir que je serai bien actif pendant la route, et en me réjouissant déjà de la perspective de votre sympathie qui m'attend au retour.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 juillet 1797.

Iéna, le 21 juillet 1797.

Je ne vous quitte jamais sans que quelque chose ait été implanté en moi, et je me réjouis de pouvoir, en retour de tout ce que vous me donnez, communiquer une impulsion à votre être et à ses richesses intérieures.

Une liaison pareille, fondée sur le désir d'un perfectionnement réciproque, doit toujours demeurer fraîche et vivante, et gagner en variété d'autant plus qu'elle devient plus harmonieuse et que disparaissent les oppositions, dont l'uniformité seule préserve tant d'autres relations. J'ose espérer que nous nous mettrons peu à peu d'accord en tout ce dont on peut se rendre compte, et que nous resterons rapprochés par le sentiment en tout ce qui de sa nature ne saurait être compris.

La manière la plus belle et la plus féconde dont je mets à profit nos entretiens, et cherche à me les approprier, c'est en les appliquant toujours à mon occupation présente, et en les employant de suite dans la production. De la sorte, j'espère que mon *Wallenstein*, et tout ce que je pourrai produire dorénavant de quelque importance, pourra montrer et contenir sous la forme concrète tout l'ensemble de ce que nos rapports auront pu transporter dans ma nature.

. . . .

Ainsi donc, portez-vous bien et ne m'oubliez pas près de notre ami[1], de même que vous serez toujours présent au milieu de nous.

SCHILLER.

[1] Meyer.

(La suite au numéro prochain.)

DE

LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

CHEZ LES JUIFS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS [1].

I.

ORIGINES DU GENRE APOCALYPTIQUE. — LE LIVRE DE DANIEL.

Nous considérons comme une des tâches principales de ce recueil la complète exposition des résultats auxquels est arrivée la critique biblique en Allemagne. Il n'y a pas de recherches plus intéressantes; il n'y en a pas qui soient aussi neuves pour le public français. Déjà l'article de notre savant collaborateur M. Michel Nicolas [2] a fait mesurer à nos lecteurs le vaste développement et l'ensemble de ces travaux uniques

[1] Sous le nom de littérature apocalyptique, on comprend un ensemble d'écrits qui, depuis le siècle des Maccabées, et dans les premiers temps du christianisme, ont traité de la venue du Messie et de la fin du monde. Deux seulement de ces écrits sont dans la Bible, le livre de Daniel et l'Apocalypse de saint Jean; les autres, beaucoup plus nombreux, mais qui ne nous ont pas tous été conservés, font partie de la littérature apocryphe. Les apocalypses juives se distinguent des apocalypses chrétiennes en ce que les premières prédisent la première apparition, et les secondes naturellement le retour du Messie.

« Dans le langage du Nouveau Testament, l'*Apocalypse*, ou la révélation du Christ, signifie l'apparition du Messie dans sa gloire, quand il se manifestera de nouveau pour fonder son empire. Ce mot fut ensuite attribué, comme titre, aux écrits qui annonçaient cette apparition. L'Apocalypse de saint Jean, par exemple, commence par ces mots : « Révélation de Jésus-Christ, » qu'elle ne donne pas comme le titre, mais comme le sommaire du livre. Mais, dès le deuxième siècle, on le trouve désigné sous le nom d'Apocalypse de saint Jean. » (Reuss, art. Apocalypse de saint Jean, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, 2e section, tome XXII.) Le mot fut ensuite, par extension, appliqué aux écrits juifs qui avaient traité de la venue du Messie.

[2] *De la Critique biblique en Allemagne*, livraison de mai.

dans l'histoire de la science. Cet article sera le point de départ d'une série d'études spéciales qui se rejoindront pour constituer un tout, bien que dans leur succession nous ne puissions nous astreindre à un ordre rigoureux. Une Revue n'est pas une encyclopédie méthodique; elle est, au moins dans une certaine mesure, soumise à la loi générale de la presse périodique, qui est de saisir avant tout l'actualité. Si donc nous commençons par l'étude de la littérature apocalyptique, née seulement dans les derniers temps du judaïsme, c'est principalement parce qu'il a paru récemment en Allemagne un ouvrage de M. le professeur Hilgenfeld qui traite d'une manière complète l'histoire de l'apocalyptique juive[1]. Il nous a paru naturel d'y rattacher l'apocalyptique chrétienne, qui n'a plus aujourd'hui de mystères. L'Apocalypse de saint Jean notamment, qu'on a si longtemps refusé de comprendre, a dit le mot de toutes ses énigmes, dès que la critique le lui a sérieusement demandé, à tel point qu'on peut défier la recherche la plus subtile et la plus minutieuse d'y découvrir désormais quelque chose de nouveau. C'est donc une question mûre que nous abordons, et c'est en même temps une question très-importante, parce que, comme le fait observer M. Hilgenfeld, les idées apocalyptiques sont la vraie transition entre le judaïsme et le christianisme : « La foi chrétienne est entrée dans le monde comme » l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Mais le rap- » port n'est pas immédiat entre les deux termes. La série des prophètes » proprement dits était close depuis longtemps, et le judaïsme avait » attendu pendant cinq cents ans l'accomplissement des promesses » anciennes; mais il n'avait pas renoncé à sa foi; il l'avait manifestée, » au contraire, d'une manière de plus en plus caractérisée, en l'adap- » tant aux événements et aux circonstances. Ce sont les écrits apocalyp- » tiques qui nous en ont conservé l'expression et le développement, et » qui nous font connaître l'attente et les espérances que l'Évangile a » trouvées dans le cœur des Juifs; ce sont eux qui nous introduisent » véritablement aux origines du christianisme[2]. » En un mot, l'apocalyptique juive est l'histoire des croyances messianiques, et, à ce point de vue, elle a une bien autre importance que l'apocalyptique chrétienne. Celle-ci est assurément un monument précieux de l'état des esprits et des croyances des premiers temps de notre ère, mais elle n'est qu'une manifestation passagère, un écho qui ira s'affaiblissant. Historique-

[1] *Die jüdische Apokalyptik in ihrer geschichtlichen Entwicklung* : l'Apocalyptique juive dans son développement historique, par A. Hilgenfeld, professeur de théologie à l'université d'Iéna.

[2] Hilgenfeld, préface, p. 1 et 2.

ment, le christianisme ne serait pas explicable sans celle-là. En effet, comme le fait observer M. Baur, « quelle qu'ait été l'action de l'individualité de Jésus, il lui fallait néanmoins un point d'appui pour peser » sur l'esprit du temps. C'est donc ici le point où le christianisme et le » judaïsme se touchent si étroitement, que le premier ne peut être » compris que par ses rapports avec le dernier. L'idée messianique » a donné au christianisme la forme concrète dont il avait besoin » pour entrer dans l'histoire. Les Évangiles eux-mêmes montrent surabondamment à quel point l'attente du Messie était devenue une » croyance commune et nationale du peuple juif. Moins la situation » présente s'accordait avec l'idéal théocratique qui est la base de toute » l'histoire juive, plus on se retournait avec ardeur vers le point unique » (le règne de David) où cet idéal semblait s'être passagèrement réalisé; » plus la dissemblance était grande entre le présent et cette courte » période d'un passé déjà reculé, plus on attendait avec certitude l'accomplissement prochain des promesses transmises de génération en » génération. La conviction du salut définitif par le Messie, jointe à la » contradiction de plus en plus forte entre l'idéal et le réel, devait » transformer le judaïsme en pure religion de l'avenir[1]. » Il faut ajouter que plus l'attente se prolongeait, mieux elle voulait être récompensée; les premières espérances s'étaient circonscrites dans un rêve de restauration nationale; elles grandirent ensuite jusqu'à la conversion des païens et à la domination du monde, et elles s'élevèrent enfin, comme nous le verrons, jusqu'à la destruction de ce monde corrompu et à la création d'un monde idéal. C'est le point de vue de la dernière Apocalypse juive, celle d'Esdras, contemporain de la naissance du christianisme, et c'est la croyance des chrétiens primitifs eux-mêmes. Ainsi, par l'effet d'une loi qui se vérifie constamment dans l'histoire, l'idée première s'était, en se développant, métamorphosée au point de dégager sa propre antinomie. De restreinte et de nationale qu'elle avait été, elle était devenue universelle et cosmologique. Bien plus, la vision des choses dernières et la rénovation du monde, dont les anciens Hébreux n'avaient nul soupçon, avaient acquis une telle importance, qu'elles reléguaient même parfois la personne et l'idée du Messie à l'arrière-plan, comme dans l'ancienne rédaction juive du livre d'Hénoch, où cette figure est à peine indiquée. L'essentiel, c'était la satisfaction des aspirations religieuses et aussi des ressentiments politiques des Juifs, par la défaite et le jugement du monde païen qui

[1] Baur, *le Christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 36.

les avait tant opprimés. L'œuvre pouvait être accomplie par Jéhovah en personne, ou par son envoyé, le Messie; mais il était nécessaire, du moins le croyait-on, qu'elle fût accomplie.

Suivons les métamorphoses de l'idée première, depuis les plus anciennes traditions bibliques jusqu'au début de la littérature apocalyptique. Il ne faut pas oublier que chez les Hébreux le sentiment religieux se confondait de la manière la plus étroite avec le sentiment politique et national. Jéhovah était sans doute le vrai Dieu; mais il était avant tout le Dieu de son peuple, le vrai roi d'Israël, punissant par des calamités de tout genre, et surtout par l'oppression étrangère, les trop nombreuses défections de ses sujets. La servitude était la suite inévitable de l'impiété, la grandeur nationale la récompense d'un retour à Jéhovah. L'ancêtre des Hébreux, Abraham, avait reçu de Dieu une promesse solennelle : ses descendants devaient être aussi nombreux que le sable de la mer, et former le peuple le plus puissant et le plus heureux de la terre. Israël est le peuple élu dès l'origine; mais quand il oublie ses hautes destinées, alors Dieu le livre aux idolâtres, alors les Philistins, les Ammonites, les Madianites ont pouvoir de le châtier, jusqu'à ce qu'un héros pieux vienne mettre fin à ses tribulations. Le sentiment national est satisfait au plus haut point sous David, le plus pieux des rois malgré ses péchés, et sous son fils Salomon; mais l'impiété de celui-ci amène de nouveaux châtiments. Le royaume se partage, les calamités s'accumulent, la décadence est complète. Alors le prophétisme acquiert toute son importance. Il avait existé chez les Juifs de temps immémorial; mais sa phase la plus glorieuse est précisément cette époque désastreuse qui se termine par l'exil. C'est à ce moment que d'ardents prophètes se lèvent pour se dévouer à la régénération nationale; ils constatent l'abaissement présent, ils prévoient un abaissement plus profond encore; mais si le peuple revient à son ancien patriotisme, ou, ce qui est ici tout un, à ses anciennes croyances, alors renaîtra aussi l'antique splendeur, alors sera

...de David éteint rallumé le flambeau.

Un rejeton sortira de la souche d'Isaï[1], un juste rejeton sera donné à David qui siégera sur le trône de ses pères, pour inaugurer une ère nouvelle de prospérité. L'étranger le craindra comme un guerrier puissant; mais pour son peuple il sera un prince de la paix, sous le sceptre duquel les Israélites vivront en sécurité, et qui fera régner le droit et la

[1] Père de David.

justice. Il sera le serviteur de Dieu, le saint d'Israël, le dominateur, un héros divin; enfin, dans Ézéchiel, il sera David lui-même qui reviendra pour rétablir les destinées de son peuple. Pour tous il est un descendant de la famille royale de Juda, et bien que l'esprit de Dieu soit sur lui, on ne trouve avant l'exil aucun passage qui soit de nature à suggérer l'hypothèse d'une origine surnaturelle. Par un hasard singulier, le nom de Messie, qui signifie oint, comme *christos* en grec, et que l'Ancien Testament applique à toutes sortes de personnages, aux rois, aux patriarches, aux prêtres, aux prophètes et même à la collectivité du peuple saint, n'est donné nulle part au restaurateur futur qu'annonçaient les prophètes.

Si maintenant nous franchissons un espace de quatre siècles, pour descendre des derniers prophètes au premier des livres apocalyptiques[1], nous constaterons à première vue que l'idée s'est développée et considérablement modifiée, et les différences seraient encore bien plus frappantes, si nous opposions d'un seul coup à la simplicité des promesses prophétiques l'ensemble compliqué de toutes les conceptions apocalyptiques. Mais la marche que nous suivons est une marche historique; nous n'avons pas encore affaire aux apocalypses postérieures; nous voulons en quelque sorte laisser l'idée se développer d'elle-même, et, pour le moment, il nous suffit d'observer l'état où nous la retrouvons dans le livre de Daniel.

Le nom de Messie manque encore, ou du moins ce mot y est, comme dans les prophètes, appliqué à d'autres personnages qu'au sauveur d'Israël. La nature même du sauveur n'est pas clairement indiquée. Le Fils de l'homme porté par les nuages devant le trône de Dieu, après la mort des quatre bêtes, est-il un être naturel ou surnaturel? L'auteur ne le dit pas, et les opinions varient encore aujourd'hui[2]; mais il

[1] Le livre de Daniel a été composé sous le règne d'Antiochus Épiphanes. La principale preuve de la date est le contenu même; mais il y en a d'autres qui suffiraient. Dans le canon juif, il ne figure pas avec les autres prophètes dans la deuxième série des livres saints; il se trouve dans la troisième et dernière série, les *hagiographes*, qui remontent au plus à cent cinquante ans avant Jésus-Christ; et d'un autre côté Jésus Sirach, qui écrivait en 180, ne le comprend pas dans sa nomenclature des livres bibliques. Il est vrai que le livre prévoit cette difficulté et veut y répondre. Écrit sous Nabuchodonosor, il doit être cacheté et divulgué seulement aux approches de l'accomplissement. Mais si l'auteur est contemporain de Nabuchodonosor, comment n'a-t-il sur ce souverain que des indications inexactes et légendaires, tandis que ce qu'il dit des successeurs d'Alexandre, et notamment des rois de Syrie, est exact jusqu'à la minutie?

[2] M. Hilgenfeld fait observer avec raison que rien dans le texte n'indique une origine surnaturelle, mais les circonstances au moins sont merveilleuses; le Fils de l'homme appa-

est certain du moins que l'apparition a un caractère merveilleux et surnaturel, et qu'elle a été le type de toutes les peintures postérieures du triomphe du Messie. Nous avons ici un élément nouveau, et ce n'est pas le seul. Si nous considérons l'ensemble du livre, nous saisissons une masse d'idées et de figures à peu près inconnues des écrivains plus anciens : les anges, par exemple. Ils ne sont assurément pas nouveaux dans la Bible, mais ceux qui figurent dans Daniel se distinguent par des caractères particuliers, et de cette armée céleste que l'ancien hébraïsme paraît souvent identifier avec les étoiles; et de ces fils de Dieu qui, dans la Genèse, sont les pères des géants; et de ces messagers divins, d'une personnalité si peu fixe qu'elle semble souvent s'évanouir avec la mission dont ils sont chargés; et des séraphins, êtres à six ailes, dont Ésaïe entoure le trône de Dieu, enfin et surtout des chérubins, figures fantastiques placées autour de l'arche sainte, et que Josèphe présente comme absolument indescriptibles. Les anges de Daniel constituent une hiérarchie [1], un monde supérieur qui exerce une action constante et réglée sur notre monde inférieur, et dont les chefs ont des noms, ce qui est tout à fait nouveau. Chose plus remarquable encore, leur dénomination générique rappelle littéralement les amchaspands persans [2]. Ce n'est pas tout, et si déjà les noms nous éloignent des anciennes conceptions hébraïques, nous nous trouvons encore plus dépaysés quand nous considérons les fonctions de ces êtres surnaturels. Ce sont des anges gardiens, et chacun d'eux a la garde et le gouvernement de l'une des nations du globe. Ils sont les vrais princes des peuples. L'ancien génie hébreu eût été trop jaloux et trop exclusif pour placer les nations étrangères sous un tel patronage. On saisit une idée importée, et qui ne paraît pas même complétement assimilée et fondue dans la donnée générale du livre. Quand l'histoire entière pivote uniquement autour du peuple juif, on plaint le sort des

raît ici dans une sphère supérieure à l'humanité. Quelques critiques, entre autres M. Hitzig, n'ont voulu voir en lui que la personnification du peuple d'Israël, comme les quatre bêtes ne sont, elles aussi, que des personnifications de peuples païens. M. Strauss (*Dogmatique*, t. II, p. 81) semble incliner à la même opinion; mais il ajoute que, dans tous les cas, les Juifs n'ont pas tardé à voir dans le Fils de l'homme de Daniel la figure concrète du Messie, et c'est là le point essentiel. Pour le développement de l'idée, ce n'est pas ce que l'auteur a voulu dire qui est important, c'est ce qu'on a compris.

[1] Un seul passage antérieur à Daniel peut, si l'on veut, éveiller l'idée d'une hiérarchie : c'est, dans Josué, l'ange qui se présente comme prince de l'armée céleste.

[2] Daniel les appelle « saints veillants, vigilants, gardiens ». Le zend *amesha çpenta* signifie, d'après Bopp, *non connivens sanctus*, saint qui ne cligne pas les yeux, qui ne les ferme pas.

anges des autres peuples, condamnés d'avance et de tout temps à une défaite finale. On ne les plaindrait pas si c'étaient de mauvais anges, et la logique de la théologie juive veut qu'ils le soient; ils le deviendront plus tard; mais notre livre ne s'explique pas encore là-dessus, et le « prince » de la Perse et celui de la Grèce sont opposés à Michel, prince des Juifs, simplement comme des adversaires et sans nulle distinction injurieuse. Entre ces êtres surnaturels se livrent les vraies batailles, celles qui décident de la destinée des empires, et dont les batailles des hommes ne sont que l'accompagnement et l'écho. Que les conflits des anges et des peuples aboutissent à l'affranchissement et au triomphe des Juifs, c'est la tradition nationale que notre livre a puisée dans les anciens prophètes, aussi bien que dans le sentiment public de son temps; mais nous trouvons ici ce triomphe enrichi de traits nouveaux, dont le principal est la résurrection des Israélites morts. L'ancien hébraïsme ne connaissait pas la vie future; on est généralement d'accord pour ne voir dans la prédiction d'Ésaïe[1] et dans la célèbre vision d'Ézéchiel[2] que des figures prophétiques du rétablissement politique de la nation[3]. En même temps, la vue historique s'est élargie et complétée; le cadre apocalyptique enserre toute l'histoire universelle. En vertu d'une loi primordiale et divine, et par des voies invisibles au vulgaire, tous les événements, toutes les révolutions convergent vers l'accomplissement des desseins de Dieu sur le peuple élu[4]; mais c'est juste quand ces desseins seront au moment d'éclater qu'ils seront le plus impénétrables, et c'est quand le triomphe sera proche qu'il paraîtra le moins probable. Il sera précédé de calamités sans nombre, et nous verrons ces calamités reparaître et se multiplier dans toutes les apocalypses, comme la complication suprême du drame humain avant le dénoûment providentiel. Dans la littérature rabbinique, elles s'appelleront les douleurs de l'enfantement du Messie.

[1] XXVI, 19.

[2] XXXVII, 14.

[3] M. Hilgenfeld pense qu'Ézéchiel annonce une résurrection des Israélites massacrés; mais nous ne pouvons ici partager son sentiment : « Ces os, lit-on au verset 11, sont la maison d'Israël, » c'est-à-dire la nation dispersée, morte comme nation, et qu'il s'agit de réunir et de restaurer.

[4] « Quelque singulière que soit la forme dans laquelle elle est exposée, cette idée d'une marche suivie et en quelque sorte réglée des révolutions politiques et religieuses vers l'accomplissement définitif des décrets de Dieu, ne manque ni de grandeur ni d'originalité; elle offre tous les traits essentiels de cette espèce de philosophie de l'histoire que Bossuet a exposée dans son *Discours sur l'histoire universelle.* » (Nicolas, *Des croyances apocalyptiques chez les Juifs*, dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne.* — Oct. 1854, p. 196.)

La forme de ces idées messianiques n'est point celle de la prophétie classique, de même aussi que le but de notre auteur s'éloigne sensiblement de celui des anciens prophètes. Ceux-ci se proposaient surtout la régénération politique et morale de la nation; les tableaux terribles ou splendides qu'ils déroulaient, les promesses et les menaces qu'ils accumulaient n'étaient que les auxiliaires d'une prédication essentiellement patriotique et pratique; ils sollicitaient sans doute l'imagination du peuple, mais ils s'adressaient surtout à son énergie; leur éloquence était vivante, leur poésie n'était pas cherchée; et, quoi qu'il faille penser de la nature de leur inspiration, que nous n'avons pas à rechercher ici, tout le monde, même la critique la plus négative, s'accorde pour reconnaître en eux ce souffle magnanime et puissant qui produit, selon les natures et les circonstances, les plus belles œuvres et les plus belles actions. Ils avaient un grand cœur, et c'est pour cela qu'ils ont été de grands citoyens, de grands orateurs, de grands poëtes. Cependant ils ne se placent pas tous au même rang, et la comparaison des plus récents aux plus anciens fait ressortir une décadence visible; on sent moins la chaleur interne; la forme s'est altérée, le bizarre et l'étrange tendent à dominer; l'extase passive a succédé au ministère actif; la vision, moins vivante mais plus merveilleuse que la parole, est le mode favori des derniers prophètes[1]. Cette tendance est très-marquée dans Ézéchiel, et c'est justement à ce modèle que se rattache le livre de Daniel. Ici le côté éthique a complétement disparu; c'est de la spéculation pure, une composition qui paraît réfléchie plutôt qu'une production spontanée; les visions sont grandioses, mais elles sont en même temps adroitement combinées; le terrible est souvent ingénieux, et cependant Daniel est un chef-d'œuvre de simplicité, en comparaison de quelques apocalypses postérieures. C'est la dégénérescence complète de l'ancienne prophétie; mais c'est en même temps, et ce n'est encore que l'embryon d'un genre nouveau qui prendra des développements merveilleux. Il en contient tous les éléments, mais pour ainsi dire à l'état de germe ou de premier essai. Une des prétentions des écrivains apocalyptiques, c'est non plus seulement de pressentir ou de prévoir l'avenir comme les prophètes, mais de le chiffrer, et de baser des évaluations arbitraires sur une donnée quelconque des Écritures plus anciennes. Si, dans les visions, Daniel pro-

[1] « La prédominance des visions signale la décadence du prophétisme au double point de vue de la clarté et de la direction pratique. Un pas de plus, et nous touchons à l'apocalyptique. » (Reuss, art. Apocalypse de saint Jean, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.)

cède encore d'Ézéchiel, il se place en même temps, par son fameux calcul des soixante-dix semaines, sur ce terrain nouveau de l'arithmétique prophétique que ses successeurs se garderont d'abandonner. Enfin, si la critique s'accorde presque absolument avec la tradition au sujet des anciens écrits prophétiques, il est au contraire certain de tous les écrits apocalyptiques, sauf l'Apocalypse de saint Jean, qu'ils ne sont pas des auteurs qu'ils s'attribuent. La littérature apocalyptique est en même temps une littérature pseudégraphique, et ici encore c'est le livre de Daniel qui ouvre la marche et crée le précédent; mais la pseudégraphie n'était pas une fantaisie arbitraire, elle était une condition naturelle et presque une nécessité du genre nouveau. C'est ce que nous allons montrer, en rendant compte en même temps des autres circonstances qui, après un intervalle d'au moins trois cents ans, ont fait renaître la prophétie sous une forme si différente de la forme primitive.

On considère généralement la captivité de Babylone comme un point de séparation capital dans l'histoire du peuple juif, tellement que la période antérieure s'appelle la période hébraïque, et la suivante la période judaïque. Cette opinion est fondée, si on prend les deux époques dans leur ensemble; mais il s'en faut que les Hébreux soient revenus de l'exil complétement différents de ce qu'ils étaient à la chute de Jérusalem, et surtout qu'ils en aient rapporté en bloc les conceptions étrangères qu'on trouve plus tard mêlées à leur théologie nationale[1]. Une seule chose est certaine : ils ont définitivement renoncé aux abominations idolâtriques, dont les prophètes nous ont tracé de si vives et de si effrayantes peintures, et ils reviennent avec l'intention d'observer la loi, et de rester dignes de la protection divine qui les a ramenés dans leur patrie. Cette conversion même retranche au prophétisme une de ses principales raisons d'être, la protestation contre l'indescriptible corruption du culte et des mœurs. La nullité de la vie politique dans la nation restaurée, mais dépendante, n'est pas moins défavorable à la

[1] « Qu'auraient emprunté les Juifs aux Chaldéens? Quelque peu connue que soit encore cette nation, on peut admettre avec quelque vraisemblance que sa religion, qui était un culte des astres, ne contenait rien d'analogue à l'attente d'un libérateur et à l'espérance d'une époque finale de bonheur et de vertu. Les Chaldéens n'avaient rien à donner aux Juifs pour le développement de leurs croyances messianiques.... Tous les écrits juifs de cette époque sont empreints d'une haine profonde pour les Chaldéens. Le nom de Babylonie est resté dans la langue comme un terme injurieux, et si les habitants de la Babylonie ont pris une place dans le drame apocalyptique, ce n'est que comme des oppresseurs, comme des ennemis de Jéhovah, destinés à la destruction et au châtiment. » (Nicolas, *Des croyances apocalyptiques*, p. 209.)

prophétie. Enfin, troisième raison, il n'y a plus lieu de sonder l'avenir, il est là, et déjà il a commencé de se réaliser. La reconstruction du temple ouvre l'ère de l'accomplissement des promesses, modestement sans doute, puisque c'est non par la défaite de leurs ennemis, mais par la grâce de leurs maîtres que les Juifs ont pu retourner à Jérusalem. Ce n'est pas le triomphe promis; mais c'en est le gage et le commencement. Il faut attendre en dévotion et en patience, et en attendant, se nourrir de la loi, et bien pénétrer le sens des anciennes promesses. Cette disposition des esprits produit promptement un double résultat : la complète cessation de la prophétie, et la naissance de cette interprétation savante et pieuse, puis subtile et finalement tout à fait arbitraire des anciens textes, dont on trouve des exemples si prodigieux dans les écrits apocalyptiques et encore plus dans l'exégèse rabbinique; Josèphe place sous le règne d'Artaxerxe Longue-main la clôture de la succession continue des prophètes chez les Juifs, et Malachie, qui termine d'une manière assez insignifiante celle des prophètes bibliques, peut en effet être classé dans cette époque. Mais, en disparaissant, la prophétie lègue aux apocalypses futures un de leurs traits essentiels, celui du précurseur. Comme s'il se fût senti le dernier dans un ministère épuisé, Malachie avait prédit le retour d'Élie, l'un des plus fameux prophètes du passé. Nous verrons plus tard les espérances apocalyptiques, s'emparant de cette prédiction, faire de l'apparition d'un prophète mort un des signes les plus importants de l'approche du Messie. Elles amplifieront l'idée, ajouteront Moïse, Ésaïe et Jérémie à Élie, et aboutiront enfin, dans l'Apocalypse d'Esdras, à l'invention de deux Messies. Mais nous n'en sommes pas encore là; les conceptions apocalyptiques sont encore à l'état de germination latente; pour qu'elles mûrissent, il faut que la théologie érudite ait popularisé d'abord cette interprétation arbitraire des Écritures où elles puiseront tant de ressources; il faut aussi que la situation nationale, au lieu de s'améliorer, ait empiré de nouveau jusqu'à la détresse, jusqu'au désespoir. Le temps où nous sommes est un temps d'attente et de concentration; c'est le règne des scribes et des docteurs de la loi; le code religieux, les monuments historiques et prophétiques du passé sont l'objet d'un commentaire incessant, très-savant, mais nullement scientifique, qui finira par ensevelir la simplicité des croyances et des faits primitifs sous une avalanche de déductions subtiles et de légendes excentriques. Nous sommes encore loin de l'*Athbasch* et de la *Ghematria*[1]; mais il est

[1] Modes d'interprétations rabbiniques en pleine floraison du temps de Jésus-Christ. L'*athbasch* donnait à l'interprète la faculté de substituer dans les mots du texte sacré, à

déjà possible de les entrevoir. A côté de ce développement interne, il faut signaler les influences étrangères qui ont agi sur le fond de la théologie juive.

Nous avons constaté plus haut l'affinité des anges de Daniel avec les amchaspands persans. Ce n'est point une ressemblance de hasard. S'il n'est pas vraisemblable que les Juifs aient rien emprunté aux Chaldéens, tout démontre au contraire que les Perses, successeurs des Chaldéens, ont exercé une action assez considérable sur le développement des idées qui nous occupent[1]. Les Perses ont eu avec les Juifs des rapports séculaires, et ces rapports se sont établis de la manière la plus caractéristique. Un des premiers actes de Cyrus, aussitôt après la prise de Babylone, est la permission du retour donnée aux Juifs, et, chose étonnante, c'est la moindre partie des exilés qui profite du congé; la plupart aiment mieux rester dans cet exil naguère si douloureusement ressenti, et ils n'ont pas lieu de s'en repentir : Cyrus et ses successeurs les traitent à l'égal même des Perses, et des Juifs figurent parmi les hauts dignitaires de la cour des Achéménides. Comment expliquer, d'une part, cette faveur constante accordée à des étrangers par toute une dynastie, et, d'autre part, le sentiment qui fait considérer à un grand nombre de Juifs la Perse comme une nouvelle patrie? La solution du problème est dans les affinités religieuses. La loi mosaïque et la loi mazdéenne se touchent par des points essentiels : l'unité de Dieu, la proscription des images sensibles de la Divinité, les prescriptions sur les souillures et les purifications, la distinction des animaux purs et impurs, l'organisation sacerdotale, etc. Ces analogies importantes rendent compte des sympathies qui s'établissent si promptement entre les deux peuples, et qui fondent des rapports si étroits. Si maintenant une conception en voie de se former chez l'un des deux a rencontré chez l'autre une conception du

chaque lettre de l'alphabet, la lettre correspondante de l'ordre inverse, c'est-à-dire en commençant l'alphabet par la fin. On obtenait ainsi un mot tout différent, par lequel on remplaçait le mot véritable. La *ghematria* avait pour base la valeur numérique des lettres : tout mot pouvait être remplacé par un mot quelconque, pourvu que la somme de la valeur numérique des lettres fût équivalente. C'est une application heureuse de la ghematria qui a, comme on le verra, donné la clef de l'Apocalypse de saint Jean. Il y avait encore le *notarikon*, qui faisait de chaque mot d'une lettre l'initiale d'un mot nouveau. C'est à l'aide de ce procédé qu'on trouvait David et le Messie dans ADaM.

[1] Pour l'influence de la doctrine mazdéenne, notre principale autorité est l'article de M. Nicolas déjà plusieurs fois cité. Cette influence y est appréciée à fond et dans une juste mesure. M. Hilgenfeld, tout en l'admettant pleinement, omet les développements que les proportions de son livre semblaient comporter.

même genre déjà plus développée, il est naturel que celle-ci ait influ sur la première, et lui ait cédé quelques-uns de ses éléments. C'est pré cisément ce qui est arrivé pour l'idée messianique. Les Perses attendaien également un Messie, le Çaoshyanç, c'est-à-dire l'utile. Il devait naîtr à la fin des temps, combattre et vaincre les ennemis d'Ormuzd, prési der à la résurrection des morts, et établir sur la terre une ère d bonheur sans mélange. Son apparition serait précédée de terribles cala mités. « Les nations coalisées engageront une longue lutte avec le » adorateurs d'Ormuzd; le sang coulera à grands flots; les méchant » triompheront des hommes vertueux, les peuples impurs des vrai » adorateurs de la lumière. Le malfaisant Dahak, qui était enchaîné » la montagne de Demavand, verra tomber ses fers, et il s'abattra su » le monde. C'est alors que Çaoshyanç viendra au milieu des vrai » adorateurs de la lumière, pour rétablir la loi d'Ormuzd, chasser l » fraude et le mal, et fonder la cinquième et dernière période. L » longue lutte entre Ormuzd et Ahriman sera terminée, non pa » l'anéantissement de celui-ci, mais par ce que nous pourrions appele » sa conversion. Ahriman, avec son armée d'esprits rebelles, se pro » sternera devant Ormuzd, proclamera sa puissance et sa supériorité » et se joindra au chœur des esprits bienfaisants [1]. »

Ce court tableau est loin de contenir tout l'ensemble de la doctrin mazdéenne sur la fin des choses. Elle s'est développée pendant une très longue période, et a subi à son tour, dans la suite des temps, de influences juives et même chrétiennes. Mais les traits qui sont réuni ici paraissent incontestablement antérieurs au livre de Daniel, et on n peut nier, ce nous semble, qu'ils n'aient marqué de leur empreinte l développement des idées juives. Qu'on se garde cependant de songer un emprunt pur et simple. Il faut plutôt admettre une action lente e une appropriation peut-être involontaire. La doctrine juive ne s'est pa complétée tout d'une pièce, elle s'est formée, et elle continuera de s former organiquement; elle ne s'est assimilé les conceptions maz déennes qu'en les modifiant conformément à ses prémisses et au géni national. La résurrection des morts, générale chez les Parses, de vient chez les Juifs un privilége de la nation, parce que leur instinc le plus profond leur défend de l'étendre aux ennemis de Dieu; par l même raison, ils n'ont aucun trait qui rappelle la conversion d'Ahri man et de ses légions; chez eux, le mal est irrévocablement voué à l destruction.

[1] Nicolas, *Des croyances apocalyptiques*, p. 212 et 213.

Pendant que les conceptions apocalyptiques se complètent ainsi, l'histoire marche, et poursuit une direction nullement conforme aux espérances messianiques. L'attente paraît de plus en plus longue au peuple juif. « Nous ne voyons plus nos signes, » dit un psaume de cette période, « il n'y a plus de prophète parmi nous, et personne qui sache » combien de temps, » personne qui sache combien de temps durera cette contradiction entre la marche de l'histoire et son véritable but; personne qui puisse dire quand enfin l'empire du monde, possédé depuis si longtemps par les peuples païens, passera au peuple de Dieu. Israël, qui est tout dans le dessein éternel, n'est rien dans la réalité, rien qu'un jouet entre des forces colossales, un imperceptible appoint dans les luttes des grandes nations. De la domination sympathique des Perses, il a passé sous le joug plus durement ressenti des Grecs. L'espoir devient de plus en plus absurde, et c'est justement pour cela qu'il s'affermit. C'est la nature et la force de la foi. Moins ce qui est répond à ce qui doit être, moins il est possible que cela dure. Que le joug s'appesantisse, que l'oppression s'aggrave, c'est un signe que la délivrance est proche. Que la détresse nationale arrive à son comble, et alors on pourra évaluer le temps, et ce sera un devoir de le faire pour consoler et fortifier le peuple, et obtenir qu'il persiste jusqu'à la fin; alors donc éclateront au milieu des ténèbres les splendeurs de la vision apocalyptique, alors les énigmes seront résolues, l'histoire expliquée et Dieu justifié. Mais quel sera l'organe de la révélation, puisqu'il n'y a plus de prophète dans Israël, et comment obtenir créance, puisque l'inspiration est morte parmi les contemporains? Et cependant il faut que ces choses soient dites, que ces mystères soient révélés. Ils ne peuvent l'être que par un sage des temps anciens. Ce sera donc un sage de ces temps encore favorisés du don prophétique qui aura vu les visions, et qui les aura racontées, non pour ses contemporains, mais pour le temps terrible, la génération éprouvée qui verra la fin des choses. Antiochus Épiphanes persécute le peuple élu, et veut exterminer la vraie foi. Le peuple se lève à la voix des Maccabées, et pendant les angoisses de la lutte est trouvé, décacheté, divulgué, le livre de Daniel, où sont prévues toutes ces choses, où les desseins de Dieu sont expliqués, et sa victoire annoncée[1]. Et Israël est victorieux en effet, mais la victoire reste bien au-dessous

[1] Ces supercheries, pour si pieuses qu'elles fussent, ne paraîtraient plus excusables de nos jours; mais il ne faut pas appliquer notre jugement moderne à ce temps et à ce peuple. C'est avec intention que nous avons signalé plus haut, bien qu'ils appartiennent à une époque un peu postérieure, les incroyables systèmes d'interprétation appliqués par l'éru-



de la promesse. Ce n'est pas encore le dernier triomphe et la fin des temps. De nouvelles calamités viendront, qui feront naître de nouvelles apocalypses.

Qu'est-ce que Daniel? Avant notre livre, on ne trouve ce nom que dans Ézéchiel, comme celui d'un homme très-vertueux, digne de figurer entre Noé et Job. Dans le livre, Daniel est un jeune homme de noble naissance, emmené à Babylone lors de la destruction de Jérusalem, pour être élevé à la cour de Nabuchodonosor. Il jouit dès le début de la faveur spéciale de Dieu, et cette faveur se manifeste d'une manière merveilleuse. Il refuse les mets délicieux de la table royale, ne se nourrit que de légumes et d'eau, et prospère malgré ce régime ascétique[1]. Son intelligence est surnaturelle; il surpasse de beaucoup les sages de la Chaldée dans l'art d'interpréter les songes. Exposés à des dangers mortels, lui et ses compagnons, non moins fidèles à la religion nationale, en sortent par la protection des anges. On voit tout de suite que si Jéhovah a puni les iniquités de Jérusalem, il n'a pas abandonné ses fidèles, et qu'il a la volonté et la puissance de les relever. Le judaïsme, quoique opprimé, est toujours la vraie religion,

dition rabbinique aux textes sacrés. Quoi de moins révérencieux, et, il faut bien le dire, de plus frauduleux, que d'introduire dans les Écritures tous les sens imaginables au moyen d'altérations arbitraires et de véritables tours de passe-passe? C'est ainsi, du moins, que nous jugeons aujourd'hui. Eh bien! il est manifeste que les docteurs juifs agissaient en toute honnêteté et toute sincérité, et qu'ils croyaient faire œuvre pie autant que savante; leurs conceptions théologiques se développaient, se compliquaient, et cependant toute la révélation, toute la vérité étaient contenues dans la loi et les prophètes; il fallait donc que leurs idées nouvelles y fussent contenues également, et ils les y découvraient au prix des plus grandes violences et des inventions les plus subtiles, mais en même temps avec une conviction naïve. La pseudépigraphie procède d'une nécessité semblable. Il fallait à tout prix que l'autorité du passé couvrît les prophéties nouvelles. L'auteur du livre de Daniel n'a certainement fait que réunir et coordonner les croyances communes et flottantes de son temps; mais ces croyances, il les eût plutôt affaiblies que fortifiées, en les publiant sous son véritable nom. Dénué d'inspiration, puisqu'il n'y avait plus de prophètes, il ne pouvait rien ajouter à l'autorité de la tradition, et il est vraisemblable qu'il l'eût affaiblie, car il eût soudain réduit aux proportions d'une œuvre humaine des idées déjà consacrées, et dont les racines plongeaient dans le passé inspiré de la nation. Les mystères de l'histoire ne pouvaient être dévoilés par des hommes, et si les croyances populaires devaient sortir du clair-obscur de la tradition, se produire au grand jour et prendre corps, elles ne le pouvaient qu'avec le concours et la sanction de l'autorité prophétique. Mais cette nécessité, que nous essayons de déduire ici par le raisonnement, était instinctivement sentie et non calculée chez les Juifs. La littérature pseudépigraphique est le produit naturel de l'époque et non le résultat cherché d'une préméditation frauduleuse.

[1] Il faut noter ces traits d'ascétisme qui reparaîtront dans le livre, et qui serviront à M. Hilgenfeld à faire rentrer l'ascétisme dans le mouvement apocalyptique.

la religion du Dieu qui commande sur tout, auquel le monde païen même est soumis, mais qui, entre tous les peuples, a choisi les Juifs pour le sien. Heureux ceux qui l'adorent, malheur à ceux qui le méconnaissent! Nabuchodonosor l'éprouvera lui-même; mais il faut avant tout que la puissance prophétique de Daniel lui soit révélée[1]. Il a eu un songe, et il l'a oublié. Il convoque ses devins, les somme de le lui rappeler et de l'interpréter, et comme ils ne peuvent faire l'impossible, il veut les faire exécuter à la vraie manière orientale. Alors paraît Daniel, qui a obtenu de Dieu la révélation du songe : le roi a eu la fameuse vision de la statue à la tête d'or, à la poitrine d'argent, aux flancs d'airain, aux cuisses de fer, aux pieds de fer et d'argile. Les quatre métaux sont quatre empires qui se succéderont; la tête d'or est celui de Babylone, la poitrine d'argent celui des Mèdes[2], les flancs d'airain celui des Perses, et enfin les parties inférieures l'empire des Macédoniens. Celui-ci sera véritablement de fer, il brisera, il broiera tout; mais la composition mélangée des extrémités indique qu'il ne restera pas uni, il aura des parties fortes et des parties faibles; elles se marieront entre elles, mais, de même que le fer ne se combine pas avec l'argile, ces mariages n'amèneront pas d'unité réelle[3]. Finalement, la statue est brisée par une pierre qui devient une grande montagne, et couvre toute la terre, et cette montagne est le cinquième empire, le royaume de Dieu, qui succédera aux quatre monarchies païennes.

La division de l'histoire en quatre empires ou en quatre périodes est

[1] M. Hilgenfeld a raison de considérer les six premiers chapitres du livre comme une sorte d'introduction destinée surtout à bien établir ces principes essentiels, et à mettre en lumière la figure de Daniel; mais on irait beaucoup trop loin si on attribuait à l'auteur du livre l'invention des récits merveilleux contenus dans ces chapitres. Précisément de ce que notre auteur place son apocalypse sous la garantie de Daniel, on doit conclure que la légende de Daniel était déjà toute formée. La part de l'invention se restreint, ce nous semble, uniquement à l'agencement des visions. Tout le reste se trouvait évidemment, avec des contours plus ou moins précis, dans les croyances populaires.

[2] Ou du successeur chaldéen de Nabuchodonosor, d'après quelques commentateurs qui considèrent alors la domination des Mèdes et celle des Perses comme réunie dans le troisième empire. Mais la division des métaux semble bien répondre à quatre empires différents. Au surplus, la divergence n'a aucune importance pour le sens total de la vision. Notre auteur distingue et confond tour à tour les Perses et les Mèdes.

[3] La composition hétérogène des parties inférieures signifie le morcellement de l'empire grec après Alexandre. Les mariages dont il est question sont ceux d'Antiochus II de Syrie avec Bérénice, et de Ptolémée V avec Cléopâtre. Ces mariages manquent leur but et n'amènent pas l'entente entre la Syrie et l'Égypte. L'auteur y reviendra plus loin. Nous constatons ici dès le début un des caractères saillants du genre apocalyptique, la précision dans le détail, chaque fois qu'elle est possible. Les symboles les plus insignifiants ont un sens déterminé, et l'histoire est suivie pas à pas.



un peu forcée, car l'un au moins de ces empires, celui des Mèdes, n'a jamais atteint les proportions d'une monarchie universelle. Mais, sur ce point, les notions du livre sont un peu vagues. Plus bas ce n'est pas Cyrus, comme le veut l'histoire, c'est un roi mède qui subjuguera l'empire babylonien. Il faut ajouter, et cette remarque a été faite par plusieurs critiques allemands, que la division quaternaire répond à une manière de voir assez commune chez les anciens. Les Grecs avaient leurs quatre âges, qui commençaient également par l'âge d'or, pour aboutir à l'âge de fer, et le mazdéisme connaît aussi la doctrine des quatre grandes périodes. Un des livres mazdéens, le Bahmen-Jescht, contient même une légende qui ressemble beaucoup au songe de Nabuchodonosor. Ormuzd montre à Zertouscht quatre arbres sortis d'un autre arbre; le premier est d'or, le second d'argent, le troisième d'acier, le quatrième de fer. Ces arbres sont les quatre temps, les quatre époques de l'histoire. Pendant la première, Ormuzd et Zertouscht s'entretiennent ensemble; le quatrième sera la domination réprouvée des Devs, comme dans Daniel le quatrième empire est à la fois le moins noble et le plus terrible. Après le règne des Devs viendra Çaoshianç, le Messie perse. Les analogies sont évidentes; mais il n'est pas aisé de savoir laquelle des deux visions a servi de modèle à l'autre. L'antiquité de la légende mazdéenne n'est pas établie; et, comme nous l'avons dit, le parsisme a subi des influences juives, comme la théologie juive avait subi des influences mazdéennes.

Quoi qu'il en soit, nous avons ici déjà l'apocalypse tout entière esquissée à grands traits. Cette révélation, placée à l'entrée du livre, est comme le sommaire de toutes celles qui suivront; mais elle n'est encore qu'un accessoire dans le récit; ce qui est mis en évidence, ce qui frappe surtout Nabuchodonosor, c'est moins le contenu du songe que la pénétration surnaturelle de Daniel. Aussi proclame-t-il que le Dieu des Juifs est le Dieu des dieux, le Roi des rois, le révélateur des secrets. Mais ce n'est pas encore assez, il faut qu'il apprenne de quelle protection merveilleuse ce Dieu couvre les croyants, et comment il châtie ceux qui le méconnaissent; il faut qu'il voie les trois compagnons de Daniel se promener dans la fournaise ardente, et que lui-même soit changé en bête et broute l'herbe de la terre, jusqu'à ce que, levant les yeux vers le ciel, il rende hommage au Tout-Puissant. Il faut ensuite que Belsatzar[1], le successeur de Nabuchodonosor, et puis enfin que

[1] Le nom de Belsatzar ne figure nulle part ailleurs parmi les successeurs de Nabuchodonosor. Celui qui s'en rapproche le plus, c'est Belsarasar, mentionné dans une inscription

Darius le Mède fassent à leur tour les mêmes expériences. Daniel déchiffre les caractères énigmatiques qu'une main mystérieuse inscrit sur le mur pendant l'orgie de Belsatzar; il est préservé par les anges dans la fosse des lions, où l'a fait jeter Darius. Comme Nabuchodonosor, le roi mède reconnaît alors, et ordonne à ses peuples de reconnaître et d'adorer dans le Dieu de Daniel le Dieu vivant et éternel. C'est seulement après ces preuves multipliées que commence la véritable apocalypse. Elle se compose d'une série de visions, dont la première est une variante de la statue aux pieds d'argile, avec des traits nouveaux.

Quatre bêtes sortent de la mer, un lion avec des ailes d'aigle, un ours avec trois côtes entre les dents, un léopard avec quatre ailes et quatre têtes, et enfin une quatrième tout à fait différente des autres, bien plus forte et plus terrible; elle a des dents de fer et dix cornes, entre lesquelles surgit tout à coup une autre petite corne; trois des dix premières sont arrachées pour faire place à celle-ci, et elle a des yeux d'homme et une bouche qui blasphème. Mais alors des trônes sont roulés dans le champ de la vision : « L'Ancien des jours s'assit; son » vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête comme » de la laine nette, son trône était comme des flammes de feu, les » roues comme du feu ardent. Un fleuve de feu sortait, et se répandait » devant lui; mille milliers le servaient, et des myriades de myriades » se tenaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent » ouverts. » La quatrième bête est exterminée à cause des blasphèmes de sa petite corne; les autres bêtes s'évanouissent également, et alors « quelqu'un comme un fils d'homme » est porté sur les nues du ciel devant l'Ancien des jours. C'est à ce fils d'homme qu'est donné l'empire du monde; sa domination sera éternelle et son royaume indestructible.

On devine que les quatre bêtes sont les quatre monarchies païennes dont il a déjà été question. L'empire babylonien, figuré dans la statue par le métal le plus noble, l'est ici par le plus noble et le plus fort des animaux sauvages, ce qui paraît en contradiction avec la haine des Juifs contre Babylone; mais la logique apocalyptique, qui a en vue la

du temps, non comme roi, mais comme prince. La légende suivie par notre auteur est ici fort inexacte. Darius le Mède, à qui elle attribue la prise de Babylone, est inconnu des historiens. C'est, comme tout le monde le sait, Cyrus qui a mis fin à l'empire babylonien. L'auteur confond évidemment les deux siéges de Babylone, dont le second, motivé par une révolte des Babyloniens, fut fait par Darius, fils d'Hystaspe, environ trente ans après le premier.

ruine et la destruction du paganisme, veut y arriver par une pente naturelle, en représentant la succession des quatre empires comme une dégradation continue de la force hostile à Dieu. L'empire des Mèdes, d'argent dans la première vision, est symbolisé dans la deuxième par un un ours vorace, mais qui ne vivra pas longtemps, car déjà « il » se tient sur le côté ». La monarchie des Perses est sans doute plus forte; les quatre ailes signifient qu'elle s'étend aux quatre points cardinaux [1]; mais elle n'est plus que d'airain. L'empire hellénique est de fer; la dégradation des métaux a atteint son dernier degré, et la quatrième bête est en même temps la plus abominable de toutes, parce qu'elle représente l'oppression présente, le joug détesté qui a succédé à la domination plus sympathique des Perses. C'est à la Syrie que la Palestine est échue, et les dix cornes de la bête correspondent justement aux dix souverains qui se sont succédé en Syrie, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Antiochus Epiphanes, savoir : Alexandre, Séleucus Nicator, Antiochus Soter, Antiochus II, Séleucus II, Séleucus III, Antiochus le Grand, Séleucus IV, l'usurpateur Héliodore et Démétrius Soter [2]. La petite corne qui surgit inopinément, et qui blasphème, est Antiochus Épiphanes, le cruel persécuteur des Juifs, le profanateur des temples, qui va rester le point de mire de notre auteur jusqu'à la fin du livre. Trois cornes sont arrachées pour lui faire place; et, en effet, Antiochus ne monte sur le trône qu'en renversant l'usurpateur Héliodore, et au préjudice de son propre neveu, Démétrius Soter, qui était l'héritier légitime; quant à la troisième corne, elle est Séleucus IV, empoisonné par Héliodore, mais qui paraît ici la victime d'Antiochus, chargé de tous les crimes. La conclusion messianique de la vision n'a pas besoin de commentaires.

Une troisième vision tourne dans le même cercle; mais, tout en se répétant, l'apocalypse se resserre, se précise, et se hâte vers le dénoûment. Les deux premiers empires ont définitivement disparu; la Perse et la Grèce, désignées ici par leurs noms, restent seules en scène. Le bélier persique, qui défiait le monde, est renversé par le bouc macédonien, mais la figure du vainqueur subit aussitôt une modification importante. La grande corne implantée à son front tombe, et est remplacée par quatre cornes plus petites, lesquelles se dressent vers les

[1] Les quatre têtes signifient probablement les quatre rois de Perse que la Bible paraît seuls connaître.

[2] Quelques critiques omettent Alexandre le Grand, et comprennent dans la liste Ptolémée VI d'Égypte, pour lequel sa mère Cléopâtre revendiqua le trône de Syrie. La variante n'a pas d'importance.

quatre points cardinaux. Ce sont les royaumes de Macédoine, d'Asie, de Syrie et d'Égypte, principales divisions de l'empire d'Alexandre. Dans l'une d'elles surgit un roi, le même Antiochus, qui foule aux pieds la loi divine, et interdit le sacrifice dans le temple. Il sera brisé « sans main », c'est-à-dire sans le concours des hommes. Des anges se demandent combien de temps durera la profanation du sanctuaire; la réponse donnée est qu'elle durera deux mille trois cents soirs et matins, c'est-à-dire onze cent cinquante jours, ou bien, en calculant d'après l'année lunaire hébraïque, un peu moins de trois ans et demi. Cette question des anges marque une transition importante dans l'apocalypse. Les tableaux symboliques ont fait connaître à Daniel la marche de l'histoire, mais ils ne lui ont fourni aucune date; il connaît les faits, mais il ne connaît pas les époques, et il veut maintenant savoir quand tombera la dernière monarchie païenne. En même temps que l'apocalypse aborde ce nouveau mystère, le mode de révélation change : les visions cessent, Daniel entre en communication directe avec l'ange Gabriel, et nous allons avoir le premier exemple de l'exégèse apocalyptique. Jérémie avait prophétisé que la captivité durerait soixante-dix ans. Cette prophétie s'était-elle littéralement accomplie, et, sinon, quel sens mystérieux pouvait-elle cacher[1]? Notre livre rejette le sens littéral, car Daniel apprend que les soixante-dix années signifient soixante et dix semaines d'années, à partir « de la sortie de la parole portant que » Jérusalem doit être rebâtie », c'est-à-dire depuis la prophétie de Jérémie, savoir : sept semaines jusqu'à un « oint », et en soixante-deux semaines les rues et les fossés seront reconstruits; « mais en des temps durs ». Au bout de soixante-deux semaines, un « oint » sera massacré, et la soixante-troisième semaine sera celle des douleurs et des catastrophes. Si maintenant on place, avec M. Hilgenfeld, la prophétie de Jérémie en 606[2], on arrive au règne d'Antiochus Épiphanes, en comptant quatre cent trente-quatre ans, c'est-à-dire soixante-deux semaines d'années; la soixante-troisième est celle des persécutions et de la fin. Mais que deviennent les sept premières?

[1] Jérusalem a été prise deux fois par Nabuchodonosor, en 597 et en 586; mais comme le retour des Juifs a eu lieu en 538, la première date même ne donne que 59 ans. Pour trouver une date à peu près correspondante aux 70 ans, il faudrait remonter à l'année 605, où le roi Iojaqim devint tributaire de Babylone; on aurait alors 67 ans. Esdras tient la prophétie pour accomplie sans motiver son opinion; mais on voit par le livre même de Daniel que ce n'était pas l'opinion commune chez les Juifs.

[2] M. Bunsen la place en 604; elle se date elle-même de la première année de Nabuchodonosor, et c'est en effet en 604 que le canon de Ptolémée met l'avénement de ce prince. Pour notre calcul, la différence est peu importante.

Elles sont comprises dans les soixante-trois, et n'en sont distinguées, c'est-à-dire réellement comptées deux fois, que pour parfaire le nombre soixante-dix, auquel il fallait absolument arriver, parce que Jérémie ne pouvait pas s'être trompé. Il y a sept semaines depuis la prophétie jusqu'à l'avénement d'un « oint », lequel est probablement Cyrus, et entre la même prophétie et la mort d'un autre « oint », il y a soixante-deux semaines. Ce deuxième « oint » est le grand prêtre Onias III, tué en 171, par un gouverneur syrien. Dans l'intervalle se place la reconstruction du temple, qui a lieu « pendant des temps durs », qui fut en effet assez longtemps entravée, et n'ouvrit pas cette ère de gloire et de prospérité que les Juifs attendaient. Telle est l'explication fort simple d'une énigme qui a donné lieu à d'innombrables hypothèses.

Après cette interprétation mystérieuse de la prédiction de Jérémie, l'apocalypse change de nouveau ses moyens. Non-seulement elle devient tout à fait précise et détaillée, mais, au lieu de symboliser l'histoire ou de calculer l'avenir, elle nous introduit dans l'action même, dans cette action céleste qui a lieu entre les anges, et où se décident véritablement les destinées terrestres. Après avoir jeûné pendant trois semaines, Daniel voit sur les bords du Tibre un homme merveilleux, vêtu de lin, comme les prêtres, et avec une ceinture d'or, comme les princes. M. Hilgenfeld trouve ici, peut-être avec raison, une nouvelle apparition du Messie. Il est certain du moins que la fonction est celle même du sauveur d'Israël. Celui que voit Daniel vient, avec l'assistance de Michel, ange de la Judée, de combattre l'ange de la Perse, et déjà il s'apprête au combat contre l'ange de la Grèce. Daniel reçoit de lui une révélation qui, partant de la division de l'empire d'Alexandre, suit l'histoire avec une telle précision, que les noms propres et les dates viennent pour ainsi dire d'eux-mêmes s'ajouter au texte. Négligeant les autres royaumes grecs, elle s'attache particulièrement aux rois du Nord, c'est-à-dire de Syrie, et à ceux du Sud, c'est-à-dire d'Égypte. Ces souverains contractent une alliance; la fille du roi d'Égypte, Bérénice, épouse le roi de Syrie, Antiochus II; mais, en dépit de cette union, la paix n'est pas durable. Un parent de Bérénice, Ptolémée III, fait pendant quelques années une guerre heureuse au roi du nord; mais la fortune repasse du côté de la Syrie sous Antiochus III le Grand; celui-ci fait la paix, et donne sa fille Cléopâtre à Ptolémée V; « puis il tourne sa face vers les îles, et en prend plu-» sieurs ». C'est la guerre contre les Romains. Antiochus est humilié « par un capitaine », c'est-à-dire par Scipion l'Asiatique. Son succes-

seur, Séleucus, envoie un exacteur à Jérusalem, Héliodore. Mais au bout d'un peu de temps, il périt sans guerre, c'est-à-dire, comme on l'a vu, par le poison. Alors paraît un réprouvé, auquel le royaume n'était pas destiné, et c'est de nouveau Antiochus Épiphanes. Il commence par faire la guerre à l'Égypte, et son neveu Ptolémée Philométor tombe en son pouvoir. Il le traite en vainqueur généreux, et l'admet à sa table; notre livre ne l'ignore pas : « Ils parleront à » une même table avec tromperie, ce qui ne tournera point à bien. » La guerre recommence en effet, non pas avec Philométor, il est vrai, mais avec son frère, Ptolémée Physcon, qui a été mis à sa place. Antiochus menace de nouveau l'Égypte, mais il est obligé de reculer devant les vaisseaux de Kittim, ou plutôt devant la flotte de Popilius Lenas. Alors, en 168 avant Jésus-Christ, il tourne toute sa rage contre Jérusalem; alors commence la persécution des fidèles et l'encouragement des apostats; le temple est profané, le vrai sacrifice est remplacé « par l'abomination de la désolation », c'est-à-dire par des autels païens, ce qui a lieu en effet en décembre 168. Les Juifs fidèles résistent sous Mathathias, père des Maccabées. Quant au roi, son impiété dépasse toutes les bornes; non-seulement il blasphème le Dieu des dieux, mais il n'honore plus même les dieux des ses pères; il ne connaît plus que le dieu des forteresses, Jupiter Capitolin et le Mars romain. Beaucoup de fidèles seront exterminés, et la persécution d'Antiochus est en effet une des plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Mais au moment de la plus grande détresse se lèvera Michel, le céleste champion d'Israël, pour sauver tous ceux parmi le peuple « qui sont inscrits au livre de vie », et non-seulement ceux qui vivront au moment de la fin, mais ceux qui sont décédés : les Juifs morts ressusciteront par conséquent, les uns pour la récompense, les autres pour le châtiment. Quant à Daniel, il doit consigner les révélations qu'il a obtenues, et sceller son livre, pour qu'il soit inconnu « jusqu'au jour » de la fin ». Alors il sera publié; les méchants ne le comprendront pas, mais les intelligents le comprendront.

Avant de se séparer du mystérieux révélateur, Daniel demande une dernière fois quelle sera « la fin de ces choses ». Il lui est répondu que l'abomination de la désolation durera douze cent quatre-vingt-dix jours. « Heureux celui qui atteindra et parviendra jusqu'à treize cent trente-cinq jours. » L'apocalypse semble donc fixer un intervalle de quarante cinq jours entre la cessation des épreuves et le dénoûment suprême. Le règne de l'abomination est toujours d'environ trois ans et demi, mais il dépasse ici un peu cette limite, que plus haut il n'atteignait

pas. On a conclu de ces variantes que tous les chapitres ne sont pas du même temps; que les premiers ont été rédigés du vivant, et les derniers immédiatement après la mort d'Antiochus Épiphanes. Cette controverse n'entre point dans notre sujet. Pour l'étude que nous nous sommes proposée, il nous suffit de savoir que le livre de Daniel est du temps des Maccabées, et que l'ennemi des Juifs est Antiochus. Nous ne voulons que suivre la marche des idées apocalyptiques. Une date générale suffisamment précise est tout ce qu'il nous faut, la chronologie minutieuse des chapitres est une recherche de pure curiosité érudite. Nous nous bornerons à dire que rien n'empêche d'admettre une rédaction postérieure à la mort d'Antiochus, car, d'une part, cette mort n'a pas mis fin aux tribulations des Juifs, la guerre avec les Syriens a continué, et dès lors la question subsistait de savoir « quelle serait la fin de ces choses », et d'autre part, la manière dont cette mort est mentionnée semble impliquer une connaissance exacte du fait. Il est dit que le roi de Syrie ne mourra pas de la main des hommes, et en effet Antiochus a succombé aux suites d'une chute, et à des souffrances qui furent considérées comme un châtiment divin. Mais les conjectures ne sauraient dépasser l'année même de la mort du roi, car l'abomination ne dure que trois ans et demi, et comme elle a commencé en 168, elle doit forcément finir en 164. C'est tout ce qu'il y a lieu de dire sur ce point. Nous nous écarterions encore plus de notre sujet en nous arrêtant aux innombrables hypothèses entassées à propos d'un livre qui s'explique de lui-même, dès qu'on ne le détache pas de son milieu historique. On comprend aisément que, si on cherche dans l'avenir, et non dans le passé, le mot des énigmes de Daniel, le champ de l'hypothèse s'agrandisse en raison même de la marche du temps. Les commentateurs modernes qui se placent à ce point de vue sont donc plus embarrassés que leurs prédécesseurs d'il y a mille ou quinze cents ans, car ils ont à faire entrer un bien plus grand nombre de faits dans le cadre de l'histoire universelle, tel qu'il a été tracé par Daniel. Plus l'histoire se développe, plus leur interprétation devient arbitraire. S'il faut les en croire, la quatrième monarchie dure encore, puisque nous ne sommes pas arrivés à la fin des temps. Mais où la trouver? Rien de plus simple : c'est l'empire romain, renversé, il est vrai, par les barbares, mais qui a passé à ces mêmes barbares. L'empire d'Allemagne ne s'appelait-il pas le saint empire romain? Mais il n'y a plus d'empire d'Allemagne depuis 1806. Oui, mais l'empire romain a immédiatement passé en France; les drapeaux français portent un aigle, donc l'empire français est l'empire romain, et partant, la quatrième des monarchies

païennes vues par Daniel[1]. Voilà où peut, où doit forcément arriver l'interprétation dogmatique et préconçue; elle est condamnée à chercher dans Daniel toute l'histoire du passé et de l'avenir, jusqu'à la fin du monde. L'interprétation historique a des vues moins vastes et une moins grande ambition; elle n'embrasse pas les siècles dans ses rêves, et surtout elle ne torture, elle ne distend pas les documents du passé pour les accommoder à ses besoins. Prenant les livres pour ce qu'ils sont, elle ne cherche dans Daniel aucune lumière sur l'avenir. Mais elle n'étudie pas moins cet écrit avec intérêt, comme tout ce qui peut caractériser un peuple ou une époque, et rendre témoignage de la vie de l'esprit dans le passé, et elle s'y attache avec d'autant plus de soin, qu'elle y voit le type d'un genre et le point de départ d'un courant particulier et considérable qui, formé et entretenu d'illusions, n'en a pas moins été très-fort, et a puissamment contribué à la rénovation du monde. Nous en verrons le développement dans les autres apocalypses.

[1] Auberlen, *Le prophète Daniel et l'Apocalypse de saint Jean*, Bâle, 1854.

A. NEFFTZER.

LES PERLES

(*d'après un Mémoire de M. le professeur Mœbius, de Hambourg*[1]).

I.

LE LUXE DES PERLES DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES.

Le goût et l'usage des perles paraissent, chez les anciens peuples, antérieurs à l'histoire. C'est à Krischna que la légende indienne attribue la découverte de ce joyau de la mer; il le tira de l'Océan et l'apporta dans l'Inde pour en orner sa fille Pandaïa. Dans le Ramayana, les éléphants mêmes sont couverts de perles. Quand Tavernier visita l'Inde, au milieu du dix-septième siècle, riches et pauvres portaient des boucles d'oreilles formées d'une perle entre deux pierres de couleur. Le ciel du trône d'Aurangzeb était tout recouvert de diamants et de perles, et bordé d'une frange de perles; il était surmonté d'un paon, dont la queue déployée formait un immense éventail de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Le corps de l'oiseau était d'or, et couvert de joyaux; à la poitrine était fixé un rubis, d'où pendait une perle jaunâtre du poids de cinquante carats. Douze colonnes, cerclées jusqu'à la cime de rangées de perles de la plus belle eau, supportaient le ciel; deux parasols de velours rouge, brodés et frangés de perles, étaient placés aux deux côtés du trône, et les manches, longs de près de deux mètres, étaient formés de diamants, de rubis et de perles. Encore de nos jours, un collier de perles, comme en portait Tipou-Sahib, quand il périt dans sa capitale, et comme en portent les schahs de Perse, passe pour un ornement presque indispensable de la dignité royale en Orient.

En Chine on voit les perles employées, dès vingt-deux siècles avant Jésus-Christ, à l'acquittement des tributs et des impôts. Le plus ancien

[1] Extrait des *Mémoires* de la société d'histoire naturelle de Hambourg.

dictionnaire chinois, l'*Urlja*, composé mille ans avant notre ère, les fait venir de la partie occidentale de l'empire, et dit qu'elles servent à la parure, et d'amulettes contre le feu. On prétend toutefois que c'étaient des perles d'eau douce, et que les perles marines ne pénétrèrent dans la Chine par l'Inde que vers le milieu du deuxième siècle de notre ère. Aujourd'hui, tous les mandarins portent des perles à leur bonnet, mais celles des riches seulement sont vraies; les autres sont, ou imitées, ou des demi-perles produites dans des coquillages d'eau douce. La Bible paraît connaître les perles depuis la plus haute antiquité. Les Égyptiens les estimaient très-haut. On connaît l'anecdote de Cléopâtre. Cette princesse avait hérité d'un roi d'Orient les deux plus grosses perles qu'on eût pêchées de mémoire d'homme; elle les portait en pendants d'oreilles. Pour lutter de prodigalité avec Marc-Antoine, un jour qu'il lui donnait une fête magnifique, elle en prit une, la fit dissoudre dans du vinaigre, et l'avala. Elle allait en faire autant de l'autre, quand Lucius Plancus, juge du pari entre la reine et Marc-Antoine, déclara qu'elle avait gagné. La deuxième perle tomba plus tard entre les mains d'Agrippa, général d'Auguste, qui la fit couper en deux pour en orner les oreilles de la Vénus du Panthéon. Voilà l'histoire, contre laquelle la science ne peut s'inscrire en faux absolument, car les perles périssent dans le vinaigre. Toutefois elles ne s'y dissolvent pas entièrement, comme on le verra plus loin, et pour y abandonner leur carbonate de chaux, il leur faut plus de temps que n'en peut réclamer le dessert d'un banquet, même prolongé.

Chez les Grecs, c'est Théophraste, disciple d'Aristote, qui mentionne les perles pour la première fois. Il les fait venir de l'Inde et de la mer Érythrée. Les Mèdes et les Perses les connaissaient dès le temps de Cyrus. Dans les derniers temps de la république, elles devinrent à Rome l'objet d'un luxe extravagant. Jules César en donna une à Servilie, mère de Brutus, qui lui avait coûté 1,200,000 francs. Plus tard, une parure célèbre fut celle de l'impératrice Lollia Paulina, femme de Caligula; elle était composée de perles et de pierres vertes, émeraudes et autres, et estimée à plus de douze millions. Les dames romaines portaient trois colliers : le *monile*, le *dilinum* et le *trilinum*. Le premier, composé de perles seules, entourait le cou; le second et le troisième, entremêlés de pierres vertes et bleues et de grosses perles, retombaient sur la poitrine. Elles avaient aussi une grosse perle pendue à l'oreille; mais quand les courtisanes eurent commencé de les imiter, elles adoptèrent, pour s'en distinguer, des pendants de deux perles et d'émeraudes. Ces pendants étaient appelés « perles de respect », à cause de

l'intention qui les avait fait inventer, et « crotales », à cause du petit bruit de castagnettes que leur faisaient produire les mouvements de la tête. Ce dernier mot éveille des idées moins gracieuses, depuis que Linné en a fait le nom des serpents à sonnettes. Les riches Romaines portaient aussi aux doigts des perles longues, qu'elles attachaient aux bagues par de petites chaînettes; elles en mettaient même aux bandelettes de leur chaussure. L'empereur Septime Sévère voulut mettre des bornes à ce luxe, et lorsqu'un jour un ambassadeur lui apporta des perles magnifiques, il ordonnna de les vendre; mais il ne se trouva pas d'acheteur. Alors il en fit cadeau à Vénus, ne voulant pas que l'impératrice portât des perles d'un tel prix que personne ne les pouvait acheter.

Les perles ne sont pas indestructibles; celles que l'antiquité admirait n'existent plus; une immense quantité a été enfouie dans les tombes de leurs possesseurs où elles se sont décomposées; la plus faible partie seulement a passé des mains des Romains à celles des barbares, et cependant on voit l'ancien luxe reparaître dès le temps de Charlemagne. Les femmes portaient alors au cou et aux oreilles, non pas des colliers et des pendants, mais des cercles et des anneaux massifs, incrustés de perles et de pierres précieuses; elles mettaient des perles dans les tresses de leurs cheveux, et sur les bandeaux dont elles s'entouraient la tête; elles les employaient aussi dans leurs chapelets, et c'était là un luxe pieux que les lois somptuaires n'osaient pas atteindre. Les empereurs et les rois en chargeaient leurs couronnes; celle de l'empire d'Allemagne portait l'inscription suivante en grosses lettres toutes formées de perles : *Conradus Dei gratia Romanorum imperator aug.* Il s'agit probablement de Conrad III, le premier des Hohenstaufen, élu en 1138. La couronne hongroise de saint Étienne, une des plus anciennes qui existent, n'est pas moins célèbre par ses perles et ses joyaux. Quand Charles le Téméraire parut, en 1473, à la diète de Trèves, il portait un habit d'or tout couvert de perles, qu'on estimait à 200,000 florins d'or. Pour le baptême de Louis XIII, Marie de Médicis avait fait coudre à sa robe trois mille diamants et deux mille perles. En 1635, l'électeur Maximilien de Bavière envoyait à sa fiancée, la fille de l'empereur Ferdinand II, un collier de trois cents perles estimées chacune 1,000 florins. Le luxe des princes se manifestait parfois d'une manière bizarre : c'est ainsi que Philippe II, le sombre tyran espagnol, donnait à sa femme, Élisabeth de France, une salade où les feuilles étaient figurées par de grosses émeraudes, le vinaigre par des rubis, l'huile par des topazes et le sel par des perles. Une pareille salade eût peut-être fait gagner à

Marc Antoine son pari contre Cléopâtre. Christian IV, roi de Danemark, qui créa une compagnie des Indes pour le commerce des perles, avait dans son trésor, au château de Rosenbourg, à Copenhague, cinq couronnes parsemées de perles, quarante-cinq broches ou médaillons ornés de perles, et quinze colliers. Le monde moderne dépassait le monde ancien, et certes, la mer des Indes, le golfe Persique et la mer Rouge n'eussent pas suffi à toute cette consommation; mais de nouveaux lieux de production avaient été découverts.

Depuis un temps immémorial, des populations primitives pêchaient dans l'ouest, sur des rives inconnues, et amassaient ce trésor de la mer, si recherché par les rois, les grands et les riches du vieux continent. La découverte de l'Amérique fit tomber entre les mains des Espagnols des moissons séculaires de perles. Le 7 août 1498, Christophe Colomb touchait à la côte du golfe de Paria; il y trouva des Indiens qui portaient des bracelets de perles, et qui lui montrèrent le coquillage d'où ils le tiraient. Son équipage put échanger contre des sonnettes et de la menue quincaillerie tous les colliers qu'il voulut. Colomb lui-même se fit donner de très-belles perles pour en faire présent à Isabelle et à Ferdinand. Il se flatta d'avoir découvert, dans le golfe de Paria, l'unique ou du moins la principale patrie des perles, car il ne faut pas oublier qu'il se croyait aux Indes, et il avait lu dans Pline que le précieux calcaire était produit par des gouttes de rosée tombant dans les coquillages. Or, à Paria les racines de toutes les plantes et de toutes les herbes du littoral étaient couvertes de coquilles, et la rosée ne pouvait manquer de les féconder. Cependant les Indiens eux-mêmes avaient averti Colomb que le précieux coquillage ne se trouvait qu'au nord de Paria, et ce fut le 15 août seulement que les Espagnols découvrirent un véritable lieu de production, les îles Margarita et Cubugua. Là, les matelots n'eurent qu'à casser un pot de faïence et à en distribuer les tessons aux femmes des sauvages, qui s'empressèrent de donner leurs colliers en échange. Les sonnettes eurent également un grand succès. On cassa les pots et les assiettes, et on distribua toutes les sonnettes de l'équipage. Mais les peuples plus civilisés de l'Amérique connaissaient très-bien le prix des perles. Au Pérou, on les estimait si haut que les plus anciennes lois n'en permettaient le luxe qu'aux personnes du sang royal. Plus tard Manco-Capac interdit le métier de plongeur, parce qu'il était dangereux, et rapportait peu à l'État. Après la conquête, les perles abondèrent tellement que les nègres eux-mêmes s'en parèrent. Au Mexique les richesses étaient encore plus grandes : le temple où le roi Montezuma allait prier la nuit était tout couvert à l'intérieur de

plaques d'or et d'argent, sur lesquelles ruisselaient des perles et des pierres précieuses. Dans les rues et sur les places de Mexico se dressaient plus de mille idoles colossales, chargées de perles et de pierreries. Mais ce fut un épisode de la conquête de la Floride qui amena la découverte la plus éblouissante, celle du temple de Talomeco, qu'on pouvait dire bâti tout entier en perles. C'était un édifice long de cent pieds et large de quarante, que surmontait un toit aigu formé de nattes superposées et artistement tressées. Du sommet pendaient jusqu'à terre des rangées de coquillages nacrés, dont les vides étaient comblés par des guirlandes de perles. Des guirlandes semblables pendaient du toit à l'intérieur. Le mur intérieur était garni de statues de bois d'hommes armés; les armes étaient couvertes de perles; dans les intervalles des statues, des boucliers également chargés de perles. Enfin, au milieu du temple, trois rangées de vases tout remplis de perles s'étageaient en pyramide. Un arsenal d'armes incrustées de perles remplissait huit pièces disposées autour du temple. D'où venaient ces richesses supérieures aux rêves des Mille et une nuits? Dans ce pays, les perles étaient exclusivement réservées aux morts. Nul homme vivant n'en portait, et ce temple renfermait la sépulture des chefs de la contrée. Toutes les perles qui étaient arrivées aux mains des indigènes s'y étaient donc accumulées depuis un temps incalculable.

On comprend maintenant le débordement de perles qui inonda l'Europe après la découverte de l'Amérique, mais leur abondance même les fit déchoir au bout d'un certain temps. Aujourd'hui les diamants ont décidément pris le pas sur elles, bien que l'étiquette des cours leur donne sur eux l'avantage de pouvoir être portées en demi-deuil. Néanmoins elles se produisirent dans une occasion récente, au couronnement de l'empereur Alexandre II, avec un éclat que les journaux de l'Europe entière ont constaté. Tout le monde se rappelle le fameux costume du prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, brodé et poudré de perles du haut jusqu'en bas.

Voici, pour compléter cet aperçu historique, quelques-unes des principales perles dont on a gardé le souvenir.

En 1579 Diégo de Temes apporta à la cour de Philippe II une perle de Panama, qui avait la forme d'une poire et la grosseur d'un œuf de pigeon. On l'avait estimée à 14,400 ducats, mais quand Jacques de Treco, joaillier de la cour, l'aperçut, il s'écria : « 30,000, 50,000, 100,000 ducats. » Elle fut appelée l'incomparable, et on fit le voyage de Séville pour la voir. Le nègre qui l'avait pêchée obtint la liberté et son maître une dignité.

De toutes les perles que Tavernier eût vues en Europe et en Orient, la plus grande appartenait au schah de Perse et venait de la côte d'Arabie. Elle avait la forme d'une poire. Elle avait coûté environ 500,000 francs. Chez l'imam de Mascate, le même voyageur vit une perle parfaitement sphérique, du poids de 40 carats. Elle avait le plus beau blanc, et un éclat si vif qu'elle en était comme transparente.

L'empereur Rodolphe II portait à sa couronne une perle en forme de poire du poids de 30 carats.

La compagnie des Indes-Orientales possède dans son trésor, à Londres, un collier de plusieurs pieds de long, dont chaque perle est estimée 50,000 francs.

A l'exposition de Londres, il y avait une perle gigantesque du poids de 450 carats; la longueur de l'axe était de deux pouces anglais, et la circonférence de quatre pouces et demi, mais, d'après la gravure qu'on en a donnée, elle est un peu bosselée.

II.

PÊCHE ET COMMERCE.

Les plus anciens marchands de perles furent les Phéniciens, qui, à travers les déserts de l'Arabie, avaient trouvé le chemin de Gherra, riche place de commerce sur le golfe Persique. Les Grecs en recevaient probablement, même avant l'expédition d'Alexandre, avec d'autres marchandises indiennes, par la voie de Bactres, l'Oxus, la mer Caspienne et Phasis. Rome apprit à les connaître pendant la guerre de Jugurtha. Elles lui arrivèrent d'abord avec les dépouilles des nations; elle les reçut ensuite par le commerce, quand l'Égypte fût devenue province romaine. Du temps de Pline, on les pêchait aussi bien dans le golfe Persique qu'à l'île de Taprobane (Ceylan), d'où elles arrivaient à Rome par Alexandrie. Mais on se faisait encore une idée fort singulière de la pêche. Pline et Élien pensent que les coquillages nagent par troupeaux dans la mer, et qu'ils ont un roi, comme les abeilles. C'est ce roi qu'il s'agit de prendre, après quoi le troupeau entre de lui-même dans le filet.

La pêche ne paraît jamais avoir été interrompue à Ceylan. Le célèbre voyageur mahométan Ibn-Batouta la trouva en 1324 en pleine exploitation, mais le commerce subit des vicissitudes diverses. Après la chute de l'empire d'Occident, ce fut Constantinople qui devint le grand

entrepôt des produits de l'Orient, et le resta jusque vers la fin des croisades, quoique, dès le commencement du IXe siècle, des négociants italiens eussent rouvert des relations avec l'Inde par la Syrie et par l'Égypte. Quand les Vénitiens furent chassés de Constantinople, en 1261, ils nouèrent des rapports avec Tauris, où les empereurs mongols tenaient leur cour brillante au XIIIe et au XIVe siècle. Les marchandises orientales y arrivaient de Bagdad par la Perse; les Vénitiens envoyaient leurs achats par la vieille Arménie, à Ajazzo, où des navires de Venise et de Gênes les chargeaient pour l'Europe. C'était un long détour, mais le saint-siége avait défendu à la chrétienté de trafiquer avec l'Égypte, soumise aux infidèles. En 1345 seulement, le sénat de Venise acheta à haut prix des dispenses du pape Clément VI, et envoya un plénipotentiaire en Égypte, à l'effet de rétablir l'ancien transit par l'isthme de Suez. A partir de ce moment jusqu'à Vasco de Gama, Venise fut le marché des produits orientaux; elle fut détrônée par Lisbonne, après la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance.

Ce fut en 1506 que les Portugais parurent à Ceylan. Sous leur exploitation, la saison de la pêche réunissait cinquante à soixante mille hommes, plongeurs, marins, négociants et marchands de toute espèce. Les perles appartenaient aux indigènes qui les pêchaient, mais les Portugais les leur achetaient à très-bas prix. Goa fut alors le premier marché de perles de l'Orient; les produits de Ceylan s'y réunissaient à ceux du golfe Persique. Le règne des Portugais dura environ un siècle; ce furent les Hollandais qui leur succédèrent en 1612. Ils pêchaient tous les trois ans; mais l'exploitation fut interrompue en 1768, par suite d'une mésintelligence avec des princes indiens du Dekkan, de sorte que lorsque les Anglais prirent possession de l'île, en 1796, ils trouvèrent les bancs très-riches par suite de ce chômage de vingt-huit ans. Beaucoup de coquillages étaient morts, car l'huître perlière de Ceylan paraît ne vivre que six à sept ans. Les pêches de 1796, 1797 et 1798, donnèrent beaucoup de grosses perles, parce qu'il y avait un immense nombre de coquillages arrivés à leur plein développement. Les années suivantes furent encore très-bonnes, et la pêche donna des résultats satisfaisants tant que les Anglais observèrent la règle fort sage de ne laisser visiter un banc que tous les sept ans. Aujourd'hui elle est bien moins productive, parce que tous les bancs ont été dévastés par un des derniers gouverneurs. On pêche en mars et en avril : c'est la saison où la mer est la plus tranquille. C'est le gouvernement qui marque les bancs, d'après des explorations faites en novembre.

La pêche attire toujours un grand concours de toutes les parties de

l'Inde. Le rivage, brûlé par le soleil et désert tout le reste de l'année, se couvre en un clin d'œil de huttes de bambous, couvertes de feuilles de palmier, de paille de riz, parfois d'étoffes de coton. C'est le pauvre peuple qui est en grande majorité; aussi ne voit-on aux étalages des marchands que vêtements grossiers et marmites en terre pour faire bouillir le riz. Il se trouve aussi des aventuriers, des jongleurs, des bayadères, et même des filous. Quelques riches indigènes se produisent en superbes litières, avec de magnifiques parasols, et des vêtements de velours brodé d'or. En 1833, la dernière année passable, douze cent cinquante plongeurs étaient occupés sur cent vingt-cinq barques; onze cent dix étaient venus de la côte indienne, et cent cinquante seulement appartenaient à Ceylan.

Un coup de canon donne à minuit le signal des préparatifs; les barques se détachent de la rive, et vont se ranger tout près de la chaloupe du gouvernement, qui est postée là depuis plusieurs jours et qui est comme le quartier général de la pêche. Un nouveau signal retentit entre six et sept heures du matin; les barques se rendent aux places marquées d'avance; on prépare l'appareil nécessaire au plongeur, et on l'attache au flanc extérieur des barques. D'un côté pendent trois, et de l'autre deux pierres, en forme de pain de sucre; elles pèsent de huit à treize kilogrammes, selon le poids du plongeur, dont elles doivent faciliter la descente. Le câble qui les retient passe par leur pointe, au-dessus de laquelle il forme un nœud coulant qui doit recevoir le pied du plongeur. Celui-ci est complétement nu, sauf une large ceinture de coton, dans laquelle il place parfois un poids supplémentaire. Il met son pied droit dans le nœud, serre du gauche son filet, et la descente s'opère. Arrivé au fond, il se dégage de la pierre, s'accroupit, et jette rapidement dans son filet ce que sa main peut saisir. Quand le filet est plein, il agite le câble pour donner le signal de l'ascension. Cinq plongeurs descendent de cette manière, toujours à la fois, de la même barque, car ils sont deux par chaque pierre, dont l'un se repose pendant que l'autre est au fond. Les descentes se font avec un bruit considérable qui met en fuite les requins, de sorte que les accidents sont rares. Néanmoins les plongeurs s'abouchent avec des « conjurateurs de requins », qui sont tenus de rester sur le rivage pendant la pêche, et de prier, moyennant une part du produit. Les plongeurs catholiques, derniers débris de l'exploitation portugaise, ont soin, avant de descendre, de s'attacher au bras des maximes et sentences de la Bible. Le plongeur reste habituellement sous l'eau de cinquante-trois à cinquante-sept secondes; il peut aller jusqu'à quatre-vingt-dix secondes, mais alors il

remonte fort épuisé. Chaque individu descend de quarante à cinquante fois par jour, et remonte de mille à quatre mille coquillages. La charge moyenne d'une barque, à la fin de la journée, varie entre vingt et trente mille. Avec les plongeurs, chaque barque porte dix aides, un pilote, un mousse, un guide, et, si la pêche a lieu pour le compte du gouvernement, un soldat. Le plongeur est rétribué en argent ou par une part dans la pêche. Aussitôt les barques rentrées, le déchargement commence, on fait la part de ce qui revient aux temples, aux employés et aux conjurateurs de requins. Le reste est vendu en coquilles, que les acquéreurs ouvrent souvent tout de suite pour voir s'ils ont fait une bonne affaire; mais ceux qui ont acheté une grande quantité de mollusques ne les ouvrent pas : ils les laissent pourrir dans un espace fermé, ce qui demande deux ou trois jours, puis les lavent dans des auges avec de l'eau de mer jusqu'à ce que toutes les perles soient réunies au fond. On les range ensuite, suivant leur grandeur, en neuf classes, en les faisant passer par neuf cribles, et souvent on les fore avant de les vendre. C'est une opération dans laquelle les indigènes sont fort habiles : ils serrent les perles dans de petits trous pratiqués dans un bloc de bois, les mouillent d'eau, et les percent au moyen d'un perçoir à aiguilles, qu'ils font mouvoir sur un arc.

L'huître perlière de Ceylan forme un ovale imparfait; elle est mince et transparente, et la face intérieure présente la plus belle couleur de nacre. Sa nacre, toutefois, paraît peu estimée; on ne la trouve pas dans le commerce. Souvent la coquille est remplie de parasites. Quand les petits ont quitté l'œuf, ils nagent dans l'eau par masses compactes qu'on prendrait facilement pour du frai de poisson. Jouets du vent et des vagues, ils errent le long des côtes, jusqu'à ce que, devenus plus grands, ils tendent au fond, et se fixent, par leur bysse[1], aux rochers, aux coraux ou à de vieux coquillages. Le nombre des coquilles enlevées par une seule pêche est très-considérable, et ne peut être évalué à moins de soixante millions pour cent cinquante barques pêchant pendant vingt jours, et quand les bancs étaient très-bien fournis, ce n'étaient pas cent cinquante, c'étaient trois cents barques qui se réunissaient.

Comme la pêche de Ceylan, celle du golfe Persique était tombée, au seizième siècle, entre les mains des Portugais; ils prélevaient un impôt sur les barques, leur facteur achetait les perles à bas prix et les expédiait à Goa. Depuis la prise d'Ormuz par Schah-Abbas, en 1622, et celle

[1] Petits poils, qu'on appelle aussi soie de coquillages.

de Mascate par Aceph-Ben-Ali, en 1648, l'exploitation relève des princes indigènes, qui la laissent complétement libre, en se contentant de prélever un léger impôt sur les pêcheurs. Comme les disputes ne sont pas rares entre les tribus qui se donnent rendez-vous pour la pêche, deux navires de guerre anglais croisent à l'entrée, pour y mettre ordre en cas de besoin. Il y a deux systèmes de bancs dans le golfe : la côte des Pirates, qui s'étend presque en ligne droite de Sharja au groupe de Biddulph, sur une longueur de près de soixante-dix milles géographiques, et les bancs des îles Bahrein, plus au nord-ouest, qui occupent un moindre espace. La pêche a lieu depuis juin jusqu'au milieu de septembre, et attire une population d'environ trente mille hommes. Les plongeurs se serrent les narines avec une pince en corne, et se bouchent les oreilles avec du coton huilé; ils se mettent une pierre au pied comme ceux de Ceylan, et rapportent, d'une profondeur moyenne de douze à quatorze mètres, huit à dix coquilles en une fois. Ils ne restent pas généralement dans l'eau plus d'une minute, et n'y descendent qu'armés d'un couteau pour se défendre contre les requins, et surtout contre les poissons à scie, qui atteignent ici une longueur de quatre à cinq mètres. Le propriétaire de la barque les paye avec des poissons, des dattes, du riz, et une part dans la pêche, qu'il leur rachète à bas prix, de sorte qu'ici, comme partout, les plongeurs restent pauvres et gagnent à peine de quoi ne pas mourir de faim.

La plupart des perles du golfe Persique sont expédiées par Mascate à Bombay, où les négociants parses les achètent pour les écouler en Chine. Les coquilles, autrefois négligées, sont également exportées aujourd'hui. Elles atteignent des proportions doubles de celles de Ceylan, et sont plus minces et plus lisses à l'extérieur. L'épiderme du mollusque est verdâtre et coupé de raies sombres très-accentuées. Les perles ne sont pas aussi blanches que celles de Ceylan, elles tirent sur le jaune; les plus petites servent à la confection de pilules auxquelles on attribue en Asie une action extraordinaire. Les Chinois riches les emploient aussi à la préparation de leur bétel, en place de chaux commune.

La mer Rouge a plusieurs lieux de production, d'abord Dahalak, en face de Massoua, sur la côte abyssinienne. Dahalak-el-Kebir est un îlot formé de couches de corail, et peuplé d'environ quinze cents habitants, qui vivent presque exclusivement du produit de la pêche. Mais ils ne plongent pas eux-mêmes; ils ont des esclaves noirs, dressés dès leur jeune âge à ce métier périlleux. La pêche a lieu de décembre en avril, et toujours après de fortes pluies, parce que les habitants de Dahalak

prétendent que la pluie favorise la formation des perles. C'est probablement un vestige de l'ancienne zoologie indienne, laquelle croyait que les perles étaient des gouttes de pluie recueillies par l'huître. On a vu plus haut que Christophe Colomb avait une opinion à peu près semblable. Les plongeurs sont ici plus décimés qu'ailleurs; les requins en tuent beaucoup; d'autres périssent par l'incurie de ceux qui les doivent tirer de l'eau, et qui abandonnent leur poste pour aller se chauffer quand la pluie est trop froide. Ce sont des marchands de la Perse et de l'Inde qui viennent acheter les perles de Dahalak; la nacre est en partie expédiée en Europe.

Vis-à-vis de Dahalak, on trouve les îles de Farsan, et, plus au sud, la côte rocheuse de Hodéida, qui donne des perles roses. En général, les huîtres à perles paraissent répandues dans toute la longueur de la mer Rouge, la pointe méridionale exceptée, où la mer, ouverte aux vents du sud, n'est sans doute pas assez calme. Les perles de la presqu'île sinaïtique sont de faible valeur; mais la nacre de leurs coquilles est un article de commerce important. A Jérusalem, on en fabrique des perles artificielles pour chapelets. En sortant de la mer Rouge, on trouve encore des perles africaines aux îles de Bazarouta, dans le canal de Mozambique.

Toutes les côtes, tous les golfes de l'océan des Indes ont des bancs d'huîtres à perles, mais dont le produit et la réputation restent bien au-dessous de celles de Ceylan et du golfe Persique. Les perles de l'archipel Megui, à l'est du golfe de Pégu, sont petites, mais remarquables par leur éclat et leur couleur. On assure qu'il y a eu autrefois une pêcherie considérable sur la route de Fou-kian, entre la Chine et l'île de Formose, mais aujourd'hui la pêche est oubliée sur toute la vaste étendue des côtes de la Chine. Comme les Indiens, les Grecs et les Romains, les anciens livres chinois ont des mythes singuliers sur la nature et l'origine des perles. On y apprend, entre autres, qu'à la pointe la plus extrême de l'empire, au sud, se trouve une île avec un lac. Les habitants plongent au fond du lac, et y trouvent une ville entourée de murs et défendue par des monstres. C'est derrière ces murs, c'est sous la garde de ces monstres, que sont accumulées les perles les plus belles, mais on ne peut les atteindre, et les plongeurs ne rapportent que celles qui poussent dans l'herbe, en dehors des murs. Si les Chinois ne pêchent plus de perles, ils en achètent beaucoup, comme on l'a dit. Canton est le principal entrepôt. Il y afflue des quantités tellement considérables de perles qu'elles y sont à bon marché, relativement aux prix d'Europe. Tavernier affirme que les côtes du Japon ont des

perles de la plus belle eau, mais un peu irrégulières. Les Japonais ne portant ni perles ni pierreries, font peut-être peu attention à cette richesse. Celles des îles Soulou passent pour être égales aux perles indiennes en couleur et en beauté; elles vont presque toutes en Chine par Manille. Le groupe de Tawi-Tawi, compris ordinairement dans celui de Soulou, en fournit également. Ce sont environ cinquante petits îlots séparés par des canaux très-étroits, et par cela même très-favorables pour la pêche, qui peut y avoir lieu toute l'année. Les Hollandais ont établi des pêcheries aux îles d'Arou, à l'ouest de la Nouvelle-Guinée. Le métier de plongeur y est très-dangereux, à cause de la multitude des requins, et la pêche assez peu fructueuse. Les Papouas exploitent les côtes de la Nouvelle-Guinée, et c'est encore la Chine qui est leur débouché.

Tout l'océan Pacifique paraît être une grande mer de perles, car sur la plupart des îles, au sud et au nord de la ligne, depuis la Nouvelle-Hollande jusqu'en Amérique, les navigateurs ont trouvé des insulaires parés de perles, et allant à la pêche du poisson avec des hameçons taillés dans la nacre. Au sud de l'équateur, on peut nommer l'archipel de Salomon, les îles de la Société, l'archipel de Pomotou et les îles Marquises. La pêche a pris du développement dans ces parages depuis quelques années. Les États-Unis ont fait bâtir un fort sur l'île du prince de Joinville, qui fait partie de l'archipel Pomotou, pour la protection de leurs bateaux pêcheurs. Au nord de l'équateur, on signale des bancs à l'archipel Marschall, dont les habitants se font des couteaux avec la coquille, et aux Mariannes. Les îles Sandwich ont des perles d'eau douce. Sur les côtes de l'océan Pacifique, l'Amérique centrale a des bancs très-importants. Déjà les rois aztecs avaient établi des pêcheries qui s'étendaient depuis Colima, la frontière septentrionale de leur empire, jusqu'à la province de Soconosco. On a pensé qu'ils se pourvoyaient aussi de perles auprès des populations sauvages de la Californie; mais comme celles-ci mangeaient la chair des mollusques en les faisant d'abord périr par le feu, la plupart des perles qu'ils eussent pu vendre étaient probablement détruites. Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle que les perles de la Californie commencèrent à paraître dans le commerce et à rivaliser avec celles de Panama, mais leur abondance ne tarda pas à diminuer. Au dix-huitième siècle, la pêche ne nourrissait plus que fort pauvrement quelques Indiens mexicains et une demi-douzaine d'Espagnols, et ne rapportait presque rien au gouvernement, qui prélevait le cinquième du produit. En 1825, le lieutenant Hardy fut chargé par une compagnie anglaise d'explorer le golfe de Californie. Il ne trouva point de bancs, mais seulement des

coquillages isolés, fixés entre les récifs, et souvent inaccessibles, même au plongeur muni d'une cloche. Aujourd'hui la pêche est redevenue plus florissante; elle produit par an environ trois millions de kilos de coquillages, dont un tiers environ contient des perles; mais les belles perles sont infiniment rares : à peine en trouve-t-on une sur mille coquillages. La pêche est assez fructueuse sur la côte de Costa-Rica, dans la baie de Nicoya, et on assure que la baie de Fonseca contient aussi des bancs. Vasco Nunez de Balboa, qui découvrit l'océan Pacifique, reçut du roi Tamaco, qui régnait à l'isthme de Panama, 12 marcs de perles, que celui-ci avait fait pêcher en peu de jours aux *Islas de las Perlas,* dans le golfe de Panama. Aujourd'hui trois à quatre cents plongeurs sont employés dans le golfe de Panama; les perles qu'ils y pêchent sont fort inégales, et vont presque toutes à Lima; la coquille, une des moins estimées dans le commerce, est épaisse et concave; la nacre, blanche au milieu, est un peu sombre sur les bords. Il n'est plus question des pêcheries des îles Margarita et Cubugua, autrefois si célèbres; elles sont abandonnées, et la ville de la Nouvelle-Cadix, dans l'île de Cubugua, jadis si florissante par le commerce des perles, est aujourd'hui en pleine décadence. Autrefois ces deux îles étaient habitées par de riches négociants, qui tenaient chacun quarante ou cinquante esclaves pour la pêche, et chaque année, en juillet, deux navires espagnols bien armés venaient chercher les riches revenus du roi, et recevoir les perles appartenant aux négociants pour les transporter à Carthagène, où les boutiques à perles tenaient toute une rue. La cargaison d'un tel navire était estimée 60 à 80,000 ducats, car les produits de Margarita et de Cubugua surpassaient tous ceux du nouveau continent en grandeur et en beauté. Tavernier vendit à l'oncle du Grand Mogol une perle de Cubugua, de 55 carats et de la plus belle eau, et Alcedo raconte qu'on en pêcha une près de Margarita qui fut estimée 100,000 dollars. Goagira, entre Rio-Hacha et Maracaïbo, est le seul point de la côte de Colombie où la pêche soit encore pratiquée.

Parlons maintenant des perles d'eau douce; on les trouve depuis la frontière nord de la France jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Mais que peut être la pauvreté des ruisseaux de la zône tempérée contre l'immense production des mers des tropiques? Ici on calcule par millions et là par centaines. En Allemagne, la plus renommée des rivières à perles est l'Elster, dont les sinuosités coupent le Voigtland saxon, et dont plusieurs petits affluents contiennent également les précieuses coquilles. C'est aux environs d'Œlsnitz, quand l'Elster a reçu le Gœrlitz-

bach, que la pêche a été de tout temps la plus productive. Les coquillages aiment l'eau limpide, un courant pas trop rapide, et de la lumière. Beaucoup de bancs ont été complétement dévastés par le bois de flottage, le voisinage désastreux des usines, et les ensablements. On a opéré avec succès des transplantations dans des ruisseaux mieux garantis. Les coquillages du Voigtland ne contiennent le plus souvent qu'une perle, bien qu'il ne soit pas sans exemple d'en trouver deux ou trois. Ces perles arrivent rarement à la beauté de celles de l'Orient; cependant on montre dans la voûte verte, à Dresde, un collier indigène et un collier indien qu'il est fort difficile de distinguer l'un de l'autre. La duchesse de Saxe-Zeitz en avait un dont son joaillier offrait 150,000 francs. La pêche a lieu, de mai en septembre, par des pêcheurs assermentés qui se transmettent leur profession de père en fils, et qui sont tenus de garder le secret sur le gisement des bancs. La plupart des coquillages peuvent être pris avec la main; dans les eaux plus profondes, les pêcheurs les détachent avec les orteils. Ils les ouvrent aussitôt avec précaution, saisissent la perle avec une pincette, et remettent dans l'eau les coquillages vidés aussi bien que ceux dans lesquels ils n'ont rien trouvé. En 1851, la récolte a été de 278 pièces, dont 83 de première classe. On trouve aussi des perles en Bohême, en Silésie, et surtout en Bavière. Tavernier tenait ces dernières pour les meilleures de l'Allemagne. On les pêche dans les affluents du Main et de la Saale, dans le Palatinat supérieur, et dans la Bavière inférieure. On a remarqué qu'elles se trouvent là où les rivières ayant quitté les montagnes, commencent à ralentir leur cours, où cesse la truite, et où commence l'ombre. Le jour, les mollusques restent immobiles, à moitié enfoncés dans le sable; la nuit, ils se meuvent çà et là; l'hiver, ils s'agglomèrent et cherchent les profondeurs. Ils n'aiment pas les eaux trop riches en chaux, quoique ce soit de chaux que se compose leur coquillage, et une de leurs propriétés les plus singulières est précisément de tirer cette substance de dissolutions infiniment étendues. En Bavière comme en Saxe, la pêche est un droit de la couronne, et en 1725 encore, la potence menaçait les chercheurs clandestins.

Dans le nord de l'Allemagne, le Hanovre a quelques ruisseaux à perles; on en trouve aussi dans le Schleswig-Holstein et dans la province de Brandebourg. Une ancienne pêcherie, dans le Jutland danois, est aujourd'hui abandonnée.

Les perles anglaises étaient connues déjà du temps de Jules César. Pline les décrit absolument comme elles sont encore aujourd'hui, petites et opaques. Il y en avait des échantillons à la grande exposition

de 1851. Les anciens rois de l'île portaient des bandeaux de perles, et on assure qu'une perle trouvée dans le pays de Galles, et donnée par sir Richard Wynne à la femme de Charles II, occupe encore aujourd'hui une place d'honneur dans la couronne royale d'Angleterre. Les perles écossaises étaient l'objet d'une demande assez considérable au moyen âge. Quelques districts de l'Irlande en ont également. A l'embouchure du Conway, dans le pays de Galles, les paysans trouvent de petites perles bleuâtres en grande quantité, mais de peu de valeur, dans les moules communes.

En Norwége, d'anciennes pêcheries ont été exploitées de nouveau avec quelque succès depuis 1841. Il y a des perles dans toutes les rivières de la Scandinavie. La pêche se fait sur des radeaux par un temps clair, qui permet de voir le fond. Les pêcheurs, couchés à plat ventre sur les radeaux, inspectent l'eau, saisissent les coquilles avec des pinces de bois ou avec les orteils, en se retenant avec les mains. Aux endroits plus profonds, ils descendent dans l'eau en s'aidant d'une perche. Ils rencontrent en moyenne une bonne perle sur cent coquillages. En Russie enfin, on a trouvé des perles dans quarante-quatre rivières disséminées sur toute l'étendue de l'empire; mais la pêche est si peu importante, que le gouvernement, après l'avoir monopolisée en 1721, jugea convenable de l'affranchir de nouveau dix ans après. Les Cosaques du Don sont ceux qui en livrent le plus au commerce. Il est probable qu'on en trouverait également dans les rivières d'Asie et d'Amérique si on les explorait.

Les données statistiques manquent pour chiffrer d'une manière complète et exacte le commerce des perles. En dix-neuf ans, de 1837 à 1855, la France en a importé 980,791 grammes, représentant une valeur de 18,803,585 francs. C'est Paris qui est aujourd'hui le grand marché de l'Europe.

Les coquilles importées en 1855 en France, en Angleterre et à Hambourg doivent, si on calcule le nombre d'après la moyenne du poids, être évaluées au moins à 6 millions, et on peut admettre sans exagération, vu l'extension actuelle de l'exploitation, que la pêche d'une année est de 20 millions de coquillages, dont le cinquième environ contiennent des perles.

Les perles se pèsent le plus habituellement, comme les diamants, au carat, mesure hollandaise qui équivaut à 0,205,894 grammes, et comme pour les diamants, le prix est proportionnel au carré du poids.

III.

PROPRIÉTÉS CHIMIQUES ET OPTIQUES, STRUCTURE ET FORMATION DES PERLES.

Il y a des perles qui reproduisent d'une manière complète, mais en sens inverse, les trois systèmes de couches des coquillages dans lesquels elles se sont formées. La couche nacrée, revêtement intérieur du coquillage, est l'enveloppe brillante de la perle. Celle-ci est un coquillage retourné; elle en possède toutes les propriétés physiques et chimiques, et elle y ajoute celles qu'elle doit à sa forme sphérique.

Les perles se dissolvent dans les acides, en développant l'acide carbonique du carbonate de chaux qui est leur masse principale; il reste une substance organique azotée, composée de pellicules molles et cohérentes, qui retiennent la forme primitive de la perle, un peu enflée. C'est cette substance que Cléopâtre a avalée, si l'histoire est vraie. M. Mœbius a laissé séjourner la substance organique pendant des semaines dans l'acide acétique froid sans pouvoir l'altérer, mais il l'a fait dissoudre presque en entier en la faisant bouillir une demi-heure dans de la potasse, après l'avoir traitée par l'acide acétique échauffé. Cette propriété de se dissoudre dans la potasse la rapproche de la corne, et l'éloigne de la chitine[1] et de la conchioline.

Les perles à surface brillante sont plus dures que celles à surface terne; elles le sont toutes plus que la pierre calcaire; quelques espèces inférieures sont rayées par le spath-fluor, mais de belles perles de la côte occidentale d'Amérique ne purent l'être que par l'apatite. Elles sont plus dures que les cristaux de carbonate de chaux, mais encore beaucoup moins que les pierres précieuses. La raison de leur supériorité sur le carbonate de chaux, dont elles sont principalement composées, est dans la substance organique, qui augmente leur cohésion, comme le carbone augmente la dureté du fer. Les inégalités de dureté entre les perles proviennent de la superposition plus ou moins intime des couches; plus les sillons particuliers à la nacre s'effacent à la surface de la perle et sont remplacés par de petits renflements et de petites pentes, plus la perle est dure. Les vieilles perles n'ont point la fraîcheur des jeunes; leurs couches s'effeuillent, surtout autour des trous, que le

[1] Substance qui constitue l'enveloppe des insectes.



fil même suffit pour élargir à la longue. Dans les lieux humides, la substance organique pourrit, et la perle se désagrége. Lors de la construction de Saint-Pierre de Rome, on trouva, en creusant le sol pour les fondements, les tombes des deux filles de Stilichon, Marie et Thermantia, mortes toutes les deux comme fiancées de l'empereur Honorius, et enterrées en costume impérial. Les cercueils contenaient, avec une grande quantité de bijoux et de pierres précieuses, cinquante-trois perles assez grosses, mais qui s'en allèrent en poussière sous les doigts.

La perle parfaite ou « mûre, » comme disent les pêcheurs et les joailliers, a tout à fait la couleur de la couche nacrée de son coquillage. Il vient parfois des îles de la mer du Sud des perles tout à fait noires, formées probablement dans des coquilles sombres, près du bord noir. Elles rencontrent des amateurs en Europe; en Orient, Tavernier n'en put vendre une seule. On trouve fréquemment dans des coquillages d'eau douce des perles gris-brun, sans couche nacrée. Des perles rouge-brun de Mazatlan, traitées par l'acide hydrochlorique, ont montré des traces de fer qui expliquent peut-être leur couleur. On trouve dans l'espèce *Pinna nobilis* des perles brun-clair et brun-foncé, sans couche nacrée, et aussi, paraît-il, des perles couleur de grenade. Une huître à perles de la mer Rouge, qui atteint une longueur de 3 pieds, et qui est d'un beau rouge à l'extérieur et à l'intérieur d'un rouge blanchâtre et nacré, produit des perles rouges. Les moules ordinaires donnent, comme on l'a vu, des perles bleu-clair; le *Spondylus gæderopus*, des perles vert-blanchâtre et rose-faible; l'*Arca Noae*, des perles violettes; l'*Anomia cepa*, des perles pourpres, et le *Placuna placenta*, des perles couleur de plomb. Des perles d'un blanc mat peuvent probablement être produites par tous les mollusques qui ont le côté intérieur de la coquille blanc. On a même quelques rares exemples de perles de belle eau formées dans l'huître ordinaire.

Les plus recherchées sont les perles un peu transparentes, qui brillent d'un éclat à la fois argenté et laiteux, de l'éclat des perles en un mot. Ce sont celles que les joailliers appellent perles de la plus belle eau; elles sont également estimées en Orient et en Occident. « Tous les Orientaux, dit Tavernier, sont fort de notre goût en matière » de blancheur, et j'ai toujours remarqué qu'ils aiment les perles les » plus blanches, les diamants les plus blancs, le pain le plus blanc et » les femmes les plus blanches. » En Asie, cependant, on porte volontiers des perles jaunâtres, parce qu'elles passent pour plus durables que les blanches. Le golfe Persique en fournit plus que les pêcheries de Ceylan.

La surface de la perle n'est pas complétement polie, mais pleine au contraire de hauteurs et de concavités microscopiques. Et ces inégalités ne sont pas régulières, de telle façon que sur les perles parfaitement rondes les pointes de toutes les hauteurs soient à une distance égale du centre; c'est au contraire justement sur les perles de la plus belle eau que ces élévations varient à l'infini, mais entre des limites étroites, qui ne permettent pas de mesure micrométrique précise. Sur les perles qui ont une teinte de couleur de nacre, c'est-à-dire sur celles qui, tournées devant les yeux, montrent de faibles reflets bleuâtres, verdâtres, ou rougeâtres, on remarque à la surface de légers sillons, parallèles entre eux ou formant de petites courbes irrégulières. C'est que la perle n'est pas une superposition continue de couches entières de substances nacrées; la formation se fait par le dépôt d'une quantité de petites parties qui tantôt débordent la couche inférieure, tantôt la laissent apercevoir. La coquille de nacre, où les couches se trouvent sur une surface plane ou légèrement inclinée, rend mieux compte de cette formation. On y retrouve les mêmes sillons courbes, poursuivant tantôt la même direction, tantôt la modifiant d'une manière capricieuse. C'est le jeu de lumière de ces sillons, combinés avec celui des arêtes supérieures des couches, qui produit l'aspect particulier de la nacre. Le rayon réfléchi du sillon a parcouru un chemin plus long que celui de l'arête, et quand les deux rayons se rencontrent dans l'œil, ils agissent l'un sur l'autre, et donnent de la lumière colorée. Si l'on prend, sur de la cire à cacheter rouge ou noire, l'empreinte d'une surface taillée obliquement à la surface naturelle de la nacre, cette empreinte retient la même propriété de faire se décomposer la lumière blanche réfléchie, ce qui prouve bien que la couleur nacrée dépend uniquement de la forme de la surface. Les modifications de la couleur selon l'inclinaison de la surface nacrée proviennent du changement de l'angle d'incidence. Quand l'angle est grand, c'est de la lumière rouge qui est réfléchie; à 37 degrés elle devient jaune, et, quand l'angle se rétrécit encore, verte, et enfin blanche. Sur les perles, en raison de leur forme sphérique, les masses colorées s'effacent tellement qu'elles rétablissent la lumière blanche, et d'une manière d'autant plus complète que les sillons se perdent plus complétement dans ce labyrinthe microscopique de hauteurs et de concavités dont nous avons parlé. Quand la surface tranquille d'un lac, agitée par un vent léger, se change en une multitude de petites vagues tremblantes, le reflet de la rive disparaît, et la nappe agitée ne renvoie plus que de la lumière blanche. Une goutte d'eau tomberait blanche comme une



perle, si sa surface pouvait être agitée par de petites vagues microscopiques.

Les perles doivent leur éclat, qu'il ne faut pas confondre avec leur couleur, à la formation de leur masse en lames minces, qui laissent passer de la lumière. La multitude des couches superposées disperse et réfléchit la lumière de manière à la faire ressortir et à la confondre avec celle réfléchie immédiatement de la surface. Car c'est, dit Dove, le mélange de la lumière réfléchie à l'extérieur et de celle dispersée à l'intérieur qui produit l'éclat. C'est pourquoi des vitres empilées prennent un éclat nacré, et pourquoi les pellicules de la perle, complétement dépouillées de leur chaux, conservent presque tout leur éclat, après avoir perdu leur blancheur. Plus les couches sont minces et transparentes, plus la perle est brillante, et c'est la grande supériorité des perles marines sur nos perles de rivière. La perle indienne a de la chaleur et de la vie, la perle du nord est froide et terne. Mais toutes perdent leur éclat avec le temps, et il n'existe aucun moyen de le rétablir dans sa beauté première. La foi populaire prétend que les gésiers de poule et de pigeon ont la vertu de les rajeunir; mais toutes les expériences réfutent cette croyance. Les perles confiées aux gésiers des poules, si elles y séjournent un certain temps, perdent considérablement de leur poids; celles mêmes qui subissent moins longtemps l'action des acides gastriques sont plus ou moins atteintes, comme en général leur surface est trop délicate pour résister à aucun acide[1].

Les perles de la plus belle eau ne se composent ordinairement que d'un petit noyau et de couches nacrées. Un noyau gros et opaque rend les couches ternes, ce qui est surtout frappant dans les petites perles dont le noyau est brun. Le ton gris qu'on remarque chez les perles dites non-mûres provient d'un système de cellules intermédiaire entre

[1] Si complet que soit le mémoire que nous résumons et que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier, il a pourtant ici une petite lacune. Il y a dans le gésier des poules et en général des oiseaux granivores, un élément dont il faut tenir compte même avant les acides, desquels l'action paraît relativement assez faible. Ce sont les pierres que ces oiseaux avalent, et qui leur sont indispensables pour la trituration des grains. Elles remplissent l'office de petites meules très-énergiques; on peut même dire que ce sont des dents transportées de la bouche dans l'estomac. Les poules, pigeons, faisans, etc., ne peuvent s'en passer; ils dépérissent quand, par un soin malentendu, on leur donne du grain pur, sans aucun mélange de cailloux et de sable. Ces petites pierres, une fois introduites dans le gésier, ne sont plus évacuées; elles ne disparaissent que par l'usure, et la digestion devient impossible si l'oiseau ne peut les remplacer. Leur action est très-forte, et nous doutons qu'elle puisse être bienfaisante pour les perles.

le noyau et les couches nacrées, et qui correspond tout à fait à la couche moyenne des coquilles elles-mêmes. Les cellules, superposées en rayons, ont de trois à six côtés droits ou curvilignes, et quand la chaux de la perle est éloignée par l'acide acétique, ces rayons subsistent à l'état de colonnes creuses avec des parois brunâtres. Dans beaucoup de perles, les extrémités inférieures des colonnes reposent sur une masse qui paraît brunâtre à la lumière, et qui enveloppe le noyau. Elle paraît ordinairement homogène, mais rarement disposée en couches fines, et possède toutes les propriétés de l'épiderme du coquillage. Il y a donc, comme on l'a dit au commencement de ce paragraphe, des perles qui reproduisent, mais en sens inverse, les trois systèmes des couches de la coquille. Mais comment les couches planes de la coquille peuvent-elles engendrer un corps sphérique ? Cette question est celle même de l'origine des perles.

Ce fut Réaumur qui prouva, en 1717, que la structure de la perle correspond à celle de la coquille, en montrant des perles de la *pinna,* qu'on trouve dans le port de Toulon, composées d'un système de colonnes de cellules, ou d'un système de couches nacrées, selon l'endroit de la coquille où elles s'étaient formées. La coquille est une sécrétion du manteau, c'est-à-dire de la peau placée entre elle et le corps des mollusques. Ce manteau peut être étendu ou resserré au moyen de nombreux filaments musculaires courant dans toutes les directions. Son bord peut dépasser celui de la coquille et sécréter de nouvelles couches au-dessous de la couche extrême de l'épiderme. Immédiatement en dedans du bord, le manteau sécrète le système de colonnes celluleuses. Enfin l'intérieur du manteau sécrète les couches nacrées qui, étant les dernières, recouvrent la couche de colonnes celluleuses. La perle, dont la structure répond à celle de la coquille, doit, comme celle-ci, tirer sa substance du manteau. Le bord lui donne la couche épidermique, la partie attenante, la couche de colonnes celluleuses, et l'intérieur la couche nacrée. Si donc une perle, formée originairement au bord, se trouve transportée par les mouvements du manteau ou d'autres causes, dans la région des cellules et puis dans celle de la nacre, elle est successivement revêtue de trois couches; si, au contraire, elle reste à sa place primitive, elle ne possède que l'un des trois systèmes.

Le nombre de perles que peut contenir une coquille est très-varié. Tavernier en compta dix de diverses grosseurs dans une coquille orientale, Réaumur plus de vingt dans une *pinna,* Mœrenhout quatre-vingt-sept dans une coquille de l'océan Pacifique. On cite encore une

coquille de Ceylan qui en contenait soixante-sept de diverses grandeurs.

Si la sécrétion s'accomplit naturellement, il ne se forme pas de perles. La perle est un dépôt anormal qui doit avoir de toute nécessité une cause particulière. Réaumur l'attribuait à un épanchement maladif du suc conchylieux, et peut-être, dit M. Mœbius, cette opinion est-elle fondée pour les perles qui ont un noyau calcaire cristallin. D'anciens et de récents ouvrages indiquent, comme les causes les plus fréquentes, des grains de sable engagés dans les coquillages; mais M. Mœbius, qui a examiné quarante-quatre perles marines et quinze perles de rivière, n'a trouvé de sable en aucune d'elles; la plupart possédaient un noyau organique; quelques-unes un noyau calcaire cristallin, à rayons fibreux. Les noyaux organiques sont habituellement bruns et de forme diverse. En 1826, l'anatomiste anglais Home soutint qu'ils étaient fournis par les œufs du coquillage. Baer de Kœnigsberg démontra en 1830 que les perles ne naissent pas dans l'ovaire, mais dans le manteau, et que, dans l'*anodonta lacustris,* elles se forment autour de petites masses isolées et concrétées. Peut-être ces petites masses sont-elles des restes d'entozoaires, lesquels, d'après les découvertes de Filippi et de Küchenmeister peuvent réellement donner lieu à la formation de perles. Filippi a observé en effet des moules d'étang dont le manteau contenait des sacs de larves de *distoma duplicatum,* et il a constaté, disséminées sur la surface de la coquille en quantité correspondante, des aspérités perlées diverses de forme et de développement, et dont quelques-unes étaient devenues de vraies perles brillantes et presque sphériques du diamètre d'un grain de mil. L'examen microscopique des concrétions les plus récentes lui fit toujours découvrir des restes de distome engagés dans la substance calcaire; celui des perles libres révéla également un noyau organique, dont la nature ne put cependant toujours être clairement définie. Filippi conclut de ses observations que la production des perles est en rapport direct avec la diffusion géographique des parasites. Küchenmeister trouva dans une petite perle de la moule d'étang commune une araignée d'eau crétifiée (changée en craie). Les expériences de M. de Hessling n'ont pas donné des résultats tout à fait semblables. Cet observateur a trouvé dans les petites aspérités perlées des moules d'étang, soit de véritables grains de sable ou des particules d'argile, soit des débris d'algues, soit des œufs à tous les degrés de développement et de décomposition, soit enfin des parasites. Mais, sur plusieurs centaines de perles de la même espèce de moule, il ne put découvrir qu'un seul distome, et dans

environ quatre cent mille exemplaires de l'*unio margaritifer,* qui produit les perles de rivière, il ne vit aucune trace d'œuf ni de parasite, pas plus que dans des centaines de perles orientales, écossaises et bavaroises, attaquées avec le ciseau et la scie, avec des acides désorganiques et des acides organiques. Après avoir relaté ces expériences, M. Mœbius ajoute que lui-même au contraire a réussi à trouver, dans des perles provenant de l'*avicule margaritifère* de la côte occidentale de l'Amérique, des noyaux provenant d'entozoaires; il les décrit en détail, et les figure dans la planche qui accompagne son Mémoire.

On a fait de fréquents essais de production artificielle de perles. En 1761, Linné annonçait au roi et à la diète de Suède qu'il possédait le secret de contraindre ces coquillages. Plus tard, il le vendit à un négociant de Gœthebourg, dont les héritiers voulurent le vendre de nouveau en 1780, mais sous pli cacheté. On ne sait ce qu'il est devenu depuis. Il est probable que Linné n'obtenait que des demi-perles, faciles à produire au moyen du forage de la coquille. Parmi les coquillages à perles, on en trouve beaucoup avec des trous percés par des pholades ou des vers. Le mollusque tient ces intrus à distance, en sécrétant un boulevard de couches nacrées qui se voûte souvent en une belle demi-perle. On peut aussi produire des perles imparfaites en introduisant un corps solide entre la coquille et le manteau. C'est une industrie qui occupe près de cinq mille hommes en Chine. En avril et en mai, on prend les coquillages, et on y fait pénétrer le corps solide; il faut de dix mois à trois ans pour que ces corps soit revêtus d'une couche nacrée suffisante. Les Chinois nacrent de cette manière de petites idoles de Bouddha, qu'ils mettent à leur bonnet, et qui sont très-bon marché. Si on trouvait le moyen d'introduire dans le manteau de petits corps ronds, qui se couvrissent de couches sphériques, on produirait de vraies perles. Jusque-là il faut s'en remettre aux petits parasites et aux autres corpuscules qui peuvent pénétrer dans le manteau d'une manière naturelle.

Th. D.

BRUNHILD

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR EMMANUEL GEIBEL[1]

(ANALYSE ET EXTRAITS).

Le sujet de cette tragédie est tiré du poëme des *Niebelunyen*, dont M. Geibel a suivi la fable aussi exactement que possible. L'action commence le lendemain du mariage de Gunther, roi de Worms, avec Brunhild, la redoutable reine du Nord, et de Siegfried des Pays-Bas avec Chriemhild, sœur de Gunther. Deux des grands vassaux du roi, Hagen et Volker, sont encore occupés à faire ranger par les valets la salle où a eu lieu le banquet nuptial. Le vaillant Hagen, autrefois le premier à la cour de Gunther, maintenant éclipsé par le vaillant et heureux Siegfried, laisse percer sa jalousie dès cette première scène. Mais ce qui préoccupe surtout les deux interlocuteurs, c'est la contrainte de Gunther et la fureur comprimée de la reine pendant le festin. Bientôt la reine paraît elle-même, mais elle ne fait pour ainsi dire que traverser la scène. Elle va chasser, malgré la volonté de Gunther, qu'elle humilie ainsi devant toute sa cour. Le roi fait appeler Siegfried, et lui fait une révélation singulière; il a passé sa nuit de noces à peu près comme ce prince des *Mille et une nuits* qu'un malin génie bannit d'un souffle dans un coin jusqu'à l'aurore. La reine lui a résisté. Or Siegfried, pour obtenir la main de la princesse Chriemhild, a dû promettre à Gunther de l'assister dans ses propres amours; déjà c'est lui qui, sous l'armure de Gunther, a jouté contre Brunhild et lutté avec elle, car cette reine farouche avait résolu de ne se donner qu'à son vainqueur. Elle aimait Siegfried, et les dieux lui avaient annoncé qu'elle ne serait vaincue que par lui. L'oracle s'était accompli, mais d'une manière imprévue comme tous les oracles; et Brunhild se croyait défaite par Gunther, et avait été obligée de l'épouser pour dégager sa parole. Le roi demande à Siegfried de lutter une seconde fois avec elle, non plus en champ clos, mais la nuit, dans la chambre royale, et toujours sous le vêtement et les apparences de Gunther; Siegfried est obligé d'y consentir. Aussi trouvons-nous au deuxième acte Brunhild tout autre qu'au premier. Elle est domptée, elle croit Gunther plus fort qu'elle, et renonçant à toute pensée de résistance,

[1] M. Frédéric Geibel, poëte dramatique et lyrique, né en 1815, est aujourd'hui professeur à l'université de Munich.

elle accepte de vivre avec lui, à la condition cependant de ne plus voir Siegfried qu'elle aime, et dont la vue la fait trop souffrir. C'est l'unique grâce qu'elle demande au roi; mais celui-ci, fier de son avantage, et ne pouvant d'ailleurs se passer d'un ami si utile, reste sourd aux supplications de la reine, dont au surplus il ignore le motif. Bien plus, il se rappelle que Brunhild a fait mauvais accueil à Chriemhild, et maintenant qu'il est le maître, il veut que cette faute soit incontinent réparée, et que la reine aille voir la femme de Siegfried. Elle obéit.

Le deuxième acte s'ouvre par la scène suivante entre Chriemhild et son jeune frère Giselher.

CHRIEMHILD.

Les jeux sont donc finis? Qui est vainqueur?

(Cris derrière la scène.)

Vive, vive Siegfried!

GISELHER.

Ces cris te l'annoncent : c'est ton Siegfried! Il les a tous couchés dans le sable, Hagen lui-même, que de ma vie je n'avais vu si terrible, si furieux. Quel spectacle que leur lutte: l'un ramassé, courbé, les veines gonflées, l'œil injecté; l'autre, encore joyeux et beau dans le plus grand effort! Mais pourquoi n'es-tu pas venue toi-même?

CHRIEMHILD.

Il y a quelques semaines, je n'aurais manqué les jeux à aucun prix; mais maintenant mon cœur a soif de solitude et de silence. On dit que le bonheur se plaît dans la foule; le mien préfère l'ombre et le recueillement. Je suis donc venue ici, rêvant aux bonnes divinités qui m'ont fait mon destin.

GISELHER.

Et qui ont fait des miracles sur toi, car tu me parais toute changée; ton front rayonne et tu me sembles plus grande; ta voix résonne comme l'airain. Oui, et si tu n'étais Chriemhild ma bonne sœur, ce n'est pas de l'amour, c'est presque du respect que je ressentirais pour toi.

CHRIEMHILD.

Que veux-tu dire? Et cependant tes paroles répondent à je ne sais quoi qui murmure et frissonne en moi, depuis que je suis la femme de Siegfried; je me contemple moi-même avec un pieux étonnement; le baiser de Siegfried a été pour moi un nouveau baptême, une purification, une consécration : j'habite des régions plus hautes. Maintenant, j'ai plaisir à oindre mes longs cheveux du nard le plus précieux; je porte volontiers la pourpre et le doux éclat des perles, parce que je me sens alliée à toute grandeur, à toute beauté.

GISELHER.

Tu sens déjà autour de tes tempes la couronne que tu porteras au front dans les Pays-Bas.

CHRIEMHILD.

Ce n'est pas cela. Le bandeau royal ne me donnera que ce que j'avais depuis longtemps. Non, c'est uniquement l'amour de Siegfried qui m'élève au-dessus de moi, et ne dût-il jamais monter sur un trône, je n'en serais pas moins fière pour cela, car qui peut lui être comparé? Déjà les chansons du peuple rattachent son jeune nom aux géants du passé; déjà l'enthousiasme de la foule salue en lui un descendant des dieux. Et ce héros est à moi!

(Voix derrière la scène.)

Vive, vive Siegfried!

CHRIEMHILD.

Entends-tu ces cris? Mon âme s'élève sur leurs ailes. O frère Giselher, il n'y a jamais eu de mortelle fortunée comme ta sœur. Toute ma vie est accomplie en lui, et j'ai presque oublié la prière et le désir. Hors lui, qu'y a-t-il au monde?

GISELHER.

Ton bonheur te rend si belle! Et cependant un tel amour me fait presque trembler. Quand le cœur d'un mortel, m'a-t-on dit souvent, met toute sa félicité dans une chose périssable, les dieux jaloux lui brisent son joyau pour montrer leur puissance.

CHRIEMHILD.

Ah! tais-toi, tais-toi! Comment peut venir sur ta bouche rose cette sagesse sortie du sépulcre, et qui me fait frissonner? Il n'a jamais aimé celui qui a dit cela; car s'il en était ainsi, — mais non, je ne puis achever ma pensée; elle ouvre un abîme sans fond. — Va, je serai modeste et pieuse, pour que les immortels ne m'envient pas mon bonheur, semblable à leur félicité. Je serai vigilante, et au moindre nuage qui pourrait menacer Siegfried, je l'avertirai, je saurai modérer doucement son courage emporté. Ce ne sera pas facile, mais tout est possible à l'amour.

GISELHER.

Tu es émue; pardonne-moi une parole étourdie.

CHRIEMHILD.

Je t'en remercie! C'est peut-être un dieu qui te l'a inspirée. Je ne

suis pas moins joyeuse qu'auparavant, mais je sais maintenant que j'ai autre chose à faire que des rêves oisifs, et tu m'as délivrée de la crainte que mon amour ne lui servît de rien. Je comprends ce que je puis et dois faire, et je remplirai avec joie mon grand devoir.

(Entre Siegfried, armé, une lance à la main.)

SIEGFRIED.

Bonjour, mon cœur, me voici de retour, et maintenant je reste avec toi.

CHRIEMHILD.

Repose-toi à l'ombre de ces tilleuls. Viens que je détache ton casque, car tu dois être fatigué, et maintenant un baiser sur ce front illuminé par la victoire!

SIEGFRIED.

Quoi! tu sais déjà?

CHRIEMHILD.

Frère Giselher m'a dit comment tu as remporté le prix.

SIEGFRIED.

Et ce n'a pas été sans peine. Hagen est un terrible combattant; l'épée lui obéit comme un membre de son corps, et il est aussi fort à la lutte qu'à l'escrime; ses muscles sont de l'acier. Je suis presque peiné de sa défaite : il est parti courroucé, et sans me saluer.

GISELHER.

On voyait qu'il avait compté sur la victoire. Il eût volontiers gagné cette belle lance, cerclée d'or, le prix du combat. Il en avait complaisamment éprouvé l'acier et pesé le bois dans sa main.

SIEGFRIED.

Vrai? Cela me fait plaisir, et je puis ainsi calmer un peu du moins sa mauvaise humeur. Prends la lance, beau-frère, et porte-la à Hagen. Dis-lui qu'il ne la dédaigne pas, et qu'elle est faite pour le bras qui m'a rendu si difficile de la gagner.

GISELHER.

Tu voudrais ...

SIEGFRIED.

Oui, charge-toi de ce message d'amitié. Je ne puis supporter qu'un brave guerrier souffre à cause de moi, quand même il n'y a pas de ma faute.

Siegfried et Chriemhild restent seuls, et la fatalité, qui domine l'action, pousse Chriemhild, au moment même où elle vient de jurer de veiller sur Siegfried, à lui demander le secret de sa dernière nuit. Cette curiosité féminine, que l'auteur fait jouer avec beaucoup de grâce, est la vraie cause de la catastrophe, Siegfried résiste, comme il le doit; Chriemhild s'emporte et pleure, Siegfried tiendrait bon, si Brunhild ne venait à ce moment même faire à sa belle-sœur la visite à laquelle Gunther l'a contrainte. Satisfaite de trouver Chriemhild en larmes, Brunhild la raille et l'insulte. Après son départ, Siegfried outré révèle à sa femme le fatal secret. C'est la fin du second acte. Le troisième s'ouvre, comme le premier, par une conversation entre Hagen et Volker. Hagen a repoussé avec colère le présent de Siegfried, et sa haine éclate de nouveau à cette occasion. Arrive Brunhild en manteau de prêtresse, car c'est la fête de l'équinoxe, et les princesses doivent sacrifier ensemble dans le sanctuaire. Comme Hagen et Brunhild sont uniquement occupés de leur jalousie, leurs pensées les amènent naturellement à parler de Siegfried et de Chriemhild. Hagen affirme que Siegfried n'aime pas sa femme, car il a surpris la course nocturne de Siegfried, et « deux jours après la noce, un amoureux ne » se promène pas deux heures après nuit dans les corridors du château. » Siegfried n'aime donc pas sa femme, Brunhild le croit avec empressement, mais elle est aussitôt et cruellement détrompée par Siegfried lui-même, dans une scène où elle rappelle un peu Phèdre s'ouvrant à Hippolyte. Alors sa fureur n'a plus de bornes; elle éclate sur le seuil du sanctuaire, ou Chriemhild l'a devancée.

BRUNHILD.

Arrière, femme détestée, descends de ce seuil.

CHRIEMHILD.

Que veux-tu ? Pourquoi tires-tu le bord de mon manteau ?

BRUNHILD.

A moi le pas. Sors de mon chemin.

CHRIEMHILD.

Je cède à la prière, non au commandement.

BRUNHILD.

La reine commande. Arrière donc !

CHRIEMHILD.

Je suis aussi bien de sang royal que toi.

BRUNHILD.

Tu oses résister ? Mon époux t'apprendra à trembler.

CHRIEMHILD.

Le mien est son hôte, et un fort héros comme lui.

BRUNHILD.

Oui, un insolent nourri de notre table !

CHRIEMHILD.

Laisse ce discours, malheureuse, il ne te sied pas.

BRUNHILD.

Ce qui me sied, je ne le demande pas à la femme d'un valet.

CHRIEMHILD.

Ciel et terre! Brunhild, retire cette parole.

BRUNHILD.

Ah! cela a donc porté, et pénétré enfin jusqu'à ton cœur? Te voilà donc suppliante et gémissante comme une biche atteinte! Eh bien! je ne retire rien. Étouffe donc, étouffe enfin de cet amour si profond, si brûlant! Tu verras encore, quand mon époux montera à cheval, ton Siegfried lui tenir humblement l'étrier.

CHRIEMHILD.

Je t'en conjure par le salut de ton âme, Brunhild, tais-toi!

BRUNHILD.

Non, je ne me tairai pas! Je briserai ton orgueil, pour que tu ne t'avises pas de te croire de nouveau ma pareille. Je te dis que ton noble époux, je le tiens pour un mendiant, que toi-même, insolente, tu es faite pour dénouer à genoux mes sandales d'or! Car en moi, chaque goutte de sang est royale. Mais toi, tu as abjuré ta naissance, tu t'es déshonorée en entrant dans une couche honteuse et servile.

CHRIEMHILD.

Ah! Qu'est-ce que cela? Tu parles de couche honteuse et de déshonneur! N'est-ce pas ce que tu as dit? Par Thor, ce serait épouvantable, si ce n'était si risible, si démesurément risible de toi à moi. Oui, relève ta lèvre orgueilleuse, fronce les sourcils, louve! Je vais te montrer un miroir où tu pourras contempler ton honneur royal, et sa vue te fera crever comme un basilic. Car ce Siegfried, que si complétement tu méprises, comme un honteux valet, ce même Siegfried a triomphé de toi comme jamais ton époux n'a pu triompher. C'est lui qui, sous l'armure de Gunther, t'a enlevé la victoire et la liberté. Et si ce n'était que cela! — Mais non! — Te souviens-tu du bras de fer qui, dans les ténèbres, — il y a deux nuits de cela, — t'a domptée et violemment courbé la roideur de ta nuque, au point que tu geignais? T'en souviens-tu? — Eh bien! c'était le bras de Siegfried. — Tu gisais à

terre, reine superbe, à genoux, les cheveux dénoués, à ses pieds que tu embrassais; tu étais écrasée, tu criais miséricorde, tu offrais en expiation tout ton être royal. Et lui, le mendiant, — l'entends-tu bien? — il t'a dédaignée; il t'a dédaignée pour moi: il est parti, te laissant à Gunther, ton grand roi.

BRUNHILD.

Dans la poussière, serpent, langue venimeuse, menteuse!

CHRIEMHILD.

J'ai dit la vérité, ta fureur ne l'étouffera pas.

BRUNHILD.

Tais-toi! je souffle sur tes contes, et ils s'envolent comme des flocons.

CHRIEMHILD.

Tu ne veux pas croire, enragée, vois donc. Connais-tu cette ceinture? Elle ne t'a jamais quittée, jusqu'à ce que mon héros t'eût terrassée.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Malheur! malheur!

CHRIEMHILD.

La connais-tu?

BRUNHILD.

Illusion de l'enfer!

CHRIEMHILD.

Réponds!

BRUNHILD.

Mes yeux se troublent comme sous un vol de corbeaux sombres. Mais non!... Mensonge! tu l'as volée!

CHRIEMHILD.

Tu oses....

BRUNHILD.

Voleuse!

(Arrive Gunther, en costume royal, accompagné de Hagen, de Volker, et d'une suite brillante qui se range dans le fond.)

GUNTHER.

Quel bruit! Qui donc ose rompre la paix de notre royale demeure?

BRUNHILD.

Protége-moi, venge-moi, mon époux, venge la honte de ta femme!

GUNTHER.

Qu'arrive-t-il?

BRUNHILD l'attirant vers l'avant-scène.

Ta sœur dit, et ma bouche en frémit de honte, que ce n'est pas toi, que c'est Siegfried qui a ravi ma ceinture.

GUNTHER.

Parole calamiteuse! Malheur!

BRUNHILD.

Écrase le blasphème! juge! venge!

CHRIEMHILD.

Démens-moi si tu peux.

BRUNHILD.

Tu te tais? tu hésites? Parle, par les portes de l'enfer, parle! Était-ce Siegfried?

(Gunther se tait.)

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Malheur! malheur!

CHRIEMHILD.

Son silence te juge. Vois, tu trembles, tu pâlis maintenant; l'ivresse de ton orgueil se dissipe comme la fumée chassée par le vent. Mais ne m'accuse pas. Toi seule as évoqué la tempête qui gronde autour de tes tempes. Que ses foudres t'écrasent! tu l'as voulu toi-même.

Au commencement du quatrième acte, Siegfried est auprès de Gunther, qu'il supplie de le laisser partir. Gunther s'y refuse, et son amitié est si pressante que Siegfried finit par renoncer à son dessein. Il sort; mais alors arrive Brunhild, qui, visible pour la première fois depuis la scène du sanctuaire, vient communiquer au roi sa volonté : pour l'insulte qui lui a été faite, il n'y a qu'une expiation, une vengeance; il faut que Siegfried meure. Gunther s'indigne d'abord; mais la reine laisse entrevoir dans son emportement que sa haine n'est que de l'amour offensé; alors Gunther se ravise, et consent lâchement à l'assassinat. Mais qui s'en chargera? — Moi, dit Hagen, présent à l'entretien; et ce bon vassal est à la fois heureux de se défaire d'un rival, et certain de ne pouvoir mal faire en accomplissant l'ordre du roi. Et il l'accomplira le jour même; Gunther a invité Siegfried à une partie de chasse, l'occasion est donc favorable, et il faut se hâter d'en profiter. La scène change, et nous transporte dans la chambre de Chriemhild.

CHRIEMHILD se levant de son métier à tisser.

Repose-toi maintenant, ma navette; nous touchons à la fin du travail, et dans peu de jours notre ouvrage sera terminé. Et maintenant que les images sont presque achevées, comme elles sont tout autres que

je ne les avais conçues! C'est ainsi que nous tissons notre vie, et le tissu devient différent de ce qu'on avait pensé. Nous croyons employer des fils d'or; une puissance inconnue les change sous nos mains contre des fils sombres, et quand nous apercevons l'erreur, il est trop tard! — On vient.

(Entre Gerda, compagne de Chriemhild.)

CHRIEMHILD.

C'est toi, Gerda? Je pensais que c'était Siegfried. Où peut-il rester?

GERDA.

Tu vas le voir.... Il est dans la cour, où il se fait seller son étalon, au milieu des faucons et des chiens. Les princes vont à la chasse.

CHRIEMHILD.

Tu l'as vu? Était-il gai?

GERDA.

Il riait, et m'a crié : Prépare-moi une coupe de vin, mais une grande. La joie donne soif; je veux boire le coup de l'étrier avant de monter à cheval.

CHRIEMHILD.

Il rit, et veut sortir.

GERDA.

Cela t'étonne? N'est-ce pas un vrai temps pour la noble chasse, une journée si fraîche, si belle?... Mais tu es pâle; qu'as-tu, princesse?

CHRIEMHILD.

Rien.... Je suis une enfant; j'ai mal dormi, mon sang est agité, et m'oppresse de mauvais pressentiments. Cela passera.

GERDA, qui s'est approchée du métier à tisser.

Oh! comme tu as travaillé! Avec quel éclat les figures se détachent déjà du fond sombre! Oui, ce sont bien les funérailles de Balder, du radieux fils d'Asgar. On reconnaît déjà toutes les figures : là, pâle et brillant comme de l'argent, le dieu sur son bûcher; ici Nanna, sa femme, aux cheveux d'or, semblable à toi-même; puis tout le cercle des Ases, plongés dans la douleur. Comment as-tu fait pour tout rendre si bien?

CHRIEMHILD.

Je ne sais; je l'ai combiné en partie, et en partie cela est venu de soi-même.

GERDA.

Il me semble voir vivant devant moi ce que mon enfance a entendu chanter de la mort prématurée du dieu charmant. Les frissons de la vieille chanson me parcourent de nouveau. Tu sais, ta mère nous la chantait souvent.

CHRIEMHILD.

Tout ce matin, elle ne m'est pas sortie de l'esprit. (Chantant.)

Alors pleurèrent
Hommes et dieux,
Quand leur favori
Radieux mourut.

GERDA.

Comme des fontaines
Pleurèrent les rochers,
Et tous se lamentèrent
Sur la mort de Balder.

CHRIEMHILD éclalant.

Ainsi le monde pleurera Siegfried, Gerda.

GERDA.

Que dis-tu, princesse? Ton chef-d'œuvre s'est-il tellement emparé de toi que tu ne puisses plus le séparer de ton propre destin? Vrai, l'effort de ta pensée, tes longues combinaisons t'ont rendue malade. Mais j'entends sur les degrés le pas du cher médecin qui va chasser cette mélancolie. Je te laisse avec lui.

(Entre Siegfried.)

CHRIEMHILD.

Je te sens enfin sur mon cœur, dans mes bras; je sens le flot ardent de la vie dans tes veines. Soyez bénis, ô dieux! Oh! que ne puis-je toujours te tenir ainsi!

SIEGFRIED.

Comme tu es agitée, mon cœur.... Voilà encore que j'ai été dehors trop longtemps. Mais c'est comme cela : il faut de l'air à l'homme; et si je faisais tout à fait à ta volonté, tu m'enfermerais, je parie, dans l'appartement de tes femmes, et m'apprendrais à filer la quenouille.... Ah! cela ferait une belle chanson : « Comment Siegfried, qui avait tué le dragon, était assis au rouet et filait. » Qu'en penses-tu, mon trésor?

CHRIEMHILD.

Je ne puis pas rire; j'ai comme un roc sur la poitrine, et ta gaieté ne le fait pas tomber. Oh! Siegfried, je me meurs d'angoisse pour toi.

SIEGFRIED.

Pour moi? Eh! mon cœur, de quels dangers rêves-tu? Que peux-tu craindre?

CHRIEMHILD.

Tout, Siegfried, tout. Depuis que m'a échappé cette malheureuse parole qui a enflammé la rage de Brunhild, le repos a fui mon âme. Le moindre bruit, une épée qui tombe, le pas d'un cheval, tout me fait peur; par toute porte qui s'ouvre, je crois voir entrer un malheur; en toutes ténèbres, je soupçonne une épouvante cachée.... Oh! ce regard; le dernier qu'elle m'a lancé, il était la plus terrible des menaces. Cet œil brûle comme un incendie dans mon souvenir; la nuit, il plane sur ma couche, et chasse le sommeil de mes paupières. Oh! Siegfried, ils couvent vengeance! Prends garde, prends garde!

SIEGFRIED.

Si tu n'as pas d'autre souci, rassure-toi, mon cœur.... C'est là justement ce qui me fait si gai que cette querelle, qui était aussi une épine dans ma chair, soit aujourd'hui pleinement terminée. Ton frère Gunther m'a lui-même tendu la main, avec un cœur et une franchise qui m'ont profondément touché. Notre amitié est plus ferme que jamais.

CHRIEMHILD.

Elle est une glace tentante et légère qui se brisera sous tes pas, et te livrera à l'abîme. Que les dieux me pardonnent si je suis injuste envers les miens; mais mon cœur me le dit, ils te trompent.

SIEGFRIED.

Non, Chriemhild, ne parle pas ainsi, à la même heure où la grande âme de Gunther m'a presque fait rougir à force de générosité. Le soupçon est un crime. Vraiment, plutôt que de douter de la fidélité de mes amis, je voudrais être déjà mort, et couché dans le froid sépulcre. Que vaut la vie sans confiance!... Arrière ces pensées, et donne-moi la coupe, que j'achève de rasséréner mon âme. On va donner le signal.

CHRIEMHILD.

Siegfried, ne va pas à la chasse aujourd'hui! pour l'amour de moi!

SIEGFRIED.

Eh! mon trésor, dois-je vraiment filer?

CHRIEMHILD.

Ris, raille-moi, fais ce que tu veux, mais reste, reste pour mes terreurs, Siegfried, rien qu'aujourd'hui. Tiens, j'ai eu un rêve cette nuit: deux montagnes s'écroulaient et t'ensevelissaient, et puis je vis un cerf doré traverser le fourré, et un couple de sangliers l'attaquer par derrière, et lui enfoncer les dents dans le flanc. Des ruisseaux de sang coururent sur l'herbe. Le cerf, c'était toi.

SIEGFRIED.

Où te perds-tu? Tu trembles devant les ombres évoquées par ta peur. Crois-moi, il n'y a pas de sens dans ces images.

CHRIEMHILD.

Ne parle pas ainsi! Souvent les dieux ont parlé à notre race dans des rêves, et nous ont envoyé des visions salutaires. Mais je ne veux pas disputer avec toi; je ne veux que te supplier. Crois-moi insensée, mais sois-le pour un jour avec moi, puisque je t'en prie.

SIEGFRIED.

N'insiste pas : vois-tu, je resterais volontiers pour te plaire, mais je ne puis pas. Cette chasse est le désir de Gunther, et c'est la première fois que nous sortons ensemble depuis notre querelle. Il a ma parole; que penserait-il, si je ne venais pas? (Il saisit la coupe et boit.) A mon heureux retour!

CHRIEMHILD.

Oh! comme je le sens maintenant ce que je ne voulais pas croire à ma mère : une terreur éternelle est le sort des femmes, et plus notre sort est brillant, plus nous devons le payer en soucis amers et en larmes brûlantes; car vous autres héros, votre orgueil vous défend de tenir compte de notre douleur, et d'accepter un bonheur tranquille.

SIEGFRIED.

L'aigle cesse-t-il de voler tant que ses ailes ont la force de le porter, et serais-je Siegfried, si je pouvais me reposer dès aujourd'hui? Certes, le temps viendra, dans cinquante ans, je pense, où il me sera doux de partager ta vie tranquille. Oui, mon cœur, alors nous verrons autrement le monde; nous aurons des cheveux gris, et sur ce cher

visage des rides vénérables se seront creusées là où fleurissent aujourd'hui les roses.

CHRIEMHILD.

Quels contes tu fais!

SIEGFRIED.

Oui, je nous vois volontiers tranquillement installés dans la grande salle, aux approches du soir, quand la tempête chasse les flocons contre les fenêtres. Toi, tu es assise près du foyer flamboyant, dans un fauteuil en chêne sculpté, les servantes tout à l'entour; et quand ton regard parcourt le cercle, les rouets vont plus vite, la navette vole plus légère à travers le métier. Attiré par le feu, je m'approche aussi, appuyé sur mon bâton, mais d'un pas encore ferme. L'échanson apporte la corne argentée, et à souper nous jasons de nos fils qui sont dehors à la recherche des aventures héroïques.

CHRIEMHILD.

Siegfried, bon, cher Siegfried!

SIEGFRIED.

Ne m'interromps pas, j'ai oublié le meilleur, car, vois-tu, voici ta fille qui vient : une belle jeune femme; elle lève du sein vers toi ton plus jeune petit-fils; il te tend les bras; ses petites mains cherchent le bandeau d'or sur ton front, et toi, tu le considères longtemps, et le passé refleurit dans ton souvenir, car dans les grands yeux du nourrisson c'est la jeunesse de Siegfried qui te sourit. Tu le serres bien fort dans tes bras, et tu le bénis en disant : Sois heureux comme ton aïeul!

(On entend une fanfare.)

CHRIEMHILD.

Le cor! ah!

SIEGFRIED.

Comment leur son joyeux peut-il t'effrayer? Il nous ramène d'un crépuscule lointain au soleil radieux de la jeunesse. Ainsi donc encore un baiser, femme adorée, et qu'il rende mon départ aussi joyeux que l'a été mon arrivée.

CHRIEMHILD se faisant violence.

Eh bien donc, adieu! Mon cœur sera avec toi. (Siegfried s'éloigne; elle le rappelle et l'étreint encore une fois.) Siegfried, laisse-moi regarder encore une fois dans tes yeux, bien profondément. Ah! si je te perdais, mon héros, mon tout!

SIEGFRIED.

Sois tranquille, enfant. Mon destin radieux repose dans le sein du père des immortels. Je le sens, le souffle de Wodan me soutient Adieu! (Il sort à pas précipités.)

CHRIEMHILD.

Il part!... Oh! je n'ai jamais été si triste, si complétement oppressée de soucis. Si seulement la journée était passée!.... Travaillons pour tuer le temps. (Elle va au métier.) Pauvre, pauvre Nanna! je sens aujourd'hui ta douleur comme si elle était mienne.

Alors pleurèrent
Hommes et dieux.

(On entend frapper.)

CHRIEMHILD se précipitant à la fenêtre.

Siegfried, Siegfried! (Elle s'affaisse.)

(La toile tombe.)

Au cinquième acte, nous sommes dans la cour du château royal de Worms. Il est nuit. La prophétesse Sigrun a la vision du crime qui vient de s'accomplir. Bientôt on entend du bruit, des cris retentissent, on apporte le cadavre de Siegfried.

CHRIEMHILD au haut des degrés.

Des flambeaux et des cris dans la cour! Je veux descendre.

GERDA veut la retenir.

Princesse!

GISELHER.

Retourne, Chriemhild, par tous les dieux, retourne! Tu ne dois pas voir ce qui est ici.

CHRIEMHILD.

Ne m'arrête pas!

GERDA.

Un mort, princesse!

CHRIEMHILD descendant.

Arrière!... Eh! je le sais déjà, c'est lui!... O Siegfried! Siegfried! mon époux! (Elle s'affaisse et s'évanouit sur le cadavre.)

GISELHER.

Au secours, au secours! ma sœur se meurt!

(Entrent Gunther, Hagen et toute la chasse avec des flambeaux.)

VOLKER.

A quel spectacle lamentable viens-tu, ô roi! Ton noble beau-frère mort, ta sœur mourant de désespoir à ses côtés!

GUNTHER.

Malheureuse femme! Qui l'a si promptement informée?

VOLKER.

Elle vint, vit, et s'affaissa.

GISELHER.

Elle s'agite.

GUNTHER.

Eh! Chriemhild, reviens à toi, écoute la voix de ton frère, qui honore ta douleur.

CHRIEMHILD.

Oh! laissez-moi, laissez-moi! Cette lumière est inexorable. Reviens, nuit, et voile de tes ténèbres les débris de mon bonheur. Oh! ces traits adorés, ces lèvres qu'hier encore je baisais, perdu à jamais tout cela; mort, mort! Oh! c'est la vieille envie des dieux, qui ne supporte rien de grand et n'épargne que le vulgaire. Le cerf des bois revient à sa biche, et toi, tu es mort! Le mendiant qui n'a pas de femme, le valet stupide qui traîne dans la sueur une existence misérable, ils vivent, et toi, tu es mort, mort parce que tu étais grand et beau et heureux.

GUNTHER à Hagen.

Homme, ce désespoir me tord le cœur.

CHRIEMHILD.

Encore si tu étais mort comme meurent les héros, touché sur le champ de bataille par l'aile mortelle des Walkyries, ce serait une consolation! Mais non, ils ne t'ont pas rapporté sur ton bouclier, chargé des couronnes de la victoire. Oh! ils n'ont pas été si magnanimes. De lâches assassins t'ont assailli par derrière; ils t'ont égorgé dans les ténèbres, sans combat et sans gloire. Oh! et quels assassins!

GUNTHER.

Ma sœur, nous nous affligeons avec toi. Un malheur inexplicable...

CHRIEMHILD.

Tu mens, il n'y a pas ici de malheur, il y a un crime. Le désespoir est clairvoyant, le bonheur seul est aveugle. Tu as connu le complot : sinon, dis Non, lève ta main, et dis Non.

GUNTHER.

Chriemhild....

CHRIEMHILD.

Vois-tu, tu ne peux pas, tu voudrais te parjurer, mais ta langue s'y refuse. Et vois, à tes côtés, l'homme sombre avec la main rouge. Il exhale encore l'odeur du sang.... Arrière, maudit!... Les blessures du cadavre vomissent le sang à ton approche, monstre, et te dénoncent.

GUNTHER.

Dans quelle erreur....

HAGEN.

Non pas, mon roi.... Pourquoi nier ce dont ma tête se charge sans crainte? Oui, tu l'as dit, femme : c'est moi qui l'ai fait.

CHRIEMHILD.

Sois donc maudit de la tête aux pieds!... Oui, relève seulement ton front, défie-moi, ton audace deviendra de l'angoisse, bourreau. Je te demanderai tes comptes, un jour, et ne crois pas que je sois faible; je l'étais avant que tu ne m'eusses faite veuve, mais maintenant la douleur me rend forte, invincible. Oui, mes yeux sont secs, je pleure en dedans, le torrent de mes larmes tombe sur mon cœur, et trempe sa colère, comme l'eau trempe le fer ardent. Tu ne m'échapperas pas, et aussi vrai que tu n'as pas eu pitié de moi, je le jure ici, je rirai quand ta tête roulera à mes pieds.

HAGEN.

Tes menaces ne m'effraient pas. Je savais bien que tu ne me bénirais pas, mais je n'ai fait que mon devoir. Ma reine était insultée, j'ai lavé sa honte dans le sang. Vois, la voilà qui approche la tête haute, comme elle le peut maintenant.

CHRIEMHILD.

Elle apprendra à la courber, je te le jure.

(Entrent Brunhild et Sigrun.)

HAGEN.

Place à la reine!

BRUNHILD.

Maintenant, dieux, laissez-moi vider la pleine coupe de la victoire, et puis faites ce que vous voulez. (Elle s'approche du cadavre.) Oh! orgueilleux, es-tu humble maintenant, et la Norne t'a-t-elle dompté, dompteur de vierges? Tu aimais l'obscurité des chambres nuptiales. Es-tu

content maintenant que tu habites la plus obscure de toutes? Ah! nous avons changé les rôles; c'est toi qui es étendu à mes pieds, ombre vaine, poussière dans la poussière, et c'est moi qui t'ai vaincu et qui triomphe.... Oh! mensonge, mensonge, mensonge! Je ne puis. Maudite ma langue impie! Il n'y a rien ici, rien qu'une douleur sans bornes; car c'est moi qui t'ai tué. Oh! il y eut un jour où j'aurais donné ma vie pour pouvoir poser ma tête brûlante sur cette poitrine, ouverte aujourd'hui, percée jusqu'au cœur, et c'est moi qui l'ai percée.... Oui, c'est moi qui l'ai fait, non comme vous, par une rage stupide. Non, non! je savais ce que je faisais, et j'y ai été forcée cependant.... Qu'était pour vous Siegfried? un dieu parmi des taupes aveugles!... Moi, je le connaissais. Oh! la joie du monde est partie avec lui, la splendeur de la nature est morte! Le soleil se détourne de la terre et cache son œil brillant dans les ténèbres; car lui, pour lequel il venait, lui, son beau héros, n'est plus, et ce qui reste ne vaut pas un regard.

GUNTHER.

Oh! modère-toi! cesse....

BRUNHILD.

Je ne veux pas. Assez longtemps j'ai enfermé mon secret dans mon cœur; maintenant il éclate comme la flamme de l'Hécla. Oui, sachez-le tous, cet homme, je l'ai aimé dès le commencement, et pas un autre. Je l'ai aimé malgré le destin et les étoiles. Les dieux peuvent me broyer, mais non me ravir mon amour!

GUNTHER.

Pour ton honneur!...

BRUNHILD.

Mon honneur! Il est d'être digne de ce mort. Je lui parle, et non à vous. (Se tournant vers Siegfried.) Oh! que ton regard soit moins farouche sous tes boucles sanglantes! Que j'eusse voulu, impitoyable ami, te préparer une couche plus douce; mais toi, tu ne le voulus pas; et toi-même arrachas violemment ton destin du ciel. Ce que j'ai souffert par toi, c'est plus que la mort; mais maintenant c'est expié; et mon amour rejette le masque de la haine. Ta main, ta main, pour que j'y puisse verser mon âme dans mes pleurs!

CHRIEMHILD.

Arrière! Trop longtemps j'ai supporté les grimaces avec lesquelles, louve, tu l'insultes encore après la mort. Arrière, arrière! sa femme te l'ordonne, sa femme qui te maudit!

GISELHER.

O sœur Chriemhild, vois sa douleur et la nôtre. Nous pleurons tous Siegfried. N'y a-t-il pas une expiation dans ce deuil?

CHRIEMHILD.

Non! Le monde est sans merci. Je suis comme lui. Encore une fois, femme, arrière!

BRUNHILD.

Veilles-tu si sévèrement le cadavre, inexorable! soit. Tu peux me priver du pauvre dernier baiser, tu peux m'empêcher d'étreindre sa froide main. Mais tu n'arrêteras pas ma volonté, car la passion est plus forte que les dieux. O Siegfried! Siegfried! qui pourrait encore me séparer de toi! Non! ce n'est plus dans la poussière que je te cherche, c'est dans l'empire calme où tout ce qui est grand se retrouve, dans le saint crépuscule et parmi les ombres magnanimes. Là, tu m'appartiendras, ô mon aimé! N'est-ce pas ta voix lointaine qui m'appelle, et quelles ailes agitent l'air autour de moi? Veux-tu me saluer, ou bien es-tu impatient de mes retards et de mes plaintes.? Va! tu n'attendras plus, je vais accomplir ce qui seul me convient. Donne-moi ton épée : tu m'as précédée, je te suis. (Se tuant.) Reçois-moi.

GUNTHER.

Arrête, malheureuse! oh! trop tard!

CHRIEMHILD.

Meurs donc! C'est la première victime, mais il en faut plus, et nulle ne manquera. Ce sera là ma fidélité.

GUNTHER.

Comme tu t'abreuves aujourd'hui de sang généreux, ô mort! Malheur! malheur!

SIGRUN.

Que plaignez-vous les morts? Enviez-les, un dieu les a délivrés. Pleurez sur vous-mêmes! La malédiction plane comme un nuage sur vos têtes. (Le jour commence à poindre.) Voyez, voyez à l'orient ce feu sanglant. L'avenir se déroule dans les nues enflammées. Oh! quelle fête! La mort poursuit sa ronde à travers les coupes renversées. N'entendez-vous pas le chant du glaive? La salle du banquet brûle, les cadavres s'amoncellent, le sang monte. — Et pas de salut, pas de fuite. — Et puis un silence de mort! Toute la moisson est fauchée. Une seule survit,

semblable à une géante. Le glaive sur l'épaule et couverte de sang, elle marche sur les morts. Elle tient par les cheveux une tête coupée ornée du diadème royal; elle la montre au dernier survivant! Oh! voilà que le fleuve rouge l'engloutit aussi. Malheur à vous! C'est la misère et la ruine des Niebelungen.

HAGEN.

Soit! Arrive que pourra, nous le supporterons comme des hommes.

(La toile tombe.)

La courte prophétie de Sigrun résume toute la fin des Niebelungen, qui roule tout entière sur la vengeance de Chriemhild, vengeance terrible, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler brièvement ici, pour placer dans son vrai jour le monde étrange que M. Geibel a eu la hardiesse d'évoquer. Chriemhild a épousé en seconde noces Etzel, roi des Huns; elle invite ses frères à venir la voir. Bien qu'avertis par toutes sortes de songes et de mauvais signes, ils se mettent en route, mais armés en guerre et emmenant une force de dix mille hommes. Ils sont magnifiquement reçus à Etzelbourg, mais, dès la première nuit, Chriemhild ordonne à une bande d'assassins de lui apporter la tête d'Hagen. Le coup manque. Le lendemain le sang commence à couler dans un tournoi entre Huns et Bourguignons, et le soir, à la table royale même, Hagen se lève et coupe la tête au petit Ortlieb, l'enfant d'Etzel et de Chriemhild. Une mêlée générale s'ensuit naturellement. Les Bourguignons restent maîtres de la salle du banquet et tuent sept mille Huns. Chriemhild met la tête d'Hagen à un prix énorme, qui induit le margrave Iring du Danemark à provoquer le féroce Bourguignon. Mais Hagen le tue ainsi que son fils Harvart et le margrave Irnfrit de Thuringe. Vingt mille Huns donnent l'assaut à la salle dont Gunther et les siens sont maîtres; ils sont repoussés avec perte. Mais les Bourguignons victorieux n'en restent pas moins assiégés, et la situation est pour eux sans issue. Gunther et ses deux frères, Gernot et Giselher, demandent à composer; mais l'inflexible Chriemhild exige toujours la tête d'Hagen, et les rois bourguignons ne peuvent se décider à livrer leur plus vaillant vassal. Alors Chriemhild fait incendier la salle aux quatre coins. La plupart des Bourguignons meurent par le feu et la fumée. Les survivants, au nombre de six cents, étanchent leur soif dans le sang des morts. Etzel commande à son vassal Rudiger, margrave de Thuringe, d'en finir avec eux; Rudiger est l'ami des

Bourguignons, et sa fille est la fiancée de Giselher, mais il est vassal et il doit obéir. Le combat recommence donc, et le bouclier d'Hagen ayant été coupé en deux, Rudiger donne à son adversaire le sien propre. Ce trait magnanime amène une courte trêve, mais Rudiger ne peut cesser la bataille. Lui et Gernot s'entre-tuent; Dietrich de Berne, autre vassal de Rudiger, survient pour continuer la tuerie. A la fin, de tous les Bourguignons, il ne reste que Gunther et Hagen, qui sont livrés liés à Chriemhild. Celle-ci demande à Hagen où il a caché le trésor des Niebelungen, qui autrefois a appartenu à Siegfried; Hagen répond qu'il ne le dira pas tant que vivra un seul de ses maîtres. Alors Chriemhild fait couper la tête à Gunther et l'apporte à Hagen. Hagen rit, et s'écrie que le secret n'appartenant plus qu'à lui seul, il est assuré de le garder. Chriemhild coupe elle-même la tête à Hagen avec l'épée de Siegfried, mais alors elle est assommée par le vieux vassal Hildebrand, indigné de tant de férocité. Le vieil Etzel pleure toutes les victimes.

M. Geibel n'a pas fait usage dans sa pièce de ce fabuleux trésor des Niebelungen, qui dans l'épopée est un des motifs de la jalousie d'Hagen contre Siegfried, et qui occupe au dernier moment, d'une façon assez étrange, la principale place dans les préoccupations de Chriemhild. Il a bien fait, ce trésor eût dérangé le jeu naturel des passions et embarrassé la marche du drame. Peut-être eût-il mieux fait de s'éloigner encore plus de la tradition, ou même de consacrer à un tout autre sujet l'incontestable talent qu'il a un peu vainement dépensé dans une composition ingrate. Il y a peu de pièces aussi bien conduites et aussi bien écrites que *Brunhild*. Le développement de l'action est irréprochable; il ne dépend en rien du hasard ni de la fantaisie, tout y découle de cette nécessité intérieure qui est la loi même du drame; le style a des qualités très-belles, nous le croyons supérieur à celui du *Gladiateur de Ravenne;* les tirades ont une pompe sinistre, et les vers une allure un peu lourde, mais singulièrement ferme et en même temps une élégance dure et froide, très-appropriée au sujet. Ce sont bien des discours de géants et de princesses inflexibles. Et cependant l'impression finale est médiocre et nullement satisfaisante [1], précisément parce que ce ne sont pas, à proprement parler, des hommes que le poëte fait paraître devant nous. Nous voulons avant tout que le drame nous montre nos semblables, et les personnages des Niebelungen sont loin d'être assez humains pour pouvoir devenir dramatiques. Cette

[1] C'est pour cela qu'au lieu de traduire la pièce entière nous nous sommes borné à quelques scènes.

reine du Nord qui lutte avec ses prétendants, et que Siegfried est obligé de dompter, dans l'acception littérale du mot; ce Siegfried lui-même qui accepte un pareil office; ce Gunther surtout qui, nous le disons à regret, mais c'est le mot propre, se conduit d'un bout à l'autre en véritable goujat, ce sont là des personnages que Shakespeare lui-même eût fait difficilement accepter. Les passages les plus heureux sont ceux où M. Geibel s'éloigne malgré lui de la couleur locale, comme, au quatrième acte, les adieux de Chriemdild et de Siegfried, scène du moyen âge romantique transportée un peu violemment dans le cadre sombre du teutonisme païen.

Ce n'est point la critique de l'ancienne épopée des *Niebelungen* que nous entendons faire. Les anciennes productions épiques, sorties pour ainsi dire spontanément des traditions héroïques des peuples, n'ont pas de lois, elles sont affranchies de toutes les règles auxquelles est est assujettie la poésie de réflexion; elles comportent tout, elles sauvent tout par un privilége unique, leur divine naïveté. C'est de la nature qu'elles procèdent plutôt que de l'art, et la nature est belle ou du moins intéressante dans tous ses aspects, tandis que l'art peut se fourvoyer. La critique n'a rien à demander aux poëmes primitifs; elle se borne à les étudier et à les comprendre, mais elle ne les juge pas plus que l'histoire naturelle ne juge la nature. Le point de vue d'où nous considérons les *Niebelungen* est donc tout autre que celui où nous nous plaçons pour juger la composition de M. Geibel, et par suite nos impressions sont complétement différentes. Ce qui nous choque dans la tragédie, nous l'acceptons sans broncher dans le poëme, et c'est justement l'étrangeté qui crée ici l'intérêt. Nous pénétrons dans un monde disparu, mais qui a été et qui a eu sa raison d'être; nous n'avons pas à rechercher si les personnages sont bien conçus, s'ils parlent ou agissent bien ou mal; ils sont ce qu'ils sont, ils font ce qu'ils font. Dans la tragédie de M. Geibel, Gunther, par exemple, est un personnage tout à fait insoutenable; sa lâcheté, sa complète nullité nous indignent et nous paraissent contre nature. Dans le poëme, au contraire, il nous intéresse au plus haut point, comme révélation historique. Ce n'est plus un caractère que nous jugeons, c'est une figure donnée que nous analysons; nous ne songeons pas plus à lui demander compte de ses actes que le poëte lui-même n'a songé à les blâmer. Tel qu'il est, Gunther n'est pas moins pour l'auteur dès *Niebelungen* un grand héros, et plus qu'un héros, le roi, l'autorité absolue, irresponsable, indiscutable, comme la Grèce et Rome ne l'ont jamais connue, et comme les temps modernes ne la connaissent plus. Qu'il

soit faible ou magnanime, qu'il fasse ou laisse faire le bien ou le mal, peu importe : il n'est pas un homme, il est le roi. Son bon plaisir n'est pas seulement la loi, il est la morale de ses vassaux. Hagen commet le plus abominable assassinat, il est absous, car il a servi Gunther. C'est l'idéal de la féodalité. La valeur historique des *Niebelungen* est de nous introduire dans un monde si différent du nôtre ; leur valeur poétique est la naïveté, la spontanéité du récit ; il faut les respecter et les étudier, mais ne pas leur demander de motifs dramatiques.

Pour mieux nous faire comprendre, forçons un peu notre pensée, et comparons les vieilles épopées légendaires à ces récits de voyage qui nous révèlent des pays inconnus et des mœurs primitives. Quoi de plus instructif et de plus attachant que les relations d'un Barth et d'un Livingstone ? Mais satisferait-on à l'art et au public en mettant sur la scène les gens qu'ils ont visités ? Conçoit-on une tragédie de nègres ou de peaux-rouges ? Il est vrai que nous avons *Alzire*, mais Alzire et Zamore ne sont pas des sauvages.

A. V.

BULLETIN CRITIQUE.

INDISCHE ALTERTHUMSKUNDE, von Christian Lassen. (*Dritten Bandes zweite Hælfte, zweite Abtheilung.* — Leipzig, 1858; gr. in-8° (p. 785-1109).

Cette livraison, qui termine le troisième volume, est la dernière de l'ouvrage. Elle continue l'histoire des différents États du nord de l'Inde, depuis l'année 319 de notre ère (date du commencement des rois Gouptas de Vallabhi, qui est devenue une des ères principales de l'Inde), jusqu'à l'époque de la conquête définitive de l'Hindoustan par les musulmans, à la fin du douzième siècle. Les dynasties dont l'histoire est comprise dans cette période de près de huit cents ans sont les suivantes : les *Pramâra* du Râdjasthan, le royaume de *Kapica,* les *Tchâhoumâna* du Chékavatî, du Hârâvati, du Mâlava, etc.; et enfin le *Kachmir.* Un appendice renferme les tables chronologiques correspondantes.

Ainsi se trouve conduit à terme ce grand ouvrage, véritable monument que le savant professeur de Bonn a élevé à la science encore nouvelle des antiquités indiennes. C'est un admirable *conspectus* de tout ce que les sources actuellement connues, tant indigènes qu'étrangères, peuvent offrir de faits et d'indications sur l'ancienne histoire de l'Inde, depuis la fin des temps védiques jusqu'à l'époque où la conquête musulmane donna pour la première fois à l'Inde des maîtres étrangers. Disons, toutefois, que l'intention première de M. Lassen avait été de donner beaucoup plus de développements à la dernière section de son ouvrage; l'épuisement de sa santé, et surtout l'extrême affaiblissement de sa vue, l'ont forcé de resserrer plus qu'il n'aurait voulu cette partie de ses recherches, et notamment d'en retrancher les royaumes du Dekkan.

Le regret que peuvent inspirer quelques lacunes, malheureusement trop justifiées par le motif auquel il les faut attribuer, et même les remarques auxquelles certaines parties du livre pourraient donner lieu, ne diminuent en rien le sentiment d'admiration et de gratitude que l'on éprouve devant une pareille œuvre, poursuivie pendant douze années entières avec une abnégation complète de tout autre intérêt que celui de la science.

Ces quelques lignes ne sont qu'une simple annonce. Nous nous proposons de revenir sur la *Indische Alterthumskunde* avec l'attention et le développement que méritent le sujet et l'ouvrage.

Si nous osions cependant exprimer encore un regret, ce serait que le livre ne soit pas terminé par un index général des noms de personnes et de lieux. Jamais ouvrage n'aurait eu plus que celui-ci besoin d'un pareil secours. C'est une lacune encore réparable.

V. de S. M.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES SCIENCES [1], par Poggendorf. — Leipzig, 1858. Barth.

Si nous croyons devoir signaler à l'attention spéciale des lecteurs de la *Revue Germanique* cet ouvrage, qui n'en est encore qu'à sa première livraison, ce n'est pas seulement pour faire connaître le but que s'est proposé le célèbre auteur, c'est aussi pour essayer de lui venir en aide dans une tâche aussi méritoire que difficile. M. Poggendorf ne vise pas à donner au public des biographies complètes et étendues, ni même un recueil de tous les savants dont les noms figurent dans l'histoire des sciences. Il connaît trop bien tout ce que l'on a déjà publié là-dessus (à commencer par la *Biographie* Michaud) pour ne pas savoir qu'une nouvelle publication du même genre serait à peu près superflue. Ce qu'il veut, c'est offrir au public un dictionnaire dont les dimensions et le prix ne dépassent pas les moyens ordinaires, qui contienne, par ordre alphabétique, les noms et les ouvrages des savants, et mette, par de nombreuses citations, le lecteur en état de faire lui-même des recherches ultérieures. Un seul volume de cent trente à cent cinquante feuilles, et au prix de 40 francs environ, suffira pour atteindre ce but dans les limites proposées, et nous avons tout lieu de croire que les trois dernières livraisons suivront de près la première, qui vient de paraître et qui nous conduit jusqu'au nom de Dirichlet.

Le nom de l'auteur, par les mains duquel ont passé toutes les découvertes en physique, depuis le grand nombre d'années qu'il est rédacteur des *Annales*, et qui, en même temps, fait à l'université de Berlin un cours d'histoire des sciences physiques, que nous avons eu nous-même le plaisir de suivre, offre les meilleures garanties pour l'irréprochable justesse et l'intégrité des citations. L'histoire des mathématiques seule nous semble un peu négligée, en ce qui touche soit les mathématiciens des siècles un peu reculés, soit surtout ceux de nos contemporains qui vivent en France et en Italie. Nous avons cherché en vain les noms de Bienaymé, de Cournot, de Brioschi, de Buoncompagni et plusieurs autres. Nous notons ce point, moins pour en faire un reproche à M. Poggendorf que pour reproduire ici l'appel qu'il a adressé aux mathématiciens, aux physiciens, aux astronomes, aux chimistes, aux minéralogistes, aux géologues, etc., à l'effet d'obtenir d'eux des notes authentiques contenant la date et l'endroit de leur naissance, les moments principaux de leur vie, et surtout une liste complète de leurs écrits, y compris les Mémoires détachés qui auraient paru dans les recueils périodiques. Ce n'est qu'avec un concours pareil que M. Poggendorf peut espérer de rendre complet un ouvrage qui déjà demande un travail presque démesuré pour une seule personne, et nous nous unissons à lui, comme au public impatient de recevoir les trois autres livraisons, pour demander à tous les savants qui pourraient lire ces lignes d'envoyer à M. Poggendorf, à Berlin, ou à son éditeur, M. J. A. Barth, à Leipzig, les renseignements que nous venons d'indiquer, sans qu'une fausse modestie leur fasse attendre une invitation particulière.

MAURICE CANTOR.

Heidelberg.

[1] *Biographisch-litterarisches Handwörterbuch, zur Geschichte der exacten Wissenschaften*, etc.

DICTIONNAIRE ALLEMAND (*Deutsches Wœrterbuch*), par Jacob et Guillaume Grimm. 2e volume, 6e livraison. — Leipzig, Hirzel, 1858.

Cette publication considérable, véritable monument national élevé par les deux illustres savants, touche maintenant à la lettre *D*. Elle est, nous le croyons, l'idéal des dictionnaires. MM. Grimm ne donnent pas seulement le sens des mots, ils appuient chaque signification par des exemples tirés des écrivains classiques; ils ne se bornent pas seulement à l'acception actuelle, ils font l'histoire du mot tout entière; ils n'omettent aucune des formes qu'il a successivement adoptées dans la suite des temps; ils indiquent les formes correspondantes en gothique, anglais, danois, suédois, hollandais, etc. Cet immense travail contiendra toute l'histoire et toute l'anatomie de la langue. Peut-être eût-il été possible d'en restreindre un peu les dimensions, qui seront énormes, sans en diminuer la valeur. On sait que la langue allemande a une faculté presque indéfinie de composition. On peut réunir deux, trois, quatre mots pour exprimer une idée composée. MM. Grimm ne négligent aucun de ces mots, qui s'expliquent toujours d'eux-mêmes; et ne se trouvât-il que dans un seul auteur, ils lui donnent l'hospitalité, en citant le passage où il est employé. C'est ainsi que les mots composés, par exemple, avec *tonnerre* dépassent le nombre de cent; et si, ce qui ne serait pas du tout impossible, il plaisait à un écrivain quelconque d'en faire de nouveaux, MM. Grimm seraient obligés de faire un supplément. On eût pu, ce nous semble, distinguer entre des composés nécessaires, faisant réellement partie de la langue et consacrés par l'usage, et certaines agrégations, pour ainsi dire fortuites et abandonnées au caprice individuel. On s'épouvante à l'idée de l'immense lecture que suppose le plan des frères Grimm. Ils n'ont voulu omettre aucun auteur; et des noms aujourd'hui fort oubliés coudoient dans leurs colonnes les noms les plus glorieux.

T. D.

DE L'ALIMENTATION ET DU RÉGIME, par M. Jacques Moleschott. Traduit de l'allemand sur la troisième édition par M. Ferdinand Flocon, et revu par l'auteur. — Paris, chez Victor Masson.

Voici l'Allemagne qui vient à nous en la personne d'un de ses plus illustres physiologistes. M. Jacques Moleschott a écrit pour le peuple un traité pratique de l'alimentation et du régime. Ce traité populaire nous regarde tous; car si nous n'avons pas l'estomac sous la loi de l'égalité, et si les capacités digestives sont diverses, ainsi que les moyens de les satisfaire, les exigences de la vie matérielle sont les mêmes, et les intestins les plus aristocratiques ne procèdent pas autrement que les plus roturiers.

Ce livre contient d'excellents conseils pratiques, mais il implique en même temps toute la théorie de l'assimilation, et il se trouve qu'après avoir lu ces pages, qui dénotent l'homme de science aussi bien que le philanthrope, on a fait un véritable cours de physiologie, sans avoir ressenti un seul instant de fatigue ou d'ennui.

Ce n'est pas un mince mérite de savoir répandre la science sans porter atteinte

à son austérité. A part l'utilité incontestable de ce petit volume, on peut donc louer en lui la clarté sobre de l'exécution. Le traducteur a fort bien secondé l'auteur, et s'est montré au niveau d'une tâche qui n'était pas sans périls, il a su joindre à la fidélité scrupuleuse une forme claire et vivante; et nous pouvons signaler sans crainte, à côté de l'inspiration vraiment libérale qui l'a porté à entreprendre cette traduction, la manière heureuse dont il a su la réaliser.

Nous reviendrons naturellement à M. Moleschott, lorsque nous nous occuperons d'étudier, dans cette *Revue*, les dernières phases de la physiologie allemande. Ce sera l'occasion alors de juger les travaux de l'auteur dans leurs tendances spéculatives, et de faire, dans le savant, la part du philosophe et de l'homme de système.

C. D.

Gedichte von S. A. Mærker (*Poésies de S. A. Mærker*), 2e édition. — Berlin, 1858. 2 volumes in-8°.

Un spirituel critique, M. Auguste Henneberger, termine le quatrième et dernier article d'une revue genérale de la poésie lyrique et épique de son pays, article publié dans les *feuilles littéraires* de Leipzig, que M. Marggraff dirige avec autant de mesure que de talent, par une note fort piquante. La voici :

« Qu'il continue sa course impétueuse, le Pégase plein de feu lyrique de mon temps. Quant à moi, je suis charmé de n'avoir pas à le suivre davantage. Mettre en volume, comme je l'ai fait ici, toute la moisson lyrique et épique d'une année, c'est une rude besogne. Fasse Apollon qu'elle ne soit pas vaine tout à fait!

» Qu'il me soit du moins accordé, en la terminant, de répéter les trois conditions fondamentales de tout nouvel essor poétique, que je me suis efforcé sans cesse de présenter.

» Avant tout, la clarté! Ne vous imaginez pas être des philosophes, si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, et n'entrez pas dans des eaux où vous risquez de perdre pied. Être naturel et intelligible, ce n'est pas être trivial et prosaïque, il s'en faut: mais on est toujours hors de sens dès qu'on est inintelligible.

» En second lieu, ne vous lamentez pas; ne coquetez pas avec la douleur, mais portez sur le monde des yeux sains. Vous ne le trouverez pas *manqué* alors, et vous vaincrez le mal qu'il offre en hommes et en poëtes. Mais il faut pour cela cette conception éthique de la vie qui connaît des biens supérieurs au *moi* adoré, qui croit aux idées éternelles et qui travaille avec plus d'ardeur à la réalisation de ces idées qu'à la glorification de votre propre personne, si intéressante d'ailleurs.

» Enfin, si le peuple doit vous accueillir, élevez-vous au-dessus des joies et des douleurs de l'individu, et jetez-vous dans les bras de la nation! Prenez vos inspirations au sein du peuple, et vous serez les poëtes du peuple. Des sujets nationaux traités avec des sentiments nationaux, voilà les seuls poëmes qui aient chance de durée. Le printemps, le vin et l'amour ne sont pas frappés d'interdit...., mais ce ne sont pas des choses suprêmes! Allez au cœur du peuple, chantez ses aspirations à la grandeur nationale, son glorieux passé, son avenir!...

» Et sur ce, adieu. »

Je ne crois pas, et M. Henneberger ne croit pas plus que moi, que ces trois

conseils bien pratiqués suffisent pour faire un grand poëte; mais il est certain qu'on n'est pas, en dehors de ces conditions, un poëte apprécié.

En venant recommander aux lecteurs de la *Revue* les poésies d'un ami, qui est essentiellement poëte élégiaque et poëte dramatique, je suis heureux de pouvoir dire que ces excellents conseils, auxquels ma traduction a laissé leur costume original, et qui méritent l'attention des poëtes de toutes les nations, n'ont pas été donnés pour M. Mærker; son merveilleux instinct, son goût formé aux meilleures écoles, les lui avaient dictés d'avance.

En effet, si quelque-chose distingue ces deux volumes de poésies de tant d'autres que la féconde Allemagne ne cesse de produire, c'est la clarté du style, c'est l'élévation des idées, c'est la nationalité des sentiments et des sujets.

Nationalité des sentiments et des sujets : l'*Avenir de l'Allemagne*, *Ma patrie*, la *Jeunesse d'Allemagne*, le *Serment fédéral*, un *Chant allemand*, la *Bannière de la Prusse*, les *Chantres allemands*, la *Parole allemande*, et d'autres morceaux en témoignent.

Élévation de l'âme aux idées éternelles : l'*Homme*, la *Dédicace à Alexandre de Humboldt*, et quatre des plus beaux morceaux du recueil, la *Fête du père*, la *Fille de la veuve*, l'*Esprit du père* et la *Bénédiction de la mère* en témoignent. J'ajouterai qu'il n'est rien de plus sublime dans le vrai, dans le naturel et dans le touchant, que ces quatre morceaux, bien dignes de passer dans les langues de toutes les nations où l'esprit de famille garde encore des amis.

Clarté de style : M. Mærker a fait un long séjour à Paris; il entretient un commerce très-intelligent avec l'antiquité grecque, et il se plait singulièrement dans l'art de rendre d'une manière noblement populaire la partie saine des richesses intellectuelles qu'on respire dans la savante atmosphère de Berlin. Tels sont les titres sérieux de ce poëte à une attention toute spéciale. J'aimerais à donner plus particulièrement la preuve du talent qu'il possède, de présenter sous une forme poétique les plus hautes idées de la spéculation, en reproduisant ici un morceau de philosophie spiritualiste, intitulé *l'Homme*. Mais j'en suis empêché par deux raisons : la première, c'est que, pour un ami, j'en ai peut-être trop dit déjà ; la seconde, c'est que je désespérerais de donner en prose la moindre idée de la beauté du rhythme et de la magie de langage qui distinguent cette inspiration.

Je la recommande moins à la servile traduction, qui ne satisfait personne, qu'à l'imitation créatrice qui charme à la fois le lecteur, le traducteur et l'auteur.

J. M.

LITTÉRATURE JUIVE : *A Jérusalem* (*Nach Jerusalem*), par L. A. Frankl, 2 volumes. — Leipzig, Baumgærtner, 1858.

Zoologie du Talmud, par L. Lervysohn. — Francfort, Baer, 1858.

Nous avons lu peu de livres avec autant d'intérêt que celui de M. Frankl. Certes, l'Orient a été visité, décrit et raconté bien des fois; mais M. Frankl a voyagé dans des circonstances toutes particulières, et ce qu'il nous raconte a tout l'attrait de la nouveauté. Il était chargé par une dame israélite, qui voulait attacher le nom de son père à une fondation pieuse, d'aller instituer à Jérusalem

une salle d'asile et une école à l'usage principalement des enfants juifs, mais aussi des enfants chrétiens et mahométans. Son livre abonde en révélations sur le judaïsme oriental, et nous introduit dans un monde dont peu de gens en Occident pouvaient avoir une idée; les israélites eux-mêmes ne seront pas les moins surpris. Négligeant le reste du voyage, nous nous bornerons à donner ici une esquisse, d'après M. Frankl, de l'état des choses à Jérusalem.

Il faut noter tout d'abord la manière singulière dont M. Frankl fut accueilli aux portes de la ville sainte. Il était à cheval, absorbé dans la contemplation de la ville sainte, quand il se sentit tout à coup saisi au collet par un inconnu dont la main droite brandissait un couteau. M. Frankl tira naturellement son revolver; l'autre bondit en arrière, et s'écria : « Schema Israël, qu'allez-vous faire? » On s'expliqua, et M. Frankl apprit que tout pèlerin juif devait, avant de franchir la porte, déchirer l'habit en signe de deuil et en mémoire de la destruction de Jérusalem. L'homme au couteau s'était donné la fonction de rappeler cet usage à ceux qui pouvaient l'avoir oublié, et taillait lui-même une *krie*, c'est-à-dire une entaille dans la redingote des arrivants. M. Frankl dut se soumettre à l'opération, et répéter, pendant qu'on fendait son collet : « Sion est détruit, et est » devenu un désert. »

Malgré le nombre relativement petit de ses fidèles, la religion juive est fractionnée en un grand nombre de sectes, qui sont toutes représentées à Jérusalem. Du temps de Jésus-Christ, il n'y avait que les sadducéens, les pharisiens et les esséniens. Il y a aujourd'hui les séphardim, les aschkenazim, les pérouschim, les chassidim wolhyniens, les chassidim chabat, les varsoviens, les anschê-hod, sans compter les karaïtes, hérétiques qui ne reconnaissent que la Bible et non le Talmud, et les samaritains de Naplouse, qui ne viennent pas à Jérusalem.

La population juive de Jérusalem est d'environ 5,700 âmes, le tiers environ de la population totale. Les chrétiens de toutes communions ne sont qu'au nombre de 3,000; le reste est musulman. Parmi les juifs, les séphardim tiennent le premier rang, et par le nombre et par la civilisation relative. Ils descendent des israélites hispano-portugais, chassés de la péninsule espagnole par l'inquisition, et parlent un dialecte corrompu appelé le spaniol. Les aschkenazim tirent leur nom d'Aschkenez, qui signifie Allemagne en langage rabbinique. Quelques-uns sont en effet Allemands ou Hollandais, mais la plupart tirent leur origine de la Russie, de la Galicie, de la Hongrie, de la Bohême et de la Moravie. Leur nom est la dénomination générale de toutes les sectes autres que les séphardim, parce que les aschkenazim, autrefois unis, se sont fractionnés, ne s'accordant pas sur la distribution des subsides envoyés par les juifs d'Europe à leur coreligionnaires de la Palestine. Les pérouschim (même racine que l'ancien mot pharisiens) sont les « séparés »; ils sont « fanatiques, bigots, » intolérants, querelleurs, nullement religieux; l'apparence et la cérémonie sont » tout pour eux, le moral peu de chose et la décence rien du tout. Ce sont eux » qui se prêtent le plus volontiers au commerce de conversions faites par les » missionnaires anglicans. » Car il est malheureusement vrai que la propagande religieuse se pratique en grande partie à Jérusalem pour de l'argent. Les catholiques donnent des secours à ceux qui se sont convertis; les protestants vont plus loin, et achètent la conversion; rien n'est plus affligeant que de voir à quel point la religion est devenue un objet de trafic dans la ville sainte des juifs et des chrétiens. Beaucoup de juifs se prêtent très-volontiers à ce commerce, et deviennent

chrétiens quand ils ne savent plus que faire pour vivre; leurs coreligionnaires ne leur en veulent pas, et ils disent : « Il nous reviendra quand il aura fait son » affaire. » Les pérouschim étaient sujets russes, mais le gouvernement les ayant rappelés dans leur pays sans qu'ils aient obéi, les a abandonnés, et ils vivent maintenant sous la protection de l'Autriche. Ils tirent annuellement de divers lieux, surtout de Vilna, des subsides montant à 380,000 piastres, environ 75,000 francs. Les chassidim wolhyniens sont venus de la Wolhynie, de la Moldavie et de la Bessarabie. Ils sont moins fanatiques, et ont plus de moralité que les pérouschim; ils mettent le Talmud en seconde ligne, et préfèrent une méditation pieuse qui les rapproche du cabalisme. Leurs amis d'Europe leur envoient 150,000 piastres. Les chassidim autrichiens sont originaires de la Galicie et de Cracovie; leur commune ne compte que 150 membres, et touche un subside de 86,000 piastres. Les chassidim chabat ont composé leur nom des initiales des trois mots hébreux qui signifient sagesse, raison et connaissance. Il n'y en a que 40 à Jérusalem, le reste est à Chebron. Les juifs russes leur envoient 45,000 piastres. Les varsoviens sont au nombre de 150, et se partagent 95,000 piastres. Les ansché-hod sont les hommes de la Hollande; ils ne sont que 60, et Amsterdam leur envoie 62,000 piastres. M. Frankl estime à 800,000 piastres le total des contributions volontaires envoyées annuellement à Jérusalem par les juifs d'Europe. Il faut ajouter à cela les fondations princières de sir Moïse Montefiore et de la maison de Rothschild, écoles, hôpitaux, dispensaires; mais la plupart de ces fondations ne prospèrent pas, par suite de l'incroyable incurie de ceux qui doivent en profiter; l'hôpital Rothschild seul est sur un bon pied. L'opinion dominante chez les juifs de Jérusalem est, d'après le témoignage de M. Frankl, qu'il est inutile de rien apprendre. Quant aux subsides annuels, les pauvres en voient peu de chose; la meilleure part reste entre les mains des rabbins, des talmudistes et des administrateurs des communes, qui composent une aristocratie de mendiants, et trouvent naturel et légitime de vivre d'aumônes. La mendicité s'est élevée à la hauteur d'une institution, à ce point que les fonctions de collecteur, consistant à parcourir l'Europe pour exciter la pitié des juifs en faveur de leurs frères de Jérusalem, sont données à l'adjudication. Elles furent, il n'y a pas bien longtemps, conférées à un voleur authentique, qui parcourut l'Europe avec les certificats les plus honorables, portant qu'il était un rabbin pieux, distingué, éminent, etc. Les riches mêmes ne se font aucun scrupule de tendre la main. Dans un de ses voyages à Jérusalem, le charitable sir Moïse Montefiore avait apporté des tonnes pleines d'écus, qu'il voulait se donner le plaisir de distribuer lui-même en aumônes; entraîné par sa générosité, il distribua même l'argent affecté à son voyage, et quand il s'agit de repartir, il dut contracter un emprunt. Qui fut son prêteur usuraire? un de ceux qui étaient venus tendre leur main à la distribution des écus. La maison de prêt fondée par MM. de Rothschild eut aussi une destinée toute particulière : les juifs n'y avaient recours que pour faire l'usure avec les capitaux empruntés.

Les résistances que rencontra M. Frankl, les tribulations qu'il éprouva dans l'accomplissement de sa mission dépassent toute croyance. On prétendit que ses enfants — il n'en a pas — n'étaient pas circoncis, et que la donatrice était fortement suspectée d'hérésie. Mais le grand argument, c'était que les enfants ne devaient rien apprendre, et qu'il suffisait de leur donner à manger : « Nous » n'avons pas besoin d'écoles, » dit le chef des pérouschim, dans la grande réu-

nion convoquée pour délibérer sur la fondation. « Tout ce que tu dis concernant » la nécessité de rendre l'instruction facile aux enfants, de leur faire chanter des » chants religieux et de les fortifier par des exercices gymnastiques, est complé- » tement faux. Il ne faut pas faciliter l'enseignement de la doctrine, il faut au » contraire le rendre pénible, autrement les enfants n'en conçoivent pas une » assez haute idée. Nos enfants n'ont besoin ni de gymnastique ni de récréation; » ils sont forts... Tout ce que tu veux faire enseigner dans ton école est non-seu- » lement inutile, mais funeste sous bien des rapports, et surtout sous le rapport » religieux. Mon propre enfant et tous les enfants de la communauté n'appren- » nent que le Talmud. Je vote par conséquent contre la fondation. Pour ce qui » est de l'assistance matérielle, de la nourriture et des vêtements pour les en- » fants, nous l'accepterons; tu t'épargneras ainsi le loyer, les frais de l'enseigne- » ment et de l'administration, et tu pourras nous donner tout cela pour nos che- » dorim. » Les chedorim sont d'abominables trous qualifiés d'écoles, où les enfants n'apprennent que le Talmud. Un autre rabbin trouva que le chef des pérouschim allait encore trop loin en offrant d'accepter la nourriture, et dit, en vrai style biblique : « Je repousse l'aiguillon; je repousse donc aussi le miel. » Dans une occasion précédente, un autre avait dit : « Nous ne voulons pas de changement » à Jérusalem, tout doit rester dans le même état jusqu'à la venue du Messie. »

La fondation fut néanmoins acceptée, grâce au vote des séphardim, moins fanatisés que les autres sectes, et M. Frankl eut la satisfaction de pouvoir instituer l'école pendant son séjour à Jérusalem; mais ce fut justement après le vote que commencèrent ses vraies tribulations. L'une des sectes le mit au ban; on afficha à sa porte des placards injurieux dont voici un faible échantillon : « Au » nom du Dieu saint, nous mettons au ban le scélérat Frankl. Que son nom » soit anéanti ! Il est venu pour élever dans la sainte ville de Jérusalem une » maison des infidèles. Nous mettons au ban tous ceux qui le fréquenteront. » Jérusalem ne doit pas devenir une ville d'infidèles. Malheur à nous, à cause de » la division. » Il y eut des démonstrations menaçantes; le consul d'Autriche dut faire opérer quelques arrestations, et M. Frankl ne sortit plus qu'avec un revolver dans sa poche. Tout cela est triste, peu honorable pour l'espèce humaine en général, et pour le judaïsme palestinien en particulier. Il faut admirer le courage de M. Frankl, et le remercier d'avoir placé la vérité plus haut que l'amour-propre de ses coreligionnaires. M. Frankl professe d'ailleurs en toute circonstance les vues les plus libérales et les plus éclairées, et quoique attaché à la foi de ses pères, il tient pour avéré qu'on peut faire son salut dans toutes les religions. Il fraye volontiers avec les chrétiens et les mahométans; les scènes qu'il décrit, les conversations qu'il raconte, les idées qu'il évoque nous ont plus d'une fois rappelé le beau drame de Lessing, *Nathan le Sage*, et cette impression nous a surtout vivement saisi au récit du séjour que fait le voyageur israélite au monastère du mont Thabor. Les moines, très-hospitaliers et très-tolérants, le reçoivent bien, et une amitié toute fraternelle s'établit promptement entre M. Frankl et l'un d'eux. Au départ, ce sont des larmes sans fin, et fra Joachimo ne se console que par l'espoir de retrouver son ami dans le paradis. Cela vaut mieux que les scènes de Jérusalem, où les religions et les sectes semblent toutes prendre à tâche de se montrer par un mauvais côté, et où chrétiens, juifs et mahométans se détestent à l'envi.

M. Frankl a pris à tâche de recueillir partout les traditions et les légendes des

sectes et des tribus, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son livre. Tout est important dans l'histoire de l'humanité, même les superstitions. Les juifs d'Orient croient aux schedim ou mauvais esprits. Ceux-ci épousent parfois des femmes mortelles, mais leur principale besogne est de tourmenter les hommes; ils jettent des pierres contre les vitres, renversent les assiettes pendant le dîner, donnent les œufs à couver aux chats, et distribuent des coups avec des bâtons invisibles. L'unique moyen de les rendre inoffensifs, c'est de bien nettoyer la maison; alors ils sont contents et se tiennent tranquilles.

Voici une légende bédouine assez originale : Noé et ses enfants ne se sauvèrent pas seuls du déluge; il y eut encore un géant, Aoudsch, fils d'Anak, qui n'eut pas même besoin de se faire une arche pour ne pas se noyer. L'eau ne lui allait que jusqu'à la ceinture, et quand il avait faim, il se baissait un peu, attrapait une baleine de la main droite, et l'élevait de la main gauche vers le ciel pour la faire rôtir au soleil. Cette légende nous fournit une transition naturelle à la *Zoologie du Talmud* de M. Lewysohn. Le Talmud abonde en conceptions gigantesques et bizarres du même genre, comme le Behemoth, animal énorme qui se repaît chaque jour de l'herbe de mille montagnes. Pour les empêcher de se multiplier et de manger toute la terre, Dieu a châtré le mâle et privé la femme du penchant sexuel. Il a été obligé de prendre une précaution semblable et même plus forte avec le Leviathan, dont il a tué la femelle. Le cadavre de ce poisson entoure la terre comme une ceinture; on a salé sa viande, pour être servie aux justes après le jugement dernier. Alors l'ange Gabriel tuera aussi le mâle; on tannera sa peau, et on en fera des tentes pour les justes. Il y a encore un oiseau plus grand peut-être que le Léviathan; ses pieds touchent le fond de la mer, et sa tête les étoiles. Un jour il laissa tomber un de ses œufs, qui inonda soixante villes et broya trois cents cèdres. Un animal très-petit, mais peut-être encore plus merveilleux, c'est le ver Schamir, créé dans le crépuscule du sixième jour de la création. Il n'est pas plus grand qu'un grain d'orge, mais il a la propriété de diviser les matières les plus dures. Aussi s'en servait-on avec succès pour les inscriptions gravées sur le bouclier attaché à la poitrine du grand prêtre, et voici comment on procédait : on traçait avec de l'encre sur le bouclier les caractères des inscriptions; Schamir les regardait, et son regard suffisait pour opérer la gravure. C'est le Schamir qui a fendu toutes les pierres pour la construction du temple. Il ne faut pas oublier non plus les demi-hommes. La Mischna appelle ainsi les singes de la grande espèce. Mais les commentaires postérieurs en font un animal fabuleux représentant la moitié d'un homme fendu en deux de la tête aux pieds. Dans le Talmud de Jérusalem au contraire, le demi-homme est un monstre à figure humaine qui tire sa substance de la terre, par le cordon ombilical. A côté de ces conceptions bizarres, M. Lewysohn donne la description des animaux réels, et là encore nous rencontrons des idées fort singulières, mais telles qu'on les trouve aussi chez Pline et chez d'autres naturalistes anciens. Les noms sont intéressants : ce sont tout simplement les noms grecs, latins, allemands, français, espagnols, etc., usités dans le pays où ont écrit les commentateurs, et écrits avec des caractères hébreux. C'est ainsi que buffle, faucon, épervier, aigle, barbue, thon, et une infinité d'autres mots ont été incorporés au langage rabbinique. L'ouvrage de M. Lewysohn est d'une lecture fort amusante.

A. N.

Poets and Poetry of Germany, by madame L. Davesiès de Pontès. — London, Chapmann et Hall, 1858.

L'Angleterre s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, de littérature allemande. On connaît les profondes et ingénieuses études de M. Carlyle, et le livre de M. Lewes sur Gœthe a obtenu un grand succès même en Allemagne. Voici deux volumes élégants qui prennent *ab ovo* l'histoire de la littérature allemande, pour la conduire jusqu'à la fin de la période classique. En commençant par un parallèle entre la mythologie du Nord et celles de l'Inde et de la Grèce, madame de Pontès fait voir tout de suite qu'elle est familière avec les résultats conquis par la philologie moderne. Elle démontre ensuite l'identité de la mythologie germaine et de la mythologie scandinave, et se garde de négliger les croyances et les traditions populaires, qui sont les vraies sources d'une littérature nationale. C'est seulement après cette introduction nécessaire qu'elle aborde les anciens poëmes héroïques, le cycle des Niebelungen, Gudrun, le cycle de Théodoric le Grand, les poëmes carlovingiens, et toute la littérature du moyen âge et de la renaissance. La fin du premier volume et le second sont consacrés à la poésie moderne, à l'exception cependant de Schiller et de Gœthe, que l'auteur a cru devoir provisoirement écarter de son plan, à cause des récents travaux de MM. Carlyle et Lewes. Madame de Pontès reste constamment fidèle à la bonne méthode de ne point isoler l'histoire littéraire de l'histoire générale, et ses études sur l'époque de Charlemagne, les croisades et l'état de l'Allemagne après la guerre de trente ans, ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage. La critique de l'auteur repose sur une étude approfondie des écrivains.

L'ouvrage de madame de Pontès sera certainement lu avec fruit en Angleterre, et l'Allemagne doit en être reconnaissante à l'auteur.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 juillet.

A une grande ville, dont la puissance d'attraction réside surtout dans le commerce intellectuel, le calme lourd de l'été donne une physionomie détendue, qui ressemble à la face hippocratique des malades. Les ministères sont déserts, les cours de justice et les académies ont déjà commencé les vacances, l'Université est sur le point de suivre leur exemple. La classe riche, et même, par l'engouement rural qui court, une grande partie de la classe moins riche ont quitté la ville pour se mettre au frais dans les faubourgs et dans les villages avoisinants. Les pères de famille et les chefs de maison passent hors des murs tout le temps qui n'est pas rigoureusement requis par les affaires, et sur nos promenades les plus fréquentées, ceux-là tiennent maintenant le haut du pavé, qui habituellement ne figurent modestement qu'au second rang, comme admirateurs de la richesse et de l'élégance. Les écrivains, et en général tous ceux qui travaillent de l'esprit, cherchent pour quelques semaines un coin isolé où ils puissent mettre au vert leur imagination fatiguée, et dont les ombres et la brise reposent leur vue et raniment leur poitrine. Berlin est une ville de travail sans fin, et à l'exception des dimanches, qui, en vertu de nouvelles ordonnances de police, sont observés maintenant avec une sévérité presque anglaise, tout le monde y travaille tous les jours de grand matin jusqu'à l'entrée de la nuit. Ce n'est pas une cité de loisir et de plaisir. Il lui manque pour cela une aristocratie riche et puissante, ce concours d'étrangers qui ne marchandent pas leur distraction, une population indigène habituée à la jouissance oisive. Dans ces dernières années seulement, aux beaux jours si complétement évanouis chez nous de la spéculation financière, nous avons vu ces groupes de viveurs et d'hommes de plaisir dont l'élégance large et aisée fait une partie du charme de vos boulevards. Berlin est bien la ville la plus importante du royaume, le chef-lieu de l'administration militaire et civile, mais il n'est pas dans la nature de l'Allemand du nord de se laisser absorber par le plaisir ou la contemplation. De là, la pauvreté de Berlin en plaisirs et en comforts dont l'absence se fait parfois regretter, mais qu'on trouve seulement dans les villes où la richesse voyageuse et oisive met en circulation les trésors de plusieurs peuples. Certes, celui qui nous prend pour des barbares, pour des demi-sauvages beau-

coup trop rapprochés du cercle polaire, celui-là est surpris de la magnificence de la ville, de l'extérieur et de la culture de sa population. Mais qu'il ne cherche pourtant pas dans cette grande et riche cité le sybaritisme séduisant d'autres capitales. Tout converge vers l'utile. La jeunesse studieuse de la nation se réunit dans nos murs pour y étudier les langues anciennes, les sciences, l'art et l'industrie; l'âge viril creuse le sillon de son ambition, et ne se laisse pas détourner de la chasse aux fonctions et aux emplois. La banque et le commerce sont infatigables dans leurs comptoirs et dans leurs magasins. De nombreuses fabriques, répandues non-seulement dans les faubourgs, mais jusqu'au centre de la ville, dans les arrière-maisons des rues les plus fréquentées, sont le théâtre d'une activité industrielle qui ne demande que des circonstances favorables pour dépasser toute concurrence en certaines branches. Le travail de la cave aux mansardes, voilà Berlin. Une population si active a naturellement aussi le désir de s'instruire, et comme l'Allemand du nord n'a pas la bosse de la conversation très-développée, il se jette sur la lecture. L'ouvrier même veut trouver dans la brasserie où, le soir, il passe une heure avec ses compagnons, un choix de journaux non-seulement politiques, mais scientifiques et industriels, et dans aucune autre ville d'Allemagne, les feuilles qui traitent d'une manière populaire des questions d'histoire naturelle, de géographie, de technologie et d'astronomie, n'ont autant d'abonnés qu'à Berlin. Nul journal politique, si initié qu'il puisse être d'ailleurs aux secrets des cabinets, ne peut se dispenser de publier, de temps en temps, des articles instructifs du domaine des sciences naturelles; et une feuille du dernier rang si nous considérons son format, mais du premier si nous considérons sa popularité et le talent de son premier rédacteur, M. Bernstein, la *Gazette populaire,* a publié de cet écrivain, peu à peu et par chapitres, un véritable *cosmos* en dimensions réduites (*Si parva licet componere magnis*), lequel vient aussi d'être tiré à part, et a un grand succès parmi les classes ouvrières.

Dans une ville où on lit tant, il faut écrire en proportion, et en effet, Berlin est la ville des auteurs, surtout depuis que Leipzig, la Babylone des libraires, dont Gœthe dit dans *Faust :* Parlez-moi de Leipzig; c'est un petit Paris, qui vous forme son monde, depuis que Leipzig, dis-je, en prend un peu plus à son aise. Je ne veux pas dire que les étoiles littéraires de première grandeur soient si nombreuses qu'elles crèvent les yeux; je veux dire seulement que la mode et la faculté d'écrire ont élu domicile chez nous, et que nous pouvons présenter un escadron respectable de bas bleus. Nous avons peu de gens d'une éducation libérale qui n'aient pas sur la conscience quelques écarts littéraires de jeunesse, ou qui ne compromettent pas la gravité de l'âge mûr par la perpétration d'un méfait du même genre. Le conseiller intime écrit sur les écoles, les finances, les impôts, les lois; l'étudiant imberbe compose sa tragédie, avec laquelle il poursuit les directeurs; ce qui ne veut pas dire que le conseiller lui-même ait complétement renoncé aux lauriers du Parnasse. L'officier d'état-major prend un air savant pour publier des Mémoires sur les dernières guerres; le sous-lieutenant, dont les connaissances historiques ne vont pas si loin, charme les loisirs de la caserne en chantant les héros prussiens, quelquefois même en écrivant une nouvelle un peu leste, qui le met en disgrâce auprès de son chef de bataillon, et l'expose à un prompt congé. Les ecclésiastiques se combattent à grands coups de brochures, à propos de la fameuse union des sectes protestantes en Prusse, ou livrent un assaut à la loi du divorce, à moins qu'ils ne tentent Apollon, ou ne convertissent l'histoire et la géographie

en contes édifiants ou en pieux récits de voyage. Le beau sexe est fécond en romans; les médecins publient de prétendues découvertes; les avocats analysent et discutent les affaires criminelles. Bref, nous sommes une nation d'écrivains; la plume d'acier est notre dada, et celui qui ne sait écrire ni livre ni article, eh bien, il rédige des lettres de change, jusqu'à ce que ses correspondants fatigués lui procurent le loisir de réfléchir, dans notre Clichy berlinois, sur les inconvénients d'une trop grande faculté de production. J'ai parlé de lettres de change, et ce mot me conduit naturellement aux suites, encore trop sensibles, de la crise financière. Si la consommation du champagne a baissé, ne vous en prenez pas aux fabriques de pseudo-champagne répandues le long du Rhin, du Main et du Neckar, la cause en est, en partie du moins, à la conversion subite de notre commerce. Comme à Hambourg où, si j'en juge par le départ de beaucoup d'artistes et la faillite actuelle du grand théâtre, la crise a frappé bien profondément, le commerce et la Bourse de Berlin ont bien modifié leurs allures. Je ne veux pas dire que nos spéculateurs, de disciples d'Alcibiade et de Lucullus qu'ils étaient, soient devenus des ascètes et de malheureux imitateurs de saint Antoine d'Égypte, mais ils ont pris une tenue philosophique qui leur va à merveille. Ce n'est plus le moment de les comparer, comme on l'avait fait, à de puissants souverains et à de grands conquérants; non, ce sont plutôt de modestes fermiers qui ont renoncé, de la meilleure grâce du monde, à occuper le premier rang parmi les citoyens de l'État. L'armée la plus vaillante et le général le plus distingué ne sont pas à l'abri du malheur; mais le soldat battu revient plus facilement des suites d'une bataille désastreuse, que le commerce d'une ville où il y a eu beaucoup de faillites qui se soldent par des dividendes de 10 pour 100. Cela s'appelle perdre les drapeaux et les canons, et Berlin n'est pas resté à l'abri de ces épreuves de la vie mercantile. Un certain nombre de coryphées, les premiers à la Bourse, à l'Opéra et aux fêtes, dans les grands restaurants et dans le monde, sont tombés à jamais. Ils ont disparu comme une pluie d'orage avalée par le sable ardent, ne laissant derrière eux que des noms déjà oubliés, et des fantômes dont les habits sont devenus trop larges. A la suite des faits auxquels je fais allusion, tout le monde s'est resserré, et nos eaux les plus courues ont douloureusement ressenti l'absence d'une foule de personnes qui pourvoyaient habituellement au budget d'hiver de ces lieux de repos et de plaisir. Les tapis verts de Bade, de Wiesbaden et de Hombourg attendront vainement cette année notre jeunesse dorée.

Il faut encore ajouter un nom à la liste des pertes si nombreuses qui ont frappé la science depuis le commencement de l'année : un de nos plus savants archéologues, le docteur Théodore Panofka, est mort le 20 juin dernier. Il était né à Breslau, le 25 février 1801, et c'est là qu'il commença ses études classiques sous Schaub; il eut le bonheur de les continuer à l'Université de Berlin, sous la direction de Bœckh, et se rendit ensuite en Italie, après avoir publié une dissertation sur Samos. Introduit à Rome dans la plus haute société, il y réussit tout de suite, et par le charme de ses qualités naturelles, et par la science déjà acquise. En 1824, il visita Naples et la Sicile, où naquit son travail sur les inscriptions des théâtres de Syracuse. De retour à Rome, il entreprit, avec le professeur Gerhard, la première description scientifique des statues du musée napolitain. Un autre travail, qui parut bientôt après, la description du musée Bartholdy, montre à quel point Panofka avait su mener de front l'étude des classiques grecs avec celle des antiquités. La collection Bartholdy, ainsi nommée de son

fondateur, mort consul général à Rome, est aujourd'hui à Berlin. En 1825, le jeune savant avait fait la connaissance du duc de Luynes, et bientôt après du duc de Blacas. Ces relations furent décisives pour sa vie. M. de Blacas lui confia la publication de ses collections. A cet effet, Panofka se rendit en 1826 avec le duc à Paris, l'accompagna ensuite dans son ambassade à Naples, où il prit une part active à des fouilles et à des achats importants. En 1830, il publiait les premiers cahiers du *Musée Blacas*. La révolution de juillet vint malheureusement arrêter l'entreprise et séparer Panofka de son protecteur. Il fonda alors les *Annales de l'Institut archéologique*, qui paraissaient alternativement à Rome et à Paris, et qu'il dirigeait dans cette dernière capitale. MM. de Witte, duc de Luynes, Lajard, Brœnstedt, Raoul-Rochette et Letronne figuraient parmi les collaborateurs. En 1834, des circonstances de famille décidèrent notre savant à retourner à Berlin, mais son esprit avait pris un pli français; il ne se sentit jamais parfaitement à l'aise chez nous, et, quoique membre depuis 1836 de notre Académie des sciences, il ne se trouva pas dans son vrai milieu. Des chagrins domestiques contribuèrent à altérer sa santé et son humeur, et, après avoir perdu l'ouïe, il disparut complétement de la société. Les hommes compétents blâment dans ses écrits un parti pris de pénétration et de subtilité qui l'a fait tomber dans quelques erreurs; mais tout le monde rend justice à son énergie scientifique, et reconnaît qu'il a agrandi le champ des recherches archéologiques et philosophiques.

Hier soir, 24 juillet, il y a eu, dans la grande salle de l'Université, une séance solennelle, en commémoration de notre grand physiologiste, Jean Müller: honneur extraordinaire qui n'est décerné qu'à des gloires du premier rang. C'est M. le professeur Virchow qui a prononcé l'éloge funèbre du défunt, auquel un hommage du même genre avait été déjà rendu, le 9 juillet, par M. le professeur Dubois-Reymond, dans la séance solennelle tenue par l'Académie des sciences en mémoire de l'anniversaire de la naissance de Leibnitz. M. Dubois-Reymond a vivement intéressé l'illustre assistance en racontant la biographie de Müller, fils d'un pauvre cordonnier de Coblentz, destiné d'abord par son père à l'état de sellier, puis voulant se faire prêtre par une erreur de vocation, mené enfin dans sa véritable voie par Rudolphi et par Ocken, pour devenir le plus illustre physiologiste de l'Allemagne. Dans la même séance, où l'Académie était au grand complet, elle a reçu deux membres nouveaux, qui ne lui feront pas un médiocre honneur : M. Weber, l'indianiste, et M. Mommsen, l'historien de Rome. M. Léopold Ranke prépare une histoire de l'Angleterre au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Vous voyez que notre science fait encore parler d'elle, mais l'art fait le mort. Le grand Opéra et la plupart des théâtres sont fermés pendant les chaleurs, et les spectacles d'été ne cultivent que la farce locale. Celui de la rue des Fleurs, dirigé par le très-actif M. Trallner, a donné ces jours-ci une nouvelle pièce de ce genre, de l'un des favoris de notre public, M. Kalisch. Cela s'appelle : *Berlin, comme on y pleure et y rit;* les couplets ont des pointes fort aiguisées, que notre bonne censure a bien voulu ne pas émousser. M. Trallner est, après les grands théâtres de Vienne et de Berlin, du petit nombre des directeurs allemands qui payent des droits convenables aux auteurs dramatiques; chaque pièce de M. Kalisch, jouée parfois plus de cent fois, rapporte un petit capital à son auteur, comme s'il était un vaudevilliste français. Nous avons eu vos *Bouffes*

parisiens, ils ont donné trente représentations dans une salle beaucoup trop grande pour ce diminutif de répertoire, et dont les conditions acoustiques ne permettaient que le succès de pièces comme les *Petits prodiges* et les *Dames de la halle*. Ajoutez à cela que le flot des allusions locales a rendu difficile l'intelligence des pièces, même aux auditeurs familiarisés avec le français, et que la musique n'a pas satisfait notre goût pour la mélodie sentie et l'harmonie profonde. Nous aimons votre opéra comique, mais nous goûtons moins ces compositions excentriques où le musicien est obligé de se subordonner complétement à l'extravagance de l'action.

E. KOSSACK.

Munich, 23 juillet.

La grande exposition historique de l'art allemand est ouverte depuis hier dans notre Palais de cristal. La solennité de l'ouverture, à laquelle M. de Zwehl, ministre de l'instruction publique et des cultes, a présidé au nom du roi, avait attiré un concours considérable, où on remarquait tous les membres du corps diplomatique présents à Munich. Après un choral avec accompagnement d'orchestre, de M. Urban, président de notre société artistique de chant, le ministre a prononcé une courte allocution, à laquelle ont répondu successivement M. le professeur Carrière, secrétaire de l'académie des beaux-arts, et M. Dietz, peintre de la cour. Le ministre a déclaré l'exposition ouverte, un nouveau choral a terminé la cérémonie, et le public s'est répandu dans les travées et les galeries, admirant les Kaulbach, mais recherchant surtout les peintres plus anciens, que cette exposition permet de comparer à leurs successeurs. Je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble, et je crois inutile de vous rendre une première impression, qui n'aurait en aucune manière la valeur d'un jugement[1]. L'ouverture de l'exposition a déjà attiré un grand nombre d'étrangers, et l'affluence ne fera que s'accroître, car nous sommes à peine au début de nos fêtes. L'académie et la ville même de Munich s'apprêtent à célébrer des anniversaires remarquables, et on nous promet, pour le mois de septembre, une cavalcade historique qui doit effacer tout ce qu'on a vu de plus brillant en ce genre.

Une bien triste nouvelle est arrivée ici il y a deux ou trois jours, celle de la mort prématurée du professeur Roth, qui voyageait en Palestine, et dont justement vous nous entreteniez dans votre dernier numéro[2]. C'est le deuxième voyageur bavarois qui succombe dans le courant de l'année. Le premier était le baron de Neymans. M. Roth, de retour de son expédition dans le pays de Moab, venait de repartir de Jérusalem pour Jaffa, et de faire de ce point une excursion dans la vallée supérieure du Jourdain et au lac de Tibériade. Il paraît avoir séjourné trop longtemps sur les bords marécageux du lac, du moins presque tous ses compagnons y avaient-ils contracté des fièvres, que lui-même traita avec succès. Arrivé à Hesbeia, petit village de l'Anti-Liban, où se trouve une mission améri-

[1] La *Revue* rendra un compte détaillé de l'exposition.

[2] Voir l'article de M. Vivien de Saint-Martin, dans notre dernière livraison.

caine, il succomba lui-même à une fièvre putride, ou plutôt, paraît-il, au traitement inintelligent de l'un des membres de la mission. D'après un rapport de M. Weber, consul de Prusse à Beyrout, ce jeune missionnaire, Arabe de naissance, et que la mission emploie comme médecin, aurait cru le docteur Roth atteint d'aliénation mentale. Roth lui-même, se trompant en ceci, au dire des médecins européens, avait commencé par se prescrire une saignée; le missionnaire continua ce traitement pendant quinze jours, et il paraît en effet que le malheureux voyageur a eu, dans les cinq derniers jours, des accès de délire, qu'on attribue au traitement, et non à la fièvre primitive, qui, dit-on, aurait pu être facilement guérie. M. Weber, averti en toute hâte, accourut à Hesbeia avec un des meilleurs médecins de Beyrout; ils apprirent, au moment d'entrer dans le bourg, que Roth avait succombé le 26 juin, et qu'il avait été enterré le 27, dans le cimetière de la mission américaine.

Les dernières observations et tous les papiers de Roth seront envoyés à Munich; lui-même avait pu encore adresser ses collections à notre académie des sciences. Il devait, après avoir terminé son exploration de la Palestine, entreprendre un nouveau voyage dans la mer Rouge. M. de Humboldt lui avait fait parvenir à cet effet des conseils et des instructions.

D. F.

Leipzig, 25 juillet.

Notre université a été récemment agitée par un incident qui vient à peine de se terminer, à la satisfaction générale, et dont les détails vous intéresseront peut-être, parce qu'ils touchent à nos institutions académiques, qui ont, comme vous le savez, conservé un caractère tout particulier. Certes, nos corporations universitaires ne sont plus ce qu'elles étaient au dernier siècle, ni même encore au commencement de celui-ci; elles ne constituent plus autant, surtout dans les grandes villes, une communauté dans la communauté; l'ancien particularisme va s'effaçant, comme le veut l'esprit du siècle, dans le flot de la vie générale; mais l'esprit de corps se réveille quand il le faut, et les autorités viennent de reconnaître son droit, en transigeant avec lui. Voici les faits. Il y a quelques semaines, M. le professeur recteur Tuch remarqua que l'un de ses auditeurs, au lieu de suivre la leçon et de prendre des notes, copiait un cahier qu'il avait devant lui. Il termina son cours plus tôt que de coutume, et retint l'étudiant pour lui faire des observations, qui furent, à ce qu'il paraît, un peu vives, car l'étudiant n'eut pas le temps, ou ne trouva pas la présence d'esprit de répondre que le cahier qu'il avait devant lui contenait les notes d'un cours précédent de M. Tuch, qu'il avait été empêché de suivre; il les avait empruntées à un de ses camarades pour se remettre au courant. La faute, si faute il y avait, était donc bien légère. Il y a ici un détail qui m'échappe, parce que je n'ai pas suivi dès le début cette affaire, qui ne semblait pas annoncer les proportions qu'elle a prises un moment. L'étudiant fut-il puni, ou fut-ce seulement la réprimande de M. Tuch qui jeta l'effervescence dans la jeunesse universitaire; toujours est-il que les esprits s'échauffèrent; il y eut des réunions, auxquelles on voulait découvrir, à tort, comme cela résulte de l'opinion même du gouvernement, ainsi que vous le

verrez tout à l'heure, un caractère menaçant; on mit sur pied la force armée; on arrêta quelques étudiants. Des paroles imprudentes ou mal interprétées de M. le recteur, sur la manière de traiter les étudiants mutins, augmentèrent l'irritation, qui prit un caractère grave, sans que cependant l'ordre extérieur ait été troublé. Ici l'affaire prend une tournure qu'on concevra peut-être difficilement, même en admettant que les étudiants aient été parfaitement irréprochables, si on ne se rappelle à quel point les franchises universitaires sont consacrées, en Allemagne, par la tradition. L'autorité académique accepte de discuter avec les étudiants; ceux-ci se réunissent, nomment une commission de seize membres, et des pourparlers s'établissent entre cette commission et le sénat académique. Le recteur, qui avait déjà désavoué les paroles irritantes qu'on lui avait prêtées, fait personnellement une démarche de conciliation; il se présente lui-même devant la commission pour dissiper tous les malentendus. Cela eût terminé l'affaire, si le recteur avait été seul en cause, mais il y avait encore, d'un côté, un des appariteurs, qui avait tenu en sa présence, et sans qu'il l'en eût empêché, des propos réellement offensants pour les étudiants, surtout venant d'un appariteur; et d'un autre côté, le tribunal universitaire avait dû statuer sur la culpabilité des étudiants arrêtés pendant les réunions. Il en avait relâché quatre et condamné trois autres au *carcer*, c'est-à-dire à un emprisonnement de quelque temps, par application du code académique. Enfin le conflit s'est terminé par une démarche directe d'une députation de quatre étudiants auprès du ministre des cultes. Celui-ci a reconnu, c'est ainsi que le rapportent les journaux officiels, qu'en somme, la conduite du corps d'étudiants dans ce conflit regrettable avait été « loyale et honorable », et il a promis de faire une enquête concernant la conduite des appariteurs. On assure que celui d'entre eux qui s'est le plus avancé contre les étudiants sera destitué. Tout dernièrement, la commission, avec l'autorisation de l'autorité académique, a convoqué tout le corps des étudiants dans la grande salle de l'université, a rendu compte des résultats auxquels elle est arrivée, et a résigné ses pouvoirs. Les étudiants encore emprisonnés seront probablement graciés.

Vous avez rendu compte du congrès théâtral allemand qui s'est tenu à Dresde au printemps, et qui avait principalement en vue la suppression des abus résultant des agences dramatiques; vous vous rappelez peut-être aussi qu'il avait décrété la création d'un journal spécial, ayant pour principal objet de mettre les artistes en état de se passer des agences de placement, en leur fournissant tous les renseignements nécessaires. Le premier numéro de cette feuille vient de paraître ici, sous le tire d'*Archives théâtrales allemandes, bulletin officiel de l'association des théâtres allemands*. On ne peut que lui souhaiter le meilleur succès.

W.

UNE LETTRE DE M. DE HUMBOLDT.

A propos de la nouvelle de la mort d'Aimé Bonpland, M. de Humboldt a adressé à la *Gazette de Spener*, de Berlin, la lettre suivante :

« Certain de la part que prennent tant d'hommes sympathiques à la profonde douleur qu'excite en moi la nouvelle si répandue de la mort de mon cher et noble ami et compagnon Bonpland, je crois de mon devoir de publier une notice sommaire de ce que je sais à ce sujet, et dont je suis redevable à l'active amitié du docteur Lallemant, auteur d'un important ouvrage sur les maladies des Européens dans les contrées tropicales. Pour me faire une joie, cet homme distingué, après s'être séparé de l'expédition autrichienne de la *Novare*, a entrepris, en février dernier, un voyage de Rio-Janeiro à Rio-Grande, et de là par Porto-Alegre et les anciennes missions des jésuites à San-Borja, où il croyait Bonpland encore établi, comme il l'avait été depuis 1831. Je possède deux lettres du docteur Lallemant, une de San-Borja sur l'Uruguay, du 10 avril, et l'autre postérieure à son entrevue avec Bonpland, et datée de la ville de Uruguaiana, le 19 avril 1858. J'ai envoyé un extrait plus étendu de ces lettres à Hanovre, à la rédaction de l'intéressant et si répandu journal botanique *Bonplandia*. Il suffit ici d'en donner les passages suivants :

« A San-Borja, écrit le docteur Lallemant, j'ai demeuré chez un intime ami de » Bonpland, le vicaire Gay, avec lequel j'ai visité le jardin si longtemps soigné, » aujourd'hui abandonné et dévasté, du botanicien. Le vicaire Gay avait reçu une » dernière lettre de Bonpland vers la fin de 1857. Depuis était arrivée la nouvelle » d'une grave maladie. Des lettres, écrites en vue de s'informer de sa santé, res» tèrent sans réponse, et même, en dépit du voisinage, on ne savait pas à San» Borja si je trouverais votre compagnon de voyage encore en vie. Bonpland » avait quitté San-Borja en 1853, préférant le séjour de sa propriété plus grande, » Santa-Anna, où la culture d'orangers qu'il avait plantés lui-même l'occupa » longtemps. A la Estancia Santa-Anna, la demeure du vieux savant se compose » de deux huttes couvertes de paille, et dont les murs d'argile sont retenus par » des bambous et quelques poutres. Elles ont des portes, mais pas de fenêtres, le » jour pénétrant par les interstices des bambous. L'accueil fut cordial et amical. » Malgré les profonds sillons qu'une vie tant agitée avait imprimés au cher visage, » l'œil était encore pur et clair, le regard intelligent et vif. Des conversations » animées, qu'il provoquait lui-même, le fatiguèrent beaucoup; il souffre forte» ment d'une maladie chronique de la vessie. Les privations étonnantes qu'il s'est » imposées ne sont pas l'effet du besoin ni d'une économie nécessaire, mais d'une » longue habitude, d'un grand empire sur lui-même et d'une individualité carac» téristique. Le gouvernement de Corrientes lui a fait présent d'un domaine de » 10,000 piastres espagnoles, et il jouit d'une pension française de 3,000 francs. » Quant à la médecine, il l'a toujours exercée avec le plus entier désintéresse» ment. Il est universellement estimé, mais il aime la solitude, et il évite sur» tout ceux qui voudraient le conseiller ou l'assister. Son zèle scientifique ne s'est » pas encore affaissé; ses collections et ses manuscrits sont à Corrientes, où il a » institué un musée national... Le lendemain matin, je le trouvai considérable» ment plus atteint et plus faible. La nuit avait été douloureuse. Je le priai

» instamment de me dire en quelle chose au monde je pourrais le servir, mais il » m'arriva comme à tous ses amis : il n'avait besoin de nul service. Je pris congé » de lui le cœur profondément touché. Que j'eusse voulu le persuader de retour- » ner dans le monde civilisé! Mais je le sentais avec lui, son temps était passé. » Il appartient à la première moitié du dix-neuvième siècle, non à la seconde. » Votre ami lui-même me parut agité quand je serrai dans mes mains ses mains » ridées pour prendre congé. Ceux qui l'entourent trouvent que ses forces dimi- » nuent beaucoup depuis trois mois. Peut-être le vieillard avait-il, au moment » de la séparation, le même pressentiment que moi, que je serais un des derniers » messagers de l'Europe venus si avant dans le désert pour lui témoigner le » respect, l'amour et la reconnaissance de la science, qu'il a agrandie. Je montai » à cheval, et pris ma course vers le nord, à travers l'éternelle verdure. Nul » chemin ne me conduisait, nul compagnon ne me troublait; j'étais seul avec la » mélancolique image de l'ombre de Bonpland. »

« Combien la dernière lettre que j'avais reçue de Bonpland, de Corrientes, le 7 juin 1857, respirait encore le plaisir de vivre : « J'irai, y disait-il, porter mes » collections et mes manuscrits moi-même à Paris, pour les déposer au Muséum. » Mon voyage en France ne sera que très-court; je retournerai à mon Santa- » Anna, où je passe une vie tranquille et heureuse. C'est là que je veux mourir, » et où ma sépulture, mon tombeau se trouvera à l'ombre des arbres nombreux » que j'ai plantés. Que je serais heureux, cher Humboldt, de te revoir encore » une fois et de te renouveler nos souvenirs communs. Le mois d'août prochain, » le 28, je compléterai ma quatre-vingt-quatrième année, et j'ai trois[1] ans de » moins que toi. Il vient de mourir dans cette province un homme de cent sept » ans. Quelle perspective pour deux voyageurs qui ont passé leur quatre-vingtième » année! » Cette lettre sereine et presque altérée de vie contraste singulièrement avec la triste impression de la visite du docteur Lallemant. A Montevideo, le 29 mai, on croyait, d'après M. Tschudi, Bonpland mort, et mort à San-Borja, sans qu'on pût indiquer le jour du décès, et le 18 avril M. Lallemant lui avait parlé à Santa-Anna. Le 19 mai, sa mort était niée à Porto-Alegre. Il subsiste donc encore quelque espoir que ce n'est pas le plus jeune des deux qui aura été appelé le premier. Malheureusement, l'incertitude dure souvent longtemps à de telles distances, témoins Édouard Vogel et Adolphe Schlagintweit, perdus, le premier, dans l'Afrique intérieure, et le second dans l'Asie intérieure, et dont la destinée incertaine est si douloureusement, si anxieusement ressentie[2]. »

[1] M. de Humboldt indique ici entre parenthèses que Bonpland lui fait tort d'une année. Il est l'aîné de quatre ans, et non de trois.

[2] Les inquiétudes paraissent aujourd'hui dissipées, en ce qui touche Adolphe Schlagintweit. Peu de jours après avoir écrit la lettre que nous traduisons, M. de Humboldt recevait de M. Gumpert, consul de Prusse à Bombay, des nouvelles rassurantes de ce voyageur distingué.

LES NOUVELLES MINES D'OR DANS LES COLONIES ANGLAISES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

D'après les publications des feuilles californiennes, il ne paraît pas douteux que les gisements d'or récemment découverts aux bords des rivières Frazer et Thompson, sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, ne se distinguent par une richesse extraordinaire. On sait que la rivière Frazer est le seul cours d'eau des possessions anglaises de l'Amérique du Nord qui se dirige vers l'océan Pacifique. Il naît de la réunion du Great-Fort et de Stuarts-River, qui se rejoignent près du fort Saint-George, au 54e degré de latitude nord, et parcourt du nord au sud la grande vallée méridienne, entre les montagnes Rocheuses et la chaîne de la côte, jusque vers le 49e degré. A partir de là, il se tourne à l'ouest, et traverse la chaîne de la côte en une série de rapides et de cataractes, pour se jeter à vingt lieues du fort Langley, sous le 49°, 6′ latitude nord, et à trois lieues seulement au nord des possessions des États-Unis, dans le golfe de Géorgie. Il a donc un cours semblable à celui du Sacramento, mais celui-ci parcourt un défilé plus petit et plus rapproché de la côte, à l'orient de la Sierra-Nevada, tandis que la rivière Frazer traverse le large plateau entre la Sierra-Nevada et les montagnes Rocheuses. Les gisements d'or se trouvent, en partie, à la rivière Frazer, de trente-trois à quarante-quatre lieues au-dessus du fort Langley, et de douze à vingt lieues au-dessus du fort Hope, et en partie à la rivière Thompson qui se jette dans la rivière Frazer, par la gauche, à environ cent lieues de son embouchure.

On assure que la Compagnie de la baie d'Hudson connaissait depuis longtemps la présence de l'or dans ces contrées, mais qu'elle cachait le fait, parce qu'un développement aussi actif et aussi énergique que celui de la Californie ne pouvait qu'être défavorable au renouvellement de son privilége, qui expire en 1859, et que déjà les insignifiants progrès de la colonisation dans ses domaines de l'ouest étaient cités comme un argument en faveur de la reprise de l'île de Vancouver par la couronne. Il paraît qu'on ne doit la divulgation des richesses des rivières Frazer et Thompson qu'à l'esprit d'entreprise et d'empiétement des Américains établis au Paget-Sound, dans le Washington territory. Ce sont, du moins, des lettres des petites colonies américaines du Paget-Sound, d'Olympia, de Steilacoom et de Townsend, et les journaux de ces localités, le *Paget-Sound Herald* et l'*Olympia Pioneer* qui ont apporté les premières nouvelles à San-Francisco, d'où elles se sont rapidement répandues dans le monde. Il n'y avait alors que 150 à 200 mineurs à la rivière Frazer, tandis qu'à la rivière Thompson c'étaient les Indiens qui avaient commencé l'exploitation. Mais dès les premières informations, il se produisit une immigration considérable, non-seulement de l'île Vancouver et du territoire de Washington, mais de la Californie même, de sorte que le nombre des laveurs d'or s'est peut-être déjà décuplé. Les procédés sont des plus primitifs : on lave dans des auges le sable quartzeux enlevé à la surface du fond des rivières, où il est, comme on sait, le plus pauvre, comme au premier temps de l'exploitation californienne ; et cependant le rapport est, dit-on, si extraordinaire, que, d'après les estimations les plus faibles, chaque homme gagne en moyenne huit dollars par jour. Comme l'or se trouve aussi en grains

plus gros et en pépites d'une valeur de 10 à 15 dollars, des journées heureuses de 20 à 50 dollars ne sont pas rares; et on cite trois ouvriers qui en trois jours ont ramassé une valeur de 800 dollars, et même deux autres qui doivent avoir gagné 213 dollars en un jour. Dès le premier trimestre de cette année, la Compagnie de la baie d'Hudson a acquis des Indiens 55 kilos de poussière d'or, et à la fin de mars, elle en a envoyé 100 à Londres. L'or est pur, et les échantillons montrés à San-Francisco ont été estimés à 16 dollars l'once.

On peut d'autant moins prévoir l'influence de la découverte sur le développement d'une contrée restée jusqu'à présent si arriérée, qu'on ne connaît même pas encore l'étendue du terrain aurifère : les Américains du Puget-Sound se flattent qu'il s'étend au nord du fort Hope jusqu'au delà de la frontière des États-Unis, aux forts Calville et Okanagam, et qu'il va donner une grande importance à la partie ouest du territoire de Washington, si négligée jusqu'à présent. Si cet espoir se réalise, il n'est pas douteux que l'exploitation américaine ne se développe bien plus vite que l'exploitation anglaise; l'énergie et la liberté plus grande des Yankees, la facilité qu'ils ont d'acquérir des droits de propriété, et enfin la supériorité physique de leur terrain sur le terrain anglais, leur donnent des avantages considérables sur la compagnie de la baie d'Hudson. Il ne faut cependant pas qu'ils se promettent un avenir comme celui de la Californie. Pour toutes les conditions physiques, pour l'accès du pays du côté de la mer, le climat et la nature du terrain, la nouvelle contrée aurifère paraît bien au-dessous de l'ancienne.

La rivière Frazer est sans doute un fleuve bien plus important que le Sacramento, mais par suite de ses rapides, elle est de bien moindre valeur pour la navigation. Le vapeur *Otter*, qui appartient à la compagnie de la baie d'Hudson, le remonte sans difficulté sur une longueur de cent lieues, et, d'après les dernières nouvelles, le capitaine espérait arriver jusqu'à la région des lavages, à quarante lieues au-dessus du fort Hope, mais ce n'est jusqu'à présent qu'un espoir. Pour l'expédition de marchandises à la côte, on a toujours préféré la voie de terre à la voie fluviale, et les envois s'acheminaient par terre jusqu'au Colombia, près du fort Okanagam, pour de là être transportés plus loin par ce fleuve. Lors de la conclusion du traité de l'Orégon, en 1846, par lequel l'Angleterre abandonna aux États-Unis les vastes territoires au-dessous du 49e degré de latitude nord, cette voie passait tellement comme la seule praticable au commerce, que l'Angleterre y a réservé le droit de navigation sur le Colombia, en faveur de la compagnie de la baie d'Hudson, aussi bien que de tous ses sujets. Il ne paraît pas que la vapeur surmonte facilement les obstacles qui ralentissent la navigation sur le Frazer. D'après les dernières nouvelles du moins, des Yankees établis à Bellingham-Bay ont cru découvrir les éléments d'une affaire dans l'établissement d'un chemin pour les bêtes de somme, depuis ce port jusqu'au fort Hope, par où, vu les sinuosités du fleuve, ils diminuent environ de moitié, c'est-à-dire de 150 lieues, la distance des terrains aurifères à la côte; ils espèrent faire ainsi de leur baie, qui appartient aux États-Unis, le principal débouché des mines, au préjudice de la voie fluviale. Bellingham-Bay possède encore d'autres avantages qui en accroîtront promptement l'importance, et notamment le plus important gisement de houille qu'on ait jusqu'à présent découvert sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord. La principale couche a cinq mètres d'épaisseur, et commence juste à la côte, où les navires trouvent

à trois et demi et quatre nœuds de profondeur un fond d'ancrage excellent. Le charbon est excellent même à la surface, et, d'après les essais faits à San-Francisco, approprié surtout à l'emploi pour les machines à vapeur. La baie elle-même est un des meilleurs ports de la route maritime, protégée contre tous les vents, et avec un fond d'ancrage à une profondeur de trois à dix nœuds comme on en trouve peu sur cette route, et en général dans toutes les eaux entre l'île Vancouver et le continent. Si l'on ajoute à cela une pêche productive, la richesse du pays en forêts de pins et de cèdres déjà exploitées, et vraisemblablement un accès facile aux fertiles prairies du lac Okanagam., on trouve que cet établissement réunit des éléments de prospérité auxquels la découverte des terrains aurifères près du fort Hope ne peut que donner une puissante impulsion. Mais l'infériorité de la voie fluviale, comparée à celle du Sacramento, n'en sera pas moins un obstacle considérable au développement de l'agriculture, moins favorisée d'autre part par le climat et probablement aussi par la nature du terrain qu'en Californie.

Rien que la différence de 10 à 11 degrés de latitude modifie beaucoup le climat, mais ce qui est plus important, c'est que la vallée du Frazer, séparée de l'Océan par une chaîne de montagnes dont les cimes dépassent la limite de la neige éternelle, n'a aucune part aux avantages climatériques de la côte, quoique la température soit plus douce que dans les vastes territoires qui s'étendent sous la même latitude à l'orient des montagnes Rocheuses. D'après toutes les apparences, le plateau de la vallée est assez élevé. On rapporte qu'il reste couvert de neige d'octobre en avril et quelquefois en mai, et que de précoces froids d'automne y sont funestes aux moissons. Le sol labourable ne paraît du reste pas manquer dans le voisinage des terrains aurifères. La partie nord-ouest des possessions anglaises, comme aussi l'île de Vancouver, se compose en général d'un sol montagneux et accidenté, où l'on ne trouve que des plaines arables de médiocre étendue; les forêts vierges mêmes qui recouvrent ces montagnes ne paraissent que sur peu de points accessibles à une exploitation avantageuse, et ne promettre aussi que peu de sol au défrichement. Dans le voisinage immédiat des terrains aurifères, on trouve heureusement des plaines d'une certaine étendue. Des prairies fertiles s'étendent du fort Hope jusqu'aux sources du Colombia. On dit aussi que le bassin du Thompson possède un rayon de beaux pâturages. Parmi les produits du sol, il faut nommer surtout un chanvre indigène, que les connaisseurs préfèrent au chanvre russe.

Si les nouveaux terrains aurifères s'étendent réellement au delà de la frontière des États-Unis, sur le territoire de Washington, il faut ajouter aux conditions plus avantageuses où se trouveraient les Américains, aux communications plus aisées avec la côte, au climat plus doux, au sol plus fertile, de plus grandes facilités d'établissement. Sur le territoire des États-Unis chaque citoyen peut, moyennant l'accomplissement de quelques formalités qui assurent son droit, acquérir une portion de terrain de 160 acres, au prix d'un quart de dollar l'acre, le prix payable avec des délais, et fourni souvent par le revenu de la première année. Dans les possessions anglaises, au contraire, le colon paye l'acre une livre sterling, et ne peut acquérir 160 acres que s'il justifie d'un personnel de huit cultivateurs. Des personnes isolées ne peuvent obtenir, sur l'île de Vancouver au moins, que 20 acres. Or l'expérience démontre que, dans les exploitations agricoles de ces contrées, le colon a besoin de vastes pâturages pour le bétail, qui

est, dans les premières années, son principal fonds de subsistance, de sorte qu'une ferme au-dessous de 160 acres ne passe pas pour une entreprise assurée. L'établissement sur les possessions anglaises exige donc, rien que pour l'acquisition du terrain, du bétail et des instruments de labour, un capital plus considérable qu'on ne peut le demander à la grande masse des émigrants. Aussi la colonisation de l'île n'a-t-elle pu se faire jusqu'à présent, et sur une très-petite échelle, qu'au moyen de colons que la compagnie de la baie d'Hudson y a transportés à ses frais, et il n'est pas douteux que, si les terrains aurifères dépassent réellement les limites de l'Union, les émigrants qu'ils doivent attirer ne préfèrent les possessions américaines aux possessions anglaises.

(Traduit de la *Revue de Géographie générale* de Berlin.)

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous avons vu ces jours-ci quelque chose de rare et d'invraisemblable : l'Allemagne plus émue que la France de la mort encore incertaine, mais malheureusement trop probable, d'un savant français. Est-il vrai qu'Aimé Bonpland, l'explorateur de l'Amérique du Sud, le voyageur fameux, le naturaliste éminent, l'exilé volontaire, le cénobite de la science, est-il vrai que Bonpland soit mort, comme l'annonce un autre voyageur, M. de Tschudi, qui parcourt en ce moment le Brésil et les États de la Plata? Voilà ce qu'on se demande en ce moment, plus anxieusement, à ce qu'il semble, en Allemagne qu'en France. Du moins n'avons-nous pas remarqué que la presse française se soit beaucoup émue de la nouvelle, tandis que les journaux allemands en sont pleins depuis quinze jours. La *Gazette d'Augsbourg* notamment n'a pas publié, à ce sujet, moins de trois articles, où pleine justice est rendue à notre vénérable compatriote. On a lu plus haut la belle et touchante lettre de M. de Humboldt, qui permet encore un peu d'espoir. Chose étonnante, tout est allemand dans cette affaire : c'est un voyageur allemand qui recueille et transmet en Europe le bruit de la mort; c'est un autre Allemand, et le plus illustre, qui s'efforce de le démentir; c'est un troisième Allemand qui, à l'unique prière de M. de Humboldt, a fait, l'année dernière, un voyage de plusieurs centaines de lieues pour donner à l'Europe, une dernière fois, des nouvelles de Bonpland, si malheureusement la nouvelle de la mort se confirme. Ce qui est peut-être plus merveilleux encore, il y a en Allemagne une société d'histoire naturelle, qui a pris le nom de notre compatriote, qui s'appelle *Bonplandia*, et qui publie sous ce titre un journal fort estimé. D'où vient cet intérêt exceptionnel? Quel est le motif de cette popularité si vivace en pays étranger? Un seul mot va le dire : Bonpland a été l'ami d'Alexandre de Humboldt, son compagnon dans cette célèbre exploration de l'Amérique du Sud, qui a ouvert d'une façon si brillante l'ère des voyages scientifiques au dix-neuvième siècle. Une fraternité magnanime a constamment uni ces deux destinées, confondues un moment, et qui ensuite ont suivi des directions si opposées, l'une toujours éclatante sur l'horizon, montant toujours pour ne s'arrêter qu'au sommet de la gloire et de la science; l'autre abandonnant le sol natal et l'Europe, et retournant pour s'y ensevelir dans les solitudes parcourues ensemble. Cette fraternité, mieux encore que de nobles services rendus à la science, a sauvé Bonpland de l'obscurité qu'il semblait chercher, et, quand il vivait depuis quarante ans parmi les sauvages, a maintenu son nom dans notre Europe oublieuse. C'est le glorieux privilége des grands hommes de conférer l'immortalité à ceux qu'ils aiment.

M. de Humboldt connut Bonpland à Paris, et leur rare amitié se noua promptement. Ils devaient faire partie d'une expédition scientifique que préparait le gouvernement consulaire, et qui avait la mission de faire le tour du monde sous le commandement du capitaine Baudin. La reprise des hostilités maritimes la fit ajourner. Nos deux savants formèrent alors le projet d'un voyage en Égypte, qui fut également entravé par les circonstances; puis, ils passèrent enfin dans l'Amérique du Sud, et alors commença cette exploration de cinq années qui est leur gloire commune. Moins universel et moins généralisateur que son illustre compagnon, Bonpland circonscrivit son activité dans le cercle de l'histoire naturelle, et plus spécialement de la botanique. Rien ne peut donner une idée des difficultés du voyage et du zèle dévoué des voyageurs. Il suffit de noter une circonstance : la mer était alors peu sûre, à cause de la guerre générale, et les vaisseaux n'étaient pas du tout certains d'amener leurs chargements à bon port. Humboldt et Bonpland prirent donc le parti de faire triples toutes leurs collections. Deux étaient expédiées en Europe, à tout hasard, par des voies différentes et selon les occasions. La troisième ne quitta jamais les voyageurs, qui se résignèrent à parcourir des contrées incultes et des routes impossibles, à franchir des fleuves et des montagnes avec tout un attirail de caisses et de fourgons. La précaution se trouva bonne, car la plupart des caisses expédiées en Europe pendant le voyage n'arrivèrent pas à destination, et se perdirent, sous les mains inintelligentes des douaniers, dans les ports où les avaient apportées les hasards de la guerre.

Les circonstances qui ont dominé la seconde moitié de la vie de Bonpland sont touchantes autant que singulières. De retour de ce glorieux voyage d'Amérique, il avait été accueilli, distingué et récompensé par l'empereur Napoléon. En 1814, montrant une fidélité que n'eurent point tant d'autres plus comblés, il ne put supporter la chute de son bienfaiteur, et il résolut de quitter la France, et de chercher des consolations dans un nouveau voyage scientifique. Il retourna dans l'Amérique du Sud. Le projet d'un exil définitif n'était pas alors formé chez lui, et ne le fut sans doute jamais, puisque sa dernière lettre à M. de Humboldt atteste encore l'intention de revoir la France avant de mourir, mais la fatalité s'empara de lui dès qu'il eut remis le pied en Amérique. Il tomba entre les mains du docteur Francia, qui le prit pour un espion, et le retint prisonnier. Des réclamations réitérées, venues d'Europe, expirèrent au seuil des régions inaccessibles où régnait le dictateur du Paraguay. Bonpland ne recouvra la liberté qu'en 1830, et il vécut depuis lors dans la solitude sur les bords de l'Uruguay, étudiant et collectionnant sans cesse, pratiquant gratuitement la médecine parmi les indigènes, et s'attachant insensiblement au désert, en ne cessant d'entretenir, mais d'une volonté de plus en plus faible, l'intention de rentrer dans le monde civilisé. Ce long isolement n'aura été perdu ni pour la science ni pour sa patrie; ses notes et ses collections reviendront en France, sans lui, hélas, car, si même les doutes de M. de Humboldt se vérifiaient, il est trop facile de voir dans la relation du docteur Lallemant la peinture d'une vieillesse agonisante et qui a fait ses adieux au monde.

La piété de l'Allemagne en cette conjoncture doit d'autant plus nous toucher qu'elle est plus rare. Les Allemands sont habituellement pleins de préventions et souvent injustes envers la science étrangère, et surtout envers la science française. Ils ne reconnaissent pas volontiers nos qualités, et ils outrent nos défauts.

Même des hommes de premier ordre ne se gardent pas toujours de ce travers, et M. Mommsen, par exemple, a fait dans son *Histoire romaine* la caricature des Celtes, uniquement pour dénigrer les Français, leurs descendants. Dans un ordre bien inférieur sans doute, nous avons en ce moment même sous les yeux un exemple véritablement risible des préventions allemandes. Sur la couverture d'un roman, nous trouvons une annonce, réclame d'un autre roman, conçue à peu près en ces termes : « Ceci est un sujet véritablement allemand et patriotique; il » fait ressortir le contraste entre la vertu et la fidélité allemandes, et la frivo- » lité et la perfidie françaises. » En France, nous n'allons pas tout à fait si loin, et bien que l'amour-propre national ne nous manque pas, il est accompagné de trop de goût et de discrétion pour prétendre au monopole de toutes les vertus et laisser à l'étranger celui des vices. Cela ne veut pas dire que les Allemands n'aient aussi à se plaindre de nous; on ne dit pas qu'ils soient des sots, mais on les dénonce volontiers comme des sceptiques sans foi ni loi, des athées, des ennemis de toute religion et des corrupteurs de toute philosophie. On déprécie justement les plus vrais, les plus beaux titres de l'Allemagne, sa philosophie et sa philologie, et nous pouvons ici-même donner la mesure des préventions françaises, comme nous venons de donner celle des préventions germaniques. La critique allemande est traitée de la bonne manière dans deux ouvrages qui se sont proposé la tâche louable de pulvériser ce qu'on appelle la philosophie et l'exégèse anti-religieuses d'outre-Rhin[1]. L'un de ces ouvrages, celui de M. Wallon, très-recommandé par un recueil dont la critique a du poids, avait fortement éveillé notre curiosité. On le présentait comme une réponse, « tardive sans doute, » mais catégorique de l'orthodoxie française à l'hétérodoxie allemande ». Ce n'était pas, ajoutait-on, une déclamation plus ou moins éloquente, un plaidoyer stérile se traînant dans les vieilles ornières de l'apologétique; c'était une discussion sérieuse, conduite pièces en main par un écrivain exercé à la critique historique, et disposant de toutes les ressources de la plus vaste érudition, érudit plein de science et chrétien plein de candeur, croyant plein de lumières, se souvenant toujours que la modération et l'impartialité sont les compagnes inséparables du vrai savant. Nous ne comprenions pas tout de ces éloges, et nous ne pouvions surtout concevoir bien nettement ce que signifiait l'orthodoxie française opposée à l'hétérodoxie allemande. Nous connaissions une orthodoxie catholique, une orthodoxie luthérienne, une orthodoxie juive, mais nous ne connaissions pas d'orthodoxie géographique ou nationale, et nous nous étonnions en même temps de voir une telle palme exclusivement décernée à la France. Sommes-nous réellement plus orthodoxes que les autres nations? Nous le deviendrons peut-être, mais nous ne l'avons pas été jusqu'à présent. Nous avons, il est vrai, Bossuet, mais nous avons aussi Voltaire. Nous ne pouvions pas oublier non plus que dans l'arène de la critique biblique, l'orthodoxie a trouvé en Allemagne même de nombreux et vaillants défenseurs, bien avant que M. Wallon ait songé à se constituer son champion. Mais nous étions étrangement séduits par la réunion des plus rares qualités, de la plus vaste érudition, de la science, de la

[1] *De la croyance à l'Evangile, examen critique de l'authenticité des textes et de la vérité des récits évangéliques*, par H. Wallon. Paris, 1858. Le Clère.

De la Vie future, suivant la foi et la raison, par T.-H. Martin. Paris, 1858. Dézobry et Magdeleine.

candeur, de la modération et de l'impartialité. Il y avait là tous les éléments d'un chef-d'œuvre accompli. La science, nous la supposions aisément; mais la modération et l'impartialité sont choses si rares en ces débats, quoique si aisées, que nous étions enchanté de les trouver dans l'ouvrage de M. Wallon par surcroît. Enfin, ce qui était décisif, la réponse devait être catégorique. Nous avions donc hâte de lire le livre si bien recommandé, mais combien nous avons été désenchanté! D'abord, pour ce qui est de la modération, M. Wallon ne s'emporte jamais, il est vrai; mais la colère à froid n'est-elle pas plus fâcheuse que la colère passionnée, et veut-on savoir comment il appelle les écrivains qu'il veut réfuter? Il les appelle des blasphémateurs! S'ils blasphèment, vous n'avez pas à discuter avec eux, vous n'avez qu'à les abandonner aux foudres de l'Église; ce sont les arguments vicieux et la fausse science qui sont de votre compétence, mais non les blasphèmes. Si telle est votre modération, que serait donc votre violence?

Mais après tout, ce n'est là qu'une question de forme, et si la réponse est catégorique, il n'importe pas qu'un excès de zèle y ait introduit quelques taches. Ah! c'est ici que notre embarras commence. Comment nous y prendre pour dire au savant écrivain, dont certainement la lecture est très-vaste, et qui a réuni tant de matériaux pour son livre, qu'il n'a justement pas lu ce qu'il fallait lire, qu'il est en arrière de vingt ans sur « l'hétérodoxie allemande », et qu'il ne sait pas du tout où en est la question de l'autre côté du Rhin? Il en est toujours à M. Strauss, et c'est vraiment merveille de voir comment cet éminent critique, dont nous avons fait en France une manière d'ogre, reste chargé de tous les péchés de « l'hétérodoxie », après s'être depuis longtemps retiré du bruit qu'il n'avait pas cherché. Il consacre aujourd'hui à des recherches plus paisibles ses rares facultés d'analyse et d'exposition. La critique ou l'hétérodoxie, comme on voudra l'appeler, a poursuivi sa route sans lui, et cependant c'est toujours la *Vie de Jésus* qu'on attaque, parce que c'est à peu près le seul ouvrage de cet ordre dont le retentissement soit arrivé jusqu'en France. Il faut que M. Wallon en soit pourtant bien pénétré : quand même sa critique n'eût pas laissé trace de la *Vie de Jésus*, tout resterait à faire, parce que la question a changé de terrain. Ce qui est singulier, c'est que M. Wallon, qui ne paraît connaître en aucune manière les immenses travaux de M. Baur, de Tubingue, part du même point que lui pour peu après arriver à des résultats bien différents. L'écrivain français se base en effet sur les Épîtres de saint Paul, dont l'authenticité, pense-t-il, n'a jamais été contestée, pour démontrer d'abord, par elles, l'authenticité des Actes des apôtres, par les Actes des apôtres celle de l'Évangile de saint Luc, et par saint Luc celle des autres Évangiles. C'est également sur les Épîtres de saint Paul, mais non sur toutes, que s'appuie le savant professeur de Tubingue; il ne prend que les plus anciennes, et loin qu'il songe à contester leur authenticité, elle lui est indispensable, car il lui faut un point de départ assuré. L'analyse de ces Épîtres lui donne la doctrine incontestable de saint Paul, en même temps qu'elle lui révèle, bien plus fortement que les Actes, le désaccord entre cette doctrine et la foi plus judaïsante des chrétiens de Jérusalem. Il a donc, dès le principe, deux tendances contraires, qui finiront par se concilier après d'assez longues vicissitudes, et par former l'Église catholique. Les phases de cette lutte sont marquées par la succession des écrits canoniques et apocryphes, que M. Baur classe d'après les données de son système : c'est-à-dire que c'est le développement du dogme qui est la base de sa chronologie. On a déjà indiqué dans la *Revue* les résultats auxquels il est

arrivé, et l'espace ne permet pas d'y revenir ici. Nous nous bornerons donc à rappeler, puisque M. Wallon affirme que les Épîtres de saint Paul n'ont pas été contestées, que M. Baur ne laisse à l'apôtre des Gentils que les lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il peut avoir tort ou raison, ce n'est pas ici la question; la question est de savoir si on peut se vanter d'avoir réfuté l'hétérodoxie allemande quand on ignore ce qu'elle professe depuis vingt ans. Mais, après tout, s'agit-il bien d'orthodoxie et d'hétérodoxie? et faut-il insister de nouveau sur une pensée que nous avons déjà eu occasion d'exprimer, à savoir que ces controverses, du plus haut intérêt pour l'histoire de la religion, n'affectent en rien les idées chrétiennes, et qu'il est mal séant de faire dépendre le christianisme d'une question de chronologie? L'important, ce nous semble, ce sont les écrits, et non leurs auteurs. Ces maximes si simples et si souveraines qui résument la loi et les prophètes, faut-il absolument, pour qu'elles subsistent, que ce soit un apôtre qui les ait rédigées? Ne contiennent-elles pas toute la morale, et ne s'imposent-elles pas par leur propre force? Plus nous y réfléchissons, plus nous sommes confondus de la témérité qui subordonne un tel enseignement à la solution hasardeuse d'un problème historique. C'est le culte de la lettre poussé jusqu'à l'absurde. Mais il faut rendre justice à M. Wallon; il est conséquent avec lui-même; il interdit à la critique l'examen de l'*Iliade,* aussi bien que celui des textes sacrés. Wolf lui paraît presque aussi sacrilége que Strauss. L'*Iliade* a beau subsister avec tout son cortége de dieux et de héros, avec Achille, Andromaque, Ulysse, Vénus et tout l'Olympe, tout cela n'a plus de charme pour lui dès qu'on lui retire un nom qui ne peut rien lui représenter de précis, car qu'a-t-on jamais su d'Homère? Et que fera-t-il alors de livres justement admirés, dont l'origine n'a jamais pu être établie, de Job, par exemple? M. Wallon lâche la chose pour l'ombre.

Nous nous arrêtons ici, n'ayant voulu que signaler ce qui, dans le point de vue de l'auteur, nous a paru vicieux et arriéré. Il y aurait peu de chose à dire du livre lui-même; l'érudition, mais une érudition très-incomplète, comme nous l'avons montré, y éclate plus que l'originalité. M. Wallon reprend une controverse vieillie avec des arguments qui le plus souvent ne sont pas neufs, ce dont il est le premier à convenir, car il met un soin louable à citer ses autorités.

L'autre ouvrage, celui de M. H. T. Martin sur la vie future suivant la foi et la raison, se fait remarquer par une horreur encore plus étroite de tout esprit critique. Pour M. Martin, l'Allemagne est plongée dans l'abomination de la désolation depuis Kant. Il veut bien que la raison raisonne, mais à la condition d'aboutir à des conclusions données, et il trouve même à reprendre en des écrivains qui ne passent pas pour hérétiques, chez le père Gratry, par exemple. Inutile dès lors de dire comment il traite des livres inspirés par une philosophie moins orthodoxe. Il dit, « la prétendue réforme », comme le père Loriquet. Nous savons bien qu'au point de vue catholique, la réforme ne peut être que prétendue, mais cela va de soi, la locution a vieilli et paraît de mauvais goût.

Une chose nous a frappé, comme exemple des extrémités auxquelles peuvent pousser les préoccupations dogmatiques. M. Martin avoue qu'il ne sait pas l'hébreu, cependant il n'hésite pas à discuter le mérite et le sens des versions, et à trancher les questions les plus obscures selon les autorités qui s'accommodent le mieux à son système. Il trouve l'immortalité de l'âme dans le Pentateuque, où elle n'a jamais été, tance les interprètes qui ne peuvent pas l'y

rencontrer, et sait pourquoi elle y est formulée seulement à demi et pas tout à fait. Nous ne pouvons que nous incliner devant tant de science, mais nous louerons plus volontiers une autre partie du livre, celle qui rapporte les opinions des Pères de l'Église sur la résurrection des corps. C'est un répertoire très-complet et très-soigné, et dont tout le monde doit savoir gré à l'auteur; les compilations de ce genre sont d'une utilité réelle, et facilitent beaucoup les recherches. Ajoutons qu'ici l'auteur, délivré de l'hébreu, et placé sur un terrain qui lui est plus familier, rend bien les textes, et ne les force pas.

A. Nefftzer.



Ch. Dollfus. — A. Nefftzer.

Paris. Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Arnould.** Essai de théorie et d'histoire littéraire. Paris, in-8°, 3 fr.

2. **Basselin** et **le Houx.** Vaux-de-vire, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par A. Asselin, L. Dubois, Pliquet, Julien Travers et Charles Nodier. Nouvelle édition, revue et publiée par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, in-18, 2 fr. 50.

3. **Boileau** (P.). Erreur des critiques de Béranger, in-32, 50 c.

4. **Cuvier** (G.). Lettres à C. M. Pfaff, sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature (1788-1792), traduites de l'allemand par le Dr Louis Marchand, 1 vol. gr. in-18, avec une planche. Prix : 3 fr. 50.

5. **Klüpfel** (K.). Gustav Schwab. Sein Leben u. Wirken. In-8°. Leipzig, geh., 7 fr. 25.

6. **Palleske** (F.). Schiller's Leben u. Werke. 1. Bd. gr. in-8°. Berlin, geh., 8 fr.

7. **Pellisson** et **d'Olivet.** Histoire de l'Académie française, avec une introduction, des éclaircissements et notes, par Ch.-L. Livet. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

8. **Ratjen.** H., Verzeichniss der Handschriften der Kieler Universitäts bibliothek, welche die Herzogthümer Schleswig u. Holstein betreffen. 2 Bde. In-8°. Kiel, 12 fr.

9. **Rousseau** (J. J.). Lettres inédites à Marc Michel Rey (libraire), publiées par J. Bosscha. Gr. in-8°. Amsterdam, 7 fr. 50.

10. **Walckenaër.** Histoire de la vie et des poésies d'Horace, 2e édition, revue et corrigée. T. I. Paris, in-18, 3 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

11. **Antiphonarium** romanum complectens Vesperas dominicarum et festorum totius anni, necnon officium nocturnum hebdomadæ sanctæ, dominicæ resurrectionis et defunctorum. Cantu reviso juxta manuscripta vetustissima. Paris, in-12, 3 fr. 60.

12. **Baggesen's**, Jens, philosophischer Nachlass. Hrsg. von *Carl A. R. Baggesen.* 1. Bd. gr. in-8°. Zurich, geh., 6 fr. 50.

13. **Castelnau.** Essai critique sur la religion naturelle de M. Jules Simon. Paris, in-12, 1 fr. 50.

14. **Coquerel.** Christologie, ou Essai sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, en vue de la conciliation des églises chrétiennes. Paris, 2 vol. in-18, 7 fr.

15. **Cornill** (Adph.). Materialismus u. Idealismus in ihren gegenwärtigen Entwickelungskrisen beleuchtet. gr. in-8°. Heidelberg, geh., 8 fr.

16. **Darboy.** Les Saintes Femmes, fragments d'une histoire de l'Église, avec collection de portraits des femmes remarquables de l'histoire de l'Église, peints et gravés

par les meilleurs artistes français. Paris, gr. in-8°, 18 gr., 20 port., 20 fr.

17. **Dictionnaire** de mystique chrétienne, ou Essai d'encyclopédisation historique et méthodique de tous les phénomènes merveilleux de l'âme parvenue à l'état surnaturel, et unie à Dieu par l'exercice et la pratique de la vie spirituelle dans toute sa perfection; historique complet de tous les effets sensibles, également surnaturels, qui se produisent alors visiblement dans les saints et au dehors; extases, illuminations, confessions, prédications, etc.; accompagné d'aperçus sur la vie et les œuvres des principaux mystiques, etc. Petit-Montrouge, in-8°, 8 fr.

18. **Evangelienfrage**, die, im Allgemeinen u. die Johannisfrage insbesondere. Eine Denkschrift. in-8°, geh., 2 fr. 50.

19. **Fülleborn** (Dr. F. L.). Der Schluszsatz in Kants Schrift „ zum ewigen Frieden " : „ der ewige Friede ist keine leere, sondern e. Aufgabe, die nach u. nach aufgelöst, ihrem Ziele beständig näher kommt " anderweit erörtert nebst einigen Vorbemerkgn. in Betreff der v. Kant der Wissenschaft als dauernd gegebenen Grundlagen. gr. in-8°. Berlin, geh., 75 c.

20. **Herd** (B. de). Pratique de la liturgie sacrée, selon le rite romain, comme elle doit être observée dans la célébration de la messe, la récitation de l'office et l'administration des sacrements. Paris, 2 vol. in-8, 12 fr.

21. **Hosemann** (J.). Histoire abrégée de Luther et de la Réformation. Paris, in-18, 1 fr. 75 c.

22. **Lièvre** (A.). Histoire des protestants et des églises réformées du Poitou. T. II. Paris, in-8°, 4 fr.

— L'ouvrage aura 3 vol.

23. **Macbride** (J. D.). Lectures on the Acts of the Apostles, and on the Epistles, in-8°, 13 fr. 25.

24. **Magalhaens.** Factos do espirito humano. Philosophia. Paris, in-8°, 12 fr.

25. **Marie-Bernard** (Dom). Les Héros du christianisme à travers les âges. T. VIII et dernier. 4e partie : Les Milices du Vatican. Paris, in-8°, 9 fr.

26. **Mullier** (Abbé). Répertoire du prêtre, destiné à lui faciliter la préparation des sermons et à lui procurer de nombreux sujets de méditation. Ouvrage présentant, dans l'ordre alphabétique, un résumé de tout ce qui se rapporte à la foi, à la morale ou à la perfection chrétienne; suivi d'une table analytique des matières, in-8°, 7 fr. 50.

27. **Nelson.** La cause et le remède de l'incrédulité. Traduction libre de l'anglais, par M. J. d'Espine. Paris, in-18, 1 fr. 25.

28. **Perrone** (Jo.). De matrimonio christiano libri tres. 3 Tomi. gr. in-8°. Romæ. geh., 26 fr. 75.

29. **Procli** archiepiscopi Constantinopolitani, opera omnia. Accedunt Severiani, Gabalitani episcopi, Theophili Alexandrini, Palladii Helenopolitani, Philostorgii, S. Attici, S. Flaviani Cp., S. Marci Eremitæ, B. Marci Diadochi, Marci Diaconi, scripta quæ supersunt. Tomus unicus. Petit-Montrouge, in-8°, 10 fr.

— T. LXV de la *Patrologie grecque*.

30. **Scavini** (P.). Theologia moralis, universa ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio. Editio VII, omnium absolutissima. Acc. collatio codicum civilium Pedemontani, Austriaci, Galliarum, Parmensis, Status Ecclesiastici, Mutinensis atque Etruriæ. 3 tomi. gr. in-8°. Mediolani. geh., 30 fr.

31. **Thomas d'Aquin** (S.). Opuscules, traduits par MM. Védrine, Bandel et Fournet. T. VII et dernier. Paris, in-8°, 6 fr.

32. **Wiseman** (Cardinal). Mélanges religieux, scientifiques et littéraires, traduits par F. de Bernhart. in-8°, 4 fr. 50.

33. **Zimmermann** (Rob.), Aesthetik. 1, histor.-kritischer Thl. Geschichte der Aesthetik als philosophischer Wissenschaft. gr. in-8°. Wien, geh., 17 fr. 50.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

34. **Baurmeister** (Carl). Zunft od. Gewerbefreiheit? Das ist die Frage. Eine populäre volkswirthschaftl. Abhandlung. gr. in-8°. Oldenburg, geh., 1 fr. 25.

35. **Berndt** (A.). Der Kredit f. den ländlichen Grundbesitz. In der Bedürfnissfrage u. den Mitteln zur Abhülfe behandelt. gr. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

36. **Block.** Annuaire de l'administration française, par Maurice Block; faisant suite au *Dictionnaire de l'administration française*. 1re année. 1858. Strasbourg, in-18, 5 fr.

37. **Bourgain** (E.). Répertoire général des taxes de navigation, droits de tonnage, ancrage, pilotage, phares, bouées, etc., auxquelles sont soumis les navires français dans les ports de France, aux colonies et à l'étranger, à l'usage des armateurs et des capitaines de navire. Paris, in-18, 3 fr.

38. **Bousquet** et **Sapet**. Étude sur la navigation, le commerce et l'industrie de Marseille pendant la période quinquennale de 1850 à 1854. Marseille, gr. in-8°, 7 fr. 50.

39. **Burdet**. De l'influence des anciennes institutions féodales sur la formation de quelques parties du droit civil, et spécialement dans la province du Dauphiné. In-8°, 3 fr. 50.

40. **Calmels**. Des noms et marques de fabrique et de commerce; de la concurrence déloyale, comprenant les noms et raisons commerciales, les désignations des lieux de fabrication, des produits; les enseignes, etc.; la jurisprudence, le texte des lois françaises, avec les exposés des motifs, rapports, etc.; les législations étrangères et les traités internationaux. Paris, in-8°, 5 fr.

41. **Colins**. De la Souveraineté. T. I. Paris, in-8°, 5 fr.

— L'ouvrage aura 2 vol.

42. **Cooper** (F.). The Crisis in the Punjaub, from the Ist of May until the Fall of Delhi. With a Map. Post in-8°. cloth, 9 fr. 50.

43. **Courcelle-Seneuil** (J. G.). Traité théorique et pratique d'économie politique. T. I. Partie théorique ou Ploutologie. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

44. **Creditanstalt**, Die österreichische, u. ihre Zukunst. Nebst Geschäftsbericht u. Bilanz f. 1857. gr. in-8°. Wien, geh., 1 fr. 35.

45. **Devoille**. Les Travailleurs, 2e édit., revue et corrigée par l'auteur. Paris, in-18, 2 fr.

46. **Duverger** (F.). La Douane française, in-8°, 6 fr.

47. **Eichmann** (F.). Die Reformen d. osmanischen Reiches m. besond. Berücksicht. d. Verhältnisses der Christen d. Orients zur türkischen Herrschaft. gr. in-8°. Berlin, geh.

48. **Empereur** (L') Napoléon III et les principautés roumaines. Nouvelle édition. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

49. **Fontarèches** (De). Monarchie et liberté; étude politique. Paris, in-18, 3 fr.

50. **Lange** (M.). Kritik der Grundbegriffe vom geistigen Eigenthum. Auf Grundlage der Einleitg. zum Gesetze vom 11. Juni 1837 u. m. besond. Rücksicht auf die preuss. Gesetzgebg. überhaupt, br. in-8°. Schoenebeck, geh., 2 fr.

51. **Million**. Traité des fraudes en matière de marchandises, tromperies, falsifications, et de leur poursuite en justice; avec le texte des lois, décrets, ordonnances, et les principaux monuments de la jurisprudence. Paris, in-8°, 8 fr.

52. **Pelletan**. Les Droits de l'homme. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

53. **Quelques vérités** à la noblesse russe. Paris, in-18, 1 fr.

54. **Reformer**, The financial, a Monthly Periodical established by the Council of the Financial Reform Association, July, 1858, to Advocate Economical Government, Just and Simple Taxation, and Perfect Freedom of Trade. No. 1, in-4° (published monthly), 50 c.

55. **Rendu** (A.). Traité pratique des marques de fabrique et de commerce, et de la concurrence déloyale, ou Commentaire de la loi du 23 juin 1857, sur les marques, et de la loi du 28 juillet 1824 sur les noms, et Exposé de la jurisprudence relativement aux divers objets de la propriété industrielle. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

56. **Saintespès-Lescot** (E.) Des donations entre-vifs et des testaments. T. IV. Des règles sur la forme des testaments; des institutions d'héritier et des legs, art. 967-1024. Paris, in-8°, 7 fr.

— L'ouvrage comprendra 5 vol.

57. **Sealy** (H. N.). A Treatise on Coins, Currency, and Banking; with Observations on the Bank Act of 1844, and on the Reports of the Committees of the House of Lords and of the House of Commons on the Bank Acts, in-8°, cloth, 15 fr.

58. **State Papers, British and Foreign**, 1841, 1842. Vol. 30, in-8°, 37 fr. 50.

59. **Statistique** de la France. 2e série. T. IV. 1re partie : Mouvement de la population pendant l'année 1854. 2e partie : Tableaux. Strasbourg, in-4°, 15 fr.

60. **Wigand** (Dr. Paul). Denkwürdige Beiträge f. Geschichte u. Rechtsalterthümer aus westphälischen Quellen gesammelt u. als e. Nachtrag zu seinen früheren Werken f. Geschichte Westphalens hrsg. in-8°. Leipzig, 6 fr.

61. **Wurm** (Chrn. Frdr.). Diplomatische Geschichte der orientalischen Frage. in-8°. Leipzig, geh., 9 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

62. **Airy** (G. B.) Mathematical Tracts; or, the Lunar and Planetary Theories, the Figure of the Earth, Precession and Mutation, the Calculus of Variations, and the Undulating Theory of Optics. Designed for the Use of Students in the Universities. 4th edit. in-8°, 18 fr. 75.

63. **Arago** (F.). Œuvres. Mémoires scientifiques. T. I. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

64. **Binney** (A.) The Terrestrial Air-Breathing Mollusks of the United States and the adjacent Territories of North America, described and illustrated. Edited by Augustus A. Gould. 3 vols. in-8°. 89 pl. Boston; noir, 236 fr.; col., 315 fr.

65. **Bree** (C. R.). A History of the Birds of Europe not observed in the British Isles. Illustrated with accurately coloured Plates. Part 1, in-8° (published monthly), 1 fr. 25.

66. **Brewer**. La Clef de la science ou les Phénomènes de tous les jours expliqués. 3e édition, revue et corrigée par M. l'abbé Moigno. Paris, in-18, 3 fr. 50.

— Ouvrage traduit de l'anglais par l'auteur lui-même, avec de nombreuses augmentations, par M. l'abbé Moigno.

67. **Chenu**. Tables générales alphabétiques de l'Encyclopédie d'histoire naturelle. Botanique. Paris, gr. in-8°, 3 fr. 75.

68. **Irmisch** (Th.). Uber einige Arten aus der natürlichen Pflanzenfamilie der Potameen. Mit 3 Taf. in-4°, Berlin, 16 fr.

69. **Lewysohn** (L.). Die Zoologie d. Talmuds. Eine umfassende Darstellung der rabbinischen Zoologie, unter steter Vergleichung älterer u. neuerer Schriftsteller. In-8°. Frankfurt a M., geh., 8 fr.

70. **Marcou** (J.). Geology of North America, with 2 reports on the prairies of Arkansas and Texas, the Rocky Mountains of New Mexico, and the Sierra Nevada of California, originally made for the United States government. Imp.-4. 7 Steintaf. in gr. in-4°. u. 3 chromolith. Karten. Zürich, 33 fr. 50.

71. **Moleschott**. De l'alimentation et du régime, traduit de l'allemand sur la 3e édition, par M. Ferdinand Flocon, et revu par l'auteur. Paris, in-18, 3 fr. 50.

72. **Nægeli** (C.) u. **Cramer** (C.). Pflanzenphysiologische Untersuchungen. 2. Hft. Die Stärkekörner. Morphologische, physiologische, chemisch-physicalische u. systematisch-botanische Monographie v. *Carl Nägeli*. in-4°. 16 pl, col. Zürich, 40 fr.

73. **Paul** (W.). American Plants; their History and Culture: with full Descriptions of their best Varieties. in-8°, sewed, 3 fr. 25.

74. **Reichardt** (E.). Die chemischen Verbindungen der anorganischen Chemie, geordnet nach dem electro-chemischen Verhalten m. Inbegriff der durch Formel ausdrückbaren Mineralien. gr. in-8°. Erlangen, geh., 7 fr. 25.

75. **Reichenbach** (K.). V. die Pflanzenwelt in ihren Beziehungen zur Sensitivität u. zum Ode. Eine physiolog. Skizze, in-8°. Wien, geh., 2 fr. 25.

76. **Sowerby** (I. E.). British Wild Flowers Illustrated. Described with an Introduction, and a Key to the Natural Orders, by C. Pierpont Johnson. Part 1 (published monthly), in-8°, sewed, 3 fr. 75.

77. **Tschudi** (F. de). Les Alpes. Description pittoresque de la nature et de la faune alpestres. Traduit par le prof. Dr. *Vouga*. 8 liv. gr. in-8°. Bern, geh., 17 fr.

— Les liv. 1-5 ont paru.

MÉDECINE.

78. **Fièvres pa'udéennes** (Des), suivi d'études physiologiques et médicales sur la Sologne. 1 vol. gr. in-18. Prix : 3 fr.

79. **Gontier de Chabannes**. Le Médecin, le Chirugien et le Pharmacien à la maison, ou le Meuble indispensable des familles, contenant une instruction détaillée sur les récoltes des plantes médicinales usuelles...; in-8°, 500 p., 5 fr.

80. **Günther** (Dr. F. A.). Der homöopathische Hausfreund. Ein Hülfsbuch f. alle Hausväter, welche die am häusigsten vorkommenden menschl. Krankheiten in Abwesenheit, od. Ermangelg. d. Arztes schnell, sicher u. wohlfeil sebst heilen wollen. 1 Thl. Die Krankheiten der Erwachsenen. 7., Aufl. in-8°. Sondershausen, geh., 5 fr. 35.

81. **Hamernik** (Jos.). Das Herz u. seine Bewegung. Beiträge zur Anatomie, Physiologie u. Pathologie d. Herzens, d. Herzbeutels u. d. Brustfelles. gr. in-8°. Prag, geh., 6 fr. 75.

82. **Hogg** (J.). The Ophthalmoscope: its Mode of Application Explained, and its Value shown in the Exploration of Internal Diseases affecting the Eye. in-8°, cloth, 4 fr. 50.

83. **Lebert**. Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale, ou description et iconographie pathologique des altérations morbides, tant liquides que solides, observées dans le corps humain; 23 et 24 liv. Paris, in-fol., 15 fr.

84. **Luschka** (Hub.). Die Halbgelenke d. menschlichen Körpers. Eine Monographie. Mit 6 Kpfrtaf. in-4°. Berlin, cart., 22 fr. 75.

85. **Macilwain** (G.). A Clinical Memoir on Strangulated Hernia: with the Author's Practice: to which are added Remarks on Obstruction of the Bowels from other Causes; and a Postscript, cart. en t., 6 fr. 25.

86. **Niemeyer** (F.). Lehrbuch der speciellen Pathologie u. Therapie m. besond.

Rücksicht auf Physiologie u. pathologische Anatomie. 1. Bd. 1. Abth. Die Krankheiten der Respirations- u. Circulations-Organe. gr. in-8°. Berlin, geh., 8 fr.

87. **Oidtmann** (Dr. H.), Die anorganischen Bestandtheile der Leber u. Milz u. der meisten anderen thierischen Drüsen. Ein Beitrag zum physiolog Zusammenhang zwischen Leben u. Leiche. in-8°. Linnich, geh., 3 fr.

88. **Piggott** (G. W.). On Poverty of the Blood, and its Sympathetic Disorders of the Liver, Stomach, and Nervous System. in-12, cloth, 2 fr.

89. **Semanas**. Doctrine pathogénique fondée sur le digénisme phlegmasi-toxique et ses composés morbides. Paris, in-8°, 4 fr. 50.

90. **Stiemer** (Dr. G. F.). Die Cholera. Ihre Aetiologie u. Pathogenese, ihre Prophylaxe u. Therapie basirt auf den veraenderlichen Ozongehalt der Luft u. dessen Einfluss auf die Athmung. in-8°. Königsberg, geh., 8 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

91. **Al-Hadirae** Diwanus cum Al-Yesidii scholiis. E codice ms. arabice edidit, versione latina et annotatione illustravit Dr. G. H. Engelmann. In-8°, Lugd.-Batav., 1 fr. 25.

92. **Bescherelle**. Dictionnaire usuel de tous les verbes français, tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, contenant par ordre alphabétique les 7,000 verbes de la langue française avec leur conjugaison complète, etc.; 3e édition. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

93. **Catafago** (J.). English and Arabic Dictionary. Part I, 18 fr. 75.

94. **Chevallet** (De). Origine et formation de la langue française. 2e édit. 1re partie : Eléments primitifs dont s'est formée la langue française. Paris, in-8°, 12 fr.

95. **Clair** (Mme). Méthode mnémonique polonaise. Application aux langues. Grammaire française adoptée par la Société littéraire pour la propagation de la Méthode mnémonique polonaise, perfectionnée à Paris. 3e édit. Paris, in-8°, 3 fr.

96. **Ciceronis** (M. Tullii) Orationes; with a Commentary by George Long. Vol. 4, in-8°, cloth, 22 fr. 50.

97. **Euripides**, with an English Commentary. By F. A. Paley. Vol. 2, in-8°, cloth, 20 fr.

98. **Ferguson** (R.). English Surnames, and their Places in the Teutonic Family. In-8°, cloth, 9 fr. 60.

99. **Fonseca** (J. da). Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français. 4e édit. 1 vol. in-8°. Prix, broché, 12 fr.

100. **Fritzsche** (F. V.). Quæstionum metricarum specimen II, gr. in-4°. Rostock, geh., 1 fr. 25.

— Nos I et II, 2 fr.

101. **Fritzsche** (E.). Quatuor leges scenicæ Græcorum poeseos ab Horatio in arte poetica latæ. Commentatio procemio ornata, gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr.

102. **Geppert** (Carl Ed.). Ueber die Aussprache d. Lateinischen im älteren Drama, gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 75.

103. **Harrison** (G.). A Treatise on the Greek Prepositions, and on the Cases of Nouns with which these are used, in-8°. Philadelphia, cloth., 22 fr. 50.

104. **Herman**, Ursprung u Entwicklung der Sprache. I. Thl. : Enthüllung d. Ursprungs der Sprache, gr in-8°. Berlin, geh., 5 fr. 35.

105. **Mutanabbii** carmina cum commentario Wâhidii. Ex libris manuscriptis qui Vindobonæ, Gothæ, Lugduni Batavorum atque Berolini asservantur, ed. *Fr. Dieterici*. Fasc. I, gr. in-4°. Berlin, geh., 14 fr. 75.

— L'ouvrage aura 4 livraisons.

106. **Vendidad Sade**, traduit en langue huzviaresch ou pehlewie. Texte autographié d'après les manuscrits zend-pehlewis de la Bibliothèque impériale de Paris, publié pour la première fois par les soins de M. Jules Thonnelier, membre de la Société asiatique de Paris. 4e livraison. Paris, in-fol., 20 fr.

107. **Virgile**. Œuvres de Virgile. Traduction nouvelle accompagnée du texte latin et précédée d'une notice biographique et littéraire, par Emile Pessonneaux, t. II et dernier. Paris, in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

108. **Argenson** (D'.). Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères sous Louis XV; publiés et annotés par le marquis d'Argenson, t. III, IV, V et dernier. Paris, 3 vol. in-16, Chaque vol., 5 fr.

109. **Brasseur de Bourbourg.** Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrits sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, t. III. Paris, in-8°, 10 fr.

110. **Brevern** (Geo. v.). Studien zur Geschichte Liv, Esth- u. Kurlands. 1 Bd.: Der *Liber census Daniæ* u. die Anfänge der Geschichte Harrien u. Wirland's 1219-1244, in-8°. Dorpat, geh., 14 fr.

111. **Bussy** (Ch. de). Les Régicides. Etude historique. Paris, in-18, 2 fr.

112. **Capefigue** (M.). Madame la marquise de Pompadour. Paris, in-18, 3 fr. 50.

113. **Castille.** Portraits historiques au dix-neuvième siècle. P. J. Proudhon. Paris, in-32, portrait et *fac-simile*, 50 c.

114. **Chartier** (J.). Chronique du règne de Charles VII, publiée par M. A. Vallet de Viriville, t. II. 5 fr.

— Le 3e et dernier volume est sous presse.

115. **Clark** (W. G.). Peloponnesus : Notes of Study and Travel, in-8°, 13 fr. 25.

116. **Codazzi** (A.). Carte de l'isthme de Panama et de Darien, et de la province du Choco, rédigée par *Henri Kiepert*. Echelles au 1 : 800,000. 2 feuilles in-fol. Berlin, 1857, 8 fr.

117. **Fairbanks** (C. R.), The History and Antiquities of the City St. Augustine. Florida, founded A. D. 1565 : comprising some of the most interesting portion of the Early History of Florida, in-8°. New-York, cloth, 12 fr.

118. **Ferrari** (J.). Histoires des révolutions d'Italie ou Guelfes et Gibelins. 4 vol. in-8°, 28 francs.

119. **Fowler** (J.). Lives of the Sovereigns of Russia, from Ruric to the death of the emperor Paul. London, 2 vol. in-8°, 22 fr. 50.

120. **Frankl** (L. A.). Nach Jerusalem. 2 Thle, gr. in-8°. Leipzig, geh. 10 fr. 50.

121. **Geisheim** (Dr. F.) Die Hohenzollern am heiligen Grabe zu Jerusalem insbesondere die Pilgerfahart der Markgrafen Johann u. Albrecht v. Brandenburg im J. 1435. Aus den Quellen bearb., in-8°. Berlin, geh., 6 fr. 75.

122. **Geslin de Bourgogne et de Barthélemy.** Etudes sur la révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

123. **Goncourt** (De) Histoire de Marie-Antoinette. Paris, in-8°, 5 fr.

124. **Herzen** (Alex.). Die russische Verschwörung u. der Aufstand vom 14. Decbr. 1825. Eine Entgegnung auf die Schrift d. Baron Modeste Korff : " Die Thronbesteigung Kaiser Nicolaus I. v. Russland im J. 1825 ,, In-8°. Hamburg, geh., 6 fr.

125. **Ingledew** (C. J. D.). The History and Antiquites of North Allerton, in the County of York. In-8°, 18 fr. 75.

126. **Kiepert** (H.). A new map of Tropical-America, North of the Equator, comprising the West-Indies, Central-America, Mexico, New Grenada and Venezuela, composed with the help of all cartographic and litterary materials hitherto published. 1 : 1,400,000. 6 Bl., in-fol. Berlin, 20 fr.

127. **Kiepert** (H.) A new map of Central-America, drawn with the help of all recent surveys and other itinerary materials hitherto published. 1 : 2,000,000. 4 feuilles in-fol. Berlin, 13 fr.

128. **Leynadier.** Mémoires authentiques sur Béranger, orné de 40 gravures. Paris, in-8°, 12 fr.

129. **Magny** (de). La science du blason, accompagnée d'un Armorial général des familles nobles de l'Europe. 1re partie. Paris, gr. in-8°.

— L'ouvrage, enrichi de 2,000 blasons gravés, de vignettes, etc., est publié en trois parties. Prix de l'ouvrage complet, 25 fr.

130. **Mahlmann** (H.). Politisch-statistische Karte vom österreichischen Staate. 1 : 2,000,000. Berlin, 1857, 4 fr.

131. **Mannhardt** (Wilh.). Germanische Mythen. Forschungen, in-8°, Berlin, geh., 16 fr.

132. **Marks v. Marksfeld** (Jos.). Vierzig Münzen der Normannen, Hohenstaufen u. Anjou in Sicilien u. Neapel v. 1166 bis 1309. Mit 4 Taf. Abbildgn., in-8°. Mailand, geh., 2 fr. 75.

133. **Martin** (H.). Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. T. XII, 4e édition. Paris, 1 vol. in-8°, 5 fr.

134. **Mercey** (de). La Toscane et le midi de l'Italie, notes de voyage, études et récits. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

— Une collection de 24 vues des principaux sites décrits dans cet ouvrage, dessinés par l'auteur et lithographiés par Eug. Cicéri, est offerte aux souscripteurs au prix de 48 fr. Cette collection, format in-fol. jésus, forme les deux premières séries du *Portefeuille de l'Italie*, dont elle fait partie.

135. **Miot de Melito.** Mémoires, 1788-1815. T. III. Paris, in-8°, 6 fr.

136. **Ohmann** (C. L.). Das Alpen-Gebiet. 1 : 2,000,000 p. Nat., in-fol. Berlin, 1 Tr.

137. **Pruvonera.** Memorias y documentos para la historia de la independencia del Peru, y causas del mal exito que ha tenido esta. Obra postuma de P. Pruvonera. Paris, Garnier frères; 2 vol. in-8°, 20 fr.

138. **Rathgeber** (Geo.). Neunundneunzig silberne Münzen der Athenaier aus der Sammlung zu Gotha. Nebst Prolegomenen üb. die ältesten Münzen der Aioler, Dorier, Joner, e. Briefe üb. den Ares d. Alkamenes u. e. zweiten Briefe üb. die unvollständig erhaltene Gruppe d. Ares in der Villa Ludovisi zu Rom., in-4°. Weissensee, geh., 11 fr. 25.

139. **Richelieu.** Mémoires du maréchal duc de Richelieu, avec avant-propos et notes, par M. F. Barrière. T. II. Paris, in-18, 3 fr.

140. **Saint Simon** (duc de). Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. XII. Paris, in-18, 2 fr.

141. **Schubert** (T. F. de). Monnaies et médailles russes d'après l'état donné par le cabinet de l'auteur. 1re partie, Monnaies, in-4°. Leipzig, geh., 40 fr.

142. **Schulze** (L.). De fontibus ex quibus historia Hycsosorum haurienda sit, in-8°. Berlin, geb., 2 fr.

143. **Venhende.** Numismatique lilloise, ou Description des monnaies, médailles, jetons, méreaux, etc., de Lille. Paris, in-8°, 80 pl., 18 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

144. **Adye** (J.). The Defence of Cawnpore by the Troops under the Orders of Major-General Charles Windham, in Nov., 1857. In-8°, 3 fr. 25.

145. **Annuaire** du corps de l'intendance. du corps des équipages militaires, du personnel de santé et des officiers d'administration, des hôpitaux, de l'habillement et du campement; des subsistances, des bureaux de l'intendance de l'armée de terre, établi sur les documents du ministère de la guerre. 1858. Paris, in-8° oblong, 15 fr.

146. **Annuaire** militaire de l'empire français pour l'année 1858. in-12, br., 6 fr.

147. **Bousson de Mairet** (E.). Souvenirs militaires du baron Desvernois, ancien général au service de Joachim Murat, roi de Naples, rédigés d'après les documents authentiques. Paris, in-8°, 2 fr.

148. **Briefe** üb. die Preussische Kriegsmarine, in-8°. Berlin, geh,, 1 fr. 75.

149. **Deane's** Manual of the history and art of fire arms. London, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

150. **Dziengel** (J. D. v.). Geschichte d. konigl. 2. Ulanen-Regiments. Zugleich enth.: Die Geschichte der Towardczys v. 1675; die Geschichte der Bosniaken v. 1745; d. Tartaren-Bulks v. 1795; d. Towarczys v. 1800, als der zum Theil den Stamm bildenden Truppen, m. Beiträgen zur Biographie der bekannten Generale v. *Ruesch*, v. *Lossow*, Frhrn v. *Günther* u. v. *L'Estocq*. Unter Revision u. Leitg. d. Gen. v. Schöning, in-8°. Potsdam, geh., 13 fr. 50.

151. **Fournier** (C. F.). Manuel du Caboteur, contenant l'exposé des opérations les plus utiles aux marins. 2e édition entièrement refondue par un ancien professeur aux écoles navales et d'hydrographie, suivie des principales tables astronomiques nécessaires aux navigateurs. Paris, in-8°, 4 pl., 7 fr. 50.

152. **Friedrich der Grosse** v. Kolin bis Rossbach u. Leuthen nach den Cabinets-Ordres im Königl. Staats-Archiv. Nebst 2 Beilagen u. 2 Schlachtplänen Hrsg. v. der histor. Abthlg. d. Königl. Preuss. Generalstabes. gr. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

153. **Geschichte** d. preussisch-schwedischen Krieges in Pommern, der Mark u. Mecklenburg 1757-1762 Zugleich e. Beitrag zur Geschichte d. Siebenjährigen Krieges. Nach gleichzeitigen preuss. u. schwed. Berichten. in-8°. Berlin, 4 fr.

154. **Gymnastik**, die, u. die Fechtkunst in der Armee, br., in-8°. Berlin, geh., 3 fr. 25.

155. **Haskoll** (W. D.). The practice of Engineering Field Work applied to Land, Hydrographic, and Hydraulic Surveying Levelling for Railways, Canals, Harbours, Towns, Water Supply, Ranging Curves, and Centre Lines, Gauging Streams, etc.: illustrated by Plans and Diagram. In-8°, 25 fr.

156. **Jeffreys** (J.) The British Army in India; its Preservation by an appropriate Clothing; Housing; Locating; Recreative Employment and Hopeful Encouragement of the Troops: with an Appendix on India, etc., in-8° cloth, 15 fr.

157. **Militær-Schematismus** des österreichischen Kaiserthumes, in-8°. Wien, In Engl. Einb., 10 fr. 75.

158. **Ratzeburg** (J. A. H. C.), en **J. M. Heybrock**, Zeevaartkundige atlas in XXI platen met beschrijving, in-4°. (41 kaarten en 46 bl. tekst). Amsterdam, 10 fr.

159. **Reglement** üb. die Natural-Verpflegung der Truppen im Frieden, in-8°, Berlin, geh., 2 fr.

160. **Schoen** (J.). Geschichte der Handfeuerwaffen. Eine Darstellung d. Entwickelungsganges der Handfeuerwaffen v. ihrem Entstehen bis auf die Neuzeit. Mit 32 erläuternden Taf. gr. in-4°. Dresden, cart., 24 fr.

161. **Steam Navigation.** Vessels of Iron and Wood; the Steam Engine; and on Screw Propulsion. By W. Fairbairn. Forrester, J. Laird, O Lang, Seaward, etc., etc.: with Results of Experiments on the Disturbance of the Compass in Iron-built Ships, by G. B. Airy. Text in 1 vol in-4°. boards, and Atlas of 75 Plates, separate in-fol., 65 fr. 75.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

162. **Annuaire** du Sport en France. Guide complet du sportsman. Dates des courses, classement des hippodromes, liste des chevaux à l'entraînement..., etc. Publié sous la direction de M. Eugène Chapus. 1858. Paris, in-18, 2 fr.

163. **Barbot.** Traité complet des pierres précieuses, contenant leur étude chimique et minéralogique, les moyens de les reconnaître sûrement, leur valeur, leur description, etc. 1re livraison. Paris, in-8°.

— L'ouvrage sera publié en 25 livr., avec un atlas de planches comprenant 178 figures représentant les diamants les plus célèbres. Prix de l'ouvrage complet, 7 fr.

164. **Beitraege** zur Förderung der Kunst in den Gewerken. Hrsg. v. dem Architecten- u. Ingenieur-Verein f. das Königr. Hannover. 1. Bd. 1. Hft. gr. in-4°. Hannover, 4 fr.

165. **Bonnet.** Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des candidats à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure. 1re Partie. Paris, in-8°, 135 figures, 4 fr. 50.

166. **Engineering** and Mechanic's Portfolio of Engineering Engraving; useful to Students as a Text-Book, or a Drawing-Book of Engineering and Mechanics; being a series of practical Examples in Civil, Hydraulic, and Mechanical Engineering. 50 Engravings on a Scale for Drawing and Practice, with Explanatory Details, etc. In-4°, cloth., 35 fr.

167. **Grebe** (Dr. Carl). Gebirgskunde, Bodenkunde u. Klimalehre in ihrer Anwendung auf Forstwirthschaft. 2. Aufl. in-8°. Eisenach, geh., 6 fr.

168. **Hartig** (Dr. Thdr.). System u. Anleitung zum Studium der Forstwirthschaftslehre, gr. in-8°. Leipzig, geh., 10 fr.

169. **Hervé** et **Mullois.** Le livre des habitants des campagnes. 1re partie. Cours d'agriculture pratique, par M. Louis Hervé; in-18, 50 c. — 2e partie, par M. Mullois; in-18, 50 c. Paris. Prix des deux parties réunies, 90 c.

170. **Morin.** Leçons de mécanique pratique, hydraulique. 2e édition. Paris, in-8°, 7 pl. grav., 9 fr.

171. **Rarey** (J. T.). The Modern Art of Taming Wild Horses. In-12, br., 75 c.

172. **Ross** (C.). Horse-taming made Easy. Comprising the Theory of Mr. Rarey and the valuable System of Mr. Field. In-16, 1 fr. 25.

173. **Sanson** (A.). L'espèce bovine de l'Ouest et son amélioration. 1 vol. gr. in-18. Prix : 3 fr.

174. **Wiebe** (Prof. F. K. H.). Skizzen-Buch f. den Ingenieur u. Maschinenbauer. Eine Sammlung ausgeführter Maschinen, Fabrik-Anlagen, Feuerungen, eiserner Bau-Constructionen, sowie anderer Gegenstände aus dem gesammten Gebiete d. Ingenieurwesens. 1. Hft. In-fol. Berlin. 5 fr

175. **Zeitschrift** für landwirthschaftliches Bauwesen, in zwanglosen Hftn. Hrsg. v. *F. C. Schubert.* 1. Hft. In-fol. Bonn. 3 fr. 25.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

176. **Addison** (Lieut-Col.). Traits and Stories of Anglo-Indian Life. In-12. with illustrations, cloth, 6 fr. 25.

177. **Allmers** (Herm.). Marschenbuch. Land- u. Volksbilder aus den Marschen der Weser u. Elbe., in-8°, illustr. Gotha, geh., 8 fr.

178. **Aubryet.** La femme de vingt-cinq ans. Paris, in-18, 1 fr.

179. **Augier** et **Foussier.** Les Lionnes pauvres, pièce en cinq actes, en prose. 2e édition. Paris, in-18, 2 fr.

180. **Aunet** (Mme d'). Une Vengeance. Paris, in-18, 2 fr.

181. **Ballads**, the, of Scotland. Edited by Aytoun. 2 vols. 15 fr.

182. **Belgiojoso** (Mme la princesse de). Scènes de la vie turque. Paris, 3 fr.

183. **Belloc.** Compendium des quatre branches de la photographie. Traité complet

théorique et pratique des procédés de Daguerre, Talbot, Niepce de Saint-Victor et Archer. Applications diverses. Précédé des Annales de la photographie, et suivi d'éléments de chimie et d'optique appliqués à cet art. Paris, 7 fr.

184. **Bernard** (C. de). Le Nœud gordien. Nouv. édit. Paris, in-18, 1 fr.

185. **Bernard** (C. de). La Peau du lion. Paris, in-18, 1 fr.

186. **Bignan**. Romans et Nouvelles. Paris, in-18, 3 fr.

187. **Bourassé**. Les miracles de madame sainte Katherine de Fierboys en Touraine (1375-1446), publiés pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par M. l'abbé J. J. Bourassé. Paris, in-18.

— Tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. Prix : papier vélin fort, 4 fr.; papier de Hollande, 5 fr.

188. **Bréhat** (de). Scènes de la vie contemporaine. Paris, in-18, 1 fr.

189. **Buchon**. En province, scènes franc-comtoises. Paris, in-18, 1 fr.

190. **California Life**, Illustrated by William Taylor. in-12. New-York, 16 engravings, cloth, 9 fr. 50.

191. **Case** (Mrs.). Day by Day at Lucknow : a Journal of the Siege of Lucknow. 13 fr. 25.

192. **Cennino**. Traité de la peinture, mis en lumière pour la première fois, avec des notes, traduit par Victor Mottez. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

193. **Châteaubriand**. OEuvres. Analyse raisonnée de l'histoire de France. Mélanges. Tome XII. Paris, gr. in-8°.

— Nouvelle et riche édition, 20 vol., ornés de 100 grav. inédites sur acier. Prix du vol., 5 fr.

194. **Church architecture Portfolio**; or Drawing-Book of Gothic Church Architecture of the Periods of the 14th, 15th, and 16th Centuries; 50 plates, consisting of Elevations, Plans, Sections and Details, engraved by J. le Keux and others. In-4°, cloth, 35 fr.

195. **Cousin** (V.). La Société française au XVIIe siècle, d'après le Grand Cyrus, roman de mademoiselle de Scudéry. 2 vol. in-8°. 14 fr.

196. **Des Essarts**. François de Médicis, roman historique. Paris, in-18, 2 fr.

197. **Des Perriers**. Le Cymbalum mundi, précédé des Nouvelles Récréations et joyeux devis. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les éditions originales, avec des notes par P. Jacob. Paris, in-32, 5 fr.

198. **Dickens** (Ch.). Olivier Twist. Roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur par M. Alfred Gérardin. Paris, in-18, 2 fr.

199. **Dumas** (Al.). L'honneur est satisfait, comédie en un acte, en prose. Paris, gr. in-18, 1 fr.

200. **Foa** (Mme). Les Petits poëtes et littérateurs. Contes historiques dédiés à la jeunesse. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

201. **Foa** (Eug.). Petits Princes et petites princesses. Contes historiques dédiés à la jeunesse. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

202. **Galerie** du Palais-Royal, publiée par Henri Heims. Livraisons 1 à 3. Paris, in-4°. Prix de la livr., texte et planches, 3 fr.

203. **Goudall**. Le Martyr des Chaumelles. Paris, in-18, 1 fr.

204. **Goupil**. L'Aquarelle et le Lavis en six leçons, revus, corrigés et augmentés. Paris, in-8°, 1 pl. col., 1 fr.

205. **Hamm** (Wilh.). Shelley. Biographische Novelle. In-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

206. **Harrebomée** (P. J.). Spreekwoordenboek der Nederlandsche taal, of verzameling van Nederlandsche spreekwoorden en spreekwoordelijke uitdrukkingen van vroegeren en lateren tijd. 1e deel. In-8°. Utrecht, 18 fr. 50.

207. **Jacob** (le bibliophile). L'Art de conserver la beauté. Paris, in-32, 1 fr.

208. **Kimball** (R. B.). The Younger Son; or, the Remarkable Adventures of William St. Leger. In-12, 1 fr. 25.

209. **Kirke Webbe**, the Privateer Captain : a Tale. By "Waters." In-12, 2 fr.

210. **Maynard** (F.). De Delhy à Cawnpore. Journal d'une dame anglaise. Pages de l'insurrection hindoue. Paris, in-18, 1 fr.

211. **Montépin** (de). Les Pécheresses. Pivoine et Mignonne; 1re et 2e série. Paris, 2 vol. in-16, 2 fr.

212. **Moravian Settlement**: an English Girl's Account of a Moravian Settlement in the Black Forest. Edited by the Author of "Mary Powell." In-12, cloth, 7 fr. 50.

213. **Mühlbach** (L.). Friedrich der Grosse u. seine Geschwister. 1. Abth. 3 Bde. 3. Aufl. br. in-8°. Berlin 1859, geh., 4 fr.

214. **Musset**. La Bavolette. Nouv. édit. Paris, in-18, 1 fr.

215. **Napier** (C.). William the Conqueror : a Historical Romance. A posthumous Work, edited by Lieut.-Gen. Sir Napier. In-8°, 9 fr. 50.

216. **Parker** (J. H.) and **Grosvenor** (F.). The Mediæval Architecture of Chester. Illustrated with Engravings by J. H. le Heux and O. Jewett. In-8°, cart. en t., 6 fr. 25.

217. **Poniatowski** (H.). Photographic Facsimiles of the Antique Gems formerly possessed by the late Prince Poniatowski; accompanied by a Description and Poetical Illustration of each Subject, carefully selected from classical Authors; together with an Essay on Ancient Gems and Gem-Engraving. By Jame Predeville, assisted by the late Dr. Morgan. 1st series, cloth, 262 fr. 50.

218. **Pouchkine.** QEuvres dramatiques, traduites par Michel N... Paris, in-18, 3 fr.

219. **Rabelais.** OEuvres, collationnées pour la première fois sur les éditions originales, accompagnées de notes nouvelles, et ramenées à une orthographe qui facilite la lecture, bien que choisie exclusivement dans les anciens textes, par MM. Burgaud des Marets et Rathery. Tome IIe et dernier. 1 vol. in-18, 4 fr.

220. **Rau** (H.). Mozart. Ein Künstlerleben. Cultur-historischer Roman. 6 Bde. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 36 fr.

221. **Reybaud** (C.). Faustine. 2e édition. Paris, in-18, 1 fr.

222. **Robert** (Mme C.). Les Mendiants de Paris. 1re et 2e parties. Paris, 2 vol. in-8°, gravures dans le texte, 2 fr. 20.

223. **Saintine** (X. B.). Une Maîtresse de Louis XIII. Paris, in-18, 2 fr.

224. **Semler** (Dr. Chr.). Die Tempelsculpturen aus der Schule d. Phidias im britischen Museum. In-8°. Hamburg, geh., 2 fr. 50.

225. **Stratton** (R. B.). Captivity of the Oatman Girls; being an interesting Narrative of Life among the Apache and Mohave Indians, containing an Account of the Massacre of the Oatman Family by the Apache Indians in 1851; etc. In-8°. New-York, cloth, 8 fr. 75.

226. **Sue.** Latréaumont. Nouv. édition. Paris, in-18, 1 fr.

227. **Sutter.** Philosophie des beaux-arts appliquée à la peinture, contenant l'esthétique, ses applications, la loi des opposants harmonieux des couleurs et des milieux colorants, la perspective aérienne et la manière de peindre des anciens Vénitiens. Paris, in-8°, 7 fr.

228. **Ulbach.** Susanne Duchemin. Paris, in-18, 1 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE[1].

DEUXIÈME ARTICLE.

ARABIE. — MÉSOPOTAMIE. — NINIVE ET BABYLONE. — INDE.

De Wrede. — Oppert. — Hügel. — Hoffmeister. — Graul. — Schlagintweit.

IV.

Nous avons dit quelle part considérable les voyageurs savants de l'Allemagne ont eue dans l'étude historique et physique de la région syrienne et de la Palestine depuis un demi-siècle; nous allons maintenant parcourir avec eux les autres contrées de l'Asie méridionale.

Trois des plus illustres explorateurs des temps modernes, Niebuhr, Seetzen et Burckhardt, nous ont déjà conduits en Arabie. Niebuhr, dont l'expédition inaugure dignement l'ère des voyages scientifiques, sillonna le Yémèn dans toutes les directions (1763), et en construisit une carte détaillée, la seule que nous ayons encore de cette belle partie de la péninsule justement nommée par les anciens l'Arabie Heureuse; Seetzen (1809-11) vit le Hedjaz, où sont situées Médine et la Mekke, avant de pénétrer dans le Yémèn sur les traces de Niebuhr[2]; Burck-

[1] Voir la livraison de juin 1858.

[2] Nous avons déjà, dans notre premier article, exprimé le regret que M. Kruse, l'éditeur des papiers de Seetzen, n'ait pas cru devoir comprendre dans sa publication les fragments et les lettres de l'illustre explorateur publiés de son vivant dans la *Monatliche Correspondenz* du baron de Zach. Ce regret est certainement partagé par tous les amis

hardt, enfin, qui ne put visiter que les deux villes saintes (1815), recueillit pendant son excursion une masse de notes précieuses sur les mœurs et la vie intime des tribus arabes[1]. L'Europe a dû à ces trois voyages la connaissance des provinces de l'Arabie qui bordent le côté oriental de la mer Rouge, c'est-à-dire des parties de cette grande péninsule les plus importantes au double point de vue de la géographie et de l'histoire.

Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, l'Arabie semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant l'Arabie n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Salamanque, Cordoue, Séville et Grenade, — noms magiques, qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, — cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. L'Arabie est restée pour nous une de ces contrées dont le nom seul

des sciences géographiques. Ces fragments, dispersés dans un recueil d'une publicité restreinte, eussent pris de leur réunion même une valeur et un intérêt tout nouveaux. D'un homme comme Seetzen, rien n'était à élaguer. Le principal morceau que l'on a de lui sur l'Arabie est une longue lettre écrite de Mokha à la date du 17 novembre 1810, et qui a été successivement imprimée aux tomes XXVI (p. 381), XXVII (p. 61 et 160) et XXVIII (p. 227) de la *Monatliche Correspondenz*. Il faut y joindre une lettre préliminaire écrite du Caire au mois d'avril 1809 (*ibid.* t. XXI, p. 273), deux notes géographiques tirées des auteurs arabes ou de renseignements locaux (t. XVIII, p. 371, 473), et le calcul des observations de Seetzen en Arabie fait par le baron de Zach (t. XXVIII, p. 352).

[1] Un voyageur espagnol nommé Badia y Leblich, plus connu sous son nom musulman d'Ali-Bey, avait pénétré dans le Hedjaz deux ans avant Seetzen (en 1807). Des circonstances d'une nature assez romanesque ont donné de la célébrité aux voyages d'Ali-Bey; mais ils sont loin d'avoir la valeur scientifique de ceux de Seetzen et de Burckhardt.

éveille l'intérêt et la curiosité, et notre esprit y associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région[1] imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé que les contours; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement à jeter de grandes lumières sur l'ancienne histoire et sur la géographie de l'Arabie méridionale, mais dont le déchiffrement, encore bien incomplet, a dû tout à la fois déterminer la valeur d'une écriture dont tous les signes ne sont pas connus avec certitude, et restituer la langue en partie perdue dans laquelle les inscriptions furent écrites.

Si nous avions à retracer l'histoire géographique de la péninsule arabe depuis les voyages de Seetzen et de Burckhardt, il nous faudrait signaler en premier lieu la course très-intéressante du capitaine Sadlier, de l'armée britannique de l'Inde, qui fut chargé, au mois d'avril 1819, d'une mission du gouvernement de Bombay près d'Ibrahim-Pacha (lequel poursuivait alors sa campagne contre les Wahabis), et qui traversa la péninsule entière, depuis le port d'El-Katif, sur le golfe Persique, jusqu'à Yambo, sur la mer Rouge[2]. Cette traversée de l'Arabie était la première qu'un Européen eût jamais faite, et jusqu'à

[1] Pour donner une idée de l'étendue de l'Arabie, il suffit de rappeler que ses côtes ont un développement de 1,200 milles géographiques (de 60 au degré), ou 500 de nos lieues communes de France, sur la mer Rouge; de 1,260 milles (525 lieues) sur l'Océan Indien; de 360 milles (150 lieues) sur la mer d'Omân; et enfin de 720 milles (300 lieues) sur le golfe Persique, — en ne tenant compte, bien entendu, que des grands contours du littoral et non de ses petites découpures. La seule partie de la péninsule que ne baigne pas la mer, l'isthme qui s'étend du golfe Persique au fond de la mer Rouge (à peu près sous le 30e parallèle), a 700 milles environ, ou près de 300 lieues, d'une mer à l'autre.

[2] *Account of a Journey from Katif on the Persian Gulf to Yamboo on the Red Sea. By captain* G. F. Sadlier, of H. M. 47th Regt. — Dans les *Transactions of the Literary Soc. of Bombay*, vol. III, 1823, p. 449-493.

celle de Wallin, en 1845, elle est restée la seule. Nous aurions à noter, en second lieu, les travaux hydrographiques exécutés par les ordres du gouvernement britannique, de 1821 à 1836, pour le relèvement complet des côtes de l'Arabie, tâche importante qui fut confiée aux plus habiles officiers de la marine de l'Inde [1], et qui a eu pour résultat non-seulement la construction des cartes que l'on possède aujourd'hui de cet immense pourtour de la péninsule, mais aussi plusieurs morceaux intéressants dus à des officiers de l'expédition [2]. Nous aurions encore à exposer les résultats de plusieurs communications plus spéciales auxquelles on a dû des notions de détail sur différents points du littoral arabe, notamment celles de l'Italien Vincenzo (1809) et du naturaliste français Aucher Éloy (1838) sur le pays d'Omân [3]; d'un autre naturaliste, M. Émile Botta, à qui ses découvertes archéologiques sur le sol de l'antique Ninive ont valu depuis une notoriété que n'auraient pu lui donner ses modestes recherches de botaniste dans le Yémèn [4]; de M. Chédufau, de M. Prax, et d'autres Européens attachés aux expéditions égyptiennes en Arabie [5]; surtout de M. Joseph Arnaud, qui a été

[1] Au capitaine Moresby, pour le relèvement de la mer Rouge, et au capitaine Haines pour toute l'étendue de la côte méridionale, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à la mer d'Omân.

[2] Notamment plusieurs notes de MM. Kempthorne, Winchester et Whitelock, sur les îles et les côtes du golfe Persique; une excursion dans le canton de Mahrah (Hadramaut) par MM. Hulton et Smith, pour y relever d'anciennes inscriptions; et une course plus importante du lieutenant Cruttenden à Sanâ, au cœur même du Yémèn, où ont été copiées des inscriptions qui y ont été apportées de la ville maintenant ruinée de Mareb, l'ancienne capitale de la terre de Saba dont la reine vint visiter Salomon. Ces différents morceaux sont imprimés soit dans les journaux scientifiques de Bombay et de Calcutta, soit dans les journaux de la Société de Géographie et de la Société Asiatique de Londres. Les mêmes expéditions hydrographiques nous ont aussi valu deux publications du lieutenant Wellsted : ses *Travels in Arabia* (2 vol., 1838), qui se composent d'une relation de la mer Rouge et du récit d'une course dans le pays d'Omân ; et ses *Travels to the City of the Caliphs* (2 vol., 1840), où se trouve la seule relation spéciale que nous ayons de l'île de Sokotora. (Ce dernier morceau avait été déjà publié au t. V du Journal de la Société de Géographie de Londres, 1835.)

[3] Les notes d'Aucher Éloy (pour cette partie ce ne sont que des notes, malheureusement) font partie de ses *Relations* (posthumes) *de voyages en Orient*, 1843, in-8°, p. 542-578. Vincenzo a écrit, sous le nom de Cheïkh-Mansour, une courte relation de l'état de Maskât, où il avait séjourné plusieurs années comme médecin du sultan. Son livre, traduit sur le manuscrit italien, a été publié en anglais sous le titre d'*History of Seyd Saïd, sultan of Mascat, together with an Account of the Countries and People on the Shores of the Persian Gulf*. London, 1819, in-8°.

[4] *Relation d'un voyage dans le Yémèn* en [1836 et] 1837. Paris, 1841, in-8°, et *Archives du Muséum d'histoire naturelle*, t. II, 1841, in-4°. M. Émile Botta, Italien d'origine, est le fils du célèbre historien.

[5] *Bulletin de la Soc. de géogr.*, 1841, t. XV, p. 129, et 1843, XX, p. 106.

assez heureux pour arriver, au mois de juillet 1843, jusqu'aux ruines de Mareb qu'aucun Européen n'avait visitées, et qui en a rapporté une suite nombreuse d'inscriptions anciennes que la Société asiatique de Paris a publiée en 1845 [1]. Il nous faudrait enfin donner une large place aux travaux de M. Fulgence Fresnel sur les idiomes et les antiquités de l'Arabie [2]; aux voyages d'un savant Finlandais, le docteur Wallin qui, de même que Seetzen et Burckhardt, s'était fait complétement Arabe par la langue et les habitudes; et enfin à la course plus récente (1853) d'un intrépide et savant officier de l'armée des Indes, le lieutenant Richard Burton, qui a, comme Burckhardt, accompli le double pèlerinage de Médine et de la Mekke [3]. Wallin a coupé dans toute sa largeur l'isthme compris entre la tête du golfe Arabique et l'Euphrate inférieur, suivant ainsi, dans cette traversée d'une côte à l'autre, une ligne plus septentrionale que celle du capitaine Sadlier en 1819. Cette course est sans contredit une des plus intéressantes qui aient été faites en Arabie, et des plus riches en informations neuves; on ne saurait trop regretter qu'une mort prématurée ait empêché l'éminent voyageur d'en donner une relation complète [4].

Tel est le remarquable ensemble d'explorations et de recherches savantes dont l'Arabie a été le théâtre ou l'objet depuis le commencement du siècle [5]. La France et l'Angleterre y ont eu la part principale. La patrie de Niebuhr et de Burckhardt n'y est cependant pas restée étrangère. Elle n'a pas seulement payé son tribut d'érudition par les études de plusieurs de ses orientalistes sur la langue et l'écriture des inscriptions himyarites [6] : un de ses voyageurs, le baron de Wrede,

[1] Au t. V (quatrième série) du *Journal de la Société*.

[2] Dans ses *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*. Paris, 1836, in-8°, et dans un grand nombre de morceaux particuliers imprimés dans le *Journal de la Société de géographie* ou dans celui de la Société asiatique.

[3] *Personal Narrative of a Pilgrimage to el Medinah and Meccah*. London, 1855-56, 3 vol. in-8°.

[4] On n'en a qu'une notice sommaire, et cependant d'une haute valeur géographique, dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, ce répertoire presque universel des explorations actuelles (vol. XX, 1851, p. 293-344). Le récit d'une excursion antérieure (1845) à Médine et à la Mekke a été aussi publié dans le même journal (vol. XXIV, 1854).

[5] Nous avons à peine besoin d'ajouter que ce riche ensemble de matériaux, tant historiques que géographiques et archéologiques, a été savamment mis en œuvre dans les deux volumes de l'*Erdkunde* que M. Carl Ritter a consacrés à l'Arabie (Berlin, 1846-47, XXVIII-1035 et XIV-1057 p.). Nous nous proposons de revenir plus tard sur l'ensemble de ce grand monument que l'illustre professeur de Berlin a élevé aux sciences géographiques.

[6] Gesenius, Rödiger, Ewald, et surtout le docteur Ernest Osiander dans un mémoire

lui aurait ouvert une belle place dans cette large carrière des récentes explorations arabes, s'il ne fût pas mort, comme Wallin, avant d'avoir rédigé la relation de ses voyages.

C'est dans la région méridionale de la péninsule que M. de Wrede avait porté ses recherches. La contrée qui en avait été le principal théâtre est située sur la plage que baigne la mer des Indes, à une soixantaine de lieues vers l'orient de la ville d'Aden. Cette contrée, qui appartient à ce que les Orientaux appellent le Hadramaut[1], peut avoir de soixante à quatre-vingts lieues d'étendue sur la côte, et de cinquante à soixante lieues de largeur entre la côte et le désert. C'était encore un assez vaste champ pour les investigations d'un voyageur. Celles de M. de Wrede s'étendirent à la fois à la topographie, aux populations et aux antiquités. Quand on parle ici d'antiquités, il faut entendre les inscriptions anciennes gravées sur la pierre ou sur les rochers; car dans ces cantons où domine la vie pastorale, il n'y a pas de monuments d'une autre espèce. Plusieurs avaient été signalés à M. de Wrede; il ne put cependant en copier qu'une, tracée, comme toutes les vieilles inscriptions du sud de l'Arabie connues jusqu'ici, dans un caractère aux formes carrées, qui est évidemment imité de l'ancien phénicien, et qui est aussi le même que le caractère des inscriptions dites éthiopiennes trouvées en Abyssinie[2]. On a donné à cette classe d'inscriptions arabes le nom d'inscriptions *himyarites*, parce qu'elles appartiennent toutes à une contrée qui fut occupée par ce rameau nombreux de la nation arabe appelé le peuple d'Himyar, les *Homeritæ* des Grecs et des Romains[3]. La lecture de ces inscriptions,

intitulé *Zur himjarischen Alterthums-und Sprachkunde*, qui est le travail le plus approfondi que nous ayons jusqu'à présent sur la matière. Ce mémoire est dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*) t. X, p. 17, 1856. — M. Renan, dont le nom est bien connu des lecteurs de la *Revue*, et qui est sur ce sujet l'autorité souveraine, s'exprime ainsi dans son *Histoire des langues sémitiques* (p. 308, sec. édit., 1858) : « Le déchiffrement des inscriptions himyarites n'est pas encore assez avancé pour qu'il soit permis d'énoncer un jugement précis sur le caractère de la langue dans laquelle elles sont écrites. Il résulte pourtant des travaux de Rödiger, Gesenius, Fresnel, Ewald, et surtout de la belle étude de M. Osiander, que cette langue, comme on devait s'y attendre, est analogue à l'éthiopien et se rapproche en certains points de l'hébreu. »

[1] Le *Hadramaut*, dans les géographes arabes, est une partie considérable de la région littorale du sud, à l'orient du Yémen.

[2] Sauf quelques modifications secondaires introduites par les moines grecs dans l'alphabet éthiopien pour la notation des voyelles, que n'expriment pas les alphabets sémites. Les inscriptions éthiopiennes d'Axoum sont du sixième siècle de notre ère.

[3] *Himyar*, en arabe, signifie *rouge*. La connaissance de ce nom fut très-anciennement

sans être bien facile ni toujours parfaitement sûre, ne présente donc pas à beaucoup près les mêmes énigmes que les déchiffrements hiéroglyphiques ou cunéiformes; la grande difficulté vient de l'ignorance de la langue, aujourd'hui éteinte, que parlaient les Himyarites, bien qu'on ait reconnu (ce qu'on pouvait déjà conclure de la tradition historique) que cette langue était alliée à l'arabe moderne et aux autres idiomes de la même famille, et qu'on n'ait pas, croyons-nous, perdu tout espoir d'en retrouver un dernier vestige chez certaines tribus peu accessibles des montagnes du Hadramaut. Toujours est-il que l'exploration de M. de Wrede promettait, et a même donné sur plusieurs points, une addition importante à notre connaissance de l'Arabie[1]. L'escarpement considérable qui marque au nord la limite extrême du Hadramaut domine les espaces infinis du Désert, pareils à une mer de sable qui vient baigner le pied des hauteurs. Cette partie du désert, que les Arabes nomment El-Ahkâf, avec ses flots de sables mobiles sous lesquels se cachent des abîmes sans fond, est sans contredit une des plus effrayantes singularités que présente la surface du globe. Le grand désert d'Afrique, c'est le fond desséché et durci d'un océan primitif; ici, c'est en quelque sorte la mer elle-même, avec ses flots changés en sable.

V.

A l'autre extrémité de la péninsule, après les steppes moins arides qui forment au nord la lisière de l'Arabie, s'étend encore une région de plaines qui n'en est, à bien dire, que la continuation : c'est la Mésopotamie. Deux grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre, descendus l'un et l'autre du plateau arménien et qui se rapprochent de plus en plus jusqu'au point où leurs eaux se confondent, circonscrivent cette région

répandue par les Phéniciens parmi les peuples de la Méditerranée; les Grecs le traduisirent par *Érythréens*, qui a dans leur langue la même signification. De là le nom de *mer Érythrée*, donné de toute antiquité à la partie de l'Océan méridional comprise entre l'Afrique et l'Inde, et très-probablement aussi le nom de *mer Rouge*, qui est resté au très-long golfe resserré entre la côte occidentale de l'Arabie et l'Afrique.

[1] Ce qu'on sait des résultats de ce voyage est contenu dans une note de M. de Wrede adressée aux Sociétés de géographie de Londres et de Paris, celle-ci plus circonstanciée que la première (*Bulletin de la Société*, 1845, t. III, p. 41-51). Il y faut ajouter une lettre de M. Fresnel à ce sujet, imprimée au *Journal de la Société asiatique de Paris*, 1845, t. VI, p. 386. Une copie tronquée de cette lettre se trouve dans la *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde* de Gumprecht, t. VI, 1856, p. 604. Ajoutons que les résultats géographiques du voyage de M. de Wrede sont entrés dans la carte d'Arabie dressée par M. Kiepert pour l'*Erdkunde* de M. Ritter (Berlin, 1852).

et lui ont valu les dénominations synonymes qu'elle a reçues dans tous les temps parmi les peuples de l'Asie occidentale[1].

Un grand intérêt historique s'attache à cette région mésopotamienne. C'est le théâtre des plus anciens événements dont le souvenir traditionnel nous ait été conservé dans la Genèse. C'est là qu'après le déluge les hommes « venus de l'Orient » commencèrent la construction de cette tour fameuse que Dieu interrompit par la confusion des langues; c'est là que Nemrod, « le premier qui fut puissant sur la terre », fonda son empire, dont Babel, ou Babylone, fut la métropole. Le nom de Schinhar, ou *Sennar,* que Moïse donne au pays où Babel fut fondée, est la plus ancienne dénomination géographique citée dans la Genèse postérieurement au déluge. Cette dénomination s'est donc appliquée principalement, sinon d'une manière exclusive, à ce que plus tard on a nommé la Babylonie, c'est-à-dire à la Mésopotamie inférieure. Les tribus ou les peuplades primitives de la race sémitique, dont ces contrées de l'Euphrate et du Tigre sont le domaine propre, eurent là leurs premiers établissements réguliers; là se fondèrent les deux premières monarchies dont il soit fait mention dans le livre saint, celles de Babylone et d'Assoûr. Que l'élément principal, sinon exclusif, de la population du pays d'Assoûr, ou Assyrie, ait été un élément sémitique comme le fut la population des plaines babyloniennes, c'est ce qui ressort positivement du texte même de la Genèse; mais comme le domaine de la race de Sem confinait ici aux contrées hautes et montueuses (la Perse propre et la Médie) occupées par des populations de la famille ârienne (les Japhétides de la Bible), il dut y avoir, et l'histoire, comme la philologie, prouvent qu'il y a eu en effet, des refoulements d'une race sur l'autre, des infiltrations partielles et des superpositions, soit par conquête, soit par émigration. Plus on remonte dans les temps antiques, plus on se rapproche, autant que le permet l'obscurité des traditions, des époques primitives où les hordes et les tribus pastorales cherchent sur la terre leur assiette définitive, et plus on voit dominer dans l'histoire ce grand fait de la connexion ou de la différence des races. Les plus anciens événements de l'Assyrie et de la Babylonie en révèlent l'influence. Ces événements, ou du moins la connaissance que nous en avons, se bornent, il est vrai, à des changements de dynasties; mais presque toujours ces changements sont la

[1] *Aram Naharaïm* (la Syrie des rivières), chez les anciens Hébreux; *Beth Nahrin* (la demeure des rivières), chez les Syriens du nord; *Mesopotamia* (pays entre les rivières), chez les Grecs; *al-Djézirèh* (l'île), chez les Arabes modernes.

suite de la conquête et d'une domination nouvelle. La notion très-incomplète, et souvent fort inexacte, que les anciens annalistes nous avaient donnée de l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie, a été singulièrement étendue par les explorations archéologiques qui ont été faites récemment dans ces contrées, et qui s'y poursuivent encore.

Ces découvertes ont eu en Europe un retentissement qu'elles méritent à tous égards. Deux cités, les plus vieilles du monde asiatique, fameuses par la vaste étendue de leur enceinte et leur immense population; deux cités que les rois dont elles furent les résidences s'étaient plu à couvrir de monuments, témoignages splendides de leur puissance et de leur richesse : ces deux cités, ruinées depuis de longs siècles, anéanties, effacées du sol, et dont le nom même était à peine resté dans le souvenir des hommes comme un lointain écho des traditions antiques, ont été, de nos jours, exhumées du sein de la terre qui recouvrait leurs débris. Les fouilles de nos explorateurs ont rendu à la lumière des constructions publiques d'un grand caractère, des quais, des remparts, des temples, des habitations, de vastes palais ornés à profusion de peintures et de sculptures, où se reconnaît encore la trace des flammes qui les ont détruits. La civilisation de Babylone et de Ninive, disparue depuis si longtemps de ces contrées, revit là tout entière avec ses arts, son industrie, ses usages, sa vie publique et privée : bien plus, avec la langue même de ces nations éteintes; car parmi ces débris de toutes sortes, on a retrouvé une immense quantité d'inscriptions, sur lesquelles s'exerce la sagacité des savants européens.

Ces inscriptions, en effet, leur apportaient une énigme difficile à pénétrer. Elles sont écrites dans un caractère bizarre, qui ressemble à de longs clous, et qu'on a désigné sous le nom d'écriture cunéiforme[1]. L'antiquité n'a pas laissé la moindre indication qui puisse mettre sur la voie de la lecture de ces caractères, que les auteurs classiques n'ont pas même mentionnés. Les signes cunéiformes cachaient-ils une écriture alphabétique ou idéographique? C'est ce qu'on ignorait, bien qu'à première vue la seconde supposition parût de beaucoup la plus probable. Enfin on n'avait que des présomptions historiques quant aux langues, mortes ou vivantes, auxquelles on pouvait, selon les contrées, rapporter les inscriptions. Grotefend le premier, il y a cinquante-huit ans, — à une époque où le système cunéiforme n'était connu encore que par le petit nombre d'inscriptions que les anciens voyageurs

[1] Du latin *cuneus*, un coin.

avaient rapportées de Persépolis, — Grotefend, disons-nous, fut mis sur la voie par une inspiration presque divinatoire; mais c'est depuis vingt-cinq ans seulement, surtout depuis que Rawlinson a copié à Bisoutoun (en 1837) et publié la grande inscription trilingue du roi Darius [1], que le déchiffrement des écritures cunéiformes a fait des progrès décisifs. Il reste certainement beaucoup à trouver encore, avant que l'on soit arrivé à des principes fixes et sûrs qui permettent d'interpréter une inscription cunéiforme avec autant de certitude qu'on lit une inscription grecque ou latine; mais bien des points sont établis déjà d'une manière tout à fait indubitable. Quant à l'écriture, on a reconnu dans le système cunéiforme plusieurs variétés distinctes; et, quant aux langues, on a constaté que trois au moins se trouvent dans les inscriptions, tantôt réunies et en regard, comme à Bisoutoun, tantôt isolément: ces trois langues sont l'ancien perse (celui que l'on parlait encore au temps de Darius, dans le sixième siècle avant notre ère), idiome rapproché du zend et du vieux sanscrit; l'assyro-khaldéen, comprenant les deux dialectes congénères de Ninive et de Babylone, et qui appartenait, comme l'hébreu, l'himyarite et l'arabe, à la famille sémitique; enfin un troisième idiome que l'on qualifie tantôt de médique, parce qu'il était alors parlé dans la Médie, tantôt (et fort improprement) de scythique, parce qu'à certains indices on a cru le reconnaître pour une langue de la famille tartare, peut-être le turk primitif. On est arrivé à la lecture certaine et à l'interprétation à peu près complète des inscriptions perses. Le déchiffrement de la seconde classe, dite assyro-khaldéenne, est en bonne voie; la troisième classe seulement, celle que l'on a provisoirement qualifiée de médo-scythique, a fait jusqu'à présent moins de progrès, parce qu'on n'a pu reconnaître encore avec une entière certitude quelle en est la langue ou le dialecte. Au total, l'interprétation des écritures cunéiformes a franchi l'ère des tâtonnements, et les épreuves que dans ces derniers temps elle a victorieusement traversées, par des traductions d'un même texte faites simultanément en Angleterre et sur le continent, montrent que si elle hésite encore en des choses secondaires, elle n'en est pas moins solidement assise sur des bases rigoureusement scientifiques. C'est là certainement une des conquêtes les plus glorieuses de l'érudition actuelle, qui en compte tant et de si belles.

[1] Une colonne de ce précieux monument, que la Société asiatique de Londres a publié en 1851, au tome XIV de son journal, est en perse ancien, une autre colonne en babylonien, et la troisième est écrite dans l'idiome qualifié tantôt de médique, tantôt de scythique.

Et ce sera aussi une des plus fructueuses pour la connaissance de l'Asie ancienne. Parmi les inscriptions cunéiformes jusqu'à présent découvertes à Persépolis, à Bisoutoun, à Ninive et à Babylone, il en est plusieurs d'une très-grande importance historique. On a trouvé plusieurs listes généalogiques des anciens rois de la Babylonie et de l'Assyrie, qui permettront de reconstruire la série chronologique de ces vieilles dynasties d'une manière beaucoup plus sûre et plus complète qu'on n'avait pu le faire avec les anciens textes. Quelques-unes de ces inscriptions, et au premier rang celle de Bisoutoun, font connaître avec beaucoup de détails les événements d'un règne particulier; on y voit le récit d'expéditions guerrières, où se trouvent mentionnées une foule de contrées, de peuples, de fleuves et de villes. En général, ces récits et ces indications s'accordent avec ceux de la Bible et des auteurs profanes, mais en nous apportant infiniment plus de détails et de précision. Nombre de particularités relatives au culte, aux usages, à l'organisation intérieure, à l'art de la guerre, aux procédés de l'industrie ou des arts, font en même temps pénétrer dans la vie intime de ces nations, à la fois si célèbres et si peu connues. C'est une rénovation complète des notions classiques sur l'Iran et la Mésopotamie.

Jusqu'à présent c'est le site de Ninive qui a fourni la plus large part de matériaux à cette grande restitution historique. Signalé dès longtemps à l'attention des voyageurs, ce site fut curieusement étudié, il y a trente-huit ans, par un des meilleurs explorateurs de la région mésopotamienne, le résident anglais James Rich. Mais Rich, de même que Niebuhr avant lui, n'avait porté ses investigations qu'à la surface du sol, où nul vestige de l'antique cité royale ne s'est conservé, sauf les monticules artificiels qu'y ont produits des ruines accumulées. C'est un Français, M. Émile Botta, — celui-là même dont nous avons déjà prononcé le nom en esquissant l'histoire des explorations du Yémen, — qui, le premier, à l'instigation du savant secrétaire de la Société asiatique de Paris, M. Jules Mohl, attaqua le sol même par des fouilles persévérantes qu'un succès éclatant a couronnées. Les découvertes de M. Botta (de 1842 à 1845), et celles d'un savant voyageur anglais, M. Layard, qui a aussi porté ses investigations sur le même champ de recherches (de 1845 à 1847), ont donné au musée de Paris et à celui de Londres une suite nombreuse de monuments assyriens, et produit les deux magnifiques ouvrages où ces monuments sont figurés et décrits.

L'emplacement de Babylone, comme celui de Ninive, n'avait été examiné qu'à la surface, avant l'expédition que le gouvernement

français y envoya en 1851 pour la complète exploration de ce grand site historique. M. Fulgence Fresnel, connu par ses belles recherches sur les antiquités de l'Arabie, avait suggéré cette expédition; la direction lui en fut confiée. On lui adjoignit M. Jules Oppert, déjà remarqué, quoique bien jeune encore, par ses profondes études orientales, ainsi qu'un habile architecte, M. Thomas. M. Fresnel, frappé d'une maladie contagieuse, est mort au milieu même des travaux de l'expédition; dès lors, tout le poids en est retombé sur M. Oppert, qui a aussi été chargé d'en publier les résultats[1].

M. Julius Oppert est Allemand de naissance[2], et c'est aussi en Allemagne qu'il a parcouru le cercle de ses premières études. Les travaux qu'il a accomplis et qu'il poursuit encore au nom de la France, l'accueil qu'il a trouvé parmi nous, la position honorable qu'il y a conquise, lui ont fait de la France une seconde patrie; mais l'Allemagne n'aura pas moins à inscrire son nom parmi ceux de ses enfants qui auront le plus largement contribué, comme voyageurs et comme savants, à l'avancement de nos connaissances sur l'Orient.

Les travaux de M. Oppert se présentent en effet sous cette double face. Il y a en lui, tout à la fois, l'explorateur habile, qui a eu sur le terrain la plus grande part dans le relevé topographique de l'ancien site de Babylone; le philologue profond, qui s'est rendu maître, à un degré peu commun, des idiomes anciens et actuels de l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée jusqu'au Gange, et qui applique cette immense acquisition philologique au déchiffrement des écritures cunéiformes; il y a enfin dans M. Oppert l'investigateur critique de l'ancienne histoire de l'Asie, renouvelée tout entière par les notions nouvelles que fournissent les inscriptions. Ce n'est pas ici, fussions-nous compétent en de telles matières, qu'il conviendrait d'aborder le côté philologique de ces immenses recherches; nous nous bornerons à quelques indications sur les travaux topographiques de l'expédition, et sur les données historiques ou géographiques contenues dans les inscriptions.

La détermination précise de l'*area* occupé par l'ancienne Babylone, et de ses circonscriptions intérieures, présente plus d'un genre d'intérêt. Au rapport d'Hérodote, l'enceinte extérieure de la ville formait

[1] Le bel ouvrage où ces résultats doivent être exposés a pour titre : *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par l'ordre du gouvernement de* 1851 *à* 1854, *par* Fulgence Fresnel, Félix Thomas *et* J. Oppert. *Publié par* M. Oppert. — L'ouvrage doit former deux volumes in-4° et un atlas in-folio. La publication a commencé en 1857; en ce moment deux livraisons sont parues.

[2] Il est né à Hambourg en 1825.

un immense carré dont chaque côté avait une longueur de 120 stades, et qu'entourait de toutes parts un fossé profond rempli d'eau. Les murailles, épaisses de cinquante coudées royales, étaient hautes de deux cents coudées. Ce prodigieux ouvrage a de quoi effrayer l'imagination; il laisse bien loin en arrière la masse si vantée des pyramides d'Égypte. Qu'on se figure une surface grande dix fois comme Paris dans son enceinte actuelle, une surface plus grande que le département tout entier de la Seine, environnée d'une muraille de 80 pieds d'épaisseur et haute de 105 mètres ou 323 pieds — précisément la hauteur de la flèche des Invalides: — voilà Babylone. On pourrait croire que ces prodigieuses dimensions résultent, comme cela est arrivé plus d'une fois, de la fausse évaluation des mesures rapportées par les anciens; mais, d'une part, M. Oppert, par une déduction aussi ingénieuse que solide, a retrouvé sur le terrain même le module des mesures babyloniennes[1]; et, d'autre part, il a pu reconnaître des vestiges de cette enceinte extérieure et en reconstruire le tracé primitif. M. Oppert l'annonce du moins, et sûrement le plan détaillé qu'il en doit publier justifiera cette restitution. Les chiffres d'Hérodote sont d'ailleurs pleinement confirmés par une inscription de Néboukhadnezzar (le Nabuchodonosor des livres juifs), qui est maintenant en Angleterre. Remarquons que Ninive avait une étendue au moins égale à celle de Babylone. On aurait, au surplus, une très-fausse idée de ces vieilles capitales de l'Orient, dont l'immense développement flattait l'orgueil des princes, si l'on en voulait juger par l'aspect de nos cités modernes. C'étaient, à bien dire, des camps retranchés plutôt que des villes. La ville proprement dite n'en occupait que la moindre partie; la résidence impériale, avec son enceinte

[1] Écoutons à ce sujet M. Oppert lui-même : « Par les moyens les plus simples, dit-il, j'ai réussi à découvrir les mesures linéaires de la Khaldée et de l'Assyrie, et cette découverte a été solennellement sanctionnée par l'illustre Bœckh, de l'académie de Berlin, que l'on regarde justement comme une des plus hautes autorités pour la métrologie ancienne. Ayant remarqué ce fait singulier, que toutes les briques carrées qu'on trouve sur le sol babylonien ont les mêmes dimensions, et aussi que toutes les pierres taillées sont également de dimensions identiques, je mesurai avec la dernière exactitude cinq cent cinquante briques et toutes les pierres taillées que je pus réunir. Je trouvai que le côté des briques est au côté des pierres précisément comme *trois* est à *cinq*, le premier ayant $0^m,315$, et le second $0^m,525$. Le côté des briques était évidemment le *pied* babylonien, et le côté des pierres la *coudée* babylonienne; et par une coïncidence qui sûrement n'est pas fortuite, cette dernière correspond exactement à la coudée d'Égypte. J'ai trouvé de plus que les Khaldéens avaient une grande mesure de 360 coudées, ou 600 pieds (l'*ammatgagari* des inscriptions) : c'était le stade babylonien. Ce stade était de 189 mètres (610 pieds anglais), 14 pieds seulement de plus que le stade olympique. »

fortifiée, ses vastes constructions et ses jardins immenses, en était toujours séparée. Le reste se composait de terrains cultivés, d'où se détachaient çà et là des agroupements d'habitations qui ressemblaient moins à des faubourgs qu'à des bourgades distinctes. Tel était, à Babylone, le lieu qu'on nommait *Borsippa*, que la tradition désignait comme l'emplacement de la tour de Babel, ainsi que l'exprime le nom cunéiforme qui signifie la *Tour des langues*. Quant aux destinées de Babylone après les temps anciens, l'antique métropole, déchue, ruinée, dépouillée de ses monuments et de sa splendeur, conserva cependant un reste de vie longtemps encore après l'avénement du khalifat. Ce fut seulement dans le onzième siècle, qu'abandonnée par une colonie juive qui en formait depuis longtemps la population principale, elle perdit jusqu'à son nom que remplaça le nom de Hillah, bien que ce dernier lieu n'occupe, sur la droite de l'Euphrate, qu'une très-petite partie de ce qui fut autrefois la *cité* de Babylone. Ainsi s'éteignent les gloires du monde.

M. Oppert, nous l'avons dit, a tenté de reconstruire, d'après les inscriptions rapprochées des textes bibliques et profanes, toute l'histoire de l'Asie antérieure. M. Rawlinson, en Angleterre, a fait sur le même sujet un travail analogue, qui s'accorde en beaucoup de points avec celui du savant allemand. Quelles que soient l'érudition et la sagacité qui brillent dans ces recherches, nous ne pouvons les regarder que comme des élaborations provisoires. Les grandes masses peuvent déjà se détacher dans la perspective historique, mais il faut encore réserver les détails, et même quelques-unes des questions principales. Tant que la lecture des inscriptions assyro-babyloniennes ne nous fournira pas des textes irrécusables et incontestés, tant que les cunéiformes médiques n'auront pas reçu une attribution tout à fait certaine, qui montre d'une manière positive à quelle langue, conséquemment à quel peuple ils appartiennent, il ne sera pas possible, on le conçoit, de dire le dernier mot sur ce vaste sujet. Pour ne parler que des données géographiques des inscriptions, nous croyons que dans l'état actuel des déchiffrements, avec l'incertitude qui règne encore sur la prononciation d'un grand nombre de noms propres, il ne serait pas possible d'en faire l'objet d'un travail d'ensemble. Et cependant, tant que ce travail d'élucidation n'aura pas été abordé, tant que la *géographie cunéiforme,* si nous pouvons employer cette expression, n'aura pas été restituée au moins dans ses linéaments essentiels, tant que nous n'aurons pas, en un mot, la carte de l'Asie occidentale pour les époques contemporaines des grandes monarchies d'Assoûr et de Babylone, il ne

faut pas songer à reconstruire définitivement l'histoire de cette partie du monde ancien. Comment déterminer l'ordre et l'enchaînement des faits, si l'on ne connaît pas le théâtre des événements?

Toutes ces questions ne sont soulevées que d'hier; doit-on s'étonner qu'elles ne soient pas encore toutes résolues?

Et puis, il y a ici des problèmes ethnologiques dont les données sont très-complexes. M. Oppert, comme M. Rawlinson, et avant eux M. de Saulcy, ont entrevu ce qu'ils appellent un élément scythique ou touranien, — nous aimons mieux cette dernière dénomination, — dans les temps antiques du sud-ouest de l'Asie. Il est, en effet, bien certain que dès les plus anciens temps des hordes de la haute Asie, de race turque à ce qu'il semble, sont descendues vers les chaudes contrées de l'Iran et jusque sur l'Euphrate inférieur. Ces invasions se sont d'ailleurs répétées à diverses époques. Mais, outre cette vue générale, M. Oppert a sur ce sujet des idées qui lui sont propres. Il croit — ce sont ses expressions — qu'il y a eu en Asie une civilisation tartare antérieure aux monarchies sémitiques et âriennes, et c'est à cette race tartare qu'il attribue l'invention de l'écriture cunéiforme. Nous ne savons quelles raisons le savant philologue peut apporter à l'appui de cette hypothèse, et nous lui connaissons un esprit trop solide pour croire qu'il puisse aisément se laisser entraîner à des opinions hasardées; néanmoins nous avouons que l'idée d'une *civilisation tartare* dans les temps antiques nous paraît répugner singulièrement à toutes les analogies de l'histoire, et le rapport malheureux qu'on pourrait lui trouver avec un système jugé depuis longtemps n'est guère propre à nous réconcilier avec elle. Au surplus, les relations de diverse nature que les tribus de race touranienne ont eues, avant et depuis les temps historiques, avec les Ariens de l'Iran et avec les Sémites du bassin de l'Euphrate, ces relations sont d'une appréciation très-complexe et certainement fort difficile. Ce n'est pas en les étudiant d'un seul côté et pour une seule époque qu'on pourra en prendre une idée nette, aussi nette, du moins, que le comporte l'obscurité des données historiques, mais bien en les abordant de tous les côtés à la fois et pour toutes les époques. Les problèmes ethnologiques exigent presque toujours, comme disent les géomètres, une intégration complète de tous les éléments connus.

VI.

Les questions de race ont aussi dans l'Inde un intérêt considérable, ou plutôt, là plus qu'ailleurs, elles y forment le fond même de l'his-



toire du pays. La science, ainsi que la politique, y trouvent un objet de sérieuses considérations. Elles y deviennent surtout d'une extrême importance quand on se reporte aux temps anciens. Comme l'Inde indigène n'a jamais eu d'histoire proprement dite pour le détail des événements, toute l'histoire s'y concentre en quelque sorte dans les faits ethnologiques, c'est-à-dire dans les rapports ou dans les oppositions de race à race, de tribu à tribu, — rapports ou oppositions d'origine, de langue, de conformation physique, de culte, d'usages, de mœurs, d'habitation géographique, — tels qu'on les peut reconnaître dans les anciens textes, tels qu'ils ressortent encore de l'observation actuelle. C'est là un côté vaste et fécond de l'étude de l'Inde, sur lequel trop peu de voyageurs ont jusqu'à présent arrêté leur attention.

C'est qu'en effet, malgré la prodigieuse quantité de livres qui ont été publiés sur cette vaste contrée, surtout depuis que l'Angleterre y a étendu sa domination, l'exploration véritablement scientifique en est, sous plusieurs rapports, à peine entamée. Cela peut paraître singulier, mais n'en est pas moins exact. De cette masse de volumes, qui suffirait seule à former une nombreuse bibliothèque, il faut retrancher d'abord l'inutile bagage des touristes, race d'une singulière fécondité, comme toutes les espèces inférieures. Il y a une autre classe, aussi très-nombreuse, de voyageurs plus sérieux et en général plus instruits, mais dont les remarques, faites un peu à l'aventure et sans objet déterminé, ne dépassent guère la surface des choses. Ces sortes de relations sont très-propres à propager les notions générales, rien de plus. La connaissance approfondie d'une grande région demande d'autres travaux et d'autres recherches. Il faut étudier tout à la fois le pays dans sa constitution physique, le peuple dans son développement moral, le passé dans ses monuments et ses traditions, le présent dans les conditions diverses de la vie d'un grand peuple. Les relations qui répondent, soit partiellement, soit dans leur ensemble, à ces exigences d'une description scientifique, ne sont pas, tant s'en faut, aussi nombreuses que le ferait supposer l'immense étendue qu'aurait une bibliographie indienne, si cette bibliographie avait été rédigée. On a de très-bonnes parties, mais on n'a pas toutes les parties. En général, l'étude physique et les études statistiques sont les plus avancées. Cela devait être, les notions qui se rattachent à cet ordre de faits étant nécessaires au gouvernement même et à l'administration du pays, ainsi qu'à son exploitation commerciale. Quant aux recherches ethnologiques, bien qu'elles soient loin d'être partout complètes, elles ne laissent pas d'avoir pris, depuis trente ans, un

développement considérable, et elles ont fourni un grand nombre de documents précieux sur les populations diverses de la Péninsule, tant au point de vue de la constitution physique qu'au point de vue des idiomes. Ces recherches ont mis en lumière un fait d'une importance capitale et d'une très-grande portée historique, à savoir, l'existence de deux classes de populations radicalement différentes dans toute l'étendue de la péninsule. Ce fait a été une véritable révélation, qui a projeté sur les origines de l'Inde une lumière inattendue. Les anciens textes de la littérature sanscrite l'avaient déjà fait pressentir, mais l'observation rend visible et palpable ce qui, dans la lettre morte des textes, serait resté ouvert à la chance des interprétations et aux doutes de la controverse.

C'est ainsi que l'étude du pays explique, en les complétant, les indications qui se laissent entrevoir dans les chants religieux et dans la poésie héroïque des anciens âges; en même temps que les vieux souvenirs déposés dans les monuments littéraires de la race ârienne ajoutent à l'intérêt des choses actuelles, par cela seul qu'elles nous en révèlent la signification historique. Ces monuments eux-mêmes sont une conquête récente de l'investigation européenne. La langue, la littérature, la religion, les doctrines philosophiques, l'ordre social tout entier du peuple brahmanique, se sont dégagés tout à coup du voile sous lequel les brahmanes nous les avaient jusqu'à présent dérobés. Les études indiennes, qui n'existaient pas à la fin du dernier siècle, ont conquis leur place parmi les études asiatiques, et elles en sont devenues rapidement une des branches les plus importantes, aujourd'hui, peut-être, la plus importante, et pour nous la plus riche en féconds enseignements. Dans l'Inde même, on a retrouvé le passé tout entier d'une grande nation que l'on croyait n'avoir ni passé ni histoire; en dehors de l'Inde, la langue et le livre religieux des Aryas ont éclairé d'un jour tout nouveau les doctrines primordiales de la Grèce et les origines des peuples européens[1]. Nous ne voulons pas toucher ici à cet ordre de recherches. Les résultats auxquels elles ont conduit méritent d'être exposés à part et d'une manière plus développée; nous essayerons plus tard d'en esquisser le tableau dans un travail spécial. Quant à présent, nous avons voulu seulement indiquer quel rapport les travaux actuels poursuivis en Europe sur les antiquités de l'Inde

[1] On peut juger par le beau travail de M. Max Müller dans les deux derniers cahiers de la *Revue germanique* combien la philologie comparée, science nouvelle sortie de l'étude du sanscrit, apporte de vues et de faits nouveaux aux origines des nations européennes.

ont avec l'exploration même du territoire, et surtout quelle direction elle en pourrait recevoir.

Car l'investigation archéologique est une des grandes lacunes que présente encore l'exploration de la péninsule. Non pas qu'on n'ait déjà entrepris de ce côté beaucoup de recherches et qu'on n'y ait fait d'intéressantes découvertes; mais outre que ces recherches et ces découvertes sont encore bien disséminées, elles n'ont guère porté jusqu'à présent que sur une classe particulière de monuments, ceux de la période bouddhique. Or, pour cette classe même il y a encore bien des cantons, et des plus importants, qui n'ont pas été suffisamment examinés, et nous croyons, en outre, que des recherches bien dirigées seraient loin d'être sans résultats même pour des périodes beaucoup plus anciennes. Qu'on nous permette à ce sujet quelques remarques sommaires.

Les textes importants, et les traductions européennes de ces textes, que l'on a publiés en Europe et dans l'Inde depuis un certain nombre d'années, renferment un très-grand nombre d'indications tout à fait propres à diriger les études locales. Un célèbre écrivain suisse[1] a entrepris autrefois un voyage « sur le théâtre des six derniers livres de l'Énéide », et beaucoup d'admirateurs du génie d'Homère ont cherché dans les champs mêmes de Troie les vestiges, toujours subsistants, de la géographie de l'Iliade. Nous croyons qu'on pourrait de même retrouver dans les plaines du Gange les traces encore reconnaissables de la géographie du Mahâbhârata. Les campagnes du Kouroukchêtra, foyer de traditions antiques où coulent les eaux sacrées de la Sarasvatî[2]; Sthânêçvara[3], qui vit se dénouer, dans un dernier combat, la guerre des Kourous et des fils de Pândou, cette lutte gigantesque qui fait le fond et le nœud principal du grand poëme de l'Inde héroïque; Indraprastha, devenue plus tard la capitale de l'Inde musulmane sous le nom de Dehli; Mathourâ, la ville des dieux, dont le territoire est tout plein encore des souvenirs légendaires de Krichna : tous ces lieux, et bien d'autres de la même région, formeraient très-bien le cadre d'un voyage historique et archéologique *sur le théâtre des derniers livres du Mahâbhârata.* Sans doute, ni Dehli, ni Mathourâ, ni Thanésar ne nous sont inconnues. Leur nom se rencontre dans une foule de relations, et plusieurs ont décrit l'état actuel de ces villes autrefois si célèbres. Mais

[1] Bonstetten.

[2] La Sarsouti actuelle, entre Dehli et Lodhyâna.

[3] Aujourd'hui Thanésar, sur la Sarsouti.

une exploration qui embrasserait le pays tout entier, et non pas seulement quelques localités isolées; qui s'attacherait à recueillir les souvenirs et les légendes populaires, aussi bien qu'à décrire, de la plume et du crayon, les monuments des différents âges; qui, dans les grandes cités, telles que Mathourâ et Dehli, rechercherait avec soin, à côté des constructions musulmanes ou européennes, ce qui peut rester encore des villes antérieures, — une telle exploration, que pénétrerait tout à la fois l'esprit de la science et le souffle vivifiant des traditions héroïques, répandrait un intérêt tout nouveau sur ces cantons qu'a profanés le froid prosaïsme des descriptions officielles.

Une autre région limitrophe, comprise également dans la géographie du Grand Poëme, mériterait une étude analogue : nous voulons parler de la longue mésopotamie renfermée entre la Yamounâ et le Gange[1]. Aucun voyageur n'a jusqu'à présent décrit le site fameux de l'antique Hâstinapoura, qui fut, il y a trois mille ans, la capitale des puissants monarques de la race Lunaire, et que l'on dit exister encore sur la rive droite du Gange supérieur. A l'autre extrémité du Douâb, il y aurait à rechercher le site d'une autre capitale, Kâouçâmbî, qui se rattache, comme Hâstinapoura, aux plus anciens établissements âriens dans les pays gangétiques. Combien de localités de cette grande région offriraient encore à l'explorateur le double intérêt des souvenirs historiques et des investigations archéologiques! — Allahabâd (Prayâga, et plus anciennement Pratichthâna), avec sa colonne couverte d'inscriptions sanscrites de diverses époques; Kanoge (Kanyâkoubdja), Kampil (Kâmpilya) et tant d'autres! Les découvertes accidentelles qu'on y a faites de temps à autre, par exemple celle du site historique de Sañkâçya, au-dessus de Kanoge, montrent ce qu'on y pourrait attendre d'une recherche régulière. Toute cette immense plaine antarvédique, une des parties les moins étudiées jusqu'à présent du haut Hindoustan, serait, nous n'en doutons pas, une des plus intéressantes à explorer, et des plus fructueuses.

Sans nous éloigner encore de l'Antarvêdi, le Râmâyana désigne à l'explorateur une excursion d'un intérêt particulier. Lorsque Râma, exilé d'Ayodhyâ, vient chercher un asile au sein de la forêt, il se retire, non loin de Prayâga et de la Yamounâ inférieure, dans un lieu qu'arrose une rivière aux ondes pures, la Mandakinî, et que dominent les pentes

[1] Dans l'ancienne nomenclature indigène cette région mésopotamienne est appelée Antarvêdi, mot formé du sanscrit antar, *inter*, et de vêdi, plaine (πεδίον), littéralement « plaine entre [les rivières] ». Les musulmans ont introduit le terme persan *douâb*, qui est resté dans l'usage actuel.



délicieuses du Tchitrakoûta. Personne, que nous sachions, n'a visité ce site que le poëte dépeint sous les plus fraîches couleurs[1]; guidé par Valmiki et par la tradition locale, il sera aisé de restituer à la géographie positive ce gracieux épisode de la géographie poétique.

Franchissons la Yamounâ et le Gange; nous entrons dans une vaste province, le Kôçala, où des restitutions d'une autre nature appelleraient toute l'attention d'un archéologue. Ce beau pays, qu'on nommait naguère le royaume d'Aoude[2], a joué, depuis les plus anciens temps, un grand rôle historique, auquel les événements actuels ajouteront un chapitre mémorable. Ayodhyâ, lors du premier établissement des Aryas dans les pays du Gange, fut la capitale des rois de la race Solaire, comme Hâstinapoura fut la capitale de la dynastie Lunaire. Ceci peut nous porter à 1200 ans avant Jésus-Christ. Six siècles et demi plus tard, le Kôçala tient une place considérable dans l'histoire des premiers temps du bouddhisme. Kapilavastou, où naquit le bouddha Çâkyamouni, Kouçinagara, où il mourut, Çrâvastî, Vaîçâlî[3], et beaucoup d'autres localités moins importantes où se propagea la doctrine nouvelle, appartiennent au Kôçala. Ce sont autant de sites à retrouver ou à vérifier. On aura heureusement ici, pour se diriger dans cette recherche, l'itinéraire circonstancié d'un voyageur chinois, le bouddiste Hiouen-thsang, qui visita, au milieu du septième siècle de notre ère, tous ces lieux consacrés par la parole et les actes du grand Réformateur[4]. Ayodhyâ se compose de deux parties, la ville nouvelle et la vieille ville; nous n'en connaissons pas de description satisfaisante. On en peut dire autant, chose assez singulière, de la célèbre Bénarès (en sanscrit Vârânasî), ville renommée depuis bien des siècles comme le principal foyer de l'instruction brahmanique. Le Kôçala est indubita-

[1] Il est cependant mentionné dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans la *Description de l'Inde* du P. Tieffenthaler. Le lieu garde dans l'usage vulgaire le nom de Tchéterkot; c'est toujours un but de pèlerinage très-fréquenté.

[2] C'est ainsi que doit se prononcer l'orthographe anglaise *Oude*. Aoude est une corruption vulgaire du sanscrit Ayodhyâ.

[3] Vaïçâlî n'appartenait pas au Kôçala, mais elle touchait à la frontière orientale.

[4] Cet ouvrage, un des plus importants de la littérature bouddhique, a été traduit récemment du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut de France. Il a pour titre : *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an* 648, *par* Hiouen-thsang, *et du chinois en français par M.* Stanislas Julien. Paris, 1857-58, 2 vol. in-8°. Le livre est accompagné d'une carte et d'un mémoire géographique. M. Julien avait fait précéder cette traduction de celle d'un autre volume chinois renfermant l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, par* Hoeï-li. Paris. 1853, in-8°.

blement une des parties de l'Inde qui offriront le champ le plus vaste aux recherches archéologiques.

Nous en pouvons dire autant du Magadha[1], contrée dont le nom figure de bonne heure dans les légendes de l'Inde ârienne, mais à laquelle le bouddhisme, dont elle fut dans le nord le foyer principal, donna une bien plus grande célébrité. Ici, comme dans le Kôçala, l'itinéraire de Hiouen-thsang fournira une excellente base aux recherches de l'explorateur. Le Goudjérât[2], à l'extrémité occidentale de la zône moyenne de l'Inde, et, en dehors du Goudjérât, les vastes provinces comprises sous la commune appellation de Râdjastân ou Radjpoutana (contrée des Radjpouts), présenteront aussi un très-grand intérêt d'exploration, non-seulement pour la recherche des monuments, mais pour l'étude des populations, de la topographie et des sites naturels. Cet intérêt sera bien plus grand encore, lorsqu'on aura une traduction complète du poëme de Tchand, l'épopée nationale de cette race valeureuse des Radjpouts[3], qui pendant trois siècles opposa une si brave résistance à la conquête musulmane. Les recherches du major Tod dans cette région de l'Inde[4] ont déjà donné à la science une quantité de faits précieux. Elles ont montré la richesse de cette veine, mais elles sont loin de l'avoir épuisée.

Ces rapides indications peuvent donner une idée de ce qu'il y a à faire encore dans ces pays de l'Inde, avant que nous en ayons une connaissance réellement scientifique comparable à celle que nous avons acquise de nos contrées classiques. Encore n'avons-nous parlé que de l'Inde du nord, la plus riche, il est vrai, en souvenirs et en monuments historiques. Dans le sud aussi, bien des provinces offriraient, même sous ce rapport, de nombreux sujets de recherches. Une multitude d'inscriptions sur pierre et sur cuivre sont répandues sur tous les territoires du Dékhan; ce sont presque les seules archives authentiques de ces

[1] Le Magadha est représenté, dans la nomenclature actuelle, par la partie méridionale du Béhar, au sud ou à la droite du Gange.

[2] L'ancien Sourâchtra de la géographie sanscrite, la *Syrastrene* des auteurs alexandrins. Quoique le nom de *Goudjérât* (*Guzerat*, selon l'orthographe commune) soit resté à peu près exclusivement en usage depuis le temps des Portugais, ce nom est tombé en désuétude dans le pays même. La seule dénomination employée par les habitants est celle de *Kattivar*. Ces différentes appellations, qui ont succédé au *Sourâchtra* des livres sanscrits (le mot signifiait le Beau Royaume), ont eu pour commune origine des noms de tribus successivement dominantes.

[3] Râdjapoutra, « les Fils des Rois ».

[4] *Annals and Antiquities of Rajasthan*. London, 1829-32, 2 vol. in-4° — *Travels in Western India*. London, 1839, in-4°.

contrées, surtout pour les époques antérieures à la domination musulmane. Beaucoup de ces inscriptions ont été relevées[1], beaucoup d'autres sûrement restent à recueillir. Recueillir n'est pas d'ailleurs la seule tâche qu'il y ait à remplir ici : il faut déchiffrer ces monuments, les expliquer et les classer. Ce labeur seul suffirait à la vie d'un antiquaire; mais aussi les résultats seraient d'un secours incalculable pour les travaux ultérieurs. La nature des inscriptions en explique l'importance. Bien que la plupart aient pour objet des concessions de terres, elles débutent d'ordinaire par la généalogie du prince concédant; ces généalogies, où se trouvent notés çà et là des faits historiques, contiennent souvent une longue série de noms. L'étude comparée de ces documents fournira donc un moyen, le seul que l'on possède, de rétablir les dynasties qui ont régné dans toutes les parties de l'Inde, successivement ou simultanément. Quelques bons travaux de ce genre permettent déjà d'apprécier ce que pourra donner par la suite une étude plus générale.

Mais avant qu'on puisse tirer de cette innombrable quantité de documents épigraphiques toute l'utilité qu'on en doit attendre, un premier travail serait indispensable : ce serait, nous l'avons dit, de réunir dans une même collection tous ceux que l'on possède déjà ou que de nouvelles recherches pourront faire découvrir, afin d'en former un *Corpus* analogue à nos grandes collections d'épigraphie grecque et latine. Les inscriptions, distribuées selon leur nature et la langue dans laquelle elles sont écrites, seraient rangées par époques et par provinces; le texte, cela va sans dire, en serait revu avec soin et serait accompagné d'une traduction, avec les éclaircissements nécessaires. Une telle publication, la plus utile que l'on puisse entreprendre dans l'état actuel des études indiennes, sera digne de la munificence éclairée d'un grand gouvernement.

Indépendamment de ces recherches spéciales qui s'étendent à toutes les parties du territoire, on pourrait citer des provinces entières sur

[1] La collection particulière formée dans le sud de l'Inde par le colonel Mackenzie, au commencement du siècle actuel, en comptait seule au delà de *huit mille*. Cette collection, acquise par la Compagnie des Indes, est maintenant déposée à Londres. M. Wilson en a rédigé un catalogue, auquel il a joint une longue et savante introduction (*Mackenzie Collection. A descriptive Catalogue of the Oriental Manuscripts, and other articles illustrative of the Literature, History, Statistics, and Antiquities of the South of India; collected by the late lieut. Col.* Colin Mackenzie, *Surveyor General of India. By* H. H. Wilson. *Calcutta*, 1828, 2 vol. in-8°). Ce travail est un des plus utiles parmi ceux que l'on doit à ce savant illustre, qui a tant fait pour la littérature ancienne de l'Inde.

lesquelles on n'a, même géographiquement, que des notions très-imparfaites. Un voyage d'exploration, par exemple, qui embrasserait toute la côte d'Orissa et des Circars depuis le delta du Gange jusqu'à la Godâvarî[1], ferait connaître une des parties jusqu'à présent les plus négligées de l'Inde. On en pourrait presque dire autant de la longue zône comprise, sur la côte occidentale, entre la grande chaîne des Ghâtes et la mer, quoique cette côte possède les ports les plus fameux du Dékhan, Bombay, Goa, Calicut et Cochin. Au-dessus du littoral, qui seul est bien connu, et à part quelques lignes principales de grande communication, quel voyageur a décrit cette suite de vallées alpestres qui montent du rivage au plateau? Sur la côte même, cependant, il y aurait à retrouver, pour un explorateur attentif, bien des sites importants de notre géographie classique, et même de la géographie arabe. Quoique ces noms aient disparu de nos cartes actuelles, nous ne doutons pas qu'une investigation attentive n'en fît retrouver la trace dans la nomenclature indigène. Plus au sud, les pays qui avoisinent la pointe australe de la péninsule n'ont été non plus examinés par aucun voyageur; ce qu'on en sait est presque exclusivement dû aux missionnaires, qui ont un autre but que les choses scientifiques. Sans doute la Compagnie des Indes possède dans ses archives des documents exacts sur tous ces territoires; mais ce qui peut suffire à l'administration ne suffit pas à la science. Nous savons bien aussi que les circonstances actuelles ne sont nullement propres aux recherches paisibles des voyageurs; mais quand l'insurrection vaincue permettra de songer aux améliorations désirées, quand de meilleurs jours luiront sur ces pays que la nature a si richement doués et qui ont à notre intérêt des titres si anciens et si nombreux, ce sera le moment d'encourager d'une manière sérieuse des investigations que la marche rapide des études indiennes rend chaque jour plus nécessaires. En attendant nous avons pensé, l'occasion s'en présentant, qu'il n'était peut-être pas sans quelque utilité de récapituler en une sorte de programme les recherches principales qui sont encore à entreprendre dans l'Inde pour en compléter l'exploration scientifique.

[1] C'est une longueur de deux cents lieues.

VII.

Quoique par sa position politique l'Inde appartienne surtout aux voyageurs anglais, les autres nations de l'Europe n'ont pas laissé d'y fournir de bons explorateurs. La France, depuis Pyrard de Laval et Bernier, y peut revendiquer encore des noms d'une grande valeur[1], et au premier rang celui de Victor Jacquemont; l'Allemagne en compte aussi plusieurs parmi les plus marquants. Dans le dernier siècle, la relation du P. Tieffenthaler est la première qui ait donné à l'Europe des notions exactes et développées sur la géographie de l'Inde du nord. Le P. Tieffenthaler n'était qu'un simple missionnaire; mais sa connaissance du persan et des idiomes vulgaires de l'Hindoustan lui ouvrit une double source d'informations à laquelle reste étrangère la grande masse des voyageurs : d'abord, la description de l'Inde écrite en persan par Abou'lfazil sous le règne du grand Akbar[2]; puis les rapports

[1] M. Saint-Hubert-Théroulde, nourri des fécondes leçons d'Eugène Burnouf, avait entrepris, en 1838, un voyage dans le nord de l'Inde, pour y rechercher quels vestiges subsistent de l'Inde brahmanique des anciens temps sous les changements extérieurs produits par la conquête musulmane et la domination européenne. Les moyens matériels dont M. Théroulde diposait se trouvèrent beaucoup trop limités, et il ne put aller ni bien loin ni bien avant dans ses recherches; mais elles n'en avaient pas moins été conçues dans une excellente pensée. M. Théroulde n'a publié que des notes très-rapides de sa course dans l'Inde gangétique (*Voyage dans l'Inde. Notes recueillies en* 1838, 39 *et* 40. Paris, 1843, un petit vol. in-12 de VIII-250 p.); elles renferment néanmoins de bons aperçus. *L'Inde anglaise*, 1843-44, de M. le comte de Warren (Paris, 1845, 3 vol. in-8°) est un bon livre pour l'étude morale et politique du Dékhan; mais sauf l'excursion aux ruines de Vidjayanagara, il y a peu de recherches relatives à la géographie et aux antiquités. On sait que Victor Jacquemont a parcouru le nord de l'Inde de 1829 à 1832. La finesse spirituelle de ses observations, la gaieté un peu malicieuse de son caractère où se reflète quelque chose de l'esprit de Voltaire, et, au dénoûment, la résignation touchante de ses derniers moments, ont valu à sa *Correspondance* un succès populaire bien rare pour les livres de voyages. Sa *Relation*, qui renferme les résultats scientifiques de ses investigations, est un livre d'un autre caractère et d'une très-haute valeur, quoique la mort prématurée de l'infortuné voyageur y ait laissé bien des lacunes que lui seul aurait pu remplir (*Voyage dans l'Inde*. Paris, 1841-44, 4 vol. grand in-4° avec un grand nombre de pl.) Bien que l'histoire naturelle et la géologie forment le fond principal du livre, l'ethnographie y tient une place importante, et les descriptions purement géographiques y sont excellentes.

[2] Cet ouvrage précieux a été depuis traduit en anglais par Francis Gladwin, sous le titre d'*Ayeen Akbery; or, the Institutes of the Emperor Akber*. Calcutta, 1782-86, 3 vol. in-4° (réimprimés à Londres en 1800, 2 vol. in-8°). Malheureusement le système de transcription de M. Gladwin altère singulièrement la physionomie des noms propres, que le P. Tieffenthaler a beaucoup mieux reproduite.

directs avec les diverses classes de la population indigène. L'Ayîn-Akbari lui a fourni le cadre de sa description des provinces de l'Inde; mais ses courses et ses informations personnelles, durant un séjour de près de trente ans dans le pays (de 1743 à 1771), lui permirent d'ajouter à la nomenclature de la statistique persane une multitude de détails que même aujourd'hui on chercherait vainement dans les relations et dans les ouvrages descriptifs d'une date plus récente. Cette abondance de renseignements particuliers, dont beaucoup sont d'un secours précieux pour les recherches de géographie comparée, donne aux Mémoires du missionnaire tyrolien une valeur que le temps ne saurait altérer[1]. Peut-être même cette valeur n'est-elle plus aujourd'hui suffisamment appréciée.

Depuis l'époque de Tieffenthaler, il faut franchir un siècle entier et descendre jusqu'à nos jours pour retrouver des noms qui aient une signification dans la science. Le premier qui se présente est celui du baron Carl de Hügel. La relation du savant voyageur autrichien est consacrée à peu près exclusivement au Kachmîr[2]; c'est une de celles qui, dans ces derniers temps[3], ont le plus contribué à nous faire connaître dans tous ses détails, tant historiques que géographiques et archéologiques, cette belle vallée que les Orientaux ont surnommée le Paradis de l'Orient.

Les lettres du docteur Hoffmeister[4] ne sont que des notes jetées

[1] L'ouvrage du P. Tieffenthaler avait été originairement écrit en latin; il fut traduit sur le manuscrit et publié simultanément en allemand et en français par M. Bernouilli, de l'Académie des Sciences de Berlin, en 3 vol. in-4° (Berlin, 1785-88). Il faut remarquer que de ces trois volumes, le premier seul est du P. Tieffenthaler. Le second volume (en deux parties) renferme des *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, ouvrage original d'Anquetil du Perron. La première partie du t. III se compose d'une traduction du *Mémoire de Rennell* sur sa carte de l'Inde, dont l'original (1re édition) venait de paraître à Londres; et la deuxième partie renferme des mémoires de différents missionnaires sur plusieurs contrées du Dékhan.

[2] *Kaschmir und das Reich der Siek, von* Carl *Freiherrn* von Hügel. Stuttgart, 1840-48, 4 vol. in-8°. M. de Hügel a publié en outre, dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, un travail sur le bassin de la rivière de Kaboul.

[3] Moorcroft, 1822-23; Jacquemont, 1831; Vigne et John Henderson, 1836, en même temps que M. de Hügel; Alexander Cunningham et Thomas Thomson, 1847-48. Deux noms seulement, avant Moorcroft, tiennent une place notable dans l'histoire géographique du Kachmîr: le Français Bernier, en 1663 (le premier Européen qui ait pénétré dans la vallée), et l'Anglais George Forster, en 1786.

[4] *Briefe aus Indien. Von* Dr W. Hoffmeister, *Arzt im Gefolge Sr. Königl. Hoheit des Prinzen Waldemar von Preussen. Nach dessen nachgelassenen Briefen und Tagebüchern herausgegeben von Dr A. Hoffmeister. Mit einer Vorrede von* C. Ritter. Braunschweig, 1847, in-8°.

chaque jour au courant de la plume, sous l'impression de cette grande et riche nature que la terre de l'Inde présente au voyageur; mais ce sont les notes d'un homme instruit et d'un bon observateur. L'histoire naturelle en est le sujet principal; néanmoins le docteur sait peindre en traits heureux les scènes de la société aussi bien que les scènes de la nature. C'est en 1844 et 1845 qu'il visita l'Orient, à la suite du prince Waldemar de Prusse, auquel il était attaché en qualité de médecin. Le royal voyageur vit Ceylan, toucha à Calcutta, remonta la vallée du Gange et franchit les passes de l'Himâlaya central, pour gagner la vallée supérieure du Satledj d'où il descendit dans les plaines du Pandjab. Les Anglais et les Seïks y étaient alors en présence, à la veille d'un sanglant conflit. Le prince Waldemar, accompagné des personnes de sa suite, s'était joint à l'état-major de lord Hardinge, qui commandait l'armée anglaise; ce fut là que, frappé d'un boulet aux côtés mêmes du prince, le docteur Hoffmeister trouva une mort à laquelle sa profession paisible ne l'avait pas destiné.

Le docteur, qui, à Ceylan, avait fait avec le prince une intéressante excursion aux montagnes centrales de l'île et au pic d'Adam qui les couronne, assista à une *pêche* de pierres précieuses. On sait que de tout temps Ceylan a été renommée pour sa richesse en ce genre; il est question dans les légendes arabes d'une émeraude merveilleuse, qui, du front de la plus haute montagne, éclaire au loin les mers environnantes. Mais ici ce n'est pas des entrailles de la terre que les indigènes tirent ces cristaux précieux, ce sont les torrents qui les entraînent du creux des montagnes, et c'est dans leur lit qu'on les recueille. Les voyageurs musulmans du moyen âge avaient déjà signalé cette particularité.

A Calcutta, le voyageur est frappé du contraste que présente la ville anglaise et la ville indigène. « D'un côté, dit-il, ce sont les palais les plus somptueux; de l'autre, des cabanes de bambous de l'aspect le plus misérable. Les hommes ne diffèrent pas moins que leurs demeures. Ici des koulis ou porteurs de palanquins au teint d'acajou, qui courent durant le jour entier le pesant brancard sur leur épaule nue, ou des musulmans sordides qui poussent devant eux une paire de bœufs chétifs, traînant péniblement un chariot grossier aux roues criardes; là des équipages élégants aux laquais tout dorés, qu'entraînent rapidement des chevaux de pur sang arabe. Les extrêmes du luxe et de la misère, de l'orgueil et de l'abaissement. » Ce contraste n'est-il pas un peu l'image de l'Inde entière vis-à-vis de ses superbes dominateurs[1]?

[1] Le voyage du prince Waldemar a été l'objet, postérieurement aux Lettres du docteur Hoffmeister, d'une publication principalement artistique, en deux beaux volumes

C'est vers les contrées du Sud que va nous conduire M. Graul, le dernier et aussi le plus important des voyageurs que l'Allemagne a envoyés dans l'Inde[1]. M. Graul est un missionnaire, comme le P. Tieffenthaler (non de la même communion, toutefois), et de même que celui-ci il a l'immense avantage d'être familier avec la langue du peuple. Aussi ses observations, comme ses études, sont allées au fond des choses, et indépendamment des notions très-circonstanciées que son livre renferme sur la géographie, les tribus et les dialectes des pays tamils[2], il nous a donné le tableau moral le plus complet et le plus intime qu'aucun Européen ait jamais tracé de ces contrées du Sud, qui sont un monde à part dans le monde indien.

C'est au commencement de décembre 1849 que M. Graul vint débarquer à Bombay, après une traversée de seize jours depuis le port de Suez. On sait que l'angle nord-ouest du grand plateau du sud, que borde à l'ouest la partie de la côte où s'ouvre la baie spacieuse de Bombay, fut autrefois un des grands centres du culte bouddhique, qui a laissé là des monuments plus nombreux qu'en aucune autre partie de l'Inde[3]. La plupart de ces temples sont encore des lieux de pèlerinage très-fréquentés, particulièrement par les djaïnas, qui sont une transformation des anciens bouddhistes. Le gaïkvar de Baroda[4] venait d'accomplir un de ces pèlerinages, avec une suite de onze mille hommes et de plus de cent éléphants. Cette marche rappelle celle des

in-folio. Ces volumes n'ont pas été livrés au commerce; mais le texte en a été reproduit en partie dans un volume in-8° qui a pour titre : *Die Reise Seiner königl. Hoheit des Prinzen* Waldemar von Preussen *nach Indien, in den Jahren* 1844 *bis* 1846. *Aus dem darüber erschienenen Prachtwerke im Auszuge mitgetheilt von J. G. Kutzner*. Berlin, 1857. La *Revue Germanique* en a donné une analyse et des extraits dans sa livraison de janvier.

[1] *Reise nach Ostindien über Palästina und Egypten, von Juli* 1849 *bis April* 1854. *Von* K. Graul, *Director der evangelisch-lutherischen Mission zu Leipzig*. Leipzig, 1853-56, 5 vol. in-12. — De ces cinq volumes, les trois derniers seuls se rapportent à l'Inde. M. Graul est connu en outre par la publication de la *Bibliotheca Tamulica*.

[2] M. Graul écrit *tamoul*; d'autres indianistes, par exemple M. Weigle, écrivent *tamil*, orthographe qui semblerait se rapprocher davantage du son que perçoit l'oreille, au moins dans la prononciation du haut pays, et qui est d'ailleurs la véritable forme étymologique du mot, comme le montre M. Graul lui-même (t. III, p. 349). Il est donc réellement préférable d'admettre l'orthographe *Tamil*.

[3] Les temples souterrains d'Éléphanta et de Kanari, sur la côte, et dans le haut pays ceux de Karli, d'Ellora, de Nâsika et d'Adjanta, sont les plus célèbres et les plus souvent visités.

[4] *Gaïkwar* est le titre commun des chefs indigènes de la principauté dont Baroda est la capitale, un peu à l'est de Kambaye. Ce titre, qui a été à l'origine et qui est même encore un nom de tribu, ne signifie étymologiquement que *pâtre*, littéralement « gardeur de vaches ».

anciens princes dans les grands poëmes, où ils ne se déplacent qu'accompagnés d'une véritable armée, même pour leurs excursions du caractère le plus pacifique.

M. Graul quitte Bombay après deux mois de séjour, et reprend la mer dans un petit bâtiment à vapeur qui dessert la côte de Malabar. Cette navigation ne perd jamais entièrement la terre de vue. Le voyageur, armé de sa lunette, voit se dérouler devant lui, comme un immense panorama, cette longue zône pittoresquement accidentée, dont la côte, découpée de criques nombreuses, fut si longtemps un repaire de pirates. Après avoir dépassé Goa, métropole des Portugais au temps de leur grandeur et le dernier asile de leur domination en Orient, — après avoir vu Onore et Mangalore, deux des places de commerce autrefois les plus importantes de ces parages, M. Graul relâche à Tchirakal (où la société évangélique des missionnaires de Bâle a une maison), à un peu moins de vingt-cinq lieues au nord de Calicut. C'est là que commence la partie de la côte qui, dans la nomenclature indigène, est appelée le Malayalam [1], mot dont les Arabes ont autrefois fait Malabar, et que l'usage européen a consacré sous cette dernière forme en lui donnant une application plus étendue. Tout ce pays n'est qu'une forêt presque continue, qui couvre de son ombre les villages et les maisons éparses. C'est ici par excellence la patrie du poivre, qui a été de tout temps l'objet d'un commerce immense; mais un arbre bien plus précieux encore, sinon pour les maîtres du pays, au moins pour les habitants, est le cocotier, qui suffit seul, avec le riz, aux besoins de toute nature d'une grande partie de la population. Le cocotier est l'arbre vraiment providentiel des climats chauds.

L'ordre social qui a pour base la gradation hiérarchique des castes est né sur les bords du Gange supérieur. C'est là qu'autrefois les brahmanes l'organisèrent et lui donnèrent la consécration religieuse. De là le système rayonna vers tous les points extrêmes de la péninsule, partout où les brahmanes pénétrèrent avec le culte dont ils étaient à la fois les créateurs et les interprètes. Mais, selon les éléments préexistants dans les contrées converties, la hiérarchie sociale dut recevoir des modifications, sinon dans le principe, au moins dans l'application et le fait. C'est ce qui eut lieu dans les pays du Sud. M. Graul remarque avec justesse que l'extension de la puissance ârienne sur le Dékhan [2]

[1] La formation de ce nom est sanscrite, mais le radical (*malé*, montagne) est tamil.

[2] *Dakchind, Dakchindpatha*, le Sud. Ces mots sanscrits signifient littéralement « la Droite, le Chemin de la Droite ». Les Aryas, dans leurs invocations religieuses, se tournaient vers le soleil levant, de telle sorte que le sud était à leur droite.

fut bien moins le résultat de la conquête armée que de la propagation religieuse. Aussi les émigrations âriennes dans le Sud furent-elles en grande partie composées de brahmanes. Les anciennes légendes sont ici d'accord avec le fait tel qu'on le peut reconnaître par l'observation actuelle. Au point de vue le plus général, la population des contrées du Sud se partage en trois classes : les brahmanes, le gros du peuple, qui professe la religion brahmanique, et les tribus impures ou hors caste. Les brahmanes, ici comme dans le Nord, forment la classe supérieure, la tête de la nation; leur origine ârienne se peut encore reconnaître dans la pureté de leurs traits et dans la nuance plus claire de leur teint. La tradition de cette origine s'est d'ailleurs perpétuée à travers les générations, car aujourd'hui encore les brahmanes du Dékhan se distinguent du reste des populations par le nom d'*Aryas* (Arièr, Araïs, selon les formes populaires) qu'on leur applique exclusivement. Au-dessous des brahmanes, sans l'intermédiaire des kchatriyas et des vaïçyas (comme dans la gradation primitive des castes), vient immédiatement le gros du peuple qui forme une seule caste, celle des *çoûdras*. Ceux-là sont la race aborigène, les *enfants du sol*, comme ils se nomment encore eux-mêmes[1]. Leur langue, dont les branches diverses constituent la famille tamile, est radicalement différente des idiomes de la famille sanscrite. Leurs traits physiques, surtout chez les tribus de l'intérieur, les distinguent également des Aryas ou purs Hindous du nord, et leur brahmanisme même a gardé, dans les superstitions et les pratiques populaires, des traces nombreuses de leur religion antérieure, qui n'était sûrement qu'un grossier naturalisme.

Les tribus hors caste, les *paraïèrs* ou *parias*, comme on les désigne dans toute l'étendue des pays tamils, y forment, au-dessous des çoûdras ou du gros du peuple, une couche très-considérable de population complétement en dehors du cadre social consacré par le brahmanisme. On a calculé que dans l'étendue du Dékhan un cinquième de la population appartenait à cette classe réprouvée; dans certaines provinces, la proportion s'élève au quart, et même au tiers. Tous les voyageurs, les missionnaires surtout qui les voient de plus près, ont dépeint en termes énergiques la réprobation profonde dont les parias sont marqués parmi les classes supérieures; ce qu'on a dit de l'horreur qu'ils inspirent est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Nous avons peine, dans nos idées européennes, à concevoir que tout un peuple,

[1] *Manmakkal*, selon l'expression tamile. Graul, t. IV, p. 337, n. 159.

en quelque sorte, — car c'est par millions que se comptent les parias, — puisse être voué en masse à un tel degré d'abjection. La répulsion profonde que nous inspirent à nous-mêmes certaines classes de la population de nos grandes villes attachées à deux ou trois professions les plus répugnantes, nous peut donner quelque idée, encore bien éloignée et bien imparfaite, de ce que sont les parias pour les autres classes de la société hindoue. Et pourtant, dans cet abaissement même, il y a encore de nombreux degrés. Sous le mépris qui le frappe, le paria aussi a son orgueil; lui aussi a sa noblesse et ses dégradés! Cette progression dans l'avilissement, — ou, selon l'expression sacramentelle, dans l'impureté, — est aussi reconnue par les brahmanes, comme on le voit par le passage suivant d'une sorte de catéchisme social rédigé dans le Malabar : « Un brahmane est souillé par l'approche d'un çoûdra à la distance de trois pas; par un musulman (mapilla), à six pas; par une femme qui a ses mois, à douze pas; par un kammala[1], un tiâr et un moukkouva, à vingt-quatre pas; par un blanchisseur, un vettouva et un kanischa, à trente-six pas; par un poulaya et un paraya, à soixante-quatre pas; par un nayadi, à soixante-quatorze pas. » Le nayadi est ici la suprême expression de la dégradation humaine; c'est le Nichâda des anciennes catégories sanscrites.

Tout souvenir historique de la première extension des Aryas gangétiques dans les contrées du sud[2] est perdu depuis longtemps, dans ces pays où l'histoire écrite est d'une époque relativement récente; chez les Aryas, comme chez les Tamils, il n'en est resté que des récits légendaires auxquels il ne faut demander ni certitude absolue ni chronologie. La nature même des choses, et la logique des faits, indiquent cependant que cette masse de tribus du sud restées en dehors des castes doit représenter la partie des populations aborigènes qui se refusa, à l'abri de ses forêts et de ses montagnes, au joug religieux du brahmanisme. Le même fait, sur une moindre échelle, s'est d'ailleurs également produit dans le nord, sur les confins mêmes du foyer brahmanique. La partie des peuples tamils qui par sa conversion au brahmanisme se rattacha à la nation ârienne[3], ne put y prendre,

[1] Ce nom, et tous ceux qui suivent, désignent des tribus inférieures de la zône littorale de l'ouest.

[2] La barrière transversale des monts Vindhyâ forme la limite naturelle, au point de vue historique comme au point de vue physique, entre l'Inde du nord et l'Inde du sud, entre l'Hindoustan proprement dit et le Dékhan.

[3] Très-probablement la population sédentaire, celle qui déjà habitait les villes et qui cultivait les campagnes. Le Râmâyana mentionne les cités « riches et populeuses » situées

d'après le principe même des castes, que le rang de çoûdras, les trois castes supérieures (celles des brahmanes, des kchatriyas et des vaïçyas) étant exclusivement réservées aux purs Aryas d'origine, aux *dvidjas* ou *deux fois nés*, selon l'expression consacrée. Seulement comme les nouveaux çoûdras de race tamile, tant par leur proportion numérique que par le degré de culture intellectuelle qu'ils avaient déjà atteint, se trouvaient, vis-à-vis des Aryas, dans une position très-supérieure à celle des tribus conquises qui avaient formé les çoûdras du Pandjab[1] et ceux du Gange, ils ont eu dans l'ordre politique et civil, sinon dans la hiérarchie religieuse, une bien plus grande importance que ces derniers. Ceux du Malabar ont même pris, dans une certaine mesure, le rang de kchatriyas ou caste guerrière, et comme tels on les nomme *naïèrs*, c'est-à-dire les conducteurs, les chefs[2]. Ce sont les naïrs, qui jouent un si grand rôle dans les relations portugaises.

M. Graul, pendant son séjour à Tchirakal put recueillir des renseignements très-circonstanciés sur les populations du Malabar, en grande partie par l'intermédiaire du chef de la mission. Bientôt il se rembarque pour Calicut (Kalikodou, en tamil), cette ville qui eut un si grand retentissement dans le monde au temps des découvertes portugaises. C'est là que résidait le *tamoutiri* ou *tamouri*, titre que portait le puissant râdja de ces côtes, et que les relations portugaises ont changé en zamorin. Ce titre, dérivé de la langue des brahmanes[3], signifie le « chef de la mer ». On montre encore aux étrangers les restes du palais où Vasco de Gama, le 28 mai 1498[4], eut sa première audience du zamorin. Cet édifice, où n'entrait ni le marbre ni la pierre, est depuis longtemps tombé en ruines comme la puissance de ces anciens maîtres, comme la grandeur même de la nation dont Vasco de Gama porta le nom si haut. Ces événements datent seulement de trois siècles et demi, et déjà ils semblent appartenir aux âges héroïques.

Ici, M. Graul quitte les plages de l'ouest pour pénétrer dans le haut

au sud de la Godâvari. Même en faisant la part de l'amplification poétique, il reste toujours établi que la civilisation indigène d'une portion au moins des peuples tamils est de date très-ancienne.

[1] Du *Pantchanada*, comme on disait alors. *Pandjab* est l'équivalent persan de l'ancienne appellation sanscrite.

[2] Ce titre, dérivé du sanscrit *nâyaka* qui a la même signification, a été commun à une partie des chefs d'États ou de principautés des pays tamils. On en reconnaît la trace dans Ptolémée, au second siècle de notre ère.

[3] Samoudriya.

[4] Non le 20 mai, comme dit M. Graul.

pays. Il gravit une des passes ou ghâts[1] de la grande chaîne littorale et arrive aux Nilghiris (Nîlaghiri, les montagnes Bleues); une station d'une dizaine de jours lui fournit la matière de quelques chapitres intéressants et bien remplis sur ce canton élevé, où afflue chaque année un grand nombre d'Anglais de l'Inde qui viennent y chercher l'influence réparatrice d'un air salubre et frais. De là, M. Graul descend la vallée de la Kavêrî et arrive au Tanjore (Tandjâvoûr), but final de son voyage.

Quoique le premier volume de la relation spéciale de l'Inde, principalement consacré au Malabar et aux Nilghiris, soit très-riche en renseignements ethnologiques et géographiques, (nous avons dit que l'Inde occupe les tomes III à V de l'ouvrage entier), c'est dans les deux volumes suivants, qui terminent l'ouvrage, que se trouvent les développements les plus étendus sur les pays tamils. Un séjour de trois années entières dans les provinces du Coromandel a permis amplement à l'auteur d'approfondir les objets divers de ses recherches, essentiellement dirigées vers l'étude morale du peuple et les conditions intimes de la société. M. Graul, il le dit lui-même, ne voyage pas en érudit. Il ne recherche ni les monuments anciens, ni les inscriptions du temps passé. Ce qu'il a toujours devant les yeux, c'est le peuple même, le peuple actuel et vivant, étudié dans les conditions diverses de son existence publique et privée. C'est tout à la fois l'État et le foyer domestique; ce sont les mœurs et les usages; c'est la religion, la langue et la littérature. Est-il besoin d'ajouter qu'une telle étude marche de pair avec les plus belles recherches de l'érudition archéologique? La connaissance intime et complète du présent d'un peuple, même à n'y voir que le côté purement historique, n'importe assurément pas moins à l'appréciation de son passé que l'étude de ses monuments. Et ici, d'ailleurs, c'est bien moins sur le sol qu'il faut chercher la trace historique des antiquités tamiles, que dans les idiomes mêmes, dans la littérature, dans le développement intellectuel et religieux du peuple. On pourrait presque dire que ce sont là ses seuls monuments.

Pour quiconque voudra entrer à fond dans cette partie tout à fait spéciale des études indiennes qui a pour objet les peuples du Dékhan, le livre de M. Graul sera d'un secours précieux. L'auteur fait surtout bien ressortir cette remarque capitale, que la trace du brahmanisme est aujourd'hui presque inappréciable dans le développement intérieur

[1] On sait que le mot *Ghât*, qui ne désigne, dans sa signification propre, qu'une *passe* de montagne (c'est le même radical que l'anglais *gate*) a été appliqué, par un abus de langage, à la chaîne même des montagnes.

des nations du Sud. Ce n'est pas le brahmanisme qui a créé la littérature populaire des pays tamils : c'est le bouddhisme, et après le bouddhisme, les djaïnas. C'est la langue tamile, non le sanscrit, qui a été l'organe de cette littérature. Les meilleurs ouvrages tamils de grammaire et de lexicographie ont pour auteurs des bouddhistes ou des djaïnas. La réaction brahmanique qui a extirpé le bouddhisme de l'Inde a pu renverser les monuments élevés sur le sol, au temps où dominèrent les doctrines de la Réforme, — car le bouddhisme, on le sait, n'est qu'une réforme à la fois sociale et religieuse : l'esprit du bouddhisme n'en a pas moins survécu dans les monuments écrits. « Le meilleur côté de la littérature tamile, ajoute M. Graul (t. IV, p. 194), est, sans contredit, le côté moral et sentencieux ; et cette branche des écrits tamils porte presque partout un témoignage direct de l'inspiration bouddhique. »

Ce n'est pas à dire, cependant, — et c'est M. Graul lui-même qui insiste sur ce point, — que les Aryas du nord, représentés surtout par les Brahmanes, n'aient pas exercé plus anciennement une action considérable sur l'état moral et le développement des peuples du Sud. On ne saurait dire aujourd'hui quelle fut la nature précise et l'étendue de cette influence de la colonisation ârienne ; mais deux faits irrécusables en portent témoignage, la langue et la conformation physique. En ce qui se rapporte à la langue, bien que le fond appartienne, ainsi que nous l'avons dit, à une famille absolument différente de la famille indo-européenne, dont le sanscrit est le représentant le plus ancien, on y trouve cependant, principalement dans le vocabulaire, un mélange d'éléments sanscrits dans une proportion considérable, tellement considérable, au rapport même de M. Graul (t. IV, p. 148), « que dans quelques-uns des dialectes congénères de l'Inde du sud, l'élément aborigène paraît presque effacé par le sanscrit. » Quant à la conformation physique, elle semble attester également, par la ressemblance générale que les classes principales des Tamils brahmaniques présentent avec le type âria (qui ne diffère pas de ce qu'on peut appeler le type européen), elle semble attester, disons-nous, qu'il y a eu très-anciennement une immixtion considérable de sang ârien parmi les populations tamiles converties au brahmanisme. Ce mélange des deux races, à une époque peut-être antérieure à la consécration rigoureuse de la distinction des castes, n'est pas d'ailleurs particulier aux contrées méridionales de la péninsule. Mais on entre là dans une question d'ethnologie indienne sur laquelle nous devons d'autant moins insister, que le savant missionnaire ne l'a pas abordée.

Par le fait de l'antique expansion du sanscrit au sein des populations du Dékhan, l'auteur se trouve conduit au seuil d'une très-grande question, celle des affinités originaires de la race tamile; en d'autres termes, la question de la race à laquelle se rattachaient les peuples du sud de l'Inde antérieurs à l'arrivée des Aryas. M. Graul, nous devons le dire, bien qu'il se pose ce problème, un des plus vastes à coup sûr et des plus intéressants que l'ethnologie puisse aborder, en effleure à peine la solution. Plusieurs savants de notre époque, M. Max Müller entre autres, y ont jeté d'assez grandes lumières pour qu'on ne puisse plus conserver de doute sérieux sur la solution générale. Comme nous aurons lieu plus tard de revenir sur ce sujet, nous nous bornerons, quant à présent, à rapporter l'opinion de M. Graul. Il reconnaît (t. III, p. 315), comme tous les philologues qui se sont occupés de cette question, que les langues dravidiennes ou tamiles[1] présentent des affinités intimes avec les langues touraniennes (c'est-à-dire le turc, le mongol, le tibétain, le finnois, etc); mais il ajoute ailleurs (t. IV, p. 149) : « Il faut toutefois reconnaître que le vocabulaire des langues aborigènes de l'Inde du sud offre des rapports marqués avec nombre de mots des langues ioniennes[2]. Or, s'il était établi que ces rapports reposent sur quelque chose de plus qu'un simple accident, on pourrait dire que la population aborigène de l'Inde, du moins son noyau, tient le milieu entre les races de la haute Asie, que M. Bunsen a nommées touraniennes, et les populations yavana ou ioniennes, comme les désigne M. Lassen, qui se répandirent, à une époque moins ancienne, du pla-

[1] M. Graul (t. III, p. 349) regarde les mots *tamil* et *dravida* comme radicalement identiques.

[2] M. Graul fait remarquer à ce propos que souvent dans l'Inde (parmi les missionnaires sans doute) il a entendu mettre une grande importance à certains rapports de mots entre les langues tamiles et les langues européennes; et il cite, entre beaucoup d'autres, le tamil kourou, latin *curtus*, allemand *kurz*, français *court;* tam. koulir, allem. *kühl*, angl. *cool* (froid); tam. peñ, *femina;* tam. mâ, *mas;* tam. souveï, allem. *saft*, angl. *sap*, franç. *séve;* tam. poulouti, *pulvis;* tam. toûsi, angl. *dust* (poussière); tam. mañ, *manere;* tam. poun, allem. *wunde*, angl. *wound* (blessure); tam. iroumpou, angl. *iron* (fer); tam. sourounkou, angl. *to shrink*, allem. *schrumpfen* (se resserrer, se contracter); tam. perou, goth. *bairan*, angl. *to bear*, allem. *gebären* (enfanter); tam. kol, angl. *to kill* (tuer); tam. vâṇkou, allem. [*emp*]*fangen* (recevoir), etc., etc. M. Graul ajoute avec beaucoup de raison qu'une très-grande quantité de mots sanscrits ayant notoirement pénétré dans les langues tamiles et y ayant pris droit de bourgeoisie, on ne saurait s'étonner de retrouver beaucoup d'analogies de ce genre entre ces langues et les idiomes congénères du sanscrit, et qu'on n'en peut tirer aucune conséquence fondamentale; les analogies grammaticales, celles qui tiennent au génie même et à la structure intime des langues, ont une bien autre importance.

teau iranien vers l'Asie Mineure et la mer Égée; bien qu'il faille toujours reconnaître que la parenté des idiomes tamils avec les langues touraniennes, reposant sur les analogies grammaticales, domine toute autre analogie purement lexicographique. »

Nous ne pouvons suivre M. Graul dans les développements étendus où il entre sur le caractère public et privé des Tamils, sur la puissance de l'esprit de caste, qui est ici, comme partout dans l'Inde, le seul patriotisme auquel les masses soient accessibles[1], sur la nature des obstacles que rencontre dans l'Inde la propagation du christianisme, et enfin sur la situation générale des missions du Dékhan, non plus que dans ses nombreuses excursions à travers toute l'étendue des pays tamils, et jusqu'à Ceylan. Ce que nous en avons dit suffit pour faire apprécier, sous ces divers rapports, la très-grande importance de cette relation. Le voyage tout récent de MM. Hermann, Adolphe et Robert Schlagintweit (1854 - 57), si les résultats en étaient publiés, aurait apporté un supplément considérable à notre exposé. Aucune exploration savante de ces contrées n'avait jusqu'à présent embrassé un aussi vaste champ; une partie notable du Dékhan, tout le bassin du Gange, l'Himâlaya, le Tibet occidental et le haut Pandjab, en ont été successivement l'objet, principalement au point de vue de la géographie physique et de l'histoire naturelle. Nous espérons que l'étendue de l'ensemble n'aura rien enlevé à la profondeur des recherches de détail.

Les matériaux que les voyageurs allemands auront fournis pour la connaissance actuelle de l'Inde ne sont que la moindre partie des travaux de l'Allemagne sur cette grande péninsule. Nous avons dit quelle est l'importance des recherches qui ont pour objet l'antiquité indienne, non-seulement en ce qui se rapporte à l'Inde elle-même, mais pour l'éclaircissement de nos propres origines, et l'on peut dire, pour l'histoire morale de l'humanité. Si, par sa position, l'Angleterre a dû avoir l'initiative de ces recherches, ou pour mieux dire, des publi-

[1] Attaquez, renversez les gouvernements, emparez-vous des territoires, fondez de nouvelles dominations, vous trouverez la masse des populations indiennes à peu près indifférente; mais ne vous attaquez pas à la constitution même de la société, surtout aux castes qui en sont la base, car vous verrez ce peuple si doux, si pacifique, se dresser devant vous avec l'indomptable énergie du désespoir. C'est ce qui explique tout à la fois et la facilité que les conquérants étrangers ont toujours trouvée dans les parties de l'Inde où domine l'esprit du brahmanisme, et la persistance des institutions brahmaniques à travers toutes les révolutions. La patrie de l'Hindou n'est pas dans le sol, elle est dans la caste. C'est ce que ne sauraient trop méditer ceux que le hasard des événements et les combinaisons de leur politique ont faits les maîtres du pays.

cations originales qui leur servent de base; si la France, dignement représentée dans ces études par le nom glorieux d'Eugène Burnouf, a marqué sa trace par quelques-uns de ces ouvrages qui font époque dès le début d'une science, l'Allemagne, et c'est là sa gloire, y est entrée avec une ardeur, avec un esprit de suite et une persévérance qui ont fait des études indiennes en quelque sorte une science allemande. Un nom illustre entre tous, celui de M. Lassen, la résume presque tout entière par son admirable ouvrage sur les antiquités de l'Inde, dont la dernière partie paraît au moment même où nous traçons ces lignes. Il y avait trop à dire sur ces travaux, qui seront un des côtés les plus riches de l'histoire scientifique du dix-neuvième siècle, pour que nous ayons voulu y toucher ici d'une manière incidente; nous nous proposons de les reprendre avec l'attention et le développement qu'ils méritent. C'est un chapitre réservé.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LITTÉRATURE POPULAIRE.

CONTES, PROVERBES, ÉNIGMES ET CHANTS DE LA LITUANIE [1].

Par littérature populaire, nous entendons ici non la littérature faite pour le peuple, mais celle qui a été faite par lui, les vieux contes qui n'existent que dans la tradition orale, les légendes que se transmettent les générations, les chants sortis de l'imagination de bardes inconnus, bref toute cette littérature spontanée qui ne manque à aucun peuple, et où se reflètent, d'une manière souvent inintelligible pour les descendants, les croyances et les mœurs des ancêtres. Il n'est pas de race si abandonnée qui n'ait su se créer un monde idéal, peu séduisant parfois, mais néanmoins toujours supérieur à la prose de la réalité. Les nègres de l'Afrique et les mornes habitants de la zône glaciale ont leurs traditions poétiques. Les steppes de la Tartarie ont eu leur floraison de contes et de légendes. Partout, dès la plus haute antiquité, dans les milieux les plus ingrats, dans les circonstances les plus difficiles, l'esprit a rendu témoignage de lui-même, d'abord par la parole, et aussitôt après par ces fictions spontanées dont quelques-unes nous ravissent encore aujourd'hui, et qui toutes, même les plus infimes, ont leur valeur pour l'historien de l'humanité. Longtemps dédaignées, elles sont aujourd'hui remises en lumière, et leur étude marche de front avec celle des langues. Ce sont deux illustres philologues, les frères Grimm, qui ont frayé la route. Ils n'ont pas dédaigné de recueillir de la bouche du peuple ces traditions antiques et de les res-

[1] *Litauische Maerchen*, *Sprichwortet*, *Raethsel und Lieder, gesammelt und übersetz*, von August Schleicher. — Weimar, Bœhlau, 1857.

tituer à l'investigation historique. Leur exemple a trouvé de nombreux imitateurs, et on peut citer après leur recueil ceux de MM. Colshorn, Hocker, Leonhardi, Meyer, Millenhof, Schambach et W. Müller, Crœhle, Rochholtz, Seifart, Simrock, Stœber, Temme, Zingerle, W. Wolf[1], etc., et enfin le recueil de contes lituaniens dont nous allons nous occuper, et qui est dû à un philologue très-distingué, M. Schleicher, dont le nom, dejà cité dans cette Revue, est familier à tous ceux qui s'occupent d'études indo-européennes. M. Schleicher s'est attaché plus particulièrement aux langues et aux races du nord; les contes et les poésies qu'il nous offre ont été par lui notés sur place pendant un long séjour en Lituanie. Pour en bien estimer la valeur, il faut se rappeler que la Lituanie n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, une simple province de l'empire russe; ses habitants sont les descendants d'une tribu qui occupe entre les Germains et les Slaves une place à part dans la grande famille de peuples à laquelle nous appartenons. Ils ont des traditions et une mythologie particulières, auxquelles il faut se garder d'appliquer la mesure de l'esthétique, encore moins celle d'une philosophie transcendante, mais qu'il est intéressant et instructif de comparer aux traditions des autres races.

M. Schleicher lui-même signale dans sa préface de nombreuses affinités avec les légendes norwégiennes et les légendes allemandes, mais il en est de plus générales et qui dépassent même la sphère si vaste des traditions indo-européennes. Un trait commun à tous les peuples primitifs ou demi-civilisés est la recherche naïve de l'esprit, dans l'acception vulgaire de ce mot. Les énigmes et les jeux de mots appartiennent à la plus haute antiquité. On se rappelle le formidable calembour avec lequel Ulysse mystifia Polyphème. La Bible connaît les énigmes bien avant la reine de Saba, et le premier conte du recueil de M. Schleicher est précisément une suite d'énigmes dont la solution ingénieuse procure un mari à l'héroïne de la légende.

Une fille d'auberge est à filer quand passe en voiture un seigneur qui envoie son cocher demander quelque chose à boire. « Je n'ai rien de barbu (bière, à cause des barbes de l'orge), et ce qui coule sans bruit (de l'eau) ne sera peut-être pas du goût de votre maître. » Le seigneur devine facilement. « Si tu es si habile, dit-il à la jeune fille, je veux l'être aussi. Viens me trouver ni nue ni habillée, ni à cheval

[1] Les plus importantes de ces publications sont, après celles des frères Grimm eux-mêmes, celle de M. Rochholtz (*Légendes suisses d'Argovie*), et celles de M. Simrock (*Chants populaires allemands*, *le Livre des enfants*, *le Livre des énigmes*, etc.). La *Revue* se propose de revenir sur ces publications.

ni à pied ni en voiture, ni sur la chaussée ni sur le sentier des piétons ni à côté du chemin, en été et en même temps en hiver, et je te promets de t'épouser. » La jeune fille se déshabille, s'enveloppe d'un filet, s'assoit sur un bouc, va ainsi vers le seigneur en suivant l'ornière et se place sous la remise entre une voiture et un traîneau. Ainsi elle est venue ni nue ni habillée, ni à cheval ni à pied, ni en voiture, ni sur la chaussée ni sur le sentier des piétons ni à côté du chemin, en été et en même temps en hiver. Mais le seigneur ne veut pas l'épouser; il lui dit de retourner chez elle, et il lui envoie des œufs durs à faire couver. La jeune fille fait cuire des grains d'orge et les envoie au seigneur; s'il peut les faire germer et verdir, elle fera éclore ses petits poulets. Alors le seigneur dit : « Vraiment ces graines ne sauraient germer ni nourrir mes petits poulets. » Et il l'épouse. Après le mariage la jeune femme demeure aussi ingénieuse, et nous la voyons encore prononcer un jugement, sous forme de démonstration par l'absurde en action, entre trois propriétaires qui réclament un poulain. Un autre exemple de cet esprit, auquel s'essayaient les peuples primitifs, se trouve encore ici dans le petit Poucet, qu'on offre d'acheter, et qui engage son père à y consentir si on le couvre d'argent. Mais on a beau jeter sur lui plusieurs sacs d'écus, il est toujours dessus et à découvert jusqu'à ce que l'acheteur ait l'idée de lui mettre sur la tête un thaler. Alors le petit Poucet est couvert d'argent et lui appartient.

Une idée très-ancienne et très-générale est que les prouesses des héros sont dues à quelque don surnaturel; ils ont une épée qui a des vertus magiques, ou, comme Samson, des cheveux qui leur donnent une force mystérieuse, ou bien ils sont tout bonnement invulnérables. Le Siegfried des Niebelungen a trempé son corps dans le sang du dragon et lui a donné la dureté de la corne. Le corps d'Achille n'a-t-il pas aussi été trempé dans une eau merveilleuse qui le rend invulnérable? La seconde pièce de notre recueil des légendes lituaniennes est intitulée *l'Homme corné*. Le héros a trouvé dans une maison abandonnée, avec un sabre et un fusil, une huile avec laquelle il donne à son corps la dureté de la corne, et c'est grâce à cet avantage qu'il triomphe du dragon et épouse la princesse.

Mais à côté de ce merveilleux, qui semble être le même dans les légendes et les poëmes des races slaves et germaniques, nous ne retrouvons plus chez les Lituaniens les elfes, les ondines, les nixes, les nains et tous les personnages gracieux de la mythologie germanique. Ils sont remplacés par les laumes, espèce de sorcières ou de

harpies qui sont tout le contraire de la grâce, et qui accusent évidemment une imagination très-inférieure.

Dans l'ancien temps, racontent les Lituaniens à M. Schleicher, il y avait des laumes, et les anciens Lituaniens les regardaient comme des esprits méchants, sorte d'êtres maudits condamnés à occuper certains lieux et qui se montraient toujours sous une figure de femme. Elles pouvaient travailler, filer, tisser, cultiver la terre, mais elles ne pouvaient jamais commencer un travail ni l'achever. Elles ne faisaient pas précisément du mal aux hommes, souvent elles leur faisaient du bien, leur plus grande malice était d'enlever ou de changer les enfants. Ces enfants changés par les laumes avaient des têtes d'une grosseur monstrueuse qu'ils ne pouvaient jamais tenir droites, et s'ils arrivaient à avoir dix ans, il était sans exemple qu'ils eussent vécu au delà de douze. Dans un de nos récits, les laumes prennent le balai du poêle qu'elles enveloppent de langes pour en faire l'enfant substitué à l'enfant volé, mais le garçon de ferme voit tout, et, sur l'avis du curé, il coupe la tête de l'enfant des sorcières. Pendant les premières vingt-quatre heures celui-ci n'a qu'une vie factice. Dans un autre récit la laume est un incube qui s'introduit la nuit par un trou du toit et étouffe presque un pauvre homme. Celui-ci s'avise une fois, la laume entrée, de boucher le trou. Il n'est pas troublé, mais il aperçoit dans un coin comme un chat, et quand vient le jour cet animal se change en une jeune fille. Le paysan l'épouse et en a plusieurs enfants, mais sa femme ne peut rien commencer ni rien finir. C'était, disait-elle, à cause de la cheville qui bouchait le trou du toit. Le paysan se laisse persuader de la retirer. Mais aussitôt la femme disparaît. Ailleurs, deux laumes se font père et mère d'une jeune fille restée orpheline, et ils lui donnent deux grands rouleaux de belles étoffes, à la condition qu'elle ne cherchera jamais à mesurer sa richesse. La jeune fille, pensant à la vendre au marché, prend une aune, mais la nuit suivante tous les trésors s'évanouissent. Comme tous les êtres créés par l'imagination des peuples du Nord, les laumes sont enfants de la nuit, et paraissent et agissent dans les ténèbres. Le chant du coq les fait disparaître. Cependant, quelquefois elles se montrent en plein jour, témoin celle qui avait consenti à faire la moisson, à condition qu'on lui donnerait du lard à sa faim, et qui, frappée par la fermière furieuse de son trop grand appétit, reporta tout le foin sur le champ. Témoin aussi cette laume maladroite qui ayant vu la mère faire chauffer de l'eau pour laver son enfant, prend de l'eau bouillante pour le faire baigner de nouveau et le tue. Les laumes sont comme le diable, si on parle d'elles

elles accourent. Une paysanne avait du lin à tisser, mais n'en pouvait trouver le temps à cause de ses occupations des champs. « Ah ! je le donnerai à tisser aux laumes. » Et aussitôt une laume se présente qui promet d'achever le travail, mais elle ne le livrera que si la paysanne devine son nom et l'héberge bien. La laume en travaillant se parle à elle-même et s'appelle par son nom. La paysanne n'a pas de peine ensuite à le dire, et la laume, sans rien réclamer, s'enfuit en crachant toujours. C'est leur manière de manifester la colère. Les laumes se montraient surtout parmi les hommes le jeudi soir. Si les femmes avaient commencé à filer à ce moment, les laumes, pendant que tout le monde était endormi, continuaient à filer la quenouille jusqu'au chant du coq, et elles emportaient avec elles tout ce qu'elles avaient fait. C'est pour cela que ce soir est encore aujourd'hui chez les Lituaniens un soir sacré, où surtout on ne doit pas filer. Ce même soir, après le coucher du soleil, on ne devait ni laver ni faire quelque travail que ce fût que les laumes avaient l'habitude de faire, pour qu'elles n'en tirassent point leur profit en nuisant aux hommes.

Ce qui ressort de ces récits et de ces détails, c'est que les laumes sont les esprits familiers des campagnes, prêts à faire tous les travaux qui, dans les champs ou le ménage, appartiennent aux femmes, sans pourtant jamais pouvoir en prendre l'initiative, que le plus souvent, ennemies et jalouses du bonheur domestique, elles peuvent aller jusqu'à le troubler par des substitutions d'enfants destinés à périr. Cependant leur influence est souvent bienfaisante. Nous en avons déjà des exemples. En voici un autre plus intéressant : Une femme avait une fille très-paresseuse qui n'avait goût à aucun travail; elle la mena un jour à un carrefour et là la battit tant qu'elle put. Vint à passer en voiture un seigneur, qui demanda pourquoi elle battait la jeune fille. La femme répondit : « Seigneur, c'est une telle travailleuse qu'elle filerait la mousse de la muraille. » Alors le seigneur dit : « Ah! donne-la-moi; j'ai chez moi assez à filer. » La femme dit : « Prenez-la, je n'en veux plus. » Lorsque le seigneur fut retourné chez lui avec la jeune fille, il lui remplit le premier soir un grand tonneau de méchante filasse et il l'enferma seule dans une chambre. La pauvre fille demeura très-inquiète. « Je ne voudrais point filer et je ne le pourrais pas. » Alors il vint le soir trois laumes, elles frappèrent à la fenêtre et la jeune fille les laissa bien vite entrer. Les laumes dirent : « Si tu promets de nous inviter à ta noce nous t'aiderons ce soir à filer. » Elle répondit aussitôt : « Filez, filez seulement, je vous inviterai. » Et les laumes filèrent le premier soir tout le grand tonneau, pendant que la jeune fille dormait tranquil-

lement. Le lendemain le seigneur vint pour voir. La jeune fille dormait et tous les murs de la chambre étaient couverts de lin filé. Le seigneur ne laissa entrer personne dans la chambre, pour que l'ouvrière pût bien se reposer après un aussi grand travail. Et le soir il lui remplit encore de filasse un aussi grand tonneau. Les laumes revinrent, et tout se passa comme la veille. Le seigneur n'avait plus rien à filer et dit : « Maintenant je veux t'épouser, puisque tu es une si bonne travailleuse. » La veille du mariage la jeune fille dit au seigneur : « Il faut que j'aille inviter mes trois tantes, » et le seigneur la laissa aller. Lorsque les tantes furent arrivées et assises derrière la porte, le seigneur vint pour les voir, et il fut frappé de leur laideur. « Vraiment, dit-il à la jeune fille, tes tantes ne sont pas belles. » Et il demanda à une des laumes pourquoi elle avait un si grand nez. Elle répondit : « Petit seigneur, c'est d'avoir trop filé; quand on file toujours et qu'on fait aller la tête, le nez s'allonge ainsi démesurément. » Alors il demanda à l'autre pourquoi elle avait les lèvres si épaisses. Elle répondit : « Petit seigneur, c'est d'avoir trop filé, quand on file toujours et que toujours on mouille son fil, les lèvres deviennent aussi grosses. » Même question à la troisième, pour un autre partie du corps, et réponse semblable. Alors le seigneur eut peur que de trop filer sa femme ne devînt aussi affreuse, et il jeta bien vite la quenouille dans le poêle [1].

L'argument naturel de la troisième laume, que nous nous abstenons de préciser, justifie la comparaison que nous faisions de ces êtres avec les harpies. Du reste les pauvres femmes n'étaient guère chez les hommes à bonne école. Les chasseurs se permettaient avec elles des plaisanteries peu délicates que nous ne pouvons rapporter ici. Dans

[1] Ces laumes si charitables doivent être un peu parentes de la vieille femme de la légende suivante : « Deux jeunes filles avaient l'une et l'autre perdu leurs fiancés. Quelques semaines après, allant au bal, elles passent par le cimetière : Levez-vous donc, dirent-elles près des tombes, sans cela qui nous mènera à la danse? A peine dans la salle où l'on dansait, elles virent entrer les deux fiancés qui les invitèrent et les firent danser sans les laisser reposer un instant; mais en dansant elles marchèrent sur les bottes de leurs danseurs; celles-ci étaient vides. Elles dansaient avec des morts. Au moyen d'une fausse promesse les jeunes filles obtiennent de sortir un instant, et elles se sauvent le plus loin qu'elles peuvent. Épuisées, elles entrent chez une bonne femme qui les cache et s'engage à ne point les trahir. Cependant les deux fiancés, après avoir attendu en vain, suivent les traces des fugitives et arrivent chez la vieille femme. Celle-ci nie que les jeunes filles soient chez elle. Comme elle filait, elle se met à conter toutes les peines que coûte le chanvre et tous ses usages, qu'on le sème, rouit, brise, file, tisse, blanchit, coud, porte, raccommode; qu'il devient une guenille, et enfin qu'on en fait du papier. La vieille achevait que le coq chantait, et que les deux morts disparaissaient. » Ainsi furent sauvées les deux jeunes filles.

l'intérieur des familles elles pouvaient surprendre des détails de toilette qui indiquaient peu de propreté. Il est difficile de citer les détails, et cependant il est impossible de les passer sous silence. Avez-vous vu sur le quai Sainte-Lucie à Naples, un jour de dimanche et de chaud soleil, commodément assises sur la rue ou sur les terrasses, les unes derrière les autres et les cheveux épars, la petite sœur, la sœur cadette, la sœur aînée, la mère. Chacune ne songe qu'à sa voisine. Quels soins ne prend-elle pas d'une tête si chère! Alors vous comprendrez les marques de tendresse dont il est sans cesse question dans les légendes lituaniennes. Quand une jeune fille est prête à accorder à un jeune homme les dernières faveurs, il y en a toujours une qui précède toutes les autres. Elle lui passe et lui repasse la main dans les cheveux, et le jeune homme est heureux : *Felix qui miscuit utile dulci.* Notre recueil contient quarante récits; il y en a au moins six où le témoignage d'amour dont nous parlons amène une reconnaissance et le dénoûment. Telles sont la légende du brigand qui a eu la tête à moitié coupée; la légende de la belle fille du roi qui a dû fuir de chez son père parce que celui-ci voulait l'épouser, puis qui devient Cendrillon et qui est reconnue de son frère pendant qu'elle lui rend l'inexprimable service. Telle est enfin, pour ne pas nous arrêter davantage sur ce sujet, la légende des neuf frères, où l'un d'eux reconnaît au doigt de la complaisante laume l'anneau de leur sœur.

Mais, comme dans Rabelais, à côté de la grossièreté se retrouvent la finesse et la malignité. Le conte du diable de Papefiguière peut avoir un sens plus profond, il n'est pas plus ingénieux ni plus intéressant que la légende de la vieille femme plus maligne que le diable. Il n'y a pas de satire en action plus parfaite.

Dans un village vivait un jeune agriculteur qui avait pris une belle jeune femme, et tous deux s'accordaient si bien que jamais l'un n'avait dit à l'autre une mauvaise parole, ils se parlaient toujours avec tendresse et se donnaient mille baisers. Un jour le diable, qui passait par là, fit visite au jeune couple. Il ne fut pas peu surpris de cette union extraordinaire et il tâcha de la troubler. Mais après de longues tentatives de toutes sortes il renonça à réussir et partit furieux. Sur son chemin il rencontra une vieille femme qui mendiait et qui lui dit : « Cousin, qui t'a mis de telle humeur? » Le diable répondit avec colère : « Ah, pourquoi m'interroger? tu ne peux rien pour me tirer de peine. — Pourquoi non? repartit la vieille. Ne sais-tu donc pas que nous autres vieilles nous savons bien des choses? Dis-moi donc ce qui te manque, peut-être pourrai-je t'aider comme j'en ai déjà aidé

bien d'autres. » Le diable pensa : « La vieille pourrait bien être aussi maligne qu'elle le dit, » et il lui raconta ce qui faisait sa peine, puis il ajouta : « Songe qu'il y a presque six mois que je suis enfermé dans ce village chez les nouveaux mariés si merveilleusement unis. Je voulais trouver un moyen de les exciter l'un contre l'autre, mais cela m'a été impossible, et ne dois-je pas être fort en colère d'avoir perdu tant de temps sans rien obtenir? » La vieille lui répondit : « Ce n'est pas pour moi une grande affaire, je t'en réponds. » Le diable se réjouit beaucoup de l'entendre ainsi parler, et lui demanda ce qu'il devrait lui donner. La vieille dit : « Je ne veux rien qu'une paire de chaussons et de souliers de Salzburg. » Le diable lui promit de les lui donner des plus beaux et des plus solides.

Alors elle alla dans le village chez la jeune femme, qui était justement seule à la maison pendant que le mari travaillait aux champs La vieille entra dans la chambre, et demanda d'abord une aumône, puis quand elle l'eut reçue, elle se mit à bavarder de toutes choses sur un ton caressant : « Ah! mon cher petit cœur, que tu es donc belle et charmante! ton petit mari doit être vraiment bien heureux de te posséder. Je sais fort bien que vous vivez tous deux dans la plus belle union du monde, mais, ma petite poule, ma petite fille, je veux t'apprendre un moyen pour que vous soyez encore tous deux plus unis, que jamais de votre vie vous ne vous disiez une mauvaise parole. » La jeune femme s'en réjouit fort, et pria la vieille de lui apprendre le secret. La vieille dit : « Il y a sur la tête de ton mari, non loin du sommet, un cheveu gris; tu dois le lui couper sans qu'il s'en aperçoive, au ras de la tête; alors vous vivrez toute votre vie dans un amour non pas égal, mais encore plus grand. Quand tu porteras à ton mari son dîner, dis-lui de mettre sa tête sur tes genoux et de faire sa sieste, et quand il sera endormi, tire ton rasoir de ta poche et coupe le cheveu gris. » Tout cela parut parfait à la jeune femme, qui congédia la vieille après l'avoir récompensée et remerciée de son mieux.

En la quittant, la vieille alla trouver le mari qui labourait dans les champs. « Bonjour, bonjour, mon bijou, bonjour. — Merci, merci, bonne vieille. » Après qu'ils se furent ainsi salués, la vieille le pria de s'arrêter, et il s'arrêta. « Et que veux-tu donc, bonne vieille? » Elle dit : « Ah! mon cher garçon, mon cher cœur, je peux à peine parler, tant je suis épouvantée. » Et elle se mit à crier et à pleurer d'une façon affreuse. Le mari dit : « Mais qu'y a-t-il, parle donc? » La vieille dit alors, au milieu de gros sanglots : « Toi et ta petite femme vous vous accordez, je le sais, parfaitement ensemble. Mais Dieu te préserve,

elle veut te tuer et en épouser un autre qui est beaucoup plus riche que toi. Je viens de chez elle, où j'ai vu et entendu cette horreur. Aujourd'hui, à midi, quand elle t'apportera ton dîner, elle aura un rasoir dans sa poche, elle te dira après le repas de mettre ta tête sur ses genoux et de faire ta sieste, et quand tu seras endormi, elle te coupera la tête. » Le mari la remercia beaucoup et promit de la récompenser une autre fois de son mieux. La vieille s'en alla alors un peu plus loin, jusqu'à un champ de blé, pour observer de là sans être vue.

Aux approches de midi, la femme se munit du rasoir de son mari et le mit dans sa poche. Cependant le mari attendait dans une grande agitation. Quand la femme arriva, ils s'embrassèrent comme ils avaient coutume de faire, puis le mari se mit à manger; quand il eut fini, elle lui dit : « Viens ici, mets ta petite tête sur mes genoux, et fais ta sieste; tu dois être déjà fatigué. » Il le fit, et au bout de quelque temps il feignit de s'endormir; car il remarquait bien que la vieille ne lui avait pas menti. Alors elle tira tout doucement le rasoir de sa poche pour lui couper le cheveu gris. Mais, se redressant avec la rapidité de l'éclair, il la saisit par la tête, lui arracha son bonnet, et la prenant par les cheveux il la déchira et frappa terriblement. « Ah! monstre, vipère, tu voulais me tuer, m'assassiner! Ainsi, c'est pour cela que tu as feint tant de tendresse et que tu as fait comme si tu m'aimais, afin de pouvoir mieux me faire périr. Je veux te donner une leçon qui t'apprendra à ne plus avoir de ces diaboliques idées. » Elle eut beau lui adresser toutes les prières, rien n'y fit, il la maltraita tant qu'il eut de forces, jusqu'à ce qu'il fût entièrement épuisé.

Le diable qui épiait non loin de là, accroupi sur une pierre, vit la scène et battit des mains en riant à gorge déployée; mais ensuite il eut lui-même horreur de cette infamie et surtout de la perfidie de la vieille, en pensant à part lui : « La vieille est plus rusée que moi; les hommes, dans tous les accidents fâcheux, mettent toujours tout sur le compte du diable, mais ces vieilles femmes font encore bien plus de mal. » Cependant il donna à la vieille les chaussons et les souliers promis, mais il avait près de lui une longue gaule, au bout de laquelle il les mit, les tendant ainsi à la vieille, et disant : « Je ne veux pas t'approcher, tu pourrais bien m'ensorceler et me jouer un méchant tour, car tu es pire et plus rusée que moi. » Et quand la vieille eut pris les objets, il jeta loin de lui la gaule et partit comme une flèche.

Nous voilà en présence du diable que nous connaissons tous, qui n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air, qui voudrait bien brouiller les gens, parce que c'est son métier, mais qui s'y prend mal et qui trouve

son maître parmi les hommes. Le pauvre diable en est humilié, c'est naturel; mais son rôle n'est-il pas surtout de souffrir dans son amour-propre et de se voir sans cesse trompé et vaincu dans sa propre science? Qu'on se rappelle le diable de Papefiguière, dont nous parlions tout à l'heure, et presque tous les diables du moyen âge. Le satanique Méphistophélès lui-même, après avoir tiré les marrons du feu pour son heureux pupille, ne voit-il pas et Marguerite et Faust lui échapper? Notre recueil nous fournit d'autres exemples. Le diable, avec une charité intéressée, mais avec la plus grande bonne foi, a offert à un forgeron ruiné sept années de richesse et de joie en échange de son âme. C'était payer bien cher l'âme d'un ivrogne paresseux, mais, comme on sait, pour le diable, toutes les âmes sont égales. Pendant sept ans le diable ne manque pas une seule fois à ses engagements. Chaque jour le forgeron trouve derrière le poêle un sac d'argent et dans un coin un sac de clous à ferrer. Grâce à ce secours quotidien et inépuisable, il se fait la providence du voisinage, paye richement ses ouvriers et refuse d'accepter aucun payement de leur travail. Cependant il ne s'oublie pas et ne sacrifie rien de ses goûts : si on veut lui parler, c'est au cabaret qu'il reçoit. En un mot, il se comporte comme la centième brebis de l'Évangile. Aussi le premier des apôtres ne manque pas de venir le chercher; il voyage à cheval avec deux amis, et ils ont tous fait ferrer leurs montures; le forgeron ne veut pas d'argent, et saint Pierre, pour s'acquitter, lui promet d'accomplir les souhaits qu'il voudra former. Le forgeron se contente d'en former trois, et comme on s'en doute facilement, chacun des trois sera la souricière où le pauvre diable sera pris. La septième année révolue, le diable se présente. Comme la première fois, il a pris la mine et le costume d'un joyeux chasseur; il vient chercher son ami, son débiteur. « Ah! pourquoi aller à pied? » dit celui-ci; mieux vaut aller à cheval. Mais il avait gelé, et les chevaux avaient besoin d'être ferrés à glace. Pour aller plus vite, le forgeron invite le chasseur à lui apporter le sac aux clous. Au moment où le chasseur y porte la main, le forgeron souhaite qu'il y reste attaché, et saint Pierre aidant, le miracle s'accomplit. Les amis des saints usent rarement avec modération de la victoire. Le forgeron appelle aussitôt ses compagnons et fait rouer de coups le prisonnier, qui n'est relâché qu'après avoir juré de ne pas revenir. Mais le diable s'appelle Légion, et le lendemain vient un autre émissaire. Le forgeron, qui a trois cordes à son arc, ne fait pas de difficulté de partir; mais la route peut être longue, le pommier sous lequel on passe est chargé de si belles pommes; il serait bon d'en prendre quelques-unes pour la soif. Le diable se met

bonnement à secouer l'arbre; il y reste pris comme Milon de Crotone, et n'est délivré qu'après avoir fait aussi le serment de ne pas revenir. Troisième jour, troisième diable. Malgré l'expérience de ses compagnons, il arrive avec leur fatale bonhomie, et trouve tout naturel que le forgeron veuille se raser pour l'accompagner. Mais il aimerait mieux attendre assis que debout, et il regarde du coin de l'œil un siége fort commode. « Essayez-le, essayez-le, dit le forgeron, vous verrez comme on y est à l'aise. » Le diable s'assoit avec confiance, sans songer qu'avec lui et ses pareils il n'y a ni foi ni loi. A peine assis il se trouve pris de toutes parts, et aussitôt les fidèles compagnons accourent avec des barres de fer rougies au feu, et torturent la victime jusqu'à ce qu'elle ait juré que ni lui ni personne de l'enfer ne viendra plus jamais réclamer l'ami de saint Pierre. La moralité de la légende est tout à fait naïve. Le forgeron, à qui le diable a retiré sa pension, est bien obligé de se ranger. Il meurt après avoir édifié ses concitoyens, et naturellement il songe au portier du ciel, son ami; mais le moment de la générosité est passé. Pourquoi le forgeron n'a-t-il pas formé un quatrième souhait, celui du ciel? On le lui eût accordé comme les autres; mais maintenant il est trop tard. Force est donc au défunt d'aller en enfer; mais à peine a-t-il prononcé son nom que c'est parmi les diables un brouhaha et une épouvante extraordinaire. On verrouille les portes et on les barricade avec d'énormes barres de fer. Comme il est difficile de ne demeurer nulle part, notre forgeron retourne à la porte du ciel. C'était ce jour-là concert. Il demande à saint Pierre de le laisser voir un peu. Saint Pierre entr'ouvre la porte, à condition qu'il regardera de loin; mais petit à petit, le forgeron arrive tout contre, et au moment où on ne l'observe point, il s'élance par-dessus le seuil et retombe dans le paradis, sur son tablier de peau. Saint Pierre et ses camarades ne goûtent pas la plaisanterie, mais le forgeron leur fait observer qu'il n'est pas sur leur sol ni sur leur territoire, mais sur son tablier de peau. Cet argument ferme la bouche à saint Pierre.

Le Jupiter de leur ancienne mythologie n'est pas mieux traité par les Lituaniens que le diable : ils l'appellent Perkunas, c'est le dieu qui lance la foudre. Comme le diable, auquel il est quelquefois associé, il se laisse tromper, effrayer, enfin cède la victoire à l'homme. Voici la fable : Perkunas et le diable font société avec un charpentier. On construit, on cultive en commun, et tout va bien quelque temps. Mais au moment de faire la récolte on s'aperçoit qu'un voleur de nuit a dévasté le champ. Chacun doit veiller à son tour. Le diable commence, mais au moment où il va saisir le voleur il est rossé par lui d'impor-

tance. Perkunas, naturellement, a le même sort. Le charpentier seul triomphe de la terrible laume, car c'est encore une laume, et reste maître de son char et de son fouet. Plus tard les trois associés veulent se séparer; mais à qui restera la maison? A celui des trois que les deux autres n'auront pu effrayer et qui les aura fait fuir. Le diable a peur de Perkunas, comme Perkunas a peur du diable. Le charpentier n'a pas plus peur de l'un que de l'autre; il les laisse faire tapage, puis quand vient son tour, il s'arme du char et du fouet de la laume et vient contre la maison pousser le cri que le diable et Perkunas connaissent. Aussitôt l'un et l'autre de fuir, Perkunas en lançant du feu, le diable en lançant autre chose, et le charpentier reste maître de la place. Quelque soit l'auteur de cette légende, ne serait-ce pas le cas de dire avec Mercure :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

Mais le manant lituanien se soucie peu du reproche; il mêle dans ses contes les anciennes et les nouvelles croyances avec une ironie ou une naïveté extrêmes. Sa plaisanterie n'atteint pas seulement l'ancien maître du ciel et le nouveau maître des enfers, elle n'épargne pas même le seigneur, et quoiqu'il la dissimule sous un gros rire, elle n'en est que plus maligne. Il y avait une fois un paysan et un seigneur qui firent un pari à qui mentirait le mieux, et ils mirent chacun pour enjeu cent écus. Le seigneur dit au paysan : « Paysan, commence à mentir! » Le paysan dit : « Les seigneurs commencent toujours; pour mentir ils doivent donner aussi l'exemple. » Alors le seigneur commença de mentir, et dit : « Mon père avait un bœuf qui avait de si grandes cornes que la cigogne aurait dû voler une année entière avant d'arriver de l'extrémité d'une corne à l'extrémité de l'autre. » Le paysan dit : « Cela se peut. » Le seigneur dit : « Paysan, mens à ton tour. » Alors le paysan commença de mentir.... « Mon père sema des haricots qui poussèrent jusque dans les nuages. Un paysan monta sur une des tiges. On la coupa, et il ne pouvait plus descendre. Il trouva pourtant là haut un tas de paille et des coquilles d'œufs, et il s'en fit une corde, mais la corde était trop courte. Il coupa toujours en haut pour rajouter en bas, et il descendit ainsi jusque sur l'église; mais il lui fallut sauter du haut de l'église. Par hasard il tomba sur une grosse pierre, et ses jambes y entrèrent jusqu'aux genoux. Alors il laissa là ses pieds et courut chercher une hache pour briser la pierre et les ravoir. Mais, quand il revint, il trouva un chien qui les mangeait, et comme il le frappa avec la hache, le chien laissa tomber un billet. » Le seigneur

demanda : « Et qu'y avait-il donc d'écrit? » Le paysan dit : « Sur le billet il y avait que ton père avait chez le mien gardé les porcs. — Ça n'est pas vrai, dit le seigneur, tu mens. — Si tu dis que je mens, répondit le paysan, alors j'ai gagné, je sais mieux mentir que toi. » Et sur ce le paysan prit les deux cents écus. Après toutes ces impossibilités bizarres si grotesquement accumulées et acceptées de parti pris, et cette possibilité si vivement et si involontairement niée par l'orgueil du seigneur, le mot du paysan : « Je sais mieux mentir que toi » est d'une naïveté et d'une malice qu'eût enviées la Fontaine.

Le même esprit satirique se retrouve dans une pièce contre les médecins. Un pauvre homme n'avait pour toute richesse qu'une femme et des enfants à nourrir. Pour surcroît de malheur, il semblait simple d'esprit, témoins les traits suivants : Il a l'idée d'aller voler du bois dans la forêt voisine et de l'apporter à la ville pour le vendre. Une première fois un marchand s'en accommode, et lui demande quel prix il en veut. Il se fait donner une vieille enseigne pendue au-dessus de la boutique, et revient tout content chez lui, où il est reçu naturellement par sa femme comme le Xaïloun des *Mille et un jours* l'était par la sienne. Une autre fois il cède son bois contre une robe de chambre tout usée et une pipe plus qu'ordinaire. Inutile d'ajouter que la réception vaut la première. Mais le lendemain l'imbécile fait mettre sur l'enseigne, au-dessus de sa porte : « Le docteur qui sait tout et peut tout, » et il se promène dans sa chambre enveloppé dans sa robe, et sa pipe à la bouche. On accourt au nouveau docteur. D'abord c'est un homme qui a perdu son cheval; puis un roi dont la fille se meurt. Le docteur ne doute de rien, et il a raison, car le hasard lui fait retrouver le cheval et guérir la malade. Mais le hasard n'est qu'un mot, et tout l'honneur revient au docteur. Évidemment rien ne lui est inconnu, rien ne lui est impossible. Le roi a été volé d'une somme considérable et veut découvrir les voleurs. « Bagatelle, répond le docteur, dans trois jours j'aurai retrouvé l'argent. » Et il se fait enfermer dans une chambre avec un gros livre qu'il feuillette jour et nuit. Il arrive ainsi à la fin de la troisième journée. Cependant les voleurs, des domestiques du château, s'alarment de la présence et des recherches du savant homme. Ils conviennent de veiller tour à tour sous la fenêtre du docteur pour observer s'il les a découverts. Le premier écoutait depuis longtemps sous la fenêtre sans rien entendre que la voix marmottante du docteur, quand il sonne une heure après minuit. Le docteur frappe un coup sur la table et dit : « En voilà une. » L'homme, sous la fenêtre, croit que cela signifie une des personnes qui avaient volé, et que cela s'appli-

que à lui. Il retourne dire à ses compagnons que le docteur sait leur larcin. Ils ne veulent pas le croire, et le second se met sous la fenêtre. Pendant qu'il écoute il sonne deux heures. Le docteur frappe deux coups sur la table : « En voilà deux. » Le voleur croit aussi que cela s'applique à lui, et retourne dire que le docteur n'ignore plus rien. Enfin le troisième, encore incrédule, tente l'épreuve. Mais trois heures sonnant, le docteur frappe trois coups et dit : Ah! Dieu soit loué, maintenant en voilà trois, il est temps de se mettre au lit. » Tous les voleurs, persuadés qu'ils sont découverts, viennent trouver le docteur et lui promettre de lui rapporter l'argent s'il s'engage à ne pas les trahir. Celui-ci leur donne sans peine cette assurance, et leur ordonne d'apporter l'argent. Le lendemain, grand est l'étonnement du roi, grande surtout sa joie. Il ne peut mieux faire que d'attacher un si habile homme à sa personne. Depuis, « le docteur demeura à la cour, où il vécut heureux de longues années, et resta jusqu'à la fin le docteur qui sait tout et qui peut tout. »

Le poëte qui avait pris tant de plaisir à entendre conter *Peau d'âne* aurait trouvé dans notre recueil plusieurs de ces récits qui lui plaisaient. Nous avons déjà nommé *Cendrillon,* nous pourrions y joindre le *Petit Poucet* et la *Barbe bleue;* mais les histoires que nous connaissons ne se trouvent ici qu'indiquées et comme en germe; les détails en sont changés, elles ne sont qu'un épisode du récit. Cendrillon, ici, est une jeune fille que son père voulait épouser et qui s'est enfuie. Dans sa fuite elle a rencontré des pierres[1], et elle a souhaité qu'elles lui formassent une maison; aussitôt son souhait s'est accompli. Le lendemain elle est partie en laissant ses riches habits. Comme Cendrillon,

[1] Le texte parle de pierres et non de rochers. Les rochers proprement dits manquent en Lituanie. On n'y voit que d'énormes blocs erratiques, souvent très-nombreux. L'explication de la légende a prévenu celle de la science; seulement au lieu de grands courants charriant ces blocs sur d'énormes glaçons, elle fait apporter les pierres par le diable :

« Dans des temps très-reculés, un diable, allant à la noce à Kowno en Russie, prit sur son dos un grand sac plein de pierres, avec lesquelles il voulait combler à Kowno le Memel, dans la pensée que ce serait rendre un grand service à tous les invités de la noce. Mais déjà bien avant Insterburg, il se fit un trou au sac par lequel les pierres tombèrent sans que le diable s'en aperçût, et elles tombèrent toujours en plus grand nombre jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Kowno où tomba la dernière. Mais celle-ci était la plus grosse, grosse comme une maison de moyenne grandeur. La pierre est encore là sur le bord du Memel, et on peut très-bien reconnaître comment le diable l'a portée, car on y voit l'empreinte de son dos et de ses épaules. Le diable, en remarquant sa perte, fut très-courroucé, et il s'en retourna furieux. Mais tout l'espace au delà d'Insterburg jusqu'à Kowno est encore aujourd'hui couvert d'une quantité de pierres. »

elle est entrée au service d'une aubergiste chez qui demeure son frère, également enfui de chez son père, et qui se donne pour un greffier. Elle lui apporte de l'eau, elle lui apporte ses bottes toutes les fois qu'il le demande. De temps en temps elle retourne aux pierres qui s'ouvrent et forment une chambre où elle retrouve ses riches habits, et à la porte une voiture qui la conduit à l'église. Un jour Cendrillon s'attarde, et n'ayant pas le temps de changer, elle met ses haillons par dessus ses riches habits. Mais ceux-ci sont mal cachés, le frère les aperçoit, arrache l'étoffe de tête de sa sœur, et la reconnaît. Ils partent, et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Le petit Poucet de notre recueil n'offre qu'un rapport de nom avec le petit Poucet que nous connaissons tous. Nous avons déjà cité un de ses exploits, il donne la mesure des autres. De la Barbe bleue, il y a la défense d'entrer dans la chambre où sont les corps des victimes, mais les victimes, au lieu d'être les femmes du héros, sont les brigands qu'il a tués. Pour la punition de la sœur qui enfreint l'ordre de son frère, le douzième brigand n'était qu'à moitié tué. Au moment où la porte s'ouvre, il saisit la jeune fille et lui fait jurer de lui apporter tout ce qui sera nécessaire pour sa guérison, et ensuite de l'épouser. La terrible chambre aux cadavres où il est défendu d'entrer n'est qu'un détail d'un récit fort compliqué, où se réunissent toutes les aventures les plus merveilleuses. Il y a bien un conte de la Barbe verte; mais le narrateur nous avoue que la barbe est teinte pour plaire à une jeune fille qui aime cette couleur, et les aventures n'ont rien de commun avec l'histoire de la Barbe bleue.

Ce qui est particulier aux légendes lituaniennes, c'est surtout le rôle donné aux brigands, dont le nom et les hauts faits reviennent sans cesse. Panurge disait qu'il avait cent moyens de gagner de l'argent, dont le plus ordinaire était par larcin. C'est ce que pense le héros de plus d'une légende lituanienne. Pourvu qu'on ne soit pas découvert, la ruse et l'habileté excusent tout; c'est la maxime des jeunes Spartiates, c'est aussi celle de l'honnête jeune homme dont nous allons rapporter l'histoire. Un oncle fort riche lui avait offert de lui faire apprendre un état. Il avait demandé à entrer chez les brigands: il y a des pays où c'est un état. La preuve c'est que l'oncle, personnage respecté dans son endroit, connaissait plus d'un de ces brigands. Son neveu avait une vocation et bientôt il en remontra à ses maîtres. « Pourquoi tuer les gens? leur dit-il; c'est une peine inutile qu'on n'a pas besoin de prendre si l'on est adroit, » et il joint l'exemple au précepte. Son plus beau trait est de voler trois fois en un jour, à la même personne, une même chèvre qu'il lui a deux fois vendue. Après avoir montré de si heureuses

dispositions, l'honnête voleur devient un parfait hôtelier, sans rien perdre de son talent; mais quand les anciens compagnons viennent pour le voler, il sait leur reprendre adroitement son bien et leur donne une leçon qui les empêchera de revenir. « A voleur, voleur et demi. »

Les conteurs populaires sont implacables pour qui se laisse tromper, et très-portés à admirer le succès, quel qu'en soit le prix ou la moralité; à côté du jeune coquin se place naturellement le coquin plus expérimenté et marié, dont tous les coups sont des coups de maître. Il va en voiture avec sa femme, et il aperçoit de loin une voiture de seigneur, il se hâte de descendre et de mêler des ducats d'or dans le crottin de son cheval: « Ah! messeigneurs, j'ai un cheval merveilleux. Chacune de ses crottes contient toujours deux ducats. » Les seigneurs payent cent ducats le mauvais cheval et ils sont volés; tant pis pour eux, c'est leur faute, pourquoi sont-ils si simples? L'épreuve faite, on retourne au paysan pour se plaindre. Cette fois, celui-ci vante son traîneau qu'il fait glisser sur un plan incliné et qui, dit-il, va sans chevaux. Les seigneurs lui achètent cent thalers son traîneau. Le lendemain leur promenade en traîneau n'est pas longue et ils retournent pour se venger; mais le paysan s'est mis sur la poitrine une vessie pleine de sang, et feignant un grand désespoir, il se donne un coup de couteau et tombe comme mort. Alors arrive sa femme qui le frappe de deux coups de bâton, et aussitôt il se relève sur les pieds. « Oh! bâton merveilleux! Combien veux-tu le vendre? » s'écrient les seigneurs. Deux cents thalers passent encore dans la poche du paysan. Sur qui faire l'expérience de ce bâton merveilleux, si ce n'est sur l'être que l'on aura le plus de plaisir à rendre à la vie? Chacun des trois seigneurs commence par tuer sa femme, mais il a beau ensuite la bâtonner, le traitement ne réussit pas. Cette fois la vengeance sera terrible. Le paysan en est mort d'avance de peur, il a même eu le soin de se faire enterrer; mais il y a un trou à la bière, et quand les seigneurs viennent l'un après l'autre pour jouir de l'état où leur voleur est réduit, celui-ci, avec de grands ciseaux, les mutile de la façon la plus sensible, si bien que leur mort ne se fait pas attendre. « Mais le vieux Tschuti vit peut-être encore aujourd'hui avec sa vieille[1]. »

L'histoire suivante nous entretient d'un genre de vol plus ordinaire dans le grand monde et dans les pays civilisés; c'est celle du chat botté et du marquis de Carabas, l'histoire des mariages où l'on sait

[1] M. Anderson, le charmant conteur danois, a recueilli une légende à peu près semblable.

épouser une riche dot. Un homme qui ne possédait qu'un demi-journal de terre et une petite maison, avait un fils unique auquel il fit donner la meilleure éducation; puis il lui légua la maison et le champ. Le fils vendit le tout pour acheter de beaux habits, une voiture et des chevaux; puis, comme les courtisans dont parle un historien, qui portaient sur leur dos les moulins de leur père, il s'en va chez un homme riche qui avait des filles et qui lui en avait promis une. Le beau-père mena ensuite son gendre visiter ses propriétés. On alla d'abord dans la brasserie. « Mon gendre, ne sont-ce pas là des cuves? — Ah! ce n'est rien à côté des miennes. » Le beau-père interroge le cocher. « J'allai une fois dans la brasserie, répond celui-ci, et je vis cinq hommes se promener en canot dans une de nos cuves, en mangeant tranquillement du fromage. » On va dans le potager. « Mon gendre, n'est-ce pas là un chou? — Ah! ce n'est rien à côté des miens. » Le beau-père interroge le cocher. « J'allai un jour dans notre potager; il commençait à pleuvoir et je vis cinquante hommes qui s'abritaient sous une feuille de chou. » On va enfin dans les champs. « Mon gendre, ne serait-ce pas là des pois? — Ah! ce n'est rien à côté des miens. » Le beau-père interroge le cocher. « Je menai un jour les chevaux à l'abreuvoir, répond celui-ci, et je vis cinq hommes se mettre dans la moitié d'une gousse et naviguer ainsi sur l'eau. » Le mariage avec un si riche propriétaire ne pouvait manquer de se faire; mais en présence de la réalité, la lune de miel ne devait pas durer un mois entier, elle ne dura pas une minute. La pauvre femme en mourut de saisissement. Son mari l'enterra, garda la dot et prit une autre femme.

A côté des histoires de brigands heureux se trouve la nécessité de l'expiation. La forme sous laquelle elle est présentée est assez bizarre. C'est un étudiant qui a été vendu par son père au diable, et qui veut reprendre l'acte de vente. Chemin faisant, il rencontre un brigand qui voudrait bien savoir le moyen de se réconcilier avec Dieu. Apprenant le but du voyage, il prie l'étudiant de passer pour lui au ciel après avoir été en enfer. Il supposait que les deux pays se touchaient[1]. L'étudiant fait la commission et rapporte pour réponse que le brigand sera pardonné quand le vieux tronc de pommier auquel il a pendu tant de gens et qui est desséché depuis longtemps, aura repoussé par ses soins. L'étudiant devenu pasteur aperçoit un jour un pommier couvert des fruits les plus parfumés, il veut en cueillir, mais les branches se

[1] Deuxième partie. *Proverbes et expressions proverbiales :* « *Wo der Himmel ist, da ist die Hölle neben an :* Où est le ciel, l'enfer n'est pas loin. »

redressent hors de sa portée. Sous l'arbre il y a un vieillard qui n'est plus qu'une ombre. C'est le brigand qui a accompli sa pénitence et qui demande l'absolution, mais les fautes expiées ont encore besoin d'être confessées. Le prêtre écoute la confession, et à chaque aveu qu'il reçoit une pomme se détache de l'arbre et tombe. Il n'en reste plus que deux. « Tu ne m'as pas encore avoué toutes tes fautes, dit le prêtre. Si tu en tais une seule, tu iras en enfer. » Le brigand confesse alors à haute voix : « J'ai tué mon père et ma sœur unique. » Aussitôt les deux pommes tombent, et le prêtre, sachant ainsi que la confession est complète, donne l'absolution au brigand. Dans un autre récit c'est un pêcheur qui va au ciel, uniquement pour savoir où le père de son maître a caché son argent. Sur la route il rencontre beaucoup de monde, bêtes et gens, qui sont au supplice d'une manière ou d'une autre et qui, en accusant Dieu tout bas, voudraient bien en savoir la cause. Le pêcheur fait aussi leurs commissions; mais Dieu naturellement rejette les fautes sur ses créatures, et comme chacune a son amour-propre qui l'aveugle, il comprend qu'elle pourrait se fâcher contre le rapporteur. Aussi donne-t-il à celui-ci l'avis utile de ne communiquer la réponse que de loin et après s'être mis hors de portée.

Dans la légende de l'homme sans peur, on fait jouer au corps de Dieu, à l'hostie, un rôle assez singulier. L'homme qui cherche la peur va naturellement dans les cimetières et dans les églises où les morts reviennent et où les diables font sabbat. Il se trouve un mort qui appelle au secours : il a, dit-il, la fièvre dans la bouche, et quand les dents se desserrent il laisse tomber une hostie. L'homme la ramasse bien proprement dans son foulard, et il apprend que le malheureux ayant reçu l'hostie au moment de mourir elle n'avait pu passer, parce qu'il était un pêcheur. L'homme s'en va tranquillement pendant que les diables emportent leur proie. Le lendemain la scène est dans l'église, ce sont deux morts qui, avec leurs bières, font un tapage affreux en compagnie du diable. L'homme tire l'hostie, la mouille d'un peu de salive et la colle adroitement sur le front du diable. Elle brûle horriblement Satan, qui tombe à genoux et demande grâce. L'homme l'envoie alors porter les deux morts avec leurs cercueils en enfer. Pour être bien sûr qu'ils y sont, il le fait décrocher la porte de l'église, se met dessus et ordonne au diable de le porter ainsi à l'entrée de l'enfer. Une fois bien certain que les deux morts sont au beau milieu de l'enfer et rapporté dans l'église, il délivre le diable. Ces deux morts enterrés dans l'église, qui font tapage chaque nuit avec le diable, et qu'il faut rapporter en enfer pour rendre la paix au

saint lieu, n'est-ce pas la satire de hauts personnages, séculiers ou religieux, à qui le conteur conteste le droit à l'inhumation dans l'église?

Nous passons sur quelques récits purement merveilleux. Il y en a un, celui du château enchanté, qui rappelle par plusieurs détails un récit analogue inséré par Gœthe dans ses Mémoires. Qu'on relise le récit de Gœthe, on y trouvera beaucoup plus de fraîcheur, d'imagination et de poésie. La fable du renard et du corbeau, celle du cheval et du loup se trouvent l'une et l'autre dans notre recueil, mais presque entièrement transformées. Il sera intéressant de faire le rapprochement. Voici la première : « Un moineau vola sur le fumier d'un paysan. Vint le chat qui attrapa le moineau, l'emporta et voulut le manger. Mais le moineau dit : « Jamais seigneur ne prend son déjeuner sans s'être auparavant lavé la bouche. » Mon chat se pique d'amour-propre, met le moineau à terre et commence à se laver la bouche avec sa patte; pendant ce temps le moineau s'envole. Le chat très-en colère jure qu'il commencera désormais par déjeuner et ne se lavera la bouche qu'après. Et c'est ainsi qu'il fait jusqu'à cette heure. » La passion en jeu est toujours celle de la vanité, mais ce n'est pas ici celle du talent; on pourrait plutôt croire que c'est celle du bourgeois gentilhomme qui veut en tout imiter les nobles. La seconde fable a une fin plus piquante que celle de la Fontaine. « Il y avait une fois un homme qui avait un cheval, et comme le cheval était devenu vieux il ne pouvait plus s'en servir. Alors il le fit ferrer en acier, le conduisit dans la forêt et le laissa courir. « Cherche toi-même ta nourriture. » Le cheval suivit son chemin et rencontra dans la forêt un ours qui lui dit : « Ah! mon compère, es-tu fort? » Celui-ci répondit : « Oui vraiment. » L'ours alors dit : « Si je prends une pierre et que je la serre j'en fais sortir l'humidité. » Mais le cheval dit : « Quand je passe mon doigt sur une pierre il en sort toujours du feu. » L'ours devint inquiet, car il pensait que ce compagnon était plus fort que lui. Et il s'éloigna en courant. Ce faisant il rencontra un loup et lui dit : « Ah! compère, es-tu fort? » Le loup répondit : « Oui vraiment. » Alors l'ours dit : « Je suis fort, tu es fort, mais il y a quelqu'un sur cette pelouse qui est plus fort. S'il passe son doigt sur une pierre il en sort du feu. » Le loup voulut aussi le voir, et l'ours l'y conduisit. Le cheval paissait derrière une hauteur, sur une prairie, et l'ours pouvait le voir, mais le loup ne le pouvait pas. Alors l'ours leva le loup en l'air pour qu'il pût voir celui qui était si fort, mais en le levant il le pressa si rudement que le loup fit la grimace. « O crapaud, dit l'ours, tu ne l'as pas encore

vu et tu fais déjà la grimace! » et il le jeta à terre si violemment que le loup se brisa en deux. »

Reste l'histoire d'un excellent homme qui dépense son argent à acheter la sagesse. Le fait est assez rare pour mériter une mention, en même temps il nous servira de transition pour arriver à l'étude des proverbes qui composent la seconde partie du recueil. Cela ne veut pas dire que les proverbes soient toujours la sagesse. Le bon sens vulgaire est assez variable et souvent assez immoral. Nous serions assez de l'avis de la Fontaine, qui s'étonne d'avoir lu quelque part que la voix du peuple était la voix de Dieu. Il y a dans le recueil de M. Schleicher des sentences et des expressions proverbiales qui font paraître dans un jour singulier la Sagesse des nations.

Nous en citerons quelques-unes, qui ont un caractère particulier ou qui nous offrent une variante intéressante des proverbes que nous connaissons. Déjà nous avons vu que les contes n'épargnaient pas les seigneurs, les proverbes vont encore plus loin : Tout noble est marchandise du diable. Noble et chien (ou diable) c'est tout un. La vie près d'un noble est une vie en enfer; plus on reste à la cour du seigneur, plus on reste en enfer avec les diables. — A côté des exigences des nobles se trouvaient celles du clergé. Le prêtre est traité comme le mendiant qui revient toujours et qui toujours demande : Je ne saurais remplir le sac du mendiant. Le sac du mendiant n'a pas de fond, est-il dit à la lettre B (Bettler, mendiant); et à la lettre P (Pfarrer, prêtre, curé), on trouve : Le sac du curé a des trous (ou est large). Un proverbe plus local : Juif et Tartare, même marchandise. — Sont-ce des proverbes propres à la Lituanie ou universels, les suivants : Qui a la force, a le droit. Où tu aboieras, tu auras à manger. Où le chien reçoit à manger il aboie. Qui est riche a de l'esprit. — Suivent les conseils de prudence, de travail, d'économie, de tempérance, de propreté, de probité. Les conseils de tempérance sont présentés sous une forme originale : L'estomac n'est pas une cour ouverte. Ce qui est une fois dans ton estomac cinq hommes ne l'en tireraient point. Ce que tu as fourré dans ton estomac, les plus habiles ne sauraient point l'en tirer. Il n'y a pas de grande route à travers le ventre. — Nous disons : Charité bien ordonnée commence par soi-même. Le Lituanien dit : « Pour moi aujourd'hui, demain pour toi. » Demain n'est-il pas souvent bien loin? N'est-il pas à craindre qu'il ne vienne jamais? Mais on agit de même pour soi. On attend que l'on soit vieux pour se faire ermite. Nos proverbes expriment cette remarque par une métaphore un peu vive : « Qui dans sa jeunesse a craché à notre seigneur Dieu dans les

yeux, dans sa vieillesse le porterait sur ses bras. » — La vieillesse est amèrement raillée ; le peuple ne voit d'ordinaire que ses désavantages, et ne saurait guère en parler comme Cicéron. La vieille femme est surtout l'épouvantail : « Une vieille femme solide, on ne la briserait pas sous la meule du moulin. » La femme en général est diversement appréciée : Les femmes ont des oreilles sans fond. Les femmes ont de longues robes, mais un esprit court. Voici la morale de la fable de l'ours et des deux chasseurs : « L'ours est dans la forêt, et on taille sa peau. » « L'écureuil est sur la branche et on aiguise la broche. » L'ours, le loup, jouent un grand rôle dans les expressions figurées de notre recueil. Pour dire quelqu'un qui n'est propre à rien, on dit « qu'il n'est bon qu'à conduire les ours ». Mais il n'y a pas lieu d'insister davantage sur cette partie du livre. D'ailleurs, des proverbes perdent beaucoup dans une traduction qui détruit les rimes, les consonnances et souvent la brièveté de l'expression.

La troisième partie contient les énigmes. Elles sont encore plus simples que celles du premier conte, mais elles ont parfois une bizarrerie naïve : « Deux sœurs séparées par une petite montagne ne peuvent se réunir. Qu'est-ce ? — Les yeux. » « Une petite colombe aveugle voltige par le monde entier. Qu'est-ce ? — Une lettre. » « Trois sœurs portent une couronne. Qu'est-ce ? — Un trépied. » « Un petit tonneau sans douve et sans cerceaux, et à l'intérieur deux sortes de bière. Qu'est-ce ? — L'œuf. » « Qu'est-ce qui devient rouge après sa mort ? — L'écrevisse. » « Quelles pierres y a-t-il dans l'eau ? — Des pierres mouillées. « Je sortis de nuit, je perdis un anneau, la lune le trouva et le donna au soleil. Qu'est-ce ? — La rosée. » D'après ces quelques exemples on peut juger de cette partie du recueil. C'est un mélange d'imagination enfantine et de prétention d'esprit populaire [1].

Les romances naïves qui terminent le volume sont remplies de bégaiements et de diminutifs. La pensée, le sens général échappe ; le sentiment même se montre à peine. On pourrait dire de l'objet que chantent ces poëtes inconnus ce que dit Virgile de la lune cachée derrière les nuages et que le voyageur croit apercevoir plutôt qu'il ne la voit. *Aut videt aut vidisse putat.* Il est vrai que ces romances se chantaient [2], et que le chant permet un vague de l'expression qui choque à la lecture. Il faut aussitôt ajouter que nous ne les avons que

[1] Presque aucune de ces énigmes n'est spécialement lituanienne. On les retrouve dans tous les recueils de dictons allemands, suisses, tyroliens, alsaciens, etc.

[2] Les notes de plusieurs airs sont jointes au texte de la romance.

dans une traduction, et quelque soit le mérite de celle-ci, elle doit nécessairement ôter beaucoup à l'harmonie du rhythme, à la fraîcheur des détails. Voici cependant une chanson d'émigrants, que nous pouvons citer; l'idée en est plus simple, plus nette, et la traduction n'en détruira pas autant le caractère. Le but de l'émigration c'est la Hongrie, la terre promise pour les pauvres Lituaniens.

« Nous voulons aujourd'hui boire — l'azur — demain, nous partons — pour le pays de Hongrie,
Où les ruisseaux sont du vin, — les pommes d'or — et les forêts des jardins.
Et que ferons-nous là — dans le pays de Hongrie?
Nous nous bâtirons une ville de pierres précieuses, — des fenêtres de soleil.
Et que mangerons-nous là — dans ce pays de Hongrie?
De jeunes poulets, des pigeons qui seront cuits au foyer du soleil.
Et que boirons-nous là — dans le pays de Hongrie?
Du lait et du miel doux, aussi de forte double bière et aussi du vin rouge.
Et avec quoi nous vêtirons-nous — dans le pays de Hongrie?
Avec de courts tsuppans aux houppes d'or.
Et où dormirons-nous là — dans le pays de Hongrie?
Dans des lits de soie, et sur des oreillers de fin duvet.
Et qui nous servira — dans le pays de Hongrie?
Une petite fillette de Dieu, avec des mains blanches et de petits mots d'amour.
Et quand reviendrons-nous — du pays de Hongrie?
Quand les poteaux pousseront des feuilles, que les pierres verdiront et que les arbres croîtront dans la mer. »

Il faut connaître la misère de la plupart des villages de Lituanie, le triste aspect du pays nu et à peine ondulé, pour comprendre ces espérances de ceux qui partent et ce serment de ne plus revenir. Nous ne citerons plus qu'une pièce, tout à fait appropriée au caractère de ces existences renfermées dans les soins de la campagne, dans l'acquisition de bestiaux, d'un cheval et d'une ménagère.

« Je restai en service chez mon maître — une première année. — Je gagnai chez lui une poule. — Ma poule est déjà suivie de poussins.

Je restai en service chez mon maître — une seconde année. — Je gagnai chez lui un canard. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est déjà suivie de poussins.

Je restai en service chez mon maître — une troisième année. — Je gagnai chez lui une oie, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une quatrième année. — Je gagnai chez lui un chevreau, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une cinquième année. — Je gagnai chez

lui un petit mouton, — et mon petit mouton me donne de la chaude laine. — Mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une sixième année. — Je gagnai chez lui un petit porc, — et mon petit porc grogne o, i, e, — et mon petit mouton me donne de chaude laine, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une septième année. — Je gagnai chez lui une petite vache, — et ma vache donne de bon lait, — et mon cochon grogne, etc.

Je restai en service chez mon maître — une huitième année. — Je gagnai chez lui un petit bœuf, — et mon bœuf a de fortes cornes, — et ma vache donne de bon lait, etc.

Je restai en service chez mon maître — une neuvième année. — Je gagnai chez lui un petit cheval, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, etc.

Je restai au service chez mon maître — encore une dixième année. — Je gagnai chez lui une jeune fille, — et ma jeune fille me donna doux amour, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, — et ma vache donne de bon lait, — et mon cochon grogne o, i, e, — et mon mouton me donne de chaude laine, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins. »

Cette perpétuelle répétition de tout ce que le paysan a acquis les années précédentes, n'est-ce pas le plaisir de l'avare qui ne se lasse pas de compter ce qu'il possède, ou simplement du propriétaire qui lasse ses visiteurs de la montrée de toutes les pièces de son verger et de sa basse-cour? Cette répétition est tout à fait naturelle, et c'est ainsi que le cœur humain se retrouve sous toutes les latitudes.

E. Palman.

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

I.

Le soleil commençait à fondre la neige des roches les plus élevées, lorsqu'un soir la carriole d'un voyageur descendit par une petite route abrupte de l'un des défilés du mont Hardanger. Le brouillard s'élevait pesamment, et venait couvrir d'un voile découpé les cimes rocheuses des fjelles [2] de Valders, dont les masses gigantesques se coloraient d'une teinte rougeâtre. Dans les ravins, le vent inclinait les arbres, et, lorsqu'il se taisait, on entendait d'autant mieux le mugissement des courants qui, dans beaucoup d'endroits, resplendissants de blancheur et rapides comme l'éclair, s'en allaient à travers les écueils se précipiter dans les vallées. Dans le lointain, au delà du brouillard, on apercevait une surface étincelante, incommensurable : la mer, avec ses îles et ses guirlandes de rochers. Le soleil couchant apparaissait comme un globe sans rayons, sur les dernières vagues à l'ouest, où bientôt il allait se plonger.

« Quel peut être le fou qui va à Grover? » s'écria un jeune homme assis sur l'une des saillies de la montagne.

[1] Extrait d'un recueil de nouvelles de M. Théodore Mügge : *Leben und Lieben in Norwegen*. 2 vol. in-12. Francfort, Meidinger fils et Cie, 1858.

L'action se passe en 1814, au moment où la Norwége allait passer du Danemark à la Suède.

[2] Désignation locale des rochers qui forment la côte norwégienne.

— C'est un étranger, répondit une voix; et en même temps un autre homme se relevait un peu de la roche moussue où il était étendu.

— Tu es fou, Lars, répondit en riant celui qui avait parlé le premier; comment un étranger viendrait-il jusqu'ici? Tout est encore enseveli sous la neige : qui s'aviserait de gravir nos montagnes? C'est le pasteur Bung qui va visiter le prieur[1] de Grover, ou bien.... »

Il se tut, et Lars ne répondit pas. Tous deux écoutaient le bruit de la voiture, trop éloignée sous leurs pieds, dans la vallée, pour qu'ils pussent la voir. La teinte rougeâtre du crépuscule se projetait sur les deux interlocuteurs : c'étaient des chasseurs comme on en trouve dans ces montagnes à la poursuite des rennes et des ours. Leurs lourdes carabines et leurs havre-sacs étaient posés près d'eux, sur une pierre qui portait les traces d'un frugal repas. Le plus jeune avait un court vêtement de laine épaisse, et un collet de cuir à bordure verte jeté sur l'épaule : il appartenait à la classe des grands propriétaires, qui, de temps immémorial, représentent la noblesse au milieu de ces pasteurs. L'autre était un paysan, un énergique enfant de cette grande nature qui souvent se montre si magnifique en prodiguant à ses fils la force et la beauté.

« Si je savais, Lars, reprit le premier, que ce fût l'assesseur de Hammer qui vînt fourrer son long nez dans la maison du prieur, je voudrais y être avant lui.

— Tiens-toi tranquille, Henric, répondit le paysan, c'est quelque étranger qui voulait aller vers le sud par la plage, et qui aura pris, par le conseil de gens avisés, le chemin plus court à travers les vallées.

— Et comment sais-tu cela, bavard?

— Parce que j'entends mieux que toi! Pas plus que le pasteur, l'assesseur ne laisserait aller son cheval sur les précipices au train où va celui-là; et, de plus, on reconnaît bien au bruit des roues qu'elles n'ont pas été faites chez nous. Écoute, s'écria-t-il tout à coup, et en un clin d'œil il fut debout sur le rocher.

— Eh bien? » demanda son compagnon avec impatience.

Le grand et vigoureux paysan se pencha sur l'arête du roc, et prêta l'oreille; le vent du soir rejetait les bouts de sa coiffe rouge dans sa chevelure flottante; ses yeux hardis et brillants cherchaient à percer l'obscurité.

[1] Prieur (probst) dénomination catholique qui a survécu à la réforme dans la protestante Norwége.

« Entends-tu encore la voiture, Henric? demanda-t-il.

— Non, elle doit être maintenant entre les bois, et le vent emporte le bruit.

— Telegröb! telegröb! » s'écria avec force le paysan; et, sans hésiter, il s'élança en bas du rocher, glissa entre les blocs, se cramponna solidement aux rainures de la pierre, où son pied ne pouvait se tenir, et disparut si subitement dans la profondeur, que son compagnon qui le suivait craignit un malheur. Il se pencha en poussant dans le précipice un cri d'avertissement; mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées, un autre cri lui répondit, et cette exclamation plusieurs fois répétée : « Telegröb! telegröb! » lui indiqua que Lars suivait toujours la même direction. Après une périlleuse descente, possible uniquement à ces jeunes et vigoureux habitants des montagnes, Henric atteignit aussi le chemin qui, au travers de ces lieux abruptes, va aboutir à une vallée habitée, centre d'une paroisse. Le bras assez large de l'un des innombrables golfes ou *fjords* de cette côte pénétrait profondément au sein de la montagne, et se ramifiait entre d'énormes murailles de rochers à pic, du haut desquels une faible lueur venait témoigner que, semblables à l'aigle, des humains habitaient ces aériennes demeures. Au-dessous, dans le fond de la vallée, on n'entendait autre chose que le murmure d'un grand ruisseau et le mugissement des vents impétueux qui s'engouffraient dans le ravin.

Henric courut de toutes ses forces, et il fit bien, car il ne tarda pas à entendre des cris encore confus, mais plaintifs. Par l'échange d'un appel vigoureux, Lars et lui se furent bientôt assurés de la présence l'un de l'autre. Quelques minutes après, Henric arrivait à l'endroit où le sentier incliné aboutissait à la vallée. Dans l'été, un lit profond contenait un peu d'eau; mais à cette époque de l'année, l'eau débordait des deux côtés sur le chemin, et, la terre encore glacée ne pouvant absorber aucune humidité, il s'était formé un de ces marais si dangereux qui se cachent sous une surface sûre et solide en apparence, et portent dans le pays le nom de *telegröb*.

Bien que l'obscurité fût devenue complète, il n'était que trop certain que le voyageur était là, dans le fond : l'homme et le cheval faisaient tous deux entendre des cris plaintifs. En s'approchant davantage, Henric sentit lui-même le sol manquer sous ses pas. En un clin d'œil Lars fut près de lui, le retira de l'endroit dangereux, et, lui criant de le suivre, s'élança dans l'eau glacée du ruisseau; puis il avertit l'étranger de ne faire aucun mouvement s'il tenait à la vie.

« Au secours, amis! vite, au secours! répondit celui-ci.

— Nous voilà, reprit Lars, nous approchons de toi. — Tiens, Henric, brise cet arbre. » On entendit craquer à plusieurs reprises les troncs de jeunes pins qui garnissaient le rocher; bientôt on entrevit de sombres figures. Les deux compagnons jetèrent les arbres sur le sol frémissant, et marchèrent avec précaution, se tenant l'un l'autre, et Lars, étendant de côté et d'autre son bras vigoureux, en criant à l'étranger : « Prends ma main avec les tiennes, et tiens-toi ferme! » Et le saisissant avec énergie, il le tira du marais. « Te voilà en sûreté, » poursuivit-il avec une rude cordialité et une satisfaction qui se faisait sentir dans le ton de sa voix. « Il n'y avait pas de quoi se tourmenter si fort, entends-tu, la saison n'est pas assez avancée pour rendre le telegröb dangereux à ce point. »

Au lieu de répondre, l'étranger se mit à jurer, tout en secouant l'eau et la boue de ses vêtements : « Damné soit le chemin, s'écria-t-il, et damné le pays où, au beau milieu de la route, on se noie dans les bourbiers!

— Hé! l'ami, répondit le paysan mécontent, m'est avis qu'une prière serait pour l'instant plus à propos qu'un juron. Quand on ne connaît pas un pays on doit être prudent. La Norwége n'est pas faite de façon qu'un étranger puisse la parcourir seul la nuit. Si du moins tu avais été plus lentement, ton cheval t'aurait préservé; il aurait éprouvé le sol et cherché les meilleures places. Le voilà enseveli jusqu'au cou, le pauvre animal; il ne peut ni avancer, ni reculer.

— A quelle distance suis-je de Grover? demanda l'étranger avec humeur.

— Grover est devant toi, dans la vallée, répondit Lars.

— Alors, conduis-moi dans une auberge, s'il y en a une ici, ou bien.... on m'a dit qu'il y avait un pasteur à Grover; mène-moi chez lui, je suis transi de froid.

— Attends encore un instant, dit le paysan, ton cheval est dans le marais; tu ne veux pas l'abandonner?

— Va chercher du secours, je récompenserai ceux qui le retireront. Mon bagage est dans la carriole; tout va être transpercé.

— Avant que le secours vienne, reprit Lars, la bête sera gelée ou ensevelie tout à fait. Aide-nous un peu, toi, nous en viendrons à bout.

— Que m'importe le cheval! s'écria l'étranger avec impatience. En avant, conduis-moi, et au diable l'animal! Qu'il périsse s'il ne peut en être autrement.

— Allons, essayons à nous deux, Henric, dit le paysan en se détournant. Si nous pouvons seulement glisser les perches sous le ventre du cheval, il s'aidera bien à sortir. Il me paraît de bonne race.

— Que le diable soit de vous! dit l'étranger hors de lui; conduisez-moi d'abord dans une maison.

— Continue ta route, répondit Lars, tu finiras bien par trouver un abri.

— Paysan, je t'ordonne de venir avec moi : veux-tu m'obéir? »

Henric, silencieux jusqu'alors, se plaça en face de l'étranger : « Et de quel droit, homme insensé, dit-il fièrement, insultes-tu ceux auxquels tu dois des remerciements? Prends garde que nous ne te rendions la pareille !

— Prenez garde vous-mêmes, répondit l'autre avec plus de calme, et soyez polis avec moi, si vous ne voulez pas qu'il y ait de mauvais résultats.

— Tu menaces, répliqua Henric avec dédain; à cela seul on reconnaîtrait un Danois, si l'on ne s'en apercevait déjà à ton accent. Va-t'en ou reste, fais ce que tu voudras; mais tu n'as pas à commander ici. » Il le laissa et se joignit à son compagnon pour porter secours au cheval. Les dispositions furent habiles, les efforts énergiques, et après être retombé deux ou trois fois, l'animal fut heureusement retiré.

« La voilà sur ses jambes, la pauvre bête! » dit joyeusement Lars; puis secouant de sa grosse main sale l'épaule du voyageur, il ajouta avec cordialité : « N'es-tu pas bien aise d'être resté avec nous? Tu vois comment, quand on le veut, on finit par faire les choses difficiles. Et à présent, viens vite, nous allons te conduire à la maison du prieur, et mademoiselle Anna aura soin de te donner une soupe chaude et un bon lit.

II.

Depuis quelques heures le prieur Fahlberg n'était pas seul chez lui : un vieil ami lui était arrivé. C'était le médecin du district qui, de temps à autre, quittait sa demeure du fond de la montagne, et bravait la fatigue pour venir passer un ou deux jours avec le compagnon de sa jeunesse, causer, fumer, et vider avec lui un assez joli nombre de verres de punch et de toddy.

La chaude et confortable salle du presbytère, avec ses tentures à fleurs, son moelleux sofa, son joli mobilier, faisait bientôt oublier et la sauvagerie du site, et l'orage qui se déchaînait au dehors.

Le plancher, en beau sapin, entourait d'un cadre blanc et propre les bords du tapis qui en recouvrait la plus grande partie. Des buffets de noyer et de bouleau supportaient de longues rangées de tasses et de verres. Aux murailles étaient suspendus des paysages gravés sur cuivre; quelques vieux portaits de famille, obscurcis par le temps et crevés en plus d'un endroit, n'en occupaient pas moins la place d'honneur.

Les deux amis fumaient et buvaient à la grande table. En face d'eux, un siége bas était occupé par un garçon robuste qui, tant serré qu'il fût contre le poêle, n'en gardait pas moins son chaud vêtement soigneusement boutonné. D'épaisses bouffées sortaient de temps en temps de sa courte pipe; la tête appuyée sur la main, il regardait la flamme, qui se reflétait sur ses traits forts et durs.

« Quelle joie de te revoir enfin, mon brave Alsen! dit le prieur en tendant par-dessus la table la main à son ami : quand tu es là, j'oublie la misère et les chagrins qui nous ont si longtemps tourmentés.

— Je t'interdis tout tourment et toute tristesse, s'écria le docteur; ce sont choses malsaines, qui agissent pernicieusement sur la rate et sur l'estomac, et n'avancent à rien du tout. Laisse les temps aller comme ils vont, mon cher Christian Fahlberg. Je vais te donner une recette avec laquelle tu éloigneras toutes les préoccupations. » Il écarta de son front sillonné sa chevelure grisonnante et touffue, mit le doigt à son nez rouge, et il poursuivit: « Sors, vieillard, maintenant que le soleil du bon Dieu chasse la mort des forêts et des plaines; que les herbes odoriférantes commencent à pousser, que la pauvre créature languissante se hâte d'aller respirer dans les montagnes la jeune verdure. Sors et redeviens jeune, savoure l'air pur du bon Dieu... et s'il fait encore trop chaud dans ta poitrine, si tu la sens encore oppressée, alors prends dans tes bras ton enfant bien-aimée, ma petite filleule Anna — où donc est-elle, l'enfant aux longues tresses, comme une nixe? — serre-la bien fort, mire-toi dans ses grands yeux limpides, et tous tes chagrins s'évanouiront. *Dixi!* mon vieux Christian, *probatum est*, et maintenant, verse et buvons. »

Le prieur remplit les verres en riant de bon cœur. « Tu as raison, Magnus, répondit-il, mais les soucis viennent de tous les côtés. Il y a d'abord le souci des besoins du corps, et celui-là a été cruel pour nous ces années-ci. La faim a frappé à nos portes avec ses doigts décharnés; l'hiver dernier, surtout, elle a été terrible! Disette partout, pas de pain pour nous; pas de foin pour nos bestiaux, pas d'arrivages de provisions, puisque la mer était bloquée par les vaisseaux ennemis; à cela joins de lourds impôts : bref, partout des joues creuses, des esto-

macs vides, des visages tristes, de pauvres gens désespérés, dont plus d'un s'est misérablement couché dans sa fosse.

— Eh bien! répondit le docteur, je dis, moi, que les gens de la côte ne savent pas ce que c'est que la misère. Venez chez nous dans nos vallées sauvages et isolées, si vous voulez apprendre la patience et la soumission à la volonté de Dieu. Nous avons loyalement partagé tout ce que nous avions, tant qu'il est resté un grain d'avoine. Depuis six mois, je ne sais pas le goût d'un verre de grog. Et cependant quand fut venu l'hiver avec ses fantômes glacés, nous n'avons pas perdu courage, nous les avons vaillamment combattus, mon vieux Christian, et nous combattrons tant que le pourront nos corps affamés. Et vous, qui avez à votre portée les poissons de la mer, le gibier de la montagne, et plus d'une fois dans les fjords quelque léger navire apportant d'Écosse le blé, le sucre, le rhum, la viande, tant de précieuses choses, vous avez perdu courage. Non, vous ne connaissez pas la véritable misère!

— Que Dieu ait pitié de nous! répliqua le pasteur; notre situation est bien assez pénible comme cela. Quant à la ressource des navires venant d'Écosse, voici, — il indiquait l'homme assis près d'un poêle — voici le pauvre Pierre Klüver qui peut te dire ce qu'il en est. Hier au soir il arrivait heureusement dans le fjord; il avait évité les croiseurs anglais; mais à peine jetait-il l'ancre qu'il vit apparaître les chaloupes armées de la corvette danoise mouillée dans les brisants : elles saisirent le chargement, pressèrent l'équipage pour le service du roi, et laissèrent le pauvre Pierre geindre et crier tout à son aise.

— Ah! ah! s'écria le docteur, messieurs les Danois font usage de leurs droits : ils sont les plus forts ici, et ils ne se soucient pas de jeûner. C'est très-fâcheux pour le pauvre Pierre, qui fait triste figure, à ce que je vois; mais patience! il faudra bien que cela change. Vive la liberté et la justice! il n'y a rien au-dessus.

— As-tu des nouvelles de Christiania? demanda le prieur.

— Oui, et d'importantes encore. » Il tira une gazette de sa poche. « Le prince Christian a déclaré qu'il voulait tenir conseil avec la nation. Que fait à nous autres Norwégiens qu'une paix ait été conclue à Kiel, par laquelle le Danemark cède la Norwége à la Suède? En l'an 1814, on ne traite pas une nation comme un troupeau de moutons; on ne lui donne pas un nouveau maître sans lui demander son avis.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria le prieur avec un regard étincelant, personne ne souffrira cela!

— Aussi le prince Christian a-t-il pris plusieurs résolutions, pour-

suivit le docteur, et, la plus importante, c'est qu'il ordonne à des délégués, choisis par le peuple, l'armée et la flotte, de se rendre dans le plus bref délai aux forges d'Eidswold pour aviser à ce qui doit être fait. Bref, mon vieux Christian, ce sera une véritable assemblée nationale, et je crois que les choses se passeront chaudement.

— A la bonne heure, dit le prieur, c'est une compensation à nos longues souffrances. Enfin la Norwége sera libre! oui, elle sera libre, car depuis assez longtemps nous avons préparé le peuple à la liberté, ranimé l'esprit national, et, dans des livres, des écrits, des discours, déploré la perte de notre vieille indépendance.

— Du calme, mon vieux, interrompit le docteur; tu es un homme de paix, ce n'est pas à toi à appeler la guerre; que serait-ce si l'on t'envoyait à l'assemblée d'Eidwold?

— Je rendrais témoignage pour mon peuple, je vivrais avec lui et je mourrais avec lui. Mais ce n'est pas moi que l'on devra choisir, c'est le bailli assesseur de Hammer, Johann Œrsteen; et puisque je te parle de lui, il faut que tu saches que je le tiens pour un si digne, mais vraiment si digne homme, que je veux lui confier ce que j'ai de plus cher au monde. C'est un homme de bonne famille; il a du bien et du crédit; depuis un an déjà il administre notre bailliage: il sera mon gendre.

— Une noce donc, dit le médecin surpris; une fiancée dans la maison, et dehors la guerre, les querelles.... ou bien des hôtes, ajouta-t-il en prêtant l'oreille. Il te vient une visite, Fahlberg.

— J'attends l'assesseur, répondit le pasteur en se levant; je lui ai écrit et lui ai fait part du malheur du pauvre Pierre. »

Il alla vers la porte, mais déjà elle s'était ouverte et Lars introduisait le voyageur que nous connaissons.... « Viens, disait-il, ne crains rien, voici le pasteur. Bonsoir, pasteur, poursuivit-il; voilà un homme que nous avons retiré d'un trou où il était tombé sur la route: tu auras soin de lui. »

L'étranger était pâle et défait. Son visage avait une expression altière; on y lisait la lutte entre un violent dépit et l'effort nécessaire pour le cacher sous les formes de la courtoisie. Le pardessus qui recouvrait son corps élancé dégouttait encore. Il s'inclina légèrement, et, souriant: « Je dois, dit-il, monsieur le pasteur, me joindre à la prière de cet homme. Je me suis jeté, avec mon cheval et ma voiture, dans une fosse, d'où je ne suis sorti qu'à grand'peine. Me voici donc devant vous, cherchant du secours, et mouillé comme un vrai rat d'eau.

— Otez vos habits, s'écria le docteur qui s'était levé brusquement;

vite, qu'on apporte du linge! Et toi, Pierre Klüver, retire ton gros surtout et donne-le-lui! Allons, du linge, des bas, des pantoufles! Il faut, avant toute chose, que nous fassions de vous un rat de terre, mon jeune monsieur. Allez vous arranger derrière le poêle, et vous nous reviendrez un homme nouveau. De plus, en vertu de mes pouvoirs de médecin, je vous ordonne un demi-quart de cette boisson fortifiante et réchauffante appelée punch, que vous avalerez d'un trait sous peine de la fièvre. En avant donc, et, sans réplique, en avant. »

Il poussa son protégé dans l'endroit où il voulait le voir; Lars aida celui-ci à retirer ses vêtements mouillés, et chacun s'empressa autour de lui. Au milieu de tout ce mouvement, personne ne s'aperçut que la société s'était grossie d'un nouvel hôte qui regardait tranquillement ce qui se passait. Au bout d'un instant, le pasteur le vit et le salua amicalement : « Comme cela se trouve bien, que vous veniez, cher Œrsteen; il y a beaucoup à voir et à discuter ici. » Il lui raconta l'accident de l'étranger, la visite du docteur, le malheur de Pierre Klüver. L'œil prudent de l'assesseur allait de l'un à l'autre : « Mais où est donc, demanda-t-il ensuite, ma chère demoiselle Anna?

— Elle est où elle doit être, à sa besogne d'active ménagère, répondit le père : à la cuisine, à s'occuper de nous.

— Et qui est l'étranger?

— Depuis quand est-ce l'usage en Norwége, dit en riant le pasteur, de demander son nom à un homme qui vient chercher du secours? »

Au même instant, le voyageur revêtu du surtout de Pierre sortait de derrière le poêle.

« Le baron Rosen! s'écria Œrsteen avec une vive surprise. Je ne me trompe pas. Quel heureux hasard t'amène ici?

— Demande plutôt quel malheureux hasard, » dit le jeune homme en riant et tendant la main à l'assesseur. Puis il lui raconta en peu de mots son accident. « Je suis venu, poursuivit-il, pour prendre le commandement de la corvette la *Naïade;* elle doit être mouillée dans les brisants : pourriez-vous m'indiquer où, messieurs?

— Nous ne pouvons manquer de le savoir, s'écria le prieur, car, hier encore, elle nous a donné des preuves de sa présence. » Ici, l'assesseur lui fit un signe tellement positif, qu'il se tut, et Œrsteen prit la parole : « La *Naïade,* dit-il, est mouillée devant le fjord; tu peux, si tu le veux, être à son bord dans une heure, mais il faut nous accorder cette soirée, cher Rosen : nous la passerons à causer et à nous rappeler le temps passé.

— Sans oublier le présent, s'écria Rosen.

— Nous nous occuperons aussi du présent, dit Œrsteen en appuyant fortement sur ces mots. Ils font à merveille, ceux qui pensent à tout à cette époque de confusion. »

Cependant le docteur s'occupait à préparer le remède par lui prescrit au baron. Il y allait en conscience, et même il ne se laissa point arrêter par le regard plaintif que lui lançait le prieur en le voyant prodiguer sans pitié sa dernière bouteille de rhum. Le breuvage fait, il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût vu le jeune capitaine de marine avaler tout le chargement, comme il disait. Les verres fonctionnèrent rudement, et l'entretien s'anima. L'assesseur et le baron avaient beaucoup à dire du temps où ils fréquentaient ensemble l'école de Copenhague : c'étaient des anecdotes, des souvenirs de personnes maintenant dispersées, des plaisanteries, des éclats de rire à ne plus finir. Mais il y avait quelqu'un qui ne goûtait point toute cette joie, le pauvre Pierre, qui regardait d'un air sombre le monsieur danois paré de son vêtement de laine. C'était à Lars, appuyé près de lui et dégustant lentement le grog à lui alloué par le docteur, que le malheureux patron communiquait à voix basse son mécontentement. Lars l'engageait à parler lui-même au Danois, si personne n'y songeait : « Mais à quoi cela servirait-il? répondait Pierre; vit-on jamais un Danois rendre son butin? » Leur dialogue avait passé inaperçu, lorsque Pierre revenant à la pensée de son vêtement donné encore par-dessus le marché « à cette effrontée nation qui lui avait volé son bien, » fit rire tout haut son interlocuteur. Précisément on était plus calme à la grande table, on ne put donc manquer de l'entendre, et le pasteur se détournant : « Tu es encore là, mon garçon? Il se fait tard, vide ton verre et retourne chez toi.

— Tout de suite, monsieur, tout de suite.

— Un instant, l'ami, dit le baron en tirant sa bourse, où est ton camarade, mon brave? Prends ceci, vous le partagerez ensemble; faites-vous une journée de plaisir, et buvez à telegrōb et à ma santé. »

Mais le paysan ne tendit pas la main : « C'est Dieu qui paye les bonnes actions, monsieur, dit-il; gardez votre argent, ou, si vous voulez être généreux, soyez-le envers cet homme à qui l'on a volé tout son avoir. » En même temps il désignait Pierre; celui-ci se leva tout d'un coup et s'avança redressant son corps fort et osseux; le poing serré sur la table, le visage animé par le sentiment de la douleur, il raconta avec une sorte de sauvage éloquence ce qui lui était arrivé, et, en dépit de la simplicité de sa parole, il peignit les circonstances avec tant

de vérité, que le prieur et le docteur touchés se joignirent à lui pour faire ressortir aux yeux du baron l'injustice commise.

« Soyez convaincus, messieurs, dit celui-ci après quelques questions sur les circonstances qui avaient accompagné le fait, soyez convaincus que dès demain je commencerai une enquête exacte. Il ne sera fait à cet homme aucun tort; seulement, dans un temps d'agitation, on ne peut donner ce nom à tout ce qui le mériterait en temps de paix. La *Naïade* étant un vaisseau de la marine royale ne peut abandonner son poste : si donc les choses nécessaires lui font défaut; il faut qu'elle se les procure; si l'équipage est trop peu nombreux, le salut de la patrie exige qu'il soit complété. L'État doit naturellement dédommager cet homme de ses pertes. En tout cas, je lui donnerai un certificat comme quoi il nous a livré ses provisions, et un mandat sur le ministre de la guerre à Copenhague.

— Épargnez-vous cette peine, capitaine, dit dédaigneusement Pierre : votre attestation ne vaut pas un schelling. A Copenhague, on prend bien l'argent des Norwégiens, mais on ne leur en donne pas. »

Le baron jeta à l'audacieux marin un regard sévère.

« Quant à l'équipage de la chaloupe, poursuivit-il, il aura la sagesse de comprendre que le pays a besoin de ses services, et nul vrai patriote ne se plaindra qu'ils soient exigés. »

Le pasteur s'agitait sur son siége, le rouge lui montait au visage, il voulait parler : mais Œrsteen le devança :

« Je suis fâché, dit-il, que ce sujet soit venu aujourd'hui sur le tapis : Je me proposais de t'en parler demain. L'information exacte que tu nous as promise doit nous suffire quant à présent. Nous voyons tous très-bien ce que le temps exige; cependant le pays est dans une situation particulière : nous ignorons même ce que nous deviendrons, le Danemark ayant presque renoncé à nous.

— Et surtout, s'écria le prieur qui n'y pouvait plus tenir, nous ignorons si cette corvette est un vaisseau de guerre danois ou norwégien.

— Nul doute que le vaisseau n'appartienne à S. M. Frédéric VI, dit le baron. C'est en son nom que je le commande.

— En ce cas, reprit le bouillant vieillard, je ne comprends pas de quel droit des Norwégiens libres ont été pressés sur un vaisseau danois, je ne comprends pas de quel droit on pille une chaloupe norwégienne. La domination danoise a perdu ici ses droits, et la chose relève uniquement de Christiania, du prince Frédéric, administrateur du royaume, et de l'assemblée convoquée à Eidswold pour le bien du pays et pour son avenir.

— Des paysans, des bourgeois, des soldats, y sont appelés, reprit le baron, je l'ai entendu dire; mais que sait-on de plus? En tout cas, le prince est là et il est l'héritier présomptif du trône de Danemark. Pour moi je n'ai d'autre ordre que de croiser sur les côtes, messieurs, et, puisque les Anglais ne se montrent plus hostiles, de faire la garde et de maintenir l'ordre.

— Et quel bel ordre! dit le docteur; c'est un plaisir de le voir. Depuis trois ou quatre ans, la Norwége n'a presque plus aucun lien avec le Danemark, car les Anglais ont coupé les longs fils avec lesquels on nous dirigeait de Copenhague. Par malheur, nous n'étions plus comme autrefois en état d'envoyer nos impôts à ce cher et paternel gouvernement. Nous avons même dû faire des Norwégiens fonctionnaires, puisqu'aucun employé ne pouvait nous être envoyé par mer. Enfin, nous avons dû garder nos enfants, et nous ériger par conséquent une université à nous, ne pouvant les expédier comme jadis de l'autre côté du Cattégat. Nous avons été obligés de jeûner, parce que le Danemark faisait la guerre. Vaisseaux, commerce, exportation, nous avons tout perdu. Notre jeunesse a livré les batailles navales du Danemark, elle a gagné de la gloire pour le compte de la marine danoise. Et tout cela nous l'avons fait sans broncher, avec joie, avec amour pour la bonne cause. Nous nous sommes tenus debout, sous le poids de nos misères, car les vues de ce peuple sont sages, et si ce ne sont que des bourgeois, des paysans, des soldats que l'on convoque à Eidswold, ils n'en sauront pas moins bien ce qui convient à la nation. Ils lui tâteront le pouls, ils lui prescriront le remède convenable, un remède énergique peut-être, comme celui que je prescrivais tout à l'heure à monsieur le baron, pour qu'une commotion s'opère dans tout l'organisme : mais ils seront Norwégiens et resteront Norwégiens! »

Les paroles du docteur produisaient des impressions bien différentes. Pierre et Lars écoutaient avec une attention soutenue, le pasteur faisait des signes approbatifs, l'officier danois cachait son mécontentement sous un sourire hautain; mais Œrsteen s'interposant : « A quoi bon, dit-il, les querelles et les combats de paroles? Qui peut voir dans l'avenir? Les Danois et les Norwégiens sont unis depuis des siècles : souhaitons qu'ils ne se séparent jamais. Dans le bon temps nous avons été satisfaits, dans le mauvais nous resterons fidèles. Vive le prince Christian! Nous nous fierons à lui et à notre courage, et tout ira pour le mieux. »

Après ce toast, et dans le silence qui le suivit, Lars fit un signe à

Pierre et souhaita le bonsoir à la société. Pierre le comprit et se leva pour sortir avec lui, mais, au moment où il ouvrait la porte, entrait une jeune fille, devant le bon et affectueux visage de laquelle sa mine sombre s'éclaircit involontairement : « Bonsoir, mademoiselle Anna, bonsoir, Henric Dartley, » ajouta-t-il. Les deux personnages nommés entrèrent, et Pierre Klüver ferma la porte.

III.

Le pasteur regardait avec une mauvaise humeur visible le compagnon de sa fille. Anna s'approcha timidement, et tendit, en saluant, la main à l'assesseur qui s'était vivement levé pour venir à elle.

« C'est ma fille Anna, dit Fahlberg au baron, et voici M. Henric Dartley de Rothbergsland, fils de l'un de mes vieux amis et voisins, qui m'a précédé dans l'éternité. »

Le baron les salua tous deux, et considéra le jeune propriétaire avec une singulière attention. Des boucles blondes entouraient son jeune et frais visage, qu'éclairaient des yeux bleus dédaigneux, ardents et mutins. Henric ne put s'empêcher de rire de l'étonnement du capitaine lorsque celui-ci entendit le son de sa voix, et quand enfin le Danois s'écria : « Pardieu ! vous devez être celui qui m'a aidé, avec le paysan, à sortir du fossé ! » Il en convint sans se faire prier, et reçut les remercîments que Rosen lui prodigua.

Pendant ce temps, Anna mettait le couvert avec le secours d'une servante. On apporta du linge blanc, et pendant que l'active enfant allait, venait, rangeait les assiettes et les couteaux, dressait la corbeille au pain, disposait un plat de poisson, un autre de pommes de terre que Pierre Klüver avait apportées comme le reste de tout ce qu'il possédait hier encore, le jeune officier suivait avec un plaisir croissant les mouvements de la gracieuse et svelte créature. De riches tresses brunes, épaisses et souples, encadraient un visage qui portait les traits les plus purs du type norwégien, et le capitaine se disait tout bas : « Si, au lieu de ses sombres vêtements de laine, cette jeune fille portait de la soie et des dentelles, des perles et des bijoux, la plus éclatante de nos beautés n'oserait se mesurer avec elle. »

Le docteur avait aussi considéré Anna avec satisfaction, et dès qu'elle fut sortie : « Qu'elle est donc devenue belle depuis l'année dernière ! dit-il au père en souriant ; c'est vraiment la fleur des filles ! On

passerait sa vie à la regarder, et quant à moi, mon cher Christian, je te déclare que, si j'étais un peu plus jeune, j'aurais déjà cherché à lui plaire. Nul autre que moi n'aurait le joyau, sois-en sûr; je débarrasserais la place de tous les rivaux.

— Essayez encore, docteur, dit Œrsteen d'un ton railleur; que peuvent les années contre l'amour? Le cœur ne brûle souvent que plus fort sous des cheveux gris, et les jeunes filles ont parfois de singulières passions pour de sages vieillards. D'ailleurs vous êtes un médecin expérimenté dans la composition des philtres: préparez quelque sortilége, à l'exemple des vieux enchanteurs, et vous ne pourrez manquer de l'emporter dans son cœur.

— Cher monsieur Œrsteen, répliqua Magnus Alsen en fixant sur son interlocuteur un regard plein de finesse, cher monsieur Œrsteen, vous êtes sans aucun doute un excellent fonctionnaire, et nul ne vous égale pour l'intelligence des lois; vous connaissez à fond vos listes de contribuables; mais, que vous connaissiez aussi bien le code de l'amour, cela ne me paraît pas démontré. L'amour se paye d'une monnaie que certains jeunes gens ne peuvent fournir: un corps élancé, des dents blanches, des boucles épaisses et le reste, ont beaucoup mieux cours que l'argent: mais pour vous, mon digne ami, avec votre grand front chauve et vos jambes quelque peu arquées, vous n'êtes pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main. Tenez, voilà un homme tel que les jeunes filles les aiment: c'est Henric Dartley. Prenez garde à lui! »

Le rire retentissant du docteur, après qu'il eut achevé ce beau discours, ne trouva pas d'échos. Le front chauve d'Œrsteen était devenu cramoisi; le pasteur faisait triste mine à son vieil ami et s'irritait contre Henric qui paraissait entendre son propre éloge avec satisfaction. Heureusement le retour d'Anna interrompit l'entretien. On se mit à table, et chacun s'efforça de ne pas faire renaître la discussion. Mais le prieur Magnus Alsen et l'assesseur dirigeaient de temps en temps un œil observateur sur les deux jeunes gens, assis l'un près de l'autre, et ils purent voir sans peine qu'ils profitaient des moments où les autres convives élevaient la voix, pour chuchoter mystérieusement, se regarder et rire ensemble.

Par suite de cette observation, Œrsteen chercha à mêler le plus possible le jeune homme à la conversation, et Fahlberg le soutint volontiers dans ses tentatives. Œrsteen s'enquit de la propriété de Rothbergsland; il savait que cette terre, considérable à la vérité, avait été fortement obérée par suite de l'insouciance et de la généro-

sité du père de Henric : il partit de là pour laisser entrevoir par des tournures adroites qu'en résumé les possessions du jeune homme équivalaient à rien du tout; qu'il était à la merci de ses créanciers, et qu'il pourrait très-bien se faire qu'au premier jour il fût chassé comme un mendiant; qu'enfin, la manière dont il serait traité pourrait dépendre beaucoup de lui, Œrsteen, en sa qualité de premier fonctionnaire du district.

Au premier moment, le jeune homme répondit en toute simplicité aux questions que lui faisait l'assesseur avec une apparence d'amical intérêt, mais lorsqu'il se fut aperçu de ses perfides intentions, il se mit à son tour à disposer ses phrases de manière à atteindre l'homme dangereux qu'il haïssait et méprisait. Cet échange blessant durait depuis quelque temps et les têtes commençaient à s'échauffer, lorsqu'Œrsteen prétendit que M. Dartley, qui était si bon chasseur, avait apparemment trouvé dans les montagnes quelque belle solitude où l'on pouvait vivre à bon compte lorsque tout était perdu.

« Vous avez peut-être raison, répliqua Henric en riant, j'ai découvert dans mes excursions une mystérieuse demeure où l'on est sûr de n'être tourmenté par aucun bailli pervers. Vous savez, monsieur Œrsteen, que Rothbergsland possède des forêts et des pâturages qui s'enfoncent profondément dans la montagne : il en avait trois fois plus, lorsque mon grand-père entama un procès pour un coin de forêt où il croissait vingt arbres. L'un de vos prédécesseurs s'en mêla, monsieur, et il fit si bien qu'au bout de vingt ans mon grand-père avait vendu la moitié de Rothbergsland.

— Ne te plains pas, mon enfant, dit le docteur; on t'en a laissé la moitié ! Remercie Dieu d'une issue si équitable et bénis la bienfaisante protection des lois. Beaucoup d'autres, en cas semblable, n'ont plus eu un pied de terre à eux; ils sont morts et ont été enterrés avec le procès gagné dans leur poche.

— Pourquoi nous entretenir de choses si affligeantes ? dit le prieur; ton père a beaucoup perdu, c'est vrai, mais Rothbergsland est une belle propriété qui aura sa valeur au retour de la paix. En attendant, il faut que tu ailles voir le monde, Henric, je te l'ai déjà dit souvent, et voilà le temps de ne pas rester oisif. Qui sait ce qui arrivera à Christiania ? Qui sait jusqu'à quel point la patrie aura besoin de ses fils ? Si tu veux te mettre en avant, tu ne pourras manquer de réussir, avec l'instruction que tu as reçue. »

Henric répondit en souriant : « Je n'ai nulle envie de me séparer d'un sol qui m'est si cher, monsieur le prieur; mais s'il survenait des

circonstances qui me le rendissent odieux, ou si ma patrie avait besoin de moi, je partirais, fût-ce même pour toujours. »

Le regard que Henric jeta sur sa voisine, qui baissa les yeux, le son de sa voix et la figure sévère du ministre, donnaient à ces paroles une signification sur laquelle il était impossible de se méprendre. Le prieur se leva et dit avec humeur : « Nous avons passé cette soirée tout autrement que nous ne l'avions cru et voulu, messieurs ; il se fait tard, notre hôte est fatigué, séparons-nous donc pour aujourd'hui et acceptez l'hospitalité que je puis vous offrir. » Il fit un signe à sa fille qui sortit, non sans que Henric lui eût serré furtivement la main sous la table. « Tu ne restes pas avec nous ? » demanda le prieur en le voyant prendre son chapeau pour partir ; mais dans le ton de la question on pouvait saisir le désir d'une réponse négative. Henric le comprit et la fit telle qu'on la souhaitait, demandant seulement la permission de revenir le lendemain matin offrir à la société quelque produit de sa chasse ; puis il prit congé.

M. Magnus fut conduit au second étage, où l'attendaient une jolie petite chambre et un lit moelleux. Quant à l'officier, il devait habiter avec son ami, mais celui-ci ne vint qu'au bout d'une heure, et Rosen, réveillé par son entrée, le reçut en le plaisantant sur son retard. « Apparemment, dit-il, tu n'auras pu te dégager plus tôt des bras de la belle fille du pasteur ? Ne nie pas, Œrsteen, à quoi cela servirait-il, tu es amoureux.

— Et quand je le serais ?

— Je te fais mon compliment. Qui ne s'engagerait avec cette jeune fille dans le roman du mariage ?

— C'est bien par le mariage que mon roman doit finir. »

L'officier de marine se mit à rire. « Ce diable de vieux docteur ! dit-il ; tu n'es pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main.

— Henric Dartley peut m'en empêcher, tu crois ? mais moi je puis l'écraser entre mes doigts aussitôt qu'il me plaira.

— M'est avis, dit Rosen, que tu ne ferais pas mal de te dépêcher de l'aplatir comme une galette ; c'est un rustre, un campagnard, mais il a un corps svelte, comme dit le docteur. »

Le baron prenait plaisir à taquiner son ami. Un mouvement de dédain passa sur le visage de celui-ci : « Le fou ! s'écria-t-il ; sa jolie figure, c'est tout ce qu'il possède. Tiens, puisque tu as deviné où en sont les choses, je puis bien te dire que je viens d'avoir un entretien avec le prieur.

— Entretien qu'il a terminé en t'embrassant comme son gendre?

— Tu y es! Il m'a embrassé et m'a dit: Demain nous déclarerons la chose; alors Henric s'éloignera de lui-même, et, s'il ne le fait pas, je prendrai mes mesures.

— C'est cela, jetez-le hors de la maison, et il rôdera à l'entour.

— Je lui dirai un mot qui ne peut manquer son effet. Mais, en cas de besoin, il faudra que tu m'aides, Rosen.

— Si je le puis, ce sera de grand cœur, mon ami. Expédie-le sous n'importe quel prétexte à bord de la *Naïade*, et je le tiendrai ferme jusqu'à ce que tu sois marié, ou bien je lui ménagerai un petit tour de promenade aux Indes.

— Ma foi! s'écria Œrsteen saisi d'une subite pensée; puis il laissa retomber ses bras et poursuivit d'une voix étouffée: « Tu ne sais pas que cet homme, tout jeune et tout insignifiant qu'il est, a cependant une dangereuse importance; il est en grande considération parmi les paysans. Il a de ces rudes pasteurs l'habileté corporelle, la fierté, le courage farouche, et avec cela il appartient à une race ancienne qui habite Rothbergsland depuis Dieu sait combien de temps. Je ne répondrais pas que quelque roi de la mer, abattu de la propre main d'Halfdan le Noir ou d'Harold Harfager, ne fût son aïeul. Le vieux Niels Dartley se vantait que jamais un de ses ancêtres n'avait été porté pour les Danois, que jamais un seul n'avait accepté un emploi, et que dans toutes les révoltes et dans toutes les doléances possibles, toujours les Dartley avaient été en avant. Aussi ont-ils exercé une sorte de patronage aux fjords et dans la montagne. Orateurs du peuple, instigateurs des troubles, les Dartley ont fait tout ce qu'ils ont pu lorsque les mauvaises têtes du pays ont commencé à former des associations soi-disant pour le bien de la patrie, mais en réalité pour ranimer dans le peuple les vieilles idées d'indépendance, et pour étendre à la Norwége les idées françaises et le vertige de la liberté.

— Je vois, dit Rosen, que ce sont des sujets dangereux, et dont on aurait déjà dû s'assurer.

— Le Dartley en question, poursuivit Œrsteen, est seul de sa race à présent. Comme les autres, il continue à entretenir parmi les paysans des idées détestables, qu'il leur expose soit dans des parties de chasse, soit dans des visites, leur expliquant les vieilles lois du pays, et leur faisant les plus attrayantes descriptions de la liberté et de l'égalité de leurs ancêtres.

— Eh quoi! cet Endymion bouclé est un tel agitateur? Mais il faut nous saisir de lui.

— Au fond, il n'a rien fait jusqu'ici contre la lettre de la loi, mais à présent..... Sais-tu ce qui se passe à Christiania?

— Je ne sais rien, si ce n'est qu'une assemblée de toutes sortes de gens doit être convoquée à Eidswold.

— Eh bien! si tu ne sais rien de plus, voici ce que l'on se propose : On veut donner au pays un roi à lui, tu entends bien, un roi de Norwége, qui ne soit ni Suédois, ni Danois. On veut braver l'Europe, livrer des batailles; mais avant toutes choses, on veut prendre la précaution de lier solidement les mains à ce roi de fraîche date : on a fait le plan d'une constitution qui doit le rendre impuissant comme pas un roi au monde. »

Le baron se dressa sur son séant et regarda Œrsteen d'un œil scrutateur. « Si tu n'avais pas l'air si désespérément grave, s'écria-t-il, je croirais à une plaisanterie. Les insensés! à quoi pensent-ils? Que veulent-ils faire, ces paysans ignorants? Écoute, Œrsteen, je puis te dire en peu de mots ce que l'on pense de l'autre côté de la mer : pour peu que ce soit possible, on veut conserver la Norwége, et si, avec l'aide du pays, le prince trouve moyen de se soustraire aux conditions du traité de Kiel, tous ces décrets de Copenhague, qui le rappellent à l'obéissance, n'auront été que des foudres de comédie. Le prince Christian sera un jour roi de Danemark, et sur sa tête les couronnes se trouveront réunies, mais un royaume en propre! — une constitution en propre! — et, encore, une constitution de paysans! — jamais on n'y consentira, jamais, jamais! »

— Et cependant rien n'est plus sérieux, reprit Œrsteen; si tu veux encore quelque chose de plus, je te dirai que le plan de constitution est fait par le juge provincial Falsen, l'un des plus féroces enthousiastes de liberté; ajoute encore aux projets que je t'ai fait connaître la liberté de la presse, l'abolition de la noblesse, les impôts votés par le peuple, la responsabilité des fonctionnaires.....

— Et tu crois ces absurdités? s'écria l'officier.

— J'y crois, parce que j'en ai la certitude. La seule chance de neutraliser le mouvement serait qu'une majorité d'hommes courageux, se rendant à Eidswold, secondât le prince et lui accordât tous les droits.

— Je comprends, dit Rosen : il faut que tu ailles à Eidswold, et je t'y aiderai de tout mon pouvoir, bien que tout cela me fasse singulièrement l'effet d'un conte des *Mille et une nuits*. Il y aura encore assez de bon sens dans les têtes pour que de tels projets ne s'exécutent pas. Veulent-ils commencer la guerre? Ma seule corvette suffira pour les bloquer et les affamer. — Dormons, ami, et peut-être demain, à la lueur du soleil, verras-tu les choses sous un jour moins sombre. »

IV.

Le lendemain, le bailli-assesseur Œrsteen traversait de grand matin le fjord. Le soleil commençait à se montrer entre des nuages blanchâtres, qui semblaient suspendus à la cime des monts, comme des étendards flottants à une hampe gigantesque. Il faisait froid sur l'eau agitée du fjord. D'âpres bouffées de vent venaient par la fente de la montagne, et Œrsteen, s'enveloppant dans sa pelisse de peau de loup, considérait les roches escarpées sur lesquelles les vagues se brisaient en écumant. Sans doute, il connaissait ce pays, où la mer a creusé, de ses mille bras, des routes à ses eaux jusqu'au plus profond des entrailles de la montagne. Et pourtant il éprouvait ce jour-là une sorte d'inquiétude, à la vue de ces géants dépouillés et couronnés de neige, formant la haie entre laquelle la barque glissait. Ce sentiment devint si impérieux, qu'il voulut débarquer et prendre un sentier qu'il apercevait sur le bord de la montagne; mais dès qu'il leur fit part de ce projet, les rameurs se mirent à rire : « Tu n'irais pas loin, avec ta pelisse, dit l'un d'eux : le chemin est trop difficile et trop glissant.

— Mais n'y a-t-il pas un autre chemin qui conduise à Rothbergsland? demanda Œrsteen.

— Un autre chemin? répéta le paysan surpris, non vraiment. Celui qui est là-haut est beau, commode, sûr pour les hommes et les chevaux, mais non pas pour toi, qui n'est guère accoutumé à marcher sur les rochers.

— Mais Henric Dartley a pris ce chemin hier soir!

— Henric Dartley et toi, répondit naïvement le paysan, cela fait deux; tu ne viendras peut-être pas te comparer à lui! Il a des pieds de renne, et, avec ses souliers à neige, il va, vient, monte, descend en courant, là même où nul autre ne s'aventure. Ah! c'est un homme, celui-là! »

Œrsteen rit du bout des lèvres, et se mit de nouveau à regarder la vallée, sur laquelle se détachait, entre de grands arbres, la maison rouge du prieur. A l'endroit où le fjord s'élargit, une chaloupe passait, conduite par six ou huit rameurs, et, dans le lointain, derrière les rochers les plus bas, il crut reconnaître les mâts élancés d'un grand vaisseau. Puis, comme son œil impatient mesurait la hauteur des fjelles, le paysan crut pénétrer sa pensée : « Ne crains rien, dit-il, les avalanches sont très-rares ici. Regarde autour de toi, les parois de la montagne portent des bois, et, sur le haut, le sol est si fertile qu'on

y trouve des maisons et des champs. Puis le fjord s'étend de nouveau, et c'est seulement au delà de Rothbergsland que, se précipitant dans des gouffres étroits, il devient sombre et dangereux.

— Tout ce qui nous entoure ici appartient à Henric Dartley, dit l'autre rameur. Les maisons que vous voyez là-haut sont habitées par ses gens, et ils ont toujours ce qu'il leur faut, dût-il lui-même n'avoir rien de reste.

— Aussi nous est-il cher comme nos propres yeux, reprit le premier. Il partage son pain avec les pauvres : cela porte bonheur. Cet hiver, il y a eu une grande misère : mais tant qu'il y a eu à Rothbergsland un grain de blé dans le grenier, la corbeille de pain est restée mise pour tout le monde sur la table, et la marmite de gruau sur le feu. Quelquefois le bon Dieu envoyait du secours. Henric Dartley et Lars chassaient, et tout ce qu'ils rapportaient était partagé en conscience. Une fois, six rennes tombèrent d'un écueil dans le Björn-fjord; Henric les trouva : ils lui appartenaient, c'était sur sa propriété qu'ils avaient échoué; mais Henric Dartley a dans sa poitrine un grand cœur : il partagea tout, et c'est à peine s'il en garda assez pour lui-même. »

Ces louanges irritaient Œrsteen. Il soupirait après la fin de la traversée. Aussi fut-il content lorsque la barque parvint au vaste bassin où le fjord s'étend, pour se diviser ensuite et pénétrer, en différentes directions, à travers les fentes sombres de la montagne. Un grand ruisseau jaillit du rocher en cascades écumantes et va se réfugier derrière un rempart naturel, où il forme un lac dont les eaux douces se déchargent dans l'eau salée sans s'y mêler. De semblables remparts, témoignage irrécusable des anciens cataclysmes, se rencontrent fréquemment dans ces contrées : on les nomme *eid*. Du sable et de la terre végétale couvraient celui-ci, et la neige déjà fondue laissait paraître la jeune verdure. Vers le sommet, une forêt de bouleaux mêlait la blancheur éclatante de ses troncs dépouillés à la sombre verdure des pins, qui, fiers de leur parure d'hiver, s'étaient hardiment placés sur les saillies abruptes. A l'endroit où l'*eid* s'inclinait vers le fjellen, s'élevait une antique et imposante demeure, entourée de nombreuses dépendances. Elle regardait le fjord et le lac, comme pour indiquer que l'un et l'autre lui appartenaient. « C'est Rothbergsland, dit l'un des rameurs, regardez comme c'est beau! » Puis il énuméra avec complaisance toutes les possessions du château, et conclut avec plus de joie et d'orgueil que s'il eût parlé de son propre bien : « Est-il rien au monde qui puisse être comparé à Rothbergsland? »

appartenir. C'est un bien féodal, et vous oubliez la loi féodale. Si vous en veniez à faire vendre Rothbergsland aux enchères, j'aurais en tout temps le droit de le réclamer pour le prix modique de la prisée. Vous voyez donc que je ne compte ni aliéner volontairement l'héritage de mes pères, ni m'en laisser dépouiller par la contrainte.

— Vous invoquez le droit féodal, répliqua Œrsteen après un instant de silence, mais vous ne songez pas que pour dégager au taux de la prisée un bien vendu, il faut de l'argent que vous n'avez pas.

— Je m'arrangerai lorsqu'il en sera temps. »

Ils se turent tous deux, puis Œrsteen reprit avec hauteur : « Maintenant j'ai fait ce que je voulais faire, et je puis m'en retourner.

— Vous allez à Grover?

— Oui, monsieur Dartley.

— Alors, je vous accompagnerai. J'ai du gibier à porter à la cuisine du presbytère.

— J'allais presque oublier, s'écria l'assesseur, une nouvelle qui doit avoir de l'intérêt pour vous : vos lièvres et vos coqs de bruyère arriveront fort à propos, car il y a une fête aujourd'hui au presbytère.

— Une fête? et laquelle?

— Mes fiançailles avec mademoiselle Anna. »

Henric parut d'abord saisi, mais, au bout d'un instant, il se mit à rire, si haut et si gaiement, que le rouge monta au visage d'Œrsteen.

« Que voyez-vous de si risible, monsieur Dartley? demanda-t-il.

— Oh! rien, monsieur Œrsteen, rien du tout en vérité; seulement, je songeais involontairement à ce que le docteur vous disait hier : Vous n'êtes pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main.

— Et qui est-ce qui me la disputera? vous, peut-être?

— Sans doute, moi, si c'est possible.

— Oui, si c'est possible, répéta Œrsteen. Faites ce que vous voudrez. Il ne servirait à rien de vous faire des représentations, et quant à des querelles je ne m'en soucie pas. Chacun s'arrange comme il l'entend. Voulez-vous encore m'accompagner à Grover?

— Évidemment, et j'y rirai aussi haut qu'ici.

— Pardieu! rions donc tous deux; ce sera une noce joyeuse, au moins. J'espère que vous nous fournirez le rôti, monsieur Dartley. »

Il mettait la main sur le bouton de la porte pour sortir, lorsque Henric le retint. Il sembla un instant que le calme extérieur de ces deux hommes allait les abandonner : ils se considéraient, se mesu-

raient, se défiaient du regard, et, à travers le masque d'une gaicté feinte, des éclairs de haine étincelaient dans leurs yeux.

« Johann Œrsteen, dit le jeune propriétaire de Rothbergsland, encore un mot avant de partir. Si ce que l'on raconte est vrai, vous êtes d'autant plus à craindre que vous vous montrez plus amical. Votre projet était de m'éloigner d'ici, coûte que coûte.

— Mon projet était une réponse à ce que vous disiez hier de certaines circonstances qui vous rendraient ce sol odieux et vous le feraient quitter. J'ai compris le sens de vos paroles, et je venais vous aider à vider honorablement la place.

— Mais je ne vois pas, monsieur, s'écria Dartley avec ardeur, que ces circonstances soient arrivées. Je ne veux pas m'en aller; ainsi vous n'avez qu'à chercher d'autres moyens, et je vois dans vos yeux que vous y songez déjà. Chacun s'arrange comme il l'entend, vous l'avez dit. »

Le regard perçant de Henric et le sourire railleur qui accompagnait ses paroles troublèrent Œrsteen.

« Me craignez-vous donc tant, monsieur Dartley ? demanda-t-il.

— Oh ! pas le moins du monde.

— Mais vous vous défiez de moi ?

— Je n'ai aucun motif de m'y fier.

— Sans doute que non, mais qu'est-ce qui vous donne le droit de m'accuser de je ne sais quelles fautes imaginaires ! Personne ne peut dire de mal de moi, ni comme homme, ni comme fonctionnaire. L'amour d'une fille nous rend rivaux : triomphez de moi si vous le pouvez, je ne vous en empêche pas.

— L'amour ! s'écria Dartley ; l'amour d'Anna ! D'où croyez-vous qu'Anna vous aime ? D'où le savez-vous ?

— A quoi nous mènerait une querelle, si je voulais vous répondre ? Allons-nous-en. Nous serons amis et nous jouerons franc jeu. Donnez-moi la main. »

Dartley recula et dit fièrement : « Nous ne pouvons être amis : ce serait fausseté, si j'acceptais votre main à ce titre ; mais nous serons des ennemis loyaux : j'étends ma main droite pour le jurer !

— Qu'il en soit ainsi si vous le voulez, répondit Œrsteen étendant la main : que l'inimitié soit donc entre nous, jusqu'à l'amitié ou jusqu'à la défaite ! »

V.

En se rendant ensemble au presbytère, les deux rivaux s'efforcèrent de paraître aussi indifférents que possible. Dartley parlait de l'état de sa propriété, de la position de ses voisins, de ses projets d'améliorations pour relever ses affaires. Il expliquait aussi combien il lui serait facile d'éteindre ses dettes, lorsque, à la conclusion de la paix, le commerce de bois et de poisson serait rétabli avec la Hollande et le midi de l'Europe. En prenant une légère peine, il pourrait tirer le double des bois de Rothbergsland, et, dès à présent, il lui serait facile de conclure des contrats avantageux avec les marchands de bois de la montagne, qui se montraient on ne peut plus désireux de traiter avec lui.

Œrsteen écoutait tranquillement et donnait raison à Dartley : il reconnaissait que la valeur de la propriété foncière augmenterait nécessairement au retour de la paix, et qu'ainsi Rothbergsland ne pouvait manquer de fournir à son propriétaire les moyens de sortir d'embarras; tout ce que disait Henric était donc très-juste et très-sensé; mais le jeune homme était beaucoup plus pénétrant que ne le supposait l'assesseur. Il possédait à un haut degré cette prudente circonspection, singulière alliance, dans le caractère de ses compatriotes, avec ces emportements passionnés qui de temps à autre brisent toute digue. Œrsteen ne fut pas toutefois sans remarquer le regard observateur que Henric fixait sur lui en parlant, et la ténacité avec laquelle, sous les apparences de la plus grande simplicité, il poursuivait son but secret; il voulait évidemment lui montrer l'impossibilité de le chasser de son patrimoine.

Œsrteen lui souhaita, d'un ton railleur, de la chance dans ses spéculations, puis il ajouta : « Il y a dans ce pays, monsieur Dartley, un proverbe que vous devez certainement connaître, et qui dit : La Norwége n'a pas de juifs, mais elle a des marchands dans les montagnes. Peut-être vous a-t-on fait il y a quelques semaines des propositions sur lesquelles on reviendrait aujourd'hui. Vous n'ignorez pas comment les choses se passent parmi nous, et, sans doute, vous êtes mieux instruit que moi par vos amis de Christiania. »

Henric s'aperçut qu'il valait mieux ne pas nier : « J'ai des nouvelles, répondit-il, mais je n'y vois rien d'inquiétant. On délibérera à Eidswold sur la liberté de la Norwége, et nous serons enfin un

peuple, un vrai peuple, dégagé de l'étouffante suprématie du Danemark, et assez courageux pour ne pas se laisser vendre à la Suède.

— Ainsi donc, la guerre avec la Suède et l'Europe! dit ironiquement Œrsteen.

— La guerre, et s'il le faut la mort et la ruine, au cas où la Suède ne voudrait pas nous garantir notre indépendance.

— Vous êtes donc cependant presque Suédois, monsieur Dartley?

— Je suis Norwégien, monsieur Œsrteen, entièrement Norwégien, nullement Suédois et encore moins Danois. Que l'assemblée d'Eidswold prenne les résolutions qu'elle jugera convenables, et nos vies seront à elle pour soutenir ce qu'elle aura décidé. Je garde pour moi mes pensées à ce sujet, mais nous ne devons pas souffrir, je puis le dire, que les cabales danoises minent notre liberté, et qu'à l'abri du pavillon danois flottant sur nos rivages on vole impunément à nos concitoyens leur bien. »

Le regard qu'il lançait sur le fjord indiquait assez sa pensée; car ses yeux rencontrèrent la chaloupe pillée de Pierre Klüver.

Cependant la barque approchait de la rive, où s'élevait une petite demeure, le gaard de Bunserud. On en vit sortir un homme : c'était Lars qui héla les voyageurs et s'avança vers eux aussi près que possible.

« Bonjour, Henric Dartley, dit-il en saisissant par l'extrémité sa coiffe rouge; il est heureux que je vous voie tous deux : j'ai une visite à la maison, venez un instant; le capitaine danois est là, et il ne veut pas donner à Pierre Klüver autre chose qu'un certificat, dont celui-ci ne se soucie pas. Viens le secourir dans sa détresse, toi qui es notre bailli!

— En quoi puis-je le secourir? répondit Œrsteen; si Pierre Klüver n'est pas content, qu'il se plaigne. »

Le paysan hocha la tête. « Qu'en dis-tu, Henric?

— Se plaindre ou ne pas se plaindre, c'est exactement la même chose. » Puis se tournant vers Œrsteen : « Ne voulez-vous pas parler encore une fois au baron?

— C'est inutile; nous verrons ce qu'il y aura à faire plus tard. Provisoirement, Pierre n'a qu'à prendre le certificat. Continuons notre route.

— Je vais faire encore une tentative, » dit Dartley en sautant à terre. Et l'assesseur, joyeux d'être débarrassé, s'empressa d'aller au large.

« Lars, disait Henric en remontant avec lui la rive, nos efforts ne

sont pas plus près de servir à quelque chose, que ces pierres ne le sont de devenir du pain; mais, lorsque nous aurons fait tout ce qu'il est possible de faire de cette manière, nous chercherons un autre expédient. » Lorsqu'il fut à la porte du gaard, il entendit un entretien animé, dans lequel il distinguait clairement la voix sourde de Pierre Klüver qui disait avec énergie : « Je vois très-bien que je n'ai aucun secours à attendre. Vous n'avez ni yeux ni oreilles pour mes plaintes, et vous plaisantez lorsqu'il s'agit d'une grave injustice. »

Dartley entra dans la maison, qui était plus propre et plus claire que ne sont d'ordinaire les habitations des paysans norwégiens. Des ustensiles de ménage en occupaient le devant. Le mobilier se composait d'une armoire peinte de diverses couleurs, d'une table, et d'un lit adhérant à la muraille comme une grande caisse. Un coffre peint en bleu, avec des noms et une date, avait évidemment appartenu en dot à la mère de Lars. Sur ce coffre étaient assis deux officiers de la corvette, en uniforme, l'épée au côté. Les solives des cloisons étaient enfumées par le foyer placé dans le coin. Un feu clair flambait dans l'âtre, et au croc était suspendu un chaudron, dans lequel bouillait la soupe de farine d'avoine dont une jeune fille prenait soin, en n'y donnant toutefois que la moitié de son attention : l'autre moitié était pour les paroles aimables du jeune capitaine, assis près d'elle sur un escabeau. De longues tresses blond foncé, entrelacées de rubans rouges, retombaient sur les épaules de la jeune fille. Son frais visage, à traits vigoureux et bien faits, exerçait une attraction toute particulière, grâce à des yeux mutins, pleins d'éclat et de mobilité. Karina était la sœur du paysan. Elle avait mis aujourd'hui sa plus belle parure, car elle devait rendre visite à ses voisines. Elle portait un sombre vêtement de laine et un tablier à plis nombreux; un corsage ouvert et lacé avec du ruban rouge laissait voir la chemise, rattachée jusqu'au cou par des agrafes et des médailles d'argent; par-dessus, elle avait une veste de peau d'agneau, avec un grand nombre de boutons reluisants, parure de luxe qui avait exigé bien des épargnes. Lorsque Dartley entra, elle le salua amicalement et jeta un regard à son frère, qui restait à la porte, écoutant attentivement ce qui se passait. Le baron ne remarqua pas d'abord la présence d'un étranger : « Karina, mon enfant, disait-il, si Pierre Klüver n'était pas un homme si grave, on croirait que c'est ton amoureux qui est jaloux parce que je te trouve jolie.

— Pierre Klüver a, en tout cas, de plus justes droits à votre attention que cette jeune fille, » répliqua Henric.

Le capitaine se leva : « Monsieur Dartley, dit-il en riant et lui tendant la main, vous êtes un sévère moraliste! Je suis venu ici parce que j'ai appris que le propriétaire de la chaloupe devait s'y trouver, et je lui ai offert tous les dédommagements qui sont en mon pouvoir.

— C'est-à-dire un certificat sur Copenhague.

— Sans doute. On ne refusera pas de reconnaître ses droits.

— Nous en avons déjà parlé hier, et nous savons tous ce que valent ces certificats. Vous avez aussi pressé l'équipage; l'avez-vous remis en liberté?

— Ses services me sont nécessaires pour le bien de la patrie.

— Votre vaisseau est-il norwégien ou danois?

— Vous avez entendu ma réponse hier soir.

— Et si je ne me trompe, on vous a répondu que, dans le dernier cas, une grave injustice a été commise. Que font des matelots norwégiens à bord d'un vaisseau de guerre danois? Que fait au Danemark le bien de la Norwége, puisqu'il l'a abandonnée?

— Je suis seul responsable de mes actes, répondit Rosen avec hauteur.

— Et devant qui en êtes-vous responsable? A Eidswold devant la diète, ou à Copenhague devant le roi?

— Monsieur Dartley, dit le Danois irrité, cette hutte est-elle bien le lieu de poser de telles questions, et vous-même, êtes-vous.... Vous me forcez à vous déclarer que je considère votre intervention dans cette circonstance comme tout à fait incompatible avec votre position et la mienne. Je vous requiers donc, et au besoin je vous ordonnerais, de ne pas vous mêler de choses qui ne vous concernent en rien.

— Aucun Danois n'a actuellement le droit de donner des ordres ici, répondit fièrement Dartley, et ce n'est pas moi qui méconnais votre position, c'est vous qui vous trompez complétement.

— En voilà assez, dit l'officier de marine; à quoi bon tant de paroles inutiles? Ce que je dois ou ne dois pas, c'est mon affaire; j'agis comme je l'entends et j'en accepte les conséquences. Si cet homme veut le certificat que voici, on sera équitable envers lui, et l'on effectuera le payement complet. Au surplus, évitons toute querelle, monsieur Dartley : dans les circonstances actuelles, ceux qui possèdent de l'intelligence et de l'éducation doivent se garder de verser, par des discours séditieux, de l'huile sur le feu. »

Dartley s'approcha de la table et prit le papier : « Le voulez-vous, monsieur Klüver? dit-il.

— Décidez ce que je dois faire, » répondit le patron.

Sans prononcer une parole, Henric mit le certificat en pièces et le jeta au feu.

« Vous avez commis un acte illégal, dit Rosen vivement surexcité, et pour lequel vous devrez rendre raison.

— Uniquement devant la loi et le tribunal de Norwége, monsieur de Rosen. Vous acceptez la responsabilité de vos actes; j'en fais autant pour les miens. »

Le capitaine surmonta sa colère; il sentait que Dartley avait dit vrai : un Danois n'avait plus à commander, car personne n'obéissait plus.

« Ainsi donc, ce que je cherchais à arranger restera sans solution, s'écria-t-il; que le prince ou l'assemblée d'Eidswold rende un jugement, que cet homme qui se croit lésé porte plainte devant eux, je n'ai plus rien à y voir. Voulez-vous m'accompagner au presbytère de Grover, monsieur Dartley?

— Je pense vous rejoindre, répondit celui-ci; mais, auparavant, j'ai à parler à ces hommes. »

Lorsque les officiers furent partis, accompagnés de Lars de Bunserud, qui leur montrait complaisamment le meilleur chemin, Dartley s'approcha du feu et tira de sa poche un papier qu'il se mit à lire attentivement. Karina retira le chaudron, versa la bouillie dans un plat, couvrit la table d'une nappe blanche, et placa les assiettes et les cuillers de bois. Elle apporta d'une autre chambre quelques galettes de farine d'avoine, rondes et minces, et une planche sur laquelle était une truite saumonée qui la veille encore nageait dans le lac.

Lorsqu'elle eut fini, Lars revint; il contempla avec une certaine vénération son jeune ami et le papier qu'il tenait à la main, puis il s'approcha de sa sœur et se mit à plaisanter sur les Danois : « Sont-ce vraiment là des hommes? dit-il; ils ont des jambes comme les enfants, ils trébuchent à chaque pierre, et il ne s'en est pas fallu de beaucoup que le capitaine tombât dans l'eau.

— Il est cependant assez jeune et assez vif, » répondit la jeune fille.

Lars la regarda d'un air de blâme : « Il te plaît donc bien, avec ses houppes dorées à son habit?

— Oh! oui, il me plaît beaucoup.

— Tu ne dois pas dire cela, sœur, s'écria Lars avec humeur, tu n'es qu'une petite sotte! Va-t'en voir s'il n'y a pas encore un morceau de mouton dans la maison. » Karina sortit de la chambre en riant de la réprimande, et revint avec une cuisse de mouton fumée, qui n'était plus guère autre chose qu'un os, sur lequel son frère racla avec effort quelques copeaux durs comme des pierres.

« Maintenant, Henric, dit-il, viens manger avec nous, si cela peut te faire plaisir. Ce que le bon Dieu nous a donné est sur la table. »

Dartley répondit avec empressement à l'invitation, et, tout en mangeant, il louait le talent culinaire de Karina et la prévoyance avec laquelle elle trouvait toujours le moyen d'avoir, dans les mauvais temps, de si splendides provisions; les autres convives se joignirent à ces félicitations. Karina se montrait gracieuse et reconnaissante envers le jeune propriétaire; elle lui cherchait ce qu'il y avait de meilleur en viande et en poisson, et comme Dartley disait en plaisantant qu'elle aurait encore été beaucoup plus soigneuse pour le beau baron danois, elle répondit vivement : « Tu ne crois pas cela, Henric Dartley, certainement tu ne le crois pas!

— Non, bonne Karina, répondit-il en lui tendant la main, je n'en crois rien, je sais que je suis plus avant dans tes bonnes grâces que l'hypocrite Danois, et s'il y avait lieu, tu me le prouverais.

— Je suis prête à faire tout ce que tu voudras, dit-elle.

— Eh bien! pas plus tard qu'aujourd'hui, tu feras quelque chose pour moi; et je t'embrasserai pour la peine, Karina; voici une lettre pour tous les montagnards, fais-la circuler partout et fais-la-leur lire. De son côté, Lars remontera le fjord dans sa barque et invitera tous nos amis qui habitent de ces côtés à se trouver aujourd'hui, vers les huit heures, à Rothbergsland, où j'ai quelque chose d'important à traiter avec eux. Veux-tu faire cela?

— A l'instant! dit-elle, et elle retira sa veste de fête. Dans deux minutes je pars. »

Lars enfonça sa coiffe sur son front. « Je pars aussi, dit-il, les hommes viendront. Je présume ce que tu as à leur dire. Nous y serons tous, Henric, et le droit restera le droit!

Traduit de l'allemand de M. THÉODORE MUGGE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GOETHE[1].

(1794-1805.)

Suite des Extraits.

Iéna, le 14 septembre 1797.

. . . .

Deux choses font le poëte et l'artiste : savoir s'élever au-dessus du réel tout en restant dans les limites de la perfection physique. Là où ces deux conditions se trouvent réunies, il y a véritablement de l'art. Mais placé dans une nature défavorable et informe, l'artiste abandonne trop facilement le monde des sens en même temps que celui de la réalité, pour devenir idéaliste ; et si son intelligence est faible, il tombe dans la fantaisie ; à l'inverse, s'il y est contraint par sa nature, s'il veut et doit rester dans les limites de la réalité, il demeure volontiers aussi rivé à la perception matérielle, et il devient, dans le sens étroit du mot, un réaliste servile et vulgaire, quand l'imagination lui fait totalement défaut. Dans les deux cas, par conséquent, il sort des régions de l'art.

L'opération difficile, c'est la conversion des formes empiriques en formes esthétiques. Les vieux modèles, aussi bien en poésie que dans la plastique, me paraissent avoir surtout cette utilité d'offrir des types de nature esthétique, et de pouvoir, après une étude approfondie, donner eux-mêmes des indications sur la manière dont la conversion doit s'opérer.

Par désespoir de pouvoir réduire la nature réelle, dont il est environné, en nature esthétique, l'artiste moderne, qui a de l'âme et une fantaisie vivace, l'abandonne plutôt tout à fait, et cherche un secours dans l'imagination contre l'empirisme ou la réalité. Il met un contenu fictif dans son œuvre, qui sans cela serait dénuée et vide, parce que le contenu qui devait être puisé dans les profondeurs de la contemplation lui fait défaut.

SCHILLER.

[1] Voir les livraisons de juin et de juillet.

Iéna, le 22 septembre 1797.

. . . .

J'eusse été très-curieux d'observer l'impression de votre *Hermann*[1] sur nos amis de Stuttgard. . . . . Il est si peu d'hommes capables de comprendre la nature humaine lorsqu'elle est représentée dans sa nudité ! Mais je ne doute nullement que votre *Hermann* ne triomphe de toutes ces considérations individuelles, et cela, par la plus belle qualité d'une œuvre poétique, l'ensemble, la clarté limpide de la forme, et l'épuisement complet du cercle des sentiments humains.

Ma dernière lettre vous a déjà annoncé que j'ai dû laisser de côté la *Cloche*. Je confesse que, puisqu'il en devait être ainsi, la chose ne m'est pas absolument désagréable : car, en colportant et en réchauffant ce sujet encore durant une année, il faudra que le poëme, qui n'offre vraiment pas une petite tâche, arrive à toute sa maturité. Et puis, cette année est une fois pour toutes l'année aux ballades ; et la suivante a déjà tout l'air de devenir celle des *Lieder*, à laquelle classe appartient aussi la *Cloche*.

Stäfa[2], le 25 septembre 1797.

. . . . . . Puissiez-vous dans votre recueillement jouir d'une aussi bonne santé que moi dans mes pérégrinations !

. . . .

C'est vers le lac des *Quatre-Cantons* que l'on se dirigera dans quelques jours. Il faut que je contemple de nouveau, puisque nous en sommes si rapprochés, ces grandes scènes de la nature[3]. . . . .

Iéna, le 2 octobre 1797.

. . . .

Maintenant que j'ai l'Almanach derrière moi, je puis enfin me remettre au *Wallenstein*. En parcourant les dernières scènes que j'ai achevées, je me sens au total assez content de moi ; seulement, je crois y trouver quelque sécheresse, que je m'explique fort bien d'ailleurs, et dont j'espère également triompher. Elle est résultée d'une certaine crainte de retomber dans mon ancienne rhétorique, et d'un effort trop timide pour me maintenir aussi près que possible du sujet. Mais voilà que par lui-même le sujet se trouve être déjà un peu aride, et que plus

[1] *Hermann et Dorothée.*

[2] Près Zurich, au bord du lac.

[3] C'est là que Gœthe eut l'idée d'un poëme épique dont Guillaume Tell serait le héros. Cette idée qu'il ne réalisa pas, en passant dans l'âme de Schiller, auquel il l'avait communiquée, y engendra l'œuvre que l'on connait, et qui, bien qu'elle satisfasse plus aux conditions de l'épopée qu'à celles du drame ou de la tragédie, n'est pas moins, avec *Wallenstein*, le plus beau titre de son auteur au souvenir et à l'admiration de la postérité.

qu'aucun autre il a besoin de la munificence poétique; il est donc nécessaire ici plus que partout ailleurs, si l'on veut éviter avec un soin égal le prosaïsme et la déclamation, d'attendre une disposition foncièrement poétique.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 2 octobre 1797.

Votre lettre et celle de Meyer, que j'ai reçu il y a quelques heures, sont les bien venues du fond du cœur. Je me hâte d'y répondre, au moins par quelques lignes, pour vous souhaiter un heureux retour du fond de vos montagnes. . . .

Je dois vous avouer que je voyais venir avec une secrète terreur l'hiver, qui promet maintenant d'être si agréable pour moi. Ma santé est de nouveau en bon état, mais mon petit Ernest se trouve très-éprouvé par la dentition et nous cause beaucoup de souci. Nous rentrerons avec le départ de la bonne saison dans notre ancienne demeure en ville, et il pourra bien se faire que nous allions vivre pendant quelque temps à Weimar.

L'important est que je me fixe bien solidement dans le *Wallenstein;* je ne serai troublé alors par aucun changement d'existence, qui, sans cela, à cause de ma soumission à l'habitude, me distrairait si facilement.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 30 octobre 1797.

Dieu soit loué, voici enfin de vos nouvelles! Ces trois semaines que vous avez passées à courir dans les montagnes, hors de toute communication avec nous, ont bien duré pour moi. . . . .

L'idée de *Guillaume Tell* est très-heureuse; et en y réfléchissant bien, après *Meister* et *Hermann*, vous ne pourriez traiter avec toute l'originalité de votre esprit et la fraîcheur de dispositions où vous êtes qu'un sujet aussi complétement local et caractérisé. L'intérêt qui s'attache à une localité rigoureusement déterminée, en même temps qu'à une certaine dépendance historique, est peut-être le seul que la production de vos deux précédents ouvrages vous laissent à exploiter. Ils sont dans leur substance absolument libres au point de vue esthétique, et quelque définie que la scène paraisse et soit réellement dans tous les deux, elle ne constitue pas moins un terrain purement poétique et représente un monde complet. Quant au *Tell*, le cas sera tout différent; la vie poétique devra sortir des limites étroites du sujet.

. . . .

Il s'ouvrira dans ce beau sujet en même temps un aspect dans les lointains de l'humanité, comme s'ouvre entre de hautes montagnes une perspective vers les libres horizons.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 24 novembre 1797.

Jamais je n'avais mieux vu que par mon occupation présente, combien tiennent ensemble la poésie, la substance et la forme, même extérieure. Depuis que je convertis ma prose en langage poétique et rhythmé, je me trouve placé sous une tout autre juridiction qu'auparavant.

. . . .

Mes occupations présentes m'ont suggéré une réflexion que peut-être vous avez déjà faite aussi. Il semble qu'une partie de l'intérêt poétique réside dans l'antagonisme entre le contenu et l'exposition. Le contenu a-t-il une grande valeur poétique, une exposition maigre et une simplicité d'expression poussée jusqu'au vulgaire peuvent fort bien lui convenir, tandis qu'à l'inverse, un contenu vulgaire, comme celui qui devient nécessaire souvent dans un plus grand ensemble, acquiert de la dignité par le fait d'une expression riche et vivante. . . . . .

Grâce au rhythme, une œuvre dramatique gagne encore une grandeur et une importance particulières : car, en amenant sous une même loi tous les caractères et toutes les situations, pour les réaliser en une forme unique en dépit de leurs différences internes, il oblige le poëte et son lecteur d'exiger de toutes les parties, toutes diverses qu'elles soient dans leur caractère, quelque chose de général et de purement humain. Tout doit s'unir sous la loi du type commun de la poésie, et le rhythme sert aussi bien de représentant que d'instrument à cette loi. Il forme ainsi l'atmosphère de la création poétique; ce qu'il y a de plus grossier se trouve éliminé, car la substance spirituelle peut seule être portée par ce subtil élément.

. . . .

Schiller.

Le 25 novembre.

Non-seulement je partage votre opinion, mais je vais encore beaucoup plus loin que vous. Tout sujet poétique devrait être rhythmé! Voilà ma conviction, et de ce que l'on a pu introduire peu à peu une prose poétique, cela démontre seulement qu'on a totalement perdu de vue la différence existant entre la prose et la poésie. Cela ne vaut pas mieux que si quelqu'un voulait avoir dans son parc un lac sans eau, et que l'entrepreneur essayât de résoudre la difficulté en établissant un marais. Ces espèces mixtes ne sont bonnes que pour les dilettantes et les profanes, comme les marais pour les amphibies. Mais le mal est devenu si grand en Allemagne que personne ne le voit plus, et qu'ils sont arrivés à considérer plutôt, à l'instar de ce peuple goitreux, la structure normale du cou comme un châtiment de Dieu.

Oui, toutes les œuvres dramatiques devraient être soumises au rhythme; l'on reconnaîtrait mieux alors celui qui sait faire quelque chose.

. . . .

Dans tous les cas, nous sommes contraints d'oublier notre siècle si nous voulons travailler selon notre conviction; car une confusion de principes comme celle qui se trouve généralement répandue aujourd'hui, n'a pas encore existé en ce monde, je crois; et ce que la nouvelle philosophie établira de bon est encore à attendre.

Goethe.

Iéna, le 28 novembre 1797.

. . . .

J'ai lu ces jours-ci les pièces shakspeariennes qui ont pour sujet les deux roses, et je me trouve, après avoir achevé *Richard III*, rempli d'un véritable étonnement. Cette dernière pièce est une des plus sublimes tragédies que je connaisse, et je ne sais à l'heure qu'il est si même aucune pièce de Shakspeare est capable de lui disputer ce rang. Les grandes destinées nouées dans les précédentes pièces y reçoivent leur accomplissement d'une façon vraiment grandiose, et elles se rassemblent toutes autour de l'idée la plus élevée. Que par lui-même le sujet exclue toute mollesse, tout adoucissement et toute sensiblerie, cela vient fort en aide déjà à ce grand résultat : tout y est énergique et grand ; rien de vulgairement humain ne trouble la pureté de l'émotion esthétique, et c'est en quelque sorte la pure forme du terrible dans le tragique que l'on savoure. Une Némésis supérieure se meut à travers la pièce dans toutes les figures ; on ne sort pas de ce sentiment depuis le commencement jusqu'à la fin. . . . .

Aucune pièce de Shakspeare ne m'a rappelé si puissamment la tragédie grecque. Il vaudrait la peine, en vérité, de traiter pour la scène, avec tout le discernement dont on est capable maintenant, cette série de huit pièces : on pourrait ouvrir par là une ère nouvelle. Il faut vraiment que nous en causions.

Portez-vous bien, vous et votre ami Meyer. Mon *Wallenstein* gagne de jour en jour plus de forme, et je suis réellement satisfait de moi.

SCHILLER.

Après tout le bien que vous me dites de mon élégie, il me peine d'autant plus qu'une disposition semblable ne se soit pas montrée chez moi depuis longtemps. Ce poëme a été fait à mon arrivée en Suisse ; mais depuis lors mon *moi* productif et actif a été limité de tant de façons agréables et désagréables, qu'il n'a pu se remettre encore ; il faut donc attendre en toute humilité.

Je désire beaucoup qu'un travail sur les pièces de Shakspeare puisse vous séduire. Comme il y a déjà une bonne partie de la besogne préparée, et qu'il ne reste qu'à épurer pour qu'on puisse les goûter de nouveau, vous y trouverez un grand avantage. Une fois que vous serez bien remis en haleine par le *Wallenstein*, cette entreprise ne devra pas vous coûter de peine.

. . . .

GOETHE.

. . . .

A peine si j'ai pu moi-même, depuis mon retour, trouver la disposition voulue pour dicter une lettre supportable. La masse d'objets que j'ai accueillis en moi est très-grande, et l'intérêt que j'éprouve à noter mes impressions et à les soumettre au travail, a été fort affaibli en fin de compte par le commerce assidu de Meyer. Dès que j'ai causé à fond d'une chose, elle est comme terminée pour moi pendant un long temps.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 5 décembre 1797.

Je ne puis vous envoyer qu'un salut dans cette sombre journée. Le temps m'oppresse et réveille tous mes maux, au point que le travail même ne me réjouit pas.

Après mûres réflexions, j'ai trouvé que je ferais mieux de rester encore ici pendant les deux mois d'hiver les plus mauvais. Janvier et février sont dangereux pour ma santé; déjà deux fois j'ai été éprouvé durant cette époque par une lésion de poitrine. Le plus léger refroidissement dans cette saison peut m'attirer de nouveau ce mal, que je ne supporterais plus maintenant comme autrefois. Dans une disposition pareille, un changement de mes habitudes ne serait pas chose à tenter; je ne pourrais d'ailleurs pas songer à sortir en hiver à Weimar; et comme le logement susdit est des plus restreints, et qu'on y installerait avec peine les enfants, ce ne serait pas une existence possible pour moi. Ajoutez à cela que les deux prochains mois seront décisifs pour mon travail, et qu'ainsi rien ne doit venir me troubler du dehors.

Quelques mois plus tard, je chercherai à découvrir un logis près de vous; le temps sera plus doux, je pourrai traverser la rue et tout me deviendra plus facile.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 8 décembre 1797.

. . . .

Il n'est sans doute pas mauvais que vous intercaliez le *Faust* entre votre premier et votre second poëme épique. Vous augmenterez ainsi la veine poétique, et exciterez en vous l'impatient désir d'une pure et nouvelle production, ce qui constitue déjà la moitié de l'inspiration. Le *Faust*, quand vous l'aurez travaillé à fond, ne vous laissera sûrement pas au point où vous l'aurez pris; il exercera et aiguisera une nouvelle force en vous, et c'est ainsi que vous aborderez avec plus de richesse et d'ardeur votre nouvel ouvrage[1].

SCHILLER.

. . . .

J'ai encore à faire pour une quinzaine, beaucoup de choses à disposer, les nouveaux engagements pour le théâtre à mettre en ordre, et maintes autres affaires encore. Mais alors je m'empresserai d'aller retrouver les journées solitaires du château d'Iéna et nos causeries du soir.

Je ne pense pas emmener Meyer; car j'ai de nouveau fait l'expérience que je ne puis travailler que dans une solitude absolue, et que non pas seulement la conversation, mais jusqu'à la présence journalière de personnes aimées et estimées détourne entièrement chez moi les sources de la poésie. Je désespérerais en voyant que l'attrait de la production a disparu chez moi jusqu'à la dernière trace, si je n'étais assuré de le retrouver à Iéna dans les premiers huit jours.

. . . .

GOETHE.

[1] Sans doute le poëme de *Guillaume Tell* dont Gœthe n'avait pas encore abandonné l'idée.

. . . .

Serait-ce vraiment que la tragédie, à cause de sa puissance pathétique, ne conviendrait pas à votre nature? Dans toutes vos poésies je trouve toute la force et toute la profondeur tragique qui suffiraient à un drame complet, dans *Wilhelm Meister* il y a, en ce qui concerne l'impression subie, plus d'une tragédie; je crois que la rigueur de la ligne droite seulement, selon laquelle le poëte tragique doit marcher, ne sourit pas à votre nature, qui aspire partout à s'exprimer avec plus d'aisance et d'intimité. En outre, je crois qu'un certain calcul dont le poëte tragique ne peut se dispenser en vue du spectateur, la vue d'un but, l'impression matérielle, qui ne saurait être entièrement négligée dans ce genre de production poétique, vous gênent aussi, et que peut-être vous êtes moins propre à faire un poëte tragique parce que vous êtes si complétement né pour être un poëte dans la signification originelle du mot. Du moins je trouve en vous dans la plus grande mesure tous les attributs poétiques de l'auteur tragique; et si malgré cela il ne devait pas vous être donné d'écrire une tragédie qui réalise absolument les conditions essentielles, il faudrait en chercher la cause dans les exigences non poétiques du genre[1].

SCHILLER.

Iéna, le 2 janvier 1798.

Votre manière à vous de faire alterner la méditation avec la composition est vraiment digne d'envie et d'admiration. Ce sont en vous deux opérations tout à fait distinctes, et c'est précisément là ce qui fait que vous vous tirez si bien de l'une et de l'autre.

Tant que dure la production vous restez dans les ténèbres, et la lumière n'existe qu'en vous; mais quand vous commencez à réfléchir, la lumière intérieure sort de vous pour illuminer les objets à vos yeux et à ceux des autres. Chez moi, les deux activités se confondent, et cela ne tourne guère au profit de l'œuvre.

J'ai lu récemment dans la *Gazette de Nuremberg*, une critique de *Hermann et Dorothée*, qui m'a prouvé une fois de plus que les Allemands n'ont de sens que pour les vérités générales, raisonnables et morales.

Connaîtriez-vous, par hasard, ou avez-vous jamais ouï parler du singulier livre de Rétif : *Le cœur humain dévoilé?* Je viens de le lire tout au long, et malgré mille platitudes repoussantes ou révoltantes, je m'en suis fort délecté. Je n'avais nulle idée d'une nature aussi brutalement sensuelle, et il faut qu'on s'intéresse à la diversité des personnages, des femmes surtout que l'auteur fait défiler devant vous, à la vie et à l'actualité des descriptions, aux traits de mœurs caractéristiques et à l'exposition des habitudes françaises dans une certaine classe du peuple. Pour moi, qui ai si peu l'occasion de puiser au dehors et d'étudier les hommes sur le fait, un livre comme celui-là, et je range Cellini dans la même classe, à une valeur inappréciable.

. . . .

SCHILLER.

[1] Gœthe a dit lui-même à cet égard un mot bien significatif, lorsqu'il a reconnu que sa nature était trop *conciliante* pour pouvoir constituer essentiellement un tempérament dramatique.

Si en notre qualité de poëtes nous tenions, comme les joueurs de gobelets, à ce que personne ne pût voir comment nous faisons nos tours, nous aurions sans nul doute partie gagnée; en général tous ceux qui veulent se moquer du public n'ont qu'à suivre le goût du jour pour être assurés du succès. Dans *Hermann et Dorothée*, pour ce qui concerne le sujet, j'ai servi une bonne fois les Allemands comme ils veulent l'être, et les voilà parfaitement satisfaits. Je cherche, en ce moment, s'il n'y aurait pas moyen de composer par le même procédé un ouvrage dramatique qui ne manquerait pas d'être représenté sur tous les théâtres, et que tout le monde déclarerait excellent, sans que l'auteur même fût obligé de le tenir pour tel.

Il faut réserver ce point-là et tant d'autres pour notre prochaine entrevue. Que je voudrais vous avoir chez nous ces jours-ci, pour vous faire voir en moins d'une heure, et pour ainsi dire l'un à côté de l'autre, une des plus grandes monstruosités de la nature organique, l'éléphant, et la plus aimable des créations de l'art, la Madone florentine de Raphaël.

J'apporterai les idées de Schelling sur la philosophie de la nature; elles nous fourniront l'occasion de plus d'un entretien.

Portez-vous du mieux que vous pourrez, et faites de ma part mille compliments à votre chère femme.

Le journal *le Lycée* s'imprime à Berlin, où se trouve en ce moment Frédéric Schlegel. Comme on manquait de copie, il y a fait insérer, à l'insu de Reichardt, un article enragé dans lequel il attaque aussi Voss[1], et à propos duquel les deux nobles amis se sont brouillés.

GOETHE.

Weimar, le 3 janvier 1798.

Iéna, le 5 janvier 1798.

. . . .

Je suis peiné que votre arrivée ici éprouve tant de retards, puisque j'étais en droit, sur la foi d'une de vos dernières lettres, d'y compter à partir de Noël. J'ai fait en attendant quelques pas dans mon travail, et je suis à même de vous présenter le quadruple de ce que comporte le prologue, sans que le troisième acte y figure en aucune manière.

A présent que j'ai sous les yeux mon travail mis au net par une main étrangère, et qu'il est moins à moi, j'en éprouve réellement du plaisir. Je trouve clairement que je me suis surpassé. C'est le fruit de nos relations; car ce commerce fréquent et soutenu avec une nature si positivement opposée à la mienne, mes vives aspirations vers elle et mon double effort pour l'observer et la comprendre, pouvaient seuls me mettre en état de reculer si loin les limites que m'impose ma personnalité. Je trouve que la clarté et le calme, qui sont les fruits d'une époque plus avancée, ne m'ont rien ôté de la chaleur de la jeunesse. Mais il conviendrait que j'entendisse ces réflexions de votre bouche, au lieu de vous les communiquer moi-même.

Je me tiens pour averti de ne point choisir d'autres sujets que des sujets histo-

[1] Traducteur d'Homère et auteur du poëme idyllique intitulé *Louise*.

riques; ceux de pure invention seraient mon écueil. C'est une tout autre affaire d'idéaliser la réalité que de réaliser l'idéal, et les fictions libres ressortent proprement de ce dernier cas. Il est en mon pouvoir de communiquer l'âme et la chaleur à un sujet donné, défini, limité; les contours arrêtés tiennent mon imagination en bride et résistent à mes caprices.

J'aurais grande envie, quand j'aurai réussi par quelques pièces de théâtre à me rendre notre public favorable, de me permettre un beau jour une méchanceté bien noire, en mettant à exécution une vieille idée concernant Julien l'Apostat. Il y a là un monde historique à part très-bien circonscrit, d'où je tirerais sans trop de peine une substance poétique. La puissance de l'exécution poétique ne pourrait qu'augmenter encore l'intérêt terrible qui réside dans ce sujet. Si vous aviez à la bibliothèque de Weimar (en traduction bien entendu), le *Misopogon* ou les lettres de Julien, vous me feriez grand plaisir en me les apportant.

. . . .

SCHILLER.

L'heureuse rencontre de nos deux natures nous a déjà procuré maint avantage, et j'espère que cet échange agira toujours de la même manière. Si j'ai fait valoir la réalité à vos yeux, vous m'avez arraché à l'observation trop exclusive des objets extérieurs et de leurs rapports, pour me faire rentrer en moi-même. Vous m'avez appris à considérer d'un œil plus équitable la diversité de l'homme intérieur, vous m'avez refait une jeunesse et ressuscité en moi le poëte, alors qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne cessât d'exister.

Je ressens encore de mon voyage un effet très-singulier. Il m'est impossible de mettre en œuvre les matériaux que j'ai ramassés en route, et me voilà devenu tout à fait incapable de travailler. Je me souviens d'en avoir passé par là autrefois, et je sais, par de nombreuses expériences, que mes impressions ne sont jamais mûres pour la poésie avant d'avoir longtemps agi sur moi en silence. Aussi ai-je tout à fait enrayé et attendrai-je l'essor que me communiquera mon prochain séjour à Iéna.

. . . .

La lecture des dernières poésies de l'*Almanach des Muses* vient de me démontrer encore très-clairement comment les sympathies les plus chères ne nous apprennent rien, et comment aucune sorte de blâme ne peut réellement nous profiter. Tant qu'une œuvre d'art n'est point là, personne ne s'en fait d'idée; dès qu'elle a paru, l'éloge et le blâme n'en restent pas moins une affaire d'appréciation personnelle, et bien des gens auxquels on ne saurait refuser du goût voudraient y ajouter d'un côté, en retrancher de l'autre, au risque de détruire peut-être tout l'ensemble de l'œuvre, en sorte que nous n'avons rien à espérer même de la critique dans sa valeur négative, qui reste toujours la plus importante après tout.

Je souhaite pour mille raisons que vous terminiez bientôt votre *Wallenstein*. Ne voulez-vous pas que nous examinions encore à fond, pendant le cours de votre travail, et aussi quand il sera achevé, quelles sont ses exigences dramatiques? Si vous apportez à l'avenir de l'exactitude et de la prévoyance à régler le plan et la disposition, ce serait chose fâcheuse si, exercé comme vous l'êtes et riche de

vous-même, vous n'écriviez pas chaque année quelques pièces. Car il me semble évidemment nécessaire que le poëte dramatique reparaisse souvent devant le public, qu'il renouvelle sans cesse l'impression produite, et s'il a du talent, qu'il continue de bâtir sur ce fond.

. . . .

Il m'est encore venu, à propos du livre de Schelling, différentes idées dont il faudra que nous causions en détail. Je concède volontiers que ce n'est pas la nature en elle-même que nous percevons, et que notre manière de la concevoir dépend de certaines formes et de certaines attitudes de notre esprit. Depuis l'enfant qui convoite la pomme suspendue à la branche jusqu'à la chute du fruit, qui passe pour avoir éveillé dans Newton l'idée de sa théorie, il y a sans doute une foule de degrés de contemplation, et il serait fort à souhaiter qu'on nous les exposât une bonne fois, et qu'on nous fît comprendre en même temps quel est celui que l'on regarde comme le plus élevé. L'idéaliste transcendental a bien la prétention d'occuper le plus haut de l'échelle, mais il me déplaît en lui qu'il conteste les autres manières de voir, car, à vrai dire, on ne saurait contester aucune manière de voir. Comment pourra-t-on jamais sortir de l'esprit de certaines gens l'idée de causes finales venant s'appliquer du dehors aux natures organiques, alors que l'expérience paraît elle-même proclamer journalièrement cette théorie, et qu'on se tire si aisément d'affaire avec une apparente explication des phénomènes les plus compliqués? Vous savez combien je tiens, au contraire, à ne chercher que dans les natures organiques elles-mêmes la cause de leur raison d'être, et cependant il n'y a pas moyen de nier qu'elles ne reçoivent une détermination du dehors et ne soient en relation avec lui; par où l'on se trouve ramené plus ou moins à cette manière de voir, dont on ne peut d'ailleurs se dispenser de faire usage dans le discours, en tant que façon de parler.

. . . . J'en reviens toujours à penser que si l'un des deux partis est incapable de remonter jamais jusqu'à l'esprit en partant du phénomène extérieur, l'autre arrivera difficilement aux corps en partant de l'idée. On a donc toujours raison de s'en tenir en philosophie à l'état de nature (*Idées de Schelling*, p. 16), et laissant son existence indivise, d'en tirer le meilleur parti possible, jusqu'à ce que les philosophes se mettent un jour d'accord sur le moyen de réunir de nouveau ce qu'ils ont séparé jusqu'à présent.

Goethe.

Weimar, le 6 janvier 1798.

. . . .

En relisant cette semaine différents ouvrages de physique, j'ai été frappé de voir à quel point la plupart des investigateurs ne trouvent dans les phénomènes de la nature qu'un thème d'application pour leur génie particulier et une occasion de pratiquer leur métier. C'est incroyable de voir comment Newton affecte mal à propos, dans son optique, des allures de géomètre; cela ne vaut guère mieux que si l'on voulait mettre les phénomènes en musique ou en vers, parce qu'on serait maître de chapelle ou poëte. Le mécanicien explique la lumière par des sphères qui se heurtent; de leurs écarts, plus ou moins obliques, naissent à ses yeux les différentes couleurs; pour le chimiste, c'est une question de phlo-

gistique, et dans ces derniers temps d'oxygène. Un auteur calme et particulièrement modeste comme Klügel, a des doutes et laisse la chose indécise; Lichtenberg plaisante et se moque des théories des autres; Wünsch nous sert une hypothèse plus extravagante qu'un chapitre de l'Apocalypse, use ses forces, son habileté d'expérimentateur, sa sagacité pour combiner à soutenir la plus folle idée qu'il y ait au monde; Gren répète les vieilleries, comme un théologien qui nous supplie d'admettre une profession de foi symbolique, nous assurant que c'est la bonne. Bref, la grande affaire pour chacun est d'introduire plus ou moins sa personnalité dans le système et de prendre ses aises. Nous verrons à nous préserver de ces écueils; aidez-moi de vos avertissements [1].

J'écrirai prochainement pour vous un aperçu de l'ensemble, afin de vous rendre compte de ma méthode, du but et de l'esprit de mon travail.

Je me borne pour aujourd'hui à vous féliciter encore des progrès de *Wallenstein*.

. . . .

GŒTHE.

Weimar, le 13 janvier 1798.

Iéna, le 15 janvier 1798.

Rien qu'un bonjour affectueux pour aujourd'hui. Demain soir je vous écrirai par la poste. Je me suis tellement absorbé dans une des grandes scènes, que le garde de nuit m'avertit de finir. Le travail marche toujours fort bien, et quoique le poëte ne puisse pas estimer sa première conception avec plus de certitude que le négociant ses marchandises encore en mer, je crois cependant ne pas avoir perdu mon temps.

Portez-vous bien.

SCHILLER.

. . . .

Ci-joint une rapide esquisse sur l'histoire de la théorie des couleurs. Vous pourrez faire à ce propos de fort belles observations sur la marche de l'esprit humain, il se meut dans un cercle déterminé jusqu'à ce qu'il achève de le parcourir. . . . . L'histoire entière, comme vous le verrez, tourne autour de l'expérience vulgaire, qui n'est que la simple affirmation du phénomène et des raisonneurs qui attrapent des causes au vol; mais on rencontre peu de tentatives faites pour coordonner franchement les phénomènes. L'histoire elle-même nous trace donc déjà la voie que nous avons à suivre. Il y a là de quoi faire un travail très-intéressant. Venez-moi en aide à mesure que j'avancerai.

Vos fréquentes indispositions m'affligent beaucoup, tant à cause de vos souffrances que de la perte de temps. Cette température douce ne nous promet encore rien de bon d'ici à quelque temps.

[1] Gœthe s'occupait beaucoup à cette époque de sa théorie des couleurs; et Schiller, tout en constatant avec quelque déplaisir ces infidélités envers la poésie, ne refusait pas son intérêt et ses remarques critiques à des travaux étrangers à sa nature, et surtout à ses préoccupations présentes.

. . . .

Je me propose de revoir encore une fois mon article sur le *Laocoon*[1], et nous verrons ensuite ce qu'il faudra faire. Portez-vous bien, faites mes compliments à votre chère femme, et recevez encore une fois mes remercîments pour votre longue lettre qui m'a bien encouragé.

GOETHE.

Weimar, le 20 janvier 1798.

Iéna, le 26 janvier 1798.

. . . .

C'est chose vraiment incroyable que l'activité humaine ne soit en jeu que dans une si petite partie du monde (l'Europe), et que ces masses énormes de peuples (ceux de l'Asie), ne comptent absolument pour rien dans la perfectibilité de l'espèce. C'est pour moi un fait particulièrement curieux de voir que la chose qui manque chez ces nations, et en général à tous les peuples non européens, c'est moins encore le sens moral que celui du beau. On rencontre chez eux le réalisme et l'idéalisme, mais ces deux tendances ne s'associent jamais pour aboutir à une forme humainement belle. . . . .
. . . .

SCHILLER.

. . . .

On ne saurait croire, même d'après son expérience personnelle, combien l'homme se trouve contraint, pour faire quelque chose de son être isolé, borné et faible, de fermer les yeux et de lutter avec la plus grande énergie à l'encontre des circonstances qui lui font obstacle; et pourtant cela ne laisse pas d'avoir également sa raison d'être dans ce que la nature humaine a de plus profond et de meilleur; l'homme n'ayant, en réalité, à s'occuper dans la pratique, s'il veut rester entier, non de ce qui pourrait mais de ce qui doit arriver.

Aussi la philosophie me devient plus chère à mesure, parce qu'elle m'apprend toujours davantage à me séparer de moi-même; ce que je puis faire avec d'autant moins de danger que ma nature reprend son unité aussi vite et aussi aisément que s'unissent des gouttes de mercure après qu'on les a séparées.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 17 février 1798.

. . . .

L'Odyssée nous charme même nous autres habitants de l'intérieur, mais il n'y a guère, à proprement parler, que la partie morale du poëme qui agisse sur nous; notre imagination ne supplée qu'imparfaitement et péniblement dans toute la

[1] *Laocoon*, ou Des limites qui séparent la peinture de la poésie, par Lessing.

partie descriptive. De quel éclat brillait à mes yeux ce poëme lorsque j'en lisais des chants à Naples et en Sicile ! C'était comme un tableau dans son cadre et sur lequel on aurait passé le vernis, qui donne à l'œuvre la netteté et l'harmonie. J'avoue que je cessais d'y voir un poëme; c'était à mes yeux la nature même, illusion d'autant plus nécessaire chez ces anciens que leurs œuvres étaient déclamées en présence de la nature. Combien de nos poëmes y a-t-il qui supporteraient d'être lus en plein air, sur la place du marché ou ailleurs !

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 14 février 1798.

Iéna, le 20 février 1798.

C'est assez singulier de voir comment une situation littéraire donne et engendre cette race de parasites, ou comme il vous plaira de l'appeler, qui se créent une existence aux dépens des travaux des autres, et, sans enrichir ou étendre par eux-mêmes le domaine de l'art ou de la science, servent néanmoins à propager les vérités acquises, mettent au jour et font circuler des idées enfouies dans les livres, comme le vent ou certains oiseaux répandent çà et là les semences. . . . . L'application des catégories de Kant aux matériaux que vous avez amassés sera tout profit. Tout en y trouvant une excellente manière de passer en revue l'ouvrage entier, vous retirerez de cette besogne tous les avantages que vous offrirait le contrôle d'une personne amie, ayant un tour d'esprit diamétralement opposé au vôtre. Vous serez amené, je suppose, à des déterminations et à des divisions rigoureuses, à de fortes oppositions; toutes choses auxquelles vous ne vous porteriez guère de vous-même, de peur de violenter la nature; et comme cette rigueur extrême, quelque dangereuse qu'elle paraisse en détail, est toujours amplement compensée par ses résultats généraux, une fois l'opération finie, vous reviendrez avec plaisir à votre propre manière de voir.

. . . .

SCHILLER.

Souvent arrêté dans mon travail de *Wallenstein*, et ne pouvant en conséquence entrevoir encore l'instant où il s'achèvera, les propositions qui commencent à m'arriver de plusieurs côtés me tourmentent beaucoup. Schroeder veut le jouer en personne, et paraît assez disposé à se montrer dans la pièce à Weimar même. Unger, de Berlin, m'écrivait hier que le théâtre de Berlin me payera les honoraires qu'il me plaira de fixer, si je consens à lui envoyer la pièce avant l'impression. Que n'ai-je fini ! . . . .

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il me semble[1] qu'il en est de même des idées qu'on apporte avec soi du pays de la pensée dans celui des faits; elles ne s'adaptent qu'à une partie des phénomènes, et j'ose dire que si la nature est impénétrable, c'est qu'un seul homme est impuissant à la comprendre, bien que l'humanité tout entière le pourrait. Mais comme cette chère humanité ne se trouve nulle part réunie, la nature a beau jeu pour se dérober à nos regards.

J'ai repris les *Idées* de Schelling, et il y a toujours de l'intérêt à s'entretenir avec lui; je crois cependant m'apercevoir qu'il passe prudemment sous silence ce qui contredit les théories qu'il voudrait faire adopter, et quel profit peut m'apporter une idée qui m'oblige à réduire ma provision de phénomènes?

D'autre part, il se trouve que les mathématiciens, qui ont de si grands avantages lorsqu'il s'agit de prendre la nature corps à corps, sont souvent exposés à omettre les points les plus intéressants. Un des vieux jardiniers de la cour avait coutume de dire : « On peut bien forcer la nature, mais on ne la maîtrise point, » et toutes les entreprises théoriques que nous tentons à son encontre ne sont que des approximations dans lesquelles on ne saurait apporter trop de réserve. J'ai parcouru dernièrement, avec un vif intérêt, la *Photométrie* de Lambert, qui se montre vraiment aimable lorsqu'il déclare inaccessible le but auquel il vise, tout en se donnant toutes les peines du monde pour l'atteindre[2].

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 25 février 1798.

Iéna, le 27 février 1798.

. . . .

J'avance insensiblement dans ma tâche; une page suit l'autre, et me voici engagé dans l'action dramatique au plus fort du tourbillon. Je suis surtout satisfait d'avoir derrière moi une situation dans laquelle il s'agissait d'exprimer l'arrêt de la morale la plus ordinaire sur le crime de *Wallenstein*, et de communiquer la poésie et la vie à une matière en elle-même si triviale et si prosaïque, sans détruire néanmoins le fond de la morale. Je suis content de l'exécution, et je ne compte pas moins plaire à notre cher public et à sa morale, pour n'en avoir pas fait un sermon. Mais à ce propos j'ai vivement senti le vide de la morale proprement dite, et combien par suite il a fallu emprunter au sujet pour se maintenir à la hauteur de la poésie.

Dans votre dernière lettre j'ai été frappé de cette idée, que la nature, bien qu'impénétrable à l'observateur isolé, pourrait être comprise par la généralité de tous les individus. Il me semble, en effet, que rien n'empêche de considérer chaque individu comme doué d'un sens particulier, au moyen duquel il saisirait l'ensemble de la nature d'une façon tout aussi particulière que cela a lieu avec

[1] Gœthe vient de reprocher aux auteurs qui ont écrit sur la lumière, de vouloir accommoder parfois à une même explication, soi-disant basée sur l'observation, des expériences contradictoires.

[2] Gœthe a exprimé quelque part cette pensée, que l'homme doit persister dans la foi qu'il pourra découvrir ce qui est impénétrable.

l'un des cinq sens de l'homme, et qui ne pourrait pas plus se remplacer par autre chose que l'oreille par l'œil, etc. Quel dommage que toutes ces façons particulières de voir et de sentir ne puissent se communiquer sans altération et en entier; car le langage a une tendance tout à fait opposée à l'individualisme, et les esprits qui arrivent à se faire entendre de tout le monde expient d'ordinaire ce succès aux dépens de leur originalité, et perdent par suite très-souvent la capacité de percevoir spontanément et avec vigueur les phénomènes. En général, le rapport des formules générales, et des langues qui reposent sur elles, aux choses, aux cas particuliers et aux intuitions, est un abîme dans lequel je ne puis regarder sans vertige.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il faut qu'Humboldt étudie avec soin les conversations théoriques avec les Français, s'il ne veut pas se fâcher sans cesse sur de nouveaux frais. Ils ne conçoivent nullement qu'il y ait autre chose en l'homme que ce qui lui est venu du dehors. C'est ainsi que Mounier m'assurait dernièrement que l'idéal est un composé de diverses parties belles isolément. Et comme je lui demandais d'où provenait l'idée de la beauté des parties, comment l'homme en était arrivé à rechercher la beauté dans l'ensemble, si ce terme de combinaison n'était point trop inférieur, appliqué à l'activité du génie qui tire parti des éléments de l'expérience, il avait réponse à tout en sa langue, m'assurant qu'on avait depuis longtemps attribué au génie *une sorte de création*.

Et voilà comme sont tous leurs discours : ils partent hardiment d'une conception rationnelle, et quand on veut élever la question dans une région plus haute, ils font voir qu'ils ont en réserve, pour cette éventualité, un mot tout prêt, sans s'inquiéter s'il contredit ou non leur assertion première.

. . . .

Je vois par les nouvelles que vous me donnez, que mon poëme n'a point exercé sur Voss l'impression bienfaisante que me fit éprouver le sien [1]. Je me souviens encore très-bien du pur enthousiasme avec lequel j'accueillis le *Pasteur de Grünau*, lorsqu'il fit son apparition dans le *Mercure*. Que de fois je le lus en société, à tel point que j'en sais encore une grande partie par cœur, et je m'en suis fort bien trouvé, car ce plaisir sans arrière-pensée a fini par exciter ma verve de production; il m'a attiré vers ce genre-là, a engendré *Hermann*, et nul ne sait ce qui pourra encore sortir de là! Je suis très-peiné pour Voss de ce qu'il n'apprécie, au contraire, mon poëme qu'à son corps défendant; car, au bout du compte, que reste-t-il de notre peu de poésie, si nous n'y puisons pas un feu nouveau qui nous rende sensibles à toutes les gloires et à tous les mérites? Plût à Dieu que je pusse recommencer ma carrière, me débarrasser de tous mes anciens travaux, comme de souliers d'enfant qui sont usés, et faire œuvre qui vaille!

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 28 février 1798.

[1] *Louise.*

Iéna, le 2 mars 1798.

. . . . Il est vraiment digne de remarque que l'insensibilité, au sujet des choses de l'art, se montre toujours en compagnie de l'inertie morale, et que l'aspiration vive et pure vers le beau idéal, même joint à une indulgence souveraine pour tous les penchants naturels, amène toujours à sa suite l'austérité morale. . . . .

SCHILLER.

. . . .

Le beau temps me pousse tous les jours vers vous et j'utilise comme je puis mon séjour ici. Je me suis remis aux insectes et j'ai aussi rangé mes minéraux. Quand on ramasse ainsi de toutes parts et qu'on tarde quelque peu à mettre de l'ordre dans ses collections, on ne sait bientôt plus où donner de la tête.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 3 mars 1798.

Iéna, le 6 mars 1798.

Je conclus de vos dernières ouvertures, que la science vous accaparera encore assez longtemps; j'en suis fâché pour la poésie, malgré que je comprenne l'utilité et la nécessité de ce parti. Vos nombreuses expériences et vos réflexions sur la nature et sur l'art, ainsi que sur l'idéal supérieur qui, en définitive, leur servit de lien, tout cela doit être exprimé, coordonné, arrêté, ou ce ne seraient que des empêchements sur votre route. Mais l'entreprise s'étendra, et le travail engendrera le travail.

. . . .

SCHILLER.

. . . . Monsieur votre beau-frère termine peu à peu son installation; vous devriez bien songer à vous donner un pied-à-terre pour l'hiver. Sans prendre notre théâtre pour autre chose que pour ce qu'il est, c'est déjà une grande jouissance d'entendre presque tous les huit jours une bonne musique; car notre opéra est très-supportable, et ses représentations forment parfois un joli ensemble. Je pourrais vous procurer une place meilleure et plus commode que celle dans l'avant-scène, et avec le système d'isolement bien connu qui règne à Weimar, vous trouveriez au logis tout le recueillement désirable, et il y aurait certainement profit pour vous à ne pas vous soustraire entièrement aux impressions du dehors. En ce qui me concerne, vous le savez de reste, je continue à tourner toujours dans mon zodiaque et chaque signe me vaut, dès que j'y entre, une nouvelle occupation et une disposition nouvelle.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 mars 1798.

Iéna, le 9 mars 1798.

. . . .

J'ai la ferme intention de suivre votre conseil et de tirer à l'avenir un meilleur parti du théâtre de Weimar. Si je ne l'ai pas fait cet hiver, cela n'a tenu qu'à des difficultés d'installation. Mais je prendrai certainement mes dispositions pour l'hiver prochain. N'y eût-il que la musique, ce serait encore une chose à faire; car nous n'avons absolument aucun autre moyen de mettre nos sens au régime du beau. Mais le théâtre en lui-même me fera aussi du bien. J'ai dû, dans ces derniers mois, tout subordonner à mon grand travail, afin de faire un pas décisif. J'ai atteint mon but. Voilà ma pièce en train et les grandes difficultés franchies. Les trois quarts de la besogne sont faits.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 13 mars 1798.

Après avoir joui, du moins une fois pendant une quinzaine, d'un état de santé supportable, et avoir pris plaisir à m'appliquer, me voici repris par la tête, découragé, incapable de tout. Le temps, il est vrai, est redevenu très-rude. J'espère néanmoins aller vous voir encore cette semaine, bien que pour un jour seulement. Mon intention sera remplie pourvu que je vous voie, que je jette un coup d'œil sur les travaux de Meyer et que je remporte la certitude que vous viendrez ici.

Je vous félicite de tout mon cœur de votre acquisition. Le peu que je possède me fait sentir quelle joie c'est aujourd'hui de pouvoir prétendre, pour soi et pour les siens, à un petit bout de terre.

. . . .

SCHILLER.

Si je n'avais pas eu sur les bras les petites affaires d'intérieur, qu'il fallait absolument terminer à présent, je ne vous aurais certainement pas quitté si vite; d'autant que je me sentais à l'approche du beau temps en excellente disposition pour mon travail. Je m'y suis mis tout entier et j'espère à force de travail me racheter peu à peu, afin de rester d'autant plus longtemps chez vous la prochaine fois.

Nous avons certainement mille raisons de nous réjouir de nos relations, puisqu'une si longue séparation n'a fait que nous rapprocher, et que le contraste de nos deux natures rend d'autant plus souhaitable une pénétration réciproque, dont nous pouvons espérer pour l'avenir les meilleurs résultats.

Ce que vous me dites du matérialisme croissant de notre amie me frappe chez beaucoup d'autres personnes. Il semble que la plupart des esprits se dépêchent de dépenser en de fausses tendances leur petite part d'idéal, et retombent ensuite à terre par la force de leur propre poids.

Je repense volontiers à votre *Wallenstein*, et j'en augure des merveilles. . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 avril 1798.

Iéna, le 27 avril 1798.

. . . .

Ma santé s'améliore d'un jour à l'autre, mais je ne me sens pas encore en veine pour mon travail. En revanche, j'emploie ces jours-ci à lire Homère avec un plaisir tout nouveau, qui provient en grande partie des indications que vous m'avez fournies. On nage vraiment dans une mer de poésie; aucun détail ne gâte ce ravissement et tout reste idéal, au milieu de la vérité la plus matérielle. Il suffit d'avoir lu quelques chants pour ne plus voir qu'une invention barbare dans cette idée de rapsodies cousues l'une à l'autre et ayant une origine différente : car l'une des plus efficaces beautés d'Homère, c'est l'admirable liaison et la réciprocité du tout et de ses parties.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 1er mai 1798.

A l'entrée dans le plus beau mois de l'année, je compte sur la faveur des Muses, et j'espère que je vais retrouver dans mon jardin ce qui me fait défaut depuis si longtemps. Je pense m'établir là dehors à la fin de cette semaine, si le temps se maintient au beau.

J'ai certainement bien du regret de n'avoir pu profiter cette fois-ci des représentations d'Iffland, mais après tant de moments perdus cet hiver et ce printemps, et décidé comme je le suis à terminer dans un délai fixé, il faut que je rentre en moi-même et que je fuie comme une distraction dangereuse tout ce qui m'attirerait fortement au dehors. C'est ce qui me console d'avoir renoncé à ce plaisir, auquel je n'aurais pas su résister si j'avais été bien portant.

Qu'Iffland ait, contre mon attente et malgré ma prédiction, remporté un si grand triomphe dans son *Pygmalion*, je ne le conçois pas à l'heure qu'il est, et j'ai bien de la peine à vous en croire vous-même sur parole, dans une circonstance qui m'ôterait toute confiance dans mes idées et mes convictions les plus arrêtées. Il n'y a pas matière à discussion cependant; à mes preuves *a priori* vous opposez un fait, et si je ne puis pas en rendre témoignage avec vous, je n'ai d'autre part aucune objection à y faire. Je prétends d'ailleurs n'avoir à combattre que votre jugement seul, car l'opinion publique ne prouve rien ici; il s'agit de certaines conditions matérielles à remplir, et le monde se déclare satisfait pourvu qu'on l'intéresse.

. . . .

SCHILLER.

Iffland continue à faire merveille, et se montre un véritable artiste. Il faut louer en lui la vive imagination par laquelle il sait découvrir tout ce qui se rapporte à son rôle, puis le don d'imitation par le moyen duquel il arrive à rendre ce qu'il a trouvé et pour ainsi dire créé; enfin la verve qui l'anime depuis le commencement jusqu'à la fin. La distinction qu'il établit entre ses rôles par le costume, le geste, le langage; celle qu'il marque entre les situations et les

nuances qu'il introduit dans ces distinctions, tout est parfait. Je ne vous parle pas aujourd'hui des qualités de détail qui nous sont connues.

Tandis que par lui le spectateur voit vivre sous ses yeux une personne naturelle avec art, les autres acteurs, sans être précisément maladroits, ressemblent à autant de rapporteurs qui exposent d'après les pièces une affaire qui leur est étrangère; on apprend à la vérité ce qui se passe et ce qui s'est passé, mais on ne s'y intéresse pas autrement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 2 mai 1798.

Iéna, le 4 mai 1798.

Votre amical accueil, le mélange et l'animation de la société que vous recevez, et l'*Apothicaire* si réjouissant d'Iffland, ont fourni à ma femme cent sujets de récits et d'éloges. C'est dans ces rôles d'originaux maniaques qu'Iffland m'a toujours ravi; parce que le naturel est ici pour beaucoup, et tout semble inspiration du moment et mouvement spontané : on n'y comprend rien et on est à la fois amusé et ravi. Par contre, dans un rôle noble, grave, sentimental, j'admire plutôt son habileté, son intelligence, le calcul et la décision. Je découvre toujours en lui des intentions trop marquées et un plan trop visible; il occupe et attache mon attention et ma réflexion, mais je ne puis pas dire qu'il m'ait jamais véritablement enlevé ou transporté dans des rôles semblables, comme l'ont fait des acteurs bien moins accomplis; aussi saurait-il à peine me mettre en disposition poétique pour une tragédie.

. . . .

SCHILLER.

Fichte m'a envoyé la seconde partie de son *Droit naturel*. J'en ai lu au beau milieu quelques passages, et j'y rencontre beaucoup de déductions que j'approuve; mais façonné comme je le suis à la pratique sceptique, il me semble que les influences empiriques se font encore sentir fortement en bien des endroits. Je retombe ici dans ce que je disais à propos de l'observation : il n'est donné qu'à tous les hommes ensemble de connaître la nature et d'épuiser ce qui est de la vie humaine. A quelque point de vue que je me place, je n'aperçois dans beaucoup d'axiomes célèbres que l'expression d'une individualité, et la vérité la plus généralement reconnue n'est pour l'ordinaire qu'un préjugé de la masse dominée par certaines conditions du temps, et que dès lors on peut considérer comme un simple individu. Portez-vous bien et me rendez affection pour affection, en dépit de toutes ses hérésies.

GOETHE.

Iéna, le 8 mai 1798.

. . . .

Je vous fais mon compliment à propos des progrès de *Faust*. Je considérerai votre ouvrage comme terminé, dès que vous serez fixé sur ce que vous voulez

encore ajouter au sujet, car, à mes yeux, la grande difficulté du sujet a toujours consisté dans son étendue illimitée. Votre remarque récente, que deux ou trois scènes tragiques laissées en prose produiraient un effet violent et désagréable, confirme une expérience que vous avez faite autrefois à propos de la Marianne de *Wilhelm Meister*, où la réalité pure, introduite au milieu d'une situation pathétique, agit si brutalement et porte au sérieux d'une manière qui n'a rien de poétique : car dans mes idées il est de l'essence de la poésie que la gravité et la sérénité s'y trouvent constamment mêlées.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

C'est une triste invention que le monde pour des gens comme nous; on y apprend bien des choses, mais qui ne nous apprennent rien, et quant à ce qui nous importe davantage, à la seule chose même qui nous soit indispensable, l'inspiration, le monde, loin de nous la donner, nous la prend plutôt.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 9 mai 1798.

. . . . . . Vous effleurez un point très-important : c'est la difficulté de tirer parti de la théorie dans la pratique. Je crois en vérité qu'il n'y a plus entre les deux, dès qu'on les considère séparément, de liaison possible. Elles ne s'unissent qu'à la condition d'agir de concert au foyer même, et c'est le cas du génie en tous les genres.

Je suis présentement dans une situation pareille entre les philosophes de la nature qui veulent me conduire de haut en bas, et les naturalistes qui veulent me diriger de bas en haut. Pour mon compte je ne vois de salut que dans la vision qui se trouve au milieu. J'ai eu ces jours-ci sur ce sujet des idées neuves que je vous communiquerai dès que nous pourrons causer. Elles nous serviront, je l'espère, surtout à titre de règles, et nous fourniront l'occasion de parcourir rapidement, par un procédé à nous, le champ de la physique. . . . . . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 30 juin 1798.

Iéna, le 20 juillet 1798.

A mesure que le temps s'améliore je me sens mieux portant, plus dispos, et il me semble que l'inspiration lyrique se fait jour en moi par degrés. J'ai remarqué que de toutes les dispositions de l'âme c'est la plus rebelle à la volonté, parce qu'elle ne prend pour ainsi dire point de corps, et qu'en l'absence d'attaches matérielles, elle ne repose que sur le sentiment. Je me sentais plutôt repoussé par elle que je n'en étais attiré dans ces dernières semaines, et de dépit je m'étais rejeté sur le *Wallenstein*, que je remets à présent de côté.

. . . .

J'ai lu ces jours-ci des récits de madame de Staël, qui caractérisent en traits frappants cette nature tendre, raisonneuse, et avec tout cela très-peu poétique, ou pour mieux dire cette existence hors nature, qui n'est riche que d'intelligence. Cette lecture indispose sensiblement, et il m'est arrivé ce que vous éprouvez d'habitude en lisant de pareils écrits : c'est qu'on entre tout à fait dans le sens de la femme auteur et qu'on s'en trouve extrêmement mal. Cette personne n'a aucune des grâces de la femme; en revanche les défauts de son livre sont tout féminins. Elle oublie son sexe, sans s'élever au-dessus de lui. Je suis cependant tombé çà et là, dans cet opuscule, sur de très-jolies réflexions, qui ne lui font jamais défaut et qui montrent avec quelle pénétration elle observe le monde.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il s'est élevé ces jours-ci entre Meyer et moi un petit différend que nous n'avons pas encore vidé; il soutenait qu'en un certain sens la *naïveté créatrice* peut se transmettre par des traditions d'école, et il n'est pas impossible qu'il ait raison si nous entendons par là qu'on peut et que l'on doit appeler de bonne heure l'attention de l'artiste sur tout le prix de la naïveté dans les beaux-arts. Ce qui semble singulier néanmoins, c'est que l'idée même d'une pareille transmission se soit complétement perdue de notre temps. . . . .

. . . .

GŒTHE.

Weimar, le 21 juillet 1798.

Iéna, le 23 juillet 1798.

. . . .

Dans votre querelle avec Meyer, il me semble qu'il a parfaitement raison. Bien qu'il n'existe aucune formule qui définisse la beauté naïve et qui puisse servir à en perpétuer le secret, cette naïveté n'en est pas moins essentiellement naturelle à l'homme; tandis que la tendance opposée, l'affectation, loin d'être naturelle, est une monstruosité. On conçoit donc très-bien que l'école, en écartant ou corrigeant ce vice, veille à conserver l'état de nature, et se montre capable de nourrir et de propager la naïveté de l'esprit. Débarrassez la nature de tout ce qui la gêne, et c'est elle qui se chargera de donner et d'entretenir en chacun la naïveté originelle, sinon pour le fond, du moins pour la forme; mais si la sentimentalité préexiste, l'école n'y fera pas grand' chose. Je ne puis m'empêcher de croire que le caractère naïf commun à tous les chefs-d'œuvre d'une certaine période de l'antiquité, soit le résultat, et par conséquent aussi la preuve de l'influence de la tradition par préceptes et par modèles.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 27 juillet 1798.

. . . .

Je ne saurais refuser aux deux Schlegel, et particulièrement au cadet, une certaine gravité et une certaine profondeur. Mais il se mêle à ces qualités tant d'expédients égoïstes et répugnants qu'elles perdent beaucoup de leur prix et de leur utilité. J'avoue encore que je trouve dans leurs jugements une sécheresse si grande, une telle aridité et un rigorisme d'expressions si superficiel, que je me demande souvent s'ils s'entendent toujours eux-mêmes.

Kant a fait imprimer deux lettres à Nicolaï [1] sur la manie de faire des livres; il le tance vertement et le renvoie fort humilié. Peut-être pourrai-je me procurer cette brochure aujourd'hui et la joindre à ma lettre.

. . . .

Schiller.

Votre lettre m'est arrivée bien tard aujourd'hui. Recommandez-donc à la messagère de m'apporter les lettres elle-même et sur-le-champ. Ces gens-là en prennent souvent à leur aise et donnent les paquets à des enfants qui s'attardent en les portant.

La mercuriale de Kant à l'adresse de ce barbouilleur de Nicolaï est parfaite. J'aime à voir ce vieillard revenir sans cesse sur ses principes et se répéter à chaque occasion. Le jeune homme, dont l'affaire est d'agir, a raison de ne pas tenir compte de ses adversaires; l'homme d'âge, dont les principes sont arrêtés, ne doit souffrir de la part de personne un mot déplacé. Nous nous mettrons dorénavant aussi sur ce pied-là.

Goethe.

Iéna, le 24 août 1798.

. . . .

Je suis impatient de connaître vos nouvelles idées sur l'épopée et la tragédie. C'est au milieu de la composition d'une tragédie qu'on sent le plus vivement l'étonnante distance qui sépare les deux genres. J'ai éprouvé cela à un degré qui m'a surpris moi-même pendant que je travaillais à mon cinquième acte, où je me suis trouvé relégué loin de tous les sentiments paisibles de l'humanité, parce qu'il s'agissait de donner une forme durable à une situation essentiellement passagère. Ce contraste de ma disposition, avec toutes les émotions plus libres de l'humanité, me faisait presque craindre de me trouver dans une situation maladive, parce que je m'attribuais à moi-même ce qui résultait de la nature même du sujet. Cela me prouve une fois de plus que la tragédie ne traite que des situations accidentelles et extraordinaires, tandis que l'épopée, qui exciterait difficilement les

[1] Libraire et auteur, né à Berlin en 1733, et dont il a déjà été question plus haut, à propos des *Xénies*; il venait de publier sous le titre de *Vie et opinions de Sempronius Gundibert*, philosophe allemand, un roman dans lequel il se moque de la théorie de l'école de Kant, obscure et inintelligible selon lui.

mêmes émotions, représente l'humanité dans tout ce qu'elle a de stable, de calme et de durable; aussi l'épopée nous plaît-elle, quelles que soient nos dispositions du moment.

Je fais beaucoup parler mes personnages, ils s'épanchent avec une certaine ampleur; vous ne m'avez fait là-dessus aucune observation, et ne paraissez pas me blâmer. Votre propre pratique dans le drame et dans l'épopée semble me donner raison. Il est certain qu'on pourrait se tirer d'affaire en moins de mots, tant pour nouer que pour dénouer l'action tragique, et cette brièveté semblerait peut-être convenir mieux à des personnages qui agissent. Mais l'exemple des anciens qui ont suivi la même voie, et qui ne se montrent pas chiches de paroles dans ce qu'Aristote appelle les sentiments et les opinions, semble indiquer une loi poétique d'un ordre supérieur, qui exige qu'on s'écarte précisément en ce point de la réalité. Du moment qu'on ne perd pas de vue que tous les personnages poétiques sont des êtres symboliques, et qu'ils doivent toujours, sous cette forme poétique, représenter et exprimer les traits généraux de l'humanité; si l'on songe en outre que le poëte, comme le premier artiste venu, a le droit de s'écarter en tout bien et en tout honneur de la réalité, sauf à nous faire souvenir qu'il s'en écarte, il n'y a plus rien que l'on puisse objecter contre cet usage. Il me semble d'ailleurs qu'une exposition plus courte et plus laconique tomberait dans la pauvreté et dans la sécheresse, et deviendrait trop durement positive et même intolérable dans les situations violentes; tandis qu'une manière large et pleine engendre toujours une certaine gravité, et met les gens à l'aise même dans la peinture des scènes les plus tragiques.

. . . .

SCHILLER.

Je sors de visiter les travaux de notre théâtre, tout marche très-rapidement. Vers le milieu de la semaine prochaine, le plafond sera terminé, le petit échafaudage enlevé et la partie sale de la besogne accomplie, on pourra se faire une idée de la transformation. Ce qui plaira, je l'espère, c'est que de certaines places les spectateurs se verront les uns les autres, et puis il tiendra beaucoup de monde.

Vous seriez bien aimable de venir bientôt nous voir, nous causerions à fond de plus d'un chapitre, et les travaux de reconstruction vous amuseraient une heure ou deux par jour. La vue d'un théâtre vous inspirerait peut-être aussi quelque nouveau sujet dramatique.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 25 août 1798.

Iéna, le 28 août 1798.

. . . .

J'ai été surpris ces jours-ci par une visite à laquelle je ne m'attendais guère. Fichte est venu chez moi, et il a été extrêmement aimable. Après ces avances

de sa part, je ne puis guère lui tenir rigueur, et je tâcherai de rendre nos relations faciles et polies. Elles ne peuvent guère devenir ni utiles ni agréables, parce que nos caractères ne sympathisent point.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Tirez le plus de profit que vous pourrez de vos nouvelles relations avec Fichte, et faites qu'elles deviennent aussi salutaires pour lui-même. Il ne faut pas songer à se lier intimement avec lui, mais il sera toujours très-intéressant de l'avoir dans son voisinage.

GOETHE.

Weimar, le 29 août 1798.

Iéna, le 31 août 1798.

. . . .

Je me réjouis d'examiner avec vous les travaux du théâtre, et je vous crois sur parole quand vous me dites que la vue des planches me suggérera toutes sortes d'idées. Je songe à ce que j'ai lu dans une revue ou dans un journal : c'est que le public de Hambourg est las des pièces d'Iffland, et se plaint de les voir revenir. Si on peut se permettre de conclure par analogie qu'on ressent la même satiété dans d'autres villes, mon *Wallenstein* arriverait au bon moment. Il est assez probable que le public ne se soucie plus de se voir jouer lui-même, il se sent en trop mauvaise compagnie. Le goût de ces pièces me semble être né, ou tout au moins fortifié de la répugnance que finirent par engendrer les pièces de chevalerie; on voulait se délasser de l'affectation et des grimaces. Mais la contemplation prolongée d'une figure prosaïque doit fatiguer à son tour.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai fureté dans tous mes papiers, et je ne trouve rien qui puisse servir pour votre *Almanach*[1]. J'avais arrangé, à propos de la noce de Voigt, tout le canevas d'un poëme que je n'ai malheureusement pas terminé, et qui viendrait encore à point. Mais où prendre les dispositions nécessaires?

Ce n'est pas là ce qui embarrasserait l'ami Richter[2], qui m'a révélé bien autre chose, en m'assurant (d'un ton modeste, il est vrai, et dans son langage à lui) que l'inspiration est pure sornette, et qu'il lui suffisait de boire du café pour écrire séance tenante des choses capables de ravir la chrétienté.

Il faut nous le tenir pour dit, ainsi que son affirmation, que tout dépend du corps; ce sera le moyen de mettre au jour deux et trois fois plus de productions.

[1] L'*Almanach des Muses*.

[2] Jean-Paul Richter.

Cet illustre ami compte d'ailleurs s'établir aussi à Weimar l'hiver prochain [1]; il a déjà loué un logement au-dessus de notre petit Capharnaüm; je suis très-curieux de voir comment il s'accommodera de cet amalgame domestique et théâtral.

. . . .

GOETHE.

Le 6 septembre 1798.

. . . . J'ai trouvé votre lettre hier à mon retour. Je souhaite que vous ressentiez vous-même, en vous remettant au travail, la bonne impression que vous nous avez laissée. Une œuvre aussi animée que votre *Wallenstein* est faite pour entraîner tous les esprits qui ne sont pas complétement engourdis. Rassemblez bien toute votre volonté, et décidez-vous à mettre l'ouvrage à l'étude sur notre théâtre. Il vous reviendra corrigé des longueurs et de la roideur du manuscrit, sur lequel vous avez les yeux fixés depuis trop longtemps. Vous êtes déjà si avancé, qu'une pareille épreuve ne peut, je crois, que vous profiter.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 21 septembre 1798.

Iéna, le 21 septembre 1798.

Une nuit sans sommeil, qui m'a gâté toute ma journée, m'a empêché aussi de vous expédier le prologue aujourd'hui. Mon copiste m'a d'ailleurs planté là. Je crois que le prologue, sous sa forme actuelle et comme vivante peinture d'une période historique et d'une vie de soldats, pourra fort bien subsister par lui-même. J'ai dû y glisser quelques détails pour compléter l'ensemble; mais j'ignore s'ils pourront aller au théâtre. J'ai fait intervenir, par exemple, un capucin qui prêche les Croates; c'était un trait caractéristique de couleur locale qui me manquait encore. Peu importe cependant qu'on le supprime au théâtre.

. . . .

Pour en revenir à mon prologue, j'aimerais que l'on pût donner en même temps une pièce assortie et pas un opéra. Il lui faut beaucoup d'accompagnement, puisqu'il commence et finit par une chanson, et qu'il y a encore une chansonnette au milieu; c'est assez d'harmonie comme cela, et selon toute apparence un drame paisible et moral le ferait ressortir mieux que tout le reste, son mérite consistant avant tout dans l'animation.

. . . .

SCHILLER.

Le prologue est aussi bien réussi qu'il était bien conçu; j'y prends un très-vif plaisir, et vous remercie mille fois. Je viens de le parcourir à plusieurs reprises

[1] Il n'a pas réalisé ce projet.

pour en saisir parfaitement l'ensemble. Je ne puis pas encore préciser ce qu'il faudra peut-être laisser de côté, et je ne sais si je ne renforcerai point par-ci par-là un petit coup de pinceau en vue de l'effet théâtral.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 octobre 1798.

Iéna, le 5 octobre 1798.

. . . .

Schelling est revenu; il y va bon jeu bon argent; il m'a fait sa visite dans la première heure de son arrivée, et il est tout ardeur. Il s'est, dit-il, fort occupé dans ces derniers temps de la théorie des couleurs, afin de pouvoir en causer avec vous, et il a une foule de questions à vous adresser. Il aura l'honneur d'aller vous voir après la représentation de ma première pièce, car je lui ai dit que vous étiez en ce moment surchargé de besogne. Si vous pouviez lui faire voir vos expériences avant de venir ici, cela ne serait pas si mal.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Le prologue va très-joliment. Il y a eu aujourd'hui répétition au théâtre; mais nous devons renoncer à faire le moindre changement. La difficulté de se tirer honorablement d'une tâche aussi nouvelle et aussi neuve fait que chacun s'attache à son rôle aussi fermement qu'un naufragé à sa planche, de sorte que des retouches rendraient nos gens bien malheureux.

Ci-joint la chanson de troupier par laquelle la pièce doit s'ouvrir. La musique sera prête demain de fort bonne heure, et j'espère que tout se trouvera bientôt en ordre.

Je ne veux pas vous faire accourir plus tôt que de raison, car rien ne prouve encore que nous jouerons mercredi. Dès que le prologue et la première pièce seront assez bien sus pour que vous ayez déjà du plaisir à les entendre, je vous enverrai un exprès. Tenez-vous donc prêt à partir.

. . . .

Je puis d'ailleurs vous assurer que vous avez atteint le but principal. Quelques personnes qui ont entendu le prologue croient, comme les acteurs eux-mêmes, savoir assez bien maintenant comment les choses se passaient en ce temps-là.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 6 octobre 1798.

Iéna, le 23 octobre 1798.

Je regrette que vous n'ayez point passé à Iéna ces derniers beaux jours. Nous nous en trouvons fort bien, quoique mon travail n'avance pas aussi vite que je

pensais. C'est une tâche épineuse de convertir mon texte en un dialogue approprié à la scène, net et leste; le pis est que la nécessité de prêter de la vie aux événements et aux personnages et toutes les autres conditions à remplir émoussent en moi le sens poétique. Dieu veuille m'aider à l'achèvement de cette besogne! Il est d'ailleurs impossible que cette manière de travailler expressément en vue du théâtre, et en m'y appliquant de toutes mes forces, ne me conduise pas à faire quelques additions et changements essentiels qui profiteront à l'ouvrage entier.

Je n'ai travaillé qu'à cela depuis votre départ, et n'ai vu que ma famille; aussi n'ai-je rien de neuf ou d'intéressant à vous écrire. Si vous mettez quelque chose à l'essai, faites-le-moi savoir.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Je vous félicite d'être rentré en ville. Après tout, le voisinage, surtout en hiver, anime et facilite les communications.

. . . .

Je souhaite que le poëme de *Wallenstein* fasse des progrès rapides. Pour mon compte, je vous arriverai cette fois avec le ferme propos d'en finir, coûte que coûte, avec la *Théorie des couleurs*. Je l'ai repassée d'un bout à l'autre ces jours derniers, et il me semble de plus en plus qu'il y a moyen d'exposer mes vues.

. . . .

GOETHE.

Weimar, 7 novembre 1798.

Iéna, le 9 novembre 1798.

Enfin je me suis mis hier à la partie de *Wallenstein* la plus importante au point de vue poétique, celle que j'avais toujours réservée, qui est consacrée à l'amour, ne respire que la nature dans sa pureté, et s'écarte par là des intrigues du reste de l'action, qui est même conçue dans un esprit opposé. C'est aujourd'hui seulement, après avoir arrêté de mon mieux la forme de l'autre partie, que je me sens capable de la bannir de ma mémoire, et de laisser naître en moi une inspiration toute différente; il me faudra même un certain temps pour oublier. Ce que j'ai le plus à craindre maintenant, c'est que l'intérêt dominant et passionné de ce grand épisode n'aille ébranler mon édifice déjà bâti. Par sa nature seule, l'épisode prend le pas sur le reste, et plus je réussirai dans l'exécution, plus l'action générale pourrait en souffrir; car il est bien plus difficile de sacrifier ce qui intéresse le cœur que ce qui plaît à l'esprit.

. . . .

Je vous envoie sur-le-champ ce que j'ai fait jusqu'ici, pour ne plus l'avoir sous les yeux. . . . .

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Merci pour le *Wallenstein;* j'ai lu ce matin de bonne heure les deux premiers actes avec un grand plaisir. Le premier, que je connais maintenant à merveille, est, selon moi, presque partout approprié aux planches. Les scènes de famille sont très-heureuses et dans la manière qui me touche. Peut-être faudrait-il accuser plus clairement quelques points d'histoire dans la scène de l'audience, de même que j'ai désigné à deux reprises *Wallenstein* par son nom dans mon édition du prologue. On ne soupçonne pas combien on a de raisons d'être clair. Mais nous nous édifierons bientôt sur tout cela en causant; je m'en fais déjà une fête. Portez-vous bien; j'en reste là pour aujourd'hui.

GOETHE.

Weimar, le 10 novembre 1798.

Iéna, le 30 novembre 1798.

Je m'étais si bien accoutumé ces jours-ci à vous voir venir le soir, que j'avais pour ainsi dire fait de mon esprit une montre que vous remontiez et que vous mettiez à l'heure. Me voilà tout en peine de me trouver seul après ma tâche terminée. . . . .

. . . .

Votre long travail sur les couleurs et le zèle que vous y avez dépensé méritent d'être récompensés par un succès hors ligne. Il faut, puisque la chose est en votre pouvoir, tracer un modèle de la vraie manière de traiter les recherches de physique, et que l'ouvrage soit aussi instructif par la forme que par les résultats dont il enrichira la science.

Quand on réfléchit à la destinée des ouvrages de poésie, subordonnée à celle de la langue, qui demeurera difficilement au point où elle se trouve, c'est quelque chose de très-désirable qu'un nom immortel dans la science.

Aujourd'hui, j'ai enfin lancé mon *Wallenstein* dans le monde et expédié à Iffland. Ayez la bonté de lui expédier bientôt les costumes dont il pourrait avoir besoin prochainement. Je l'ai prévenu.

. . . .

SCHILLER.

Quelle différence entre nos paisibles méditations, dont je retrouve l'écho dans votre lettre, et le tumulte qui m'entoure depuis deux jours que je suis ici! J'en ai cependant tiré quelque profit; le comte Fries a apporté, entre autres, une douzaine de vieilles gravures de Martin Schön, et j'ai pu pour la première fois raisonner les mérites et les défauts de cet artiste. Il nous paraît très-vraisemblable, quoique l'ami Lerse soutienne l'hypothèse contraire, que les Allemands ont été de bonne heure en relation avec l'Italie.

Martin Schön a survécu quarante ans à la mort de Masaccio; est-il possible que pendant tout ce temps-là aucun souffle n'ait franchi les Alpes? Je n'avais jamais réfléchi encore sur cette matière, et mon esprit y était resté indifférent; la chose m'intéresse davantage pour l'avenir.

. . . .

GOETHE.

Weimar, 1er décembre 1798.

Iéna, le 4 décembre 1798.

. . . .

Je désire savoir de vous si mon but, qui est de communiquer à *Wallenstein* une impulsion soudaine à l'aide du merveilleux, peut être réellement atteint dans la voie que j'ai choisie, et si le moyen bizarre[1] que j'emploie possède une tournure tragique et n'est pas simplement ridicule. La chute est rude; qu'on s'y prenne comme on voudra, ce mélange de folie et d'absurdité avec un sujet grave et raisonnable aura toujours quelque chose de choquant. De l'autre côté, je ne pouvais pas changer le caractère de l'astrologie, et il fallait rester dans l'esprit du siècle auquel répond très-bien le thème que j'ai choisi.

Peut-être développerai-je davantage les réflexions de Wallenstein, et pourvu que l'incident ne soit pas inconciliable avec la gravité de la tragédie, je compte bien que ces réflexions pourront le rehausser.

. . . .

SCHILLER.

Votre lettre me surprend au milieu d'une grande dissipation et d'occupations incompatibles avec un jugement à porter sur des sujets dramatiques. Je vous prie donc de m'accorder un délai jusqu'à ce que j'aie rassemblé mes idées là-dessus. A première vue, la chose me paraît fort bien trouvée, et je penche à croire qu'on pourrait l'adopter. Comme vous en faites vous-même la remarque, il y aura toujours un abîme entre votre invention et le décorum de la tragédie, et la question dès lors se réduit à savoir si l'effet produit est satisfaisant, et c'est ce qu'il me semble.

Où est après tout la supériorité de la politique sur l'astrologie? Il me semble qu'il ne faudrait pas mettre l'astrologie en opposition directe avec la substance tragique, mais la considérer comme un des éléments d'un temps historique, politique et barbare, qui doit passer, et ne l'opposer ou l'associer aux parties tragiques que fondu dans la masse des autres traits qui servent à caractériser l'époque.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 décembre 1798.

. . . .

Après bien des réflexions, je donne la préférence à votre thème astrologique. Les superstitions de l'astrologie sont fondées sur la foi obscure en l'existence d'un ensemble colossal des choses. L'expérience affirme que les astres les plus rapprochés ont une influence marquée sur la température, sur la végétation, etc.; il suffit de poursuivre progressivement cette idée pour ne plus savoir où cette influence s'arrêtera. L'astronome ne voit-il point partout un corps céleste troublé dans sa marche par un autre corps? le philosophe n'est-il point porté, contraint

[1] La scène d'astrologie dans la *Mort de Wallenstein*.

même à admettre des effets sans limites? Eh bien, l'homme agité de pressentiments n'a qu'un pas de plus à faire pour étendre cette causalité à l'ordre moral, au bonheur et à l'infortune. C'est à peine si j'ose donner le nom de superstition à ce rêve et à d'autres semblables, tant il tient de près à notre nature, tant il est spécieux et offre d'analogie avec toutes les croyances de ce monde.

Ce n'est pas seulement dans certains siècles, c'est encore à certaines époques de la vie, c'est en certains caractères que ce tour d'esprit apparaît plus souvent qu'on ne suppose. Le feu roi de Prusse [1] attendait votre *Wallenstein* avec impatience, parce qu'il comptait y voir cette matière sérieusement traitée.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 8 décembre 1798.

Iéna, le 11 décembre 1798.

C'est un véritable don de Dieu qu'un ami sage et attentif; je l'éprouve encore une fois en cette occasion. Vos observations sont parfaitement justes et vos raisons convaincantes. Je ne sais quel mauvais génie me dominait et m'empêchait de prendre bien au sérieux la scène d'astrologie de *Wallenstein*, moi qui, par caractère, suis plutôt attiré par le côté grave des choses que par leur côté frivole. Le sujet a dû m'effrayer d'abord. Mais à l'heure qu'il est, je vois parfaitement qu'il faut encore soigner ce passage, et cela marchera bien, je crois; ce n'est qu'un surcroît de travail, après tout.

Le malheur veut que cette époque, où je n'ai d'autre désir que d'achever mon travail, tombe dans des circonstances très-défavorables. Je ne dors pas de deux nuits l'une, et il faut que je fasse de grands efforts pour conserver la présence d'esprit et les dispositions nécessaires. Si ma volonté ne me servait pas en ceci mieux que beaucoup d'autres, je serais contraint d'enrayer tout à fait.

. . . .

SCHILLER.

Je suis heureux d'avoir pu vous rendre un de ces services comme je vous en dois tant. J'aurais désiré seulement que mon conseil vous arrivât dans une saison favorable, vos progrès eussent été plus rapides; je vous plains d'avoir votre ouvrage à finir précisément en ces jours qui ne nous sont guère propices.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 12 décembre 1798.

Ainsi qu'à vous, Boufflers m'a beaucoup plu et pour les mêmes qualités. Au contraire, les Français et gens du grand monde, à ce que j'apprends ici, le goûtent médiocrement quoiqu'il écrive exprès pour eux. Sur quel public un auteur peut-il donc compter et faire fond?

[1] Frédéric-Guillaume II, mort le 16 novembre 1797. Il avait accueilli dans son palais les visionnaires connus sous le nom d'illuminés.

L'*Anthropologie* de Kant est pour moi un livre précieux, et qui le deviendra plus encore par la suite quand je le goûterai souvent à petites doses; car pris en gros, et tel qu'il est, l'ouvrage n'est guère encourageant. Un pareil point de vue admis, il faut que l'homme se considère comme en un état de maladie permanente; et comme on ne saurait devenir raisonnable, le vieux maître nous l'assure lui-même, avant soixante ans révolus, c'est une mauvaise plaisanterie d'avoir à se prendre pour un fou le restant de ses jours. Mais qu'on lise quelques pages du livre au bon moment, et l'on sera toujours charmé de la manière ingénieuse dont il est composé. Je déteste d'ailleurs tout ce qui ne fait que m'instruire sans ajouter à mes facultés actives, et sans me communiquer une animation immédiate.

Je n'ai pas plus que vous à me louer de l'état dans lequel je me trouve. Par un temps pareil, on devrait habiter une grande ville où les distractions viendraient vous chercher et où l'on s'oublierait soi-même.

Le travail mécanique n'avance guère et celui de l'esprit ne réussit pas. Je m'aperçois déjà à cette lettre que je ne commande pas, comme d'habitude, à mes pensées.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 décembre 1798.

Iéna, le 22 décembre 1798.

Je lirai avec avidité l'*Anthropologie* de Kant. Il fait toujours ressortir les aspects pénibles de l'homme, et cette tendance n'est peut-être point déplacée dans une anthropologie. Elle reparaît dans presque tous ses écrits, et c'est elle qui donne à sa philosophie pratique un air si revêche. Que ce génie serein et gai n'ait pas pu nettoyer ses ailes entièrement des souillures de la vie, que même il n'ait pas surmonté certaines impressions sombres de sa jeunesse, je m'en étonne et je le déplore. Il garde toujours quelque chose qui rappelle, comme chez Luther, le moine affranchi de son couvent, mais sentant toujours le froc.

Que les aristocrates n'aiment point qu'on leur parle d'un ouvrage comme celui de Boufflers, je le crois sans peine. Ils supporteraient bien plus de vérités de la bouche ou de la plume d'un écrivain de la bourgeoisie. Mais il en a toujours été de même, et l'Église a également toujours témoigné plus d'horreur pour l'hérésie d'un chrétien que pour l'incrédulité d'un païen ou d'un athée.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il est si rare que l'on puisse se développer de concert et en s'entr'aidant, que je ne suis pas étonné de voir échouer votre espoir de vous créer des relations plus intimes avec Schelling. Soyons satisfaits de le tenir aussi près de nous; nous verrons du moins ce qu'il produira, et le temps d'ailleurs pourra nous venir en aide.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 22 décembre 1798.

Iéna, le 24 décembre 1798.

Je m'assieds le cœur léger pour vous écrire que je viens d'expédier les *Piccolomini* à Iffland. Il m'a si bien tourmenté et pressé dans sa lettre que j'ai fait aujourd'hui un effort désespéré, et mis à la besogne trois copistes à la fois. Sauf la scène unique dans la chambre de l'astrologue — elle suivra sous peu — j'ai véritablement mené l'ouvrage à bonne fin. J'ai été secondé par une disposition d'esprit des plus heureuses et une bonne nuit de sommeil, et j'espère que cette grande hâte n'aura aucun résultat fâcheux. Mais je crois bien qu'à cinquante lieues à la ronde, personne n'a passé une soirée si affairée, si agitée, si pénible même par la crainte de ne pas finir. Iffland m'avait peint sa détresse au cas où dans les deux mois de janvier et février, qui inaugurent la bonne saison théâtrale, il ne lui viendrait rien pour compenser les opéras qu'on donne gratuitement; comptant sur ma pièce, il n'avait pas songé à se pourvoir ailleurs, et il évaluait à quatre mille thalers la perte que ce retard lui causerait.

Ne sachant pas si je recevrai en temps utile une somme d'argent sur laquelle je croyais pouvoir compter, je ne l'attendrai pas et je ferai ma malle, persuadé qu'en cas de besoin je pourrais vous l'emprunter.

. . . .

SCHILLER.

On vous a donc forcé d'en finir? Je vous en félicite de tout mon cœur, car je ne vous cacherai pas que j'avais à la longue perdu tout espoir. Avec votre façon de mener *Wallenstein* dans ces dernières années, il n'y avait plus aucune raison de penser que vous aboutiriez, aussi peu que l'on peut supposer que la cire se durcira tant qu'elle reste sur le feu. Quand vous serez débarrassé de toute cette affaire, vous apprécierez seulement tout ce que vous y aurez gagné. Je vois là pour vous un bénéfice infini.

On aura tout le soin possible de votre logement au château, et je prétends que vous ne manquiez de rien; on sera prêt à pourvoir à toute nécessité quelconque. Que rien donc ne vous retienne; prenez une bonne résolution de venir le 2; nous aurons énormément à faire si nous voulons tout achever pour le 30; et le pire, c'est qu'il n'y a aucun moyen de reculer ce terme. Portez-vous bien, faites mes compliments à votre chère femme, et soyez d'avance le bienvenu.

GOETHE.

Weimar, le 25 décembre 1798.

. . . .

Vous verrez arriver demain matin un messager. J'espère qu'il me rapportera le soir une partie de la pièce, et, dans tous les cas, le rôle de la duchesse.

Ne vous impatientez pas surtout! car si vous deviez encore tarder à venir, les messagers se multiplieraient. Janvier sera rude; on attend votre pièce pour la fin du mois, et on ne veut rien sacrifier des autres amusements dans le courant du même mois. On expédiera lundi à Iffland les quatre costumes militaires les plus importants du prologue. Je vous souhaite pour votre voyage une journée comme celle-ci. Mes compliments affectueux pour vous et pour votre chère femme.

GOETHE.

Weimar, le 29 décembre 1798.

Iéna, le 31 décembre 1798.

Je vous ai envoyé hier par Wolzogen le rôle de la duchesse. Voici les *Piccolomini* tout entiers, mais avec une quantité effrayante de ratures, comme vous voyez. Je croyais avoir fait assez de coupures, mais en lisant avant-hier, pour la première fois, toute la pièce de suite à haute voix, et en n'arrivant à la fin du troisième acte qu'au bout de la troisième heure, je fus pris d'une telle peur, que j'ai recommencé hier sur de nouveaux frais et que j'ai encore rejeté environ quatre cents iambes. La représentation sera néanmoins très-longue, mais elle n'ira pas au delà de la quatrième heure; et si on commence à cinq heures et demie, le public pourra être rentré chez lui avant dix heures.

. . . .

J'envoie à Iffland, par le courrier d'aujourd'hui, ses dernières coupures; car l'extrême longueur de la pièce ne doit pas le mettre dans un médiocre embarras.

. . . .

J'ai compté dans la distribution des rôles que celui de Thécla sera joué par la Jagemann, et je lui ai donné un air à chanter. La comtesse resterait donc à la Slanzovsky, à moins que vous jugiez plus à propos de donner ce rôle à la nouvelle actrice que vous attendez pour les emplois de mère; car ma comtesse est un personnage d'importance, et comme vous verrez, il lui reste encore dans les nouvelles scènes du troisième acte des choses importantes à dire. Comme on peut la supposer encore plus âgée que la duchesse, puisqu'elle a aidé seize ans auparavant à fabriquer le roi de Bohême, la dépossédée n'aura pas le droit de se plaindre.

J'ai compté sur Hunnius pour le rôle de Wrangel.

Il ne me reste plus qu'à remettre la pièce entre vos mains. Je suis à l'heure qu'il est incapable de former sur elle un jugement; parfois même je désespère de sa convenance pour le théâtre. Puisse-t-elle produire sur vous un effet qui vous autorise à me rendre le courage et l'espérance; j'en ai grand besoin.

. . . .

SCHILLER.

Le 10 janvier 1799.

Je désire et j'espère apprendre que vous avez passé une bonne nuit et que vous allez mieux aujourd'hui. J'ai été bien surpris hier de vous voir tenir bon et conserver votre belle humeur après une mauvaise nuit et au milieu des nuages de tabac.

Je serai chez vous à quatre heures. Après la répétition nous nous retrouverons, sans doute, chez le conseiller intime Voigt?

Mon travail progresse toujours un peu : *Nulla dies sine linea.*

. . . .

SCHILLER.

Dites-moi donc en quelques mots, cher ami, comment vous avez dormi et comment vous allez. Peut-être ne pouvez-vous pas décider encore si vous viendrez à la répétition. Dans tous les cas, si vous craignez que le mal n'augmente, gardez la chambre aujourd'hui et demain; je ferai de mon mieux, en attendant,

pour vous remplacer dès demain, et je vous apprendrai comment les choses ont marché.

Madame Teller a récité son rôle hier; elle ne s'en tire pas mal en ce qu'elle ne tombe pas dans le faux, mais son débit languit et sent trop la répétition. Elle m'assure que sur la scène ce sera tout autre chose. Comme c'est là le refrain de presque tous les acteurs, je ne puis pas lui en faire un sujet particulier de reproche, mais cette sotte prétention n'en est pas moins cause qu'aucun rôle important n'est étudié à fond et qu'il faut compter autant sur le hasard. Je souhaite que vous me donniez de bien bonnes nouvelles sur votre santé.

GOETHE.

Le 25 janvier 1799.

. . . .

Ce soir, à cinq heures, nous nous réunirons de nouveau pour reprendre la pièce par le commencement. Si nous ne répétons que trois actes, nous aurons le temps de reprendre chaque fois qu'il sera nécessaire.

Je voudrais vous avoir à dîner pour midi, afin que l'on n'oubliât pas qu'on est si voisin l'un de l'autre. Un mot de réponse là-dessus.

GOETHE.

Le 28 janvier 1799.

Voici donc le grand jour arrivé! Dieu sait combien cette soirée excite ma curiosité et mon impatience. Encore une ou deux observations :

1° Ne voulez-vous pas que Vohs se montre avec une cuirasse dans les premières scènes? Il n'a pas une mine assez brillante avec son collet de buffle.

2° Il ne faut pas oublier non plus la barrette de Wallenstein; il doit y avoir des plumes de héron au vestiaire.

3° Ne voulez-vous pas donner encore un manteau rouge à Wallenstein? Il ressemble trop aux autres par derrière.

J'espère vous voir à midi chez moi.

GOETHE.

Weimar, le 30 janvier 1799.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir que la représentation d'hier a beaucoup mieux marché que la première; la troisième attendra, et nous avons le temps de réfléchir à ce qu'on pourra faire pour qu'elle aille encore mieux.

Faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi à midi; vous êtes invité pour demain chez Son Altesse le duc. C'est en particulier.

Votre affectionné,

GOETHE.

Weimar, le 3 février 1799.

Iéna, le 1er mars 1799.

Voilà donc la correspondance par la messagère qui recommence après huit semaines d'interruption. Il me semble que cela me reporte à une époque bien plus éloignée. Le théâtre, la fréquentation du monde, notre commerce assidu m'ont beaucoup changé, et je me sentirai un tout autre homme dès que je serai débarrassé de ce fardeau de *Wallenstein*.

. . . .

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de la Schimmelmann. C'est une excellente occasion pour lui recommander la chose que vous savez. Elle m'apprend aussi, à mon grand étonnement, que le *Camp de Wallenstein* est arrivé à Copenhague, qu'il a été lu chez Schimmelmann et même joué par ses bons amis à propos de l'anniversaire de sa naissance. Je ne vois que Weimar d'où ma pièce ait pu partir, et je crains de retrouver encore là-dedans la main d'*Ubique*[1]. Ayez donc l'obligeance d'aller aux informations, et surtout, je vous en prie, gardez les *Piccolomini* chez vous. Ce serait une vraie fatalité si mes vers allaient courir le monde. Iffland est au-dessus de tout soupçon. *Ubique* tripote depuis quelque temps à Copenhague, et il y a tout à craindre de son indiscrétion.

SCHILLER.

. . . .

Tous les caractères tranchants me surprennent, et je trouve la lettre de Kœrner singulière. Aucun homme ne se connaît lui-même, les autres encore moins, et il faut que chacun commence par tisser lui-même sa toile d'araignée du centre de laquelle il agit. Tout cela me ramène à mes goûts poétiques. Les travaux du poëte sont ceux qui nous donnent le plus de contentement et qui nous procurent encore les meilleures relations avec autrui.

Je ferai faire une enquête sévère à propos du *Camp de Wallenstein*. Votre conjecture ne me paraît que trop fondée. Dans cette glorieuse époque où la raison étend au loin son règne sublime, il faut s'attendre tous les jours à une infamie ou à une absurdité de la part des hommes les plus honorables.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 3 mars 1799.

[1] Mot latin qui signifie partout. Nous ignorons quel personnage Schiller entend désigner par ce sobriquet. Peut-être s'agit-il d'un certain Bœttiger, dont il sera question plus loin. Dans son ouvrage sur le baron de Stein, qui vient justement de paraître, Maurice Arndt appelle ce Bœttiger « le plus diligent et plus acharné fureteur et crieur de toutes choses nouvelles et parfois défendues ».

Iéna, le 5 mars 1799.

Je n'ai eu que trop souvent cet hiver le chagrin de ne pas vous trouver la même sérénité et le même courage qu'autrefois, et j'aurais souhaité d'avoir moi-même l'esprit plus libre, afin de vous être d'un plus grand secours. Vous êtes né pour produire sans relâche; tout autre état, pour peu qu'il se prolonge, est en contradiction avec votre caractère. La poésie vous réclame; il ne faut plus de temps d'arrêt aussi long que celui que vous venez de faire, et j'attends de vous un coup d'autorité et un acte de sérieuse volonté. Aussi votre idée d'un poëme didactique me sourit-elle fort; une occupation de ce genre relie les travaux scientifiques à l'essor poétique; elle vous facilitera la transition qui paraît seule vous arrêter en ce moment.

Quand je songe à la masse d'idées et de conceptions que vous avez à rendre dans les poésies que vous composerez, qui vivent dans votre imagination et qu'une simple conversation suffit à en faire jaillir, je ne conçois pas comment votre activité peut souffrir un moment de repos. Un seul de vos plans tiendrait un autre homme en haleine pendant la moitié de sa vie. C'est ici que se révèlent vos tendances positives; rêver à nos idées est pour nous autres une activité suffisante, vous n'êtes point satisfait que vous n'ayez donné aux vôtres le corps et l'existence.

Le printemps et l'été répareront tout. Vous vous épancherez avec d'autant plus d'abondance après cette longue pause. . . . . . Voici encore une lettre d'*Ubique*. Cet être-là n'a point de repos qu'il ne se soit immiscé dans les affaires d'autrui. Et que dire de son effrayant galimatias sur *Wallenstein* et sur les femmes de la pièce? Je n'irai certes pas sacrifier mon ouvrage pour apaiser la mauvaise humeur de Schröder contre les comédiens de Hambourg.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Les *Propylées* sont à l'impression, et, suivant mon habitude, j'abats toute sorte de besogne afin d'avoir trois semaines franches dont je compte faire bon emploi. Par une singularité remarquable, l'état dans lequel je me trouve, et qui à tout prendre ne saurait être plus favorable, se trouve être en contradiction avec ma nature. Nous verrons ce que la volonté pourra y faire.

Vous recevrez les *Piccolomini* et la lettre. Vous rencontrerez le doigt de cet ami partout présent[1] dans la trahison qui a livré à l'étranger le *Camp de Wallenstein*. Sa vie entière n'est que tripotage, et vous ferez bien de le tenir à distance. Qui touche de la poix s'englue lui-même. Rien ne nous ôte mieux l'envie d'entretenir le moindre commerce avec des gueux pareils, qui osent se permettre de traiter Octavio[2] de garnement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 6 mars 1799.

[1] Maître *Ubique*.

[2] Octavio Piccolomini dans *Wallenstein*.

Iéna, le 7 mars 1799.

. . . .

Je joins ici le rapport d'Iffland sur la représentation des *Piccolomini* avec l'affiche du spectacle. Les choses se sont passées comme je présumais, et pour une première fois on peut être content. La troisième pièce ne tardera plus, je l'espère.

J'ai heureusement réussi à l'arranger; elle a aussi cinq actes, et les dispositions prises pour l'assassinat de Wallenstein ont reçu plus de développement et une tournure plus théâtrale. Deux capitaines, gens de sac et de corde, chargés de l'exécution, sont devenus des personnages agissants et parlants; cela relève Buttler[1], et les préparatifs de la scène du meurtre sont plus effrayants. Il est vrai que mon travail s'est trouvé en suite de cela passablement allongé.

. . . .

SCHILLER.

Les deux actes de *Wallenstein* sont excellents. Ils ont fait sur moi, à la première lecture, une si vive impression qu'ils ne m'ont laissé aucun doute.

Dans les *Piccolomini*, le spectateur ne saisit pas sur le champ le fil d'une action compliquée et parfois arbitraire; il ne voit pas parfaitement où on le mène ni où vont les personnages; mais ces nouveaux actes ont une marche naturelle, et pour ainsi dire forcée. Le monde dans lequel se passent tous vos événements est connu; les règles sur lesquelles on doit asseoir son jugement sont posées; l'intérêt, la passion trouvent un lit tout creusé, et n'ont plus qu'à couler comme un torrent. Je suis très-impatient de voir le reste, qui sera du nouveau pour moi, à cause des changements que vous y avez apportés.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 9 mars 1799.

Iéna, le 12 mars 1799.

L'excellent accueil que vous avez fait à mes deux premiers actes me réjouit beaucoup. Je ne sais si j'aurai le temps d'achever aussi soigneusement les trois derniers, mais ils ne seront du moins pas au-dessous pour l'effet d'ensemble. Le travail avance à présent à grands pas, et s'il m'est donné de mettre chaque jour à profit comme ces derniers, il n'est pas impossible que je vous envoie, lundi prochain, par un exprès, tout le reste de *Wallenstein*, afin d'expédier le manuscrit à Iffland par le courrier de lundi soir, au cas où vous n'auriez pas de réclamations à élever.

. . . .

SCHILLER.

[1] Colonel de dragons dans *Wallenstein*.

Je voudrais me sentir le courage d'entreprendre un nouvel ouvrage pendant que vous terminez votre *Wallenstein;* cela me sourirait. Je souhaite que la journée de lundi m'apporte les trois derniers actes. Je suis resté sous l'impression des deux premiers, et je trouve toujours qu'ils ont fort bon aspect. Si on est attiré et ému par les *Piccolomini*, on se sent ici irrésistiblement entraîné.

Je viendrai passer, s'il y a moyen, les jours de fête avec vous, surtout si le temps se maintient au beau. . . . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 13 mars 1799.

Je vous félicite de tout mon cœur du trépas de votre héros de théâtre. Puissé-je, à mon tour, mettre au monde mon trésor d'épopée[1] avant l'arrivée de l'automne. J'attends avec impatience votre envoi de lundi et me dispose à venir chez vous pour le jeudi saint. N'eussions-nous qu'une huitaine à passer ensemble, nous déviderons toujours un joli bout de ruban. Il faut compter que la représentation de *Wallenstein* et la présence de madame Unzelmann nous prendront le mois d'avril. Aussi conviendrait-il de pousser vivement le *Wallenstein*, afin de donner à l'aide de cette tragédie et de cette gentille petite femme une série de représentations intéressantes et propres à retenir les étrangers qui ne manqueront pas de venir.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 16 mars 1799.

Iéna, le 17 mars 1799.

Voici mon ouvrage poli et repoli autant que les circonstances l'ont permis. L'exécution peut laisser à désirer en quelques endroits, mais il me semble suffisamment achevé en vue du théâtre et de l'impression tragique. Si vous jugez que c'est à présent une vraie tragédie, que j'ai satisfait aux conditions principales du sentiment, contenté l'intelligence et la curiosité, dénoué l'intrigue en conservant l'unité générale, je n'aurai plus rien à désirer.

Je vous laisse le soin de décider s'il convient de terminer le quatrième acte par le monologue de Thécla (c'est le parti qui me serait le plus agréable), ou s'il est indispensable d'y joindre, pour compléter l'épisode, les deux petites scènes suivantes[2]. Ayez la bonté de me renvoyer bien vite le manuscrit, en sorte qu'il me revienne, au plus tard, demain lundi, vers sept heures du soir, et marquez sur l'enveloppe l'heure du départ de l'exprès.

. . . .

SCHILLER.

Dimanche soir.

[1] L'*Achilléide*, poëme de Gœthe.

[2] Gœthe se prononça catégoriquement pour le premier parti (Lettre 590 du Recueil); et pourtant les deux petites scènes figurent dans le texte de *Wallenstein*.

. . . .

S'il vous est possible de faire un peu plus tard quelques retranchements à la surabondance des *Piccolomini*, les deux pièces seront pour la scène allemande un inappréciable cadeau, et on les jouera pendant une longue suite d'années.

La dernière a sur l'autre ce grand avantage, que la politique disparaît pour faire place au sentiment; l'histoire même n'est plus qu'un voile léger, à travers lequel apparaît la pure nature humaine. Rien ne gêne ni ne contrarie l'effet que vous produisez sur le cœur.

. . . .

Je ne vous en dis pas plus long et me fais une fête de savourer l'œuvre dans son entier. J'espère quitter dès jeudi. Je vous le ferai savoir mercredi soir; nous lirons la pièce ensemble, et je me recueillerai comme il faut pour n'en rien perdre.

Portez-vous bien et reposez-vous; nous profiterons tous les deux des fêtes pour commencer une vie nouvelle. Faites mes compliments à votre femme et ne m'oubliez pas.

Ne chantons pas encore victoire à propos du travail que j'ai extorqué aux Muses; reste à savoir s'il vaut quelque chose; c'est la grande question; en tout cas, cela peut toujours valoir comme une préparation.

GOETHE.

Iéna, le 19 mars 1799.

Je redoutais depuis longtemps le moment que j'appelais de tous mes vœux et où je serais débarrassé de mon ouvrage; et voilà qu'en effet ma liberté actuelle me rend plus malheureux que mon ancien esclavage. L'aimant qui m'attirait et me retenait m'a été brusquement retiré, et je crois flotter au hasard dans le vide. Il me semble en même temps qu'il me sera absolument impossible de me remettre à produire; je n'aurai point de repos que ma pensée, mes espérances et mes prédilections ne se soient fixées sur un nouveau sujet. Que je retrouve un but, et je serai délivré de l'inquiétude qui me détourne en ce moment des moindres entreprises. Je vous soumettrai, quand vous serez ici, plusieurs sujets de tragédie de pure invention, ayant peur de faire un faux pas dès le début, c'est-à-dire dans le choix même de mon sujet. Mes goûts et le besoin de changement m'entraînent vers une matière de fantaisie, qui ne touche pas à l'histoire et ne respire que la passion et la nature; de soldats, de héros et de princes j'en ai par-dessus la tête.

. . . .

Je vous renvoie les *Piccolomini*, et vous réclame en retour le *Camp de Wallenstein* que je vais faire recopier, après quoi j'enverrai enfin à Körner les trois pièces ensemble.

SCHILLER.

Iéna, le 26 avril 1799.

J'entends encore l'écho des fêtes de Weimar et n'ai pas retrouvé le calme. Je me suis pourtant mis à une histoire du gouvernement de la reine Élisabeth, et j'ai entamé le procès de Marie Stuart. J'ai découvert là, du premier coup, plusieurs grands ressorts tragiques qui m'inspirent une grande confiance dans ce



sujet, fort riche incontestablement par beaucoup de côtés. Le sujet semble surtout s'adapter à la méthode d'Euripide, qui consiste à donner à la situation même tout le développement possible; je vois le moyen de supprimer tout le cours du procès, toute la politique, et de commencer ma tragédie à la condamnation. Mais c'est une question à traiter avec vous de vive voix et quand j'aurai des idées plus arrêtées.

Nous n'avons guère trouvé le printemps plus avancé ici qu'à Weimar; les haies de groseilles sauvages, qui nous ont accueillis dans le Mühlthal, nous ont seules offert quelque verdure.

Ayez, je vous prie, la complaisance de faire prendre pour moi à la Bibliothèque les ouvrages marqués sur les reçus ci-joints, et de me les envoyer par la messagère. J'ai emporté Cambden [1], mais j'avais oublié de laisser le reçu. Si vous pouviez me trouver, dans la collection du duc ou ailleurs, le calendrier historique de Genz, qui contient la vie de Marie Stuart, vous me feriez grand plaisir.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 4 juin 1799.

. . . .

Le canevas des premiers actes de *Marie* est en règle, et il ne reste plus dans les derniers qu'une seule difficulté à trancher; je n'ai pas su résister à l'envie de passer sur-le-champ à la composition afin de ne pas perdre de temps. Il faudra que j'aie tout tiré au clair dans les derniers actes avant d'en venir au second. Et voilà comment j'ai commencé cet ouvrage, aujourd'hui 4 juin; le goût et le plaisir y sont, et j'espère dans le courant du mois venir à bout d'une bonne partie de l'exposition.

Je lis à présent, à l'heure où nous nous réunissions, la Dramaturgie de Lessing; et je vous assure que c'est pour moi comme un entretien très-spirituel et très-animé! Il est incontestable qu'entre tous les Allemands de son siècle, Lessing est le plus clair dans les questions d'art, qu'il a sur ce sujet les pensées les plus profondes et les plus libérales à la fois, et qu'il détourne moins que tout autre ses regards des points essentiels et fondamentaux. On croirait à le lire que le siècle du bon goût est déjà passé en Allemagne; car, de tous les jugements qu'on porte à l'heure qu'il est sur des matières d'art, combien y en a-t-il qui puissent se comparer aux siens?

Est-il vrai que la reine de Prusse n'a pas voulu voir jouer *Wallenstein* à Berlin, afin de faire sa connaissance à Weimar?

. . . .

SCHILLER.

[1] Le plus célèbre antiquaire de l'Angleterre, mort en 1623, qui a composé entre autres des annales du règne d'Élisabeth (*Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elisabeth.*)



Vous avez donc commencé à écrire votre nouvelle pièce; je vous en fais mon compliment. On a mille fois raison de méditer mûrement le gros de son plan; mais une rédaction qui marche de concert avec l'invention offre de grands avantages qu'il ne faut pas négliger.

Le roi et la reine n'ont vraiment pas vu *Wallenstein* à Berlin. C'est, à ce qu'il paraît, un compliment à l'adresse de notre duc, qui les a consultés sur le choix des pièces et a reçu leur approbation pour celui de cette tragédie.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 juin 1799.

Iéna, le 18 juin 1799.

. . . .

Je n'atteindrai pas, comme je le croyais, à la fin de mon premier acte avant votre arrivée ici. J'ai cependant toujours avancé jusqu'à présent. A mesure que j'écris, j'ai lieu de me convaincre davantage du caractère vraiment tragique de mon sujet. Cela tient surtout à ce qu'on entrevoit la catastrophe dès les premières scènes, et que l'on ne cesse pas de s'en rapprocher, même quand l'action de la pièce semble s'en écarter. . . . .

Marie ne fera pas naître d'émotions tendres; telle n'est pas mon intention. Je la représenterai comme un être qui n'a que des instincts, et l'émotion pathétique résidera plutôt dans une impression générale et forte que dans une sympathie personnelle et individuelle. Marie ignore la tendresse et ne l'attire pas; son partage exclusif est d'éprouver et d'allumer des passions violentes. La nourrice seule a de la tendresse pour elle.

. . . .

SCHILLER.

Je n'hésite pas à vous faire un aveu : c'est que le temps perdu me cause tous les jours plus de regrets; je bâtis de merveilleux projets pour sauver encore cette année quelques mois du naufrage et les donner à la poésie. Les relations du monde qui nous font ce que nous sommes, dévorent en même temps notre existence, et pourtant il faut aviser à se pousser par ce chemin-là; car de s'isoler tout à fait, comme Wieland, cela n'est point sage.

Je désire que vous meniez rondement votre travail. C'est dans les premiers temps, quand l'idée est encore neuve même pour nous, que nous marchons toujours du pas le plus rapide et le plus sûr.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 juin 1799.

Iéna, le 25 juin 1799.

. . . .

Mon beau-frère est ici avec ma sœur; c'est un bourgeois travailleur, point trop malhabile, ayant la soixantaine, sortant d'une petite ville, vivant sous le



poids de circonstances mesquines et pénibles, accablé en outre par une affection hypocondriaque, assez versé d'ailleurs dans les langues modernes et dans l'étude de l'allemand, même dans certaines branches de la littérature. Vous devinez combien sont rares les sujets de conversation sur lesquels nous pouvons nous entendre, et combien peu de goût j'y apporte; le pire est que je vois en lui le représentant d'une classe de lecteurs et de juges assez considérables qu'il ne faudrait pas mépriser, car c'est peut-être un personnage à Meiningen où il est bibliothécaire. Ces vues étroites et incorrigibles réduiraient au désespoir si on comptait sur un peu de justice.

Cette visite, qui se prolongera jusqu'à dimanche, me vole une grande partie de mon temps et toute bonne disposition pour le reste; je n'ai qu'à retrancher net cette semaine de ma vie.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 26 juin 1799.

. . . .

J'ai enfin reçu de Berlin, après une longue attente, des nouvelles de *Wallenstein.* Il a été représenté, pour la première fois, le 17 mai, quatre semaines plus tard qu'à Weimar. Unger vante beaucoup les acteurs ainsi que la réception que le public a faite à la pièce. Un barbouilleur de Berlin en a déjà parlé fort au long dans les *Annales de la monarchie prussienne;* il loue extrêmement la pièce, mais il traite les tirades *à la*[1] Bœttiger, les met en pièces et en saupoudre son article.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 19 juillet 1799.

Je viens de lire la *Lucinde* de Schlegel; j'y ai gagné un mal de tête qui dure encore. Jetez un coup d'œil sur cette production, elle est si bizarre qu'elle en vaut la peine. Elle caractérise l'homme (comme font tous les ouvrages descriptifs), mieux que tout ce qu'il a déjà produit, sauf à le présenter sous un aspect plus ridicule. C'est toujours la même absence de forme, le même genre de rapsodie et un très-singulier mélange de choses vagues et de traits arrêtés que vous n'auriez jamais cru possible. Comme il sent combien la muse lui est rebelle, il s'est composé un idéal de sa façon, moitié amour et moitié bel esprit. Il s'imagine qu'il unit en lui, à une capacité d'amour infinie et ardente de l'esprit

[1] *A la* Bœttiger. Les deux premiers mots *à la* sont en français dans le texte. Maurice Arndt raconte l'anecdote suivante sur Bœttiger et sur Gœthe : celui-ci se trouvant aux eaux de Carlsbad, rentra un matin d'assez mauvaise humeur et dit à un de ses amis : « Comme partout dans le monde on rencontre toutes sortes de fâcheuses figures! Je viens d'apercevoir de loin un homme qui m'a fait vraiment peur; je croyais voir Bœttiger en chair et en os! » « Et vous ne vous êtes pas trompé, répondit l'ami, vous l'avez vu en chair et en os. » Alors Gœthe poussant un soupir de soulagement dit : « Loué soit Dieu de n'avoir pas créé un second visage aussi...! »

à faire peur; après s'être ainsi façonné, il n'y a plus rien qu'il ne se permette, et il proclame lui-même l'impertinence comme sa seule déesse.

Il est d'ailleurs impossible de lire l'ouvrage d'un bout à l'autre, tant ce bavardage insipide devient pénible. Après tant de rodomontades à propos de sa profonde connaissance du grec et le temps qu'il a consacré à l'étude de cette langue, je m'attendais du moins à quelques détails qui me rappelleraient la simplicité et la naïveté antiques. Au contraire, son ouvrage est le comble de l'affectation et du prétentieux modernes; on croit lire un amalgame de *Woldemar*[1], de *Sternbald*[2] et d'un roman français sans aucune vergogne.

Les messieurs et les dames de Weimar nous fournissent, me dit-on, une nouvelle matière pour votre article sur le dilettantisme, car on m'annonce l'ouverture d'un théâtre de société. Nous nous ferons peu de partisans parmi eux; mais, en revanche, les habitants d'Iéna se consoleront en voyant qu'on exerce une justice impartiale.

Vous ne trouverez d'achevé qu'un seul acte de *Marie Stuart*. Cet acte m'a déjà pris beaucoup de temps et me coûtera encore une huitaine; la poésie a eu tout un combat à soutenir contre l'histoire, et l'imagination a eu du mal à se mettre à l'aise et à dominer les faits dont je tenais à utiliser toute la substance. J'espère que les actes suivants iront plus vite, ils sont beaucoup plus courts.

. . . .

SCHILLER.

Je vous remercie de m'avoir donné une idée nette de la singulière production de Schlegel; j'en ai beaucoup entendu parler. Tout le monde le lit, tout le monde en dit du mal, et il n'y a pas moyen de savoir au juste ce que c'est. Si le livre me tombe entre les mains, j'y jetterai aussi mon coup d'œil.

Nous avons vu renaître, ces jours-ci, les abominations du dilettantisme; cela m'effraye d'autant plus que les gens font du mauvais fort gentiment, dès qu'on admet qu'il est permis d'être mauvais. On a peine à croire à quel point ce seul travers a déjà rendu toute la conversation des salons, qui n'a pourtant pas grand'chose à perdre, creuse, plate et égoïste, à quel point cette imitation superficielle détruit toute sympathie sérieuse pour les œuvres d'art.

Cette expérience, et d'autres que j'ai faites en occasions différentes, ont renforcé ma conviction qu'il ne nous reste rien de mieux à faire, à nous autres auteurs, que de nous renfermer en nous-mêmes pour produire, l'une après l'autre, quelque œuvre supportable, n'importe le sujet. Tout le reste est du temps perdu.

Aussi, je vous félicite à propos de votre premier acte. Je souhaite de me retrouver bientôt auprès de vous, et ne renonce pas à l'espoir que la fin de l'été sera encore féconde pour moi comme pour vous.

GOETHE.

Weimar, le 20 juillet 1799.

[1] Roman de Jacobi.
[2] Roman de Tieck.

(*La fin au numéro prochain.*)



LE CULTE DE MITHRA

D'APRÈS

M. FRÉDÉRIC WINDISCHMANN[1].

Une étroite parenté unissant le zend au sanscrit, les progrès qu'on a faits dans la connaissance de cette dernière langue ont permis de pénétrer davantage dans la théologie perse. A la fin du dix-septième siècle, l'Anglais Thomas Hyde traça le premier un aperçu de la religion de Zoroastre; son ouvrage, d'une profonde érudition pour l'époque, n'était cependant, par suite de la pénurie des matériaux, qu'une grossière ébauche. Quand, au siècle suivant, Anquetil du Peron donna sa version de l'Avesta, ce fut un jour tout nouveau jeté sur les institutions religieuses de la Perse, dont la langue et la foi se trouvaient par là définitivement retrouvées. Mais, malgré ce service immense rendu à l'histoire, l'œuvre d'Anquetil était extrêmement défectueuse, comme on le sentit de plus en plus, à mesure que l'on avança sur la route qu'il avait ouverte. Eugène Burnouf, dans son *Commentaire sur le Yaçna*, montra tout le parti qu'on pouvait tirer du sanscrit pour l'intelligence des textes zends. Ce premier essai d'élucidation, il le poursuivit dans des *Études*, publiées par le *Journal asiatique*, et que la mort a malheureusement interrompues. M. Spiegel reprit sur une base nouvelle l'interprétation des livres de Zoroastre, et prépara une traduction meilleure des fragments que les Parsis nous en

[1] *Mithra, Ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients*, von Dr Friedrich Windischmann. Leipzig, 1857. Brockhaus, in-8°.

ont conservés. Müller avait entrepris, de son côté, une nouvelle version du livre huzwaresch, le *Boun-Dehesch*, que nous ont transmis les derniers représentants du magisme. D'autres philologues marchèrent sur leurs traces. L'idiome et les dogmes du mazdéisme sortirent par là, graduellement, des ténèbres dont ils étaient demeurés si longtemps environnés.

Entre les érudits qui continuent actuellement les efforts si heureusement tentés par ces hommes éminents, M. Frédéric Windischmann, membre de l'académie de Munich, occupe, sans contredit, une des premières places. Après avoir tourné ses recherches vers la religion des Aryas, il les a, dans ces dernières années, ramenées sur la mythologie de leurs frères, les Iraniens. Préparé par ses premières études à celles dont il nous communique aujourd'hui les résultats, réunissant dans sa main les deux extrémités du seul fil qui nous puisse conduire à travers ce labyrinthe théologique, il est parvenu à se faire une idée plus exact de l'état religieux de la Perse, et à mettre en évidence des rapprochements qui eussent échappé à des explorateurs moins exercés.

Deux des grandes divinités de l'Iran, Mithra et Anahid, ont fourni à M. Windischmann le sujet d'intéressantes monographies, qui sont deux véritables chapitres de l'histoire de la théologie perse. Bien que se rattachant à l'ensemble du système religieux qu'on trouve exposé dans l'Avesta, Mithra et Anahid s'en sont détachés pour devenir, dans l'Arménie, le Pont, la Cappadoce et les contrées voisines, le fondement de religions distinctes du mazdéisme. Ainsi transplantées à la tête d'un panthéon différent de celui qui leur avait donné naissance, les deux grandes divinités iraniennes perdirent quelques-uns de leurs traits originaux, pour en revêtir de nouveaux. Et comme c'est par cette mythologie de seconde formation qu'on apprit en Occident l'existence de Mithra et d'Anahid, on s'en fit d'abord une idée fort incomplète. Mais une fois qu'il fut devenu possible de remonter à leur berceau, on put distinguer les altérations du type originel, et c'est ce type que M. Windischmann a surtout voulu restituer. Je ne parlerai pas ici du mémoire qu'il a consacré à la déesse Anahid, le réservant pour un article spécial; je m'attacherai seulement à son travail sur Mithra. L'importance de cette divinité dans la théogonie mazdéenne réclame, pour être justement appréciée, une exposition de quelque étendue.

Notons d'abord que lorsqu'il s'agit de déterminer le caractère primitif d'un dieu de la Perse, c'est à l'Avesta qu'il faut recourir. Ce code religieux, écrit dans une langue qui n'était plus parlée deux siècles avant notre ère, et dont le texte n'est compris des Parsis qu'à l'aide

d'une version traditionnelle, nous offre, sous leur forme originelle, les dogmes du mazdéisme. C'est donc dans les textes zends que l'on doit aller chercher le caractère primitif de Mithra. Ce personnage divin y est invoqué dans une prière spéciale, le *Mihir-Yascht*, dont Anquetil n'avait, comme toujours, donné qu'une version imparfaite. M. Windischmann a dû préalablement en faire une traduction plus fidèle. Aidé des conseils de M. Spiegel, il a pu en établir le sens à l'aide d'une de ces discussions critiques dont l'introduction est due à la philologie comparée.

Je ne dirai rien de cette traduction par laquelle commence le mémoire du savant académicien. Elle s'offre à nous avec toutes les garanties de rigueur que nous pouvons aujourd'hui exiger. Il nous serait d'ailleurs difficile d'en discuter les détails : un pareil examen réclamerait le savoir philologique dont MM. Windischmann et Spiegel ont presque seuls le privilége ; il entraînerait à des digressions grammaticales qu'un article comme celui-ci ne saurait comporter.

Je passe donc à la seconde partie du mémoire, dans laquelle le texte de la prière à Mithra se trouve éclairé et développé par la confrontation des auteurs grecs et latins. Mais avant de suivre M. Windischmann sur ce terrain plus ferme sous nos pas, je dois rappeler que le sujet de son mémoire avait déjà fixé l'attention de bon nombre d'érudits. Frappée de l'importance qu'a pour la connaissance de l'Orient la doctrine professée dans les mystères de Mithra, l'Académie des inscriptions et belles-lettres en mettait au concours l'examen pour l'année 1825. Un érudit qui avait été puiser dans la Perse même le goût de ses antiquités,' obtint le prix en compétition avec le célèbre Joseph de Hammer, dont le travail a depuis été publié. Toutefois, ni l'un ni l'autre des concurrents ne parvinrent à éclairer suffisamment la question. Joseph de Hammer ne sut pas tirer des matériaux qu'il avait à sa disposition le parti qu'on devait en attendre, et M. Lajard, se laissant aller à des rapprochements plus apparents que réels, ne fit servir sa riche érudition qu'à tout confondre et à tout embrouiller.

M. Windischmann a sur ses devanciers l'immense avantage de comprendre le texte zend, que MM. de Hammer et Lajard n'entendaient qu'à l'aide de la version inexacte d'Anquetil. Il a de plus une connaissance approfondie des Védas que n'avaient point les premiers historiens de la religion mithriaque; et les Védas contiennent déjà toute cette religion en germe. Enfin il a été permis au savant bavarois de mettre à profit les excellents travaux de M. R. Roth et de toute cette école qui éclaire la Perse par l'Inde et l'Inde par la Perse. Ainsi M. Win-

dischmann s'est trouvé placé dans les meilleures conditions pour traiter son sujet et pour porter la lumière au sein du chaos de documents entassés avant lui.

Ceci dit, je reviens à l'analyse du mémoire en question. Les mythologues ont donné à Mithra le nom de dieu. Sans doute cette qualification peut lui convenir, si on l'entend d'un être surnaturel et tout-puissant; mais implique-t-elle la notion d'un être éternel et existant par soi-même, c'est improprement qu'elle serait appliquée à Mithra, lequel n'est en réalité qu'une créature de Dieu. On lit au commencement du *Mihir-Yascht :* « Ahoura-Mazdâ (Ormuzd) dit au saint Zarathoustra (Zoroastre) : Quand j'ai créé Mithra, qui possède au loin les campagnes, ô saint! je l'ai créé pour qu'il fût invoqué, adoré, à l'égal de moi-même. » Ainsi Mithra est émané d'Ahoura-Mazdâ, c'est-à-dire du Dieu unique et éternel; il en est la production et l'image. Et comme Dieu se manifeste à nous sous une double face, l'une physique et l'autre morale, Mithra nous présente aussi ces deux aspects. Quoiqu'il soit appelé la lumière qui pénètre tout, qui donne la vie, il ne se confond pas pour cela avec le soleil, la lune, les étoiles, que l'Avesta distingue nettement de lui. L'astre du jour n'est en quelque sorte que le miroir de sa clarté; car, pour parler avec le *Mihir-Yascht*, c'est Mithra qui est le vrai soleil dont les rayons viennent éclairer les montagnes, et son œil vigilant contemple la terre des Aryas. On s'aperçoit que, même dans cette conception physique d'un Mithra médiateur entre Ahoura-Mazdâ et l'homme, il y a encore quelque chose qui n'est pas tout à fait la matière. Mithra est une lumière comme celle dont nous parle l'Évangile de saint Jean : elle se confond avec Dieu même, et n'a rien de périssable ni de passager. Écoutons plutôt le *Mihir-Yascht :* « Ahoura-Mazdâ, le Créateur, a préparé au sommet du Hara (la montagne sainte), cime élevée et éclatante, une demeure à Mithra le vigilant; là, pas de nuit, point de ténèbres, point de vents soit brûlants, soit glacés; ni la pourriture meurtrière, ni l'ordure, d'où naissent les démons, ni les vapeurs ne peuvent s'élever jusque là. » Mithra est à la fois la lumière passive et active, celle qui illumine les objets et celle qui les voit. De là l'invocation à ce dieu sans cesse répétée dans l'Avesta : « O toi aux dix mille regards! » ce qui nous fait reconnaître en lui une personnification de l'omniscience divine, et justifie cette épithète « aux mille oreilles », et ces qualifications d'éveillé, de vigilant, de témoin de nos pensées, de nos paroles et de nos œuvres, qui lui sont plusieurs fois attribuées. Mithra, comme le dit encore le *Mihir-Yascht*, est l'expression de la vérité, de la justice et de la bonne foi,

la personnification de la loi mazdéenne et son défenseur. Cet aspect est la face morale dont je parlais tout à l'heure; il nous fait saisir l'union étroite des deux natures, union qui s'observe également chez les divinités du panthéon hellénique. En Perse comme en Grèce, l'esprit passait aisément du type physique au type moral, par un effet de cette métaphore instinctive qui nous fait prendre dans le monde sensible l'image des vertus immatérielles. Une fois devenu la personnification de la vérité et de la bonne foi, Mithra prit le caractère de médiateur entre l'homme et Dieu. Il est l'ange qu'Ahoura-Mazdâ envoie pour gouverner les hommes, pour secourir ceux qui l'invoquent, défendre le pauvre et l'opprimé, répandre sur le sol la richesse et la fécondité. Aussi, de même qu'une conception analogue avait conduit les Hébreux à se figurer l'ange du Seigneur sous les traits d'un guerrier armé du glaive, Mithra est représenté dans le *Mihir-Yascht* monté sur un char de combat, le front chargé d'un casque d'or, la poitrine défendue par une cuirasse d'argent, avec tout l'appareil militaire enfin; il est accompagné, comme d'autant de génies, de tous les attributs du guerrier et du sage, la Justice, la Victoire, la Malédiction, la Pureté, la sainte Doctrine. Représentant de la lumière et de la vérité, il est, par excellence, le destructeur des démons ou dews; il neutralise l'influence qu'exercent ces esprits malfaisants dans la nature et sur les cœurs. Partant, celui qui est voué à son culte, qui agit en son nom, est armé d'un pouvoir destructeur contre les dews; au milieu des combats, Mithra le protége et détourne les coups qui pourraient l'atteindre.

Cette protection si efficace que le médiateur de la théologie mazdéenne exerce à l'endroit de ses adorateurs, se continue dans l'autre vie. Car Mithra, ne se confondant pas avec Dieu même, n'étant que la lumière manifestée, mais non la lumière infinie, que l'être vrai, mais non la vérité éternelle, garde toujours une personnalité distincte de celle d'Ahoura-Mazdâ. Il est et demeure, dans les deux mondes, le protecteur du mazdéen. Selon la doctrine de Zoroastre, les âmes des justes se réunissent sur la cime du Hara, pour monter au ciel et se rendre ensuite dans la demeure de Mithra. De la sorte, cette divinité est mise à la fois en rapport avec les idées de mort et d'immortalité.

Les Perses avaient puisé dans la Bactriane la conception de leur Mithra; c'est ce que prouve l'existence d'un dieu Mitra dans les hymnes du Véda, expression des croyances que portèrent dans l'Hindoustan les tribus pastorales qui habitaient au nord de l'Indus.

Dans le *Rig*, Mitra est le fils d'*Aditi*, c'est-à-dire de l'espace sans bornes, *Aditya*. Il constitue donc une véritable personnification du

soleil, et en effet, il est presque toujours invoqué avec *Varouna*, le ciel (Ouranos). Son culte semble s'être développé chez les Aryas à une époque où le dieu suprême, Indra, commençait à être rejeté sur le second plan. Le Mitra védique représente la lumière, tandis que Varouna, c'est l'atmosphère, le ciel, dont la nuit met en relief l'immensité. Cette association constante de Mitra et de Varouna, comparés, dans le Rig-Véda, à des rois montés sur des chars magnifiques, est analogue à celle de Mithra et de Vayou, dans les textes zends. En général, on retrouve dans les chants védiques tous les attributs que l'Avesta donne à Mithra, attachés à la divinité qui porte un nom presque identique, et à Varouna qui n'en est jamais séparé. C'est ainsi que Mitra et Varouna sont les symboles de la vérité et les protecteurs contre le mensonge. Le chantre arya célèbre leur omniscience, et Varouna est notamment donné pour le témoin et le juge de toutes nos actions. A ces deux divinités solaires du panthéon védique en est associée une troisième, Aryaman, dont le nom rapproché d'abord de celui d'Ahriman, l'adversaire d'Ahoura-Mazdâ, signifie, en sanscrit, *compagnon, ami,* sens qui se retrouve encore dans les textes zends. Aryaman représente le soleil au moment où le jour se détache de la nuit.

Ces rapprochements entre la religion aryenne et les éléments théogoniques mis en œuvre dans l'Avesta, ont été développés, dans divers mémoires, avec une grande clarté, par M. R. Roth, un des indianistes les plus judicieux de notre temps.

Zoroastre ne fit que donner une forme systématique à des croyances qui existaient déjà antérieurement aux Achéménides, et sa réforme était opérée lorsque les Hellènes entrèrent en relations suivies avec les Perses. Mais les dogmes que ce grand prophète avait consacrés ne furent pas tout de suite connus dans la Grèce, et le culte de Mithra, en particulier, n'a été signalé par aucun des premiers auteurs grecs qui parlèrent de la Perse. Cependant, malgré ce silence, tout nous prouve qu'aux sixième et cinquième siècles avant notre ère l'adoration de Mithra était déjà fort répandue, tant dans la Perse que dans la Médie. Hérodote nous parle d'un certain Mitradatès [1] qui était chargé de la garde des troupeaux de bœufs appartenant à Astyages; et ailleurs, le même écrivain donne le nom de Mitrobatès [2] à un gouverneur de Dascylium, au temps de Cyrus. Enfin, dans un autre passage, Hérodote, confondant Anahid avec Mithra, mentionne formellement cette divinité

[1] Μιτραδάτης.
[2] Μιτροβάτης.

comme l'une des premières de la Perse. De plus, les inscriptions cunéiformes mettent en relation Mithra et Ahoura-Mazdâ ou Ormuzd. Deux passages de Xénophon nous montrent que les Perses juraient par Mithra, ce qui est en parfaite harmonie avec le caractère de dieu de la bonne foi et de la vérité qu'il présente dans l'Avesta; ce mode de serment se retrouve chez Plutarque dans la bouche d'Artaxerxès et d'autres personnages. C'est jusqu'à ce même Plutarque qu'il faut descendre pour rencontrer en Grèce des notions plus circonstanciées touchant Mithra, et en général la religion perse. Le philosophe de Chéronée le dépeint comme le médiateur entre l'homme et Dieu, le défenseur des créatures contre les attaques d'Ahriman, qui est dans la théologie mazdéenne, non l'égal, mais l'adversaire d'Ormuzd. Il est à croire que Plutarque empruntait ce qu'il nous a dit du magisme, à Théopompe, auteur du quatrième siècle avant notre ère, qui avait composé une histoire dont le huitième livre était consacré aux Perses. Et la conformité que l'on remarque entre le dire de Plutarque et certains passages du Boun-Dehesch, démontre que, tout moderne qu'il soit comparativement dans sa rédaction, ce livre n'en est pas moins un exposé de la vieille cosmogonie perse. Le philosophe de Chéronée, d'accord avec le Boun-Dehesch, nous représente Ormuzd comme habitant la lumière éternelle et ayant en lui l'omniscience, tandis qu'Ahriman est l'ignorance par excellence qui réside dans les ténèbres. Entre eux deux s'étend un vaste espace appelé *Vâï*, sorte de clair obscur où la lumière se mêle à l'obscurité. M. Spiegel, en comparant les expressions mazdéennes aux expressions védiques, a reconnu dans Vâï, l'air, l'atmosphère. Ce *Vâï* est le siége de la lumière créée, que personnifie Mithra; et le nom de Mithra lui-même trouve dans ce fait son explication, car il est formé d'un radical impliquant l'idée de mélange et d'intermédiaire, comme l'a montré le même M. Spiegel, que M. Windischmann prend sans cesse pour guide. Mithra signifie donc, proprement, le médiateur. Et en effet, Théopompe l'appelle *Mésitès*[1]. Cette conception achève de nous faire comprendre l'union, en Mithra, de l'idée physique du passage des ténèbres à la lumière, et de l'idée morale de l'union de l'homme avec Dieu par la vérité, la bonne foi et la justice. L'homme, suivant les Perses, ne pouvait atteindre à la lumière incréée, mais il trouvait dans Mithra une lumière plus accessible à son intelligence, un être moins éloigné de sa propre essence. Ce sont là des idées qu'on retrouve dans presque toutes

[1] Μεσίτης.

les religions, sous des formes plus ou moins claires, mais que le mazdéisme avait dégagées des fables dont elles étaient ailleurs obscurcies.

Mithra une fois adoré comme une personne divine, bien que d'une nature inférieure à Ormuzd, recevait un culte, et c'est de ce culte qu'est sortie la religion mithriaque. Ce culte comprenait des fêtes imposantes ou mystérieuses, dont parle l'historien Duris[1], cité par Athénée, et qui est un peu moins ancien que Théopompe (de 340 à 276 av. notre ère). Cet écrivain nous apprend, au septième livre de ses *Histoires*, que le jour où l'on sacrifiait à Mithra, il n'y avait que le grand roi qui pût s'enivrer et se livrer aux plaisirs de la danse, interdits au contraire ce jour-là à tous ses sujets. On voit par là quel caractère de sainteté offrait le culte du dieu perse. Les textes zends nous montrent qu'une partie du jour, celle qui est comprise entre l'aurore et midi, lui était consacrée; on lui vouait tout entier le 16 de chaque mois, et le septième mois du vieux calendrier perse portait son nom. La fête à laquelle Duris fait allusion est celle de Mihragân qui tombait le 16 du mois de Mithra et qui durait six jours. Au dire des écrivains orientaux, c'était en ce jour que Dieu avait créé la terre, formé les corps pour être la demeure des esprits, et ils rattachent aussi à cet anniversaire le triomphe du héros Féridoun sur Zohak. C'est à des écrivains comparativement modernes que nous sommes redevables de la description de quelques circonstances de cette solennité. Le roi se faisait parfumer avec l'huile *bân;* il se vêtait d'un manteau magnifique d'étoffe de couleur, et se coiffait de la *cidaris,* ou mitre, sur laquelle était représentée une image du disque solaire. Le grand prêtre, ou chef des mobeds, lui apportait un plat sur lequel étaient placés des citrons, du sucre, des lotus, des coings, des jujubes, des pommes, des raisins blancs et sept baies de myrte. En lui présentant cette offrande, il murmurait certaines paroles. Le monarque faisait distribuer ce jour-là des vêtements au peuple, comme le pratiquèrent encore Ardeschir et Nouschirvan. On se donnait ce jour-là, en Perse, des fleurs, des fruits, surtout des dattes, des grenades, du riz, des graines odoriférantes, tous usages évidemment d'origine mazdéenne, et qui se sont perpétués après l'introduction de l'islamisme, comme une foule d'autres rites de la religion des mages. Car on sait combien la secte schiite emprunta aux antiques croyances du zoroastrisme. Strabon fait aussi allusion à la fête du Mihragân, quand il parle d'un certain anniver-

[1] Δοῦρις.

saire où le satrape d'Arménie envoyait au roi de Perse vingt mille poulains pour les fêtes de Mithra.

Le médiateur du mazdéisme ayant pour image la lumière, devait facilement se confondre avec le soleil et le feu dans l'esprit d'adorateurs grossiers et mal instruits de la véritable doctrine. Pour les Grecs, pour Hérodote comme pour Strabon, Mithra n'est autre que le soleil, et Quinte-Curce nous dit que les Perses invoquent Mithra, ou le soleil, comme une lumière éternelle. On s'explique donc aisément qu'une fois passé en Europe, le culte de Mithra se soit confondu avec celui de l'astre du jour. Les nombreuses inscriptions latines consacrées au dieu perse par des soldats, qui révéraient en lui une divinité secourable dans les combats, en font foi : *Deo soli invicto Mithræ*, est la formule employée constamment. Et un historien byzantin, Nicétas, nous dit que les uns regardent Mithra comme étant le soleil, les autres comme étant le feu, tandis que certains le tiennent pour une puissance particulière. Un père de l'Église, Julius Firmicus Maternus, qui a composé, sur les erreurs des religions profanes, un traité rempli de faits curieux, voit dans Mithra une personnification humaine du feu. On s'explique du reste aisément ces confusions, à une époque où le vieux dogme mazdéen était oublié, et où l'on ne connaissait de la religion de Mithra que les monuments élevés par les Romains en mémoire des mystères qu'ils avaient été puiser dans la Perse. Il est même probable que jusque dans ce pays la notion primitive de la divinité avait fini par s'altérer, car dans la dispute que soutient contre Manès, vers l'an 277, Archélaüs, évêque de Cascar en Mésopotamie, Mithra est complétement identifié avec le soleil. Mais ce livre curieux, composé originairement en syriaque, déjà traduit en grec au temps de saint Jérôme, et dont nous possédons une vieille version latine, ne nous fait connaître que ce mazdéisme altéré dont le manichéisme cherchait à tirer une religion nouvelle. Manès, en effet, n'était qu'un réformateur des anciennes croyances perses qui s'efforçait d'opposer au christianisme des idées dont il n'avait pas l'invention. Ainsi que l'a montré M. Roth, il exagéra l'élément dualiste qui se trouvait en germe dans le mazdéisme, et éleva Ahriman à la hauteur d'Ormuzd. L'ancienne religion perse laissait au contraire à ce dernier la victoire finale, et son adversaire n'était, comme Satan, qu'un esprit révolté et malfaisant. C'est à tort que les chrétiens nous représentent le manichéisme et les sectes gnostiques comme de simples hérésies. Ces sectes constituaient bien réellement des religions distinctes, entées sur de plus anciennes. En fait de religion, rien ne se crée de toutes pièces, et les croyances,

comme tous les phénomènes de la nature, se transforment, se modifient, mais ne s'improvisent pas.

Le prétendu Denys l'Aréopagite voit dans Mithra un dieu à triple forme. Cette idée est vraisemblablement astronomique, car elle se lie à la conception des saisons; elle devait tirer son origine de l'identification du médiateur perse avec le soleil. On voulut même, comme on le voit par saint Jérôme, trouver dans le nom de Mithra un anagramme du nombre 365, en vertu de cette habitude encore répandue en Orient, de composer des devises faisant allusion à un événement dont leurs lettres rappellent la date. Ce chiffre de 365 est celui des jours de l'année, et il nous ramène à l'emploi des noms mystiques qui figurent sur les abraxas si répandus chez les sectes gnostiques.

Saint Paulin, évêque de Nola, nous a laissé, dans ses vers, une peinture des mystères de Mithra où l'éclat de ce dieu solaire est opposé aux ténèbres de la nuit pendant lesquelles il était adoré. M. Windischmann a réuni tous les témoignages qui établissent la confusion, chez les Grecs et les Latins, de l'astre et du dieu, et ce ne sont pas seulement les textes écrits, mais les monuments qui démontrent cette ignorante confusion. Sur les monnaies de Kanerki, roi indo-scythe, qui vivait vers le commencement de notre ère, Mithra apparaît comme le soleil environné du nimbe radié.

Mithra était d'ailleurs conçu sous une forme trop humaine pour que les Perses n'aient pas été entraînés à se le figurer comme un être terrestre, et à transformer son histoire symbolique en une légende, où l'anthropomorphisme prit une place de plus en plus large. Les religions antiques nous fournissent sans cesse des faits analogues.

On racontait que Mithra était né d'un rocher, ou, pour mieux dire, qu'il avait vu le jour dans une anfractuosité ou grotte, comme le rapporte du Christ une ancienne tradition que saint Justin nous a conservée. Cette légende se rattache à un ensemble de symboles que les premiers chrétiens ont connu comme les Perses; témoin ces paroles de Commodien, poëte chrétien du troisième siècle, dans une de ses instructions : *Invictus de petra natus, si Deus habetur, nunc ergo retro vos de istis date priorem, vicit petra Deum, quærendus est petræ creator. Né de la pierre* est en effet une épithète de Mithra. C'est au fond d'une grotte que l'on célébrait, en mémoire de sa naissance mystique, les mystères du dieu. Dans cette grotte brûlait le feu qui était son emblème. Cette grotte figure sans cesse sur les bas-reliefs mithriaques; elle est mentionnée par tous les auteurs. Les plus anciens temples de la Grèce avaient été aussi des grottes, et c'était dans leurs profondeurs que les

Phrygiens et les Crétois célébraient les mystères de leurs grandes déesses. Suivant une tradition qu'Eubulus nous a conservée, Zoroastre avait un jour consacré au créateur et au père de toutes choses une de ces anfractuosités naturelles qu'embaumait le parfum des fleurs, et dont l'air était rafraîchi par la limpidité des eaux. Cette grotte s'était offerte à lui comme un abrégé, un symbole du monde, et il l'avait dès lors prise pour emblème de Mithra, l'auteur de l'univers. De là, l'usage de consacrer les grottes à ce dieu, comme les Grecs les consacraient aux nymphes. Suivant un autre récit, Zoroastre, en vrai sage indien, s'était retiré du monde et avait vécu dans la solitude, au sommet d'une montagne, c'est-à-dire, à proprement parler, au fond d'une grotte, afin de se livrer tout entier à son amour pour la sagesse et la justice. Ainsi parle Dion Chrysostome, et Pline ajoute que le prophète perse avait, pendant vingt années, observé une de ces abstinences sévères, si caractéristiques du génie religieux de l'Orient, et dont Jean-Baptiste nous fournit un modèle. C'est au fond de ce désert que Zoroastre avait dû combattre l'esprit mauvais et triompher de la tentation d'Ahriman.

Toutes ces idées, ainsi que l'a montré M. Windischmann, trouvent leur origine dans l'Avesta. C'est au sommet d'une montagne que Mithra fait sa première apparition, par allusion aux phénomènes qui nous montrent, tous les jours, le soleil levant éclairant d'abord de ses feux la cime des monts. Cette montagne, le texte zend l'appelle d'un nom féminin, *Hara-Berezaiti*, qui nous reporte à la déesse Bérécynthe, et nous ouvre de lumineux aperçus sur les mythologies de la Perse et de la Phrygie. Bientôt la légende populaire transforme la montagne en une femme qui a donné naissance au dieu, et un historien arménien, Elisée, dont la voix est comme le dernier retentissement des traditions mazdéennes, rapporte que le dieu Mithra est né d'une femme et de sang royal.

Les Védas nous fournissent également des rapprochements qui permettent de saisir par quelles transformations a passé le mythe perse.

Cette grotte, au fond de laquelle habite le dieu, est, pour les Perses, une échauguette, d'où il observe sans cesse le monde. De là l'épithète de guetteur (en allemand *spæher*) que lui donnent les textes zends. Car il y avait une liaison, pour les anciens, entre l'idée de grotte et celle d'échauguette[1].

[1] Ulpien, en définissant le latin *specus*, dit : *locus unde despicitur*. *Specus*, *spelunca* appartiennent à la même racine que *specio*, que le grec [illegible], [illegible], que le zend *çpaç* (épier), et le sanscrit *paç*.

Un autre mythe tout védique, qui a donné naissance, chez les Latins, à la fable célèbre d'Hercule et de Cacus, se retrouve dans la légende de Mithra, comme expression du même phénomène. Mithra ravit les bœufs ou les vaches qui sont, pour le chantre aryen, l'emblème constant des feux du jour. C'est à quoi font allusion ces vers de Stace adressés au soleil, et que l'on ne pourrait comprendre si l'on ne connaissait le mythe mazdéen :

> Adsis, o memor hospitii, Junoniaque arva
> Dexter amas, seu te roseum Titana vocari
> Gentis Achaemeniae ritu, seu praestet Osirin
> Frugiferum, seu Persei sub rupibus antri
> Indignata sequi torquentem cornua Mithram.

Commodien nous trace un tableau analogue et rapproche les mythes perses de la fable romaine :

> Vertebatque boves alienos semper in antris
> Sicut et Cacus Vulcani filius ille.

Les chrétiens s'indignaient de ces mythes, qui n'étaient qu'une naïve expression du naturalisme des premiers âges. Trop ignorants pour découvrir qu'il n'y avait là qu'une allégorie poétique, destinée à peindre sous des couleurs plus vives le spectacle magnifique de l'univers, ils s'en prenaient à l'interprétation littérale et matérielle, laquelle pouvait avoir en effet de fâcheuses conséquences pour la morale. Un pareil récit faisait, pour eux, de Mithra un dieu voleur, et ils se demandaient si le dieu saint et pur pouvait avoir nos défauts et nos vices. Comme l'allégorie morale tendait de plus en plus, dans les spéculations religieuses de leur temps, à se substituer à l'allégorie physique, ils n'admettaient pas que les phénomènes de la nature, traduits sous une forme anthropomorphique, pussent servir à composer la légende divine. De là, leur incapacité radicale pour concevoir le polythéisme antique, et leur partialité pour un evhémérisme superficiel qui se débarrassait de toute la mythologie en en faisant l'histoire d'hommes pris pour des dieux.

La doctrine des mystères mithriaques était toute pénétrée de ce symbolisme antique; mais au lieu de descendre à une personnification de toutes les forces et de tous les objets de la nature, comme le polythéisme hellénique, elle s'en tenait à un symbolisme purement astronomique, qui se prêtait davantage à des conceptions spiritualistes. Cette doctrine astronomique fait le fond des mystères mithriaques, et l'enlèvement des taureaux dont il vient d'être question, malgré

sa forme anthropomorphique, n'en découle pas moins des données sur lesquelles elle repose. Seulement, chez les auteurs postérieurs au christianisme qui nous parlent des mystères de Mithra, il est nécessaire de distinguer les idées perses des idées orientales ou égyptiennes qui leur furent associées par le syncrétisme des derniers temps.

C'est vers l'an 70 avant J.-C. que les mystères de Mithra sont mentionnés pour la première fois dans le monde gréco-latin. Ils y obtinrent un prodigieux succès, et comptèrent des milliers d'adeptes. Le polythéisme antique cherchait alors à réchauffer ses membres glacés au foyer encore ardent des croyances orientales. Mithra était adoré non-seulement dans la Perse, mais dans l'Arménie et la Cappadoce, où l'influence romaine s'exerçait déjà puissamment. Le roi Tiridates, arrivant à Rome pour se faire couronner, disait à Néron qu'il était venu l'implorer comme il l'aurait fait pour Mithra. Pendant plus de deux cents ans, ce fut à qui irait faire ses dévotions au dieu perse qui excitait les railleries de Lucien. Et au temps d'Hadrien, son culte était si répandu qu'un écrivain, du nom de Pallas, en composa un traité spécial, qui a été cité par Porphyre. J'ai déjà parlé de l'abondance des monuments mithriaques, bas-reliefs et inscriptions. Tout en conservant son caractère exotique, Mithra n'en avait pas moins pris place dans le panthéon gréco-latin, ou, pour mieux parler, dans ce panthéon cosmopolite qui constituait la religion des derniers temps de l'empire. Il est fait sans cesse allusion à son culte comme à une chose universellement connue. Ce culte, dont les initiations mystérieuses étaient de nature à frapper les imaginations et à dominer des esprits alors enclins à l'incrédulité, a été accusé de recourir à des sacrifices barbares, sacrifices qui avaient sans doute pour objet de faire sentir plus vivement la nécessité des expiations. Déjà, au dire des anciens, les Perses offraient de nombreux sacrifices à Mithra. Les pères de l'Église ont stigmatisé avec horreur l'emploi de ces rites sanguinaires, dont on a fait un des plus graves motifs d'accusation contre l'empereur Julien. M. Windischmann montre combien ces mystères, qui dérivaient de la grande fête célébrée chez les Perses en l'honneur de Mithra, ont été dénaturés dans le mithriacisme des derniers siècles. Mais on doit reconnaître, d'autre part, que plusieurs des rites principaux de cette religion se retrouvent déjà dans l'Avesta, et que des allusions y sont faites dans le Mihir-Yascht. Tel est l'emploi du baptême et de la confession. La purification par l'eau joue d'ailleurs un grand rôle dans la législation de Zoroastre. L'idée inculquée aux initiés des mystères de Mithra, qu'après avoir été soumis à des épreuves terribles ils deve-

naient des guerriers invincibles, n'est pas non plus étrangère à la loi mazdéenne, qui transforme Mithra en un guerrier vainqueur des méchants. Il y avait aussi dans les cérémonies mithriaques une sorte de communion, ou plutôt une offrande de pains qui se retrouve dans l'offrande des *daroun* ou petits pains mentionnés par les textes zends et que le Parsi fait encore de nos jours.

Les sacrifices humains se rattachaient-ils à d'antiques usages, à une sorte d'expiation ou de rachat? M. Windischmann ne nous le dit pas, et l'on paraît manquer d'éléments pour décider cette question. Des victimes humaines ne semblent pas d'ailleurs avoir été une condition habituelle du culte mithriaque, et les empereurs romains, qui avaient interdit cette horrible coutume dans les Gaules, ne l'eussent certainement pas tolérée en Grèce et en Italie. Le fanatisme païen de Julien a pu seul ramener des rites oubliés.

Quoi qu'il en soit, les cérémonies mithriaques, étudiées ainsi qu'elles viennent de l'être par M. Windischmann, nous apparaissent comme une création tout orientale, dont le fond était exclusivement mazdéen. Quant à ces grades, à ces degrés nombreux d'initiation, portant des noms bizarres, et qu'ont longuement décrits les auteurs, nous ne pouvons savoir à quelle époque ils avaient été établis, mais il faut avouer qu'il n'y a rien de grec ni de romain dans leur physionomie.

Le mithriacisme s'était aussi associé à une doctrine de la transmigration des âmes puisée à la même source, mais qui avait passé à son tour par une série d'altérations. Cette doctrine tenait de près à la cosmogonie mazdéenne, sur laquelle M. Windischmann répand de précieuses lumières, dans un dernier appendice consacré à Gayo-Maratha et à Çaosyâç. L'auteur y montre la liaison de l'eschatologie mithriaque et de la doctrine de la résurrection par Çaosyâç. Ce dernier, ainsi que l'indique son nom, est l'être produit pour le salut et l'utilité du monde. D'après le Boun-Dehesch, il est fils de Zoroastre, mais il n'a pas été enfanté par la voie naturelle. Toute sa légende se rattache à une mythologie destinée à nous expliquer comment s'est formé le monde. Çaosyâç, véritable sauveur du genre humain, est venu combattre les démons qui le haïssent, rendre à ceux qui sont morts le corps et la vie et donner le signal de la résurrection. Il apparaîtra un jour, dans toute sa gloire et sa majesté, pour procéder au renouvellement des choses, tuer les méchants démons, et communiquer aux hommes le pain de l'immortalité. Par lui, les descendants du Gayo-Maratha, c'est-à-dire de l'homme primitif, de l'homme-taureau, seront appelés à une nouvelle vie. Ils deviendront les purs et ne

seront plus soumis aux conditions de la durée; ils régneront avec lui dans les siècles des siècles. Tel est la récompense promise aux Çaosyântas ou amis de Çaosyâç.

M. Windischmann a montré, par une discussion philologique attentive et serrée, comment cette doctrine, exposée surtout dans le Boun-Dehesch, se rattache aux anciennes croyances du mazdéisme, et n'est pas un emprunt fait à d'autres religions d'une date postérieure à celle de Zoroastre.

Tel est, dans son ensemble, le contenu d'une dissertation que devront méditer tous ceux qui s'occupent de l'histoire des religions. Elle appartient à cette excellente école critique qui a renouvelé, depuis trente ans, nos connaissances mythologiques et dégagé l'inconnu du grand problème des religions antiques.

En France, où tant d'ignorance règne encore en cette matière, où les plus fausses notions sont souvent inculquées comme des vérités démontrées, où l'antiquité n'est guère connue que dans ses plus belles productions et n'est pas étudiée dans ses origines et son caractère générique, où l'Orient commence à peine d'être aperçu, nous devons beaucoup apprendre à l'école de M. Windischmann. Son Mémoire est un spécimen de la voie dans laquelle il convient de suivre les rapports de l'Asie avec Rome et la Grèce. Clair et bien ordonné, substantiel et concis, il nous prouve que les Allemands peuvent sortir des formules obscures où s'emprisonne habituellement leur génie, et que, sans rivaux pour l'érudition, ils atteindront, s'ils le veulent, à cette perfection de forme et cette précision de langage dont l'absence empêche les autres nations de puiser aux trésors qu'ils ont enfouis dans leurs livres.

ALFRED MAURY.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

LA POPULATION DE LA CHINE

A DIFFÉRENTES ÉPOQUES

PAR J. SACHAROFF[1].

Quand des voyageurs européens visitent les villes maritimes de la Chine, ils sont remplis d'admiration à la vue de leur population. Ils rapportent cette impression en Europe, et des investigateurs curieux s'efforcent de déterminer exactement la somme totale de la population chinoise, sans toutefois arriver jamais à une solution satisfaisante. Les uns, et parmi eux tous les voyageurs, se sont trompés, parce qu'ils ont puisé leurs renseignements à de mauvaises sources, dans les ports de mer, auprès des courtiers, des facteurs, des interprètes, plus occupés de leurs affaires que de statistique nationale. D'autres n'ont pas réussi, parce qu'une partie seulement des docu-

[1] Au moment où, par suite des derniers événements, la Chine va devenir plus accessible, nous avons pensé que le résumé de ce travail approfondi sur la population de la Chine à toutes les époques serait de nature à intéresser le public. Il est vrai que les conclusions de cette étude sont à peu près négatives, en ce sens qu'elles infirment toutes les données admises jusqu'à présent, sans les remplacer par rien de précis; mais ici comme en tout, c'est déjà savoir quelque chose que de savoir qu'on ne sait rien. Il y a d'ailleurs dans cette étude, indépendamment des renseignements statistiques, un grand et tragique intérêt. Les grandes guerres des peuples qui ont pris part au mouvement de l'histoire, ont un sens et portent des fruits qui les font largement absoudre par la philosophie. En Chine, on constate depuis au moins trois mille ans une succession inouïe de massacres, de catastrophes immenses et inféconde. Par une exception unique, l'humanité y a souffert et s'est décimée sans nul profit, et c'est là le côté profondément tragique de cette histoire.

ments officiels leur a été accessible, et qu'ils ont établi leurs calculs sur les principes et les règles d'une science qui ne s'est formée que dans l'Europe moderne. Ils seraient sans doute arrivés à une plus grande certitude, s'ils avaient pu consulter les meilleurs auteurs chinois et des pièces officielles plus complètes.

En France, M. Biot a approfondi ce sujet, en suivant l'excellent ouvrage *Wuin-sjan-tun-kao*. Mais malheureusement la concision et la défectuosité du texte, les connaissances insuffisantes du traducteur dans la langue et la littérature chinoises, ainsi que le manque d'autres documents, ont embarrassé M. Biot à chaque ligne, surtout en ce qui touche le temps qui suivit le treizième siècle, et l'ont conduit à conclure faussement que dans l'ouvrage précité il n'était question que de la somme des contribuables, et non de toute la population. Toutefois ses recherches sont dignes d'attention, et le plan que M. Biot a emprunté à l'auteur chinois est sans contredit le meilleur, parce que, dans une révision historique de la population de la Chine, les annales des siècles passés nous montrent clairement que, dès les temps anciens, le nombre d'âmes en Chine était beaucoup plus considérable que chez d'autres peuples dans les premières périodes de leur civilisation; de plus, elles nous donnent la mesure de la créance que méritent les données numériques relatives à la population présente. Nous considérerons sous le même point de vue la marche progressive de la population de la Chine, en indiquant les causes des changements qu'elle a subis [1].

La Chine n'a sans doute pas toujours eu des frontières aussi étendues que de nos jours, surtout dans les premiers temps de l'empire; il est néanmoins établi qu'au moins deux cents ans avant l'ère chrétienne elle formait déjà un empire puissant et unique, dont les limites

[1] Voici les sources auxquelles l'auteur du présent travail a puisé :

1° *Njan-san-schi*, vingt-trois histoires des dynasties qui ont régné sur la Chine.

2° *Wuin-sjan-tun-kao*, œuvres de *Ma-duan-lin*, écrivain chinois distingué, du treizième siècle.

3° *Sjui-wuin-sjan-tun-kao*. C'est une continuation du précédent ouvrage, faite, sous la dynastie actuelle de Zin, par le comité des savants, et qui va jusqu'à la fin de la dynastie des *Min*.

4° *Chuan-tschao-wuin-sjan-tun-kao*, autre continuation du même ouvrage, comprenant le temps et l'histoire de la dynastie actuelle.

5° *Tun-djan*, œuvres de *Du-ju*, auteur du neuvième siècle, avec deux continuations semblables.

6° *Chuan-tschao-zsin-schi-wuin-djan*, collection de traités sur différents sujets, composés, sous la dynastie actuelle, par des savants et des fonctionnaires publics.

n'étaient pas fort différentes de la Chine postérieure proprement dite. Les dynasties des Chan, des Sui, des Tan, des Juan et des Min, sous le gouvernement desquels la Chine avait les plus grandes frontières, dominèrent, en dedans de la grande muraille, à peu près sur la même étendue de pays que la dynastie actuelle de Zin.

Les provinces occidentales de la Chine d'aujourd'hui, dans lesquelles, même sous les dynasties puissantes, eurent lieu fréquemment des changements de frontières, ont été, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, beaucoup moins peuplées que les provinces orientales, et les peuplades étrangères qui les habitent ne sont pas encore maintenant complétement dépendantes du gouvernement, et ne sont par conséquent soumises à aucun dénombrement. Toutes les tribus et tous les peuples qui demeurent par delà la grande muraille, et en général toutes les dominations dites extérieures, et tous les étrangers, même en dedans de cette muraille, seront exclus de notre examen, parce que ces peuples, bien qu'ayant appartenu à la Chine à différentes époques, ne s'y sont trouvés toujours que dans des rapports de dépendance, et jamais dans un état de sujétion complète. Voilà pourquoi le gouvernement chinois, n'ayant pas le pouvoir de disposer d'eux à son gré, a cru, d'un côté inutile, et de l'autre impraticable, d'établir leur nombre.

Quand les auteurs chinois parlent de la population de leur empire, ils remontent en général à des temps très-anciens, et prétendent qu'en l'an 2275 avant Jésus-Christ la population de la Chine s'élevait déjà à 13,553,923 âmes, et qu'à la mort de l'empereur Schun (2205 avant J. C.), au moment où Jui, le fondateur de la première dynastie Sia, qui dessécha le pays après une grande inondation, reçut la couronne des mains des princes féodaux réunis, le nombre de ceux-ci dépassait dix mille. Mais c'est un chiffre purement fictif. Dans la suite, nous verrons le nombre de ces principautés féodales diminuer à chaque nouvelle maison souveraine; plus on se rapproche de l'époque où vécurent les historiens, plus les relations historiques sont dignes de foi, et plus aussi ces nombres se resserrent. Au commencement de la deuxième dynastie de Schan (1766 avant J. C.), il n'y a plus que 3,000 fiefs, et quand, en l'an 1122, la maison de Tschou monte sur le trône, on ne voit plus que 1773 véritables vassaux. — Le chiffre prétendu de la population a diminué dans la même proportion.

Tous les efforts des empereurs de la troisième dynastie de Tschou et des fonctionnaires de l'empire tendaient à assurer la paix et le bien-être du pays : tous s'occupaient à faire des lois et à prendre des

mesures capables de fonder le bonheur de la nation tout entière. Ce fut à cette époque que le gouvernement crut voir que là où est le nombre est aussi la puissance, et qu'une population plus nombreuse devait nécessairement le mettre en état de disposer de plus grands revenus et de plus d'hommes pour son service. Alors il lui parut nécessaire de connaître exactement le peuple dans sa force numérique, dans sa manière de vivre, dans sa fortune, dans toutes ses relations, et voilà pourquoi le dénombrement, qui ne fut institué que sous cette dynastie, eut une grande importance. On établit des fonctionnaires spéciaux, qui eurent pour devoir de dénombrer le peuple tous les ans, tant dans le centre de l'empire que dans les principautés féodales.

D'après le règlement de cette dynastie, on comprenait dans le dénombrement les enfants dont les dents de lait commençaient à tomber, et l'on inscrivait les noms des deux sexes sur des tables, qu'aujourd'hui encore dans les listes de révision on appelle *ban-tsi*, c'est-à-dire listes sur planches. En vue d'un résultat plus exact, on nomma des censeurs spéciaux pour chaque classe du peuple; et comme les dénominations de ces emplois se sont conservées dans les livres classiques, on ne saurait avoir aucun doute à l'égard de toute l'institution, en tant qu'on peut croire sans restriction à l'intégrité de ces livres. Tous les trois ans il y avait un dénombrement général du peuple, et au commencement de chaque année les chefs du pays étaient obligés de fournir un rapport sur la population de leur ressort, de manière qu'à la fin de l'année on pouvait envoyer à la cour des listes sur la population entière de l'empire. L'empereur offrait au ciel ces listes au temps des sacrifices du solstice d'hiver, pour montrer que, comme fils et vice-roi du ciel, il s'engageait à prendre soin du peuple que l'Être suprême avait confié à sa direction [1].

Ces règlements établis par la dynastie de Tscheou servirent de modèles aux générations suivantes. Mais l'histoire ne donne pas de renseignements authentiques sur la manière dont ils ont été exécutés, sur les conséquences qu'ils ont eues, et sur la population de la Chine à cette époque. On n'en doit pas moins admettre que les institutions dont il s'agit ont exercé l'action la plus bienfaisante. L'empire jouissait alors d'une tranquillité profonde, de manière que I-wan, le premier empereur de la nouvelle dynastie, était bien autorisé à dire : « Une fois seulement je me suis couvert de l'habit de guerre, et le Céleste Empire

[1] Cette coutume religieuse est restée en vigueur sous toutes les dynasties, et l'est encore aujourd'hui avec quelques modifications.

a retrouvé le repos, etc. » Cet état de paix dura au delà de trois cent cinquante ans. Dans de telles circonstances, la population dut augmenter; si l'on en croit les historiens postérieurs, elle s'élevait au onzième siècle à 13,704,923 âmes.

Cependant vers la seconde moitié de la dynastie de Tschou, depuis le temps où Pin-wan (770-719), serré de près par les étrangers de l'Occident, fut forcé de transférer sa cour à Lo, plus à l'orient, l'empire se mit à décliner et la population à décroître; le dénombrement, « depuis les enfants de l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets », ne donna que 11,941,923 âmes.

Alors commença la période connue dans l'histoire sous le nom de *printemps et automne* (Tschun-zju), et qui porta un coup plus rude encore à la population. Les princes féodaux, se faisant entre eux une guerre sanglante, passèrent, à la tête d'armées entières, d'une province dans l'autre, ravageant les champs et tuant les habitants. Cet état de choses dura deux cent quarante-deux ans, pendant lesquels cinquante-deux principautés féodales perdirent leur existence. Après de tels bouleversements, les empereurs de la dynastie de Tschou ne purent plus rétablir leur puissance antérieure; car les princes féodaux, qui, durant le *printemps et l'automne*, étaient devenus puissants, exercèrent une influence décisive sur la destinée du souverain et de l'empire. Les massacres, qui avaient un instant cessé en 480 à cause de l'épuisement des princes, recommencèrent de nouveau et avec plus d'acharnement. La fureur était si grande, qu'un jour, après une bataille, on coupa plus de 24,000 têtes, et ce délire furieux augmenta encore après que toutes les principautés féodales furent transformées en sept royaumes, que les souverains de ces royaumes ne crurent plus nécessaire d'appuyer le chef de l'empire, et se battirent pendant trente-trois ans (255-222) ouvertement pour le trône suprême, que la Chine se fut levée, que tout individu mâle fut devenu soldat, et qu'il y eut, dans les sept royaumes précités, 5 millions de soldats sur une population d'un peu plus de 10 millions.

Ce fut Schi-chuan-di, un empereur de la dynastie de Zin, qui mit un terme à cette période, que l'histoire connaît sous le nom de Tschsan-go (les guerres des royaumes). Les princes féodaux se tuèrent ou descendirent au rang de sujets ordinaires, et leurs domaines devinrent la propriété de l'État et de l'autocrate, parce que Schi-chuan-di détruisit le régime féodal, véritable source de cette longue effusion de sang. Mais la transition d'un régime à l'autre coûta à l'empire, suivant le témoignage de l'histoire, le tiers de sa population. L'empire

était aussi inquiété à l'extérieur par les Huns. Pour leur fermer la route de la Chine, Schi-chuan-di entreprit la construction de la grande muraille, œuvre pour laquelle on employa au delà de 400,000 hommes. Le sud exigea pareillement une forte ligne de défense, et l'on y envoya environ 500,000 soldats; enfin la garde du palais impérial et des tombeaux se composait de 700,000 soldats. Sous cet empereur furent aussi décrétées de lourdes prestations, d'après le plan du ministre Schan-jan. On imposa à tous les champs la livraison du dixième des produits bruts, et l'on ordonna, relativement aux prestations en travail, un déplacement mensuel d'un lieu dans l'autre : un mois dans les villes provinciales, un autre dans les villes de cercle, un troisième dans la capitale; en un mot, les corvées furent trente fois plus fortes que dans les temps antérieurs. Le service même de la frontière ne dispensait pas de ces prestations; mais on permit aux personnes fortunées de se racheter de cette obligation par un versement au trésor public de 300 monnaies de cuivre. Les pauvres, au contraire, qui n'étaient pas en état de faire ce versement, se rendaient d'un poste à l'autre, de façon qu'une grande partie du temps était absorbée par les voyages seuls, et que définitivement, pour se sustenter, la plupart étaient forcés de louer à d'autres le temps qui leur restait, abandonnant à leur destinée leurs propres familles. Aussi l'histoire nous dit-elle qu'on trouvait de longues files de cadavres sur les grandes routes.

A la mort de Schi-chuan-di s'évanouit aussi la création que son génie et sa puissante volonté avaient fait surgir. Il y eut de nouveaux troubles qui durèrent jusqu'à la fondation de la principauté de Chan, dont le chef conquit l'empire en 202. Sa dynastie régna avec éclat, mais non sans grande effusion de sang, car son avénement se solda par 1 million de tués et de blessés, de manière que des 10 millions d'âmes qui composaient la population de la Chine du temps des sept royaumes, il n'en resta pas les trois quarts.

Depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'avénement au trône de la dynastie de Chan, les historiens chinois postérieurs donnent le total de la population pour quatre époques différentes, et la moyenne pour ces quatre époques ne s'élève guère au delà de 10 millions. M. Biot ne s'en est pas inquiété[1]; d'après ses calculs, qui sont en contradiction avec les auteurs chinois, il porte ce nombre presque au double. Le vieil ouvrage historique *Schu-zsin* nous représente le siége des premiers établissements chinois comme une contrée sauvage, couverte

[1] *Journal asiatique*, t. I, 1836. Mémoire sur la population de la Chine.

de forêts impraticables, de manière que pour défricher un endroit il fallait avant tout extirper le bois sur toute sa surface. Sous la dynastie des Tschou, la moitié de l'empire, c'est-à-dire le tiers de la Chine actuelle, était à peine habitée, et très-inégalement; car les habitants s'amassaient le long des fleuves, et l'agriculture ne faisait que bien peu de progrès. Même dans ces contrées habitées, on ne rencontrait que des villages dispersés au loin. Suivant Guan-tsui, les pasteurs vivaient isolément, et chaque village ne renfermait que huit familles. Les principautés elles-mêmes, d'après le témoignage de Muin-tsui, n'avaient pas beaucoup d'étendue. Le nombre des villages et des villes ne s'accrut que depuis les temps de la troisième dynastie de Tschou, surtout depuis l'époque où la cour fut transférée à Lo-jan. Tout le sud enfin était habité par des tribus sauvages et indépendantes.

Où doit-on maintenant placer les 10,000 principautés féodales, si l'on accepte ce nombre comme une donnée historique, et non pas plutôt dans le sens figuré de foule, ce qui est tout à fait conforme au génie de la langue chinoise, ou bien comme le nombre des familles principales dont se composait l'empire? Il est reconnu que depuis les temps de la dynastie de Zin, au troisième siècle avant Jésus-Christ, l'empire a gagné de tous côtés une étendue plus considérable, et l'on sait que ce furent les auteurs postérieurs seulement qui, vers le temps de la naissance du Christ, supputèrent le nombre des habitants sous les trois premières dynasties, s'appuyant sur des fragments qui auraient dû échapper comme par miracle à la destruction générale des livres historiques sous Schi-chuan-di.

Deux moyens se présentaient aux auteurs chinois pour déterminer la force de la population dans les temps heureux des empereurs Jao et Schun : la division administrative du pays et la quantité de terre réellement labourable. Mais les anciens livres ne disent pas combien il y avait alors de provinces principales. Si l'on admet, par exemple, neuf provinces principales, telles que les avait fondées le prince Jui, la population, au vingt-troisième siècle, sera extrêmement insignifiante : elle n'ira pas au delà de 100,000 familles et tout au plus à 1 million d'âmes. Quant aux supputations basées sur l'agriculture, elles ne mènent à rien, vu que les livres classiques indiquent à peine combien de toises carrées furent comptées pour une âme, et qu'il n'y est nullement question de la masse totale des terres labourées.

Il est digne de remarquer qu'au vingt-troisième et au onzième siècle avant Jésus-Christ, le nombre des habitants est presque le même, c'est-

à-dire à peu près 13 millions, et que la différence ne s'élève qu'à 150,000. Les fractions mêmes des deux sommes sont identiques. Cela montre que les bases des calculs ont été les mêmes dans les deux cas, et, par conséquent, arbitraires. Sans doute que sous la dynastie de Tscheou la population doit déjà avoir été assez considérable, si l'on s'en rapporte du moins aux chiffres postérieurs de la dynastie de Chan; mais on peut admettre avec certitude qu'au vingt-troisième siècle la population n'atteignait pas le total indiqué par les historiens.

La dynastie de Chan rendit l'ordre à l'empire, mais ne put immédiatement vaincre la misère, et le gouvernement jugea convenable de permettre aux pauvres de se vendre, eux ou leurs enfants, comme esclaves. C'est à ce règlement que doit son origine l'espèce de servage contractuel qui subsiste en Chine encore à cette heure, et que tolère le gouvernement. Un tel état de choses n'était pas de nature à favoriser les mariages; aussi la population resta-t-elle stationnaire. Le manque d'hommes, occasionné par les guerres antérieures, continuait à se faire sentir. En 189 avant Jésus-Christ, le gouvernement crut devoir infliger aux filles de quinze à trente ans non mariées une amende considérable, ou une prestation cinq fois plus forte que celle d'un homme adulte. Les serfs et les marchands furent seuls exempts de cet impôt. Une mesure plus pratique et plus efficace fut la réduction de la capitation au tiers et de l'impôt foncier au trentième. Ce fut un allégement; mais les guerres contre les Schuns et les Huns exigèrent bientôt après de grands sacrifices : l'empire perdit une foule innombrable d'hommes, et le peuple le bien-être qu'il avait un moment reconquis. Heureusement les successeurs d'U-di renoncèrent à tous les projets belliqueux; l'agriculture prit un essor remarquable; peu à peu la population s'éleva de nouveau, et en l'an 2 après Jésus-Christ le total arrivait à un chiffre inouï jusqu'alors, et qu'elle n'atteignit plus pendant le reste de la durée de cette dynastie : il s'éleva à 12,233,062 familles et à 59,594,978 âmes. Mais en Chine le peuple n'est jamais heureux longtemps. L'an 5 après Jésus-Christ, le ministre Wan-man afficha des vues sur le trône; il atteignit son but en l'an 9 de la même ère. Son usurpation ramena les troubles, pendant lesquels périrent sept dixièmes de la population, si l'on en croit l'histoire chinoise. Après la restauration de la maison de Chan, en 57 après Jésus-Christ, l'empire ne comptait plus que 4,276,634 familles et 21,007,820 âmes.

Une diminution aussi considérable engagea le gouvernement à prendre des mesures qui devaient rétablir la population antérieure et favoriser son accroissement. Dans ce but, on affranchissait souvent le

peuple des impôts, et l'on venait même en aide aux familles. Grâce à cette sollicitude du gouvernement et à la paix profonde dont l'empire jouit, sans interruption, pendant un siècle tout entier, après les bouleversements des dix premières années de notre ère, la population commença à s'accroître très-rapidement. Tous les dénombrements qui furent faits d'après l'ordonnance de cette dynastie (celle des Chan orientaux) donnèrent les résultats les plus satisfaisants, et en 157 la somme totale de la population s'élevait à 10,677,960 familles et à 56,486,856 âmes.

Après cette période si favorable à l'accroissement de la population, il éclata de nouveau une guerre civile, que fomentèrent, en 184, les factieux connus sous le nom de *bonnets jaunes*. Ces séditieux dévastèrent les capitales, incendièrent les palais, forcèrent l'empereur à se réfugier d'une province dans l'autre, et à transférer enfin sa résidence dans l'Occident. Partout se présentait aux yeux un spectacle épouvantable : des cadavres sans nombre gisaient dans les champs et sur les grandes routes; suivant le témoignage de l'histoire, dans le gouvernement actuel de Schan-ssi, on rassemblait les doigts coupés avec des balais. Non contents de cela, les rebelles appelèrent à eux des tribus nomades voisines, qui laissèrent de tous côtés des traces de leurs cruautés. Ces troubles désolèrent, pendant près de trente ans, toute l'étendue de l'empire; le peuple négligea l'agriculture, et il s'ensuivit une famine générale, qui le força à chercher sa nourriture ailleurs. En attendant, le gouvernement chargea le reste du peuple d'impôts accablants; et toutes ces circonstances diminuèrent la population de l'empire à tel point que les listes de révision ne portaient plus que le cinquième de la population antérieure, et que la chute de la dynastie de Chan en fut accélérée.

Les fondateurs des trois maisons d'U, de Wei et de Schu, établirent un triumvirat sur les ruines de la dynastie, mais ne tardèrent pas à se faire la guerre entre eux. Les soldats manquaient; beaucoup de gens se cachaient et vagabondaient d'un endroit à l'autre, pour se soustraire à l'oppression de l'impôt. Les gouvernements des États de Schu et d'U envoyèrent donc des vaisseaux dans les îles voisines pour en saisir les habitants et les conduire sur le continent, afin de les employer à la culture du sol et au service militaire. La population descendit bien au-dessous de ce qu'elle avait été même dans les temps malheureux de la dynastie de Chan, et les listes de recensement parvenues jusqu'à nous ne donnent comme total de la population que 1,473,433 familles et 7,672,881 âmes. Hâtons-nous cependant de dire que ce chiffre doit être

trop faible, ce qui peut s'expliquer par les troubles mêmes, lesquels rendaient impossible un dénombrement régulier. Quand, en 280, la maison de Zin eut réuni tout l'empire sous une seule et même domination, et que les fugitifs furent revenus, les listes fournirent 2,459,804 familles et 16,163,863 âmes, par conséquent le double de ce qu'on avait compté dans la période du triumvirat.

L'unité de l'empire ne dura pas longtemps, et sous les Zin même, de 305 à 419, il s'éleva de nouveau seize principautés indépendantes. L'an 420, la maison de Zin abandonna le trône à un de ses capitaines, le fondateur de la maison de Sun, lequel ne réussit guère mieux à rendre à l'empire son ancienne étendue. Après la destruction des seize États, la maison mongole de Wei (Toba) avait réduit sous son joug toute la Chine septentrionale, et il y eut par conséquent deux dynasties régnantes, engagées dans une guerre continuelle. Ni les sujets de la dynastie du nord, ni ceux de la dynastie du sud, n'eurent de repos; au contraire, on chargea le peuple d'impôts encore plus accablants, surtout dans l'empire méridional des Sun. Ce moment est celui de la plus grande détresse du peuple; il dura jusque vers la fin du sixième siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de la dynastie de Sui, qui ramena la paix, sans réussir d'abord à faire remonter le chiffre de la population. Le gouvernement en saisit bientôt la véritable cause. Elle se trouvait dans les impôts extrêmement accablants, qui étaient inévitables du temps de la polyarchie, et qui avaient porté le peuple contribuable à quitter demeure et patrie pour échapper aux taxes et aux révisions, et aussi dans la puissance des opulentes maisons particulières, qui avaient ouvert un asile aux vagabonds, et qui, après avoir obligé par engagement ces derniers à cultiver leurs champs, les traitaient souvent despotiquement et avec dureté. Il n'y avait en cela pas le moindre profit ni pour les pauvres ni pour le gouvernement; car les pauvres ne pouvaient améliorer leur situation, parce qu'ils avaient perdu leur propriété immobilière antérieure et qu'ils se trouvaient entièrement sous la dépendance de leurs seigneurs fonciers, et le gouvernement ne touchait pas les contributions légales.

Dans cette situation, le ministre Gao-zjun proposa des mesures pour l'extirpation du vagabondage. Il ordonna un dénombrement rigoureux d'où ne furent pas exclus les vagabonds, et en même temps il allégea de beaucoup les impôts et les prestations, et fonda des institutions qui procurèrent au peuple la tranquillité et l'abondance. Les pauvres émigrés retournèrent tous dans leur pays natal; aussi voit-on la population doubler dans l'espace de dix-huit ans. L'histoire nous a conservé les

résultats de la révision de l'an 606; elle fournit 8,907,536 familles et 46,019,956 âmes, et ce nombre est le plus grand total de la population de la Chine dans le septième siècle.

Mais après ce rapide accroissement, il y eut un décroissement tout aussi rapide. L'empereur Yan-di fit entreprendre des travaux immenses : la construction de la capitale à Lo[1], où l'on employa mensuellement environ 2 millions de travailleurs; la jonction du fleuve Lo-schui avec le Chuan-che (le Jaune) et le Chuai; le détournement des eaux du fleuve Zin-che, en vue de sa jonction avec le fleuve Jaune; la continuation de la grande muraille sur 1,000 li, de l'est à l'ouest. Pour tous ces travaux, on rassembla de nouveau un million d'hommes, et quand les hommes manquaient, on y employait des femmes. De toute cette foule de travailleurs, plus de la moitié mourut. Bientôt après, on entreprit une campagne contre le roi de Togon, où périrent les trois dixièmes de l'armée; on marcha à trois reprises contre les étrangers de l'Occident, et le nombre des troupes employées en cette occasion s'élevait à plus d'un million, tandis que le train des équipages exigeait le double. De semblables entreprises nécessitèrent de grandes dépenses; pour les couvrir, il fallut faire rentrer les impôts d'avance. Le peuple retomba dans la misère, se dispersa de nouveau et se remit à vagabonder. Bientôt, sur dix hommes, il n'y en eut qu'un vivant d'une manière honnête; les autres se procuraient leur subsistance par le vol et le pillage. Des princes puissants et des généraux en chef profitèrent de ce déplorable état de choses; on fut encore une fois tenté de fonder de nouvelles dynasties, et il s'éleva des factieux qui occasionnèrent des guerres sanglantes. Pour échapper aux dangers de ces insurrections, le peuple se dispersa à tel point, que, lors de la chute de la maison de Sun et de l'avénement définitif de la nouvelle dynastie de Tan, celle-ci n'en put porter sur les listes de dénombrement que le tiers, savoir : 3 millions de familles. Mais le dénombrement fait sous l'impératrice U-taïchou fournit déjà le double.

Grâce à la paix et aux bons soins du gouvernement, on eut, en 742, 8,348,395 familles, et 45,311,272 âmes; et, en 755, 8,914,709 familles, et 52,909,309 âmes, malgré les épouvantables ravages qu'exercèrent les torrents des montagnes dans les deux provinces de Schan-szi et de Che-nan, où les maisons et les murs de plusieurs quartiers de ville tout entiers s'écroulèrent, tandis qu'en même temps une affreuse famine décimait ces provinces. Ces désastres ayant dû augmenter le

[1] *Lo-jan*, dans le gouvernement de Che-nan.

nombre des fugitifs et des vagabonds qui n'étaient pas portés sur les listes, il faut évaluer à une somme sensiblement plus élevée la population totale de la Chine à ce moment. Il est donc permis d'admettre, comme somme totale pour cette époque, au moins 75,400,000 âmes, encore que ce chiffre ne puisse être historiquement motivé. Mais nous l'avons déjà vu, en Chine les crises ne se font jamais attendre, et la population va baisser de nouveau, sans pouvoir se relever sous cette dynastie. La cause principale fut une guerre avec le Tibet, qui dura cent cinquante ans. Le nombre des soldats employés à cette guerre s'élevait à 830,000 hommes, qui vivaient aux dépens des paysans. Les revenus de l'État étaient loin de couvrir les dépenses, et le peuple, encouragé par la faiblesse du gouvernement, faisait de jour en jour des tentatives plus hardies pour se soustraire aux contributions, jusqu'à ce qu'enfin le vagabondage devint une coutume générale. C'est pourquoi les sommes totales des listes de population baissèrent rapidement, et que le dénombrement de l'année 780 ne donna que 3,805,076 familles.

Le gouvernement, pour couvrir les dépenses extraordinaires, se vit dans la nécessité de doubler les impôts antérieurs, en changeant en même temps le système des contributions et des prestations. Cette mesure, jointe aux abus exorbitants des fonctionnaires, qui, suivant l'expression des chroniques, « desséchaient les lacs, sans réfléchir que les poissons disparaissaient également », cette mesure, disons-nous, amena un appauvrissement général, et à sa suite, un vagabondage encore plus grand, au point que dans plusieurs provinces il ne resta plus que la moitié des habitants, et que dans d'autres il y en eut encore moins. Pour obvier à cela, le gouvernement prescrivit qu'on rendrait leur propriété à ceux des fugitifs qui reviendraient après deux ans d'absence, mais que jusque-là leur quote-part des contributions serait acquittée par leurs parents et leurs voisins. Par là, on mit des bornes au désordre, car les voisins et les parents aidaient maintenant le gouvernement à découvrir les déserteurs et à les ramener au devoir. Pour augmenter la population, on restreignit aussi les progrès du bouddhisme, dont les sectateurs, en partie par zèle pieux, en partie par crainte des corvées, se faisaient moines en foule. En 845, plus de 265,000 âmes des deux sexes durent retourner au monde. Toutes les tentatives du gouvernement pour élever la population ne produisirent d'ailleurs que des résultats insignifiants; car, dans le cours de cent cinquante ans, les dénombrements fournirent constamment des résultats d'une extrême insignifiance : 2 à 5 millions de familles; c'est-à-

dire que vers la fin de cette dynastie, le nombre des familles avait diminué d'environ trois millions.

La dynastie de Tan termina dans une complète impuissance son existence de près de trois cents ans (907), et à sa chute disparut de nouveau l'unité politique de la Chine; car la nouvelle dynastie de Ljan n'était pas en état d'étendre sa domination sur tout l'empire : la Chine fut encore une fois morcelée entre différents gouvernements. Cinq dynasties se succédèrent en cinquante-trois ans, tandis qu'en même temps dix maisons régnaient séparément et indépendamment sur leurs principautés, acquises par hasard et sans mérite.

En 960, le trône échut à la maison de Sun; mais celle-ci ne parvint pas non plus à reconstituer l'unité politique, et l'empire ki-dan, dans le nord-est, et la maison de Sja, dans Ordos, formaient deux puissants États, pendant que la maison de Sun, dans le sud, combattait encore pour l'intégrité de l'empire avec les petits souverains.

Ces deux États avaient pris naissance vers la fin de la dynastie de Tan, s'étaient fortifiés pendant les cinq dynasties (908-960), et pénétraient toujours davantage dans l'intérieur de la grande muraille. C'est ainsi que toutes les provinces du nord-est et du nord, Tschsi-li, Schandun et San-szi tombèrent au pouvoir des Ki-daniens, et que Schan-szi, Gan-szu, une partie de San-szi et même Che-nan, échurent en partage à la maison de Sja. En conséquence, la population de la Chine, sous la dynastie de Sun, doit nécessairement se présenter plus faible en nombre que sous celle de Tan.

Après la destruction des petites souverainetés, en 997, la maison de Sun ne comptait dans ses tables de population que 4,132,576 familles. Cependant la population commença à s'accroître insensiblement, parce que le gouvernement soignait le bien-être du peuple, et surtout parce qu'il avait pris des mesures qui garantissaient la liberté personnelle des sujets.

Nous avons à plusieurs reprises parlé du vagabondage, devenu une habitude générale et nationale. La dynastie de Sun imposa comme un devoir aux chefs des provinces d'engager les pauvres vagabonds à rester dans leur cercle et dans l'endroit où ils se trouvaient. De plus, celui des fonctionnaires qui avait fixé dans son cercle le plus grand nombre d'habitants temporaires, avait aussi droit à de plus grandes récompenses. Enfin, pour que les pauvres et les habitants temporaires, dans un pressant besoin, ne pussent pas se faire pour toujours ou pour un certain temps les esclaves de leurs seigneurs fonciers, le gouvernement menaça de punir tous ceux qui oseraient se procurer des

domestiques non libres au moyen d'engagements écrits. Quant à ceux qui s'étaient engagés ainsi depuis longtemps, il payait pour eux une rançon à leurs maîtres.

Ces mesures augmentèrent le nombre des contribuables et la population de l'empire. En 1001, elle s'élevait à 8,677,677 familles, et à 19,930,320 âmes, et en 1102, elle atteignit un chiffre tel que les périodes suivantes de la dynastie des Sun n'en ont plus connu; car alors la somme totale était: 20,019,050 familles, et 43,820,769 âmes.

Malheureusement les fonctionnaires étaient des fourbes; au lieu d'engager la classe errante du peuple à se fixer, et de procurer la subsistance et le repos aux nouveaux venus, ils ne songeaient qu'à augmenter le nombre des familles ou des maisons. Dans ce but, ils ne permirent pas à deux frères adultes de demeurer ensemble et de former une famille unique. Par cet abus universel, le nombre des familles fut naturellement agrandi, mais celui des âmes, relativement au nombre des maisons, était insignifiant. Tous les dénombrements faits du temps de la dynastie de Sun portent le cachet de cet abus: dans toutes les données historiques, le nombre des âmes est au nombre des familles comme deux est à un, et par conséquent il ne tombait sur chaque famille que deux âmes, quelquefois moins, mais jamais trois; voilà aussi pourquoi les listes des âmes seules ont de l'authenticité, tandis que celles des familles ne méritent pas la moindre attention.

Les deux États extérieurs, *Ki-dan* et *Sja*, qui avaient conquis beaucoup de provinces en dedans de la grande muraille, étaient très-dangereux pour la maison de Sun, qui ne négligea aucun moyen pour les refouler au delà. Dès l'année 979 elle commença la guerre, et la continua tantôt avec le kanat de Sja, tantôt avec Ki-dan: elle fut désastreuse; chaque campagne, à peu près, se terminait par la perte d'une nombreuse armée, par l'abandon de provinces entières, et, ce qui pis est, par la honte pour la maison de Sun de devoir payer tous les ans à ces États un tribut onéreux, sous le nom plus doux et plus honorable de « cadeaux ».

Les Tunguses s'étaient levés contre les Ki-daniens, et la maison de Sun, qui voulait s'en faire une arme pour sa politique (détruire les barbares par les barbares), fit avec eux un traité secret contre les ennemis communs. Mais quand le traité dut être exécuté, les Chinois n'entreprirent rien contre les Ki-daniens. Alors la perfidie devint évidente pour les Tunguses, et, exerçant le droit du vainqueur, non-seulement ils ne rendirent pas à la maison de Sun les pays en dedans de la grande muraille, mais ils lui enlevèrent même, après avoir chassé

les Ki-daniens de la Chine septentrionale, une partie considérable de ses possessions. Pour la recouvrer, le gouvernement chinois entreprit une nouvelle guerre, dans laquelle deux empereurs furent emmenés prisonniers sur les bords du fleuve Amour. Les Tunguses s'emparèrent de nouveau de beaucoup de provinces, et la maison de Sun se vit forcée de conclure une paix encore plus honteuse que celle où elle se déclarait vassale de la dynastie de Gin.

De semblables guerres firent à l'empire des blessures profondes, et sa population diminua considérablement. On ordonna de nouveau à tous les chefs des provinces d'employer tout leur zèle pour faire croître le nombre des domiciliés, en leur promettant de grandes récompenses. Enfin on ordonna que les chefs de province, aussitôt après leur entrée en fonctions, feraient une liste de la population confiée à leur administration, et qu'ils conserveraient cette liste, sur laquelle on apposerait un scellé, jusqu'au temps où ils auraient un successeur; que celui-ci commencerait également ses fonctions par un nouveau dénombrement, que les résultats des deux révisions seraient comparés entre eux, et qu'on jugerait les services du prédécesseur d'après cela. Mais alors la crainte de perdre leur chance d'avancement poussa les fonctionnaires à admettre des mineurs sur les listes; et par là ils amenèrent la classe inférieure du peuple à tuer ses propres enfants, afin d'échapper à de nouveaux impôts. Il est vrai que le gouvernement, lorsqu'il en eut connaissance, décréta qu'après la naissance d'un enfant il serait payé aux pauvres un secours d'argent (4,000 monnaies de cuivre); mais il va sans dire que cet argent passait par les mains des fonctionnaires : ceux qui avaient droit au secours restèrent dans la misère et continuèrent le massacre de leurs enfants. A ces maux vinrent se joindre des fléaux de tout genre, au point qu'un cinquième et jusqu'à trois dixièmes du peuple se firent moines, soldats ou voleurs de grand chemin. La population ne s'éleva plus qu'à la moitié du total qu'avait donné la révision de l'an 1102. Le dénombrement fait en 1160 ne donna que 11,375,733 familles, et 19,229,008 âmes.

Tandis que la population de la Chine méridionale baissait de la sorte, la Chine du nord, sous la domination des Tunguses, maintenait une supériorité bien marquée sur les sujets de la maison de Sun. Toutes les circonstances favorisaient le peuple de la dynastie de Gin. Les prédécesseurs des Tunguses sur le trône de la Chine septentrionale, les Ki-daniens, étaient attachés à la religion de Bouddha, et avaient fait, par piété, de grands sacrifices aux temples et aux couvents de cette religion. Les empereurs et les maisons opulentes les plus considérées,

outre de magnifiques cadeaux en argent et en objets de toute espèce, avaient aussi légué aux couvents des paysans, qui par conséquent étaient soumis à un double impôt, à celui du trésor public et à celui des couvents, et plusieurs de ces derniers possédaient jusqu'à 20 à 30,000 âmes. Une telle richesse excita naturellement une foule de peuple à quitter ses maisons et à entrer dans la congrégation des moines, d'autant plus que par cette sortie du monde on s'affranchissait aussi des relations séculières, des impôts et des prestations impériales. Les Tunguses, au contraire, après la conquête de la Chine septentrionale, résolurent d'extirper cette coutume. Tous les biens des couvents furent affectés au trésor public. De semblables dispositions, jointes aux circonstances heureuses dans lesquelles se trouvait l'empire, exercèrent une influence extrêmement bienfaisante sur la population de l'empire des Tunguses. En 1193, on compta, sous la maison de Sun, 12,302,873 familles, et 27,845,085 âmes, tandis que par contre, sous la dynastie tunguse, en 1195, on compta 7,223,400 familles, et 48,490,400 âmes; de manière que la population totale de la Chine, sous les deux dynasties, s'élevait, à la fin du douzième siècle, à 76,335,185 âmes.

De mauvaises récoltes et d'autres adversités continuèrent à peser sur la Chine méridionale. Les habitants, surchargés d'impôts et poussés à la dernière extrémité, considéraient comme unique moyen de salut le massacre ou l'exposition des enfants. Le gouvernement avait donné ordre de recueillir les enfants exposés et de les nourrir aux frais de l'État, et il avait établi des magasins de blé pour les pauvres, mais ces mesures ne furent pas exécutées, elles ne profitèrent qu'aux fonctionnaires; les pauvres restèrent dans l'impossibilité de nourrir leur famille et continuèrent à massacrer leurs enfants. Enfin, pour mettre des bornes aux désordres des fonctionnaires, on prit les mesures les plus sévères; on décréta que la classe nécessiteuse serait affranchie des impôts de la couronne et des prestations, que les chefs supérieurs seraient tenus de faire un rapport sur les familles qui se trouvaient dans le besoin, et que le trésor public payerait à ceux qui recueilleraient des enfants exposés la somme nécessaire à l'entretien de ceux-ci. On ordonna aussi aux autorités rurales de pourvoir à la subsistance des pauvres femmes enceintes.

Ces règlements furent bientôt couronnés de succès : la population de l'empire du sud commença à s'élever, et en même temps elle se mit à baisser dans la Chine septentrionale. On ne connaît pas avec certitude les causes de ce revirement. Mais, à l'époque où se levèrent les Mon-

gols, on comptait dans la Chine septentrionale 3 millions d'âmes de moins qu'auparavant, tandis que dans l'empire du sud on constatait une augmentation de près d'un million d'âmes. Additionnant les deux sommes, on trouve pour somme totale de la population de la Chine dans le premier quart du treizième siècle : 74,136,164 âmes.

En 1207, Tschingis-chan se leva contre les Tunguses. La guerre dura vingt-sept ans, et eut pour conséquences la ruine ou la dispersion presque complète de l'empire du nord.

Quand, en 1234, les Mongols mirent fin à la domination tungusienne, ils ne purent compter dans les trente-six provinces que 4,754,097 âmes.

Après la chute de l'empire des Tunguses, la maison de Sun traîna, pendant quelques années, son existence précaire à côté de ses nouveaux et puissants voisins. Épuisé d'impôts, le peuple quitta de nouveau, suivant son habitude, ses demeures et ses champs, et se dispersa au loin. Les services de la couronne pesaient sur les pauvres seuls, tandis que les riches cherchaient à s'affranchir, sous différents prétextes, des prestations de tout genre, et s'occupaient d'entreprises commerciales, qu'ils savaient rendre très-profitables dans le malheur des temps. Le pauvre peuple se rassembla par bandes, et chercha son existence dans le pillage et le brigandage. La misère fut grande, surtout dans les provinces du sud-est, où à cette époque la population avait atteint ses dernières limites, où, suivant l'expression des auteurs chinois, l'épaule heurtait l'épaule, et la manche se frottait contre la manche. La situation malheureuse de l'empire et l'extrême pauvreté qui pesait sur les provinces dans lesquelles la population se trouvait en disproportion avec la productivité du sol, avaient enfin convaincu le gouvernement chinois et les sages, « que la force d'un empire ne dépend pas toujours de la grandeur de sa population, et qu'une population abondante qui n'est pas proportionnée à la force productive du pays et aux moyens de subsistance, ne fait qu'augmenter la classe des vauriens et des mendiants, n'est qu'un fardeau pour la société, qu'un ennemi intérieur de l'État. »

Les vivres et les objets indispensables à la vie s'élevaient à des prix énormes, les champs et les maisons étaient devenus dix fois plus chers; les impôts étaient si élevés que le peuple pouvait à peine en payer le tiers. Dans une telle oppression, les pauvres étaient très-heureux s'ils gagnaient le pain quotidien; quant à fonder une famille, il n'y fallait pas songer. La plupart ne se mariaient pas, et par conséquent la population ne pouvait augmenter. En 1264, elle ne s'élevait qu'à 5,696,989 familles, et à 13,026,532 âmes. Seize ans après sonna la

dernière heure de la dynastie de Sun. Les Mongols conquirent son empire en 1280, et ainsi, la Chine, qui avait été morcelée pendant près de quatre cents ans, fut de nouveau réunie sous la domination de la maison de Yuan.

Les frontières de la Chine n'avaient jamais été si étendues que sous la dynastie fondée par Tschingis-chan; mais cette étendue n'eut aucune influence sur le recensement, parce que les habitants des pays situés en dehors de la grande muraille n'étaient pas portés sur les mêmes listes de dénombrement que le peuple de l'intérieur, c'est-à-dire de la Chine proprement dite. Ou le chiffre des provinces extérieures était inconnu au gouvernement, ou les listes s'en sont perdues. Sous les dynasties qui avaient précédé les Mongols, le peuple avait pris l'habitude de se construire des maisons de nature à pouvoir être emportées d'un lieu dans un autre, c'est-à-dire de demeurer dans des barques. Sous la dynastie des Yuan, cette coutume persista et se développa. Le peuple établi sur l'eau échappa à la surveillance du gouvernement, et ne fut jamais porté sur les listes de révision. Il en fut de même des fugitifs et des vagabonds, qui, malgré les menaces de la loi, persistèrent à ne pas reprendre de domicile fixe. Le recensement de l'an 1290 comprend 13,196,206 familles, et 58,834,711 âmes, non compris tous ceux qui demeuraient dans les montagnes et sur les fleuves et les lacs.

Les empereurs suivants de la dynastie de Yuan prirent grand soin du peuple; en défendant la vente des enfants, en enlevant aux couvents les paysans qui s'étaient vendus, ils favorisèrent beaucoup l'accroissement de la population. Tous les historiens le constatent, et bien qu'ils ne donnent pas de chiffres précis, il est vraisemblable qu'au temps de sa plus haute croissance sous la dynastie des Yuan, la population comptait 10 à 20 millions de plus que la révision de 1290.

L'avénement de Togontemur (1333) ouvre une nouvelle période néfaste. Il y eut des calamités presque toutes les années : les sécheresses, les inondations et les sauterelles produisirent partout la disette; à ces maux venaient se joindre la peste et les tremblements de terre, de sorte qu'une partie considérable du peuple périt. Les autres, pour prolonger leur vie, se dispersèrent et se firent brigands, selon l'habitude. Plusieurs gouvernements se remplirent de séditieux. Les chefs de ces multitudes eurent à la fin à leur disposition des armées entières, se proclamèrent princes, souverains ou empereurs, et se firent la guerre entre eux. Les troupes du gouvernement mongol, qui avaient perdu leur ancienne bravoure « par des mœurs efféminées et corrompues », combattirent sans succès, même contre des bandes séparées.

Enfin, l'un des chefs séditieux, Tschu-tschsan, triompha de ses rivaux dans le sud, s'empara du trône impérial abandonné par les Mongols, et jeta les fondements de la nouvelle dynastie des Min. La guerre civile avait duré trente ans et coûté une prodigieuse effusion de sang. Le premier empereur de la maison de Min renouvela l'usage antique d'après lequel, au temps des sacrifices du solstice d'hiver, les listes de population de tout l'empire étaient déposées au pied de l'autel. Voilà pourquoi on ordonna que le dénombrement du peuple se ferait tous les ans, et que tous les dix ans aurait lieu une révision générale. Malgré les guerres intérieures et l'ébranlement de l'empire, lors de la ruine de la maison de Yuan, la population présenta encore un chiffre respectable. Le dénombrement de 1381 s'éleva à 10,654,362 familles, et 59,873,305 âmes.

Cependant les Mongols n'avaient pas renoncé au projet de reconquérir la Chine; afin de mettre un terme à leurs tentatives, la dynastie de Min se vit obligée à de grands efforts et à des sacrifices extraordinaires. Non-seulement il fallut rétablir la grande muraille ou en continuer la construction, et la fortifier par de puissantes garnisons, — ce qui exigeait des millions d'hommes — mais on dut en même temps faire des campagnes dans l'intérieur de la Mongolie, vers le nord, où le kan des Mongols avait dressé sa tente principale. Durant une période d'environ deux cent cinquante ans, les places frontières jouirent rarement du repos. Suivant des témoignages historiques, la bataille livrée dans la vallée de Kalgan enleva une armée de 500,000 hommes, dont les uns tombèrent en combattant, et dont les autres furent emmenés captifs avec leur empereur dans la Mongolie.

En conséquence, pour maintenir la frontière en état de défense, la dynastie des Min fonda des colonies militaires le long de toute l'étendue de la grande muraille. En temps de paix, les soldats étaient obligés de cultiver la terre en partie pour eux, en partie pour la couronne; en cas d'attaque, ils redevenaient soldats. Cette double prestation était rendue insupportable aux paysans militaires par les commandants en chef, qui, nommés par la cour, arrivaient de la capitale sans aucune sorte de connaissance des localités; ils ne causèrent que des désordres dans les institutions antérieures, et molestèrent leurs subordonnés par des règlements qui furent plus nuisibles qu'utiles à l'État et aux soldats. Cela engagea les soldats soit à se faire passer pour morts, soit à déserter dans l'intérieur de l'empire, où ils entraient dans des couvents ou au service de maisons riches; plusieurs aussi prirent la résolution de gagner leur vie par le vol et le pillage. L'exemple produisit des effets

funestes sur tous ceux qui étaient soumis aux prestations de la couronne; le vagabondage se propagea de nouveau partout; on en reconduisait par centaines de mille dans leurs anciennes demeures, ou bien on les inscrivait là où on les avait trouvés. Ce fut au point que le gouverneur de Che-nan établit en une seule fois au delà de 110,000 familles dans des demeures fixes, et qu'en 1471 on dirigea pareillement en une seule fois plus de 1,400,000 fugitifs sur leur pays natal; mais les sept dixièmes de ceux-ci périrent en route.

D'après les listes de la dynastie des Min, la population a flotté constamment entre 50 et 66 millions d'âmes; son plus haut point d'accroissement est représenté par le total de l'année 1403 (66,598,337 âmes), tandis qu'au contraire sa plus grande diminution nous est fournie par le total de l'année 1506 (46,802,005 âmes). Ces nombres représentent des effets directement opposés aux causes qui, sous les dynasties précédentes, avaient exercé la plus forte influence sur le chiffre de la population. Au temps où l'empire se trouve dans une situation heureuse, où la tranquillité et la paix la plus profonde règnent dans l'intérieur, les listes constatent une baisse, et une hausse, au contraire, dans les temps de guerre et de misère. Ainsi, en 1381, la révolte excitée par Tschen-juan provoque le meurtre et le vagabondage; mais vingt ans après, quand le peuple jouit du repos, en 1402, l'empire compte 3,572,279 âmes de moins qu'en 1381. Après 1506, il éclate dans tous les gouvernements des troubles et des insurrections qui durent plusieurs années, et pourtant, dès l'année 1513, la population est augmentée de 17,000,000 d'âmes. Cette singularité doit faire considérer les tables de recensement de la dynastie des Min comme absolument indignes de foi.

Les vingt-quatre dernières années de la dynastie de Min furent désastreuses. Dans le nord-est, les Tunguses, excités par des vexations de tout genre, commencèrent à faire des invasions dans Tschsi-li, ravagèrent les villes et les villages, et s'assujettirent toute la province de Ljao-dun; à l'ouest, dans l'intérieur de l'empire, les sujets eux-mêmes se levèrent. Une disette dans le gouvernement Schan-szi provoqua le vagabondage et le pillage, et on vit de nouveau des armées de brigands. Partout où ils se présentèrent, ils confisquèrent non-seulement les biens des habitants, mais ils les forcèrent même à faire cause commune avec eux. Les factieux se faisaient un plaisir de tourmenter le peuple sans protection et de le massacrer de la manière la plus cruelle, et très-souvent ils vouaient à la destruction des villes entières.

On se fait en Chine, depuis les temps les plus reculés, une idée toute

particulière de la fidélité au trône. Dans les crises nationales, le peuple ne se lève pas pour le souverain; on attend avec résignation les rebelles ou les ennemis, et on se tue avec toute sa famille à leur première apparition; et c'est en cela que doit consister la fidélité envers l'empereur. Cette opinion ne règne pas seulement chez le peuple, mais même parmi les défenseurs de l'empire, les commandants d'armée, qui, au lieu de finir leur vie honorablement sur le champ de bataille, se donnent fréquemment la mort sans combattre, et qui ainsi hâtent la perte d'une forteresse et la destruction d'une armée[1].

La même chose eut lieu du temps des bouleversements qui accompagnèrent la chute de la dynastie des Min; plusieurs milliers de personnes s'offrirent en sacrifice à leur fausse conviction, et massacrèrent en même temps leurs enfants. Le peuple succomba aussi bien aux insurgés, dont le nombre est évalué par les auteurs chinois à un million au moins, qu'à son propre aveuglement. Sa destruction fut générale. A la fin les rebelles donnèrent un but déterminé à leurs entreprises. Leur chef, Li-zsui-tschen, eut assez d'audace pour élever ses vues jusqu'à l'usurpation du trône. Ce fut dans ce dessein que toute la masse des insurgés se mit en mouvement vers le nord, et s'avança sur des cadavres innombrables jusqu'aux murs de Péking, qui lui ouvrit ses portes par trahison. L'empereur mit fin à ses jours, et Li-zsui-tschen monta, en 1644, sur son trône.

Au commencement de cette année si désastreuse pour la Chine, les Tunguses parurent de nouveau. Déjà ils avaient fondé le puissant État mantchou, soutenu pour leur indépendance une longue lutte avec la Chine, et attendu longtemps le moment de pouvoir conclure, sur le pied de l'égalité, un traité de paix avec le gouvernement de la maison de Min. Maintenant ils se mirent en marche contre Péking, afin de donner par les armes du poids à leurs prétentions, et de mettre un terme à la longue guerre des frontières. Sur ces entrefaites, les changements survenus dans le gouvernement chinois arrivèrent à leur connaissance, et modifièrent leurs vues, surtout quand les fonctionnaires chinois et U-szan-gui, commandant en chef du corps de l'est, se furent mis de leur côté et les eurent encouragés à marcher contre l'usurpateur et à soumettre l'empire à leur domination. Péking fut pris en très-peu de temps; l'empereur y transféra aussitôt sa cour, et l'armée

[1] On a encore trouvé un mandarin suicidé à la prise des forts de Pei-ho.
(*Note de la rédaction.*)

poursuivit Li-zsui-tschen, qui fuyait. Le peuple était très-porté à reconnaître le nouveau gouvernement; il y était déterminé par les troubles et les insurrections qui avaient éclaté vers la fin de la dynastie des Min, et vraisemblablement la conquête de la Chine par les Mantchoux se serait rapidement accomplie, si des descendants de la précédente maison souveraine ne s'étaient présentés avec leurs prétentions au trône. Dans cette période de quarante ans, il périt une foule innombrable de peuple, car cette catastrophe frappa l'empire dans toute son étendue.

Dès le moment de leur entrée en Chine, les Mantchoux avaient porté leur attention sur les listes de révision, où naturellement ils n'inscrivirent d'abord que les habitants des provinces soumises. Dès qu'une province était conquise, elle était munie de toute une administration de recensement : chaque dizaine de maisons reçut un directeur; chaque centaine de maisons se trouva pareillement sous un directeur particulier, et mille maisons formèrent un district, qui était administré par un directeur général. Chaque maison devait accrocher à sa porte un tableau délivré tous les ans par l'autorité locale, et sur lequel les habitants étaient obligés d'indiquer les noms et prénoms du chef de famille, le nombre d'âmes des deux sexes, l'occupation et l'industrie, le départ et le retour, le transport d'un lieu dans un autre, ou le déménagement d'un quartier dans l'autre. Avec d'autres obligations, le directeur général avait aussi pour devoir de faire tous les ans, de concert avec les directeurs de cent et de dix maisons, le dénombrement du peuple placé sous sa juridiction; mais, tous les cinq ans, les chefs des cercles et des districts devaient déléguer, comme l'avait déjà ordonné le gouvernement de la dynastie des Min, des personnes de leur ressort, en vue d'une révision générale de la population placée sous leur administration.

Cependant le peuple se tenait encore éloigné du nouveau gouvernement, et à la suite des opérations militaires qui troublaient quelques provinces, beaucoup de gens trouvèrent l'occasion d'échapper aux regards de l'autorité. Le gouvernement reconnut tout de suite que les chiffres du dénombrement étaient loin de répondre à la population totale de la Chine, et prit des mesures en conséquence. Malgré tous ses encouragements, la population portée sur les listes de révision de l'année 1661, dix-sept ans après l'avénement des Mantchoux, ne s'éleva qu'à 20,968,609 âmes.

En 1673, U-szan-gui excita une insurrection contre les Mantchoux. La guerre se fit au centre même de la Chine proprement dite. La grande réputation militaire d'U-szan-gui et son origine chinoise agirent

certaine mesure. La dynastie actuelle a fait disparaître les causes qui, sous les gouvernements précédents, engageaient le peuple à vagabonder d'un lieu dans l'autre, et à se soustraire au recensement pour échapper aux corvées; aujourd'hui chacun peut laisser porter son nom sur les listes sans craindre aucune demande de contributions. De même, les gens du peuple peuvent, sans acquitter de redevances, s'occuper suivant leur bon plaisir d'une industrie quelconque. L'activité industrielle et le commerce se sont développés considérablement, et l'une et l'autre procurent leur entretien à des millions d'hommes. Le commerce extérieur de la Chine surtout n'a jamais été aussi étendu que sous le gouvernement mantchou. Néanmoins les chiffres de population qu'on accuse ne peuvent être acceptés sans réserve.

L'an 2 après Jésus-Christ, la population de la Chine s'élevait à 59 millions. Dans les siècles suivants, et dans les périodes les plus heureuses, elle flotta constamment autour de ce nombre : la dynastie de Tan ne l'atteignit même pas. Plus tard, les dynasties de Sun et de Gin régnèrent ensemble sur 76 millions; nous pouvons attribuer à la dynastie de Yuan, qui les supplanta, environ 80 millions; sous la dynastie des Min, il n'y a plus que 66 millions. Par conséquent, la population, dans le cours de quatorze siècles, s'est fort peu accrue. Or voici qu'apparaît la dynastie des Mantchous, et — 105 ans après son avénement au trône, ou 350 ans après le plus grand accroissement du peuple sous la dynastie des Min — en l'an 1749, la Chine est déjà peuplée de 177 millions! L'empire n'a sans doute jamais eu de frontières aussi étendues que sous la dynastie actuelle; jamais il n'a joui aussi longtemps de la paix et de la tranquillité la plus profonde. Mais si l'on se rappelle les désastres qui accompagnèrent la chute des Min, on ne doit pas moins s'étonner de voir constater, soixante-dix ans plus tard, tout d'un coup une augmentation de 111 millions. Suivant les documents officiels, la Chine, à l'époque actuelle, possède 792,037,852 mu (champs) de terre productive; conséquemment, d'après le chiffre officiel de 1812, il ne vient sur chaque âme que deux champs, et suivant la somme totale de 1842, moins encore. Chaque champ, dans la récolte la plus abondante, fournit deux sacs de riz, ou un sac d'autres céréales. L'importation des céréales étrangères est extrêmement insignifiante. Aussi règne-t-il une affreuse pauvreté parmi une nombreuse classe du peuple, et l'indigent est-il obligé de recourir aux moyens de subsistance les plus divers, et de remplacer le grain par les racines d'herbes sauvages ou par les bourgeons et les feuilles de certains arbres, comme, par exemple, ceux de l'orme, qui, aux yeux même

du gouvernement, passent pour être la ressource principale du peuple; enfin, on transforme tout ce qui est impur et nuisible en nourriture. Mais une telle alimentation ne nourrit pas les hommes; elle abrége leur vie, et diminue la population au lieu de l'augmenter. Autre considération : anciennement, la disette, la sécheresse, les inondations et les épidémies, amenaient constamment une diminution considérable de la population; sous la dynastie des Mantchous, au contraire, quoique ces calamités y aient sévi à diverses reprises, la population n'a pas baissé le moins du monde, d'après les chiffres officiels, et maintenant même elle continue à s'élever rapidement chaque année. Elle forme aujourd'hui presque le double de la somme que nous trouvons dans les listes de dénombrement de l'année 1749. De tout cela il résulte, ou que les dynasties antérieures n'ont point eu de dénombrements certains, ou que les recensements modernes ont été abandonnés au bon plaisir des fonctionnaires, et ne méritent pas une confiance absolue.

Personne sans doute ne peut mieux connaître le nombre des habitants d'une localité que les autorités du district; mais la disproportion entre la terre de labour et la population, comme en général le manque de moyens de subsistance, forcent au moins le tiers de la population à quitter le canton natal et à chercher son entretien dans les grandes villes de commerce et d'industrie. Malgré tous les règlements contraires, ces émigrants savent fort bien se faire inscrire en deux ou plusieurs endroits, s'ils y trouvent leur avantage.

Les directeurs de districts ou de cercles ne sauraient juger de l'exactitude des tableaux de population qui leur arrivent, parce que toutes les bases leur manquent, et que le temps ne leur permet pas d'aller entreprendre sur place la vérification de quelques chiffres. C'est ainsi que le dénombrement reste constamment confié aux soins de la classe pernicieuse des copistes. Les vexations et les chicanes que ces copistes préparent au peuple sont si nombreuses, que le gouvernement, uniquement pour en affranchir ses sujets, a souvent ajourné la révision générale. Les comités provinciaux, les gouverneurs et les gouverneurs généraux sont encore moins en état de procéder à une vérification consciencieuse.

En 1775, l'empereur, en parcourant les listes qui lui étaient présentées par les gouverneurs généraux et en les comparant aux listes précédentes, constata lui-même dans ces pièces l'inattention et la négligence la plus extraordinaire : dans plusieurs cercles, l'augmentation se bornait à 5, 6, 8 et 20 âmes! Il ordonna un dénombrement général

et exact. Mais on exécuta cet ordre d'une manière fort caractéristique. La remarque de l'empereur concernant la faible augmentation inspira aux fonctionnaires plus de prévoyance ; ils imaginèrent un autre procédé pour dresser les listes de révision : ils augmentèrent le nombre des âmes, et fournirent constamment un accroissement du peuple qui était confié à leur administration.

Les distributions de secours que fait le gouvernement en temps de détresse publique sont une autre source d'erreurs ; les fonctionnaires cherchent leur propre profit et portent le nombre des nécessiteux beaucoup plus haut qu'ils n'auront porté toute la population du cercle un an auparavant. Pour cacher leur supercherie, ils portent l'année suivante le nombre de ces prétendus habitants sur les listes de leur district, et ainsi l'accroissement continue toujours. Les listes de dénombrement pour 1841 et 1842, que j'ai obtenues du ministère des finances, font connaître jusqu'à quel point est parvenue présentement la négligence. D'après ces listes, le nombre de la population totale s'élevait, en 1841, à 178,634,089 familles, et à 413,457,311 âmes ; et, en 1842, à 179,554,967 familles, et à 414,686,994 âmes [1]. Cela ne fait toujours que deux membres par famille. Où et dans quelles malheureuses circonstances peut exister une telle disproportion ? Le mari et la femme forment deux personnes ; mais où sont les enfants ?

Si maintenant on jette les yeux sur les listes militaires, on y trouvera des résultats tout à fait différents. Elles sont faites avec une rigoureuse exactitude ; immédiatement après l'augmentation ou la diminution d'une famille quelconque, la nouvelle en parvient au chef de compagnie, qui la fait aussitôt annoter sur son rôle. Le soin avec lequel se font les listes militaires vient de ce que la subsistance des familles militaires dépend en tout du gouvernement. Les femmes et les filles de ces familles reçoivent des secours particuliers, par exemple, lors d'un mariage ou lors d'un décès. Voilà pourquoi les listes de révision de 1843, qui m'ont été communiquées au ministère de la guerre, ne pèchent pas par cette grande disproportion entre le nombre des âmes et le nombre des familles qu'on remarque dans celles du ministère des finances. D'après les listes du ministère de la guerre, le peuple qui se trouve sous la juridiction militaire forme 723,965 familles, et 2,912,196 âmes, c'est-à-dire qu'il vient à peu près quatre âmes sur une famille. On ne remarque en même temps, parmi les gens de guerre,

[1] Dans ce nombre ne sont compris ni les militaires, ni les habitants des dominations extérieures, ni les habitants de Tai-wan (Formose), de Din-chai, de Tschen-chai et d'I-sjan.

pas d'accroissement aussi grand et aussi subit que chez le peuple dénombré par les magistrats civils.

Dans les tables de révision du ministère des finances, on indique la population de chaque gouvernement en particulier. Suivant ces listes, en 1842, le gouvernement de Tschsi-li comptait 36,879,838 âmes. Or on connaît exactement le nombre des villes et des villages qui se trouvent dans ce gouvernement, lequel comprend :

Chefs-lieux de cercle.	6
Villes de cercle.	16
Villes de district.	121
Forteresses.	1
Grandes colonies et petits villages.	39,687
TOTAL.	39,831

En conséquence, il vient, en moyenne, sur chaque lieu habité, 926 âmes. Sans doute c'est un nombre minime pour des villes et des grands centres commerciaux, mais il faut remarquer qu'en Chine les villages sont dans un état tout différent qu'ailleurs : les Chinois aiment à établir leur demeure aussi près que possible de leur champ. Beaucoup de villages chinois, au moins dans le gouvernement de Tschsi-li, renferment vingt à trente familles, d'autres vont jusqu'à cent, lesquelles ne peuvent comprendre que 500 âmes. Les grandes colonies et les villes sont extraordinairement peuplées; mais il ne faut pas oublier que tous leurs habitants ne sont pas des indigènes, et ne sont pas autorisés à se faire inscrire dans ces endroits; la partie la plus considérable du peuple tire plutôt son origine d'autres provinces, sur les listes de révision desquelles ils sont portés. Il suffit de citer les habitants du gouvernement de San-szi, que leur industrie a dispersés par tout l'empire.

Pour terminer, et pour confirmer ce que nous avons dit, nous allons donner quelques passages extraits de rapports qui ont été présentés à l'empereur en différents temps, au siècle dernier, et recueillis dans l'ouvrage *Chuan-tschao-zsin-schi-wuin-bjan.*

« Il n'est en aucune manière facile de découvrir le nombre du peuple. En général, on compte huit âmes pour une famille; mais par là on n'obtient qu'une augmentation du peuple approximative et fondée sur des hypothèses. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que le peuple s'est considérablement multiplié; mais il est très-difficile de constater

son accroissement. Vous examinez, — et tout d'un coup apparaissent de nouveaux abus. Une grande foule de peuple demeure dans des villages et des contrées éloignées. Si donc on voulait ordonner à tous les habitants de se présenter à la révision, avec leurs femmes et leurs enfants, devant l'administration du district, cette mesure serait insupportable pour le peuple; si l'on voulait enjoindre aux fonctionnaires de parcourir en personne les colonies et les villages pour établir le nombre des habitants de chaque maison, cela deviendrait un fardeau pour eux. Les chefs de cercles et de districts ne peuvent en finir avec leurs occupations judiciaires et avec la perception des impôts, et n'ont pas *un* jour de liberté où ils pourraient s'occuper à loisir de la révision; aussi le plus soigneux et le plus intelligent d'entre eux n'est-il pas en état de vérifier le chiffre de sa population, et voilà pourquoi tous ont considéré les ordres relatifs au dénombrement comme « des paroles vides de sens ». La vérification quinquennale n'est également pas facile. Le dénombrement continue donc à être abandonné aux copistes; mais, en même temps, ces messagers profitent de cette occasion pour satisfaire leur insatiable cupidité, et ne causent que des désordres dangereux : ils pénètrent par force dans les maisons et accomplissent des choses et des chicanes inouïes; au jour de la révision, ils exigent de chaque maison une indemnité pour vivres, papier, pinceaux, frais de route, et restent tranquillement assis jusqu'à ce qu'on ait accompli leur désir. En outre, il arrive très-souvent que le copiste délégué vend son obligation — qui est de constater la population d'un endroit déterminé — à une autre personne, laquelle alors cherche à se dédommager doublement et n'a de plus à craindre aucune enquête pour méprise et pour abus. Voici ce qu'en général pensent les copistes en faisant leurs listes : L'endroit est éloigné, le pays est grand, il y a une foule de peuple, le chef ne saurait découvrir les erreurs et ne possède aucun moyen de trouver le véritable chiffre. Alors, conformément à ces vues, ils ajoutent ou ils retranchent suivant leur bon plaisir; d'une petite quantité ils en font une grande, et tout est l'œuvre de leur main. C'est avec une telle négligence qu'on exécute ce travail important. Se basant sur des suppositions et des conjectures, on exécute à peu près de la même manière la liste générale de la population de tout l'empire, qui doit être mise sous les yeux de l'empereur. En général, les dénombrements manquent de solidité, sont inutiles pour le gouvernement, et les résultats sont inexacts. Et pour arriver à cette fin, que de travail et d'argent, quelle fatigue et quel fardeau pour le peuple! »

Voilà de quelle nature sont les documents officiels qui se rapportent à la population de la Chine. Mais il n'y a pas d'autres moyens d'éclaircir ce sujet, car les Chinois ne tiennent ni registres de naissance ni listes mortuaires. L'auteur du présent écrit s'est fait une loi, dans ses recherches sur la Chine, de ne puiser qu'à des sources authentiques et dans des pièces officielles, et de transmettre fidèlement au public ce que les disent Chinois eux-mêmes.

(*Extrait des Mémoires de la mission ecclésiastique russe de Péking.*)

LES

DESSINS DE REMBRANDT

AU BRITISH MUSEUM

A LONDRES.

Rembrandt, comme on sait, a laissé une prodigieuse quantité de dessins, et malheureusement il n'en existe point de catalogue. Il serait d'ailleurs difficile de faire un catalogue de ces pièces uniques, et non multipliées comme les eaux-fortes, et qui sont dispersées partout.

Les collections anglaises sont plus riches, à elles seules, en dessins de Rembrandt, que le reste du monde. Dans les ventes peu anciennes, telles que celles du baron Verstock van Zoelen, de la Haye, du chevalier de Claussin, à Paris, ce furent encore les Anglais qui enlevèrent les raretés. Ils doivent avoir quelques milliers de dessins de Rembrandt. Sir Thomas Lawrence en avait rassemblé près de deux cents, qui, après sa mort, furent achetés par MM. Woodburn et revendus 1,500 livres sterling (près de 40,000 francs) à M. Esdaile.

Le British Museum en possède aujourd'hui environ cent cinquante, et je ne crois pas qu'il y en ait nulle part de plus précieux. Ils proviennent de trois légateurs principaux : sir Hans Sloane, médecin distingué, mort en 1753; ses collections variées, antiquités, histoire naturelle, livres, manuscrits, dessins, estampes, etc., furent l'origine du British Museum; — le révérend C. M. Cracherode; — et M. Richard Payne Knight, mort en 1824. Outre les marques de ces trois collections, on trouve encore, sur la plupart, d'autres marques célèbres : l'espèce d'étoile de Charles Ier, l'M entouré d'un cercle de Mariette, l'R de Richardson (Richardson junior : son frère Jonathan marquait avec un

R au milieu d'une palette), l'I-R, surmontés de S-R, de sir Joshua Reynolds, le J-B de John Barnard, etc., etc.

Peu d'amateurs étrangers à l'Angleterre, bien peu, je suppose, ont eu la faveur de voir ces merveilles. Le Print-Room[1] (Cabinet des estampes) du British Museum est un sanctuaire assez inabordable; il ne peut être visité qu'avec une permission spéciale, et « par peu de personnes à la fois », dit la note de quelques lignes consacrée à cette division de l'établissement, à la fin du catalogue d'antiquités et d'histoire naturelle. Et qu'irait-on voir dans cette salle garnie de cartons? Je n'y ai jamais rencontré un seul visiteur, tandis que les salles publiques des antiquités et de l'histoire naturelle sont très-fréquentées à certains jours. Les trésors du Print-Room ne sont donc dévoilés qu'à de rares initiés, au moyen de *références respectables*, et le malheur est qu'il n'en a point été publié de catalogue, ni pour les estampes, ni pour les dessins.

Le savant conservateur du Print-Room, M. Carpenter, a eu la bonté de m'introduire dans une pièce à part, et qui, je pense, lui sert de cabinet. Là sont les raretés de la collection : des nielles incomparables, des pièces uniques, et aussi, parmi les dessins de maîtres, quelques chefs-d'œuvre encadrés et accrochés aux lambris : la Mise au tombeau, de Raphaël; une grande figure nue, de Michel-Ange; une petite Madone du Vinci; deux figures du Giorgione; plusieurs Corrége : le Mariage de sainte Catherine, un grand saint Jean, une femme nue, vue de dos, des enfants nus; un dessin architectural de Holbein, fait pour Henry VIII; un Portrait de van Dyck, une marine de Willem van de Velde, une marine de Backhuysen, longue de dix pieds; — et un Rembrandt : il représente deux Orientaux sur des mulets, de profil à droite; ce sont des personnages du cortége des mages qui vont à l'adoration; dessins à toutes couleurs et d'un effet prestigieux.

Le gros de la collection des Rembrandt est dans un portefeuille qui en contient cent vingt-sept. Grâce à la complaisance de M. Carpenter, j'ai pu les examiner soigneusement, et voici un résumé succinct de mes notes, que je classe par catégories.

Études d'animaux. — Je commence par là, à cause de la beauté de cette suite. Je n'ai jamais rien vu de pareil dans l'œuvre d'aucun maître.

Lion dormant, couché de profil à droite, la tête appuyée sur ses pattes. Dessin à la plume et chaudement lavé à la sépia.

[1] M. Viardot, qui, dans ses *Musées d'Angleterre*, a consacré un chapitre au British Museum, ne parle point du Print-Room.



Lion enchaîné, couché de profil à droite, la tête en arrêt, l'œil terrible. Au crayon noir, un peu lavé de blanc et de bistre. Extra.

Lion couché, tourné à droite, la tête de face. Bon caractère de lion. Lavis. Le coin gauche du dessin est rogné.

Lion couché, la tête à gauche, rez-terre, et vu de trois quarts. C'est formidable et sublime. Les yeux font peur. Modelé, couleur, énergie, tout y est à un degré inexprimable. Dessin lavé et rehaussé de coups à l'huile.

Ces dessins sont à peu près de même grandeur, environ vingt centimètres de large sur douze de haut. Un de ces lions, je ne sais lequel, a été photographié, et l'on en peut obtenir un exemplaire au British Museum.

Une feuille avec quatre études de lions, à la plume et au bistre : un debout, tourné à droite; les trois autres sont couchés, deux tournés à droite, un tourné à gauche. La feuille a plus de trente centimètres de haut sur environ vingt centimètres de large.

Un tigre, couché de profil à gauche, tenant quelque chose entre ses pattes. La tête est finement modelée et étudiée au crayon noir, le reste est d'un fusain cruel, avec un peu de bistre et quelques rehauts de blanc. L'encolure, le caractère, la couleur, la physionomie ! quel chef-d'œuvre !

Il faut croire qu'à ce moment-là les navires d'Amsterdam venaient d'apporter tout chauds du désert une cargaison de lions et de bêtes fauves. Ah ! ce sont là d'autres animaux féroces que les lions apprivoisés de Rubens, qui traînent majestueusement des chars allégoriques; que les tigres qui s'amusent avec les petits enfants dans ses Bacchanales ! Il est vrai que Rubens a fait aussi quelquefois de vrais lions dans ses chasses. Quand ils ont plus de peau et de poil que de charpente osseuse, ce qui arrive souvent, ils sont d'un des élèves, pas même de l'ami Snyders, qui, d'ailleurs, faisait encore mieux les fruits que les lions.

Dans les lions de Rembrandt, outre la tournure et l'expression, — que par exemple, en ce temps-ci, M. Eugène Delacroix rend très-bien, — le *profond* y est. Il semble que le squelette soit modelé dessous, en métal. Louis David dessinait nues d'abord les figures qui devaient être habillées ensuite, comme on le voit dans le Serment du Jeu de paume, resté inachevé; on dirait que Rembrandt a d'abord *déshabillé* de leur enveloppe fauve ses terribles modèles, et qu'il en a dessiné l'ossature, non-seulement sous la peau, mais sous les muscles.

Mais de quelle époque sont ces études de lions et de tigre? De

vers 1641, je le croirais bien : l'eau-forte de la grande chasse aux lions (Bartsch 114) est de cette année-là. C'est le plus beau temps de Rembrandt, de sa force et de sa poésie; il travaillait alors à *la Ronde de nuit,* signée de l'année suivante.

Ces études de lions peuvent aussi avoir été faites en vue des saint Jérôme, et elles paraissent avoir été utilisées notamment pour le saint Jérôme dans le goût d'Albert Durer (Bartsch 104).

Voyant mon enthousiasme pour ces animaux superbes, M. Carpenter a été me chercher, — car le British Museum a encore d'autres trésors de Rembrandt hors du portefeuille aux 127, — un éléphant!

Cet éléphant, de quatre à cinq pouces de haut, ne tiendrait pas dans le palais de l'éléphant du Jardin des plantes. Il est pourtant fait de rien, avec quelques tripotages de crayon noir seulement, dans tous les sens de la forme, de la main légère et capricieuse qui a gravé les plus fines eaux-fortes. Le procédé de Rembrandt, pour modeler la forme et lui donner sa couleur et son accent, est insaisissable. Deux ou trois coups de crayon, risqués on ne sait comment, font apparaître les objets dans leur diversité matérielle. Quand il fait des draperies, elles semblent tissées; des murs, ils sont à chaux et à sable; des métaux, ils reluisent; des épées, elles piquent; des fleurs, elles sentent bon. Ici la peau de l'éléphant est du vrai cuir que ne traverserait pas la balle d'une carabine. Cet éléphant, debout, de profil à droite, est tout en lumière, et il n'y a pas d'autre fond que le papier; quelques pénombres seulement sous la tête, et, derrière la trompe, une indication de deux figures d'homme et d'un bois. Ce chef-d'œuvre vient de la collection Cracherode.

En sortant du Print-Room, ce jour-là, j'ai couru aux salles de sculpture, pour revoir les animaux antiques que les animaux de Rembrandt rappellent tout à fait. Le British Museum, outre les marbres du Parthénon, où les chevaux sont d'une si belle tournure, possède des frises de l'Acropolis rangées dans le salon Lycien (Lycian-Saloon), sur lesquelles sont sculptés en bas-reliefs des lions, des panthères, des taureaux, des chevaux, des daims, et même des oiseaux, coqs et poules, aussi fiers que des aigles. Oui, les lions et les tigres de Rembrandt ressemblent aux lions et aux tigres de cet ancien art grec. Oui, plusieurs de ses chevaux, dans la seconde époque de son talent, ressemblent à ceux du Parthénon, par exemple le cheval tourné de profil à gauche, conduit par un homme à pied, dans l'eau-forte des Trois croix (avant le 4e état), qui est de 1653. Ce qui m'a toujours frappé, surtout dans la tête de cheval, plus grande que nature, qui est à l'ex-

trémité du fronton du Parthénon, c'est qu'on dirait que ce marbre, devenu fruste, et pour ainsi dire dépouillé de la peau et des muscles, est l'ossature d'un vrai cheval, pétrifiée, — marmorifiée, — comme il arrive des os longtemps abandonnés dans certains terrains rocheux. Eh bien! Rembrandt dessine si profondément et si purement, que ce cheval des Trois croix fait juste le même effet que le marbre grec.

Il est étonnant que Rembrandt n'ait presque pas gravé d'eaux-fortes d'animaux. On ne trouve guère dans son œuvre que le Taureau (B. 253), le Cochon (B. 157), le petit chien endormi (B. 158), une Étude de chien (B. 371). Il est vrai qu'il a souvent introduit des animaux dans ses compositions : l'éléphant dans Adam et Ève, le lion dans les saint Jérôme, le dromadaire dans la Pièce aux cent florins, dans la Prédication de saint Jean, dans les Adorations des mages; le dromadaire lui plaisait : un anonyme en a gravé trois d'après un de ses dessins de 1633. Je ne parle pas du cheval, du chien, des troupeaux; il y en a dans quantité de ses pièces gravées et dans plusieurs de ses tableaux.

Rembrandt avait fait également beaucoup d'études peintes d'après les animaux et les oiseaux. Dans son inventaire de 1656, on rencontre un Combat de lions, des Chiens de chasse, un Troupeau de moutons, un jeune Bœuf, un Cochon, un Cheval; des Lièvres morts, un Butor (sans doute pour le tableau n° 1158 du musée de Dresde). Que sont devenues toutes ces études, la plupart d'après nature? On ne saurait les signaler ni dans les musées, ni dans les collections connues.

Combien n'a-t-il pas fait aussi de figures nues, hommes et femmes, véritables académies d'après nature! Il y en avait quatre peintes, dans l'inventaire de 1656. Le British Museum en a deux, à la plume et au bistre, une femme et un homme, deux chefs-d'œuvre.

Figures nues. — La femme est *le modèle* reproduit dans la belle eau-forte qui porte ce nom (B. 192) et qui n'est pas datée.

Debout sur sa petite estrade, elle est vue de dos, toute nue, en pleine lumière. Tout le galbe du haut en bas est indiqué par une douzaine de coups de plume; pour le modelé intérieur, rien, que le simple papier, et cependant toute la forme y est. Elle s'enlève, entière, sur un fond sombre, vigoureusement bistré, mais transparent. Dans cette demi-teinte, à droite, au second plan, un homme, assis de trois quarts à gauche, dessine la poseuse qui est presque de face pour lui. Il a un large bonnet et de grandes draperies. Cet homme est Rembrandt lui-même, à ce que je crois. Dans l'eau-forte, cette figure du dessinateur n'est qu'indiquée par quelques traits, mais dans le dessin elle a plus

d'individualité. Comme effet d'ensemble, le dessin paraît aussi bien plus terminé que l'eau-forte, où certains travaux, trop avancés dans les fonds, et surtout dans le petit buste de profil, font disparate avec le modèle tout blanc. Cependant le premier état de la planche reproduit à peu près cet effet singulier d'une figure qui a les reliefs et les accents de sa forme, sans aucun travail à l'intérieur.

Le dessin du British Museum a la même proportion que la gravure : huit pouces de haut sur six de large environ. Il vient de la collection Cracherode. Si j'avais à choisir dans le portefeuille du British Museum, c'est peut-être cette femme que je prendrais, à moins que ce ne fût un lion, ou le tigre, ou l'éléphant, ou un autre.

L'étude d'homme nu est le dessin pour une des figures académiques, sans date (Bartsch 94); l'homme est debout, de face, la tête tournée vers la gauche, le bras droit ballant, le bras gauche appuyé. A droite, une colonne; derrière la figure, une longue draperie. A la plume, au bistre, avec des accents de crayon rouge; environ dix pouces de haut, et la figure environ sept pouces.

Ces derniers, et bien d'autres, prouvent que les eaux-fortes de Rembrandt ne sont point des improvisations, mais des répétitions libres et perfectionnées, après de sérieuses études sur la nature. Même ses griffonnés sont souvent des reproductions de dessins, quand ils ne sont pas de vives interprétations de la nature, directement traduite du bout de la pointe. Je ne crois pas que Rembrandt ait jamais rien fait, peinture, eau-forte, dessin, sans avoir la nature sous les yeux; c'est pour cela qu'il est arrivé à l'exprimer d'une façon si saisissante, et pour ainsi dire à la transposer dans toutes ses œuvres. Qui travaille habituellement d'invention est bien vite perdu, même avec du génie. C'est l'abandon de la nature qui a perdu les Italiens au dix-septième siècle, juste au moment où les Hollandais se mettaient à la regarder, — à leur manière.

Portraits. — Portrait de Renier Ansloo, assis devant une table sur laquelle sont des livres. Il est de face, coiffé d'un chapeau à grands bords... Les amateurs reconnaissent tout de suite l'eau-forte de 1641 (B. 271). C'est, en effet, l'étude d'après nature, au crayon rouge, et qui a servi pour la gravure; on voit encore les traces du stylet suivant les traits pour transporter le dessin sur la planche. Par extraordinaire, cette étude est signée : *Rembrandt F.,* 1640. L'eau-forte ne vint qu'un an après, ainsi que le grand portrait peint, gravé par Boydell.

Portrait d'homme avec de longs cheveux frisés. En buste, presque de face. On dirait que c'est Rembrandt lui-même. Superbe dessin à la

plume et lavé à l'encre de Chine. Environ six pouces de haut sur trois à quatre pouces de large.

Portrait de femme, peut-être Saskia, à mi-corps, la main gauche contre la taille. Elle est vue presque de face et coiffée d'un chapeau à plumes. Dessin à l'encre, lavé de noir et de blanc.

Autre portrait capital : jeune homme assis sur le rebord d'une fenêtre, le coude appuyé sur le genou, la tête, de trois quarts, appuyée sur la main. A la plume et lavé d'un ton lilas gris; les bords de la fenêtre, au bistre. Près d'un pied de haut.

Il y a aussi, avec ces portraits, un portrait de Jandix, marqué « 1642, *ætatis* 24, » mais qui n'est pas de Rembrandt. Ce dessin toutefois ne manque pas d'intérêt, comme précédant de cinq ans la fameuse eau-forte de Rembrandt (B. 285).

Compositions diverses. — La plupart sont des études pour l'œuvre gravé. Mais je ne suis pas très-fort sur la dénomination des sujets et je ne m'en inquiète guère. On appelle le grand Veronèse du Louvre : les Noces de Cana : soit; on l'appellerait Banquet d'hommes et de femmes, que cela me serait parfaitement égal, et je n'en demanderais pas davantage. J'indiquerai cependant les titres des sujets qui sautent aux yeux, avec leurs références aux eaux-fortes.

L'Ange apparaissant aux bergers : à droite, l'ange en l'air, en pleine lumière; à gauche, en bas, les bergers effrayés et les troupeaux. La lune se lève de ce côté. Dessin capital, à la plume, et vigoureusement lavé. Hauteur, presque un pied. De la coll. Sloane. Pour l'eau-forte de 1634 (B. 44). Il y en a aussi, je crois, une peinture, que Govert Flinck a imitée dans son tableau n° 171 du Louvre.

Descente de croix. Même composition que la grisaille de la *National Gallery;* mais en large environ neuf pouces sur sept à huit. Lavé à toutes couleurs, et avec des rehauts à l'huile.

Joseph allant soigner les prisonniers. Trois études différentes : une, à la plume seulement, avec trois figures; une autre, avec trois figures, également à la plume, et lavée d'encre de Chine; une autre représentant un intérieur voûté, avec de gros piliers; deux des figures sont couchées, la troisième est debout et vue de dos.

Sainte Famille : la Vierge assise par terre, tenant l'enfant Jésus; à gauche, Joseph assis de face; une lampe, pendue au lambris, de ce côté, éclaire le groupe; à droite, des draperies sombres. Le dessin, de cinq à six pouces carrés, est cintré en haut. A la plume, et chaudement bistré. De la coll. Payne Knight.

L'Échelle de Jacob. A droite, l'ange, de face, en pleine lumière,

ailes étendues, monte à l'échelle fantastique. Jacob est couché en travers au premier plan. Grand dessin, à l'encre et au bistre, d'un effet extraordinaire; mais je renonce à faire l'éloge de ces études, où le maître se montre au vif. Il suffit de dire que presque tous les dessins du British Museum sont de premier ordre. Celui-ci est pour une des quatre eaux-fortes de 1655, destinées à illustrer le livre espagnol de Menasseh-ben-Israël (B. 36). *Dulwich Gallery,* près de Londres, possède de cette composition une peinture attribuée à Rembrandt, mais ce n'est qu'une faible imitation par quelqu'un de ses écoliers.

Un autre dessin du même sujet, arrangé autrement, à peu près comme la peinture appartenant au vicomte Dillon, et exposée à Manchester (n° 680); l'ange est debout par terre et de face; le Jacob est confus et incompréhensible. Pièce très-douteuse.

Abraham renvoyant Agar, pour l'eau-forte de 1637 (B. 30). Quatre figures, hautes d'environ cinq pouces. Un vieillard à turban serre la main d'un autre personnage. A droite, une femme debout, de profil, portant quelque chose sur sa tête. A la plume seulement. Extra.

Abraham et les anges. Tobie et l'Ange. Grand personnage, large de plus d'un pied, à la plume, au crayon rouge, et surlavé de toutes couleurs. Au milieu, un gros arbre; à droite une percée de ciel au-dessus d'une voûte d'arbres; très-riche architecture. Presque au milieu, un gros arbre, derrière lequel une figure curieuse regarde le groupe principal : ce groupe est composé d'un vieillard à barbe, debout, de face, en lumière (Abraham? Tobie?); devant lui se prosterne un jeune homme, accompagné d'un ange, de profil, ailes étendues, et de deux boys. Première qualité.

Mise au tombeau : à gauche les degrés par où l'on descend le corps; à droite, sur une sorte d'estrade, deux figures debout. Seulement, au-dessus du sépulcre, la date 1630. Dessin capital, à la sanguine, haut de plus d'un pied. De la coll. Fawkener.

De la même collection : Nabuchodonosor sur son trône (pour l'eau-forte de 1655?); nombreux personnages debout à gauche. A la plume.

De la collection Sloane : le Christ amené devant Pilate. A la plume et lavé. — Autre sujet : deux hommes agenouillés à gauche, et à droite un jeune homme debout; entre eux des colonnes.

Le Jugement de Salomon. Véritable tableau, à la plume et au bistre, avec environ vingt-cinq figures. Largeur, un pied au moins. Salomon est assis, de face, sur son trône, au milieu. Les deux mères sont vues de dos, l'une à genoux, l'autre debout. A droite, groupe de soldats. Des deux côtés, nombreux personnages de la cour du roi.

Superbe dessin, à la plume et vigoureusement teinté. Trois figures. Au milieu un homme à barbe, couvert de grandes draperies, est assis de face; derrière lui, une double fenêtre cintrée par où vient la lumière; à sa gauche, une femme debout, de profil, lui parle; elle a la tête ombragée par un chapeau à larges bords plats. A droite, une femme assise, de profil, et lisant. Est-ce une étude pour le sujet de Marthe et Madeleine en présence du Christ?

Grande composition, avec riche architecture; à gauche, un vieillard à barbe, une femme agenouillée, une femme debout; sur la droite, beaucoup de figures prosternées. A la plume et au bistre. Quinze pouces de largeur, au moins.

Halte à la fontaine. Étude pour une Samaritaine? Une femme est assise, accoudée au bord de la fontaine, où boit un cheval. A droite, deux hommes debout, dont l'un porte une faux. A la plume et légèrement lavé.

Études de figures, gueux, et *caprices* quelconques. — Tentation du Christ? de saint Antoine? d'un autre ermite? A droite, un personnage, assis en lumière, de profil à gauche. Un singe habillé vient le tenter en lui offrant quelque chose qu'il tient à la main; il ricane dans sa barbe de singe; il a un turban et un bon costume; mais on voit ses deux pattes sous ses draperies. Fond de grottes et de rochers. A la plume et lavé. Environ un pied de large.

Un chef persan, accroupi sur son siége, recevant un papier d'un Turc debout. A la plume et légèrement lavé. Coll. Cracherode et John Barnard. — Lancier persan, à cheval, de profil à droite. Mêmes collections. — Études pour les eaux-fortes de Persans, de 1632. — Suivent, dans le portefeuille, deux miniatures de Persans, debout et dorés, avec les marques des mêmes collections, mais qui ne sont pas de Rembrandt.

Petit bonhomme, vu de dos, dessinant devant une fenêtre. Lavis très-foncé. Coll. Cracherode.

Un homme debout, de face, enveloppé de grandes draperies, la main droite sur un bâton.

Un homme debout, partant avec son arc et ses flèches, donne la main à un homme assis. A la plume, le fond seulement un peu lavé au bistre, entre les deux figures. Coll. Cracherode.

Une femme monte un escalier, en pleine lumière; un personnage, assis en haut, se retourne vers elle. Deux autres figures. A la plume et au bistre.

Trois dessins exquis, sur la même feuille : 1° Jeune homme, accoudé,

la tête penchée; il est coiffé d'un grand chapeau. Ce buste, de trois pouces carrés, est un chef-d'œuvre de sentiment et de nature. 2° Un homme écrivant, de face, en buste; grand chapeau. 3° Une tête de Baby. A la plume.

Un jeune garçon, debout, de profil, tenant une lanterne et un panier. — Étude pour un berger des Adorations?

Homme accoudé sur ses deux bras; en buste; griffonnis à la plume. Coll. Cracherode.

Indication d'une femme près d'une fenêtre. La moitié du dessin resté presque en blanc.

Tête de rabbin, de profil; petit griffonnis.

Trois gueux : deux de dos, un de face au milieu. A la plume. Superbes.

Un gueux debout! de profil, appuyé sur son bâton. A la plume.

Trois gueux avec béquilles, houppelandes et grands bonnets. A la plume. — Trois autres, en bonnets fourrés, avec des bâtons. A la plume et lavés. Coll. Cracherode.

Ces gueux sont tous du commencement, pour les nombreuses eaux-fortes d'environ 1630 à 1632. Quelques-uns, je crois, ont même une date de 1628, avant l'installation de Rembrandt à Amsterdam.

Paysages. — Ils sont très-nombreux, et la plupart de grande importance. Plusieurs ont servi aux eaux-fortes.

Un magnifique paysage, avec un vieil arbre devant une mare, et un fond de forêt. A droite, un chemin, par où vient un homme. A la plume, rehaussé de rouge et de blanc, lavé de bistre. Près d'un pied de large. Hobbema a vu ces paysages de Rembrandt, très-certainement, et il s'en est inspiré.

Grand paysage, à toutes couleurs, comme un tableau. Au premier plan, de l'eau; à droite, une chaumière, et au-dessus un arbre, d'un vert audacieux, très-empâté, avec quelques touches à l'huile. Au milieu, une petite voiture à deux chevaux, qui arrive de face. A gauche, un moulin à vent, devant lequel est un bonhomme à bonnet rouge. Les fonds en pleine lumière. Environ un pied de large. Coll. Payne Knight et John Barnard.

Paysage, dans le genre que Philips Koninck a imité : bande de terrain uni, en lumière: puis une bande de rivière, bordée de fouillis, et un petit clocher. Fonds plats, à l'infini, pas de ciel. Le dessin, large d'un pied, n'a pas trois pouces de haut.

Paysage : des arbres et des montagnes, à gauche; sur la droite, une rivière, un bateau, un pont, des édifices. A la plume et au bistre.

Superbe paysage, avec une route, sur laquelle un mulet et un chien; à droite, un grand arbre; fond de forêt et deux petits personnages. A la plume et au bistre.

Un paysage avec des terrains et des sentiers, au premier plan; tout le reste, grands arbres jusqu'en haut, et quelques percées lumineuses. Coll. Payne Knight.

Cour de ferme. A gauche, un toit à porcs, où deux têtes s'avancent vers l'auge, dans laquelle un pâtre agenouillé met la main; à droite, des murs, un puits, etc. A la plume et lavé de bistre. Simple, vigoureux; première qualité. Coll. Fawkener.

Un camp. Deux grandes tentes. Une foule de figures indiquées. D'un ton superbe. Coll. sir Joshua Reynolds.

Intérieur de village. Au milieu, une sorte de murs; à gauche, de grands arbres; à droite, au second plan, des maisons. A l'encre et au bistre. Très-terminé, comme une gravure.

Une maison à pignon, entourée de treillis, un ruisseau, une meule.

Très-beau paysage, avec de l'eau à gauche, une chaumière à droite, et quelques figurines. Coll. Cracherode.

Un pont, une digue, de l'eau, on ne sait quoi. Superbe.

Trois chaumières; vive indication à la plume. Pour l'eau-forte qui porte ce nom?

Le Rhin. Moulin à vent et maison qui se reflètent dans l'eau. Fond de ville. Dessin très-léger, à la plume et au bistre. Un pied de large sur quatre pouces de haut. Serait-ce point le vrai moulin de Rembrandt à Leyde?

Autre moulin à vent, au bord du Rhin; à droite, une arche, une maison. Très-sobre et très-beau. A la plume et au bistre.

Grand paysage, lavé de bistre et de jaune. Marqué en haut : « Cleef (Clèves) 1628. » Rembrandt a-t-il été à Clèves?

Pays plat à l'infini; au fond, à gauche, l'eau, la mer? Trois petits personnages au premier plan. A toutes couleurs, dans une gamme brune. Quinze pouces de large, au moins.

Même pays, dans la manière affectionnée de Philips Koninck. Au premier plan, un arbre; à droite, de l'eau.

Paysage très-travaillé, à toutes couleurs, avec des fonds d'une extrême finesse. Ostade s'est inspiré de cela. Un chemin qui va à une maison, plusieurs petits personnages, etc. Coll. Th. Hudson.

Paysage avec un petit canal. A droite, un chemin; à gauche, une chaumière et un groupe d'arbres. A la plume et au bistre.

Paysage, avec des bandes d'oiseaux dans l'air. Au premier plan,

terrains sombres; au second plan, la lumière; au fond, à gauche, un clocher.

Une bordure d'arbres, et des maisons à toits de tuiles rouges et à toits de chaume. Un petit clocher, au fond. Véritable aquarelle, d'une finesse exquise, avec de l'eau qui circule entre des plans successifs de terrains plats.

Une autre, toute petite, trois pouces de large, un bijou. De l'eau, de petits villages, tout un pays! Et quel ton!

Encore une merveille : Marine, avec deux petits navires à voile, ballottés par le vent. La mer et le ciel sont à la sépia, le reste à l'encre très-noire. Un pouce de haut, pas davantage, sur environ cinq pouces de largeur.

Paysage avec de l'eau et quelques chaumières. Très-léger et très-fin; aux crayons noir et blanc.

Autre petit, avec des monticules à gauche et des arbres à droite. Tout dans l'ombre. Extrêmement vigoureux. Coll. Sloane.

Autre, à toutes couleurs; très-fin. Coll. Cracherode.

Autre, à la plume et au bistre : de l'eau, des touffes d'arbres, des masures. Tout petit, trois pouces de large, mais très-fort.

Plusieurs autres paysages, à la plume ou au bistre, quelques études d'intérieurs, une étude de voiture à quatre roues, brancards relevés, et divers griffonnis de n'importe quoi; tout cela d'un esprit, d'une adresse, d'une naïveté, d'une sincérité de nature, qu'aucun maître peut-être n'a possédés au même point que Rembrandt. C'est dans ces chiffons de papiers qu'il faut le voir. L'artiste y est dans le moindre trait de plume. De Rembrandt, tous les morceaux sont bons.

W. BURGER.

BULLETIN CRITIQUE.

Histoire du Siècle des Découvertes. (*Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*), von Oscar Peschel. — Stuttgart und Augsburg, Cotta, 1858. In-8° (VIII-681 p.)

Le *Siècle des Découvertes*, dont M. Peschel a écrit l'histoire, est une des grandes époques de l'humanité. D'intrépides navigateurs, osant braver la terreur et les dangers des mers inconnues, s'ouvrent, à l'aide de la boussole, de nouvelles routes à travers les espaces mystérieux de l'Atlantique. Les barrières qui avaient arrêté les anciens sont franchies; l'Afrique tout entière est reconnue dans son immense pourtour. A cinq ans d'intervalle, l'Amérique est découverte, et la route des Indes par le midi de l'Afrique est trouvée. Quelques années encore et la circumnavigation du globe est accomplie. Cet âge mémorable est celui d'Henri de Portugal et d'Isabelle de Castille, c'est celui de Christophe Colomb, de Vasco de Gama et de Magellan.

Certes, notre temps voit s'opérer de grandes choses et se succéder d'admirables découvertes. Les progrès ont été immenses dans les sciences physiques et chimiques, et les applications qu'on en a faites chaque jour à l'industrie ont changé pour ainsi dire toutes les conditions de la vie publique aussi bien que de la vie privée. La vapeur et l'électricité enfantent des prodiges que l'imagination même n'aurait osé prévoir il y a moins d'un demi-siècle. Ces merveilleuses inventions donneront assurément à notre époque une grande place dans les fastes du monde. Et cependant, quand on se reporte par la pensée à cet âge si justement nommé la *Renaissance*, où dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel tout aspire à une rénovation complète, on peut se demander si l'agitation qui nous jette aujourd'hui dans tant de voies diverses est comparable au mouvement immense qui s'opérait alors dans tout l'Occident. Quelle époque que celle qui, après le perfectionnement de la boussole, précurseur nécessaire des grandes entreprises maritimes, vit l'invention de la poudre à canon et celle de l'imprimerie : l'une qui changeait toutes les conditions de la guerre, et donnait aux nations européennes une supériorité décisive sur les autres peuples du monde; l'autre qui en assurant la conservation des connaissances acquises et en activant la communication des intelligences, devait être désormais le plus puissant et le plus sûr agent du progrès ! Quelle époque que celle qui ajoutait tout un hémisphère à la carte du globe, et où chaque jour apportait à l'Europe émerveillée la connaissance de nouvelles terres et de nouveaux peuples ! Quelle époque enfin que ces premières années du seizième siècle qui, dans l'ordre politique et dans l'ordre

religieux, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, virent s'accomplir ou se préparer tous les grands changements, tous les progrès caractéristiques qui marquent le passage du moyen âge aux temps modernes! Jamais plus grand tableau ne s'est offert à la plume d'un historien.

Disons toutefois que M. Peschel ne s'est pas proposé d'en embrasser toute l'étendue. Son objet principal a été d'en retracer le côté géographique. Ce côté, il est vrai, est ici d'une importance toute particulière. Ce sont surtout les découvertes géographiques du quinzième siècle et du commencement du seizième qui amenèrent les grandes modifications politiques, et qui donnèrent de nouvelles bases à l'équilibre européen. A ce point de vue, aussi bien qu'au point de vue purement scientifique, le sujet traité par M. Peschel est donc d'un très-grand intérêt.

L'auteur a divisé son travail en quatre livres. Dans le premier, il résume les découvertes et les événements qui depuis les temps anciens ont graduellement préparé les grandes découvertes; dans le second, il trace l'historique de la découverte des côtes américaines de l'Atlantique, depuis le premier voyage de Colomb jusqu'aux explorations d'Améric Vespuce, qui, par un de ces hasards, et l'on peut dire par une de ces iniquités dont l'histoire des sciences offre plus d'un exemple, a laissé son nom au continent que Colomb avait découvert; le troisième livre est consacré aux entreprises et aux établissements des Portugais au pourtour de ce qui fut nommé un peu plus tard le golfe du Mexique, jusqu'au jour où Nuñez de Balboa, descendu au côté occidental de l'isthme de Darien, contempla, pour la première fois (1513) les flots du grand Océan, et signala ainsi l'existence d'une autre mer à l'occident de l'Amérique; le quatrième et dernier livre est consacré à la mémorable expédition de Fernão Magalhãas, qui, en traversant de l'est à l'ouest (1520), l'immense étendue du grand Océan (si mal nommé l'océan Pacifique, et plus mal encore la mer du Sud), et en reliant ainsi l'Amérique à l'Asie comme Christophe Colomb l'avait attachée à l'Europe, compléta la découverte de l'illustre Génois et acheva de révéler au monde les traits généraux de la configuration du globe. De ce moment, les grandes découvertes sont closes, il ne reste, pour achever l'œuvre de Colomb, de Gama et de Magellan, qu'à suivre les voies qu'ils ont ouvertes. C'est ce que feront, du seizième au dix-neuvième siècle, les navigateurs et les voyageurs de toutes les nations de l'Europe.

Dans le plan que l'auteur s'est tracé, on pourrait regretter peut-être que certaines parties qui s'y rattachent étroitement aient été omises ou n'aient pas été traitées avec plus de développement. Ce reproche ne s'adresse pas au premier livre, qui comprend les antécédents historiques. Ici, rien n'est oublié de ce qui tient aux anciens rapports entre l'Occident et l'Orient. L'histoire de Colomb et de ses successeurs, qui remplit principalement le deuxième et le troisième livre, est aussi traitée avec un détail suffisant; mais il nous semble que dans le dernier livre on pourrait désirer un exposé plus circonstancié de l'état de l'Inde à l'époque de l'arrivée de Gama, de la nature des rapports qui s'établirent entre les Portugais et les princes indigènes, et des germes de décadence qui, dès les premiers temps, pouvaient présager la chute, plus ou moins prochaine, de la domination portugaise en Orient. L'auteur, qui pour cette partie n'a guère consulté que le routier de Gama et le grand ouvrage de Barros, pouvait trouver dans les relations contemporaines réunies par Ramusio, sans parler des autres voyageurs et des missionnaires du seizième siècle, des faits significatifs dont il aurait fait

son profit. Mais ce qui nous paraît manquer surtout au travail de M. Peschel, c'est une étude, qui sous sa plume serait devenue très-instructive, de l'influence des grandes découvertes de la fin du quinzième siècle sur les sciences en général, et en particulier sur le renouvellement des sciences géographiques. Cette influence fut très-marquée, et elle eut de grands résultats. Une telle étude rentrait tout à fait dans le cadre de l'auteur. Elle y rentrait d'autant mieux, qu'au total l'ouvrage est moins une histoire, dans la grande acception du mot, qu'une dissertation développée. Ajoutons que cette dissertation est savante et d'un sérieux intérêt. Sauf les quelques réserves qu'a faites notre conscience de critique, nous n'avons qu'à louer dans ce long travail la profonde investigation du sujet. L'auteur ne s'arrête pas aux autorités de seconde main; il puise toujours aux sources originales. Il y a beaucoup à apprendre avec lui, même après le grand ouvrage de M. de Humboldt sur la géographie du nouveau continent.

V. de S. M.

SOUVENIRS DU BARON DE STEIN, par E. Maurice Arndt (*Meine Wanderungen und Wandelungen, mit dem Reichsfreihernn Henrich Karl Friedrich von Stein*)[1], 1 vol. in-8°. — Berlin, Weidmann, 1858.

Nous sommes ici en pleine gallophobie. Ce n'a pas été la faute du baron de Stein si la France n'a pas été anéantie en 1814. Quant à son biographe, le Tyrtée maintenant plus qu'octogénaire de l'indépendance allemande, il ne comprend pas encore pourquoi l'Alsace ne retourne pas à l'Allemagne. Ces sentiments ne sauraient commander la sympathie en France; mais il faut être juste et reconnaître que des exagérations semblables se rencontrent chez tous les peuples, et qu'elles sont inséparables du patriotisme même. Les Romains n'approuvaient pas les vues d'Annibal, ni Annibal celles des Romains.

Les Allemands font beaucoup depuis quelques années pour raviver la mémoire du baron de Stein, et ils ont raison. Stein a été la plus forte personnification politique de leur génie national; il leur a rendu d'immenses services, et il en eût rendu de bien plus grands encore si ses vues sur l'organisation de l'Allemagne eussent été suivies après 1814. Il voulait que les souverains remplissent les engagements pris envers les peuples au moment de la détresse, et s'il eût eu autant d'influence dans la Prusse restaurée qu'il en avait eu comme exilé et comme fugitif auprès de l'empereur Alexandre, il n'est pas douteux que l'histoire intérieure de l'Allemagne n'eût pris un cours bien différent et plus satisfaisant pour tout le monde.

M. Arndt n'a pas eu la prétention de tracer une biographie complète de son héros. C'était une besogne inutile après l'ouvrage monumental de M. Pertz. Il n'a voulu que rappeler et fixer des souvenirs personnels, et il l'a fait avec rigueur

[1] Ce titre ne peut être traduit littéralement, et nous le soupçonnons même de n'être point allemand dans sa recherche un peu prétentieuse. *Wandelung* ne peut signifier que changement, métamorphose, transsubstantiation, et M. Arndt n'a pu vouloir dire que voyages ou épreuves. Il y a des limites où doit s'arrêter la formation des mots, même dans les langues les plus élastiques : ce sont les lois étymologiques.

et relief. Ces souvenirs vont de 1812 jusqu'à la mort du baron de Stein. M. Arndt arriva en 1812 à Saint-Pétersbourg, où Stein séjournait depuis que la volonté de l'empereur Napoléon l'avait éloigné de la Prusse, et où il représentait la résistance et l'agitation contre la domination française. Le grand seigneur et le plébéien se convinrent à première vue par la conformité vivement saisie des idées et des natures. Voici le portrait que M. Arndt trace du baron :

« Le baron Charles de Stein était de taille moyenne, plus trapu qu'élancé ; le corps fortement bâti, de larges épaules allemandes, les jambes et les cuisses bien arrondies, le pied solide et bien fait; tout à la fois fort et fin, comme il convenait à un homme de bonne et vieille race. L'attitude et la démarche étaient assurées et égales. Sur ce corps se dressait une belle tête, avec un large front très-fuyant, un vrai front d'âne, comme les artistes prétendent que les grands hommes en ont souvent, et un nez d'aigle qui ombrageait une bouche finement resserrée et un menton vraiment un peu long et trop pointu. Disons ici, une fois pour toutes, à l'encontre de ceux qui voient dans la fine blancheur de la peau et dans les yeux bleus le type absolu de la beauté et du génie, que les deux plus grands Allemands du dix-neuvième siècle, Gœthe et Stein, regardaient le monde par des yeux bruns, avec cette différence que l'œil de Gœthe, grand entr'ouvert, faisait rayonner autour de lui un doux éclat, et que celui de Stein, plus petit et plus perçant, étincelait plutôt qu'il n'éclairait, et lançait souvent des éclairs. Ce qui était particulier au noble chevalier, c'est que, même dans la plus forte agitation, son visage avait ordinairement deux expressions complétement différentes. Son front, et le plus souvent aussi ses yeux, ne subissaient pas les atteintes de la mauvaise humeur et de la colère : on y lisait toujours un esprit maître de lui. Sur les joues, la bouche et le menton, c'était une tempête qui pouvait parfois rappeler le courroux du lion. » Le baron était très-emporté, et ne gardait de mesure avec personne. Jeter les gens en bas de l'escalier était chez lui sinon une pratique, au moins une locution habituelle. Un jour, en 1817, il se trouvait à Cologne avec le grand-duc de Saxe-Weimar, l'illustre et libéral Charles-Auguste. On parlait de ce pauvre illuminé Zacharias Werner, l'auteur du *Vingt-quatre février*, qui, après avoir été ballotté d'un pôle à l'autre du sentiment et de la vie, finit par mourir à Vienne, catholique et moine. Il avait vécu quelque temps à Weimar, et le grand-duc racontait sur son compte plusieurs histoires un peu lestes. « Le pauvre diable, finit-il par dire, s'était imaginé qu'il était de son » devoir de pratiquer une sorte de migration corporelle à travers toutes les » natures féminines possibles, pensant ainsi trouver à la fin celle que Dieu avait » spécialement créée pour lui. C'était son système poétique de la nature. » Ici Stein interrompit le narrateur pour faire observer : « Vous auriez dû dire son système princier. » Le grand-duc reprenant, ajouta « qu'après tout chaque homme » avait quelque expérience de ce genre dans sa vie. Et vous-même, » termina-t-il en se tournant vers Stein, « vous n'avez sûrement pas toujours vécu comme Joseph? » « Quand il en serait ainsi, » répliqua celui-ci, « cela ne regarderait » personne; mais j'ai toujours eu en horreur les conversations sales, et ne trouve » pas bien qu'un prince allemand en tienne devant de jeunes officiers. » Il y en avait plusieurs à table. L'auditoire frémit d'une telle hardiesse, mais le grand-duc avala la leçon, et au bout de quelques instants d'un silence pénible se mit à parler d'autre chose.

Peu mesuré avec les autres, Stein supportait volontiers qu'on fût grossier avec

lui; il l'exigeait même quelquefois, ou du moins était-il enclin à mal penser de ceux qui n'osaient pas l'être. Une des affaires qu'il poursuivait à Saint-Pétersbourg, c'était l'organisation d'une légion allemande, dont les éléments ne manquaient pas à cette époque en Russie. L'un des officiers de cette légion, le major de Stülpnagel avait souvent affaire à lui, et ne manquait jamais de se plaindre de son insupportable grossièreté. Et de même, quand Arndt parlait du major, Stein répondait : « Allez-vous-en avec votre Stülpnagel, c'est un pied plat et un faiseur de révérences. » « Enfin, » continue M. Arndt, « je dis un jour à Stülpnagel : « Eh bien, prenez votre courage à deux mains; saisissez le lion avec des » cornes de taureau et soyez grossier à votre tour. » Et c'est ce qu'il fit. Quand je vis Stein le lendemain, il me dit : « Vous n'aviez pas tout à fait tort; je m'étais » fait une fausse idée de Stülpnagel; seulement il devrait ne pas tant viser aux » belles manières, et traiter les hommes un peu soldatesquement. » Et je m'étais aperçu depuis longtemps que lui-même voulait être traité un peu à la soldatesque, et qu'il tenait pour de pauvres sires, et même pour des filous et des mouchards, ceux qui se montraient trop timides ou d'une politesse trop fière avec lui. »

C'était un monde fort singulier que le monde et la cour de Saint-Pétersbourg en 1812, tant par le concours d'étrangers notables et divers de tous les pays de l'Europe, que par la composition de la société russe elle-même. L'assassin, le propre assassin de Paul Ier, du moins celui que l'opinion désignait unanimement comme tel, en faisait partie sans se dissimuler le moins du monde : « Le général comte Pahlen avait ce jour-là le commandement du palais; il avait en partie changé, en partie renvoyé les sentinelles. A minuit, les conjurés firent invasion dans la chambre à coucher; le czar s'éveilla tout aussitôt et voulut s'enfuir; après une lutte désespérée, il fut renversé sur sa couche. Le géant Subow se précipita sur lui et l'étrangla avec l'écharpe de Benningsen. L'impératrice et ses fils s'étaient éveillés au bruit de la lutte; on leur avait imposé silence, et ils s'étaient tus. Le géant Subow avait du reste une bonne et large figure, tout à fait ordinaire, remarquable seulement par une paire d'yeux clignotants et rusés. J'ai fait plus d'un whist avec lui dans de bonnes maisons, notamment chez le banquier Severin. C'est ainsi qu'on vivait à Saint-Pétersbourg dans un pêle-mêle plein d'innocence. »

La génération actuelle n'a connu la princesse de Lieven que comme une vieille Égérie diplomatique. Elle était alors « une vraie, vive et mobile Courlandaise; et bien que la première fleur de la jeunesse se fût déjà fanée, elle conservait un charme naturel et une grâce aisée. Combien de fois, lors des bulletins de victoire qui arrivèrent plus tard à Saint-Pétersbourg, au milieu de la joie qui confondait toutes les situations et tous les sexes, n'ai-je pas été tendrement embrassé par la belle Courlandaise ? »

Madame de Staël se trouvait également à Saint-Pétersbourg, en compagnie de son fils et de Guillaume de Schlegel : « La célèbre fille du célèbre Genevois, laquelle, dans sa piété filiale, eût bien voulu transformer son père en grand homme, était une grande figure de Suissesse posée sur des jambes et des pieds puissants, mais avec un front superbe et des yeux fascinants, qui faisaient facilement oublier qu'elle n'était pas belle, qu'elle manquait de grâce et que sa toilette même était sans goût. Voir ensemble cette plus vive et plus passionnée des Françaises et notre passionné Stein, voir ces deux esprits se heurter et caramboler l'un contre l'autre, c'était là un plaisir. Elle nous fit voir un jour comment une Française est capable de ressentir la gloire et l'éclat de son peuple. Elle était

allée au théâtre français de Saint-Pétersbourg, où on donnait la *Phèdre* de Racine. C'était juste le temps des premières batailles, que les bulletins russes transformaient toujours en victoires, mais où il était aussi beaucoup question de ravages et d'incendie attribués aux Français. Le peuple était donc monté au plus haut, et juste au moment où madame de Staël se recueillait pour entendre la douce mélodie des vers de Racine, des cris furieux avaient retenti dans la salle. La foule hurlait : A bas les Français ! La pièce dut être interrompue, les acteurs se sauvèrent par des portes de derrière, et le théâtre français fut, à partir de ce jour-là, fermé pour longtemps. Cette soirée de *Phèdre* révéla en madame de Staël la vraie Française, comme elle avait révélé dans les Russes les vrais Russes. Elle rentra dans un état comme si elle avait non pas vu, mais éprouvé elle-même une tragédie. Elle se jeta sur un sofa, pleura, sanglota, ne cessant de s'écrier : O les barbares, ô mon Racine! Nous fûmes étonnés, et cela nous parut presque extravagant de la part d'une femme de plus de quarante ans. Et en cela nous étions Allemands. Une Allemande se désespérerait-elle bien de cette manière si elle voyait insulter à Paris ou à Londres une pièce de Schiller ou de Gœthe? A l'occasion, un peu de cette *furia* française ou russe ne nous nuirait pas. »

L'empereur Alexandre n'est pas très-bien traité dans ces *Mémoires*. Le patriotisme teutonique de M. Arndt ne lui pardonne pas de n'avoir pas démembré la France en 1814 : « J'ai vu l'empereur à Saint-Pétersbourg, plus tard sur le Rhin, et enfin, une dernière fois, à Bonn : une belle et svelte structure, cheveux blonds, yeux gris, traits fins, avec une certaine expression de douceur et de sensibilité, et cette bienveillance insinuante qui attend la réciproque et qu'on remarque chez les femmes. Il ne faisait pas l'impression d'un empereur régnant sur 70 ou 80,000 millions d'âmes, mais Stein ne tarissait pas alors en éloges sur sa fermeté, et était pleinement convaincu de sa constance et de sa magnanimité. » On comprend que l'habile modération de l'empereur Alexandre après la victoire ne fût pas du goût de nos deux Teutons. Dans l'opinion de M. Arndt, Alexandre eut le tort de se laisser circonvenir par les femmes, et notamment par madame de Krüdener, » autrefois beau et célèbre rossignol des salons diplomatiques, qui avait connu et éprouvé dans sa jeunesse toutes les douceurs dangereuses de la vie de salon, et qui maintenant, en pécheresse repentante, comme elle se confessait à tout le monde, éprouvait et proclamait le besoin de convertir les pécheurs. Quoique fanée, elle régnait encore par les yeux, et par une belle taille élancée et serpentine. Quand je la vis à Bade avec Schenkendorf et le vieux visionnaire Jung-Stilling, elle avait à sa suite le comte Pahlen, général de cavalerie, que trois mois auparavant j'avais vu à Coblentz dans de tout autres occupations, et que je trouvais là mené en lesse et cherchant le ciel. »

Ces extraits suffisent pour montrer l'intérêt et pour caractériser la verdeur un peu brutale, mais saine, de ces souvenirs d'un octogénaire. Nous ne pourrions nous étendre davantage sans aborder des discussions irritantes, étrangères à l'esprit de ce recueil. Pour toucher au fond des souvenirs qu'il ranime, nous devrions, sous peine de n'être pas Français, être étroits et excessifs comme l'auteur lui-même, car c'est là le fort et le faible du sentiment national. N'importe; si le patriotisme a un sens, on doit souhaiter à tout pays des patriotes de la trempe du baron de Stein et de Maurice Arndt; même quand elles sont hostiles, ces fortes natures exercent encore le prestige que nulle âme bien née ne contestera jamais aux sentiments sincères et vigoureux.

A. V.

Robert Schumann. — *Eine Biographie* von Josef W. de Wasielewski, un volume in-8°. — Dresde, Kuntze 1858.

Encore une biographie, mais celle-ci nous transporte des tempêtes de l'histoire dans les sereines régions de l'art. Robert Schumann, mort il y a deux ans, jeune encore et dans les plus tristes circonstances, est un compositeur à peu près inconnu en France, où très-peu de ses productions ont été exécutées jusqu'à présent, bien que M. Liszt l'eût signalé, dès 1837, en ces termes dans la *Gazette musicale :*

« Il est pour les œuvres d'art trois voies diverses, trois destinées en quelque sorte opposées, qui correspondent aux trois notions d'éclat, d'étendue et de durée dont la réunion forme les célébrités complètes. Il en est que le souffle de la popularité accueille, dont elle protége l'épanouissement, qu'elle colore des teintes les plus vives; mais pareilles à ces fleurs d'avril écloses au matin, dont un vent du nord brise au soir les frêles pétales, ces œuvres, trop caressées, tombent et meurent au premier retour de justice d'une postérité contemporaine. Il en est d'autres que l'ombre enveloppe longtemps, dont les beautés voilées ne se découvrent qu'à l'œil attentif de celui qui cherche avec amour et persévérance, mais auprès desquelles la foule passe inconstante et distraite. D'autres encore, heureuses, privilégiées, s'emparent tout d'abord de la sympathie des masses et de l'admiration des juges. Eu égard à celles-ci, la critique devient à peu près inutile. Il est superflu d'enregistrer avec pédantisme des beautés universellement senties; il est presque fastidieux de rechercher des fautes qui ne sont autre chose, après tout, que les imperfections inséparables de toute œuvre humaine.

« Les compositions musicales qui vont nous occuper appartiennent à la seconde catégorie. Elles ne nous paraissent point destinées à des succès de vogue, mais, en revanche, il n'est pas d'intelligence élevée qui n'y aperçoive au premier coup d'œil un mérite supérieur et de rares beautés. Sans nous arrêter à considérer si M. Schumann est de l'école nouvelle ou bien de l'école ancienne, de celle qui commence ou bien de celle qui n'a plus rien à faire, sans prétendre classifier et numéroter sa valeur artistique, comme on classifie les espèces et les individus dans un musée d'histoire naturelle, nous dirons simplement que les œuvres dont nous allons essayer une rapide analyse assignent à leur auteur un rang à part parmi les compositeurs, ou prétendus tels, qui fourmillent en ce temps-ci. Nous accordons à peu d'hommes l'honneur de les croire fondateurs d'écoles, inventeurs de systèmes, et nous trouvons qu'on fait aujourd'hui un déplorable abus de grands mots et de grandes phrases à propos de petites choses et de petites gens. Ainsi donc, sans donner à M. Schumann un brevet d'invention qu'il serait le premier à repousser, nous signalerons à l'attention des musiciens les œuvres du jeune pianiste en qui, de toutes les compositions récentes parvenues à notre connaissance, la musique de Chopin exceptée, nous avons remarqué le plus d'individualité, de nouveauté et de savoir. »

Le jugement que M. Liszt portait dès 1837, avec la sûreté du vrai critique, sur les premières œuvres de Schumann, est resté celui des connaisseurs. Avec un mérite supérieur et de rares beautés, cette musique n'est devenue qu'imparfaitement populaire, même en Allemagne. Elle est très-individuelle et par cela même

très-difficile. Si on veut absolument classer Schumann, on devra le considérer comme un des intermédiaires entre la musique classique et celle qui s'appelle aujourd'hui en Allemagne l'école de l'avenir. De son temps, il appartenait à une école dite romantique où Moscheles comprenait dès 1836, à l'exception de Richard Wagner, et avec Chopin, les coryphées actuels de la musique de l'avenir, MM. Berlioz et Liszt.

Rien de plus simple et de plus heureux à première vue que la vie de Schumann. Rien de plus triste et de plus déchiré en réalité. Né de parents aisés avec un penchant décidé pour la musique, il peut le suivre et développer ses dons naturels à peu près sans obstacle; il n'a pas trop de peine à se faire jour, il épouse une artiste éminente, mademoiselle Clara Wieck. De toutes manières la fortune semble avoir fait assez pour lui. Mais une disposition maladive, peut-être héréditaire, en même temps qu'elle imprime à ses œuvres un cachet particulier, empoisonne et abrége sa vie. Il avait un invincible penchant à la mélancolie, qui se manifesta, dès l'âge de vingt-trois ans, par des symptômes redoutables. Vingt ans plus tard, la folie des tables consomma sa perte. Il s'y adonna pleinement et prit au pied de la lettre toutes les manifestations de ce monde prétendu supérieur. « Les tables savent tout, disait-il en 1853, nous sommes entourés de miracles. » A la fin de cette année, un voyage artistique en Hollande, où il fut très-fêté, lui procura quelque distraction, mais au commencement de 1854 son état empira de nouveau. Il croyait percevoir des tons qui le poursuivaient incessamment, et qui finissaient par se développer en accords et même en compositions complètes. Il entendait des voix tantôt tendres, tantôt menaçantes qui finirent par lui ravir complétement le sommeil. Une nuit il quitta son lit et demanda de la lumière : Beethoven et Mendelssohn lui avaient, disait-il, envoyé un thème qu'il devait noter immédiatement; ce qu'il fit, malgré toutes les représentations de sa femme. Il se rendait clairement compte de son état, et quand il sentait les approches de l'excitation, il priait qu'on le laissât seul. Sa femme faisait tout pour chasser les fantômes qui se donnaient la chasse dans son imagination, mais à peine avait-elle réussi un moment que d'autres fantômes se présentaient de nouveau. Il ne cessait de répéter « qu'il était un pécheur et ne méritait pas l'amour des hommes..... » Le 27 février 1854, Schumann reçut à midi la visite de son médecin, le docteur Hasenclever et du compositeur Albert Dietrich. On prit place; pendant la conversation, Schumann quitta la chambre sans mot dire. On crut qu'il reviendrait, mais comme on attendit vainement, sa femme s'éloigna pour le chercher. On ne le trouva point dans la maison. Les deux amis se mirent à sa poursuite dans les rues. Ils apprirent qu'il s'était dirigé en négligé et la tête nue vers le pont du Rhin, et qu'il s'était précipité dans le fleuve. Des bateliers l'en avaient retiré aussitôt; sa vie était sauvée, mais quelle vie! Il fut transporté chez lui; on appela un deuxième médecin, et on constata un état de paroxysme qui rendait nécessaire une surveillance continuelle. Les hommes de l'art décidèrent que Schumann serait transporté dans l'établissement du docteur Richarz, à Endenich, près de Bonn. C'est là qu'il mourut, après deux ans de souffrances, le 29 juillet 1856. L'autopsie du cerveau démontra que les bandes médullaires transversales, au fond de la quatrième cavité, racines des nerfs auditifs, étaient très-nombreuses et très-fines. Tous les vaisseaux sanguins, particulièrement ceux de la base du cerveau, étaient engorgés. Les os de la base du crâne s'étaient prodigieusement développés, et avaient fini par constituer des formations anormales,

dont les extrémités pointues pénétraient la membrane extérieure du cerveau. Les deux membranes intérieures s'étaient épaissies et altérées. Enfin le cerveau avait considérablement diminué; il pesait environ 200 grammes de moins qu'il n'eût dû, d'après l'âge de Schumann. « Ces quatre points, dit le rapport médical, sont en rapport intime avec l'état psychique observé depuis longues années chez Schumann; ils caractérisent une maladie dont les germes remontent habituellement à l'âge le plus tendre, se développent peu à peu pour embrasser toute l'individualité, et ne produisent que tard la folie manifeste. Cette marche est très-visible dans la vie de Schumann; la difficulté qu'il éprouvait depuis longtemps à parler est considérée comme le premier symptôme de la paralysie qui procède de cet état du cerveau. Une des principales causes de la maladie est une activité exagérée et déréglée de l'esprit, dangers où conduit aisément la création artistique, et surtout la composition musicale. Dans les premiers temps, le cerveau reçoit, comme tout organe surmené, une quantité de sang anormale, proportionnée à sa tension. Si l'excitation se prolonge et devient pour ainsi dire permanente, les vaisseaux s'élargissent, le sang s'y engorge et produit des sécrétions anormales (ici croissance démesurée des os), les membranes s'épaississent et dégénèrent; la dernière membrane intérieure se confond avec le cerveau et ne peut plus remplir sa fonction, celle de lui amener du sang; le cerveau ne reçoit plus la nourriture voulue et s'atrophie.

« Les symptômes psychiques sont une diminution progressive des forces intellectuelles; ils n'ont été bien marqués chez Schumann que dans la dernière période. Mais tandis que l'état moral est habituellement celui de l'exaltation, entrecoupé de courtes périodes de dépression, la faiblesse intellectuelle s'est manifestée dès l'abord chez Schumann par une dépression mélancolique progressive. C'est un cas infiniment plus rare. Au lieu de la gaieté désordonnée, de l'amour-propre follement exalté et du plat optimisme qui rendent habituellement les malades de ce genre fort heureux, malgré la ruine de leurs forces, et les entourent de fantasmagories grandioses, la tournure sérieuse et contemplative qui a caractérisé Schumann, même avant sa maladie, a produit chez lui des phénomènes contraires, une mélancolie constante et pessimiste, le sentiment d'injustices imaginaires, la crainte des persécutions, et enfin celle d'un empoisonnement secret. »

L'auteur de la biographie ne dit nulle part expressément, mais il semble qu'il donne fréquemment à entendre que la vie de Schumann eût pu être tout autre si son éducation eût été différente. Dernier venu d'une famille assez nombreuse, il est l'enfant gâté de la maison; il est habitué, dès son jeune âge, à se développer uniquement dans le sens de sa nature, sans subir l'action tantôt salutaire, tantôt nuisible, des circonstances ou des obstacles extérieurs. Il défère en apparence aux vœux de sa mère en prenant des inscriptions de droit, mais il n'étudie que la musique; et il l'étudie, pour ainsi dire, sans direction, uniquement d'après son instinct, à ce point qu'il ignore longtemps que la musique est une science aussi bien qu'un art, et qu'il ne se pénètre que tardivement de la nécessité d'apprendre l'harmonie. Il veut conquérir, par des moyens mécaniques et factices, l'agilité exigée pour le piano, et il ne réussit qu'à se paralyser la main droite. Ses lectures sont exclusives et dès lors malsaines. Jeune homme, il ne connaît que Jean-Paul et Hoffmann, et si éminents que soient ces écrivains, quelque nobles jouissances qu'ils procurent à des esprits maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont assurément pas les meilleurs guides d'une intelligence jeune et déjà mala-

dive. Tout cela est vrai. Il n'est pas moins vrai, il est même banal de dire que l'éducation exerce une grande influence sur le développement de l'esprit, et qu'elle peut même le modifier complétement. Malgré cela, nous ne saurions nous associer aux conclusions insinuées par M. Wasielewski. Soumis à une direction différente et plus ferme, Schumann eût pu sans doute se développer différemment; il eût pu vivre plus longtemps; son esprit n'eût peut-être pas succombé, mais eût-il été Schumann? C'est toujours une vue fausse que de rechercher ce qu'eût pu devenir un esprit dans des circonstances arbitraires, et l'unique préoccupation du biographe doit être de prendre les hommes comme ils sont, et non de se demander comment ils eussent été dans un milieu différent. C'est la seule critique qu'il y ait à faire de l'ouvrage de M. Wasielewski; encore s'adresse-t-elle à une arrière-pensée qu'on devine plutôt qu'on ne la saisit. Son livre respire une piété vraie pour le maître, qui n'exclut pas le sentiment critique; il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, et il ne saurait se comparer aux grands ouvrages de Jahn sur Mozart, et de Chrysiander sur Hændel. Le cadre est moins vaste, mais il est bien rempli. Le volume se compose à peu près pour moitié de lettres de Schumann, qui ont un grand intérêt au double point de vue artistique et psychologique, mais qui, avec des côtés très-caractéristiques, n'offrent cependant rien de bien saillant qui se prête à une reproduction isolée. Celles de Schumann étudiant sont fortement teintées de Jean-Paul; on y fait connaissance avec « le génie des larmes de joie ». Les lettres postérieures trahissent la fiévreuse préoccupation de l'art.

A. V.

GESCHICHTE DES IENAISCHEN LEBEN VON DER GRUNDUNG DER UNIVERSITÆT BIS ZUR GEGENWART (*La vie d'étudiant à Iéna, depuis la fondation de l'université jusqu'à nos jours*), par les docteurs Richard Keil et Robert Keil, 1 volume in-8°. — Leipzig, Brockhaus, 1858.

Cet intéressant volume est une des nombreuses publications provoquées en Allemagne par la célébration du troisième jubilé séculaire de l'université d'Iéna. C'est la vie universitaire allemande étudiée et suivie en grand détail, et avec amour, dans ses phases diverses et dans un de ses centres principaux, et l'occasion serait bonne de l'esquisser ici, si la *Revue germanique* ne s'était déjà acquittée de cette tâche d'une manière générale, à l'occasion d'un autre ouvrage [1]. Nous nous bornerons à détacher quelques faits assez curieux du travail consciencieux et un peu minutieux de MM. Keil. En 1806, après la bataille d'Iéna, la ville craignait la suppression de l'université; mais à la suite d'une audience accordée au sénat académique, l'empereur des Français en garantit l'existence, en ajoutant même que son désir formel était de voir les études continuer, mais en 1813 elle courut un grand danger. Le 2 avril, la division Durutte, composée de Hollandais et d'Allemands, opérait, fort épuisée, sa retraite sur Iéna, où elle voulait séjourner un jour, quand des circonstances qui, d'après les auteurs, n'ont jamais été parfaitement éclaircies, lui firent croire qu'elle était poursuivie par

[1] Voir les *Étudiants allemands* dans la livraison de février, et, pour ce qui touche particulièrement l'université d'Iéna, ci-après la correspondance de la présente livraison.

les Cosaques, ce qui la détermina à ne pas s'arrêter. Le bruit se répandit que c'étaient des étudiants qui avaient produit cette alarme, et ce fut la version qui parvint aux oreilles de l'empereur; sa colère fut terrible, et il parlait de faire un exemple foudroyant. Les prières du conseiller, plus tard chancelier de Müller, et de M. de Saint-Aignan, ministre de France à Weimar, détournèrent l'orage. L'empereur consentit à recevoir une députation de l'université, qui en fut quitte pour une forte réprimande.

Voici un contraste assez piquant. En 1817 eut lieu la grande fête des étudiants à la Wartbourg. Un des incidents principaux de cette fête fut un auto-da-fé, non prévu par le programme, mais improvisé par une partie des étudiants, de livres réputés réactionnaires ou antinationaux. MM. Keil donnent la liste assez longue, et fort variée, des ouvrages condamnés. On y voit figurer avec quelque surprise le Code Napoléon, et ce fait ne peut vraiment s'expliquer que par les passions encore toutes vives de la guerre de l'indépendance, car la législation française n'a jamais été impopulaire en Allemagne, dans les pays qui l'ont connue. En 1848, ce fut tout autre chose; les étudiants chantèrent la Marseillaise, et arborèrent le drapeau tricolore français : « Les passementiers, disent MM. Keil, ne pouvaient confectionner assez d'écharpes et de cocardes tricolores. » Le 2 mars, il y eut une grande démonstration sous les couleurs françaises. Ainsi changent les temps et les esprits!

Il est curieux de suivre, dans l'ouvrage de MM. Keil, les évolutions de l'esprit d'association chez les étudiants allemands. Si nous en jugeons par ses dernières manifestations, il tend à une transformation radicale, par la suppression de toutes les formes arriérées. Il y a un mouvement prononcé contre le duel, dont l'usage était si fréquent et l'habitude si fortement enracinée. La séparation entre le bourgeois et l'étudiant disparaît de plus en plus, et ce sont les étudiants eux-mêmes qui demandent la suppression de la juridiction spéciale, qu'ils considéraient autrefois comme un de leurs plus importants priviléges. On peut même trouver qu'ils vont un peu loin dans ce mouvement réformiste, qui est en général tout à fait conforme à l'esprit du siècle. Si tous les vœux qu'ils ont soumis en 1848 à l'assemblée nationale de Francfort avaient été accueillis et mis en pratique, le système séculaire des universités eût subi une révolution complète, qui n'eût pas été heureuse en toutes ses parties. Ainsi la gratuité de l'enseignement supérieur est assurément une belle chose, mais elle aurait, en Allemagne, la conséquence fâcheuse de détruire une institution éprouvée et consacrée, celle des professeurs libres, des *privatim docentes*, et ce serait grand dommage.

TH. D.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

LES FÊTES D'IÉNA.

Iéna, août 1858.

Pour donner au lecteur français une idée claire et nette de la portée de ces fêtes, il faudrait commencer par faire l'histoire de l'Allemagne depuis la réforme, et avant tout l'histoire de l'université d'Iéna. J'ai devant moi un gros livre historique de sept cents pages, qui a été publié pour préparer le lecteur allemand à cette fête séculaire. Il y a au moins une trentaine de livres, plus ou moins volumineux, publiés dans ces derniers jours pour le même objet. Je me propose de vous parler de cette fête un peu plus à l'aise dans un petit travail que je vous enverrai prochainement; aujourd'hui, je ne veux que caractériser aussi brièvement que possible cette solennité, dont toute l'Allemagne retentit en ce moment.

L'université de Wittenberg fut, comme vous le savez, le foyer de la réforme. C'est là que Luther en donna le signal par les thèses qu'il afficha à la porte de l'église de l'université; c'est là que, peu d'années après, il brûla la bulle du pape qui le condamnait, lui et son œuvre. A la première guerre de religion, en 1547, la ville de Wittenberg tomba entre les mains des ennemis de la réforme, et Charles V la donna à la branche cadette de la maison de Saxe, dont le chef, Maurice de Saxe-Misnie, combattait alors pour l'empereur la branche aînée représentée par les électeurs de Saxe-Wittenberg. A la bataille de Muhlberg, le chef de la branche cadette avait aidé l'empereur à vaincre et à faire prisonnier le chef de la branche aînée. L'empereur le récompensa par la dignité d'électeur, enlevée à la branche rivale, et par un agrandissement de territoire, au détriment de celle-ci. En changeant de maître, l'université de Wittenberg perdit le caractère que la réforme lui avait donné, et la réforme elle-même se trouva privée de son centre. L'électeur Jean-Frédéric resta prisonnier pendant plusieurs années; mais les traitements les plus durs, les menaces de mort même ne le firent pas fléchir. Il resta après comme avant le défenseur de la réforme, et quand il obtint enfin la liberté de rentrer dans sa petite principauté, diminuée à peu près de moitié, un de ses premiers actes fut la création d'une université à

Iéna, en 1558, pour réparer la perte de Wittenberg. Voilà l'anniversaire séculaire que nous venons de fêter à Iéna. Mais d'autres circonstances venaient encore en doubler l'intérêt.

La branche aînée de la maison de Saxe, les « Ernestiniens », ainsi nommée d'après son fondateur, dépouillée de l'électorat et politiquement diminuée par les chances de la guerre, chercha du moins à conserver l'influence morale qu'elle exercait en Allemagne depuis plusieurs siècles. Les anciens landgraves de Thuringe, ses aïeux, avaient été de tout temps les protecteurs des arts et de la science. Dès le commencement du treizième siècle, sous le landgrave Hermann de Thuringe, avait eu lieu, au château de la Wartbourg, la fameuse guerre des poëtes (*der Wartburgkrieg*). Les poëtes de toute l'Allemagne avaient été appelés à disputer le prix que le landgrave Hermann promettait au vainqueur. La poésie populaire s'est emparée de cette guerre de la Wartbourg pour en faire un conte presque mythologique, en ajoutant aux prix que le landgrave accordait la peine de mort pour le vaincu du tournoi poétique. La landgrave Sophie, femme de Hermann, aurait fait obtenir grâce au pauvre vaincu, le poëte Henri d'Ofterdingen. Toujours est-il que les landgraves de Thuringe rassemblaient autour d'eux les poëtes et les hommes distingués de leur temps, et qu'ainsi leur château de la Wartbourg fut aux douzième et treizième siècles un des centres de la littérature allemande, alors que les Walther von der Vogelweide, les Henri d'Ofterdingen, les Wolfram d'Eschenbach créaient des chefs-d'œuvre qui font encore aujourd'hui la gloire de la littérature allemande. Plus tard, les Ernestiniens furent, je l'ai déjà dit, au premier rang des défenseurs de Luther. Frédéric le Sage, le frère aîné de Jean-Frédéric, avait défendu le hardi réformateur depuis le premier jour où il avait commencé sa réforme; c'est lui qui avait empêché les ennemis de la réforme d'agir contre Luther pendant la diète de Worms, comme ils avaient agi contre Huss pendant la diète de Constance; c'est lui qui avait conduit Luther à la Wartbourg, pour l'y abriter contre le ban de l'empire; c'est lui enfin qui avait assuré à Luther, pendant son séjour à la Wartbourg, le loisir d'y traduire la Bible.

Deux siècles plus tard, les Ernestiniens saxons ont été une troisième fois les promoteurs d'un des grands mouvements dans la science et la poésie allemandes. Comme Wolfram d'Eschenbach et Walther von der Vogelweide, comme Luther et Mélanchthon, ainsi Gœthe et Schiller trouvèrent aide et protection auprès de l'illustre descendant des Ernestiniens, le duc Charles-Auguste. La cour de Weimar voyait reparaître les jours du tournoi des poëtes sous d'autres formes, mais avec un non moins grand prestige. Et voilà pourquoi toute l'Allemagne s'intéresse, quand l'élite des sciences, des arts et de la poésie allemande se réunit dans la capitale scientifique des Ernestiniens pour y fêter l'anniversaire séculaire de la fondation de l'université d'Iéna.

C'est encore cette université où la *Burschenschaft* a été créée après les guerres de 1813-1815. Avant ces guerres, les étudiants des universités étaient divisés en *landsmannschaften*, c'est-à-dire en confréries des diverses provinces, et présentaient ainsi une déplorable image du fractionnement du peuple allemand lui-même. Chaque *landsmannschaft* portait un des noms historiques des tribus allemandes; il y avait des Saxons, des Francs, des Allemands, des Suèves, des Vandales, etc., etc. Pendant la guerre, les membres de ces sociétés s'étaient trouvés réunis dans l'armée allemande. De retour aux universités après la paix,

ils y rapportèrent le sentiment et le besoin de l'unité, et au lieu de reconstituer les *landsmannschaften*, il créèrent à Iéna une corporation des étudiants, qui, sans distinction provinciale, devait réunir toute la jeunesse allemande dans un seul corps, celui de la *Burschenschaft*. D'Iéna, la *Burschenschaft* se répandit dans les autres universités comme un symbole, et en quelque sorte comme une première réalisation de l'unité nationale. Quand les idées libérales furent ensuite répudiées par les cabinets allemands, la *Burschenschaft* fut regardée comme dangereuse, et signalée comme telle dans les mémoires des agents de la sainte alliance. Le meurtre de Kotzebue par Charles Sand lui fut imputé, et acheva de ruiner sa situation publique. Elle fut prohibée partout en Allemagne, et persécutée, ce qui ne l'empêcha pas de subsister dans chaque université sous des formes diverses et d'une façon plus ou moins occulte, maintenant le principe de l'unité jusqu'en 1848, où il parut devoir triompher. Les désenchantements dont se compose l'histoire d'Allemagne après cette date lui portèrent un rude coup. En 1849, elle n'existait presque plus. Dans ces derniers temps, elle s'est reconstituée çà et là, le plus souvent sous des noms nouveaux. Les étudiants d'Iéna seuls ont gardé l'ancien nom, mais ils étaient partagés en trois sociétés diverses. Malgré cela, il était à prévoir que les anciens *Burschenschafter* se trouveraient en grand nombre au rendez-vous de la fête.

Ajoutez à cela que la vie d'étudiant n'a été nulle part plus franchement libre, cordiale et facile qu'à Iéna. Iéna est une toute petite ville, où le bourgeois, le professeur et l'étudiant ne peuvent jamais s'éviter. Il y règne parmi tous les membres de la société une intimité que vous ne trouvez nulle part. Le professeur connaît l'étudiant, l'étudiant le professeur, et tous les deux gagnent dans cette fréquentation quotidienne. Le bourgeois voit aussi tous les jours l'étudiant et le professeur. Voilà la base du « ton » qui règne à Iéna. Parmi les étudiants, les inégalités de fortune et de position sociale disparaissent. Le comte et le fils du tailleur ne songent plus d'où ils viennent et où ils arriveront dans peu d'années, le riche et le pauvre mangent à la même table et boivent la même bière, assez mauvaise toujours et partout à Iéna. Cette fraternité de la jeunesse est d'un charme singulier; tous les jeunes gens qui ont étudié quelques semaines à Iéna ne se trouvent plus à leur aise dans nulle autre université. Les réminiscences de cette vie vigoureuse et vaillante, car l'étudiant d'Iéna est toujours prêt à tirer le sabre contre qui veut bien se battre avec lui, de cette vie de franchise et de cordialité, ne quittent plus jamais celui qui l'a goûtée. Tous ceux qui avaient étudié à Iéna devaient donc accourir au jour de sa fête séculaire, pour y retrouver leurs anciens camarades et pour passer avec eux deux ou trois jours, et raviver les anciens, les impérissables souvenirs de la jeunesse.

Vous devez comprendre maintenant que le caractère de nos fêtes devait être assez compliqué. L'université qu'on fêtait, c'était l'université protestante, créée par Jean-Frédéric pour soutenir le protestantisme venant de perdre Wittenberg; c'était aussi l'université libérale, gardienne en tout temps de la liberté de penser; c'était enfin l'université par excellence de l'étudiant, qui avait trouvé à Iéna la science et la liberté, et y avait créé la Burschenschaft.

Pendant les trois jours de la fête, on était à chaque instant frappé de ce triple caractère; mais à voir les choses en grand, chacune des trois pensées a eu son jour spécial.

Le premier jour ce fut l'université protestante, créée par Jean-Frédéric, qui

» la science libre, a-t-il dit, a de tout temps été honorée au plus haut point, » et qui maintenant honore dans sa personne la science allemande. Suivirent des députés russes, le prince Odojewski, de la bibliothèque impériale, et Fritzche, de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Parmi leurs cadeaux de fête se trouvait une copie de lettres de Lavater à l'impératrice Marie Feodorowna, sur l'état des âmes après la mort. Les délégués suisses, Trexler et Tulla de Lucerne, apportaient une carte géographique dressée par le général Dufour, et une coupe. Dans leur discours, ils saluèrent l'université comme une vraie université, où la philosophie avait toujours eu le rang qui lui appartient, c'est-à-dire le premier, et n'avait jamais porté la queue des trois autres facultés. Les délégués hongrois parurent avec un registre de tous ceux de leur nation qui avaient étudié à Iéna dans les derniers siècles. La faculté de théologie protestante de Strasbourg s'était fait représenter par M. le professeur Reuss. Le professeur Bœckh, de Berlin, a parlé au nom de toutes les universités allemandes, toutes intéressées à la fête, comme l'Allemagne tout entière et tout le monde civilisé. « Nos universités, a-t-il dit, sont solidaires l'une de l'autre, et jusqu'à présent l'unité allemande a trouvé sa meilleure garantie dans l'esprit commun qui les unit; et quand leurs délégués se réunissent chez l'une d'elles, ils ne se trouvent jamais à l'étranger, mais toujours chez eux; de même aussi les dynasties allemandes qui les ont fondées sont unies entre elles par d'étroits liens de parenté. La princesse éminente et généreuse qui a été élevée à Iéna, et sur le fils de laquelle repose l'avenir de la Prusse [1], voit des fenêtres de son palais l'université de Berlin. La philosophie, qui nourrit l'esprit, et la poésie, qui élève le cœur, ont dans leur temps, de Iéna et de Weimar, échauffé et inspiré toute l'Allemagne. Cela n'est possible que là où la vie de l'esprit est complétement libre, et c'est ainsi que cette petite ville est devenue une métropole de la connaissance et de la science, une ville historique, et à cet égard Iéna a toujours été fidèle à ses traditions. »

Le soir du premier jour, il y eut promenade aux flambeaux des étudiants, en l'honneur du grand-duc et du professeur Luden, recteur et prorecteur de l'université.

La *Gazette de Cologne* rend compte en ces termes du grand *commers* des étudiants :

« Le *commers* eut lieu en plein air, à côté de la halle des fêtes. L'orchestre avait pris place sur un balcon attenant à la halle. Vis-à-vis était disposée une estrade pour le comité, les drapeaux et les représentants des universités. A quatre heures, les étudiants, reçus et harangués par le bourgmestre de la ville, prirent place autour d'une double rangée de bancs et de tables. Bientôt la bière, offerte par la municipalité, coula à flots, et des chants imposants, — il y avait bien dix-huit cents chanteurs, — montèrent dans les airs. Le grand-duc parut deux fois dans la soirée avec le prince héritier, se mêlant aux groupes des étudiants, et s'entretenant avec eux de la manière la plus bienveillante et la plus cordiale. La nuit, la place fut éclairée par la lumière électrique. »

Les trois bustes de Fichte, de Schelling et de Hegel, dont le prince et la prin-

[1] S. A. R. madame la princesse de Prusse.

cesse de Prusse, née duchesse de Saxe-Weimar, ont fait hommage à l'université, étaient accompagnés de la lettre suivante :

« En considération de la grande importance que l'université d'Iéna a su conserver depuis sa fondation, comme fidèle gardienne de l'esprit et de la science germaniques, et en souvenir des rapports qui l'unissent, depuis la fin du dernier siècle, aux universités prussiennes, nous éprouvons le besoin de témoigner la part que nous prenons à la célébration de son troisième jubilé séculaire, et de lui faire parvenir nos meilleurs vœux pour son heureux et fécond avenir. Nous envoyons en même temps à l'université les bustes de ses trois plus grands représentants, qui, par leur enseignement postérieur en Prusse, sont devenus là aussi les principaux promoteurs de la vie philosophique.

» *Prince de Prusse.*

» *Princesse de Prusse, duchesse de Saxe.*

» Coblentz, 1er août 1858. »

Et voici l'inscription latine placée au bas des bustes :

Fridericus Guilelmus
Borussorum Princeps Regius
Et Augusta Coniux
Triumvirum Philosophorum
Olim Ienensium
Postea Berolinensium
Imagines Literarum Ienensi
Universitati Eius Sacris Saecularibus
Tertiis Muneraverunt.

LES DÉCOUVERTES DU DOCTEUR LIVINSGTONE
DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

L'excellent journal de géographie du docteur Petermann (*Communications de l'Institut géographique de Justus-Perthes*) vient de consacrer un cahier tout entier (le 5e de 1858) aux découvertes du docteur Livingstone dans l'Afrique méridionale. C'est le premier travail d'ensemble qui ait paru sur le continent concernant ces explorations, qui figurent au nombre des plus importantes du siècle. La *Revue germanique* se réserve d'en donner une analyse complète aussitôt qu'elle aura terminé la série commencée sur les voyageurs et les géographes allemands. Nous devons aujourd'hui nous borner à une mention plus courte. Le docteur E. Behm, auteur du travail allemand, s'est servi non-seulement du grand ouvrage de Livingstone, mais aussi de toutes les autres publications des missionnaires anglais, et il y a ajouté les recherches de Moffat, de Galton, d'Andersson, de Gamitto, de Wahlberg, de Chapmann, etc., de sorte qu'il est arrivé à tracer un tableau complet des notions physiques et géographiques que nous possédons actuellement sur l'Afrique méridionale. Son travail comprend huit chapitres : sol et géologie, hydrographie, climatologie, phytogéographie (flore), zoogéo-

graphie (faune), ethnographie, géographie des indigènes, et notes pour accompagner la carte. Cette carte, due au docteur Petermann, est en plusieurs points plus complète même que les cartes anglaises. Un profil indique la coupe hypsométrique du grand voyage de Livingstone, de l'ouest à l'est, de Loanda à Quilimane; trois cartes plus petites, imprimées sur la même planche, donnent la vue comparée des plus récents systèmes sur la géographie intérieure du midi de l'Afrique; une quatrième, intitulée : *Esquisse physique*, retrace la diffusion géographique des principales races et des principales espèces d'animaux et de plantes. La mesure de réduction de la grande carte est de 1/6 300,000, à peu près la même que celles des deux cartes de l'Afrique septentrionale et de l'Afrique centrale, qui doivent accompagner le cinquième volume du voyage du docteur Barth. Ces trois cartes réunies résumeront tous les résultats des derniers voyages, résultats qui promettent de s'agrandir encore prochainement, car le docteur Livingstone retourne en Afrique, et, d'un autre côté, nous avons déjà annoncé la prochaine publication d'une relation très-importante, celle du voyageur hongrois Ladislas-Magyar, engagé depuis plusieurs années dans une exploration de l'Afrique méridionale. Il résulte des dernières explorations que l'intérieur de l'Afrique méridionale forme un bassin encadré de hauteurs et considérablement élevé au-dessus du niveau de la mer. Le plateau central est la source du Zambèze et du Karaï, et peut être du Nil.

Les études ethnographiques et linguistiques sont jusqu'à présent moins avancées que les études géographiques, géologiques, zoologiques, etc., et il n'y a pas encore de système définitif sur les langues et les tribus de la région aujourd'hui si activement explorée.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Parmi les solennités académiques dont le mois d'août a le privilége annuel, il y en avait cette fois une d'un intérêt particulier pour la *Revue germanique*. Nous voulons parler de la séance de l'Académie des sciences morales et politiques. La philosophie allemande, ce monstre, y a reçu des honneurs auxquels elle n'est guère habituée dans ces régions-là. On l'a appelée une doctrine séduisante, « un » système dont on peut contester la solidité, non la grandeur; qui peut sembler » téméraire, mais qui surprend, éblouit et enlève; qui ne parvient peut-être pas » à convaincre, mais qui émeut la pensée et l'entraîne, à demi séduite, dans les » mystérieuses contemplations de l'univers et de Dieu; qui montre enfin au » genre humain les plus lointains horizons à travers des lueurs vacillantes, il est » vrai, mais magnifiques. » C'est dans la personne de son plus faible représentant, de Schelling, qu'elle a été ainsi, non pas assurément approuvée et consacrée, mais couronnée de fleurs qu'eussent enviées les poëtes éconduits par Platon. « De vastes travaux, un beau génie, une glorieuse renommée avaient fait dès » longtemps de M. Schelling l'un des associés étrangers de l'Académie des sciences » morales et politiques. » Les associés de l'Académie ont droit à une notice commémorative, honneur doublement enviable, puisque c'est M. Mignet qui acquitte cette dette de la savante compagnie. On ne loue plus M. Mignet; on dit qu'il a été égal à lui-même, et cela suffit. Mais il y avait double mérite à l'être cette fois, dans une tâche un peu nouvelle et dans un sujet plus difficile que d'habitude. M. Mignet a donc abordé sans broncher, et sans rien perdre de la clarté et de l'élégance qu'on lui connaît, le récit des évolutions de l'absolu! « De ses » muettes et obscures profondeurs où dorment confondus la pensée et l'être, sor» tent par une expansion divine et passent par des évolutions successives, la » nature et l'intelligence, sa double manifestation. Identiques et inertes au sein de » l'absolu, elles en partent comme d'un point central pour se déployer avec har» monie dans deux directions différentes; conservant dans leur déploiement dis» tinct les traces de leur union primitive, elles se ressemblent et se reflètent. » Dans le monde réel, l'idée se revêt de matière et apparaît sous une forme » visible; dans le monde idéal, l'essence devient savoir et prend une forme » intellectuelle. La première évolution produit l'univers; la seconde produit la » connaissance, et c'est ainsi que la pluralité vient de l'unité, que l'infini pénè» tre le fini, que l'identité se concilie avec le progrès, que la nature et l'intel» ligence se rapprochent et s'accordent : la nature en s'organisant par l'intelli» gence, l'intelligence en se réfléchissant dans la nature. » La notice poursuit

« cette combinaison de l'esprit originairement infini et de la matière primiti-
» vement illimitée » jusqu'à l'homme, face idéale du système; et enfin, jusqu'à celui que Schelling appelle « l'identique absolu, le soleil éternel du royaume » des esprits, qui se cache dans l'éclat de sa resplendissante lumière, d'où émane » la conformité à la loi dans la liberté, et la liberté dans la soumission du monde » moral à des lois, échappe à la connaissance et ne peut être que l'objet de la foi. »

Cette exposition est constamment objective, comme diraient les Allemands. Nulle critique, nulle réserve importune n'en vient troubler la placide limpidité. Le panthéisme est-il donc absous? Et s'il est absous, n'y a-t-il donc rien à dire contre cette forme particulière du système, dont les défectuosités éclatent d'autant mieux dans cette forme nette et resserrée? N'est-il pas manifeste que les propositions se succèdent et ne s'enchaînent pas; que rien ne se tient et qu'une intuition, grandiose à coup sûr, ne produit ici que des hypothèses impossibles? Qu'est-ce que cette distinction entre la pensée et l'être, c'est-à-dire une pensée qui *n'est* pas? Et si la pensée et l'être sont d'abord identiques, comment arrivent-ils à se séparer? S'ils sont inertes, à quelle impulsion obéissent-ils? Une doctrine de ce genre ne peut se soutenir que par un enchaînement absolu; dès que la suite logique fait défaut, dès que les propositions ne sont pas motivées les unes par les autres, il n'y a plus de système. M. Mignet avait là une occasion facile de triompher du panthéisme. Peut-être l'a-t-il dédaignée à cause de sa facilité même; peut-être la tradition exclut-elle de ces éloges funèbres une critique rigoureuse. Mais si Schelling a été épargné, le panthéisme ne l'a pas été. Après Schelling il y a eu Hegel, et Hegel n'a jamais été associé étranger à l'Académie. C'est lui qui a payé pour tout le monde. Son désir était louable : il voulait introduire dans la doctrine « une unité plus rigoureuse »; mais où la recherche de l'unité l'a-t-elle conduit? « A l'identité primitive de l'être et de la pensée, il » substitue l'idée absolue, l'idée pure, l'idée logique qui, par sa propre activité » et sa seule vertu, devient successivement nature et esprit, monde physique et » monde moral. » Il ramène ainsi « tout l'univers à une simple notion. Cette » notion se produit d'abord en sortant de Dieu, qui, avant de se réaliser par » l'idée, est une pure abstraction, et elle va d'évolution en évolution jusqu'à ce » qu'elle finisse par se perdre dans le muet abîme du néant original, d'où elle » s'est tirée on ne sait comment, et où, après une course aussi vaine que labo- » rieuse, elle retrouve, on ne sait pourquoi, Hegel, en retraçant néanmoins la » marche à travers toutes les crises de la nature, toutes les phases de l'humanité, » parmi tous les éléments comme sous les lois de la physique, entre les causes » comme au milieu des événements de l'histoire. Avec une habile pénétration et » une incontestable puissance, il l'observa et le décrivit dans la matière, dans » la science, dans l'État, dans l'art, dans la religion, dans la philosophie; il » montra l'être abstrait se réalisant dans la nature, puis la nature devenant » esprit, et enfin l'esprit devenant Dieu. La philosophie de Hegel était un pan- » théisme abstrait et absolu. Elle enlevait au monde son auteur, à la création sa » sagesse, à la vie sa raison divine et sa fin morale, à l'âme humaine son immor- » talité. Elle partait du néant de l'être, passait par le néant du devenir, abou- » tissait au néant de la mort, en traversant d'une manière fatale par un progrès » sans motif, une existence sans but. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette exposition ou plutôt cette exécution un peu sommaire. Mais l'espace nous resserre, et nous aurons prochainement une

meilleure occasion de montrer que la philosophie de Hegel n'est pas si abstraite et si vide qu'on se le persuade généralement, ni surtout si déraisonnable que la présente M. Mignet. Telle paraît être aussi, et nous nous réjouissons de pouvoir invoquer une telle autorité, l'opinion d'un penseur éminent, M. Vacherot. La philosophie allemande n'est plus seulement ici une vaillante et magnifique lueur, comme M. Mignet dit à propos de Schelling, encore moins ce tissu de contradictions, cette doctrine de néant qu'il signale chez Hegel. Elle est la philosophie même du dix-neuvième siècle, dans la forme particulière que lui a imprimée le génie germanique, et la France doit, non pas l'importer, mais la repenser pour ainsi dire, la créer à nouveau, et dans la forme particulière au génie français. Mais écoutons M. Vacherot :

« Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz sont infiniment plus agréables à suivre que ces rudes et puissants penseurs de l'Allemagne; mais leur philosophie est d'un autre temps. Ni les idées ni les arguments qu'elle contient n'ont échappé à la critique de Kant et de son école. Elle ne peut donc répondre aux besoins nouveaux de la pensée moderne. En la ressuscitant on réveille toutes les objections de l'école critique, que la nouvelle philosophie a eu pour mission de résoudre. Si donc nous nous attachons à cette dernière, c'est parce qu'elle est vraiment, malgré ses vices de méthode et de langage, la vraie philosophie de notre siècle. Elle seule en exprime l'esprit, en résout les problèmes, en satisfait les exigences. Les organes les plus accrédités de la philosophie française l'ont pensé et proclamé au début de ce siècle. Pourquoi faut-il que le découragement, la peur de l'inconnu, l'horreur de l'obscurité germanique, le sentiment de l'art les aient rejetés dans le sein d'une philosophie que la critique a jugée, que la science repousse, et qui ne devrait plus trouver de croyants que parmi les artistes et les théologiens ?

« Telle est la force des idées nouvelles, que la philosophie classique, malgré toute l'éloquence de ses anathèmes et l'habileté de ses manœuvres, ne peut en comprimer l'essor. On a réussi à effrayer l'esprit français par le tableau des excès de l'école allemande, et en même temps à l'égarer par les bisarreries scolastiques de son langage. Mais à défaut des idées et des formules, les instincts, les aspirations de cette philosophie ont gagné la pensée française. Y a-t-il chez nous aujourd'hui je ne dis pas une doctrine, mais un sentiment vivant, un mouvement d'esprit véritable? c'est la philosophie allemande ou une philosophie semblable qui en est l'objet ou le but. Toute philosophie qui en fait abstraction pour revenir soit au dix-septième, soit au dix-huitième siècle, n'est pas de notre temps. Si le principe de la pensée moderne est Descartes, le principe de la pensée contemporaine est Kant. La révolution opérée par l'un n'est ni moins radicale ni moins générale que la réforme opérée par l'autre. En France, en Europe, comme en Allemagne, il n'y a de philosophie vraiment actuelle et vivante que celle qui procède de la grande école critique du dernier siècle. Tout ce qui précède cette révolution est mort, et ne peut être qu'un objet de culte pour l'art ou de recherche pour l'érudition. L'Allemagne a fait son œuvre métaphysique à sa façon, avec les qualités et les défauts qui lui sont propres. Cette œuvre est finie, au moins dans le domaine de la spéculation. En dépit des excès et des réactions provoquées par les excès, la grande pensée de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, a passé dans la substance de l'esprit allemand. Art, religion, législation, politique, histoire, tout se reflète et le reproduit. Elle est descendue des

sommets de l'école dans la moyenne du monde savant. L'œuvre de la France est à faire, après les grands, les excellents travaux d'érudition et de critique historique dont la philosophie éclectique a donné le signal et l'exemple. La question métaphysique est à reprendre au point où l'a laissée l'école de Kant. Descartes et Leibnitz appartiennent à l'histoire, de même que Platon et Aristote. Toute la différence est de l'histoire moderne à l'histoire ancienne. Il faut autre chose à la pensée de notre temps, si l'on ne veut pas que la philosophie critique soit le dernier mot de la science. »

Ces lignes remarquables terminent la préface d'un ouvrage qui, venant de M. Vacherot, et introduit par de telles considérations, autorise les plus hautes espérances [1]. Il aura pour titre *Métaphysique positive*, et ce titre, non moins que la préface, nous paraît plein de promesses. Un symptôme non moins significatif nous arrive d'un côté tout opposé. Un ingénieur civil, auquel la Société de physique de Berlin vient de décerner une bien flatteuse distinction, M. Adolphe Hirn, termine des recherches de pure observation par un *Essai de métaphysique expérimentale* [2] :

« A mesure, dit-il en commençant, que chaque science s'est développée, à mesure que la route des faits particuliers qu'elle renfermait s'est agrandie, elles se sont rapprochées les unes des autres; leurs limites, très-tranchées, se sont confondues : les faits, d'abord classés nettement dans l'une d'elles, sont bientôt devenus communs, ou tout au moins tributaires des sciences voisines. Si l'idée d'une science unique et universelle se présente encore aujourd'hui comme trop difficile à réaliser, déjà cependant n'est-elle plus un rêve aux yeux des esprits les plus positifs. En tout cas, est-il certain qu'il n'est plus possible de n'être que chimiste, ou physicien, ou astronome, ou physiologiste, et que celui qui n'a pas des notions étendues de toutes ces sciences réunies, ne peut plus prétendre en rien à contribuer au progrès de l'une d'elles en particulier. Mais à mesure que leurs limites se rapprochent et se confondent ainsi, leur niveau commun s'élève. De l'étude des faits particuliers, elles marchent rapidement vers celle des faits communs et généraux, vers celle des lois qui expriment la forme d'un ensemble de phénomènes, vers celle des causes. Elles tendent de plus à ramener dans le domaine de l'observation ce qui jusqu'ici avait été considéré comme complétement en dehors de ce domaine, ce qui n'avait été abordé que par la spéculation soit arbitraire, soit intuitive, soit mystique. Elles tendent à créer enfin une métaphysique, une philosophie naturelle, expérimentale, et par cela même indestructible. »

Nous ne pouvons pas examiner aujourd'hui les conclusions auxquelles est arrivé

[1] Cette préface a paru dans le numéro de juillet de la *Libre recherche*.

[2] *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur*, 1 vol. in-8°. — Colmar, bureau de la *Revue d'Alsace*, 1858.

La Société de physique de Berlin avait proposé un prix pour des recherches expérimentales sur l'équivalent mécanique de la chaleur, question dont nous avons déjà signalé la haute importance (voir dans notre livraison de mai le discours de M. de Baumgartner, président de l'Académie des sciences de Vienne). Bien que les conclusions de M. Hirn ne fussent pas celles qu'elle attendait, elle lui a néanmoins décerné le prix du concours « pour le zèle, la sagacité, la persévérance « et l'adresse dont il avait fait preuve dans ses recherches. » Puisque nous avons introduit dans la *Revue* la question de l'équivalent mécanique de la chaleur, nous considérerons comme une obligation de revenir prochainement sur l'ouvrage de M. Hirn.

M. Hirn, et nous devons nous borner à signaler une tendance qui nous paraît des plus remarquables. Quand nous voyons d'une part la spéculation se rapprocher du monde concret, et d'autre part les sciences expérimentales s'élever à de telles considérations, nous disons que la philosophie est en droit d'espérer d'heureux résultats.

Signalons, en terminant, une publication du plus haut intérêt pour les amis des recherches historiques, celle du premier volume de la *Correspondance de Napoléon Ier*, entièrement conforme à l'édition in-4° publiée par l'Imprimerie impériale, mais dans un format plus commode [1]. Il n'échappe à personne que cette collection est une des sources les plus importantes pour l'histoire de France et l'histoire générale au commencement de ce siècle. On annonce aussi la très-prochaine publication du deuxième volume des Mémoires de M. Guizot.

Nous avons sous les yeux un ouvrage qui, dans notre pensée, est appelé à faire faire un grand pas à l'exposition, encore un peu arriérée, de la théorie musicale : c'est le *Traité analytique et complet de l'art de moduler*, par M. Johannes Weber [2]. Posant en fait que la facilité et la fréquence d'une modulation doivent être en raison directe de l'affinité plus ou moins intime qui existe entre les tons, M. Johannes Weber démontre, par l'analyse des théories les plus connues sur la relation des gammes, que toutes ces théories sont irrationnelles et en contradiction avec la pratique constante des grands maîtres.

La théorie nouvelle de l'auteur est une conséquence naturelle des principes fondamentaux de la tonalité moderne. Vraie pour tous les cas, elle lui fournit les applications les plus heureuses, et plusieurs des modulations qu'il en déduit sont aussi hardies et neuves que régulièrement amenées. La marche analytique qu'il suit lui permet d'isoler chacune des circonstances qui concourent à rendre une modulation bonne ou défectueuse, puis de faire voir les rouages fort simples dont se composent les modulations en apparence les plus compliquées et les lois d'après lesquelles ils sont mis en jeu. Il n'y a pas de chapitre où l'on ne rencontre des idées neuves et frappantes de simplicité et de vérité. Le langage de l'auteur est toujours rigoureusement scientifique, c'est-à-dire clair et précis. Nous recommandons ce livre à toutes les personnes qui désirent avoir des notions vraies et complètes sur les modulations.

A. Nefftzer.

History of German Literature, by the Reverend Frederic Metcalfe. — London, Longmann, 1858.

The German Classics, by Max Müller. — London, Longmann, 1858.

Voici encore deux ouvrages qui attestent la popularité croissante dont la littérature allemande jouit en Angleterre. Ils sont tous les deux destinés à l'éducation de la jeunesse. L'*Histoire de la littérature allemande*, de M. Metcalfe, est simplement une traduction libre du livre allemand de Vilmar. Il n'y a donc rien à en dire. L'ouvrage de M. Max Müller est une anthologie des classiques allemands,

[1] Henri Plon, imprimeur-éditeur.

[2] Paris, Brandus et Cie.

et en même temps une histoire, par exemples, de la littérature et de la langue. Le savant professeur d'Oxford remonte jusqu'à Ulfila pour redescendre jusqu'à Gœthe dans un ordre rigoureusement chronologique, et en embrassant tous les dialectes. C'est un plan qui devrait toujours être suivi dans des compilations de ce genre. Rien de moins scientifique à ce point de vue que nos recueils français, où les auteurs du dix-septième ou du dix-huitième siècle, à peu près à l'exclusion de tous les autres, sont confondus sans nul ordre chronologique, et représentés par des morceaux classés selon les rubriques de la rhétorique : narrations, tableaux, descriptions, dialogues, portraits, etc. M. Müller remonte peut-être un peu haut si son livre doit être un ouvrage élémentaire, et nous n'irions pas jusqu'à demander qu'un cours de littérature française débutât par le serment de Charles le Chauve. Il suffirait de commencer par nos grands écrivains du seizième siècle, et de suivre l'ordre chronologique. L'histoire de notre littérature s'enseignerait ainsi presque d'elle-même.

A. N.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

N° 8. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Arnould** (E.). Essai de théorie et d'histoire littéraire. Paris, in-8°, 6 fr.

2. **Catalogue** du cabinet numismatique de M. Otto Keer. Vente 7 Juin 1858. In-8°. Amsterdam. 3 fr.

3. **Henry** (A.). Histoire de la poésie, avec des jugements critiques sur les plus célèbres poëtes et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. Tome II. Poésie française au XVIII° siècle. Voltaire. Paris, in-8°, 328 p., 6 fr.

4. **Jeaffreson** (J. C.). Novels and Novelists from Elizabeth to Victoria. Londres, 2 vol. in-8°, cart. anglais. 26 fr. 25.

5. **Metcalfe** (F.). History of German Literature, based on the German work of Vilmar, in-12, 9 fr. 50.

6. **Thomas** (G. M.). Wallenstein's Ermordung. Ein gleichzeitiges italienisches Gedicht. Hrsg, eingeführt u. m. anderen unbekannten handschriftl. Belegen ausgestattet. In-4°. München, geh., 1 fr. 75.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

7. **Agnès** (J. A.). Harmonies de la nature, ou Recherches philosophiques sur le principe de la vie. 1re livraison. Paris, in-8°.

— L'ouvrage sera publié en 10 ou 12 livraisons de 100 p. environ, à 1 fr. 50.

8. **Bajsáth de Pésak** (Geo.). Applicatio psalmorum Davidis in distinctas devotiones. In-16. Pesth, geh., 4 fr.

9. **Boehner** (Dr. A. N.). Naturforschung u. Kulturleben in ihren neuesten Ergebnissen zur Beleuchtung der grossen Frage der Gegenwart üb. Christenthum u. Materialismus, Geist u. Stoff. Mit. 3 Taf. In-8°. Hannover, 6 fr. 75.

10. **Bonnetat**. Études sur la philosophie, son identité de principe avec le catholicisme. 1re partie. T. I et II. Paris, in-12, 7 fr.

11. **Brandes** (F.). Wir werden leben! Gespräch üb. Unsterblichkeit. In-8°. Göttingen, geh., 4 fr.

12. **Brunner** (Sebast.). Clemens Maria Hoffbauer u. seine Zeit. Miniaturen zur Kirchengeschichte v. 1780 bis 1820. In-8°. Wien, geh., 5 fr. 35.

13. **Buck** (W. C.). Theology: the Philosophy of Religion. In Two Parts. Portrait. In-8°. London, 9 fr. 50.

14. **Cacheux**. La Philosophie de saint Thomas d'Aquin. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

15. **Cassan-Floyrac** (De). Le Rationalisme devant la raison. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

16. **Clarus** (L.). Die Grundzüge der christlichen Mystik im Leben d. heil Einsiedlers Antonius dargestellt u. erläutert. In-8°. Münster, 5 fr.

17. **Colins**. Société nouvelle, sa nécessité. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

18. **Day** (S. P.). Juvenile Crime; its Causes, Character, and Cure. In-8°, 13 fr. 25.

19. **Émery**. L'esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres;

avec ses Opuscules. Paris, 2 vol. in-12, 2 fr. 40.

20 **Études** de théologie, de philosophie et d'histoire, publiées par les PP. C. Daniel et J. Gagarin, avec la collaboration de plusieurs autres Pères. T. III. Paris, in-8°, 6 fr.

21. **Frank** (Fr. H. R.). Die Theologie der Concordienformel historisch-dogmatisch entwickelt u. beleuchtet. I. (Thl.) Die Artikel vom summarischen Begriff der Lehre, v. der Erbsünde u. vom freien Willen. In-8°. Erlangen, geh., 3 fr. 75.

22. **Gaume** (Mgr). La Révolution. Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe depuis la renaissance jusqu'à nos jours. 10e livraison : la Renaissance. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

23. **Gratry** (A.). Philosophie. Logique. 3e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

24. **Heber** (Ph). Die vorkarolingischen christlichen Glaubenshelden am Rhein u. deren Zeit. Nebst e. Anh. üb. Siegfried den Drachentödter. Nach den Quellen dargestellt. In-8°. Frankfurt a. M., 6 fr. 75.

25. **Hergang** (K. T.). Das Religions-Gespräch zu Regensburg i. J. 1541 u. das Regensburger Buch, nebst andren darauf bezüglichen Schriften jener Zeit. In-8°. Cassel, cart., 10 fr. 75.

26. **Jallabert** (P. J.). Hermas et Simonidès. Étude sur la controverse récemment soulevée en Allemagne par la découverte d'un manuscrit grec. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

27. **James** (A. F.). Dictionnaire de l'Écriture sainte, ou Répertoire et concordance de tous les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, mis par ordre alphabétique et méthodique. Paris, in-8°, 7 fr.

28. **Kardec** (A.). Instruction pratique sur les Manifestations spirites, contenant l'exposé des conditions nécessaires pour communiquer avec les esprits, et les moyens de développer la faculté médiatrice chez les médiums. Paris, in-12, 2 fr.

29. **Lamping** (J. A.). Pauli apostoli de praedestinatione decreta. Gr. in-8°. Leovardiae, 7 fr.

30. **Martin-Delarivière** (A. M.). Pansophie, synthèse générale de la philosophie, précédée d'un chapitre de logique. Alger, in-8°, 3 fr.

31. **Miracles** (Les) de saint Benoît, écrits par Adrevald, Aimoin, André, Raoul Tortaire et Hugues de Sainte-Marie, moines de Fleury; réunis et publiés, pour la Société de l'histoire de France, par E. de Certain. Paris, in-8°, 9 fr.

32. **Mirecourt** (E. de). Lettres à M. P. J. Proudhon en réponse à son livre : « De la Justice dans la révolution et dans l'Église. » Paris, gr. in-18, 3 fr.

33. **Montégut** (E.). Essais sur l'époque actuelle. Libres opinions morales et historiques. Paris, in-12, 3 fr.

34. **Monumenta Franciscana** : I. Thomas de Eccleston de Adventu Fratrum Minorum in Angliam. II. Adæ de Marisco Epistolæ. III Registrum Fratrum Minorum Londoniæ. Edited by the Rev. J S. Brewer, M. A. With 4 fac-simile pages, historical and bibliographical Preface, Appendices, Notes, and Index. Gr. in-8°, demi-rel., 10 fr. 75.

35. **Mots** (Encore quelques) d'un chrétien orthodoxe sur les confessions occidentales à l'occasion de plusieurs publications religieuses, latines et protestantes. In-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 25.

36. **Neale** (J. M.). The Liturgy of Saint James, the Brother of the Lord; or, according to the Use of the Church of Jerusalem. In-12. 1 fr. 25.

37. **Dischinger** (Dr. J. N. P.). System der christlichen Glaubenslehre. 1. Bd. gr. in-8°. Landshut, geh , 7 fr. 50.

38. **Orchard** (G. H.). A Concise History of Foreign Baptists : taken from the New Testament, the first Fathers, Early Writers, and Historians of all Ages, Chronologically Arranged, with correlative information supporting the early and only practice of Believers' Immersion; also Observations and Notes on the Abuse of the Ordinance and the Rise of Minor and Infant Baptism. With an Introductory Essay by J. R. Graves. Portrait. In-8°. London. 8 fr. 25.

39. **Peck** (J. T.). The Central Idea of Christianity. In-12. Boston, London, cart., 8 fr. 25.

40. **Pfnor** (C. F. Ch.). Grundzüge u. Materialien zur Philosophie der Zukunft f. denkende Leser. Eine metaphys. Analysis m. prakt. Anwendungen. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 6 fr.

41. **Revue nouvelle** de Théologie. T. I. In-8°. Strasbourg. 7 fr.

42. **Richard** (C.). Les Lois de Dieu et l'esprit moderne, issue aux contradictions humaines. Paris, gr. in-18, 2 fr.

43. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique. T. XVIII et XIX. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

44. **Rosenkranz** (Karl). Wissenschaft der logischen Idee. In 2 Bdn. 1. Bd. : Metaphysik. In-8°. Königsberg, geh., 11 fr. 25.

45. **Rudloff** (V.). Die Lehre vom Menschen nach Geist, Seele u. Leib, sowohl während d. Erdenlebens, als nach seinem Abscheiden aus demselben. Begründet auf der göttlichen Offenbarung. In-8°. Leipzig. 9 fr. 35.

46. **Suing** (L.). Die philosophische Bedeutung der Trinitätsidee. In-8°. Paderborn, geh., 3 fr. 25.

47. **Trip** (Ch. J.). Die Theophanien in den Geschichtsbüchern d. Alten Testaments. In-8°. Leiden, geh., 8 fr.

48. **Truel** (M. H.). Cours de méditations à l'usage des maisons d'éducation. Toulouse, 2 vol. in-12, 4 fr.

49. **Winkel** (Dr. L. A. te). De logische analyse. Beschouwingen naar aanleiding van Prof. T. Roorda's Redeontleding of logische analyse der taal. I. Gr. in-8°. Zutphen. 4 fr.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

---

50. **Blætter** für Land- u. Volkswirthschaft m. besonderer Rücksicht auf Oesterreich. Hrsg. v. Dr. *Frz. Cupr*. 1. Jahrg. 4 Hfte. 8 Prag. 5 fr. 50.

51. **Carrel** (A.). OEuvres politiques et littéraires mises en ordre, annotées et précédées d'une Notice biographique sur l'auteur, par MM. Littré et Paulin, 5 vol. in-8°. Paris, 25 fr.

52. **Colins**. Science sociale; Paris, 5 vol. in-8°, 25 fr.

53. **Czoernig** (C.), Frhr. v., Oesterreich's Neugestaltung 1848-1858. In-8°; Suttgart, geh., 16 fr. 50.

54. **Delandre** (A.). Traité pratique des douanes. Paris, 2 vol. in-8°, 18 fr.

55. **Duhamel** (E.-H.). Annuaire du consommateur d'acier. Paris, gr. in-18, 1 fr.

56. **Einleitung** zu einem kosmopolitischen Mass-, Gewichts- u. Münz-Systeme. In-8°. Genf. geh., 1 fr.

57. **Flüger v. Rechtborn**, Max., das alte u. neue Privatrecht in Ungarn, Kroatien, Slavonien, Siebenbürgen, Serbien u. dem temescher Banat, bezüglich seiner Fortdauer u. Rückwirkg. In-8°. Hermannstadt, geh., 9 fr.

58. **Gardissal** et **Desnos-Gardissal**. Annuaire des inventeurs et des fabricants. Précis des législations française et étrangères sur les brevets d'invention et les marques de fabrique. Paris, gr. in-8°, 2 fr.

59. **Hartmann** (Dr. C. Fr. Ul.), die Fortschritte d. Eisenhüttengewerbes in der neueren Zeit od. der heutige Standpunkt der Roheisen-, Stabeisen- u. Stahlfabrikation. Nebst kurzer Entwickelung der neusten quantitativen Eisenhüttenproduction. Mit 11 lith. Taf. In-8°. Leipzig, geh., 14 fr. 75.

60. **Heise's** Handelsrecht. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 10 fr. 75.

61. **Jaarboekje**, Staatkundig en staathuishoudkundig, voor 1858. 10e jaargang. In-8°. Amsterdam, 7 fr.

62. **Karlowa** (C.), juris Romani principia de accessionibus possessionum, quæ in usucapionibus rerum et in temporalibus præscriptionibus atque in interdictis possessoriis locum habent. — Comment. In-4°. Göttingen, 2 fr. 25.

63. **Keijzer** (Dr. S.), Het Mohammedaansche strafregt, naar Arabische, Javaansche en Maleische bronnen. 2e gedeelte. Gr. in-8°. 's Gravenhage, 1857, 4 fr.

64. **Kuntze** (Dr. J. E.), das *Jus respondendi* in unserer Zeit. Ideen üb. die moderne Rechtsfortbildung. In-8°. Leipzig, geh., 1 fr.

65. **Laboulaye** (E.). Études sur la propriété littéraire en France et en Angleterre. Paris, in-8°, 3 fr.

66. **Medoros** (S.). Aurons-nous la guerre avec l'Angleterre? Paris, in-8°, 1 fr.

67. **Memorial** f. das Lotterie-Anlehen der k. k. priv. österreichischen Creditanstalt f. Handel u. Gewerbe vom J. 1858. gr. Fol. Gr.-Kanizsa, geh., 6 fr.

68. **Raikes** (C.). Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India. In-8°. 9 fr. 50.

69. **Rolland** (L.). Les Banques d'Allemagne, de Belgique, de Suisse et d'Italie. Paris, in-16, 5 fr.

70. **Schédo-Ferroti** (D. K.). Études sur l'avenir de la Russie. 3e Étude : Malversations et remèdes, 2e édit. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

71. **Valroger** (E. M.). (de). Formes de la transmission entre-vifs de la propriété foncière. Paris, in-8°, 184 pages, 3 fr. 50.

72. **Wehrs** (C.), zur Frage der Colonisation im Innern d. Landes. In-8°. Hannover, geh., 75 c.

73. **Wirth** (M.), Geschichte der Handelskrisen. In-8°. Frankfurt, a. M., geh., 8 fr.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

---

74. **Adhémar** (J.). Traité de géométrie, 2e édit. Paris, in-8°, et atlas, 8 fr.

75. **Beitræge** zur Palæontographie v. Oesterreich. Hrsg. von *Frz. v. Hauer*. 1. Bd. 1 Hft. In-4°. Olmüz, avec 6 planch. 13 fr. 50.

76. **Bronn** (H. G.), Beiträge zur triasischen Fauna u. Flora der bituminösen Schiefer v. Raibl. nebst Anhang üb. die Kurr'sche Sippe Chiropteris aus dem Lettenkohlen-Sandsteine. Mit. 10. Taf. Abbildgn. Gr. in-8°. Stuttgart, 4 fr.

77. **Courtin** (Alb.), die Familie der Coniferen. Eine systematisch geordnete Darstellung u. Beschreibung aller zum Geschlechte der Tannen u. Nadelhölzer u. s. w. gehörigen Gewächse, nebst prakt. Anleitgn. zu ihrer Vermehrg., Cultur u Verwendg. Nach den neuesten u. zuverlässigsten Quellen bearb. u. hrsg. In-8°. Stuttgart, 3 fr. 25.

78. **Cuvier** (G.). Lettres à C. M. Pfaff sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature. 1788–92. Trad. de l'allemand par M. Marchant. Paris, gr. in-18, 4 fr.

79. **Gordon** (G.) and **Glendinning** (R.) — The Pinetum; being a Synopsis of all the Coniferous Plants at present known, with Descriptions, History, and Synonymes, and comprising nearly One Hundred new Kinds. London. In-8°, 20 fr.

80. **Grailich** (Dr. Jos.), Krystallographisch-optische Untersuchungen. Olmüz, geh., avec gravures, bois, 10 fr. 75.

81. **Haan** (D. Bierens de). Tables d'intégrales définies, publiées par l'Académie royale des sciences à Amsterdam. 3ᵉ partie. In-4°. Amsterdam, 9 fr.

82. **Hanley** (S.). — The Conchological Miscellany, illustrative of Pandora, Amphidesma, Ostrea, Melo, the Melaniadæ, Ampularia and Cyclostoma. 40 plates. In-4°, 32 fr. 25.

83. **Hartmann** v. **Franzenshuld** (M.), Grundlehrender analytischen Geometrie d. Raumes als Vorbereitungslehre f. höhere Studien in diesem Fache. In-8°. Wien 1857, geh., avec grav. sur bois, 4 fr.

84. **Hymers** (J.). — A Treatise on Differential Equations, and on the Calculus of Finite Differences. 2ᵉ édit. enlarged, in-8°, 15 fr.

85. **Jobert** (de Lamballe). (A.-J.). Des appareils électriques des poissons électriques. Paris, in-8°, et atlas, 10 fr.

86. **Jones** (T. R.). — The Aquarian Naturalist : a Manual for the Sea-side, 22 fr. 50.

87. **Mœrch** (O. A. L.), Catalogus conchyliorum quæ reliquit D. Alphonso d'Aguirra et Gadea, comes de Yoldi. Fasc. I. et II. gr. in-8°. Kopenhagen, 1852-53. *Inhalt* : I. Cephalophora. II. Acephala. Annulata cirripedia. Echinodermata, 3 fr. 25.

88. **Müller** (Ant.), die phanerogamen Giftgewächse Deutschlands m. Rücksicht auf Oesterreich. In-4°, color. Taf. -Fol. Wien, 16 fr.

89. **Pfeiffer** (Dr. Ludov.), Monographia Pneumonopomorum viventium. Sistens descriptiones systematicas et criticas omnium hujus ordinis generum et specierum hodie cognitarum, accedente fossilium enumeratione. Suppl. I. In-8°. Cassel, geh., 8 fr.

90. **Rondani** (C.), Dipterologiæ Italicæ prodomus Vol I. Et. s. t. : Genera Italica ordinis dipterorum ordinatim disposita et distincta et in familias et stirpes aggregata. In-8°. Parmæ, 1856, geh., 6 fr. 75.

91. **Sanio** (C.), Untersuchungen üb. die im Winter Stärke führenden Zellen d. Holzkörpers dicotyler Holzgewächse. Mit. 1. Taf. Abbildgn. In-8°. Halle, 1 fr. 75.

92. **Schnuse** (Dr. C. H.), die Grundlehren der höhern Analysis f. angehende Mathematiker u. Techniker, so wie als Leitfaden bei öffentl. Vorträgen an höhern Lehranstalten, einfach u. leichtfasslich entwickelt. 2 Thl. Integralrechnung 2. Abth. : Integration der impliciten Differenzialausdrücke od. der Differenzialgleichungen. In-8°. Braunschweig, 4 fr.

— Prix du vol. I et II, 1ʳᵉ part., 15 fr.

93. **Skuhersky** (Prof. Rud.), die Methode der orthogonalen Projekzion auf zwei Ebenen, die keinen rechten Winkel m. einander einschliessen, als Grundlage f. jede auf dem Principe der orthogonalen (orthographischen) Projekzion beruhende perspektivische Projekzionsart od. Parallel-Perspektive. In-4°, avec 2 pl. Prague, 2 fr. 25.

94. **Tissier** (Call.). L'aluminium et les métaux alcalins. Recherches historiques et techniques sur leurs propriétés, leurs procédés d'extraction et leurs usages, avec planche et figures dans le texte. Paris, gr. in-12, 4 fr.

95. **Volger** (Dr. G. H.). Otto, Untersuchungen üb. das Phänomen der Erdbeben in der Schweiz, seine Geschichte, seine Ausserungsweise, seinen Zusammenhang m. anderen Phänomenen u. m. den petrographischen u. geotektonischen Verhältnissen d. Bodens u. seine Bedeutung f. die Physiologie d. Erdorganismus. 3 Thle. Mit. 7 lith. Taf. u. 1. Karte. In-8°. Gotha, geh., 24 fr.

96. **Wessel** (A. W.), Flora Ostfrieslands. Eine Anleitung zur leichten u. sicheren Bestimmung der in Ostfriesland wild wachsenden, so wie der in Gärten u. Feldern häufiger gebauten Gefässpflanzen. Mit 206 Abbildgn. auf 9 lith. Taf. 8. Aurich, geh., 3 fr. 75.

97. **Willkomm** (M.), die Nonne, der Kiefernspinner u. die Kiefernblattwespe. Populäre Beschreibung der Lebenweise u. der Vertilgung der forstschädlichen Insekten im Auftrage der hohen Königl. Sächs. Staats-Regierung hrsg. Gr. in-8°, avec gravures sur bois. Dresden, 2 fr.

MÉDECINE.

98. **Auber** (E.). De la fièvre puerpérale devant l'Académie impériale de médecine de Paris, et des principes du vitalisme hippocratique appliqués à la solution de cette question. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

99. **Bericht** über die Fortschritte der Anatomie u. Physiologie im J. 1857. Hrsg. v. D. *J. Henle* u. Dr. *G. Meissner*. 1. Hälfte. In-8°. Leipzig, geh., 5 fr.

100. **Cavasse** (A.). Annuaire général des sciences médicales. Paris. 1ʳᵉ année. 1857. in-18, 5 fr.

101. **Colquhoun** (W.), Remarks on the

Decrease of Grouse, and the Grouse Disease. In-8°, 1 25.

102. **Dieter** (Dr. G.). Die Heilquellen v. Teplitz u. Schönau in ihrer Anwendung. u. Wirkung. Winke u. Rathschläge f. Kurgäste. In-16, avec une carte. Dresden, geh., 2 fr.

103. **Drury** (W. V.). Homœopathic Guide in the Treatment of Accidents, and the Use of External Remedies. In-12, 3 fr. 25.

104. **Edwards** (H. M.). Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux, faites à la faculté des sciences de Paris. T. III, 2e partie. Paris, in-8°.

105. **Falke** (J. E. L.). Handbuch aller inneren u. äusseren Krankheiten unserer nutzbaren Hausthiere, deren Heilung u. polizeiliche wie gerichtl. Handhabung. In-8°. Erlangen, 16 fr.

106. **Meyer** (Dr. L.). Die allgemeine progressive Gehirnlähmung, e. chronische Meningitis. In-8°. Berlin, geh., 2 fr. 75.

107. **Morris** (C.). An Essay on the Pathology and Therapeutics of Scarlet Fever. In-8°. Philadelphia. London, cart., 9 fr. 50.

108. **Müller** (Dr. C. U.). Dr. Cl. Vogelsang, der ophthalmologische Congress zu Brüssel vom 13. bis 16 Septbr. 1857. Bericht im Auftrage d. Königl.-Hannoverschen Ministeriums d. Innern. In-8°. Hannover, geh., 2 fr. 25.

109. **Nedden**, Ad. zur, die Verderbniss der Zähne u. ihre Behandlung Allgemein verständlich dargestellt. Mit 1. Taf. gr. in-8°. Erlangen, 1 fr. 35.

110. **Nowrae** (W. E.). Cholera: its Causes and Prevention. In-8°, 1 fr. 25.

111. **Œttingen** (G. v.). Mittheilungen aus der chirurgischen Abtheilung der Universitätsklinik zu Dorpat betreffend das J. 1856. gr. in-8°. Dorpat, 1857, geh., 4 fr.

112. **Reeves** (C. E.). Diseases of the Spinal Cord, and its Membranes, and the various forms of Paralysis arising therefrom, Chorea and Tetanus. In-8°, 9 fr. 50.

113. **Tirat** (J.). Traité des maladies de poitrine et du cœur, phthisie pulmonaire, catarrhe, asthme, scrofules, et des affections nerveuses, gastralgies, rhumatismes, paralysies, etc.; suivi de nombreux cas d'observations de guérison, avec des recherches sur les courants électriques continus.... 5e édit. Paris, in-8°, 6 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

114. **Barcianu**; Sabbas Popovici, theoretisch-practische Grammatik der romänischen Sprache. In-8°. Hermannstadt, geh., 3 fr. 35.

115. **Bertrand**. Vocabulaire hindoustani-français pour le texte des *Aventures de Kamrup*, édité par M. Garcin de Tassy. Paris, in-8°.

116. **Cherbonneau** (A.). Dialogues arabes à l'usage des fonctionnaires et des employés de l'Algérie. Alger, in-8°, 6 fr.

117. **Fabretti**, Ariodantis, Glossarium Italicum in quo omnia vocabula continentur ex Umbricis, Sabinis, Oscis, Volscis, Etruscis cæterisque monumentis quæ supersunt collecta et cum interpretationibus variorum explicantur (In 10 Fasc.) Fasc. 1. In-4°. Augustæ Taurinorum, 6 fr.

118. **Férand** (R.). La Vida de sant Honorat (la Vie de saint Honorat); légende en vers provençaux du treizième siècle. Paris, in-8°, VI-58 p, 3 fr.

119. **Hyperidis** oratio funebris recens reperta. Recensuit C. G. *Cobet*. In-8°. Leyden, geh., 2 fr.

120. **Ibn Abd-el-Hakem's** history of the conquest of Spain. Now edited for the first time, translated from the Arabic, with critical and exegetical notes, and a historical introduction by *John Harris Jones*. In-8°. Göttingen, geh., 3 fr. 25.

121. **Lepsius** (C. Rich.). Königsbuch der alten Ægypter. 2 Abthlgn. In-4°. 73 lith. Taf. u. 23 Tab. Berlin, cart., 60 fr.

122. **Lespy** (V.). Grammaire béarnaise, suivie d'un vocabulaire français-béarnais. Pau, in-8°, 6 fr.

123. **Nouvelles françoises** en prose du quatorzième siècle, publiées par MM. L. Moland et Ch. d'Héricault, 1 vol., 5 fr.

124. **Peters** (Joa.). Aristophanis judicium de summis suæ ætatis tragicis. Dissert. gr. in-8°. Münster, geh., 1 fr. 35.

125. **Ramayana**, poëme sanscrit, traduit en français, pour la première fois, par H. Fauche. *Youddhakanda* (seconde livraison), VIe tome du poëme, IXe et dernier de la traduction; avec un mot encore sur Homère et la Grèce. Paris, gr. in-18, 10 fr.

126. **Schambach** (G.). Wörterbuch der niederdeutschen Mundart der Fürstenthümer Göttingen u. Grubenhagen od. Göttingisch-Grubenhagen'sches Idiotikon gesammelt u. bearb. In-8°. Hannover, 10 fr. 75.

127. **Schlueter** (Jos.). Quæstiones Persianæ. Dissert. philol. In-8°. Münster, geh., 1 fr. 35.

128. **Vahlen** (Joa.). In M. Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquias conjectanea. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 6 fr.

129. **Virgilii** Maronis Opera; with a Commentary. By John Conington. Vol. 1, in-8°, 15 fr.

130. **Vœgelin** (Prof. Sal.). Uber Aristophanes Vögel. In-8°. Zürich, geh., 1 fr.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

131. **Alfred** (King). The Whole Works of King Alfred the Great, with Preliminary Essays illustrative of the History, Arts, etc. of the Ninth Century. 2 vols. in-8°, 52 fr. 50 c.

132. **Atlas** de l'archéologie du Nord, représentant des échantillons de l'âge de bronze et de l'âge de fer, publié par la société royale des antiquaires du Nord. In-fol. 22 pl. et 10 p. de texte franc.-danois. Copenhague, 1857, cart. 50 fr.

133. **Bade** et ses environs, dessinés d'après nature par J. Coignet; avec des Notices par A. Achard. Paris, in-fol.

134. **Barnes** (W.). Notes on Ancient Britain and the Britons. In-12, 3 fr. 75.

135. **Barth** (H.). Travels and Discoveries in North and Central Africa : being a Journal of an Expedition undertaken under the Auspices of H. B. M.'s Government in the Years 1849-55. By Henry Barth. 5 vols. Vols. 4 and 5, in-8. London, 52 fr. 50.

136. **Beck** (Dr. Aug). Johann Friedrich der Mittlere, Herzog zu Sachsen. Ein Beitrag zur Geschichte d. 16. Jahrhunderts. 2 Thle. In-8°. Weimar, geh., 16 fr.

137. **Bérard** (V.). Indicateur général de l'Algérie, description géographique et statistique de toutes les localités comprises dans les trois provinces. Alger, in-18, 4 fr.

138. **Bock** (Fr.). Geschichte der liturgischen Gewänder d. Mittelalters od. Entstehg. u. Entwickelg. der kirchl. Ornate u. Paramente in Rücksicht auf Stoff, Gewebe, Farbe, Zeichnung, Schnitt u. rituelle Bedeutg. nachgewiesen u. durch 110 Abbildgn. in Farbendr. erläutert. Mit e. Vorwort v. Dr. *Geo Müller*. 1 Bd. 2 Lfg. In-8°. Bonn, geh., 8 fr.

— Pap. vél., 9 fr. 35; prix de la 1re livraison, 5 fr. 35; pap. vél.. 8 fr.

139. **Bonnell** (H. Ed.). De dignitate Majoris domus regum Francorum a Romano sacri cubiculi Præposito ducenda. In-8°. Berlin, geh , 1 fr. 35.

140. **Boucher de Perthes**. Voyage en Danemark, en Suède, en Norvége, par la Belgique et la Hollande; retour par les villes hanséatiques, le Mecklenbourg, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade; séjour à Bade en 1854. Paris, gr. in-8°, 8 fr.

141. **Boudin** (A.). Palais de Versailles. Histoire généalogique des croisades. T. I. 2e partie. Paris, in-4°. Formera 4 vol.; 112 fr.

142. **Capgrave** (J.). Johannis Capgrave Liber Henricus. Edited by Rev. Fr. Ch. Hingeston. In-8°, half bound, 10 fr. 75.

143. **Cocheris** (H.). Notices et Extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie. T. II. (D. G.). Paris, in-8°, 8 fr. •

144. **Collins' Railway** and Pedestrian Atlas of England : Containing Forty-three Maps, with all Railways and Roads accurately laid down. In-8°, 3 fr. 25.

145. **Combes** (F.). La Princesse des Ursins; essai sur sa vie et son caractère politique, d'après de nombreux documents inédits. Paris, in-8°, 7 fr.

146. **Conrad** (F. W.). Reizen naar de landengte van Suez, Egypte, het Heilige land. Met platen, kaart en portretten. 3e afl. In-8°. 's Gravenhage. 3 fr.

147. **Dangeau**. Journal publié en entier pour la première fois par MM. E. Soulié et L. Dussieux, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiés par M. F. de Conches. T. XV. 1713-1715. Paris, in-8°, 6 fr.

148. **Dubois** (P.). Collection archéologique du prince Pierre Soltykoff. Horlogerie. Description et iconographie des instruments horaires du seizième siècle; précédée d'un Abrégé historique de l'horlogerie au moyen âge et pendant la renaissance; suivie de la Bibliographie complète de l'art de mesurer le temps depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; par Pierre Dubois, auteur de l'*Histoire et traité de l'horlogerie*. Paris, in-4°, 10 pl., 30 fr.

149. **Fahne** (A.). Geschichte der westphälischen Geschlechter unter besonderer Berücksichtigung ihrer Uebersiedelung nach Preussen, Curland u. Liefland. Mit fast 1200 Wappen u. mehr als 1300 Familien. In-fol. Cöln, geh., 56 fr.

150. **Fallmerayer** (Dr. J. Ph.). Das Albanesische Element in Griechenland. I. Abth. Ueber Ursprung u. Alterthum der Albanesen. In-4°. München, 1857, 3 fr. 50.

151. **Fournier** (H.) Histoire pittoresque des villes les plus remarquables de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Russie, la Turquie, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

152. **Gerebtzoff** (N. de). Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

153. **Gubbins** (M. R.). An Account of the Mutinies in Oudh, and of the Siege of the Lucknow Residency; with some Observations on the Condition of the Province of Oudh, and on the Causes of the Mutiny of the Bengal Army. In-8°, 18 fr. 75.

154. **Haas** (H.). *Monumenta Abenbergensia* gegenüber den *Monumentis Zolleranis* od. die Abstammung der Burggrafen v. Nürnberg u. d. Königl. Preuss. Hauses v. Markgraf Adalbert in Kärnthen, Gaugraf in Radenzgau u. Graf v. Calw wie v. Abenberg als Entgegnung auf die Urkunden der *Monumenta Zollerana* u. Verwandtes. In-8°. Erlangen, geh., 2 fr.

155. **Hartwig** (Dr. Geo.). Der hohe Norden im Natur- u. Menschenleben dargestellt. (In 4 Lfgn.) 1. Lfg. In-8° avec une carte. Wiesbaden, geh., 2 fr. 50.

156. **Jacob** (P. L.). Curiosités de l'histoire du vieux Paris. Paris, in-18, 2 fr. 50.

157. **Jacobs** (A.). Géographie de Grégoire de Tours. Le Pagus et l'administration en Gaule. Paris, in-8°, 3 fr.

158. **Kotschy** (Dr. Thdr.). Reise in den cilicischen Taurus über Tarsus. Mit Vorwort v. Ritter. in-8°. Gotha, geh., avec 2 cartes et 1 pl., 10 fr.

159. **Lechner** (E.) Piz Languard u. die Bernina-Gruppe bei Pontresina, Oberengadin. Skizzen aus Natur u. Bevölkerung. Zugleich als Wegweiser f. Wanderungen entworfen. Mit. 2 Ansichten v. W. Georgy u. 1 Karte d. Bernina. In-8°. Leipzig, 3 fr. 25.

160. **Løher** (F.). König Konrad I. u. Herzog Heinrich v. Sachsen. Ein Beitrag zur deutschen Reichsgeschichte. In-4°. München, 6 fr. 50.

161. **Milan** (F.). Ost-Indien, das Land der Wunder u. seine Völker, Sitten u. Gebräuche, oder Barbarei u. Civilisation. In-8° m. 14 col. Steintaf. Löbau, geh., 3 fr. 75 c.

162. **Milne** (W. C.). La Vie réelle en Chine, traduite par A. Tasset. Paris, in-18, 3 fr. 50.

163. **Molènes** (P. de). Mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. Valpéri. Paris, in-18, 1 fr.

164. **Pierrot**. Histoire de France depuis les premiers âges jusqu'en 1848. Ouvrage dédié à monseigneur l'évêque de Verdun. T. VII. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

165. **Rathlef** (C.). Die welthistorische Bedeutung der Meere, insbesondere d. Mittelmeers. Hist. geogr. Abhandlung. In-8°. Dorpat, geh., 4 fr.

166. **Roumeguère** (C.). Description des médailles grecques et latines du Musée de la ville de Toulouse; précédée d'une introduction à l'étude des médailles antiques; par Casimir Roumeguère. Paris, in-12, 5 fr.

167. **Saint-Simon**. Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. T. XX et dernier. Paris, in-8°. Prix des 20 vol., 80 fr.

168. **Süssmilch-Hœrnig** (M. v.). Specialkarte vom Königreich Sachsen. 1 : 250000 Lith. 4 Bl. In-fol. Dresden. In Mappe. 5 fr.

— Sur toile, 7 fr. 50.

169. **Tanswell** (J.). The History and Antiquities of Lambeth. In-8°, 9 fr. 50.

170. **Velde** (C. W. M. van de). Plan of the town and environs of Jerusalem, constructed from the english ordnance-survey and measurements of Dr. *T. Tobler*. With memoir by Dr. *Titus Tobler*. 1 : 4843. In-fol. Gotha. Auf Leinw. u. in Mappe, 12 fr.

171. **Weber** (G.). Allgemeine Weltgeschichte m. besond. Berücksicht. d. Geistes- u. Culturlebens der Völker u. m. Benutzung der neueren geschichtl. Forschungen f. die gebildeten Stände bearb. 2. Bd. Geschichte d. Hellenischen Volkes. 1. Hälste. In-8°. Leipzig, 4 fr.

— Prix du vol. I, 7 fr. 50.

172. **Wieseler** (Frdr.). Göttingische Antiken. Hrsg. u. erläutert. In-4°. Göttingen, geh., 2 fr. 25.

173. **Winckelmann** (Ed.). Wandkarte v. Württemberg, Baden u. Hohenzollern. Revidirte Ausg. v. 1858. 4 Bl. in-fol. Esslingen, 10 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

174. **Baker** (V.). The British Cavalry: with Remarks on its Practical Organisation. In-8°, 9 fr. 50.

175. **Bourchier** (G.). Eight Months' Campaign against the Sepoy Army, during the Mutiny of 1857. In-8°, 9 fr. 50.

176. **Dienst-Unterricht**, der, d. Soldaten im Herzogl. Sachsen-Coburg-Gothaischen Infanterie-Regiment. Gotha, 1858. In-8°. Berlin, geh., avec 3 pl., 2 fr. 25.

177. **Etat** du corps du génie, suivi des principales dispositions des lois, décrets, arrêtés et ordonnances concernant les officiers et les gardes du génie. 1858. Paris, in-8°, 3 fr.

178. **Guérin** (L.). Histoire de la dernière guerre de Russie (1853-1856), dans la mer Noire et la mer d'Azov, dans la mer Baltique et la mer Blanche, et dans l'océan Pacifique, en Moldo-Valachie et en Boulgarie, dans la péninsule de Crimée, etc., écrite au point de vue politique, stratégique et critique sur les documents comparés français, anglais, russes, allemands et italiens, et d'après la correspondance du colonel du génie Guérin, chef d'état-major du génie à l'armée d'Orient, et de nombreux renseignements manuscrits, avec un Précis

des progrès militaires de la puissance russe. T. I, II et III. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

— L'ouvrage aura 4 tomes.

179. **Jansen** (M. H.) Prœven van eene beginselmatige dienstregeling der Marine in Nederl. Indië. Gr. in-8°. Dordrecht, 1 fr. 25 c.

180. **Marine register** of the United-States. Compiled by a Board of Superintendents appointed by the New-York Underwriters. The Register will include, besides the ordinary information, the Names of Builders, and the Dimensions of the Vessels.

— On publiera des suppléments chaque 1er, 10 et 20 du mois. Prix de l'ouvrage, 75 fr. Abonnement pour les suppléments, 200 fr.

181. **Perce** (E.). The Battle Roll : an Encyclopædia containing Descriptions of the most famous and memorable Land Battles and Sieges in all Ages; arranged alphabetically and chronologically. Illustrated. in-8°. New-York, 35 fr.

182. **Radetzky**, Feldmarschall Graf, Denkschriften militärisch-politischen Inhalts aus dem handschriftlichen Nachlass desselben. In-8°. Stuttgard, geh., 11 fr. 50.

183. **Rang- u. Quartier-Liste** der Königl. Preuss. Armee u. Marine f. d. J. 1858. Nebst den Anciennetäts-Listen der Generalität u. Stabs-Officiere. Red. : die Königl. Geh. Kriegs-Kanzlei. gr. in-12. Berlin, 5 fr.

184. **Rouvroy** (W. H. v.). Dynamische Vorstudien zu e. Theorie der gezogenen Feuerwaffen. In-8°. Dresden, geh., 1 fr. 35.

185. **Zum** Säcular-Gedächtniss v. 1758. Der Feldzug in Mähren od. die Belagerung u. der Entsatz v. Olmütz. von E. v. St. Mit 2. Plänen. In-8°. Frankfurt a M., geh., 4 fr.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

186. **Champion**. Les Inondations en France depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours. Recherches et documents contenant les relations contemporaines, les actes administratifs, les pièces officielles, etc., de toutes les époques, avec détails historiques sur les quais, ponts, digues, chaussées, levées, etc.; suivis de Tableaux synoptiques par bassins, de l'hydrographie générale de la France, et d'un Index bibliographique des ouvrages anciens et modernes traitant de la matière; publiés, annotés et mis en ordre pour servir aux études historiques, statistiques, scientifiques et topographiques des inondations. T. Ier. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

187. **Charles IX**. La Chasse royale; très utile aux curieux et amateurs de chasse. Nouvelle édition, précédée d'une Introduction, par H. Chevreul. Paris, petit in-8°, 5 fr.

188. **Damourette** (J. P.). Résistance de la fonte de fer à la compression. Colonnes en fonte de fer. In-8°. 3 fr.

189. **Eisenbahnbrücken**. Die, bei Dirschau u. Marienburg. In-fol. Königsberg. 75 c.

190. **Henrici** (F. C.). Bemerkungen üb. die neuen die Landwirthschaft betreffenden chemischen Briefe des Hrn. v. Liebig. In-8°. Göttingen, geh., 1 fr.

191. **Lippe-Weissenfeld** (A. Graf zur). Landwirthschaftliche Buchhaltung. gr. in-4°. Leipzig, geh., 1 fr. 75.

192. **Mills** (J.). Practical Directions for the Choice, Treatment, and Management of Horses, in Health and Disease, whether intended for Saddle or Harness : how to ascertain the Good Qualities and detect the Faults of Carriage, Cart, and Saddle Horses, etc. 7th edit., with Rarey's System for Taming Horses, in-12, 1 fr. 25.

— Cart. angl., 2 fr.

193. **Poggendorff** (P. A.). Die Landwirthschaft in Belgie n. Bevorwortet v. Mentzel. In-8°. Leipzig, geh., avec 6 pl., 3 fr.

194. **Pohlenz** (R). Beobachtungen üb. die Wirkung der Pflanzenernährungsmittel od. was düngt u. wie soll man düngen. In-8°. Breslau, geh., 2 fr.

195. **Rarey** (J. S.). L'Art de dompter les chevaux. Traduit et précédé d'une Introduction, par F. de Guaita. Paris, in-18, 1 fr.

196. **Slight**, J. and R. Scott Burn. The Book of Farm Implements and Machines. Ed. by Henry Stephens, Author of "The Book of the Farm." In One large Volume, uniform with "The Book of the Farm," Illustrated with 40 large Engravings, and 836 Engravings on Wood. Edinburgh. 52 fr. 50.

197. **Tripon** (J. B.). Cours méthodique, progressif et complet de dessin linéaire à l'usage des écoles primaires de tous les degrés et des écoles normales. Paris, in-8°, 16 p., 30 pl, 4 fr. 50.

198. **Uhlenhuth** (Ed.). Handbuch der Photogen u. Paraffin-Fabrikation aus Torf, Braunkohle u. bituminösem Schiefer. Nach den neuesten Versuchen u. Erfahrgn. Nebst einem Anh. : Ueber den Heizeffect d. Torses u. seine künstl. Bearbeitg. Von Dr. *Fischer*. Mit 3 Taf. Abbildgn. In-8°. Quedlinburg, geh., 6 fr.

199. **With** (E.). Manuel aide-mémoire du constructeur de travaux publics et de

machines, comprenant le formulaire et les données d'expérience de la construction; accompagné de recherches et d'entretiens sur les progrès constatés, ainsi que sur ceux à faire dans le domaine de la technologie. Paris, gr. in-18, 5 fr.

200. **Zeuner** (G.). Die Schiebersteuerungen. Mit besond. Berücksicht. der Steuerungen bei Locomotiven. Mit 6 lith. Taf. In-8°. Freiberg, geh., 5 fr. 35.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

201. **Achard** (A.). L'ombre de Ludovic. Paris, gr. in-18, 1 fr.

202. **Aimard** (G.). Le grand chef des Aucas; 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

203. **Ainsworth** (W. H.). Crichton, roman anglais, traduit par A. Rolet. Paris, 2 fr.

204. **Archæology Portfolio**; or, Selections of Curious and Quaint Designs of Art, Folio, 26 fr. 25.

205. **Architecture Greek.** — Portfolio of Greek Architecture; or, Drawing-Book of Dilettanti Architectural Engravings. With descriptive Text. In-4°, 35.

206. **Armstrong** (Captain). The Two Midshipmen : a Tale of the Sea. In-12, 2 fr. 50.

207. **Bernard** (de) (C.). L'Écueil. Paris, gr. in-18, 1 fr.

208. **Blacksmith's Daughter** (The) : a Historical Novel. By the Author of " Walter Clayton. ,, In-12, 2 fr.

209. **Chateaubriand.** Atala et René. Les Aventures du dernier Abencerrage. Paris, in-8°, 2 fr. 50.

210. **Dickens** (C.). Barnabé Rudge, roman anglais, traduit par M. Bonnomet. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

211. **Dumas** (A.). Les Compagnons de Jéhu. Paris, gr. in-8°, 9 grav., 4 fr. 50.

212. **Edwards** (W.). — Personal Adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futteghur, and Oude. In-8°, 7 fr. 50.

213. **Espronceda** (J. de). Obras poeticas. Paris, in-8°, 6 fr.

214. **Fournel** (V.). Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales, et, en particulier, dans l'histoire littéraire. Paris, in-32, 1 fr.

215. **Gerstaecker** (F.). Les Deux Convicts, roman allemand, traduit par B. H. Revoil. Paris, in-18, 2 fr.

216. **Gerstaecker**, Frdr., Gold! Ein californisches Lebensbild aus dem J. 1849. 3 Bde. In-8°. Leipzig, geh., 16 fr.

217. **Gogol** (N.). Les Ames mortes; traduction du russe par E. Moreau. Paris, in-8°, 50 c.

218. **Hackländer** (F.). Boutique et Comptoir; par F. Hackländer; roman allemand traduit par A. Materne. Paris, gr. in-18, 2 fr.

219. **Karr** (A.). Encore les femmes! 2e édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

220. **Künstler-Album**, Leipziger. 1. Hft. Mit e. historischen Einleitung, die Kunstzustände Leipzigs überhaupt u. biographische Künstlernachrichten die vorliegenden Blätter betr. v. G. W. *Geyser*. In-fol. Leipzig. 16 fr.

221. **Largine** (A.). André. Histoire russe. Paris, in-12, 1 fr.

222. **La Vallée** (J.). Les récits d'un vieux chasseur. Paris, gr. in-18, 2 fr.

223. **Lecomte** (J.). Les Pontons anglais, ou le Mort vivant. Paris, 2 vol. gr. in-18, 2 fr.

224. **Lever** (C.). Aventures d'Harry Lorrequer. Roman anglais traduit par A. Baudéan. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

225. **Lola Montez.** Autobiography and Lectures of Lola Montez (Countess of Landsfeld). In-12. 2 fr.

226. **Méry.** Les Vierges de Lesbos, poëme antique. Dessins par L. Hamon, photographiés par Bertsch et Arnaud. Paris, in-4°, 3 pl., 20 fr.

227. **Méry.** Le Dernier Fantôme. Paris, gr. in-18, 1 fr.

228. **Montépin** (X. de). Les Amours d'un fou. Paris, gr. in-32, 1 fr.

229. **Mügge** (Thdr.). Leben u. Lieben in Norwegen. Vier Novellen aus dem norwegischen Volksleben. 2 Bde. In-8°. Frankfurt a M. 8 fr.

230. **Müller.** Wolfg., Johann v. Werth. Eine deutsche Reitergeschichte. In-16. Köln, geh., 4 fr.

— Rel. angl., tr. d., 6 fr.

231. **Ornaments Old English and French.** By Chippendale, Inigo Jones, Johnson, Lock, and Pether. In-4°. Halfbound. 35 fr.

232. **Platel** (F.). Savoie et Piémont. Causeries franco-italiennes. Paris, in-8°, 6 fr.

233. **Puttlitz** (G. zu.). Ein Hausmittel. Lustspiel. In-8°. Berlin. 1 fr. 35.

234. **Rabelais.** Œuvres, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur; avec les variantes de toutes les édi-

tions originales, des notes et un glossaire. Tomes I, II. Paris, in-16, 10 fr.

235. **Recueil** de lettres missives de Henri IV, publié par M. Berger (de Xivrey). T. VII. 1606-1610. Paris, in-4°, 12 fr.

236. **Reid** (M.). The War Trail; or the Hunt of the Wild Horse. In-12. 4 fr. 50.

237. **Reybaud** (Mme C.). Sydonie. Paris, gr. in-18, 1 fr.

238. **Robert** (Mme C.). La duchesse de Chevreuse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

239. **Rousseau.** Œuvres complètes, réimprimées d'après les meilleurs textes, sous la direction de L. Barré; illustrées par T. Johannot, Baron, C. Manteuil et C. Mettais. T. VII. Potitique. In-8°, 1 fr.

240. **Soulary** (J.). Sonnets humouristiques. Édition revue et complétement refondue. Lyon, in-8°, 7 fr. 50.

— Tiré à un petit nombre d'exemplaires.

241. **Soulié** (F.). La Lionne. Paris, gr. in-18, 1 fr.

— Le Magnétiseur. Paris, gr. in-18, 1 fr.

242. **Sue** (E.). Thérèse Dunoyer. Paris, gr. in-18, 1 fr.

243. **Timler** (C.). Gothische Ornamente. Nach Holzschnitzereien d. 15. u. 16. Jahrhunderts gezeichnet u. hrsg. (In 2 Hftn.) 1. Hft. In-fol., 11 pl. Jena, 6 fr.

244. **Ulbach.** Les Secrets du diable. Paris, gr. in-18.

245. **Wachenhusen** (H.). Ein neuer Polykrates. 2 Bde. In-8°. Berlin, 1859, 20 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

DES

ANTÉCÉDENTS DU CHRISTIANISME.

Le caractère le mieux marqué de la science dans la période actuelle de son développement est le besoin de remonter aux origines et d'aller surprendre la raison de chaque chose au moment même de sa naissance. La théologie ne fait pas exception à cette tendance générale. Pour elle, la question vitale est aujourd'hui celle de la forme primitive du christianisme et des prolégomènes de son histoire. En portant ses recherches de ce côté, elle cède toutefois moins à l'esprit général de notre temps, qu'au mouvement imprimé depuis longtemps à ses travaux. La critique historique, appliquée aux études théologiques, après avoir été entraînée de proche en proche, par l'enchaînement même des choses et des idées, de l'examen des doctrines ecclésiastiques à celui de l'enseignement apostolique qui est leur source, sent maintenant la nécessité de se rendre compte de cet enseignement lui-même, en le comparant à ses antécédents, et se trouve ainsi en présence de la question qui domine toutes les autres et qui seule peut les éclairer, celle de l'origine du christianisme.

On ne peut chercher les antécédents de la religion et de la théologie chrétiennes que dans le milieu dans lequel elles se produisirent, c'est-à-dire dans les dernières formes du judaïsme, dans les formes qu'elles trouvèrent à leur naissance et qu'elles supposent[1]. Ce serait s'égarer que de faire intervenir ici et dans ce moment la philosophie grecque. Plus tard, elle exerça une action considérable sur le développement de

[1] Hilgenfeld, *Journal de théologie scientifique*, n° 1, p. 18.

la doctrine chrétienne, c'est un fait incontestable; mais elle resta étrangère à sa formation première. C'est en vain que quelques théologiens, Hug entre autres, ont essayé de prouver que la langue grecque et par conséquent aussi la connaissance de la littérature grecque étaient répandues parmi les Juifs de la Palestine avant l'ère chrétienne. Josèphe nous apprend que ses coreligionnaires de la Judée n'attachaient aucun prix à l'étude des langues étrangères et qu'ils réservaient toute leur estime pour les hommes versés dans la connaissance de la loi et des saintes Écritures[1]. Depuis la persécution d'Antiochus Épiphanes, dont le projet d'helléniser les descendants de Jacob avait provoqué une révolte générale, tout ce qui était grec était en horreur aux Juifs de la Palestine, et quiconque en cultivait la langue et la littérature ne tardait pas à être regardé comme un traître[2]. Le Talmud a soin dans les rares occasions où il signale un docteur juif auquel cette connaissance n'était pas étrangère, d'expliquer aussitôt par quel concours de circonstances il avait été obligé de l'acquérir. Enfin un fait rapporté dans le livre des *Actes des apôtres*[3] prouve nettement que le grec était en général ignoré dans la Palestine.

Déjà au siècle dernier, les commentaires du *Nouveau Testament* de Lightfoot, de Schœttgen, de Meuschen et de Wolf avaient montré qu'il y a dans les plus anciens écrits rabbiniques une foule de dogmes qui s'accordent d'une manière surprenante avec les doctrines chrétiennes. Des travaux modernes, faits avec autant d'érudition, mais avec plus de méthode et de critique, ont mis ces analogies dans un nouveau jour et ont donné une connaissance plus claire et plus étendue de l'état moral et religieux des enfants d'Israël dans les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. On ne peut pas dire cependant qu'il ne reste plus rien à faire et que l'obscurité qui couvre l'époque de la naissance du christianisme ait été entièrement dissipée. Mais quelque insuffisantes qu'elles soient encore, ces recherches méritent d'être signalées à l'attention des hommes sérieux qui s'intéressent aux questions religieuses. Leur connaissance est d'ailleurs nécessaire pour s'orienter dans les discussions soulevées en ce moment en Allemagne sur la théologie chrétienne pendant la période apostolique.

De toutes les tendances religieuses qui dans le siècle antérieur à l'ère chrétienne régnaient parmi les descendants d'Israël, trois seulement ont exercé une action réelle sur le christianisme primitif: ce sont le

[1] Josèphe, *Antiquités*, XX, 9.
[2] I *Maccabées*, I, 11 et suiv.
[3] XXI, 37.

pharisaïsme, l'essénisme et la philosophie religieuse des Juifs alexandrins.

Le pharisaïsme dominait dans les écoles de la Palestine. Il ne formait ni une secte, ni un parti dans la nation juive, comme on le dit communément; il était le véritable représentant de la religion de l'immense majorité; sa théologie était la théologie juive dans le sens le plus exact du mot. Les pharisiens étaient en politique ce que nous appellerions les patriotes, et en matière de croyances religieuses les orthodoxes. Leurs écoles continuaient l'œuvre nationale, en la consolidant et en en tirant toutes les conséquences légitimes [1]. C'est dans le milieu qu'ils avaient formé que vécut Jésus-Christ et que se fit la première éducation religieuse des apôtres.

Les esséniens, faible minorité perdue au milieu de la nation juive, étaient au contraire une véritable secte. Séparés du reste de leurs coreligionnaires qu'ils tenaient pour des membres dégénérés de la famille de Jacob, n'assistant pas, par suite de scrupules de conscience, au culte public célébré dans le temple de Jérusalem, ils avaient un culte qui leur était propre et des croyances particulières, qu'ils avaient ajoutées aux croyances fondamentales de la synagogue. Ils habitaient dans des espèces de couvents, situés sur les rives orientales de la mer Morte. Leur organisation était semblable à celle qu'adopta plus tard le monachisme chrétien. Elle s'en distingue cependant en un point fort important. Cette secte formait une société secrète. Quand, après un noviciat de trois ans, on était admis dans son sein, on jurait de ne révéler à aucun profane les doctrines qui lui étaient particulières. Ennemis de la guerre et de l'esclavage, les esséniens pratiquaient la charité universelle; mais ces estimables sentiments étaient ternis par un orgueil spirituel extrême. Le caractère le plus saillant de leur théologie était un mysticisme ascétique se perdant dans les régions nébuleuses de la théosophie.

On ignore quand et comment naquit cette société religieuse; on ne connaît pas mieux quand et comment elle finit. Il paraît qu'elle ne survécut pas de beaucoup à la ruine de Jérusalem. Tout ce qu'on sait d'elle, on le doit à Philon et à Josèphe [2]. Mais celui-ci qui avait passé un an auprès d'elle, n'avait pas franchi le premier degré du noviciat, et ne connaissait pas par conséquent le fond de ses doctrines; et Philon, comme Néander le fait remarquer, les présente non telles

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 72 et 73.

[2] Et aussi à Pline, qui décrit en quelques lignes son organisation extérieure, *Histoire naturelle*, v, 25.

qu'elles étaient en réalité, mais telles qu'il lui convenait qu'elles fussent, pour que les Grecs éclairés vissent dans les esséniens des modèles de sagesse pratique[1].

La philosophie religieuse des Juifs alexandrins nous est bien autrement connue. Plusieurs des ouvrages dans lesquels elle est exposée sont arrivés jusqu'à nous, et ces divers documents, entre autres la *Sapience*, livre apocryphe de l'*Ancien Testament*, et surtout les écrits de Philon, ont été étudiés avec soin. Nous sommes ici sur un terrain historique, en dehors des conjectures et des hypothèses hasardées. Cette philosophie a, comme l'essénisme, une tendance mystique et ascétique; mais la culture grecque, dont elle a subi l'influence à Alexandrie, lui a donné une largeur de vues inconnue aux Juifs de la Palestine. Les Juifs alexandrins oublièrent de bonne heure leur langue nationale, et adoptèrent celle des Grecs, répandue à cette époque dans l'Égypte et dans l'Asie Mineure. Leur éducation fut grecque, et ils ne tardèrent pas à comprendre leur religion à travers cette éducation. Moïse expliqué par le platonisme, tel fut le point de départ de leur philosophie. Philon en fut l'expression la plus décidée et la plus remarquable. C'est à Alexandrie, foyer de la culture grecque, que ce mouvement fut le plus marqué; mais il se produisit aussi, quoique sans s'élever à une forme scientifique, dans les villes de l'Asie Mineure. Là aussi les Juifs de langue grecque respirèrent un air plus libre qui eut pour effet de les élever au-dessus des préjugés étroits de leurs coreligionnaires de la Palestine. En général le judaïsme perdit à l'étranger une partie de sa roideur et prit une tendance cosmopolite, que M. Reuss signale avec raison comme la réaction extrême contre l'esprit pharisaïque[2].

Telles sont les trois fractions du judaïsme dont il faut tenir compte dans la recherche des antécédents du christianisme. Il faut maintenant les comparer entre elles et relever les traits qui ont pu avoir quelque action sur la formation de la religion et de la théologie chrétiennes.

I.

Les écoles pharisaïques de la Palestine, l'essénisme et la philosophie juive d'Alexandrie avaient, à côté de tendances diverses, des points de vue communs. Non-seulement tous les enfants d'Israël se réunissaient dans le monothéisme, mais encore ils avaient tous également senti le

[1] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 39.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 98-122.

besoin de dépouiller la conception de Dieu des anthropomorphismes sous lesquels la simplicité antique l'avait présentée. Ce Dieu qui s'irrite, qui s'apaise, qui se repent, qui vient s'entretenir familièrement avec Abraham, sous les chênes de Mamré, comme un ami avec son ami, ce Dieu fait à l'image de l'homme ne pouvait plus convenir à une époque plus réfléchie et plus raffinée. Mais en le spiritualisant, il fallait sauver l'autorité de la tradition écrite, pour laquelle les enfants d'Israël avaient tous un égal respect. Le même procédé fut employé à Jérusalem et à Alexandrie. En général la version des Septante et les paraphrases chaldaïques adoucissent les expressions du texte hébreu qui feraient supposer en Dieu des formes physiques et des passions semblables à celles des hommes. Là où il est question des mains de Dieu, elles parlent de la gloire de Dieu ou bien de sa puissance[1]. Quand le texte hébreu dit que Jéhovah parla à Moïse face à face, elles présentent l'entretien comme ayant eu lieu en songe, et quand il est raconté que Moïse ou un patriarche ou quelque prophète voient le Dieu d'Israël sur son trône, ce n'est pas Dieu qui est aperçu; d'après les traductions, c'est son lieu, sa puissance, sa gloire, en un mot c'est une de ses manifestations[2].

Ces explications supposent un premier travail philosophique. On distingua en Dieu ce qui constitue son essence, et le par quoi il agit et se produit, pour ainsi dire, en dehors de lui; en d'autres termes, Dieu en soi et Dieu se manifestant. Ce mouvement de la pensée parmi les enfants d'Israël ne s'arrêta pas à cette distinction fondamentale. Poussé jusqu'à ses dernières conséquences, il tomba dans ce double excès, d'un côté de ne plus reconnaître en Dieu qu'une cause première éternellement voilée aux yeux des faibles mortels, et d'un autre côté de donner naissance à une philosophie fantastique qui peupla le monde suprasensible de plus de divinités subordonnées que n'en avait jamais créé l'imagination féconde de la Grèce païenne. Le christianisme primitif n'eut rien de commun avec ces deux travers, qui furent cependant contemporains de son origine et de sa propagation; mais il n'en fut pas de même du gnosticisme, qu'il faut considérer comme une des formes particulières de la théologie chrétienne. Ces subtiles distinctions n'entrèrent aussi que dans de très-faibles proportions dans l'enseignement de la synagogue et dans la philosophie juive d'Alexandrie,

[1] « Notre législateur, dit Aristobule dans un passage conservé par Eusèbe, s'est exprimé avec noblesse en appelant mains de Dieu les opérations de sa puissance. »

[2] Dœhne, *Exposition de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins*, t. II, p. 32 et suiv.

tandis qu'elles envahirent l'essénisme, qui donna un développement considérable à la théorie des êtres intermédiaires entre Dieu et le monde.

Les termes par lesquels on désigne, soit dans les écoles de la Palestine, soit parmi les Juifs alexandrins, les manifestations divines, par opposition à l'essence invisible et immuable de Dieu, furent empruntés au langage des livres de l'Ancien Testament. Le mot *la Parole*[1] (*Memra* dans les Targums et *Logos* dans Philon) devint le nom le plus généralement employé de l'être divin, intermédiaire entre Dieu et les choses créées[2]. Philon, qui a fait une théorie complète du Verbe, le nomme le fils aîné, le fils unique de Dieu, l'image de la Divinité, et le dépeint comme le créateur du monde, l'agent de Dieu auprès des hommes et l'intercesseur des hommes auprès de Dieu[3]. Les mêmes déterminations se présentent, quoique moins développées, dans les apocryphes alexandrins de l'Ancien Testament, principalement dans la Sapience. Elles ne sont pas étrangères aux paraphrases chaldaïques, qui attribuent les mêmes fonctions à la *Memra*[4]. Il n'est pas inutile de faire remarquer en passant que cette identité de la doctrine du Verbe chez les Juifs palestiniens et chez leurs coreligionnaires d'Alexandrie prouve incontestablement que cette théorie n'a pas été empruntée à Platon[5] par les Alexandrins, et qu'elle est un produit de la spéculation juive.

Cette doctrine avait pris chez les esséniens une forme particulière. Regardant la matière comme la source du mal[6], ils avaient rompu tout rapport direct entre Dieu et le monde, et, pour maintenir l'action du divin sur les choses sensibles, ils avaient été obligés de pousser à l'ex-

[1] Par allusion à *Genèse*, I, 3, 6, 9, etc.; *Psaume* XVIII, 31.

[2] Les termes les plus usités après celui de *Parole* sont celui de *Sagesse* dans les apocryphes alexandrins de l'Ancien Testament, et celui de *Schechina* (présence, habitation de Dieu) dans le Talmud.

[3] Gfrœrer, *Histoire critique du christianisme primitif*, t. I, p. 168-326; Dœhne, *Exposition de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins*, t. I, p. 202 et suiv.; Keferstein, *Doctrine des êtres intermédiaires de Philon*, p. 25 et suiv.

[4] Schœttgen, *Horæ hebraicæ*, t. II, p. 5; Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. I, p. 307 et suiv.

[5] Ce n'est pas à dire que la théorie des êtres intermédiaires ne soit pas dans Platon, ni que Philon ne lui ait fait aucun emprunt dans le développement de sa doctrine du Verbe. Mais la théorie platonicienne et celle des Juifs d'Alexandrie n'ont qu'une ressemblance générale, qui ne suffirait pas pour prouver que la doctrine du Verbe vient du platonisme.

[6] Cette notion de la matière se retrouve aussi dans Philon, mais d'une manière moins tranchée. Dans tous les cas, Philon n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur ce point. Dœhne, *Exposition de la philosophie juive alexandrine*, t. I, p. 188 et suiv.

trême la distinction entre Dieu en soi et Dieu se manifestant au dehors, et d'étendre ce dernier terme en une série descendante d'êtres intermédiaires. Cette théorie, qui se lie très-bien d'ailleurs avec l'ensemble de leurs croyances, se trouve évidemment dans les noms des anges, qui, d'après Josèphe [1], occupaient la principale place dans leur enseignement secret; et c'est à elle encore que se rapporte ce que dit Philon de leur philosophie, qui portait exclusivement sur l'essence de Dieu et la production de l'univers [2]. On n'a pas d'autres détails sur cette partie de leur système; mais on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité, ce me semble, en la supposant analogue à la théorie des *séphiroth* de la kabbale et à celle des *éons* des gnostiques [3].

Les anciens Hébreux croyaient qu'après la mort l'homme, semblable à une ombre, habite un lieu souterrain, ténébreux, semblable à l'*adès* des Grecs et à l'*amenthi* des Égyptiens. Ce lieu était appelé le *scheol*. Des croyances plus consolantes entrèrent dans la théologie juive deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Mais ici nous trouvons une différence entre la manière dont les Juifs de la Palestine conçurent le retour des morts à la vie, et les idées que les Juifs alexandrins et les esséniens se firent de la continuité de l'existence humaine après la mort.

Diverses circonstances que je n'ai pas à rechercher ici conduisirent les docteurs de la Judée à croire que Dieu rappellera un jour les morts à la vie; mais, peu capables de vues spiritualistes, ils regardèrent l'existence future comme soumise aux mêmes conditions que l'existence présente. Le rétablissement de la vie au delà du tombeau fut pour eux une résurrection des corps [4].

La continuité de la vie humaine a sa raison, au contraire, chez les Juifs alexandrins, dans l'immortalité de l'âme. Philon ne connaît pas la doctrine de la résurrection des corps, et, s'il l'avait connue, il aurait hautement protesté contre elle. Si la vertu consiste à fuir le corps pour rentrer dans notre patrie, qui est le monde des intelligences pures, comment pourrait-on croire que l'âme du juste puisse, dans un monde meilleur, être encore enchaînée à la chair [5]?

Les esséniens se rapprochent ici des Juifs alexandrins. Pour eux aussi, l'âme, tombée dans la prison du corps par suite d'une certaine

[1] *Guerre des Juifs*, II, 8, 7.

[2] Philon, *Quod omnis probus*, dans les OEuvres, édit. Mangey, t. II, p. 458.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 8, 7.

[4] II *Maccabées*, VII, 11; Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 433-436.

[5] Gfrœrer, *Histoire du christianisme primitif*, t. I, p. 403 et suiv.; Dæhne, *Exposition de la philosophie juive alexandrine*, t. I, p. 330 et suiv.

séduction naturelle, doit travailler à se délivrer des liens de la matière, et quand elle s'est purifiée, elle s'envole dans les espaces de l'air[1].

Ces différentes fractions du judaïsme se divisaient encore sur une autre croyance bien autrement importante dans la question des antécédents du christianisme. Le point central des croyances religieuses des Juifs palestiniens, dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne, était l'attente du Messie. Il n'est pas de doctrine qui ait autant occupé les docteurs juifs de cette époque, et qui ait été étudiée et déterminée dans d'aussi minutieux détails. L'ouvrage de Bertholdt sur ce sujet est une riche mine de précieuses indications; tout n'y est pas cependant; M. Gfrœrer a recueilli, dans son *Siècle du salut*, un grand nombre de traits qui y manquent[2].

Le libérateur qu'attendaient les Juifs de la Palestine devait descendre de David, de ce roi dont le nom, comme le fait observer M. Gfrœrer, jouait dans les légendes de la Judée le même rôle que les noms d'Alexandre, de César et de Charlemagne dans les légendes des peuples de l'Occident[3]. Une étoile miraculeuse, venant de l'Orient, annoncerait sa naissance, et la Galilée serait le premier théâtre de ses actes merveilleux[4]. Réunissant en lui les vertus de Moïse et celles de David, mais plus grand que l'un et que l'autre, il marquerait son passage sur la terre par des prodiges et par des enseignements supérieurs à ceux du législateur hébreu, et par des victoires plus éclatantes que celles du roi prophète[5]. Les yeux des aveugles ne seraient plus fermés, les oreilles des sourds seraient ouvertes, la langue des muets déliée[6]. Il donnerait au peuple une nourriture miraculeuse, comme l'avait fait autrefois Moïse dans le désert, et, conformément à la prédiction d'Ésaïe, il se chargerait lui-même des douleurs de la nation pour l'en délivrer[7]. Enfin il confondrait le mal, ruinerait la ligue des rois conjurés contre la vérité, et donnerait à Israël la domination sur toute la terre[8].

Les docteurs juifs avaient arraché aux anciennes prophéties messianiques le secret de l'époque précise de leur accomplissement. Par un

[1] Josèphe, *De bello jud.*, II, 12; *Antiquités*, XIII, 9; XVIII, 2; Dœhne, *Exposition*, etc., t. I, p. 485; Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, p. 335 et suiv.

[2] Voyez aussi Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 487-511, et Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I.

[3] Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, p. 231.

[4] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 358.

[5] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 318 et suiv.

[6] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 251 et 252.

[7] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 267 et suiv.

[8] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 233 et suiv.; Bertholdt, *Christol.*, p. 188 et suiv.

de ces rapprochements arbitraires, si chers à l'exégèse rabbinique, ils avaient vu dans le récit de la création une image de l'histoire du monde, et comme c'était un principe établi[1] que mille ans sont comme un jour devant l'Éternel, ils avaient admis que le monde, dans son état actuel, durerait six mille ans, correspondant aux six jours de la création et se divisant ainsi : deux mille ans avant la loi, deux mille sous la loi, et deux mille depuis la venue du Messie jusqu'à son triomphe définitif; alors commencerait son règne proprement dit, règne qui durerait mille ans, pour représenter le jour du repos du Seigneur[2].

Les avantages du règne du Messie étaient exclusivement réservés aux enfants d'Israël, d'après les enseignements des écoles de la Palestine. Tous les descendants de Jacob y prendraient part; ceux qui avaient été moissonnés par la mort ressusciteraient pour se joindre à ceux qui vivraient à cette époque, et, devenus semblables aux anciens prophètes par les dons spirituels[3], ils goûteraient tous ensemble les délices de la Sion céleste, tandis que les nations païennes, arrêtées à la porte, s'écrieraient à la vue de leur félicité : Heureux est le peuple qui jouit d'un si grand bonheur[4]! Quelques docteurs, plus bienveillants pour les incirconcis, pensaient cependant qu'ils se convertiraient à la fin des temps, et qu'ils deviendraient prosélytes de la porte. Mais, même alors, ils resteraient inférieurs aux enfants d'Israël. C'est là un trait essentiel du judaïsme palestinien. Un esprit national exclusif le pénètre jusque dans ses plus intimes profondeurs. Les promesses, les espérances, le salut sont pour eux seuls; les Grecs et les Barbares n'y ont aucun droit.

L'ensemble de ces croyances messianiques forme le fond de toutes les apocalypses, écrits d'origine juive, destinés à peindre les événements qui doivent précéder la venue du Messie sur la terre, ceux qui doivent signaler sa présence, ceux enfin qui se rapportent à son règne. L'étude de ces singuliers ouvrages, poursuivie dans ce moment en Allemagne avec un vif intérêt, ne sera pas une des parties les moins utiles des recherches entreprises sur les antécédents du christianisme[5].

Un autre ordre d'idées régnait parmi les Juifs alexandrins. Étrangers

[1] D'après *Psaume* XC, 4.

[2] Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, 198-218; Cœlln, *Théol. bibliq.*, t. I, p. 507 et suiv.; Bertholdt, *Christol.*, p. 193-194.

[3] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 249.

[4] Bertholdt, *Christol.*, p. 224.

[5] *De la littérature apocalyptique chez les Juifs et les premiers chrétiens*, par M. A. Nefftzer, livraison de juillet.

à la mère patrie, ne s'intéressant plus à ses destinées qu'au point de vue religieux, ils n'avaient que faire d'une doctrine inséparable de la vie politique du judaïsme, doctrine qui prend de nouvelles proportions chaque fois que la résistance à la persécution a besoin pour se soutenir de l'espérance d'un triomphe futur. L'idée du Messie s'obscurcit peu à peu chez les Juifs alexandrins, comme elle s'est presque éteinte partout où les débris de la famille d'Israël ont trouvé la tolérance et la sécurité.

M. Frankel est d'une opinion contraire; il prétend que les idées messianiques se développèrent plus tôt et plus largement à Alexandrie qu'à Jérusalem, et qu'elles étaient peu répandues dans la Palestine, même pendant la période des Maccabées. Et la raison qu'il en donne, c'est que l'éloignement de la patrie, le désir d'y rentrer et un certain sentiment de vengeance contre les Grecs qui les méprisaient, attachèrent les Juifs d'Égypte à l'attente du libérateur promis par les prophètes[1]. L'histoire me paraît donner le démenti le plus formel à cette opinion. Les espérances messianiques ne tiennent aucune place dans la *Sapience ;* elles sont absolument étrangères à la philosophie de Philon; elles remplissent, au contraire, les paraphrases chaldaïques et les apocalypses juives; elles se retrouvent dans une foule de discussions rabbiniques recueillies dans le Talmud. En un mot, elles abondent dans les documents palestiniens; elles sont absentes des écrits alexandrins.

Il y a plus : les Juifs d'Égypte paraissent tellement indifférents à leur patrie primitive, qu'au mépris des prescriptions les plus positives de la loi juive, ils construisirent un temple à Léontopolis. Au contact de la culture grecque ils perdirent les aspérités de l'esprit israélite. Ce ne fut qu'au point de vue religieux, et par horreur de l'idolâtrie, qu'ils restèrent attachés à leur nationalité. Il n'y a pas dans Philon un seul vœu pour la prospérité de Jérusalem. La patrie des Juifs alexandrins, c'est leur foi religieuse; ils n'en connaissent pas d'autre. Le particularisme juif s'est effacé presque entièrement de leurs habitudes intellectuelles et morales, et a fait place à des vues plus humaines, plus libérales. Le monothéisme triomphera, il est vrai, selon eux; il se répandra parmi tous les peuples, chassant de la lumière de la vérité les erreurs de l'idolâtrie; mais ce progrès s'accomplira par le développement de la culture naturelle, par la propagation de la philosophie. Le rêve de la domination du monde par la nation juive ne lui est jamais monté à

[1] *De l'influence de l'exégèse palestinienne sur l'herméneutique alexandrine*, p. 50 et 182.



l'esprit. Il y a un abîme entre les espérances de Philon et celles des rabbins de la Palestine[1].

Quelle est donc, d'après la philosophie alexandrine, la prérogative des Juifs sur les autres hommes? C'est d'avoir reçu par Moïse et les prophètes la connaissance de la vérité, tandis que les autres peuples ont été obligés de la chercher péniblement, souvent sans la trouver. Mais ils y arriveront enfin, d'après Philon, soit par leurs propres efforts, soit par la lumière que le mosaïsme est appelé à répandre parmi eux.

Les esséniens partageaient-ils les croyances de leurs coreligionnaires de la Palestine sur le Messie? Admettaient-ils avec eux que les enfants d'Israël régneraient un jour sur toutes les nations du monde? Josèphe et Philon se taisent également sur ces deux points. Mais des inductions fort plausibles peuvent nous faire croire que, tout en tenant aussi fortement que les Pharisiens aux préjugés nationaux, ils avaient renoncé à leurs espérances messianiques, et à leurs illusions politiques.

J'ai déjà fait remarquer qu'ils se considéraient comme les véritables Juifs et les seuls dépositaires fidèles du mosaïsme. C'est dans ce sentiment qu'ils s'étaient séparés du reste de leur nation, qui, à leurs yeux, n'avait pas su garder sa pureté. Ils s'abstenaient, il est vrai, d'assister au culte célébré dans le temple; mais c'était seulement parce qu'il était souillé par la présence de Juifs profanes. Ils le tenaient d'ailleurs pour une institution sainte[2]. Ne peut-on pas conclure de là que les préjugés de religion et de race étaient plus fortement encore enracinés en eux que dans les pharisiens? Après la ruine de Jérusalem ils furent particulièrement odieux aux vainqueurs, qui les poursuivirent à outrance. Cet acharnement indique évidemment que, malgré leur horreur pour la guerre, ils avaient pris parti pour la cause nationale[3]? Quand, dans les temps antérieurs, on les voit apparaître dans l'histoire, on les trouve toujours du même côté que les pharisiens, zélés défenseurs de l'indépendance d'Israël[4]. Ils tiennent également le peuple en haleine, les uns par leurs prophéties, les autres par leur enseignement, peut-être aussi par leurs intrigues. Le sentiment national rapprocha donc toujours les esséniens des pharisiens, dont ils partagèrent, dont ils exagérèrent même probablement toutes les vues exclusives sur les priviléges du peuple élu. Sous ce rapport, ils s'éloignent d'autant des idées philosophiques et libérales des Juifs alexandrins.

[1] Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 484-487.
[2] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 39.
[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 12.
[4] Josèphe, *ibid.*, I, 3, 5; *Antiquités*, XV, 10, 4; XVII, 13, 2.

Et cependant ni les espérances messianiques ni les illusions pharisaïques d'une domination universelle des Juifs ne peuvent se concilier avec l'ensemble de leurs croyances. La doctrine du règne du Messie est inséparable de celle de la résurrection des corps. L'établissement de ce règne suppose en effet que tous les enfants d'Israël y prendront part et par conséquent que tous seront rappelés à la vie. La doctrine essénienne de l'immortalité de l'âme et de son passage, après sa délivrance des liens du corps, dans les plaines éthérées du ciel, est une négation et de la résurrection et de la future réunion de tous les descendants de Jacob dans le royaume messianique. Une secte qui faisait consister la félicité future dans une vie purement spirituelle, dans un état entièrement dégagé de la matière, ne pouvait partager les idées quelque peu matérialistes des pharisiens, et devait expliquer d'une manière allégorique tout ce qu'on enseignait dans les écoles rabbiniques sur la venue et le règne du Messie.

Telle n'est pas l'opinion de M. Hilgenfeld, qui, dans un ouvrage récent, attribue aux esséniens la composition des Apocalypses juives ou du moins les range parmi les Juifs qui s'occupèrent le plus des idées apocalyptiques [1]. Les principales raisons sur lesquelles il se fonde sont que l'ascétisme et le prophétisme, caractères distinctifs de cette secte, conviennent très-bien aux auteurs de ces écrits. Ce ne sont pas là des preuves suffisantes. L'ascétisme ne fut pas le partage exclusif des esséniens; il y avait dans la Palestine, en dehors de cette secte, des ascètes qui avaient la prétention d'imiter la vie des anciens prophètes hébreux. Tel était par exemple ce Bane, auprès duquel Josèphe raconte, dans sa biographie, qu'il passa trois ans. Le prophétisme était trop répandu parmi les Juifs pour être la marque particulière d'une secte ou d'une école. Les esséniens s'adonnaient sans doute à la prophétie, et Josèphe nous apprend que leurs prédictions se réalisaient souvent; mais le Talmud en dit autant d'une foule de docteurs juifs qui n'appartenaient pas à cette secte. Si l'on excepte ces deux traits, l'ascétisme et le prophétisme, qui conviennent d'ailleurs à tous les Juifs, il n'y a rien dans les Apocalypses qui rappelle les doctrines essentielles de l'essénisme, ni la préexistence de l'âme, ni son immortalité, ni la théorie des êtres intermédiaires. On y trouve, au contraire, au premier rang, des croyances opposées, celle entre autres de la résurrection des morts [2].

[1] L'*Apocalyptique juive*, page 252 et suiv. *Journal de théologie scientifique*, nº 1, p. 134 et suiv.

[2] *Daniel*, XII, 2; IV *Esdras*, II, 10, 31; VI, 21; VII, 31, 32, etc. Les anges jouent,

Il faut enfin signaler une autre différence fondamentale entre les écoles pharisaïques de la Palestine et la philosophie religieuse des Juifs alexandrins. L'interprétation allégorique domine chez ces derniers. Philon ne voit dans les antiques traditions hébraïques qu'un ensemble de symboles. Les récits les plus simples et les plus clairs doivent à tout prix avoir un sens caché. C'est ainsi que l'histoire des patriarches est pour lui une allégorie dans laquelle Moïse a voulu décrire les états de l'âme. La naïveté du récit plaide en vain pour le sens historique de ces antiques légendes nationales; cette naïveté est précisément pour Philon la preuve qu'il n'y a là que des symboles. Il serait puéril, ce lui semble, de croire que Moïse eût perdu son temps à raconter les affaires domestiques d'anciens personnages, leurs naissances, leurs mariages, le nombre de leurs enfants, petits événements de famille sans intérêt et sans instruction pour les âges suivants[1]. Un seul trait donnera une idée de cette interprétation, et je le choisis, non parce qu'il est le plus extraordinaire, mais parce qu'il reparaît sous une forme analogue dans un écrit du Nouveau Testament.

On connaît l'histoire de Sara et d'Agar, l'une la femme d'Abraham et l'autre sa concubine. Ce détail de mœurs antiques expose, d'après Philon, la méthode d'après laquelle on doit procéder dans l'acquisition de la connaissance. La concubine est le symbole des sciences encycliques, dialectique, rhétorique, géométrie, musique, etc.; la femme légitime, le symbole de la science divine et parfaite. Celui qui veut s'élever jusqu'à la pure connaissance de Dieu, commencera par l'étude des sciences encycliques; elles prépareront son esprit à concevoir des choses plus élevées. Elles lui apprendront qu'il y a un Dieu ; c'est là le plus haut point auquel elles puissent conduire. Il faut alors passer dans une plus haute sphère, dans celle de la connaissance contemplative, qui seule peut nous apprendre ce qu'est Dieu. Cette science contemplative est la suite et le complément des sciences encycliques, sans la possession desquelles on essayerait en vain de l'aborder. C'est ce que veut nous enseigner Moïse, quand il nous dit que Sara resta stérile, tant qu'Abraham n'eut pas eu un enfant d'Agar. Le patriarche, symbole de l'âme qui cherche Dieu, n'obtint aucun résultat de la contemplation, avant d'avoir d'abord étudié les sciences profanes[2].

il est vrai, un grand rôle dans les Apocalypses; mais l'office qu'ils remplissent d'après ces livres est tout à fait différent de celui que leur attribuent les esséniens, à en juger du moins par ce que Philon rapporte de leurs spéculations philosophiques.

[1] *De congressu quærendæ eruditionis*, dans Œuvres, t. I, p. 525. L'interprétation allégorique dominait aussi chez les esséniens.

[2] *De congressu quærendæ eruditionis*, au commencement. Philon revient sans cesse

L'exégèse des écoles rabbiniques de la Palestine est différente, sans être plus raisonnable. Ce n'est plus l'interprétation allégorique qui y domine [1]; mais on n'y a pas un plus grand respect pour le sens littéral et historique. Chaque phrase, chaque membre de phrase, que dis-je? chaque mot isolé, séparé du contexte, de ce qui le précède et l'amène, de ce qui le suit et l'explique, devient un thème sur lequel la subtile dialectique et la féconde imagination des docteurs d'Israël brode les variations les plus hasardées. On en a déjà vu un exemple dans ce que j'ai rapporté de l'explication des six jours de la création, qui, rapprochés du verset 4 du psaume xc, indiquent la durée de l'état actuel du monde. C'est surtout dans l'interprétation des prédictions messianiques que l'exégèse palestinienne pousse jusqu'à l'extravagance l'emploi de ses procédés arbitraires et artificiels [2].

II.

Les tendances que je viens de signaler dans les doctrines religieuses des écoles palestiniennes, des esséniens et de la philosophie juive d'Alexandrie, se reproduisent dans leurs théories morales. Il est nécessaire de les suivre sur ce terrain.

On a déjà vu que pour Philon, et en général pour les Juifs alexandrins, tous les efforts de l'homme doivent tendre à dégager son âme des liens du corps. De là un ascétisme poussé jusqu'à l'extase. Mais ce n'est pas un ascétisme brutal, repoussant tout développement des facultés de l'esprit. Loin d'être condamnée comme n'enfantant que l'erreur ou même seulement dédaignée comme inutile, la culture intellectuelle est, pour eux, d'une indispensable nécessité. Le travail rationnel ne peut être séparé du travail moral; ils doivent se confondre pour conduire l'âme à Dieu. On aperçoit ici l'empreinte de la science

sur ce sujet, qui reparaît dans presque tous ses écrits. Il donne la même explication de tous les personnages mentionnés dans la Genèse, qui ont eu une femme et une concubine. Dans son exégèse, concubine signifie toujours sciences encycliques, préparatoires, et femme légitime, science contemplative.

[1] M. Frankel prétend que l'interprétation allégorique régna d'abord dans les écoles de la Palestine, et qu'elle passa de là à Alexandrie. (*De l'influence de l'exégèse palestinienne sur l'herméneutique alex.*, p. 30.) Je crois qu'il serait difficile d'en donner des preuves. Quand Philon parle de l'antiquité de cette méthode d'interprétation parmi les Juifs (*Quod omnis probus liber*, p. 876), il fait allusion à des écrits alexandrins antérieurs, et non aux écoles palestiniennes qu'il connaissait très-imparfaitement.

[2] Les procédés les plus usités de cette exégèse sont indiqués dans l'article de M. Nefftzer, *De la littérature apocalyptique*, livraison de juillet, p. 128, note 1re.

grecque. Le mysticisme des Juifs alexandrins est ardent, mais raisonné; leur ascétisme revêt une forme spiritualiste et philosophique.

Philon est plein d'admiration pour la discipline des thérapeutes et des esséniens; il ne la donne pas cependant pour modèle; il ne l'adopte point pour lui-même. Il raconte qu'il s'était souvent retiré dans le désert, loin de ses parents et de ses amis, pour se recueillir en lui-même et pour se livrer tout entier à la méditation, mais que cette vie solitaire ne lui avait pas réussi et qu'il avait appris par sa propre expérience, qu'il ne suffit pas de se séparer du monde pour se délivrer des pensées impures qu'on porte dans son cœur [1]. Pour lui, les véritables moyens de purification de l'âme, c'est l'étude, la réflexion, la fuite de la dissipation et des vulgarités de la vie ordinaire. L'emploi le plus convenable de ces procédés généraux est laissé à l'appréciation de quiconque en fait usage. Ainsi cet ascétisme mystique, quelque irrationnel qu'il soit en principe, cherche à s'allier dans la pratique avec le libre mouvement de l'âme, avec le développement intellectuel et la culture de la raison.

C'est aussi l'ascétisme qui caractérise l'essénisme, mais un ascétisme réglementé, le pire de tous, puisqu'il tue la spontanéité et l'individualité, et qu'il fait de l'homme une machine, précisément dans ce qui doit être l'expression la plus vraie de sa libre détermination. On peut croire, il est vrai, que les abus de la vie conventuelle étaient corrigés en partie par le travail journalier, imposé aux membres de l'association, ou du moins à ceux des degrés inférieurs. Mais ce système n'en était pas moins déplorable, et dans son principe, en ce qu'il détruisait toute liberté, et dans ses conséquences, en ce qu'il habituait à prendre une règle artificielle pour la voix de la conscience.

La morale pharisaïque ne donnait pas dans les erreurs de l'ascétisme, mais elle tendait à réglementer la vie tout aussi fortement que les prescriptions esséniennes, et comme elle s'adressait à la vie sociale et domestique tout entière, bien autrement variée que la vie conventuelle, elle était entraînée nécessairement à entrer dans des détails infinis, et à indiquer une règle pour toutes les actions possibles. Il ne faudrait pas cependant être trop sévère pour les anciens docteurs juifs. Leur erreur ne fut qu'un malentendu, malentendu funeste, mais qui s'explique aisément. Le code religieux des enfants d'Israël étant en même temps un code de lois, leur théologie se trouva inséparablement

[1] *Lois des allégories*, liv. II, dans les Œuvres, t. I, p. 81; Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 51.

unie à la jurisprudence, à une jurisprudence s'étendant sur la vie tout entière, et la suivant jusque dans ses moindres détails. Cet amas d'ordonnances, nécessaire pour un peuple grossier, aurait dû être ramené à quelques principes généraux, à mesure que les enfants d'Israël acquéraient un plus grand développement spirituel, et c'est ce qu'essayèrent de faire les prophètes, qui s'efforcèrent, en général, de spiritualiser les lois mosaïques. Mais ce travail ne fut pas poursuivi à l'époque de la restauration du peuple juif, après le retour de la captivité de Babylone. Les chefs du peuple, pour prévenir d'anciens abus, crurent devoir lier fortement la vie des Israélites à la lettre même des ordonnances de Moïse. Ce fut une erreur, peut-être inévitable en ce moment; mais une fois engagé dans cette voie, il ne fut plus possible de revenir en arrière. Après avoir réglementé les actes les plus marquants de l'existence humaine, il fallut réglementer les moins importants, tout se tenant et s'enchaînant dans la vie. La subtilité rabbinique n'oublia rien; tout fut réglé et décidé, depuis les questions les plus relevées, jusqu'au nombre de pas qu'il est permis de faire le jour du sabbat.

Le Talmud est le beau idéal d'une réglementation complète de toutes les actions humaines. Il ne laisse aucune place à la libre détermination. L'Israélite, pour savoir ce que le devoir commande, n'avait que faire de sa conscience; il lui suffisait de savoir ce qu'avait décidé la tradition des écoles. Il est vrai que cette machine morale n'avait pas atteint toute sa perfection au moment de la naissance du christianisme, mais ses principales pièces fonctionnaient déjà; les décisions minutieuses de la casuistique enlaçaient la meilleure partie de la vie de l'Israélite.

S'il fallait cependant s'en rapporter aux traditions juives, une morale bien autrement relevée aurait été enseignée, vers le milieu du siècle qui précéda l'ère chrétienne, dans une des plus célèbres écoles de la Judée. Hillel soutint, dit-on, contre Schammaï, que le sentiment fait la moralité de l'acte, moralité qui ne doit pas se mesurer sur l'action extérieure. Il ajoutait que la conscience suffit au non-israélite pour lui ouvrir le chemin de la béatitude future [1]. Le Talmud nous apprend encore qu'un des nombreux points de discussions soulevées entre les deux docteurs portait sur les obligations à imposer aux prosélytes, et que tandis que Schammaï voulait les soumettre à tous les préceptes pharisaïques, Hillel prétendait qu'il ne fallait leur demander que l'ob-

[1] Comparez *Romains*, II, 14 et 15.

servation de ce précepte : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même [1].

La tradition juive a conservé de ce rabbin une parole tellement analogue à une déclaration de Jésus-Christ [2], qu'il est impossible que l'une des deux ne soit pas la copie de l'autre. A un jeune païen qui lui demandait un résumé de la loi, Hillel répondit : Ce que tu veux qu'on te fasse, fais-le toi-même aux autres; c'est là le sommaire de la loi : tout le reste n'en est qu'une application et une conséquence [3].

Que croire de ce spiritualisme moral du docteur juif, quand dans la plupart des maximes qui nous restent de lui et dont on ne peut contester l'authenticité, on ne trouve, à la place de cette hauteur de vue, que l'inspiration d'un utilitarisme passablement vulgaire [4]; et quand dans le développement de la science rabbinique on ne voit plus que des traces rares et effacées de cette tendance élevée, et de cet enseignement spiritualiste, auquel cependant le ciel lui-même avait donné sa sanction [5]?

Ce n'est pas à dire toutefois qu'aucun autre docteur d'Israël n'ait trouvé des accents aussi purs que ceux que j'ai cités d'Hillel. Les paraphrases chaldaïques et le Talmud contiennent un assez grand nombre de préceptes empreints d'un esprit analogue à celui de l'Évangile. Mais ces maximes, brillantes étoiles sur le ciel nébuleux de la tradition rabbinique, n'ont pas jeté une assez vive lueur pour illuminer et teindre de leurs feux la morale pharisaïque tout entière. Aussi longtemps qu'on arrête son attention uniquement sur ces éléments exceptionnels, on se croit en plein christianisme. L'illusion cesse, dès que l'on considère l'ensemble dans lequel ces détails sont noyés. Une casuistique sèche et aride, un formalisme étroit, une réglementation mesquine des petites choses comme des grandes, des choses particulières comme des choses générales [6], la lettre des prescriptions légales mise à la place de l'inspiration de la conscience et du libre jugement individuel, tels

[1] *Talmud*, *Sanhédrin*, fol. 88. Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 280.

[2] *Matthieu*, XIX, 16-22; XXII, 35-40. *Marc*, XII, 28-31. *Luc*, X, 25-28.

[3] Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. II, p. 136.

[4] Pirke Abboth, ch. 1 et 2.

[5] D'après le Talmud, la fille de la voix (Bath-Kol) déclara que les paroles d'Hillel et de Schammaï étaient les paroles du Dieu vivant; mais que l'Halaka devait suivre l'école d'Hillel. (Lightfoot, *Opera*, t. II, p. 6.) Dans un autre passage, le Talmud raconte que l'école de Schammaï dressa des embûches à celle d'Hillel et la détruisit. (Tract. Sabbath., fol. 3.) Faut-il conclure de là qu'elle la supplanta et la remplaça dans l'opinion publique?

[6] Philipson, *Le développement de l'idée religieuse*, trad. franç., p. 162 et suiv.

sont les caractères les plus marqués du Talmud, résultat d'un travail lent, mais continu, qui commença plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et qui ne fut achevé que plusieurs siècles après. C'est à cet ensemble qu'il faut regarder, c'est de cet esprit général qu'il faut tenir compte, quand on veut comparer la morale rabbinique et la morale chrétienne. Dans cette comparaison, les analogies de détail qui les rapprochent, disparaissent, et il ne reste que les tendances générales qui les séparent l'une de l'autre à une distance infinie [1]. C'est d'un côté la légalité, c'est-à-dire la simple obligation d'une conformité extérieure de l'action avec une règle positive; c'est de l'autre la moralité, c'est-à-dire la nécessité de la conformité du sentiment qui préside à l'action, avec l'idée du devoir tel que le comprend une conscience droite et éclairée. Qu'Hillel et avec lui d'autres docteurs d'Israël se soient élevés au-dessus de la légalité, et qu'ils aient saisi la valeur de la moralité, il n'y a là rien de bien extraordinaire. Mais leurs idées entrèrent dans le courant des tendances juives de cette époque, et l'école les conserva de la même manière que les anciens Égyptiens conservaient les corps morts, en les réduisant à l'état de momies [2].

Il est une dernière observation qu'il convient de présenter ici. Les maximes morales des anciennes écoles juives, qui portent le plus l'empreinte de l'esprit chrétien et qu'on serait disposé à regarder comme des antécédents légitimes du christianisme, ne nous ont été transmises que dans des compilations postérieures à l'ère chrétienne. Appartiennent-elles, dans leur forme actuelle, aux docteurs auxquels elles sont attribuées? De Wette en doute; il est disposé à croire qu'elles ont été retouchées, peut-être sous l'influence de la morale chrétienne [3], et l'on incline à penser comme lui, quand on considère que ce ne sont là que des détails perdus dans une masse indigeste de discussions frivoles, d'ordinaire sans élévation, et portant tous les signes d'une extrême sécheresse d'âme. Mais d'un autre côté, pourquoi n'aurait-on retouché que ces quelques sentences isolées? Dans quelle intention aurait-on entrepris ce travail, d'ailleurs fort inutile?

Une histoire critique du Talmud pourrait seule jeter quelque jour sur la marche et le développement de la science juive, dont on ne saisit guère encore que les traits généraux. Ce travail ne se fera certainement pas de longtemps. Mais il en est un plus facile, plus limité, et

[1] Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 312-314.

[2] Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. II, p. 142-150.

[3] De Wette, *Théologie biblique*, p. 192. Cœlln partage ce sentiment, *Théologie biblique*, t. II, p. 11.

plus nécessaire à la solution des questions soulevées aujourd'hui sur les origines du christianisme. Je veux parler d'une étude approfondie de l'école d'Hillel. C'est à cette école qu'on est sans cesse ramené. Saint Paul en est sorti; Gamaliel, son maître, petit-fils d'Hillel, figure sous un jour avantageux dans les *Actes des Apôtres* (v, 34). Il y a plus; il est un des rares docteurs d'Israël auxquels le Talmud attribue la connaissance de la philosophie grecque. Il est même représenté comme un propagateur décidé de cette philosophie. Il est bien probable que cette science si vantée se bornait à une connaissance empirique de la langue grecque, dont ses rapports avec les Hérodes lui rendait l'usage indispensable. Mais au point où en sont arrivées les recherches théologiques, on ne peut pas se contenter de conjectures.

Le résumé que je viens de tracer, quelque sommaire qu'il soit, suffit, à la rigueur, pour donner une idée générale des tendances religieuses du judaïsme palestinien, de l'essénisme et de la philosophie juive d'Alexandrie et de ce qui dans leurs doctrines et dans leurs principes de morale présente des analogies avec certaines parties de l'enseignement de Jésus-Christ et de celui des apôtres. Il s'agit maintenant de constater ces analogies et d'examiner jusqu'à quel point on peut, en s'appuyant sur les travaux modernes de la critique historique en Allemagne, se faire une idée claire de l'action que ces formes du judaïsme ont exercées sur la formation du christianisme et sur celles de la théologie chrétienne.

III.

Depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à nos jours on a essayé, et à diverses reprises, d'expliquer le christianisme comme le produit naturel de l'une ou de l'autre des tendances juives antérieures. Ces diverses hypothèses ont eu plus ou moins d'approbateurs, plus ou moins de retentissement; aucune n'a réussi à résoudre le problème de l'origine de la religion chrétienne. Chacune d'elles, fondée sur quelques rapprochements spécieux, explique bien d'une manière satisfaisante un des nombreux détails du christianisme; mais tout le reste lui échappe. Ce qui demande surtout à être pris en considération, le génie propre de la religion nouvelle, ce qui la distingue de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures, est, ou méconnu, ou laissé de côté. C'est là l'écueil contre lequel elles viennent toutes se briser.

La plupart d'entre elles sont d'une frivolité qui étonne. Telle est

par exemple celle de Bahrdt [1], qui cherche l'origine du christianisme dans la philosophie juive d'Alexandrie. Que cette philosophie ait exercé une action marquée sur le développement de la théologie chrétienne par les apôtres, c'est un fait incontestable; mais entre elle et l'enseignement de Jésus-Christ il n'y a de commun qu'une certaine tendance spiritualiste et universaliste, et cette tendance, le fondateur du christianisme ne l'a certainement pas empruntée à Philon. La religion chrétienne, née dans la Palestine, n'a point eu à ses premiers moments de contact avec la philosophie alexandrine, qui n'a jamais entamé le judaïsme palestinien.

Telle est encore l'hypothèse soutenue par Des-Cotes [2], qui crut trouver dans l'opposition constante de Jésus-Christ aux pharisiens une indication certaine que le christianisme était né du sadducéisme. Par quel étrange aveuglement a-t-on pu voir dans les sadducéens, honnêtes égoïstes, uniquement occupés à soutenir toute autorité publique, quelle qu'elle fût, pourvu qu'elle assurât l'ordre public, ennemis déclarés de toute libre expansion de la pensée et de la vie, chose si dangereuse à la tranquillité des États, le point de départ d'une doctrine qui, sur les ruines de la routine, releva avec tant d'énergie l'individualité humaine, et qui proclama avant tout le sacrifice des intérêts terrestres aux devoirs élevés de la conscience? Si, par un miracle plus extraordinaire que tous ceux de la légende, un réformateur semblable à Jésus-Christ était né dans leur sein, ils l'auraient prudemment étouffé de leurs propres mains, dans la charitable intention de sauver la paix du monde. Les sadducéens durent sourire de pitié à la vue du naïf enthousiasme des premiers chrétiens; mais plus tard, quand leur nombre toujours croissant leur fit craindre un mouvement politique, ils se servirent de l'influence que leur assurait leur position sociale pour les faire poursuivre avec la dernière rigueur [3].

L'hypothèse de l'origine essénienne de la religion chrétienne est bien autrement séduisante. Il y a entre l'essénisme et le christianisme des analogies tellement frappantes à première vue, « que ce fut longtemps, surtout vers la fin du siècle passé et dans les premières années du nôtre, une thèse favorite dans certaines régions de la littérature, de regarder l'un comme issu de l'autre [4]. » Mise en avant par les déistes anglais, popularisée par Voltaire, approuvée jusqu'à un certain

[1] *Lettres populaires sur la Bible;* Berlin, 1784.
[2] *Apologie de Jésus de Nazareth;* Francfort, 1797.
[3] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 290 et 291.
[4] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 269.

point par Stæudlin [1], cette hypothèse doit à J. A. C. Richter son plus complet développement [2]. D'après ce théologien, l'esséniste serait le produit fort complexe des anciennes écoles prophétiques des Hébreux, du parsisme, des religions de l'Inde, des mystères égyptiens et de ceux de la Grèce. Jésus-Christ se trouverait par conséquent, dans ce système, l'élève du monde entier, et sa religion le dernier mot de toutes les religions de l'antiquité.

Prise dans le sens absolu, cette hypothèse ne compte plus un seul partisan. On reconnaît aujourd'hui d'un commun accord que le christianisme et l'essénisme ont des tendances différentes, sont placés à des points de vue opposés, et qu'ils se séparent profondément dans leur idée fondamentale et dans les moyens par lesquels chacun d'eux veut la réaliser, en un mot, dans tout ce qui est véritablement important. On ne conteste plus que sur la ressemblance de traits de détail, tels que la proscription du serment, la recommandation du célibat, le mépris des richesses. Mais si l'on a renoncé à voir dans l'essénisme le père de la religion chrétienne, il est encore des théologiens qui lui attribuent une certaine action sur sa formation, et qui le regardent comme un antécédent bien réel de l'œuvre de Jésus-Christ.

Parmi ceux qui vont le plus loin dans ce sens, il faut placer en première ligne M. Lutterbeck. D'après lui, Jean-Baptiste aurait été en relation avec les esséniens, et un grand nombre de personnages qui figurent dans l'histoire évangélique, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, le sacrificateur Zacharie, la famille tout entière de Jésus-Christ, et bien d'autres encore auraient fait partie de cette secte [3]. Le fondateur du christianisme aurait ainsi été élevé dans un milieu essénien. Quelle influence cette association n'aurait-elle pas exercée sur lui!

Il est tout à fait inutile de s'arrêter à ces suppositions. Elles ne sont justifiées par aucun fait; on ne peut même invoquer en leur faveur une seule induction vraisemblable. Je ne les ai rapportées que comme un exemple des préoccupations qui règnent encore sur la parenté de l'essénisme et du christianisme.

[1] *Histoire de la morale de Jésus*, t. I, p. 570 et suiv.

[2] *Le christianisme et les plus anciennes religions de l'Orient;* Berlin, 1819.

[3] *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 304 et 305. M. Lutterbeck, en sa qualité de théologien catholique, n'ose pas faire une essénienne de Marie, qui, dit-il, reçut des grâces particulières. Dans le même ouvrage, t. I, p. 308, il assure que l'Église chrétienne, en se constituant, prit pour modèle l'organisation essénienne. Cette assertion est tout aussi peu fondée que ses suppositions sur les personnages mentionnés plus haut.

D'autres théologiens ont soutenu que les bains de purification et les repas en commun des esséniens avaient été des antécédents du baptême et de la sainte cène. Quand cette dérivation serait prouvée, et elle ne l'est pas [1], elle n'aurait pas une grande importance; le baptême et la sainte cène ne constituent pas le fond du christianisme, et ne le déterminent même en rien.

Peut-on dire avec M. Hilgenfeld que l'essénisme fut un précurseur du christianisme, en ce sens qu'en se séparant du reste de la nation juive, en se créant un culte particulier, il habitua les esprits à ne pas faire consister le véritable judaïsme dans la simple pratique des lois cérémonielles, et peut-être encore à regarder la piété intérieure comme supérieure à la participation extérieure au culte public? Prépara-t-il en effet les Juifs au spiritualisme chrétien? Porta-t-il du moins une atteinte grave au formalisme pharisaïque, et produisit-il quelque fermentation religieuse, favorable à la propagation de la religion chrétienne [2], j'ai quelque peine à le croire. On ne voit pas d'autre mouvement religieux parmi les Juifs de la Palestine, dans les temps immédiatement antérieurs à l'ère chrétienne, que celui qui sort de l'attente du Messie. Et les espérances messianiques appartiennent au judaïsme pharisaïque, et non à l'essénisme. Cette attente du Messie est d'ailleurs bien éloignée, dans sa forme juive, d'être favorable au spiritualisme chrétien. Il y a plus, il n'est pas resté la moindre trace d'une influence essénienne dans le monde juif de cette époque. Cette secte n'est pas mentionnée une seule fois, ni dans les Évangiles, ni dans les Actes des apôtres. Le Talmud garde sur elle un silence absolu. Les analogies qu'on signale entre ses doctrines et les doctrines chrétiennes sont ou accidentelles et viennent d'autre part, ou elles sont insignifiantes et purement extérieures. La science juive, telle qu'elle s'est formulée dans le Talmud, ne porte aucune empreinte de son esprit et de ses pratiques.

Le judaïsme de la synagogue, ce judaïsme que les docteurs d'Israël prétendaient, à tort ou à raison, peu importe pour le moment, avoir tiré des livres de l'ancienne alliance, me paraît avoir avec le christianisme des affinités plus saillantes et plus réelles. Jésus-Christ rattachait sa doctrine à celle de Moïse et des prophètes; les pharisiens, de leur côté, voulaient continuer l'œuvre de Moïse et des prophètes. Il était impossible que Jésus-Christ et les pharisiens ne se rencontrassent

[1] Le baptême était usité dans le judaïsme palestinien, et la sainte Cène est la continuation, mais dans un sens plus spirituel, du repas pascal des Juifs.

[2] *Journal de théologie scientifique*, n° 1, p. 138 et suiv.

pas souvent en remontant à la même source. On aurait tort de conclure des reproches amers et mérités que le Seigneur adressa si souvent aux docteurs de la synagogue que l'opposition qui les séparait portait sur des formules théologiques. Ce n'est ni sur leurs doctrines, ni sur leurs principes généraux de morale qu'il les condamnait; c'est sur l'esprit qu'ils leur avaient imprimé, sur l'abus qu'ils faisaient de la religion dans un intérêt de domination. Jésus-Christ accepta purement et simplement la théologie de sa nation comme l'expression légitime des révélations contenues dans l'Ancien Testament. Nous verrons plus loin qu'il se sépara de la synagogue sur des principes antérieurs à des formules théologiques et bien autrement profonds.

M. Reuss signale trois points importants sur lesquels l'enseignement évangélique se rencontre avec celui des docteurs d'Israël. Ce sont la loi, l'histoire et l'idée messianique. Jésus-Christ se soumit lui-même à la loi, dont il admettait l'origine divine; il n'enseigna point à ses disciples de rompre violemment avec elle. Il reconnaissait explicitement que la Providence avait assigné aux enfants d'Abraham un rôle particulier dans le mouvement des choses de ce monde, en lui confiant le dépôt du germe précieux qui devait produire, après une préparation séculaire, la régénération spirituelle de l'humanité. Enfin, il était le premier à confirmer les espérances nationales, en annonçant qu'il venait lui-même les réaliser [1]. A ces trois doctrines capitales, on peut en ajouter bien d'autres, parmi lesquelles il faut citer en première ligne celle des anges et des démons, et celle de la résurrection des corps et du jugement dernier.

Faut-il conclure de ces ressemblances dogmatiques que le christianisme n'a été qu'une reproduction ou bien un remaniement des croyances juives? Oui, si le christianisme n'est qu'une théologie, qu'un ensemble de formules spéculatives; et cette conséquence est acceptée franchement par tous ceux qui ne font de la religion chrétienne qu'un système théologique; pour eux la seule différence qui existe entre le judaïsme et le christianisme, c'est que le premier est l'Évangile annoncé et le second l'Évangile réalisé. Non, si la religion chrétienne est autre chose qu'une science des choses divines et humaines, si elle est une certaine direction donnée à l'âme, quelque principe général et suprême qui domine toutes les activités de l'homme, autant la conscience que la raison et le sentiment. Et dans ce cas, l'identité entre la théologie juive et la théologie chrétienne, c'est-à-dire

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 267.

entre les conceptions scolastiques des docteurs de la synagogue et les abstractions métaphysiques des docteurs de l'Église, n'impliquera en aucune manière l'identité du judaïsme et du christianisme. Il faut chercher les rapports de ressemblance ou de différence de ces deux formes religieuses, non point dans les spéculations scientifiques des écoles, mais dans ce qui constitue le génie propre de chacune d'elles.

On est forcé d'adopter cette dernière conséquence, quand on considère que Jésus-Christ ne dogmatise pas à la manière des docteurs[1]. On ne le voit pas exposer des propositions abstraites et chercher à les démontrer par les procédés logiques usités dans l'école. Son dessein n'est pas évidemment d'établir un système théologique. Toujours et partout, il s'adresse directement à la conscience; il rappelle l'âme au sentiment de sa nature, de sa valeur, de sa destination morale; il la met en présence d'elle-même pour qu'elle se pénètre de ce qu'elle est et de ce qu'elle devrait être, et qu'elle trouve dans la vue de cette opposition la conviction de la nécessité d'une rénovation spirituelle, et dans le sentiment de sa dignité et de sa vocation, la force de travailler elle-même à la réaliser. Amener l'homme à sentir le besoin de soumettre ses instincts égoïstes à ses instincts moraux, de faire dominer l'idéal sur le réel, c'est-à-dire de régler lui-même sa vie, jusque dans ses plus minces détails, sur l'idée de la pureté morale, tel est le but de ses enseignements. Je ne prétends pas qu'ils ne contiennent pas autre chose; mais je dis que c'est là leur principe fondamental, et cela me suffit ici.

Ce principe, Jésus-Christ le rattacha à la doctrine qui préoccupait alors le plus vivement les Juifs de la Palestine, à la doctrine du règne du Messie. Mais cette doctrine qu'il admet avec eux, il la transforme complétement. L'œuvre du Messie n'est ni politique, comme le pensent les pharisiens, ni cosmologique, comme le diront plus tard les gnostiques. Elle est essentiellement morale. Il ne vient pas fonder un royaume visible sur les ruines de tous les empires asservis; c'est un royaume spirituel qu'il établit parmi les hommes, royaume qui n'a pas d'autre souverain que Dieu ni d'autre loi que celle de la conscience, et auquel on n'appartient pas par le hasard de la naissance, mais par le libre choix de la volonté, en se reconnaissant enfant de Dieu. Devenir citoyen de ce royaume, c'est passer de la vie de la chair à celle de l'esprit, c'est renaître à une nouvelle existence et renoncer aux inspirations de l'égoïsme pour n'obéir qu'à la voix pure et naïve de la conscience.

[1] Ses contemporains remarquèrent très-bien que son enseignement ne ressemblait en rien à celui des docteurs de la synagogue. *Matth.*, VII, 29; *Marc*, I, 22; *Luc*, IV, 32.

On comprend maintenant l'opposition radicale qui, malgré l'identité de la plupart des doctrines et des principes généraux de morale, séparent le christianisme et le judaïsme palestinien. Ici on a réglementé la vie tout entière, fait de l'homme une machine, et, en réduisant la conscience au silence, supprimé du même coup toute activité spirituelle sérieuse. Là au contraire règne le spiritualisme le plus élevé; l'autonomie morale est rendue à la conscience et la vraie liberté à l'individualité humaine. Entre ces deux principes, l'un de mort, l'autre de vie, il y avait une irréconciliable inimitié[1].

Et cependant ces vues nouvelles, si opposées au judaïsme, avaient dans le judaïsme lui-même des antécédents, et comme des germes précieux desquels elles se développèrent. Ces antécédents me semblent être les trois faits suivants. Le premier est la théocratie hébraïque. Cette idée d'une alliance de Dieu avec un peuple qui le reconnaît pour son roi et adopte pour la règle de sa vie des ordonnances émanées de lui, contenait en germe l'idée chrétienne du royaume de Dieu[2]. L'une sortit de l'autre, de la même manière que l'idée claire se dégage de l'idée obscure, par le travail de la réflexion qui élucida peu à peu ses divers éléments. Ce qui avait ici besoin d'être compris dans son véritable sens, pour que la théocratie hébraïque pût laisser échapper de son sein le royaume spirituel de Dieu, c'était d'abord que les véritables ordonnances données par Dieu à l'homme pour régler sa vie sont celles qu'il a inscrites au fond de sa conscience, et que les prescriptions mosaïques n'en étaient, pour parler le langage de l'auteur de l'Épître aux Hébreux, que des types, c'est-à-dire des expressions sensibles et figurées, les seules que pût saisir un peuple encore grossier; c'était ensuite que l'alliance faite avec Abraham devait s'étendre à tous les hommes, par ces deux raisons que tous sont également les créatures de Dieu et que tous portent ses lois gravées dans leur conscience.

La première de ces deux conditions fut remplie en partie par les prophètes, et c'est là le second fait qu'il faut signaler. La tendance générale du prophétisme fut de spiritualiser le mosaïsme. Tous les prophètes n'y contribuèrent pas dans la même mesure; mais tous proclamèrent d'une manière plus ou moins explicite que la vie morale consiste dans la libre détermination de l'âme à suivre la loi de Dieu, et non dans la pratique de cérémonies et dans l'observation littérale d'usages réputés sacrés[3]. Cette voix qui s'adresse à l'âme ne fut jamais

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 268.
[2] Cœlln, *Théologie biblique*, t. II, p. 112-114.
[3] Winer, *Dictionnaire biblique*, 2e édit., t. II, p. 330-333.

entièrement muette en Israël. Hillel et son école en sont encore les échos.

Enfin le troisième fait qu'on peut considérer comme un antécédent légitime, comme une préparation prochaine du christianisme, est le changement profond qui s'opéra parmi les Juifs, pendant les trois siècles antérieurs à l'ère chrétienne, dans leurs sentiments pour les autres peuples. Les habitants de la Judée n'oublièrent jamais, sans doute, qu'ils étaient la race élue; ils ne considérèrent jamais les incirconcis comme des frères. Et cependant quel changement ne s'était-il pas accompli parmi les enfants d'Israël, sous ce rapport, depuis les temps antiques jusqu'au moment où Hillel assurait que le païen pouvait se sauver en suivant les inspirations de sa conscience! Moïse ordonne le massacre des Cananéens; Esdras se borne à renvoyer les femmes non israélites que des Juifs avaient épousées au mépris des prescriptions de la loi; les pharisiens parcourent la terre et la mer pour faire des prosélytes [1], c'est-à-dire pour gagner des idolâtres au monothéisme et pour les introduire dans la famille juive. Ces trois moments marquent trois étapes de l'idée de la fraternité humaine au milieu de la race de Jacob. Le progrès fut bien autrement prononcé chez les Juifs dispersés parmi les peuples païens [2], et il ne serait pas improbable que par leurs relations avec leurs coreligionnaires de la Palestine ils eussent contribué en quelque mesure à adoucir leurs sentiments d'opposition pour le reste des hommes.

On ne peut douter que le christianisme n'ait été précédé d'un travail latent, qui s'accomplit dans les profondeurs de la nation juive et qui fut la continuation de la tendance spiritualiste des anciens prophètes. Il est impossible que depuis Esdras jusqu'à l'ère chrétienne le mouvement dont le pharisaïsme est l'expression ait été poursuivi sans soulever d'opposition. Le Talmud est très-sobre de détails sur tout ce qui a pu n'être pas conforme à la tradition pharisaïque. Quand il ne garde pas un silence complet sur tout ce qui s'éleva contre la synagogue, comme c'est le cas pour l'essénisme et le christianisme primitif, il le fait rentrer avec plus ou moins d'habileté dans le courant d'idées qu'il représente. Il nous apprend cependant qu'il y eut des écoles rivales et que la polémique entre les docteurs amena parfois entre les disciples des collisions dans lesquelles le sang coula. S'il faut l'en croire, la plupart de ces controverses ne s'engagèrent que sur la

[1] *Matthieu*, XXIII, 15.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 103 et suiv.

manière d'expliquer et de pratiquer des prescriptions légales. Ce qu'il nous rapporte des luttes d'Hillel et de Schammaï peut cependant nous faire croire que la discussion fut parfois plus profonde et qu'elle porta sur les principes mêmes de la religion. Par là se trahit l'existence d'un mouvement intérieur qui resta probablement concentré dans une minorité de docteurs, qui ne s'accomplit peut-être que loin du centre national, dans quelque province éloignée, sur les bords du lac de Tibériade, et qui dans tous les cas se dérobe à notre vue sous le mouvement plus éclatant et pour ainsi dire officiel du pharisaïsme. Mais ce n'est pas ce qui s'étale sur le premier plan de la scène du monde qui est le représentant le plus vrai de l'état des âmes, et ce n'est pas le mouvement officiel et apparent qui est ce qu'il y a de plus vivant ni ce qui porte en son sein les germes de l'avenir.

Ainsi, à mesure qu'on approche du moment où Jésus vint au monde, on voit le judaïsme se préparer en silence au plus grand des événements qui se soit produit sur la terre. Le courant qui doit aboutir à l'Évangile est sensible au milieu des flots pressés d'une foule d'éléments contraires. Il vient de loin; il se continue à travers les plus étranges revirements de l'existence du peuple auquel a été confié le dépôt du monothéisme; les circonstances les plus diverses, et en apparence les plus étrangères au mouvement chrétien, se combinent de mille manières pour aider le judaïsme à se spiritualiser, et c'est au moment où il commence lui-même à se pétrifier que la vie qu'il portait dans son sein éclate et l'abandonne pour déborder au loin.

Il est enfin un fait sur lequel les théologiens allemands modernes ne me semblent pas avoir assez arrêté leur attention, et qu'il convient d'indiquer ici. Il ne suffit pas de remarquer avec De Wette et avec Cœlln, que l'esprit du christianisme est en opposition avec celui du pharisaïsme; il faut ajouter que la morale réglementée des écoles de la Judée appela nécessairement une réaction salutaire[1]. Le pharisaïsme fut certainement pour Jésus-Christ ce que les sophistes avaient été pour Socrate. La conscience se révolta contre une tendance qui menait tout droit à la mort spirituelle. Se retrempant au spiritualisme prophétique, s'inspirant de ce qu'il y avait de plus pur dans le développement national, forte d'ailleurs du sentiment de sa valeur morale, elle protesta contre l'esclavage de la tradition et de la casuistique pharisaïque, qui étouffaient la vie de l'âme, et elle proclama, en les élevant à une plus haute puissance, les grands principes qu'elle trouva en elle-même, et

[1] *Matthieu*, V, 21-22; XXIII, 13-35.

qui s'accordaient avec ceux que le prophétisme avait commencé de dégager de l'antique théocratie.

Si j'avais à faire l'histoire de la naissance du christianisme, je devrais maintenant rechercher comment Jésus-Christ féconda les antécédents dont j'ai esquissé le tableau; mais ici où je dois me borner à rapporter, en les résumant et en les coordonnant, les principaux résultats des travaux de la théologie allemande contemporaine, je suis dispensé de m'engager dans cet immense et difficile travail. Et voici pourquoi : depuis la publication de la Théologie biblique de Cœlln, en 1836, il n'a paru en Allemagne aucun ouvrage considérable sur l'œuvre du fondateur du christianisme considérée en elle-même. Ce silence s'explique aisément. Les vingt dernières années ont été employées à discuter l'authenticité des sources, leur valeur historique, les rapports entre les quatre Évangiles, et d'autres questions préliminaires de la plus grande importance. On comprend que tant que ces questions ne sont pas vidées, et elles sont loin de l'être, on se soit abstenu d'aller droit au fond, comme si elles étaient résolues [1].

Ma tâche n'est cependant pas terminée, il est un autre côté du christianisme primitif qu'il faut encore examiner.

J'ai déjà fait remarquer que Jésus-Christ fonda une religion et non une théologie. Il se proposait, avant tout, de faire naître dans l'âme une nouvelle vie. Ce qui était pour lui l'effet d'une conscience immédiate et le produit le plus intime de sa propre personnalité fut pour ses disciples un principe venu du dehors, qu'ils ne purent s'assimiler qu'en cherchant à s'en rendre compte. Ce travail de la réflexion eut pour résultat, non sans doute de détruire le sentiment religieux, puisqu'il avait, au contraire, pour but de l'expliquer, et en l'expliquant de le fortifier, mais d'y ajouter un élément nouveau, un développement réfléchi, et par conséquent, en un certain sens, scientifique. C'est de là que naquit la théologie chrétienne, qui n'est pas autre chose qu'une explication raisonnée du christianisme, qu'un effort que fait l'esprit humain pour se rendre compte de ce qu'est en soi la religion chrétienne, pour bien comprendre ce qu'est cette vie nouvelle à laquelle Jésus-Christ avait appelé les âmes. Ce n'est pas sur cette théologie que je dois attirer l'attention du lecteur; mon but est seulement d'indiquer quelle influence les tendances juives que j'ai fait connaître exercèrent sur sa formation.

Nous passons ici sur un terrain qui n'offre presque plus de diffi-

[1] Reuss, *Histoire de la théologie biblique*, t. I, p. 165.

cultés, et qui a été exploré dans tous les sens. La religion échappe à l'analyse, comme la vie au scalpel de l'anatomiste. Celui qui la possède sent ce qu'elle est, sans pouvoir bien définir en quoi elle consiste. Il n'en est pas de même des notions logiques, des propositions scientifiques, des idées réfléchies; elles appartiennent, au contraire, au domaine de l'analyse, et on peut ici espérer d'arriver à une clarté parfaite. Il faut ajouter que les principaux apôtres, ceux qui ont joué le rôle le plus actif dans la formation de la théologie chrétienne, nous sont connus par leurs écrits; nous pouvons lire, pour ainsi dire, dans leurs âmes ouvertes devant nous. Enfin, les travaux de la théologie allemande contemporaine sur la théologie apostolique sont d'une extrême richesse. C'est sur ce champ que depuis vingt ans la plupart des théologiens ont concentré leurs recherches, et avec juste raison, car c'est de là qu'il faut partir soit pour expliquer les mouvements théologiques postérieurs, soit, en remontant, pour se rendre compte de l'enseignement de Jésus-Christ, qui ne nous est connu que par les écrits des apôtres.

IV.

Les premiers partisans du christianisme avaient été élevés dans le sein du judaïsme; ils avaient été d'abord des juifs pieux, animés de profondes convictions religieuses. La sincérité et la vivacité de leurs croyances les amenèrent aux pieds de Jésus, dans lequel ils ne virent, au commencement, qu'un docteur éminent, et qu'ils reconnurent enfin pour le Messie[1] annoncé par les prophètes et attendu alors par tous les enfants d'Israël. L'enseignement du maître tomba donc dans des âmes déjà occupées, et les croyances antérieures des disciples durent faire naître des malentendus de plus d'un genre, qui, voilant leur intelligence, ne leur permirent pas toujours une vue claire de la vérité théorique de l'Évangile[2]. Les récits évangéliques déclarent expressément qu'ils ne comprirent pas toujours les paroles de leur maître[3]. Jésus-Christ lui-même ne se faisait pas illusion sur ce point[4]; mais telle était sa confiance dans son œuvre, il était si sûr de ses moyens et de son but, qu'il avait abandonné à l'action combinée des principes et du

[1] *Marc*, VIII, 29.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 283.
[3] *Matth.*, XVI, 8 et suiv.; XVII, 17; *Marc*, VIII, 15-21; IX, 19; *Luc*, IX, 41; XVIII, 34; XXIV, 25.
[4] *Jean*, XVI, 12.

temps le soin de faire disparaître tout ce qui n'était pas conforme à sa pensée [1].

Plus tard, quand les Juifs hellénistes vinrent grossir le nombre des disciples de l'Évangile, ils apportèrent de leur côté des croyances antérieures, différentes de celles des Juifs palestiniens, mais tout aussi profondes. Il se forma ainsi dans l'Église primitive deux courants différents, dérivant l'un de la théologie des écoles rabbiniques de la Palestine, et l'autre de la philosophie religieuse du judaïsme alexandrin. Les travaux modernes de la critique allemande ont constaté ces deux tendances. Leur lutte forme le fond général de la période apostolique de l'histoire de l'Église.

D'un côté on tient la nouvelle doctrine pour une simple transformation du judaïsme, pour le dernier mot et le complément des révélations de Moïse et des prophètes. On prétend, en conséquence, la retenir dans le sein du peuple élu, dont elle doit rester le privilége, et si quelque païen veut s'attacher à elle, il ne peut le faire qu'en se faisant adopter d'abord par la famille d'Israël. Si ce point de vue avait triomphé, le christianisme, rivé au mosaïsme, serait resté la religion d'un peuple; il n'aurait jamais été celle de l'humanité entière. Le particularisme des écoles pharisaïques de la Judée domine ici l'Évangile.

D'un autre côté, sans nier que les révélations et les ordonnances cérémonielles de l'Ancien Testament n'aient été une préparation nécessaire à l'enseignement de Jésus-Christ, on distingue, on sépare la foi chrétienne de la loi mosaïque. Celle-ci, semblable à un précepteur dont les soins deviennent inutiles dès que la raison de son élève est capable de se diriger par ses propres forces, cesse d'être imposée à l'homme qui, comprenant ses besoins spirituels, a appris de l'Évangile à en chercher la satisfaction non dans le fait extérieur, mais dans le fond même de sa conscience [2]. Le juif, guidé par les prescriptions mosaïques, est comparé à un enfant mineur, placé sous la direction salutaire de son tuteur; mais le chrétien n'a plus besoin d'une autorité morale extérieure, il porte en lui-même son propre législateur, une conscience éclairée par la foi chrétienne [3]. Qu'a-t-il à faire de prescriptions qui ne conviennent qu'à l'enfance? Considéré de ce point de vue, le christianisme est la religion de tous les hommes, aussi bien des Grecs et des Barbares que des Juifs, puisque tous ont les mêmes besoins religieux et la même nature morale, puisqu'ils sont tous appelés à la

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 282.
[2] *Galates*, III, 23-25; IV, 1-7.
[3] *Galates*, III, 1-7; V, 28.

même vocation spirituelle. L'universalisme et le spiritualisme de la philosophie du judaïsme alexandrin se trahissent dans cette conception libérale de la doctrine chrétienne.

Ce n'est pas seulement par ces tendances générales que les uns relèvent des écoles pharisaïques et les autres de la philosophie alexandrine. Les chrétiens judaïsants, c'est ainsi qu'on désigne en général les premiers, interprètent l'Ancien Testament à la manière des rabbins de la Judée; ils se plaisent à développer leurs croyances avec les formes employées dans la synagogue; ils relèvent principalement les doctrines qui préoccupaient le plus les docteurs d'Israël. Au contraire, les chrétiens universalistes [1] font un usage presque exclusif de l'exégèse alexandrine; leurs raisonnements et leur exposition, en général, rappellent la manière de Philon; ils vont même jusqu'à appliquer au christianisme des formules de ce philosophe, en en modifiant toutefois le sens autant que la foi chrétienne le demande.

Pour les chrétiens des deux partis, l'Ancien Testament est une prophétie constante du christianisme; c'est là qu'ils vont chercher leurs principales preuves de la messianité de Jésus de Nazareth, et en général de la divinité de sa doctrine. A l'exemple des Juifs alexandrins et des docteurs de la Palestine, ils n'ont aucun égard, ni les uns ni les autres, au sens historique; ils appliquent aux faits de l'histoire évangélique des phrases de l'Ancien Testament dans lesquelles il est incontestablement question de tout autre chose que du Messie, de ses œuvres et de ses enseignements. Mais tandis que, pour les chrétiens judaïsants, un simple rapport de mots suffit pour constituer une preuve scripturaire de la mission divine de Jésus, les chrétiens universalistes cherchent sous la lettre un sens allégorique qui puisse, à tort ou à raison, se rapporter à l'idée qu'ils veulent établir. Je citerai un exemple de chacune de ces deux méthodes d'interprétation.

L'Évangile de saint Matthieu (II, 15), représente le retour de Jésus-Christ enfant, d'Égypte dans la Judée, après la mort d'Hérode, comme l'accomplissement de ce passage d'Osée (XI, 1) : « J'appelai mon fils hors d'Égypte, » passage que l'écrivain chrétien prend pour une prophétie. Or, ces paroles ne renferment ni une prophétie ni même une simple allusion relative au Messie. Elles se rapportent directement au peuple d'Israël. Osée, reprochant à ses contemporains leurs transgressions, leur rappelle que leurs ancêtres avaient eu de bien autres

[1] Ils sont désignés souvent dans les ouvrages allemands par les noms de pagano-chrétiens, ethnico-chrétiens, parce que leur prédication s'adresse principalement aux païens; ou encore de pauliniens, parce que saint Paul est entré le premier dans cette voie.

sentiments; aussi Dieu les avait aimés comme ses enfants et leur avait donné une preuve de son affection, en les faisant sortir de l'Égypte, où ils étaient esclaves. Mais dans ce passage, il est question de fils et de sortie du pays d'Égypte; Jésus-Christ était Fils de Dieu, il avait été, dans sa première enfance, ramené d'Égypte; il n'en fallait pas davantage à un chrétien judaïsant pour voir dans les paroles d'Osée une prophétie relative au Messie, et dans le retour d'Égypte de Jésus et de sa famille l'accomplissement de cette prophétie.

A cette exégèse rabbinique qui ne considère que la lettre, les chrétiens universalistes préfèrent l'exégèse allégorique, si estimée des Juifs alexandrins. Saint Paul, voulant établir que la nouvelle alliance est supérieure à l'ancienne, en va chercher la preuve dans l'Ancien Testament lui-même. Selon lui, celle-ci est représentée par Agar, la femme esclave, qui ne met au monde que des esclaves; celle-là par Sara, la femme libre, qui met au monde les enfants de la promesse, c'est-à-dire les chrétiens. Sur quoi donc s'appuie l'apôtre pour voir dans ces deux femmes les symboles du judaïsme et du christianisme? Tout simplement sur ce fait qu'Abraham, avec lequel Dieu fit alliance, eut deux fils, l'un d'une esclave, et l'autre d'une femme libre; l'un né selon la chair, et l'autre né en vertu d'une promesse de Dieu. Tout cela est allégorique, fait remarquer saint Paul; par conséquent cette double lignée d'Abraham est l'image des juifs et des chrétiens [1]. Ce raisonnement est exactement parallèle à celui de Philon sur Agar, symbole des sciences profanes, et sur Sara, symbole de la science supérieure et parfaite [2]. L'Épître aux Hébreux, qui est, selon toutes les probabilités, l'œuvre d'Apollos, juif alexandrin converti au christianisme, versé dans la philosophie de son temps et de sa patrie [3], est pleine de raisonnements semblables, fondés sur l'interprétation allégorique de l'Ancien Testament.

Comment les Juifs alexandrins, d'un côté, et les chrétiens universalistes, de l'autre, ont-ils pu pénétrer jusqu'à ce sens caché? C'est la philosophie supérieure à laquelle il s'est élevé, qui a ouvert à Philon la vue des mystères cachés sous la lettre de l'Ancien Testament; selon saint Paul, c'est Jésus-Christ qui a enlevé le voile qui couvre le sens caché de la loi et des prophètes. Philon assure que le profane lit la Bible sans la comprendre, parce qu'il ne peut atteindre l'esprit au delà de la lettre [4]. Saint Paul enseigne que quiconque ne croit pas à

[1] *Galates*, IV, 21-31.
[2] Philon, *De congressu erudit. quærendæ*, au commencement.
[3] Néander, *Siècle apostolique*, trad. franç., t. 1, p. 192.
[4] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 44 et suiv.

Jésus-Christ et ne s'est pas pénétré de sa doctrine, a le cœur et l'esprit couverts d'un voile, lorsqu'il lit les écrits de Moïse [1].

Les doctrines sur lesquelles les chrétiens judaïsants insistent de préférence sont aussi celles que les docteurs d'Israël aimaient à développer dans leurs écoles. C'est le dogme de la résurrection des corps, dogme, comme je l'ai déjà dit, particulier aux Juifs de la Palestine, et qui, à dater de la révolution opérée sous Antiochus Épiphanes, se répandit peu à peu dans la Judée et finit par dominer dans les écoles rabbiniques [2]. Les chrétiens judaïsants suivirent ici les enseignements de la synagogue. L'Apocalypse de saint Jean parle d'une première et d'une seconde résurrection, dans le même sens que les docteurs juifs de la Palestine [3].

C'est encore la doctrine de la seconde apparition du Messie sur la terre et de l'établissement du règne de mille ans. Les rabbins ne tarissaient pas sur ce sujet. Leurs idées se retrouvent dans l'Apocalypse de saint Jean [4], et à en juger par les avertissements donnés par saint Paul, les chrétiens judaïsants se plaisaient à annoncer le prochain retour de Jésus-Christ et la glorification des fidèles qui régneraient avec lui [5]. J'ai déjà fait remarquer que les Apocalyses étaient des écrits d'origine palestinienne. Les judaïsants adoptèrent ce genre de composition, comme ils avaient adopté les idées qu'il est consacré à exposer. Il reste d'eux un grand nombre d'Apocalypses, dont une seule, celle qui porte le nom de saint Jean, a été admise dans le canon du Nouveau Testament. Il n'en est aucune qui soit l'œuvre d'un chrétien du parti opposé.

Les chrétiens universalistes s'accordent à appeler l'attention sur d'autres doctrines. L'idée de la résurrection des corps, dans le sens juif, ne répond pas à leurs besoins intellectuels. Ils ne vont pas tout à fait jusqu'à l'idée alexandrine de la pure immortalité de l'âme; mais ils prennent un milieu, et au lieu de la résurrection du corps actuel, ils parlent d'un corps glorifié, d'un corps spirituel [6]. Ils n'aiment pas à s'arrêter sur les croyances apocalyptiques, si chères aux judaïsants. Saint Paul se prononce formellement contre ceux qui troublent les

[1] II *Corinth.*, III, 12-18.

[2] Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 433-436.

[3] *Apocalypse*, XX, 5 et 6, compar. avec les passages rabbiniques cités par Bertholdt, *Christologia*, § 35 et § 41.

[4] *Apocalypse*, XX-XXII.

[5] II *Thessalon.*, II, 1 et suiv.

[6] I *Corinth.*, XV, 42 et suiv.; Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, p. 236-239.

esprits, en prêchant le prochain retour du Seigneur [1]. Ce n'est pas que cet apôtre ne parle des grands faits eschatologiques que les Juifs rattachaient à l'apparition du Messie sur la terre. Ses écrits contiennent quelques traces des préoccupations que les descriptions judéo-chrétiennes du spectacle de la parousie du Christ avaient un jour exercées sur son imagination [2]. Mais « ce ne sont là que des passages isolés, appartenant d'ailleurs à ses plus anciennes épîtres; celles qu'il a écrites plus tard ne reviennent nullement sur ces tableaux. Son sentiment pratique et sa haute intelligence de l'Évangile ont dû lui faire perdre le goût de ces décorations fantastiques du dogme, qu'il avait pu autrefois accueillir sérieusement comme un legs de sa première instruction religieuse [3]. Nous n'affirmons pas qu'il les ait répudiées; mais il ne s'en exagérait pas certainement la portée [4]. »

Ce qui préoccupe avant tout saint Paul, c'est l'œuvre du salut accomplie par Jésus-Christ; c'est la connaissance et l'acceptation de ce salut par l'homme. Ce qu'il se plaît à prêcher, c'est que l'homme, dans son état naturel, est pécheur, c'est-à-dire cédant plus facilement à la séduction du mal qu'à l'impulsion vers le bien; c'est que, par Jésus-Christ, il lui a été donné un moyen d'arriver à la justice devant Dieu, par la grâce qui vient de Dieu et dans la foi qui est tout ensemble la croyance en l'œuvre du rédempteur, la confiance en l'amour de Dieu pour ses créatures et le renoncement à soi-même jusqu'à l'identification avec l'existence idéale du Sauveur [5]. L'état de péché dans lequel l'homme se trouve et sa rédemption, par Jésus-Christ, Fils de Dieu, le fait et la notion de la régénération et de l'union mystique du croyant avec le Sauveur, telles sont encore les doctrines qui, sous une autre forme, se retrouvent à la base des enseignements de l'auteur du quatrième Évangile [6]. Cette tendance psychologique et mystique n'a rien de commun avec le littéralisme étroit des écoles rabbiniques de la Judée; mais elle rappelle quelques-uns des meilleurs côtés de la philosophie de Philon.

Tandis que les chrétiens judaïsants ne voient guère dans Jésus-Christ que ce que les juifs palestiniens s'attendaient à trouver dans le Messie,

[1] II *Thessal.*, II, 1 et suiv.

[2] Reuss, *Histoire de la théologie biblique*, t. II, p. 30.

[3] Le commerce de saint Paul avec des hommes tels qu'Apollos avait probablement aussi contribué à modifier ses idées sur ce sujet.

[4] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 231 et suiv.

[5] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 51-53, 122-127, 159-165, etc.

[6] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 474 et 475.

un prophète, le plus grand de tous les prophètes; tandis qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se rendre compte de la nature supérieure de leur maître, les chrétiens universalistes vont emprunter à Philon sa théorie du Logos, pour l'appliquer, en la modifiant cependant profondément, à la personne du Seigneur[1], et ils introduisent dans la théologie chrétienne une doctrine destinée à un prodigieux accroissement[2].

Les chrétiens judaïsants, suivant la tendance pratique des docteurs juifs, et, comme eux, faisant consister la religion dans la morale, placent au centre de la doctrine chrétienne la repentance, et, avec un sens plus droit qu'élevé, ils recommandent avec instance les bonnes œuvres comme l'affaire essentielle pour le salut[3]. C'est, avec une inspiration plus pure et plus sévère de la conscience, le réalisme moral dont le Talmud devait être la plus complète exagération. Les chrétiens universalistes relèvent, au contraire, dans le christianisme, un certain sentiment mystique et idéal qui fait l'essence de toute religion; ils mettent la foi au-dessus des œuvres, dont elle est le principe; ils reviennent sans cesse sur l'amour de Dieu, sur la puissance sanctifiante de la vérité; en un mot, ils poursuivent un mysticisme dialectique, analogue par sa tendance et souvent même par ses détails au philonisme, mais plus élevé et dépouillé des subtilités souvent puériles et des exagérations ascétiques du philosophe alexandrin.

Les deux tendances bien tranchées de la théologie rabbinique de la Palestine et de la philosophie religieuse du judaïsme alexandrin se continuèrent ainsi dans l'Église chrétienne, et y formèrent de très-bonne heure deux partis qui, d'accord sur le fond commun que Jésus de Nazareth a été le Messie annoncé par Moïse et les prophètes, se divisèrent dans la manière dont ils entendirent et développèrent la doctrine nouvelle. Il importe cependant de mettre aussi sous les yeux du lecteur un autre côté du tableau. Les événements humains ne sont pas seulement le produit de leurs antécédents historiques; la personnalité de leurs auteurs y tient aussi une place et s'y imprime à différents degrés. Aussi on peut croire que les premiers propagateurs de la religion chrétienne furent poussés à adopter l'une des deux tendances de préférence à l'autre, non-seulement par l'entraînement du milieu dans lequel ils vécurent, mais encore par la direction de leurs aptitudes morales et intellectuelles. La nature ardente de saint Paul, son esprit dialectique, la vivacité de son imagination, l'emportaient vers un autre point de

[1] Lucke, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, 2e édit., t. I, p. 206-251.
[2] *Jean*, I, 1-5; *Colossiens*, I, 15-20; Reuss, *Théolog. bibliq.*, t. II, p. 346.
[3] *Jacques*, I, 26 et 27; II, 14-26; *Apocalypse*, II, 2-5, 16-19-28; III, 1 et suiv.

vue que celui qui pouvait convenir au caractère pratique de saint Jacques. Je ne puis entrer sur ce sujet dans des détails qui, nécessaires dans une histoire de ces premiers temps de la théologie chrétienne, seraient déplacés dans les considérations générales auxquelles je dois me borner. Il me paraît cependant convenable d'indiquer quelles sont les bases psychologiques de ces deux tendances.

M. Reuss voit dans la tendance des judaïsants le point de vue rationnel, et dans celle des universalistes le point de vue mystique[1]. Je ne saurais partager entièrement cette opinion. Le sentiment ne manque certainement pas à la théologie de saint Jacques, ni l'élément dialectique et rationnel à celle de saint Paul. Celui-ci est même un bien autre raisonneur que celui-là; il serait difficile de trouver un logicien plus décidé que saint Paul à pousser un principe jusqu'à ses conséquences extrêmes, ces conséquences dussent-elles froisser le sentiment intime[2].

La véritable différence entre la théologie chrétienne judaïsante et la théologie chrétienne universaliste se trouve, ce me semble, dans l'antinomie du fait et de l'idée. Saint Jacques, saint Pierre et tous ceux qui les suivent dans leur tendance sont des hommes qui s'arrêtent au fait, et n'éprouvent pas le besoin de pénétrer jusqu'à l'idée qu'il représente. Leur théologie est entièrement positive; leur Christ est celui qui a vécu au milieu d'eux, qu'ils ont vu, qu'ils ont touché; leurs enseignements vont directement à la vie pratique. Les chrétiens de ce parti n'ont aucune confiance en la spéculation. A quoi servent toutes ces connaissances subtiles sur les choses divines? Les démons les possèdent, et n'en sont pas meilleurs[3]. La volonté de faire le bien, l'accomplissement de la loi de Dieu, voilà l'essentiel, car c'est par ses actions que l'homme sera justifié devant Dieu, et non par de vaines théories[4]. L'Épître tout entière de saint Jacques est conçue dans cet esprit.

Au contraire, saint Paul, l'auteur de l'Épître aux Hébreux, celui du quatrième Évangile, cherchent l'idée au delà du fait, comme dans leur interprétation de l'Ancien Testament ils voient sous la lettre un sens caché. Jésus a vécu sans doute sur la terre, il est mort, il est ressuscité; mais la véritable valeur de ces phénomènes physiques, c'est d'être des faits spirituels, une rédemption, une justification, une réconciliation des hommes avec Dieu. Ce Jésus qui a paru dans la Palestine, c'est le Verbe de Dieu, une puissance divine, le créateur et la providence de

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 269-272.
[2] Romains, IX, 19-23.
[3] *Jacques*, II, 19.
[4] *Ibid.*, II, 24.

tout ce qui existe. Ce n'est pas par les yeux du corps qu'il faut le connaître, c'est par les yeux de l'esprit. Sa doctrine n'est pas un ensemble de préceptes, elle est une vie de l'âme. Partout, pour eux, l'idée domine le fait, ou, pour mieux dire, le fait n'est que la manifestation extérieure de l'idée. Leur théologie est essentiellement spiritualiste, idéaliste.

Telle est la différence psychologique de ces deux tendances; c'est d'un côté le réalisme, et de l'autre l'idéalisme; et c'est là aussi ce qui distinguait déjà la théologie rabbinique et la philosophie juive d'Alexandrie.

Dans le tableau des deux tendances théologiques que je viens d'esquisser rapidement, rien ne rappelle l'esssénisme. C'est en vain qu'on a voulu en trouver des traces, soit dans quelques faits de détail, soit dans quelques prétendues exagérations du judéo-christianisme. Si l'on veut voir l'action de cette secte sur la théologie chrétienne primitive, il faut se tourner d'un autre côté, et la chercher dans une troisième tendance théologique, dans celle qui se montre dans le gnosticisme[1]. Cette philosophie me semble reproduire, non-seulement dans ses caractères essentiels, mais jusque dans ses moindres détails, le thème de l'esssénisme, et je ne doute pas qu'historiquement elle ne dérive de lui de la même manière que la théologie des chrétiens judaïsants relève de la synagogue, et celle des chrétiens universalistes, de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins.

L'opinion la plus accréditée en ce moment dans les hautes régions de la science théologique sur l'origine du gnosticisme est cependant différente. On le regarde comme le produit et la fusion, dans un milieu fortement agité par des besoins religieux, de la philosophie grecque, de la philosophie juive d'Alexandrie et d'éléments bouddhistes apportés en Égypte sous les Ptolémées[2]. Que des traces bien marquées de ces conceptions diverses se trouvent dans le gnosticisme parvenu à sa maturité, je ne saurais le nier; mais elles lui furent étrangères à ses premiers moments; il ne se les assimila qu'à mesure qu'en se propageant au loin il les rencontra sur son passage. A son origine, il ne fut

[1] Deux philosophies fort analogues me paraissent être sorties de l'esssénisme : le gnosticisme et la kabbale. On peut supposer que les esséniens qui embrassèrent le christianisme s'en firent une conception conforme à leurs principes antérieurs, ce fut le gnosticisme; et que ceux qui restèrent juifs continuèrent les spéculations de leur secte, ce fut la kabbale. M. Baur les regarde comme deux productions semblables qu'on est obligé de ramener à une source commune. *La Gnose chrétienne*, p. 72.

[2] Baur, *La Gnose chrétienne*, p. 36-68.

pas autre chose qu'une philosophie mystique, expliquant ce qui existe par une théorie des êtres intermédiaires. Et comme dès le commencement cette théorie est déjà fort développée, il faut nécessairement supposer qu'il la tenait d'une école antérieure, qui ne peut être que l'esséisme ; car d'un côté, elle ne se trouve nulle autre part [1], et d'un autre côté, les plus anciennes légendes sur les pères du gnosticisme les font naître dans la Judée, dans la Samarie et dans la Syrie, et les donnent pour des hommes d'origine juive.

Cette première forme du gnosticisme est connue; c'est la théosophie combattue par saint Paul, principalement dans l'Épître aux Colossiens. M. Baur, il est vrai, place la composition de cette Épître et de toutes les autres dans lesquelles le gnosticisme est réfuté, au milieu du second siècle, par cette raison que cette philosophie ne s'est produite dans l'histoire qu'à ce moment. Cette preuve ne me paraît pas satisfaisante, et voici pourquoi : au milieu du second siècle, le gnosticisme éclate à la fois sur toute la surface de l'empire romain; il a déjà atteint toute sa force; il a revêtu des formes diverses; il est divisé en plusieurs écoles. Son origine doit nécessairement être bien antérieure. On ne s'éloigne pas certainement beaucoup de la vérité, en la plaçant au milieu du premier siècle. Il faut ajouter que le système des théosophes de Colosse est loin d'avoir le fini et la perfection des systèmes gnostiques du second siècle. Il n'en est que la première esquisse.

Les traits principaux de ce système primitif sont fort simples. Entre Dieu, enfermé dans son éternelle immutabilité, et le monde opposé à lui, déchu et souillé, se déroule une série d'êtres intermédiaires, formant une hiérarchie nettement arrêtée [2]. La vie découle d'en haut, en s'affaiblissant, à travers cette série descendante, jusqu'à ce qu'elle s'efface et s'éteigne dans le monde sensible. Pour sauver ce monde tombé, pour le réconcilier avec le foyer de toute pureté, il est nécessaire que la vie qui s'est épanchée au dehors retourne par un mouvement contraire à son centre. Le Christ, qui occupe le dernier rang dans la hiérarchie des êtres intermédiaires, et qui par conséquent est celui qui est le plus voisin du monde, et qui agit directement sur lui [3], a,

[1] Le principe des êtres intermédiaires se trouve dans Philon, et avant lui dans Platon. Mais Philon n'a pas fait de classification des Logoï, ni Platon des idées. Ce qui distingue au contraire le gnosticisme, c'est une classification précise de ces êtres, classification qui a son analogue dans la kabbale, et qui doit avoir son antécédent dans les spéculations des esséniens sur les noms des anges.

[2] *Colossiens*, II, 8; *Éphésiens*, I, 21, 22; I *Timoth.*, I, 4.

[3] *Colossiens*, I, 17-19; II, 9, 14, 15; *Éphésiens*, II, 20-22.

dans l'homme Jésus, donné à ce monde le principe de son salut, en le relevant, en le mettant sur la route qui le ramènera à Dieu. Les diverses classes de ces êtres intermédiaires sont ici désignées par des noms particuliers[1]; mais le mot ange paraît être un terme générique qui convient à tous[2]. A cette théorie se joint un ascétisme très-prononcé; la mortification du corps est le moyen de sanctification de l'âme[3]. Les propagateurs de ce système sont d'origine juive; ils ont conservé les préjugés de leur nation; ils recommandent d'observer rigoureusement le sabbat et les nouvelles lunes, et de suivre les prescriptions mosaïques sur la circoncision et sur le régime diététique[4]. Enfin ils fondent leur science transcendante non-seulement sur des raisonnements, mais encore sur des traditions[5], et ils regardent les autres chrétiens comme ayant besoin d'une instruction supérieure à celle qu'ils ont reçue[6].

Supprimez le nom de Jésus-Christ, et vous avez là le système complet des esséniens, leurs spéculations sur l'essence de Dieu, sur la production des choses, sur la classification des êtres intermédiaires, les livres anciens qu'ils conservaient avec soin et qui contenaient de précieuses traditions, leur ascétisme, leur orgueil spirituel qui les élevait à leurs yeux au-dessus des autres Juifs, leur observation minutieuse du sabbat et des fêtes juives. Qu'on ne dise pas, avec M. Baur, que le dualisme, qui est bien marqué dans cet essai de théosophie, et qui est resté une des bases du gnosticisme, dérive de la philosophie grecque et appartient à la manière de penser des anciens peuples païens. Le dualisme n'était pas étranger à l'essénisme; l'opposition de l'âme immortelle et du corps périssable, si fortement prononcée dans les doctrines de cette secte, en est une preuve. On en a une autre dans son ascétisme; on ne mortifie en effet la chair, on ne fuit les plaisirs des sens, même les plus légitimes et les plus innocents, que parce qu'on tient la chair pour impure et le sensible pour la source du mal, c'est-à-dire parce qu'on est dualiste.

Aux ressemblances déjà signalées, ajoutez que les gnostiques prétendent posséder la véritable science chrétienne et se croient supérieurs à ceux qui n'ont pas d'autres lumières que celles de la foi, de même que les esséniens prétendaient avoir le secret du mosaïsme, et regar-

[1] *Colossiens*, I, 16; II, 10, 15.
[2] *Colossiens*, II, 18.
[3] *Colossiens*, II, 18, 22-23.
[4] *Colossiens*, II, 11-14, 16, 20-22; *Tite*, I, 14; I *Timoth.*, IV, 1-4.
[5] *Colossiens*, II, 4, 8, 18.
[6] *Colossiens*, II, 7, 18; I, 25-28.

daient comme des profanes ceux de leurs coreligionnaires qui étaient privés de cette connaissance. Ajoutez encore que les uns et les autres forment des associations dans lesquelles on n'est admis qu'après un noviciat, dont les membres sont classés d'après une hiérarchie rigoureuse, et qui ne livrent leur dernier mot qu'aux initiés de la classe supérieure. Et après tous ces rapprochements, il sera difficile de ne pas voir dans le gnosticisme une conception du christianisme déterminée par une philosophie juive, qui ne peut être que l'essénisme.

Telle est l'origine historique du gnosticisme. Quelle en est la base psychologique? Les gnostiques sont entraînés par des besoins spéculatifs; c'est la science qu'ils poursuivent; le nom qu'ils donnent à l'ensemble de leurs idées en est une preuve certaine. Ils représentent donc dans l'Église primitive la tendance scientifique [1]. C'est pour nous, il est vrai, une singulière science que celle des gnostiques; mais elle ne doit pas être jugée au point de vue des modernes; elle était en rapport avec l'esprit du temps qui la vit naître, et elle réussit mieux que les deux autres formes de la théologie chrétienne à faire pénétrer la connaissance du nom du Christ dans les classes éclairées de la société [2].

Mais si ses théories sur le salut du monde satisfaisaient les esprits spéculatifs, elles blessaient les âmes simples qui s'inquiétaient avant tout de leur salut individuel. Réfutées déjà à leur première apparition par saint Paul, elles eurent pour adversaires, quand elles furent arrivées à leur complète expression, tous les chrétiens des deux autres tendances, principalement les Pères de l'Église d'Occident, qui voyaient avec horreur les faits évangéliques ici se transformer en de pures notions, et là s'évanouir en une vaine apparence sans réalité [3]. Les Pères de l'Église d'Orient, accoutumés par leur culture grecque aux considérations philosophiques, voulurent seulement opposer à une gnose qui leur paraissait erronée, une gnose plus conforme aux principes chrétiens.

On ne peut se dissimuler que le gnosticisme ne touchât par bien des points au paulinisme; la conception idéale du christianisme ne peut pas être bien éloignée de sa conception purement spéculative. Cette affinité se trahit dans l'histoire par deux faits d'une grande importance. D'un côté on voit des écoles gnostiques s'assimiler les idées de saint Paul et les adapter à leurs points de vue particuliers. De l'autre, des chrétiens judaïsants accusent ouvertement l'Apôtre des Gentils

[1] Baur, *Le christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 74 et 75.
[2] Baur, *ibid.*, p. 226.
[3] *Ibid.*, p. 203 et suiv.

d'être le père du gnosticisme. Un judéo-chrétien décidé, l'auteur des Homélies et des Récognitions de Clément, alla même jusqu'à le représenter sous les traits de l'antagoniste de saint Pierre, de ce Simon le magicien, qui ne semble être que la personnification de la gnose elle-même[1].

Telle fut, dans le sein de l'Église chrétienne, l'action de l'essénisme. Il donna naissance à une théologie spéculative dans laquelle se conservèrent son esprit, sa tendance, ses principales idées, et malheureusement aussi ses travers. Ainsi les trois mouvements qui avaient animé le judaïsme se continuèrent dans la théologie chrétienne. Chacun d'eux dérivait de la prédominance d'une des trois tendances générales de la nature humaine. S'ils n'étaient pas venus d'une impulsion antérieure, ils se seraient certainement produits d'eux-mêmes sous l'action seule des facultés intellectuelles et morales. Le gnosticisme, issu de l'essénisme, releva le côté spéculatif du christianisme; il créa la science chrétienne; mais il s'égara dans une métaphysique abstraite. La tendance universaliste de saint Paul et de l'auteur du quatrième Évangile, influencée par la philosophie religieuse des Juifs alexandrins, s'attacha principalement au côté idéal, et rattachant l'idée au fait qui la représente, s'adressa surtout au sentiment, mais au sentiment éclairé par la raison. Enfin, continuant la tendance réaliste du pharisaïsme, le judéo-christianisme resta essentiellement pratique, et ne s'élevant guère au-dessus du fait, menaça de ne faire du christianisme qu'une nouvelle forme du judaïsme.

Plus tard, ces trois systèmes se brisèrent les uns contre les autres, et de leurs débris se forma la théologie ecclésiastique, qui est encore le fond commun des croyances de l'immense majorité des chrétiens.

[1] Baur, *Le christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 80-85, 174.

MICHEL NICOLAS.

LA MUSIQUE

ET

LE MOUVEMENT MUSICAL

EN ALLEMAGNE.

Une *Revue germanique* où il ne serait pas question de musique semblerait avec raison incomplète : car si le génie allemand s'est manifesté avec éclat dans tous les arts, c'est surtout dans l'art des sons que ses tendances originales se sont révélées avec le plus de supériorité. La musique instrumentale, d'ailleurs, est née en Allemagne. Ses créateurs, Bach, Haendel, Haydn, en ont fait un art indépendant, vivant de sa vie propre, et pouvant dorénavant se passer d'un texte. Nouveaux Christophe Colomb, ces maîtres illustres ont découvert un monde. Ils ont la gloire d'avoir donné naissance à la musique pure (nous voulons dire instrumentale); en la dégageant de tout élément étranger, et en séparant l'idée musicale de la poésie, qui ne lui avait pas permis, jusqu'alors, de prendre un libre essor, ces compositeurs, qui, à part certaines formes assez vagues empruntées à l'ancienne école italienne, ne relèvent que de leur inspiration et de leur talent, ont à jamais brisé les liens qui rendaient la musique esclave de la parole.

Et, disons-le en passant, ils ont réfuté d'avance certaine erreur accréditée de nos jours en France et en Italie, en prouvant, par des exemples irrécusables, que la suprême beauté résulte du concours de l'étude et de l'inspiration. En effet, que serait le génie sans la science? Un bel arbre qui, privé d'air et de lumière, avorterait misérablement.

[illegible]ion! si la science ne s'unit au génie, point de sécurité pour le compo-siteur : l'artiste ignorant et l'artiste sans imagination succomberont tous les deux sous l'indifférence du public.

Convaincus de cette vérité, animés par l'amour du beau, poussés par le désir de connaître, par le besoin de savoir, les Allemands étudient sérieusement l'art qu'ils veulent pratiquer. Loin d'être à leurs yeux un amusement passager ou un moyen d'arriver promptement à la fortune, la musique leur apparaît comme une religion respectable à laquelle ils consacrent leur intelligence, leur cœur, toutes leurs forces. Ils l'étudient non pour briller, mais pour acquérir un mérite réel; et, sans impatience du succès, ils l'attendent, persuadés qu'il viendra à son heure couronner les bonnes et belles choses. Peu désireux d'obtenir des applaudissements éphémères, se respectant assez pour ne pas s'exposer aux sifflets, ils cherchent, par des études approfondies, à se mettre à l'abri de la désapprobation des connaisseurs. Doués d'une volonté de fer, d'une patience merveilleuse, d'une persévérance [illegible] de l'entêtement, pleins de confiance en leur jugement, élevés [illegible] respect dû aux grands maîtres, admis, dès leur enfance, [illegible] leurs ouvrages, apprenant peu à peu à les comprendre [illegible] jugeant de haut les œuvres banales, coquettes, [illegible] tueuses, bruyantes ou vides qui leur arrivent de France [illegible] sur un pied, ou d'Italie mollement étendues sur un [illegible] enfin de posséder des aptitudes musicales qui sont [illegible] élaboration de trois ou quatre siècles, ils marche[illegible] sciencieusement au but, en s'affermissant dans [illegible] et demeureront les premiers musiciens de la terre.

L'influence de la musique allemande, en France, [illegible] considérable à partir du jour où Habeneck a [illegible] de Beethoven dans les programmes de la Société [illegible] Conservatoire, et la révolution littéraire [illegible] contribué médiocrement, de son côté, à [illegible] velle voie à la musique. Mieux étudiée [illegible] ment aimée par quelques hommes, elle [illegible] ses allures légères pour en revêtir de [illegible] qu'elle était, elle se fit art. Les classiques [illegible] vous le voulez bien, avec Alphonse [illegible] formé un public, et on [illegible] pays, que l'homme vouant sa vie [illegible] [illegible] moins à [illegible] quatre [illegible] [illegible] les joies [illegible]

l'intelligence. Les grands maîtres devenant à la mode, la mode servira sans doute à former le goût; et le goût une fois développé, les compositeurs instruits, sérieux, prévaudront. Il en surgira nécessairement, et de leur tombe jaillira une source vive où viendront à leur tour s'abreuver les races futures. Ainsi se continue le progrès : le génie profitant du passé, résumant le présent, empiétant hardiment sur l'avenir qu'il prépare; la foule répondant d'abord avec répugnance à l'appel qui lui est fait, bientôt surprise, charmée par d'incontestables beautés, transportée malgré elle dans les régions supérieures sous le souffle puissant du compositeur, puis, connaissant mieux ce qu'elle a primitivement écouté avec défiance, se rendant de bonne grâce et applaudissant de tout son cœur. Telle est en peu de mots l'histoire des créateurs et celle du public.

On publie depuis peu, à Leipzig, les manuscrits inédits de J. S. Bach, et on se propose de graver prochainement ceux de Haendel, en les réunissant à celles de ses compositions que nous connaissons déjà. Depuis un siècle, opéras, oratorios et cantates dormaient, esprits captifs, dans la poussière des bibliothèques : tout à coup ils se réveillent au jour, secouant leurs ailes aux rayons dorés du soleil. Justice tardive, mais inévitablement rendue, à un moment donné, au beau, au bien, au vrai; tandis qu'il suffit d'un instant pour jeter dans l'abîme de l'oubli, ce que l'on a trop vite, trop facilement admiré! Cette bizarre contradiction entre les bravos prodigués souvent à des choses sans valeur, et l'antipathie qui accueille fréquemment les conceptions du génie, est au fond très-naturelle, car le nouveau choque l'usage, l'ignorance, la routine, le préjugé. Il se trouvera toujours en abondance des natures communes ou sans culture assez malheureusement partagées pour écouter avec plaisir de triviales niaiseries, par exemple le *Sire de Framboisy* ou le *Quadrille des Lanciers*. Elles ne saisiront jamais sans effort ni sans guide une pensée ou un sentiment élevés. Bien des gens, se trouvant en face de hautes montagnes, ne possèdent ni la force, ni la volonté, ni le désir d'en franchir la cime. La majeure partie préfère la plaine, où l'on se promène tranquillement, sans peine. D'autres, en petit nombre, se dirigent vers les hauteurs, mais ils s'arrêtent en chemin, l'imagination, le désir ou l'habitude ne les soutenant pas. De rares touristes connaissent seuls la pleine jouissance des excursions dans les montagnes. Quelle joie on éprouve à respirer l'air pur à pleine poitrine, à s'élever au-dessus des habitations des villes comme si on allait vers Dieu; à voir se dessiner à chaque instant de nouveaux horizons, toujours, toujours plus étendus, puis enfin à contempler dans

son ensemble harmonieux, dans sa mâle beauté, le sublime paysage où les monts sont entassés sur les monts, où la lisière des forêts se déploie comme un serpent monstrueux, où le roc reluit, pareil au diamant, sous les feux du soleil! A vos pieds, sur le gazon des vallées inclinées, se combattent l'ombre et la lumière; au loin vingt villages sont semés, semblables à des ruches dont les abeilles sont des hommes. C'en est fait, vous dominez les hauteurs environnantes. Le ciel alors est le dernier échelon, et l'âme libre s'élance dans l'immensité comme si elle pouvait rencontrer l'œil de Dieu! Les promeneurs paresseux dont nous parlions il y a un moment ignoreront toujours, s'ils restent livrés à eux-mêmes, ces sentiments sous la pression desquels le cœur s'emplit et déborde d'extase. Mais qu'un amant du beau leur montre la route et les conduise, tous le suivront, tous admireront en se prosternant, tous éprouveront l'enthousiasme du bonheur. Seulement, là où un esprit vaste a franchi l'espace d'un bond, il faut tracer un chemin au vulgaire.

Nous ne savons s'il a jamais existé un artiste assez sûr de lui pour se passer entièrement de l'assentiment d'un auditoire ou d'un ami. Nous en doutons. Cet assentiment n'est-il pas une sorte de complément nécessaire de la conscience? et, sans lui, restera-t-on inaccessible au doute? Nous affirmons le contraire; aussi sommes-nous convaincu que les artistes fameux qui se sont sentis incompris ont cruellement souffert de ce doute. Celui qui n'a pas connu ces souffrances s'en fera difficilement une idée. Beethoven a dû en ressentir d'horribles, lorsqu'il écrivait presque pour lui seul ses prodigieuses symphonies, et lorsque, cherchant du regard un public dans la salle des *Musik-Freunde*, à Vienne, ses yeux n'y rencontraient que dix auditeurs. Nous entendons d'ici le rugissement du lion blessé et nous comprenons sa sauvage douleur.

Musicalement parlant, l'Angleterre vit depuis longtemps par l'Allemagne. La musique des Bach, des Haendel, des Haydn, des Mozart, des Beethoven, des Mendelssohn, très-populaire chez nos voisins d'outre-Manche, y est exécutée, dit-on, avec un ensemble irréprochable, par des Sociétés où l'on compte plusieurs centaines de musiciens, instrumentistes ou chanteurs. Ce sont là de nobles manifestations qui, sans doute, développeront plus tard le génie musical des Anglais. John Field, décédé il y a quinze ou seize ans, MM. Balfe et H. Litolff, sont, croyons-nous, les seuls compositeurs que la Grande-Bretagne puisse revendiquer comme siens. Le premier, malgré de précieuses qualités naturelles et de fraîches inspirations, n'a rien laissé

de remarquable, sauf trois ou quatre nocturnes. On doit au second des opéras dans le genre italien moderne. Ni l'un ni l'autre ne sont des représentants de la patrie des Shakespeare, des Milton, des Byron. M. Henry Litolff, enfin, artiste d'un vrai mérite, descend en droite ligne de Beethoven.

Nous nous bornerons donc à constater le penchant prononcé de la nation anglaise pour la musique allemande, dont on rencontre quelques ramifications en Russie, dans les intéressantes productions de M. Lwoff, et surtout dans celles de Glinka, mais dont nous chercherions vainement la moindre trace dans l'école italienne actuelle, si toutefois il existe une école italienne de nos jours. — On ne se méprendra pas, nous l'espérons, sur le sens de cette phrase. Nous sommes bien éloignés de jeter un regard dédaigneux sur la terre glorieuse et infortunée qui a produit tant de grands hommes. Nous voulons simplement dire que les dons naturels non fécondés par de fortes études deviennent insuffisants quand il s'agit de produire des œuvres durables. Spontini, Rossini, les deux derniers compositeurs italiens de notre temps, doivent en partie à l'Allemagne l'agrandissement de leurs facultés, et l'accroissement de leur talent. Nous voyons dans Spontini le dernier rejeton de Gluck et le précurseur de Rossini; et Rossini, notamment dans le *Barbier*, opéra impérissable, montre assez qu'il a étudié Haydn et Mozart. Enfin, de l'aveu même de notre immortel contemporain, il a étudié avec fruit les monuments de l'école allemande, chaque fois que l'occasion s'en est présentée. *Guillaume Tell,* la plus haute expression du génie rossinien, est le résultat éloigné, selon nous, de ce coup d'œil rapide, mais intelligent, jeté au delà du Rhin. Les mélodies des deux premiers actes sont empreintes d'un caractère sévère, parfois tout germanique. On y remarque des chœurs vraiment concertants, et on y sent une profondeur qu'on ne trouve pas au même degré dans les précédents opéras du divin chantre bolonais. L'examen approfondi de l'école allemande nous amène à penser qu'elle fera le tour du globe.

Nous n'écrivons pas une histoire de la musique. Cependant nous voulons fixer un instant l'attention du lecteur sur les principales individualités musicales allemandes, afin de le mettre en mesure d'apprécier l'importance du mouvement qui s'opère sur la terre classique des sons.

Et d'abord arrêtons-nous un moment devant l'œuvre colossal de Bach, le plus radicalement germanique des compositeurs. Bach, c'est la foi chrétienne incarnée, et en même temps l'esprit de combinaison par

excellence. Une concession faite aux exigences du public eût semblé un acte de faiblesse à cet homme extraordinaire. Il contemplait en dedans son idéal, ne se préoccupant que d'en chercher la réalisation. Ses fugues, si finement ciselées, deux ou trois cents autres pièces de formes très-variées pour le clavecin ou pour l'orgue, dont la valeur n'est contestée par aucun artiste, représentent une faible portion, et sans contredit la moins belle, la moins intéressante, la moins grandiose des richesses incalculables léguées à l'avenir par ce pionnier merveilleux, par ce travailleur infatigable. J. S. Bach, en maître qui mérite ce titre, a su inscrire son nom sur chacune des pages sorties de sa plume inépuisable. On reconnaîtrait une de ces pages, si courte fût-elle, au milieu de cinquante morceaux de ses imitateurs ou de ses successeurs immédiats. Rompu à tous les artifices de la science, imitation, contre-point, canon, fugue, Bach possède une harmonie à lui. Il présente d'une manière particulière ses accords arpégés desquels il fait jaillir, comme une gerbe de feu, la note saillante qui surprend et charme à la fois. Rien de compliqué pour ce rude jouteur accoutumé à résoudre les problèmes les plus ardus, et l'on s'étonne de rencontrer dans ses cantates des fragments écrits à dix ou douze parties réelles, sans que l'inspiration paraisse gênée une seule minute par ce travail de géant. On peut s'en convaincre en lisant le n° 1 de la cantate en *fa*, ou le n° 1 de la cantate en *mi*, inspiration d'une pureté adorable où les voix et les instruments de l'orchestre sont employés avec un tact parfait.

Bach se sert volontiers de chorals dont la véritable origine nous est inconnue. Nous ignorons s'ils appartenaient primitivement au culte catholique ou au culte protestant; et, bien qu'ils portent le cachet des chants populaires choralisés à l'époque de la réforme, soit par Martin Luther, soit par ses disciples, nous ne nous croyons pas en état de décider la question, qui mérite et exige un examen sérieux. Peut-être Bach a-t-il transformé lui-même de vieux airs en chorals. Mais ceci est une simple hypothèse.

Malgré son originalité, sa science, son génie, Bach a payé son tribut, faible tribut, il est vrai, à l'imperfection humaine. Il abuse de la science, il abuse des mathématiques musicales, si nous osons nous exprimer ainsi; on voudrait qu'il se montrât plus difficile sur le choix des idées; enfin les solos destinés aux voix, coulés comme ceux de Haendel dans un moule unique, sont d'une uniformité désespérante. Quand un air commence, on sait d'avance comment il finira. On ne s'explique l'indifférence de Bach, quant à la facture de ces morceaux,

que par le peu d'importance qu'il y attachait sans doute. Il les considérait vraisemblablement comme un délassement pour l'auditoire, dont l'attention était sollicitée au dernier point par des chœurs très-développés et très-compliqués.

Pour la majesté de la pensée, nous plaçons Haendel au-dessus de Bach. Ses motifs étonnent par leur tournure grandiose, fière, nous allions dire orgueilleuse. Nul plus que Haendel n'a subi l'influence de son époque ou du milieu dans lequel il a vécu. On ne rencontre guère dans sa musique, généralement roide et guindée, toujours trop carrée, de ces accents tendres, suaves, pieux, si profondément chrétiens, si ardemment croyants, que chacun signalera aisément dans les cantates de Bach. En revanche, on y retrouve à chaque ligne le sentiment de fierté qui animait l'esprit humain le lendemain du jour où il avait conquis la liberté d'examen. Haendel passe d'une idée à une autre, sans se soucier beaucoup des développements qu'il pourrait leur donner, et, à cet égard, il est inférieur à Bach. Ni l'un ni l'autre ne connaît comme Haydn, Mozart, Beethoven ou Mendelssohn, le secret de tirer logiquement parti d'un motif. Sous ce rapport, les deux derniers, Beethoven et Mendelssohn, ne seront surpassés par personne. Haendel, et après lui Mozart, celui-ci principalement dans ses sonates pour le piano, ont eu le tort grave de produire à satiété leurs formules favorites; on compte jusqu'à huit ou dix reproductions d'une même terminaison dans un morceau de trois ou quatre pages. Ces réserves faites, nous conviendrons que Haendel entend admirablement l'art d'écrire pour les masses. Ses récitatifs, largement conçus, saisissants, remplis de modulations inattendues et savantes, témoignent d'une étude approfondie de la déclamation. Le plan de ses morceaux, s'il n'est pas ordinairement arrêté d'une manière précise, plaît du moins par sa magnificence; un chœur de Haendel, contenant la plupart du temps différents thèmes, nous produit l'effet d'une suite de beaux édifices sans rapports intimes entre eux, mais qui charment par leur majestueux ensemble. *Le Messie, Judas Machabée,* sont de splendides partitions, qu'en notre qualité de Français, nous sommes honteux de ne pas avoir encore entendues à Paris. La grande cité, légèrement fanfaronne de sa nature, croit marcher à la tête de la civilisation et donner le mouvement à l'Europe. Cela est vrai en quelques points, mais ne devrait-elle pas songer à mieux justifier ses prétentions musicales? L'orchestre de Haendel reproduit, en la brodant, la mélodie des voix. Ce procédé a l'avantage d'augmenter inévitablement la puissance de la pensée, mais il frappe les ensembles de lourdeur, et l'au-

diteur, fût-il le plus fervent admirateur de Haendel, se fatiguera promptement de ce système.

Nous arrivons à l'ère nouvelle, ouverte par Haydn, le créateur de la symphonie instrumentale, dont la prodigieuse fécondité est à peine concevable, quand on se rappelle avec quel soin, quelle exquise délicatesse, il a écrit cent vingt symphonies, une énorme quantité de quatuors, des morceaux de piano, des oratorios, des messes, des opéras. C'est vraiment à dater de J. Haydn que la musique entre entièrement en possession d'elle-même, qu'elle se passe du secours de la poésie, qu'elle puise sa raison d'être dans les développements qui naissent d'une idée mère, et qu'elle satisfait également le poëte, le penseur et le logicien. C'est une gloire pour le bon Haydn d'avoir imaginé cette forme charmante dont le cadre devait prendre une extension considérable sous la main puissante de Beethoven, et l'impulsion qu'il a donnée suffirait à le rendre immortel, si ses délicieuses compositions n'étaient destinées à vivre à côté de conceptions d'un ordre plus élevé.

Haydn brille par la naïveté, la grâce, la finesse, l'esprit, la légèreté, le mouvement. Son talent souple se prête avec complaisance aux caprices de son imagination. Lorsqu'il s'éloigne d'un motif, c'est sans le perdre de vue : il y revient d'une manière inopinée et piquante. Original par le fond et par la forme, il diffère essentiellement des maîtres qui l'ont précédé. Il est le premier qui ait introduit dans la musique instrumentale la *fantasie*, mot intraduisible [1], désignant l'une des facultés qui devaient immortaliser Beethoven, Weber et Schubert, et si ses productions n'étaient, en général, trop dénuées de vraie noblesse, il eût été malaisé de surpasser le créateur de la symphonie. Mais le génie aimable de Haydn, après une course sur les hauteurs, en redescendait vite, pressé de se mêler, non sans doute à la foule des rues, mais à l'aristocratie des salons. Il n'a pu dans *la Création du monde* se maintenir à la hauteur de son sujet. Exceptons-en le chaos, le passage célèbre : Et la lumière fut (*und es ward Licht*), le chœur des anges, et un ou deux endroits que nous oublions peut-être. La tentative de cet excellent vieillard me rappelle Moïse venant expirer en vue de la terre promise. Haydn entrevoit l'infini, mais ses forces le trahissent. Trop faible pour porter un monde, il succombe, Atlas impuissant, sous le fardeau qui l'écrase. Voyez, au contraire, comme le maître peint avec aisance les tableaux simples et variés des saisons. On sent qu'il est là dans sa sphère, si ce n'est lorsqu'il retrace

[1] Que du moins le français *fantaisie* ne rend pas du tout.

le désordre des éléments. Son orage, sans tonnerre et sans éclairs, laisse froid. C'est un orage d'opéra comique, où les timbales et les pâles trémolos du quatuor jouent un rôle d'une insupportable mesquinerie. Mais Haydn domine son sujet dès qu'il chante les champs et les plaisirs de la veillée.

Gluck, le fils spirituel de Rameau, appartient autant à la France qu'à l'Allemagne. La renommée de Rameau, surpassée par celle de Gluck, subsistera néanmoins, non-seulement parce qu'il a indiqué la route au compositeur moderne qui a le mieux compris l'antiquité, mais encore parce qu'il reste de lui des ouvrages contenant des beautés hors ligne. On se prend à regretter amèrement que Rameau n'ait eu à sa disposition que des moyens insuffisants d'exécution, mais en dépit de leur faiblesse, il a conquis sa place dans l'histoire de l'art, dont il a été l'un des prêtres fervents. Au reste, il n'est pas l'unique compositeur français dont l'influence se soit fait sentir en Allemagne, et Mozart qui, dans ses lettres à son père, traite si mal les Parisiens, qui le méritaient si bien, Mozart a su plus d'une fois tirer profit des mélodies si vibrantes, si scéniques du vieux Grétry.

Revenons à Gluck. L'incomparable auteur d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Alceste*, d'*Orphée*, n'est-il pas le miroir où s'est reflétée dans sa simplicité grandiose la beauté du monde antique? Semblable à l'archange qui, faisant retentir la fatale trompette, évoquera pour la dernière fois les morts du tombeau, Gluck a évoqué la Grèce endormie; et voilà qu'elle se réveille, non couverte de son linceul, mais resplendissante de jeunesse, avec ses passions tumultueuses, avec ses amours divins, avec ses crimes, dominés par la fatalité. Gluck a senti, compris, et exprimé dans un langage d'une beauté infinie, les sensations, les sentiments, les pensées de ce peuple de rois et de dieux. Quelle profondeur de conception! quelle puissance de réalisation! quelle magnificence dans la forme! quelle vérité dans l'expression des passions dont il connaît les mille nuances! Et cet orchestre, mugissant, foudroyant dans l'orage d'*Iphigénie*; menaçant, formidable dans la scène d'*Alceste*, où le grand prêtre d'Apollon annonce l'oracle de ce dieu; terrible, écrasant comme le remords au moment où Oreste endormi est torturé par les divinités infernales; doux et consolant lorsqu'il accompagne le chant de Pylade; implacable comme la fatalité à l'entrée d'Orphée aux enfers! Tout cela est merveilleux; ces beautés sublimes résistent mieux au temps que le roc; elles sont immuables et éternellement admirables. Mais Gluck dont les pieds, comme les racines du chêne de la Fontaine, touchaient à l'empire des morts, et dont les regards se por-

aient alternativement sur l'Olympe et sur les trônes de la terre, Gluck faiblissait lorsqu'il lui fallait rendre des sentiments naïfs ou exclusivement gracieux. Nous ne parlons pas de la grâce noble, dont nous trouvons un exemple si remarquable dans le célèbre chant d'Armide : *Jamais dans ces beaux lieux*, mais uniquement des airs où le joli devrait dominer. Quand il aborde ce genre, sa musique prend aussitôt une couleur surannée qui établit une incroyable disproportion entre ces passages et le reste de l'œuvre. En outre Gluck maintient les voix dans les régions excessivement élevées. Il en exige des choses voisines de l'impossible et qui devaient être déjà d'une extrême difficulté pour les chanteurs, à une époque où le diapason était plus bas d'un ton : taches légères qui disparaissent au milieu de beautés innombrables.

Gluck avait quarante-quatre ans quand naquit Mozart, dont le génie moins fier devait déployer une souplesse et une richesse sans égales.

Nous professons une estime limitée pour les sonates dont Mozart a inondé le commerce de musique. L'emploi réitéré d'accompagnements banals que j'appellerai par leur véritable nom, des selles à tous chevaux, des redites continuelles, des phrases complètes reproduites note à note et à chaque instant dans quarante morceaux, quel qu'en soit le caractère, des myriades de lieux communs où apparaissent de loin en loin des mélodies angéliques, tel est l'aspect que présentent à nos yeux les sonates de Mozart. Nous n'avons jamais pu en jouer deux de suite sans ennui, et nous avons éprouvé la même impression à chaque nouvelle tentative. Exceptons de cette critique la fantaisie et la sonate en *ut* mineur, la sonate en *fa*, le menuet et le final de celle en *la* (avec les variations). Heureusement pour lui et pour nous, Mozart devait léguer à la postérité des ouvrages autrement dignes de respect. La belle fugue en *ut* mineur, précédée d'une introduction (pour instruments à cordes); plusieurs quatuors, dont l'un, celui en *ré* mineur, est un chef-d'œuvre; la symphonie en *sol* mineur, si justement admirée; l'*Ave verum*, deux ou trois morceaux de son *Requiem*, tels sont les titres qui auraient marqué la place de Mozart parmi les meilleurs, s'il n'avait atteint d'ailleurs dans *Don Juan* un degré de perfection qui l'a rendu grand entre tous. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cet opéra si connu, où l'auteur aborde avec un égal succès presque tous les genres, depuis l'amour frivole et la volupté des sens jusqu'à l'ardente tendresse du cœur, et dans lequel il fait entendre, à côté de la musique quasi-facétieuse que Sganarelle chante à l'égoïste dévergondé pendant son souper, les accents funèbres et vengeurs de la statue du comman-

deur. Analysées, classées depuis longtemps comme elles le méritent, ces beautés ont placé le Raphaël des musiciens (le barbare Tudesque, disait-on jadis en Italie) au sommet de l'Olympe artistique.

Notre intention étant de publier prochainement une étude spécialement consacrée à Beethoven, nous nous bornerons à dire succinctement ici en quoi consiste la supériorité de ce maître.

La faculté dominante de Beethoven, c'est la conception. Connaissant le passé et le présent, il les résume, il les incarne dans son œuvre en leur faisant subir un travail d'assimilation qui les renouvelle en les agrandissant. Il n'ignore rien de ce qui s'est fait avant lui; il est au courant du mouvement musical de son temps; il prend, ainsi que notre Molière, son bien où il le trouve : il s'inspire sans scrupule des psaumes de Marcello, des opéras de Grétry, des fugues de Bach, des symphonies de Haydn et de Mozart, des ouvrages de Haendel, des mélodies populaires françaises, allemandes, hongroises, et il imprime son cachet à ces mondes de pensées qui viennent passer au creuset de sa vaste intelligence pour revêtir la forme originale qu'il sait leur donner. Beethoven a étudié l'histoire, la philosophie, la littérature; il connaît les poëtes de son pays, il a lu les principaux poëmes étrangers, et il croit pouvoir faire profiter son art de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Car rien ne vit isolément dans l'univers; tout se tient, au contraire, par des liens invisibles, mais indissolubles; et l'homme, saisi d'admiration en contemplant, la nuit, ces millions d'étoiles semées dans l'éther bleu, et plus nombreuses mille fois que les pâquerettes qui couvrent l'herbe des prairies, l'homme trouvera aussi des inspirations à la vue de la gentille marguerite des champs, qui s'écrie si judicieusement par la voix de Victor Hugo, en regardant tour à tour sa collerette et le soleil :

Et moi, j'ai mes rayons aussi!.......

Si Beethoven embrasse d'un coup d'œil le monde entier de l'art, s'il comprend que la peinture, la sculpture, la poésie, l'architecture peuvent avoir jusqu'à un certain point leur expression en musique, on est encore obligé de convenir que personne ne conçoit et n'exécute un plan avec autant de logique que lui. Le thème qu'il choisit, au lieu de perdre de son charme par les développements si étendus qu'il lui donne, en acquiert du nouveau, et arrive progressivement à des proportions surprenantes. Son génie a le don d'agrandir tout ce qu'il touche, tout ce qu'il effleure de son aile. Nul artiste, avant lui, n'avait *réalisé le beau infini et divin* avec tant d'ardeur passionnée.

Bach exprime la foi forte et aveugle, Haendel une conviction religieuse raisonnée et sûre d'elle-même; Mozart est frappé surtout du sentiment affectueux et humain du christianisme; Gluck représente la fatalité grecque; Weber, qui a créé l'opéra fantastique, a donné une expression poétique et élevée à la superstition et aux passions avec lesquelles il faut compter en abordant la scène : Beethoven seul remonte à l'Être suprême par la pensée et par le cœur; il sent palpiter l'esprit divin dans les forces vives de la nature; il entend sa grande voix éclater dans la tempête, mugir dans le torrent, murmurer dans l'herbe qui frissonne au bord du ruisseau, vibrer dans les astres dont il écoute avec recueillement l'harmonie lointaine, sortir comme un tonnerre des vagues ruisselantes de la mer et de la profondeur des eaux. Il a compris cette voix qui éclate au sein et au delà des mondes pour marquer, à l'horloge éternelle du progrès, l'heure des rénovations, qui appelle et pousse les êtres vers des régions plus parfaites à travers des milliers de transformations. Les aspirations de son âme l'entraînaient vers la contemplation de l'infini; il a jeté dans son œuvre le sentiment de l'absolu qu'il portait en lui. Il interrogeait sans cesse le beau divin et moral : c'était là sa passion, passion sublime, qui, unie à l'amour de l'humanité et aux rêves poétiques de son imagination, devait permettre au maître d'accomplir son œuvre. Compositeur sans rival, Beethoven souhaitait la liberté pour l'homme comme pour l'art, et il a voulu laisser un gage à la fraternité en mettant en musique l'hymne superbe de Schiller, qui lui fournit, on le sait, le sujet de la neuvième symphonie avec chœur, si digne de clore sa carrière.

La nature avait refusé à Beethoven l'intelligence de l'antique et du fantastique, elle lui avait également refusé cette fraîcheur de mélodie dont Weber et Schubert ont laissé de si délicieux modèles. L'extrême profondeur de ses chants excluait-elle cette fleur de jeunesse d'autant plus attrayante qu'elle s'ignore? Le style du grand artiste manque çà et là de pureté, et il lui arrive de déparer maints passages en y introduisant des excentricités d'un goût douteux. A part cela, Beethoven possédait tout : énergie, grâce, exquise délicatesse, esprit, distinction, verve irrésistible, tendresse, élévation, sentiment héroïque, pittoresque, religieux, imagination, *fantasie*. Son génie était inépuisable en ressources ingénieuses, et ces brillantes qualités, longtemps méconnues, avaient été sanctifiées par les souffrances et les larmes.

Beethoven et Weber, dit-on, ne se rendaient pas mutuellement justice. Était-ce antipathie réelle, envie, rivalité, esprit de système? Peut-être y avait-il un peu de tout cela dans leur hostilité. On assure

que Beethoven attaquait assez énergiquement les compositions de Weber, et on cite des lettres de ce dernier (je ne les ai pas lues, je m'empresse de le dire) où il s'écriait : « Qu'est-ce que la musique de Beethoven? » S'il en a été ainsi, détournons promptement nos regards de ce tableau affligeant. Nous voudrions que le caractère de l'artiste fût toujours à la hauteur de son génie.

Si Beethoven avait le pouvoir de réaliser ses aspirations divines, Weber était l'interprète de l'enfer, dont il savait comprendre et exprimer les terreurs. Mais là ne se bornait pas sa puissance : chevaleresques, passionnées, suaves et chastes, ses mélodies ont un charme inexprimable. Bien autrement saisissantes et colorées que celles de Beethoven, nobles et entraînantes, elles entrent dans la mémoire pour ne plus en sortir; et si l'auteur les développe rarement, il rachète ce défaut par tant de qualités primesautières ou acquises qu'on oublie ce qui lui manque pour ne songer qu'à ce qu'il a. Weber rejette absolument les formules scholastiques; la fugue lui est antipathique; il ne se rattache au vieux monde que par l'imitation canonique et le contre-point; il exploite de nouveaux filons mélodiques. L'antique chant allemand ne lui suffit plus : les chants hongrois et bohêmes l'ont captivé en lui rappelant les mœurs aventureuses, les émigrations grandioses des races slaves à l'imagination vive, aux instincts ardents. Ce fut une révolution. A la suite du mouvement fomenté par Weber, l'Allemagne se divisa en deux camps. Les harmonies sauvages, étranges, mystérieuses de l'auteur du *Freyschütz*, ses hardiesses enharmoniques, la façon si neuve, si émouvante dont il employait les accords de septième, tout cela souleva les clameurs de l'ancienne école en excitant l'enthousiasme de la jeunesse toujours prête à accueillir le beau, d'où qu'il vienne. Les amateurs exclusifs de la vieille manière voyaient avec effroi l'élément étranger que Weber introduisait dans l'art germanique; les jeunes gens signalaient avec joie l'extension de l'horizon musical. La lutte continue encore. On a vu pendant vingt années Mendelssohn et Schumann se disputer l'admiration de leurs compatriotes; mais depuis la mort de Mendelssohn, les Bach, les Haendel, les Haydn, les Beethoven ne nous paraissent pas avoir de continuateur, tandis que le sillon tracé par Weber a produit en France, Berlioz, et de l'autre côté du Rhin Richard Wagner et Liszt. Nous n'entendons certes pas nier l'originalité de ces trois compositeurs. Mais rien ne sort de rien, beaucoup l'ont dit avant nous, et l'homme ne peut cacher entièrement son point de départ.

Celui qui réunira une individualité bien prononcée, et l'art de déve-

lopper logiquement un thème, au saillant de la mélodie et des harmonies, est appelé à surpasser Beethoven et Weber. Mais celui-là, croyons-nous, est encore à naître. Disons-le, pourtant, notre Berlioz a fait un grand pas dans cette voie par deux ouvrages magnifiques : la *Grande Messe des morts* et *Faust*, et Franz Schubert, succombant à trente et un ans à une maladie de poitrine, eût peut-être, s'il eût vécu, atteint le but. Cet artiste a laissé environ cent cinquante œuvres : messes, opéras, symphonies, quatuors, trios, morceaux de pianos à deux et à quatre mains, et près de quatre cents *lieder*, au nombre desquels on peut citer une cinquantaine de pièces d'une incomparable beauté. Ces lieder ont une telle valeur, ils ont eu un tel retentissement, qu'ils ont rejeté dans l'ombre le reste des compositions vocales et instrumentales de Schubert. Cependant les intéressantes sonates en *la* mineur et en *sol* majeur, le divertissement dans le genre hongrois, le trio en *mi* bémol, la symphonie en *ut* majeur, déjà connus en France, sont très-populaires en Allemagne.

Mélodiste exquis, harmoniste profond, contre-pointiste excellent, musicien dans l'acception la plus étendue du mot, Schubert joignait à la vivacité de l'esprit une mélancolie poignante. Je ne sais si, dans la suite, il eût réussi au théâtre où il a échoué, à Vienne, dans deux ou trois opéras, mais il avait à coup sûr l'entente des effets dramatiques. Je citerai pour preuve *le Roi des Aulnes* (Der Erlkönig), *Marguerite* (Gretchen am Spinnrade), et *la Jeune religieuse* (Die junge Nonne). Schubert, qui, comme Weber, doit plus d'une inspiration à la Bohême et à la Hongrie, avait senti qu'après Beethoven on ne pouvait écrire de la musique instrumentale sans savoir développer ses idées. Aussi s'efforçait-il en cela de se rapprocher du grand logicien. Il eût voulu lui dérober son secret, et il était dans la bonne voie quand il succomba. Mais en constatant les tendances de cette intelligence d'élite, il faut convenir qu'à la fin de sa carrière, le but fuyait encore devant lui comme un mirage décevant. S'il parvenait à ordonner convenablement un morceau, c'était plutôt par la volonté, appliquée au travail minutieux des détails, que par la conception. Pour Beethoven, c'était le contraire : les détails seuls l'embarrassaient accidentellement, le plan jamais. Schubert se laissait emporter par son imagination, Beethoven savait dominer et régler la sienne; Schubert accueillait trop facilement des motifs étrangers au sujet principal, et dont il ne tirait ensuite aucun profit; Beethoven s'éloignait rarement de l'idée primitive, à laquelle il revenait sans cesse de mille manières et souvent sans qu'on s'en aperçût, tant il mettait d'adresse à la déguiser.

Venons à Mendelssohn. Nous formulerons nettement notre opinion en le comparant au *tendre* Racine, avec lequel il a plusieurs points de contact. Comme notre très-pur, très-instruit et très-suave tragique, Mendelssohn occupe une belle place dans l'art, mais non pas la première, malgré la perfection de son style, la valeur incontestée de ses œuvres, son excessive habileté à mettre en relief le moindre trait, à faire valoir la plus mince idée, malgré de louables efforts pour soutenir la dignité de l'art. Artiste supérieur par le *faire*, il laisse à désirer sous le rapport de la pensée. Cette pensée est plus distinguée qu'originale, plus digne que noble, plus spirituelle que *géniale*, plus brillante qu'énergique, plus élégante que gracieuse, plus pompeuse que grandiose. C'est de la musique de bonne compagnie. Si l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* est trop bien élevé pour mettre dans un salon ses mains dans ses poches, ou pour se rouler, à la campagne, sur le foin fraîchement coupé, il ne porte pas non plus ses regards au delà des nuages. Mozart, après avoir composé un quatuor dont il était content, cabriolait comme un enfant dans sa chambre, et, quoi qu'on en puisse dire, on se figure difficilement le génie en cravate blanche, en gants paille, et marchant à pas comptés, comme un recteur suivi des quatre facultés.

Fortement accentuée, l'individualité de Schumann se manifeste puissamment. On ne peut la méconnaître dans le quintette en *mi* bémol, dans les symphonies en *mi* bémol et en *si* bémol, dans sa musique de piano, notamment dans les *masques*, et surtout dans les lieder. Mais Schumann est parfois obscur, pénible, et s'il trouve ce qu'il cherche, il cherche trop, on le sent. Quoi qu'il en soit, on admire, on écoute avec plaisir des ballades pour chœur et orchestre, et des espèces d'oratorios familiers (sorte de tableaux de genre), où nous trouvons des séries de morceaux étincelants de grâce et de verve. Les compositions de Schumann, sauf une ouverture, une symphonie, un quatuor et un quintette, sont entièrement inconnues en France. Ne pourrait-on nous en faire entendre quelque chose au Conservatoire de Paris, maintenant que l'illustre compositeur a rendu sa dépouille à la terre? La mort est un peu partout, pour le génie, le signal du succès. Pauvres artistes!...

Plusieurs numéros du *Pèlerinage de la Rose* (Der Rose Pilgerfahrt) sont vraiment les doux fruits d'une originalité charmante. La musique destinée au drame de Byron, *Manfred*, contient une ouverture et des fragments intéressants. L'ouverture est un portrait ressemblant, sinon tracé à grands traits, du caractère du héros. On peut appli-

quer à Schumann ce qu'Alfred de Musset disait modestement de lui-même :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

On prétend généralement qu'il est difficile de juger sainement les vivants, et en effet l'envie, la jalousie, l'intérêt personnel, la camaraderie, toutes créatures assez remuantes, barrent volontiers le passage à la vérité. Mais il n'est pas impossible de s'élever au-dessus de passions qui ne devraient, dans aucun cas, influencer le jugement du critique; et, forts de notre sincérité, nous dirons sans restriction notre opinion sur les trois compositeurs dont il nous reste à parler : MM. Meyerbeer, Wagner et Liszt. Commençons par celui dont le nom retentit depuis vingt-cinq ans partout où il y a une salle de spectacle, un orchestre, un chœur et des chanteurs.

On a reproché à Gluck, à Mozart, à Spontini, à Weber, de confier un rôle trop important à l'orchestre, et cela au détriment des voix qu'ils brisaient, disait-on, et dont ils ne savaient se servir. Leur musique était difficile, inchantable, et, bien entendu, peu chantante. Or ce sont précisément les compositeurs qui ont encouru, de leur vivant, de si sévères, de si injustes critiques, qui passent avec raison aujourd'hui pour des étoiles de première grandeur. Meyerbeer a compris, comme ces illustres maîtres, qu'il ne se fait rien de beau, d'intéressant, de durable à la scène sans l'union de l'élément symphonique avec l'élément vocal; il a marché dans la voie ouverte par les Gluck, les Mozart, les Weber, quitte à subir à son tour les reproches adressés à ces grands hommes : on ne les lui a pas épargnés.

Nous entendons chaque jour accuser Meyerbeer d'avoir imité Weber. Nous avouons ne rien comprendre à cette accusation, à moins que ce soit imiter Weber d'écrire de la musique fantastique. On a dit aussi que M. Meyerbeer puise ses idées à trois sources différentes, et que la France, l'Italie, l'Allemagne se donnent amicalement la main dans ses belles partitions. Cela est vrai, et nous n'y verrions aucun mal si Meyerbeer obligeait ses trois sources à se confondre dans un même lit. Hâtons-nous d'ajouter que, lorsque le savant maëstro aborde une situation importante, il cesse d'être Italien, Français ou Allemand : il est Meyerbeer alors, et, dans ce cas, Meyerbeer devient synonyme de sublime. L'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots* a le don, comme notre grand historien Michelet, d'évoquer le passé, de le faire revivre. Sa pensée, enchâssée avec trop d'ostentation peut-être, est véritablement grandiose. Musicien érudit, profond, Meyerbeer ne laisse pas

échapper une note de sa plume sans se rendre compte de l'effet qu'elle doit produire. Il orchestre de main de maître, et nous dirions qu'en cela il est le rival de Berlioz, si Berlioz pouvait être égalé en ce point. Enfin, il commence comme d'autres se contenteraient de finir, et, graduant ses effets avec un art infini, ses forces, au moment où l'on pourrait supposer qu'elles vont s'épuiser, prennent tout à coup un développement considérable.

Notre admiration n'exclut pas la critique. L'œuvre de Meyerbeer ressemble singulièrement à une immense et magnifique mosaïque, mais enfin à une mosaïque. On voudrait qu'il développât plus souvent les idées qu'il se borne à émettre et qui ne s'engendrent pas toujours naturellement; enfin, la postérité lui reprochera justement de chercher à captiver l'attention par des moyens qui ne sont à la hauteur ni de son génie, ni de sa haute réputation.

Si ces lignes tombaient sous les yeux de M. Meyerbeer, nous espérons qu'il se garderait d'y voir l'intention de blesser un artiste dont les opéras ont parcouru glorieusement le monde. Nous avons voulu exprimer loyalement notre opinion, bonne ou mauvaise, et nous nous imaginons donner à Meyerbeer une preuve d'estime et de respectueuse sympathie en indiquant, avec l'impartialité qui a guidé nos précédents jugements, les points lumineux de son génie et ceux par lesquels il nous paraît attaquable.

Si nous nions qu'il existe des liens de parenté entre Meyerbeer et Weber, nous en signalerons d'assez intimes entre ce dernier et M. Richard Wagner. Parcourez *Tannhauser, Lohengrin,* vous y découvrirez vite des traces de mélodies weberiennes, réminiscences certainement involontaires, mais qui seraient devenues fatales à la réputation de M. Wagner, s'il n'avait eu la force de s'affranchir du joug de ses affections artistiques pour sauvegarder son individualité. Comme Weber, Richard Wagner aime le fantastique; comme Weber, il a l'esprit chevaleresque, hardi, poétique. Ses opéras semblent des improvisations remplies de chaleur communicative, d'audace, semées de motifs heureux, d'effets originaux d'instrumentation. Comme Weber, il adopte un thème principal, véritable fil d'Ariane, qui lui servira à retrouver son chemin dans le pays de la fantaisie, où, par parenthèse, on s'oriente plus aisément que dans le fameux labyrinthe que vous savez, mais où M. Wagner risque de rencontrer trois minautores au lieu d'un. Qu'il se garde des trompettes, des trémolos, des récitatifs! Il est rare qu'on sache positivement où commencent et où finissent ses morceaux, dont la forme, déjà assez insaisissable, devient plus vague

encore au milieu du désordre systématique qui règne dans l'ensemble. M. Wagner n'en est pas moins un très-remarquable compositeur. Ce n'est pas avec ses beaux yeux seuls qu'il a conquis l'admiration de la moitié de l'Allemagne. Liszt, nous le reconnaissons avec plaisir, n'a pas peu contribué à le mettre en évidence : il lui a servi de parrain. Richard Wagner, de son côté, a répondu dignement à la prédilection de Liszt : comme tous les hommes d'avenir, il continue bravement son sillon à travers les éloges et les critiques, sans se soucier beaucoup des uns et des autres. Il serait prêt même à s'écrier avec le Misanthrope, au sujet de ces dernières :

Tant mieux, morbleu, tant mieux! c'est ce que je demande!

Il n'y a que les nullités dont on ne parle ni en bien ni en mal.

Liszt, au moment de ses pérégrinations triomphales à travers l'Europe, quand il jetait au public enthousiasmé les perles de ses dix doigts, ornant de mille broderies les airs favoris de la foule, Liszt nous disait un jour, en recevant tranquillement nos félicitations et les bravos qui deux fois par semaine accueillaient au théâtre de Lyon son magnifique talent de pianiste : Tout cela ne vaut pas une « enharmonie ». Longtemps avant cette époque, il avait deviné que l'enharmonie était appelée à jouer un rôle important en musique. Cette branche de l'art, dont Marcello, croyons-nous, a le premier entrevu les ressources et qui a fourni des effets si saisissants à Mozart, à Weber, à Beethoven, à Schubert, à Meyerbeer, à Schumann, à Berlioz, à Richard Wagner, à tant d'artistes contemporains, devait être explorée par Liszt et devenir en quelque sorte la base de son système de composition.

L'inconvénient de ce système est de faire passer violemment et à chaque instant un morceau d'une tonalité dans une autre, en lui donnant une allure plutôt inquiète, fébrile et bizarre que mouvementée, passionnée, vraiment originale. L'enharmonie n'est-elle pas un peu parente du feu-follet? Jusqu'à présent elle avait été employée accidentellement. Pourra-t-on sans danger l'élever à la royauté, en lui donnant la suprématie sur le contre-point, l'imitation, la fugue et l'harmonie diatonique? Ne perdra-t-on pas en noblesse, en sérénité, *en infini*, ce que l'on gagnera en mouvement, en agitation? Il y a l'avantage de l'imprévu, j'en conviens. Mais l'imprévu est de deux sortes : et s'il est vrai qu'il entre souvent de l'étonnement dans notre plaisir, l'étonnement suffira-t-il à nous contenter? L'enharmonie avec ses aspects brillants, chatoyants, a-t-elle assez de force pour porter seule sur ses ailes l'avenir de la musique? N'est-ce pas plutôt en établissant

un équilibre convenable dans l'emploi des moyens que la science met à notre disposition, en y joignant l'élément enharmonique, secondaire selon nous, et enfin, en réunissant le génie des combinaisons scientifiques au souffle créateur, que nous arriverons à satisfaire cet instinct du bien, du beau, du vrai qui est le fond indestructible de notre âme? Nous ne condamnons nullement l'enharmonie. Nous considérons au contraire son emploi plus fréquent comme un progrès; mais nous pensons que loin de pouvoir être érigée systématiquement en science transcendante, elle doit être considérée comme un artifice de second ordre; et nous ne lui pardonnerions jamais d'entraver la marche des chants simples, qui seront éternellement le grand mot de ralliement des masses.

Avec ces réserves, nous applaudissons de tout notre cœur aux résultats obtenus par Liszt. Sa musique répond, sous plus d'un rapport, à ce que ses amis étaient en droit d'attendre d'un artiste tel que lui. Elle est poétique, distinguée, énergique, entraînante, quelquefois suave. Entachées d'exagération, ses idées ont un caractère majestueux qui se dément rarement, même dans les endroits gracieux. Liszt abuse, dans des introductions généralement trop étendues, de son talent de mise en scène; mais lorsqu'il veut bien prendre la peine de se laisser aller à sa nature, d'obéir à son organisation et d'oublier que son but est de devenir chef d'école, il trouve des choses ravissantes, vraiment belles. Nous citerons parmi celles-ci ses grandes études pour le piano, le début et l'adagio de la sonate en *si* mineur, la messe en *mi* mineur, et surtout, parmi ses poëmes symphoniques, *Orphée*, inspiration qui touche au sublime; *Mazeppa*, pièce dont le thème est traité magistralement, et *Festklænge*, morceau rempli d'entrain, de mélodie, d'esprit et de verve. Dans ces différents ouvrages, Liszt ne s'astreint pas à conserver les formes adoptées. Il en essaye de nouvelles et il en conçoit de très-heureuses.

Sans avoir eu l'occasion de connaître les symphonies de Liszt autrement que par une lecture attentive, nous pouvons dès à présent constater la beauté de certaines pages et souhaiter au grand artiste, avec l'espoir sérieux de voir notre souhait exaucé, le succès que méritent son individualité, son talent, son intelligence et sa persévérance.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que Liszt et Richard Wagner sont à la tête du mouvement musical qui se produit actuellement en Allemagne. Les deux principes de ce mouvement sont : 1° la création de nouvelles formes; 2° l'accroissement du domaine de l'enharmonie. Ils suffisent amplement à donner une impulsion vigoureuse

à l'art. Unis à l'inspiration, seraient-ils suffisants pour élever un compositeur au-dessus de Beethoven ? Nous dirons hardiment : Non.

La qualité dominante en musique est celle qui consiste à développer l'idée mère. C'est surtout à elle que notre art est redevable de l'unité : sans elle plus de symphonies. Or, depuis Beethoven et Mendelssohn, il ne s'est pas rencontré un homme capable de lutter avec eux sous ce rapport. Sans aucun doute on arrivera à des résultats par d'autres moyens, car l'art est infini. Mais aujourd'hui, ce n'est qu'à l'aide d'une supériorité mélodique aussi indiscutable que celle de Weber, combinée avec l'élément prédominant de l'œuvre de Beethoven, le développement du thème, qu'on parviendra à l'emporter sur ce dernier maître. Belle, sublime tâche, tellement difficile qu'il faudra peut-être des siècles pour l'accomplir, et que pourtant tout compositeur doit avoir en vue comme le problème vital du moment. La musique, et ses prodigieux développements l'ont bien prouvé, est un art éminemment progressif, et nous avons l'intime conviction que Beethoven ne tardera guère à cesser de satisfaire pleinement le public. Il ne répond déjà plus à toutes les aspirations d'aujourd'hui ; et d'ailleurs, quand la musique d'un auteur est aussi connue que la sienne, elle cesse d'exciter au même degré l'enthousiasme.

A l'œuvre donc, vous qui sentez une commotion au cerveau et un cœur à l'audition des belles choses : c'est le premier pas du génie ; à l'œuvre, vous tous qui vous sentez richement doués, et dont la jeunesse, l'espérance, doublent les forces ; à l'œuvre ! Dieu protége celui qui le cherche, et c'est le chercher de demander, par un travail intelligent, de nobles jouissances à la science et à l'art.

LOUIS LACOMBE.

DU

MISSISSIPI A L'OCÉAN PACIFIQUE.

(*Analyse et extraits du journal de M. Mœllhausen* [1].)

On sait que la construction d'une ligne de fer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique est depuis un certain nombre d'années un des grands projets du gouvernement des États-Unis. En 1853, le cabinet de Washington organisa trois expéditions pour l'étude de trois tracés différents. La première, commandée par le gouverneur Stevens, devait s'avancer à l'ouest entre le 47e et le 49e degré de latitude nord, passer les montagnes Rocheuses dans le voisinage du Missouri et de Columbia-River, et poursuivre les vallées de ces deux fleuves avec aussi peu de déviations que possible. La deuxième, confiée au capitaine Gunnison, avait pour direction le 38e degré de latitude nord, c'est-à-dire la ligne qui représente le chemin le plus direct entre Saint-Louis et San-Francisco, et dont le prolongement partage les États-Unis en deux parties à peu près égales. La troisième, enfin, conduite par le lieutenant Whipple, devait se frayer sa route sur le 35e degré, à travers les prairies arides, à l'est, et les déserts, à l'ouest des montagnes Rocheuses. A la recommandation de M. de Humboldt, un jeune voyageur allemand, M. Mœllhausen, déjà familiarisé avec le désert par un précédent séjour, obtint de faire partie de cette dernière expédition, en qualité de topographe et de dessinateur. Son journal

[1] *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Küsten der Südsee*, von Balduin Mœllhausen, eingeführt von Alexander von Humboldt. — Un volume in-4°, accompagné d'une carte, de planches coloriées et de gravures sur bois. — Leipzig, Mendelssoln, 1858.

vient de paraître, et nous ne croyons pas qu'il soit possible de lire une relation plus intéressante. Mais il faut s'entendre et ne pas appliquer ici une mesure qui ne conviendrait pas. M. Mœllhausen n'est pas, à proprement parler, un voyageur scientifique, et s'il touche à toutes les matières qui peuvent faire l'objet d'une exploration géographique, géologie, histoire naturelle, ethnographie, etc., il n'en épuise aucune. Son livre n'est pas un traité, mais une suite agréable et variée d'observations toujours consciencieuses et d'impressions vivement rendues. Cela se lit comme un roman de Cowper, et la science y trouve aussi largement son compte, car elle y peut recueillir une ample moisson de faits. Ni le naturaliste, ni l'ethnographe ne liront sans fruit cet attrayant volume, dont M. de Humboldt n'a pas dédaigné de faire la préface. Mais M. Mœllhausen n'a pas écrit pour eux seuls, il a écrit pour tout le monde; il n'a pas en vue une spécialité; il est voyageur avant tout, voyageur par tempérament et par passion, l'homme de la nature et des aventures: « Fils d'un officier d'artillerie prussien, dit M. de Humboldt, il partit, à peine âgé de vingt-quatre ans, après avoir lui-même honorablement accompli son temps de service dans l'armée, pour l'ouest des États-Unis, indépendant, seul, irrésistiblement entraîné, comme il arrive aux esprits entreprenants et courageux, par la vague passion du lointain et l'amour de la nature libre et sauvage. Non loin des rives du Mississipi, il eut connaissance de la belle et importante expédition organisée par le prince Paul de Wurtemberg, et dont le but étaient les montagnes Rocheuses. Il obtint l'autorisation de s'y associer. Les explorateurs arrivèrent sans encombre jusqu'au fort Laramie, où les insurmontables difficultés de la route, la neige amoncelée et qui menaçait la vue des voyageurs, la mort des chevaux, et le brigandage des indigènes obligèrent le duc à renoncer à son entreprise. L'expédition rebroussa chemin, mais M. Mœllhausen, s'associant à une caravane d'Indiens Ottoë qui le munirent d'un cheval, remonta plus au nord jusqu'à Bellevue. Il y chassa pendant trois mois avec les Omahas, redescendit le Mississipi, et eut la satisfaction de rejoindre le duc, et de contribuer, en plusieurs excursions, à l'accroissement des collections zoologiques de ce prince. » Il revint en Europe en 1852, pour retourner, comme nous l'avons vu, en Amérique en 1853. L'expédition du lieutenant Whipple, commencée en juin 1853, dura jusqu'en avril 1854. De retour de ce deuxième voyage, M. Mœllhausen fut nommé bibliothécaire des châteaux royaux de Potsdam et des environs, mais il ne paraît pas qu'il se soit accommodé à la longue des agréables loisirs de

ces fonctions, car il nous apprend à la fin de son volume qu'il quitte l'Europe une troisième fois, pour s'associer à une nouvelle expédition scientifique ordonnée par le gouvernement des États-Unis, et qui, cette fois, a pour objet l'exploration du Colorado[1].

Dès son début, la relation de M. Mœllhausen nous transporte en pleine sauvagerie. Aux confins de l'État de l'Arkansas, et sur le fleuve du même nom, s'élève Fort-Smith, limite extrême, poste avancé des États-Unis sous cette latitude : immédiatement en dehors de ses murs commence le territoire des Indiens Choctaws. Fort-Smith était le rendez-vous, et devait être le point de départ de l'expédition du lieutenant Whipple. Nous voyons l'expédition s'organiser : il s'agit d'une vraie caravane qui doit emporter tous ses moyens de subsistance; le trajet sera long et ne promet que les ressources incertaines de la chasse dans la prairie. On réunit des troupeaux, on achète des bêtes de selle et de trait, on enrôle des guides et des hommes de peine, et déjà se montrent des figures qui n'appartiennent plus à la civilisation. Voyez plutôt ces deux nouveaux-venus qui font connaissance à l'ombre d'un buisson de sassafras, et dont notre voyageur surprend la conversation. A leurs cheveux longs et lisses, à leurs traits étranges et fortement accentués, à leur peau sombre, à leur parole imagée, on les prendrait pour des Indiens, mais une barbe inculte et touffue semble trahir une origine européenne. Ils se drapent dans une pièce de flanelle rouge, que retient au corps une large ceinture de cuir richement armée de couteaux et de pistolets : « Mon nom est Bill, dit l'un; mais on m'appelle aussi Bill-Spaniard, parce que mon père est venu d'Espagne par delà le grand lac. Ma mère était une femme des Cherokeses, et je suis, à ma connaissance, le fils unique. Mon père a été tué je ne sais où, ma mère est morte je ne sais comment. J'ai grandi dans les huttes des Cherokeses, et plus tard, en travaillant chez les blancs, je gagnai de quoi m'acheter deux pistolets, de la poudre et du plomb. Je me réjouis de pouvoir tuer le bétail des visages pâles, et je rapportais chez moi beaucoup de viande. Les blancs m'appelaient voleur, mais je ne me tenais pas pour tel. J'ai pris beaucoup de chevaux, et je m'en vante, mais je n'ai jamais rien volé à mes amis. Il y avait un grand scélérat chez les colons, un vrai voleur, qui pillait ses amis et qui disait : C'est Bill-Spaniard, le Cherokese, qui l'a fait. Je

[1] Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nous trouvons dans la *Gazette d'Augsbourg* une note de M. de Humboldt qui annonce que d'insurmontables difficultés naturelles ont forcé l'expédition du Colorado à se dissoudre sans avoir pu mener à bonne fin son entreprise.

prouvai ses mensonges et il voulut me tuer. Il me suivit avec un fusil à deux coups, et nous nous rencontrâmes de l'autre côté de l'Arkansas; il abaissa son arme, mais ma main est prompte, mon œil encore plus prompt, et avant qu'il eût pu faire partir son coup il avait la balle de ce petit pistolet entre les yeux. Un de ses parents m'accusa d'assassinat, je fus mis en prison, et mon procès dura six ans; alors mon accusateur mourut et je fus remis en liberté. Maintenant je veux partir, car je hais tous les hommes ici; j'irai en Californie avec cette expédition, je serai un bon ouvrier, je travaillerai aux mines et deviendrai riche.

— Bill, dit l'autre, également en demi-indien, je veux aussi aller en Californie. J'ai peur ici. Les gens prétendent que j'ai poignardé un Indien Choctaw et un homme blanc, je veux me mettre à l'abri de ces discours. Mais voici les mulets qui viennent, il s'agit de les apprivoiser et de les ferrer. »

Dompter et ferrer les mulets est en effet une besogne difficile, pour laquelle les Mexicains ou les Indiens sont presque indispensables. Il faut se servir du lasso et d'une mécanique assez compliquée. Ce fut l'opération qui termina les préparatifs. Le 15 juillet 1853 la caravane se mit en route en remontant les rives de l'Arkansas.

Rien de plus charmant que les premières étapes. Le pays est admirable, les créations de l'agriculture alternent avec les puissantes merveilles de la végétation vierge. Des fermes florissantes se détachent çà et là sur la lisière des forêts primitives. Quels sont les fortunés habitants de ces vallées discrètes? Des Indiens, des Peaux-Rouges, les restes malheureusement bien décimés des Choctaws, des Chicasaws et des Cherokeses. Ils ont renoncé à la vie nomade et aux grandes chasses de leurs pères, ils se sont faits laboureurs, et l'agriculture les a transformés et plus qu'à demi civilisés. C'est un fait extrêmement remarquable : il montre d'abord que les Indiens ne sont pas du tout rebelles à la civilisation comme on l'a toujours soutenu, et il prouve une fois de plus la permanence et la valeur universelle des lois qui régissent le progrès. La philosophie de l'histoire signale la transition de l'état nomade à l'état agricole comme une des étapes principales de l'humanité; elle doit s'applaudir de voir se confirmer en quelque sorte sous ses yeux, et chez une race différente, une loi dont l'action est, dans notre race, antérieure à l'histoire. La religion ne peut guère entrer ici en ligne de compte, car la plupart de ces Indiens, bien que fréquentés par des missionnaires, ont gardé jusqu'à présent leur foi traditionnelle, et cependant on remarque chez eux des changements

dont nous sommes habitués à faire honneur à la religion seule. « La femme, dit expressément M. Mœllhausen, n'est plus l'esclave du mari : elle est en pleine possession de sa dignité d'épouse et de mère. Les travaux de la maison et des champs sont confiés à des esclaves noirs, mais en vain le voyageur chercherait-il entre le maître et le serviteur une autre différence que celle de la couleur. L'Indien traite son esclave plus chrétiennement que le chrétien; il voit en lui un compagnon auquel il doit amitié et reconnaissance pour la part qu'il a dans la prospérité de la maison. Mais ce n'est pas trop près des établissements des blancs, ce n'est surtout pas au moment de l'année où le gouvernement effectue ses payements pour les territoires achetés aux Indiens, qu'il faut chercher ces tableaux de contentement tranquille et de bonheur domestique; une spéculation cruelle cherche alors à faire rentrer dans les mains des blancs l'argent qui vient de passer dans celles des Peaux-Rouges; l'eau-de-vie circule, et une petite quantité suffit pour priver l'Indien de sa raison. Dans le vertige de l'ivresse, il livre ce qu'il vient d'acquérir, ce qui eût pu lui assurer un avenir tranquille et heureux; il se réveille dépouillé de tout, et jeté à la porte par son empoisonneur; il pourrait travailler, mais la passion de l'eau-de-feu, une fois éveillée, ne lui laisse plus de trêve; il erre d'établissement en établissement, de porte en porte, image de la plus profonde abjection, objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui l'ont réduit en cet état. Le voyageur, quand il voit de tels individus, se laisse trop facilement aller à condamner la race entière, et il rattache à l'idée de l'Indien tous les vices imaginables de la race blanche et de la race cuivrée. »

Arrêtons-nous un instant à Sculleville, ou Heito-to-wa, comme disent les Indiens. C'est l'*agency* des Choctaws, le centre de leurs relations avec le gouvernement des États-Unis, et en même temps la capitale de la tribu. La population est composée d'Indiens et de blancs qui ont épousé des Indiennes. Les Indiens de la campagne s'y rendent fréquemment pour leurs affaires, et, déshabitués de coucher sur la dure, ils descendent à l'auberge, mais cette fois l'auberge est trop petite, car toute la population du district s'est donné rendez-vous. Il s'agit d'une grande réunion des chefs et l'ordre du jour est important; les hommes de la tribu vont délibérer d'abord justement sur le chemin de fer qui doit traverser le territoire, et ensuite sur la forme du gouvernement qui, d'oligarchique, doit devenir monarchique. En attendant le grand jour, on s'amuse tant qu'on peut; on tire à la cible, on organise des courses et des danses. Les mem-

bres de l'expédition américaine se mêlent aux groupes; les Choctaws sont communicatifs et ne demandent pas mieux que de raconter les traditions de la tribu. Il y a tout d'abord la tradition vraiment universelle d'un grand déluge : « Il fit sombre, bien sombre, les médecins[1] firent tout pour dissiper les ténèbres, mais inutilement. A la fin ils aperçurent une grande lumière vers le nord, et la nation se crut à la fin de ses souffrances; mais c'étaient des montagnes d'eau qui engloutirent toute la nation, à l'exception de quelques familles qui s'étaient bâti un radeau, et d'où descendent les Choctaws actuels. » Vient ensuite la grande émigration, qui se retrouve aussi partout, car quel peuple, quelle tribu n'a pas obéi à cette loi mystérieuse du déplacement? Et comme les Israélites au sortir de l'Égypte, les Choctaws étaient guidés par un signe merveilleux. Le médecin ou l'enchanteur qui les conduisait portait un grand pieu rouge, que chaque soir il fixait droit en terre, et que chaque matin on trouvait incliné vers le levant. Le levant était donc la direction à suivre, et on la suivit, jusqu'à ce qu'un matin le pieu se retrouva droit, comme on l'avait planté le soir. Il y a aussi une légende d'homme velus, habitant les marais et marchant à quatre pattes. Les Choctaws prétendent en avoir pris quelques-uns, leur avoir coupé les ongles et arraché les poils, et leur avoir appris à marcher et à se tenir sur leurs deux pieds, « mais beaucoup sont restés sous la » terre et vivent encore maintenant dans leurs cavernes obscures. » Quand le Choctaw meurt, son âme est obligée de faire un long voyage vers le couchant, jusqu'à ce qu'elle rencontre un torrent profond et rapide. Au delà est le ciel, où on passe agréablement le temps en faisant alterner les banquets, les chasses et les danses. Un tronc d'arbre conduit de l'une à l'autre rive. Les bons le franchissent sans encombre, mais malheur au méchant! Dès qu'il a mis le pied sur l'arbre, les rives se mettent à danser; il perd l'équilibre et tombe dans l'eau, au milieu de crapauds, de serpents, de lézards et de poissons morts qui répandent une puanteur abominable. Ils y restent à toute éternité, et la vue perpétuelle de la rive bienheureuse redouble leur supplice.

Mais ce n'est plus le moment de raconter des légendes; il faut se rendre à la grande assemblée politique pour laquelle la tribu s'est réunie. Elle a lieu en plein air; tous les Choctaws sont présents, mais leurs femmes se tiennent à une distance très-respectueuse. L'émancipation constatée plus haut s'arrête là où commence la politique; les

[1] Médecin, sorcier, devin, philosophe, c'est tout un pour les Indiens de l'Amérique du Nord.

Choctaws pensent, et notre voyageur ne paraît pas les désapprouver, que l'immixtion des femmes embrouillerait trop les affaires. La délibération commence au milieu du plus profond silence; c'est un des principaux chefs qui occupe la tribune improvisée; son attitude caractéristique et imposante commande l'attention même des Américains qui ne le comprennent pas; pas d'éclat de voix, pas de mouvements désordonnés, pas de geste théâtral; rien qu'un léger mouvement de main accompagnant parfois les paroles un peu plus fortement accentuées; le flot du discours coule avec aisance, et n'est interrompu ni par la contradiction ni par l'applaudissement. Quand l'orateur pose des questions à l'assistance, elle lui répond par un *haou* unanime, et au moment où il descend de la tribune, on entend un léger et court murmure d'assentiment. Les Choctaws ont une haute idée de l'éloquence, et en parlent en fort bons termes. Les paroles, disent-ils, s'assemblent comme les feuilles et deviennent un tout; car beaucoup de feuilles forment une branche, et beaucoup de branches un arbre; l'arbre jette de l'ombre qui abrite beaucoup d'hommes, et comme l'ombre descend le discours sur les auditeurs qui disent: « Le discours est bon. » L'abeille sauvage effleure avec son miel la bouche de l'orateur; il prend le miel et le mêle à ses paroles. Le miel est bon et le Peau-Rouge l'aime. L'auditeur suce les paroles comme du miel; tous les comprennent et écoutent, attentifs comme l'antilope dans la prairie et le cerf dans le fourré. — Les paroles de Nestor n'étaient-elles pas aussi douces comme du miel, et n'est-ce pas comme un lointain reflet de l'Iliade qui vient éclairer cette assemblée de sauvages? Voyons maintenant leurs jeux?

« Le jeu de balle ou de paume est un jeu national plus ou moins usité chez tous les Indiens de l'Amérique du Nord; on le retrouve même parmi les tribus qui n'ont été découvertes que dans les derniers temps, les Mohawes et les Indiens Pah-Utah. Ce jeu, qui, chez les Choctaws, les Chicasaws, les Creeks et les Cherokeses, s'inaugure avec une grande solennité, et auquel on attribue encore aujourd'hui des propriétés magiques, mérite par conséquent une description détaillée.

» Ce qui donne lieu à la fête, c'est ordinairement le défi porté par deux joueurs habiles et renommés qui, après avoir fixé le jour de la lutte, expédient de tous côtés leurs hérauts d'armes. Ce sont des cavaliers tatoués, accoutrés d'une façon bizarre, porteurs d'une *jaquette* de cérémonie, qui se rendent de village en village, de maison en maison, dans toute la tribu, proclamant le nom des provocateurs, la date du jour, et le lieu du rendez-vous, engageant les hommes à prendre parti

pour celui dont ils sont les émissaires. Si on accepte, il suffit de toucher le bâton bariolé ; c'est une parole donnée qu'on ne peut reprendre. Comme chacun des acteurs est accompagné des siens, souvent la moitié de la nation se trouve réunie la veille du jour solennel ; les uns pour participer à la lutte, les autres, et surtout les femmes, pour engager des paris. Les deux partis dressent leur camp vis-à-vis l'un de l'autre sur la lisière d'une prairie qui sert d'arène. Les préparatifs se font de la manière suivante. On arpente le terrain entre les deux camps et on en détermine le point central ; à deux cent cinquante pas de là, chaque parti enfonce en terre deux poteaux espacés de deux mètres et reliés par un troisième à une hauteur de cinq mètres trente-trois centimètres, de façon que ces deux portes simulées soient en regard l'une de l'autre. Quatre anciens, n'appartenant à aucun des partis, doivent surveiller l'arpentage ; ce sont aussi les juges de la lutte. A peine la ligne centrale est-elle déterminée que la foule des parieurs sort du camp et se précipite vers cet endroit ; chacun choisit son partenaire et les paris s'engagent. Naturellement chacun est sûr de la victoire pour les siens et met les plus gros enjeux : ce sont des chevaux, des armes, des pièces d'habillement, des ustensiles de ménage, bref toutes sortes d'objets qui sont déposés sur la ligne de démarcation et confiés à la garde des anciens. Ceux-ci veillent là pendant la nuit, entonnant, par intervalles, des chants criards avec accompagnement de tambour indien, ou bien fumant leur longue pipe en l'honneur du grand Esprit, afin que la justice préside à la lutte. Les joueurs emploient le temps, jusqu'au coucher du soleil, à s'équiper et à se préparer. Ils se dépouillent de tous leurs vêtements, y compris leur petit tablier, qu'ils remplacent par une ceinture brodée passée autour des reins et ornée d'une longue queue en crins de cheval teints, qui flotte par derrière. Il est défendu de se garantir ou de couvrir les pieds de souliers et de *mokassins* (bottines indiennes en cuir de cerf mou) ; d'ailleurs ces pieds, comme tout le reste du corps, sont peints d'ornements bizarres de toutes couleurs. Il est également interdit de porter aucune arme ostensible ou cachée, excepté les raquettes servant à recevoir et à lancer la balle. Ces instruments sont en bois léger et munis à leur sommet d'un anneau ou cercle assez grand pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper, car la règle du jeu est de ne pas la toucher avec la main. Habitués dès leur première jeunesse à manier cet instrument, les Indiens montrent une habileté étonnante, tant pour lancer la balle à une grande distance que pour la recevoir dans le cercle de la raquette. On ne se sert que d'une balle, et chacun tâche d'en devenir

maître afin de la lancer à travers la porte de son parti. Le parti qui a le premier exécuté cent fois ce tour obtient la victoire et reçoit tous les prix.

» Quand le soleil descend derrière les arbres, quand les ombres, s'allongeant de plus en plus, se fondent dans le crépuscule, on voit les joueurs, partagés en deux bandes, se diriger, à la lueur des torches, vers l'endroit où se dressent leurs poteaux respectifs; ils crient, chantent, frappent leurs tambours, dansent et se pressent autour de la porte. Les femmes se rendent aussi en procession vers le point central, se rangent sur deux files, entre les poteaux et la ligne frontière, et là, dansent, se balancent sur un pied puis sur l'autre sans bouger de place, et font entendre des chœurs sauvages. Pendant ce temps, les anciens, assis sur la limite des deux camps, lancent leurs bouffées de tabac au grand Esprit. C'est ainsi que la nuit se passe sans qu'on ferme l'œil; de demi-heure en demi-heure, les chants et les danses reprennent; on fait une courte pause, après quoi le bruit recommence de plus belle.

» Le soleil levant trouve chacun prêt et à son poste; souvent des milliers d'hommes attendent impatiemment qu'on donne le signal; bientôt, un coup de feu retentit, la balle est lancée en l'air par un des anciens qui se tient au centre; aussitôt les combattants des deux partis se précipitent vers ce point comme des furieux. En un instant c'est un pêle-mêle général. On ne distingue plus aucun groupe isolé; c'est un amas de membres qui se tordent et s'enchevêtrent. Le gazon n'est plus que poussière; tout se heurte et se culbute; enfin il y en a un qui tient la balle; mais déjà elle lui est enlevée; elle est lancée vers le but qu'elle n'atteint pas, car un œil attentif, une main prompte l'a arrêtée dans sa course. La lutte pour conquérir la balle recommence avec un nouvel acharnement, mais la voilà qui a franchi la porte; il y a une seconde d'arrêt, puis la balle est rejetée au centre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé cent fois par une des portes. C'est alors que la décision des juges vient mettre fin à cet exercice violent, qui ne se termine d'ordinaire qu'un peu avant le coucher du soleil. »

Mais il faut partir, il faut suivre la caravane américaine qui s'achemine vers la prairie à travers des campagnes ravissantes. Le pays est sillonné par d'innombrables ruisseaux qui vont grossir les affluents de l'Arkansas et qui fourmillent de poissons. Sur les rives, la grenouille-bœuf[1] fait retentir sa voix profonde, mais au moindre bruit la peu-

[1] *Rana mugiens*.

reuse se précipite et disparaît sous l'eau. Le serpent noir[1] se glisse paresseusement à travers les broussailles, pendant que le crotale diamanté[2] étale entre les roches ses anneaux gigantesques, sans honorer d'un regard l'éclatant caméléon qui décrit des arabesques au-dessus de lui. L'aigle du Texas[3] et le milan blanc[4] planent en larges cercles au haut des nues; sous les arbres touffus, le chant de la grive se mêle aux mélodies de l'oiseau moqueur et aux cris du perroquet grimpant de branche en branche. Des fermes isolées continuent à se montrer çà et là à travers des bouquets d'arbres. Mais quel bruit de l'industrie humaine vient se mêler aux voix de la nature? C'est le bruit de la forge, du marteau tombant en cadence sur l'enclume. On avance, et on se trouve devant la cour d'un petit blockhaus. Des bambinos indiens jouent et se culbutent devant la porte; un coq arrogamment planté sur ses ergots suit leurs mouvements en clignant des yeux; sa nombreuse famille gratte le sol et fait tapage dans la cour; une Indienne proprement vêtue va et vient, occupée aux soins du ménage; mais ses yeux noirs et profonds reviennent avec sollicitude sur son plus jeune nourrisson qui se roule dans l'herbe. De gros chiens font la sieste à l'ombre d'un arbre. A l'intérieur, le marteau ne cesse de retentir et de faire trembler la charpente du blockhaus. A l'approche des voyageurs, les chiens se redressent et s'ameutent, les enfants s'attroupent et les poules se cachent sous les fagots; mais la porte s'ouvre et un Indien couvert de suie paraît sur le seuil. Il fait cesser le bruit, et donne en anglais le bonjour aux étrangers. La caravane se pourvoit d'œufs, de lait, de beurre, de poulets; la ménagère indienne fait des marchés d'or; son mari traite de quelques bœufs et d'une charge de maïs, et la compagnie lui demande d'être son guide jusqu'à la frontière des Chicasaws. Affaire entamée, affaire conclue. Le forgeron se lave, se peigne, sa femme lui apporte le vêtement de chasse, la poudre et la gibecière; il décroche son fusil, embrasse les siens, laisse ses instructions au nègre qui lui sert de compagnon, et la caravane se remet en route. Elle traverse le territoire des Chicasaws et des Creeks et arrive aux établissements de Shawnees, tribu plus remarquable encore peut-être que les précédentes. « A peine l'approche des blancs fut-elle connue que les bons Shawnees parurent à pied et à cheval, avec des charge-

[1] *Coluber constrictor.*
[2] *Crotalus adamantinus.*
[3] *Polybonis vulgaris.*
[4] *Rauclerus fuscatus.*

ments de maïs, de melons et de pêches. Leurs manières étaient la bienséance et la modestie même, et ils portaient le costume européen comme s'ils y étaient nés. Des moustaches bien soignées ornaient la figure régulière des hommes, et ils y attachent d'autant plus de prix que la barbe est plus rare chez les tribus indiennes. Toutes les femmes étaient belles. L'incarnat de leurs joues, que ne pouvait effacer la couleur sombre de la peau, trahissait le bien-être et la santé. Ces familles paraissent vivre heureuses et contentes, plus heureuses que la branche principale de la tribu, établie au Kansas et au Missouri, où elle est décimée par la petite-vérole et par l'eau-de-vie. »

Nous avançons toujours. L'expédition a franchi Canadian-River et se dirige au sud-est vers le mont Delaware. Nous voici au vieux fort Arbuckle, aujourd'hui la résidence du Castor-Noir (Si-ki-to-ma-ker), un des principaux chefs delawares, renommé comme guide, et qui a rendu des services aux États-Unis dans la guerre contre le Mexique. La tribu des Delawares, autrefois une des plus puissantes parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, ne compte plus aujourd'hui que 800 hommes : « Constamment refoulés par la civilisation, leur destinée a été, comme celle des Shawnees, de se chercher toujours de nouveaux districts de chasse, et de ne jamais trouver que de courtes haltes là où ils espéraient planter leurs tentes. Acculés aujourd'hui à la limite du désert, ceux qui subsistent peuvent largement satisfaire leur passion pour la chasse et les aventures. Leurs chasses s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique et durent parfois des années entières. La longue chaîne des montagnes Rocheuses n'a pas de défilé si caché qu'ils ne connaissent, pas une source dont ils n'aient goûté l'eau. Le Delaware lutte avec l'ours gris en Californie, et chasse le buffle dans les steppes du Nebraska; il poursuit le renne aux sources de Yellowstone-River, et dompte le cheval sauvage dans les plaines du Texas. Quant aux chevelures, il les scalpe partout où il les trouve, dans un village paisible, comme dans le désert, sur la tête de l'ennemi atteint et renversé. » On voit ici la différence entre l'Indien chasseur, doué d'ailleurs de facultés très-remarquables, et l'Indien laboureur que nous avions rencontré jusqu'à présent.

Le Castor-Noir parlait couramment anglais, espagnol et français, et peut-être huit dialectes indiens. Le lieutenant Whipple eût bien voulu le déterminer à guider l'expédition à travers les montagnes Rocheuses, et il lui fit les propositions les plus séduisantes. Mais le chef indien se disait souffrant : « Un moment son regard s'anima, mais bientôt il reprit une expression plus froide et plus triste : « J'ai été sept fois à la

mer Pacifique, répondit-il; j'ai accompagné les Américains dans trois guerres, et j'ai rapporté de mes chasses plus de chevelures que l'un de vous n'en pourrait soulever; je voudrais bien revoir la grande eau salée une huitième fois, mais je suis malade. Vous me promettez plus d'argent qu'on ne m'en a jamais offert, mais je ne puis partir. Je n'ai besoin de rien; c'est mon nègre qui soigne le trafic, et mes parents l'assistent; mais si je pars avec vous je meurs, et si je dois mourir, je veux être enterré par les miens. » Il ne fut pas possible de vaincre cette résistance, habilement entretenue par la femme du Castor, qui, jouant tantôt avec son fils, tantôt avec un jeune ours noir, était présente à tous les entretiens, et glissait de temps en temps à son mari quelques mots en delaware. Convaincue sans doute que, s'il partait, il ne reviendrait pas de longtemps, elle lui exagérait son indisposition, et réussit ainsi à le retenir. Un guide presque aussi réputé, John Buchmann, parut au campement de l'expédition avec une fort jolie femme et un jeune enfant, mais uniquement pour dire qu'il lui était impossible d'abandonner sa petite propriété dans cette saison de l'année, et le lieutenant Whipple fut heureux de trouver enfin un guide et un interprète dans la personne d'un jeune drôle, Mexicain de naissance, mais enlevé tout jeune par les Indiens Comanches, et qui parlait tous les dialectes de la Prairie. Mais si le Castor-Noir refusa sa personne, il ne refusa pas ses conseils. Voici les instructions dont il munit les Américains pour les chasses dans le désert :

« Vous ne trouverez pas beaucoup de buffles dans cette saison; ils sont remontés vers le nord, parce que le soleil leur chauffe trop le poil ici, et quand ils reviendront en automne pour fuir la neige, vous aurez déjà franchi les montagnes Rocheuses, et vous traverserez un pays où jamais buffle n'a brouté. Peut-être rencontrerez-vous quelques traînards, gris de vieillesse, mais ils ne vaudront pas un coup d'éperon dans le ventre d'un cheval; leur chair est dure et sans force, et leur langue tout au plus est mangeable. Mais vous trouverez en abondance des dindons et des cerfs à queue blanche[1], auprès des ruisseaux et sur la lisière de ces nombreux bouquets de bois qui bordent les rives de tous les affluents de Canadian-River. Mais il faut savoir attirer le cerf à la manière des Delawares. Quand vous passez près d'un bois, imitez, au moyen d'un sifflet, les plaintes du faon; le père, qui a déjà quitté ses petits, accourt d'un bond précipité vers l'endroit d'où est parti le cri, et devient facilement la proie du chasseur. Si l'un de vous autres

[1] *Cervus virginianus.*

veut chasser le cerf de cette façon, qu'il tienne ses yeux grand ouverts, car la panthère et le jaguar se laissent également tromper par le sifflet, et leur élan est si rapide qu'il est difficile de les viser assez pour leur envoyer avec certitude une balle dans le crâne ou dans le cœur, et quand on ne fait que les blesser, ces animaux sont dangereux pour le chasseur.

» Quant aux antilopes[1] vous en trouverez partout jusqu'à l'océan Pacifique, quelquefois isolées, plus souvent en troupes. Elles sont lestes et craintives, mais dévorées de curiosité ; et si on sait mettre à profit ce défaut, la chasse à l'antilope est une des moins pénibles. Pendant des journées entières ces animaux infatigables marchent en zigzag sur les flancs de la caravane, ne s'approchant que rarement à portée de fusil. Mais si vous trouvez un buisson, une touffe d'herbes ou quelques pierres offrant une cachette dans la plaine, plantez dans le sol, à une portée de fusil, un bâton dont l'extrémité laissera flotter un morceau d'étoffe, et attendez; votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve. Les antilopes, dont la curiosité sera vivement excitée par cet objet inconnu, s'approcheront, tantôt sautant, tantôt à pas mesurés et fouillant le sol avec leurs pattes de devant. Le chasseur en abat une; aussitôt la troupe s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, mais le bruit n'a fait qu'enflammer encore leur curiosité. Le chasseur est à peine remis en position qu'elles sont là de nouveau; une autre victime tombe, puis une troisième, quelquefois une quatrième, et c'est alors seulement que la troupe abandonne cette place de malheur.

» Cherchez aussi l'ours noir[2] dans sa tanière au bord de Canadian-River; tâchez de le blesser pour qu'il se dresse devant vous prêt à la lutte, et alors vous aurez une chasse attrayante; vous admirerez sa bravoure, vous rirez de ses postures grotesques; mais allez avec précaution, n'approchez pas trop, car il vous vendrait trop chèrement sa peau et ses côtelettes succulentes. Si l'animal poursuivi rentre dans son trou, vite, faites une torche avec du bois, des herbes ou toute autre matière inflammable et suivez-le hardiment. Offusqué par la lumière, le quadrupède se dresse; il se cache les yeux avec ses grosses pattes. Approchez la torche, et vous verrez sur sa poitrine un endroit où les poils sont disposés circulairement; c'est là qu'il faut viser, et la bête roulera comme une tente de Pawnees dont les soutiens sont rompus. On essaye aussi de le chasser dehors en l'enfumant, mais ce pro-

[1] *Antilope furcifer.*
[2] *Ursus americanus.*

cédé ne réussit pas toujours. Souvent l'animal taquiné s'approche de l'ouverture, écarte le feu avec ses griffes et rentre aussi tranquillement qu'il était venu.

» Les Goldmountains du Nouveau-Mexique, que vous longerez, sont encore remplies d'ours gris[1]. Si vous attaquez cet animal, mettez-vous contre lui deux, ou même davantage. L'aspect seul de ces monstrueuses bêtes vous ôte un peu de vos moyens quand vous n'y êtes pas habitués. On n'a plus la sûreté du coup d'œil; on manque son but, et un coup léger de ses puissantes griffes suffit pour vous enlever à jamais le goût de la chasse. L'ours en fureur perd totalement son air honnête, ses oreilles disparaissent; ses petits yeux lancent des flammes. On ne voit plus rien en lui que des éclairs, des dents et des griffes, et sa vitesse égale celle du cheval.

» Il y a quelques années, je traversais avec plusieurs blancs les montagnes Rocheuses. Dans la troupe était un jeune chasseur, de ceux qui ne doutent de rien, et qui jurait à tout le monde qu'il attaquerait le premier ours qui se présenterait. Il a tenu parole, mais s'il a eu de la chance de s'en tirer avec la vie sauve, il est à croire qu'à l'avenir il aura plus d'égards pour ces brutes. Nous avions, à cause des chevaux, établi notre bivouac dans une verte prairie, au pied d'une colline, et nous nous trouvions à peu près à mille pas d'une source où nous allions puiser dans des outres l'eau nécessaire à notre cuisine. Je m'y rendais justement dans ce but avec mon chasseur, et nous nous penchions au-dessus du cristal limpide, quand, soudain, nous aperçûmes un de ces beaux ours d'un gris argenté qui trottait vers notre camp, alléché sans doute par la présence des chevaux. J'avais à la ceinture un long pistolet de dragon; mon camarade avait apporté son fusil. En dépit de mes remontrances il voulut faire feu; la balle siffla, l'animal se ramassa, et d'un bond sauta sur le malheureux chasseur, qui se mit à courir; mais l'ours l'atteignit à quelques pas de moi, le renversa, et d'un coup de dents lui enleva la moitié d'une épaule. Il allait revenir à la charge, mais je m'avançai, et lui posant la gueule de mon pistolet sur la nuque, je lâchai la détente au risque de blesser l'homme à terre; l'ours tomba comme une masse; mon compagnon était sauvé, mais dans un état si pitoyable qu'il dut attendre plusieurs semaines avant de pouvoir remonter en selle.

— Capitaine Castor, interrompit ici un des assistants, j'ai vu moi-même des cas où le trappeur le plus expérimenté était obligé de céder

[1] *Ursus ferox.*

le champ à ce rude ennemi. Vous connaissez sûrement le Canadien Villandrie ? C'est le meilleur chasseur blanc du Yellowstone; c'est un libre trappeur et libre trappeur il mourra, bien que la compagnie des pelleteries de Saint-Louis lui ait fait les offres les plus avantageuses pour l'engager à son service. Villandrie habite d'ordinaire chez les Indiens Sioux, dans la tribu desquels il s'est marié. Un matin il se rendait à cheval vers l'endroit où étaient des piéges à castor, longeant une petite rivière dont les bords étaient couverts d'épaisses broussailles. Du canon de son fusil il écartait les branchages incommodes, et son regard ne perdait pas de vue la rive abrupte. Tout à coup il se trouve en face d'une vieille femelle qui, sortant de son trou, se jette avec furie sur le cheval embarrassé dans les lianes et les roseaux. Un coup de griffe suffit pour briser la colonne vertébrale de la bête; du même coup le fusil de Villandrie est lancé bien loin par-dessus la rive. Trois oursons commencent à dépecer avec dextérité le cheval qui se débat encore, tandis que la mère furieuse s'attaque au trappeur. Celui-ci avait tiré son long couteau; mais l'animal lui enfonce ses griffes dans les épaules et l'avant-bras. De la main droite, la seule libre, il enfonce à coups redoublés son arme dans le corps de la bête. Celle-ci s'efforce de saisir l'arme avec ses dents, et en même temps elle ne cesse de lui labourer de ses griffes les épaules et les flancs.

» La lutte pouvait avoir duré une minute quand le terrain sablonneux de la rive céda sous les combattants, et tous deux roulèrent dans l'eau. Le bain froid les sépara. La mère se hâta de rejoindre ses petits et Villandrie tout sanglant de regagner son gîte. Affaibli par ses blessures, il ne put atteindre que le lendemain le village des Sioux où il fut pansé et guéri, et aujourd'hui encore le Canadien Villandrie est le meilleur chasseur blanc du Yellowstone.

— Je le connais très-bien, répliqua le Castor-Noir; son corps est comme marqué de petite-vérole et pourtant il n'a jamais été malade de sa vie. »

Ce fut après de tels entretiens que la compagnie américaine prit congé du Castor-Noir pour s'enfoncer dans le désert proprement dit, dans l'immense prairie bornée bien loin à l'est par les montagnes Rocheuses. Dès le premier jour, elle eut le spectacle si fréquent dans ces plaines immenses et si dramatiquement décrit par Cowper, d'un incendie de la prairie. Les voyageurs durent choisir leur campement avec beaucoup de soin, entre deux ravins inondés d'eau, barrières naturelles contre la flamme. « La nuit tombante nous montra ce magnifique spectacle. L'éclat des flammes semblait rendre encore plus pro-

fonde la vaste obscurité du ciel, en même temps qu'elles coloraient des reflets les plus variés les nuages de fumée qui roulaient les uns sur les autres. Un bruit sinistre accompagnait l'incendie. Ce n'était pas le tonnerre, ce n'était pas non plus la voix du vent dans les arbres ni le sifflement de la tempête; c'était plutôt le tremblement lointain du sol, lourdement foulé par des milliers de buffles effarouchés. Prêt à tout danger, le chasseur expérimenté attend l'incendie de pied ferme; il trace un cercle, allume un contre-incendie, et fait place nette autour de lui; il voit alors le sinistre passer impuissant devant lui. Mais malheur à celui qui est surpris sans avoir pu recourir à ce moyen de salut. En vain il veut fuir, en vain il croit pouvoir se fier à la vélocité de sa monture; les pieds du cheval s'embarrassent dans les herbes aussi hautes que lui, et bête et cavalier périssent. L'Indien, qui défie même un ennemi supérieur en forces, frissonne à la pensée de l'incendie, et quand on s'étonne de sa crainte, il répond : N'éveille pas la vengeance du grand Esprit, il possède une médecine terrible! »

A cet épisode succède celui d'une chasse aux buffles; car, malgré les prédictions du Castor-Noir, on rencontra un troupeau de ces animaux. « Leur donner la chasse et les forcer avec nos mulets était impossible; il s'agissait de s'approcher, en se dissimulant derrière les ondulations du sol, et d'arriver ainsi à portée de fusil. Mais, des douze ou seize chasseurs qui s'étaient mis en campagne, chacun voulait arriver le premier. On ne fit pas attention au reste; on ne tint pas compte de l'odorat si fin des ruminants de la prairie, de sorte qu'au moment d'arriver à la bonne place, la compagnie eut la surprise de voir le troupeau en pleine fuite, à la distance de deux kilomètres. Les chasseurs, un peu refroidis, n'eurent plus qu'à regagner la caravane qui disparaissait à l'horizon, mais cette aventure mit sur le tapis la question des buffles et de leur chasse :

« D'innombrables troupeaux de buffles, dit M. Mœllhausen, animent les vastes prairies à l'ouest du Missouri, étendant leurs courses depuis le Canada jusqu'aux rives du golfe du Mexique, et depuis le fleuve que je viens de nommer jusqu'aux montagnes Rocheuses. On suppose que chaque année, au printemps, la plupart de ces animaux émigrent vers le nord pour rentrer, à l'automne, sous des zônes plus chaudes. On rencontre, il est vrai, des individus isolés qui l'hiver cherchent leur nourriture sous la neige auprès des sources du Yellowstone, et même plus au septentrion, d'autres qui tondent le gazon du Texas desséché par les ardeurs du soleil; mais ce sont là des exceptions. Ce sont pour la plupart, comme le disait le Castor-Noir, des bêtes appesanties

par l'âge, trop paresseuses et trop lourdes pour suivre leurs jeunes compagnons.

» Au mois d'août et de septembre, les buffles qui se sont régalés de gazon frais, se rassemblent en grands troupeaux; la plaine est couverte de leurs masses noires jusqu'aux dernières limites de l'horizon; pour en faire le dénombrement, il faudrait évaluer en milles carrés la surface qu'ils occupent. On dirait une armée barbare, désordonnée; la poussière vole en tourbillons sous les pas de ces milliers d'animaux; un bruit sourd agite l'air, pareil au roulement lointain du tonnerre. A cette époque, le chasseur peut parcourir la savane pendant des semaines, voire même des mois entiers, sans apercevoir une seule trace fraîche de bison; et si le hasard ne lui fait pas rencontrer un de ces troupeaux qui, soit dit en passant, lui barre le chemin pendant plusieurs jours, il croit que la prairie est morte; il accélère sa marche afin de revoir plus vite des êtres civilisés et de savoir la solitude bien loin derrière lui. Mais, au bout de quelques semaines, le spectacle change; l'armée se débande; il se forme des troupes plus petites qui vont porter la vie dans ces déserts, hier encore mornes et désolés. On voit alors des buffles qui paissent tranquillement, chacun de son côté, balayant la terre de leurs longues barbes; plus loin, des groupes couchés dans le gazon et ruminant à leur aise, jouant entre eux et exécutant les tours les plus grotesques avec une agilité merveilleuse; ou bien d'autres, suivant en rangs serrés des sentiers connus qui, à travers fleuves et montagnes, doivent les conduire à leurs campements favoris, dans les marais où ils comptent retrouver les bourbiers qu'ils ont creusés précédemment; à défaut de quoi ils en creuseront d'autres, car ces animaux prennent des bains de boue, et voici comment ils procèdent : le chef de la bande cherche un endroit convenable, et quand il a trouvé ce qu'il désire il se met à fouiller le sol de ses cornes grosses et courtes. S'aidant de ces mêmes cornes et de ses pieds, il lance dehors la terre et les herbes, et creuse ainsi une espèce d'entonnoir où l'eau ne tarde pas à s'amasser. L'animal, tourmenté par les moustiques, fatigué par la chaleur, se laisse tomber dans ce trou, où il s'enfonce peu à peu, qu'il creuse toujours, et où il se vautre avec délices. Quand il s'en est donné à cœur joie et qu'il sort de son bain, ce n'est plus une forme animale; sa longue barbe, sa crinière touffue forment une masse ruisselante et bourbeuse, ses yeux seuls indiquent encore que c'est ce buffle au port majestueux, et non un morceau de terre qui marche. Après lui, un autre se plonge dans le bassin, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous en aient pris leur part. Leur dos est comme

enveloppé d'une croûte sale et épaisse qui ne disparaît que peu à peu, lorsqu'il pleut ou quand l'animal se roule sur le gazon.

» Autrefois, quand les buffles servaient, pour ainsi dire, d'animaux domestiques aux Indiens, on ne remarquait dans leurs innombrables troupeaux aucune diminution sensible; loin de là, ils prospéraient et se multipliaient au milieu des vertes savanes. Mais les blancs se montrèrent dans le pays; les peaux soyeuses attirèrent leurs regards; la chair grasse du buffle flatta leur goût, et ils pensèrent au profit à tirer de ce nouveau commerce. De leur côté, les habitants de la prairie furent captivés par le clinquant et les liqueurs fortes des Européens, et la guerre d'extermination commença. Des milliers de buffles furent abattus pour leur langue, plus souvent pour leur peau, mais pendant les premières années on ne pouvait encore juger de la diminution. L'Indien, être insouciant, vit au jour le jour, sans s'inquiéter de l'avenir; livré à ses caprices, il n'a pas besoin d'excitation, il chassera le buffle tant que le dernier de ces quadrupèdes ne lui aura pas livré sa peau. Le moment n'est pas éloigné où ces riches troupeaux ne seront plus qu'un souvenir. Trois cent mille Indiens se verront privés de leurs moyens d'existence, et, chassés par la faim, deviendront, avec des milliers de loups, le fléau de cette civilisation qui les enveloppe de toutes parts, et qui sera forcée de les extirper.

» Les ennemis qui menacent le buffle sont nombreux, mais le plus dangereux est encore l'Indien, qui a imaginé bien des moyens et des procédés pour amener cet animal en sa puissance. La chasse au buffle est pour l'Indien une chasse nécessaire, en ce qu'il se procure par là sa nourriture; mais c'est aussi pour lui la suprême jouissance. Monté sur un de ces chevaux agiles et patients, pris dans la savane à l'état sauvage, il se plaît à promener la mort au milieu d'un troupeau. Dès qu'il en a découvert un, il se débarrasse lui et sa bête de tous les objets qui pourraient les gêner dans leur course; les vêtements et la selle sont jetés de côté; il ne conserve qu'une grossière courroie de dix-neuf mètres de long, attachée sous le menton du cheval et qui, jetée par-dessus le cou de la bête, traîne à terre dans toute sa longueur; c'est une bride, mais avant tout un *en cas* dont le cavalier se sert dans les chutes ou après tout autre accident, pour rattraper sa monture.

» Le chasseur tient dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il peut en porter; dans sa droite, un fouet dont il frappe sans pitié son cheval. Celui-ci, dressé depuis longtemps, va se placer tout contre le but désigné, afin de fournir à son cavalier l'occasion de percer le buffle à coup sûr. Mais aussitôt que la corde a sifflé, que la flèche a



pénétré dans la laine frisée, le cheval fait instinctivement un bond pour échapper aux cornes de son ennemi furieux, et se dirige vers une autre victime. Ainsi se poursuit à travers la savane, avec la rapidité de l'éclair, cette chasse à courre, jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut cesser cet exercice. Cependant les buffles blessés agonisent à l'écart. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces, elles achèvent les victimes et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams, où la chair est coupée en tranches minces et séchée au soleil, tandis que la peau est tannée d'après un procédé très-simple. Inutile de dire que le reste est laissé en pâture aux loups, qui suivent toujours les troupeaux en nombre considérable.

» Le buffle a une longue crinière qui lui voile les yeux et l'empêche de bien voir et de distinguer les objets, ce qui permet à l'Indien de le chasser aussi à pied. A cet effet, l'homme se recouvre d'une peau de loup et s'avance vers son but, à quatre pattes, tenant ses armes devant lui. Si le vent ne le trahit pas en le dépouillant de son vêtement emprunté, il arrive facilement près du buffle qu'il abat, sans que ce bruit trouble le moins du monde le reste de la bande. En effet, les coups de feu n'effrayent pas ces animaux, dont l'excellent odorat sent, en revanche, de fort loin la présence de l'homme, et un chasseur bien blotti et abrité contre le vent peut faire un ample butin au milieu d'un troupeau qui paît. C'est à peine si les voisins du blessé, en entendant son râle, lèvent un moment leur tête velue, qui retombe presque aussitôt vers la terre pour continuer à tondre le gazon.

» On poursuit le buffle en toute saison, même quand la prairie est couverte de neige et que la chasse à cheval est impossible. Les animaux se traînent alors péniblement. L'Indien attache à ses pieds agiles de longs patins et court percer avec sa lance le buffle qui s'enfonce dans une neige épaisse. C'est ainsi que la guerre d'extermination se poursuit sans trêve ni merci contre l'animal qui fait l'ornement des savanes. Nul ménagement, nulle pensée de prévoyance; bientôt aura disparu le dernier buffle, et avec lui le dernier Peau-Rouge; et avec le dernier Peau-Rouge toute la poésie de ce grand continent de l'Amérique du Nord. »

Après les buffles, il faut parler ici d'un des spécimens les plus curieux de la faune de ces latitudes, c'est le *chien des prairies*[1], qui, dans le fait, est tout simplement une variété de la marmotte. « Les premiers trappeurs canadiens l'ont appelé petit chien, sans doute à cause

[1] *Arctomys Ludovicianus*.

de son cri qui ne ressemble pas mal à un aboiement, et cette dénomination lui est restée. Les colonies de ces petits animaux se sont multipliées d'une façon incroyable; le voyageur côtoie souvent des journées entières des rangées de monticules qui servent d'asile à un ou plusieurs de ces rongeurs. Les habitations sont distantes entre elles de cinq à six mètres, et l'éminence qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée représente toujours une bonne charretée de terre; c'est le chien des prairies qui l'a formée peu à peu, en poussant dehors le terreau. Parmi ces cavernes, les unes n'ont qu'une entrée, d'autres en ont deux; un sentier uni conduit d'une demeure à l'autre, et, de prime abord, on s'aperçoit que l'intimité règne entre toutes ces familles. Ce qui les détermine dans le choix de l'emplacement de leurs villes, c'est l'abondance d'un gazon menu et frisé, qui croît principalement sur les hauteurs, et constitue l'unique nourriture de ces paisibles animaux. Jusque sur les hauts plateaux du Nouveau-Mexique, où le voyageur ne trouve pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, on rencontre des républiques de ce genre; et comme, sous ce climat, pendant plusieurs mois de suite il ne tombe pas de pluie, comme d'un autre côté, pour avoir de l'eau, il faut creuser à une profondeur de plus de trente mètres, il est à présumer que le chien des prairies n'a pas besoin de boire, et qu'il se contente de l'humidité que la rosée dépose sur l'herbe. Il dort pendant l'hiver, c'est un fait dont on ne peut douter, car il n'amasse aucune provision pour cette saison; en automne le gazon se dessèche complétement, et la gelée rend la terre si dure qu'il serait impossible à l'animal de pourvoir à son existence par les moyens ordinaires. Aussi, dès qu'il sent cette époque approcher, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, il bouche toutes les issues de son logis pour se garantir du froid, et s'abandonne au sommeil pour ne reparaître à la surface que dans les premiers jours du printemps. Au dire des Indiens, le chien des prairies rouvre quelquefois pendant l'hiver les portes de son habitation; et c'est alors l'annonce d'une température plus chaude.

» Une petite chouette [1] est la compagne de ces hôtes souterrains; elle vit avec eux sur un grand pied d'intimité; pourtant on ne la rencontre que dans les cavités abandonnées par leurs anciens propriétaires. Le serpent à sonnettes se voit aussi dans ces terriers, et c'est ce qui a fait supposer à tort qu'il existait des relations amicales entre des animaux qui n'ont pas été destinés par la nature à vivre en commun. Le voya-

[1] *Athene hypogæa* Bonaparte.

geur qui poursuit sa route entend tout à coup sortir de terre un bruissement qui trahit la présence du reptile; il s'arrête étonné, mais ce sont des cavernes qui ont été soit abandonnées par leurs propriétaires, soit envahies par cet intrus, lequel en a expulsé ou dévoré les habitants.

» C'est un spectacle plein d'intérêt qu'une de ces petites républiques quand on peut s'en approcher d'assez près pour l'examiner à loisir sans attirer l'attention de la sentinelle de garde. Partout règnent la vie et le mouvement; presque sur chaque monticule vous apercevez une petite marmotte, droite et éveillée comme un écureuil; sa queue dressée en l'air est dans une agitation continuelle, et ces milliers de cris, ou plutôt d'aboiements, forment un immense murmure. Si l'observateur s'approche de quelques pas, il entend et distingue des voix plus fortes; ce sont les Nestors de la communauté, les têtes blanchies et expérimentées, puis, tout à coup, ô surprise! la vie a disparu de la surface. On ne voit plus que de distance en distance des têtes sortant prudemment de leur trou; ce sont les éclaireurs, qui par leur aboiement prolongé avertissent leurs concitoyens de la présence d'un homme. Mais si on se remet en place pour continuer tranquillement le cours de ses observations, les sentinelles ne tardent pas à reprendre leur poste, et à échanger des aboiements pour dire que tout danger a disparu. Chacun de sortir alors de sa retraite, et l'animation de régner de nouveau dans la cité populeuse. Sur ces entrefaites, un animal d'un extérieur respectable rend visite à son voisin, qui l'attend perché sur son observatoire, la queue frétillante, et lui fait place à ses côtés. Tous deux paraissent se communiquer, par des aboiements réciproques, leurs idées et leurs sentiments; ils s'entretiennent avec vivacité, descendent dans l'habitation, puis reparaissent pour entreprendre de concert une promenade chez quelque camarade éloigné qui, après une cordiale réception, les accompagne à son tour. Chemin faisant, on rencontre des amis, nouveaux saluts et nouveaux aboiements; enfin la société se sépare, et chacun rentre chez soi. On jouit de ce spectacle pendant des heures entières sans se fatiguer, on se prend même à souhaiter de pouvoir comprendre le langage de ces animaux, afin de se mêler à leur vie et d'écouter leurs conversations secrètes.

» Quelquefois le chien des prairies s'aventure sous les jambes des chevaux et des buffles; mais un mouvement suffit pour le faire disparaître. On ne reconnaît alors sa présence qu'à un aboiement étouffé et aux mottes de terre dont le sol est couvert. La chair de cet animal a

un goût savoureux, mais la chasse en est si difficile, et si rarement couronnée de succès, que le naturaliste seul la cultive pour se procurer un échantillon de l'espèce. Le chien des prairies parvient à peine à la taille d'un écureuil; il en faudrait un trop grand nombre pour apaiser la faim d'une troupe en marche, et, d'ailleurs, ceux qu'on abat d'un coup de fusil tombent quelquefois dans des cavités profondes où il est assez dangereux d'aller les chercher. »

Le mustang, ou cheval sauvage, n'est pas d'une prise moins difficile, et l'Indien Comanche seul sait en venir à bout au moyen du lasso. Les mustangs sont petits, mais extrêmement forts; ce qui frappe surtout, c'est le feu du regard, les narines largement ouvertes, et la finesse du pied et des jambes. On les tient pour des descendants de chevaux d'Espagne arrivés au Mexique lors de la conquête. Pour leur donner la chasse, le Comanche monte à cheval muni d'un fouet et d'un lasso de quarante pieds de long, il éperonne sa monture, s'approche ventre à terre du troupeau sauvage, et, sans ralentir sa course, fait descendre avec une sûreté infaillible son lasso sur le cou de la bête choisie. Le mustang se cabre, mais, à moitié étranglé, il s'abat presque aussitôt. Le Comanche lui serre prestement les jambes de derrière dans une courroie, et alors seulement il relâche un peu le lasso qui serre le cou; il serre dans une autre courroie la mâchoire inférieure, souffle à plusieurs reprises dans les naseaux du mustang, lâche ensuite les liens du cou et des jambes, enfourche la bête et la fait partir. Après quelques moments d'une course échevelée, le mustang est tout à fait dompté, sans avoir rien perdu de son feu, et fait désormais partie du troupeau.

Les Comanches sont, au témoignage de M. Mœllhausen, les meilleurs cavaliers du monde, et ils aiment leurs chevaux comme les Arabes, mais c'est leur seule qualité louable. Ce sont les brigands de la prairie, tout comme leurs voisins les Kioways et les Apaches. Un fait curieux au point de vue ethnographique, c'est que les Kioways et les Comanches, semblables par l'extérieur aussi bien que par les mœurs et les habitudes, parlent deux langues complétement différentes, à ce point que, pour se comprendre, ils sont obligés de recourir à un troisième idiome qu'ils comprennent tous les deux, celui des Indiens Kaddo, ou bien à la « langue de la prairie », qui se compose presque exclusivement de signes, et dont savent se servir toutes les tribus de ces districts, aussi bien que les blancs qui trafiquent avec elles.

Mais, dans la prairie, la nature et les bêtes sont plus intéressantes que les hommes, et, pour retrouver au plus vite un milieu un peu humain, il nous faut passer, par une enjambée considérable, des Comanches à

Santo-Domingo, une des résidences des Indiens Pueblo. Nous trouvons là les vestiges d'une civilisation antique, antérieure à la découverte de l'Amérique. Les Indiens Pueblo sont en effet les descendants, sans doute altérés par de nombreux croisements, mais enfin les descendants des Aztecs, les conquérants et les maîtres du Mexique avant les Espagnols. Santo-Domingo est une petite ville d'une architecture toute particulière. Les étages des maisons s'élèvent en retrait les uns sur les autres, et produisent ainsi une succession de terrasses, et comme il n'y a pas de solution de continuité entre les constructions, ces terrasses forment de véritables rues aériennes. L'entrée des maisons se trouve au premier étage; on y monte de la rue inférieure par des échelles. Le rez-de-chaussée sert uniquement aux provisions. La race est belle : hommes et femmes portent les cheveux de derrière et des côtés longs, et coupent ras sur le front ceux de devant. Les hommes portent des blouses de chasse richement ornées de franges et de broderies, et des culottes surchargées de boutons jaunes et blancs, à la mode mexicaine. D'autres n'ont qu'une sorte de couverture rayée drapée autour du corps. Les femmes portent une robe foncée, retenue par une ceinture, et qui tombe presque sur les pieds, et sur la tête une étoffe légère qu'elles drapent comme la mantille espagnole. Les chaussures des deux sexes sont de jolis mocassins coquettement brodés. Les habitations sont très-propres, et l'étranger qui en franchit le seuil y reçoit une hospitalité sans réserve.

Les Indiens Pueblo, anciens sujets des Espagnols, sont naturellement catholiques : dans l'église, on voit quelques vieux tableaux espagnols à côté de peintures indiennes fort primitives; partout on saisit le mélange des idées catholiques et des traditions aztèques, et on trouve fréquemment la sainte Vierge associée à une figure que les Indiens appellent Montezuma. Ce Montezuma, personnage tout à fait mythique, auquel le dernier empereur du Mexique n'a fait que prêter son nom, doit revenir un jour et rétablir la grandeur des Aztecs, et c'est ainsi que la croyance en un Messie se retrouve en Amérique, dans les montagnes Rocheuses.

De Santo-Domingo, l'expédition se rend à Albuquerque, sur le Rio-Grande, et là elle s'adjoint pour le reste du voyage un nouveau personnage, le *backwoodman* Leroux. Qu'est-ce que les backwoodmans? des hommes que le démon des aventures a fixés dans le désert, et qui réalisent en chair et en os la figure du vieux trappeur de Cowper. Ce sont des guides infaillibles : « Les trois plus expérimentés, dit M. Mœllhausen, sont par rang d'âge : Fitz Patrick, Kit (Christophe)

Carson et Leroux. Si Fitz Patrick, par exemple, n'a pas été dans sa jeunesse fusillé contre un arbre, s'il peut encore aujourd'hui suivre, tout équipé, les chasseurs plus jeunes et plus vigoureux, c'est bien un grand hasard, et aussi l'effet de sa merveilleuse présence d'esprit. Il y a des années, alors que les blancs ne visitaient pas beaucoup les montagnes Rocheuses, et que l'usage des armes à feu n'était pas bien répandu chez les habitants des prairies, Fitz Patrick s'étant écarté de ses compagnons chassait seul dans une gorge des montagnes, quand il aperçut un parti d'Indiens en marche pour une de leurs expéditions. Le malheur voulut que ceux-ci l'aperçussent en même temps; ils se mirent aussitôt à lui donner la chasse. Il n'y avait pas moyen de s'échapper; néanmoins le jeune homme simula une fuite pour gagner du temps. Il savait que ces sauvages, peu familiarisés avec les armes à feu, avaient maintes fois déjà attaqué des blancs, et leur avaient déchargé dans la poitrine leur propre fusil, afin de juger de l'effet. Fitz Patrick, se rappelant ce détail, ôta prudemment la balle de sa carabine et continua sa course. Mais les Indiens, le poursuivant avec ardeur, l'eurent bientôt atteint, et, après l'avoir désarmé, l'attachèrent à un arbre. Un guerrier, au fait du mécanisme de l'arme, se plaça à quelques pas du prisonnier, visa la poitrine et fit feu. Quand la fumée se fut dissipée, les Indiens regardèrent Fitz Patrick; il était toujours là, sain et sauf, montrant la balle qu'il avait tenue cachée et qu'il lança à la figure du premier qui s'approcha. Les Indiens restèrent ébahis. Dans leurs idées superstitieuses, ils s'imaginèrent que Fitz Patrick avait attrapé la balle au vol : c'était un homme invulnérable, un enchanteur, et le plus grand danger menaçait la tribu si on ne se hâtait de le mettre en liberté. Ses liens furent brisés, sa carabine lui fut rendue, et la troupe s'éloigna aussi vite que possible, en conseillant au jeune chasseur de rejoindre au plus tôt ses compagnons.

« Fils d'un Kentuckien qui s'est fait un nom dans les prairies par ses prouesses à la chasse et à la guerre, Kit Carson, à quinze ans, était déjà à Santa-Fé, traversait le Nouveau-Mexique, travaillait aux mines d'argent et de cuivre de Chihuahua, escortait les caravanes de commerce, et faisait le métier de conducteur de chariots. A dix-sept ans, il entreprit sa première expédition à la recherche des fourrures, le long du Rio-Colorado de l'ouest. Le succès qu'il obtint dans cette première campagne, malgré des dangers de toute sorte, fortifia encore son goût pour une vie indépendante. Il revint à Taos, poussa une reconnaissance vers les sources de l'Arkansas avec une autre bande de trappeurs, et de là, au nord, vers les montagnes Rocheuses, où le

Missouri et la rivière de Colombie prennent leur source. Huit ans il vécut dans ce pays, n'ayant pas son pareil pour poser les piéges, tireur adroit, guide sûr et fidèle. Sa bravoure était connue autant que sa sagacité et sa persévérance, et dans les entreprises difficiles, dans les attaques contre les Indiens, il était toujours de la partie.

» Une fois, avec douze camarades, il poursuivit une troupe de soixante Indiens Crows qui avaient enlevé des chevaux. Il parvint enfin à les découvrir et à se glisser près du fort abandonné où les voleurs s'étaient réfugiés. Là, sous les yeux mêmes des Crows, la bande déterminée détacha les chevaux et les emmena sans recevoir la moindre blessure, et emportant même la chevelure d'un Indien. Dans une autre rencontre, Carson eut l'épaule fracassée par une balle; mais c'est le seul accident qui lui soit survenu dans toute sa carrière.

» Le trappeur vit dans une contrée où il n'y a d'autre loi que le caprice de chacun; aussi se trouve-t-il souvent mêlé sans le vouloir à des querelles occasionnées par les causes les plus frivoles, et qui ont une fin déplorable. Témoin la rixe qui s'éleva un jour entre Carson et un Français, également trappeur. Celui-ci racontait qu'il avait terrassé plusieurs Américains, et que ces gens-là n'étaient bons qu'à recevoir des coups de fouet. Carson, qui tenait à sa nationalité, répondit qu'il était lui-même un de ces petits Américains, et demanda que le Français voulût bien commencer par lui Carson. On échangea de gros mots; les deux interlocuteurs saisirent leurs armes et sautèrent sur leurs chevaux, afin de vider sur-le-champ la querelle. Le Français avait un fusil, Carson un pistolet. Les deux combattants se précipitèrent l'un sur l'autre; dès que la tête des chevaux se toucha, l'Américain fit feu et brûla la cervelle à son adversaire, avant même que celui-ci eût pris le temps de viser. Carson, en cette circonstance, dut son salut à son adresse; sans cela, dans ce duel bizarre, il eût infailliblement succombé sous l'arme beaucoup plus sûre de son ennemi.

» C'est par hasard, sur un bateau à vapeur, que Carson fit la connaissance de Frémont, quand ce dernier était à la veille d'entreprendre sa première expédition en Californie. Le trappeur s'attacha au jeune officier, l'accompagna dans toutes ses excursions, et c'est au sein des périls et des privations que s'établit entre eux une amitié qui ne s'est jamais altérée. Qand Carson vint à Washington, il fut reçu par le président des États-Unis, qui le nomma lieutenant dans le régiment de chasseurs où Frémont servait en qualité de lieutenant-colonel. »

Quant à Leroux, c'était un Canadien d'origine française, comme son nom l'indique, qui avait également servi de guide au colonel Frémont,

et qui venait de conduire à travers les montagnes Rocheuses l'expédition du capitaine Gunnison, qui poursuivait plus au nord une direction parallèle à celle du lieutenant Whipple. Il était revenu avec l'intention de passer l'hiver chez lui pour se remettre de ses fatigues, mais une promesse de deux mille quatre cents dollars le détermina à céder aux instances du capitaine Whipple. Il restait à faire la seconde moitié du voyage, et ce n'était ni la moins difficile, ni la moins intéressante. Le versant occidental des montagnes Rocheuses est un sol historique, où l'archéologue trouve son compte aussi bien que le géologue et le naturaliste. Faisons d'abord une station à l'*Inscription rock*, immense tronc de pyramide naturel qui se dresse dans la *Sierra Madre*, et où toutes les générations d'Espagnols qui se sont succédé au Mexique depuis Fernand Cortez ont imprimé leur souvenir. Les inscriptions, qui ne sont plus toutes lisibles, sont innombrables, et entremêlées d'hiéroglyphes indiens dont on ne sait malheureusement pas trop s'ils ont un sens, ou s'il y faut voir les facéties naïves des enfants de la prairie. Sur le plateau du roc se trouvent des ruines considérables, des fondements de maisons, de murs, et, comme dans toutes les ruines du Nouveau-Mexique, une incroyable quantité de tessons de poterie, qui fait volontiers croire que chez les Aztecs on cassait exprès les pots en certaines occasions, par exemple aux cérémonies religieuses. La poterie dont se servent actuellement les Indiens Pueblo est tout à fait semblable à ces débris d'une antiquité si reculée.

A partir de l'*Inscription rock* les ruines abondent, et M. Mœllhausen n'hésite pas à y voir les monuments du passage des Aztecs, et les traces de leur longue halte dans la migration séculaire qui, du nord, les a transportés au Mexique et jusque dans l'Amérique centrale. Plus on remonte vers le nord, dit-il, plus les ruines attestent une architecture imparfaite et primitive, et cependant toujours la même dans sa donnée essentielle, qui est le système des terrasses, encore conservé de nos jours par les Indiens Pueblo, et aussi par les Zunis, proches parents des Pueblo.

Il y a dans le pays des Zunis de grosses fourmis qui se bâtissent des fourmilières de pierres précieuses. « Nous avions remarqué que beaucoup de ces Indiens portaient des pierres précieuses comme pendants d'oreilles; ils nous avaient dit qu'ils les tiraient de l'ouest, et nous étions très-curieux de connaître le sol « gemmifère ». Nous y arrivâmes et nous vîmes le sol couvert d'une quantité de petites élévations : c'étaient autant de fourmilières que nous pûmes examiner et fouiller à

loisir, le froid retenant les fourmis sous la terre. Le soleil favorisait nos recherches; nous reconnaissions les pierres précieuses aux éclairs rouges et bleus qu'elles lui renvoyaient, et nous n'avions qu'à nous baisser pour prendre les rubis et les émeraudes, malheureusement, ils ne dépassaient jamais la grosseur d'un pois, les pierres plus lourdes ayant sans doute excédé la force des fourmis; mais il est très-vraisemblable que le sol des alentours doit cacher des pierres plus fortes et d'une valeur réelle. La nécessité de trouver de l'eau et de rejoindre le train ne nous permit pas de nous amuser à chercher des trésors. » Non loin de ces fourmilières merveilleuses l'expédition rencontra, dans la vallée du Rio-Seco, la *Forêt pétrifiée :* « Des troncs isolés se dressaient çà et là entre des arbres gisant à terre dans toutes les directions. Quelques-uns de ces arbres avaient plus de soixante pieds de long et un diamètre proportionné, et paraissaient sciés en blocs réguliers, tandis que non loin de là on voyait des tas de copeaux et de branches brisées : ce sont des arbres fossiles, mis à nu par des courants d'eau, et qui se sont brisés par leur propre poids en fragments réguliers. Quelques-uns étaient creux, beaucoup semblaient à moitié brûlés; la plupart avaient revêtu une couleur sombre, dans laquelle on distinguait cependant parfaitement bien l'écorce, les fentes et les anneaux du bois. Quelques blocs montraient les plus beaux mélanges de couleur d'agate et de jaspe rouge; d'autres s'étaient émiettés en tout petits fragments qui, taillés et sertis, feraient de très-jolis bijoux. D'autres encore n'avaient pas perdu la couleur du bois, et ressemblaient tout à fait à des poutres de sapin pourri. Quand on les heurtait, ils se brisaient en petites planchettes minces. »

L'expédition est maintenant engagée dans les montagnes de San-Francisco. C'est la période la plus pénible du voyage; on est au mois de décembre; la saison est des plus rigoureuses, et les voyageurs s'avancent péniblement sur un sol volcanique, que les fers des chevaux et les roues des chariots raient de traces métalliques, et qui n'offre absolument aucune ressource. Quand ce ne sont pas des flocons de neige, c'est de la poussière de lave que le vent du nord leur jette dans la figure; des troupeaux d'antilopes et de cerfs à queue noire se montrent au loin, mais rarement à portée de fusil. De magnifiques écureuils[1] sont un peu plus abordables, et fournissent parfois un rôti recherché à la cuisine appauvrie de la caravane. La longueur de ces écureuils est de deux pieds du museau à l'extrémité de la queue, la queue seule a

[1] *Sciurus dorsalis s. Abertii.*

onze pouces. Le poil est gris sombre avec une belle raie rouge-brun sur le dos et le derrière des oreilles. Le ventre est blanc et bordé le long des flancs d'une ligne noire.

Les naturels qui habitent les régions entre les montagnes de San-Francisco et le grand Colorado de l'ouest sont encore bien moins avenants que les Comanches de la prairie. Il semble difficile de rencontrer, même dans la Nouvelle-Hollande, un type plus abject de l'espèce humaine. Ce sont de véritables brutes. Antipathiques à tout contact avec les blancs et trop lâches pour les attaquer de face, ils se cachent pour leur envoyer de loin leurs longues flèches armées de pierres aiguës. Chose unique chez les Indiens de l'Amérique du Nord, ils sont, malgré leur passion pour la nourriture animale, de très-mauvais chasseurs. Ils vivent dans des trous. Nous hâtons le pas, et puisque les hommes redeviennent si laids, nous nous retournons de nouveau vers la nature. A cent cinquante milles des montagnes de San-Francisco commence, pour s'étendre en Sonora et dans la Californie, la région du *Cereus giganteus*, le roi des cactus, qui atteint parfois une hauteur de soixante pieds. « Cette plante charnue croît et prospère dans des fentes de roche où il est à peine possible de découvrir un atome de terre. De deux à six pieds elle ressemble à une massue, dont la pointe est tournée en bas; mais à mesure qu'elle pousse, le diamètre tend à s'égaliser, et à vingt-cinq pieds c'est une grande colonne régulière qui commence alors à pousser des rameaux; ceux-ci se recourbent en haut à quelques pouces du tronc, de sorte qu'à quelque distance ces *cereus* ressemblent à des candélabres gigantesques. Le diamètre moyen du tronc est d'un pied et demi. Quand on voit ces hautes tiges se dresser à la pointe extrême d'un roc, on ne s'explique pas que la moindre tempête puisse les laisser debout, mais elles doivent leur solidité à un système de côtes circulaires qui monte de la base au sommet. » Un peu plus loin, nous rencontrons un village de castors.

. . . . « Des saules épais nous environnaient de toutes parts, et nous dûmes poursuivre notre route dans le lit même de la rivière. D'abord le sable était assez ferme, mais en avançant il devenait moins solide; nous eussions bien quitté ce chemin et marché à travers les oseraies, mais qu'aurions-nous gagné au change? toute la vallée environnante était sous l'eau. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre que c'était une inondation artificielle; car nous aperçûmes une quantité de digues construites avec tant d'art et une telle précision que l'eau du dehors ne pouvait dépasser une certaine hauteur, tandis que celle des réservoirs ne pouvait décroître. Nous étions auprès d'une colonie de

castors. Du haut de ma mule, qui s'avançait prudemment, je m'amusais de la naïveté de quelques soldats, qui croyaient reconnaître dans ces ouvrages la main des hommes, et espéraient atteindre bientôt des habitations, et par conséquent recevoir leur demi-ration. En effet, quand on n'a jamais vu de village de castors, on y est aisément trompé; aucune défectuosité n'apparaît dans ces constructions; c'est une entente parfaite de l'hydraulique, et des forces contraires à opposer à la force de l'eau. Aucune digue n'est droite, mais placée de façon à couper l'eau en diagonale, les ouvrages sont élevés jusqu'à ce que le niveau soit jugé suffisant. A l'extrémité de la digue est pratiquée une ouverture dont la grandeur est calculée de façon que le trop-plein ne puisse envahir la digue et la détruire, et d'autre part que l'eau intérieure ne puisse s'écouler, ce qui ferait baisser le niveau nécessaire pour la construction des cabanes. Malheureusement ces animaux sont si farouches qu'il est difficile de les observer à l'œuvre, et ce n'est que d'après les travaux exécutés qu'on peut juger de leur habileté.

» Dans une république de castors, il y a toujours deux espèces de travaux : ceux qui sont d'utilité publique, entrepris par toute la communauté, et qui consistent dans la construction de nouvelles digues ou la réparation des ouvrages endommagés; et les travaux particuliers, c'est-à-dire la construction des maisons ou cabanes qui s'élèvent par étages, dont le dernier ne dépasse pas le niveau de la rivière. Dans le premier cas, tout le monde prend part à la besogne, sans distinction d'âge ni de sexe, et c'est grâce à ces efforts réunis que s'élèvent des édifices dont la structure surprend au premier abord. Des arbres de la rive, ayant quelquefois près de quarante centimètres de diamètre, sont ainsi coupés et précipités dans l'eau. Des ouvriers frais et dispos sont aussitôt à l'œuvre pour en arracher les branches grandes et petites, ou bien pour en couper la partie qui tient encore à la terre, afin de mettre l'arbre à flot et de le diriger vers le lieu de sa destination. Là se trouvent d'autres ouvriers qui ont préparé des branchages, de la boue et de la terre, dans le but de fixer l'arbre qui vient d'échouer. Les matériaux abondent; à chaque moment on en apporte de nouveaux; on les dispose avec discernement, on les consolide, et bientôt la digue sort de l'eau pareille à une forteresse; les prudents architectes grimpent sur le sommet, et, là, usant de leur large queue en guise de truelle, polissent la surface, pour lui donner non de l'éclat mais bien de la solidité.

» C'est après l'entier achèvement de ces travaux publics que les habi-

tants de la petite colonie songent à la seconde partie de leurs occupations, qui est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la construction de leurs propres cabanes. Ici, le castor ne s'inquiète plus de son voisin, il travaille pour lui; il choisit son emplacement et y élève une habitation appropriée à ses goûts, où il reposera à son aise dans une pièce au-dessus de l'eau, pièce munie d'un trou dans le plancher, par lequel le propriétaire puisse s'échapper en cas de danger. De leurs demeures ils observent le niveau de la rivière; si l'eau s'élève, par suite d'orages ou par toute autre cause, quelques castors accourent aussitôt pour remédier au mal; ils élargissent l'ouverture de la digue pour laisser échapper le superflu, ou bien, quand une longue sécheresse l'exige, ils la rétrécissent, et au besoin la bouchent même tout à fait. C'est ainsi que les castors offrent l'image d'une communauté paisible, unie, laborieuse.

» L'intelligence subtile que ces animaux déploient lorsqu'ils vivent en commun, ne se retrouve plus chez les individus isolés; ils habitent alors des trous qu'ils se creusent sur le bord des rivières, et se contentent de ronger les arbres par instinct, sans règle ni méthode. En domesticité même ils n'ont plus que des mouvements maladroits, au lieu de cette remarquable adresse dont ils font preuve à l'état libre; pourtant lorsqu'ils sont pris jeunes ils s'apprivoisent vite et sans peine. J'ai eu l'occasion d'observer cet animal dans un voyage de la Nouvelle-Orléans à Brême où j'avais emmené deux jeunes castors qui par leur douce familiarité ainsi que par leur voix plaintive, qui ressemble à celle de petits enfants, ne contribuèrent pas peu à me faire supporter cette longue traversée. Je remarquai aussi qu'ils n'eurent pas le mal de mer, tandis qu'un couple de gros ours gris, quelques bêtes féroces et un aigle que j'avais également avec moi donnaient des signes évidents de cette indisposition, surtout lorsqu'un orage se prolongeait. »

Nous arrivons maintenant au Rio-Colorado, la dernière grande étape du voyage avant l'océan Pacifique. Ici les indigènes sont bien plus fréquentables, et M. Mœllhausen n'a que des éloges à donner aux Chimehwuebes, aux Cutchanas et surtout aux Mohaves. Ces tribus se distinguent par la grande taille et la belle prestance des hommes, qui arrivent souvent à six pieds et ont des proportions admirables. Mais ils se tatouent de la manière la plus grotesque. Tout le corps est couvert de raies transversales, brunes et vertes, et une large raie rouge part du front pour s'étendre longitudinalement par le milieu de la figure, de la poitrine et du ventre, se bifurque aux cuisses et de là se termine aux orteils. Les femmes sont petites et peu sveltes. Cette race,

très-forte et très-prospère, se nourrit à peu près exclusivement de végétaux. « Les Mohaves avaient organisé avec nous toutes sortes de trafics; à la fin ils nous apportèrent aussi des poissons, et comme nous n'en avions pas mangé depuis longtemps, les premiers furent naturellement recherchés et bien payés; mais à peine fut-il devenu public que nous ne dédaignions pas le poisson, que tout le camp en fut inondé, de sorte que le prix baissa immédiatement. C'est ce que les bonnes gens ne voulurent pas du tout comprendre; ils s'étaient imaginé que plus ils en apporteraient, plus nous en mangerions et plus aussi nous les payerions. Parmi les espèces qu'ils nous firent connaître, j'en distinguai une nouvelle, qui porte une grande bosse sur le dos, derrière la tête. Le soir, on pouvait voir les Indiens se baigner dans le fleuve, et le traverser avec facilité, avec femmes et enfants, et j'eus à cette occasion un spectacle véritablement touchant : une jeune femme se dépouilla de sa robe non loin de nous, la serra dans un panier, et coucha dessus son petit nourrisson. Elle prit le panier sous son bras et se dirigea vers le fleuve, conduisant à la main un autre enfant de quatre ans, pendant que deux autres, de six à huit ans, suivaient par derrière. C'était un groupe charmant, cette mère brune, poussant devant elle le panier avec le nourrisson, soutenant l'autre petit qui nageait à ses côtés, et se retournant de temps en temps vers ses deux aînés, qui nageaient en jouant et en tapageant dans le sillon maternel. Il suffit d'avoir un sens pour ce qu'il y a de noble et de saint dans la nature, pour découvrir et honorer le divin, même dans le païen et dans l'homme de la nature. » Ces bons Indiens prêtèrent une assistance fort utile aux voyageurs pour le passage du Colorado, qui prit toute une journée, parce que l'expédition ne disposait que d'une petite barque et d'un radeau, tous deux en caoutchouc. Les moutons qui suivaient la caravane n'ayant pas voulu entrer dans l'eau, ce furent les Indiens qui les passèrent à la nage sans en dérober un seul. « Le dernier soir que nous passâmes sur la rive du Colorado, nous eûmes le lieutenant Tittbal et moi, qui vivions sous la même tente, la visite de plusieurs indigènes, parmi lesquels deux charmantes sœurs de quinze à seize ans. Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour les entretenir pas signes, et, pour les divertir, nous leur fîmes les petits tours de passe passe que nous pouvions nous rappeler de nos années d'école. Au moment des adieux, nous réussîmes à acheter pour quelques boutons blancs, coupés à nos habits, les deux beaux colliers de coquillages qui ornaient les épaules brunes des deux charmantes Indiennes. Nous leur avions offert des dollars et de la petite monnaie

blanche, tout ce qui nous restait de numéraire, mais elles avaient préféré les boutons, parce qu'elles pouvaient les enfiler, tandis qu'elles ne pouvaient imaginer comment elles feraient servir les dollars à leur toilette. »

Depuis le Colorado jusqu'aux limites de la Californie, s'étend un désert de sable presque absolument privé d'eau, et infesté par des peuplades féroces. Deux guerriers mohaves guidèrent l'expédition à travers ces contrées dangereuses. Elle y perdit un homme de peine, surpris et tué par les Pah-Utah, triste mais unique tribut payé aux chances innombrables d'un tel voyage. L'expédition du capitaine Gunnison avait été moins heureuse; au moment où le lieutenant Whipple touchait aux montagnes de la Californie, il apprenait de voyageurs mormons que le capitaine Gunnison avait été massacré avec ses officiers par les Indiens de l'Utah....

Le 20 mars 1854, l'expédition arrivait à Pueblo de los Angeles, le 23 elle était rendue au port de San-Pedro, sur l'océan Pacifique, où elle s'embarquait à bord du *Colonel Frémont* pour San-Francisco.

Le volume se termine par un rapport de M. Jefferson-Davis, ministre de la guerre des États-Unis, qui rend hommage aux travaux du lieutenant Whipple, et recommande le tracé étudié par lui de préférence aux deux autres.

ARMAND VALLIER.

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GOETHE[1].

(1794-1805.)

Suite et fin des Extraits.

Iéna, le 30 juillet 1799.

Je comptais sur vous pour dimanche soir; je vous attendais, j'avais donné congé au club des philosophes pour passer la première soirée avec vous sans dérangement. Jugez de mon ennui quand j'ai reçu votre lettre qui faisait évanouir mon espoir et le renvoyait aux calendes!

Puisqu'il n'y a pas moyen d'échanger des idées avec vous, je n'ai plus qu'à me jeter dans la composition, tant que cela pourra durer. Je suis sérieusement engagé dans le second acte, et fort occupé de ma royale hypocrite[1]. Le premier est recopié et attend votre arrivée.

Vous avez cent fois raison; au lieu de se laisser aller à des controverses de théorie avec le monde, il vaut mieux travailler . . . .

. . . .

Il n'y a pas à le nier; la plupart des hommes sentent plus juste qu'ils ne raisonnent. L'erreur ne commence qu'avec la réflexion . . . .

. . . .

SCHILLER.

Pendant que je suis d'humeur à ne louer et à ne recommander que le travail productif, je m'applaudis de l'heureuse rencontre qui m'autorise à vous adresser à ce propos deux compliments au lieu d'un. Puissent les choses tourner également bien de part et d'autre!

Je me doutais que Parny vous ferait plaisir. Il a tiré de son sujet une foule de thèmes aussi jolis que spirituels, et il a un style vif et agréable. Je trouve

[1] Élisabeth, qui figure dans presque toutes les scènes du second acte de *Marie Stuart.*

seulement qu'il n'est pas heureux dans la disposition et la gradation des épisodes, d'où résulte un défaut d'unité dans l'ensemble. Il me paraît encore que l'intention de l'auteur, qui est de traîner dans la boue la religion catholique, est plus apparente qu'il ne convient chez un poëte. Je serais tenté de croire que ce petit livre pourrait bien avoir été commandé tout exprès par les théophilanthropes.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces sujets, et autres semblables, prêtent plus à des épopées comiques qu'à des épopées sérieuses. Le *Paradis perdu* de Milton, sur lequel je suis tombé par hasard ces jours-ci, m'a inspiré de singulières réflexions. Dans ce poëme, comme dans toutes les œuvres des modernes, c'est à proprement parler l'individu qui se manifeste et qui excite l'intérêt. Le sujet est abominable en soi, spécieux en apparence, au fond creux et inconsistant. Hors un petit nombre d'épisodes naturels et vigoureux, il y a toute une partie languissante et fausse qui vous agace. Mais l'homme qui parle intéresse; on ne peut lui contester ni le caractère, ni le sentiment, ni l'intelligence et le savoir, ni le don de la poésie et de l'éloquence, comme bien d'autres qualités encore. L'auteur, révolutionnaire vaincu, s'accommode mieux du rôle du diable que de celui de l'ange, et cette circonstance singulière, unique même, exerce une grande influence sur le plan et la disposition du poëme; il est aveugle, autre circonstance qui réagit fortement sur le ton et sur le coloris. L'ouvrage restera donc unique en son genre et, comme on l'a dit, quoi qu'il puisse lui manquer sous le rapport de l'art, la nature y triomphera toujours.

Entre autres considérations suscitées par cet ouvrage, j'ai été contraint de m'occuper du libre arbitre, à propos duquel je n'aime guère à me rompre la tête; c'est un méchant rôle que le sien, dans le poëme comme dans la religion chrétienne en général. Dès qu'on admet que l'homme est bon de père en fils, le libre arbitre consiste dans la faculté absurde de s'écarter du bien par choix, afin de devenir coupable; si on admet, au contraire, que l'homme est méchant par nature, ou bien, pour parler plus exactement, qu'il est réduit au niveau de la brute et irrésistiblement entraîné par ses appétits, alors le libre arbitre est une personne de bon ton qui ne craint pas d'agir par nature, contrairement à la nature. On voit par là aussi comment Kant a dû nécessairement aboutir à un principe radical du mal, pourquoi les philosophes qui trouvent l'homme de la nature charmant se tirent si mal d'affaire quand il est question de la liberté, et pourquoi ils se récrient tant quand on se refuse à estimer très-haut le bien que l'on fait par inclination. Mais réservons cela pour en causer de vive voix en même temps que des explications de Reinhold[1] sur l'athéisme de Fichte.

GOETHE.

Weimar, le 31 juillet 1799.

Iéna, le 2 août 1799.

Pendant que vous relisiez le poëme de Milton, j'étudiais la période dans laquelle il a paru et qui lui a imprimé son caractère. Quelque effrayante que soit cette époque, il faut qu'elle ait stimulé le génie, car l'histoire mentionne parmi les personnages actifs du temps plusieurs noms célèbres dans la poésie anglaise. En

[1] Disciple de Kant et prédécesseur de Fichte dans la chaire de philosophie d'Iéna.

cela elle a été plus féconde que la révolution française qu'elle rappelle à bien des égards. Les puritains jouent un rôle assez semblable à celui des jacobins, les moyens sont souvent les mêmes et la lutte n'a pas une autre issue. Des temps pareils sont bien faits pour la ruine de la poésie et de l'art, parce qu'ils excitent et enflamment l'esprit sans lui fournir d'aliment au dehors. Il puise alors en lui-même et on voit apparaître les productions monstrueuses du genre allégorique, subtil et mystique.

Je ne me rappelle plus comment Milton se tire du sujet du libre arbitre; mais quant à l'explication de Kant elle est par trop monacale à mon gré, et je n'ai jamais pu m'y faire. Toutes ses raisons pour trancher la question se réduisent à attribuer à l'homme un attrait *positif* vers le bien-être moral et vers le bien-être physique; il faut alors, pour qu'il préfère le mal, une cause *positive* et *intérieure* capable de l'y pousser, parce que rien de positif ne peut être contre-balancé par une pure négation. Voilà donc deux éléments tout à fait disparates, le penchant au bien moral et le penchant au bien-être physique érigés en puissances et en forces égales, car la liberté personnelle se trouve placée vis-à-vis de chacun et entre les deux dans une situation absolument égale.

Mais, Dieu soit loué! nous ne sommes pas appelés à éclairer le genre humain sur cette question, et nous avons le droit de nous renfermer toujours dans le domaine des faits. Ce n'est pas que ces côtés obscurs de la nature humaine soient lettre morte pour le poëte, et surtout pour le poëte tragique, encore moins pour l'orateur, et ils ne sont pas d'une médiocre ressource quand il s'agit de peindre les passions.

. . . .

SCHILLER.

Après une assez bonne semaine passée dans la solitude de mon jardin, je suis revenu pour un jour à la ville, et ma première visite a été pour le château, qui offre un coup d'œil très-animé. On a mis à la besogne cent soixante ouvriers, et je voudrais que vous vissiez tant d'artisans divers travailler à la fois dans un si petit espace. Pour peu qu'on réfléchisse en même temps qu'on regarde, on se complaît à voir à l'œuvre cette extrême variété de métiers, depuis le plus grossier jusqu'au plus délicat. Chacun fait sa partie par principes et par routine. Pourquoi les prescriptions qui règlent le travail ne sont-elles pas toujours les meilleures! car sur ce pied-là malheureusement il peut se produire aussi bien une œuvre pleine de goût qu'une fantaisie barbare.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 12 août 1799.

. . . .

Je passerai dorénavant les mois d'hiver à Weimar, c'est un point arrêté. Ayant le théâtre sous la main, je ferai l'économie d'une quantité de *faux-frais* que je ne puis éviter à l'heure qu'il est, faute de voir la foule de mes personnages se mouvoir sous mes yeux, et les idées même me viendront avec plus d'abondance.

Je serai en retard cet hiver-ci et ne vous arriverai guère que vers la fin de janvier, à cause de ma femme et du petit. Quant au logement, j'espère maintenant que je pourrai conclure avec Charlotte; je vais néanmoins aller aux renseignements pour la maison du comte Werther, parce qu'elle n'est pas mal placée pour la comédie. C'est sur le marché que je préférerais loger; je serais également près de vous et de mon beau-frère.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai commencé à parcourir *Mahomet* et j'ai déjà fait quelques remarques; je vous enverrai cela vendredi. Il est certain, dans tous les cas, que du moment ou l'on essayait d'une pièce française, et surtout d'une pièce de Voltaire, c'était là le meilleur choix à faire. Le sujet déjà est une garantie contre l'indifférence, et les développements ont bien moins de la manière française que les autres pièces qui me viennent à l'esprit. Vous avez déjà beaucoup fait vous-même à cet égard, et il ne vous en coûtera guère pour faire encore mieux. Je ne doute pas que le succès ne compense amplement la peine que vous donnera cette tentative. J'hésiterais cependant à risquer de pareils essais avec d'autres pièces françaises, car on en trouverait difficilement une seconde qui pût s'y prêter.

. . . .

La propriété que possède l'alexandrin de se diviser en deux hémistiches égaux, et la nature de la rime qui de deux alexandrins fait un couplet, donnent une forme arrêtée non-seulement au langage, mais encore à l'inspiration dans toutes les pièces françaises : caractère, sentiments, conduite des personnages, tout tombe sous la loi du contraste; de même que le violon dirige les mouvements des danseurs, la nature symétrique de l'alexandrin règle les mouvements du cœur et les pensées. L'intelligence est surexcitée sans relâche, et sous cette forme tout sentiment, toute pensée est tiraillée comme dans le lit de Procuste.

Et comme on supprimerait, en écartant l'alexandrin dans la traduction, toute la base sur laquelle reposent ces pièces, il ne pourrait rester que des ruines. On ne conçoit pas que l'effet persiste après que la cause a disparu.

Je crains donc que nous n'ayons pas grand'chose à puiser à cette source pour notre scène allemande, sauf peut-être quelques simples sujets.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Depuis que la lettre d'Humboldt et mon travail sur *Mahomet* m'ont appris à envisager la scène française sous un jour nouveau, je préfère me borner à la lecture de leurs pièces, et je viens de me mettre à Crébillon. C'est un singulier personnage; il manie les passions comme les cartes : on mêle, on joue, on remêle, on rejoue; les figures ne changent pas. Il n'y a pas trace chez lui de ces subtiles affinités chimiques en vertu desquelles les passions s'attirent et se repoussent, se combinent, se neutralisent, se séparent et se recomposent. Il rencontre sur la

route qu'il suit des situations qui seraient impossibles partout ailleurs. Comme méthode générale, cette manière serait insupportable chez nous, mais je me demande si elle ne s'appliquerait pas avec succès à des compositions du second ordre, comme sont les opéras, les pièces de chevalerie, féeries. Les idées qui me sont venues à ce sujet nous fourniront un sujet de causerie et de méditation.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 23 octobre 1799.

Weimar, le 7 décembre 1799.

Ç'a été une grande joie pour moi de recevoir encore de vos nouvelles aujourd'hui. Les pôles de notre boussole ont changé de place, et ce qui était le nord est devenu le sud. Je ne me suis guère aperçu jusqu'ici du changement de lieu; j'avais, d'une part, pendant ces premiers jours beaucoup à faire au logis, d'autre part, un vieux reste de lettres et d'écritures à expédier, afin de pouvoir commencer sur de nouveaux frais ma nouvelle existence. Je me suis borné à me présenter avant-hier chez le duc, et j'y ai passé une heure. Je me réserve de vous dire la substance de notre conversation.

. . . .

SCHILLER.

Le duc et la duchesse prendront aujourd'hui le thé chez moi et prêteront, je l'espère, une oreille favorable à la lecture de *Mahomet*. Si vous avez envie d'assister à la cérémonie, vous serez le très-bien venu.

GOETHE.

Weimar, le 17 décembre 1799.

Je pense que vous vous déciderez dans tous les cas à venir chez moi à huit heures et demie. Vous trouverez des pièces chauffées et éclairées, quelques amis attardés, un ou deux plats froids et un verre de punch : toutes choses qui ne sont pas à dédaigner dans ces longues soirées d'hiver.

GOETHE.

Le 23 décembre 1799.

Le 15 janvier 1800.

Je pensais vous rencontrer aujourd'hui à midi chez le duc, où j'étais invité et où je n'ai d'ailleurs trouvé aucune figure de connaissance. En sortant de table, je suis allé chez mon beau-frère, et en rentrant j'ai appris que vous aviez passé ici. N'est-ce pas un accident unique en son genre que vous ne m'ayez pas trouvé au logis? Je vous envoie simplement le bonsoir, le reste pour demain. Je n'ai guère travaillé aujourd'hui, parce que je me suis levé trop tard; j'ai cependant repris *Macbeth*.

SCHILLER.

Si vous ne craignez pas de vous transporter chez moi ce soir, par ce froid rigoureux, je vous attends à six heures; nous achèverons de lire *Macbeth*.

A sept heures, c'est l'heure où la lune se lève, récréation astronomique. Vous êtes invité. Il s'agit de contempler la lune et Saturne. J'ai trois télescopes chez moi.

Si vous préférez la chaleur de la chambre, l'ami Meyer vous tiendra compagnie; il a pour les montagnes de la lune comme pour celles de la Suisse, pour les astres comme pour le froid, une de ces haines vigoureuses qui n'appartiennent qu'aux artistes.

GOETHE.

Weimar, le 11 février 1800.

En ce qui touche les questions de votre dernière lettre, je suis de votre avis, et je vais même plus loin. Je crois que le génie éclate à son insu. L'homme de génie peut agir par raison, après de mûres réflexions, et par conviction; mais ce n'est là qu'un accident. La réflexion et tout ce qui s'ensuit sont également incapables d'améliorer ou de soustraire à ses défauts une œuvre de génie; mais le génie peut, par la réflexion et l'exercice, s'élever par degrés à une telle hauteur qu'il finit par produire des œuvres classiques. Plus le siècle a de génie lui-même, et plus il vient en aide à celui des individus.

Pour les exigences extrêmes qu'on affiche aujourd'hui à l'égard des poëtes, je crois qu'elles ne sont pas très-propres à en faire naître un de plus. La poésie exige dans celui qui s'y livre une certaine prédilection naïve et restreinte pour la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Le prendre de trop haut avec elle, c'est troubler cet état d'innocence de la production, et mettre à la place de la poésie, sous le titre de poésie pure, un je ne sais quoi qui, une fois pour toutes, ne sera jamais de la poésie, comme nous le voyons malheureusement de nos jours. Et il en est de même des arts qui s'en rapprochent, et même de l'art entier pris dans le sens le plus large.

Telle est ma profession de foi, que je ne prétends du reste imposer à personne.

. . . .

GOETHE.

Le contraste que je trouve ici me plaît beaucoup après ma longue retraite. Je pense rester encore la semaine prochaine.

Une foire comme celle-ci est vraiment le monde en miniature; on est au mieux pour observer l'industrie des hommes, qui est fondée sur de simples aptitudes mécaniques. De ce qu'on appelle esprit, il en paraît si peu dans l'ensemble que cela a bien plus l'air de l'instinct que l'animal fait voir dans ses travaux.

En fait d'art proprement dit, on peut affirmer hardiment qu'il n'y en a pas vestige dans les produits du jour.

Il ne manque pas de bons tableaux, de bonnes gravures, etc., mais ils datent d'une autre époque. . . . .

. . . .

Je rends par contre au public une justice qu'il mérite à sa façon; il est extrê-

mement attentif au théâtre, et on ne le voit pas s'engouer d'un acteur; il est vrai aussi que la chose serait difficile. Il applaudit le plus souvent l'auteur, ou plutôt le sujet que l'auteur a traité, et l'auteur n'obtient des marques bruyantes d'approbation que dans les passages où il s'échauffe à tort et à travers. Ce sont, comme vous le voyez, les indices d'un public qui n'est ni gâté ni formé, tel qu'une foire peut le fournir.

. . . .

GOETHE.

Leipzig (fin d'avril), 1800.

Weimar, le 5 mai 1800.

Que je vous remercie de votre aimable lettre; j'étais fort en peine de rester si longtemps sans un mot de vous, et sans nouvelles d'aucune sorte. Quoique vous me manquiez beaucoup, je me réjouis pour vous de la distraction que vous prenez après ce long hiver, et je songe que vous nous reviendrez gai et dispos. Depuis votre absence je vais très-bien physiquement parlant; je sors beaucoup au grand air, et je commence même à me compter au nombre des personnes bien portantes. Je me suis occupé ces jours-ci d'arranger pour le théâtre les quatre premiers actes de *Marie;* j'ai fini et déjà entrepris le cinquième acte. Les répétitions de *Macbeth* ont lieu, et je n'en augure que du bien; mais la première représentation est remise forcément à mercredi en huit.

. . . .

Il n'y a pas grand'chose de nouveau à Weimar. Je suis allé une fois au palais. C'était un thé suivi d'un souper, et il a fallu écouter, trois quarts d'heure durant, des vers français.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 12 juin 1800.

L'idée hardie de mettre une communion sur la scène s'est déjà ébruitée, et on m'engage à faire une tentative auprès de vous pour que vous tourniez la difficulté. Je vous avouerai que je n'étais pas rassuré moi-même, et à présent qu'on proteste à l'avance, j'ai deux raisons pour une de vous en détourner. Ne voulez-vous pas me communiquer le cinquième acte, et venir me voir ce matin après dix heures? Nous causerions de cela. Peut-être iriez-vous aussi volontiers visiter le château? la journée serait favorable.

GOETHE.

Weimar, le 5 septembre 1800.

. . . .

J'espère que votre solitude n'a pas tardé à vous rendre à vous-même, et je compte lire dans votre lettre de demain que vous avez déjà mis la main à la besogne. . . . .

. . . .

Cotta me donne d'excellentes nouvelles de *Wallenstein*. Sur 3,500 exemplaires, la plupart sont déjà placés, et il se dispose à faire une nouvelle édition. Le public achète sans s'effrayer du prix; cela est de très-bon augure pour votre *Faust*. Cotta pourra faire du premier coup une édition de 6 à 8,000 exemplaires.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 23 septembre 1800.

J'ai gardé de la dernière lecture à laquelle j'ai assisté chez vous une grande et noble impression; l'esprit élevé et pur de la tragédie antique respire dans le monologue [1], et produit l'effet désiré en remuant profondément l'âme sans l'agiter. N'eussiez-vous rapporté d'Iéna, en fait de poésie, que ce seul morceau et ce que vous avez déjà arrêté dans votre esprit sur la marche subséquente de cette partie tragique de l'œuvre, vous seriez payé de votre séjour. Si vous réussissez, comme je n'en doute pas, dans cette fusion de l'élément noble avec l'élément barbare, vous tiendrez la clef du reste de l'ensemble, et il ne vous sera pas difficile, en partant de ce point, de régler et de coordonner, par une sorte d'analyse, les autres parties; car il faut que cette cime, comme vous l'appelez vous-même, soit aperçue de tous les points de l'ensemble et qu'elle regarde vers tous les points.

. . . .

SCHILLER.

Je ne sais où la pauvre poésie finira par trouver un refuge; ici elle est encore une fois en danger d'être fort réduite par les philosophes, les naturalistes et consorts. Je ne puis nier que je n'attire et n'encourage moi-même ces messieurs, en revenant de plein gré à la mauvaise habitude de bâtir des théories; je ne puis donc m'en prendre qu'à moi.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 18 novembre 1800.

Je vous envoie *Tancrède* [2]; il sort de chez le relieur, et il est encore humide. Ayez la bonté de le lire jusqu'au bout avec attention, et comme s'il figurait déjà sur notre théâtre.

Êtes-vous d'humeur à prendre ce soir votre part d'une collation simple et frugale, en société de philosophes et d'artistes? Vous serez le bienvenu. Nous pourrions causer plus au long de la pièce dont on copie les rôles.

GOETHE.

Weimar, le 30 décembre 1800.

[1] Il s'agit de la pièce de *Faust*.

[2] Le *Tancrède* de Voltaire, traduit par Goethe.

Weimar, le 11 février 1801.

. . . .

En recherchant les traits invariables de la nature humaine, auxquels on pourrait rapporter tous les phénomènes de la culture intellectuelle, je n'ai pu découvrir encore que quatre éléments principaux :

LA JOUISSANCE, — L'ASPIRATION, — LA RÉSIGNATION, — L'HABITUDE.

Les méditations de ce genre conduisent en général à ce singulier résultat, qu'on voit disparaître les différences entre les cas particuliers. Mais n'est-ce pas précisément une certaine unité que l'on veut atteindre?

Portez-vous bien. Il s'est passé bien des choses qui nous fourniront matière à causerie.

GOETHE.

Weimar, le 25 mars 1801.

Iéna, le 27 mars 1801.

. . . .

Comme il m'arrive toujours, j'ai encore tiré moins bon parti que je ne pensais de la société d'Iéna ; quelques conversations avec Schelling et Niethammer, et c'est tout. Il y a quelques jours à peine, je faisais la guerre à Schelling, à propos de ce qu'il avance dans sa *Philosophie transcendantale* : « La nature, dit-il, débute par l'instinct pour s'élever jusqu'à la science; l'art, au contraire, part de la science pour aller à l'instinct. » Il n'entend parler, il est vrai, que du contraste qui existe entre les productions de la nature et celles de l'art, et, en ce sens, il a complétement raison. Mais j'ai peur que messieurs les idéologues ne s'entêtent de leurs idées, et ne tiennent trop peu de compte de l'expérience. Dans la réalité, le poëte débute également par l'instinct ; il doit même s'estimer heureux quand la conscience claire et nette qu'il a de son travail le conduit à conserver intacte au terme de son œuvre l'idée première et générale, mais obscure, d'où elle est sortie. Sans une pareille idée, obscure mais toute-puissante, il n'y a point d'œuvre poétique possible, et la poésie, ce me semble, consiste précisément à exprimer et à communiquer ces sentiments irréfléchis, c'est-à-dire à les faire vivre dans la création artistique. Si l'on n'est poëte, on pourra se montrer sensible comme le poëte même à une idée poétique, mais on ne la fera point passer à l'état de représentation, et l'on ne saura lui communiquer la forme de l'absolu. De même celui qui n'est pas poëte pourra se montrer, comme le poëte lui-même, capable de produire une œuvre issue de la réflexion, et saura s'imposer ; mais cette œuvre n'aura dans l'instinct ni son origine ni sa fin, ce ne sera jamais qu'une œuvre de raison. Or, c'est dans l'union de l'instinct avec la réflexion que réside le poëte artiste.

En s'efforçant dans ces dernières années d'assigner à la poésie un rôle plus relevé, on n'a réussi qu'à embrouiller l'idée qu'on doit s'en faire. Dès qu'un auteur est capable de rendre ce qu'il sent de telle façon que son œuvre m'oblige à ressentir à mon tour ce qu'il a éprouvé, et que je reste sous le coup de cette impression vivante, j'affirme que j'ai mis la main sur un poëte, sur un créateur. Mais tout poëte n'est point parfait quant au degré. Le degré de sa perfection

dépend de la richesse de la substance qu'il renferme en lui, et de l'influence plus ou moins générale exercée par son œuvre. Plus le sentiment est particulier et plus aussi l'œuvre est accidentelle; la force d'expansion a pour base l'idéal. On doit exiger de toute composition poétique l'expression complète, car toute composition doit avoir son cachet, sous peine de ne pas exister; mais le poëte parfait exprime l'humanité tout entière.

Plusieurs hommes vivent aujourd'hui qui sont cultivés au point qu'une perfection absolue peut seule les satisfaire, mais qui ne sauraient produire eux-mêmes quelque chose qui fût simplement bon. Ils ne peuvent pas créer, la route qui mène de l'idée à la représentation reste fermée pour eux; le pouvoir de cette transition est précisément ce qui dénote à mes yeux le poëte.

D'autre part, il y a eu et il y a encore beaucoup de poëtes capables de produire quelque chose de bon et de caractéristique, mais qui n'atteignent pas à ces exigences élevées, et ne se les posent même pas à eux-mêmes. A ces derniers il manque le degré, quand c'est l'*espèce* qui manque chez les autres; et c'est là, à mon avis, une distinction que l'on fait trop peu aujourd'hui. De là entre les deux une lutte stérile et interminable où l'art n'a rien à gagner; car les premiers habitent le vague domaine de l'absolu, et n'opposent jamais à leurs adversaires que l'idée d'une perfection indéterminée; les autres, par contre, ont pour eux leur création, qui restreint toujours à la vérité, mais qui possède la réalité.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 28 avril 1801.

La copie de *Nathan* [2] est faite, et on vous l'enverra pour que vous répartissiez les rôles. Je ne veux plus avoir affaire avec l'engeance des acteurs; la raison et la douceur ne sont d'aucune ressource avec eux; il n'y a qu'un rapport possible avec eux, le ton du commandement, que je ne suis pas autorisé à prendre.

J'ai dû envoyer *la Pucelle* [1] au duc il y a huit jours; elle ne m'est pas encore revenue. D'après ce qu'il a dit à ma femme et à ma belle-sœur, elle a fait sur lui une impression inattendue, malgré qu'elle soit en opposition complète avec ses goûts. Mais il croit qu'elle n'est pas susceptible d'être représentée, et il pourrait bien avoir raison. Après y avoir mûrement réfléchi, et, en dépit des quelques avantages que j'y perdrai, je me décide à ne pas la mettre au théâtre. Unger, d'ailleurs, à qui je l'ai vendue, compte la mettre en vente à la foire d'automne comme une très-grande nouveauté; il m'a bien payé, et je ne veux pas le contrarier. Puis cet effrayant prosaïsme des rôles à apprendre, des fautes à redresser, et enfin le temps que dévorent les répétitions, cela me fait reculer, sans compter que j'y perdrais encore mes bonnes dispositions. Je m'occupe en ce moment de deux nouveaux sujets de drame; quand je les aurai médités et examinés à fond je me remettrai à la besogne. Portez-vous bien, et ne manquez pas de venir samedi.

SCHILLER.

[1] Drame de Lessing.

[2] *La Pucelle d'Orléans*, drame de Schiller.

. . . .

Je ne renoncerais pas tout à fait à faire représenter *la Pucelle*. Elle offre de grandes difficultés, mais nous en avons surmonté de très-grandes; il est vrai que l'expérience du théâtre n'est pas faite pour entretenir la confiance, l'amour et l'espérance. Que vous ayez personnellement mieux à faire que de vous plier à ce métier de pédagogue, j'en suis bien convaincu moi-même; reste à savoir si dans mon état actuel de demi-oisiveté ce ne serait pas plutôt mon fait; mais nous pourrons en causer lorsque nous serons réunis.

GOETHE.

Oberoszla, le 28 avril 1801.

Weimar, le 28 juin 1801.

. . . .

Et moi aussi je suis menacé de tomber dans une longue dissipation, car j'ai pris sérieusement la résolution de partir dans trois semaines environ pour la Baltique, d'essayer des bains de mer et de revenir par Berlin et Dresde. Je ne me fais pas grande fête de ce voyage, je l'avoue, j'appréhende même d'avoir quelques mauvais jours à Berlin, mais il faut que je voie de nouveaux objets, et que je fasse, dans l'intérêt de ma santé, une tentative décisive; je voudrais assister à quelques bonnes représentations, voir au moins quelques acteurs distingués, et puisque cela peut se faire sans grand détour, revoir aussi mes anciens amis.

. . . .

SCHILLER.

Je vous félicite de tout mon cœur de la résolution que vous avez prise; j'approuve fort que vous vous dirigiez vers le nord pendant que je vais faire un tour dans le nord-ouest de l'Allemagne; nous aurons mille observations à mettre en commun, et nous pourrons comparer les situations.

. . . .

S'il faut que je vous parle d'un résultat qui commence à se développer en moi, il me semble que je me sens plus porté chaque jour à faire des théories pour mon propre compte, et toujours moins pour le compte d'autrui. Les hommes s'amusent ou se tourmentent à tourner autour des énigmes de la vie, bien peu se soucient d'en trouver le mot. Et comme ils font tous parfaitement bien, gardons-nous de les troubler.

. . . .

Le duc est arrivé. Comme toutes les personnes qui arrivent, il est plein d'illusions et ne demande qu'à s'amuser. Pour moi, au contraire, en homme qui va partir, je ne prends aux choses qu'un intérêt médiocre, et l'ennui croît tous les jours. J'attends avec impatience ma délivrance, qui aura lieu probablement mercredi quinze courant. Je vous écrirai encore de Göttingue si cela en vaut la peine.

GOETHE.

Pyrmont [1], le 12 juillet 1801

[1] Dans le duché de Lippe-Detmold, au nord-est de la Westphalie.

Je suis un homme heureux toutes les fois que je me retrouve à Iéna, dans la vieille chambre de Knebel, ne connaissant pas d'endroit au monde où j'aie passé autant d'heures bien employées. J'ai eu la plaisante idée d'inscrire sur un montant de fenêtre peint en blanc toutes les choses de quelque valeur que j'ai composées là depuis le 21 novembre 1798. Si j'avais commencé plus tôt à tenir ce registre, il contiendrait bien des choses que je dois à notre liaison.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 19 janvier 1802.

. . . .

C'est un spectacle très-intéressant de voir la philosophie faire si bon ménage avec votre esprit tout d'intuition, et comment elle l'anime et le fortifie sans cesse; qu'à son tour l'esprit spéculatif de notre ami [1] tire les mêmes avantages de son contact avec le vôtre, j'en doute, et la cause en est dans la nature même des choses. Vous ne prenez de ses idées que ce qui confirme vos vues et ne vous inquiétez pas du reste, les faits ayant en définitive pour vous une autorité supérieure à celle de la spéculation, tant que cette dernière ne concorde pas avec eux. Le philosophe, au contraire, doit être fort embarrassé de toute manière de voir qu'il ne parvient pas à ranger sous ses lois, parce qu'il prétend pour ses idées à une justesse absolue.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Je suis tombé sur les *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, de Soulavie. C'est un ouvrage qu'on ne quitte plus, et qui intéresse par la multiplicité des aperçus, malgré que l'auteur paraisse quelquefois suspect. L'effet général est grandiose. Figurez-vous mille ruisseaux et mille torrents qui, obéissant aux lois de la nature, se précipitent d'une foule de hauteurs et d'une foule de vallées les uns vers les autres, et finissent par former un fleuve immense qui déborde et cause une inondation dans laquelle périssent aussi bien ceux qui l'avaient prévue que ceux qui n'avaient rien soupçonné. La nature seule apparaît dans ce vaste phénomène, et on ne voit pas trace de ce que nous autres philosophes nous appellerions si volontiers du nom de liberté. . . . . . .

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 9 mars 1802.

Weimar, le 30 mars 1802.

Je me réjouis de votre prochain retour et de l'idée de vous avoir auprès de moi pour m'aider à passer les premiers jours du printemps, qui me rendent

[1] Schelling.

toujours triste, parce qu'ils éveillent en moi une aspiration inquiète et sans objet déterminé.

Je ferai volontiers de mon mieux pour accommoder *Iphigénie* au théâtre; des peines de ce genre sont toujours très-fructueuses, et si nos gens font leur devoir je ne doute pas du succès. On m'écrivait même dernièrement de Dresde qu'on songeait à y représenter *Iphigénie*, et cet exemple sera sûrement suivi par d'autres théâtres.

Don Carlos [1] est en assez bonne voie, et j'espère être en règle dans huit ou dix jours. La pièce a du fond, elle convient certainement au théâtre et contient beaucoup de détails propres à lui concilier la faveur. Il ne m'a sans doute pas été possible d'y introduire un ensemble satisfaisant, déjà par ce seul motif que la pièce est découpée trop largement; je me suis borné à lier, tant bien que mal, les épisodes, et à faire ainsi de l'ensemble le simple support des détails. Quand il s'agit du public d'ailleurs, l'unité est la dernière chose qu'il faille prendre en considération.

. . . .

J'ai encore en dépôt une traduction nouvelle de l'*École des femmes*, de Molière, dont il y aura certainement moyen de tirer parti, sauf quelque léger remaniement. On m'a communiqué en outre une pièce qui a beaucoup de bon, mais aussi beaucoup de défauts dramatiques, ayant été tirée d'un roman.

Madame Méreau m'a dit qu'elle travaillait au *Cid*, de Corneille; cherchons à diriger ce travail et à en faire une bonne acquisition pour le théâtre.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 12 mai 1802.

La représentation d'*Iphigénie* pour samedi ne souffrira aucune difficulté.

. . . .

Je crois sans peine que la représentation de cette pièce réveillera en vous une foule de situations du passé et du monde avec lequel vous vous étiez alors identifié.

. . . .

Les premiers moments de mon installation ici ont été amers à plusieurs égards, mais surtout par la nouvelle de la maladie et de la mort de ma mère en Souabe. Par une lettre qui m'est arrivée il y a quelques jours, j'ai appris que ma mère mourait le jour même où j'entrais dans ma nouvelle maison. On ne peut se défendre d'une émotion douloureuse quand on réfléchit à ces jeux de la destinée.

. . . .

SCHILLER.

Le 26 juillet 1802.

. . . .

J'ai lu ces jours derniers quelques notices sur Pline l'Ancien et admiré ce que l'homme peut tirer d'un bon emploi de son temps. En comparaison d'un

[1] Repris et remanié pour la scène.

pareil travailleur, Haller lui-même n'est qu'un prodigue. Mais j'ai peur qu'à force de lire, d'extraire et de dicter, il n'ait guère eu le temps de réfléchir; et il semble qu'il ait voulu placer toute l'activité de l'esprit dans l'étude, car il tança un jour son neveu fort rudement pour l'avoir vu aller et venir dans le jardin sans tenir un livre à la main.

. . . .

SCHILLER.

(1803.)

La lecture d'hier[1], sur laquelle je comptais médiocrement, n'ayant pu choisir mon public, m'a valu une approbation précieuse, et mes auditeurs hétérogènes se sont trouvés unis dans une émotion commune. La peur et l'épouvante se sont manifestées dans toute leur force, et j'ai pu saisir aussi des marques touchantes d'attendrissement; le chœur a fait plaisir à tout le monde par la naïveté des motifs et enthousiasmé par ses élans lyriques, de sorte que je puis compter qu'il produira avec des arrangements convenables une forte impression à la scène.

. . . .

SCHILLER.

(1803.)

. . . .

J'ai retiré de mes paperasses *les Chevaliers de Malte* [2], et j'ai grande envie de me mettre sur-le-champ à ce sujet. Le fer est chaud maintenant et peut se battre.

SCHILLER.

(1803.)

La répétition d'aujourd'hui a si bien marché que je ne doute nullement qu'on pourra donner la pièce le 19. Si vous venez ce soir chez moi, nous la reverrons encore une fois d'un bout à l'autre, et d'autant mieux qu'elle est encore toute fraîche dans mon souvenir. Dites au porteur à quelle heure il devra venir vous prendre avec la voiture.

GOETHE.

Weimar, le 9 août 1803.

Veuillez accorder quelques instants au porteur de la présente, M. Arnold de Strasbourg [3], et avoir pour lui quelques bonnes paroles. Il tient à l'Allemagne avec sérieux amour; il n'a pas craint la peine pour apprendre quelque chose, et il s'en retourne avec la ferme résolution de se consacrer à des travaux hono-

[1] Celle de la *Fiancée de Messine*.

[2] Il nous reste de cette pièce le plan entier et un fragment de la première scène.

[3] Sans doute le spirituel auteur du *Pfingst-Montag* (le Lundi de la Pentecôte), pièce de mœurs alsaciennes écrite avec une verve comique très-remarquable, et qui a obtenu plus tard le suffrage de Gœthe.

rables. Il pourra vous donner une foule de détails sur Göttingue où il étudie, et sur Strasbourg où il a vécu pendant la terreur révolutionnaire.

Vous m'avez échappé fort inopinément à mon dernier retour d'Iéna, mais j'apprends par Meyer que vous serez ici après-demain. Je souhaite que vos affaires tournent bien; pour moi je n'ai pas changé de lieu et je me promène toujours autour du lac des quatre cantons[1]. La chaleur du jour, pendant mon voyage de Iéna ici m'a tellement accablé, que je m'en ressens encore.

. . . .

SCHILLER.

Écrivez-moi comment vous allez et si vous pourrez venir ce soir au spectacle; je vous verrai dans tous les cas aujourd'hui. J'ai un conseil à vous demander. Je voudrais donner à Humboldt un témoignage d'amitié, et je songe à lui envoyer par fragments la *Fille naturelle*[2]; mais j'hésite à cause du sujet, qui est la perte d'un enfant. Peut-on espérer que ces feintes douleurs adouciront les vraies, ou doit-on craindre, au contraire, de rouvrir la blessure?

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 17 septembre 1803.

. . . . . . Il est incontestable que *Jules César*[3] possède toutes les qualités requises pour devenir une colonne du théâtre : intérêt de l'action, variété, richesse, la force dans la passion, l'animation de la vie réelle; voilà pour le public; et au point de vue de l'art il satisfait à toutes les exigences. Tout effort qu'on pourra y consacrer sera pur profit, et l'on rendra visible les progrès de notre théâtre dans les perfectionnements que l'on apportera encore à la représentation de cette pièce.

Pour mon *Guillaume Tell*, la pièce est d'un prix inestimable; ma petite barque se trouve portée aussi par ce flot. Dès hier cette lecture m'a mis en verve pour produire.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 30 novembre 1803.

Dans ma solitude et ma réclusion actuelle, je ne m'aperçois de la marche du temps qu'à la brièveté croissante des jours. L'absence de toute distraction et une assiduité volontaire me servent du moins à ne pas arrêter mon travail, bien que tout mon être physique souffre sous le poids de la saison.

Votre lettre me fait voir que vous êtes en belle humeur, et je m'aperçois avec plaisir que vous apprenez à connaître Hegel de plus près. Il serait malaisé de

[1] Allusion à la pièce de *Guillaume Tell*.

[2] Drame de Gœthe.

[3] Celui de Shakespeare.

lui donner maintenant ce qui lui manque, mais ce défaut de ne pas savoir exposer ses idées est à tout prendre le défaut national en Allemagne, et il est compensé, du moins, pour un auditeur allemand, par les deux qualités nationales, la profondeur et la gravité la plus honorable.

Cherchez donc à rapprocher Hegel et Fernow[1]; il me semble qu'il y a moyen de les faire s'entr'aider. Dans la fréquentation de Fernow, il faudra que Hegel avise à une méthode pour lui rendre son idéalisme intelligible, et il faudra que Fernow cesse d'être superficiel. Si vous les réunissez tous deux chez vous quatre ou cinq fois et que vous les fassiez causer, il se rencontrera certainement des points de contact entre eux.

. . . .

Madame de Staël est en effet à Francfort, et nous pouvons nous attendre à la voir bientôt ici. Pour peu qu'elle comprenne l'allemand, je ne doute pas que nous ne fassions sa conquête; mais de lui exposer notre religion en phrases françaises et de lutter contre sa volubilité nationale, ce serait une tâche par trop rude. Nous ne nous en tirerions pas à aussi bon marché que Schelling avec Camille Jordan, qui lui jetait Locke à la tête. « Je méprise Locke[2], » répondit Schelling, et voilà nécessairement son adversaire réduit au silence.

. . . .

SCHILLER.

Il était facile de prévoir qu'on m'appellerait à Weimar quand madame de Staël y arriverait. J'avais pesé la chose d'avance, afin de n'être point surpris au dernier moment, et j'étais tout décidé à rester ici...... Je vous prie instamment de me remplacer; personne que moi ne songerait à faire le plongeur en pareille occasion, et vous seul pouvez me comprendre. Si madame de Staël tient à me rendre visite, elle sera bien reçue. Pourvu que je sois averti vingt-quatre heures à l'avance, je ferai meubler pour elle une partie de l'appartement de Loder; elle trouvera une table bourgeoise, nous nous verrons, nous causerons, et elle restera autant qu'elle voudra. Ce que j'ai à faire ici peut s'expédier en quelques quarts d'heure pris par-ci par-là, le reste de mon temps lui appartiendra; mais quant à me mettre en voiture par le temps qu'il fait, à m'installer, à m'habiller, à fréquenter la cour et le monde, cela m'est absolument impossible, et je dois m'y refuser aussi péremptoirement que vous l'avez fait autrefois en pareil cas.

Je laisse à votre amitié la conduite de toute cette affaire; car je ne désire rien autant que de voir de mes propres yeux et d'apprendre à connaître par moi-même cette femme si remarquable et si honorée, et mon plus grand souhait est de lui voir franchir ce peu de lieues pour l'amour de moi. Elle a dû se familiariser en route avec de plus mauvais gîtes que celui qui l'attend ici. Chargez-vous de dénouer ces difficultés de votre main délicate et amie, et envoyez-moi un exprès sitôt qu'il se passera quelque chose d'important.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 13 décembre 1803.

[1] Collaborateur du *Mercure*.

[2] En français dans le texte.

Weimar, le 14 décembre 1803.

Il n'y a rien à objecter aux raisons qui vous détournent de venir ici, et je me suis efforcé de les faire valoir aussi vis-à-vis du duc. Madame de Staël aimera mieux et doit préférer vous voir loin d'un cortége de distractions, et grâce à cet arrangement, votre rencontre avec elle pourra devenir un vrai plaisir pour vous, au lieu d'être un insupportable ennui.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 21 décembre 1803.

Il m'en a coûté un véritable effort pour passer brusquement d'un extrême à l'autre, et d'une vie de solitude et de travail aux distractions de la société; cela m'a tant fatigué cette semaine, que je n'ai pu prendre sur moi de me mettre à écrire, et que j'ai laissé à ma femme le soin de vous marquer où nous en sommes.

Madame de Staël justifiera pleinement l'idée que vous avez prise d'elle *a priori;* elle est tout d'une pièce; point de mélange, rien de faux ni de pénible en elle. Cela fait qu'on est parfaitement à l'aise auprès d'elle en dépit de la différence immense des caractères et des façons de penser, au point que de sa part on peut tout supporter et qu'on se plaît à lui tout dire. Elle représente l'esprit français sous un jour vrai et très-intéressant. Dans tout ce que nous appelons philosophie, par conséquent dans toutes les questions élevées et décisives, on se trouve en désaccord avec elle, et toutes les conversations n'y peuvent rien. Mais son naturel et son sentiment valent mieux que sa métaphysique, et sa belle intelligence touche à la puissance du génie. Elle veut tout éclaircir, tout comprendre, tout mesurer, elle ne concède rien d'obscur, d'inaccessible, et tout ce qu'elle ne peut pas éclairer de son flambeau n'existe point pour elle; aussi a-t-elle une peur affreuse de la philosophie idéaliste, qui à son sens mène au mysticisme et à la superstition, et c'est là l'atmosphère où elle s'anéantit. Il n'y a pas en elle de sens pour ce que nous appelons poésie; d'une œuvre de ce genre elle ne s'assimile que la passion, l'éloquence, l'esprit général; mais si le bon lui échappe parfois, elle n'estimera jamais le mauvais. Vous voyez par ces quelques mots que la lucidité, la décision et la vivacité spirituelle de sa nature ne peuvent exercer qu'une influence heureuse. La seule chose qui ennuie, c'est la volubilité tout à fait extraordinaire de sa langue; il faut se transformer tout entier en un appareil auditif pour pouvoir la suivre. Mais puisque j'ai pu moi-même me tirer d'affaire avec elle, malgré mon peu d'habileté à parler français, vous n'éprouverez nulle difficulté, grâce à votre plus grand usage de la langue.

Je vous proposerais de venir ici samedi pour rompre la glace; vous vous en retourneriez dimanche pour terminer votre affaire d'Iéna. Si madame de Staël prolonge son séjour au delà du nouvel an, vous la trouverez ici, et si elle part plus tôt, elle pourra vous faire auparavant une visite à Iéna. Il ne s'agit maintenant que de vous dépêcher de la voir pour vous mettre l'esprit en repos. Si vous pouvez venir avant samedi, cela ne vaudra que mieux.

Portez-vous bien. Mon travail n'a guère avancé cette semaine, sans rester tout

à fait stationnaire, cependant. C'est grand dommage que cette intéressante visite nous arrive si mal à propos, alors que nous sommes accablés à la fois par des affaires plus pressantes, par la mauvaise saison et par les tristes événements à l'impression desquels il est impossible de se soustraire complétement.

SCHILLER.

(1804.)

Un mal que je ne dois pas négliger et qui me gêne surtout pour marcher, me retient depuis hier au logis, enchaîné sur mon sofa; il me fera manquer aujourd'hui le dîner de madame de Staël et le concert du soir. Je n'y gagne malheureusement rien pour mon travail, car la tête est fortement prise. Comme ma femme ne peut sortir également, à cause d'une vilaine toux, vous aurez la complaisance de nous excuser, au besoin, auprès de Sa Seigneurie au sujet du concert.

. . . .

Madame de Staël écrit aujourd'hui à ma femme un billet dans lequel elle parle d'un prochain départ, mais également d'un retour très-probable à Iéna.

. . . .

Apprenez-moi comment vous allez. J'ai chez moi, cette après-midi, une répétition de *Mithridate* [1], mais qui ne me fera rien négliger d'important.

SCHILLER.

En me donnant des nouvelles de votre santé, veuillez me dire si vous êtes d'humeur à prendre connaissance d'un drame poétique. Si oui, je vous enverrai le premier acte de *Tell*, qui est de taille et que je suis pressé d'expédier à Iffland; je ne le lâcherais pas volontiers avant d'avoir eu votre avis. Au milieu de toutes les contrariétés qui s'accumulent ce mois-ci, le travail marche cependant assez passablement; j'ai l'espoir qu'il sera achevé pour la fin du mois prochain.

. . . .

J'ai vu la Staël chez moi hier, et je la reverrai encore aujourd'hui chez la duchesse mère. — C'est toujours la vieille chanson, avec elle; cela ferait souvenir du tonneau des Danaïdes, si on ne songeait pas d'abord à Oknos et à son âne [2].

SCHILLER.

Ce n'est pas là, en vérité, un premier acte; c'est une pièce tout entière et même une pièce excellente, dont je vous fais mon compliment et dont j'espère voir prochainement la suite. A première vue tout me semble parfait, et c'est là le point capital quand il s'agit de travaux calculés en vue d'un certain effet. Je

[1] Le *Mithridate* de Racine, qui allait être représenté à Weimar.

[2] Personnage allégorique que les comiques grecs représentent comme condamné dans les enfers à tordre sans cesse une corde qu'un âne ronge à mesure qu'il la fait. (Quicherat, *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*).

n'ai fait que deux cornes, l'une pour marquer que je voudrais un vers de plus à l'endroit où j'ai fait le trait au crayon, pour éviter une transition trop brusque. Pour l'autre, voici mon observation : le Suisse n'a pas le mal du pays lorsqu'il entend le ranz des vaches hors de chez lui; car on ne le joue nulle part ailleurs que je sache, mais précisément parce qu'il ne l'entend plus et que des sons familiers à sa jeunesse ne viennent plus frapper ses oreilles. Je ne prétends pas néanmoins à l'infaillibilité sur ce point. Portez-vous bien et continuez à procurer à notre vie un nouvel intérêt par votre belle activité; luttez courageusement dans cet enfer du monde, et employez joncs et roseaux à tresser une corde vigoureuse afin qu'il y ait du moins quelque chose à mâcher [1].

GOETHE.

Weimar, le 13 janvier 1804.

C'est une grande consolation pour moi que vous soyez content du début de *Tell;* cet encouragement m'était nécessaire au milieu de cette atmosphère où j'étouffe. Je vous enverrai lundi le *Grutli,* qu'on met au net en ce moment; c'est un morceau qui présente un ensemble et qui peut se lire à part.

Je suis bien impatient de vous revoir. Quand est-ce que vous rouvrirez votre porte?

Madame de Staël veut rester ici encore trois semaines. En dépit de toute l'impatience française, elle s'apercevra, j'en ai peur, à ses dépens que nous sommes aussi, nous autres Allemands de Weimar, un peuple changeant, et qu'il faut savoir partir à temps.

. . . .

SCHILLER.

Voici ma réponse aux choses amicales que vous m'écrivez ce soir : je désire de tout mon cœur vous revoir bientôt, quoique je sois obligé à bien des précautions. J'ai eu hier un entretien avec M. Voigt et je ne m'en trouve pas bien du tout. Je ne sens qu'à présent combien je suis faible.

. . . .

Vous avez bien raison de marquer de l'opposition à votre importune voisine en travaillant pendant qu'elle est là; la position ne serait pas tenable autrement.

Malade et mécontent comme je le suis maintenant, il me semble impossible qu'on me reprenne jamais à de pareilles conversations. C'est vraiment pécher contre le Saint-Esprit que d'abonder le moins du monde dans son sens. Si elle était allée à l'école chez Jean-Paul, elle ne s'arrêterait pas si longuement à Weimar; qu'elle tente, s'il lui plaît, d'y passer encore trois semaines, mais ce sera à ses risques et périls.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 23 janvier 1804.

[1] Allusion à la fable d'Oknos.

. . . .

J'ai eu ce soir la visite de Jean de Muller, et mes collections de médailles lui ont fait grand plaisir. Il m'arrivait inopinément et ne trouvait chez moi que de vieilles connaissances; l'occasion était unique pour juger à quel point il possède l'histoire; les figures les plus secondaires lui étaient familières pour la plupart, et il se montrait au courant des circonstances de leur vie.

GOETHE.

J'ai eu aujourd'hui la visite de madame de Staël et de Muller, puis est survenu le duc; la conversation s'est fort animée, et notre but, qui était de parcourir une traduction du *Pêcheur*[1], a été manqué.

. . . .

Demain soir, à cinq heures, j'aurai Benjamin Constant; si vous voulez venir plus tard, vous me ferez grand plaisir.

Je vous souhaite une bonne nuit.

GOETHE.

Le 26 janvier 1804.

Mille remercîments pour ce que vous m'avez envoyé. Tout mérite réservé, c'est, je crois, chose risquée de mettre des pièces grecques sur notre théâtre, et je ne le conseillerais pas. Ne vous a-t-on point parlé, au nom de Wieland, d'une représentation de l'*Hélène* d'Euripide; le chœur doit être accompagné avec la flûte. J'en ai entendu parler, il y a plus de cinq semaines, et oublié de vous en entretenir.

Comme je me trouve aujourd'hui en veine de travail, je prolongerai sans doute la séance du soir, et je doute que je sorte. Je suis malheureusement réduit à anticiper sur demain, devant dîner chez madame de Staël.

SCHILLER.

. . . .

Madame de Staël et monsieur de Constant viennent après cinq heures. Je tiendrai un souper prêt si on a envie de rester; la fête serait complète si vous pouviez en être. Commandez l'heure à laquelle vous voulez que la voiture vous cherche.

GOETHE.

Weimar, le 16 février 1804.

J'approche du terme de mon travail et dois me tenir soigneusement en garde contre tout ce qui pourrait tuer ou déranger l'inspiration finale, surtout contre les amis de France. Excusez-moi donc, cher ami, avec la charité chrétienne et évangélique, que je m'engage à tenir à votre disposition en pareille occasion.

SCHILLER.

[1] Ballade de Gœthe, traduite par madame de Staël.

Vous me soulagez d'un grand poids en consentant à vous charger de *Guillaume Tell*. Je ne manquerai pas de venir, pour peu que j'aille mieux; je ne suis pas bien du tout depuis que je vous ai vu pour la dernière fois, lors de la lecture; le temps qu'il fait m'est très-préjudiciable, et depuis le départ de notre amie, il me semble que j'ai fait une maladie considérable.

SCHILLER.

. . . .

Voici enfin une *Charlotte Corday* [1] dont je m'empare avec une hésitation inquiète, mais la curiosité est grande.

. . . .

SCHILLER.

Le 14 janvier 1805.

Je suis très-content à cette heure d'avoir formé et réalisé le projet de m'occuper d'une traduction. De cette manière, j'ai pu du moins tirer quelque fruit de ces jours de misère, vivre et agir en attendant. Je vais tenter dans les huit jours de me mettre en train et d'aborder *Démétrius* [2] dans des dispositions favorables, mais je doute beaucoup que je puisse y parvenir. Si j'échoue, il faudra me mettre en quête de quelque nouvelle besogne à moitié mécanique.

. . . .

SCHILLER.

Le 22 février 1805.

Cela me réjouit de revoir quelques lignes de votre main, et fait renaître en moi l'espérance de voir revenir les anciens temps, bien que j'en désespère par moments [3]. Les deux rudes coups que j'ai subis dans un espace de sept mois m'ont ébranlé jusqu'à la racine, et j'aurai de la peine à me remettre.

Ma dernière attaque semble, il est vrai, n'avoir eu d'autre cause que l'épidémie générale, mais la fièvre était si forte et m'a surpris dans un tel état de faiblesse, que je crois sortir de la plus grave maladie, et j'ai surtout de la peine à lutter contre un découragement qui est le père de tous les maux dans ma position.

. . . .

SCHILLER.

Vous devez être d'humeur à lire dans votre position actuelle, et je vous envoie un gros paquet de journaux littéraires et nos *Winckelmanniana*, etc., que vous n'avez pas encore vus, que je sache. Je me suis replongé dans la littérature

[1] S'agit-il d'un projet de drame sur ce sujet?

[2] Nous avons de cette pièce de Schiller le premier acte entier, les trois premières scènes du second acte, et le plan détaillé du reste.

[3] Schiller mourut le 9 mai suivant.

française à propos des commentaires que vous savez [1], et il en sortira toujours quelque chose.

Il semble à la fin que je reprenne. Où en êtes-vous? Je souhaite ardemment vous revoir.

GOETHE.

Le 26 février 1805.

. . . .

Merci pour les lettres de Winckelmann. Cette lecture vient fort à propos pour aider à ma convalescence. Cela va toujours mieux, et je pense tâter prochainement du grand air.

Voulez-vous bien me procurer le *Nestor* de Schlözer [2] ou me marquer seulement où je pourrai l'avoir.

Continuez à reprendre la gaieté et des forces. Si le vent tombe, je me risquerai peut-être à sortir demain pour vous aller voir.

SCHILLER.

Le 27 mars 1805.

Faites-moi donc savoir comment vous avez passé ces jours-ci. Je me suis enfin cramponné sérieusement à mon travail, et j'espère n'en plus démordre si aisément. Après de si longues pauses et des incidents si malheureux, il m'a coûté de la peine pour reprendre pied, et j'ai dû me faire violence; mais me voici en haleine.

Le vent glacial du nord-ouest retardera, j'en ai peur, votre convalescence et la mienne; je trouve cependant mon état plus supportable qu'en d'autres occasions par la même température.

. . . .

Portez-vous bien. J'ai soif d'une ligne de vous.

SCHILLER.

[1] Sur Diderot : le *Neveu de Rameau*, traduit par Gœthe.

[2] *Chronique du moine Nestor, du onzième siècle :* texte russe en lettres latines, traduction allemande et commentaire historique et critique très-précieux.

Schlœtzer ou Schlœzer, né à Jagstadt en 1737, mort en 1809, polyglotte et historien, passa six ans à Saint-Pétersbourg, se fixa ensuite à Gœttingue, où il fut nommé en 1769 professeur de philosophie et de politique.

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

VI.

Le chemin le plus court de la demeure de Lars à la vallée de Grover traversait des crêtes dangereuses, mais Henric était là dans son élément ; son pied souple et assuré effleurait sans glisser le bord des précipices, et bientôt la vue du presbytère à travers les arbres lui fit battre le cœur. Le soleil éclairait doucement la vallée, et donnait comme une toilette de fête aux pierres rouges de la maison si chère.

Le prieur et un autre homme descendaient vers la porte, puis ils montaient et redescendaient encore. Henric s'arrêta pensif en croyant reconnaître Œrsteen. Il savait combien le vieux ministre était violent dans ses volontés, à quel point l'assesseur avait capté sa confiance, et il en concluait qu'il serait difficile de lui faire adopter d'autres vues. Mais il n'ignorait pas non plus, d'un autre côté, que Fahlberg avait pour lui, Dartley, des sentiments vraiment affectueux et que surtout il aimait tendrement Anna, et il lui paraissait impossible que le père contraignît sa fille à prendre pour époux l'homme détesté, dont le caractère était bien fait d'ailleurs pour motiver l'aversion d'Henric et d'Anna. Il ne s'agissait donc, en résumé, que de faire connaître là-dessus la vérité au prieur.

Tandis qu'il s'arrêtait et réfléchissait, Henric aperçut un autre

[1] Voir la livraison d'août.

couple : c'était Anna qui longeait avec le docteur l'allée du jardin. Aussitôt il changea de direction, descendit le talus, sauta la haie et fut devant eux, sans qu'ils eussent pressenti son approche. Il prit la main qu'Anna lui tendait, et regarda avec tendressé son visage baigné de larmes.

« Tu pleures, dit-il tristement; oh ! je sais ce qui te fait pleurer! Ils t'ont dit que je t'abandonne, et qu'Œrsteen posera sur ta tête la couronne de fiancée... n'est-ce pas là ce qu'ils t'ont dit? Mais écoute-moi, mon Anna bien-aimée, avant que ta main lui appartienne, ces rochers chancelleront sur leur base et se précipiteront sur lui et sur moi ! S'il se permet de t'approcher, je risquerai tout, ma vie et jusqu'à mon âme... Il ne t'épousera pas, crois-le.

— Hélas ! Henric, tu ne sais pas tout : mon père le veut, il a vu mes larmes et il m'a parlé avec dureté; il est très-irrité contre toi, contre moi et contre tous ceux qui osent dire un mot pour nous.

— C'est-à-dire contre moi, interrompit le docteur. C'est chez lui une sorte de délire, une idée fixe, qu'il faut que ce coquin de bancal soit son gendre. Ah! s'il n'était pas mon vieil ami d'enfance!... Il a été si grossier, que sans plus tarder je remontais dans ma carriole pour retourner au fond de mes montagnes.

— Et ne croyez-vous pas, docteur, que cette folie puisse se guérir?

— Je n'y vois pas de remède, enfant, pas de remède ! Je connais le vieillard, il a donné sa parole à Œrsteen, il ne la retirera jamais. Tordez le cou à ce drôle, ou bien enfuyez-vous, ou bien prenez votre parti et soumettez-vous à l'humeur changeante du sort : je ne vois pas autre chose à faire. Si j'étais prêtre, je vous unirais ici même. Malheureusement je ne le suis pas, et tout ce que je puis dire, c'est que ma colère est grande et que je serais capable de tirer jusqu'à la dernière goutte de sang de cet Œrsteen. Mais il n'y a pas de danger qu'il s'y expose : il est plus fin que nous, et c'est à vous à prendre garde, monsieur Dartley, car il ne vous veut pas de bien.

— Viens, Anna, dit Dartley, viens et ne crains rien.

— Que voulez-vous faire? s'écria Alsen.

— Je veux aller trouver le père et lui demander s'il aura le courage de nous séparer.

— Pauvre enfant! n'en doute pas, il le fera, répondit le vieillard en mettant affectueusement la main sur l'épaule de Henric; il le fera, et cependant, je le déclare, tu es l'homme qu'il faut, et si quelqu'un doit réussir, c'est bien toi. Lorsque j'ai vu hier comment les choses tournaient pour vous deux, une voix m'a dit au cœur : voilà un garçon

qui ne souffrira pas qu'on pêche dans ses eaux, et toi, mon vieux, il faut que tu l'aides ! Je me suis promis de répondre à cette voix. Allons donc tous trois, et faisons, n'importe comment, un trou dans le filet que le fourbe a si admirablement tendu. »

Ils se dirigèrent donc vers la maison, Anna s'appuyant, frémissante, sur son amant, et Alsen marchant à côté d'eux. Ils avaient à peine fait quelques pas, lorsqu'ils aperçurent le prieur avec Œrsteen, le capitaine et d'autres officiers. En voyant sa fille au bras de Dartley, le prieur s'arrêta court; les plis de son front se contractèrent, et d'une voix rude : « Va vite t'occuper de nos hôtes, » dit-il. Anna allait instinctivement obéir, mais Henric la retint, et ils entrèrent tous dans la chambre.

« J'ai à vous parler, et il faut qu'Anna soit présente, fit-il sans tenir compte de l'indignation de Fahlberg.

— Vous ne pouvez rien me dire que je ne sache déjà, répondit celui-ci; ainsi épargnez-vous cette peine, et ne me forcez pas à transgresser les lois de l'hospitalité.

— Il faut cependant m'entendre, poursuivit Dartley en se plaçant devant lui avec Anna. Me voici avec ton enfant, prieur de Grover; et toi, chère Anna, je ne te demande qu'une parole : dis-la tout haut et n'en rougis pas : ne m'aimes-tu pas de tout ton cœur et depuis longtemps ?

— Que signifie cela, monsieur, interrompit Fahlberg avec violence, sans laisser à sa fille le temps de répondre; qu'osez-vous faire en ma présence ?

— Cela signifie, cher monsieur, que si vous respectez les lois divines et humaines, vous ne séparerez pas ceux qui vous déclarent ouvertement leur amour.

— Un amour que je n'aurais jamais approuvé si je l'eusse connu! s'écria le prieur; tu as commencé en arrière de moi, porte maintenant la peine de ta faute!

— Vous m'avez connu dès mon enfance, poursuivit Dartley avec le même calme, et, depuis mon retour à Rothbergsland, je suis venu chez vous presque chaque jour : quoi d'étonnant que j'aie aimé Anna ? Qu'ai-je fait pour me rendre indigne de votre bienveillance! Cet homme m'a supplanté, je ne le loue ni le blâme, mais je vous demande seulement si vous considérez comme un témoignage en sa faveur le sang-froid avec lequel il entend que le cœur de sa future est à moi ? Peut-il encore après cela solliciter sa main ? Grand Dieu ! si j'étais à sa place, j'aimerais mieux plonger mon bras dans le plomb bouillant.

— Il est difficile pour moi, dit Œrsteen, d'accepter un rôle dans cette scène singulière et de garder une sage modération.

— Vous ne devez pas non plus vous y mêler, s'écria le prieur. Je suis l'offensé, c'est moi que tout cela regarde, et je te remercie vraiment, Alsen, de ton intervention dans mes affaires de famille.

— Que tu me remercies ou non, répliqua le docteur, tu connaîtras toute ma pensée. Si j'avais une fille, je la donnerais au brave jeune homme que son cœur s'est choisi, et quoi que tu puisses dire, sacrebleu! je ne crois pas possible qu'il en soit autrement. Mais regarde-le donc bien, avant de le repousser : de la plante des pieds à la racine des cheveux, il n'est rien en lui qui ne soit digne de ton enfant; puis regarde-la elle-même, avec ses yeux rouges de larmes, attachée à lui comme du lierre. Allons, ma fille, prends courage; la couronne de l'épousée n'est pas encore sur ton front. Et toi, vieux Christian, montre-toi doux et miséricordieux, comme doit l'être un homme de Dieu. Dis à ce monsieur Œrsteen que voici : Vous voyez par vous-même ce qu'il en est; avoir la main sans le cœur, c'est avoir la fiole sans le remède. Tu n'as qu'une fille, mon vieux, ne brise pas son cœur, de telles maladies sont dangereuses, et si tu.... »

Il ne put achever, car le prévôt, au paroxysme de la colère, le saisit par le bras, après avoir vainement essayé de l'interrompre et s'écria : « As-tu juré de me rendre fou, Alsen? Veux-tu plaider la cause de l'absurdité, de la folie, de l'ingratitude? Tout usage, toute bienséance, doivent-ils aujourd'hui être foulés aux pieds? Je pourvois au bonheur de ma fille; je l'aime comme un père doit aimer son enfant. Un homme sage, honnête, riche, de bonne famille, me l'a demandée, je la lui donne, quoi de plus simple? Ce n'est pas encore, que je sache, l'usage en Norwége de jeter ses filles entre les bras des mendiants qui les ont séduites. En tout cas, les choses ne se passeront pas ainsi chez moi. Que réclame ce jeune homme, après avoir abusé de ma confiance? Qui est-il? Qu'a-t-il fait dans le monde? Quel est son avenir? Dois-je livrer mon enfant à cette passion insensée qu'il nomme de l'amour? Le dois-je? Dois-je, avec mes cheveux blanchis dans l'honneur, agir assez imprudemment pour qu'un jour, bientôt peut-être, on me montre au doigt en disant : Voyez ce père sans conscience, qui a abandonné sa fille à la misère! Non, ami, cela ne peut être, cela ne sera pas! Il m'est douloureux de voir pleurer mon enfant, douloureux de paraître dur et cruel; mais j'espère que des larmes de joie et de reconnaissance me dédommageront un jour, et que lui-même me

remerciera de l'avoir détourné d'une folie qu'il ne veut ni ne peut sentir actuellement. »

Ses paroles s'adoucissaient par degré ; il tendit, en terminant, la main à sa fille profondément émue et toujours debout devant lui ; puis il regarda d'un œil bienveillant, presque suppliant, Dartley, dont le fier visage restait impassible.

« Illusion tristement détruite, ma pauvre Anna ! dit le jeune homme ; ne perdons pas courage cependant, et nous verrons qui aura le dessus : la folie qui nous unit, ou la raison de ceux qui veulent nous séparer pour jamais.

— Attends ! dit le prieur ; j'ai un mot à te dire, Dartley.

— Encore un instant, reprit Henric. Il tendit la main à Anna, et d'une voix ferme : Quoi qu'il puisse arriver et quoi qu'on puisse te dire, pense à moi et crois en moi ! Si la volonté et l'énergie d'un homme y peuvent quelque chose, tu seras heureuse, je te le certifie. Les œuvres de l'homme s'écroulent, et souvent bien des choses changent en une heure. Adieu. »

Le prieur le conduisit sous les arbres, jusqu'au chemin du fjord : « Henric Dartley, dit-il, voici la limite de ma demeure ; ton pied ne doit plus la fouler, jusqu'à ce que je te le permette ; promets-le-moi, et j'oublierai ta légèreté.

— Je le promets, mais je jure en même temps qu'éternellement je garderai l'amour d'Anna dans mon cœur et j'aspirerai à te nommer mon père. »

Fahlberg se sentit ému : « Va, dit-il, je ne veux pas discuter avec toi. Tu es jeune, tu aimes ton pays, fais-toi une nouvelle vie en le servant, il en est temps, c'est mon dernier conseil. Reçois aussi ma parole, Henric, et si tu reviens un jour, si tu as acquis de la raison et de la gloire… alors viens à moi, et je t'accueillerai comme mon fils.

— Comme ton fils ? s'écria Dartley ; et sa douleur longtemps comprimée se fit jour dans ses yeux : comme ton fils ? Hélas ! mon père, pourquoi me chasses-tu à présent ? Je ne veux pas partir ; je ne veux pas partir. Ma destinée doit s'accomplir ici, je l'ai dit à Œrsteen et je te le répète. Ah ! je t'en conjure, garde-toi de cet homme artificieux : il te séduit, et je ne sais si ses plans cachés ne seraient pas capables de te conduire un jour, toi, au déshonneur !

— Calomniateur ! dit le prieur avec mépris ; tu es plus méchant et plus vil que je ne le pensais. Va, et garde pour toi tes mensonges. Je m'étais roidi contre la pensée que tu pouvais trahir ta patrie ; à présent je le crois. Va en Suède, tu y seras Suédois, tu es assez faux pour

cela. Mais fais attention, lorsque tu trameras des intrigues, lorsque tu organiseras des assemblées secrètes : nous avons encore assez de puissance et de crédit pour arrêter tes menées et te mettre hors d'état de nuire. »

A ces mots il s'éloigna. Dartley descendit lentement le talus et disparut entre les sapins.

VII.

Il faisait nuit lorsque Dartley arriva à la hutte de Lars. Ses habits dégouttaient d'eau, car une pluie fine et glacée avait accompagné les dernières lueurs du jour. Karina venait d'arriver de sa longue et fatigante tournée dans la montagne. Assise seule devant le feu clair qui brillait dans l'âtre, elle avait retiré ses souliers, ses bas, sa robe et les faisait sécher, tout en rêvant la tête penchée et les mains jointes sur ses genoux. Lorsque Dartley entra, elle se leva d'un bond et lui fit place, en même temps qu'elle répondait amicalement à son salut. « Oh! comme tu es mouillé! dit-elle surprise, et moi qui te croyais au presbytère, assis devant un poêle bien chaud, au milieu d'une société joyeuse! » Henric ne répondit pas. Il se mit près du feu, y jeta du bois et la flamme pétilla.

« Il fait un triste temps dehors, » reprit la jeune fille au bout d'un instant.

— Temps de pluie, » répondit-il brièvement.

— Mais tu parais contrarié. Te serait-il arrivé un malheur? Tu n'as pourtant pas à t'inquiéter, je t'assure. J'ai bien arrangé tout ce que tu m'avais recommandé. D'ailleurs, un homme ne doit jamais perdre courage, comme dit mon frère. »

Dartley se retourna, et en la regardant à la lueur du brasier, il vit que ses grands yeux versaient sur lui la consolation.

« Bonne Karina, dit-il plus doucement, tu ne sais pas ce que j'ai.

— Raconte-le-moi, cela soulage le cœur. Veux-tu? »

Il réfléchit un instant, puis se leva, s'assit auprès d'elle sur le banc, et lui prenant la main : « Je le veux bien, Karina. Sais-tu pourquoi j'allais au presbytère de Grover?

— Parce que c'est un bel endroit, et qu'on y rencontre des gens sages et instruits.

— Parce qu'Anna y demeure, chère Karina. »

La jeune fille leva vivement les yeux : « Tu aimes mademoiselle Anna? dit-elle.

— Oui, je ne puis faire autrement que de l'aimer.

— Et elle t'aime aussi?... Oh! mais sans doute; elle n'y peut manquer, tu es le plus bel homme de toutes nos vallées.

— Elle m'aime, mais son père ne veut pas le souffrir. »

Il raconta en peu de mots les événements qui nous sont connus. Karina l'écoutait avec attention.... Lorsqu'il se tut :

« Et que vas-tu faire à présent? dit-elle; tu ne vas pas l'abandonner à cet affreux coquin?

— Certes non! je me jetterais plutôt dans le fjord.

— Tu n'en feras rien, Henric, mais sois sans inquiétude. Si mademoiselle Anna t'aime, qui pourra la forcer à ceindre son front de la couronne d'épousée? A sa place, je dirais non, toujours non; et s'ils me traînaient à l'église, je dirais encore non, je ne veux pas de lui. » Elle relevait fièrement la tête et, sans donner à Dartley le temps de répondre, elle poursuivit : « A la vérité, son père est un homme sévère, et elle, elle est douce comme un enfant; elle sera bien triste..., tu ne dois pas la délaisser.

— J'ai promis à son père de ne plus franchir le seuil de sa demeure. Je ne puis manquer à ma parole.

— Alors, si tu ne peux y aller, il faut lui écrire ce que tu penses et ce qui est capable de la consoler.

— Mais à quoi bon? Qui remettrait ma lettre, Karina?

— Moi! s'écria la jeune fille; donne-la-moi; je frapperai bien bas à sa fenêtre; elle ne dormira pas; elle m'ouvrira, et je te rapporterai la réponse. Là-haut, sur l'armoire, mon frère a du papier et une écritoire; installe-toi à la table, je vais pendant ce temps faire sécher tes habits.

— C'est une effroyable nuit, Karina, reprit Dartley soucieux, tu ne peux te risquer ainsi.

— Me risquer! répéta-t-elle en riant, et qu'y a-t-il donc tant à risquer? Que de fois j'ai descendu le Fjellen à la nuit noire et par une pluie battante! Écris ta lettre, et repose-toi sur moi pour le reste. »

Dartley s'assit et se mit à écrire. Karina avait placé la lampe sur la table, en l'exhaussant au moyen d'un vase renversé. Cet arrangement exécuté, elle se rapprocha du feu pour faire sécher l'habit de son hôte; mais de temps en temps elle appuyait sa tête sur sa main et contemplait la plume qui courait rapide sur le papier. Enfin, il plia la lettre et la posa sur la table. « La voilà, chère Karina, mais si la pluie et l'orage continuent comme à présent, tu n'iras pas, promets-le-moi.

— Ne désires-tu pas que mademoiselle Anna ait de tes nouvelles?

— Oh! certes si, je le désire beaucoup.

— Eh bien! vois-tu, si tu veux que ce soit fait, il faut le faire; je ne connais pas d'autre moyen.

— Comment te remercierai-je, Karina? Tiens, si jamais tu as une lettre à porter je m'en charge, quand ce serait en haut du Jötun-Fjellen, parmi les géants et les dragons. » Il passa le bras autour de son corps et l'embrassa, sans qu'elle fît résistance.

« Allons, Henric, dit-elle, il faut t'en aller pour être à temps chez toi; les hommes que nous avons commandés de ta part seront exacts. Demain, de bonne heure, Lars te portera la réponse. » Elle l'aida à remettre son surtout, puis l'accompagna jusqu'à la porte et le suivit du regard jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu au loin. Elle revint alors se mettre à la place qu'il avait quittée. Après un instant de songerie, elle prit dans sa main un bas grossier et se mit à chanter à demi-voix l'une de ces vieilles ballades dont les mélodies plaintives et monotones sont, dans ces montagnes, aussi anciennes que les races qui les peuplent. Bientôt elle interrompit son chant, courut à la porte, sonda l'obscurité d'un regard scrutateur et fit même quelques pas sous la pluie. « Il me semblait pourtant, » se dit-elle, « que Henric était revenu, qu'il était dehors et qu'il m'appelait; mais que je suis sotte! il ne reviendra pas. Avec ses pieds si légers, il a vite fait de monter le fjellen.

— Oh! le fou que ce bailli qui prétend lutter avec Henric Dartley! » Elle prit la lettre posée sur la table, et contemplant les caractères : « Que cela paraît donc beau! Il écrit admirablement; c'est même mieux que le pasteur et que le bailli. Quel malheur que je ne sache pas lire, car certainement il est question de moi là-dedans. »

Ces réflexions, et les préparatifs de son expédition nocturne, l'occupèrent assez longuement pour que Dartley eût eu le temps d'approcher de sa demeure, et déjà il apercevait le feu brillant de son foyer.

Une douzaine d'hommes l'attendaient dans la grande salle du château. Ils étaient la plupart jeunes et vigoureux, et pour quelques-uns la veste grossière et la coiffe rouge des montagnes auraient volontiers semblé un déguisement, tant la fierté de l'allure et la noblesse du visage contrastaient avec la rusticité du costume. Beaucoup n'avaient pas encore quitté leur grand collet de cuir, et déjà groupés autour de Lars, ils l'écoutaient attentivement en s'appuyant sur leur bâton. Le couteau qu'ils portaient tous au côté, selon l'usage, renfermé dans une gaîne de cuir, leur donnait un aspect guerrier : on eût dit une assemblée de vassaux du vieux temps, attendant le seigneur suzerain qui va

délibérer avec eux sur quelque périlleuse entreprise. Pour compléter le tableau, un vieillard aux longues boucles blanches, aux yeux brillants d'un feu sombre, chantre, barde ou ménestrel, était assis au foyer. Il tenait sur ses genoux un instrument à trois cordes, sorte de violon que fabriquent eux-mêmes les artistes de la montagne. De temps en temps il le touchait doucement avec les doigts ou avec un petit archet, accompagnant ainsi les paroles de l'orateur, ou remplissant les pauses lorsque celui-ci se taisait.

« Chers voisins, disait Lars, ce que Henric Dartley vous a si souvent annoncé, est arrivé. Le moment est venu pour nous d'être des Norwégiens indépendants et libres, comme nos pères l'étaient autrefois; mais il faut que chacun de vous travaille bravement à la délivrance.

— Hourrah pour la Norwége! s'écria l'un des jeunes pasteurs. Que devons-nous faire, Lars?

— Henric te le dira, Niels Hansen; ce qu'il y a de certain, c'est que nous devons tous être prêts à sacrifier nos biens et notre sang pour le salut du pays. — Pour moi, mes chers amis, je vous l'avouerai, je n'ai jamais pu aller à la ville sans que la révolte ait grondé dans mon cœur. Lorsque je voyais tous ces Danois se promenant de long en large, parés comme des châsses et le nez au vent, je me demandais ce qu'ils avaient à faire parmi nous, et ce que nous, nous avions à faire de nous épuiser à les payer? Comme si la Norwége manquait d'hommes sages, dans les veines desquels coule le plus pur de son sang! Comme si elle avait besoin d'étrangers pour la gouverner! — Et maintenant, c'est bien autre chose, écoutez : Après nous avoir vus supporter à cause d'eux tant de misères, les Danois ont conclu un traité et livré la Norwége, comme un nid de corneilles trouvé dans les bruyères. Je ne sais pas comment les rois nomment un acte semblable; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils n'ont pas plus ce droit que vous ou moi. — Que dirais-tu, Herbrand Moën, s'il nous plaisait de décider ici que tu dois à l'avenir nous appartenir avec ta ferme et nous fournir la corvée et l'impôt?

— Tant que je le pourrais, répondit le vieillard interpellé, je ne vous obéirais pas.

— Eh bien! s'écria Lars, voilà en petit ce qui nous arrive en grand à tous : nous avons appartenu au Danemark, et maintenant on prétend que les Suédois sont nos maîtres. Mais nous, Norwégiens, nous déclarons positivement qu'à l'avenir nous ne voulons être à personne qu'à nous-mêmes. Nous entendons avoir notre propre souverain : ce

sera le prince Christian. Qu'il respecte les libertés du pays et du peuple, et nous l'aiderons tous jusqu'au dernier soupir.

— Nous le ferons, Lars, nous le ferons! s'écrièrent beaucoup des auditeurs; mais quelques-uns, plus âgés et plus calmes, ajoutèrent aussitôt : Nous entendrons les conseils de Henric Dartley, et nous connaîtrons par lui les pensées du pays.

Cependant, bravant la nuit effroyable, de nouveaux hôtes arrivaient toujours. Tous avaient connaissance de quelque vague rumeur, mais pas un ne possédait de renseignements précis. Lars les recevait, disposait les bancs en cercle autour du feu et les faisait asseoir. Ils étaient environ une trentaine lorsque Dartley entra, tenant une lettre dans la main gauche. Un murmure de satisfaction l'accucillit, quelques voix prononcèrent son nom; il fit le tour du cercle en tendant la main à chacun : « Soyez les bienvenus à Rothbergsland, dit-il, chers amis et voisins; je vous ai appelés autour de moi pour tenir conseil avec vous sur ce que des hommes courageux peuvent faire lorsque la misère, le péril et la honte se réunissent pour accabler la patrie. Voulez-vous entendre ce que j'ai à vous dire?

— Oui, oui, Henri Dartley! » s'écrièrent-ils tous.

Il se plaça au milieu du cercle, et leur expliqua ce qui devait se passer aux forges d'Eidswold. « Vous devez, vous aussi, y envoyer un délégué, poursuivit-il, et il faut choisir un homme loyal et fidèle, ami de sa patrie et de la liberté!

— Et quel autre que toi pourrions-nous choisir? dit le jeune Niels; qui donc est notre ami autant que toi?

— Oui, toi, Henric Dartley, s'écrièrent des voix nombreuses; c'est toi que nous voulons!

— Vous jugez précipitamment, répondit-il; on m'a dit que l'élection se fait après-demain chez le pasteur de Grover; réfléchissez bien jusque-là. Beaucoup d'hommes, dignes de vos suffrages, se présenteront à vous : choisissez le plus digne. Pour moi, si je vous ai réunis, ce n'est point pour plaider ma cause, mais pour vous avertir, et que vous ayez le temps de vous préparer. Maintenant, sachez les pensées des plus braves patriotes! »

Il déplia la lettre et la lut. C'était une exposition claire et nette de la situation du pays, de ce qu'il avait à espérer ou à craindre, des conseils pour prémunir le peuple contre les prétendus Norwégiens zélés, Danois au fond du cœur, puis un appel à tous les vrais enfants du pays. « Ne nous le dissimulons pas, y lisait-on enfin, notre Norwége est pauvre, abandonnée, entourée de puissants ennemis; le salut n'est

pour nous que dans notre courage, dans la confiance en Dieu et en notre droit. Nous n'avons ni armée, ni vaisseaux de guerre : les Danois nous ont tout pris et emploieront nos propres biens contre nous. Faites en sorte qu'ils ne le puissent pas. Rendez-vous-en maîtres, c'est un acte courageux, magnifique et qui peut entrer pour beaucoup dans la décision de nos destinées. Chassez les Danois de vos côtes, faites-y flotter le drapeau norwégien; vous glacerez d'effroi les ennemis secrets. Aidez-vous vous-mêmes, aidez la patrie, et Dieu vous aidera! »

Dartley laissa tomber la lettre et promena son regard sur l'auditoire : il rencontra des yeux étincelants de fierté et d'audace, des mains calleuses se serrant avec énergie : cependant tous restaient immobiles et muets.

Lars se leva, retira la coiffe qui recouvrait ses longs cheveux, et, la main sur sa large poitrine : « Personne ici n'ignore, dit-il, que tout ce qui est écrit sur ce papier est parfaitement vrai. Tout ce qui s'y trouve est aussi dans nos cœurs : il va donc sans dire que nous l'approuvons. Mais ce n'est pas tout d'approuver, il faut exécuter, et voici mon avis : La frégate danoise, mouillée dans les brisants, nous a déjà fait assez de mal; plantons-y l'étendard norwégien et délivrons nos compatriotes. Amis, vous en sentez-vous le courage ?

— Nous t'aiderons, Lars, nous t'aiderons! » s'écrièrent plusieurs jeunes gens.

Mais le vieil Herbrand Moën les interrompit :

« Taisez-vous, dit-il, vous êtes violents et irréfléchis. Il ne s'agit pas de crier : Nous ferons ceci ou cela; il faut s'enquérir d'abord s'il n'y a pas d'injustice à le faire. Le vaisseau appartient au roi de Danemark : devons-nous lui enlever sa propriété ? De plus, c'est un grand navire; les canons qui le protégent sont nombreux, et aussi les marins qui le montent; viendrons-nous à bout de nous en emparer ? Notre sang ne coulera-t-il pas pour une cause injuste et vaine ? Et enfin la honte et le châtiment ne fondront-ils pas sur nous ? Réfléchissez bien à tout cela, chers compatriotes, et que le regret ne vous visite pas quand il sera trop tard. »

Il se fit une longue pause. Enfin l'un des hommes se leva, et se tournant vers le propriétaire de Rothbergsland :

« Tu nous as souvent raconté ce que les nôtres ont souffert pour la cause du Danemark : en ont-ils jamais été récompensés ?

— Non, répondit Dartley.

— Ce n'est pas une raison, répliqua un autre paysan d'un ton de reproche; l'injustice ne doit pas être rendue pour l'injustice.

— C'est vrai, dit un troisième, mais ce dont il s'agit, c'est d'empêcher que l'injustice ne se continue contre nous. Le vaisseau danois n'a-t-il pas pillé le bâtiment norwégien de Pierre Klüver ? N'a-t-il pas saisi ses matelots norwégiens ?

— Nous leur rendrons la liberté ! s'écria vivement Niels Hansen; pas plus tard qu'aujourd'hui, j'étais à bord du danois, et j'ai pu m'assurer que plus de la moitié de l'équipage se compose de Normands[1]. Qu'auront-ils à nous opposer, je vous le demande, lorsque nous irons leur dire : A bas le drapeau étranger, et hourrah pour la Norwége !

— Henric Dartley, toi qui es plus instruit que nous, reprit Herbrand, dis-nous ce que tu penses. N'y a-t-il aucune injustice à fondre sur le vaisseau et à verser le sang ?

— Non, Herbrand Moën. Et il poursuivit d'une voix ferme : Je ne vous demande qu'une chose, voulez-vous sauver votre pays à tout prix ?

— Oui, oui ! répondit-on de tous côtés.

— S'il en est ainsi, la première chose à faire est de ne pas permettre à un bâtiment danois de surveiller nos côtes. Ce n'est pas la perte de Pierre Klüver qui nous en donne le droit : même sans cette circonstance, le salut de la Norwége le demande ! Et il importe qu'un acte énergique vienne montrer à nos maîtres que les paysans de la montagne veulent la liberté.

— Tu as raison, dit le vieillard; mais cela n'empêche pas qu'il y a bien à réfléchir.

— Surtout, ajouta un autre, pour savoir comment nous nous y prendrons pour arriver au but. »

Un long colloque s'engagea, et, plus la chose fut commentée, plus on la trouva difficile, plus on douta qu'il convînt de s'engager dans une entreprise qui pouvait avoir une mauvaise issue. La prudence circonspecte et un peu timide trouva des oreilles ouvertes; quelques vieillards objectèrent encore que pas un notable n'était avec eux, à l'exception de Henric Dartley; que ni le prieur, ni le bailli, ni le juge ne s'associaient à leur dessein; que ce n'était pas l'usage de prendre une décision sans leur avis, et que de plus il était bien probable qu'on n'obtiendrait point leur approbation. Enfin, la confiance diminua encore lorsqu'on sut que les officiers danois étaient au presbytère, et que l'assesseur Œrsteen avait pour ami le commandant de la corvette.

[1] Ici pris dans son acception étymologique : hommes du Nord.

Peu à peu le calme se fit. Les paysans baissaient les yeux et gardaient le silence; puis ils se levèrent et entourèrent Herbrand Moën; ils se concertèrent encore quelques instants à voix basse, enfin le vieillard se retourna et tendit gravement la main à Dartley : « Ne prends pas mal mes paroles, lui dit-il, mais nous voulons encore réfléchir et nous te prions d'en faire autant. Sans doute nous sommes tous disposés à donner nos vies pour la Norwége; seulement nous craignons que ton intrépidité ne te suggère une action trop prompte. Tu nous rappelleras si plus tard ton avis est encore le même. »

Dartley vit bien qu'il n'y avait rien à faire contre cette opposition passive; il surmonta donc sa tristesse : « Vous êtes des hommes libres et intelligents, dit-il; je ne veux pas vous amener par la persuasion à un acte que vous n'approuvez pas. Adieu, et silence; mais sachez que les longues réflexions n'inspirent pas les actes courageux.

— Mais nous savons aussi, répliqua Herbrand, que jamais personne ne s'est repenti d'avoir été prévoyant. Bonne nuit, et que la paix de Dieu soit sur ta maison! »

Quelques-uns s'en allèrent à la hâte, d'autres ne partirent qu'avec la lenteur de l'hésitation; les plus jeunes chuchotaient avec Lars qui s'appuyait à la muraille, la coiffe fièrement enfoncée sur le front. Lorsque tous furent partis, il s'approcha du seigneur du château : « Tu t'y es mal pris, Henric, et si tu m'avais consulté tu n'aurais pas fait ainsi. Les hommes de ce pays sont trop prévoyants pour s'engager dans une action périlleuse, lorsque le pasteur ni le juge n'ont dit leur mot. Mais si nous et quelques autres de notre trempe nous l'avions exécutée une belle nuit, et qu'au lever du soleil ils eussent vu flotter le drapeau de la Norwége, ils auraient tous poussé des cris de joie. Et maintenant, y renonces-tu ou penses-tu encore que cela doit se faire ?

— Si cela peut se faire, Lars, cela doit se faire.

— Tout ce qui n'est pas au-dessus de l'homme peut se faire. Bonne nuit, Henric Dartley, laisse-moi réfléchir aux moyens. »

Il descendit au fjord, retrouva sa petite chaloupe qu'il avait tirée à terre, s'y jeta et fit force de rames. Il s'inquiétait peu de la pluie et de la tempête : son courage et son habileté bravaient les dangers des vagues. Un regard jeté autour de lui pour ne pas perdre sa direction, un mouvement rapide pour essuyer la pluie sur son visage brûlant, interrompaient à peine ses efforts. Mais la préoccupation qui ne le quittait pas, c'était celle du projet de Dartley, et, plus il y songeait, plus son cœur s'enflammait et plus il se promettait de seconder énergique-

ment le noble jeune homme. Une autre pensée redoublait la force de ses bras : il songeait à Karina. « Elle ne se tourmentera pas pour moi, se disait-il, car c'est une fille courageuse et elle connaît Lars; mais je ne sais pourquoi je suis inquiet, et j'ai hâte de retrouver cette petite folle. »

Cependant, la hutte après laquelle il soupirait était vide.

Karina s'était vaillamment mise en route; c'était bien, comme le disait son frère, une forte et courageuse fille. Elle avait d'ailleurs bien des raisons pour agir : d'abord, il lui plaisait de jouer un tour à Œrsteen, et elle l'eût fait à la prière du premier venu; ensuite, c'était une commission de Henric, et pour la peine il la remerciait déjà, et, plus tard, elle aurait encore de lui quelque douce parole; et enfin, c'était une bonne chose à laquelle elle prenait une part active : que de motifs d'un généreux empressement !

La connaissance du chemin la fit arriver promptement à la vallée; elle traversa la prairie, et se trouva au presbytère. Toute lumière était éteinte, tout mouvement avait cessé; il n'y avait pas même un chien qui pût trahir son approche. Ces animaux sont généralement rares en Norwége, et, par la famine courante, on s'était défait de ceux que l'on possédait.

Karina colla son oreille aux volets fermés de la façade, le silence était absolu. Elle se glissa le long de la muraille et s'arrêta, à l'angle du jardin, sous une fenêtre sombre et calme comme tout le reste. Cependant, le vent cessant de gémir, elle crut entendre au dedans un léger bruit; elle s'approcha encore davantage et il lui parut que quelqu'un pleurait et parlait. Elle frappa doucement et, au bout d'un instant, renouvela le signal, et se tapit sur la terre, se collant au mur. Bientôt le verrou fut poussé, le volet cria :

« Qui est là ? murmura Anna; ô Henric ! »

Karina se redressa : « Écoute-moi. »

Anna effrayée retirait le volet, Karina le retint solidement : « Voici une lettre, lis-la: c'est Henric Dartley qui te l'envoie.

— Qui es-tu donc ? demanda, rassurée, la fille du pasteur.

— Tu ne me reconnais pas ? regarde-moi donc. Mais surtout dépêche-toi de voir ce que t'écrit Henric.

— Comment pourrais-je le voir, ma bonne Karina ? Je n'ai pas de lumière !

— Alors, suppose ce qu'il te dit et donne-moi ta réponse.

— Que puis-je lui répondre ?

— Ne le sais-tu pas ? s'écria la jeune montagnarde étonnée.

— Écoute ! N'entends-tu rien ? Grand Dieu ! si mon père s'éveillait ! » Elle retira la fenêtre. Karina n'entendait rien.

« Ce que tu dois lui répondre ? reprit-elle quand Anna eut rouvert ; ne l'aimes-tu pas ?

— Plus que ma vie, Karina !

— Henric dit de même, et ce qu'il dit est toujours vrai. Il ne t'abandonnera pas, et tu ne dois pas renoncer à lui non plus.

— Dis-lui, sanglota la pauvre enfant, dis-lui que mon père a mis ce soir ma main dans la main d'Œrsteen, que mes prières et mes larmes sont vaines, que je ne vois plus d'autre secours que la mort....

— Tu ne dois pas parler ainsi, tu ne dois pas montrer ton désespoir au pauvre Henric. Écoute, il faut avoir confiance en toi-même et en lui. Qui donc peut te contraindre, si tu ne le veux pas ? Ton père lui-même, tout dur et tout hautain qu'il est, n'en a pas la puissance. Aimée de Henric Dartley, peux-tu bien te désespérer ? N'est-il pas jeune et beau et n'es-tu pas aussi jeune et belle ? Il m'a envoyée comme une messagère de consolation ; à toi maintenant de le consoler.

— Mais que faire, Karina ? Tu ne sais pas, vois-tu, tu ne peux pas savoir quelles douleurs m'oppressent !

— Chose singulière ! Henric disait juste de même, et cependant vous avez tort tous deux. Je me figure bien ce qui t'arrive, mais ton cœur ne parle-t-il pas plus haut que tout cela ? Si tu l'aimes, peux-tu demander ce que tu dois faire ? Tu dois lui rester fidèle, et quand tous les hommes te renieraient, quand bien même on te pousserait dehors dans cette nuit affreuse, tu ne devrais pas l'abandonner. Faut-il lui dire cela ?

— Dis-le-lui, murmura Anna en tendant la main à la jeune fille ; dis-lui de m'aimer, de me protéger, et que je ferai tout ce qu'il voudra. Je lui resterai fidèle.... et que Dieu ait pitié de nous !

— Écoute ! veux-tu le voir ? veux-tu lui parler toi-même ? Il ne peut venir, lui, il a promis à ton père de ne plus approcher d'ici.

— Comment pourrais-je le voir, chère Karina ?

— En venant à lui.

— Oh ! non, oh ! non, hélas !

— Va demain, à midi, au fjord ; monte sur les rochers couronnés de pins, au bas desquels est le sentier. Une source jaillit de la pierre, et auprès est un énorme bloc, sous lequel on dit qu'un roi est enterré. Henric t'y attendra : viendras-tu ?

— J'irai, oui, certainement, j'irai, mais..... »

Il se faisait du bruit à la porte.

« Fuis ! » s'écria Anna avec angoisse.

Karina se glissa le long de la muraille, et, par une ouverture dans la haie, elle s'élança vers le fjord. Elle entendit bientôt derrière elle une course précipitée ; deux formes se dessinaient dans la nuit, la touchaient presque, et, malgré ses efforts, la montagnarde ne gagnait aucune avance. La pluie avait cessé, et une faible lueur à l'est, sur les hauteurs du fjellen, faisait deviner la présence de la lune, qui sortait des nuages les pointes de son croissant. Par moments, le plus agile des poursuivants était si près de la fuyarde, qu'elle entendait sa respiration, et ce n'était que par un effort surhumain qu'elle parvenait à lui échapper. Dans toute cette chasse nocturne, pas un mot n'était prononcé, pas un cri n'invitait à se rendre, pas une menace n'était proférée. Mais, lorsque Karina eut franchi la prairie, le sentier, et s'éleva d'un bond, avec une intrépide vigueur, sur les écueils escarpés, ce silence de mort fut rompu : la proie allait échapper !

« Arrête, misérable, s'écria une voix emportée, arrête, ou tu es perdu !

— Tire, Œrsteen ! s'écria l'autre, tire, il s'enfuit !

— Tirez si vous voulez, » dit Karina en souriant et gravissant avec un redoublement d'agilité un roc suspendu à pic sur le fjord.

Elle y était parvenue, elle se redressait sur ses pieds.

Un éclair rouge brilla dans la nuit, le roulement d'un coup de feu le suivit, et Karina disparut. Un corps lourd glissa du rocher, heurta de degré en degré les écueils, et enfin tomba dans le fjord, où il s'abîma.

Œrsteen s'appuyait sur son fusil ; son regard explorait les profondeurs de la nuit. « Qu'est-ce ? s'écria le capitaine, qui montait haletant ; je crois vraiment que ce fou a dégringolé du rocher ; ta balle lui a fait faire un bon saut ! »

Sans dire un mot, l'assesseur lui montra du doigt les vagues. Au même moment, la lune perçait le nuage et jetait sa lueur sur le fjord ; ils contemplèrent la surface noire et unie sur laquelle tournoyaient de grands cercles...

« Des cercles dans l'eau ! des bulles à la surface ! s'écria l'officier ; voilà ce qui reste de la vie d'un homme... Rentrons, ami.

— Qui était-ce ? dit Œrsteen avec une respiration profonde ; était-ce lui ? Son sort l'a-t-il atteint ?

— En ce cas, le sort t'a rendu un grand service, » répondit Rosen.

Et il poussa un grand éclat de rire, que renvoya lugubre l'écho des rochers.

Œrsteen se retourna frissonnant.

VIII.

A bord de la corvette danoise, les hommes de quart étaient occupés au frottage et au lavage du vaisseau, lorsqu'une barque de pêcheur attira l'attention de l'officier de garde : c'était précisément l'un de ceux que nous avons vus accompagner le capitaine, lors de la visite à Pierre Klüver; aussi reconnut-il immédiatement dans l'un des rameurs le paysan Lars. Il l'appela, et l'engagea à venir au vaisseau; mais Lars, jetant un regard circonspect sur le navire, paraissait n'avoir que fort peu d'envie de répondre à l'invitation.

« Cher monsieur, répondit-il, il nous faut nous dépêcher si nous voulons que notre pêche réussisse, car dans une heure la marée sera la maîtresse, et ne manquera pas de chasser le poisson, et nous avec lui.

— Viens, reprit amicalement l'officier; le capitaine est à bord; il témoignait tout à l'heure le désir de te voir, tu ne pouvais arriver plus à propos. »

En même temps le baron, qui avait remarqué la chaloupe par la fenêtre de sa cabine, montait sur le pont : « Je ne te retiendrai pas, Lars, dit-il; seulement j'ai quelques questions à te faire. Mets sous le vent, mon garçon, et vous, là-bas, jetez-lui un câble. »

L'ordre était si positivement donné qu'il coupait court à toute contestation. Lars retira donc ses hameçons, mit sa nacelle en position, glissa deux mots à son camarade, Niels Hansen, et, en quelques coups de rames, ils se trouvèrent entre les chaloupes du vaisseau, sous l'échelle tendue. Lars y grimpa le premier, Niels attacha solidement la barque, puis suivit son compagnon, et en un instant monta sur le pont. Il y était à peine, que déjà une quantité de matelots l'entouraient, jasant et questionnant, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Le pêcheur leur distribua de bonnes poignées de main, accompagnées de maintes plaisanteries, et tirant de son sein une boîte d'étain, il la leur présenta. A cette vue, tous ces rudes visages s'animèrent joyeusement, tous ces gros doigts se précipitèrent à l'envi, et il fut facile de deviner quel était ce contenu si attrayant, lorsqu'un instant après on put remarquer à chacun des hommes une joue prodigieusement gonflée. Dans l'élan général, le morose contre-maître lui-même s'était avancé : Niels lui tendit la boîte, et il ne la dédaigna pas; cependant il crut de son devoir d'inspecter ce qui se passait; il ne vit rien d'extraordinaire, si ce n'est que plus d'un matelot bavardait et perdait son temps. Niels s'était tranquillement assis :

« Diable! dit-il, c'est tout de même un joli vaisseau. Combien de canons?

— Compte-les toi-même, jeune homme, » répondit le contre-maître, qui repassait en finissant sa tournée d'observation.

Niels se leva, et compta vingt-quatre grosses bouches à feu.

« Et pour cela, reprit-il, avez-vous besoin de tout ce monde?

— Nous en emploierions encore bien davantage si nous les avions.

— Combien donc êtes-vous?

— Cent soixante, répondit un matelot, mais nous devrions être deux cent soixante.

— Et en défalquant les Normands, poursuivit en riant le paysan, combien reste-t-il de Danois?

— Je ne le sais pas au juste, mais la moitié peut-être?

Hansen secoua pensivement la tête, puis il attira le matelot à lui, et lui chuchota quelques mots : il lui apprenait ce qui se passait au pays. Les autres avançaient anxieusement la tête, et saisissaient les paroles au vol.

« C'est une grave nouvelle, dit l'un d'eux.

— Et une bonne nouvelle, Olof, répliqua Niels; pourrais-tu oublier la Norwége? Mais non, tu ne le peux, la voilà, regarde : c'est ta patrie et le pays de tes amis!

— Plût à Dieu que j'y fusse! murmura le pauvre marin; plût à Dieu que nous y fussions tous!

— Ou que vous fussiez tous, Olof, sur un vaisseau à pavillon norwégien. Pourquoi les Danois vous retiennent-ils ici? De quel droit vous traînent-ils à leur bord? »

Le matelot haussa les épaules d'un air sombre : « Qu'y faire? dit-il.

— Que fait-on contre l'injustice, Olof? N'est-ce pas une honte amère que des Norwégiens se voient contraints de servir les Danois, qui n'ont plus rien à revendiquer parmi nous, qui pillent nos frères, et se rient de leurs plaintes? Je vais vous confier quelque chose; vous le transmettrez aux autres, et peut-être... »

Dans cet instant, l'officier descendit du banc de quart et interrompit l'entretien. Il n'en avait rien entendu, mais il lui déplaisait que le pêcheur causât si longtemps avec ses compatriotes, et que ceux-ci l'écoutassent avec tant d'attention. « Quitte le pont, dit-il à Niels, va-t'en dans ta barque attendre ton camarade, et vite, vous autres, à l'ouvrage! »

Niels ôta son bonnet et s'en alla sans mot dire. L'officier suivit ses mouvements jusqu'à ce qu'il l'eût vu assis et arrangeant ses hameçons.

Cependant le pêcheur n'était pas aussi calme que son aspect l'eût donné à penser : en regardant autour de lui, par delà les longues rangées d'écueils il avait cru apercevoir quelques pointes de mâts, et le cœur lui battait. Il observa longtemps, mais un rideau de brouillard se tira en mer sur le fjellen, et la pénétration de son œil devint impuissante. A cette préoccupation se joignait l'impatience de voir revenir son ami, que le capitaine avait fait descendre avec lui dans le vaisseau. Enfin Lars parut, se saisit à la hâte du cordage, se jeta dans la barque, se précipita sur les rames, et se mit à manœuvrer de toutes ses forces. La petite embarcation glissait comme une flèche sur la mer unie. Lars n'avait pas prononcé une parole, et Niels ne l'interrogeait pas, car ils se sentaient observés : sur le pont de la corvette plusieurs hommes s'entretenaient, et, à leurs regards, il était facile aux deux pêcheurs de voir qu'il s'agissait d'eux. Enfin, lorsque les labyrinthes de rochers dans lesquels ils s'engagèrent les eurent dérobés à la vue, Lars posa les rames et mit sa tête dans ses mains.

« Que diable peut t'avoir fait le capitaine, s'écria Niels, pour que tu sois devenu tellement silencieux?

— Je réfléchis à ce qu'il a réellement pu vouloir de moi, et il m'est impossible de le deviner. Écoute : il m'a conduit dans sa cabine; c'était magnifique là dedans : une belle table bien polie couverte de bouteilles, de verres, de viandes, et encore bien d'autres choses. Sur cette machine molle qu'ils nomment un sopha, était assis un homme vêtu de bleu, avec une mauvaise figure de bouledogue, toute rouge. « Voyez-vous, Munster, lui a dit le capitaine, c'est le brave garçon qui m'a tiré de ce maudit marais. » Et l'autre drôle, que je n'ai vu de ma vie et qui vient je ne sais d'où, a grommelé quelque chose. Là-dessus, le capitaine m'a versé un verre de cognac et m'a dit de boire, puis il a commencé à me faire des questions sur le tiers et le quart, sur celui-ci et sur celui-là, et en fin de compte sur Henric Dartley : depuis combien de temps je le connais, ce que je pense de lui, ce qu'il fait, s'il est aimé dans le pays, si je l'ai vu hier, hier soir, ce matin, et comme j'ai répondu : « Oui, monsieur, ce matin, » il a fait une figure comme si c'était impossible à croire. « Dis-tu la vérité, Lars? m'a-t-il demandé en fronçant le sourcil d'un air de vouloir m'avaler. — Certainement, monsieur, que c'est la vérité, lui ai-je répondu; et pourquoi donc n'aurais-je pas vu Henric Dartley ce matin? — Singulier, très-singulier! a-t-il repris en se mettant à marcher; écoute, Lars, » et en me parlant la fausseté lui sortait par les yeux, « j'aime ce Henric Dartley tout autant que tu peux l'aimer, mais j'ai eu cette nuit un rêve bien extra-

ordinaire : j'ai rêvé qu'il était tombé dans un écueil et s'était noyé. — Henric! me suis-je récrié en riant, oh! monsieur! il ne tombe point et ne se noie point; il est aussi solide sur ses pieds que la Norwége sur ses rochers. — Cela me fait plaisir, Lars; oui, vraiment, c'est un Normand pur sang, un homme fier et qui aime son pays par-dessus tout. » L'hypocrite Danois s'est tourné vers l'autre en grimaçant : « Voyez-vous bien, Munster, sa connaissance vous sera agréable. Lars, mon garçon, vide ton verre, et voilà quelque chose pour la perte de ton temps. » Alors il m'a mis dans la main trois mauvais thalers, que j'ai dû prendre. « Mais maintenant, a-t-il repris, dis-moi s'il est vrai que Henric Dartley doive paraître demain aux élections et veuille se faire envoyer à Eidsvold? » Je voyais bien qu'il avait autre chose sur le cœur, mais j'ai dit : « Oui, monsieur, c'est vrai. — Et crois-tu qu'il soit choisi? — Certainement, monsieur, car tout le monde est pour lui. — Bien, Lars, bien, mon garçon, il sera élu, s'est-il écrié en éclatant de rire et en faisant des signes au vieux drôle du coin; c'est comme je disais, Munster, tout à fait comme je disais : il faut absolument que vous fassiez sa connaissance; je suis sûr qu'il vous plaira beaucoup, vous ne pourrez plus vous séparer de lui. — Hé! hé! a dit l'autre, je conviendrai aussi terriblement bien au gaillard; je me charge de lui faire un nid bien chaud. » Je regardais attentivement ses yeux louches, dans lesquels se lisait la méchanceté, il l'aura remarqué, comme je le pensais, car sa main est retombée sur la table, que les verres en ont tremblé : « Pourquoi me regardes-tu si fixement, imbécile? Qu'as-tu dans l'idée? — Je ne sais pas ce qui vous prend, monsieur; à quel propos osez-vous m'insulter? » Le capitaine est intervenu : « Va, Lars, c'est bien, m'a-t-il dit en me montrant la porte; va prendre du poisson, mon fils, et fais mes compliments à Henric Dartley si tu le vois; nous allons aussi jeter nos hameçons, et j'espère que la pêche sera bonne. » Comme j'étais sur l'escalier, j'ai entendu le grossier personnage que je ne connais pas qui disait : « Nous ne devrions pas laisser aller ce rustre. Il a une paire de poings dont je me servirais bien. A votre place, je ne le laisserais pas aller, capitaine Rosen. » Là-dessus j'ai sauté à l'échelle, et de là dans notre chaloupe, comme si j'avais eu à mes trousses Gyra-Rûssa, le chasseur sauvage. Mais à présent, par tous les diables! qu'est-ce que c'est que ce coquin d'étranger? d'où vient-il, que veut-il? que signifiaient toutes leurs questions et tous leurs discours entre eux? J'en ai la tête brouillée, Niels, je ne peux rien y comprendre, mais il doit y avoir un malheur là-dessous.

Niels étendit la main vers le fjellen.

« Je vais te dire ce qu'il y a, et, lorsque nous aurons tourné la pointe, tu le verras toi-même : un grand vaisseau est dans l'anse de Skareen, et l'homme que tu as vu à bord en était le capitaine. »

Lars fut épouvanté.

« Si c'est vrai, s'écria-t-il, oui, si c'est vrai, par ma foi je comprends ce que nous voulait le Danois. Mais non, pourtant, je ne comprends pas encore;.... tout ce que je sais, c'est que nous avons grand besoin de prudence, nous tous, et Henric Dartley plus que tous les autres ensemble, car Dieu sait qu'ils n'ont rien de bon en tête à son sujet. »

Les deux pêcheurs jetèrent de nouveau leurs hameçons et s'approchèrent peu à peu de la crique où devait être mouillé le vaisseau. La singulière conformation des côtes du pays leur permettait de le faire sans être remarqués. Là où les montagnes de Norwége finissent brusquement dans la mer, commence cette étrange et effroyable confusion de terre et d'eau, sunds, labyrinthes et écueils, bassins silencieux, îles et pierres incommensurables, les unes entassées à de grandes hauteurs, les autres visibles seulement au temps du reflux, embrassant dans leur sein de granit les flots orageux du vaste Océan. D'endroit en endroit, d'énormes blocs vomissent des sources limpides qui retombent en bouillonnant. Les sunds succèdent aux sunds, les labyrinthes aux labyrinthes, les écueils aux écueils, les bassins aux bassins, jusqu'à ce qu'enfin, à plusieurs milles du rivage, le désert liquide n'ait plus qu'à se combattre lui-même dans sa solitaire majesté.

Malheur au vaisseau qui, sans un guide prudent, s'approche de cette ceinture de granit, sur laquelle les vagues tombent sans relâche, inondant de leurs dents blanches la tête dépouillée des rochers! Bientôt brisé par les écueils, entraîné par le tourbillon, assailli par les vents et par la force du courant, il ne sera plus qu'un monceau de poutres fracassées. L'habileté expérimentée des natifs du pays peut seule trouver un passage assuré, et c'est sur cette difficulté que repose la sûreté de la Norwége. On comprendra maintenant pourquoi Lars fut si surpris en voyant dans l'anse un grand vaisseau à l'ancre, abrité sous un rocher. D'après les observations qu'il put faire, ce n'était point un vaisseau de guerre, mais évidemment il était armé : c'était quelque bâtiment de la marine danoise employé au service des Indes.

Mais voici que tout à coup la cloche du vaisseau fut mise en branle; le son effaroucha une bande d'oiseaux de mer qui s'étaient perchés, curieux et hébétés, sur un écueil voisin de nos matelots; au bruit qu'ils firent en plongeant à la hâte Niels se retourna, et que vit-il?

A cent pas à peine derrière eux, une chaloupe équipée, montée par trois rameurs, et portant de plus, assis au gouvernail, un homme de forte prestance, le chapeau rabattu sur un visage basané.

« Attention! » s'écria le jeune homme en se précipitant sur les rames; Lars regarda autour de lui, vit la chaloupe, reconnut l'étranger de la corvette, retira les hameçons sans dire un mot, et, l'instant d'après, la petite embarcation volait sur l'anse comme une flèche, la rasant en ligne horizontale pour aller rejoindre une petite fente qui coupait la rangée de rochers.

« La chaloupe, ohé! leur cria l'homme du gouvernail; arrêtez! mettez-vous sous le vent! » Ce cri ne servit qu'à redoubler l'énergie des fuyards, et, en quelques minutes, ils eurent gagné de la distance. On s'en aperçut sans doute sur le vaisseau, car six hommes descendirent rapidement dans une autre chaloupe, dans le but d'intercepter le chemin.

« Niels, dit Lars sans s'effrayer, voici le moment de montrer que tu es un homme : il faut que nous passions au milieu d'eux, autrement ils nous prennent, c'est certain; appuie sur la rame et faisons un demi-tour. » Niels obéit, et ils se trouvèrent placés comme son compagnon le voulait.

« Attendez! vociféra l'étranger; attendez! je saurai vous apprendre l'obéissance lorsque je vous aurai à mon bord! »

Un nouveau mouvement tourna la pointe de la barque de pêche juste en face de sa chaloupe : son exaspération était au comble. Et cependant les Norwégiens étaient encore serrés de près; mais lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où les flots se précipitent entre les rochers dans le bassin situé au delà, ils traversèrent droit le sund obscur en dépit de l'eau mugissante qui fouettait des deux côtés. Il n'en fut pas de même de ceux qui leur donnaient la chasse : la plus grande chaloupe se jeta contre les rochers, la marche de la plus petite fut entravée par là, et, quand toutes deux eurent triomphé de l'obstacle, ce fut pour voir, de l'autre côté du bassin, les pêcheurs s'engager dans un nouveau sund. Trois fois de suite la même chose se renouvela; mais lorsqu'on arriva au quatrième bassin la barque avait disparu.

Les deux chaloupes explorèrent tous les côtés. Par moment, les hommes qui les montaient croyaient découvrir les fugitifs; ils poussaient de sauvages cris de triomphe, ils approchaient, ils étaient désabusés.

Et cependant, à plus d'une reprise, ils avaient passé tout près de leur proie.

A l'endroit où une paroi de rocher se tenait suspendue au-dessus de la mer était une grotte, comme on en trouve assez fréquemment en Norwége. Au moment du flux, elle était presque complétement fermée par l'eau, mais en dedans il restait toujours une place jusqu'à laquelle les vagues ne s'élevaient pas.

C'était dans cette cavité que les pêcheurs avaient retiré leur petit canot et s'étaient réfugiés.

Une lugubre aventure avait rendu cette grotte célèbre : Un marin avait vu briser, par un coup de vent, sa barque dans laquelle il se trouvait seul. Heureusement il connaissait ce lieu de refuge, et il s'y rendait à la nage, quand il entendit du bruit derrière lui; il se retourna et vit avec horreur les grandes nageoires bleues d'un requin. Il réunit toutes ses forces, parvint au rocher, effraya le monstre par des cris et par des mouvements violents imprimés à l'eau, se traîna en rampant sur la place sèche et se recommanda à Dieu. La grotte était sombre et froide, et le malheureux attendait avec anxiété que les flots s'écoulassent; il ne connaissait pas encore toute l'atrocité de sa situation. Bientôt il s'aperçut que le requin ne cessait de passer et repasser devant l'antre, effroyable gardien qui veillait sur sa proie. La captivité dura deux jours. On avait trouvé la chaloupe brisée, et l'on croyait que l'homme était noyé, lorsque, par le plus grand hasard, il fut découvert à demi mort de faim, de froid et d'angoisse, au moment où il allait chercher une fin à ses souffrances dans la gueule de l'animal furieux.

En vrai enfant du pays, Lars connaissait l'histoire; aussi, en se précipitant sur le sol : « Soyons contents, dit-il, nous sommes mille fois plus heureux que celui qui nous a précédés ici; il y a peut-être, il est vrai, des requins à rôder autour de nous; mais nous, du moins, nous avons notre bonne barque, qui nous ramènera sûrement à nos amis. »

Sur ces entrefaites, les flots avaient presque tout à fait clos la caverne, lorsque les pêcheurs entendirent parler au dehors : « Je ne conçois pas comment ils ont disparu, disait une voix rude. Cherchons encore; ce sont des garçons robustes et agiles, c'est grand dommage pour moi de les perdre.

— Père céleste, murmura Lars, les coquins voulaient nous presser. » Il s'arrêta, puis tout à coup il bondit : « Grand Dieu!... et Henric Dartley! ils lui en veulent aussi; et nous, nous n'y pouvons rien! Niels, le soir et la nuit se passeront avant que nous puissions sortir de ce trou maudit.... Mon Dieu! mon Dieu! »

IX.

La veille de l'élection, des messagers furent envoyés pour rassembler les sages vieillards qui ont la direction des paroisses, et que l'on nomme *Lensmänner*. Tous avaient tenu conseil. L'ordre du gouvernement était de se mettre immédiatement en mesure et d'envoyer, aussitôt que possible, l'élu à Eidsvold. L'écrit qui en donnait communication aux paysans avait été, selon l'usage, renfermé dans des cannes creuses, et porté d'un gaard à l'autre.

En remplissant ses fonctions, l'assesseur avait pu entendre maintes choses qui ne lui plaisaient guère; il avait eu lieu de s'assurer que presque toutes les opinions étaient contre lui, et il voyait clairement combien il avait peu d'espoir d'être choisi pour député, si la puissante voix du prieur ne parlait en sa faveur. Quelques-uns des membres de l'assemblée avaient désigné Henric Dartley comme un digne jeune homme, en qui se réunissaient et le talent de la parole et l'amour de la patrie. Le bailli les avait approuvés, mais Fahlberg s'était détourné avec indignation. Il faut dire aussi qu'Œrsteen n'était pas sans inquiétude sur les mystères de la nuit précédente. Il s'attendait à chaque instant à entendre annoncer ou qu'on ne trouvait pas Dartley, ou qu'on avait découvert son corps, et il se préparait à recevoir la nouvelle avec un visage impassible. Cependant personne ne venait, et il se l'expliquait encore, car l'absence de Henric pouvait se prolonger sans qu'on s'en inquiétât, puisqu'il lui arrivait souvent de passer plusieurs jours en chasse. Sur ces entrefaites, un nouvel aliment fut offert à sa haine : quelques paysans parlaient de la réunion à laquelle nous avons assisté; ils se racontaient avec éloge les bonnes nouvelles que Dartley de Rothbergsland avait communiquées à ses compatriotes, les encouragements qu'il leur avait donnés. L'assesseur riait ironiquement en lui-même : « Oui, se disait-il, appelez-le à votre aide, ce héros, cherchez-le jusque dans les glaces du Jötun-Fjellen, s'il ne paraît pas demain : je ne vous en empêche pas. Il se passera longtemps avant qu'il réponde.... Et, au fait, est-ce que cela me regarde qu'il ait trébuché et qu'il soit tombé à l'eau? Qu'est-ce que le misérable avait à chercher là, au mépris de son serment? Je ne vois qu'une chose, c'est que nous en sommes débarrassés, tout à fait débarrassés; c'est bon! »

D'après le peu de chances qu'Œrsteen voyait pour lui-même, ses soins se portaient principalement sur la candidature du prieur, avec la certitude que celui-ci déclinerait l'honneur pour le reporter sur son

gendre. Ils eurent tous deux un long entretien : l'assesseur avait un grand talent pour cacher son but, en s'en approchant toujours, et enfin se déterminer avec répugnance à accepter ce qu'il désirait ardemment. Il parla d'abord des pénibles fatigues d'un voyage au milieu d'un pays couvert de glace et dans une telle saison, des accidents et des dangers auxquels pouvait facilement succomber quelqu'un qui n'était ni bien portant ni dans la force de la jeunesse; puis il blâma l'appel subit fait au peuple, et en même temps l'excusa en alléguant la nécessité pressante. Il discourut avec justesse et clarté sur la triste situation du pays, et sur la possibilité de le relever par un dévouement courageux et fidèle, joint à une sage pénétration. En un mot, il fit si bien que le prévôt, tout ému de son langage, lui tendit la main, et s'écria : « Vous seul, cher Œrsteen, vous seul êtes digne de notre mandat; aucun autre n'y peut prétendre. Quel crime de méconnaître la noblesse de votre caractère, de suspecter votre dévouement! Henric Dartley est un infâme; il vous fait tort dans l'opinion; il répand de faux bruits sur vous, il trompe indignement ses paysans. Mais qu'il vienne se présenter demain, qu'il vienne, je le désire! Quelque impudent qu'il soit, je le démasquerai et je désabuserai ses partisans. Oui, certes, je le ferai! »

— Laissez ce jeune fou, dit Œrsteen en souriant; le châtiment manque rarement à de telles faussetés : mais ce n'est pas à l'homme, c'est à Dieu qu'il appartient. Je ne le crains pas, et suis sûr qu'il ne sera point élu, car personne ici ne le peut et ne le doit être, si ce n'est le prieur Fahlberg.

— Non, non, s'écria le ministre, je n'accepterai dans aucun cas. Je suis vieux, souffrant, j'ai peu d'habitude de la parole : je ne conviens en rien à une assemblée où doivent se rencontrer les personnages les plus éminents. J'emploierai toute mon influence à diriger sur vous les suffrages; je croirai rendre ainsi le plus grand service à la patrie, et vous ne pouvez refuser, Œrsteen, lorsque le devoir et la conscience vous commandent d'obéir. »

L'assesseur, pensif et affligé, appuyait sa tête dans ses mains.

« Je ne puis résister à une telle exhortation, dit-il, je consentirai à servir la bonne cause selon mes moyens; mais je serais doublement à plaindre si, portant dans le cœur l'inquiétude de mon propre sort, je devais peser avec calme les choses les plus importantes, s'il me fallait passer des mois entiers, peut-être, de l'autre côté de la montagne, laissant ici tout ce qui fait le bonheur de ma vie.

— J'y pensais, repartit le prieur en souriant; mais vous emporterez

la paix avec vous, mon cher fils : avant que vous ne nous quittiez, Anna sera votre femme, car demain, aussitôt après l'élection, je vous unirai comme j'en ai le pouvoir.

— Mon père, mon cher père! le ferez-vous? s'écria Œrsteen transporté. Oh! alors, je trouverai tout bien, je me jetterai les yeux fermés dans tout ce que vous tiendrez pour juste.... Que vous me rendez heureux, ineffablement heureux! »

Le prieur tendit les bras et pressa son gendre sur son cœur avec la plus grande expansion. « Oui, je le ferai, dit-il, parce que je suis convaincu que ce que je fais est bien, quelque pénible qu'il soit pour mon cœur de voir mes intentions méconnues de mon vieil ami Magnus, et même de ma propre enfant. La folle inclination d'Anna pour Dartley finira par disparaître, lorsqu'elle reconnaîtra qu'un noble et digne homme s'efforce de la rendre heureuse, et vous n'y manquerez pas, Œrsteen. Toute calomnie succombe honteusement devant la vérité : ainsi est-il écrit et ainsi arrivera-t-il cette fois encore.

— Je l'espère, dit Œrsteen, et c'est pourquoi je ne prends pas garde à être mortifié et repoussé.

— Il faut que vous gagniez la confiance d'Anna, poursuivit Fahlberg; c'est le fondement de l'amour. Son pauvre jeune cœur est couvert de blessures; cela me fait mal à penser. Il y a dans son regard un reproche suppliant, un muet et douloureux langage qui me saisit et me trouble. Allez la trouver; reportez-lui notre entretien, dévoilez-lui sincèrement l'avenir, peignez-lui le bonheur d'une vie qu'elle ne connaît pas encore, portez-la à l'espérance. Quand on y peut allumer une seule étincelle, le sein d'une femme est fécond en consolation. »

Ils se serrèrent la main, et l'assesseur sortit · « Que ce qui doit arriver, arrive vite, se disait-il; il suffirait d'un hasard pour que le sensible père se mette à pleurer avec sa fille, et me prie bien instamment de ne pas tourmenter sa chère enfant. »

Il parcourut doucement la maison, et se dirigea vers la basse-cour, où il entendait la voix d'Anna. Elle était debout, et distribuait la pâture à quelques poules et à quelques pigeons, qui prenaient familièrement les aliments dans sa main. Lorsqu'elle entendit des pas, elle regarda derrière elle, et rougit; les animaux s'enfuirent, comme s'ils partageaient les craintes de leur maîtresse.

« Quel charmant tableau d'intérieur vous offrez à mes regards, Anna! dit Œrsteen en souriant et lui prenant la main; vous rassemblez autour de vous toute la nature pour la nourrir et l'abreuver. Mais le nombre des hôtes est devenu petit, ce me semble.

— Ce sont, parmi beaucoup, les seuls que j'aie pu conserver, et encore à grand'peine. Ces tristes temps nous font tout perdre.

— Mais le bon temps reviendra et ramènera des choses nouvelles et meilleures. Déjà, dans ma basse-cour, j'ai une véritable colonie de volatiles de toutes sortes, et combien ce sera ravissant, chère Anna, lorsque je vous y verrai commandant en maîtresse, et répandant le bonheur autour de vous!... Les colombes volent sur vos épaules, les poules se pressent autour de vous.... Je crois y être déjà. Tout attend, tout espère de vous la prospérité; et moi, à la fenêtre, j'attends aussi un aimable regard, un sourire, une parole amicale. Ne me pardonnez-vous pas de me plaire à pénétrer en prophète dans un avenir si enchanteur? »

La jeune fille tenait les yeux baissés à terre, et ses pensées s'agitaient dans son sein, tandis qu'Œrsteen la conduisait sur le chemin du jardin désert. Tout à coup elle s'arrêta sous un vieil arbre, patriarche dont les rameaux énormes étaient soutenus par un grand nombre de pieux; elle dégagea sa main, et jeta un brûlant regard sur cet homme détesté d'abord, puis sur les branchages desséchés par l'hiver qui planaient sur sa tête avec mille entrelacements. « M. Œrsteen, dit-elle, vous le voyez, je ne pleure plus, parce que je sais que cela ne me sert à rien. Si j'avais la force de supporter la colère de mon père, je m'enfuirais d'ici et me réfugierais n'importe où; mais je sais trop bien que je ne le pourrais jamais. Ainsi donc, je reste, victime résignée, mais flétrie par l'hiver, comme cet arbre que voici, desséché jusque dans le cœur!

— N'est-ce pas un cerisier, chère Anna? demanda Œrsteen avec la plus grande douceur.

— Oui, et c'en est un magnifique. Dernièrement encore, il étendait jusqu'au ciel sa splendide couronne de verdure. De mémoire d'homme, il est célèbre dans tous les environs, et je me souviens comme il brillait sous sa parure de fleurs, et comme plus tard il portait en abondance des fruits délicieux.

— Ma chère Anna, vous avez raison de vous comparer à ce bel arbre : comme lui, vous êtes triste et dépouillée, car la main de l'hiver est sur vous et le printemps est passé; mais il reviendra, Anna. Ce bel arbre fleurira de nouveau, plus paré et plus splendide encore, et vous, comme lui, vous vous épanouirez sous le souffle de ma tendresse et de mon amour.

— Vous vous trompez ou vous voulez me tromper, répondit simplement la jeune fille. J'aime Henric Dartley, ce n'est point un mystère

pour vous, et jamais mon cœur ne pourra appartenir à un autre qu'à lui.

— Vous êtes bien cruelle de me parler ainsi, Anna, et cependant j'ose encore espérer de l'avenir.

— Moi aussi, moi aussi! s'écria-t-elle vivement et joignant les mains.

— Si vous voulez être heureuse, Anna, il faut oublier Henric Dartley.

— Oh! jamais, jamais!

— Enfant insensée! la violence de vos sentiments est un motif pour qu'on y cède d'autant moins. Lorsque l'amour devient une passion déréglée, c'est une calamité qui s'attache à nos pas. Ce n'est pas le véritable amour qui se jette ainsi sans réflexion dans tous les abîmes. Henric Dartley est un mendiant, un fat, un aventurier; à chaque instant la main du sort peut le saisir, le précipiter dans la misère, l'anéantir; et vous, Anna, vous voudriez lier à une telle vie votre noble vie? »

Tandis qu'il parlait, Anna pâlissait; mais lorsqu'il acheva, une ardeur enflammée couvrit son beau visage : « N'allez pas plus loin, s'écria-t-elle, ne mentez pas davantage; je lis le mensonge dans vos yeux. Mais quand Dartley serait tout ce que vous dites, quand il serait un criminel, — Jésus, mon Sauveur! — quand il serait un assassin... je l'aimerais encore, car je ne pourrais faire autrement que de l'aimer! »

Œrsteen croisa les bras sur sa poitrine. « Qu'il est donc pénible pour moi, s'écria-t-il, d'être la cause de votre douleur! Que puis-je et que dois-je faire pour vous apporter la paix et la joie? Si je pensais qu'un vrai bonheur pût naître pour vous de l'anéantissement de toutes mes espérances, je les détruirais moi-même pour l'amour de vous. Mais non, je ne le puis. Par pitié, Anna, songez que, moi aussi, j'ai un cœur plein de tendresse pour vous, et que devant nous s'ouvre un bel avenir. Je ne vous parle pas de ma fortune, de ma position, du rang que je vous offre dans le monde. Je pourrais essayer de flatter vos goûts; je pourrais vous dire que je vous conduirai dans la capitale, et que vous y brillerez parmi les plus nobles et les plus haut placées; que tout ce que je possède et que j'espère acquérir, je le dépose à vos pieds. Mais non, Anna, je ne vous parle que de mon amour, et cette parole embrasse tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Ne me repousse pas, fille chère et bien-aimée, s'écria-t-il avec exaltation; sois l'ange qui me guide. Mon Dieu, j'avais besoin d'un tel être pour me rendre bon. »

Il avait saisi les deux mains d'Anna et les tenait sur sa poitrine; en terminant, il mit le bras autour de son corps et la pressa sur son cœur.

« Veux-tu m'appartenir? reprit-il en l'embrassant; aucun homme sur terre ne t'aimera autant que moi : je te vénérerai comme une sainte. »

Les grosses larmes qui tombaient de ses yeux coulèrent sur le visage de la jeune fille, émue et frémissante. Mais son émotion disparut lorsqu'elle le regarda : un feu dévorant brûlait dans ses yeux gris, et elle frissonna sous ce regard. Il la tenait avec des doigts de fer, comme un animal rapace tient sa proie. Sans s'en rendre compte, il la serrait à lui faire mal, et sous ses embrassements elle sentait le délire de l'horreur et de l'angoisse courir dans toutes ses veines. « Henric! » s'écria-t-elle, comme si elle invoquait un protecteur qui pût lui donner force et courage; et elle se débattait violemment sous son étreinte... mais il la retint par le bras, et avec un effroyable regard tout plein d'ironie et de rage : « Appelle-le, dit Œrsteen, il ne viendra pas, et vraiment je le regrette. Oui, je regrette qu'il ne puisse nous voir; je regrette qu'il ne puisse être sur le chemin lorsque nous irons nous marier. Entends-tu, voilà l'église : le lieu est proche et le temps est court où le bonheur nous attend!

— Il y a du moins, dit-elle avec calme, de la sincérité dans ce langage : tout le reste n'était que dissimulation.

— Il est des personnes, poursuivit-il, dont l'aveuglement nous oblige à les conduire à leur bien, même contre leur volonté. Je t'ai ouvert tout mon cœur, chère Anna, et je sais que tu l'accepteras un jour. Demain est l'époque fixée pour notre union : ton père la désire, et je soupire après. »

Une sensation de terreur désespérée traversa le cœur de la malheureuse fiancée; mais l'instant d'après, cette impression s'était changée en une ironie hautaine et glacée. A travers le ciel couvert de nuages le soleil avait percé, et, resplendissant tout à coup sur les rochers et sur le fjord, il avait allumé en même temps le feu de l'espérance dans le sein d'Anna.

« Entre aujourd'hui et demain il y a une nuit, dit-elle avec assurance; beaucoup de choses peuvent se passer.

— Rien toutefois de ce qui s'est passé la nuit dernière; sois certaine que personne ne troublera ton sommeil, à moins que ce ne soit un fantôme qui se glisse dans tes rêves.

— Je ne crains pas les fantômes, répondit Anna anxieuse de ces paroles, je crains beaucoup plus les vivants; cependant contre eux aussi Dieu nous protége souvent d'une manière merveilleuse.

— Tu me hais donc bien, ma douce amie? demanda Œrsteen avec une affabilité railleuse.

—

— Oui, je te hais de toute mon âme! s'écria-t-elle ardemment.

— Et tu invoques Dieu contre moi, comme contre l'esprit malin?

— Du plus profond de mon cœur, afin que Dieu m'en délivre! »

L'horreur et l'effroi qui se peignaient sur son visage firent pousser à Œrsteen un grand éclat de rire. Ses lèvres pâles tremblaient convulsivement lorsqu'il lui prit de nouveau la main, et aussi doucement qu'il le put : « Fille chère et insensée, dit-il, comment peux-tu être si cruelle! En vérité, cette répugnance exalte encore mes désirs, et je te trouve ainsi plus belle que jamais. Prie, ma chère Anna, prie assidûment, je ne t'en empêcherai certes pas, mais, sache-le, ma volonté contre la tienne, mon bonheur contre ton bonheur! Méprise-moi, hais-moi, je crois savoir comment te ramener au calme. Demain, ma chère Anna, demain, quand tu seras ma femme, nous en parlerons plus longuement! »

Traduit de l'allemand de M. Théodore Mugge.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HEGEL

ET

LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Hegel et son temps, par R. Haym : 1 vol. in-8°, Berlin, Gaertner, 1857.

Apologie de Hegel contre le docteur Haym, par Rosenkranz, Berlin, Duncker et Humblot, 1858.

La philosophie allemande en général et le système de Hegel en particulier passent pour choses tellement abstruses que nous éprouvons avant tout le besoin de rassurer le lecteur : nous n'abuserons pas des formules, et nous parlerons aussi peu que possible de l'objectif et du subjectif, de l'être en soi et de l'être pour soi, de l'identité et de la non-identité. Non que nous partagions le préjugé commun contre cette terminologie, dont l'usage nous paraît au contraire tout à fait légitime. Toutes les sciences, l'astronomie, l'algèbre, la médecine, la chimie, ont créé leur langue et l'enrichissent tous les jours, en raison même de l'accroissement de leurs connaissances. Dénier à la philosophie le droit de créer la sienne, c'est la tuer dans son principe; lui contester celui de l'enrichir, c'est l'immobiliser et la tuer d'une autre manière. Les mots sont aux idées ce que le corps est à l'esprit, non pas une enveloppe arbitraire, mais les idées mêmes définies et manifestées organiquement. Toute idée nouvelle, toute nuance d'idée se fait un mot nouveau, si, ce qui arrive le plus souvent, elle n'aime mieux détourner un mot ancien de l'acception reçue. On l'a dit depuis longtemps, il n'y a pas de synonymes exacts, et d'un autre côté, combien ne trouve-t-on pas, dans toutes les langues et dans tous les ordres d'idées, de ces mots dont les acceptions multiples troublent l'esprit au lieu de l'éclairer? Rien de plus général et, en apparence,

de plus simple et de plus clair que les mots Dieu, déisme, panthéisme, athéisme; rien de plus obscur et de moins précis en réalité, à ce point que, par exemple, l'accusation d'athéisme est aussi rarement acceptée qu'elle est fréquemment formulée, sans qu'accusateurs ni accusés puissent être taxés de mauvaise foi. En un certain sens, elle ne s'applique à personne, ou du moins à nul penseur sérieux, parce qu'il n'y a pas de doctrine qui ne reconnaisse une loi, un ordre, un principe des choses; mais en un sens différent, on peut, avec un peu de subtilité, y englober à peu près tout le monde. Si en effet les déistes reprochent aux panthéistes de faire disparaître Dieu dans l'univers, les panthéistes répondent que la vraie manière de nier Dieu, c'est de l'isoler, car l'isoler c'est le circonscrire, et circonscrire l'être infini, c'est le supprimer. On peut s'excommunier ainsi jusqu'à la fin des temps sans faire avancer la question. Loin donc que le langage vulgaire introduise la clarté dans les spéculations philosophiques, il les obscurcit au contraire et les rend fastidieuses et stériles. Ici, toutefois, nous aurons peu occasion de recourir à l'appareil scientifique qui serait l'instrument obligé d'une exposition méthodique et complète de la doctrine [1]. Nous devons, dans des limites restreintes, poursuivre cette philosophie depuis ses commencements ignorés jusqu'à ses destinées actuelles. On nous permettra donc de nous borner à l'esquisse la plus sommaire et la plus générale. Conformément à un précepte qui a du bon, nous nous placerons tout de suite au milieu de notre sujet, et nous commencerons par mettre en pleine lumière la figure de notre philosophe.

Retournons d'une trentaine d'années en arrière, et transportons-nous par la pensée sur les bancs de la faculté de philosophie de Berlin. L'auditoire est compacte et recueilli. Des paroles lentes et monotones tombant du haut de la chaire, des plumes courant sur le papier, ce sont les seuls bruits de l'assemblée. Le maître ne regarde pas les disciples; sa tête est inclinée, et, tout en parlant, il feuillette de volumineux cahiers de notes. A première vue, le visage prématurément vieilli n'est ni imposant ni séduisant. On ne saisit tout d'abord que l'expression d'une bonne et antique droiture. Les muscles sont affaissés; les traits semblent détendus et morts; des rides profondes sillonnent le front et jouent autour de la bouche. Est-ce le souffle de la passion qui a dévasté ce visage? Non, que l'œil se redresse, que le regard s'éclaire, et soudain

[1] Indépendamment des publications plus connues de M. Willm, on peut consulter une autre exposition française : *Hegel, exposition de sa doctrine*, par M. Prevost, Toulouse, 1844.

vous y lisez une vie consommée dans les méditations les plus désintéressées et les plus hautes. Le front élevé, mais un peu fuyant, rayonne d'un éclat tranquille; toute la physionomie s'est transfigurée et livre sans voile la majesté intérieure de la pensée. Mais la vision ne dure qu'un instant. Le professeur baisse de nouveau les yeux et se remet à feuilleter ses notes; il se mouche, il tousse et réfléchit; les propositions se succèdent péniblement et sans ordre; les mots, les syllabes mêmes ne se dégagent qu'avec effort; à tout moment l'orateur hésite, reprend pour s'arrêter encore. Il sait fort bien ce qu'il veut dire, mais ce qu'il veut dire est nouveau, l'esprit cherche à créer sa langue, l'idée est en travail de sa forme; il faut trouver le mot propre, le seul, car il n'y en a pas deux. Enfin il se présente parfois vulgaire et soudain ennobli par le sens le plus profond, souvent bizarre et cependant naturel, car il est à sa place et dans sa fonction. La chose est dite, le sens complet, et le discours peut continuer; mais il revient sur ses pas, tourne autour du même point, et l'attaque de nouveau. Et malheur à l'auditeur qui, fatigué de ces redites, laisse un moment son attention se distraire! Ramené au discours par une parole plus importante ou plus fortement accentuée, il n'en retrouvera plus le fil. La pensée s'est développée et transformée tout en paraissant tourner sur elle-même. L'idée si péniblement formulée n'a vécu qu'un instant. La conclusion de tout à l'heure a développé sa propre antinomie. L'affirmation s'est changée en négation. Le travail recommence, les contraires se combattent jusqu'à ce qu'une synthèse imprévue les absorbe de nouveau, pour disparaître bientôt elle-même. Et le jeu, d'abord embarrassé, de ces métamorphoses, devient plus aisé à mesure qu'il se prolonge. C'est au milieu du labyrinthe que l'orateur est chez lui. Alors la voix s'élève pour ne plus tomber, et les paroles, toujours justes et frappantes, se pressent en foule sans être attendues ni sollicitées.

Écoutez-le encore quand il parle des héros de l'humanité, quand il analyse un grand homme ou qu'il aborde les conflits des peuples et les tragédies de l'histoire. Ce ne sont pas des portraits microscopiques ni de longues descriptions; peu de mots lui suffisent le plus souvent pour éclairer et restituer une figure ou une époque, pour en rétablir la pleine et vivante réalité, en même temps que pour les interpréter et assigner leur place dans la grande évolution de l'esprit [1]. Et quelle

[1] Ce portrait a été emprunté par M. Haym à M. le professeur Hotho, un des auditeurs et des disciples de Hegel, et nous le reproduisons d'après M. Haym.

puissance, quelle unité dans cet enseignement encyclopédique! Comme les géomètres qui partent d'une pure abstraction, d'une impossibilité matérielle et même logique, du « point » qui n'a ni longueur, ni largeur, ni hauteur, qui *n'est pas,* en un mot, pour arriver, par les lignes et les surfaces, qui sont encore de pures entités, aux solides, figures on ne peut plus matérielles et palpables, le maître se place bien par delà Kant et Descartes, à la limite extrême de toute réalité et de toute connaissance, sur les confins du néant. De l'incommensurable richesse de la vie et de la science, il abandonne tout, ne retenant que la plus élémentaire des notions, intangible à tout scepticisme, et cependant contradictoire à elle-même comme le point géométrique : la notion logique de l'être considéré en soi, et dépouillé des attributs et de l'action qui le manifestent [1]. De cette froide et pauvre abstraction, l'enchanteur

[1] On a dit souvent, et tout récemment encore, que Hegel explique l'origine du monde par une évolution de l'*idée*. Rien de plus erroné : pour Hegel, nous le démontrerons surabondamment, le monde *est;* l'affaire de la philosophie est de le comprendre, et non de dire comment il a été créé. Quand il part de la notion purement logique et abstraite de l'être pour en déduire l'ensemble des phénomènes, il ne veut pas, comme on se l'est trop souvent persuadé, dire comment les choses se sont passées, il veut simplement démontrer l'unité des lois constitutives de la logique et de la nature, en faisant voir la trame dialectique qui conduit de l'abstraction la plus abstraite au monde concret et à l'histoire. La logique n'est pas une cosmogonie; elle veut donner la génération dialectique des choses, non pas la génération réelle, de même que la géométrie ne veut pas nous faire croire que les solides ont été engendrés par le point idéal. Rien, nous le répétons, ne ressemble plus à la logique de Hegel que la géométrie, et si quelque chose est surprenant, c'est que cette logique ait été si peu comprise, quand nul collégien ne s'effarouche des définitions et des propositions similaires de Legendre. Le point est posé au début de la géométrie élémentaire comme la dernière des abstractions de l'espace, à l'aide de laquelle, s'il y a une méthode, si l'esprit humain a des lois, si nous ne sommes pas fous, nous devons pouvoir reconstruire l'espace tout entier, et c'est en effet ce qui réussit le plus aisément du monde. De même la notion de l'être est posée par Hegel comme la dernière des abstractions de la vie; nous ne pouvons nous y élever qu'en partant de la réalité concrète, et en laissant successivement en route tous les attributs qui la constituent. Si maintenant nous voulons redescendre de l'abstraction vers la vie, la notion de l'être doit nous y ramener par son évolution dialectique, comme la dialectique du point doit reconstituer l'espace. La logique de Hegel est donc moins le système que la contre-épreuve du système, la vérification de ses vues sur l'univers et sur l'esprit; si, en effet, ces deux termes ne peuvent être ramenés à l'unité, nous ne pouvons passer de l'un à l'autre par une opération dialectique, et réciproquement, si l'unité existe, l'opération est possible et même infaillible.

Cette note anticipe sur les conclusions de notre étude, mais nous avons voulu protester tout de suite contre un préjugé qui transforme en pure absurdité une des plus étonnantes conceptions de l'esprit humain. Qu'on pense ce qu'on voudra de la philosophie allemande, mais qu'on fasse au moins à ces grands esprits l'honneur de ne pas les mettre hors du sens commun.

fait jaillir comme d'une source magique le fleuve immense des notions et des phénomènes; ou plutôt il n'y a ici ni enchantement ni enchanteur; il n'y a rien que de naturel et de nécessaire, sous des apparences merveilleuses.

Les chimistes soupçonnent aujourd'hui que certains corps sont tellement avides de composition, qu'ils ne peuvent subsister à l'état élémentaire, et que, si on persiste à les tenir isolés, ils se combinent avec eux-mêmes faute de mieux [1]. Il en est de même de cette abstraction de l'être qui, sitôt obtenue, ne peut rester en place et a hâte de retourner où on l'a cherchée, c'est-à-dire à la réalité concrète. Il n'est besoin ni de la pousser ni de la guider; elle marche toute seule et avance, ramassant à mesure en route toutes les richesses que nous lui avons enlevées, et dont elle ne peut se passer sans mourir. Qu'est-ce, en effet, que l'être moins les attributs qui le rendent sensible, et les catégories sous lesquelles nous le pensons, moins la qualité, la quantité, le temps, l'espace, etc., etc.? Une pure chimère, une contradiction absolue, rien du tout. Oui, en le réduisant à lui-même par des épurations successives, nous l'avons identifié avec le néant. Il est encore, et il n'est plus; il s'affirme et il se nie; il *devient*, car le *devenir* [2] implique à la fois l'être et le néant; ce qui devient est et n'est pas en même temps; ce qui est devenu est incontestablement une existence, mais une existence affectée d'une négation, puisqu'elle est engendrée par le néant, c'est-à-dire une existence limitée, finie, dévolue à la mort. Il semble que nous soyons déjà revenus au monde concret, mais la route est encore longue, et parcourt d'abord tous les cercles de la logique. Ce qui évolue, ce qui progresse et se développe à travers les antinomies et les synthèses, est une pure notion. Ce n'est pas le devenir matériel, c'est la catégorie logique du devenir qui est engendrée par l'antinomie primordiale. En voyant naître successivement la quantité, la qualité, l'essence, la totalité, les parties, la substance, nous nous apercevons suffisamment qu'il s'agit avant tout de repeupler le monde des formes de l'entendement. Mais à mesure qu'elles naissent, les catégories deviennent de plus en plus riches, ce qui est naturel, puisque la dernière contient toujours toutes les précédentes, et c'est sans étonnement que nous arrivons enfin, des catégories purement idéales, à celles qui constituent le

[1] Tel serait notamment l'hydrogène qui, aussitôt isolé, deviendrait de l'hydrure d'hydrogène.

[2] *Devenir* est malheureusement bien plat, et ne rend pas du tout la puissance organique de l'allemand *werden*, mais il n'y a pas d'autre mot.

monde naturel, le temps, l'espace, le mouvement, la matière, la mécanique céleste, la physique, la chimie, le monde organique, l'esprit, la liberté, la morale, la famille, la commune, l'état, l'art, la religion et enfin la philosophie[1]. L'univers, supprimé tout à l'heure par l'abstraction, reparaît dans toute sa plénitude, reconstitué par la force de la méthode dialectique, qui est l'évolution même de l'idée, et qui paraît ainsi, non-seulement montrer, mais créer l'objet de la science. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas la logique abstraite qui a créé le monde; les catégories n'ont pas existé antérieurement aux choses; il ne s'agit pas du tout ici de créer, il s'agit de connaître et se rendre compte. L'esprit est un dans le moi et dans le monde, et aussi dans le concret et dans l'abstrait. Il doit donc pouvoir passer de l'un des termes à l'autre, sans rencontrer de solution de continuité. Si le concret contient l'abstrait, ce que nul ne conteste, l'abstrait doit aussi contenir le concret, ou plutôt les deux termes n'existent que l'un dans l'autre, et l'entendement ne peut les isoler que pour les voir aussitôt de nouveau s'étreindre et se confondre. La conscience philosophique est la conscience de leur identité.

C'est fort simple, cela n'a l'air de rien, et c'est toute la découverte de Hegel, accueillie au début comme le dernier mot de la science, et que les Allemands font profession de mépriser maintenant. Ils se demandaient il y a trente ans ce que l'esprit humain pourrait bien encore trouver après une telle conception, et l'esprit humain leur a bien répondu depuis. Avec une mobilité digne des Athéniens, ils traitent aujourd'hui le grand penseur de marchand de formules et de charlatan. D'assez petits philosophes le reprennent avec des airs rogues; beaucoup de critiques et de chercheurs, et parmi eux de fort estimables, ne veulent plus entendre parler de Hegel ni même d'aucune philosophie. Enfin voici d'un écrivain spirituel, nous l'accordons, mais qui paraît surtout chercher l'esprit d'à-propos, un gros volume, uniquement destiné à faire à la doctrine arriérée un enterrement de première classe. Nous cependant nous voulons, non pas rompre une lance contre tant de contradicteurs, mais seulement examiner les choses, voir si le système est bien aussi mort qu'on le dit, et si par hasard il ne se porte pas mieux qu'on ne pense. Il faut se demander aussi si la nature ou l'éducation avaient prédestiné Hegel

[1] Il va sans dire que nous n'entendons pas donner cette énumération très-incomplète, et dont tous les termes ne s'enchaînent même pas, pour une exposition du système. Nous y reviendrons quand nous parlerons de la *logique*.

au charlatanisme spéculatif, et M. Haym nous fournit avec une rare obligeance les moyens de répondre à cette première question.

George-Guillaume-Frédéric Hegel naquit le 27 août 1770 à Stuttgard, où son père occupait un emploi dans l'administration des finances du duché de Wurtemberg[1]. L'éducation de son enfance fut austère et simple, une vraie éducation allemande et protestante. Les résultats furent satisfaisants, mais non brillants : nul trait qui dans l'enfant révélât le penseur futur, beaucoup d'étude et d'application, mais rien d'imprévu ni de saillant. On a de lui un journal qui remonte jusqu'à ses années de gymnase, des notes et des compositions qui sont du même temps. Au témoignage de M. Haym, on y chercherait en vain l'élan spontané, la présomption hardie de l'esprit qui s'éveille. Ce qu'on y trouve, ce n'est pas la curiosité ardente qui devine ce qu'il lui est encore interdit de comprendre, qui aspire à ce qu'elle ne peut saisir : c'est la curiosité patiente et assidue, qui absorbe tranquillement et à mesure tout ce qu'elle trouve à sa portée. Étranges commencements à coup sûr, si l'opinion commune a raison, et si nous avons affaire à un esprit qui a fini par leurrer le monde et par substituer à la nature et à l'histoire l'ambitieux et fragile édifice de conceptions imaginaires. Il faut louer, non pas l'habileté, mais l'ingénuité du biographe qui nous initie à ce développement si caractéristique, et, dans Hegel enfant, nous fait voir les marques indéniables de la nature la plus positive. Il ébranle ainsi de ses propres mains, et dès le début, la conviction que son livre veut faire entrer dans notre esprit : « L'instruction » était toute la vie de l'enfant; il apprenait pour apprendre, pour » répéter, fortement saisir et retenir ce qu'il avait appris. » Assurément, les antinomies jouent un grand rôle dans le système hégélien, mais quelle plus étrange et plus impossible antinomie sera la vie de notre philosophe, si, débutant ainsi, il se perd ensuite dans le nuage du rêve et dans l'illusion des formules.

Peut-être le jeune homme, affranchi de la première discipline, montrera-t-il des velléités plus hardies. Voyons donc l'université après

[1] M. Haym attache une grande importance à cette origine wurtembergeoise. Il expliquerait volontiers par le caractère wurtembergeois toute la philosophie hégélienne. Les déductions de ce genre peuvent être séduisantes, mais elles manquent parfois de solidité, et c'est ici le cas. La vérité est que le petit pays de Wurtemberg a eu la gloire de donner à l'Allemagne quelques-uns de ses plus grands hommes et de ses plus éminents écrivains. Il suffit de nommer, sans compter les vivants (MM. Uhland, Strauss, etc.), Schiller, Schelling et Hegel. Mais en quoi ces esprits se ressemblent-ils? En rien du tout. Est-ce aussi le caractère souabe qui a produit *Don Carlos* et *Guillaume Tell*?

le gymnase. A dix-huit ans, Hegel se rend à Tubingue pour y faire sa théologie, étude qui ouvre plus d'une échappée aux esprits aventureux. Ses allures ne changent pas : il poursuit sans se distraire son laborieux sillon. Ses camarades l'appellent vieillard. Il ne faut rien de moins que le plus grand fait des temps modernes, la révolution française, pour troubler un moment cette vie uniforme et concentrée. Comme l'Allemagne tout entière, la paisible université de Tubingue exulte de joie aux premières nouvelles de Paris, et Hegel se laisse entraîner dans le tourbillon de l'ivresse commune. « Les témoignages de ses condis» ciples, dit M. Haym, le signalent parmi les hérauts les plus zélés de » la liberté et de l'égalité. La tradition veut même qu'un dimanche » matin il soit allé, en compagnie de Schelling, planter un arbre de » la liberté dans une prairie près de Tubingue. » Effervescence passagère d'un esprit essentiellement réfléchi et pondéré, qui ne tarda pas sans doute à rentrer dans ses voies naturelles, car les notes et les manuscrits de cette époque attestent, comme ceux du gymnase, beaucoup de lecture et de travail. Kant, Jacobi (Lettres sur Spinoza), Locke, Hume, Lessing, Herder, sont non-seulement lus, étudiés, mais analysés, résumés, car c'est décidément la marque de cet aventurier de l'esprit, de ce constructeur d'hypothèses nuageuses, de ne rien effleurer, de tout approfondir au contraire, et de tout s'assimiler. Étudiant en théologie et se destinant alors sérieusement au ministère pastoral, il ne se contente pas, comme tant d'autres, d'apprendre superficiellement, dans les manuels et dans les cours, pour les réciter plus tard, la dogmatique et la morale chrétiennes; il va droit au fond des choses, et se pose le grand problème des rapports de la religion et de la raison. La solution qu'il trouve est, si nous nous en rapportons aux citations de M. Haym, à peu près celle à laquelle s'arrêtera plus tard Schleiermacher, pour en faire comme la citadelle de la foi : le raisonnement n'a rien à voir dans les choses religieuses; la philosophie et la religion sont deux valeurs irréductibles entre elles, dont la deuxième a ses racines dans les profondeurs du sentiment; hypothèse inconciliable avec l'unité nécessaire et primordiale de l'esprit humain, mais infiniment plus plausible et plus féconde que le plat rationalisme prêché à ce moment en Allemagne par les Campe, les Nicolaï et consorts; dangereuse aussi et voisine du mysticisme, si le mysticisme eût pu avoir prise sur un esprit tellement positif et avide de substance scientifique. En même temps qu'il sondait l'essence de la religion, il pénétrait aussi de plus en plus dans l'antiquité classique, et plus il était frappé des dissonances de l'esprit moderne, plus il s'éprenait de la civilisation

grecque, où tout est équilibre, harmonie et lumière [1]. La passion de l'antiquité ne l'a plus jamais abandonné, et c'est toujours avec un pieux, fier et tendre enthousiasme qu'il parlera plus tard de cette Grèce, la jeune merveille, l'incomparable aurore de l'esprit humain.

Il faut croire que les professeurs de la faculté de théologie soupçonnaient peu de chose de ce développement solitaire et de ce travail un peu indépendant, car voici le témoignage qu'ils rendirent de Hegel à la fin de ses études : bonnes dispositions, science et application modérées, mauvais orateur, nul en philosophie. On doit conclure de ce dernier trait, que la suite a rendu bouffon, ou que les professeurs s'entendaient peu en philosophie, ou, ce qui est plus vraisemblable, que les études de Hegel leur étaient tout à fait inconnues. On voit de plus en plus qu'on est ici en présence d'une nature exceptionnelle. Contrairement au penchant habituel de la jeunesse, Hegel ne cherche pas à se mettre en évidence, il ne tient pas à briller, il lui est indifférent de passer des examens médiocres, encore moins a-t-il souci de se communiquer au public : il ne travaille que pour lui, il ne veut que se rendre compte des choses, et tandis que son ami Schelling, pour ainsi dire au sortir de l'université, se précipite dans la mêlée philosophique, et se produit à Iéna avec fracas et aussi avec éclat, lui-même accepte une place obscure de précepteur particulier en Suisse. Il y vit comme à Tubingue, seul avec son esprit et ses livres, et accumulant des travaux considérables et ignorés. Soit parti réfléchi, soit

[1] Un hymne à Cérès, adressé plus tard, en 1796, au poëte Hœlderlin, est, si nous pouvons dire, tout palpitant de cet amour de l'antiquité. Nous en traduisons ici les extraits que cite M. Haym. Des vers de Hegel ne sont pas communs :

Oh ! si les portes de ton sanctuaire s'ouvraient maintenant,
Cérès qui trônes à Éleusis,
Ivre d'enthousiasme, je sentirais
Les frissons de ton approche,
Je comprendrais tes révélations,
Je pénétrerais le sens de tes symboles sublimes, j'entendrais
Les hymnes au banquet des dieux
Et les paroles profondes dans leurs conseils.

Mais, continue le poëte, les temples sont détruits, les symboles sont effacés, et cependant il y a encore des initiés qui pénètrent les mystères :

Cette nuit même, je t'ai entendue, grande déesse !
Tu te révèles aussi souvent à moi dans la vie de tes enfants,
Et je te sens comme l'âme de leurs actions.
Tu es l'esprit profond et la foi fidèle,
La divinité qui ne chancelle pas, quand tout s'écroule.

instinct de sa forte nature, il ne se révélera qu'armé de toutes pièces et philosophe complet, absolu si l'on peut dire, un soleil sans aurore, un fleuve dont la source est ignorée. Il juge inutile de mettre le public dans la confidence de ses recherches, de ses doutes et de ses tâtonnements. Il n'a rien à lui dire tant qu'il ne sera pas d'accord avec lui-même, tant que les éléments encore inconciliés de la synthèse future se combattent et se tiennent en échec : « Qui voudrait s'enterrer dans » la poussière de l'antiquité, lui écrit Schelling, quand l'esprit du » présent vous entraîne irrésistiblement dans son tourbillon ? » Hegel n'est pas de cet avis; cette poussière, c'est l'histoire, et l'histoire, c'est l'esprit; il laisse donc son impétueux ami s'élancer d'un bond à la cime de la spéculation, et, tout en applaudissant à ses ébats, il s'obstine à fouiller la poussière dédaignée. Théologien, c'est encore la théologie qui le préoccupe le plus; il rédige une vie de Jésus, mais nous n'osons pas dire que ses études le rapprochent de la chaire. La divinité de Jésus-Christ, qu'il n'admettra plus jamais dans le sens orthodoxe, mais qu'il restaurera plus tard d'une autre manière et de façon à contenter des théologiens éminents, n'existe pas du tout pour lui à ce moment. Il n'admet pas, bien entendu, de révélation extérieure, encore moins de miracles. Mais la religion n'est pas non plus une invention des prêtres, elle est une création spontanée, une manifestation sincère de l'esprit, elle a son droit, son fondement historique et psychologique, et l'unique problème est de savoir comment les religions positives sortent de la religion naturelle, et par quelle nécessité l'homme donne une réalité externe à ce qui lui est révélé par sa raison. On voit poindre ici les premières lueurs du système, mais elles sont encore confuses et discordantes. L'évolution historique de l'esprit est pressentie, mais non comprise, et le prestige de la civilisation grecque est encore si puissant qu'il obscurcit et dégrade tout le reste. On rencontre des manifestations toutes païennes : l'acte religieux par excellence, c'est la contemplation d'un Apollon ou d'une Vénus[1]. « On » oublie la pierre périssable, on saisit dans la forme divine les immor- » tels eux-mêmes, et leur vue nous remplit d'un sentiment d'éternelle » jeunesse et d'éternel amour. L'âme éprouve une satisfaction sereine » et complète. »

Cet enthousiaste élan nous revèle le fondateur de l'esthétique. N'est-il pas curieux de voir dans ce premier cycle de travaux ignorés, surgir

[1] Hegel pensait sans doute à la Vénus de Médicis et à l'Apollon du Belvédère, considérés alors comme le dernier mot de l'art grec.

l'un après l'autre tous les points que Hegel touchera plus tard en maître? Déjà nous avons entrevu tout au moins la philosophie de l'histoire, celle de la religion et celle du beau. Nous arrivons maintenant à la philosophie du droit, et ici encore c'est tout juste par le contraire de l'abstraction que débutera ce faiseur d'abstractions. Il ne posera pas de doctrine absolue; il ne créera pas de constitution tout d'une pièce; il ne songera pas, comme tous les jeunes réformateurs, à instituer la politique idéale. Il sent déjà trop fortement pour cela que les temps et les peuples sont divers; il a trop fortement pris pied dans l'histoire, pour courir ainsi les aventures. Rien de plus positif et en même temps de plus modeste que son premier essai politique[1]. Il s'agit uniquement de la constitution de son pays natal, le Wurtemberg. De l'aveu unanime, elle prêtait le flanc à toutes les critiques; les abus avaient atteint leur dernière limite, et la propagande de la révolution française était proche. Hegel est donc convaincu qu'un bouleversement est imminent et que de larges réformes sont urgentes; or, la bureaucratie ne veut pas de réformes, et c'est elle qui gouverne. Il y a bien un système représentatif, mais ce n'est qu'un simulacre, les états n'étant pas nommés par le pays. La meilleure réforme serait évidemment une représentation réelle et sincère; « mais, objecte Hegel, serait-il sage » de livrer tout d'un coup le choix de ses mandataires à une masse » ignorante, habituée depuis des siècles à une obéissance aveugle, et » dépendante de l'impression du moment? » et il avoue qu'il n'ose prendre sur lui de trancher la question. On peut trouver l'objection timide, mais, à coup sûr, elle n'est pas d'un utopiste, comme se le persuade M. Haym. Une étude un peu postérieure sur la situation générale de l'Allemagne révèle le même esprit, en même temps qu'une profonde connaissance du détail. Qu'est-ce que l'empire allemand depuis la guerre de trente ans, depuis la guerre de sept ans et surtout depuis les guerres de la révolution? Rien du tout, une ombre, un fantôme d'État. Que faut-il faire pour le régénérer et lui rendre de la réalité? Fortifier le pouvoir central, l'empereur, en lui donnant la direction de toutes les forces militaires, et fonder sérieusement le système représentatif, « qui, sorti des forêts de la Germanie, est » devenu la condition vitale des États modernes. » Nous sommes toujours sur le terrain des faits et de l'histoire. Le régime représentatif n'est pas une invention réfléchie de la sagesse politique; il est la créa-

[1] Écrit en 1798 à Francfort, où Hegel passa trois années entre Berne et Iéna. Destiné à la publicité, mais resté inédit sur le conseil d'un ami de Stuttgard.

tion spontanée des peuples qui ont fait l'Europe moderne; en le réalisant, l'Allemagne n'emprunterait rien à personne et ne ferait que se retremper dans ses origines. A vrai dire, et ceci est une parole profonde, « il semble que, par une loi mystérieuse et supérieure, le » peuple qui a donné une impulsion nouvelle au monde soit destiné à » périr avant les autres, afin que son principe survive seul. » Cependant il paraît impossible que l'Allemagne ne se puisse relever, et qu'elle ne profite pas des leçons diverses de la révolution. « L'opi» nion est aujourd'hui en possession de conceptions précises; la » liberté s'est séparée de l'anarchie, et deux idées sont fortement » implantées dans la conscience publique; sans gouvernement fort, pas » de liberté, et aussi pas de garanties politiques sans le vote libre des » impôts. » Tout cela est très-intelligible; il est manifeste que nous sommes toujours loin de la région des nuages; nous touchons même à une conclusion moins abstraite encore : si les intérêts qui ont créé le morcellement de l'Allemagne ne veulent entendre à rien, eh bien! c'est à la force à reconstituer la nation et à fonder l'unité. Que l'empereur sauve l'Allemagne! M. Haym semble fâché que Hegel n'ait point adressé cet appel à la Prusse; il oublie que nous sommes au commencement du siècle, que l'empire d'Allemagne subsiste encore, que l'empereur en est le chef naturel, et enfin que l'Allemagne a eu beaucoup moins à se louer de la Prusse que de l'Autriche depuis le commencement de la révolution.

Quoi qu'il en soit, un changement semble inévitable et prochain. « Le besoin d'une réalité meilleure est trop profondément senti, le » poids de la situation présente pèse trop fortement sur la nation; le » désir du nouveau et de l'inconnu s'est trop fortement emparé du » monde. Entre la décadence de la nation et ses aspirations, il y a une » contradiction qui ne peut subsister. Le mal arrivé à son comble en» gendre le remède. La situation ne peut rester ce qu'elle est. Ce qui » existe a perdu toute force et toute dignité, et est devenu quelque » chose de purement négatif. Le changement est contenu en germe » dans la ruine; l'antinomie du présent implique, prête à éclater, la » vérité de l'avenir. » Ce n'est pas ici l'expression banale que « les choses » ne peuvent pas durer ainsi, » c'est une prévision fondée sur une vue philosophique de l'histoire, c'est un principe général, et le grand principe de la doctrine, appliqué à un cas particulier. Car nous touchons au système, et nous en découvrons enfin, si ce n'est la forme complète et définitive, au moins tout le fondement et les lignes principales. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce fondement c'est l'histoire;

ces lignes ne dessinent pas une construction arbitraire, elles s'engendrent et se disposent avec la nécessité des figures géométriques. C'est pour ainsi dire sans y songer que Hegel est arrivé à une conception systématique, et, disons-le franchement contre l'opinion reçue, nous ne croyons pas que l'histoire de la philosophie montre un autre exemple d'une génération tellement spontanée et organique. Rappelons encore une fois le point de départ : porté par un goût très-vif et très-intelligent vers l'étude de l'antiquité classique, Hegel s'éprend de la Grèce, et est bien près de voir dans l'hellénisme la manifestation unique et disparue de l'idéal humain; d'autre part, le ministère auquel il se destine le conduit à sonder l'histoire et l'essence du christianisme en particulier et des religions en général; enfin les événements contemporains agissent sur lui, les destinées de sa patrie l'émeuvent, et ici encore, sur ce terrain positif et palpitant, il se heurte à la grande énigme des penseurs, à l'antagonisme de l'idéal et du réel. Sous des formes diverses, le passé et le présent lui jettent le même problème.

Ce problème doit être résolu, l'histoire veut être comprise et expliquée, ou plutôt elle doit s'expliquer elle-même, révéler sa loi et non la recevoir. Ou il existe un hiatus entre le monde et l'humanité, entre l'ordre éternel et l'histoire, ou ce qui est, est bien; et cependant, tous les siècles l'ont senti et tous le sentiront, ce qui est n'est jamais ce qui doit être. Voilà la contradiction qu'il faut résoudre, et ainsi posée, dans sa forme en apparence la plus abrupte, elle se résout pour ainsi dire d'elle-même. Il suffit de mettre en présence les idées contraires, pour qu'elles se tirent d'affaire. Ce qui *doit être,* ce à quoi aspire invinciblement l'esprit humain, ce qu'il veut réaliser à tout moment et sous toutes les formes, c'est l'idéal, l'absolu; or l'absolu, sous peine de contradiction dans les termes, ne peut pas être réalisé, il ne peut pas *être* dans le sens qui signifie *exister;* il ne peut pas se manifester dans une existence sensible, c'est-à-dire finie. Il est le contraire du fini, et cependant le fini, le contingent, ce qui tombe dans le champ de notre perception, ce que nous voyons naître et mourir, ne peut procéder que de l'absolu, autrement l'absolu serait limité, ce qui serait une autre contradiction. Il n'y a pas là de vaine subtilité, ni de formule arbitraire. Il y a un fait psychologique attesté par l'histoire et par la conscience universelle, et une nécessité logique. L'aspiration à l'idéal, l'impossibilité de l'idéal, voilà tout : la raison de l'histoire, le principe du changement, la clef des énigmes. De là une série indéfinie et nécessaire d'existences finies, dont la raison est précisément de vouloir cesser d'être ce qu'elles sont. De là ce principe de la vraie justice historique « que ce qui paraît

» aujourd'hui contraire à la raison a été humain et naturel du temps » où on le croyait, et n'a cessé de l'être que lorsque le cours naturel, » la *dialectique* des choses, a sollicité l'humanité à des manifestations » meilleures et plus hautes. » Mais pourquoi dialectique? Pourquoi pas simplement série, succession, évolution? Parce que « dialectique » est le mot propre, parce que nous avons affaire à un développement logique, à la logique même; parce que le progrès, dont il s'agit ici, ne consiste pas simplement, comme on le croit trop souvent, en un accroissement de comfort, de richesse, de biens matériels et moraux. Tout n'est pas dit quand on a démontré que l'humanité augmente incessamment son capital, que les générations présentes profitent du travail des générations passées : on a fait l'inventaire, on n'a pas donné la raison du progrès. L'idéal, avons-nous dit, veut se réaliser, l'absolu aspire à l'absolu; il veut se posséder, c'est-à-dire se connaître; ses projections impliquent en même temps un retour sur lui-même. De là trois termes qui sont entre eux comme la thèse, l'antithèse et la synthèse : idéal, réalité, connaissance. L'objet de l'histoire, la fin du progrès sont de révéler l'humanité à elle-même. Mais la terre est un point dans l'espace; l'humanité, un atome de la vie universelle. Embrassons le monde par la pensée et nous aurons les trois termes suivants : absolu, nature, esprit. La nature, c'est l'absolu projeté au dehors, matérialisé, rendu sensible à lui-même, c'est-à-dire à nous, en qui s'effectue le retour, en qui l'esprit se connaît et opère la synthèse. La perception de la synthèse est la philosophie, la science de l'absolu, et comme l'absolu a trois faces, la philosophie a trois grandes divisions : métaphysique[1], philosophie de la nature et philosophie de l'esprit. La métaphysique, c'est l'absolu isolé par l'abstraction, une chose purement idéale, et que l'esprit pose néanmoins, par une invincible nécessité, comme le fondement de toute réalité; la philosophie de la nature embrasse l'ensemble de l'univers visible, des étoiles à la nature terrestre, jusqu'à l'homme. La philosophie de l'esprit est celle de l'humanité. De l'une à l'autre division, le champ de la spéculation se rétrécit en apparence; la métaphysique se meut dans l'infini, mais la

[1] Et logique : Hegel distinguait alors encore la logique de la métaphysique, que la dialectique de sa théorie le conduira à identifier plus tard. Nous aurions pu nous étendre beaucoup plus sur cette élaboration première et inédite du système, à laquelle M. Haym s'arrête assez longtemps, et qui comprend une logique et une métaphysique complète, et la moitié de la philosophie naturelle. Mais nous n'exposons pas encore la doctrine, nous n'en poursuivons que la genèse, et il nous suffit de marquer ici le point auquel Hegel était arrivé au moment de se rendre à Iéna et de se révéler au public.

philosophie de la nature a déjà des bornes, car l'univers visible n'est pas tout l'univers; la philosophie de l'esprit est attachée aux habitants d'une planète imperceptible, car si l'analogie nous permet, nous ordonne presque de croire que la terre n'a pas, entre tous les corps célestes, le monopole des êtres intelligents, cette croyance n'a pourtant rien de scientifique, et ne nous mène à rien, parce que nous ne pouvons argumenter de ce que nous ne connaissons pas. La philosophie de l'esprit est donc confinée pour nous dans l'histoire du genre humain; mais ne la plaignons pas de son lot, il est le plus riche des trois. La métaphysique contient tout l'univers, mais pour ainsi dire à l'état d'ombre impalpable; c'est le froid empire des abstractions; la vue de la nature nous révèle un ordre sublime et des lois admirables, mais combien l'humanité est plus belle encore. En elle éclate le victorieux retour de l'absolu sur lui-même; elle saisit et manifeste l'idéal par la force divinatrice du sentiment religieux; elle le réalise par l'art; elle l'imprime dans la nature en transformant la terre; remplaçant enfin l'intuition par la connaissance, elle le comprend et se comprend elle-même. C'est le dernier degré, mais un degré sans fin, parce que nous sommes des intelligences finies. Si nous étions des esprits absolus, nous ne verrions pas la dialectique du progrès. Au lieu d'être entraînés dans la tumultueuse variété de la vie, de nous débattre et de nous élever, nous serions éternellement, immobilement absorbés dans la contemplation de l'unité immuable.

En novembre 1800, Hegel écrivait à Schelling : « J'ai suivi avec joie » et admiration ta grande carrière. En moi aussi l'idéal de la jeunesse » a pris la forme de la réflexion et s'est métamorphosé en un système » de philosophie. » On voit que Schelling lui-même ne savait rien de la théorie de son ami. « Jamais, dit M. Haym, une grande pensée » scientifique n'avait mûri dans une si modeste obscurité. » Voici, toutefois, le moment où elle va se produire enfin. La mort de son père vient de mettre Hegel en possession d'un petit héritage, qui lui assure une indépendance au moins temporaire. Un moment il songe à se rendre à Bamberg « pour y étudier le catholicisme sur place »; mais il change de projet, et se décide à partir tout de suite pour Iéna, alors la métropole de la philosophie allemande. Sa doctrine va se modifier, ou plutôt se développer, en se heurtant au conflit des systèmes. C'est le moment de rappeler la marche de la pensée allemande depuis Kant.

Kant n'est pas le législateur de l'esprit humain; on ne donne pas plus de lois à l'esprit qu'à la nature; on découvre celles qui existent et qui fonctionnent, et les découvertes de cet ordre suffisent à la gloire

d'un grand esprit. Pressé d'échapper au nihilisme de Hume, Kant se retourne vers l'unique et vivante source de la certitude, vers le moi, et y trouve les assises définitives de toute spéculation future. Sa *Critique de la raison pure* est un travail accompli pour tous les temps. C'est là son grand titre. Ses solutions dogmatiques sont insuffisantes, le sens commun et la logique philosophique les repoussent également. Le sens commun ne comprend rien à la distinction entre la chose en soi et la manière dont nous la percevons, et Fichte, Schelling et Hegel l'ont supprimée tous les trois, de manières diverses, mais par le même et invincible entraînement logique. La morale kantienne est impraticable[1]. Le pont que la raison pratique jette entre le monde et Dieu pour suppléer à la faiblesse de la raison pure, est une construction arbitraire et fantastique.

Le dualisme, qui perce partout, dit suffisamment que cette doctrine ne peut être qu'une première étape. La raison ne le supporte pas; la tendance inévitable de toute philosophie est, à tort ou à droit, de graviter vers l'unité. Si violent que soit l'expédient de Fichte, on est obligé d'y voir un progrès. Kant revendique pour le moi la détermination des phénomènes du monde extérieur, et abandonne comme une chose insondable et intangible la substance de ces phénomènes. Fichte ne fait qu'un pas de plus, mais un pas formidable; il fait sortir le moi du cercle magique, et lui fait enjamber le monde. La substance est absorbée, l'unité est rétablie, mais au prix de quel paradoxe! Le moi seul subsiste, créateur et législateur de l'univers. La réalité n'est que son reflet; il s'y contemple et y cherche une image toujours plus noble et plus pure de lui-même. Car, de même qu'il a engendré le monde, il a le devoir de le transformer, de manière à le rappro-

[1] Exemple : un homme poursuivi par des assassins se réfugie chez vous; vous le cachez; les assassins arrivent : s'ils vous ordonnaient de livrer l'homme, vous auriez naturellement le devoir de leur résister, mais ils vous demandent d'abord de leur dire si vous l'avez caché, et comme il ne faut jamais mentir, comme vous devez toujours vous conduire de manière à poser par votre action une règle de conduite générale et valable pour toutes les circonstances, vous êtes tenu de leur avouer qu'il se trouve en effet dans votre maison. — Il s'établit une polémique entre Benjamin Constant et Kant sur cette question casuistique. Benjamin Constant soutenait que les meurtriers n'avaient pas droit à la vérité, et Kant de défendre sa thèse, mais par des raisons fort pauvres. Le sentiment universel donne raison à Benjamin Constant. Il y a ici une antinomie dont la solution, comme de toutes les antinomies de la vie, est le progrès. La morale absolue n'est pas, elle devient : notre devoir et la tendance naturelle de l'esprit humain sont de la réaliser de plus en plus; mais il ne dépend malheureusement de personne de l'installer d'un seul coup *in pleno*. Quand il n'y aura plus de meurtriers, nous serons dispensés de leur mentir.

cher de plus en plus de l'idéal du moi absolu. C'est là le sens de l'histoire, la manifestation de l'ordre moral ou du divin dans l'humanité. Conception gigantesque, imposante surtout par sa grandeur éthique, mais fausse, radicalement fausse. La nature ne se laisse pas supprimer aussi facilement, et par son âpre résistance à nos entreprises, elle montre assez qu'elle est autre chose qu'une simple hypostase du moi. A bien des égards, le moi du dix-neuvième siècle, infiniment plus libre, plus grand et plus fort que le moi primitif, est encore son très-humble serviteur. Hâtons-nous du reste d'admirer la construction de Fichte, car déjà la voilà qui s'efface, les systèmes vont vite, ils passent devant nous comme des nuages chassés par le vent. A peine Fichte a-t-il détrôné Kant que déjà voici Schelling, provisoirement son disciple et bientôt son successeur. Schelling est une figure à part. Au moment où il s'impose au public, il est, comme l'Œdipe de Voltaire,

Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Il enseigne, il prêche, il popularise la philosophie à l'âge où les autres commencent à l'apprendre. Il a vingt ans, et ne doute de rien. Il s'attache à Fichte comme l'apôtre au prophète, et multiplie les variations sur la souveraineté absolue du moi. Mais d'autres séductions ne tardent pas à usurper une part de cet enthousiasme juvénile et versatile. La nature, trop dédaigneusement traitée par Fichte, se venge en lui enlevant son plus brillant disciple. Les sciences expérimentales ont marché de front avec la spéculation philosophique, et l'intelligence ouverte et rapide de Schelling n'est pas faite pour méconnaître leurs progrès. Il a désormais deux passions qu'il cherche à concilier de son mieux, et ce syncrétisme donne naissance à un nouveau système. Oui, dit-il, la nature est la création et le reflet de l'esprit humain, mais, par cela même, elle est apte à nous le révéler; il est donc légitime, il est même nécessaire d'étudier en elle l'histoire de l'intelligence. La philosophie de la nature est la contre-partie obligée de la philosophie du moi; la première procède du réel, que la deuxième subordonne à l'idéal. Isolées, elles sont impuissantes; réunies, elles procurent une vue complète de la vie universelle. Mais on apprend bientôt que cette vue ne satisfait pas encore tout à fait l'esprit. Le monde ne paraît qu'une image incomplète de l'idéal, et d'un autre côté le plein développement, la liberté idéale du moi sera toujours entravée par les limites infranchissables des lois naturelles, et cependant l'idéal a soif d'une réalité absolue. Il faut que cette réalité existe, et on la trouve : « L'art

» est le saint des saints où brûlent d'une flamme divine et dans une » union primordiale et indissoluble les éléments qui séparent la nature » et l'histoire, et qui se fuient dans la vie aussi bien que dans la pen- » sée. » Passons sur ce style de visionnaire, et voyons la pensée. L'art procure à l'idéal la pleine satisfaction, la réalisation entière qu'il poursuit vainement ailleurs; cela est vrai, et c'est là sa profonde raison d'être. L'art, à la fois transfiguration et négation du réel, n'eût jamais été inventé si l'univers était parfait, pas plus que ne se fût produit le progrès. La fin toujours fuyante du progrès est l'organisation rationnelle et la transformation esthétique du monde; l'art est né de l'impatience de l'esprit qui ne veut pas seulement travailler pour la fin des temps, et qui aspire à une satisfaction immédiate. Conclusion inévitable: l'art n'est pas le monde, et le monde n'est pas l'art; tout au plus celui-ci peut-il être considéré comme le type anticipé d'un avenir infiniment éloigné, qui ne l'atteindra jamais que par approximation. Conclusion fausse d'après Schelling : l'art, antithèse du réel, est la seule réalité. En effet, il contient, il manifeste l'harmonie cherchée de l'idéal et du réel, donc cette harmonie existe, donc elle est partout. L'univers n'est plus seulement ce qu'il est réellement, l'image très-imparfaite du monde idéal; il doit lui-même être considéré comme une œuvre d'art; il est, pour employer cette fois le terme de l'école, l'identité absolue du subjectif et de l'objectif; le philosophe ne le comprendra qu'en le contemplant par les lunettes de l'esthétique; il devra être inspiré comme le poëte, et s'il est bien avisé, il fera fi de la méthode, et cherchera dans l'intuition la connaissance absolue.

Ne l'oublions pas : ce philosophe, jeté dans la spéculation par l'enthousiasme, a vingt-cinq ans, et s'il montre plus d'imagination que de méthode, il a deux grands mérites : d'avoir rétabli la nature dans son droit[1], et d'avoir, sinon construit, au moins entrevu et indiqué la synthèse absolue. Mais, on l'a vu, ce n'est point un procédé scientifique, c'est une sorte d'éclectisme qui l'amène à compléter la doctrine de Fichte par la philosophie de la nature. Ce n'est pas non plus la méthode, c'est un sophisme évident qui lui fournit la conclusion. Et puis quel déplorable résultat, si un tel enseignement, au lieu d'éblouir simplement les esprits, les eût persuadés et entraînés. Il ne contient nul principe d'activité; sa conséquence pratique serait un optimisme inerte, une contemplation béate et stupéfiante. En donnant comme accompli

[1] Son principal titre, bien supérieur à son système, est d'avoir puissamment contribué au développement des sciences naturelles.

ce qui ne peut être compris que comme l'œuvre indéfinie du temps, il supprime tous les ressorts de la vie individuelle et collective, il efface l'histoire, nie le progrès et détruit la raison d'être de l'humanité.

On peut le demander : qu'allait faire Hegel dans cette galère, plutôt équipée pour les aventures que pour la navigation sage et régulière? Car il y alla, et même il y rama assez longtemps. Nous le connaissons assez pour soupçonner que l'impromptu et la vision ne devaient pas lui paraître de bons instruments philosophiques. De plus, il arrivait avec une théorie qui, pour n'avoir pas encore revêtu sa forme dernière, n'en était pas moins infiniment plus liée et plus achevée que celle de Schelling[1]. Mais il n'avait aucune hâte, parce qu'il ne confondait pas les intérêts de son amour-propre avec ceux de la philosophie. Peu lui importait sa gloire personnelle, pourvu que l'idée fût manifestée. Il faut ici marquer nettement un des nombreux caractères qui établissent une séparation profonde entre ses vues et les autres constructions philosophiques. Son système est absolument impersonnel : Hegel ne veut pas nous donner une manière quelconque, bonne ou mauvaise, de comprendre l'univers et l'histoire; par-dessus tout, il se défend d'avoir rien inventé ; on l'eût blessé en louant la hardiesse ou la nouveauté de ses conceptions. Que lui parlez-vous de système ? Il n'en a pas; il n'est pas, ou du moins il ne veut pas être un constructeur d'idées ; il est l'observateur des faits, l'historien de l'esprit incarné dans le monde, et qui, après s'être longtemps traité à la troisième personne, comme les enfants, est enfin arrivé à la conscience de lui-même. L'éveil de cette conscience philosophique n'est pas plus l'œuvre voulue du penseur, que l'éveil de la conscience individuelle n'est l'œuvre voulue de l'individu. L'un et l'autre sont des faits nécessaires, le résultat d'une évolution spontanée, qui impose des devoirs sans conférer aucun mérite. Le devoir ici c'est la propagande, et Hegel ne songe en effet qu'à la propagande. Ce qui lui importe, une fois sorti de sa solitude, c'est de poser l'idée et non sa personne. « Il s'agissait avant tout, dit fort bien M. Haym, d'établir, en face de la philosophie critique, le point de vue de la nouvelle théorie, et de poser le principe avant d'exposer les développements. Hegel débutait, il avait besoin d'un point d'appui; il devait sentir l'importance d'un nom, d'un signe, d'une formule déjà connue et acceptée ; il devait chercher un pont par

[1] Le dernier mot de Schelling : *Exposition de mon système*, est postérieur à l'arrivée de Hegel à Iéna, et M. Haym se demande si Schelling n'a pas puisé l'idée de l'identité dans ses premières conversations avec son ami. La supposition est permise.

lequel les esprits pussent arriver de Kant et Fichte à sa propre philosophie. » Nous admettons cela, mais non pas que Hegel se soit associé à Schelling avec l'arrière-pensée de l'abandonner plus tard, après s'être servi de lui. Il était sincère : pourvu que ses idées circulassent, peu lui importait le pavillon. Le plus connu, le plus éclatant était évidemment le meilleur. C'est pour cela qu'il abdique toute initiative, en débutant par une exposition « de la différence entre le système de Fichte et le système de Schelling. » C'est pour cela qu'il fonde avec son ami le *Journal critique de philosophie*, œuvre véritablement fraternelle, où les articles ne sont pas signés, où le rédacteur principal se dissimule avec une entière abnégation. Oui, M. Haym a raison, les deux amis ont fondé une société où le plus jeune figure pour la retentissante autorité de son nom, et l'aîné pour son capital philosophique et son infatigable activité. Ou encore : c'est l'alliance de César avec Bibulus, de Napoléon avec Sieyès; mais le César dont il est ici question ne tenait pas aux insignes du pouvoir, et se fût volontiers dissimulé derrière le drapeau qu'il avait adopté. Il est si peu personnel qu'il se laisse même aller à subir un peu trop l'influence de Schelling, car il est curieux d'observer l'action réciproque de ces esprits l'un sur l'autre. Schelling insiste maintenant sur la rigueur de la forme, et sur la nécessité des déductions logiques, sans trop réussir à conformer sa pratique à ses nouvelles maximes, et c'est Hegel qui, des hauteurs de l'absolu, foudroie « la philosophie de la réflexion, » celle qui ne sait pas sortir de l'analyse, et reste empêtrée dans la différence, quand l'identité est si manifeste. Convenons-en : il est sur une pente dangereuse. Assurément la réflexion vulgaire, qui ne voit pas les contraires retourner vers l'unité et l'unité engendrer les contraires, ne peut arriver à rien; elle isole, elle divise, et aboutit à des résultats absurdes, tout en se vantant de rester dans le sens commun. Elle méconnaît la grande loi de la vie, le changement; elle considère les choses comme étant et non comme devenant, et crée ainsi des oppositions fixes, insolubles qui l'arrêtent et, si elle est sincère, lui font confesser son impuissance. Mais la vue de l'unité a bien aussi ses périls, et pour l'esprit qui s'est élevé si haut, la tentation est proche de croire tout accompli et de se reposer dans la synthèse suprême. Tout ce qui est au-dessous paraît inutile et mesquin. A quoi bon chercher encore? N'a-t-on pas découvert la vérité première? « L'extase remplace alors le raisonnement, et » l'esprit n'enfante plus que des œuvres qui ne sont ni chair, ni poisson, ni poésie, ni philosophie, combinaisons arbitraires d'une imagination désorganisée; dire que tout est un dans l'absolu, c'est ne rien

» dire du tout, c'est faire de l'absolu la nuit, où tous les chats sont gris. » Il ne suffit pas, sous prétexte d'absolu, de confondre en un tas toutes » les analyses[1]. » Qui parle ainsi? C'est Hegel, séparé de Schelling[2], et rendu à sa nature; Hegel, qui ne veut pas que la philosophie s'abîme dans le rêve. Non, tout n'est pas conclu quand on a saisi la notion de l'absolu; c'est alors, au contraire, que commence le vrai travail. « Ce » qui est clairement déduit et nettement défini est seul propre à être » enseigné et à devenir le bien de tous. » Le système tout entier est à construire, le point de vue seul est acquis; bien plus, il ne l'est pas même pour le public; au lieu d'entraîner d'un coup les esprits à la cime de la spéculation, il faut leur montrer et leur faire suivre le chemin par lequel l'auteur s'y est élevé; il faut rappeler et faire se succéder toutes les phases que traverse l'âme dans l'individu et dans l'humanité pour arriver à la conscience de l'absolu. Hegel écrit la *Phénoménologie de l'esprit*. C'est la grande date de sa vie, qu'elle divise en deux périodes, l'une obscure, l'autre éclatante : d'un côté l'effort et l'élaboration silencieuse; de l'autre, le riche épanouissement d'une pensée désormais sûre d'elle-même, que nous avons vue naître et dont il nous reste à montrer le développement systématique. Ce sera la matière d'un autre article.

[1] Préface de la *Phénoménologie*.

[2] L'alliance eût peut-être duré plus longtemps si Schelling n'eût quitté Iéna en 1803 pour occuper une chaire de philosophie à Wurtzbourg. L'ascendant qu'il pouvait avoir sur Hegel s'affaiblit par l'éloignement.

A. NEFFTZER.

LES FÊTES D'IÉNA.

I.

L'histoire de l'université d'Iéna est à peu près l'histoire du protestantisme allemand[1]. Créée pour réparer la perte que le protestantisme et les princes saxons de la branche Ernestine venaient de faire de la ville et université de Wittenberg, tombée aux mains des ennemis de la réforme, l'université d'Iéna se montra d'abord, comme avait été l'université de Wittenberg, l'amie des nouvelles doctrines. Peu d'années après la bataille de Mühlberg, quand l'université de Wittenberg fut rétablie, et que Mélanchthon, guidé par son caractère conciliant et influencé par les nouveaux protecteurs de Wittenberg, faisait des concessions tendant à la réconciliation de tous les partis protestants entre eux, et même avec l'Église catholique, l'université d'Iéna et les princes de la branche Ernestine se laissèrent pousser à une opposition violente contre les tendances de paix prêchées par Mélanchthon et par l'université de Wittenberg. Bientôt celle d'Iéna, inspirée par le premier évêque protestant, l'ami de Luther, Nicolas von Amsdorf, et par les professeurs de théologie, M. Flacius, J. Wigand et Math. Judex, se montra plus luthérienne que Luther même; elle se nomma avec orgueil « la forteresse du vrai luthéranisme ». La thèse de Luther, « que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour le salut de l'âme, et que ce n'est que la foi qui sauve », devint le terrain des professeurs. Luther avait soutenu cette thèse avec toute la force et toute la violence qui lui étaient propres, car il s'agissait pour lui de combattre

[1] Voyez : « Die Universitæt Iena, nach ihrer Stellung und Bedeutung in der Geschichte des deutschen Geisteslebens von Prof. K. Büdermann, » qui résume avec clarté et précision toute l'histoire de l'université d'Iéna.

surtout et avant tout l'aumône faite aux moines, les messes payées aux prêtres, les pèlerinages qui enrichissaient des monastères et des abbayes, les « jubilés » et les mille et mille « bonnes œuvres » de tout genre, qui remplissaient le trésor du pape. Plus tard, Luther comprit lui-même qu'il s'était laissé pousser trop loin par la résistance opposée à sa réforme. Dans les derniers temps de sa vie, il n'aimait plus beaucoup à parler de cette thèse, qu'il avait été forcé de défendre pour chasser ses ennemis de leur plus forte position. Mélanchthon et les théologiens de Wittenberg convinrent bientôt que Luther était allé trop loin dans cette question. Ce fut pour les théologiens d'Iéna une nouvelle raison pour soutenir à outrance la première thèse luthérienne, et la dépasser même, ajoutant que « les bonnes œuvres n'étaient pas seulement inutiles au salut de l'homme, mais qu'elles lui étaient même nuisibles. » Excellente occasion de se battre jusqu'à extinction de voix. Les stricts luthériens, comme les professeurs d'Iéna, et avec eux leurs princes et protecteurs aimaient à s'entendre appeler, furent la cause que, déjà peu d'années après la mort de Luther son œuvre se voyait combattue violemment par les « réformés évangéliques. » La violence de cette opposition irrita les professeurs d'Iéna, et guidé par eux, le « strict luthéranisme » devint bientôt aussi intolérant que le catholicisme l'avait été avant Luther; seulement, au lieu de les brûler; il se contenta de chasser de l'université et du pays de Saxe ceux qui ne voulaient pas subir la croyance commandée. Cela n'empêcha pas que l'intolérance du luthéranisme ne semblât bien moins excusable, parce qu'elle était une contradiction avec le principe du luthéranisme et de la réforme. L'esprit qui régna pendant quelque temps à Iéna s'est répandu dans bien des pays protestants. Il fallut peu de temps cependant au duc Jean Frédéric II, fils du protecteur de Luther, du prisonnier de Charles V et du fondateur d'Iéna, pour s'apercevoir que l'intolérance de ses théologiens menaçait de ruiner la nouvelle université, et versait l'opprobre sur les princes mêmes qui les protégeaient. Il chercha donc à soumettre les professeurs, comme toute l'Église protestante de son pays, à un consistoire à moitié composé de laïques. Les professeurs, tout-puissants jusque-là en tout ce qui regardait l'Église et la théologie, essayèrent de refuser obéissance au nouveau consistoire du duc; celui-ci chassa, sans grande cérémonie, d'Iéna et du pays de Saxe, les mêmes professeurs (Flaccius et Vigand) qui, peu d'années auparavant, possédaient plein pouvoir pour exiler tous ceux qui osaient avoir une autre croyance que celle qu'ils soutenaient. C'est ainsi que des théologiens intolérants avaient appris au prince

qui les protégeait à soutenir même la tolérance par l'intolérance contre tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Jean Frédéric II se croyait aussi bien autorisé à imposer par force et sous des peines plus ou moins fortes une foi plus libérale à tous ses sujets, qu'il avait pu se croire en droit de leur octroyer sa croyance intolérante peu d'années avant. Mais, par cela même, il fut conduit à demander des professeurs à Wittenberg.

Jean Frédéric II tomba vers la fin de sa vie, comme son père, au pouvoir de ses ennemis et mourut prisonnier. Sous ses successeurs, les tendances libérales des ernestiniens prirent peu à peu le dessus, et l'université redevint le représentant des idées libérales dans le protestantisme.

Pendant la guerre de trente ans, les princes ernestiniens furent, malgré leur faiblesse relative, les soutiens dévoués et courageux de la cause du protestantisme; ils se montrèrent surtout, pendant tout ce temps, plus « évangéliques que luthériens[1] ». Il va sans dire que pendant la guerre l'influence de l'université fut à peu près nulle, et qu'elle ne reprit que bien plus tard sa position dans la science, et surtout dans la vie religieuse de l'Allemagne. Après la guerre de trente ans, qui avait montré aux hommes qu'au moins les « mauvaises œuvres » étaient quelque chose de très-positif, et que le « salut » de l'homme, aussi bien que son malheur, en dépendait avant tout, l'université d'Iéna, comme presque toute l'Allemagne, passa par une époque de piétisme qui demandait, malgré la thèse de Luther, des œuvres de piété et de charité à tous les bons chrétiens, et qui cherchait ainsi à guérir les plaies sanglantes de cette terrible guerre, par laquelle l'Allemagne avait déchiré son propre sein. Le sentiment de l'impuissance de l'homme devant le courroux de Dieu, qui, par trente ans de malheurs et de misères indescriptibles, était tombé sur le peuple allemand, avait réveillé le sentiment religieux à un degré plus puissant. Le piétisme[2] stimulé ainsi outre-passa bientôt toutes les bornes, et provoqua la réaction philosophique dans toute l'Allemagne. Ce ne fut pas à Iéna cependant que la réaction philosophique contre l'exagération piétiste, bientôt convertie en momeries hypocrites, trouva sa première expression; ce fut à Halle, à quelques lieues d'Iéna, que le philosophe

[1] Voyez « Büdermann, » etc., p. 37.

[2] Il est assez curieux d'observer comment, après les guerres de la révolution, le piétisme, représenté par madame la comtesse de Krudner, se releva immédiatement à la paix pour aboutir à la même opposition philosophique qu'il avait provoquée après la guerre de trente ans.

Wolf donna le branle à ce mouvement philosophique qui devait agiter pendant plus d'un siècle les penseurs de l'Allemagne et de toute l'Europe. Mais si Wolf ne professa pas à Iéna, ses œuvres et ses vues philosophiques y trouvèrent bientôt de chauds défenseurs. Après qu'il eut été chassé de Halle par l'intolérance violente et le piétisme borné de la cour de Berlin, sous le père de Frédéric le Grand, Frédéric-Guillaume I, la faculté théologique d'Iéna se crut obligée de soutenir la condamnation du philosophe, comme conduisant, par son système de la nécessité universelle, à l'indifférence, à l'athéisme et même au relâchement des mœurs. Mais les professeurs de philosophie, MM. J. B. Wiedeburg et G. Stolle, se prononcèrent franchement et chaudement pour la tolérance en philosophie, et demandèrent pour toute l'université la liberté de protester et de discuter le système de Wolf. Le duc de Weimar suivit le conseil de ses philosophes, et malgré la condamnation du gouvernement prussien et de la faculté de théologie, les philosophes de cette université continuèrent à professer le système de Wolf, et soutinrent ainsi le mouvement philosophique commencé par le philosophe persécuté. Sous l'influence de Frédéric le Grand, et bientôt aussi de l'empereur Joseph II, toute persécution contre la philosophie cessa en Allemagne; mais le philosophe de Sans-Souci, qui prêcha partout la tolérance, fut, sous d'autres points de vue, un souverain plus intolérant que tous les autres. De même qu'il prohibait l'entrée en Prusse de tout produit appartenant aux industries qu'il croyait devoir protéger, il défendait également, pour protéger le progrès universitaire, l'entrée de la science provenant des autres universités; il défendait, en conséquence, à ses sujets d'aller étudier à Iéna ou en d'autres universités des pays voisins. Iéna surtout souffrait de cette intolérance scientifique du roi philosophe, imitée bientôt des souverains protecteurs de Gœttingen et d'Erlangen. L'université d'Iéna chercha à faire équilibre d'un autre côté; elle sut rester à la tête du mouvement intellectuel commencé en Allemagne, seconda les premiers essais de la renaissance littéraire en Allemagne, posséda, dans le mathématicien Erh. Weigel, un professeur qui attira le célèbre Leibnitz, et dans le professeur B. G. Struve, le fondateur des études politiques en Allemagne. Struve fut un des premiers qui firent des cours de droit public, d'histoire du droit, de littérature et de poésie allemandes, et enfin un cours sur l'histoire du peuple allemand. Il fut aussi le premier qui, dans les universités allemandes, fit un « cours des gazettes » (*Zeitungs-colleg*) « sur l'état des choses du présent. » Son exemple fut suivi par d'autres,

et à côté du *Zeitungs-colleg* se trouva bientôt un cours sur l'art de voyager (*Reis-colleg*) qui instruisait les étudiants de tout ce qui leur était nécessaire pour voyager utilement (*ein Gesellschaft-colleg*), un cours sur la manière de se conduire en société; enfin, un cours sur l'éloquence, sur la manière de lire avec avantage les auteurs anciens et modernes, etc. On comprendra facilement quelle influence ces cours, plus pratiques qu'académiques, durent exercer sur les jeunes gens qui fréquentaient l'université. Professeurs et étudiants s'entendirent comme nulle part ailleurs : l'étudiant aimait l'étude et les sciences par l'amour qu'il portait au professeur, et il sortait de l'université, non pas encombré de théories non comprises, mais homme de science et de savoir-faire à la fois. Et voilà pourquoi l'université d'Iéna resta la première, quoiqu'elle fût la plus petite et la moins bien dotée de toutes les universités allemandes.

Mais ce fut vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle que Iéna eut les jours les plus brillants. La littérature et la philosophie allemandes ont eu leur âge d'or vers la fin du dernier siècle; et presque tous les hommes célèbres de cette époque se sont donné rendez-vous à Iéna et à Weimar. Le hasard, ou quelque chose de mieux, a voulu que pendant cette époque les trois petits trônes de la maison Ernestine, ceux de Gotha, de Weimar et de Meiningen, fussent occupés par trois princes amis des sciences et des lettres à l'envi l'un de l'autre. Charles-Auguste de Weimar fut, comme chacun sait, l'ami de Gœthe et le protecteur de Schiller; Ernest de Gotha, Georges de Meiningen l'aidèrent à attirer les hommes distingués de l'Allemagne dans ce centre de la science et des lettres. L'université d'Iéna compta dans le courant de peu d'années les noms les plus illustres parmi ses professeurs. Pour qui ne connaît même que superficiellement l'histoire des lettres et des sciences en Allemagne, il suffirait de nommer Griesbach, Loder, Eichhorn, Dœderlin, Walch, Tennemann, Reinhold, Hufeland, Paulus, Schiller, Fichte, Schelling, Hegel, Fries, Krause, et plus tard Thiebaut, Feuerbach, de Wette et les frères Schlegel, qui tous ont occupé des chaires à Iéna pendant cette période glorieuse. Les hommes d'élite, même sans y être appelés comme professeurs, venaient entendre cette parole élevée, respirer l'air libre de la philosophie et de la science. Les frères Humboldt, Jean-Paul Richter, Schleiermacher, Joh. H. Voss, Tieck et Novalis ont demeuré pendant cette époque plus ou moins longtemps à Iéna. Le nombre des étudiants monta alors rapidement de cinq cents, chiffre rarement dépassé pendant la première moitié du dix-huitième siècle, à

huit et neuf cents; et pour montrer quelle influence les professeurs exercèrent sur les jeunes gens, il suffit de dire que C.-L. Reinhold, l'interprète de Kant, avait un auditoire de six cents, et Schiller un de quatre cents étudiants.

Fichte fut celui dont les cours captivèrent le plus les auditeurs, et cela surtout parce que, comme Struve et d'autres en avaient donné l'exemple, il faisait un cours peu académique, mais d'autant plus pratique, plus saisissant, plus propre à atteindre le cœur de la jeunesse. Fichte faisait tous les dimanches un cours « sur la vocation de l'homme de science ». Le but qu'il poursuivait était de faire comprendre aux étudiants comment et à quelle fin on devait étudier; ce fut, à vrai dire, un cours d'éducation pour la jeunesse des universités. Fichte, en philosophe plein de justice et de courage moral, était l'ennemi du duel. Il profitait surtout de son cours du dimanche pour combattre le préjugé des étudiants, qui croyaient devoir défendre cet usage traditionnel. A sa dernière leçon, Fichte disait en terminant: « Par votre manière d'agir pendant que vous êtes à l'université vous préparez votre manière d'agir dans le monde qui vous attend après les années d'études. Vous serez un jour dans le monde ce que vous êtes maintenant à l'université. La corruption et la barbarie auxquelles vous abandonnez maintenant vos mœurs vous suivront dans le monde; le manque de cœur, la lâcheté avec laquelle vous vous rendez aux choses que vous méprisez dans votre for intérieur, ce manque de courage et cette lâcheté vous l'apporterez dans la société, comme vous y apporterez aussi le courage qui vous ferait dire : « Je *veux* cela, car selon ma conviction cela est juste, ou je ne *veux pas cela,* parce que cela est injuste. La destinée de notre université dépend essentiellement du courage et de la fermeté des *bons* parmi vous. Des lois, même exécutées avec sévérité, n'ont pas d'influence sans bonnes mœurs, et ces dernières dépendent de votre bonne volonté. Notre université s'est distinguée jusqu'aujourd'hui par les bonnes études et les bonnes mœurs des étudiants; un préjugé, celui du duel, qui a pesé depuis des siècles sur elle, commence à être repoussé dans l'opinion du monde. A qui devons-nous cela? je crois à ceux d'entre vous qui se distinguent par des principes plus éclairés. Il dépend de vous que ce préjugé disparaisse complétement. Les bons sont toujours les plus forts, s'ils savent ce qu'ils veulent, et s'ils comprennent eux-mêmes qu'ils sont et qu'ils veulent être bons. Car ce ne sont que les hommes bons qui sont conséquents, et qui marchent droit à leur but; et tous ceux qui sont vraiment bons ont aussi, en fin de compte,

les mêmes principes. Qu'est-ce qui les empêche d'unir leur force pour se fortifier mutuellement dans ce qui est bien ? Méprisez un préjugé ridicule, et dont vous comprendrez l'absurdité aussitôt que vous oserez le regarder en face. »

Le même soir, quelques amis du duel, revenant d'un *commers* les têtes échauffées par la bière, cassèrent les vitres de la maison du philosophe, qui garda le silence sur ce fait, certain qu'il était d'avoir pour lui l'opinion. Il eut bientôt l'occasion de voir qu'il ne s'était pas trompé. Les amis du duel ne furent pas les seuls qui trouvèrent à redire au cours d'éducation qu'il faisait aux étudiants. A Weimar on regardait Fichte comme un « démocrate » dangereux. Nous verrons plus tard, dans l'histoire des étudiants, que la cour de Weimar ne voyait pas de bon œil la grande influence exercée par Fichte sur la jeunesse. Ce furent surtout les prédicateurs qui se scandalisèrent de ce que le philosophe faisait, par ses cours du dimanche, une concurrence à la prédication dans l'église. Le haut consistoire de Weimar réussit à faire défendre le cours du dimanche. Les étudiants protestèrent en masse, et ils se préparaient à une grande démonstration publique, quand Fichte lui-même apaisa leur irritation en leur faisant dire que ce n'était pas son cours qui avait été défendu, mais que seulement on lui avait interdit de le faire le dimanche. Il adjurait les étudiants de s'abstenir de toute démonstration bruyante.

Peu d'années après (1799) Fichte eut de nouveaux démêlés avec le gouvernement de Weimar. Ce ne fut pas son cours qui cette fois lui attira un reproche officiel, mais quelques expressions par trop philosophiques d'un travail qu'il avait publié dans un journal de philosophie. Il refusa d'accepter la réprimande officielle et menaça de donner sa démission si le reproche était publié. Il le fut pourtant, et on y ajouta le renvoi du philosophe de l'université. Depuis des siècles, les princes Ernestins ne s'étaient laissés aller à pareille rigueur envers le professorat. Les étudiants protestèrent encore en masse, ils essayèrent deux fois par des pétitions au grand-duc de Weimar, l'ami de Gœthe, de faire révoquer le renvoi du philosophe ; deux fois ils reçurent la réponse que, par des causes très-importantes, la mesure ne serait point révoquée.

Il sembla que le génie protecteur d'Iéna se fût exilé avec le philosophe ; car depuis lors l'université déclina pour redescendre peu à peu au niveau de ses rivales, qu'elle avait dépassées de beaucoup pendant près d'un quart de siècle. La bataille d'Iéna lui donna le coup de grâce pour bien longtemps.

II.

L'histoire des étudiants d'Iéna[1] est encore bien plus curieuse que celle de ses professeurs. L'étudiant allemand, c'est le vrai représentant du génie germanique ; et celui d'Iéna est l'étudiant allemand par excellence. Rêveur, philosophe, et toujours profondément religieux, le plus souvent bon patriote, prêt à se sacrifier pour la patrie, et toujours bon enfant à se laisser mener par tous ceux qui savent toucher la corde généreuse de son cœur; avec cela tête carrée, s'il est monté par une fantaisie, par une rêverie, ou par un sentiment généreux, par une pensée profonde et infinie; si l'occasion se présente, viveur, buveur, joueur, tapageur et sabreur ; cherchant et acceptant toutes les bonnes querelles d'Allemand qui se présentent : voilà l'étudiant allemand. Souvent des inspirations toutes contraires le travaillent à la fois, des sentiments tout opposés le font agir; le même étudiant qui le matin a été philosophe profond ou rêveur taciturne, se bat l'après-midi en duelliste acharné, et rentre le soir du cabaret, où il aura bu trop de bière, chez lui, pour faire de la poésie lyrique, douce et innocente comme la pensée d'un enfant. Toujours plus ou moins dominés par l'esprit public qui agite le peuple allemand et ses penseurs, les étudiants allemands montrent dans leur histoire jusqu'à un certain point l'esprit public de l'Allemagne en action. Ce furent des étudiants qui aidèrent Huss à Prague à poser les premiers principes de la réforme; ce furent encore des étudiants qui secondèrent Hutten dans ses combats contre les « hommes obscurs », qui aidèrent Luther et Mélanchthon, qui propagèrent les principes et la philosophie allemande depuis Wolf jusqu'à Hegel, et qui donnèrent l'élan patriotique aux combattants de 1813.

Pendant les premiers temps de l'université d'Iéna, les étudiants sans exception y étaient de chauds défenseurs de la réforme. Mais cela ne les empêchait pas de s'amuser entre eux comme s'ils n'avaient pas mieux à faire, et leurs amusements n'étaient pas toujours irréprochables. Les bachants, béants, béchants (*becs jaunes*), les étudiants arrivant tout frais de chez eux, étaient forcés de passer par toutes les

[1] *Geschichte des Ienaischen Studentenlebens*, par Dr. Richard Keil et Dr. Robert Keil, Leipzig, 1858, ouvrage remarquable, et qui serait sans reproche si ses auteurs avaient su abréger un peu leurs raisonnements sur les faits. Ils ne laissent plus rien à penser au lecteur.

épreuves que la fantaisie de leurs aînés leur imposait. Toutes les lois possibles des autorités académiques, ou même du gouvernement civil, qui cherchaient à épargner aux jeunes étudiants ces traitements, furent sans force contre ces abus enracinés profondément dans la vie universitaire. En dernier lieu, les béants mêmes protestèrent contre leur émancipation, parce que cette émancipation était imposée par l'autorité, et semblait une atteinte à la liberté académique. Pendant le moyen âge les universités étaient des corporations, et comme toutes les autres corporations, elles avaient leurs lois et leurs priviléges à elles. Pour attirer les étudiants à leurs universités, les princes, protecteurs de leurs académies, reconnaissaient et augmentaient à chaque occasion ces libertés académiques, qui devenaient très-souvent, comme toute liberté privilégiée vis-à-vis du reste de la société, le moyen de tyranniser ceux mêmes qui s'en targuaient. Elles contribuèrent à la démoralisation qui envahit les universités à la suite de la guerre de trente ans.

Après cette guerre, on voit dans l'étudiant allemand, et dans celui d'Iéna avant les autres, un sabreur insupportable. Il ne sortait jamais sans son espadon, il cherchait querelle à tout venant, et souvent ces querelles sans rime ni raison devenaient fatales à l'une ou l'autre partie. Le piétisme, dont nous avons parlé plus haut, et qui trouva des adhérents parmi les professeurs, n'eut pas grande influence sur les étudiants; la philosophie du dix-huitième siècle fut plus heureuse. L'obstacle le plus insurmontable à toutes les réformes furent les *landsmannschaften*.

Avant que le corps enseignant des universités se partageât en facultés, toute l'université, les professeurs comme les étudiants, étaient le plus souvent divisés en nations. Ce furent les moines, les dominicains et les franciscains surtout qui, n'appartenant par principe à aucun peuple, établirent les facultés à la place des nations, partout où ils gagnèrent de l'influence. Ce fut sans contredit un progrès pour les sciences et pour la vie académique à la fois. Aux universités allemandes, il resta une ombre de l'ancien partage du corps académique en nations. Presque partout, et surtout à Iéna, il s'établit parmi les étudiants des « landsmannschaften » des sociétés exclusivement composées d'étudiants appartenant à telle ou telle partie de l'Allemagne. Ce fut surtout dans ces « landsmannschaften » que s'enracina l'esprit formaliste et rétrograde. Pour être reçu, et surtout pour avoir de l'influence dans une landsmannschaft, il fallait d'abord être buveur, sabreur et tapageur par excellence. L'escrime était alors l'étude qui primait toutes les

autres, et le maître d'armes était le professeur le plus estimé. Celui d'Iéna, au commencement du dix-huitième siècle, se nommait Breusler, et fut célèbre dans toute l'Allemagne. Son fils et successeur le surpassa encore[1], et ces deux célébrités académiques ont, pendant une certaine époque, attiré plus d'étudiants à Iéna que les savants les plus distingués qui y vivaient alors. C'était l'époque du « rénommiste », tel que le poëte Zachariæ le peignait dans son épopée comique (1744) :

Il fut un rénommiste[2], et Raufbold[3] était son nom ;
Il s'enfuit comme martyr[4] d'Iéna ;
Là, son haut emploi avait été de porter un grand espadon,
De se battre souvent pour la liberté en plein air au grand marché,
De chanter publiquement, de boire jour et nuit,
Et d'attaquer aussi souvent que possible les *Schnurren*[5] ;
Il fut souvent le grand prêtre de Bacchus,
Ennemi né du « Renard » et du « Philistin[6] » ;
Il battait la servante et dupait les créanciers,
Car jamais un vrai rénommiste n'a payé ses dettes.

L'étudiant comme il faut, le *rénommiste* complet, avait alors sa grisette. Elle se nommait sa charmante; elle vivait avec lui en bon ménage, et si elle savait bien chanter, boire, veiller la nuit, faire du tapage comme son ami le rénommiste, alors celui-ci prenait soin, en quittant l'université, de léguer la charmante à un autre rénommiste. Quelquefois elle devenait l'Hélène d'un assaut d'escrime entre deux prétendants, et quelquefois encore on la jouait aux cartes; le hasard décidait de son sort.

Le gouvernement s'opposait par des lois sévères à ces débordements. En 1704, il défendit les landsmannschaften; les chefs de ces sociétés, le senior et le sous-senior, furent menacés de la rélégation, c'est-à-dire du renvoi perpétuel de l'université. Trois années plus tard, on défendit le duel sous peine de mort. Mesures toujours inefficaces, car les gouvernements n'étaient jamais d'accord; quand l'un d'eux défendait et

[1] On se raconte qu'un soir le fils, déguisé, vint provoquer son père. Après les premières passes, celui-ci reconnut l'épée de son fils et s'écria : « Ce ne peut être qu'un Preusler qui tire ainsi; va te coucher, polisson! »

[2] Bretteur.

[3] Batailleur.

[4] Persécuté par la police.

[5] Académique : sobriquet de la police.

[6] *Renard* : « *Fuchs*, » le nom des jeunes étudiants non encore aguerri; *Philistins*, les bourgeois.

poursuivait sérieusement les landsmannschaften, l'autre les permettait pour attirer les étudiants.

Une opposition plus efficace que les lois les plus sévères vint des étudiants eux-mêmes. Deux années après que Zachariæ eut à tout jamais ridiculisé le type du rénommiste, il s'établit à Iéna et ailleurs, en face des landsmannschaften, des ordres, des confréries imitées de l'ordre maçonnique, alors protégé par l'opinion publique en Allemagne, et même par Frédéric le Grand et d'autres princes, amis éclairés du progrès philosophique. Ils proclamèrent, en opposition aux liens étroits du provincialisme allemand des landsmannschaften, le principe de la nationalité allemande. Ne se préoccupant plus si leurs frères étaient des Saxons ou des Souabes, des Rhénans ou des Thuringiens, ils se nommèrent *burschs* nationaux. Hostiles au relâchement des mœurs qui régnait alors dans les landsmannschaften, ils voulaient que l'honneur de l'homme ne fût plus forcé de rougir des souvenirs académiques.

En dépit des principes des associations nouvelles, tous les patrons souverains[1] de l'université d'Iéna, les princes Ernestiniens de Weimar, Gotha, Cobourg et Meiningen, s'unirent en 1767 pour défendre tous les ordres parmi les étudiants. Ces associations, dit l'ordonnance, amènent des pertes de temps, des dépenses superflues, l'abus du serment, l'augmentation des querelles parmi les étudiants, etc. L'ordonnance dissimulait sans doute les vrais motifs. Quoi qu'il en soit, elle ne fut pas plus efficace qu'autrefois la défense des landsmannschaften. Au lieu de disperser les ordres, elle les obligea de s'entourer d'un secret qui attirait encore la jeunesse. Bref, le nombre des ordres augmenta au lieu de diminuer : c'est l'effet ordinaire des persécutions.

Les ordres attaquaient aussi le principe du duel. On commençait à comprendre que l'honneur n'avait rien à faire avec l'abus du duel. Le chiffre seul de trois à quatre cents duels par an pour six cents étudiants prouvait le non-sens de l'usage. Les idées généreuses de Rousseau avaient trouvé des cœurs pour les comprendre au delà du Rhin aussi bien qu'en France. L'élite des jeunes gens d'Iéna pensait comme Rousseau, Schiller, Fichte sur le duel et sur la plupart des autres questions du jour; les ordres mêmes perdirent leur grande influence parmi les étudiants, car alors la philosophie marchait la tête levée et à découvert vers son but. Les jeunes gens d'Iéna comprirent que pour se rendre dignes des principes qu'ils professaient, il fallait avant

[1] Qu'on appelait, et qu'on appelle encore *nutritores*.

tout combattre courageusement et ouvertement le préjugé sanguinaire du duel; ils se prononcèrent donc et proposèrent un tribunal d'honneur composé d'étudiants et siégeant sous la présidence d'un membre du sénat académique, qui devait juger de tous les cas qui autrefois auraient mené au duel. Les étudiants s'adressèrent, par une circulaire, aux étudiants des autres universités allemandes, pour les engager à les aider à combattre le préjugé; ils ajoutèrent à cette circulaire la traduction des lettres de Jean-Jacques, par lesquelles, dans sa *Nouvelle Héloïse*, il attaque le duel avec toute sa chaude éloquence. Ils appelèrent à leur secours tous les cœurs nobles parmi la jeunesse étudiante, pour les engager à les aider « à prendre place parmi les héros de leur temps, qui cherchent à faire valoir les droits de la raison contre les préjugés vermoulus. L'âge d'or commence pour l'Europe, disaient-ils, depuis que les hommes, réveillés de leur sommeil abrutissant par la lumière et la philosophie, cherchent à élever les lois de la raison sur le trône occupé jusqu'alors par le despotisme et les préjugés ».

Faut-il s'étonner que ce langage parût un peu malsonnant même aux princes saxons de la branche Ernestine? Les étudiants s'adressèrent au duc de Weimar, l'ami de Gœthe, Ernest-Auguste, pour lui demander aide et secours dans leur projet de supprimer le duel. Ils ne réussirent pas même à Weimar : on aimait encore mieux le duel et les désordres des *landsmannschaften* que cet enthousiasme de jeunes philosophes, qui voulaient « chasser le despotisme et les préjugés des trônes qu'ils avaient occupés jusqu'à ce jour. » Les jeunes disciples de Jean-Jacques ne comprirent rien à ces scrupules de la cour de Weimar; ils croyaient à un malentendu, et s'adressèrent à Gœthe. Mais Gœthe évita de s'engager. Dans une entrevue, il leur dit « qu'on voyait dans leur démarche l'œuvre de quelques têtes meilleures que la masse, que leur projet ne conviendrait jamais à l'esprit grossier de la majorité, enfin que le gouvernement croyait devoir agir selon la sage règle : qu'il ne faut pas regarder et traiter les hommes tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont[1] ».

Mais l'esprit du temps était plus fort que les scrupules de la cour de Weimar, et aussi que les concessions que Gœthe faisait à ces scrupules : pendant l'année 1792 il n'y eut pas un seul duel à Iéna, où peu d'années auparavant il y en avait quelquefois une douzaine dans une seule journée. Mais du côté de la cour les scrupules persistaient. Les étudiants avaient renoncé à leurs querelles d'Allemands, mais le gou-

[1] Les frères Keil, dans l'ouvrage cité, p. 258.

vernement en chercha une aux ordres. Défendus depuis longtemps, ils n'avaient pas cessé d'exister en « secret d'université », ce qui veut dire presque en secret de comédie, au vu et su de tout le monde. Le gouvernement, pour changer le courant des idées, se mit tout à coup à les persécuter de nouveau. Ils étaient à moitié oubliés, et la masse des étudiants s'en était éloignée. Le gouvernement parvint facilement à surprendre les ordres dans leurs séances secrètes, et à se saisir de leurs costumes, bijoux et écritures. Dix-huit étudiants, les *seniores* des ordres, furent renvoyés de l'université. La conséquence en fut que les ordres furent regardés par les autres étudiants comme quelque chose de bien important, et que bientôt ceux mêmes qui les croyaient inutiles et même nuisibles au progrès philosophique s'en rapprochèrent, et s'imaginèrent enfin qu'il fallait y entrer pour y défendre la liberté académique attaquée. Si le gouvernement de Weimar avait prévu, s'il avait voulu ce résultat, il n'aurait pu mieux faire pour l'obtenir.

Peu d'années après, il ne fut plus question des jeunes philosophes qui voulaient abolir le duel « pour chasser l'arbitraire et le préjugé du trône, et les remplacer par la raison ». La guerre terrible de la République française contre l'Europe avait commencé, et elle fit taire pour quelque temps encore d'autres querelles allemandes que celles des étudiants.

Ce n'est que vers la fin de la guerre de la République et de l'Empire français contre l'Europe que l'histoire des étudiants d'Iéna recommence à être digne d'être rapportée. Quelques années après avoir été forcé de quitter Iéna, le philosophe Fichte adressa de Berlin ses discours au peuple allemand. Pendant que la Prusse et Berlin même étaient sous l'influence des victoires de l'Empire français (1808), le philosophe allemand osait réveiller l'esprit public par des discours pleins de feu et de patriotisme. Napoléon comprenait presque mieux que les Allemands mêmes de quelle influence seraient les discours de ces « idéologues ». Il n'est pas douteux qu'ils ont plus fait pour le réveil de l'esprit public en Allemagne que toutes les cours et les gouvernements allemands ensemble. A Iéna surtout, les étudiants subirent fortement l'impression des paroles éloquentes de leur ancien professeur. Il ne faut donc pas s'étonner que des étudiants d'Iéna aient pris part dès 1809 à la levée de boucliers de Schill, de Dornberg et du duc de Brunswick contre le royaume de Westphalie, et qu'après la campagne de Russie ils se soient levés en masse.

Au printemps de 1813, le 2 avril, une division française, composée

des troupes hollandaises et allemandes, sous le général Durutte, passa à Iéna. Pendant la nuit, il y eut une fausse alerte, et le jour après on se racontait que des étudiants, déguisés en soldats ennemis, avaient voulu attaquer un poste avancé. Un contemporain, von Müller, dans ses « Réminiscences de la guerre de 1806-1813, » raconte que Napoléon, apprenant cette étourderie dangereuse des étudiants, aurait dit : « Mais qu'on fasse une bonne et bien sévère leçon à ces messieurs d'Iéna, afin qu'ils se mettent bien dans l'esprit que d'un clin d'œil je peux détruire pour jamais toute l'université. Et en effet que veulent donc tous ces idéologues, tous ces radoteurs? Ils veulent la révolution en Allemagne, ils veulent vous affranchir de tous les liens qui vous attachent à la France. Savez-vous, vous autres Allemands, continua Napoléon en s'adressant aux courtisans, diplomates et ministres de Weimar, qui l'entouraient alors, savez-vous ce que c'est qu'une révolution? Vous ne le savez pas, mais moi je le sais; j'ai vu ces torrents de sang inonder la France, j'y ai surnagé, et je ne veux pas souffrir que ces terribles scènes se renouvellent en Allemagne. Mais certainement, messieurs, vous aurez la révolution, si je n'y mets pas bon ordre[1]. » Ce fut en vain que Napoléon essayait de faire peur de la révolution aux princes et diplomates de l'Allemagne; ce n'étaient pas eux qui conduisaient le peuple, ils étaient poussés en avant, et assez souvent sans le vouloir. Les étudiants n'avaient pas attendu que les Français quittassent le pays pour se faire engager dans les corps francs : les chasseurs de Lutzow étaient en partie composés d'étudiants.

Mais c'est après la guerre seulement que l'université d'Iéna reprit toute son importance. C'est à Iéna qu'a été créée la *Burschenschaft*. Avant les campagnes de 1813-1815, les étudiants avaient abandonné toutes les sociétés secrètes, tous les ordres; il n'existait plus à Iéna que des landsmannschaften. Après la guerre, beaucoup de ceux qui avaient quitté leurs études pour prendre les armes, rentrèrent à l'université pour achever leurs études interrompues. Tous ces jeunes gens revenaient naturellement bien plus mûrs et plus hommes qu'ils n'étaient en quittant Iéna. Ils avaient combattu pour la liberté de toute l'Allemagne; ils ne pouvaient plus s'habituer au petit jeu et à l'enfantillage des landsmannschaften. Il leur semblait ridicule de redevenir Saxons, Thuringiens, Vandales, Hessois, après avoir été les défenseurs de la patrie. Les landsmannschaften perdirent leur ancien prestige; elles

[1] Il ne faut pas oublier que ce discours de Napoléon est rapporté en français par un auteur allemand, ce qui explique les incorrections.

furent abandonnées, et à leur place s'organisa une société générale de tous les étudiants allemands, sans acception de province, qui, d'après l'ancien nom spécifique pour les étudiants, les bursches, se nomma Burschenschaft. Les jeunes gens revenus de la guerre rapportaient aussi un esprit d'ordre, de sévérité, de moralité. Ils se montrèrent les ennemis des désordres de tout genre qui avaient été pendant longtemps l'âme des landsmannschaften. Ils admirent la nécessité du duel comme moyen de défendre l'honneur attaqué, mais ils combattirent énergiquement le duel frivole. Ce qu'ils voulaient, c'était une jeunesse énergique, morale, loyale vis-à-vis du gouvernement, et assidue aux cours des professeurs.

Bientôt naquit l'idée d'une association universitaire, et le projet de la célèbre fête de la Wartbourg fut conçu dans cette pensée. Elle eut lieu à l'occasion du troisième jubilé de la réforme. En 1517, Luther avait affiché ses thèses aux portes de l'église de Wittenberg; en 1817, l'Allemagne protestante fêtait solennellement cet événement capital de l'histoire nationale. La burschenschaft d'Iéna convia toutes les universités à envoyer des représentants à la Wartbourg, où Luther avait été caché après la diète de Worms, où il avait commencé la traduction de la Bible, et où il avait aussi, d'après le conte populaire, jeté son encrier à la tête du diable.

La fête eut lieu le 18 et le 19 octobre, elle fut solennelle et sévère; le sentiment religieux dominait. Le matin et l'après-midi les étudiants allèrent à l'église pour y entendre le sermon du pasteur : le 19 ils instituèrent la burschenschaft générale pour toute l'Allemagne, et après avoir posé les bases de sa constitution, ils retournèrent encore en grande majorité à l'église pour y communier ensemble. La fête avait été calomniée avant d'avoir eu lieu; mais il aurait été bien difficile de l'accuser de quoi que ce soit, s'il ne se fût trouvé quelques têtes écervelées, pour se faire valoir en dehors du programme, concerté et publié. L'étudiant Massmann d'Iêna, secondé par quelques-uns de ses amis, crut bon d'imiter l'acte courageux de Luther. Il avait acheté le matin, chez un libraire d'Eisenach, de la maculature, et en avait fait des paquets : le soir, quand les feux de joie brûlaient à la cime des collines, il vint avec ses paquets qui devaient figurer autant d'ouvrages d'écrivains peu populaires. Ses amis, initiés au secret de la comédie, crièrent au feu! au feu! et Massmann exécuta leur ordre. Ainsi furent brûlés les ouvrages d'une vingtaine d'auteurs allemands, dont la plupart sont oubliés aujourd'hui, et dont l'assemblage étonne un peu maintenant. On y trouvait les écrits d'Ancillon, de Haller, de

Kamptz, de Schmalz, à côté de ceux d'Immermann, de Kotzebue, de Kosegarten, de Zacharias Werner, et de Benzel Sternau. On jeta pardessus le marché au feu le Code Napoléon, un corset, une queue tressée, et une baguette de caporal, comme symbole de la domination étrangère, de la compression et des préjugés. Tout cela fut, à vrai dire, la farce après le drame, mais si on connaît tout le mal que cette farce a fait à l'Allemagne, on n'en voudra plus autant à H. Heine de tous les coups de griffe qu'il n'a jamais cessé de donner à Massmann, honnête homme si jamais il en fut, mais qui aurait dû respecter Luther mieux qu'il n'a fait en le parodiant, en brûlant, ou plutôt en feignant de brûler les écrits d'une vingtaine d'auteurs allemands. Il donna un coup de pied dans un nid de guêpes. Les guêpes sortirent, firent usage de leurs dards. Le prince de Metternich et la diplomatie russe saisirent bien vite l'occasion ardemment désirée de calomnier l'esprit public en Allemagne, qui, en effet, commençait à s'impatienter des retards que les gouvernements apportaient à la réalisation de leurs promesses libérales. On accusa toute l'Allemagne, la burschenschaft avant tout, de velléités révolutionnaires. Un mémoire sur l'état de l'Allemagne, rédigé par le conseiller d'État russe de Stourdza, fut présenté au congrès des monarques, à Aix-la-Chapelle; Kotzebue, Kamptz et Schmalz, qui voulaient se venger de l'auto-da-fé de leurs livres, firent peur à tous les princes, et leur donnèrent au moins un premier prétexte pour refuser les réformes promises pendant la guerre contre Napoléon. Karl Ludwig Sand leur en fournit bientôt un autre. Les livres de Kotzebue brillaient parmi ceux qui avaient été brûlés à la Wartbourg. C'est à la Wartbourg que Sand entendit pour la première fois prononcer ce nom. Les libelles postérieurs de Kotzebue le fixèrent dans sa mémoire. Cet écrivain envoyait des rapports secrets au gouvernement russe, et par hasard un de ces rapports tomba entre les mains d'un indiscret, qui le publia dans les journaux allemands. L'Allemagne tout entière s'indigna, et Sand se crut appelé à punir le traître. On sait aujourd'hui et on sut bientôt que Sand ne subit aucune instigation, et que même il n'avait mis personne dans sa confidence. Cela n'empêcha pas que les amis des institutions libérales et unitaires, et la burschenschaft avant tout, ne fussent rendus responsables du fait d'un cœur chaud et d'un cerveau brûlé. Mais c'est à l'histoire politique à rechercher les conséquences funestes de cet acte d'un enthousiaste isolé; l'histoire des étudiants d'Iéna doit se contenter de dire la part de ceux-ci dans les suites funestes qu'il entraîna.

Le 20 septembre 1819, la diète de Francfort ordonnait la dissolution

de la burschenschaft, et le 26 novembre le gouvernement de Weimar exécutait l'ordre de la diète. La burschenschaft obéit sans murmurer, et la seule protestation qu'on rencontre, est la chanson suivante, qu'un étudiant composa et qui devint populaire :

Nous avions bâti
Une maison splendide.
Et, confiants en Dieu,
Nous y bravions l'orage.

Les méchants cherchaient
Comment nous trahir;
Ils nous calomniaient;
Ils nous maudirent.

Ce que Dieu nous avait confié
Le monde l'a méprisé;
La concorde excitait
La méfiance des bons mêmes.

On nommait l'union un crime,
On s'est bien trompé;
La forme a été brisée,
Mais l'esprit en reste.

Notre drapeau est déchiré;
Il fut noir, rouge et or :
Dieu l'a permis,
Qui sait ce qu'il a voulu par là?

La maison est tombée,
Qu'est-ce que cela fait?
L'esprit vit en nous tous,
Et notre citadelle c'est Dieu [1].

On ne peut relire l'histoire de la burschenschaft sans un sentiment de profonde tristesse. Depuis des siècles, tous les penseurs de l'Allemagne combattaient les débordements, les grossièretés et la débauche des étudiants allemands, et voilà que la jeunesse elle-même était parvenue en peu de temps à réformer, à moraliser toute la vie académique. Alors le fait de quelques-uns donna à la perfidie des ennemis de l'Allemagne l'occasion de faire peur même à ceux qui protégeaient jusque-là le mouvement moral et patriotique de la burschenschaft. Il faut en

[1] *Unsere Burg ist Gott.* Allusion au chant de Luther.

convenir, l'Allemagne a eu du malheur dans cette occasion comme dans bien d'autres.

La burschenschaft fut donc défendue, et elle se rendit à cet ordre. Mais peu d'années après, les jeunes gens des universités s'impatientèrent de ne rien faire qu'étudier. Les landsmannschaften reparurent, même à Iéna, avec tous leurs débordements. Alors les adhérents des principes de la burschenschaft réorganisèrent leur société en secret, et les rigueurs de recommencer. Combien de familles ont été ruinées par l'instruction criminelle contre leurs fils, qui commençait toujours par des années de prévention et qui finissait le plus souvent par la condamnation à la prison pour cinq ou dix ans, et par l'interdiction de toute fonction publique. Et tout cela pour aimer sa patrie, et pour vouloir opposer une vie morale, studieuse et rangée, aux débauches qui avaient régné si longtemps aux universités de l'Allemagne. Pourtant ces persécutions mêmes donnaient une gloriole de plus aux burschenschaften et à leur principe d'unité allemande; et il n'était pas rare de voir des membres de la burschenschaft devenir, à la sortie des prisons, les *leaders* de l'opinion publique, des hommes influents dans la presse et dans les chambres, et qui y propagèrent le principe de la burschenschaft, celui de l'unité allemande, si bien qu'en 1848 ce principe fut admis par toute l'Allemagne, et temporairement réalisé par le parlement de Francfort, dont le premier président, M. Henri de Gagern, avait porté le drapeau de la burschenschaft le jour du baptême du grand-duc actuel de Weimar.

Le secret de la société, qui attirait les jeunes gens, les habituait aussi bientôt à des menées sourdes, à des intrigues. Il y eut des partis, et la burschenschaft d'Iéna, comme celle des autres universités, se divisa en deux ou même en plusieurs branches. Les causes de séparation ne valent le plus souvent pas la peine d'être rapportées; mais plus la raison de la rupture était insignifiante, plus il devenait difficile de réconcilier les partis hostiles. Toujours ne vaut-il pas la peine de suivre l'historien de la burschenschaft en des débats sans intérêt et sans importance, qui aboutissent toujours à une nouvelle rupture. Il suffit de dire ici qu'au moment de la dernière fête, la burschenschaft s'est trouvée partagée en trois sociétés, dont l'une, les *Teutons,* sont pour le principe du duel dans le sens des landsmannschaften, c'est-à-dire qu'ils se battent pour le plaisir de se battre, à peu près comme des gladiateurs; l'autre parti, les *Germains,* admet le duel comme les fondateurs de la burschenschaft l'avaient admis, c'est-à-dire comme solution des affaires d'honneur sérieuses; la troisième partie de

la burschenschaft, celle du *Burg-Keller*, se déclare par principe contre tout duel. Il y a encore d'autres nuances qui les séparent : toujours est-il que les trois sociétés, qui prétendent toutes être la vraie burschenschaft, représentent l'unité de l'Allemagne, qui fut le principe fondamental de la burschenschaft, par une trinité qui ne s'accorde pas avec le principe qu'elles proclament.

III.

Connaissant ainsi l'histoire de l'université d'Iéna, on comprendra mieux, nous l'espérons, ce qu'a dû être la fête séculaire de sa fondation. Elle a eu son côté officiel et son côté non officiel. La fête officielle fut pour ainsi dire présidée par le grand-duc de Weimar lui-même, qui en suivit toutes les parties.

Les discours officiels, prononcés par le conseiller ecclésiastique et professeur Schwarz, à l'église, et par le curateur Seebeck, pour l'inauguration du monument de Jean-Frédéric, les toasts pendant les dîners officiels, ont tous été dignes des principes libéraux qui ont présidé à la fondation de l'université, et qui ont prévalu, presque de tout temps, parmi les princes saxons de la branche Ernestine. Le professeur Schwarz a dit entre autres : « On accuse l'université » d'Iéna d'erreurs radicales et de tendances perverses. Nous répon» dons : Venez et voyez. Quand nous essayons de marcher en avant » dans la bonne voie de la vérité, chacun à sa manière et tous en » paix ensemble ; quand nous mettons au-dessus de la lettre morte » l'esprit vivifiant, quand nous ne forçons pas la science à reculer, nous » croyons par cela même rester fidèles à cet esprit, qui a été implanté » dès le commencement à notre école. Nous romprions avec notre » passé si nous voulions agir autrement. Que d'autres marchent dans » une autre voie vers le but ; chaque école a sa mission à elle ; nous » avons la nôtre, et nous la revendiquons aujourd'hui de nouveau en » bonne conscience. » Et M. Schwarz conclut en réclamant surtout pour Iéna la vocation de défendre avant tout la liberté de l'enseignement et la liberté des études.

M. A. Seebeck, curateur de l'université, c'est-à-dire le représentant des quatre nourrisseurs, qui, enfant, a joué sur les genoux de Schiller, a été tout aussi peu équivoque. En parlant de l'esprit libéral qui a toujours régné parmi les princes de la branche Ernestine il dit : « Cet » esprit a porté ses fruits selon le mot de la Bible : « La racine du

» juste restera et portera ses fruits. » Il est resté et a porté ses fruits. D'abord ici sur le sol natal, où les descendants de Jean-Frédéric, par la part qu'ils ont prise dans tous les efforts pour la grandeur et la patrie commune, ont gagné des couronnes qui ne se faneront jamais; en sorte que tout le peuple allemand est fier avec nous de ses ernestiniens. Et au delà de la patrie nous voyons leur prospérité croissante; car, si Jean-Frédéric n'a pas hésité à abandonner son manteau princier pour rester fidèle à son Dieu et à son créateur, nous voyons briller aujourd'hui plus de couronnes sur les têtes de ses arrière-petits-fils, qu'autrefois n'en furent promises pour sa piété à ce comte des Alpes, le fondateur de la maison de Habsbourg. » — Et nous voilà frisant les limites dangereuses que la fête officielle cherchait à tout prix à éviter.

Les promotions des diverses facultés d'Iéna, à l'occasion de la fête, ont eu un caractère aussi libéral que possible[1].

IV.

L'ancien drapeau de la burschenschaft a brillé par son absence, ce qui étonna un peu, car c'était surtout l'ancienne burschenschaft qui s'était rendue à l'appel d'Iéna. Ce drapeau avait été donné par les dames d'Iéna pour la fête de la Wartbourg. Quand la burschenschaft se rendit, dans toute sa splendeur, le 24 juin 1818, au baptême du grand-duc actuel, alors, comme nous venons de le dire, Henri de Gagern, l'ex-président du parlement allemand, porta le drapeau. Peu d'années après, la police le cherchait pour le détruire. Il fut sauvé et caché jusqu'en 1848, où il reparut pour être bientôt caché de nouveau. On s'attendait presque universellement à le voir reparaître; il n'a pourtant pas reparu, et le dépositaire a cédé à des suggestions de prudence. On craignait encore une démonstration politique et unitaire trop retentissante.

Le même esprit circonspect et conciliant a dominé toutes les démonstrations, tous les discours et toutes les démarches des anciens étudiants, qui s'étaient rendus à la fête. On voyait qu'ils avaient enfin appris et oublié quelque chose, et qu'en se prononçant franchement ils savaient néanmoins éviter de donner occasion aux malveillants de

[1] Nous les avons données dans notre dernier numéro.

rouver une troisième fois, dans une fête nationale, le moyen de calomnier les amis du progrès en Allemagne.

Une seule fois la discussion a pris un certain entraînement, ce fut dans les entretiens entre les burschenschafter actuels et les anciens fondateurs de la société. Ces derniers voyaient avec peine leur création, symbole de l'unité, se partager en trois branches. A l'occasion d'un dîner que les anciens donnaient aux jeunes gens, l'un des anciens porta un toast à la réunion et à la fusion des trois sociétés d'Iéna en une seule. Le président des Teutons répondit que les principes et les tendances des autres sociétés ne permettaient pas à ses amis de s'unir à elles. Cette réponse amena une réplique assez verte, qui a eu du retentissement : « Vieux et jeunes burschenschafter, dit un des assistants, c'est surtout à vous, jeunes gens, que mes paroles s'adressent, comment osez-vous parler des principes, si le premier mot que vous prononcez renie tous les principes? Vous parlez de l'unité allemande, et vous ne pouvez et vous ne voulez pas même rétablir l'unité de la burschenschaft à Iéna. Ce qui vous sépare l'un de l'autre, ce ne sont que des choses insignifiantes dont il ne vaut pas la peine de parler.... Les âmes de ceux qui reposent sur les champs de bataille en Allemagne, où ils sont tombés Allemands contre Allemands, qu'elles se lèvent et vous envoient la pensée de salut! Soyez unis! jetez loin de vous l'esprit de discorde et de morcellement! »

Après ces paroles graves, finissons par une chanson.

Les frères Keil ont mis à la tête de leur livre une ancienne chanson d'étudiants d'Iéna, dont on ne connaît pas l'auteur, mais qui caractérise en peu de mots les mœurs, les habitudes et les allures de l'université. Nous allons la traduire pour la bonne bouche :

Et à Iéna on vit « bene »,
Et à Iéna on vit bien;
J'y ai été moi-même,
Comme vous pouvez le lire [1],
Tant de semestres tout gaiement.

Et un petit vin croît sur les montagnes,
Et le vin n'est pas mauvais du tout;
Il est vrai qu'il brûle les entrailles,
Il est vrai qu'il vous arrache la bouche;
Il est toujours bon pour faire du bischof.

[1] Dans les registres où sont publiés tous les semestres les noms des étudiants.

Et les rues sont si propres,
Quoique un peu courbées,
Car une eau coule une fois
Toutes les semaines par les rues
Dans toute la ville.

Le philistin et les hôteliers
Sont les meilleurs du monde;
Vin et bière dans des grands verres;
Ils donnent à crédit,
Et par-dessus le marché de l'argent.

Si cela fait plaisir au « Bursch »,
Alors il met sa table devant la porte,
Et l'hôtelier accourt.
Alors on boit, on chante
Dans la rue librement et gaiement.

Hiver et été,
On se réunit dans la rue :
Ah! comme brillent alors les épées;
Ah! comme pleuvent les coups;
Mais tout cela n'est que pour rire.

Sur le marché, dans les rues
Sont les étudiants en masse ;
Des fillettes sont aux croisées
Envoyant des œillades aux étudiants,
Et qui veut les regarde.

Et la liberté académique?
Elle est à Iéna tout en vogue;
En robe de chambre on se promène,
Et la barbe on laisse croître
Comme chacun peut et veut.

Et à Iéna on vit « bene »,
Et à Iéna on vit bien;
J'y ai été moi-même,
Comme vous pouvez le lire,
Tant de semestres tout gaiement.

J. VENEDEY.

BULLETIN CRITIQUE.

INSCRIPTIONS GÉOGRAPHIQUES DES MONUMENTS DE L'ANCIENNE ÉGYPTE, recueillies, expliquées et publiées par Henri Brugsch. (*Geographische Inschriften altægyptischer Denkmæler, gesammelt wæhrend der auf Befehl S. M. des Kænigs Friedrich Wilhelm IV von Prussen unternommenen wissenschaftlichen Reise in Ægypten.* Erlæutert und herausgegeben von H. Brugsch.) — Leipzig, Hinrichs, 1857-58. 2 volumes in 4° de IV-304, X-96 pages, avec 81 planches et 3 cartes. — Le premier volume, sous le titre particulier de : *Geographie des alten Ægyptens nach den altægyptischen Denkmælern, zum ersten male zusammengestellt, und verglichen mit den geographischen Angaben der Heiligen Schrift, und der griechischen, ræmischen, koptischen und arabischen Schriftsteller*; et le second volume sous celui de : *Geographie der Nachbarlænder Ægyptens*, etc.

Jusqu'ici les recherches historiques et mythologiques avaient tenu une beaucoup plus grande place dans les études des égyptologues, que les recherches purement géographiques, remarque qui peut d'ailleurs s'appliquer également aux deux autres grandes branches d'archéologie orientale qui sont sorties des explorations contemporaines, celles de l'Iran et de l'Inde ancienne. La raison en est facile à comprendre. Quelques déchiffrements, même incomplets, même d'un caractère plus ou moins conjectural, quelques textes isolés que l'on rapproche et que l'on commente, s'ils ne conduisent pas tout d'abord à la restitution véritable des choses anciennes, peuvent toujours servir de thème à des spéculations où se déploient les ressources ingénieuses de l'érudition. Il n'en est pas ainsi de ce qui touche à la géographie. Ici, tout repose sur des données tellement strictes et tellement précises, et avant que l'on puisse, non pas même s'élever à des considérations générales, mais seulement arriver à un aperçu d'une certaine étendue, il faut avoir dépouillé et comparé tant de textes, il a fallu relever tant d'inscriptions, et la lecture de ces inscriptions doit être devenue tellement sûre, enfin, les recherches de géographie critique exigent à la fois une méthode si rigoureuse et une aptitude tellement spéciale, qu'il n'est pas du tout surprenant qu'elles ne viennent qu'en dernier lieu dans ce grand travail des restitutions anciennes, bien qu'à beaucoup d'égards elles soient le guide et le point d'appui des études collatérales.

Pour l'Égypte, cependant, le moment était venu. Le pays, depuis soixante ans, a été exploré à fond; tous ses monuments ont été figurés, toutes ses ruines fouillées et décrites. Ses innombrables inscriptions, dont le génie de Champollion

a donné la clef, sont lues aujourd'hui avec assez de certitude pour qu'on en puisse tirer une très-longue nomenclature géographique; enfin, l'on a d'excellentes cartes topographiques de la vallée du Nil, et l'on possède, par conséquent, ce qui est la base nécessaire de toutes les recherches de géographie comparée. Le temps était donc arrivé d'aborder sérieusement l'étude générale et d'entreprendre la restitution de la géographie des temps pharaoniques, telle que la fournissent les inscriptions.

Personne, d'ailleurs, n'était mieux préparé que M. Brugsch à cette tâche difficile. Chargé par son gouvernement, en 1853, de la mission spéciale de revoir encore et de recueillir, après la grande commission prussienne de 1842, les inscriptions des temples et des tombeaux, il a vu lui-même et longuement étudié tous ces monuments, qui sont les archives des dynasties pharaoniques. Ses publications antérieures prouvent qu'il s'est rendu maître non-seulement de la langue sacrée, mais aussi de la langue et de l'écriture démotiques de l'ancienne Égypte. Il n'a, d'ailleurs, négligé aucun secours, il n'a omis aucune des sources et informations qui pouvaient éclairer et fortifier son étude géographique. Non-seulement les grandes publications archéologiques de la France, de l'Angleterre et de la Russie, mais toutes les relations accessoires, et au premier rang celles de M. Wilkinson, ont été soigneusement consultées. La géographie des livres coptes, qui n'est en général qu'une forme traditionnelle et populaire de l'ancienne géographie pharaonique, et la géographie des auteurs arabes, forme plus ou moins altérée de la géographie copte, sont la transition historique de la nomenclature antique à la nomenclature actuelle. M. Brugsch y a donné une attention particulière. Il proclame l'utilité extrême dont les recherches de Champollion jeune (*L'Égypte sous les Pharaons*, 1814), et l'*Abd-Allatif* de M. de Sacy (1810), lui ont été pour cette partie de son travail. On peut s'étonner de ne pas voir citées également les études de M. Quatremère sur la géographie copte et arabe de l'Égypte.

La nature même du sujet en marquait les grandes divisions. La première partie de l'ouvrage, ainsi que le titre l'indique, est consacrée à la géographie pharaonique de la vallée même du Nil, depuis la côte du Delta jusqu'à la première cataracte; cette partie est de beaucoup la plus étendue. La seconde a pour objet les noms de villes, de pays et de peuples étrangers dont le nom se rencontre dans les inscriptions.

Comme nous nous proposons de revenir à l'ouvrage de M. Brugsch et d'en faire un examen plus approfondi, nous nous bornerons, quant à présent, à en indiquer la marche générale. Dans une préface, qui est un morceau important, l'auteur donne une idée de l'écriture hiéroglyphique, avec un tableau harmonique où les signes phonétiques de cette écriture figurée sont mis en regard des lettres correspondantes de l'alphabet hébreu et de l'alphabet copte. L'auteur entre alors au cœur de son sujet. D'abord les généralités. Le premier chapitre a pour objet les limites mêmes de l'Égypte et du royaume égyptien aux diverses périodes de son existence politique, depuis les temps de l'*ancien empire* jusqu'à l'époque romaine. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt historique de ce morceau. Un intérêt non moins grand pour l'histoire générale s'attache au deuxième chapitre, qui traite des noms de l'Égypte sur les monuments, de ses grandes divisions, du Nil et de ses branches inférieures. Le troisième chapitre est consacré aux *nomes* ou divisions intérieures de l'Égypte, au nombre de quarante-quatre. Le chapitre

quatrième traite des divinités sous l'invocation desquelles chaque nome était placé. Le cinquième chapitre est une véritable topographie de l'Égypte pharaonique; M. Brugsch y rapporte et y discute, nome par nome, tous les noms de villes et de localités importantes qui ont été relevés sur les monuments. Une liste supplémentaire des noms de localités, au nombre de plus de cinq cents, qui n'ont pas été compris dans le catalogue du chapitre précédent, complète cette partie considérable de l'ouvrage, que termine une courte liste des désignations hiéroglyphiques de villes dont la transcription phonétique n'a pu être déterminée avec certitude.

Telle est la première partie de l'ouvrage, consacrée à l'Égypte. On peut dire que pour cette partie la carte de la géographie pharaonique est restituée, au moins dans tout ce qu'elle a d'important et de nécessaire à l'intelligence historique. Il n'en est pas tout à fait de même de la seconde section de l'ouvrage, consacrée aux contrées étrangères. Quoique les relevés et les matériaux réunis par l'auteur soient déjà très-nombreux et très-importants, lui-même reconnaît que son travail est plutôt une préparation à des études plus fructueuses qu'une œuvre complète, plutôt une première ébauche qu'un tableau achevé. M. Brugsch n'a pas même tenté de rapprocher les indications de la géographie asiatique des inscriptions égyptiennes, de celles que fournissent en si grand nombre les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive, n'en regardant pas, dit-il, le déchiffrement comme offrant jusqu'à présent des résultats assez sûrs. Nous espérons que le grand ouvrage de M. Oppert lèvera au moins une partie de ces incertitudes, et permettra d'établir une concordance indispensable entre les documents pharaoniques et les documents cunéiformes pour la géographie ancienne de l'Asie occidentale. Cette concordance est d'autant plus nécessaire, que pour les époques reculées auxquelles nous font remonter les inscriptions de ceux des pharaons qui portèrent leurs armes dans les contrées extérieures (entre le quatorzième et le vingt-quatrième siècle avant notre ère), nous ne pouvons trouver aucun moyen de comparaison dans la géographie classique. C'est tout un monde qu'une érudition persévérante doit faire sortir de lui-même, comme la statue se dégage vivante, sous le ciseau de l'artiste, du bloc inanimé qui la renferme.

Voici, au surplus, quelle est l'économie du travail de M. Brugsch, dans cette seconde partie. Prenant pour point de départ la longue et très-importante inscription du temple d'Ammon, à Médinat-Habou, où les peuples de la terre, vaincus par Ramsès III (vers 1260 avant l'ère chrétienne, selon la chronologie de Bunsen et de Lepsius), sont rangés en quatre groupes, les peuples du sud, les peuples de l'orient, les peuples du nord et ceux de l'ouest, M. Brugsch a groupé dans cet ordre même, et distribué ainsi en quatre chapitres, les peuples et les pays étrangers des inscriptions pharaoniques. C'est surtout le chapitre des peuples du nord qui présente une riche nomenclature, fournie principalement par les inscriptions de Ramsès II (quatorzième siècle), de Touthmès III (vers 1500) et de Sésak (dixième siècle). Une partie considérable de cette nomenclature s'applique à la terre de Chanaan et trouve sa correspondance dans la géographie du Pentateuque; mais beaucoup de noms appartiennent aussi à des contrées situées plus loin, vers le nord et le nord-est, et c'est à ceux-là surtout que s'appliquent nos remarques sur la nécessité d'une concordance avec la géographie des inscriptions cunéiformes. Un cinquième et dernier chapitre traite des *quatre races* d'hommes dont s'occupent les anciens textes hiéroglyphiques, et que l'on distingue dans les repré-



sentations figurées des temples et des tombeaux : la race *rouge* (ce sont les Égyptiens eux-mêmes et les peuples de la Mésopotamie); la race *jaune* (les peuples de Chanaan); la race *noire* (les peuples de Kousch ou de la Nubie); et enfin, la race *blanche* (les tribus du nord de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte).

Des trois cartes qui accompagnent l'ouvrage de M. Brugsch, l'une représente (très en abrégé) la mappemonde égyptienne, et une autre la terre de Chanaan; mais, par une singularité dont nous ne comprenons pas bien la nécessité, les noms inscrits sur les deux cartes sont en caractères hiéroglyphiques sans transcription. La carte seule de l'Égypte présente un travail vraiment géographique, avec la concordance de la nomenclature grecque.

VIVIEN de SAINT-MARTIN.

L'ORIGINE SÉMITIQUE DE LA LANGUE ÉTRUSQUE DÉMONTRÉE PAR LES INSCRIPTIONS ET LES NOMS (*Das etruskische durch Erklærung von Inschriften und Namen als semitische Sprache erwiesen*), par J. G. Stickel, professeur de langues orientales à l'université d'Iéna. 1 volume in-8°, VIII-296 pages, avec gravures sur bois dans le texte, trois planches et un vocabulaire. — Leipzig, Engelmann, 1858.

Ce livre se propose une énigme qui a donné bien du travail aux philologues, celle de la langue, et par suite, de l'origine des Étrusques. « Les tentatives étymologiques les plus violentes, disait Niebuhr, n'ont pu trouver dans les inscriptions étrusques aucune analogie, ni avec le grec, ni avec le latin, ni avec l'osque, et il est probable que ces monuments resteront à jamais pour nous un trésor inutile. » Après Niebuhr, et tout à fait de nos jours, M. Mommsen a formulé à peu près la même opinion dans son *Histoire romaine*, tout en posant l'hypothèse de l'origine indo-européenne. Quant à une origine sémitique, on y pensait encore bien moins, et le livre que nous annonçons paraîtrait probablement à bien des personnes condamné par son titre même, si le nom de l'auteur et le rang qu'il occupe dans le monde savant n'étaient fait pour commander l'attention. M. Stickel n'est pas le premier venu : il est professeur de langues orientales, directeur du cabinet des médailles orientales d'Iéna, membre de la Société orientale allemande et de la Société asiatique de Paris. Ces titres écartent tout d'abord une sentence *à priori*, et sont de nature à recommander la tentative de M. Stickel à l'examen des hommes compétents. Il faut ajouter que l'auteur est arrivé, par son système d'interprétation, à des résultats, nous ne disons pas satisfaisants, car ce serait trancher la question et usurper une compétence qui nous manque [1], mais spécieux et parfois séduisants à première vue.

C'est en 1855 que M. Stickel eut le premier soupçon de ce qu'il croit avoir découvert et prouvé. Il trouva que quelques unes des inscriptions jointes à l'ouvrage d'Otfried Müller se laissaient diviser en groupes sémitiques, et donnaient alors un sens. Il eut l'idée d'éprouver sa conjecture sur la grande inscription de

[1] Notre savant collaborateur, M. Maury, de l'Institut, qui a compris l'étrusque dans le cercle véritablement encyclopédique de ses études philologiques, a bien voulu se charger d'examiner et d'apprécier l'ouvrage de M. Stickel.

Pérouse, et réussit également à l'interpréter. Il poursuivit, et il publie aujourd'hui l'explication de vingt inscriptions, divisées en quatre groupes : politiques, mythologiques, éthiques, funéraires et inscriptions de vases. Si ses interprétations obtiennent créance, le procès sera vidé; mais là est justement la question, que nous nous abstenons de trancher, et à laquelle nous réservons un juge compétent. Ce qui paraît hors de doute, c'est que son système est moins violent et respecte mieux les textes que les essais antérieurs. Il n'admet ni mots abrégés ni transposition de lettres. Quant à l'alphabet, il le prend à peu près comme il a été fixé par ses prédécesseurs. Il admet seulement, en se fondant sur des analogies phéniciennes, que R et Q sont représentés par le même signe. Les voyelles seraient représentés par les lettres quiescentes de l'alphabet hébreu, qui cependant conserveraient aussi, le cas échéant, leur fonction de consonnes. Les consonnes diverses du même ordre (*t* et *d*, *p* et *b*, etc.), permuteraient entre elles; enfin, la langue aurait été écrite comme elle a été parlée. Les caractères auraient subi, suivant les temps et les lieux, des modifications ou des dégradations qui ont leurs analogies dans l'histoire des autres alphabets. Telles sont, à peu près, toutes les hypothèses graphiques admises par M. Stickel.

L'auteur cherche et trouve ses racines principalement dans l'hébreu, puis dans l'arabe, et aussi dans les autres dialectes sémitiques.

A. N.

Travels and Discoveries in North and Central Africa, *being a Journal of an expedition undertaken under the auspices of* H. B. M's. *Government, in the years* 1849-1855, by Henry Barth, Ph. D., D. C. L. — London, Longman, 1858, vol. IV, V, in-8°.

Ces deux volumes complètent l'édition anglaise de la relation personnelle du docteur Barth, dont l'achèvement devance celui de l'édition allemande. Les trois premiers volumes, publiés l'année dernière, laissaient le voyageur au moment de son départ pour le Soudan occidental; les deux volumes actuels conduisent le docteur Barth à Timboûktou, font connaître les incidents de son périlleux séjour, et le ramènent en Europe par le Haoussa et le Fezzan. Cette partie de la relation fournit des renseignements aussi précieux qu'abondants sur tout le Soudan occidental, c'est-à-dire sur la vaste région que le Niger enveloppe de sa courbe immense, et qui était jusque là une des parties de l'Afrique les moins connues. Cette pointe sur Timboûktou est, dans toute la rigueur du terme, un voyage de découvertes. Nous ne parlons pas des illustrations, au total assez médiocres, que l'on a jointes à la relation du docteur Barth; mais les cartes de M. Petermann ajoutent beaucoup à la valeur scientifique du livre. La carte générale du Soudan, en deux grandes feuilles, qui accompagne le cinquième volume, est certainement un des morceaux de géographie les plus précieux qui aient depuis longtemps enrichi la science.

Le congé que nous prenons de ces deux volumes n'est qu'une séparation momentanée.

***



Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen, oder allgemeine vergleichende Geographie (*L'étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire des hommes, ou Traité général de géographie comparée*), von C. Ritter. XVIIIter Theil. Klein-Asien, 1er Band. — Berlin, 1858, in-8° xxiv-1024 pages, avec 2 planches.

Ce volume, le dix-huitième de l'œuvre colossale de C. Ritter, commence la description de la péninsule Anatolique ou Asie Mineure. Après un coup d'œil d'ensemble sur le relief de la péninsule, l'auteur en décrit, en détail, les grandes chaînes et le plateau central, puis il aborde les bassins fluviaux du bassin Pontique, depuis le bassin du Sakaria jusqu'au bassin du Tchrok. La description de l'Asie Mineure formera trois volumes; le second volume sera consacré au versant méridional ou cilicien; le troisième, au versant occidental, qui porte ses eaux à la Propontide (la mer de Marmara) et à la mer Égée (l'Archipel). Ces trois volumes seront accompagnés d'un cahier de cartes rédigées par M. Henri Kiepert.

* * *

Bibliotheca geographica. *Catalogue des ouvrages qui ont paru en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la fin de l'année* 1856, *sur la géographie et les voyages, y compris les cartes, les plans et les vues.* Publié par Wilhelm Engelmann (*Verzeichniss der seit der Mitte des vorigen Jahrhunderts bis zu Ende des Jahres* 1856, *in Deutschland erschienenen Werke über Geographie und Reisen.*) — Leipzig, 1857-58. 1 vol. gr. in-8° de iv-1225 pages.

Cette *Bibliothèque géographique*, quoique limitée aux publications allemandes, est une de ces monographies dont le secours est inappréciable pour quiconque s'occupe d'une science spéciale. Celle-ci, naturellement, sera surtout précieuse pour la topographie de l'Allemagne. Les généralités y occupent 65 pages, les cartes 30, l'Asie 40, l'Afrique 19, l'Amérique 56, l'Océanie 7, l'Europe 823. 83 pages d'additions et un index de 77 pages à deux colonnes très-serrées terminent le volume. Seulement, nous ferons remarquer que cet index est purement géographique, c'est-à-dire exclusivement composé de noms de pays et de localités. C'est très-bien, mais pourquoi pas un index des noms d'auteurs? Ceci est une sérieuse lacune qui rend beaucoup de recherches difficiles ou impossibles. Des tables bien faites et bien complètes sont pour moitié au moins dans l'utilité de ces sortes de répertoires.

* * *

Die Entwickelung der deutschen Poesie von Klopstock's ersten Auftreten bis zu Goethe's Tode (*Le Développement de la Poésie allemande depuis le début de Klopstock jusqu'à la mort de Gœthe*), par J.-Guillaume Lœbell, premier et deuxième volume, in-8°, Brunswick.

L'auteur, M. Guillaume Lœbell, est un écrivain de talent et un des professeurs les plus distingués de l'université de Bonn. Peu ou point connu chez nous,

il mérite de l'être à plus d'un titre, ne serait-ce que par son livre *Grégoire de Tours et son époque*, qui nous intéresse spécialement. En général, à de rares exceptions près, toutes les grandes œuvres de l'Allemagne ont réussi, quoique le plus souvent sous une forme qui les défigure, à pénétrer en France; mais au-dessous d'elles il existe une longue série de travaux, recherches patientes de l'érudition allemande et études préparatoires ou complémentaires des ouvrages remarquables que nous connaissons, dont nous ignorons jusqu'à l'existence, et qui, sous la main habile de nos arrangeurs littéraires, qu'on me passe le mot, pourraient devenir du plus haut intérêt, à une époque où nos beaux esprits semblent répugner à toute investigation sérieuse.

Je crois inutile, en ce moment, d'établir les divers titres de M. Lœbell, je veux seulement fixer l'attention des lecteurs de la *Revue* sur son dernier ouvrage, *le Développement de la poésie allemande depuis le début de Klopstock jusqu'à la mort de Gœthe*, dont il vient de publier le deuxième volume. Sous ce titre, M. Lœbell avait fait, il y a quelques années, un cours de littérature devant un nombreux auditoire de gens du monde. Mais il ne s'est pas contenté de le faire imprimer tel qu'il avait été recueilli par un sténographe; il a eu soin d'accompagner cette publication de notes explicatives très-étendues. Ces pièces à l'appui de ses jugements littéraires forment un gros dossier, si gros que c'est un défaut de proportion dans l'œuvre. Cela n'a pas échappé à l'auteur, et il s'en excuse dans la préface; mais je suis loin de lui en faire un reproche, tant ces notes, véritables petites monographies, sont riches d'aperçus nouveaux et de recherches approfondies. Elles gênent bien un peu la vue d'ensemble, mais après un léger effort on se retrouve facilement, et on sort de ce dédale avec un vrai trésor littéraire.

Le premier volume, qui a paru il y a un an environ, ne contient que trois leçons. D'abord le professeur expose le caractère propre de la grande période littéraire de l'Allemagne, ce qui la distingue entre toutes les autres et donne à son étude un intérêt particulier. Qu'on ouvre l'histoire, dit-il, et on trouvera chez les Grecs, à Rome, en Italie, en Angleterre et enfin en France, tout brillant épanouissement de la poésie et de l'art provoqué par un vigoureux sentiment de grandeur nationale, accompagner ou suivre une époque glorieuse dans la vie de chacun de ces peuples. Le siècle de Périclès vient après les guerres des Perses, celui d'Auguste après les guerres puniques et les troubles civils, quand, par les victoires de Pompée et de César, Rome a la conscience qu'elle est la maîtresse du monde; Dante apparaît au milieu des agitations de la vie libre des républiques italiennes, et Shakspeare sous Élisabeth la grande; dans la France de Louis XIV, on voit le roi et les poëtes, la cour et la ville, se mirer avec une égale satisfaction dans la puissance et la gloire croissante du pays. En Allemagne, rien de pareil : non-seulement la littérature ne naît pas de la grandeur politique du peuple, mais c'est elle au contraire qui l'arrache à sa torpeur, lui rend confiance en lui-même, l'affranchit de la déplorable influence de notre littérature classique dont la majesté gracieuse ne pouvait s'acclimater sur la terre tudesque, et lui donne enfin la seule véritable unité nationale qu'il possède jusqu'à ce jour. Jamais entreprise ne se fit dans de plus tristes conditions et sous de plus fâcheux auspices : les princes et la haute société, qui partout ailleurs avaient mis leur gloire à encourager de semblables efforts, étaient affolés d'une littérature étrangère, et la langue elle-même, la belle et forte langue de Luther, oubliée dans

sa patrie pendant les ravages de la guerre de trente ans, était tout entière à refaire. Un autre trait particulier de cette renaissance littéraire, c'est que tous les maîtres, les modèles, les grands génies dont l'Allemagne s'honore furent tous protestants. Nous citerons parmi les poëtes, Klopstock, Wieland, Lessing, Gœthe, Schiller, Tieck; parmi les historiens, Jean de Muller et Niebuhr, et parmi les philosophes enfin, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel et Schleiermacher. Grâce à leurs écrits on vit disparaître peu à peu les anciennes rivalités religieuses, et catholiques et protestants, quoique divisés dans leurs croyances, s'unir sur le terrain mixte de la littérature.

Dans la seconde leçon, M. Lœbell fait ressortir le caractère oppositionnel du dix-huitième siècle et son influence sur les écrivains allemands. Quand les grands mouvements intellectuels du seizième siècle, dit l'auteur, furent arrêtés, que la tempête se fut calmée, vint une époque de repos, mais aussi d'accablement, de somnolence et d'engourdissement. L'autorité crut tout facile, tout permis; elle chercha à consolider cette inertie et à fortifier autant que possible l'agréable situation où elle se trouvait. Mais ce fut le contraire qui ne tarda pas d'arriver : elle provoqua une opposition qui elle aussi de son côté dépassa bientôt le but; car c'est une loi de l'histoire et du développement de l'esprit humain de se mouvoir dans les extrêmes. Cette tendance oppositionnelle qui se fit d'abord jour en Angleterre, passa ensuite en France, et s'étendit de là avec rapidité sur toute l'Europe. Dans le premier de ces pays elle se produisit avec une grande modération parce que la libre recherche, le libre examen y étaient protégés par les lois; tandis qu'en France, où les deux pouvoirs politique et religieux persécutaient systématiquement toute idée nouvelle, l'opposition montra d'autant plus de vivacité, de vigueur et de violence. Pour apprécier toutes les nuances de ce mouvement oppositionnel, M. Lœbell y distingue trois directions différentes; l'une se développant sous l'influence de Voltaire, l'autre dirigée par les encyclopédistes, et la dernière enfin représentée par J.-J. Rousseau. Nous n'avons à relever aucune erreur capitale dans cette partie qui a rapport à notre littérature, surtout au sujet de Voltaire, l'homme de France le plus antipathique aux Allemands, et partant le moins compris. Les résultats de cette triple opposition furent très-divers en Allemagne. Voltaire fut beaucoup lu, bruyamment admiré, mais il ne laissa aucune impression profonde; l'athéisme doctrinaire des encyclopédistes trouva encore moins d'écho; Rousseau seul, par son *Contrat social* et par l'*Émile*, produisit une action tellement profonde, qu'elle dure encore, comme il est facile de le constater chaque jour.

L'auteur revient ensuite à la littérature allemande. Sans s'arrêter aux généreux mais impuissants efforts de Gottsched et de Bodmer, il passe rapidement devant les précurseurs poétiques de la *Messiade* et consacre à Klopstock sa troisième leçon. C'est en vain que l'on avait essayé de créer en Allemagne des institutions semblables à l'Académie française et à Port-Royal, dont l'influence a été si puissante sur la formation et le perfectionnement de notre goût national : là, au contraire, les poëtes seuls se firent leur poétique, et cette complète absence du contrôle d'une compagnie et d'esprit académique a donné à cette littérature une grande liberté de formes et d'allure. Mais les premiers essais ne furent pas heureux; loin de tomber, il est vrai, dans les excès poétiques de la *Pléiade* et de la *Brigade*, on se traîna au contraire dans une plate et servile imitation des littératures étrangères. Enfin Klopstock vint, et s'il n'a pas comme Malherbe le

mérite d'avoir réduit la muse aux règles du devoir, il a eu la gloire de montrer dans un véritable poëte un réformateur habile de l'art d'écrire les vers. Il chassa l'alexandrin, nationalisa l'hexamètre, et délivra la poésie allemande du joug de la rime. Aussi Guillaume de Schlegel a pu dire de lui avec raison : qu'il fut un poëte grammairien et un grammairien poëte. L'auteur trace ensuite un parallèle ingénieux mais sévère entre la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu* et la *Messiade*. Sans être aussi brutal que Tieck, qui prétend que ce dernier poëme n'est ni épique ni descriptif, ni évangélique ni polémique, ni catholique ni allégorique, et encore moins mystique, il constate néanmoins qu'il est tombé dans la catégorie de ces livres plus admirés que lus. Cependant M. Lœbell, tout en reconnaissant volontiers que sa fortune a été malheureuse, signale son succès retentissant à sa naissance, et l'immense influence qu'il a exercée sur le développement ultérieur de la littérature allemande.

A la même époque où Klopstock élargissait l'horizon restreint de la poésie de son pays, un autre écrivain ouvrait de son côté des voies nouvelles et rendait à la langue des services non moins grands. Je veux parler de Wieland, auquel l'auteur s'est cru obligé de consacrer tout un volume, le second qui vient de paraître. Plus que tout autre, Wieland a eu à souffrir des jugements de la postérité et des retours de l'opinion littéraire, et M. Lœbell, sans avoir la prétention de rebâtir les ruines du temps, a voulu, en historien consciencieux et critique impartial, restituer au poëte la place qu'il doit occuper dans l'histoire de la littérature. C'est ici surtout que le manque de proportion de l'œuvre est choquante et blesse nos susceptibilités artistiques. Entraîné par les nécessités de la défense, de son plaidoyer en réhabilitation, l'auteur a fait suivre sa quatrième leçon, forte au plus de trois feuilles d'impression, de trois cent cinquante pages de notes justificatives. Son excuse, dit-il, est dans la bonne intention qui l'anime, car il lui a semblé qu'un écrivain pour lequel les grands-pères de la génération actuelle ont éprouvé une admiration enthousiaste méritait d'être arraché à un injuste oubli. Pour mettre le lecteur à même de juger, pièces en main, en pleine connaissance de cause, il fallait lui faire connaître d'abord les œuvres de Wieland, qu'à l'exception d'*Obéron* personne ne lit plus de nos jours. Il passe donc successivement en revue tous les écrits de cet auteur, un des plus féconds de l'Allemagne, il en donne une analyse critique pleine d'aperçus nouveaux et d'heureuses appréciations, et on peut dire que c'est là son seul moyen de défense; en sorte que ce n'est pas M. Lœbell mais Wieland lui-même qui semble plaider sa cause devant ses descendants.

Dans un prochain volume, qui ne tardera pas à paraître, l'auteur abordera Lessing et la jeunesse de Gœthe. Nous aurons donc l'occasion de revenir sur un ouvrage qui a le mérite de renfermer des détails peu connus, d'excellents documents historiques et de présenter un tableau animé du développement littéraire de l'Allemagne au dix-huitième siècle.

E. S.

Geld und Gut in Neu Oesterreich (De l'argent et de la propriété dans l'Autriche nouvelle), par M. Ernest de Schwarzer, un volume in-8°. — Vienne, Joseph Klemm, 1857.

L'Autriche nouvelle signifie tout bonnement la monarchie autrichienne. L'ouvrage de M. E. de Schwarzer donne un tableau analytique très-complet des ressources du pays, de son industrie, de sa propriété, de ses finances, etc., et nous voulons ici résumer quelques-unes des données statistiques qu'il contient. L'Autriche possède 265 milles de côtes maritimes, sept grands bassins de rivières ou fleuves, et celui du Danube particulièrement, qui couvre 8,000 lieues carrées et absorbe 120 affluents. Les peuples se composent de quatre souches principales de la population européenne : Romains, Germains, Finnois et Slaves. Tout croît sur ces sols divers : les forêts sont riches en gibier et les montagnes en minerais. L'Autriche, sur une étendue de 12,120 lieues carrées, compte 40,000,000 d'habitants, soit 3,308 par lieue carrée. Les naissances illégitimes sont de 11 pour 100. Toutefois, l'extrême ténuité de population de la basse Hongrie, de la Voïvodie, de la Bukowine, laisse encore un vaste champ à l'exploitation future. Certains de ces peuples sont encore en retard au point de vue industriel et agricole. Les chemins de fer de la Hongrie sont destinés à relever ce pays, où les communications étaient impossibles par le manque de routes.

Sous le rapport physique, les races diverses se distinguent par des traits divers. La masse du peuple est forte et saine. Le Madgyare est élancé et souple, l'Italien bien pris, le Tyrolien musculeux, le Slave et le Polonais trapu, le Slovaque bien fait, le Croate endurci, le Serbe et le Dalmate de bonne apparence; mais dans les Alpes et en Carinthie, on trouve le crétinisme assez répandu. Ces peuples ont des attitudes particulières : notre auteur remarque que les peuples du sud-est de l'Autriche s'abandonnent volontiers au repos, c'est-à-dire à la fainéantise; mais les efforts de l'État et les lumières sauront en triompher. Ses observations, courtes et substantielles, sont piquantes en ce qui concerne les organisations morales des races si curieuses qui constituent l'empire; il ne peut pas s'empêcher de jeter aussi un coup d'œil sur les juifs du pays, « dont l'heureux esprit de spéculation a apporté une si grande contribution à la fortune nationale ». Sans les juifs, dit-il encore, plusieurs calamités dans ces derniers temps auraient été épargnées à notre patrie; mais, sans eux aussi, plusieurs entreprises et de grands avantages n'auraient jamais vu le jour. Enfin il ajoute en corollaire : Avouons-le pourtant, nous avons beaucoup à apprendre des juifs.

Les trois quarts de la population sont agricoles. On compte environ 65,000,000 d'hectares de terres labourables, dont 53,000,000 sont consacrés à la production; mais la moitié seulement se trouve soumise à la culture, le reste consiste en forêts ou en bruyères. Aussi l'Autriche ne fournit pas assez de grains pour son usage. Le déficit fut couvert en 1853, — mauvaise année, — par une importation de grains d'une valeur de 30,000,000 de francs; année commune, l'Autriche ne tire de l'étranger que pour 10,000,000 de francs de grains.

La production du lin, 1,575,000 quintaux métriques, est surtout importante; le chanvre, 1,360,000 quintaux métriques; le houblon, 65,000 quintaux métriques. Malgré sa fertilité, l'Autriche tire de l'étranger 300,000 quintaux de fruits secs. Le tabac fournit au monopole un revenu de 26,570,000 florins. Le vin, dont

on améliore la qualité, ne gagne pas en quantité, qui est d'environ 26,000,000 d'hectolitres.

La culture forestière fournit en exportation pour 7,000,000 de florins. Toutefois, l'organisation n'est pas parfaite en ce qui concerne la conservation des bois; les fabriques de potasse, de résine, de poix et de charbons absorbent trop de matière première. Le manque de capital et de communications sont des barrières, sans doute, mais l'auteur déplore aussi l'imprévoyance des propriétaires et leur ignorance.

Malgré ses richesses en bestiaux dans plusieurs parties de la monarchie, l'Autriche s'approvisionne pour 17,000,000 de florins de l'étranger. On compte 3,300,000 chevaux, 116,000 ânes et mulets, 14 millions 2/3 de bœufs, 31,000,000 de brebis, 2,275,000 chèvres et 7,400,000 cochons, outre 58,000,000 d'oiseaux de basse-cour, d'une valeur totale de 1,200 millions de florins. On répète sans cesse, dit l'auteur, que l'*Autriche est la terre promise de la laine;* ce n'est vrai que pour la qualité. L'auteur fait remarquer que la pauvreté du pays est la cause principale de l'appauvrissement et de la diminution des bêtes à cornes, et qu'il serait important d'introduire une compagnie de cheptel. L'Autriche fournit 93,000 quintaux de miel et 32,000 quintaux de cire.

L'Autriche est encore un pays de grande propriété. Malgré son aversion pour la subdivision trop parcellaire, l'auteur déplore les résultats malencontreux de la trop grande concentration. Il déclare aussi la guerre aux habitudes par trop patriarcales de ces paysans arriérés qui mettent la main à tout, sont leurs bouchers, leurs forgerons, leurs charpentiers. La division du travail est un progrès qui perfectionne tout, et donne plus d'art et de consistance à l'œuvre avec moins de perte de temps.

Voici le résumé total de la valeur des productions agricoles, selon une moyenne de 1846-50 :

	flor. c. m.
Grains et paille	706,586,000
Tubercules et autres plantes nourricières	214,058,000
Plantes industrielles	63,019,000
Jardinages	16,141,000
Vignobles	145,342,000
Fourrages	362,969,000
Forêts	190,537,000
TOTAL	1,698,652,000
Valeur à ajouter pour le produit des vers à soie	49,591,000
TOTAL GÉNÉRAL	1,748,243,000

L'Autriche est, après la Russie, le plus riche État de l'Europe en mines de métaux précieux. Elle extrait annuellement pour 17,270,000 florins d'or, et 5,600,000 florins d'argent. (La Russie n'extrait en argent qu'environ trois millions et demi de francs.) L'auteur remarque à ce sujet que les historiens futurs pourront consigner, comme une particularité remarquable, qu'au milieu du dix-neuvième siècle, le pays le plus riche du continent en minerai d'argent était en même temps le plus pauvre en argent monnayé.

La production du fer s'est quadruplée en Autriche depuis trente-six ans.



Mais encore bien insuffisante, l'Autriche a tiré de l'étranger, en 1856, plus de 800,000 quintaux de fer, tôle, acier et fonte. Ses productions principales sont : en cuivre, 46,000 quintaux; en plomb, 94,000 quintaux; en litharge, 23,000 quintaux; en mercure, 2,700 quintaux; en soufre, 40,000 quintaux; et en autres métaux, 12,000 quintaux.

Le sel gemme est un produit considérable de l'Autriche, qui possédait en 1857 un stock de 69 millions de quintaux.

Malgré ses richesses en houille, l'Autriche n'en consomme encore que 40 millions de quintaux.

La valeur totale des produits des mines : argent, or, sel et houille compris, se monte à 135 millions de florins.

Les pierres précieuses produisent à l'exportation une valeur de 14,400,000 florins. Les grenats de Bohême y comptent pour la plus grande partie de ce chiffre.

Les moulins à vapeur et à vent produisent pour 1,400,000 florins d'excédant de farine. Les brasseries et les distilleries n'ont pas pris le même développement : les premières se sont augmentées, les dernières se sont diminuées. Les brasseries produisent pour environ 40 millions de florins, et les distilleries pour environ 30 millions. La fabrication du vinaigre n'a pas encore suffi pour approvisionner le pays. L'huile n'est pas non plus en qualité suffisante, et l'étranger en fournit 470,000 quintaux, d'une valeur de 14 millions de florins.

En 1856, l'Autriche a consommé 692,621 quintaux de tabac; soit 63,342 quintaux de tabac en poudre, 555,994 à fumer, et 945,382,533 cigares. C'est 1,77 livre par tête. En France on fume un peu moins; en Prusse 2,85 livres.

La culture de la betterave fournit environ 300,000 quintaux de sucre. L'importation de sucre étranger est d'environ 600,000 quintaux. Toutefois, chaque habitant, d'après ces chiffres, n'en consomme que 2 livres 1/4. Mais il faut remarquer que les pays du Nord substituent le thé au vin, et, par conséquent, ont un besoin plus journalier de sucre que les races du Sud.

Le total de la plus-value acquise par la fabrication agricole, par les farines, les brasseries, les distilleries, le vinaigre, l'huile, le bois, le salpêtre, la poudre, le sucre et le sirop, est de 138 millions de florins.

La fabrication de la porcelaine, de la faïence, vases à la Wedgewood, etc., forme un total d'au moins 5 millions de florins.

Les fabriques de glaces et de miroirs, qui font vivre 12,000 ouvriers dans 54 fabriques et 155 verreries, produisent pour environ 22 millions de florins, et la valeur du travail peut équivaloir à 15 millions de florins. En 1856, l'exportation a reçu 184,000 quintaux de ces objets, d'une valeur de 8,320,000 florins.

L'industrie du lin et du chanvre a acquis une valeur de 130 millions de florins; l'exportation se borne à 7,155,000 florins. L'Autriche ne possède encore que 20 filatures pour ces articles. En 1856, l'importation du coton brut a été de 768,000 quintaux. Le nombre des grands établissements est très-limité. On compte 189 filatures avec 1,533,243 tours. Cette industrie occupe, dans ses diverses branches, un peu plus de 600,000 personnes.

L'industrie lainière, dont la valeur brute est de 50 millions de florins, acquiert par le travail une valeur de plus de 100 millions. Une branche d'industrie remarquable en Bohême est celle des *fez*, ou bonnets grecs rouges, qui occupe 2,000 personnes, et en fournit environ 450,000 douzaines, d'une valeur de 3 millions de florins.

L'industrie séricicole est en Lombardie d'une haute importance. Elle peut se monter à 90,000,000 de florins, et occupe environ 800,000 individus.

Pour le papier, la passementerie et la quincaillerie, l'Autriche n'a pas une grande importance. L'orfévrerie et la bijouterie ne brillent pas non plus par le goût du montage ni par le fini des détails.

La fabrique des machines est encore dans un état précaire, et le pays achète pour la plus grande partie à l'étranger. Toutefois, on semble vouloir entrer dans la bonne voie. Prague et Vienne sont à la tête du mouvement.

La valeur totale des produits industriels et mécaniques est, selon notre auteur, de 570,000 millions de florins.

En ajoutant aux chiffres ci-dessus 428 millions de florins pour la valeur du travail dans ces diverses industries, notre auteur arrive au chiffre de 998 millions de florins, comme expression de la plus-value de l'industrie en général.

Après avoir rendu justice au talent, au zèle et aux efforts, ainsi qu'aux succès de M. de Bruck, ministre du commerce, l'auteur énumère plusieurs obstacles au développement industriel de l'Autriche, tels que : 1° le manque de capitaux disponibles; 2° les vacillations des valeurs; 3° les droits sur les matières premières; 4° le défaut d'esprit d'association; 5° l'inertie de la classe marchande; 6° l'insuffisance du développement du travail par la vapeur; 7° le tarif exagéré des transports par chemin de fer; 8° l'éducation défectueuse des manœuvres et des ouvriers; 9° le mauvais état des voies de communication dans les possessions orientales; 10° la contrebande, etc.

On voit que l'auteur reconnait, avec connaissance de cause, qu'il reste encore beaucoup à faire à l'industrie autrichienne. Toutefois, il est beau de voir qu'au milieu de ses embarras pécuniaires, l'Autriche possède 29 établissements de gaz; ses rudes travaux pour l'exploitation des chemins de fer lui font le plus grand honneur. En 1855, elle avait déjà plus de 3,000 kilomètres en activité. Il en reste encore 6,000 à achever.

Voici, selon l'auteur, le mouvement du commerce général pour 1856 :

	florins.
Importation et exportation.	530 millions
Transit.	118 »
Commerce maritime.	100 »
TOTAL.	748 millions.

La navigation autrichienne ne compte que 900 navires au long cours.

Le *Lloyd* autrichien possédait déjà en 1854 60 navires à vapeur, d'une force de 9,400 chevaux. Toutefois, malgré son esprit d'entreprise, cette compagnie n'a pu arriver qu'en 1855 au maigre bénéfice de 100,000 florins.

La société de navigation du Danube, appuyée par un monopole de vingt ans, trouva un terrain plus favorable. Aussi possède-t-elle 95 vapeurs à roues, 18 hélices, 406 barques en fer. Le revenu de 1855 se monte à 2,267,465 florins.

Additionnant toutes les valeurs précitées, M. de Schwarzer croit pouvoir établir que le total des produits agricoles, métallurgiques, industriels et commerciaux se monte au chiffre de 4,100,000,000 de florins.

R.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Munich, 25 septembre.

Ce mois est pour l'Allemagne le mois des congrès; mais rassurez-vous, la politique est étrangère à l'événement. Les réunions dont je veux parler ne s'occupent ni de la carte de l'Europe ni des destinées du monde; ce sont de très-paisibles, très-inoffensifs, et cependant très-utiles congrès, où les intérêts de la science et de l'art sont seuls sur le tapis. Il y en a un peu partout en ce moment : congrès de philologues à Vienne, d'antiquaires à Berlin, d'économistes à Gotha, d'architectes à Stuttgard, de naturalistes à Carlsruhe, de pharmaciens à Wurtzbourg, d'apiculteurs je ne sais où, et enfin d'artistes chez nous, à Munich, à l'occasion de notre grande exposition historique de peinture, qui malheureusement n'a pas justifié toutes les espérances qu'elle avait fait naître, et qui n'est pas devenue ce qu'on l'avait rêvée. Beaucoup de musées et de collections n'ont point voulu se dégarnir à un moment de l'année où chaque ville aime à offrir le plus d'attractions possible au flot toujours montant des touristes; Berlin surtout a fait défaut aussi bien au Palais de cristal que dans le congrès. L'absence des artistes a encore étonné un peu plus que l'absence des tableaux. Ce serait le moment de répéter les gémissements de Thusnelda, dans le *Gladiateur*, sur le morcellement et les rivalités germaniques. Les Allemands du nord ne diront pas que nous ne leur faisons pas d'avances. Brunswick a été désigné comme le lieu du prochain progrès, et quand, malgré le succès incomplet de la présente exposition universelle de l'art allemand, la proposition a été faite de la renouveler dans deux ans, c'est à Berlin qu'on a pensé; mais les Berlinois manquant à l'appel, on n'a pu s'édifier sur la question de savoir si la capitale prussienne pourrait offrir un local convenable et approprié. A défaut de Berlin, l'exposition de 1860 aurait lieu à Dresde.

Si, comme je suis malheureusement obligé de le répéter, l'exposition de Munich laisse à désirer au point de vue artistique, elle a du moins réussi financièrement, et c'est là un heureux pronostic pour les expositions futures et la meilleure justi-

fication des artistes qui l'ont spontanément entreprise. Les frais étaient estimés à environ 20,000 florins, et il y en avait tout juste 300 en caisse quand le comité s'est mis à l'œuvre. Il y a dès aujourd'hui une recette de 28,000 florins, qui couvre tous les frais faits et ceux encore à faire pour la réexpédition des œuvres d'art. Les produits ultérieurs seront donc un bénéfice net. Inutile de dire qu'il y a eu beaucoup de discours, parmi lesquels de fort bons. Notre vieux roi Louis, que l'amour de l'art n'abandonne pas, a fait au milieu de nos artistes une apparition des plus cordiales.

Il me revient de Carlsruhe que le congrès des naturalites est fort brillant. Votre académie des sciences y est représentée par M. le professeur Despretz, qui en rapportera la décoration de l'ordre grand-ducal de Zæhringen. Le patriarche de la science allemande et de la science universelle, Alexandre de Humboldt, qui a célébré, le 11 septembre, son quatre-vingt-dixième anniversaire, à l'occasion duquel des félicitations lui ont été adressées de toutes les parties du monde, a envoyé une lettre charmante, pleine de cœur et de sérénité : « Depuis bien » des années, y dit-il, l'âge et les forces qui disparaissent m'empêchent de » visiter une assemblée dont j'ai eu moi-même l'honneur de présider à Berlin, en » 1828, la septième réunion, et qui a subsisté comme un faible reflet de l'unité » mythique de la patrie allemande. » Le congrès a répondu par le télégraphe : « La trente-quatrième réunion des naturalistes et médecins allemands, recon- » naissant les services immortels du plus grand et du plus glorieux des savants » contemporains, lui dit à l'entrée de sa quatre-vingt-dixième année : Gloire à » toi, à tes travaux, à l'infatigable activité de ton esprit toujours jeune. » Parmi les travaux lus au congrès, et dont peut-être votre *Revue* pourra faire son profit quand ils seront publiés, je vous citerai : *Image de la création primitive*, par Bronn; *De quelques découvertes récentes en météorologie*, par Dove; *Du rapport intime entre les phénomènes naturels et vitaux*, par Schaafhausen.

Nous avons eu aussi par-ci par-là des congrès religieux, entre autres une grande réunion de catholiques à Cologne. Un meeting de luthériens en Mecklenbourg a fait fort parler de lui. Je dis luthériens et non protestants, parce que les hommes dont il est question n'ont réellement aucune idée du principe du protestantisme. Ils ont le culte de la lettre à un degré qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Tout ce qui s'écarte des formules dogmatiques de Luther est pour eux l'abomination de la désolation. La majorité de l'assemblée a rangé les calvinistes parmi les hérétiques; un pasteur a déclaré qu'il refusait la communion aux membres de l'Église unie de Prusse, laquelle Église a la faiblesse de ne point tenir compte des différences dogmatiques qui séparent le dogme calviniste du dogme luthérien. Un congrès de « prédicateurs libres » à Gotha a un moment attiré l'attention de la police. Ces messieurs s'étaient fait inscrire dans les auberges de Gotha sous des qualités dont la réunion paraissait surprenante : un tel, tailleur et prédicateur, un tel, pasteur et sellier, etc. Informations prises, le gouvernement de Gotha a laissé faire, avec le libéralisme qu'il montre en tout ce qui touche la liberté scientifique et la liberté de conscience.

F.

Vienne, 25 septembre.

La mort vient de nous enlever une de nos plus bruyantes renommées littéraires, le poëte et humoriste Saphir : « Destiné par le sort à être juif, par mes parents à faire le commerce, par l'éducation à devenir rabbin de village, par les circonstances à rester pauvre diable, par le hasard à être son jouet, je n'en suis pas moins devenu, malgré toutes ces prédestinations, un chrétien aussi honnête et aussi sincère qu'il en puisse être. » C'est ainsi que Saphir s'est présenté lui-même dans l'autobiographie insérée en 1845 dans son journal l'*Humoriste*. Je ne voudrais pas être trop sévère pour un homme qui vient à peine de descendre dans la tombe; mais, franchement, s'il n'y avait pas de meilleurs chrétiens que lui, le christianisme serait à plaindre; chez Saphir, le caractère, la nature morale n'étaient pas à la hauteur des qualités de l'esprit, et celles-ci même en souffrirent. Il a un peu trop pratiqué l'industrie de ce journalisme qui vit du théâtre. Vous me comprenez sans que j'aie besoin d'en dire davantage.

Saphir était né en 1795 à Hovas-Berenyi, petite ville hongroise. Son grand-père s'appelait Israël Isreël. Quand l'empereur Joseph II força les Juifs à se donner des noms de famille, Israël Isreël ne savait trop pour quel nom se décider. Quand il comparut devant le bailli pour faire sa déclaration, il portait au doigt une bague dans laquelle était enchâssé un saphir. Comme il hésitait encore, le bailli lui dit : « Eh bien, nommez-vous Saphir, » et il se nomma Saphir.

Comme il le dit, ses parents l'avaient destiné au commerce. Il témoigna peu de goût, et on voulut alors en faire un rabbin. Il alla étudier le Talmud à Prague, mais, dès qu'il put, il se mit à faire des vers et de la littérature. Ses premières poésies parurent dans le *Pannonia*, journal qui paraissait alors à Vienne. Bientôt après, nous le trouvons à Vienne, un des principaux rédacteurs de la *Gazette des théâtres*, et voyant à ses pieds les acteurs et les actrices. Puis il se rend à Berlin, où il publie pendant quelques années le *Courrier Berlinois*, puis à Munich, où sa critique théâtrale lui attire des désagréments avec la justice. En 1831, il fait un voyage à Paris, retourne à Munich, où il publie l'*Observateur bavarois* et l'*Horizon de Munich*, se convertit en 1832 à la religion protestante, et revient en 1834 à Vienne, d'où il n'a plus fait jusqu'à sa mort que de courtes absences, parmi lesquelles il faut noter un second voyage à Paris. Il régna de nouveau dans la *Gazette des théâtres*, et fonda en 1837 l'*Humoriste*, petite feuille satirique et charivarique, dont c'est sans doute le titre qui a inspiré à ses admirateurs, — car il en avait beaucoup, — l'idée maladroite de le proclamer le successeur de Jean-Paul, flatterie peu convenable et nullement justifiée. Saphir avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais aucune, absolument aucune ressemblance avec l'illustre auteur d'*Hesperus*. A côté de son esprit, celui-ci avait des qualités dont le mordant rédacteur de l'*Humoriste* n'avait jamais possédé même le germe. Jean-Paul est une apparition unique, à laquelle on ne peut rien comparer, mais qui avant tout se dérobe au parallèle que j'indique ici.

La vérité m'oblige à dire que nous avons fait à Saphir des funérailles magnifiques et dignes de Dante ou de Gœthe. Rien n'y a manqué : exposition publique du cercueil, couronnes de laurier, concours immense. Cela prouve qu'il y a des circonstances où la vogue produit les mêmes effets que la gloire. Dans quelques années, personne ne pensera plus à cette frivole renommée.

Un congrès général des philologues allemands se réunit chez nous en ce moment. S'il fait parler de lui, je vous le ferai savoir.

Rien de bien nouveau du monde théâtral, si ce n'est, dans le ballet, l'apparition de deux étoiles venant toutes les deux de Paris, l'une directement et pour la seconde fois, l'autre en passant par Saint-Pétersbourg. La première est mademoiselle Legrain, que nous avons déjà possédée pendant une saison, et qui a conquis toutes nos lorgnettes; l'autre est une Terpsichore russe, mademoiselle Bagdanoff, sur laquelle les avis sont encore partagés.

K.

L'ÎLE DE PERIM.

La dernière livraison du *Journal de la Société orientale allemande* contient un Mémoire posthume de M. le baron de Neymans, ce jeune voyageur bavarois dont nous avons annoncé il y a quelques mois la mort prématurée. C'est une étude de la mer Rouge et de son littoral, au double point de vue géographique et commercial. Nous y trouvons les renseignements suivants sur l'île de Perim, qui ont un intérêt de circonstance. Ils représentent l'état de choses de l'an dernier :

« Perim, qui occupe le milieu de la route de Bab-el-Mandeb, est la clef de la mer Rouge. La route de Bab-el-Mandeb s'étend sur une largeur de quatorze et demi milles anglais entre le cap El-Mandeb et la pointe opposée de Djebel-Djizarz. L'île de Perim, située dans le voisinage du cap, partage la route en deux parties inégales, dont la plus large a huit milles et demi. C'est un rocher long d'environ quatre milles et demi et large de deux milles, élevé de deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer; il était inhabité et manque d'eau douce.

» Sur la côte sud-est se trouve un bon port, large d'environ huit cents yards, avec une entrée longue d'un demi-mille, six à sept nœuds de profondeur et un fond d'ancrage limoneux. Il se divise en deux bras : le meilleur est celui du nord-ouest. Il peut être difficile de quitter le port par le vent du sud, de sorte que le remorquage sera souvent nécessaire.

» Depuis l'occupation, les Anglais ont mis beaucoup d'activité à fortifier le rocher, pour se tenir prêts contre toute attaque. A la pointe nord-ouest, ils ont élevé un fort où flottent les couleurs britanniques, et dont les canons commandent en tout temps le passage par le petit détroit.

» Au milieu de l'île, et sur le point le plus élevé, on a commencé, d'après le rapport des derniers capitaines qui ont passé devant Perim, la construction d'un bâtiment oblong : une caserne avec des forts, dont la grosse artillerie protégera le port en même temps qu'elle pourra seconder les canons du fort nord-est dans leur action sur le petit détroit.

» La garnison actuelle se compose de deux cents cipayes indiens. L'eau douce est fournie en abondance par la côte africaine. »

Nous trouvons dans le même Mémoire d'intéressants détails sur les révolutions intérieures de l'Abyssinie dans ces dernières années.

L'antique empire éthiopien d'Abyssinie, jadis si puissant, était depuis longtemps fractionné en trois royaumes, et trois maires du palais avaient pris la place de l'empereur unique. Les trois royaumes s'appellent Tigré, Amhara, Schoa. Mais l'ancienne famille impériale avait été considérée comme nominalement régnante jusqu'en 1852, et un de ses membres était toujours couronné pour la forme.

En 1850, Ras-Ubié était roi de Tigré, et Ras-Ali roi d'Amhara et du sud de l'Abyssinie. Constamment tiraillés par les partis politiques et par le zèle schismatique du clergé cophte, ils eurent à vaincre de fréquents soulèvements qui mirent plus d'une fois en péril leur trône et leur vie. Ras-Ubié finit par devenir maître chez lui, mais non pas Ras-Ali.

Celui-ci avait affaire à deux vassaux, Buru-Gorchu et Djedjadj-Kasaï, gentilhomme d'Amhara (depuis l'empereur Théodore Ier), qui tous les deux, le premier par ses richesses, le deuxième par ses talents militaires, avaient acquis une puissance qui défiait celle du roi. Pour les affaiblir l'un par l'autre, Ras-Ali détermina le premier à entreprendre une expédition contre le second (1850). Buru-Gorchu y consentit d'autant plus volontiers que le roi lui promettait les possessions de son rival.

Surpris à l'improviste, Kasaï dut commencer par reculer, mais rassemblant bien vite ses forces, il gagna une bataille, et, le sort des armes continuant à lui être propice, il renversa Ras-Ali. Un conflit s'éleva entre lui et Ras-Ubié, roi d'Amhara, qui avait dans ses intérêts le patriarche cophte. Kasaï se montra dans cette occurrence politique peu scrupuleux, mais très-habile. Il sentit qu'il serait le plus faible tant que le clergé serait contre lui, et voici comment il manœuvra pour l'attirer de son côté. Le saint-siége entretenait en Abyssinie un évêque catholique dont la présence était naturellement très-mal vue du clergé national. Kasaï s'aboucha avec cet évêque, et manifesta hautement l'intention de protéger et de favoriser de toutes les manières la propagande catholique. C'en fut assez pour faire refléchir le patriarche cophte, qui offrit d'abandonner Ras-Ubié et de passer du côté de son adversaire, à la condition que celui-ci sacrifiât l'évêque catholique. C'était ce qu'avait espéré Kasaï. Sans qu'il se fût douté de rien, et au moment où il croyait jouir de la plus grande faveur, le prélat catholique se vit appréhendé au corps et transporté sur les confins de l'Égypte, avec défense de rentrer en Abyssinie.

Aujourd'hui Kasaï règne sous le nom d'empereur Théodore Ier, et M. de Neymans lui reconnaît, à défaut d'une loyauté irréprochable, d'incontestables qualités de gouvernement. Quant à Ras-Ubié, tombé entre les mains de son rival, et d'abord remis en liberté, il a été emprisonné de nouveau par suite des menées de ses partisans. Il est aujourd'hui confiné sur une montagne, où il vit enchaîné à un autre prisonnier. Cependant, au moment de la rédaction du Mémoire, le pays n'était pas encore complétement pacifié.

Nous mentionnerons aussi, d'après une notice de l'avant-dernière livraison du *Journal de la Société orientale allemande*, une découverte importante faite en Syrie

par un voyageur anglais, M. Cyril C. Graham. Il s'agit de ruines considérables trouvées au sud de Palmyre et à l'ouest de Gebel-Hauran, dans un district appelé El-Harrah, et remarquable par la grande quantité de blocs basaltiques dont il est semé. Bien que la contrée soit fertile, elle n'est cependant habitée que par quelques Bédouins nomades qui n'ont pu fournir aucun renseignement sur le passé de la contrée, si ce n'est qu'il y avait là un peuple qu'ils supposent avoir été chassé par Tamerlan. Ils prétendent aussi avoir conservé les noms des villes dont la place est marquée par les ruines. Il y a encore des édifices bien conservés, même avec leurs portes et leurs fenêtres. On arrive de Palmyre par une route plus large que les voies romaines, et formée de roches basaltiques, à une ville bâtie en pierres blanches qui ne se trouvent pas dans la plaine. La route est bordée de pierres milliaires qui sont couvertes d'inscriptions. Plus loin se trouvent quatre autres villes sans inscriptions, mais ornées d'une profusion de sculptures. A quelques journées de là, à l'ouest, on trouve de petits espaces où presque chaque pierre est couverte d'images de chameaux, de gazelles, de singes, de chevaux, de cavaliers, toujours accompagnées d'inscriptions, et beaucoup de débris de poterie. Les inscriptions ont deux caractères dont l'un ressemble à l'alphabet phénicien, et l'autre à l'alphabet grec le plus antique; les uns vont de gauche à droite, et les autres de droite à gauche. Celles-ci sont probablement très-voisines de l'alphabet primitif. La Société orientale allemande a reçu la copie de quelques-unes, et s'occupe de les déchiffrer.



Les deux derniers numéros du *Journal de Théologie scientifique* contiennent une étude de M. Baur sur la question assez vivement controversée des rapports entre Sénèque et saint Paul. Il s'agit beaucoup moins de la prétendue correspondance entre le philosophe païen et l'apôtre chrétien, qui est généralement reconnue apocryphe, que des concordances assez nombreuses de leurs écrits et de leurs idées, qui ont fait croire à quelques écrivains que Sénèque avait été converti par saint Paul. M. Baur, après avoir comparé, non pas des passages isolés, mais les deux doctrines dans leur ensemble, arrive à des conclusions négatives : « Que le stoïcisme de Sénèque et le christianisme se touchent par plusieurs côtés, dit-il, et paraissent se joindre en des points essentiels, c'est là un fait hors de doute; mais il n'est pas moins évident qu'ils sont aussi très-distincts l'un de l'autre, et qu'on découvre même entre eux une opposition de principes. La question est de savoir si les concordances sont assez importantes pour faire disparaître les différences, ou si ce sont les différences qui ont assez de portée pour trancher le débat. En comparant des passages isolés, il sera facile de trouver tant de choses semblables que l'identité sera la conclusion presque inévitable; il en sera tout autrement, si on éclaire les passages isolés et concordants par la conception première des deux systèmes.... Si le christianisme, à côté de l'élément positif qui se présente avec le caractère de la révélation, a incontestablement un contenu rationnel qui s'impose à l'intelligence par sa propre évidence, que la pensée rationnelle a élucidé, que la conscience publique a accueilli avant que le christianisme ne parût; un contenu qui, simplement énoncé et présenté dans une forme claire, populaire, et généralement intelligible, est reconnu tout de suite pour une

vérité nécessaire, supérieure à toute contradiction : quoi d'étonnant alors que, même avant le christianisme, des penseurs aient pensé, dit et enseigné ce que le christianisme a formulé d'une autre manière, mieux, si l'on veut, avec plus de précision, et dans une autre systématisation? Cela est tellement évident qu'il est inutile de le prouver, et que cela ne sera nié que par ceux qui sont habitués à se figurer le christianisme comme le dogme orthodoxe dans sa forme la plus abrupte, comme le contraire de la nature et de la raison, comme la réprobation et la condamnation de toute sagesse et de toute vertu païennes. Or, la comparaison entre Sénèque et le christianisme ne fait ressortir de points communs qu'en ce qui touche les vérités accessibles à la raison naturelle. Si donc nous ne pouvons pas découvrir en Sénèque un chrétien croyant, et s'il reste pour nous un philosophe stoïque, ce qui répond dans ses écrits à la conscience chrétienne n'en conserve pas moins toute sa vérité et toute son importance, et n'est pas un des moindres témoignages en faveur des rapports intimes du christianisme et du monde païen dans la raison naturelle de l'homme. »

On écrit de Carlsruhe, le 23 septembre, à la *Gazette d'Augsbourg*, au sujet du congrès des naturalistes allemands dont parle notre correspondance de Munich :

« Le congrès des naturalistes a tenu hier sa dernière séance publique. Le nombre des participants s'est accru jusqu'au dernier jour, et a fini par dépasser neuf cents. Comme attirés par la présence de tant d'hommes éminents dans la science, des retardataires se sont présentés jusqu'à la veille de la clôture; nous citerons parmi eux Virchow de Berlin, le chimiste Wurtz de Paris, Pfeufer de Munich, Hebra de Vienne. Au témoignage de tous, on n'a jamais vu réunis en Allemagne un aussi grand nombre de savants célèbres. La chimie était là au grand complet, la physique était représentée d'une manière distinguée, l'anatomie et la chirurgie de la manière la plus brillante, la médecine seule laissait voir des lacunes. Que la rencontre de tant d'hommes distingués portera ses fruits, c'est un fait hors de doute, et le professeur Schœnbein de Bâle a fort bien dit qu'ils représentaient une grande puissance victorieuse sans baïonnettes. Le grand-duc et la grande-duchesse ont suivi les travaux jusqu'à la fin, et ont plusieurs fois reçu les savants avec une hospitalité cordiale. Le grand-duc a témoigné son estime à l'assemblée et à la science, en décorant les membres les plus éminents et le bureau du congrès. Dimanche l'assemblée a fait une excursion à Bade. »

CHRONIQUE PARISIENNE.

La Comédie-Française vient de donner l'*OEdipe roi*, de Sophocle, non pas imité, amplifié ou rétréci, dégradé enfin d'une manière quelconque, comme c'était la mode autrefois pour les pièces antiques ou simplement étrangères, sous prétexte de goût français, mais dans une belle, bonne et fidèle traduction de M. Jules Lacroix. Ce n'est pas la première tentative de ce genre, mais nous croyons que c'est la première qui se produit au Théâtre-Français, et le succès qu'elle a rencontré dans cet asile de la tradition est un fait considérable. Nous ne croyons pas, à vrai dire, que ce succès dépasse certaines limites. La tragédie grecque, pour belle et véritablement humaine et classique qu'elle soit, est par trop de points étrangère à la vie et à l'esprit modernes pour nous passionner et nous subjuguer tout à fait. Nous avons beau y mettre la meilleure volonté du monde, nous n'en pouvons subir l'action comme les Athéniens. Pour des œuvres conçues et exécutées dans des conditions si éloignées du théâtre moderne, ce serait déjà une victoire de supporter une transposition aussi violente. Le triomphe, c'est qu'elles la supportent facilement. Le théâtre grec est le plus national qu'il y ait eu. Les fictions qu'il dramatise nous sont étrangères; religion, traditions, moyens scéniques, tout est différent. L'art est véritablement la seule prise qu'il ait sur nous; l'impression esthétique, qui se combinait chez les Grecs avec le sentiment religieux et le sentiment national, subsiste seule et est tenue de se produire sans assistance et sans alliage. Nous la recevons pure, et à cause de cela même un peu froide, car le beau ne passionne pas; mais on peut juger par là de ce que nous eût été un vrai théâtre national fondé sur nos traditions, animé du souffle de notre histoire. Aujourd'hui, un tel théâtre, à la fois populaire et classique, n'est plus possible. Après avoir longtemps ignoré nos origines, nous les considérons d'un œil trop critique, et d'ailleurs la révolution a creusé une ligne trop profonde entre la France ancienne et la France moderne. Tout au plus les tragédies de la révolution même fourniraient-elles les éléments d'un théâtre aussi national que celui des Grecs, à la condition d'être traitées non pas à la manière calme de l'antiquité, mais à la manière tumultueuse de Shakespeare. Il y a tout lieu de croire que le drame ne les enlèvera pas à l'histoire. Le dix-neuvième siècle, qui a commencé par tant parler de sa foi et de ses aspirations, a été en définitive loin de tenir toutes les promesses qu'il avait faites à la poésie. Il a tourné à la critique. Les tentatives comme celles de M. Jules Lacroix, si honorables, si louables, si réussies qu'elles puissent être, seraient incompréhensibles à une époque de spontanéité poétique. Assurément, le véritable *OEdipe* restitué par

lui est supérieur à l'*OEdipe* arrangé par Voltaire, qu'il effacera probablement du répertoire, et bien plus encore à l'*OEdipe* de Corneille. Mais son œuvre n'est qu'une restitution, tandis que Corneille et Voltaire créaient en croyant imiter, et manifestaient naïvement l'esprit de leur temps, comme Sophocle manifestait l'esprit de la Grèce. Quand Corneille, dans sa tragédie d'*OEdipe*, met dans la bouche de Thésée amoureux les deux vers suivants :

> Quelque ravage affreux qu'exerce ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste,

il dit une énormité qui n'est ni grecque ni humaine, dont assurément il ne pensait pas un mot, et qui néanmoins lui était venue naturellement, parce que ces exagérations faisaient alors partie de la rhétorique de l'amour. Il était hors la vérité humaine, mais il était dans l'affectation de son temps; ses vers, détestables au jugement du goût, ont pour l'historien de l'esprit la même valeur que ses plus belles maximes. De même, quand Voltaire met dans la bouche de ses personnages des sentences d'incrédulité, il offense la vérité historique, mais il nous révèle son temps encore plus que lui-même. Son *OEdipe*, composé à dix-huit ans, certainement avec bien plus de spontanéité que d'intention, est une pièce à consulter pour le caractéristique du dix-huitième siècle. Il serait tout à fait impossible de tirer des conclusions de ce genre de l'excellente et poétique traduction de M. Jules Lacroix. Le succès de l'*OEdipe* de Voltaire prouve que le parterre du dix-huitième siècle entendait volontiers des attaques contre les prêtres, mais celui de l'*OEdipe* de Sophocle ne signifie pas du tout que nous redevenons Grecs. Il prouve autre chose : que nous connaissons et apprécions mieux l'antiquité que nos ancêtres, car Voltaire s'en fût volontiers tenu à la simplicité de Sophocle, et n'eût pas ajouté l'intrigue amoureuse de Philoctète, s'il n'eût cru devoir ménager le goût de son public. Notre sens critique et esthétique s'est développé, et c'est là la grande supériorité de notre siècle; mais nous avons moins que jamais une poésie nationale, nous nageons en plein éclectisme, et c'est là notre infériorité.

Notre siècle a produit en France des œuvres littéraires qui ne redoutent aucun parallèle, mais qui sont moins nationales et moins spontanées que celles des deux siècles précédents. Le mouvement romantique est né précisément d'influences étrangères et des progrès de la critique; il a produit des individualités glorieuses, mais on ne peut dire d'aucune d'elles qu'elle représente son siècle, comme Voltaire a représenté le sien; on ne peut citer aucun groupe d'écrivains qui soit la représentation idéale de notre société. Chacun ne représente que lui-même, quand il représente quelque chose.

La traduction pure et simple, c'est la disparition de la spontanéité, le triomphe absolu de l'esprit critique. Il ne faut pas s'en désoler, mais il faut le constater comme un signe du temps. Ce qui arrive était inévitable, nous ne pouvions pas voir toujours l'antiquité à travers les lunettes de nos classiques, ni persister à ignorer Shakespeare. Mais dès que l'on compare on critique, et dès que l'on critique, la spontanéité du génie national est atteinte. Tous les peuples en sont là, et nous marchons à grands pas vers cette littérature universelle qui doit, d'après Gœthe, remplacer les littératures nationales. C'est une transformation, ce n'est pas une décadence.

Dans tous les cas, il faut reconnaître ce qui est : c'est la critique qui règne et

gouverne aujourd'hui; les recherches historiques et scientifiques ont pris le pas sur la production littéraire. Nous ne créons pas, nous cherchons. Quelle est l'œuvre capitale du temps présent, celle dont la conclusion est la plus impatiemment attendue? Ce n'est ni un poëme ni un roman, c'est le *Cosmos* de M. de Humboldt.

Une œuvre que d'autres tiendraient pour conclue et parfaite, et que son auteur ne se lasse pas de compléter, pour la rendre définitive, c'est cette belle *Histoire générale des langues sémitiques*, de M. Ernest Renan, dont la deuxième édition paraît en ce moment[1] à un court intervalle de la première : succès bien rare pour un livre de cet ordre, mais qui n'étonne pas ceux qui ont lu M. Renan et qui savent quelles qualités de style et d'exposition il joint à la science la plus sûre et la moins hasardeuse. L'*Histoire générale des langues sémitiques* est un monument que l'Allemagne doit nous envier.

Tout change aujourd'hui, même l'éloquence de la chaire. Nous avons sous les yeux un volume de sermons qui sont vraiment des sermons du dix-neuvième siècle : rien de convenu, rien d'arriéré, nul ornement cherché, une foi très-éclairée, un style ferme et limpide. Ils ont été prononcés à Strasbourg par un jeune prédicateur qui est en même temps un savant, M. Colani, et font en ce moment le tour du monde protestant. Deux éditions ont été vendues en France[2]. Une traduction a été faite en Hollande.

Les Hollandais s'empresseront sans doute aussi de traduire le nouveau volume de notre collaborateur W. Bu[illegible] *Les Musées de La Haye et d'Amsterdam*[3]. M. Burger, que son compte r[illegible] l'exposition de Manchester[4] a mis en lumière, joint le sens artistique [illegible] plus juste à une érudition infaillible. Son volume rectifie de nombreuses erreurs répandues en Hollande même au sujet des peintres hollandais.

A. N.

Nous venons d'annoncer la deuxième édition de l'*Histoire générale des langues sémitiques*. Voici l'avertissement dont l'a fait précéder M. Renan. Il marque d'une façon sommaire, mais complète, les résultats conquis dans le court intervalle qui sépare les deux éditions, c'est-à-dire l'état actuel de la science :

« L'auteur a fait tous ses efforts pour que cette seconde édition représentât les progrès accomplis dans le champ de la philologie sémitique durant les trois dernières années. Grâce au zèle que l'Allemagne continue à déployer pour ces belles études, et aussi grâce au degré de maturité où elles sont parvenues, d'importants résultats ont été acquis dans un temps aussi court. Le mémoire de M. Lassen sur les langues et l'ethnographie de l'Asie Mineure; les travaux de M. Spiegel sur le pehlvi et sur les rapports entre le monde sémitique et le monde

[1] *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par M. Ernest Renan, membre de l'Institut. Deux volumes grand in-8° imprimés à l'Imprimerie impériale; le premier a paru; le deuxième contiendra deux mémoires inédits. — Michel Lévy, éditeur.

[2] Un volume in-12. — Strasbourg, Treuttel et Würtz.

[3] Un volume in-12. — Paris, Renouard et Cie.

[4] A la même librairie.

iranien; la découverte de l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmunazar, maintenant au Louvre, qui a enfin fourni à la philologie un texte complet, étendu, rédigé en style suivi, et certainement écrit en Phénicie, à une époque ancienne; les profondes recherches de M. Chwolsohn sur les Sabiens, qui n'étaient connus, lors de la première édition de cet ouvrage, que par l'analyse de M. Kunick, et la communication anticipée que j'ai pu avoir des opinions du même savant sur l'*agriculture nabatéenne;* le mémoire de M. Osiander sur les inscriptions himyarites; et enfin l'excellente grammaire éthiopienne de M. Dillmann, qui a fait envisager la position du ghez dans la famille sémitique sous un jour nouveau, m'ont permis de porter dans divers chapitres de mon essai un plus haut degré de certitude et de précision. Quant aux inscriptions cunéiformes assyriennes, je n'ai pas cru devoir sortir encore, pour ce qui les concerne, de la réserve que j'avais gardée dans la première édition, et qui a été généralement approuvée.

« J'ai regardé également comme un devoir de peser avec le plus grand soin toutes les observations d'une nature scientifique qui m'ont été adressées. Lorsque je n'ai pu y faire droit, j'ai exposé d'ordinaire les motifs qui m'obligeaient à persévérer dans mon sentiment. Il est pourtant une classe d'objections fort importantes dont on ne trouvera pas la solution dans ce volume; je veux parler de celles qui ont été élevées contre les idées que j'ai émises sur le caractère général des peuples sémitiques, et sur l'ethnographie de certaines parties de l'Asie occidentale. Les réflexions que j'ai été amené à faire, et les témoignages que j'ai dû provoquer pour répondre aux difficultés qui m'étaient opposées, sont arrivés à faire deux mémoires qui auraient grossi outre mesure le présent volume. Le premier de ces deux mémoires aura pour objet de préciser la notion du monothéisme sémitique; dans le second, j'essayerai d'établir qu'il faut admettre dans la civilisation de l'ancien monde un troisième élément, qui n'est ni sémite ni arien, et qu'on pourrait appeler *éthiopien* ou *couschite.* L'un et l'autre trouveront dans le second volume une place un peu moins naturelle peut-être que dans celui-ci, mais suffisamment justifiée. En les lisant on verra, j'espère, que les objections dont je parle viennent presque toutes de ce qu'on a pris d'une manière trop absolue, et sans tenir compte des objections que j'avais moi-même présentées, des vues que, pour ne pas rompre l'unité de mon plan, je devais exposer d'une manière plus sommaire. »

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIÈME.

Septième livraison.

Huitième livraison.

Neuvième livraison.





CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE
GERMANIQUE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. Ch. DOLLFUS et A. NEFFTZER

TOME QUATRIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1858

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE[1]

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE

TROISIÈME ARTICLE.

ASIE ORIENTALE. — ASIE CENTRALE ET SIBÉRIE. — ISTHME CAUCASIEN. — RUSSIE. — EUROPE OCCIDENTALE.

Gutzlaff. — Alexandre de Humboldt. Adolphe Erman. — Klaproth. Parrot. Eichwald. K. Koch. — H. Kiepert. — J. Minutoli.

M. MAX MULLER ET L'ETHNOLOGIE TOURANIENNE.

VII.

L'Inde est en Orient le dernier terme de nos souvenirs classiques, comme elle est la limite extrême des nations de notre race. Là où finit le domaine de la famille indo-européenne, là aussi, par une sorte d'affinité mystérieuse, s'arrêtent les notions de l'antiquité grecque et latine sur les contrées lointaines de l'Asie. Après l'Inde, ce sont des peuples d'une autre race et un autre cercle historique. Ici le prestige des traditions anciennes n'existe plus pour nous. C'est par d'autres côtés que ces contrées de l'extrême Orient appellent notre intérêt : par l'attrait des choses lointaines et imparfaitement connues, par l'extension de nos relations politiques et commerciales, surtout par le développement des études et l'application plus large des vues scientifiques, qui, en faisant mieux connaître les rapports des faits et leur dépen-

[1] Voir la livraison d'août 1858.

dance réciproque, relient plus étroitement entre elles toutes les contrées du globe.

Celles qui forment, au sud-est et à l'est, l'extrémité du continent asiatique, — l'Indo-Chine, la Chine et le Japon — n'ont offert jusqu'à présent qu'un champ très-limité à la pure exploration scientifique. Difficilement accessibles aux étrangers, soit par la nature même du pays, soit par l'interdiction des gouvernements, elles n'ont pu guère être visitées, et encore sur un petit nombre de points, qu'à l'occasion des négociations diplomatiques ou des relations commerciales. La part la plus considérable de ces relations appartient depuis longtemps à l'Angleterre; aussi les meilleurs ouvrages, et les plus nombreux, que l'Europe possède sur ces contrées, sont-ils d'origine anglaise. Ceci est vrai surtout des différents États de la péninsule indo-chinoise. Il faut toutefois faire une exception pour une classe d'observateurs recommandable à bien des titres : nous voulons parler des missionnaires, et en particulier des missionnaires français, qui, dans le cours de leur carrière de dévouement, ont rendu et rendent chaque jour encore à la science tant de services éminents. Le livre le meilleur et le plus complet que nous possédions jusqu'à présent sur le royaume de Siam est celui de monseigneur Pallegoix, chef de la mission catholique de cette grande contrée [1]. On doit à un autre de nos missionnaires, M. Taberd, un ample dictionnaire de la langue anamitique, ainsi qu'une grande et belle carte de l'Annam, nom sous lequel on comprend le Cambodj, la Cochinchine et le Tonkin [2]. Pour la Chine, plus encore que pour la péninsule extra-gangétique, le fonds le plus solide de nos connaissances est entièrement l'œuvre des anciens missionnaires [3].

[1] *Description du royaume Thaï, ou Siam, comprenant la topographie, histoire naturelle, mœurs et coutumes, législation, commerce, industrie, langue, littérature, religion, annales des Thaï et précis historique de la mission*, par monseigneur Pallegoix, *évêque de Mallos*. Paris, 1854, 2 vol. in-12, avec une carte originale. — Sur la carte qui accompagne la relation de monseigneur Pallegoix, on fera bien de voir les observation qui ont été faites dans les *Nouvelles annales des voyages*, cahier d'octobre 1854, p. 64. — Le savant prélat a publié peu après l'ouvrage suivant, qui est une contribution précieuse à l'ethnographie indo-chinoise : *Dictionarium linguæ Thaï sive Siamensis, interpretatione latina, gallica et anglica illustratum; auctore* J. B. Pallegoix. Paris, I. I. 1854, in-4° de 892 pages.

[2] *Dictionarium anamitico-latinum et latino-anamiticum; auct.* J. L. Taberd, *episcopo Isauropolitano*. Parisiis, 1838, in-4°. — *Tabula geographica imperii anamitici*. Paris, 1838, une grande feuille.

[3] Et nous devons ajouter de M. Édouard Biot, un des élèves les plus distingués de M. Stanislas Julien. M. Edouard Biot promettait de continuer dignement un nom déjà illustre dans la science, si une mort prématurée n'avait interrompu des travaux qui avaient pris une excellente direction dans la ligne historique et géographique.

Le grand Archipel d'Asie se trouve placé dans d'autres conditions. Possédé en très-grande partie par les Hollandais, c'est principalement à leurs recherches et à leurs publications que sont dues les notions acquises sur cette immense agglomération d'îles qui remplit tout l'intervalle compris entre l'angle sud-est du continent asiatique et l'Australie. Il a été publié, et il se publie encore chaque jour en Hollande, sur l'ensemble et les diverses parties de ce vaste archipel, un nombre immense d'ouvrages et de mémoires, parmi lesquels il suffit de rappeler le grand ouvrage descriptif de Valentyn, toujours utile malgré sa date [1], et la riche collection des mémoires de la Société de Batavia [2]. On peut dire que cet ensemble de travaux appartient à l'Allemagne, car le néerlandais n'est en définitive qu'un dialecte de l'allemand, — dialecte, il est vrai, peu répandu en dehors des Provinces-Unies, beaucoup moins que ne le mériterait l'importance de sa littérature pour la géographie du monde maritime. Notre littérature géographique du Japon, comme celle du Grand Archipel, est à peu près toute néerlandaise.

Cette restriction universelle qui pèse encore sur toutes les contrées de l'Asie orientale n'a pas, avons-nous dit, permis jusqu'à présent que les explorations scientifiques s'y déployassent sur une grande échelle. Restreintes dans leurs développements, limitées dans leurs applications, subordonnées aux circonstances et aux intérêts commerciaux, elles n'ont pu se porter çà et là que sur un certain nombre d'objets et de points isolés. Elles ont ainsi donné plus d'*informations* que d'*observations* directes et personnelles. C'est assez dire que l'étude scientifique en est encore ici à sa première phase. Le cadre est tracé, mais non rempli ; on distingue les masses, mais rarement on pénètre bien avant dans le détail.

[1] *Oud-en Nieuw-Oostindien*. Amst. et Dordrecht, 1724-26, 5 vol. en neuf parties, in-folio, avec une multitude de planches et de cartes. Il s'en publie en ce moment une nouvelle édition avec les changements et les additions nécessaires.

[2] *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap der Kunsten en Wetenschappen*. Batavia, 1790 et années suivantes, in-8°. La collection est parvenue aujourd'hui à son vingt-cinquième volume. — Un officier distingué de la marine néerlandaise, M. Melvill de Carnbee, avait entrepris en 1846, sous le titre de *Moniteur des Indes orientales et occidentales*, une publication qui devait avoir pour objet principal de réunir, et de traduire en une langue généralement répandue, les meilleurs mémoires néerlandais sur les diverses parties de l'archipel. Cette pensée était excellente; malheureusement des considérations d'une nature plus commerciale que scientifique ont fait dévier de la donnée primitive, et l'ouvrage n'a pas dépassé son troisième volume. On y trouve néanmoins de très-bons morceaux, et en particulier une belle suite de cartes qui donneront toujours une importance réelle à ces trois volumes.

L'Allemagne, en particulier, qui n'a dans ces parages ni intérêts commerciaux ni intérêts politiques, n'a pu prendre une bien grande part aux investigations partielles qu'on y a poursuivies. Elle y compte cependant quelques noms d'une grande notoriété, depuis le docteur *Engelbert Kaempfer*, qui vit le Japon de 1690 à 1692 [1], et dont la relation, restée classique, n'a été surpassée que dans ces derniers temps par le grand ouvrage de M. de Siebold, jusqu'au révérend *Charles Gutzlaff*, dont les nombreuses publications sur la Chine et les contrées limitrophes ont été très-remarquées. M. Gutzlaff a vu le royaume de Siam, les pays anamitiques et le littoral chinois; et bien que, même en Indo-Chine, il n'ait guère pénétré dans l'intérieur, la profonde connaissance des idiomes de ces différents peuples, et en particulier celle du chinois, que lui avait permis d'acquérir un long séjour dans ces parages, d'abord comme missionnaire, puis comme interprète de la Compagnie des Indes, cette connaissance, disons-nous, jointe à la fréquentation familière du peuple même dans ses diverses classes, lui avait donné pour ses recherches des facilités que possèdent peu de voyageurs. Observateur diligent et judicieux, il ne lui a manqué sûrement que des circonstances entièrement favorables pour prendre rang parmi les profonds explorateurs. Dans les limites où elles ont dû se renfermer, ses recherches sont intéressantes et toujours instructives, alors même qu'elles ajoutent peu de faits absolument nouveaux aux notions antérieures. Les ouvrages du docteur Gutzlaff se partagent en deux catégories. Les uns, spécialement narratifs ou historiques, ont été écrits surtout en vue de la généralité du public [2]; les autres, d'un caractère plus particulièrement scientifique, ont été publiés dans les transactions des sociétés savantes. Parmi ceux-ci, les mémoires sur l'empire d'Annam [3] et sur le pays de Laos [4] sont particulièrement intéressants au point de vue de l'ethnographie et de la linguistique. La

[1] Il était entré au service de la Hollande en qualité de chirurgien de marine.

[2] *Journal of a residence in Siam, and Voyage along the Coast of China to Mantchou Tartary* (1831). Canton, 1832, in-8°. Réimprimé à Londres en 1833 avec des additions, sous le nouveau titre de *Journal of three Voyages along the Coast of China, with Notices of Siam, Corea, and the Loo-choo islands* (traduit en allemand par Wend, 1848). *Sketch of Chinese History ancient and modern*, 1834, 2 vol. — *China opened, or display of the topography, History, Customs, Manners, Arts, Manufactures, Commerce, Literature, Religion, Jurisprudence of the Chinese Empire*, 1838, 2 vol. — *The life of Taou-kwang, late Emperor of China*, 1851, 1 vol. Il y a deux traductions allemandes de ce dernier ouvrage, publiées l'une et l'autre à Leipzig en 1852.

[3] *Geography of the Cochin-Chinese Empire*, 1848, dans le *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. XIX, 1849, p. 85-143.

[4] *The Country of the Free Laos*, 1848, *ibid.*, p. 33-41.

note sur les frontières de la Chine du côté des Birmans [1] nous transporte dans un des cantons les moins connus de l'Asie intérieure. La description du Tibet [2], de même que le morceau précédent, n'est qu'une compilation; mais cette compilation est tirée principalement des sources chinoises, et elle fournit des additions notables aux trois morceaux analogues que l'Europe possédait déjà sur la géographie du Tibet [3]. D'autres notes assez nombreuses, qui se rapportent à la Chine, touchent moins à la géographie proprement dite et à l'ethnographie, qu'à l'histoire et à des matières économiques [4].

Il est probable qu'en écrivant sa notice géographique sur le Tibet M. Gutzlaff s'était proposé de fournir un bon point de départ aux futurs explorateurs de cette région; car nous trouvons dans le journal d'une société savante de l'Allemagne une note datée de Hong-kong, la dernière que Gutzlaff ait écrite sur ces matières, dans laquelle ce zélé propagateur du christianisme et de la science trace le plan d'un voyage d'exploration dans l'Asie centrale, entreprise qu'il représente comme aisément réalisable [5]. Assurément une telle expédition aurait de grands résultats pour la science; mais les difficultés, sans parler des dangers, en sont beaucoup plus grandes que ne les représente M. Gutzlaff. Presque dans le même temps où ce dernier traçait son plan d'exploration, un missionnaire intelligent, le P. Krick, périssait au milieu des tribus barbares de la frontière du sud, en essayant de pénétrer par l'Assam dans les provinces intérieures (1852-53); et un peu auparavant (1846), deux autres missionnaires, les PP. Huc et Gabet, étaient

[1] *Frontiers of China towards Birmah*, 1848. *Ibid.*, p. 42-48.

[2] *Tibet and Sefan*, 1849. *Ibid.*, vol. XX, 1851, p. 191-227.

[3] 1° La *Description du Si-fan* comprise dans un traité officiel des pays tributaires de la Chine, composé en 1696 par ordre de l'empereur Kang-hi, traduit en français par le P. Amiot, et imprimé dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 127; 2° la *Description du Tubet*, traduite du chinois en russe par le P. Hyacinthe Bitchourin, et du russe en français sous les yeux de Klaproth, qui y a ajouté des notes (Paris, 1831, in-8°); 3° la *Geographical Notice of Tibet*, tirée des sources tibétaines par Csoma de Körös, le célèbre voyageur hongrois (prononcez Tchoma de Keureuz), et imprimée dans le premier volume du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1832, p. 121 à 127.

[4] *Remarks on the Yih-she, an historical work of the Chinese, in fifty volumes*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Soc.*, vol. III, 1836, p. 272-286. — *The Medical Art among the Chinese*, *ibid.*, vol IV, 1837, p. 154-171. — *On the secret Triad Society of China*, *ibid.*, vol. VIII, 1846, p. 361-367. — *On the Mines of the Chinese Empire*, dans les *Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. I, 1848.

[5] *Vorzeichnungen für eine Reise nach Tibet, Dsungarien, Turkestan, und den Kwänlun-Bergen;* dans la *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. V, 1851, p. 609. La lettre est datée du 22 mai 1851, et Gutzlaff est mort à Hong-kong le 6 août suivant.

expulsés violemment de la capitale du Grand Lama, où ils étaient arrivés on sait au prix de quels périls. Le Tibet est une terre à peu près vierge pour les Européens. Sauf les vallées du haut bassin du Sindh qui touchent à la frontière indo-britannique du côté du Pendjab et du Kachmîr, aucune partie n'en a été jusqu'à présent scientifiquement étudiée. La moisson y sera abondante : mais quand sera-t-il permis de l'entreprendre?

VIII.

L'Asie centrale a été longtemps le pays des prodiges et des fables. A une époque — et elle n'est pas encore bien éloignée — où l'on n'avait aucune notion précise sur sa configuration physique, on se figurait cette région intérieure comme un énorme renflement qu'on avait nommé par excellence le *Plateau central,* et de ce plateau on avait fait la demeure d'un *peuple primitif,* qui avait, assurait-on, devancé tous les autres peuples dans la culture des sciences et dans les voies de la civilisation. Un grand nombre de notions physiques et astronomiques que l'on reconnaissait, ou que l'on croyait reconnaître chez les plus anciennes nations historiques de l'Orient et de l'Europe, chez les Indiens notamment, chez les Babyloniens, chez les Égyptiens et chez les Grecs, n'étaient que les débris épars de cette civilisation primordiale, dont l'ancien monde avait hérité sans en connaître la source. Sorti du cerveau d'un homme que la culture des sciences exactes ne préserva pas des écarts de l'imagination [1], ce singulier système, dont se moqua le bon sens de Voltaire, n'en a pas moins exercé pendant un temps une pernicieuse influence sur certaines branches des études scientifiques. Les idées de Gossellin sur la géographie mathématique des anciens en procèdent directement; et ces idées ont vicié à tel point les travaux de ce savant, que d'une longue suite de recherches d'ailleurs remplies d'une grande érudition [2], il ne reste rien, rien absolument, que la critique puisse avouer aujourd'hui. Triste exemple du danger des idées préconçues dans les études positives!

Ces chimères de l'aventureux paradoxe et du vain esprit de système se sont évanouies aux premières clartés de la saine critique et de l'observation. Le Plateau Central, entre le Tibet et l'Altaï, n'est plus qu'une

[1] Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celles des peuples de l'Asie, adressées à Voltaire.* Paris, 1777. — *Histoire de l'astronomie ancienne,* 1775, etc.

[2] *Géographie des Grecs analysée,* 1790, in-4°. — *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens,* 1798-1813, 4 vol.

région d'une médiocre altitude[1] occupée par des déserts de sables et par des steppes herbeuses, où jamais n'a pu se former un état de quelque importance. Ce que Bailly regardait comme le siége de la première civilisation du monde et de la plus ancienne culture des sciences, n'a jamais été, et n'a pu être depuis l'origine des temps, que la demeure des rudes tribus de sang turk ou mongol éternellement vouées à la vie pastorale. Les hordes sauvages qui à diverses époques de l'histoire se sont répandues sur l'Europe et sur le midi de l'Asie, portant avec elles la dévastation et la terreur, sortaient pour la plupart de ces hauts pâturages de la Tartarie; ce n'est pas la civilisation, c'est la destruction et la barbarie qui sont descendues de cette région intérieure.

Depuis que le savant auteur de l'*Histoire des Huns* a demandé aux sources chinoises les abondants secours qu'on y peut puiser pour l'étude du centre de l'Asie, les tribus nomades de cette vaste région nous sont bien connues; mais c'est de nos jours seulement que la connaissance géographique du plateau est venue s'ajouter à la connaissance historique des populations. Ces notions précises sur la configuration physique des hautes plaines de la Tartarie et des chaînes de montagnes qui les enveloppent, on les doit à peu près exclusivement aux explorations suscitées ou favorisées par le gouvernement russe; mais outre la part considérable que les naturalistes et les physiciens allemands ont prise à ces expéditions, c'est M. Alexandre de Humboldt qui en a élaboré les résultats dans son ouvrage sur l'*Asie Centrale*[2], basé en partie sur ses observations personnelles, en partie sur celles des explorateurs contemporains, et qui a fait ainsi entrer ces résultats dans la science du globe. Ce grand et bel ouvrage est de ceux qui font époque dans l'histoire géographique d'une région. On a pu depuis lors se former une idée juste de l'orographie du continent asiatique et de son relief général, aussi bien que de ses conditions climatologiques. Mieux que personne, M. de Humboldt a fait ressortir la connexion nécessaire, les rapports éternels posés par la nature même, entre la conformation physique d'une grande région et la destinée historique des populations qui s'y sont développées. C'est là le grand côté, le côté fécond et profondément philosophique de la géographie descriptive. C'est par là surtout que depuis un demi-siècle elle est sortie de l'étroite ornière et des sentiers profondément stériles où de tristes

[1] 1,200 mètres environ de hauteur moyenne au-dessus de la mer, dans ses plaines orientales qui sont les plus élevées.

[2] Paris, 1843, 3 vol.

compilateurs l'avaient reléguée; par là qu'elle a pris enfin le rang qui lui appartient, à côté et en quelque sorte sur les confins communs des sciences historiques, des sciences naturelles et des sciences mathématiques, dont elle reçoit et auxquelles elle renvoie tour à tour des lumières et des secours. La connaissance exacte des grands traits physiques de l'Asie centrale, non-seulement de ses hautes plaines et de ses montagnes, mais aussi des dépressions qui sont un des côtés les plus remarquables de sa configuration, cette connaissance que nous ont donnée les études contemporaines, a éclairé d'un jour nouveau ce que l'histoire nous apprend assez confusément des mouvements de peuples qui ont eu lieu à diverses époques dans ces contrées intérieures, et des grandes migrations armées qui en sont sorties pour se jeter sur l'Europe. L'aspect seul d'une bonne carte physique a suffi pour rectifier et compléter en plusieurs points essentiels les récits ou les indications des historiens.

C'est en 1829 que M. *Alexandre de Humboldt* entreprit le voyage qui nous a valu son beau travail sur l'Asie centrale. L'examen des mines de l'Oural, d'après le désir qu'en avait exprimé le gouvernement russe, en avait été l'occasion première; mais dans la pensée de l'illustre explorateur, cette grande excursion lui devait surtout fournir les moyens de comparer la constitution géologique du sol de l'Asie à celle de l'Amérique méridionale, dont il traçait alors la carte orographique. Le gouvernement russe défrayait libéralement l'expédition; M. de Humboldt choisit, pour en faire partie, un minéralogiste distingué de Berlin, M. *Gustave Rose*, et un naturaliste, M. *Ehrenberg*, qui avait déjà marqué sa place par un voyage scientifique dans la région du Nil et sur les bords de la mer Rouge. La relation du voyage, publiée par M. Rose, a un caractère principalement minéralogique[1]; c'est dans l'*Asie centrale* de M. de Humboldt lui-même qu'il faut chercher les grands résultats historiques et géographiques de l'expédition[2].

Les quelques années qui ont précédé ou suivi le voyage asiatique de M. de Humboldt forment une époque très-remarquable dans l'histoire géographique de l'empire de Russie. C'est en 1826, après un intervalle de soixante années depuis les explorations de Pallas, de Falk et de Georgi, que l'étude scientifique de la Sibérie et de la région altaïque a

[1] *Reise nach dem Oural, dem Altai und dem Kaspischen Meere*, von A. von Humboldt, G. Ehrenberg *und* G. Rose. Berlin, 1837, 2 vol. in-8°.

[2] Antérieurement à la rédaction définitive de son *Asie Centrale*, publiée, ainsi que nous l'avons dit, en 1843, M. de Humboldt en avait déjà donné une première esquisse sous le titre de *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*. Paris, 1831, 2 vol. in-8°.

été reprise par le voyage du professeur Ledebourg, de Dorpat, dont les observations ont eu principalement pour objet l'histoire naturelle et la minéralogie [1]. Dans le même temps le docteur Eichwald explorait l'isthme Caucasien (1825-26), le professeur Friedrich Parrot exécutait son mémorable voyage au mont Ararat (1829-30), et M. Adolph Erman, en compagnie du docteur Hansteen, étendait sa fructueuse exploration sur toute la longueur de la Sibérie, depuis les monts Oural jusqu'à la mer d'Okhotsk. En 1832, le botaniste *Bunge*, qui avait déjà accompagné Ledebourg dans le voyage de 1826, et qui avait traversé le désert de la Mongolie en 1830 avec la mission russe de Péking, fit un troisième voyage à l'Altaï pour y compléter ses herbiers et ses observations physiques, que M. de Humboldt a mises à profit [2]; en 1833 et 1835, M. de *Helmersen* étudia dans deux voyages successifs la structure physique et la conformation minéralogique de la chaîne ouralienne [3], que déjà nombre d'observateurs, outre M. de Humboldt, avaient parcourue, et qui douze ans plus tard, de 1847 à 1848, devait être l'objet d'une exploration plus complète encore et plus étendue, exécutée par une commission scientifique dirigée par MM. *Hoffmann* et *Kovalsky*, sous les auspices de la société de Géographie russe [4]. Enfin, en 1834, le professeur *Gœbel*, assisté de deux de ses élèves, consacra deux mois à l'examen des steppes qui bordent au nord la mer Caspienne, entre le Volga inférieur et le Jaïk, et y réunit les éléments de la meilleure relation que l'on ait encore de cette région saline [5]. D'autres observateurs, des naturalistes pour la plupart, ont en outre publié une foule de mor-

[1] Carl Friedrich von Ledebourg's, *Professor der Botanik an der kais. Universität Dorpat*, *Reise durch das Altai-Gebirge und die Soongorische Kirgisen-steppe. Auf Kosten der Kaiserlichen Universität Dorpat unternommen im Jahre* 1826, *in Begleitung der Hrnn.* Dr C. A. Meyer *und* Dr Al. von Bunge. Berlin, 1829, 2 vol. in-8°.

[2] Les publications personnelles de M. Bunge sont exclusivement botaniques.

[3] La relation de M. de Helmersen a pour titre *Reise nach dem Oural und der Kirgisen-Steppe, in den Jahren* 1833 *und* 1835; elle forme les tomes V et VI (1841-1843) du précieux Recueil de mélanges russes que M. de Helmersen lui-même et M. Baer publient depuis 1839 aux frais de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. (*Beiträgé zur Kenntniss der Russischen Reiches und der angränzenden Länder Asiens*). Ce recueil est arrivé à son vingtième volume. M. de Helmersen a aussi visité l'Altaï en 1834, et a publié à ce sujet plusieurs morceaux tant dans les *Mémoires* et dans le *Bulletin* de l'Académie que dans les *Beiträge*.

[4] *Der Nördliche Ural und das Küstengebirge Pai-Choi, untersucht und beschrieben von einer in den Jahren* 1847, 1848 *und* 1850, *durch die Kaiserlich-Russische Geographische Gesellschaft ausgerüsteten Expedition*. Saint-Pétersbourg, 1853-57, 2 vol. in-4°.

[5] *Reise in die Steppen des südlichen Russlands*, *unternommen von* Dr Friedr. Gœbel, *in Begleitung der Hrnn* Dr C. Claus *und* A. Bergmann. *Dorpat*, 1837-38, 2 vol. in-4°.

ceaux ou de relations particulières sur les diverses parties de l'immense territoire soumis au sceptre russe. M. Carl Ernst de Baer, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, lui-même habile explorateur, a rédigé [1] un intéressant aperçu de cet ensemble de voyages et de travaux scientifiques, qui, depuis trente ans, ont préparé tant de matériaux excellents pour une future description de la Russie.

Qu'on nous pardonne cette aride nomenclature dans laquelle nous avons dû entrer; nous ne pouvions l'abréger ou la resserrer davantage sans préjudice pour les explorateurs allemands qui ont eu part en si grand nombre à ce vaste ensemble de recherches physiques, ethnologiques et géographiques; nous n'aurions pu non plus nous étendre sur chacun de ces travaux de détail sans excéder de beaucoup les limites d'un aperçu d'ensemble.

Il en est cependant plusieurs d'un grand intérêt pour l'étude naturelle ou historique du centre et du nord de l'Asie. Telle est, au premier chef, la question de l'enfoncement de la mer Caspienne au-dessous du niveau de la mer Noire (qui représente le niveau général de l'Océan), et la dépression considérable du bassin du lac Aral, par rapport au plateau central qui lui confine à l'est. Ce trait remarquable de la carte physique du continent a depuis longtemps fixé l'attention des physiciens et des géographes; mais c'est seulement de nos jours qu'on a déterminé le chiffre de la dépression d'une manière qu'on peut regarder comme définitive. Jusqu'en 1824, on s'était cru fondé, d'après les résultats de plusieurs séries d'observations barométriques faites à différentes époques depuis 1768, à évaluer à 300 pieds environ l'enfoncement de la mer Caspienne au-dessous de la Méditerranée. Un nivellement barométrique du fleuve Oural, exécuté en 1825 par MM. Hoffmann et Helmersen, depuis Orenbourg jusqu'à Gourief, éveilla les premiers doutes; ce nivellement, qui avait été fait avec un très-grand soin et qui se rattachait à la détermination hypsométrique de la ville même d'Orenbourg déduite d'observations du baromètre poursuivies pendant deux années, n'accusait pour la mer Caspienne qu'une dépression de 78 pieds. En 1830, M. Lenz trouvait 101 pieds, d'après une longue série d'observations barométriques relevées simultanément à Bakou, sur la côte occidentale de la Caspienne, et à Taganrog, au fond de la mer d'Azof. Enfin M. Parrot, l'explorateur de l'Ararat, qui d'un premier nivellement par stations, entre la mer d'Azof

[1] Au tome IX des *Beiträge*, publiés, ainsi que nous l'avons dit, sous la direction de MM. Baer et Helmersen. La première partie de ce neuvième volume a paru en 1845, la seconde partie en 1855.

et la Caspienne, avait cru aussi pouvoir conclure une dépression de 300 pieds, trouva en 1830, dans une seconde opération, le niveau des deux mers à très-peu près égal. Ces différences considérables dans les résultats obtenus par des observateurs également habiles et attentifs, ne pouvaient évidemment provenir que des causes d'erreurs attachées à l'emploi même du baromètre et à celui du niveau, erreurs dont la possibilité est bien reconnue, mais dont il est difficile de fixer la limite précise; dans tous les cas, elles appelaient une vérification où les causes d'erreurs pussent être réduites à leur expression la plus basse. En 1836, l'académie de Saint-Pétersbourg fut autorisée, sur sa demande, à organiser une expédition spéciale pour cette opération délicate. Sur la proposition de M. Struve, directeur de l'observatoire impérial, la mission fut confiée à trois jeunes élèves des hautes écoles russes, d'une capacité éprouvée, M. George Fuss, M. Sabler et M. Savitch. Il va sans dire que rien ne fut oublié quant au choix des instruments, et qu'aucune précaution ne fut négligée. L'opération remplit une année entière, à partir du mois d'octobre 1836. La méthode employée fut le nivellement géodésique par stations, et la ligne choisie comme la plus favorable, fut celle qui joint Novo-Tcherkask à Kisliar (de l'embouchure du Don au delta du Térek), en passant par Stavropol. Des baromètres fixes firent en outre établis à Taganrog et à Astrakhan, pour en comparer les indications avec la somme totale du nivellement. M. Struve, à qui les cahiers furent remis, calcula toutes les observations en tenant compte des chances d'erreur; et le chiffre auquel s'est arrêté le savant astronome[1], comme exprimant le résultat définitif, est celui de 81 pieds de France, ou un peu plus de 26 mètres, avec une erreur probable d'un centième seulement sur le chiffre total. Ce résultat présente un accord bien remarquable avec celui que le nivellement du Jaïk, en 1825, avait donné à MM. Hoffmann et Helmersen[2].

[1] Dans son exposition des opérations de la commission, publiée en allemand à Saint-Pétersbourg en 1849, 1 vol. in-4°.

[2] Deux ans après cette remarquable expédition des astronomes russes, M. Hommaire de Hell, l'auteur bien connu du *Voyage aux steppes de la mer Caspienne*, exécuta seul d'une mer à l'autre un nouveau nivellement par stations. Son résultat final fut plus faible que celui de MM. Fuss, Sabler et Savitch; il ne donna que 18^{m} 30, ou 56 pieds (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XVI, 1843, p. 76 et suiv.). La différence des deux chiffres est, au total, assez peu importante, eu égard à la longueur de la ligne nivelée et aux difficultés de l'opération. Quelle qu'ait été l'habileté personnelle de l'explorateur français, les précautions infinies dont les déterminations de la commission russe furent entourées, jointes à l'autorité du nom de M. Struve, présentent une garantie scientifique que ne saurait offrir le travail d'un voyageur isolé.

On peut donc regarder maintenant comme un fait acquis, que la surface de la mer Caspienne est de 80 pieds environ au-dessous du niveau des grandes mers du globe. La conclusion que l'on a tirée de cette différence de niveau, c'est que la Caspienne occupe le fond d'une dépression de l'Asie occidentale, analogue, quoique sur une moindre échelle, à la cuve immense au fond de laquelle la mer Morte repose à 12 ou 1300 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée. L'analogie cependant pourrait bien n'être qu'apparente. Qu'une grande dépression existe au nord de la Boukharie, entre la mer Noire et le plateau asiatique, cela est indubitable; mais cette dépression n'est pas telle que ses eaux n'aient pu communiquer à aucune époque, au moins par un détroit, avec celles du Pont-Euxin. Pallas le premier, et depuis lui beaucoup d'autres observateurs, ont reconnu tout au pourtour de la partie nord de la mer Caspienne les indices certains du séjour des eaux marines. Le sol, aujourd'hui recouvert d'un sable léger ou d'une couche d'humus plus ou moins profonde, se compose de dépôts vaseux remplis de débris marins analogues aux poissons et aux mollusques de la mer Caspienne. Ces indices s'étendent très-loin au nord-ouest dans les steppes de la Manitch, au nord dans les steppes du bas Volga et du Jaïk, au nord-est dans les steppes Kirghizes et vers le lac d'Aral. On a même observé en plusieurs endroits, particulièrement dans la direction du nord, les traces encore bien reconnaissables d'une ancienne côte maritime. Il est donc évident qu'à une époque ancienne, la mer Caspienne a couvert dans ces directions une étendue de pays considérable, d'où les eaux se sont graduellement retirées, sans doute parce que l'évaporation leur faisait perdre plus que les fleuves affluents ne leur apportaient. Partout on y reconnaît les indices d'un dessèchement progressif. La plus grande partie de ces steppes est d'ailleurs très-peu élevée au-dessus du niveau actuel de la Caspienne; le lac d'Aral lui-même, si l'on peut accepter comme définitives les mesures barométriques qu'on y a prises, n'excéderait ce niveau que de 110 pieds environ. Peut-être ce chiffre est-il un peu fort. Il est à remarquer que toute la zone occidentale de la Sibérie, depuis les sources du Tobol jusqu'aux bouches de l'Obi dans la mer Glaciale, a de même un niveau très-bas au-dessus de l'Océan, et forme en quelque sorte le prolongement septentrional de la dépression aralienne. La ville de Tobolsk, au confluent du Tobol et de l'Irtisch, n'est qu'à 108 pieds de hauteur au-dessus de la mer. Or, comme il est pour le moins très-probable qu'à une époque ancienne l'Aral a fait partie de la Caspienne, il s'ensuivrait naturellement qu'à cette époque il existait dans le bassin

actuel de l'Obi, au pied oriental de la chaîne ouralienne, un large bras de mer qui de la Caspienne communiquait à l'Océan boréal, et qui séparait complétement l'Europe du nord de l'Asie.

Cet état de choses primordial, dont portent témoignage la configuration de ces contrées et la composition du sol, n'appartient pas du reste aux temps historiques; la retraite des eaux est antérieure aux plus anciens souvenirs de la tradition humaine. Hérodote, quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne, sait que la plus grande extension de la mer Caspienne est du nord au sud, — notion qu'il tenait sûrement des colons milésiens du Pont-Euxin, — ce qui montre que dès cette époque cette grande mer intérieure avait sa forme actuelle, et conséquemment que l'Aral n'en faisait plus partie.

Les inductions historiques nous permettent de remonter beaucoup plus haut. Il y a tout lieu de croire que bien des siècles avant Hérodote, au temps des grandes migrations asiatiques qui ont donné à l'Europe ses premiers habitants, la région basse qui s'étend au nord de la Caspienne et du lac d'Aral offrait déjà une libre issue à cet écoulement de hordes nomades. C'est le passage le plus direct et le plus facile entre l'Asie centrale et les plaines sarmatiques; c'est à peu près le seul qu'aient suivi, au temps des Romains et pendant le moyen âge, les longues irruptions qui se répandirent sur les provinces de l'empire et sur le reste de l'Europe. On concevrait difficilement que les antiques migrations ariennes, qui formèrent dans l'ouest et au centre de l'Europe les nations celtes et teutones, aient suivi une autre voie.

IX.

Nous avons nommé M. *Adolph Erman*, l'habile et profond investigateur du nord de l'Asie [1]; c'est à ses observations, et à celles du

[1] M. Adolphe Erman a publié sa relation sous le titre assez peu approprié de *Reise um die Erde, durch Nord-Asien und die beide Oceane* (Berlin, 1833-48, 5 vol. in-8°, avec un atlas). La relation se partage en deux grandes divisions, la partie historique, qui forme trois volumes (1833, 1838, 1848), et la partie physique, qui se compose d'un volume de déterminations astronomiques (1835), et d'un volume d'observations magnétiques (1841). Ces cinq volumes s'arrêtent à Okhotsk, et embrassent conséquemment toute la Sibérie. C'était là, en effet, la seule partie réellement neuve et importante du voyage de M. Erman; et en eût-il continué le récit depuis Okhotsk jusqu'à son retour en Allemagne par le grand Océan et l'Atlantique, le titre de *Voyage autour de la terre* n'en donnerait pas moins une fausse idée du caractère de l'expédition. Nous nous permettons cette petite critique, parce qu'après tout elle ne porte que sur un point de peu d'importance, et qu'elle ne touche en

professeur Hansteen dont il fut le compagnon de voyage, que la carte de la Sibérie orientale doit une partie notable des améliorations qu'elle a reçues depuis vingt ans. Les observations physiques et barométriques de M. Erman ont apporté d'excellentes données pour l'étude du climat de cette terrible région, où le froid, sous les latitudes de Londres, de Copenhague et d'Édinburgh, atteint en hiver les limites extrêmes de la température polaire [1]. Ses déterminations astronomiques ont rectifié nombre de positions importantes, qui étaient en erreur de plusieurs degrés pour la longitude [2]; et l'ensemble de ses observations, joint à ses études orographiques, lui a fourni les éléments d'un tracé tout nouveau de la carte du Kamtchatka. M. Erman était bien jeune encore à l'époque de son voyage; il n'en a pas moins pris rang parmi les explorateurs éminents de l'école de M. de Humboldt. Sa relation, quoique sévèrement scientifique, offre un intérêt général par la diversité jointe à la profondeur des recherches [3]. L'ethnologie et l'histoire y ont leur place à côté des investigations ou des considérations de physique terrestre, de géologie, d'orographie, de paléontologie, de géographie astronomique. Dans ces contrées boréales, qui sont rejetées en quelque sorte du cadre historique de l'humanité, c'est à

rien à la haute valeur scientifique de l'ouvrage. M. Adolphe Erman a fondé en 1841, et continue depuis lors sans interruption, un recueil trimestriel spécialement consacré aux matières scientifiques relatives à la Russie. Ce recueil, qui porte le titre d'*Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, en est maintenant à son dix-huitième volume. L'histoire naturelle dans toutes ses branches, la physique du globe, l'histoire, les matières économiques, la géographie, la linguistique et l'ethnologie, remplissent les pages de l'*Archiv* de matériaux précieux.

[1] Au mois de janvier 1828, le thermomètre Réaumur descendit à Krasnoiarsk (latitude 56°, qui est le parallèle d'Édinburgh) à 35° au-dessous du point de congélation (—43° 75 centigrades); pendant trois mois consécutifs le mercure ne dégela pas. « Il est heureux, dit M. Hansteen, que l'hiver de la Sibérie, au moment où la gelée prend de l'intensité, présente un calme tel que nous pouvions aller, une chandelle allumée à la main, devant la porte de la maison pour observer nos thermomètres, sans que la flamme vacillât le moins du monde. Si cette circonstance n'existait pas, ni homme ni animal ne pourrait vivre en plein air. »

[2] Obdorsk, par exemple, était placée alors sur les meilleures cartes russes de 3° 27′ trop à l'est.

[3] Le professeur Christophe Hansteen, aujourd'hui directeur de l'observatoire de Christiania, outre l'exposé scientifique des résultats de ses investigations sibériennes pour la physique du globe, a publié en norvégien, sa langue maternelle, une relation personnelle qui a été traduite en allemand (*Reise-Erinnerungen aus Sibirien. Deutsch von H. Sebald.* Leipzig, 1854, in-8°), et tout récemment en français (*Souvenirs d'un voyage en Sibérie, traduit du norvégien par madame Colban, et revu par MM. Sédillot et de la Roquette.* Paris, 1857, in-8°.). Ce livre réunit à un haut degré, aux qualités sérieuses d'une relation des plus instructives, le charme du souvenir anecdotique et du tableau d'intérieur.

l'étude de la nature qu'il faut surtout demander l'intérêt qui s'attache ailleurs à l'histoire même de l'homme et à ses destinées politiques.

Par son histoire géographique, la Sibérie est une terre beaucoup plus allemande que russe. Ses deux historiens, Friedrich Müller et Eberhard Fischer, sont Allemands [1]; son premier explorateur scientifique, George Gmelin, est un Allemand; la plupart de ceux qui l'ont suivi, soit au temps de la grande Catherine, soit depuis le commencement du siècle actuel, sont, nous l'avons vu, des naturalistes ou des physiciens allemands.

Nous avons rappelé les principales expéditions qui ont eu pour théâtre, de 1825 à 1835, la zône méridionale de la Sibérie; d'autres explorations d'une grande importance se sont étendues depuis lors sur une plus vaste échelle. M. de Middendorff, de 1843 à 1845, a étudié toute la moitié occidentale et les parties sud-est de la région sibérienne, principalement au point de vue de la nature physique et de l'histoire naturelle, sans toutefois oublier l'homme, qui appartient ici pour le moins autant à l'observation du naturaliste qu'à l'étude psychologique [2]. De 1842 à 1849, un jeune et dévoué philologue, Alexandre Castrèn, a exécuté à travers le vaste domaine des populations ostiakes et samoïèdes, depuis les monts Oural et la mer polaire jusqu'au Iéniseï et au Baïkal, un voyage de huit années qui n'a été à bien dire qu'une série d'études, au sein de chaque tribu, de tous les dialectes de cet

[1] G. Fr. Müller, *Sibirische Geschichte*. Dans son *Sammlung Russischer Geschichte*, t. VI, 1761, et VIII, 1763. J. E. Fischer, *Sibirische Geschichte, von der Endeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Lands durch die russische Waffen*. Saint-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. Le travail de Müller, recommandable par le scrupule des recherches et l'investigation d'une masse énorme de pièces originales, est divisé en dix livres et ne s'étend que jusqu'à l'année 1660; les cinq premiers livres avaient été écrits en russe et publiés dans le format in-4° dès 1749. Cette première rédaction ne fut pas continuée. L'Académie, sous les auspices de laquelle l'ouvrage se publiait, trouva, à ce qu'il paraît, que l'auteur s'étendait trop sur des faits secondaires, et elle désira que Müller fit de son ouvrage une rédaction allemande plus concise. Celui-ci répugna à ce travail, qu'il regardait sans doute comme une mutilation, et il en abandonna le soin à Fischer, son collègue à l'Académie. Telle fut l'origine de cette seconde histoire, qui n'est, à bien dire, qu'une contre-épreuve de la première, seulement resserrée et refaite quant au style. On a accusé Fischer de plagiat : cette accusation n'est pas fondée, puisque lui-même expose dans sa préface les circonstances que nous venons de résumer. Le tort de Fischer est d'avoir omis sur son titre le nom de Müller. Fischer, d'ailleurs, s'arrête comme celui-ci à l'année 1660.

[2] Les recherches ethnographiques de M. de Middendorff se sont surtout appliquées aux Yakouts, branche considérable de la race turque primitive. Les notes rapportées par le voyageur ont fourni à M. Bœhtlingk les éléments d'un grand travail sur la langue yakoute; ce travail forme le troisième volume de la relation. Saint-Pétersbourg, 1851, in-4°.

immense rameau du tronc altaïque. Un pareil labeur, poursuivi courageusement à travers les fatigues et les souffrances inouïes d'un affreux climat, a eu le double résultat qu'on en pouvait attendre : le voyageur est mort à la peine, après avoir réuni une masse énorme de notes, de documents, de matériaux de toute espèce. De ces riches matériaux, Castrèn n'a pu en mettre en œuvre que la moindre partie; mais l'Académie impériale les a tous recueillis, et ils ne seront pas perdus pour la science.

Une branche nouvelle de l'ethnologie asiatique, celle que par opposition aux études *indo-européennes* et aux études *sémitiques* on a désignée dans ces derniers temps sous le nom d'études *touraniennes*[1], trouvera dans les travaux déjà publiés de Castrèn, et dans ceux qui restent encore à paraître, d'abondants secours et un point d'appui solide. C'est par là que des recherches qui semblent au premier coup d'œil d'une nature tout à fait spéciale, se rattachent aux plus hautes questions de la philosophie historique, par là qu'elles touchent aux problèmes les plus généraux de nos origines. L'ethnologie touranienne est née au delà du Rhin; c'est Rask, le célèbre philologue danois, qui en traça les premiers linéaments dans sa dissertation de 1818 sur les langues thraciques. Cette étude a pris depuis lors en Allemagne une grande importance. Les savants qui l'ont abordée, Wilhelm Schott, Bœhtlingk, Gabelentz, Castrèn, — pour nous en tenir aux noms dominants, — y ont appliqué les principes et la méthode que la grande école de Grimm, de Burnouf et de Bopp a introduits dans la philologie comparée des langues ariennes; et un homme qui tient aujourd'hui une des premières places dans ces hautes études, M. Max Müller, en a fait récemment l'objet d'un travail considérable qui marque le point où la science est arrivée sur ces questions[2]. Ce sujet, par ses déduc-

[1] *Touran* est pour les Iraniens l'appellation générique de toutes les hordes nomades du centre et du nord de l'Asie, par opposition à l'Iran même et à ses nations sédentaires. Dans la nomenclature sanscrite des temps védiques, le mot prend la forme de *tourvasa*; dans les temps postérieurs, celle de *tourouchka*. Ces différents noms en usage parmi les Ariens dès les siècles les plus reculés ne sont, du moins tout l'indique, que des formes modifiées du nom des *Turks*. A en juger par les traditions des peuples mêmes de l'Asie centrale, telles qu'Abou'lghazi les a consignées dans son ouvrage, les Turks auraient eu dès une époque très-ancienne une assez grande prépondérance politique pour que leur nom devînt une des appellations les plus générales de l'Asie intérieure. Ce fait, obscurément conservé dans le souvenir des générations, s'accorde bien d'ailleurs avec les indications qui se tirent des inscriptions cunéiformes de la Médie. C'est donc avec raison, à notre avis, que la dénomination de *Touraniens* prévaut maintenant dans la science comme désignation conventionnelle des peuples non-ariens de l'Asie.

[2] *The last results of the Researches respecting the non-iranian and non-semitic lan-*

tions ethnographiques, se rattache trop étroitement au tableau dont nous tâchons d'esquisser au moins les traits généraux, pour que nous n'en devions pas donner une idée sommaire. C'est ce que nous allons faire en aussi peu de mots et aussi clairement qu'il nous sera possible.

Tout d'abord, en arrêtant nos regards sur une carte physique de l'Asie telle que les recherches des explorateurs contemporains et les récentes études de M. de Humboldt permettent aujourd'hui d'en figurer le relief, nous sommes frappé d'un grand fait auquel il ne nous semble pas qu'on ait donné une attention suffisante dans cette question des races : c'est la corrélation qui existe entre la configuration du continent et la distribution des peuples asiatiques. Ce fait nous paraît fondamental. Nous voyons en effet une immense arête de formation primitive, — un grand système de soulèvements, pour employer la langue des géologues modernes, — s'étendre du sud au nord presque dans un même méridien, depuis le cap Comorin jusqu'au cœur du continent. Dans son parcours de huit à neuf cents lieues, cette longue chaîne reçoit plusieurs dénominations successives. Dans l'Inde méridionale, où elle domine la côte de Malabar, ce sont les Ghâtes; dans le haut Pendjab et au pourtour du Kachmîr, c'est une partie de l'Himâlaya; plus loin encore en continuant vers le nord, ce sont les montagnes de Bolor, l'Imaüs de Ptolémée. Cette arête primitive est un des traits constitutifs de l'orographie asiatique; depuis le Pendjab jusque vers les sources du Iaxartes, elle forme la ligne de séparation entre les hauts plateaux de l'Asie centrale et les bassins inférieurs du Pendjab et de l'Aral. Elle établit ainsi une division tranchée dans les climats; et en même temps que les climats, la nature et l'aspect des pays de l'Asie intérieure diffèrent d'une manière absolue, selon qu'ils sont situés au delà ou en deçà, à l'orient ou à l'occident de la ligne.

Mais ce n'est pas seulement dans le climat et la nature physique des pays que cette grande arête produit une transition brusque, un changement radical; la même différence se montre dans les populations. C'est là que les deux grandes races qui se partagent inégalement le continent asiatique ont leur point de contact et leur limite commune. A l'ouest, c'est le domaine de la race blanche (très-improprement qualifiée de race caucasienne par les anciens ethnologues); à l'est, c'est le domaine de la race jaune ou touranienne. Cette limite générale est

guages of Asia or Europe, or the Turanian family of language. Letter of Professor Max Müller *to Chevalier Bunsen, Oxford, August,* 1853, *on the Classification of the Turanian Languages.* — Ce morceau est inséré dans les *Outlines of the Philosophy of Universal History,* de M. Christ. J. Ch. Bunsen, vol. I, p. 263-521. London, 1854, in-8°.

aussi parfaitement tranchée que les deux races elles-mêmes sont parfaitement distinctes. Il y a eu sur différents points des infiltrations partielles et des superpositions réciproques, comme cela arrive toujours entre peuples limitrophes; les Aryas brahmaniques, un des plus nobles rameaux de la race blanche, se sont autrefois emparés des plaines orientales de l'Indus et du bassin du Gange, occupés avant eux par une population de souche mongole, de même que les hordes turques ont envahi les riches campagnes de la Transoxiane, qui étaient le domaine originaire d'une population iranienne : mais les populations natives, quoique domptées et avilies, se sont maintenues sous cette double invasion. Le fond de la population indienne est resté touranien sous les Aryas, comme le fond de la population boukhare est resté persan sous les Turks.

Et pour nous en tenir à la famille des peuples jaunes, qui occupe dans son immense développement plus des deux tiers de l'Asie, cet accord qui nous frappe entre l'ethnographie asiatique et la configuration du continent n'est pas seulement dans les limites générales : on peut le reconnaître également dans la distribution des nombreux rameaux de la race. De même que les hautes plaines centrales, qui sont le domaine propre des tribus mongoles, envoient aux mers environnantes tous les grands fleuves qui sillonnent l'Asie vers le sud, l'est et le nord, de même il semble que les migrations anté-historiques ont ici rayonné d'un foyer central, suivant, comme les eaux, les grandes pentes qui conduisent aux rivages, ou plutôt descendant les vallées mêmes où s'écoulent les fleuves; s'épanchant dans les vallées latérales, se déployant avec leurs troupeaux là où les plaines s'élargissent, et finalement formant dans chacun des grands bassins une communauté distincte, souche primordiale d'où sont sorties avec le temps autant de nations différentes, plus ou moins civilisées selon que leurs développements ont été comprimés ou favorisés par les conditions extérieures.

Cette vue n'est appuyée sans doute d'aucun témoignage historique, car les temps qu'elle embrasse sont antérieurs à toute tradition; mais elle ressort invinciblement de la distribution même des peuples de l'Asie orientale, et de la formation des nationalités selon les grandes régions naturelles. Sur le plateau même, la contrée montagneuse comprise entre la crête himâlaïenne et la chaîne du Kouèn-loun (prolongation orientale de l'Hindou-koh) présente, sous le nom de Tibet, une région tout à fait différente des steppes de la Mongolie, entre le Kouèn-loun et le système altaïque; aussi la nation qui s'y est développée diffère-t-elle à tous égards des hordes mongoles. Adossées à

l'escarpement méridional du plateau tibétain, et recueillant les eaux qui en descendent, les deux grandes péninsules que sépare le golfe du Bengale, — l'Inde et l'Indo-Chine, — ont l'une et l'autre reçu du nord leurs populations primitives par les grandes vallées qui coupent ou contournent l'Himâlaya, les vallées du Sindh et de la Çoutoudrî, du Gange et du Brahmapoutre, de l'Irâvadî, du Meïnam, et des autres fleuves qui partagent en bassins parallèles la presqu'île extra-gangétique. Les peuples de cette dernière péninsule, auxquels ne s'est mêlé (au moins dans une proportion appréciable) aucun élément étranger à leur propre sang, ont gardé sans altération leur type originel, bien qu'ils aient formé dans leurs vallées respectives un certain nombre de groupes nationaux qui se distinguent surtout par leurs idiomes, — idiomes très-différents pour le voyageur, très-rapprochés pour le philologue [1]. Dans la presqu'île gangétique, au contraire, la colonisation arienne a changé depuis bien des siècles le caractère ethnographique de la péninsule. Par une généralisation abusive du nom de la nation conquérante, on s'est habitué à ne voir dans les Indiens qu'une seule race, et dans cette race qu'un rameau de la famille des peuples blancs, ce qui est vrai seulement de la tribu arienne; mais au-dessous des Aryas, depuis que l'attention s'est portée sur l'étude scientifique du pays des brahmanes, on a reconnu qu'une race absolument différente forme, dans une proportion très-considérable, le fond, la couche inférieure de la population, et que cette couche inférieure, par la langue aussi bien que par le type physique, appartient à la famille des peuples de souche mongolique ou touranienne. A l'est du Tibet, trois vastes bassins fluviaux forment, entre la mer et le plateau, une grande région naturelle où s'est développée la nationalité chinoise, la plus ancienne branche historique de la souche touranienne, la seule où se soit produite une civilisation originale. Le Japon et la Corée, l'un renfermé dans son archipel, l'autre circonscrite dans sa péninsule, ne sont, comme centres intellectuels, qu'une double émanation, un double reflet de la civilisation chinoise. Plus au nord, les autres rameaux du tronc touranien n'ont pas dépassé, là où ils l'ont atteinte, la limite de la vie pastorale. Les tribus descendues dans le bassin de l'Amoûr, et de là par extension dans les plaines glacées de la Léna, y ont formé un groupe étendu qui porte dans le nord le nom de Toun-

[1] La zone anamitique (le Kambodj, la Cochinchine et le Tonkin) forme une classe à part dans la presqu'île transgangétique. Tout indique que les populations de cette zone y sont arrivées par le sud de la Chine, ce qui est d'ailleurs parfaitement en rapport avec la disposition physique du pays.

gouses, dans le sud celui de Mandchous. On sait que la dynastie qui gouverne actuellement la Chine est d'origine mandchoue. Enfin, des vallées herbeuses de l'Altaï, ou, pour mieux dire, de la grande région alpestre qui couvre au nord les plaines de la Mongolie, sont sortis, selon toute apparence, et ont rayonné en diverses directions, les autres rameaux de cette inépuisable famille : au nord, vers l'océan Glacial, les tribus samoïèdes; au nord-ouest, vers l'Oural et les mers boréales de l'Europe, les tribus finnoises; au sud-ouest, vers la Transoxiane et la Caspienne, les tribus turques [1]. Ces deux dernières branches de la famille touranienne, les Turks et les Finnois, sans s'être jamais élevées, dans l'échelle de la civilisation, même au niveau des branches orientales de la race [2], n'en ont pas moins joué un très-grand rôle dans l'histoire du monde. Elles ont fatalement pesé, depuis les temps antiques, sur le sud-ouest de l'Asie et sur l'Europe orientale. Elles y ont causé, à diverses époques, de sanglantes perturbations; ce sont elles qui ont amené, dans les quatrième et cinquième siècles de notre ère, ce prodigieux ébranlement du monde occidental qui brisa l'empire des Césars et prépara la reconstitution de l'Europe. Attila, Djinghiz-khan et Tamerlan, les trois grands noms de la race, apparaissent dans l'histoire comme d'effrayants météores qui jettent une lueur sinistre au milieu des tempêtes.

Il y a longtemps que les ethnologues physiologistes, Blumenbach en tête, ont formé de ce grand ensemble de peuples, remarquables en effet par l'analogie, souvent même par l'identité du type physique entre les branches les plus distantes, il y a longtemps, disons-nous, que les ethnologues en ont formé une seule *race,* qu'ils ont distinguée par les appellations de race *jaune* ou de race *mongole,* selon qu'on empruntait l'épithète qualificative à l'un des traits les plus frappants

[1] On peut voir quelles grandes divisions et quelles subdivisions l'homme qui a creusé le plus avant les études touraniennes, Alexandre Castrèn, a établies au sein de cette immense famille dans ses *Ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker,* traduites et éditées par M. Schiefner sous les auspices de l'Académie impériale (Saint-Pétersbourg, 1857, in-8°). M. Max Müller, dans sa lettre déjà citée à M. le chevalier Bunsen sur le point où sont arrivées ces recherches (dans les *Outlines*, vol. I, p. 274 et suiv.), a mis en regard les divisions établies par Castrèn et celles que Rask avait proposées il y a quarante ans. Nous avons à peine besoin de faire remarquer que la dénomination de famille *touranienne* remplace, chez M. Max Müller, l'appellation de famille *altaïque* chez Castrèn.

[2] Les Turcs Ottomans sont seuls arrivés à un degré de civilisation relativement élevé. Mais les Osmanlis sont une race transformée par le mélange du sang grec, et leur civilisation est toute d'emprunt. Et encore jusqu'où descend-elle au-dessous de la surface?

de l'apparence extérieure, ou que l'on croyait pouvoir rapporter la race tout entière à celle de ses divisions qui en occupe le point central. Mais l'analogie physique était la seule qu'on y pût reconnaître. Abel Rémusat, qui s'était proposé en 1820 de rechercher si elle existe également dans les langues [1], arrive sur ce point à une conclusion négative. « La ressemblance de quelques expressions turkes, mongoles et mandchoues entre elles, ne doit pas, dit-il, faire penser qu'il existe entre les trois langues une analogie essentielle et fondamentale. Il y a entre elles plus de différence qu'il n'y en a entre le russe, l'italien et l'allemand. » Il est vrai que cette raison, qui pouvait paraître alors concluante, a cessé de l'être depuis que la philologie comparée repose sur les lois que lui a données l'école allemande. On peut très-bien admettre, comme le fait observer M. Max Müller, la disparité reconnue par Rémusat, sans que cela préjudicie en rien au fond de la question. Pour être des langues parlées aussi différentes que possible, l'italien, l'allemand et le russe n'en ont pas moins une analogie fondamentale qui établit entre elles une étroite parenté. Ceci est devenu élémentaire.

Ce sont les faits nouveaux recueillis depuis trente ans par les explorateurs de l'Asie centrale, qui ont ramené l'attention des savants sur cette grande question de l'ethnologie asiatique. Rask avait posé le problème; mais il ne vécut pas assez pour le résoudre. M. Schott, le savant philologue de Berlin, le reprit le premier dans son Mémoire de 1836 sur les langues tartares, et avec plus de développement dans son ouvrage de 1849 sur la race altaïque. D'autres en ont touché diverses parties; mais personne n'en a posé aussi largement tous les termes que M. Max Müller, dans sa *Lettre à M. Bunsen*.

M. Max Müller, de même que Rask, Schott, Castrèn, Gabelentz et d'autres philologues éminents, croit à l'unité de la famille touranienne, c'est-à-dire à la fraternité native de toutes les branches que l'on rattache à cette famille, même les plus différentes et les plus éloignées, tels que les Chinois et les Turks, les Samoïèdes et les Malais. Mais cette unité d'origine, M. Müller en cherche principalement, sinon exclusivement, la démonstration dans la comparaison des idiomes, bien que cet ordre de faits, M. Müller lui-même et M. Bunsen le reconnaissent [2], soit loin, au moins quant à présent, de conduire à des conséquences décisives. Les études entreprises dans cette direction n'ont pas encore, à beaucoup près, embrassé le cercle entier dans son prodigieux déve-

[1] *Recherches sur les langues tartares*. Paris, 1820, in-4°.

[2] « Much, however, remains still to be done, before the mutual relation of all these (turanian) branches can be considered as finally settled. » *Outlines*, vol. II, p. 20.

loppement. Castrèn lui-même n'a exploré à fond que le rameau finois et le rameau samoïède ; personne n'a pu songer encore à soumettre à une étude d'ensemble toutes les langues qui se parlent depuis la mer Polaire jusqu'à l'Himâlaya, depuis l'Oural et la Caspienne jusqu'à l'océan Oriental et aux archipels polynésiens. Le Bopp qui doit créer la *Grammaire comparée des langues touraniennes* n'est pas né. Pour cette œuvre titanesque, le génie puissant, uni à la science à la fois vaste et profonde d'un Guillaume de Humboldt, suffirait à peine. M. Max Müller fait bien sentir l'immensité de la tâche, et ses difficultés; peut-être même sur quelques points en recule-t-il les bornes outre mesure, comme, par exemple, lorsqu'il semble disposé à rattacher l'Amérique à la grande unité touranienne. M. Müller réunit la faculté d'analyse à la portée philosophique d'un esprit généralisateur; grammairien consommé, il peut creuser au cœur même d'un sujet et en faire ressortir les analogies intimes, comme il peut embrasser une question étendue et en saisir d'une vue nette et ferme les rapports généraux. Les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier, par ses vues sur la mythologie comparée, les qualités de cet esprit éminent. Mais M. Müller a pris pour domaine le champ des antiquités védiques, qui pourra longtemps encore alimenter à lui seul l'activité la plus laborieuse, et nous osons dire que c'est surtout par les côtés qui touchent aux origines de l'Inde que son travail sur la famille touranienne marquera dans la science. Quant au reste, M. Müller a voulu surtout bien poser les termes de cette grande question de la philologie touranienne, noter les résultats acquis jusqu'à présent par ceux qui en ont abordé des points particuliers, et enfin formuler dans une synthèse provisoire, tout en reconnaissant l'insuffisance des recherches actuelles, le terme final auquel il est convaincu que les travaux ultérieurs doivent inévitablement aboutir. C'est parce que d'un autre point de vue, le seul d'où nous puissions nous permettre d'apprécier cet important problème ethnologique, nous croyons aussi reconnaître l'unité native de cette immense famille de peuples à physionomie mongole[1] qui couvre les trois quarts de l'Asie, que nous avons cru devoir insister sur ce double fait : la ressemblance générale du *type physionomique*, à la fois comme le trait de race le plus général et comme la marque indélébile de séparation vis-à-vis de la famille arienne; et le rapport que la configuration physique de l'Asie nous montre entre les *nationalités* diverses de la race et

[1] Nous employons ce terme, bien entendu, comme l'expression la plus générale du fait physiologique, sans nous préoccuper des modifications de détail.

leur distribution par *régions naturelles*. On peut dès à présent regarder la question comme décidée par son côté physiologique. La philologie ne pourra qu'étendre et confirmer la démonstration.

X.

Comme la Sibérie, et plus encore que la Sibérie, la région caucasienne est une terre presque exclusivement réservée à l'exploration allemande. Depuis que Gottlieb Gmelin, Guldenstaedt et Pallas en ont commencé l'étude véritablement scientifique (de 1770 à 1794), une foule de noms éminents dans la science y ont marqué leur passage[1]. C'est qu'aussi l'isthme montagneux compris entre la mer Caspienne et la mer Noire est une des contrées de l'Asie les plus intéressantes pour l'observateur et le savant, soit au point de vue de sa configuration physique si vigoureusement accusée, soit par sa conformation géologique et ses productions naturelles, soit par les souvenirs historiques et les traditions qui s'y rattachent, soit enfin par ses populations si nombreuses et si diverses. Le géographe et l'ethnologue, le naturaliste, le géologue et l'historien, trouvent ici un champ d'études presque inépuisable.

[1] Dans l'intervalle du voyage de Gmelin (1770-74) à celui de Pallas (1793-94) se placent les courses un peu aventureuses du Saxon Reinegg (son vrai nom était Christian Rudolf Ehlich), dont les observations, tant physiques qu'ethnographiques et géographiques, sont bien loin d'être sans valeur. Malheureusement pour Reinegg, il mourut avant d'avoir publié ses nombreux matériaux; et cette tâche fut confiée à un éditeur parfaitement incapable, qui non-seulement n'a pas su ranger dans un ordre convenable les notes détachées du voyageur, mais qui de plus en a défiguré misérablement toutes les pages par une masse de fautes d'impression, surtout dans les noms propres, qui rendent la lecture du livre insupportable. Ces notes, cependant, ont, nous le répétons, une valeur réelle. Non-seulement on y trouve de fort bons renseignements sur les richesses minérales de la Géorgie, mais la géographie et l'ethnographie caucasiennes peuvent y puiser un grand nombre de notions intéressantes (et alors tout à fait nouvelles) sur plusieurs des hautes vallées géorgiennes. Il est à la vérité plus que probable qu'il n'avait pas visité personnellement la plupart de ces vallées; mais la comparaison qu'on peut faire aujourd'hui de ses notes tant avec les relations subséquentes des autres voyageurs qu'avec la précieuse *Description de la Géorgie* rédigée par le prince Vakhoucht sur les documents officiels de son pays, montre qu'elles avaient été puisées à de très-bonnes sources. Le séjour de Reinegg dans les provinces du Caucase, principalement en Géorgie, embrasse une période de huit années, de 1777 à 1784. Son livre posthume a pour titre : Jac. Reineggs *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung der Kaukasus; aus dessen nachgelassenen Papieren gesammelt, und herausgeg.* von Fr. En. Schrœder. *Gotha und St-Petersbourg*, 1796-97, 2 vol. in-8°.

Un nom illustre, celui de *Jules Klaproth*, est le premier qui s'y présente.

Né à Berlin en 1783, Klaproth était dans sa vingt-cinquième année à l'époque de son voyage au Caucase. A cet âge encore si jeune, il avait su déjà conquérir son rang parmi les hommes les plus savants de la studieuse Allemagne, et mériter la distinction que lui accordait l'Académie impériale en le désignant pour une mission aussi difficile que l'exploration du Caucase. Son père, Martin Henry Klaproth, était un des chimistes et des minéralogistes les plus marquants de son époque, et naturellement il avait désiré ouvrir à son fils la même carrière. L'histoire naturelle fut donc l'objet des premières études du jeune Klaproth; mais ce n'était pas là son étude de prédilection. Un goût décidé, qui bientôt devint une passion impérieuse, l'entraînait vers les choses et les langues de l'Asie. A quinze ans il apprenait le chinois, seul, sans direction, presque sans autre secours que le *Museum Sinicum* de Bayer; et telle était sa force de volonté, telle était son aptitude innée et sa rare pénétration, que malgré, ou plutôt peut-être à cause de ces obstacles que tout autre eût regardés comme insurmontables, il fit en peu de temps d'assez rapides progrès pour aborder la lecture des textes, et se rendre ainsi du premier coup maître d'un idiome qui était encore réputé le plus difficile du monde. Il y a ainsi au début de toutes les existences qui doivent marquer dans les arts, dans les lettres ou dans les sciences, de ces entraînements en quelque sorte instinctifs qu'une cause presque toujours inaperçue a déterminés : pensée unique dans laquelle toutes les forces de l'âme se concentrent, dévorante ardeur à laquelle tout se rapporte et que tout alimente, indomptable passion que les contrariétés irritent et fortifient, loin de l'affaiblir. Toutes les grandes carrières ont été ainsi déterminées par une grande vocation. Longtemps M. Henry Klaproth voulut combattre celle de son fils, qui lui paraissait sans avenir sérieux; mais il dut lui laisser enfin un libre cours. Klaproth ne tarda pas à communiquer au monde savant les premiers fruits de ses études orientales : ce fut dans un recueil périodique auquel il avait donné le titre de Magasin Asiatique, *Asiatisches Magazin*. Quoique ce recueil n'eût eu qu'une année d'existence, il avait attiré sur son fondateur l'attention de l'Europe savante; il lui valut aussi la connaissance personnelle d'un homme dont l'amitié eut une grande influence sur sa vie, le comte Jean Potocki. Ce dernier contribua à faire appeler le jeune sinologue à Saint-Pétersbourg en 1804, et il lui fit obtenir une place d'académicien adjoint pour les langues et la littérature asiatiques. En 1805, le gouvernement russe ayant décidé d'en-

voyer une ambassade à Pékin, il fut aussi résolu qu'une commission de savants serait attachée à cette ambassade, et le comte Potocki fut mis à la tête de cette expédition scientifique. Klaproth y fut attaché en qualité d'interprète. Des difficultés d'étiquette étant survenues dans les premiers rapports de l'ambassade avec les autorités chinoises, l'entrée du Céleste Empire fut interdite à la mission, qui ne dépassa pas la frontière. Klaproth n'en mit pas moins à profit son trajet de la Sibérie et son séjour à Kiakhta pour recueillir sur les populations de la région altaïque et de l'Asie orientale de nombreuses notions dont se sont alimentés ses travaux ultérieurs.

Le comte Potocki cherchait cependant l'occasion de mettre à profit, dans l'intérêt de la science, les rares talents de son protégé [1]. Il n'en trouva pas de meilleure qu'un voyage dans le Caucase. Sur sa proposition l'académie en dressa le plan. D'après les instructions qui furent rédigées par M. de Potocki lui-même, de concert avec MM. Lehrberg et Krug [2], on voit que l'objet de ce nouveau voyage devait être essentiellement ethnographique. Malgré les notions qu'on avait déjà sur les populations de l'isthme Caspien, il restait encore beaucoup à faire pour arriver à une connaissance complète de ces populations, basée sur l'étude comparée de leurs idiomes. On en savait précisément assez pour apprécier la lacune; on espéra que Klaproth pourrait la remplir.

Celui-ci quitta Saint-Pétersbourg plein d'impatience et d'ardeur; le 13 janvier 1808 il arrivait à Tiflis, déjà chargé de notes et de renseignements abondants sur les nomades de la steppe du nord et sur plusieurs des populations des vallées centrales de la chaîne. L'inaction forcée à laquelle la saison le condamnait jusqu'au commencement de mars, ne fut pas perdue pour la science. Ce fut dans cet intervalle que s'étant procuré un exemplaire de la *Chronique géorgienne du roi Vakhtang*, il en fit commencer une version russe, qu'il mit ensuite ou fit mettre en allemand, ce qui a procuré à l'Europe les premières notions qu'elle ait eues, et les seules qu'elle ait encore, sur les plus anciennes traditions historiques du haut Caucase.

Nous ne pouvons suivre le studieux explorateur dans les courses

[1] Klaproth a plus tard payé sa dette en se faisant l'éditeur d'un voyage que le comte Potocki avait fait en 1797 dans les steppes du Volga inférieur et de la Manitch, et en joignant à cette relation des additions importantes. (*Voyage du comte* Jean Potocki *dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase. Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées*, etc. Paris, 1829, 2 vol. in-8°.)

[2] Elles sont imprimées en tête de la relation allemande du voyage; elles ne sont pas dans l'édition française.

multipliées qui remplissent le printemps et une partie de l'été de cette année 1808. Ces courses elles-mêmes ne devaient être que le début des longues investigations qui auraient embrassé non-seulement les hautes vallées de la chaîne centrale, mais aussi les provinces orientales sur la Caspienne, et les provinces occidentales sur la mer Noire. Un ordre de retour, dont les motifs n'ont jamais été bien expliqués, vint tout à coup fermer devant lui ce magnifique avenir d'explorations. Malgré cette brusque et bien regrettable interruption, la relation de Klaproth n'en est pas moins une des plus instructives que nous ayons sur la région caucasienne; chaque page y respire ce parfum d'intérêt scientifique auquel se reconnaît la main des maîtres. Les études sur les langues du Caucase en forment naturellement une des parties les plus importantes. Klaproth range toutes les populations de l'isthme sous sept classes principales, les Lesghi, les Mitzjéghi, les Tcherkesses, les Abases, les Oses, les Géorgiens et les Turks. Le premier honneur de cette division fondamentale revient à Guldenstaedt, mais Klaproth ajoute considérablement aux faits glossologiques sur lesquels elle est basée. Les études ultérieures n'y ont jusqu'à présent apporté aucune modification essentielle. Chacun de ces groupes se subdivise en un nombre plus ou moins grand de dialectes souvent très-différents, qui justifient bien la dénomination de *Montagne des langues* que les auteurs persans appliquent au Caucase.

Le rappel si brusque et si peu prévu qui avait arrêté le cours de son exploration, laissa sûrement dans l'âme irritable de Klaproth un sentiment d'amertume qui lui rendit dès lors peu agréable le séjour de la Russie, malgré les liens de plus d'une sorte qui l'y rattachaient encore. Il résida néanmoins près de trois ans à Saint-Pétersbourg, principalement occupé de travaux de philologie mongole et chinoise que lui avait confiés l'Académie; mais ayant été chargé en 1811 d'une mission à Berlin qui se rattachait à ces travaux, il saisit l'occasion de rompre ce qu'il regardait comme une lourde chaîne, et il dit à la Russie un éternel adieu. La Russie ne le lui a jamais pardonné. Il fit imprimer en Allemagne, de 1812 à 1814, les trois volumes de sa relation originale [1], ainsi qu'une description du Caucase oriental, qui en forme l'appendice [2]. Les événements de 1815 l'ayant amené à Paris, il continua

[1] *Reise in den Kaukasus und nach Georgien*, von Julius von Klaproth. *Halle und Berlin*, 1812-14, 3 vol. in-8°. La traduction française (Paris, 1823, 2 vol. in-8°) a été faite par Klaproth lui-même. Elle aurait ainsi toute la valeur d'une édition originale, si Klaproth n'y avait pas retranché des parties considérables qu'il a reportées ailleurs.

[2] *Geographisch-historische Beschreibung des östlichen Kaukasus.* Weimar, 1814, in-8°.

d'y résider jusqu'à sa mort, arrivée en 1835. La France devint dès lors sa patrie d'adoption, et c'est dans notre langue que depuis cette époque il publia la plupart des nombreux ouvrages dont il enrichissait chaque année la littérature orientale et les sciences historiques. Son *Asia Polyglotta* est de 1823. Ce qui distingue particulièrement Klaproth, ce n'est pas seulement sa prodigieuse aptitude à l'acquisition des langues, c'est surtout l'excellente direction qu'il donna toujours à ses travaux. Parmi ces publications plus ou moins étendues qui touchent à toutes les contrées de l'Asie, compositions originales ou traductions, contributions aux recueils scientifiques, articles de critique ou annotations, beaucoup se rapportent à l'histoire, à la géographie ou à l'ethnographie caucasiennes; et l'on peut dire en toute vérité que par ces publications répétées sur une région qui jusqu'alors n'avait guère attiré l'attention sérieuse que du gouvernement russe, Klaproth a contribué plus que personne à faire entrer le Caucase dans le cercle incessamment élargi des études européennes.

Nous n'avons pas, on le conçoit, à apprécier les raisons plus ou moins fondées qui ont porté Klaproth à abdiquer le droit de cité que lui avait conféré la Russie; mais la France ne peut que se féliciter d'une résolution qui lui valut un savant d'un ordre si élevé. Les passions s'assoupissent et les haines s'éteignent; la gloire qui s'attache aux travaux éminents reste, et le nom de Klaproth sera toujours compté parmi les plus grands de l'érudition moderne.

A partir de 1808, d'importantes explorations se succèdent dans le Caucase presque sans interruption. Deux naturalistes distingués, Moritz d'Engelhardt et Friedrich Parrot, y font, en 1812, un premier essai de nivellement barométrique [1]. En 1825, le docteur Eichwald, professeur à l'université de Vilna, conçoit la pensée d'une grande étude à la fois naturelle et historique de l'isthme; et si le voyage n'a pas également répondu à toutes les parties du programme que s'était tracé le voyageur, il n'en a pas moins donné de très-bons résultats pour la connaissance physique du bassin du Koûr, et en général pour la flore et la faune des pays caucasiens [2]. Dans un second voyage, fait de 1829

[1] *Reise in die Krym und den Kaukasus* (1811-12). Berlin, 1815, 2 vol. in-8°.

[2] *Reise auf den Caspischen Meere und in den Caucasus*, 1825-26, von Dr Ed. Eichwald. Stuttgart, 1834-37, 2 vol. in-8°. — *Alte Geographie des Caspischen Meeres, des Caucasus, und des südlichen Russlands. Nach griechischen, römischen und andern Quellen erläutert*. Berlin, 1838, in-8°. — *Plantarum novarum vel minus cognitarum, quas in itinere Caspio-Caucasico observavit Doctor* E. Eichwald, *Descriptio*. Vilna, 1831, in-f°. — *Fauna Caspio-Caucasica*. Petropoli, 1841, in-4°.

à 1830, Friedrich Parrot exécuta son ascension du mont Ararat, et donna la première description complète que l'on ait eue de cette montagne si célèbre dans la tradition biblique, indépendamment de plusieurs lignes de nivellements barométriques qu'il a relevées dans les parties centrales de l'isthme[1]. Une commission de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, composée de MM. Kupffer, Lenz, Ménétriès et Meyer, recueillait dans le même temps une belle suite d'observations physiques au mont Elbourz, le géant du Caucase, et dans les provinces qui bordent la Caspienne. Nous ne parlons ni de M. Dubois de Montpéreux, malgré la richesse descriptive de son ample relation; ni de l'académicien Sjœgrèn, qui a recueilli dans les hautes vallées centrales d'importants matériaux pour la connaissance des dialectes de l'Osséthi; ni de M. Abich, le profond géologue, qui a étudié mieux que personne avant lui le sol des vallées géorgiennes et du plateau arménien; ni de James Bell et de plusieurs autres voyageurs anglais, dont les courses un peu aventureuses au milieu des fières tribus de la côte abase ont donné pour la première fois à l'Europe de bonnes notions sur ces populations indomptées. Nous omettons enfin une foule d'autres voyageurs appartenant à toutes les nations de l'Europe, qui depuis trente ans ont visité les diverses parties de la région caucasienne et en ont rapporté une masse énorme de renseignements de toute nature, vastes matériaux d'une description générale de l'isthme, qui est encore à écrire. Mais parmi tous ces noms diversement recommandables, il en est un qui veut une mention particulière. C'est celui d'un naturaliste de Iéna, le professeur Karl Koch.

M. Koch a fait deux voyages au Caucase : l'un de 1836 à 1838, précisément à l'époque où MM. Fuss et Sabler, délégués par l'Académie, exécutaient le mémorable nivellement qui a fixé enfin la question depuis si longtemps agitée de la dépression du bassin caspien; l'autre en 1843 et 1844. Dans sa première expédition, le voyageur a attaqué l'isthme par le nord[2]; dans la seconde, ses investigations se sont exclusivement portées sur le versant du sud[3]. Les deux voyages se distinguent par le nombre et l'importance des résultats; le second surtout mérite d'être compté parmi les plus fructueux de notre époque. Naturaliste et géologue, M. Koch n'a pas limité le cercle de ses observations à l'étude du

[1] *Reise zum Ararat*, *von* Dr Fr. Parrot, *Prof. der Physik zu Dorpat*. Berlin, 1834, 2 parties in-8°.

[2] *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus*. Stuttgart, 1842-43, 2 vol. in-8°.

[3] *Wanderungen im Oriente*. Weimar, 1846-47, 3 vol.

sol et de ses productions végétales : il a observé aussi et décrit avec une attention toute particulière la forme extérieure des pays qu'il a vus, la direction, la pente et l'élévation des montagnes, le cours des rivières, la situation relative et la distance des lieux ; il a recueilli une foule d'observations et de données utiles sur la population des provinces ou des localités notables; il a enfin étudié avec plus de suite et d'ensemble qu'aucun de ses devanciers, au double point de vue de l'organisation sociale et de la conformation physique, les populations nombreuses chez lesquelles il a pénétré. Guidé par cet instinct qui n'appartient qu'aux véritables explorateurs, M. Koch a eu la bonne fortune, assez rare aujourd'hui, de mettre la main sur un canton jusqu'alors à peu près inexploré, et qui par cela même offrait un intérêt géographique tout particulier, outre son intérêt historique : nous voulons parler du bassin du Tchorokh, grande rivière qui va déboucher dans le Pont-Euxin après avoir arrosé le territoire des Lazes, de ce peuple qui fait une si grande figure dans les historiens du règne de Justinien. Un jeune linguiste, M. George Rosen [1], avait été adjoint à M. Koch par l'Académie de Berlin pour étudier sur les lieux mêmes les dialectes encore peu connus du groupe géorgien; cette association a enrichi la science de documents ethnologiques d'un grand intérêt. Les deux explorateurs, après avoir étudié à fond l'ancienne Lazique, entrèrent dans le bassin du Koûr supérieur, et de là sur le haut Araxe et dans la vallée presque inconnue du Mourad-tchaï (une des deux grandes branches supérieures dont se forme l'Euphrate); tous ces cantons n'avaient été vus que par un bien petit nombre de voyageurs, et, sauf quelques points isolés, les notions qu'on en avait ne peuvent se comparer à celles que M. Koch a déposées dans sa relation. Toute cette partie de ses courses est un véritable voyage de découvertes. Nous devrions dire un voyage de restitution; car M. Koch a ainsi rendu à la géographie actuelle des pays qu'a illustrés l'ancienne histoire, et dont la connaissance s'était perdue au milieu de la barbarie des bas siècles [2]. Nous

[1] Frère de l'indianiste Friedrich Rosen, à qui l'on doit la première traduction d'une portion du Rig-Véda.

[2] Puisque nous avons nommé la Lazique, qu'il nous soit permis de rappeler, au moins à titre de renseignement bibliographique, que dans un mémoire de 1852 (*Étude sur l'histoire géographique de la région caucasienne et de l'Arménie dans les six premiers siècles de notre ère, et particulièrement sur la Lazique de Procope*, au tome deuxième des *Études de géographie ancienne et d'etnographie asiatique*), nous avons recherché l'origine de ce peuple absolument inconnu dans les temps classiques, et que cette origine; nous croyons l'avoir rattachée avec une entière certitude à la souche des peuples Lesghi, qui occupent l'autre côté de l'isthme. Le bassin du Tchorokh, où les Lazes deviennent la

regrettons que le temps et l'espace ne nous permettent pas d'accompagner plus longtemps les deux voyageurs dans des recherches aussi attachantes qu'elles sont instructives.

XI.

Pour terminer ce trop rapide aperçu de la part qui revient à l'Allemagne dans l'exploration scientifique de l'Asie, nous aurions voulu jeter un dernier coup d'œil sur quelques-uns des travaux qui ont eu pour objet les contrées de l'Europe. Mais il nous reste à peine quelques pages, et ce sujet seul ouvrirait devant nous un large horizon, même en écartant l'innombrable série de travaux, historiques ou topographiques, qui se rapportent à l'Allemagne elle-même. Encore devrions-nous dire auparavant quelques mots de la vaste et belle péninsule qui sous le nom classique d'Asie Mineure, que les Grecs du Bas-Empire ont changé en Anatolie [1] et les Turks en Anadoli, se prolonge depuis l'Arménie et les provinces géorgiennes jusqu'aux rivages de la mer Égée. Les Allemands sont arrivés tard sur cette terre des vieux souvenirs helléniques, presque exclusivement réservée aux explorateurs de la France et de l'Angleterre; là comme ailleurs, cependant, ils ont payé leur dette à la science. Ils l'ont payée par les travaux topographiques de MM. de Moltke, Fischer et de Vincke, officiers prussiens au service de la Turquie, travaux qui se sont étendus, en 1838 et 1839, sur le bassin moyen de l'Euphrate et sur une partie de la région du Taurus; ils l'ont payée par les recherches archéologiques de M. Henri Kiepert et du professeur Schœnborn (de 1841 à 1843), sur les provinces ioniennes et sur quelques-uns des cantons les moins explorés du sud-ouest; ils l'ont payée surtout par la grande carte en six feuilles de

tribu dominante à partir du sixième siècle de notre ère, a d'ailleurs un intérêt historique bien plus ancien; du moins regardons-nous comme indubitable que cette grande vallée, dont le nom géorgien est *Sberd* (c'est le territoire des *Hesperidæ* de Xénophon), répond au pays de *Saparad* des prophètes et au *Çparda* de la grande inscription de Bisoutoun. Non-seulement les noms sont identiques, mais la convenance géographique est parfaite. Nous en avons développé les preuves dans un premier travail sur la *géographie ancienne du Caucase*, que nous avons eu l'honneur de lire, en 1847, au sein de l'Académie des inscriptions. C'est une identification que nous nous permettons de recommander aux orientalistes qui s'occupent des inscriptions cunéiformes, et qui tous, par une singulière fatalité, se sont égarés dans les rapprochements les plus bizarres à propos de ce pays de Çparda.

[1] *Anatolé*, l'Orient, le Levant.

M. Henri Kiepert lui-même (aujourd'hui membre de l'Académie des sciences de Berlin), un des plus admirables spécimens de la cartographie moderne, soit comme exécution graphique, soit comme étude critique et savante élaboration des matériaux [1]. De pareils travaux sont de ceux qui, pour une époque donnée, marquent le niveau d'une science.

Le premier pays auquel nous touchons en pénétrant en Europe par ces contrées orientales, c'est la Russie. En nommant la Russie, nous rappelons un des grands titres d'honneur de l'Allemagne, non pas seulement vis-à-vis de la science, mais vis-à-vis de l'humanité. L'Allemagne est une des institutrices, un des initiateurs intellectuels de la Russie, cette puissance née d'hier, qui pèse aujourd'hui d'un si grand poids dans la balance du monde. La Russie doit sa jeune civilisation à deux de ses aînées parmi les nations de l'Europe, la France et l'Allemagne, et dans cette double initiation, où la France a surtout apporté l'influence de ses mœurs sympathiques et de ses formes sociales, le côté scientifique appartient presque exclusivement à l'Allemagne. Durant tout le dix-huitième siècle, les académies que la volonté des tzars a fait surgir du sol moscovite sont des académies allemandes; les historiens du nouvel empire, ses érudits, ses naturalistes, ses astronomes, ses voyageurs, sont à peu près tous des Allemands. Aujourd'hui encore le sang allemand circule à forte dose dans les corps scientifiques de la capitale; et que la Russie ne s'en plaigne pas, car c'est là ce qui fait sa force, c'est ce qui la fait marcher de pair avec l'Europe occidentale. Il est bien, il est désirable que l'élément purement russe tende vers l'émancipation, mais cette émancipation doit se faire d'elle-même, par la force des choses. Pour être réelle, il ne faut pas qu'elle soit hâtive. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de providentiel dans cette solidarité intellectuelle des nations de l'Europe, dans cette transmission progressive des lumières et des bienfaits de la civilisation de peuple à peuple et de race à race, selon l'ordre même de leur ancienneté historique? N'est-ce pas là en quelque sorte la consécration de l'antique fraternité européenne, dont la science a retrouvé les titres perdus au fond des âges?

[1] *Karte vot Klein-Asien, entworfen und gezeichnet nach den neuesten und zuverlässigsten Quellen...* Von H. Kiepert. Berlin, 1854, 6 feuilles. M. Kiepert n'a publié que dix ans plus tard un mémoire sur la construction de cette carte, où se trouvent réunies toutes les donnéos physiques et astronomiques qui lui ont servi de base, ainsi que les notes originales de MM. de Moltke, Fischer et de Vincke. (*Memoir über die Construction der Karte von Kleinasien....* Von Dr H. Kiepert. Berlin, 1854, in-8° de 194 pages avec des cartes et des coupes.)

Il n'est, nous l'avons dit, aucun pays de l'Europe qui ne puisse ajouter quelque ouvrage remarquable à la liste des travaux scientifiques de l'Allemagne; nous nous bornerons, pour terminer, à rappeler ceux qui se rapportent à la péninsule hispanique. Pour les études scientifiques, l'Espagne et le Portugal peuvent être assimilés, à beaucoup d'égards, aux contrées extra-européennes : ce sont les investigations étrangères, plus que les travaux indigènes, qui en éclairent le passé et qui les font connaître dans leur état actuel. Des voyageurs, des artistes, des archéologues anglais et français ont décrit ou scruté les monuments dans de magnifiques publications, dans des livres d'une érudition à la fois sage et profonde. En géographie et en histoire, l'Allemagne a donné pour sa part des ouvrages peu nombreux, mais fondamentaux. Tandis que les érudits espagnols se perdaient encore dans les chimères des antiquités euskariennes, un des plus grands philologues et des plus profonds esprits de notre époque, M. Guillaume de Humboldt, montrait la vraie route à suivre dans la recherche des origines ibériques[1]; et dans ces derniers temps, un savant naturaliste, M. Moritz Willkomm, qui a étudié en observateur habile la configuration physique et les productions d'une grande partie de la Péninsule, en a tracé le meilleur tableau et le plus complet qu'on en eût encore donné[2]. Nous ne devons pas oublier non plus l'excellente description du Portugal qu'a publiée M. Jules de Minutoli, consul de Prusse pour le Portugal et l'Espagne[3]; c'est un tableau qui peut prendre place à côté des meilleures statistiques européennes. Le nom de M. de Minutoli est de ceux qui obligent : l'auteur n'y a pas failli.

[1] Wilh. von Humboldt, *Berichtigungen und Zusätze zun ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die Cantabrische und Baskische Sprache*. Dans le *Mithridates* d'Adelung, t. IV. Berlin, 1817, in-8°. — *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der Vaskischen Sprache*. Berlin, 1821, in-4°.

[2] *Zwei Jahre in Spanien und Portugal. Reiseerinnerungen*. Dresden, 1847, 3 vol. — *Wanderungen durch die nordöstlichen und centralen Provinzen Spaniens*. Leipzig, 1852, 2 vol. — *Die Strand-und Steppengebiete der Iberischen Halbinsel, und deren Vegetation*. Leipzig, 1852, 1 vol. — *Die Halbinsel der Pyrenäen. Eine geographisch-statistische Monographie*. Leipzig, 1855, 1 vol.

[3] *Portugal und seine Colonien in Jahre* 1854. *Von* Julius Freiherrn von Minutoli, *General-Consul für Portugal und Spanien*. Stuttgart, 1855, 2 vol. in-8°. M. de Minutoli avait déjà publié un volume sur les îles Canaries, *Die Canarischen Inseln, ihre Vergangenheit und Zukunft*. Berlin, 1854.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LES

CONTES DES ENFANTS ET DU FOYER

DES FRÈRES GRIMM [1].

La littérature populaire peut se passer d'un avocat d'office; elle a maintenant pignon sur rue, et un ministre, qui aura du moins l'honneur d'avoir beaucoup entrepris, voulait lui donner une petite place dans le budget au chapitre des choses littéraires, près de l'Institut et des œuvres de Napoléon. Par malheur, nous craignons beaucoup trop en France de compromettre notre réputation de gens d'esprit pour oser aimer franchement le naturel, et des savants habitués à contempler face à face, dans toute leur gloire grecque ou latine, des beautés parfaitement conformes aux règles de l'esthétique, n'avaient peut-être plus l'esprit assez indépendant ni l'imagination assez naïve pour apprécier suffisamment des chansons à l'usage du vulgaire :

Odi profanum vulgus et arceo.

Si nous ne nous trompons beaucoup, cette publication solennelle eût d'ailleurs bien mal répondu à l'attente du public. En se restreignant aux traditions qui avaient pris la forme d'une chanson, on laissait de côté les traits les plus saillants du caractère français : le bon sens positif et *gouailleur,* la logique de casse-cou, l'humeur insurrectionnelle, l'esprit à outrance, et cette littérature populaire n'aurait, comme on dit, nullement exprimé le peuple.

Telle n'est point la collection que MM. Grimm ont publiée sous le titre de *Contes des enfants et du foyer*. Sans craindre de compromettre la dignité de leur érudition le long des chemins, ils ont pris eux-mêmes le bâton et le havre-sac du voyageur; puis ils sont partis à la

[1] *Kinder und Hausmärchen* gesammelt durch die Brüder Grimm, Göttingen, 1857, 2 vol. petit in-8°.

grâce de Dieu, mangeant aux plus humbles auberges, s'arrêtant aux moulins et aux lavoirs publics, faisant les empressés auprès des plus vieilles femmes, conversant avec les plus sottes, s'intéressant avec amour à leurs moindres paroles comme un archéologue de province s'intéresse aux plus petits cailloux de sa ruine, et écrivant le soir avant de s'endormir les traditions qu'ils avaient apprises dans la journée. Ils n'y changeaient rien, pas même le patois de leurs raconteuses; seulement, quand les mots ne tenaient plus suffisamment ensemble, ils s'inspiraient de leur esprit, les rajustaient comme les morceaux du bélier de Médée, et, le charme de la poésie aidant, remettaient le tout sur ses jambes sans qu'on vît les coutures. Si dans cette chasse à l'aventure de la poésie des nourrices, dans cette création en sous-œuvre de contes d'enfants, l'idée des charges à fond de train du feuilleton leur fût venue à la pensée, ils n'auraient point cherché à s'en consoler à grand renfort de stoïcisme, en se disant comme le dramaturge du Boulevard :

Je n'écris que pour ceux qui ne savent pas lire.

Ils avaient foi dans leur œuvre, ils pressentaient leurs sept éditions, et au besoin ils se seraient modestement contentés d'unir à leur omniscience le génie de la poésie populaire et d'avoir rendu un véritable service à leur pays et à son histoire. Il y a bientôt trois siècles que Camerarius se plaignait de l'oubli où disparaissaient les vieilles traditions [1], et, il en faut prendre son parti, on vit double aujourd'hui; les distances se rapprochent, les frontières s'abaissent, les nationalités s'effacent : encore quelques chemins de fer, et elles ne seront plus indiquées que par un pavillon qui déteint à la pluie et des douaniers dans l'exercice de leurs fonctions :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Le hasard des événements et les calculs de la diplomatie peuvent rapprocher des hommes étrangers les uns aux autres et les agréger sous une législation commune, comme on enferme dans un même parc des animaux achetés à plusieurs foires; mais ils ne sauraient créer des liens réels, établir des ressemblances et des sympathies, en un mot former un peuple. Cela n'appartient qu'à l'histoire : elle seule développe les affinités de nature, use par un frottement continu les

[1] Hoc autem fabularum genus quale sit, optime poterit intelligi exemplo et comparatione veterum fabularum nationis et gentis teutonicæ, quas pleræque jam oblivio obruit; Camerarius, *Fabulæ Æsopicæ*, p. 406, édit. de Leipzig, 1570.

caractères trop en saillie des races différentes, discipline les tendances opposées, et parvient à fondre dans un milieu également sympathique à tous les diversités d'esprit et de volonté. Alors seulement, tout en gravitant librement chacun dans sa voie, les individus sont unis par une force de cohésion morale et vivent véritablement d'une vie nationale. Leurs besoins deviennent les mêmes; leurs intérêts, communs; leurs croyances, identiques; leurs habitudes, semblables : le sentiment de chacun est le plus souvent le sentiment de tous les autres, et ils portent, pour ainsi dire, naturellement leurs idées comme fleurissent et fructifient ensemble des arbres de même espèce qui ont grandi sur le même sol. Tout peuple assez sûr de son pain du lendemain pour se reposer le septième jour et s'accorder le luxe des plaisirs de l'esprit, se forme donc bientôt une littérature qui lui rappelle ses meilleurs souvenirs, l'encourage dans ses plus chères espérances et lui renvoie comme un écho ses propres pensées. D'abord grossière et mal venue, elle tâtonne longtemps et se perfectionne en marchant : sa dernière expression est la plus précise, la plus générale et la plus substantielle; alors elle ne change plus qu'insensiblement, et on la transmet à ses enfants telle à peu près qu'on l'a reçue de ses pères. Cette nature impersonnelle de la littérature populaire la condamne à rester commune, sans originalité véritable et sans grandeur : quelle que soit la forme dont on l'ait relevée, ce n'est pas à proprement parler de la poésie, c'est toujours de l'histoire, non sans doute la chronique d'événements réels, mais le roman des sentiments et des idées du peuple.

Au fond même, ces narrations ne sont le plus souvent, comme dans les moralistes du moyen âge, qu'une forme plus insinuante d'enseignement, et ce caractère didactique devient presque exclusif dans les contes appropriés aux enfants : le récit n'est plus alors que le prétexte d'une leçon. S'il a conservé la plupart de ses qualités primitives, s'il continue à paraître sérieux et naïf, c'est un peu par nécessité de pédagogie et beaucoup par entraînement de la mémoire. On se borne à écarter de la version reçue les détails qui en rendaient la signification trop obscure, et empêchaient la *morale* de s'appliquer en quelque sorte d'elle-même aux devoirs et aux nécessités de la vie. Ces *exemples*, ainsi que les appellent nos vieux sermonnaires, n'enseignent pas seulement, comme les fables, l'économie de la fourmi, et les autres vertus des bêtes et du Bonhomme Richard; ils veulent développer aussi l'imagination, élever le sentiment et former le caractère. Malgré leur futilité apparente, les contes consacrés à l'enfance sont donc en réalité beaucoup plus dignes d'estime que les autres traditions populaires.

Ceux-là ne sont point devenus une lettre morte dont le sens s'est perdu depuis des siècles : tous les sentiments et les idées qu'ils expriment semblent encore si importants à l'avenir du pays que l'on cherche à en semer le germe dans les générations naissantes. Ils forment par leur ensemble tout un système d'éducation, que par l'expansion naturelle de son esprit le peuple se donne à lui-même, et pour peu qu'on y regarde, on peut l'y voir en pied, non avec ses verrues, sa veste de travail et ses rides, comme le représenterait un peintre en veine de franchise; mais avec son costume national des jours de fête, dans l'âge heureux de l'amour et de l'espérance, tel enfin qu'il aime à se croire et que le comprennent les poëtes qui pensent et qui rêvent.

Un peuple ne succède point à ses devanciers sous bénéfice d'inventaire; il demeure, quoi qu'il en ait, bien engagé dans son passé par ses habitudes et ses idées; le mort saisit le vif, comme disent les légistes, et l'histoire continue. Mais la plupart de ces souvenirs héréditaires restent à l'état latent; les altérations involontaires et les transformations qu'ils ont subies les rendent méconnaissables, même à l'œil grossissant des savants. En Italie, où la mémoire de la grandeur romaine était cependant protégée par une sorte de religion populaire, le valeureux Énée n'est plus qu'une pauvre reine qui soupire pour l'ingrat Didon [1]. Quelquefois même les anneaux secrets qui rattachaient les traditions à l'antiquité classique se sont brisés, et il faut pour en comprendre la raison et la provenance qu'un renseignement jusqu'alors inconnu remette sur la voie. Ainsi naguère encore on se demandait inutilement par quel hasard singulier des papillons de nuit avaient été appelés des *faunes* [2], et nous savons aujourd'hui que, selon une vieille croyance populaire, les Faunes sortaient des arbres à l'état de larves, et que par une première métamorphose, avant de devenir hommes des bois, il leur poussait des ailes [3]. Beaucoup plus indifférents que les autres traditions populaires à la nature de leurs récits,

[1] Quando il figliuol della regina Enea
Fu presentato al genitor Didone;
Le disgrazie della mea; oct. CI, dans Tigri, *Canti popolari Toscani*, p. 412.

[2] Cela ne semble pas une simple altération du grec φάλαινα, puisque le bohémien *můra* réunit cette double signification, et qu'on donne à un autre genre de papillons le nom de *satyres*.

[3] Fauni nascuntur de vermibus natis inter lignum et corticem, et postremo procedunt ad terram, et suscipiunt alas et eas amittunt; postmodum efficiuntur homines silvestres. Et plurima cantica de eis poetæ cecinerunt; *De monstris* (sixième siècle), dans M. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 20.

les contes pour les enfants admettent volontiers l'impossible et l'absurde quand ils sont amusants [1], et aboutissent, même un peu forcément, à une idée morale. Nul scrupule de vérité ni de logique ne leur a fait amender les anciens souvenirs, et ils en ont gardé fidèlement d'assez matériels pour venir en aide à la philosophie de l'histoire et prouver que, comme on se plaît encore quelquefois à le redire, le christianisme n'a point du tout supprimé le vieux monde, et que nous sommes toujours les fils des Grecs et des Romains. Ainsi, pour ne point multiplier démesurément ces indications, dans le seul recueil de MM. Grimm, il se trouve un musicien qui attire les animaux comme Orphée [2], un prince intrépide qui à l'instar d'Énée ferme avec deux tranches de pain la gueule des lions qui lui barraient le passage [3], une princesse qui ainsi qu'Atalante s'offre pour prix de la course à quiconque veut y risquer sa tête et est également vaincue [4], une fontaine qui jaillit comme l'Hippocrène sous le pied d'un cheval [5], et une chemise aussi innocente en apparence et aussi brûlante que la robe de Déjanire [6]. Un puissant prince y veut, comme Psammétichus, épouser la femme qui pourra chausser une pantoufle dont il s'est follement épris [7]; l'aventure si complexe d'Ulysse dans la caverne de Polyphème s'y est conservée avec toutes ses circonstances [8], et Mercure y est appelé comme en plein paganisme *le très-puissant Mercure* [9]. Ces ressemblances

[1] Gervasius de Tilbury disait déjà dans le treizième siècle: Solent adolescentiæ sectatores non minus figmenta venari quam vera.... non minus fabulis quandoque delectantur quam rebus gestis; *Otia imperialia*, p. III, ch. XLII, p. 974.

[2] N° VIII, *Le merveilleux musicien.*

[3] N° XCVII, *La source de vie.* Psyché, dont l'histoire était certainement populaire pendant le moyen âge, emporte aussi deux gâteaux pour pénétrer dans le Tartare; Apulée, *Metamorphoseon* l. VI.

[4] N° LXXI, *Les six compagnons qui viennent à bout de tout.* Le souvenir d'Atalante se retrouve aussi dans le *Gesta Romanorum*, ch. LX.

[5] N° CVII, *Les deux compagnons en voyage.* Le peuple croit même encore que le cheval a la propriété de découvrir les sources, et que les esprits des eaux en prennent volontiers la forme; Wolf, *Beiträge zur deutschen Mythologie*, t. II, p. 306.

[6] N° VI, *Le fidèle Jean.*

[7] N° XXI, *Cendrillon.*

[8] N° CXCI des premières éditions, retranché de la dernière, comme n'étant pas suffisamment traditionnel; c'est un conte du *Dolopathos*, v. 8230-8570, qui se trouve aussi chez les Serbes; Vuk Stephanowitsch Karadschitsch, *Volksmährchen der Serben*, n° XXXVIII : voy. W. Grimm, *Die Sage von Polyphem*, dans les *Abhandlungen der K. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, pour 1857, p. 1–30.

[9] *Grosmæchtigen Merkurius;* n° XCIX, *L'Esprit en bouteille:* voy. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 136 et suiv. Dans son *Declaration of popish imposture*, p. 57, Harsenet appelait encore (en 1602) le Prince des fées *Mercury*.

ne sont point des souvenirs rétrospectifs introduits furtivement par des savants de la Renaissance, on en retrouve à toutes les époques dans les traditions populaires, et trop incomplètes, trop informes pour ne pas y être descendues d'elles-mêmes, et pour ainsi dire par leur propre poids. Ainsi, par exemple, la ville de Louvain célébrait par une procession annuelle sa délivrance au dixième siècle d'un long siége, et dans celle de 1594, dont une description contemporaine nous est parvenue, figuraient, sans doute conformément à une vieille tradition, Hercule et sa femme Mégère [1]. Si tous ces témoignages d'une liaison immédiate avec le monde antique, ne semblaient pas encore assez positifs, nous citerions comme preuve irrécusable l'histoire de Midas, telle qu'on la raconte au fond de la Bretagne. « Le roi Portzmarc'h avait des oreilles de cheval, et pour que ses barbiers ne le fissent pas connaître au public, il ne manquait pas de les mettre à mort chaque fois qu'ils remplissaient leur office auprès de lui. Un intime ami du prince lui fit un jour la barbe et ne fut pas décapité; cependant il dut s'engager, par serment, à ne jamais dire à personne quelle était l'infirmité du souverain. Il prêta ce serment, mais ne pouvant résister au besoin de laisser échapper cette confidence de sa poitrine, il alla faire un trou dans le sable et se soulagea. Des roseaux vinrent à pousser dans cet endroit, et les anches de hautbois que les bardes prirent à ces roseaux répétèrent toutes, dès qu'on souffla dedans : Portzmarc'h! le roi Portzmarc'h a des oreilles de cheval [2]. »

On a voulu aussi découvrir dans les contes pour les enfants des traces d'influence arabe et rapporter à des accidents d'histoire des analogies qui tiennent au fond même de l'intelligence humaine, et ont pu se produire naturellement sans aucune assistance étrangère. Quand l'imagination joue avec elle-même, sans autre règle que son caprice et sans autre but que son plaisir, elle conçoit l'impossible, combine

[1] Gigantea Herculis effigies, equo nigro insidentis. Effigies Megæræ ejus conjugis, insidentis equo candido, et sinistra psittacum tenentis : pone ludit simiola; dans Molanus, *De historia sanctarum imaginum*, p. 506, édit. de Paquot.

[2] De Nore, *Coutumes, mythes et traditions des provinces de France*, p. 219. Midas avait sa raison d'être dans la mythologie grecque : le suivant de Bacchus, qui changeait en or tout ce qu'il touchait, qui fructifiait tout, avait reçu des oreilles d'âne comme un emblème du pouvoir générateur. Le nom du roi breton lui avait donné une sorte de liaison avec ce mythe : *Marc'h* signifie Cheval. Cette histoire se retrouve aussi dans un conte serbe (nº XXXIX du recueil de M. Wuk Stephanowitsch Karadschitsch), et dans un rondalla catalan (*La caña del Riu de arenas*, cité par M. Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 178), un roseau prend également la parole et dénonce le meurtre d'un jeune homme enterré sous ses racines.

l'imprévu, ordonne l'invraisemblable et fait du monde réel un mirage où ne s'agitent que des fantômes. C'est ainsi qu'elle travaille chez les Arabes, en fermant les yeux et en tournant le dos à la réalité : leurs inventions les plus sérieuses restent des songes volontaires, et ces exagérations du merveilleux amusent trop les enfants pour ne pas se retrouver à peu près partout dans les contes à leur usage, comme la feuille d'argent qui enveloppe également tous les médicaments salutaires. Dans ce fouillis d'imaginations sans base, où la fantaisie rêve la bride sur le cou, au grand galop de ses quatre chevaux, les détails sont trop variés et les aventures trop nombreuses pour que leur originalité ne se rencontre jamais avec aucune autre : l'impossible lui-même a des limites; pris en soi, chacun de ses éléments est une réalité. A moins d'être bien positivement résolu à ne reconnaître à l'imagination que le pouvoir de rapiécer de la friperie et de raviver les vieux galons, on ne saurait donc conclure aucune parenté historique de pareilles ressemblances. Pour admettre de préférence une origine fortuite, même comme conjecture, il faudrait au moins trouver à côté de ces efflorescences d'imagination, des traditions populaires sérieuses qui auraient une source arabe incontestable. A la vérité, on en a signalé deux qui semblent d'abord empruntées au Koran; mais elles circulaient déjà en Orient longtemps auparavant, et ce ne sont pas les Arabes qui les ont apportées en Europe. L'une est la légende de cet Ermite, qui s'indigne, comme nous l'eussions tous fait, contre les actes bien injustes et bien criminels en apparence qu'il voit commettre à un ange, et quand les raisons lui en sont dévoilées, s'humilie devant la sagesse qui gouverne le monde [1]; mais elle était déjà connue en Occident avant le douzième siècle [2], et l'inspiration en est aussi chrétienne que musulmane : elle enseigne à se soumettre avec respect aux décrets de la Providence et à ne point se permettre de condamner ce qu'on ne saurait

[1] Dans Méon, *Nouveau recueil de fabliaux*, t. II, p. 216-235 : voyez le *Koran*, sur. XVIII, v. 64-81; *Mille et un jours*, contes XXVII, XXVIII et XXIX; *Aventures de Kamrup*, p. 103-106, trad. française; von Hammer, *Rosenöl*, t. I, p. 162. C'est une légende d'origine juive à laquelle on avait même donné plusieurs formes; voyez l'histoire du rabbi Akiba dans le *Beracholh;* Hurwitz, *Hebrew tales*, p. 18-21, seconde édition.

[2] Elle se trouve déjà dans les *Vies des Pères* (Bibl. Mazarine, n° 566, fol. 180), dont les éléments remontaient à des traditions plus vieilles que le mahométisme; les sermonnaires s'en servaient dès le treizième siècle (voy. Wright, *Selection of latin stories*, n° VII et p. 216), et elle est passée dans le *Gesta Romanorum*, ch. LXXX, édit. de M. Keller. On la retrouve à l'appendice des Contes de MM. Grimm dans la légende VIII, *La bonne vieille mère*, et dans une autre tradition allemande, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 175.

leur voulait faire ouvrir la mâchoire, et l'on aurait craint de le provoquer à se mêler trop sérieusement de ses affaires. On chercha donc sur l'arrière-plan de quelque mythologie moins compromise des agents de merveilleux plus innocents, et l'on trouva, probablement dans le chaos semi-indien des mythes celtiques [1], des créatures déshéritées du droit de faire elles-mêmes leur destinée, qui avaient reçu comme une sorte de compensation le pouvoir d'exercer une influence irrésistible sur la destinée des autres. Cette suspension du libre arbitre, le plus bel apanage de l'homme, s'exprimait par une image sensible : on donnait, au moins temporairement, à ces êtres dégradés la forme de quelque animal soumis aussi, sans résistance possible, à la domination brutale de ses instincts. Il y a, dit un vieux dictionnaire chinois, trois mauvaises voies : l'état des damnés que consume le feu des enfers, la condition des démons et celle des animaux [2]. D'abord sans doute cette condition avait été une justice et une expiation : C'est, disait une fée indienne, à cause de mes mauvaises actions que j'ai reçu ce corps de dragon [3]. Les fées aimaient donc à faire le mal, parce que leur nature était perverse et qu'elles souffraient de leur impuissance à se relever de cette dégradation honteuse : en Bretagne, la patrie européenne des fées, elles sont toutes malfaisantes, et l'ancienne croyance à leur difformité est restée dans une locution populaire : *Laide et difforme comme une vieille fée* [4]. Mais le christianisme avait trop bien enseigné aux hommes que la souffrance rachetait des châtiments les mieux mérités, pour ne point accorder aux fées le bénéfice de la réhabilitation morale et n'en pas admettre aussi de bienfaisantes : il y eut des coups de baguette pour le bien comme pour le mal, et le monde visible et invisible fut livré à l'imagination sans condition et sans réserve. A ces êtres toujours soumis à une impérieuse nécessité on attribua naturellement le sexe le plus faible, le plus souvent opprimé et le plus dépourvu d'initiative; on les appela d'un nom qui exprimait leur condition fatale, des *Fées* [5], et on leur supposa comme aux femmes

[1] En Auvergne et en Bretagne, les deux provinces de France où les souvenirs celtiques se sont le mieux conservés, on croit que les fées habitent les monuments druidiques; de Nore, *Coutumes des provinces de France*, p. 175 et 208. Elles passent même encore en Suède pour être plus puissantes le jour où l'on fête le retour du soleil dans toute sa force; Arndt, *Reise in Schweden*, t. I, p. 235.

[2] *Dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi*, cité par M. Stanislas Julien, *Mémoires de Hiouen-thsang*, t. I, p. 143, note.

[3] Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 327.

[4] L'espagnol *Fea* signifie encore Laide, Difforme.

[5] Autrefois *Faées*, Soumises à la destinée, Enchantées. Dans *Maugis d'Aygremont*,

impressionnables et mal élevées de ce temps là, des passions sans causes, des colères sans mesure, des vouloirs et des dévouloirs sans raison. Aucune impossibilité spéciale n'en restreignant le nombre, on les multiplia indéfiniment; on en fit la cheville ouvrière et le plus bel ornement des contes d'enfants : grâce à leur intervention, le merveilleux pouvait succéder au merveilleux, l'impossible était possible, l'invraisemblable devenait une réalité, et au bon moment le dénoûment sortait de terre sous la forme d'un feu dévorant ou tombait du ciel avec un heureux mariage et beaucoup d'enfants. A côté figurent quelquefois d'autres épouvantails d'une nature plus terrible, une personnification de la force brutale vue au microscope et poussée au noir : ces Croquemitaines gigantesques n'ont ni passions, ni caractère, ni individualité qui leur soit propre; on ne les désigne même que par leur nom générique d'*Ogre*, et leur savoir se borne à sentir la chair fraîche et à croquer les enfants avec de grandes dents. Ils semblent trop grossiers et trop mal inventés pour que l'imagination moderne ne les ait point reçus tout faits de la mémoire, et nous les retrouvons aussi dans l'Inde sous le nom de Râkshas. Nous citerons seulement en preuve un passage de l'épisode de Kountî, dans le *Mahabhârata* : « Pendant que Kountî dormait avec ses fils, non loin de son lieu de repos veillait le géant Hídimba, appuyé à un tronc d'arbre. Comme un nuage dans la saison des ténèbres les yeux du monstre étaient sombres; les dents lui sortaient au loin de la bouche; jamais il n'était suffisamment repu de chair, et la faim lui creusait alors les entrailles. Longues étaient ses cuisses, longues aussi ses jambes; sa barbe était rouge et sa chevelure rouge; effroyablement gros de la ceinture, du cou et des épaules, ses oreilles étaient larges comme une raie. Ce géant aux yeux sombres, difforme et terrible à voir, avait déjà dans sa pensée saisi les fils de Pândous, les nobles héros; avide de chair et depuis longtemps affamé, il se les était appropriés dans sa pensée. Semblable à un nuage épais dont le soleil couchant eût empourpré le sommet, le géant aux membres puissants et aux dents aiguës, tendit ses doigts en l'air, les passa dans sa chevelure hérissée, ouvrit en bâillant ses larges mâchoires

Bayard, le cheval de Renaud, *estoit fayé;* les bottes du *Petit Poucet* sont fées (*Cabinet des Fées,* t. I, p. 75); la cassette de *Finette Cendron* est fée (*Ibidem,* t. II, p. 496), et certains lutins se nomment encore en Normandie des fés (Amélie Bosquet, *Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 130). Mais comme on appelait aussi les Parques *Fata* (dans Gruter, p. XCVIII, inscr. 1), *Dominæ fati* (Ovide, *Tristia*, l. V, él. III, v. 17), et que ce sens actif était d'un tout autre intérêt pour le peuple, il devint dominant, et, ainsi que le dit le *Roman du Lancelot du Lac :* En celuy temps estoit appelé *faé* cil qui s'entremettoit d'enchantements. Amyot a même traduit plusieurs fois Μοῖρα par Fée.

et regarda deux fois tout autour. Quand il eut senti la chair fraîche, il parla ainsi à sa sœur : Enfin s'offre à moi la nourriture bien-aimée que je convoite depuis si longtemps : l'eau m'en tombe vraiment des lèvres et la langue m'en cuit dans la bouche. » Si cette tradition que des populations romanes auraient naturellement rattachée à un nom latin qui leur était familier [1], n'était pas réellement arrivée jusqu'à nous, nous verrions volontiers dans nos ogres un souvenir d'ennemis redoutables dont la peur aurait encore exagéré la férocité et la force [2] : c'est ainsi que, longtemps après les croisades, les petits Arabes croyaient entendre à la tombée du jour le cheval de Richard Cœur-de-lion galoper derrière les buissons, et revenaient en tremblant se blottir auprès de leur mère.

Les contes d'enfants ne finissent point ainsi que les apologues par une morale qui en précise le sens; ils comptent sur l'imagination de leur public et se donnent des allures plus dégagées : ils affectent même pour la plupart de laisser toute liberté à l'intelligence et ne poussent point droit devant eux comme une argumentation dont une vérité absolue doit sortir. Leur enseignement admet des distinctions et des exceptions; il sait que dans des circonstances différentes les mêmes règles ne seraient plus d'une bonne application et voudrait, morale à part, apprendre à se tirer toujours d'affaire avec du bénéfice dans sa poche. Ainsi à côté des *Deux compagnons en voyage*, où l'adresse intéressée est sévèrement châtiée [3], se trouve une histoire d'animaux où la finesse est glorifiée par le succès [4] : seulement, par un instinct moral très-remarquable, on a pris dans une sphère inférieure les personnages qui représentent le côté purement pratique et machiavélique de la vie.

L'amour de la famille, le sentiment fondamental de la société allemande, échappe cependant à toute restriction; l'excès n'y devient jamais un défaut et aucun exemple contraire n'en tempère les applications. Devant lui s'abaissent même les lois inflexibles de la destinée; les mères repassent les bords qu'on passe sans retour et reviennent

[1] *Orcus*, en italien *Orco*, en vieil espagnol *Uerco*; la forme française se rapproche beaucoup plus de l'islandais *Ygr*, *Uggr*, Féroce, Terrible. Mais notre *Ogre* n'a rien de l'*Orcus* même personnifié des Latins : c'est un nom générique qui désigne des hommes, à la vérité plus robustes et plus méchants, mais aussi mortels, beaucoup moins avisés que les autres, et ne s'en distinguant au fond que par un goût très-prononcé pour la chair d'enfant.

[2] C'était l'opinion de M. Walckenaër, *Lettres sur les contes de fées*, p. 169.

[3] N° CVII.

[4] N°s LXXIII et LXXIV.

allaiter leurs enfants [1]. L'ingratitude envers un père semble un crime si monstrueux que Dieu se met sur-le-champ à l'œuvre pour le punir et invente tout exprès un miracle aussi extraordinaire [2]. Il prend à son compte toutes les malédictions paternelles et, sans entrer dans la considération des circonstances atténuantes, il les exécute à l'instant [3]. L'amour conjugal y est à peine mentionné; ce serait un anachronisme dont on ne devinerait pas le sens, le conteur repassera dans une quinzaine d'années. L'amour paternel est aussi à peu près absent : ce ne sont pas les pères qui sont sur les bancs, et si on l'y eût trop montré comme un devoir, le public aurait pu le comprendre comme un droit. Les mères elles-mêmes, qui sont cependant si mêlées à la vie des enfants, y figurent le plus souvent à l'état de belles-mères; la seule maternité qui soit en saillie, peut-être parce qu'il n'est pas nécessaire d'en enseigner d'autre, est celle des sœurs pour leurs petits frères. La haine de la force physique y est trop accentuée à tout propos pour ne pas être une protestation contre un *statu quo* brutal, et un sentiment dont le besoin se faisait généralement sentir. A cet effet, tous les géants sont gauches, stupides, méchants et destinés par leur nature de géant à être bafoués, le conte durant, et finalement déconfits. Toutes les supériorités que la société n'a point classées à son profit y paraissent même entachées d'usurpation et d'injustice, et on les met sans façon hors de la loi commune : c'est l'état de guerre, et le succès en absout toutes les conséquences. En tendant des piéges à ces coquins de géants atteints et convaincus d'être les plus forts, on ne croit nullement compromettre son courage ni sa renommée, et pour arracher aux lutins les trésors qu'ils détiennent méchamment, on emploie le mensonge et l'escroquerie sans aucun scrupule de conscience. On n'a point craint de pousser cette réaction révolutionnaire contre la nature jusqu'à donner aux nains une adresse plus puissante que la force, et l'exagération, nous dirions volontiers la personnification de cette idée, se retrouve chez presque tous les peuples sortis de la civilisation du moyen âge, sous le nom et la forme du *Petit-Poucet* [4]. Le diable lui-même se fait

[1] Nos XI et XIII; aussi dans Kuhn et Schwarz, *Norddeutsche Sagen*, no CII : cette idée se retrouve dans notre tradition de *Mélusine*, ch. XLIX, et dans un conte publié par Souvestre, *Le foyer breton*, p. 3.

[2] No CXLV; pour n'avoir point partagé son dîner avec son père, un fils est obligé de nourrir un crapaud qui s'attache à sa tête, et lui dévorerait le crâne s'il n'était pas toujours suffisamment rassasié.

[3] Nos XXV, XCI et XCIII; les enfants maudits sont engloutis ou changés en corbeaux.

[4] *Lo Ptiot Pousset*, dans le fragment en patois lorrain publié par Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, p. 161; *Tom Tumbe the little*, dans Tabart, *Collection of popular*

attraper comme un sot, et ce n'est point, selon les us et coutumes des légendes, grâce au bon secours de quelque puissance du ciel qui triche; c'est tout simplement parce que l'homme est plus malin que lui et plus futé [1]. A la différence des autres traditions populaires, ces contes supportent même impatiemment la supériorité de l'intelligence et se plaisent à la révoquer en doute : tantôt ils parent la bêtise de toutes les séductions de l'amabilité [2]; tantôt ils en font un moyen de succès [3], et la regardent comme un droit à gouverner le monde [4]. La société est organisée patriarcalement, vaille que vaille, à l'instar de la famille; on est roi comme on est père, un peu par accident, mais cet accident-là n'est jamais discuté, et l'on jouit d'un pouvoir absolu. On peut même à l'occasion oublier son rang sans que personne y trouve à redire : c'est là surtout que les rois épousent des bergères, et quand les princesses du sang sont bonnes et suffisamment belles, un honnête et brave ouvrier peut prétendre à leur main et distancer tous les princes. La propriété n'inspire pas non plus un respect illimité : sans doute à l'origine de ces contes la prescription n'avait pas encore suffisamment *patronné* le genre humain, et le droit de la force brutale à s'approprier la richesse ne semblait pas tellement sacré qu'on ne pût employer à l'encontre l'adresse et la ruse. Tranchons le mot : le vol paraissait une profession comme une autre [5]; on avait seulement à risquer en plus la potence; mais lorsqu'on n'avait pas eu de malheurs avec le bourreau,

stories for the nursery, t. III, p. 37, *Daumesdick*, dans le n° XXXVII; *Däumling*, dans le n° XLV; il s'appelle *Hänsel* dans le n° XC; et seulement *El hijo menor* en espagnol; dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 182. Dans son *Tale of a tub*, Swift a prétendu, avec son ironie ordinaire, que l'auteur était un philosophe pythagoricien, qui a mis dans ce conte tout un système de métempsycose.

[1] N° XXIX, *Le diable aux trois cheveux d'or;* n° CI, *Peau d'ours;* n° CXXVI, *Le diable et sa grand'mère;* n° CLXXXIX, *Le cultivateur et le diable.*

[2] N° LIX, *Le Placide et la Catherinette :* il y a d'autres versions où l'idée est plus clairement exprimée.

[3] N° XXXII, *Jean le Nigaud;* n° LXII, *La reine des abeilles :* la même idée se retrouve dans *Perronik l'Idiot* (Souvestre, *Le foyer breton*, p. 192), *Varniello* et *Lo Gnoronte* du *Pentamerone* (journ. I, nouv. 4, et journ. III, nouv. 8), et *Bertuccio* de Straparola, nuit XI, conte 2. Le fond de ces différentes traditions vient sans doute de l'Orient, où l'on professe un respect religieux pour les insensés : voyez *Les aventures du gourou Paramarta*, dans Dubois, *Fables et contes indiens*, p. 231-238. Quelques souvenirs de cette idée se retrouvent encore dans *Parceval le Gallois* et dans *Le chevalier au cygne.*

[4] N° LXIII, *Les trois plumes;* n° CLI, *Les trois paresseux :* à la même idée se rattache le n° CVI, *Le pauvre garçon meunier et son chat*, et on la trouve souvent dans les moralistes et les sermonnaires du moyen âge, dans Holcot, Felton, Bromyard, etc.

[5] N° CXXIX, *Les quatre frères habiles;* l'ancien n° CXCI, *Le voleur et son fils*, et le n° CXCII, *Le maître voleur.*

on se retirait des affaires les mains dans ses poches et l'on vivait avec considération de ses rentes [1]. En ce temps de simplicité primitive, la passion du teutonisme n'était pas encore inventée : on se contentait modestement de chercher à faire des hommes, sans savoir que nous changions de nature en passant la frontière, et que l'amour de nos semblables était borné au nord par un fleuve et au midi par une montagne. Tout au plus exceptait-on de cette unité de l'espèce humaine le Juif, qui, selon la poétique, un peu réaliste en cela, du moyen âge, voulait sournoisement reprendre en détail ce que les gouvernements lui avaient extorqué en gros, et se montrait en général avide, haineux et de mauvaise foi.

Tous les personnages ne sont pas cependant affublés au hasard d'une nature uniforme; ils sont même, pour ainsi dire, classés systématiquement comme dans les comédies primitives, et, sauf certaines exceptions qui tiennent aux époques différentes où se forme toujours une littérature populaire, leur caractère se trouve déterminé d'avance par leur catégorie et leur étiquette. Ainsi la petite fille est assez régulièrement obéissante et pieuse; la sorcière, haineuse et vindicative; le géant, crédule et bête; le nain, susceptible et fantasque; le forgeron, envieux et brutal; le cordonnier, sournois et intéressé; le tailleur, vantard, jovial et bon enfant. Quoique encore moins variés, les animaux sont beaucoup plus curieux à étudier et plus significatifs : ce sont

[1] Pour le mieux approprier à son petit public, M. Martin, qui a traduit le conte CXXIX, t. I, p. 122, a cru devoir y introduire des changements qui en faussent le caractère. Autrefois les voleurs adroits et hardis obtenaient facilement la considération qu'on accorde encore maintenant aux bandits en Italie. Thiers cite même comme une superstition populaire : Dérober quelque chose à son voisin afin de faire cesser le mal qui nous tourmente. Dans le *Caerl ende Elegast*, réimprimé par M. Hoffmann de Fallersleben dans la quatrième partie de ses *Horæ Belgicæ*, non-seulement Elegast, un des plus braves et des plus loyaux guerriers de Charlemagne, vole sur les grands chemins; mais l'empereur lui-même se fait voleur pour une nuit par l'ordre exprès de Dieu. Un ange lui apparaît et lui dit :

..... Staet op, edel man,
Doet haesthken u cleder an,
Wapent u ende wart stelen.

Voyez aussi le *Disciplina clericalis*, ch. XXV, p. 70, édit. de Schmidt; le *Dolopathos*, v. 7984 et suiv.; W. Mapes, *De nugis curialium*, p. 101; Asbjörnsen, *Norske folke-eventyr*, p. 216, édit. de 1852, et *De Baret et de Haimet*, dans l'édition de Barbazan donnée par Méon, t. IV, p. 235, où il est dit d'un voleur, v. 121 :

Molt par fu saiges hom et buens.

Nous pourrions encore citer le roman d'*Eustache le Moine*, celui de *Maugis d'Aygremont*, et beaucoup d'autres.

de véritables personnages qui viennent, au moins indirectement, de l'extrême Orient, du pays de la métempsycose. L'observation n'a rien à y réclamer; ils ne mettent point en scène, ainsi que dans l'apologue, l'instinct particulier de leur espèce, leurs habitudes naturelles et leur vrai caractère; on n'a voulu les montrer que par leurs bons côtés, dans les circonstances les plus propres à leur concilier la sympathie, et on y réussit, au moins dans les contes : ils y comptent avec l'homme de clerc à maître et vivent avec lui sur le pied de la camaraderie. On leur a même donné une moralité plus constante et plus ferme : c'est sur eux que, sans aucune intention de satire, l'on compte pour enseigner par l'exemple la reconnaissance [1] et l'amour de la justice [2]. Leur science des hommes et des choses est aussi plus étendue et plus sûre : on leur a attribué la connaissance de l'avenir, sans doute par réminiscence des augures [3], et quand un homme vient à être changé en bête, il l'acquiert aussitôt par le fait même de sa métamorphose, comme une conséquence de sa nouvelle forme [4]. Quelques animaux sont cependant doués d'une manière toute spéciale; ainsi le serpent a, grâce à une sagesse supérieure, pénétré plus profondément que les autres dans les secrets de la Nature [5], et en raison de son état habituel de gardien des trésors cachés, on supposait qu'il enrichissait infailliblement les hommes qu'il honorait de sa familiarité [6]. Quelle que soit la

[1] N° LXII, *La reine des abeilles;* ancien n° CIV, *Les animaux reconnaissants;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage*. La tradition orientale primitive est plus complète, plus satirique, et par cela même moins propre à l'éducation des enfants : voyez nos *Poésies inédites du moyen âge*, p. 244.

[2] N° LVIII, *Le chien et l'épervier;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage.*

[3] N° VI, *Le fidèle Jean;* n° XCIII, *Le corbeau;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage* : voyez aussi Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, liv. III, ch XCV. La prescience des animaux est reconnue dans le *Koran*, sur. XXVII; mais on ne peut lui attribuer non plus une origine orientale aussi moderne : voyez l'*Iliade*, l. XIX, v. 408-417; la XVIII[e] fable ésopique publiée par *Rochefort*, et le *Fafnismâl*. Dans les environs de Morlaix on croit encore que l'oiseau qui chante répond aux questions, et indique les années de la vie et l'époque du mariage; de Nore, *Coutumes des provinces de France*, p. 226.

[4] N° XCIII, *Le corbeau;* n° CLXI, *Blancheneige et Rougerose.*

[5] N° XVI, *Les trois feuilles du serpent*. C'est sans doute une idée d'origine orientale : voyez le *Pantcha-tantra*, ch. I, p. 121, trad. de Dubois; Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 133 et 152; le *Directorium humanæ vitæ*, ch. XIV, et les *Mille et un jours*, p. 541, édit. de *Loiseleur-Deslongchamps*. M. W. Grimm a cependant cité une tradition grecque, mais sans en indiquer la source; *Kinder und Hausmährchen*, t. III, p. 26, 3[e] édition.

[6] N° CV, *Histoire du serpent noir*. Sans doute l'origine de cette tradition est orientale, car elle se trouve dans le *Pantcha-tantra* (Wilson, *Analytical account*, p. 176-178);

classe d'histoire naturelle ou surnaturelle à laquelle ils appartiennent, tous les personnages parlent habituellement la même langue et conversent ensemble sans avoir besoin d'études[1] : ce sont là sans doute les plus vieux contes, ceux qui remontent à un temps où le peuple, encore isolé des autres nations, n'avait pas eu l'occasion de remarquer plusieurs idiomes; mais souvent aussi les animaux ont un langage spécial, quelquefois même très-varié et particulier à chaque espèce[2], que les hommes ne parviennent à comprendre qu'à force de travail ou en mangeant de la chair de serpent[3].

Tout le recueil est exempt de cet amour excessif de la nature morte, de cette sentimentalité expansive à propos d'un ruisseau qui coule ou d'un arbre aux feuilles verdoyantes, qui défrayent d'idées la mauvaise poésie allemande : le peuple en sa sagesse jugeait ces confidences d'une

Les mille et un jours, p. 624, édit. de Loiseleur-Deslongchamps; *Ésope*, fable CXLI, édit. de Coray; *Marie de France*, t. II, p. 267; *Ragnar Lodbrokssaga*, ch. I; Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 84; Mone, *Anzeiger*, 1837, col. 174; le *Gesta Romanorum*, ch. CXLI; Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 220, etc.

[1] N° I, *Le roi grenouille*; n° II, *Le chat et la souris en société*, etc. En ce temps que les bestes parloient, disent les *Chroniques de saint Denis* (dans le *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 165); et le peuple croit encore que la nuit de Noël la parole leur est rendue avec la connaissance de l'avenir; *Mémoires de l'académie celtique*, t. IV, p. 94; Pluquet, *Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux*, p. 38; Souvestre, *Le foyer breton*, p. 219; Rosa; *Dialetti, costumi e tradizioni delle provincie di Bergamo e di Brescia*, p. 118.

[2] N° XXXIII, *Les trois langues* : un homme apprend la langue des chiens, des oiseaux et des grenouilles. En une terre estoit un homme à qui Dieu avoit donné tant de science qu'il entendoit ce que les bestes et les oiseaux disoient; *Livre des merveilles*, Bibl. Impér., Ms. 6849, fol. III v°, col. 2. Cette tradition se retrouve jusque chez les nègres; Koelle, *African native litterature*, p. 143 : voyez aussi Böttiger, *Kunstmythologie*, t. I, p. 95 et suivantes; Grässe, *Gesta Romanorum*, t. II, p. 264; le *Rosenöl*, t. I, p. 144 et 183; le *Cabinet des Fées*, t. XVI, p. 85 et 146; t. XXXIX, p. 173; *Gesta Romanorum*, ch. LXVIII; Molini, n° LXXI; Wuk Stephanowitsch, *Volksmärchen der Serben*, n° III, et un traité fort curieux de Tharsander, *Der Thiere Vernunft und Sprache*, dans le *Schauplatz ungereimter Meynungen*, t. II, p. 814-860.

[3] N° XVII, *Le serpent blanc*. On lit déjà dans Pline : Qui credit... quæ Democritus tradit, nominando aves; quarum confuso sanguine serpens gignatur, quem quisquis ederit, intellecturus sit alitum colloquia (*Historiarum mundi*, l. X, ch. XLIX, LXX); voyez aussi Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, n° CXXXI; Kuhn et Schwarz, *Norddeutsche Sagen*, n° CLXXVIII; Grant Stewart, *The popular superstitions and festive amusements of the Highlanders of Scotland*, p. 82; *Fafnis-mal* (dans l'*Edda Sæmundar*, t. II, p. 181 et suivantes); Saxo Grammaticus, l. V, p. 72, et J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 637 et 1166. Dans le *Caerle ende Elegast*, on entend aussi la langue des animaux en se mettant dans la bouche une herbe qui n'est pas nommée, et le peuple croit encore maintenant en Bretagne qu'il suffit d'avoir touché à l'herbe d'or; Souvestre, *Le foyer breton*, p. 48.

importance médiocre pour la moralité et pour l'amusement public. Si l'on en excepte un seul conte, dont l'idée mère peut même ne pas sembler suffisamment claire[1], et quelques menus détails d'un autre, peut-être amenés par un caprice de la fantaisie[2], ce recueil ne contient non plus aucun souvenir de sabéisme ni de cet ancien culte des éléments dont tant de restes ont été conservés par les superstitions populaires. Les idées chrétiennes y sont elles-mêmes au moins fort enveloppées, sauf dans un très-petit nombre de contes légendaires d'une date assez moderne, et même ceux-là poussent surtout à l'amour de Dieu ou de la sainte Vierge, et à la charité envers le prochain. Jamais le clergé n'y intervient d'une manière active et prépondérante : aussi n'est-ce pas certainement lui qui a tenu la plume; le seul enseignement qu'il pratiquât était le catéchisme, et aucun prédicateur volontaire n'a entendu faire le prône à sa place et quêter pour les besoins de l'Église. Il y a même deux contes d'une inspiration très-irrévérencieuse où le bon Dieu est attrapé par de mauvais garnements qui crochètent la porte du paradis et s'y installent en dépit de leurs péchés; mais ils appartiennent tous deux à notre vieille littérature[3], et n'ont passé le Rhin qu'en contrebande, dans la mallette de quelque jongleur. Ces contes savent d'ailleurs qu'ils n'ont pas charge d'âme et songent si constamment à former de bons Allemands qui occupent honorablement leur place dans le monde, qu'ils ne s'inquiètent pas beaucoup de l'autre. A peine le moindre Revenant y sort-il du tombeau, même pour se promener innocemment[4], et quand la Mort y figure, c'est à l'état de

[1] N° CXV, *Le clair soleil met tout en lumière*. Il y a dans Apulée, *Metamorphoseon* l. II : Quippe quum deterrimæ versipelles, in quodvis animal ore converso, latenter arrepant; ut ipsos etiam oculos Solis et Justitiæ facile frustrentur; et l. III : Solis et Justitiæ testatur oculum. C'est évidemment la même idée, et elle avait déjà été exprimée dans l'*Odyssée*, l. XX, v. 356. Malgré ce rapport positif, nous ne pouvons croire une origine classique à cette tradition, pas plus qu'au *Solarliod*, str. XXIII, et au proverbe allemand : *Es wird nichts so fein gesponnen, es kommt endlich an die Sonnen*.

[2] Dans le n° LXXXVIII, *L'alouette qui chante et qui sautille* : l'héroïne invoque le Soleil, la Lune et le Vent, et en obtient des talismans qui la font échapper à tous les dangers.

[3] N° LXXXI, *Compagnon sans souci*, et n° LXXXII, *Le ménétrier*. Ce dernier conte est même encore populaire en Normandie : voy. *De saint Pierre et du Jougleor* (dans le *Recueil de fabliaux*, t. III, p. 282, édit. de Méon.); *Du vilain qui conquist paradis par plaid* (Ibid., t. IV, p. 114); *Histoire et divertissement du bonhomme Misère*, Troyes, chez Garnier. Une légende de ce genre est même racontée de saint Yves; Millin, *Antiquités nationales*, 1792, n° XXXVII, p. 21, note 28, et M. Magnin, *Journal des Savants*, 1858, p. 274. Le même conte se trouve en lithuanien; Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 108.

[4] Les Revenants qui y figurent sont, comme dans le n° IV, *Histoire d'un homme qui*

simple personnage, sans poser devant le public à l'égyptienne, comme un mémento de notre destinée ou une menace prochaine à l'adresse de l'impiété et du vice.

Ces contes ne sont cependant pas tous des chapitres détachés d'un même cours de morale à l'usage de l'enfance. Il en est qui se proposent un but plus immédiat, qui voudraient seulement distraire de petits ennuis ou tempérer par le plaisir des impatiences trop pétulantes : le sujet est alors ce qu'il peut; on compte surtout pour le succès sur la singularité et l'imprévu des détails[1]. Quelques-uns ne semblent même qu'un ramassis confus d'absurdités et d'extravagances que nous comprenons tout au plus comme une sorte de *tread-mill* imposé à l'esprit de l'enfant; tels sont le *Fléau tombé du ciel*[2] et les *Nouvelles du Pays de Cocagne*[3]. Mais nous avions aussi pendant le moyen âge de ridicules *fatrasies*[4] où le non-sens était à peine relevé par des jeux de mots; le monde élégant du dix-huitième siècle applaudissait sans trop rougir la *Cocatrix* de Collé, et le public des théâtres du Boulevard, le vrai peuple parisien, s'amuse encore tous les soirs à gorge déployée des plus méchants coq-à-l'âne. D'autres contes, aussi fades pour nous, ont une saveur beaucoup plus allemande; peut-être même auraient-ils encore du succès dans plus d'une maison à bierre, à la fin de la soirée. Ils ne pouvaient être suffisamment goûtés, même par les enfants, que chez

voulait apprendre à avoir peur, des spectres ou des enchantements semblables au Grendel du *Beowulf*, qui n'ont rien de chrétien : voyez Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, l. III, ch. LIX, p. 979, et Bartholinus, *De causis contemptœ mortis a Danis*, p. 255. Cette absence est d'autant plus remarquable qu'il y a dans la littérature populaire des livres d'un caractère tout opposé : tel est *Eine schöne lesenswürdige Historie von dem unschätzbaren Schloss in der afrikanischen Höhle Xara*, et que, malgré une opinion très-généralement reçue, les Revenants étaient connus en Orient bien avant que le christianisme ait pu les y porter. Nous en rapporterons seulement un exemple : Si, disait la reine mère à Bâlâditya, vous faites mourir cet homme (le roi Mahirakoula), pendant douze ans vous le verrez devant vous, avec son visage pâle et décharné; Hiouenthsang, *Mémoires sur les contrées orientales*, t. I, p. 193.

[1] Nous citerons comme exemple le n° XCIV, *La fille de paysan avisée*, dont on trouvera plus loin la traduction.

[2] N° CXII.

[3] N° CLVIII : Je suis allé dans le Pays de Cocagne, et j'y ai vu suspendus à un léger fil de soie Rome et le siége de saint Pierre; il y avait un homme sans pieds qui surmontait un cheval à la course, et un sabre parfaitement affilé qui traversait un pont, etc. Il y a à la fin : *Alors une poule chanta kickériki, mon conte est fini, kickériki*, et le peuple dit encore en Normandie après une histoire qu'il tient pour une bourde : *Alors le coq chanta kickériki, et mon conte a fini.*

[4] Voyez un curieux article de M. Leclerc dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 492-511.

un peuple trop foncièrement naïf et honnête pour se permettre avec son esprit de tous les jours ce que nous appelons nous-mêmes des *mensonges joyeux*. C'est à ce titre de peinture nationale que nous reproduisons, malgré sa grossière enluminure, le *Conte des mensonges du Dietmarsh*. « Je vais vous raconter quelque chose. J'ai vu voler deux poulets rôtis; ils volaient à tire-d'aile, en tournant le ventre vers le ciel et le dos à l'enfer; sur le Rhin nageaient, pas trop vite et sans faire trop de bruit, une enclume et une meule de moulin, et une grenouille assise sur la glace mangeait un soc de charrue le jour de la Pentecôte. Il y avait trois paysans qui voulaient prendre un lièvre; ils marchaient sur des béquilles et des échasses : le premier était sourd; le second, aveugle; le troisième, muet, et le quatrième ne pouvait remuer ni pied ni patte. Voulez-vous savoir comment cela est arrivé ? L'aveugle fut le premier à voir le lièvre courant dans la campagne; le muet le cria au cul-de-jatte, et le cul-de-jatte le prit au collet. Il y avait des gens qui voulaient naviguer en terre ferme; ils tendaient leur voile au vent et couraient des bordées dans la plaine; mais quand ils passèrent sur une haute montagne, ils furent malheureusement submergés. Une écrevisse chassait un lièvre à la course, et sur le faîte d'une maison perchait une vache qui était montée par l'escalier. Dans ce pays-là les mouches sont aussi grosses que nos chèvres. Ouvrez la fenêtre, que les mensonges puissent s'envoler[1]. » Nous avons aussi dans cette littérature en dehors du bon sens, un morceau fort apprécié des écoliers qui font leurs premiers vers français et se piquent d'aimer la poésie :

Un jour qu'il faisait nuit, je dormais éveillé,
Tout debout dans mon lit sans avoir sommeillé, etc.

Ces contes ont habituellement un dénoument heureux et n'entretiennent que des idées gaies et des espoirs couleur de rose; quelquefois cependant, par un amour puritain de la vérité vraie ou dans le désir de fortifier la sensibilité contre les adversités inévitables de la vie, et, comme dit Aristote, de purger par la pitié, ils finissent bruta-

[1] N° CLIX : on dit aussi proverbialement en Normandie après une histoire incroyable : Ouvrez la fenêtre, que les mensonges s'en aillent. Les contes de ce genre sont trop multipliés pour ne pas être très-sympathiques à l'esprit allemand : il y en a dans l'Odenwald (Wolf, *Deutsche Hausmärchen*, p. 422), dans le Holstein (Müllenhoff, *Sagen, Märchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg*, n° XXXII), en Souabe (Meier, *Deutsche Volksmärchen aus Schwaben*, n° LXXVI), et dans le Sauerland Grimm, *Haus und Kindermärchen*, n° CXXXVIII). Ils sont aussi populaires en Norwége (Asbjörnsen, *Norske Folkeeventyr*, n° XXXIX), et en Lithuanie (Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 37).

lement par une catastrophe de mélodrame et laissent l'enfant sous le coup[1]. Certes, nous évaluons aussi haut que pas un l'esprit impersonnel d'un peuple, mais la composition de ces contes ne nous en semble pas moins trop habile pour être involontaire; la perfection n'est point si naturelle qu'elle pousse au soleil comme les roses sur un rosier, et nous en rapportons une trop large part au talent de MM. Grimm pour en faire honneur à l'esprit allemand. Le conteur laisse la parole aux événements, et n'intervient jamais de sa personne, même pour signer son nom aux beaux endroits et dire au public : C'est moi, applaudissez. Une main ingénieuse a dû choisir dans la tradition, ainsi qu'on choisit dans une corbeille de fleurs pour composer un bouquet; elle en a d'abord écarté les réflexions oiseuses et les circonstances incidentes qui surchargeaient le récit et en retardaient la marche; puis les éditeurs auront suppléé aux détails nécessaires qui s'étaient perdus en chemin; ils auront développé les événements trop condensés et trop obscurs, préparé les péripéties trop brusques et donné même au merveilleux sa logique et sa vraisemblance relative. Si ces contes ne sont point l'œuvre vraiment personnelle de MM. Grimm, c'est qu'ils les ont imaginés comme imaginerait un écho assez intelligent pour devancer la voix qu'il amplifie et porte au loin; c'est qu'ils ont voulu s'oublier eux-mêmes pour penser d'après l'esprit du peuple et écrire avec sa langue[2].

Le besoin de cette littérature des enfants s'est fait sentir chez tous les peuples, et, les bonnes aidant, ils sont tous parvenus à le satisfaire : les petits nègres, les Peaux-Rouges ont eux-mêmes leurs contes de fées[3]. Mais le but seul est resté invariable : les contes de chaque pays ont un caractère qui leur est propre et des visées différentes; partout c'est un enseignement indirect qui, en paraissant jouer avec le passé, prépare efficacement l'avenir, et l'on pourrait dire à un enfant avec l'assurance d'un proverbe : Redis-moi ce qu'on te raconte, et je te dirai qui tu seras. Nous ne savons à peu près rien des contes bleus du peuple romain, sinon qu'ils faisaient partie de l'avoir d'une bonne nourrice[4];

[1] Comme dans la légende v, *La nourriture de Dieu*, et dans la ixe, *Le banquet céleste*, dont M. Baudry a même cru devoir changer le dénoument dans sa traduction.

[2] Ils ont même tenu à conserver le patois dans lequel les contes leur avaient été racontés; ainsi le n° xix est en poméranien, le n° xlvii en hambourgeois, le n° lxxxii en patois de Bohême, et le n° cxxxviii en patois du Sauerland.

[3] Voyez Jones, *Traditions of the North-American Indians*, Londres, 1830, et Koelle, *African native litterature or proverbes, tales and fables*, Londres, 1854.

[4] Igitur Æsopi fabellas quæ fabulis nutricularum proxime succedunt, narrare... condiscant; Quinctilien, *De institutione oratoria*, l. I, ch. ix. Nous ne connaissons que

mais le caractère de la civilisation autorise à supposer qu'ils étaient courts, solides, au fond pleins de sens, et empruntaient volontiers leur merveilleux aux légendes religieuses et aux traditions domestiques. Rome est tombée sous les coups des Barbares, et l'Italie les a vaincus par la paix; mais faute de pouvoir vivre honorablement dans le présent, elle s'est résignée à vivre du passé; les contes qui ne sont point devenus des frivolités orientales y ont conservé leur caractère historique. On dirait qu'ils cherchent à former des Ciceroni plutôt que des hommes. Ils habillent à leur usage les souvenirs de l'Antiquité[1], racontent la fondation des cités et de leurs monuments[2], ou s'étendent indéfiniment sur les merveilles des villes[3] et les œuvres plus merveilleuses encore des grands hommes du cru[4]. Ils n'ont rien appris de moderne que les exploits des brigands de la montagne, et ils les redisent avec orgueil et sympathie : le brigandage est l'Opposition constitutionnelle du pays, et les contes populaires représentent la Presse. Aucun peuple n'est à la fois plus oriental par le caractère et plus monacal par l'esprit que le peuple espagnol : à ce double titre il aime la morale toute faite, les principes extérieurs et les routes royales qui conduisent en ligne droite au bien. Ses meilleurs livres moraux sont des recueils d'exemples où la vertu est enseignée mot à mot, et pour ainsi dire du bout du doigt : l'esprit s'y munit d'une foule de formules approuvées par les supérieurs, qui dispensent du trouble de penser par soi-même et de consulter sa conscience : l'honnêteté n'est plus qu'une affaire de mémoire et de patenôtre. Les contes pour les enfants affectent déjà ces allures sèches et doctrinales : ce sont des analyses qui suppriment soigneusement tous les détails de la route pour arriver plus vite au bel

l'histoire de Psyché, un peu longue pour être un conte d'enfant, quoique la vieille qui la raconte dise en commençant (*Metamorphoseon* l. IV) : Ego te narrationibus lepidis anilibusque fabulis protinus avocabo, et d'ailleurs Apulée était Africain.

[1] Pour ne citer que le plus ancien recueil, il y a dans le *Cento novelle antiche* des histoires de Narcisse, de Socrate, de Diogène, de Trajan, d'Hercule, de Sénèque et de Caton.

[2] Ainsi, par exemple, Ser Giovanni Fiorentino a raconté dans ses *Novelle*, certainement d'après la tradition, la fondation de Rome, celle de Florence et sa destruction par Attila. Dans un des plus récents recueils, celui de Curti, *Tradizioni e leggende di Lombardia*, il y a, t. I, p. 15, *La prima chiesa cristiana in Milano;* p. 65, *Il primo asilo d'infanzia;* p. 193, *Il leone di Porta Renza;* t. II, p. 27, *L'Ospedale di San Nazzaro de' Porci;* p. 147, *Il campanile di Gorgonzola.*

[3] Voyez le *Mirabilia urbis Romæ*, le *Chronica di Parthenope*, *passim*, et la *Chronique rimée de Mantoue*, par Buonamente Aliprando.

[4] C'est là certainement l'origine première et la cause des *Faicts merveilleux de Virgile :* voyez nos *Mélanges archéologiques*, p. 466, note 5.

endroit de l'histoire, à la fin[1], et, comme leur nom l'indique[2], de petits conseils à fleur de terre sur la manière de se conduire profitablement parmi les hommes, et de gagner le ciel en ressemblant convenablement aux autres.

Nos ancêtres avaient déjà pendant le moyen âge une bienveillance à tout bât et une sympathie toujours prête à leur pousser à la peau; mais un peu par méfiance naturelle, beaucoup dans la crainte d'être attrapés, et peut-être aussi par un avertissement secret de leur conscience, ils n'en étaient pas moins très-disposés à suspecter la véracité des autres. Aucune position ne leur semblait offrir à cet égard la moindre garantie; ils jalousaient toutes les supériorités comme une injustice et un passe-droit, les discutaient incessamment et les révoquaient en doute dans les plus petites choses. Il leur fallait du neuf, n'en fût-il plus au monde, mais ils ne l'acceptaient que provisoirement, jusqu'à bonne et sûre vérification, et ne croyaient définitivement qu'au merveilleux qu'ils avaient palpé et mesuré en long et en large. L'esprit était la seule distinction sociale qu'ils reconnussent volontiers dans les autres, et la crédulité leur semblait de la bêtise de vieille femme; aussi craignaient-ils de ne point paraître, n'importe à qui, suffisamment incrédules, comme un malheur qui les eût frappés dans la considération qu'ils se portaient à eux-mêmes. Avec cette ambition de montrer de l'esprit quand même, ils ne pouvaient se contenter de répéter naïvement les sornettes dont ils avaient été bercés dans leur enfance; ils voulaient à tout le moins s'en approprier quelques détails, et y mêlaient toutes sortes d'inventions nouvelles. Ce n'était plus de simples traditions populaires qui n'appartenaient à personne et que l'on répétait modestement, comme on les avait apprises, mais des œuvres à grandes prétentions où chacun battait la caisse et sonnait la trompe

[1] Nous connaissions l'idée favorite de ces contes par un passage de Quevedo : Mas dixera, segun mostrava passion, si no llegara una pobre muger, cargada de bodigos, y llena de males y plañiendo. Quien eres (la dixe) muger desdichada? La Manceba del Abad, respondiò ella, que anda en los cuentos de niños, partiendo el mal con el que le va á buscar; assi dizen las empuñadoras de las consejas, y el mal para quien le fuere á buscar y para la Manceba del Abad; *Visitas de los Chistes*, dans les *Obras*, t. I, p. 570, édit. de Bruxelles, 1660. Dans le dialogue de Cipio et de Berganza, Cervantes avait déjà cité *El cuento del Cavallo sin cabeça*, et celui de *La varilla de virtudes;* mais M. Milá est le premier qui ait publié des contes de ce genre, et encore n'en a-t-il fait imprimer que neuf; *Observaciones sopre la poesia popular*, p. 175-188. M. Aguilo, sous-conservateur de la Bibliothèque de Barcelone, en a promis un recueil, qui sans doute ne modifiera pas l'opinion que nous nous faisons de leur caractère.

[2] *Conseja :* c'est, selon Covarrubias Cuento, fingido que se endereça a sacar della algun buen consejo, de donde tomò el nombre de *Conseja*.

pour sa gloire. Mais avant de s'amoindrir insensiblement et de disparaître sous des ornements ambitieux et peu sympathiques au peuple, beaucoup de ces contes, encore populaires en Allemagne, étaient entrés dans la littérature écrite. Nous les retrouvons, tantôt développés dans un long poëme, tantôt réduits à un détail épisodique, dans le *Chevalier au cygne*[1], *Amis et Amil*[2], le *Lai del fresne*[3], le *Romans de Renart*[4], l'*Enfant bénit*[5], les *Faictz merveilleux de Virgile*[6] et *Fortunatus*[7]. Quelques-uns figuraient déjà dans ces vieux recueils de fables ésopiques que l'on apprenait par cœur dans toutes les écoles[8]; d'autres sont également de simples apologues, et, quoique la version grecque ne nous soit point parvenue, jouissaient certainement d'une popularité aussi étendue[9]: il y en a même un dont l'idée reparaît sous trois

[1] N° XLIX, *Les six cignes:* nous en avons aussi une version populaire.

[2] N° VI, *Le fidèle Jean :* le même sacrifice de l'amour paternel à l'amitié se retrouve dans *Le dit des trois pommes*, publié par M. Trebutien, et dans l'*Hystoire de Olivier de Castille et de Arthur d'Algarbe, son loyal compagnon.*

[3] N° CXXXV, *La fiancée loyale:* un autre lai de Marie de France, *Le lai d'Eliduc*, a aussi de grands rapports avec le n° XVI, *Les trois feuilles de serpent.*

[4] N° LVIII, *Le chien et le moineau;* dans le t. III, p. 195-216, édit. de Méon.

[5] Légende n° IX, *Le banquet céleste :* c'est évidemment le fabliau intitulé dans le *Recueil* de Barbazan, t. II, p. 420, édit. de Méon, *Du varlet qui se maria à Nostre-Dame, dont ne volt qu'il habitast à autre.*

[6] N° XCIX, *L'esprit en bouteille :* cette tradition est ainsi appliquée à Paracelse et se trouve au commencement des *Mille et une nuits* et du *Diablo cojuelo* de Guevara, l'original de notre *Diable boiteux :* elle se retrouve aussi dans un poëme en bas allemand dont Weber a donné l'analyse; *Metrical romances*, t. III, p. 328-330.

[7] N° CXXII, *La salade de l'âne :* probablement notre version populaire nous est venue de l'espagnol, puisqu'elle dit elle-même :

> Si Fortunatus doit sa gloire
> A celui qui est son auteur,
> Il n'en doit, à ce qu'on peut croire,
> Guère moins à son traducteur;
> Car l'un est cause qu'il s'envole
> Dans la région espagnole.

[8] Le n° XVIII, *La paille, le charbon et la fève*, est la fable CXXIV[e] de l'édition de Furia, et le n° LXXXVI, *Le renard et les oies*, la LIV[e] de Furia : elle se retrouve aussi dans le *Castoiement*, *Recueil de fabliaux*, t. II, p. 89, édit. de Méon. Le n° CLXXVI, *Le temps de la vie*, est dans Babrius, n° LXXIV, et dans Furia, n° CCLXXVIII.

[9] Le n° V, *Le loup et les chevreaux*, est dans le *Romulus*, l. II, fable X; dans Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 80; dans Marie de France, fable LXXX, et M. W. Grimm a cité, *Kinder und Hausmärchen*, t. III, p. 5, un fragment qui indique une autre forme populaire française : *Meunier, meunier, trempe-moi ma patte dans ta farine blanche. — Non! — Non? — Non! non! — Alors je te mange.* Le n° LXXV, *Le renard et le chat*, se trouve en prose latine dans J. Grimm, *Reinhart Fuchs*, p. 421; et avec quelques différences dans Barachias Nikdani, p. 347, et dans M. Wright, *Latin Stories*, n° LXII : cette

formes différentes[1]. Les plus graves érudits en connaissaient plusieurs et les avaient écrits en latin[2]; on peut supposer sans trop d'invraisemblance une version française intermédiaire à ceux qui se retrouvent dans les littératures étrangères[3], et d'autres, oubliés depuis, circulaient encore sans doute de bouche en bouche, au moment où Philippe de Vigneulles[4], Rabelais[5], Bonaventure des Périers[6] et d'Ouville[7] les ont racontés.

Les meilleurs contes publiés par Perrault : les *Fées*[8], la *Belle au bois dormant*[9], *Barbebleue*[10], le *Petit Chaperon-Rouge*[11], *Cendrillon*[12], le *Petit-*

fable est certainement l'origine première d'une des aventures du *Romans de Renart*, v. 1929 et suivants.

[1] Les nos XLVIII, *Le vieux sultan;* CII, *Le roitelet et l'ours;* CXXXII, *Le renard et le cheval.* Ces fables ne se trouvent plus dans nos recueils, mais il y en a une où la même idée est développée dans Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 104.

[2] Le no XXIX, *Le diable aux trois cheveux d'or*, est dans le *Gesta Romanorum*, ch. XX; le no CXXII, *La salade à l'âne*, et le no CLI, *Les trois paresseux*, dans le ch. XCI; le no CLXXVII, dans les sermons de Bromyard (voyez Wright, *Latin stories*, no XXXIII et p. 223) et dans l'*Æsopus* de Camerarius, p. 347. Quelques-uns ont été mis en vers, et à une époque fort reculée : le no LXI, *Le conte pour rire*, est l'*Unibos* (dans Grimm, *Gedichte du* XI *Jahrhunderts*, p. 354); le no CXLVI, *La rave*, est le *Rapularius* (dans Mone, *Anzeiger*, t. VIII, col. 561), et le no CXLIV, *L'ânon*, l'*Asinarius* (*Ibidem*, col. 551) : quoique les deux manuscrits de Vienne et de Strasbourg, qui nous l'ont transmis ainsi que le poëme précédent, ne remontent qu'au quinzième siècle, le commencement prouve que la tradition était plus ancienne :

Rex fuit ignotæ quondam regionis et urbis,
Sed regis nomen pagina nulla docet;

et on la trouve déjà dans le *Sinhâsana Dvâtrinsati;* voy. Wilford, *Essay on Vicramaditya*, dans l'*Asiatic researches*, t. IX, p. 147-149, édit. de Londres. Il y en a même un, le no XLVII, *L'amandier sauvage*, qui semble avoir une source historique française (voyez Grégoire de Tours, *Historia ecclesiastica Francorum*, l. IX, ch. XXXI), et s'est conservé sous une forme traditionnelle en provençal; *Globe*, 1830, no CXLVI.

[3] Nous en excepterions seulement le *Conde Lucanor* et le *Pentamerone.*

[4] Le no CLXIV, *Henri le paresseux*, dans l'*Athenæum* (français), 1853, p. 1137.

[5] Le no CLXXXIX, dans le l. IV, ch. XLV-XLVII.

[6] Le no CXX, *Les trois compagnons :* c'est la nouvelle XXII des *Contes.*

[7] Le no XCVIII, *Le docteur universel*, dans le t. II, p. 150, édit. d'Amsterdam, 1732. Ce conte est encore traditionnel en Normandie; on l'a mis en vaudeville sous le titre de *Pierrot ou le Diamant perdu;* il se retrouve avec des différences dans Schleicher, *Litauische Märchen;* dans Straparola, nuit XIII, conte 6, et Malcolm a recueilli une tradition de ce genre en Perse : voyez le *Kisseh-khân*, Berlin, 1829, p. 44.

[8] Voyez les nos XIII et XXIV.

[9] Le no L, où le conte est incomplet; mais nous le croirions volontiers d'origine allemande : *Dornrose*, Églantine, littéralement Rose d'épine, le nom de l'héroïne, se dit aussi en allemand *Schlafrose*, Rose dormante, et la mythologie racontait qu'Odin avait endormi profondément la valkyrie Brynhild en la frappant d'une épine.

[10] MM. Grimm l'avaient compris dans leur première édition, no LXII, et il figure encore

Poucet[1], *Peau d'âne*[2] et les *Souhaits ridicules*[3] se trouvent aussi dans le recueil de MM. Grimm, et l'absence de toute date n'autorise point à les croire imités du français. Le succès qu'ils avaient obtenu sous leur première forme eût dispensé d'y rien changer de l'autre côté du Rhin; on se fût borné à les répéter en allemand, et ils diffèrent de la version française par des circonstances qui, quoique essentielles, n'en affectent point la signification et n'avaient aucune raison d'être. D'ailleurs, sauf une exception qui n'est peut-être pas définitive[4], il n'est pas un seul conte de Perrault qui ne se retrouve également dans quelque autre recueil[5], et le titre sous lequel il les a donnés au public : *Contes de ma Mère l'Oye*[6], *Histoires du temps passé,* prouve qu'il ne s'attribuait

dans le recueil de Meier, *Deutsche Volksmährchen aus Schwaben aus dem Munde der Volks gesammelt*, n° XXXVIII. Quelques traits se retrouvent dans le n° XLVI, et deux livres allemands mentionnent comme populaire au commencement du dix-huitième siècle un conte du roi Barbebleue; Westphalius, *De consuetudine ex sacco et libro tractatio*, p. 225, et Schmidt, *Fastelbadensgebräuchen*, p. 22. On a prétendu que ce conte se rapportait à un sire de Retz qui fut la terreur de la Bretagne, au quinzième siècle, et une source historique ne nous semble nullement invraisemblable.

[11] Le n° XXVI.

[12] Le n° XXI. On trouve dans le dictionnaire écossais de Jamieson, s. v. ASSIEPET, ASHYPET, ASHIEPATTLE (*Aschenputtel* dans le recueil de MM. Grimm), *A neglected child, employed in the lowest kitchenwork.* Du temps des Homérides, les malheureux s'asseyaient déjà en signe de deuil dans la cendre : voyez l'*Odyssée*, ch. VII, v. 153, 169, et ch. XI, v. 190-191. Dans la version du *Pentamerone*, journée I, conte 6, Cendrillon s'appelle *La Gatta cennerentola*, La Chatte des cendres, de l'âtre, et le nom que lui donne la version serbe a précisément la même signification, *Popelka* ou *Popelawa*.

[1] Voyez les n°s XV, XXXVII et XLV.

[2] Le n° LXV.

[3] Les n°s LXXVII et CXXXV : voyez ci-après, p. 67, note 6.

[4] *Riquet à la houppe*.

[5] *Le chat botté* a été recueilli en Saxe par M. Halterich et sera publié prochainement; il se retrouve dans Asbjörnsen, *Norske folkeeventyr*, p. 200; Cavallius, *Svenska folk-sagor*, n° XII; Straparola, XI° nuit, conte 1, et le *Pentamerone*, II° journée, conte 4. Le chat est évidemment dans ce conte l'esprit protecteur de la maison : Straparola l'a même appelé, l. l, *Falata*. La terreur qu'il inspire s'explique naturellement par une métamorphose ordinaire des sorcières : Scimus quasdam, in forma cattarum a furtiva vigilantibus de nocte visas ac vulneratas, in crastino vulnera truncationesque membrorum ostendisse; *Otia imperalia*, p. III, ch. XCIII, p. 992. Bodin parlait de cette métamorphose comme d'un fait très-fréquent et très-positif, *De la démonomanie des sorciers*, l. II, ch. VI, et l'on croit encore en Suède que Skadi se change en chatte la nuit de la Valpurgie; Arndt, *Reise in Schweden*, t. I, p. 235 : voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 1051 et suivantes. *L'adroite princesse* est dans le *Pentamerone*, III° journée, conte 4, et *Griselidis* est une histoire réelle que Boccace avait rendue populaire dans toute l'Europe; *Décaméron*, journ. X, nouv. 10.

[6] Probablement *Ma mère l'aïeule, ma mère-grand.* Beroalde de Verville disait déjà dans *Le moyen de parvenir*, par. XXVI : Un jour il advint que ma mère-grande nous fit

nullement l'honneur de les avoir inventés. On ne saurait non plus supposer qu'il ait arrangé lui-même des contes d'origine allemande; quelques phrases sont évidemment traditionnelles, tel est par exemple le fameux dialogue dans la Barbebleue : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie*[1], et il y a un de ces contes dont l'existence antérieure est attestée par plusieurs témoignages irrécusables. L'auteur d'une *Lettre* sur *Peau d'âne* qui parut en 1694[2], quelques mois seulement après sa publication, disait déjà comme une chose universellement connue que les nourrices la contaient aux petits enfants[3], et Perrault avait écrit cinq ans auparavant dans son *Parallèle des anciens et des modernes* : « Les fables milésiennes sont si puériles, que c'est leur faire assez d'honneur que de leur opposer nos contes de Peau d'âne et de la Mère l'Oye[4]. » En 1678, pour exprimer son goût effréné pour les plus mauvais contes, la Fontaine n'avait imaginé rien de plus convaincant que cette preuve :

> Si Peau d'âne m'était conté,
> J'y prendrois un plaisir extrême[5].

Près de trente ans auparavant, Scarron lui-même citait *Peau d'âne* comme une histoire proverbialement plate et vulgaire[6], et Bonaventure

un conte de Robin mon oncle. M. Vogl a publié à Vienne un recueil sous le titre de *Erzählungen eines Grossmütterchens*, et M. Grimm en cite un russe intitulé *Spaziergänge eines Grossvaters*, Moscou, 1819. Perrault semble cependant avoir parlé ailleurs, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, d'un conte particulier de la Mère l'Oye, et Ekkehardus disait dans un passage curieux que MM. Grimm eux-mêmes n'avaient pas remarqué : Inde (par l'œuvre du démon) fabulosum illud confictum est de Karolo magno quasi de mortuis in id ipsum resuscitato et alio nescio quo nihilominus redivivo, fribolum quoque illud de ansere quasi dominam suam deducente, multaque id genus; *Chronicon universale* (anno 1096); dans Perz, *Monumenta Germaniæ historica*, t. VI, p. 215.

[1] Nous pourrions citer aussi : *Elle alla tant que la terre put la porter*, *Il vient de douze mille lieues de là*, *Je vais manger ma viande*, etc.

[2] Dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers*, t. II, p. 21-105.

[3] L'auteur ajoute : Il pourroit bien être que c'est de cette sorte que la fable se débitoit et se rendoit intelligible dans son origine; mais comme elle est fort vieille, et que la tradition en a passé au travers de plusieurs siècles par les mains d'un peuple fort imbécile de nourrices et de petits enfants.

[4] Cité par Walckenaër, *Lettres sur les contes de fées attribués à Perrault et sur l'origine de la féerie*, p. 17. Nous n'avons pas trouvé ce passage dans la seconde édition : sans doute Perrault le supprima après avoir publié sa version rimée de *Peau d'âne*.

[5] Liv. VIII, fable IV.

[6] On changea de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de *Peau d'âne*; *Roman comique*, p. I, ch. VIII.

des Périers a publié, d'après une tradition déjà très-incomplète et très-altérée, l'histoire merveilleuse d'une jeune fille injustement persécutée, qui, quoique fort différente du conte de Perrault, se rattachait aussi à une véritable métamorphose en âne[1] dont on avait cherché à diminuer l'invraisemblance. « En une ville d'Italie y avoit un marchand, lequel, après qu'il se vit passablement riche, délibéra de se reposer, et achever joyeusement le demourant de sa vie avec sa femme et ses enfants; et pour cette considération, se retira en une métairie qu'il avoit aux champs. Or, pour ce qu'il étoit homme d'assez bonne chère, et qu'il aimoit la gentillesse d'esprit, plusieurs bons personnages le visitoient, et entre autres, un gentilhomme d'ancienne maison et son voisin, lequel, pour le désir qu'il avoit de joindre quelques pièces de terre du marchand avec les siennes, lui fit accroire qu'il désiroit grandement que le mariage se fît de son fils avec la puînée de ses filles, nommée Pernette, pourvu qu'il l'avançât en quelque chose. Le marchand, entendant assez bien où tendoit le gentilhomme, qui le moquoit, l'en remercia gracieusement, comme celui qui n'eût jamais pensé tel bien lui devoir advenir. Toutefois, ces propos parvenus aux oreilles du fils du gentilhomme et de la fille du marchand, ils osèrent bien, chacun endroit soi (de son côté), sonder les cœurs et les affections l'un de l'autre. Ce qui fut conduit si dextrement, que, de propos familier, ils se promirent mariage, et se résolurent d'en avertir leurs parents. Quelque temps après, le fils du gentilhomme s'adressa au père de Pernette, lequel il combattit avec telles raisons emmiellées de promesses de l'avantager en son propre, qu'il le rangea à sa volonté, et qu'elle lui demeureroit à femme, pourvu que sa mère y consentît. Or il faut entendre que les sœurs de Pernette étoient jalouses de son aise et de ce qu'elle marchoit la première; tellement que, pour divertir (détourner) leur père de sa promesse, elles lui mirent à sus (sur le dos) choses et autres. D'autre part, la mère, qui se repentoit de l'avoir jamais portée en son ventre, ne voulut consentir à ce mariage, si, avant toutes choses, Pernette ne levoit de terre, et avec sa langue, grain à grain, un boisseau plein d'orge, qu'à cette fin elle lui feroit épandre. Outre plus, le marchand voyant que ce mariage ne plaisoit à sa femme, et prenant pied (se butant) à ce que ses autres filles lui avoient dit, il voulut que dès lors en avant Pernette ne vêtît autre habit qu'une peau d'âne qu'il lui acheta, pensant par ce moyen la mettre au désespoir et en dégoûter

[1] Comme dans le roman d'Apulée, dans le petit poëme latin publié par M. Mone, *Anzeiger*, t. VIII, col. 551, et dans le conte CXLIV du recueil de MM. Grimm.

son ami. Pernette, au contraire, redoubloit son amour par la rigueur qu'on lui tenoit, et se promenoit souvent vêtue de cette peau. Ce qu'entendant son ami, il s'en va voir le marchand, lequel faisant bonne mine et plus mauvais jeu, lui dit qu'il vouloit tenir promesse, mais que sa femme vouloit telle chose qu'il lui conta être faite. Pernette, oyant ces propos, se présente à son père, et lui demande quand il vouloit qu'elle se mît en besogne. Son père, ne pouvant honnêtement rompre sa promesse, lui assigna jour. Elle n'y faillit pas, et comme elle étoit environ (après) ces grains d'orge, ses père et mère faisoient soigneuse garde, si elle en prendroit deux en une fois, afin de demeurer quittes de leurs promesses. Mais comme la constance rend les personnes assurées, voici arriver un nombre de fourmis, qui se traînèrent où étoit cette orge, et firent telle diligence avec Pernette, et sans qu'on les aperçût, que la place fut vue vide[1]. Par ce moyen, Pernette fut mariée à son ami, duquel elle fut caressée et aimée comme elle l'avoit bien mérité. Vrai est que tant qu'elle véquit, le sobriquet *Peau d'âne* lui demeura[2]. » D'ailleurs, on aperçoit encore sous la versification de Perrault des restes d'une tradition populaire : cette princesse, que le roi son père veut épouser, n'est point de son invention[3], non plus que les trois robes *couleur du temps, couleur de la lune* et *couleur du soleil*. Le peuple seul pouvait dire de la pauvre princesse : *Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin;* il a seul inventé cette cassette où étaient ses

[1] Elles rendent le même service dans le n° LXII, *La reine des abeilles* et dans *Le Pentamerone*, journ. v, conte 4 : l'origine de cette tradition se trouve sans doute dans l'histoire de Psyché, qui, comme nous le verrons, était certainement populaire pendant le moyen âge : Ruunt aliæ, superque aliæ sepedum populorum undæ, summoque studio singulæ granatim totum digerunt acervum; Apulée, *Metamorphoseon* l. VI.

[2] Conte CXXIX, p. 369, édit. de Charles Nodier.

[3] La même circonstance oblige également une princesse de recourir à un moyen désespéré dans un de nos poëmes les plus répandus du moyen âge, *La Mannekine*, et on lit dans un de nos livres populaires : Le temps vint que la reine accoucha d'une fille qui eut nom Heleine. Quand elle eut quinze ans sa mère trépassa, et lorsque le roi eut été veuf pendant quelque temps, il eut en volonté d'avoir sa fille en mariage, car il n'en trouvoit point de si belle que sa femme et sa fille. Il lui en parla, dont elle fut ébahie, et se jeta à genoux devant son père en pleurant; *Histoire de la belle Heleine de Constantinople, mère de saint Martin de Tours en Tourraine et de saint Brice son frère*, à Troyes, chez Garnerin. Un poëme chevaleresque, inconnu à Melzi, est annoncé dans le premier *Catalogue Libri*, n° 1125, sous ce titre : *Istoria piazevole della regina Oliva e come suo padre la voleva per moiere e come se taio le mane*, Venetia, in-4°. Le commencement se retrouve dans un conte lithuanien, *De la belle-fille d'un roi* (dans Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 10) : son père veut l'épouser également parce qu'elle est seule aussi belle que la reine, et elle lui demande avant de prendre la fuite un manteau de peau de pou, un habit d'argent, un anneau de diamant et des souliers d'or.

diamants et ses belles robes qui la suivait sous terre, et si Perrault se fût mis en frais d'imagination, il eût certainement trouvé un dénouement moins exactement semblable à celui de *Cendrillon*[1].

Mais pour connaître, pour apprécier tous les rapports qui existaient, même au plus bas de l'échelle, entre l'imagination populaire de l'Allemagne et celle de la France, il faudrait avoir plus profondément fouillé qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans la littérature traditionnelle de toutes nos provinces. Sans doute nous avons beaucoup trop d'esprit pour répéter naïvement les histoires de nos pères; mais il s'est trouvé çà et là de vieilles femmes qui n'avaient que la prétention d'amuser les petits enfants, et quelques restes ont échappé, plus ou moins mutilés, mais encore reconnaissables. Le peuple goûte surtout en Normandie les réponses salées des bossus et les subtilités des maquignons; il aime à démontrer, par des exemples frappants, qu'il doit remplir ses devoirs de chrétien, au moins le dimanche[2]; il raconte volontiers en citant ses autorités les faits et gestes de Revenants qui, faute de s'être réconciliés entièrement avec l'Église, parcourent le monde comme des vagabonds et tourmentent leurs plus proches jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu de bonnes prières, argent comptant, et le repos éternel. Tel est son répertoire favori : on ne le prendra jamais à redire, ainsi qu'en Allemagne, des histoires qui glorifient la simplicité aux dépens de la finesse[3] et les triomphantes aventures de voleurs qui se moquent de

[1] La plupart des contes de Mme d'Aulnoy avaient eux-mêmes certainement une base traditionnelle : ainsi *Gracieuse et Percinet* a des rapports avec *La racine d'or* du *Pentamerone*, journ. v, conte 4, qui n'était pas encore publié; *La belle aux cheveux d'or* est encore populaire en Normandie; *L'oiseau bleu* est le *Lai d'Ywenec* de Marie de France; *Finette Cendron* commence comme *Le Petit Poucet* de Perrault et *Le petit Jean et la petite Marguerite* de MM. Grimm. *La chatte blanche* a des analogies incontestables avec leurs trois nos LXIII, CVIII et LV. Le no XXIV, *Frau Holle*, se retrouve aussi à peu près dans les contes de Mme de Villeneuve, et le commencement de *La belle et la bête* de Mme de Beaumont est le même que celui du no LXXXVIII, *L'alouette qui chante et qui sautille*.

[2] Il redit encore maintenant l'histoire, si répandue pendant le moyen âge, de ces danseurs mal avisés, qui, pour avoir troublé l'office divin, furent condamnés à danser sans relâche toute une année : voyez entre autres Matthæus Westmonasteriensis, *Flores historiarum*, l. I ad ann. 1012; Pineda, *Monarquia ecclesiastica*, l. XVII, ch. XII, et l. XIX, ch. XVII, et Herolt, *Sermones discipuli*, serm. XXXVII, *De chorea*, édit. de Cologne, 1474, in-folio. Elle se trouve aussi, sans doute d'après la tradition, dans un recueil d'histoires dévotes en vers, conservé à la Bibliothèque d'Avranches :

Festes malvesement coultive
Qui de bonnes euvres oesive, etc.

[3] On y raconte un trait qui se retrouve dans le no XXXII, *Jean le Nigaud* : sa mère

la force publique : tout est arrangé dans sa mémoire au plus grand avantage de la propriété, et les plus habiles fripons sont immanquablement *pincés* par la maréchaussée et *coffrés dans la pouche à cailloux*[1]. Malgré toutes ces différences d'idées et de mœurs, on raconte encore en Normandie, comme en Allemagne, le *Fils ingrat*[2], le *Grand-père et le petit-fils*[3], les *Messagers de la Mort*[4], les *Trois Filandières*[5], les *Trois souhaits*[6], *Gretel l'avisée*[7] et le *Fidèle Ferenand*[8]. Peut-être parmi tous ces bouts de contes, concentrés dans quelques phrases, n'en est-il qu'un seul qui ait conservé ses développements naturels et une forme traditionnelle à peu près immuable, et il se trouve aussi dans le recueil de MM. Grimm. C'est une nouvelle histoire du Paradis perdu, moins le serpent, mais avec la faiblesse originelle de l'homme et l'ambitieuse cupidité de la femme. Des circonstances par trop féeriques la rendent d'une croyance fort difficile en Allemagne[9]; mais on lui a

recommande aussi à un imbécile de donner des coups d'œil aux jeunes filles, et il leur jette les yeux de ses brebis; mais on se garde bien de le faire réussir comme en Allemagne.

[1] C'est ainsi que, sans doute par allusion à quelque tradition qui ne nous est pas connue, le peuple appelle les prisons.

[2] N° CXLV : il se trouvait déjà comme un fait notoire dans Thomas de Cantimpré, *Bonum universale de apibus*, l. II, ch. VII, et dans Cæsarius de Heisterbach, *Dialogorum de miraculis* l. VI, ch. XXII. On en avait fait aussi une moralité sous le titre de *Mirouer et exemple moralle des enfans ingratz*, réimprimé à Aix, Pontier, 1836.

[3] N° LXXVIII : on en avait fait aussi un fabliau en vieux français, t. IV, p. 479; édit. de Méon : c'est aussi le sujet de *La houce partie*, *Ibidem*, p. 472, et d'une fable de Le Monnier, p. 68.

[4] N° CLXXVII : voyez ci-dessus p. 61, note 2.

[5] N° XIV : ce conte circule aussi en Suède (Cavallius, *Folk-sagor och äfventyr*, n° XI), dans les duchés allemands (Müllenhoff, *Sagen*, *Märchen und Lieder*, p. 410), et se retrouve dans le *Pentamerone*, journée IV, conte 4; *Le sette cotenelle* : voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 387 et 1215.

[6] N° CXXXV, *La fiancée noire et la blanche* et la seconde partie du n° LXXXVII, *Le pauvre et le riche.* Ce conte, recueilli par Philippe de Vigneulles (*Athenæum*, 1853, p. 1137), et par Perrault, se trouvait déjà dans notre vieille littérature : *Le folet*, par Marie de France, *Poésies*, t. II, p. 140, et *Les quatre souhais saint Martin*, dans Méon, t. IV, p. 386. Peu de contes remontent à une date plus reculée et ont joui d'une popularité plus étendue : nous citerons seulement *Syntipas*, p. 84, et *Les sept visirs* (Scott, *Tales, anecdotes and letters*, p. 154) : un conte fort différent du *Pantcha-tantra* (dans Wilson, *Analytical account*, p. 193) paraît en avoir été la première forme.

[7] N° LXXVII : c'est le *Dit des pardriz*, dans Barbazan, t. III, p. 181, édit. de Méon : Désaugiers en a fait un vaudeville, *Le dîner de Madelon*.

[8] N° CXXVI : le conte normand se rapproche cependant beaucoup plus de *La belle aux cheveux d'or* de madame d'Aulnoy, et de *Corvetto* du *Pentamerone*, journée III, conte 7.

[9] C'est le n° XIX, *Le pêcheur et sa femme*. Le même conte se retrouve dans l'histoire du pêcheur des *Mille et une nuits*, et l'*Athenæum français* a publié la traduction d'un conte russe sur le même sujet, ann. 1855, p. 686.

donné en Normandie une forme plus chrétienne et plus pratique : ce ne serait après tout qu'un miracle aussi possible que beaucoup d'autres, et l'on y peut croire fermement, pourvu qu'on ait une foi suffisante.

Il y avait ici près un bonhomme si pauvre, si pauvre, qu'on l'appelait le bonhomme Misère[1]. Un jour qu'il avait pris sa besace et qu'il cherchait son pain le long des chemins, il rencontra deux messieurs très-bien couverts, qui regardaient attentivement à droite et à gauche : c'était le bon Dieu et M. saint Pierre qui voulaient s'assurer par eux-mêmes si le percepteur ne pressait pas trop le pauvre monde[2], et ils n'étaient pas contents. « La charité, s'il vous plaît, je suis le bonhomme Misère. — Tu es grand et fort, » dit saint Pierre en le regardant de travers, « et la mer est pleine de poissons; mais tu te crois peut-être un gentilhomme pour ne pas travailler. — On ne peut pas pêcher avec la main, » répondit le bonhomme Misère; « saint Pierre lui-même, qui était pourtant un grand saint, avait des filets, et encore ne trouvait-il pas que le métier fût bon, puisqu'il a mieux aimé être crucifié la tête en bas que de suer plus longtemps à la peine. Si peu que vous voudrez, mes bons messieurs, et je serai content. — Donne-lui une fève[3], » dit le bon Dieu, « et recommande-lui d'être content. » Saint Pierre secoua la tête, mais il mit la main à sa poche : « Tiens, » dit-il, « grand fainéant, le bon Dieu veut que tu sois content; » et il lui donna une fève. Le bonhomme s'en revint tout joyeux, et il raconta à sa femme qu'il avait vu le bon Dieu. « Tant mieux pour toi, si cela t'a soupé, » répondit-elle. « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ta fève? Le bon Dieu aurait dû te donner un peu de bois pour la faire cuire, un peu de beurre avec un peu de sarriette pour l'embeurrer, et seulement une cuiller pour la manger. Mais personne ne se soucie des pauvres. » Le bonhomme trouva aussi qu'une fève crue était un bien petit régal pour deux per-

[1] Ce conte n'a rien de commun que le titre avec l'*Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère*, imprimée à Troyes, cette année.

[2] Le peuple croyait volontiers pendant le moyen âge à ces inspections de Dieu et des saints : c'était un recours contre les injustices d'ici-bas et une espérance toujours ouverte. Une visite semblable a fourni aussi le sujet du conte LXXXVII de MM. Grimm, *Le pauvre et le riche*.

[3] Les fèves avaient pendant le moyen âge une vileté proverbiale :

> De quoi ne donroit pas Girars vaillant deus fèves;
> *Girart de Rossillon*, v. 926.

Dans l'antiquité classique, elles étaient consacrées aux morts, et cette ancienne destination n'est peut-être pas restée étrangère au rôle que joue dans ce conte la fève du bon Dieu, à l'accès du paradis qu'elle donne au bonhomme Misère.

sonnes, et, comme il n'avait pas de jardin, il la planta dans l'âtre de sa chaumière. La fève ne tarda pas à pousser; elle grandissait à vue d'œil[1]; le soir, elle sortait déjà par le haut de la cheminée, et le lendemain matin on n'en voyait plus la cime : le curé lui-même ne put l'apercevoir avec ses lunettes. Deux jours après, la femme dit à son mari : « Le bon Dieu ne t'a pas attrapé; sa fève était vraiment d'une bonne espèce; va cueillir ce qu'il nous faut pour notre dîner. » Le bonhomme ne lui répondait jamais; il ôta ses sabots et monta d'échelette en échelon; il regarda en bas, la terre était à peine grosse comme un grain de sénevé; mais il avait beau chercher, il ne voyait pas plus de cosses que dans le fond de sa main. Il monta plus haut, s'arrêta pour souffler, monta encore, et se trouva devant une grande maison toute dorée : c'était le paradis[2]. Il y avait un marteau à la porte, il frappa, *Pan! pan!* « Qui va là, » demanda saint Pierre? — « C'est moi, grand saint Pierre; vous savez bien, le bonhomme Misère. J'étais venu chercher quelque chose pour notre dîner, mais il paraît que les fèves ne granissent pas beaucoup dans le paradis, parce que sans doute vous aimez mieux les pois, et je voudrais bien avoir un morceau de pain.... du blanc, si cela ne vous fait rien. — Tu en auras, dit saint Pierre, et à discrétion, avec de la viande et du vin. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et trouva la table mise; il mangea beaucoup, but encore davantage, et se coucha le cœur content; mais sa femme se tourna toute la nuit dans son lit. Le lendemain elle se réveilla de bonne heure. « On ne peut pas dormir dans cette misérable tanière, » lui disait-elle; « on craint toujours que les murailles ne vous tombent à monceau sur la tête : saint Pierre est bon, il ne t'eût pas refusé une maison plus solide et plus grande; mais tu ne penses jamais à rien. » Le bonhomme ne répondit pas et siffla *Nicolas Tuyau;* c'était sa manière de dire *non.* Mais à déjeuner sa femme ne mangea pas : « La vue de ces vieux meubles m'ôte l'appétit, » dit-elle en soupirant, « et j'ai peur d'être écrasée; mais cela t'est bien égal, tu en épouserais une autre. » Le bonhomme secoua la tête, ôta ses sabots, et monta d'échelette en échelon; il n'allait pas aussi vite que la première fois, pourtant il arriva à la porte, *Pan! pan!* « Qui va là? — C'est votre pauvre bonhomme Misère. — Que me veux-tu encore? — Ah! bienheureux saint Pierre,

[1] Dans *Finette Cendron* de madame d'Aulnoy, il y a aussi un gland qui croît à vue d'œil; *Cabinet des Fées*, t. I, p. 484.

[2] Il y a aussi dans un conte allemand un chou-pomme qui devient assez grand pour qu'un paysan s'en serve comme d'une échelle pour arriver jusqu'au ciel : voy. MM. Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, t. III, p. 193, 3e édition.

on n'est pas en sûreté dans ma masure; quand ce ne serait que par humanité, vous devriez me la faire recrépir, en l'élevant seulement d'un étage et en l'agrandissant d'un pavillon, avec un petit perron devant, un jardin derrière et une girouette dessus; elle menace ruine dès que le vent vient à souffler; la nuit dernière ma pauvre femme n'a pu dormir, parce que les rats déménageaient. — Soit, » dit saint Pierre, « tu auras une maison bourgeoise, solide comme une prison; mais n'y reviens pas : je ne puis pas passer mon temps à faire des miracles pour ton usage particulier, et je n'aime pas les quémands. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et ne se reconnut pas chez lui : il y avait une grille devant la cour, des canards qui nageaient sur une mare bien propre, des poules qui caquetaient à la porte d'un poulailler, et des fauteuils dans toutes les chambres. Inutile de vous dire que la femme était bien contente : ce jour-là elle s'assit dans tous ses fauteuils et se regarda dans toutes ses glaces; le lendemain elle vêtit et dévêtit toutes ses robes; le surlendemain elle donna des ordres à ses servantes toute la journée; mais le quatrième jour elle s'ennuya beaucoup, et ne sachant plus que faire chez elle, elle alla se promener dans la campagne. Elle revint toute triste et se coucha sans souper. « Croirais-tu bien, » dit-elle à son mari, dès qu'il fut éveillé, » que j'ai rencontré hier notre voisin, et qu'il ne m'a pas saluée? — Il y a des gens si mal élevés, » répondit le bonhomme Misère; « mais je n'y puis que faire : on ne doit le respect qu'au roi et à la reine. — Eh bien, » s'écria-t-elle tout en colère, « pourquoi ne serions-nous pas roi et reine comme les autres? Si tu l'avais demandé à saint Pierre, il est juste, et ne te l'aurait pas refusé... Certainement, » lui redit-elle le lendemain, « saint Pierre ne pourrait pas te le refuser; le bon Dieu lui a dit qu'il voulait que tu fusses content! » Et tous les matins elle lui répétait aussitôt qu'il ne dormait plus : « Est-ce aujourd'hui que tu vas le demander à saint Pierre? » Quelquefois même elle le réveillait tout exprès, et ne manquait jamais de verser quelques larmes. D'abord le bonhomme ne répondit rien, puis il haussa les épaules, puis il lui ordonna de le laisser tranquille, et elle pleurait de plus en plus tous les jours et se plaignait d'être bien malheureuse; enfin, dans un moment de bonne humeur, il lui dit un matin en plaisantant : « Non, ce sera demain. » Elle l'embrassa deux fois, fut charmante toute la journée, et descendit à la cuisine pour que le dîner fût prêt à l'heure. Son mari vit bien qu'il était inutile de chercher midi à quatorze heures. Il prit le lendemain ses habits du dimanche et monta d'échelette en échelon. Arrivé à la porte, il frappa l'oreille bien basse. *Pan! pan!* « Te revoilà donc,

importun, » s'écria saint Pierre sans ouvrir la porte; « je le savais bien que tu serais insatiable. — Grand saint, » répondit humblement le bonhomme, « pardonnez-moi encore cette fois, comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. C'est ma femme qui l'a voulu; elle est un peu tourmentante, mais elle a du bon : la vue de la misère lui fend le cœur, et elle assure que si elle était reine et que je fusse roi, les pauvres gens ne seraient plus si pauvres. — Puisque c'est par charité que tu me demandes d'être roi, » lui répondit saint Pierre, « je veux bien te l'accorder encore; mais n'y reviens pas, car il t'arriverait malheur. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et trouva sa femme assise sur un trône et recevant les hommages de ses courtisans. Elle fut au comble de la joie deux jours durant; mais le troisième, elle aperçut un cheveu blanc sur sa tête, et s'étonna que le bon Dieu laissât vieillir les reines. Le lendemain elle voulut manger de la galette chaude, et, comme elle était gourmande, on fut obligé d'aller chercher le médecin en toute hâte; le jour suivant elle apprit que la femme du premier ministre était morte subitement, et c'en fut fait de son bonheur. Elle devint toute songeuse, ne mangea guère le reste de la semaine, et dit à son mari le dimanche : « Tu avais raison, la royauté ne nous empêchera pas d'être malades, peut-être même de mourir : ce n'est pas cela qu'il fallait demander; mais si tu étais le bon Dieu et que je fusse la sainte Vierge, nous n'aurions plus rien à désirer. » Le bonhomme crut qu'elle était folle, et l'engagea à se promener au grand air. « Je le savais bien, » reprit-elle le lendemain, « que tu ne m'avais jamais aimée, et cependant j'étais plus jeune que toi et n'ai jamais écouté les galants : j'étais bien sotte! » Il haussa les épaules et alla fumer sa pipe dans le jardin. Le surlendemain elle continua sur le même air : « Quand un roi ne veut pas ressembler à un porc à l'engrais, il doit avoir de l'ambition et désirer de devenir bon Dieu, ne fût-ce que pour donner à chacun de ses sujets le temps qui convient à son blé. » Les jours avaient beau se suivre, ils se ressemblaient tous; mais aux prières succédèrent les reproches, puis vinrent les injures et les menaces; elle mit même le bonhomme au pain sec, mais il fut héroïque. Malheureusement il s'impatientait quelquefois, l'homme n'est pas parfait, et un jour qu'elle l'avait bien tarabusté, il s'écria tout hors de lui : « Te tairas-tu, madame Bonbec? » et il lui appliqua sa main dans le dos en manière de bâillon. Alors elle cria de toutes ses forces : « Mon mari m'a battue! » pleura encore plus fort et répondit à toutes les consolations de ses filles de chambre : « Mon mari m'a battue! » Le bonhomme comprit qu'il n'avait plus qu'à obéir; il tira sans mot dire du côté de la fève, et monta

d'échelette en échelon. Il ne se pressait pas, pourtant il arriva, se gratta la tête, et frappa bien discrètement à la porte : *Pan! pan!* Il entendit une grosse voix qui disait : « Je parie que c'est encore ce mauvais bonhomme. — Hélas! oui, mon bon saint Pierre, » répondit-il, « et je suis perdu si vous n'avez jamais eu de femme. — Pas si bête, » reprit brusquement saint Pierre, « et mal te viendra de t'être cru plus avisé que moi, car tu vas redevenir aussi pauvre qu'avant de m'avoir rencontré. » Le bonhomme voulait demander grâce et conserver au moins quelques rentes; mais il se retrouva sur la terre, et aperçut à la porte de sa chaumière sa femme qui filait comme autrefois de mauvaises étoupes : rien n'était changé, seulement la chaumière menaçait encore plus ruine, et les vêtements de la femme étaient encore plus délabrés. Dès qu'elle le vit, elle se leva toute colère et lui reprocha de prendre toujours conseil du tiers et du quart, et de ne pas être un homme; mais il alla couper un bâton dans la haie, et elle se tut. Bientôt après elle mourut du chagrin d'avoir tout perdu par sa convoitise : quant au bonhomme Misère, il se consola en pensant qu'il avait perdu aussi sa femme, et continue à chercher son pain. Si vous le rencontrez, faites-lui la charité pour l'amour de Dieu.

Aux deux volumes qui contiennent ces contes, M. W. Grimm en a ajouté un troisième, où il indique avec une érudition sans pareille les analogies qu'il a reconnues dans les littératures étrangères. Mais ses lectures fussent-elles encore plus infinies, de pareilles indications seraient nécessairement bien incomplètes. Beaucoup de contes, qu'une origine commune rendait entièrement semblables à ceux que le peuple allemand a conservés, ont péri ailleurs sous l'influence de circonstances différentes, et une foule d'autres se redisent encore dans les veillées de quelque hameau bien éloigné de l'Allemagne, sans avoir jamais été recueillis. Des indications aussi succinctes sont d'ailleurs obligées de s'en tenir aux ressemblances matérielles qui frappent à la première vue, et il y a des pays où les traditions sont incessamment reprises en sous-œuvre, interprétées et modifiées par l'imagination populaire. Avec le temps, les faits historiques eux-mêmes perdent quelquefois leur signification locale; ils deviennent de pures idées qui n'auront bientôt plus ni date ni patrie, et, en y regardant attentivement, on reconnaît dans des puérilités qui se répètent du bout des lèvres pour amuser les enfants d'anciens mythes longtemps environnés du respect des peuples. Ainsi, par exemple, il est probable que l'histoire de Psyché circula longtemps en Europe telle à peu près qu'Apulée

l'avait racontée[1]; mais on n'eût point intéressé les hommes du moyen âge en leur parlant de la nature mystérieuse de l'amour, qui s'évanouit dès que le sentiment ne se suffit plus à lui-même et qu'on en veut chercher curieusement la cause, et l'autre partie du mythe, la curiosité originelle de la femme, n'aurait été qu'une redite sans autorité d'un récit dogmatique de la Genèse. *Psyché* est donc devenue *Mélusine*[2], une légende grossière où l'indiscrétion d'un amant est punie par la perte de sa maîtresse et la fin de ses prospérités[3]. Les changements en bêtes, si fréquents dans les contes d'enfants, nous sont sans doute venus de plus loin encore; ils appartiennent à une civilisation qui posait en principe l'unité de la substance vivante et la dépendance réciproque de l'organisation physique et de la vie morale. Il semblait naturel à des Hindous imbus de ces idées que l'homme qui montrait pendant le jour les instincts brutaux et farouches d'un loup, devînt la nuit un véritable loup et courût les champs en hurlant. Cette transformation n'était plus en Europe qu'une figure de rhétorique, mais on la prit à la lettre, et l'on y crut superstitieusement sur la foi d'anciens souvenirs. Tout en gardant la parole et les sentiments de famille, le jeune garçon changé en chevreuil devait en prendre aussi les instincts : c'était la peau qui faisait la bête, et il entrait en chasse malgré lui dès qu'il

[1] Perrault le dit positivement : Rien ne peut être trop fabuleux dans ce genre de poésie (l'opéra); les contes de vieille, comme celui de Psyché, en fournissent les plus beaux sujets; *Parallèle des anciens et des modernes*, t. III, p. 283, édition de 1692. Madame d'Aulnoy, qui avait beaucoup trop d'esprit pour copier niaisement la *Psyché* de la Fontaine, a publié deux contes, *Le mouton* et *Le serpentin vert*, qui ont, surtout le dernier, les plus singuliers rapports avec la tradition grecque (voy. le *Cabinet des Fées*, t. II, p. 163-213), et le premier n'est même qu'un fragment. Nous avons déjà vu dans un conte de Bonaventure des Périers une jeune fille, haïe de ses sœurs aînées et persécutée également en haine d'un amour qu'elle a innocemment inspiré, recevoir des fourmis précisément la même assistance que Psyché dans la version d'Apulée.

[2] Cette légende est déjà racontée comme un fait historique par Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, l. I, ch. xv, et par Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, l. II, ch. cxxvii. Mélusine dit à Raymon, dans le roman de Couldrette : Vous me jurerez

...Que jamais jour de vo vie,
Pour parole que nul vous die,
Le samedy n'enquerrerez,
N'enquestez (*l.* n'enquester) aussi ne ferez
Quel part le mien corps tirera,
N'où il yra, ne qu'il fera;
Livre de Luzignen, v. 650, édit. de M. Fr. Michel.

[3] Un tel sujet devait plaire naturellement aux dames; aussi fut-il mis de bonne heure en prose française, traduit en allemand (voyez Görres, *Die teutschen Volksbücher*, p. 234), et traité sous d'autres noms : *Partenopeus de Blois*, *Le lai de Lanval*, etc.

entendait l'aboiement des chiens[1]. Lorsque cette conception première vint à se modifier, on voulut au moins légitimer cet écart apparent des lois de la Nature par quelque dérogation bien exceptionnelle à ses habitudes. Ainsi, la jeune fille de la tradition normande, qui, sans l'avoir mérité par une faute, devenait biche toutes les nuits, restait blanche :

Celles qui vont au bois, c'est la mère et la fille,
La mère va chantant, et la fille soupire :
« Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite, ma fille?

— J'ai un grand ire en moi, je n'ose vous le dire ;
Je suis fille sur jour et, la nuit, blanche biche,
La chasse est après moi, les barons et les princes[2]. »

Quand l'homme se crut enfin d'une autre race que les animaux des bois, les métamorphoses en bêtes ne furent plus qu'une sorte de travestissement à temps, et l'on se retrouvait un homme aussitôt que la peau dont on avait été enveloppé par une force supérieure venait à être brûlée[3]. Plus tard enfin, comme dans nos différentes versions de *Peau d'Ane,* ce n'est plus même un simple déguisement qui trompe tous les yeux pour les besoins du conte, mais une habitude systé-

[1] Da schallte das Hörnerblasen, Hundegebell und das lustige Geschrei der Jäger durch die Bäume, und das Rehlein hörte es und wäre gar zu gerne dabei gewesen! « Ach, » sprach es zum Schwesterlein, « lass mich hinaus in die Jagd, ich kanns nicht länger mehr aushalten »; nº XI, *Le petit frère et la petite sœur,* t. I, p. 59, 7e édition.

[2] Vaugeois, *Antiquités de la ville de Laigle et de ses environs,* p. 584. La fée que Gugemer tue à la chasse était aussi une biche blanche :

En l'espeisse d'un grant buisson,
Vit une bisse od sun foün;
Tute esteit blaunce cele beste,
Perches de cerf ont sur sa teste;
Lai de Gugemer, dans les *Poésies de Marie de France,* t. I, p. 56.

[3] Comme dans l'*Asinarius,* le nº CXLIV, *L'ânon,* et même déjà un conte du *Pantchatantra* (Wilson, *Analytical account,* p. 165-168), imité par Straparola (*Il Re-Puerco,* IIe nuit, conte 1), et par Mme d'Aulnoy (*Le prince Marcassin,* dans le *Cabinet des fées,* t. IV, p. 395). L'idée primitive s'est bien mieux conservée dans un conte du *Vicrama-Upâchyâna* (Wilford, *Asiatic researches,* t. IX, p. 147-149) : le Gand'harva disparaît quand la peau est brûlée. Deux traditions de cette espèce se trouvent dans les contes populaires serbes, recueillis par Wuk Stephanowitsch : dans l'un (nº X) l'homme-serpent est à jamais perdu pour sa femme, à moins de choses impossibles, dont elle vient à bout par la protection des astres et des éléments ; dans l'autre (nº IX), il s'échauffe en même temps que sa peau, et on ne parvient à l'empêcher de brûler avec elle qu'en lui jetant beaucoup d'eau. Dans le *Lai du Bisclaveret* de Marie de France (*Poésies,* t. I, p. 178-198), le malheureux loup-garou, à qui sa femme a méchamment pris ses habits, est même obligé de rester loup, et ne recouvre sa première forme que quand on les lui a rendus.

matique de saleté : pour redevenir soi-même, il suffisait de se décrasser.

Peut-être n'est-il pas un seul de ces contes qui ne fournît matière à des considérations historiques où la civilisation et la poésie seraient également intéressées. Malheureusement, même en se restreignant beaucoup, les preuves à l'appui exigent certains développements; mais nous espérons que la nouveauté, sinon l'intérêt du sujet, nous servira d'excuse, et nous prendrons pour exemple un des rares contes de MM. Grimm qui n'ont pas été traduits en français. Quand l'intelligence commença à prévaloir sur la force et à réclamer ses droits au gouvernement du monde, les défis barbares où l'on engageait à plaisir sa liberté et sa vie, devinrent en Orient des luttes d'esprit. Les conséquences restaient les mêmes, il y allait toujours de la tête; mais au lieu de se battre comme un gladiateur, il ne fallait plus que deviner une énigme bien obscure ou éluder par quelque subtilité des difficultés insurmontables. Le christianisme supprima naturellement de pareils enjeux : l'exercice de l'intelligence ne fut plus un duel à fer émoulu; mais avant d'être civilisés, les rois se plurent pendant longtemps à considérer l'esprit comme un titre tout-puissant à leurs faveurs, et à remettre en sa considération les châtiments les mieux mérités. Dans un sermon pour l'octave de Pâques, Ratherius, mort évêque de Vérone en 974, racontait l'histoire d'un roi qui, jugeant les vieillards des bouches inutiles, avait ordonné à tous ses sujets de tuer leur père. Seul, un jeune homme cache le sien, et acquiert, grâce à ses conseils, un renom de sagesse qui lui attire la haine des courtisans. Excité par leurs faux rapports, le roi enjoint au jeune homme de lui amener, sans doute sous peine de la vie, un esclave, un ami et un ennemi. Par l'avis de son père, il amène son âne chargé de nourriture, sa chienne et sa femme. Celle-ci se récrie avec indignation, et se vante à haute voix de n'avoir dit à personne qu'il avait désobéi au roi et conservé la vie à son père[1]. Dans le *Dolopathos*, une des versions les plus anciennes, au moins par le cadre, du *Roman des sept Sages*, l'histoire est devenue un peu plus compliquée aux dépens du sens primitif : il ne s'agit plus que de montrer la perversité naturelle de la femme. L'ordre du roi est général, et tous les barons doivent lui présenter leur plus cher ami, leur plus dangereux ennemi, le meilleur de leurs serviteurs et leur plus habile

[1] Dans d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 395, édit. de La Barre. Enenkel a remplacé l'esclave par le jongleur, que nous retrouverons dans les traditions suivantes; dans Mone, *Anzeiger*, 1833, col. 239. Zinkgraf (Weiderer) dit seulement le meilleur ami et l'ennemi le plus acharné; *Apophthegmata*, P. IV, p. 158.

jongleur : pour satisfaire à cette dernière condition, le baron avisé ajoute son enfant à son chien, à sa femme et à son âne[1]. Malgré la signification mystique qu'on a voulu donner à la version du *Gesta Romanorum*, l'idée-mère du conte y est plus clairement exprimée. Un chevalier est tombé dans la disgrâce du roi, et ne peut obtenir son pardon qu'en venant à la cour en cavalier et en fantassin, avec son plus fidèle ami, son meilleur jongleur et son plus perfide ennemi. Il confie à sa femme qu'il vient de tuer un étranger et en a caché le cadavre dans son écurie, puis il va à la cour, une jambe sur le dos de son chien, avec son enfant et sa femme. Après avoir expliqué les qualités de son chien et de son enfant, il soufflette sa femme, sous prétexte qu'elle regarde le roi avec impudence. Furieuse d'être ainsi maltraitée publiquement, elle l'accuse de meurtre, indique un moyen certain de constater son crime, et l'on ne trouve dans l'écurie que le corps d'un veau[2]. Ce n'est plus un châtiment que l'on évite, mais un riche mariage que l'on obtient, dans la tradition que le Saga de Ragnar Lodbrok a recueillie. Avant de céder à la passion que lui inspire une princesse cachée sous des habits de paysanne, Ragnar veut être sûr que son intelligence répond à sa beauté; il lui fait dire de venir à ses vaisseaux sans être nue ni habillée, sans être à jeun quoique n'ayant pas déjeuné, et sans être seule ni accompagnée de personne[3]. Aslauga vient avec un chien, après avoir mordu dans une gousse d'ail, et n'ayant pour tout vêtement que ses longs cheveux et un filet de pêcheur[4]. Cette tradition se retrouve dans le recueil de MM. Grimm, mais plus étendue et pour ainsi dire doublée : ce n'est plus un simple épisode, c'est une histoire indépendante et complète.

Il y avait autrefois un pauvre paysan qui ne possédait pas un pouce de terre; il n'avait rien en propre qu'une petite maison et une fille unique. Il dit à sa fille : « Nous ferions bien de demander à monseigneur le roi un petit coin de bonne terre. » Quand le roi sut combien

[1] V. 6555-6972. Ces quatre demandes se retrouvent dans un conte allemand en prose, publié d'après un manuscrit du quinzième siècle dans l'*Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 149-154; dans un conte des *Novelle Antiche :* Come un re per mal consiglio della moglie uccise i vecchi di suo reame, et dans l'*Hystoria de la reyna Sebilla :* voyez M. Ferdinand Wolf, *Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen*, p. 133.

[2] Ch. CXXIV, p. 197, édit. de M. Keller : c'est la version qu'a suivie Pauli, *Schimpf und Ernst*, p. 38, édit. de Strasbourg, 1654; seulement le chevalier vient un pied dans l'étrier et un pied à terre.

[3] Hvorkei vil eg ad hun sie klædd nie oklædd, hvorke mett nie omett, fari hun ei einsaman, og skal henne tho einginn madur fylgia.

[4] Ch. IV; dans Biörner, *Nordiska Kampadater*.

ils étaient pauvres, il leur donna un bout d'herbage, qu'ils tournèrent pour y semer un peu de blé et en tirer quelque récolte. Lorsqu'ils eurent à peu près tout labouré, ils trouvèrent dans la terre un mortier d'or massif. « Écoute, » dit le père à sa fille, « puisque monseigneur le roi a été si bon pour nous et nous a donné le champ, il faut lui offrir notre trouvaille. » Ce n'était pas l'avis de sa fille, et elle disait : « Père, nous avons bien le mortier, mais nous n'avons pas le pilon, et nous serons obligés de le fournir aussi; mieux vaut nous taire prudemment. » Il ne voulut pas la croire, prit l'or, le porta au roi en lui disant qu'il l'avait trouvé dans son champ, et le pria d'en accepter l'hommage. Le roi prit le mortier, et lui demanda s'il n'avait rien trouvé de plus. « Non, » répondit le paysan. Alors le roi dit qu'il fallait lui fournir aussi le pilon. Le paysan eut beau jurer qu'il ne l'avait pas trouvé, le vent emporta toutes ses paroles : on le mit en prison, et on lui dit qu'il n'en sortirait qu'après avoir fourni le pilon. Comme les guichetiers étaient obligés de lui apporter tous les matins du pain sec et de l'eau, la pitance ordinaire de la prison, ils l'entendirent qui criait : « Ah! si j'avais écouté ma fille; ah! ah! si j'avais écouté ma fille! » Ils allèrent faire leur rapport au roi, et lui dirent que le prisonnier criait toujours : « Ah! si j'avais écouté ma fille! » et ne voulait ni boire ni manger. Alors le roi ordonna aux guichetiers d'amener le prisonnier, ce qu'ils firent aussitôt, et il lui demanda pourquoi il criait toujours : Ah! si j'avais écouté ma fille! « Que vous a-t-elle donc dit, votre fille? — Elle m'avait bien averti de ne pas apporter le mortier, parce qu'il me faudrait fournir aussi le pilon. — Puisque votre fille est si avisée, faites-la venir que je la voie. » Force fut donc à la fille de paraître devant le roi; il lui demanda si elle avait autant d'esprit qu'on lui en donnait, puis lui dit qu'il allait la mettre à l'épreuve, et que si elle pouvait satisfaire à sa *devinaille*[1] il l'épouserait. Elle s'engagea à y satisfaire, et le roi lui dit : « Viens à moi sans être habillée ni nue, sans être portée ni voiturée, sans être dans le chemin ni hors du chemin : si tu le fais, je t'épouserai. » Alors elle s'en alla, ôta jusqu'à sa chemise, de sorte qu'elle n'était pas habillée, prit un filet de pêcheur et s'en enveloppa tout entière, de sorte qu'elle n'était pas nue; loua un âne, attacha le filet à sa queue, de sorte qu'il la traînait et qu'elle n'était ni portée ni voiturée; fit marcher l'âne dans le fossé et touchait à la chaussée par le bout du pied, de sorte qu'elle n'était ni dans le chemin ni hors du chemin. Quand elle arriva, le roi dit qu'elle avait

[1] C'est le nom qu'on donne encore maintenant en Normandie à ces sortes de questions.

compris la devinaille et en avait rempli toutes les conditions. Alors il fit délivrer son père de la prison, la prit avec lui comme sa femme, et lui recommanda l'honneur de sa couronne. Quelques années après, un jour que monseigneur le roi assistait à la parade, il arriva que des paysans qui avaient vendu du bois s'arrêtèrent devant le palais avec leurs charrettes : les unes étaient traînées par des bœufs et les autres par des chevaux. Un des paysans avait attelé trois juments à la sienne; un des autres charretiers s'empara en son absence d'un jeune poulain qui courait auprès en liberté, et l'attacha entre les deux bœufs qui traînaient sa voiture. Sitôt que les deux paysans se trouvèrent ensemble, ils commencèrent à se disputer, à crier et à se battre : le maître des bœufs voulait garder le poulain, et soutenait qu'il lui appartenait du chef de ses bœufs; l'autre disait que non, que le poulain lui appartenait du chef de sa jument, et qu'il était le sien. La contestation fut portée devant le roi, et il jugea que le poulain devait rester à celui qui le possédait, et il resta ainsi au paysan qui n'y avait aucun droit. L'autre s'en alla pleurant et se lamentant sur la perte de son poulain. Mais comme il avait entendu dire que la reine était bien affable, parce qu'elle était sortie de pauvres gens, il s'en fut la trouver et lui demanda si elle ne pouvait pas l'aider à recouvrer son poulain. Elle dit : « Oui, si vous voulez me promettre de ne pas me trahir, je vous en donnerai le moyen. Demain matin, à l'heure où le roi se montre à ses soldats, vous vous placerez au milieu de la rue par laquelle il passe avec un grand filet de pêcheur; vous le traînerez comme si vous pêchiez, et le tirerez comme s'il était plein de poisson. » Puis elle lui enseigna ce qu'il devait répondre aux questions que le roi ne manquerait pas de lui faire. Le lendemain, à l'heure dite, le paysan prit un filet et pêcha sur la voie publique. Quand le roi l'aperçut en passant, il haussa les épaules, et envoya son coureur savoir ce que faisait cet imbécile. Le paysan donna pour réponse : « Je pêche. » Alors le coureur lui demanda comment il pouvait pêcher où il n'y avait pas d'eau, et le paysan répondit : « Il n'est pas plus impossible à un filet de rapporter du poisson dans un chemin qu'à deux bœufs de rapporter un poulain. » Le coureur répéta fidèlement la réponse, et le roi se fit aussitôt amener le paysan; il lui dit que sa réponse ne venait pas de lui, mais d'un autre, et qu'il voulait savoir qui. Le paysan ne voulait pas le lui apprendre, et disait : « Dieu sait si la réponse vient de moi. » Mais on l'étendit sur une botte de paille, et on le battit tant et tant, qu'il fut obligé d'avouer que c'était la reine qui lui avait fait la langue. Quand le roi fut revenu chez lui, il dit à la reine : « Puisque tu as été si

fausse envers moi, je ne veux plus de toi pour femme; ton temps est passé, tu retourneras dans la chaumière de paysan d'où tu étais venue. Il lui permit seulement d'emporter, comme dernier souvenir, ce qu'elle avait de plus précieux et de plus cher. Elle répondit : « Oui, cher sire, puisque tu me l'ordonnes, je l'emporterai; » et elle le serra dans ses bras, l'embrassa, et dit qu'elle voulait fêter leur dernier jour de ménage. Alors on apporta par son ordre du vin pour boire avec lui à leur séparation; mais c'était un breuvage fortement soporifique. Le roi en but un long trait, et elle n'y goûta que du bout des lèvres : bientôt après il tomba dans un profond sommeil. Quand elle s'en fut assurée, elle appela un domestique de confiance, prit un beau linge bien blanc et en couvrit le roi; puis elle le fit porter par deux hommes dans une voiture qui attendait tout exprès à la porte, et le conduisit à sa pauvre chaumière. Elle le coucha dans son petit lit, et il y dormit tout d'un somme un jour et une nuit. Quand il s'éveilla, il regarda autour de lui, et dit : « Ah! mon Dieu, où suis-je donc? » Et il appela ses domestiques, mais il n'y en avait aucun. Enfin sa femme vint près du lit, et lui dit : « Mon bien-aimé roi, vous m'avez commandé d'emporter du palais ce que j'avais de plus précieux et de plus cher, et comme je n'ai rien de plus précieux et de plus cher que toi, c'est toi que j'ai emporté. » Les larmes vinrent aux yeux du roi, et il dit : « Chère femme, tu seras toujours la mienne, et moi je serai toujours le tien; » et il la reconduisit dans son palais, fit célébrer son mariage avec elle une seconde fois, et ils continuent encore à vivre ensemble.

Le même conte se trouve aussi chez les Serbes, et, comme on devait s'y attendre, avec des circonstances plus primitives; mais, peut-être parce que le peuple y croyait davantage, il a cherché instinctivement à en rendre l'ensemble plus naturel et plus vraisemblable.

Jadis vivait dans une chaumière un pauvre homme qui n'avait qu'une seule fille; mais elle était très-avisée, et avait parcouru tout le pays pour ramasser des aumônes; aussi avait-elle appris à son père à parler sagement et à rendre les riches charitables. Il arriva un jour que le pauvre homme rencontra l'empereur, et sollicita humblement quelque charité. L'empereur lui demanda d'où il était et qui lui avait appris à parler si sagement, et il dit à l'empereur d'où il était et que c'était sa fille qui le lui avait enseigné. « Et ta fille, » demanda alors l'empereur, « qui le lui a appris? » Le pauvre homme répondit : « C'est Dieu qui a

[1] N° XCIV, *Die kluge Bauerntochter* : la même histoire est racontée dans Zingerle, *Kinder und Hausmärchen*, t. I, p. 160; Pröhle, *Märchen für die Jugend*, n° XLIX et Colshorn, *Märchen und Sagen*, n° XXVI.

été son maître, et notre pauvreté est bien digne qu'un grand prince en ait pitié. » Alors l'empereur lui remit trente œufs et parla ainsi : « Porte ces œufs à ta fille, et dis-lui qu'elle y fasse éclore des poulets; je l'en récompenserai royalement, mais si elle n'y réussit pas, mal lui en viendra. » Le pauvre homme revint chez lui tout en larmes, et répéta à sa fille les paroles de l'empereur. La fille vit bien aussi que les œufs étaient cuits, mais elle n'en dit pas moins à son père d'avoir confiance en elle et de se tenir tranquille. Le père suivit son conseil et alla dormir. Elle prit un pot, l'emplit d'eau et de fèves, et le mit au feu. Le lendemain matin, quand les fèves furent cuites, elle appela son père, et lui dit d'atteler les bœufs à la charrue et d'aller labourer le long du chemin par où devait passer l'empereur, « et, » ajouta-t-elle, « lorsqu'il te verra, tu prendras des fèves, tu les sèmeras et crieras : Hardi, mes bêtes, que Dieu m'assiste et me fasse récolter des fèves cuites! Et quand l'empereur te demandera comment il est possible de faire pousser des fèves cuites, tu répondras : C'est aussi possible que de faire éclore des poulets dans des œufs cuits. » Le pauvre homme suivit le conseil de sa fille; il alla labourer sur le bord de la route, et s'écria dès qu'il vit venir l'empereur : « Aïe! mes bêtes, pour que Dieu m'assiste et que je récolte des fèves cuites. » Quand l'empereur l'entendit, il s'arrêta au milieu du chemin et lui dit : « Mais, laboureur, comment des fèves cuites peuvent-elles pousser? » Le pauvre homme répondit : « Glorieux empereur, aussi bien que des poulets peuvent éclore dans des œufs cuits. » L'empereur devina que sa fille lui avait appris sa réponse; il le fit saisir par ses domestiques et amener devant lui : « Prends ce paquet de laine, » lui dit-il, « et fabrique-m'en des voiles et des cordages autant qu'il en faut pour les agrès d'un vaisseau; s'il y manque rien, il t'en coûtera la tête. » Bien chagrin, le pauvre homme prit le paquet, revint en pleurant trouver sa fille, et lui raconta tout; mais sa fille l'envoya encore se coucher, et lui promit de tout arranger pour le mieux. Le lendemain, elle ramassa un petit éclat de bois, réveilla son père, et lui dit : « Va porter ce morceau de bois à l'empereur pour qu'il t'en fasse une quenouille, un fuseau et un métier à tisser; dès qu'il t'aura outillé, tu lui feras tout ce qu'il t'a demandé. » Le pauvre homme suivit encore une fois les instructions de sa fille; il alla trouver l'empereur et répéta tout ce qu'elle lui avait dit. L'empereur comprit d'où venait la réponse; il fut étonné, et chercha ce qu'il devait imaginer; enfin il prit un petit verre, le donna au pauvre homme, et parla ainsi : « Porte ce verre à ta fille, et commande-lui de me vider la mer au plus vite; j'ai envie de m'y promener à pied sec. » Le pauvre homme obéit en pleurant, et remit



le verre à sa fille, mais elle le consola, et l'assura qu'elle satisferait l'empereur. Le lendemain matin, elle appela son père, et l'envoya porter une livre d'étoupes à l'empereur. « Tu lui diras qu'il doit d'abord étouper tous les ruisseaux et tous les fleuves de la terre, après quoi je viderai la mer. » Le pauvre homme y alla et répéta l'observation de sa fille. L'empereur fut forcé de reconnaître qu'elle était beaucoup plus avisée que lui, et envoya son père la lui chercher. Il y alla, et quand ils furent arrivés tous deux et se furent inclinés devant l'empereur, il ordonna à la jeune fille de deviner ce qu'on entendait de plus loin, et elle répondit aussitôt : « Glorieux empereur, ce qu'on entend de plus loin, c'est le tonnerre et les mensonges. » Alors l'empereur se prit la barbe, et la montrant aux messieurs de son conseil, il leur commanda de l'estimer. Ils l'estimèrent à un haut prix, à l'envi les uns des autres; mais la jeune fille dit en élevant la voix qu'ils ne l'avaient pas suffisamment appréciée. « La barbe de l'empereur, » ajouta-t-elle, « vaut autant que trois jours de pluie pendant les chaleurs de l'été. » L'empereur fut ravi et dit : « C'est la jeune fille qui a le mieux deviné; » et il lui demanda si elle voulait être sa femme. Il ne cessa de l'en prier jusqu'à ce qu'elle y consentît. Enfin elle s'inclina, et dit : « Glorieux empereur, tout ce que tu désires doit arriver; je te prierai seulement de me promettre par écrit une chose que sans doute je ne pourrai pas réclamer, c'est que, si tu devenais jamais méchant pour moi et que tu me chassasses de ton château, il me serait permis d'emporter ce que j'aurais de plus cher. » L'empereur y consentit volontiers, et l'écrivit sur une feuille de papier. Quand quelques mois furent passés, il arriva effectivement que l'empereur devint si méchant pour l'impératrice, qu'il lui dit : « Je ne veux plus de toi pour femme, quitte mon château, et va-t'en où tu voudras. » L'impératrice répondit : « Illustrissime empereur, je t'obéirai; permets-moi seulement de passer encore ici la nuit; demain je m'en irai. » Il voulut bien y consentir. Alors l'impératrice mit dans le vin du souper de l'eau-de-vie et des herbes enivrantes, et excita l'empereur à boire. Elle lui disait : « Bois, empereur, et sois content : demain nous nous séparerons, et je ne crois pas avoir été plus heureuse le jour où nous nous sommes unis. » L'empereur s'enivra, et lorsqu'il fut endormi, l'impératrice le fit porter dans une voiture qui attendait à la porte, et l'emmena dans une caverne creusée dans le roc. Quand l'empereur se réveilla et vit où il se trouvait, il s'écria : « Qui m'a amené dans cette caverne? » L'impératrice répondit : « C'est moi qui t'y ai amené. » Et l'empereur lui demanda : « Pourquoi l'as-tu fait? Ne t'ai-je pas dit que tu n'es plus ma femme? » Elle répondit

en montrant la feuille de papier : « C'est bien vrai que tu me l'as dit, mais tu m'as promis aussi, et tu l'as signé, que lorsque je m'en irais, j'aurais le droit d'emporter avec moi ce que j'aurais de plus cher, et c'est toi. » Quand l'empereur l'eut entendue, il l'embrassa et la ramena dans son château[1].

La fin, si parfaitement semblable des deux contes, n'est point sans doute un de ces emprunts immédiats qu'on a si souvent supposés, faute de rien voir au delà :

C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde,

et aujourd'hui nous avons tous vu au moins des cartes de géographie. Le dénoûment du conte serbe est d'ailleurs plus fidèle à son idée, et certainement plus antique : toujours avisée, la jeune fille avait prévu le changement de l'empereur; elle y a pourvu, et regagne son amour par la même finesse qui le lui avait gagné. Dans le conte allemand, au contraire, c'est l'imprudence de la reine qui provoque son malheur, et sans la sentimentalité nationale, c'en était fait de son avenir : le mari se croit réellement très-cher à sa femme, et répond à un sentiment qui le touche par une nouvelle flambée d'amour. Mais au fond, peu importent l'époque et le pays où les deux traditions se sont séparées[2] : à ces

[1] Wuk Stephanowitsch, *Volksmärchen der Serben*, n° xxv : *Von dem Mädchen das an Weisheit den Kaiser übertraf.* Une histoire du même genre se trouve encore dans le recueil de Sacchetti : *Messer Bernabò, signore di Melano, comanda a uno abate, che lo chiarisco di quattro cose impossibili : di che uno mugnajo, vestitosi dei panni dello abate, per lui le chiarisce in forma, che rimane abate, e l'abate rimane mugnajo.*

[2] Elles sont encore réunies dans un conte lithuanien, publié par M. Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 3; mais nous ne sommes pas assez convaincu de son caractère populaire pour nous en faire un nouvel argument. Nous nous bornerons à en donner une traduction, où nous avons cherché à corriger des corruptions évidentes. Un jour que voyageaient un seigneur et son cocher, ils arrivèrent à une maison où une jeune fille filait. Le seigneur envoya le cocher à la jeune fille lui demander quelque chose de sa maison pour un homme altéré; mais elle répondit : Je n'ai rien de barbu à son service, et peut-être ne voudra-t-il pas se contenter de ce qui coule sans bruit. Le seigneur qui avait compris le sens caché de sa réponse, lui dit : Puisque tu es si avisée, je veux l'être aussi, sois-le davantage. Si tu sais venir à moi, sans être nue ni habillée; ni à cheval, ni à pied, ni en voiture; ni sur le chemin, ni sur le sentier des piétons, ni à côté du chemin; en été et en hiver, je t'épouserai. Elle se déshabilla, s'enveloppa d'un filet, monta sur un bouc, alla chez le seigneur en suivant l'ornière, entra dans une remise et se plaça entre un traîneau et une voiture. Ainsi elle était venue sans être nue ni habillée, ni à cheval, ni à pied, ni en voiture, ni sur le chemin, ni sur le sentier des piétons, ni à côté du chemin, et elle se trouvait également en été et en hiver. Mais le seigneur ne voulait pas la prendre pour femme : il la renvoya chez elle avec des œufs cuits, en lui disant qu'il ne l'épouserait pas avant qu'elle les ait fait couver par une poule. La jeune fille fit cuire de

tournois intellectuels des grands avec les petits, où l'esprit court la bague uniquement pour faire montre de sa souplesse; à ce despotisme illimité qui commande l'impossible sous peine de mort; à ces caprices soudains qui bouillonnent aussitôt et prennent la violence d'une passion; à cette répudiation brutale, sans souci de la foi promise ni de la loi religieuse, on ne peut méconnaître une première origine orientale. Si quelques convictions réfractaires nous demandaient de leur montrer les étapes de la tradition quand elle est venue en Europe et de leur nommer les importateurs, nous l'avouerions en toute humilité, l'histoire littéraire n'a point de cartulaires à son service, et il lui faut souvent suppléer aux noms propres et aux dates par la réflexion et des inductions : c'est moins commode et, sans doute aussi, moins sûr. Mais malgré leur incrédulité à tout ce qui n'est pas un fait bien matériel et dûment constaté la loupe à la main, les naturalistes admettent sans hésiter que la semence des plantes agrestes qui fleurissent entre les plates-bandes de leur parterre y est apportée par les vents, et cependant ils ne retrouvent pas non plus dans l'air la trace de son passage.

l'orge et l'envoya au seigneur pour qu'il le semât ; dès que l'orge aura poussé et entrera en épi, elle fera éclore les poussins. Le seigneur dit en haussant les épaules : A quoi bon? Cette orge ne pourra certainement pas germer, et elle ne pourra pas en faire du gruau pour ses poulets. Il fut condamné par ses propres paroles, et force lui fut de l'épouser. Quelque temps après, trois paysans, qui s'étaient associés pour faire des charrois, voulurent se séparer, et vinrent trouver le seigneur pour qu'il fit rendre à chacun ce qui lui appartenait. L'un avait fourni le fouet, l'autre la charrette, le troisième une jument, et il était né un poulain. Le premier disait : C'est le poulain de mon fouet; le second : C'est le poulain de ma voiture, et le troisième : C'est le poulain de ma jument. Le seigneur ne se trouva pas en état de terminer leur différend et les renvoya à sa femme. Elle leur fit emporter un filet et les mena pêcher sur une montagne; mais ils désespérèrent de rien prendre. Alors elle leur dit : Il ne vous est pas plus impossible de pêcher du poisson sur une montagne, qu'à un fouet et à une charrette de produire un poulain : il n'y a qu'une jument qui puisse rapporter des poulains.

ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

JEAN-PAUL RICHTER.

D'où vient qu'en France Jean-Paul soit encore fort peu connu? C'est que son style le rend très-difficile à lire, même pour les Allemands. Toutes ses périodes sont entrecoupées de phrases incidentes, par lesquelles la raillerie se mêle sans cesse au sentiment, la satire à la philosophie, la moquerie au plus chaleureux langage du cœur. A travers cette bigarrure d'images et d'expressions les plus heurtées, on sent que les conventions sociales le font sourire de dédain et de pitié, que les vices et les crimes excitent sa colère, et que son cœur est plein du pieux amour de l'humanité. Ses pensées, nobles et graves, jettent sur le lit rocailleux où le fleuve de la vie coule entre l'éternité du passé et l'éternité de l'avenir, un pont, par lequel il cherche à conduire l'espèce humaine sur le sentier de la fraternité, à l'extrémité duquel s'ouvre l'infini.

Eh bien! la vie de ce grand penseur, de ce grand poëte, n'a pas encore été faite, pas même en Allemagne, quoi qu'on y ait publié plusieurs ouvrages entièrement consacrés à la mémoire de Jean-Paul. Christian Otto, son ami d'enfance, qui ne l'a jamais perdu de vue, a écrit huit volumes intitulés : *Vérités de la vie de Jean-Paul.* Ernest Fœrster a donné des commentaires biographiques sur les œuvres de Jean-Paul; et le poëte Wilhelm Müller, qui a fait un voyage à Bayreuth, dans le seul but de voir les lieux où mourut le célèbre écrivain, y a recueilli des renseignements précieux qu'il s'est empressé de communiquer au public avec l'aimable talent qui le caractérise. Et c'est à travers cette trentaine de volumes, que nos voisins d'outre-Rhin aiment à chercher les épisodes d'une existence qui résume tout ce que le destin peut jeter de souffrances et de joies sur le passage d'un homme de

cœur et de génie, parce que, de cette manière, chaque lecteur se compose de ces épisodes un tout approprié à ses penchants et aux dispositions de son esprit.

Persuadés que personne ne pouvait, mieux que Jean-Paul lui-même, décrire la route par laquelle il est arrivé à la hauteur qu'il a su atteindre, ses amis l'avaient supplié d'écrire sa biographie :

« Laissez là, lui écrivait le vieux Truchsen, tous les ouvrages que vous pouvez avoir commencés, et donnez-nous l'histoire de votre vie; le monde a besoin de savoir comment vous êtes devenu ce que vous êtes. »

Après une foule de provocations de ce genre, il se mit enfin à l'œuvre, et voici comment il parle de ce travail à son ami Voss :

« J'écris enfin ma vie, j'aimerais pourtant mieux faire toute autre chose. Si je m'y suis décidé, c'est que personne ne connaît ni ne peut connaître ma biographie intérieure que Dieu, moi et le diable! Aussi donnerai-je à cette biographie une forme bien différente de toutes celles qui ont été faites jusqu'ici. »

Et plus tard, il écrivait encore à ce même ami :

« Ma biographie ne m'amuse pas du tout, car je ne puis y mêler aucune création poétique, et, tu le sais, je n'ai jamais aimé, pas même dans mes romans, à suivre le cours d'un récit sans faire des excursions, tantôt sur le rivage de la raillerie, tantôt sur celui du sentiment. Je voudrais pouvoir te raconter ma vie et que tu consentes à l'écrire; puisqu'il ne peut en être ainsi, je tâcherai de trouver, et si cela n'existe pas, de me charpenter un véhicule pour ce voyage. »

Et il se charpente, en effet, un véhicule fort extraordinaire, car il raconte son enfance sous la forme d'un cours d'histoire, dont il se suppose le professeur. Je donne ici la traduction d'une partie de ce morceau remarquable:

PREMIER COURS.

WONSIEDEL. — NAISSANCE. — GRAND-PÈRE.

« Très-honorés amis et bienveillantes amies,

» Le professeur qui va vous narrer ici sa propre histoire, naquit en 1763, pendant le mois où, en même temps que lui, arrivèrent les hochequeue, les rouges-gorges, les grues et toutes sortes d'oiseaux aquatiques, c'est-à-dire au mois de mars. Et pour qu'en cas de besoin on pût semer des fleurs sur son berceau, telles que fleurs de mouron et autres, ce fut le vingt et unième jour du mois de mars, à l'instant matinal et frais d'une heure et demie, qu'il vint au monde. C'est ainsi que pour résumer tous les détails de sa naissance, le commencement de sa vie fut aussi le commencement du printemps de ladite année...

» Cette dernière saillie, celle que le printemps et moi, professeur d'histoire, nous sommes nés ensemble, a déjà été répétée cent fois dans maintes conver-

sations. C'est à dessein que je la répète encore ici, en guise du cent et unième coup de canon qui annonce les grands événements, car je veux me mettre dans l'impossibilité de vous offrir de nouveau ce bon mot, qu'à partir de ce moment la presse va faire circuler dans le monde entier.

» Lors même qu'un homme serait le plus spirituel du monde, et qu'il ferait éclore chaque jour des saillies à la douzaine, c'est toujours une chose fâcheuse pour lui, quand le destin s'est plu à déposer dans son histoire un œuf à calembour, car il le couve toute sa vie dans l'espoir d'en faire sortir quelque chose. J'ai connu un barbier et un cocher qui répondaient toujours, lorsqu'on leur demandait leur nom : Votre très-humble serviteur, ou bien : Votre serviteur, ou bien encore : Serviteur, tout court; c'est que tous deux avaient le malheur de s'appeler *Serviteur*, ce qui imprimait à leur tête le caractère d'un calembour permanent.

» Qu'on ne se flatte donc pas de surprendre, par un jeu de mots quelconque, l'homme dont le nom patronymique est en même temps un nom commun, tels que *Ochs* (bœuf), *Wolf* (loup), *Richter* (juge). Cet homme a vécu assez longtemps avec son nom, pour trouver fades et usés les jeux de mots qui pourraient paraître fort spirituels à ses nouvelles connaissances.

» Je reviens à mon histoire, et, à cet effet, il faut que je descende parmi les morts, car tous ceux qui m'ont vu arriver en ce monde en sont sortis aujourd'hui.

» Mon père s'appelait Jean-Christian-Christophe Richter; il était organiste et maître d'école à Wonsiedel. Ma mère, fille d'un drapier de Hof, nommé Jean-Paul Kuhn, s'appelait Sophie Rosine. Le lendemain de ma naissance, je fus baptisé; mon grand-père maternel était un de mes parrains [1], et l'autre un certain Jean-Frédéric Thième, relieur. Le pauvre homme ne se doutait guère à quel *achalandeur* de son état il donnait son nom, car c'est avec les noms réunis de mes deux parrains, que je fus baptisé, Jean-Paul-Frédéric.

» L'un ou l'autre de ces cours historiques expliquera complétement par quelle raison j'ai traduit, en bon français, les deux premiers noms que je dois à mon grand-père [2].

» Pour l'instant, laissons le héros, objet de ces cours, dormir dans son berceau ou sur le sein de sa nourrice; car le long sommeil du matin de la vie n'a rien à nous apprendre qui puisse intéresser l'histoire universelle du monde. Laissons-le dormir, dis-je, jusqu'à ce que je vous aie parlé de ceux vers lesquels ma plume est poussée par mon cœur : de mon père, de ma mère, de mon grand-père.

» Mon père était fils de Jean Richter, maître d'école à Neustadt sur le *Culm*. On ne sait rien de ce Jean Richter, sinon qu'il était extrêmement pauvre et extrêmement pieux. Si un de ses deux petits-fils, qui vivent encore aujourd'hui, se rend à Neustadt, il y est reçu avec amour et joie. Les vieillards lui racontent combien elles étaient consciencieuses, sévères et douces les leçons et la vie de Jean Richter; puis on lui montre un petit banc derrière l'orgue, où le maître d'école s'agenouillait

[1] D'après le culte luthérien, il faut deux parrains et une marraine pour un garçon, et deux marraines et un parrain pour une fille.

[2] Quoiqu'il ne dise nulle part pourquoi il a ainsi francisé son nom, il est certain que, même en Allemagne, on dit et on écrit : *Jean-Paul*, au lieu de Johann-Paul; et ce nom de Jean-Paul ainsi traduit en français a presque fait oublier celui de Richter.

pour prier. Le crépuscule de chaque soir était pour lui un automne quotidien, pendant lequel il calculait, en priant, la moisson de la journée et la semence du lendemain. La maison de l'école était sa prison; il y vivait, non avec du pain et de l'eau, mais avec du pain et de la bière. Son emploi ne lui permettait pas d'aller au delà, cependant il y joignait celui de chantre et celui d'organiste; mais ce trio de dignités ne lui valait que cent cinquante florins par an[1].

» Et c'est à cette source de misère, réservée à tous ceux qui, dans le Bayreuth, se destinent à l'instruction publique, que mon grand-père a puisé pendant trente-cinq ans, car, semblable aux vers à soie qui, chaque fois qu'ils changent de peau, reçoivent une nourriture plus abondante, le maître d'école est moins exposé aux tourments de la faim, s'il parvient à changer son manteau de pédagogue contre celui de pasteur.

» Lorsque mon grand-père allait voir les parents de ses écoliers, il portait un morceau de pain dans sa poche, et n'acceptait, en qualité d'hôte, qu'une canette de bière. En l'an 1763, celui de ma naissance, il advint que par l'intervention d'une autorité toute-puissante, il obtint enfin, à l'âge de soixante-seize ans, quatre mois et huit jours, une très-belle place.... dans le cimetière de Neustadt!... Sa femme l'y avait précédé vingt ans plus tôt. Lorsque mes parents arrivèrent près de lui, il était déjà agonisant; et quoique je n'eusse encore que cinq mois, ils m'avaient apporté avec eux. Le pasteur leur dit : Faites poser la main du vieux Jacob sur la tête de cet enfant pour qu'il le bénisse. On me plaça sur son lit de mort, et il eut encore la force de poser sa main sur ma tête.... Pieux grand-père!... toutes les fois que le destin m'a fait passer d'une journée sombre à une heure de soleil, j'ai pensé à ta main qui, froide déjà, me bénissait encore, et en ce monde gouverné et animé par des esprits invisibles, il doit m'être permis de conserver ma foi en ta bénédiction paternelle.

» Mon père, né à Neustadt, en 1727, le 16 décembre, aurait pu paraître destiné à ne connaître de la vie que l'hiver, si sa forte nature n'avait pas su se creuser un port dans des montagnes de glace? Comment aurait-il pu figurer au lycée de Wonsiedel, autrement que ne l'avait fait Luther à celui d'Eisenach, c'est-à-dire en qualité d'élève gratuit? Lorsqu'il faut partager un revenu de cent cinquante florins entre le père, la mère et plusieurs sœurs, il ne peut plus rien rester pour le fils. Mon père ne tarda pas à se rendre à Ratisbonne, non-seulement pour avoir l'avantage de jeûner dans une ville plus grande, mais pour faire produire à son être, au lieu d'un simple feuillage, la fleur dont il sentait le germe en lui, et cette fleur, c'était la musique. Ce fut dans la chapelle du prince Thurn-Taxis, amateur et connaisseur de musique, qu'il servit cette sainte, pour l'adoration de laquelle il était né. Je dois l'avouer, à ma honte peut-être, lorsque j'ai dernièrement visité Ratisbonne, de tous les souvenirs historiques qu'évoque cette ville, sans en excepter celui de la Diète, le souvenir de la vie de privations qu'y a mené mon père était le plus important à mes yeux.

» Dans le beau palais des Thurn-Taxis, ainsi que dans les petites rues, où deux hommes à gros ventre ne peuvent se rencontrer sans se heurter, je ne pensais qu'aux étroits et sombres défilés dont se composaient les sentiers de la première jeunesse de mon père. Réduit par le besoin à abandonner la musique, il se rendit

[1] Environ 400 francs.

à Iéna pour étudier la théologie, et éprouver ensuite toutes les calamités réservées à un précepteur d'enfants dans une riche famille de Bayreuth. En 1760, il obtint enfin du margrave du Bayreuth le poste d'organiste et de maître d'école, puis celui de pasteur d'un village..

» Que mon très-honoré auditoire ne craigne pas de me voir exhiber un père qui, semblable à quelques ultra-chrétiens, ne marchait qu'emmaillotté dans des mouchoirs baignés de larmes. Non; mon père a traversé la vie sur les ailes joyeuses d'une sociabilité pleine de grâces et de douce gaîté; et cette sociabilité l'a fait rechercher par les meilleures familles du pays, ce qui ne l'a pas empêché d'être toujours un prêtre vertueux et un prédicateur sévère de la loi de Dieu. Ses sermons enthousiastes [1] lui ont gagné d'abord les cœurs de ses parents, puis celui d'une fiancée, et, ce qui était le plus difficile, l'estime d'un beau-père riche. Lorsqu'un drapier qui s'est enrichi par le travail de ses mains, donne la plus belle, la plus délicate et la plus aimée de ses deux filles, à un pauvre maître d'école chargé de dettes, il faut que d'un côté ce maître d'école ait conquis la jeune fille et son père par un grand mérite personnel, et que de l'autre le drapier ait eu une âme devant laquelle le talent et la dignité de la chaire avaient plus d'importance que le glissant amas d'argent d'un être vulgaire.

» Enfin, le 13 octobre 1761, la fiancée vint avec ses trésors s'installer, en qualité de nouvelle mariée, dans une étroite demeure, qui le paraissait moins peut-être à cause de l'absence de meubles et d'ustensiles de ménage. Grâce au peu de cas que mon père faisait de l'argent et à sa confiance illimitée aux vertus domestiques de sa femme, ce vide ne les a jamais inquiétés ni l'un ni l'autre. Au reste, il faut que l'homme fort ait le courage d'épouser la femme qu'il aime, qu'elle soit riche ou pauvre.

» Dans ce cours d'histoire, surtout lorsque j'y entrerai en scène, il sera aussi souvent question de la faim, que dans la *Clarisse* de Richardson on parle des excellentes tasses de thé qu'on prend à chaque instant. Ce qui ne m'empêchera pas de dire : Sois la bien venue, misère, pourvu que tu n'arrives pas trop tard! La richesse pèse plus lourdement sur le talent que la pauvreté; les monceaux d'or et les trônes ont écrasé bien des géants intellectuels. Quand l'huile de la richesse se mêle aux flammes du jeune âge, il ne reste plus du phénix que les cendres; un Gœthe seul pouvait avoir assez d'énergie pour ne pas brûler au soleil de la fortune ses belles ailes de phénix. Quant au professeur qui vous parle, il ne voudrait pas, pour tout l'or du monde, avoir eu beaucoup d'or dans sa jeunesse. Le sort traite les poëtes comme nous traitons les oiseaux : il étend de sombres draperies sur leurs cages, jusqu'à ce qu'ils sachent enfin l'air qu'ils doivent chanter.

» Mais, ô destin équitable, épargne la misère à la vieillesse! le vieillard ne peut, ne doit pas connaître les privations. Les années ont courbé son dos, il n'est plus en son pouvoir de se redresser et de porter légèrement de lourds fardeaux

[1] Dans l'église protestante, la place d'instituteur est l'acheminement à celle de pasteur, qui ne s'obtient d'emblée qu'à l'aide de grandes protections. Ordinairement l'étudiant en théologie n'a pas d'ailleurs, en quittant l'Université, l'âge requis pour entrer dans le ministère pastoral; il commence par être précepteur dans une famille riche où il y a des enfants à élever, puis il devient maître d'école dans un village. S'il est orateur, le pasteur le laisse souvent prêcher à sa place, par ce moyen il se fait connaître et ne tarde pas à devenir pasteur à son tour.

sur sa tête flétrie; le vieillard a besoin de trouver d'avance sur la terre le repos qui l'attend dans la terre. Pour lui, le présent est tout, l'avenir n'est rien; il a cessé d'exister à ses yeux cet avenir qui, semblable à un transparent aux couleurs brillantes, se place derrière le présent et lui prête son éclat. Il faut que sous des draperies de fleurs le vieillard puisse sommeiller tranquillement et entr'ouvrir parfois ses yeux appesantis pour contempler les étoiles et les prairies de sa jeunesse. Puisqu'il a fait en ce monde tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour l'autre, je ne trouve pas mauvais que le soir il se réjouisse en pensant à son déjeuner, et que le matin il se fasse une fête en songeant au bon lit où il ira se reposer le soir. Redevenu enfant sur cette terre, pourquoi n'y goûterait-il pas toutes les innocentes joies sensuelles qui, pendant sa première enfance, l'ont accueilli sur cette même terre?

» La seule faute que la misère ait fait commettre à mon père, c'est d'avoir renoncé à la musique pour se donner à la chaire. Il est vrai qu'alors cette chaire était regardée comme un vaisseau chargé de vivres, où tout pauvre enfant des Muses pouvait se mettre à l'abri du besoin, mais quiconque se sent poussé par un penchant inné, que personne ne lui a suggéré, doit suivre ce penchant comme une aiguille aimantée qui le guidera sûrement à travers les déserts de la vie. Si le professeur de ce cours d'histoire avait suivi l'exemple de son père, ainsi que ce père le désirait, il ne serait occupé aujourd'hui que de saintes prédications officielles; et de toutes les feuilles périodiques, celle des prédicateurs daignerait seule lui ouvrir ses colonnes. Au reste, mon père n'est pas devenu tout à fait infidèle à la muse de la musique, puisqu'elle venait le voir chaque dimanche, dans l'église du village de Joditz, qui, avant lui, avait complétement ignoré les jouissances que peuvent procurer les sons. D'un autre côté, il y avait dans le cœur de mon père, et tout près de l'organe musical, une autre puissance qui voulait se faire jour sur la chaire; et cette puissance, parente prosaïque mais très-proche de la poésie, c'était l'éloquence. Et les mêmes rayons de soleil qui au matin de la vie lui avaient fait, semblable à la statue de Memnon, rendre des sons mélodieux, produisirent plus tard une chaleur vivifiante et le tonnerre de la prédication de la loi de Dieu.

» Je m'aperçois que mes auditeurs trouvent que je parle longuement de mes parents et que je les loue beaucoup; je vais donc me mettre tout de suite à parler de moi-même. En tout cas, ce que je dis de mon père me paraît bien vide lorsque je me le figure vivant maintenant dans l'éternité, où, certes, il ne se glorifiera pas plus, envers les bienheureux, des fades éloges de son fils, que de l'honneur qu'il eut d'avoir été nommé compositeur de la musique de toutes les églises du Bayreuth.

» J'aimerais pourtant beaucoup mieux vous faire l'histoire de mes parents que la mienne. Le passé change de forme et cesse de nous être étranger, lorsque ce sont nos parents qui le traversent devant notre pensée et le rattachent ainsi à notre présent. En nous représentant nos ancêtres, nous les voyons dans la force et dans l'éclat de l'âge, tandis que lorsque nous nous peignons notre postérité, elle nous apparaît toujours composée non d'adultes, mais de vieillards.

» Je reviens au héros de ces cours d'histoire, et je rappelle à mes auditeurs qu'il est né à Wonsiedel, petite ville du Fichtel-Gebirge (mont des pins), la chaîne de montagnes la plus haute de l'Allemagne centrale. L'air de ces monts donne à ses habitants une bonne santé, un corps robuste, une taille élevée; et le profes-

seur de ces cours d'histoire prie ses auditeurs de juger si, tel qu'ils le voient dans sa chaire, il leur paraît une exception ou une confirmation de cette règle.

» Il est fâcheux pour un homme qui voudrait se faire une réputation dans sa ville natale, plutôt que partout ailleurs, que précisément dans cette ville on ait l'habitude de manger les *r* qui se trouvent au commencement et à la fin des mots, car le nom de Richter commence et finit par un *r*. Au demeurant, Wonsiedel a su se couronner des lauriers de la valeur guerrière, car elle a remporté jadis une grande victoire sur les hussites, et si l'on veut bien mettre le mot *critique* à la place de celui de *hussite*, je n'ai pas trop dégénéré, vu les victoires que j'ai remportées sur les hussites de ce genre, depuis le hussite Nicolaï jusqu'au hussite Merkel.

» Il est certain que la fidélité, l'amour et la valeur allemande ont toujours aimé à résider à Wonsiedel. J'aime à être né dans ton sein, jolie petite ville qui te caches entre de hautes montagnes, dont les sommets planent sur toi, semblables à des têtes d'aigles. Oh! oui, j'aime à être né dans ton sein, bonne petite ville si pleine de lumière et si noblement assise sur ton trône de rochers boisés.

» Une observation, confirmée par l'expérience, nous apprend que les premiers nés des familles sont presque toujours du sexe féminin. Je ne fais pas exception à cette règle, car, en dépit de mon droit d'aînesse, j'ai été précédé par une sœur, une ombre pour cette terre, qui, avant même d'avoir vu la lumière d'ici-bas, commençait à exister dans la lumière d'un monde meilleur.

» Les souvenirs de la première enfance élèvent la nature illimitée de l'homme, qui, dans cette vie ondoyante, cherche partout un point d'appui, beaucoup plus que ne le font les souvenirs de la jeunesse. Cette particularité ne pourrait-elle pas s'expliquer par les deux motifs suivants : En rejetant sa pensée en arrière, l'homme ne croit-il pas qu'il se rapproche des portes d'entrée de sa vie que gardent les esprits et les longues nuits? et ne se flatterait-il pas de trouver dans la force intellectuelle qui lui rappelle ainsi la conscience de son point de départ, l'affranchissement de certaines misérables exigences matérielles?

» Quoi qu'il en soit, je suis, à ma grande joie, en état d'exhiber une pâle réminiscence des premiers perce-neige qui, lorsque j'avais à peine quatorze ou quinze mois, jaillissaient du sol sombre et glacé de mon enfance, c'est-à-dire que je me souviens d'un pauvre écolier qui m'aimait beaucoup, que j'aimais de même, qui me portait toujours sur ses bras et me faisait boire du lait dans une grande chambre fort noire. Sa vague image et son amour n'ont cessé de planer sur les années succédantes de ma vie. Malheureusement, j'ai oublié son nom; mais comme il serait possible qu'il vécût encore, que ces *Cours* imprimés lui tombassent sous la main, qu'alors il se souvienne du petit professeur qu'il a tant porté, tant baisé!... O ciel! s'il pouvait en être ainsi! S'il pouvait m'écrire, ou bien si le vieillard venait voir l'homme un peu moins vieux que lui!... Cette petite étoile a longtemps brillé sur l'horizon étroit de mon enfance...; elle a passé à mesure que cet horizon s'est élargi.... En ce moment, tout ce que je me rappelle positivement, c'est que jadis mes souvenirs étaient plus distincts.

» Puisque dès 1765 mon père devint pasteur à Joditz, il m'est facile de séparer les réminiscences de Wonsiedel de celles de Joditz. C'est dans ce dernier village que se passe le second acte de mon drame, pendant lequel le héros de la pièce a déjà atteint un plus haut degré de développement que dans le premier acte, ou *premier cours*, car chaque *cours* se compose d'un acte ou d'une époque. Et ce

monodrame est si artistement ourdi, qu'il ne viole que l'unité de lieu, parce qu'il faut bien que je me mette en scène partout où j'ai vécu, puis, l'unité de temps, puisque depuis mon entrée en ce monde jusqu'à celui de mon professorat, il m'a fallu sans cesse passer d'un temps à un autre; sans compter qu'en vieillissant j'offense personnellement cette sainte unité. Quant à l'unité d'intérêt, j'espère qu'elle ira toujours en augmentant. »

DEUXIÈME COURS.

Depuis le 1er août 1765 jusqu'au 9 janvier 1776.

JODITZ. — IDYLLES VILLAGEOISES.

« Très-honorés messieurs et dames,

» Vous allez maintenant trouver le professeur de sa propre histoire au village de Joditz, où il a fait son entrée avec ses parents, portant encore robe de petite fille et bonnet de taffetas vert. La *Saale*, née ainsi que moi dans le Fichtel-Gebirge, et que j'ai retrouvée plus tard à Hof, a couru après moi jusqu'au village de Joditz, où elle est, sinon la chose la plus belle, du moins la plus longue. Un château et un presbytère plus que modestes sont les édifices les plus remarquables de ce village, et ils jouent un rôle beaucoup plus important dans ma vie que la ville où je suis né. Qu'est-ce, au reste, que l'endroit où l'on a été bercé? Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a reçu la première et la plus longue éducation. Cela est vrai, même pour les grands hommes, à l'égard desquels l'éducation est bien peu de chose; aussi est-ce plus vrai encore pour des hommes moyens, tels que moi, qui doivent tout ce qu'ils sont à la bonne ou à la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, et surtout à la lecture, cette institutrice universelle de bonne ou de mauvaise éducation.

» Que tout poëte cependant se garde de se laisser naître, et surtout de se laisser éduquer dans une capitale. Qu'il choisisse, à cet effet, autant que faire se peut, un village, ou tout au plus une petite ville. Les surexcitations des grandes cités sont pour l'âme des enfants un bain de vin chaud, un second dîner au lieu de dessert, de l'eau-de-vie pour boisson. Dès l'adolescence, la vie s'est épuisée dans l'homme né et élevé dans une capitale, et après avoir connu le grand, il ne lui restera plus qu'à deviner le petit, c'est-à-dire le village. Mais en passant de la ville au village, il n'apprendra, il ne devinera pas tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai deviné en passant de Joditz à Hof. En considérant le point capital de la vie du poëte, la faculté et le besoin d'aimer, je reconnais que, sur ce point surtout, il est mal à la ville, car derrière l'étroite et tiède enceinte que les amis et connaissances forment autour de ses parents, l'enfant voit tourner sans cesse le cercle immense et glacé des indifférents qu'il rencontre sans les connaître, et pour lesquels il ne peut ni s'enflammer ni même s'animer, pas plus que l'équipage d'un navire ne s'intéresse à l'équipage d'un navire étranger qui passe près de lui à pleines voiles.

» Au village, au contraire, on aime tous ceux qui l'habitent avec nous. On n'y enterre pas un nourrisson sans que chacun sache son nom, la maladie dont il est mort, et ne partage le deuil qu'il laisse après lui. Ce magnifique intérêt à

de Bayreuth, dont madame la baronne de Plotho, la haute et puissante patronne de mon père, lui faisait présent quand elle les avait lus, et qu'il apportait tous les deux ou trois mois, c'est-à-dire toutes les fois qu'il allait voir cette dame dans sa résidence à Zedwitz.

» Un journal politique ne donne des renseignements véritablement vrais que lorsqu'on le lit, non par numéros, mais réuni en volumes, car alors on trouve assez de pages qui contredisent les précédentes pour démêler la vérité, et l'on voit enfin la véritable couleur de ce journal, couleur qu'il ne prend que dans son ensemble, comme l'air ne devient bleu de ciel que réuni en grandes masses.

» Les racines de mon activité s'étendaient de tous côtés : tantôt je menais paître des limaçons; tantôt je faisais des horloges qui se tenaient droites, avec des poids, une roue et un balancier; les cadrans étaient toujours ce que je réussissais le mieux. Je m'étais aussi formé une bibliothèque dans une boîte. Mes livres étaient de petits cahiers composés avec les rognures du papier sur lequel mon père écrivait ses sermons. Le contenu de ces cahiers était à la fois théologique et protestant, car il consistait en extraits de la Bible de Luther. Il est vrai que je copiais non les versets, mais les observations placées sous ces versets; c'est qu'il y avait déjà en moi du Frédéric Schlegel, qui, dans son travail sur Lessing, a copié les opinions de ce grand auteur sur certains écrivains, sans citer les passages ainsi empruntés.

» Je m'adonnais également à la peinture, soit en enluminant toutes les gravures de l'*Orbis pictus*, soit en reproduisant, sur un morceau de papier blanc, le revers des potentats dont j'avais les images; œuvre d'art que j'obtenais en piquant tous les traits des visages avec une fourchette en fer, puis je plaçais dessous une feuille de noyer enduite de graisse, et j'appuyais le bon côté de l'image sur le papier blanc. Je cherchais à me procurer aussi des harengs pour l'hiver, en pêchant des goujons que je salais dans un tronc de choux creusé en forme de tonneau, et certes, je me serais fait une jolie provision, si le tout ne s'était pas mis à puer. Je me servais, sur des assiettes cassées, des quartiers de poire en guise de jambons, et des pattes de pigeons pour des rôts.

» Je trouverais vraiment fort ridicule l'historien futur qui, dans les fragments donnés par l'historien présent, et qu'on peut trouver dans la vie de tous les enfants, voudrait y chercher quelque chose d'extraordinaire. Le drôle d'homme me ferait l'effet de ce barbier parisien qui, à l'aide d'un jésuite, réunissait des os d'éléphant, et les vendait ensuite pour le squelette véritable du géant Teutobach. La barbe ne fait pas le philosophe, mais elle fait le matelot ou le malfaiteur, lorsque l'un l'apporte de son vaisseau et l'autre de sa prison, car là il n'y avait pas de barbiers à leur disposition.

» Mon activité sans bornes se tournait toujours de préférence vers les jeux intellectuels. Ne pouvant inventer une langue nouvelle, je me créai du moins un alphabet nouveau, avec des signes d'almanach, de géométrie ou de chimie, et j'écrivais aussitôt quelques pages que je lisais couramment, parce que, tout en jouant ainsi à cache-cache avec moi-même, j'avais eu soin de mettre les véritables lettres sous celles de mon invention.

» Pour la musique, mon âme, en cela du moins, semblable à celle de mon père, avait cent oreilles. Quand le maître d'école appelait les fidèles à l'église, par des cadences finales, mon petit être nageait dans un printemps nouveau; et

lorsque, le lundi de la fête du village, les violons et les musettes, suivis de paysans aux chapeaux ornés de rubans, passaient sous les murs du presbytère, je montais sur ce mur, et tout un monde de joie tumultueuse s'agitait dans ma petite poitrine. Quant au grave sermon par lequel, le dimanche suivant, mon père allait tonner contre les ménestrels et les danseurs, je n'y pensais pas le moins du monde. Tantôt je tapais pendant des heures entières sur un vieux clavecin que les saisons seules accordaient; et mes improvisations étaient d'autant plus hardies que je ne connaissais ni une note ni une touche. Mon père, si grand pianiste, n'a jamais voulu me donner une seule leçon de musique.

» En poursuivant l'histoire de mon développement intellectuel, on trouvera peut-être que j'étais plutôt né pour la philosophie que pour la poésie. La philosophie !.... l'Orient !.... ces deux grands mots ont été longtemps pour moi le portail entr'ouvert d'un ciel où je voyais de longs et magnifiques jardins.

» Non, jamais je n'oublierai une apparition que je n'ai encore racontée à personne. Elle a eu lieu en moi au moment ou j'ai senti naître la conscience de mon être; je puis en indiquer l'heure et le lieu. Un matin, je n'étais alors qu'un enfant, je me tenais debout sous le portail du presbytère, et je regardais à ma gauche, du côté du bûcher. Tout à coup la vision intérieure du *moi* sillonna devant les yeux de mon âme comme un éclair du ciel, et elle y resta lumineuse et indestructive. Mon moi intérieur venait de se voir pour la première fois, et pour toute l'éternité ! L'illusion du souvenir ne peut se supposer ici, car aucun récit étranger à ce *moi* n'a pu se mêler à un événement qui s'est accompli dans le sanctuaire le plus intime de l'homme intérieur, et sous les circonstances extérieures les plus vulgaires.

» Pour mieux peindre la vie de notre Jean-Paul à Joditz, nous le montrerons pendant toute la durée d'une année idyllique, et nous partagerons cette année en quatre saisons.... Quatre idylles suffiront pour contenir tout le bonheur de mon enfance.

» Personne ne s'étonnera de trouver un empire idyllique et un monde de bergerettes dans un petit village et dans un humble presbytère. On peut, dans une très-petite banquette, élever un tulipier qui étendra ses branches fleuries sur tout le jardin, et l'air vital de la joie se respire aussi bien par une étroite fenêtre que dans une vaste forêt. L'esprit humain, avec ses espaces infinis, n'est-il pas lui-même empalissadé dans un corps de cinq pieds de hauteur, et a-t-il plus de cinq fenêtres, fort étroites, à ouvrir pour concevoir l'immensité de l'univers ? Et cependant il voit cet univers, et il le fait renaître en lui.

» Je ne sais par laquelle de mes quatre idylles il conviendra de débuter, car chacune d'elle est un petit avant-ciel de la succédante. Je crois cependant qu'il sera plus favorable à la gradation de l'intérêt de commencer par l'hiver, c'est-à-dire par le mois de janvier.

» Avec les grands froids, mon père, semblable en cela à un troupeau de vaches de la Suisse, descendait des hauteurs du premier étage où était son cabinet d'étude, pour s'installer, à la grande joie des enfants, dans les plaines du rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans la chambre commune. Le matin il se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre, pour apprendre par cœur son sermon du dimanche; et ses trois fils, Adam, Gottlieb et moi (car Henri ne vint au monde qu'à la fin de ma vie idyllique de Joditz), ses trois fils, dis-je, lui apportaient alternativement sa tasse de café pleine, que nous venions chercher plus joyeusement encore

pour la faire remplir de nouveau [1], car il y restait toujours un petit morceau de sucre candi non fondu, que notre mère y avait mis pour empêcher son mari de tousser, et qu'il nous était permis de confisquer à notre profit.

Il est vrai que le ciel d'hiver enveloppait toute la campagne dans un morne silence; le ruisseau s'arrêtait sous la glace, le village se taisait sous la neige, mais dans notre chambre commune il y avait de la vie et du bruit. Des nids de pigeons sous le poêle, des cages de chardonnerets à toutes les fenêtres; sur le plancher, la *Bonne*, grande chienne terrible qui, la nuit, veillait à la sûreté du presbytère, puis un petit chien loup et la gentille *Charmante*, petite chienne dont la baronne de Plotho avait fait cadeau à mon père. A côté de cette salle commune était la chambre des domestiques, où filaient deux grosses servantes; plus loin, et à l'autre extrémité de la cour, les granges et les étables, d'où partaient constamment les beuglements des bêtes à cornes, les bêlements des moutons, les grognements des porcs et les cris des volailles de toute espèce; dans les granges on entendait les coups de fléau des batteurs. Entourés ainsi d'une compagnie variée et au milieu du parfum de la cuisine, dont s'occupait la partie féminine des habitants du presbytère, la partie masculine passait sans peine la matinée à apprendre par cœur ce qui était écrit ou imprimé.

» Les vacances ne manquent jamais à aucun travail, j'avais les miennes pendant lesquelles je pouvais aller voir les batteurs dans la grange. S'il y avait une commission verbale et importante à faire dans le village, telle que de transmettre un ordre au maître d'école ou au tailleur, on m'en chargeait, même au risque de m'arracher à mes études, et je jouissais alors du bonheur de respirer l'air glacé du dehors, et de me mesurer avec la neige fraîchement tombée. Vers midi, il nous était permis, à nous autres enfants, de contempler, avant de nous mettre à table, le spectacle appétissant des batteurs qui, dans la chambre des domestiques, dévoraient avidement leur copieux repas.

» Les après-dînées étaient encore plus riches en plaisirs. La courte durée des journées d'hiver abrégeait nos heures d'étude. Dès que le crépuscule du soir paraissait, mon père se promenait dans l'appartement, et nous trottions après lui sous sa robe de chambre, ou en cherchant à nous emparer de ses mains. Mais, au premier son de la cloche du soir, il s'arrêtait, et nous entonnions tous ce beau cantique de Luther : « La nuit sombre arrive, » etc.

» Ce n'est pas à la ville où le travail de la nuit l'emporte sur celui de la journée, non, c'est au village seulement que la cloche du soir a une signification véritable. Là, elle est le chant du cygne de la journée, la sourdine des cœurs qui battent trop haut, le ranz des vaches qui ramène l'homme des peines et des travaux de la vie réelle, au pays du repos silencieux et des rêves heureux.

» Après la douce attente du lever de la lune, c'est-à-dire des chandelles de suif que la servante apportait tout allumées, notre chambre se trouvait en même temps éclairée et barricadée; car on venait de fermer les contrevents et de passer les verroux aux portes. Derrière tous ces bastions, les enfants se sentaient suffisamment à l'abri du *valet Rubrecht* [2], qui, ne pouvant entrer, se bornait à grogner

[1] En Allemagne le café au lait du déjeuner ne se prend pas comme en France dans des bols, mais dans de très-petites tasses qu'on remplit trois ou quatre fois pendant le même repas.

[2] Le *valet Rubrecht* est le Croquemitaine des enfants de l'Allemagne du nord.

devant la porte. Bientôt après tous ces préparatifs, et surtout pendant notre première enfance, on nous permettait de nous déshabiller et de sautiller à travers la chambre, sans autre vêtement que nos longues chemises. Ces joies idylliques cependant avaient leurs variations. Mon père posait sur la table à manger et à écrire, sa Bible in-quarto entrecoupée de grandes feuilles de papier blanc, sur lesquelles il écrivait les passages des livres où il avait lu quelque chose qui pouvait se rapporter à tel ou tel verset biblique. Plus souvent encore c'était un grand in-folio de papier de musique qu'il étalait ainsi; et il y écrivait un complet concert d'église, au milieu du tapage des enfants, car mon père composait sa musique sans le secours des sons. C'était alors surtout que j'aimais à le voir écrire, pendant que mes frères jouaient sur, et plus souvent encore sous la table; et je me réjouissais de voir les pages se remplir de signes auxquels je ne connaissais rien.

» Parmi les plaisirs qui s'évanouissent à jamais avec l'enfance, je ne dois pas oublier ceux que nous procuraient les subites recrudescences du froid, car alors on approchait la table des bancs qui entouraient le poêle afin d'avoir plus chaud; événement que nous attendions avec impatience, parce que nous y gagnions la félicité ineffable de courir sur ces bancs et de jouir, même pendant le repas, des délices de l'été artificiel du poêle.

» Ces bienheureuses soirées d'hiver devenaient encore plus précieuses pour nous lorsque la messagère, qui faisait les commissions du village pour la ville, arrivait toute couverte de neige, et vidait dans la chambre des domestiques son panier rempli de viande et autres provisions. Alors la ville lointaine était dans cette chambre, devant nos yeux et devant notre nez, grâce à quelques petits gâteaux qui nous en arrivaient.

» Dans notre première enfance, notre père nous permettait, après le souper, qui dans les longues soirées d'hiver avait toujours lieu de bonne heure, un dessert, que la fille de basse-cour, son fuseau à la main, nous servait dans la chambre des domestiques et à la clarté des torches de bois de sapin qui, à cette époque, étaient encore en usage. Ce dessert consistait en contes populaires tels que Cendrillon, l'histoire du berger et de ses combats avec les loups, celui de la servante qui fait pousser un ananas, etc. Je me souviens encore combien mon bonheur augmentait avec celui du berger; et ma propre expérience m'a prouvé ainsi que les enfants sont toujours plus fortement impressionnés par la gradation ascendante du bonheur que par celle du malheur; et qu'ils désirent pousser les ascensions au ciel jusqu'à l'infini, tandis que les descentes aux enfers ne leur plaisent qu'autant qu'elles peuvent rehausser l'éclat du trône céleste.

» Les souhaits d'enfants deviennent des souhaits d'hommes, et l'on en demanderait la réalisation beaucoup plus impétueusement au poëte, si un nouveau ciel était aussi facile à inventer qu'un nouvel enfer. Chaque tyran peut nous faire éprouver des tourments inouïs; mais pour inventer des joies inouïes il est obligé de mettre lui-même cette invention à prix. La cause principale de tout ceci c'est notre peau! Des centaines d'enfers peuvent y établir leur camp de pouce en pouce, tandis que chacun des cinq ciels de nos cinq sens plane toujours audessus de nous dans la même sphère et avec la même couleur.

» La fin de nos joyeuses soirées d'hiver ne manquait jamais d'avoir pour moi un dard de guêpe ou une langue de vampire. Il fallait que les enfants se couchassent à neuf heures du soir; mes frères dans un cabinet du second étage, moi

au premier dans la chambre de mon père; et comme il lisait presque toujours jusque vers onze heures dans la chambre du bas, j'étais couché là-haut, la tête cachée sous les couvertures, suant toutes les sueurs des angoisses de la peur, et voyant au milieu des ténèbres le sombre ciel des revenants, sillonné par les terribles éclairs des apparitions; et il me semblait que des fantômes enveloppaient l'espèce humaine tout entière dans leurs immenses chrysalides. Et je souffrais ainsi pendant deux mortelles heures; et quand mon père arrivait, les fantômes et les rêves s'enfuyaient comme devant le soleil levant. Le lendemain matin toute cette terreur était oubliée, mais elle revenait chaque soir; je n'en ai cependant jamais parlé à personne, excepté aujourd'hui, où je la confesse.... au monde entier!

» Cette peur des revenants, mon père, sans l'avoir fait naître, la nourrissait. Il ne nous faisait grâce d'aucune apparition de ce genre dont il avait entendu parler, ou qu'il croyait avoir plus ou moins vue lui-même. Mais ainsi que tous les anciens docteurs en théologie, il unissait à la ferme croyance aux revenants le courage de ne pas les redouter; le Christ et la croix lui servaient de bouclier contre l'univers des spectres. Beaucoup d'enfants, pleins de terreur pour les dangers matériels, ne connaissent pas la crainte des revenants, mérite négatif qu'ils doivent à l'impuissance de leur imagination. Il y a bien des âmes auxquelles il faudrait inculquer un peu de cette crainte, afin de pouvoir leur donner un peu de poésie et un peu de religion. D'autres enfants au contraire, et j'étais de ce nombre, tremblent devant le monde invisible que leur imagination leur rend visible et palpable, et ne redoutent rien du monde réel, parce qu'il ne peut jamais atteindre l'étendue et la profondeur de l'autre. C'est ainsi qu'un cheval échappé qui accourt au galop, un coup de tonnerre, un incendie, une bataille, m'ont toujours trouvé calme et résolu, car je ne crains pas avec les sens, mais avec l'imagination. Si je pouvais survivre à la première terreur de l'apparition d'un fantôme, ce fantôme ne serait bientôt plus pour moi qu'un corps ordinaire de la création; si toutefois, par des gestes ou par des sons, il ne me ramenait pas dans l'empire illimité de l'imagination.

» Comment l'éducation peut-elle garantir de cette tragique prépondérance de l'imagination qui évoque des fantômes? Certes, ce n'est pas en cherchant à dissoudre le merveilleux dans le vulgaire, car un sentiment inaltérable conserve l'idée de la possibilité d'exceptions inexplicables à l'ordre habituel des choses. Le meilleur moyen serait d'introduire dans la vie matérielle et le plus prosaïquement possible, certains lieux, certaines heures, dont l'imagination se plaît à faire la vapeur enivrante de la magie. Il faudrait ainsi opposer l'imagination à l'imagination, l'esprit aux esprits, le diable à Dieu.

» Nous allons aborder maintenant une époque idyllique plus large, c'est-à-dire le printemps et l'été. Ces deux saisons ne forment qu'une seule et même idylle, surtout à la campagne. Le printemps, au reste, n'existe que dans nos cœurs; à l'extérieur il n'y a qu'un été où tout se dispose à porter des fruits. Pour le village, car la ville n'a que les plaisirs de l'hiver, les plaisirs de l'été commencent dès que le rideau de neige a été levé sur le grand théâtre de la nature. Labourer et semer sont pour le villageois les moissons du printemps; ces travaux préparent des scènes nouvelles au pasteur qui a des champs à cultiver, et surtout à ses fils, que l'hiver a tenus enfermés entre les murs du presbytère.

» L'ange de la belle saison, envoyé enfin par le ciel, venait nous délivrer et nous donner la clef des champs, des prairies et des jardins.

» On laboure, on sème, on plante, on fauche, on fait du foin, on coupe, on rentre les grains, et mon père est présent partout, il aide partout; ses enfants l'imitent, moi surtout, en ma qualité d'aîné. Mon père n'est pas là pour surveiller et presser les travailleurs, quoique tous gens de corvée, mais en ami de la nature et en gardien bienveillant des âmes de ses paroissiens.

» Lorsque je vois d'autres pasteurs, si richement dotés de trompes à sucer qu'ils finissent par tout tirer à eux, je trouve que mon père n'en avait vraiment pas assez. Dix fois par jour il pensait à donner, et une seule fois, à peine, à recevoir. Qu'ils sont différents les vrais pasteurs, les vrais seigneurs que j'ai eu occasion d'admirer depuis! ceux-là ne savaient ouvrir la main que pour la refermer aussitôt.

» Avec les premiers beaux jours commençait pour nous la vie du ciel, la vie en plein air. Je la vois briller encore, la rosée des matinées pendant lesquelles je portais à mon père son café au jardin, où il étudiait son sermon, tandis que nous autres enfants nous nous couchions sur l'herbe pour apprendre nos leçons quotidiennes. Le soir nous ramenait de nouveau au jardin avec notre mère, qui y allait cueillir de la salade tout près des groseilliers et des framboisiers. Souper sans chandelle est encore un des plaisirs de la campagne inconnus des citadins. Après avoir joui de ce plaisir, mon père allait s'asseoir dans la cour pour y fumer sa pipe, tandis que les enfants, déjà en chemise, sautillaient de tous côtés, semblables à des hirondelles qui font leur nid.

» Le plus beau papillon aux ailes bleues qui, dans ces idylles d'été, voltigeait autour de moi, c'était mon premier amour. L'objet de cet amour était une petite paysanne à peu près de mon âge, à la taille svelte, au visage rond et marqué de petite vérole, mais ornée de ces mille traits qui enchaînent les cœurs dans un cercle magique. Je ne me suis jamais avancé jusqu'à lui faire une déclaration d'amour, à moins què ces cours d'histoire imprimés ne lui en tiennent lieu, si par hasard ils lui tombent entre les mains. En dépit de ce mutisme, mon roman marchait aasez vivement. Le dimanche à l'église je trouvais le moyen de regarder toujours mon Augustine, sans pouvoir me rassasier de ce plaisir. Et lorsque chaque soir elle ramenait ses vaches que je reconnaissais au son de leurs clochettes, à jamais gravé dans ma mémoire, je grimpais sur les murs de la cour pour la voir et lui faire signe d'approcher. Puis je courais au portail (la grille du parloir), et moi (le moine), je passais la main par une fente de bois pour déposer dans sa main, à elle (la religieuse), quelques pralines ou autres précieuses friandises que j'avais apportées de la ville à son intention. A mon grand chagrin, je n'arrivais que rarement trois fois dans un même été à ce haut degré de félicité, ce qui m'obligeait à dévorer seul et en silence mes pralines et mon désespoir. Mais lorsqu'une seule fois ces pralines arrivaient dans l'Éden de sa main, il naissait subitement dans ma tête un jardin fleuri et suspendu où je me promenais avec ivresse pendant plusieurs semaines.

» L'amour pur ne demande qu'à donner et à devenir heureux en procurant du bonheur; et s'il était possible de rendre toujours plus heureux pendant toute une éternité, l'amour serait la plus grande des béatitudes éternelles.

» Le son de ces clochettes, qui m'annonçaient l'approche de mon Augustine, est resté longtemps pour moi le ranz des vaches des Alpes lointaines de mon enfance; et, si je pouvais l'entendre aujourd'hui, mon vieux cœur bondirait encore de joie. Il me semblerait alors que des harpes éoliennes m'apportent les sons harmonieux d'une contrée chérie et bien éloignée. Toutes les fois qu'on

associe un son à l'amour, il en double la magie, et la vague invisible de ce son porte le cœur dans l'éternité. L'homme ne sait plus s'il est dans sa patrie ou dans une contrée étrangère, et il verse des larmes de joie sur ce qu'il possède et sur ce dont il est privé.

» Augustine resta toujours pour moi dans ce lointain phlogistique, aussi ne suis-je jamais arrivé au bonheur de lui presser la main; quant à un baiser, il ne faut pas y songer. Au reste, je crois qu'il m'eût anéanti, car, à cette époque déjà, lorsque avec une ardeur mystérieuse ma bouche s'appuyait sur celle de notre jeune servante qui n'était rien moins que belle et que je n'aimais pas le moins du monde, une commotion inconnue, mais innocente, faisait tressaillir mon corps et mon âme. J'ai donc tout lieu de croire que le contact des lèvres d'une bien-aimée m'eût plongé dans l'éther brûlant de l'amour du cœur où tout mon être se serait volatilisé. Et cependant je regrette, même encore aujourd'hui, de n'avoir pu, à Joditz déjà, me volatiliser ainsi, une ou deux fois du moins.

» Lorsque deux ans plus tard (j'avais alors treize ans) je fus jeté loin de mon Augustine, parce que mon père venait d'être nommé à une meilleure cure que celle de Joditz, je n'oubliai pas de lui envoyer, à titre de souvenir éternel, des images de potentats calqués par le procédé des feuilles de noyer enduites de graisse, et brillamment enluminées.

» Un autre amour date à peu près de la même époque, c'est-à-dire du jour ou mon père m'emmena à Kœditz, où je fus admis à la table des grandes personnes; mais cet amour ne dura pas plus longtemps que le dîner, pendant lequel j'étais assis en face d'une jeune femme qui ne s'aperçut pas même que je la regardais sans cesse. Elle se doutait encore moins qu'en la regardant ainsi il se développait en moi un de ces sentiments contemplatifs inexprimable en douceur, et par lequel la nature humaine, par une dissolution céleste, passe tout entière dans l'organe de la vue. Il va sans dire que la jeune dame n'adressa pas une parole au petit garçon qu'elle avait charmé ainsi sans le vouloir et sans le savoir, mais si elle s'était penchée vers lui pour lui donner un baiser, elle aurait mis tant de béatitude dans son cœur qu'il se serait infailliblement envolé au ciel. Je n'ai cependant conservé que le souvenir de l'impression que cette jeune femme avait produite sur moi. Quant à son visage, je ne me rappelle que des cicatrices de petite vérole.

» Voici déjà la seconde beauté marquée de petite vérole dont je parle dans ces cours d'histoire, sans compter celles du même genre dont il sera question plus tard. Je crois donc de mon devoir de déclarer à mes auditrices vaccinées que je sais apprécier leur beauté tout comme un autre, mais que, de mon temps, d'autres visages étaient à la mode. Je m'engage même, envers toute la belle partie de mon auditoire, à trouver chaque visage féminin tout à fait charmant sans le secours d'aucun cosmétique, pourvu que sa laideur ne soit pas une laideur morale, et que je l'entende prononcer quelques paroles du cœur. Alors ledit visage sera le plus beau du monde à mes yeux à moi, car je ne parle jamais au nom d'autrui.

» Vingt ans plus tard, j'ai revu cette dame à Hof, où j'ai demeuré en face d'elle; je n'ai retrouvé que les marques de petite vérole, rien de plus; elle était ternie et courbée par l'âge, aussi me garderai-je bien de la nommer.

» L'amour pur crée et ennoblit autant de force dans l'âme que l'amour vulgaire en avilit et en anéantit. L'image de cet amour nous saisirait plus fortement

encore, si elle n'avait pas déjà été tant de fois peinte et repeinte; il n'en est pas moins vrai qu'elle est sortie de la rude épreuve de plusieurs milliers de volumes qui la reproduisent.

» Qu'on se figure un homme qui, à l'âge de l'amour pur, contemple les paysages, les étoiles, les fleurs, les montagnes, les sons, les tableaux, la poésie, les hommes et la mort, et qui jouit de tout cela poétiquement; ôtez-lui cet amour, et il aura perdu sa dixième muse. Eh ! qui de nous ne sent pas au déclin de sa vie, où la sainte ivresse de l'amour se défend d'elle-même, que sa dixième muse lui manque ?

» Passons à mes dimanches d'été, pendant lesquels la vie devenait plus idyllique encore. Mon bonheur commençait dès le matin, car je traversais le village un trousseau de clefs à la main. Avec une de ces clefs j'ouvrais le jardin du presbytère, où je cueillais quelques roses pour les déposer sur le pupitre de la chaire. Arrivé à l'église, je la trouvais d'autant plus belle que, grâce à ses longues fenêtres, de larges bandes de lumière se miraient sur les pavés humides, et que les rayons du soleil inondaient la magicienne Augustine, déjà assise dans son banc au milieu des autres femmes et filles du village. Il n'est point d'échevin, de prince ou d'autre grand dignitaire qui puisse se faire une juste idée des délices que goûtent les enfants de pasteur pendant une soirée de dimanche, car, lorsque leur père échange enfin le manteau de l'église contre une légère robe de chambre, ils célèbrent avec lui les douceurs du repos qui succèdent enfin aux fatigues des pieux travaux de la journée.

» Pour éviter le reproche de laisser des lacunes dans ces cours d'histoire, je mentionnerai encore une de mes joies du dimanche, d'autant plus vive qu'elle était plus rare. Le pasteur de Kœditz et sa famille venaient parfois pour entendre prêcher mon père et nous rendre visite. Son fils aîné, mon camarade chéri, l'accompagnait toujours. Dès que nous nous apercevions dans nos bancs respectifs nos cœurs commençaient à danser; nous nous saluions par des gestes de tête, des tressaillements dans tous les membres, des trépignements de pieds, et il ne fallait plus nous demander d'écouter le sermon, lors même que les vingt prédicateurs de la cour seraient montés en chaire les uns après les autres. Celui qui me demanderait de décrire le bienheureux zéphir qui succédait à la tempête de la première joie, oublierait que je ne suis pas tout-puissant. J'ajouterai seulement que lorsque le soir le pasteur de Joditz et sa famille reconduisaient le pasteur de Kœditz et sa famille, cette joyeuse promenade m'a laissé des souvenirs dont je parlerai plus d'une fois dans le cours de ma vie.

» Racontons maintenant les idylles qui se sont presque toujours passées en dehors du village de Joditz, c'est-à-dire lorsque je n'étais pas à la maison, ou que mon père s'était absenté. C'est une grande joie de l'enfance quand les pères se mettent en voyage, car alors commencent les plus délicieuses vacances et une liberté illimitée, chez nous du moins il en était ainsi, puisque mes frères et moi nous pouvions, presque sous les yeux de notre mère, trop occupée pour nous surveiller, nous glisser hors la cour du presbytère. Après avoir parcouru le village, nous allions à la chasse du jus de bouleau, d'écorces d'arbres pour faire des pipes, de papillons, de goujons et d'autre gibier semblable. Nous pouvions même introduire chez nous notre camarade, le fils du maître d'école, ou aller avec lui sonner la cloche de midi, afin de nous procurer le bonheur d'être enlevés par la corde à chaque balancement de la cloche. Dans l'intérieur de notre

cour, je me procurais un autre plaisir qui aurait bien pu me priver d'avance du professorat que j'ai l'honneur d'exercer aujourd'hui. Ce plaisir consistait à grimper, à l'aide d'une échelle, sur la poutre la plus élevée de la grange au foin et de sauter de là sur le foin, sans autre dessein que celui de goûter chemin faisant le bonheur de voler. Parfois j'approchais le clavecin de la fenêtre, et, pour être mieux entendu de tout le village, je passais d'une main une plume sur les cordes tandis que j'appuyais l'autre sur les touches; malheureusement il ne voulait résulter aucune harmonie de ce procédé.

» Quelquefois, au matin d'une belle journée d'été, et après m'avoir fait réciter la grammaire latine, mon père me disait : « Fais un peu de toilette, après dîner tu viendras avec moi à Kœditz. » Ce jour-là je ne dînais pas. Après avoir pendant une heure trotté à côté de mon père, dont je suivais très-difficilement le pas allongé, je me trouvais enfin près de mon camarade et j'entendais parler sa mère, dont la douce voix résonne encore à mon oreille comme les vibrations lointaines d'un luth. Parfois ces visites me valurent de petites couronnes de laurier proportionnées à ma tête. Fier de la facilité avec laquelle je retenais ses sermons, mon père aimait à me les faire répéter à Kœditz; et, il faut bien que je l'avoue, je m'en tirais toujours à mon honneur et au sien. Pour un enfant qui n'avait jamais rien vu de grand, c'est-à-dire ni comte, ni général, ni président de consistoire, c'était une preuve de courage que d'oser parler tout seul dans la chambre d'un presbytère, et devant le pasteur et sa famille. Mais telle a toujours été ma nature : timide dans le silence, ardent et courageux dans la parole. C'est ainsi qu'une après-midi, pendant l'absence de mon père, j'ai poussé la témérité jusqu'à aller, à sa place, visiter une très-vieille femme paralytique. Debout devant son lit et armé d'un livre de cantiques, comme si j'eusse été un véritable pasteur, je me mis à lui lire plusieurs passages applicables à sa situation. Tout à coup des larmes et des sanglots m'empêchèrent de continuer, et ces larmes, ces sanglots n'étaient pas ceux de la malade qui ne s'émouvait de rien, c'étaient les miens.

» Un jour il advint que mon père m'amena à la cour de Versailles, titre par lequel on peut sans exagération désigner Zedtwitz, puisque c'était la résidence du seigneur de Joditz, très-illustre patron du pasteur de ce village. Quand mon père revenait d'un jour de cour de Zedtwitz, ce qui lui arrivait deux fois par été, il plongeait sa femme et ses enfants dans une respectueuse admiration, par le récit du dîner, de la glacière, des belles vaches suisses et du cérémonial avec lequel il passait par la chambre des domestiques dans l'appartement de M. de Plotho, chez mademoiselle, à laquelle il donnait quelques conseils de musique, et finalement chez madame la baronne, qui le faisait toujours admettre à la table des maîtres, même quand de nobles seigneurs y dînaient. Mon père reconnaissait et respectait l'incommensurable grandeur de la noblesse, comme il reconnaissait et respectait les revenants, c'est-à-dire sans trembler devant l'une ni devant les autres.

» Que vous êtes heureux, enfants de l'époque actuelle ! on vous a accoutumés à marcher la tête levée, on ne vous a pas enseigné à vous prosterner devant le rang d'un homme, on a fortifié votre intérieur contre l'influence humiliante de l'éclat extérieur.

» Les génuflexions des fils du pasteur de Joditz devant le trône de Zedtwitz, situé à une lieue de leur village, étaient rendues plus imposantes encore par un

beau carrosse qui, chaque jeudi saint, venait prendre le pasteur pour la communion du vendredi saint de leurs seigneuries. Nous savions qu'en dire de ce beau carrosse, car, avant le départ de notre père, le cocher nous procurait la satisfaction très-grande de nous y promener un peu à travers le village. Maintenant on comprendra sans doute quelle grande affaire c'était pour moi que d'accompagner le confesseur de la cour qui, en haut lieu, avait déjà dit trop de bien de son fils, et d'être présenté à l'illustre maison souveraine.

» Après m'être longtemps promené dans le château et avoir considéré les portraits de famille, je fus enfin introduit auprès de madame la baronne; et pour ne pas manquer à l'étiquette de cour, je happai lestement un pan de sa robe où je déposai le baiser de cérémonie. C'était le commencement et la fin de l'audience, après quoi on me rendit la liberté de courir où bon me semblerait, liberté dont j'usai pour aller visiter les magnifiques jardins du château.

» Jamais ambassadeur, après une audience officielle, n'a goûté des heures aussi romantiquement heureuses que le furent celles que savourait, sous les berceaux, autour des jets d'eau, des couches et des massifs de fleurs, le pauvre enfant de village qui, pour la première fois de sa vie, voyait tant de magnificence. Un oiseau de bois, dont je pouvais à l'aide d'une corde lancer le bec en fer dans le noir d'une cible, me rendit à la réalité.

» Une délicieuse tarte aux confitures, qu'on m'envoya du haut du château, vint rétablir l'équilibre entre le vol audacieux que mon esprit avait pris et la lourde chute qu'il venait de faire. L'arrière-goût sucré de cette tarte est resté inaltérable et inaltéré dans mon reliquaire; il y est resté avec vous, heures charmantes et solitaires, où, pendant mes promenades à travers ces jardins, mon pauvre cœur de village ne demandait qu'à se remplir de tous les enchantements du monde extérieur.

» Parmi les idylles moins brillantes que celles de ma présentation à la cour, il faut classer mes courses à la ville de Hof, où, un bissac sur le dos, je me rendais chez mes grands parents pour chercher de la viande, du café et autres objets difficiles à se procurer au village, ou du moins à des prix plus élevés qu'à la ville. Ma mère me remettait toujours quelques petites pièces de monnaie, afin que tout ce que je devais rapporter n'eût pas l'air donné, mais la grand'mère, généreuse envers sa fille et son petit-fils, quoiqu'avare envers le reste du monde, remplissait le bissac jusqu'aux bords.

» Pendant les deux lieues que j'avais à faire pour arriver de Joditz à Hof, je traversais une contrée sans aucun attrait particulier. Une forêt où mugissait une rivière dont le lit était plein de fragments de roches, se prolongeait jusqu'à une hauteur d'où l'on aperçoit tout à coup, dans une vallée fertile arrosée par la Saale, la ville de Hof avec ses deux clochers. Cette vue suffisait pour émouvoir et charmer le modeste petit commissionnaire. A quelque distance du faubourg de Hof on voit l'entrée d'une caverne où, d'après un vieux dire, les habitants se sont réfugiés pendant la guerre de trente ans. Aussi n'ai-je jamais passé devant cette grotte sans frissonner avec une terreur enfantine, au souvenir de cette époque de guerre et de cruautés; et le tonnerre d'un moulin à foulon, situé non loin de la grotte, achevait d'élargir mon âme villageoise, au point que la ville pouvait y prendre place.

» Lorsque j'arrivais, je trouvais presque toujours mon grand-père travaillant à son métier de drapier. Mon premier soin était de baiser respectueusement la

main du grave et long grand-père, puis celle de la riante et courte grand'mère, à laquelle je remettais officiellement la lettre de ma mère et le peu d'argent qu'elle m'avait donné; puis, derrière la porte du corridor, je lui glissais en cachette du grand-père les articles secrets également rédigés par ma mère, car mon père était trop fier pour demander. Après avoir bien dîné je me remettais en route, le bissac bien garni, quelques pralines dans ma poche pour la bien-aimée Augustine; et aussi fier qu'heureux de la riche cargaison de vivres qui, grâce à moi, allait entrer dans la maison paternelle, je trottais courageusement afin d'arriver le plus tôt possible.

» Un jour d'été, je ne l'oublierai jamais, je venais de quitter la ville pour retourner chez moi, il était à peu près deux heures après midi. Chemin faisant, je m'étais mis à contempler les versants des montagnes qui étincelaient sous les rayons du soleil, les ondulations des champs de seigle, et les ombres voyageuses des nuées. Tout à coup je fus saisi de souhaits ardents sans souvenir, d'un désir brûlant, inconnu, sans but déterminé, et plus pénible qu'agréable. L'homme tout entier soupirait en moi après les dons célestes de la vie qui sommeillaient, sans formes et sans couleurs, dans les profondeurs sombres et lointaines du cœur; un rayon de soleil tombé dans ces profondeurs venait de les éclairer par un trait de lumière éphémère. Il y a une époque où le désir ne peut se nommer lui-même, car son objet n'a pas encore de nom pour lui. Plus tard même, le clair de la lune, lui qui, dans un océan d'argent, fond le cœur et le pousse dans l'infini, n'a jamais eu autant d'empire sur moi que les rayons du soleil de midi enluminant toute une contrée.

» Cette particularité de mes sensations est souvent décrite dans le cours de mes ouvrages.

» Quand il y avait pénurie d'argent à la maison, j'étais obligé d'aller à Hof, même en plein hiver, à travers la neige, pour négocier des subsides auprès du grand-père, car on me trouvait suffisamment d'esprit pour cette commission délicate. D'un autre côté, mon père m'emmenait toujours avec lui quand il allait dîner dans quelques presbytères voisins. Ces courses étaient un excellent contre-poison dont la stupide éducation physique de cette époque avait très-besoin, car à force d'entortiller les enfants dans des fourrures, de les purger, de les priver d'air, de les tenir au chaud, on ne détournait pas les maladies et les infirmités, mais on leur frayait le chemin. Au reste, les enfants pauvres, ceux d'un village surtout, ont l'immense avantage de voir les mauvaises herbes de l'hiver se détruire d'elles-mêmes par l'été, avec son printemps et son automne; car, dès les premiers rayons du soleil, ces pauvres petites plantes d'hiver sortent de leur serre pour s'épanouir au grand air, pour sauter tête et pieds nuds à travers la pluie et le vent, et pour se repaître de mets non cuits. Les princesses seules n'ont pas d'été. Le peuple cependant ne croit pas que l'été répare l'hiver; il s'imagine au contraire que la saison où l'on s'enferme est le médecin de celle que l'on passe en plein air.

» Nous arrivons maintenant à la plus grande des idylles d'été, c'est-à-dire la foire de Hof, solennité pour laquelle les grands parents ne manquaient jamais d'envoyer chercher leur fille, si délicate et si aimée, dans une voiture où je montais toujours avec elle.

» Pour ne pas violer mes devoirs de grave et froid historien, je dirai tout simplement que si une ville, dans ses habits de tous les jours, est déjà beaucoup

plus pour un enfant de la campagne qu'un village, même au jour de la fête de ce village, une ville en costume de foire devient une double ville, et surpasse en éclat tout ce que peut rêver une jeune imagination rustique. Ceci est vrai, surtout par rapport à moi, à qui les rêves fantastiques n'ont jamais manqué.

» Semblable aux empereurs au-devant desquels on envoyait jadis des coupes d'honneur remplies d'une boisson délectable, ma mère était toujours accueillie chez ses parents par des vins de liqueur. La part qui m'en revenait ne laissait pas que de me monter à la tête, mais le coiffeur, chez lequel je n'oubliais jamais de me rendre, me rafraîchissait le cerveau avec ses fers, sa pommade et sa poudre, et c'était toujours bien coiffé et bien poudré que je me présentais au dîner. Ce dîner, cependant, s'expédiait en hâte, car mon grand-père était pressé de retourner au comptoir où se vendaient ses draps. L'après-midi était d'autant plus splendide pour moi que je pouvais, sans aucune surveillance, me laisser éblouir, étourdir même, par la foule bigarrée d'hommes et de marchandises, à travers lesquels je me poussais au hasard. Grâce à la générosité de ma grand'mère, j'avais un gros [1] dans ma poche, et la permission d'acheter avec ce gros tout ce que je voudrais. Parfois même on me chargeait d'aller déposer quelques acquisitions à la maison, devenue déserte, et qui alors me paraissait si triste que j'avais hâte de retourner dans la foule. Là, je jouissais gratis du bonheur de contempler les plus nobles et les plus belles dames, assises à leurs fenêtres. En passant sous ces fenêtres, je regardais en haut et je m'enamourais à chaque instant, sans toutefois choisir une sultane favorite parmi toutes ces beautés, si haut placées au-dessus moi par l'étage et par la coiffure, et je n'oubliais jamais d'acheter des pralines pour mon Augustine, la vachère de Joditz.

» Vers six heures du soir le tumulte devenait plus grand et le plaisir plus vif, car sous les rayons du soleil couchant tout s'embellit et se dore. Malheureusement j'étais forcé de retourner à la maison, parce qu'immédiatement après la vente mon grand-père soupait, et alors il fallait que tout le monde fût à son poste. Si le dîner avait été succinct, l'abondance régnait au souper, et il durait longtemps. J'en aurais volontiers cédé ma part, car j'avais mangé d'avance, mais il fallait attendre les grâces. Dès qu'elles étaient dites, je retournais dans la rue, où je goûtais autant de béatitude que peut en éprouver une jeune âme sortie d'un presbytère de village.

» Les promenades nocturnes enivrent et exaltent toujours la jeunesse. Pendant les jours de foire, une musique brillante n'attendait que les ombres de la nuit pour traverser la place du Marché et les rues principales, où le peuple et des bandes d'enfants la suivaient. C'était pour la première fois que j'entendais le tambour, les cymbales, le bonnet chinois et les fifres; aussi, moi qui avais toujours soif de sons, me suis-je enivré de cette musique, et je n'entendais plus le monde que de la manière dont l'ivrogne le voit, c'est-à-dire double et tournant autour de moi. Les fifres, surtout, me transportaient. Que de fois n'ai-je pas cherché à faire revivre ces gammes à mon oreille au moment de m'endormir, car c'est là l'instant où l'imagination est toute-puissante pour convertir le souvenir en réalité. Aujourd'hui encore je frémis de joie quand j'entends de nouveau ces bienheureuses gammes. Il me semble alors que l'enfance est devenue immortelle à l'aide de ces sons, et qu'ils me disent : « Les sons légers et invi-

[1] Petite monnaie de billon qui vaut à peu près vingt centimes.

sibles portent et logent des mondes entiers pour l'usage du cœur, ils sont des âmes pour les âmes. »

» C'étaient les sons des octaves élevées qui m'avaient le plus vivement pénétré. Engel prétend que les sons vraiment mélodieux sont entre les octaves les plus hautes et les plus basses, et cependant c'est au delà des limites des uns et des autres qu'est la véritable poésie de la musique. Dans les lugubres profondeurs des sons bas, les plus bas se balancent lentement avec les vagues du temps passé, tandis que les sons aigus les plus élevés crient et tranchent dans l'avenir; ils l'appellent, ils en font le présent. C'est ainsi que dans la musique militaire des Russes les petits sifflets qui la traversent parfois me paraissent d'un effet terrible; j'y vois l'appel aux batailles, le *Te Deum* anticipé du sang qui va couler.

» Je crains beaucoup que par toute l'Allemagne, et ailleurs encore, on trouve à redire de ce que j'aie réservé l'automne pour mes plus hautes idylles de Joditz, car l'automne ne peut conduire à rien, si ce n'est à des routes encombrées de neige. Mais un fantasque tel que notre Jean-Paul, tout en jouissant des plaisirs de l'automne, goûte déjà en imagination la vie casanière de l'hiver, et les poétiques perspectives du printemps. Et quand il arrive, ce printemps, il s'est déjà fondu dans l'été; l'été, cet état stationnaire de la fantaisie, trop proche parent de l'automne, et allié de trop loin au printemps. Aujourd'hui encore, je vois à travers les arbres dépouillés par l'automne, les montagnes de neige, de leurs fleurs de l'année à venir, et je me promène sur ces montagnes, semblable à une abeille ivre de miel. Puis je forme des projets pour la saison nouvelle, ma pensée s'occupe de leur exécution, et lorsque le printemps arrive il n'a plus rien à m'offrir. Le peintre de paysage préfère toujours l'automne; le poëte en fait autant, du moins dans sa vieillesse.

» Un autre motif encore m'a toujours fait aimer l'automne : c'est que je suis né avec une prédilection prononcée pour la vie casanière et silencieuse, manière d'être que j'appellerai : se faire son nid intellectuel. Je suis un testacé domestique qui se prend d'amour pour les détours les plus étroits de sa coquille, pourvu que l'ouverture en soit large et toujours libre afin qu'il puisse allonger ses quatre antennules, non-seulement aussi haut dans les airs que pourraient le faire quatre papillons, mais jusqu'au ciel, ou du moins jusqu'aux quatre satellites de Jupiter. Il sera parlé dans ces cours, plus souvent que de raison peut être, de cette folle alliance de deux désirs opposés dont l'un cherche toujours au loin et l'autre toujours tout près, alliance qui me fait ressembler à une longue-vue qu'il suffit de retourner pour rapprocher ou éloigner les objets.

» Cet esprit casanier s'est manifesté chez moi dès ma plus tendre enfance. Les hirondelles me paraissaient bien heureuses uniquement parce qu'elles étaient si tranquillement assises dans leur nid maçonné. Lorsque je pouvais me glisser dans le colombier, où chaque couple avait sa case, je me sentais comme chez moi.

» Si on voulait ne pas se moquer de moi, c'est-à-dire du récit de mes enfantillages, si peu dignes d'un cours d'histoire, je dirais que, moyennant un morceau de terre glaise, j'ai construit un château gros comme le poing pour y enfermer des mouches. L'intérieur était peint en rouge, et la forme des tuiles tracée à l'encre; le tout avait plus de fenêtres que de murs, deux étages, beaucoup d'escaliers, des cabinets, des mansardes, des balcons couverts, et même une cheminée que j'avais fermée avec un verre, dans la crainte qu'au lieu de fumée

il n'en sortit des mouches. Lorsque je voyais l'immense quantité de ces petites bêtes que j'avais enfermées dans ce château monter, et descendre les escaliers, parcourir les appartements, les cabinets et les mansardes, j'aurais voulu être à leur place. Que le presbytère me paraissait insignifiant en comparaison de ce château!

» Cet amour des recoins m'est resté fidèle toute ma vie; il se manifeste surtout dans *Wütz* et dans *Fixlein* [1]. L'intérieur d'une voiture, surtout quand il y a plusieurs poches, me paraît une chambre fort commode, où je me trouve très-heureux quand je vois passer devant moi les jardins et les villages. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne saurais habiter une grande salle, et encore moins y écrire, je me croirais sur une place de marché couverte par un toit; mais si je trouvais du papier, de l'encre et les autres choses nécessaires à la vie sur le mont Blanc ou sur l'Etna, je pourrais y écrire et y demeurer toujours. Rien de ce qui appartient à l'étroite nature humaine ne me paraît assez petit, tandis que dans l'immensité de la nature rien ne me paraît assez étendu. La petitesse des œuvres de l'homme se rapetisse toujours par les efforts qu'il fait pour les faire paraître grandes.

» L'idylle de l'automne de Joditz est presque terminée par ce qui précède. L'automne ramène les hommes dans leurs maisons et les force à se construire leurs nids pour l'hiver; c'est par cette raison sans doute que j'entends toujours avec bonheur les premiers coups de fléau et les cris des oiseaux de passage qui se disposent à partir. Cependant, si en automne je me réjouis de chaque quart d'heure dont les jours diminuent, je les vois s'augmenter avec un plaisir égal. On peut conclure de tout ceci, que Dieu m'a convenablement armé en guerre pour une existence où il y a si peu de choses à glaner à droite et à gauche. Mais tout avait beau être noir autour de moi, j'ai toujours su convertir le noir en blanc, et, doué d'un instinct égal pour la terre ferme et pour l'eau, je ne pouvais ni me noyer ni mourir de soif.

» Je ne parlerai point de mes fêtes de Noël, j'en ai tracé plusieurs tableaux dans mes œuvres. J'ajouterai seulement que lorsque je me trouvais devant l'arbre de Noël, chargé de petites bougies et de fruits de toutes espèces rendus éclatants par leurs enveloppes d'or en feuilles, je ne regardais pas ces richesses avec des larmes de joie, mais avec un soupir de tristesse sur les misères de la vie. A cet âge, déjà, je ne pouvais passer des vagues mouvantes de l'immense océan de l'imagination sur les côtes immobiles et droites de la réalité, sans soupirer après une contrée plus vaste et plus belle; mais à peine ce soupir s'était-il exhalé que je comprenais que la reconnaissance me faisait un devoir de me montrer joyeux; je faisais semblant de l'être, et bientôt je le devenais en effet, car à la vue de tant de richesses le clair de lune de l'imagination s'évanouissait devant l'aurore de la réalité.

» Il faut que je signale ici un trait singulier du caractère de mon père. Lui, toujours si disposé à favoriser et à partager les joies de la famille, n'arrivait la veille de Noël dans la chambre brillamment illuminée pour la solennité du jour,

[1] Deux ouvrages de Jean-Paul. Au reste chacune de ses compositions porte si fortement le cachet de son individualité, et contient tant d'événements empruntés à sa propre existence, qu'il est impossible de saisir complétement l'esprit et l'âme des écrits de Jean-Paul sans connaître sa vie.

que l'âme enveloppée dans un sombre voile de deuil ; et les peines et les plaisirs des apprêts de cette solennité étaient toujours abandonnés à notre mère. Je n'en agissais pas ainsi lorsque plus tard je suis devenu père à mon tour. Alors je me faisais un mois d'avance le poëte, le décorateur et le machiniste de la représentation de cet opéra féerique au bénéfice de mes trois enfants. La part de chacun d'eux était étalée sur la grande table, et marquée par des rayons de lumière, tandis que celle de la servante était toujours adroitement placée sur une petite table à part. Toutes ces tables, l'arbre de Noël, la chambre entière et mes yeux aussi brillaient d'un éclat extraordinaire.

» Personne de nous, pas même notre mère, n'a jamais osé demander à notre père la cause de sa tristesse périodique au milieu de la joie commune. Aujourd'hui cependant je me l'explique, car depuis quelques années déjà la vue des joies de l'enfance produit sur moi un effet semblable, que je ne parviens à cacher que par de grands efforts. Cet effet assombrissant est sans doute le résultat involontaire du rapprochement de l'automne avec le printemps de la vie, printemps bien heureux, où les fleurs de l'idéal se développent encore immédiatement sur le tronc de la réalité, sans avoir besoin d'aller chercher les détours des branches et du feuillage.

» Au reste, le miel des joies que la veille de Noël fait savourer aux enfants a toujours eu besoin, chez moi du moins, d'un assaisonnement idéal, celui de la foi à l'enfant Jésus dispensateur de toutes ces joies. Du moment où j'ai été obligé de reconnaître que ce n'étaient pas des mains surnaturelles qui avaient ainsi étalé sur une table toutes ces fleurs et tous ces fruits du bonheur enfantin, leur plus grand charme, c'est-à-dire le parfum et l'éclat de l'Eden, s'est évanoui pour moi, et je ne voyais plus qu'un jardin vulgaire. Lors même que je raconterais ici l'énergie héroïque avec laquelle je me suis défendu contre tout ce qui détruisait un à un le ciel de ma foi à l'influence immédiate du ciel dans les dons de Noël, on aurait de la peine à le croire.

» Là finissent les idylles de Joditz, qui se sont déjà prolongées trop longtemps, c'est-à-dire autant que la guerre de Troie.

» Les dépenses qu'exigeaient quatre fils qui grandissaient toujours s'augmentaient d'année en année, et une instruction plus élevée que celle qu'ils pouvaient recevoir à Joditz leur devenait toujours plus nécessaire. Notre père aussi se décourageait parfois en songeant qu'il dépensait ses plus belles années et ses plus nobles forces dans une misérable cure de village. Le pasteur de Schwarzenbach, petite ville sur la Saale, vint enfin à mourir. La mort est le véritable directeur, le machiniste du grand théâtre de la terre. Pour elle, l'homme n'est qu'un chiffre qu'elle retire d'une rangée de chiffres, tantôt par devant, tantôt par derrière, tantôt dans le milieu, alors la rangée se rapproche et prend une valeur différente.

» Le comte de Waldenburg et la baronne de Plotho jouissaient alternativement du droit de nommer à la cure de Schwarzenbach. Cette fois-ci c'était le tour de la protectrice de mon père, qui, depuis longtemps, attendait cette occasion pour récompenser son protégé du désintéressement et de toutes les vertus dont il avait fait preuve dans une cure où il devenait toujours plus pauvre.

» Malgré la promesse positive d'un avancement devenu enfin possible, mon père n'en alla pas plus souvent à Zedtwitz, bien au contraire; il fut même impossible de le déterminer à demander par écrit, ni même verbalement, la

cure devenue vacante. Une pareille démarche lui eût paru une offense impardonnable à ses convictions, d'après lesquelles le Saint-Esprit pouvait seul appeler son élu à un pareil emploi; toute autre voie pour y arriver lui eût semblé une véritable simonie. L'altière protectrice, si entichée des priviléges de sa naissance, fut donc obligée d'avancer le pauvre manteau noir, si fier de sa dignité, sans qu'il daignât l'en prier.

» Je vais maintenant faire part à mon auditoire d'un secret de la cour de Zedtwitz, que sans doute cette cour a oublié depuis longtemps, et que mon père m'a raconté lui-même; il concerne le jour de sa nomination :

» Il s'était rendu à Zedtwitz, d'après une convocation précise, mais sans but déterminé. Habituellement on commençait par l'introduire chez le vieux M. de Plotho, il en fut de même ce jour-là. Le cœur plein d'amour et de joie, le bon vieillard ne put s'empêcher de jeter tout à coup à la tête de mon père l'heureuse nouvelle de son avancement, que la baronne s'était réservé le droit de lui apprendre elle-même. Lorsque plus tard mon père se présenta chez la baronne pour la remercier, il se manifesta entre cette dame et son mari une petite pique qu'il fut impossible de cacher entièrement à la cour; mais, comme tous deux étaient également bien disposés en faveur de mon père, la chose se passa à sa complète satisfaction.

» Mon auditoire présumera sans doute qu'après le changement de lune dans le ciel des pasteurs qui lui avait amené un temps si favorable, mon père est accouru chez lui heureux et joyeux pour apprendre cette bonne nouvelle à sa pauvre femme, qui avait suffisamment souffert par la cruelle nécessité de glaner sans cesse, et de lever parfois même des dîmes sur les modestes moissons de ses parents. A cela je n'ai rien à vous répondre, sinon que vous tirez tous dans le blanc.

» Ce fut d'un air grave et triste que mon père apporta l'heureuse nouvelle dans sa famille. Et ce ne fut pas seulement parce que sur toutes les couronnes de fleurs que nous présente la fortune il y a toujours des gouttes de rosée qui ressemblent à des larmes, mais parce qu'il songeait déjà à la nécessité de quitter ses paroissiens, devenus depuis longtemps sa seconde famille. Puis il regrettait peut-être d'avance la vie calme et paisible du village qui, désormais, ne serait plus pour lui qu'un souvenir. La vie de campagne, semblable à celle de la mer, est uniforme, mais elle procure une joie calme qui fortifie l'âme comme l'air qu'on respire sur la surface de la mer fortifie les poumons du poitrinaire, parce que là il n'y a pas de nuées de poussière et d'insectes qu'il faut respirer malgré soi.

» Je crois avoir suffisamment accompli mon devoir de professeur d'histoire en ce qui concerne mon éducation à Joditz; je pourrai donc, dans le cours prochain, passer à Schwarzenbach, où le rideau de ma vie s'élève de plusieurs pieds et laisse entrevoir quelque chose de plus que mes souliers d'enfant. Quoique j'eusse près de treize ans en quittant Joditz, j'avais dix fois moins de connaissances que n'en possédait Henry Heineke à peine âgé de cinq ans, et qui après chaque examen, dont il sortait toujours vainqueur, revenait teter sa nourrice [1]. Les

[1] En 1721, il naquit en Allemagne un enfant merveilleux dont Christian de Schœneich s'est fait l'instituteur et le biographe. A cinq ans cet enfant savait, toujours d'après sa biographie, les langues française et latine, l'histoire, la géographie, le droit romain, la théologie et l'anatomie. Sa conversation était pleine de saillie et de pénétration, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que pendant toute la durée de sa vie, qui s'est prolongée jusqu'à sept ans, il n'a jamais pris d'autres aliments que le lait de sa nourrice.

sciences naturelles, la géographie, l'histoire, la langue française m'étaient complétement inconnues. Quant au latin, je n'en savais que ce qu'on peut apprendre dans la grammaire de Lange. En un mot, je n'étais qu'un squelette transparent, sans aucun corps scientifique. Il était temps que j'allasse enfin à Schwarzenbach pour que ce squelette pût prendre un peu d'embonpoint.

» Je vais donc te quitter, cher petit village de Joditz, si inconnu du reste du monde! Quoique tu ne sois encore couronné des lauriers d'aucune bataille, je t'ai placé haut dans mon cœur, et je te dis aujourd'hui, comme si ce jour était celui où je t'ai quitté : « Adieu, cher petit village, je t'aimerai toujours. Mes deux sœurs dorment dans ton sol; mon père, si facile à contenter, a trouvé chez toi ses plus jolis dimanches, et c'est à l'aurore de ma vie que j'ai vu fleurir et mûrir tes moissons. Ceux de tes habitants que j'ai connus et aimés t'ont quitté depuis longtemps, c'est à leurs enfants, à leurs petits-enfants, que je ne connais point, que mon cœur souhaite ici un bonheur inaltérable. Puisse toute bataille passer toujours loin de leur village, qui jadis fut le mien.

TROISIÈME COURS.

SCHWARZENBACH.

» Le croiriez-vous, messieurs et mesdames, il ne m'est pas resté le plus léger souvenir des préparatifs de notre départ de Joditz, de ce départ lui-même, des visites d'adieu et du voyage assez long, puisqu'il y avait quatre grandes lieues à faire. Je ne me rappelle absolument que le jeune paysan que je chargeai de remettre des images de potentats à ma bien-aimée Augustine.

» L'enfance est ainsi faite; elle se souvient du petit, elle oublie le grand, sans savoir pourquoi. Les départs, en général, l'impressionnent beaucoup moins que les arrivées, et l'enfant quittera toujours plus facilement des relations anciennes que des nouvelles; ce n'est que chez l'homme que le contraire arrive. C'est que l'enfant ne connaît pas encore le passé; pour lui il n'y a qu'un présent plein d'avenir.

» Schwarzenbach contient beaucoup de choses. D'abord un pasteur, puis un chapelain, un maître d'école, un chantre, un presbytère, avec beaucoup de petites et deux grandes chambres. En face de ce presbytère, deux ponts, avec la Saale, qui leur appartient de droit, puis une maison d'école aussi grande, peut-être plus grande que tout le presbytère de Joditz, et parmi les édifices, la maison de ville, sans compter un château fort long et complétement vide.

» En même temps que mon père, il arrivait à Schwarzenbach un nouveau maître d'école, nommé Werner. C'était un bel homme, au front et au nez larges, plein de feu et de sentiment, doué d'une éloquence naturelle, entraînante, plein de questions et de comparaisons; mais il n'avait approfondi ni les langues ni aucune autre science. Sa tête ardente et ses discours passionnés et ornés de formules de liberté, remédiaient à cette pauvreté; sa langue était le levier avec lequel il remuait les jeunes esprits. Ses principes consistaient à n'emprunter à la grammaire que les règles les plus indispensables, telles que les déclinaisons et les conjugaisons, et de passer ensuite à la lecture d'un auteur. C'est ainsi que je fus obligé de sauter de la grammaire de Lange à *Cornelius Nepos*, et ce tour de force réussit.

» Notre arche scholastique contenait des enfants qui apprenaient à épeler, des latinistes, et des petites filles de tout âge, assises sur une espèce d'estrade qui, semblable aux amphithéâtres des anciens Romains, allait du plancher jusqu'au plafond; puis le maître d'école, le chantre, avec tous les cris, murmures, bourdonnements et coups qui en font partie.

» Les latinistes formaient, pour ainsi dire, une école dans l'école. Ils ne tardèrent pas à passer à la grammaire grecque, à laquelle on ne s'arrêta que pour les verbes indispensables, afin d'arriver au plus tôt à la traduction du Nouveau Testament. Werner, qui, dans la chaleur de ses discours, se louait au point qu'il s'étonnait fort souvent de sa propre grandeur, trouvait sa méthode parfaite, et la rapidité de mes progrès le confirmait dans cette idée. L'année suivante, quelques déclinaisons de la grammaire hébraïque nous servirent de pont pour passer au premier livre de Moïse, pierre de touche des jeunes hébraïsants, que les juifs savants seuls avaient le droit de lire.

» Je reviendrai à la chronologie de ma vie dès que j'aurai poursuivi un peu celle de mes études, afin de détailler tout ce que je savais et tout ce que j'apprenais. Je traduisais verbalement les livres hébreux en latin, aussi facilement qu'un faiseur de Vulgate. Tout en écoutant mes versions (j'étais le seul hébraïsant de l'école), Werner consultait une traduction imprimée qu'il avait à côté de lui. Mais lorsque je me trouvais embarrassé pour l'analyse de certains mots il m'arrivait souvent, comme second malheur, que le maître se trouvait dans le même cas que moi. J'étais alors véritablement amoureux de toutes les difficultés de la langue hébraïque, et je cherchais de tous côtés des renseignements sur les voyelles, les accents et les analyses dont chaque mot de cette langue est susceptible. En un mot, tout ce que j'ai dit à ce sujet dans mon *Quintus Fixlein* peut s'appliquer à moi. Je me conduisais tout aussi follement envers la langue latine; aussi le bon maître d'école était-il beaucoup plus occupé à chercher à me comprendre qu'à corriger mes devoirs.

» De son côté, le chantre me donna des leçons de piano, mais il se borna à quelques danses et, plus tard, aux accords les plus vulgaires du plain-chant et aux principaux chiffres de la basse fondamentale (general-bass). Puisse Dieu, dira-t-on, donner à ce pauvre enfant au moins un maître sérieux! En attendant, je m'étais fait à moi-même une méthode d'enseignement; j'improvisais sur le piano et j'y exécutais tous les morceaux de musique que je pouvais me procurer; de cette manière, j'apprenais la basse fondamentale, comme on apprend celle d'une langue en la parlant.

» A la même époque je m'adonnai à la littérature, mais comme il n'y avait à Schwarzenbach que les plus mauvais romans de la première moitié du siècle précédent, j'étais réduit à me construire ma petite tour de Babel avec des pierres prises de tous côtés. Parmi les livres que je pouvais me procurer, pas un n'a pénétré tant mon être, et même tout mon corps, d'une félicité plus vive, que *Robinson Crusoé*. Je plains les enfants d'aujourd'hui qu'on prive de cette délicieuse impression, en leur donnant un *Robinson* retravaillé, un *Robinson* qui convertit l'île silencieuse et déserte en une école, et le voyageur naufragé en un professeur[1].

[1] C'est sans doute une allusion au *Robinson* de Campe, alors très-populaire en Allemagne, et qui est le *Robinson* anglais entremêlé de dialogues.

» A cette époque, le jeune chapelain, nommé Vœlkel, engagea mon père à m'envoyer tous les jours, pendant deux heures, chez lui, afin de m'enseigner les éléments de la géographie et de la philosophie. J'ignore comment j'avais mérité qu'il me sacrifiât ainsi la plus grande partie de ses loisirs.

» En fait de philosophie, il me faisait, ou plutôt je lui faisais la lecture de la philosophie de Gottsched, qui, malgré sa sécheresse et son insignifiance, m'intéressait à cause de la nouveauté. Puis il me montra sur une carte, je crois que c'était celle de l'Allemagne, beaucoup de villes et de frontières, mais je cherche en vain dans ma mémoire ce que je peux avoir retenu de ses leçons. Je me fais fort, au reste, de prouver que parmi tous les auteurs vivants, ce qui n'est pas peu dire, je suis le plus ignorant en fait de géographie. Le peu que j'en sais, je l'ai appris en passant dans les chaises de poste ou par les récits des voyageurs. Je n'en remercie pas moins le bon chapelain des indications qu'il m'a données. Ce qu'il avait le plus à cœur, c'était de m'introduire à la théologie. C'est ainsi qu'il me posait pour devoir de prouver, sans citer la Bible, qu'il y a un Dieu, une Providence. Pour guide de ce travail, il me copiait, sur une petite feuille de papier, des sentences extraites de Nœsselt, de Jérusalem et autres prédicateurs célèbres. Et c'est de cette feuille, pour parler d'après la foi botanique de Gœthe, que se sont développées mes feuilles à moi.

» Je commençais avec beaucoup de chaleur chaque travail de ce genre, mais la fin était à peine tiède. Si ce travail était une véritable récréation pour moi, tout le mérite en appartient à celui qui en avait si heureusement choisi le thème. Qu'on le compare à ceux que les professeurs donnent ordinairement à la jeunesse, et qui sont aussi loin de leurs cœurs que du cercle de leur existence; et l'on conviendra avec moi, qu'il serait à désirer qu'un ami des jeunes gens se donnât la peine de faire un recueil de questions à traiter, parmi lesquelles les professeurs n'auraient plus qu'à choisir. Qu'est-ce, en effet, que ces questions telles qu'on les donne ordinairement? l'éloge du travail, l'importance de la jeunesse, etc. En vérité, les têtes les mieux meublées auraient peine à trouver quelque chose de vivant dans de pareils sujets. Parfois même on en propose de trop grands, de trop importants, tels que des comparaisons entre d'anciens capitaines, d'anciennes formes de gouvernement. Ce sont là des œufs d'autruche sur lesquels l'écolier, avec ses ailes trop courtes, couve en vain; il sue, mais il n'échauffe rien. Les meilleures questions de ce genre seraient celles qu'on emprunterait au monde physique, telles que la description d'un incendie, du dernier jugement, du déluge, avec la preuve de l'impossibilité d'un déluge universel. Je crois même qu'il vaudrait mieux laisser les jeunes gens choisir eux-mêmes ces questions, comme on se choisit une bien-aimée. Laissez l'esprit de la jeunesse libre, ne fût-ce que pour quelques heures, pour quelques pages; l'âge mûr aussi a besoin de cette liberté. Sans elle, l'esprit humain ressemble à une cloche qui touche au sol; pour sonner, elle a besoin de se mouvoir librement dans l'air.

» Mais dans toutes les positions les hommes sont ainsi faits, ils cherchent leur gloire à faire d'un esprit libre une machine servile; par là, ils croient prouver leur force et leur puissance. Ils oublient que Dieu, le libre, l'indépendant, veut que toutes ses créatures soient indépendantes et libres, tandis que le diable, l'esclave, veut que tout soit esclave comme lui!

» Je ne donnerais pas un de mes travaux actuels, quelle que soit l'importance qu'on puisse y attacher, pour mes essais de cette époque, car ils ont ouvert à

mon penchant pour la philosophie une arène où il a pu s'étendre à son aise. Il avait déjà auparavant cherché cette arène dans ma tête étroite, et il s'était manifesté par un petit livre dans lequel j'ai essayé d'approfondir logiquement la faculté de voir et d'entendre. J'en avais lu quelques passages à mon père qui ne m'a point blâmé, et n'a pas méconnu mes intentions.

» Je l'ai déjà dit bien souvent aux instituteurs, mais on ne saurait assez le leur répéter : écouter et lire fortifie beaucoup moins l'esprit qu'écrire et parler. Le premier cas ressemble à la conception de la femme, où la faculté de recevoir est seule mise en mouvement, le second, semblable à la production de l'homme, réveille les forces créatrices. Lire, c'est quêter; écrire, c'est battre monnaie.

» Le jeu d'échecs me fit perdre les leçons du chapelain. Il remplaçait souvent les leçons de géographie par une partie d'échecs, le seul jeu que j'aie aimé, que j'aime encore, quoique j'y sois toujours resté un écolier. J'avais beau avoir un violent mal de tête, le jeu d'échecs m'amenait chez le chapelain. Un jour, il oublia de faire apporter l'échiquier, et j'oubliai pour toujours de retourner chez lui. J'ai peine à comprendre comment mon père a pu souffrir cette conduite, sans même m'en demander la raison. Quant à moi, j'étais fou de continuer à fuir le chapelain, puisque je continuais à l'aimer. Qui pourrait expliquer comment, dans mon cœur et dans bien d'autres cœurs poétiques, ceux des femmes surtout, le vinaigre de la rancune peut s'introduire dans les alvéoles si pleines du miel de l'amour. Mélange contradictoire qui empoisonne nos plus belles années. »

Le génie ardent de Jean-Paul, qui voulait toujours créer et se mouvoir librement, n'a pu s'astreindre plus longtemps à raconter des faits. Il s'était promis cependant de reprendre l'histoire de sa vie, mais malheureusement ce projet n'a jamais eu d'exécution. C'est donc dans les nombreux volumes dont j'ai déjà parlé qu'il m'a fallu chercher la continuation de la biographie de cet homme extraordinaire, et pour mieux le peindre, je me suis efforcée de le faire parler lui-même aussi souvent que possible.

B^onne^ Aloïse de Carlowitz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

DERNIÈRE PARTIE.

X.

Il y avait déjà une heure que Henric attendait Anna sous les rochers du fjord de Grover. Une petite vallée avait, en ce lieu, été creusée par la nature. Des murailles à pic la fermaient de tous les côtés, excepté vers le sud. La forte source, sortant d'une gorge étroite, bruissait entre les colossales masses de pierres irrégulièrement entassées, et se frayait une route profonde pour se rendre au bassin. Les arbres, serrés les uns contre les autres, s'étayaient réciproquement en se penchant sur l'eau avec un aspect sauvage. Ils étreignaient de leurs mille racines ces monceaux de ruines, ou bien, fracassés par les tempêtes, ils accablaient du poids de leurs troncs morts des compagnons plus heureux.

Dartley avait posé son fusil sur un énorme bloc de granit, qui, tout recouvert de mousse, témoignait encore, par la régularité de ses angles, que la main de l'homme l'avait autrefois façonné. Trois pierres érigées à côté étaient profondément enfoncées dans le sol; des caractères runiques, devenus méconnaissables, devaient, selon la tradition, composer le nom de l'un de ces victorieux barbares, de ces rois de la

[1] Voir les livraisons d'août et de septembre 1858.

mer, qui, enfin saisi lui-même par la mort, avait été déposé dans cette tombe de rochers. Henric marchait de long en large, d'un pas agité, devant ces pierres antiques. Tantôt il écoutait la voix du vent, qui planait sur le petit vallon, sans en pénétrer la profondeur; tantôt il s'appuyait sur l'un des vieux arbres et contemplait l'eau impétueuse qui jaillissait vers lui en écumant. Sa patience s'enfuyait avec chaque minute écoulée. Enfin, il retourna à la tombe sauvage, du pied de laquelle, dans la chaude lumière du soleil, il fixait avec anxiété son regard sur les vagues du fjord. Mais des pas se firent entendre audessus de lui : les pas précipités de quelqu'un qui se dirigeait vers la gorge. De petites pierres tombaient des rochers suspendus dans l'air, le bois sec d'un buisson craquait sous la main qui glissait en s'y voulant retenir.... Henric tressaillit. Toutes les douleurs, toutes les espérances, toutes les anxiétés qui remplissaient son âme l'émurent à la fois. Il sortit de derrière la tombe. « Anna ! s'écria-t-il, ma chère Anna, mon Anna bien-aimée, Dieu soit loué, je te revois ! »

Il étendit les bras et se trouva devant Œrsteen !

L'assesseur, pâlissant de frayeur devant cette apparition inattendue de son ennemi mortel, fut obligé de se soutenir au rocher. Il tremblait. Ses membres et sa voix lui refusaient en même temps le service. Ses yeux étaient rendus fixes par l'angoisse, la fureur, la peur. Il voyait qu'il n'avait pas devant lui un esprit; que c'était bien Henric Dartley lui-même, dont le regard furieux transperçait son âme comme l'éclair sillonne les airs; il comprenait que cette haute et menaçante stature, que ces bras nerveux étendus pouvaient avoir pour lui une signification effroyable. Le sentier était étroit et ne permettait pas la fuite : à deux pas, le gouffre profond où mugissait le torrent, pas plus de ressource en avant qu'en arrière, et, juste en face un ennemi aussi hardi que vigoureux, portant la main à son couteau.

« Henric Dartley, dit Œrsteen avec effort, je ne suppose pas que vous ayez de mauvaises intentions contre un homme inoffensif que vous rencontrez désarmé ?

— Tu te trouves un homme inoffensif, toi, le plus traître des hommes! répliqua Dartley; ton front est de fer pour le mensonge, mais cependant il n'est pas assez dur pour que je ne puisse le fracasser.

— Veux-tu donc commettre un meurtre? » demanda Œrsteen en reculant d'effroi.

Dartley lâcha le couteau.

« Je ne suis pas un assassin comme toi, dit-il; mais, si tu as du

courage, nous viderons notre querelle comme des hommes. Il y a ici assez d'espace pour te payer de toutes tes méchancetés.

— Prétendez-vous me contraindre à une action illégale? Je ne puis y consentir.

— Une action illégale, ô digne serviteur de la loi? Lâche coquin! était-ce une action légale, de décharger ton fusil sur un homme qui fuyait devant toi?

— Et sur qui l'a-t-il réellement déchargé, Henric? s'écria-t-on du haut des rochers. Sur une pauvre fille.... Fi donc, bailli! honte à celui qui est capable de semblables choses. »

Les deux hommes surpris levèrent les yeux : Karina était étendue là-haut, s'appuyant sur ses bras; et des deux côtés de son frais visage, qui se projetait sur la profondeur du vallon, ses tresses retombaient sur les pierres. En un clin d'œil elle fut relevée et l'on cessa de la voir; mais on entendait ses pas dans le sentier, et bientôt elle fut descendue. Toutefois elle n'était pas seule : elle entraînait une autre femme par la main.

« Henric, voici mademoiselle Anna! Anna, voilà Henric! Et que feras-tu maintenant, bailli de Hammer? Tu vois comme il la tient sur son cœur; tu vois comme ils se pressent et s'embrassent. Tu n'es pas un brave homme, tout le monde le dit, et j'en ai bien fait l'expérience lorsque tu as tiré sur moi comme sur un loup. Sais-tu ce que j'ai fait? J'ai poussé une pierre du rocher dans le fjord, et je me riais de toi tandis que tu restais là à regarder dans l'eau, et puis que tu t'enfuyais. C'est ainsi qu'Anna et Henric se riront de toi, et que tu seras obligé de prendre la fuite, si tu continues à être aussi méchant. Écoute, tu dois cependant bien voir que la jeune fille ne veut pas de toi, c'est assez évident, ce me semble; et moi je t'avertis que si tu pousses l'indignité jusqu'au point de la vouloir contraindre, la honte et le malheur fondront sur toi. »

Karina s'était placée devant Œrsteen, comme pour protéger les deux amants; elle avait posé sa main vigoureuse sur la poitrine de l'assesseur. Celui-ci se demanda longtemps quel rôle il devait jouer. Enfin, il rejeta rudement la main de l'audacieuse fille, et, sans s'occuper d'elle davantage, il s'avança vers Henric et Anna :

« Je vois bien, dit-il, qu'il faut que cela finisse, et si j'avais pu penser que la passion d'Anna fût plus forte que toute pudeur et toute honte, j'aurais surmonté mon inclination. Cependant je n'ai pas à en décider, cela regarde plutôt le prieur Fahlberg que moi : je ne puis me retirer sans sa volonté. Il apprendra par moi ce qui s'est passé ici, et s'arrangera comme bon lui semblera. »

Il regarda Anna, dont le charmant visage se cachait avec effroi dans le sein de Henric, puis il poursuivit : « Ce que j'ai dit, je le tiendrai, monsieur Dartley ; je vois ma fiancée dans vos bras, et, par Dieu ! je vengerai cette honte comme je sais me venger. Mais, je le jure, après un tel spectacle, je ne prodiguerai plus mon amour à une femme qui le récompense ainsi.

— Vous n'avez pas à vous plaindre, Œrsteen, répondit Henric, car vous saviez depuis longtemps ce que vous savez à présent. Allez donc, mais, cette fois, ne mentez pas : dites au prieur qu'Anna est venue ici, qu'elle nous y a trouvés tous deux, et qu'elle s'est réfugiée sur ce cœur qui lui appartiendra tant qu'il y restera un battement.

— Oh ! pourquoi nous persécutez-vous ? s'écria Anna en pleurant ; pourquoi vous introduisez-vous si cruellement dans ma vie ? Que vous ai-je fait, et que vous a fait Henric ?

— Et pourquoi veux-tu tout juste épouser la plus belle fille du pays ? demanda Karina avec colère ; il y en a bien d'autres qui te conviendraient beaucoup mieux.

— Je ne vous ai jamais persécutée, Anna, dit Œrsteen. Seulement, tout homme cherche son bonheur où il croit le trouver : s'il se trompe, il en reçoit pour châtiment une douleur telle que celle qui m'atteint aujourd'hui. Je veux m'y soumettre, mais, en vertu de mon droit et en considération de votre père, je vous prie de me suivre à la maison. Quant à vous, Dartley, j'aurai encore à vous parler. »

Il étendit sa main vers Anna, mais Karina le repoussa :

« Ne lui donne pas la tienne, s'écria-t-elle, je vois combien son cœur est plein de fourberie. Reste près de Henric ! Oh ! si j'étais à ta place, comme je m'enfuirais avec lui en haut du fjelle !

— Te tairas-tu enfin, sotte créature ! interrompit Œrsteen avec humeur. Je vous jure, Anna, que je parlerai sincèrement à votre père.

— Je ne peux pas aller avec lui, Henric, murmura la jeune fille au comble de l'angoisse, et cependant, quel autre parti prendre ! Hélas, mon Dieu ! il va le falloir.

— Viens, ma bien-aimée, dit Dartley : je t'accompagnerai moi-même jusqu'à la limite qui m'est tracée. Que cet homme fasse ce qu'il voudra, je ne le crains pas, et tu ne dois pas le craindre non plus. Tu lui as dit que tu le méprises : répète-le-lui tout haut, en plein visage, devant tout le monde, s'il te parle encore de son amour. Entendez-vous, Œrsteen, Anna vous méprise, et je ne vous méprise pas moins. Que diable, monsieur ! vous êtes un Normand aussi bien que moi : et

l'infamie ne ferait pas frémir en vous une seule fibre? Voulez-vous prendre une femme qui vous méprise, qui se suspend au cou d'un autre homme, qui a juré de l'aimer éternellement? Ce n'est pas une âme, c'est le souffle d'un chien qui doit animer le corps d'un homme capable de rechercher une femme dans de telles conditions.

— O patience! patience! murmura Œrsteen rageant intérieurement. Si vous me méprisez comme vous le dites, poursuivit-il tout haut, je n'ai nulle raison de désirer qu'il en soit autrement; mais n'est-il pas lâche et méchant d'accumuler contre moi les injures? Terminons cette scène; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Vous avez raison de vouloir y mettre fin, dit Dartley, car vous y jouez le plus triste rôle: pour tous les trésors du monde, je ne voudrais pas être à votre place. Allez devant, monsieur, nous vous suivrons.

— Je ne jouerai pas longtemps ce rôle, vous pouvez y compter, s'écria l'assesseur en s'arrêtant, d'un air menaçant, au bas des degrés que formaient les rochers.

— Tant mieux pour vous; et si ces paroles sont une menace, Dieu sait que je suis de force à la porter! »

Tout en parlant, Henric soulevait Anna sur les plus grosses pierres, et bientôt, arrivés en haut, ils purent voir Œrsteen prendre rapidement la route du presbytère. La précipitation de sa marche trahissait les tressaillements de fureur qui agitaient son âme. Le sentiment des injures reçues se réveillait de plus en plus vif, et sa passion pour la belle jeune fille s'éteignait jusqu'à la dernière étincelle dans un océan de haine. Anna devait lui appartenir, il se le jurait avec des grincements de dents et des serments effroyables, et il s'enivrait par avance dans la contemplation de sa douleur, de ses espérances détruites, de son avenir brisé. Que la bénédiction fût seulement prononcée, et c'en était fait: le père désabusé crierait en vain malheur sur lui et sur son enfant. Il n'y avait pas à songer à une séparation, car les lois norwégiennes donnent à l'homme un pouvoir illimité sur la femme. Que le lendemain donc se passât bien, et c'était assez: Anna était sienne, et Dartley... oh! il voulait le perdre, il le perdrait à tout prix. Quoi qu'il dût en arriver pour lui-même, n'importe: Dartley serait anéanti!

Ce fut en repaissant son esprit de semblables pensées, qu'il se rendit à l'appartement du prieur. Celui-ci, frappé de son air lugubre, ne savait à quel pressentiment il devait s'abandonner, lorsque Œrsteen, se jetant sur un siége, couvrit son visage de ses deux mains: Fahlberg les prit, les retira, et vit couler des larmes abondantes.

« Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il au comble de l'angoisse; Anna est-elle blessée, est-elle morte ? Parlez, au nom de Dieu, parlez !

— Perdue pour moi, morte pour moi ! s'écria l'assesseur. » Alors il entama le récit à sa manière : comme quoi Dartley l'avait outragé, presque assassiné; comme quoi il avait vu Anna, dans l'élan de la passion, se suspendre au cou de l'infâme, qui se vantait de cette honte.

Le vieillard était au paroxysme de la fureur. « Œrsteen, que voulez-vous faire ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Que puis-je faire après une telle scène, mon digne ami ? Évidemment, renoncer à mon bonheur.... Mais cette seule pensée me rend si infortuné, que je souhaite la mort.

— L'infâme ! s'écria le prieur hors de lui; lui seul est la cause de nos malheurs. Anna ne s'était jamais de la vie risquée à enfreindre mes ordres : elle est la douceur même, mais ce misérable a empoisonné son cœur. Écoutez, Œrsteen, vous avez ma parole et j'ai la vôtre. Vous êtes homme, conduisez-vous en homme. Anna doit vous appartenir, ne vous retirez pas, je vous l'ordonne. Vous la rendrez heureuse, j'en ai l'assurance. Je veux lui parler encore, et je la verrai morte à mes pieds avant....

— Ne tournez pas contre la pauvre enfant votre trop juste colère, interrompit Œrsteen, mais aidez-moi à mettre hors d'état de nuire l'indigne objet de sa passion. Anna est sous un charme qui sera détruit, si nous parvenons à éloigner Dartley. Je garderai ma parole, car, je le sens, j'aime trop profondément et trop sincèrement pour ne pas tout supporter. Pour vous, mon digne ami, réfléchissez seulement à tout ce que ce Dartley met en œuvre pour amener la honte sur vous et sur moi; réfléchissez à sa position, à ses plans de trahison, aux idées qu'il met dans les têtes des paysans.

— Et que pouvons-nous y faire ?

— Chercher le moyen le plus facile de l'éloigner pour un temps ou pour toujours. Ce moyen, je crois pouvoir vous l'offrir. Mais voici Anna qui vient avec le docteur. Cher père, je vous en prie, maîtrisez votre mécontentement autant que vous le pourrez. »

Anna entrait effectivement, accompagnée de Magnus, qu'elle et Henric avaient rencontré, revenant d'une excursion botanique. Il portait au bout de son bâton un petit paquet, contenant des plantes à vertus salutaires. Lorsqu'il vit Dartley, il s'écria :

« Pardieu ! quelle est cette plante, que l'on extirpe radicalement et qui reparaît comme si rien ne lui était arrivé ? Vous ressemblez donc à la *circaea alpina* vivace, que l'on coupe en cinquante morceaux, sans

autre résultat que de posséder une mauvaise herbe à cinquante branches? Prenez garde, vous enlacez cette tendre *viola odorata*, comme si vous vouliez ne la lâcher jamais, et, pour en être plus sûr, étouffer elle et vous.

— Ce serait une belle mort pour nous, dit Dartley, car la vie est encore plus cruelle, et si vous saviez, docteur.... »

Le vieux médecin se boucha les oreilles.

« Je ne veux rien entendre, s'écria-t-il; je ne puis ni vous secourir ni vous conseiller : ainsi, cessez vos plaintes. Le vieillard qui est sous ce toit est féroce et insensé dans sa sagesse. Un peu plus, et il faudra que je prenne garde, de crainte qu'il ne lui prenne fantaisie de me marier aussi.

— Conduisez Anna à la maison, reprit Henric d'un ton suppliant; protégez-la autant qu'il est en votre pouvoir. Et toi, mon Anna, sois calme et aie confiance en moi. »

Il l'embrassa ardemment et retourna dans la montagne, tandis que Magnus suivait avec elle le petit sentier du presbytère; il ranima doucement son courage, lorsqu'il la sentit trembler.

« Console-toi donc, enfant, lui disait-il; n'as-tu pas entendu avec quelle vaillance parlait ton amant? Et au pis-aller, ne suis-je pas là? Nul ne te fera violence : nous saurons nous y opposer. »

Le vieillard eut bientôt à remplir sa promesse, car à peine Anna était-elle entrée dans la chambre que son père, bouillant de colère, la saisit par la main et la fit se mettre devant lui, en la poussant violemment.

« Qu'as-tu fait, fille de mauvaises mœurs? s'écria-t-il.

— Rien qui mérite ce nom, répondit-elle, pâle comme la mort.

— Rien, misérable! rien? toi qui, sans pudeur et sans honte, déshonores toi et moi!

— Mon père! s'écria la jeune fille; Dieu tout-puissant! qui m'a ainsi calomniée?

— Silence! » dit le prieur d'une voix tonnante, en serrant le poing pour frapper. Il le levait, mais Magnus l'arrêta plus vite qu'Œrsteen, qui cherchait par ses prières à l'adoucir. Le docteur avait jeté avec force ses plantes à terre, il les avait foulées aux pieds; puis son chapeau avait suivi, puis enfin sa canne, et se tournant vers la pauvre enfant tout en larmes : « Va-t'en, Anna, va-t'en dans ta petite chambre, pour ne pas entendre ce que j'ai à dire à ton père, qui oublie ce qu'il doit, non pas seulement à sa charge et à son habit, mais à sa dignité d'homme, ce qu'il doit à l'honneur du vieux Christian Fahlberg. Il n'y

a que l'esprit malin qui puisse lui fournir de semblables inspirations. Ne prend-il pas toutes les figures? et ne peut-il pas avoir eu idée de venir se promener en Norwége sous la forme d'assesseur?

— N'oublie pas, dit le prieur humilié, et cependant encore avec la fierté qui veut soutenir le droit à tout prix, n'oublie pas que cette maison est la mienne, et que je veux qu'on s'y abstienne de toute immixtion dans mes actes.

— Il est vrai, reprit tristement Magnus, je l'avais oublié. Il te manquait encore de mettre à la porte ton vieil ami. Mon bon Christian, je m'en irai et je ne reviendrai sans doute plus, car qu'est-ce qui pourrait me rappeler? Serait-ce la vie sacrifiée de cette malheureuse enfant, ses larmes, sa détresse, ou bien ton repentir, ton désespoir d'un entêtement absurde, qui te conduira douloureusement au tombeau? Une fois parti, je ne reviendrai pas, Christian; mais, si aujourd'hui tu ne me chasses par force, je resterai jusqu'à demain, pour voir la fin de tout ceci. Viens, enfant, et sèche tes yeux! tu auras toujours un ami ici, le vieux Magnus Alsen, et un autre là-haut. »

Son geste indiquait le ciel et la montagne, et laissait douteux ce qu'il voulait dire. Il reconduisit Anna, et le ministre les suivit d'un sombre et hostile regard.

XI.

Dartley avait employé toute la journée à parcourir les parties les plus sauvages de la montagne. Il avait été dans les plus petites vallées où le fjord fait parvenir ses bras innombrables, et avait remonté le cours des ruisseaux qui se précipitent des glaces par les fentes du rocher. Parfois une hutte se rencontre au point le plus élevé; ailleurs c'est dans l'enfoncement de la vallée qu'une existence humaine s'est fait un gîte étroit et modeste, où elle se réfugie solitaire avec ses joies et ses douleurs.

Henric de Rothbergsland entrait dans chacune de ces habitations isolées, et partout il était accueilli avec cordialité. On ravivait la flamme dans l'âtre hospitalier, on offrait au voyageur tout ce qu'on possédait; mais ce n'était pas sur les mets étalés devant lui que Dartley arrêtait ses regards : il les portait bien plus volontiers sur la solive du milieu de la pièce où il est d'usage que chaque homme dépose ses armes. Le plus pauvre y garde tout au moins une ou deux de ces lourdes carabines qui tuent l'ours, le loup et le renne, et qui, au

milieu de la fumée et de la poussière, ne perdent rien de leur bonté. Ces montagnards ont reçu en héritage de leurs ancêtres le talent d'excellents forgerons, et ils se plaisent encore à charmer leur travail avec les vieilles chansons dont ceux de leur race accompagnaient le leur autrefois. Pressé par le temps, Henric séjournait peu dans chaque hutte : lorsqu'il en sortait, il faisait un signe à quelque gars vigoureux; celui-ci s'empressait de le suivre, en recevait tout bas une mystérieuse parole, lui serrait la main et l'accompagnait d'un fier regard.

La nuit était venue lorsqu'il atteignit le gaard du fidèle Lars. Il ouvrit la porte et vit Karina assise seule près du foyer. Elle était immobile, la tête penchée, les mains jointes, le regard fixé sur la flamme. En entendant des pas, elle s'élança joyeusement, puis s'arrêta, surprise et rougissante; la reconnaissance et l'inquiétude passèrent comme des éclairs sur son visage.

« C'est toi, Henric! s'écria-t-elle; tu as du courage d'être venu. Que la paix de Dieu soit avec toi! Je pensais voir arriver Niels Hansen et mon frère.

— Où est Lars? demanda Henric.

— Le saurais-tu? répliqua Karina; il est allé pêcher avec Niels, et ni l'un ni l'autre ne sont revenus.

— S'il leur était arrivé malheur?

— La main de Dieu protége chacun, répondit la jeune fille.

— Il est vrai que le temps n'a pas été assez mauvais pour faire concevoir ces craintes.

— Si cela doit être, on peut aussi bien mourir à la clarté du soleil, Henric. Quant à mon frère, il ne s'effraye de rien; mais il pourrait être arrivé quelque chose à Niels, qui est jeune et impétueux. »

Henric s'assit devant le feu, et Karina resta debout près de lui. Ses yeux inquiets volaient tantôt sur la flamme, tantôt sur son hôte, préoccupé et rêveur, tantôt sur la porte qui gémissait doucement. Le jeune seigneur de Rothbergsland était pâle et défait. Une profonde douleur se lisait sur son noble front et dans ses yeux qui, jadis, brillaient d'un feu si clair. Il ne parlait pas, il cachait en soupirant son visage de ses mains, et ce soupir faisait passer un frémissement dans le sein de Karina.

« Il arrivera quelque chose! murmurait-elle en elle-même. Trois pies étaient aujourd'hui devant notre porte, elles ont crié toute la journée autour de la maison. Lorsque je sortis elles m'ont suivie, et, comme je les voulais chasser, elles ont volé autour de ma tête.

— Pauvre Karina! dit Dartley, tu es dans l'angoisse.

— Ce n'est pas de l'angoisse, Henric, mais pourtant je crains pour... Les trois pies, c'est toi, Lars et Niels.

— Et tu penses que, sur les trois, Niels pourrait périr?

— Il ne périra pas, Dartley.

— Ce serait donc Lars?

— Lars! oh! ce serait affreux;... mais il est intrépide et aussi fort qu'un ours.

— Alors, Karina, il ne reste plus que moi à qui il puisse arriver malheur.

— Toi? dit-elle en le regardant fixement; non, tu ne dois pas être malheureux.... Et pourtant je sens quelque chose comme si cela allait arriver. Derrière toi, je vois.... comme une ombre;.... je ne puis distinguer si c'est Anna, ou bien Reisa-Rova, la sorcière malfaisante, qui apporte la douleur. Sa vue est un poison : elle dessèche la plante, tue l'animal, et celui que sa main touche doit mourir. L'homme qui l'aperçoit au début d'une œuvre dangereuse doit abandonner cette œuvre, ou bien il y succombera. Voilà pourquoi je suis si triste, Henric; voilà pourquoi j'attends Lars et Niels, afin qu'ils soient près de toi. Tu as des projets périlleux, hélas, Henric! Reisa-Rova n'a encore épargné personne.... La traîtresse! elle paraît belle dans son manteau noir, et elle séduit les meilleurs. Henric, que de dangers et de tristesse! Hélas! hélas! elle t'apparaît sous la figure d'Anna, elle te saisit par le cou, elle te jette sur son coursier noir aux yeux de flamme, et tout est fini pour toi,... pour nous tous.

— Petite folle! s'écria Dartley en se levant brusquement; tes superstitions sont contagieuses. Tais-toi, avant que les mauvais esprits ne t'entendent. Je dois poursuivre ce que j'ai commencé, Karina. Cependant tu as raison sous un rapport ; Lars et Niels me sont d'une nécessité urgente. S'ils reviennent, envoie-les-moi; je les attendrai bien avant dans la nuit.

— Sois tranquille, je n'y manquerai pas. »

Il caressa sa longue et souple chevelure : elle le laissa faire; puis il mit les deux mains sur ses tempes brûlantes et l'embrassa.

« Ma pauvre Karina, dit-il, tu m'aimes bien aussi? Si je meurs, chanteras-tu le chant funèbre et prieras-tu sur ma tombe? Karina, le feras-tu? »

Les yeux de la jeune fille se remplirent peu à peu de larmes. Elle ne répondit pas, mais une douleur indescriptible courut comme un frisson sur son visage et sur son corps vigoureux. Sa respiration était

profonde et précipitée; Henric entendait son pouls battre, et il la sentait trembler et chanceler. Effrayé d'une pensée soudaine, il retira ses mains et prit son fusil et son chapeau.

« Bonne nuit, Karina, dit-il; n'oublie pas ce dont je t'ai chargée.

— Adieu, Henric! » répondit-elle, et elle lui tendit la main; mais il était déjà à la porte; cette main retomba sur la serrure, et la pauvre fille s'assit tristement dans le coin du fond. Ses larmes coulaient, lentes et irrésistibles; elle appuyait sa tête sur le mur, et se tordait les mains sur la poitrine, jusqu'à ce qu'enfin elle devint plus calme et ne sut plus pourquoi elle avait pleuré. Elle essuya avec contrariété les taches humides qui souillaient sa veste, et le feu lui sécha les yeux.

« Pourquoi donc suis-je si troublée? se demanda-t-elle; mais aussi quel besoin Henric avait-il de me parler de mort et de tombeau, lorsqu'il était là, devant moi, si frais et si rose? Oh! viens donc, Lars! Lars! Lars! »

Elle se leva, prêta l'oreille, puis sortit en courant et considéra le fjord à la lueur des étoiles. Les vagues mugissaient écumantes en se brisant sur la rive; on entendait comme un bruit de rames, mais les noires ombres du fjelle retombaient sur les flots, et l'on ne pouvait rien découvrir. A plusieurs reprises elle appela Lars, mais sa voix lui revint seule.... Elle retourna prendre sa place au foyer; mais ce fut pour se plonger plus avant encore dans des anxiétés et des songes qui venaient tous se réunir, comme à un point central, autour de Henric Dartley.

Celui que suivaient ses pensées était depuis longtemps arrivé dans la salle du manoir isolé de Rothbergsland. Il mettait ses papiers en ordre : beaucoup furent sacrifiés aux flammes; d'autres furent soigneusement serrés. Enfin, il prit la plume et se mit assidûment à écrire une lettre qu'il examinait ligne par ligne, en réfléchissant sur le contenu. Il ne s'aperçut pas qu'en dehors, devant la fenêtre, une figure s'était approchée, l'avait regardé, avait disparu au moment où il relevait la tête, et était remplacée par une autre qui le considérait avec une expression de joie vindicative.

Cependant des hommes s'approchaient à pas légers du bâtiment. On entendait comme un bruit d'armes, et lorsque la vieille ménagère mit la tête à l'entrée de sa chambre, un noir fantôme, haletant, effroyable, s'élança brusquement et rejeta si violemment la porte sur elle qu'elle tomba de tout son long. Les verrous furent alors poussés, et la vieille Matthéa s'évanouit.

« Oui, il en doit être ainsi, se disait Dartley en considérant son

écrit; ainsi donc, mon Anna bien-aimée, je prendrai encore soin de toi, quand même la mort, quand même Reisa-Rova viendrait m'arracher à ton amour! »

Il écouta le bruit qui se faisait dans la cour du château, et se dit en souriant :

« Vraiment on pourrait penser qu'un mauvais génie est à la porte, et fait résonner les serrures. Mais ce sont mes amis, poursuivit-il en entendant des pas fermes dans la chambre voisine. Ce sont Niels, Gullik, Herbrand et Lars. » La porte était ouverte, et cependant personne ne répondait. « Venez donc, mes amis, » acheva-t-il en se détournant.

Un homme grand et gros était à l'entrée, en habit bleu de marin, le chapeau sur la tête. « Est-ce là ce drôle? » demanda-t-il d'une voix retentissante et dure.

« C'est M. Henric Dartley, » répondit un autre qui se trouvait derrière lui.

Dans la première surprise, Henric s'était levé d'un bond et regardait, sans comprendre, le visiteur inconnu. Mais au bout d'un instant il parut que son examen n'avait conclu à rien de favorable, car il mit la main au couteau suspendu à son côté. Toutefois, l'homme de la porte s'était approché plus vite encore et lui dit courtoisement :

« Vous me connaissez, monsieur Dartley?

— Oui, capitaine Rosen. Qu'est-ce qui vous amène à Rothbergsland?

— Vous allez le savoir de suite. Asseyez-vous, monsieur Dartley, et gardez-vous surtout de toute précipitation. Voici mon ami Munster, du vaisseau de Sa Majesté *les Trois Sœurs*, qui désire faire votre connaissance, et vous prie de lui accorder l'honneur d'une visite à son bord.

— Je ne vous comprends pas, capitaine, mais je dois décliner votre prétention.

— Vous ne la déclinerez pas, reprit énergiquement le baron, vous ne devez pas la décliner! » Le jeune homme se tut un instant.

« Cela signifie, dit-il ensuite, que vous comptez me contraindre à vous obéir?

— S'il n'en peut être autrement, oui sans doute.

— Et de quel droit, s'écria Henric, ardent et fier, de quel droit pénétrez-vous dans la maison d'un homme libre, d'un citoyen norwégien, pour y exercer un acte de violence?

— La responsabilité de mes actes m'appartient, monsieur Dartley. Vous devez seulement savoir ceci : vous me suivrez de gré ou de force; il ne vous sera fait aucun mal, seulement vous quitterez pour quelque temps

ce lieu, où votre présence n'apporte que du dommage, où vous excitez les inquiétudes et troublez les esprits. Vous êtes en sûreté, mais moins vous lutterez, mieux cela vaudra pour vous.

— A quoi bon tant de cérémonies, capitaine! s'écria le rude Munster en saisissant Henric par le bras. Écoutez, drôle, vous apportez ici le trouble et la trahison : en raison de cela, il convient que vous fassiez un voyage. Je saurai bien vous mettre au pas : en avant donc, obéissez! »

Cette brutalité éveilla tout le courage de Henric. D'un seul coup il repoussa si violemment le marin que son chapeau s'envola, puis il s'élança vers la porte, et Rosen ne le retint pas.

« Force contre force! s'écria-t-il; tenez-le ferme, vous autres, là-bas! » En un instant Dartley se vit entouré d'une demi-douzaine de matelots vigoureux, qui avaient tranquillement attendu dans la salle voisine les ordres de leurs chefs. Il se débarrassa à plusieurs reprises, et culbuta quelques-uns des agresseurs; mais enfin il chancela, fut renversé, et des mains robustes le maintinrent douloureusement sur le sol.

Rosen avait pris la lumière et éclairait tranquillement cette scène.

« Vous auriez pu penser, monsieur Dartley, que j'avais pris mes mesures, dit-il; voulez-vous maintenant vous soumettre?

— A des brigands, à des infâmes! s'écria le noble vaincu en faisant un nouvel effort.

— Alors il faut vous lier, et si vous ne voulez vous taire nous serons obligés d'agir d'une manière encore plus pénible pour vous. »

Tout était préparé, car, à l'instant même, les bras du captif furent attachés derrière le dos. « Mettez-le sur ses pieds, dit Rosen. Et vous, écoutez-moi : je veux autant que possible éviter la violence; ma conduite dépendra de vous. »

Il promena sa lumière sur le bureau, ouvrit plusieurs papiers et lut la lettre inachevée.

« Vous mettez le comble à vos indignités en lisant des lettres qui m'appartiennent! » s'écria Dartley.

Le capitaine ne prit pas garde à cette interpellation. Il continua attentivement sa lecture, plia le papier et le mit dans sa poche.

« C'est un fort joli document concernant vos menées, monsieur Dartley, dit-il alors. Mes actes ne sauraient avoir une plus complète justification. Vous informez vos amis que vous avez employé toute votre influence pour exciter les paysans à l'accomplissement de vos désirs; que votre plan est dangereux, mais que c'est à peine si le résultat peut

être révoqué en doute; que, comme cela pourrait bien arriver, vous voulez agir et mourir pour la liberté de la patrie. Ah! je vois que vous avez eu des pressentiments de mort, monsieur Dartley, poursuivit-il d'un ton railleur, car cette lettre est en même temps une sorte de testament en faveur d'une certaine jeune dame qui vous est chère. Sous ce rapport, soyez tranquille: vos affaires de cœur ne me concernent en rien. Au reste, je ne pense pas que vous mouriez, et, si je me trompais, votre volonté serait suivie. Je respecte vos sentiments et vos résolutions.

— Respectez davantage le droit d'un homme libre, ce droit que vous foulez aux pieds! dit Henric. Où est l'ordre de l'autorité légitime qui vous donne mission de m'arrêter? Vous, étranger, vous, Danois, vous devez rendre raison, monsieur, de tout le tort qui m'est fait.

— Que vous êtes méticuleux! répondit l'officier; allons, je veux bien encore satisfaire vos scrupules, et je vous prouverai que j'agis d'après la volonté de l'autorité. Partons, mais encore un mot, monsieur Dartley: vous ne ferez aucune tentative de fuite, car douze balles vous auraient transpercé avant que vous eussiez fait dix pas; vous ne ferez non plus aucun vacarme inutile, car on vous garrotterait comme un morceau de toile dans la chambre à voiles. »

Le prisonnier suivit en silence. Sur un signe du capitaine, deux matelots le saisirent par les bras et le conduisirent dans le sentier rocheux descendant au fjord. Les autres l'entouraient. Ils étaient dix, tous armés de pistolets et de sabres : il n'y avait pas la plus légère chance d'échapper à une telle troupe. On le monta dans la grande chaloupe, on jeta sur ses épaules un manteau, on enfonça sur sa tête un chapeau de matelot, et on le déposa au fond, en attachant les extrémités de la corde qui liait ses mains à un banc de rameur, auquel son dos s'appuyait.

La chaloupe glissait vive et calme sur les eaux du fjord. Les longues rames plongeaient sans bruit dans le sombre abîme, et ranimaient la mystérieuse vie des flots. Des étincelles d'or jaillissaient et sillonnaient l'air. Un tourbillon de feu suivait l'embarcation et se perdait au loin en scintillant. Henric avait la tête penchée; son âme était pleine de douleur et de colère; tantôt l'horreur de sa situation le saisissait avec une force déchirante; tantôt une rage impuissante le dévorait. Il songeait surtout à Anna, à son avenir, à ses amères douleurs, et, en pensant à elle, il en venait à s'oublier. Mais cette jeune et forte poitrine n'était pas faite pour contenir longtemps un vain désespoir: bientôt il sentit un nouveau flot de courage monter en lui. La mer lumineuse, en jetant ses étincelles, allumait un feu qui fondait les

glaces de la désolation. Moins abattu, il releva les yeux : une étoile rouge brillait au rivage ! Une maison était là : c'était le gaard de Bunserud ! A la porte se tenait une femme dont la main élevait une torche de résine : c'était la fidèle Karina ! Henric la reconnut ; un seul cri pouvait lui dire quel était celui qui descendait l'eau dans cette chaloupe : ce cri, il ne le poussa pas, car la prudence l'avertit à temps. Il regarda de côté, et il vit la sombre figure du capitaine Munster, qui, légèrement effleurée par la lueur de la torche, se tournait vers lui.

La sagesse subtile de sa nation, sagesse qu'il possédait à un degré éminent, lui disait : « Ne t'aventure pas lorsque le succès est si incertain ; une démarche irréfléchie ne peut qu'empirer ton sort. Attends, une meilleure occasion se présentera. Karina a un cœur rempli de pressentiments : qui sait si elle ne connaîtra pas ton danger sans que tu le lui révèles ? Dans peu d'heures, trente hommes vaillants ne seront-ils pas chez toi ? La vieille Matthéa ne donnera-t-elle pas l'alarme ? Tout n'est pas perdu, et si maintenant. . . . . . . »

Il fut interrompu dans ses pensées et tout son sang reflua vers le cœur : une nacelle de pêcheur passait, et il reconnaissait clairement, dans la voix qui chantait à bord, celle de Niels Hansen. Mais un instant plus tard la voix s'était tue, la barque avait disparu rapide, et l'on entrevoyait, entre les rochers et les arbres, la lumière du presbytère de Grover.

Le capitaine tourna le gouvernail vers la terre, et l'extrémité de la chaloupe toucha le rocher. « Maintenant, monsieur Dartley, dit-il, je veux vous convaincre que votre arrestation a été légalement faite. »

Il sauta à terre, et, au même instant, la porte du presbytère s'ouvrit. Un homme sortit, un autre le suivit.

« L'avez-vous ? » demanda le premier à haute voix.

Henric reconnut Œrsteen. La honte, la colère, la vengeance remplirent son sein. Les trois hommes se parlèrent secrètement sous les arbres, puis ils se rapprochèrent lentement.

« Où est-il donc ? dit l'assesseur.

— Nous avons dû le lier, répondit Rosen ; il est là, dans la chaloupe, au pied du banc.

— Alors dites-lui, prieur Fahlberg, que le bien du pays exige son éloignement temporaire, et que lui-même s'est préparé ce sort.

— Henric Dartley, dit le ministre d'une voix mal assurée, tu troubles la paix publique en toute manière et tu as également miné la tranquillité de ma maison. C'est pourquoi tu dois rester à bord du vaisseau

jusqu'à ce que tu ne puisses plus causer de nouveau dommage. Il ne t'arrivera aucun mal, et dans peu de jours tu seras libre.

— Nous verrons cela, chuchota Œrsteen à l'oreille de Rosen.

— Munster y pourvoira, répondit de même celui-ci.

— Prieur Fahlberg, dit Henric avec calme, je vous rends, toi et l'homme qui est près de toi, responsables de cet acte de violence. On me vole ma liberté; Dieu sait ce que l'on projette en outre! Tout lié et maltraité que je sois, j'ai cependant encore l'autorité d'appeler la honte et l'opprobre sur ceux qui t'ont poussé à être leur complice dans une trahison contre le fils de ton ami et contre un citoyen norwégien. Tu en devras compte à la loi, mais plus encore à ta conscience. Dans ma détresse, le Ciel me suscitera un sauveur! »

Le prieur ne répondit rien, mais Œrsteen s'écria à sa place :

« La justification ne manquera pas plus en face de la loi qu'en face de la conscience. Emportez-le! Je répondrai de cet acte devant tout le monde : nous avons assez de preuves de ses intentions.

— Portez-le à bord de la *Naïade,* ordonna Rosen, et vous, Munster, restez près de lui jusqu'à mon retour.

— J'en répondrai à Eidswold, devant qui que ce puisse être, répéta Œrsteen. Il fallait que cette tête agitée fût mise à la raison, sinon des malheurs irrémédiables auraient fondu sur nous. Sais-tu bien ce qu'il avait en vue, Rosen? Il avait ameuté les paysans pour prendre possession de ton vaisseau au nom de la Norwége : c'était la mission dont l'avaient chargé les conjurés de Christiania. »

Le capitaine poussa un éclat de rire moqueur :

« Ces paysans! mon vaisseau! » s'écria-t-il. Mais tout à coup il devint sérieux, réfléchit et resta incertain.

« Ceci ne doit point être un fait isolé, dit-il, on doit nourrir ailleurs des projets semblables, et si ces rebelles étaient vraiment assez fous.....

— Sois tranquille, interrompit Œrsteen, les paysans avaient plus de bon sens que lui, ils l'ont abandonné.

— Fort bien, mais demain je quitte le fjord et je mets la *Naïade* en sûreté.

— Demain, lorsque je serai élu et que tout sera accompli, alors lève l'ancre et va-t'en : je te chargerai de diverses lettres.

— A propos de lettres, j'en ai une aussi, dit tout bas l'officier; lis-la, mais, dès à présent, son contenu est clair pour moi. Le traître est entre mes mains; plus de ménagements, monsieur le prieur, je me charge de le tenir ferme et de lui procurer son châtiment. »

XII.

Il était resté au fjord un témoin des dernières paroles de Henric : une femme, qui, avec un muet désespoir, suivait du regard la chaloupe, et se laissait tomber au pied de l'arbre qui la cachait, lorsque le bruit des rames se perdit au loin.

Anna avait suivi sans être remarquée, quand elle avait entendu Œrsteen s'écrier : Les voilà, ils l'ont ! — Elle avait vu Henric, elle avait voulu crier, accourir, mais sa voix et ses pieds lui avaient en même temps fait défaut. Elle considérait maintenant cette immobilité forcée comme un bonheur, car une pensée généreuse avait tout à coup rempli son cœur et absorbé toutes ses craintes : « Le ciel te suscitera un sauveur, tu l'as dit, Henric, et tu as bien dit ! Ce sauveur, le voilà, c'est ton Anna ! »

Ses yeux étincelaient d'énergie. Elle courait, légère, sur le terrain marécageux ; ses souliers restèrent dans des bourbiers : elle n'y prit pas garde ; ses pieds saignèrent au contact des pierres aiguës : elle sentit à peine ses blessures. Elle gravissait à la hâte ces rochers escarpés sur lesquels, d'ordinaire, elle ne pouvait passer sans frémir ; les étroits degrés du dangereux sentier la trouvèrent intrépide, ou plutôt elle ne se douta pas qu'il y eût besoin d'intrépidité, car il ne lui vint pas à la pensée qu'un abîme fût sous ses pas. On entendait un sourd fracas dans la montagne : un tiède vent printanier faisait tomber sur la vallée des avalanches de neige et de pierres. Le bras de mer resplendissait à la lueur des étoiles ; mais Anna ne voyait qu'une étoile : la lumière du gaard de Bunserud ; lorsqu'elle y fut parvenue, elle ouvrit brusquement la porte, et, dans son élan, alla tomber, haletante, sur le pilier du milieu de la grand' salle.

Sa chevelure détachée et emmêlée pendait sur ses épaules ; ses mains saignantes, ses vêtements déchirés, son visage en feu, écorché par les épaisses broussailles de bouleaux avec lesquelles elle avait lutté pour se frayer une route, la rendaient presque méconnaissable. Lars, qui s'était attablé avec ses camarades, se leva d'un bond en la voyant ; mais Karina avait déjà couru à elle, l'avait retenue dans ses bras vigoureux, et avait lu sur son visage le malheur de Henric.

« Qu'est-il arrivé ? dit-elle vivement ; parle, où est Henric ? Que lui est-il survenu ? Reisa-Rova l'a emporté dans son nid noir ; j'en étais sûre ; elle planait autour de sa tête, je l'ai vue.

— Au secours, Lars! s'écria Anna; ils l'ont entraîné.

— Qui? demanda le paysan.

— Les Danois... sur leur vaisseau!... »

Lars resta muet un instant; puis il saisit sa longue chevelure, et avec un mouvement énergique la rejeta sur le cou.

« Vois-tu bien, Niels, dit-il tranquillement, que c'était leur chaloupe qui nous croisait avec Henric? La vue de cet homme, placé au fond entre les Danois, m'avait inspiré un pressentiment. Raconte-moi tout ce que tu sais, demoiselle Anna, poursuivit-il en croisant les bras; assieds-toi près du feu, et sois tranquille : Henric Dartley sera secouru. »

Anna raconta ce qu'elle avait entendu. Pas un mouvement n'agitait les traits de son auditeur immobile; mais lorsqu'elle termina, les yeux de Lars brillèrent peu à peu d'une flamme ardente, et sa haute taille se redressa fièrement.

« Ainsi donc, dit-il, ton père, que Dieu lui pardonne! a fait une mauvaise action. Tu la répares, demoiselle Anna,... et le paysan fera rentrer Henric Dartley dans ses droits! »

Il prit deux fusils, dont il tendit l'un à Niels, mit le couteau à sa ceinture et enfonça sa coiffe rouge.

« Où vas-tu? Lars, demanda Anna.

— A la recherche de Henric, répondit-il.

— Alors emmène-moi avec toi.

— Prends soin d'elle, Karina, et adieu. »

Anna le retint. « Je ne puis m'en retourner, dit-elle, et une résolution désespérée brillait sur son visage. Il ne me reste qu'à vivre ou à mourir avec Henric.

— Le veux-tu vraiment? dit Lars ému de la vaillance de son amour; eh bien, tu viendras et tu partageras notre sort. Attends-moi ici avec Niels. Quand vous m'entendrez, vous viendrez au fjord. »

Il partit à la hâte. Une demi-heure après il était devant Rothbergsland, et voyait avec joie des nacelles arriver de tous côtés. A l'extrémité de chaque esquif on voyait brûler de grosses bûches de sapin, comme c'est l'usage lorsque les pêcheurs vont, la nuit, avec leur lance à trois dents, à la pêche du saumon. Des pêcheurs y étaient bien, comme de coutume; mais au lieu de la lance ils portaient aujourd'hui la carabine et le sac à balles sur l'épaule. D'autres embarcations étaient amarrées au rivage; ceux qui en étaient descendus formaient un cercle où l'on délibérait sans rien résoudre, lorsque Lars approcha. A sa vue plusieurs voix s'écrièrent :

« Voilà qui pourra nous dire ce que nous devons faire. Écoute, Lars :

Henric Dartley nous a donné rendez-vous, et nous ne pouvons le trouver nulle part. La vieille Matthéa est devenue folle; elle est enfermée dans sa chambre et crie de toutes ses forces que le diable est venu lui fracasser la tête. La maison est vide, les tables et les chaises sont renversées. Que peut-il être arrivé? Où est Henric?

— Sur le vaisseau danois, répondit Lars : c'est là que nous allons le chercher. Ils l'ont pris dans sa propre maison : nous lui rendrons la liberté. Je ne vous demande pas votre avis; je sais que vous le voulez tous. Donnez-moi vos mains, voisins! »

Ils tendirent en silence leurs mains calleuses : le serment était prononcé.

Lars poursuivit :

« Éteignez les feux et ne dites mot. Nous sommes peu nombreux, mais nous sommes des hommes! Nous aurons le vaisseau ou nous mourrons tous. Si cela se peut, cependant, vivons, et laissons les autres vivre : l'adresse sert souvent mieux que la force; et sur cette corvette, qui appartient à la Norwége tout comme les rochers et la mer, nous avons des amis capables de nous seconder. Au nom de Dieu, suivez-moi, amis, suivez-moi tous. Je veux être le premier à vous montrer le chemin! »

Légères et rapides, les yoles descendaient le fjord. Sur les pierres du rivage, devant le gaard de Bunserud, étaient deux figures enveloppées : c'était Anna recouverte du vêtement de pluie du paysan, et Niels, qui la poussa dans l'embarcation; puis on reprit la marche silencieuse. Le presbytère de Grover projetait au loin une lumière isolée : Anna baissa la tête et soupira. Elle songeait à son père, qui peut-être la cherchait déjà avec angoisse.... Peu à peu on voyait s'ouvrir les sombres lignes des rochers sous lesquels glissaient les chaloupes; les vagues, bordées d'écume blanche, venaient de la baie, et, à travers les obscurs nuages du nord, courait un sillonnement rougeâtre, qui parfois envoyait avec une rapidité prodigieuse de clairs rayons vers le zénith.

A l'un de ces éclairs, Lars toucha l'épaule d'Anna, et lui montra sur la mer un corps sombre et vacillant. Trois sveltes colonnes s'élançaient dans la nuit; au-dessous, la mer brillait et faisait jaillir des gouttes d'or; au-dessus, le mystérieux météore planait sur le pavillon flottant, et faisait nettement détacher ce gracieux treillage de mâts et de cordages qui couronne un grand vaisseau. Sur le pont tout était calme : la rudesse du vent, le fin grésil qui tombait en abondance, avaient chassé la garde. Une échelle de corde pendait du vaisseau, plusieurs

chaloupes l'entouraient; mais lorsque, poussée par une forte vague, la nacelle de Lars alla violemment donner contre la paroi du navire, une tête s'avança, et une voix rude cria : « Qui va là? »

Niels Hansen se tenait à la pointe.

« C'est moi, Olof, dit-il tout bas; moi, mon garçon, et quelques hommes vaillants qui ont à te parler.

— Que veux-tu donc, Niels? demanda le matelot surpris; mais Lars, lui mettant sa grosse main sur l'épaule, avait déjà répondu :

— Nous venons ici pour délivrer un homme que les Danois nous ont pris. Où est-il?

— Là-dessous, chez le capitaine, » répondit Olof effrayé.

Le quart s'était levé brusquement. Lars protégeait la place où pendait l'échelle, et plusieurs de ses compagnons étaient montés sans opposition. Le paysan parla longtemps aux matelots à voix basse : quelques-uns s'esquivèrent et allèrent en chercher d'autres. Mais tout à coup un vieillard en habit de marin — c'était l'officier de quart, — se présenta en haut de l'escalier, et voyant ce groupe d'hommes il s'approcha rapidement, demandant à voix haute :

« Qu'y a-t-il?

— Es-tu Norwégien? répliqua Lars.

— Oui.

— Alors je vais te le dire : Nous occupons ce vaisseau au nom du pays, et notre intention est de le garder jusqu'à ce que notre cause soit décidée par l'assemblée nationale d'Eidswold. »

L'officier se tut. Il se voyait cerné. D'ailleurs il était Norwégien, et, comme la plupart, dévoué à la cause de sa patrie.

« Si tu as ordre d'agir comme tu le fais, dit-il, parle à celui qui commande ici : il désignait la porte de la cabine.

— Je le veux bien, reprit Lars, je lui parlerai en homme. En attendant, occupez ce vaisseau, et que tout ami de la Norwége l'aide au recouvrement de ses droits! »

Il serra significativement la main de Niels Hansen, prit de l'autre côté Anna par le bras et l'entraîna.

« Voici maintenant le moment décisif, lui dit-il tout bas; il s'agit de tout gagner ou de tout perdre. »

Une lampe brûlait sur l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine. Tout était commode et élégant; la rampe de cuivre poli, les portes en acajou rehaussé d'ornements dorés; à travers ces portes, la voix du baron passait suffisamment pour être parfaitement comprise.

« Vous êtes en colère, monsieur Dartley, disait-il; mais un homme doit savoir se résigner à son sort, et le vôtre n'est pas encore le plus dur. Dans quelques mois vous serez libre, et vous aurez gagné en expérience. Vous aviez formé le plan de prendre ce vaisseau et vous ne le niez même pas. J'aurais pu vous traduire devant un conseil de guerre et vous faire condamner, si je n'avais contracté quelque obligation envers vous.

— Et vous préférez acquitter cette obligation de la manière la plus illégale? répondit Henric.

— Il serait complétement inutile de discuter plus longtemps avec vous sur ce sujet. Le temps s'écoule, la pièce est achevée; le capitaine Munster vous attend; il a déjà le chapeau sur la tête et son verre est vide : partez donc et soyez prudent, c'est mon dernier conseil.

— Oh! si j'eusse été prudent! s'écria douloureusement Dartley; si j'eusse suivi tes bons conseils, Lars! »

Au même instant le paysan poussait la porte, et avançant la tête par l'ouverture :

« Me voici, Henric, dit-il simplement.

— Et moi aussi, » s'écria Anna passant devant Lars. Elle laissa tomber le chapeau et le vêtement de pêcheur. Elle étreignait de ses mains blessées l'ami tant aimé, et le couvrait de ses baisers brûlants.

« Anna! » s'écria Dartley, et il avait tout deviné. A son tour, il l'embrassa mille fois; puis, avec son élan joyeux :

« Je le savais bien que vous ne m'abandonneriez pas! La pièce n'est point achevée, capitaine Rosen : un nouvel acte commence.

— Et lequel? » demanda le baron interdit. Au même instant, une vive agitation, des hourrahs sans nombre, se faisaient entendre sur le pont.

« Qu'est-il arrivé? Que signifie tout cela?

— Cela signifie probablement, dit Lars, que l'on crie hourrah pour la Norwége, et que vous n'avez plus à commander ici. »

Le capitaine mit rapidement la main à son épée posée sur la table; mais le paysan s'était avancé avec calme : « Je vous conseille de laisser cet objet-là tranquille, lui dit-il en souriant. Réfléchissez et soyez sage. Vous n'avez rien à craindre, il ne vous arrivera aucun mal; seulement il faut que le vaisseau soit dirigé sur Bergen, où les décisions convenables seront prises plus tard. »

Les cris qui retentissaient de plus en plus fort sur le pont, les hourrahs redoublés, et enfin l'aspect de plusieurs paysans armés qui sautaient en bas de l'escalier, entouraient Dartley, lui pressaient les mains, et lui assuraient qu'il était libre et que la corvette était en leur

pouvoir, puisque les Norwégiens s'étaient joints à eux, tout cela convainquit le capitaine qu'il n'y avait plus à songer à la résistance. Il n'était pas sans remarquer les regards peu rassurants que jetaient sur lui quelques-uns de ses nouveaux visiteurs, et il songeait non sans fondement que là où le joug de l'obéissance imposée est si soudainement rejeté, la force brutale ne manque guère de prendre la place : il se disait qu'il en pourrait bien être la victime. Le résultat de ces réflexions fut qu'il déposa son épée.

« Monsieur Dartley, dit-il, je remets mon commandement entre vos mains. La sûreté de ce vaisseau royal, le soin de son équipage vous regardent. Vous aurez à répondre de vos actes de cette nuit devant le prince régent.

— Devant les députés de la Norwége réunis à Eidswold, monsieur, répliqua fièrement Dartley.

— Je suis sans doute votre prisonnier? demanda Rosen; je reste où reste mon vaisseau.

— Évidemment, répondit Dartley d'un ton sévère, les lois du pays feraient peu de façon avec un homme qui a violemment arraché un citoyen de sa demeure pour le déporter aux Indes. Cependant, en considération de l'heureux dénoûment, et parce qu'il faudrait envelopper dans la cause des personnes auxquelles je dois respect et amour, je ne me ferai pas accusateur. Allez à Bergen ou à Christiania; portez plainte, défendez-vous; sitôt le jour venu, vous avez pleine liberté.

— Et moi? demanda l'arrogant capitaine du bâtiment des Indes, qui s'était tenu immobile et avait tout entendu; que comptez-vous faire de moi?

— J'aurais grande envie de montrer à ce drôle comment on est dans la grotte du Requin, où nous avons tant ri de lui, tandis qu'il nous cherchait vainement, dit Lars. Écoute, tu es un homme inique et violent, et il faut que tu apprennes par toi-même ce que produit la force, si toutefois Henric le veut.

— Laisse-le, dit celui-ci, il n'a été qu'un pur instrument dans une autre main. Fais en sorte, continua-t-il en se tournant vers Munster, de t'échapper avant que d'autres ne te saisissent. J'aurai soin que tu arrives à ton bord. »

Mais les paysans et les matelots se pressaient de plus en plus. Des voix nombreuses appelaient Dartley et Lars sur le pont inondé de lumière; et lorsqu'ils pénétrèrent dans le cercle épais de leurs amis, de joyeuses acclamations les accueillirent. Henric tenait Anna serrée sur son cœur, de l'autre main il conduisait le capitaine.

« Mes amis, dit-il, ce que nous avions juré est accompli : aucune injustice ne nous oppresse et aucun sang ne crie contre nous. Conduisons-nous toujours avec union et sagesse, comme il convient à des hommes libres; que le droit reste le droit, et que la lueur du matin, en paraissant sur nos montagnes, n'apporte pas sur notre visage la rougeur de la honte. »

XIII.

Et lorsque les clartés resplendissantes du jour commencèrent à descendre sur la vallée de Grover, on put voir, dans tous les sentiers, des deux côtés du fjord, le spectacle le plus animé. Les habitants des gaards, à pied ou à cheval, descendaient les parois de la montagne ou montaient les abîmes du fjelle. Les étalons jaunes et gris, à la crinière hérissée et enlacée de rubans rouges, hennissaient avec colère et leurs yeux de feu étincelaient d'ardeur. Des brides ornées de têtes de serpents, des selles garnies de clous jaunes, désignaient les plus riches propriétaires; mais beaucoup étaient assis sur le dos nu de leurs bêtes qui, avec une merveilleuse assurance, passaient sur les écueils sans jamais trébucher, longeaient le bord de précipices à donner le vertige, sautaient sur les blocs de pierre, les fentes, les crevasses, puis enfin galopaient dans la prairie, s'emportant dans une course à toute vitesse, que les cavaliers encourageaient de leurs cris de joie.

On voyait aussi des femmes et des filles, assises de côté sur de hautes selles. D'autres avaient pu venir en carriole ou en charrette, parce qu'elles habitaient sur des chemins plus fréquentés. Enfin, sur le fjord, les barques à huit rames portaient des passagers en foule compacte, revêtus de leurs beaux habits du dimanche, offrant les couleurs les plus éclatantes et les tons les plus heurtés qu'ils eussent pu trouver. Partout c'étaient des acclamations d'allégresse; des amis, des connaissances, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontraient. Vieillards et jeunes gens se serraient les mains et se rapprochaient pour parler confidentiellement, après avoir installé cheval ou charrette dans les environs du presbytère.

L'animation s'était également introduite dans cette demeure. Le prieur, le juge, l'assesseur et administrateur du bailliage, ses adjoints, les employés subalternes, l'administrateur de la paroisse et les *lensmänner,* étaient réunis tenant conseil sur l'élection. Le café exhalait son parfum, et le prieur avait déjà, à plusieurs reprises, demandé sa fille;

mais les servantes, qui avaient en vain frappé à la porte, n'avaient pas eu le courage de dire au vieillard qu'elles ne recevaient aucune réponse. Elles l'avaient confié au docteur; celui-ci fut bientôt convaincu qu'elle était partie, et au milieu de toute la frayeur, de toute la préoccupation qui devait résulter d'une telle nouvelle, il en ressentit pourtant au fond du cœur un mouvement de joie. Il sut dissimuler jusqu'à ce que Fahlberg s'enquît de nouveau de sa fille; alors il se pencha vers lui :

« Ton enfant est où elle doit être; elle ne peut venir à toi; occupe-toi de ton devoir actuel, d'autres devoirs le suivront. »

L'agitation intérieure se peignit vivement sur le visage du pasteur. Il était abattu, inquiet, en lutte contre lui-même et profondément frappé des paroles d'adieu de Dartley, dont il ne pouvait chasser l'importun souvenir.

« J'espère de la bonté divine, dit-il, qu'il n'est pas arrivé de mal à mon enfant. Si tu savais, Magnus, poursuivit-il en soupirant tout bas, combien est pénible l'état de mon cœur! Tu m'aiderais à le calmer au lieu de l'agiter encore.

— Tu peux bien t'y aider toi-même, répondit le docteur, il en est temps encore. »

Au même instant Œrsteen rentra et prit le prieur par la main :

« Je suis heureux, dit-il, que tout soit si bien disposé. D'après vos explications, les *lensmänner* ont abandonné le projet de présenter votre nom aux suffrages, et vos paroles au sujet de Dartley n'ont pas été perdues non plus. Le juge a élevé la voix en ma faveur, comme vous le souhaitez. Sortons maintenant, les paysans se rassemblent déjà. Il n'est pas douteux que si vous vous prononcez pour moi, presque toutes les mains se lèveront. Le seul homme qui puisse nous nuire ne viendra pas nous troubler, et je remarque même que beaucoup de ses partisans ont fait défaut. Lars de Bunserud lui-même, le plus dangereux de tous, n'est point ici. »

Il entraîna le prieur, mais, au moment même où ils sortaient, un violent coup de canon trouvait un écho dans tous les abîmes de la montagne; un second, un troisième suivirent, et bientôt on put apercevoir, enveloppée dans la fumée et tournant la courbe de la rive, la corvette aux blanches voiles enflées par le vent. Le soleil éclairait les mâts, et l'on voyait au plus haut sommet se déployer fièrement le pavillon norwégien.

Cependant les voiles s'abaissaient. On entendait résonner les chaînes des ancres sans que leur bruit pût couvrir les cris joyeux

de l'équipage. Des embarcations se détachaient du navire et venaient aborder au rivage. L'assemblée des électeurs se dissolvait et chacun ne songeait qu'à s'approcher du bord.

« Le capitaine Rosen veut nous envoyer un salut solennel en l'honneur de mon élection, dit Œrsteen souriant, il arrive un peu trop tôt.

— Beaucoup trop tôt! s'écria le docteur, car regardez, que vois-je? Henric Dartley! dix hourrah pour Henric! c'est lui-même!... et près de lui.... Anna!... vraiment, c'est Anna! Assesseur, la partie est finie. Tu as bien et dûment perdu! »

Ils s'approchaient tous deux dans le groupe serré de leurs amis. Lars, Niels, Karina, bien d'autres encore étaient avec eux. Fahlberg était tellement ému qu'il chancela et fut obligé de se soutenir sur le docteur. La pensée du mal qu'il avait causé à Dartley lui faisait monter la honte au visage. Il devina ce que sa fille avait fait, et lorsqu'il la vit au bras de Henric, pâle et tremblante, tendant vers lui des mains suppliantes, il se sentit lui-même pâlir et trembler; il voyait son orgueil s'écrouler, et pourtant il ne savait encore auquel des sentiments qui luttaient en lui il voulait donner raison, jusqu'à ce qu'enfin des larmes coulassent et qu'il ouvrit les bras à son enfant.

« Mon paternel ami, dit Dartley d'un ton de prière, pouvez-vous encore être dur envers moi? Pouvez-vous me refuser un cœur qui est si fidèlement le mien? Vous avez eu confiance en l'homme qui est près de vous et qui frémit à ma vue; lisez cette lettre, je l'ai trouvée chez son ami, le capitaine Rosen, elle vous dira si vous devez tenir votre parole. »

Le prieur prit la lettre adressée à un haut personnage. Il lisait de plus en plus vite. Tout à coup il s'arrêta, la mit violemment devant les yeux d'Œrsteen et s'écria :

« Avez-vous écrit cela? oui, c'est vous qui l'avez écrit. Hier, devant moi, vous avez remis ce papier au capitaine, et je reconnais votre main. Vous raillez, vous méprisez l'amour de la liberté que professent vos concitoyens. Vous conseillez au gouvernement d'écraser les conjurés, vous lui donnez les moyens de garder le pouvoir.

— Je n'ai jamais dit, répliqua Œrsteen avec le plus grand sang-froid, que je partageasse les illusions insensées qui font le malheur de ma patrie. Je suis pour un roi qui puisse tenir la Norvége d'une main ferme et la rendre heureuse; je ne puis partager le vertige de liberté d'hommes tels que Dartley, bons uniquement à amener la confusion et la révolte. »

Le jeune homme s'avançait, mais le ministre l'arrêta en lui prenant la main, et dit avec dignité :

« Tu ne dois pas répondre, Henric, laisse ces hommes prononcer. Ce que nous aurons à régler ensuite est notre affaire privée, mais ici l'élection est ouverte. Vous avez tous entendu les paroles de M. Œrsteen. Décidez s'il doit être votre député. Il n'a pas ma voix. »

Aucune main ne se leva.

« Il devait en être ainsi, dit l'assesseur avec un calme forcé, bien que la rage et l'ironie fissent frémir ses lèvres ; comment aurait-il pu en être autrement ? Accomplissez votre dessein, achevez de violer la foi jurée, prieur Fahlberg. Voici votre candidat, Henric Dartley, hier, d'après votre désir, pris et lié à bord de la corvette ; aujourd'hui, pressé sur votre sein paternel et envoyé à Eidswold. »

Le prieur baissa la tête. « Que Dieu me fasse miséricorde ! dit-il en soupirant ; je me suis gravement trompé. Choisissez qui vous voudrez, chers compatriotes : Henric Dartley vous dira s'il peut être votre député.

— Non, dit celui-ci en s'avançant, je ne puis l'être et ne le serai point ; mais voici l'homme auquel je donne ma voix. »

Il désignait Lars de Bunserud, et, lui prenant la main, il le fit placer près de lui. Il y eut un moment de silence, puis des chuchotements, puis des cris :

« Henric Dartley a raison ! Lars est le plus fort et le meilleur des hommes, aussi bon dans le conseil que dans l'action. »

Toutes les mains se levèrent, et Lars se redressa fièrement. Il était noble et beau comme un homme libre des vieux âges, élevant sa voix dans l'assemblée du peuple.

« Vous m'avez choisi, chers amis, dit-il, et vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir donné vos voix au paysan. Je servirai mieux vos intérêts et ceux du pays que ne l'eût fait ce traître bailli, auquel je saurai trouver son siége. La sagesse peut aussi bien se trouver sous la veste grossière que sous le bel habit, et puisque les paysans, les soldats, les matelots seront rassemblés à Eidswold avec les gens savants et riches, sans distinction de rang, comme cela est bon et juste, j'irai avec plaisir. Je vous ferai honneur, chers compatriotes, car, dans tous les députés, il n'y aura pas un cœur plus dévoué à la patrie que celui de Lars de Bunserud, le paysan de Grover. »

Les électeurs se pressèrent autour de lui, pleins de joie et de fierté, pour lui serrer la main.

« Nous serons libres, s'écria Niels Hansen, libres comme l'étaient

nos pères! Toi, tu travailleras à Eidswold à nous faire acquérir la liberté. Nous nous occuperons ici à étendre son empire. Henric Dartley a déjà parlé de réunir les jeunes gens en un corps de carabiniers : que la guerre éclate et nous en sommes tous, tous prêts à combattre jusqu'à la victoire. »

Cependant Lars portait en souriant ses regards sur un groupe placé un peu en arrière : le prieur pressait étroitement Anna et Henric dans ses bras.

« Cet Henric-là, dit le paysan, fera certainement ce qu'un homme vaillant doit faire, lorsque la patrie l'appellera, mais pour l'instant, son cœur tout entier bat pour mademoiselle Anna, et il a raison, Niels. Le lieu natal, la maison, le bonheur intérieur sont choses que l'homme doit aimer et dont il doit s'occuper avec soin.

— C'est précisément à quoi je songe pour ma maison avant d'en franchir le seuil, poursuivit-il; viens ici, Karina, et toi, Niels Hansen, donne-moi ta main, tu es un brave garçon, voici ma sœur, veux-tu en faire ta femme?

— Oui, répondit Niels joyeusement, et elle me sera chère et précieuse comme mes yeux. Tope là, Karina, tu seras heureuse. »

La montagnarde baissa les yeux, les releva un instant sur Henric, puis jeta un regard mutin à Niels qui lui tendait la main.

« Maintenant je puis te l'avouer, dit-elle, tu es un brave garçon, tu as fait aujourd'hui de nobles choses. Tu es persévérant et courageux; avec cela on réussit. Prends-moi donc pour femme, Niels, nous serons heureux; nous ferons tous deux ce qu'il faudra pour cela.

— Quant à la noce, dit le prieur, je m'en charge : on n'en aura jamais vu une si gaie à Grover. Je conduirai deux couples à l'église : Karina marchera près d'Anna, Niels près de Henric, et vous êtes tous invités. »

La journée fut heureuse pour tous. Pierre Kluver ne fut point oublié : il reprit son bien sur les provisions de la corvette. Le prieur lui acheta des vivres et le presbytère fut rempli jusqu'au soir d'hôtes joyeux.

Le lendemain matin, le vaisseau fut dirigé sur Bergen. Lars partit pour Eidswold, et bientôt le cri de guerre retentit dans la montagne. Henric rassembla cent carabiniers, qui rendirent de vaillants services. Et lorsque la paix revint avec la liberté, lorsque le fjord et la montagne resplendirent sous les rayons du soleil d'été, il se fit une noce dont on parle encore à Grover. Henric Dartley de Rothbergsland, Anna, Niels et Karina, avec Lars et le docteur Magnus pour garçons

d'honneur, se rendirent à l'église, parés de rubans et de fleurs, à la tête d'un innombrable cortége, que précédaient en grand costume chanteurs, violons et trompettes. Le soir, le docteur dansa avec les deux mariées, au grand divertissement de tous les assistants.

Ils vivent encore maintenant, comblés de bonheur et de bénédictions, dans la paix de la liberté et du bonheur domestique.

Œrsteen a depuis longtemps disparu; il s'est réfugié en Danemarck.

Traduit de l'allemand, de M. Théodore Mugge.

LE BOUDDHISME.

Discours lu le 1er mars 1856, à la Société scientifique de Berlin,

PAR M. ALBRECHT WEBER [1].

En entreprenant d'exposer ici, dans le court espace d'une heure, les principaux résultats des recherches les plus récentes sur l'établissement et l'histoire de la religion bouddhique, je ne me suis pas donné une tâche aisée. Le choix entre ce qui est essentiel et ce qui est moins important est difficile à faire et dépend beaucoup de l'appréciation individuelle.

La question du bouddhisme est immense et digne dans tous ses détails d'attirer l'attention de l'historien impartial; elle constitue un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire universelle, par cela seul, qu'abstraction faite de son passé, le bouddhisme, après plus de deux mille ans d'existence, est encore aujourd'hui la religion du cinquième au moins, et peut-être du quart de l'humanité vivante. Beaucoup de problèmes qui s'y rattachent sont encore sans solution, mais comment s'en étonner, lorsqu'on songe que la science n'a été mise en état de s'en occuper que depuis trente ans à peine. Jusque-là on en était réduit aux renseignements insuffisants des voyageurs européens sur l'état actuel du bouddhisme, et sur les traditions qui s'y

[1] Ce travail, comme celui que nous avons publié sous le titre de *Derniers résultats des travaux sur l'Inde antique* dans notre numéro du 31 mai, est extrait des *Indische Skizzen* de M. Alb. Weber.

rapportent dans les pays où il règne; quelques particularités seulement étaient connues par des documents tartares ou chinois; quant à son origine et à sa constitution primitive, on n'avait que de vagues et douteuses conjectures; car depuis des siècles il était entièrement banni de l'Inde où il avait pris naissance, et on ne le connaissait que sous les formes qu'il avait prises dans les pays étrangers. Cette énorme extension chez les nations les plus éloignées et les plus diverses prouvait bien qu'il avait pour base un élément sérieux et vraiment humain; mais quel était cet élément, et comment le déterminer sous l'amas de formules vides, de fantaisies absurdes, de pompes et de momeries, qui apparaissaient seules aux yeux des voyageurs et des savants?

Les matériaux nouveaux obtenus depuis trente ans pour l'histoire réelle du bouddhisme sont dus à quatre investigateurs. Le premier, Brian Haughton Hodgson, résident anglais à la cour du roi de Népâl, a découvert dans ce pays la rédaction sanscrite des livres sacrés du bouddhisme, et depuis 1828, il a employé tous ses efforts à en répandre la connaissance. Vint ensuite le courageux voyageur hongrois Csoma de Körös, qui, à la même époque, étudia au Tibet la traduction tibétaine de ces livres sacrés, et donna à l'Europe la première idée de la langue tibétaine. Le troisième, George Turnour, découvrit à Ceylan la rédaction pâlie de ces mêmes livres, et publia un important ouvrage pâli sur l'histoire du bouddhisme, le *Mahâvança*. Enfin le quatrième, James Prinsep, de Calcutta, sut déchiffrer avec la sûreté du génie des inscriptions en langue pâlie, gravées sur des rochers dans diverses parties de l'Inde, par ordre d'un roi Piyadasi[1] qui régnait au troisième siècle avant notre ère, pour inculquer aux peuples, en termes partout identiques, les préceptes de la morale bouddhique. A ces quatre premiers explorateurs se joignit une foule d'orientalistes, ayant pour spécialité, soit le sanscrit, soit le pâli, le chinois, le mogol, le tibétain ou le cinghalais. A leur tête brillait Eugène Burnouf, dont les ouvrages[2] ont posé les bases de toutes les recherches à venir, quoique la

[1] *Voyez* sur ce roi notre livraison du 31 mai, p. 294. (*Note du traducteur.*)

[2] Les ouvrages d'Eugène Burnouf relatifs au bouddhisme sont : 1° l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. Ier, in-4°, Paris, 1844. Ce premier volume contient l'étude des documents bouddhiques du Népâl. Le second, qui n'a pas été publié, devait contenir l'étude des documents cinghalais, et se terminer par une esquisse historique; 2° la traduction du *Lotus de la bonne loi*, accompagnée d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme. Mentionnons aussi, pour compléter le contingent de la France sur cette question, la traduction du *Lalita vistara*, par M. E. Foucaux, Paris, 1847, et l'excellent mémoire sur le bouddhisme que M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu à l'Académie des sciences morales en 1854. (*Note du traducteur.*)

mort l'ait empêché de les achever. On doit aussi mentionner, à cause de leur importance, les travaux de Spence Hardy, qui vécut longtemps à Ceylan comme missionnaire wesleyen.

Ce que l'on sait jusqu'ici, c'est que la religion bouddhique fut instituée par un homme qui vivait dans l'Inde au sixième siècle avant notre ère; que le Bouddha s'éleva d'une façon absolue contre l'état de choses et les institutions brahmaniques, et que par la morale purement humaine qu'il prêcha, par sa reconnaissance des droits de tous les hommes, même les plus humbles, il introduisit une réforme fondamentale et sollicita la nation indienne à rompre entièrement avec son passé.

Pour bien comprendre l'œuvre du Bouddha, il est nécessaire de rappeler en peu de mots en quoi consistaient cet état de choses et ces institutions brahmaniques, et comment on y était arrivé.

Quand la race blanche des Aryens, d'où les Brahmanes sont issus, sortit du nord-ouest pour entrer dans l'Inde, vers le seizième siècle au moins avant notre ère, elle y trouva des races d'une autre couleur, soit indigènes de l'Inde, soit, comme il est plus probable, établies antérieurement dans ce pays et y vivant à l'état sauvage; leurs aptitudes naturelles, comme leur degré de civilisation, les laissaient bien au-dessous des nouveaux conquérants et en faisaient une proie facile pour ceux-ci; mais leur supériorité numérique les rendait toujours inquiétantes et dangereuses, et leurs mœurs incultes en faisaient pour les Aryens un objet de répugnance et même d'horreur. Dans les États aryens qui se formèrent, elles furent réduites à une condition inférieure et opprimée; tout mélange avec elles fut formellement interdit, et les descendants des mariages mixtes qu'on ne put empêcher furent maintenus autant que possible dans une situation encore plus basse et plus dure. Il se forma aussi avec le temps parmi les vainqueurs aryens trois grands groupes, comprenant le peuple proprement dit, les familles nobles et royales, et les familles sacerdotales. Ces dernières qui conservaient le dépôt des coutumes antiques et possédaient exclusivement les traditions religieuses du passé s'élevèrent de plus en plus au premier rang par suite du sentiment religieux qui caractérisait spécialement les Aryens, et de l'importance toujours croissante du culte comme lien national entre toutes les fractions de la nation. Favorisés encore dans leur mouvement par les races royales qui continuaient de leur côté à se détacher de la masse du peuple, les prêtres finirent par ne plus être considérés seulement comme les uniques possesseurs de la science divine, mais comme les représentants réels des dieux, aussi supérieurs aux nobles et aux rois que ceux-ci l'étaient au peuple.

aryen, et le peuple lui-même aux anciens indigènes. Ces derniers furent écrasés par la hiérarchie des castes avec une dureté et une inhumanité dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple égal dans l'histoire. Toute atteinte à l'ordre établi fut non-seulement punie en ce monde, mais menacée des peines les plus terribles pour les existences postérieures. En effet la vieille croyance à l'immortalité de l'âme et aux peines et aux récompenses après la mort, que les Aryens avaient apportée avec eux, fut mise à profit par les prêtres dans l'intérêt de leur domination. Grâce à la doctrine de la métempsycose, qui trouva un trop facile accès dans les naïfs sentiments du peuple, toute infraction à la hiérarchie brahmanique et aux institutions qui s'y rattachaient fut représentée comme entraînant une damnation éternelle qui surpassait en horreur les peines de l'enfer dantesque.

D'un autre côté, l'éclat des anciens et simples dieux de la nature, que les Aryens primitifs avaient adorés avec une conviction naïve, commença à s'effacer dans les nouvelles mœurs. Dans l'Hindoustan, la nature avait une énergie bien plus violente que sur le plateau central de l'Asie. A la vie la plus florissante succédait tout à coup la mort. Les ardeurs tropicales de l'été transformaient la terre, ainsi que les pluies incessantes de l'automne. Des démons ennemis, sous forme d'animaux méchants ou d'indigènes sauvages, remplissaient les champs et les bois; l'esprit populaire, déjà engourdi et énervé par l'influence du climat, par les voluptés et par la hiérarchie des castes, tomba dans les plus étranges superstitions. Les formules magiques et les conjurations (*atharvan*) remplacèrent la pureté naïve des anciens chants (*rich*), et l'on vit s'évanouir la croyance au pouvoir des anciens dieux, et la confiance en leur protection, chez ce peuple qui perdait en même temps le bonheur et le calme de son existence envahie par l'oppression de l'État brahmanique.

En face de ce polythéisme superstitieux qui se perdait dans l'idolâtrie, la partie pensante des brahmanes tira des anciennes croyances, au moyen de la spéculation pure, la doctrine d'un être unique, source et cause du monde, âme universelle étendant sur toutes choses un empire indéterminé, absolu et illimité. Mais cet esprit infini qu'ils opposaient avec enthousiasme à la personne humaine, finie et bornée, rendit l'existence terrestre également à charge à ces penseurs, malgré leur état social en apparence indépendant. Ils aspirèrent à s'absorber dans le tout et à se délivrer des liens de la personnalité et de l'individualité.

Si des motifs de pure spéculation les portaient à ce désir, le reste

du peuple, malgré son apparente prospérité, souffrait de tels maux dans sa condition étroite et opprimée, dont l'immutabilité était proclamée comme un axiome, qu'il en arriva à détester la vie elle-même, et que l'immortalité qu'il avait autrefois réclamée comme la récompense des bonnes actions ne lui sembla plus qu'une affreuse malédiction, dès qu'il fallait revenir à une existence semblable à celle-ci. En effet, on croyait que la récompense des bonnes actions finissait par s'épuiser, et qu'après avoir goûté plus ou moins longtemps les joies du ciel, chacun devait revenir en ce monde et subir de nouveau le sort terrestre.

Pour accomplir ce désir douloureux d'être délivré de l'existence, pour atteindre ce but suprême de la dissolution dans l'esprit universel, les brahmanes enseignaient dans leurs écoles qu'il fallait se détacher de tous les rapports terrestres, de tous les liens de la personnalité; celui qui s'en était entièrement affranchi pouvait dès lors, à force de méditations, s'élever jusqu'à sentir son unité avec l'âme suprême, et se réunir à elle dès cette vie.

En somme, cette doctrine est déjà la même que celle que le bouddhisme enseignera, à quelques modifications près; il y sera question de l'extinction totale (*nirvânam*) dans la substance première, au lieu de la dissolution dans l'esprit universel; mais au fond cela revient au même, puisqu'il s'agit toujours de se détacher de la conscience personnelle, et de tâcher de l'anéantir complétement.

La grandeur du fondateur du bouddhisme ne consiste pas, comme on l'a cru à tort, dans cette doctrine que les brahmanes enseignaient déjà avant lui, et qu'il ne fit qu'accepter en lui donnant peut-être une nouvelle direction spéculative; elle est tout entière dans la façon dont il l'a enseignée et dont il a proclamé les droits généraux de l'humanité dans un temps et chez un peuple où ils étaient absolument méconnus. Jusque-là toutes les théories de ce genre avaient été exprimées seulement dans la solitude des bois, dans les écoles des brahmanes, ou tout au plus en présence de quelques rois curieux de s'instruire; toute autre communication en avait été interdite sous peine des plus grands anathèmes, lorsque l'homme qui prenait le nom de *Bouddha*, c'est-à-dire l'Éveillé, dans l'enthousiasme de son cœur, dans sa ferme conviction de la vérité qu'il annonçait et dans sa profonde commisération pour ceux qui ne la connaissaient pas, s'adressa au peuple entier, sans distinction de rangs, de races ni de conditions, allant d'un lieu à un autre, prêchant partout dans la langue populaire, ouvrant à tous, grands et petits, brahmanes et parias, riches et pauvres, l'accès

des vérités qui devaient les rendre heureux, et enseignant que chaque individu était en état de se sauver lui-même et par ses propres forces. « De même qu'il n'y a pas de différence entre le corps d'un prince et celui d'un mendiant (proposition hardie dans l'Inde, en face de la diversité des races!), de même il n'y a pas de différence entre leurs âmes. Chacun est capable de connaître la vérité, et de s'en servir pour sa délivrance; il suffit de le vouloir. »

Les vérités qu'il prêchait se rattachaient à la doctrine alors courante de la transmigration des âmes, qui faisait du sort de chaque existence le résultat des faits accomplis dans une vie précédente; elles étaient au nombre de quatre :

I. La douleur est inséparable de l'existence;

II. La naissance en ce monde a pour cause les passions d'une existence précédente;

III. La suppression des passions est donc la seule voie pour échapper aux existences ultérieures et par conséquent à la douleur;

IV. Il faut écarter les obstacles qui s'opposent à cette suppression[1].

Le quatrième point était le plus important quant à l'application pratique; c'est par là que le Bouddha et ses sectateurs parvinrent à supprimer complétement les lois et les prescriptions au moyen desquelles les brahmanes enchaînaient tout le monde; c'est pour accomplir ce quatrième point qu'il fallait une entière liberté de mouvement pour tous. Les obstacles qui empêchent d'arriver à la suppression de la passion, tout ce qui rappellerait à l'homme sa personnalité, on doit mettre tout cela de côté, et l'écarter pour les autres comme pour soi. Nul ne doit faire à autrui aucun tort qui puisse l'arrêter dans sa marche vers la perfection, c'est-à-dire vers la suppression de la passion. Bonté, compassion, douceur, charité, amour et tolérance, telles sont les conditions imposées par le Bouddha à ses partisans, non-seulement entre eux, mais à l'égard de tout le monde. Le renoncement aux désirs les plus chers, aux nécessités les plus urgentes, à la vie elle-même, quand le prochain en a besoin, sont les meilleures preuves qu'on a supprimé en soi les passions, et qu'on est sur la vraie route du perfectionnement final. La conduite du Bouddha était un acte perpétuel du désintéressement le plus absolu, de la compassion la plus pure envers

[1]. *Voyez* sur la théorie des « quatre vérités sublimes », Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, p. 629. (*Note du traducteur.*)

tous ceux qu'il voyait dans les liens de l'erreur; et il en exigeait autant de ceux qui le suivaient. Il niait complétement tous les autres moyens de salut recommandés par la hiérarchie brahmanique, tels que l'étude des Védas, les sacrifices, les dons aux prêtres, etc. Les prières à des dieux soumis eux-mêmes à la métempsycose pouvaient-elles sauver personne? Que signifiaient les dons aux brahmanes, à des hommes comme les autres?

Il s'attaquait ainsi à la base même du pouvoir brahmanique, et se faisait de ses représentants d'irréconciliables ennemis; il gagna cependant parmi eux des partisans que séduisit la clarté et la simplicité de sa doctrine comparée avec l'étude si longue, si difficile et si fatigante des Védas. Il attira aussi beaucoup de princes et de rois, qui saisirent cette occasion de se délivrer de la tutelle oppressive des brahmanes. Dans les parties orientales de l'Inde qu'il parcourut, les indigènes, bien que soumis à la civilisation brahmanique, étaient restés dans une certaine indépendance, et naturellement ils ne demandèrent pas mieux que d'échapper à la hiérarchie religieuse. Mais ce fut surtout dans le bas peuple qu'il trouva la masse de ses prosélytes. Tous les malheureux et les opprimés se tournèrent vers lui comme vers leur libérateur. Ses efforts furent couronnés d'un succès immense : spectacle admirable, quand on songe à la force des choses et des institutions contre lesquelles dut lutter cet esprit puissant et hardi, quelque triste que soit le fond de sa doctrine.

C'était le fils et l'héritier présomptif d'un roi de l'Inde orientale; il avait été élevé en prince, avec tous les préjugés et toutes les sensualités de cet état, accoutumé à un extrême bien-être, au luxe et à la débauche des cours indiennes. Mais ses réflexions l'ayant conduit à la conscience de l'instabilité des choses terrestres, à l'âge de vingt-neuf ans il quitta furtivement son père qui l'aimait tendrement, ses trois jeunes femmes, son fils, pour vivre en mendiant et fréquenter les écoles des plus sages brahmanes. Puis, comme leur enseignement ne le contentait pas, il se retira dans la solitude, et après sept ans de la contemplation la plus stricte et de la méditation la plus abstruse, il parvint enfin, à l'âge de trente-six ans, à formuler définitivement sa doctrine, qu'il prêcha sans interruption jusqu'à sa mort, dans sa quatre-vingt-cinquième année (543 av. notre ère), errant de place en place, s'adressant toujours publiquement au peuple entier, et surmontant heureusement les obstacles et les périls qui lui furent suscités.

En attaquant ainsi hardiment et de front les préjugés puissants qui s'opposaient à son œuvre, en supprimant les distinctions de condition,

de naissance et même de nationalité, le Bouddha se montra vraiment un héros digne de la race de guerriers dont il était issu, et donna un exemple unique jusqu'à lui dans l'histoire. Quant au fondement spéculatif de sa doctrine et à sa doctrine elle-même, il y manque beaucoup de rigueur et de clarté, et l'on ne peut y voir qu'une aberration, bien qu'un philosophe ingénieux, mais d'un esprit peu lucide, Arthur Schopenhauer, ait prétendu la faire revivre de nos jours. Cette thèse de la suppression absolue des passions conduit directement, si l'on en suit les conséquences, à un quiétisme fatal à toute énergie, à un engourdissement imbécile et à la négation complète de tous les sentiments et de toute l'activité humaine. En réalité, ce défaut s'est mainte fois révélé plus tard comme le ver rongeur du système bouddhique. Mais au temps du Bouddha et dans les premiers siècles qui le suivirent ces inconvénients ne se faisaient pas sentir encore. Le mal qui pouvait exister au fond de la doctrine était couvert par le bien qu'opérait la méthode. En effet, si par sa doctrine le Bouddha répondait au besoin spéculatif que son temps éprouvait d'échapper aux souffrances de l'existence individuelle, par sa méthode il travaillait à affaiblir et à écarter ce besoin : par les vertus qu'il imposait à ses sectateurs, il adoucissait les souffrances de la vie, et rendait dès lors sa doctrine inutile à la foule que des douleurs réelles et non des aspirations métaphysiques avaient portées à se délivrer de l'existence terrestre. Singulier spectacle que celui d'une doctrine qui repose sur la croyance aux misères et à la vanité absolue de la vie individuelle, dont le but avoué est de la nier complétement, et qui en pratique conduit précisément au résultat opposé. Délivré des entraves d'une hiérarchie oppressive, remis en possession de ses droits personnels et tenant son sort entre ses mains, l'Indien respirait librement; il reprenait conscience de sa dignité d'homme qui l'élevait au-dessus de ces dieux enfermés dans les joies du ciel; il aimait désormais la vie, où il ne trouvait plus la haine, l'oppression, la persécution, mais la sympathie de ses frères et de ses semblables. Au lieu des castes s'installait la communauté bouddhique, dans laquelle chacun occupait, sans autres conditions, la place que méritait son intelligence, sa vertu et sa bonté. La conscience d'être un membre libre d'une libre association donnait au sentiment une impulsion, une élasticité et un ressort d'une puissance toute nouvelle.

Le Bouddha, qui avait évidemment conscience de cette divergence entre le but de sa doctrine et les conséquences de sa méthode, et qui ne pouvait méconnaître que tout le monde n'était pas capable d'atteindre à ce grand but du perfectionnement final, fit un pas décisif

pour l'avenir de sa religion, en divisant ses sectateurs en deux parties, les religieux et les laïques. Les premiers seuls avaient à suivre les prescriptions indiquées pour atteindre à la délivrance finale; les autres devaient seulement exercer les vertus pratiques qui les mettraient en état, pour une prochaine existence, de travailler directement à l'œuvre de leur délivrance. Mais chacun était libre de décider s'il se sentait assez de force pour y travailler tout de suite; l'entrée de l'état religieux, pourvu qu'on en remplît les conditions de capacité, était ouverte à tout le monde; on en pouvait sortir tout aussi librement si l'on s'y sentait trop faible. Il n'existait à cet égard aucune distinction d'état ni de caste. Les femmes elles-mêmes pouvaient y entrer, et ce progrès suffirait à lui seul pour témoigner de la bonté et de l'humanité du Bouddha. A la masse de ses sectateurs il ne demandait que pour les cas extrêmes l'abandon de leurs propriétés et de leurs intérêts personnels, et la charité sans limites; mais du cercle étroit des religieux il exigeait un dévouement perpétuel, un renoncement absolu. Par la vie en commun qu'il leur avait imposée pour divers motifs, il se forma peu à peu dans ces couvents d'hommes et de femmes, qui n'étaient soutenus que par les aumônes et les contributions des laïques, une sorte de hiérarchie entre jeunes et vieux, qui finit par constituer plus tard une espèce d'Église très-fortement établie, dans le genre de l'Église catholique romaine, et qui est même parvenue au Tibet à élever une unité papiste à son sommet.

A la prédication publique, qui était la fonction principale des religieux, le Bouddha joignit encore la confession devant la communauté assemblée, pensant avec raison que l'aveu public des fautes, avec témoignage de repentir, était la seule pénitence qui pût garantir l'amendement et le salut du coupable. La publicité et la vie communautaire servirent également de principes aux autres prescriptions sur la conduite et les devoirs de ces religieux, et de là sont issues, avec le temps, cette solennité et cette gravité du culte bouddhique, qui l'ont rendu si imposant et si respectable aux yeux des voyageurs européens, et même des missionnaires.

Poussé par sa compassion pour l'humanité plongée dans l'erreur et la souffrance, qui avait été l'origine de sa mission, le Bouddha fit un devoir à ses partisans d'aller en missionnaires répandre au loin sa doctrine. Les légendes offrent plus d'un témoignage vraiment touchant de l'esprit qu'il savait leur inspirer. Ainsi un riche marchand, nommé Pourna, ayant quitté tous ses biens pour le suivre en disciple enthousiaste, il lui ordonna d'aller convertir une tribu sauvage à la nouvelle

doctrine; mais pour éprouver son courage, il l'avertit que ces hommes étaient brutaux, violents, féroces, et qu'ils l'accableraient d'outrages. Pourna répondit : « Je les tiendrai pour bons et doux de ce qu'ils ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. — Mais s'ils font cela? — Je dirai de même encore, car ils pourraient me frapper du bâton ou de l'épée. — Mais si cela arrive aussi? — Ils seront encore bons et doux de ne pas m'enlever la vie. — Mais s'ils te tuent? — Je leur serai reconnaissant de ce qu'avec si peu de douleur ils me délivreront de ce corps misérable. — Va donc, Pourna, dit le Bouddha; délivré, délivre; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres; consolé, console; parvenu au nirvânam complet, fais-y parvenir les autres[1] ! » Par son inébranlable douceur, Pourna réussit à convertir les sauvages, et cet exemple fait comprendre les succès subséquents des missions bouddhiques.

Au fait, si l'on applique aux travaux du Bouddha le précepte *a fructibus eorum cognoscetis eos,* on doit les juger excellents. La meilleure preuve en est dans les inscriptions gravées sur les rochers, par ordre du roi Piyadasi, qui régna sur l'Hindoustan entier environ trois cents ans plus tard. Il est au moins certain qu'on a trouvé ces inscriptions conçues en termes identiques en trois endroits, à l'est, au nord-ouest, et au centre du pays. La date de ces édits est fixée par la mention qu'ils font de certains rois grecs, successeurs d'Alexandre le Grand; ce sont, pour le dire en passant, les documents les plus anciens de l'écriture et des dialectes populaires de l'Inde, et, comme tels, ils ont pour la science une valeur inestimable. Leur unique but était de rappeler les peuples à l'observation commune de la tolérance, de la douceur et de la charité, de leur prescrire des œuvres d'utilité publique, comme de planter des arbres, d'élever des fontaines, d'entretenir des caravansérails, et, pour leur bien dans ce monde et dans l'autre, de s'abstenir de la violence et du péché. C'était une espèce de prédication générale que le roi adressait au peuple entier dans sa langue; il y recommandait aussi de pratiquer la confession publique. La mention fréquente de l'autre monde prouve que le peuple s'adonnait peu à la stricte observance de la doctrine; il s'agit en effet de s'assurer un sort heureux dans les existences ultérieures. Le *nirvânam,* la délivrance finale, exigeait bien d'autres conditions que l'exercice des vertus pratiques.

[1] M. Weber a tiré cette légende de l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, d'Eugène Burnouf, où elle est traduite dans toute son étendue, p. 235 et suiv. Dans notre traduction nous avons tâché de reproduire, en les abrégeant, les paroles de notre cher et illustre maître. (*Note du traducteur.*)

Ces édits, les légendes et l'extension étonnamment rapide du bouddhisme, sont de sûrs garants du sérieux avec lequel les sectateurs de la nouvelle religion en suivirent les préceptes. L'esprit de communauté et de fraternité qui les rattachait les uns aux autres porta les plus beaux fruits. On en peut juger par leurs temples, surtout par ceux qui ont été creusés dans le roc sur la côte occidentale de l'Inde. L'architecture indienne, bien qu'inspirée dans le principe par des modèles grecs, n'en est pas moins un produit du bouddhisme. Le ressort pratique communiqué aux bouddhistes par le devoir de s'alléger les uns aux autres le fardeau de l'existence terrestre, et d'éloigner du prochain tout le mal possible, leur donna un certain sens historique auquel les amenaient aussi leurs pieux efforts pour conserver fidèlement le souvenir de la vie de leur fondateur. Ce sens nouveau distingue avantageusement les bouddhistes des brahmanes. Eux seuls nous ont transmis des chroniques qui vaillent la peine d'être lues; la coutume des inscriptions, si précieuses pour l'histoire de l'Inde, vient d'eux aussi et trouve son principe dans leurs habitudes de publicité.

Indépendamment de son influence morale pour fortifier et purifier ses adhérents, le bouddhisme a exercé une autre action dont les suites ont été bienfaisantes pour l'Inde entière. C'est incontestablement à lui que le brahmanisme doit ce qu'on peut nommer sa régénération, phénomène tout à fait analogue à ce qui s'est passé dans l'Église catholique, par suite de la réforme. Une opposition active et puissante est toujours le meilleur moyen de révéler les défauts et les faiblesses de l'institution qu'elle attaque, et en lui donnant occasion de s'en défaire, de l'affermir et de la fortifier contre de nouvelles agressions. C'est ce qui eut lieu ici : on vit changer et s'évanouir les rituels des sacrifices souvent remplis de cérémonies sanglantes et rebutantes, les sacrifices humains, qui, pour être rares, n'en étaient pas moins prescrits directement dans certains cas, les nombreux sacrifices d'animaux, et tous ces usages obscènes qu'on surprend dans les *brahmanas* et dans les *soutras* védiques. Le polythéisme lui-même fut ébranlé. Les brahmanes s'habituèrent à considérer les dieux comme inférieurs aux saints. D'ailleurs cette pensée qu'un saint, un *richi*, pouvait devenir le maître des dieux par la force de ses méditations, flattait trop leur orgueil pour n'être pas aisément accueillie. L'admission de cette croyance fortifia aussi la doctrine brahmanique de l'âme universelle, dans laquelle il fallait se plonger pour obtenir un tel pouvoir sur les dieux, et mit le peuple sur la voie monothéique d'adopter, comme divinité supérieure à toutes les

autres, la première émanation de l'âme universelle, soit Çiva, soit Vichnou. Mais la hiérarchie brahmanique n'abandonna rien de ses prétentions; elle ne fit que les accroître et les appesantir, et dès qu'elle se sentit assez forte, elle entama avec une ardeur fanatique le combat pour les faire prédominer. Les bouddhistes ne purent se soutenir que dans les lieux où ils étaient en majorité; là seulement il y eut la paix, parce qu'en vertu de leur principe de tolérance absolue, ils s'abstenaient de persécuter les brahmanes. Mais ceux-ci surent profiter de la faiblesse que la tolérance des bouddhistes donnait à leur défense, pour comploter contre eux et les attaquer impunément. Plus tard encore, ils profitèrent du mépris professé par le bouddhisme à l'égard des nationalités, et du caractère entièrement cosmopolite, qui est à nos yeux une de ses supériorités sur le brahmanisme. Les nations étrangères qui occupèrent le nord-ouest de l'Inde, depuis 300 ans avant Jésus-Christ jusqu'au quatrième siècle de notre ère, s'étaient converties au bouddhisme et constituaient ses plus fermes adhérents : ils excitèrent le patriotisme des princes indigènes à les chasser et à se débarrasser en même temps des bouddhistes indiens, qu'ils parvinrent à faire disparaître à force de persécutions sanglantes.

Si le bouddhisme doit à sa tendance universaliste d'avoir été chassé de l'Inde, il lui doit aussi d'avoir répandu l'esprit indien sur l'Asie entière. Par un heureux concours de circonstances, les relations des Indiens avec la civilisation grecque, qui leur valurent plus ou moins directement l'éclat de leur époque intermédiaire, âge d'or de la science et de la poésie sanscrites, coïncidèrent avec le temps où l'esprit bouddhique les avait disposés à accepter et même à rechercher le contact des étrangers. On doit donner à cet égard une grande importance aux rapports étroits que les rois grecs de la Bactriane et des bords de l'Indus entretinrent avec le bouddhisme, rapports qui sont attestés directement au moins pour l'un d'eux, Menander, que les documents cinghalais nomment Milinda.

Après ce coup d'œil sur les actes du Bouddha et sur les conséquences de sa doctrine, nous allons exposer rapidement l'extension et l'histoire de cette religion.

Lorsque après quarante-huit ans de travaux le Bouddha fut mort, en 543 avant notre ère, à ce qu'on suppose, le sentiment de vénération et d'amour que lui portaient ses partisans était si grand, qu'ils se disputèrent ses os pour les garder en souvenir de leur cher maître. Telle est l'origine du culte des reliques qui s'est si fort répandu

depuis[1]. De grands édifices nommés *sthoupas* reçurent ces reliques renfermées dans des vases précieux, et la forme de ces sthoupas (ou *topes*) a fait penser qu'ils pourraient bien être le modèle original des tours de nos églises[2]. L'homme a toujours besoin d'adorer quelque chose, et chez les bouddhistes ce sentiment, auquel leur religion fermait tout autre accès, se concentra sur la personne du Bouddha; l'amour dévoué et reconnaissant de ses disciples finit par se changer en un culte qui le traita absolument comme une divinité. Quant au peuple, la doctrine spéculative resta toujours étrangère et incompréhensible pour lui; il la confondit avec les créations de son imagination; son seul souvenir bien clair était que le Bouddha l'avait sauvé des souffrances et de l'oppression de la hiérarchie brahmanique; il rendit les honneurs divins au libérateur qui avait enseigné la tolérance et l'égalité[3].

Les discours et l'enseignement du Bouddha furent, immédiatement après sa mort, rassemblés et mis en ordre par un concile de ses disciples. Mais on ne les mit par écrit dans le nord de l'Inde que 600 ans plus tard environ, sous un roi scythe nommé Kanishka, qui, d'après les inscriptions et les monnaies, régnait à Kachmir environ 40 ans après Jésus-Christ. La tradition elle-même le fait vivre seulement 400 ans après le Bouddha, et l'on ne s'est pas encore rendu une raison exacte de cette différence. Dans le sud de l'Inde, à Ceylan, la rédaction écrite eut lieu plus tôt, environ 80 ans avant Jésus-Christ. Les deux rédactions du nord et du sud diffèrent assez fortement l'une de l'autre, quant aux expressions et à la disposition extérieure, mais elles s'accordent presque mot pour mot quant au sens, ce qui est une garantie très-forte pour la fidélité de la tradition orale qui avait tout conservé jusque-là, surtout quand on ajoute que la rédaction du nord est en sanscrit, et l'autre en pâli. Il ne peut donc y avoir de doutes sur l'authenticité relative des points dans lesquels les deux rédactions concordent, et l'étendue énorme de ces ouvrages a été jusqu'ici, et sera encore longtemps la seule cause qui empêchera de mettre ces points en lumière. On ne peut nier davantage que, surtout dans les paraboles

[1] Nous avons déjà combattu cette opinion, n° du 31 mai, p. 297, note 1.
(*Note du traducteur.*)

[2] A moins qu'on ne suppose plutôt qu'elles doivent leur origine à l'usage des cloches. Mais les cloches elles-mêmes sont d'origine indienne. Les anciens édifices byzantins et arméniens rappellent tout à fait l'architecture bouddhique.

[3] Sa vie tout entière fut transformée en une manifestation divine à partir de sa naissance, et même de sa conception, représentée comme ayant eu lieu en dehors des procédés humains.

et les comparaisons, les propres paroles du Bouddha n'aient été souvent conservées, mêlées seulement avec un interminable fatras d'adjonctions étrangères.

La rédaction de Ceylan l'emporte par sa simplicité; celle de Kachmir est trop souvent encombrée de croyances superstitieuses. Sort étrange! cet homme, dont l'enseignement était purement rationnel et d'une sobriété qui allait à la sécheresse, en adoptant pour base de sa doctrine le dogme existant de la métempsycose, donna aux superstitions les plus fantastiques une impulsion spéciale et d'autant plus irrésistible, que dans cette doctrine l'esprit de superstition n'avait pas d'autre issue. L'imagination s'était jusque-là donné carrière dans les personnages divins des anciens mythes; mais ces figures allégoriques couvraient au moins certaines idées vraies; ici les dieux étant bannis, elle entra dans le champ des préexistences (*djâtaka*), où elle s'exerça de la manière la plus désordonnée, sans trouver nulle part un point d'arrêt. On peut supposer que le Bouddha lui-même suivit souvent cette méthode, qui s'accorde bien avec sa doctrine en général, de considérer les malheurs et les maux de la vie actuelle en un cas donné, comme les peines infligées pour les péchés d'une existence antérieure, et d'en tirer des exemples effrayants pour les pécheurs. Peut-être ne parlait-il que par hypothèse, « tel a sans doute fait telle chose dans son existence antérieure, » et la tradition aura transformé ses conjectures en affirmations; peut-être aussi croyait-il, comme tout son temps, que certains péchés entraînaient directement certaines peines déterminées dans l'autre vie. Quoi qu'il en soit, ses propres préexistences et celles des autres sont, dans les deux rédactions, le thème favori de ses discours tels que la tradition les a conservés, et il en est de même dans tous les livres bouddhiques postérieurs.

Un amour désordonné du merveilleux s'empara donc de toute la littérature bouddhique, et il fut encore exagéré par le désir d'exalter les actes et la grandeur du Bouddha au-dessus des dieux des brahmanes, et de les surpasser à tous égards. Le manque de mesure qui caractérise en général les Indiens, doublé encore par l'affranchissement sans bornes accordé par le bouddhisme aux idées individuelles, prit dans les produits intellectuels de cette religion une extension qui touche à la pure folie. Plus une œuvre y était insensée, plus elle fut réputée sainte, et plus elle servit de modèle aux autres. L'insupportable ennui, le dégoût même qu'on éprouve à la lecture de pareils livres, les rend vraiment difficiles à étudier. Mais ce n'est pas seulement dans leur littérature, c'est dans toutes leurs conceptions que les bouddhistes s'efforcèrent de

dissimuler la pauvreté de leurs inventions dépourvues de toute base réelle, par l'exagération monstrueuse des nombres, de l'espace et du temps. A cet égard, ils ont probablement exercé une influence détestable sur les brahmanes, qui s'empressèrent de mettre leurs traditions sur le même ton. La mythologie n'est légitime que comme produit immédiat et inconscient de croyances naïves, ou s'y rattachant pour le sens et l'esprit; mais dès qu'elle est le résultat d'une invention voulue et préméditée, elle tombe dans le faux et le ridicule. Il faut tenir compte au bouddhisme de la douceur, de la pureté, de l'humanité de sa morale, du sens pratique et de la simplicité de ses institutions fondées sur l'universalité et la publicité, et des pompes brillantes de son culte, pour comprendre comment une religion affligée d'une telle peste de sottes légendes n'en a pas succombé, et comment malgré cela elle a pris une si large extension.

Cette extension touche elle-même au merveilleux; malheureusement elle est trop peu connue dans ses particularités. La terre la plus méridionale où le bouddhisme ait pénétré, l'île de Ceylan, où il s'introduisit dès le troisième siècle avant notre ère, est le seul pays qui nous fournisse sur cet événement, dans ses anciennes chroniques, des données précises dont la simplicité et la nudité prouvent l'authenticité, et montrent aussi que les excès dont nous parlions tout à l'heure appartiennent à une époque postérieure de développement et de dégénérescence. Dans l'Inde elle-même, on ne peut suivre nulle part avec quelque certitude l'histoire du bouddhisme, les brahmanes ayant eu soin d'éviter d'en parler dans leurs écrits. Il n'en est question, et encore rarement, que dans les drames et autres ouvrages populaires. On y voit des sœurs bouddhistes errantes qui s'entremettent dans les passions secrètes qu'elles protégent par compassion pour les amoureux. Cependant les inscriptions de Piyadasi, les renseignements donnés sur l'Inde par les annales de Ceylan, les nombreuses inscriptions des temples bouddhiques souterrains, les rapports des deux pèlerins chinois, Fa-hian, qui parcourut l'Inde au cinquième siècle, et Hiuen-thsang au septième siècle de notre ère, fourniraient les éléments d'un travail historique que malheureusement personne n'a encore entrepris. Hiuen-thsang trouva le bouddhisme déjà en pleine décadence dans l'Hindoustan. D'après le rapport des brahmanes, l'expulsion des bouddhistes de l'Inde serait surtout due aux efforts du philosophe Çankara, de la secte vêdânta, qui vivait au huitième siècle. On manque de dates précises, mais il est évident que cet événement eut lieu par degrés, et non d'un seul coup. Au sud et à l'ouest de l'Inde, il semble qu'ils furent remplacés par la

secte des djaïnas, qui leur tient de près. En général les brahmanes surent tenir compte de l'attachement des peuples pour certaines institutions bouddhiques. Ainsi des recherches récentes ont établi que la célèbre fête de *Djagannâtta* (*Jaggrenât*), pendant laquelle toute distinction de castes est suspendue, n'est que la continuation d'une grande fête bouddhique qui avait lieu à la même époque de l'année. Des trois noms sacrés qui constituaient la triade bouddhique, « le Bouddha, la loi, l'assemblée, » on a fait trois idoles qui sont les dieux de la fête. Le Bouddha lui-même est devenu une des dix incarnations de Vichnou. Malgré tout cela, on comprend difficilement que le peuple indien se soit laissé enlever la liberté qu'il devait au bouddhisme, et replonger dans les chaînes des castes et de la hiérarchie brahmanique.

En dehors de Ceylan, la première extension du bouddhisme à l'extérieur eut lieu au nord-ouest de l'Inde. Dans ces contrées, le brahmanisme n'avait jamais pris pied avec sa hiérarchie; elles en étaient restées aux mœurs et aux institutions de la période anté-brahmanique, et n'en étaient que mieux disposées à recevoir le bouddhisme, qu'elles embrassèrent en effet de très-bonne heure et avec une grande ardeur. Les Grecs qui y régnaient le favorisèrent hautement, et leurs successeurs scythes en furent les plus zélés promoteurs. On peut supposer que dès le deuxième et le troisième siècle avant notre ère des missionnaires bouddhistes, poussés par leur zèle nouveau, pénétrèrent dans la Perse en suivant les routes du commerce par terre, qui était alors très-florissant. Plus tard ces missions devinrent de plus en plus fréquentes, et le manichéisme, qui éclata au troisième siècle après Jésus-Christ, contient un mélange manifeste d'éléments chrétiens, persiques et bouddhiques. En revanche, on trouve des éléments parsis dans les dogmes du bouddhisme postérieur. Quant aux idées que les gnostiques et les néo-platoniciens ont empruntées à l'Inde, et non-seulement aux bouddhistes, mais aux brahmanes aussi, elles sont beaucoup moins entrées par la Perse que par Alexandrie elle-même. Pantainos, qui fut le maître de saint Clément d'Alexandrie, avait longtemps vécu dans l'Inde comme missionnaire. Bardesanes se rattache aussi à des doctrines indiennes[1], ainsi qu'Ammonius Saccas et

[1] Le gnostique Bardesanes vivait à Édesse à la fin du deuxième siècle de notre ère. Le philosophe Porphyre rapporte expressément qu'il eut des entretiens avec des Indiens qui venaient en ambassade vers l'empereur Lucius Verus. Il composa des livres sur les gymnosophistes et sur une idole qui se trouvait au fond d'un temple souterrain de l'Inde, et qui était selon lui le modèle que Dieu le père avait donné à son fils pour créer l'homme. Cette idole, placée dans un temple souterrain, semble avoir été un Bouddha. *Voyez* Porphyre, *De abstinentia*, lib. IV, ch. XVII, et *De styge* apud Stob. eclog., I, 1. (*Note du traducteur.*)

Scythianus [1]. Mais les ressemblances entre les rites et le culte bouddhiques et ceux du christianisme primitif, qui se constituaient à cette époque, ont fait supposer que ce dernier pouvait bien avoir été plus d'une fois l'emprunteur. Tels sont les institutions monacales encore en vigueur aujourd'hui en Égypte, le célibat et la tonsure des religieux, le culte des reliques, l'usage des cloches et des chapelets, la construction des clochers, le nimbe qui entoure la tête des saints, et encore bien d'autres choses. Il serait à désirer qu'on étudiât de près ces rapprochements. Le bouddhisme aussi pourrait bien avoir emprunté plus d'un élément de son culte aux missionnaires chrétiens. On sait positivement [2] qu'au sixième siècle un moine bouddhiste se fit chrétien, et qu'outre des traductions de l'indien il composa des traités religieux. Serait-ce un exemple unique [3]? Ne peut-on pas aussi supposer qu'en revanche plus d'un missionnaire chrétien dans l'Inde ait pu être trompé par la ressemblance des deux cultes, et se jeter de bonne foi dans le bouddhisme en le prenant pour une secte chrétienne? Les analogies sont si fortes que les missionnaires catholiques modernes les ont souvent attribuées sérieusement à des moqueries du diable. Les légendes du moyen âge sur le *prêtre Jean*, ce roi chrétien qui régnait en Asie, trouvent là leur explication toute simple

Le bouddhisme paraît avoir pénétré dans l'Asie centrale et en Chine un ou deux siècles avant notre ère. La Chine, où il fut reconnu officiellement en 61 après Jésus-Christ, en est, dès lors, devenue le centre. On consulte avec fruit pour les travaux actuels les traductions d'ouvrages bouddhiques du sanscrit en chinois, et les ouvrages des deux pèlerins chinois dans l'Inde, où les conduisit le désir pieux de visiter le berceau de leur religion. C'est de la Chine que le bouddhisme a converti le Japon, ou qu'il l'a du moins très-fortement imprégné.

Le Tibet est à moitié route entre l'Inde et la Chine, et les rapports entre la Chine et le Tibet sont si intimes, qu'on a composé des dictionnaires des trois langues sanscrite, tibétaine et chinoise, pour l'intelligence des livres sacrés du bouddhisme, qui furent d'abord traduits du sanscrit en tibétain, et ne passèrent pour la plupart en chinois que

[1] M. Renan conjecture même que le nom de Scythianus n'est qu'une traduction de *Çâkya*, nom de famille de Bouddha. Voyez son excellente *Histoire des langues sémitiques*, p. 251 (Paris, 1853). Il voit aussi dans l'évangile rejeté de Scythianus, qui correspond à l'évangile *selon Thomas* des Manichéens, un soutra bouddhique quelconque de *Gautama*, encore un des noms du Bouddha.

[2] *Voyez* Renan, *Journal asiatique*, 1856, p. 251.

[3] Dans Assemani, *Bibl. Orient.*, III, 1, 439, il est question d'un moine nommé *Bautha* qui vivait vers 595.

de seconde main et par l'intermédiaire de cette première traduction. Cependant le succès tout spécial du bouddhisme au Tibet, où il a atteint son plus haut développement comme église constituée, ne date que du huitième siècle de notre ère. Ce fut dans ce pays que se retirèrent de préférence les religieux bouddhistes chassés de l'Inde, et de là rayonna plus tard et jusqu'à nos jours la propagande qui a conquis au bouddhisme l'Asie centrale. Le culte rendu aux esprits par les races indigènes subsiste encore à côté, mais ses prêtres ont emprunté leur nom de *chamans* à l'expression bouddhique de *çramana*, qui désigne les religieux.

L'Inde au delà du Gange, comprenant l'empire des Birmans et le royaume de Siam, paraît avoir été convertie de bonne heure; on y trouve, comme à Ceylan, les livres sacrés en pâli. Le bouddhisme s'y est conservé avec une pureté toute particulière. Les religieux d'Amarapoura sont célèbres à cet égard parmi les bouddhistes de Ceylan; il y a cinquante ans, on allait encore y chercher des prêtres pour cette île.

Le bouddhisme s'est aussi répandu dans l'Archipel indien, spécialement à Java et dans la petite île voisine de Bali, mais on ignore à partir de quelle date. On y a trouvé dernièrement des livres sacrés, mais nous ignorons encore s'ils sont écrits en sanscrit ou en pâli. On a supposé que le bouddhisme s'était étendu jusqu'à la Polynésie et même à l'Amérique du Sud, mais on manque de renseignements suffisants et en tout cas de documents directs pour soutenir cette conjecture.

On comprend aisément que le bouddhisme n'ait pu se soustraire à bien des changements en s'étendant à tant de nations hétérogènes. Dans l'Inde elle-même, il s'était bientôt élevé des sectes qui se combattirent avec une grande animosité. Ces divisions ne furent peut-être pas sans influence sur l'expulsion des bouddhistes de l'Inde. Quant au développement des dogmes bouddhiques, cette histoire est encore enveloppée dans de grandes ténèbres. Le peu de données qu'on possède à cet égard sont tirées des commentaires brahmaniques de la secte vêdânta et conçues pour la plupart dans un esprit polémique; on pourra les compléter avec le temps par les écrits bouddhiques. Mais dès aujourd'hui il apparaît clairement que le côté spéculatif de cette dogmatique religieuse a subi de nombreuses altérations, et que la doctrine nihiliste du Bouddha a été entièrement abandonnée pour d'autres principes de toute espèce, même pour le monothéisme pur. Le but final, le *nirvâna*, cette extinction dans le tout, ou, ce qui revient probablement au même, dans le néant, a été transformé en un état de béatitude ne portant aucune atteinte à la personnalité de ceux qui y

sont parvenus, les *Bouddhas* et les *Bôdhisattvas*, et supposant même la persistance de la conscience et de la liberté morale la plus étendue. Au contraire le système pratique du bouddhisme, maintenu par les livres sacrés, s'est conservé partout dans ses traits principaux, et son influence se manifeste, dans tous les pays où il est entré, par une morale relativement simple et pure, qui pénètre plus ou moins profondément dans toutes les couches de la société, comme les missionnaires chrétiens le reconnaissent eux-mêmes, et qui sert de contre-poids en Orient à l'influence corruptrice de l'islamisme. Les recueils de préceptes moraux des bouddhistes, tels que le *Dhammapadam* pâli, et en tamoul le *Kural* de *Tiruvalluver*, sont parmi les ouvrages les plus parfaits en ce genre. La condition des femmes, par cela seul qu'elles peuvent entrer dans l'état religieux, comme nonnes et comme sœurs errantes, est beaucoup plus digne et plus respectée que dans le reste de l'Orient; les droits de leur individualité sont assurés ainsi, et l'influence s'en fait sentir jusque parmi les laïques. Une des meilleures preuves de la force cachée au fond de la douceur du bouddhisme, c'est que les terribles Mongols, dont la férocité est encore pour nous un objet d'épouvante, sont devenus, grâce à lui seul, les plus paisibles de tous les nomades.

Le bouddhisme est-il une religion épuisée ou susceptible de régénération? Toute conjecture à cet égard serait téméraire aujourd'hui. Si l'on en croit les rapports anglais, il s'est élevé depuis quinze ou vingt ans à Siam, sous l'influence des missions chrétiennes, un parti éclairé et instruit, qui rejette tout ce qu'il y a de superstitieux dans les écrits et les traditions, pour s'en tenir uniquement aux prescriptions morales du Bouddha.

Traduit par F. Baudry.

DE

LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

CHEZ LES JUIFS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS [1].

II.

LA SIBYLLE JUIVE.

Qui ne connaît la sibylle antique, au moins par l'Énéide et par la légende de Tarquin? Rome ne fut pas seule à l'honorer, et ce qui frappe tout d'abord dans cette figure mythique, c'est qu'elle est présente partout, dans tous les pays et dans tous les âges. Bien plus, toutes les religions s'empressent de l'accueillir et d'écouter ses oracles. On la trouve en Orient, en Grèce [2], en Italie; elle est contemporaine d'Orphée, elle s'intéresse aux destinées de Rome. De païenne elle se fait juive, et de juive chrétienne; les Pères de l'Église l'ont en grande estime, elle prophétise en plein moyen âge, et de nos jours encore elle vit dans les chants de l'Église catholique, et aux vitraux de nos cathédrales, la piété de nos pères lui a donné une place à côté des apôtres et des saints personnages. Plus heureuse que les dieux de l'antiquité changés en diables par la théologie chrétienne, elle a opéré sans détérioration le passage du monde ancien au monde nouveau. Les poëtes ne croyaient

[1] Voir la livraison de juillet.

[2] Le nom indique une origine grecque. D'après des étymologies qui varient un peu, mais qui reviennent toutes au même sens, il signifie volonté de Dieu ou de Jupiter, ou conseillée par Jupiter ou par Dieu.

pas si bien dire quand ils lui attribuaient une vie si dure et tant de longévité. C'est à la phase la plus importante, et comme au milieu de sa carrière, que nous la trouvons sur notre chemin.

On a vu comment les idées messianiques se sont développées chez les Juifs. Nées du sentiment national et religieux, c'est-à-dire de l'âme du peuple, elles avaient grandi sous la pression des malheurs publics et avec l'assistance d'idées similaires qui avaient cours chez les Perses. Nous savons aussi par quelles nécessités elles furent amenées à se donner une forme étrangère, par bien des côtés, à l'ancien hébraïsme. Nous allons rencontrer une forme bien moins nationale encore, car les conditions historiques de notre sujet nous font sortir un moment de la Palestine. Nous n'avons en effet aucun témoignage de l'action immédiate que la première Apocalypse put exercer dans les lieux où elle fut rédigée, mais nous en trouvons dans un pays voisin un écho très-remarquable, quoique affaibli et dénaturé. On s'imagine volontiers que les idées circulaient lentement dans l'antiquité. En voici une qui, après avoir mûri parallèlement et peu à peu chez les Perses et à Jérusalem, paraît arriver tout à coup des confins de l'Inde et du fond de la Palestine au lieu le plus retentissant, au carrefour tumultueux de l'antiquité, dans cette Alexandrie, le Babel de l'hellénisme, le rendez-vous général des peuples, des systèmes et des croyances. Ce qui diminue le miracle, c'est qu'elle fut transplantée précisément par les Juifs; il faut dire aussi que sur ce terrain étranger elle prospéra moins que dans le sol natal [1], mais elle réussit cependant à se manifester, et, sous une forme grecque, à se faire connaître à l'Occident. Ce ne fut plus un personnage de la légende hébraïque qui la produisit dans ce milieu nouveau : Daniel eût trouvé peu d'accès auprès du monde païen. L'idée messianique emprunta une autre voix, énigmatique, mystérieuse, mais entourée d'un respect universel, et de tout temps familière à l'antiquité. Ce fut la sibylle qui lui servit d'organe, et qui lui prêta ses vieux hexamètres, ses cent bouches et ses feuilles légères, *ludibria ventis*.

Comment une idée juive en put-elle venir à se produire dans une forme païenne ? Pour expliquer ce phénomène il est nécessaire de rappeler en quelques mots ce qu'étaient, d'une part la sibylle, et d'autre part le judaïsme alexandrin.

L'antiquité considérait généralement la sibylle comme une prophé-

[1] Voyez dans notre dernière livraison l'article de M. Nicolas, *Des antécédents du christianisme.*

tesse de malheur, comme la voix du destin sinistre. Au dire de Plutarque, elle annonçait surtout les désastres des villes, des peuples et des empires. Les idées apocalyptiques, telles que nous les connaissons, trouvaient là un premier point d'appui. La rénovation du monde ne devait-elle pas être précédée d'une catastrophe terrible et universelle, qui semblait comme annoncée en détail et pièce par pièce dans les prophéties sibyllines? Bien plus, c'était une voix païenne qui parlait; c'était donc le paganisme lui-même qui proclamait le pressentiment de sa ruine. Quel appui pour les espérances messianiques! Mais la sibylle faisait mieux encore: pour détourner des peuples les menaces du destin, elle ordonnait des cérémonies expiatoires et parfois même l'institution de tout un culte nouveau [1]. Elle restait par conséquent dans son rôle en prêchant la nécessité de la conversion et la venue du Messie. Enfin, et c'est le point principal, quoique rattachée au culte d'Apollon, elle était en réalité indépendante de l'Olympe des divinités païennes [2]. La pythie, ni Calchas, ni aucune autre figure de devin ou de prophétesse n'eussent pu servir aux mêmes fins. Inspirés par de faux dieux, qu'eussent-ils prophétisé, si ce n'est le mensonge? La sibylle appartient à un ordre différent; elle n'est pas une créature des dieux; elle est leur contemporaine, peut-être même leur aînée, du moins est-elle restée plus près de la nature, la grande source des mythes. Elle est la nature même, le bruissement des arbres, le murmure des sources dans les rochers, les figures capricieuses et fugitives que dessinent sur le sol les feuilles amoncelées par le vent [3]. Pour concevoir cette origine, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à la naïveté des temps tout à fait primitifs. Les Romains des premiers âges, peuple déjà policé, considéraient encore comme les vrais poëmes ceux que les feuilles se chantent dans les solitudes des bois. Ce que le *faune,* l'esprit favorable, murmurait ainsi dans les rameaux, le *vates* ou la *casmena* le recueillaient et le répétaient sur la flûte ou en langage rhythmé [4]. Il n'est pas douteux d'après cela que l'humanité n'ait commencé par donner à la nature une voix véritable,

[1] Voyez dans Lücke, *Introduction à l'Apocalyse de saint Jean*, 1er volume, 2e édition, Bonn, 1848; les citations de Tite-Live, de Niebuhr, *Histoire romaine*, et de Clausen, *Énée et les pénates*.

[2] Dans une prédiction conservée par Phlégon (*de longævis*), la sibylle annonce même qu'elle sera tuée par Apollon, jaloux de ses dons prophétiques. (Voyez Alexandre, *Oracula sibyllina*, etc. Paris, 1841-1856, Firmin Didot, tome II, *Excursus* 1 et 2.

[3] Clausen, *Énée et les pénates*, cité par Lücke, même ouvrage.

[4] Mommsen, *Histoire romaine. Faunus,* de *favere,* être favorable.

et qu'elle n'ait cherché à comprendre son langage. Des femmes se sont-elles jamais investies du ministère spécial de l'interpréter; en d'autres termes y a-t-il eu des sibylles? C'est possible, et même probable[1], puisque Rome a eu des poétesses qui traduisaient le langage des arbres, mais c'est plutôt le contraire qui résulterait des témoignages de l'antiquité. Rien de ce que rapportent les auteurs anciens ne peut raisonnablement s'appliquer à une personne réelle. La sibylle a parlé et fait des vers en venant au monde; elle visite successivement tous les pays connus; elle traverse les siècles avant de mourir[2]. La sibylle de Cumes devient tellement vieille que son corps disparaît et qu'elle n'est plus qu'une voix. Qui ne reconnaît là une figure absolument mythique? Même dans Virgile, son apparition ressemble bien plus à un tremblement de terre qu'à la manifestation d'un être humain :

Ostia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte sua, vatisque ferunt responsa per auras.

La sibylle a cent voix comme la nature; comme les arbres, elle livre ses feuilles au caprice des vents; sa prophétie est grave comme le bruit profond des bois, et sinistre comme le grondement de la tempête; elle habite dans les antres et près des eaux souterraines, et c'est ainsi que se sont localisées les légendes concernant les sibylles. Toute caverne retentissante pouvait devenir le siége de la prophétesse, et selon que l'endroit était plus ou moins célèbre ou remarquable, les sibylles acquéraient plus ou moins de notoriété. De quelque manière que leurs oracles aient été recueillis, il est certain qu'ils abondaient dans l'antiquité, transmis d'abord par la tradition, recueillis ensuite par écrit, et rédigés en hexamètres, arrangés sans doute aussi, altérés et complétés, selon les temps et les intérêts variables des hommes. Quand un incendie consuma, en 83 avant Jésus-Christ, les livres sibyllins dont la légende romaine faisait remonter la possession à Tarquin, Sylla trouva aisément de quoi composer une collection nouvelle, et il eut le choix parmi les oracles qui couraient le monde. Plus tard, sous Auguste et sous Tibère, les prédictions sibyllines affluèrent telle-

[1] Telle paraît avoir été du temps d'Alexandre le Grand une deuxième sibylle d'Érythrée, qui s'appelait Athénaïs.

[2] Après sa mort elle conserve encore le monopole de la prophétie. L'herbe de la terre qui aura bu son sang imprimera l'avenir sur le foie des animaux qui l'auront mangée; les oiseaux qui auront dévoré ses entrailles révéleront l'avenir dans leurs chants. Ces traits font partie de la légende de la sibylle d'Érythrée, la plus fameuse de toutes celles que mentionne l'antiquité, et elle les indique elle-même dans les vers conservés par Phlégon et cités par M. Alexandre.

ment à Rome dans le public et en dehors de la collection officielle, que deux révisions successives durent avoir lieu. Le gouvernement ne toléra que les oracles les plus anciennement accrédités, et proscrivit tous les autres[1]. Le même débordement est signalé par M. Alexandre dès le temps de Marius. Bref, la prophétie sibylline était devenue une forme banale sans cesser d'être consacrée, et les caractères que nous lui avons reconnus devaient puissamment convier le judaïsme alexandrin à s'en servir, dès qu'il s'agissait de révéler au monde païen les espérances messianiques. En Palestine, une telle alliance n'eût pas été possible; elle était naturelle et presque inévitable en Égypte.

L'Égypte avait été le berceau des Israélites; c'est de leur sortie de ce pays qu'ils datent leur existence comme nation. Elle devint pour eux comme une seconde patrie après les malheurs de Jérusalem. Ils y étaient très-nombreux; tranquilles et heureux sous les premiers Ptolémées, ils avaient, sans s'en rendre compte, assez rapidement ressenti l'action du milieu qui les entourait, et subi l'influence hellénique comme leurs compatriotes de la Palestine avaient subi l'influence persane. Ils avaient traduit leurs livres saints en grec, ce qui dénotait déjà un amoindrissement de l'esprit national; symptôme plus grave encore, ils s'étaient construit un temple, quand il était notoire que Jéhova ne pouvait être adoré qu'à Jérusalem. A ces faits significatifs se joignait toute une révolution dans les idées. La philosophie grecque conquit et modifia profondément ces esprits, presque à leur insu. Ils se croyaient toujours juifs, et rien ne leur eût persuadé qu'il existât une vérité en dehors du Pentateuque. Leur exégèse, complaisante et subtile, savait y découvrir tout ce qui leur arrivait du dehors : « Ce » judaïsme alexandrin renversa les barrières de l'ancien particula- » risme hébreu, autant que ce fut possible sans abandonner tout à » fait le terrain de l'Ancien Testament. Le dogme devint plus libre et » plus spiritualiste. Il s'y ajouta des conceptions nouvelles, et l'idée » de Dieu surtout dépassa de bien loin la sphère étroite de l'ancienne » théocratie juive [2]. » Jéhova fut un peu moins le Dieu des Juifs, et un peu plus celui de tout le monde, et les bienfaits de la révélation semblèrent pouvoir s'étendre à l'univers. Ce fut le point de vue de notre sibylle, de celle que Varron désigne sous le nom de persique, que d'autres auteurs appellent chaldéenne, babylonienne, ou tout bonne-

[1] Voyez Alexandre, tome II, *excursus* 3. La sibylle juive figurait sans doute parmi les sibylles proscrites, car les empereurs devaient surtout poursuivre les oracles hostiles.

[2] Baur : *Le christianisme et l'église des trois premiers siècles*, p. 19. — Voir aussi l'article de M. Nicolas, *Des antécédents du christianisme*.

ment hébraïque, et qui, sous le règne de Ptolémée Philométor ou de Ptolémée Physcon, s'appropria des oracles païens qui étaient dans le domaine public, les fit entrer dans le cercle des conceptions juives, et les compléta par des prophéties messianiques. Elle occupe le troisième livre de la collection actuelle des oracles sibyllins[1]. Il est à peine nécessaire de rappeler les circonstances qui forcèrent les propagateurs du messianisme à s'abriter derrière quelque autorité antique. Si elles existaient même en Palestine, en Égypte elles étaient plus fortes encore : il y fallait un nom déjà connu et accepté du paganisme. La sibylle remplissait toutes les conditions, et s'offrait comme d'elle-même. Elle fut donc enrôlée au service du messianisme, mais sans réussir à se métamorphoser tout à fait. On trouve dans son bagage pour le moins autant de philosophie grecque que de théologie juive; il est vrai qu'elle en a oublié l'origine : par une erreur naïve, elle commence par prêcher aux Grecs ce qu'elle a appris de leurs penseurs.

Les germes de la vertu nous sont innés; la nature ne nous a pas seulement munis de dispositions morales, elle nous a dotés des idées fondamentales du droit et du devoir : il suffit de les développer. Plus l'homme est placé près de la nature, plus purement elle se reflète en lui. La foi religieuse repose sur le même fondement, la conscience de Dieu est donnée en même temps que la conscience individuelle, et il suffit que l'homme se souvienne de son origine pour être ramené à son Créateur. C'est de cette révélation naturelle que part la sibylle pour ramener les païens à la vraie religion. Que les hommes se mettent donc enfin à reconnaître le vrai, le seul Dieu, celui qui, invisible à l'œil des mortels, est présent dans tous les esprits comme une lumière commune. Pourquoi, au lieu de lui offrir de saintes hétacombes, ont-ils sacrifié aux démons de l'enfer? Ils en porteront la peine. Qu'ils

[1] La collection entière se compose de douze livres, dont presque toutes les parties sont postérieures au christianisme, et ne peuvent nous occuper ici. Les quatre derniers ont été publiés il n'y a pas bien longtemps, pour la première fois, par le cardinal Maï. Nous avons deux éditions contemporaines des livres sibyllins, celle de M. Alexandre, citée plus haut, avec une version, des notes et des commentaires latins, et celle de M. Friedlieb (1 vol. in-8°, Leipzig, Weigel, 1852), avec une version allemande et une introduction un peu sommaire. L'édition de M. Alexandre est infiniment précieuse, surtout par les dissertations qui composent le second volume, et qui épuisent toutes les questions relatives au prophétisme sibyllin. Il n'était pas possible de montrer en ce sujet plus d'érudition et un soin plus consciencieux. Nous ne sommes pas toujours de l'avis du savant commentateur, mais nous n'en tenons que plus à reconnaître l'éminent mérite de son édition.

abandonnent donc enfin les ténèbres, qu'il s'élèvent à la lumière de la sagesse, et qu'ils comprennent que le Dieu unique a tout créé. Lui seul est incréé, car tout ce qui est né meurt. Il ne peut donc pas avoir été engendré par les hommes, ce qui fait que les dieux païens ne sont pas des dieux, car ils ont une généalogie. Encore moins est-il sensé d'adorer des chats, des chiens, des serpents et des oiseaux, comme les Égyptiens. Les idolâtres seront punis du feu de l'enfer, tandis que les adorateurs du vrai Dieu auront pour héritage la vie éternelle, le jardin fleuri du paradis et le pain céleste[1].

Quels furent les commencements de l'idolâtrie? Pour les trouver, la sibylle remonte à la tour de Babel, et entremêle d'une manière tout à fait caractéristique, conforme à son temps et à son milieu, le mythe païen et le mythe hébreu, Hésiode et la Genèse. Les hommes avaient projeté de construire la tour de Babel pour escalader le ciel. Ce fut leur premier soulèvement contre Dieu. Le Tout-Puissant fit renverser par les vents l'orgueilleux édifice, et dispersa les humains, qui cessèrent de s'entendre et de parler la même langue. De là le partage de la terre en royaumes. Il advint qu'à la dixième génération après le déluge, c'étaient Chronos, Titan et Japet, les fils d'Uranus et de Gæa, qui tenaient l'empire. Du vivant de leur père, ils avaient paisiblement régné les uns à côté des autres, mais à sa mort, chacun veut avoir l'empire tout entier. La dispute se termine par un arrangement : Chronos règne seul, à la condition de n'élever aucun enfant mâle, afin que Titan puisse lui succéder. Les Titans surveillent donc attentivement toutes les couches de Rhéa, la femme de Chronos; mais celle-ci n'en parvient pas moins à leur dérober trois enfants, Jupiter, Neptune et Pluton. Pour se venger, ils enchaînent Chronos et Rhéa, et pren-

[1] Cet exorde nous a été conservé à part et ne fait plus partie du troisième livre, qui seul nous occupe ici et qui porte la trace évidente de plusieurs remaniements. Mais la suite des idées l'y rattache naturellement, et tous les critiques allemands, Bleek, Lücke, Friedlieb, Hilgenfeld, le lui restituent. M. Alexandre n'est pas du même sentiment, et revendique ce morceau pour une sibylle chrétienne. Nous avouons que ses motifs ne nous persuadent pas. Il n'y a rien dans cet exorde qui ne puisse être juif, et il n'y a rien qui soit suffisamment chrétien. L'auteur parle évidemment des sacrifices comme un homme qui les considère comme faisant partie du culte. L'idée d'un jugement après la mort n'était plus étrangère à la théologie juive. L'esprit de Dieu, que la sibylle fait habiter dans le cœur de tous les hommes, peut d'autant moins être confondu avec le Saint-Esprit de la théologie chrétienne, que le même troisième livre contient encore une expression analogue, dans un passage dont l'origine juive n'est contestée par personne (vers 701).

Le commencement actuel du troisième livre se compose d'une sorte de résumé de cet ancien exorde, et d'une prophétie qui paraît se rapporter à Cléopâtre et au dernier triumvirat romain, et qui elle-même a reçu une addition postérieure.

nent les armes contre les Chronides. C'est l'inauguration de la guerre dans l'humanité [1]. Les deux races périssent dans la lutte. Alors, « le temps évoluant, » naissent successivement les royaumes des Égyptiens (les Pharaons), des Perses, des Mèdes, des Éthiopiens, de Babylone, des Macédoniens, des Égyptiens nouveaux (les Ptolémées) et enfin des Romains. Voilà les empires païens qui ont succédé aux rois primitifs, à Uranus, à Chronos, à Titan, à Jupiter, personnages mortels que l'aveuglement des hommes a divinisés. C'est ici que la sibylle commence à prophétiser. La lutte des Titans et des Chronides est pour elle de l'histoire, mais tout le reste appartient à l'avenir. Elle passe donc du passé au futur, « un oracle du grand Dieu lui entre dans la poitrine, » et elle reçoit la mission de dire quels empires naîtront parmi les hommes. Il ne s'agit plus de cette série de monarchies qu'elle vient d'énumérer comme ayant succédé aux tyrans primitifs; il s'agit maintenant des empires qui jouent le rôle principal dans les desseins de Dieu sur le monde; l'empire juif ne pouvait être nommé tout à l'heure parmi les nations païennes; il occupe ici le premier rang dans cet ordre théocratique. C'est la monarchie de Salomon que la sibylle aperçoit en premier lieu, et, par l'exagération du sentiment national, elle en étend démesurément les limites, et y comprend la Phénicie, la Perse et toute l'Asie Mineure. Dans son opinion, Salomon a eu l'empire universel avant Alexandre. Mais les Juifs seront détrônés par « les orgueilleux, les impurs Hellènes », et par les Macédoniens, race terrible que le Dieu du ciel extirpera de fond en comble; puis enfin viendra un empire né sur les bords de la mer d'Occident; il aura beaucoup de têtes [2], régnera sur beaucoup de pays, terrifiera tous les rois, et s'enrichira du butin des cités; mais Rome aussi sera malheureuse, quand elle aura succombé à l'orgueil, quand elle se sera livrée à la corruption. Israël, la Grèce et Rome, voilà donc les trois puissances autour desquelles pivote l'histoire. Daniel ne connaît encore que le judaïsme et l'hellénisme, mais la sibylle alexandrine ne peut pas fermer les yeux, et l'ascendant romain est trop manifeste pour qu'elle puisse l'ignorer. Au moment où elle écrit, Rome, victorieuse de Carthage et de la Grèce, gouverne et exploite déjà le monde; elle opprime et dépouille surtout la Macédoine, et il en sera ainsi jusqu'au septième roi d'Égypte de la race hellénique, c'est-à-dire de la famille des Ptolémées. Alors le peuple de Dieu sera redevenu fort, et montrera à tous les hommes le chemin de la vie.

[1] Et par conséquent la fin des *Saturnia regna*, considérés comme l'âge d'or.

[2] Le sénat romain.



Nous avons ici plusieurs dates importantes pour la fixation du temps, mais pourtant moins précises que les indications de Daniel. Elles laissent à la critique une latitude d'une vingtaine, ou même d'une trentaine d'années. Ce qui est dit de la Macédoine peut s'appliquer aussi bien à la bataille de Pydna qu'à la constitution de ce royaume en province romaine. Le septième roi d'Égypte est Ptolémée Philométor, si l'on compte depuis Alexandre le Grand, et Ptolémée Physcon si l'on part de Ptolémée Ier. Et Ptolémée Physcon lui-même a régné deux fois, d'abord conjointement avec son frère Philométor, de 170 à 160, puis seul, de 146 à 117. Enfin, quand la sibylle dit que le peuple de Dieu est redevenu fort, on voit bien qu'elle veut parler du soulèvement des Maccabées; mais ce soulèvement a duré longtemps, et ce n'est qu'en 141 qu'il s'est véritablement terminé et que les Juifs en ont recueilli les fruits. La plupart des critiques se sont arrêtés entre 170 et 160; M. Hilgenfeld descend jusqu'en 140[1]. Dans notre plan, la difficulté n'a pas plus d'intérêt que les légères divergences qui subsistent au sujet de Daniel. Il s'agit uniquement pour nous d'exposer les idées messianiques qui avaient cours à Alexandrie dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, et à ce point de vue une différence de vingt années ne fait rien à l'affaire.

La sibylle continue à prophétiser, tout en se débattant et en se demandant pourquoi Dieu lui a mis dans l'esprit toutes ces choses. Ce n'est pas d'elle-même qu'elle parle et qu'elle annonce tant de malheurs à l'humanité. Elle ne demanderait pas mieux que de se taire; elle accuse fréquemment de la fatigue, et voudrait se reposer. Mais il faut qu'elle continue, instrument passif dans la main de Dieu. On pense involontairement aux beaux vers de Virgile :

> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse Deum. Tanto magis ille fatigat
> Os rabidum, fera corda domans fingitque premendo.

Elle continue donc, revient aux Titans, entasse en dix vers toute l'histoire universelle, les tyrannies grecques, la guerre de Troie, les Assyriens, les Perses, les Libyens, les Éthiopiens, les Cariens, les Pamphyliens, pour s'arrêter enfin avec complaisance aux hommes pieux qui habitent autour du temple de Salomon. Ceux-là sont les justes, excellents autant par la volonté que par les œuvres. Ils n'ont pas pris souci de la course circulaire du soleil et de la lune, ni des profondeurs de l'Océan

[1] La suite fournira à M. Hilgenfeld de nouveaux arguments pour sa thèse.

bleu, ni des signes de l'éternument; ils n'ont connu ni augures, ni devins, ni enchanteurs, ni conjurateurs, ni ventriloques; ils n'ont pas lu l'avenir dans les étoiles comme les Chaldéens, ils n'ont même pas observé les astres. Ils savent que tout cela n'est que vanité et mensonge. Tel du moins sera ce peuple quand il sortira de l'Égypte sous la conduite de son chef immortel, et quand il recevra sur le mont Sinaï la loi naturelle, car le décalogue n'est pas autre chose, « Dieu ayant » mis une pensée excellente au cœur de tous les hommes. » Tel il sera encore longtemps, mais lui-même finira par succomber, il deviendra idolâtre, et l'exil et la dispersion seront le châtiment de sa défection. Toutefois, il ne sera puni que pour un temps. « Dieu enverra du ciel » un roi pour juger tout homme dans le sang et dans le feu. Il est une » maison royale qui ne peut pas périr, qui régnera quand les temps » seront révolus, et qui recommencera à bâtir le temple de Dieu. Et » tous les rois de la Perse lui apporteront à cet effet de l'or, de l'airain » et du fer artistement forgé, car Dieu leur enverra des songes dans la » nuit, et le temple sera comme par devant. » Ce passage, qui marque un point d'arrêt dans la prophétie, est obscur et a reçu diverses interprétations. La maison royale qui ne peut pas périr est incontestablement la maison de David, et Serubabel qui recommença la reconstruction du temple en faisait partie. Mais quel est le roi descendu du ciel? La plupart des critiques disent Cyrus; M. Hilgenfeld pense qu'il s'agit de David, d'après le passage d'Ézéchiel, où ce roi lui-même est annoncé comme le futur Messie. Le premier sens paraît plus conforme à la logique, parce qu'il rapporte tout le passage à un seul et même événement, le retour des Juifs de la captivité. Mais quelle que fût la juste reconnaissance des Juifs pour Cyrus, on s'étonne de voir la sibylle l'exagérer au point de faire descendre du ciel un prince païen, et de lui conférer des fonctions tout à fait messianiques. Nous préférons le sens de M. Hilgenfeld, mais en faisant observer que l'ordre des faits est alors forcément interrompu, la venue du Messie, annoncée en premier lieu, n'étant que la fin lointaine de la période ouverte par la reconstruction du temple.

La sibylle se dit de nouveau fatiguée et voudrait s'arrêter, mais Dieu ne le permet pas et lui suggère une autre série d'oracles, dont l'ordonnance laisse beaucoup à désirer, et qui semblent vraiment se succéder et s'entasser comme des feuilles chassées par le vent. Le début, toutefois, est assez rationnel[1]. La sibylle vient de parler de la captivité

[1] M. Alexandre distrait ce fragment tout entier (vers 295 à 489) pour le transporter à

de Babylone, et c'est précisément par une invective contre Babylone que débute le nouveau discours. Sans doute les Juifs ont été justement punis, mais Babylone n'en a pas moins commis le plus grave sacrilége en détruisant le temple de Dieu; il faut qu'elle l'expie : « Tu seras » remplie d'autant de sang que tu en as jadis répandu, en immolant » les hommes bons et justes dont le sang crie encore maintenant vers » les cieux.... » Ici la sibylle sort de son rôle; oubliant qu'elle s'est donnée pour antérieure à Moïse, et qu'elle est censée prophétiser, elle considère le sac de Jérusalem et le châtiment de Babylone comme des faits accomplis, et dit que le sang des Juifs égorgés crie encore vengeance au moment où elle parle[1]. Après cette inadvertance, elle passe à l'Égypte, qu'un glaive traversera de part en part, et qui ensuite cessera d'exister ou bien de souffrir, car le sens est douteux[2]. On peut penser ici soit à l'expédition d'Antiochus Épiphanes, soit, avec M. Hilgenfeld, au régime terroriste de Ptolémée Physcon, qui dépeupla Alexandrie au point de rendre nécessaire un appel à l'immigration étrangère. Puis la sibylle crie malheur sur Gog et Magog, qu'elle place en Éthiopie, contrairement à l'opinion reçue, sur la Libye, la terre et la mer, et sur les filles de l'Occident. Elle a vu dans Ézéchiel les Libyens et les Éthiopiens énumérés parmi les peuples marchant contre Jérusalem, et comme la Libye et l'Éthiopie sont situées à l'ouest, par rapport à elle, qui habite l'Égypte, elle appelle leurs villes filles de l'Occident. La date de 140 environ, adoptée par M. Hilgenfeld pour la rédaction de notre livre, lui permet d'appliquer la prédiction sur la Libye à la des-

l'époque des Antonins. Cette thèse nous paraît trop absolue. Nous croyons que la majeure partie des prophéties contenues dans cette partie trouve sa vraie explication dans l'histoire du deuxième siècle avant notre ère. On verra que c'est notamment le cas pour la prédiction concernant les dix cornes, prédiction imitée de Daniel. Mais, d'un autre côté, les autres critiques ne font-ils peut-être pas une part assez large à l'interpolation, bien qu'ils admettent tous que nous ne possédons plus le troisième livre dans sa forme primitive.

[1] Ce n'est pas la seule inadvertance de ce genre. Plus loin, la sibylle compte quinze cents ans depuis le commencement de l'idolâtrie. Mais celle que nous relevons ici paraît presque inconcevable, et nous l'attribuerions volontiers à un interpolateur qui aurait appliqué à Rome et au sac de Jérusalem par les Romains, ce qui est dit ici de Babylone. En effet, puisque Babylone a été punie, le sang des Hébreux immolés par elle ne crie plus vengeance vers le ciel. Les victimes non vengées ne pouvaient être que celles des Romains.

[2] M. Alexandre traduit « cessera de souffrir », et trouve dans cette version un argument ingénieux. Il pense que ce vers a été mis là par l'auteur plus récent de la deuxième partie, pour expliquer les prophéties relatives à cette époque qui se trouvent dans le reste du livre, et qui annoncent le commencement de la fin. Cette fin n'étant pas arrivée à l'époque prédite, il fallait donner à ces prédictions un autre sens, et c'est ce qu'aurait eu en vue l'auteur du deuxième fragment.

truction de Carthage. Ici les signes et les désastres s'accumulent : une comète paraît en Occident, beaucoup de chefs illustres périssent, le Tanaïs abandonne son lit, des abîmes s'ouvrent, beaucoup de villes, que la géographie ne connaît pas toutes, s'engouffrent avec leurs habitants. Rome, qui a tant exploité l'Asie, lui restituera trois fois les trésors qu'elle lui a enlevés; pour un esclave asiatique transporté en Italie, vingt Romains serviront à leur tour. Il se faisait, en effet, à l'époque où la sibylle parle, un immense commerce d'esclaves syriens; mais l'exploitation financière de l'Asie ne date véritablement que de Caïus Gracchus, qui livra la province asiatique à l'avidité des chevaliers romains. Nous descendrions ainsi encore un peu au-dessous de la date adoptée par M. Hilgenfeld. On voit qu'il est bien difficile de tout accorder et de tout concilier dans cette partie, la plus obscure et la plus confuse de notre livre. Voici que la ruine de Rome est annoncée de nouveau, avec celle de localités bien moins importantes, Samos, Délos, Smyrne. Il faut, dit la sibylle, que tous les oracles s'accomplissent, ce qui fortifie la pensée qu'elle a en partie mis en œuvre des prédictions déjà connues, sans souci d'un ordre quelconque. Jamais on ne vit moins de transitions. Encore étourdi de tant de catastrophes, on rencontre avec surprise une peinture idyllique de la paix, qui ne paraît, à première vue, s'adapter ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Si elle avait quelque caractère messianique, on pourrait y voir une échappée ouverte sur la fin des temps pour contraster agréablement avec ces désolations; mais le bonheur qu'annonce la sibylle ne dépasse en rien les proportions humaines et vulgaires. Bien qu'elle ne désigne aucun pays ni aucune époque, il faut croire, avec M. Alexandre, qu'elle a voulu rappeler la domination des Perses, qui avait été pour les Juifs une ère de paix et de prospérité relative. Immédiatement après, elle annonce en effet, de nouveau, la conquête de l'Asie par la Macédoine; ce qui surprend et paraît peu clair, c'est que la même Macédoine doit rendre aussi l'Europe on ne peut plus malheureuse[1].

La suite est encore bien obscure, et passe même pour le passage le plus difficile du livre; néanmoins, il semble qu'on touche un terrain plus solide. Nous avons devant nous un souvenir manifeste de la vision de Daniel où figure la bête à dix cornes et à la onzième corne, ce qui

[1] M. Alexandre croit qu'il ne s'agit plus de la Macédoine, nommée pourtant dans le vers précédent, mais de Rome. Mais s'il est démontré, comme nous le croyons, que la prophétie qui suit immédiatement s'applique aux Séleucides, il est peu vraisemblable que la sibylle ait intercalé une prophétie sur Rome dans un passage dont le commencement et la fin sont consacrés aux destinées de l'empire macédonien.

nous invite tout d'abord à chercher le sens aussi près de Daniel que possible, et dans la dynastie même que celui-ci a symbolisée par les cornes, c'est-à-dire chez les Séleucides. Un homme revêtu de la pourpre paraît tout à coup en Asie; il est farouche, injuste et plein d'emportement; il impose à l'Asie le joug le plus dur, et fait boire à la terre le sang en abondance; puis il disparaît, et sa postérité est anéantie par ceux dont il a voulu faire disparaître la race. Il laisse bien une racine, mais l'exterminateur la fera disparaître du milieu des dix cornes, et plantera à côté une autre plante. Celui qui tuera le père valeureux de la race royale succombera lui-même aux fils de celui-ci, et alors régnera la corne qui croît à côté, c'est-à-dire la plante nouvelle dont il vient d'être question. M. Hilgenfeld nous paraît avoir ici trouvé le vrai; du moins a-t-il découvert dans l'histoire des Séleucides une suite d'événements et de circonstances qui s'adaptent à tous les termes de l'oracle, et qui confirment, au moins quant à ce fragment, son hypothèse sur la date de notre livre. L'homme revêtu de pourpre qui paraît soudain en Asie, c'est Antiochus Épiphanes, qui arrive de Rome à l'improviste et s'empare du trône. Son caractère et son règne sont esquissés tels qu'ils pouvaient l'être par un Juif. Il a usurpé la couronne sur son neveu, Démétrius Ier, et son propre fils, Antiochus Eupator, est, après un règne de deux ans, chassé, puis tué par ce même Démétrius; sa race est donc anéantie par celle que lui-même avait voulu supprimer, et la racine qu'il a laissée disparaît du milieu des dix cornes. Mais une autre corne a été plantée : c'est l'usurpateur Alexandre Balas, qui tue Démétrius Soter en 150 et règne jusqu'en 146. Il est alors lui-même battu, puis tué par les fils de Démétrius. Alexandre Balas est donc celui qui tue le père de la race royale et qui succombe ensuite à ses fils. Mais il laisse lui-même un héritier, proclamé en 144, sous le nom d'Antiochus VI, reconnu dans une grande partie de la Syrie, et remplacé ensuite par un autre usurpateur, Tryphon, qui règne jusqu'en 137. Balas, Antiochus VI et Tryphon, représentent donc à eux trois la corne nouvelle plantée à côté des dix anciennes, et comme notre sibylle s'arrête à son règne, et que cependant elle connaît la mort de Balas, M. Hilgenfeld en conclut qu'elle a dû écrire entre 144 et 137.

De toutes les explications qui ont été mises en avant, celle-ci nous paraît de beaucoup la plus vraisemblable; elle couvre exactement tous les termes de l'énigme, ce qu'on ne peut dire d'aucune autre. Il est vrai que le sens de Daniel disparaît, mais qu'importe le sens? pourvu que la lettre soit sauve, on peut lui faire dire tout ce qu'on veut. C'est le prin-

cipe que Daniel a appliqué à Jérémie pour la fameuse prédiction des soixante-dix années, et c'est celui que la sibylle applique à Daniel. Les mots d'un auteur sacré sont sacrés; on peut les interpréter, mais non les supprimer. L'exemple d'Homère va nous montrer qu'il n'en est pas de même des auteurs profanes. Par un de ces bonds auxquels nous sommes désormais habitués, la sibylle recule tout d'un coup jusqu'à Priam, et se met à prophétiser la chute de Troie, et à cette occasion elle accuse Homère de plagiat et de faux : « Il viendra un vieillard aveugle, et se donnant une patrie imaginaire. Il sera plein d'esprit, mais aussi de mensonges, et il racontera le sort d'Ilion, mais non selon la vérité. Le premier, il ouvrira les livres de la sibylle, il s'emparera de ses vers, mais il y mettra du sien, et il racontera des mensonges de toute espèce aux hommes frivoles. » Passage curieux, et qui établit on ne peut mieux la position que notre auteur prend vis-à-vis du paganisme. Comment peut-il en venir à lancer une telle accusation contre Homère? Que le chantre de l'Iliade eût puisé dans la sibylle antique, la tradition le voulait peut-être, et loin d'offenser Homère, elle l'élevait encore et rehaussait son autorité, en la rattachant à une source aussi respectée; mais qu'il eût falsifié les chants inspirés de la prophétesse, c'est là ce qui n'a jamais pu entrer dans un cerveau grec; c'est là ce qui, dans tous les cas, appartient en propre à notre sibylle juive. Elle-même pille et falsifie tout, Hésiode et les anciens oracles, pour faire entrer le monde dans le cadre de sa théologie, et c'est elle qui dénonce Homère comme un faussaire. Nous nous révoltons de son impudence; mais la sibylle n'a pas de ces choses une conscience aussi délicate que la nôtre. Son premier, son unique besoin, c'est de tout ramener au judaïsme, et la violence de ce sentiment l'aveugle sur l'énormité de son procédé. Elle a trop de goût pour ne pas prendre quelque plaisir aux poëmes homériques, et elle peut d'ailleurs d'autant moins les rejeter purement et simplement qu'elle s'adresse aux Grecs; mais ils lui sont en même temps odieux comme fondement du polythéisme. Son hypothèse, peut-être favorisée par la légende, concilie tout : Homère a été son héritier, mais un héritier infidèle, et qui a transformé la vérité en mensonge. A la même époque, les Juifs alexandrins accusaient les philosophes grecs d'avoir volé leur sagesse au Pentateuque; c'était une preuve qu'ils la goûtaient. Sans s'en douter, ils étaient devenus Grecs autant qu'ils le pouvaient devenir, et en croyant interpréter leur foi, ils la transformaient. Malgré son anathème contre Homère, notre sibylle elle-même est bien moins juive qu'elle ne croit. Son idée d'une révélation primitive, naturelle, universelle, et

d'un Dieu présent dans tous les esprits, la place, comme nous l'avons déjà dit, tout à fait en dehors de l'ancien hébraïsme, et au point de vue de son siècle. L'homme, quoi qu'il fasse, ne peut manifester que l'esprit de son temps.

La prophétie sur Homère est suivie de quelques prédictions relatives à des désastres locaux, dénués d'intérêt pour nous, et probablement empruntés à des oracles païens. Une prophétie sur les déchirements intérieurs de Rome et sur un dévastateur qui doit sortir de l'Italie, est interpolée et postérieure, au jugement de tous les critiques, sans qu'il soit possible d'en préciser la date[1]. Mais ce qui est dit aussitôt après de la ruine de Carthage, du désastre des Galates, de Sicyone et de Corinthe nous ramène au deuxième siècle avant notre ère.

Pour se conformer à l'esprit de son rôle, la sibylle feint de nouveau la fatigue, mais Dieu est toujours là et lui inspire un nouveau discours qui a un peu plus de suite que le précédent. Nous parcourons bien au début, en assez peu de vers, un assez grand nombre de pays connus et inconnus, la Phénicie, l'île de Crète, la Thrace, Gog et Magog, Marson et Aggon, la Syrie, la Mysie, la Phrygie, la Pamphylie, la Lydie, l'Éthiopie, la Cappadoce et l'Arabie. Mais, ainsi remise en haleine, la sibylle arrive à la Grèce pour s'y arrêter, et suivre de là, jusqu'au dénoûment, une ligne assez droite. La Grèce sera malheureuse et esclave, parce qu'elle s'est détournée de la face du grand Dieu, pour mettre sa confiance en des généraux périssables et en des hommes morts, c'est-à-dire en ses faux dieux. L'infortune lui ouvrira les yeux, elle lèvera les mains au ciel, et elle immolera de nouveau ses hécatombes au vrai Dieu, mais pas avant que les temps soient venus et que tous les desseins de Dieu se soient accomplis; car l'histoire n'est, malgré ses contradictions apparentes, que la réalisation du plan divin, et le Messie ne peut paraître qu'à son heure. La sibylle est ici tout à fait dans le cercle des idées apocalyptiques. Tout est ramené, dans cette dernière partie, comme à la fin de Daniel, à l'hellénisme et au judaïsme. Rome n'est pas au même rang que la Grèce. Elle est ce qu'Attila sera quelques siècles plus tard, le fléau de la colère divine, l'instrument réprouvé d'une vengeance juste, un bourreau dévolu à la mort après avoir rempli son office. L'humanité ne se divise qu'en deux parts, la Grèce impie et la Judée fidèle, et tout se réduit par conséquent au triomphe des Juifs et à la conversion des Grecs. Quand ces

[1] Elle ne peut être antérieure aux guerres civiles, mais elle doit, avec encore plus de vraisemblance, être attribuée à l'époque impériale.

événements auront-ils lieu ? Ils commenceront lorsqu'un roi nouveau, le septième de la race hellénique, régnera en Égypte, et lorsque d'Asie viendra un roi puissant, un aigle audacieux, inondant le pays de cavaliers et de fantassins, et détruisant tout sur son passage [1]. Alors les hommes commenceront à fléchir le genou et à brûler leurs idoles, et Dieu rendra à la terre le bonheur [2]. Mais que les hommes ne tardent pas, qu'ils n'hésitent pas à se réconcilier avec lui, qu'ils conjurent la vengeance céleste qui sera terrible. Les rois se combattront et se prendront leurs royaumes; un peuple détruira l'autre; les souverains extermineront leurs sujets; les princes quitteront leurs États pour se réfugier dans d'autres pays; les barbares ravageront la Grèce, et les morts resteront sans sépulture et deviendront la proie des vautours et des bêtes fauves. La terre restera sans culture pendant de longues années, et les infortunés mortels, décimés par le glaive, pourront ramasser tant de flèches et de lances qu'ils n'auront pas besoin d'aller chercher à la forêt le bois de chauffage. Ce dernier trait, imité d'Ézéchiel, paraît à la sibylle le couronnement du tableau, car elle passe incontinent à l'arrivée du Messie. Alors Dieu enverra, du soleil ou du levant, un roi qui mettra fin à la guerre sur toute la terre, anéantissant les uns et remplissant les promesses faites aux autres, le tout conformément aux ordres divins. Le peuple de Dieu redeviendra florissant et riche, il portera la pourpre et aura de l'or et de l'argent en abondance. La terre et la mer regorgeront de biens. Mais les puissances du mal, représentées par les rois de la terre, verront d'un œil jaloux la paix et la prospérité messianiques. Les souverains païens se réuniront, malgré leurs discordes, pour diriger une expédition contre la terre sainte, à l'effet de détruire le temple de Dieu, et d'anéantir les Juifs, hommes excellents. Concentrés autour de Jérusalem, ils feront monter au ciel la fumée de leurs sacrifices impies; mais alors Dieu lui-même se manifeste, le ciel fait pleuvoir une pluie de glaives sanglants, des lumières surnaturelles traversent les airs; la terre tremble sous la main du Tout-Puissant; les poissons, les quadrupèdes, les oiseaux, les âmes des hommes et les flots frémissent devant Dieu, les

[1] Il s'agit ici évidemment de l'expédition d'Antiochus Epiphanes, ce qui nous ramène à vingt-cinq ans en arrière du second règne de Ptolémée Physcon. Mais la sibylle dit bientôt après que la terre restera sans culture pendant de longues années ; elle paraît donc affecter une certaine durée aux calamités qu'elle annonce.

[2] On ne voit pas clairement ici s'il s'agit d'un court intervalle de bonheur entre toutes ces calamités, ou si la sibylle a voulu dès ce moment indiquer l'ère messianique, sur laquelle elle reviendra plus bas, après avoir insisté de nouveau sur les catastrophes finales.

montagnes se brisent, l'Érèbe ouvre ses abîmes, les cadavres s'amoncellent dans les profondeurs, les rochers dégouttent de sang, un irrésistible torrent se déchaîne sur la plaine, les retranchements des ennemis s'écroulent d'eux-mêmes; Dieu juge ses adversaires par le glaive, le feu et les eaux du ciel; il pleut du soufre, il grêle des pierres; les païens reconnaissent leur maître et poussent des hurlements de douleur. La terre boit le sang des morts et les bêtes fauves se repaissent de leur chair. C'est la grande et définitive bataille de Dieu contre le monde; la conclusion inévitable de toutes les apocalypses. Longtemps voilée, la justice toute-puissante de Dieu éclate enfin, pour triompher de l'insolence humaine et mettre fin aux contradictions de l'histoire.

Après la victoire, les enfants de Dieu coulent des jours paisibles à l'ombre du temple, et jouissent des biens de la création. Dieu est autour d'eux comme un rempart de feu, derrière lequel ils vivent en sécurité dans les villes et dans les campagnes. Les îles et les cités proclament combien l'Éternel aime ceux qui le servent. Ce n'est plus de terreur, c'est de joie que frissonne la terre, et d'aimables cantiques retentissent partout : « A genoux, disent les hommes, et envoyons nos prières vers le roi immortel, Dieu le très-grand et très-haut; envoyons à son temple, et méditons tous sa loi, car à lui seul est la puissance. Nos esprits s'étaient égarés, nous adorions l'ouvrage de nos mains, et des êtres mortels; prosternons-nous maintenant parmi le peuple de Dieu. » Et aussitôt après ce chant qu'elle met dans la bouche des hommes convertis, la sibylle s'adresse de nouveau en son nom personnel à la Grèce, pour la supplier de se convertir : « Renonce à ton orgueil, Grèce infortunée; prends garde et adresse-toi au Dieu magnanime; deviens humble, et, au lieu de vouloir lutter, sers le Dieu puissant, afin que tu obtiennes ta part. » Et aussitôt, pour augmenter les séductions de cet appel, elle reprend en traits plus vifs la peinture de l'âge d'or. Il pleuvra du miel, et du lait coulera dans les ruisseaux. Il n'y aura plus ni sécheresse, ni famine, ni guerre. Tous les rois auront déposé le glaive et scellé un pacte d'amitié; ce qui ne sera pas difficile, car nous apprenons, quelques vers plus bas, que ces rois ne seront autres que les prophètes. « Du haut du ciel étoilé, le Dieu éternel gouvernera tous les hommes par une loi unique; il leur donnera à tous un sens immortel et une impérissable sérénité. Réjouis-toi, Vierge[1], car le Dieu du ciel et de la terre t'a donné la joie pour tous les temps;

[1] Cette vierge est Jérusalem.

il habitera en toi et sera ta lumière immortelle. Et le loup et l'agneau paîtront côte à côte sur la montagne, la panthère broutera l'herbe avec les béliers, les ours s'en iront dans les prés avec les veaux, et le lion carnivore mangera du foin comme un bœuf; de tout petits enfants le conduiront enchaîné, et les dragons coucheront avec les nourrissons sans leur faire de mal, car la main de Dieu sera sur tous. » C'est la traduction exacte d'un fameux passage d'Ésaïe, et c'est par ce canal que le monde occidental connut cette célèbre prophétie bien avant la version de saint Jérôme. On en trouve l'écho dans la fameuse quatrième églogue de Virgile[1].

Pour conclure, la sibylle indique les signes précis qui marqueront la fin des temps et l'avénement du Messie. Des glaives se projetteront dans la nuit sur la voûte étincelante du ciel. Le soleil se voilera et la lune deviendra visible en plein jour, et dans les nues on verra comme le choc des armées. Les calamités terrestres, dont il a été tant question plus haut, indiqueront seulement que les temps sont proches; les signes célestes diront qu'ils sont là. Ils ne font défaut dans aucune Apocalypse. Puis la prophétesse ajoute quelques vers pour certifier qu'elle est bien l'antique sibylle; elle s'est rendue de Babylone en Grèce; mais là les hommes sont tombés à son sujet dans toutes sortes de confusions. Ils ont dit qu'elle venait d'Érythrée, et si elle mentionne cette origine dont elle ne veut pas, c'est qu'elle ne pouvait omettre le fait le plus anciennement accrédité de la légende sibylline. Une sibylle qui n'eût pas su que le monde la croyait originaire d'Érythrée n'eût pas été la vraie sibylle. Elle n'omet pas non plus de dire qu'on l'appellera menteuse et enragée. Mais quand tout sera accompli, on lui rendra justice, e on reconnaîtra qu'elle a révélé les desseins de Dieu. Pour terminer enfin, elle remonte jusqu'au déluge : « Quand le monde » était submergé, et qu'il ne restait plus qu'un juste, naviguant dans » sa maison de bois, j'étais sa bru et sa fille, à lui à qui arrivèrent les » premières choses, et à qui furent montrées les dernières, » et c'est justement pour cela qu'elle est en mesure de prophétiser l'avenir. Des raisons qui paraissent plausibles font considérer un dernier passage comme une addition postérieure. Il faut dire néanmoins que le rapprochement de Noé et de la sibylle est une idée essentiellement juive, et qui peut avoir existé dès cette époque. Les Juifs considéraient Noé comme le deuxième père de l'humanité, comme le représentant de

[1] Ce qui ne veut pas dire que toute cette églogue ait été inspirée par la sibylle juive, tant s'en faut. Virgile a puisé à d'autres sources qui sont, elles aussi, parfaitement connues. Mais dans le passage dont il s'agit, nous avouons que l'imitation nous paraît visible.



l'unité de race avant la dispersion des peuples, et de la religion théocratique avant la naissance du polythéisme. Il était donc naturel de rattacher à sa mémoire cette prophétie universelle dont la sibylle était l'organe. Le Talmud a des lois noachiques.

Tel fut la prophétie de la sibylle juive au deuxième siècle avant notre ère. Il n'est pas sans intérêt de la comparer à l'Apocalypse de Daniel. La forme est, comme nous l'avons déjà dit, entièrement différente. La sibylle ne voit pas l'avenir se dérouler devant elle en tableaux symboliques. Peut-être s'était-elle trop assimilé l'esprit hellénique pour goûter ces constructions bizarres du génie oriental[1]; peut-être aussi sentit-elle surtout le besoin d'imiter les anciens oracles sibyllins qui vivaient dans la tradition, et dont elle s'est évidemment approprié un grand nombre. Elle n'en est pas plus claire pour cela, ses oracles énigmatiques sont d'une interprétation plus difficile que les visions de Daniel, et laissent les critiques divisés sur bien des points dont nous avons dû nous contenter d'indiquer les principaux. Ce qui la rapproche de Daniel, c'est la nature de l'inspiration. Comme son précurseur hébreu, la prophétesse d'Alexandrie est entièrement passive, elle se donne pour une simple intermédiaire dénuée de spontanéité. Hélas! elle n'aurait pas besoin de nous en avertir. Ses vers ne font que trop voir l'absence de la seule inspiration vraie, du souffle intérieur et personnel. Et elle a beau simuler la fatigue et l'extase, on sent d'un bout à l'autre le travail patient de la réflexion qui combine. Ce n'est pas une œuvre de premier jet, c'est une composition laborieuse que nous avons devant nous, des centons de prophéties païennes et de prédictions hébraïques. Le désordre qu'on remarque dans la composition ne produit pas du tout l'effet indiqué par Boileau, bien qu'il soit probablement un effet de l'art, la sibylle ayant sans doute voulu feindre, par le pêle-mêle de ses oracles, le tumulte d'un cœur oppressé par Dieu : *Bacchatur vates.* Dans cette incohérence apparente, il n'est même pas impossible de saisir les traces d'un plan savamment conçu. La sibylle a un point de vue plus large que celui de Daniel; elle remonte bien au delà de la captivité de Babylone, jusqu'aux origines mythiques de l'histoire. Daniel prend le paganisme comme existant, et se contente d'en prédire la chute. La sibylle en raconte, ou plutôt, pour rester dans sa fiction, en prophétise les commencements. Le polythéisme est né de la dépravation des hommes qui ont abandonné la loi naturelle, c'est-à-dire le vrai Dieu, pour adorer des idoles et des hommes morts, tels

[1] Il faut remarquer aussi que la sibylle n'a pas emprunté les anges de Daniel.

que ces Chronides qui avaient fait succéder l'état de guerre à l'heureuse paix de l'ère saturnienne. Le vrai culte a subsisté, avec une interruption temporaire, chez les Juifs. L'explication historique du contraste entre les deux religions nous paraît être la principale matière du premier chant, et comme il y est question de l'origine des dieux, et que le discours s'adresse à des païens, la sibylle ne peut manquer de faire usage de la théogonie d'Hésiode. Le deuxième chant traite surtout de l'histoire du polythéisme; c'est donc là que les oracles attribués aux sibylles païennes trouvent un emploi d'autant plus justifié qu'ils annoncent toujours des catastrophes. La sibylle n'a que la peine de les réunir, de les arranger et de les compléter pour tracer la destinée peu enviable des peuples polythéistes. Le troisième chant est moins éclectique, parce que la sibylle y est ramenée sur le terrain propre des idées apocalyptiques. Occupée maintenant de l'avenir, elle n'a plus que faire ni d'Hésiode, ni des oracles païens, et elle résout les contradictions de l'histoire à la manière juive, par la venue du Messie et le jugement de Dieu. Telle nous paraît être l'ordonnance d'une composition qu'il faut du reste complétement abandonner au point de vue littéraire. Comme œuvre d'art, toute la collection sibylline ne vaut pas qu'on s'y arrête un instant. Mais la critique historique n'applique pas aux manifestations de l'esprit une règle idéale; elle les prend comme elles sont, comme fait la géologie des gisements et des infiltrations qu'elle rencontre. Ni l'une ni l'autre ne seraient une science, si elles ne considéraient que les chefs-d'œuvre, les pierres et les minerais de prix. Assurément, les pauvres centons de la sibylle sont l'antipode des chants immortels et spontanés de l'Iliade, mais ils ont presque la même importance dans l'histoire de l'esprit humain. Il n'est pas d'œuvre qui soit mieux le reflet de son époque, ni d'époque plus digne d'attention. Toute originalité, toute spontanéité ont disparu. Le souffle puissant de la prophétie hébraïque s'est affaissé depuis longtemps, et les splendeurs de la poésie grecque s'enfoncent de plus en plus dans le lointain du passé. Les nationalités s'aplatissent et disparaissent sous la pression du colosse romain. Le monde ancien redevient cette masse informe et chaotique où germent les créations. Les croyances déracinées, emportées, se heurtent comme les atomes pour se mêler et se confondre. Du flot qui les charrie, la sibylle recueille des débris de toute nature et de toute provenance : assemblage informe et stérile à première vue, mais qui, observé de plus près, se montre comme le type de l'avenir, et présage à cent cinquante ans de distance la fortune du christianisme. Elle croit prêcher le



judaïsme aux païens, et elle n'est plus en réalité ni juive ni païenne. Ses vues sur le salut universel des hommes et sur la révélation primitive et naturelle n'appartiennent ni à la religion qu'elle professe, ni à celle qu'elle veut conquérir; elles procèdent de la philosophie grecque, de cette philosophie que l'un des plus éminents historiens de l'esprit humain signale avec raison comme le lien le plus étroit entre le christianisme et l'histoire antérieure, après l'enseignement religieux de l'Ancien Testament [1]; elles datent du moment « où, à côté de la » religion grecque, il apparut une doctrine ne s'élevant pas seulement » par la critique au-dessus des mythes populaires, mais se créant un » monde indépendant dans le domaine de la pensée libre, et versant » le trésor de ses idées nouvelles aux esprits que ne satisfaisaient plus » les croyances du peuple [2]. » Les anciennes sibylles étaient nationales; la nôtre est cosmopolite; Daniel ne s'était élevé à une vue générale de l'histoire que pour immoler tous les peuples sur l'autel du judaïsme. La sibylle voit dans les païens des frères égarés qu'il faut ramener : grand progrès, et qui semble annoncer de loin l'apôtre des gentils. C'est que l'esprit ne connaît pas de vraie décadence; il ne peut que s'élever; les faux pas dont nous l'accusons, les retards que lui reproche notre impatience sont des illusions de notre courte vue. « On » se fait une idée fausse de ces périodes de transition, si on n'y voit » que des époques de décomposition, des temps de mort religieuse et » morale. Les formes anciennes s'affaissent de plus en plus; elles » finissent par se vider entièrement, mais uniquement parce qu'elles » sont devenues trop étroites pour l'esprit qui les a créées et qui les » abandonne. Quand le vieux meurt, le nouveau, qui doit le remplacer, est déjà là, ne fût-ce qu'un germe; autrement le vieux ne » mourrait pas; il faut, pour qu'il s'écroule, que ses fondements soient » tout à fait ruinés et effondrés. L'esprit ne peut sans doute pas improviser sa forme nouvelle; mais depuis longtemps il agit en secret, il » fermente dans les profondeurs, il travaille sans repos et sans découragement jusqu'à ce qu'il ait mené à bonne fin la création nouvelle [3]. »

Pour la grande période dont il s'agit ici, la sibylle éclaire ce travail secret presque à ses origines. Il convient toutefois, en reconnaissant son rôle, de ne pas l'exagérer. Le judaïsme alexandrin a plus agi par sa philosophie que par sa prophétie, et Philon est plus important que

[1] Baur: *Christianisme et église chrétienne des trois premiers siècles.*
[2] Baur: *ibidem.*
[3] Baur: *ibidem.*

la sibylle. Tandis que les idées messianiques prennent, comme nous le verrons, de nouveaux développements en Palestine, elles restent stationnaires et dépérissent même en Égypte. L'intérêt national, moins pressant et de plus en plus faible, ne les y soutient pas. Après avoir annoncé le triomphe de Dieu sur le paganisme, la sibylle se tait pendant cent ans. On ne trouve plus, avant Jésus-Christ, qu'une prophétie d'une trentaine de vers qui se place sous le règne de Cléopâtre[1]. Le Messie viendra quand Rome régnera sur l'Égypte et que le monde se trouvera sous la main d'une veuve. A ce moment les hommes latins feront rage, trois d'entre eux déchireront Rome; parmi les tourbillons du soufre infernal paraîtra Beliar. Il fera des miracles prodigieux, tentera et séduira beaucoup d'hommes. Mais Dieu le brûlera avec tous ses adhérents, et purifiera le monde par le feu. La prophétie se termine par l'annonce de la fin des temps et du jugement dernier. On reconnaît l'époque du dernier triumvirat romain. La veuve qui tient le monde sous sa main c'est Cléopâtre, maîtresse d'Antoine. Beliar s'appellera plus tard l'Antechrist. D'après un vers de notre oracle, ce serait un empereur romain[2], mais c'est un vers manifestement interpolé, et qui nous transporte pour le moins dans le premier siècle de l'ère chrétienne. C'est à ce moment en effet que les chefs de l'empire romain et surtout Néron sont désignés par les écrivains apocalyptiques comme Beliar ou comme l'Antechrist. Mais, avant d'arriver à cette époque, il nous reste à examiner des œuvres apocalyptiques antérieures au christianisme.

[1] C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et qui est placée au début du troisième livre.

[2] Un des Augustes, dit le texte. Nous ne croyons pas que cette expression puisse s'appliquer à un des triumvirs, comme le veut M. Friedlieb.

A. NEFFTZER.

VARNHAGEN D'ENSE.

La *Gazette d'Augsbourg* du 16 octobre renferme les lignes suivantes :

« Berlin, 14 octobre.

» Ce matin a eu lieu l'enterrement de Varnhagen d'Ense. Bien que catholique, il a été enseveli, d'après un désir formellement exprimé, dans le cimetière protestant, celui de l'église de la Trinité, auprès de sa femme, la célèbre Rahel. Conformément au vœu du défunt, qui a réglé toutes ses affaires avec une exactitude et un soin parfaits, aucun prêtre n'a parlé auprès de son cercueil, et les obsèques se sont passées aussi simplement que possible. On a également remarqué que de ses amis présents aucun n'a pris la parole [1]. »

« Souviens-toi qu'il faut mourir, » dit le cloître; « souviens-toi de vivre, » dit l'humanité. Et l'humanité a raison; c'est à la vie à nous développer, à la vie qui est le progrès ou qui n'est rien. Qui la cherche ailleurs se trompe, et quelque jour l'existence, sinon la mort, le désabusera.

Les feuilles ont verdi, les feuilles ont jauni; aujourd'hui elles jonchent le sol. Les rossignols chantaient dans les grands parcs lorsque, il y a six mois à peine, j'arrivai à Berlin. L'un de mes désirs était de voir cet écrivain qui vient de mourir, et dans lequel l'Allemagne a reconnu son premier critique biographe, et l'un de ses meilleurs prosateurs. Souffrant, M. Varnhagen m'accueillit néanmoins avec cette cordialité affable qui met à l'aise aussitôt, et qui est l'un des plus doux privilèges de l'âge; car elle fait sentir à ceux qui commencent la vie et la veulent prendre au sérieux qu'il y a en réserve à leur profit,

[1] Du nombre Alexandre de Humboldt.

chez les hommes qui achèvent leurs jours dans l'estime générale, un intérêt réel et une pensée d'encouragement.

Je le vois encore devant moi cet homme de bien; je l'entends; n'était-ce point hier? Je vois ces cheveux blancs et mats, encadrant un front délicatement arrondi, sous lequel jaillit des yeux bleus un regard clair et sûr; sur les lèvres un peu contractées par l'habitude de la douleur, il me semble que je saisis ce sourire de finesse et de bonté atténuant par intervalle l'expression calme et sérieuse de l'âge.

J'entends cette parole au ton discret, souple et d'une sobriété correcte: qualité rare et précieuse en tous pays, mais surtout en Allemagne. A la manière nette, précise et complète dont elle caractérisait tour à tour les hommes, comme en quelques traits d'un rapide burin, je reconnaissais bien celui auquel Gœthe écrivait : « A vous, mon cher, réussit surtout ce qui est biographique, dans le sens le plus étendu du mot. . . . . . Dans le cours de votre récit [1], je jouissais du sérieux et de la modération, de la sympathie et de la clarté, de l'achèvement et de la sobriété qui y règnent, et en général de cette pondération du dedans d'où résulte, à la grande satisfaction du lecteur, une égalité d'exposition qui mérite tout éloge. Votre mérite, j'en ai la conviction, sera sûrement apprécié aujourd'hui et dans l'avenir. »

J'eus l'honneur de voir M. Varnhagen encore à deux reprises, et d'être présenté à sa nièce, madame Ludmilla Assing, qui vouait à cette vieillesse, à ce talent et à ce noble caractère toute l'élévation de son esprit et toutes les profusions de sa tendresse. Je compris alors cet attachement, je comprends aujourd'hui combien la noble femme est cruellement frappée. Au milieu de si nombreux et de si illustres témoignages de sympathie, qu'elle veuille bien accueillir aussi l'offrande du cœur, modeste mais sincère, que lui envoie de loin l'étranger.

M. Varnhagen aimait les jeunes gens, et c'était d'un amour efficace et vrai. Ceux qui l'ont éprouvé savent qu'il allait droit à la pratique. Cette intelligence, mûrie par le temps, la réflexion et le travail, restait greffée sur un cœur qui lui envoyait une séve généreuse pour la renouveler. Le secret des rajeunissements de l'âme c'est l'attachement aux belles choses, aux grandes traditions et aux grands esprits. M. Varnhagen était resté jeune : il avait acquis l'expérience sans perdre l'amour. « On vient de publier, disait-il, un travail sur Schiller [2]. C'est l'œuvre d'un jeune homme, imparfaite peut-être sous plusieurs

[1] Il s'agit du cinquième volume des *Monuments biographiques* (Biographische Denkmale, 1830), et du comte Zinzendorf.

[2] De M. E. Palleske.

rapports, mais écrite avec enthousiasme; or, c'est avec l'enthousiasme et la jeunesse que Schiller doit être compris et jugé. »

Comme je vins à lui demander son avis touchant les historiens allemands de la révolution française : « Je doute, me dit-il, qu'ils soient jamais capables de juger avec compétence en cette matière. Je suis de l'avis de Chateaubriand là-dessus : pour bien comprendre certaines choses il faut absolument les *avoir vécues*, sinon dans le passé, du moins dans le présent qui les contient. »

Une apparition blonde, élégante et rose, fraîchement arrivée à Berlin avec les premières verdures de l'année, vint couper en deux la philosophie. M. Varnhagen, faisant aussitôt volte-face, passa sans effort des choses les plus sérieuses aux nouvelles du jour, bals, comédies, concerts et toilettes, et tint tête avec toutes les grâces de son esprit à ce printemps en dentelles qui venait visiter l'hiver, un hiver éclairé des clartés sereines de la pensée et de la conscience satisfaite.

Lorsque je quittai Berlin peu de jours après, emportant de cet accueil, comme de beaucoup d'autres, le plus excellent souvenir, je manifestai à M. Varnhagen le désir d'un retour assez prochain. « Ne m'oubliez pas alors, » eut-il l'obligeance de me dire en me serrant avec cordialité les deux mains. Il comptait bien avec ses cheveux blancs, mais pouvait-il croire que les premières neiges couvriraient sa tombe déjà durcie?

L'heure est venue cependant, prompte et inopinée. Il jouait aux échecs, dit-on, avec sa nièce. La mort aussi a des préférences; elle se mit de la partie, elle qu'on n'avait point conviée, s'approcha, posa doucement la main sur le cœur du vieillard, et le cœur cessa de battre.

Estimons-les heureux ceux qui peuvent finir ainsi et ne pas entendre sonner l'heure où il faut partir et déchirer le cœur de ceux qui vous chérissent. Cruelle souffrance, que nul de nous n'épargnera à une femme, à des enfants, à un père et à une mère, à des amis qui surent le comprendre et qui sauront le regretter.

Ils l'ont porté silencieusement au cimetière, ce cercueil recouvert de couronnes de chêne. Pas de bruit, pas de faste; mais une amitié qui vaut tous les discours, l'amitié d'Alexandre de Humboldt. M. Varnhagen pouvait mourir sans ostentation; il en avait acquis le droit. Le silence convient seul à la poignante majesté de la mort. Lorsque s'ouvre devant un tombeau cette perspective muette et grave de l'éternité, il semble que l'individu se dépouille, comme d'un vain costume de parade, de toutes les choses superflues et accessoires qui jouent un si grand rôle dans le commerce journalier, et que ce vête-

ment tombé et rendu aux mesquines exigences de la vie, il ne reste plus que l'homme véritable, dans sa valeur essentielle et la nudité de son être moral. Cette perspective où nous place la mort grandit et purifie les uns; elle abaisse les autres, et réduit le plus grand nombre au néant, parce que c'est du néant qu'il a vécu.

CHARLES DOLLFUS.

Charles-Auguste Varnhagen est né le 21 février 1785 à Dusseldorf. D'abord étudiant en pharmacie, selon le désir de son père, la vocation l'emporta bientôt, et dès 1804 il publiait, avec Chamisso, un « Almanach des Muses ». La connaissance personnelle de Fichte et les cours de A. W. Schlegel confirmèrent le jeune homme dans la voie des lettres, et c'est dans ce sens qu'il poursuivit ses études à Hambourg, Halle, Berlin et Tubingue. La plume régnait à cette époque, mais en partage avec l'épée. En 1809, la guerre ayant éclaté avec l'Autriche, Varnhagen se crut appelé à agir. — Il quitta Tubingue et, par de longs détours, parvint à joindre l'armée autrichienne. Nommé officier après la bataille d'Aspern, il fut blessé à Wagram et transporté à Vienne. Des relations qu'il noua à cette époque avec le colonel prince Bentheim, plus tard général, l'amenèrent à Paris et à la cour de Napoléon. Il ne cessa d'unir, là comme ailleurs, l'activité littéraire à l'activité politique. Lorsqu'en 1812 les Autrichiens prirent part à la campagne de Russie, il abandonna le service militaire et se rendit à Berlin, où il fut appelé à exercer des fonctions civiles. Cependant les campagnes de 1813 et de 1815 le ramenèrent à Paris, la première fois en qualité d'adjudant du général Tettenbourg, la seconde fois à la suite du prince de Hardenberg, qu'il suivit également au congrès de Vienne.

Depuis 1819 il vécut à Berlin sans fonctions déterminées, avec le titre de conseiller intime de légation.

La substance fut celle d'un artiste, le moule celui de l'action et de la vie. Heureuse combinaison, et qui n'a pas dû contribuer médiocrement à former cet esprit pour la narration des événements et la peinture vivante des hommes marquants de cette époque, hommes de guerre et hommes de lettres, soldats et écrivains. Il fut lui-même à la fois l'un et l'autre, et sur ce double champ de bataille il a su maintenir et faire prévaloir l'indépendance de ses convictions. S'il a pu parfois errer dans ses livres ou dans ses actes, du moins il les conforma toujours à la foi de son cœur et à la loyauté vaillante de son esprit. C'était une nature de critique sympathique et sincère. Aucune influence ne le détermina jamais à trahir cette estime que tout écrivain se doit à lui-même et à sa mission, et qui décide toujours à la longue de celle que le public fera de sa personne quand l'heure de la justice et de l'impartialité sera venue.

Un commerce personnel ou épistolaire maintint Varnhagen en relation avec les esprits les plus distingués de l'Allemagne et avec les meilleurs d'entre ses contemporains. En 1814 il épousa une femme d'un grand esprit et d'un cœur plus grand encore, Rahel-Antonie-Frédérique, juive d'origine, née Levin-Marcus et sœur du poëte Louis Robert. Varnhagen, qui la connaissait depuis 1808, se

l'épousa qu'après sa conversion au christianisme. La culture méthodique de l'esprit avait fait défaut à son enfance, mais hors de cette contrainte sa nature s'était développée avec une remarquable puissance de spontanéité. Elle aimait de naissance tout ce qui est beau et tout ce qui est bien, et l'aimait avec entraînement. Son influence sur M. Varnhagen fut profonde. Elle aussi, quand l'heure venait, elle savait agir. Le choléra, qui visita Berlin en 1831, ouvrit les trésors de ce cœur, et en fit sortir en abondance le dévouement et les consolations. Elle mourut en 1833, le 7 mars. La douleur fut immense et suivit Varnhagen jusqu'à la fin. Il a voulu que la même poussière recouvrît ceux qui ont joui ensemble de la même lumière du jour, et, de ce qui vaut mieux encore, du rayon éternel de l'esprit qui se lève sur les tombeaux.

C. D.

BULLETIN CRITIQUE.

MYTHOLOGIE ROMAINE (*Rœmische Mythologie*), par Preller. — Berlin, 1858, chez Weidmann, un volume in-8°, 820 pages.

Cette *Mythologie romaine* vient de paraître dans l'importante collection historique dont fait partie l'*Histoire romaine* de M. Mommsen, et ne la dépare pas. Auteur déjà d'une *Mythologie grecque*, M. Preller s'est vu naturellement conduit à marquer d'abord les différences entre les deux religions. — Les Romains, frères des Grecs, ne leur ressemblent pas du tout par leurs premières fictions religieuses, et ne s'en rapprochent que peu à peu, par des emprunts dont on peut suivre la trace. Bien plus, ajoute M. Preller, la mythologie romaine se distingue par des caractères très-tranchés de toutes les conceptions analogues de la race indo-européenne. En un certain sens, on peut dire qu'elle n'existe même pas; elle manque en effet de cette floraison touffue de mythes qu'on remarque non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Indiens, les Germains et les Scandinaves. Les dieux romains sont beaucoup plus abstraits que ceux de ces peuples. Ils n'ont pas de famille, pas de généalogie. Quelques-uns sont mariés, mais ce sont des mariages illusoires et stériles. Hésiode n'eût pas pu composer sa *Théogonie* à Rome. Les Romains n'ont pas su créer un Olympe concret et vivant, ou, ce qui revient au même, ils n'en ont pas éprouvé le besoin. L'essentiel pour eux c'était moins de connaître les dieux que de les honorer. Ils n'ont pas non plus ces mythes de demi-dieux et de héros qui établissent, chez les autres peuples de leur race, une si heureuse transition entre le monde des conceptions religieuses et la vie réelle de l'histoire. Ils n'ont pas d'épopée nationale comme l'*Iliade* ou comme les *Niebelungen*. Les traditions qui relient Rome à Troie par Énée sont d'une origine étrangère et bien postérieure aux commencements du peuple.

Si on considère le nombre des dieux, on peut dire que les Romains ont poussé le polythéisme plus loin que la Grèce; mais, si on considère leur nature, on arrive à une conclusion tout opposée. Oui, ils ont eu un plus grand nombre de divinités, mais toutes leurs conceptions se laissent ramener bien plus facilement à l'idée monothéiste. Les personnifications qu'ils ont opérées n'ont pas de fixité, elles sont fluides et sans consistance. Les noms de leurs dieux anciens et principaux sont de simples épithètes de la Divinité. C'est ainsi que *Janus*, *Diana*, *Jupiter*, *Juno* ont le même sens, et désignent tout simplement l'être lumineux et céleste; *Cérès* veut dire créatrice. Il faut encore noter *bona Dea*, *Dea Dia*, etc. Les dieux et les déesses, bien qu'ils n'aient pas d'enfants, sont tous appelés père

et mère, ce qui est l'expression la plus naïve, la plus directe et la plus touchante du rapport qui unit la Divinité aux créatures. Le mot *numen*, qui revient si souvent, est encore bien remarquable; il se rattache à *nutus*, signe, manifestation de Dieu, et signifie la manifestation de la Divinité abstraite, dépouillée de ses épithètes. Les *numina* sont évidemment des êtres bien plus impalpables que les dieux grecs; ce sont plutôt des souffles, des volontés, ou encore, si l'on veut chercher une analogie dans un autre ordre de conceptions, des hypostases de la Divinité.

Une conséquence importante, mais naturelle, de ce qui précède, et qui à son tour vient prêter son appui à ces vues sur la religion primitive des Romains, c'est l'absence des images. On a dit avec raison que cette lacune a entravé le développement de l'art; mais on peut encore plus justement dire d'une façon inverse que si les Romains avaient eu le génie artistique des Grecs, ils se seraient fait des images, et leurs idées religieuses eussent pris une autre direction. L'Olympe grec et l'art grec sont des manifestations corrélatives.

Les anciens Romains n'élevaient donc pas de statues à leurs dieux, ils se bornaient à leur consacrer des symboles, des arbres, des plantes, des animaux. Il est remarquable que le loup, le pic et le cheval, consacrés à Mars, leur divinité peut-être la plus nationale, étaient également des animaux sacrés chez les Celtes, les Germains et les Slaves.

Avant d'aborder en détail le cercle des divinités romaines, M. Preller étudie, autant que le permet l'état actuel de la science, les anciennes religions des peuples italiques de même famille que les Romains. Il trouve partout des divinités de même nom et de même nature. Il signale notamment, comme dieux communs à toute cette famille, Jupiter, Junon, Minerve, et surtout Mars, à la fois le dieu des bois, du printemps et de la guerre, le vrai dieu de l'Italie, comme Jupiter était le dieu du ciel et de la terre. Avec son cortége de faunes et de silvains et ses attributs belliqueux, il représentait vraiment toute la vie primitive de l'Italie, à la fois pastorale et belliqueuse. Les autres dieux étaient de pauvres abstractions de la nature, dénuées de vie et de réalité. On adorait les esprits des éléments, de l'air, de l'eau, du feu et de la terre, du soleil et de la lune. C'était un culte simple, naïf, nullement poétique, et marqué par un développement précoce du rituel. Par quel mystère l'horreur accompagne-t-elle le plus souvent la piété dans ces religions primitives? M. Preller montre la trace d'anciens sacrifices humains, et il en découvre un dernier vestige dans la solennité du « printemps sacré », *ver sacrum*. Le printemps sacré consistait à consacrer à Mars, dans un moment de détresse, tous les produits du printemps prochain, et cette consécration impliquait, au dire de M. Preller, un véritable sacrifice, même des enfants nouveau-nés. Plus tard, on n'immola plus les enfants, mais ils restaient consacrés à Mars et n'appartenaient plus à leur famille ni à l'État. Devenus adultes, ils étaient exclus du territoire, et ils allaient fonder de nouvelles colonies sous la conduite du dieu dont ils relevaient.

L'auteur divise son sujet en quatre époques.

La première époque, ce sont les commencements de l'État romain, où la mythologie se développe sur le fondement commun des croyances des peuples italiques, et avec le concours de deux facteurs principaux, l'un latin et l'autre sabin. Il distingue donc deux couches dès cette première formation. L'élément latin a donné le dieu Faune, représenté dans la traduction historique par le roi

Évandre, traduction grecque du même mot [1], et la déesse Fauna. Au même cycle appartiennent Saturne et l'âge d'or, la Bonne Mère, Palès, la Cérès latine, et le Mars romain. Puis sont venus les Sabins, que la tradition figure par les rois Tatius et Numa, qui ont apporté une civilisation plus haute et des idées religieuses plus élevées : à eux appartiennent Jupiter, dieu du ciel et de la lumière; Junon, déesse des femmes et de la famille; Minerve, déesse de la sagesse, le dieu Terme, la Foi (*Fides*), etc. Minerve se trouve aussi chez les Étrusques, et il faut en général admettre une influence très-ancienne de ceux-ci, qui eux-mêmes avaient déjà fortement subi l'influence grecque. C'est entre autres des Étrusques qu'est venue aux Romains la science religieuse de la divination.

La deuxième période s'étend des Tarquins jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Elle est signalée par une première altération du culte national, mais cette altération n'implique pas encore une décadence. Les dieux grecs pénètrent à Rome, et leurs figures se superposent aux conceptions primitives des Romains; Demeter se confond avec Cérès, Aphrodite avec Vénus, et dès les premiers temps de cette deuxième période, Rome élève des statues à Castor et à Pollux.

Troisième époque : l'altération continue, et des symptômes de dégradation se font remarquer. Ce n'est plus seulement la Grèce, c'est l'Orient qui frappe aux portes; on accueille la Grande Mère de Phrygie avec ses prêtres eunuques; les mystères bachiques révèlent leurs horreurs obscènes, et consternent le gouvernement comme un grand danger pour l'État. En même temps, le caractère du sacerdoce est modifié; le pontificat n'est plus donné aux plus dignes, mais aux plus riches et aux plus influents, et, sous Marius, il est dévolu à l'élection populaire, c'est-à-dire, vu la nature des élections de cette époque, à l'intrigue et à la corruption.

La quatrième époque commence et finit avec l'empire. Auguste restaure le culte national, mais c'est une restauration impuissante, et la persistance des influences étrangères se marque tout d'abord par l'apothéose même des Césars, qui a son principe dans le despotisme oriental. Dès les temps de la république, les généraux romains, vainqueurs de la Grèce et de l'Orient, avaient reçu les honneurs divins de la part des populations soumises, et bien avant Néron, les Séleucides s'étaient montrés en Syrie la tête entourée d'un diadème solaire. Plus tard, à partir des Antonins, les cultes de l'Orient font une nouvelle irruption, Rome reçoit Isis et Sérapis, Mithra, etc. Le culte officiel est remplacé par toutes sortes de mystères, et toutes les formes du paganisme finissent par se donner rendez-vous à Rome, pour y mourir d'une mort commune.

Arrêtons-nous un moment à quelques-unes des figures les plus caractéristiques de la vraie mythologie romaine. Un des dieux principaux, le principal peut-être, c'est *Janus* ou *Dianus*, le masculin de *Diane*. Nous avons vu que son nom signifiait la même chose que celui de Jupiter, et en effet son empire n'est pas moins vaste que celui du maître des dieux; bien plus, c'est le même empire, considéré à un autre point de vue. Janus est le dieu du ciel et de la lumière, du soleil; il est le portier du firmament; par son fils *Fons* il est l'ancêtre des sources, des fleuves et des rivières; il est le principe de la vie organique, et quelques penseurs anciens l'ont considéré comme le demiurge, c'est-à-dire comme le créateur de l'univers. On le trouve au commencement de toutes choses, et par conséquent aussi au

[1] *Faunus* vient de *favere*, et signifie bon, favorable. Évandre en grec signifie la même chose.

commencement de l'année. C'est à lui que remontent nos étrennes, car les petits cadeaux que les Romains se faisaient le premier jour de l'an s'appelaient *strennæ*. Le féminin de Janus c'est Diana, déesse de la lune, confondue plus tard avec l'Artémis grecque, mais aussi ancienne que lui dans le culte italique.

Janus est la divinité considérée comme principe cosmique, Jupiter est aussi le dieu du monde, mais à un autre point de vue. Il est le principe moral, le père de l'ordre et de la victoire, du droit, de la famille et de la propriété, le maître des foudres et par conséquent la source de la révélation par les signes célestes. Par suite de la fluidité particulière aux conceptions religieuses des Romains, sa figure se décompose, et nous rencontrons plus tard un *Summanus*, Jupiter de la nuit et dieu des foudres nocturnes.

La Vénus primitive était proche parente du vieux Faune. Les deux noms peuvent être ramenés à la même signification. Vénus, dit M. Preller, dérive de la racine sanscrite *ven*, qui signifie être favorable, et aussi aimer et désirer, et à laquelle on a rattaché les mots qui désignent le vin dans les langues européennes. Vénus est donc primitivement la déesse du printemps, de la nature, des jardins, des vignes, et aussi de l'amour et de l'union. Elle s'appelle *Concordia*, et est, sous cette dernière épithète, la patronne de l'ancienne confédération latine. Elle se rattache donc aux origines politiques de Rome. Quand, plus, tard les Romains connurent Aphrodite, la Vénus grecque, et qu'ils apprirent qu'elle avait eu d'Anchise un fils qui s'appelait Énée, ils furent bien vite tentés de voir l'ancêtre de leur race dans ce rejeton de leur déesse nationale. Chez les Osques, Vénus s'appelait *Herentatis*, d'un mot *herest*, qui signifiait vouloir (d'une racine sanscrite *hr*, prendre). L'étymologie est semblable à celle de volupté, qui vient aussi de vouloir. Cupidon appartient au même ordre d'idées. Comme le contraste de la vie et de la mort avait vivement frappé les anciens, Vénus, déesse de la vie, est aussi quelquefois déesse de la mort, et se confond avec Proserpine.

Nous venons de voir par suite de quelle rencontre Énée fut introduit dans la légende romaine. L'origine de la légende de Romulus et de Rémus, et peut-être du nom même de Rome, est encore plus curieuse. Les anciens Romains avaient un *Jupiter ruminus* et une *Diva rumina*, divinités pastorales, auxquelles les bergers sacrifiaient du lait. Elles avaient leur sanctuaire sur le mont Palatin, tout près du fameux figuier sous lequel était la statue de la louve allaitant les deux jumeaux. Ce figuier lui-même s'appelait, du nom des deux divinités, *Ruminalis*. Ce mot vient, d'après M. Preller, d'une racine qui signifie sein qui allaite. La louve n'était donc probablement elle-même qu'un symbole de ce culte primitif, mais elle était en même temps consacrée à Mars, et elle put, quand les Romains composèrent leur légende nationale, conduire la suite de leurs fictions du dieu aux deux jumeaux. Le Tibre aussi s'appelait *Rumon*, c'est-à-dire nourricier, dans les documents sacrés des Romains.

T. D.

CHRONOLOGIE ROMAINE JUSQU'A CÉSAR (*Rœmische Chronologie bis auf Cæsar*)
par Théodore Mommsen.
— Berlin, Weidmann 1858, 1 volume in-8°, 282 pages.

Ce livre est le résultat d'un fait assez rare, unique peut-être, d'une polémique scientifique entre deux frères, M. Théodore Mommsen, l'auteur de l'histoire romaine que nous connaissons, et M. Auguste Mommsen, qui a fait divers travaux remarqués sur la chronologie romaine. M. Théodore Mommsen dit dans sa préface : « L'objet de ces recherches est double; d'abord de justifier beaucoup de vues » nouvelles présentées par moi, et de les rectifier là où le besoin s'en fait sentir, » et ensuite de réfuter un système de chronologie par lequel on a voulu récem- » ment, non pas seulement améliorer ou réformer, mais renouveler la science. Je » veux parler des travaux chronologiques de mon frère Auguste. Les aperçus nou- » veaux sur la chronologie italienne me paraissent tout à fait manqués; je ne puis » surtout pas approuver l'abus qu'il fait de la chronologie comparée. La compa- » raison des ères est un instrument aussi indispensable et aussi dangereux que » celle des langues. Le regard, pris de vertige, oublie aisément les limites qui » séparent les nations, et on met alors de côté le premier principe de toute cri- » tique historique, qui est de considérer et de scruter d'abord les faits en eux- » mêmes, et dans la sphère de la nation à laquelle ils appartiennent, et de pro- » céder ensuite seulement, sur la base des résultats acquis, à des comparaisons » internationales. On fait entrer ainsi de force la chronologie romaine dans la » grecque, et l'étrusque dans la romaine, et on se fourvoie, parce qu'on a négligé » de rechercher ce qu'ont été l'année romaine et la liste des années de Rome. » C'est précisément cette recherche que s'est proposée M. Théodore Mommsen.

On ne peut qu'applaudir aux principes posés dans cette préface, qui montre que l'érudition allemande n'est pas toujours aussi aventureuse qu'on se plaît à le dire. M. Mommsen recherche d'abord ce qu'était l'année du calendrier, et il y distingue l'ancienne année lunaire conjugée, l'année de Numa, l'année de dix mois, et l'année des paysans. Puis il passe à l'année officielle, aux registres des fonctionnaires, aux lustres, aux siècles, etc. Cette nomenclature seule montre la difficulté de la tâche. Il est bien difficile d'espérer qu'elle soit jamais remplie d'une manière complète, c'est-à-dire que toutes les énigmes de la chronologie romaine soient débrouillées de manière à satisfaire tout le monde. Dans le monde moderne il n'y a qu'une année à la fois astronomique, politique et vulgaire. Rome en a eu plusieurs. Les siècles eux-mêmes n'embrassaient pas, comme on pourrait se l'imaginer, une durée déterminée et fixe. Il y en a eu de plusieurs espèces, de cent et de cent dix ans; il y a des lustres de quatre et de cinq ans, et encore de bien autres difficultés. M. Mommsen s'attache de toute sa science et de toutes ses facultés à débrouiller ce chaos; mais il n'obtient pas toujours des résultats positifs, et notamment en ce qui touche la période des rois, sa critique reste tout à fait négative.

T. D.

Introduction a la philosophie et bases de la métaphysique, pour servir a la réforme de la philosophie, par J. Frohschammer, professeur de philosophie à l'université de Munich, 1 vol. in-8°, 484 pages. — Munich, Cotta, 1858.

M. Frohschammer se pose, comme l'indique le titre de son livre, en réformateur de la philosophie. C'est en ce moment la prétention d'un assez bon nombre de professeurs en Allemagne; mais nous ne l'avions pas encore trouvée aussi naïvement exprimée. L'auteur veut bien nous dire qu'il n'entend pas rompre d'une manière absolue avec le passé philosophique de l'humanité, et qu'il ne conteste pas toute raison d'être et tout succès à la philosophie moderne. Il daigne ajouter qu'il reconnaît plus ou moins de mérite (textuel) à Kant, à Fichte, à Hegel, à Schelling, à Herbart et à Baader; il reconnaît surtout les services de MM. Günther, Fichte fils, Trendelenburg, H. Ritter, Ulrici, Chalybœus, Erdmann, Fr. Hoffmann et autres philosophes vivants. Mais ce sont pures façons de parler et précautions oratoires; car nous apprenons aussitôt après que toute philosophie n'a été jusqu'à présent qu'un froid et vain étalage de formules. A lui Frohschammer la gloire d'avoir découvert la voie véritable, et le secret de rendre la philosophie féconde pour la vie. « L'unique système admissible, dit-il, est celui » qui, pareil à un organisme toujours croissant, est complet en lui-même, et » néanmoins toujours prêt à s'élargir, et toujours susceptible de développement » et de progrès. » C'est fort bien dit, mais il nous semble qu'un tel système a été inventé avant M. Frohschammer. Du moins si l'auteur ne nous avertissait qu'il s'agit d'une doctrine toute nouvelle, croirions-nous qu'il a voulu parler de la théorie de Hegel, à laquelle sa définition s'adapte admirablement. Mais il est bien question de Hegel ! M. Frohschammer est le vrai philosophe, et nul autre. Que va-t-il donc nous enseigner ? Rien de bien nouveau, hélas! et l'on est un peu désappointé quand on aborde, après ces belles promesses, les découvertes de l'auteur. Ce qu'il enseigne, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui en Allemagne le théisme, une transaction entre le déisme et le panthéisme. Dieu est à la fois personnel et absolu; le monde est en Dieu sans faire partie de l'essence divine, etc., etc. On connaissait déjà tout cela, et ce qui distingue uniquement M. Frohschammer de quelques autres réformateurs de la philosophie, c'est une teinte plus religieuse, et une plus grande déférence envers la révélation. Il admet les miracles, et en même temps il ne les admet pas, car c'est les rejeter que de les faire rentrer dans la catégorie des phénomènes naturels. Voici son raisonnement à propos du miracle des noces de Cana : « Rien mieux que » les combinaisons isomères de la chimie ne montre combien il faut peu de » choses pour changer la qualité d'un produit naturel, et le métamorphoser en » son contraire. La quinine et la strychnine se composent de corps élémentaires » combinés en proportions égales, et cependant la première de ces substances » est un remède, et la seconde un poison funeste; il ne serait certes pas impos» sible à Dieu de métamorphoser l'une dans l'autre, sans que le reste de la » nature en fût le moins du monde troublé. » Assurément, mais où serait le miracle ? Dieu ne serait en ce cas que le premier chimiste de l'univers. La comparaison cloche du reste, parce que l'eau et le vin ne sont pas des combinaisons isomères. M. Frohschammer dit encore : « Le changement d'une certaine quan-

» tité d'eau en vin ne trouble pas le cours général de la nature, car tout le reste » de l'eau demeure à l'état naturel. » Raisonnement admirable, et qui nous dispense d'insister plus longuement sur cette réforme de la philosophie.

A. N.

LEÇONS SCIENTIFIQUES FAITES A MUNICH DANS L'HIVER DE 1858, par MM. Bischoff, Bluntschli, Liebig, de Sybel, etc. 1 volume in-8°. 612 pages. — Brunswick, Vieweg et fils, 1858.

Nous avons déjà eu occasion de mentionner plusieurs fois avec éloge l'usage qui existe parmi les professeurs des principaux centres universitaires, en Allemagne, de faire, en hiver, des leçons et des lectures publiques sur des sujets variés, à l'usage des gens du monde. Ces leçons ont de grands avantages, et constituent un lien très-heureux entre la science et la vie. Celles qui ont été faites l'hiver dernier par MM. les professeurs de l'université de Munich viennent d'être réunies en volume, et elles constituent peut-être le choix le plus heureux que nous ayons encore vu. Ce volume est très-important par la variété des matières et la distinction avec laquelle elles sont traitées. Tout d'abord nous rencontrons une leçon des plus remarquables sur les croisades. Elle est digne de son auteur, M. de Sybel, aujourd'hui un des historiens les plus réputés de l'Allemagne. Nous intéresserons certainement nos lecteurs en traduisant à leur intention les conclusions de ce travail :

« On aura remarqué combien, pendant toute cette grande période des croisades, l'hostilité entre l'Orient et l'Occident a été plus forte, mais la différence entre les deux moindre que de notre temps. Du haut de la supériorité de ses armes, de sa civilisation et de ses mœurs, l'Europe mesure aujourd'hui le monde de l'islam presque du même œil que les races mourantes des Indiens de l'ouest, ou l'empire croulant des Chinois dans l'est. La différence entre les deux mondes équivaut presque à celle entre la civilisation et la barbarie. Le rapport était tout autre au douzième siècle. On voit alors dans les deux camps une situation politique et morale assez semblables, et une grande émulation ; et on peut douter de quel côté se trouvent les meilleures aptitudes. Si tout un essaim de cavaliers turcomans prenait la fuite devant un homme d'armes franc, les armées turques étaient sans conteste supérieures aux armées chrétiennes par la stratégie et la tactique. Par l'administration et la police, par la sécurité individuelle et par l'ordre public, par le comfort et le luxe de la vie, le Caire et Damas dépassaient Londres et Paris. La science et les arts florissaient en Syrie et en Perse au moins autant qu'en Europe. Ici et là, on étudiait Aristote, on fondait une jurisprudence et une théologie savantes; on prenait plaisir aux jeunes fleurs de la poésie renaissante. Au point de vue religieux, la politique et la philosophie avaient adouci et fécondé la rudesse primitive de l'islam, tandis qu'au contraire la profonde et vraie piété du christianisme avait dégénéré en ambition et en fanatisme querelleur. En Asie, l'État et la foi individuelle s'étaient affranchis de la domination spirituelle des califes, tandis que, dans l'Occident, la papauté s'apprêtait à briser la puissance des rois et la vie des hérétiques, aussi résolûment que l'avait fait autrefois Mahomet en Orient. Bref, à côté de toutes les différences innées, nous constatons un principe de rapprochement et de compensation, et, au milieu du tumulte de la guerre, une forte influence réciproque.

» Aussi fut-ce peut-être la plus grande tragédie de l'histoire, quand, peu d'années après les triomphes de Saladin, toute cette riche civilisation orientale fut anéantie pour tous les temps par un débordement de barbares. L'invasion des Mongols ne fut pas un déluge fécond comme l'ancienne migration des peuples. Partout où arrivaient les hordes de Gengiskan, c'en était fait de la civilisation, de la joie et de l'avenir des nations. La désolation de la barbarie s'étendit sur les pays qui, un siècle auparavant, rivalisaient avec les meilleures parties de l'Europe. L'islam put encore parfois se mesurer avec l'Occident dans les batailles, mais la vie de l'esprit resta pour toujours éteinte en lui, et par suite l'empire de la terre fut à jamais départi aux nations plus heureuses de notre continent. A celles-ci, il a ensuite fallu des siècles pour comprendre et accomplir leur tâche, et, nous pouvons ajouter, elles ont mérité de l'accomplir, non-seulement parce que l'islam est devenu plus faible, mais aussi parce que le christianisme est devenu plus fort. Les croisades n'ont pas échoué seulement devant la fermeté de Noureddin et le joyeux courage de Saladin. Dans les grands courants de l'histoire, nul ne sombre que par sa propre faute. C'était la flamme de l'enthousiasme religieux qui avait provoqué les croisades, ce fut elle qui amena leurs désastres. Nous avons vu comment l'exaltation, la soif des miracles et le mépris du monde rendirent tout d'abord impossible toute action régulière et conséquente en Orient. Les croisés méprisaient les forces terrestres de l'esprit humain, et tombaient de l'extase mystique dans les passions les plus lamentables. Le christianisme oriental périt dans la ruine des États francs. Le monde moderne, au contraire, parle peu de religion dans ses explorations, ses colonisations et ses conquêtes; il ne fait ni la guerre ni le commerce au point de vue de l'Église; il est satisfait si ses enfants trouvent dans leur foi l'impulsion au droit et au devoir, et les laisse ensuite volontiers se gouverner dans la vie d'après leurs propres lois. Il ne voit plus, comme le moyen âge, une opposition hostile entre le ciel et la terre; il ne rattache plus la vie religieuse à la mort des intérêts terrestres, mais au contraire à leur développement normal. Aussi ce monde, en apparence si indifférent à la religion, a-t-il obtenu le résultat que n'avaient pu obtenir ni le zèle d'Urbain, ni la force des Baudouin : il n'y a plus sur la terre de religion ennemie qui puisse impunément menacer le christianisme. Là où se montrent la force et la civilisation chrétiennes, le monde reconnaît bon gré ou mal gré, mais toujours, le pas du vainqueur et du maître. Des millions d'hommes ont vainement versé leur sang pour la conquête de Jérusalem; aujourd'hui il suffirait d'un protocole de cinq lignes pour la restituer au christianisme, s'il était dans l'esprit de notre temps de le vouloir. Mais notre époque dit avec saint Bernard : « Mieux vaut combattre les penchants pervers du cœur que de conquérir Jérusalem. »

Aux deux lectures de M. de Sybel sur les croisades se rattachent des recherches intéressantes de M. Valderndorf sur les assises du royaume de Jérusalem. Puis vient une profonde étude de M. Bluntschli sur l'idée du droit. Il fallait encore, il n'y a pas bien longtemps, appartenir en Allemagne à l'école historique ou à l'école philosophique, nier avec la première que la raison eût le droit de réformer les choses existantes, ou soutenir avec la seconde qu'elle était dispensée de tenir compte du passé. Cette opposition n'existe plus aujourd'hui; on reconnaît assez volontiers que la raison contemporaine a les mêmes droits que la raison de tous les temps, mais en même temps que les choses existantes ont eu dans tous les cas et ont peut-être encore leur raison d'être. On trouve,

en un mot, que le point de vue historique et le point de vue philosophique sont tout à fait conciliables. Tel est aussi le sentiment de M. Bluntschli qui conclut ainsi : « Le droit historique que nous transmettent la nature et l'histoire est une » nécessité dont nous devons tenir compte. Le droit dont, à l'exemple des grands » législateurs, nous poursuivons la connaissance par la profonde étude de la » nature humaine, et que nous constituons et développons conformément à l'esprit » des temps, est un fait de notre liberté. »

M. Frédéric Bodenstedt a traité de Marlowe et de Green, considérés comme précurseurs de Shakespeare. On s'imagine volontiers que le grand dramaturge anglais est seul dans son temps et dans le monde. C'est une erreur que l'intéressant travail de M. Bodenstedt peut contribuer à dissiper. Shakespeare n'est pas une création isolée, et en quelque sorte miraculeuse, du génie anglais; il a eu ses Mairet, et même on peut dire ses Rotrou. M. Bodenstedt, qui publie en ce moment même une traduction des œuvres choisies des contemporains de Shakespeare, est tout à fait chez lui sur ce terrain. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur ses études.

Nous trouvons ensuite, de M. Louis Seidel, une exposition des phénomènes lumineux du ciel étoilé, et de M. Bischoff, des recherches sur la différence entre l'homme et l'animal, au point de vue physiologique. M. Paul Heyse, poëte et romancier d'un grand talent, traducteur de Catulle, fait connaître, par de fines appréciations et de nombreux extraits, le poëte italien Monti. Nous passons d'autres travaux pour consacrer une mention à une leçon de M. Liebig, sur la grande question de la métamorphose des forces, ou de l'équivalent mécanique de la chaleur, avec laquelle le discours de M. de Baumgartner, président de l'académie des sciences de Vienne, a déjà fait faire connaissance aux lecteurs de la *Revue Germanique* [1]. Comme le titre même de sa leçon l'indique, M. Liebig se rallie entièrement à la loi nouvelle. Dès le début, il s'exprime ainsi : « Les rap» ports nouvellement découverts entre la chaleur, l'électricité et le magnétisme, » donnent la certitude que ces forces ne sont pas, comme on le croyait, des » principes foncièrement différents, mais qu'elles ont une origine commune et » sont les manifestations d'une seule et même cause. » C'est, on le voit, un jugement compétent énoncé de la façon la plus péremptoire.

A. V.

Socrate, *tragédie en cinq actes et en vers*, de M. Louis Eckard. — Iéna, Hochhausen, 1858.

La *Revue* a parlé de ce fameux concours de tragédie et de comédie ouvert par le roi de Bavière, et qui fit affluer à Munich une cinquantaine de comédies et à peu près cent vingt tragédies. Le *Socrate* dont nous voulons dire un mot a figuré parmi les concurrents, et fut distingué par le jury, sans toutefois obtenir la couronne. Le jury déclara que « c'était une pièce extrêmement estimable, très-distinguée par la pensée, et recommandable surtout pour la lecture. » M. Eckard

[1] Voir la livraison de mai. Notre correspondant de Munich nous a signalé la leçon de M. le professeur Liebig au moment où elle fut prononcée (voir la livraison d'avril). Nous reviendrons sous peu sur la question, à propos de cette leçon et de quelques autres travaux. Il n'en est pas aujourd'hui de plus importante.

s'est flatté de l'approprier aux exigences de la scène au moyen de quelques coupures. Nous doutons qu'il ait réussi. Comme l'a dit le jury de Munich, la pièce ne nous paraît faite que pour la lecture, et pour la lecture édifiante. Il faut, pour la goûter, oublier ce que l'auteur a voulu faire. Comme œuvre dramatique, *Socrate* ne soutient pas l'examen. A la première scène du premier acte, on voit sortir d'un petit souper tous les futurs accusateurs de Socrate : Lycon, démagogue, Mélitus, poëte tragique, le prêtre Théogènes, Anytus, riche bourgeois, et le sophiste Gorgias. L'auteur a sans doute voulu symboliser par ce groupement la coalition de tous les intérêts existants contre le philosophe novateur. Lycon a contre lui le grief du peuple contre Aristide, sa vertu; Mélitus ne peut lui pardonner une épigramme lancée contre une de ses pièces; Théogènes représente le sacerdoce corrompu, qui met la religion sous ses pieds et déteste la philosophie; Gorgias hait en secret son concurrent et son maître; quant à Anytus, l'homme de la bourgeoisie, il n'a pas encore de parti pris, il se montre même favorable au philosophe, et refuse d'entrer dans le complot ourdi par ses amis. Pour le déterminer à faire cause commune avec eux, il faut qu'il voie son fils Phédon renoncer à l'état de tanneur pour se faire poëte et philosophe et suivre Socrate, et qu'une espèce d'imbécile, sous prétexte de lui exposer la doctrine nouvelle, lui ait débité toutes sortes d'horreurs et de non-sens. Alors il donne tête baissée dans la croisade contre l'ennemi de la famille et de la religion. Ce type de bourgeois épais et crédule paraîtrait assez heureux s'il était plus nouveau. Quant aux autres conspirateurs, ils se mettent tout de suite à l'œuvre. Le démagogue Lycon essaie de corrompre et d'acheter Socrate, et il échoue naturellement, au désespoir de la positive Xanthippe, après quoi il se résout, de concert avec ses amis, à intenter au philosophe l'accusation capitale d'impiété. Pour ameuter le peuple, le prêtre Théogènes commence par ressusciter la comédie des *Nuées*, d'Aristophane, dont il fait des lectures publiques dans les rues. Socrate, dûment averti des menées de ses ennemis, ne fait rien pour y échapper, non-seulement parce qu'il a le sentiment de son innocence, ce qui serait conforme à la vraisemblance et à la tradition historique, mais aussi, ce qui nous paraît faux, parce qu'il est convaincu que la vérité ne peut triompher que par le martyre : « Ne voyez-vous pas » que des temps nouveaux sont venus, et que leur aurore doit se marquer dans » le ciel par le sang des martyrs? C'est pour cela que je cherche la mort, cette » mort, couronnement de ma vie. » Les derniers moments de Socrate nous éloignent encore plus de la vérité historique. Dans un ravissement extatique, il voit et annonce Jésus-Christ : « Dieu est la bonté.... Il rachète l'humanité.... Promé» thée ne reste pas éternellement cloué au rocher.... Voici venir Hercule, le » demi-dieu, qui tue l'aigle et délivre l'homme accablé, pour s'élever ensuite, » luttant, souffrant et se purifiant dans les flammes, type de ce qui doit arri» ver.... Gloire à vous, barbares, vous donnez au monde son rédempteur! Nous » autres Grecs, nous avons décerné la couronne au beau; le barbare la donne à » la vertu; le monde de la vertu succède au monde de la beauté. Le mur élevé » par les Grecs s'affaisse, et toute l'humanité se réunit pour construire un nou» vel édifice; mais que de sang il faut pour cimenter les pierres, et combien » mourront comme je meurs à présent!... Mais entre tous, il en est un qui meurt » du trépas le plus beau, le plus glorieux : il meurt pour tous.... Voyez les doux » traits de son visage divin! Exulte, ô mon âme, de ce que, mourant, j'ai pu voir » encore le rédempteur.... Je l'aperçois, le vainqueur de la mort, le maître nou-

» veau de l'humanité! Il réunit en un tout sublime les pressentiments épars de » ma pensée. Je le vois... sur la croix!... » Hélas! Socrate voit tout à ses derniers moments; même Shakespeare : « La comédie et la tragédie ne sont que la moitié » de la vie, et une moitié de poëte seulement celui qui ne sait que faire rire ou » faire pleurer. Le vrai poëte reflète la vie tout entière, il la contemple avec l'œil » de la Divinité. Le plus grand lui paraît petit, et il rit, et dans le plus petit il » découvre encore une étincelle divine, et il pleure. Laissez sortir des débris » du théâtre actuel la grande poésie, image du monde, peignant les héros » et les fous, riant d'un œil, pleurant de l'autre. » C'est fort bien dit, mais ce n'est point à sa place. On voit que nous avons affaire ici au drame à prétentions philosophiques et symboliques, c'est-à-dire au plus insupportable de tous les genres. L'auteur s'est donné beaucoup de peine pour enchâsser dans sa pièce des bribes des dialogues de Platon, et toutes les légendes connues de la vie de Socrate; il n'a pas même oublié le vase de Xanthippe, s'imaginant sans doute amplement satisfaire aux exigences de la vérité historique; mais ce ne sont point les accessoires qui créent la vérité au théâtre. Saisissez par l'effort de la science ou par la divination du génie l'esprit de l'époque que vous voulez retracer, et on vous passera volontiers quelques solécismes de détail. Au contraire, l'exactitude la plus minutieuse dans la mise en scène et dans tout le détail ne réussira jamais à faire d'un caractère faux un caractère vrai, ni à donner l'apparence antique à des idées modernes. Les Romains de Shakespeare sont encore les plus Romains de tous, malgré les plus monstrueux anachronismes.

Encore moins que Socrate, nous aimons l'Aristophane de la pièce. Que nous sommes loin du « favori libertin des Grâces », comme Gœthe disait si heureusement! Aristophane représente ici la vieille Athènes de Marathon et de Salamine; c'est un Aristide posthume ou un précurseur de Phocion; il poursuit en Socrate le novateur qui veut changer les lois de la société; mais malgré ses grandes prétentions politiques, il le poursuit sans le connaître. Dès qu'il le connaît, il se convertit, et devient le défenseur généreux, mais impuissant, du philosophe. C'est à lui que Socrate fait son étonnante prédiction sur Shakespeare. On sent que tout cela est de la plus criante fausseté.

Pour donner un peu de vie dramatique à son sujet, qui n'en comportait guère, l'auteur a eu recours à toutes sortes d'incidents mélodramatiques. Il y a une Hélène, fille du démagogue Lycon, fiancée à Mélitus, poursuivie par Théogènes, le prêtre débauché, et qui, à première vue, se prend d'une passion à la Juliette pour Platon-Roméo, qu'elle a vu en rêve. Elle s'empoisonne sur le théâtre, le jour de son mariage, et force Théogènes à partager le poison avec elle; mais ni elle ni lui ne disparaissent de la pièce. Elle reparaît comme spectre pour tourmenter son père, Lycon; quant à Théogènes, il ne meurt pas, il devient fou pour animer le dernier acte par sa démence. A côté du Socrate chrétien et de l'Aristophane homme d'État, cette Hélène représente dans la pièce la femme moderne, et quelque peu émancipée. Elle aussi aspire à imprimer à ses convictions le sceau du martyre : « Aucune femme avant moi n'a-t-elle donc senti comme moi, et » n'a-t-elle eu le courage de tout risquer pour son bien suprême, pour son amour? » Le choix libre seul fait le mariage vrai et moral. Je revendique ce droit pour » nous, mes sœurs, moi, la première femme athénienne qui s'ose affranchir des » mœurs barbares de nos pères. Je me sens mûre. Ma vie ne trouvera de sens que » dans la mort que je cherche avec résolution.... Choix libre! je veux mourir

» pour ce droit du cœur!... » Il y a encore une esclave qui, touchée soudain par la grâce, refuse de danser devant Socrate, et qui, par la plus étonnante des reconnaissances, se trouve être la fille même du philosophe. Elle a été enlevée à quatre ans par ce même Théogènes, qui est décidément le scélérat de la pièce, et livrée à des pirates. Au cinquième acte, et au moment de boire la ciguë, Socrate la fiance à Phédon, et Xanthippe, tout en se désolant sur le sort de son mari, se félicite de voir sa fille si bien établie.

Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la vie de Socrate les éléments d'un drame, et le choix du sujet nous semble une première erreur, à laquelle l'exécution en a ajouté bien d'autres. Nous reconnaissons volontiers que la pièce est pleine de beaux sentiments, d'idées élevées et d'intentions généreuses, mais tout cela ne constitue pas un drame. Le théâtre, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions, et M. Eckard n'est pas le premier qui ait cru y trouver l'équivalent de la chaire et de la tribune. On ne va pas au spectacle pour y entendre un cours de philosophie, surtout quand on a, comme ici, la ressource de lire le *Phédon* au coin de son feu. Quant aux mœurs athéniennes, il faudra, jusqu'à nouvel ordre, continuer à les étudier dans Aristophane.

A. N.

L'Apothéose d'Homère, *poëme épique*, par Léopold Schefer, premier volume. — Lahr, Schauenbourg, 1858.

On fait encore des poëmes épiques en Allemagne. En voici un qui a déjà douze chants de cinq cents à mille vers hexamètres chacun, et qui n'en est encore qu'à son premier volume. Nous éprouvons le besoin de dire que l'auteur, M. Léopold Schefer, est un vrai poëte, maître de la forme, et qui sait exprimer en très-beaux vers de très-hautes inspirations. Il est surtout connu par son *Bréviaire laïque*, dans lequel il a cherché, et souvent réussi, à fondre dans le sentiment religieux et chrétien les plus nobles et les plus fortes idées de la philosophie moderne. Nous n'osons juger, avant de la connaître entièrement, la tentative que nous annonçons aujourd'hui. Nous ne saisissons pas la pensée de l'auteur, et nous ne pourrions louer jusqu'à présent qu'un pastiche heureux de la forme et de la grâce antiques. Si M. Schefer n'a voulu que cela, il a pleinement réussi. Son poëme est plein de tableaux exquis et ravissants, mais à quoi bon faire des pastiches?

A. V.

Révélations sur Caspar Hauser (*Enthülungen über Kaspar Hauser*), avec addition de nouvelles preuves et documents et des faits entièrement inconnus, pour servir notamment à découvrir la patrie et l'origine de Hauser, et éclairer le rôle joué par le comte Stanhope; étude historique, psychologique et physiologique dirigée contre Eschricht et Stanhope, par G. F. Daumer, ancien père adoptif de Hauser, un volume in-12, 336 pages. — Francfort, Meidinger, 1858.

Nous avons cru devoir transcrire tout au long ce titre, qui a des dimensions qu'on évite habituellement en France; mais nous devons ajouter que le livre n'en tient pas toutes les promesses, bien qu'il soit incontestablement curieux. Les lumières que produit M. Daumer sont tout au plus des lueurs fumeuses, et l'his-

toire de Hauser reste ce qu'elle était auparavant, une énigme, comme celle du Masque de fer, avec laquelle elle a plus d'une analogie. Comme au Masque de fer, l'opinion publique, du moins en Allemagne, a attribué à Hauser une très-illustre origine, et c'est dans une des maisons régnantes de la Confédération germanique qu'elle a voulu chercher l'origine du mystère. Les faits qu'on a pu recueillir protestent contre ces suppositions, et il faut rendre cette justice à M. Daumer, qu'il en a fait ressortir toutes les invraisemblances.

En France, nous avons souvent entendu révoquer en doute l'existence de Caspar Hauser, et traiter son histoire de conte inventé à plaisir. Rien n'est cependant plus avéré que les faits relatifs à la courte existence publique de cet être mystérieux et infortuné. Ce fut le 26 mai 1828 que Hauser parut à Nuremberg, égaré dans les rues, et ne pouvant donner aucun renseignement sur lui-même. Il n'avait sur lui qu'une lettre indiquant la date de sa naissance, et cette date correspondait exactement à la naissance d'un prince d'une maison souveraine d'Allemagne qu'on tenait pour mort. Cette lettre fut l'origine des bruits dont nous venons de parler, et qui sont aujourd'hui tout à fait abandonnés. Il fut d'abord mis en prison comme vagabond; mais bientôt le mystère qui l'entourait intéressa plusieurs personnes, entre autres un éminent jurisconsulte, le président Feuerbach, père du philosophe de même nom, et M. Daumer, homme de lettres, critique et poëte, l'auteur du livre qui nous occupe. Ce fut M. Daumer qui le recueillit. Hauser se disait sorti d'une cave obscure, au delà de laquelle ne remontaient presque pas ses souvenirs, ne pouvait digérer que du pain et de l'eau, et ne s'habitua que peu à peu à une nourriture un peu plus substantielle, d'abord à du chocolat, des soupes, du lait et des pommes de terre, puis à la viande. Quelques souvenirs d'enfance semblent s'éveiller en lui à la vue du château de Nuremberg; il croit se rappeler avoir habité une demeure semblable. Peu de temps après, on le trouve dans la maison de M. Daumer avec une blessure au front. En 1830, on découvre que Hauser comprend quelques mots hongrois et polonais, et les conjectures sur sa naissance de reprendre de plus belle. Une polémique s'engage à son sujet. Il a des partisans et des adversaires. Ceux-ci le dénoncent comme un filou, et prétendent qu'il s'est blessé lui-même pour faire croire à des persécutions qui n'existaient pas. En 1831 paraît à Nuremberg un Anglais, le comte Stanhope, qui manifeste un vif intérêt pour Hauser, et déclare vouloir l'adopter. Il le met en pension chez un instituteur d'Ansbach, où Hauser reste jusqu'à sa mort, qui a lieu à la fin de 1833. Le 14 décembre de cette année, il reçoit dans le parc de cette ville une blessure qui paraît d'abord peu grave, mais qui se trouve ensuite être mortelle, et à laquelle il succombe trois jours après.

Telle est cette histoire en peu de mots. Comment la polémique vient-elle de se ranimer à son sujet? C'est un physiologiste danois, M. Eschricht, qui l'a recommencée, nous ne savons à quel propos. Nous ne connaissons son travail que par la réplique très-passionnée de M. Daumer. Pour donner une idée de la discussion, il nous suffira d'emprunter à M. Daumer le sommaire de quelques-uns de ses chapitres :

« Comme quoi M. Eschricht dit que Hauser a été un idiot, et comme quoi il fait ensuite d'un mendiant imbécile un mystificateur, un filou et un suicide : très-curieux et très-amusant à lire. Comme quoi M. Eschricht montre par là qu'il est lui-même un idiot.

» Digressions de M. Eschricht sur mes travaux historiques et critiques, à l'effet

de me rendre encore plus ridicule et plus méprisable. Moyens immoraux dont il se sert à cette occasion, et comment il montre, par-dessus le marché, qu'il est un ignorant.

» Preuves que Hauser n'a pas été un idiot, témoignages tirés de sources connues et inconnues, surtout pour établir les facultés extraordinaires que Hauser montre au commencement.

» Fausseté et déloyauté de la discussion de M. Eschricht. Exemples de fausses indications et de faits dénaturés dans son livre.

» Du régime primitif de Hauser et de sa faculté de voir dans les ténèbres, à quelle occasion on montre comment M. Eschricht sait ignorer les faits les plus importants, quand ils répugnent à son hypothèse. »

Toutes réserves faites sur le ton de la discussion, nous pensons que M. Daumer a raison quant au fond. Il n'est pas vraisemblable que Hauser ait été à la fois idiot et trompeur; il est encore moins vraisemblable que pour jouer son rôle jusqu'au bout, il se soit fait une blessure assez grave pour se donner la mort. Là où l'auteur nous paraît complétement se laisser fourvoyer par sa passion, c'est quand il lance les plus graves accusations contre lord Stanhope, nous ne disons pas sans preuves, mais à peu près sans aucun indice. Son grand argument c'est que lord Stanhope, après avoir témoigné à Hauser le plus vif intérêt, s'est refroidi ensuite, et a fini par se ranger du côté de ses adversaires. Mais ce changement peut s'expliquer de mille manières, et de la façon la plus naturelle du monde. D'après M. Daumer, lord Stanhope aurait connu la naissance de Hauser, et aurait été l'auteur de sa perte. Tous les arguments qu'il entasse n'aboutissent pas à la moindre probabilité. Mais M. Daumer est un homme excessif en tout. Il est l'auteur de la plus violente attaque contre le christianisme (*Mystères de l'Antiquité chrétienne*), et voici qu'il vient d'entrer dans le giron de l'Église catholique. Il ne faut donc jamais désespérer avec lui; et peut-être réhabilitera-t-il lui-même la mémoire du comte Stanhope après l'avoir accusée.

A. N.

CAGLIOSTRO A SAINT-PÉTERSBOURG, *nouvelle*, par M. Théodore Mundt, 1 vol. in-12. — Leipzig et Prague, 1858, Kober.

Nous rencontrons ici de vieilles connaissances, un peu fripées par la longue fréquentation des dramaturges et des romanciers, Cagliostro, sa femme Lorenza Feliciana, la grande Catherine, Potemkin. M. Théodore Mundt a su les rajeunir, comme s'il avait eu à sa disposition l'élixir du fameux Sicilien. Son récit est rapide et très-intéressant. Cagliostro n'a pas ici les grandes proportions que lui a données M. Alexandre Dumas, dans les *Mémoires d'un Médecin*. M. Mundt nous l'a peint comme il était réellement, un charlatan habile, mais pas toujours heureux dans ses entreprises. Il est à Saint-Pétersbourg avec sa femme, qu'il fait passer pour une princesse de Santa-Croce; mais rien ne lui réussit. Son ambition serait d'être présenté à la cour, mais l'impératrice ne veut pas entendre parler de lui; il vante en vain son élixir, elle ne veut pas s'en servir. L'idée lui vient de flatter l'ambition de la czarine, et voici comme il s'y prend. Le prince Potemkin a obtenu un rendez-vous de la princesse de Santa-Croce. Au milieu de l'entretien, elle lui dit :

« Monsieur, dit la princesse d'un ton mystérieux, le prince Cagliostro, quand il se trouvait en 330 à Constantinople, y reçut une médaille qui doit être de la plus haute importance pour l'impératrice de Russie. Ce fut l'empereur Constantin lui-même qui la lui donna. Il voulait beaucoup de bien au comte, et Cagliostro l'a toujours conservée comme le plus grand de ses trésors. Il désire en faire hommage à l'impératrice; mais il ne le fera que s'il obtient lui-même une audience de Sa Majesté.

— Une médaille du temps de Constantin le Grand! dit Potemkin, en faisant succéder un grand sérieux à la grimace railleuse avec laquelle il avait écouté d'abord. Voyons ce que représente cette médaille, ajouta-t-il, » et il jeta sur Lorenza un regard perçant qui la déconcerta un moment.

Mais elle reprit bientôt sa coquette assurance, sourit, et dit ensuite d'un ton pathétique : « Cette médaille, mon prince, est aussi belle qu'importante. Quand le comte Cagliostro me l'a montrée pour la première fois, j'en fus tellement transportée, que je tombai à genoux pour adorer cette merveilleuse relique. C'est l'avenir de la Russie, l'avenir du monde que vous adorez là, me cria Cagliostro, et au même instant sa tête s'environna de cette auréole brillante qui émane de lui aux grands moments de sa vie.

— Dites-moi ce que vous avez vu, demanda Potemkin avec impatience. Décrivez-moi la chose. M. le comte veut avoir reçu cette médaille des propres mains de Sa Majesté l'empereur Constantin le Grand. Ce sont là des affaires de goût dont il ne faut pas disputer. C'est le bonheur du comte Cagliostro de s'imaginer qu'il a déjà vécu des centaines d'années, et Potemkin n'aime pas à gâter le plaisir des gens. Mais ce qu'il y a sur la médaille, voilà ce que je voudrais savoir.

— Écoutez donc, prince, dit Lorenza se levant et étendant la main d'un air inspiré : l'empereur Constantin a fait frapper cette médaille en l'honneur de la fondation de Constantinople. D'un côté, on voit le relief de la nouvelle capitale se dessinant aux bords du Bosphore dans sa jeune majesté; l'autre côté représente la mer Noire, et sur la rive du nord se dresse une figure merveilleuse, ayant à sa droite la Religion et à sa gauche l'Espérance, et portant au sein un bel enfant au sourire divin et mystérieux, et qui ressemble à s'y méprendre au prince Constantin de Russie. Sur la tête de l'enfant brille une étoile dont l'éclat se projette au loin sur la mer. Quant à la principale figure, accompagnée de la Religion et de l'Espérance, qui n'y reconnaîtrait la sainte Russie?

— Ceci est très-remarquable, s'écrie Potemkin avec les yeux étincelants. Ce sont presque les mêmes symboles que la czarine avait imaginés l'an dernier, quand il s'agit de frapper une médaille en l'honneur de la naissance du prince Constantin, le petit-fils de Sa Majesté. Mais l'impératrice a renoncé à son projet un peu fantastique, et a fait frapper, d'après mes indications, une autre médaille. Elle porte sur la face le buste de l'impératrice, avec cette légende : *Propugnator fidei*, et sur le revers la mosquée de Sainte-Sophie foudroyée et laissant tomber son croissant. Comme l'impératrice sera étonnée d'apprendre qu'on ait trouvé à Constantinople une vieille médaille avec toutes les figures qu'elle avait imaginées, la Russie conduite par la Foi et l'Espérance et l'enfant avec l'étoile sur le front! Et la médaille a-t-elle bien toutes les apparences de l'antiquité?

— La médaille est aussi vieille que Constantinople, Altesse, répliqua Lorenza d'un ton calme et ferme, en opposant un regard tranquille à l'œil perçant et rusé de Potemkin.

— Excellent, excellent! » s'écria Potemkin en arpentant rapidement la chambre et en faisant claquer ses doigts.

Lorenza le suivit, et l'arrêtant par le bras : « Qu'y a-t-il donc là de si excellent, mon cher prince? dit-elle. Ne voulez-vous pas me le dire un peu?

— C'est cette médaille dont vous parlez, et qui vient juste au bon moment, fit le prince en déposant un baiser moitié galant, moitié comique sur le bout rose de ses doigts. Ne pourrais-je pas la voir avant d'en parler à l'impératrice? Appelez donc le comte Cagliostro, je vous en prie. »

Lorenza sonna, un domestique vint, et Cagliostro se montra presque aussitôt.

« Mon cher comte, montrez-moi donc la médaille que vous avez rapportée de Constantinople, lui cria Potemkin à bout portant. Si elle est présentable, elle peut nous servir à faire déclarer plus tôt la guerre aux Turcs, et ce sera très-bien. Je vous en serai très-reconnaissant, cher comte, si vous pouviez par là stimuler un peu l'impératrice.

— Cette médaille, mon prince, peut vous être communiquée, » répliqua Cagliostro d'un ton calme et réservé.

Il tira un petit étui, l'ouvrit et le présenta au prince. Potemkin le regarda attentivement de tous les côtés, éclata de rire, et recommença son examen. Cagliostro ne détourna pas de lui ses yeux noirs et étincelants, se donnant en même temps l'attitude la plus solennelle.

« C'est on ne peut mieux, mon cher, dit enfin Potemkin en se frottant les mains. La médaille a toutes les apparences de la vieillesse et de l'authenticité, et l'idée de la mer Noire est délicieuse, mon cher comte. La ressemblance de l'enfant avec notre prince est parfaite. Vraiment, il faut que vous ayez à votre disposition des artistes qui, s'ils ne sont pas des sorciers au pied de la lettre, sont dans tous les cas très-forts. Voyons, dites un peu, convenez-en. »

Cagliostro tardait à répondre, et, avant que Potemkin n'y eût pris garde, il avait repris d'un mouvement rapide la médaille, l'avait renfermée dans l'étui et remis l'étui dans sa poche. Potemkin le regardait faire d'un air étonné.

« Vous doutez de moi, prince, dit enfin Cagliostro avec une froideur hautaine. L'artiste qui a gravé cette médaille est enterré sous la poussière des siècles. Son œuvre seule a survécu... Il me semble que c'était hier, tellement je sens encore sur moi le regard de l'empereur Constantin, quand il me donna cette médaille en souvenir de son hospitalité. Le regard de ce grand et pieux empereur me dévoila ce qui arriverait un jour et à qui j'aurais à transmettre la médaille. J'accomplis en quelque sorte un mandat dont m'a chargé l'empereur Constantin le Grand auprès de l'impératrice de Russie, et je suis digne de l'accomplir, puisque je l'ai compris. L'auguste Catherine, qui a donné à son petit-fils le nom de l'immortel fondateur de Constantinople, appréciera ce que le passé lui transmet par moi et ce que je viens déposer à ses pieds. Voulez-vous m'annoncer, prince? »

Cagliostro avait parlé avec une majesté impérieuse. Potemkin le regarda un moment tout ébahi et sans pouvoir parler. L'humeur habituelle du prince luttait évidemment avec une impression plus grave, mais bientôt elle revint avec plus de force : « Monsieur, dit alors Potemkin d'un air railleur, vous me supposez une imagination colossale, et, si je la possédais réellement, je m'amuserais beaucoup mieux que je ne le fais. Mais je n'ai jamais gâté le jeu de personne, et suis d'ailleurs un bon enfant, qui ne demande pas mieux que de me laisser convertir. Convainquez-moi, et tout sera bien. Votre médaille est dans tous les cas la bienvenue

sous bien des rapports. Elle suggère des idées, et la czarine en a besoin en ce moment. N'est-ce pas que vous pensez comme moi que le moment est venu où les Russes doivent renvoyer les Turcs en Asie?

— Oui, dit Cagliostro, je le crois et je le sais. Si le temps n'était proche, je ne serais pas venu à Saint-Pétersbourg. Il faut maintenant examiner de plus près le huitième paragraphe du testament de Pierre le Grand. Et que je vous le dise entre nous, mon prince, ce huitième paragraphe est de moi. Quand le grand czar, pesant dans son esprit les destinées de la Russie et du monde, fit ce testament, j'étais dans son cabinet derrière lui. Il ne m'avait pas vu, et je remarquais comme les pensées luttaient en lui, faisant découler la sueur de son front. « Comment, disait-il plongé en lui-même, exprimer d'un mot clair et concis la loi d'expansion de la Russie. » Je me penchai vers lui, et lui glissai à l'oreille : « Incessante extension de la Russie au nord sur la mer Baltique, au sud sur la mer Noire. » Le czar se tourna vers le patriarche Théophanes de Plescow, et dit : « Le huitième paragraphe de mon testament est : Incessante extension de la Russie au nord sur la Baltique, au sud sur la mer Noire. »

— Oui, dit Potemkin toujours riant, c'est bien ainsi dans le testament, et puisque vous savez tout, vous savez sans doute aussi combien de longs et profonds entretiens j'ai eus là-dessus avec l'impératrice. Si j'avais su que le passage fût de vous, mon cher comte, je vous en aurais depuis longtemps fait compliment. Mais je vous conseille de n'en rien dire à l'impératrice, si, comme je l'espère maintenant, vous obtenez votre audience. La czarine n'aime pas à voir des écrivains politiques dans son empire, et la rédaction de ce passage vous ferait sans doute classer parmi les écrivains politiques. Cela vous exposerait à une promenade en Sibérie. Mais la médaille est une autre affaire.

— Je la donnerai à Sa Majesté dès que j'aurai obtenu mon audience, réplique Cagliostro.

— Retournez donc demain au palais au lever, et attendez dans l'antichambre, jusqu'à ce que je vienne moi-même vous informer, dit Potemkin en prenant son chapeau. La médaille, qui a dans tous les cas quelque chose de merveilleux, agira sur l'imagination de la czarine, et stimulera son esprit d'entreprise. Si vous nous y aidez, comte Cagliostro, vous aurez dans votre poche un brevet de général que vous échangerez volontiers contre votre brevet de colonel espagnol. N'est-ce pas, petit comte, que vous ferez avec nous la guerre contre ces poussahs de musulmans? Oh! nous les chasserons d'Europe avec votre huitième paragraphe du testament de Pierre le Grand. Ah! cela vaudra la peine, mon cher. »

Tout en parlant et en riant, le prince était arrivé jusqu'à la porte, quand il se souvint qu'il avait tout à fait oublié la princesse de Santa-Croce. Il courut à elle, lui baisa les mains et lui dit: « Voilà un beau rendez-vous, princesse, qui finit par une déclaration de guerre contre les Turcs! Mais attendez, ce sera mieux une autre fois! Pourquoi diable aussi avez-vous parlé de cette vieille médaille? Cela a tout à fait dérangé mes idées, ma chère princesse. Quand il est question des Turcs, le prince Potemkin ne sait plus où il en est. »

Cela dit, il sortit avec rapidité.

Lorenza était triste, Cagliostro au contraire paraissait très-satisfait.

« Tu es insupportable, Cagliostro, dit Lorenza après une pause. Tu as gâté toutes mes affaires en mêlant les tiennes à mon rendez-vous. Et qu'est-ce que tout cela me rapporte?

— Tu auras les brillants de Potemkin, répliqua Cagliostro, et si tu n'étais une créature si simple, tu saurais que tes affaires ne peuvent prospérer qu'avec les miennes. »

Mais, en dépit de l'espoir de Potemkin, la médaille ne réussit pas plus que l'élixir. Cagliostro croit saisir une dernière chance : l'empereur Joseph II arrive incognito à Saint-Pétersbourg; Cagliostro croit être seul à le savoir, et il veut tirer parti de la nouvelle. Mais la police russe a été informée avant lui, et déjà l'empereur a reçu la visite d'un chambellan de l'impératrice. Cagliostro est malheureux jusqu'au bout, et il est obligé de quitter Saint-Pétersbourg.

Cette nouvelle, qui se lit fort agréablement, fait partie d'une collection de romans qui paraît périodiquement à Prague et à Leipzig, sous le titre de *l'Album*. Elle est ce que nous y avons rencontré de mieux jusqu'à présent.

A. V.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Vienne, 25 octobre.

Nous avons ici depuis le milieu du mois une exposition d'architecture sur la plus vaste échelle, et qui attire beaucoup de monde, ce qui n'est pas étonnant, car elle est pour nous de l'intérêt le plus immédiat. Il s'agit tout simplement, non pas de l'embellissement, mais on peut presque dire de la reconstruction de notre capitale. Je vous ai déjà parlé de nos projets il y a quelques mois. Vous savez ce qu'a été Vienne jusqu'à présent : une petite et très-vieille forteresse entourée d'immenses faubourgs. La forteresse disparaît en ce moment, les barrières qui séparaient la ville des faubourgs s'inclinent; nous voyons tomber les murs autrefois assiégés par Soliman, et du milieu des décombres de notre passé doit surgir une capitale digne du dix-neuvième siècle. Les terrains occupés jusqu'à présent par les fortifications vont laisser libre un espace immense, où le génie des architectes peut se donner pleine carrière. Le gouvernement a ouvert un concours, non pas pour l'adoption d'un projet définitif, mais plutôt pour s'éclairer, et peut-être pour tirer de la réunion de plusieurs projets un résultat éclectique. Il n'y a pas moins de quatre-vingt-cinq concurrents, mais, hélas! ce ne sont pas tous, et tant s'en faut, des Michel-Ange. Ce n'est pas l'audace qui leur manque; la plupart ont taillé en plein drap, procédant par lignes droites et démolissant des quartiers entiers, comme s'il s'agissait d'improviser une ville tout à fait nouvelle, ce qui n'est cependant pas tout à fait le cas. Le programme était à la fois très-large et très-vaste, en ce sens que pleine liberté a été laissée à l'inspiration des concurrents. Il comporte des halles, comme les vôtres, un opéra, un hôtel des archives impériales, un palais des gardes, un musée, un hôtel de ville, etc. MM. les architectes ont pu grouper et disposer toutes ces constructions absolument comme ils l'entendaient, et la simple inspection des plans suffit pour montrer combien les développements ultérieurs de la ville dépendront des dispositions qui seront choisies et adoptées. Tels projets placent toutes les nouvelles constructions à l'est, tels autres à l'ouest. Ce sont ces derniers qui paraissent avoir le plus de succès. On en a surtout distingué un, qui a pour épigraphe : La ligne droite est la meilleure : car j'avais oublié de vous dire que les projets sont anonymes, et ne se distinguent les uns des autres que par

les devises. Ce dont le public s'applaudit, dans tous les cas, c'est qu'on fera certainement quelque chose, et beaucoup, et que nous sommes enfin assurés d'avoir une capitale digne de la monarchie et de notre beau fleuve. Nous aurons même des boulevards à l'instar de Paris; les vastes terrains occupés par les glacis livrent assez d'espace pour cela. Vous comprendrez que cette question de la transformation de Vienne soit en ce moment la grande question chez nous; c'est pour cela que je vous en ai dit quelques mots.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que je vous parlerais probablement du congrès philologique qui se réunissait à la fin du mois dernier, précisément au moment où je vous écrivais, et ce congrès vaut en effet qu'on lui consacre une petite mention. Il n'a pas compté moins de quatre cent cinquante membres, venus de toutes les parties de l'Allemagne. Vous dire qu'on a été on ne peut plus savant, c'est ne rien vous apprendre que vous n'ayez deviné d'avance. On a discuté des points très-obscurs, très-difficiles, et aussi parfois, s'il m'est permis de le dire, des points qui n'en valaient pas trop la peine. Une des lectures les plus remarquées a été celle du savant M. Zumpt, de Berlin, sur l'origine de la puissance tribunitienne des empereurs romains. Une autre lecture dont on a beaucoup parlé a été celle de M. le professeur Bonitz, qui ne professe pas précisément contre Platon les sentiments de votre abbé Gaume, mais pourtant quelque chose d'approchant. M. Bonitz ne croit pas, tant s'en faut, que tous les dialogues de Platon soient propres à être mis entre les mains de la jeunesse. Il n'en connaît que quatre tout à fait recommandables, et deux autres qu'on peut tolérer, et il proscrit tout le reste. Le *Phédon* surtout lui paraît devoir être mis de côté, précisément à cause d'une certaine ressemblance extérieure et perfide avec les enseignements du christianisme. La raison, vous le voyez, a son prix. Pour que M. Bonitz apprécie le christianisme, il faut, à ce qu'il paraît, qu'il ne ressemble en aucun point à rien de ce qui a pu exister auparavant. M. Halm, conservateur de la Bibliothèque royale de Munich, a fait part au congrès d'une entreprise importante au point de vue de l'étude latine; il s'agit de la publication d'un *Thesaurus linguæ latinæ*, avec la latinité jusqu'au sixième siècle de notre ère, la signification des mots en allemand et probablement en français, un vocabulaire spécial des noms propres, et des dictionnaires particuliers pour les principaux auteurs. C'est, comme vous le voyez, une entreprise conçue sur la plus grande échelle. S. M. le roi de Bavière accorde un subside de 10,000 florins, payable tous les ans par dixième.

Mais voulez-vous que je vous dise ce qui, dans toute l'histoire du congrès, m'a le plus intéressé? C'est le petit discours prononcé par M. de Thun, notre ministre de l'instruction. M. de Thun a eu le grand mérite de restituer leur véritable importance aux études classiques. A quoi sert le grec, à quoi sert le latin, si vous ne voulez pas faire votre profession de l'enseigner? demandent les gens qui n'admettent pas qu'on étudie pour autre chose que pour gagner de l'argent. Si on les écoutait, le médecin ne saurait absolument que la médecine; le géomètre la géométrie; le négociant la tenue des livres; chacun serait confiné dans sa spécialité, et le monde serait bientôt divisé en castes qui ne se connaîtraient plus, et qu'aucun lien ne rattacherait au passé. Les études classiques ne sont pas faites que pour les pédants, elles sont faites pour tout le monde; et si elles ne servent pas au négociant et à l'industriel, elles ne les déparent pas non plus. Le présent est tellement rattaché au passé qu'on peut bien être une excellente spécialité

dans n'importe quel genre, mais non pas être un homme sans la connaissance de l'antiquité. C'est là le terrain sur lequel s'est placé M. de Thun dans sa courte et excellente allocution, et je crois que c'est celui de tous les hommes de sens. Il est même des gens qui, loin de trouver qu'on enseigne trop de grec et de latin, jugent plutôt qu'on n'en enseigne pas assez ou qu'on l'enseigne mal, que les méthodes actuelles sont arriérées et distancées par la science. Il en est d'autres, et peut-être n'ont-ils pas tort, qui pensent qu'en présence des résultats déjà acquis de la philologie comparée, le cadre de l'enseignement classique est devenu trop étroit, et qu'il n'est plus permis de s'arrêter au latin et au grec sans dire au moins à quel système se rattachent ces langues. Je suis un peu de cet avis. Il est évident qu'on ne peut pas enseigner le détail de tout aux enfants, mais je crois qu'on peut leur donner un aperçu de tout. L'éducation classique ne doit se proposer aucune spécialité, elle doit plutôt être une introduction sommaire à toutes les connaissances humaines. Les études spéciales viennent plus tard selon les aptitudes, mais il est un fondement commun à toutes les carrières libérales, et c'est ce fondement que doit édifier le gymnase ou le collége. La prochaine réunion du congrès aura lieu à Brunswick.

Laissez-moi, pour finir, vous dire un fait peu important par lui-même, mais qui a produit ici, vu les circonstances, les mœurs et les traditions, une très-grande et très-heureuse sensation. Ce qui n'était jamais arrivé, un juif a été appelé à l'honneur de diner avec un membre de notre famille impériale. S. A. I. et R. l'archiduc Albert, passant dernièrement à Güns, y a reçu avec la distinction la plus marquée M. Schey, riche propriétaire israélite, et lui a fait l'honneur de l'inviter à diner. C'est l'active et inépuisable charité de M. Schey qui lui a valu ce témoignage tout à fait inusité de haute bienveillance; ce coreligionnaire de l'infortuné Mortara a fait bâtir une maison de secours pour les pauvres infirmes de toutes les religions; il reçoit catholiques et protestants sans les circoncire; évidemment il n'est pas à la hauteur des temps, pas plus que l'archiduc Albert.

L'Autriche, et on peut dire le monde scientifique, viennent de faire une grande perte dans la personne du chevalier Negrelli, notre plus célèbre ingénieur. M. Negrelli était un des partisans les plus convaincus et les plus chaleureux du percement de l'isthme de Suez.

F. K.

Munich, 25 octobre.

Notre exposition historique est close après une durée de trois mois. Il faut être vrai avant tout; je ne puis donc que vous répéter ce que je crois vous avoir dit le mois dernier : malgré ce que nos journaux impriment par patriotisme, cette exposition n'a pas été ce qu'elle eût dû être, ce qu'elle eût été, sans doute, si certaines rivalités et des obstacles de tout genre ne s'y fussent opposés. Ce qu'on peut constater de mieux, c'est qu'elle a réussi financièrement, et c'est beaucoup; c'est un encouragement pour des expositions ultérieures qui auront le même caractère d'universalité, et qui le justifieront mieux. Mais ce qui a réussi de toutes les manières, ce dont on parlera longtemps, non-seulement à Munich, mais dans toute l'Allemagne, c'est la fête par laquelle nous avons célébré le huitième jubilé de la fondation de Munich, fête vraiment belle et grandiose, d'un grand

caractère historique et populaire. Nous avons ressuscité, nous avons vu défiler devant nous, en chair et en os, les sept siècles qui nous séparent de nos origines. Nous avons vu d'abord la figure allégorique de Munichia, précédée d'un héraut portant notre ancienne bannière, entourée des emblèmes de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et suivie du splendide cortége du duc Henri le Lion, le fondateur de la ville; c'était le douzième siècle. Le treizième a ressuscité le fameux Othon de Wittelsbach, le père de la dynastie actuelle; le duc Louis le Sévère; le duc Rodolphe et sa cour, et des bourgeois portant les lettres patentes de 1294, qui conféraient à la ville le droit de nommer ses conseillers et son juge. Du quatorzième, nous avons eu l'empereur Louis de Bavière et ses bons champions, le burgrave Frédéric de Nuremberg, Siegfried Weppermann, etc. Du quinzième, les ducs Ernest, Guillaume et Albert III, des groupes de patriciens et de bourgeois rappelant les luttes municipales de ces temps, les ducs Albert IV et Sigismond, l'architecte de l'église de Notre-Dame, et des maçons portant le modèle de l'église; la corporation des brasseurs, dont l'illustration européenne remonte jusqu'à cette époque. Voici maintenant le seizième siècle, figuré par le cortége d'un tournoi, la corporation des archers et des bouchers, les ducs Albert V et Guillaume V entourés de leurs cours, des maçons avec le modèle de l'hôtel des monnaies, des églises de Saint-Étienne et des Jésuites, un chœur de chanteurs sous la conduite d'Orlando di Lasso. Au commencement du dix-septième s'avance l'électeur Maximilien Ier, entouré des terribles généraux de la guerre de trente ans, Tilly, Pappenheim, Jean de Werth; un moine carmélite excite au combat des bandes catholiques; les cuirassiers de Pappenheim ramènent des prisonniers, et, comme aux siècles précédents, les souvenirs plus heureux du progrès viennent contrebalancer l'effet de ces tristes et sanglants épisodes. Le dix-huitième siècle nous a rappelé le siége de Vienne par les Turcs et la défaite des infidèles, à laquelle les contingents bavarois ont vaillamment contribué; l'électeur Maximilien-Emmanuel revient de la guerre avec ses généraux d'Arco, Tattenbach, Maffeï, Monasterole; il ramène une troupe de prisonniers turcs. De nouvelles corporations d'artisans séparent son cortége de celui de l'électeur Maximilien-Joseph III, entouré de savants, car il faut surtout rappeler en lui le fondateur de l'Académie royale des sciences.

Ici se termine l'histoire du passé. Le dix-neuvième siècle compose à lui seul toute la deuxième partie du cortége; c'est d'abord la statue de notre premier roi Maximilien Ier qui s'avance sur les épaules de huit porteurs, et entourée de jeunes filles avec des guirlandes de fleurs; le roi Louis est figuré à cheval, entouré des modèles de tous les monuments dont il a orné la ville. Puis est venue, après toutes les corporations représentant l'industrie contemporaine, la statue du roi actuel, Maximilien II, portée sur un char à huit chevaux, et entourée des figures symboliques de l'art, de la science, du commerce et de l'industrie, suivie d'un nouveau cortége de jeunes filles avec des fleurs, de toutes nos sociétés de chant, et des représentants de l'art. Les membres bien méritants du comité de la fête ont terminé ce long défilé.

Nous avons vu tout cela, toute cette histoire, toute cette pompe, ce passé et ce présent, étincelant au plus beau soleil et défiant la lumière du jour, bien plus redoutable que la rampe de l'Opéra. Il n'y avait pas là de clinquant, pas d'illusion; tout était authentique, exact, et massif, si je puis dire. Chacun avait fait de son mieux, et mis toutes voiles dehors. Les costumes, dessinés avec une exacti-

tude rigoureuse, étaient tous de la plus grande richesse, et je pourrais citer tel artisan qui a dépensé des centaines de florins: prodigalité blâmable, diront quelques-uns, dépense noble et féconde, faut-il dire au contraire, car de telles fêtes ne sont pas faites seulement pour le plaisir des yeux; elles retrempent et élèvent l'âme, et laissent de beaux souvenirs. Ce ne sont pas là d'ailleurs des choses qui se répètent tous les ans, et, comme disaient les Romains de leurs fêtes séculaires, celui qui a vu celle-ci n'en verra plus de semblable.

Après notre exposition de peinture et cette illustre fête dont je viens de parler, nous avons eu ici une réunion d'historiens qu'il faut ne pas oublier. Il s'agit de la fondation d'une sorte d'académie des sciences historiques, appelée à réunir dans son sein tous les savants historiens dont l'Allemagne compte aujourd'hui un si grand nombre. L'idée vient d'un bon endroit; elle est due à M. Léopold Ranke, et, aussitôt énoncée, elle a été saisie par notre roi, auquel il faut vraiment rendre la justice que jamais sa libéralité ne se lasse quand il s'agit d'encourager les arts et de développer la science. Sa Majesté a donc mis les fonds nécessaires à la disposition de l'institut naissant, qui se composera de membres bavarois et de membres allemands non bavarois. Il y a eu ces jours-ci une première réunion, à laquelle ont pris part M. Ranke, M. Droysen (d'Iéna) et M. de Sybel, l'historien de la révolution française, auquel il faudrait bien consacrer prochainement une étude dans votre *Revue*[1]. Cette étude pourra être d'autant plus intéressante que M. de Sybel n'est pas toujours d'accord avec vos historiens. Il y a là matière à une discussion curieuse et fructueuse. La nouvelle académie s'occupera principalement de la publication de documents érudits. Plus nous progressons, plus nous voulons remonter aux sources.

Nous avons en ce moment à notre opéra une petite étoile qui pourra bien grandir et faire parler d'elle. C'est mademoiselle Uhrlaub, du théâtre de Nassau: voix remarquable, grands moyens naturels, mais peu d'école. Si elle travaille, elle ira loin. Elle a débuté dans les *Huguenots* (rôle de Valentine) et dans *Fidelio*.

[1] C'est notre intention. (Note de la rédaction.)

D.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Dans ce recueil consacré à des travaux étrangers, il ne nous reste jamais qu'un tout petit coin à donner aux publications françaises. Il y a des mois où nous le trouvons suffisant, mais aujourd'hui nous le voudrions plus étendu. Ce nous est un grand regret de ne pouvoir qu'effleurer un des livres assurément les plus remarquables et les plus attachants qui aient paru depuis longtemps, la *Correspondance de Lamennais* [1]. Cette correspondance est une révélation. Nous ne craignons pas de le dire, hors du cercle restreint de ses amis, on ne connaissait que très-imparfaitement l'illustre écrivain. En manifestant son grand esprit et son indomptable caractère, M. de Lamennais n'avait montré que la moitié de lui-même; il cachait, ou du moins il ne laissait voir que dans la plus étroite intimité, une âme admirable et toutes sortes de grâces exquises et charmantes. C'est l'étonnement de ces lettres, où l'on découvre parmi des éclairs terribles des trésors de tendresse et de simplicité. Ce qui frappe avant toute lecture, c'est la persistance des affections qui s'étaient groupées autour de M. de Lamennais. D'un bout à l'autre de ces deux volumes, ce sont les mêmes correspondants, et la moitié de ces correspondants sont des femmes pieuses, très-attachées à l'Église et nullement désireuses ou capables de distinguer entre le christianisme et la papauté. M. de Lamennais les afflige beaucoup, mais elles lui restent fidèles, elles l'adjurent, et, malgré ses refus, continuent à l'aimer. Et lui, cet homme cru si superbe, cet esprit révolté qui, la rupture une fois accomplie, refuse toute discussion, toute entrevue avec les dignitaires de l'Église, il redoute par-dessus tout de scandaliser ses tremblantes amies : « Il va paraître un petit livre qui vous déplaira » fortement, » écrit-il à l'une d'elles au moment de publier les *Paroles d'un croyant;* « vous en entendrez parler, je vous supplie de ne pas le lire. Quelques-uns ne » doivent pas l'entendre, beaucoup d'autres ne le pourront pas, ce n'est pas un » livre du présent. » Mais comment se défendre de lire dans un tel éclat? Elle lit, se désole, et reste l'amie de M. de Lamennais.

Par le côté tout à fait inattendu que nous indiquons, ces lettres, « douce intimité de jaseries, » rappellent souvent ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans Fénelon, avec un tour plus naturel. Il y a encore une autre ressemblance, mais celle-ci, on la trouve se manifestant de manières diverses

[1] Deux volumes in-8°, publiés par M. Forgues, éditeur des œuvres posthumes de Lamennais — Paris, Paulin et Le Chevalier, 1858. — M. Forgues a joint à son édition une excellente notice biographique.

chez tous les esprits supérieurs qui se sont développés au sein du clergé catholique : c'est une forte préoccupation de la politique. Le catholicisme, et nous ne disons ceci ni en bonne ni en mauvaise part, est une religion impérieuse qui communique facilement ses instincts dominateurs. Rien n'égale l'attention constante et passionnée avec laquelle M. de Lamennais suit les affaires publiques, si ce n'est l'impétueuse violence de ses critiques, et souvent la justesse terrible de ses prévisions. Personne n'a vu plus clairement ni plus fortement annoncée la révolution de juillet, à plusieurs années de distance. « Le ministère, écrit-il en 1827, » reste en équilibre, la royauté aussi, parce qu'on ne sait qui mettre à la place, » et qu'il n'y a pas dix personnes qui s'entendent là-dessus. » Et en 1828 : « Une » force secrète et insurmontable pousse de tous les côtés à la ruine. Il n'y a plus » que deux choses à lire, le *Moniteur* et les prophètes. » En 1829 : « L'entrée du » prince de Polignac au ministère hâterait la catastrophe, et peut-être serait-ce » un bien; il n'a de force que tout juste ce qu'il en faut pour en donner à ceux » qui veulent une révolution. » Les personnalités abondent, et elles emportent la pièce. De l'un des ministres, il dit : « C'est la bêtise à qui la peur a con- » seillé le silence. » De M. de Quélen, archevêque de Paris : « Il n'a fait son » mandement que pour avoir le cordon bleu à la Pentecôte, c'est là son Saint- » Esprit. » De M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qu'il considérait alors comme son plus grand adversaire : « Quand on en aura tiré parti, on crachera dessus, » et son épitaphe sera faite. » De M. de Chateaubriand, à propos de sa fameuse brochure sur madame la duchesse de Berry : « C'est Ronsard épousant Atala. » Cela ne l'empêche pas de rendre, en d'autres passages, justice au talent de son illustre compatriote. Par endroits, on trouve des expressions rabelaisiennes et des mots tout à fait crus. Les lettres parcourent ainsi toutes les gammes du style et du sentiment.

Mais ce qu'on leur demande surtout, c'est l'histoire même de cet esprit qui a étonné le monde, enthousiasmant les uns, scandalisant et effrayant les autres. Elles la donnent de manière à résoudre tous les problèmes de cette vie tourmentée. Pour quiconque les lira, il sera manifeste que, dans ses contradictions apparentes, M. de Lamennais est toujours resté conforme à lui-même. Il avait dès l'abord conçu un idéal du catholicisme qui ne se trouva pas d'accord avec les faits. Quand il se fut aperçu de son erreur, il aima mieux heurter les faits que ses idées. La rupture était inévitable, et elle n'implique aucune contradiction. Peut-être fût-il resté plus réservé, peut-être fût-il devenu moins âpre, si l'Église eût maintenu la paix avec lui, mais c'est tout ce qu'on peut dire. Le voyage de Rome, qui eût pu tout rétablir, consomma la rupture. Les lettres qui suivent immédiatement, et qui précèdent de deux ans les *Paroles d'un croyant*, révèlent déjà à ses amis une conviction arrêtée, un parti pris inébranlable. Dès 1832 il écrit : « Czars, rois absolus, rois constitutionnels, et *les autres que je ne nomme* » *pas*, voyez comme ils s'en vont tous et comme ils ont l'air pressés de s'en aller..... » Le catholicisme était ma vie, parce qu'il est celle de l'humanité; je voulais le » défendre, je voulais le soulever de l'abîme où il s'enfonçait chaque jour. Rien » n'était plus facile. Les évêques ont trouvé que cela ne leur convenait pas. Restait » Rome, j'y suis allé..... » Ici se placent des expressions qui dépassent en énergie tout ce qu'on peut imaginer. Il est visible que Rome a produit sur M. de Lamennais la même impression que sur Luther; du moins faut-il remonter jusqu'au réformateur pour trouver une peinture de cette couleur et de cette véhémence bibliques.

Et cela dans des épanchements absolument intimes, bien avant que M. de Lamennais ne marquât publiquement son attitude. Ce fut d'abord et longtemps une lutte intérieure entre l'indépendance de la pensée et une autorité naguère si vénérée : « N'allez pas croire que je ne ressente pas de douleurs à la rupture de tous ces » vieux liens qui vous rattachaient au passé. » Ce vigoureux esprit succombe presque dans le combat; il se dit dégoûté de tout et prend d'abord la résolution de se consumer en silence : « Les vérités dites ne périront pas, » s'écrie-t-il pour se consoler. Mais bientôt il se redresse, réconforté par la vision d'un avenir selon ses vœux et qu'il croit proche. Il annonce maintenant « une transformation uni- » verselle de la société..... Adieu le passé, adieu pour jamais, il n'en restera » rien..... Qu'est-ce que l'histoire des hommes, sinon l'histoire du développe- » ment continuel de l'humanité et des mille et mille changements nécessaires » qu'il amène d'âge en âge..... Je crois en Dieu, en sa providence et à l'avenir » qu'elle destine au genre humain..... Le genre humain est sur la croix, c'est un » signe que le salut approche. » Cet espoir le ranime, il parlera à son pays et au monde. « Pour vivre en paix et montrer qu'il n'a pas d'orgueil, » il fait, il répète sa soumission au saint-siége; il ne veut plus s'occuper du catholicisme, « parce » que sans Rome on ne peut faire pour lui, » et que Rome ne veut rien faire, » et qu'il n'appartient qu'au chef de l'Église de juger de ce qui peut lui être bon » et utile. » Il se vouera donc à la pure philosophie, à son pays, « à la science » et à l'humanité. » Ce peu de citations, pris au hasard, suffit presque à éclairer la marche de cet esprit.

Il est de mode dans un certain monde et dans un certain style de traiter M. de Lamennais d'ange déchu et révolté. Ces Confidences manifestent sans doute des sentiments fort hostiles contre la cour pontificale, mais on n'y peut rien découvrir qui ressemble au désir de la vengeance, au soulèvement de l'orgueil froissé; ce qu'on y remarque uniquement, c'est une profonde douleur, et l'amer désenchantement de l'attente trompée.

Les rapides improvisations du journalisme ont forcément quelque chose de la spontanéité de la correspondance. Elles font mieux connaître l'écrivain qu'un livre savamment médité, et quand l'écrivain mérite d'être connu, on fait bien de recueillir et de conserver ses articles. Mais on conviendra que cette exhumation est une épreuve difficile pour les écrits de ce genre. Les articles de MM. tels et tels ne la supporteraient pas. Ceux d'Armand Carrel viennent d'être réunis par deux amis fidèles à sa mémoire, MM. Littré et Paulin [1]. Ils n'ont certainement plus l'intérêt passionné du moment, mais c'est précisément leur triomphe de subsister sans lui, et de se faire valoir ainsi à distance. Vingt-cinq ans sont un long âge pour des articles de journal; ceux d'Armand Carrel vivront plus longtemps, parce que, abstraction faite des questions traitées, on y trouvera toujours de belles pages portant l'empreinte d'un caractère viril et généreux. Les sommaires et les notes de l'édition, rédigés d'ailleurs sans nulle prétention, trahissent une main ferme et exercée, une véritable main de maître.

M. le marquis de Normanby, ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris, a tiré de ses souvenirs deux volumes de mémoires sur la révolution de février [2]. La position de lord Normanby le mettait en état de savoir beaucoup; ses récits ont

[1] Cinq volumes in-8°. Paris, Chamerot.

[2] Paris, Henri Plon.

donc une valeur incontestable, et devront être consultés par tous ceux qui voudront étudier l'histoire de notre dernière révolution. Sauf quelques exceptions, le noble écrivain s'est visiblement attaché à mettre beaucoup de réserve et de modération dans ses jugements. Mais il y a des appréciations qu'on trouvera légères et superficielles. Par suite des qualités et des défauts qui les caractérisent, nous croyons les Anglais moins propres que tout autre peuple à pleinement comprendre le génie d'une nation étrangère.

Nous avons reçu le deuxième volume de l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, par M. E. de Pressensé [1], et nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit à l'occasion du premier : c'est une œuvre de science et de bonne volonté, digne de tout encouragement. Nous pourrions accuser bien des divergences, mais le défaut d'espace ne nous permettrait pas de les motiver, et nous aimons mieux nous féliciter de ce qui nous rapproche que de signaler ce qui nous divise. M. de Pressensé se place résolûment sur le terrain de la science, le seul acceptable. Il admet pleinement et il pratique l'investigation des sources et la critique des textes. C'est le point essentiel, depuis longtemps admis en Allemagne par toutes les écoles, mais qui paraît toujours encore un peu une nouveauté en France.

L'académie des inscriptions et belles-lettres a perdu, il y a quelques semaines, un de ses membres, M. Félix Lajard. Les publications de monuments épigraphiques et autres, que l'on doit à M. Lajard, ont été d'un grand usage à la science allemande et comptent parmi celles qui sont le plus souvent citées dans les travaux savants d'outre-Rhin. On parle pour remplacer M. Lajard de divers candidats, et en particulier de M. Munk. Nous ne connaissons M. Munk que par ses travaux, et surtout par sa *Palestine*. Une telle élection serait une preuve de plus de l'intérêt que l'académie des inscriptions et belles-lettres prend aux études exégétiques dirigées dans le sens de la critique rationnelle. La *Palestine* de M. Munk est un très-bon résumé des résultats les plus certains de l'exégèse allemande. Ces résultats, que l'ignorance et la timidité d'esprit des catholiques français affectent de présenter comme d'audacieuses nouveautés, sont exposées dans l'ouvrage de M. Munk comme des thèses acquises. Il appartient à l'académie des inscriptions et belles-lettres, chargée du dépôt des sciences historiques et critiques, de se mettre au-dessus de préjugés mesquins et de donner asile à la saine étude de la littérature hébraïque, à laquelle l'intolérance catholique a opposé en France, depuis Bossuet, d'insurmontables obstacles.

[1] Paris, Meirueys.

A. N.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

N° 10. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliotheca** historico-geographica od. syst. geordnete Uebersicht der in Deutschl. u. dem Auslande auf dem Gebiete der gesammten Geschichte u. Geographie neu erschien. Bücher hrsg. v. Dr. *G. Schmidt.* 1858. 1. Hft. Januar-Juni. Gr. in-8°. Göttingen, 1 fr.

2. **Bibliotheca** historico-naturalis, physico-chemica et mathematica od. systematisch geordnete Uebersicht der in Deutschl. u. d. Ausl. auf dem Gebiete der ges. Naturwschf. u. der Mathematik neu erschienenen Bücher hrsg. v. *E. A. Zuchold.* 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 1 fr. 25.

3. **Bibliotheca** medico-chirurgica, pharmac.-chemica et veterinaria od. geordnete Uebersicht aller in Deutschland u. im Ausland erschien. medic.-chirurg. Bücher. Hrsg. v. *C. J. F W. Ruprecht.* 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 80 c.

4. **Bibliotheca** philologica od. geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschft. wie der älteren u. neueren Sprachwissenschaft in Deutschland u. dem Ausland neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. Dr. *G. Schmidt.* 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 60 c.

5. **Bibliotheca** theologica od. geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der evangel. Theologie in Deutschland neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. *C. J. F. Ruprecht.* 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 50 c.

6. **Catalogue** de la bibliothèque Quatremère, rédigé par Ch. Halm. 1re partie : Numismatique, archéologie, épigraphie, art moderne, dont la vente aura lieu le jeudi 25 novembre 1858 et jours suivants chez A. Franck, rue Richelieu, 67.
— Le catalogue de cette première vente, qui sera suivie de trois autres, se distribue gratis.

7. **Eaton** (T. R.). Shakspeare and the Bible. In-8°, 6 fr. 25.

8. **Schmidt** (J.). Geschichte der deutschen Literatur seit Lessing's Tod. 4. verm. Aufl. 1. Lfg. gr. in-8°. Leipzig. Prix de souscription, 4 fr. 50.

9. **Schriften** der Universität zu Kiel aus d. J. 1857. (4. Bd.) gr. in-4°. Kiel, 6 fr. 75.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

10. **Bade** (J.). Christologie d. Alten Testamentes, od. die Messianischen Verheissungen, Weissagungen u. Typen. 2 Bde. gr. in-8°. Münster, 12 fr.

11. **Beveridge** (Bp.). Private Thoughts upon Religion and upon a Christian Life. New edit. London, in-8°, cloth, 6 fr. 25.

12. **Boiteau** (P.). Philosophie et politique de Béranger. 1 vol. in-8°. Paris, 2 fr. 50.

13. **Claude** (F.). Les Psaumes. Traduction nouvelle, suivie de notes et de réflexions. Paris, in-18, 3 fr. 50.

14. **Cumming** (J.). Apocalyptic Sketches; or, Lectures on the Book of Revelation. London, 3 vol. in-12, cloth, 7 fr. 50.

15. **Dictionnaire** encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus

savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne classique moderne, publié par les prof. Wetser et Welte. Traduit de l'allemand par I. Goschler. T. II. Paris, in-8°, 5 fr.

— L'ouvrage se composera de 25 vol.

16. **Faber** (F. W.). Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. T. II. Paris, in-12. Les 2 vol., 6 fr.

17. **Festpredigten** (Lutherische) in Beiträgen mehrerer Geistlichen hrsg. v. *G. Leonhardi*. Gr. in-8°. Leipzig, 6 fr. 75.

18. **Grégoire de Nazianze** (S.). Sancti patris nostri Gregorii theologii vulgo Nazianzeni, archiepiscopi Constantinopolitani, opera. T. II. Gr. in-8°.

— L'ouvrage complet, 4 vol., 44 fr.

19. **Haag** (M.). La France protestante, ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale. 15e et 16e parties. T. VIII. Paris, 2 vol. in-8°, 8 fr.

20 **Hare** (A. W.). Sermons to a Country Congregation. 8e edit. 2 vol in-12. London, 17 fr. 50.

21. **Huber** (Dr. J.). Ueber die Willensfreiheit. Lex. in-8°. München, 1 fr. 35.

22. **Koehler** (H O.). Realismus u. Nominalismus in ihrem Einflusse auf die dogmatischen Systeme d. Mittelalters. Gr. in-8°. Gotha, 3 fr. 75.

23. **Lasaulx** (E. v.). Die prophetische Kraft der menschlichen Seele in Dichtern u. Denkern. Gr. in-4°. München, geh., 1 fr. 75.

24. **Mansel** (H. L.). The Limits of Religious Thought, examined in Eight Lectures, preached before the University of Oxford, in the Year 1858. In-8°. London, cl., 15 fr.

25. **Martineau** (J.). Studies of Christianity: a Series of Original Papers, now first Collected or New. In-8°. London, cloth, 10 fr.

26. **Mühlbauer** (Wolfg.). Instructio practica pro singulis ministris inservientibus missis, vesperis et aliis functionibus solemnibus. In-8°. Regensburg, geh., 4 fr. 50.

27. **Neumann**, W, Jeremias v. Anathoth. Die Weissagungen u. Klagelieder d. Propheten nach dem Masorethischen Texte ausgelegt. 2 Bd. in-8°. Leipzig, 9 fr. 35.

— Les 2 vol. compl., 21 fr. 35.

28. **Opitz** (H.). Die Grundgedanken der christlichen Dogmatik in ihrer systematischen Verbindung dargestellt. In-8°. Leipzig, 4 fr.

29. **Paillot de Montabert**. L'Unitismaire, livre des chrétiens unitistes, ou Exposé de la grande science chrétienne, de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers la société. Paris, 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

30. **Prévost-Paradol**. De la Liberté des cultes en France. Paris, in-8°, 1 fr.

31. **Schild** (F. X). Manuale liturgicum sive explicatio sacrorum rituum juxta rubricas, ex probatis auctoribus desumpta. (In ca. 20 Fascc.) Fasc. 1 Lex. in 8°. Stuttgart, 1 fr. 35.

32. **Suarez**. R. P. Francisci e Soc. Jesu, opera omnia. Editio nova, a C. Berton. T. XI. Paris, gr. in-8°, 12 fr.

33. **Swedenborg** (E.). L'Apocalypse révélée, dans laquelle sont dévoilés les arcanes qui y sont prédits, et qui, jusqu'à présent, ont été profondément cachés; traduit du latin par Le Boys des Guays. (Amsterdam, 1766.) Paris, 3 vol. in-18, 15 fr.

34 **Sylloge** monument. ad mysterium conceptionis immaculatæ Virginis deiparæ illustr. cura et industria *A. Ballerini*. Pars II Lex. in-8°. Romæ, 1858, 8 fr.

35. **Thiébault**. Œuvres complètes, comprenant : 1° un traité complet de la religion et de la dévotion; 2° une explication homiliaire de l'Ancien et du Nouveau Testament tout entiers; etc.; publiées par M. l'abbé Migne. Montrouge.

— Cet ouvrage formera 8 forts volumes. 50 fr.

36. **Wayland** (F.). Sermons for the Churches. In-12. New-York, cloth, 7 fr. 50.

37. **Werner** (K.). Leben u. Schriften d. heil. Thomas Aquinas. Gr. in-8°. Regensburg, 14 fr. 50.

38. **Wylie** (J. A.). Scenes from the Bible. London, in-8°, cloth, 6 fr. 25.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

39. **Bautz** (A.). Neueste Post-Porto-Taxe. Zusammenstellung der Inländischen Vereinsland u. Ausl. Brief- u. Fahrpost-Taxen nebst Bestimmgn. bis zur neuesten Zeit. 3. Aufl. gr. in-8°. Halle, 3 fr. 25.

40. **Beschorner** (J. H.). Ueber die Billigkeit u. deren Einfluss auf Gesetzgebung, Staatsverwaltung u. Rechtspflege. Gr. in-8°. Dresden, 1 fr. 75.

41. **Boehmert** (Dr. P.). Freiheit der Arbeit! Beiträge zur Reform der Gewerbegesetze. In-8°. Bremen, 3 fr.

42. **Bolts** (W). Histoire de l'administration du Bengale Paris, in-12, 3 fr.

43. **Bourguignat** (A.) Législation appliquée des établissements industriels, notamment des usines hydrauliques ou à vapeur, des manufactures, fabriques, ateliers dangereux, incommodes et insalubres, moulins, hauts fourneaux, établissements métallurgiques, mines, minières, carrières, etc. T. I. Paris, in-8°. Les 2 vol., 15 fr.

44. **Collection** (A) of the Public General Statutes passed in the twenty-first and twenty-second years of the Reign of Her Majesty Queen Victoria. Royal in-8°. London, boards, 11 fr.

45. **Curiosités** judiciaires, historiques, anecdotiques, recueillies et mises en ordre par C. B. Warée. Paris, in-18, 2 fr. 50.

46. **Deffaux** (M.) et **Harel** (A.). Encyclopédie des huissiers, ou Dictionnaire général et raisonné de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière civile, commerciale, criminelle et administrative. 2e édit. T. Ve (Identité-Oyant). Paris, in-8°, 7 fr. 50.

47. **Delalain** (J). Législation de la propriété littéraire et artistique, suivie des conventions internationales. Nouv. édit. Paris, in-8°, 4 fr.

48. **Diephuis** (Mr. G.). Het Nederlandsch burgerlijk regt, naar de volgorde van het burgerlijk wetboek. 2e druk. 5e deel. In-8°. Groningen, 11 fr.

49. **Ergaenzungen** u. Erläuterungen der preussischen Rechtsbücher durch Gesetzgebung u. Wissenschaft. 4 Ausg. bearb. v. Dr. *L. v. Ronne*. 1. Bd. Theil 1. 2 Lfg. In-4°. Berlin, à 4 fr.

50. **Hautefeuille** (L. B.). Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

51. **Hautefeuille** (L. B). Des droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime. 2e édit. 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

52. **Hollander** (F.). La Turquie devant l'opinion publique. 2e édit. Paris, in-8°, 3 fr.

53. **Jahrbücher** der Zoll-Gesetzgebung u. Verwaltung d. deutschen Zoll- u. Handelvereins. 1858. 1. Hft. In-8°. Berlin. Par an, 12 fr.

54. **Mühlbock** (Rud.). Handbuch der gesammten neuesten Baugesetze, d. i. Sammlung aller in dem österreich. Kaiserstaate vom J. 1855 bis incl. letzten Dezbr. 1857 ergangenen Bauverordnungen, Bau-Normalien bei Bauten u. deren Verrechngn, etc. 2 Bd. in-8°. Gratz, à 11 fr. 50.

55. **Ortloff** (Dr. H.). Das Strafverfahren in seinen leitenden Grundsätzen u. Hauptformen. Gr. in-8°. Iena, geh., 4 fr.

56. **Regtspraak** (Nederlandsche), of verzameling van arresten en gewijsden van den Hoogen Raad der Nederlanden en verdere regtscollegiën. Deel LVIII. Jaarg. 1858. 1e deel. In-8°. 's Gravenhage. Per jaarg. 25 fr.

57. **Riedel** (D. A. F.). Codex diplomaticus Brandenburgensis. Sammlung der Urkunden, Chroniken und sonstigen Geschichtsquellen für die Geschichte der Mark Brandenburg und ihres Regenten. 15 Bd. gr. in-4°. Berlin, geh.; 18 fr.

58. **Rivier**. Entretiens d'un fabricant avec ses ouvriers sur l'économie politique et la morale. 1 vol. gr. in-18, 3 fr.

59. **Verslag** van het beheer en den staat der Nederlandsche bezittingen en koloniën in Oost- en West-Indie en ter kust van Guinea. Roy. in-8°. Utrecht. In linnen, 12 fr. 50.

60. **Zaleisky** (Adalb.). Handbuch der Gesetze u. Verordnungen welche f. die Polizei-Verwaltung im österreichischen Kaiserstaate seit dem J. 1740 erschienen sind. 2. Nachtrag : Die vom 1. Jänner 1856 bis Ende Decbr. 1857 bekannt gewordenen Verordnungen enth. gr. in-8°. Wien, 5 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

61. **Andersson** (N. J.). Salices Boreali-Americanæ. A synopsis of North American willows. Lex. in-8°. Cambridge, 2 fr. 75.

62. **Baentsch** (Alex.). Ueb. die Melaphyre d. südlichen u. östlichen Harzes. Mit 1 Karte. Gr. in-4°. Halle, 5 fr. 35.

63. **Barbot** (C.). Traité complet des pierres précieuses, contenant leur étude chimique et minéralogique, les moyens de les reconnaître sûrement. Paris, in-18, 7 fr.

64. **Basset**. Chimie de la ferme. Leçons familières sur les notions de chimie élémentaire utiles au cultivateur, et sur les opérations chimiques les plus nécessaires à la pratique agricole. Paris, gr. in-18, 5 fr.

65 **Bauer** (Dr. A.). Beitrag zur näheren Kenntniss der Ursache d. Erhärtens der Mörtel beim Altern. Lex. in-8°. Wien, 35 fr.

— Ueber die Bereitung d. Einfach-Schwefelkaliums. Lex. in-8°, 50 c.

66. **Berg** (Dr. O. C.) u. C. F. **Schmidt**. Darstellung u. Beschreibung sämmtlicher in der Pharmacopœa Borussica aufgeführten offizinellen Gewächse od. der Theile u. Rohstoffe, welche v. ihnen in Anwendg. kommen. 9. u. 10. Hft. gr. in-4°. Leipzig, à 4 fr.

67. **Biot** (J. B.). Mélanges scientifiques et littéraires. Paris. 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

68. **Bronn** (Dr. H. G.). Untersuchungen über die Entwickelungs-Gesetze der organischen Welt während der Bildungszeit unserer Erd-Oberfläche. Gr. in-8°. Stuttgart, 13 fr.

69. **Bulletin** de la société impériale des naturalistes de Moscou. T. XXXI. Année 1858. 4 Nrs. gr. in-8°. Moscou, 30 fr.

70. **Bunsen** (R.). Méthodes gazométriques. Traduction faite sous les yeux de l'auteur, par Th. Schneider. Paris, in-8°, 8 fr.

71. **Castillon**. Nouvelle chasse aux papillons. Paris, in-8°, 14 fr.

72. **Fresenius** (Dr. G.). Beiträge zur

Kenntniss mikroskopischer Organismen. Mit 3 Taf. in-4°. Frankfurt a. M., 4 fr.

73. **Ganot's** (A.). Lehrbuch der Physik u. Metorologie. Bearbeitet v. Dr. *A. Weiske*. 2 Bde. Mit 582 Holzschn. In-8°. Leipzig, 13 fr. 35.

74. **Grimm** (Jac.). Ueb. einige fälle der attraction. In-4°. Berlin, 1 fr. 35.

75. **Hahn** (J. G. v.). Proben Homerischer Arithmetik. Gr. Lex. in-8°. Jena, 2 fr. 75.

76. **Humboldt** (Alex. von). Kosmos. Ontwerp eener natuurkundige wereldbeschrijving. Naar het hoogd door E. M. Beima. 4e deel, 2e afl, in-8°. Leyden, 6 fr.

77. **Jahresbericht** über die Fortschritte der reinen, pharmaceutischen u. technischen Chemie, Physik, Mineralogie u. Geologie. Für 1857. 2 Abthlgn. gr. in-8°. Giessen, 18 fr. 75.

78. **Kidd** (C.). On Ether and Chloroform as Æsthetics : being the result of about 11,000 Administrations of these Agents personally studied in the Hospitals of London, Paris, etc. 2e edit. in-12. London, cloth, 5 fr. 85.

79. **Leibnizens** gesammelte Werke aus den Handschriften der Königl. Bibliothek zu Hannover hrsg. v. G. *H. Pertz*. III. Folge. 5 Bd. A. u. d. T. : Leibnizens mathematische Schriften. 2. Abth. Die mathematischen Abhandlungen Leibnizens enth. 1. Bd. in-8°. Halle, 14 fr.

— Le quatrième volume paraîtra plus tard.

80. **Martin** (E.). Nouvelle école électrochimique, ou Chimie des corps pondérables et impondérables. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

81. **Moerch** (O. A. L.). Prodromus faunæ molluscorum Grönlandiæ. Gr. in-8°. Kopenhagen, 3 fr.

82. **Müller** (Joh.). Die Aequatorialzone d. gestirnten Himmels. 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang; 2′ 1″ hoch. Mit Text. Freiburg im Br., 6 fr.

— Dieselbe. (Mit eingezeichneten Bahnen d. Mars, Jupiter u. Saturn. 1857-1861.) 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang, 2′ 1″ hoch. Mit Text, 10 fr.

— Dieselbe. (Mit eingezeichneter Venusbahn. 1858-1859.) 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang; 2′ 1″ hoch. Mit Text. Ebd., 10 fr.

— Karte des nördlichen Theils d. gestirnten Himmels. Chromolith. Imp. in-fol. Mit Text. Ebd., 6 fr.

83. **Normandy** (A.). The Chemical Atlas; or, Tables showing at a Glance the Operations of Qualitative Analysis. In-4°, 25 fr.

84. **Obry** (J. B. F.). Du berceau de l'espèce humaine, selon les Indiens, les Perses et les Hébreux. Paris, in-8°, 5 fr.

85. **Pouchet** (G.). De la pluralité des races humaines, essai anthropologique. Paris, in-8°, 5 fr.

86. **Postel** (E.). Der Führer in die Pflanzenwelt. Hülfsbuch zur Auffindung u. Bestimmung der in Deutschland wild wachsenden Pflanzen. 2. Aufl. in-8°. Langensalza, 11 fr. 50.

87. **Reichenbach** (Dr. A. B.). Naturgeschichte d. Pflanzenreiches. Mit Holzschn. Gr. in-8°. Noir, 7 fr. 50; col, 9 fr. 75.

— Naturgeschichte d. Thierreiches. Mit Holzschn. Gr. in-8°. Noir, 10 fr.; col., 13 fr. 75.

88. **Reichenbach** (A. B.). Anthropologie od. die Lehre vom leiblichen u. geistigen leben d. Menschen nebst e. Einleitg. in die Naturwissenschaften u. die Naturgeschichte in's Besondere. Mit Holzschn. Leipzig. Noir, 3 fr. 75; col., 5 fr.

89. **Rollett** (Dr. Alex.). Untersuchungen üb. die Structur d. Bindegewebes. (Mit 2 Taf.). Lex. in-8°. Wien, 2 fr.

90. **Schimper** (Prof. Dr. W. Ph.). Versuch e. Entwickelungs-Geschichte der Torfmoose [Sphagnum] u. e. Monographie der in Europa vorkommenden Arten dieser Gattung. Stuttgart, in-fol. Noir, 32 fr.; col., 42 fr.

91. **Schultze** (Max.). Zur Kenntniss der electrischen Organe der Fische. 1. Abth. : Malapterurus. Gymnotus. Mit 2 Taf. In-4°. Halle, 4 fr.

92. **Schwarz** (Herm.). System der analytischen Geometrie. (In 3 Bdn.). 1. Bd. A. u. d. T. : Die Elemente der analytischen Geometrie der Ebene. 1. Abth. gr. in-8°. Halle, 6 fr. 75.

93. **Wigand** (J. W. A.). Flora v. Kurhessen. 1. Thl. Diagnostik der in Kurhessen u. d. angrenzenden Gebieten vorkommenden Gefässpflanzen. In-8°. Marburg, geh., 5 fr. 35.

94. **Stainton** (H. T.). The Natural History of the Tineina. Vol. 3, containing Elachista, Part 1; Tischeria, Part 1. In-8°. London, cloth, 15 fr.

95. **Tijdschrift** voor entomologie. Uitgegeven door de Nederl. Entomol. Vereeniging. Onder redacte van Prof. J. van der Hoeven, etc. Roy. in-8°. 's Gravenhage. Par volume, 17 fr. 50.

96. **Wilkinson** (Lady). Weeds and Wild Flowers, their Uses, Legends, and Literature. Illustrated. In-8°, cloth. London, 13 fr. 25.

97. **Wolfers** (J. Ph.). Tabulæ reductionum observationum astronomicarum annis 1860 usque ad 1880 respondentes. In-8°. Berlin, 16 fr.

MÉDECINE.

98. **Archiv** für pathologische Anatomie u. Physiologie u. f klinische Medicin. Hrsg. v. *R. Virchow*. 14 Bd. 6 Hfte. In-8°. Berlin, 12 fr.

99. **Baunscheidt** (Carl). Der Baunscheidtismus. Vom Erfinder dieser neuen Heillehre. Mit erläuternden (eingedr.) Holzschn. 6., abermals sehr bereicherte Aufl. Gr. in-8°. Bonn, 6 fr. 75.

100. **Bennet** (J. H.). Nutrition in Health and Disease. In-8°. London, cloth, 6 fr. 25.

101. **Bergson** (Dr. J.). Das krampfhafte Asthma der Erwachsenen. Gr. in-8°. Nordhausen, 4 fr.

102. **Cubi i Soler**. Leçons de phrénologie scientifique et pratique, complétées par de nouvelles et importantes découvertes psychologiques et nervo-électriques. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

103. **Cyclus** organisch verbundener Lehrbücher sämmtlicher medicinischen Wissenschaften, Hrsg. v. Dr. *C. H. Schauenburg*. 9. Thl. 2. Hft. Lehrbuch der Physiologie. Von Prof. Dr. *Schiff*. In-8°. Lahr., 3 fr.

— Dasselbe. 31. Thl. Ophthalmiatrik. Nach den neuesten Forschungen. bearb. v. Dr. *C. H. Schauenburg*. In-8°, geh.

104. **Gamgee** (J.). The Veterinarian's VadeMecum. In-8°, cloth. London, 12 fr. 50.

105. **Gruber** (Dr. W.). Die Knieschleimbeutel [Bursæ mucosæ genuales]. Mit 14 Abbildgn. Gr. in-4°. Prag, 5 fr. 35.

106. **Hebra** (Dr. E. u. Dr. A. Elfinger). Atlas der Hautkrankheiten. Text. (v. Ersterem), Bilder (v. Letzterem). 2. Lfg.: Favus, Herpes tonsurans, Pityriasis versicolor, Alopecia areata. In-fol. Wien, 53 fr. 50.

— Livraison 1 2, 133 fr. 35.

107. **Hecker** (Carl. Fr.). Die Elephantiasis od. Lepra arabica. Mit. 5. Taf. In-fol. Lahr, 18 fr.

108. **Huschke** (E.). Ueber Cranioselerosis totalis rachitica u. verdickte Schädel überhaupt nebst neuen Beobachtungen jener Krankheit. Gr. in-4°. Jena, 2 fr. 75.

109. **Kropf** (Dr. F. G.), Studien zu einer medicinischen Topographie des Königr. Bayern. u. zur Anwendg. der Mortalitäts-Tabellen auf Pathogenese. Mit. 6 Tab. In-8°. München, cart., 3 fr. 75.

110. **Malgaigne** (J. F.). Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale. 2ᵉ édit. Paris, 2 vol. in-8°, 18 fr.

111. **Nysten, Littré** et **Robin**. Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire. 11ᵉ édition, illustré de plus de 500 fig. Paris, gr. in-8°, 18 fr.

112. **Possart** (Dr. A.). Homöopathische Arzneimittellehre aller in den J. 1850-57 geprüften Mittel. Gr. in-8°. Nordhausen, 6 fr.

113. **Schillbach** (Dr. L.). Beiträge zu den Resectionen der Knochen. Abthl.: Resectionen der unteren Extremitäten. Gr. in-8°. Jena, 2 fr. 25.

114. **Schwarda** (Dr. M.). Anleitung zur physikalischen Krankenuntersuchung. Mit 3 Taf. Lex. in-8°. Wien, 10 fr. 75.

115. **Seegen** (J.). Compendium der allgemeinen u. speciellen Heilquellenlehre. 2. Abth. In-8°. Wien, 12 fr. 35.

116. **Sinclair** (E. B.) and **Johnston** (G.). Practical Midwifery: comprising an Account of 13,748 Deliveries which occurred in the Dublin Lying-in Hospital during a Period of Seven Years, commencing November 1857. In-8°, cloth. London, 18 fr. 75.

117. **Syphilidologie** od. die neuesten Erfahrungen, Beobachtungen u. Fortschritte d. Inlandes u. Auslandes üb. die Erkenntniss u. Behandlung der venerischen Krankheiten m. Berücksicht. der dyskras. Hautleiden. Hrsg. v. Dr. *F. J. Behrend*. Neue Reihe. 2. Bd. 1. Hft. In-8°. Erlangen, 3 fr. 50.

118. **Thudichum** (J. L.). A Treatise on the Pathology of the Urine: including a complete Guide to its Analysis. In-8°. London, cloth, 17 fr. 50.

119. **Velpeau** (A.). Traité des maladies du sein et de la région mammaire. 2ᵉ édit. Paris, in-8°, 12 fr.

120. **Wagner** (E.). Der Gebärmutterkrebs. Eine pathologisch-anatomische Monographie. Mit 2 Taf. in Stahlst. Gr. in-8°. Leipzig, 6 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

121. **Allen** (C. F.). Geschichte der dänischen Sprache im Herzogthum Schleswig od. Südjütland. 2. Thl. Mit 4 Sprachkarten gr. in-8°. Schleswig.

122. **Boilat**. Grammaire de la langue woloffe. Ouvrage couronné par l'Institut Paris, gr. in-8°, 20 fr.

123. **Bonitz** (H.). Platonische Studien. (Aus den Sitzungsber. 1858 d. k. Akad. d. Wiss.) Wien, 1 fr. 75.

124. **Carmina Homerica**. *Imman Bekker* emendabat et annotabat. 2 vol. gr. in-8°. Bonn, 16 fr.

125. **Catafago** (J.). An English and Arabic Dictionary: Part 2, in-8°. London, 31 fr. 25.

— Les 2 vol. compl., in-8°, cl., 50 fr.

126. **Ciceronis**, M. Tullii. Cato major sive de senectute dialogus. Erklärt v. *J. Sommerbrodt*. Gr. in-8°. Berlin, 1 fr.

127. **Dictionnaire** historique de la langue française, comprenant l'origine, les formes diverses, les acceptions successives des mots, avec un choix d'exemples tirés des écrivains les plus autorisés, publié par l'Académie française. T. Iᵉʳ (A—Abusivement). 1ᵉʳ fascicule. Paris, in-4°, 8 fr.

128. **Diez** (Frdr.). Grammatik der romanischen Sprachen. 2. Thl. 2. Ausg. In-8°. Bonn, 10 fr.

129. **Freund** (G.). Grand dictionnaire de la langue latine, sur un nouveau plan; traduit de l'allemand en français par N. Theil. 5ᵉ livraison. Paris, in-4°, 7 fr.

130. **Graham** (G. F.). English Synonymes Classified and Explained, with Practical Exercises : 3d edit. in-12. London, cloth, 7 fr. 50.

131. **Cooper** (C. H.) and **Cooper** (T.). Athenæ Cantabrigienses. Vol. 1, in-8°. London, cloth, 22 fr. 50.

132. **Grant** (Sir Alex.). The Ethics of Aristotle, illustrated with Essays and Notes. (2 vol.) Vol. II, in-8°, cloth, 15 fr.

133. **Hultier** (F.), französische Sprachlehre zum öffentlichen, Privat- u. Selbst-Unterrichte. Gr. in-8°. Wien, 4 fr.

134. **Ibn-Hischam**, Abd el-Malik, Das Leben Muhammed s. Nach Muhammed Ibn Ishak bearb. Aus Handschriften hrsg. v. Dr. *F. Wüstenfeld*. 2. Abth. Lex.-8. Göttingen, 10 fr.

135. **Journal** asiatique, ou Recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux langues et à la littérature des peuples orientaux, rédigé par MM. Bazin, Bianchi, Botta, d'Eckstein, Dulaurier... et autres savants français et étrangers, et publié par la Société asiatique. 5e série T. XI. Paris, in-8°.

— Prix de l'abonnement annuel, 25 fr.

136. **Korinth** (D.), de Atticorum Jove Milichio. Münster, geh., 2 fr.

137. **Martineau** (H.). The English Lakes illustrated. Outlines of the Mountains, and a Map coloured geologically, in-4°. London, cloth gilt., 26 fr. 25.

138. **Philologus** Zeitschrift f. das klass. Alterthum. Hrsg. von *E. Leutsch*. 4 Hfte. gr. in-8°. Göttingen, 20 fr.

139. **Reinke** (Dr L.). Kurze Zusammenstellung aller Abweichungen vom hebräischen Texte in der Psalmenübersetzung der LXX. u. Vulgata, in-8°. Giessen, 6 fr. 75 c.

140. **Rœper** (Theoph.). De poesis Varronianæ reliquiis quibusdam. Gr. in-4°. Danzig, 1 fr.

141. **Roorda** (T.). Grammatica Arabica breviter in usum scholarum academicarum conscripta. Adjuncta est brevis chrestomathica cum lexico. Ed. secunda. Pars 2a. In-8°. Leovardiæ, complèt, 11 fr.

142. **Scherer** (F. J.). De Græcorum ἄτης notione et indole. Part. I. Dissert. philolog. Gr. in-8°. Münster, geh., 2 fr.

143. **Schillbach** (Rich.). Ueb. das Odeion d. Herodes Attikos. Mit 2 Taf. Abbildgn. Imp.-4. Jena, 4 fr.

144. **Schnorbusch** (H. A.). De carminibus Græcorum fatidicis. Particula I. Gr. in-8°. Münster, 2 fr.

145. **Scholia Horatiana** quæ feruntur Acronis et Porphyrionis post Georgium Fabricium nunc primum emendatiora edit. Prof. Dr. *Franc. Pauly*. (In 2 Voll.) Vol. I. : Scholia in quattuor carminum libros et carmen sæculare continens. gr. in-8°. Prag, 9 fr. 35.

146. **Simrock** (K.), die Nibelungenstrophe u. ihr Ursprung Beitrag zur deutschen Metrik. In-8°. Bonn, 3 fr. 25.

147. **Terentii Varronis** (M.). Eumenidum reliquiæ Rec. et adnot. *Th. Rœper*. Partic. I. In-4°. Danzig, 1 fr. 35.

148. **Vambéry** (H.). Deutsch-türkisches Taschen-Wœrterbuch. gr. in-16. Constantinopel, 5 fr. 35.

149. **Van Drival**. (E.). Grammaire comparée des langues bibliques. 2e partie. Grammaire comparée de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'arabe et de l'égyptien. Paris, in-8°, 6 fr.

150. **Weber** (C. F.). Commentatio de academia literaria Atheniensium seculo secundo post Christum constituta. In-4°. Marburg, 1 fr. 75.

151. **Weingærtner** (W.). Die Aussprache d. Gothischen zur Zeit d. Ulfilas. In-8°. Leipzig, 2 fr. 25.

152. **Wilke** (C. G.). Lexicon græco-latinum in libros Novi Testamenti usibus scholarum et juvenum s. theolog. cathol. studios. accommod. Edit. perf. Dr. *V. Loch*. In-8°. Regensburg, 11 fr. 50.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

153. **Acta** Tomiciana. Epistolæ. Legationes. Responsa. Actiones. Res gestæ. Sereniss. principis Sigismundi I., regis Poloniæ. Per *S. Gorski*. T. VII. In-fol. Posen, cart., 2 fr.

— Vol. I-VII, 144 fr.

154. **Bellecombe** (A. de). Histoire universelle. 2e partie : histoire générale, politique, religieuse et militaire. T. IV. Paris, in-8°, 5 fr.

155. **Bergmann** (F. G.). Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves. Gr. in-8°. Halle, 2 fr. 75.

156. **Biblioteka** powiesci historycznych wydawana przez *J. N. Bobrowicza*. T. I et II. Gr. in-16. Leipzig, 6 fr.

157. **Bibliothèque** russe et polonaise. T. I et II. Relation d'un voyage en Moscovie, écrite par Augustin, baron de Mayerberg. Paris, in-12, 6 fr.

158. **Bock** (C.). Historische Ergebnisse e. archäologischen Fundes in Croatien. In-8°. Wien, 2 fr.

159. **Brandes** (Dr. H. K.), Ausflug nach Rom im Sommer 1857. Mit. Uebersichts-Karte v. Rom. In-8°. Lemgo, 2 fr.

160. **Brasseur de Bourbourg**. Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb. T. IV. Paris, in-8°, 10 fr.

161. **Bussy** (C. de). Dictionnaire uni-

versel d'histoire, avec la biographie de tous les personnages célèbres et la mythologie. Paris, in-18, 5 fr.

162. **Carlyle** (Th.). History of Friedrich II. of Prussia called Frederick the Great. Vols 1 and 2. In-8°, cloth, 50 fr.

163. **Castille** (H.). Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon, l'Empire et la démocratie. Paris, in-8°, 5 fr.

164. **Cour** (la) de Russie il y a cent ans, 1725-1783. Extraits des dépêches des ambassadeurs anglais et français. 2° édition, gr. in-8°. Berlin, 8 fr.

165. **Dechen** (Dr H.). Geologische Karte der Rheinprovinz u. der Provinz Westfalen, etc. Section : Münster. Maassstab 1 : 80,000. In-fol. Berlin, 5 fr.

166. **Domenech** (E.). Voyage dans les solitudes américaines. Voyage au Minnesota. Paris, in-18, 1 fr.

167. **Dudik** (Dr. B.). Waldstein v. seiner Enthebung bis zur abermaligen Uebernahme d. Armee-Ober-Commando, v. 13. August 1630 bis 13. April 1632. In-8°. 14 fr. 50.

168. **Dudik** (Dr B.). Ueber die Auffindung der Reliquien der heil. Elisabeth, Landgräfin v. Thüringen. In-8°. Wien, 1 fr. 25.

169. **Ewald** (H.). Geschichte d. Volkes Israel. 2. Ausg. 6. Bd. A. u. d. T. : Geschichte d. apostolischen Zeitalters bis zur Zerstörung Jerusalems. Gr. in-8°. Göttingen, geh, 12 fr.

170. **Geological Survey** of **Canada** : Figures and Descriptions of Canadian Organic Remains. In-8°. Montreal, sewed, 6 fr. 25.

171. **Giseke** (B.). Thrakisch-pelasgische Stämme der Balkanhalbinsel u. ihre Wanderungen in mythischer Zeit. Gr. in-8°. Leipzig, 4 fr.

172. **Gottschick** (Dr. A. F.). Geschichte der Gründung u. Blüthe d. hellenischen Staats in Kyrenaeka. In-8°. Leipzig, geh, 1 fr. 35.

173. **Grube** (A. W.), Charakterbilder aus der Geschichte u Sage, f. e. propädeutischen Geschichtsunterricht gesammelt, bearb. u. gruppirt. 1. Thl. : Die vorchristliche Zeit. 5 Aufl. Gr. in 8°. Leipzig, 3 fr. 75.

174. **Heyer** (Joa.). De intestinis sub Ludovico Pio ejusque filiis in Francorum regno certaminibus. Gr. in-8°. Münster, 2 fr.

175. **Hubert** (J.). Histoire de Charleville depuis son origine jusqu'en 1854. Paris, in-12, 3 fr.

176. **Hyrtl**. Ueber spontane Dehiscenz d. Tegmen tympani u. der Cellulæ mastoideæ. Lex. in-8°. Wien, 80 c.

177. **Ibach**. Reliquaire byzantin de Limbourg sur Lahn. Paris, in-4°, 3 fr. 75.

178. **Joinville**. Mémoires ou Histoire et chronique du très-chrétien roi saint Louis. Paris, gr. in-18, 5 fr.

179. **Kaart**, Topographische, van het Koningrijk der Nederlanden, vervaardigd door de Officieren van den Generalen Staf de schaal van 1 : 50,000. Blad 27 (Hattem) en 38 (Gorinchem). 's Gravenhage. La feuille, 7 fr.

180. **Kiepert** u. C. **Ohmann**, Hannover, Braunschweig, Oldenburg u. die Hansestädte. Maassstab in 1 : 600,000. In-folio, 1 fr. 75.

181. **Kreil** (K.). Resultate aus fünfmonatlichen Beobachtungen in Chartum, Länge v. Ferro 50° 5', nördl. Breite 15° 35'. Seehöhe 138 Toisen, u. aus dreizehnmonatl. Beobachtungen in Ulibary Länge v. Ferro 40° 20' (?), nördl. Breite 4° 49' u. Gondokoro, Länge v. Ferro 49° 20' (?), nördl. Breite 4° 44', Seehöhe 251 Toisen. In-4°. Wien, 1 fr.

182. **Lagrange-Chancel**. Philippiques. Nouv. édit. Paris, 1 vol. in-12, 4 fr.

183. **Marmion** (A.). The Ancient and Modern History of the Maritime Ports of Ireland. 3d édit., cloth. London, 16 fr.

184. **Monumenta Zollerana**. Urkunden-Buch zur Geschichte d. Hauses Hohenzollern. Hrsg. v. *P. Stillfried* u. Dr. *T. Maercker*. 4. Bd. Urkunden der Fränkischen Linie. In-4°, cart. Berlin, 20 fr.

185. **Motley** (J. L.), der Abfall der Niederlande u. die Entstehung d. holländischen Freistaats. Aus d. Engl. 2. Bd. In-8°. Dresden, geh., 12 fr.

186. **Müller** (E.). Le monde en estampes. Types et costumes des principaux peuples de l'univers, lithographiés par J. Bouquin, d'après les dessins de MM. Leloir et Fossey. Paris, in-4° obl., 14 fr.

187. **Murray's** Handbook for Travellers in Syria and Palestine; including an Account of the Geography, History, and Antiquities and Inhabitants of these Countries, the Peninsula of Sinaï, Edom, and the Syrian Desert. London, 2 vol. in-12, 30 fr.

188. **Mahuys Comte**. Histoire numismatique du royaume de Hollande sous le règne de S. M. Louis-Napoléon, roi de Hollande. In-4°, avec 13 planches. Amsterdam, col., 30 fr.; noir, 21 fr. 50.

189. **Radetzky**, Graaf, K. k. Oostenrijksch veldmaarschalk. Eene levensschets naar echte bescheiden door eenen Oostenrijkschen veteraan. Uit het Hoogduitsch vertaald door G. Kuyper. In-8°, 8 fr. 75.

190. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique. 3° édit. Paris, in-8°, 5 fr.

191. **Schwarz** (J. C. E.), das erste Jahrzehnd der Universität Jena. Denkschrift zu ihrer 3. Säkular-Feier. Gr. in-8°. Iena, 2 fr. 75.

192. **Sivers**, Wenden, seine Vergangenheit u. Gegenwart. In-8°. Riga, 2 fr.

193. **Special-Atlas** d. Preussischen Staates in 26 colorirten Regierungs-Bezirks-Karten. 1 Lfg. In-fol. Erfurt, 1 fr. 70.

194. **Squier** (E. G.). The States of Central America: their Geography, Topography, Climate, Population, Resources, Productions, Commerce, Political Organisation, Aborigines, etc., etc. With maps and illustr. In-8°. New-York, 22 fr.

195. **Taschenbuch** historisches. Hrsg. von *Frdr. v. Raumer*. 3. Folge. 10. Jahrg. Gr. in-12. Leipzig, 10 fr.

196. **Trevor** (G.). India: an Historical Sketch. In-12, cloth. London, 3 fr. 75.

197. **Zeitschrift** für deutsches alterthum hrsg. v. *Mor. Haupt*. 11. Bd. 2. Hft. Gr. in-8°. Berlin, 4 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

198. **Bonnard** (C.). L'Art de lever les plans; analyse raisonnée et démonstration pratique des formules et des opérations trigonométriques les plus usitées; les tables des logarithmes, etc. Paris, in-4°, 10 fr.

199. **Bousquet** (C.) et **Sapet** (T.). Étude sur la navigation, le commerce et l'industrie de Marseille pendant la période quinquennale de 1850 à 1854. In-8°, 7 fr. 50.

200. **Felddienst**, der, m. besonderer Berücksichtigung der den Unteroffizier u. Soldaten betr. Verhaltungen im Vorposten u. Patrouillendienste, im Sicherheitsdienste während d. Marsches, dann in Angriff u. Vertheidigung der Oertlichkeiten. Mit 1 Plane, Graz, geh., 4 fr.

201. **Galen** (Dr. P. van), Wis- en natuurkundige zeevaartkunde. In-8°. Amsterdam, relié, 6 fr.

202. **Marmont**. De l'Esprit des institutions militaires, 2° édit. Paris, gr. in-18, 2 fr. 50.

203. **Paris** (E.). Utilisation des navires à vapeur. Moyens d'apprécier les services rendus par le combustible, suivant la marche et la grandeur des bâtiments. Paris, gr. in-8°, 18 fr.

204. **Rees** (W. A. van) Montrado. Geschied- en krijgskundige bijdrage betreffende de onderwerping der Chinezen op Borneo. Met eene kaart. In-8°. 's Hertogenbosch, 8 fr. 50.

205. **Roth v. Schreckenstein** (Frhr.). Vorlesungen üb. den Sicherheitsdients im Felde nebst Betrachtungen üb. Taktik u. Strategie, etc. Mit 6 Plänen. Gr. in-8°. Münster, 6 fr. 75.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

206. **Baumeister's** (W.). Handleiding tot de paardenkennis, voor veeartsen, paardenfokkers en paardenliefhebbers. In-8°. Gouda, 10 fr. 50.

207. **Binns** (W.). Elementarer Unterricht üb. orthographische Projection od. das geometrische (Linear-) Zeichnen. Aus. d. Engl. übers. von Hertel. Mit 26 Tafeln. Gr. In-4°. Weimar, geh., 4 fr.

208. **Briggs** (C. F.) and **Maverick** (A.). The Story of the Telegraph, and a History of the Great Atlantic Cable. In-12. New-York), cloth, 8 fr. 25.

209. **Description** des machines et procédés consignés dans les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation dont la durée est expirée. T. LXXXVIII. Paris, in-4°, 15 fr.

210. **Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du** 5 juillet 1844, publiée par les ordres de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. T. XXIX. Paris, in-4°, 15 fr.

211. **Fitzinger** (Dr. L.). Ueber die Racen d. zahmen od. Hausschweines. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

212. **Gaillard** (A.). Sténographie. Art d'écrire aussi vite que la parole. Nouvelle méthode. Paris, in-8°, 3 fr.

213. **Geschichte** der Seide u. Seidenzucht. Zunächst f. die Ockonomen kälterer Klimate gr. in-8°. Wien, 2 fr. 25.

214. **Gumbinner** (L.), das Wichtigste u. Interessanteste aus dem Brennerei-Betriebe, m. Bezug auf alle zur Brennerei anwendbaren Fruchtgattungen. 2 Aufl. in-8°. Berlin, geh. u. verklebt, 6 fr.

215. **Hengeveld** (G. J.). Over het rundvee en zijne verschillende soorten, rassen en veredeling. 2° Afl. In-8°. Haarlem, compl., 23 fr. 50 c.

216. **Hertel's** (A. W.). Unterricht in der Anfertigung u. Zeichnung der gewöhnlich vorkommenden Baurisse nach ihren Grund-, Aufrissen u. Durchschnitten. Weimar, 4 fr.

217. **Hoffmann** (F.). Anleitung zur schnellen Ausmittlung richtiger Einheitspreise f. Bauhölzer. Unter Berücksicht. der bei Bauführgn. gewöhnlich vorkommenden Dimensionen u. Querschnitte, u. unter Anschluss v. Tabellen üb. Preisverhältnisszahlen. Gr. in-4°. Wien, 2 fr. 25.

218. **Kecht's** (J. S.), verbesserter praktischer Weinbau in Gärten u. auf Weinbergen. 7. Aufl 4. Abdr. Hrsg. v. *S. W. Kecht*. Gr. in-12. Berlin, geh. n., 5 fr. 25.

219. **Maricourt** (R. de). Traicté et abrégé de la chasse dv Lièvre et dv Chevrevil, dédié au Roy Lovis, treisiesme dv nom, Roy de France et de Navarre. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

220. **Monteaux** (P.). Tarif du kilogramme d'or et d'argent aux prix anciens et nouveaux, avec les fractions de dixième de millième pour l'or. Paris, in-4°, 5 fr.

221. **Quarizius** (C. G.), der thierische Dünger, seine Gewinnung, Aufbewahrung

u. Verwendung in der Landwirthschaft. Nordhausen, 1859, 1 fr. 35.

222. **Rarey** (J. S.). L'Art de dompter les chevaux. Traduit et précédé d'une introduction, par F. de Guaita. 8e édit. Paris, in-18, 1 fr.

223. **Thisquen** (B.). Puddel- u. Walzwerk. Die Paquetirung d. Eisen Einsätze f. die Schweissöfen. Genaue Angabe d. Gewichts der Paquete zum Schweissen u. Auswalzen in allen vorkommenden Dimensionen d. Flach-, Rund-, Quadrat- u. Schneideisen. In-8°. Dortmund, cart., 2 fr. 75.

224. **Thon's** (G.), Vollständiger Unterricht, alle Arten, zur Ausübung der hohen u. niedern Jagd nöthigen Hunde abzurichten u. solche bei derselben practisch zu gebrauchen. In-8°. Weimar, 4 fr.

225. **Trommer** (C.). Lehrbuch der Spiritusfabrikation auf rationeller Grundlage. 5 Lfg. gr. in-8°, avec 3 pl. Berlin, 2 fr. 75.

226. **Walton** (W.). A Collection of Problems in Illustration of the Principles of Elementary Mechanics. In-8°. Cambridge, cloth, 13 fr. 25.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

227. **Album** enthaltend 8 der schönsten Ansichten der Stadt u. Umgegend. Jena. Fürstengraben. Löbdergraben. Der Jenzig. Camsdorf. Wöllnitz. Lichtenhain. Ziegenhain. Gr. in-fol. Iena, 12 fr.

228. **Album**, malerisch-historisches, vom Königreich Böhmen. Hrsg. v. *Ed. Hölzel*. 10. Lfg. Gr. in-fol. Olmüz, 6 fr.; col., 10 fr.; édition de luxe, 14 fr.

229. **Album** der Residenzen, Schlösser u. Rittergüter Thüringens, insbesond. der sächsischen Lande Ernestinischer Linie. In bildl. Darstellg, hrsg. v. *J. Gersdorf*, *L. Bechstein*. Leipzig, 3 fr. 50; color., 5 fr. 35.

230. **Art Treasures** (the) of the United Kingdom : illustrating Sculpture, the Ceramic, Metallic, Vitreous, Textile, and other Decorative Arts. London, in-fol., 420 fr.

231. **Beauchesne** (A. de). Le Livre des jeunes mères (poésies). Paris, in-8°, 8 fr.

232. **Bénard** (C.). Les crimes de l'amour. Paris, in-32, 1 fr.

233. **Bouyer** (A. C.). Le Compère joyeux. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

234. **Bouyer** (A. C.). Les jeunes artistes, ou Musique et peinture. Paris, in-8°, carré, 3 fr. 50.

235. **Branthome**. Œuvres complètes, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur. T. I. Paris, 5 fr.

236. **Bulwer** (Lady). Very Successful. New edit. In-12. London, boards, 2 fr. 50.

237. **Cats** (Jacob). Alle de werken van, bezorgd door Dr. J. van Vloten. Met 400 platen, door J. W. Kaiser. 2e deel, 13e afl. In-fol. Zwolle, 1 fr. 25.

238. **Cent** (Les) nouvelles nouvelles publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes par M. Wright. Paris, 2 vol. in-16, 10 fr.

239. **Cordier** (A.). Veillées flamandes. 1re série : La fille de Baudoin de Lille, l'Abbaye de Loos, Bertrand de Bains. 2e série : le Curé de Bailleul, le Sire de la Renauderie, les Buveurs de sang. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

240. **Czigler v. Ény** (H. I.). Gedichte. Gr. in-8°. Wien, 5 fr. 35.

241. **Debay** (A.). Les Nuits corinthiennes, ou les Soirées de Laïs. Paris, gr. in-18, 3 fr.

242. **Didier** (O.). Une fille de roi. Paris, gr. in-18, 1 fr.

243. **Disraeli** (I.). Curiosities of Literature. Vol. II. London, cloth (Routledge), 5 fr. 75.

244. **Duke** (H.). A Series of Outlines representing the Triumphal Entry of Julius Cæsar into Rome after his Conquests in Gaul. 18 fr. 75.

245. **Fallet** (Mme C.). Théâtre de la jeunesse, scènes morales destinées aux institutions de demoiselles. Paris, in-12, 2 fr.

246. **Feuillet** (O.). Le roman d'un jeune homme pauvre. Paris, gr. in-18, 3 fr.

247. **Feydeau** (E.). Fanny, étude. Préface par J. Janin. 7e édit. Paris, in-18, 3 fr. 50.

248. **Fleur** (La) des gasconnades, hâbleries, fanfaronnades, etc., des enfants des bords de la Garonne. Paris, in-32, 50 c.

249. **Gaultier Garguille**. Chansons suivies des pièces relatives à ce farceur, avec introduction et notes, par M. É. Fournier. Paris, 1 vol. in-16, 5 fr.

250. **Goehren** (C.). Aus dem Salonleben. Eine Roman 2. Bde. In-8°. Nordhausen, 9 fr. 35.

251. **Holbein's** Dance of Death and Bible Cuts with Introduction and Descriptions by the late Fr. Douce and T. F. Dibdin. London, 10 fr.

252. **Janssen** (L. J. F.), De muurschilderijen der St. Janskerk te Gorinchem. In-4°. Amsterdam, 8 fr.

253. **Jerrold** (W. B.). The Disgrace to the Family ; a Tale. In-12, 2 fr. 50.

254. **Lavater's** (J. K.). Briefe an die Kaiserin Maria Feodorowna, Gemahlin Kaiser Pauls I. v. Russland, üb. den Zustand der Seele nach dem Tode. Saint-Pétersburg, 4 fr. ; sur papier vélin, 8 fr.

255. **Lechner** (J.). Volkssagen u. Schilderungen prachtvoller Gebirgsausflüge aus dem. k. k. Salzkammergute. Gr. in-8°. Wien, 2 fr.

256. **Longfellow** (H. W.). The Courtship of Miles Standish, and other Poems. 2e édit. In-12, 1 fr. 25.

257. **Méry.** Salons et souterrains de Paris, Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

258. **Midy** (Mme T.). Le Gâteau des rois, contes enfantins. Paris, in-16, 1 fr. 50.

259. **Mosen** (Jul.), der Sohn des Fürsten. Trauerspiel. In-12. Oldenburg, Schulze, 3 fr. 25.

260. **My Lady**: a Tale of Modern Life. 2 vol in-8°, cloth, 26 fr. 25.

261. **Norweb** (J.). Extravagances d'une plume, dédiées aux amateurs de l'Opéra. In-4°. Rotterdam, 6 fr. 25.

262. **Passavant** (J. D.). Rafael v. Urbino u. sein Vater Giovanni Santi. 3 Thl. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 12 fr.

— L'ouvrage complet, 84 fr.

263. **Percy Saint-John.** Quadroona l'Africaine, ou l'Empoisonneur de Londres. Traduction de V. Van-Berg. Illustrations anglaises. Paris, in-4°, 2 fr. 70.

264. **Le Prince de Beaumont** (Mme). Le Trésor des familles chrétiennes. Nouv. édit., considérablement retouchée. Lyon et Paris, in-12, 1 fr. 20.

265. **Sand** (G.). Légendes rustiques. Dessins de M. Sand. Paris, gr. in-4°, 20 fr.

266. **Sandeau** (J.). La maison de Penarvan. 2e édit. Paris, gr. in-18, 3 fr.

267. **Scholl** (A.). La foire aux artistes, petites comédies parisiennes. Paris, in-16, 2 fr.

268. **Schrader** (A.). Am See, od.: Die Speculanten. Ein Lebensbild aus der Gegenwart. 2 Bde. In-8°. Leipzig, 10 fr.

269. **Smedley** (F. E.). The Fortunes of the Colville Family; Cloud and its Silver Lining. 3e édit. In-12. London, boards, 1 fr. 85.

270. **Smidt** (H.). Herr Rentier Rosentipfel u. seine beiden Reffen. Komischer Roman aus den harmlosen Tagen d. goldenen. Berlin, in-8°, 5 fr.

271. **Sophocle.** Œdipe roi, tragédie en cinq actes, traduite littéralement par J. Lacroix. Paris, gr. in-18, 2 fr.

272. **Spohr** (G. M.). Œpid, Tragödie in 5 Akten. Aus dem Illyrische. In-8°, Fiume, 1 fr. 75.

273. **Stein** (O.). Nach dreissig Jahren! Aus den Papieren e. jungen Amerikaners. 2 Bde. In-8°. Leipzig, 1859, 16 fr.

274. **Thackeray** (W. M.) The Virginians: a Tale of the Last Century. With illustr. by the Author. Vol. I, in-8°, cloth. London, 16 fr. 25.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière

LES

PEUPLES DE L'ALTAÏ,

D'APRÈS LES TRAVAUX DE CASTRÈN [1].

Le grand nombre de publications faites sur l'ethnologie, depuis une vingtaine d'années, tant en Europe qu'aux Indes orientales et aux États-Unis, atteste la curiosité qu'excite presque universellement aujourd'hui le mystérieux problème de l'origine et de la distribution des races humaines. Il y a un siècle à peine, l'histoire des maisons princières, la généalogie de quelques familles nobles absorbaient les recherches d'une foule de diplomatistes et d'érudits. Des in-folio s'imprimaient, plus pour flatter la vanité des souverains que pour éclairer les annales des peuples. Cette direction étroite et adulatrice imprimée aux études historiques n'est plus suivie maintenant que par des spéculateurs en parchemin ou des amateurs de blason. On s'est mis à rechercher des titres bien autrement anciens et infiniment plus précieux, les titres de l'humanité tout entière; on essaye de reconstituer, à force de recherches, la généalogie des nations et des races. Caractères physiques et constitution physiologique, langues, institutions, croyances religieuses, tout est interrogé pour arriver à la trace des migrations, des croisements, des déplacements, des destructions de peuples, et rétablir l'histoire des révolutions ethnologiques dont le globe est, depuis sept mille ans et plus, le mobile théâtre.

[1] *M. Alexander Castrén's ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker*, herausgegeben von Anton Schiefner. Saint-Pétersbourg, 1857, in-8°.

Abandonnée dans le principe aux seuls naturalistes, l'anthropologie a trouvé dans la philologie comparée un auxiliaire qui tend chaque jour davantage à devenir le corps d'armée principal. En effet, tant que l'histoire naturelle des races humaines a été livrée à ses propres forces, elle n'aboutissait qu'à des classifications incertaines, dans lesquelles était exagérée l'importance des caractères physiques, toujours variables et mal définis; on prétendait scinder l'espèce humaine en un certain nombre de grandes races d'un type arrêté. Les investigations des voyageurs ont démontré que des divisions aussi tranchées n'existent point. Il n'est pas un seul des caractères physiques, la mesure de l'angle facial ou de la largeur du crâne, la teinte de la peau, la couleur des yeux et des cheveux, qu'on puisse adopter comme étalon fixe, et, si l'on tente de le faire, on est bientôt conduit aux systèmes les plus arbitraires. C'est seulement une fois que la connaissance comparative des langues fut venue éclairer de sa lumière un champ dont on s'était borné à sonder le sol, que l'horizon s'est ouvert et que la vraie route a été entrevue. Les ethnologistes ont pris, à dater de ce moment, des habitudes de critique qui leur étaient auparavant étrangères. La méthode a remplacé une analyse qui ne tenait compte que d'un petit nombre d'éléments du problème. Une révolution analogue à ce que fut en botanique l'établissement des familles naturelles s'est produite : on a fait concourir à la détermination de chaque race tout ce qui constitue une race, type physique, caractère intellectuel et moral, reflété par la langue, les institutions et les mœurs. Déjà les peuples indo-européens ont vu leur histoire primitive retrouvée par la double investigation de l'histoire naturelle et de la philologie : découverte immense dont l'honneur appartient surtout à l'Allemagne; mais le travail est beaucoup moins avancé pour les autres races humaines. Je ne parle pas seulement de celles de l'Afrique et du nouveau monde, où presque tout est encore hypothèse, mais de populations moins éloignées de nous et dont l'histoire appartient en partie à celle de l'Europe. Tel est du moins le langage que j'aurais pu tenir il y a quatre ou cinq ans; mais depuis ce court laps de temps, bien des obscurités se sont dissipées.

Entre ces races dont on n'avait encore qu'imparfaitement pénétré l'origine, entre ce qu'on pourrait appeler ces formations ethnologiques, qui se sont répandues sur une partie plus ou moins étendue du globe, se place la famille finno-mongole. Aujourd'hui nous pouvons assigner avec plus de précision son berceau et la direction de ses migrations. Partie du plateau central de l'Asie, elle paraît avoir rayonné en quatre

sens divers : au sud, elle a poussé le rameau tibéto-dravidien, qui a comme repiqué ses surgeons au Tibet, dans l'Hindoustan et une partie de la presqu'île transgangétique; à l'ouest, s'est dirigé le rameau turc ou turco-tartare; à l'est, s'est porté le rameau mongolo-mandchou; enfin, au nord, la famille finno-samoïède a projeté un rameau d'abord vigoureux, mais qui s'est bientôt ramifié de nouveau en un grand nombre de branches dont la rigueur du climat est venue arrêter la croissance. Ce rameau boréal, qui semble, par ses entre-croisements avec le rameau oriental, avoir donné naissance à la race eskimaue, et même aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, était devenu, depuis un quart de siècle, le point de mire d'une foule de recherches; cependant son histoire n'en demeurait pas moins enveloppée d'une désolante obscurité. On ne réussissait point à distinguer ses branches d'avec celles des rameaux voisins qui les enlacent; on ne pouvait suivre son prolongement européen sans s'accrocher à une foule de rameaux parasites greffés sur son bois.

Un voyageur trop tôt enlevé à la science, Alexandre Castrèn, est parvenu à démêler cet écheveau si fort embrouillé. Grâce à ses travaux, qui ont complété ceux d'un de ses compatriotes, philologue éminent, Sjögren, nous pouvons maintenant nous reconnaître dans un dédale ethnologique, où tant d'autres s'étaient égarés. Sjögren avait tracé la voie que Castrèn a suivie; il avait jeté les bases d'une étude comparative du finnois et des autres langues européennes. Il avait éclairé presque tous les points obscurs de l'histoire des populations finnoises de l'Occident; mais il n'avait pas poussé ses investigations au delà de l'Oural : c'est Castrèn, son élève, qui s'est chargé de cette tâche. Pour résoudre le problème, il fallait visiter la Sibérie septentrionale et centrale. En 1844, Sjögren rédigea à cet effet des instructions. Castrèn, qui n'avait pas encore trente ans, et qui s'était fait connaître depuis quelques années par des travaux grammaticaux sur les langues finnoises et par une traduction du *Kalévala*, la grande épopée de la Finlande, partit plein d'ardeur et d'espoir. Le désir de retrouver le premier berceau de la nation à laquelle il appartenait le dominait depuis sa jeunesse, et cette passion établit entre lui et Csoma de Körös une remarquable analogie. Tous deux ont été conduits à visiter l'Asie par le culte de leur histoire nationale; tous deux, jeunes et pauvres, s'exposèrent aux plus rudes privations pour atteindre leur but; tous deux succombèrent à la suite des fatigues qu'ils avaient courageusement supportées. Mais, plus heureux que le pauvre Szekler, Castrèn trouva dans le gouvernement russe un appui qui fit défaut

à Csoma, réduit à demander l'aumône et ne trouvant qu'à la fin de sa carrière des secours pécuniaires à Calcutta. Le voyageur hongrois ne comptait que sur l'intérêt des amis de la science; Castrèn était envoyé par le tsar, et obtint, à son retour en Finlande, une chaire, une position élevée, récompense dont il n'a joui qu'un instant. La mort vint le surprendre avant qu'il eût pu achever de mettre au jour les nombreux matériaux recueillis durant son voyage. Un savant qui avait été son conseil et son ami, M. Antoine Schiefner, se chargea heureusement de ce soin, et c'est à lui qu'on est redevable de la publication des dernières œuvres de Castrèn.

Les *Leçons sur l'ethnologie des peuples altaïques* sont, sans contredit, des ouvrages laissés par le voyageur finnois, celui qui est le plus propre à faire saisir les résultats généraux de ses découvertes. Castrèn a adopté l'épithète d'altaïques pour désigner les populations de la souche finno-sibérienne, parce que c'est dans l'Altaï que ses études l'ont conduit à placer leur berceau. La comparaison des langues et celle des mœurs ont été ses guides constants; et quoiqu'il ne néglige pas les données empruntées aux caractères physiques, il subordonne d'ordinaire sa classification à celle qui lui est fournie par le rapprochement des idiomes. Afin de justifier cette manière de procéder, Castrèn commence son livre par l'exposition des principes et de la nature de la philologie comparée; il définit l'ethnologie ou l'ethnographie, et montre comment elle trouve dans la philologie comparée son principal appui. « On ne saurait, écrit-il, choisir une voie plus sûre pour découvrir la parenté de la race finnoise avec les autres races, que l'étude comparée des langues, des religions, des mœurs et du genre de vie des différentes populations. Je sais bien que les physiologistes et les anatomistes revendiquent pour eux la solution du problème; mais il est impossible de s'en fier à leur science, puisqu'ils prétendent établir par la comparaison des crânes la parenté des peuples. Après avoir étudié leurs travaux, je ne suis arrivé à aucun résultat satisfaisant. Comme preuve des erreurs auxquelles sont conduits les plus habiles physiologistes, quand ils ne prennent pour base de la classification des peuples que la comparaison des formes du crâne, je citerai la classification proposée par le célèbre anatomiste suédois Retzius. Dans une dissertation qu'il a publiée sur la forme du crâne des habitants du Nord, ce savant établit l'ordre suivant : 1° Slaves; 2° Finnois et peuples tchoudes; 3° Afghans; 4° Perses; 5° Turcs; 6° Lapons, Iakoutes, etc. Cette classification est tellement fausse et incohérente qu'elle ne mérite même pas de réfutation. Un physiologiste de l'académie de Saint-

Pétersbourg, M. Middendorff, distingue les Samoïèdes cisouraliens des Samoïèdes transouraliens, parce que les premiers ont le crâne fait comme les Finnois, et les seconds le crâne des Mongols. » Et cependant, ajoute Castrèn, ces deux groupes de Samoïèdes présentent la plus étroite affinité dans la langue, les mœurs et le genre de vie.

Je ne suivrai pas davantage l'auteur finnois dans une réfutation qui n'aurait pas d'intérêt pour le but que je me propose; mais j'ai dû justifier le peu d'importance qu'il attache à la crâniologie. On voit maintenant quels sont les principes qui ont présidé à la classification que je dois faire connaître. Castrèn a visité les peuples qu'il décrit, il sait parler leur idiome, il a vécu de leur vie, il a interrogé leurs traditions et leurs croyances; en un mot, il a recueilli tous les éléments d'une classification définitive des tribus de la Sibérie et de l'Asie septentrionale.

A la tête des populations altaïques, Castrèn place les Tongouses, que déjà d'autres ethnologistes avaient reconnus pour être une des souches les plus importantes et les plus anciennes de la race boréale. C'est à la famille tongouse qu'appartiennent les Mandchous, dont le pays est la véritable patrie de cette famille puissante. De là, les Tongouses ont rayonné en différents sens, et se sont avancés dans la Sibérie orientale, laissant en certains cantons des peuplades de même sang qu'eux, qui servent, pour ainsi dire, à marquer leurs étapes. Les Tongouses, qui habitent aujourd'hui la Russie, se divisent en tribus distinguées, chacune, par le genre de vie. Les unes élèvent des chevaux; les autres se servent du renne; les troisièmes n'ont que des chiens qu'elles emploient comme bêtes de trait. Toutes mènent une existence nomade, au milieu des steppes ou des forêts. Il y en a, toutefois, plusieurs qui sont devenues sédentaires et ont adopté les mœurs russes. Leur religion est ce qu'on appelle le chamanisme, c'est-à-dire ce fétichisme naturaliste dans lequel les prêtres sont de véritables sorciers. Ces prêtres, malgré leur nom de lamas et leur prétention à être les pontifes du bouddhisme, ne se distinguent pas, en réalité, des enchanteurs et des devins qui tiennent lieu aux sauvages du nouveau monde de ministres sacrés. Les Tongouses des forêts, quoique traînant avec eux des troupeaux de rennes ou des chiens, ne sont pas exclusivement pasteurs : ils se livrent aussi à la chasse. On rencontre, de plus, un petit nombre de Tongouses adonnés à la pêche. Tel est l'instinct nomade de quelques-unes de ces tribus grossières, qu'on les voit rarement demeurer plus de deux ou de quatre nuits dans le même lieu; elles ne construisent ni huttes ni maisons; elles dressent des tentes ou préfèrent s'abriter simple-

ment sous les arbres d'une forêt, dans l'anfractuosité d'un rocher, au fond d'un trou pratiqué au milieu de la neige. Cette vie errante développe puissamment chez les Tongouses la force physique, et leur donne une incroyable énergie. Il n'est pas de plus rudes et de plus indomptables combattants; ils ne craignent pas de lutter corps à corps avec les animaux féroces, qui trouvent en eux des ennemis acharnés. Cette vie de dangers et de privations, bien loin d'assombrir leur caractère, le rend libre et enjoué. A la différence des autres populations sibériennes, les Tongouses aiment la danse et le jeu; ils s'habillent avec recherche, s'ornent de clinquant et de perles, se tatouent le visage et les mains. On comprend qu'un peuple aussi énergique ait eu bon marché des Chinois! Les Mandchous se subdivisent aussi en un grand nombre de tribus, qui n'ont pas été désignées, aux anciennes époques de la Chine, par un nom générique. Quelques-unes sont appelées *Sou-tchin*, nom dans lequel on reconnaît les Tchoutchi, ou Niou-tchi actuels. C'est seulement en l'an de notre ère 263 que les Mandchous proprement dits font apparition dans les annales chinoises. Ils y sont désignés sous le nom de Yliu ou Yleu. On les représente comme habitant un pays très-froid et payant à la dynastie Goey, qui régnait alors dans le royaume du Milieu, un tribut en flèches, arcs, cuirasses et peaux de zibeline. Leurs mœurs étaient sauvages; ils étaient distribués par peuplades fixées dans les forêts ou les montagnes. Ils ne reconnaissaient pas de roi; chaque bourgade était simplement gouvernée par les anciens, bon nombre ayant déjà abandonné la vie nomade et commencé à cultiver la terre. Ils se creusaient des demeures sous terre, et ne possédaient ni troupeaux ni bestiaux. De même que nos ancêtres les Gaulois, ils élevaient un grand nombre de porcs, dont ils faisaient leur nourriture et dont la peau leur fournissait un vêtement. En hiver, ils s'oignaient le corps de graisse pour se garantir du froid, mais en été ils restaient à peu près nus, se ceignant seulement les reins d'un pagne. Ces Yleu exhalaient une odeur repoussante, et leurs mœurs dénotaient un état fort analogue à celui des Eskimaux et des populations de la Sibérie septentrionale. Voulaient-ils manger de la viande, comme ils ne connaissaient aucun condiment, ils l'amollissaient en la piétinant; ou, si elle était gelée, ils s'asseyaient dessus. On reconnaît là les habitudes qu'avaient les Huns à leur arrivée en Europe. Leur goût était si grossier, que, manquant de sel, ils préparaient leurs viandes par une sorte de lessive. Les Chinois ne tarissent pas sur la sauvagerie et la cruauté des Mandchous. A l'exemple des peuplades les plus dégradées, ces barbares

manifestaient pour leurs parents et leurs proches une incroyable indifférence.

Ce tableau nous montre ce qu'ont été les Tongouses à l'origine. Depuis ils se sont bien modifiés, sous l'influence des Chinois, et plus tard sous celle des Russes. Bon nombre de tribus mandchoues, telles que les Daoures, les Targousines, les Ilan-Chala, cultivent actuellement la terre et se livrent à l'élève des bestiaux; d'autres font même le commerce et exploitent les mines.

Les Mongols forment la seconde des races que Castrèn a passées en revue. C'est la plus grande et la plus puissante nation de l'Asie centrale. Ils s'étendent de la Sibérie, au nord, jusqu'à la Chine, au sud; depuis la Mandchourie, à l'est, jusqu'à la haute Tartarie, à l'ouest, et poussent encore des rameaux bien au delà en Russie, dans la Sibérie méridionale. On peut les diviser en trois familles : les Mongols orientaux, les Bouriates ou Bourietes et les Kalmouks. Les premiers habitent le plateau de l'Asie moyenne, les seconds se rencontrent dans la partie méridionale du gouvernement d'Irkoutsk et aux alentours du lac Baïkal. Des Kalmouks, les uns appartiennent à la contrée que baignent le Kokonoor et l'Ili, les autres s'avancent dans la Russie d'Europe jusque sur les bords du Jaïk, du Volga et du Don. Ces trois familles se décomposent en une foule de hordes offrant toutes d'un trait commun : caractère flegmatique et paresseux; rien de cette vivacité, de cette adresse et de cette énergie qui distinguent leurs voisins, les Tongouses et les Mandchous. Ce qu'ils aiment, c'est une vie tranquille, et cependant les circonstances les ont parfois transformés en conquérants, sous la conduite d'un chef entreprenant et ambitieux, tel que fut Tchingiskhan. Les habitudes paisibles et douces des Mongols ont rendu facile leur conversion au bouddhisme. Cette religion de paix et de fraternité répondait à leurs instincts.

Je ne m'étendrai pas sur ce que Castrèn nous dit encore de cette race; il l'a emprunté en partie aux écrivains qui l'avaient précédé, et ses recherches présentent dans ce chapitre un moindre caractère d'originalité.

Je ferai la même observation pour les Turcs, qui constituent le troisième des rameaux de la souche altaïque; leurs origines ne remontent pas d'ailleurs bien haut, car cette population est la dernière de sang tartare qui ait paru dans l'histoire. J'indiquerai seulement les divisions que Castrèn établit : 1° les *Turkomans*, qui ne sont, aux yeux de quelques savants, qu'une branche de la nation ouïgoure. Ils embrassent différentes hordes répandues dans le Turkestan, la

Perse, la Turquie et la Russie. Au moyen âge, quelques tribus turkomanes s'étaient établies en Syrie. A toutes les époques, ce peuple s'est fait remarquer par sa férocité et ses habitudes déprédatrices; 2° les *Nogais*, qui habitent dans les plaines situées à l'ouest de la mer Caspienne et au nord de la mer Noire; 3° les *Turcs basianiques*, répandus dans le Caucase septentrional; 4° les *Kounukes*, du nord-ouest du Caucase, aujourd'hui soumis à la Russie; 5° les *Baschkirs*, situés dans l'Oural méridional, et qu'on croit d'origine finnoise; 6° les *Mechtchérièkes*, les *Tchouvaches*, les *Teptières*, populations du Volga qui paraissent être aussi d'extraction finnoise; 7° les *Kara-Kalpaks* (mot à mot, les Bonnets-Noirs), arrivés de bonne heure sur les bords du Volga, et établis d'abord dans les gouvernements de Kazan et d'Astrakhan, aux environs de la ville de Bolgari. Plus tard, ils s'avancèrent au sud-ouest jusqu'à la mer d'Aral, et sur le cours inférieur du Syr-Daria et du Kouvan-Daria. Quelques-unes de ces tribus kara-kalpakes sont sujettes de la Russie; d'autres obéissent aux khans uzbeks de Khiva; 8° les tribus turques païennes du sud de la Sibérie; 9° les *Kirghises*, qui se donnent le nom de *Kasaks*, c'est-à-dire cavaliers ou guerriers, et qui étaient d'abord connus sous le nom de *Hakas*. Cette population s'est, comme les Nogais, fortement mêlée aux Mongols, mais sa langue est demeurée turque. Les ancêtres des Kirghises ont séjourné dans les steppes de la Sibérie, et c'est à eux qu'il faut vraisemblablement faire remonter la construction des kourganes ou tertres que l'on y rencontre. De là, ils se sont avancés à l'ouest dans les provinces de Tachkend et de Kokan; 10° les *Oussounes*, qui habitaient jadis au nord de la Chine, et qui ont aujourd'hui complétement disparu.

Castrèn rattache à la famille turque, mais sans preuves toujours suffisantes, les Alains, les Huns, les Khazars, les Roxolans et une partie des Scythes. L'origine turque est mieux établie pour les Avares, les Morlaques, les Bulgares, les Petchenegues, les Ouzes et les Comans.

Les Samoïèdes sont de tous les peuples altaïques ceux qui ont fourni à Castrèn le sujet des études les plus intéressantes et les plus neuves. Actuellement très-réduits en nombre, ils comprenaient jadis une population importante, dont les débris sont répandus, à partir de la mer Blanche jusqu'au golfe de Khatanga, au delà du Yénisséi, et depuis la mer Glaciale jusqu'aux montagnes de Sayansk. Les toundras, ou déserts glacés, forment leur séjour habituel : c'est là qu'ils vivent errants au milieu de leurs rennes, dans une extrême pauvreté. Chaque jour leur condition devient pire; le nombre de leurs rennes diminue, et déjà l'on entrevoit le moment où ils auront totalement disparu. Il y avait

donc urgence à recueillir des informations sur cette race, dont la place est si importante dans la famille altaïque. La langue samoïède est alliée de très-près à la langue finnoise. Chez l'un et l'autre idiome, on observe dans son plus grand développement le principe d'agglutination, qui s'amoindrit chez les langues mongole et tongouse, et tend à s'effacer dans le turc. Toutefois, aucun idiome de l'une et de l'autre famille ne saurait être pris pour type de ce groupe linguistique, et l'absence d'étalon dans la souche des langues finno-samoïèdes existe aussi pour les caractères physiques de la race.

Les Samoïèdes se décomposent en trois branches principales et en deux secondaires : 1° les *Youraks-Samoïèdes*, 2° les *Tawgy-Samoïèdes*, 3° les *Ostiaks-Samoïèdes*. Les deux branches secondaires sont les Samoïèdes du Yénisséi et les *Kamassinzes*. Les Youraks-Samoïèdes vivent sur les côtes de la mer Glaciale, à l'état nomade, au milieu des toundras dégarnis de forêts, depuis la mer Blanche jusqu'au delà du Yénisséi. Plus à l'est, on rencontre les Tawgy-Samoïèdes, qui s'avancent jusqu'à la baie de Khatanga. Les Samoïèdes du Yénisséi habitent le cours supérieur du fleuve, où quelques-uns vivent de pêche. Les Ostiaks-Samoïèdes sont les seuls qui fréquentent les forêts. Quelques-unes de leurs peuplades s'avancent au nord jusqu'à la rivière Tas; mais le plus grand nombre demeure dans le bassin supérieur de l'Obi. Parmi eux, il n'y a qu'une seule tribu qui élève des rennes; toutes les autres ont des chevaux ou des chiens, habitent sous la tente ou dans des yourtes, et s'adonnent à la pêche ou à la chasse. Les Kamassinzes sont fixés plus au sud, dans la région des steppes, sur les bords de deux petites rivières, le Kan et la Mana. La majeure partie vit de chasse; plusieurs élèvent des rennes. Les Kamassinzes n'ont d'importance que parce que leur étude a permis de résoudre la question de l'origine des Samoïèdes. Le lieu où on les rencontre indique que cette dernière race est venue d'une contrée plus méridionale, les montagnes de Sayansk. Les Kamassinzes sont les seuls Samoïèdes qui ne se soient point avancés vers le nord. A la même branche appartiennent les Koibales, les Matares, les Karagasses et les Soïotes; ces derniers se sont altérés au contact des Turcs. L'émigration des Samoïèdes vers la Sibérie septentrionale paraît avoir été déterminée par l'invasion turque dans leur première patrie. Forcés de l'évacuer, les uns ont descendu le cours du Yénisséi, les autres celui de l'Obi, et l'on trouve encore sur ces deux fleuves une foule de colonies qu'ils ont fondées. En pénétrant dans les contrées septentrionales, les Samoïèdes rencontrèrent des populations finnoises, et forcèrent

celles qui étaient fixées à l'ouest de l'Oural de leur céder le terrain. C'est sous le nom de *Sirtje* que ce peuple apparaît dans les anciennes traditions de la Russie, qui nous parlent des Tchoudes. Le nom de Samoïèdes paraît avoir été imposé par les Finnois aux émigrés des monts Sayansk.

Castrèn a rangé parmi les Samoïèdes certains Ostiaks, qu'il ne faut pas confondre avec les Ostiaks des bords du Yénisséi. Ceux-ci sont venus aussi des monts Sayansk; mais ils forment une race à part dont la langue n'appartient pas à la famille finnoise. Ces Ostiaks semblent être les restes d'une grande population fixée jadis sur le plateau central de l'Asie, et qui fut en partie anéantie à la suite des guerres. Leur chiffre ne dépasse pas aujourd'hui mille personnes payant tribut. Ils habitent pour la plupart entre les villes de Yénisséisk et de Tourouchansk, vivant de pêche et de chasse; ils ont des chiens et pas de rennes; et l'hiver, ils se construisent des huttes faites d'écorce de bouleau. Chrétiens de nom, ils conservent pour l'ours une grande vénération. Castrèn rattache à la même souche les *Arines* ou *Arinzes*, les *Assanes* des steppes de Sayansk, ainsi qu'une ancienne race, aujourd'hui presque éteinte, qui portait le nom de *Kotts*, et dont il n'existait plus au moment où il écrivait que cinq descendants qui avaient conservé leur idiome particulier.

La branche finnoise, qui a été choisie par les éthnologistes pour le type des races altaïques, est la seule dont les témoignages de l'antiquité nous fassent pénétrer les origines. Établis en Europe depuis une époque déjà reculée, on trouve les Finnois mentionnés sous le nom de *Fenni* par Tacite, qui leur assigne pour patrie la Lithuanie actuelle. Ptolémée, un demi-siècle plus tard, les place à l'est de la Vistule. Les traditions, les découvertes d'antiquités et l'étymologie d'une foule de noms de lieux de la Russie septentrionale et moyenne prouvent que les populations finnoises sont les aborigènes de cette partie de l'Europe. Un antiquaire danois, Rask, a établi qu'elles ont fourni aussi à la Scandinavie ses premiers habitants, et les recherches du savant Suédois Nilsson n'ont pas laissé de doute sur l'origine finnoise des plus vieux *tumuli* de la Scandinavie. On a cru même reconnaître des crânes finnois dans de très-anciennes sépultures du Mecklenbourg et de l'Angleterre. Au temps où écrivait le chroniqueur Nestor, les tribus finnoises étaient fort nombreuses en Russie, et commençaient déjà à se mêler aux Slaves; on les désignait sous les noms de *Mouroma*, *Méria*, *Pechtchori*. Aujourd'hui, les tribus finnoises occupent encore une étendue considérable dans l'empire russe. Castrèn les subdivise en quatre bran-

ches : 1° la branche ougrienne, comprenant les Ostiaks-Ougriens, les Vogoules et les Madgyars ou Hongrois; 2° la branche bulgare, composée de différentes tribus du Volga, telles que les Tchérémisses et les Mordvines; on y peut aussi comprendre les Tchouvaches, qui sont toutefois fortement mélangés de sang tartare; 3° la branche permienne, comprenant les Permiens, les Zyriènes et les Votiaks; 4° la branche finnoise proprement dite, qui embrasse les Finnois ou Finlandais, les Esthoniens, les Lapons, les Ingriens, les Livoniens et les Tchoudes.

Cette classification diffère en beaucoup de points de celle qu'on avait auparavant adoptée; elle est fondée sur une étude plus attentive de la langue et des mœurs de ces diverses populations russes.

Le berceau véritable de la branche ougrienne est la contrée qu'arrosent l'Obi et l'Irtych. Le nom d'*Ougrie, Iougrie* ou *Iougorie,* s'appliquait dans le principe au pays au nord duquel s'étend aujourd'hui la région des Samoïèdes, et qu'habitent aussi les Ostiaks et les Vogoules. Dans une parenté assez étroite avec les Ougriens se trouvaient les Ounogoures et les Saragoures, dont le nom, en s'altérant, a fourni vraisemblablement celui d'Ougrie. Les Ostiaks-Ougriens doivent être soigneusement distingués des Ostiaks-Samoïèdes et de ceux du Yénisséi. Cette application d'un même mot à trois populations de races différentes a jeté beaucoup de confusion dans l'ethnographie de l'empire russe. Divisés en un grand nombre de tribus, comme les Samoïèdes, avec lesquels ils offrent une assez frappante analogie de religion et de mœurs, les Ostiaks-Ougriens vivent tous de pêche ou de l'élève du renne. Fixés dans le territoire d'Obdorsk, où ils mènent la vie nomade, ils payent à la couronne leurs contributions en pelleteries. C'est une population de taille grêle et de constitution assez délicate. Leurs traits ont quelque chose de commun et de désagréable; leurs cheveux sont habituellement roux ou blonds. Craintifs, superstitieux et d'une intelligence bornée, ils mènent une vie misérable et pénible. La parenté des Vogoules avec les Ostiaks est révélée par le nom générique de *Mansi* que se donnent ces deux populations. La physionomie des Vogoules rappelle davantage celle des Mongols. Chasseurs déterminés, tous ceux qui ne sont pas nomades habitent sur les montagnes de l'Oural septentrional, et s'avancent jusqu'aux bords de la Kama.

Le nom de Hongrois, en allemand *Ungarn*, donné aux Madgyars par les peuples de l'Europe, semble être une variante de celui d'Ouïgours; et en effet, par la langue, les Madgyars se rattachent tout à fait à la branche ougrienne. Établis jadis dans l'Oural, les Madgyars descendirent dans le pays qu'arrose le Danube, et formèrent une partie des

habitants du royaume bulgare. Lorsque ce royaume eut fait place à la domination des Khazars, les Hongrois devinrent leurs vassaux; la domination khazare ayant à son tour été renversée par les Petchénègues et les Ouzes, les Hongrois se divisèrent en trois hordes. La première suivit les côtes occidentales de la mer Caspienne et pénétra dans la Perse, où elle disparut; la seconde, sous la conduite de Lebed, alla se fixer dans l'Atel-Kousou, qui comprenait une partie de la Moldavie et de l'Ukraine; enfin la troisième, ayant à sa tête d'Arpad, après avoir soutenu une guerre sanglante contre les Bulgares, alla s'établir dans l'ancienne Pannonie. Castrèn regarde les Székler ou Sicules de la Transylvanie comme les descendants des Hongrois de l'Atel-Kousou, qui avaient été battus et refoulés par les Bulgares unis aux Petchénègues.

Nestor fait déjà mention des Tchérémisses; mais leur histoire est entourée de beaucoup d'obscurité, et les annalistes russes ne nous en parlent guère que comme d'habiles archers qui opposaient aux Moscovites une résistance opiniâtre. Aujourd'hui presque toute chrétienne, cette population a successivement subi l'influence des Bulgares, et plus tard celle des Permiens et des Slaves. Les Tchérémisses se donnent entre eux le nom de *Mara* ou de *Meria*, qui signifie homme, nom qui se retrouve chez une foule de populations de la souche altaïque, et qui reparaît sous une autre forme chez les peuplades établies à l'est de l'Amérique septentrionale. Les Mordvines, déjà mentionnés par l'historien Jornandès, sont plus d'une fois mis en scène par les auteurs byzantins. Ils se divisent maintenant en deux rameaux : les Mokchanes, fixés sur les bords de la Soura et de la Mokcha, et les Ersanes, qui s'étendent plus à l'ouest sur l'Oka.

La patrie des Permiens est l'ancien pays de Biarmaland, situé près de la mer Blanche. Cette race, assez homogène, est de nos jours exclusivement agricole; elle ne compte plus qu'un petit nombre de païens. On la trouve surtout répandue sur les rives de la Kama supérieure et dans le gouvernement de Viatka. Castrèn a été conduit à réunir en un seul groupe les Permiens, les Zyriènes et les Votiaks, tant par l'extrême analogie de leurs idiomes respectifs que par le voisinage où ils sont encore les uns des autres. Il ne faut pas les confondre avec les Biarmiens des Sagas scandinaves, peuple qui comprenait des populations finnoises proprement dites. Beaucoup plus civilisés que les deux branches précédemment nommées, les Permiens étaient jadis en possession d'un commerce important, dont l'élévation de la ville de Novogorod a arrêté les développements. Dès le quatorzième siècle, les

Permiens, qui professaient dans le principe un fétichisme naturaliste fort analogue à celui des autres populations altaïques, furent visités par des apôtres de l'Évangile.

On a beaucoup discuté pour savoir quel avait été le premier berceau des Finlandais ou Finnois proprement dits. Castrèn prouve qu'il faut l'aller chercher dans la Russie septentrionale. Les Russes, que nous avons l'habitude de ranger parmi les Slaves, sont donc en réalité une population extrêmement mêlée ; tandis qu'au sud l'élément turc et mongol y entre pour une forte proportion, au nord l'élément finnois est de fait prédominant. Karéliens ou *Karialaiset*, Tavastéens ou *Hämäläiset*, appelés aussi Yam ou Yem, Quènes ou *Kainoulaiset*, Wess ou Tchoudes, Voteses ou *Vatialaiset*, Esthoniens ou *Virolaiset*, étaient autant de populations finnoises aujourd'hui confondues sous le nom générique de Russes, et mêlées aux Slaves, aux Scandinaves et peut-être même aux Tartares. Castrèn esquisse l'histoire de toutes ces populations, dont trois ou quatre ont encore laissé leur nom à des provinces. Aucune n'est restée pure de mélange; plusieurs ont même totalement disparu. Telles sont les Quènes, qui habitaient à l'ouest du golfe de Bothnie et s'avançaient de là vers le sud. Les Caréliens, que les anciens historiens placent dans le Biarmaland, se transportèrent jusque sur le golfe de Finlande, et furent confondus avec les Quènes ou habitants du plat pays (*Kainou*, plat pays). Les Tavastéens sont, au onzième siècle, mentionnés par les chroniqueurs russes sous le nom de Yem; les recherches de Sjögren ont jeté beaucoup de jour sur leur histoire. Ils s'étendaient au sud des Caréliens, depuis l'Oural jusqu'à la contrée que baignent les eaux du lac Ladoga. Les Wesses et les Votes, confondus par les Russes sous le nom commun de Tchoudes, n'en étaient qu'une branche, et s'étendaient depuis le Biélo-Ozéro, sur les rives duquel étaient fixés les Wesses, jusque dans l'Ingermannland actuel, où habitaient les Votes.

Tel est, en résumé, le tableau que Castrèn nous trace de la race altaïque, tableau rapide et parfois un peu pressé, mais toujours clair cependant. Le style de ces leçons a toute la netteté du français. L'auteur ne s'attache qu'aux résultats généraux ; il a soin de ne pas exposer son lecteur à se perdre dans des détails qui ne conviennent qu'à un mémoire scientifique, et dont trop d'auteurs allemands surchargent leurs livres. Ce qu'il veut avant tout, c'est initier le public à des découvertes ethnologiques qu'on soupçonnait à peine, même en Russie. Les ethnologistes de l'Occident, qui sont encore bien moins au courant des résultats acquis à la science depuis quinze ans, trouveront dans les

leçons de Castrèn toute une mine nouvelle dont le filon n'est pas encore épuisé.

Dans un article publié récemment par cette *Revue*[1], un géographe de talent, M. Vivien de Saint-Martin, a exposé les vues de M. Max Müller sur les races touraniennes. Maintenant que le lecteur connaît les travaux du voyageur finnois, il pourra juger du point où l'ethnologie a amené le problème de l'origine de ces races, et cette connaissance lui fournira les éléments d'une critique que je ne veux pas tenter ici.

[1] Voy. t. IV, p. 24.

ALFRED MAURY.

JEAN-PAUL RICHTER[1].

II.

Le maître d'école et le chapelain de Schwarzenbach n'avaient cessé d'unir leurs efforts pour développer l'intelligence du jeune Richter. Bientôt M. Vogel, pasteur d'un village voisin, et qui possédait une fort belle bibliothèque, l'ouvrit à l'adolescent si avide d'apprendre. A cette époque, il n'avait pas encore atteint sa quinzième année, et cependant il posait déjà la première pierre de l'édifice des vastes connaissances que, plus tard, on a tant admirées en lui.

Persuadé qu'il ne serait jamais assez riche pour s'acheter une bibliothèque, il conçut le projet de s'en créer une. A cet effet, il se fit des cahiers de vingt-cinq feuilles de papier chacun, et qu'il intitula volumes. Le premier de ces volumes contenait des extraits empruntés aux plus célèbres ouvrages de théologie et de morale; le second était consacré aux divers cours de littérature, le troisième à la médecine, le quatrième à la philosophie, etc., etc. Nous verrons plus tard comment il compléta ce travail, dont il n'a cessé de s'occuper pendant toute la durée de sa jeunesse.

Au printemps de l'année 1779, lorsqu'il venait d'atteindre sa seizième année, son père, voyant qu'il ne lui restait plus rien à apprendre à Schwarzenbach, se décida enfin à l'envoyer au collége de Hof. Il en suivit les cours en qualité d'externe, car il logeait et vivait chez ses grands parents, avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance dans le charmant tableau qu'il fait lui-même de son enfance.

A la suite de son examen de réception, Jean-Paul fut déclaré *primaner*, c'est-à-dire qu'il fut admis dans la première classe. Cette distinction accordée à un nouveau venu ne pouvait manquer de lui attirer la

[1] Voir la livraison d'octobre 1858.

jalousie de tous ses camarades, ce dont il était loin de se douter, car son cœur, aimant et pur, ne supposait pas qu'il y eût dans le monde des êtres méchants et haineux. Cette candeur enfantine rendit très-facile la vengeance de ses nouveaux camarades. L'élève Reinhart, frère du célèbre peintre, consentit à s'en faire l'exécuteur; le professeur de langue française au collége devint, sans le savoir, l'instrument et la victime de la perfidie qu'on avait ourdie contre le nouveau venu.

Cet homme, ancien tapissier et loueur de livres, était depuis longtemps un objet de risée pour tous les élèves, non-seulement parce que dans les colléges allemands on n'avait alors qu'une mince estime pour les professeurs de langues vivantes, mais parce que celui-là était ridicule, sot, pédant, et ne savait ni prononcer ni écrire correctement la langue qu'il était chargé d'enseigner.

Fidèle au rôle qu'il avait accepté, Reinhart persuada sans peine au jeune Richter, tout à fait novice dans les usages du collége, qu'un *primaner* nouvellement proclamé était obligé d'aller au-devant du professeur de langue française dès qu'il le verrait entrer en classe, et de lui baiser respectueusement la main. Jean-Paul se disposa à exécuter ce qu'il croyait être son devoir; mais lorsqu'il s'empara de la main de l'ancien tapissier pour y appuyer ses lèvres, celui-ci chercha à la retirer, l'élève insista, et le professeur, convaincu que le nouveau venu voulait se moquer de lui par un ironique témoignage de respect, se démena comme un possédé, vomit un torrent d'injures et de malédictions contre le pauvre élève, et s'enfuit avec précipitation. Au même instant toute la classe retentit d'applaudissements et de rires moqueurs. L'adolescent, que la supériorité de son intelligence et de ses connaissances acquises avait fait recevoir au premeir rang, se trouva tout à coup délaissé, trahi et honni par des camarades dans lesquels il avait espéré trouver des amis; tous s'étaient éloignés de lui avec dédain. Un seul se jeta dans ses bras avec des larmes d'attendrissement, et lui révéla, un peu tard peut-être, le complot auquel il avait refusé de s'associer. Cet élève, c'était le jeune Christian Otto, qui dès ce moment devint son ami de cœur, et cette amitié dura autant que leur vie.

Une seconde tentative de mystification échoua complétement contre le refus calme et positif de Jean-Paul de faire la commission dont on voulait le charger, et qui consistait à aller chercher le déjeuner des élèves. Après avoir triomphé de ses hussites (Jean-Paul a toujours désigné ainsi ses adversaires), il ne tarda pas à prendre d'assaut la place qui lui était due dans l'estime de ses camarades; et ce second triomphe, il l'obtint d'une manière noble et tout à fait digne de lui.

Il existait alors à Hof, ainsi que dans la plupart des colléges de la Saxe et de la Prusse, un cours de discussion, dont le but était d'exercer les élèves dans l'art de parler et de stimuler leur sagacité. Le recteur indiquait lui-même la question, et désignait l'élève qui devait la soutenir, ainsi que celui qu'il croyait le plus capable de l'attaquer. Un jour, Jean-Paul fut appelé à discuter une question de dogme, posée par le recteur Kirsch. Poussé vers l'hétérodoxie, non-seulement par les dispositions naturelles de son esprit, mais par les relations qu'il entretenait avec ses amis de Schwarzenbach, et surtout avec le pasteur Vogel, Jean-Paul déploya tout à coup une érudition dont le bon recteur était loin de se douter, parce qu'il l'avait acquise seul et par des études dont il ne parlait à personne. Pour lui, ces disputes scolastiques n'étaient pas un simple exercice de l'esprit, mais une affaire de cœur; aussi combattait-il avec toute la chaleur de son cœur et toutes les ressources de son esprit l'infaillibilité de certains articles de foi que sa raison se refusait à admettre. L'élève chargé de défendre ces articles, et qui n'avait à sa disposition que l'érudition de l'école, fut bientôt réduit au silence, et le recteur lui-même vint prendre sa place. Enhardi par cette première victoire, le jeune Richter continua d'assiéger le ciel orthodoxe par tant de raisonnements irrécusables, que le pauvre M. Kirsch, réduit au désespoir, eut recours à la toute-puissance de sa charge, c'est-à-dire qu'il imposa silence à son adversaire, puis il s'enfuit de la salle sans oser prendre aucune conclusion. Restée maîtresse du champ de bataille, la classe déclara, unanimement, Jean-Paul vainqueur de cette lutte extraordinaire et sans exemple.

Depuis ce jour-là, pas un de ses condisciples ne songea à lui préparer des mystifications; quelques-uns même s'attachèrent à lui avec toute l'ardeur d'un sentiment auquel l'admiration avait autant de part que l'amitié. Quant au recteur, il n'a jamais cessé de lui témoigner le plus vif intérêt et la plus parfaite estime, ce qui fait à la fois l'éloge de son esprit et de son cœur.

Ce brillant succès de collége eut un résultat tout opposé dans la ville. L'ignorance et le fanatisme ont toujours prétendu et prétendront toujours que c'est douter de Dieu que de douter de l'infaillibilité de l'Église. Les habitants de Hof, fort peu instruits et aveuglément dévots, s'éloignèrent avec une sainte terreur du brillant élève dans lequel ils ne voyaient plus qu'un athée. Le jeune Richter se consola sans peine de la fausse opinion qu'on avait conçue de lui, mais il n'en fut pas de même d'un malheur réel qui ne tarda pas à le frapper :

son père venait de mourir, ne laissant après lui que des dettes et cinq fils, dont Jean-Paul était l'aîné; aussi la veuve et les orphelins n'eurent-ils plus d'autres moyens d'existence que les secours que le vieux drapier et sa femme pouvaient et voulaient leur accorder. Le ciel envoya une compensation au jeune Richter, en lui donnant des amis de son âge, trésor précieux qu'il avait désiré avec toute l'ardeur dont son cœur aimant était susceptible.

Le premier de ces amis fut Christian Otto, fils d'un marchand aisé. Après le témoignage d'affection que ce jeune élève avait donné au *primaner* mystifié par ses camarades, leur amitié, devenue toujours plus vive et plus tendre, prit bientôt le caractère d'une fraternité intellectuelle, qui exerça une grande influence sur la carrière littéraire de Jean-Paul, ainsi qu'on le verra par la suite. Le second de ses amis de collége était l'infortuné Bernard Hermann, qui, tout en travaillant à son instruction, était forcé par son père, pauvre tisserand, à dévider des laines et à soigner ses petits frères. C'était une tête mathématique, avide de savoir, et donnant les plus belles espérances. Il sera parlé plus tard de sa fin prématurée. Adam d'Œrthel, quoique très-favorisé de la fortune, ne fut ni le moins tendre ni le moins dévoué des trois amis du jeune Richter. Sa nature poétique et aimante s'identifia entièrement avec l'enthousiasme et la sensibilité de Jean-Paul, qui venait d'être surexcitée par la lecture d'ouvrages nouveaux, et surtout par celle de *Werther*. Le père de ce jeune homme, négociant retiré des affaires, avait acheté des titres de noblesse et plusieurs seigneuries dans les environs de Hof. Pendant que son fils faisait ses études au collége de cette ville, il lui avait abandonné une maison et un fort beau jardin qu'il y possédait, et où Jean-Paul passait une partie de ses récréations avec son ami de cœur. Le besoin de se communiquer était devenu si vif entre eux que, non contents de se voir tous les jours, ils s'écrivaient presque aussi souvent. Une seule des lettres de cette époque suffira pour montrer les tendances de l'esprit de Jean-Paul, que sa position ne justifiait que trop bien. Son grand-père et sa grand'mère, ses seuls soutiens, ainsi que ceux de sa mère et de ses frères, venaient de mourir à des intervalles très-rapprochés; et leur modeste héritage, contesté par des parents qui se croyaient lésés, se trouva absorbé par les frais de la procédure. La misère pesait non-seulement sur lui, mais sur tous les siens, et menaçait de devenir toujours plus cruelle s'il ne pouvait parvenir à leur procurer des moyens d'existence. Il n'est donc pas étonnant qu'il se laissât aller parfois à une mélancolie qui touchait de près au découragement.

« Tes quelques lignes, mon cher OErthel, lui écrivit-il un jour, m'ont fait verser des larmes de joie..., à moi qui ne connais presque plus aucune joie.... La seule qui me reste me sera sans doute bientôt enlevée!... Quand je ne serai plus ici, rends-toi dans ton jardin la nuit, quand la pleine lune l'éclaire et argente le cours de la Saale, puis pense à moi, pense aux regards baignés de larmes que nous jetions sur l'autre rive de la rivière..., que nous élevions vers le père de l'univers!... Hélas! elles se sont écoulées les belles journées de l'enfance, celles de l'écolier le seront bientôt, puis la vie entière!...

» J'en étais là lorsque tu es venu me remettre ta lettre; je l'ai lue et je ne puis plus écrire.... Coulez mes larmes.... Encore un mot... Des pensées de mort viennent m'assiéger de toutes parts... peut-être en est-il de même de toi.... C'est, au reste, le meilleur moyen de se préparer.... Douce lune, tu brilles d'un éclat paisible, tu fais descendre un peu de calme dans les cœurs tourmentés.... Il est horrible de deviner sous les regards de la lune les tombes silencieuses au milieu desquelles marche notre pensée.... Comment ne pas frissonner quand le silence de la mort vous entoure, et qu'on se sent saisi par ce sentiment immense qui embrasse l'infini?... Il est noble et beau de visiter pendant la nuit les tombes de nos amis, et de pleurer sur ceux que les vers rongent!... Lis dans les *Nuits* d'Young le passage où il se trouve sur le tombeau du moine... Ne me dis jamais un mot de tout ceci...; tu pourras cependant m'en parler par écrit...

» Ton ami,

» RICHTER. »

Cette sombre tristesse qui minait l'âme de l'écolier de seize ans et demi ne l'empêcha pas de se livrer avec une ardeur fiévreuse aux études les plus graves, surtout à celle de la philosophie. Aussi le recteur Kirsch, qui avait appris à ses dépens à l'apprécier, s'était-il empressé de le désigner pour la solennité annuelle à laquelle l'élève le plus distingué du collége devait prononcer, devant les inspecteurs des écoles, les autorités et les principaux habitants de la ville, un discours de sa composition, dont il était libre de choisir le sujet. Jean-Paul entreprit de prouver l'*utilité de l'invention de vérités nouvelles*. Ce titre avait fait craindre au recteur qu'il ne se fût égaré dans des paradoxes. Les lecteurs partageront peut-être cette opinion, et c'est ce qui m'a décidé à donner ici le commencement de ce discours. Je conviens cependant que le mot *invention* n'est pas heureux, et que celui de *découverte* eût été plus juste et moins choquant; mais c'est par cette raison, sans doute, que ce mot souriait à l'originalité innée de Jean-Paul, et c'est par égard pour cette originalité que le recteur l'a conservé :

« Plus l'espèce humaine s'avance vers son but, plus ses vues et ses idées s'élargissent; plus elle devient capable de saisir les rapports qui existent entre ces idées, et de trouver ainsi la clef des vérités nouvelles. Les *imbéciles* crient contre ces vérités, les sages les examinent. Toutes les vérités, au reste, ont toujours existé, et ne nous paraissent nouvelles que parce que nous étions trop bornés pour les

voir. Toutes les sciences n'étaient d'abord qu'une réunion d'idées entrecoupées de lacunes et de propositions fausses. Un grand penseur arrive, remplit les lacunes, rejette les propositions fausses, en construit de nouvelles, et la science se perfectione. Il n'est pas donné à l'esprit humain de procéder autrement.... »

Le travail qu'il avait déjà commencé à Schwarzenbach, dans l'intention de se faire une bibliothèque, il le continua à Hof, mais sur une plus vaste échelle. A ses volumes d'extraits, il en ajouta d'autres, qu'il intitula : *Exercices dans l'art de penser*. Le premier volume est daté du mois de novembre 1780, et il écrivit sur la première page :

« Ces essais ne sont que pour moi. Ils ne sont pas faits pour apprendre aux autres des vérités nouvelles, mais pour me mettre en état de leur en enseigner un jour. Ce ne sont pas des buts, mais des moyens; c'est le chemin pour arriver à la vérité. Je m'y contredirai souvent, mais l'homme ne saurait rester toujours le même; ce qui lui a paru vrai d'abord, l'étude le fait reconnaître comme faux, et il recommence ses recherches. Je douterai plus souvent encore, parce que les lumières me manquent et qu'il vaut mieux ne rien croire du tout que de croire le faux. Je le répète donc, ces essais ne sont que des exercices. »

Pour donner une idée de ces exercices, je citerai les titres de quelques-uns des sujets qu'il y a traités :

Quelles sont nos idées sur Dieu? — De l'harmonie entre le faux et le vrai. — Une chose sans force peut-elle exister? — Le monde est-il un *perpetuum mobile?* — Quelques généralités sur les phénomènes. — Nos idées sur les esprits d'une nature différente de la nôtre. — Comment se perfectionnent l'homme, l'animal et la plante. — Chaque homme est sa propre échelle de proportion, d'après laquelle il mesure tout ce qui est en dehors de lui. — Sur les religions. — On punit trop sévèrement les vices et on ne récompense pas assez les vertus. — Sur les fous et les imbéciles. — Sur la mémoire et ses rapports avec l'imagination, etc.

Dans ces divers morceaux, on trouve déjà le germe de l'originalité inimitable qui devait le caractériser plus tard. Jusqu'ici on l'a vu traiter les questions religieuses et philosophiques sans trop s'écarter de la forme usitée; mais dans le parallèle entre les fous et les imbéciles, on voit déjà briller une étincelle de ce génie qui, après avoir trouvé la douce tonique de l'amour et de la joie, y mêle les sons aigus de la satire. Les rêveries mélancoliques et une certaine exagération de sentiments n'en continuèrent pas moins à le dominer; elles le poussèrent à faire le plan d'un roman retrouvé dans ses papiers, et daté de Hof, en janvier 1781. Il était intitulé : *Abeilard et Héloïse,* et avait pour épigraphe la phrase suivante : « L'homme sensible est trop bon pour ce monde, où il n'y a que des railleurs glacés; c'est dans un autre monde,

où il y a des anges qui savent pleurer, qu'il trouvera la récompense de ses larmes. »

Malgré l'entraînement avec lequel il travaillait à ce roman, il écrivit deux mois plus tard sur le verso de la page du titre :

« L'enchaînement manque aux événements, qui eux-mêmes sont vulgaires et sans intérêt; les caractères sont mal peints, ou plutôt ils ne le sont pas du tout. Le style n'est pas celui de Gœthe, mais une mauvaise imitation du style de Gœthe. Il s'y trouve pourtant quelques esquisses passables et beaucoup de bonnes observations, mais je m'y suis trop abandonné au sentiment. »

Cette critique prouve que, malgré son extrême jeunesse, Jean-Paul savait déjà commander à ses sentiments sans en diminuer l'ardeur. Bientôt on le verra jeter un regard satirique sur les vices et les folies, sans cesser d'aimer l'espèce humaine; c'est parce qu'il l'aimait qu'il voulait lui montrer ses défauts, espérant que par là il la forcerait à s'en corriger.

C'est sous ce nouveau point de vue qu'il ne tarda pas à se montrer à Leipzig, où il se rendit en 1781.

Laissons-le raconter lui-même au pasteur Vogel tous les détails de sa nouvelle position :

« Je suis arrivé ici en bonne santé. La ville est belle, si toutefois on peut appeler ainsi une ville qui a de grandes maisons et de longues rues; pour moi, je la trouve monotone. Quant à ses superbes alentours, dont vous m'avez parlé, je ne les vois pas; jusqu'à présent je n'ai trouvé autour de Leipzig que des vallées et des collines entièrement dépourvues de l'attrait qui me fait tant aimer la contrée que vous habitez. Beaucoup de choses sont ici telles que vous me les avez dépeintes, mais beaucoup aussi sont tout autrement. Par exemple, je puis dîner pour dix-huit pfennig (environ 25 centimes); mais ma chambre, qui du reste est fort belle, me coûtera seize thalers par an; encore faudra-t-il qu'à l'époque des foires je me réfugie dans une mansarde. Les étudiants sont aussi polis que vous me l'avez dit, mais les relations sont difficiles, à moins qu'on ne soit parfaitement bien recommandé.

» Le recteur de Hof, M. Kirsch, a bien voulu me conduire lui-même jusqu'à Leipzig, et sa présence m'a été d'une bien grande utilité. Il m'a présenté à plusieurs professeurs, et m'a donné des certificats que je n'ai qu'à montrer pour avoir tous les cours gratuits. Le professeur Platner surtout m'a témoigné beaucoup d'intérêt, c'est un grand ami de la philosophie. »

Quelques mois plus tard, il écrivait encore au même pasteur :

« Mes pressentiments sur ma position expectante se sont réalisés; pas de table assurée, aucune connaissance avec les étudiants, aucune relation sociale, rien du tout enfin. Les professeurs ne sont pas faciles à aborder, les plus célèbres, et ceux dont je pourrais ambitionner l'affection, sont accablés d'affaires, recherchés

par des personnes de distinction, et entourés de vils flatteurs qui les rendent inaccessibles. Si j'ajoute à tout ceci les mauvais étudiants qui endurcissent les professeurs contre les bons, je m'explique le phénomène dont je me suis d'abord indigné. Ne renoncez cependant pas à l'espérance que vous avez fondée sur moi, je vaincrai tous ces obstacles. Au reste, je ne crois pas que j'en aurai besoin. Il s'agit ici de l'énigme dont j'ai à peine fait deviner le mot à ma bonne mère; cette énigme en est toujours une, elle concerne quelque chose dont vous ne vous doutez pas, et dont je ne puis vous parler qu'après un succès obtenu. Assez sur ce point pour aujourd'hui.

» Ma santé est bonne, l'air de Leipzig me convient, la ville me plaît, je commence à me réconcilier avec les environs depuis que je connais certains jardins publics dont vous vous souvenez si bien, et où l'œil, l'oreille et le palais trouvent tant de satisfaction. Savez-vous bien ce qui m'excite à travailler sans relâche? c'est ma mère; il faut que j'adoucisse la dernière partie de sa vie, puisque la première a été si amère; il faut que je la dédommage de la mort de mon père; il faut que je prenne soin de mes frères; sans ce devoir sacré mes études seraient tout autres que ce qu'elles sont; je ne m'occuperais que de ce qui me plaît. Mais il faut que je pense à obtenir un emploi. Je n'en accepterais jamais si j'étais maître de moi-même.... Cette université ne contient pas beaucoup de grands hommes. Si l'on excepte Platner, Morus, Claudius et Dather, il n'y a que des médiocrités. Dather ne lit pas bien et dit beaucoup moins de bonnes choses qu'il n'y en a dans ses livres, aussi y a-t-il plus de profit à le lire qu'à aller l'écouter. Quant à Burscher, c'est un drôle de gaillard, il se croit presque un génie, et a l'orgueil absurde de supposer qu'il lui est permis d'être ridicule. Lorsqu'il raconte l'*Histoire de la Réformation*, il en parle comme un homme du peuple: mêmes images, mêmes attitudes du corps. Cependant, tout le monde court pour le voir et l'entendre, et il s'en fait gloire. Il ne devine pas qu'au lieu d'aller à la comédie, on va à ses cours, afin de voir Arlequin en chaire. On lui a accordé tant de dignités, qu'il ne sait pas au juste ce qu'il est, si ce n'est orthodoxe. Qui donc le serait s'il ne l'était pas? Quel singulier peuple que celui des professeurs! Un professeur peint d'après nature serait un véritable *Don Quichotte*, et son *famulus* un *Sancho Pança*.

» La mode est ici un véritable tyran auquel tout le monde se soumet. Les jeunes élégants se ressemblent tous; on les voit courir de toilette en toilette, d'assemblée en assemblée, voler partout quelques sottises, rire ou pleurer selon qu'on le leur demande. Quiconque n'est pas forcé par la misère à rester sensé devient fou à Leipzig: aussi la plupart des étudiants riches sont-ils fous.

» On imprime maintenant à Mannheim les œuvres de Jean-Jacques Rousseau. On ne peut apprécier son *Émile* qu'en le lisant dans l'original; et sa *Nouvelle Héloïse?* elle est si belle qu'on n'ose la louer.

» Pour se faire une juste idée de Platner il faut l'entendre; et cet homme qui unit la philosophie à la grâce, le bon sens à l'érudition, qui a autant de profondeur dans la pensée que dans le sentiment, est exposé à la haine, à l'envie, à la calomnie de tous les imbéciles. N'a-t-il pas été cité devant le consistoire de Dresde pour se justifier de l'accusation matérialisme! C'est qu'un consistoire a le droit de se glorifier de sa bêtise et d'être saintement méchant. Platner a triomphé de ses adversaires, quoiqu'il ait tenu à honte d'être obligé de se défendre.

» Vous me demandez des nouvelles de la sainte orthodoxie à Leipzig, je n'ai pas grand'chose à vous dire là-dessus. Presque tous les étudiants penchent vers l'hétérodoxie, il y a même quelques matérialistes, mais fort peu de sociniens dans la véritable acception du mot. J'ai entendu un prédicateur qui attaquait les interprétations mystiques de la Bible, qu'il attribuait au peu de connaissance que nous avons de la langue hébraïque, et cependant il n'a osé nier ouvertement aucun article de foi. Ce qui nuit en Saxe à la liberté de la pensée, c'est que les grands seigneurs sont fort peu éclairés. Chaque livre qui parle de liberté est confisqué.

» Morus n'est certainement pas orthodoxe, mais il a déjà subi tant de persécutions qu'il n'ose plus dire sa pensée. Il expose les dogmes et les opinions opposées, puis il laisse juger l'auditoire; il est facile cependant de deviner quelle est son opinion à lui.

» Je vais maintenant répondre à vos bienveillantes questions sur mes travaux. Je suis le cours de l'histoire des apôtres chez Morus; la logique, la métaphysique et l'esthétique chez Platner; la morale chez Wieland; la géométrie chez Heler, puis un cours de langue anglaise. L'étude des langues vivantes m'intéresse beaucoup en ce moment, parce que je me suis pris d'amour pour certains ouvrages. Je suis décidé à ne suivre que les cours des sciences que j'aime; étudier ce qu'on n'aime pas, c'est lutter contre l'ennui et le dégoût pour obtenir un bien qu'on ne désire pas, c'est user ses forces sur une route où il vous est impossible d'avancer. Mais c'est précisément par là que l'on gagne du pain, dit-on; quelle misérable objection! est-ce qu'on ne gagne pas du pain avec tout? Est-ce qu'il est possible de faire des progrès dans ses études quand on n'y voit que le moyen de gagner de l'argent? Quant à moi, je sais que je n'en gagnerai jamais dans une carrière pour laquelle je ne me sens ni force ni envie. Autrefois je ne lisais que des ouvrages philosophiques, maintenant je m'attache aux écrits spirituels, éloquents, remplis d'images; autrefois je m'occupais peu de la langue française, aujourd'hui je ne lis plus que des livres français. L'esprit de Voltaire, l'éloquence de Jean-Jacques Rousseau, le beau style d'Helvétius, tout cela m'enchante et me pousse vers la langue française. En m'en occupant je ne crois pas étudier, je m'amuse. Je viens de lire Pope, il m'enchante presque autant que Young. Jean-Jacques Rousseau me ravit, j'y retrouve Cicéron et Sénèque. Je me mets à aimer les auteurs latins, car je viens de me débarrasser de la mauvaise méthode qui m'avait été inculquée par un mauvais professeur. »

Il est facile de voir qu'à cette époque déjà tous ses penchants appartenaient à la littérature, et quoiqu'il n'osât pas encore se l'avouer ouvertement à lui-même, il continuait à se préparer à la carrière des lettres, en travaillant avec plus d'ardeur que jamais à sa bibliothèque. Cette bibliothèque se composait déjà de plus de quinze volumes à son arrivée à Leipzig, et il en augmenta rapidement le nombre, en se créant des cahiers, dont les uns étaient consacrés aux extraits d'ouvrages français, et les autres à recueillir tout ce qu'on pouvait appeler des extravagances, ainsi qu'à consigner les anecdotes qu'il lisait ou

qu'il entendait raconter. Parmi ces anecdotes, il s'en trouve une qui m'a paru si singulière que je crois devoir la rapporter :

« Lorsque Molière mourut, le curé de sa paroisse s'opposa à ce qu'il fût enterré en terre bénite. Louis XIV demanda au curé jusqu'à quelle profondeur la terre d'un cimetière était bénite. « A huit pieds, sire. — Eh ! bien qu'on lui creuse une fosse de dix pieds, répliqua le roi, et cet arrêt judicieux termina la querelle. »

Qu'on ajoute à tous ces travaux secrets, qui ne l'empêchaient pas de suivre ses cours officiels, une correspondance active dont il gardait copie, et un journal dans lequel il consignait plutôt ce qu'il pensait que ce qu'il faisait, et l'on aura une idée de sa prodigieuse activité. Tous ces travaux préparatoires lui ouvrirent enfin les yeux sur sa vocation d'auteur, contre laquelle il avait lutté au point de ne pas en parler à ses amis, pas même à Œrthel, qui s'était rendu à l'université de Leipzig en même temps que lui; Otto et Hermann n'y arrivèrent que plus tard. Les puissantes considérations qui lui faisaient un devoir de se consacrer à la théologie ou au droit, afin d'obtenir un emploi solide, n'avaient plus d'empire sur lui, et dès le mois de novembre 1781, c'est-à-dire après dix mois de séjour à Leipzig, il composa enfin un ouvrage dans l'intention de le faire imprimer. Cet ouvrage avait pour titre : *L'éloge de la bêtise;* elle y est personnifiée, et fait elle-même le tableau de tous les avantages qu'elle procure aux femmes, aux courtisans, aux nobles, aux théologiens, aux philosophes, aux poëtes, etc.

A peine cette satire téméraire fut-elle terminée, que Jean-Paul en envoya une copie au pasteur Vogel, avec une lettre, datée du 20 mars 1782.

« Vous savez, lui dit-il dans cette lettre, que je suis pauvre, mais vous ignorez peut-être que personne ici ne cherche à alléger ma misère. Ce n'est qu'avec de l'argent qu'on peut se faire des protecteurs; pour devenir riche, il faut ne pas être pauvre. Ce qu'il y a de pire, c'est que Dieu m'a refusé quatre pattes pour ramper, et que je n'ai ni la langue ni le dos assez souples pour gagner des protecteurs. Ajoutez à cela que la plupart des professeurs n'ont ni le temps, ni la volonté, ni assez d'argent pour venir en aide à un étudiant nécessiteux. Puis, ainsi que je vous l'ai dit, ils sont toujours très-difficiles à aborder, car les intrigants et les flatteurs les entourent sans cesse. C'est au point qu'il faudrait être doué d'une grande dose d'orgueil pour chercher l'occasion de se montrer à eux sous un jour favorable. Réunissez toutes ces circonstances, et vous aurez une idée de ma position, sans deviner, toutefois, ce que je suis décidé à faire pour l'améliorer. Un jour il m'était venu l'idée que, ne pouvant acheter des livres, je devais me mettre à en faire. Je veux instruire le public, me suis-je dit, pardonnez cette prétention orgueilleuse à cause de l'antithèse, afin de pouvoir m'im-

struire à l'université; je veux convertir les buts en moyens, et atteler les chevaux derrière ma carriole, afin de sortir du chemin creux où je suis embourbé. Dès ce moment j'ai changé mon genre d'études, et je me suis mis à lire Sénèque, Ovide, Pope, Young, Swift, Voltaire, Rousseau, Boileau, que sais je encore! Au milieu de toutes ces lectures, il m'est venu l'idée de faire l'*éloge de la bêtise*. Me mettant aussitôt à l'œuvre, j'ai trouvé des difficultés là où je n'en attendais pas, et une grande facilité dans la partie que je croyais la plus difficile. J'ai revu, j'ai corrigé, et j'ai terminé ce travail le jour où j'ai reçu votre chère et bonne lettre. Une pareille résolution est bien singulière, direz-vous sans doute, peut-être ajouterez-vous bien folle. Quoi qu'il en soit, voici mon coup d'essai, c'est celui d'un jeune homme de dix-neuf ans. »

Dans une lettre écrite au même pasteur, huit mois plus tard, il fait connaître quel fut le sort de ce coup d'essai, et avec quelle admirable énergie il a toujours su se roidir contre les déceptions.

« . . . . J'ai quitté Hof, dit-il, avec l'espoir de pouvoir l'oublier à Leipzig, et je me suis laissé aller à tous les rêves bigarrés dont une jeune imagination se plaît à embellir l'avenir. Personne n'est plus heureux que toi, me suis-je dit dernièrement; ton *Éloge de la bêtise* te rapportera au moins cent thalers. Avec cela tu vivras grandement pendant toute une année; ton livre sera peut-être oublié plus tôt, mais tu en feras un autre qui te vaudra plus d'argent et qui aura moins de défauts. Sans doute M. le professeur Seidliz a déjà placé ton manuscrit, et il t'en remettra le prix à la première visite que tu lui feras. Mais M. le professeur Seidliz n'a pas vendu le manuscrit : aussi n'a-t-il pu m'en remettre le prix. En échange, il avait eu la bonté d'accorder audit manuscrit une place dans son pupitre jusqu'à ce que le moment favorable de le placer, celui de la foire Saint-Michel, se fût écoulé. Alors il m'a rendu mon manuscrit;.... mais il ne m'a pas trouvé d'éditeur. J'ai relu ce manuscrit dans un dépit silencieux, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas d'éditeur pour lui. Va-t'en, lui dis-je d'un air pathétique, va-t'en dans ce coin avec les exercices d'écolier, car tu ne vaux guère mieux; je veux t'oublier comme eût fait le monde des lecteurs. Tu es trop jeune encore, mon petit Richter, pour espérer que tes écrits puissent devenir anciens.

» Ma main droite m'a arraché tout à coup à ce bel enthousiasme, car elle venait de fouiller dans un gousset vide; les tiraillements de mon estomac sont venus se mêler à cet avertissement et ont donné le change à mes résolutions. Après un travail inutile, je me suis jeté dans un travail difficile, et au bout de six mois j'avais terminé une satire toute neuve, la voici. »

Cette nouvelle satire, c'étaient les *Procès groënlandais*. Les auteurs, les théologiens, les femmes, les hommes du monde, y sont raillés de la manière la plus spirituelle. Les comparaisons et les images, tantôt originales, tantôt gracieuses, piquantes ou sentimentales, mais toujours profondément philosophiques, y abondent. Malheureusement l'auteur ne connaissait encore le monde que par ouï-dire et par les livres; aussi la plupart de ses attaques portent-elles à faux sous plus d'un

rapport. Cette production n'en conservera pas moins une place distinguée dans la littérature, car l'auteur s'y range ouvertement du côté des libres penseurs, qui depuis plusieurs années déjà partageaient non-seulement la littérature, mais la société allemande en deux camps. Dans les *Procès groënlandais*, Jean-Paul se montre adversaire ardent de la foi aveugle, de l'hypocrisie, de la flatterie, des priviléges de la noblesse, et de toutes les entraves que les craintes exagérées des souverains de cette époque mettaient à la liberté de la presse. Il n'épargna pas même les innocentes folies de la mode.... Et comme chez lui le blâme était toujours le résultat d'une conviction intime, il commençait par se corriger lui-même des défauts qu'il reprochait aux autres. Quoique profondément religieux dans la plus noble acception de ce mot, il se dépouilla de toutes les croyances dans lesquelles sa raison ne voyait que de l'idolâtrie, et jamais une teinte d'hypocrisie ou de flatterie n'est venue ternir les nuances vives et si fortement tranchées de son noble caractère; et jamais il n'a cessé d'être l'ennemi des priviléges, le défenseur ardent de la liberté de la pensée. Il n'est donc pas étonnant qu'en ce qui concerne le ridicule de la mode, il se soit empressé d'appuyer ses paroles par son propre exemple. Après avoir, dans ses *Procès groënlandais,* ridiculisé les cheveux frisés, poudrés et réunis en queue, et s'être élevé contre l'espèce de carcan dans lequel les hommes ont l'habitude de s'enfermer le cou, il se fit couper les cheveux à la Titus, et renonça pour toujours à l'usage de la cravate. Cette résolution lui attira tant de calamités qu'on ne peut s'empêcher de s'étonner, et de regretter en même temps, que Jean-Paul n'en ait pas fait le sujet d'une épopée burlesque. Le premier effet de sa nouvelle coiffure et de son cou non cravaté fut de lui attirer les railleries de ses camarades, de fortes réprimandes de ses professeurs, et une querelle très-sérieuse avec le le pasteur Græfenhain.

Le jeune étudiant avait trouvé une chambre fort à son goût dans le pavillon d'un jardin touchant celui du pasteur. A la vue de son voisin à la chevelure courte et au cou nu, le pasteur, qui voyait dans cette innovation un drapeau politique, entama avec lui une polémique, qui, de sa part du moins, tourna d'autant plus vite en une scène d'emportement et d'injures, que le satirique étudiant n'eut pas de grands efforts d'imagination à faire pour rétorquer les raisonnements de son adversaire et le couvrir de ridicule. Mais comme la générosité et l'abnégation étaient à cette époque déjà les principaux mobiles de toutes les actions de Jean-Paul, il quitta volontairement un logement qui lui convenait beaucoup, afin d'éviter au pasteur le dés-

agrément de voir tous les jours son vainqueur, et le péché de le maudire, mentalement du moins.

Des inconvénients plus graves l'attendaient à Hof, lorsqu'il y vint passer ses vacances. Le premier mouvement de sa mère et de ses frères à la vue d'une toilette aussi inusitée fut la surprise, puis on craignit la critique des amis, des voisins, des connaissances, de tout le monde enfin.... Et cette crainte ne tarda pas à se réaliser : les clameurs que souleva l'étudiant novateur furent générales, non-seulement dans la petite ville de Hof, mais encore à Schwarzenbach, et même au village de Rehau. Jean-Paul était venu en vain chercher dans la solitude de ce village, auprès de son ami Vogel, un refuge contre le mécontentement général qu'il s'était attiré par le plus futile de tous les motifs, celui du costume. Le bon pasteur aussi se déclara contre lui, et le blâma avec tant de sévérité, que le tendre lien qui jusque-là avait existé entre eux fut sur le point de se rompre à jamais. Là encore Jean-Paul céda, mais toujours à sa manière. Après avoir formellement promis au bon M. Vogel de lui donner satisfaction pleine et entière, il se mit à composer la proclamation suivante :

« Moi, soussigné, attendu que les cheveux coupés ont autant d'ennemis que les cheveux rouges; attendu que les ennemis de ces cheveux sont en même temps les ennemis de la personne sur la tête de laquelle ils se trouvent; considérant qu'une pareille chevelure n'est nullement chrétienne, parce que, si elle était chrétienne, les chrétiens en auraient de semblables; considérant en outre, qu'à cause de ses cheveux, le soussigné a éprouvé autant de dommage qu'Absalon en a essuyé à cause des siens, quoique par des motifs opposés, puisque ceux d'Absalon étaient trop longs et que ceux du soussigné sont trop courts; considérant enfin qu'on cherche à faire descendre le soussigné dans la tombe, où toute espèce de chevelure reste ce qu'elle était; par tous ces motifs, il s'empresse de déclarer à tout le monde qu'il ne veut pas attendre ce moment pour contenter le très-honoré public. A ces causes, le gracieux et très-honoré public est averti, par la présente proclamation, que, dès dimanche prochain, le soussigné se montrera dans les plus importantes rues de Hof, avec une fausse queue, artistement attachée à ses cheveux courts, et qu'il compte se servir de cette queue comme d'un aimant ou d'une baguette magique, à l'effet de se mettre, de vive force, en possession de la tendre affection de toutes les personnes qui le verront ainsi, quels que puissent être leurs noms, professions et leurs qualités.

» J.-P.-F. R. »

Et de cette folle proclamation il fit une masse de copies qu'il afficha aux portes des églises de Rehau, de Schwarzenbach et de Hof, où il se montra en effet avec une fausse queue si bizarrement pendue à sa nuque qu'il était impossible de le voir sans rire. Avec les années la mode vint justifier sa coiffure; il n'en fut pas de même de la cravate, à

laquelle il avait renoncé pour le reste de sa vie, pendant le cours de laquelle on l'a toujours vu les cheveux courts et le cou nu.

Revenons aux *Procès groënlandais*. Dans l'espoir de les placer, il avait abrégé la durée des vacances. Arrivé à Leipzig, il courut d'éditeur en éditeur, tira partout son manuscrit de sa poche comme un spadassin tire son épée, et fut toujours obligé de le rengaîner, comme il le dit lui-même dans la préface de la seconde édition de cet ouvrage.

« Pendant ce pèlerinage de pénitent littéraire, continue-t-il dans cette préface, l'hiver se faisait sentir plus vivement et la misère aussi. Le petit livre a été forcé de quitter sa ville natale pour se rendre à Berlin, chez le vieux libraire Frédéric Voss. Pendant qu'il voyageait ainsi, moi, son père, j'ai beaucoup souffert de ce que dans la vie vulgaire on appelle une chambre sans feu et un estomac sans nourriture. Elle est venue enfin frapper à la porte de ma chambre glacée, la bienheureuse lettre par laquelle le respectable Voss m'apprenait qu'il acceptait mon enfant pour jouer un rôle dans sa maison de commerce, et qu'il l'habillerait de façon à ce qu'il pût, à la prochaine foire de Pâques, figurer convenablement au milieu des *enfants perdus* du peuple littéraire. »

Les *Procès groënlandais* ont en effet été imprimés à Berlin, chez Voss, en 1783, mais sans nom d'auteur. Leur succès fut si équivoque d'abord, que le libraire n'osa pas se charger d'un second manuscrit du même auteur.

Ce fut à cette époque que le pasteur Vogel pria instamment Jean-Paul de songer enfin sérieusement à son avenir, et de lui communiquer ses projets à cet égard. Voici la réponse du jeune homme :

« Vous voulez connaître le plan de ma vie future, mais c'est au destin à me le tracer. Je n'en connais aucun qui puisse s'accorder avec les réalités dont je suis entouré. Aussi suis-je réduit à voyager sur l'océan du hasard, sans gouvernail et sans voiles. J'ai complétement cessé d'être un théologien, et je n'étudie aucune science *ex professo*, afin de pouvoir m'occuper de toutes, autant que cela m'amuse et peut convenir à mon métier d'auteur. La philosophie elle-même m'intéresse moins depuis que je doute de tout, mais mon cœur est si plein, si plein que je suis forcé de me taire.... Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai beaucoup du scepticisme et de cette folle arlequinade qu'on appelle la vie. Je ris tant maintenant que je n'ai pas le temps de penser; j'exerce mon diaphragme aux dépens de mon cerveau, et à force de mordre mes dents oublient qu'elles n'ont rien à mâcher.... »

Immédiatement après avoir terminé les *Procès groënlandais*, il composa un nouvel ouvrage auquel il donna ce titre singulier : *Extraits des papiers du diable*. Tous ses efforts pour placer cette satire furent vains. Le célèbre Weisse, l'auteur de l'*Ami des enfants*, traduit par Berquin, avait essayé de mettre l'étudiant Jean-Paul, qu'il aimait comme un fils,

en rapport avec quelques écrivains célèbres; tous dédaignèrent l'étudiant dont les premiers essais dans la carrière littéraire n'avaient obtenu aucun succès, et qui s'était posé en railleur impitoyable de tout ce que la plupart des hommes respectent ou feignent de respecter. Le peu d'argent que lui avaient valu les *Procès groënlandais* était épuisé; la générosité de son ami Œrthel seule le mettait à l'abri du dernier degré de la misère; mais cette ressource n'était et ne pouvait pas être inépuisable; et il se trouva réduit à vivre d'emprunts. Ce fut en ce moment, l'un des plus cruels de sa vie, qu'il composa, pour son usage, une brochure qu'il appela son *Petit livre de dévotion*, et qui a été imprimée, après sa mort, dans le soixante-cinquième volume de ses œuvres complètes. Cet ouvrage contient une foule de maximes très-remarquables, et si loyalement mises en pratique par Jean-Paul, qu'elles ne pouvaient manquer de le roidir contre l'adversité.

Le propriétaire et le cordonnier, la blanchisseuse et la femme où il prenait sa pension, devenaient toujours plus pressants : tous voulaient de l'argent; leurs créances réunies cependant ne dépassaient pas de beaucoup vingt-cinq à trente thalers. Œrthel ne pouvait lui donner cette somme; il dépendait d'un père avare, et il décida son ami à quitter Leipzig, où il n'avait plus rien à apprendre et encore moins à espérer. Ne pouvant payer ses dettes, ce départ était une fuite. Ce fut encore Œrthel qui la favorisa. Jean-Paul craignait d'être reconnu dans les rues, et surtout à la porte de Leipzig, car il lui semblait que tout le monde lirait sur son front qu'il quittait cette ville sans payer ses créanciers. Œrthel acheta une fausse queue, la lui attacha artistement, lui mit une cravate, et soutint que de cette manière il était suffisamment déguisé. Jean-Paul le crut, et suivit de loin son ami, qui le précédait, chargé d'une valise, contenant, pour tout bagage, le malencontreux manuscrit des *Extraits des papiers du diable*. Chargé de ce stérile trésor, Œrthel franchit la porte de la ville, et se plaça sur la grande route où devait passer la diligence. Jean-Paul ne tarda pas à le rejoindre; la diligence arriva, les deux amis s'embrassèrent en silence, et l'auteur des *Papiers du diable* monta dans la voiture, dont Œrthel avait payé la place. Pour surcroît de précaution, Jean-Paul avait pris un faux nom. Toutes ces mesures de prudence contre un danger imaginaire ne purent le garantir d'un danger réel : très-légèrement vêtu, et encore moins chargé d'argent, il arriva à Hof, le 10 novembre 1784, demi-mort de froid et de faim. Ce fut ainsi que se terminèrent les années d'université de Jean-Paul.

Aux premiers mouvements de joie que son arrivée inattendue avait causés à sa mère, succéda bientôt la douleur de n'avoir à lui offrir, à Hof, qu'une misère tout aussi poignante que celle qui l'avait fait fuir de Leipzig. Une seule chambre, occupée par elle et par ses enfants, composait tout son logement; et le peu d'argent qu'elle pouvait gagner en filant presque nuit et jour suffisait à peine pour leur procurer du pain. L'espoir qu'au sortir de l'université Jean-Paul obtiendrait une bonne cure avait soutenu son courage; mais en apprenant qu'il avait renoncé à la théologie et composé des satires au lieu de sermons, elle eut besoin de toute l'affection dont le cœur d'une mère est susceptible pour ne pas éclater en reproches amers. Son fils parvint cependant à lui faire partager une partie des espérances qu'il avait fondées sur ses travaux littéraires, dont il continua à s'occuper avec une ardeur infatigable, et sans se laisser distraire par les jeux bruyants de ses jeunes frères, le bourdonnement du rouet de sa mère et le bruit des divers travaux d'un pauvre ménage. Tout cela, en effet, se faisait dans la seule chambre qui servait de refuge à six personnes, et autour de la petite table à écrire où il refaisait les *Papiers du diable*, et composait des essais et des morceaux détachés qu'il envoyait dans toutes les villes où il y avait des éditeurs et des directeurs de feuilles périodiques, mais toujours en vain.

Malgré tant de déceptions et de misères, il conserva la foi en son génie; et cette gaieté satirique, qui tient autant de la douleur, de la bienveillance, de l'ironie et du sentiment, que de la joie, se grava toujours plus profondément dans son cœur et dans son cerveau. Ses souffrances morales et physiques devinrent même pour lui un sujet d'études dont il décrivit longuement toutes les nuances dans son journal, et qu'il plaça plus tard dans son *Avocat des pauvres*. Au reste, son malheur n'était pas tout à fait sans compensation. Si dans le monde littéraire toutes les portes restaient fermées pour lui, ses amis de Rehau et de Schwarzenbach l'accueillaient toujours avec bonheur; le pasteur Vogel surtout avait la conviction que le génie du jeune auteur finirait par forcer le public à lui rendre justice. D'un autre côté, il trouvait une grande consolation dans la correspondance suivie qu'il entretenait avec Hermann et Otto. Quant à Œrthel, il avait quitté l'université presque immédiatement après lui, et demeurait à Tœpen, celle des seigneuries de son père qu'il avait choisie pour résidence. Comme ce village était près de Hof, Œrthel s'y rendait fort souvent pour aller voir son ami et le mettre, secrètement, à l'abri des besoins les plus indispensables. Cette position, qui s'était déjà pro-

longée pendant près de deux ans, devint enfin tellement cruelle qu'il fallait, par tous les moyens possibles, y mettre un terme. Œrthel le comprit; aussi décida-t-il son père à faire venir Jean-Paul à Tœpen, en qualité d'instituteur de son jeune fils.

Quoique heureux d'avoir échangé sa petite chambre de Hof et les privations qu'il y avait éprouvées contre le séjour de Tœpen, Jean-Paul n'y trouva pas l'existence dont il s'était flatté. M. Œrthel était un homme avare, orgueilleux et dur, et l'enfant dont le jeune auteur devait guider l'intelligence avait déjà tous les défauts de son père. Loin de répondre à la tendre affection dont l'entourait son précepteur, il se ligua contre lui avec les ennemis que sa franchise et l'élévation de son esprit lui avaient attirés. Le chagrin de voir son élève se mêler aux calomnies et aux intrigues dont on cherchait à le rendre victime blessa tellement le cœur de Jean-Paul qu'il finit pas se laisser aller à de fréquents accès d'hypocondrie. La tendresse presque maternelle que madame d'Œrthel lui avait vouée, et l'amitié à toute épreuve de son camarade, lui rendirent la force de s'arracher à cette funeste disposition d'esprit, et il reprit sa gaieté mordante, dont on commence à retrouver quelques étincelles dans la lettre qu'il écrivit au pasteur de Tœpen. Cet homme, orthodoxe, sévère et peu instruit, était incapable de comprendre l'esprit indépendant et vif, et le noble caractère du jeune auteur. Forcé cependant de reconnaître la supériorité de son érudition et de son éloquence, il se garda bien de discuter avec lui, mais il l'accusa hautement d'athéisme, d'approuver le suicide et d'exciter son élève au mépris de la religion. Voici quelques extraits de la lettre par laquelle Jean-Paul réfute les accusations du pasteur :

« . . . . . La réputation de M. d'Œrthel me fait un devoir de repousser enfin les accusations que vous ne cessez de faire peser sur moi. Si je prêche l'athéisme et le suicide, si j'excite mon élève au mépris de la religion, qu'est-ce qu'un père qui donne un pareil instituteur à son enfant? J'ajouterai qu'est-ce qu'un homme qui, sans pouvoir les prouver, élève de pareilles accusations contre son prochain...? De quel droit vous chargez-vous, à Tœpen, du rôle tout-puissant de grand inquisiteur? Vous me répondrez, sans doute, que vous n'avez pas besoin de connaître une opinion pour la juger, et que vous pouvez fort bien appeler Voltaire un athée, quoique vous n'ayez jamais lu une ligne de lui. Vous direz, en outre, que c'est votre genre d'enlacer les propositions les plus contradictoires; c'est ainsi que vous dites qu'on peut être un athée quoiqu'on croie en Dieu.... La philosophie, la liberté de la pensée, l'hétérodoxie, le droit naturel, tout cela est ficelé par vous dans une seule et même idée, comme les Turcs appellent les Hollandais, les Anglais, les Italiens, des Francs. Pour vous, tout individu qui ne veut pas vivre sous une éclipse totale du soleil de la vérité est un athée, un apologiste du suicide. Il est dommage que vous ne sachiez pas que

Platon, sans avoir connu le christianisme, et que Jean-Jacques Rousseau, sans en faire usage, ont tous deux condamné le suicide....

» Vous pourrez, à votre prochain sermon, vous emparer du marteau de la loi de Dieu pour nous assommer à moitié, moi et tous les libres penseurs qui peuvent se trouver à Paris. Il est vrai que cela ne sera pas d'une grande utilité pour vos paysans. Un sermon contre les libres penseurs, chose qu'ils connaissent à peine de nom, leur fera autant d'effet qu'un remède contre le mal de mer, qui est aussi rare sur la terre ferme qu'une baleine. Laissez-moi suivre mon chemin, sur lequel je cherche la vérité que j'aime et que je défends, non parce que cela rapporte de l'argent, mais parce que c'est mon devoir; et laissez-moi croire que dans l'autre monde seulement, nous apprendrons à connaître parfaitement le Christ, et que dans celui-ci, il faut se borner à l'imiter. Au reste, soyez persuadé qu'en cherchant plutôt à prouver la divinité du Christ qu'à pratiquer la morale qu'il nous a léguée, on ressemble au paysan qui, à force d'examiner l'authenticité des titres de noblesse de son seigneur, se croit dispensé de lui témoigner son amour et sa reconnaissance. Croyez, en outre, que je ne hais que votre intolérance et non votre personne ou votre état, qui est le plus respectable de tous, et celui dont on mésuse le plus souvent.

» Je suis, selon l'usage,

» Votre serviteur,

» J.-P.-F. Richter.

» Tœpen, le 3 septembre 1787. »

Au milieu des sombres nuages que la malveillance accumulait sans cesse au-dessus de sa tête, un rayon d'espérance vint éclaircir l'horizon de sa vie. Il avait réussi à entamer des relations avec Archenholz, qui reçut avec empressement plusieurs articles de lui pour son recueil littéraire et historique. Peut-être dès cette époque Herder se serait-il déclaré son ami et le plus zélé de ses défenseurs, car Jean-Paul s'était décidé à lui écrire; mais l'auteur de la *Poésie des Hébreux* était en Italie, et ce fut madame Herder qui, en répondant à l'appel du jeune auteur, avec la grâce et la bienveillance qui la caractérisaient[1], posa pour ainsi dire la pierre fondamentale de l'amitié qui plus tard unit Herder et Jean-Paul.

Mais si, sous le rapport littéraire, quelques-uns des obstacles qui jusque-là lui avaient barré le chemin semblaient reculer devant lui, sous le rapport des sentiments, il payait bien cher ce mince avantage. Œrthel, son camarade chéri et presque son bienfaiteur, aussi ardent que lui au travail intellectuel, mais beaucoup moins robuste de corps, se sentit tout à coup atteint d'une de ces maladies dont le résultat est facile à prévoir, parce que dès le début il n'existe plus aucune har-

[1] Voir, numéro de février de la *Revue Germanique*, la correspondance de Herder avec sa fiancée, avec Gœthe, Jean-Paul, etc.

monie entre les facultés physiques et les facultés intellectuelles. Jean-Paul reçut avec un courage stoïque les derniers soupirs d'Œrthel, qui mourut dans ses bras à Tœpen. Renonçant alors à une place qui n'avait eu que de l'amertume pour lui, il revint à Hof, où un nouveau chagrin de cœur l'attendait. Hermann, que le désir de s'instruire et la nécessité de procurer à sa famille des moyens d'existence tenaient sans cesse dans une surexcitation fiévreuse, succomba enfin à une tension intellectuelle au-dessus de ses forces physiques, et la mort le délivra et de la soif de savoir et du besoin de gagner de l'argent.

En revenant à Hof auprès de sa mère, Jean-Paul ne pouvait y trouver que la misère; pour y échapper, il accepta de nouveau un poste de précepteur qui, cette fois-ci, lui fut offert par ses amis de Schwarzenbach. Le chapelain Vœlkel était devenu pasteur de cette petite ville, et il avait des enfants qu'il voulait faire élever par son ancien élève. A cet effet, il s'adjoignit trois autres pères de famille et parvint à assurer à Jean-Paul une existence tolérable, en lui procurant sept élèves. Pendant que cette situation se négociait pour lui, il était parvenu à faire imprimer ses *Papiers du Diable,* sous le pseudonyme de J.-P.-F. Hasus. Pour arriver à ce but, il avait été obligé de faire une foule de concessions sur le format, le titre et le prix; ce fut au point qu'un grand in-8° d'une justification très-serrée ne lui était payé que deux thalers et demi la feuille. Ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que cet ouvrage était tellement criblé de fautes d'impression qu'il devenait inintelligible : aussi fut-il presque entièrement vendu comme vieux papier. D'un autre côté, lorsque les misérables honoraires de cet ouvrage lui arrivèrent enfin, les pièces d'or étaient rognées au point, qu'aucun marchand de Hof ne voulut les échanger contre de la monnaie courante.

Ce fut avec joie qu'il vint s'installer à Schwarzenbach, où il avait passé les premières années de sa jeunesse. Sept enfants d'âge et de sexe différents étaient confiés à ses soins. Tout en enseignant aux uns l'alphabet et la table de Pythagore, et aux autres les premiers principes de la grammaire, il se mit à tenir un journal exact de leurs progrès, car il ne tarda pas à étaler devant eux toutes les richesses de l'histoire du monde et de celle de la nature, et à remplir ainsi leur imagination de fantaisies et d'images, à l'aide desquelles la pensée finit toujours par se formuler distinctement. A ce recueil il en ajouta un autre contenant ce qu'il appelait les bons mots de ses élèves, c'est-à-dire toutes les questions naïves, saugrenues ou impertinentes, d'après nos manières de voir du moins, qu'ils lui adressaient. Il est incontestable

que ce double recueil, qui prouve avec quelle conscience scrupuleuse il remplissait ses fonctions d'instituteur, est la base fondamentale de *Levana*, ce magnifique ouvrage que les Allemands appellent, à juste titre, le Livre d'or, ou la clef d'or de l'éducation.

Tout en exerçant ainsi le métier de maître d'école, Jean-Paul trouva le temps de continuer ses exercices dans l'art de penser, qu'il enrichit d'une foule de chapitres dont les titres suffiront pour donner une idée de la variété des objets qu'enlaçait son esprit d'examen :

Description des bibliothèques publiques. — *Diablocratie*, vrai nom de la théocratie. — Une Académie qui n'est composée que de membres honoraires. — Invention de l'art de manger. — Apologie du pain d'épice et de la Silésie. — Sur les cercueils, les plats, les inscriptions et les jarretières, etc.

Son journal aussi continua de s'enrichir de passages tantôt satiriques et tantôt pleins de sentiment, où se peignait son âme tout entière; mais il n'en est point de plus remarquable que celui du 15 novembre 1790, car ce jour-là les vagues rêveries de son imagination s'étaient élevées à la hauteur d'un regard prophétique qui sonde et prévoit l'avenir.

« 15 novembre 1790.

» Cette soirée-là est la plus mémorable de ma vie, car j'ai compris la mort! Je souhaiterais à tout homme une soirée du 15 novembre. L'enfant ne saurait avoir des idées semblables; chaque minute de sa vie riante se place brillante et belle devant sa petite tombe et l'empêche ainsi de la voir. Aujourd'hui je suis arrivé, à travers la cohue de vingt-sept années d'existence, jusqu'à mon lit de mort! Je me suis vu sur ce lit les mains pendantes, le visage creux, livide, froid, les yeux de marbre; j'ai entendu la lutte des illusions d'une dernière nuit! Tu viendras, dernière nuit! et puisque cela est certain, et qu'une journée, ou vingt-sept années écoulées, sont alors une seule et même chose, je prends dès ce moment congé de toi, terre natale, de toi et de toutes tes jouissances. Mes projets et mes désirs ont perdu leurs ailes, mais que mon cœur, jusqu'à ce qu'il soit bien avant dans la terre sous les pieds des passants, batte encore sur le sein d'un ami; que mes sens, avant que six planches les emprisonnent, tâchent de saisir en passant quelques-unes des joies qui voltigent sur la route, si courte, entre le berceau et la tombe. Mais je ne fais plus aucun cas de ces joies; quant à vous, mes contemporains, je veux vous aimer encore plus que je ne l'ai fait jusqu'ici; je veux tâcher de vous procurer autant de plaisirs que cela dépendra de moi. Pâles fantômes pleins de taches de terre, reflets tremblants de la vie, comment pourrai-je songer à vous causer des tourments, pendant les deux ou trois journées de décembre, dont se compose cette existence. Non! jamais je n'oublierai le 15 novembre! »

Et dans la soirée d'un autre 15 novembre, une famille désolée sanglotait autour du lit sur lequel Jean-Paul venait d'expirer!

On se demande quel génie merveilleux lui a fait écrire, au milieu de tant de misères et de déceptions, un ouvrage immortel qui tira enfin, devant le public allemand, le rideau qui jusque-là lui avait voilé le ciel du génie de Jean-Paul. Cet ouvrage, c'était la *Loge invisible*, roman comico-philosophique et sentimental comme tout ce qui est sorti de la plume de Jean-Paul, mais qui contient des pages d'un sublime dont on chercherait en vain des antécédents dans les littératures de tous les peuples connus.

Et ce fut pour un tel ouvrage qu'il ne put trouver d'éditeur. Après en avoir vainement cherché un de tous côtés, Jean-Paul eut l'idée de s'adresser à Moritz, ami intime de Gœthe, qui en parle fort souvent dans ses Mémoires et dans sa correspondance avec Schiller.

Voici la lettre que Jean-Paul lui adressa :

« Schwarzenbach, le 7 juin 1792.

» Je ne puis m'empêcher de rougir en songeant à la surprise que vous éprouverez en recevant ce paquet. La toile cirée noire qui l'enveloppe cache un caractère avec ses joies et ses douleurs, c'est-à-dire un roman; j'ai presque été tenté d'ajouter un homme. Je me demande pourquoi j'ose envoyer un roman à un homme tel que vous, un homme qui m'a si souvent montré, dans ses ouvrages, ce que c'est que la vie et la créature humaine qui s'y effeuille.... Lorsqu'on a terminé un livre, on devient triste, parce qu'on songe à tout ce qu'il faudra terminer encore.... Je suis trop triste en ce moment pour être clair. Puisque je vous envoie mon livre, je ne chercherai pas à vous cacher que je le crois trop bon pour l'exposer aux tâtonnements impurs de tous ces marchands d'esclaves intellectuels qu'on appelle éditeurs. Si, après l'avoir lu, vous le trouvez digne d'être lu par les autres, je vous prie de lui donner, par votre intervention, une main mercantile, pour le faire passer du monde de l'écriture dans celui de l'imprimerie. J'aurais voulu, pour vous épargner la peine de lire le tout, vous indiquer les passages les plus saillants; mais si ces passages étaient bons, pris isolément, ils ne vaudraient rien par rapport à l'ensemble. J'ignore si vous ou le destin m'accorderez de nouveau la liberté que je me suis donnée de vous écrire. Permettez-moi donc de vous dire que j'ai puisé beaucoup de renseignements utiles dans la marche de vos idées; puisse la nuée de la vie passer doucement sur votre tête!

» Puisque vous êtes debout sur l'Etna étincelant de la vie, c'est une consolation pour vous, et pour moi aussi, car de ce point le lever du soleil paraît plus beau.

» J.-P.-F. RICHTER. »

Le pauvre instituteur de sept pauvres enfants de Schwarzenbach n'attendait pas un grand résultat de cette lettre; aussi sa surprise fut-elle aussi grande qu'heureuse, lorsqu'à trois jours d'intervalle il reçut les deux billets suivants :

« Berlin, le 16 juin 1792.

» Je vous répondrai par le courrier prochain. Aujourd'hui, mon digne ami, je ne puis que vous dire que ce que j'ai déjà lu de votre ouvrage m'enchante.

» Tout à vous.

» MORITZ. »

« Berlin, le 17 juin 1792.

» Lors même que vous seriez à l'extrémité de la terre et qu'il me faudrait braver mille tempêtes pour vous voir, je veux vous presser dans mes bras. Qui donc êtes-vous? Votre ouvrage est un bijou; celui qui a composé la *Vie du joyeux Wuz* n'est pas mortel. Il faut que nous nous voyions; vous trouverez ici plus d'amis que vous ne le croyez; placez au premier rang votre Moritz. »

Et Moritz pensait en effet tout ce qu'il venait d'écrire. Naturellement obligeant, on avait si souvent abusé de sa bonté que d'abord il n'avait pas même voulu lire la lettre de Jean-Paul. Son jeune frère l'y décida au bout de quelques jours, mais à peine l'avait-il parcourue des yeux qu'il demanda le manuscrit et se mit à le lire. Dès les premières pages il s'interrompit en s'écriant : « C'est singulier, non ce n'est pas là un auteur inconnu, non, c'est Gœthe ou Herder qui veulent éprouver ma sagacité. » Puis il se remit à lire et s'interrompit bientôt de nouveau : « C'est inconcevable, c'est même au-dessus de Gœthe! C'est du neuf, c'est de l'inouï! » Après avoir écrit en hâte les deux billets déjà cités à l'auteur de la *Loge invisible*, il alla trouver son beau-frère Matzdorff, éditeur à Berlin, et huit jours après Jean-Paul reçut de la part de cet éditeur un rouleau de cent ducats, qu'il courut à l'instant même jeter dans le giron de sa pauvre mère. Certes, ce jour-là, il eût été difficile de trouver sur la terre un homme plus heureux que lui, et plus digne de l'être.

Les *Procès groënlandais* avaient été publiés sans nom d'auteur, et les *Papiers du Diable* sous celui de *Hasus;* avec la *Loge invisible*, Richter, qui avait alors près de 30 ans, prit enfin et pour toujours le nom de *Jean-Paul*. Quoiqu'il ait promis dans l'histoire de son enfance de dire pourquoi, renonçant à son nom de famille, il ne se servit plus que de ses deux noms de baptême traduits en français, on ne trouve aucune explication à ce sujet, ni dans ses ouvrages ni dans ses correspondances; mais ses amis devinèrent sans peine que cette transformation de nom était le résultat de sa prédilection pour la littérature française, et surtout pour Jean-Jacques Rousseau. Qu'on ajoute en outre que le son bref et court des monosyllabes françaises *Jean-Paul* flattait singulièrement son oreille.

Le 21 mars 1773, jour de l'anniversaire de sa naissance, il reçut la dernière épreuve de la *Loge invisible*, et s'abandonna enfin à cette sainte joie d'auteur qu'il a si souvent dépeinte avec les couleurs les plus brillantes. Puis il se remit au travail et commença son *Hesperus*.

Ce n'était pas assez pour Jean-Paul que de travailler à ce nouvel ouvrage, qui, il en avait le pressentiment, ne tarderait pas à le jeter dans un autre genre de vie que celui qu'il avait mené jusqu'ici; il chercha à se roidir d'avance contre les séductions de cette vie inconnue. Étendant la douce chaleur du foyer ardent de son cœur sur tout ce qu'il voyait de grand dans la nature et de bon dans l'homme, il tourna ses regards sur lui-même et chercha à dominer par la réflexion, par des railleries qui s'adressaient à lui-même, son penchant à la colère et à une trop grande susceptibilité, toujours nuisibles aux relations sociales. D'un autre côté, il s'arma contre le mensonge, par une pratique minutieuse de la vérité la plus sévère; et pour ne jamais s'endurcir contre les souffrances de son prochain et se mettre en état de jouir complétement du peu de bien que l'avenir pourrait lui offrir, il se répétait sans cesse que la vie humaine est courte et exposée à de nombreuses douleurs. Puis il s'imposa la sainte obligation de soulager ces douleurs chez son prochain par tous les moyens que la nature a mis en notre pouvoir.

En s'adonnant ainsi à l'amélioration de soi-même, travail dont on peut voir la marche et les progrès dans son journal, il se créa un contre-poids, afin que les élans de son imagination ne pussent jamais altérer la pureté de son cœur. Par là il est arrivé à donner à tous ses écrits le charme irrésistible d'une conviction profonde, car il a toujours été lui-même le modèle vivant de ses plus séduisantes créations idéales.

Les dettes et les besoins urgents d'un ménage depuis plusieurs années réduit aux privations de tous genres n'avaient pas tardé à absorber la pluie d'or de la *Loge invisible*, dont il n'avait pas détaché pour son usage la plus légère parcelle, car il avait eu le courage de conserver sa position à Schwarzenbach, position qui suffisait à son existence personnelle. Malheureusement il perdit bientôt cette chétive ressource. Dès le commencement du printemps de l'année 1794, les trois garçons se rendirent au collége de Bayreuth, et les quatre petites filles furent trouvées assez instruites pour n'avoir plus besoin des leçons d'un précepteur. Jean-Paul fut donc forcé de revenir à Hof réclamer une petite place dans la chambre que sa mère et ses frères occupaient toujours. Et c'est dans cet humble et tumultueux réduit que, dès le

mois de juin de la même année, il parvint à mettre *Hesperus* en état d'être livré à l'impression. A la lecture de cet ouvrage, Otto, ce juge souverain, cet oracle de Jean-Paul, qui jusque-là avait pris un intérêt véritable, mais froid, à ses travaux, s'enflamma tout à coup d'un enthousiasme exalté. *Hesperus* venait enfin de lui révéler un homme de génie dans l'ami dont il avait souvent révoqué en doute le talent, et il crut ne jamais pouvoir admirer assez ce torrent de poésie que pour la première fois il voyait briser les écluses par lesquelles sa trop prudente amitié avait cherché à retenir cette gigantesque imagination dans les limites des usages reçus. L'enthousiasme d'Otto était pour Jean-Paul la plus belle récompense qu'ambitionnât son cœur; mais elle ne suffit pas pour lui faire trouver un éditeur. Moritz venait de mourir, et son beau-frère, l'éditeur Matzdorff, qui, ainsi que tous ses confrères, ne voyait dans le talent d'un auteur qu'un papier de commerce, ne consentit à se charger d'*Hesperus*, ouvrage plus que double de la *Loge invisible*, que pour la somme de deux cents thalers; aussi l'affaire fut-elle très-bonne pour lui. Quant au pauvre auteur, il fut forcé de reprendre à Hof le pénible métier de maître d'école, afin de pouvoir laisser de nouveau et en entier à sa mère la petite somme qu'il venait de gagner avec sa plume.

Le public allemand s'est souvent étonné de l'excessive variété du style et de la marche des pensées de Jean-Paul. Lorsque le public français aura lu plusieurs ouvrages de cet auteur, il partagera sans doute cette surprise; mais pour s'expliquer une particularité qui est, au reste, chez Jean-Paul un charme de plus, il lui suffira de se rappeler que le poëte interrompait des morceaux tels que la *Mort d'Emmanuel*, le *Discours du Christ mort*, etc., pour aller apprendre à épeler à un jeune enfant, ou donner des leçons à des petites filles, leçons qui, par la volonté des parents, portaient beaucoup plus sur la tenue extérieure et le babil de la société, que sur l'instruction intellectuelle. En réunissant toutes les remarques qu'il eut occasion de faire sur les vices de l'éducation adoptée par l'usage à celles qu'il avait déjà faites à Schwarzenbach sur le même sujet, il acheva de construire la charpente de *Levana*, de ce magnifique traité philosophique sur l'éducation, qui aurait encore immortalisé son nom, lors même qu'il n'eût jamais composé d'autres ouvrages.

Pendant que la plupart des habitants de Hof ne voyaient encore en Jean-Paul qu'un étudiant manqué, propre tout au plus à préparer de jeunes enfants à entrer dans un collége, son nom commençait à exciter dans le monde littéraire une surprise mêlée d'admiration. La nou-

veauté de la forme et du fond choqua quelques partisans de Gœthe et de Schiller, car, dans leur enthousiasme aveugle, ils avaient la conviction que faire autrement que ces deux grands modèles, c'était faire mal. D'autres saluèrent en Jean-Paul le poëte qu'avait demandé Herder dans ses *Lettres sur les progrès de l'humanité*, c'est-à-dire un poëte dont le cœur parlât à tous les cœurs, dont la voix fût l'écho de l'esprit du temps, dont les tendances fussent celles de la nation. L'âme forte de Jean-Paul et le pouvoir merveilleux de son imagination, qui faisait jaillir, de chaque rocher stérile, un jardin fleuri ou un puits de métal précieux, se manifestaient enfin. On comprenait que, pour exposer avec tant de clarté les plus grands problèmes de la vie, il fallait les avoir résolus; que pour se mouvoir avec tant de facilité et de si haut au-dessus de toutes les considérations de la terre, il fallait être doué d'une sérénité d'esprit qu'une conscience sans reproche seule peut donner. Aussi chaque lecteur voyait-il dans son propre cœur le reflet du flambeau d'amour qui brillait dans toutes les compositions de Jean-Paul; et on se sentait entraîné vers lui par un mélange de surprise, de tendresse et d'admiration. Les premières révélations de l'effet que ses écrits produisaient sur l'esprit public lui vinrent enfin de Bayreuth.

Il y avait alors dans cette ville un négociant israélite nommé Emmanuel. Né dans une position au-dessous du médiocre, il avait acquis une fortune considérable par des opérations commerciales savamment combinées, car la nature l'avait doué d'une haute intelligence, mais cette intelligence, il ne l'avait pas seulement employée à gagner de l'or; non, devenu riche, il s'était adonné à l'étude des lettres, afin de s'élever à des connaissances qu'une éducation négligée ne lui avait pas permis d'acquérir plus tôt. Secondé par le sentiment du beau qui était inné chez lui, il parvint bientôt à mériter l'estime des hommes les plus remarquables de l'Allemagne; et son blâme ou son approbation ne tardèrent pas à être d'un grand poids dans le monde littéraire. La *Loge invisible* n'était pas arrivée jusqu'à lui, mais il lut *Hesperus*. Frappé d'abord de la nouveauté du style et de la portée de cet ouvrage, il en apprécia bientôt l'immense mérite, et tout Bayreuth partagea son admiration. En apprenant que l'auteur de cette œuvre extraordinaire demeurait à Hof, il pria une dame de ses amies qui habitait cette ville de l'engager à se rendre à Bayreuth. Otto conseilla à son ami de répondre à cet appel, et Jean-Paul partit avec le manuscrit de *Quintus Fixlein* qu'il venait de terminer.

Ce voyage dissipa tout à coup les sombres nuées qui jusque-là avaient

obscurci la vie de Jean-Paul. Ce fut à Bayreuth qu'il connut pour la première fois cette douce compensation des souffrances les plus cruelles qui dans un cœur d'auteur dépassent toutes les autres, celle d'être connu et estimé par les personnes les plus distinguées d'une grande cité, non parce qu'elles l'avaient vu, mais parce qu'elles avaient lu son livre. Là aussi se manifesta déjà l'influence illimitée qu'il était destiné à exercer sur l'esprit et sur le cœur des femmes qui, par leur supériorité morale et intellectuelle plus encore que par leur position sociale, se trouvaient à la tête de leur sexe. La princesse de Lichnowski, une des femmes les plus remarquables de son époque, qui demeurait alors à Bayreuth pour y surveiller l'éducation de son fils, devint sa protectrice zélée et son amie dévouée. Emmanuel le pria de le recevoir en troisième dans le tendre lien qui l'unissait à Christian Otto, et un éditeur se chargea avec empressement du manuscrit de *Quintus Fixlein,* sans le payer toutefois ce qu'il valait. Pour un auteur, la gloire vient longtemps avant, et souvent même toujours sans l'argent.

En revenant à Hof, Jean-Paul y reprit sans se plaindre sa vie de privations, et n'opposant qu'une bienveillante indifférence à la fausse opinion que ses concitoyens avaient conçue de lui, il continua de consacrer à ses travaux littéraires tous les instants de liberté que lui laissait son pénible métier d'instituteur. C'est ainsi qu'il fit le plan de *Titan*, qu'on pourrait appeler l'œuvre capitale de sa vie, s'il n'avait pas plus tard fait l'*Esthétique* et *Levana*. Fort peu de temps après la mise en vente de *Quintus Fixlein,* il reçut par la poste cinquante thalers, avec la lettre suivante :

» On me dit que vous êtes pauvre, mon cher monsieur Richter, vous, double millionnaire de l'esprit! Je le crois pourtant, car ces sortes de millionnaires sont toujours pauvres en argent, et c'est pour un bien, car les autres millionnaires ne font point de livres. Et comme vos livres me font un grand plaisir, je crois devoir vous en causer un très-petit, afin de vous prouver que vos lecteurs sont reconnaissants. Ils le sont tous, mais tous ne peuvent pas vous le prouver, et c'est encore là un bien, car s'ils le pouvaient vous deviendriez trop riche et vous ne feriez plus de livres. Mes compliments à votre Clotilde (l'héroïne d'*Hesperus*), et croyez-moi pour la vie,

» Votre très-dévoué,

» SEPTIMUS FIXLEIN. »

Bien des années après la réception de cette lettre et de la petite somme qui était venue si à propos au secours des besoins toujours croissants de la mère et des frères de Jean-Paul, il apprit enfin que

son mystérieux bienfaiteur n'était autre que le vieux poëte Gleim, bien connu pour la générosité délicate avec laquelle il venait au secours de tous les talents naissants et nécessiteux. Gœthe lui-même, lui qui ne prodigue pas les éloges, rend un hommage touchant à Gleim, dans la partie de ses mémoires où il parle de lui.

A l'époque où le secours de Gleim était venu si à propos, tout semblait se réunir pour tirer Jean-Paul, sinon de la gêne, du moins de l'obscurité dans laquelle il avait vécu jusque-là. Madame de Kalb, qui s'était rendue célèbre à Weimar en méritant l'estime et l'amitié de tous les hommes de talent réunis dans cette Athènes de l'Allemagne, lui écrivit une lettre dont voici quelques passages :

« ... Vos écrits nous ont tous rendus riches d'espérance... Venez, nous vous attendons; on ne s'aborde plus ici sans se demander : Richter est-il enfin arrivé? Vous êtes un penseur profond, un prophète tel que notre époque en avait besoin... La guerre est partout [1], la guerre et la lutte, ou une froide apathie, une forme fade et vide... En vous nous est enfin apparu le cœur, l'âme, l'amour!... »

Jean-Paul partit pour Weimar, où il arriva le 11 juin 1796; et dans ce centre de l'Allemagne intellectuelle, où un grand mérite seul pouvait se faire remarquer, il se vit accablé de témoignages d'estime et d'affection. On sait que la haute intelligence de la duchesse douairière avait puissamment contribué à la gloire littéraire de Weimar, par le soin qu'elle avait eu d'y attirer les hommes les plus remarquables. Instruite qu'on avait écrit à Jean-Paul pour le faire venir, elle donna ordre à toutes les portes de la ville de l'avertir immédiatement de son arrivée et de le lui amener : aussi l'accueillit-elle avec enthousiasme.

Quant à madame de Kalb, que les écrits de Jean-Paul avaient exaltée, elle s'enflamma à sa vue d'une amitié aussi vive que pure, et qui dura autant que sa vie. Herder, qui le rencontra au parc au moment où il se rendait chez lui avec madame de Kalb, ne pouvait se lasser de le presser sur son cœur, accueil dont Jean-Paul fut tellement ému, que les larmes le suffoquèrent. Peu à peu cependant, il revint à lui; ses manières naïves et franches, son langage poétique et animé, sa foi inébranlable aux progrès de l'humanité, charmèrent tellement Herder, qu'il écrivit à Jacobi :

« Le ciel m'a donné en Jean-Paul un trésor que je n'ose me flatter de mériter. Cet homme est tout esprit, tout âme; c'est un son mélodieux de la grande harpe d'or de l'humanité, harpe où il y a tant de cordes détendues et brisées! »

[1] Gœthe et Schiller venaient de publier les *Xénies*.

Wieland était absent; instruit de l'arrivée de Jean-Paul à Weimar, il écrivit à Bœttiger :

« Dites à notre ami Jean-Paul qu'il a pris dans mon cœur une place au-dessus même de celle qu'y occupe Jean-Jacques Rousseau, et que je ne suis pas encore assez refroidi par l'âge pour ne pas pouvoir lui exprimer les sentiments qu'il m'inspire, lorsque j'aurai le bonheur de le voir..., etc. »

Il serait trop long de nommer tous les hommes remarquables qui s'empressèrent d'entrer en relation avec Jean-Paul.

Jean-Paul avait envoyé à Gœthe, dont il admirait sincèrement le génie universel, un exemplaire de sa *Loge invisible*, et, quoique cet envoi fût resté sans réponse, il crut devoir lui expédier encore son *Hesperus;* mais cette seconde preuve de déférence n'eut pas un meilleur résultat que la première : aussi ne se décida-t-il que très-difficilement à faire une visite au grand homme, muet pour lui; il s'y décida pourtant, grâce aux remontrances de madame de Kalb. Laissons-le raconter à son ami Otto le résultat de cette visite.

« C'est avec appréhension, presque avec terreur, que je me suis rendu chez Gœthe. Tout le monde me l'avait dépeint froid pour les hommes et pour toutes les choses de la terre. Madame Kalb m'avait dit : « Gœthe n'admire plus rien, pas même ses propres œuvres. Chacune de ses paroles est un glaçon, surtout pour les étrangers, qu'il ne reçoit que difficilement... » Sa maison m'a frappé, c'est la seule de Weimar qui soit dans le goût italien; dès l'escalier, c'est un musée plein de statues et de tableaux... Je frissonnais de terreur, j'avais la poitrine oppressée... Le dieu parut enfin! Il était froid, il s'exprimait par monosyllabes et sans aucune accentuation. Qu'on lui apprenne, par exemple, me disait Knebel, que les Français viennent d'entrer à Rome. Heim? répondra le dieu... Toute sa personne est osseuse, sa physionomie pleine de feu, son regard est un soleil! Ce n'est pas seulement le vin de Champagne qui finit par l'animer; non, c'est la conversation sur les arts, sur les jugements du public, et alors... *on est chez Gœthe!* Son langage n'est pas fleuri, entraînant comme celui de Herder; non, il est incisif, déterminé et calme... Il a fini par nous faire la lecture, ou plutôt par nous donner la représentation d'un de ses poëmes encore inédits, composition vraiment sublime. Grâce à elle, les flammes de son cœur ont percé leur croûte de glace, et il a pressé la main de l'enthousiaste Jean-Paul. Il me l'a pressée de nouveau lorsque j'ai pris congé de lui, et il m'a engagé à revenir le voir... Il regarde sa carrière poétique comme terminée... Comment définir sa manière de lire? C'est le roulement lointain du tonnerre mêlé au bruissement d'une pluie de printemps... Non, il n'y a rien en ce monde de pareil à Gœthe!... De par le ciel, il faudra que nous finissions par nous aimer! »

Ce vœu, si digne d'une belle âme, ne s'est point accompli. Gœthe ni Schiller n'ont pu devenir les amis du poëte novateur, dont la route s'éloignait trop de celle qu'ils s'étaient frayée. Jean-Paul en souffrit.

« Ce que je gagne ici, écrivit-il à son ami Otto, l'humanité le perd à mes yeux. O mon idéal des grands hommes, qu'êtes-vous devenu? Si quelque chose pouvait me consoler de la perte de cet idéal, c'est la certitude que ces gens-là valent mieux que ce qu'ils admirent, parce qu'ils appellent nature ce qui n'est que leur nature à eux, nature façonnée par une instruction et un travail mécaniques... En vérité, mon ami, il faut rougir ici de soi-même ou des autres. »

De retour à Hof, il y goûta à satiété le bonheur qu'il avait tant désiré, celui de recevoir des lettres de personnes qui ne le connaissaient que par ses écrits. Les lecteurs et surtout les lectrices de ses romans lui écrivaient de tous côtés, dans l'espoir de trouver dans ses conseils une consolation, ou du moins un adoucissement aux blessures de leurs cœurs. Bientôt, le besoin presque universel d'entrer en relation avec le célèbre poëte lui valut une amie nouvelle. Madame Julie de Krudner, qui s'est fait remarquer plus tard par son exaltation religieuse, passa par Hof pour se rendre en Suisse. Le désir de faire la connaissance de Jean-Paul la fit s'arrêter dans cette ville, et la vue de l'homme dont le génie l'avait charmée acheva de la captiver. L'extérieur du jeune auteur était cependant plus original que séduisant. Contre les usages reçus, ses cheveux coupés en rond flottaient autour de son cou toujours nu. Son teint était alors fort pâle, presque jaune; et sa taille élevée, et ses membres robustes, encore dépourvus de l'embonpoint qui les arrondit plus tard, lui donnaient un air plus vigoureux qu'élégant. Mais sa voix suave et douce, le mélange de pensées et d'images tendres et ironiques, graves ou comiques, qui caractérisaient sa conversation, car il parlait comme il écrivait, et surtout son regard, où brillait la magie puissante du monde nouveau qui s'était révélé en lui et par lui, donnaient à toute sa personne quelque chose de si fascinant, qu'il était encore plus difficile de le voir et de l'entendre que de le lire sans l'aimer. De son côté, Jean-Paul ne put rester longtemps insensible à la beauté éblouissante, à l'esprit cultivé et aux sentiments exaltés de la jeune femme; et, pour un instant du moins, il lui parut possible de céder à la prière qu'elle lui fit de l'accompagner sur les bords du lac de Genève, où il espérait trouver la réalisation des enchantements que ses rêves ne lui avaient encore montrés que dans un lointain fantastique. La réflexion et les conseils de son ami Otto le retinrent à Hof, et Julie partit seule pour la Suisse.

Le succès de ses ouvrages nécessita une nouvelle édition, qu'il retravailla avec la tendresse d'un père jaloux de la gloire de ses enfants, et qu'il enrichit de préfaces, dont la plupart sont de véritables chefs-d'œuvre. Au milieu de ses travaux de révision, il composa la *Vallée de*

Campan, l'*Explication des gravures sur bois*, et le premier volume de *Titan*. Pendant que cette surexcitation de son cerveau lui faisait presque oublier le vide que le départ de Julie avait laissé dans son cœur, une autre femme vint remplir ce vide. Cette femme, c'était madame Sophie de Brüning, qui habitait un château près de Hof. Sa beauté, ses grâces infinies, la vivacité autant que la pureté du sentiment qu'elle avait voué à Jean-Paul, ne purent le laisser longtemps insensible à tant de séductions; et le lien qui l'attachait à cette dame était un des plus puissants qui le retenaient à Hof, où l'intérêt de sa gloire lui défendait de s'enterrer plus longtemps.

Sa santé, affaiblie par un travail presque continuel, l'avait mis dans la nécessité de passer quelques semaines aux eaux d'Eger, en Bohême. Là, il revit la séduisante Émilie de Berlepsch, qui, ainsi que l'avait fait Julie de Krudner, était venue le visiter lors de son passage à Hof. Cette dame, veuve depuis peu et auteur d'un essai fort remarquable sur les révolutions de la Suisse, était d'une beauté imposante; son esprit supérieur savait apprécier le grand, et son cœur ardent brûlait naturellement pour le beau et pour le bon. Une de ces affections qui échauffent et éclairent les cœurs sans les embraser ne pouvait manquer de s'établir entre Émilie et Jean-Paul : aussi le séjour d'Eger fut-il pour lui un véritable paradis terrestre. Pour l'en arracher, il ne fallut rien moins que la nouvelle de la mort de sa mère. Ce fut pour lui rendre un dernier devoir qu'il revint à Hof; mais déjà sa résolution était prise de quitter cette ville pour toujours. L'obligation qu'il s'était imposée de surveiller et de diriger les études de son jeune frère Samuel le décida à aller habiter Leipzig, où il était temps de le conduire pour compléter l'éducation qu'il lui avait donnée. Le 28 octobre 1797, la veille de son départ de Hof, le courage lui manqua pour aller prendre congé de son ami Otto et de l'aimable Sophie Brüning; il leur écrivit, et lorsqu'ils reçurent ses adieux, il était déjà avec son frère sur la route de Leipzig.

Qui oserait décrire les sensations de Jean-Paul, lorsqu'il revit cette ville où, pendant ses années d'université, il n'avait connu que les privations, le dédain et les déceptions? Quelles profondes réflexions philosophiques n'a-t-il pas dû faire en se voyant accueilli dans cette même ville avec les égards qu'on n'accorde qu'aux auteurs célèbres, et qui devaient être plus empressés dans une cité telle que Leipzig, qui est à la fois le siége des plus hautes études scientifiques et littéraires, et le marché où se vendent les résultats de ces études, quand ils sont devenus des papiers de commerce cotables à la Bourse! Il est certain toutefois qu'à Leipzig Jean-Paul fut tellement entouré, que dans le

courant d'une année il ne produisit que les *Palingénésies*, résurrection revue et corrigée des *Papiers du Diable*. Son ancien professeur de philosophie Platner et Weise, l'auteur de l'*Ami des enfants*, se disputèrent l'honneur de le recevoir dans leur maison, comme s'il eût été leur fils. Les professeurs, les auteurs, les éditeurs eux-mêmes, l'accablèrent de politesse; les jeunes gens qui cherchaient à se faire connaître lui demandèrent sa protection. Pour se recueillir, il avait besoin de se réfugier dans la délicieuse maison de campagne, aux portes de la ville, où Émilie de Berlepsch était venue s'établir, et dans laquelle elle lui avait fait préparer un cabinet de travail enrichi de tous les livres qu'il pouvait avoir besoin de lire ou de consulter. Ce fut dans cette charmante retraite qu'il termina le plan de *Titan*. Jusque-là, le type des nobles figures au-dessus de la vérité vulgaire qu'il voulait placer dans cet ouvrage lui avait manqué : Émilie le lui offrit. Cette jeune femme, dédaigneuse des préjugés du monde, était, ainsi que Jean-Paul n'a cessé de le répéter jusqu'à la fin de sa vie, « l'être le plus pur, le moins sensuel, le plus idéal que j'aie jamais rencontré sur mon passage. »

Tous deux firent ensemble plusieurs excursions à Halle et à Halberstadt, où Jean-Paul se lia d'amitié avec Reichardt (le même que Gœthe et Schiller traitent un peu trop mal dans leur Correspondance); avec Auguste la Fontaine, l'aimable romancier, et même avec le vieux Gleim, l'auteur de la lettre signée *Septimus Fixlein* et de l'envoi des cinquante thalers venus si à propos à l'époque où l'auteur de la *Loge invisible*, d'*Hesperus* et de *Quintus Fixlein*, luttait encore contre la misère. Au mois d'octobre 1798, Émilie conduisit Jean-Paul à Dresde, non pour l'introduire dans la société des hommes célèbres alors réunis dans cette ville, mais pour donner un nouvel essor à son génie en le mettant à même de contempler les chefs-d'œuvre de l'art plastique.

A son retour à Leipzig, Jean-Paul eut la douleur d'apprendre que son jeune frère, qu'il aimait et traitait en véritable père, s'était enfui de l'université, et que toutes les démarches pour découvrir ses traces avaient été vaines. Ce triste incident, joint à la résolution qu'Émilie venait de prendre d'aller visiter les montagnes d'Écosse, rendit à Jean-Paul le séjour de Leipzig insupportable, et il partit pour Weimar, très-décidé à s'y fixer, pour quelque temps du moins. Son cœur lui disait que Herder, Wieland, madame de Kalb, le consoleraient de la perte d'un frère et d'une amie, et son cœur ne l'avait point trompé. A ces amis sûrs et dévoués se joignirent bientôt toutes les personnes distinguées de Weimar, et la duchesse douairière continua à lui donner des preuves de la plus haute estime et même d'une véritable amitié.

Gœthe finit enfin par lui témoigner une bienveillance qui, quoique hautaine, ne laissait pas que d'être fort précieuse de la part d'un homme qui en était si avare. De son côté, Schiller lui demanda sa collaboration pour les *Heures*, recueil dont il était le rédacteur en chef. Sans accepter cette proposition, Jean-Paul s'en montra reconnaissant.

En un mot, sa vie dans cette ville fut si douce et si agréable, que chacune des lettres qu'à cette époque il écrivait à son ami Otto se terminait par cette phrase : « En vérité, frère, je te le dis, je suis heureux ! » Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il composa les lettres *Sur ma future carrière*, charmant petit ouvrage qui, par la grâce de l'expression, la richesse de la pensée, la légèreté du mouvement et le continuel et piquant passage de la gravité à la raillerie, mérite une place honorable à côté de ses meilleures productions. A la même époque, il reprit l'étude des classiques grecs, sans doute en mémoire de l'impression que la salle des antiques de Dresde avait produite sur lui.

« En dépit de ce rude hiver du Nord, écrivait-il à son ami Thiérot, mon esprit a été respirer les parfums de l'Ionie et de l'Attique. Cela signifie que j'ai relu avec un bonheur dont Herder pourra vous dire quelque chose l'Iliade, l'Odyssée, Sophocle, Euripide et Eschyle. L'Iliade et Sophocle m'ont presque fait mal aux nerfs. Après les derniers chants de l'Iliade et l'*OEdipe à Colonne*, on ne peut plus rien lire, si ce n'est Shakespeare ou Gœthe. Ces grands hommes de l'antiquité réagissent utilement sur mon *Titan*, non en qualité de pères, mais en celle d'instituteurs; non comme modèles de formes plastiques à donner à cette plante, mais comme soleil qui la mûrira. »

C'est en effet pendant son séjour à Weimar qu'il termina le premier volume de *Titan*, auquel il ajouta un appendice comique; car il n'était pas donné à Jean-Paul de ne montrer dans un seul et même ouvrage qu'un seul côté de sa double nature. L'écrivain qui, à l'université, déjà s'était posé en défenseur enthousiaste du progrès de l'humanité, de la liberté, de l'indépendance des peuples et des individus, ne pouvait, arrivé à l'âge d'homme, rester spectateur indifférent des grands événements qui s'accomplissaient autour de lui. Après avoir été ami ardent de la liberté et de ses défenseurs dans la France régénérée, il s'arma d'une sainte colère contre les excès de cette révolution qu'il avait tant admirée, et il écrivit la *Mort de Charlotte Corday*.

La *Métacritique* de Herder, dont il avait aidé à corriger les épreuves, une correspondance suivie avec Jacobi et le voisinage de l'université d'Iéna le ramenèrent à la philosophie. Selon lui, l'école de Kant, en voulant dépasser son immortel fondateur, s'était égarée dans *un dédain*

du positif d'autant plus dangereux, que, ne procédant plus que négativement, elle menaçait de conduire les esprits à l'anéantissement de tout savoir réel. L'idéalisme de Fichte était aux yeux de Jean-Paul la tombe intellectuelle du monde réel, puisque cet idéalisme fait de ce monde le produit du *moi*, et qu'il rend ce *moi*, et par conséquent, l'égoïsme, transcendantal. Pour lui, une pareille philosophie était une tendance désolante vers le vide, car ce qu'il demandait à la philosophie c'était la preuve de la nécessité de la foi en un Dieu créateur et conservateur du monde, à l'immortalité de l'âme avec la conscience de son être; c'était la conviction que l'amour universel est le principal, l'unique mobile de l'univers. Aussi, tout en vantant avec enthousiasme les vertus patriotiques de Fichte, s'éleva-t-il contre tout ce qui lui paraissait faux dans ses doctrines, par une brochure qu'il intitula : *Lettres à mon futur fils Jean-Paul.* Malgré la grande sagacité philosophique qu'il déploya dans cette brochure, il y eut recours à ses armes habituelles, c'est-à-dire à ce singulier mélange de tendres sentiments et d'ironies amères et railleuses qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume.

Poussé par son amour inné pour les voyages, Jean-Paul ne resta pas constamment à Weimar. La plus remarquable des excursions qu'il fit pendant son séjour dans cette ville est sans contredit celle qui, en 1799, l'amena à Gotha, car par là il se trouva en rapport intime avec le prince Auguste, qui n'était encore qu'héritier présomptif. Ce jeune prince, doué d'un esprit original et très-indépendant, ambitionnait pour lui-même la gloire d'auteur, et, sans toutefois soumettre ses compositions très-excentriques à la correction de Jean-Paul, il crut se donner une teinte de génie original en traitant en camarade et en ami intime un auteur à qui l'Allemagne venait de reconnaître un pareil génie. Jean-Paul répondit avec sa candeur et sa sincérité ordinaires à des démonstrations dans lesquelles il ne voyait que les élans d'un cœur aimant.

Pendant qu'il vivait ainsi en frère avec le prince Auguste, il reçut une invitation de se rendre à la cour de Hildburgshausen, et cette invitation lui était adressée par une femme qui, au lieu de signer sa lettre, lui envoyait son portrait. La singularité de cette démarche piqua sa curiosité; la beauté pensive du visage que représentait le portrait le décida à aller chercher l'original à Hildburgshausen. Il le trouva à la cour, près de la duchesse, car le portrait était celui de sa première dame d'honneur, mademoiselle Caroline de Feuchtersleben. L'accueil qu'il reçut à cette cour surpassa tout ce qu'on avait encore fait pour

lui jusque-là. La duchesse et ses deux sœurs, la princesse de Salm et la princesse de Thurn-Taxis, le traitèrent en parent bien-aimé; le duc lui donna le titre et les priviléges d'un secrétaire de légation, et la séduisante Caroline, dont il avait appris à apprécier le caractère et la belle âme, se décida à devenir sa femme. La famille de la jeune dame s'était d'abord opposée à ce mariage, mais elle finit par y consentir, et l'on fixa le jour des fiançailles, qui devaient avoir lieu à Ilmenau. Herder s'était fait un devoir d'accompagner son ami dans une circonstance aussi solennelle, et la cérémonie devait s'accomplir par son ministère. Mais Caroline avait une dernière fois pesé ses vœux et ses projets d'avenir; et, reconnaissant que le genre de vie dont l'habitude lui avait fait un besoin était entièrement opposé aux manières de voir et de sentir de l'homme auquel elle allait engager sa vie, elle eut le noble courage de lui avouer ses scrupules; et tous deux reconnurent que, pour s'épargner les amères douleurs d'un repentir tardif, la raison leur faisait un devoir de renoncer à l'amour pour s'en tenir à l'amitié.

Il est inutile d'ajouter que les fiançailles n'eurent pas lieu et que Jean-Paul, renonçant au séjour d'Hildburgshausen, retourna à Weimar. Là, un dédommagement de la déception qui venait de blesser son cœur l'attendait déjà : c'était une lettre de madame de Sydow, jeune femme française mariée en Poméranie, où elle cherchait à se consoler d'être si loin de la France en cultivant les lettres. Voici de début de l'épître que, dans son enthousiasme littéraire, elle écrivit à l'auteur d'*Hesperus :*

« Si j'étais reine, l'auteur d'*Hesperus* serait mon premier ministre. Si j'avais quinze ans et que je pusse espérer d'être sa Clotilde [1], je m'estimerais plus heureux que d'être reine... etc. »

Jean-Paul, on le sait, avait fait une étude profonde de la littérature française, il lui fut donc facile de répondre à madame de Sydow dans la même langue dont elle s'était servie pour lui exprimer son admiration, c'est-à-dire en français. Cette dame cependant savait assez bien l'allemand pour avoir essayé, malheureusement sans succès, de traduire en français quelques morceaux de Jean-Paul. Leur correspondance devint toujours plus active, et fit naître dans leur cœur un désir si vif de se voir, qu'au mois de mai 1800 madame de Sydow annonça à Jean-Paul qu'elle viendrait passer deux jours à Berlin, ses relations de famille ne lui permettant pas de s'absenter pour long-

[1] Nom de l'héroïne du roman d'*Hesperus*.

temps. Jean-Paul accourut à ce rendez-vous, dont il s'était promis un bonheur que la réalité paraît avoir surpassé, car le lendemain du départ de sa nouvelle amie il écrivit à Christian Otto :

« Ma Sydow emporte toute mon admiration. Quelle femme! la naïveté, l'ardeur du Sud, la fermeté de caractère, la tendresse, l'œil doux et fidèle d'une Allemande! C'est elle seule que j'aime comme Dieu veut que nous nous aimions. »

S'il n'était venu à Berlin que pour faire la connaissance de madame de Sydow, il fut retenu dans cette ville par l'enthousiasme général qu'y causa la nouvelle de sa présence. Quelques mois avant son arrivée, madame de Gad, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés concernant l'Angleterre et le Portugal, avait écrit sur son journal les observations suivantes à l'égard de Jean-Paul :

« L'apparition la plus merveilleuse de notre époque, c'est sans contredit Jean-Paul. Il est encore bien peu connu ici, et les personnes qui peuvent se vanter de l'avoir vu et de lui avoir parlé sont regardées comme des prophètes qui viennent témoigner d'un miracle. Jamais encore aucun homme extraordinaire n'a surgi d'une manière aussi rapide et aussi inattendue. Les richesses de toutes les langues paraissaient avoir été épuisées par les premiers penseurs des diverses nations, on croyait qu'il ne restait plus à la parole aucune pensée forte à exprimer. Tout à coup un homme armé seulement de sa langue maternelle paraît et défie le génie de l'Allemagne. Avant cette lutte, personne ne soupçonnait son existence : il apparaît, c'est un éclair; il demeure, c'est une étoile bienfaisante qui dissipe les ténèbres!

» Les lecteurs les plus exercés lisent difficilement ses écrits, car ils ont des allures et un ton tout particulier. La nature est sa maison, les sages ses jouets, les hommes ses machines. Aucune force, aucune création du monde visible ne lui est inconnue; elles doivent avoir été infinies, les études qui ont gravé dans sa mémoire tout ce qui a un nom. Les rayons de son génie éclairent et pénètrent toutes les forces mystérieuses de la nature, tous les labyrinthes des secrets du cœur. Il a beau, par ses caprices bizarres, nous troubler dans la contemplation paisible de ses tableaux divins, nous avons beau murmurer de la peine qu'il nous cause, quand il faut le suivre à travers des fragments de rochers, où tout nous paraît sombre et confus, lorsque nous arrivons au but où il a voulu nous conduire il nous procure le bonheur ineffable de voir ce qui n'a encore été vu par aucun œil humain, d'entendre ce qui n'a encore été entendu par aucune oreille humaine. »

Et ce n'était pas là l'expression d'une opinion individuelle; non, c'était celle de l'entraînement public. Jean-Paul fut accueilli à Berlin par les avances empressées des hommes et des femmes du monde, par celles des savants, des littérateurs, des hommes d'État. La cour de Sans-Souci elle-même chercha à l'attirer; et la plus belle des reines lui donna des témoignages marqués d'une faveur extraordinaire.

Tant de triomphes flatteurs n'eussent pas suffi cependant pour le retenir à Berlin, si cet amour dévoué et exclusif après lequel il soupirait depuis longtemps n'était pas venu lui offrir la réalisation d'un bonheur qu'il commençait à regarder comme un rêve. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles ambitionnaient un mot, un regard de sa part, ce qui autorisa madame de Gad à lui dire :

« Il n'est point d'auteur des temps modernes et des temps anciens qui ait été aussi adoré par les femmes que vous l'êtes. Il ne faudra pas que votre biographe oublie cette particularité de votre vie. »

Le besoin d'aimer le poussait à voir un sentiment vrai dans ce qui n'était trop souvent qu'un caprice passager, une erreur à laquelle la vanité avait entraîné la raison. Chaque nouvelle déception de ce genre augmenta son découragement, mais sans lui ôter tout à fait l'espoir de trouver, tôt ou tard, la femme que ses vœux appelaient depuis si longtemps. Un soir qu'il se trouvait seul dans sa chambre, il écrivit sur une page de son portefeuille cette touchante invocation à sa future bien-aimée :

« O toi que je ne connais pas encore ! toi que je n'ai pas encore vue ! Dans » cette chambre silencieuse, ton image, ou plutôt le désir de voir ton image » passe devant mon âme sur le haut des ombres qui viennent s'adosser contre » les montagnes. Trouverai-je enfin l'être qui comprendra mes paroles les plus » intimes, mes larmes les plus brûlantes? Oh ! que de choses j'aurais à te dire! » mais non, les sons briseraient mon cœur, je me bornerais à regarder dans tes » yeux humides ou je me jetterais dans tes bras. Une seule fois, oui, une seule » fois, dieu d'amour, accorde à mon âme altérée ce moment suprême qui, sem- » blable à l'étoile polaire, plane au-dessus de moi et que je ne puis atteindre ! »

Ce moment suprême, Jean-Paul devait le trouver à Berlin. Pendant un grand souper donné en son honneur, le hasard ou plutôt le destin plaça à ses côtés la fille cadette de M. Maier, conseiller de la haute cour de justice de Berlin. Caroline, c'était le nom de la jeune fille, fut d'abord intimidée en se voyant auprès d'un hôte si illustre; mais la bienveillance douce et gracieuse qu'il lui témoigna triompha bientôt de ses craintes, et elle lui parla avec un abandon si naïf, une innocence si parfaite, qu'il en fut visiblement impressionné. Immédiatement après le souper, il se fit présenter au père de la jeune fille. Celui-ci l'invita à une soirée qui devait avoir lieu chez lui le lendemain, mais sans oser espérer qu'il se rendrait à cette invitation. Jean-Paul cependant n'y manqua pas. Son arrivée inattendue causa à la jeune Caroline une émotion si vive et une joie si étourdissante, qu'elle saisit la main de

l'homme que depuis si longtemps elle admirait en secret et la baisa tendrement devant tout le monde. La surprise désagréable du père et la réprimande sévère par laquelle il croyait réparer ce manque de convenance, la rougeur de Caroline et ses larmes à peine contenues, l'embarras du héros de ce singulier incident, tout cela causa une scène dont le récit, amplifié et accompagné de commentaires malicieux, ne tarda pas à faire le tour de toutes les sociétés de Berlin.

Les fiançailles de Jean-Paul avec Caroline Maier, qui eurent lieu huit jours après, imposèrent silence à tout le monde, et confirmèrent le grand auteur dans sa foi au dualisme. Poussé par la force de son imagination poétique vers d'innocentes superstitions qui sont, au reste, dans la nature allemande, et dont Gœthe lui-même, malgré le réalisme dont il faisait profession, n'a pu se défendre, Jean-Paul croyait que les événements les plus graves de la vie se présentent deux fois de la même manière, fâcheuse ou favorable, c'est-à-dire que ce qui a manqué deux fois réussit pour la troisième. Il est certain qu'à Hof déjà il s'était fiancé à demi avec une Caroline, qui recula bientôt devant l'idée d'épouser un homme sans état; que mademoiselle Caroline de Feuchtersleben, dame d'honneur de la duchesse d'Hildburgshausen, eut à peu près les mêmes scrupules au moment des fiançailles, et que la troisième Caroline seulement devint enfin sa femme.

BONNE ALOÏSE DE CARLOWITZ.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE

FILS DU DÉSERT[1]

POËME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

PAR

M. FRÉDÉRIC HALM

(LE COMTE DE MUNCH BELLINGHAUSEN).

Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de Vienne le 28 *janvier* 1842, *et ensuite sur tous les théâtres d'Allemagne.*

PERSONNAGES:

LE TIMARQUE de Massalia.
POLYDORE, marchand, | citoyens de Massalia.
MYRON, armurier, | citoyens de Massalia.
ADRASTE, | citoyens de Massalia.
AMYNTAS, | citoyens de Massalia.
ELPÉNOR, | citoyens de Massalia.
LYCON, pêcheur.
INGOMAR, chef d'une horde de Tectosages.
ALLASTOR, | Tectosages.
TRINOBANT, | Tectosages.
AMBIVAR, | Tectosages.
NOVIO, | Tectosages.
SAMO, | Tectosages.
ACTÉE, femme de Myron.
PARTHÉNIE, fille de Myron et d'Actée.
THÉANO, voisine de Myron.

UN HÉRAUT, CONSEILLERS DE MASSALIA, GRECS ET GRECQUES.

Cent ans après la fondation de Massalia par les Phocéens.

[1] Le premier titre de cette pièce était : l'*Amour*. Sur l'observation du directeur du théâtre impérial de Vienne que ce beau titre venait d'être profané pour un mauvais vaudeville, le poëte a choisi : *le Fils du Désert*.

Ce poëme dramatique est écrit en iambes non rimés. En le traduisant, j'avais eu en vue la scène française. Outre quelques coupures, je tendais à modifier certaines locutions, en considération du but que je me proposais. La *Revue Germanique* devait tenir à une interprétation plus littérale, et M. Nefftzer, qui avait déjà traduit le *Gladiateur de Ravenne*, du même auteur, a bien voulu se charger de rétablir, où il le fallait, le texte dans sa naïve et poétique originalité.

ALEXANDRE WEILL.

LE

FILS DU DÉSERT.

ACTE PREMIER.

Massalia. — Place du Marché.

(A droite, sur l'avant-scène, la maison de Myron. Actée assise sur le seuil de la maison; un degré plus bas, Parthénie filant une quenouille; à côté d'elle une corbeille remplie de lin.)

ACTÉE.

Songe, mon enfant, Polydore est riche et dans les meilleures années; veuf, il est vrai, mais opulent et considéré. Il demande ta main.

PARTHÉNIE se levant.

Le soleil baisse, assez filé pour aujourd'hui. On cueille des olives chez le voisin, j'y vais.

ACTÉE.

Non, tu resteras et tu m'écouteras, petite sauvage. Assez de folies et de jeux d'enfant! il est temps enfin de renoncer à ces manières désordonnées et vagabondes, et d'entendre sérieusement des choses sérieuses.

PARTHÉNIE se rasseyant.

Mais je t'écoute, ma mère.

ACTÉE.

C'est ce que tu dis toujours, et pendant que je m'enroue à te parler, ta volage pensée court à travers champs comme tu courais autrefois toi-même après les papillons. Mais il est temps enfin d'employer les fleurs du printemps à assurer l'automne. La jeunesse seule se fait aimer, mais comme elle est venue, elle s'en va, semblable à un songe rapide. Le sort d'une vieille fille est la solitude et la raillerie de la foule; ce sera le tien, car tu fermes l'oreille aux conseils de la raison, et tu braves les dieux. Tu as déjà refusé Médon.

PARTHÉNIE

Oh! il était si vieux, tout chenu, il faisait de si petits pas, et il bougonnait toujours!

ACTÉE.

Évandre aussi?

PARTHÉNIE.

Ah! celui-là sentait toujours l'huile et les onguents, il me faisait l'effet d'une médecine.

ACTÉE se levant en colère pendant que Parthénie continue de filer.

C'est cela, continue, foule aux pieds ton bonheur, folle que tu es! Mais jamais le repentir n'a manqué à la faute. Tu crois peut-être qu'à l'arbre de la vie fleurit pour toi un sort particulier, merveilleux! Tu te crois belle, entendue peut-être, riche même!

PARTHÉNIE se levant.

Je suis jeune, gaie et contente, et vous, mère, vous m'aimez: (en l'embrassant) que me faut-il de plus?

ACTÉE.

T'aimer! oui! Si peu que tu le mérites, par tous les dieux, nous t'aimons. Mais non, voilà encore que je t'embrasse, et pourtant je t'en veux, je t'en veux beaucoup... va-t'en. Oui, nous t'aimons, mais toi tu ne nous aimes guère. C'est pour nous braver que tu ne veux pas te marier. Quel est donc le grand chef que tu attends?

PARTHÉNIE après une pause.

Qui j'attends? je vais te le dire, petite mère. J'étais encore une enfant, mais je me rappelle bien ce que tu me contais : l'histoire d'Héro et de Léandre. Tu me parlais de leur amour, et quand je te demandais ce que c'était que l'amour, tu continuais en souriant et tu disais comment l'amour vient, comment il grandit, comment une lumière soudaine éclaire la nuit de l'âme, comment enfin chaque battement du cœur dit : C'est lui, c'est lui qui porte dans sa poitrine une partie de mon âme, c'est pour lui que je voudrais vivre, avec qui je voudrais périr! Oui, ma mère, c'est ainsi que tu disais, et moi je l'ai bien retenu. Eh bien, quand Médon et Évandre sont venus pour me demander, j'ai mis, à la dérobée, la main sur mon cœur pour épier son battement: j'écoutais, je guettais, mais le cœur restait muet. Il faut bien que j'attende qu'il parle!

ACTÉE.

Qu'entends-je! moi, je t'aurais dit.... (A part.) Ah! dieux cléments!

c'est ainsi que les jeunes cœurs entraînent les vieilles langues. (Haut.) Folle enfant! c'est cela que tu attends? il faut que ton cœur parle? Ne pense plus à rien de pareil. Si jamais je t'ai dit ces folies, c'étaient des histoires pour t'amuser, contes d'enfants, vaines illusions décorées d'un beau nom. Tourne tes regards vers la réalité et saisis l'occasion aux cheveux; il ne t'en viendra pas un second comme Polydore, si riche, si respectable.

PARTHÉNIE.

Respectable! il gruge mon père quand il lui achète ses marchandises; il est avare et ladre.

ACTÉE.

Tu n'y entends rien; il est économe, et quand une fois tu seras sa femme, beaucoup de choses pourront changer. Sois donc sérieuse une seule fois, dis oui. Pour l'amour de moi, dis oui, mon enfant.

PARTHÉNIE.

Vois, petite mère, je n'irai plus courir dans les bois et dans les prés; je resterai tranquillement assise près de toi comme les autres jeunes filles, je ne te ferai plus de chagrin; dans tes yeux je guetterai ta volonté; mais Polydore, vraiment, je ne veux, je ne peux, je ne pourrai jamais le prendre.

ACTÉE.

Jamais?

PARTHÉNIE.

Tu m'en veux; cependant, si c'est ainsi, il faut bien que je te le dise.

ACTÉE.

Eh bien, moi, voici ce que je te dis : Nous, tes parents, nous vieillissons et nous aspirons au repos; notre maison et nos quelques arpents sont chargés de dettes. Ton père est un pauvre armurier; le jour, il laboure les champs; la nuit, il martelle dans sa forge, et quand la terre repose, il va, lourdement chargé, colporter ses armes aux villages d'alentour.

PARTHÉNIE.

Pauvre père!

ACTÉE.

Oui, pauvre, et je le suis encore plus! Je reste à la maison, mais mon souci voyage avec lui, porte son fardeau et s'essouffle dessous, sur le chemin de la montagne. Je sens la tempête qui fouette ses cheveux blancs; je frissonne sous la pluie qui le glace; parfois je m'ima-

gine que les sauvages Allobroges, ou les Tectosages, pires encore, embusqués dans leurs sombres ravins, se précipitent sur lui, le dépouillent, le massacrent peut-être, et alors je pleure, je pleure! Mais toi! toi qu'il aime comme la prunelle de son œil, toi pour laquelle il risque son sang et sa vie, tu pourrais l'affranchir de toutes ses peines, tu pourrais sécher mes larmes, tu pourrais nous rendre heureux et être heureuse toi-même; mais tu peux, et tu ne veux pas! tu ne le fais pas, ingrate enfant que tu es. Oui, tu l'es, et si c'est ainsi, il faut bien que je te le dise.

(Elle rentre.)

PARTHÉNIE après une pause.

Ingrate! non, les dieux le savent, non, je ne suis pas ingrate. Ah! c'est pour moi qu'il offre sa tête blanche à la tempête; c'est pour moi que, haletant sous le lourd fardeau, il gravit les montagnes! Non, non, il ne doit pas!... Non, je veux donner un démenti à ma mère. Je veux... qu'est-ce que je veux?... épouser ce marchand? Dieux éternels! je ne puis m'y habituer. Ce serait mourir, m'enterrer vivante, et pourtant à quoi bon me désoler? Les jours passent. Oui, sans doute, je voyais devant moi un avenir clair et brillant, mon cœur s'ouvrait au pressentiment d'un bonheur inconnu. Illusion que tout cela, conte d'enfant que l'amour! Ma mère ne vient-elle pas de le dire? Et peut-être qu'à la fin tout est mensonge sur terre, et vaine chimère tout ce qui orne la vie? Alors, par le ciel, je ne perdrais rien, et j'échapperais à la douleur d'un plus grand désespoir, quoique ce soit peut-être précisément la plus terrible douleur de renoncer aux songes merveilleux de la jeunesse! Quoi qu'il en soit, je ne balance plus, je ne veux plus que mon père souffre pour moi! je veux.... Qui vient là? Polydore! (Elle fait un mouvement pour rentrer.) Mais non, je reste; s'il faut vendre mon bonheur, fixons-en le prix. Voilà qu'il vient; comme il se gonfle, comme il jette la tête en arrière, comme il plisse son front! regard, démarche, tout en lui n'est qu'orgueil; et moi, sa femme! je me sens froid au cœur!

(Elle reprend sa quenouille pendant que Polydore entre par le fond de la scène, à gauche.)

POLYDORE sans apercevoir Parthénie.

Cela ne peut pas durer ainsi, cet esclave me met sur la paille. J'ai beau tondre cet argent sur mes enfants, je ne peux pas les surveiller tous à la fois; il me faut une ménagère.

PARTHÉNIE à part.

Ne dirait-on pas qu'il porte le monde sur ses épaules! et je parie qu'il combine quelque économie de liards!

POLYDORE.

Il est vrai que je ne remplacerai pas Callinique. C'est celle-là qui était une bonne âme, et économe! Mais la fille de l'armurier n'est pas riche; elle sera bonne ménagère, je fais bien de la choisir. Tiens, la voilà en personne. Je considère cette rencontre comme un signe du ciel. Eh! bonjour, jeune fille, bonjour!

PARTHÉNIE.

Bonsoir plutôt, car le soleil baisse.

POLYDORE.

Il n'y a pas de soir là où ton œil brille.

PARTHÉNIE à part.

Voilà qu'il fait semblant de vouloir sourire. (Haut.) Laisse là les belles paroles! nous avons à parler de choses sérieuses : tu penses à m'épouser?

POLYDORE à part.

Hé! elle enfonce les portes. Je le conçois : elle est impatiente. (Haut.) Eh bien, oui, j'y pense.

PARTHÉNIE.

C'est ce que m'a dit ma mère, et quoique étonnée, à vrai dire, que ton choix tombe sur moi et que tu aies si vite oublié Callinique....

POLYDORE.

Oublié, non! un homme comme moi n'oublie jamais ce qu'il a perdu : ni argent, ni bien, ni valeurs, et Callinique était une valeur. Mais des raisons bien importantes me poussent à un nouveau choix... avant tout, mes enfants....

PARTHÉNIE.

Pauvres orphelins!

POLYDORE.

Pour pauvres, ils ne le sont pas. Mais ce sont de petits goinfres, des avale-tout, et de petits sauvages dont on ne peut venir à bout. Faudra-t-il leur faire venir au poids de l'or un pédagogue de Samos ou de Milet? La douceur n'est-elle pas ce qui réussit le mieux contre la force brutale? et toi, tu es douce.

PARTHÉNIE.

Douce, dis-tu? (A part.) Oui, douce comme la brebis menée à la boucherie!

POLYDORE.

Et puis mes affaires m'appellent si souvent hors de la maison, tantôt au marché, tantôt sur le port, faudra-t-il s'en rapporter à un esclave pour garder ma maison, mes magasins et mainte armoire bien remplie? Il me faut pour cela une femme, une épouse fidèle. Et enfin... je suis vert encore, il est vrai; je me sens même parfois très-jeune, mais déjà s'annoncent les précurseurs de la vieillesse; par-ci, par-là, un cheveu gris et la goutte de temps en temps. Qui alors aura soin de moi, qui me tiendra la chambre chaude, qui me préparera de la tisane d'herbes, et de petits potages, si ce n'est une femme aimante?

PARTHÉNIE à part.

Je perds courage, ô dieux!

POLYDORE.

Il y a encore une autre raison. Celle-ci brille dans ton regard, et fleurit sur tes joues. Elle s'appelle, mon petit bouton de rose....

PARTHÉNIE l'interrompant.

Assez, garde cette raison pour toi; dis-moi seulement une chose. Tu le sais, mon père cultive son champ, travaille à l'enclume, colporte sur son dos de lourdes marchandises, et pourtant, vieux comme il est, il aurait besoin de repos. Dis, penseras-tu à tout cela si je t'appartiens?

POLYDORE.

Certes j'y penserai.... Comment n'y penserais-je pas? j'y réfléchirai mûrement.

PARTHÉNIE.

Oui, mais que feras-tu pour mon père?

POLYDORE.

Tu me demandes ce que je ferai? Je n'ai pas l'habitude de me vanter; mais je ferai tout ce que tu pourras souhaiter. D'abord, il sera mon beau-père, le beau-père de Polydore, du riche Polydore! le parent d'un homme dont les ancêtres remontent jusqu'aux dieux, oui, jusqu'aux dieux, songe quel honneur, mon enfant!

PARTHÉNIE.

Soit. Mais l'honneur ne donne pas de pain.

POLYDORE.

Je songerai aussi à cela. D'abord, je continuerai comme par le passé de prendre à ton père ses marchandises à de bons prix.

PARTHÉNIE.

A de bons prix ! veux-tu dire bons pour toi ?

POLYDORE.

Et puis, encore un point, fais attention ici, jeune fille, et réfléchis bien : apprends que je te prendrai sans dot, tout à fait sans dot, telle que tu es là, sans une drachme.

PARTHÉNIE.

Tout cela, tu feras tout cela pour mon père, vraiment ?

POLYDORE.

Sans doute, c'est beaucoup, presque trop !

PARTHÉNIE.

Par tous les dieux, c'est trop, bonsoir donc.

(Elle veut rentrer.)

POLYDORE.

Reste, il me faut une réponse.

PARTHÉNIE.

Soit, la voici, et retiens-la : Donne à tes enfants un pédagogue à n'importe quel prix et de n'importe quel pays ; pour garder ta maison, mets-y des verrous et des grilles, et, si tu es souffrant, tu trouveras là-bas, au coin, une marchande d'herbes et de simples, et tu prépareras tes tisanes toi-même. Pour moi, sache qu'il n'est pas sur toute la terre d'herbe plus amère que ta vue.

(Elle rentre.)

POLYDORE seul et la suivant des regards.

Qu'est cela ? ai-je bien entendu ? elle me refuse, moi, le riche Polydore ! L'enfant de l'armurier refuse le fils des dieux ! elle ne veut pas de moi et me le dit tout crûment, comme si j'étais le compagnon forgeron de son père ! et elle se moque de moi par-dessus le marché ! Pas d'herbe plus amère que ma présence ! Ah ! oui, elle te sera amère cette herbe, à toi et aux tiens. Que le vieil infirme forge désormais ses armes pour sa ruine ; je ne lui achète plus une lame. J'acquiers les droits de ses créanciers, je le cite en justice, je le fais chasser de sa maison, de la

ville même, lui et son insolente enfant. Oui, et dût-il m'en coûter la dernière de mes drachmes, je n'aurai pas de cesse que son destin ne soit accompli !

(Pendant qu'il se promène de long en large, paraît au fond de la scène, à gauche, Lycon le pêcheur.)

LYCON.

Ils m'ont dit de descendre la rue tout droit, puis de tourner le coin, puis la première maison à droite de la fontaine. C'est donc celle-ci. (Il s'avance vers la maison de Myron et frappe à la porte.) Hé ! holà ! ouvrez là dedans ! qu'on ouvre ! Ah ! vous faites les sourds, le malheur frappe trop fort, il faudra bien que vous l'entendiez.

POLYDORE, à gauche de la scène, à part.

Eh ! que veut cet homme ?

THÉANO ouvrant la porte de la maison.

Qui va là ? qui fait tant de bruit ?

LYCON.

Sortez.

THÉANO.

Qu'y a-t-il, parle ?

LYCON.

Tu es la femme de Myron l'armurier ?

THÉANO.

Moi ! non, mon mari est mort.

LYCON.

Rends donc grâces aux dieux, car la mort vaut mieux que l'esclavage.

THÉANO.

Quoi ? comment ! Myron....

LYCON.

Est prisonnier, enlevé par les sauvages Tectosages.

POLYDORE, à part, en se frottant les mains.

Prisonnier ! ah ! mais cela vient tout à fait à propos.

THÉANO.

Myron enlevé ! prisonnier !

LYCON.

Oui, je l'ai vu de mes yeux.

THÉANO.

Dieux éternels ! ah ! voici venir ses amis. (A Adraste et Elpénor qui viennent par le fond de la scène.) Arrivez, Adraste, Elpénor ; voici un homme qui nous annonce que Myron est enlevé par les Tectosages !

ADRASTE à Lycon.

Comment ! dis-tu vrai ?

ELPÉNOR.

Et comment est-ce arrivé, dis ?

LYCON.

Je coupais des vergues pour mon bateau, dans la forêt, non loin de la côte, lorsque je vis arriver un homme lourdement chargé. Moi, j'étais caché par le fourré, lui s'étendit sur la mousse à peu près à une portée de flèche; soudain, j'entends du bruit derrière le hallier, et, semblables à des hurlements de loup, les cris des Tectosages.

POLYDORE à part.

Dieux vengeurs, vous avez bien fait cela !

ACTÉE descend avec une servante les degrés de sa maison ; elle parle à la servante :

Voilà encore que, selon son habitude, Parthénie a oublié sa quenouille ; rentre-la.

LYCON à Adraste, Théano et Elpénor.

Moi, j'étais à l'abri; mais l'autre n'y a pas échappé, ils lui ont tout pris.

ACTÉE à la servante qui prend la quenouille.

Prends aussi la corbeille.

(La servante prend la quenouille et la corbeille, et rentre.)

LYCON.

Ils lui ont ensuite demandé qui il était, et dès qu'il eut répondu qu'il était armurier, ce furent des cris de joie ! « Il faut l'enlever ! » dirent-ils. Ils l'ont lié et l'ont poussé devant eux, ses cheveux blancs flottant au vent.

ACTÉE, qui suivait la servante, s'arrête tout à coup sur le seuil de la porte.

(A part.) Des cheveux blancs !... un armurier !... lié !... enlevé !... Haut.) Qui était cet armurier, dites ? qui était cet homme ?...

LYCON, après une pause, aux autres qui restent la tête baissée.

Est-ce là la femme de Myron ?

ACTÉE.

La femme de Myron! grands dieux! Myron serait...? non, non, que restez-vous là muets? non, non, ce n'est pas Myron! (Personne ne lui répond; après une pause.) Malheur! malheur à moi!

ADRASTE.

Elle s'affaisse.

ELPÉNOR.

Elle tombe.

THÉANO la soutenant.

Au secours!

POLYDORE à part.

Elle a son compte. Reste la fille!

AMYNTAS, arrivant, suivi de plusieurs hommes et femmes attirés par les cris de Théano.

Vous dites que Myron est prisonnier?

THÉANO.

Mais aidez-moi donc à faire rentrer cette malheureuse femme!

(Théano et plusieurs autres femmes enlèvent Actée.)

AMYNTAS.

Et ce sont des Tectosages qui l'ont emmené?

LYCON.

Oui, des Tectosages. Il y a trois semaines qu'une troupe de ces gueux velus ont quitté leurs montagnes, comme c'est leur habitude, dévastant le pays, tombant sur les voyageurs, et enlevant les troupeaux de nos pâturages. Ce sont eux qui ont emmené Myron.

PARTHÉNIE se précipitant hors de la maison.

Où est l'homme qui a apporté cette nouvelle? (A Lycon.) C'est toi! dis, est-ce vrai? l'as-tu vu?

LYCON.

Je les ai vus passer à dix pas de moi, le vieillard, et les barbares qui chantaient.

PARTHÉNIE.

Et toi, tu t'es sauvé, et lui....

LYCON.

J'étais dans le hallier, seul, je n'osais pas souffler. Je ne m'enfuis que lorsque la troupe fut tout à fait passée; mais le vieux m'aperçut et

me cria d'un ton suppliant : « Je suis Myron de Massalia, l'armurier; pour l'amour des dieux, va et dis chez moi qu'ils payent ma rançon. » Un des sauvages alors ajouta en ricanant : « Oui, va, cours, et si on veut le racheter, qu'on ne vienne pas avec moins de trente onces d'argent; l'homme les vaut bien! » Et je courus mon chemin, tandis qu'ils se dirigeaient vers les Cévennes.

PARTHÉNIE.

Prisonnier!... (Elle essuie ses larmes.) Non, arrière, lâches pleurs! que mon œil soit clair! que mon âme soit d'acier! Tu dis qu'ils sont allés vers les Cévennes, qu'ils demandent rançon? La maison et les champs, nous les devons, mais nous avons des amis.

POLYDORE à part.

De l'argent comptant vaudrait mieux.

PARTHÉNIE.

Vous, Adraste, vous, Amyntas, vous nous aiderez; vous avez grandi avec lui, vous avez partagé avec lui les jeux de l'enfance, les soucis de la vieillesse! vous le sauverez, vous le pouvez, vous êtes riches! vous le voudrez, vous êtes bons; dites, hommes généreux! dites oui, vous nous prêterez la rançon?

ADRASTE.

Moi! trente onces d'argent! plût aux dieux que je les eusse pour mes enfants!

AMYNTAS.

La mer porte tout mon bien. Qui peut bâtir sur les flots et sur les vents? je suis peut-être ruiné au moment où je vous parle.

POLYDORE à part.

O les bons amis!

PARTHÉNIE.

Ayez pitié, afin que les dieux aient pitié de vous! (A Amyntas.) Que tes vaisseaux rentrent dans le port! (A Adraste.) Que tes enfants ne tombent jamais sous le joug de l'esclavage, que le fardeau de la pauvreté ne pèse jamais sur eux! Sauvez-nous! laissez-vous attendrir par le désespoir de ma mère et par mes supplications.

ADRASTE.

Assez! plus tard peut-être, mais à présent, n'attends rien de moi, c'est impossible.

PARTHÉNIE.

O grands dieux!

AMYNTAS.

Oui, les temps sont durs et chacun porte son propre bât.

PARTHÉNIE.

O amitié, conte d'enfant!

(La voix d'un héraut en dehors de la scène.)

Place, citoyens, place au timarque!

PARTHÉNIE.

Partez donc! qu'avais-je à faire de vous? La mère veille, Massalia protégera ses enfants.

LE HÉRAUT avec une baguette blanche, à gauche, au fond de la scène.

Place, vous dis-je, au timarque!

PARTHÉNIE, tombant aux pieds du timarque qui paraît, entouré de quelques conseillers.

Au secours! sauvez-nous!

LE HÉRAUT levant sa baguette.

Arrière!

LE TIMARQUE.

Non, laisse-la. Dis, jeune fille! pour qui demandes-tu secours?

PARTHÉNIE.

Sauve Myron l'armurier... mon père... dans les montagnes... les Tectosages l'ont enlevé! Oh! tu le sauveras, tu l'arracheras à l'esclavage!

LE TIMARQUE.

Je plains le sort de ce bon citoyen, mais pour le sauver....

PARTHÉNIE.

Fais retentir les trompes, ordonne aux citoyens de prendre les armes; c'est mon père qui les a forgées, vos armes! l'acier en est bon! Que Massalia sauve un de ses fils, qu'elle l'enlève aux brigands, qu'elle le rende libre à sa libre patrie.

LE TIMARQUE.

C'est impossible, nos vieilles lois s'y opposent. Alors qu'à peine fondée, Massalia disputait encore sa jeune existence aux peuples sauvages de la côte, il fut décidé, pour que le salut d'un seul ne compromît pas celui de tous et que la prudence contînt la témérité, que Massalia ne protégerait ses citoyens que jusqu'à l'ombre de ses murs, et comme Myron a franchi cette limite....

PARTHÉNIE.

Grâce! grâce! (Se levant.) Non, pas de grâce; le droit! mon droit!

Est-ce que Massalia n'est pas solidement fondée? est-ce que la puissance de son bras ne s'étend pas bien au delà de l'ombre de ses murs? Qu'elle use de sa force! Qu'est-ce que des lois qui lient et ne défendent pas? Mon père est prisonnier, délivre-le, timarque.

LE TIMARQUE.

C'est impossible, ma fille; une pierre dérangée à l'édifice du droit fait crouler la maison. Vois toi-même; je n'y puis rien.

(Il fait un mouvement pour s'en aller.)

PARTHÉNIE tombant de nouveau à ses pieds.

Miséricorde!

LE TIMARQUE.

Auprès des dieux seuls est la miséricorde! sur la terre habite le droit, et c'est à moi de le sauvegarder. Place!

LE HÉRAUT.

Place, te dis-je, au timarque!

(Le timarque sort par le fond de la scène, à droite.)

PARTHÉNIE criant après lui.

Grâce!... Malheur à moi! pas une oreille pour mon désespoir!

(Elle reste agenouillée et cache sa figure dans ses mains.)

POLYDORE, imitant le timarque et se frottant les mains, à part.

Je n'y puis rien! je voudrais t'embrasser, homme d'or qui as dit : Je n'y puis rien!

ELPÉNOR.

Je m'éclipse; je ne peux pas lui être utile, et ses larmes me vont au cœur!

(Il s'éloigne avec plusieurs des assistants, dont une bonne partie avaient déjà suivi le timarque.)

ADRASTE.

Viens! suis-moi, pêcheur, je te donnerai l'hospitalité et ton salaire de messager. Et vous, amis, venez dans ma maison pour délibérer posément sur ce qu'on peut faire dans ces conjonctures pressantes.

(Il s'en va avec Amyntas, Lycon et le reste des assistants.)

(Parthénie, toujours à genoux, la figure cachée dans les mains, se trouve au milieu de la scène, seule avec Polydore.)

POLYDORE, assis sur les degrés de la maison, une jambe sur l'autre.

Oui, oui, allez-vous-en. A notre tour maintenant, et je la toucherai qu'elle s'en souviendra.

PARTHÉNIE regardant autour d'elle.

Partis! tous partis! ils me fuient; pas un bras pour m'assister! Oh! je le vois, le malheur est solitaire. (Se levant subitement.) Et pourtant, il faut que je trouve du secours! il le faut, je veux voir Polydore!

POLYDORE.

Ah! tu veux voir Polydore? tu es donc malade, pour chercher une herbe si amère!

PARTHÉNIE à part.

Maintenant, dieux! assistez-moi et fondez en humilité la fierté de mon âme! (Haut.) Oh! vois-moi à tes pieds, dans la poussière!

POLYDORE.

Eh oui, dans la poussière, à mes pieds.

PARTHÉNIE.

Oublie, pardonne-moi, et rachète mon père; je m'engagerai à ton service comme esclave.

POLYDORE.

Vraiment?

PARTHÉNIE.

Je garderai ta maison et ton bien, je soignerai ta vieillesse, j'élèverai tes enfants.

POLYDORE.

Tiens, tiens, tu ferais tout cela? vraiment, tout cela?

PARTHÉNIE.

Tout cela et plus encore, pour une chose : rachète mon père!

POLYDORE se levant.

Eh! c'est trente onces, je pense, que demandent les Tectosages. Non, non, cela monterait trop haut. Je me conforme volontiers aux bons conseils, et vois-tu, je vais suivre celui que tu m'as donné : je ferai venir un pédagogue pour mes enfants, je ferai mettre des verrous et des grilles à ma maison, et, si je tombe malade, j'achèterai des herbes chez la marchande du coin. Voilà le parti que je prends. Quant à toi, ma belle enfant, rachète ton père comme tu peux; va t'offrir comme esclave aux barbares; fais ce que tu veux, je ne te demande qu'une chose, ma petite rose épineuse, ne me compte plus désormais dans ton jeu. (A part.) Je lui ai rivé son clou, elle s'en souviendra.

(Il sort à droite.)

PARTHÉNIE, qui, pendant ce discours, s'est levée et éloignée de Polydore.

Va, réjouis-toi, tu crois que le désespoir va me saisir et que tes sar-

casmes vont pousser au délire mon âme abandonnée? tu te trompes! Les hommes me fuient, mais les dieux, je sens leur approche, leur souffle gonfle ma poitrine, ils m'inspirent ce courage victorieux et tout-puissant qui, sûr de lui-même, ne trouve aucun but au-dessus de son essor. Fou venu pour envenimer ma douleur, ce sont les dieux qui t'ont fait parler; tu m'as montré le chemin obscur du salut, tu m'as appris à briser les chaînes de mon père. Partons! partons! la nuit tombe; que d'autres se reposent! debout, Parthénie! ta tâche commence.... Mais ma mère!

THÉANO *sortant de la maison, et qui a entendu ces derniers mots.*

C'est passé; elle est tranquille maintenant, le sommeil va sans doute lui donner le repos dont elle a besoin.

PARTHÉNIE.

Puisse-t-il longtemps couvrir son âme de ses rayons assombris!

THÉANO.

Viens donc lui préparer sa potion de jusquiame et de népenthe odorante.

PARTHÉNIE.

Je connais une herbe plus puissante, et je vais la chercher.

THÉANO.

Comment! maintenant?... il fait nuit....

PARTHÉNIE *mettant la main sur son cœur.*

Il fait jour ici!

THÉANO.

Tu vas toute seule...

PARTHÉNIE.

Les dieux sont avec moi.

THÉANO.

Chercher des herbes maintenant?... Tu as perdu l'esprit; tu ne dois pas, te dis-je....

PARTHÉNIE.

Veille auprès de ma mère; moi, mon âme me pousse hors de ce lieu. Si c'est la vérité que mon œil intérieur a entrevue, le but n'est pas loin, le salut est près; je risque tout pour gagner tout!

THÉANO.

Où vas-tu?... Qu'est-ce que cela veut dire?... Reste, Parthénie!..

ACTE DEUXIÈME.

(Une forêt dans les Cévennes. Une allée sombre avec une éclaircie, d'où l'on aperçoit des montagnes rocheuses. Au fond, à gauche, un feu à moitié éteint sur lequel est suspendu un chaudron. Plusieurs Tectosages enveloppés de peaux de moutons dorment en cercle autour du feu; à côté d'eux des lances, des casques, des boucliers, des coupes et des hanaps renversés. Derrière, tout au fond, quelques tentes couvertes de peaux d'animaux. En avant de la scène, à droite, AMBIVAR, NOVIO et TRINOBANT sont assis autour d'un bloc de pierre et jouent aux dés. A gauche, au milieu de la scène, INGOMAR dort sous un arbre au tronc duquel sont suspendus son glaive et son bouclier. MYRON est assis par terre à quelques pas de lui.)

AMBIVAR.

Un point de plus, à moi l'enjeu!

TRINOBANT.

Tonnerre! voilà du bonheur!

NOVIO.

A mon tour maintenant!

AMBIVAR.

Que joues-tu?

NOVIO.

Mon poulain noir. Tu le connais; il a deux ans, rapide comme le vent. Cela va-t-il?

AMBIVAR.

Je mets deux moutons gras.

(Ils jouent aux dés.)

MYRON.

Tout cela me paraît un conte. D'abord, ils ont avalé en vrais loups leur formidable repas, puis ils se sont gorgés d'hydromel brun; voilà que maintenant ils font claquer les dés.... Les autres, là-bas, étendus comme des masses, sont ivres-morts, un sommeil de plomb pèse sur leurs yeux. Et moi, l'esclave de ces barbares, de ces brutes! moi, hier encore citoyen de Massalia et homme libre, et aujourd'hui....

INGOMAR parlant en dormant avec des mouvements crispés.

Sus! poursuivez-les!

NOVIO.

De l'hydromel, esclave! de l'hydromel!

AMBIVAR jetant les dés.

Voilà! le poulain est à moi!

TRINOBANT.

Dix points!

NOVIO.

Ciel et tonnerre!

MYRON à part.

Tout mon avoir ne suffirait pas pour me racheter, et je suis déjà chargé d'années. Si j'étais jeune, je prendrais courage, je tâcherais de m'enfuir; mais, tel que je suis, pas de salut!

NOVIO à Myron, le menaçant du poing.

De l'hydromel, ou je te coupe tes oreilles sourdes! de l'hydromel, esclave!

MYRON saisissant précipitamment une cruche et la portant à Novio.

Voici, voici l'hydromel!

AMBIVAR.

Eh bien! que mets-tu, Trinobant?

TRINOBANT.

Mon brassard, que voici.

AMBIVAR.

Et moi, je mets mon baudrier; cela va-t-il?

TRINOBANT.

Cela va.

MYRON s'éloignant avec la cruche.

Oh! si c'était du poison, comme je vous en abreuverais de bon cœur! Et pas d'issue!... Cependant Polydore, Adraste, Amyntas, Elpénor, mes amis, sûrement ils pensent à moi, ils me rachèteront! O dieux! ne trompez pas mon espoir, ramenez-moi dans ma famille, et faites-moi mourir dans la ville de mes pères!

INGOMAR, toujours parlant en dormant.

Sus! sus! Tuez! tuez! (Il s'éveille.) Ah! ce n'était qu'un songe, c'est dommage: le combat était fini, la journée à nous. Comme ils couraient!... que de prisonniers! et quel butin! Et ce n'était qu'un songe! Où peut donc rester Allastor?

TRINOBANT.

Perdu!... Allons, j'en ai assez pour aujourd'hui.

AMBIVAR.

Encore un coup!

TRINOBANT.

Une autre fois.

(Il se lève et s'approche d'Ingomar.)

AMBIVAR.

Et toi, Novio? je joue ma dernière part du butin, cette femme allobroge.

NOVIO.

Et moi, je mets ce glaive que j'ai pris à cet esclave, là-bas.

MYRON à part.

Mon glaive! ils jouent mon bon glaive! Je ne croyais pas le donner à si bon marché. Oh! j'aimerais mieux en voir l'acier dans leurs cœurs!

INGOMAR, qui s'est levé, s'approchant de Samo.

Debout, Samo, debout!

TRINOBANT également s'avançant.

Debout! (Le secouant.) Les morts dorment ainsi.

SAMO, ivre, ouvrant à peine les yeux.

Il est temps de souper?

INGOMAR.

Non, il est temps de rentrer du pâturage les troupeaux que nous avons enlevés. Frotte-toi les yeux, secoue le sommeil.

AMBIVAR pendant que les Tectosages, éveillés peu à peu, s'éloignent dans le fond de la scène.

Mon coup est meilleur.

NOVIO se levant subitement.

Non, c'est le mien!

AMBIVAR.

Tu mens!

NOVIO le saisissant à la gorge.

Chien, triches-tu?

AMBIVAR brandissant sa hache.

Chien!... Les chiens mordent!

MYRON à part.

Très-bien, tuez-vous, égorgez-vous, dévorez-vous comme des araignées enragées.

INGOMAR revenant à l'avant-scène.

Qu'est-ce?...

NOVIO luttant avec Ambivar.

Gueux! assassin!

INGOMAR les séparant de force.

La paix, vous dis-je!

NOVIO.

Qui ose...?

INGOMAR.

C'est moi, moi votre chef, élu par vous.... Paix donc, c'est moi qui l'ordonne!

NOVIO.

Place!

AMBIVAR brandissant la hache.

Le sang de son cœur ou le tien!

INGOMAR menaçant.

Arrière!... Un pas de plus, et je vous envoie aux ombres!

(Novio recule, Ambivar baisse la hache.)

INGOMAR.

Encore une fois, allez. Toi, Novio, gravis le roc pour voir si Allastor vient; toi, prends ta hache et coupe du bois pour le repas du soir. Allez, vous dis-je!

AMBIVAR marmottant à part soi.

Bien, le temps viendra.... Bien!

(Ambivar sort à droite et Novio à gauche.)

INGOMAR.

Me braver, moi! Par l'éclair du ciel!... Mais allez toujours, fanfarons, je me ris de vous, et, s'il n'en vient pas un plus fort que vous deux, l'heure qui doit me dompter est encore loin, et je monte aux cieux invaincu.... Qu'est-ce que je voulais donc?... Ah! oui, je voulais boire. Esclave, de l'hydromel!... (Après avoir bu dans la cruche que Myron lui a apporté.) Ah! voilà un bon coup, cela rafraîchit!... (S'étendant sur le bloc de rocher sur lequel on venait de jouer aux dés.) Et maintenant, esclave, conte-moi quelque chose et raccourcis-moi le temps.

MYRON.

Moi?

INGOMAR.

D'abord, dis-moi ton nom.

MYRON.

Myron, seigneur....

INGOMAR l'imitant en raillant.

Myron, seigneur.... Ça pleurniche comme une petite nichée d'oiseaux dans le chènevis; ça vous a une mine piteuse comme s'il venait de manger de l'épine-vinette. Voyons, parle; qu'as-tu? T'aurait-on donné des coups de fouet pendant que je dormais?

MYRON effrayé.

Des coups de fouet!...

INGOMAR.

Ils t'ont battu?

MYRON.

Non, seigneur.

INGOMAR.

Par tous les dieux, qu'as-tu donc à pleurnicher, vieil infirme, dis? Tu as ici à boire et à manger à volonté, et la nuit un bon lit sur la mousse, et quand nous serons chez nous, nous te bâtirons une forge; tu travailleras, tu martelleras et vivras comme par devant.

MYRON.

Et comptes-tu pour rien la perte de la liberté?

INGOMAR.

Comment, la liberté? tu me fais rire.... Tu manques de liberté? Tu n'en avais plus quand nous t'avons pris. L'âge t'a enchaîné au joug. La jeunesse seule est forte, et seule la force est libre!

MYRON.

Et si, comme tu le dis, la vieillesse paralyse ma force, qui donc chez vous aura soin de moi?

INGOMAR.

Avoir soin de toi? Est-il une herbe contre la vieillesse? Nous savons mieux guérir cette maladie.... Chez nous, quand on se sent vieux et cassé, on s'en va dans la forêt avec des provisions pour trois jours, on se couche sur la mousse sous un arbre, et après trois jours on s'en va vers les dieux.

MYRON.

Et vous laissez faire?... vous n'empêchez pas?... Le fils laisse le père...?

INGOMAR.

Mourir, pourquoi pas? Son heure étant venue, pourquoi vivrait-il,

un tourment à lui-même, un fardeau pour les siens? La force est l'élément de la vie; quand elle s'enfuit, la vie ne nous est plus qu'une poignée sans lame, un carquois sans flèches, et nous la jetons loin de nous.

MYRON.

Dans la forêt! après trois jours!... Horrible!... Ainsi donc, si les forces me manquaient tout à fait, j'irais, moi....

INGOMAR.

Non, pas toi, tu es un esclave; ton sort dépend de qui t'obtiendra comme sa part du butin. Il se peut aussi que le sort te désigne pour être la part des dieux; alors, dans le cercle des pierres saintes, la hache te frappera.

MYRON.

La hache!... Malheur à moi!... La hache des sacrifices! je sens déjà l'acier sur la nuque!

INGOMAR.

A l'entendre, on dirait que, lui parti, le monde ne sera plus.

MYRON.

Ah! protégez-moi, dieux miséricordieux de mon pays.... Massalia! malheur à moi, pour avoir franchi le seuil de tes portes!

INGOMAR.

Tais-toi; sois lâche pour toi seul, et n'assourdis pas mes oreilles de tes plaintes.

MYRON reculant.

Bien... très-bien... je me tais.

INGOMAR à part.

Il se peut qu'il y ait des hommes parmi son peuple, mais celui-là n'en est pas. (Haut.) Esclave!...

MYRON.

Seigneur?

INGOMAR.

Rassure-toi, ne crains rien; le sort ne tombera pas sur toi, et pourvu que tu nous forges de bons glaives, que tu fasses ton service, que tu vives comme nous l'entendons, tu te plairas chez nous.

MYRON.

Moi, me plaire chez vous!

INGOMAR.

Fou! tu aimes tant la vie, tu appelles la liberté, et tu ne la connais

pas. Elle est chez nous, la liberté; elle est sous le grand ciel et dans les bois, elle respire sur les montagnes! Et la vie... vivez-vous seulement? C'est nous qui vivons; tantôt ici, tantôt ailleurs, à notre caprice, partout chez nous, pas de soucis pour aujourd'hui, pas d'épargnes pour demain.... Chasses, festins, combats et dangers, voilà ce que j'appelle vivre! voilà une joie qui vous gonfle les veines et vous soulève la poitrine; mais vous, là-bas, dans vos sombres murs, vous connaissez la vie comme un deuil éternel.

MYRON.

J'y suis né, seigneur. Là règnent la loi, la justice, l'ordre. J'y possède... j'y possédais, voulais-je dire, les biens les plus précieux : une femme fidèle, une fille chérie...

INGOMAR.

Des pleurs maintenant, des pleurs pour des femmes! Sors de ma présence. Es-tu une femme toi-même? Qu'est-ce donc que les femmes? des êtres vains et voluptueux, nés pour enfanter et pour servir. A peine formées, ça vous jette des regards de désir, ça s'accroupit autour de l'âtre et nourrit des enfants, ça se parfume les cheveux, ça se mire dans la rivière.... Si j'étais un dieu et que j'eusse un monde à créer, je n'y mettrais pas une femme, pas une! Nous autres, nous prenons des femmes comme nous prenons un bain quand le soleil est chaud. Mais toi... pleurer pour des femmes!... Allons, sors de ma présence.

MYRON.

Seigneur, tu t'emportes. Pourtant, si hier encore tu eusses été libre, et si aujourd'hui, semblable à moi, loin de ta patrie, pauvre esclave....

INGOMAR.

Moi! je ne serais pas esclave! (On entend un son de trompe dans le lointain.) Silence! c'est le cor d'Allastor. Ce sont eux, ils viennent. (A Novio, qui paraît au fond.) Viennent-ils, dis?

NOVIO.

Oui, ils montent le ravin; Allastor précède les autres; il gravit la montagne, le voici.

(Allastor paraît dans le fond de la scène; peu à peu Samo, Trinobant, Ambivar et d'autres Tectosages, s'avancent également.)

ALLASTOR.

Oui, me voici; mais mieux eût valu ne pas partir : je reviens les mains vides.

INGOMAR.

Dis-tu vrai? Ces gras troupeaux que les bourgeois d'Avenio envoient tous les ans aux pâturages des montagnes?...

ALLASTOR.

Je n'en ai pas vu un sabot.

INGOMAR.

Tant pis.... Et qu'est-ce que tu apportes?

ALLASTOR.

Rien.... Si, pourtant; j'amène un joli brin de jeune fille.

NOVIO.

Une femme!

INGOMAR.

Une femme! cela valait bien la peine!

AMBIVAR.

Et d'où t'est venue cette prise?

ALLASTOR.

Elle s'est elle-même jetée dans nos mains; nous étions aux aguets dans le fourré quand nous entendîmes des pas et des voix. Elle avançait, bravant la chaleur du soleil, les galets du sentier. Nous nous montrons; l'enfant qui la guidait s'enfuit, mais elle, détournant de sa main nos bras étendus : « Arrêtez, dit-elle, je vous cherche; êtes-vous des Tectosages? »

TRINOBANT.

Hé! que dis-tu? La fille....

NOVIO.

Et vous?

ALLASTOR.

Nous nous mettons à rire. « C'est nous que tu cherches, lui disons-nous; eh bien, tu nous as, c'est-à-dire tu nous appartiens. » Mais elle, rouge de colère, s'arrache de nos mains. « Non, dit-elle, je ne vous appartiens pas; j'apporte la rançon pour un de vos esclaves, elle est mon sauf-conduit. »

MYRON à part.

Rançon... pour leur esclave!...

INGOMAR.

Si elle apporte une rançon, elle a dit vrai : elle est libre.

ALLASTOR.

Bref, nous consentons à la conduire à Ingomar, notre chef. Elle nous

suit, c'est-à-dire elle nous devance d'un pas ailé, et nous la suivons en secouant la tête.

TRINOBANT.

Ah! celle-là a du cœur au ventre.

INGOMAR.

De quel esclave apporte-t-elle la rançon?

ALLASTOR.

Celle de Myron de Massalia, a-t-elle dit.

INGOMAR avec mépris.

De celui-ci?

MYRON.

Grands dieux!

INGOMAR.

Allons, il n'est si mauvaise marchandise qui ne trouve acheteur!

MYRON.

Être libre! revoir Massalia! O dieux! ne me rendez pas fou!... Et toi, dis, n'est-ce pas, ses cheveux sont bruns, son œil est limpide et clair; souples sont ses membres; et sa voix douce comme celle du rossignol? dis, n'est-ce pas, c'est mon enfant?

ALLASTOR.

Vois toi-même.

(Parthénie paraît dans le fond de la scène, entourée de Tectosages.)

MYRON.

Parthénie! mon enfant! Ma chère, ma douce enfant! c'est toi! oui, c'est ton œil qui me regarde; je te tiens, je retrouve tout! Je le pensais bien : si ma petite Parthénie peut me racheter, elle le fera.... Elle l'a fait.

PARTHÉNIE.

Mon père adoré!

INGOMAR.

Voilà encore qu'il pleure! Par le dieu du tonnerre, ce drôle fond comme un nuage.

ALLASTOR.

Assez de pleurs et de chuchotements. Femme, tu cherchais Ingomar, le voici; parle.

PARTHÉNIE s'agenouillant devant Ingomar.

Seigneur, à tes pieds, une enfant demande la liberté de son vieux père; à nous, il est tout, et vous, que feriez-vous d'un homme comme lui, faible et âgé?... Oh! rendez-le-moi!

NOVIO.

Comment, le rendre?

AMBIVAR.

Est-ce là sa rançon?

ALLASTOR.

Elle veut l'avoir pour rien?

INGOMAR.

Femme, ton père est notre esclave à nous tous; s'il était à moi, je te le donnerais, ne fût-ce que pour me débarrasser de ce pleurnicheur, mais il n'en est pas ainsi.... N'espère donc pas nous l'arracher par des paroles douces et insinuantes, et dusses-tu....

PARTHÉNIE se levant subitement.

Assez! ménage ton souffle, les dieux le veulent; prenez donc la rançon.

INGOMAR.

Et que nous offres-tu?

PARTHÉNIE.

Moi-même!

MYRON.

Tu es folle!

INGOMAR.

Toi-même?

PARTHÉNIE.

Une vie verdoyante pour une vie fanée; jeunesse pour vieillesse, force pour faiblesse : voilà ce que je vous offre; dites oui, et rendez-lui la liberté.

MYRON.

Non, je ne veux pas... jamais!

INGOMAR.

Ton père forge des armes et peut nous être utile; toi, tu es une femme!

PARTHÉNIE.

Tu crois que je vous serais à charge? Nullement; je sais filer et tisser artistement; je sais faire des vêtements et préparer des mets friands. Je joue de la lyre, et je sais aussi conter de très-beaux contes et chanter de douces chansons pour bercer votre sommeil. Je suis forte, saine de corps et d'âme, et toujours heureuse et gaie d'humeur.

INGOMAR.

Ceci est quelque chose. Ton père ne sait que pleurer.

PARTHÉNIE.

Dites oui, et vous ne vous en repentirez pas.

MYRON.

Non.... Elle est folle, insensée; ne l'écoutez pas.

INGOMAR.

Toi, là-bas, tais-toi!... Et vous, qu'en pensez-vous, dites?

(Il passe avec les autres Tectosages à gauche, de manière que Myron et Parthénie restent seuls à droite.)

MYRON.

Malheureuse! qu'as-tu fait? C'est ainsi que tu veux me délivrer? Mais moi, dût-il m'en coûter la vie, je ne veux pas.... Quoi! Polydore et les autres n'ont pu te donner un meilleur conseil?

PARTHÉNIE.

Je n'ai trouvé ni secours ni conseil auprès de tes amis.

MYRON.

Mais Massalia? le timarque? les augustes membres du conseil?

PARTHÉNIE.

Sourde a été toute oreille. Me voici donc moi-même pour briser tes chaînes.

MYRON.

Ah! pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour!... Mieux vaudrait pour toi vivre dans la caverne du dragon qu'ici, auprès de ces barbares que la nature a faits hommes par dérision, qui laissent mourir leurs vieillards de faim, et qui... tremble! pauvre enfant... sacrifient leurs esclaves à leurs idoles!

PARTHÉNIE.

Eh! ils ne me sacrifieront pas.

INGOMAR, de l'autre côté de la scène, pendant que Myron et Parthénie continuent de parler bas.

Qu'elle retourne là d'où elle est venue, nous avons trop de femmes chez nous.... Le vieux forge des armes.

TRINOBANT.

Mais lui peut mourir d'un jour à l'autre, et elle, elle est jeune, elle peut vivre longtemps.

NOVIO.

Renvoyer une fille si fringante! Rendez le vieux.

INGOMAR.

Ils perdent le sens.

AMBIVAR.

Écoutez! gardons-les tous les deux.

INGOMAR.

Non, c'est le conseil d'un gueux. Elle s'est fiée à notre loyauté, et sa confiance ne sera pas trompée.

PARTHÉNIE pendant que les Tectosages continuent de parler bas.

C'est fait, résigne-toi. Ma mère se désespère; va sécher ses larmes. Je suis jeune, je supporterai légèrement ce qui t'écrase, et là où tu mourrais, je vivrai courageusement. Sois libre, et laisse-moi....

MYRON.

Te laisser ici où t'attend la mort, et pis que la mort : la violence, la honte! Jamais!... Dieux! apprenez-moi à me servir de ce poignard, le dernier trésor soustrait à l'avidité des brigands.

PARTHÉNIE lui saisissant le bras et lui arrachant le poignard.

A moi ce poignard!... Et maintenant, pars tranquille, car je vivrai digne de toi ou je mourrai.... Mais je ne mourrai pas; et si, à ton retour, Massalia te refuse à toi aussi des secours, tu rassembles les pêcheurs et les pâtres, tu te mets à leur tête, et tu surprends les brigands.

MYRON.

Parle bas.... Rassembler des amis! surprendre les brigands! un dieu a mis cette parole sur tes lèvres.

INGOMAR aux Tectosages.

C'est vous qui le voulez, et vos voix l'emportent.... (A Parthénie.) Apprends-le donc, femme, ton désir est accompli : nous t'acceptons comme rançon de celui-là; qu'il parte; tu resteras, toi.

PARTHÉNIE.

Merci, ô dieux!

MYRON.

Non, je ne le veux pas, vous dis-je. Je suis et veux rester votre esclave; elle est libre, que libre elle retourne dans sa patrie.

INGOMAR.

Qui s'inquiète de ta volonté? Nous voulons que tu t'en ailles et qu'elle reste. Pars donc!

PARTHÉNIE.

Pars, mon père; tu reviendras, tu me rachèteras. Oh! n'excite pas leur colère.

INGOMAR.

Eh bien, t'en iras-tu? Allons, compagnons, dégourdissez-lui les membres.

NOVIO et TRINOBANT s'approchant de Myron et le poussant.

Allons! va-t'en!

MYRON.

Voulez-vous arracher mon enfant de mes bras?

TRINOBANT le saisissant.

En route, vieux.

PARTHÉNIE.

Ne le touchez pas si rudement, il partira de lui-même. Oh! ne tarde plus, pars!

MYRON.

Soit! Je m'en vais, mais je reviendrai.

AMBIVAR.

Hé! toi?

MYRON.

Oui, je reviendrai pour votre perte à tous!

ALLASTOR.

Cela vous menace encore.

AMBIVAR.

Assommez-le!

INGOMAR.

Non; chassez ce fanfaron, et laissez-le courir.

PLUSIEURS TECTOSAGES poussant Myron.

Allons, que ça finisse! En route!

MYRON.

Parthénie! mon enfant! adieu!

PARTHÉNIE.

Adieu!... (A part.) Il part; je ne le verrai plus jamais!

(Elle couvre sa figure de ses deux mains et sanglote à l'avant-scène.)

INGOMAR, qui est monté sur une hauteur au fond de la scène pour voir partir Myron.

Comme il marche! comme il court! Par les dieux! ce fanfaron, j'en suis sûr, ne se reposera pas avant qu'il soit chez lui, la tête cachée sous le tablier de sa femme! La peur doit être quelque chose de singulier. Je n'ai jamais eu peur, et, par le ciel! je voudrais presque sentir

une fois ce que c'est. Mais cette esclave.... Que vois-je? tu pleures! Est-ce là l'humeur gaie dont tu t'es vantée? C'est ainsi que tu tiens ta parole?

PARTHÉNIE à mi-voix.

Je ne le verrai plus jamais!

INGOMAR.

Je voudrais.... Est-ce que nous aurions échangé le mauvais contre le pire? un vieux tombé en enfance contre une femme folle, peureuse, larmoyante? Assez de larmes!

PARTHÉNIE.

Oui, assez; non parce que tu les railles, mais parce qu'elles sont vaines. Je ne pleurerai plus, par les dieux! ne fût-ce que pour te donner un démenti. (Frappant du pied.) Je ne veux pas, te dis-je, je ne veux plus pleurer!

(Elle s'essuie les yeux et se dirige vers le fond de la scène, où plusieurs Tectosages, allant et venant, s'occupent du feu, tisonnent, apportent du bois, etc.)

INGOMAR suivant Parthénie des yeux.

A la bonne heure! Celle-là, du moins, la colère secoue sa douleur. Ça se meut, ça se défend.... Je ne veux plus pleurer! voilà une parole; et si elle la tient comme elle l'a dite, comme un homme.... (A Parthénie, qui, en attendant, a pris deux cruches et se dirige à droite pour s'en aller.) Arrête, jeune fille! Où vas-tu?

PARTHÉNIE.

Où veux-tu que j'aille, sinon à la rivière pour rincer les cruches?

(Elle disparaît.)

INGOMAR.

Les cruches! elles peuvent en avoir besoin.... Oui, fais cela.... Comment, elle est déjà partie! Voilà un petit être volontaire! mais ça vit, du moins, ça remue, ça travaille; nous gagnons au troc. Ah! que ne peut-elle forger des armes!... Le soleil est encore haut, je pourrais chasser; mais non, j'irai donner un coup d'œil aux troupeaux; mieux encore, je m'étends, et fais encore un somme; puis nous soupons, et la journée est passée.... Et demain viendra ce que donnent les dieux.

(Il s'avance vers l'arbre au tronc duquel ses armes sont suspendues.)

(Parthénie revient avec ses cruches et un gros bouquet de fleurs des champs à la main; elle s'assoit sur le bloc de rocher à droite, pose les cruches à côté d'elle, et se met à tresser des couronnes.)

INGOMAR s'arrêtant subitement sans regarder Parthénie et s'avançant lentement sur la scène.

« Prenez-moi comme rançon.... » Et cc disant, elle rejette la tête en

arrière comme si elle offrait des tonnes d'or. Et puis encore : « Je ne veux plus pleurer!... » Elle est fière, et c'est justement ce qui me va. J'aime assez les chevaux qui se cabrent; j'aime le bruit du torrent dans la montagne, et la mer quand elle lance son écume aux étoiles. L'indolence apprivoisée, c'est la mort vivante. La vie n'éclate que dans la lutte des forces.... Tiens, la voici! (Il s'approche de Parthénie, et, appuyé sur le roc, il se penche vers elle.) Hé! que fais-tu là?

PARTHÉNIE.

Moi? je tresse des couronnes.

INGOMAR.

Des couronnes!... (A part.) Il me semble presque l'avoir déjà vue dans un songe. Ah! oui, mon frère mort si jeune, mon petit Folcon.... Oui, c'est cela. Elle a ses cheveux sombres et ses yeux; je reconnais même le son de sa voix.... (Haut.) C'est donc cela que vous appelez des couronnes?... et pourquoi faire les tresses-tu?

PARTHÉNIE.

Pour ces vases.

INGOMAR.

Comment? que dis-tu?

PARTHÉNIE.

Ce n'est pas l'usage chez vous? Chez nous, nous aimons que les fleurs s'entrelacent autour des coupes et des vases.

INGOMAR.

Mais nous, jeune fille, nous tenons seulement à ce que les cruches soient pleines d'hydromel jusqu'aux bords. Laisse donc cela, et ne te donne pas la fatigue de tresser cette couronne; à quoi servent ces jouets?

PARTHÉNIE.

Des jouets! à quoi servent-ils?... Faut-il donc que tout serve, même les couronnes? Elles sont belles, voilà à quoi elles servent. Leur éclat réjouit l'œil, leur parfum rafraîchit l'âme! Tiens, vois plutôt! (Se levant et entrelaçant la couronne à moitié faite autour de la cruche, qu'elle lui présente.) Vois, n'est-ce pas beau?

INGOMAR.

Par les rayons du soleil, la chose me plaît! Ce vert sombre, ces fleurs claires.... Eh! chez nous, il faut que tu apprennes à nos femmes à tresser des couronnes.

PARTHÉNIE.

Cela s'apprend facilement. Ta femme t'en tressera bientôt d'aussi belles que les miennes.

—

INGOMAR.

Ma femme? moi une femme!

PARTHÉNIE.

Tu n'es donc pas marié?

INGOMAR frappant sur son glaive.

Voici ma femme : mon glaive, mon bon bouclier, ma lance.... Que d'autres, jetant ce que la fortune leur a donné, achètent aux pères leurs filles en échange d'esclaves, de troupeaux et d'or, pour se repentir le lendemain de l'achat! Je suis mieux avisé et connais de meilleures marchandises.

PARTHÉNIE.

O grands dieux!

INGOMAR.

Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux étonnés? qu'as-tu?

PARTHÉNIE.

Comment, c'est avec de l'or, avec de l'or misérable, que vous achetez vos fiancées! Vous les achetez, vous les troquez, esclaves contre esclaves! Dieux éternels! les femmes sont-elles des marchandises?...

INGOMAR.

Qu'est-ce qui te surprend? Les femmes, je pense, servent partout; nous autres, du reste, nous ne les tenons pas sévèrement.

PARTHÉNIE.

Vraiment? vous ne les tenez pas sévèrement, gracieux maîtres!... Ah! si mon esprit passait dans vos femmes, rien qu'un jour!

INGOMAR.

Doucement! Pourquoi nous insultes-tu? Nous avons nos coutumes comme vous les vôtres; car vous, paraît-il, vous suivez votre choix, et n'écoutez pas la volonté de vos pères.

PARTHÉNIE.

Nous l'écoutons, et nous suivons le penchant de nos cœurs.... Nous n'appartenons pas à la plus forte enchère; nous autres, vierges libres de Massalia, l'affection nous lie d'un doux lien, fleuri comme cette couronne que je tiens dans ma main, et l'amour seul nous conduit dans les bras du bien-aimé.

INGOMAR.

L'amour! comment, vous vous mariez d'amour?... Eh! comment faites-vous cela?

PARTHÉNIE.

Se marier d'amour?

INGOMAR.

Oui, j'ai bien maints fidèles compagnons d'armes, et j'aime de cœur plus d'un vaillant ami; mais s'épouser, dis-tu, par amour!... Qu'est-ce que l'amour?

PARTHÉNIE.

Ce que c'est?... Ma mère dit que c'est la plus douce des choses, le ciel de la vie! Moi, je ne l'ai jamais éprouvé.

INGOMAR.

Toi, jamais! sûrement?

PARTHÉNIE.

Non, jamais. (Regardant en souriant la couronne qu'elle tresse.) Regarde donc comme c'est beau! Ah! il faudrait ici, si j'en avais, des fleurs rouges!

INGOMAR.

Là-bas, dans le buisson, j'en vois... de vraies flammes de pourpre.

PARTHÉNIE.

Que dis-tu, là-bas?... Ah oui! quel rouge de feu! elles iraient à merveille. Va donc, je t'en prie, m'en cueillir quelques-unes.

INGOMAR fait un mouvement rapide pour s'en aller, puis il s'arrête.

Moi! des fleurs pour toi?

PARTHÉNIE.

Oui, mais ne prends que les plus belles, les plus fraîches.

INGOMAR à part.

Le maître servir son esclave!... Et pourquoi pas? cette pauvre enfant est lasse.

PARTHÉNIE.

Comment, tu tardes?...

INGOMAR.

Non, tu les auras tout de suite, fraîches et couvertes de rosée.

(Il sort rapidement à gauche.)

PARTHÉNIE regardant sa couronne.

Jamais je n'ai réussi si bien! Cette couronne sera ravissante!... ravissante!... et pour qui?... Ici, elle n'ornera pas la tempe d'un dieu; elle n'aura pas le sourire de ma mère. . je suis seule! abandonnée!... Mais non, je ne veux plus pleurer.... Je suis une femme; mais eussé-je des motifs et le désir de verser des larmes, ils ne diront pas que je suis une lâche.

INGOMAR, revenant avec des fleurs et marchant lentement, à part.

Quand le petit Folcon me demandait des fruits ou des fleurs, et qu'il pleurait et insistait : « Apporte-les-moi, je les veux, » bon gré, mal gré, je les apportais, et je trouve qu'elle a beaucoup de lui. (Haut.) Voici les fleurs.

PARTHÉNIE.

Merci à toi, merci.... Mais, vois, celles-ci ne valent rien, tu les as cueillies trop courtes de tige.

(Elle jette quelques fleurs à terre.)

INGOMAR.

Bien, je vais....

PARTHÉNIE.

Non, non, cette branche-là peut me servir; merci.

INGOMAR.

Pour mon salaire, raconte-moi quelque chose de ton pays et de ce que ta mère t'a dit encore. Me voici à tes côtés, parle.

PARTHÉNIE.

Non, pas là, pas là! tu écraserais mes fleurs.

INGOMAR s'asseyant à ses pieds.

Eh bien, ici!... Et maintenant, raconte.

PARTHÉNIE.

Que veux-tu donc que je te conte?

INGOMAR.

Comme vous vous aimez et comme vous vous mariez, comme l'amour vient et s'en va, ce que c'est que l'amour.... Par les dieux! ce mot me semble comme un lac bleu dont je voudrais pénétrer les profondeurs.

PARTHÉNIE.

Comme l'amour vient?... Ma mère disait : rapidement.... Elle disait, — donne-moi cette violette-là, — que l'amour vient, comme les fleurs, dans une seule nuit. L'amour, ajoutait-elle, est un feu qu'un regard allume, que les songes nourrissent et que les pensées attisent. L'amour est une étoile pour nous conduire au ciel, une verte oasis dans un désert aride, un grain d'or dans le sable de la vie.... Quand les dieux, las de ce monde, se sont réfugiés là-haut sous leurs tentes étoilées, emportant tout ce qu'ils possédaient sur la terre, ils ont, dit-on, oublié l'amour.

INGOMAR, qui n'a pas détourné ses regards de Parthénie, après une pause.

Je ne le saisis pas.

PARTHÉNIE.

Ni moi non plus.... Ma mère disait qu'il fallait l'éprouver; mais je connais une vieille chanson qui le dit plus clairement, du moins pour moi. Voyons, que je me la rappelle.... Ah! c'est cela :

(Elle parle à voix basse comme pour se rappeler une chanson.)

Mon cœur, je veux savoir de toi
Ce qu'est l'amour. Oh! dis-le-moi!
« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes. »

Quand vient-il? « Il vient à son jour!
« Il vous surprend, il vous terrasse. »
Quand passe t-il? « L'amour qui passe
« N'était que l'ombre de l'amour. »

Et quand....

Mais non.

INGOMAR.

Continue.

PARTHÉNIE.

Je ne sais plus rien.

INGOMAR avec passion.

Réfléchis.

PARTHÉNIE.

Je réfléchis, et ne le trouve pas; cela me reviendra sans doute, et alors.... Mais il me faut ici des roses.... Et là-bas, j'en vois tout un buisson, et qu'elles sont belles! J'y vais; garde-moi, en attendant, les fleurs et la couronne.

(Elle se lève en sautant, verse les fleurs et la couronne sur les genoux d'Ingomar, et disparaît à gauche en courant.)

INGOMAR, après une pause, sans changer de position, profondément absorbé, murmurant.

« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes! »

Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

(Même scène. La lance et le bouclier d'Ingomar toujours suspendus au même arbre. Le feu sous le chaudron est éteint. Ingomar, absorbé dans ses pensées, entre par la gauche avec Allastor.)

ALLASTOR *achevant un discours commencé.*

Les autres donc m'envoient auprès de toi, notre chef, pour te demander ce que tu as résolu, et quand nous retournons chez nous?

INGOMAR *à mi-voix, à part.*

Je veux lui dire... non, pas cela, par le ciel! il pourrait paraître.... Non, je veux lui dire que je suis content de son service... que....

ALLASTOR.

On dirait que tu ne m'entends pas?

INGOMAR.

Moi!... Tiens, Allastor!... Oui, tu es venu, et tu m'as dit....

ALLASTOR.

Je t'ai dit que nous avons pêché tous les poissons de la rivière, effarouché tout le gibier de ces bois, et que l'herbe commence à manquer à nos troupeaux.

INGOMAR.

Oui, oui, c'est ce que tu as dit.

ALLASTOR.

J'ai ajouté que voici venir le temps fixé par notre peuple pour faire dans le pays des Allobroges cette incursion qui doit venger notre vieille insulte.

INGOMAR.

Comment?... Oui, très-bien... l'incursion... oui, elle a été résolue.

ALLASTOR.

Et les nôtres craignent de n'en pas être.

INGOMAR.

De n'en pas être! moi, Ingomar!... Le tonnerre et l'éclair manqueraient plutôt à la tempête que moi au combat.

ALLASTOR.

Eh! nous le pensions bien, et maintenant, dis, quand penses-tu partir?

INGOMAR, à mi-voix, à part.

Partir! retourner dans notre patrie, dans la leur plutôt que dans la mienne; car moi, il me semble que je suis chez moi ici, que j'y suis né,... qu'ici seulement mes yeux se sont ouverts à la lumière, que je n'existais pas avant d'y être venu. (Haut.) Où sont les autres?

ALLASTOR.

Couchés là-bas sur la mousse, à la lisière du bois, où ils déjeunent.

INGOMAR.

Donne-leur de l'hydromel tant qu'il y en a, et fais-les boire.

ALLASTOR.

Ainsi, nous ne levons pas le campement?

INGOMAR.

Je veux réfléchir jusqu'à demain.

ALLASTOR.

Jusqu'à demain?

INGOMAR.

Oui, jusqu'à demain, te dis-je; laisse-moi.

ALLASTOR.

Tu me sembles changé d'être et de parole; je te reconnais à peine. Soit! jusqu'à demain, et puissent, avec les rayons du matin, la prudence et la sagesse te revenir.

(Il s'en va à gauche par le fond de la scène.)

INGOMAR.

Il a de la peine à me reconnaître, c'est bien dit : je ne me reconnais plus moi-même. D'où cela vient-il? Je suis malade peut-être? Oui, oui, ce doit être cela. Mon esprit ourdit des songes fiévreux et mon âme flotte inquiète et vagabonde. (Il se jette sur un bloc de rocher. Après une pause.) Un jour, ma flèche avait frappé une biche; le sang de la victime rougissait la mousse tout alentour; mais à côté se tenait le faon, sans soupçon du danger et de la mort de sa mère, car sa jeune vie ne faisait que commencer. Et quand je m'approchai pour charger le gibier sur mes épaules, la pauvre bête vint au-devant de moi, mangea de l'herbe dans ma main, et me regarda d'un œil si doux, si confiant et si profond!... Je pense toujours à ce regard quand je vois l'œil de cette

jeune fille. Qu'il étincelle de fierté ou qu'il rayonne de confiance, toujours il laisse voir le fond de son âme, une âme d'enfant! (Se levant en sursaut.) Elle! encore elle! toujours elle! Par tous les dieux! est-ce qu'Ingomar n'a plus à penser à rien de mieux qu'à une femme, aux yeux d'une esclave? (On entend le choc des coupes et des cris sauvages en dehors de la scène.) Ceux-là sont heureux! Des cris de guerre se mêlent joyeusement au choc de leurs coupes, et la vision des victoires futures assaisonne leur repas! Déjà leurs esprits se précipitent dans les combats, et déjà ils noient la honte de leurs pères dans le sang des Allobroges! Mais moi? Arrière, pensées maladives! à cette tempe brûlante, il faut la douche sanglante des batailles. Dans les veines de l'ennemi je vois sourdre ma guérison. Je les ouvrirai, et je guérirai. A moi le bruit des armes, les combats et l'enivrement de la victoire! Que me sont des femmes? Elle sans doute, elle! elle paraît pétrie d'une autre matière, et quand je pense à nos femmes, enveloppées de peaux velues, hâlées par le soleil, le corps surchargé d'ornements grossiers, heureuses de l'esclavage, et briguant avec un art humble et vil la faveur du maître, je me sens pris de dégoût. Mais elle, la Grecque!... (On entend de nouveau des bruits et des cris hors de la scène.) Combat, dites-vous, combat! en vain! nul écho ne vous répond dans les battements de mon cœur. Je suis malade, malade, et, quel que soit le mal, je le sens, je suis atteint dans la moelle de mon âme.

(Il se jette de nouveau sur le bloc de rocher, pendant que Parthénie, portant une corbeille au bras, paraît et, sans apercevoir Ingomar, avance lentement vers la gauche.)

PARTHÉNIE.

Maintenant ils se désolent chez moi, et me croient tourmentée, maltraitée, morte peut-être! et combien ce qui m'arrive dément leurs terreurs et dépasse mes espérances! Ainsi rêve l'homme, et les dieux seuls veillent. Il n'est pas si méchant, ce peuple barbare, sauvage sans doute, rude et de mœurs indomptées; mais Ingomar leur impose à tous et les fait obéir; et, bien que lui-même prenne quelquefois l'air courroucé, comme s'il voulait me tuer pour le moins, il n'y a pas de danger avec lui, je ne le crains pas; il souffre qu'on lui parle, et se rend volontiers. Il est le meilleur de toute la horde. (Avançant vers le bloc de rocher et apercevant Ingomar.) Tiens!...

INGOMAR.

Toi ici! D'où viens-tu?

PARTHÉNIE.

J'ai cueilli des fraises dans le buisson là-bas; vois, cette corbeille en est toute pleine; en veux-tu?

INGOMAR.

Non, non.

PARTHÉNIE.

Non? il eût été, je pense, aussi facile de dire merci que non, entends-tu?... merci... Pourquoi ce regard fixe? Tu n'es pas, j'espère...

INGOMAR.

Qu'est-ce que je dois être? Va-t'en, je veux être seul.

PARTHÉNIE.

Soit, je m'en vais.

(Elle s'en va.)

INGOMAR se levant.

Tu t'en vas, Parthénie? Non, reste avec moi; ma tête est dévastée et mon sang est rapide...

PARTHÉNIE se retournant vivement.

Alors tu es malade? et dis, qu'as-tu? J'ai appris bien des choses de ma mère; je sais préparer des boissons avec des herbes salutaires et réciter des formules contre le vertige. Où souffres-tu, dis?

INGOMAR.

Nulle part, nulle part à présent. Il me semble que ton souffle éteint la flamme que la fièvre a allumée dans mon cœur, et que ta voix berce et assoupit mes pensées brûlantes; mais tout à l'heure mes rêves s'élevaient en tourbillons sauvages.

PARTHÉNIE.

Mais maintenant, tu es éveillé?

INGOMAR.

Je fuis le vertige des festins; mon oreille se ferme aux cris de guerre, au bruit des armes; mon cœur est altéré de silence. Il rêve, il rêve, rougit de ses rêves, et rêve encore! Parthénie! je voudrais que tu fusses un homme!

PARTHÉNIE.

Un homme?

INGOMAR.

Oh! alors, alors tout serait bien! tu serais mon compagnon de chasse, mon frère d'armes. Je marcherais à tes côtés comme ton ombre, je veillerais pendant ton sommeil, et, lasse, je te porterais. Comme le roc renvoie le son du cor et comme le ruisseau reflète la fleur bleue de la rive, mon âme docile répèterait toutes les vibrations de ton âme. Ton sourire serait le mien, et mienne ta douleur;

nous aurions en commun tous les trésors de la vie, les plus secrets, les plus intimes replis de l'âme, le battement du cœur, les germes des pensées. (S'arrêtant subitement.) O dieux célestes!

PARTHÉNIE.

Qu'as-tu? Parle, parle!

INGOMAR, à mi-voix, à part.

« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes! »

PARTHÉNIE.

C'est la chanson que ma mère m'a apprise.

INGOMAR toujours à part.

C'est la chanson qui a troublé mes sens, l'éclair qui a déchiré la nue.

PARTHÉNIE.

Voilà que tu rêves de nouveau!

INGOMAR.

N'as-tu pas dit que l'amour est un feu qu'un regard allume et que les songes nourrissent? Oui, les songes l'ont nourri, et ses flammes s'élèvent hautes jusqu'au ciel.

PARTHÉNIE.

Comment, l'amour, dis-tu?

INGOMAR.

L'amour, a dit ta mère, est une étoile pour nous conduire au ciel; viens donc, viens! ses rayons nous sourient, et le chemin s'étend lumineux devant nous.

PARTHÉNIE.

Son œil brille! ses joues brûlent... dieux éternels!

INGOMAR.

Laisse les dieux se reposer là-haut dans le sein des nuées; n'y ont-ils pas emporté toutes les délices de la terre! L'amour seul, tu l'as dit, ils l'ont oublié. Soyons donc bien heureux comme eux par l'amour. Parthénie! sois à moi!

PARTHÉNIE.

Arrière! tu perds l'esprit.

INGOMAR.

Par tous les songes brûlants de mes nuits, par toutes les flammes qui dévorent mon cœur, la coupe déborde, il faut qu'elle soit bue... tu es à moi! à moi!

PARTHÉNIE.

Où me cacher? Arrière!

INGOMAR.

A moi, te dis-je!...

PARTHÉNIE tirant son poignard et se le posant sur la poitrine.

Plus un pas, ou je suis morte!

INGOMAR.

Arrête! jette ce fer! (La regardant de côté d'un air moitié courroucé, moitié consterné.) Qu'ai-je donc? qui me retient? ne suis-je pas son maître, n'est-elle pas mon esclave? Son œil me lance des flammes de colère; je n'ai jamais eu peur, et maintenant il me semble que c'est la peur qui me fait baisser les yeux.

PARTHÉNIE.

Oh! malheureuse! malheureuse!

INGOMAR.

Malheureuse! je t'ai effrayée sans doute; j'ai été trop brusque, mais ma nature est rapide et mes manières sont rudes. Et l'amour...

PARTHÉNIE.

L'amour! ce n'était pas de l'amour. Je n'ai jamais aimé que mes parents, mais je pensais parfois au moment où, comme toutes nos jeunes filles, je quitterais par amour la maison paternelle; et je rêvais alors un cœur fidèle, une affection timide, discrète et tendre, moitié victorieuse et moitié soumise; un amour qui se respectât en moi et qui voulût recevoir tout sans jamais rien demander; un époux qui pût me protéger, me guider, me porter... Mais à quoi bon perdre mes paroles pour toi?

(Elle fait un mouvement pour s'en aller.)

INGOMAR lui barrant le passage.

Reste, te dis-je, reste! Tu me crois indigne de tes paroles; sais-tu qui je suis? Je suis un grand chef; le renom de mes actions retentit par toutes les montagnes; je suis ton maître, et tu devrais, je pense, être fière de la faveur de ce maître! Ainsi donc, songe qui je suis et qui tu es.

PARTHÉNIE.

Qui je suis, moi? Je suis Parthénie, rien que la fille de l'armurier Myron, c'est vrai, mais une Grecque, la fille libre de Massalia, élevée dans le culte serein des dieux bienfaisants, nourrie du doux lait des mœurs helléniques, née dans le sein du beau et de la mesure. Mais

toi! tu es le fils des forêts sauvages! tu as grandi avec les animaux du désert. Fusses-tu le premier de ton peuple, pour nous, tu es un barbare, un dévastateur, un voleur de troupeaux! et sache, nous autres, nous chassons les voleurs à coups de verges et nous crucifions les brigands!...

INGOMAR.

Téméraire!...

PARTHÉNIE.

Et maintenant que cela est dit, je respire; maintenant, toi, songe qui tu es et qui je suis!

INGOMAR.

Comment, tu oses! La raillerie et l'outrage! l'outrage à moi! Eh bien donc, par tous les dieux, esclave! apprends comme on dompte les esclaves!

PARTHÉNIE.

Vous les domptez peut-être par la soif et la faim, vous leur apprenez l'amour à coups de fouet; mais les esclaves n'aiment pas, ils ne connaissent que la crainte et la haine. Ainsi, je te hais, et rien, rien, sache-le, tu n'auras rien d'autre de moi, qu'une seule chose pire encore que la haine...

INGOMAR.

Tais-toi; par ma colère! plus un mot...

PARTHÉNIE.

Le mépris!

INGOMAR.

Expie donc cela avec ton sang.

(Il tire son glaive et se précipite sur Parthénie.)

PARTHÉNIE ouvrant ses bras.

Prends-le!

INGOMAR s'arrêtant subitement, laissant tomber le glaive.

Non! plutôt le mien! Malheur! je veux, je ne peux pas! la colère enflamme mon sang; je voudrais déchirer le monde et moi-même en morceaux; je ne suis plus moi, ma force est partie!

(Il se jette violemment à terre.)

PARTHÉNIE après une pause.

Qu'est-ce? que vois-je? à mes pieds son glaive, dont tout à l'heure les éclairs menaçaient ma tête! lui, étendu, à peine maître de ses sens! Qu'est-ce? ai-je été trop dure? trop dure! Où est la colère qui gonflait mon cœur? Son orgueil... était-ce de l'orgueil? Que vois-je? tu pleures! Pourquoi pleures-tu, Ingomar?

INGOMAR se levant en sursaut.

Moi, pleurer! les pleurs sont d'une femme! moi je ne pleure pas, je suis malade, malade, voilà tout! Du mépris à moi, la gloire de ma patrie, la terreur de nos ennemis!... (Après une pause.) Va, va, je peux me passer de toi; crois-tu que je ne le puisse? Je le puis. Va, retourne d'où tu es venue; tu es libre, entends-tu, libre comme moi-même! Retourne dans ton pays, va; pas de retard! Ton haleine souffle sur moi des songes enfiévrés, ton regard darde du poison; va, te dis-je, et sur-le-champ!

(Il sort précipitamment.)

PARTHÉNIE.

Il s'en va, et en colère! qu'importe? Il n'était que juste d'humilier son orgueil, quand celui du barbare avait blessé le mien! Mon haleine souffle la fièvre, dit-il. Je dois partir, partir sur-le-champ; il ne me le dira pas deux fois. Je suis libre! reportez-moi dans ma patrie, pieds ailés; ma mère me sourit, mon père m'ouvre les bras! (S'arrêtant.) Quoi! faut-il le quitter en colère, lui qui m'a fait si léger le joug de la servitude, lui qui m'a rendu la liberté! Qu'il l'ait fait en colère, il l'a fait! Et moi, par le soleil, je l'attends ici; son chemin l'y ramène, et l'occasion mettra bien le mot heureux sur mes lèvres. Sa colère s'évanouira, et, d'un cœur soulagé, je prendrai le chemin de ma patrie.

(Pendant qu'elle se met sur le bloc de rocher sur lequel elle a posé la corbeille, Ambivar, Samo et Trinobant, qui, pendant la fin du discours de Parthénie, ont paru au fond de scène, s'avancent peu à peu.)

SAMO.

Jusqu'à demain, a-t-il dit; il veut réfléchir jusqu'à demain!

AMBIVAR.

Et demain il dira la même chose, et jamais nous ne partirons!

TRINOBANT.

Que le tonnerre!... croupir ici!

AMBIVAR.

En attendant, les nôtres envahissent le pays des Allobroges et nous volent le meilleur du butin.

SAMO.

Nous ne le souffrirons pas.

TRINOBANT.

Allons trouver Ingomar; il faut partir aujourd'hui même.

AMBIVAR.

Vous le voulez! mais lui, il est couché sur la mousse et joue avec sa Grecque, écoute des chansons et se fait narrer des contes.

TRINOBANT.

La Grecque, vous dis-je, est la cause de tout le mal; c'est elle qui le retient.

SAMO.

Oui, cette femme l'a ensorcelé.

(Ils continuent de parler à voix basse.)

PARTHÉNIE.

Il ne vient pas! n'a-t-il pas dit qu'il était malade? Oui, il l'a dit, et certainement il l'est. Son visage tantôt était pourpre et tantôt pâle, et si maintenant... Par tous les dieux! le cœur me bat! Là-bas, cachée dans l'ombre du buisson, je guette sa trace.

(Elle traverse rapidement la scène et disparaît à gauche.)

AMBIVAR.

Oui, c'est comme je vous le dis, nous ne ferons pas bouger Ingomar avant que cette Grecque ait disparu.

TRINOBANT.

Mais elle est à lui!

AMBIVAR.

Non pas; le butin n'a pas encore été partagé; elle est à nous encore aussi bien qu'à lui.

SAMO.

C'est vrai! elle est à nous!

TRINOBANT.

Et que faire d'elle?

AMBIVAR.

J'ai vu un bâtiment ancré à la côte; ce sont des marchands de Carthage : c'est là qu'il faut la transporter. On nous en donnera des brassards, des cottes de mailles, des armes.

SAMO.

Soit!

AMBIVAR.

A l'ouvrage donc!

TRINOBANT.

Mais Ingomar, quand il apprendra.....

AMBIVAR.

La chose faite, qu'il fasse ce qu'il voudra. (A part.) Il m'a appelé gueux, et que je le sois si je ne lui paye ma dette aujourd'hui même.

SAMO.

La voici!...

AMBIVAR.

Silence, venez par ici.

(Ils se retirent au fond de la scène à droite, pendant que Parthénie sort du buisson sur l'avant-scène.)

PARTHÉNIE.

Il est étendu sur la mousse, la figure cachée dans ses mains, et ses mains tremblent, et sa poitrine se soulève avec peine. Est-ce de la maladie? ou bien... Dieux éternels! je crains que le mal ne me saisisse à mon tour.

AMBIVAR qui s'est glissé inaperçu vers Parthénie absorbée.

Sus! compagnons!

(Les Tectosages la saisissent et veulent l'entraîner.)

PARTHÉNIE.

Arrière! que me voulez-vous?

SAMO.

Paix, ma petite poulette! paix!

PARTHÉNIE.

Arrière, vous dis-je! laissez-moi!

TRINOBANT.

Tais-toi, fille, ou...

PARTHÉNIE.

Non, non! vous ne...

AMBIVAR.

Entraînez-la dans le hallier.

PARTHÉNIE entraînée.

Sauvez-moi, dieux vengeurs dans les nues! au secours! (Déjà derrière la scène.) Ingomar!

INGOMAR se précipitant sur l'avant-scène par la gauche.

Qui m'appelle? N'était-ce pas sa voix? (Regardant au fond de la scène.) Ambivar! un glaive! un glaive! (Il ramasse le glaive qu'il a laissé tomber.) Ah! le voilà! et qu'il boive du sang!...

(Il sort avec précipitation par la droite; après une courte pause, Parthénie s'élance du buisson sur la scène.)

PARTHÉNIE.

Malheur! horreur!

INGOMAR, le glaive à la main, la suit.

Reste! que fuis-tu? reste, c'est moi! Comme tu es pâle! tu chancelles! Parthénie! laisse mon bras te soutenir.

PARTHÉNIE.

Laisse-moi! ta main est pleine de sang!

INGOMAR.

Il est mort, et que son sort soit un avertissement pour les autres. Tu baisses la tête. Ah! ces mains grossières ont froissé ma fleur! Tu trembles! serais-tu blessée? blessée!... Oh! ils l'expieront tous l'un après l'autre; je les traîne tous dans la poussière à tes pieds.

PARTHÉNIE.

Écoute!... des pas!... le bruit des armes!

INGOMAR.

Je suis à tes côtés, et nulle puissance sur la terre ne peut rien contre toi.

PARTHÉNIE.

Là-bas, là-bas!... malheur! ils viennent!

INGOMAR.

Qu'ils viennent! je sens autour de mes tempes comme un vol d'aigle, le souffle des dieux fait palpiter mes membres! Que la foudre du ciel ne m'écrase pas, et tout ce que peuvent les hommes, je le brave!

(Pendant ces dernières paroles, Allastor, Trinobant, Samo, Novio et d'autres Tectosages armés de glaives, de lances, de massues, paraissent en faisant des gestes menaçants.)

INGOMAR allant au-devant d'eux.

Que me voulez-vous? qu'apportez-vous? parlez.

ALLASTOR après une pause.

Il y a eu du sang versé; il crie vengeance : tu as frappé Ambivar de ton glaive.

INGOMAR.

Je l'ai fait, parce qu'il a levé une main coupable sur celle-ci, qui est à moi.

ALLASTOR.

Elle n'est pas à toi. Le butin est à tous jusqu'au partage : c'est notre loi.

SAMO.

Rends la femme.

NOVIO.

Saisissez-la.

INGOMAR.

Venez tous... approchez!

PARTHÉNIE se jetant dans les bras d'Ingomar.

Arrête! ils sont trop, ils te tueront.

INGOMAR.

Retire-toi, femme, quand les hommes combattent. Arrivez, vous!

ALLASTOR se mettant entre Ingomar et les Tectosages.

Arrêtez, vous dis-je aussi pour mon compte, et écoutez-moi, compagnons! Nous t'avons choisi pour notre chef, Ingomar, et nous t'avons concédé le cinquième du butin, afin qu'il en fût un parmi nous pour juger nos différends, pour sauvegarder nos intérêts et notre droit; mais toi, tu t'abandonnes à un repos indolent, tu t'appropries l'esclave, et, dans ta prompte colère, tu tues un compagnon d'armes. Tu as donc, toi, le gardien du droit, violé par une double injustice le droit et la paix; tu as trompé notre confiance.

INGOMAR.

Je n'ai pas rompu la paix, je n'ai pas violé le droit; c'est celui-là qui, ravissant cette fille, vous a volé, ainsi que moi. Il avait d'ailleurs amplement mérité son sort. Quant à votre choix, sachez-le, je suis fatigué de vous tenir en bride, peuple tumultueux et sans raison. Désormais, choisissez votre chemin vous-mêmes; je me sépare de vous. Celle-ci me reste; quant au cinquième du butin que vous m'avez concédé pour prix de ma peine, prenez-le comme la rançon d'Ambivar et aussi comme le prix de cette femme. Y consentez-vous, dites? sinon, que le glaive décide entre nous!

TRINOBANT.

Le cinquième du butin!

NOVIO.

L'a-t-il vraiment dit?

ALLASTOR.

Il lui échoit pour le moins dix bêtes à cornes et le double de moutons.

SAMO.

Eh! ce serait...

ALLASTOR après avoir parlé bas quelque temps à ses compagnons.

Ingomar, nous sommes d'accord, je pense; tu ne demandes aucune part du butin?

INGOMAR.

Je l'ai dit.

ALLASTOR.

Alors l'esclave est à toi; et si maintenant tu diriges nos pas vers notre pays, nous t'obéirons fidèlement comme par le passé.

INGOMAR.

Mon parti est pris. Je me détache de vous, je vais chez nos voisins les Arvernes, vers les Pyrénées, pour voir de nouveaux pays et d'autres mœurs. Partez donc, moi je reste.

ALLASTOR.

Mais songe, la campagne contre les Allobroges!

INGOMAR.

C'est tout réfléchi; adieu.

ALLASTOR.

Adieu donc! Vous autres, repliez les tentes, et reprenons le chemin de la patrie.

INGOMAR pendant qu'Allastor et les autres s'en vont l'un après l'autre.

Maintenant, jeune fille, sois consolée, ils partent, et, n'eût été ta frayeur et ta pâleur, ils n'eussent pas été quittes à si bon marché! Chasse donc l'angoisse de tes traits, assieds-toi ici et repose-toi.

PARTHÉNIE.

Merci, Ingomar!

INGOMAR.

Tu me remercies!... de quoi?

PARTHÉNIE.

Je le sais, tu n'as fait que ce que te commandait ton cœur; mais qu'il t'ait commandé cela, et que moi, insultée dans ma patrie, j'aie trouvé un sauveur dans le désert, laisse-moi de cela remercier les dieux! N'oublie pas celle qui ne t'oubliera pas, et maintenant, adieu!

INGOMAR.

Adieu! Que dis-tu? tu ne veux donc pas me suivre dans le pays des Arvernes?

PARTHÉNIE.

Ne m'as-tu pas donné la liberté? permets donc que je retourne chez moi.

INGOMAR.

Moi, je t'ai donné la liberté? tu rêves!

PARTHÉNIE.

Comment, tu reprends ta parole, toi!

INGOMAR.

Ma parole! je crois... il me semble..... Eh bien, si je t'ai donné ma parole, je la tiens; tu peux partir.

PARTHÉNIE.

Merci!

INGOMAR.

Non, non, Parthénie! il me semble que le jour disparaît de la terre, que le doux éclat du soleil s'éteint dans une nuit éternelle. Je ne saurais croire que tu veuilles me quitter!

PARTHÉNIE.

Les parents attendent leur enfant.

INGOMAR.

Oui, oui, c'est vrai! pars donc; mais non, non, songe aux ténèbres des bois, à la hauteur vertigineuse des rochers, aux torrents qui mugissent dans les gouffres, au loup et à l'ours à l'affût dans leurs antres. Et toi, tu veux toute seule....

PARTHÉNIE.

Je suis venue seule, et seule je partirai.

INGOMAR.

Non! tu ne dois pas; Allastor et Novio t'accompagneront. Hé! là-bas, vous autres!

PARTHÉNIE.

Non, plutôt l'ours et le loup que ces sauvages!

INGOMAR.

Comment, tu crois! Oui, vraiment, ce serait confier la brebis au loup. Eh bien! (Éclatant tout d'un coup.) c'est moi qui t'accompagnerai!

PARTHÉNIE.

Toi!

INGOMAR.

Pourquoi me regardes-tu d'un œil si pénétrant? Tu crois peut-être que je ne vaux pas mieux que les autres. Non, Parthénie, je ne suis plus celui que j'étais. Je n'ai jamais connu la peur, et à peine un peu les larmes dans mon enfance, et aujourd'hui tu m'as fait connaître l'une et l'autre chose. Ne me crains plus. Crois-moi, aie confiance en moi, j'atteste tous les dieux!

PARTHÉNIE.

Non, ne jure pas. Ton œil me dit des paroles plus claires, plus fidèles, plus sacrées qu'un serment. S'il mentait, tout serait mensonge! Accompagne-moi donc, Ingomar, et sois mon guide!...

INGOMAR.

Tu consens, oh! viens, je te conduirai. Pour toi, je chercherai l'ombre la plus fraîche des bois et la mousse la plus tendre; j'éloignerai les pierres de tes pieds; je te mettrai en garde contre le moindre buisson, et, dans les montées, mon bras te soutiendra, non, te portera.

(Il veut l'enlacer.)

PARTHÉNIE reculant.

Suis-je une enfant, pour que tu me portes? Je sais marcher, gravir, grimper; ne t'inquiète pas, je te suivrai bien. Je n'ai pas besoin de ton bras, ta main suffira pour me montrer par endroits le bon chemin.

INGOMAR.

Tu penses donc....

PARTHÉNIE.

Je pense que tu dois marcher devant, comme font les guides, et moi je te suivrai.

INGOMAR.

Tu me suivras.

PARTHÉNIE.

Et si quelque danger menace....

INGOMAR.

Je le détournerai de ta tête.

PARTHÉNIE.

De temps à autre, sur le sentier plus large, nous marcherons côte à côte, et nous jaserons un peu. Pour que tu ne restes pas les mains vides, prends la corbeille aux fraises.

INGOMAR.

La corbeille!

PARTHÉNIE.

Oui, la corbeille. Tu ne veux pas?...

INGOMAR.

Je veux, certes, je veux!

(Il prend la corbeille.)

PARTHÉNIE.

Et moi, vois, je vais par contre te porter la lance et le bouclier.

INGOMAR.

Un si lourd fardeau!...

PARTHÉNIE saisissant la lance et le bouclier suspendus à l'arbre.

Laisse-moi. Cela me fait plaisir. De tout temps j'ai aimé les armes brillantes. Cela me vient de mon père. Et maintenant, que tardons-nous? Tu as la corbeille, je pense que nous pouvons partir, entends-tu? Oh! comme tu as l'air sérieux et pensif.

INGOMAR.

Il me semble que je rêve. Viens, le chemin le plus proche passe là-bas, le long du ruisseau.

PARTHÉNIE.

Précède-moi donc, mon guide! je te suivrai.

(Ingomar portant la corbeille, sort par l'avant-scène, à droite. Parthénie, le bouclier au bras, la lance au poing droit, le suit.)

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

(Une forêt. Dans le fond, une vue lointaine sur Massalia et sur une partie de la mer. A gauche, sur l'avant-scène, une hauteur rocheuse couverte de broussailles, d'où l'on peut descendre par un étroit sentier sur le milieu de la scène. MYRON, ADRASTE et ELPÉNOR paraissent au fond de la scène, à droite.)

MYRON.

Honte! vous dis-je, trois fois honte! Le loup soutient le loup, les épines se protégent et déchirent le bras qui a cueilli la rose. Mais, ce nid de vipères, cette Massalia, si fière de son droit et de ses mœurs, laisse traîner ses citoyens en esclavage, sans lever une main! L'appel de ses enfants expire dans ses murs sans l'émouvoir. Honte! vous dis-je, honte!

ADRASTE.

Tu le sais bien, c'est la coutume de nos pères qui le veut ainsi. La ville protége ses citoyens jusqu'à l'ombre de ses murs seulement, et comme tu as été pris bien plus loin dans les montagnes....

MYRON.

Oui, la ville protége ses citoyens jusqu'à l'ombre de ses murs seulement. Cela veut dire: Reste chez toi, et tu ne seras pas pris; sinon protége-toi toi-même. O loi sage! protection paternelle!

ELPÉNOR.

La coutume des ancêtres, et le souci du bien public.

MYRON.

La coutume des ancêtres! Êtes-vous vos ancêtres? Le bien public! Comment! est-ce que le bien de Myron n'est pas un morceau du bien public! Honte, vous dis-je, honte sur nous tous! Vous refusez d'abord à l'enfant la rançon du père, et, quand entraînée par le penchant de son cœur, qui va plus loin que l'ombre de vos murs, elle met sa tête sous le joug pour en retirer la mienne, vous me refusez une poignée d'hommes pour arracher ma fille unique des griffes des brigands! Et vous êtes des Grecs! et vous criez contre les barbares! Peuple sans cœur!

ELPÉNOR.

Tu as peut-être raison contre Massalia, mais non pas contre nous : nous ne sommes pas restés étrangers à ta douleur.

ADRASTE.

Et si nous avons paru indifférents pour ta fille, c'est qu'elle a trouvé la voie du salut plus vite que nous, et qu'elle a su agir pendant que nous délibérions encore.

MYRON.

Ah! elle, elle est femme par l'amour, homme par le courage! Vous deux, donnez-moi vos mains, vous avez le cœur loyal et fidèle! mais les autres! ce Polydore, rien qu'à penser à lui, ma bile se gonfle. Ils ont tous abandonné ma pauvre enfant; tous, ils ont insulté à la douleur d'un père suppliant.

ELPÉNOR.

Nous t'aiderons; nous allons rassembler là-bas les pêcheurs de la rive : ce sont, il est vrai, des indigènes, des Saliens, mais néanmoins nos amis, élevés dans la haine des Tectosages.

ADRASTE.

Le vieux Rhésus a promis de venir. Il s'agit maintenant de gagner encore Arbogaste.

MYRON.

Oui, venez, c'est pour cela que nous sommes ici; allons vers ces pêcheurs et gagnons-les. Il est dur pour un fils de Massalia, pour un Grec, d'appeler des barbares au combat contre leurs pareils. N'importe! venez!... Oh! pourquoi n'ai-je plus de forces? je me sentirais assez de courage pour la délivrer tout seul. Allons chez Arbogaste.

ELPÉNOR.

En attendant, je frapperai, moi, à la porte de la cabane d'Astor, là-bas, sous les frênes : celui-là sera à nous à la vie, à la mort!

MYRON.

Oui, va le trouver. Nous nous réunirons sous les chênes. Et maintenant partons. Elle n'a pas tardé si longtemps, lorsque son jeune courage a franchi le désert pour venir jusqu'à moi. Partons, dis-je, partons!

Elpénor sort par le fond de la scène, à gauche; Myron et Adraste sortent à droite. Après une pause, paraît d'abord Ingomar, puis Parthénie, à gauche, sur le haut du rocher.)

INGOMAR.

Par ici, Parthénie! c'est ici le chemin.

PARTHÉNIE.

Il me semble que c'est là-bas.

INGOMAR.

Non. Ce chemin là-bas conduit dans le ravin sombre, la demeure des dragons et des serpents. Par ici nous arriverons à la plaine.

PARTHÉNIE.

Non, c'est par là. Pourquoi donc...

INGOMAR la saisissant par la main et descendant avec elle la hauteur en la précédant.

Non, souviens-toi comme hier encore, dans le marais, malgré moi, et parce que tu voulus faire à ta volonté, le sol a manqué subitement sous tes pieds. Si je ne t'avais arraché le bouclier, si je ne l'avais jeté à terre pour donner un point d'appui à ton pied....

PARTHÉNIE.

Je disparaissais vraiment.

INGOMAR.

Et moi avec toi.

PARTHÉNIE.

Ah! je le sais, tu serais mort avec moi.... J'ai porté malheur à tes armes; ton bouclier gît au fond du marais, et cette nuit, sur la bruyère où la mousse et la broussaille faisaient un trop maigre feu, tu as brisé le bois de ta lance pour me protéger contre le froid; tu es un guide fidèle.

INGOMAR.

Par ici, Parthénie!

PARTHÉNIE.

Je sais que tu es bon pour moi et que toujours tu m'as montré le meilleur chemin; mais cette fois pourtant, il me semble....

INGOMAR.

Et cette fois aussi, car vois... ici la forêt s'éclaircit et la montagne décline vers la plaine.

PARTHÉNIE.

Par le ciel! tu as raison, l'ombre du bois est derrière nous; il me semble presque... je connais.... N'est-ce pas ici, au seuil de la montagne, que, fuyant la maison paternelle pour délivrer mon père, je suis tombée à genoux, implorant des dieux le courage, la force et la victoire?

INGOMAR.

Ici? tu crois! non, tu te trompes certainement, ton pays est loin encore, il doit encore être loin.

n'obéissant qu'à toi, et à la puissance de la prière. Viens, te dis-je, viens! je te construirai une cabane ombragée par le feuillage des bois; une nappe de gazon s'étend devant la porte, le ruisseau coule à côté; tout autour, la verdure et le silence; le souffle des bois et le pourpre du soir la remplissent de parfums et de lumière. Viens, te dis-je, viens. Je la vois d'ici. Dis oui, sois à moi, et bientôt la cabane sera élevée.

PARTHÉNIE détournant la tête.

Malheur! mon oreille altérée boit comme du miel ses douces paroles!

INGOMAR.

Quoi! tu baisses les yeux, tu te tais! te méfierais-tu de moi? Par le ciel éternel! je t'ai dit vrai. Ma pression sera aussi légère, aussi douce que celle de ta main sur la couronne qu'elle tresse. Je lirai tes désirs dans tes yeux. Tu penseras, et ce sera fait. Tous les jours je t'apporterai le cerf le plus gras, le daim le plus tendre; à toi le tribut de tout ce qui nage dans le fleuve, de tout ce qui vole dans les airs. Pas une barque étrangère n'abordera à nos côtes sans t'offrir la dîme de ses trésors. Tu seras riche, honorée.... Les paroles me manquent; enfin tout ce qu'un homme peut donner, tu l'auras! Sois à moi, seulement à moi, et plus d'adieux.

PARTHÉNIE fort émue.

Non, non, va-t'en! silence, chants de sirènes!

INGOMAR.

Tu ne veux pas?

PARTHÉNIE se recueillant.

Écoute-moi.

INGOMAR.

Tu ne me crois pas?

PARTHÉNIE.

Je veux que tu m'écoutes. Vois, tu as gagné mon cœur, et beaucoup plus que tu ne crois. Et si tu savais!... mais ceci reste entre moi et mes dieux! Apprends seulement: nous autres jeunes filles, si libre que soit notre choix, nous respectons saintement le conseil de nos parents; c'est lui qui guide notre penchant; et mes parents, je le sais....

INGOMAR.

Ils sont loin.

PARTHÉNIE.

Leur image vit ici et leur voix parle en moi. Comment, me dit-elle, à peine échappée à l'esclavage par la grâce des dieux, tu suivrais l'étran-

ger, tu fuirais le foyer paternel et la douce coutume de ta patrie pour devenir sa femme, la femme de l'ennemi, étrangère comme lui, l'épouse du....

INGOMAR.

Pourquoi t'arrêtes-tu? achève, dis-le.... L'épouse du barbare! c'est le nom que vous nous donnez et c'est le mot que tu penses.

PARTHÉNIE.

Je pense, moi, que tu es noble et bon, une étoile brillante, mais ombragée de nuages; un vase plein d'un vin généreux, mais où il manque la couronne de fleurs. Et si les rudes mœurs de ton pays n'enveloppaient pas l'or de ton cœur comme la coquille cache la perle, tu serais l'orgueil d'une femme! L'envie se tairait devant ta valeur éclatante, la calomnie vaincue serait forcée de dire : Oui, celui-là est un homme! Oui, elle le dirait, si tu étais un Grec; si la loi, le droit et l'ordre ne t'étaient pas étrangers, si la force n'était pas ton dieu, le glaive ton juge! Mais....

INGOMAR.

Continue, ne garde rien, dis tout, vide ton carquois.

PARTHÉNIE.

Les dieux douent inégalement les mortels, jetant à l'un la richesse, à l'autre la pauvreté. Qu'importe à l'amour? Celui-ci est fier d'attraits qui manquent à celui-là; qu'importe encore à l'amour? Mais il est un point où doivent se rencontrer les cœurs dans leurs battements, les âmes dans leur vol; quelque chose de divin, qui de ses rayons les éclaire dans tous les orages : le droit, la loi, un droit commun, une loi sainte et commune qui lie ce qui s'aime, afin que l'estime purifie et rende durable la prompte flamme de la jeunesse. Oui, et c'est cela qui nous sépare. Une mer est entre nous, un abîme que des montagnes ne combleraient pas : moi Grecque, toi Tectosage!

INGOMAR.

Tectosage! Dis toute ta pensée : voleur de troupeaux, dévastateur, coureur de grands chemins!

PARTHÉNIE.

Ingomar!...

INGOMAR.

Oui, c'est cela. Je devine bien le sens de tes paroles; tu as honte de moi! Assez! adieu! Il faut nous séparer, as-tu dit; tu as dit vrai, il le faut. Qu'il en soit ainsi.

PARTHÉNIE.

Et tu veux partir courroucé, en colère! Non, reste, je ne te laisse pas, tu m'écouteras d'abord.

INGOMAR.

Je ne veux plus rien entendre; mon oreille est pleine de tes paroles. Mais courroucé, non. Tu parles comme parlent ceux là-bas; mais moi, je le sens dans le plus profond de mon cœur, nous sommes aussi des hommes, nous autres barbares! Targuez-vous de vos mœurs douces, mesurez prudemment vos pas; un sens droit surpasse toutes les mœurs, et vient tout seul, comme les arbres de la forêt.... Retiens cela, et pense à moi, et.... Assez! Adieu!

PARTHÉNIE émue.

Adieu! Non, arrête! Tu ne partiras pas sans un don qui me rappelle à toi, et en des temps lointains, maintienne à mon image les couleurs de la vie.

INGOMAR.

Je n'en ai nul besoin.

PARTHÉNIE lui présentant son poignard.

Prends!

INGOMAR prenant le poignard.

Oh! ce poignard! honte et moquerie! Je dois me souvenir de ma fureur qui, un jour, t'a fait tourner cette arme contre toi-même.

PARTHÉNIE.

Il doit te rappeler que pendant trois jours et trois nuits tu m'as conduite seule à travers les bois, les épines et les marais; me soutenant, me protégeant, sans que jamais ma main ait eu besoin de toucher sa poignée. C'est cela qu'il doit te rappeler, et maintenant, va!

INGOMAR se précipitant vers Parthénie, puis s'arrêtant subitement, après une pause.

Adieu!

(Il sort rapidement à gauche.)

PARTHÉNIE.

Il part! il part! Dieux puissants! il pourrait vraiment.... Eh bien! qu'il parte. S'il peut me quitter, je peux aussi supporter.... Et n'est-ce pas moi qui lui ai dit de partir? Ne faut-il pas? « Il faut! Il faut! » mot lugubre comme l'écho d'une tombe! Il est parti! Comme tout était vert et clair autour de moi, et maintenant.... Comme l'éclat du jour s'est changé en morne crépuscule! Comme le gazon me paraît jaune, la

feuille flétrie! Je ressens comme la mort du printemps! Quoi! des larmes!... Je ne veux pas pleurer, non, il faut qu'il en soit ainsi, et ce qui émeut ce cœur, à vous seuls, ô dieux! je le confierai, et puisse votre bonté le tourner à bonheur pour moi! Que ne m'avez-vous déjà donné? Là-bas me sourit ma patrie! mes parents, mes amis, mes compagnes m'attendent; le chien fidèle bondit vers moi; et Polydore, mon riche prétendu, me salue en grimaçant. Ah! la fièvre me secoue dès que je pense à lui. De quel air, avec quelles insultes il a repoussé mes prières, mes pleurs! des pleurs qui ont ému ce fils du désert. Ah! celui-ci, si je lui avais dit : Viens à mon aide, sauve mon père! Il n'eût pas réfléchi; il fût parti sur-le-champ, il l'eût conquis sur toute une armée, et me l'eût ramené! Oh! son cœur était pur et verdoyant comme ses bois!

INGOMAR hésitant, à gauche sur l'avant-scène.

Parthénie!...

PARTHÉNIE poussant un cri.

C'est toi!... toi de retour!

INGOMAR.

C'est moi, oui, c'est moi, et, pour le dire tout net, je ne veux pas te quitter, je ne peux pas, te dis-je! Je ne peux pas! et nul homme ne peut plus qu'il ne peut. Au delà commence la destinée; et ma destinée à moi est de t'appartenir.

PARTHÉNIE.

Quoi? tu penserais....

INGOMAR.

J'ai réfléchi; tu n'as pas honte de moi, mais de mon peuple; car, si je ne suis pas un Grec, je suis du moins un homme, et un homme a sa valeur partout; un cœur loyal a l'estime des dieux mêmes. J'ai donc aussi la tienne, et j'aurai celle des autres. N'est-ce pas, Parthénie, que tu n'as pas honte de moi?

PARTHÉNIE.

Moi, rougir de toi!....

INGOMAR.

Il m'a semblé que c'était ainsi, et mon aveugle fierté s'est détournée de toi comme si l'univers était suspendu à nos coutumes, qui ne sont cependant pas plus que cette peau que je trouve commode, parce que j'y suis habitué et que je la porte depuis longtemps. Je me passe bien de mon bouclier que j'ai laissé là-bas dans le marais, j'ai brisé ma lance, pourquoi tiendrais-je à cette peau d'animal?

PARTHÉNIE.

Que dis-tu ? Quoi.... (A part.) Mon cœur se brise !

INGOMAR.

C'est le cœur qui fait l'homme et non le vêtement, et si le vêtement me pèse, pourquoi le porterais-je ? Sous une autre enveloppe, mon cœur ne battra pas autrement. Donc, je rejette les coutumes de mon peuple, je te suis dans cette ville, je veux devenir un Grec.

PARTHÉNIE.

Toi, me suivre ?... (A part.) Si large la joie, et si étroite la poitrine !...

INGOMAR.

Et maintenant que mon parti est pris, je suis heureux. Je le sais, j'ai bien des choses à apprendre ; mais, par le ciel ! ce qui me console et m'affermit, c'est que je sais que je les apprendrai. Tu m'aimeras un jour, je le sens. Comme un chant de victoire, comme la voix des dieux, ces paroles résonnent dans ma poitrine : tu m'aimeras un jour, tu seras forcée de m'aimer !

PARTHÉNIE à part.

Et qui donc, ciel, ne serait forcé de l'aimer ? (Haut.) Ah ! me suivre, dis-tu, à Massalia ? Et as-tu là un hôte qui te puisse recueillir ?

INGOMAR.

Un hôte ? non ; qu'en est-il besoin ? Le premier venu, je l'arrête, et lui demande le sel et le feu. Tiens, tout de suite, à ces hommes là-bas, qui, si j'en crois leur costume, sont des Grecs.

PARTHÉNIE.

Ceux-là !... O dieux éternels ! vous voulez donc en une seule heure verser sur moi toutes les félicités ! Que restera-t-il pour tous les jours de la vie ? C'est lui ! c'est lui ! (Tombant dans les bras de Myron, qui paraît accompagné d'Elpénor.) Mon père !...

MYRON.

Mon enfant !... toi ici ! sauvée ! à moi rendue ! Merci, dieux célestes ! Non, je ne vous remercie pas, car ce n'est pas moi qui l'ai sauvée. Seul, j'aurais mis en pièces tous ces brigands.... (Apercevant Ingomar et reculant d'un pas.) Quoi ! que vois-je ?... Adraste, Elpénor ! au secours ! Voici les Tectosages !

PARTHÉNIE.

Ne crains rien. C'est lui, Ingomar, qui a donné la liberté à ton enfant, qui l'a accompagnée pour la ramener dans tes bras !

MYRON.

Lui, dis-tu? lui! Il est donc venu seul?

PARTHÉNIE.

Il vient en ami, en suppliant. Par reconnaissance, par devoir, tu dois être bon pour lui comme il a été bon pour moi. Viens l'entendre. Toi, Elpénor, tu me parleras, pendant ce temps, de ma mère, de Théano, de nos amis. Dis-moi tout. Mon désir prêtera du charme à la moindre nouvelle.

MYRON qui, conduit par Parthénie, s'approche d'Ingomar, à part.

Il est venu seul; ah! cela change l'affaire. (Haut.) Eh! sois le bienvenu sur le sol de Massalia! Je n'espérais pas te revoir sitôt.

INGOMAR.

Ni moi non plus, et pourtant c'est arrivé ainsi!

MYRON.

C'est vrai!

INGOMAR.

Parthénie t'a dit que je viens en suppliant. C'est vrai; je demande beaucoup en peu de mots. Sois mon ami; plus encore, sois mon maître: conduis-moi par la main comme ton enfant, recueille-moi sous ton toit; enseigne-moi vos mœurs, et apprends-moi à être un Grec parmi les Grecs. Tout cela, je te le demande, accorde-le-moi.

MYRON.

Que dis-tu? Je dois te recueillir dans ma maison?

INGOMAR.

Elle sera ma sainte patrie.

MYRON.

Comment, sa patrie? Il ne veut plus s'en retourner! Tu désires apprendre les mœurs des Grecs, et de moi? Je ne sais où j'en suis. (A part.) Eh! le gars est robuste, et ferait un bon compagnon.

INGOMAR.

Dis, que décides-tu?

MYRON.

Je sais, entends-moi bien, je sais que je te dois de la reconnaissance; mais, vois-tu, je ne suis qu'un pauvre armurier, et, pour être mon hôte, il faudrait partager avec nous les soucis et les peines de la pauvreté, il faudrait te soumettre à nos usages, à l'ordre de la maison.

INGOMAR.

Je me soumettrai à tout cela.

MYRON.

Tout d'abord, il faudrait quitter cette peau d'animal.

INGOMAR.

Bien !

MYRON.

Puis écourter ta barbe et tes cheveux.

INGOMAR.

La barbe et les cheveux sont, chez nous, les signes de la naissance libre, et croissent librement!... Mais ma liberté.... Bien, je les coupe.

MYRON.

A la bonne heure! (A part.) Il s'est joliment apprivoisé, lui qui était plus sauvage qu'un cheval emporté! (Haut.) Ceci pour l'extérieur. Maintenant, écoute le reste : j'ai des champs, des prairies, et là-bas, aux collines, quelques vignes; il y a là de quoi travailler avec la houe et la pioche. Il faudrait que tu....

INGOMAR.

Pas de charrue, toujours! pas de pioche! c'est un travail d'esclaves! Remuer la terre comme les blaireaux et les taupes!...

MYRON.

Hé! que dis-tu?

INGOMAR.

Chez nous, les esclaves seuls conduisent la charrue. Veux-tu faire de moi ton esclave? Par la voix du tonnerre!...

MYRON.

Doucement, doucement! Les dieux le savent, je ne veux t'obliger à rien.... C'est toi qui veux devenir Grec; or, nous autres Grecs, nous sommes un peuple de laboureurs, et, quand il le faut, tout le monde met la main à l'œuvre; pas moi seulement, mais Actée, ma femme, ma fille et tous.

INGOMAR.

Parthénie, dis-tu?

MYRON.

Et qui donc? elle travaille comme pas une.

INGOMAR.

Parthénie, elle aussi!... Après tout, le métier que l'on fait ne prouve

rien, tout dépend du cœur avec lequel on travaille. Bien, je me soumettrai.

MYRON.

En ce cas, tu te mettras bien aussi à l'enclume, tu m'aideras à forger des armes.

INGOMAR.

Je le crois bien; là, il y a force contre force. Oui, dit le marteau, et l'acier grince : Non. Forger des armes, que ce doit être gai, presque aussi gai que de les brandir!

MYRON.

Brandir?... non. Ici, on ne brandit rien; nous sommes un peuple paisible, et, tiens, tu ne ferais pas mal de me donner ton glaive tout de suite.

INGOMAR.

Mon glaive!

MYRON.

Oui.... Il est défendu, sous des peines sévères, de porter une arme dans nos murs; donne-le-moi donc, je te le garderai.

INGOMAR.

Moi, te donner mon glaive, l'héritage de mon père! (Tirant le glaive du baudrier vivement.) Ce glaive auquel j'ai dû vie, victoire et butin!... Moi, abandonner cet ami, jamais!

MYRON effrayé et reculant.

Parthénie!...

INGOMAR.

Te donner mon glaive! plutôt le sang de mes veines, plutôt ma vie! Mon glaive, c'est moi; l'homme et le glaive sont un. Qu'on vienne donc me le prendre, si on peut... qu'on vienne!

PARTHÉNIE, qui jusque-là a causé avec Elpénor, approchant.

Qu'y a-t-il entre vous?

MYRON.

Il ne veut pas rendre son glaive; et, tu le sais, il est défendu de franchir nos portes avec des armes.

PARTHÉNIE.

Qui veut la fin veut le commencement.... (Elle s'avance vers Ingomar, lui prend le glaive et le donne à Myron.) Voilà le glaive!... Et maintenant... le soleil baisse, et je brûle d'embrasser ma mère... partons!

MYRON.

Il a rendu son glaive!... Toi libre, et son glaive, quels miracles!...

Partons, et hâtons-nous, que ta mère te revoie plus tôt! Elpénor, remercie de ma part les braves pêcheurs, je n'ai plus besoin de leur secours.... Venez, venez!

(Il sort avec Parthénie et Elpénor, à droite au fond.)

PARTHÉNIE en partant.

Eh bien, Ingomar, que tardes-tu?

INGOMAR comme réveillé d'un songe.

Ingomar! Suis-je encore Ingomar?... Mes pensées tourbillonnent! le sol chancelle sous mes pas.... Ingomar! je sais à peine si je l'ai jamais été.

(Il suit lentement les autres.)

La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène comme au premier acte.)

ELPÉNOR sortant de la maison de Myron, et se tournant.

Que tardes-tu, Myron? Viens, ils t'attendent.

MYRON paraissant sur le seuil de la maison.

Me voici. Je te suis à l'instant même, je ne fais que me débarrasser de mes habits de travail, afin de paraître convenablement devant le conseil. (Criant dans la maison.) La ceinture, Actée, et le manteau!

ELPÉNOR.

Je te devance pour t'annoncer.

MYRON.

Non, reste, et dis encore une fois : Est-ce vrai, ce que, tout pâle, tu m'as tout à l'heure glissé dans l'oreille?

ELPÉNOR.

C'est comme j'ai dit.... Les hauteurs, tout alentour, fourmillent de Tectosages, et les pères t'appellent au conseil.

ACTÉE, portant la ceinture et le manteau, suivie de Parthénie.

Grands dieux! que dites-vous?... Comment?

MYRON.

Que vous importe à vous, femmes?... Mon manteau, Parthénie!

ACTÉE.

Myron, dis : les Tectosages sont aux portes?

MYRON.

Eh! silence donc! paix! Ils ne sont pas encore dans la ville, à moins que la trahison ne leur tire les verrous!

ACTÉE.

La trahison est partout : les Tectosages trouveront des auxiliaires.... Oui, ils en trouveront, peut-être en ont-ils déjà trouvé.

MYRON.

Que dis-tu? des auxiliaires... des traîtres!...

ACTÉE.

Ce n'est pas pour rien que la flamme de l'âtre a petillé lorsqu'il a franchi notre seuil; c'était un avertissement, mais en vain.

ELPÉNOR.

Elle parle d'Ingomar, de ton compagnon tectosage.

MYRON.

C'est lui que tu veux dire? En ce cas, il n'y a pas de danger!

PARTHÉNIE.

Oh! non.... Il n'est pas un espion, pas un traître.

MYRON.

Ingomar est bon et solide. Qui l'a vu à la charrue et à l'enclume le sait. Il est fort, les faibles seuls sont faux; rassure-toi donc.

ELPÉNOR.

Viens donc, on t'attend!

MYRON entraîné par Elpénor.

Sois tranquille, et ne te tourmente pas de frayeurs imaginaires. Les pères m'appellent au conseil comme un homme ayant eu des rapports avec ces sauvages; ne t'inquiète donc pas. Tout marteau finit par trouver son manche, et nous nous tirerons bien d'affaire. Moi, du moins, je ne crains pas les Tectosages, j'ai fait mes preuves!

ELPÉNOR l'entraînant.

Viens donc, te dis-je!

(Ils sortent à gauche.)

ACTÉE.

Il part, et je me meurs de frayeur!... Les ennemis aux portes! Myron cité devant le conseil!... Et si, au lieu de le consulter, ils lui demandaient compte de sa folie! s'ils le condamnaient, peut-être!...

PARTHÉNIE.

Ne te tourmente pas, ma mère.... Les pères savent l'histoire d'Ingomar; ils ont approuvé mon père de l'avoir recueilli.

ACTÉE.

Oh! pourquoi l'a-t-il fait? Ce barbare, je le sais, portera malheur à notre maison.

PARTHÉNIE.

Il me semble, mère, qu'il t'a ramené ton enfant.

ACTÉE.

C'est vrai; mais, auparavant, il avait levé son arme sur toi... et n'avait-il pas aussi fait enlever ton père comme esclave!... Et puis, rien que son aspect, ses longs cheveux, sa barbe inculte et hérissée, m'avaient serré le cœur.

PARTHÉNIE.

Il porte maintenant ses cheveux et sa barbe comme un Grec.

ACTÉE.

Dans la rue, les enfants le prenaient pour un satyre sous sa peau velue, et couraient après lui.

PARTHÉNIE.

Tu le sais, il s'habille maintenant comme tout le monde.

ACTÉE.

Oui, il est devenu Grec de tunique et de manteau; mais sa démarche, son maintien, le son rude de sa voix, l'orgueilleuse roideur de son geste, de son regard et de sa parole, tout cela est resté barbare.... Il a jeté sa peau de bête, mais il est resté sauvage!... Il ne peut se débarrasser de l'âpre senteur des forêts.

PARTHÉNIE.

Comment le pourrait-il?... Comme les forêts, son âme respire la liberté, le courage et la force!

ACTÉE.

La force de l'ours!... A la fête d'Artémis, n'a-t-il pas failli étrangler son adversaire dans la lutte, le sauvage!... et n'en a-t-il pas assommé un autre au jeu du ceste?...

PARTHÉNIE.

Mais n'a-t-il pas aussi étranglé le loup qui ravageait le pays?... Et quand naguère, dans le port, la barque de Lysippe luttait contre l'orage, qui a osé venir à son secours?... Qui remplace mon père à l'enclume... et à la charrue... dans toutes les fatigues?...

ACTÉE.

C'est vrai; je le sais et lui aussi.... Il en est fier... et ne fait presque pas attention à moi.... Mais il a beau se donner pour pur comme de l'or, j'en suis pour ce que j'ai dit : il est l'espion de l'ennemi, il est un traître, et je le lui dirai en face!... (Criant dans la maison.) Ingomar!

PARTHÉNIE.

Non, ma mère, non!... Par tous les dieux, respecte les droits de l'hospitalité!... Son cœur ne connaît ni ruse ni trahison.

ACTÉE.

Je te dis, moi.... (Appelant.) Ingomar!... Tu le verras s'effrayer, tressaillir, rougir!... Arrive ensuite que pourra.... Ingomar!...

PARTHÉNIE.

Oh! combien tu méconnais cette âme d'enfant, ce cœur fidèle!

INGOMAR sortant de la maison et descendant les degrés.

Me voici.... Tu m'as appelé?

ACTÉE.

Enfin!... Je t'ai appelé trois fois!

INGOMAR.

Je maniais le marteau et me chantais une chanson.... Il se peut....

ACTÉE.

Une chanson... c'est cela!... Tu chantes les joies du revoir... ou bien, ne le saurais-tu pas?... les Tectosages sont campés tout autour de la ville!

INGOMAR.

Les Tectosages!... Comment!... c'est donc par ici qu'ils passent pour aller dans le pays des Allobroges, car c'est là qu'ils vont!

ACTÉE.

Vraiment?... une expédition chez les Allobroges.... Mais toi, tu profiteras probablement de cet heureux hasard pour rendre visite à tes amis?...

INGOMAR.

A quoi bon? ils vont leur chemin et moi je vais le mien.

ACTÉE.

Hein!... Il y a des gens qui soupçonnent, qui pensent, qui assurent que vos chemins sont les mêmes.

INGOMAR.

Comment?... qu'est-ce?...

ACTÉE.

On dit même que tu t'es insinué ici uniquement pour leur ouvrir les portes.

INGOMAR.

Moi!... Et qui dit cela?...

ACTÉE.

C'est moi qui te le dis, et à ta barbe encore!... Tu es un espion, un traître : voilà ce que tu es!

INGOMAR se précipitant sur elle.

Femme!... je te dis, moi... Non... à toi, je ne dis rien....

(Il rentre dans la maison.)

ACTÉE.

Il s'en va... il se tait et se rit de ma colère!... Il dédaigne de me répondre!... Il ose.... Faut-il que je supporte tout cela, moi, femme de Myron, citoyenne de Massalia!...

PARTHÉNIE allant vers la maison et appelant.

Ingomar!...

ACTÉE.

Tu le rappelles!... Veux-tu qu'il répète son offense?...

PARTHÉNIE.

Non, je veux qu'il te réponde.

ACTÉE.

Je ne veux plus de sa réponse maintenant!... Dieux! dans ce moment même, Myron... peut-être... Je cours à la citadelle!... Toi, écoute-le, ajoute foi, comme toujours, à sa parole, et puissent les dieux nous garantir!... Moi, je le connais, il ne me trompera plus!...

(Elle sort par le fond du théâtre.)

PARTHÉNIE.

Elle s'en va en colère... et la faute est à lui, à lui tout seul; car, si même elle a tort....

(Ingomar sort de la maison la tête baissée et d'un pas lent.)

PARTHÉNIE.

Le voilà!... Approche, Ingomar.... Dis : ne sais-tu pas que nos mœurs ont depuis longtemps affranchi la femme de la servitude, qu'elle est l'égale de l'homme, son amie, et qu'elle jouit des mêmes droits que lui?

INGOMAR.

Je le sais; ce sont vos mœurs.

PARTHÉNIE.

Et ne t'ai-je pas dit de respecter toujours la maîtresse de la maison, la femme de Myron... ma mère?... Ou bien est-ce du respect de t'emporter et de lui tourner le dos?

INGOMAR.

Mais tu as dit aussi que si ta mère me blessait à tort, selon l'habitude de la vieillesse, je devais me taire et m'en aller?... Je me suis tu, et suis parti.

PARTHÉNIE.

Et ne pouvais-tu pas la regarder d'un œil calme et lui dire tranquillement : Tu te trompes, je ne suis pas un espion, pas un traître?... Mais tu as, comme toujours, lâché la bride à ton emportement, et tu m'as fait gronder à mon tour.

INGOMAR.

Tu es donc aussi fâchée contre moi?

PARTHÉNIE.

N'apprendras-tu jamais à prendre les hommes comme ils sont, et à peser tes paroles avant de parler?

INGOMAR.

Jamais!... jamais!... Que de peines ne me suis-je pas données pour graver tes paroles dans mon cœur! je les répétais dans mon lit, à l'enclume, à la charrue.... Par tous les moyens, j'ai voulu m'approprier votre nature, vos mœurs fines et raffinées.... Je ne l'apprendrai jamais!

PARTHÉNIE.

Prends seulement courage; tu as déjà beaucoup appris.

INGOMAR.

O mes bois! où le cœur lance la parole! où l'action naît avec la pensée!... Vous! vous rétrécissez la vie dans vos formules : « Bonjour! merci! oserais-je!... » Vous appelez cela poli, gracieux, noble, beau! Je ne l'apprendrai jamais, et ne puis pas l'apprendre!... Ce qui émeut mon intérieur, haine ou amour, joie ou peine, coule de mes lèvres, agite mes traits, étincelle dans mon regard!... Je suis ce que je suis; je ne puis être autrement.

PARTHÉNIE.

Et tu ne le dois pas non plus... je ne voudrais pas que tu fusses autrement.... Cela me rend heureuse de savoir que tout ce qu'expriment ton regard, ta bouche et tes traits, est vrai, sincère et profondément senti; mais la franchise même d'une âme généreuse doit se contenir!... Tu as déjà tant appris!... Tu honores la loi et l'ordre, tu t'es détaché du culte des dieux sanguinaires, tu as embrassé la belle foi de mon peuple!... De cœur, tu es déjà un Grec; il ne te manque que la grâce et la mesure, mais cela viendra, j'en suis certaine.... Celui qui d'une pierre grossière a su former une image divine, celui-là saura aussi polir et finir le marbre.

INGOMAR s'approchant de Parthénie.

Et si je l'apprenais, Parthénie?... si je réussissais?... si... alors....

PARTHÉNIE reculant.

Tu ne l'as pas encore appris, tu ne l'apprendras pas de sitôt.

INGOMAR.

Vois comme tu es : au lieu de récompenser l'ardeur de l'élève, tu éloignes toujours le but, tu me retires même ce que j'avais conquis.... Naguère, tu me cherchais, tu me consolais, tu me contais des histoires, tu me chantais des chansons; maintenant, tu m'évites, tu me fuis!...

PARTHÉNIE.

Est-ce que je ne te parle pas en ce moment?... C'est encore une chose qu'il faut que tu apprennes, de jouir de l'occasion avec reconnaissance.

INGOMAR.

Oui, tu me parles, et ton regard descend sur moi.... Arrière le passé!... et arrière aussi l'avenir!... Advienne que pourra, pourvu que je plonge dans tes yeux mes yeux enivrés!...

MYRON derrière la scène.

Parthénie!... Parthénie!...

PARTHÉNIE comme se réveillant d'un rêve.

Ah! mon père!...

MYRON paraissant avec Actée, qui le suit.

Viens, Parthénie!...

PARTHÉNIE.

Me voici, mon père.

MYRON.

Bien!... et Ingomar?... Je le trouve aussi.... Tant mieux.

ACTÉE.

Qu'y a-t-il?... Pourquoi arpentes-tu les rues comme un fou?... le saurai-je enfin?

MYRON.

Laisse-moi respirer d'abord.... Il va venir à l'instant.

ACTÉE.

Qui, l'ennemi?...

MYRON.

Avec ton ennemi!... Le timarque, l'auguste timarque!... Il vient pour Ingomar.

ACTÉE.

Voyez vous-mêmes! je le disais bien, qu'il nous porterait malheur.

MYRON.

Tu extravaguais!... Il nous apporte de l'honneur et de la considération!... Tiens, les voici déjà!... Rentrez dans la maison; moi, je vais au-devant du timarque pour le recevoir dignement.

ACTÉE.

De la considération!... de l'honneur!... Le cœur me bat comme un marteau de forge!

LE TIMARQUE, paraissant avec son cortége, à Myron, qui le reçoit avec force courbettes.

Assez, Myron.... Où est ton compagnon?

MYRON.

Le voici, seigneur!... S'il te plaît, entre avec lui dans la maison.

LE TIMARQUE faisant signe à ses gens de se retirer.

A quoi bon? Voilà ta famille, et nous sommes seuls.... Approche.... Tu t'appelles Ingomar?...

INGOMAR.

Tu l'as dit.

MYRON, à mi-voix, à Ingomar.

Dis donc : seigneur.... Entends-tu : seigneur!

ACTÉE, à mi-voix, à Myron.

Oui, oui, apprends-lui les usages!

LE TIMARQUE.

On m'a dit que tu veux ici apprendre les mœurs grecques, que tu les as déjà apprises, que tu veux tout à fait devenir un des nôtres, un citoyen de Massalia?

INGOMAR.

C'est mon désir.

LE TIMARQUE.

Et Massalia s'y rend.... Elle te bâtit une maison dans son enceinte, y ajoute trois arpents et tous les droits de vote et de bourgeoisie.

INGOMAR.

A moi?...

PARTHÉNIE à part.

Dieux cléments!

MYRON à Actée.

Vois-tu, femme!

LE TIMARQUE.

Plus encore!... Trente onces d'argent seront la dot de la fille de Myron, qui deviendra ta femme, la maîtresse de ta maison.

INGOMAR.

Parthénie!...

LE TIMARQUE.

A toi tout cela, quand tu auras prouvé que le salut de Massalia t'est vraiment à cœur.

INGOMAR.

Que faut-il que je fasse?... dis.... A moins que vous me demandiez d'arracher la terre de ses gonds, d'épuiser l'eau de la mer, de décrocher les étoiles du ciel, je ferai tout ce que vous me direz.

LE TIMARQUE.

Écoute-moi donc.... Tu sais que les Tectosages sont campés autour de la ville.... Toi-même, naguère un des leurs, tu connais la hardiesse de ce peuple, sa cruauté et son âpreté au butin.... S'ils se montrent hostiles....

INGOMAR.

Ils marchent contre les Allobroges et non contre vous; certainement, pas contre vous!

LE TIMARQUE.

Quoi qu'il en soit, ils sont dangereux; et, par toi, Massalia songe à se débarrasser pour longtemps de ces voisins incommodes.... Apprends donc ce dont nous te chargeons.... (Conduisant Ingomar deux pas plus loin.) Tu vas au camp des Tectosages, comme pour voir d'anciens amis, pour apprendre des nouvelles de ton pays; tu observes l'occasion, les retranchements, l'entrée du camp; tu saisis le mot d'ordre; tu reviens la nuit, tu te mets à la tête de notre milice, tu surprends ces brigands, et tu leur rends le sort qu'ils ont fait subir à tant d'autres.... C'est tout ce que nous te demandons.... Quand tu l'auras fait....

INGOMAR.

Je ne le ferai pas.

LE TIMARQUE.

Que dis-tu?...

MYRON.

Ingomar!

INGOMAR.

Je ne le ferai pas!... Envoyez qui vous voudrez pour les tromper; moi, je n'irai pas surprendre leur confiance; je ne trahirai pas des hommes endormis; je ne livrerai pas à la mort des hommes qui parlent la langue de ma patrie!... Je ne le ferai pas!... jamais!... et à aucun prix!...

LE TIMARQUE.

Tu le feras... si tu pèses bien la récompense que t'offrent Myron et Massalia.

INGOMAR.

J'abandonne tout, car elle... elle est tout pour moi; à elle ma vie est attachée par mille racines, et j'espérais qu'elle fleurirait au printemps! Je l'abandonne, car si je la possédais, et en elle tout le bonheur de la terre, ce bonheur, acheté à ce prix, par le sang de mes frères massacrés pendant leur sommeil, serait le désespoir pour moi!...

LE TIMARQUE.

Tu as à cœur le salut des barbares, et tu veux devenir Grec?...

INGOMAR.

Je voulais le devenir; je m'étais détaché de mon peuple pour chercher une patrie dans celle de Parthénie.... J'étais sincère, et je vous assisterais fidèlement dans un combat loyal.... Mais vous, vous méditez la trahison et de viles intrigues!... Vos armes sont la ruse et le mensonge!... Honte sur vous!... honte!...

LE TIMARQUE.

Modère ta langue trop rapide.... Je te laisse le temps de réfléchir jusqu'à midi.... Si tu refuses, félon! ton souffle n'empestera plus notre air.... Le sort de l'espion, du traître, sera l'exil... et pis encore!... Choisis donc.... Quant à toi, Myron, toi qui si mal nous as conseillés, qui nous as fait nous confier sans réserve à cet homme, prends tes mesures!... S'il était prouvé que ta fidélité, que tu élèves jusqu'au ciel, ressemblât à la sienne, nous la trouverions trop courte, et nous remplirions la mesure avec ton sang et ta vie!

(Il sort avec sa suite.)

ACTÉE après une pause.

Qui a raison maintenant?... Où sont la considération, l'honneur que nous vaut ton Ingomar?... Il compromet notre enfant, te rend suspect, et finira par te faire couper le cou.

MYRON.

Me faire couper le cou!... Je l'abandonne!... je ne veux plus rien savoir de lui!... Je te ferme ma porte, Ingomar!... Va-t'en.... Ils verront que je suis un digne fils de Massalia, un brave citoyen.... Toi, rentre au plus vite, Parthénie!... (A Ingomar.) Va-t'en, te dis-je!...

INGOMAR.

Myron!

MYRON pendant qu'Actée et Parthénie rentrent.

Plus un mot... tais-toi !... Il est vrai que nous sommes seuls maintenant.... Je puis donc te le dire, quelque mauvaise affaire que tu m'aies faite, si j'avais deux têtes, je t'en sacrifierais volontiers une; mais je n'en ai qu'une.... Partant, il faut t'en aller.... (Élevant la voix.) Je suis un brave citoyen, moi! va-t'en... je t'abandonne.... Adieu.

(Il rentre et ferme la porte derrière lui.)

INGOMAR.

C'en est fait!... tout est perdu... tout!... L'avenir était si clair et si brillant devant moi!... Je ne l'eusse peut-être jamais méritée, mais il me semble que je ne l'eusse pas moins obtenue!... Et maintenant, tout est perdu; jamais elle ne sera à moi, je ne la verrai même plus jamais; je n'entendrai plus le frais son de sa voix!... jamais!... Je n'avais qu'à dire oui.... Mais, eussé-je mille ans pour réfléchir, je dirais non... non... non.... J'aurais pu le dire avec des paroles moins rudes, je ne les ai pas trouvées.... Je ne puis fausser le jet franc et sincère de mon âme. C'est justement cela, et si je m'y appliquais des années entières, je ne l'apprendrais pas... je ne l'apprendrai jamais.... Je suis un sauvage, et ma destinée me rejette dans les bois, vers mes semblables.... Pourquoi tarder.... Retournons-y!... Hors d'ici!... hors d'ici!... Et si leur lâche soupçon me ferme leurs portes, je les brise ou j'y meurs.... Partons!... partons!...

PARTHÉNIE sortant de la maison.

Tu veux partir, Ingomar?

INGOMAR.

Les dieux le veulent, il faut nous séparer! Les mortels ne peuvent rien contre les dieux!

PARTHÉNIE.

Tu pars... et où vas-tu?

INGOMAR.

Ne me le demande pas. Sur la terre, il n'y a que deux lieux pour moi : le ciel, là où tu es; le désert, où tu n'es pas. C'est au désert que je vais. Le fils de la nature retourne vers sa mère; elle m'a donné la fidélité comme héritage, et je la garderai à ceux qui sont mes frères, quoique barbares. Sans fidélité, l'âme vacille comme la barque sur la mer, comme l'ajonc au vent! Ah! si j'avais pensé autrement, toi, tu me l'aurais appris; car peut-il aimer, celui qui n'est pas loyal et fidèle!

PARTHÉNIE.

Et tu veux me quitter!

INGOMAR.

Il le faut. Je te dois beaucoup : naguère, je n'estimais que la force, la vie me paraissait une amphore pleine, et plus elle débordait, plus je la trouvais belle. Toi! tu as tressé la couronne autour de ses bords, tu m'as fait estimer la mesure dans la force, et la forme à côté de la matière. Tu m'as fait connaître les enchantements de l'amour, de l'amour dont les félicités nous égalent aux dieux, et dont les douleurs mêmes sont encore un ravissement. Tout cela, je te le dois, et en retour j'avais rêvé pour toi un bonheur immense, comme jamais femme n'a pu l'entrevoir. Le rêve s'est évanoui : une seule consolation me reste dans mon naufrage et dans mon désespoir ; j'ai fait ce que je devais. Adieu donc!... Ton image m'accompagne! conserve la mienne, Parthénie!... Adieu!

PARTHÉNIE.

Et tu veux partir tout de suite? Je ne veux pas! pas tout de suite!

INGOMAR.

Une mort prompte est le plus doux passage. Mourir lentement, c'est mourir dix mille fois! Je le sais bien, que tu ne me vois pas partir sans douleur, et cela me suffit. Adieu!

PARTHÉNIE.

Soit... tu le veux, je ne t'arrête plus. Mais ton glaive, qu'en arrivant tu as confié à mon père, tu l'as oublié.

INGOMAR.

Que m'importe? L'espérance un jour le fit tomber de ma main, et aujourd'hui, aujourd'hui!...

PARTHÉNIE.

Non, tu ne peux pas partir sans ton glaive. Tu me l'as donné; je veux te le rendre.

(Elle rentre rapidement.)

INGOMAR.

Je ne veux pas. Reste!... Elle est partie. Ainsi se change en siècle l'heure amère des adieux. Et ma douleur jaillit toujours plus brûlante, comme si elle voulait tuer, et elle ne tue pas. O dérision! la vie cède à un morceau d'acier; à ce profond déchirement du cœur, elle résiste!

PARTHÉNIE revenant avec le glaive.

Voilà ton glaive. Je te l'ai gardé pur comme tu me l'avais donné.

INGOMAR étendant la main vers le glaive.

Merci!

PARTHÉNIE.

Non, laisse, je veux te le porter.

INGOMAR.

Que dis-tu?

PARTHÉNIE.

Ne t'ai-je pas porté, naguère, le bouclier et la lance? Pourquoi ne porterais-je pas ton glaive?

INGOMAR.

Oh alors!... Non, tu ne me reconduiras pas; c'est ici, c'est tout de suite qu'il faut nous séparer.

PARTHÉNIE.

Non, Ingomar! Je porterai ton glaive!

INGOMAR.

Eh bien donc, jusqu'au marché.

PARTHÉNIE.

Non, plus loin, un peu plus loin, jusqu'à la porte de la ville; plus loin encore, jusqu'à la mer, et par delà la mer, par les montagnes et les vallées, à l'orient et à l'occident, partout où tu iras, tant que je vivrai, tant que mon cœur battra, je porterai ton glaive!

INGOMAR.

O Parthénie! tu veux...

PARTHÉNIE laissant tomber le glaive et enlaçant Ingomar de ses bras.

Te suivre! aller où tu iras. Ton chemin sera mon chemin, et ton but mon but! Où tu élèveras une cabane, là sera ma patrie. La langue de tes lèvres sera ma langue, ton bonheur ma félicité, ta peine ma douleur!... Je suis à toi! je suis à toi, et plus d'adieux!

INGOMAR.

Dieux éternels! est-ce un rêve qui me trompe! Toi, Parthénie, sur mon cœur! Tu m'aimes, toi, l'enfant de Massalia, moi l'étranger, le barbare!

PARTHÉNIE.

Oh! ne t'appelle plus ainsi! Que sommes-nous contre toi? Comme ils te regardaient, comme ils étaient confus et muets, ces Grecs orgueilleux, lorsque toi, venu pour apprendre leurs lois, tu leur as enseigné la loi sainte que les dieux ont gravée dans nos cœurs! Que tu étais beau et sublime devant mes yeux, immolant à la vertu plus que ta vie: l'espérance de ta vie! Oh! que j'étais honteuse d'avoir voulu t'ensei-

gner! Enseigner quoi? ce qu'ils m'ont à moi-même péniblement inculqué. De vaines formules, des mots, du clinquant; quand, de la main des dieux, tu as reçu l'or pur, une âme droite et généreuse. Et moi, j'avais follement entrepris d'emprisonner ce cœur sincère dans des formes mensongères! Pardonne-moi, pardonne! Je le vois bien maintenant : être Grec n'est rien; porter dans sa poitrine un cœur vraiment humain, voilà tout, absolument tout.

INGOMAR.

Parthénie, à moi!... ma tête s'égare!... A moi! à moi!

PARTHÉNIE.

Oh! j'étais à toi depuis longtemps! J'étais à toi depuis le jour où je te vis pleurer et trembler, où de ta main, qui m'avait menacée, s'échappa le glaive nu. Depuis ce jour, une seule pensée vivifiait nos âmes; un seul désir, une même espérance faisait battre nos cœurs. Je m'efforçais de le cacher, à la manière des jeunes filles, et plus je m'efforçais, plus je t'aimais... Je t'aimais, aujourd'hui je te comprends. Et si je te regardais de haut, si je voulais être méritée, si je te soumettais aux épreuves les plus dures, oh! comme je veux expier ce fol orgueil! Je suis à toi! Prends-moi comme tu veux! Femme, servante, esclave, je m'incline devant toi, et je me courbe dans la poussière, à tes pieds.

INGOMAR la relevant avec précipitation.

A mes pieds!... mon esclave! Non! deux troncs d'une même racine entrelaçant leurs rameaux pour s'élever vers le ciel!

(Ils se tiennent serrés l'un contre l'autre, Myron et Actée paraissent.)

ACTÉE.

Vois toi-même!

MYRON.

Que le tonnerre!... Veux-tu me faire couper la tête, fille imprudente? Allons! qu'on rentre au plus vite!

PARTHÉNIE entrelaçant Ingomar.

Pas sans lui!

ACTÉE.

Je ne sens plus mes jambes!

MYRON à Ingomar.

Ne t'ai-je pas dénoncé l'hospitalité, et dit de chercher un autre gîte? Va-t'en donc!

INGOMAR.

Pas sans elle. Elle a choisi; vous ne nous séparerez pas. Elle est à moi, à moi pour la vie entière.

MYRON.

Vous êtes en démence!

ACTÉE.

Et vois là-bas le timarque qui revient!

MYRON.

Et en ce moment?... Cela manquait encore!

ACTÉE.

Et vois donc, vois : des barbares l'accompagnent.

MYRON.

Ils n'auront pas déjà... Mais non, ils portent des rameaux verts! Ce sont sans doute des messagers envoyés par les Tectosages.

(Le timarque avec sa suite; Allastor et Novio portant des rameaux verts.)

LE TIMARQUE.

Voilà l'homme que vous cherchez. Maintenant, faites connaître votre message.

NOVIO.

C'est lui!

ALLASTOR.

C'est bien lui!... Ingomar?

INGOMAR.

Que vois-je? c'est vous!

ALLASTOR.

Salut au nom de tous, Ingomar!

INGOMAR.

Merci... et dites, que voulez-vous?

ALLASTOR.

Nous allions nous rendre dans le pays des Allobroges, lorsque nous apprîmes qu'un des nôtres était esclave dans cette ville grecque.

NOVIO.

Et nous pensâmes que les hommes de Massalia t'avaient surpris dans le bois et t'avaient réduit en servitude.

ALLASTOR.

Nous tous, peuple et chefs, fûmes enflammés de courroux. Nous sommes donc envoyés chez ces Grecs pour voir s'ils te tiennent

comme esclave, toi, l'orgueil et la gloire de notre nom. S'il en est ainsi, au lieu de faire la guerre aux Allobroges, nous ferons alliance avec eux, et avec les Éduens et les Helvétiens, nous réunirons toute la Gaule autour de la ville, et nous n'aurons pas de cesse que cette infamie ne soit vengée.

LE TIMARQUE.

Non, vaillants messagers d'un noble peuple; les dieux propices ne voudront pas qu'un vain soupçon arme les peuples courageux de la Gaule pour une guerre sanglante contre cette pauvre ville. Les choses ne sont pas comme vous pensez. Cet homme....

ALLASTOR.

Silence! Nous sommes envoyés vers Ingomar... qu'il parle!

NOVIO.

Parle sans crainte, et dis-le : ils t'ont fait esclave?

INGOMAR.

Je suis libre! Je suis venu librement, et, si j'ai servi, ma volonté seule a choisi le joug et la bride.

ALLASTOR.

Ta volonté! soit. Mais, dis-nous : comment t'ont-ils traité? Car ce peuple a une grande présomption. Il nous appelle des barbares! T'ont-ils regardé comme un hôte digne d'eux?

NOVIO.

Ne t'ont-ils pas offensé par leurs railleries? T'ont-ils accordé les mêmes droits, les mêmes honneurs qu'aux autres?

ALLASTOR.

Parle, et si un mot, un regard t'a offensé, Massalia ne sera bientôt plus qu'un monceau de cendres.

LE TIMARQUE d'une voix insinuante.

Laissez-moi ici donner mon témoignage, amis.

ALLASTOR.

C'est à lui que nous parlons!

LE TIMARQUE très-inquiet.

Mais écoutez-moi donc!

INGOMAR au timarque.

Sois tranquille. Je n'aurai qu'à leur dire qu'aujourd'hui même tu m'as offert le droit de cité, une maison, des champs et sa main, la main de Parthénie!

NOVIO.

Qui était notre esclave!

ALLASTOR.

C'est donc cette femme qui a détourné ton cœur de nous! S'il en est ainsi, soit! Adieu, aujourd'hui même nous allons chez les Allobroges, et que Massalia vive en paix!

LE TIMARQUE.

Faisons mieux que la paix; faisons un pacte d'amitié, et plus encore: puisque nous avons égalé l'un des vôtres au peuple de cette cité, concédez aussi à nos citoyens le passage et l'hospitalité dans vos montagnes; nous vous offrons une alliance, acceptez-la.

ALLASTOR.

Nous n'avons pas de pleins pouvoirs pour cela; mais venez avec nous et conférez avec les chefs de notre peuple.

LE TIMARQUE.

Soit! je vous suis, et puissent les dieux couronner de succès notre dessein! (A Ingomar, pendant qu'Allastor et Novio se parlent bas au fond de la scène.) Mais auparavant, un mot à toi, brave Ingomar! En refusant ta main à nos projets, tu nous as préparé de meilleures chances que nous n'osions espérer. Ta loyauté s'est trouvée de la sagesse. Nous te donnons donc ce que nous t'avons promis : la fille de Myron, les trente onces d'argent, la maison, les champs, et tous les droits et priviléges de nos citoyens. (A Myron.) Voilà ton gendre... soyez heureux!

(Il part avec sa suite et les Tectosages.)

MYRON à Actée.

Eh bien, vieille, qui avait raison? Voilà un gendre! une maison, des champs, le droit de cité, et trente onces d'argent!

ACTÉE.

Ce sera tout de même toujours un Tectosage.

INGOMAR.

Parthénie à moi! Pour l'éternité! Je le saisis à peine! Le vœu de mon cœur accompli! Dénoué le nœud fatal! Les dieux réconciliés! Atteint le but par un chemin si prompt et si doux!

PARTHÉNIE l'embrassant.

C'est le chemin de l'amour!...

(*Traduit par* ALEXANDRE WEILL.)

QUE LES GRECS SONT DES SLAVES[1].

L'auteur de cet article, qui voudrait bien n'être pas forcé de parler de lui, n'est ni un philhellène, ni un mishellène, ni aucunement un helléniste; il ne sait de grec que ce qu'on lui en a appris au collége, c'est-à-dire un peu moins que rien, car ne point savoir n'est pas aussi ignorant que savoir mal. Il doit donc justifier le travail très-savant qu'on va lire et qui porte sa signature, ne voulant pas, lui simple teneur de plume, se tailler un pourpoint, comme les nains du poëte, dans le manteau d'autrui.

Il y a quelques mois, à Genève, en longeant les casiers d'un cabinet de lecture allemand, il tomba sur deux volumes intitulés : *Fragmente aus dem Orient, von Jakob Philipp Fallmerayer,* ce qui veut dire en français : *Fragments* (rapportés) *d'Orient, par Jacques-Philippe Fallmerayer.* Ce titre l'allécha d'autant plus que le livre était daté de 1845, et par conséquent n'exploitait pas les questions actuelles. Il prit donc ces volumes, et les lut avec un plaisir et un étonnement singuliers. Que le lecteur en juge.

Lorsqu'un Allemand fait un livre, il a toujours quelque chose à dire :

[1] Cette thèse, ainsi présentée d'une manière absolue, nous paraît excessive et paradoxale. Que les Barbares aient fortement marqué la trace de leur passage en Grèce comme partout, on ne peut le nier; mais qu'ils aient complétement extirpé l'ancienne race hellénique, c'est ce que tous les arguments de M. Fallmerayer ne réussissent pas à rendre vraisemblable. Pourquoi ne veut-il pas aussi que les Italiens soient des Goths, des Vandales ou des Hérules? Les opinions de M. Fallmerayer ont fait toutefois assez de bruit en Allemagne et en Orient pour mériter d'être connues. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir refuser notre publicité à l'exposition, selon nous un peu trop sympathique, qu'on va lire. (*Note de la rédaction.*)

c'est ce qui le distingue du Français; mais ce quelque chose, il le dit si mal, avec une si grande négligence de composition, un mépris si soutenu pour le style, une indifférence si égoïste pour le public, que son œuvre en devient non pas ennuyeuse seulement, mais incompréhensible. La parole a été donnée à l'Allemand pour obscurcir sa pensée, et au Français pour en tenir lieu.

Mais les Fragments de M. Fallmerayer ne ressemblaient en rien à une œuvre allemande. Non-seulement l'auteur s'y permettait d'avoir du style, mais il s'y battait vaillamment contre *les abstracteurs de quintessences* qui ont subtilisé son pays. Un bon sens tout français et antigermain les animait, en les égayant. L'auteur n'avait de profondément allemand que son amour de la nature, son émotion sur les pentes du mont Athos en y retrouvant les grands bois du Tyrol, et cette maladie encore inconnue parmi nous, malgré les pastiches de nos écrivains, la passion du lointain et toutes ses ivresses douloureuses. Aussi les descriptions du poëte semblaient-elles de véritables peintures riches de couleur et pleines d'infini. Enfin, une dernière vertu (c'est une vertu pour un Allemand) brillait dans M. Fallmerayer, l'amour de la France.

On comprend maintenant pourquoi l'auteur de cet article fut surpris et charmé de sa découverte. Il voulut alors connaître plus à fond M. Fallmerayer, et courut, comme on dit, aux renseignements chez les docteurs ès lettres allemandes. On lui répondit que cet écrivain était connu en Allemagne depuis quelque trente ans, et qu'on ne le désignait maintenant que sous le nom de *célèbre Fragmentiste*. D'abord étudiant en théologie, puis étudiant en droit, M. Fallmerayer, nous disait-on, avait bientôt dû quitter l'université pour le champ de bataille. Il avait servi sous Augereau avec nous, puis contre nous, avec toute l'Allemagne, après Leipzig. La guerre terminée, il avait commencé la vie d'études et de voyages qui l'a rendu célèbre dans son pays. Dès lors, l'Orient était devenu pour lui comme une patrie nouvelle; il l'avait d'abord étudié à fond dans les livres, puis parcouru en tous sens, comme l'ont voulu faire presque tous les hommes supérieurs de notre temps; seulement, notre Fragmentiste ne se contentait pas de simples excursions dans ce pays aimé du soleil, il voulait y vivre. C'est ainsi que son premier voyage en Égypte, en Nubie, en Asie Mineure et en Grèce, avait duré trois ans (1831-1834); deux ans le deuxième, à Trébizonde, à Constantinople et sur le mont Athos (1840-1842); un an le dernier, en Turquie et à Jérusalem (1847), d'où le Fragmentiste fut rappelé par le tambour révolutionnaire. Il devint membre du parlement de Francfort, mais il eut le malheur de s'y conduire en Alle-

mand : il y perdit sa chaire de professeur à l'université de Munich, et la place qu'il avait conquise à la ville et à la cour par son esprit à la fois brillant et solide. Il n'est plus maintenant, dit-on, que membre de l'académie royale des sciences de Bavière, et se prépare sans doute à retourner en Orient.

Il avait débuté fort jeune dans l'enseignement, maître d'abord au gymnase d'Augsbourg, puis professeur au lycée de Landshut. On sait qu'en Allemagne l'université et la littérature ne sont aucunement brouillées à mort, et que de nos jours encore Arndt et Uhland, entre beaucoup d'autres, ont leur chaire dans la sorbonne de leur pays. Bien plus, les professeurs, loin de retenir la jeunesse et de la comprimer, la poussent et l'entraînent; ils se mettent à la tête de tous les grands mouvements de la pensée, et l'école a été plus souvent chez les Allemands le foyer de l'insurrection intellectuelle que la forteresse des vieilles traditions.

Enfin, M. Fallmerayer, nous dit-on, s'était fait connaître par de nombreux ouvrages. Il avait obtenu dès 1827 un prix dans un concours danois pour une histoire de l'empire de Trébizonde. Plus tard, s'étant livré avec ardeur à l'étude des historiens de Byzance, il avait écrit son *Histoire de la Morée pendant le moyen âge,* un travail de voyant plutôt que de narrateur, car il s'agissait d'éclairer, avec quelques étincelles disséminées dans l'immense collection des Byzantins, plus de dix siècles d'oubli où la Grèce avait été comme engloutie. Entre les deux volumes de cette histoire avait paru la fameuse thèse qui ouvrit la carrière militante de notre écrivain; enfin, en 1845, il avait publié le livre sur l'Orient qui l'a fait surnommer le Fragmentiste. Nous ne parlons pas ici de mille articles politiques ou littéraires dans la *Gazette d'Augsbourg,* le *Musée allemand,* etc.; escarmouches quotidiennes où l'historien dut aller pour se défendre, et où il se comporta vaillamment.

Voilà ce qu'on dit à l'auteur de cet article, lequel, assez opiniâtre de caractère, se mit à lire un à un tous les livres qu'il vient de nommer. Pendant qu'il se livrait avec fureur à cette lecture, un hasard de voyage lui fit rencontrer, dans une maison de campagne, au bord du Rhône, le Fragmentiste en personne, qui fuyait l'exposition de Munich. Il l'interrogea sans discrétion sur la Grèce et l'Orient, et apprit, dans une conversation de quelques heures avec cet homme éminent, plus qu'il n'aurait fait en six mois d'études acharnées; et c'est ainsi que, sans se donner ni pour philhellène ou mishellène, ni pour helléniste, il se trouve être aujourd'hui versé dans les origines des Grecs modernes, et dans les invasions des Avares du temps de l'empereur Justinien. Or,

comme ces questions reprennent de l'actualité maintenant que tous les regards sont tournés vers le pays des Hellènes et des Slaves, il ne croit pas hors de propos de faire connaître ici le résultat de ses lectures et de ses entretiens.

I.

Il y a vingt-cinq ans environ nous avons enlevé la Grèce aux Turcs, puis nous sommes rentrés chez nous sans plus nous soucier d'elle. On se souvient des beaux vers du poëte :

Canaris, Canaris, nous l'avons oublié!

Les Allemands, en revanche, n'ont pas affranchi du tout l'Acropole, nous croyons même qu'ils ont fait quelques efforts pour la conserver à Stamboul; mais, une fois affranchie, ils lui ont donné un roi, une machine constitutionnelle, des philologues et des professeurs. Puis ils se sont persuadé que les habitants d'Athènes, et en général de la Grèce, étaient les descendants directs et sans interruption des vainqueurs de Marathon et de Salamine; ils ont trouvé une frappante ressemblance entre les montagnards albanais, hommes ossus, bien nourris, aux sourcils bien arqués et aux traits durs, et les sculptures de la Grèce antique. On a même été plus loin, on a conseillé de ne pas reconstruire Athènes dans le style du siècle de Périclès, dont l'élégance révolutionnaire ne répondait plus aux instincts des Hellènes d'aujourd'hui, mais de remonter, dans les constructions nouvelles, à la simplicité dorique. Il faut, disait-on, des fouillis de maisons et un air de village à la cité régénérée, dont les habitants ont une physionomie et une langue plus antiques et plus grecques que Périclès. Les plus zélés avaient l'intime conviction qu'une grande armée d'Hellènes, de beaux jeunes hommes s'entend, comme le Jason et les Éginètes de la Glyptothèque de Munich, une grande armée, chaussée de sandales, armée de targes et de lances de seize pieds de long, escortée par une troupe de philologues en état de porter les armes, avec des grammairiens grecs en tête, devait un jour faire son entrée solennelle à Constantinople, et là, par fondation d'un journal critique sur εἰ et ἄν et par l'installation de philosophes péripatéticiens dans les jardins du sérail, rappeler à la vie l'empire byzantin.

Qu'on s'imagine la déception ou plutôt la rage de ces enthousiastes, lorsque tout à coup, sans faire annoncer nulle part cette idée, qui

semblait alors monstrueuse, un professant presque inconnu écrivit à la première page d'un livre d'histoire, trois ans après les salves de Navarin :

« La race des Hellènes est anéantie en Europe ; la beauté des corps, l'harmonie et la simplicité des mœurs, l'essor éclatant de l'esprit, beaux-arts, arènes, cités, villages, sculptures et temples, même les noms, ont disparu de la surface du continent grec. Les chrétiens qui peuplent ce pays n'ont pas même une goutte de sang grec dans les veines. Le mot *grec* lui-même ne désigne plus, comme autrefois, tous les enfants de Deucalion répandus entre la vallée de Tempé et l'embouchure de l'Eurotas, mais toutes les peuplades qui sont opposées à la doctrine de Mahomet et à l'Église de Rome, et qui ont reçu leur loi et leur foi des patriarches byzantins. L'Arnaute de Suli et d'Argos, le Slave de Kiew et de Religosti en Arcadie, le Bulgare de Triaditza et le brigand chrétien de Montenegro, ont, avec Scanderbeg et Colocotroni, les mêmes droits sur le rang et le nom d'Hellène. Les liens qui les unissent, plus forts que ceux du sang, sont des chaînes religieuses.... Et d'ailleurs, un observateur ne tardera pas à remarquer qu'un peuple *à physionomie slave* ou *avec des traits albanais* n'est point issu du sang d'un Narcisse, d'un Alcibiade ou d'un Antinoüs. »

Le mot était lâché d'emblée, avec un courage proudhonien. Les Grecs n'étaient donc pas des Grecs, mais des Slaves et des Albanais. Telle fut la thèse de Fallmerayer, et la défense de cette thèse devint l'œuvre de toute sa vie. Il défia, pour conquérir des arguments, les tempêtes de la mer Noire et la vie monacale du mont Athos; il ne voyagea que pour accumuler des citations, des preuves et des témoignages; il n'écrivit que pour s'affermir encore dans son inflexible opinion.

La seconde partie de sa thèse, celle qui concerne les Albanais, ne fut pas difficile à soutenir : les plus opiniâtres parmi les philhellènes ne purent nier l'existence de cette race même à Marathon et à Éleusis ; mais moins évidente aujourd'hui, la *slavinisation* complète de la Grèce, soutenue par Fallmerayer, scandalisa tout à la fois les traditions des doctes et les sympathies de la foule. Seul de son parti, au pied du drapeau qu'il avait hardiment dressé, le Mishellène, comme on l'appelait alors, dut faire des prodiges d'érudition, d'éloquence et d'esprit, pour défendre sa cause. Il se livra à un travail merveilleux d'historien et de philologue, dans lequel nous allons le suivre, en avertissant pour la troisième fois le lecteur que nous sommes tout simplement le très-humble interprète du fameux Fragmentiste allemand.

II.

Dans le sixième siècle après Jésus-Christ, lorsque le grand Justinien monta sur le trône, trois malheurs avaient déjà porté des coups mortels à la nation des Hellènes : la défaite de Chéronée, la destruction de Corinthe et l'abolition du culte national. Par sa victoire, Philippe de Macédoine avait détruit l'autonomie des républiques isolées; quant au consul Mummius, le destructeur de Corinthe, il avait imposé aux peuples achéens les lois d'une nation étrangère qui ne les comprenait pas; enfin, le chef des Goths, Alaric, en renversant la statue de Jupiter, avait achevé la Grèce.

En effet, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? gâté par les hommes, le christianisme fut fatal à l'Orient. Les empereurs baptisés par lui n'en furent pas meilleurs; au contraire : le fanatisme leur inspira de nouvelles cruautés. Quant aux peuples, ils devinrent serviles et poltrons sous la loi de leurs prêtres; ils observaient les jeûnes, mais laissaient les Barbares passer sur eux. Dans la grande invasion de Genseric, les païens de la Maïna résistèrent seuls aux Vandales et les mirent en fuite. Toute la Grèce semblait s'être réfugiée chez ces montagnards fidèles aux dieux.

Alaric et Genseric avaient ouvert le chemin aux Slaves, qui se ruèrent bientôt sur l'empire. Ce furent d'abord des Bulgares : ils traversèrent pour la première fois l'Ister dans la dernière année du cinquième siècle, la neuvième du règne d'Anastase, qui fit construire un mur pour les arrêter. Pendant ce temps, on discutait théologie à Constantinople; on s'y battait dans la rue à propos du *trois fois saint;* on y soulevait de doctes et pieuses insurrections où périssaient des cent mille hommes. Les Barbares ravageaient le pays, mais nul n'avait souci de leurs incursions, pas même les chroniqueurs, qui aimaient mieux transmettre à la postérité des nominations d'évêques et des traités ascétiques. Quand des nuées d'envahisseurs transdanubiens inondèrent l'empire jusqu'aux Thermopyles, et entraînèrent, en se retirant, cent vingt mille habitants de ces campagnes, cet incident, peu théologique, obtint quelques mots à peine des historiens du temps.

Mais ce fut pendant le règne du grand Justinien que les Slaves devinrent formidables; ils battirent le général Chilbudius, et dès lors le passage du Danube leur fut ouvert. En 539, pendant que l'armée impériale, commandée par Bélisaire, était en Italie à inquiéter les Visigoths,

l'empire d'Orient fut couvert de Huns, de Slaves, de Bulgares, d'Antes et de Gépides, qui, cette fois, attaquèrent les villes et abattirent les forteresses. Inattendus, dit saint Jérôme, ils étaient partout, devançant la renommée, sans pitié pour la religion, les dignités, l'âge et l'enfance vagissante[1]. Comme les Perses d'autrefois, ils trouvèrent le moyen de franchir les Thermopyles, et ravagèrent la Grèce, qui n'avait pas vu de Barbares depuis Alaric. Tout fut dévasté, jusqu'au golfe de Corinthe; le château de Thèbes, la ville d'Athènes et l'isthme résistèrent seuls. Les Barbares se retirèrent dès qu'il n'y eut plus rien à prendre. Quant à Justinien, il fit fortifier les Thermopyles, Thèbes, Platée, Athènes et l'Acrocorinthe. Il laissa le Péloponnèse sans muraille, le trouvant assez défendu par l'isthme hérissé de tours.

En 549, nouvelle invasion. Cette fois les Barbares ne tuent que les hommes, et gardent esclaves les femmes et les enfants, car ils veulent se fixer dans le pays. De là doivent dater les établissements des Slaves au bord du Danube. Les anciens habitants se réfugièrent dans les rochers, les marais ou les îles, où ils se bâtirent des villes nouvelles. C'est ainsi que les citoyens d'Épidaure en Dalmatie, chassés de chez eux par les Slaves, fondèrent la ville, devenue célèbre, de Raguse. Les grandes places fortes restaient à l'empereur, et se dressaient comme des oasis de maisons dans le pays dépeuplé; mais hors de ces places l'empire n'avait plus un sujet, plus un impôt à lever entre l'Ister et les Thermopyles. Les Slaves avaient tout balayé.

Ce n'est pas tout. La nature s'unit avec les Barbares contre les populations byzantines, et l'air s'infecta pour les décimer. Jamais il n'y eut plus de tremblements de terre qu'à cette époque : la Syrie, la Phénicie en furent bouleversées; le golfe de Corinthe en fut soulevé comme un tourbillon de poussière; des villes, des bourgades entières croulèrent tout à coup sur ses bords. La peste envahit à la fois l'Orient et l'Occident, et emporta dans Constantinople jusqu'à dix mille hommes par jour. Cinq millions de cadavres couvrirent l'Afrique sous le règne de Justinien, tués par la maladie, les tremblements de terre, la guerre et la faim; mais, si l'on en croit Procope, sous ce même règne, dans les autres pays baignés par la Méditerranée, le nombre des morts s'éleva jusqu'à cent millions.

Ce n'est pas tout encore. Nous ne parlons pas des factions du Cirque,

[1] Insperati ubique aderant, et famam celeritate vincentes, non religioni, non dignitatibus, non ætati, non vagienti miserabantur infantiæ.

(*S. Hieronym. Epistol.*, lib. III, *ad Oceanum de vita Fabiolæ.*)

des querelles entre les Verts et les Bleus, où entra Justinien lui-même, et qui coûtèrent au pays, dans une seule sédition, trente mille hommes, ni de la secte des Incorruptibles, dont l'autocrate théologien voulut faire l'Église orthodoxe par voie d'autorité. Tenons-nous-en aux Barbares. Ne pouvant ou n'osant les repousser par la force, l'empereur voulut les éloigner par la corruption. Son pays était épuisé d'hommes, il l'épuisa d'argent. Il fit fermer les écoles d'Athènes, et s'attribua les honoraires des professeurs; il défendit les théâtres et ce qui restait des jeux Olympiques, et pressura le peuple pour soudoyer les Barbares, élever des châteaux, que personne ne défendait, et entretenir deux mille hommes au défilé des Thermopyles. Le peuple, consterné, se laissait faire; les jeunes ne se mariaient plus, les vieux se donnaient la mort.

Tel fut le règne si vanté du grand empereur Justinien, le dieu des pandectistes.

Après les Huns, qui revinrent souvent, malgré l'épée du vieux Bélisaire et l'argent du peuple exténué, ce fut le tour des Avares. Les Avares, qui étaient des Slaves, Constantin Porphyrogénète le dit formellement, ne combattaient qu'à cheval, ne mangeaient que de la viande crue, buvaient du sang, et semblaient étrangers à tout sentiment humain. Ils firent la grande guerre. Chassés de l'Altaï par un ennemi plus fort, ils remplirent l'Europe de bruit et de sang, du Péloponnèse à la Baltique et de Constantinople au Rhin.

Ces Avares étaient conduits par un chef nommé Bajan-Chan. Appelé par l'empereur de Constantinople, et soudoyé par lui, il battit d'abord et soumit plusieurs tribus d'envahisseurs, puis en fit venir d'autres en secret, pour se rendre utile. A son instigation, cent mille Slaves traversèrent le Danube : la Grèce, dit Ménandre, fut déchirée par eux, et le césar Tibère ne put réunir assez de soldats pour combattre une partie de leurs forces[1]. L'empereur eut donc recours à Bajan, qui fondit sur les Slaves et les dépouilla du butin qu'ils venaient de prendre, puis se retira pour en laisser venir d'autres, car c'était un homme d'un grand génie que l'Avare Bajan.

Et en effet il en revint d'autres. Les irruptions recommencèrent chaque année, et finirent par des établissements réguliers. L'empereur Maurice (582-602) disait à l'un de ses généraux : « Les Slaves ne cesseront de traverser l'Ister que lorsque Byzance aura assez de forces pour couvrir les rives de ce fleuve. » Des colonnes d'Hercule aux bords

[1] Menander, *De legat.*, p. 110, edit. Venet.

de l'Araxe, tout l'empire romain était inondé par les invasions du Nord.

Bientôt le khan Bajan leva le masque, et se souleva plusieurs fois contre Byzance, ne posant les armes que lorsqu'on l'avait chargé d'or. Enfin il rendit tributaire le césar d'Orient, tandis que ses Avares et d'autres Slaves allaient se fixer tranquillement au delà des Thermopyles. Dès lors, on n'entend plus parler de la Grèce, et les chroniqueurs byzantins n'ont pas plus l'œil sur elle que sur les possessions éloignées et dès longtemps perdues de l'empire démembré. Il s'étend sur la vieille Hellade comme un nuage rouge de sang, et ce nuage une fois dissipé, nous retrouvons en ce pays dévasté une autre religion, une autre langue, d'autres mœurs, d'autres hommes. Cet abandon des chroniqueurs après l'invasion des Slaves ne prouve-t-il pas déjà l'occupation de la Grèce par les envahisseurs ?

III.

Passe encore pour le nord de la Grèce, dirent les opposants; mais le Péloponnèse ? Défendu par son isthme infranchissable, isolé du continent, ce berceau des Hellènes a été leur refuge. Ils s'y sont fortifiés contre les Slaves, ils y ont gardé leur langue, leur âme et leur sang. Prouvez-nous que les Barbares du Nord sont descendus jusqu'en Laconie ; sans quoi nous vous répéterons plus haut que jamais que les Grecs d'aujourd'hui ressemblent tous aux marbres sculptés par Phidias.

Or il y eut pendant quarante-sept longues années (912-959) sur le trône de Byzance un prince fort savant qui se nommait Constantin Porphyrogénète, et écrivit dans ses loisirs un nombre considérable de livres dont plusieurs nous sont restés. Ces livres sont fort ennuyeux. Sa Majesté Orientale regardait comme indigne de son rang d'avoir beaucoup d'idées à elle, et cependant il se trouve çà et là dans ces œuvres impériales des traits d'esprit et de sagacité. C'est déjà plus fort que les chroniques des moines. Constantin, de plus, savait le slave, car il appartenait à cette dynastie slave qui retint le trône de Byzance pendant l'espace de cent cinquante-six ans[1].

[1] Cette dynastie de Slaves régna cent cinquante-six ans, sauf une interruption de douze ans remplie par les règnes des empereurs Phocas et Jean Tzimisces.

Veut-on connaître la prose de Constantin ? Voici ce qu'il dit des Russes de son temps[1] et des Slaves du Sud.

« Une soif insatiable d'or est le trait caractéristique dont la nature a marqué tous les Scythes. Ils mettent tout en mouvement et luttent de zèle pour tout prendre et tout dérober; leur cupidité est sans bornes, et le désir croît en eux avec la possession. Pour de petits services, ils réclament des salaires impertinents; mais, de tous, les plus mendiants et les plus importuns sont les Chasanes, les Hongrois et les Russes, qui, sous des prétextes vains et inadmissibles, viennent à Constantinople gueuser des vêtements brodés, des couronnes et autres articles de toilette de la garde-robe impériale, ou même le secret d'État du feu grégeois[2]. »

On voit que les Russes, au temps de l'empereur Constantin, n'étaient pas encore des modèles d'abnégation chrétienne.

Eh bien, ce même historien impérial, qui resta assez longtemps sur le trône pour savoir les affaires de son temps, écrivit dans le même livre où il est question des Russes le passage suivant, qu'il est bon de citer :

« Plus tard, après la défaite des Macédoniens par les Romains, toute la Grèce et le Péloponnèse tombèrent au pouvoir des Romains, et, d'indépendants qu'ils étaient, devinrent sujets. Mais toute la province (le Péloponnèse) fut *slavinisée et devint barbare*[3] lorsque la pestilence dépeupla la surface de la terre, pendant le règne de Constantin Copronyme sur les Romains, si bien que le fameux grammairien Euphémius, pour railler un homme du Péloponnèse qui vantait trop haut son noble (pour ne pas dire ignoble) départ, composa ce vers plaisant et connu :

« Un visage astucieux de Slave. »

Quant à l'époque de cette invasion, une dépêche patriarcale du onzième siècle la place entre l'an 584 et l'an 593 de Jésus-Christ. Une

[1] Οἱ Ῥῶς.

[2] Constant Porphyrog., *De administr. imper.*, cap. XIII, edit. Bonn, p. 81.

[3] ...ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος. Ce fut ce passage qui révéla tout à coup à M. Fallmerayer la thèse qu'il défendit toute sa vie. On lui objecta qu'ἐσθλαβώθη ne voulait pas dire : fut slavinisé, mais subjugué, *in servitutem redacta fuit*. Mais *in servitutem redigere* se rend en grec par le verbe σκλαβόνω. Le mot de σθλάβος n'a jamais voulu dire que *slave* chez les écrivains byzantins, tandis que σκλάβος voulait dire indifféremment « slave ou esclave. » Il en est de même pour le vers d'Euphémius, cité dans ce même passage : γαρασδοειδὴς ὄψις ἐσθλαβωμένη. Ce vers est traduit ainsi dans plusieurs éditions : *Victa facies in servitutem redacta*, ce qui ne veut absolument rien dire. Le mot γαρασδοειδὴς est slave aussi : *goryd*, en russe, veut dire rusé, astucieux, et se dit en bohémien *horazd* et *gorazd*.

autre chronique manuscrite la fixe à l'an 588. Or, en histoire comme partout, quand deux témoins sont d'accord, leur cause est gagnée[1].

Ainsi le Péloponnèse fut envahi comme le reste de la Grèce. Et ce n'est pas merveille que ces peuples aient été attirés en foule sous le beau ciel de la Romanie. Les Slaves ont toujours aimé les pays fertiles, et quittaient volontiers leurs maigres forêts et leurs plaines marécageuses pour les vallées de l'Hémus, les prés de l'Eurotas et les lauriers roses du Tempé. Ils s'y établirent en foule et s'y multiplièrent promptement, comme avaient fait les Visigoths, sous l'heureuse influence du ciel.

Et cependant leur invasion ne fut point, comme on l'a prétendu, un établissement pacifique. Ils prenaient violemment, tuaient, dévas-

[1] Cette dépêche patriarcale est de la fin du onzième siècle et adressée à Alexis Comnène. Elle fait allusion à une victoire remportée par les citoyens de Patras sur les Slavo-Avares qui assiégeaient leur ville. A la suite de cette victoire, l'empereur Nicéphore (802-803) éleva au rang de métropole l'église Saint-André, et l'enrichit du tribut imposé aux Slaves. Cet événement, ajoute l'écrit patriarcal, eut lieu deux cent dix-huit ans après la conquête du Péloponnèse par les Avares : ce qui porterait donc l'époque de cette conquête à l'intervalle compris entre les ans 584 et 593 de Jésus-Christ. (Leunclavius, *Jus græco-romanum*, p. 278.)

L'autre document dont il est ici question est une chronique manuscrite et anonyme conservée dans les archives de Turin, et traitant de la fondation de Monembasia. La slavinisation du Péloponnèse eut lieu, selon l'auteur de cette chronique, en la sixième année du règne de Maurice (588), et le siége de Patras en la quatrième année du règne de Nicéphore (805) : ce qui s'accorde à merveille avec la chronologie de l'écrit patriarcal. Le chroniqueur ajoute que la Thessalie, la Hellade, l'Attique et l'Eubée éprouvèrent le même sort que le Péloponnèse. Tous les Grecs furent massacrés et remplacés par les envahisseurs, qui n'obéirent à personne. Il n'y eut qu'un petit nombre de citoyens qui, atteignant les rochers inaccessibles de la Tzakonie, échappèrent au débordement slave (τοῦ Σχλαβιχοῦ ἔθνους). Ces dates ne s'accordent pourtant pas avec le passage de Porphyrogénète, qui renvoie l'invasion au règne de Copronyme.

D'autres écrivains, historiens, annalistes ou chroniqueurs, parlent aussi de cette invasion, mais toujours en courant, car la Grèce n'intéressait déjà plus l'empire de Byzance. Voy. Procopius, *De bell. Persic.*, lib. II, cap. IV. — Menander, *De legat.*, cap. VIII, p. 164, edit. Paris. : χεραΐσομένης τῆς Ἑλλάδος υπο Σχλαβηνῶν. — Evagrius Schol., *Hist. eccles.*, lib. VI, cap X : οἱ Ἄβαρες... τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν καὶ ἑτέρας πόλεις τε καὶ φρούρια ἐξεπολίορκησαν καὶ ἀνδραποδίσαντο, ἀπολλύντες ἅπαντα καὶ πυρπολοῦντες.

taient, changeaient tout. Si l'on en croit Procope, ils attachaient les prisonniers à quatre pieux fichés en terre, et leur fendaient le crâne à coups de massue; ils en pendaient d'autres par les pieds et leur allumaient du feu sous la tête; ils tiraient sur d'autres à la cible; pour essayer leurs flèches, ils traversaient la tête aux prêtres avec des clous pointus. Les hommes, le bétail et le butin qu'ils ne pouvaient emporter, ils les enfermaient en des huttes où ils mettaient le feu : « C'est ainsi que les Slaves tuèrent toujours tous ceux qu'ils rencontrèrent[1]. »

On trouvera sans doute le récit de Procope exagéré, car on croit mal volontiers, dans nos temps meilleurs, aux crimes qui déshonorèrent autrefois la conscience humaine. Et cependant combien y a-t-il de siècles que le Slave Suworow a fait massacrer trente mille hommes dans la citadelle qu'il venait de prendre d'assaut?

Les Slaves ne descendirent point en Grèce avec la permission des césars : ils y vinrent armés, et avec la conscience de leur force. « Quel homme sur la terre, répondit l'un de leurs chefs à ceux qui venaient lui demander obéissance et tribut; quel homme sur la terre oserait donc briser notre puissance ou la courber sous sa loi ? car tant qu'il y aura des guerres et des épées, ce sera la coutume des Slaves de prendre des pays étrangers et de garder le leur. »

Ils conquirent donc le Péloponnèse et s'y établirent violemment. Ils en anéantirent les habitants, ou les chassèrent dans les places fortes qu'ils ne purent assaillir. On a prétendu qu'ils n'exercèrent en Grèce qu'une sorte de suzeraineté et ne l'exercèrent que sur les habitants des villes, tandis que le gros de la nation, la masse des laboureurs, purent garder leur indépendance et leur sang hellène. C'est littéralement le contraire. Les Barbares prirent pour eux les villages et les campagnes, et ne laissèrent au césar que des forteresses ou des rochers. Le canton de Maïna resta grec, comme il était resté païen ainsi que le fort de Monembasia, mais tout le pays s'appelait Sclabinie, et garda ce nom plus de quatre cents ans[2]. Naupactus et l'Acrocorinthe, résidence des stratéges impériaux, eurent toujours des garnisons byzantines, mais ces villes étaient désertées: ainsi la population de Patras avait émigré à Reggio, en Calabre, tandis que l'Acropole résistait vail-

[1] Procopius, *De bello Gothico*, lib. III, p. 38.

[2] Ainsi, le fameux Anglo-Saxon convertisseur de païens dit dans la relation de son pèlerinage au saint-sépulcre : « Et indè (e Sicilia) navigantes venerunt ultra mare Adriaticum ad urbem Manapasiam (Monembasia) in Slavinicâ terrâ. » (*Itinerarium sancti Willibaldi*, etc., cap. II, XV.)

lamment aux Slaves, qui ne purent jamais la forcer. Ces garnisons, si disséminées qu'elles fussent alors, conservèrent cependant de droit, sinon de fait, le Péloponnèse à Byzance. L'autorité des Slaves n'y fut jamais officiellement reconnue, comme le fut au nord celle des Bulgares. Dans le péril le plus urgent, lorsque le khan des Avares-Slaves assiégeait Constantinople par terre, que l'armée des Perses était à Scutari, sur le Bosphore, et que tout semblait perdu pour jamais, même alors l'empereur, par-dessus les terres envahies, donnait ses ordres à Corinthe, à Patras, à Thessalonique, à toutes les villes des côtes où ses vaisseaux pouvaient aborder. Le contour extérieur de l'empire fut sauvé; Constantinople ne tomba point sous les Barbares, et l'œuvre de Constantin, fils de Chlore, fut plus vivace que l'œuvre de Romulus.

Mais ces soldats de garnison, en préservant l'apparence du gouvernement impérial, ne gardèrent point, dans le pays misérable où ils se maintenaient dispersés, la noblesse et la beauté du sang hellène. Eux-mêmes n'étaient point Grecs, mais Byzantins : des barbares d'Asie convertis au vrai Dieu de l'empereur Zénon qui enrichissait les cloîtres et en violait les nonnes. Ils parlaient grec, il est vrai, comme les Alsaciens parlent français, ou comme on parle latin en Romanie. Est-ce à dire que ces Latins modernes descendent de la mère des Gracques et de Brutus ?

Ainsi, bien qu'enclavé dans l'empire byzantin, le Péloponnèse était Slave.

IV.

Mais Athènes ? C'est là que les philhellènes et les hellénistes, chassés du Péloponnèse et des provinces du Nord et de l'Occident par notre thèse triomphante, se réfugient en foule, résolus à ne plus céder un pouce de terrain. Ils se fortifient dans l'Acropole, se pavanent dans les Propylées, se campent fièrement sous les frises du Parthénon, ou grimpent, s'ils le peuvent, à la place où fut Minerve Promachos; puis ils nous récitent à grands cris, pour nous convertir à leurs saines traditions, les vers de madame Louise Colet, couronnée par l'Académie.

Mais, hélas ! ni les vers de madame Louise Colet, ni le livre de M. Beulé, ni ces glorieux débris qui ont survécu à tant de catastrophes, ni cette grande poésie d'autrefois que nous voudrions toujours vivante, ni les illusions des Grecs modernes et de tous ceux qui les aiment, ne peuvent rien contre l'inflexible histoire et l'inviolable vérité.

Déjà du temps de Tacite, un patricien prétendait que les habitants de la noble ville n'étaient plus des Athéniens, éteints par tant de carnages, mais un ramassis de nations[1]. Cependant la nationalité athénienne pouvait être conservée dans les campagnes, et l'Acropole était encore au cinquième siècle le foyer des sciences et des arts. L'Attique a conservé ses noms de villes et de villages : on y voit des endroits qui s'appellent encore Céphisia et Marathon ; c'est à peine si l'on y rencontre çà et là un petit nom albanais ou turc. Il semble donc qu'elle a été épargnée par les Slaves.

Hélas, non ! Malgré Rome, les Goths et les Vandales, Athènes s'était en effet maintenue grande et fière, artiste et savante, jusqu'au règne de Justinien Ier. Mais alors, au commencement de l'invasion slave, elle disparaît tout à coup, comme submergée, et ne reparaît qu'à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle, après six cents ans de silence et d'oubli, complétement changée et sous la forme d'un pauvre bourg presque dépeuplé, d'un château d'évêque.

Qu'est devenue Athènes pendant ces six siècles ? L'Occident n'en sait rien, les Byzantins se taisent, et les Grecs modernes se gardent bien de le chercher.

Or un monastère fut fondé à Athènes au dixième siècle (d'autres disent plus tard), qui renfermait dans son sein tous les débris des naufrages passés. La vieille Académie, le Lycée, le Stoa, ne vivaient plus que dans les pauvres cellules des moines anargyriens. Trois manuscrits y furent conservés, qui tombèrent dans les mains d'un lettré grec, M. Pitraki, et celui-ci les confia à M. Fallmerayer, au temps où le Fragmentiste visita la Grèce.

L'un de ces manuscrits était un sommaire de l'histoire d'Athènes depuis les temps les plus reculés : maigre compilation de documents connus. Sur la disparition de la vieille et noble cité, le compilateur ne donnait que cette phrase : « Justinien Ier penchait aussi pour secourir Athènes ; dès lors, et pendant un espace de sept cents ans, on n'a plus aucune nouvelle de cette ville, soit qu'il ne se trouvât pas d'historien, soit que tout fût heureux et tranquille. » Ce chroniqueur-là ne se compromettait point.

Un autre de ces manuscrits était une épître des Athéniens au patriarche, jérémiade en vieux style d'église, sans date et sans nom d'auteur, qui a probablement été écrite après l'affaire de Morosini (1690).

[1] Non Athenienses, tot cladibus extinctos, sed colluviem nationum. (Tacit., *Annal.*, 2-55.)

Mais un troisième manuscrit était autrement important pour l'histoire d'Athènes. Les moines anargyriens y disaient ce qui suit :

« Dans ce siècle (celui de Justinien), la Grèce fut en butte à des incursions ennemies; l'Attique resta pendant environ quatre cents ans dépeuplée; les Athéniens avaient transporté leurs familles à Salamine, où la plupart d'entre eux se bâtirent des maisons dans l'endroit nommé Ambelakia, et même des églises, qui s'appellent encore églises des Athéniens. Des habitants de l'Attique, quelques-uns seulement étaient restés dans l'Acropole, et quelques autres dans plusieurs tours de la ville. A chaque instant venaient des brigands qu'on appelait Phoustæ; ils mettaient la main sur les quelques hommes qui étaient demeurés là, volaient tout ce qu'ils pouvaient, et retournaient sur les montagnes. Les bâtiments de la ville croulèrent en grande partie, des arbres crûrent dans les rues, et la ville tout entière devint bientôt une triste forêt où les brigands mirent le feu. Cet incendie dévora les arbres et les monuments antiques. Ce fut alors que le gymnase de Ptolémée fut noirci par la fumée; une partie même s'en écroula. Le temple de Jupiter panhellénien fut aussi noirci par la fumée du bois enflammé, et plusieurs autres édifices magnifiques tombèrent en ruine. Les Athéniens, ne pouvant pas supporter plus longtemps l'éloignement de leur pays, firent prendre à Constantinople des mesures pour qu'ils pussent retourner chez eux en paix et y vivre tranquilles. Leur souhait fut accompli; ils rentrèrent à Athènes, et se mirent tous à l'ouvrage pour déblayer les décombres et relever les maisons. A cette époque, le prêtre Calocynes fit un voyage à Constantinople chez le patriarche Johannicius, et y obtint l'autorisation pastorale de bâtir à Athènes le couvent des saints Anargyriens, lequel il dota aussitôt de biens considérables, comme il est déclaré dans le mandement patriarcal[1]. »

Mais la ville rebâtie ne fut plus l'Athènes d'autrefois, comme on le voit dans un message du patriarche Michel de Chonx. Ce Michel de Chonx n'était pas seulement archevêque, mais commandant de forteresse, ministre des finances et diplomate. Or dans ce temps-là qu'on appelle toujours le bon vieux temps, c'étaient les pauvres qui faisaient l'aumône à l'empereur, et quand un nouveau césar montait sur le trône byzantin, toutes les villes de l'empire lui offraient des couronnes. Michel de Chonx envoya donc un message à la cour pour obtenir qu'on dispensât Athènes du présent, car la ville, amoindrie, sans richesse et

[1] On a une autre autorité qui prouve la dépopulation d'Athènes : c'est le philologue moraïte Théodosius Zygomalas de Nauplie, qui écrivit dans le seizième siècle au philhellène tubingien Martin Crusius, comme un fait connu en Grèce, indiscutable et indiscuté, que la métropole de son pays était restée trois cents ans déserte. Or ce triste état dut précéder le douzième siècle, où les nouvelles d'Athènes commencèrent à se répandre sans interruption; c'est donc, comme nous l'avons dit, dès le règne de Justinien Ier que la ville fut abandonnée.

presque sans citoyens, ne pouvait amasser assez d'or pour couronner son maître. L'archevêque déclarait dans son message que la misère des Athéniens et l'avidité insatiable du fisc menaçaient la ville dépeuplée d'une ruine complète. Une autre preuve de la chute d'Athènes, c'est qu'il ne s'y trouvait pas de juifs : Israël y serait mort de faim.

Ainsi, comme le reste de la Grèce, Athènes fut visitée par les Barbares du Nord. On lit dans la correspondance de Capodistria que pendant les revers de la dernière révolution, après la chute de Mesolonghi et d'Athènes, pas un homme vivant, pas un animal domestique, n'était resté dans le pays, tant la Hellade est petite et facile à dévaster ! Si les milices turques ont fait cela dans trois ans, qu'avaient dù faire autrefois les hordes slaves pendant trois siècles ?

V.

Mais si les Grecs sont Slaves, pourquoi parlent-ils grec ? — Pourquoi parle-t-on allemand dans les îles Rügen, en Poméranie, dans le Mecklembourg, en Saxe, à Mœhra, à Steier et dans le Tyrol oriental ? Ces pays-là sont-ils slaves ou non ? demande à son tour le Fragmentiste.

D'ailleurs, et c'est ici que la thèse est invincible, la Grèce est peuplée de noms slaves, et si slaves qu'on ne peut croire qu'ils aient jamais été grecs. Qui soutiendrait jamais que Warsowa, Orsova, Kamenz, Glaz, Struz, Kukuruz et mille autres endroits pareils étaient nommés ainsi du temps d'Isocrate et de Démosthène ? Peut-on admettre qu'Agamemnon et Clytemnestre, son épouse, aient jamais fréquenté les marchés arcadiens de Wolgast et de Zopoto, et que le roi Ménélas ait fait des parties de campagne au village d'Opschina ? — Pourquoi ce ruisseau qui court dans les ruines de Mégalopolis ne s'appelle-t-il plus Hélisson, mais Varvutzena ? Pourquoi remarquons-nous qu'en Laconie, en Arcadie, en Élide, en Messénie, le nombre des noms slaves est supérieur de dix fois à celui des noms grecs ? Les colons allemands ont au bord du Volga, en Crimée et ailleurs, des villages qu'ils nomment Soleure, Zurich, Shaffhouse, Heilbronn, Friedrichstal. Qu'ils perdent leur langue : ces noms prouveront assez qu'ils ont passé là [1].

[1] Voici quelques noms de villes pris dans une seule provinee : Meluna, Gunitza, Goritza, Zagora, Zervochia, Byzitza, Makrinitza, Pesklo, Voto, Kukurava, Dhesiani, Zelitzani, Karla, Subli, Tziraghi, Kaprena, Kalitza, Libotania, Revenik, Demenck, Zerbos, Trinovo, etc.

Ici M. Fallmerayer n'est pas seul de son avis. Il a pour lui des savants renommés, et notamment le docteur Schafarik, l'un des premiers slavistes d'Europe, qui fait venir du nord-est de l'ancien pays des Slaves, de Nowgorod, des bords du Dnieper, etc., tous les noms de peuples et de lieux qui se lisent aujourd'hui sur les cartes de Grèce. « Et même, ajoute-t-il, les habitants du pays ont dû être Slaves pour la plupart, puisque les hommes, les villes, les villages, les montagnes, les fleuves, avaient partout des noms slaves qu'ils portent encore aujourd'hui. On trouve certainement plus de cent cinquante-trois noms slaves aux deux côtés de l'Eurotas et du Taygète. Il y en a partout : en Acarnanie, sur toute la côte de Bonizza à Mesolonghi, du cap de Veternitza au golfe de Corinthe, à travers un âpre pays de montagnes, et jusqu'à Sitin en deçà des Thermopyles, et jusqu'à Nowgorod et Dantzig, se déroulait une longue chaîne de lieux slaves, interrompue seulement par les possessions d'un petit peuple de Magyares et quelques places fortes, où l'on parlait encore le grec byzantin. Les Barbares, Sélabiniens, Slavésiens, Sclabes ou Slaves, occupaient un territoire immense. Le Grec Chalcocondylas, du milieu du quinzième siècle, les appelle Triballiens ou Triballes dans son archaïsme ampoulé, et dit qu'ils sont le plus grand et le plus vieux de tous les peuples de la terre habitée; il ignore d'où ils viennent ; il sait seulement que ces peuples, malgré leurs différences de noms, se ressemblent tous cependant par la langue et les mœurs, et ne font qu'une seule et même chose. Leurs demeures, disséminées au loin en Europe, couvrent une partie du Péloponnèse et vont jusqu'au mont Taygète et au cap Tœnarum[1].

C'est dans l'explication des noms propres de la Grèce moderne et dans leur étymologie que l'esprit ingénieux du Fragmentiste fait des prodiges d'érudition et de finesse. Lorsqu'il a prouvé l'origine slave de ces mots par leurs terminaisons en *ova, itza, ista, ast, ost, stra,* etc., il les prend un à un, et leur trouve un sens, une signification locale ou historique. Nous ne voulons pas le suivre dans ce travail singulier et plein d'intérêt : nous couvririons tout un numéro de cette Revue. Qu'on nous permette seulement un exemple ou deux, pour l'édification du lecteur.

Que veut dire Morée ? Les uns en ont fait un anagramme de Romaia, explication dont on peut contester la valeur philologique. D'autres tirent le nom d'une colonie de Mores descendue dans la Péninsule, étymologie commode et d'ailleurs sans prétention. D'autres enfin disent

[1] Chalcocondyl., *Hist. Byzant.*, lib. I, p. 17, edit. Paris.

que le mot est grec et signifie *mûrier*, car, à ce qu'il semble, cet arbre abondait dans le pays. Cette dernière version est absurde. La Péninsule ressemble fort à la feuille dentelée du platane; pourquoi donc alors ne pas la nommer Platanos, au lieu de Morea ?

Morée vient du slave *More*, qui veut dire mer, et a dû signifier littoral. Ce nom fut donné d'abord aux côtes occidentales du Péloponnèse, en opposition aux orientales, où dominaient encore les Grecs. Il est foncièrement slave et l'on peut le prouver. Po-Moran (Poméranie) veut dire en slave sur la mer, ou à la mer. On trouve entre l'Elbe et la Baltique des noms comme Morim, Moracia, Morasson, Morezini[1]. Et par conséquent les Moro-Valaques (les Morlacchi, comme disent les Italiens) sont les Valaques de la mer et non les Valaques noirs, les Valaques Mores, comme on l'a cru; il en est ainsi des Moro-Bulgares.

C'est par des recherches et des rapprochements pareils que le Fragmentiste a expliqué tous les noms slaves qui restent en Grèce. Il a même été jusqu'à trouver, par un travail analogue, de quelle partie de la Russie étaient venus les envahisseurs. Il a désigné le haut Wolga, la Moskowa, Vladimir, etc., comme leur pays natal, et l'a fait avec tant de simplicité et de conviction qu'il a converti même la science à son hypothèse.

Ce n'est pas tout. En souvenir de ses anciens maîtres, la Grèce n'a pas seulement gardé des noms de lieux, mais des noms d'hommes. La première liste de bourgeois venue offre ample matière à de pareilles observations[2]. Enfin, et ceci est une réponse péremptoire à ceux qui

[1] Morim, pagus Slavicus a venedico vocabulo more denominatus, de quo in vita S. Ottonis, episcopi Bambergensis, scribitur : Barbarorum natio, quæ Morim vocatur, in vastissimâ sylvâ ad stagnum miræ longitudinis. (*Chronicon Gottvicense*, t. I, p. 690.) On a attaqué M. Fallmerayer sur son étymologie du nom de Morée. Ce nom n'est point grec en effet, lui a-t-on dit, mais il n'est point slave non plus; ce qui le prouve, c'est la terminaison en ας (ἡ Μορεᾶς). Les Slaves auraient dit *Morje,* comme ils disent *Pomorje, Primorje, Wzmorje*, etc. Mais si ce mot n'est ni grec, ni slave, ni probablement allemand, ni français, qu'est-il donc?

[2] On a imprimé à Athènes une histoire du cloître de Méga-Spiléon, et ajouté à cette histoire une liste de souscripteurs. On y voit des noms étranges: M. l'archidiacre Gerasimus Zalongites, les frères Konitza, MM. Zugulas, Grumpu, Mprikos (prononcez Grubu, Brikos), Turno, Petrovik, Mpelintzak, Mpugumaras, Tzatzos, Sclabunogambros, Sclabunos, Sclabunakos, Sclabeas, Mprumeas, Patzabeleas, Sbolopeas, Mpogeas, Klabetzeas. Tous ces messieurs appartiennent à de bonnes familles parlant grec aujourd'hui. A

disent : « Nous n'avons entendu ni lu nulle part qu'on ait jamais parlé slave dans le Péloponnèse, donc on s'y est toujours exprimé comme Xénophon. » On trouve non-seulement un nombre considérable de mots russes dans la langue que parle aujourd'hui le peuple hellène, mais des formes slaves jusque dans la structure des phrases et dans cette syntaxe populaire qui résiste hardiment aux grammairiens. Le Grec moderne ne dit pas comme ses soi-disant aïeux : *Je veux boire,* mais *Je veux que je boive;* il dit aussi : *Je ne peux pas que je travaille,* au lieu de *Je ne peux pas travailler.* Or une langue sans infinitif, dit Fallmerayer, est un corps sans main et prouve la révolution qui a bouleversé la Grèce. Hobhouse attribue cette catastrophe aux Turcs, mais les Turcs ont un infinitif et l'emploient même avec une sorte de prodigalité. Les Byzantins aussi s'en sont servis dans la langue écrite. Mais le peuple grec tient à son subjonctif: c'est son bien, son patrimoine, et comme un souvenir national qu'il abrite de tout son pouvoir contre l'invasion des formes nouvelles. Or ce bien, ce patrimoine, ce souvenir national, il l'a reçu des Scythes. *Ne mogu da radim,* je ne peux pas que je travaille, est la forme usitée en Macédoine, en Illyrie, aux bords du Danube, où l'on parle slave, et où l'on n'a jamais connu l'infinitif.

Cet exemple entre mille donne un auxiliaire de plus à notre thèse. Nous avions déjà pour nous l'histoire et la géographie, nous avons maintenant la grammaire; trois doctes témoins à la fois, quand un seul aurait suffi [1].

VI.

Mais ces Slaves, où sont-ils maintenant? Pourquoi ont-ils disparu, comme Slaves, de la terre qu'ils avaient envahie et changée de foi, de langue et de nom? Ont-ils subi l'influence des morts qu'ils avaient tués? Ou se sont-ils grécisés tout seuls, pour utiliser la beauté du Parthénon et la gloire de l'Acropole?

Quand les Avares, enhardis par leurs succès, voulurent porter le dernier coup à l'empire d'Orient, en abattant Constantinople, qui

Janina, remarquée par son élégance de parler, il y a des noms comme Bogâs, Glavâs, Rekâs, etc., tous slaves. A moins qu'on ne prétende que Sclabunogambros, Sclabunos, Sclabeas, etc., soient des noms grecs.

[1] Ainsi les diminutifs sont très-nombreux dans le slave et dans le grec moderne, très-différent d'ailleurs de l'ancien.

n'était déjà plus qu'une ville de frontière, ils furent repoussés par un suprême effort d'Héraclius, et de ce jour date le déclin de leur puissance.

Dès lors, les empereurs songèrent à reprendre la Grèce. L'impératrice Irène, qui avait de l'ambition et de la volonté, donna deux buts à son règne: la restauration du culte des images, et l'assujettissement des Slaves qui occupaient ses États. Elle envoya une forte armée en Slavinie, sous les ordres du patrice Staurakios. « Staurakios, dit sèchement Théophanes l'annaliste, fondit sur la Thessalie et la Grèce, en subjugua tous les habitants et les rendit tributaires de l'empire; il descendit ensuite dans le Péloponnèse et rapporta beaucoup de butin et de prisonniers à l'impératrice des Romains[1]. » Après quoi Théophanes raconte l'entrée solennelle de Staurakios à Byzance, où le vainqueur traîna en triomphe les princes slaves ses prisonniers.

Dès lors on essaya de convertir ces Barbares, — et on les convertit l'épée à la main, — à la Charlemagne! Le khan des Bulgares lui-même, qui, du haut de sa résidence d'Achrida, offrait des sacrifices humains à son dieu Rodegast, et méprisait la foi impuissante des adorateurs du Christ, se laissa baptiser lorsqu'il eut été vaincu. Le rétablissement du culte des images fut très-utile à la propagation du dogme chrétien : il faut une religion matérielle aux peuples jeunes. Après la conversion des Bulgares, tout se convertit en Grèce, jusqu'aux païens de la Maïna, qui étaient restés huit cents ans fidèles à Jupiter. Les Slaves devinrent des chrétiens grecs, et ce sont là les aïeux des Hellènes modernes.

Comme ces Barbares ne formaient point une masse compacte, et n'avaient ni cour, ni monarque, comme en avaient les Bulgares, l'Église d'Anatolie ne leur accorda pas un service divin slave et des livres d'église traduits dans leur idiome national. Ils n'avaient du reste pas de langue écrite, et furent forcés d'apprendre le grec pour prier Dieu. Un clergé grec se répandit dans le pays, y bâtit des cloîtres et en fit des citadelles; son dialecte parcourut la plaine et gravit bientôt la montagne; si bien que l'antiquité grecque et la jeunesse barbare périrent à la fois dans cette inondation d'orthodoxie et de byzantinisme impérial.

Une dernière circonstance qui grécisa les Slaves fut l'avénement d'un homme de leur race sur le trône byzantin. Basile était un simple paysan de Macédoine, bien qu'on ait voulu le faire descendre

[1] Theophanes, *Chronogr.*, p. 385, edit. Paris.

d'Alexandre le Grand. Ambitieux dès sa jeunesse, il alla chercher fortune à Byzance; mais il était si pauvre, qu'il dut faire le voyage à pied. Arrivé aux portes de la grande ville, il s'endormit sur les degrés de pierre d'une église qui appartenait à un couvent. Le jeune Slave gagna la sympathie des moines, car il était fort, dit Éphraem de Byzance, agile, nerveux, de haute taille, agréable à voir, bien chevelu, d'une âme non découragée et d'un esprit pénétrant. Avec de pareilles qualités, on a toujours fait son chemin à Constantinople. La protection des moines le mit chez un homme haut placé à la cour, et c'est ainsi que Basile s'éleva pas à pas dans la faveur des grands, puis, d'honneur en honneur, jusqu'aux pieds du souverain. Michel III régnait alors, un prince d'une orthodoxie irréprochable. Pour prouver sa fidélité à la vraie religion, il avait fait retirer de leurs tombeaux les cadavres de Constantin Copronyme et du patriarche Jean Lécanomante, puis traîner dans le cirque, battre de verges et jeter au feu. Après quoi, du tombeau de Constantin, qui était du plus beau marbre vert, il avait fait un balustre d'église. Ce prince était d'ailleurs abruti par le vin : on ne l'appelait que Michel l'Ivrogne. Le Slave Basile, à force d'intelligence et de ruse, finit par s'asseoir à côté de lui sur le siége impérial; puis il écarta violemment son voisin, et régna seul[1]. On ne lui en voulut pas, car il était homme de génie et de caractère et rendit des services éclatants; or, dans ce temps-là, les règnes glorieux justifiaient les usurpations criminelles.

Après les règnes des empereurs slaves qui succédèrent à Basile et ne le continuèrent pas; après Léon le Savant, après Alexandre le Débauché qui laissa l'empire au Slave Basilitzes, après Constantin le Porphyrogénète qui resta quarante ans en tutelle et légua à son fils Romanus, au lieu de grands exemples à suivre, deux minces Compendia et un épais ouvrage sur les antiquités de son pays; après tous ces empereurs hommes de lettres qui laissèrent s'affaisser de plus en plus la monarchie chancelante, parut un second Basile, homme très-vaillant à la fois et très-orthodoxe : très-vaillant, car il défit les Bulgares, et fut surnommé le Bulgaroctone; très-orthodoxe, car après les avoir défaits et leur avoir enlevé quinze mille prisonniers, il fit crever les deux yeux à tous ces malheureux, sauf à un sur cent à qui il n'en fit crever qu'un et les renvoya ainsi, aveugles conduits par des borgnes, à leur roi

[1] Alors, dit la chronique de Hamsa d'Ispahan, passa l'empire de cette maison à la race des Slaves; car Basile *le Slave* tua Michel dans les jours al-Motaz, en l'an 253 (867).

Samuel. Il régna soixante-dix ans (376-1025), traversa la Grèce en vainqueur et fit célébrer à Athènes la grande fête du triomphe et de la conversion. Il avait fallu cent ans aux Barbares pour slaviniser les Grecs, il fallut aussi cent ans aux Byzantins pour gréciser les Slaves.

Telle est la thèse de Fallmerayer. Il est inutile de dire les tempêtes qu'elle souleva en Allemagne. Elle attaquait à la fois la cause de la tradition et celle de l'enthousiasme ; le Fragmentiste avait rassemblé contre lui les vieux et les jeunes, les doctes et les généreux. C'était un acte de grand courage.

Cependant, les premières colères apaisées, on se mit à discuter sérieusement la question. Comment se fait-il, demanda-t-on à Fallmerayer, que les annalistes du temps aient si peu parlé d'un fait aussi grave? Pourquoi n'en a-t-on rien su jusqu'à vous, et de quel droit veut-on ici tout à coup, en s'appuyant sur deux ou trois passages peut-être altérés ou mal compris, attaquer la noblesse et la pureté du sang hellène?

A quoi le Fragmentiste répondit : Les annalistes du temps étaient des moines qui se souciaient peu des grands intérêts politiques de l'humanité. Ils ne voyaient dans le monde que l'empire, dans l'empire que Byzance, et dans Byzance que leur couvent. Ils ne nous ont rien appris sur la Bulgarie, empire cependant reconnu, florissant, organisé, dont les peuples ont beaucoup détruit, mais aussi beaucoup fondé, entre autres la magnifique résidence de Ahrida, en Macédoine. Que pouvaient-ils donc, ces historiens cloîtrés, nous apprendre sur les petits Slaves isolés, inconnus et illettrés du Péloponnèse : des gens qui parlaient barbare, adoraient Radegast, coupaient du blé, faisaient du pain et mouraient sans bruit? Les moines d'alors, ne l'oublions pas, se souciaient bien moins que nous de la Grèce et de l'antiquité classique. Ils s'occupaient spécialement de miracles, et ils faisaient bien. La science d'alors, comme le pilote du navire qui va sombrer, n'avait plus qu'à tomber à genoux et à regarder le ciel.

D'ailleurs, continuait le Fragmentiste, de qui nous rassemblons ici les arguments disséminés dans ses articles et ses livres, pourquoi ne pas admettre la descente des Barbares dans la péninsule hellénique, nous qui admettons l'invasion germaine en Occident, et même l'établissement des Slaves dans les pays byzantins qu'on nomme Esclavonie, Croatie, Dalmatie, Bosnie, Serbie, Albanie et Bulgarie, et dans la Thrace, et dans la Macédoine, et partout où le romaïque et le patois des Skypétares n'est pas parlé? Est-ce parce que les chefs des Slaves qui conquirent la Grèce n'avaient pas des figures colossales, comme

les Germains Alaric, Théodoric, Chlodowig et Totilas? Faut-il que les hommes des temps passés soient des géants pour qu'on les voie[1] ?

Si l'invasion slave a été si longtemps ignorée, la faute en est à nous, qui avons oublié le moyen âge. Nous abandonnions la Grèce au siècle du général achéen Philopœmen et du consul romain Mummius. Quant aux historiens de Byzance, qui ont écrit entre eux trente volumes in-folio, nous nous gardions bien de les lire, ou, si nous les lisions, nous ne les comprenions pas. Et si ce n'est qu'aujourd'hui qu'il se fait un peu de jour sur ces graves questions, nous le devons à la croisade récente des peuples de l'Occident en faveur d'Athènes délivrée.

D'autres ont dit à Fallmerayer : Mais pourquoi le dialecte slave s'est-il maintenu en Serbie et en Bulgarie, et a-t-il complétement, ou, si vous voulez, presque complétement disparu chez les Grecs? N'est-ce pas la preuve que vos Barbares ne sont jamais venus en Grèce, ou, s'ils y sont venus, n'y sont pas restés ?

A quoi le Fragmentiste a répondu : Pourquoi ce dialecte a-t-il disparu à Rügen et dans le Brandebourg et s'est-il maintenu en Bohême? C'est qu'en Bohême, en Bulgarie, en Serbie, les peuples slaves se sont soumis au christianisme avant de perdre leur indépendance politique. Les autres ont abjuré leurs dieux en abdiquant leur liberté; ils se sont courbés devant le Christ sous l'épée d'un César, et, n'ayant point d'alphabet, ont reçu avec le livre divin les lettres grecques.

D'ailleurs, la langue qu'on parle aujourd'hui chez les Hellènes, et qui ne ressemble point aux dialectes antiques; le grec bulgare, le romaïque, n'a pas envahi tout à coup le pays devenu chrétien. Ainsi, dans le quinzième siècle, on parlait en Morée le tzakonien, la langue franque, jargon mêlé de français, d'italien, d'espagnol et de provençal; le sarmate ou le slave, l'albanais, l'arabe, le turc, et enfin le romaïque. Le slave régnait encore à Barsova, Beresova et Glogova; enfin dans les vallées de Pentadaktylos, où il est peut-être encore com-

[1] D'ailleurs, le panslavisme, cette terreur de notre siècle, n'avait pas encore été inventé. Les Slaves d'alors ne formaient pas un seul corps, et se composaient de tribus souvent divisées. Ainsi, pour nous borner à la Grèce, nous trouvons les Dragubites et les Sagudates près de Saloniki; les Begelezeites, Bajunites et Berzites, en Thessalie et dans les environs; les Kribitches en Messénie, les Milingi dans le Taygète, les Ezérites dans la vallée de l'Eurotas, les Serbes dans la plus grande partie de l'Illyrie, et d'autres tribus portant la dénomination générale de Sklabes, Sklabiniens, Sklabésiens, en Elide, en Arcadie, en Laconie, en Messénie, dans tout le Péloponnèse.

pris, car ce fut là son dernier refuge. Les deux races durent vivre longtemps en Grèce, avec deux langues et deux éléments nationaux bien tranchés, avant de se confondre dans une sorte d'unité orthodoxe. Les Francs trouvèrent encore à leur débarquement la vieille dénomination d'Achaïe sur le littoral septentrional du Péloponnèse, tandis que les neuf dixièmes de la Péninsule portaient le nom slave de Morée, qu'ils portent encore aujourd'hui.

D'autres enfin ont dit à Fallmerayer : Encore dans ces villes que les Slaves n'ont pu soumettre, dans l'Acropole d'Athènes, de Corinthe, de Patras, sur les rochers des montagnes ou sur les écueils de la mer, quelques familles du moins ont-elles dû garder dans leurs cœurs la pureté de la Grèce antique. S'il reste un seul juste dans votre Sodome, épargnez-la !

A quoi l'inflexible Fragmentiste a répondu : Prenez tous les habitants de la Morée et de Roumili, des Thermopyles jusqu'au cap Matapan; comprenez-y les îles de Spetza, Hydra, Poros, Salamine et en partie aussi l'Eubée, Andros, Égine, etc.; comptez-en toutes les familles, et vous verrez que plus de la moitié de ces familles n'appartient plus à la race sarmato-grecque et encore moins à la race hellénique, mais à celle des Skypétares, dont elles parlent le patois albanais. Dans ce qui reste, supprimez d'abord les Arnautes grécisés, puis les Wlaques vivant sous la tente en Locride, ou cultivant la terre ailleurs; puis les Bohémiens établis en Étolie, les hordes organisées de mendiants de Crevari ; puis la descendance des Bulgares, des Kryuritches et des Slaves du Taygète, des Sarmates de toute race, des Italiens, Espagnols, Provençaux, Wallons, Arabes d'Égypte, fixés en Grèce et fondus dans la population du pays, et nous demandons quelle famille on aura l'audace de faire remonter aux anciens Hellènes.

Et là-dessus les Allemands n'ont plus rien objecté.

VII.

Mais les Grecs n'ont pas été contents de la nouvelle origine qu'il plaisait à Fallmerayer de leur assigner. Les clameurs des journaux eurent bientôt rendu la thèse populaire. Les portefaix athéniens s'appelaient Slaves en s'injuriant dans la rue. Aussi conseilla-t-on au Fragmentiste de ne point aller à Athènes, où l'on avait l'intention de le lapider. Il y alla cependant et ne tarda pas à s'en repentir. Dès son arrivée, un article de journal le désigna comme ennemi des Grecs. Il

y eut force écrits contre lui, en beau style et en phrases pathétiques. On afficha sa caricature dans les rues, on le cribla d'épigrammes et de pasquinades; les poëtes furent les plus implacables, les fils des Muses, comme ils s'appellent encore dans ce pays de classicisme retapé, têtes brûlées de Corfou, de Zante, de Céphalonie et d'Épire. Ce fut une guerre déclarée, sans trêve ni merci. On le poursuivait dans la rue du cri de *Sthlabos!* A table d'hôte, on lui demandait si vraiment il entendait le grec, et comme il essayait de prouver qu'il l'avait étudié trente ans, par quelques citations de Thucydide. « Ah! ce Thucydide, s'écria le mirmidon, il n'a jamais su écrire sa langue : il y a longtemps qu'il est connu comme tel parmi nous. »

Telle fut la quarantaine à laquelle notre auteur fut condamné dans son voyage en Grèce. Un moine fort instruit avait écrit un livre pour prouver la parenté fort rapprochée du dialecte hellénique avec le russe, et ce livre l'avait fait pensionner par le gouvernement. Moi, dit le Fragmentiste, j'ai voulu prouver que le parent est venu lui-même en Grèce y apporter sa langue, et l'on m'offre de l'ellébore! On est allé jusqu'à m'accuser d'être à la solde du tzar!

Malgré cette opposition, la thèse a fait son chemin. D'abord seul à la soutenir, M. Fallmerayer a bientôt reçu des renforts de toutes les parties de l'Allemagne. Toutefois, la discussion dure encore. Ainsi la dépopulation d'Athènes pendant quatre cents ans n'a pu être admise ni par M. Surmelis, Grec et patriote, ni par M. Ross, philologue et Allemand. Suivons cette polémique, s'il vous plaît, puisqu'on se bat dans notre champ clos.

Un livre avait paru sur la Grèce de M. Hermann Hettner, publié à Brunswick en 1853 et intitulé *Esquisses de voyage*. Dans ce livre M. Hettner racontait comme probable l'histoire d'Athènes dépeuplée sous Justinien, convertie en un bois, brûlée par les Slaves pendant l'absence des citoyens réfugiés à Salamine, et délaissée pendant quatre siècles par l'empire, qui ne la regrettait plus.

Aussitôt M. Ross a fait un article dans l'*Allgemeine Monatschrift* (juillet 1853) où, à propos du livre de M. Hettner, il attaquait vivement notre Fragmentiste. — Non, disait-il, cette chronique anargyrienne où l'imagination du voyageur a été chercher les désastres d'Athènes est écrite dans le grec corrompu du dix-septième ou dix-huitième siècle; et non au moyen âge, où la langue était pure encore, comme dans l'antiquité. Du reste il s'agit là simplement d'une dévastation de trois ans, et non de plusieurs siècles; pendant ce temps, il est vrai, la ville n'a pu être changée en un bois, mais il n'est pas question de bois dans

le texte : il y est seulement parlé de pauvres buissons, qui ont bien pu pousser en trois ans.

Fallmerayer a répondu, dans le *Deutches Museum* (12 et 19 janvier 1854), que bien au contraire il y a des arbres, et de vrais arbres, désignés plusieurs fois dans la relation des moines d'Anargyri, et que par conséquent un vrai bois a couvert le sol d'Athènes. Quant à la grécité du document et à ses anachronismes de détail, ils ne prouvent rien contre le grand fait historique. On ne peut nier l'existence d'Hector, sous le prétexte que les moines du moyen âge l'ont fait ensevelir, dans leurs livres, par des bénédictins; ni le sacrifice d'Isaac, parce que des peintres flamands ont représenté le père Abraham tuant son fils d'un coup de pistolet. On traduisait bien le mot d'esclave par officier du palais dans le grand siècle de Louis XIV !

Mais comment, demande M. Surmelis, a pu rester déserte une ville nommée six fois par les historiens pendant les trois siècles où vous la dépeuplez, une ville qui envoie des évêques aux conciles et des princesses sur le trône impérial ?

C'est que l'Acropole n'était point vide et appartenait encore à l'empereur. Quant aux évêques d'Athènes, ils ne prouvent rien : il y a bien aujourd'hui des évêques de Ninive, de Séleucie, de Ctésiphon et de Carthage, qui sont pourtant des villes mortes. Quant à l'impératrice Irène, c'est bien Athènes qui fut son berceau; mais depuis la fin du règne de Justinien (503) jusqu'à l'avénement de cette princesse (780) on ne parle point de cette pauvre cité de Minerve qu'Horace appelait déjà *vacuas Athenas*.

M. Ross ne s'est pas tenu pour battu. Dans ce même *Musée allemand* (cahiers des 2 et 9 mars 1854) il a publié deux articles intitulés : *La Grèce et ses adversaires passés, présents et futurs*. Là, après avoir réhabilité de son mieux la Grèce moderne, M. Louis Ross ferraille de nouveau contre l'historien que nous avons présenté à nos lecteurs. Il lui prouve d'abord, son Platon à la main, qu'il n'y a jamais eu de bois sur le mont Hymette; puis que le couvent d'Anargyri n'a été fondé à Athènes qu'en 1690, après l'affaire de Morosini; que, par conséquent, c'est cette invasion vénitienne dont il est question dans le manuscrit, invasion qui dura trois ans, non quatre siècles; que M. Fallmerayer a une grande renommée d'historien, et connaît fort bien Byzance et Trébizonde, mais qu'il doit renoncer à vouloir prouver la dépopulation d'Athènes, s'il tient à ses lauriers. Sa thèse n'était qu'une bulle de savon, et si, en crevant, elle lui a sauté dans les yeux, c'est à lui seul qu'il doit s'en plaindre.

Fallmerayer a répondu, toujours dans le *Musée allemand* (cahiers des 27 avril et 4 mai 1854), par deux articles dont le titre, traduit un peu librement, veut dire : *Byzance vue de Munich*. Le Fragmentiste revient à sa chronique, à son passage favori qui signifie bien *quatre cents ans;* il insiste sur cette idée que, si le couvent d'Anargyri n'a été fondé qu'en 1690, cette fondation tardive et d'ailleurs très-discutable n'a pas empêché les moines, qui ne disent pas un mot de l'affaire de Morosini, de remonter dans leur récit aux irruptions des Slaves. Puis, en prenant non-seulement Platon, mais Ovide et plusieurs autres poëtes à la main, Fallmerayer prouve victorieusement qu'il y eut des bois sur le mont Hymette; — enfin, il déclare formellement que, dussent quelques familles de la vieille Athènes s'être conservées dans l'Acropole pendant les ravages des Barbares du Nord, ces familles auraient disparu dans l'invasion plus récente des Albanais, ces *crânes de chêne* qui ont rempli de leur langue, de leur race et de leurs mœurs, non-seulement toute l'Attique, mais la Béotie, la Locride, le midi de l'Eubée, le nord d'Andros, Hydra, Spezia, Poros, l'Argolide, Corinthe et l'Isthme, — et jusqu'à ces autels des gloires antiques qui s'appellent Éleusis, Salamine et Marathon [1].

Maintenant, conclut le Fragmentiste, M. Ross est seul de son avis et ressemble au monomane qui allait s'asseoir et applaudir dans le théâtre vide d'Argos :

Qui se credebat miros audire tragœdos;
In vacuo lætus sessor plausorque theatro.

[1] Ces Albanais, ces Skypétars, ces Barbares pieux, comme les appelle Fallmerayer, appartenant à l'Église d'Anatolie, laboureurs et bergers, laborieux, industrieux et sobres, mais sans littérature et même sans alphabet, ne sont certainement pas des Hellènes. Ils rient quand on leur parle de leurs aïeux. Ils n'ont pris qu'une faible part à la guerre d'indépendance; ils ont même frayé avec les Turcs et mis bas les Palikares. *Menidi*, *Chassia*, leurs communes, se sont déclarées contre la révolution.

MARC MONNIER.

MÉMOIRES DE LA PRINCESSE DACHKOF [1].

L'impératrice Catherine II du Nord est une des plus curieuses figures de ce dix-huitième siècle qui nous a donné le Régent et Frédéric II, avec lesquels cette impératrice a de si profondes analogies. — Sensuelle, débauchée, insinuante et gracieuse quand elle n'était pas fausse et cruelle, despote en même temps que révolutionnaire, philosophe et libérale autant que son métier le lui permettait, Allemande par la naissance, Française par l'éducation, Tartare par le pouvoir, les goûts et les mœurs, Catherine offrait en sa personne le plus singulier mélange de l'Orient et de l'Occident, de la faiblesse de la femme et de la vigueur de l'autocrate.

Les Mémoires de la princesse Dachkof nous offrent pour l'histoire de cette époque des documents d'autant plus précieux qu'ils portent en eux-mêmes le cachet de leur exactitude et de leur sincérité. Ce n'est pas un simple secrétaire qui nous rapporte des bruits, de vulgaires *on dit,* ce n'est pas une femme de chambre jasant sur des affaires d'État, mais une amie intime de Catherine, initiée aux affaires et au secret des événements dont elle aurait pu dire : *Quorum pars magna fui.*

Le butin que les historiens auraient pu faire dans ses Mémoires eût été bien plus considérable, si elle ne s'était pas déterminée si tard à les écrire, alors que la vieillesse avait sinon effacé ses souvenirs, du moins ramené tout son passé à quelques événements et à quelques préoccupations exclusives; il eût été bien plus important encore, si par une retenue naturelle chez une femme honnête et une âme dévouée, mais

[1] *Memoiren der Fürstin Dachkof, nebst Einleitung von Alexander Herzen.* Hamburg, Hoffmann und Campe, 1857.

regrettable pour la postérité, elle n'eût pas gardé le secret sur nombre de faits et gestes de sa royale maîtresse, que l'histoire connaît d'autre part, mais imparfaitement, peut-être.

Catherine Woronzof, l'héroïne de ces Mémoires, née en 1744, fut tenue sur les fonts baptismaux par l'impératrice Élisabeth et par le futur empereur Pierre III, qu'elle devait détrôner. L'enfant ne fut pas élevée par sa mère, qui mourut bientôt après lui avoir donné naissance, ni par son père, qui, plus attaché à ses plaisirs qu'à ses devoirs de père de famille, confia très-volontiers à son frère, le grand chancelier de Russie, l'éducation de la jeune Catherine. Cette éducation, quelque brillante et quelque aristocratique qu'elle eût pu paraître, aurait été fort superficielle, si la jeune fille n'y eût suppléé par un goût passionné pour la lecture. — A l'âge de treize ans elle lisait déjà Bayle et Montesquieu, Boileau, Voltaire, Helvétius, et s'attachait à l'étude de l'*Encyclopédie* et du Dictionnaire de Moreri. — L'histoire et la politique l'intéressaient vivement, et l'un de ses plus grands plaisirs était d'interroger les étrangers, savants, artistes, ambassadeurs, qui fréquentaient la maison de son oncle; elle furetait avec bonheur à travers les papiers administratifs et diplomatiques du grand chancelier[1].

D'un caractère original et entier, mélangé d'orgueil, de sincérité et de dévouement, notre jeune Catherine voulait, comme elle aimait elle-même, être aimée avec passion; malheureusement son entourage immédiat ne se composant que d'une petite-cousine un peu pimbêche, d'une gouvernante allemande et de la grosse épouse d'un gros major, son enthousiasme vira bientôt en mélancolie, et, se figurant qu'elle était désormais vouée à une vie solitaire et désabusée, la jeune fille prit la fière et noble résolution de mériter un bonheur qu'elle ne chercherait plus qu'en elle-même. Ce bonheur, elle le rencontra inopinément en la personne du prince Dachkof, un bel officier aux gardes, et, quelques semaines après leur première entrevue, les deux jeunes gens s'épousaient pour une heureuse, mais trop courte union.

Voici comment Me Dachkof se lia avec la future impératrice de Russie.

Catherine d'Anhalt-Zerbst, grâce à l'influence de Frédéric II de

[1] Elle y découvrit une lettre adressée à Catherine Ire par un schah de Perse. Après de pompeux salamalecs, l'épître portait : « J'espère, ô ma digne sœur, que Dieu t'a préservée de l'inclination pour les liqueurs fortes! Quant à moi, par suite de ma passion malheureuse, mes yeux sont comme des rubis, mon nez comme une escarboucle, mes joues brûlent comme du feu, et mes nuits se passent dans la souffrance et l'insomnie. » Or, on sait l'affection désordonnée que l'impératrice portait au rhum et à l'eau-de-vie.

Prusse, qui protégeait en elle la fille d'un major à son service, avait épousé à l'âge de seize ans le grand-duc Pierre de Holstein, jeune homme de dix-sept ans, que l'impératrice Élisabeth avait choisi pour lui succéder. Pierre se laissa facilement séduire par la vivacité et la beauté de Catherine et subjuguer par son intelligence : « Je n'y comprends rien, disait-il souvent, mais ça m'est égal, Catherine comprendra. » Mais peu à peu le charme alla s'affaiblissant, l'amour s'éteignit dans l'indifférence et fut remplacé par l'antipathie et la haine.

Le portrait que nos Mémoires et les historiens en général s'accordent à nous tracer de Pierre n'est point flatteur. Esprit épais et borné, violent et obstiné, personnage lourd et grossier, il prétendait régimenter en caporal cinquante millions d'hommes; affectant les manières d'un soudard malotru, il sacrait, jurait, faisait bamboche, se roulait ivre-mort au milieu d'un ramassis de généraux racolés dans les corps de garde du Holstein. Il invectivait popes et patriarches, montrait de l'éloignement pour les mœurs russes, racontait comment, lors de la dernière campagne contre la Prusse, il livrait à Frédéric les ordres d'Élisabeth et les plans d'opérations, pour augmenter, même à son détriment, la gloire de son fétiche que dans les hoquets de l'ivresse il appelait *le roi mon maître*.

La vieille impératrice Élisabeth, inquiète de ne pas voir d'enfant à Catherine, lui avait insinué en termes fort clairs qu'elle lui verrait sans déplaisir des relations qui donneraient un héritier à la couronne de Russie; et par raison d'État, le comte Soltykof devint l'amant heureux de la grande-duchesse, et le père putatif du futur empereur Paul. Plus tard des raisons diplomatiques et l'influence anglaise aidant, Soltykof fut évincé par Poniatowski, vaniteux bellâtre, un fat à la dernière mode de Paris. Cette liaison, d'abord mystérieuse, s'enhardit peu à peu, et Catherine, cessant de se déguiser en gentilhomme pour courir à ses rendez-vous chez l'ambassadeur anglais, afficha publiquement son beau Poniatowski. De son côté, Pierre mandait quelques belles dames de Saint-Pétersbourg, et aux orgies d'Oranienbaum, prenait Élisabeth Woronzof en qualité de maîtresse officielle; « personne grasse, fraîche et insignifiante, » au dire de sa propre sœur Catherine, l'auteur de ces Mémoires; mais, au dire de M. de Breteuil, l'ambassadeur de France, ce n'était « qu'une vilaine fille de quelque auberge de mauvais aloi. » On se brouilla dans ce digne ménage; Pierre, outré des dédains et des affronts publics que lui prodiguait son épouse, voulut se défaire d'elle au profit de mademoiselle Woronzof : à

cet effet, il se rapprocha de Soltykof pour obtenir de lui des aveux qui, en établissant la bâtardise du petit Paul, auraient écrasé Catherine dans un procès scandaleux. Déjà Pierre la menaçait publiquement de la faire tondre et de la renvoyer dans un couvent, ainsi que Pierre Ier en avait usé avec sa première femme. Ce n'était pas une nature méchante cependant : il n'était cruel que par exception et furieux que par accès; mais ses accès étaient ceux du bison ou d'un aurochs stupide. Haïe par ce brutal tout-puissant, abandonnée peu à peu de tous, Catherine, se résignant déjà à une ruine qu'elle croyait inévitable, demandait le divorce et la permission de s'en retourner en Allemagne.

C'est alors qu'elle fit la connaissance de la jeune Catherine Dachkof, et, croyant sans doute important de gagner la sœur de sa rivale, elle la séduisit aisément par les grâces insinuantes qu'elle savait si bien déployer, et fit accroire au jeune bas-bleu que l'occasion de leur liaison était un motif tout littéraire : « Franchement, raconte madame Dachkof, nous étions alors les deux seules femmes de Russie qui eussions lu sérieusement quelques livres sérieux. » En exposant ses plans pour l'avenir, et quelques gigantesques projets de réforme, Catherine inspira la plus vive admiration pour son génie, son désintéressement et ses vertus, à sa jeune amie, qui se prit pour elle d'un enthousiasme passionné, et d'une véritable adoration. Pour l'arracher aux dangers qui l'environnaient de plus en plus, la jeune personne forma le projet hardi de détrôner Pierre et de faire proclamer Catherine régente, au nom de son fils Paul. Le moment était bien choisi : l'empereur était détesté de ses nobles, de son armée, du clergé; ses grands fonctionnaires le volaient et le trahissaient; il était lui-même trop borné et enivré d'autocratie pour se douter de rien. Jamais conspiration ne fut plus lestement menée que par cette jeune dame de dix-sept ans, nouvellement mariée et déjà mère de deux enfants. Elle donnait bravement des rendez-vous à de jeunes capitaines, s'abouchait avec l'archevêque de Nowgorod, avec le prince Wolkonski, le comte Rasumofski, avec l'ambassadeur d'Angleterre, avec Panim son oncle, qui à tort ou à raison passait pour son père. Un beau matin plusieurs régiments proclament la nouvelle impératrice avec des roulements de tambour; le peuple acclame, le sénat ratifie. Ce ne fut pas plus difficile que cela. Catherine passe une revue, habillée en général, ayant à ses côtés madame Dachkof en uniforme d'officier aux gardes. Stupide, désorienté, abandonné par les plus bravaches de ses généraux et les plus insolents de ses colonels, Pierre signe son abdication en faveur de son auguste épouse, se rend à discrétion, se réservant seulement des pipes, du tabac, du vin de

Bourgogne, un violon, son chien Mopse, son nègre Narcisse, des romans et enfin une Bible.

Le lendemain du triomphe, Panim reçut en cadeau de Catherine le titre de comte, accompagné d'une pension de 20,000 francs. Le prince Wolkonski et le comte Rasumofski en reçurent autant; les autres conspirateurs de première classe obtinrent 10,000 francs; augmentés à leur choix de six cents paysans, ou d'une somme de 100,000 francs. « A mon grand étonnement, raconte la princesse, mon nom se trouvait sur la liste; je refusai d'abord, mais à la fin, pour ne pas offenser l'impératrice, je donnai à mes créanciers un mandat de 100,000 francs sur le Trésor. »

A partir de ce jour mémorable la princesse aurait dû s'attendre à la plus brillante destinée, à être la confidente, le conseil et parfois l'inspiratrice des plus vastes projets et des plus grandes mesures de cette femme qui lui devait son succès, son trône, sa toute-puissance et même sa vie; — mais ce n'est pas ainsi que les choses se passèrent à la cour de Russie. Le jour même, ou à peu près, de la proclamation de l'impératrice, Gregor Orlof, un des conjurés et ancien amant de Catherine, était institué favori officiel, à la grande mortification de la princesse Dachkof, qui, ayant rêvé pour son amie un règne de gloire et de vraie grandeur, eut assez de courage et de dignité pour battre froid à Orlof, et refuser le rôle de complaisante entre les deux amants. Vexée et irritée, Catherine la traita de *nigaude*. « Tant qu'ils valent quelque chose, disait-elle, on se sert des gens; puis on les jette au feu. »

Le refroidissement de l'amitié impériale et la rancune des Orlof, qui poursuivit madame Dachkof pendant plus de vingt années, s'augmentèrent encore après l'assassinat du malheureux Pierre. Ce fut Alexis, le frère de Gregor, qu'on chargea de ce mauvais coup; lui troisième se jeta sur Pierre, qui, se débattant en bête fauve, lui implanta ses ongles aux tempes et au cou, et ces griffes, dont toute sa vie Orlof garda l'empreinte, « apparurent comme un signe de race sur le front de sa fille. La nature fit l'office du bourreau [1]. »

Vainement madame Dachkof a essayé de rejeter la responsabilité de ce crime sur les Orlof, et d'en disculper Catherine, par le motif que le meurtrier, essoufflé et pantelant encore de la lutte, aurait, dans une certaine lettre, demandé pardon avec des hoquets de sang. Comment expliquer alors la faveur dont Catherine combla le meurtrier

[1] Gallet de Kulture.

avant et après le meurtre ? Comment expliquer le projet publiquement avoué par l'impératrice d'épouser Gregor, qui devait encore expédier Iwan, cet autre ayant droit à la couronne de Russie ?

Le prince Dachkof, un homme magnifique, ne fut pas directement atteint par la disgrâce de sa femme, et fut envoyé en Pologne pour appuyer, à la tête d'une armée russe, la candidature de Poniatowski, que les Orlof desservaient par jalousie de métier; mais il mourut en plein succès, des fatigues, des marches et des contre-marches que lui avaient occasionnées les soucis de l'élection.

Voilà madame Dachkof veuve à vingt ans d'un mari qu'elle adorait, chargée d'enfants en bas âge, et dans une position de fortune qu'elle qualifiait d'indigence; car son mari, comptant sur la reconnaissance de Poniatowski, n'avait épargné ni dettes ni dépenses pour sa tournée électorale. Mal en cour comme elle l'était, elle dut, en cette occurrence, réfléchir amèrement sur le vieux thème de l'instabilité de la fortune et l'ingratitude des princes; mais elle prit bravement son parti de sa disgrâce, et laissant la grande Catherine se jeter dans la grande politique et les grands crimes, elle se retira sur une de ses terres, où elle vécut d'économie, pour ne pas entamer le capital de ses enfants; car elle avait pour la grandeur de la famille des Dachkof et des Woronzof un véritable culte.

Quand son fils eut atteint sa dixième année, elle se mit en route, âgée elle-même de vingt-six ans, pour visiter l'Europe, sous le nom modeste de madame Michalkof.

Berlin, Aix-la-Chapelle, Spa, Londres, Dublin, Paris, Versailles, Aix, Ferney, Carlsruhe et Riga, furent les principales étapes de son premier tour d'Europe, où, malgré son incognito et son train plus que modeste, elle fut reçue avec prévenance et distinction dans plusieurs cours; chacun était curieux de voir ce bas-bleu, cette conspiratrice et cette amie de la *Sémiramis du Nord*. Elle se prit du plus bel enthousiasme pour les Anglais et surtout pour les Irlandais, et entre autres pour la famille Hamilton; elle détestait les Français et ne prit Voltaire qu'en médiocre estime, mais elle se lia intimement avec Diderot, son admirateur et son ami dévoué.

Ces premiers voyages furent le prélude d'une absence de huit à neuf années qu'elle fit hors de Russie pour l'éducation de son fils; elle le conduisit à Édimbourg pour y recevoir des leçons de Robertson, de Blair, de Ferguson et d'Adam Smith, et le promena ensuite à Londres, Spa, Rome, Naples, Paris et Berlin. A son retour à Pétersbourg, elle rentra dans la familiarité, sinon dans l'intimité de Catherine, qui, pour

lui témoigner son auguste bienveillance, lui fit un cadeau de deux mille cinq cents paysans mâles attachés à une terre de Kruglo (les paysannes allaient par-dessus le marché); elle lui donna en outre une bourse largement remplie pour s'acheter un palais, indépendamment d'une somme de 300,000 francs qu'elle lui avait fait tenir au retour de son premier voyage. — Un jour, à l'improviste, elle la nomma présidente de l'Académie des sciences et des beaux-arts, dont les travaux et les finances étaient dans la plus déplorable confusion. Les connaissances variées de la nouvelle directrice, son expérience des hommes et des choses, son activité incessante, son esprit pratique et inventif, son ambition de faire de grandes choses, firent de ce choix un heureux événement pour l'institution, qui se releva de la déconsidération où elle était tombée dans l'opinion publique. Assistée de ses académiciens, la nouvelle présidente entreprit et termina en trois années le premier Dictionnaire de la langue russe. Elle publia des cartes de l'empire, édita un journal littéraire avec la collaboration impériale, et, nous regrettons de le dire, exerça les fonctions de censeur en chef.

Puissante, considérée pour sa haute position, son crédit en haut lieu, sa parenté et ses relations intimes avec tous les grands fonctionnaires, pour les richesses qu'elle tenait de son habile administration et des munificences impériales, pour ses domaines, les soixante villages, les milliers de paysans qu'elle possédait; respectée pour son savoir, ses capacités, son honnêteté et sa valeur personnelle, madame Dachkof ne fut point heureuse cependant, éloignée qu'elle était de ses enfants, qui s'étaient détachés d'elle. Faute en était peut-être à leurs torts, faute peut-être à l'esprit dominateur, rancunier et obstiné de la vieille dame. Son fils surtout avait été pour elle l'occasion de bien des soucis. Comme il était fort joli garçon, Orlof avait pensé en profiter pour le substituer à Potemkin dans les faveurs de l'impératrice, et Potemkin à son tour avait songé à lui faire déposséder Lanskoï. Madame Dachkof, qui craignait que son fils ne se laissât faire, l'avait vu avec joie s'éloigner pour prendre un commandement en province, où quelque temps après, sans consulter sa mère dont il prévoyait un refus, il épousa une fille pauvre de la bourgeoisie. Pour libérale, philosophe et mère affectionnée qu'elle fût, la princesse Dachkof ne le lui pardonna jamais. Pendant de longues années ils ne se virent ni ne s'écrivirent, et ne se rapprochèrent enfin que par convenance, c'est-à-dire froidement et discrètement, et la princesse ne consentit à voir sa bru qu'après la mort de son fils. Son isolement lui devint si insupportable que plusieurs fois elle songea au suicide. Pour échapper à sa tristesse par une

activité incessante et par les fatigues physiques, elle travaillait dans son château de Troïske-Selo avec menuisiers et manœuvres, se fit maçonne et jardinière, gâchait du plâtre et du mortier, posait des briques, alignait des allées.

La princesse Dachkof eut en outre plusieurs désagréments à supporter de la part de l'impératrice, qui, sur ses dernières années, se faisait altière et ombrageuse, s'aigrissait et voyait avec frayeur et colère le progrès des idées révolutionnaires. Ce fut bien pis sous le règne du pauvre fou Paul Ier, l'une des figures les plus tragiques et les plus comiques de l'histoire moderne.

L'affreuse mort de son père, étranglé par les amants de Catherine, avait épouvanté son cœur et assombri sa pensée. Gauche, sauvage, timide, ignorant, malappris, grâce à la surveillance tracassière et à la jalousie cruelle d'une mère adultère qui, par politique, l'avait éloigné de toutes les affaires, de tous les plaisirs et même de toute compagnie sérieuse et honnête, ce malheureux était affreusement laid, si laid que, par pudeur humaine, on n'osait le peindre de face, et que lui-même défendit d'imprimer son effigie sur les monnaies. Quoi d'étonnant à ce que, lors de la révolution, grande secousse qui, agitant tous les trônes, le faisait trembler jour et nuit, ce pauvre hère devint morose, haineux, bizarre, fantasque, furieux et peureux; un maniaque enfin, avec la peur des Jacobins pour idée fixe? Et pour son malheur et celui de son peuple, ce monarque était un autocrate, le czar omnipotent de toutes les Russies.

Tous les personnages du règne précédent, tous les amis ou favoris de sa mère lui étaient suspects, et à bon titre. Il monta sur le trône avec la résolution de venger la mort de son père, auquel il ordonna de spendides funérailles. Donnant aux meurtriers la place d'honneur, il força les Orlof à tenir le drap étendu sur les restes de l'homme qu'ils avaient assassiné, et lui-même les accompagnait, ses yeux fixes et terribles attachés sur leurs visages consternés. Le portrait de Catherine, recouvert d'un prodigieux diamant, que Gregor portait sur son uniforme, il le redemanda, et, remplaçant l'image de la maîtresse par celle de la victime, il la lui attacha sur la poitrine, comme un remords au cœur.

La vieille princesse elle-même, coupable d'avoir été l'amie de Catherine, fut exilée quelque part près de Twer, sur la route de Sibérie, à 60° de latitude nord; Paul l'envoya dans une pauvre chaumière, au milieu des forêts et des marécages, avec l'injonction de réfléchir sur les événements de 1762. Elle fut courageusement accompagnée au lieu

de son exil par son neveu Lagtof, dont la conduite excita l'admiration de Paul, qui était loin d'être méchant : « Lagtof, s'écria-t-il avec sa formule suprême d'enthousiasme, Lagtof n'est pas un de vos petits messieurs en cotillon, il peut porter culottes, lui ! » La vieille dame obtint, après quelques mois d'exil et de réflexion, la permission de s'interner dans son domaine de Troïske.

Enfin Paul trépassa. On plaignit son affreuse mort; mais le moyen de le regretter ?

L'avénement d'Alexandre rendit à madame Dachkof son ancienne influence. Première dame d'honneur de la nouvelle impératrice, elle était toute-puissante à Moscou, mais n'y apparaissait qu'exceptionnellement, préférant régner à Troïske sur ses soixante villages, et donner des lois à ses nombreux vassaux, qui l'entouraient de leurs hommages, de leur respect et même de leur affection; car cette autocrate-là était bonne femme, par bonheur. Bref, elle menait l'existence patriarcale d'un voïvode ou chef de clan, et devait certainement ressembler à ce curieux personnage, moitié grande dame, moitié sorcière, qui trônait naguère au milieu des Druses du mont Liban, lady Esther Stanhope.

Les dernières années de sa vie furent égayées par la présence de deux jeunes demoiselles, les misses Wilmot, qui, par curiosité romanesque, avaient quitté l'Angleterre pour visiter, au cœur de la Russie, l'intime amie de miss Hamilton. C'est aux instances de ces demoiselles que nous devons les Mémoires de madame Dachkof, et quelques renseignements sur la vie qu'on menait autour de la princesse à Troïske et à Moscou. Nous extrairons quelques passages de leurs lettres, persuadés que les lecteurs en sauront gré à ces fines et spirituelles observatrices :

« Le portrait de notre vieille fée me semble impossible à tracer, tant sont multiples les facettes de ce caractère, qui renferme vraiment toutes les contradictions de la nature humaine. A ne la voir qu'en passant, on la prendrait pour une perfection, ainsi qu'on dirait l'Europe un paradis, si on n'en jugeait que par l'Italie. Dans cet être singulier, il y a tant d'archipels inconnus, tant de mers dangereuses, de volcans destructeurs et de déserts sauvages ! Jamais créature pareille ! Tantôt une enfant naïve et enthousiaste, tantôt une écolière ou une fille amoureuse, un soldat, un industriel, ou un homme d'État. Elle assiste les maçons, travaille avec les manœuvres à réparer les routes, panse les vaches, compose de la musique, rédige des articles de journaux, entonne à l'église, reprend les prêtres en chaire, et les comédiens sur leur théâtre; à la fois médecin, pharmacien, chirurgien, fermier, menuisier, magistrat, intendant, elle exerce tous les métiers, et a toujours du temps de reste; elle est en correspondance active avec des savants, des académiciens, des littérateurs, des philosophes, des juifs, avec tous ses parents et connaissances, avec son frère, un des plus hauts

A en juger par une gravure que nous donne l'édition anglaise de ses Mémoires, madame Dachkof n'était point belle, sans être le moins du monde désagréable à voir. Le front orgueilleux et mélancolique était celui d'un homme, mais le menton d'une femme; ses lèvres étaient fines, délicates et résolues; ses petits yeux, d'un gris vert, clairs et incisifs; ses sourcils, des accents circonflexes jetés au hasard sur son front. Au premier abord, ou dans un endroit peu éclairé, on aurait pu fort bien la prendre pour un homme: ses mouvements actifs et énergiques, sa haute taille prêtaient à cette méprise, non moins que son costume, et l'espèce de clémentine ou de bonnet de nuit qu'elle portait habituellement. Elle avait endossé un long surtout brun, mi-douillette, mi-redingote, où était plaquée une grande étoile en brillants, présent de Catherine. Pour compléter son apparence, imaginez une boucle de cheveux qui jouaient les favoris en tombant le long des tempes, et un fichu en lambeaux bigarrés, que depuis quinze ou vingt ans elle portait en souvenir de sa meilleure amie, miss Hamilton.

Ce physique correspond à merveille avec son caractère. Naïve et prime-sautière, elle était en même temps obstinée et têtue; elle avait de la conviction et de la dignité, mais aussi de l'orgueil et des accès de vanité, tout en se croyant modeste. Collectionneuse comme une pie, elle avait rempli son palais d'une foule de caisses rapportées de ses longs voyages, et que de temps à autre elle déballait pêle-mêle et remballait de même : — médailles, bijoux, flacons d'odeurs, antiques, camées, tabatières, soieries, portraits et miniatures, livres, amulettes, souvenirs, plans d'édifices, notes statistiques et collections minéralogiques. — Ses amis pouvaient d'autant mieux apprécier son cœur affectueux et ses manières affables qu'ils la voyaient souvent hautaine et arbitraire; mère passionnément dévouée, elle fit, à l'encontre de ses enfants, preuve de colère et de rancune. Sa religion était un mélange d'idées philosophiques et morales légèrement teintées de superstition; fort libérale en théorie, mais aristocrate par nature et par habitude, elle tenait à l'esclavage des serfs aussi obstinément qu'à ses propriétés de Troïske ou de Krouglo. Souvent généreuse, elle s'exposa parfois au reproche d'avarice; avec son bon sens, sa résolution, son intuition pratique, son coup d'œil prompt, vif et clair, avec son économie, son esprit d'ordre et de conduite, sa tenue exemplaire, sa dignité morale et ses capacités administratives, on la peut définir une grande dame avec des vertus bourgeoises.

Elle fut successivement demoiselle sentimentale, amie passionnée et conspiratrice romanesque, épouse et mère dévouée, bas-bleu, fonc-

tionnaire public, seigneur terrien, vieille marquise et bonne fée; mais toujours elle resta honnête femme: chose bien plus difficile et méritoire pour elle, que d'être une politique à la façon de Catherine. En résumé, quels qu'aient été ses torts et ses erreurs, elle fut sincère et véridique, intelligente et probe; et dans ce fastueux repaire de rapines, de meurtre et de débauche, qu'on appelait la cour impériale de Russie, elle sut couvrir d'une énergie et d'une dignité viriles les vertus d'une femme tendre et dévouée.

JACQUES LEFRÊNE.

HEGEL

ET

LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Hegel et son temps, par R. Haym : 1 vol. in-8°, Berlin, Gaertner, 1857.

Apologie de Hegel contre le docteur Haym, par Rosenkranz, Berlin, Duncker et Humblot, 1858.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

Attendre l'heure favorable, saisir le moment où l'attention publique est libre et disponible, est un calcul permis aux écrivains les plus sérieux. Hegel avait trop de vraie naïveté pour s'y conformer. Il n'avait montré aucune hâte; il s'était préparé lentement, silencieusement; ses vues avaient germé et mûri dans une longue investigation de l'histoire et de la pensée; elles s'étaient précisées dans une polémique vigoureuse et acérée; elles avaient été fortifiées et menées à leur terme par six années d'enseignement universitaire. Certes, il pouvait parler et se produire avec une pleine autorité, et cependant, s'il eût calculé le moment, il eût attendu. Les circonstances étaient aussi peu favorables que possible. La parole était aux faits, et ces faits étaient des catastrophes pour l'Allemagne. Au moment où Hegel terminait sa *Phénoménologie,* la monarchie de Frédéric II croulait, comme sous un souffle, au choc d'une seule bataille. Était-ce bien le moment de raconter à l'esprit si violemment distrait l'histoire intime de sa conscience? Non, se fût dit un auteur avisé. Mais Hegel ne réfléchit même pas, et continua de corriger les épreuves de la *Phénoménologie.* M. Haym méconnaît cette

[1] Voir la livraison de septembre.

absorption du penseur, et la présente comme une trahison envers l'Allemagne. La rhétorique du patriotisme se fait écouter en tout temps, en tout pays, et M. Haym l'emploie à tout propos; mais elle est chez lui une tactique inutile et déplacée. Autre chose est le caractère, et autre chose la doctrine d'un philosophe. Nous n'avons jamais entendu dire que la vie si peu louable du chancelier Bacon ait discrédité la méthode expérimentale. Assurément les philosophes ne sont pas plus inviolables que les autres mortels, mais on ne réfute pas leurs doctrines avec leurs actes; la postérité n'a pas de scrupules; elle accepte les legs de toutes mains sous bénéfice d'inventaire; elle juge, elle abandonne l'homme s'il a démérité; elle maintient et s'assimile ses idées si elles lui conviennent. Le moins qu'on puisse dire, c'est que M. Haym a manqué de méthode en établissant une confusion perpétuelle entre la vie de Hegel et son système. Il aurait raison, qu'il aurait encore tort; mais il n'a pas raison. C'est un fait que la littérature allemande s'est montrée à cette époque, c'est-à-dire à son plus beau moment, la moins nationale qui ait jamais existé. Il y avait un bon motif pour cela : elle n'avait pas de patrie, il n'y avait pas d'Allemagne. Un autre fait, et qu'il ne nous siérait pas de déplorer, c'est que, les tendances littéraires à part, les écrivains qui ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne professaient des sympathies avouées pour la France. Quoi d'étonnant? l'esprit français régnait en Allemagne depuis Louis XIV; les princes en avaient adopté les frivolités et en toléraient même les hardiesses; les écrivains, les poëtes, les penseurs en avaient fortement saisi toutes les parties généreuses. Notre tragédie seule était impopulaire, mais notre philosophie régnait; Rousseau, Diderot étaient peut-être plus goûtés en Allemagne qu'en France. Kant et Klopstock ont applaudi au moins au début de la Révolution française; les sympathies de Herder ont survécu même au 10 août; et la parole la moins nationale, par qui a-t-elle été proférée? justement par Schiller, le plus populaire des poëtes allemands : « Les Allemands hérissent le Rhin de citadelles; le » Gaulois le franchit d'un pied léger[1]. » C'est dans cet état de la question que M. Haym fait le procès à Hegel pour avoir terminé la *Phénoménologie* au moment de la bataille d'Iéna. Il est vrai qu'il a encore d'autres griefs : Hegel a prévu l'issue de la bataille et il a exprimé son opinion dans une lettre intime. Cassandre annonçait publiquement la chute de Troie, sans que les Troyens songeassent à incriminer son

[1] Dans les *Xénies*, si nous ne nous trompons; nous citons de mémoire, mais le sens y est.

patriotisme. Mais dans la même lettre intime, Hegel a manifesté des sentiments d'admiration pour Napoléon[1]. Voltaire a bien admiré Frédéric II, et la France a le bon goût de ne pas lui en vouloir.

Répétons-le : le patriotisme de Hegel ne fait rien à l'affaire, mais nous ne savons pourquoi cette critique à côté nous donne mauvaise opinion des arguments directs que M. Haym va diriger contre la *Phénoménologie*. Examinons-les de plus près. Rien de plus simple que la donnée de ce livre, si ingénieux, si riche et si compliqué dans ses développements. Hegel est arrivé à une vue précise, juste ou fausse, sur l'évolution de l'esprit humain et sur ses rapports avec l'univers. Il a la pleine conviction que tout ce qui naît, grandit et disparaît est une manifestation, un moment de l'absolu, de ce qui subsiste. La vie universelle est une, dans ses manières d'être infinies. Partout les mêmes lois, la même force, le même esprit; force dans la nature, esprit dans l'humanité. Qui dit force, vie, esprit, dit mouvement. Le mouvement, la nature intime de l'esprit, est de se connaître, d'arriver à la conscience de lui-même. C'est un fait que l'expérience personnelle, la certitude que nous avons de notre évolution individuelle met au-dessus de toute discussion. La conscience de l'individu n'est autre chose que le sentiment de l'unité individuelle; mais ce n'est là qu'un degré inférieur. L'esprit ne s'y arrête pas, il ne peut pas s'y arrêter; il sait très-bien qu'il n'est pas un atome isolé dans le monde; il se sent des racines dans les générations antérieures; il se voit des rapports, des liens avec ce qui l'entoure; il fouille la nature, il se sonde lui-même, il s'étudie dans son passé, dans ses créations, dans les peuples, dans l'art, dans les religions; il se retrouve partout, il comprend son histoire, il constate dans la vie de l'espèce des phases analogues à celles de son mouvement dans l'individu. Encore un pas, le dernier, l'inévitable, que les aspira-

[1] Voici les paroles de Hegel, nous les citons dans leur originalité familière : « C'est vraiment une sensation étrange de voir un tel individu qui d'ici, du point où il est, du haut de son cheval, empoigne le monde et le domine. On ne pouvait sans doute rien prédire de mieux aux Prussiens, mais de jeudi à lundi de tels progrès n'étaient possibles qu'à cet homme extraordinaire, qu'il n'est pas possible de ne pas admirer. »

Si chatouilleux qu'il soit, le patriotisme de M. Haym s'inclinera sans doute devant celui du baron de Stein; or on trouve l'anecdote suivante dans le livre qu'un autre patriote, M. E. A. Arndt, vient de consacrer à ce grand Teuton : Un jour le baron de Stein, accompagné de quelques amis, rencontra Gœthe dans la cathédrale de Cologne. Avant de l'aborder, il dit aux personnes qui l'entouraient : « Pas de politique, messieurs, pas de politique. Là, nous ne pourrions nous entendre avec lui. Mais il est néanmoins bien grand ! » Le baron de Stein comprenait sans doute que le patriotisme consiste avant tout à honorer les hommes qui ont fait honneur à leur patrie.

tions religieuses ont franchi de tout temps, et l'esprit entre de l'histoire dans l'absolu, ce qui veut dire qu'il se retrouve dans l'ordre éternel, qu'il acquiert la conscience de son unité avec la vie universelle. Les individus qui s'élèvent à cette notion suprême ont la conscience de l'absolu, qui équivaut à la science absolue.

Confessons tout de suite que cette dernière expression peut donner lieu à une équivoque fâcheuse, et qu'on a souvent exploitée contre la philosophie hégélienne : science absolue ne signifie pas science complète, définitive, après laquelle il ne reste plus rien à apprendre. Le bon sens et l'expérience de tous les jours protestent contre cette interprétation. La chimie, la physique, la physiologie, qui ont fait de si admirables progrès depuis Hegel, posent de nouveaux problèmes à mesure qu'elles révèlent de nouvelles solutions. La géographie même, une connaissance de première nécessité pour l'homme, maître de la terre, a encore bien des lacunes. Des sciences nouvelles se constituent à côté des sciences anciennes, encore incomplètes. Il semble que plus nous trouvons, plus il nous reste à chercher. Entendue ainsi, la science absolue fuira toujours devant nous, mais l'esprit de la *Phénoménologie* ne permet pas qu'on l'entende ainsi. La science absolue est dans l'ordre universel ce que la conscience, son premier degré, est dans l'ordre individuel, la possession de l'esprit par lui-même. Dès lors, loin d'être la fin des recherches et du progrès, elle n'en est que le commencement; comme la conscience est, à proprement parler, le vrai commencement de la vie de l'esprit dans l'individu. Avant d'avoir conscience de lui-même, l'individu marche au hasard; avec la conscience, il devient un être moral et responsable, il sait ce qu'il doit se proposer et comment il doit se conduire. Il en sera de même dans l'humanité, quand l'esprit humain se sera pleinement rendu compte de lui-même. La tendance visible de l'esprit moderne est de métamorphoser de plus en plus le progrès spontané que fait ressortir l'histoire en progrès voulu et réfléchi; mais cette tendance est encore elle-même plus instinctive que raisonnée. Quelques écoles philosophiques en ont un sentiment plus net, et Hegel, du moins il s'en vante, en a obtenu la pleine conscience; car, lorsqu'il dit que l'esprit se sait, il veut dire, et il dit inévitablement que l'humanité se connaît; or, dans l'individu comme dans l'espèce, la conscience implique non pas la cessation du développement, mais la substitution du développement libre et réfléchi au développement fatal et spontané.

Comment légitime-t-il son point de vue? comment le prouve-t-il? La conscience ne se prouve pas, elle s'affirme; elle ne peut que s'attester

elle-même. Elle n'a d'autre argument que celui de Sosie battu par Mercure :

> ... Peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
> Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?
> . . . .
> Ne suis-je pas dans mon bon sens?
> Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
> Pour venir en ces lieux voir Alcmène, sa femme? etc.

Sosie ne peut que répéter sous toutes les formes : Je suis moi. Plus il se tâte, plus il se rappelle les circonstances, plus il dit : Je suis moi. Et le franc, l'inépuisable comique de la scène, est précisément de voir la certitude la plus intime aux prises avec le mensonge despotique et les irrésistibles arguments de Mercure. Le penseur le plus subtil n'a pas d'autre preuve de sa pensée que Sosie n'en a de son existence. Et quand l'esprit humain est arrivé à la conscience de son unité dans l'histoire, il n'est pas moins dénué de preuves autres que lui-même ; il ne peut que s'affirmer et se rappeler le chemin parcouru. Ses souvenirs sont ses arguments. La *Phénoménologie*, c'est l'esprit se remémorant les stations qu'il a traversées et s'y reconnaissant. M. Haym n'y peut découvrir autre chose que de l'histoire gâtée par la psychologie, et de la psychologie gâtée par l'histoire. La marche de l'histoire, dit-il, est bien trop irrégulière et trop compliquée pour qu'elle puisse correspondre à l'évolution simple et normale de l'esprit individuel. Il faudrait être ignorant ou bien dénué de sens pour le contester. Tout le monde sait que le progrès a couru de terribles aventures et que l'humanité n'a pas fait sa propre éducation tout d'une pièce : elle a progressé, elle a reculé, elle s'est répétée. Aussi la *Phénoménologie* n'est-elle ni une histoire ni une philosophie de l'histoire, et Hegel s'est-il justement dispensé de tout ordre chronologique, ce dont M. Haym ne manque pas de lui faire un second crime, sans s'apercevoir que les deux critiques se détruisent. Qui dit histoire dit succession chronologique, et dès que Hegel n'a pas suivi l'ordre des temps, il est évident qu'il n'a pas voulu faire d'histoire. Il n'en avait pas besoin Pour se retrouver dans son passé, l'esprit n'a pas besoin de l'épuiser tout entier. Dans la suite des temps, dans le choc des peuples, dans le déclin et la renaissance des civilisations, il a traversé plusieurs fois les mêmes phases ; il n'en peut omettre ni déplacer aucune s'il veut expliquer les faits, c'est-à-dire donner la philosophie de l'histoire. Mais dans la *Phénoménologie*, il fait justement l'inverse ; il n'explique pas les événements, il se fait expliquer par eux, il les cite comme exemples de ce qu'il a

été ; il a l'embarras du choix, et parmi toutes les manifestations similaires, il choisira celle qui lui paraîtra l'expression la plus nette et la plus accusée de l'état dont il veut rendre compte. Peut-être se trompera-t-il; peut-être pouvait-il mieux choisir, car il ne faut pas oublier que c'est avec le cerveau et la mémoire d'un individu qu'il opère. M. Haym trouve le choix de Hegel arbitraire; il en a le droit. Il se demande pourquoi Cromwell, pourquoi Machiavel ne figurent pas dans la *Phénoménologie*. Un Anglais n'eût certes pas oublié le premier, ni un Italien le second. A ce point de vue, l'œuvre de Hegel est susceptible de variations infinies; on peut la refaire de mille manières, avec des types pris à toutes les époques et chez tous les peuples. Mais elle n'en souffrirait en rien : plus au contraire les corrections et les additions seraient heureuses, plus la justesse du point de vue serait confirmée. L'esprit ne ferait que se reconnaître de plus en plus, bien que chaque représentation pût se composer de types différents. M. Haym, qui a vu beaucoup de choses dans la *Phénoménologie*, n'a pas vu ou du moins n'a pas su nettement distinguer la part qui revient inévitablement, dans une œuvre de cette nature, à l'individualité du penseur qui se fait l'historien de l'esprit. La *Phénoménologie* n'est pas seulement une psychologie abstraite, illustrée d'exemples historiques, ni une histoire des phases de la connaissance; elle contient en même temps et forcément une histoire plus intime, celle de l'esprit qui l'a conçue. Elle y gagne en attrait, sans rien perdre de la valeur qu'elle peut avoir, et qui n'est pas absolue. Pour les esprits prédisposés et qui ont le sentiment confus de ce qu'elle fait voir, elle est l'évidence même; mais elle ne saurait contraindre en aucune manière les intelligences rebelles. Elle donne bien, à côté de ses développements historiques, une critique de la connaissance; mais ici nous sommes de l'avis de M. Haym : nous tournons dans un cercle. Hegel fait voir que la connaissance exacte et réelle ne peut exister ni dans la sphère tout à fait inférieure de l'opinion courante, ni dans celle de l'entendement, et qu'elle ne se trouve que dans la sphère de la raison, dans celle de l'identité ou de la science absolue. Et il le montre très-bien, mais il pose ainsi en fait qu'il peut y avoir une connaissance exacte et réelle, c'est-à-dire qu'il nous faut accepter dès le principe ou du moins entrevoir le but que se propose la *Phénoménologie*. On peut, au surplus, faire la même objection à Kant; car comment faire la critique de la raison, si ce n'est avec elle-même? Tout revient à ceci : Pouvons-nous connaître le non-moi, la nature, le monde extérieur? Oui, si nous procédons du même principe, ce qui contient déjà le point de vue de l'absolu, et alors il n'y a plus de

réserve; non, si nous procédons d'un autre principe. Les hommes pourraient-ils s'entendre, si chacun raisonnait différemment? Or, ce qui est vrai des hommes entre eux est tout aussi vrai dans le rapport du non-moi au moi. Pour que nous comprenions la nature, il faut qu'elle raisonne comme nous, ou pour employer un langage moins bizarre, mais non plus juste, il faut que nos lois soient les siennes et que ses manifestations répondent à notre intelligence: il faut que l'être et la pensée soient identiques. La conclusion de la *Phénoménologie* ne peut donc se prouver, mais elle se pose comme l'axiome de la nécessité, si nous voulons connaître quoi que ce soit. Hegel a fait ce qu'il a pu en montrant les degrés qui conduisent de l'état le plus infime de la conscience individuelle à cette cime inévitable. Schelling s'y était installé d'un bond et n'en avait plus bougé; Hegel en fera sa base d'opérations, et partira de là pour développer son système encyclopédique.

Pas tout de suite cependant. Nous l'avons dit : les temps sont durs pour la philosophie. L'université d'Iéna a rudement ressenti le contrecoup de la guerre; les étudiants sont envolés, la plupart des professeurs dispersés. La place n'est plus tenable [1]. Il faut partir, et surtout il faut gagner sa vie; Hegel se voit dans la nécessité d'accepter un poste de journaliste à Bamberg : triste situation, très-inférieure à ce grand esprit, et qui par-dessus le marché lui vaut de nouvelles attaques de M. Haym, car Bamberg est en Bavière, et la Bavière était alliée de la France, ce qui fait que Hegel est bien coupable envers l'Allemagne, d'après son critique. Pour faire apprécier la valeur de ces nouvelles accusations, il suffit de dire que la *Gazette de Bamberg* n'enregistrait que les faits et ne faisait point de discussion politique. Hegel en abandonna la rédaction le plus tôt qu'il put. Il dut à la philosophie de devenir directeur du gymnase de Nuremberg, car le roi de Bavière, que M. Haym appelle assez justement un réformateur à la Joseph II, voulait des philosophes à la tête de tous les établissements d'instruction secondaire, et nous devons au séjour à Nuremberg le « système de la Logique [2]. »

[1] M. Haym cite une lettre par laquelle Gœthe autorise un ami commun à prêter 10 thalers à Hegel.

[2] Nous avions l'intention de donner un résumé sommaire de la Logique; c'était une tâche qui nous effrayait un peu, mais qui nous paraissait indispensable. Nous y renonçons, après avoir lu l'exposition que vient d'en faire M. Vacherot dans son beau livre, *la Métaphysique et la science*, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces nobles matières. C'est un chef-d'œuvre de clarté,

M. Haym est peu gracieux pour la *Logique*. La moindre et la plus amusante de ses critiques est de la croire née de la contemplation de l'architecture bizarre des maisons de Nuremberg. Cette opinion est son bien propre, aussi bien que certaines qualifications dont il se sert et qui n'appartiennent plus à la critique. Il qualifiera sans hésiter les procédés de Hegel d'ineptie, de manœuvres brutales et grossières. A l'en croire, la Logique n'est qu'une agrégation artificielle de contingences, une interprétation plate et servile de la réalité, non pas telle qu'elle est, mais telle que Hegel la voyait, ou encore une réunion des principales catégories mises en lumière par l'histoire de la philosophie. C'est toujours une réponse à ceux qui s'imaginent que Hegel a tiré ses vues de sa fantaisie, sans nul souci des choses, et qu'il a fait engendrer le monde réel par l'idée. La vérité n'est dans aucun de ces deux extrêmes. Nous avons déjà protesté contre la deuxième opinion. Pour Hegel, les choses sont éternelles comme les idées; il en est tellement convaincu, qu'il pose même l'éternité du système solaire et de ses mouvements, contre l'opinion des astronomes.

Quant à l'avis de M. Haym, il est tout aussi peu soutenable. Quiconque suit la dialectique des catégories dans la logique acquiert aussitôt la conviction que ce mouvement repose sur des lois nécessaires. Les antithèses se posent et les synthèses se produisent d'elles-mêmes. Pour l'entendement, l'antithèse la plus radicale de toutes est évidemment celle de l'être et du néant. Elle se résout pourtant d'elle-même, et la contradiction, qui paraît insoluble, devient une vérité dans le devenir. Il suffit, dit Hegel, et c'est une expérience que tout le monde peut faire, de bien regarder les deux idées contraires, de les fouiller, de les aiguiser, c'est-à-dire de les préciser, pour qu'incontinent elles devien-

de justice et de critique éclairée. M. Vacherot, tout en accusant quelques dissentiments et en manifestant quelques doutes sur la valeur absolue de la logique hégélienne, rend une justice éclatante à notre philosophe. C'est lui qui véritablement réfute M. Haym, sans avoir besoin de le nommer, et venge Hegel. Ce nous est un grand honneur de nous rencontrer sur des points essentiels avec un homme d'une telle autorité. M. Vacherot reconnaît très-bien que Hegel est le plus positif des métaphysiciens, que sa Logique ne veut pas créer le monde avec des abstractions, mais uniquement l'expliquer et le rendre en quelque sorte sensible à la raison. Cela est manifeste, mais cela n'a pas toujours été clairement vu, même en Allemagne.

Nous profiterons de cette occasion pour indiquer aux personnes curieuses de cette philosophie l'*Introduction à la Philosophie de Hegel,* par M. Vera, ancien professeur de philosophie. M. Vera est un hégélien d'étroite observance, ce qui ne l'empêche pas d'être très-Français et très-intelligible. Enfin, puisqu'il est question de la Logique, ce n'est que justice de citer aussi la traduction de la *Logique subjective,* publiée il y a quelques années par MM. Sloman et Wallon.

nent fluides et passent l'une dans l'autre. On s'aperçoit bientôt que le concept pur de l'être, dépouillé de tout attribut, n'équivaut plus qu'au néant. Prenons deux autres catégories reconnues également nécessaires et par le bon sens ordinaire et par la critique de Kant, mais qui passaient pour entièrement indépendantes l'une de l'autre, la qualité et la quantité. La première est l'attribut de l'être déterminé, qualifié; elle contient virtuellement la quantité et la pose comme sa limite, car toute qualité suppose une série déterminée de degrés au delà desquels elle s'évanouit. L'identité de la qualité et de la quantité, c'est la mesure. La dialectique continue ainsi de l'abstrait au concret, toujours avec la même nécessité; et quand nous voyons ensuite la philosophie poser les mêmes catégories dans la succession des systèmes, nous ne pouvons plus croire que Hegel a fait un choix dans les conceptions de ses devanciers. L'histoire de la philosophie et la logique, loin de s'infirmer, se confirment : la première se révèle comme le mouvement idéal de l'esprit dans le temps; la seconde, comme le mouvement idéal de l'esprit dans l'absolu. Les lois idéales des choses, que l'ancienne métaphysique a mis des siècles à dégager en se trompant souvent sur leur vraie valeur, la logique nouvelle les déduit l'une de l'autre, et les complète d'un seul mouvement, en partant du point de vue de la certitude absolue, l'identité de l'être et de la pensée.

Mais à quoi servent toutes ces abstractions? Avant tout, à la satisfaction d'un invincible besoin de l'esprit. Il convient de faire ici une distinction réelle et essentielle. L'esprit s'élève à la conscience de l'absolu, c'est-à-dire qu'il se sent un avec l'univers et avec l'idée, mais il ne devient pas pour cela l'absolu même. Autrement, le point de vue de la science absolue serait réellement ce que le bon sens nous dit qu'il ne peut pas être, la fin de la science. Une contemplation immuable du tout, telle serait, nous l'avons dit, la dernière phase de la conscience philosophique. Il n'en est pas ainsi; nous sommes au bout de la *Phénoménologie* ce que nous étions au début, des esprits finis; nous avons conquis le point de vue vrai, mais nous n'embrassons pas pour cela la vérité complète, entière; et si nous voulons arriver à une connaissance réelle, nous sommes ramenés aux invariables procédés de l'esprit humain, à l'analyse et à la synthèse, mais avant tout à cette analyse primordiale par laquelle nous avons de tout temps séparé, pour les considérer à part, les faces multiples du Tout concret, de la réalité absolue. Toutes les sciences spéciales rentrent ou du moins doivent rentrer l'une dans l'autre; considérées chacune en particulier, elles ne s'occupent que d'abstractions, parce qu'elles isolent,

pour pouvoir les étreindre et les pénétrer, les formes et les éléments de la vie universelle; elles n'en considèrent que ce qui fait leur objet propre. Pour la chimie, par exemple, l'homme est une machine à combustion; pour la logique, la plante est un jugement, et la logique sera tout autant et même plus dans le vrai que la chimie; car, dans l'exemple cité, celle-ci n'exprime qu'une face, et en somme une face secondaire de l'homme, tandis que la définition de la logique embrasse, d'une façon générale, il est vrai, toute la manière d'être de la plante.

Les sciences expérimentales ne sont donc ni plus ni moins abstraites que la logique, parce que, dans la terminologie hégélienne, une seule chose est concrète : la vie universelle, du ciel infini au brin d'herbe avec nous-mêmes qui en faisons partie; et une seule vue concrète : l'intuition de cette vie par l'esprit, c'est-à-dire par sa propre conscience. La différence est qu'au lieu d'abstraire et d'isoler une partie quelconque de ce tout, la logique le prend tout entier et le considère sous sa face idéale. Elle fait deux parts de l'univers et met de son côté toute idéalité, c'est-à-dire toute réalité, car la vie, c'est l'idée. Si l'esprit pouvait concevoir ce partage comme réel, on aurait d'un côté toute la puissance impalpable de la vie et de l'idée, et de l'autre un substratum sans nom, contradictoire en lui-même, et non moins invisible et impalpable, car il aurait perdu tout ce qui met le monde en communication avec nous. De là vient que Hegel peut tour à tour appeler ses catégories des réalités et des abstractions. Dans le langage ordinaire, ce sont de pures abstractions, et lui-même les considère le plus souvent ainsi. Il appelle la logique l'empire des ombres, que l'esprit abandonne avec plaisir pour redescendre dans la vie concrète. Et lui-même y redescend; après avoir considéré dans la Logique le mouvement idéal, il poursuit le mouvement réel dans la nature et dans l'histoire, dans l'histoire surtout, le vrai milieu de l'esprit. Il compose la philosophie du droit, la philosophie de la religion, la philosophie du beau, la philosophie de l'histoire et l'histoire de la philosophie. M. Haym suit Hegel pas à pas, de Nuremberg à Heidelberg, de Heidelberg à Berlin, de livre en livre; mais nous, nous croyons inutile de suivre plus longtemps M. Haym.

On ne peut savoir ce qu'a voulu ce trop spirituel critique; il change de point de vue selon les circonstances, et le fil de sa réfutation se rompt à tout moment. Assurément, il y a plusieurs manières de combattre un système philosophique. La meilleure est d'adopter ses prémisses et de montrer qu'elles mènent à des conséquences absurdes. La plus commode est de le travestir et de le ridiculiser. On peut aussi

opposer doctrine à doctrine, ou jongler avec les négations du scepticisme absolu, ou enfin fulminer contre la raison les excommunications de la foi. M. Haym n'a adopté exclusivement aucune de ces manières, mais il en a mêlé quelques-unes avec plus de fantaisie que de logique. Tantôt il repousse les données fondamentales du système, tantôt il les admet; sa critique effarée s'acharne alternativement contre la conception et contre l'exécution; procédé contradictoire justement relevé par M. Rosenkranz : car dès qu'on rejette l'idée première, il est inutile de descendre aux déductions, et réciproquement, il n'est utile de redresser le détail que lorsqu'on approuve l'ensemble. « Cette philosophie, dira » M. Haym avec l'assurance qui lui appartient, ne peut pas ce qu'elle » doit et n'est pas ce qu'elle veut. » La condamnation est sans réserve, mais non pas sans appel; personne ne se met plus à l'aise que M. Haym, pour casser ses propres jugements : après tout, ce système impuissant et prétentieux a le tort unique d'être trop systématique. La méthode absolue existe, entachée, il est vrai, « de formes scolastiques et de tendances sophistiques, » mais elle existe, elle est d'une application universelle, elle est appelée à vivifier toutes les sciences, et à féconder particulièrement l'investigation historique, « son héritière naturelle[1] ». Destinée magnifique, à coup sûr, mais tout à fait imprévue pour qui aurait pris au sérieux toutes les attaques de M. Haym ! Quoi, cette phi-

[1] Nous croyons devoir donner ici, avec toutes ses contradictions, le jugement final de M. Haym. On appréciera en même temps la merveilleuse clarté du critique qui trouve Hegel peu compréhensible :

« La dialectique de notre développement théorique et pratique nous conduit de l'idéalisme absolu à une étude approfondie et philosophique de l'histoire. La vérité de la téléologie absolue est la compréhension de l'effort de l'humanité vers un accomplissement toujours plus complet de sa destinée. L'évolution de l'absolu devient pour la science contemporaine le *procès* de l'histoire vivante, et aux constructions historiques, tantôt alliagées, tantôt illusoires du système hégélien, doit succéder l'intelligence réelle et exacte de l'histoire. Mais si c'est dans les sciences historiques que doit se réaliser surtout l'opinion du système hégélien, l'esprit de sa méthode devra manifester son action vivante dans toutes les autres sciences. On peut mettre au rebut la logique hégélienne sans abandonner en même temps « l'idée concrète ». L'idée concrète, c'est toute la nature en même temps que toute l'histoire. Pour devenir compréhension objective et génétique, il faut que « la dialectique de la chose même » abandonne le terrain de la métaphysique pour celui de la connaissance réelle; alors seulement la connaissance concrète sera vraiment individualisante. La méthode absolue ne deviendra vraiment absolue que si elle consent à quitter son caractère constructif pour un caractère heuristique, si elle renonce à ses formes scolastiques et par cela même à ses tendances sophistiques. Quand la pratique de l'intuition pensante et de la pensée intuitive, de l'investigation vivante pénétrant avec tous les sens de l'esprit dans toutes les profondeurs des choses, sera devenue générale, alors la philosophie hégélienne aura accompli sa destinée sur la terre. »

losophie si dédaigneuse de la réalité doit éclairer l'histoire et vivifier toutes les sciences positives? Mais a-t-elle bien dédaigné la réalité? Non, dira le critique toujours en veine de contradiction; elle s'y est au contraire trop asservie; elle s'est trop accommodée à son temps; elle s'est lâchement dévouée à une politique détestable. On n'y comprend plus rien; M. Haym veut tour à tour que Hegel ait subtilisé le fait et qu'il l'ait glorifié; il le place à la fois dans le nuage et dans le bourbier. L'un et l'autre siége sont peu enviables, mais on ne peut les occuper à la fois. De même, M. Haym n'hésitera pas à revêtir la philosophie hégélienne du double caractère de la nécessité et du caprice. Bonne ou mauvaise, il conviendra qu'elle a été l'expression inévitable de son temps et de la pensée allemande, ce qui, pour le dire en passant, suffirait déjà pour l'absoudre et la classer. Et puis, presque d'une même haleine, il la présentera comme la combinaison arbitraire, fantastique, individuelle « du talent », d'un talent ingénieux et puissant, sans doute, mais enfin simplement du talent, car ce que M. Haym nie par-dessus tout, c'est que Hegel ait eu du génie. Il doit s'y connaître, car il a lui-même du talent, et justement, à notre avis, celui dont il a voulu révéler les abus. Il entend à merveille la double besogne d'accommoder ses idées aux faits et d'éclairer les faits au jour de ses idées. Hegel a perdu du terrain, du moins en apparence : il est opportun de prononcer son oraison funèbre : la philosophie traverse en Allemagne une phase d'impopularité; c'est le moment de déclarer qu'elle n'est plus possible, au moins pour un temps, « que l'état du monde et » la masse croissante des connaissances ont peut-être rendu impossible » à jamais toute conception métaphysique de l'univers ». Ce sont les recherches historiques qui tiennent maintenant le premier rang en Allemagne : c'est donc l'histoire qui doit remplacer la spéculation. Enfin, M. Haym éprouve le besoin de fonder les *Annales prussiennes*[1] : en homme entendu, il frappera d'abord un coup dont il espère du bruit[2]; puis il terminera en conviant l'esprit allemand « à se remplir » de réalité, et à se créer un terrain nouveau dans l'élément de la

[1] Revue mensuelle qui paraît depuis le commencement de 1858, et qui a promptement conquis dans l'opinion une place légitime. Nous ne méconnaissons en aucune manière le talent de M. Haym, nous nous bornons à ne pas approuver l'usage qu'il en a fait dans le livre qui nous occupe. Il est aussi l'auteur d'une étude sur Guillaume de Humboldt, que nous ne connaissons pas, mais qui est bien supérieure au travail sur Hegel, si nous nous en rapportons au jugement qu'en porte M. Rosenkranz.

[2] Le bruit n'a pas tout à fait manqué, mais la part qu'y ont prise les hommes compétents n'a pas dû satisfaire entièrement M. Haym. Voir notamment dans les *Avis savants* (*Gelehrte Anzeigen*) de Gœttingen le jugement d'un critique éminent, M. Ritter.

» liberté politique. » Lui-même, il le dit en toutes lettres, abandonne pour ce nouveau devoir les charmes de l'intuition. Il veut « mettre la main à l'œuvre et se placer dans le rang de ceux qui combattent pour la seule chose pressante et nécessaire, pour la réforme de la vie publique ». L'ouvrage tout entier n'est donc en dernier résultat que le prospectus des *Annales prussiennes*, adroitement dissimulé jusqu'à la conclusion, où il éclate brusquement et surprend le lecteur. Si on s'en fût aperçu plus tôt, on ne serait peut-être pas allé jusqu'au bout.

Mais laissons ce qui touche M. Haym, et précisons notre propre pensée. Nous avons défendu Hegel autant qu'il était en nous; mais donnerons-nous son système pour le dernier mot de l'esprit humain ? jurerons-nous par lui ? Nullement, et le mieux est, en général, de ne jurer par personne. Nous sommes de l'avis de M. Renan : « Toute philosophie est nécessaire- » ment imparfaite, puisqu'elle aspire à renfermer l'infini dans un cadre » limité. » Nous sommes de l'avis de M. Rosenkranz lui-même, qui ne donne pas son maître pour infaillible. « Tous les systèmes, dit-il, ont » leurs défauts, leurs taches, qui les obscurcissent et qui proviennent » de motifs psychologiques et individuels. » Nous sommes par-dessus tout de l'avis de Hegel lui-même, car nul mieux que lui ne nous apprend à distinguer dans sa doctrine ce qui est accidentel de ce qui est fondamental. Il est à lui-même son propre critérium, et c'est un des mérites qui le placent au-dessus de tous ses devanciers. L'idée chez lui expulse l'erreur par sa propre force; on peut le réfuter par lui-même. Les systèmes antérieurs étaient des conceptions fixes, achevées, des agrégations d'hypothèses qu'il fallait prendre telles quelles et croire sur autorité, qu'il était impossible de redresser, et qui surtout ne se redressaient pas d'elles-mêmes. On a beau creuser la philosophie cartésienne, on n'y trouve aucun argument contre l'hypothèse des tourbillons. Descartes ne peut être corrigé que par l'astronomie et la physique. Leibnitz invente la théorie de l'harmonie préétablie, il la pose comme un expédient nécessaire; on ne peut ni la prouver ni même la réfuter; c'est une hypothèse en l'air; on ne peut que l'accepter comme article de foi, mais c'est à prendre ou à laisser : il faut y croire si on veut être disciple de Leibnitz. Kant lui-même, circonscrit dans sa doctrine, ne peut ni se défendre ni se réfuter; il est ce qu'il est, et c'est encore à prendre ou à laisser. On n'est pas kantien si on ne croit pas que la raison pratique supplée à la faiblesse de la raison théorique. Avec Hegel, le cas est différent. On n'est pas lié à ses solutions; bien au contraire, la suprême fidélité serait ici la suprême trahison. Une conception qui

a pour principe le mouvement, ne peut pas être immobilisée; un pareil système ne peut vivre qu'à la condition de se modifier incessamment. Mais les mots de conception et de système ne sont pas même ici à leur place. Rappelons-nous ce que nous avons dit à satiété du caractère de cette philosophie : Hegel, telle est du moins sa prétention, la seule qu'il faille admettre pour lui appartenir, Hegel n'a rien inventé, il ne construit rien, il ne propose pas à ses contemporains un système plus ou moins plausible; il a ou il croit avoir reconnu le mouvement logique du monde, et il le décrit : sa spéculation est de l'observation. Et c'est même encore moins, Hegel est complétement passif : c'est l'esprit, qui après avoir traversé dans l'histoire toutes les phases de la conscience individuelle, se saisit enfin lui-même et se reconnaît; c'est l'idée en mouvement, et se rendant compte de son mouvement; c'est en un mot la dialectique de l'idée. Mais cette dialectique ne s'arrête pas, et nous demandons ici la permission d'user de nouveau d'une comparaison empruntée au fait le plus évident de la vie individuelle : le développement de l'individu ne s'arrête pas plus au point de vue de la connaissance qu'au point de vue de l'action, au moment où il prend possession de lui-même, c'est-à-dire à l'époque de sa majorité naturelle ou légale; c'est alors au contraire qu'il commence véritablement. La vraie conscience, celle qui constitue la personne et implique la responsabilité, n'a fait que de naître, elle s'affermira, elle s'enrichira, elle s'élèvera à une vue toujours plus juste et plus complète du moi et du monde extérieur. C'est la dialectique de l'individu, nécessairement limitée par la mort et par de trop nombreuses contingences, comme l'est celle des peuples par les catastrophes de l'histoire. Celle de l'humanité a survécu à toutes les tragédies humaines, et ne semble avoir à redouter que la mort violente ou naturelle du globe, une perturbation cosmique dont les astronomes n'admettent guère la possibilité, ou le refroidissement au moins très-éloigné de la terre; mais elle n'est pas achevée pour avoir été reconnue par un philosophe allemand. Elle continue, et déjà bien des vues de Hegel sont arriérées, réfutées par le progrès, c'est-à-dire vaincues par la dialectique. Citons un exemple : Hegel n'était pas éloigné de croire à la nécessité perpétuelle de la guerre; il était peu tendre, peu sentimental, et très-positif sur tous les points. La guerre était, pour ainsi dire, l'état normal des peuples depuis l'origine de l'histoire; il l'accepta; elle devait avoir une raison d'être, il la chercha. Il considéra le choc armé des peuples comme une nécessité salutaire, comme un fait civilisateur, comme une secousse bienfaisante, empêchant les masses de tomber en stagnation et

en pourriture[1]. Il avait raison pour le passé, il avait tort pour l'avenir. Mais l'idée ne peut connaître que ce qui est, ce qu'elle a créé; elle ne peut porter un jugement définitif que sur ce qu'elle a accompli, sur ce qu'elle laisse derrière elle; la philosophie, qui est un retour de l'idée sur elle-même, ne peut pas la devancer. « Comprendre ce qui est, voilà » sa tâche. De même que les individus sont les fils de leur temps, de » même toute philosophie ne peut être que la pensée de son temps. Il » est tout aussi fou d'imaginer qu'elle puisse dépasser son milieu, qu'il » l'est de croire qu'un individu puisse enjamber son siècle. Pour dire » comme la réalité doit être, elle vient toujours trop tard. Comme » pensée du monde, elle ne se dégage que lorsque le fait est accompli, » lorsqu'une période a clos son développement. Quand elle peint ses » grisailles, c'est un signe qu'un type de la vie a vieilli, et cette pein- » ture grise ne peut que le rendre visible et non le rajeunir. Le hibou » de Minerve ne commence son vol que dans l'ombre du crépuscule. » Voilà quelles bornes modestes, positives, on peut même dire positivistes, ce rêveur superbe et absolu assigne à la philosophie. S'il eût serré de moins près la réalité, il eût pu, comme d'autres, annoncer ou recommander du moins, comme un pieux idéal, la paix perpétuelle; et l'avenir, que nous pressentons pour nos enfants, eût révéré en lui un de ses prophètes. Il ne s'en croyait pas le droit, et dans l'idée qu'il s'était faite de la philosophie, il ne l'avait pas. Un mouvement prodigieux d'idées et de faits, dont nous avons peine à nous rendre compte parce que nous y sommes enveloppés, entraîne aujourd'hui la civilisation, et modifie profondément, heureusement, les conditions de l'existence collective. Du temps de Hegel, ce mouvement était encore dans les limbes; une mort prématurée ne lui a même pas permis de l'entrevoir. Qu'étaient les chemins de fer, qu'était la vapeur il y a trente ans? Les inventeurs eux-mêmes n'avaient pas soupçonné l'incalculable portée de leurs inventions.

[1] On trouve une pensée semblable, exprimée presque dans les mêmes termes, dans un article d'Armand Carrel :

« Ceux qui ont rêvé la paix perpétuelle ne connaissaient ni l'homme ni sa destinée ici-bas. L'univers est une vaste action, l'homme est né pour agir. Qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, il est certain du moins que jamais la vie ne lui est plus supportable que lorsqu'il agit fortement; alors il s'oublie, il est entraîné, et cesse de se servir de son esprit pour douter, blasphémer, se corrompre et mal faire. Une société en paix perpétuelle tomberait en pourriture. Voyez quelle était la France à la fin du dix-huitième siècle. Il faut sans doute qu'une guerre soit juste; mais, appuyée sur la justice, succédant à de longs intervalles de paix, elle retrempe les mœurs et le caractère des nations. » (*Œuvres d'Armand Carrel*, tome V, article sur les Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr.)

Cet exemple et le passage que nous venons de citer sont décisifs : il y a dans cette philosphie de l'absolu une forte part de contingence que le philosophe ne dissimule pas. Cela va de soi, c'est à la fois une conséquence du système et de la nature des choses; mais il fallait le montrer et le bien faire voir, puisqu'on s'obstine à faire de Hegel un penseur étranger aux choses d'ici-bas. Appliquons-lui son système ternaire, et considérons-le, il nous y autorise, comme un syllogisme. Nous aurons les trois éléments : l'universel, le particulier, l'individuel. L'universel, c'est l'esprit; le particulier, c'est le peuple, le milieu; l'individuel, c'est Hegel, né à Stuttgard, le 27 août 1770, avec des dispositions données; élevé, mûri dans telles et telles circonstances. Quand on veut juger sa doctrine par elle-même, comme nous essayons de le faire ici, il faut tenir compte de ces trois éléments et distinguer ce qui manifeste l'individu, ce qui manifeste le milieu et ce qui manifeste l'esprit. Ce qui procède des deux premiers termes ne peut revendiquer une valeur absolue : la dialectique le rejette et l'abandonne à l'anthropologie et à l'histoire. C'est ainsi qu'elle a fait des précédents systèmes, elle n'en a laissé aucun intact, et de tous elle a retenu quelque chose, l'essentiel, pour un édifice toujours grandissant et jamais achevé. Toutes les conceptions closes, arrêtées, sont appelées à mourir, mais nulle ne meurt entièrement. Où sont les cartésiens d'aujourd'hui? partout et nulle part : partout, si le cartésianisme signifie l'autonomie de la pensée; nulle part, s'il implique les constructions hypothétiques de son fondateur. Quel homme du dix-neuvième siècle voudrait signer toutes les pages, adopter toutes les idées de Bacon? et qui ne sent pas toute l'excellence de la méthode expérimentale? Où sont les kantiens, s'il faut se résigner avec Kant à ne rien savoir de l'essence et du principe des choses? où ne sont-ils pas, s'il s'agit d'honorer le Copernic de la raison? Mais l'autonomie de la pensée, la méthode expérimentale et les catégories de Kant s'accordent très-bien entre elles et avec beaucoup d'autres choses; par exemple, avec la substance de Spinoza, avec l'entéléchie d'Aristote, et même, si l'on veut, avec les idées de Platon, et avec les nombres de Pythagore. Saisir en toute doctrine le point essentiel et laisser tomber l'accessoire, telle est la tâche, le labeur inévitable et de la dialectique réfléchie du philosophe et de la dialectique inconsciente des temps et de l'opinion. Considérée sous ce point de vue, l'action de la raison générale sur les systèmes, qu'on considère habituellement comme négative, prend un caractère essentiellement positif. L'histoire de la philosophie est le reflet idéal de la vie de l'humanité. Dans l'histoire des peu-

ples comme dans celle des idées, ce qui frappe d'abord, ce qui frappe même uniquement les esprits à courte vue, c'est la destruction. Le progrès s'achemine à travers les tombes, l'espèce vit de la mort des individus : de même la philosophie vit de la mort des systèmes, et l'idée germe, s'élève et s'enrichit en dissolvant les conceptions individuelles. Grand travail, dont toutes les époques ont eu, non pas certes la pleine intelligence, mais du moins l'infaillible instinct. On ne s'expliquerait pas autrement la vénération dont restent entourés les grands penseurs après la ruine de leurs conceptions. Oui, ils se sont trompés; ils ont rêvé, leurs synthèses prématurées se sont affaissées sous la pression de la critique ou de l'expérience. Ils ne sont plus et ils sont. Quelques chose d'eux a survécu ; l'esprit se reconnaît en eux ; le sentiment public les couvre de son admiration ; la critique philosophique fait mieux, elle les dissèque et elle les immortalise; dans les débris de leurs constructions, elle découvre toujours quelque chose d'évident, d'essentiel, de nécessaire. Dans les scories de la contingence, elle distingue le joyau de l'absolu, du vrai.

On va crier à l'éclectisme. Il n'y a pas d'éclectisme ici, il n'y a pas de choix arbitraire; c'est une œuvre continue et infaillible qui s'accomplit. C'est l'esprit qui opère. Pourquoi? parce qu'il veut se connaître. Les grands systèmes philosophiques expriment ce qu'à une époque donnée il a pensé de lui-même. C'est en eux qu'il s'affirme et se saisit; ils sont la vérité de leur temps, vérité toujours plus haute et plus pure, parce que l'esprit grandit en même temps qu'il cherche à se pénétrer. Le progrès historique, sa manifestation extérieure, élève incessamment son horizon et multiplie les éléments de la connaissance, les matériaux que l'esprit doit coordonner et *systématiser* pour s'en rendre compte, c'est-à-dire pour se rendre compte de lui-même. De là, la dialectique des systèmes, leur succession, l'absorption du précédent par le suivant, leur légitimité relative et leur inévitable caducité. De là un grand fait, un grand droit, proclamé depuis longtemps par l'instinct du monde moderne, mais souvent imparfaitement motivé, la liberté de penser. Si je suis convaincu de posséder la vérité absolue, je n'ai pas le droit d'être tolérant; je dois, par charité, comprimer l'erreur, éclairer et ramener par tous les moyens les malheureux qui la professent. Si, abandonnant le dogmatisme pour le scepticisme, je crois l'esprit incapable de trouver la vérité, si je considère les doctrines qui se produisent comme des opinions capricieuses, sans base et sans droit, je puis bien être tolérant, mais comme on l'est envers les fous; ma tolérance sera de l'indifférence ou de la pitié, et procédera du prin-

cipe le plus lamentable, le mépris de l'esprit humain. Mais si j'honore cet esprit, si je crois à son développement, j'honorerai de même son organe, la pensée individuelle, et au lieu d'oppositions hostiles et insolubles, je ne verrai plus dans les systèmes en lutte que les aspects multiples et successifs d'un sujet unique. Il n'y aurait même jamais de lutte, si l'esprit évoluait dans le monde concret avec la régularité précise de la dialectique idéale; mais la variété de la vie, des peuples et des individus s'oppose à cette marche uniforme. Il y a des esprits amoureux de conceptions vieillies qui s'arrêtent et deviennent rétrogrades, il y en a qui errent à l'aventure, d'autres qui veulent devancer leur temps; il y en a qui voient plus juste que les autres. Quiconque a réfléchi sur le monde et sur l'histoire adopte ou se fait un système qu'il croit le meilleur et qui le satisfait. Peut-être s'abuse-t-il, mais là n'est pas la question : son droit est sa sincérité. Il prend dans la mêlée la place que lui assigne sa conviction, et élève la voix dans la grande dispute qui se continue de siècle en siècle, et qui est la dialectique à la fois dissolvante et positive de la conscience universelle. Il ne fera peut-être pas avancer la vérité, mais il est assuré de ne pas implanter l'erreur dans le monde. Le temps lui fera sa part; c'est un juge infaillible qui a jugé souverainement tous les systèmes; il jugera, il juge déjà la philosophie hégélienne, qui n'a pu ni voulu se mettre en dehors du droit commun des conceptions humaines.

Il est vrai que cette philosophie est très-forte, si on se place sur son terrain, comme nous le faisons ici. Elle se présente comme le couronnement et la synthèse de tous les systèmes antérieurs; elle les éclaire, les enchaîne, les fait surgir les uns des autres, et s'y rattache si étroitement qu'elle se légitime en les légitimant. Elle est même dispensée de remonter si haut, et elle peut s'arrêter à Kant. Entre le philosophe de Kœnigsberg et celui de Berlin, la relation est si naturelle et le lien logique si étroit, qu'on peut supprimer les deux intermédiaires, Fichte et Schelling. Dès que les lois de l'esprit humain sont trouvées, tout le reste suit naturellement. A quoi serviraient-elles si elles n'étaient en même temps celles de l'univers? elles ne pourraient même nous procurer cette connaissance imparfaite et bornée à laquelle Kant limitait les prétentions de la raison théorique. Si, comme le croyait Kant, la chose en soi nous échappe, c'est qu'elle est d'une substance différente du moi; or, entre deux substances différentes, nulle relation ne serait possible, et sans relation, pas de connaissance même incomplète. On chercherait en vain un moyen terme entre la différence et l'identité, entre le scepticisme absolu et la connaissance réelle. Dès que les caté-

gories du moi ont quelque prise sur le non-moi, elles l'embrassent et le pénètrent tout entier. Les lois de Kant ne trouvent leur application que dans la conception hégélienne, et la couvrent de toute l'autorité qu'on leur reconnaît. Mais il y a mieux encore, Hegel n'a pas même besoin de s'appuyer sur ses devanciers immédiats. Son système s'affirme et subsiste par lui-même. Si quelque chose est au-dessus de la discussion, c'est la certitude qu'a le moi de sa propre existence. On peut me persuader, et je puis croire, si je veux, que le monde est une fantasmagorie; mais on ne peut pas me persuader, et je ne croirai jamais que je n'existe pas. Le moi est pour lui-même la certitude absolue. Or, chez Hegel, c'est le moi qui parle et qui, par une nécessité logique dont il administre la preuve et qu'il met en action, se reconnaît identique à l'esprit de la nature et de l'histoire. Il énonce et il raisonne la conscience qu'il a de lui-même. Cette philosophie est la conscience armée de la logique ou la logique appuyée sur la conscience, et c'est là sa grande force. Elle peut assurément trouver des *moi* réfractaires, mais que lui importe? elle a son droit comme eux, sa certitude intime; et de plus elle a mis la logique de son côté. Nul argument ne vaut contre elle; elle les défie, elle les surmonte tous et les fait tourner à son avantage. L'unique hypothèse qu'on lui puisse opposer, parce que ses prémisses l'excluent, c'est l'infirmité de la raison humaine. Le scepticisme ou la foi dogmatique, voilà les seuls points de vue qu'elle laisse subsister en dehors d'elle. Elle absorbe tous les autres; ils protestent, mais elle ne les absorbe pas moins.

Mais forte et invincible, on peut dire, contre toute contradiction, elle ne l'est pas autant contre elle-même. Nous l'avons déjà fait pressentir, et nous avons montré qu'elle en avait conscience. Elle s'est appelée l'idéalisme absolu, et elle l'est parce qu'elle a montré l'idée présente en toute réalité; elle s'est appelée la méthode absolue, et elle en a le droit dès qu'elle se reconnaît comme la dialectique vivante de l'esprit humain. Elle s'est appelée la doctrine absolue, et elle en a encore le droit, mais seulement en tant que susceptible d'un redressement incessant, d'un développement continu et parallèle au progrès historique, c'est-à-dire justement en tant que méthode absolue. Comme système clos, fait et parfait, elle ne l'est pas. Ou la dialectique n'existe pas, et le système croule par sa base; ou elle existe, et le système ne peut s'y soustraire, mais elle ne peut que le redresser, le développer et non le dissoudre. Son élasticité indéfinie le rend indestructible. Hegel, et nous en avons montré un exemple, y a fait entrer des opinions qui, vraies de son temps, ne le sont plus aujourd'hui. Qu'importe à la

méthode absolue? Le temps, l'expérience, le progrès des sciences, la dialectique des faits et de l'histoire le modifieront à perpétuité sans l'entamer dans son essence. Hegel y a mêlé des opinions individuelles, indifférentes à l'esprit et même tout à fait insoutenables. Qu'importe encore? la logique les rejette à l'instant sans attendre le secours du temps et de l'expérience. Il lui a plu de mettre les planètes au-dessus des étoiles fixes, et de faire de la terre le centre métaphysique du monde, parce que l'homme y est né, et dans l'homme la conscience de l'absolu. C'est une fantaisie arbitraire qu'on ne peut pas même qualifier d'erreur, parce qu'elle se dérobe à tout contrôle. Toute opinion nous est interdite sur ce qui peut se passer à la surface des corps célestes; mais s'il fallait en avoir une, l'avis tout opposé serait plus conforme au système. Quand l'esprit est partout, est-il admissible qu'il n'arrive à la conscience de lui-même que sur un atome de la matière infinie? Et si jamais la vie disparaissait du globe, hypothèse lamentable, mais non impossible, que deviendrait la conscience de l'absolu? L'idée d'un univers sans intelligences capables de l'admirer et de le connaître est tellement répugnante, que nous la repoussons invinciblement, malgré notre incompétence manifeste, car nous ne savons du monde étoilé que ce que le regard et le calcul nous en révèlent. Pour le reste, nous sommes confinés dans notre milieu, rivés à la terre, bornés à l'investigation de la nature et à la pénétration de notre histoire. C'est là seulement que nous pouvons constater l'évolution de l'esprit, ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse avoir lieu que là. Si nous avions la faculté de dire ce qui se passe ailleurs, nous serions l'absolu et nous ne le sommes pas. Hegel a donc ici dépassé son droit. On le constate et on passe outre. Le système est intact. Tout ce qu'on en peut retrancher ainsi sans l'entamer n'en a jamais fait partie et se détache, pour ainsi dire, naturellement, tandis qu'il s'ouvre sans effort à de nouveaux développements, et s'accommode de toutes les directions de l'esprit, même de celles qui lui semblent le plus hostiles. Ceci nous amène à dire un mot de ses destinées actuelles.

Les apparences, nous en convenons, ne lui sont pas favorables, et ce qu'on constate tout d'abord, ce que cette *Revue* elle-même a constaté dès son début, c'est l'impopularité de la spéculation philosophique en Allemagne, impopularité relative toutefois, et qui partout ailleurs serait encore de la vogue. La philosophie allemande a toujours une littérature extrêmement riche; elle continue de susciter plus d'œuvres et de controverses que toutes les autres philosophies du monde réunies. Mais ses créations, — on parle ici de l'ensemble et non des exceptions,

— n'ont plus le cachet d'autrefois et n'excitent plus le même intérêt. Elle régnait naguère; aujourd'hui elle se contente de vivre, et elle a dû céder la primauté à l'histoire et aux sciences naturelles. Avec sa situation, ses tendances se sont modifiées; elle est devenue infiniment modeste, fait bon marché des vues grandioses qui embrassent et expliquent le monde, s'attache volontiers à des points de détail, et revient à son A B C, la psychologie. Malgré ces concessions, le public la suit d'une attention un peu nonchalante et distraite. Il est évidemment rassasié de formules, blasé sur la métaphysique, dégrisé de logique. La vogue et l'intérêt sont ailleurs. Quant à la conception hégélienne en particulier, abandonnée du public et combattue par la plupart des philosophes, elle paraît bien près de sombrer tout à fait. Mais elle ne sombre pas : son principe la protége. Dès qu'elle se donne pour identique à la marche de l'esprit humain, et c'est là sa prétention, son affirmation fondamentale, elle conquiert le bénéfice de toutes les situations dont elle peut rendre compte et qu'elle peut s'expliquer à elle-même. Ce qui la ferait disparaître sans retour, c'est la rencontre d'une situation, d'un fait, d'un atome qu'elle ne pourrait faire entrer dans sa description logique du monde et de l'histoire. Jusque-là, elle est sauve, et tout ce qu'elle peut expliquer lui appartient et la fortifie. Or, elle explique fort aisément la situation actuelle des esprits en Allemagne; bien plus, elle a tout lieu de s'en féliciter.

Constatons d'abord qu'elle n'est pas tout à fait dénuée d'adhérents et de défenseurs. Une école représentée par MM. Michelet de Berlin, Rosenkranz de Kœnigsberg, Erdmann de Halle, Fischer d'Iéna, pour citer presque au hasard quelques noms principaux, une telle école peut attendre les événements, d'autant plus qu'outre ses propres forces, elle a pour elle l'irrémédiable faiblesse de ses adversaires. En qualifiant ainsi cette faiblesse, nous montrons assez que nous l'imputons non à eux-mêmes, mais à leur situation. Il y a parmi les philosophes qui, après Hegel, ont voulu faire autre chose et mieux que lui, des hommes d'un grand et noble talent, mais, dans notre humble opinion, ils n'ont pu s'affranchir de son système qu'en s'exilant en même temps de la philosophie. Ils se sont fait une espèce d'éclectisme qui est loin de concilier les contraires. Nous pouvons ici employer les termes propres, qui ne sont pas inintelligibles. Les novateurs veulent que Dieu soit à la fois immanent et transcendant, et que l'absolu soit personnel sans perdre le caractère de l'absolu. Notre sentiment intime ne nous en dit rien et la logique s'y oppose tout à fait. C'est ici qu'on peut voir que la spéculation a des bornes et des lois Hegel a pu parler avec pertinence

de l'esprit humain, que tout le monde connaît ou du moins peut connaître par l'histoire; il a pu, il a dû, dès qu'il ne niait pas la logique, ramener cet esprit qui naît, qui se manifeste dans le temps, à un fondement éternel, ce relatif à un absolu. On peut ne pas admettre ses résultats, on ne peut pas nier la légitimité, la rigueur scientifique de sa méthode. Quelle que soit la valeur réelle de ses idées, il n'a, en tant qu'il est lui-même resté fidèle à ses données, rien affirmé qu'un homme n'ait le droit d'affirmer, en se fondant uniquement sur sa raison. Les philosophes qui aspirent à le remplacer en Allemagne faussent la logique et dépassent leur droit personnel; ils ont le droit de poser l'absolu, ils n'ont pas le pouvoir de le connaître, de parler en son nom, d'affirmer de lui une qualité quelconque; ils le dénaturent en le déterminant : *Omnis determinatio negatio.* Ils ont le droit de dire qu'il est immanent dans le monde, parce que le monde est incompréhensible sans cette donnée fondamentale; ils n'ont pas celui de franchir l'univers, ce qui est d'ailleurs impossible et contradictoire de toutes les manières. Ce qui est, nous ne disons pas vrai, mais philosophique dans les nouveaux systèmes, est hégélien; ce qui n'est pas hégélien est insoutenable. M. Vacherot a donc raison de le dire : Hegel n'a été ni réfuté ni remplacé. Il n'a pas même été modifié, comme on le croit communément, par cette partie de son école qu'on a désignée sous le nom d'extrême gauche. M. Feuerbach l'a popularisé et allégé de quelques équivoques; mais loin de le dépasser, il est resté en un certain sens en deçà du maître; il n'a pris qu'une partie du système, l'anthropologie, et a négligé tout le reste. Hegel a considéré l'humanité dans son rapport avec le tout; M. Feuerbach s'est borné à la considérer en elle-même. De là des différences plus apparentes que réelles. Simple historien de l'humanité, Hegel n'eût pu remonter plus haut, ni pousser ses conclusions plus loin que M. Feuerbach. Logicien de l'univers, M. Feuerbach eût reproduit tout le système, sous une forme peut-être différente et plus accessible.

Mais ce n'est pas seulement au sein des écoles qu'il faut suivre les destinées d'un système comme celui qui nous occupe; il faut voir son action sur le milieu qui l'a produit. On ne saurait le dispenser de cette épreuve. Hegel n'a pas été un penseur solitaire, et désintéressé du monde réel, comme Spinoza; il a occupé la chaire la plus retentissante que la philosophie ait peut-être jamais eue; parmi la jeunesse allemande susceptible de penser, beaucoup l'ont entendu, tous ont lu ses livres. Nul philosophe non plus n'est jamais descendu si avant dans la vie concrète : s'il l'a réellement comprise, il a dû agir sur elle, et les

traces de son action sont encore aujourd'hui manifestes. Qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, l'Allemagne emploie toujours la méthode et parle toujours la langue de Hegel; elle en use dans ses productions scientifiques, et, ce qui est bien plus caractéristique, jusque dans ses journaux quotidiens. Dialectique, évolution, procès, sont devenus des mots usuels en conservant leur sens philosophique; M. Haym lui-même ne connaît pas d'autre idiome. La philosophie du droit est restée tout hégélienne ou plutôt elle le devient de plus en plus, parce que Hegel seul résout l'antithèse entre le droit historique et le droit naturel. Mais c'est surtout dans la théologie que Hegel a exercé et exerce encore une action énergique, et on peut dire heureuse et féconde, du moins au point de vue scientifique. L'école de Tubingue, qui a renouvelé la critique biblique et qui a fait définitivement entrer la théologie dans le mouvement général de l'esprit moderne, a là ses racines; son illustre chef, M. Baur, le sait et l'avoue. Que d'autres esprits oublient d'où ils sont partis, ou qu'ils ignorent d'où vient l'atmosphère qu'ils respirent, la substance dont ils se nourrissent, cela importe peu. Que d'autres encore, et en grand nombre, abandonnent la philosophie pour les recherches expérimentales, cela importe encore moins, ou plutôt c'est très-naturel et très-heureux. L'esprit humain n'existe pas uniquement pour faire le bilan de ce qu'il a appris, pour se rendre justice ou pour contempler l'univers *sub specie dialectica;* c'est la satisfaction qu'il se donne et qu'il est dans sa nature de se donner; mais il est aussi dans sa nature d'apprendre et d'agir. Une philosophie dont la pensée fondamentale est que l'esprit ne se connaît que par la nature et par l'histoire, ne saurait être hostile à l'expérience. Elle la suppose, au contraire, et s'en nourrit; elle la suit pas à pas et recueille ses découvertes, assurée d'avance de les faire entrer dans les catégories rationnelles. Voilà sa prétention, sa présomption, si l'on veut. Si jamais elle était trompée, elle s'avouerait vaincue et périrait à l'instant, mais l'expérience périrait avec elle. Il n'y aurait plus de certitude dans le monde; car où trouver la certitude en dehors de la conformité des lois de l'esprit et des lois naturelles?

Résumons-nous : la philosophie hégélienne, c'est la conscience raisonnée, philosophique, que l'esprit humain a acquise de lui-même, de sa liberté propre et de sa dépendance de la vie universelle. La conscience qu'il a de lui-même s'est développée par l'expérience des siècles, comme se développe celle de l'individu par l'expérience de la vie. La conscience de ses rapports avec la vie universelle repose aussi sur un sentiment intime, sur une nécessité que nous croyons invin-

cible. L'originalité de Hegel, c'est d'avoir fait de cette nécessité sentie de tout temps, mais de tout temps imparfaitement exprimée, une nécessité logique. Dès que c'est son originalité, il est naturel que ce soit sa découverte la plus contestée. Pour être de son école, dans le sens étroit du mot, il faut voir l'évidence de ce lien logique; mais ce point particulier retranché, la liberté, la souveraineté de l'esprit humain sont, on peut le dire, la conscience générale du dix-neuvième siècle. Hegel n'en a pas le monopole; il n'a pu, comme il le dit lui-même, que donner une forme précise au sentiment public de son temps. S'il est vraiment général, ce sentiment a dû aussi se formuler ailleurs. Il s'est formulé, en effet, et si l'on veut bien nous permettre un rapprochement que nos lecteurs ont peut-être déjà fait, nous dirons qu'à notre avis il a trouvé dans le positivisme français une expression franche et méthodique, mais inévitablement affectée aussi de caractères particuliers et individuels. Les deux systèmes sont concentriques; l'un est plus vaste que l'autre, voilà tout. Tout hégélien est positiviste, tandis que le positivisme, en raison des limites plus restreintes qu'il s'est tracées, ignore Hegel. Mais tous les deux sont l'expression de l'esprit humain parvenu à la connaissance de lui-même; c'est le grand fait du dix-neuvième siècle, fait immense et fécond en conséquences pratiques. Tant que l'humanité a marché sans se connaître, le progrès n'a pu se manifester que comme une force aveugle, fatale dans son principe, contingente dans son action. Il se transforme aujourd'hui, devient et deviendra de plus en plus l'activité réfléchie et sûre du genre humain. Nous l'acceptions comme un don, il s'impose à nous comme un devoir. L'humanité n'est pas vieille, comme on le croit communément, elle débute, et comme nous l'avons dit à propos de la *Phénoménologie*, nous ne sommes pas à la fin, nous sommes au commencement.

A. Nefftzer.

BULLETIN CRITIQUE.

Maurice Hartmann : 1° *Poésies* (Die Zeitlosen); 2° *Légendes et Histoires* (Mährchen und Geschichten); 3° *Poésies populaires de la Bretagne.* — Brunswick, 1858, chez F. Vieweg et fils.

On dit que les poëtes s'en vont. D'autant plus précieux et plus dignes de notre reconnaissance sont les poëtes qui restent, ou, pour mieux dire, ceux qui restent poëtes. M. Maurice Hartmann est de ceux-là, et c'est avec une joie véritable que nous saluons les nouvelles créations de sa muse, condamnée si jeune à toutes les rudesses de l'exil. L'auteur des *Zeitlosen* n'a pas besoin de simuler les souffrances intérieures; la destinée a sillonné son cœur de plus d'une trace encore sanglante, et ce livre, que tous liront, reproduit au dehors les feuillets intérieurs, couverts dans la solitude, en concours avec la vie, ce collaborateur souvent impitoyable que nul ne peut récuser.

Une douleur mélodieuse, la vraie douleur des poëtes, s'échappe de ces pages, où règnent ensemble les sourires et les larmes, enveloppés du voile doré de la mélancolie tissé par l'idéal. Mais c'est une mélancolie à la fois douce et courageuse, qui ne dégénère pas en sensibleries larmoyantes ni en désespoir mélodramatiques, et qui laisse un recoin ouvert, une échappée de soleil et d'azur sur les lointains de l'horizon.

Nous aurons prochainement l'occasion d'examiner cette œuvre, dont nous devons nous borner à signaler aujourd'hui l'heureuse apparition. Cependant, qu'il nous soit permis de porter dès maintenant l'attention des lecteurs sur les compositions qui nous ont surtout frappé par les qualités d'originalité et de distinction. La substance des *Symphonies* est empruntée aux régions les plus profondes de l'âme et coulée dans un moule vraiment artistique; les mérites de la forme, pure et forte, ne le cèdent en rien à la profondeur des sentiments. M. Hartmann y parle souvent la langue de Gœthe, cette langue si admirable lorsqu'elle rencontre un interprète digne d'elle, et il la parle comme elle doit être parlée : à la fois en poëte et en artiste.

Une variété réelle du fond et de la forme, chose plus rare chaque jour, renouvelle partout l'attrait de cette lecture, qui nous apporte des nouvelles du monde invisible, un monde ignoré de la plupart aujourd'hui, mais que les âmes délicates n'ont pas délaissé, et dont elles reprennent volontiers le chemin aux heures de silence et de recueillement, guidées par les privilégiés qui l'habitent encore.

En même temps que ses nouvelles Poésies, M. Hartmann envoie dans le monde

deux autres volumes, un recueil de « Légendes et Histoires, » et un autre renfermant un choix de poésies populaires de la Bretagne.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent, et ils ont goûté déjà à plusieurs reprises, les qualités de grâce, de finesse, de sobriété, qui distinguent M. Hartmann comme conteur; ce coloris léger et pittoresque dont il anime ses récits, qui relève la réalité et la dispose sans lui rien enlever d'essentiel. M. Hartmann a été heureusement doué, et il sait les obligations que ces dons lui imposent à l'encontre du public : aussi ne doutons-nous pas des faveurs que celui-ci réserve à la petite famille que le poëte vient de confier à des sympathies déjà éprouvées.

C. D.

ROMANS NOUVEAUX. — *Norien, souvenirs d'une vieille femme* (Erinnerungen einer alten Frau), par Edmond Hœfer. — *Nouvelles nouvelles* (Neue Novellen), par Ernest Willkomm. — *Bois et lac* (Im Wald und See), par le comte Grabowski. — *La Vie de salon* (Aus dem Salonleben), par Caroline de Gœhren.

On devine déjà qu'il ne s'agit pas ici d'œuvres absolument hors ligne, autrement nous ne les confondrions pas dans une mention commune et sommaire. La meilleure de beaucoup nous paraît être *Norien*, de M. Edmond Hœfer. Une vieille comtesse raconte ses souvenirs. Orpheline de bonne heure, elle a été élevée à la campagne, chez un oncle qui est toute autre chose que ce qu'on entend communément par un gentilhomme campagnard. La scène se passe dans la dernière moitié du dernier siècle, c'est-à-dire dans un temps où la pleine féodalité, à peine tempérée par la civilisation, était encore le droit public de l'Allemagne. Le baron de Norien est un vrai burgrave, et ses fils ressemblent fort aux affreux cousins de Diana Vernon. En lisant le roman de M. Hœfer, on pense involontairement, mais beaucoup, au drame de Victor Hugo, au roman de Walter Scott et aussi aux *Brigands* de Schiller. Malgré ces ressemblances fortuites ou cherchées, on doit constater une certaine originalité et de la force dans les situations et dans la peinture des caractères. L'action est suffisamment intéressante, et ces deux volumes se lisent sans trop de fatigue. M. Willkomm est plus heureux dans la nouvelle historique que dans la nouvelle d'invention. On lit avec beaucoup de plaisir l'histoire de ce valet de ferme frison qui, obligé de fuir parce qu'il a défendu sa fiancée contre des soldats suédois, s'engage dans la marine hollandaise, passe pour mort, et reparaît enfin sous l'uniforme d'amiral de Hollande. Les grandeurs ne l'ont pas changé; il est toujours amoureux et fidèle, et il épouse sa fiancée, restée servante dans la ferme où lui-même avait servi. C'est très-invraisemblable, mais c'est vrai, et M. Willkomm a brodé sur ce joli thème une nouvelle agréable. Nous aimons beaucoup moins *Siebeneck*, qui a des prétentions assez malheureuses au bizarre et au fantastique. Si vous voulez lire pour la mille et unième fois l'histoire d'un mariage disproportionné, qui, après beaucoup de traverses, finit par le bonheur, il faut prendre le roman de M. Grabowski. Nous n'en voyons pas autre chose à dire, non plus que de *la Vie de salon*, de madame de Gœhren, si ce n'est que l'auteur, mettant à profit la loi du divorce qui est en vigueur dans l'Allemagne protestante, fait traverser à ses amants le purgatoire d'un premier mariage avant de les conduire à la félicité.

A. V.

Monuments de la langue basque, avec une introduction traitant de l'étude et donnant la description et le caractéristique de cette langue (*Denkmaler der baskischen Sprache, mit einer Einleitung welche von dem studium der baskischen Sprache handelt, und Zugleich eine Beschreibung und charakteristik derselben anthaelt herausgegeben von C. A. F. Mahn;* Berlin, 1858, petit in-8°, LVI et 80 pages.

On doit se féliciter de voir l'activité des philologues allemands se porter sur l'étude de la langue basque. Cet idiome, réduit maintenant à la condition de patois, était, à une époque bien éloignée, parlé jusqu'aux extrémités de l'Espagne et dans le midi de la Gaule. Il apparaît comme un chainon qui lie la famille des langues américaines à la famille ougro-tartare, ainsi que l'a judicieusement observé notre savant collaborateur M. Alfred Maury, dans le livre remarquable qu'il a publié sur *la Terre et l'Homme.*

Une introduction de cinquante-six pages, placée en tête du volume de M. Mahn, donne des détails sur la syntaxe de l'idiome euskarien et sur les particularités qui le distinguent. Les principaux travaux dont il a été l'objet sont rapidement indiqués. Ce qu'il y a encore de mieux à cet égard, ce sont les recherches de M. Guillaume de Humboldt[1] et le *Manuel de la langue basque* de M. de Lécluse (Toulouse, 1826, in-8°); cette dernière production pourrait être l'objet de quelques observations. Les ouvrages composés par les Basques eux-mêmes se font remarquer par l'absence de critique et par les rêveries qu'ils renferment. C'est ainsi qu'Astarloa, dans son *Apologia de la lengua bascongada* (Madrid, 1803), fait remonter l'origine de la langue basque aux temps antérieurs au déluge, et soutient que nul autre idiome n'en approche sous le rapport de la perfection; selon lui, c'est du basque que dérivent toutes les diverses langues de l'Europe méridionale. D'autres auteurs nés au pied des Pyrénées ont affirmé que le basque était la langue primitive, celle d'Adam, d'Ève et de leurs enfants.

On sait que les ouvrages imprimés en langue basque sont d'une grande rareté[2]; à l'exception de quelques livrets modernes de dévotion qui sortent des presses de Bayonne, il est presque impossible de se procurer des volumes, qui, ne pouvant être compris que d'un nombre extrêmement restreint de lecteurs, ne devaient prétendre qu'à une circulation bien restreinte. M. Mahn a voulu offrir aux Allemands désireux d'étudier les dialectes de la langue basque des ressources auxquelles il

[1] *Berichtigungen und Zusætze zum ersten Abschnitt des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische und Baskische Sprache;* Berlin, 1817, in-4°. — *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache;* Berlin, 1822, in-4°, réimprimé dans les *Gesammelte Werke* de l'auteur (t. III, Berlin, 1841. 4 vol. in-8°). Il serait à désirer qu'il parût enfin une traduction française de ce dernier livre, que M. Michelet (*Histoire de France*, t. I) qualifie d'admirable, et que M. Roseeuw Saint-Hilaire (*Histoire d'Espagne*, t. I, p. 32) appelle un chef-d'œuvre de science, de raison et de saine critique. M. de Humboldt avait l'intention de publier sur la langue basque un travail complet; mais, quoique annoncé en 1812 dans le *Musée allemand* de Schlegel, et dans les *Archives de Kœnigsberg sur la philosophie et l'histoire*, cet ouvrage, qui aurait offert le plus vif intérêt, n'a jamais paru.

[2] Des recherches persévérantes faites pendant de longues années ont été infructueuses pour amener la découverte d'un seul exemplaire du *Devocino escuarra Miraílla eta oracinoteguia* (Miroir et oraisons de la dévotion basque, par J. d'Arambaru), et des *Sermons* de P. d'Argainarats. Ces deux volumes ont été imprimés à Bordeaux, l'un en 1635, l'autre en 1641.

leur était jusqu'ici impossible de prétendre : quatre-vingts pages d'une impression compacte sont consacrées à la reproduction de plusieurs écrits d'un intérêt réel.

Nous trouvons d'abord sept chapitres des *Évangiles* ou des *Actes des apôtres*, extraits du Nouveau Testament basque imprimé en 1571 à la Rochelle, chez Pierre Haultin, et dont on ne connaît plus que trois ou quatre exemplaires. Viennent ensuite d'assez longs extraits de l'ouvrage d'Axular, *Gueroco guero*, ou des Délais de la pénitence (Bordeaux, 1642), production religieuse et philosophique, qui est sans contredit la plus importante de la littérature basque [1].

Des passages choisis dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, etc., sont empruntés à un volume fort rare de S. A. de Moguel y Urquiza, *Versiones bascongadas de varias arengas y oraciones selectas de los mejores autores latinos* (Tolosa, 1802, in-4°). Ces versions furent entreprises à la demande de Guillaume de Humboldt.

Le savant allemand a reproduit en entier (et il a eu raison) les *Proverbes basques* d'Oihenart, imprimés à Paris, en 1651, au nombre de 541. Cette édition primitive est si rare, qu'on n'en connaît que deux ou trois exemplaires; mais M. Francisque-Michel en a donné une réimpression augmentée d'un grand nombre de documents intéressants (Bordeaux, 1847, in-8° [2]).

Nous ferons observer que M. Mahn n'a pas fait mention d'un supplément formé par Oihenart lui-même à son recueil de Proverbes, supplément que M. Francisque-Michel n'a point fait figurer dans son édition, et dont il paraît qu'il n'existe qu'un seul exemplaire, celui que possède la Bibliothèque impériale, à Paris; cet appendice, resté inconnu à M. G. Duplessis, qui a parlé en détail des *Proverbes* d'Oihenart dans sa *Bibliographie parémiologique* (1847, p. 225), renferme 168 adages, numérotés 538 à 706. Nous placerons ici, en les accompagnant d'une traduction, qui sans doute ne sera point inutile pour bien des lecteurs, quelques-unes de ces sentences :

Aurki gusiac da bere imperzia.
Tout drap a son envers.
Inharbaletaric su andi ialguidaite.
D'une étincelle peut sortir un grand feu.
Nahiago dut arsto iassun nesenbat, esies saldi egoz nesanbat.
J'aime mieux un âne qui me porte qu'un cheval qui me jette à terre.
Mahiaun errana bego gorderic dahaillan.
Que ce qui est dit à la table demeure caché dans la nappe.
Aberatsi nahi sena urthe bitan, urkha sediü urtherditan.
Celui qui voulait devenir riche dans deux ans se fit pendre dans une demi-année.

Nous lisons ensuite dans le volume dont nous parlons des proverbes basques recueillis par Estevan de Garibay y Cumalloa, et qui se rencontrent dans un manuscrit de la bibliothèque de Madrid, coté A, 139. Ils sont au nombre de 63; une partie d'entre eux se retrouvent dans les proverbes que M. Francisque-Michel a publiés à la suite de ceux d'Oihenart, d'après un manuscrit du seizième siècle qui lui fut communiqué à Madrid en 1844; mais il serait facile d'y signaler des différences. Nous avons, dans un travail encore inédit sur la littérature basque,

[1] M. Francisque-Michel, dans un volume fort intéressant publié en 1857 (le *Pays basque*, Paris, Firmin Didot), a parlé en détail du livre d'Axular.

[2] A Paris, chez Franck; à Bordeaux, chez Chaumas.

inséré ces proverbes, en y joignant quelques notes et une traduction. En voici un court échantillon :

> *Ycenoc andi, içanoc chipi.*
> Grands noms, petit avoir.
> *Mendiac mendia vear es (tau).*
> *Baya quiçonac guiçona bay.*
> La montagne n'a pas besoin de la montagne, mais l'homme a besoin de l'homme.
> *Asco badoc, asco bearco doc.*
> Si tu as beaucoup, tu auras besoin de beaucoup.

M. Mahn termine sa collection en y faisant figurer quelques fragments de peu d'étendue; les uns remontent au sixième et au huitième siècle; les autres sont des chansons ou des pièces de circonstance d'une date fort moderne. Parmi celles de ces compositions qui se distinguent par leur antiquité, on remarque le chant qui commence ainsi :

Lelo! il Lelo; Lelo!

que les Basques prétendent contemporain de leur lutte contre les Romains[1]; le chant d'Altabizcar, destiné à célébrer la victoire remportée à Roncevaux par les populations des Pyrénées sur les compagnons de Charlemagne; le fragment de la chanson qui célèbre la bataille de Beotibar, où, le 19 septembre 1321, les Guipuzcoans défirent les Biscayens.

M. Mahn signale comme le premier ouvrage connu qui ait été imprimé en basque le recueil des poésies de Bernard Dechepare (Bordeaux, F. Morpain, 1545, in-8°); mais il n'en donne aucun extrait. Il a ignoré sans doute que ce livret avait été reproduit, avec une traduction française, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1847, pages 79 et suivantes. Ces vers sont curieux à bien des égards; ils se composent de deux portions bien distinctes : l'une roule sur des sujets de piété; l'autre est formée de poésies amoureuses et parfois assez libres; l'auteur était cependant un ecclésiastique, et c'est un singulier indice de la naïveté de l'époque que de voir un prêtre livrer à l'impression, sans songer à avoir besoin de quelques mots d'excuse, des fragments tels que la *Dispute du baiser* (*Potaren galdacia*); l'*Éloge des femmes* (*Emazten favore*) contient des passages qui ont effrayé le traducteur bordelais, et le poëte va jusqu'à dire avec franchise : « Ma belle m'a trahi; eh bien, je deviendrai homme d'église, et je me passerai d'elle. Je trouverai encore bien d'autres maîtresses. »

> *Harc nigana eztaduca vnsa leyaldateric;*
> *Ni ere eliçaturenyz oray, hura gaberic...*

Le savant berlinois aurait aussi pu faire son profit d'un recueil curieux de proverbes qui se trouvent disséminés dans un ouvrage devenu rare, composé par un maître de langue nommé Voltoire, et imprimé à Lyon, vers 1620, sous le titre d'*Interprect*, ou *Traduction du français, espagnol et basque*. Ce vocabulaire est suivi d'une série de *Colloques* ou *Dialogues propres et nécessaires en divers négoces*,

[1] M. Francisque-Michel a publié (le *Pays basque*, p. 231) ce fragment remarquable que M. de Humboldt avait mis au jour en 1817. Ces divers textes présentent des variantes dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

amas de niaiseries où se trouvent les adages qui donnent du prix à ce volume, et qui diffèrent de ceux qu'a réunis Oihenart; ils ont été en partie mis au jour dans un opuscule intitulé *Anciens Proverbes basques et gascons recueillis par Voltoire* (Paris, Techener, 1845). M. Francisque-Michel les a tous placés à la suite de son édition.

D'autres productions récentes de la littérature basque n'étaient pas indignes, ce nous semble, d'une mention succincte; il est possible que leur existence soit ignorée à Berlin. Nous pourrions mentionner deux recueils de fables imitées de la Fontaine et imprimés, l'un à Bordeaux, l'autre à Saint-Sébastien; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails bibliographiques trop étendus.

GUSTAVE BRUNET.

EXPOSITION SYSTÉMATIQUE DES PENSÉES FONDAMENTALES DE LA DOGMATIQUE CHRÉTIENNE (*Die Grundgedanken der Christlichen Dogmatik in ihrer systematischen Entwiklung*), par Hermann Opitz, un vol. in-8°. — Leipzig, Haynel, 1858.

LA DOCTRINE DES SAINTES ÉCRITURES SUR LE RÈGNE DE MILLE ANS ET SUR LE ROYAUME FUTUR D'ISRAËL (*Die Lehre der heiligen Schriften vom tausend jæhrjfn Reich; oder vom Zukunftigen Reich Israël*), par E. Riemann, pasteur. — Schonebeck, Berger, 1858.

L'unique lien de ces deux écrits est de se rattacher tous les deux à une branche d'études très-cultivée en Allemagne, surtout dans l'Allemagne protestante, et assez négligée en France : la théologie, science à laquelle nos voisins ont donné un développement très-vaste et qui embrasse une bonne partie des connaissances humaines, principalement la philosophie et la philologie. La philologie va de soi; l'idée de la révélation étant donnée, il est bon, il est logique que ses ministres puissent l'étudier et l'approfondir dans les textes originaux. Mais l'emploi de la philosophie nous a toujours paru une inconséquence au point de vue de la révélation stricte. Nous savons bien que l'esprit humain a un invincible besoin de systématisation, et que ce qu'on appelle en théologie une *dogmatique* ne doit être qu'une exposition systématique des dogmes; mais l'esprit humain ne se contente jamais de systématiser; il n'imprime pas seulement son empreinte à la forme, il modifie aussi le fond, souvent à son insu. Les dogmatiques, si nombreuses dans la théologie protestante, ne diffèrent pas seulement par la méthode. Des dogmes très-essentiels dans les unes sont présentés comme accessoires ou indifférents dans les autres, et la révélation semble livrée à tous les caprices individuels. On ne peut surmonter la difficulté qu'en accordant à l'esprit humain un droit sur la révélation, ou du moins en admettant qu'imparfaitement comprise dans le principe, elle est susceptible de l'être de mieux en mieux, ce qui nous ramène à la théorie tout humaine du progrès. C'est le point de vue indiqué par M. Opitz, bien qu'il en décline les conséquences. « L'intelligence de la révé- » lation, dit-il, croît à mesure que se régénère l'homme qui s'est voué à elle. » Mais comme elle n'accomplit jamais complétement ici-bas cette œuvre de régé- » nération, il s'ensuit que l'esprit humain ne peut jamais en obtenir qu'une

» intelligence de plus en plus approximative. Ajoutez à cela que l'individualité » humaine, reflet partiel du type divin, ne peut jamais posséder qu'une réfrac- » tion incomplète de la vérité. Mais si toutes faisaient résonner la vérité comme » elle s'est formée en eux, toutes ces voix individuelles ne tarderaient pas à » reconstituer l'accord pur et complet. » C'est du panthéisme tout pur; aussi l'auteur n'hésite-t-il pas à dire quelques pages plus loin : « Qu'y a-t-il de vrai » dans le panthéisme? tout; mais, en identifiant Dieu avec le monde, il ne dit » pas trop, il ne dit pas assez. Dieu n'est pas seulement immanent dans le monde, » il le déborde par tous les côtés. » A côté de ces déductions philosophiques, on est tout étonné de trouver des assertions dogmatiques sur les diables, les anges, etc.

M. Opitz, comme tant d'autres, a entrepris l'alliance de la philosophie et de la révélation; il n'a pas été trop heureux dans son essai. M. le pasteur Riemann ne connaît pas autre chose que la révélation telle qu'il l'interprète, bien entendu. Il attend la réalisation des prédictions de l'Apocalypse, il croit au règne de mille ans, et il se persuade qu'il est proche; il pense que Jérusalem en sera la capitale; les juifs se convertiront et seront rétablis dans leur dignité première, à la tête de la civilisation. Ces vues n'ont rien de commun avec la science, et nous les signalons uniquement à titre de curiosité. Singulière foi, du reste, que celle qui, pour se soutenir, a besoin d'espérances de ce genre. Faut-il pratiquer la vertu pour le règne de mille ans, ou faut-il la pratiquer pour elle-même? Voilà la question. A. N.

ALMANACH POPULAIRE (*Deutscher Volks Kalender*), de Berthold Auerbach, avec des dessins de Kaulbach, Richter et Ramberg; un volume in-12, 140 pages. — Stuttgard et Augsbourg, chez Cotte.

La littérature des Almanachs est, on le sait, celle qui se réjouit du plus grand nombre de lecteurs; elle pénètre dans des couches où le livre, où le journal même, n'entrent pas facilement, et y trouve un public innombrable dont elle est à peu près l'unique aliment intellectuel. Elle peut donc rendre de grands services et a, par cela même, de grands devoirs. Si, à propos de journalisme et de littérature, on n'avait usé jusqu'au ridicule le mot de sacerdoce, ce serait là peut-être, dans cette littérature des Almanachs, que cette expression pourrait trouver son application. C'est là que l'écrivain participe vraiment du caractère de l'apôtre. Il peut être le missionnaire de la civilisation. Nous n'entendons pas qu'il fasse concurrence au prêche; il n'est pas même nécessaire qu'il transforme son recueil en un cours de morale en action. Il n'a pas besoin de cela pour fortement contribuer à l'éducation éthique, littéraire et scientifique des masses, ce qui veut dire à leur émancipation. Il peut les initier aux progrès des sciences par des notions exactes et attrayantes; il peut épurer, élever les esprits, en leur communiquant des impressions saines, heureuses et fortifiantes. Avant tout, qu'il n'oublie jamais le beau précepte de Juvénal : *Maxima debetur puero reverentia;* car c'est à des enfants qu'il parle, ce sont des âmes naïves et incultes qu'il sollicite. M. Berthold Auerbach, l'auteur de *Spinoza* et des *Contes de village*, qui publie depuis plusieurs

années un Almanach populaire, ne l'oublie jamais pour son compte. Il évite scrupuleusement de toucher les cordes scabreuses, et, sans faire nullement un cours de morale en forme, il a soin de ne solliciter que les bons côtés de la nature humaine. Ses récits transportent l'âme dans une atmosphère pure, où elle ne peut que se développer et se fortifier. Ce sont des histoires bien simples et sans nulle prétention, et qui intéressent profondément sans le secours de ces inventions compliquées où le roman moderne s'est si longtemps complu. *Frédéric le Grand de Souabe*, par exemple, c'est rien, moins que rien, une date, le récit d'une naissance entourée des circonstances les plus ordinaires. Ce Frédéric le Grand que nous voyons venir au monde ne fera pas du tout le métier de son glorieux homonyme et patron; il ne fera pas la guerre, il ne prendra pas de provinces, il ne changera pas l'équilibre de l'Europe; son empire ne sera pas du monde matériel: il régnera, il règne encore dans le monde supérieur de l'esprit; il n'implantera pas une dynastie nouvelle dans sa patrie tourmentée, mais il sera un des premiers génies qui, au-dessus de l'Allemagne morcelée, ont constitué aux Allemands une patrie idéale. Ce Frédéric, si différent de l'autre, et non moins grand, c'est Frédéric Schiller. L'Allemagne célébrera en 1859 le centième anniversaire de sa naissance, et le récit dont nous parlons est l'offrande de M. Auerbach à cette grande mémoire. *Le Brasseur de Culmbach*, qui vient après, c'est l'histoire d'un homme déclassé, mais qui sait se refaire une existence. Un caissier public infidèle est condamné à une peine infamante. Son fils, qu'on avait destiné aux carrières libérales, renonce à l'université, et devient apprenti dans une brasserie. D'une nature fine et déjà développée, il souffre de l'entourage grossier dans lequel il est tombé; mais il persévère, et finit par trouver dans sa nouvelle destinée le bonheur et la considération. C'est encore une donnée bien simple; M. Auerbach l'a développée avec la touche à la fois franche et délicate qui lui est propre. Il raconte ensuite d'une manière plus humoristique la longue et risible inimitié de deux vieilles femmes condamnées à habiter la même maison, et qui se querellent sans savoir pourquoi, jusqu'à ce que le mariage imprévu de leurs enfants les réconcilie, après avoir provoqué une dernière crise de haine et de fureur. *L'Arbre devant ma fenêtre* n'est plus une histoire, c'est la nature que l'auteur interroge et fait parler; et c'est là qu'il faut voir combien un arbre peut nous apprendre de choses fines ou profondes. En somme, nous avons vu peu de recueils de ce genre qui fussent aussi appropriés à leur objet et aussi sympathiques que cet attrayant *Almanach populaire*, magnifiquement illustré d'ailleurs par MM. Kaulbach, Richter et Ramberg. M. Kaulbach n'a pas trouvé au-dessous de lui de faire les vignettes du Calendrier proprement dit, c'est-à-dire les illustrations symboliques des mois. L'illustre maître a dans ces petites fantaisies une grâce robuste et charmante.

A. V.

IAROSLASCH, par M. le docteur Richard Vendt.

Iaroslasch, ou *Pêle-mêle*, tel est le titre de quelques épisodes d'un séjour en Russie, dans les provinces de Volhynie et d'Esthonie. L'auteur, M. le docteur Richard Vendt, a essayé de nous décrire la vie russe telle qu'elle est, en nous épargnant ses commentaires et ses appréciations personnelles. Au lecteur le soin de tirer lui-même ses conclusions. Nous approuvons cette méthode réaliste, en observant toutefois que, semblable en cela à toutes les méthodes connues, elle n'a de valeur que la valeur personnelle de qui l'emploie. M. Tourgueneff, que M. Vendt a pris ou aurait dû prendre pour modèle, est réaliste; ses *Récits d'un Chasseur* nous transportent en pleine vie russe, en pleine campagne russe, en pleine forêt russe; nous ne sommes plus lecteurs, ni même spectateurs, nous devenons acteurs passionnés dans la scène où il nous introduit; nous cherchons à surprendre dans la ramée l'oiseau qui s'est trahi par quelques notes plaintives, nous entrons dans la chaumière du moujik, nous nous attablons au cabaret dans l'Ischba, nous faisons la veillée avec le petit pâtre dans la prairie. Réaliste qui transporte son lecteur en pleine réalité.

Le réalisme de M. le docteur Richard Vendt est d'une nature moins élevée : c'est un réalisme de petits personnages, paysans ou grands seigneurs se débattant dans de petites difficultés et s'enorgueillissant de petits succès. Pourquoi nous transporter à mille lieues de chez nous pour nous débarquer en pleine médiocrité? Pas n'était besoin d'aller là-bas; il suffisait de prendre l'omnibus qui nous aurait déposé à la porte de M. Prud'homme, rentier bien connu aux Batignolles; il suffisait de descendre tout bonnement dans la loge du concierge.

Ce n'est pas que nous voulions dire que les récits de M. le docteur Vendt soient dénués de tout intérêt et de tout enseignement, car on y peut glaner quelques détails utiles sur l'organisation administrative de l'Esthonie et sur le caractère de ses habitants; il nous donne la description de Dorpat, de son université et de ses étudiants; il nous introduit même chez l'illustre astronome Maedler, « qui entre dans la salle pour recevoir une visite, les yeux perdus dans les espaces et ruminant des chiffres, les habits pleins de paille, car il vient de disposer le lit de sa femme dans la direction du méridien magnétique. « M. Vendt nous fait aussi faire la connaissance d'un pêcheur du lac Peïpus, Ossip Iwanowitch, homme de cœur et de bon sens, un *starowerz*, qui doit certes faire honneur à la religion. Les starowerz, ou anciens croyants, sont restés fidèles à l'antique orthodoxie grecque, qui par la suite des temps est devenue une hérésie, comme tant d'autres orthodoxies. L'histoire d'Ossip est la seule histoire dont un homme du peuple soit le héros, et c'est aussi la plus intéressante, sans contredit, du livre qu'on peut parcourir avec intérêt, sinon lire avec grand fruit. »

JACQUES LEFRÈNE.

Les Contemporains, lexique biographique du temps présent (*Die Mænner der Zeit, biographische, Lexicon der Gegenwart*), première livraison. — Leipzig, Charles Lorck, 1858.

Les compilations de ce genre sont, en raison de certains antécédents, assez mal famées. Celle-ci se présente avec des apparences honnêtes, et nous nous hâtons d'autaut plus de le dire, que c'est à peu près le seul éloge qu'il soit possible d'en faire jusqu'à présent. Les notices sont en général écourtées et superficielles, et les jugements peu fermes. C'est aussi une fâcheuse idée d'avoir abandonné l'ordre alphabétique pour entremêler les articles sans aucune succession logique. Le rédacteur sans doute a voulu vivement piquer la curiosité en réunissant dans la première livraison les hommes sur lesquels l'attention du monde est le plus fixée en ce moment, comme l'empereur des Français, l'empereur de Russie, le prince de Prusse, lord Palmerston, etc., etc. C'est compromettre l'entreprise pour le sucees d'un jour. La table jointe à l'ouvrage ne remédie pas au mal, car elle impose au lecteur une double recherche.

A N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE[1].

Gœttingue, 20 novembre.

Notre société royale des sciences a récemment reçu deux communications relatives à des matières que vous avez comprises dans le programme de votre *Revue*. M. Ewald lui a communiqué un mémoire sur l'origine, le contenu et la valeur des livres sibyllins, mais le public ne connaît encore de ce travail que ce que l'éminent critique en dit lui-même dans nos *Gelehrte Anzeigen*. Si on l'en croit, il est arrivé à des résultats positifs et considérables, il aurait classé avec certitude toutes les parties dont se compose la collection, et il aurait ainsi réussi à y distinguer les chants de sept sibylles, plus un poëme non sibyllin, mais très-beau (il s'agit probablement du fragment connu sous le nom de *Proœmium*). On ne peut juger un tel travail sur une simple annonce. Le nom de M. Ervald autorise beaucoup d'espérances, tempérées par une légère défiance. L'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël* a une pénétration admirable, mais une pénétration qui se croit parfois trop sûre d'elle-même et veut aller un peu plus loin qu'il ne convient.

L'autre communication est un rapport de M. le professeur Dillmann, de Kiel, sur une collection de Clémentines éthiopiennes qui contiennent tout autre chose que les écrits connus jusqu'à présent sous ce nom. La pseudo-paternité de Clément de Rome, déjà si considérable, reçoit ainsi un nouveau surcroît. Les *Homélies*, les *Recognitiones* et l'*Epitome* ne paraissent avoir jamais été traduits en ghecz; les *Canons apostoliques* et les *Constitutiones* sont intercalés dans une collection d'écrits sacrés appelée *Synode*. Ce qui est attribué à Clément de Rome, c'est une réunion de sept écrits qui ont un contenu dogmatique, pratique, et apocalyptique, et qui, M. Dillmann le démontre, ce me semble, avec pertinence, ne sont pas plus anciens que le milieu du huitième siècle. Il est intéressant de voir la littérature apocalyptique et pseudographique persister si longtemps. Les Clémentines éthiopiennes sont composées de prétendues révélations de saint Pierre à Clément, et de Dieu le Fils à saint Pierre. Ces révélations concernent la Trinité, le paradis, le culte, et aussi l'avenir. On retrouve dans la partie apocalyptique les semaines de Daniel et une foule d'autres imitations. Les oppresseurs des fidèles

[1] Le défaut d'espace nous oblige cette fois à resserrer nos correspondances.

sont ici les califes de la dynastie des Ommiades : ils seront exterminés par le fils du Lion, c'est-à-dire par l'empereur Constant V, fils de Léon, lequel a régné de 741 à 775. Cette indication donne la date de la composition, que M. Dillmann suppose du reste avoir été traduite de l'arabe.

R.

Vienne, 25 novembre.

Permettez-moi de consacrer un petit souvenir à madame Ida Pfeiffer, notre intrépide touriste, qui a succombé, à la fin du mois dernier, à une fièvre dont elle avait contracté le germe à Madagascar. Madame Pfeiffer, née Reyer, était âgée de soixante-huit ans. Le goût des voyages s'était développé ou du moins ne s'était manifesté chez elle qu'à un âge déjà avancé. Elle avait cinquante-deux ans quand elle partit pour son premier voyage, dont le but était la Palestine. En 1845, elle parcourut la Scandinavie et l'Islande; en 1846, elle entreprit le tour du monde; et en 1851 un autre grand voyage qui la conduisit, à travers mille dangers, chez les Dajaks de Borneo et les Battas de Sumatra. De retour en 1854, elle repartit presque incontinent pour Madagascar, réussit à pénétrer à la cour de la reine Ranawolo, en compagnie d'un Français, y fut d'abord bien reçue, puis accusée de complot et jetée en prison. C'est là qu'elle contracta cette fièvre qui l'a emportée presque aussitôt après son retour à Vienne, après l'avoir longtemps arrêtée dans un hôpital de Hambourg. Madame Pfeiffer voyageait toujours à pied, et presque sans aucune ressource. Son courage et sa présence d'esprit la tiraient de tous les mauvais pas. Elle laisse trois relations de voyage : *Voyage d'une Viennoise à Jérusalem; Voyage en Scandinavie et en Islande; Voyage d'une femme autour du monde.*

Quoique ne pouvant prétendre à être classée parmi les voyageurs scientifiques, elle n'en a pas moins rendu des services réels et précieux à la science. Les collections qu'elle a rapportées de son dernier voyage à l'île Maurice et à Madagascar ont enrichi notre cabinet zoologique. On y remarque de nouvelles espèces d'insectes et de mollusques, entre autres une variété de la cochenille, et une autre de fourmis blanches ou de termites qu'on dit particulière à l'île Maurice. Ces termites ont une corne au milieu du front et s'en servent, comme les piverts, pour forer les arbres.

K.

Berlin, 25 novembre.

La mort de madame Kinkel, la femme du poëte exilé, a causé ici la plus pénible, la plus douloureuse impression. Vous savez peut-être déjà par les journaux anglais que cette dame qui, par son talent — elle est elle-même écrivain — et par son noble et actif dévouement à l'infortune de son mari, s'était concilié les sympathies universelles, y compris celles des adversaires politiques de M. Kinkel; que cette dame, dis-je, s'est précipitée ou est tombée par la fenêtre de son appartement, à Londres, et qu'elle a succombé à sa chute. S'il y a eu suicide ou accident, on ne le saura jamais. Le bonheur domestique qu'elle avait retrouvé en Angleterre et toutes les circonstances extérieures protestent contre

un suicide réfléchi. L'autopsie a eu lieu, et a révélé un développement tout à fait anormal de l'un des côtés du cœur. Le jury médical a rendu un verdict de mort accidentelle.

Aurons-nous enfin des nouvelles certaines du sort du voyageur Vogel ? Ce ne sera pas la faute de notre illustre et vénéré Humboldt, ni celle de lord Malmesbury, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, si l'incertitude se prolonge. Lord Malmesbury s'est mis tout à fait à la disposition de M. de Humboldt, et vient de l'informer des résultats des premières recherches entreprises par le consul anglais de Tripoli. Ces nouvelles sont malheureusement peu concluantes : des lettres pressantes ont été envoyées à travers le désert au sultan de Bornou; mais l'aller et le retour n'exigent pas moins de douze mois, et on n'attend la réponse du sultan que dans les premiers mois de 1859. On avise aux moyens de faire fouiller les prisons de Wadaï. Notre illustre savant s'est empressé de transmettre ces informations au père de M. Vogel, et il a signé : « Humboldt, à moitié guéri. » Une indisposition, qu'il a surmontée avec sa force habituelle, avait en effet alarmé Berlin au commencement du mois. Aujourd'hui nous sommes tout à fait rassurés. M. de Humboldt, qui ne sort presque plus, a tenu à remplir son devoir civique aux élections qui viennent d'avoir lieu : il a donc paru en public, et a déposé son vote dans l'urne. Je vous laisse à penser si la respectueuse et tendre popularité dont il est entouré se fût accrue de cet acte, s'il lui était possible de s'accroître.

F. W.

CHRONIQUE PARISIENNE.

La *Métaphysique et la science, ou Principes de la métaphysique positive* [1], tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Étienne Vacherot. Ce titre promet, et il tient ses engagements. L'auteur d'ailleurs a fait ses preuves; ses beaux travaux sur l'école d'Alexandrie honorent la philosophie critique de notre pays. Philosophie oblige, car elle est noblesse aussi, la plus grande de toutes, celle de l'esprit. La philosophie est l'amour pur et ardent de la vérité : c'est là son essence, et tout homme possédé de cet amour est philosophe de nature.

Nous voudrions pouvoir fournir une analyse de cet ouvrage, et c'est à peine s'il nous est possible d'en indiquer la pensée fondamentale, résumée d'ailleurs dans le titre que nous venons de transcrire. La métaphysique et la science ne sont brouillées que par un malentendu. Au fond, elles ne peuvent se passer l'une de l'autre, et ne furent jamais radicalement séparées; lors même qu'elles voudraient opérer le divorce, elles n'y parviendraient pas. M. Vacherot a voulu rétablir leur accord, en montrant à toutes deux par quels points essentiels elles s'engrènent et se tiennent. Qui raisonne est obligé d'observer, c'est-à-dire de raisonner sur des faits tirés de l'examen des phénomènes physiques, intellectuels ou moraux : d'où résulte la part nécessaire de l'expérience et de la sensation en tout effort de l'intelligence humaine. Qui observe est amené à son tour à faire intervenir l'esprit, qui, ne pouvant opérer sur les valeurs fournies par l'expérience que selon les modes indestructibles de son activité, abstrait de l'ensemble des faits les formules générales auxquelles il donne le nom de lois. Comme on ne peut penser sans abstraire, et que toute abstraction représente une conception métaphysique, il en résulte que l'homme, dès qu'il pense, fait de la métaphysique. L'ouvrage de M. Vacherot pourrait porter pour titre : le Métaphysicien sans le savoir. Et au fond que représente cette vieille querelle de la science et de la métaphysique, sinon celle de l'analyse et de la synthèse, du particulier et de l'universel, du fini et de l'infini, du matérialisme enfin et de l'idéalisme? Sous combien de noms elle a toujours reparue! Pouvons-nous espérer que les temps sont prochains où, des deux côtés, on comprendra que ce sont là les hémisphères de la science, qui n'en saurait exclure aucune sans se condamner à demeurer incomplète.

Le livre de M. Vacherot est un beau livre, et il contribuera sans doute à cette réconciliation, si jamais elle doit s'opérer. Nourrie, quant au fond, d'un aliment vraiment philosophique, et dans sa forme d'une limpidité qu'on ne saurait trop apprécier en des matières qui semblent le plus souvent défier les

[1] Deux volumes in-8°. Paris, chez Chamerot.

exigences de la clarté, on peut prédire à cette œuvre un succès partagé entre l'Allemagne et la France, qu'elle rapproche fraternellement. C'est donc à un double titre que la *Revue germanique* attire l'attention sur ce remarquable travail, dont elle s'est empressée, dans un précédent numéro, d'annoncer la prochaine apparition. L'auteur, il le déclare lui-même dans son introduction, ignore la langue allemande. Il faut donc, pour qu'il ait pénétré à ce point l'essence de la philosophie germanique, qu'il soit doué d'un sens métaphysique des plus rares en notre pays, si fertile d'ailleurs en excellents esprits.

L'auteur a cru devoir adopter la forme du dialogue. « Pour les philosophes comme Malebranche et Berkeley, dit-il, qui n'ont d'autre but que la science et la vérité, le dialogue est la forme naturelle de la discussion; il en reproduit mieux qu'une simple exposition les vicissitudes et les nécessités; il suit le mouvement de la pensée dans la carrière laborieuse où elle s'est engagée. » — « Ce dialogue, du reste, ajoute-t-il, est aussi simple que possible; il se réduit à deux interlocuteurs, toujours les mêmes, dans la série des entretiens. Le but de mon livre étant de réconcilier la métaphysique avec la science, tout se passe entre un métaphysicien et un savant. » Les motifs paraissent en effet justifier le choix. Remarquons cependant combien cette forme du dialogue philosophique, alors même qu'elle n'a pour objet, en dehors de toute exigence artistique, que de poursuivre la discussion et de la développer jusque dans ses derniers replis, est chose difficile à manier pour la satisfaction de tous les esprits ou prévenus ou contraires. M. Vacherot, dont les franches intentions, et, pour mieux dire, les aptitudes à l'impartialité sont aussi grandes qu'on le peut souhaiter, ignore certainement combien son savant est bien élevé et sait à fond son rôle d'interlocuteur. Il reste une machine à objections, et n'oppose, après tout, ses arguments au métaphysicien que pour donner à celui-ci le prétexte de les résoudre triomphalement. A la fin du premier volume, le savant est déjà fort entamé, et son généreux adversaire se voit contraint, pour le faire vivre jusqu'au bout, de lui fournir lui-même le réconfort de quelques objections. A la fin du second volume, après avoir salué en passant, et sans trop regimber, toutes les critiques, d'ailleurs fort plausibles, du métaphysicien, le savant est entièrement résigné : ayant objecté sans succès durant plus de mille pages et perdu sa peine, il se déclare échec et mat, et la métaphysique positive triomphe sur toute la ligne. Nous aussi, nous triomphons avec elle et de grand cœur; mais s'il allait se trouver quelque savant en chair et en os qui prétendit renier la procuration donnée d'office par le métaphysicien au savant sur papier?

L'auteur nous pardonnera cette légère critique. Nous croyons que son livre n'eût rien perdu dans une exposition unilatérale, tout au contraire. Il est assez d'aplomb sur ses idées pour se tenir de lui-même. En ce qui touche les objections auxquelles tout livre s'offre naturellement en réponse par le seul fait de son apparition, il faut, ce nous semble, en laisser le soin à cet interlocuteur insaisissable et multiple, que chacun a devant lui lorsqu'il écrit. Quoi qu'il en soit de ces observations qui ne touchent qu'à l'enveloppe de l'ouvrage, nous ne pouvons que nous féliciter de cette réapparition sur la scène de la pensée d'un vrai philosophe. M. Vacherot n'a pas escamoté le succès, il l'a gagné. Il s'est soumis de lui-même et d'avance à toutes les exigences de la critique, et son échafaudage repose solidement sur la critique elle-même. Pour bâtir, il a commencé par s'assurer le terrain par des préparations intellectuelles d'un grand prix.

« C'est la critique, dit-il, qui est aujourd'hui le point de départ de tout dogmatisme sérieux. La nouvelle métaphysique n'a pas le droit de rien affirmer qui n'ait passé par cette épreuve. Elle y laisse bien des idoles et bien des abstractions; mais ce qui survit, ce qui résiste à l'analyse n'en a que plus de solidité. Avec ces éléments indestructibles, la métaphysique sera toujours possible. » Non-seulement possible, ajouterons-nous, mais absolument inévitable.

Un bon livre aussi ne vient jamais seul. La *Métaphysique positive* est née en compagnie d'un volume sur la liberté religieuse, de M. Édouard Laboulaye [1]. Le sujet était digne de l'interprète. M. Laboulaye a devoué son talent d'écrivain, ses grandes vertus d'honnête homme et de penseur à cette cause, que rien ne peut user. La lutte, nous le craignons, sera de tous les temps, et il faudra toujours des hommes pareils pour la soutenir. M. Laboulaye est d'autant mieux en mesure de lui rendre des services solides, qu'il occupe, dans le milieu de la modération où son esprit s'est classé, une sorte de position intermédiaire entre la philosophie issue du christianisme et le christianisme lui-même, sous les formes libérales que le protestantisme a su lui donner. M. Laboulaye est un chaînon précieux. Par la nature tempérée et noble qui appartient à son style et à ses convictions, il n'effraye personne, et, plus ou moins, il attire tout le monde. Les partisans rigoureux de l'orthodoxie philosophique, comme aussi ceux de l'orthodoxie religieuse, feront peut-être à son livre le reproche de rester suspendu entre la rigoureuse philosophie et la révélation positive. Mais n'est-ce pas à mi-chemin qu'il y a le plus d'âmes à récolter, le plus de consciences craintives ou perdues à grouper autour du drapeau de la liberté religieuse? Tant que cette position intermédiaire sera occupée par des hommes de ce talent, et animés surtout, comme l'auteur, de tous les instincts honnêtes et élevés de la nature humaine, nous ne redouterons pas les difficultés d'une conciliation, qui nous paraîtrait impossible si l'on ne considérait strictement que les idées. Mais la conciliation est le fait moins des idées que des hommes.

Ces études, reliées par une tendance commune, ont été publiées d'abord dans le *Journal des Débats*. M. Laboulaye dédie son œuvre à M. le baron de Bunsen, l'auteur des « Signes du temps » et le traducteur infatigable de la Bible. Ainsi que M. Bunsen, l'introducteur de Channing en France est chrétien par le cœur, par le respect de l'individualité humaine, la meilleure façon d'être chrétien assurément. La dédicace porte ces mots :

A M. LE BARON DE BUNSEN,
AU DÉFENSEUR CONSTANT
DES DROITS DE LA CONSCIENCE
ET DE LA VÉRITÉ,
L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE
COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE
DE SA RECONNAISSANCE
ET DE SON AFFECTION.

En dédiant son livre à M. de Bunsen, l'auteur se l'est dédié à lui-même, en même temps qu'à tous ceux qui, à un titre quelconque, tiennent en estime sincère les droits de la conscience humaine en toutes ses manifestations.

[1] Charpentier.

A côté de ce livre de M. Laboulaye, nous devons mentionner encore la brochure de M. Prévost Paradol [1]. Un article récemment publié dans la *Revue des Deux-Mondes* forme la substance de ce travail, où l'on retrouve toutes les brillantes qualités du polémiste et de l'écrivain : vivacité, franchise d'allure et souplesse élégante. L'esprit français est là, et c'est du bon cru.

De M. Paradol à madame Agénor de Gasparin il y a plus loin qu'on ne pense. Le protestantisme de madame de Gasparin a un goût de terroir très-prononcé, mais qui ne déplaît pas à tout le monde. A parler franchement, nous préférons M. Vinet. « Les Horizons prochains [2] » nous offrent des récits mêlés où l'on met en scène, entre autres, un jeune hégélien. Ce pauvre jeune homme, rencontré dans un intérieur de diligence, débite avec douceur une foule d'extravagances, et madame Agénor de Gasparin de le plaindre et de lui offrir une Bible, dont elle s'est munie pour le cas échéant. Tout est dès lors pour le mieux, et nous avons l'espoir de voir guérir le hégélien de madame de Gasparin. Mais non, hélas! Arrivé à Bâle, il descend de diligence, se met à courir comme un insensé qu'il est, passe le Rhin et se fait fusiller. Espérons que le livre de l'auteur vivra plus longtemps pour la destruction de tous les panthéistes présents et futurs.

M. Michelet vient de publier une œuvre nouvelle, dont le titre seul, « De l'amour, » suffirait à fixer l'attention, en dehors même du nom de son auteur. Nous réservons pour notre prochain numéro l'appréciation sommaire de ce travail.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu, le 11 de ce mois, sa séance publique et annuelle. Cette séance, à la solennité érudite de laquelle rien n'a manqué, nous a valu une notice de M. Naudet, secrétaire perpétuel, sur M. Boissonade. Par le tour délicatement littéraire de cette notice, M. Naudet a retenu l'attention sympathique de la docte assemblée. Il paraît que, pour être fort savant, on ne se croit pas, en France, dispensé d'avoir du goût et de la clarté. Personne n'était plus apte à apprécier, dans l'helléniste distingué dont l'Institut et le pays déplorent la perte, l'honnête homme, la dignité du caractère, la volonté laborieuse attachée aux études pour l'amour de la science elle-même.

Un rapport de M. Guigniault sur les travaux de l'école française d'Athènes a suivi cette notice et rempli très-substantiellement le reste de la séance. L'illustre traducteur de la *Symbolique* de Kreuzer a marqué de sa parole incisive et nourrie les résultats principaux et les plus intéressants sur cette école, qui a déjà valu à la France le nom, et ce qui vaut encore mieux, les découvertes archéologiques de M. Beulé. Les développements de cette dernière communication n'ont pas permis de satisfaire entièrement au programme de la séance, et nous avons dû, à regret, renoncer à entendre notre savant collaborateur M. Maury, qui se disposait à lire un mémoire sur l'histoire de la magie et de l'astrologie.

[1] *La liberté des cultes.* — Michel Lévy.
[2] Michel Lévy.

CHARLES DOLLFUS.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliothèque** impériale. Département des imprimés. Catalogue de l'histoire de France. T. V. Publié par ordre de l'Empereur. In-4°, 24 fr.

2. **Catalogus** codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ Monacensis. Tom. VII. Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Monacensis Gallici, Hispanici, Italici, Anglici, Suecici, Danici, Slavici, Ethnici, Hungarici descripti. Gr. in-8°, cart. München, 12 fr.

— Tom. I-VI paraîtront plus tard.

3. **Chambers** (R.). Cyclopædia of English Literature : a History, critical and biographical, of British Authors, from the earliest Period to the present Time. 2 vol. Vol. I, in-8°, 10 fr.

4. **Frère**. Manuel du bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique. Tom. Ier, 3e livr. (Dec-Fur). Fin du Tom. Ier. Rouen, gr. in-8°.

— L'ouvrage, publié en six livraisons, chacune de 160 pages environ, formera 2 volumes. Prix de la livraison, 5 fr.

5. **Hennin**. Les Monuments de l'histoire de France. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure relatives à l'histoire de France et des Français; 1856-57, gr. in-8°; tom. I à V, 50 fr.

6. **Henop** (Ph.). Leitfaden zur Literatur-Geschichte sämmtlicher neueren europäischen Völker m. Auschlusz d. deutschen. Nebst e. synchronist. Tabelle für Haus u Schule bearb. In-8°. Basel, geh., 3 fr. 75

7. **Herbst** (W.). Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege. Mit. e. Rückblick auf verwandte Dichtungen. Ein Vortrag, gelesen in Elberfeld am 2. März 1858. In-8°. Mainz, geh., 1 fr.

8. **Janin**. Histoire de la littérature dramatique. Tom. V, VI et dernier. Paris, 2 vol. gr. in-18, 6 fr.

9. **Magasin** (Le) de librairie publié par Charpentier, éditeur, avec le concours des principaux écrivains. Prospectus. Paris, in-8°.

— *Le Magasin de librairie* est une collection d'ouvrages inédits embrassant les divers genres de bibliographie : belles-lettres, histoires, philosophie, mémoires, etc. Il sera publié par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8° raisin. Il paraîtra une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, à partir du 10 novembre 1858. Prix de la livraison, 1 fr.

10. **Munk** (Dr. Ed.). Geschichte der römischen Literatur. Für Gymnasien u. höhere Bildungsanstalten. (In 3 Thln.) 1. Thl. A. u. d. T. : Geschichte der archaistischen Literatur der Römer. Gr. in-12. Berlin, geh., 4 fr.

11. **Robiou**. Essai sur l'histoire de la littérature et des mœurs pendant la première moitié du dix-septième siècle. T. Ier : la France, de la paix de Vervins à l'avénement de Richelieu. Paris, in-8°, 6 fr.

12. **Schmit**, Ritter v. Tavera (Dr. Carl.). Bibliographie zur Geschichte d. österreichischen Kaiserstaats. 1. Abth. 2 Bd. : Bibliographie zur Geschichte Oesterreichs unter Carl V. u. Ferdinand I. Gr. in-8°. Wien cart., 5 fr. 35.

13. **Soupé**. Tableau de la littérature

dramatique en Europe, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Grenoble et Lyon, in-16, 2 fr.

14. **Stahr** (Adf., G. F. Lessing.). Sein Leben u. seine Werke. 2 Thle. In-8°. Berlin, geh., 16 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

15. **Alexander** (J. A.) The Gospel according to Mark explained, 9 fr. 50.

16. **Bible** (la sainte) des familles chrétiennes, illustrée de 180 gravures sur bois, d'après les dessins originaux de Fr. Overbeck, E. Steinlé, J. Schnorr de Carolsfeld, G. Jæger, Ch. Weit, etc., avec l'introduction et les notes de D. J. F. Allioli, approuvées par le Saint-Siége, et traduites en français par M. l'abbé P. J. Schleininger. Tome Ier : Ancien Testament, traduit par Lemaître de Sacy. 1re livraison. Paris, in-4°.

— L'ouvrage aura 2 volumes, publiés en 45 livr., chacune de 5 feuilles. Tome Ier : Ancien Testament, traduction de M. L. de Sacy. Tome II : Nouveau Testament, traduction du R. P. Denis Amelotte. Il paraîtra une livraison toutes les trois semaines. Prix : 1 fr. Les souscripteurs recevront gratuitement toutes les livraisons qui dépasseraient le nombre fixé.

17. **Biblia sacra**, Vulgatæ editionis Sixti V, pontificis maximi, jussu recognita, et Clementis VIII auctoritate edita. Lyon et Paris, in-12, 7 fr.

18. **Commentary** (The) wholly Biblical : an Exposition in the very Words of Scripture. 3 vol. in-4°, 78 fr. 75.

19. **Davidson** (P.). Opinions concerning Jesus Christ. In-12. Edinburgh, 5 fr. 75.

20. **Frohschammer** (J.). Einleitung in die Philosophie u. Grundrisz der Metaphysik. Zur Reform der Philosophie. In-8°. München, geh., 7 fr. 25.

21. **Huc**. Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, tome IV, depuis la mort de l'empereur Khang-hi, en 1722, jusqu'à la prise de Canton, en 1858. In-8°. 6 fr.

22. **Jaarboeken**. Nieuwe, voor wetenschappelijke Theologie onder redactie van Dr. D. Harting, met medewerking van anderen. Ie deel. 1858. In-8°. Utrecht, 9 fr.

23. **Janet**. Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

24. **Laboulaye**, membre de l'Institut. La Liberté religieuse. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

25. **La Luzerne** (De). Explication des Evangiles. Paris, in-8°, 5 fr.

26. **Lamennais**. Œuvres posthumes publiées selon le vœu de l'auteur, par E. D. Forgues. Correspondance. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

— Les ouvrages posthumes se composent de six volumes :

1° *La Divine Comédie*, de Dante Alighieri, 2 vol.;

2° *Discussions critiques et Pensées diverses*, 1 vol.;

3° *Correspondance*, 2 vol.

27. **La Rocca** (De). Mission du prêtre corse. Paris, in-8°, 1 fr.

28. **Mourrisson**. Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. Paris, in-8°, 7 fr.

29. **Poujoulat**. Le P. de Ravignan, sa vie, ses œuvres. Paris, in-8°, 1 portrait. 7 fr. 50.

30. **Proksch** (Jos). Aphorismen üb. katholische Kirchenmusik nebst e. geschichtlichen Ueberblicke d. Gregorianischen Choralgesanges. Gr. in-8°. Prag., geh., 2 fr. 75.

31. **Ritter** (A.). History of the Moravian Church in Philadelphia, from its foundation in 1742 to the present time. Comprising notices defensive of its founder and patron, Count Nicholas Ludwig von Zinzendorff, together with an appendix. With portraits and illustrations. In-8°. Philadelphia, 15 fr.

32. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique, précédée d'une Notice biographique et littéraire par Charles Sainte-Foi, augmentée de notes inédites de l'auteur colligées par M. A. Murier, et suivie d'un Atlas géographique spécialement dressé pour l'ouvrage par A. H. Dufour. 3e édit. Tom. XXI. Paris, in-8°, 5 fr.

33. **Schott** (Th.). Der Römerbrief seinem Endzweck u. Gedankengang nach. ausgelegt. In-8°. Erlangen, geh., 5 fr.

34. **Sengler** (J.). Erkenntniszlehre. (In 2 Bd.) 1. Bd. In-8°. Heidelberg, geh., 8 fr.

35. **Stevens** (A.). The History of the religious movement of the eighteenth century, called Methodism, considered in its different denominational forms, and its relations to British and American Protestantism. Vol. 1, from the origin of Methodism to the death of Whitefield; with portrait of Jno. Wesley, in-8°. New-York, 8 fr. 75.

36. **Swedenborg** a Hermetic Philosopher. In-8°. New-York, 8 fr. 75.

37. **Thiébault**. Œuvres complètes de Thiébault, curé de Sainte-Croix, à Metz, et supérieur du grand séminaire en la même ville, le plus fécond, le plus pratique et le plus varié des orateurs chrétiens. Tom. VI, gr. in-8°.

— L'ouvrage complet, 8 vol., 50 fr.

38. **Vacherot**. La Métaphysique et la

Science, ou Principes de métaphysique positive. Paris, 2 vol. in-8°, 17 fr.

39. **Wernink** (J. R.). Exegetische studiën over ΠΙΣΤΙΣ en ΠΙΣΤΕΥΕΙΝ in het Nieuwe Testament. In-8°. Rotterdam, 3 fr.

40. **Wiley** (I. W.). The Mission Cemetery and the fallen missionaries of Fuh Chau, China; with an introductory notice of Fuh Chau and its missions. In-8°. With illustrations. New-York, 8 fr. 75.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

41. **Almanach** de Gotha. Annuaire diplomatique et statistique pour l'année 1859. 96e Année. In-32, avec 6 portr. et calendrier-Gotha, cart., 6 fr.

— Edit. de luxe, 9 fr.

42. **Atkinson** (W.). Principles of social and political Economy; or, the Laws of the Creation and Diffusion of Wealth investigated and explained : preceded by an examination of the extant and prevailing principles and system of political economy. 3 vol. Vol. 1, 22 fr. 50.

43. **Blau** (Dr. Otto), commercielle Zustände Persiens. Aus den Erfahrgn. e. Reise im Sommer 1857 dargestellt. Gr. in-8°. Berlin, geh., 5 fr.

44. **Bosselet**. De la Liberté et du Gouvernement. Paris, gr. in-18, 2 fr.

45. **Bouchardat**. Nouveau Formulaire magistral, précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler; suivi d'un précis sur les eaux minérales naturelles et artificielles, d'un mémorial thérapeutique, de notions sur l'emploi des contre-poisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés. 9e édition, entièrement refondue. Paris, in-18, 3 fr. 50.

46. **Bulletin** de la Société industrielle de Mulhouse, n° 144. Tom. XXIX. Paris, in-8°, 3 fr.

— L'abonnement pour six bulletins (1 v.) est de 15 fr., et par la poste, 16 fr. 50.

47. **Canada**. Eine Darstellung der natürlichen, socialen u. berkehrs-berhältnisse dieses Landes. Mit besond. Rücksicht auf die Ansiedelung. Nebst Karte v. Canada. Berlin, in-8°, 2 fr. 25.

48. **Césena** (D.). L'Angleterre et la Russie. Paris, gr. in-18, 1 fr. 50.

49. **Desplaces**. Le Canal de Suez, épisode sur l'histoire du dix-neuvième siècle. Paris, gr. in-18, 2 cartes, 1 fr.

50. **Dieterici** (E. F. W.). Handbuch der Statistik d. preuszischen Staats. (In ca. 8 Hftn.) 1. Hft. in-8°. Berlin, 2 fr.

51. **Dufour**. De l'expropriation et des dommages causés à la propriété. Traité pratique à l'usage des entrepreneurs de travaux publics et de tous les particuliers menacés ou atteints dans leur propriété, à raison de travaux autorisés, ordonnés ou exécutés par l'administration. Paris, in-8°, 7 fr.

52. **Fleury**. Institution au droit français, publiée par M. Edouard Laboulaye, de l'Institut, et M. Rodolphe Dareste. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

53. **Gleichgewicht**, das europäische, der Zukunft. Ein historisch-politischer Versuch. Gr. in-8°. Berlin, geh., 2 fr. 75.

54. **Grosse** et **Rameau**. Commentaire ou Explication au point de vue pratique de la loi du 21 mai 1858 sur la procédure d'ordre. Tome II. Paris, in-8°, plus un appendice contenant l'Exposé des motifs de la loi sur les ordres et tables, 10 fr.

55. **Hunt** (R.). Mineral statistics of the United Kingdom of Great Britain and Ireland for 1857; forming one of the memoirs of the Geological Survey, and embracing the produce of tin, copper, lead, silver, zinc, iron, coal, salt. In-8°, 2 fr.

56. **Lavergne** (De). L'Agriculture et la population en 1855 et 1856. Paris, in-18, 3 fr. 50.

57. **Mémoire** adressé à S. M. l'Empereur de toutes les Russies à propos de l'émancipation des serfs. Paris, in-8°, 60 c.

58. **Menche de Loisne**. France et Angleterre. Etude sociale et politique. Paris, in-8°, 5 fr.

59. **Mohl**, Rob. v., die Geschichte u. Litteratur der Staatswissenschaften. In Monographieen dargestellt. 3. Bd. Gr. in-8°. Erlangen, 18 fr. 75.

— Les 3 vol., 46 fr. 50.

60. **Noel** (B. W.). England and India : an essay on the duty of Englishmen towards the Hindoos. In-8°, 15 fr.

61. **Picot**. Nouveau Manuel pratique du Code Napoléon expliqué et mis à la portée de toutes les intelligences. Nouv. édit. aug. des nouvelles lois décrétées par S. M. l'empereur Napoléon III. Paris, in-18, avec prime, 6 fr.

62. **Reybaud**. La Colonisation du Brésil. Documents officiels. Paris, in-8°, 2 fr.

63. **Russie** (La) et l'avenir. Paris, in-8°, 5 fr.

64. **State Papers**. Calendar of State Papers, domestic series of the reign of James the Its, 1619-1623; preserved in the State Paper department of Her Majesty's Public Record Office. Edited by Mary Anne Everett Green. In-8°, 18 fr. 75.

65. **Thiercelin**. Essai de littérature du droit. Paris, gr. in-18, 4 fr.

66. **Will** there be a war between France and England? By a Prussian. In-8°, 75 c.

67. **Zolltarif**, allgemeiner, f. den euro-

päischen **Händel** d. russischen Kaiserreichs u. d. Königreichs Bolen. In-4°. St. Petersburg, 1857, geh., 9 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

68. **Agardh** (J. G.). Theoria systematis plantarum; accedit familiarum phanerogamarum in series naturales dispositio, secundum structuræ normas et evolutionis gradus instituta. Cum tab. XXVIII. In-8°. Lundæ, geh., 24 fr.

69. **Assmuss** (E. Ph.). Symbola ad faunam Mosquensem. Enumeratio lepidopterorum in gubernio Mosquensi indigenorum. Fasc. I. Macrolepidoptera. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 75.

70. **Ganot.** Traité élémentaire de physique expérimentale appliquée et de météorologie, suivi d'un recueil nombreux de problèmes, et illustré de 568 belles gravures sur bois, intercalées dans le texte, à l'usage des établissements d'instruction, des aspirants aux grades des Facultés, etc.; 8e édition, augmentée de 10 grands bois nouveaux et des travaux les plus récents sur les différentes branches de la physique. Paris, gr. in-8°, 7 fr.

71. **Gobin de la Baudonnière.** Conciliation de la cosmogonie mosaïque avec les données des sciences naturelles. Paris, in-12, 1 fr. 80.

72. **Hansen** (P. A.). Theorie der Sonnenfinsternisse u. verwandten Erscheinungen. Mit 2. Taf. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

73. **Hasskarl** (J. K.). Hortus Bogoriensis descriptus sive Retziæ editio nova valde aucta et emendata. Pars prima. In-8°. Amstelodami, 6 fr.

74. **Hickock** (L. P.). Rational Cosmology; or the eternal principles and the necessary laws of the Universe. In-8°. New-York, 12 fr. 50.

75. **Klinggræff** (H. v.). Die höheren Cryptogamen Preussens. Ein Beitrag zur Flora der Provinz, in-8°. Königsberg, geh., 5 fr.

76. **Kotschy** (Th.). Die Eichen Europa's u. d. Orients. Gesammelt, zum Theil neu entdeckt u. m. Hinweisg. auf ihre Cultur-Fähigkeit f. Mittel-Europa, etc., etc., beschrieben. (In 10 Lfgn.) 1. Lfg. In-fol. Olmüz, 16 fr. — Édit. de luxe, 20 fr.

— Le texte est en latin, allemand et français.

77. **Noyce** (E.) Outlines of creation. Illustrated with four hundred engravings by the Brothers Dalziel. In-12, 6 fr. 25.

78. **Snider.** La Création et ses mystères dévoilés. Ouvrage ou l'on expose clairement la nature de tous les êtres, les éléments dont ils sont composés et leurs rapports avec le globe et les astres, la nature et la situation du feu du soleil, l'origine de l'Amérique et de ses habitants primitifs, etc..., avec dix gravures. Paris, in-8°, 8 fr.

MÉDECINE.

79. **Baehr** (B.). Digitalis purpurea in ihren physiologischen u. therapeutischen Wirkungen unter besond. Berücksicht. d. Digitalin m. Benutzg. der gesammten medicin. Literatur monographisch dargestellt. Gekrönte Preisschrift. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 6 fr. 75.

80. **Barkow** (H. C. L.). Anatomische Untersuchungen üb. die Harnblase d. Menschen nebst Bemerkgn. ub. die männliche u. weibliche Harnröhre. Mit 13 lith. Taf. In-fol. Breslau, cart., 32 fr.

81. **Billroth** (Th.). Beiträge zur pathologischen Histologie nach Beobachtungen aus der Königl. chirurgischen Universitäts-Klinik zu Berlin. Hierzu 6 Kpfrtaf. In-8°. Berlin, geh., 8 fr.

82. **Bodichon** (Dr.). Algiers considered as a winter residence for the English. Broché, 2 fr. 50; cart. angl., 3 fr. 25.

83. **Bottentuit.** Hydrothérapie, son histoire, sa théorie; principales maladies auxquelles s'applique l'hydrothérapie méthodique. Paris, gr. in-18, 3 fr.

84. **Civiale.** Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires. 3e édit. considérablement aug. T. I. Maladies de l'urètre. T. II. Maladies du col de la vessie, de la prostate et des organes génitaux. Paris, 2 vol. in-8°. Le vol., 8 fr.

85. **Gervais et Van Beneden.** Zoologie médicale. Exposé méthodique du règne animal, basé sur l'anatomie, l'embryogénie et la paléontologie des espèces employées en médecine, de celles qui sont venimeuses et de celles qui sont parasites de l'homme et des animaux. Paris, 2 vol. in-8°, avec figures dans le texte, 15 fr.

86. **Howard** (T.). On the loss of teeth, and the best means of restoring them. New edit. In-12, 1 fr. 25.

87. **Kissel** (Dr C.). Die Heilmittel Rademachers u. der naturwissenschaftl. Therapie. Gr. in-16. Giessen, geh., 4 fr.

88. **Lebert** (H.). Handbuch der praktischen Medicin. (In 2 Bdn.) 1. Bd. 1. Abth. Gr. in-8°. Tübingen, geh., 11 fr. 25.

89. **Malgaigne.** Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale. 2e édition, revue et considérablement augmentée. T. I. Paris, in-8°, 22 fr.

90. **Nunneley** (T.) On the organs of

vision, their anatomy and physiology. In-8°, 18 fr. 75.

91. **Reich** (Dr. Ed.), Lehrbuch der allgemeinen Ætiologie u. Hygieine. 1. Hälfte. Gr. in-8°. Erlangen, geh., 8 fr.

92. **Samter** (J.). Die Grenet'sche Batterie u. ihre Bedeutung f. die operative Heil-Anwendg. d. Galvanismus. In-8°. Posen, geh., 1 fr.

93. **Schwartz** (H.). Die vorzeitigen Athembewegungen. Ein Beitreg zur Lehre v. den Einwirkungen d. Geburtsautes auf die Fruchh. In-8°. Leipzig, geh., 6 fr.

94. **Sequard** (E. B.). Researches on epilepsy : its artificial production in animals; and its etiology, nature, and treatment in man. First part of a new series of experimental and clinical researches applied to physiology and pathology. In-8°, 9 fr. 50.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

95. **Barb**. (H. A.). Ueb. das Zeichen Hamze u. die drei damit verbundenen Buchstaben Elif, Waw u. Ja der arabischen Schrift. In-8°. Wien, geh., 3 fr. 75.

96. **Castrén's** (M. Al.). Versuch. e. jenissei-ostjakischen u. kottischen Sprachlehre nebst. Wörterverzeichnissen aus den genannten Sprachen. Hrsg. v. *Ant. Schiefner*. Gr. in-8°. St. Petersburg, geh., 7 fr. 50.

97. **Corssen** (W.). Ueb. Aussprache, Vokalismus u Betonung der lateinischen Sprache. 1. Bd. In-8°. Leipzig, geh., 9 fr. 75.

98. **Elegiker**, die griechischen. Griechisch m. metrischer Uebersetzg. u. prüfenden u. erklärenden Anmerkgn. v. *J. A. Hartung*. 1. Bd. Die Elegiker bis auf Alexander's Zeit. In-12. Leipzig, geh., 5 fr.

99. **Euripides** ex recensione Frederici A. Paley, accessit verborum et nominum Index. Vol 1, in-8°, 4 fr. 50.

100. **Foucaux**. Grammaire de la langue tibétaine. Paris, in-8°, 3 fr.

101. **Georg** (L.). Grammaire systématique de la langue française à l'usage des Allemands. In-8°. Basel, geh., 5 fr. 50.

102. **Jahrbuch** f. romanische u. englische Literatur. Unter besond. Mitwirkg v. *F. Wolf*. Hrsg. v. *A. Ebert*. 1. Bd. (Jahrg.) Octbr. 1858 — Septbr. 1859. 4 Hfte. In-8°. Berlin, 12 fr.

— Le premier cahier a paru.

103. **Lerch** (P.), Forschungen üb. die Kurden u. die iranischen Nordchaldäer. 2. Abthl. Kurdische Glossare, m. e. literar.-histor. Einleitg. Gr. in-8°. St. Petersburg, geh., 3 fr. 50.

— Prix de la 1re livr., 2 fr. 50.

104. **Marahrens** (Aug.). Grammatik der plattdeutschen Sprache. Zur Würdigung, zur Kunde d Characters u. zum richtigen Verständniss derselben. In-8°. Altona, geh., 2 fr.

105. **Matthes** (B. F.). Makassaarsche spraakkunst. In-8°. Amsterdam, cart., 8 fr.

106. **Ochando**. Gramatica de la lengua francesa para uso de los Españoles. Paris, gr. in-18, 3 fr.

107. **Philostrate**. Sur la gymnastique. Ouvrage découvert, corrigé, traduit en français, et publié pour la première fois par Ménoïde Mynas. Paris, in-8°, 6 fr.

108. **Riedl** (A. M.). Magyarische Grammatik. In-8°. Wien, geh., 7 fr. 35.

109. **Schiefner** (A.). Carminis Indici "Vimalapraçnottararatnamâla" versio Tibetica. Fol. Petropoli, geh., 1 fr. 75.

110. **Williams** (M.) and **Mather** (C.). An easy introduction to the study of Hindustani; in which the english alphabet is adapted to the expression of hindustani words; with a full syntax. Also on the same plan, selections in Hindustani; with a vocabulary and dialogues. By Cotton Mather. In-12, 3 fr. 25.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

111. **Alterthümer**, die, unserer heidnischen Vorzeit. Nach den in öffentl. u. Privatsammlgn. befindl. Originalien zusammengestellt u. hrsg. v. dem römisch-germanischen Centralmuseum in Mainz durch dessen Conservator *L. Lindenschmit*. 1. Hft. In-4°. Mainz, 3 fr. 35.

112. **Annuaire** des Deux-Mondes, histoire générale des divers États. VIII. 1857-1858. Paris, in-8°, portraits, 12 fr.

113. **Arbois de Jubainville** (D'). Étude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes, et principalement de Clairvaux, aux douzième et treizième siècles. Paris, in-8°, 6 fr.

114. **Bachaumont**. Mémoires secrets de Bachaumont, revus et publiés avec des notes et une préface, par P. L. Jacob. Gr. in-18, 3 fr.

115. **Beaton** (P.). Creoles and Coolies; or five years in Mauritius. In-12, 5 fr. 75.

116. **Bock** (Frz.). Das heilige Köln. Beschreibung der mittelalterlichen Kunstschätze in seinen Kirchen u. Sakristeien, aus dem Bereiche d. Goldschmiedegewerkes u. der Paramentik. (In 4 Lfgn.) 1. Lfg. In-4°. Leipzig, 12 fr.

117. **Buddingh** (S. A.). Neêrlands-Oost-Indië Reizen gedaan gedurende het tijdvak van 1852—1857. Met platen. Ie afl. In-8°. Rotterdam, 2 fr.

118. **Castille**. Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Oscar Ier, roi de Suède. Paris, in-32, 50 c.

119. **Cherrier.** Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets; 2e édition. Paris, 3 vol. in-8°, 18 fr.

120. **Clausz** (C. H.). Christian III, König. v. Dänemark u. Norwegen, Herzog in Schleswig, Holstein etc., Graf v. Oldenburg, etc. Ein biograph. Beitrag zur Geschichte des 16. Jahrh., insbesond. der Kirchenreformation. Zum Säcularandenken an den 1. Januar 1559, den Todestag Christians III. In-8°. Dessau, geh., 2 fr. 75.

121. **Construction** d'une Notre-Dame au treizième siècle, suivie des comptes de l'Œuvre de l'Église de Troyes au quatorzième siècle; par l'auteur des *Archives curieuses de la Champagne*. Paris, in-12.

— Bibliothèque de l'amateur champenois, publiée par M. Alex. Assier; 2e livraison. Chaque ouvrage est tiré à 160 exemplaires numérotés : 120 sur papier vergé, à 2 fr. 50; 16 sur papier rose, 10 sur papier vélin, 20 sur papier chamois, à 3 fr. 50.

122. **Dabadie.** A travers l'Amérique du Sud. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

123. **Farley** (J. L.). Two years in Syria : travels. In-8°, 15 fr.

124. **Ferrier** (J. P.). History of the Afghans. Translated from the original unpublished manuscript, by Captain Jesse. In-8°. 26 fr. 25.

125. **Fournel** (H.). Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, 1857, gr. in-4°, 1re partie, 21 fr.

126. **Gabourd.** Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'a nos jours, ans 1574-1603. T. XI. Paris, in-8°, 5 fr.

— Publiée en 20 vol., avec cartes géographiques. Il paraît 1 vol. tous les 3 mois.

127. **Goodrich** (F. B.). Man upon the sea; or, a history of maritime adventure, exploration, and discovery, from the earliest ages to the present time : comprising a detailed account of remarkable voyages, ancient as well as modern. In-8°. Philadelphia, 26 fr. 25.

128. **Jordan.** The River Jordan, pictorial and descriptive; with coloured plates. In-12, 3 fr. 25.

129. **Kaeuffer** (J. E. R.). Geschichte v. Ost-Asien. 1. Thl. In-8°. Leipzig, geh., 10 fr. 75.

130. **Kiepert** (H.). 8 Karten zur alten Geschichte. In-fol. Berlin, br., 7 fr. 50; rel., 9 fr. 25. La feuille, à 1 fr.

— *Inhalt :* 1. Imperia Persarum et Macedonum. 2. Asia citerior. 3. Græcia cum insulis et oris maris Ægæi. 4. Græcia ampliore modulo descripta. 5. Italia. 6. Italiæ pars media cum delineatione Urbis Romæ. 7. Gallia, Britannia, Germania. 8. Imperium Romanum.

— Flussnetze dazu. In-fol. 6 Bl., 2 fr. 50. La feuille, à 50 c.

— *Inhalt :* 1. Vorder-Asien (Persisches u. Macedonisches Reich.) 2. **Westliches** Vorder-Asien (Klein-Asien, Syrien, Assyrien u. Armenien.) 3. Griechenland. 4. Italien. 5. Mittel-Europa (Gallia, Britannia, Germania.) 6. Mittel- u. Süd-Europa (Römisches Reich.).

131. **Kletke.** (K.). Quellenkunde der Geschichte d. Preuszischen Staats. 1. Abth. In-8°. Berlin, geh, 16 fr.

132. **Kolenati** (F. A.). Reiseerinnerungen. 1. Thl. Die Bereisung Hocharmeniens u. Elisabethopols, der Schekinschen Provinz u. d. Kasbek im Central-Kaukasus. Mit 10. Holzschn. In-8°. Dresden, geh., 6 fr. 75.

133. **Lebreton.** Biographie normande. Recueil de notices biographiques et bibliographiques sur les personnages célèbres nés en Normandie et sur ceux qui se sont distingués par leurs actions ou par leurs écrits. T. II. (Ech-Lur). Rouen, in-8°, 7 fr. 50; papier extra, 12 fr.

— Cet ouvrage formera 3 vol., tirés à 150 exemp. (dont 25 sur papier extra).

134. **Lettres** de Pierre des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne Marie-Louise de Gonzague, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède de 1655 à 1659. In-8°. Berlin, geh., 10 fr. 75.

135. **Lévi Alvarès.** Petit Musée mythologique, ou Fables et métamorphoses de la mythologie grecque et romaine présentées en tableaux, suivi de la description des principales statues représentant des sujets mythologiques qui ornent les jardins de Versailles et des Tuileries, avec une table indicative; 1re partie : Les Tableaux. Paris, gr. in-18, 50 c.

136. **Lua** (A. L.). Zur Geschichte der spanischen Städte-Revolution in der ersten Häifte d. XVI. Jahrhunderts Eine historische Skizze. In-8°. Hamburg, geh., 1 fr.

137. **Marmier.** Voyage pittoresque en Allemagne, partie méridionale. Illustrations de MM. Rouargue frères. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

138. **Mémoires** et Correspondances historiques et littéraires inédits, 1726 à 1816, publiés par Charles Nisard. Paris, gr. in-18, 3 fr.

139. **Niebuhr** (B. G.). Historische u. philologische Vorträge an der Universität zu Bonn gehalten. 4. Abth. Borträge üb. römische Alterthümer. Hrsg. v. *M. Isler*. In-8°. Berlin, geh., 11 fr.

— Prix des part. I 1-3, II 1-3, III, IV, 76 fr.

140. **Pichot.** Sir Charles Bell; histoire de sa vie et de ses travaux. Paris, gr. in-18, 3 fr.

141. **Quellen**, muhammedanische, zur Geschichte der südl. Küstenländer d. Kaspischen Meeres, hrsg., übers. u. erläutert. v. *B. Dorn*. 4. Thl. In-8°. St. Petersburg, geh., 20 fr.

— Prix des vol. I-IV, 63 fr. 50.

142. **Rapetti**. Quelques mots sur les origines de Bonaparte. Nouv. édit. Paris, in-8°, 2 fr.

143. **Rütjes** (Dr. H.). Geschichte d. brandenburg-preuszischen Staates v. den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage, m. besond. Berücksicht. der deutschen u. confessionellen Politik desselben. (In ca. 6 Lfgn.) 1. u. 2. Lfg. In-8°. Schaffhausen, geh., 1 fr. 75.

144. **Schumacher** (A.). Geschichte der Thronentsetzung u. d. Todes Peter III. Hrsg. v. *J. Schumacher*. Gr. in-8°. Hamburg, geh., 4 fr.

145. **Soltykoff**. Voyages dans l'Inde, 3e édition illustrée par de Rudder, Marchais, Lehnert. F. Cupper, etc., d'après les dessins de l'auteur. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

146. **Staatengeschichte** der neuesten Zeit. Hrsg. v. *Karl Biedermann*. 1. Bd. In-8°. Leipzig, geh., 4 fr.

— *Inhalt :* Geschichte Frankreichs vom Sturze Napoleons bis zur Wiederherstellung d. Kaiserthums. 1814—1852. Von *A. L. v. Rochau*. (In 2 Thln.) 1. Thl.

147. **Sulaiman** d. Gesetzgebers (Kanuni) Tagebuch auf seinem Feldzuge nach Wien im J. 935/6 d. H. = J. 1529 n. Chr. Zum ersten Male im türk. Originaltexte hrsg., m. e. deutschen Uebersetzg. u. m. Anmerkgn. versehen u. Dr. *F. A. Behrnauer*. Gr. in-8°. Wien, geh., 2 fr. 50.

148. **Vapereau**. Dictionnaire universel des Contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, etc. Ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays. Paris, gr. in-8° à 2 col., 25 fr.

149. **Walmsley** (H. M.). Sketches of Algeria during the kabyle war. In-8°, 13 fr. 25 c.

150. **Wattenbach** (W.). Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte d. 13. Jahrhunnerts. In-8°. Berlin, geh., 11 fr. 25.

151. **Werdet**. Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur et son caractère. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

152. **Wetter** (J.). Der Mythus vom Atlas u. seine neuesten Deutungen. In-8°. Mainz, geh., 2 fr.

153. **Williams** (T.) and **Calvert** (J.). Fiji and the Fijians, Vol. 1, The Islands and their inhabitants. Vol. 2, mission history. Edited by George Stringer Rowe. In-8°, 15 fr.

154. **Wolbers** (J.). Geschiedenis van Suriname, van de ontdekking van Amerika tot op den tegenwoordigen tjid. 1e en 2e afl. Gr. in-8°. Amsterdam, 3 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

155. **Berg** (K. v.). Die bayerische Landesfestung Ingolstadt in kriegsgeschichtlicher u. strategischer Beziehung dargestellt. In-8°, m. 1 Karte. Ingolstadt, geh., 4 fr. 75.

156. **Cleef** (H. M. F. van). Het ijzeren schip. Geschiedkundig overzigt van zijnen oorsprong tot op heden, en beschrijving van de meest gebruikelijke wijze van zamenstellen. In-4°, met 12 pl. 's Gravenhage, 22 fr.

157. **Consequenzen** (Die) der Verbesserungen des Infanterie-Gewehres. Eine tactische Studie von A. v. T. In-8°. Oldenburg, geh., 1 fr. 25.

158. **Dierkes** (A.). Leitfaden d. Unterrichts im Säbelfechten, m. Berücksicht. der theoretisch-practischen Ausbildg. nach der neuesten Fechtmethode, nebst e. Anh. üb. das Manchettiren u. der Vertheidigg. m. dem Säbel gegen das gepflanzte Bajonnet. Mit 12 Figuren-Taf. In-8°. Prag, 1857, geh., 2 fr. 75.

159. **Graff** (H.). Die Leuchtthürme, Leuchtbaaken u. Feuerschiffe der ganzen Erde. Mit Benutzg. der neuesten preuss., engl., schwed., dän., französ. u. amerikan. amtl. Materialien hrsg. in-8°. Stettin, cart., 5 fr. 35.

160. **Handbuch** für die Kavallerie-Mannschafts-Schulen m. besond. Berücksicht. der Unteroffiziers-Pflichten. Mit 1 Plane. in-8°. Prag, geh., 2 fr. 75.

161. **Leercursus** (Wiskundige) ten gebruike der Koninklijke militaire akademie. Beginselen der hoogere stelkunst, voor de kadetten der artillerie en genie. Door J. Badon Ghyben en H. Strootman. 3e druk. In-8°. Breda, 3 fr. 50.

162. **Niel**. Siége de Sébastopol. Journal des opérations du génie, publié avec l'autorisation du ministre de la guerre. Avec un atlas in-fol. de 15 planches. Paris, in-4°.

— Prix de l'ouvrage, avec atlas en portefeuille, 60 fr.; monté sur onglets, 65 fr.; en portefeuille, avec les planches 1, 2 et 8 coloriées, 70 fr.; montés sur onglets, avec les planches 1, 2 et 8 coloriées, 75 fr.

163. **Osthoff** (A). Handbuch f. Unteroffiziere der Infanterie. Nebst e. Anh. : Kurze Erklärung der gebräuchlichsten beim Kriegswesen vorkommenden Fremdwörter m. Angabe der Aussprache. In-8°. Cassel, geh., 2 fr.

164. **Pasqual y Rubio** (D. S.). Abhandlung üb. den Gebirgskrieg. Nach d. Span. Durch kriegsgeschichtliche Beispiele vermehrt v. *H. Leemann*. In-8°. Zurich, geh., 3 fr. 25.

165. **Renouard** (C.). Aus dem Leben d. Offiziers. Anschauungen u. Urtheile betreffs militair. Verhältnisse u. Leistungen. In-8°. Hannover, geh., 3 fr. 25.

— Das norddeutsche Bundes-Corps im Feldzuge v. 1815, m. besond. Rücksicht auf die kurhessischen Truppen. Nach handschriftl. Originalien u. anderen Quellen bearb. Mit 10. Beilagen u. Uebersichtskarte. In-8°, geh., 6 fr. 75.

166. **Rhodes** (G.). Tents and tent-life, from the earliest ages to the present time; to which is added the practice of encamping an army in ancient and modern times. Post in-8°. 15 fr.

167. **Riese** (Aug.). Der Kampf in u. um Dörfer u. Wälder. Nach den besten takt. Werken u. der Kriegsgeschichte bearb. In-8°. Mainz, geh., 5 fr.

168. **Smitt** (Fr. v.) Feldherrn-Stimmen aus u. über den Polnischen Krieg vom J. 1831. In-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

169. **Uber** die rationelle Ernährung d. Soldaten, so wie überhaupt üb. die physiologisch-chemische Wirkung der gewöhnlichsten Nahrungsmittel auf den menschlichen Organismus. Allen Militär-Menagen gewidmet v. e. Preusz. Officier der Artillerie. Gr. in-16. Potsdam, geh., 1 fr. 35.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

170. **Agriculture**. Hints on agriculture relative to profitable Draining and manuring, also the comparative merits of the pure breeds of cattle and sheep. By Cecil, 4 fr. 50.

171. **Almanach** illustré du Sport. Manies et travers du monde équestre, jockey-club, cavalier, maquignon, olympique, etc., courses de chevaux et régates; illustré par MM. Eug. Giraud, Charlet et Johannot. 1re année. 1859. Paris, in-12, 75 c.

172. **Barruel**. Traité de chimie technique appliquée aux arts et à l'industrie, à la pharmacie et à l'agriculture. T. IV, consacré aux méthodes pour obtenir industriellement les métaux usuels en général; à la fabrication de l'acier, du damas, des bronzes; à l'extraction de l'arsenic, à la fabrication de l'azur, etc. Paris, in-8°, 7 fr.

— L'ouvrage aura 6 vol.

173. **Baur** (Frz.). Lehrbuch der niederen Geodäsie, vorzüglich f. Forstwirthe, Cameralisten u. Oeconomen, so wie zum Gebrauche auf niederen technischen Lehranstalten. Mit 226 Fig. In-8°. Wien, br., 12 fr.

174. **Borde**. Machines Borde, brevetées s. g. d. g. (Machines élévatoires locomobiles et machines élévatoires fixes), pour la construction de bâtiments et ouvrages d'art, employées à la construction des nouvelles maisons de la Société des ports de Marseille, sur le quai de la Joliette. Paris, gr. in-fol., texte français et anglais, 16 p. et 6 pl., dont 4 en couleur, 25 fr.

175. **Brouwer de Hogendorp** (de). Le chemin de fer Néerlandais. Lettre à S. Exc. M. le ministre des finances. In-8°. La Haye, 1 fr. 75.

176. **Colburn** (Z.) and **Holley** (A. L.). The permanent way and coal-burning locomotive boilers of european railways; with a comparison of the working economy of European and American lines, and the principles upon which improvement must proceed With 51 engraved plates by J. Bien. In-folio. New-York, 52 fr. 50.

177. **Fleischinger** (A. F.), M. A. **Becker**. Systematische Darstellung der im Gebiete Landbaukunst vorkommenden Constructionen u. der zur Ausführg. derselben erforderlichen Hülfsmittel. Zür den Unterricht an der Köngl. Bau-Akademie in Berlin, f. Bauschulen, zum Selbstunterricht, etc., u. f. Bauhandwerker bearb. 1. Abth. Die Mauer-Werks- od. Stein-Constructionen. (In ca. 14 Lfgs.) 1 Lfg. In-fol. Berlin, geh., 4 fr.

178. **Gall v. Gallenstein** (Frhr. Jos.). Der praktische Grubenbau, od. die wichtigsten Grundsätze aus dem Gebiete d. Bergbaues, der bergmännischen Arbeitslehre u. Gedingsberechng. m. besond. Berücksicht. f. Steinkohlen-Gewinng. Ein populäres Handbuch f. angehende Hutleute u. Steiger. Mit 201 Fig. Gr. in-8°. Wien, 7 fr. 25.

179. **Leo** (W.). Die Dachpappe, deren Haltbarkeit u. Werth als Bedachungsmaterial, deren Herstellg. im Kleinen u. Grossen, so wie Kosten- u. Ertragsberechng. einer Dachpappefabrik, nebst dem genau ausgeführten Bauplan einer solchen. Zur Belehrg. f. Ingenieurs, Bautechniker, Architekten, etc., allgemein fassl. dargestellt. Mit 4 Taf. Abbildgn. In-8°. Quedlinburg, geh., 2 fr.

180. **Londet**. Instruments agricoles, machines, appareils et outils employés en agriculture; description, choix, emploi, manœuvre, conditions où ils conviennent, avantages qu'ils présentent. 1re partie. Paris, in-8°, 54 pl., 7 fr. 50.

181. **Schinz** (C.). Die Wärme-Messkunst u. deren Anwendung zur Construction v. Apparaten f. die Industrie u. f. häusliche Bedürfnisse. Ein Leitfaden zum Unterrichte u. zur Selbstbelehrg. f. Ingenieure, Fabrikanten, Architekten, Werkmeister u. s. w. Mit e. Compendium v. Zahlenresultaten u. Formeln f. den prakt. Gebrauch, u. e. Atlas enth. 35 grav. Taf. in gr. Fol. Gr. in-8°. Stuttgart, geh., 28 fr.

182. **Silloway** (T. W.) Text-Book of modern carpentry; comprising a treatise on building timber, with rules and tables for calculating its strength and the strains to which each timber of a structure is subjected; observations on roofs, trusses, bridges, etc., and a glossary explaining at length the technical terms in use among

carpenters. Illustrated by 20 copper plates. In-8°. Boston, 9 fr. 50.

183. **Tourette.** Tracé des chemins de fer, routes et canaux, solutions théoriques et pratiques de toutes les opérations du tracé. Paris, in-8°, 29 pl., 7 fr. 50.

184. **Vallée.** Annuaire des lignes télégraphiques, suivi des décrets et arrêtés concernant les fonctionnaires et agents. 1re année 1858 (septembre). Paris, in-8°, 6 fr.

185. **Ysabeau.** Le Jardinier des salons, ou l'Art de cultiver les fleurs dans les appartements, sur les croisées et sur les balcons; orné de jolies gravures. Paris, in-18, 1 fr.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

186. **Alberti** (C. C. R.). Ludwig van Beethoven als dramatischer Tondichter. Eine ästhetische Würdigung seiner dramat. Kompositionen, vornehmlich seines « Fidelio. » Zur Freunde der Tonkunst. In-8°. Stettin, geh., 2 fr. 75.

187. **Aimard.** Le Chercheur de pistes. 2e édit. Paris, in-18, 3 fr. 50.

188. **Album** de Villard de Honnecourt, architecte du treizième siècle, manuscrit publié en fac-simile, annoté, précédé de Considérations sur la renaissance de l'art français au dix-neuvième siècle, et suivi d'un Glossaire par J. B. Lassus; ouvrage mis au jour après la mort de M. Lassus, et conformément à ses manuscrits, par Alfred Darcel. 1858, in-4°, 45 fr.

— Cet ouvrage, tiré à petit nombre, est orné de 72 planches en taille-douce, sur papier de Chine, et d'un portrait de M. Lassus.

189. **Almanach** de l'*Univers illustré*, pour l'année 1859 (1re année). Paris, in-8°, vignettes, 50 c.

190. **Armand.** Amerikanische Jagd- u. Reiseabenteuer aus meinem Leben in den westlichen Indianergebieten. Mit 24 vom Verfasser nach der Natur entworfenen Skizzen. In-8°. Stuttgart. In engl. Einb., 10 fr. 75

191. **Autran.** Étienne et Clémentine. Paris, gr. in-18, 2 fr.

192. **Bresou.** Elite des Ana-Jurisprudentiana. Trésor des anecdotes de jurisprudence et Recueil de faits singuliers relatifs à cette science et à ceux qui l'ont cultivée; ouvrage posthume, publié par Ana-Gramme Blismon. Paris, in-32, 1 fr.

193. **Bulwer Lytton.** Paul Clifford. Roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur par M. Virgile Boileau, sous la direction de P. Lorin. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

194. **Buwler Lytton.** Les Derniers Jours de Pompéi; roman anglais traduit en français par M. Hippolyte Lucas. Paris, gr. in-18, 2 fr.

195. **Burns** (R.). The poetical works of Robert Burns. In-12, 4 fr. 50.

196. **Cahagnet.** Encyclopédie magnétique spiritualiste, traitant spécialement de faits psychologiques, magie magnétique, swedenborgianisme, nécromancie, magie céleste, etc. 7e année. T. IV. 28e et dernière livraison. Paris, in-12.

— Prix de l'abonnement: Paris, 6 fr.; les départements, 7 fr. — 4 vol. sont en vente. Prix du vol., 4 fr. pour Paris, 5 fr. pour la province.

197. **Capendu.** Le Pré Catelan. 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

198. **Castillon.** Chasses en Afrique, illustrées de 12 superbes gravures à deux teintes, par Victor Adam. Paris, in-4° oblong, 14 fr.

199. **Dash** (Mme). La Chaîne d'or. Paris, gr. in-18, 1 fr.

200. **Dash** (Mme). Le Fruit défendu. Paris, gr. in-18, 1 fr.

201. **Dulcken** (H. W.). Our favourite fairy tales and famous histories told for the hundredth time. Illustrated with 300 pictures engraved by the Brothers Dalziel. In-16, 7 fr. 50.

202. **Favourite** English poems of the two last centuries. Unabridged, illustrated with upwards of 200 engravings on wood from drawings by the most eminent artists. 26 fr. 25.

203. **Féré.** La Vipère noire. Paris, gr. in-18, 1 fr.

204. **Féval.** Le Jeu de la mort. T. II et dernier. Paris, gr. in-18, 1 fr.

205. **Fresne** (Mme de). Le Nouveau Langage des fleurs des dames et des demoiselles, suivi de la Botanique à vol d'oiseau. 2e édition, revue et corrigée. Paris, in-32, 48 gr. color., 1 fr.

206. **Freytag** (Gust.). Dramatische Werke. In-8°. Leipzig, geh., 7 fr. 35.

Hieraus ist einzeln zu haben:

— Die Brautfahrt od. Kunz v. der Rosen. Lustspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

— Die Valentine. Schauspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

— Graf Waldemar. Schauspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

207. **Galoppe d'Onquaire.** Le Diable boiteux en province. Paris, gr. in-18, 1 fr.

208. **Gaskell.** Nord et Sud. Roman anglais, traduit par mesdames Loreau et H. de L'Espine. Paris, in-18, 2 fr.

209. **Gaultier-Garguille.** Chansons de Gaultier-Garguille. Nouvelle édition, suivie de pièces relatives à ce farceur, avec une introduction et des notes; par Édouard Fournier. Paris, in-16, 5 fr.

— Bibliothèque elzevirienne.

210. **Gerstaecker** (Frdr.). Der erste

Christbaum. Ein Märchen. Mit 6 Bildern. in-8°. Leipzig, cart., 4 fr.

211. **Gondrecourt** (De). Rose Fargell. Paris, 2 vol. in-18, 7 fr.

212. **Hartmann.** Moritz, Mährchen und Geschichten aus Osten und Westen. Braunschweig, in-8°, br., 5 fr.

— Zeitlosen. Gedichte. Braunschweig, in-8°, br., 6 fr. 75.

213. **La Fizelière** (De). Histoire de la crinoline au temps passé ; suivie de la satire sur les cerceaux, paniers, etc., par le chevalier de Nisard, et de l'indignité et l'extravagance des paniers, par un prédicateur. Paris, in-18, 2 fr.

214. **Marlowe.** Le Faust anglais de Marlowe. François-Victor Hugo, traducteur. Paris, gr. in-18, 1 fr.

215. **Mémoires** de l'Institut impérial de France. Académie des inscriptions et belles-lettres. T. XXIII. 2e partie. Paris, in-4°, 17 fr.

— Mémoire sur le style du Nouveau Testament et sur l'établissement du texte, par M. Berger (de Xivrey). — Mémoire sur une inscription métrique trouvée à Athènes, par M. Ph. Le Bas. — De l'administration des postes chez les Romains, par M. Naudet. — Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon, par M. E. Renan. — Mémoire sur les années de Jésus-Christ, par M. Wallon.

216. **Montépin** (De). Le Masque rouge. Paris, 3 vol. in-18, 10 fr. 50.

217. **Montez** (L.). The arts of beauty; or, secrets of a lady's toilet · with hints to gentlemen on the art of fascinating. In-8°. New-York, 4 fr. 50.

218. **Mornand.** Bernerette. Paris, gr. in-18, 1 fr.

219. **Mühlbach** (L.). Frau Meisterin. 2 Thle. 2. Aufl. 16. Berlin, geh., 3 fr.

— Napoleon in Deutschland. 4. Abth. Schlusz. Napoleon u. der Wiener Congresz. 4 Bde. in-8°, geh., 24 fr.

220. **Muller.** Histoires de mon village. La Mionette. 3e édition augmentée de : Mon village. Paris, gr. in-18, 2 fr.

221. **Musset** (P. de). Femmes de la Régence. Galerie de portraits. 4e édit., revue et corrigée. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

— Madame de Verrue. — La duchesse de Berry. — Mademoiselle de L'Espinasse. — Mademoiselle Quinaut. — Madame de Tencin.

222. **Paris vivant**, par des hommes nouveaux. Un Drame. Paris, in-32, 1 fr.

223. **Récits** (Les) du foyer, ouvrage destiné à la jeunesse; prose et poésie, par Émile de la Bédollière, Ed. Fertiault, A. Michiels, Boyer, Nioche, A. Jadin, Henry Monnier, A. Rolland, etc.; ornés de gravures. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

224. **Reybaud** (Mme). Le Cadet de Colobrières. 2e édit. Paris, gr. in-18, 2 fr.

225. **Robert** (Mme). Serfs et Boyards, ou l'Esclavage en Russie, roman historique. 2e partie. Paris, gr. in-8°, avec vignettes. Prix des 2 parties, 2 fr. 20.

226. **Roland** et **Du Boys.** Le Marchand malgré lui, comédie en 5 actes et en vers. Paris, gr. in-18, 1 fr.

227. **Saint-Victor** (Adam de). Œuvres poétiques, précédées d'un Essai sur sa vie et ses ouvrages. 1re édition complète, par L. Gautier. T. Ier. Paris, in-18, 6 fr.

— Ce recueil se composera de 2 vol.

228. **Sainte-Beuve.** Galerie des femmes célèbres, tirée des *Causeries du lundi;* illustrée de 12 portraits gravés au burin par MM. Gouttière, Outhwaite, Geoffroy, Girardet, etc., d'après les dessins de M. G. Staal. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

229. **Scarron.** Le Roman comique de Scarron. Suite de Orfray et Preschac, conclusion par Louis Barré ; illustré par Édouard frères. T. Ier. Paris, in-8°, 1 fr.

230. **Schücking** (L.). Paul Bronckhorst od. die neuen Herren. Roman. 3 Thle. In-8°. Leipzig, geh., 16 fr.

231. **Scribe** et **Boisseaux.** Les Trois Maupins, ou la Veille de la Régence, comédie en cinq actes, en prose. Paris, gr. in-18, 2 fr.

232. **Soleirol.** Molière et sa troupe. Paris, in-8°, 5 portraits, 6 fr.

233. **Souvestre.** Les Anges du foyer. Paris, gr. in-18, 1 fr.

234. **Souvestre.** Les Péchés de jeunesse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

235. **Souvestre.** Sur la pelouse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

236. **Toquades** (Les) illustrées par Gavarni. Études de mœurs par Ch. de Bussy. Paris, gr. in-8°, 168 p. et vignettes, 4 fr.

237. **Vulliet.** Scènes et aventures de voyages. Histoires et récits destinés à intéresser à l'étude de la géographie. 2e partie : Récits sur l'Europe. Paris, gr. in-18, 2 fr.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière

LA

THÉOLOGIE DES APOTRES.

C'était un article de foi pour l'ancienne théologie protestante, que la plus complète unité de vues et de doctrines avait régné parmi les premiers propagateurs du christianisme, unité qui, d'ailleurs, était empreinte, d'après les croyances du seizième et du dix-septième siècle, dans la Bible tout entière, depuis la première page jusqu'à la dernière. Cette conviction était née, non d'une étude scientifique du texte, mais de la théorie alors incontestée de l'inspiration absolue des écrivains sacrés. On admettait que les apôtres, comme les prophètes, n'avaient été dans leurs discours que les organes du Saint-Esprit et dans leurs écrits que ses secrétaires[1]. Comment, échos passifs de la pensée divine, auraient-ils pu différer dans leur enseignement et ne pas prêcher tous également une même doctrine?

Il se trouve cependant dans quelques-uns des livres du Nouveau Testament, principalement dans les Épîtres, des passages fort nombreux qui font allusion à des conflits réitérés parmi les apôtres. Ces passages faisaient le tourment de l'ancienne théologie. La plus marquée de ces oppositions est celle qui divisa saint Paul et saint Jacques sur les conditions du salut. On n'est sauvé, d'après le premier, que par la foi, et, d'après le second, que par les œuvres [2]. Devant ces déclarations contraires, Luther prit un parti héroïque. Partisan déclaré de la doctrine du salut par la foi, il traita, sans hésiter, l'écrit qui

[1] Apostolos merito Dei amanuenses, Christi manus et Spiritus sancti tabelliones seu notarios vocamus. J. Gerhard, *Loci theologici*, édit. de 1762-81, t. III, p. 26.

[2] *Romain*, III, 20-26; IV, 1-8, 18-25. *Galat.*, III, 1-7; V, 5 et 6. *Jacques*, II, 14-26.

porte le nom de saint Jacques d'*épître de paille*. La difficulté était tranchée par là, sans le moindre doute, mais le remède était pire que le mal. Que serait-il advenu des livres bibliques, si l'on n'avait pas eu d'autre moyen de résoudre chaque opposition que par le sacrifice d'un des deux termes, et si chaque théologien, s'autorisant de l'exemple de Luther, s'était donné la liberté de rejeter du canon les parties dont l'enseignement ne s'accordait pas avec ses opinions particulières? Les plus fervents disciples du réformateur ne voulurent pas le suivre dans une voie qui conduisait à l'abîme, et Luther lui-même eut plus tard quelque regret d'avoir trop facilement cédé à ses préoccupations dogmatiques.

Que faire cependant des oppositions que les livres du Nouveau Testament contiennent? En admettre la réalité historique, c'était renoncer à une des idées fondamentales de l'ancienne théologie, à la doctrine de l'unité parfaite de l'enseignement apostolique, et du même coup à la théorie de l'inspiration absolue. Les théories *a priori* ne cèdent pas d'ailleurs avec cette facilité devant les faits qui leur sont contraires; elles s'obstinent pendant des siècles à les nier, et quand il faut enfin les reconnaître, elles les expliquent dans leur propre sens. Le premier parti était le seul que pût adopter la théologie du seizième siècle.

Flaccius Illyricus posa en principe qu'il n'y a nulle part dans la Bible de contradiction véritable. « Si certains passages, dit-il, nous semblent se contredire, il ne faut s'en prendre qu'à notre ignorance. Ils ne nous paraissent opposés que parce que nous ne comprenons pas bien les choses dont il y est question, ou encore parce que nous ne savons pas saisir le véritable sens des paroles de l'écrivain sacré, ou encore parce que nous ne considérons pas avec assez de soin toutes les circonstances qui se rapportent à ce sujet[1]. » Telle est la théorie qui va régner pendant deux siècles dans les écoles luthériennes : il n'y a dans la Bible que des contradictions apparentes, *mera repugnantiæ species*; ces contradictions s'arrêtent à la surface; il n'en est point qui atteigne le fond même des doctrines.

Puisque ces contradictions ne sont qu'apparentes, il doit être possible à la science théologique de les expliquer et de les résoudre; les théologiens du seizième et du dix-septième siècle le crurent du moins, et ils entreprirent avec une persistance infatigable de tourner et de retourner dans tous les sens les divers passages bibliques qui ne sont

[1] Dans le chapitre *De conciliatione pugnantium dictorum*, § 5, p. 38, de sa *Clavis Scripturæ sacræ*, édit. de Bâle, 1609.

pas d'accord entre eux. Les personnes étrangères à l'histoire de la théologie ne peuvent se faire une idée des trésors d'érudition et d'imagination dépensés en pure perte à la solution de difficultés qui ne pouvaient, à ce point de vue, être résolues; mais les rapprochements les plus forcés et les explications les plus arbitraires satisfaisaient les esprits prévenus et disposés par leurs croyances dogmatiques à se prêter aux illusions les moins propres cependant à séduire.

La science théologique de cette époque, science dans laquelle presque tout était de convention, avait une méthode d'interprétation qui lui rendait singulièrement facile la prétendue conciliation des oppositions qui éclatent entre divers passages bibliques. Je veux parler du principe de l'*analogie de la foi*, présenté depuis Flaccius Illyricus jusqu'à Rambach, c'est-à-dire depuis la réformation jusqu'au milieu du siècle dernier, dans tous les écrits sur l'herméneutique, comme la règle capitale de l'exégèse. Il commandait d'expliquer la Bible d'après le système contenu dans les livres symboliques de l'Église luthérienne. En interprétant les Écritures avec l'intention bien arrêtée d'y trouver à tout prix la dogmatique de cette époque, on n'était guère exposé à y rencontrer des contradictions; mais on l'était continuellement à en tordre le sens et à prêter aux écrivains sacrés des idées qui leur avaient été tout à fait étrangères.

La théologie ne brisa le cercle de fictions dans lequel elle s'était emprisonnée que lorsqu'elle échangea son herméneutique de convention pour la méthode d'interprétation grammaticale et historique. Le champ de la réalité historique s'ouvrit alors devant elle; elle n'y a marché longtemps que d'un pas mal assuré.

Une exégèse débarrassée, en grande partie, des préoccupations dogmatiques antérieures, guidée par des principes herméneutiques réellement scientifiques, plus consciencieuse, en ce sens du moins qu'elle se proposait de chercher dans les saintes Écritures ce que leurs auteurs avaient voulu dire et non ce qu'un système préconçu avait besoin d'y trouver, eut pour premier résultat de constater que les écrivains sacrés n'avaient pas été des instruments passifs du Saint-Esprit, et que les œuvres de chacun d'eux portent l'empreinte bien marquée de son individualité. Ce point de vue général domine dans les travaux d'Eichhorn, de Niemeyer, et de la plupart des théologiens de la fin du siècle dernier et du commencement du nôtre.

On ne s'est pas arrêté là. Des études exégétiques plus approfondies ont établi que le caractère de chaque écrivain sacré éclate non-seulement dans son style, mais encore dans la manière dont il conçoit les

idées religieuses. C'est surtout sur les écrivains du Nouveau Testament, qui offrent un plus grand intérêt à la théologie, que ces études ont été le plus multipliées. Il a été publié depuis trente ou quarante ans un nombre infini de commentaires sur les Évangiles, sur les Actes et sur les Épîtres; il faut y joindre plusieurs monographies sur la théologie des apôtres[1]. De ces divers travaux, il est résulté l'opinion assez générale que les premiers propagateurs du christianisme ne comprirent pas tous de la même manière l'enseignement de leur maître, et qu'il faut reconnaître plusieurs types différents dans la théologie de la période apostolique. C'est de ce point de vue que sont écrites les théologies bibliques, entre autres celles de De Wette et de Cœlln.

On n'en a pas fini cependant encore avec l'ancienne théorie de l'unité de l'enseignement apostolique. Il n'est aucun théologien digne de ce nom qui voulût, il est vrai, soutenir aujourd'hui la théorie de Flaccius Illyricus; mais il est une école qui, condamnée elle-même à des contradictions sans fin, croit pouvoir admettre à la fois la diversité et l'unité des doctrines théologiques des premiers propagateurs du christianisme; école moyenne qui, dans la question qui nous occupe, comme dans bien d'autres encore, marque une étape nouvelle et peut être regardée comme la transition de la théologie purement dogmatique à la théologie historique. Les apôtres, elle le reconnaît, n'ont pas tous enseigné le même système; mais ils se complètent les uns les autres, dit Nitzsch, et forment par leur ensemble le christianisme tout entier : voilà la formule. Voyons ce qu'elle signifie et comment elle est expliquée.

Dans son *Histoire du siècle apostolique,* Néander, qui occupe le premier rang dans cette école, prétend que la doctrine chrétienne est la même pour tous les apôtres, mais que chacun d'eux l'a saisie d'un point de vue différent. Dans saint Paul, elle a un développement plus complet que dans les autres disciples de Jésus-Christ[2], et l'on ne saurait s'en étonner quand on considère l'élévation et la puissance de son génie, l'éducation supérieure qu'il avait reçue, l'expérience de la vie que lui donnèrent ses propres combats intérieurs, la vaste sphère d'action à laquelle il fut appelé[3]. Il ne pouvait en être de même de saint Jacques, dont l'esprit n'avait pas reçu la même culture, qui n'avait d'ailleurs ni la même ardeur d'imagination ni les mêmes facultés intellectuelles que

[1] Quelques-unes sont fort remarquables, entre autres celle d'Ustéri et celle de Dœhne sur saint Paul, et celle de Holm sur saint Jean.

[2] Néander, *Le Siècle apostolique,* traduction française, t. II, p. 60.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 67 et suivantes.

l'apôtre des gentils, et qui ne fut pas comme lui converti à la foi nouvelle par une crise violente. S'adressant aux Juifs, au milieu desquels sa vie tout entière s'écoula, il dut porter ses réflexions plus sur ce qui rattache le christianisme au judaïsme que sur ce qui l'en sépare. Autre avait été l'ordre d'idées sur lequel saint Paul, travaillant à répandre la foi parmi les païens, avait été conduit à insister. Ces circonstances expliquent comment il se fit que l'esprit chrétien ne se dégagea pas aussi complétement dans saint Jacques de l'enveloppe juive que dans saint Paul[1]. Je laisse de côté ce qui concerne saint Jean, qui joua un rôle moins actif dans les discussions du premier siècle de l'ère chrétienne. Mais s'il était nécessaire de résumer dans leur ensemble les tendances diverses des apôtres, Néander nous apprendrait que le christianisme du quatrième évangéliste fut aussi en rapport avec sa nature, et que, moins pratique que saint Jacques et moins spéculatif que saint Paul, saint Jean, chez lequel dominait l'élément mystique, considère la doctrine chrétienne principalement dans ses rapports avec les grands faits de la vie intérieure[2].

Ainsi, dans ce système, les types divers des doctrines apostoliques ont leur raison dans les différentes aptitudes de la nature humaine[3] et représentent chacun un des côtés du christianisme. Cette division, dit-on, était une nécessité[4]. Le christianisme est trop riche, trop vaste, trop fécond pour pouvoir se peindre tout entier dans le développement d'un seul homme. Il est tout à la fois une vie de l'intelligence, une vie du sentiment et une vie de la volonté, et comme ces trois éléments de la nature humaine ne se trouvent jamais dans un seul homme, ni dans un complet développement, ni dans un parfait équilibre, et qu'un seul d'entre eux domine dans chacun de nous, il a fallu trois types différents de la doctrine chrétienne pour donner, par leur ensemble, le christianisme tout entier : saint Paul en représente l'élément spéculatif, saint Jacques l'élément pratique et saint Jean l'élément mystique, et de cette diversité résulte l'unité, comme dans un concert l'harmonie est produite par la différence des voix.

Ce système serait parfait si l'on ne trouvait dans les écrits apostoliques que des diversités, mais ils renferment aussi des oppositions. Nous y voyons saint Paul résister en face à saint Pierre[5], saint Jacques

[1] Néander, *Le Siècle apostolique*, traduction française, t. II, p. 165-173.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 175 et suivantes, 195 et 196.
[3] Schaff, *Geschichte der apostolichen Kirche*, p. 609-617.
[4] Lutterbeck, *Die Neutestament. Lehrbegriffe*, t. II, p. 138-156.
[5] *Galat.*, II, 11-14.

réfuter saint Paul [1], des divisions très-prononcées surgir entre les Églises [2], des prédicateurs du christianisme dénigrer avec animosité d'autres prédicateurs de la doctrine chrétienne, les accuser d'usurper le titre d'apôtres et s'efforcer de substituer à leur Évangile un Évangile différent [3].

Erreur, répond Néander; entre les doctrines apostoliques, il y a des différences, il n'y a point d'oppositions. Jamais les apôtres ne se sont combattus les uns les autres; tout au plus quelques malentendus divisèrent-ils momentanément saint Pierre et saint Paul [4]. Quant aux autres divisions signalées, elles se produisirent non d'apôtre à apôtre, mais entre les apôtres d'un côté et de faux docteurs de l'autre, hommes qui, se séparant de l'enseignement apostolique, voulaient établir leurs opinions erronées sur la ruine des doctrines prêchées par les véritables disciples de Jésus-Christ. Les judaïsants, contre lesquels saint Paul s'élève avec tant d'ardeur dans son épître aux Galates, ne sont ni saint Jacques, ni saint Pierre, ni saint Jean, ni même des hommes avoués par eux. Ce sont des fourbes abusant du nom des apôtres palestiniens qui ignorent leurs manœuvres [5]. De même, quand saint Jacques attaque la doctrine du salut par la foi au nom de la doctrine du salut par les œuvres, ce n'est pas l'enseignement de saint Paul qu'il a en vue, bien loin de là. Son dessein est seulement de repousser les conséquences fausses et dangereuses que certains sectaires tiraient de la doctrine de l'apôtre des gentils, et qu'il aurait désavouées lui-même s'il les avait connues [6].

Est-ce bien là le sentiment que donne la lecture des écrits de saint Paul et de saint Jacques? Quoi! ces adversaires de saint Paul qui le suivent partout, l'attaquant ouvertement ou le minant sourdement, qui lui contestent son titre d'apôtre, c'est-à-dire le droit de prêcher et de propager la doctrine chrétienne, qui veulent substituer un autre Évangile à celui qu'il avait annoncé [7], ne seraient que des inconnus qui ont pu troubler les Églises sans que leurs noms soient passés à la

[1] *Jacques*, II, 14-26.

[2] I *Corinth.*, I, 10-13. *Galat*, I, 6 et 7.

[3] *Galat.*, IV, 17; II, 4 et 5. 2. *Corinth.*, XI, 12-15, 21 et suiv. *Philip.*, III, 2 et suiv.

[4] Néander, *Le Siècle apostolique*, t. II, p. 21, 22 et la note. M. Ritschl, dans la deuxième édition de son *Enstehung der altkathol. Kirche* a renchéri encore sur l'explication peu vraisemblable de Néander du passage *Galat.*, II, 12.

[5] Néander, *ibid.*, t. I, p. 177-180. Lutterbeck, *ibid.*, t. II, p. 79, 87, 90, 101, etc.

[6] Néander, *ibid.*, t. II, p. 9-13.

[7] *Galat.*, I, 6-9.

postérité, que des fourbes désavoués par tous les apôtres, et sans autre autorité que leurs propres affirmations! Ce seraient encore des inconnus sans autorité, sans position, sans importance, que ces partisans de la doctrine du salut par la foi, réfutés par saint Jacques! Rien de plus contraire aux textes mêmes des écrits apostoliques. Saint Paul lui-même associe les adversaires qu'il combat aux plus considérés d'entre les chrétiens, à ceux qu'on regardait comme les colonnes de l'Église[1]. Saint Jacques a prévenu de son côté toute fausse interprétation de sa pensée, en ayant soin de prendre, pour réfuter la doctrine du salut par la foi, précisément le même fait choisi par saint Paul pour la prouver[2]. Ce choix ne peut pas être considéré comme l'effet du hasard; il indique évidemment que l'apôtre de Jérusalem attaquait directement l'apôtre des gentils sur le terrain même où celui-ci s'était placé.

Je ne suivrai pas plus loin un système qui blesse le sens historique. Une discussion exégétique détaillée en montrerait encore mieux les illusions, mais elle ne serait pas ici à sa place; et d'ailleurs, les passages les plus importants, sur lesquels elle porterait, seront examinés et expliqués plus loin. J'en viens maintenant à un troisième système qui, se dégageant entièrement des préoccupations dogmatiques, ne s'est proposé que de tenir compte des faits tels qu'ils sont donnés par les documents de la période apostolique; c'est à M. Baur qu'en est due la première conception. Je ne m'en tiendrai cependant ni à ses vues particulières ni à celles de son école; elles partent de principes vrais, mais elles s'égarent trop souvent, du moins à ce qu'il me semble, dans des exagérations systématiques. J'en corrigerai ce qui me paraît peu satisfaisant, par les travaux des autres théologiens qui ont employé la méthode de ce célèbre critique et suivi la même voie, sans marcher sous ses drapeaux, et j'espère donner ainsi un résumé général de ce qu'il y a de plus positif et de moins sujet à contestation dans les études faites en Allemagne, dans ces derniers temps, sur la période apostolique, du point de vue franchement historique.

La première communauté chrétienne, fondée à Jérusalem par les apôtres, se composait de Juifs qui ne se distinguaient du reste des enfants de Jacob que par cette simple croyance que Jésus de Nazareth avait été le Messie annoncé par Moïse et les prophètes[3]. Le règne du

[1] *Galat.*, II, 2 et 6.

[2] *Jacques*, II, 10-26, et *Galat.*, III, 6-14. *Rom.*, IV, 2 et suiv. *Act.*, XXI, 17-26. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 511 et 512.

[3] *Actes*, IX, 22; II, 36; V, 42; VIII, 4, 5, 35; XI, 20; XIII, 32; XVII, 3; XVIII, 5, 28. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 287 et 288.

Messie n'était destiné, dans leur opinion, qu'à la famille d'Israël, et ce n'était, dans tous les cas, qu'en s'en faisant le fils adoptif, en se soumettant par conséquent aux pratiques juives, que les païens pouvaient y avoir accès. Les chrétiens primitifs n'entendaient pas rompre avec le judaïsme. Le christianisme n'était pas pour eux une religion nouvelle, il était simplement le couronnement de l'édifice dont Moïse avait posé les fondements, et dont les prophètes et les docteurs avaient élevé les murailles. Le temple de Jérusalem était pour eux, comme pour tous les Juifs, le lieu saint par excellence; ils assistaient au culte [1], ils fréquentaient les synagogues [2]; le grand prêtre n'avait rien perdu de sa dignité à leurs yeux, et la loi cérémonielle conservait pour eux son caractère divin et obligatoire [3].

De son côté, la masse de la nation ne voyait en eux que des israélites plus pieux et plus fervents. Même après qu'ils eurent à plusieurs reprises résisté à l'autorité du sanhédrin, les disciples de Jésus-Christ ne passèrent parmi le peuple ni pour des apostats ni pour des partisans d'une religion nouvelle; tout au plus furent-ils tenus pour une nouvelle secte en Israël, et l'on peut dire, avec M. Reuss, que pendant longtemps les chrétiens purent passer pour un parti juif, et le furent réellement [4].

Le christianisme arriva bientôt à une conscience plus nette de ce qu'il était en réalité; il trouva des partisans parmi les Juifs hellénistes qui habitaient Jérusalem ou qui s'y rendaient attirés soit par des motifs de religion, soit par des intérêts moins relevés. Or, les Juifs hellénistes qui embrassaient la foi nouvelle ne pouvaient pas l'accepter dans le même sens que des Juifs sortis des rangs des pharisiens. Les cérémonies mosaïques avaient perdu à leurs yeux la plus grande partie de leur prestige, et les espérances messianiques ou n'avaient pour eux aucune importance, ou étaient entendues dans un sens allégorique et moral. Leurs tendances religieuses, différentes de celles des Juifs palestiniens, et leur éducation, presque en tous les points contraire, les portèrent sinon à séparer tout d'abord le christianisme du judaïsme, du moins à lui donner une couleur plus spiritualiste. Ce qui est certain, c'est que de très-bonne heure il y eut à Jérusalem même un noyau de chrétiens, sortis du milieu des Juifs hellénistes, qui formaient comme une société à part à côté des chrétiens d'origine juive palestinienne [5].

[1] *Actes*, II, 46; II, 1 et suiv.; V, 20; XXI, 26.
[2] *Actes*, XXVI, 11.
[3] Credner, *Das Neue Testament*, t. II, p. 20-23.
[4] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 291. *Actes*, XXIII, 5; XXVIII, 12.
[5] *Actes*, VI, 1-9.

Jusqu'à quel point était poussée la division entre ces deux fractions, il est difficile de le préciser; mais on voit qu'll y avait chez les chrétiens hellénistes une tendance déjà décidée à séparer le christianisme du judaïsme. Un d'entre eux, Étienne, fut mis à mort pour avoir soutenu des doctrines peu favorables au mosaïsme [1], et la petite Église helléniste fut chassée de Jérusalem, tandis que les chrétiens qui ne s'étaient pas séparés de la tradition juive furent épargnés [2].

La division se creusa plus profondément quand le christianisme, débordant le cercle de la nationalité juive, eut commencé à se répandre parmi les païens. Il était impossible que sur ce nouveau terrain il ne rompît pas la forme judaïque, dans laquelle il avait été d'abord enfermé. La foi nouvelle fut prêchée pour la première fois à des hommes étrangers à la race juive par ces hellénistes, proscrits par le sanhédrin après le martyre d'Étienne [3]. Ce fut encore un helléniste, né à Tarse en Cilicie et sorti de l'école de Gamaliel, qui, après avoir été un fanatique ennemi de la foi nouvelle, devint son plus zélé propagateur parmi les païens. Il est probable que le souvenir de ses antécédents, plus poignant sans aucun doute en présence de ceux qu'il avait poursuivis d'abord avec une aveugle fureur, rendit le séjour de la Palestine odieux à saint Paul et le poussa à porter ses pas vers d'autres contrées. Peut-être aussi sa première éducation, qui avait été grecque, la facilité avec laquelle il parlait la langue la plus répandue à cette époque dans l'empire romain, et ses vues plus élevées sur le caractère du christianisme, contribuèrent à lui faire choisir le monde païen pour champ de travail.

Le christianisme fut apporté à Antioche par les chrétiens hellénistes dispersés par le supplice d'Étienne; il y prit un développement si considérable que ses partisans furent désignés par un nom particulier, celui de chrétiens [4]. En peu de temps Antioche était devenue le centre de ce qu'on pourrait appeler le paganochristianisme, comme Jérusalem était celui du judéochristianisme. Saint Paul y avait fixé sa demeure : c'est de là qu'il partait pour porter l'Évangile dans d'autres villes de l'Asie Mineure; c'est là qu'il revenait se reposer de ses voyages apostoliques. Le christianisme avait pris dans cette ville, et sans aucun doute

[1] *Actes*, VI, 11, 14. Baur, *Das Christenthum der drei ersten Jahrhunderte*, p. 42 et 43.
[2] *Actes*, VIII, 1.
[3] *Actes*, VIII, 4-6, 26-38; XI, 19-26.
[4] *Actes*, XI, 26. Le récit des Actes implique que les chrétiens de la Judée ne se distinguaient pas des autres juifs par une qualification particulière. Ewald, *Geschichte des apost. Zeitalters*, p. 407 et 408.

dans toutes celles de l'Asie Mineure, un autre caractère qu'à Jérusalem. Tandis que dans le centre du judaïsme les disciples de Jésus-Christ, sortis de la famille de Jacob, observaient encore toutes les prescriptions de la loi, les chrétiens d'Antioche, païens d'origine pour la plupart, ne connaissaient et ne pratiquaient aucune des cérémonies juives. Quelques chrétiens venus de Jérusalem dans cette ville, scandalisés de voir les ordonnances mosaïques laissées de côté, protestèrent hautement contre ce qui leur paraissait une impiété, et déclarèrent aux chrétiens d'Antioche que s'ils n'étaient circoncis selon l'usage prescrit par Moïse, ils ne pouvaient être sauvés. Saint Paul et Barnabas s'élevèrent contre cette prétention [1]. Ce fut le commencement d'une querelle qui devait survivre à ceux qui l'avaient soulevée. Le dissentiment prit des proportions plus considérables quelques années plus tard, et ce fut encore à Antioche que la scène se passa. Saint Paul et saint Pierre s'y trouvaient en même temps, vivant en parfaite intelligence, et admettant de concert dans le sein de la communauté chrétienne les païens qui en étaient dignes par leurs sentiments, sans les obliger à la pratique de la loi cérémonielle. Mais des hommes envoyés par saint Jacques étant arrivés de Jérusalem, saint Pierre craignit de blesser les scrupules de ses frères de la Judée, se sépara de saint Paul et cessa ses relations avec les chrétiens d'origine païenne. Son exemple fut suivi de tous les membres de l'Église qui étaient Juifs de naissance. Qu'on explique comme on voudra la conduite de saint Pierre, elle n'en était pas moins un blâme de la liberté chrétienne dont usaient les chrétiens sortis du sein du paganisme. Saint Paul crut de son devoir de condamner ces scrupules tardifs. « Je lui résistai en face, dit-il, parce qu'il méritait d'être repris [2]. »

Depuis ce moment les deux partis vécurent en pleine hostilité.

Ce qui les séparait ne portait ni sur un détail insignifiant ni sur des faits accessoires : le caractère et le fond même du christianisme étaient ici en cause, et c'est ce qu'il importe de bien comprendre. Le point de fait sur lequel éclata la division était l'admission des païens dans la communauté chrétienne. Les apôtres palestiniens voulaient qu'ils fussent reçus d'abord dans la famille d'Israël par la circoncision et qu'ils fussent obligés à la pratique des cérémonies juives; pour saint Paul, il suffisait qu'ils eussent les dispositions morales que demande la foi

[1] *Actes*, XV, 1 et 2. *Galat.*, II, 1-5.
[2] *Galat.*, II, 11-22.

chrétienne; tout le reste était sans importance. Or voici ce que suppose chacune de ces vues différentes :

Si le païen avait besoin, pour devenir chrétien, de passer d'abord par adoption dans la famille d'Israël, l'œuvre de Jésus-Christ était renfermée dans le sein du judaïsme; elle n'était qu'un simple complément de l'ancienne alliance; le christianisme restait la religion des Juifs, une religion nationale; le particularisme juif dominait toujours; Dieu continuait à n'être le père que des descendants de Jacob, et les préjugés pharisaïques, dont Jésus-Christ avait été le constant adversaire, envahissaient de plein droit la société chrétienne.

Au contraire, si les conditions de l'admission dans la communauté chrétienne étaient purement morales et pouvaient être remplies par tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de nationalité et de langue[1], s'il suffisait pour être chrétien d'adopter pour la règle de sa vie les principes enseignés par Jésus-Christ et de le reconnaître pour guide, pour maître et pour sauveur, le christianisme n'était pas l'apanage exclusif des Juifs; il appelait à lui les Grecs et les barbares, en général tous les hommes, puisque tous ont les mêmes besoins spirituels et moraux, comme saint Paul le faisait remarquer, et il devenait une religion universelle, la religion de la conscience morale elle-même.

La question de fait recouvrait donc une question de principe. Le christianisme serait-il la religion du Juif ou la religion de l'homme, une religion nationale ou une religion universelle? Voilà ce qui, en réalité, divisait les premiers continuateurs de l'œuvre de Jésus-Christ.

Et le différend était encore plus profond. Le particularisme des apôtres palestiniens et l'universalisme de saint Paul dérivaient de conceptions différentes du christianisme. Les premiers, ne s'élevant pas au-dessus du point de vue juif, qui était aussi en général celui de l'antiquité, rattachaient la religion aux cérémonies, qui n'en sont cependant qu'une expression plus ou moins incomplète. Ils ne faisaient pas sans doute abstraction du sentiment religieux et moral qui doit les accompagner. On les voit, en effet, insister constamment sur la nécessité d'une vie conforme à la loi de Dieu, sur la repentance, la charité, l'humilité, en un mot, sur la pratique du bien en général; mais, en somme, leur idéal religieux n'est pas très-relevé. L'élément mystique, qui constitue le fond même de la religion, y tient peu de place[2]. La

[1] *Rom.*, III, 22.
[2] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 377 et 378.

religion pure et sans tache[1] consiste pour eux dans une morale aux maximes de laquelle il n'y a rien à reprendre, mais qui rappelle ce qu'il y a de meilleur dans les préceptes des écoles juives. En général, l'épître de saint Jacques, l'expression la plus complète de ce point de vue, ne dépasse guère le niveau de l'Ancien Testament. Quoiqu'elle contienne à elle seule, comme le fait remarquer M. Reuss, plus de réminiscences des discours de Jésus que tous les autres livres du Nouveau Testament pris ensemble[2], elle laisse dans l'ombre plusieurs côtés de l'enseignement du Maître, celui, entre autres, dans lequel il sépare son œuvre de celle de Moïse, des prophètes et des docteurs de la synagogue[3]. Il n'y est parlé ni de la rédemption ni de la régénération, les deux points capitaux du christianisme. La seule allusion qui soit faite à la vie du Sauveur regarde ses souffrances, et il est ici associé à Job et aux prophètes, qui sont donnés au même titre que lui comme des modèles à suivre dans l'affliction[4].

Pour saint Paul, il y a entre le judaïsme et le christianisme non point une différence de degré, mais une différence essentielle[5]; la loi mosaïque et, comme elle, la loi naturelle qui se manifeste par la voix de la conscience[6], sont uniquement la préparation d'une puissance morale plus haute, qui est précisément la foi chrétienne. Que peut faire la loi, autant celle de Moïse que celle de la conscience? Deux choses : d'abord indiquer à l'homme ce qu'il doit faire[7]; et ensuite, en le mettant en présence d'un idéal moral qu'il ne peut accomplir, éveiller en lui le sentiment de sa misère morale[8]. Cela suppose que l'action de la loi se borne à commander et ne va pas au delà[9]; par elle nous apprenons à connaître notre devoir; mais pour l'accomplir parfaitement, il faut quelque chose de plus, quelque chose qui n'est pas la loi, qui ne peut se montrer chronologiquement qu'après elle, et qui, sentiment intérieur éveillé en l'homme par l'enseignement de Jésus-Christ, est ce que saint Paul appelle la foi[10].

[1] *Jacques*, I, 27.
[2] Reuss, *ibid*, t. I, p. 379 et 380.
[3] *Luc*, V, 36-38; VI, 1-5; XI, 38 et suiv.; XIII, 10-16; XVII, 10, etc.
[4] *Jacques*, V, 10 et 11.
[5] Baur, *Das Christenthum und die christl. Kirche*, p. 48 et suiv. Du même auteur, *Paulus*, Stuttg, 1845, ouvrage remarquable qu'il faudrait citer ici presque tout entier.
[6] *Rom.*, II, 14 et 15; VII, 7-25.
[7] *Rom.*, III, 20; VII, 7, 12, 14; I *Timoth.*, I, 8-11.
[8] *Rom.*, III, 19; VII, 7-14. *Galat*, III, 22.
[9] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 69. *Rom.*, VIII, 3.
[10] *Rom.*, III, 31; VIII, 3.

Ce n'est pas à dire cependant que la loi soit absolument impuissante, mais les fruits qu'elle produit ne sont pas ceux qui justifient l'homme devant Dieu. « Le caractère propre de la loi (et c'est là la chose essentielle pour le système), le caractère de la loi est d'être une autorité placée hors de l'homme, une puissance étrangère à sa nature, venant lui présenter et lui prescrire une série de commandements et exigeant une obéissance passive, stricte, absolue, devant être constatée par l'acte qui en résulte, et non par le sentiment qui aura pu dicter cet acte. Pourvu que l'acte se fasse, la loi sera satisfaite; peu lui importera de savoir si l'homme y a été décidé par une heureuse disposition morale ou par la crainte du châtiment[1]. » Ainsi, par rapport à la loi, le sentiment n'est pas l'affaire importante; l'essentiel, c'est l'acte en lui-même l'*opus operatum*. C'est le contraire au point de vue moral : l'acte n'est que l'accessoire; le sentiment qui l'a inspiré est l'essentiel. Ce point de vue est celui de saint Paul. A la légalité pharisaïque il opposera la moralité évangélique, et voici ce que le christianisme est pour lui :

La loi donne la connaissance de ce qu'il faut faire, rien de plus; elle n'a égard qu'à l'acte lui-même. La religion chrétienne, en exigeant de l'homme non plus seulement d'agir bien, mais encore et surtout de faire le bien par amour pour le bien, transforme ses sentiments et lui donne la puissance d'exécuter librement et volontairement ce que la loi commande. Le christianisme est donc ainsi comme une création nouvelle[2], et c'est ce que l'apôtre veut exprimer quand il oppose Jésus-Christ à Adam[3], l'homme régénéré à l'homme naturel[4].

Ce changement a été accompli dans l'histoire par Jésus-Christ. Sa vie, sa mort et sa résurrection sont le point de départ d'une ère nouvelle; avant lui la légalité, après lui et par lui la moralité[5]. Mais comment ce changement s'accomplit-il dans chaque homme? C'est par la foi, répond saint Paul. Tel est le principe nouveau qui doit diriger la vie, principe intérieur, pénétrant l'homme tout entier, bien différent du principe ancien qui était la loi et qui n'était en réalité qu'un commandement extérieur, pesant en tyran sur la volonté rebelle.

[1] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 68.

[2] *Rom.*, VII, 6. *Éphés.*, II, 15; IV, 22-24. *Coloss.*, III, 9 et 10. *Galat.*, VI. 15.

[3] *Rom.*, V, 12-19. I *Corinth.*, XV, 45-49.

[4] *Éphés.*, IV, 24. *Coloss.*, III, 9, 10. *Rom.*, VI, 4-6. II *Corinth.*, V, 17.

[5] *Galat.*, III, 23, 24. Cette idée s'élève jusqu'à la hauteur d'une vue philosophique de l'histoire; elle est dans tous les cas la première indication de la séparation du monde moderne d'avec le monde ancien. Usteri a tracé d'après elle le plan et la division de son ouvrage sur la doctrine de saint Paul.

Cette foi qu'il oppose partout à la loi, n'est pas pour l'apôtre une simple adhésion de l'esprit à la vérité de l'enseignement de Jésus-Christ. Elle commence bien par là[1], mais elle pénètre plus profondément dans la nature humaine. Elle s'empare du cœur, elle le remplit de confiance en la bonté de ce Dieu qui a livré son Fils pour nous[2]; elle fait naître en lui un sentiment correspondant, un besoin d'aimer Dieu à son tour[3] et de ne compter que sur sa grâce[4]. Elle fait plus encore, elle se rend maîtresse de la volonté qui, renonçant, pour ainsi dire, à son indépendance personnelle, se subordonne à la personne du Sauveur, s'identifie avec son existence idéale, se met en communion complète avec lui[5]. C'est ici le dogme capital de la théologie paulinienne, celui qui domine tous les autres et qui les explique. Dès que l'homme s'est identifié avec le Christ pour vivre de sa volonté et de son esprit, au lieu de suivre l'impulsion de ses propres affections charnelles, il possède en lui une force désormais victorieuse contre le péché, et il n'a plus besoin des préceptes d'une loi qui est de beaucoup inférieure au principe de vie qui l'anime[6].

Plusieurs des épîtres de saint Paul sont pleines d'explications sur la différence de la loi et de la foi, c'est-à-dire de la notion que les apôtres palestiniens se faisaient du christianisme et de la conception qui lui est propre. Cette insistance n'a rien qui doive étonner; c'était ici le véritable champ de bataille. Mais il serait superflu de suivre l'apôtre plus loin; ce qui précède suffit pour bien établir ce qui le sépare des judaïsants, et pour mettre en lumière les deux conceptions religieuses opposées : d'un côté, le christianisme est compris comme une religion spiritualiste, idéale; de l'autre, c'est une morale, pure sans doute dans son principe, mais s'alliant à un formalisme plus propre à faire illusion à la conscience qu'à l'éclairer.

Il est également inutile d'indiquer comment l'universalisme du christianisme était la conséquence naturelle de la notion que saint Paul se faisait du christianisme. Le lecteur saisira lui-même assez facilement les termes moyens qui rattachent ces deux idées l'une à l'autre, sans qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point.

On doit voir maintenant que c'est bien, comme je l'ai dit, sur l'es-

[1] *Rom.*, X, 14-17. I *Thessal.*, II, 3.
[2] *Rom.*, V, 8; VIII, 32.
[3] *Rom.*, V, 5; X, 9 et 10.
[4] *Rom.*, VIII, 31-39; III, 24-26. *Éphés.*, I, 7; II, 7 e 8.
[5] *Galat.*, II, 20; III, 7 et suiv.
[6] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 124-127.

sence même du christianisme que s'engagea la lutte entre saint Paul et les apôtres de Jérusalem. Cette lutte remplit tout le premier siècle et se prolongea même assez avant dans le second. Il était dans l'ordre des choses que devant l'idée capitale qui s'y trouvait en cause, toutes les autres questions pâlissent. Elle fut en effet le centre autour duquel s'agita toute la période apostolique. Presque tous les écrits chrétiens de cette époque et la plupart de ceux du moment suivant se rapportent directement à ce sujet. Il a inspiré les épîtres les plus importantes de saint Paul, celles de saint Jacques et de saint Pierre. Il a donné naissance au livre des Actes des apôtres. Fermez les yeux sur cette lutte, et ces écrits deviennent tout à fait incompréhensibles.

Comme il arrive dans toutes les querelles dans lesquelles sont engagés de graves intérêts, les partis furent ici désignés par les noms de leurs chefs. Saint Paul était à la tête des chrétiens universalistes, saint Jacques conduisait les judaïsants[1]. Le nom de ce dernier fit place peu à peu à celui de saint Pierre, sans aucun doute par cette raison que, lorsqu'on voulut plus tard concilier les deux tendances opposées, on crut prudent de parler de saint Pierre dont le judaïsme avait été comparativement modéré, plutôt que de saint Jacques dont les sentiments judaïsants avaient été inflexibles. Au second siècle, la lutte est entre saint Pierre et saint Paul, et le nom de saint Jacques ne reparaît que dans les écrits de quelques judéochrétiens, fidèles jusqu'à l'obstination à l'ancien point de vue. Dans les livres du Nouveau Testament, ceux qui suivent saint Paul sont appelés les Hellénistes[2], ou ceux de Paul ou encore ceux d'Apollos[3]; et les chrétiens du parti contraire, ceux de la circoncision[4], ceux de la Judée[5], ceux d'entre les pharisiens ou ceux de la secte des pharisiens qui ont embrassé la foi[6]. Ces dénominations, comme le fait remarquer M. Reuss, sont une preuve évidente que le siècle apostolique avait la conscience de la lutte qui le divisait et de son immense importance[7].

S'il faut s'en rapporter au livre des Actes des apôtres, on aurait essayé d'abord de prévenir la collision par un compromis. Après les premiers troubles excités à Antioche par les judaïsants venus de Jérusalem, saint Paul, qui s'était élevé contre leurs prétentions, aurait été

[1] Credner, *Das Neue Testam.*, t. II, p. 366. Reuss, *ibid.*, t. II, p. 507.
[2] *Actes*, XI, 20; XX, 4.
[3] I *Corinth.*, I, 12.
[4] *Actes*, XI, 12.
[5] *Actes*, XV, 1.
[6] *Actes*, XV, 5.
[7] Reuss, *ibid.*, p. 507.

envoyé à Jérusalem avec Barnabas pour s'entendre avec les apôtres qui résidaient dans cette ville et qui étaient considérés comme les colonnes de l'Église[1]. A cette occasion, on aurait décidé que les païens pourraient être admis dans l'Église chrétienne sans avoir besoin d'être circoncis et sous la seule condition de s'abstenir de ce qui avait été sacrifié aux idoles, du sang, des choses étouffées et de la fornication[2]. La plupart des théologiens allemands ne voient pas de raison de soupçonner l'authenticité de cette décision. En général, l'école de Tubingue s'est montrée plus difficile, et dernièrement encore M. Hilgenfeld a élevé contre l'opinion reçue de graves objections[3]. Je ne m'arrêterai pas à discuter ce point, je ferai seulement remarquer qu'aucun des deux partis ne tint compte de l'arrêté dont parle le livre des Actes des apôtres; que les judaïsants prétendirent toujours que la circoncision et l'observation de la loi étaient des conditions indispensables de l'admission des païens dans l'Église chrétienne; que saint Paul, loin de s'appuyer sur cette décision pour s'opposer aux judéochrétiens, n'en fait mention nulle part; en un mot, que les choses continuèrent à marcher comme si le décret de Jérusalem n'existait pas.

Si l'on a bien compris l'opposition radicale des deux points de vue qui étaient en présence, on ne sera pas étonné que les apôtres palestiniens n'aient vu dans saint Paul qu'un novateur dangereux, qu'un ennemi déclaré. Il avait d'abord essayé de détruire le christianisme par la violence et la persécution; il le ruinait maintenant bien plus sûrement en le défigurant, en le transformant en une doctrine impie. Renverser la loi et la tradition de Moïse, n'était-ce pas enlever les fondements de l'œuvre du Messie? Pouvait-il y avoir de crime plus détestable? Leur conscience leur faisait un devoir de s'opposer à cette odieuse entreprise. Quel ménagement avait-on d'ailleurs à garder envers cet adversaire? « Qui était-il donc? avait-il été assis aux pieds du Maître? L'avait-il seulement vu ou approché? Est-ce bien de lui qu'il avait reçu sa mission? Ces questions, on les faisait maintes fois et hautement, car Paul s'empresse d'y répondre, soit expressément, soit indirectement, dans toutes ses épîtres, et plus d'une fois il les discute à fond[4]. Le nom

[1] *Galat.*, II, 1-5. *Actes*, XV, 1-4. Ces deux récits ne semblent pas pouvoir s'accorder dans toutes leurs parties.

[2] *Actes*, XV, 24-29.

[3] *Zeitschrift fur wissenschaftl. Theologie*, n° 2, p. 91 et suiv. La comparaison d'*Actes*, XV, 24-29, avec *Actes*, XXI, 25, ne semble pas propre à faire croire à l'authenticité du fait rapporté dans le premier de ces deux passages.

[4] I *Corinth.*, IX, 1 et suiv. II *Corinth*, XI. *Galat.*, I. *Ephés.*, III, 7. I *Thessal.*, II, 4. I *Timothée*, I et II. *Tite*, I, 3, etc.

d'apostat, dont les judéochrétiens le gratifiaient très-volontiers[1] et si hautement que Jacques lui-même jugea à propos de lui en glisser un mot et de lui suggérer un moyen d'en prévenir les fâcheuses conséquences, ce nom seul, pesé dans la balance des passions religieuses, nous fait mesurer l'immense distance qui séparait les deux points de vue[2]. »

Une véritable contre-mission fut organisée en conséquence pour paralyser les efforts de saint Paul et pour ramener à l'Évangile des judaïsants ceux qui s'étaient laissé séduire par ses prédications. L'existence de cette espèce de conspiration n'est pas douteuse. On en trouve les traces bien marquées dans la plupart des épîtres de l'apôtre des Gentils. On y voit qu'on lança partout sur ses pas des hommes qui le décriaient auprès des Églises fondées par ses soins[3], qui produisaient des lettres de recommandation d'origine fort respectable pour s'introduire dans les troupeaux[4], qui réclamaient pour les apôtres palestiniens une autorité exclusive[5], et qui, se proclamant les seuls et véritables disciples de Jésus-Christ[6], et rompant avec les chrétiens non circoncis[7] amenés par saint Paul à la connaissance de l'Évangile, imposaient aux fidèles, comme condition de salut, la circoncision[8], et en général l'observation de toutes les prescriptions de la loi mosaïque et de la traduction juive[9]. Persuadés sans doute que tous les moyens étaient bons pour le succès d'une cause qui leur paraissait sainte, les agents du traité judaïsant ne reculèrent pas devant des manœuvres d'une coupable déloyauté. Ils firent circuler, sous le nom de saint Paul, des lettres et des discours dans lesquels on lui faisait dire qu'éclairé par de nouvelles lumières il désavouait ce qu'il avait enseigné jusqu'alors[10].

Telles étaient les haines que l'on avait réussi à amasser sur sa tête, que sa présence à Jérusalem suffit pour exciter un mouvement populaire, dans lequel il aurait été déchiré par une foule en fureur, sans l'intervention du commandant de la cohorte romaine[11]. A Rome, où à

[1] *Actes*, XXI, 20-28.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 511 et 512.
[3] II *Corinth.*, XI, 13 et suiv. *Galat.*, I, 7.
[4] II *Corinth.*, III, 1.
[5] II *Corinth.*, XI, 5. *Galat.*, III, 6 et suiv.
[6] I *Corinth.*, I, 12. II *Corinth.*, I, 7.
[7] *Galat.*, II, 12.
[8] *Galat.*, II, 3; V, 2 et suiv. *Coloss.*, II, 21 et suiv. *Rom.*, XIV, 1-6.
[9] *Galat.*, III, 10-21.
[10] II *Thessal.*, II, 2. Néander, *Siècle apostolique*, t. I, p. 173 et 175.
[11] *Actes*, XXI, 27-40; XXII, 22, 23; XXIII, 12, 13.

la suite de cette sédition il fut amené captif, il ne trouva point d'amis disposés à l'assister dans sa défense, parmi les nombreux chrétiens de cette ville [1]. Il paraît même qu'on représenta en plusieurs lieux sa captivité et ses afflictions comme une preuve et peut-être aussi comme une juste punition de ce qu'on appelait ses erreurs [2].

Le centre de toutes ces menées était à Jérusalem. Mais qui les avait inspirées? qui les dirigeait? Un parti formé de pharisiens convertis au christianisme et exagérant les tendances judaïsantes des Douze, répondent un grand nombre de théologiens appartenant à presque toutes les nuances dogmatiques [3]. C'est possible; mais on ne peut oublier que les noms de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jean se trouvent malheureusement mêlés partout à ces tristes débats [4]; que dans une circonstance très-grave se rapportant précisément à la question de l'observation d'une prescription juive par les chrétiens d'origine païenne, saint Paul se vit obligé de résister en face à saint Pierre [5]; que dans plusieurs autres circonstances, le mauvais vouloir des apôtres palestiniens à son égard éclata d'une manière évidente [6].

Cependant saint Paul ne céda pas à l'orage. Fort de la pureté de ses intentions et de la vérité de son point de vue, il traita lui-même sans ménagement des adversaires qui l'attaquaient avec déloyauté et perfidie, et parfois dans sa défense, passant au-dessus des agents secondaires de ces menées, il ne craignit pas d'en faire remonter la responsabilité jusqu'à ceux qui étaient les plus considérés dans l'Église et qui en étaient regardés comme les colonnes [7]. Il n'est presque aucune de ses épîtres dans lesquelles il ne soit forcé de se défendre contre les faux frères [8] qui le poursuivent en tous lieux, ouvriers de mensonge qui se déguisent en apôtres du Christ [9]. Si ses adversaires se glorifient de la sainteté de leur origine, il peut faire valoir les mêmes priviléges. Sont-ils Hébreux? il l'est aussi. Sont-ils israélites? il l'est de même. Sont-ils de la postérité d'Abraham? il en est également. Sont-ils minis-

[1] II *Timoth.*, IV, 16. *Coloss.*, IV, 11.
[2] *Éphés.*, III, 1-13. *Philip.*, I, 27-28.
[3] Néander, *Siècle apostolique*, t. I, p. 99-190. Credner, *Das Neue Testament*, t. I, p. 55, etc.
[4] I *Corinth.*, I, 12. *Galat.*, II, 12. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 512 et 513.
[5] *Galat.*, II, 11-14.
[6] *Actes*, XXI, 21 et suiv.
[7] *Galat.*, II, 2, 6, 9.
[8] *Corinth.*, XI, 26.
[9] *Ibid.*, XI, 13-15.

tres du Christ? il l'est à meilleur titre qu'eux : il a accompli plus de travaux, souffert plus de blessures, bravé plus de dangers, gémi plus souvent dans les prisons, souffert plus d'afflictions pour la cause de Jésus-Christ, que ceux qui veulent rabaisser son ministère, contester son apostolat et lui enlever la confiance et l'affection de ses enfants en la foi [1]. L'Évangile qu'il a annoncé est le seul véritable. Anathème à quiconque en prêcherait un autre, fût-ce un ange venu du ciel [2]. Ceux qui s'élèvent contre son enseignement et troublent les Églises qu'il a fondées ne veulent, après tout, que renverser l'Évangile de Jésus-Christ [3]. Ils font gloire de ce qui devrait être pour eux un sujet de honte; ils ne s'attachent qu'aux choses de la terre; ils sont en réalité des ennemis de la croix du Seigneur [4].

Son indignation n'a point de bornes contre ceux qui anéantissent l'œuvre du Sauveur, en prêchant la justification par l'observation des cérémonies juives et des pratiques pharisaïques [5]. « Les phrases qui leur sont jetées à la tête, dit M. Reuss, blessent les convenances d'un siècle auquel l'étiquette a fait perdre l'habitude du naturel. Ils sont des faussaires [6], des menteurs [7], des chiens [8], des suppôts de Satan qui lui-même prend quelquefois les dehors d'un ange de lumière [9]. Des jeux de mots aussi spirituels par leur à-propos qu'étranges pour le langage de nos jours, appellent la raillerie au secours de la bonne cause et vont servir jusqu'à des éclats d'humeur dont l'affreuse énergie [10] étonne plus qu'elle ne nous entraîne [11]. »

Auquel des deux partis restera la victoire? Auquel des deux sera-t-il donné de diriger définitivement l'Église chrétienne? à l'Évangile des œuvres ou à l'Évangile de la grâce? Ni à l'un ni à l'autre. Comme il arrive toujours, quand deux partis extrêmes se disputent la domination des esprits, il se forma un parti moyen qui voulut concilier les judaïsants et les pauliniens, et mettre fin à des discussions dangereuses

[1] *Corinth.*, X, XI et XII. *Philip.*, III, 3-9.
[2] *Galat.*, I, 8.
[3] *Ibid.*, I, 6 et 7. *Rom.*, XVI, 17 et 18.
[4] *Philip.*, III, 18 et 19.
[5] *Galat.*, V, 4-6.
[6] II *Corinth.*, II, 17; XI, 13-15.
[7] II *Corinth.*, XI, 13.
[8] *Philip.*, III, 2.
[9] II *Corinth.*, XI, 13 et 14.
[10] *Galat.*, V, 12.
[11] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 515. Baur, *Das Christenthum und die christl. Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, p. 49

pour les succès de la cause chrétienne. C'est le parti qui triompha et qui légua son pâle éclectisme à la théologie du siècle suivant.

L'existence de cette nouvelle tendance nous est révélée par quelques-uns des livres du Nouveau Testament, composés évidemment dans un but ou du moins dans un esprit de conciliation, et dans quelques écrits du second siècle. Mais à quelle époque se forma-t-elle? C'est un point sur lequel les historiens de l'Église primitive diffèrent entre eux.

M. Reuss semble croire, sans s'expliquer cependant d'une manière explicite, qu'elle ne se montra que lorsque les deux conceptions opposées du christianisme, celle des judaïsants et celle de saint Paul, se furent émoussées réciproquement, et que la lutte eut fait disparaître par le frottement de la discussion leurs aspérités [1]. L'école de Tubingue se prononce plus catégoriquement. Elle place sa naissance assez tard dans le second siècle, par cette raison générale qu'on ne peut penser à la conciliation que lorsque les deux partis extrêmes se sont usés par leurs propres excès et ont poussé leurs principes jusqu'à leurs dernières conséquences. Et comme on trouve encore en présence, dans le second siècle, le parti judaïsant et le parti paulinien, se combattant avec vigueur, le parti de la conciliation doit être renvoyé à une époque postérieure [2].

Je ne saurais partager ce sentiment, encore moins la raison sur laquelle il se fonde. L'histoire nous apprend que les partis moyens sont contemporains des partis extrêmes. Il y a eu des Érasme en même temps que des Luther, et il ne dépendit pas du spirituel humaniste que la paix ne se fît entre Rome et la Réforme avant que la bataille fût décidément livrée. Le même spectacle nous est donné par la Révolution française. Dans sa première assemblée délibérante, il se forma un centre en même temps qu'une droite et qu'une gauche. Comment pourrait-il en être autrement? Il est des hommes qui par nature sont destinés à appartenir à des partis moyens : les modérés et les pacifiques par tempérament, les timides, ceux encore qui ne saisissent pas très-bien la logique des principes. Ces hommes sont de tous les temps et de tous les pays. Il n'a pu se faire qu'ils aient manqué au siècle apostolique. Ne peut-on pas ranger dans l'une ou l'autre de ces catégories, Barnabas qui, après avoir été si longtemps le compagnon d'œuvre de saint Paul, se laissa entraîner à faire cause commune à Antioche avec

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 569 et 570.
[2] Schwegler, *Das nachapostoliche Zeitalter*, t. II, p. 115 et suiv.

les judaïsants [1]; Démas, qui finit par l'abandonner à Rome, pour se joindre à ses adversaires [2]; Marc, qui semble avoir passé à plusieurs reprises d'un parti à l'autre [3]; peut-être encore Luc, s'il est vrai, comme l'assure la tradition, qu'il soit l'auteur du livre des Actes des apôtres?

Il est permis de croire qu'au moment même où la discussion était le plus animée entre saint Paul et les apôtres palestiniens, un certain nombre de chrétiens conçurent l'espoir de mettre fin à des dissentiments dont ils ne comprenaient pas certainement la portée et dont ils s'exagéraient les dangers pour les progrès du christianisme. Ce fut là l'origine de la tendance conciliatrice. Elle se produisit plus hardiment après la mort des apôtres, quand, par le cours naturel des choses, des hommes comme Luc, Barnabas, Marc, Silas, se trouvèrent placés au premier rang. On peut donc placer à cette époque, c'est-à-dire dans les vingt-cinq dernières années du premier siècle, ceux des écrits du Nouveau Testament dans lesquels cette tendance est évidente, sans qu'il soit nécessaire de rejeter leur composition, avec Schwegler et en général avec l'école de Tubingue, au milieu du siècle suivant.

Ces livres sont au nombre de trois : la première Épître de saint Pierre, l'Épître aux Hébreux et les Actes des apôtres. Un fait fort remarquable, ce me semble, et dont on n'a pas tenu assez de compte, c'est que les auteurs de ces livres sont tous sortis du paulinisme, et qu'il n'est aucun écrit de cette époque, et l'on peut ajouter qu'il n'en est point de l'époque suivante, dans lequel un judéochrétien tende une main de conciliation à ses adversaires [4]. Il n'y a là rien que de conforme aux analogies de l'histoire. Dans toutes les batailles, dans quelque sphère de l'activité intellectuelle qu'elles se livrent, c'est toujours le parti des idées les plus avancées et les plus vraies qui s'incline devant celui qui représente les erreurs du passé. Il faut des siècles pour reconquérir ensuite laborieusement le terrain dont un

[1] *Galat.*, II, 13; comparez *Actes*, XV, 37.

[2] II *Timoth.*, IV, 10.

[3] *Actes*, XV, 37-40. II *Timoth.*, IV, 11.

[4] Credner fait sortir le parti de la conciliation des disciples de saint Pierre qui, selon lui, tenait une sorte de milieu entre saint Jacques et saint Paul : *Das Neue Testam.*, t. II, p. 39, 40 et 366. Cette opinion suppose que la première épître qui porte le nom de saint Pierre est bien réellement de cet apôtre, et que le récit du *livre des Actes*, XV, 4-31, est entièrement historique. Elle a contre elle quelques passages des épîtres de saint Paul et quelques-uns des faits que j'indiquerai plus loin. Cependant, les bases sur lesquelles elle repose étant admises, elle pourrait, avec quelques légères modifications, acquérir un certain degré de vraisemblance.

homme de génie avait pris possession, et que la faiblesse ou l'incapacité de ses disciples avait abandonné. Du reste, comme je l'indiquerai plus loin, saint Paul n'eut aucun successeur digne de lui [1].

La première épître de saint Pierre, en général parénétique, ne contient pas de système théologique. On y trouve juxtaposées des formules qui rappellent l'enseignement de saint Paul et d'autres qui sont inspirées par le judéochristianisme. Il y a plus encore. « Cette lettre, si courte après tout, contient une longue série de passages plus ou moins littéralement copiés dans d'autres épîtres, et ce qu'il y a de plus curieux à remarquer, empruntés d'un côté à Paul et de l'autre à Jacques. Le fait ne saurait être révoqué en doute, et ne peut être attribué au hasard [2]. » Si l'on considère enfin que cette épître se termine par une apologie de saint Paul, dont les discours, parfois difficiles à entendre, sont détournés de leur véritable sens, est-il dit, par des personnes ignorantes [3], on ne pourra s'empêcher de la regarder, avec Schwegler, comme l'œuvre d'un paulinien qui veut essayer de rapprocher les deux partis opposés [4].

La tendance de l'Épître aux Hébreux est également éclectique, mais conçue d'un point de vue plus élevé. Son auteur veut prouver la supériorité du christianisme sur le judaïsme [5]; c'est là une idée paulinienne, mais, par la manière dont il la présente, il la rapproche des principes des judéochrétiens. Le christianisme n'est pour lui qu'un judaïsme transformé, qu'une nouvelle puissance, et, pour ainsi dire, une forme spiritualisée de la théocratie mosaïque [6]. Ce n'est pas ainsi que saint Paul entendait le rapport de l'ancienne et de la nouvelle alliance, quand il déclarait que la première n'était qu'une simple préparation de la seconde [7]. L'auteur de l'Épître aux Hébreux fait cependant un pas encore plus décisif vers le judéochristianisme. Non-seulement il garde le plus profond silence sur la participation des païens au royaume de Dieu, et par conséquent aussi sur la doctrine, si chère à saint Paul, de l'universalisme chrétien, mais encore il semble regarder le salut

[1] C'est un fait généralement reconnu. Credner en a tiré parti pour expliquer quelques faits de la fin du premier siècle. *Das Neue Testament*, t. II, p. 83 et suiv.

[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 580. M. Reuss donne l'indication des principaux de ces passages.

[3] I *Pierre*, III, 15 et 16.

[4] Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 22 et suiv.

[5] *Ibid.*, t. II, p. 272.

[6] *Ibid.*. t. II, p. 321.

[7] *Galat.*, III, 24 et 26.

comme réservé au peuple élu [1] et comme concentré dans la famille d'Abraham [2].

Le livre des Actes des apôtres présente une autre forme ou peut-être une autre phase de la tendance moyenne. Son auteur ne semble pas avoir eu d'autre but que d'étouffer les dissentiments des deux partis et de les amener à l'oubli de leurs vieilles querelles, en leur montrant que les chefs dont ils prétendaient suivre les drapeaux avaient travaillé dans une parfaite entente à la propagation du christianisme, et qu'ils avaient ouvert l'un et l'autre aux incirconcis les portes de l'Église. L'examen des faits qu'il raconte suffit pour trahir ce dessein. Il n'est, en effet, question dans ce livre ni de l'ensemble des travaux des premiers propagateurs de la religion chrétienne, comme pourrait le faire croire son titre, qui n'est pas d'ailleurs de la main de l'auteur, ni même de tous les travaux et de l'enseignement complet de saint Pierre et de saint Paul, qui sont mis presque seuls en scène. On n'y trouve guère que ce qui, dans la vie et dans la prédication de ces deux apôtres, se rapporte à l'admission des païens dans l'Église [3], c'est-à-dire à la question débattue entre les deux partis.

Ce dessein devient bien plus manifeste encore quand on remarque dans quel esprit ce livre a été composé. On y découvre partout un désir bien marqué de rapprocher les vues de saint Paul et celles des judaïsants; le salut y est présenté comme acquis par Jésus-Christ et non par la pratique des lois cérémonielles [4]. C'est bien ainsi que l'entendait saint Paul. Mais ce salut est plutôt le résultat de l'accomplissement des prophéties par Jésus-Christ [5], comme le prétendaient les judéochrétiens, que de l'acte mystique de la régénération, comme le voulait l'apôtre des gentils. Sur la question du rapport de la nouvelle alliance à l'ancienne, même système d'accommodement entre les deux points de vue. L'auteur du livre des Actes est bien d'avis, avec saint Paul que la loi cérémonielle a perdu par l'Évangile sa valeur absolue; mais il lui reconnaît encore une valeur relative. S'il ne convient pas de l'imposer aux païens qui embrassent la foi chrétienne [6], ce serait, ce lui semble, une apostasie que de vouloir en dispenser les chrétiens

[1] *Hébreux*, II, 17; XXII, 22.
[2] *Ibid.*, II, 16. Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 322.
[3] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 592-594. Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 74-83.
[4] *Actes*, III, 15; IV, 12; V, 31; X, 35; XX, 28.
[5] *Ibid.*, III, 18 et suiv.; XIII, 32 et suiv.
[6] *Ibid.*, XV, 10.

d'origine juive[1]. Comme on le voit, la décision de l'assemblée de Jérusalem[2] est son programme théologique[3].

Dans ce compromis entre les deux partis, le paulinisme fut sacrifié. Des deux grands principes pour lesquels saint Paul avait combattu toute sa vie, l'un, sa notion idéale de la foi, trop au-dessus des conceptions religieuses de son temps, est entièrement mis de côté, et l'autre, sa notion de l'universalisme du christianisme, était déjà réalisé par la marche même des choses et s'imposait comme un fait accompli. Si du moins on lui avait laissé la gloire de l'avoir soutenu le premier! Mais il était dans l'intérêt du parti conciliateur de montrer les autres apôtres d'accord avec lui sur ce point, et, au mépris de l'histoire, on fit de saint Pierre l'homme choisi par Dieu pour prêcher l'Évangile aux païens[4]. On associa, il est vrai, saint Paul à ses travaux; mais la tradition dénatura plus profondément encore les faits. Le livre des Actes représente saint Paul comme le compagnon d'œuvre de saint Pierre; la légende ne fit bientôt de lui que l'auxiliaire de celui-ci.... Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que, tandis que ses travaux étaient méconnus et oubliés dans le sein de l'Église, sa mémoire était de plus en plus en exécration auprès de ceux qui se rattachaient encore au point de vue judaïsant. Ce surcroît de haine était dû à une circonstance dont la responsabilité ne pouvait cependant peser sur le grand apôtre des gentils. Ses principes spiritualistes sur le caractère idéal du christianisme et sur l'indépendance et la supériorité de la nouvelle alliance par rapport à l'ancienne, avaient été recueillis par plusieurs des sectes gnostiques, et se trouvèrent ainsi poussés à des exagérations et associés à une théosophie étrange. Les judaïsants s'en autorisèrent pour l'accuser d'être le père du gnosticisme, et l'auteur des *Clémentines*, l'identifiant avec Simon le Magicien, personnage dont on avait fait la personnification de la Gnose, le peignit sous les plus noires couleurs et comme l'ennemi de saint Pierre devenu, de son côté, le représentant du christianisme[5].

Le parti judaïsant fut bien autrement heureux. Son principe de l'obligation de la loi cérémonielle des Juifs pour les chrétiens périt, il est vrai; mais l'esprit qui l'avait animé triompha : l'Évangile des œuvres

[1] *Actes*, XV, 11; XXI, 21.
[2] *Ibid.*, XV, 6-19.
[3] Sur la différence du saint Paul tel qu'il est dépeint dans le *livre des Actes*, et du saint Paul, tel que le montrent ses Épîtres, *voyez* Baur, *ibid.*, p. 112-115.
[4] *Actes*, XV, 7; X et XI. Comparez avec *Galat.*, II, 2 et 7.
[5] Baur, *ibid.*, p. 79 et suiv.

l'emporta sur l'Évangile de la grâce. La destruction de Jérusalem et de son temple rendit impossible la célébration d'un certain nombre de pratiques cérémonielles; les autres eurent peu à peu d'autant moins de partisans que la ligne de démarcation entre les Juifs et les chrétiens était devenue plus marquée et que le christianisme faisait chaque jour moins de conquêtes parmi les enfants d'Israël. Ainsi, les événements plutôt que les efforts du parti de la conciliation firent oublier la prétention des judaïsants d'imposer aux chrétiens le joug de la loi et de la tradition juive, et se chargèrent de pacifier les anciens dissentiments. Le petit nombre de ceux qui s'obstinèrent à maintenir dans toute sa rigueur un principe qui n'offrait plus de sens ni d'intérêt à la grande majorité des chrétiens se vit forcé de se retirer de l'Église, et finit par former la secte dissidente connue sous le nom d'ébionitisme [1].

Mais si la forme particulière du judéochristianisme disparut, son esprit passa tout entier dans le parti moyen et par lui dans l'Église chrétienne des siècles suivants; seulement, il fut obligé de s'appliquer à d'autres objets. En abandonnant le cérémonialisme pharisaïque, il se porta sur les pratiques ascétiques, vers lesquelles d'ailleurs poussait le grand courant des premiers siècles de l'ère chrétienne, et si le salut ne dépendit plus de la circoncision, de la distinction mosaïque des viandes, de la célébration du sabbat et des nouvelles lunes, et de l'observation des mille petites prescriptions des pharisiens, il eut pour conditions les jeûnes, les abstinences et les mortifications de tous genres. Le saint Jacques dont Hégésippe a tracé le portrait [2] pouvait encore servir de modèle à la piété chrétienne.

La tendance conciliatrice marque certainement plutôt une décadence qu'un progrès. Elle ne vaut, à tout prendre, ni la tendance judaïsante, qui a sa raison d'être dans le respect d'un passé vénéré, ni à plus forte raison les grandes et belles vues spiritualistes de saint Paul. En jetant sur l'histoire apostolique un voile que la critique moderne parvient avec peine à déchirer, en léguant à la postérité la légende de l'association de saint Pierre et de saint Paul pour une œuvre commune, légende qui, prenant son point de départ dans le livre des Actes des apôtres, alla en grandissant jusqu'au commencement du troisième siècle [3], elle a contribué pour sa part à faire prévaloir sur les temps apostoliques des idées erronées qui ont exercé une funeste influence

[1] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 516. Baur, *ibid.*, p. 156-158.

[2] Eusèbe, *Hist. ecclés.*, t. III, p. 361 et suiv.

[3] Baur, *ibid.*, p. 126-131. Reuss, *Die Geschichte der heilig. Bücher der N. T.*, 2e édit., § 253 et § 267.

sur la formation et le développement de la théologie. Par sa crainte des discussions, non moins que par son défaut d'intelligence de la nature et de la valeur des principes en présence, elle poussa l'Église chrétienne à donner une valeur exagérée à l'uniformité de croyance et de culte, et en étouffant le mouvement et la vie, elle transforma le christianisme en un gouvernement des consciences, dans lequel la réglementation morale, si hautement condamnée par Jésus-Christ dans les pharisiens, a pu marcher de pair avec celle du Talmud.

MICHEL NICOLAS.

LES
JEUNES POETES AUTRICHIENS.

Maurice Hartmann, *Zeitlosen*, 1858. — Charles Beck. — Alfred Meissner.

Tout poëme est une lettre de change tirée sur l'idéal, et l'idéal est en faillite. L'Allemagne cependant se montre incorrigible. Au milieu de la consomption qui menace les arts, elle s'obstine à ne point mourir aux créations du sentiment. Et comment le pourrait-elle sans cesser d'être l'Allemagne? N'est-elle pas la reine de la métaphysique? Or, la poésie est la métaphysique du cœur. Par l'esprit et par le sentiment, cette nation est métaphysicienne, et elle le restera. Pas plus que les individus, les peuples ne se dépouillent de leur tempérament. On accuse l'Allemagne de livrer sa pensée à un matérialisme effréné. Que l'on ose approcher cependant ces doctrines redoutables, et du sein des plus excessives on sentira sortir encore je ne sais quel parfum d'idéalisme qui dénonce la race dans ses instincts indestructibles, et nous garantit, après une évolution en plus d'un sens salutaire, qu'elle reviendra, munie de richesses nouvelles puisées au fort de la réalité, vers ses premières et constantes amours.

Dès qu'elles atteignent une certaine puissance, les facultés humaines font effort vers l'absolu; il les attire violemment à lui comme le pôle attire l'aimant. Dans leur essence et dans leur objet suprême, l'art et la science sont un effort vers la divinité, c'est-à-dire vers l'idéal, qui la représente à nos yeux : ici un effort de l'esprit, là un effort du sentiment. La science est le divin rendu sensible à la pensée à travers la

nature. La poésie à son tour est la nature interprétée par le cœur dans sa divinité. L'éternelle harmonie déployée dans le temps et dans l'espace fait l'objet réel de la science comme celui de l'art. Mais tandis que le divin se manifeste dans la conscience humaine par l'apparition de la loi morale, dans l'esprit par l'apparition de l'idée, le sentiment l'atteint d'emblée, et, par une sorte d'ouïe intérieure, perçoit, dans la diversité inépuisable des notes, des accords, et des dissonances elles-mêmes, la symphonie universelle que l'âme du poëte répète, par fragments et sans jamais l'épuiser, comme un milieu vibrant et sonore où la nature jouirait de sa propre harmonie.

Qui a l'ouïe des choses divines possède le sens poétique. L'Allemagne, personne ne le contestera de ceux auxquels ne suffisent pas les chansonniers du *Caveau*, s'est toujours montrée douée de ce sens à un haut degré. Bien que la surdité relative des âmes l'ait gagnée aussi, qu'elle ne produise plus de Gœthe ni de Schiller, pas même des Rückert et des Uhland, elle n'est pas restée veuve de toute poésie véritable en ces derniers temps. L'Autriche a voulu payer sa dette tardive à la littérature. La Hongrie et la Bohême lui ont prêté des poëtes. L'infortuné Lenau (Nimbsch von Strehlenau) et Anastasius Grün (comte d'Auersperg) sont les chefs et furent les initiateurs de cette petite tribu qui a surgi tout à coup, à l'écart et en dehors des traditions, sans filiation directe avec le passé, et, comme il semble, sans influence possible aussi sur les futures destinées des lettres en Allemagne. Isolé, il n'y a pas d'inconvénient à étudier ce groupe isolément. S'il fallait caractériser sommairement cette petite phalange d'écrivains, nous dirions qu'elle a une double racine, et que, dans son aspect le plus général, elle s'offre comme un lyrisme entaché des préoccupations sociales dominantes à l'heure où elle naquit. Ces préoccupations ont faussé, selon nous, et réduit considérablement l'essor de cette *poussée* imprévue de poëtes. La poésie ne doit ni ne peut servir qu'elle-même, ou bien elle n'est plus la poésie; et parce qu'elle ne vit que de sa propre substance, il n'est aucun maître, fût-il le génie souverain de la civilisation, qui l'indemnisera jamais du sacrifice qu'elle lui ferait de sa nature intime. Elle ne doit porter aucune autre livrée que celle de l'art.

On a écrit en Allemagne d'énormes traités sur l'esthétique; tous fort respectables assurément, mais dont la conclusion peut se résumer ainsi : la poésie est la poésie, l'art est l'art, le beau est le beau. Il n'est pas encore bien certain que les fabricants d'esthétique ne croient avoir inventé la poésie et les poëtes, tandis qu'au contraire, s'ils sont

de ce monde et qu'il leur soit donné d'éditer de lourds in-octavo, c'est un peu aux poëtes qu'ils le doivent. La grammaire n'a jamais produit un écrivain, tandis que les écrivains ont fait la grammaire, et avec elle les grammairiens.

S'il est vrai que la poésie ne relève que d'elle-même, le poëte ne peut procéder, en tant que poëte, d'aucune opinion ni d'aucun parti : il n'est justiciable que des lois éternelles de la beauté et de l'art, lesquelles, n'en déplaise aux doctes professeurs, il a seul mission de révéler. Pour faire des poëmes, soyez poëtes : il n'y a pas d'autre conseil à donner, et c'est là tout le secret. On n'a pas vu jusqu'ici que l'esthétique ait fait naître aucun poëte, ni qu'elle ait corrigé les mauvais, toujours des génies à leurs propres yeux ; elle n'a pas davantage amélioré les bons, qui n'ont que faire de ses préceptes, et dans l'âme desquels la nature a daigné écrire de sa propre main les lois du beau qu'ils proclament dans leurs œuvres. Que l'esthétique récolte donc ses herbiers, qu'elle y couche, pour l'y dessécher, cette fleur exquise et de parfum si subtil qu'on appelle poésie : elle ne fera jamais pousser le moindre brin d'herbe dans les domaines de l'art. La critique provoque la critique, la production engendre la production. Un poëte qui veut se développer doit lire la nature et les grands poëtes : c'est là que sont ses maîtres.

Ce n'est pas, on l'imagine bien, que nous entendions nier le rôle et l'importance de la critique en général. Ce que nous réprouvons, en matière d'art, ce n'est pas la vraie critique, cette sœur jumelle de la poésie, née inféconde, mais se consolant de sa stérilité en se livrant avec amour à l'interprétation des chefs-d'œuvre, pour les appliquer ensuite comme mesure dans ses appréciations : non, c'est la critique systématique et métaphysique, telle qu'on l'a trop pratiquée chez nos voisins, en un mot la critique *a priori,* qui construit l'édifice de l'art comme celui de la nature, dans le plus superbe dédain des détails, de la diversité et du mouvement, où résident la réalité et la vie.

Lessing, qui était un vrai critique, et qui pour ce motif n'a écrit aucun système transcendant du beau, a parfaitement montré, mais sur pièces, dans son *Laocoon,* quelles sont les limites naturelles qui séparent la peinture de la poésie proprement dite. Son petit traité est admirable, et pour une de ses pages nous donnerions volontiers toutes les sublimes théories qui, en cinq et dix volumes, définissent le beau, de sa nature indéfinissable autrement que par lui-même. On ferait bien de relire Lessing en Allemagne et de chercher à suivre la voie qu'il a ouverte. S'il est des limites infranchissables entre la pein-

ture et les lettres, pourtant si voisines, combien n'en faut-il pas admettre entre la poésie et la morale, entre la poésie et la science, entre la poésie et les choses de l'ordre politique? Non certes que la poésie soit nécessairement brouillée avec l'une ou l'autre de ces grandes manifestations humaines, mais elle n'a pas à les considérer comme des juges ni à les employer comme des principes. Sans doute il se peut faire qu'elles présentent au sentiment le motif d'une inspiration poétique : mais en leur empruntant l'étoffe d'une création, le poëte qui reste fidèle à sa nature ne se sera point assujetti à leurs exigences; il les aura tout au contraire subordonnées à son propre être et employées au service de ses instincts personnels.

Toute poésie de tendance fera fausse route et nuira bientôt au développement de l'art. Si réellement les sources de l'inspiration poétique sont fermées, s'il est avéré que la poésie ne suffit plus à la poésie, contentons-nous de relire les grands poëtes, et attendons les temps où un réveil artistique sera possible. Mais persuadons-nous bien que nulle impulsion du dehors, aucune excitation étrangère à l'essence immédiate de l'art n'y pourront rien. Elles simuleront l'existence un instant, et puis le néant se manifestera avec une évidence plus grande encore. Si la poésie doit renaître, c'est d'elle-même, ou plutôt d'une régénération intérieure accomplie dans nos âmes, et qui produira la sienne. Ce jour sera celui où l'idéal reprendra le chemin de nos cœurs et s'y installera sous des traits renouvelés. Alors la tâche d'analyse sera terminée, du moins dans ses efforts les plus douloureux, et bien des problèmes se trouveront résolus qui assiégent nos pensées pour y jeter le trouble et l'angoisse. Les intelligences calmées, le sentiment, de nature synthétique, prendra sa revanche, et l'on verra naître de lui un printemps nouveau.

Jusqu'à ce jour, qui sans doute nous rendra les chefs-d'œuvre, ne soyons pas trop exigeants, et accueillons avec quelque reconnaissance les hommes qui ont gardé en eux assez de puissance de concentration et de profondeur pour nous montrer dans leurs œuvres au moins quelques rayons épars de cet astre qui versa l'auréole sur le front de quelques privilégiés. Applaudissons aux efforts du plongeur, dût-il ne ramener à la surface de l'âme qu'un petit nombre des perles enfouies dans ses profondeurs divines. C'est à ce titre que nous avons accueilli avec joie les nouvelles productions de M. Maurice Hartmann. S'il est des auteurs en abondance auxquels on souhaiterait d'aimer assez la poésie pour n'en point faire, il en est encore quelques-uns qui ont su gagner et conserver le droit de manier la langue admirable que les dieux seuls devraient parler, si les dieux habitaient

encore la terre. M. Hartmann est au nombre des élus. Sa réputation, établie dès 1844 [1] par le recueil qu'il publia alors sous le titre de « Calice et Épée [2] », s'est consolidée et agrandie par ses productions suivantes : « Nouvelles poésies » (1847); « La Guerre pour la forêt »; l'idylle « Adam et Ève » et « les Ombres » publiées en 1851. Depuis lors, l'auteur a fait paraître quelques récits dont nos lecteurs ont apprécié les mérites distingués. Aujourd'hui, cet écrivain rentre à pleines voiles dans la poésie, et il y rentre avec un succès nouveau. Les « Zeitlosen [3] » élargiront encore la place distinguée que M. Hartmann a su se faire. Son œuvre a cette saveur exquise qui dénote l'artiste, et que savent goûter les âmes qui, malgré tout, n'ont point divorcé avec le monde des enchantements intérieurs. « Sésame, ouvre-toi ! » et au commandement du poëte le sanctuaire s'ouvre en effet, pour étaler au regard les trésors ignorés du profane.

Ce n'est pas le sentiment seul qui fait le poëte, mais une certaine qualité de sentiment dont il est par excellence dépositaire : une manière à la fois profonde, délicate et harmonieuse de ressentir les choses, d'où résulte une manière profonde, harmonieuse et délicate de les exprimer. Entre l'impression et l'expression, si l'on écarte le mensonge qui fausse les individualités et forfait à la nature, il existe nécessairement et toujours une parfaite correspondance.

Le poëte, qui réside dans le sentiment, et l'artiste, qui vit dans l'imagination, coïncident par tous les points de l'âme et s'achèvent l'un dans l'autre en se reproduisant. C'est par le sentiment que l'homme communique avec lui-même et avec le dehors; c'est à l'aide de l'imagination qu'il se met en rapport, par le langage sous toutes ses formes, avec ses semblables et avec la nature, qu'il reproduit en la transfigurant. Quelles perspectives dans la nature interne de l'homme n'offrirait pas l'étude des rapports entre le sentiment et l'imagination, celle de leur constant échange et de leur réciprocité, si l'on s'appliquait surtout à saisir et à expliquer leur commerce si intime chez les hommes qui les révèlent dans leur plus haute puissance et leur distinction la plus exquise, chez les grands poëtes ! Il faudrait pour cela

[1] M. Hartmann est né en 1821, en Bohême, dans le village de Duchnik.

[2] *Kelch und Schwert.*

[3] Par ce titre, qui, littéralement traduit, signifie « les colchiques, » fleurs qui croissent en automne, l'auteur a voulu désigner le sentiment qui règne dans ces productions, dont le ton général rappelle les teintes harmonieuses, mais un peu tristes de la nature devenue rêveuse à l'approche de l'hiver. De la part de l'auteur encore plein de jeunesse, ce titre est une véritable licence poétique.

arriver au poëte à travers l'artiste, et déchiffrer, dans la manière de reproduire les choses au dehors, la manière de les recevoir au dedans, qui constitue toute individualité dans sa substance inaltérable.

Entre les poëtes, la nature crée des différences plus ou moins tranchées, ou bien des nuances psychologiques seulement. Tout sentiment est la perception immédiate du rapport individuel qui nous unit au monde. Il nous donne la première révélation de notre être intime et de ses liens avec les choses environnantes. Le monde et la vie, bien qu'ils se peignent dans l'humanité d'une façon semblable quant à leurs traits généraux, ne laissent pas néanmoins que de se réfléchir et de briser leurs rayons dans les différents individus comme en une multitude de miroirs particuliers. L'homme après tout n'est qu'un miroir conscient.

Chacun de ces prismes merveilleux qu'on appelle un poëte, a sa couleur spéciale qui domine, et cette couleur n'est autre que la qualité du sentiment, expression elle-même de l'individualité. Le sentiment de Gœthe, à la fois si varié et si harmonieux, si délicat et si profond, si plein de sérénité et de force dans la mélancolie, possédant sur son riche clavier toutes les notes de la douleur et de la joie humaines, ne ressemble pas à l'âme de Schiller, qui ressent les choses par grandes masses et à distance, avec un élan de virilité qui le porte à forcer l'expression et à lui donner un tour oratoire et une exagération de relief souvent mélodramatique, excessive et triviale. Cette différence, disons-le en passant, explique pourquoi Schiller était plus apte que Gœthe à aborder la scène, qui dans le drame veut de grands effets, un peu outrés et décoratifs, à cause de la perspective reculée où elle place le public et du diapason moyen de la foule à laquelle elle doit parler. Schiller monte souvent sur les échasses de la rhétorique, préoccupé qu'il est de l'effet, ou peut-être entraîné à son insu par le mouvement naturellement oratoire de son esprit. Plus poëte dans le sens absolu du mot, Gœthe se montre plus fin, plus délié et plus vrai dans son analyse de l'homme intérieur; c'est pourquoi il devait moins réussir comme poëte dramatique. Le dessin de ses personnages est d'un tissu trop délicat. Ses créations veulent être vues de plus près et appellent le petit nombre; ses pièces, enrayées par un travail très-achevé, quelquefois un peu minutieux et trop arrondi, n'ont pas cette allure précipitée que l'intérêt, ce souverain maître de la scène, commande à l'auteur au regard de la foule. Aussi n'est-ce pas dans ce milieu surexcitant et populaire du théâtre dramatique qu'il faut placer Gœthe pour le bien apprécier : c'est plus loin des hommes et plus près de

la nature. Si vous jugez Faust à la scène, vous le calomnierez malgré vous; mais prenez cette œuvre admirable sous votre bras, et allez-vous-en, un jour de printemps, vous asseoir dans la forêt sous un de ces chênes qui répandent avec leur ombre la tranquille majesté des siècles; puis, après avoir rêvé, écouté les profondes symphonies du silence, les bourdonnements des insectes se mêlant aux bruits confus des bois et formant autour de vous comme une atmosphère de mystères frémissants, après avoir baigné votre cœur dans la solitude et senti les ivresses réparatrices l'envahir, ouvrez le livre et lisez : vous comprendrez alors, et sous ces pages, vous sentirez peu à peu naître un battement à l'unisson de celui de la nature; vous comprendrez le génie panthéiste de Gœthe, fait pour chanter, non les grandes épopées ou les drames du genre humain, mais les poëmes de la nature et ceux qu'elle fait éclore dans l'amour au fond de nos cœurs.

Gœthe est mieux fait pour l'individu, Schiller pour l'humanité militante. L'un est un poëte, l'autre un poëte dramatique, après Shakspeare, bien qu'à une grande distance encore, le plus puissant des temps modernes. Tandis que Schiller, plein de l'élément viril, pousse à l'action, Gœthe porte à aimer et à se perdre, la tête inclinée sur une épaule chérie, dans les ineffables harmonies du grand poëme de la création. Gœthe a toujours cherché l'amour à propos de l'histoire, Schiller a toujours cherché l'histoire à propos de l'amour. Leurs meilleures œuvres témoignent de cette différence.

Les poëtes postérieurs pourraient servir de bas-reliefs au piédestal de ces deux statues coulées dans le bronze de l'histoire. Aucun de ces poëtes n'atteint à leur hauteur, bien qu'il y ait parmi eux encore des hommes dont se puisse honorer un pays qui a produit pour le monde entier deux génies du premier ordre. Les plus dominants sont Frédéric Rückert et Ludwig Uhland. L'originalité de Frédéric Rückert est incontestable. Le timbre de son âme a quelque chose de rapide et de net dans sa puissante sonorité; par contre, les qualités féminines de la grâce et de la souplesse élégante se trouvent en moindre proportion chez lui. Sa physionomie intérieure, fortement accentuée, se moule avec une énergie correcte et un relief frappant dans ses vers. L'artiste accuse le poëte. Auprès de lui, Uhland nous apparaît comme une nature pondérée; sa forme est achevée; son coloris vivant, animé et sain. Rien de trop, c'est sa devise. Son âme est comme un cadre, d'une dimension définie et un peu restreinte, où les objets viennent se ranger du dehors, se disposant sans effort selon les rapports naturels et les proportions artistiques, comme se peindrait d'un seul coup et

de lui-même un tableau sur une toile idéale finement préparée. Le péril, en ce genre, c'est le joli : le tableau de genre. Placez Uhland à côté de Burger, sombre, dramatique, emporté dans la nuit sans étoiles au galop inégal et retentissant du cheval de Lenore : vous comprendrez la différence de sentiment et d'imagination qui peut séparer deux poëtes, doués chacun d'un incontestable talent. Dans ce jeu des individualités, la poésie reste la poésie; elle intervient pour relier les natures les plus opposées et les tempéraments les plus extrêmes.

Ces exemples, rapidement indiqués, suffisent à établir que chez un poëte, quel qu'il soit, la manière de produire et d'exprimer relève directement de la manière de ressentir les choses et d'en recevoir des émotions. La question est donc de savoir, lorsqu'il s'agit de juger un poëte, c'est-à-dire de le caractériser, s'il a une capacité de sentiment suffisante pour lui donner, avec le don de création artistique, le rang et le titre de poëte. Il faut être sur ses gardes en ce point, et ne pas se laisser duper par les apparences. Combien de gens se *font* une manière parce qu'ils n'en ont pas, et singent la poésie aux applaudissements d'un public imbécile, trop dénué de sens esthétique pour avoir une opinion, ou trop couard pour oser l'exprimer.

M. Hartmann, qui voudra bien nous pardonner d'avoir pris par Gœthe, Rückert et Uhland pour revenir jusqu'à lui, a-t-il une nature poétique assez caractérisée pour lui assurer une place honorable parmi les poëtes de sa patrie? Et si cette individualité existe, en quoi consiste-t-elle ?

Pour résoudre cette question d'être ou de non-être, adressons-nous aux plus récentes productions de l'auteur, à celles que nous devons considérer comme les plus achevées : car il faut chercher l'homme dans ce qu'il a produit de meilleur; c'est toujours là qu'il se trouve le plus réellement. A mesure qu'il avance et qu'il grandit, ses premières imperfections l'abandonnent, elles ne lui appartiennent plus, tandis que ses qualités croissent, et qu'avec elles se développe et se dégage sa nature positive et durable. Les poëtes ont un temps de mue comme les oiseaux; leur premier plumage disparaît et fait place à un autre de couleur plus solide. Pour beaucoup, cette période critique est celle de la mort : ils ressuscitent bourgeois. C'est qu'au fond le poëte n'existait pas; les premiers enthousiasmes et les premières prérogatives de la jeunesse avaient simulé la poésie : c'était la beauté du diable, les roses fugitives du printemps que l'été voit disparaître. M. Hartmann a su durer, et c'est beaucoup aujourd'hui.

Dans les « *Zeitlosen,* » il y a trois compositions qui nous ont semblé

unir en elles, dans un cadre bien tracé, les qualités dominantes de l'auteur. Ces compositions portent le titre de *Symphonies*. Elles sont écrites à la glorification de la femme en ses trois plus hautes vertus : la puissance sublime de donner le bonheur, celle de soulager et d'adoucir par la bonté, celle enfin de vaincre les destins par le calme héroïsme de la résignation. Si tout poëte a chanté son hymne au printemps, il l'a chanté également à la femme, ce printemps éternel de nos cœurs.

En honorant la femme, l'homme s'honore lui-même. La nation germanique, Tacite en ferait foi, a toujours honoré la femme. Schiller a écrit pour elle l'une de ses plus belles poésies. Cet amour et ce respect, — il n'y a pas d'amour sans respect, — forme, avec le respect et l'amour de la nature, le trait le plus distinctif du sentiment germanique. Aimer la nature et adorer la femme, n'est-ce pas aimer et adorer une seule chose? car dans la femme, c'est l'enfant chéri de la nature que l'on aime. Les femmes forment une transition entre la nature et l'humanité virile. Elles adoucissent le passage; elles ramènent à a source première, par la spontanéité de leur sentiment et le libre épanouissement de leur pensée, la partie masculine de l'être humain, plus disposée à faire peser sur les choses le poids de la raison et de la volonté, qu'à se marier à elles par les retours de l'âme et les effusions de la tendresse. De la nature à la femme, quand elle n'est pas faussée par des convenances destructives, il n'y a qu'un degré, et un seul degré encore de la femme au poëte. Le poëte est une transition continuée par laquelle l'existence va des profondeurs créatrices de l'instinct aux clartés viriles de l'esprit maître de lui-même. C'est pourquoi le poëte aime la femme, et que seul il peut l'aimer dignement, parce que seul il comprend bien toutes les choses exquises qu'elle renferme, touchant lui-même par un de ses côtés à cette nature toute d'inspiration et d'amour. C'est pourquoi aussi il ne sépare pas dans son culte la nature et la femme, sachant les mieux entendre et les mieux adorer l'une par l'autre. Il faut aimer la femme pour voir s'animer, vivre, resplendir la nature.

M. Hartmann a marié ces deux *symphonies* vibrantes, la nature et la femme, et à sa voix elles ont formé une alliance nouvelle à la fois douce et originale. Le poëte a été à bonne école : il a souffert. Mais cette souffrance intime, il l'a dominée, maîtrisée par l'art. Les larmes se sont transformées dans le mystérieux creuset, et c'est aujourd'hui comme une rosée du ciel restée suspendue aux ronces du chemin. Il y a là des sentiments vivants, des lambeaux de l'âme, mais dans

une forme belle et recueillie, qui a purifié la douleur et l'a élevée dans les sereines régions des sourires résignés. La destinée et l'art ont rendu l'écrivain possesseur de lui-même; il a conservé assez de puissance pour sentir profondément la douleur; il n'a pas assez de faiblesse pour s'en laisser dominer. Ce sont d'excellentes conditions, les seules peut-être où se puissent produire des œuvres capables de répondre à la fois aux exigences du fond et de la forme. Sur la surface se joue le rayon, sous les cadences du rhythme et les plis de la vague, on sent, on devine les mystères ensevelis.

M. Hartmann possède en partie une des qualités que le génie de Gœthe a portées à leur plus haut degré de perfection : la sérénité dans la douleur. Véritable qualité d'artiste; car elle prouve que l'âme s'est dégagée par l'art et y a rencontré la liberté dans le beau. Le poëte éprouve à contempler ses propres tristesses une volupté intime, par où il parvient à les vaincre. L'artiste guérit le poëte. Dès que celui-ci souffre, il appelle à son secours l'imagination créatrice : elle s'approche de son cœur, et, offrant une issue au sang et aux larmes, elle le soulage des angoisses de l'idéal. Un poëte qui, tout en présentant une âme souverainement sensible aux coups de la vie, ne pourrait néanmoins recourir à l'art pour se consoler, mourrait de désespoir ou de folie. Il ne lui resterait, pour échapper à lui-même et à sa terrible capacité de souffrir, d'autre remède que le suicide ou l'abrutissement. « Je veux aller vers la liberté ! » s'écriait Lenau quelques intants avant de mourir, lorsque la démence avait fait soudainement irruption dans son cœur.

Ce n'est pas un mérite vulgaire que nous entendons signaler chez M. Hartmann, quand nous disons de lui qu'il possède la sérénité dans la douleur, car il n'y a guère que Gœthe, Uhland et Rückert qui, chacun selon sa mesure, soient parvenus à maîtriser leur sentiment au point de le soumettre sans réserve à la discipline réfléchie de la forme. L'auteur des « *Zeitlosen* » manie le rhythme avec une souplesse savante et naturelle tout ensemble; il y a sur quelques-unes de ses productions je ne sais quelle grâce répandue qui rappelle le Corrége. Arrêtés sans sécheresse, les contours flottent dans un voile léger de rêverie. Rien de brusque ni de heurté; aucun effort qui, se faisant sentir, trouble le charme : partout une douce fusion qui laisse apercevoir encore les plus fines nuances de l'expression et goûter par elles les diversités délicates de l'âme. Le fond est limpide et la forme est claire. En Allemagne, ce n'est pas, on le sait, chose de chaque jour.

La clarté, quoi qu'en puissent penser ceux qui font de l'inintelligible

la matière poétique, est une haute vertu de l'artiste. La confusion de la forme dénote toujours l'impuissance ou l'anarchie du sentiment. Le versificateur, singe de poésie, emploie la forme à revêtir le vide d'une apparence de réalité. Chez le poëte, elle naît toujours du fond; précipitée, brève ou lente, sèchement coupée ou déployée dans son abondance, elle ne fait que suivre, comme le caprice de l'onde, le jeu de l'inspiration mouvante. Il est des femmes qui recouvrent d'un voile léger leur beauté, afin d'en tempérer l'éclat par un indiscret mystère; ainsi fait le rayon du soleil en se jouant à travers les brumes matinales. Les récentes créations de M. Hartmann possèdent un charme analogue.

Tritesse sereine au fond, et dans la forme clarté et simplicité; des deux parts, dédain de l'effet et absence de l'effort : telles sont les priviléges dont jouissent les nouvelles productions de M. Hartmann. L'auteur nous pardonnera si nous tentons de transcrire ici quelques-uns des morceaux de son recueil qui nous ont paru mériter la plus grande estime. Au risque de commettre quelques péchés envers la langue française, infractions pour lesquelles d'avance nous demandons grâce au lecteur, nous chercherons à reproduire autant qu'il est possible le sentiment des passages choisis, en leur conservant le rhythme et la cadence de leur langue originale.

Voici un fragment emprunté à la première des trois symphonies :

Il est une chose que je crois :
Un Dieu de beauté,
Le plus beau de tous les dieux,
Sans nom, plein de mystère,
Trône quelque part au centre de la création,
Près de la source,
D'où émanent les torrents et les fleuves
Du beau,
Dans un Panthéon de toutes joies les plus pures,
Un Dieu qui, aux jours de grâce,
Envoie, plein de compassion,
Dans ces obscures profondeurs
Des messagers,
Messagers du bonheur.
En rêve souvent tu dois te souvenir,
Comment, étant auprès de son trône,
— La fleur du lis dans les mains,
Il s'appuya sur ton épaule, —
Et comment il te dit :
Lève-toi!
Sois une femme!
Va, et rends heureux!

Comme il dit à l'étoile :
Brille!
Comme il dit à la fleur :
Parfume!
Il te dit à toi :
Rends heureux!
Mais nous nous écrions
Avec enthousiasme, pieux et recueillis :
Demeure! demeure!
Achève ta mission,
Exerce ta puissance,
Toujours et toujours,
La plus belle puissance,
La vertu sublime de rendre heureux.

SYMPHONIE II.

S'il faut que je te couronne,
Je te couronnerai le plus volontiers
D'une couronne de violettes.
. . . .
Ni l'hirondelle
A l'aile brillante,
Ni l'alouette
Qui chante cachée dans l'air,
Ni l'étoile de l'amour
Brillant d'un plus vif éclat,
Ni du ciel
Le bleu plus profond
N'annoncent le printemps
Avec tant de douceur
Que la paisible violette
S'exhalant sous le gazon,
Souvent encore recouvert
De la mélancolie des automnes expirés.
La violette est pour moi
La fleur de la douceur,
Et c'est pour ta douceur
Que ta tête chérie doit être couronnée.
. . . .

SYMPHONIE III.

. . . .
Belle est la lutte; la plus belle
Est contre le destin.
Car invincible est le destin
Et son carquois est inépuisable.
Ce que tu fus et ce que tu es,
Et ce qui croît dans ton esprit,

Ce qui en silence germe dans ton cœur,
Ton amour et ta haine,
Ta sagesse et ta folie,
Ce que tu penses, rêves et ressens,
Ce que tu espères, redoutes, désires,
Tout se transforme en armes dans les mains du destin. —

En armes contre toi,
En armes inévitables, qui blessent,
Qui tuent vite ou lentement.
Il t'a élu —
Tu es perdu!
Car, sans pitié, il faut qu'il règne,
Lui-même esclave et bourreau,
Sans volonté, sans pensée,
Insensible,
Sous le joug de la nature,
Qui ne sait rien de la justice.
Non d'après les vertus, le courage ou les prières,
Non d'après des exploits ou des crimes —
D'après des lois;
D'après les nombres et les mesures inflexibles,
D'après d'éternelles formules,
Qui furent longtemps et éternellement avant toi,
Se règle ton bonheur ou ta misère.
Ta lutte est inutile.
. . . .
Cela fut, cela est,
Cela sera.
. . . .
Mais la femme,
L'élue de la douleur,
Dont l'homme hérita les larmes,
Comme un héritage maternel,
Contre cette victoire triomphante
Elle imagina, avec une ruse douce et féminine,
La victoire douloureuse,
Le renoncement.
Combien tu es belle dans ton triomphe, mon adorée!

:ompositions détachées que M. Hartmann a comprises sous
:ral de *Leben und Weben*[1], il a suivi ce précepte, si souvent
Gœthe et qui résume sa poétique : il faut que tout poëme
ne d'occasion, « *ein gelegenheits-gedicht.* » Il entendait par
doit puiser dans une émotion empruntée directement à

.e train de la vie.

la vie, à la situation du moment, la substance des créations artistiques. C'est le seul moyen d'être vivant, naturel et vrai. En d'autres termes : N'écrivez que les choses que vous éprouvez, et ne vous surmenez pas l'imagination pour engendrer en elle une excitation factice et malsaine, en tout contraire et nuisible à la véritable production. Mais avec une poétique pareille, voyez la difficulté : il faut être poëte. N'avons-nous pas inventé la poésie sans poésie? et n'est-ce pas bien plus méritoire de paraître poëte que de l'être en réalité? *Mundus vult decipi*. On comprendra ce que peut le conseil de Gœthe, en lisant dans les « *Zeitlosen* » les deux morceaux intitulés « Reproche, » qui nous ont rappelé de loin les élégies du maître. Il nous a paru impossible de rendre ces compositions, même par un tour approximatif, dans notre langue. Il faut donc nous contenter de les signaler; mais, ne pouvant nous résigner à fermer déjà le recueil, nous traduisons encore ici quelques petites œuvres capables de faire comprendre la gracieuse mélancolie et les délicates nuances d'une forme presque toujours pure et achevée :

NUIT.

Plus puissamment que les murmures du jour
Tu agis, nuit, dans ton silence.
Toutes mes pulsations écoutent
Si quelque haute volonté
Ne me dévoilera pas un secret de cette terre,
Pas un mystère du devenir,
De la vie et de la mort;

Si je n'apprendrai pas quelque chose cachée.
Mon âme écoute et frémit,
Comme un buisson, quand dans le lointain
Luisent les éclairs et gronde l'orage.
Mais du foyer des étoiles
Aucun esprit ne descend,
Des yeux seulement, remplis de silence,
Percent sous le voile obscur.

Plus loin chemine sans bruit
La nuit et le rêve; bientôt viendra le jour,
Et, comme les violettes de la nuit,
Le cœur se ferme et renonce.
Et le clair brasier du Levant
S'élargit de plus en plus,
Et mon existence descend
Comme une nacelle sur des flots sombres.

SILENCE.

Pas un mot et pas un souffle —
Restons muets.
Les saules qui s'inclinent
Sur les pierres funéraires se taisent aussi.
Ils s'inclinent et ils lisent
Comme moi sur tes joues :
Il fut un bonheur
Et il a disparu.

M. Hartmann n'est pas seulement un poëte lyrique; il sait sortir de lui-même et conter. Les *Récits poétiques*, qui forment la première moitié de son livre, ont une couleur peu commune. « Clarisse, » une légende dalmate, nous paraît surtout parfaitement réussie. Clarisse aime un moine, dont la chapelle est située dans une île non loin du rivage. Chaque nuit, trompant le regard de ses deux frères, elle sort du château, bâti comme un nid de vautour sur les rochers escarpés, au bord de la mer, se précipite dans les flots, nage avec vigueur, atteint l'île bienheureuse et tombe dans les bras de son amant. Avant l'aurore elle est de retour. Mais ses frères ont surpris le mystère. Un soir ils s'embarquent, ils arrivent. L'*Angelus* sonnait justement à la chapelle. Ils entrent : le moine est égorgé devant l'autel, sous les rayons du soleil couchant. Puis, à la nuit, les deux frères partent, allument un feu dans leur barque, et au moment où apparaît sur la rive opposée un blanc vêtement, ils poussent les rames et gagnent la pleine mer. Un feu allumé chaque soir était le signal convenu entre les deux amants et servait à orienter l'intrépide jeune fille. Ce soir-là elle nagea vainement :

. . . .
« Mon vigoureux corps, vas-tu t'épuiser ? »
Toujours aussi lointaine est la flamme.
« Malheur donc, malheur à moi !
Faut-il que la froide mer m'ensevelisse ? »
Les vagues murmurent et sourient en repos,
Les frères rament toujours.

« Pourquoi fuis-tu, lumière? — Mon corps se glace,
Mes bras retombent sans force,
Oh! attends-moi, comme tu m'attendis,
Que je me réchauffe dans les bras de l'amour ! »
Les vagues murmurent et sourient en repos,
Les frères rament toujours.

« Adieu, ô nuit, ô douce nuit!
Qui m'as vu au sein de l'amour.
Malheur à celui qui allume ce feu,
Malheur, il faut que je périsse! »
L'aîné dit : « Tout est tranquille! »
Les frères se dirigent vers le rivage.

Il faudrait citer encore, dans la partie narrative du volume, le morceau intitulé « les Prêtres, » récit d'une tournure sévère et pleine de largeur; « le Cavalier, » avec son allure sonore, vive et cadencée; plusieurs autres créations également, qui prouvent que la lyre de l'auteur n'est pas monocorde et sait répondre à des exigences diverses.

A la fin du recueil, après quelques poésies *du Sud*, au nombre desquelles nous goûtons surtout celle intitulée « Pas encore! » se trouvent quelques interprétations tirées de chansons bulgares, et, pour conclure, des poésies de Fray Luis Ponce de Léon (né en 1527, mort en 1591), traduites pour la première fois de l'espagnol dans leur rhythme original. Le poëte espagnol méritait de rencontrer un pareil traducteur. Entre poëtes, on ne se rend pas toujours d'aussi bons services. Mais c'est encore une des qualités de la Germanie, cette blonde et rêveuse fille du Nord, de s'entendre mieux qu'aucune autre nation à reproduire les créations poétiques du Midi. Il y a là certainement une grâce d'origine, un souvenir du premier berceau. Gœthe et Rückert l'ont prouvé. L'Allemagne a le sens de l'Orient; ses poëtes le possèdent aussi bien que ses philologues, ses voyageurs et ses métaphysiciens. Si cela ne sonnait pas comme une alliance paradoxale, nous dirions que l'Allemagne est l'Orient du Nord.

Avec le loisir d'étudier M. Hartmann dans ses œuvres passées, nous pourrions facilement découvrir toutes les qualités qui nous apparaissent en lui aujourd'hui mieux développées et mieux possédées. La grappe a mûri au cep et le moment est venu de la cueillir. Mais la vendange, espérons-le, est seulement commencée. Il y a un automne pour le poëte, qui est sa plus belle saison : s'il le veut, cet automne peut durer toute sa vie. Si le poëte n'était à lui-même son meilleur conseiller, ou si du moins il en pouvait admettre un autre, nous dirions à M. Hartmann de se rappeler cette charmante idylle d'*Adam et Ève* qu'il publia en 1851, et qui semble le solliciter toujours à une tentative nouvelle de ce côté. L'auteur a toutes les qualités pour faire des pastels ravissants : sobriété, légèreté et finesse du coloris, quelque chose d'adouci et de paisible, de pur et d'élégant dans la forme. En ce genre,

qui paraît aisé, il y a plus grand mérite qu'on ne l'imagine à conquérir une place durable. On serait là en petite compagnie, mais de premier choix. Des compositions de cet ordre exigent un rare talent d'artiste; la preuve en est que deux hommes seulement jusqu'ici, Gœthe et Voss, y ont pleinement réussi, le premier comme on sait dans « Hermann et Dorothée », le second dans « Louise ». Le cadre de l'idylle est d'ailleurs, à notre avis, beaucoup plus étendu qu'on ne paraît le croire.

L'essentiel néanmoins c'est que M. Hartmann reste dans les données de sa nature, et pour cela, nous en convenons, il ne peut faire mieux que de s'abandonner à son inspiration intime. Les sujets auxquels on se prend avec amour sont les seuls aussi que l'on traite avec toutes ses ressources. En prenant congé de l'auteur des « *Zeitlosen*, » nous ne pouvons donc que lui recommander de rester lui-même; si le souffle puissant qui anima les maîtres ne peut faire vibrer toutes les lyres, n'oublions pas qu'il est dans la nature un côté de grâce, d'élégance et de chaste tendresse qui appelle également nos sympathies, et qui exige des âmes choisies et distinguées faites pour le comprendre et pour le reproduire.

On a coutume chez nos voisins de nommer M. Hartmann en société de MM. Charles Beck et Alfred Meissner, appartenant comme lui au groupe des poëtes autrichiens issus de Lenau et d'Anastasius Grün. MM. Beck et Meissner, tous deux jeunes encore[1], mériteraient assurément mieux que le rapide examen que nous pouvons leur consacrer ici. Cependant, plutôt que de les passer sous silence, nous essayerons d'indiquer sommairement la route qu'ils ont suivie, leurs œuvres, la nature particulière de leur talent.

Charles Beck publia en 1839 ses premières œuvres, « les Nuits. » Ce titre, qui rappelle en notre mémoire les plus belles inspirations de Musset, n'établit d'ailleurs aucune analogie entre les deux poëtes. Dans cet ouvrage de jeunesse, M. Beck a introduit Louis Boerne, le Paul-Louis Courier de l'Allemagne, et lui a donné mandat d'exprimer ses propres idées et ses propres souffrances. M. Beck pouvait plus mal choisir. Quant à Boerne, étant mort, il n'a pas réclamé jusqu'ici. Au milieu de beaucoup d'enflure, d'images accumulées à profusion, il se rencontre cependant dans ces compositions un élan enthousiaste et généreux qui leur communique quelque chose d'entraînant. Mais la critique, d'abord gagnée, revient sur ses pas et découvre qu'il s'y trouve un peu plus de jeunesse que de poésie véritable. Il faut plus que de l'enthousiasme et de l'éloquence, ou plutôt il faut autre chose encore pour

[1] Le premier est né en Hongrie, 1817; le second en Bohême, 1821.

constituer un poëte. M. Beck a paru le comprendre, malgré le succès général qui accueillit ses débuts; les productions qui suivirent possèdent une substance plus poétique; le sentiment s'est creusé davantage, en même temps la forme s'est calmée et épurée. Il y a dans les *Stille Lieder*[1] moins d'effervescence, quelque chose de plus intime et de plus voisin de la nature. La muse a-t-elle cependant jeté toutes ses gourmes? Non pas, et M. Beck sans doute ne se dépouillera jamais entièrement de la rhétorique dont son premier ouvrage est rempli. Dans le « Poëte en voyage, » sorte de Child-Harold coiffé du bonnet d'étudiant, le poëte voyage encore de compagnie avec la déclamation. Le talent de M. Beck est trop fluide, et si je puis dire, trop mousseux. On dirait du vin nouveau qui fermente dans les tonneaux. Cet état d'excitation fait illusion à M. Beck lui-même et à ceux qui le lisent. Hâtons-nous de reconnaître cependant qu'il y a dans les œuvres dont nous parlons de très-éminentes qualités, et qui, développées avec patience et mesure, pouvaient valoir à l'auteur une place distinguée dans la littérature allemande de notre temps. On se prend à regretter que cet écrivain, dont le talent descriptif est remarquable, n'ait point rencontré le véritable aplomb de sa nature, et se soit laissé entraîner si souvent, par des idées étrangères à la poésie, dans des voies qui ne pouvaient que l'éloigner des conditions réelles de l'art. Le joug des préoccupations sociales que le groupe des poëtes autrichiens a porté surtout au début, fatalité du temps où il naquit, semble avoir pesé sur la muse de M. Beck plus que sur toute autre, peut-être à raison d'un cœur mieux disposé à la sympathie éloquente pour la souffrance qu'à l'amour indépendant de l'art et de la poésie.

Deux chants du « Poëte en voyage » contiennent de fort belles descriptions de la Hongrie et de Vienne. Mais le meilleur des poëmes de M. Beck est assurément « Ianko, le gardeur de chevaux, » un roman en vers, qui renferme également d'admirables descriptions du pays natal. Il ne faut à l'auteur, emporté trop aisément par l'élan de son cœur, que la discipline d'un sujet précis et de rencontrer l'aliment d'une matière vivante et réellement poétique. Il est trop enclin au lyrisme, qui le jette dans l'emphase. M. Beck ne sait pas rester en place, mettre son imagination au repos, à la diète, se recueillir et contempler. Lorsqu'il y est parvenu, il a fait merveilles. Malheureusement il se surexcite presque toujours, se surmène, s'emporte. Ne sachant pas se ménager, sa muse est bientôt hors d'haleine. Un pareil

[1] Chansons paisibles.

exercice ne peut que produire la fatigue et user l'écrivain, sans profit réel et durable pour lui-même ni pour le public.

M. Beck a composé une tragédie en vers, « Saül, » qui ne répondait pas aux exigences de la scène et ne s'y est pas soutenue pour ce motif. Après un long silence, il ressuscita lui-même avec son poëme de « la Résurrection. » Ce poëme, encore revêtu d'une couleur sociale, ainsi que les « Chants du pauvre, » repose sur des données philanthropiques fort louables, mais, encore une fois, la philanthropie n'est pas la poésie. Il y a dans ces œuvres, comme en toutes celles de M. Beck, beaucoup d'élan. On sent en chaque vers palpiter une nature généreuse et enthousiaste; mais tout en se sentant attiré vers l'homme par la noblesse de son caractère et de ses pensées, on est contraint de juger avec sévérité l'écrivain, dès qu'on se rappelle qu'il se présente à vous comme poëte. M. Beck s'est consumé en efforts inouïs pour atteindre ce qui n'est pas à portée de la poésie, tandis que tout près de lui, s'il se fût recueilli pour découvrir ce qu'il y a en sa nature du poëte véritable, il eût trouvé une mine abondante pour son talent. Au lieu d'habiller de rimes sonores des idées abstraites, au lieu de parcourir à grandes enjambées, sur les échasses de la rhétorique, les domaines de l'ordre social, que ne restait-il chez lui à rêver et à contempler? Que n'a-t-il pénétré plus souvent dans le monde intérieur, pour nous en rapporter encore quelques-uns de ces joyaux qui brillent d'un si paisible éclat dans les « *Stille Lieder?* » Ou bien, s'il fallait aux tendresses de son sentiment une prise au dehors dans les scènes de la vie modeste et résignée, que n'en a-t-il extrait encore quelques tableaux comme ceux qu'il nous a donnés dans « Valet et Servante », cette création si pleine de charme intime et d'émotions contenues? Une trop grande faculté d'enthousiasme l'égare. Un vertige, une ivresse a entraîné sa muse haletante par monts et par vaux. L'ardeur vague des idées a engendré par une inévitable relation l'emphase fébrile de la forme. Charles Beck a pris son appui en grande partie sur des idées du moment, qui ont passé, au lieu de prendre pied en vrai poëte sur le sol immuable de l'art. Cette solidarité qu'il a voulue lui-même, sa réputation l'a déjà subie, plus cruellement qu'il ne le méritait peut-être. Mais tant qu'un écrivain n'a pas dit son dernier mot, tout jugement définitif doit être interdit à la critique : car il lui reste l'appel à l'avenir.

Henri Heine a nommé quelque part son ami Alfred Meissner « l'héritier présomptif de Schiller ». Héritier présomptueux peut-être. Le temps néanmoins, qui rétablit toujours les véritables proportions par l'effet de la perspective, n'accepte de pareils héritages que sous bénéfice d'inven-

taire. Le temps n'a pas ratifié le mot de Heine, et nous croyons qu'il le ratifiera de moins en moins. M. Meissner possède, il est vrai, une forme splendide qui peut faire illusion. Par un tour brillant et oratoire dont il a le secret, il opère des prodiges en communiquant je ne sais quel air de grandeur et quel éclat pompeux aux sentiments et aux idées les plus modestes. Son talent de mise en œuvre n'a été atteint par aucun de ses rivaux actuels. M. Meissner aime ce qui brille; mais il oublie parfois de vérifier le titre du métal. Il a su réaliser d'excellents emprunts, et plus d'un Rothschild du Parnasse a commandité sa muse. Il faut dire, à la décharge du poëte, qu'il paye de gros dividendes et s'entend à faire valoir les fonds de ses prêteurs. Les poésies purement lyriques de Meissner font penser à celles de Lenau; mais c'est une preuve de goût d'avoir choisi un tel maître, et une preuve de déférence d'avoir su par la forme l'approcher de très-près en beaucoup de compositions auxquelles on ne peut se dispenser de reconnaître un grand mérite de style. « Ziska », par son prologue et son épilogue, par ses chants détachés qui cherchent l'épopée, rappelle un peu trop sans doute « les Albigeois. »

L'apparition de « Ziska » fut un événement littéraire. La réputation de Meissner prit soudain un très-grand développement. L'auteur se crut alors en mesure d'abandonner pour toujours la pratique médicale, qu'il se disposait à commencer. Plus d'un malade sans doute doit la vie à ce succès. Le jeune écrivain, tout brillant de cette récente renommée, se rendit à Paris. C'est là qu'il connut Heine, dont il a publié des « Souvenirs, » fort malveillants, dit-on, pour bon nombre de gens que l'auteur d'*Atta Troll* compta de son vivant au nombre de ses amis.

Alfred Meissner a de grandes magnificences de style et sait tirer le meilleur parti des dons précieux que la nature lui octroya. Son vers largement découpé, sa phrase à grands plis, ont une noblesse hardie. Néanmoins on hésite souvent, et l'on se demande s'il y a là une grandeur réelle ou seulement l'effet d'une déclamation heureuse. Hélas! on découvre en maint passage qu'il n'y a que peu de corps sous ce large vêtement, et que le souffle qui l'agite est celui d'un orateur plutôt encore que celui d'un poëte. En prose, M. Meissner ne serait plus, nous le craignons, que le premier des rhéteurs. L'éblouissement que ses œuvres ont produit sur le public et sur lui-même ne nous surprend pas. Cet éblouissement devait empêcher d'abord le regard critique de se fixer avec calme sur des productions éclatantes et d'en apprécier, au point de vue du fond, la valeur positive. Nous n'entendons pas dire que rien ne restera des productions de Meissner, mais seulement qu'il

n'est pas l'homme dont on attendait de si hautes destinées. Réduit à sa juste valeur, c'est un versificateur éminent; c'est un poëte moins éminent, si l'on veut entendre par ce mot ce qu'il doit signifier : la puissance d'engendrer de soi selon les lois immuables du beau, et de fournir des modèles à tous les temps. M. Meissner, comme presque tous les poëtes de l'Allemagne moderne, s'est essayé au théâtre. Mais la puissance de créer des situations et des caractères n'appartenait pas à cette nature oratoire et lyrique; malgré quelque succès, cet écrivain ne peut compter comme auteur dramatique.

Et maintenant, puisqu'il faut résumer notre opinion concernant les jeunes poëtes de l'Autriche, allons à Weimar, dans le caveau des grands-ducs, cueillir les lauriers sur les cercueils de Gœthe et de Schiller!

« Ici règne l'éternelle jeunesse près de l'abondance inépuisable,
» Et en même temps que la fleur tu cueilles le fruit doré [1]. »

[1] Vers de Schiller inscrits sur le cercueil de Gœthe. Les deux cercueils reposent l'un près de l'autre d'un côté du caveau. Ils sont en chêne. Le reste du caveau est meublé de lourds cercueils de pierre, où dorment dans le silence de la mort les membres décédés de la famille grand'ducale. Le trépas a rétabli la vérité dans ses droits de nature; les souverains sont les deux poëtes. Ils règnent là par le souvenir, loin des vains échos du monde, et leur sceptre s'étend dans l'ombre sur ceux que la naissance et la société leur donnèrent pour maîtres à la lumière des cieux.

CHARLES DOLLFUS.

LES

LÉGENDES SUISSES

DU CANTON D'ARGOVIE.

LA VIERGE AUX CLEFS. — LE CHATEAU DE HABSBOURG[1].

En jetant un coup d'œil rapide sur la longue série des recueils de poésies et de légendes populaires qui ont été publiés en Allemagne depuis les premiers travaux de J. Grimm jusqu'à présent, on serait porté à croire que cette mine doit être épuisée dès maintenant ou qu'elle le sera bientôt. Pourtant un examen plus attentif nous montrera qu'il n'en est rien. Parmi les nombreux ouvrages de cette nature qui ont paru dans ces derniers temps, limités pour la plupart — et ceux-là sont de beaucoup les plus importants[2] — une petite province, il n'y en a pas un seul qui ne se distingue par des découvertes capitales; de vastes contrées restent à défricher, et quant à celles qui ont été le mieux exploitées, les auteurs eux-mêmes de ces recherches sont les premiers à nous dire combien il y aura à faire encore après eux. Cette fécondité des souvenirs populaires doit justement étonner. Voici l'explication que l'auteur du livre dont nous avons inscrit le titre en

[1] *Schweizersagen aus dem Aargau*, gesammelt und erläutert von Ernst Ludwig Rochholz, 2 vol., 1857.

[2] Nous citerons surtout: Panzer, *Bairische Sagen*, 1855; J. W. Wolf, *Hessische Sagen*, 1853; E. Maier, *Schwäbische Sagen*, 1852; Zingerle, *Tiroler Sagen*, 1852; Vonbun, *Volkssagen aus dem Vorarlberg*, 1850; Kuhn, *Norddeutsche Sagen aus der Mark*, etc., 1848; Schambach u. Muller, *Niedersächsische Sagen u. Märchen*, 1855; Stöber, *die Sagen des Elsasses*, 1852.

tête de notre article nous fournit à cet égard : « Le paysan, dit-il, regarde le champ qu'il laboure, la place où s'élève sa chaumière, la borne qui s'enfonce aux limites de sa commune, avec la curiosité incessante d'un antiquaire. Chaque coup de bêche qu'il donne enlève peut-être en même temps quelque trace de son passé, et il n'y a pas jusqu'aux racines du vieux saule dans les pâturages qui n'abritent quelque partie de son histoire. C'est par le commerce journalier avec ces humbles objets de son plus proche entourage qu'il acquiert une force de mémoire extraordinaire. En poursuivant ces traces, il arrive jusqu'aux jours les plus reculés; et, bien loin de se contenter d'une nomenclature sèche et insignifiante, il s'anime à son propre récit, il y met son cœur, il ressent lui-même les joies et les douleurs qu'il raconte; il ne manque jamais de prendre parti, de plaider les causes qui ont été plaidées déjà mille fois, et de prononcer un jugement qui d'habitude ne saurait porter à moins du salut ou de la condamnation éternelle. Ainsi s'exprime l'amour du peuple pour son histoire; il mêle ses larmes aux cendres du passé, et il les arrose, comme le faisait la reine Artémise, du vin généreux de la poésie. Plus ces souvenirs sont vivants, plus leur expression est simple, plus aussi il devient difficile d'en avoir la confidence. »

Ceci nous explique pourquoi la récolte des *sagas* germaniques ne sera pas terminée de sitôt. Une position particulière qui mette en rapport continuel et facile avec les habitants de la contrée, les connaissances locales les plus minutieuses, enfin un dévouement et une patience à toute épreuve, voilà quelques-unes des conditions tout à fait indispensables pour assurer le succès des travaux de cette espèce. Après cela viennent les opérations de la critique : il faut comparer une multitude de relations différentes du même mythe et qui pour l'ordinaire sont toutes également fautives, également mutilées; il faut distinguer ce qui peut avoir de l'importance de ce qui n'en a pas, ce qui est authentique de ce qui ne l'est point; il faut reconnaître les lacunes, deviner les meilleures sources et arriver, s'il est possible, jusqu'à une donnée primitive. Tous les recueils, on le devine aisément, ne satisfont pas également à ces exigences. Parmi ceux qui se distinguent par l'importance des découvertes autant que par une érudition solide et complète, les travaux de M. Rochholz, d'après le jugement des hommes les plus compétents en cette matière [1], sont dignes d'être mis au premier rang.

[1] Plus de vingt articles, que nous avons remarqués dans les journaux et dans les recueils spéciaux à l'Allemagne, sont unanimes à cet égard.

Nous prendrons à tâche, dans cette analyse de l'ouvrage de M. Rochholz sur les légendes suisses, de faire ressortir le caractère particulier qu'a revêtu cette branche de la littérature germanique, faisant des vœux pour qu'un travail semblable se produise en France avant que l'esprit niveleur de notre siècle n'ait effacé les dernières empreintes des légendes populaires.

Mais, avant tout, nous devons une réponse à cette question que nous adresse probablement déjà plus d'un lecteur : Où est l'utilité de ces récits, et quel intérêt réel peuvent-ils nous offrir ? Cet intérêt, invariable en lui-même, diffère cependant selon le point de vue historique ou littéraire de celui qui voudra en juger. Nous ne parlerons ici ni de cette fleur délicate d'une poésie toujours vraie et toujours neuve qui est le principal attrait et l'heureux privilége des productions spontanées, ni de l'importance capitale que chaque peuple pour sa part doit attacher aux premiers titres de son origine ; il nous suffit de faire remarquer que les légendes populaires, aux yeux de la science, apparaissent comme les derniers débris encore vivants d'un mythe religieux que le temps a plus ou moins transformé. Pour les légendes germaniques en particulier, — on peut l'assurer de presque toutes sans crainte d'être démenti, — le fond même date d'une époque où le mythe faisait encore partie de la religion, c'est-à-dire de l'époque qui a précédé l'établissement du christianisme. L'ouvrage que nous avons sous les yeux nous en fournit des preuves à chaque page. Constatons encore que si le fond de ces récits est fort ancien, la forme en est beaucoup plus jeune et, pour ainsi dire, née d'hier ; n'oublions pas non plus cependant qu'une certaine stabilité, même sous le rapport de la forme, ne saurait manquer à aucune tradition. Cela est si vrai qu'ici même, au milieu de la prose, on rencontre des vers d'une façon antique et qui, par leur beauté simple et régulière, nous rappellent ces fragments de sculpture ancienne qu'on trouve incrustés dans le corps d'une maçonnerie moderne. Ramener à leur source première les traditions populaires presque toujours mutilées et souvent défigurées, reconstituer l'unité de la donnée mythologique qui a été brisée sous l'influence du temps et par le changement de religion, rétablir ainsi un des documents les plus précieux et les plus anciens de l'histoire antéhistorique, voilà le premier et le principal emploi que la science doit faire et fait tous les jours de ces matériaux. Elle retire de cette étude encore un autre avantage, qui résulte de la comparaison qu'elle est amenée à faire de la mythologie germanique avec les mythologies des peuples anciens. Ces dernières nous sont parvenues, pour

ainsi dire, toutes faites, toutes façonnées, intactes du moins dans leurs parties principales : on n'a eu que la peine de les admirer, et pourtant combien de temps a-t-il fallu pour les comprendre! A vrai dire, on n'y est arrivé que de nos jours, et encore tout n'est pas parfaitement clair.

Pourquoi donc ces lenteurs, pourquoi ces tâtonnements dans l'explication d'une chose si simple en apparence? On nous dira peut-être que cela tenait surtout aux préventions de l'esprit théologique des siècles passés et à l'état peu avancé des sciences historiques en général. Cette observation est juste assurément, mais nous pensons qu'il faut en ajouter une autre qui se rapporte à la nature du sujet lui-même. La mythologie grecque par exemple, si belle, si complète au premier aperçu, épanouie comme la plus magnifique fleur de l'esprit humain au plus beau soleil du monde, n'est pourtant, à y regarder de plus près, que le dernier tirage d'une œuvre dont nous ne connaissons que ce seul exemplaire, tandis que le reste des épreuves successives est irrévocablement perdu pour nous ou n'a laissé que des vestiges presque insignifiants. La multitude des mythes et des croyances locales qu'on doit nécessairement supposer n'est point arrivée jusqu'à nous; de plus, nous avons perdu les points d'appui indispensables pour remonter, en convergeant vers un point de départ commun, au delà du temps d'Homère, c'est-à-dire au delà de l'époque où la mythologie grecque avait déjà cessé d'être productive. Ainsi donc, cette mythologie, à proprement parler, n'a point d'histoire pour nous, et par conséquent elle ne trouve pas pour l'ordinaire d'explication suffisante en elle-même. Ce n'est que la mythologie comparée qui de nos jours est venue, jusqu'à un certain point, suppléer à cette lacune. La mythologie germanique, au contraire, quoiqu'elle ait été violemment arrêtée dans son développement et que nous n'en connaissions que des débris, nous présente cet immense avantage que, non-seulement elle se reproduit dans une série de documents depuis Tacite jusqu'à nous, mais que, encore aujourd'hui, elle persiste à vivre, à se transmettre et à fournir le fond même des idées et du langage des peuples auxquels elle appartient. Soit dit en passant, cette persistance des souvenirs populaires n'a rien qui doive étonner, attendu que les notions fondamentales qui constituent l'unité nationale d'un peuple ne sauraient jamais se perdre, pas plus que son langage, à moins que cette nationalité ne soit anéantie ou absorbée par une autre. Grâce à cette persistance des souvenirs populaires, la mythologie allemande s'est retrouvée de nos jours encore vivante sous les décombres de plusieurs

siècles. Grâce aussi à ce fait probablement unique d'un ensemble de mythes imposant par sa durée et par son étendue, et qui n'a pas encore cessé de se reproduire spontanément, coexistant chez un seul et même peuple avec un état de science pleinement rationnel, il a été possible ici de faire des observations directes, de suivre de siècle en siècle, d'une province à l'autre, les phénomènes qui se succèdent ou qui se provoquent, d'en dresser le journal dûment et fréquemment contrôlé, et de connaître enfin — ce qui importait avant tout — les *lois historiques* et la *méthode* elle-même de cette branche de la science. Nous pensons que sous ce rapport la mythologie germanique est destinée à rendre à la science mythologique en général un service semblable à celui que la « *Grammaire allemande* » de Jacob Grimm a rendu à la science grammaticale.

Après ce préambule, qui nous a semblé nécessaire à cause de la nouveauté relative du sujet, nous revenons à notre auteur. Les deux volumes de *sagas* suisses dont nous nous proposons de parler contiennent ensemble environ cinq cent cinquante récits plus ou moins étendus, suivis chacun d'explications brèves, substantielles, et qui témoignent d'un savoir peu commun. Ce recueil cependant est loin d'embrasser tous les trésors de cette espèce qui ont été rassemblés par le zèle infatigable de l'auteur pendant plus de vingt ans. Un volume « de Chansons et de Jeux d'enfants de la Suisse alémannique » (*Alemannisches Kinderspiel und Kinderlied aus der Schweiz*, Leipzig, 1857) a paru presque en même temps. D'autres volumes vont nous faire connaître l'histoire de la culture, les mœurs et les usages, les fêtes, les *lieds* et les proverbes, les farces et les contes, les superstitions enfin, avec la multitude de détails incohérents qu'on comprend ordinairement sous cette dénomination. Le tout sera complété par un vocabulaire du dialecte. Espérons que rien n'empêchera l'auteur de mener à fin cette belle œuvre! Les matériaux sont prêts, nous les avons vus tous rangés, dans une longue série de manuscrits, sur la table que nous nous rappelons bien, et certes nous n'avons été guère moins surpris de les parcourir que le lecteur le sera quand il apprendra que toutes ces richesses ne proviennent que d'un seul des vingt-deux cantons de la Suisse, à l'exploitation duquel l'auteur s'est sagement restreint. Nous avons déjà dit combien cette limitation volontaire, quand elle est réunie à des connaissances vastes et solides, contribue au succès de telles recherches. La géographie et l'histoire du pays se chargent d'expliquer le reste.

Situé au centre de la Suisse allemande du Nord, le canton d'Argovie, qui ne compte pas tout à fait 200,000 habitants sur 26 milles carrés,

reçoit, dans un vaste bassin au pied des Alpes, qui s'étendent du sud-ouest au nord-est, toutes les eaux qui descendent de cette chaîne de montagnes par les trois fleuves de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat; après les avoir réunis dans un seul courant, il les déverse dans le Rhin, qui borde sa limite du nord, et qui le sépare de l'Allemagne. C'est par ce débouché que les populations venues des plaines de l'Allemagne ont pénétré dans l'intérieur de la Suisse, rencontrant ici un courant opposé qui descendait de la hauteur des Alpes. Plusieurs villages avec une petite ville sont dispersés sur l'espace qui était occupé autrefois par la cité de *Vindonissa*, au confluent des trois fleuves que nous venons de nommer. Une deuxième ville romaine, *Augusta Rauracorum*, était située sur le Rhin, là où nous trouvons aujourd'hui les deux petits villages de *Kaiseraugst* et de *Baselaugst*. Les ruines de la troisième, appelée *Aquæ*, ont servi de fondement à la petite ville de *Baaden*. En outre, une douzaine de grandes routes militaires sillonnaient le pays, neuf *stationes* différentes occupaient les points importants, et une multitude de *castella*, transformés plus tard en châteaux du moyen âge, couronnaient les hauteurs. Mais avant les Romains il y eut des Celtes; naguère encore on a retrouvé les traces de leurs demeures, de leurs tombeaux et de leurs ustensiles en silex[1]. Après les Romains sont arrivés les Bourguignons, les Huns, les Alémans, qui tous ont traversé la contrée et l'ont occupée plus ou moins longtemps, chassés les uns par les autres. Chacun de ces peuples a laissé une trace dans les souvenirs du dernier venu. Le moyen âge cependant n'a pas tardé de les rejeter sur l'arrière-plan. Les combats de la liberté naissante, les luttes des villes contre les nobles, les ressentiments amers des paysans soulevés contre les empiétements de tous et du clergé surtout, la fin tragique des chevaliers-brigands, les terreurs enfin de la guerre de Trente ans et le dernier grand événement digne de rester dans la mémoire du peuple, la Révolution française, forment autant de chapitres à part dans la chronologie légendaire. A travers les souvenirs historiques, les impressions de la nature gardent cependant l'accent le plus fort. Cela s'explique. Nous avons parlé des fleuves; il faudrait y ajouter deux lacs, une vingtaine de rivières, un nombre infini de sources d'eau vive dans les montagnes du Jura et dans les dernières ramifications des Alpes, enfin les eaux sulfureuses et ferrugineuses des thermes de Baaden et de Schinznach. Tout a eu

[1] Voyez les dissertations de M. F. Keller dans les volumes VII et IX des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*.

sa part dans les *sagas* qui s'occupent des eaux sacrées, des dragons, des taureaux et d'autres animaux symboliques se rattachant aux eaux.

Les forêts ne sont pas moins bien représentées : elles occupent à peu près 16 milles carrés sur 25, et dans beaucoup d'endroits elles sont d'une beauté extraordinaire. Les inscriptions nous apprennent que déjà les Romains y cherchaient les matériaux pour bâtir des flottes, et qu'à cet effet ils avaient formé la corporation des *nautæ Aruranci*. De même les Vénitiens, après le grand incendie de 1534, ont trouvé dans cette contrée de quoi refaire leur arsenal. Encore aujourd'hui les radeaux, composés de troncs d'arbres d'une longueur de cent pieds et au delà, descendent chaque année en grand nombre par l'Aar et par le Rhin jusque dans la mer. « Quoi d'étonnant, s'écrie l'auteur, si dans un tel pays les arbres célèbrent leur jour de naissance plusieurs fois séculaire, que de telles forêts soient hantées par le chasseur sauvage (le dieu Wuotan), que des cavernes remplies de trésors, gardées par des dragons, habitées par des fées et par des nains orfévres, se trouvent dans les flancs et dans les crevasses de la montagne! »

En effet, en donnant un aperçu de la nature du pays et de son histoire, nous avons tracé d'avance le cadre des deux grandes divisions des *sagas* populaires : celle qui traite des phénomènes de la nature et que nous appellerions volontiers la *mythologie élémentaire*, et celle qui se confond avec les origines de l'histoire, la *légende historique*. Nous n'avons pas besoin de dire que la dernière branche est de beaucoup la plus jeune, et la première la plus ancienne. Autrefois, avant l'avénement du christianisme, une troisième branche s'élevait au milieu, plus importante que les deux autres, nous voulons dire la *mythologie des dieux du culte païen*. C'est elle qui a le plus souffert par le changement de religion et par les injures du temps. Lorsque les temples et les images des dieux furent brisés, le culte païen dégénéra en superstition et se réfugia dans quelque recoin de l'Église chrétienne; en même temps, avec les bois sacrés, le mythe déchut de sa grandeur; çà et là seulement des croyances profondément enracinées l'ont fait repousser à l'ombre même de la croix. Cette jeune pousse, greffée par le travail infatigable de l'esprit humain sur la vieille souche païenne, mais animée de la séve généreuse d'une poésie religieuse plutôt que spécialement chrétienne, n'est pas, à coup sûr, ce qu'il y a de moins curieux dans ces *sagas*.

Après avoir ainsi caractérisé les trois parties principales de la mythologie légendaire, nous les passerons en revue chacune à part,

en choisissant quelques exemples qui pourront servir de modèles du genre[1].

I.

« Sur une petite montagne en arrière du village d'Egliswil s'élève un chêne; un anneau d'or, caché dans la profondeur, embrasse ses racines. Cet anneau pèse plus lourd que la maison la plus grande, mais personne ne saurait l'atteindre; et il est heureux qu'il en soit ainsi, car une main d'homme venant jamais à le toucher, il disparaîtrait avec le chêne dans les profondeurs de la terre, et un torrent sortirait par cette ouverture, qui inonderait la vallée et, la mettant sous l'eau, formerait de nouveau ce lac qui avait couvert anciennement toute l'Aargovie. »

Cette *saga,* qui se trouve localisée sous des formes différentes en beaucoup d'autres endroits, est en même temps une des plus répandues, une des plus anciennes et des plus transparentes que nous connaissions. Dans les mythes du Nord, c'est le *Mitgardswurm* (ver du monde), qui enlace toute la terre et qui, montant un jour à la surface, la mettra sous l'eau. Le mythe indien nous apprend qu'entre les destructions successives du monde, le dieu Wishnou se repose sur le serpent Sesha, au milieu des eaux qui couvrent la terre. Les Eddas disent encore plus exactement : Le serpent Nidhöggr est caché sous les racines du frêne Yggdrasill, d'où jaillit la source Hvergelmir, et les dieux tiennent cour de justice à l'ombre du frêne. Comparez avec ce tableau le récit de l'Iliade : Un platane s'élève, les Grecs qui

[1] La division des sagas en *légendes élémentaires*, en *légendes des dieux du culte* et en *légendes historiques*, quoiqu'elle soit neuve, se recommandera, nous l'espérons, d'elle-même par une facilité plus grande de comprendre ces matières. Elle est puisée, ainsi que nous venons de le voir, dans la nature et dans l'histoire du sujet. Il nous été facile de la suivre et de la faire remarquer jusque dans ce recueil de légendes, qui cependant, par sa nature, doit se soustraire à toute systématisation rigoureuse. C'est pourquoi l'auteur lui-même a eu raison de choisir une classification moins stricte et purement matérielle en douze chapitres : *eaux sacrées*, *arbres sacrés*, *le chasseur sauvage*, *trésors et cavernes*, *sagas de nains*, *animaux symboliques*, *feux follets et revenants*, *sagas du droit*, *sorciers et sorcières*, *monuments païens et romains*, *légendes et contes*, *sagas historiques*. — Quant à la question de savoir si les trois divisions des légendes élémentaires, religieuses et historiques se retrouvent également dans les mythologies grecque, italique, etc., il serait mal à propos de vouloir la discuter ici. Il est clair du reste par tout ce qui précède que c'est bien là notre opinion. Nous pensons en effet que les traités de mythologie grecque, italique, etc., qui omettent, pour la plupart, les légendes élémentaires, et qui commencent par les légendes des dieux du culte, se privent par là du moyen d'interprétation le plus précieux.

sont assemblés sous son ombre y font leurs sacrifices, tandis qu'une source jaillit à son pied; un serpent, qui a mangé les neuf petits oiseaux avec leur mère cachés dans le feuillage de l'arbre, présage les dix années de guerre et le sort de Troie. La ressemblance de tous ces récits, qu'on pourrait multiplier au besoin, nous paraît frappante : c'est le tableau du monde entouré (d'après l'ancienne géographie) de la mer, qui est roulée en forme de serpent. Voilà pour le fond. Les détails varient : ainsi, les Grecs et les Germains se représentent le monde sous la forme d'un arbre, tandis que la légende indienne ne parle pas d'arbre, du moins pas dans cette circonstance. Au contraire, la notion du serpent, symbole de la mer, semble se perdre ou s'obscurcir graduellement chez les Grecs et chez les Germains. Dans le récit d'Homère, en effet, le serpent subsiste encore, mais on ne saisit déjà plus sa signification réelle. La *saga* suisse ne le connaît plus du tout; elle le remplace par un anneau, qui est l'anneau du monde. C'est la source alors qui se substitue à la mer et qui complète le tableau.

Ce premier ordre d'idées se prolonge dans un deuxième qui s'y rattache et le complète : la destruction du monde ou par l'eau ou par le feu, soit que l'eau en montant submerge le monde, soit que l'arbre du monde soit embrasé par les flammes. La première version est répandue partout; la dernière semble particulière aux Germains [1].

Le mythe par sa nature est éminemment fécond et vivace; un cercle d'idées s'enchaîne dans l'autre, et chacun des éléments qui forment le premier anneau devient à son tour le point de départ d'une nouvelle série de récits légendaires. En voici un exemple qui suffira pour tous. Ainsi que nous venons de l'apprendre, le symbole du monde, c'est un arbre; mais, de plus, c'est l'arbre de la vie, l'arbre généalogique des dieux et des hommes qui naissent et qui croissent sous son ombre. De là cette multitude de croyances et de *sagas* qui se rapportent aux arbres. Notre recueil à lui seul en fournit une trentaine. Essayons d'en parcourir quelques-unes des plus remarquables, en faisant observer cette filiation des idées qui les relie les unes aux autres avec une logique parfaite et qui ne semble étrange que par la forme. D'abord, si le monde et sa vie apparaissent sous la forme d'un arbre, quoi de plus naturel que de rattacher à cet arbre le sort d'un pays, d'une ville, etc.? Le figuier Ruminal à Rome n'avait pas d'autre signification. Les exemples, du reste, abondent. Du temps de Romulus à nos jours, de Rome en Suisse, il n'y a qu'un pas à faire, et la croyance se

[1] *Muspilli* est le nom d'une poésie allemande du neuvième siècle, qui traite de ce sujet.

retrouve : là c'était un figuier, ici c'est un magnifique tilleul, célèbre par son âge et par sa grandeur, qui couronne les hauteurs du Bötzberg. Suivant un adage populaire :

« Le jour où le tilleul posera sa tête sur la maison de Rodolphe,
» Sera la fin du monde. »

La maison de Rodolphe, comte de Habsbourg, dont nous parlerons plus loin, est le château du même nom qui est séparé de la montagne du Bötzberg par une vallée profonde. Cet adage veut donc dire que la fin du monde arrivera le jour où l'ombre du tilleul, franchissant la vallée ira couvrir le château sur la montagne opposée. Nous ne nous arrêterons pas à l'explication. Chacun sent ce qu'il y a de grandiose dans cette simple image. Mais la légende ne s'arrête pas là non plus. L'arbre, avant d'être le signe du sort, avait servi de symbole et de demeure pour les dieux, et avant les dieux il avait abrité et couvert, de même que le rocher, les premiers hommes eux-mêmes, nos ancêtres à tous. La *saga* se le rappelle : elle place les plus anciens habitants du pays sous les ténèbres des forêts séculaires. Par une raison semblable, certains arbres continuent à remplacer les bornes, et leur destruction porte malheur : « Trois frères, dans la commune de Schilwald, avaient à partager leur héritage. Tout allait bien, et le partage était fait jusqu'à un seul cerisier qui se trouvait précisément à l'endroit où les champs des trois frères confinaient ensemble. Chacun des trois voulait avoir cet arbre, mais aucun d'eux ne voulait y mettre le prix que les deux autres demandaient. Alors ils prirent la résolution de rendre cet arbre également inutile à l'un comme à l'autre. A cet effet, ils le déracinèrent et le plantèrent de nouveau par les branches, c'est-à-dire les branches dans le sol et les racines en l'air. Mais l'arbre était plus généreux que les hommes : ses branches prirent racine, et ses anciennes racines devinrent des branches qui portèrent des feuilles, des fleurs et des fruits. Au contraire, la fortune de ses maîtres baissa visiblement : ils moururent pauvres, et depuis ce temps personne n'a plus touché aux fruits de l'arbre, qui dessèchent dans l'air. »

L'homme, comme on sait, a grandi à l'ombre de la forêt, et sa première nourriture fut le fruit de l'arbre. Le mythe va plus loin : il nous apprend que le genre humain a été créé de l'arbre et quelquefois du rocher. Askr et Embla, le frêne et l'orme, disent les Eddas, étaient les premiers hommes, et Lodhr, le dieu de la lumière, leur a donné la vie et la chaleur. La même croyance avait cours dans l'antiquité : les noms des arbres grecs et latins, tous presque sans exception et en

dépit souvent de leur terminaison, sont féminins. Pourquoi? parce que les arbres, aux yeux des anciens, étaient des femmes et des mères. Papinius Statius[1] dit :

« Quercus laurique ferebant
» Cruda puerperia, ac populos umbrosa creavit
» Fraxinus et fœta viridis puer excidit orno. »

Les rochers et les arbres, d'où proviennent les enfants, sont connus dans tous les villages de l'Allemagne du Sud. On lira plus loin la description qui nous est faite de l'intérieur d'un rocher d'enfants dans la *saga* de *la Vierge aux Clefs :*

« Dans un bois près d'Erlisbach, petit village du canton d'Argovie, on entend quelquefois des cris qui ressemblent aux vagissements d'un enfant. Trois arbres se trouvent au haut de cette forêt, écartés l'un de l'autre comme trois chevaux qui traînent une voiture. Au milieu, entre les trois arbres, se trouve un trésor caché dans le sol, et cet enfant qui fait entendre sa voix jette le charme sur lui et l'empêche d'être levé. Des jeunes gens qui venaient à y passer, sans savoir rien de tout cela, entendirent une voix comme celle d'un enfant qui pleure, et en même temps trois coups de sifflet qui retentirent du haut des arbres. L'un des jeunes gens, tournant ses yeux de ce côté, y vit un enfant; mais à l'instant même trois gouttes de sang lui tombèrent sur la figure. »

Les trois gouttes de sang ont donné occasion à plusieurs miracles célèbres dans le moyen âge. Ce miracle, du reste, n'a rien d'étonnant, puisque ce sont les arbres eux-mêmes qui saignent. Tout le monde connaît la belle description de la forêt saignante dans le treizième livre de *Jérusalem délivrée,* ou celle du myrte de Polydore dans le troisième livre de l'*Énéide.*

Telle forêt en Suisse, qui a été protégée par cette croyance contre la hache, a formé un rempart contre les inondations et contre les avalanches pendant plusieurs siècles.

Nous avons parlé de l'arbre du sort et de l'arbre de la vie. Ces deux idées jumelles se réunissent ensemble dans la coutume qu'on a de planter un arbre au jour de la naissance de l'enfant. Cet arbre est sacré; dans quelques contrées de l'Allemagne, on y fait sa prière. Le sort de l'enfant, qui se rattache à l'arbre, n'est pas toujours un sort heureux. Alors il n'y a que le dévouement qui puisse détourner le

[1] *Thebais*, IV, 276.

mauvais jour. Une légende indienne raconte de la princesse Savitri, que connaissant le sort de son époux, elle ne le quitta plus jamais, ni jour ni nuit. Le moment arrive. Satyavan, son époux, va dans la forêt couper le bois du sacrifice, comme à l'ordinaire. Bientôt il est fatigué et il s'endort sur les genoux de son épouse, qui l'avait accompagné jusque-là. Arrive Yama, le dieu de la Mort : il s'empare de l'âme de celui qui dort, la lie, l'emmène avec lui. Mais Savitri veille; elle les suit à travers les forêts, à travers les haies; ses prières finissent par toucher la Mort : son époux lui est rendu, il recommencera à vivre encore une fois. Ouvrons maintenant le livre de M. Rochholz, qui cite cette légende (I, p. 88), et nous trouverons un récit tout à fait semblable, à la seule différence près qu'ici c'est le père qui sauve sa fille, et que cette fille n'est point une princesse, — il n'y en a pas en Suisse, — mais une pauvre petite campagnarde. La nuit où elle naquit, une vieille femme demanda l'hospitalité de la maison. Sur ses instantes prières, on la reçut. Le matin, au départ, elle remercia son hôte, souhaita du bonheur à l'enfant nouveau-né, et pria tous les assistants d'avoir soin de lui : « Car, disait-elle, j'ai vu pendant cette nuit, dans un songe, un grand sapin de la forêt, et quand cette enfant aura vingt ans, elle devra mourir sur cet arbre. Il n'y a qu'un moyen de la sauver, c'est de la faire commencer tout par le nom de Dieu. » On suivit ce conseil, tout alla bien jusqu'à l'âge de vingt ans : l'enfant était devenue une belle jeune fille. Lorsque le jour du sort arriva, elle devait s'en aller dans la forêt, afin de ne voir personne en cette journée et ne courir aucun danger. De bon matin son père la fit lever et la conduisit lui-même. Au premier arbre qu'ils virent elle s'arrêta, et jetant un œil d'envie sur le magnifique sapin, elle s'écria : « Oh! mon père, vois-tu le bel arbre? Laisse-moi monter là-haut. » Le père, qui connaissait le danger, se retint et dit : « Au nom de Dieu, vas-y! » Mais à l'instant la fille se retourna tout étonnée et répondit : « Je ne le pourrai plus. » Son père l'embrassa; elle était sauvée.

Les dieux eux-mêmes ont leur arbre de naissance, qui fleurit à certains jours de fête et qui porte les bénédictions du monde. C'est cet arbre des vœux où Cendrillon va chercher ses beaux habits. Encore aujourd'hui, chaque jour de Noël, chez toutes les nations depuis la mer Baltique jusqu'à la Tamise, et de là jusqu'aux Alpes, les arbres portent des fleurs et des fruits pour les enfants qui ont été sages : les fleurs sont des bougies allumées, les fruits des cadeaux qui font plier les branches. Quant à ceux qui n'ont pas été sages, une verge en brins de bouleau se trouve toute prête pour leur faire sentir le contraste.

Le culte des arbres a précédé celui des images. Quand ces dernières firent leur apparition, on les plaça tantôt dans un creux d'arbre, comme cela se voyait chez les Grecs, et comme cela se voit encore aujourd'hui pour les images de la Vierge et des saints (qu'on nous permette de citer le chêne de Saint-Fiacre dans la forêt de Saint-Germain); tantôt sur les branches ou sur le tronc de l'arbre : c'est ce qu'on appelait une *Irminsûl*. Adam de Brême (I, 5) rapporte que ce nom voulait dire « colonne de l'univers[1]. » Quoi qu'il en soit de cette traduction, il est sûr que le dieu *Irmin* ou *Herman*, l'ancêtre de la tribu germaine des *Herminones*, dont parlent Pline et Tacite, a eu ses temples et son culte qui ont laissé des traces nombreuses, rassemblées dans notre livre (II, 252, etc.) à l'occasion de la légende du comte *Irminger* qui est censé avoir battu les Huns. La ressemblance des *Irminsuls* avec les *hermes* a fait dire à Tacite[2] : *Deorum maxime Mercurium colunt.* Mais en réalité cette forme de simulacre n'était point exclusivement propre à tel ou tel dieu; au contraire, de même que les hermès chez les anciens, les *Irminsuls* chez les Germains pouvaient porter les images d'un dieu quelconque. C'étaient des bustes en fer emboîtés, au moyen d'un pivot, dans un tronc d'arbre ou dans une colonne. On pourrait nous demander d'où nous savons cela. En effet, aucun des auteurs anciens n'entre dans ces détails. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces images en pierre, en bois, en métal, se sont retrouvées de nos jours, non pas quelques-unes, mais par centaines, en Suisse[3], en Bavière[4] et ailleurs. Il serait long de raconter comment ces images ont pu se conserver pendant un millier d'années, soit incrustées dans des murs, soit cachées dans les églises et dans les maisons, soit submergées au fond des lacs et des fleuves. Plus tenaces encore sont les croyances populaires qu'elles révèlent; en voici un exemple fort curieux et qui nous ramène à notre sujet :

« Dans l'église de Stüsslingen, petit village du canton de Soleure, il arrive quelquefois que le pain bénit est jeté par terre, que les livres de messe sont déchirés, les cierges renversés, on ne sait pas comment. Le bruit court cependant que ces désordres viennent d'un esprit qui est enfermé dans le tronc d'aumônes; seulement on n'ose guère en

[1] Truncum ligni non parvæ magnitudinis sub dio colebant, patria enim lingua Irminsûl appellantes, quod latine dicitur universalis columna, quasi sustinens omnia.

[2] *Germania*, 9.

[3] M. Ferd. Keller prépare un ouvrage sur un certain nombre de ces idoles trouvées par lui en Suisse.

[4] Voyez Panzer, *Bairisch. Sag.*, II, 390.

convenir devant les chanoines, parce que cet esprit, qui avait volé le trésor; avait été chanoine aussi. »

Ce tronc d'aumônes se range parmi les poutres sacrées, derniers restes des arbres sacrés, qui servent de talismans aux églises, aux maisons, à des villes et villages entiers. Le tronc d'aumônes des prêtres païens à Kloten, près de Zürich, qu'on montrait encore au siècle passé, était un chêne creux de 33 pieds de circonférence et qui pouvait abriter quatre chevaux dans son excavation[1]. Le lit d'Ulysse repose sur le tronc découpé d'un olivier sauvage[2].

Des poutres sacrées se trouvent un peu partout, en Grèce[3], à Rome[4], dans le Nord, jusque dans nos églises et dans nos maisons. M. Rochholz en a découvert une douzaine. Ne citons que celle de Saint-Burkhard; dans une grange près de Muri, à la place de la demeure du saint, demeure dont la poutre est la dernière et précieuse relique.

Nous touchons à la fin de cette filiation d'idées qui se propage de l'arbre du monde à l'arbre de la vie, du sort, de la naissance, du bonheur, du malheur, jusqu'à l'arbre du culte et jusqu'à ce dernier débris où les esprits eux-mêmes, fatigués de la vie, viennent chercher un endroit de repos. Quand la légende a parcouru un tel espace qui s'étend du berceau jusqu'au cercueil, embrassant toute la vie humaine et nous rappelant à chaque instant cette étroite liaison qui relie notre vie à la vie de la nature, alors elle se repose elle-même, elle s'endort, et il n'en reste plus qu'un jeu d'imagination. Ce qui avait été un talisman devient l'objet d'une crainte superstitieuse, et nous recueillons des récits dans le genre du suivant : « Les ruines du château de Ramstein se trouvent dans une partie déserte de la montagne du Jura. Anciennement, on y voyait encore quelques chalets dans les environs; aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un seul, et même dans celui-ci il n'y a personne qui demeure. Voici la cause de ce délaissement. Une fois qu'on allait restaurer ce chalet, en démolissant un mur on y rencontra une poutre qu'on retira. Alors apparurent une jeune femme avec un petit chien; la femme, s'adressant aux ouvriers, leur demanda avec instance de prendre cette poutre et d'en faire un autel pour son salut. « Je suis, dit-elle, la fille du seigneur du château, et ce petit chien-là, à mon côté, fut le chasseur qui m'a enlevée. Pendant notre fuite je me suis endormie sous un arbre; mon père, qui nous poursuivait, nous a

[1] *Bluntschli*, *Memorab. Tigur.*, 1742, 69.
[2] *Od.*, XIX, 185, etc.
[3] Plut., *De fratern. amor.*, 1.
[4] *Tigillum sororium*, Tit. Liv. I, 26.

surpris là, et par ses malédictions nous a enfermés dans l'arbre. C'est la poutre que vous venez de retirer. » Les ouvriers, saisis de frayeur, ne savaient que résoudre, et, dans l'embarras où ils se trouvaient, ils firent le signe de la croix et remirent la poutre à la place où elle était avant. Aussitôt la femme et le petit chien disparurent avec un fracas de tonnerre. Depuis ce moment, les troupeaux dépérirent dans ce chalet; il a fallu abandonner la contrée en y laissant la poutre, afin que le malheur ne se répandît pas plus loin. »

Jusqu'ici, nous avons fait comme quelqu'un qui se promènerait à travers un champ de blé, cueillant un épi de temps en temps et jetant un coup d'œil à l'entour; il faut renoncer à ce caprice de promeneur et presser le pas : car à peine avons-nous fini de parcourir le chapitre des arbres, et il nous resterait encore à parler des eaux, des nains et des cavernes, des animaux symboliques, des feux follets, etc. Mais nous avons hâte d'arriver aux *sagas* qui nous mettront en présence des dieux du culte. En quittant ainsi la mythologie élémentaire, nous tenons à constater encore une fois cette heureuse prérogative qui lui appartient en propre, de permettre des rapprochements fréquents et directs entre les croyances des différents peuples de la même race. La possibilité de la comparaison diminue à mesure que nous avançons dans les parties suivantes du mythe proprement dit et de la légende historique. La raison nous paraît fort simple. La mythologie élémentaire est la première née; elle est à fleur de terre, sortie immédiatement des racines mêmes de l'existence humaine : partout donc où il y a parenté réelle entre deux ou plusieurs peuples, elle doit se faire sentir vivement par les notions qui sont de toutes les premières et les plus simples. La mythologie proprement dite, au contraire, la mythologie des dieux du culte, quoique partie du même point, par des raisons dont nous parlerons après, s'élève plus haut et s'individualise plus finement, de sorte que ses différentes ramifications, une fois séparées par les distances énormes du temps et de l'espace, en perdant presque tous les points de contact et d'affinité, nous apparaissent isolées l'une de l'autre comme les cimes d'une chaîne de montagnes qui cachent leurs têtes dans les nuages et qui n'ont plus rien de commun que leur nom.

II.

Au moment d'aborder cette partie des *sagas* qui a gardé quelques souvenirs des dieux, nous nous apercevons d'une certaine difficulté

qui nous arrête. Comment est-il possible de supposer qu'après un intervalle de plus de dix siècles qu'elles ont cessé d'appartenir à un culte public, les divinités païennes aient laissé dans la mémoire du peuple des traces assez visibles et assez bien marquées pour ne pas les méconnaître? Nous pourrions répondre à cette question en renvoyant le lecteur au fait lui-même, tel qu'il a été établi par des recherches d'une autorité incontestable; mais ce ne serait là que la moitié de la réponse. En effet, il s'agit moins encore de prouver que le fait existe que de montrer pourquoi et comment il a dû se produire. Ici, dans cette question, tout dépend de l'idée qu'on se fait des dieux païens et des religions païennes en général. Sans nous laisser entraîner là-dessus à des discussions qui nous éloigneraient de notre sujet, disons seulement que le système d'interprétation mythologique qui prévaut aujourd'hui est ce qu'on désigne par une expression technique sous le nom de *naturalisme*. Il suppose que les divinités païennes sont des personnifications spontanées de l'esprit humain et qui correspondent à un nombre égal de phénomènes de la nature. Cette supposition, à notre avis, sans être précisément fausse, ne laisse pourtant pas d'être très-insuffisante; entre autres, elle nous fera difficilement comprendre pourquoi de semblables personnifications, quoique combattues et refoulées par une religion victorieuse et par une culture supérieure, ont pu se conserver jusqu'à nous. D'où leur viendrait donc une pareille force de vitalité? La personnification tient dans la mythologie la même place que l'onomatopée dans la formation du langage[1]; c'est un germe incapable de se développer et de se reproduire par lui-même, s'il n'est pas fécondé et perpétué par le travail de l'esprit; alors il grandit, il gagne en élévation et en profondeur, et il se multiplie à l'infini. En premier lieu, la religion, il faut le reconnaître, est un fait social : aucune société, aucun État n'a jamais existé sans un lien religieux, et plus nous remontons dans l'antiquité, plus ce lien devient fort, étroit, visible. Pour qu'il soit efficace, il faut qu'il soit unique. De là la nécessité d'un culte national qui, par sa forme et par le système de sa hiérarchie divine, reproduise les mœurs et les institutions politiques qu'il consacre. Ce cadre une fois trouvé, la pensée le remplit. Tout ce qui touche à l'existence individuelle, tout ce qui la relève ou la menace, la vie et la mort, l'amour et la haine, la beauté, la jeunesse, la valeur et la liberté, et surtout les notions de plus en plus distinctes du bien et du mal, toutes ces idées grandissent

[1] Voyez Renan, *Origine du langage*, 2e édit., p. 119.

en même temps avec la société et viennent se greffer sur la tige commune du culte national; peu à peu le sentiment religieux s'en pénètre, les caractères des dieux s'approfondissent, et un moment arrive où, de puissances purement matérielles qu'ils étaient, ils se trouvent transformés en dépositaires des biens moraux et intellectuels de l'humanité. Maintenant, qu'un tel cadre soit brisé, que son contenu, non pas sans une perte considérable, soit transposé dans un autre, les débris garderont encore longtemps le parfum des essences précieuses dont ils furent imprégnés, et le vieil esprit se retrouvera jusque sous les formes du dogme nouveau. C'est ainsi que les dieux germaniques, après avoir perdu leur place dans le culte et dans le gouvernement de ce monde, ne continuèrent pas moins à régner sur les cœurs et sur les imaginations. Ils ne se montraient plus, ils étaient bannis du temple, exilés même du pays, mais leur puissance, pour être plus cachée, ne manquait point de se produire dans la réalité. Tel saint du moyen âge ne jouissait d'un grand crédit que parce qu'il était l'enseigne d'un dieu qui régnait encore, mais qui ne s'avouait plus; telle cérémonie, telle fête civile ou religieuse avait changé de nom sans changer de caractère; la vie privée surtout, avec les mille petits détails qui la constituent, restait presque indifférente aux changements du dehors. Ainsi la poésie populaire tout entière, qu'elle chante l'amour ou les joies célestes, les saints ou les guerriers, a invariablement roulé sur le fond des traditions païennes, et la *saga* qui, à vrai dire, n'est qu'une poésie populaire traduite en prose, ne pouvait point ne pas avoir gardé quelques souvenirs des grandes divinités d'autrefois. Cette prévision s'est trouvée confirmée par l'épreuve. Les hommes remplis de zèle qui, les premiers, après la vigoureuse initiative de J. Grimm, se sont mis à l'œuvre pour déblayer ces restes d'une antiquité vénérable, ont eu la satisfaction de les voir sortir pierre à pierre, d'un endroit à l'autre, du tombeau du passé et du silence d'un oubli séculaire. Maintenant déjà, où toutes les découvertes ne sont pas encore faites, il a été possible cependant, par la comparaison et à l'aide des documents littéraires, de reconnaître, dans les différents personnages de la légende, bon nombre de divinités païennes, et de leur assigner la place qu'elles occupaient autrefois dans le culte des anciens Germains. Chassés du sanctuaire officiel, les dieux vieillis se sont réfugiés dans la légende.

Il n'y a pas de dieux sans mythes. Retrouver les uns, c'était retrouver les autres. Mais de même que les dieux païens, vaincus par le christianisme, se sont rapetissés et déguisés tantôt en sorciers, tantôt en saints, en diables s'il le fallait, et quelquefois en héros : de même leur mythe,

en quittant les régions sereines de la poésie épique, s'est transformé, plié pour ainsi dire aux accidents du terrain et de l'histoire, et démembré dans un nombre infini de récits détachés qui sont autant de tableaux psychologiques. Parfois, le fil qui relie entre eux ces récits sans ordre apparent se perd et se cache à ceux-là mêmes qui nous les racontent. Mais le peuple, par un instinct merveilleux, aussitôt qu'il a cessé de comprendre, recommence à créer de nouveau, et cette combinaison du sentiment naïf des temps modernes avec ces antiques débris d'une imagination païenne produit un effet analogue à celui d'un de ces vieux châteaux du moyen âge tout délabrés et rajeunis par une végétation luxuriante, qui cherche à couvrir les ravages des siècles. C'est à la science de nous conduire à travers les ambages et les mille détours de ce vieux dédale, de rompre le charme qui tient enchaînés ces esprits mystérieux; et quand nous verrons apparaître sous leur robe blanche un pied d'oie, elle prononcera son *favete linguis* pour nous avertir que nous sommes en présence d'une divinité. Nous quittons donc ici le lecteur, en le priant de se confier à la conduite de l'auteur, qui le guidera lui-même dans un de ces séjours enchantés qu'il vient de découvrir.

LA VIERGE AUX CLEFS.

« Le chemin qui conduit du petit village de Tegerfelden dans le bourg voisin de Zurzach, en longeant le Rhin, passe par-dessus les dernières ramifications de la montagne du Jura, à côté d'une colline rocheuse, couronnée des ruines du château de Tegerfelden. Cette colline, isolée de toutes parts, s'élève au milieu de la vallée. Des rochers escarpés, et une rivière appelée la Sourb qui baigne le pied de la montagne, semblent en défendre les approches. Du côté de l'est, après avoir fait le tour de la colline, la rivière s'engouffre dans une crevasse et va tomber dans le Rhin. De l'autre côté, les parois de rochers qui, en surplombant, montent jusqu'au haut, sont appelées le pont du Diable. Ici, sur le sommet de la colline, au-dessus des rochers à pic, s'élèvent les ruines du château, qui dominent la contrée voisine. Les murs en sont délabrés, les remparts en s'affaissant ont comblé les fossés taillés en dessous dans le roc vif. Des herbes et des arbustes encombrent la place où était la cour du château, des caveaux écroulés à l'intérieur résonnent sous le pied quand on y entre. Il n'y a plus qu'un seul pan de la vieille tour qui se tienne debout, tout lézardé et couleur de

rouille, en contraste avec la brillante verdure des chênes dont les cimes s'élèvent jusqu'au pied du mur.

» Parmi les chevaliers qui ont vécu là-haut, l'histoire n'en connaît qu'un seul, le malheureux Conrad de Tegerfelden, précepteur et compagnon d'armes du fougueux duc Jean de Souabe appelé le Parricide. Conrad fut présent lorsque l'empereur Albert, à l'instigation de son neveu, le duc Jean, fut assassiné sur le champ de Birr, près de Windisch, en Argovie. Les nobles malfaiteurs, après l'accomplissement de cet horrible crime, se dispersèrent de tous les côtés du monde. Tandis que la frayeur et le ban de l'empire les poursuivaient, la fille du roi, la princesse Agnès, vint avec son armée assiéger et saccager les châteaux des conjurés et exercer sur des innocents une vengeance sanglante. Alors aussi le château de Tegerfelden fut réduit en cendres, pendant que Conrad, sans être reconnu, errait dans la forêt Noire et se cachait parmi les gens du cloître Neresheim. Il passa la fin de sa vie à paître les troupeaux des moines. Son nom s'est éteint. »

» Après avoir déroulé son tableau lugubre, l'histoire, continue l'auteur, tourne silencieusement le feuillet pour ne plus y revenir jamais. Le peuple, au contraire, ne cesse de repasser dans ses souvenirs les endroits qui ont été les témoins muets d'une grande douleur. Que le château là-haut soit en ruine, que la chronique soit brûlée, la *saga* vit encore. Elle accompagne chaque pierre qu'on retire de ces décombres austères pour bâtir, soit une chapelle, soit une maison; elle parcourt la vallée et s'installe auprès du foyer de la maison nouvelle. Quand, durant un hiver, elle aura assisté aux conversations de la veillée, au milieu de ces pauvres gens, elle recommencera à vivre et à grandir, à s'animer de la chaleur de leurs propres cœurs, et le printemps prochain, elle suivra le premier berger qui conduira ses chèvres là-haut, et de nouveau le chevalier au pas de fer et la vierge au voile blanc recommenceront leurs processions à travers les ruines.

» Anciennement, quiconque pendant la nuit venait du côté des villages de Klingnau et de Dœttingen pour aller à Tegerfelden, et craignait de s'égarer dans les prés et entre les ruisseaux qui les arrosent, pouvait s'orienter sur un signe infaillible. De loin, dans les ruines du château, il voyait une lumière briller à travers une grande fenêtre voûtée, la seule qui restât debout encore. Bientôt des sons doux et plaintifs, comme d'un chant lointain, descendaient dans la plaine; le voyageur, sachant qu'il était près de la Sourb et à quelques pas du village : « Ah! disait-il, la vierge aux Clefs! » et en la remerciant de lui

avoir montré son chemin, il tournait à gauche et disparaissait derrière les maisons.

» Bien que la haute fenêtre voûtée se soit écroulée depuis longtemps, la vierge continue toujours à vivre dans les souvenirs du peuple. C'était, dit-on, la fille du seigneur du château; elle avait été célèbre à cause de sa beauté. Mais elle se laissa mourir, entourée de tous les charmes de la jeunesse, du regret que lui causa la perte d'un jeune homme qui avait gagné son cœur et que l'orgueil de la famille avait envoyé à une mort affreuse. En robe blanche comme la neige, les cheveux épars, telle qu'on l'avait mise dans son cercueil, elle erre tantôt sur les derniers plis des rochers, tantôt le long de la rivière. Ainsi elle parcourt la même route depuis des siècles. Quoique le courant de la rivière ait été détourné et rapproché de la colline, elle n'a pas dévié de son chemin ordinaire; elle glisse par-dessus la cascade comme si elle marchait sur un sentier. Avec cela, elle est bonne et aimable, et ses trésors cachés dans la montagne croissent toujours. Le jour seulement où toutes ces richesses seront partagées et où elle trouvera l'homme courageux ne cherchant que la gloire, elle sera sauvée. Le plus volontiers elle s'adresse aux enfants, parce qu'ils sont innocents et ne connaissent pas encore l'avarice. En ces derniers jours, elle a trouvé une petite fille qui cueillait des muguets près de l'eau : elle lui a fait des cadeaux et lui a raconté les histoires les plus longues et les plus jolies du monde. Une autre fois, un pauvre petit berger qui gardait des chèvres en bas de la colline, et qui s'était hissé jusque sur le haut du pan de la vieille tour où il espérait trouver quelques fraises bonnes à manger avec son pain sec, y vit une femme qui lui tournait le dos et qui était occupée à étaler, parmi les ruines du château, deux draps de lin d'une blancheur éblouissante. A côté, elle avait placé deux petits sacs qui rappelaient à notre berger les sacs de blé que les pauvres portent au moulin. Lorsqu'elle eut fini d'étaler ses draps, elle prit les sacs, en défit les nœuds et les versa sur les draps. Le premier contenait des fèves blanches, le second des fèves jaunes. Elle les étala au soleil. Alors un petit chien noir sortit d'une fente du mur, et alla s'asseoir au milieu, entre les deux draps. Mais en même temps il remarqua le petit garçon, et il s'approcha de lui en aboyant. Le petit, qui se rappelait ce que son père avait l'habitude de dire, « qu'il faut jeter des petits pains à la gueule des chiens mordants, » n'hésita pas à suivre ce conseil et à jeter au chien un morceau de son pain bis. Par hasard, le morceau tomba sur l'un des draps étalés par terre. A l'instant la vierge se retourna, et, tendant la main

au petit garçon, elle lui dit : « Mon bon petit garçon, sache que tu m'as rapprochée du ciel de cent ans. Va donc vite, appelle ton père et ta mère, et dis-leur de venir et d'amener avec eux des charrettes. C'est la vierge du château qui leur fait dire cela. » Le petit garçon s'en alla au plus vite, et revint avec ses parents, qui traînaient deux charrettes. Ils se mirent à ramasser les fèves, le mari les jaunes, la femme les blanches, et après avoir rempli les deux sacs, ils les chargèrent sur les charrettes. Quelque petite que fût la trouvaille, ils s'en réjouirent beaucoup en pensant que ce demi-muid de fèves leur était arrivé si inopinément. Mais au moment d'entrer sous le toit de la maison, les deux sacs devinrent tout à coup lourds comme des pierres, se gonflèrent et firent sauter leurs nœuds. Et voilà que la charrette du mari se trouvait pleine de pièces d'or qui ruisselaient alentour, tandis que la charrette de la femme était comblée d'écus blancs. Ils étaient devenus les gens les plus riches de la contrée. Par reconnaissance, ils fondèrent deux messes pour le salut de la vierge bienfaisante. Les messes furent célébrées chaque année dans l'église du village jusqu'au temps de la réforme. Il se forma alors dans le village deux partis, l'un catholique, l'autre protestant, qui ne pouvaient s'accorder sur le partage des biens de l'Église. Le hasard voulut que l'intendant fédéral qui résidait à Bade et qui devait juger en arbitre, appartenait lui-même au parti des protestants. Il était né à Zürich et s'appelait Gesner. Il donna donc tout le bien de l'Église, au lieu d'en faire un partage équitable, à son propre parti, et depuis cette époque les deux messes instituées pour le salut de la vierge, de même que beaucoup d'autres pratiques pieuses, tombèrent en désuétude.

» Bien que la vierge eût une prédilection marquée pour les enfants, elle n'excluait pas cependant les grandes personnes de ses faveurs, mais les grands ne sont pas aussi dociles que les petits. Une troupe de bohémiens s'était installée près de la Sourb, pas loin de la place où les fèves avaient été changées en or et en argent. Un jeune homme, qui appartenait à cette troupe, taillait des branches d'aune pour la confection des corbeilles. Tout d'un coup il entendit une voix de femme qui l'appela par son nom et lui dit très-distinctement de revenir le lendemain à la même heure et à la même place pour faire une bonne œuvre, et pour devenir lui-même un enfant du ciel. Le jeune homme ne refusa pas; quant au ciel, il répondit qu'il désirait de tout son cœur d'y arriver un jour, mais qu'en attendant il voulait vivre aussi longtemps qu'il plairait au bon Dieu. Le lendemain, il revint à la place. Il aperçut alors une main de femme qui sortait de dessous un

rocher, et la même voix lui dit : « Donne-moi seulement ta main, et c'est fait! » Une frayeur subite le saisit alors et il reprit : « Non, je ne donnerai pas ma main; tiens, voilà un pan de mon habit, » et il étendit le pan de son habit de coutil, qui, en même temps, se plia sous le poids de l'or qui se trouva dessus. Le bohémien ramassa le trésor avec avidité et s'en alla. Ce qu'il avait trouvé suffisait amplement non-seulement pour nourrir les siens, mais encore pour s'établir dans le pays et pour assurer le bonheur de sa famille. Aujourd'hui encore ses descendants aiment à raconter de quelle manière leur ancêtre, qui n'avait été qu'un pauvre étranger, était parvenu à acquérir le droit de citoyen.

» La vierge y avait gagné bien peu de chose; elle en était réduite à tenter quelque autre moyen pour vaincre la faiblesse, l'avarice et les préjugés des hommes.

» Au printemps, quand les arbres poussent, elle sort de sa demeure souterraine, cueille de sa main les petits chatons des saules et les répand dans les vagues de la Sourb. Alors les poissons dans le ruisseau, les oiseaux sous le feuillage, viennent à elle et lui obéissent. Les truites, par centaines, sortent des profondeurs pour happer la friande nourriture qu'elle leur sème. En se penchant sur l'eau, elle entend tout; les râles et les bécasseaux lui rapportent ce que les hommes pensent et disent d'elle. Les sphinx, au crépuscule, descendent vers elle des fentes du vieux mur, et on l'a vue avec une corneille qui était posée sur son épaule. Alors elle arrose les plantes qui sont salutaires aux hommes et aux animaux. Les anémones, qui portent des fleurs avant les feuilles, croissent sous sa main; les douces-amères, d'un parfum particulier, lui sont surtout très-chères; mais on en chercherait vainement, attendu qu'elle en a besoin elle-même pour les petits enfants qu'elle nourrit dans la montagne. C'est là, dans une auge en chêne, au milieu d'un immense caveau, que se trouvent les enfants qui ne sont pas encore nés. Quand la sage-femme en veut avoir un pour le porter à quelqu'un, il faut qu'elle en prévienne la vierge quelques semaines d'avance, en lui disant le nom des parents qui le désirent. Si ceux-ci le méritent, la sage-femme obtiendra la clef d'or qui ouvre cette auge. Mais les petits sont tellement habitués à la vierge qu'ils ne veulent presque jamais se séparer d'elle, et c'est pour cela qu'ils pleurent tant en arrivant au monde. Si un enfant meurt avant d'être baptisé, il retourne à la même auge; s'il meurt plus tard ou si la vierge le reprend parce que les hommes n'en étaient pas dignes, il rentre dans une autre auge qui est plus grande et plus avant dans l'intérieur de la montagne.

Les essaims d'abeilles qui s'envolent vers les chênes de la colline y déposent du miel pour la nourriture des enfants.

» Un jour, la vierge était en train de soigner ses fleurs pendant qu'un fermier, qui possédait peu de bien et beaucoup d'enfants, pêchait à la ligne en bas du fleuve. Voilà qu'un petit anneau vint à lui, nageant dans l'eau, aussi brillant que s'il eût été de l'or pur. Le pêcheur l'attira avec son hameçon; mais comme il le regardait de plus près, il vit que ce n'était qu'une tresse de cheveux blonds. Trompé dans son attente, il le rejeta dans l'eau; mais à l'instant il vit la vierge à côté de lui : « Reprends-le vite, dit-elle; sans quoi tu nous perdras, malheureux, moi et toi! » Le pêcheur, sans prendre le temps de la réflexion, s'élança après la tresse qui nageait encore, la retira et l'offrit à l'inconnue. Elle prit la tresse, et, la tenant entre ses doigts, la déroula : ce n'était qu'un seul cheveu d'or, mais d'une longueur telle qu'il atteignait jusqu'aux pieds. Elle l'attacha à la ligne du pêcheur, et lui dit encore en s'en allant : « Voilà, je te le donne, parce que tu as été docile; qu'il soit à toi, mais n'oublie pas de dire chaque semaine une patenôtre pour nous deux. » Sur ces paroles, elle avait disparu. Le pêcheur, lorsqu'il fut revenu de son étonnement, se mit aussitôt à essayer sa ligne pour voir si elle servirait. En effet, à peine flottait-elle à l'eau qu'il ressentit une secousse violente; il la retira : une truite grosse comme sa jambe se débattait à ses pieds. Il jeta sa ligne une seconde fois avec le même succès. Il continua, et chaque fois que le cheveu d'or touchait l'eau, la proie y mordait, et quelle proie! Dans quelques instants ses barriquauts furent pleins; il avait de la peine à les emporter. Désormais, chaque jour fut pour lui une fête. Au marché, on s'arrachait sa marchandise, et de la sorte, autant de fois il sortait, autant de fois il rentrait ses poches remplies d'argent. Au bout de trois ans, la ferme qu'il avait louée auparavant était à lui, et rien ne manquait plus à son bonheur, si ce n'était lui-même. Hélas! que la richesse est lourde à supporter!... Cet homme, autrefois si sobre qu'il ne dépensait jamais rien pour son plaisir, se laissa aller à jouer, à boire, et bientôt il ne quitta plus le cabaret de toute la semaine. Nécessairement il oublia Dieu, la vierge et la patenôtre qu'il lui avait promis de dire pour elle; enfin le malheur survint, et le besoin lui rappela ce que le bonheur lui avait fait oublier. Il avait soigneusement gardé cette mèche précieuse, pensant qu'avec ce moyen il réparerait facilement sa fortune délabrée. Il revint donc à la Sourb; mais cette fois il allait être puni. A peine avait-il jeté la ligne et déroulé le cheveu d'or, qu'à sa grande stupéfac-

tion il le vit emporté par un petit chien noir, qui apparut un instant à la surface de l'eau pour disparaître avec la même rapidité. Pas le moindre petit poisson ne se laissa plus prendre. Le pauvre homme se sentit perdu. Il ne l'aurait pas été s'il avait reconnu sa faute; en âme grossière, il ne pensa ni à son ingratitude ni à ses débauches, mais seulement à la patenôtre qu'il avait oubliée, répétant chaque fois que l'huissier frappait à sa porte : « Pourquoi donc n'ai-je pas dit la patenôtre? » Bientôt après, il fut trouvé noyé dans le fleuve, où l'on supposait qu'il avait cherché la mort. En effet, on croit l'avoir vu depuis pêcher au même endroit.

» Un autre se perdit par vanité. C'était un jeune homme duquel la vierge avait eu pitié parce qu'il était pauvre : il s'imagina, lui, que la vierge, par jalousie de femme, le gardait pour sien à cause de ses mérites personnels. Sa pauvre cervelle s'aperçut trop tard de son erreur. C'était le compagnon du cordonnier du village; on l'appelait communément *Krousli*, à cause de ses cheveux crépus. Comme il n'aimait pas la société, le soir, au lieu de se joindre à ses camarades, il se promenait tout seul, toujours préoccupé de ses projets d'avenir : passer maître cordonnier à la ville, faire le commerce de cuirs, le pousser depuis la foire de Zurzach jusqu'à un port de mer, telles étaient les idées favorites qui ne le quittaient que rarement ou jamais. Une fois qu'en rêvant ainsi, il avait oublié de revenir à temps, — il faisait presque nuit, c'était dans le Burgsten, au pied de la colline où avaient été les écuries du château, — il se trouva face à face avec une inconnue qui était habillée de la façon la plus étrange. D'une main elle tenait un trousseau de clefs, de l'autre une petite baguette, et sur sa tête elle portait une magnifique couronne en verre avec une clef d'or. Notre compagnon, pensant que c'était là une dame très-noble, s'écarta un peu du chemin et fit sa révérence. Il l'avait dépassée de quelques pas lorsqu'elle se retourna et lui dit d'un ton bienveillant : « Est-ce que tu es né dans cette contrée? » Lui, tout ébahi, répondit gauchement : « Avec votre permission, je travaille chez le cordonnier sur le Hampfberg. — Alors, dit-elle, tu pourras me faire une paire de souliers; mais elle doit être faite samedi soir au plus tard. — Bien, bien, certainement; pourquoi pas?... Mais, ajouta-t-il en balbutiant, vous plaît-il, madame, que je vienne chez vous prendre la mesure, car il ne conviendrait pas?... » Disant cela, il montra le sol pierreux qui en effet n'avait rien d'engageant, surtout pour une belle dame qui voudrait se faire prendre la mesure. « Plus tard, dit-elle avec un léger mouvement de sa main, plus tard il se pourra que tu viennes me

voir; pour le moment, tu me feras des souliers à talons rouges, avec des oreilles rouges, mais le cuir ne sera pas ciré. » Le compagnon ne comprit pas bien ce qu'elle voulait dire. Il sortit donc de sa poche un compas, et faisant le mouvement habituel aux gens de son métier pour ôter le chapeau : « Eh bien, madame, dit-il, voulez-vous donc, s'il vous plaît, ôter votre soulier? » Mais elle l'interrompit et répéta gravement : « Je n'ai jamais porté de souliers de ma vie, et ceux que tu me feras seront les premiers. » Elle allait ajouter encore quelque chose lorsqu'un rossignol, d'une voix éclatante, se fit entendre du haut du château. « Quelqu'un m'appelle, dit-elle, il faut que je m'en aille; » et à l'instant même elle avait disparu derrière les arbres. — Le samedi soir, à la même heure, notre compagnon, avec sa paire de souliers à talons rouges et à oreilles de la même couleur, se dirigea vers la place qu'on lui avait indiquée. Chemin faisant, il se félicitait lui-même de son ouvrage, tellement il avait bien réussi. La vierge aux Clefs l'attendait déjà; elle regarda les souliers, les examinant d'un air de connaisseur, elle dit : « D'ici en huit jours, tu m'apporteras la brosse pour les cirer; du reste, ton travail me plaît, et pour te récompenser, voilà ce que je te donne quant à présent. » Le cordonnier passa les souliers dans sa main gauche et tendit la main droite : elle y glissa une pièce d'or, et allait y mettre une deuxième lorsque le rossignol chanta, et elle disparut aussi vite que la première fois. Le samedi suivant, le cordonnier avait apporté sa brosse. Cette fois, la vierge lui dit de la déposer, et elle continua sur un ton sérieux : « Certes, tu ne peux pas deviner quel est le service que tu m'as rendu depuis deux semaines; car tu ne sais pas qui je suis, ni combien de choses j'aurai encore à te demander. » Après cela, elle lui raconta toute son histoire, et en terminant elle lui dit : « Probablement, c'est pour la dernière fois que tu m'auras vue, parce qu'après que j'aurai usé cette paire de souliers, je ne reviendrai plus. Si cependant tu étais gêné en quelque chose, tu pourras retourner vers moi, et tu n'auras qu'à siffler dans le flageolet que tu trouveras sur place; alors, j'apparaîtrai, quoique muette. Et si, dans un cas extrême, tu avais besoin de conseil, tu n'auras qu'à tourner la clef d'or dans ma couronne pour que je recouvre ma voix. »

» Souvent encore notre compagnon éprouva le besoin d'avoir de l'argent, souvent encore il alla vers le Burgsten, souffla dans le flageolet, et toujours la pièce d'or se trouva à côté. Cette facilité devait le perdre. Il commença de gaspiller son temps et de courir après les filles du village. Bientôt la pièce d'or ne suffit plus. Son maître l'avait congédié depuis longtemps; ses propres affaires allaient mal, et sans

un remède prompt et radical il se voyait exposé à la honte. Il résolut donc d'aller se plaindre à la vierge, non qu'il se sentît digne de sa faveur; mais le besoin dispense de pareils scrupules. Aussitôt que la vierge eut apparu à son appel, il saisit la clef d'or, comme elle le lui avait dit, et la tourna, désireux d'entendre encore sa douce voix. Mais quelle frayeur! au moment où il toucha la clef d'or, elle se changea en serpent ardent qui enlaça son corps et menaça de l'étouffer. Il s'échappa à grand peine, ne rapportant cette fois qu'une main paralysée, bien heureux encore de n'avoir pas laissé sa vie; toutefois, il y laissa son bonheur. Les foires de Zurzach et les grands projets, aussi bien que les riches héritières du village, il perdit tout à la fois, ses appuis et son courage avec eux. Il mourut célibataire.

» Celui-ci s'est perdu par vanité, d'autres se perdent par avarice, et d'autres par lâcheté.

» A côté du fossé du château où est la scène de notre récit se trouvaient quelques tiges de fusain extraordinairement fortes. On disait que c'était à une de ces tiges que se rattachait le salut de la vierge. Pour la sauver, il fallait qu'un vendredi saint les branches du fusain fussent coupées de manière à ce que cet arbrisseau vînt à se dessécher petit à petit. L'année suivante, au même jour, le fusain devait être coupé et taillé en berceau. Dans ce berceau, on élèverait un garçon qui serait né un dimanche, sous une certaine constellation. En grandissant, celui-ci deviendrait l'homme courageux qui subirait toutes les épreuves et braverait tous les dangers pour l'amour de la vierge. Or, il y a quelques années le menuisier du village voisin, de Dœttingen, voulut couper en cachette un de ces fusains pour l'emporter chez lui. Tout à coup la vierge se présenta à lui. Le menuisier, se voyant pris en flagrant délit, car le bois ne lui appartenait pas, s'effraya un peu; mais il fit bonne contenance et ne dit mot. « Comme vous y allez hardiment pour devenir riche, fit-elle en lui adressant la parole la première! Mais cet arbre ne vous servira de rien, à moins que vous n'ayez accompli auparavant trois choses. Si vous y montrez autant de cœur qu'en ce moment, vous n'aurez rien à craindre. Revenez samedi soir pour apprendre ce que vous aurez à faire. » Au jour fixé, tous deux se retrouvèrent au même endroit. La vierge était accompagnée ce jour-là de son petit chien noir, qu'elle tenait attaché par un ruban rouge. Sans proférer une parole, elle fit signe au menuisier de la suivre, et le conduisit devant une porte en fer, qu'elle ouvrit avec une des clefs de son trousseau. Un corridor souterrain s'avançait dans l'intérieur de la montagne. On voyait, en passant, les étoiles briller au-dessus de la

tête, comme si le corridor n'avait pas eu de voûte. Enfin, ils entrèrent dans une magnifique salle, dont les parois étaient en glaces et éclairées d'une multitude de bougies qui s'y répétaient à l'infini. Tout autour, un grand nombre de vieillards étaient assis et semblaient dormir. Vis-à-vis de la porte était une auge de grandeur énorme. Le petit chien, à peine entré, avait sauté dessus. « Premièrement, dit la vierge, tu n'auras qu'à embrasser ce petit chien. » Le menuisier le fit sans hésiter, et le petit chien, comme pour lui montrer sa reconnaissance, lui lécha le front. En même temps des vieillards, qui se trouvaient alentour, ouvrirent leurs yeux et semblaient sourire. On passa à une deuxième salle. Celle-là contenait des jeunes hommes et des jeunes filles qui dormaient également, ces dernières en tout semblables à la vierge aux Clefs, seulement, leurs cheveux étaient moins longs et moins dorés. Du reste, cette salle était éclairée à jour comme la première, et une auge, plus grande encore que la précédente, en occupait le fond. Cette fois, la vierge elle-même s'assit dessus et demanda qu'on lui donnât un baiser. Le menuisier moitié touché, moitié peureux, obéit cependant, non sans frémir, car les lèvres de la jeune fille étaient glacées. Aussitôt les autres dormeurs et dormeuses s'éveillèrent alentour, et un sourire gracieux se répandit sur les traits des jeunes filles. La vierge descendit de l'auge, loua le jeune homme de son courage et le conduisit dans la troisième salle. Celle-là était de beaucoup la plus belle, éclairée non par des bougies, comme les autres, mais par une atmosphère blanchâtre et laiteuse, qui brillait sans ombre et qui dans sa douce lumière enveloppait un nombre infini de petits enfants endormis dans la salle. Au fond, il vit une auge semblable aux deux premières, mais un serpent monstrueux, roulé comme le câble d'un vaisseau, était étendu devant elle. A l'approche du jeune homme, il se dressa en s'appuyant sur sa tête et sur sa queue, formant un cercle immense et crachant le feu. Le jeune homme eut assez de courage pour enjamber cette hideuse bête, qui barrait le passage; il arriva à l'auge. Un crapaud colossal était assis dessus : il ressemblait à une cuve de vigneron, brillait de toutes les couleurs, et deux yeux grands comme des assiettes lui sortaient de la tête. Pour rompre le charme, il fallait l'embrasser. Le jeune homme, lorsqu'il se baissa pour accomplir l'épreuve, vit la peau du vilain animal crevassée comme l'écorce d'un chêne et bourgeonnée comme une grappe de noix vertes. A cet aspect, il recula d'un pas. Hélas! cette fois, les enfants qui étaient alentour n'ouvrirent pas leurs yeux, mais un vagissement plaintif parcourut la salle. La vierge, poussant un cri, se tordit les bras, et dans un clin d'œil sa robe, ne-

guère encore d'une blancheur éclatante, devint noire comme du charbon. La splendeur des parois pâlit, un bruit de tonnerre gronda en haut de la montagne; le jeune homme s'était évanoui. En se réveillant, il se trouva dans un fossé en bas de la montagne. C'était midi. A peine pouvait-il se traîner chez lui; ses cheveux et sa barbe avaient blanchi; la fièvre le gagna, le délire ne le quitta plus. Pendant un instant où on l'avait laissé seul, il sauta de son lit et courut vers la montagne : on l'y trouva sans connaissance et pérorant dans l'air. Il demanda en pleurant qu'on le conduisît à la porte de fer; un moment après, il était mort.

» Ainsi, poursuit l'auteur, les esprits, les dieux eux-mêmes voient avorter leurs projets favoris, parce que, pour les accomplir, il leur faudrait le concours de l'homme et de sa volonté fragile. Son imprévoyance traverse leurs desseins les mieux préparés; son habitude de raisonner mal à propos, son découragement prématuré, s'opposent à sa propre félicité et à la leur. Qu'il obéisse ou qu'il résiste, qu'il s'élance dans un effort de zèle ou qu'il retombe dans son inertie, ce n'est ni la grandeur du devoir, ni l'attrait puissant de l'action, ni la passion pleine et entière qui le dirigent; sa faiblesse hésite, balance entre le désir et le regret, et se frustre du succès pour lui-même et pour les autres.

» Quand le nouvel an arrive, les jeunes gens riches de Tegerfelden se réunissent en société pour célébrer le jour de Berchthold[1]. Déguisés en vignerons et en vendangeurs, ils circulent devant les maisons des habitants les plus fortunés, pour présenter, en chantant et en dansant, leurs félicitations du premier de l'an. Il est d'usage alors qu'on leur remplisse les bachons, qu'ils vont vider chez les pauvres, afin que ceux-là mêmes qui n'ont pas de vignes puissent prendre part à la gaieté générale. En dernier lieu, ils s'assemblent devant le conseil communal, lui chantent la bonne année et lui présentent une immense pâtisserie encore toute fraîche, sortant du poêle le plus grand qu'on ait pu trouver dans le village. En revanche, et pour prix d'honneur, le conseil leur décrète un demi-muid de vin communal, qu'il est de rigueur qu'on boive le même soir. A ce moment, chacun des jeunes gens envoie un délégué tout exprès pour chercher sa danseuse, qui reçoit à cette occasion quelques cadeaux de circonstance. C'était durant l'une de ces soirées de Berchthold; Jean, le valet du meunier du village, avait retiré de son armoire son plus bel habit, avait mis dans sa

[1] Voyez les explications à la fin du récit.

poche les économies des derniers trois mois, et ainsi muni, il s'en alla à la salle de danse; seulement, comme il n'était pas de la société de Berchthold, il n'avait pas non plus de danseuse, et celles auxquelles il s'était adressé le refusèrent toutes l'une après l'autre. « Aujourd'hui, on ne danse pas avec les forestiers, » lui répondit une de ces fières villageoises. Jean, en effet, était né dans la forêt Noire, et par conséquent regardé dans le village comme un étranger, c'est-à-dire un peu de travers. Cette fois il se sentit piqué au vif. « Eh! dit-il en grommelant, il faudra donc que je m'en cherche une comme il n'y en a pas ici. » Après cela, il s'en alla et se dirigea tout droit vers le château. Il se croyait lui-même un enfant du dimanche[1]; il ne craignait donc pas les esprits. Arrivé au château, il coupa trois branches d'osier et les jeta par-dessus son épaule, de manière à les faire tomber dans l'eau. Aussitôt la vierge aux Clefs se trouva devant lui. Il lui exposa ses griefs et la pria de venir faire avec lui trois tours de valse, disant que si elle consentait à le venger du mépris des villageoises, il la ramènerait à onze heures juste et consentirait à subir trois épreuves à son choix.... La vierge accepta et le suivit. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle de danse, personne ne pouvait s'empêcher de les regarder; les jeunes gens eux-mêmes ôtèrent leurs chapeaux, chose inouïe au jour de Berchthold, à cause de l'habitude qu'on a d'y mettre un bouquet de roses. L'impression que fit la beauté de cette étrangère était irrésistible au point que Jean lui-même, en la conduisant par le bras, avait singulièrement gagné aux yeux de celles qui s'étaient moquées de lui un instant avant. Les deux jeunes gens firent ensemble trois danses et quittèrent la salle comme ils étaient venus, en silence. Jean s'était vengé. Il s'agissait maintenant de montrer son courage. Lorsqu'ils furent arrivés au château, la vierge le conduisit à travers les trois salles des vieillards, des jeunes gens et des enfants. Dans cette dernière, ils s'arrêtèrent, et la vierge lui dit :

« Voici les effets de l'orgueil : ces petits enfants si aimables, si désireux de vivre, ils n'ont pourtant pas été éveillés. Notre famille, qu'on ne connaît plus que par les dires, devrait compter le nombre des jeunes hommes et des jeunes filles endormis que tu viens de voir en passant. Quant aux vieillards, là-bas, à l'entrée de la salle, ils furent mes prétendants : tous, l'un après l'autre, avaient demandé ma main; notre aveuglement les a tous précipités dans la mort. Il plut à ma

[1] Les Enfants du dimanche sont censés en communication avec le monde des esprits; c'est ce qu'on appelle, en français, être né coiffé.

vanité de voir chaque jour de nouveaux prétendants, de fiers chevaliers entrer dans le château; et les miens, dans leur morgue hautaine, se réjouissaient de me voir refuser quiconque n'aurait pas fait trois fois le tour du château, à cheval sur les murs escarpés du rempart. Ils y allèrent tous, et tous, en se précipitant du haut du rocher, trouvèrent la mort dans les ondes du fleuve qui coule au pied de la montagne. Enfin arriva un jeune homme, beau comme la lumière du jour, mais sans nom et d'un air modeste. Il fit le tour du château trois fois sans manquer. Ma mère elle-même nous offrit la coupe, mais elle eut honte d'un gendre roturier : au vin, elle mêla un narcotique, et la nuit, pendant que je dormais sans pouvoir me réveiller, on l'arracha de mes bras et on le précipita en bas du rocher, par-dessus les murs. Je suis ici pour garder toutes ces victimes, et si tu manques à ta promesse, je n'aurai personne pour me délivrer. Or voici ce que tu dois faire : tu donneras d'abord un baiser à ce petit chien noir, et tu me soulèveras à côté de lui; ensuite tu arracheras un cheveu de la tête de chacune des jeunes filles et un poil de la barbe de chacun des vieillards, et tu les porteras l'un après l'autre dans le ruisseau qui coule en bas du château. Il faut que tu aies porté le dernier avant que la cloche du village sonne minuit. Hâte-toi, car au premier coup les portes de fer se fermeront de nouveau.

» Le meunier se mit à l'œuvre. Il était temps, car ils venaient de quitter la salle de danse lorsqu'il sonnait onze heures. Il s'approcha du petit chien, mais celui-ci prit toutes les formes possibles; enfin le meunier parvint à l'embrasser. La vierge elle-même, lorsqu'il voulut la soulever, devint de plus en plus lourde; il doubla ses efforts et la plaça sur la grande auge, à côté du chien noir.... Ensuite, il tira, l'un après l'autre, les cheveux de la tête des jeunes filles, les poils de la barbe des vieillards, et les porta dans le ruisseau qui coulait en bas de la montagne. Il lui restait encore deux cheveux, et il venait de passer la porte avec l'avant-dernier dans sa main lorsque la cloche du village sonna minuit. Il se sentit frappé au cœur. L'épuisement, la douleur, le froid pénétrant d'une nuit de janvier, le désespoir enfin, le ramenèrent chez lui sans qu'il sût comment. Le jour de Berchthold ne le revit plus. Un matin, il fut trouvé mort entre les tournants du moulin.

» Mais voici venir une dernière classe d'individus qu'on appelle les braves gens, et dont on a rien de mieux à dire, sinon que leur faiblesse s'attendrit toujours mal à propos.

» Un honnête père de famille de Tegerfelden étant allé au marché

de Waldshut, petite ville sur la rive droite du Rhin, en revenait à la nuit tombante et choisit le chemin le plus court, qui conduit par les prairies le long de la Sourb. Il faisait tiède; l'ombre du château en ruine, projetée par la lune qui montait derrière, se dessinait en zigzag sur le velours du gazon. Quelquefois, à travers les osiers touffus qui se balançaient au vent, on entrevoyait les vagues de la rivière avec son écume argentée, qui couvrait le rivage. Notre homme tout à coup crut entendre un frémissement dans l'épaisseur des arbres. Il s'arrêta, et écartant une branche de peuplier qui l'empêchait de regarder, il vit un petit nuage blanc qui se détachait du fond sombre de la forêt : c'était la vierge, habillée en blanc de la tête aux pieds. Un trousseau de clefs pendait de sa ceinture; d'une main, elle tenait un bouquet de couleur rose comme la fleur des saules, de l'autre un petit flageolet d'argent, qu'elle porta à ses lèvres, commençant à jouer un air si beau et si mélancolique que le brave homme, profondément touché, eut peine à retenir ses larmes. Mais ce charme semblait gagner jusqu'aux animaux. De l'autre côté du fleuve, un cerf magnifique descendit dans les eaux, les traversa en nageant, et, sorti de l'eau entièrement blanc, alla s'étendre aux pieds de la vierge. Elle lui offrit les roses de saule, il les mangea avec appétit.... Ensuite, elle cueillit un brin de houblon qui grimpait sur les arbres, le roula autour des bois de la bête et le noua en guise de rênes; puis, s'armant d'une tige de valériane, elle monta sur le dos du cerf. A l'instant il se leva, emportant avec lui sa belle cavalière et se dirigeant du côté de la colline. Arrivée en haut, elle le fit tourner à droite, disparut un instant derrière le pan de mur de la vieille tour, pour reparaître encore et pour monter de pic en pic, de pointe en pointe, tout autour des remparts délabrés du château.... Elle fit le tour dix-neuf fois; la dernière fois, elle lança le cerf à bride abattue et descendit en droite ligne sur les parois de rochers jusqu'au rivage de la Sourb. Là, le cerf se coucha. Elle sauta par terre, lui ôta la bride, et brisant ce qui en restait en petits morceaux, elle les jeta dans le ruisseau en même temps que la tige de valériane. Le cerf ne bougea pas.... Pour le congédier, elle le frappa doucement de sa main sur le dos; l'animal, flatté de cette caresse, disparut d'un seul bond dans l'épaisseur des bois. La vierge aux Clefs commença alors à faire sa toilette. Détachant le bandeau qui ceignait son front, elle laissa se dérouler et flotter dans l'air sa chevelure d'un blond doré; chaque fois qu'elle y passait son peigne d'or, elle ramassait du miel des fleurs de l'aune, son arbre favori, et en mettait sur ses cheveux. Plus d'une fois aussi elle s'approcha de l'eau pour voir dans les ondes éclairées par la

lune si sa chevelure atteignait déjà la pointe des herbes. Notre homme, tout étourdi et fasciné d'une telle magnificence, ne pensa point à la part que la vierge lui avait destinée. Il avait oublié qu'en jetant seulement dans le cercle magique un petit morceau du biscuit qu'il rapportait à ses enfants, le peigne d'or, le flageolet et le bandeau de front de la vierge auraient été à lui; mais avant que la réflexion lui vînt, elle glissa doucement, comme sur un sentier liquide, à la surface de l'eau, et en s'en allant elle chanta un air dont, à cause de son émotion, il ne se rappela ensuite que la première strophe :

« Anne chérie, anne chérie!
» Cent années vont passer,
» Ma chevelure d'or
» Va toucher jusqu'au sol,
» Va toucher jusqu'à ma cheville.
» J'entrerai dans le ciel,
» Je trouverai mon repos;
» Toi, tu périras dans le four. »

» Ce dernier vers voulait dire que l'arbre auquel se rattachait son sort serait coupé et brûlé d'ici à cent ans, et qu'alors elle serait sauvée. Mais quoique plus de cent ans soient écoulés depuis, quoique la mélodie et la chanson soient également perdues, cet arbre continue à verdir et la pauvre revenante ne se repose pas encore. Dernièrement, un jeune garçon de Dœttingen, qui suivait ce chemin pendant la nuit, l'a vue de nouveau. Elle fit, a-t-il conté, sa cavalcade autour des murs du château, descendit ensuite vers le fleuve, déposa ses robes blanches et prit un bain dans les eaux de la Sourb. « Elle était alors, disait-il, beaucoup plus belle à voir que nulle autre femme, excepté les pieds; car, autant qu'on les pouvait distinguer dans les eaux éclairées par la lune, ils ressemblaient — que le bon Dieu me le pardonne! — à des pieds d'oie. »

« Pour connaître l'origine de tous ces récits, pour saisir le mot de l'énigme, il nous a fallu attendre jusqu'à la fin, jusqu'aux *pieds d'oie* : nous comprenons maintenant pourquoi cette vierge ne porte pas de souliers, et nous savons en même temps que c'est la déesse *Berchtha, Perahta*, la *Brillante*, la *Dame blanche*, qui a été abjurée par nos ancêtres il y a mille ans, mais qui n'a pas encore cessé d'occuper l'imagination poétique du peuple jusqu'à nos jours. » Les preuves de cette explication sont condensées en six pages sous forme de citations; nous en donnerons ici les résultats principaux. La déesse *Perahta, Perchta, Bertha* (la pré-

tendue mère de Charlemagne[1], qui porte ce nom, n'est point une autre, le mythe s'est fait histoire, ici comme ailleurs), préside, dans la croyance des anciens Germains, à la vie domestique et rurale; elle protége la femme, les enfants, la culture du blé et du lin, la quenouille et la charrue; elle forme les mariages, elle donne les enfants, elle reprend les nouveau-nés quand ils sont morts peu de temps après leur naissance. On célébrait son jour de fête par des processions en voiture et à cheval; le peuple, en son honneur, traînait des charrues et exécutait des combats simulés; des courses avaient lieu, dont le prix consistait en une pièce de drap. C'était un culte essentiellement gai et paisible. D'autres éléments s'y sont ajoutés plus tard, soit parce que cette déesse, qui s'est conservée dans la mémoire d'une partie de l'Allemagne du Sud, a hérité des attributs d'une ou de plusieurs déesses oubliées plus tôt, soit par toute autre raison; toujours est-il que pour expliquer la légende de la *vierge aux Clefs*, il faut s'adresser non-seulement au mythe de *Berthe*, mais encore à celui de *Frigga* et de *Freyja*. *Frigga*, épouse du dieu Odein, tient les clefs du ciel; elle administre la maison des dieux, qui se trouve dans une montagne; de même la vierge aux Clefs ouvre et ferme les salles non-seulement des jeunes enfants, mais des chevaliers qui doivent se réveiller un jour. *Freyja* est à la fois la *Vénus* et la *Proserpine* du Nord; sa demeure s'appelle *Volksvang*, c'est-à-dire assemblée des âmes. Elle n'est point mariée à un dieu, mais à un homme qui l'a quittée et qu'elle cherche à travers le monde en pleurant des larmes d'or : c'est pour cela qu'elle s'appelle aussi la *Belle en larmes*. Elle porte une ceinture ornée de perles, qui charme les yeux de tous. La vierge aux Clefs également pleure son fiancé et garde les âmes de trois générations. Elle aime à perdre, pour les laisser trouver, ses objets de toilette, son anneau, son bandeau de front, etc.; elle est la déesse de l'amour, et ne pourra être délivrée que par le baiser du plus brave. La vierge aux Clefs a le double caractère d'une déesse de la vie et de la mort : tantôt sa robe est blanche, tantôt noire quand elle est en deuil. De même, les objets qui lui sont consacrés produisent des effets tantôt salutaires et tantôt pernicieux. Ses arbres favoris, c'est l'aune ou le saule, les premiers qui annoncent le retour du printemps. Mais son malheur se rattache au fusain, que les Grecs, dans la crainte de prononcer son véritable nom, appelaient « *l'arbre de bon présage* » (*evonymos*). Les fèves jaunes et blanches sont les symboles de

[1] La Berthe au grand pied ou la reine Pédanque, dont parle le proverbe : « Au temps que la reine Berthe filait. » Rabelais jure encore « par la quenouille de la royne Pédangüe de Tholose. »

la fécondité; les fèves bleues et noires le signe de la mort. Les souliers à rubans rouges rappellent d'abord les souliers rouges des fiancées, mais aussi les souliers qu'on ensevelit avec les morts, et ceux que les esprits (dans un très-grand nombre de légendes) demandent pour faire le grand voyage dans la vallée des Morts. Le flageolet, c'est la flûte qui salue le printemps dans la bouche des faunes grecs comme dans celle de nos enfants; mais c'est aussi la flûte dont joue le dieu de la Mort dans la danse Macabre. Nous passerons quelques traits plus généraux : tels que l'ordre de tirer un cheveu de la tête ou de la barbe, ce qui se rapporte à la divination, de même que les oiseaux dont la vierge est entourée; quant aux enfants gardés dans la montagne, nous savons déjà que la mythologie germanique, d'accord avec le poëte grec, fait naître les hommes « du chêne ou du rocher. » Le dernier trait de notre légende est le plus significatif de tous : c'est le cerf, le symbole de l'hiver et de la mort. Anciennement, quand on célébrait la fête printanière, un cerf, qui représentait l'hiver, était chassé et poursuivi jusque dans la forêt. Beaucoup de légendes font apparaître le dieu de la Mort sous la forme d'un cerf. On voit ce cerf dans la danse Macabre. Bertha, la déesse du printemps, est mise en rapport avec le cerf, parce que c'était elle qui le chassait à la fin de l'hiver; mais une fois la signification exacte des symboles oubliée, on a fini par les confondre, et c'est ainsi que la déesse du printemps et de l'amour est devenue la déesse de la Mort. Cette confusion du reste date de fort loin : la pâtisserie particulière qu'on prépare dans toutes les provinces de l'Allemagne du Sud, pour le 2 janvier, jour de Berchthold, s'appelle tantôt *le pain du cerf,* tantôt *le pain de Berthe.*

III.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur les légendes historiques. C'est la branche la plus jeune de toute mythologie. Elle ne fournit presque jamais de données nouvelles; elle ne fait que reproduire les éléments de la mythologie élémentaire et religieuse, en les fondant ensemble avec un fait historique : c'est un fruit de l'arbre mythologique qui est tombé dans le champ de l'histoire. Néanmoins, la légende historique ne laisse pas d'offrir un intérêt particulier, soit parce que elle nous fait connaître quelquefois des mythes qui ne se sont pas conservés ailleurs, soit parce que la transformation du mythe religieux en légende historique, là où il est possible de

l'observer, est en elle-même un fait des plus intéressants; enfin cette étude est singulièrement propre à nous faire comprendre que partout, dans les origines, l'histoire confine au mythe et se confond avec lui de sorte qu'il serait aussi téméraire de nier l'un que l'autre des deux éléments.

En comparaison avec d'autres recueils faits dans d'autres provinces de l'Allemagne, cette dernière partie des *sagas* historiques est la mieux représentée en Suisse. C'est que la Suisse, avec l'Angleterre et la Norvége, est le pays de l'Europe qui jouit depuis le plus longtemps d'une liberté politique, variable sans doute suivant les époques, mais en somme régulièrement développée et profondément enracinée dans les mœurs. De même que l'histoire proprement dite, de même que la mémoire individuelle, la légende historique, pour prospérer, suppose une continuité non interrompue de souvenirs qui se succèdent l'un à l'autre. Toute rupture violente, toute transition subite obscurcit le passé ou l'efface tout à fait, comme un rayon de lumière dévie de la ligne droite et s'efface en passant d'un milieu à l'autre. Ne nous étonnons donc pas de cette force du souvenir populaire, qui fait qu'il n'y a pas de petit endroit en Suisse qui ne possède une ou même plusieurs légendes sur son origine, tandis que presque toutes les villes, les grandes comme les petites, célèbrent la fondation de leur liberté par des fêtes communales qui subsistent encore. Notre recueil signale une catégorie qu'il appelle « *Rechtssagen* » (*sagas* du droit), comme la plus remarquable de toutes. En effet, il faut entendre avec quelle vivacité un simple paysan proteste encore aujourd'hui contre les violations du droit que ses ancêtres ont subies par l'avarice des moines il y a peut-être mille ans; avec quelle exactitude il se rappelle les moindres détails et connaît jusqu'à la borne où le dernier chevalier-brigand a succombé et a été enseveli sous le soc de la charrue. Nous aurions aimé à continuer avec l'auteur et à le suivre sur ce terrain, si nous ne craignions pas de devenir trop long. Nous apporterons du moins un exemple qui pourra donner une idée du rapport qui existe entre la mythologie proprement dite et la légende historique :

FONDATION DU CHATEAU DE HABSBOURG;

ÉLÉVATION DE RODOLPHE, COMTE DE HABSBOURG, AU TRÔNE IMPÉRIAL DE L'ALLEMAGNE,

d'après la chronique de la ville de Zürich[1].

« La famille des comtes de Habsbourg, » dit le chroniqueur, « était originaire de Rome. L'un d'eux fut évêque de Strasbourg. Il avait amené avec lui son frère. Un jour que ce dernier chassait, la chasse en se prolongeant l'avait conduit jusqu'en Argovie, en Suisse : là, il perdit son faucon et le chercha en vain pendant une journée entière. Le lendemain matin il le trouva perché sur une belle montagne. Le jeune gentilhomme, regardant alors la contrée à l'entour, s'y plut, et dit à ses amis et serviteurs : « N'est-ce point magnifique? Si mon frère voulait, j'y bâtirais une maison! » Le jour après, il revint chez son frère et lui parla de ce qui lui était arrivé, et du désir qu'il avait de bâtir un château. Son frère l'évêque l'écouta avec plaisir, et fut prêt à l'aider. Le jeune seigneur commença donc à bâtir le château, qu'à cause de l'oiseau qu'il avait trouvé ici il appela *Habsbourg* (de *habicht*, faucon, et de *burg*, château). Mais, au lieu de mettre tout son argent à élever des murs, il en distribua une grande partie entre ses voisins dans le pays, pour se concilier des amis. Quand donc, quelque temps après, l'évêque de Strasbourg arriva pour voir ce que son frère avait bâti, il fut tout étonné et lui dit : « Il me semble que tu as fait encore bien peu de chose avec l'argent que je t'ai donné! » Son frère répondit : « Seigneur mon frère, vous allez voir mon ouvrage demain! » Et en cachette il envoya querir ses amis et ses serviteurs. Le lendemain, en se levant, ils virent que toute la plaine en bas de la colline était occupée par des tentes, des cavaliers et des troupes à pied. L'évêque pensait être assiégé. « Non, seigneur, » lui répondit son frère; « ce sont les murs que je me suis bâtis. Car quelque solide que fût la maison, à quoi me servirait-elle, si je n'avais pas d'amis pour la défendre au besoin? Je suis étranger parmi les habitants du pays, j'ai donc pensé à me procurer leur amitié. »

Nous ne nous arrêterons pas à cette première partie du récit. Remarquons seulement que le château de Habsbourg est bâti sur les

[1] *Ältestes deutsches Jahrbuch der Stadt Zürich, bis zum Jahre 1336; Zürcher Antiquar Mittheil.*, t. II, p. 56, etc. Rochholz, *Schweizersagen*, t. II, p. 347.

fondements d'un castel romain, ce qui peut expliquer pourquoi les comtes de Habsbourg sont dits être originaires de Rome. La fondation des villes, etc., sur un endroit désigné par un oiseau ou par un autre animal sacré, se reproduit partout, de même que la locution « mur vivant » pour désigner les défenseurs. Mais arrivons à la seconde partie du récit, qui a été rendue célèbre par la ballade de Schiller intitulée : « Le comte de Habsbourg ».

« Un jour que le comte Rodolphe était à la chasse avec son serviteur, il entendit de loin le son d'une cloche semblable à celle qui précède le saint sacrement. Il dirigea son cheval du côté d'où le son venait, pour savoir ce que c'était, et trouva un prêtre avec le saint sacrement qui était arrêté devant un ruisseau. Le prêtre avait déposé le sacrement par terre; il s'était assis pour ôter ses souliers et se préparait à traverser le ruisseau nu-pieds. Lorsque le seigneur le vit, il lui demanda ce qu'il allait faire et pourquoi il se trouvait dans ce désert. Le prêtre répondit : « Je porte le saint sacrement et j'allais trouver un malade qui est en grand danger; pour ne pas arriver trop tard j'ai choisi le chemin le plus court : ainsi je suis arrivé à ce ruisseau où je ne trouve ni pont ni planche, et qu'il me faut traverser nu-pieds. » Alors le comte de Habsbourg descendit de son cheval, se mit à genoux, adora Dieu et dit au prêtre de s'asseoir avec le sacrement sur son cheval, et d'accomplir son devoir. Et lorsque le prêtre fut de retour et voulut ramener le cheval chez le seigneur, le remerciant de sa bienveillance, celui-ci répondit : « A Dieu ne plaise que moi ou quelqu'un de mes serviteurs monte jamais ce cheval qui a porté mon Seigneur et mon Créateur; si vous ne croyez pas pouvoir le garder à bon droit et en bonne conscience, consacrez-le au service de Dieu, puisque je l'ai donné à Celui dont je tiens ma vie, mon âme, l'honneur et mon bien. » Le prêtre dit : « Que Dieu vous veuille accorder honneur et dignité ici et dans l'éternité. » Ce prêtre était sage et savant; il devint par la suite chancelier de l'évêque de Mayence et très-puissant. Il parlait souvent à l'évêque et à d'autres seigneurs de la piété, de l'honnêteté et des nobles actions du comte de Habsbourg, et il en résulta que les princes recherchèrent le comte et l'élurent pour roi romain. »

Ce récit, ainsi que le démontre M. Rochholz (II, p. 345), avant d'entrer dans l'histoire, a été une légende chrétienne, et la légende chrétienne à son tour était basée sur une institution païenne. Les transformations ne s'arrêtent pas encore là : une série de *sagas* locales, postérieures pour la plupart à celle que nous venons de raconter, en forment les derniers prolongements. Suivant ce développement de

proche en proche, l'auteur remarque d'abord que ni la chronique de Zürich ni celle de Königsfelden (Gerbert, *Topograph.*, p. 163, etc.), qui donne le même récit indépendamment de la première, ne connaissent la localité où l'événement en question se serait passé. Il est donc inutile de combattre des témoignages qui surviennent quelques siècles plus tard. Ainsi le célèbre historien Gilg Tschudi, qui a écrit au seizième siècle et qui a donné son canevas à la poésie de Schiller, transporte la scène dans le canton d'Argovie; de nos jours on a voulu rapporter au cheval de Rodolphe une ancienne coutume qui s'est conservée fort longtemps dans un village voisin, et qui consistait à nourrir un cheval au bénéfice de l'église. Cette manière de voir devient insoutenable en présence d'une foule de documents contraires. D'un côté, le même récit se reproduit à un tout autre endroit, à Vieux-Habsbourg, dans le canton de Lucerne : une ancienne peinture sur la paroi de l'ossuaire représente le comte Rodolphe rencontrant le prêtre. La légende est écrite en vers au bas du tableau. D'une autre part, on a constaté le fait que les chevaux entretenus au service de l'église ont été fréquents pendant une grande partie du moyen âge et jusque dans les temps modernes, soit en Suisse, soit en Allemagne. Cette institution chrétienne pourrait donc à la rigueur expliquer la légende historique, mais à la vérité elle a besoin d'être expliquée elle-même. Les légendes populaires qui s'y rattachent appartiennent pour la plupart au mythe du *chasseur sauvage*, c'est-à-dire au mythe du dieu *Wuotan*. Elles sont confirmées par le témoignage de l'historien Aimoin (I, 22), qui raconte que le roi Chlodowig des Francs consacra son cheval à saint Martin. On sait que saint Martin n'est autre que le dieu Wuotan lui-même, dont il possède tous les attributs : l'épée qui le rend invincible, le manteau ou la cape, qui le porte où il désire (les Capétiens, qui conservaient la cape de saint Martin, en ont tiré leur nom); enfin le cheval blanc, le cheval sacré, le *Sleipnir* des Eddas. Et pour remonter enfin à la première source qui nous apprend à connaître les chevaux sacrés chez les Germains, nous lisons dans Tacite (*Germania*, 10) : « Proprium gentis equorum quoque præsagia ac monitus experiri. Publice aluntur isdem nemoribus ac lucis, candidi et nullo mortali opere contacti; quos pressos sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur hinnitusque ac fremitus observant. »

Nous venons de terminer cette étude par une citation de Tacite. Ceci nous donne à penser quel prix on attacherait aujourd'hui au livre d'un auteur grec ou latin, contemporain de Tacite ou de César, qui aurait pris la peine de recueillir en détail les mythes et les croyances des

anciens Celtes ou Germains. Et si ce livre était en danger de se perdre, que ne ferions-nous pas pour le sauver? Eh bien! ce livre existe, il est à nos pieds, nous n'avons qu'à le ramasser; bien mieux encore, il est écrit dans notre propre langue, et souvent par un seul mot, heureusement conservé, il nous fournit des renseignements d'une authenticité et d'une exactitude que le chroniqueur grec ou latin n'aurait jamais pu atteindre. Mais aussi il faut se hâter d'en profiter, car il n'y a pas de jour qui n'en efface quelques lignes, pas de vieillard qui n'en emporte quelques feuilles avec lui dans le tombeau, pas de révolution qui ne les disperse et déchire comme le vent qui dispersait les oracles de la Sibylle. N'y aurait-il donc pas aussi en France quelques-unes de ces feuilles sans date perdues et qu'on pourrait retrouver? On en doutera peut-être, et en effet la prétention semble d'abord assez étrange, de vouloir retrouver en plein jour du dix-neuvième siècle les restes d'une antiquité païenne ensevelie depuis treize ou quatorze siècles. A cela il suffit de répondre qu'il y a maintenant vingt-trois ans, avant la publication de la Mythologie allemande par J. Grimm, le même doute s'élevait en Allemagne. Mais qui doute aujourd'hui? Le nombre toujours croissant des découvertes, qui remplissent déjà maintenant plus de cinquante volumes, a porté la conviction dans tous les esprits. On nous dira peut-être encore que c'est là un cas tout à fait isolé, qui s'explique par la ténacité du paganisme germanique, mais qui ne permet de rien présumer du reste, et surtout pas de la France, qui diffère profondément de l'Allemagne par ses origines et par son histoire. Ces remarques peuvent avoir une certaine valeur; nous n'en sommes pas moins convaincu qu'en France, comme partout ailleurs où le christianisme a succédé à un paganisme indigène, les souvenirs de ce dernier doivent se retrouver plus ou moins vivants encore aujourd'hui. La principale raison qui fait qu'on en doute d'abord, c'est l'incompatibilité absolue qu'on suppose entre le christianisme et le paganisme. Nous croyons qu'on exagère beaucoup cette incompatibilité. Un examen plus attentif ne manquera pas de faire voir qu'au fond le christianisme embrasse un tout autre ordre d'idées que le déisme païen, et ce dernier encore un tout autre que le fétichisme primitif, de sorte qu'à des querelles de frontières près, ces trois ordres d'idées peuvent très-bien exister ensemble, et de fait ils ont existé ensemble pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, l'un comme religion d'État, les autres comme croyances populaires. Si dans ces derniers temps les souvenirs populaires ont commencé à faiblir, c'est qu'ils ont rencontré un adversaire beaucoup plus redoutable que le christia-

nisme ne l'a jamais été, nous voulons dire la science moderne. Il est facile de prévoir que les progrès de la science, réunis aux progrès de l'industrie et de la révolution sociale, entraîneront encore bien des pertes inévitables, frapperont bien des plaies que la main seule pourra guérir qui les aura faites. Espérons qu'elle ne se fera pas attendre : car, pourquoi ne pas le dire, les conquêtes de la science seraient vaines et ne tarderaient pas à s'arrêter, si en agrandissant notre savoir et en augmentant nos richesses matérielles, elles ne sauvegardaient pas en même temps notre héritage intellectuel et ces aspirations du cœur qui sont au fond de toute religion, et qui constituent le dernier ressort de toute culture véritable.

Ici comme ailleurs, la garantie du progrès dans l'avenir réside tout entière dans la force des souvenirs du passé.

J. Hunziker.

SPINOZA[1]

I.

ACOSTA.

C'était à la fin du mois d'avril de l'an de grâce 1647, un vendredi après midi. Dans le cimetière juif d'Oudekerk, près d'Amsterdam, des fossoyeurs étaient à l'œuvre, activement occupés à recouvrir de terre un cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse. Personne ne pleu-

[1] Berthold Auerbach, connu en France par ses *Contes de village*, est né le 28 février 1812, à Nordstetten, dans la partie wurtembergeoise de la forêt Noire. D'origine israélite, il fut d'abord destiné à la théologie juive; mais à partir de 1835, il se voua entièrement aux lettres et ne les a plus abandonnées depuis. Il publia son premier écrit sous le titre : *le Judaïsme et la récente littérature* (Stuttg., 1836). Il se proposait de le faire suivre d'une série de romans tirés de l'histoire du judaïsme, sous le titre général : *le Ghetto*. A cette idée première se rattache l'œuvre que nous publions aujourd'hui presque en son entier. Elle parut en 1837, et précéda de quatre années la traduction complète de Spinoza, donnée par l'auteur avec une biographie critique. Ce livre appartient à la première époque de l'auteur. Depuis lors, Berthold Auerbach s'est voué, avec un succès de popularité que nul romancier n'a jusqu'ici atteint en Allemagne, à la peinture de la vie bourgeoise et surtout de la vie rurale. Chacun apprécie le mérite de ces créations, qui, du moins en partie, ont été placées entre les mains du public français par les soins de la librairie Hachette. En donnant la traduction de *Spinoza*, la *Revue germanique* espère faire connaître l'éminent romancier par un côté plus ignoré, et, selon nous, plus large et supérieur. On se méprendrait cependant si, d'après le titre, on jugeait cet ouvrage fait exclusivement pour les philosophes. L'auteur, sans recourir à aucun artifice et en restant fidèle à la vérité philosophique et historique dans tous les points essentiels, est arrivé à jeter sur un fond austère, et en apparence absolument rebelle aux exigences du roman, les détails de mœurs les plus intéressants, et nous ne savons quel charme tranquille et profond dont la Hollande a le secret. C'est dans ce cadre si bien fait pour elle que nous apparaît la vie du plus grand penseur des temps modernes : vie intime, sans écume à sa surface, mais profonde comme l'immensité universelle qu'elle a tenté de réfléchir dans son impassible miroir.

rait au bord de cette tombe. Ceux qui avaient accompagné le défunt jusqu'à sa dernière demeure s'étaient formés en petits groupes et s'entretenaient des affaires du jour, de la vie et de la mort de celui dont on venait de rendre la dépouille à la terre. Ceux qui avaient été occupés à descendre le cercueil s'éloignaient en silence et avec des visages indifférents; car le soleil qui déclinait vers le couchant les avertissait qu'il était bientôt l'heure d'aller « saluer la face du sabbat ». Seul, un jeune homme au pâle visage était resté au bord de la fosse, et suivait d'un regard pensif les pelletées de terre brune qui tombaient avec un bruit sourd sur la bière. De sa main gauche il arrachait machinalement les bourgeons qui commençaient à poindre dans la haie fraîchement taillée.

« Mon jeune ami, lui dit en espagnol un étranger qui se trouvait près de lui, vous êtes sans doute le seul parent de celui qui repose ici? Votre visage me dit que vous l'avez connu, et vous pourrez me dire sans doute quel fut cet homme qu'on vient de jeter à la hâte dans cette fosse comme un pestiféré, sans une larme, sans un souvenir, sans un regret. Je suis étranger et....

— Aucun lien de parenté ne m'attachait à lui non plus, fit le jeune homme après un peu d'hésitation. Vous êtes sans doute de la race d'Israël, et il faut que vous soyez en effet étranger et venu de loin, puisque vous ignorez le sort de cet infortuné abandonné de Dieu et des hommes. Ah ! il était grand et élevé au-dessus de tous, et combien il est descendu dans la fosse de perdition.

— Je vous en supplie, interrompit l'étranger, n'agissez pas à mon égard comme tous ceux que j'ai questionnés sur ce sujet, racontez-moi....

— Connaissez-vous la famille da Costa d'Oporto ? demanda le jeune homme.

— Et qui pourrait avoir vécu en Espagne sans que la renommée de ce nom soit parvenue jusqu'à lui? Les plus célèbres d'entre les guerriers l'ont porté. Miguel da Costa était un des plus vaillants chevaliers que j'aie vus dans les tournois de Lisbonne; il fut, durant un temps, un adhérent très-zélé de notre religion persécutée.

— Celui qui a trouvé ici le repos, reprit le jeune homme, était son fils, et, comme mon père me l'a souvent dit, l'image frappante de son père, dans son port et sa physionomie. Gabriel, c'était son nom, ne le cédait à personne dans tous les exercices de la chevalerie, il était expert en toutes sciences, mais surtout dans la science du droit. Bien que de bonne heure tourmenté par des doutes sur la religion, il n'en

avait pas moins accepté, à l'âge de vingt-cinq ans, la charge de trésorier de l'église catholique; enfin le zèle s'éveilla chez lui pour la pure religion de ses pères, et il quitta, avec sa mère et ses frères, le pays où reposent les ossements de tant de martyrs de notre religion, et où l'on voit sans nombre des Juifs se prosterner devant des images et les baiser, lorsque.... »

Ici le jeune homme s'arrêta soudain pour écouter la conversation de deux individus occupés à égaliser la terre autour de la tombe.

« Dieu me pardonne mes péchés, disait l'un, mais je maintiens mon dire, ce mécréant ne méritait certainement pas d'être encore enterré le vendredi soir; car le voilà, en vertu du sabbat qui commence, délivré des tourments de la première putréfaction. Maintenant, lorsque son âme se présentera aux portes du ciel, elle trouvera le festin tout prêt; elle n'entrera pas dans la Géhenne de feu, car il est permis aux damnés de se reposer de leurs souffrances le jour du sabbat; je disais bien qu'il fallait le laisser là et attendre pour l'enterrer jusqu'au lundi matin; c'eût toujours été assez tôt pour ce qui l'attend, et voilà qu'il nous fera peut être encore violer le sabbat après sa mort; dépêchons-nous donc d'en finir.

— Oui, oui, repartit l'autre, en voilà un qui sera bien étonné lorsqu'il arrivera là-haut, et que les anges exterminateurs le frapperont de leurs verges enflammées; il finira bien par croire alors qu'il y a un autre monde, ce qu'il a toujours persisté à nier sa vie durant. Hein! qu'en penses-tu? »

« Je vous en prie, continuez votre récit, dit l'étranger.

— Vous avez entendu ce que disent ces gens, répliqua le jeune homme, et ce petit bossu que vous voyez là, et qui l'insulte maintenant avec tant d'amertume, a reçu de lui plus d'un don, car sa bienfaisance était sans bornes. Comme je vous le disais, Gabriel vint s'établir ici, à Amsterdam; il se soumit à toutes les formalités exigées et entra dans notre religion. Il prit dès lors le nom d'Uriel Acosta. Il suivit à la lettre le précepte : « Tu méditeras ma loi nuit et jour. » On m'a souvent raconté combien il était touchant de voir cet homme si distingué ne pas dédaigner de se faire enseigner par un enfant l'hébreu et les saintes Écritures. Mais bientôt un malin esprit entra en lui, et il se mit à se railler de nos pieux rabbins. Vous venez d'entendre qu'il était de ceux qui nient nos dogmes fondamentaux; il a confié les péchés de son cœur à ses écrits et essayé même de les appuyer de la parole divine. Le rabbin Salomon de Silva, notre célèbre médecin, a réfuté ses doctrines mensongères. Acosta fut mis au ban de la commu-

nauté et fit une rétractation. Mais l'esprit de contradiction ne lui laissa pas de repos: il ne se montra pas seulement hostile à notre sainte religion en violant le sabbat, au rapport de son propre neveu, en mangeant des mets défendus, et en détournant de leur projet, par ses conseils, deux chrétiens qui voulaient se faire israélites, mais il se prononça encore publiquement, en véritable blasphémateur, contre toutes les religions. Durant sept années, il refusa de vivre selon les préceptes de notre religion, et surtout de se soumettre à la pénitence qui lui avait été imposée. Il fut question de lui infliger le bannissement capital et de le rejeter à perpétuité du sein de la communauté. Cédant aux instances de son ancien ami, le pieux rabbin Naphthali Pereira, il se soumit à la décision du Beth-Din [1] et subit toutes les dures expiations qu'on lui infligea. Mon père le disait souvent : « Acosta se serait volontiers fait tuer pour notre religion, mais il ne pouvait pas vivre pour elle. » Des dissensions domestiques, la rupture de son mariage avec une des filles de Josué di Leon, achevèrent de troubler son esprit. Il a laissé de sa vie, en guise de testament, une esquisse où il cherche à se justifier; si vous demeurez encore quelque temps à Amsterdam vous pourrez en apprendre beaucoup plus encore sur son compte. Depuis longtemps, contrairement à son habitude première, il ne parlait presque plus à personne; on crut à son repentir; mais il couvait de nouveaux méfaits. Il évitait alors le rabbin Naphthali Pereira, qu'il considérait comme l'auteur de ses souffrances et de son malheur. Hier matin, au moment où le rabbin passait, à son retour de la synagogue, devant la maison d'Acosta, celui-ci tira un coup de pistolet sur cet homme pieux. Il était bon tireur d'habitude et jouissait même d'une certaine réputation à cet égard dans sa ville natale; un ange du ciel a dû sans doute retenir son bras, car il est merveilleux que le saint homme n'ait pas été atteint. Le malheureux avait tout prévu, car il saisit aussitôt un second pistolet qu'il tenait prêt et se le déchargea dans la bouche, et sa cervelle, dit-on, sauta jusqu'au plafond. C'est pourquoi on l'a enseveli de la sorte et sans honneur.... »

« Baruch! interrompit alors un long individu qui s'approchait de lui, Baruch, viens, tout est fini, nous allons rentrer avec notre maître.

— Me voici, Chisdaï, » répondit Baruch, qui s'inclina devant l'étranger et alla rejoindre l'assemblée de ceux qui étaient présents

[1] Le grand tribunal des rabbins.

et qui disaient en ce moment en langue arménienne la prière prescrite pour la résurrection des morts et la reconstruction de Jérusalem.

Au sortir du cimetière, chacun arracha par trois fois de l'herbe du sol, la jeta par-dessus sa tête derrière lui et proféra ces paroles en hébreu : « Ils surgissent du sein de la cité comme l'herbe du milieu des champs. » (Ps. LXXII, 16.) Hors du cimetière ils se lavèrent trois fois les mains dans de l'eau préparée, pour se purifier du contact des démons qui résident anx champs de la mort, et ils récitèrent en même temps le verset : « Il engloutira à jamais la mort, etc. » (Jérém. XXV, 8.) Alors seulement chacun se dirigea vers sa demeure ; mais tout en marchant il fallut encore dire trois fois les versets des psaumes XC, XV et XCI. Selon l'usage, on s'assit, en commençant chaque verset, sur une pierre ou sur le gazon, puis on le continuait en marchant.

C'est ainsi que cheminèrent Baruch et Chisdaï, le rabbin Saül Morteira, leur maître, marchant au milieu d'eux. « Périssent ainsi tous tes ennemis, Seigneur » (Juges V, 31), dit enfin Chisdaï. « La juste condamnation de Dieu s'est de nouveau manifestée dans toute sa puissance envers cet orgueilleux, continua-t-il. Tu n'as pas vu sa pénitence, Baruch, et moi je désire que mes yeux ne soient plus témoins d'une pareille scène. Une pitié coupable s'éveilla d'abord en moi, jusqu'à ce que j'eusse reconnu qu'il est du devoir des hommes de s'armer des verges de la justice divine. Je n'oublierai jamais tout cela. Je le vois encore, l'apostat, revêtu de la chemise qui devait servir à sa sépulture et lisant en pleine synagogue la confession de ses péchés ; ce n'était plus cette voix impérieuse d'autrefois, il ne portait plus son front aussi haut ; mais que lui a servi d'avoir courbé sa tête, ainsi qu'un roseau, selon les paroles du prophète Isaïe. Je le vois aussi, comme si cela se passait en ce moment sous mes yeux, lorsqu'on le conduisit dans le coin du temple, qu'on attacha ses bras vigoureux à une colonne, et que son large torse fut mis à nu. Le chacham se tenait à côté du bedeau et récitait le verset 38 du psaume LXXVIII : « Le Dieu tout miséricordieux pardonne les péchés, il détourne avec mansuétude sa colère, il adoucit son courroux. » Il dit ces paroles par trois fois, et à chacune le sacristain laissait tomber un coup sur les épaules nues de l'apostat. Il ne poussa pas le moindre gémissement, et lorsque depuis longtemps il avait reçu le nombre de coups prescrits, il ne bougeait toujours pas ; il était là sans mouvement, et des lèvres il baisait le sol qu'il avait dédaigné de fouler. On le rhabilla enfin et le conduisit à la porte de la synagogue ; là il dut s'agenouiller sur le seuil, le sacristain lui tint la tête baissée, et chacun à son tour, en sortant

de la synagogue, posa le pied sur sa nuque semée de blessures; je me fis plus pesant lorsque je passai sur lui, afin qu'il sentît aussi le poids de mon pied. Je te le dis, c'est dommage que ton père fût justement en voyage avec toi ce jour-là. Je vis ensuite, après que tout le monde fut parti, comment il se releva, rentra encore une fois dans la synagogue, ouvrit impétueusement le tabernacle et fixa longtemps les livres saints, jusqu'à ce que le sacristain vînt l'avertir de se retirer. « Les portes du ciel me sont-elles de nouveau ouvertes ? » demanda-t-il, et il me sembla que je l'entendais accompagner ces paroles d'un rire infernal. Il s'enveloppa dans son manteau et rentra furtivement chez lui. Les voies de Dieu sont justes ! Il est tombé dans la fosse qu'il avait creusée pour d'autres. C'est ainsi qu'ils périront tous. Il est perdu dans ce monde et dans l'autre. » Chisdaï jeta un regard de côté vers son précepteur, comme pour lire dans ses traits un signe de bienveillante approbation, en récompense de son zèle pieux; mais celui-ci secoua la tête d'un air pensif et continua à prier tout bas.

Baruch avait déjà deux fois ouvert la bouche pour répondre à son condisciple; mais dans la crainte que la commisération pour la destinée du pécheur ne le portât à le défendre avec trop de chaleur, il avait gardé le silence. Lorsqu'il vit la désapprobation tacite du maître, il s'enhardit cependant. « Tu ne parais pas, dit-il, vouloir suivre l'exemple de la femme de rabbi Mejir. » Il faisait allusion à ce récit du Talmud où une femme, lisant le verset du psaume CIV, 35 : « Oh ! puissent les pécheurs disparaître de la terre, afin que les impies soient détruits, » changea le mot *pécheurs* en *péchés*. Baruch continua : « Où est sur la terre le juste qui ne fasse que le bien et ne pèche point ? » (Ecclésiaste, VII, 20.) « Moi aussi je déteste ces doctrines qui ont conduit Uriel dans la voie de l'erreur et du mensonge.

— Tu ne dois plus prononcer son nom, il est effacé, interrompit Chisdaï.

— Il a lui-même réfuté ses doctrines, puisqu'elles l'ont conduit au suicide. Pendant qu'il vivait encore, les hommes l'ont jugé; à présent qu'il est mort, Dieu seul a le droit de le juger. »

Le rabbin inclina la tête en signe d'assentiment, sans proférer une parole, étant encore occupé à dire le psaume.

« Mais il est écrit également, reprit Chisdaï avec humeur : « Le nom de l'impie pourrira. » (Prov. X, 7.)

Tous les trois marchèrent encore quelques instants en silence, chacun agité de pensées diverses. Enfin le maître prit la parole et déclara que la loi révélée ne tolérait point l'apostasie; car Dieu a écrit

la loi de sa main et nous l'a soumise afin que nous vivions tous d'après ses commandements; que celui qui s'imagine pouvoir vivre selon les inspirations de sa raison nie la nécessité de la révélation et sa vérité et insulte à la loi qui doit le frapper. « Il se trouve il est vrai des gens, fit le rabbin en concluant, qui vous disent : Laissez chacun croire et penser ce qu'il lui plaît, sous sa responsabilité personnelle. Ceux-là sont, à leur insu, des apostats. Il ne nous est pas permis d'abandonner aucun de ceux qui sont nés dans notre croyance à sa perte, qui serait aussi la nôtre. Si nous pouvons le ramener à la pénitence par nos exhortations, nous entonnons un alleluia; s'il reste sourd et récalcitrant, nous déchirons nos vêtements : il est mort, il faut qu'il meure ou qu'il tue le démon qui est dans son cœur. Nous le contraignons de toute la force que Dieu nous a donnée.

— On le contraint jusqu'à ce qu'il dise : « Je le veux, » interrompit ici Chisdaï en empruntant les paroles du Talmud, et le rabbin continua :

« Si nous ne pouvons pas séparer de son âme l'esprit de mensonge, nous le détruisons lui-même avec le démon dont il est possédé. Où nulle parole ne peut suffire, Dieu nous a donné la pierre pour lapider. Ne vous laissez point séduire par ceux dont le cœur est compatissant pour la fin de cet apostat, et qui disent avec pitié qu'on aurait dû le ménager et ne pas le pousser à un tel excès. On a bien fait en l'empêchant de pécher davantage. »

Il fallait qu'une série d'idées particulières se fût développée dans l'esprit de Baruch, car il demanda, après une pause :

« Dans quelle partie de l'Écriture sainte le suicide est-il défendu ?

— Quelle question ! » répondit le rabbin d'un ton bourru, et Chisdaï ajouta :

« Il est dit dans le sixième commandement : « Tu ne tueras point, » sans plus, ce qui signifie ni un autre ni soi-même.

— Tu arrives de nouveau aujourd'hui à de singulières questions, » dit le rabbin d'un ton de réprimande à Baruch. Celui-ci ne pouvait s'expliquer ce qui le tourmentait. L'étranger l'avait arraché à de pénibles pensées, alors qu'il était debout au bord de la tombe de l'hérétique, fixant ses yeux hagards dans la fosse où l'on descendait le corps; il lui semblait que c'était son propre corps qu'on ensevelissait, et son esprit errait en interrogeant et en gémissant par le monde : Est-ce là le sort du dissident qu'on le pousse dans l'abîme ? Qui peut commander à une âme étrangère; qui peut commander à la sienne propre de rester dans le chemin qui lui fut tracé ? Combien devait être indes-

tructible la pensée qui anima cette dépouille ensevelie, pour que cet homme fût capable d'attenter pour elle à la vie des autres, et que pour elle il se tuât lui-même ? Qui oserait ici juger et damner ?

Les questions de l'étranger avaient interrompu le cours de ces pénibles méditations, les paroles du rabbin avaient rétabli de nouveau la contradiction dont souffrait l'âme du jeune homme; un souvenir de son enfance surgit alors en lui. Bien des années auparavant, quand pour la première fois il s'était trouvé au milieu de ces tombes, une profonde mélancolie s'était insinuée dans le cœur de l'enfant. On venait d'enterrer son oncle Emmanuel, qui, toujours malade et ne quittant plus la maison, s'occupait beaucoup des enfants et en faisait les messagers interprètes de ses désirs avec le monde extérieur. Lorsque tout le monde eut quitté le cimetière, l'un pour se rendre à l'école, cet autre au port ou à la bourse, d'autres encore à leurs ateliers ou leurs magasins, tandis que la bruyante activité continuait à remplir la ville comme si rien ne se fût passé, le cœur de l'enfant s'émut, car il se demanda comment il se pouvait faire que toutes choses reprissent ainsi leur cours accoutumé, bien que l'oncle ne fût plus dans la maison ? Le pauvre petit pleura pendant des heures entières dans la chambre déserte du défunt, dont les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes comme elles ne l'avaient jamais été auparavant; puis il s'indigna à propos de tous ces gens qui laissaient le pauvre malade là-bas, sous terre, comme si l'on n'avait jamais rien su de son oncle. Sa mère, — car jamais il n'eût osé avouer ses tourments à son père, — chercha à le calmer et à lui expliquer que son oncle n'était pas seul, qu'il n'était plus malade, bien plus, qu'il était bien portant et heureux là-haut, auprès de Dieu, de tous ses ancêtres et de tous les gens de bien qui l'avaient précédé. L'enfant ne pouvait pas comprendre cela et s'écriait toujours : « C'est que tu ne l'as pas vu, ils l'ont mis dans une fosse profonde et ils ont jeté beaucoup de terre sur le cercueil dans lequel il dormait; il s'est certainement réveillé et maintenant il ne peut plus en sortir. » La mère essaya de lui faire comprendre que le corps seul avait été enterré, mais que l'âme était près de Dieu. L'enfant se consola, mais pendant des semaines, quand mugissait le vent et que la pluie tombait, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Comment se porte mon oncle à cette heure, là-bas, sous la terre ? »

Depuis, il avait pleuré sur la tombe de sa mère, et il s'était souvenu de ses consolantes leçons. Mais en ce jour, près de la tombe d'Acosta, ces réminiscences touchant la mort de son oncle s'étaient de nouveau éveillées en lui. Le même sentiment douloureux qui, au

regard de la mort fait frémir le cœur, n'avait pas quitté durant toute sa vie l'apostat qu'on venait d'ensevelir.

Comment se fait-il que la même question assiége les enfants et les incrédules? Serait-ce que les uns ne savent rien encore des doctrines révélées, et que les autres les rejettent volontairement dans la persuasion qu'ils pourront résoudre ces questions par leurs propres efforts? Qui oserait les condamner pour avoir tenté une lutte semblable?...

« Ne sois point trop rigoureux et trop subtil, pourquoi veux-tu ta perte? » Baruch prononça en lui-même ce vers de l'Ecclésiaste (VII, 17) et il se calma.

On était arrivé devant la maison du rabbin, et celui-ci, prenant un ton solennel, rappela à ses élèves que le lendemain était le 6 ijar. On se sépara: chacun rentra chez lui pour changer à la hâte de vêtements et courir à la synagogue.

Le grain de blé tombe dans le sillon, une motte de terre se divise et le recouvre; personne ne s'informe comment il germe et prend racine, caché au regard investigateur. La marche de l'esprit humain peut se comparer volontiers à cette mystérieuse croissance, et ses lois sont plus secrètes encore; ce qui est devenu peut seul être saisi, non le devenir lui-même; l'investigation ne peut servir qu'à nous signaler toujours un plus grand nombre de points fixes dans ce développement.

Aucun fruit, d'autre part, n'est engendré comme tel d'un autre fruit; il faut que la semence renouvelle les évolutions de la vie, qu'elle germe et bourgeonne, qu'elle devienne le brin végétal, l'arbuste et l'arbre, pour produire au décuple et au centuple le fruit qui doit sans cesse nourrir la vie à nouveau.

II.

UN VENDREDI SOIR.

Ce soir-là, un luxe inusité régnait dans la salle du coin, dans la haute maison aux grandes fenêtres ogivales richement ornées, située sur les remparts, non loin de la synagogue. La lampe d'argent suspendue au milieu du plafond, et dont les arabesques bizarres étaient recouvertes habituellement d'une enveloppe de gaze, brillait avec éclat à la lumière des sept flambeaux qu'elle portait. Elle avait, il est vrai, encore plus d'une merveille à révéler. Les dossiers des siéges sculptés avec art s'étaient également dépouillés de leurs housses grises de la semaine, et étalaient aux yeux le luxe des couleurs, au milieu des

oiseaux et des fleurs de soie brodée dont ils étaient revêtus; c'est à peine si l'on accordait encore un regard au tapis éclatant qui s'étalait sur le plancher. Symétriquement rangés sur les bahuts, les coupes et les verres réfléchissaient la lumière en rayons variés. Un léger parfum de bois de sandal se répandait du poêle dans la pièce assez vaste, au milieu de laquelle se trouvait, sous la lampe, une table ronde. Elle était recouverte d'un nappage à fleurs rougeâtres; les coupes et les cruches d'argent semblaient attendre un petit nombre de gais convives. Au mur, du côté du levant, était suspendue une image dessinée sur un parchemin jauni, au-dessous de laquelle on lisait, en hébreu, l'inscription suivante, en lettres d'or : « De ce côté vient le souffle de vie. » Un cadre bruni par le temps entourait les contours effacés, au milieu desquels cependant on pouvait encore reconnaître l'image d'une ville ancienne; au-dessous, se trouvaient inscrits, également en hébreu, les mots suivants : « Et tous les autres parmi les peuples autour de vous connaîtront que je suis le Seigneur, qui reconstruit ce qui a été détruit, et qui plante de nouveau ce qui a été dévasté. Moi, le Seigneur, je le dis et je le fais en vérité. » (Ez. xxxvi, 36.) C'était la vieille ville sainte, Jérusalem, et plus d'un œil sans doute, qui depuis longtemps était retombé en pourriture dans le sein obscur de la terre, s'était reposé plein de larmes et de tristesse, ou rayonnant d'espoir, sur ce parchemin jauni. — Hors celle-là, aucune autre image ne se faisait voir entre ces murs, ornés de tentures magnifiques. Une jeune fille reposait sur l'ottomane : elle était immobile, sa petite tête ronde nonchalamment appuyée sur sa main droite, dont les doigts se perdaient dans les boucles noires de sa chevelure, qui retombait sans art sur ses épaules. Un livre de prières était ouvert devant elle, son regard ne s'y arrêtait point cependant et se perdait dans le vague. Était-ce dévotion, était-ce la pensée de Dieu dans laquelle reposait son âme? Était-ce quelque réminiscence surgissant dans la brume dorée du souvenir, ou bien quelque vision rêveuse de l'avenir qui faisait flotter autour de ses lèvres roses ce désir angélique et redoublait le battement du cœur? Peut-être était-ce cette situation de l'âme, indécise entre le songe et la veille, qui surprend si souvent la jeune fille, qui mûrit et excite en elle les aspirations sans objet et sans nom? Le silence du sabbat régnait dans tout l'entourage aux formes légendaires.

« Il n'est pas étonnant que tu sois fatiguée, Miriam, » fit une voix nasillarde, tandis que la porte s'ouvrait. Miriam se leva vivement, écarta les cheveux qui masquaient son front, baisa avec ferveur le livre

de prières, le posa sur le rebord de la fenêtre, et se hâta d'arranger les coussins du divan.

« Eh bien, pourquoi cet effroi? Ne dirait-on pas qu'il est entré une sorcière? Il est vrai qu'il y a de quoi s'effrayer en me regardant; je n'ai pas encore eu le temps d'ôter mes habits de ménage. Mais aussi, cela s'appelle travailler. » Ainsi parla la vieille Chaje, et vraiment tout son accoutrement pouvait appeler la qualification qu'elle s'était appliquée elle-même. Un bonnet, bruni par la fumée, couvrait suffisamment ses cheveux gris; quelques mèches seulement, plus folles, tombaient le long de son visage couvert de rides comme des fils d'automne; une trace de charbon qui, de la joue gauche allait jusqu'à la moitié du nez, avait attiré l'attention de Miriam, et Chaje était justement occupée devant la glace à l'enlever: « Tu as très-bien fait, continua-t-elle, tandis qu'elle s'essuyait avec son tablier de cuisine, tu as très-bien fait de t'étendre un peu. A quoi bon ce meuble qui est là toute l'année et dont on ne se sert pas? Je voudrais pouvoir me mettre au lit tout de suite, je me passerais volontiers de souper, tant je suis lasse; quand on sert depuis tantôt dix-huit ans, on commence à sentir la fatigue; elle ne se met pas dans les habits. Tu dois aussi être fatiguée; monter et descendre dix fois les escaliers, tout ranger soi-même, disposer le lit de l'étranger, ce n'est pas une bagatelle; mais aussi tout est propre maintenant, il en sera dans l'admiration. C'est bien heureux que tu aies encore acheté le poisson. Du vin, du poisson et de la viande, le plus pauvre parmi les pauvres a tout cela chaque jour de sabbat; sans poisson, il n'y a pas de vrai sabbat; c'est écrit d'ailleurs dans la *Thorah*[1]. Tu es une si bonne ménagère que tu pourras bientôt te marier; tu m'inviteras au moins à la noce, n'est-ce pas? Tâche seulement de ne pas mettre la main sur un sacripant, comme ta sœur Rebecca. As-tu vu quel air Baruch a encore aujourd'hui? On dirait qu'il a déjà passé dix ans sous terre. Je crains, je crains vraiment que de tant apprendre finisse, que Dieu l'en préserve! par nuire à sa santé. Ne rien faire qu'apprendre, nuit et jour, qu'est-ce qu'il en résultera? Mon frère Abraham avait un fils qui était aussi savant que Ristote[2], lui aussi a trop étudié, jusqu'au jour où la tête lui a tourné. Mais taisons-nous, je crois que la synagogue vient déjà de finir, il faut que je me sauve, je ne puis me faire voir en cet état devant aucun honnête Israélite; les voilà qui montent déjà l'escalier. » Ce disant, elle sortit vivement.

[1] Le Pentateuque.
[2] Aristote.

Miriam fut bien aise d'être débarrassée de cette insupportable bavarde. Son père, l'étranger que nous avons déjà vu au cimetière en conversation avec Baruch, et Baruch lui-même, entrèrent dans la chambre. Miriam alla au-devant de son père, s'inclina devant lui; celui-ci posa ses deux mains sur la tête de sa fille et la bénit à voix basse, en disant : « Que le Seigneur te rende semblable à nos premières mères, Rebecca, Rachel et Léa! » Ensuite il bénit aussi son fils Baruch et dit à voix basse : « Que le Seigneur te rende semblable à Éphraïm et à Manassé. » (Gen. XVIII, 20.) Le père et Baruch entonnèrent un court cantique, dans lequel ils saluaient la légion des anges qui, chaque jour de sabbat, visitent la maison de l'Israélite. La voix du père résonna mélancoliquement, lorsque ensuite, selon l'usage, il chanta avec Baruch : (Prov. Sal., chap. XXXI, v. 10.) « Celui qui a trouvé une femme vertueuse, etc. » La beauté et la paix régnaient dans la maison comme autrefois; la mère vigilante l'avait consolidée; mais elle-même avait été enlevée par la mort. La douleur de son souvenir était doublement ressentie dans les joies du sabbat.

L'étranger regarda le tableau suspendu à la muraille.

« Le reconnais-tu, Rodrigo, dit le père, lorsqu'il eut fini ses prières, c'est un vieil héritage qui était jadis suspendu dans la cave qui nous servait de synagogue à Guadalajara; je l'ai sauvé au milieu de grands dangers. »

Pendant que les deux amis s'entretenaient de leurs souvenirs, Baruch et Miriam s'étaient réunis à l'autre bout de la chambre.

« Quelle figure affreusement sombre tu as de nouveau aujourd'hui, dit Miriam, en écartant d'une main caressante les cheveux qui couvraient le front de son frère. Viens te regarder au miroir. » Baruch saisit la main de sa sœur, la retint dans les siennes, et, sans proférer une parole, se mit à écouter la conversation des deux hommes.

« C'est une disposition de Dieu, auquel je serai éternellement reconnaissant, disait le père, que je t'aie reconnu immédiatement au passage. Ainsi, tu connais déjà mon Baruch! Voici la plus jeune de mes filles. Quel âge as-tu maintenant, Miriam?

— Seulement un an de moins que Baruch, répondit la jeune fille en rougissant.

— C'est-à-dire, reprit le père, qu'elle a, je crois, quatorze ans. J'ai encore une fille plus âgée, Rebecca, qui est mariée ici.

— Eh bien, chers amis, j'ai également deux enfants, dit l'étranger. Mon Isabelle est à peu près de ton âge, Miriam; mon fils va avoir vingt ans. Si mes enfants viennent ici, j'espère que vous leur ferez bon

accueil, et que vous voudrez bien vous occuper d'eux, surtout en ce qui concerne notre sainte religion, qu'ils ne connaissent encore guère.

— Mais écoute donc, poursuivit l'étranger, en se plaçant les bras croisés devant Baruch, quand je regarde ce garçon-là, je ne comprends pas comment je ne l'ai point reconnu du premier coup au cimetière : ce teint d'un brun particulier, ces longs sourcils noirs légèrement assombris, absolument comme les tiens dans tes jeunes années, lorsque tu méditais quelque aventure, et ce pli également sur ce front inégal, c'est toi entièrement; par contre, ces cheveux noirs crespelés, ces lèvres finement découpées avec ce duvet délicat qui entoure les coins; oh! le divin sourire que Manuela avait sur ces lèvres-là. Et puis une certaine audace récalcitrante empreinte sur la physionomie, tout cela lui donne quelque chose de mauresque; il tient cela de sa mère. Ah! si elle vivait encore, quelle joie elle aurait de me voir ici. »

Baruch écouta cette description de lui-même avec mécontentement et presque en tremblant. Mais lorsqu'il entendit parler de son origine demi-mauresque, il se souvint de nouveau que Chisdaï s'était moqué de lui à cause de cela, un jour, à l'école. Il en voulut à son père de le lui avoir laissé ignorer jusqu'alors. Celui-ci vit l'embarras de son fils et dit à l'étranger : « Tu ne peux dissimuler, Rodrigo, que tu es un élève de Silva Velasquez, et qu'à la cour de Philippe tu as aidé aux dames à découvrir les beautés et les défauts des autres. Baruch, il faudra que demain tu montres tes dessins à monsieur. Ne sois donc pas craintif, il ne t'est arrivé aucun malheur, ce me semble.

— Non, non, reprit l'étranger, en caressant les joues du jeune homme, j'espère que nous deviendrons bons amis. N'as-tu pas connu mon cousin, le savant Jacob Casseres?

— Non pas lui personnellement, dit Baruch, mais je connais son livre, les *Sept jours de la création.* »

On s'était mis à table, on avait dit la bénédiction sur le pain et le vin, et inauguré le sabbat.

« C'est pourtant chose singulière, dit le père de famille après la prière finale : dans la semaine je puis à peine attendre d'avoir avalé le dernier morceau pour mettre le cigare à la bouche; mais, au jour du sabbat, il semble que nos penchants soient devenus tout autres; l'idée de fumer ne me vient même pas, et il ne me coûte aucune peine pour ne pas enfreindre la loi. » L'étranger ne répondit rien à cela. « Bon Dieu! s'écria le père après un moment, je vois que tu as encore l'habitude de ton pays, de mettre de l'eau dans ton vin; pour peu que tu

restes avec nous dans ces brumes du Nord, sur cette terre qui a été arrachée violemment à l'Océan et qu'il faut à toute heure défendre contre lui; dans ce pays où durant la moitié de l'année le sol est durci, et où le firmament est sans cesse couvert de nuages, où tu respires l'humidité et les brouillards, au lieu d'un air embaumé, ici, dans notre ville, où ne coule aucune fontaine et où il faut chercher au loin l'eau que nous buvons, où il vous semble que l'on est emprisonné par la mer comme le sol; où le climat lui-même rend l'homme calme, flegmatique, et où la prévoyance et la prudence, qui ont créé et conservent le sol, sont également les vertus capitales des hommes : en un pareil pays, si tu l'habitais, tu te ferais aussi à cet usage, crois-moi, de verser dans ton sang paresseux et vieillissant, le sang pur de la vigne, pour le faire circuler plus vite. Oh! le beau et l'admirable pays que notre Espagne; mais elle est habitée par des démons. Maintenant que je vais bientôt reposer ma tête fatiguée dans la tombe, je sens bien que ce n'est pas ici la patrie qui gardera mes os.

— Tu deviens injuste, répliqua l'étranger, tandis que tu es tranquillement assis à ta table, sans crainte que ton ami ou même un de tes propres enfants aille demain confesser avec un sentiment de regret que tu adores en secret le Dieu d'Israël, tu oublies que le feu d'un bûcher pourrait, au lieu de ce vin généreux, réchauffer tes membres vieillis; voilà que tu ne te souviens plus que des joies de la patrie, et que tu ne songes plus à la mort atroce qui nous menaçait de toutes parts. L'ombre profonde des magnifiques bois de châtaigniers ne nous invitait pas au repos, et les riches forêts ne nous invitaient pas aux plaisirs de la chasse; car, demain, ces arbres pouvaient nourrir notre propre bûcher; nous-mêmes pouvions, demain, être les bêtes fauves traquées par le chasseur. En vérité, quand je t'entends parler ainsi, je donnerais volontiers raison à ces zélateurs indiscrets qui attribuent toutes nos souffrances à notre trop grand amour pour la patrie, à l'orgueil et à la volupté que nous sentions à nous trouver au milieu des jouissances, dans la renommée que nous nous y avions acquise.

— Oui, oui, tu as raison, répondit le père, mais ne gâtons pas la fête du revoir par de tristes réflexions; viens, buvons. Miriam, donne-nous ces verres vénitiens, là-bas; fais-toi éclairer par Elsje dans la cave, et apporte-nous les deux bouteilles que de Castro m'a dernièrement envoyées.

— Exquis, dit l'étranger, après après avoir porté à ses lèvres le verre rempli du vin que l'on venait de servir, c'est du vrai *Val de Pennas;* où te l'es-tu procuré ?

— Comme je te le disais, Ramiro de Castro me l'a envoyé de Hambourg; ce vin a mûri avec nous; il est devenu plus ardent avec l'âge, tandis que nous.....

— Eh bien, nous avons aussi vécu; console-toi. Ce vin réveille en moi les esprits depuis longtemps dissipés; t'en souviens-tu encore? C'est de ce même vin que nous bûmes ce certain soir à la posada, à côté de la maison de doña Inès, qui depuis deux soirées déjà te faisait attendre vainement; tu frappas du poing sur la table et tu juras de ne plus la revoir, et le lendemain c'était un murmure sous les charmilles indiscrètes : Cher Alfonso et chère Inès, ah! ah! ah! »

Le père avertit tout bas son ami de ne pas oublier la présence des enfants; mais l'étranger ne parut pas y prendre garde et continua de s'égayer en dégustant le vin du pays natal.

« Te rappelles-tu encore, reprit-il, ces divines soirées d'été, quand nous errions dans l'Alameda, à Guadalajara? Je te vois encore lorsque l'Angelus sonnait, à neuf heures, et que tout le monde s'arrêtait comme par enchantement pour dire une patenôtre; je te vois encore serrant convulsivement ton chapeau dans ta main; tes yeux lançaient des éclairs comme s'ils eussent voulu mettre le feu à tout l'univers, et non pas seulement au cœur de doña Inès; tu as toujours été un dangereux caballero. Dieu du ciel! continua-t-il après avoir bu encore un coup, mon front se couvre encore de sueur quand je songe à ce jour où nous nous trouvâmes, à Tolède, devant l'église Notre-Dame *del Transito*. Vois-tu, me disais-tu, en grinçant des dents, vois-tu ce magnifique monument; ce fut jadis une synagogue de nos ancêtres. Samuel Lévi, qui l'a bâti, a pourri à une potence, et maintenant c'est un vrai miracle que nous ayons toujours sauvé nos peaux, avec cette humeur d'orgueilleuse rébellion qui te remplissait. »

C'est ainsi que les deux amis se perdirent dans leurs souvenirs de jeunesse; en l'espace d'une heure ils vécurent encore une fois d'une vie remplie d'élans, d'amour et d'ardeurs juvéniles.

« Je ne puis concevoir, se hasarda de dire une fois Baruch, comment on peut se trouver heureux dans un pays où la trahison, la honte et la mort menacent à chaque instant.

— Tu es encore trop jeune pour cela, dit l'étranger. Crois-moi, alors même que l'on compterait jusqu'aux moindres souffles de ta vie, il y a des heures et même des jours où tu peux te sentir heureux et tout oublier; et si l'on te plonge dans l'opprobre, que l'on te jette, toi et les tiens, dans la boue, il y a un sanctuaire où nulle puissance de la terre ne peut atteindre, c'est la conscience de toi-même et le cercle

intime des nôtres; le ciel qui s'ouvre là, nul ne peut nous le ravir, pas même l'éternel épouvantement du trépas. Tous ces tourments se sont accumulés sur nos têtes, et cependant nous avons été heureux.

— Mais ce schisme éternel dans l'âme? chrétiens pour le monde, et juifs au fond du cœur.

— Ce fut là notre malheur; je l'ai bien vu chez ton oncle Jeronimo.

— Pourquoi ne quitte-t-il pas sa sombre cellule et ne vient-il pas nous rejoindre? demanda Baruch.

— Il a quitté sa cellule, et nous irons le rejoindre : il est mort.... Jeune homme, tu aurais dû être témoin de cette histoire lamentable; c'eût été pour toi une salutaire espérance pour toute la vie. »

Baruch s'était levé de son siége et avait prononcé à voix basse les paroles prescrites à l'annonce d'une nouvelle de mort : « Loué sois-tu, Dieu, Notre-Seigneur, roi du monde et juge équitable. »

« Ah! faites-nous ce récit, je vous en prie, » dit-il ensuite; et Miriam se rapprocha également de la table et joignit sa prière à celle de son frère.

« C'est aujourd'hui jour de sabbat, dit l'étranger, et je ne devrais pas le faire; mais puisque vous m'en priez si fort, qu'il en soit ainsi; d'autant plus que sa mort m'a donné le courage de me sauver du mensonge, moi et les miens, avec le secours de Dieu. »

III.

UN JUIF DOMINICAIN.

Rodrigo Casseres but encore un coup dans son long verre, et raconta ce qui suit :

« Il y a huit mois environ, je reçus une lettre de Philippe Capsoli, de Séville; je fus saisi d'effroi rien qu'en lisant l'adresse, qui portait : « A Daniel Casseres, à Guadalajara. » Ce ne pouvait être encore qu'un Israélite imprudent qui me désignait par mon nom judaïque; mais combien mon saisissement devint plus grand lorsque je lus le contenu de la lettre : « Daniel, homme de l'obligeance, disait-elle, le jour de la mort et de la vengeance est là; je veux mourir chez les philistins. Ha! il faut qu'ils apprennent ce que c'est que de rôtir... Viens auprès de moi, je suis surveillé par de saints alguazils. Au nom du Dieu trois fois saint! par les cendres de nos frères assassinés! je t'adjure d'accourir auprès de ton frère agonisant. — Jeronimo de Espinosa. »

» Nul doute, Jeronimo lui-même avait écrit cette lettre; les jambages fins et parallèles, le signe révéré du Dieu unique sous la signature, m'en convainquirent entièrement, quoique je ne reconnusse pas comme sienne l'écriture tremblée qui recouvrait le papier.

» Je communiquai à mes enfants ma résolution d'aller à Séville; mais j'eus la faiblesse de me laisser attendrir par leurs supplications et leurs larmes : je renonçai à exécuter mon projet. J'avais presque oublié le pauvre Jeronimo, lorsqu'une nuit un songe affreux le rappela à à mon souvenir; le lendemain, j'étais en route. Le cœur serré, je quittai mes enfants, auxquels j'avais dit que j'allais à Cordoue, chez leur tante. Je passai en effet par Cordoue, mais je me glissai sans être vu devant la maison de ma sœur.... Je n'avais ni cesse ni repos nulle part; c'était comme si une main invisible m'eût continuellement poussé en avant. J'arrivai à Séville.... La cloche de l'Angelus tintait justement comme je gravissais la pente du Triana. « C'est là que tu demeures, ardent Jeronimo, disait une voix au-dedans de moi; tu diriges maintenant tes pas vers la chapelle, la prière sur tes lèvres, la malédiction dans ton cœur. N'était-ce pas tenter Dieu d'oser t'introduire, toi, Israélite, au sein du conseil même de l'Inquisition, pour venir en aide à tes frères? » J'entrai dans la chapelle et m'agenouillai jusqu'à ce que la messe fût terminée. Je me levai alors, et examinai minutieusement les moines, gras ou décharnés; dans aucun je ne reconnus Jeronimo. Je m'informai de lui auprès d'un *familier;* il me répondit que depuis plusieurs semaines Jeronimo était entre la vie et la mort, et qu'il conversait constamment avec Daniel dans la fosse aux lions. Il me conduisit dans sa cellule... Le malade dormait, le visage tourné vers le mur; on ne voyait que son crâne chauve; un crucifix était suspendu au-dessus de son lit, et à côté de lui un moine priait, qui me fit signe de ne point faire de bruit. La respiration pénible du moribond et le murmure de celui qui priait témoignaient seuls encore en faveur de la vie dans ce silence de tombeau. Enfin le malade se souleva; je ne le reconnus point : ces yeux enfermés dans leurs orbites, ces joues creuses, ces lèvres pâles, entourées d'une barbe blanche qui descendait en longs flocons, il n'était pas possible que Jeronimo eût changé à ce point... Il me reconnut cependant bientôt, et doucement, remuant à peine les lèvres : « Es-tu encore là, Daniel? C'est beau de ta part de ne pas m'abandonner; tu n'as rien à craindre, toi aussi tu es dans la fosse aux lions, mais Dieu t'aidera à en sortir, comme autrefois notre prophète de Babylone.... A moi seulement ils ont sucé le sang et la moelle, et je n'en puis plus sortir. N'est-ce pas, tu ne me quitteras point? »

» J'avais craint que le moment du revoir ne hâtât sa mort. Je ne pouvais comprendre qu'il parlât comme si nous nous fussions trouvés ensemble depuis longtemps, et même comme si je ne l'eusse jamais quitté. Il fit un signe au frère qui priait auprès de lui; celui-ci prit son livre sous le bras et sortit. En partant, il me dit à l'oreille que si cela devenait trop fort, je n'avais qu'à tirer le cordon de sonnette qui se trouvait là.

« Est-il parti? dit alors Jeronimo. Vite, donne-moi les couronnes de poix que tu portes sous ton manteau; je les cacherai ici dessous mon lit. Ce soir, quand ils dormiront tous, nous leur allumerons le nid sur leurs têtes; ce sera un bel holocauste.... Il faut que les anges en rient dans le ciel... Moi, je suis lié, je ne puis sortir. Il faut allumer aux quatre coins à la fois; mais hâtons-nous, sans cela le Guadalquivir sortira de lui-même de son lit et ira éteindre les flammes au haut du château; ils l'ont à leurs gages... Viens à mon secours, l'eau va submerger ma vie. Seigneur Dieu! j'ai péché, j'ai renié ton saint nom; tu te manifestais jadis dans des miracles, envoie tes foudres, qu'elles les anéantissent, moi aussi... moi d'abord; j'ai péché, anéantis-moi. »

» Tout cela fut dit rapidement, tandis qu'il frappait de ses poings osseux sa poitrine, qui retentissait sous les coups; je ne pouvais l'en empêcher.... Il retomba en arrière, presque sans haleine. Je craignais qu'il n'expirât en cet instant, et j'allais agiter la sonnette lorsque soudain il se redressa et me dit en pleurant: « Viens, donne-moi ta main, elle est pure... pure du sang de tes frères. C'est une inspiration de Satan qui m'a suggéré, à moi ver de terre, de vouloir ronger l'arbre géant; j'expie mon orgueil. J'ai renié mon Dieu, je meurs inutile, comme j'ai vécu inutile. Ne vois-tu pas mon père, là-bas? Il vient aussi pour nous secourir... Bien, tu as assez de couronnes de poix, père... Entends-tu les captifs au-dessous chanter *Alleluia?* Ah! c'est un beau chant, *Alleluia, allelu-el*.... Nous vous délivrons, vous pouvez mourir. Ne me regardez pas avec tant de colère, ce n'est pas ma faute! » Il retomba encore et me fixa d'un regard vitreux et sinistre. Je le suppliai, pour l'amour de Dieu et de nous-mêmes, de se tranquilliser; je lui racontai comment j'étais venu, obéissant à sa lettre; je lui dis qu'il devait se calmer, qu'il avait sauvé beaucoup d'existences humaines, que Dieu aussi était miséricordieux et ne demandait que du cœur.

» Il m'entretint alors avec toute sa présence d'esprit de sa mort prochaine, et combien il en avait de joie. Un torrent de larmes soulagea son âme du cruel tourment qui pesait sur elle; mais tout à coup le désordre reparut avec toute sa violence. Il me demanda l'eau bénite,

disant qu'elle adoucissait ses souffrances. « Cela me brûle, ici, dans la région du cœur, comme un fer chaud : bois-en aussi, me dit-il; le saint Père l'a bénite... Bénis-moi, mon père, c'est le jour du sabbat... Où est ma mère, encore dans la cave de la synagogue? Mère, ouvre-moi, c'est moi, ton fils Moïse. »

» C'est ainsi qu'il parla, et ma pensée avait le vertige au bord de cet abîme affreux ouvert près de moi. Le soir vint, et Jeronimo s'imagina qu'on le traînait dans un obscur cachot, qu'on l'attachait au chevalet de torture; au milieu des gémissements de douleur, il s'écriait sans cesse d'une voix presque mourante : « Je ne suis pas juif, je ne sais où il y a des juifs cachés. Daniel, ne m'abandonne pas... ne m'abandonne pas, Daniel! » Il se rendormit enfin. Il faisait entièrement nuit; la pleine lune projetait ses rayons à travers la fenêtre et versait sa lumière d'argent sur le malade. J'étais résigné à mourir; car un seul mot de notre conversation, s'il avait été entendu, m'aurait sûrement conduit au supplice; mais, par bonheur, presque tout l'ordre des moines était occupé ce jour-là à l'enquête contre les luthériens. Je priai Dieu de prendre en pitié Jeronimo et de lui envoyer la mort.... Enfants! il est affreux de supplier Dieu pour la mort d'un homme, et surtout d'un ami d'enfance; mais pourquoi cette âme devait-elle être martyrisée plus longtemps? Cependant, il était écrit que je serais témoin de choses plus terribles encore. J'étais là, plongé en de tristes réflexions, lorsqu'un familier entra et m'ordonna de le suivre chez l'inquisiteur. Le cœur me battit haut lorsque j'entrai dans sa chambre; je me jetai à genoux devant lui, et lui demandai sa bénédiction. Il me l'accorda, et me dit ensuite : « Tu es un ami de Jeronimo. Si tu es un véritable chrétien — et il fixa sur moi un regard pénétrant — efforce-toi de l'arracher à son obstination et qu'il reçoive le saint sacrement avant sa mort; essaie, avertis-moi aussitôt, et il ne mourra pas ainsi. »

» Je retournai chez le moribond, il dormait encore; je me penchai doucement sur lui, il se réveilla.

« Viens, fit-il en se soulevant vivement; viens, il est temps. Vois-tu, Gédéon arrive aussi avec ses trois cents hommes; ils apportent les cruches remplies de feu dans le camp des Madianites. Chut, — doucement, — ne sonnez pas encore de la trompette; laissez-nous chanter la grand'messe. » Il joignit les mains et se signa par trois fois.

» Je le priai, je le suppliai, je pleurai de terreur contenue... Je lui parlai des jours de notre enfance, en lui disant qu'il me tuait moi-même en refusant de recevoir le saint sacrement.

« Pourquoi ne me le donne-t-on pas, dit-il tranquillement, ne suis-je pas prêtre?... Viens, lave mes mains, je suis impur; alors, je le recevrai. »

» Je me rendis chez l'inquisiteur, et lui dis que Jeronimo avait encore le délire, mais qu'il avait cependant demandé de lui-même la communion. L'inquisiteur assembla l'ordre tout entier, et lorsqu'ils s'avancèrent dans le long corridor, avec la croix et les encensoirs, psalmodiant les terribles chants de la mort, qui retentissaient longuement dans les hauts vestibules, Jeronimo joignit avec force sa voix aux leurs. Quand le chant eut cessé, il entonna seul encore le *De profundis clamavi* d'un ton puissant et soutenu, tenant ses mains jointes; puis il sépara vivement ses mains, s'en couvrit la tête, et chanta les mots hébreux : Saint! saint! saint! Adonaï sabaoth! (Jéhovah, dieu des armées). *Ave, Maria gratia plena,* ajouta-t-il dans la même position et presque machinalement. L'inquisiteur profita de cet instant pour lui présenter l'hostie; il l'avala avec avidité.

« Le calice! le calice! s'écria-t-il; je suis prêtre! » L'inquisiteur lui offrit le calice, il le saisit des deux mains convulsivement et commença à prononcer sur lui la bénédiction juive du sabbat; puis, se soulevant avec énergie sur son séant et nous montrant en entier son corps effrayant de maigreur, il s'écria : « A moi, Gédéon! brisez les cruches! Au feu! au feu! » Il porta le calice à ses lèvres, le lança au mur avec une telle violence que les vitres en tremblèrent, s'affaissa et mourut. »

L'étranger se couvrit le visage de la main et se leva après qu'il eut prononcé ces paroles. Personne n'osa interrompre le silence; quelle parole pouvait rendre les ébranlements indicibles de l'âme?... Chacun craignait de troubler par un son, même par un soupir, la profonde émotion des autres. Ce fut un silence de mort. Au dehors, on entendit comme des doigts mystérieux frapper contre les carreaux. Tous furent saisis d'un frémissement; l'étranger ouvrit la fenêtre : on ne voyait rien. Il se rassit à la table et poursuivit :

« Je m'étais affaissé, à moitié évanoui, auprès du lit de Jeronimo; le calice avec le vin répandu gisait à terre à côté de moi... Je n'osais me relever, de peur que mes yeux ne rencontrassent d'abord mon bourreau. « Lève-toi, » me dit une voix pleine de rudesse. Je me relevai : l'inquisiteur était devant moi, aucun des moines n'était plus présent. « Comment te nommes-tu? » demanda-t-il brièvement. J'hésitai, plein d'angoisse; devais-je dire mon vrai nom ou le cacher? Peut-être l'avait-il déjà découvert, et un mensonge m'envoyait à la mort, doublement certaine. Je dis la vérité; il me demanda une caution. « Personne

ne me connaît ici, répondis-je; mais mon beau-frère, don Juan Malveda, à Cordoue, peut témoigner que le Casseres dans la maison duquel, à Ségovie, l'Inquisition a tenu sa première séance, est mon aïeul. » J'admire encore maintenant le courage avec lequel je parlai à l'inquisiteur dans ce moment décisif. « Jure-moi, dit-il après une longue pause pleine d'anxiété pour moi; non, ne me jure rien; mais si tu profères seulement une syllabe sur ce que tu as vu ici, tu mourras sur un bûcher avec tes deux enfants. Tu es en mon pouvoir, je te tiens par des liens invisibles; tu ne peux m'échapper. » Il ordonna alors à un familier de me conduire hors du couvent. S'il nous est permis de prendre à la lettre l'histoire de Jonas, ses sensations durent être semblables aux miennes lorsqu'il fut revomi par le monstre marin. Il me semblait toujours entendre le chant funèbre, et cependant tout était silencieux comme la nuit autour de moi..... Tout était si mystérieux, si menaçant; chaque broussaille qui se balançait au clair de lune semblait m'avertir de me hâter. La fatigue et la peur me permettaient à peine de fixer une idée, et au loin pas une âme capable de me réconforter. Je levai alors les yeux vers l'innombrable armée des étoiles; leur lumière céleste pénétra salutairement jusqu'au dedans de moi, et Dieu, le Dieu des armées, veilla sur moi; toute mon âme se fondit en une seule prière, et il l'entendit. J'arrivai dans mon auberge, sellai moi-même mon cheval, et partis comme sur les ailes de l'ouragan. La lune avait disparu derrière des nuages, et la faible lueur des étoiles éclairait seule ma route solitaire. Le cheval lui-même semblait excité par un fouet invisible : il galopait par monts et par vaux, soufflant et écumant d'une manière terrible... Peut-être, pensais-je, l'âme de quelque furieux ennemi des juifs, celle même du défunt grand inquisiteur est-elle entrée dans le corps de l'animal, et condamnée à me soustraire à mes ennemis au sein de la nuit. Souvent, quand il retournait la tête vers moi avec ses yeux ardents, il me semblait qu'il me disait : « Est-ce que je ne souffre pas assez pour ma vie passée? » J'avais presque peur de ma propre ombre, qui, sans trêve, sautait par-dessus les rochers et les buissons, et je n'en enfonçais que plus avant mes éperons aigus dans les flancs du cheval... Vous qui avez grandi libres et vivez en liberté, vous ne pouvez savoir quel désordre de la vie se produit dans des heures pareilles; la terre n'est plus d'aplomb, le ciel a disparu, et tout ce que la mémoire a jamais accueilli de fantômes et d'épouvantes se réveille dans l'imagination. Un miracle, s'il se présentait alors, serait vu sans étonnement, car tout est miracle, tout est devenu incompréhensible, et plus que tout, votre propre existence...

Épuisé, j'arrivai chez ma sœur à Cordoue; près de son cœur seulement je chassai la terreur qui jusqu'alors m'avait à peine permis de respirer. Lorsque, le lendemain matin, j'entrai à l'écurie et cherchai mon cheval des yeux, je le vis étendu sans vie sur sa litière; ses grands yeux étaient encore fixes et sinistres comme la veille. Je continuai mon voyage sur un coureur andaloux de mon beau-frère. En prenant congé de ma sœur, je n'eus pas le courage de lui dire que je la voyais pour la dernière fois... Quand j'arrivai chez moi, j'avais perdu mon ancienne sécurité et mon repos. Dans chaque ami qui me souhaitait cordialement la bienvenue, dans chaque étranger qui me regardait dans la rue, je croyais voir un émissaire de cette bande de meurtriers qui ose se nommer un tribunal; chacun allait écarter son manteau et me montrer l'*I* couleur de sang sur sa poitrine. Je ne connaissais plus que la crainte et la méfiance. Ajoutez que, dormant ou éveillé, l'image de Jeronimo se présentait à moi : « Toi aussi, me disait une voix intérieure; toi aussi, tu peux mourir d'une mort semblable, abandonné de ta foi, qui fut un jouet de ta lâcheté, déchiré sans repos, entre la vérité et l'hypocrisie. » Je vendis tous mes biens, et je partis, non sans de grands dangers, car vous savez que nul ne peut quitter l'Espagne sans une permission spéciale du roi... J'envoyai mes enfants en avant par différents chemins détournés; mais ils sont restés à Leyde. Si Dieu me prête vie, je vous les amènerai la semaine prochaine. Si je devais vous conter encore tout ce que j'ai souffert pour arriver jusqu'ici, cela durerait jusqu'au matin, et je n'en aurais pas encore raconté la dixième partie; mais il est déjà tard, et d'ailleurs, s'il plaît à Dieu, nous resterons ensemble encore quelque temps.

— Oui, les lumières sont entièrement consumées, et c'est demain le sixième ijar; il faut que nous nous levions de bonne heure; allons donc nous coucher, et que Dieu nous garde. » Ainsi parla le père, et tous se séparèrent.

Autant une maison juive est avenante le vendredi soir, aux heures de la réunion consacrée, autant elle est remplie de frissons étranges après la séparation. Les sept lumières s'éteignent silencieusement dans la chambre devenue déserte, et c'est une singulière impression de se sentir là, tandis qu'un flambeau meurt après l'autre; car la loi défend d'éteindre une lumière le jour du sabbat, ni d'en allumer une ou d'en prendre une à la main.

Dans la maison du coin, sur le rempart, chacun gagna sa chambre dans l'obscurité, et chacun fut suivit des fantômes qu'avait évoqués le récit de l'étranger.

La vieille Chaje dormait depuis longtemps, et rêvait justement du mariage de Miriam et quel rôle important elle y jouait, lorsque la jeune fille, qui partageait sa chambre, entra et la réveilla en l'appelant et en la secouant. « Qu'est-ce? qu'y a-t-il? s'écria Chaje en se levant et se frottant les yeux.

— Tu ronfles si fort et tu parles dans ton sommeil, répondit Miriam; tu m'as fait peur. » Mais au fond c'était une autre crainte encore qui la portait à troubler le sommeil de sa vieille domestique : dans l'impénétrable obscurité, il lui semblait voir à chaque instant s'approcher d'elle le fantôme de son oncle, et elle voulait chasser ses craintes par la conversation. Chaje lui raconta alors son rêve, et combien c'était dommage qu'on l'eût réveillée, qu'elle avait encore l'eau à la bouche en songeant à tous ces mets excellents qu'elle avait goûtés à la noce, qu'on l'avait placée en haut, à côté du marié, avec sa robe de soie rouge et sa chaîne d'or au cou. « Oui, tu as beau rire, dit-elle, ce qu'on rêve dans la nuit du vendredi se réalise toujours au bout de peu de temps, aussi vrai que c'est aujourd'hui le sabbat pour le monde entier. »

Miriam était enchantée de trouver Chaje en aussi bonne humeur de jaseries; sa peur des revenants commença à se dissiper. « Quel air avait donc le marié? » demanda-t-elle au moment où, après s'être déshabillée, elle se glissait vivement sous ses couvertures. Mais Chaje malheureusement ne se rappelait plus son visage; par contre, elle savait les habits qu'il portait et ce qu'avaient dit tous les convives; elle raconta tout cela minutieusement. Miriam dormait depuis longtemps que la vieille parlait encore. Ce ne pouvait être des fantômes dont elle avait rêvé, car le lendemain matin, à son réveil, elle ramena vivement ses couvertures sur sa poitrine, ferma les yeux de nouveau, et chercha à continuer le rêve commencé.

Baruch ne s'était point réveillé d'aussi bonne humeur. Son cœur battait aussi lorsqu'il était entré dans sa chambre obscure; le fantôme de son oncle ne s'était pas présenté à lui dans les ténèbres, et cependant en pensée il était devant lui : un esprit rôdant autour de lui le remplissait d'une profonde terreur et lui serrait la poitrine. A voix haute et du fond de son âme, Baruch prononça la prière du soir; il mit une intonation particulière sur la formule de l'exorcisme, qu'il répéta trois fois : « Au nom d'Adonaï (Jehovah), le dieu d'Israël, à ma droite Michel, à ma gauche Gabriel, devant moi Uriel, derrière moi Raphaël et à mon chevet Schechinath-El (le saint-esprit de Dieu). » Il enfonça sa tête dans les coussins, ferma les yeux, mais pendant long-

temps le sommeil refusa de le couvrir; l'agitation était trop grande au dedans. Il ne dormait que depuis quelques heures, lorsque son père le réveilla d'un songe fiévreux, car il était temps d'aller à la synagogue.

IV.

LA SYNAGOGUE.

Un léger brouillard reposait encore sur les rues d'Amsterdam; les lettres d'or des mots hébreux : Bêth-Jaqob (la maison de Jacob), au-dessus du portail de la synagogue, sur le rempart, ne brillaient que faiblement; mais déjà se pressaient en nombre hommes et femmes, entre les sept colonnes qui formaient le portique. Baruch, son père et l'étranger s'y trouvaient aussi. Avant de pénétrer dans l'intérieur, chacun se présenta devant l'un des grands bassins de marbre auprès des deux portes d'entrée, tourna le robinet de cuivre de la fontaine et se lava les mains; Baruch observa le précepte du Talmud, qui enjoint de se laver d'abord la main droite. Ils descendirent ensuite trois marches; car toute synagogue doit être plus basse que le niveau du sol, étant écrit : « Des profondeurs je crie vers toi, Jehovah. » (Ps. cxxx, 1.) Chacun des assistants plaça ensuite sur ses épaules une sorte de grand châle de coton, traversé au bout par trois rayures bleues et muni de franges aux quatre coins; ceux que distinguait leur piété, parmi eux Baruch, en couvrirent encore leur chapeau. « Que tes tentes sont belles, ô Jacob! et tes demeures, ô Israël! » (3, Moïse, xxv, 5.) chanta un chœur d'enfants bien exercé; et ces paroles n'étaient point une ironie au cas particulier, car l'intérieur simple et grandiose du temple était orné avec art; à l'extrémité supérieure, du côté de l'orient, où Jérusalem était autrefois située, et où le juif tourne son visage lorsqu'il prie, deux lions en pierre supportaient les tables sur lesquelles étaient gravés les dix commandements. Au-dessous était le tabernacle, et tout autour, formant un demi-cercle, étaient placés des amandiers et des citronniers en fleurs, plantés dans des caisses peintes de vives couleurs; car chaque année, depuis que les juifs s'étaient vus chassés de leur patrie espagnole, on envoyait chercher dans la Péninsule catholique des arbres odoriférants avec la terre maternelle dans laquelle ils avaient poussé, et l'on en ornait la synagogue; on pouvait de la sorte se faire illusion et se croire, durant quelques heures, dans les champs de la patrie.

La longue prière du matin, que disait le chantre à haute voix, laissait assez de loisir aux méditations de tout genre; cependant, lorsque enfin commença le « Schema Israël », tous les assistants joignirent leurs voix. Ce n'était pas un chant harmonieux et lié, le temple en retentit comme d'un sauvage cri de guerre, et c'était bien là le cri de guerre avec lequel ils avaient mille fois triomphé : « Écoute, ô Israël, Adonaï, notre Dieu, est le Dieu unique! » Toutes ces âmes semblaient vouloir pénétrer avec puissance dans l'essence impénétrable de l'existence divine. Baruch aussi ferma avec force ses paupières tremblantes, ses mains se crispèrent, un frisson d'extase parcourut tous ses nerfs; toutes les facultés conscientes avec leurs rayons aspirant vers le dehors et attirés par lui se réfléchirent pour se concentrer en ce seul foyer qui est en Dieu. Le visage tourné vers le ciel, il répéta le verset, après s'être représenté, selon le conseil des anciens sages, tous les périls de mort et toutes les tortures qu'il était prêt à souffrir pour la foi en l'unité de Dieu.

Dans cette contemplation, il sentit toute son âme comme rafraîchie par une douce rosée du ciel : la prière du matin était achevée. Les deux portes du tabernacle furent ouvertes; une série de rouleaux de la loi, enveloppés de brocart d'or, ornés de plaques de cuivre doré et parsemés de pierres précieuses, attirèrent les yeux de l'assemblée vers le sanctuaire, où trois des hommes de la communauté proclamaient tour à tour les noms des villes et des pays où des juifs fervents s'étaient voués pour leur foi à la mort des martyrs. Les principaux d'entre ces martyrs furent signalés; on termina par la lecture du registre mortuaire de l'année. Rachel Spinosa était l'une des premières parmi les défunts; son nom fut accompagné d'une bénédiction, et l'on rappela le legs pieux qu'elle avait institué pour l'école du Talmud, « la Couronne de la loi ». Baruch jeta sur son père un regard douloureux, car au saint souvenir de sa mère se mêlait maintenant l'allusion mystérieuse de l'étranger au sujet de son origine mauresque.

Le tabernacle fut refermé, et Rabbi Isaac Aboab se plaça devant l'autel situé au milieu de la synagogue. C'était un petit homme grêle, les traits creusés par la petite vérole, au front haut, aux yeux gris proéminents; une barbe rousse lui encadrait le menton et les joues : « Et fussé-je dans la vallée des ombres de la mort, je ne craindrais rien; ta droite me soutient, ton appui fait ma force » (Ps. XXIII, 3), dit-il en nasillant. Il ajouta encore un sous-texte tiré du *Talmud*, et dans son discours il donna par des expressions choisies, « ta droite et ton appui », la lumineuse explication que par le premier il fallait entendre

la loi écrite et, par le second, la loi orale. Puis le prédicateur conduisit ses auditeurs auprès de celui « qui, enterré vivant, traîne dans les cachots une vie gémissante; ses cheveux en désordre forment sous sa tête son unique oreiller; il ne sait rien de la nuit ni du jour, si le printemps fleurit ou si le vent d'automne cueille aux arbres les feuilles jaunies; la pourriture et les ténèbres l'enveloppent, mais au fond de son sœur règne un jour plein de clarté et de douceur, car Dieu habite en lui. Dans sa solitude, il est entouré par une innombrable armée d'anges qui l'emportent hors de ces murailles implacables, bien au delà des mondes, jusqu'à ce trône de Dieu où il repose en adorant. » Le rabbin dépeignit à ses auditeurs toutes les diverses tortures inventées par l'homme, jusqu'à cette perfection où l'eau, versée goutte à goutte sur le crane, commence à entamer le noyau même de l'âme. « Malheur, s'écria-t-il, nos yeux ont encore vu toutes les douleurs que le Seigneur a accumulées sur nous. Non, ne crions pas malheur, mais louange à Celui qui les a tous glorifiés, afin de se rassasier des splendeurs de sa majesté. » Le traducteur des « Portes du ciel », d'Érira, peignit ici les délices de l'éternelle félicité dans toute leur abondance indicible, et loua ces doctrines devant lesquelles les anges s'inclinent et tremble l'univers; il dépeignit également cette absorption dans les enseignements de Dieu, cette contemplation extatique de la création, qui déjà ici-bas procure à celui qui a pénétré dans son sein mystique une félicité céleste, et lui communique la force pour édifier et pour détruire. Il acheva son discours par la conclusion accoutumée, priant Dieu d'envoyer bientôt son Messie et de restituer son héritage à Israël.

Rabbi Saül Morteira, dont nous avons déjà vu hier la stature charnue, lui succéda à l'autel. « Il engloutit la mort à jamais, » ainsi commença-t-il d'une voix faible, « et Dieu, le Seigneur, essuiera les pleurs de tout visage, et la honte de son peuple sera ôtée de toute la terre. » (Isaïe, xxv, 8.) « Je jette mes regards sur cette assemblée, continua-t-il, et de nouveau une année à éclairci ses rangs; une autre année s'écoulera, et avec elle viendra ce jour du deuil et de la joie, et plus d'un de nous aura quitté sa place, peut-être moi-même! Me voici, Seigneur, je suis prêt, s'il te plaît de m'appeler. » A ces mots le rabbin se frappa la poitrine de ses deux mains, les sons de sa voix tremblèrent. Il parla longtemps de la soudaineté de la mort et de la douleur des survivants. Des sanglots péniblement étouffés se firent entendre dans la galerie grillée occupée par les femmes, et par-ci par-là dans l'assemblée des hommes; un petit nombre seulement, qui trouvaient

une oraison funèbre, le jour du sabbat, contraire à la loi, restèrent insensibles. Baruch aussi avait les yeux pleins de larmes; c'étaient des larmes de désir; il se sentait si près de son Dieu, si profondément en lui, qu'il souhaitait mourir, pour ne plus se jamais séparer de lui. « Refoulez les soupirs qui gonflent vos cœurs, s'écria le rabbin, car le Seigneur, votre Dieu, essuiera les larmes de vos yeux. » Passant de l'application individuelle de son texte à celle qu'il en pouvait faire au peuple d'Israël tout entier : « Le Seigneur, dit-il, ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre; mais seulement ceux qui conservent dans leur cœur la pure parole de Dieu peuvent se reposer en ses promesses. » Il rattacha à ces paroles une polémique éloquente, mais âpre et assez peu dissimulée contre le christianisme; mais ce fut avec la plus vive amertume qu'il parla contre les prétentions mesquines de la raison, assez présomptueuse pour oser approfondir même l'impénétrable. « Dans le Traité *Chulin* sur le Talmud on raconte, dit-il, que l'empereur Adrien demanda un jour au rabbin Josué de lui montrer l'Éternel, sans quoi il se verrait contraint de regarder comme néant sa croyance et ses enseignements. C'était par une ardente journée de l'été; le rabbin conduisit l'empereur dans la campagne : « Regarde, là-haut, dans le soleil, dit-il. — Je ne puis, répondit celui-ci, mes yeux en sont éblouis. — Fils de la poussière, dit le rabbin, tu ne peux supporter l'éclat d'une créature, et tu veux contempler le Créateur? » C'est ainsi que parla l'orateur, choisissant quelques paraboles dans le Talmud, entre autres celle des ouvriers dans la vigne, et celle des vierges folles et des vierges sages qui attendent le Seigneur (lesquelles se trouvent aussi dans le Nouveau Testament, mais avec quelques modifications). Il sema encore son discours de diverses anecdotes plaisantes qui arrachèrent plus d'une fois un sourire involontaire à l'auditoire. L'Église et ses ministres ne se tenaient pas encore alors, vis-à-vis des adeptes, dans ces rapports glacés et ces attitudes d'oracle; l'Église juive surtout, qui devait et voulait faire de son mieux, et ne pouvait renoncer à l'arme de la plaisanterie dans les choses divines.

Une douce satisfaction se peignit sur tous les traits, quand le rabbin eut fini. Par-ci par-là quelqu'un s'inclinait vers son voisin, et par ses mines ou par une brève exclamation manifestait son approbation. Il y a des juifs qui se dépouillent rarement de leur moi, et appliquent plutôt à tout, et même à la parole de leurs prédicateurs, la mesure de la loi révélée et de la raison individuelle. C'est pourquoi il leur fut désagréable d'avoir à écouter encore un sermon, car déjà un personnage de figure étroite et dont le visage indiquait l'homme du monde,

avait pris la place que venait de quitter le rabbin Saül Morteira. C'était un homme auquel une intelligence merveilleusement précoce et l'universalité de son esprit avaient valu dès l'âge de dix-huit ans un rang distingué parmi les rabbins; médecin et homme d'État, il avait discuté avec Hugo Grotius sur les beautés des idylles de Théocrite, et avec Rabbi Isaac Aboab sur le mélange des métaux dans la statue de Nabuchodonosor. C'était, en un mot, Rabbi Manassé ben Israël, dont la femme, petite-fille du célèbre don Isaac Abrabanel, faisait remonter son origine en droite ligne jusqu'à David, roi d'Israël.

Rabbi Manassé se couvrit les yeux de la main gauche durant quelques secondes, puis il commença d'une voix sonore, renvoyée avec puissance de tous les coins de la synagogue :

« Maison de Jacob, accourez, et marchons dans la lumière du Seigneur. » (Is., II, 5.) « C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où nous consacrâmes ce temple que nous avons élevé au Seigneur, qui nous fit trouver ici asile contre nos persécuteurs; mais ce n'est pas par la puissance de nos mains que nous avons atteint tout cela. Si Dieu ne bâtit la maison, vains sont les efforts des ouvriers. Nous avons bâti ici un temple au Seigneur; mais plût au Ciel que ces murs s'élargissant pussent s'étendre aussi loin que se déploie sur la terre la voûte du firmament, et que ma voix pénétrât en tout l'univers, et que je pusse réveiller l'écho avec la puissance du tonnerre et lui mettre dans la bouche les paroles du prophète : « Maison de Jacob, accourez, et marchons dans la lumière du Seigneur. » Moi-même, vous le savez tous, j'avais un père vénérable, il a été martyrisé sans repos et n'a pu sauver que sa vie des mains de ceux qui s'appellent chrétiens; mais ne tournez plus vos regards vers ces ténébreux cachots; levez vos yeux plutôt vers la lumière qui de toutes parts rayonne vers nous. »

L'auteur du livre de la *Délivrance d'Israël* continua à démontrer avec une éloquence enthousiaste, quoique souvent en termes hésitants et cherchés, la nécessité pour les juifs de se joindre au progrès général des temps et à ses aspirations. Il expliqua que par ces mots : « La lumière du Seigneur », il entendait aussi bien les études classiques que l'enseignement de Moïse. Il déclama contre les juifs polonais et les *Aschkenasim*[1], dont il attribuait les mœurs dégénérées et la position inférieure au manque de toute véritable science; il réjouit enfin l'assemblée par un Amen.

On tira un des rouleaux de la loi hors du tabernacle, au milieu des

[1] Israélites de l'empire allemand.

chants d'allégresse; lorsqu'il fût offert à Baruch, il saisit la frange du brocart d'or dans lequel il était enveloppé et la porta avec ferveur à ses lèvres. On déroula la Thorah sur l'autel, et à chaque paragraphe achevé par le lecteur, l'un des trois prédicateurs était appelé pour prononcer sur lui la bénédiction. Au quatrième paragraphe, le lecteur éleva sa voix et s'écria : « Que notre docteur et maître, le rabbin Baruch ben Benjamin, se lève ! » Baruch Spinoza, qu'on appelait par ce titre d'honneur devant la Thorah, devint pourpre; il quitta sa place et se dirigea vers l'autel, où il prononça la bénédiction d'une voix tremblante. Chacun s'étonna de cette distinction accordée à un jeune homme de quinze ans; néanmoins le nombre de ceux qui y trouvèrent un criant abus fut très-restreint, car Baruch était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Le service divin se termina par la longue prière qu'on appelle Mussaph (prière ajoutée) et quelques autres.

V.

LE PÈRE ET LE FILS.

Il y avait grande foule à la sortie. Tous félicitèrent Baruch et son père de l'honneur qui leur avait été accordé en ce jour.

« Il est certain, dit le père à son fils, tandis qu'ils rentraient à la maison, que les sermons ont duré trop longtemps aujourd'hui; les prédicateurs devraient se souvenir qu'ils parlent à des estomacs creux[1]. Ne l'oublie pas, Baruch, quand tu prêcheras à ton tour. T'en réjouis-tu?

— La tête me tourne, reprit Baruch, à l'idée de me voir élevé à cette hauteur. Je suis trop faible.

— Que le Ciel te conserve cette pieuse humilité, répondit son père. Les natures loyales deviennent aisément timides en présence d'un honneur qui leur est décerné. Confie-toi en Dieu, qui t'a choisi, il te donnera aussi la force nécessaire pour accomplir ta vocation; dis-toi seulement : J'ai été appelé, parce que j'ai la force. »

Sur le seuil de sa maison, le père posa, comme la veille, les deux mains sur la tête de son fils, et le bénit de nouveau : « Que le Seigneur te rende semblable à Éphraïm et à Manassé, » dit-il.

Miriam attendait dans l'escalier; elle remit à Baruch un parchemin que le rabbin Saül Morteira venait d'envoyer : c'était le diplôme de

[1] Il n'est permis de prendre aucune nourriture avant le service du matin.

rabbin. Le père ouvrit incontinent le bahut qui renfermait l'argenterie, et choisit le plus lourd des gobelets en vermeil pour l'envoyer le lendemain au précepteur de son fils.

Dès ce jour Baruch put mettre devant son nom le titre de rabbin.

Il ressentait un singulier effroi chaque fois que les visiteurs le saluaient de ce titre; il lui semblait qu'il portait sur la tête une couronne invisible. Mais bientôt le sentiment de cette majesté fut troublé par une révolte intérieure, qui s'éleva alors avec une puissance redoutée.

Baruch était entré dans les rangs des interprètes autorisés de la loi. et ce n'était pas modestie lorsqu'il assurait à ceux qui le comblaient de félicitations à ce sujet qu'il se sentait trop faible pour la tâche qui lui était imposée. Était-ce ce sentiment de lassitude glacée qui saisit celui qui est arrivé au terme d'un désir?

Des doutes surgirent dans son âme comme des démons envieux, doutes fugitivement connus autrefois et facilement vaincus, mais auxquels d'autres vinrent se joindre alors, qu'il n'avait jamais soupçonnés; ils riaient de sa dignité et se gonflaient avec orgueil.

Baruch avait par moments l'air désespéré. L'ombre de Jeronimo, de cet homme au cœur divisé, qui ne lui était pas apparu dans la nuit, semblait alors surgir de partout en plein jour.

A table, où chacun but à la santé de Baruch et s'occupa de lui, il reprit sa sérénité, et partagea avec les autres la joie de la fête.

Lorsque, dans le courant de l'après-midi, il lut avec ses commentaires le passage de la Bible marqué pour la semaine, il s'aperçut enfin que ses lèvres et ses yeux seuls lisaient, mais que son âme était ailleurs. Il s'irrita contre cette puissance qui résistait en lui, et supplia Dieu, dans une fervente prière, de lui venir en aide pour lui conserver sa foi et la fortifier. Des pleurs tombèrent sur le livre ouvert; ils soulagèrent son cœur oppressé. A haute voix, comme s'il les eût proclamées en présence de toute la communauté, il proféra les paroles de la loi; les démons intérieurs l'abandonnèrent alors, et il se sentit pénétré d'un sentiment sacré.

Son père arriva, s'assit en silence auprès de lui durant quelques instants, puis, fermant le livre, il dit à Baruch qu'il lui serait bien permis maintenant d'être un peu moins assidu, puisqu'il avait atteint dès sa première jeunesse la plus haute dignité; qu'il devait aussi songer dorénavant à fortifier son corps. Baruch baisa encore une fois le le livre, et le mit à sa place au milieu des autres; puis il saisit joyeusement la main de son père.

« O mon fils, reprit celui-ci, l'honneur que tu reçois, je le ressens

sept fois en moi-même. Tu ne peux le comprendre — mais puisses-tu le savoir comme moi quelque jour — rien n'est comparable au bonheur d'un père qui a lui-même aspiré aux honneurs, et qui voit son fils les atteindre; mon bonheur et ma joie reposent sur ta tête; ils sont à toi et pourtant à moi, plus qu'à moi, meilleurs qu'à moi. Je vois les temps où le Messie viendra, je sais maintenant quelle sera la béatitude du père qui pourra appeler le Sauveur son fils. Dieu me pardonne la profusion de joie qui déborde dans mon cœur; je ne devrais pas te dire cela non plus; mais il faut que tu saches combien tu me rends heureux. Le dernier de mes frères est mort; cette blessure est guérie maintenant par un baume céleste : tu es mon fils et mon frère. »

Baruch n'avait jamais vu son père aussi ému; il fixait un regard plein d'humilité sur les yeux éclatants d'Alfonso; les âmes du père et du fils se confondirent. Le père appliqua une de ses mains sur son front, et après une pause il dit d'un ton paisible :

« N'as-tu aucun désir, Baruch? Exprime-le; je voudrais te récompenser pour la joie que tu verses dans mon cœur. »

C'était un brusque retour aux choses d'ici-bas, et si Baruch n'avait pas depuis longtemps caressé une idée favorite, il n'aurait su que répondre. Mais il dit :

« Laissez-moi apprendre enfin la langue de toutes les sciences profanes, la langue latine. Pourquoi ne la saurais-je pas aussi comme mes condisciples Isaac Vinheiro, Aron de Silva et beaucoup d'autres?

— Oui, j'accomplirai ton souhait. Le Dieu tout bon qui t'a dirigé jusqu'à présent te préservera encore et empêchera que tu suces le venin de pareils écrits. Hors cela, tu ne désires donc plus rien?

— Est-ce vrai, répondit Baruch en baissant timidement les yeux, est-ce vrai ce que Rodrigo Casseres a dit hier au soir concernant l'origine mauresque de mère, dont le souvenir soit béni! Ai-je eu tort de frapper Chisdaï au visage, il y a un an, lorsqu'il me plaisantait sur cette origine? »

L'expression changea tout à coup sur le visage du père; il regarda fixement devant lui et ses lèvres se comprimèrent; enfin il tira une clef de sa poche, ouvrit une armoire, et en sortit les vêtements de mort que tout juif pieux doit toujours tenir prêts, les déroula jusqu'à ce qu'il y trouva un manuscrit, qu'il tendit à son fils.

« Tiens, prends et lis, tu as entendu raconter la mort de mon frère, tu seras l'héritier de toutes nos vies. Ne l'oublie pas, ce récit ne devait te parvenir que le jour où ma bouche sera pour jamais muette; mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Tu es assez fort. »

Le père lui tendit l'écrit d'une main tremblante, et se dirigea d'abord avec son hôte vers le grand port, dit le Buitenkant, où retentissait le chant monotone des matelots et où l'heureux père reçut de ses coreligionnaires en promenade des félicitations réitérées. Ensuite il fit voir encore à son hôte les marais desséchés couverts d'une luxuriante végétation, et un certain orgueil semblait animer ce jour-là ses traits, tandis qu'il parlait de sa nouvelle patrie et de son existence conquise par une volonté infatigable. Pendant qu'il montrait à son ami les moulins hydrauliques, qu'il lui expliquait la construction des digues et des chaussées, et comment chaque morceau de terre cultivée avait son histoire à elle, son interlocuteur l'écoutait saisi d'étonnement et dans une émotion singulière. Dans cet homme qui confessait à présent ouvertement la foi de ses pères, il fallait qu'il régnât une piété particulière, car il se prit à dire :

« Dieu a renouvelé dans ce pays le miracle du passage de la mer Rouge pour la délivrance du peuple d'Israël. Il ne l'a point fait par un miracle immédiat, mais il a enseigné sa puissance à l'homme. »

Pendant ce temps, Baruch était assis dans sa chambre, et lisait.

Traduit de l'allemand de M. Berthold Auerbach.

(La suite à la prochaine livraison.)

JEAN-PAUL RICHTER[1].

III.

Les trois mois qui s'écoulèrent entre les fiançailles et le mariage, rendirent à Jean-Paul tout le charme du printemps de la vie où le bonheur de l'amour tient lieu de tout autre bonheur, ce qui n'empêcha pas les lauriers de la gloire d'auteur de venir se joindre d'eux-mêmes à cette couronne ressuscitée. On se disputait à Berlin l'honneur de le posséder, ne fût-ce que pour quelques heures. La reine se plaignit de la rareté de ses visites, et le prince Georges, héritier présomptif du duché de Mecklenbourg, devint son ami ; le roi seul resta indifférent et froid. En vain le vieux Gleim écrivait-il à tous les ministres :

« Est-ce qu'il ne se trouvera personne pour faire comprendre au roi qu'il faut fixer Jean-Paul à Berlin? Si l'on ne veut pas faire cette démarche dans l'intérêt de la gloire nationale, qu'on la fasse du moins dans l'intérêt de nos finances, car tout l'argent qu'il dépense ailleurs, lui et les personnes qui veulent le voir, restera dans notre pays. »

Ces réclamations n'eurent d'autre résultat que l'offre fort vague d'une prébende, qu'au reste on ne lui donna jamais. Il est vrai que lors même que l'on aurait joint le fait à l'offre, Jean-Paul eût difficilement accepté une position qui l'eût pour toujours attaché à une même résidence. Le bâton de voyageur avait tant de charme pour lui, qu'il ne le déposa que bien près de sa tombe. On lui avait tant de fois vanté la beauté romantique et silencieuse de Meinengen, qu'il se décida à s'y fixer avec sa jeune femme. Le mariage fut célébré le 27 mai 1801, et quelques jours plus tard il quitta Berlin pour se rendre à sa nouvelle destination, en passant toutefois par Weimar, où il s'arrêta pendant

[1] Voir les livraisons d'octobre et de novembre.

quinze jours. En voyant la compagne que Jean-Paul venait d'associer à sa vie, Herder s'écria :

« Oui, c'est bien vous qui étiez née pour lui ; vous n'avez pas besoin de parler, votre âme se reflète sur votre visage. » Puis il dit à son ami que, vu le culte d'enthousiasme que lui rendaient les femmes les plus belles et les plus distinguées, son mariage avec toute autre que celle qu'il avait choisie lui eût paru un acte fort téméraire. La veille de son départ de Weimar, Jean-Paul écrivit à Otto :

« Je n'ai que peu de chose à te dire ; je n'ai pas un moment à moi ; j'ignore même si je suis content, mais il est certain que mon état est celui de la béatitude céleste. Ma Caroline vient de m'apprendre ce que c'est que l'amour le plus pur, le plus parfait, non-seulement pour moi, mais pour l'humanité tout entière. Ses ailes poussent chaque jour davantage ; il est singulier de voir comme elle sait associer son adoration pour l'idéal, pour la poésie, pour la nature, au respect du devoir et à l'amour du travail. C'est par affection pour moi qu'elle aime les belles robes qu'elle se fait elle-même. Nous n'avons pas encore eu la plus petite altercation ; son seul chagrin est de ne pas être la plus belle, la plus spirituelle de toutes les femmes, parce qu'elle s'imagine que cela me ferait plaisir. Mais qu'est-ce que les paroles, il faut que tu la voies. La promesse de venir passer quelque temps avec nous à Meiningen est tout ce qu'il y a de mieux dans ta dernière lettre. Caroline, la sainte, la patiente, l'aimante, se félicite de ta promesse ; vous vous aimerez beaucoup, et tu seras heureux près de nous. Le hasard m'a déjà fait entrer bien avant dans une vie calme, silencieuse. C'est maintenant que je travaillerai beaucoup. Quant à redevenir amoureux, je puis bien m'en passer... Herder et sa femme se sont faits les *amorosi* de ma Caroline ; la duchesse mère, chez laquelle nous avons dîné, m'a dit, à ma grande satisfaction, que je n'étais pas digne d'une pareille femme ; Wieland assure que je suis un favori du sort ; à la ville et à la cour, tout le monde est enchanté d'elle... Je n'ai trouvé dans le mariage que ce que je présumais d'avance, c'est-à-dire qu'on s'aime cent fois mieux après qu'avant. »

De son côté, Caroline écrivit à son père :

« Je n'aurais jamais espéré de devenir aussi heureuse que je le suis ; chaque minute unit nos âmes plus fortement. L'enthousiasme que j'éprouvais pour Richter avant de l'avoir vu, et que la vie réelle avait diminué d'abord, renaît chaque jour. Comment pourrait-il jamais y avoir un malentendu entre nous, et comment pourrais-je opposer ma volonté à celle d'un tel homme ? Je remercie Dieu de m'avoir donné un mari dont je sens si vivement la supériorité. Je lui obéis par vénération, comme on obéit à la vertu ; oui, Richter est l'homme le plus pur, le plus divin qui ait jamais existé. Si les autres pouvaient aussi bien que moi lire en son cœur, ils l'admireraient bien plus encore. Il y a des moments où je le regarde en silence, où je m'agenouille devant son âme ! »

A peine Jean-Paul se fut-il établi à Meiningen, que les hommes de mérite qui se trouvaient dans cette ville l'entourèrent d'un respect

affectueux. Le duc l'attira dans sa société intime, et oublia tellement les distinctions de rang, qu'il venait souvent s'asseoir, à l'improviste, à la table de son favori ; et comme elle n'était pas habituellement splendide, il avait soin de faire apporter le dîner de la cuisine du château. Ce fut au milieu de cette douce existence qu'il termina son *Titan,* dont à la fin de sa vie il parlait en ces termes :

« J'y adore tout ce qu'il y a de plus saint dans mon cœur, et les idéalités qu'il contient ont souvent trop ému mon âme. » A cette joie, dis-je, vint se joindre celle de la naissance de son premier enfant, sa fille Emma, qui naquit le 20 septembre 1802.

Tout en achevant *Titan,* il avait composé les *Secrètes Lamentations des hommes du jour; la Merveilleuse société de la nuit du nouvel an et du nouveau siècle; la Mort dans l'autre monde,* et le commencement des *Flegeljahre*[1], qu'il voulait intituler d'abord : *l'Histoire de mon frère.* Qu'on ajoute à ces nombreux travaux les demandes que lui adressaient les feuilles périodiques de l'Allemagne pour obtenir sa collaboration, ce que sa bonté naturelle ne lui permettait pas de refuser toujours, et l'on aura une idée de l'infatigable activité de son esprit. La gloire et la prospérité ne lui firent jamais oublier son ancienne et obscure misère. Il aimait surtout à se la rappeler, lorsque de jeunes auteurs s'adressaient à lui pour vaincre des obstacles contre lesquels lui-même avait si longtemps lutté.

Un petit voyage qu'il avait fait à Cobourg au moment de la réorganisation de la bibliothèque publique de cette ville, qu'on se disposait à rendre une des plus remarquables de l'Allemagne, lui donna l'idée d'aller s'établir auprès de ce Pactole intellectuel, idée qu'il réalisa en 1803. Dans ce nouveau séjour il composa *l'Avocat des pauvres; les Délassements biographiques sous le crâne d'une géante,* fragments qu'il destinait à former un grand ouvrage dans le genre de son *Titan;* là aussi il arrêta définitivement le plan de *Levana* et écrivit l'*Esthétique,* excellent traité de littérature qui résume ses études, ses expériences et leurs merveilleux résultats.

La publication de ce dernier ouvrage donna lieu à un incident presque ridicule et qui poussa Jean-Paul à composer des écrits

[1] C'est par ce mot que les Allemands désignent la nonchalance, la gaucherie, la simplicité naïve et la franchise un peu bavarde qui caractérisent les enfants lorsqu'ils passent de l'adolescence à la jeunesse. La langue française a beaucoup d'expression pour traduire ce mot; leur choix dépend de la manière dont il est employé dans le texte. Pour rendre *Flegeljahre* littérairement et dans l'esprit de la composition de Jean-Paul, il faudrait dire : *Années d'ingénuité.*

politiques. On sait déjà que le prince Auguste de Saxe-Gotha, qui ambitionnait la gloire d'auteur, avait traité Jean-Paul en confrère; devenu duc régnant depuis peu, il continua ses relations avec lui sur le même ton. Pour lui donner un témoignage public de son estime et de sa reconnaissance, Jean-Paul crut devoir lui dédier son *Esthétique*, ce que le prince accepta avec empressement. Mais la faculté de philosophie de l'université d'Iéna, en vertu de son omnipotence de conseil de censure, défendit l'impression de cette dédicace, que l'absence de quelques termes de chancellerie et d'étiquette de cour lui firent déclarer offensante pour *Son Altesse Sérénissime*. Son Altesse Sérénissime eut beau déclarer que, loin de se trouver offensée, elle se croyait honorée par cette dédicace; la faculté de philosophie se donna mission de soutenir la dignité ducale malgré elle, et maintint son arrêt. La dédicace ne fut point imprimée, mais Jean-Paul, avec l'autorisation du duc, publia les lettres qu'à cette occasion, ils avaient échangées entre eux, et il ajouta à cette correspondance un essai sur la liberté de la presse, qu'il intitula : *le Petit Livre de la liberté*. Il est impossible d'exposer avec plus de gaieté, de modération, de profondeur et de vérité grave tout ce qu'il est possible de dire sur ce sujet.

Pendant que le conseil de censure rejetait la dédicace de l'*Esthétique*, que l'auteur et le duc de Gotha s'écrivaient des lettres fort curieuses sur cet incident, que cette correspondance, le *Petit Livre de la liberté* et l'*Esthétique* s'imprimaient, Jean-Paul connut pour la seconde fois les joies de la paternité par la naissance de son fils Max, et pour la troisième fois les embarras d'un changement de domicile, car dès le mois de novembre 1804 il avait quitté Cobourg et s'était établi à Bayreuth.

Jusque-là, il n'avait, pour ainsi dire, vécu qu'en oiseau de passage. A Bayreuth, il se sentit enfin chez lui. Le souvenir des premiers rayons de gloire qui, en cette ville, étaient venus réchauffer son cœur d'auteur, la certitude d'y retrouver Emmanuel et de se rapprocher de son cher Otto, toujours établi à Hof, avaient sans doute beaucoup contribué au choix de cette résidence. Il avait, au reste, plus que jamais besoin de la société de ces deux amis, car la mort récente de Herder venait de répandre un voile de douleur sur son existence. L'hommage éclatant qu'à la fin de son *Esthétique* il rend à la mémoire de ce grand écrivain, n'est pas seulement l'éloge dû à un confrère célèbre, mais le cri d'un cœur déchiré par la perte d'un ami.

Dès son arrivée à Bayreuth, le duc Pie, prince de la maison de Bavière, qui résidait dans cette ville, avait cherché à l'attirer à sa cour, mais inutilement. Ne sachant plus sous quel prétexte se refuser à tant

d'avances, Jean-Paul finit par dire qu'il ne sortait jamais sans son chien. Le lendemain il reçut un nouveau billet dans lequel le chien était nominativement invité avec son maître. Les courtisans avaient fait observer au prince qu'une pareille invitation était contre toutes les règles de l'étiquette, et le prince avait répondu qu'un homme dont le génie exerçait une si grande influence sur les lois morales et politiques de l'Allemagne, avait bien le droit de déranger les règles de l'étiquette. Instruit de cette réponse, le poëte céda; le duc le reçut à bras ouverts et ne tarda pas à gagner son amitié.

Cette nouvelle relation n'empêcha pas Jean-Paul de travailler avec tant d'ardeur, que dans l'espace de trois ans, il écrivit le quatrième volume des *Flegeljahre* et termina *Levana.* La pensée primitive de cet ouvrage, ainsi que je l'ai déjà dit, remonte à l'époque où il n'avait encore d'autres moyens d'existence que de donner des leçons particulières à quelques enfants de Schwarzenbach et de Hof. En ajoutant aux observations qu'il avait faites alors toutes celles qu'il avait eu occasion de recueillir à travers dix années de vie de cour, de voyages, de famille et d'études, il fit de *Levana* une œuvre qui dissipa tout à coup les nuages dont depuis si longtemps le préjugé, l'ignorance et l'esprit de routine entouraient l'éducation publique et privée. Aussi toute la partie éclairée de l'Allemagne décerna-t-elle unanimement à cette œuvre le titre glorieux et si bien mérité de *Livre d'or de l'éducation.* Quant aux *Flegeljahre,* il ne songea plus à les continuer. La situation de l'Allemagne de cette époque, 1807, ne lui permettait pas d'espérer que le public pût accueillir favorablement la peinture naïve de la vie insouciante et des ingénuités excentriques du héros de cet ouvrage. Au reste, lui-même avait perdu les dispositions d'esprit nécessaires pour continuer un pareil travail. D'un côté, la mort de Herder avait laissé dans son cœur un vide que rien ne pouvait remplir; de l'autre, le sort de l'Allemagne l'affligeait profondément. Tout en déplorant les excès de la Révolution française, il avait salué en elle l'aurore de l'affranchissement de l'espèce humaine. La grandeur de Napoléon l'avait ébloui un instant; mais lorsqu'il vit l'Allemagne envahie par des vainqueurs, l'empire germanique anéanti, les souverains allemands réunis dans une confédération nouvelle sous la protection d'un empereur des Français, les peuples allemands contraints de donner leur sang et leur argent pour contribuer à des conquêtes sans aucun profit pour eux, il eut un instant de découragement, ainsi qu'on peut le voir par la lettre suivante, qu'il écrivit à son ami Otto :

« Gœthe a été plus clairvoyant que moi : il a méprisé le commencement de la révolution autant que j'en méprise la fin... Depuis plus de six ans, je n'écris plus qu'avec mon cœur : c'est en lui que j'ai pris tous mes sujets, et cependant les temps n'étaient pas aussi malheureux qu'ils le sont aujourd'hui... Aujourd'hui, tout en moi est sec, froid... le printemps et le ciel étoilé ne me disent plus rien... Je ne veux cependant pas me laisser aller à cet état; non, je veux travailler de toutes mes forces au bien général. Que celui qui s'est laissé abattre par les malheurs du temps se relève pour combattre... Si la pluralité des diables a un grand pouvoir, celle des bons esprits doit en avoir davantage. S'il n'en était pas ainsi, l'humanité serait perdue depuis longtemps, car il est certain que les faibles, les méchants et les imbéciles ont partout la majorité pour eux. »

Et il tint parole. *Attila Schmelze, Fibel, Katzenberger, Ziebenger, les Sermons de la paix, les Sermons de carême de la politique*, etc., etc., sortirent successivement de sa plume. Dans toutes ces productions, où la satire se mêle toujours à la mélancolie, il fait ressortir la gravité de la situation de l'Europe, et pénètre les âmes de tout ce que l'humanité peut et doit attendre d'elle-même. Lui seul peut-être n'a jamais craint que l'Allemagne pût cesser d'être. Du point élevé dont il envisageait les événements du monde, son regard traversait l'avenir et voyait tous les peuples s'avancer par des intervalles réglés sur la route du progrès; la question de temps disparaissait à sa pensée, à laquelle les lois éternelles de la nature parlaient par la voix de l'histoire.

« C'est aux sauvages du domaine intellectuel à voir la fin du monde dans une éclipse de soleil, » disait-il alors à ses amis.

De tous les souverains allemands, le prince Charles Dalberg, primat de la Germanie, et devenu souverain de Ratisbonne et de ses dépendances par le traité de Lunéville, comprit seul la portée des sages conseils que, dans ses écrits politiques, Jean-Paul donnait à ses concitoyens : aussi ne se borna-t-il pas à l'engager à persister dans cette noble route, mais il lui en fournit le moyen en lui assurant une pension de mille florins (3,000 francs environ). Ce secours venait d'autant plus à propos à Jean-Paul, que le commerce de la librairie, qui plus que tout autre a besoin de la paix et de la liberté, était presque anéanti, et que la naissance d'un troisième enfant était venue augmenter les charges de son ménage. Ce même primat lui fit aussi offrir une chaire d'esthétique au collége supérieur d'Aschaffenbourg, avec mille florins d'appointements et l'assurance qu'il n'en remplirait les fonctions qu'autant que cela ne gênerait en rien ses travaux littéraires. Mais Jean-Paul était trop consciencieux pour accepter un emploi sans en remplir les devoirs, et trop ami de la liberté pour consentir à recevoir des chaînes, quelque légères qu'elles pussent être.

A cette même époque, ses forces physiques s'étaient visiblement affaiblies ; pour les rétablir, il eut recours à un moyen qui lui avait toujours réussi : aux voyages. Ne voulant pas de nouveau déranger sa famille, si bien établie à Bayreuth, il se décida à faire seul quelques excursions à travers l'Allemagne. En revenant chez lui il avait retrouvé la santé ; aussi commença-t-il immédiatement le plan d'un nouveau roman satirique, intitulé : *le Margrave Nicolas, ou la Comète.* Pour y travailler plus à son aise et se mettre dans la nécessité de faire de l'exercice, il loua l'unique chambre haute d'une petite maison située à une demi-lieue de Bayreuth et dans une vallée formée par les avant-coureurs du Fichtelgebirge (mont des Pins). La propriétaire de cette maison, femme simple et bonne, conçut pour Jean-Paul une véritable affection de mère. Craignant que l'ardeur avec laquelle il travaillait ne le rendît malade, elle le suppliait sans cesse de se ménager. C'est que l'état où le mettait une application soutenue avait quelque chose d'alarmant, ainsi qu'on pourra le voir par le récit que cette digne femme aimait à faire aux étrangers qui, après la mort de Jean-Paul, venaient voir la chambre où il avait travaillé pendant si longtemps.

« Lorsque, vers deux heures, disait-elle, je venais l'avertir que son dîner était prêt, il me regardait longtemps sans me comprendre ; ses yeux étaient rouges, gonflés et à moitié sortis de la tête ; puis il me disait : Encore une petite heure, ma bonne mère. Et après une heure je revenais, mais l'esprit le possédait toujours. Lorsqu'il se levait enfin et qu'il descendait l'escalier, il chancelait ; je marchais devant lui pour qu'il ne lui arrivât pas de mal. Les méchantes gens soutenaient qu'il avait trop bu ; mais, aussi vrai que j'espère être un jour reçue dans le sein de Dieu, il n'a jamais pris chez moi qu'une bouteille de vin de Roussillon pour toute sa journée, et une cruche de bière le soir avant de s'en aller... Quel homme c'était ! non, il n'en naîtra plus jamais un semblable : il était toute lumière, et on ne savait pas d'où elle venait. »

On comprendra sans peine que, malgré sa constitution robuste, il ne pouvait résister à une pareille manière de travailler sans se procurer quelque distraction ; celle des voyages, ainsi que je l'ai déjà dit, était pour lui la plus salutaire et la plus agréable. Malheureusement il se vit bientôt forcé d'y renoncer, tant sa position financière était devenue précaire. Les affaires en librairie se faisaient toujours plus difficilement, et les changements politiques survenus en Allemagne après la chute de l'Empire français, en amenant la médiatisation du primat Charles Dalberg, avaient mis ce prince dans l'impossibilité de continuer à Jean-Paul la pension qu'il lui avait faite. Il est vrai que le roi de Bavière, devenu, par ces changements, souverain de Ratisbonne et de ses environs, était moralement tenu de remplir les obligations contrac-

tées par le prince-primat; mais il trouva plus commode d'accepter les bénéfices sans les charges, et la pension de Jean-Paul resta suspendue pendant près de deux ans. Vers la fin de 1815, M. de Mongelas, Français de naissance, décida enfin le roi de Bavière, dont il était le premier ministre, à acquitter cette dette d'honneur, et Jean-Paul reçut les arriérés de sa pension et la promesse qu'elle lui serait désormais payée par le gouvernement bavarois. Cette heureuse nouvelle lui arriva juste pour les fêtes de Noël; aussi les célébra-t-il les mains ouvertes pour tous ceux de ses amis, en ce moment moins riches que lui. Se remettant courageusement au travail, il termina *le Margrave Nicolas, ou la Comète,* qui parut à Berlin, chez Rimer.

Dans le courant de l'été 1816, il reprit ses excursions annuelles, que cette fois il dirigea sur Ratisbonne, afin de faire la connaissance personnelle du prince Dalberg, qui, depuis sa médiatisation, vivait dans cette ville en simple particulier. Ces deux hommes, dont les cœurs étaient remplis du plus pur amour de l'humanité, ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié; aussi le séjour que Jean-Paul avait fait à Ratisbonne resta-t-il toujours cher à sa mémoire.

Dans les premiers jours de septembre, il revint à Bayreuth et consacra l'hiver à un ouvrage fort remarquable sur la langue allemande, et fournit en même temps à plusieurs feuilles périodiques des articles qu'il réunit plus tard dans un volume intitulé : *Fleurs, fruits et épines.*

L'été de 1817 fut un des plus brillants de sa vie. La beauté des environs de Heidelberg lui avait été vantée si souvent, qu'il se décida à aller visiter cette célèbre université. Instruits à son insu de ce projet, les professeurs et les élèves lui avaient préparé une réception solennelle. C'était le soir. Les étudiants, armés de torches et chantant des hymnes en son honneur, se portèrent au-devant de sa voiture. Les professeurs les suivaient de près. Hegel et Kreuzer, qui marchaient à leur tête, lui remirent les diplômes de docteur en philosophie et belles-lettres. Le professeur Schwarz sollicita et obtint l'honneur de recevoir l'illustre voyageur dans sa maison. Les femmes et les jeunes filles, voulant à leur tour rendre un hommage éclatant à l'éloquent et poétique interprète du cœur féminin, lui avaient préparé pour le lendemain une promenade sur le Necker, dont il faut le laisser lui-même décrire tout le charme séduisant.

« J'ai passé ici des heures, écrivait-il à sa femme, comme je n'en ai jamais connu, pas même à l'époque la plus heureuse de ma vie. Quel enivrement que les cris de *vivat* de tous les étudiants... ces chants tirés de l'ancienne musique

italienne qu'on m'a fait entendre chez le professeur Thibaut, et cette promenade sur le Necker! Mais aussi avec quelle ardeur je remercie le Dieu de bonté qui m'accorde tant de bonheur, et je cherche à m'en montrer reconnaissant en étant aussi modeste, aussi doux, aussi aimant, aussi juste envers tout le monde que cela m'est possible... Pendant la partie sur l'eau, il m'a semblé que mes romans devenaient vivants et m'entraînaient avec eux. Figure-toi un long bateau à demi couvert, orné partout de couronnes de chêne et de rubans de couleur; nous étions plus de quatre-vingts personnes dans ce bateau; deux barques remplies de musiciens nous suivaient et charmaient nos oreilles, pendant que les magnifiques montagnes avec leurs vieilles *burgs* enchantaient nos yeux. La table devant laquelle nous étions assis allait d'un bout à l'autre du bateau. Les étudiants, les professeurs, les jolies filles, les femmes charmantes, le prince héréditaire de la Suède, un noble anglais, un jeune prince de Waldeck, tout cela s'agitait pêle-mêle dans une innocente et joyeuse familiarité. Vers le milieu du repas, on est venu prendre ma calotte et le chapeau du prince de Suède. Deux fort jolies jeunes filles nous les ont rapportés entourés de couronnes de chêne; le prince et moi nous nous sommes levés et nous avons embrassé ces gracieuses jeunes personnes. L'abondance des vins et des mets était si grande, qu'il eût fallu plusieurs jours pour tout boire et tout manger. Le ciel rejeta un nuage après l'autre, jusqu'à ce qu'il fût devenu parfaitement pur. Sur les ruines d'une vieille *burg* près de laquelle nous passions flottait un drapeau, et des jeunes gens montés sur les murs écroulés nous criaient des *rirats!* Dans notre bateau on chantait. Une foule de nacelles montées par des musiciens nous suivaient ou nous dépassaient en nous saluant par des fanfares. Un jeune homme, seul dans un batelet et muni d'une guitare, profitait de chaque moment de calme pour me faire entendre un couplet du chant que tu connais et qu'on sait être ma chanson favorite. Et pendant que le bateau s'avançait, les vallées et les montagnes avaient l'air de passer devant nous; on eût dit que nous seuls nous ne marchions pas. L'émotion m'a gagné au point que, pour me maîtriser un peu seulement, je me suis efforcé de penser à toutes sortes de choses folles et bêtes. Après le repas, nous avons débarqué sur une prairie où l'on a joué aux petits jeux; puis on a été danser pendant une heure dans une vieille *burg* de chevalier, dont la salle d'honneur était assez bien conservée pour nous abriter. Aucun malentendu, aucun incident fâcheux n'a troublé cette fête délicieuse, et nous sommes tous revenus chez nous sans avoir vidé jusqu'à la lie le calice de la joie et du bonheur. »

En consacrant ainsi une partie de chaque été à un petit voyage, Jean-Paul revenait toujours chez lui avec des inspirations et une ardeur nouvelles. En 1820, il se rendit à Munich, ville qui, à cause de la stérilité de ses environs, n'aurait jamais eu le pouvoir de l'attirer s'il n'y avait pas été amené par le désir de voir son fils Max, adolescent tellement studieux, qu'il avait terminé ses études au collége de Bayreuth, à un âge où beaucoup d'autres les commencent; et comme il était encore trop jeune pour l'envoyer à l'université, son père avait pris le parti de le placer au collége supérieur de Munich. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, Jean-Paul écrivit à sa femme :

« Je commençai par monter dans la petite chambre d'étudiant de notre Max; il n'y était pas, mais au bout de quelques minutes il revint, et nous nous tînmes longtemps embrassés en sanglotant de joie. Son corps et son visage sont parfaitement bien développés; il est d'une demi-tête plus grand que moi; sa figure est pleine et bien colorée. Ses vêtements sont, comme toujours, plus propres et plus élégants que les miens, quoique ce soit toujours les mêmes que ceux qu'il a apportés en venant ici. Sa personne est encore plus charmante que ses lettres; j'aime ce pur et naïf jeune homme avec toutes les forces de mon cœur paternel. Puis il m'a demandé : « Et ma mère, comment va-t-elle? » et des larmes d'amour étouffaient sa voix... Il n'a rien voulu accepter de tout ce que je lui ai apporté, pas même la montre; il soutient qu'il n'a besoin de rien. Quant au superbe gâteau que tu lui as envoyé, il en a distribué une partie à deux pauvres étudiants qui demeurent dans la même maison que lui, puis il m'a rapporté le reste, croyant que je voulais en manger... »

Le roi, la reine et les ministres reçurent Jean-Paul avec empressement; on lui offrit même une place de professeur avec quinze cents florins d'appointements, mais l'amour de l'indépendance lui fit refuser cette offre.

En revenant, il passa par Stuttgard, où il noua une foule de relations fort intéressantes, et où il fut retenu plus longtemps qu'il n'en avait l'intention par l'accueil gracieux du duc Guillaume de Wurtemberg et de son aimable et spirituelle épouse. Cette princesse surtout se façonnait à toutes les manières de voir de Jean-Paul, et le suivait avec une facilité merveilleuse de la raillerie au raisonnement, de la satire aux émotions les plus élevées. Le chien lui-même eut sa part de la vénération dont son maître était l'objet. Le fidèle Ponto, sans lequel Jean-Paul ne se serait pas assis à la table d'un empereur, était accoutumé depuis longues années à se voir couper par de belles mains quelques boucles de son long poil soyeux, qu'on s'estimait heureux de pouvoir enchâsser dans des bagues et dans des médaillons. Mais c'est à Stuttgard qu'il se vit pour la première fois traité en véritable idole, car on lui avait préparé, dans la salle à manger, un joli petit temple richement décoré et garni de coussins moelleux. Il est vrai que l'irrévérencieux barbet usa de ce temple comme il aurait pu le faire du coin d'une rue, ce qui ne laissa pas que d'exciter un rire général, dont la princesse donnait l'exemple.

Pendant que Jean-Paul partageait ainsi sa vie entre le travail et les voyages, il était devenu le héros d'un roman bien tragique. Une jeune fille, lectrice enthousiaste de ses ouvrages, s'était éprise pour leur auteur d'une passion qui, quoique tout idéale, finit par la conduire au suicide. Cette infortunée, appelée Maria, était fille d'Adam Lux, député

de Mayence, guillotiné à Paris avec les Girondins, dont il partageait les opinions. L'esprit ardent et les nobles sentiments dont elle avait hérité de son père éclatent dans les lettres qu'elle écrivit à Jean-Paul, car si elle ne l'a jamais vu ni voulu le voir, elle a entretenu avec lui, pendant trois ans et jusqu'à sa mort, une correspondance très-active. Otto a jugé cette correspondance digne d'être insérée dans le grand travail qu'il a consacré à la mémoire de son ami.

Deux ans après cette terrible catastrophe, un malheur plus grand encore vint le frapper. Son fils Max, qui n'avait pas encore dix-sept ans, venait de se rendre à l'université de Heidelberg. Quoique d'une constitution robuste, il avait tellement surexcité son cerveau et s'était même imposé tant de privations, car il ne voulait pas être plus heureux que son père ne l'avait été dans sa jeunesse, que sa santé commençait à s'affaiblir. D'un autre côté, il s'adonnait à la fois à la théologie et à la philosophie, deux sciences dont chacune réagissait sur lui dans un sens opposé. Tantôt il acceptait toutes les étroites et mystiques formules de foi de Kanne, un ancien protégé de son père, et éprouvait ainsi toutes les angoisses d'un pécheur qui n'ose plus espérer son pardon; tantôt il s'abandonnait aux séductions de la philosophie de Hegel. En vain son père chercha-t-il à le ramener au christianisme épuré de Herder, en vain sa mère s'efforça-t-elle de le rendre au bonheur en l'entourant de l'amour le plus tendre et le plus dévoué; une fièvre lente avait déjà attaqué le principe de la vie. A peine arrivé à Bayreuth, chez ses parents, pour y passer ses vacances, il fut atteint d'une fièvre nerveuse qui l'emporta en moins d'une semaine. Le jour de sa mort est marqué sur le journal de Jean-Paul par une grande croix noire.

Au bout de quelques mois, l'infortuné père chercha des consolations dans le travail, et pour la première fois de sa vie il composa un ouvrage (*Selina*) sans aucun mélange d'ironie ni même de gaieté. Ce résumé de ses longues méditations sur l'immortalité de l'âme, où le regard humide de l'espérance aussi bien que les yeux voilés du doute voient briller les pays étincelants d'une autre vie, est le chant du cygne de Jean-Paul. La ressource autrefois si puissante des voyages n'eut plus aucun pouvoir sur lui, c'est ce qui lui fit dire : « On ne peut crier *bis* au bonheur. » En 1823, sa vue s'affaiblit et l'on craignit une double cataracte; toute son organisation subit une révolution complète. Le vin, qui naguère avait été pour lui un stimulant du travail, au point que dans les repas de fête il refusait d'en boire, afin de ne pas émousser par un usage inutile son pouvoir bienfaisant, produisit tout à coup sur lui l'effet du poison. Forcé d'y renoncer, il eut recours à

l'eau de Seltz et autres boissons semblables, mais sans en obtenir aucun résultat satisfaisant. Il était impossible de ne pas prévoir sa fin prochaine. La douleur de sa famille et de ses amis fut immense; lui seul resta calme, mais sa bonté et sa sensibilité allaient toujours en augmentant : le moindre service qu'on lui rendait le touchait jusqu'aux larmes, et il s'imposait des privations afin de donner le moins d'embarras possible.

Son travail cependant ne cessait d'occuper sa pensée : dans le cours des deux années pendant lesquelles on le voyait s'avancer vers la tombe, il fit des notes pour une édition générale de ses œuvres et composa plusieurs petits ouvrages, tels que : *l'Art de conserver toujours la sérénité de son esprit; Considérations sur l'ultra-christianisme,* etc. Sa main tremblait déjà et ses yeux ne voyaient plus qu'à travers un voile, lorsqu'il écrivit sur son journal :

« La vie ne s'est pas envolée avec l'âme, mais dans l'âme ! elle dépose enfin son sceptre organique, et ce sceptre congédie le monde des esprits qu'il a gouvernés jusqu'ici, ou plutôt ces esprits l'abandonnent. L'*être* si richement doté de tant de biens se réduira-t-il à zéro, et l'autre *être* seul sera-t-il conservé? »

Après ces lignes, Jean-Paul n'a plus rien écrit sur cette terre.

La cécité était devenue presque complète; on allait lui faire l'opération de la cataracte, mais une hydropisie du bas-ventre, qui se déclara tout à coup, empêcha de l'entreprendre. Il n'était pas alité, mais ses jambes lui refusaient leur service et sa pensée confondait les époques du jour. Le 15 novembre 1825, il se fit donner à déjeuner à quatre heures du matin, croyant qu'il était huit heures, et à trois heures du soir, s'imaginant qu'il était dix heures, il se fit transporter dans sa chambre à coucher et mettre au lit; puis il exigea qu'on approchât de ce lit, ainsi qu'il en avait l'habitude depuis longues années, une petite table chargée d'un verre d'eau et de ses deux montres à répétition. Madame de Welden, une de ses amies intimes, qui était venue pour s'informer de sa santé, s'approcha de son lit et lui présenta un fort beau bouquet de fleurs très-rares pour la saison; il le prit avec une chaleureuse démonstration de reconnaissance, le respira à plusieurs reprises et s'endormit. Sa femme, ses deux filles, son ami Emmanuel et madame de Welden le regardèrent dormir dans une muette anxiété. A huit heures du soir, du même jour, le 15 novembre, son cœur et sa respiration s'arrêtèrent!.... Jean-Paul avait cessé de vivre!....

On n'a sans doute pas oublié que, dans la soirée du 15 novembre 1790, que le jeune auteur appelait *la soirée la plus mémorable de ma vie,* il s'était vu mort!

Je ne chercherai pas à peindre le désespoir de sa famille. Quant à la douleur de l'Allemagne, elle fut d'autant plus grande qu'elle regrettait les ouvrages que Jean-Paul aurait pu lui donner encore. En effet, le travail, l'expérience et la méditation avaient fait arriver son génie à un degré de maturité qui autorisait à croire que sa vieillesse, sans avoir la fécondité fougueuse du jeune âge, enfanterait des œuvres plus belles encore et plus voisines de la perfection.

Qu'on me permette de suivre Jean-Paul jusqu'à sa dernière demeure, non pour décrire une pompe funèbre, mais pour signaler un incident qui, par son contraste bizarre, semble vouloir résumer la vie et le talent du grand poëte, car cet incident plaça auprès de ses restes inanimés la personnification de l'amour naïf et pur, et celle de l'envie et de la haine rancunière et dissimulée qu'il n'a cessé de combattre avec toutes les ressources de son puissant génie.

La bonne propriétaire de la maisonnette située hors des portes de Bayreuth, où il avait travaillé pendant bien des années, était là au milieu d'une famille en pleurs, près d'une tombe ouverte :

« Et c'est là dedans qu'on va le descendre, le grand Jean-Paul! s'écria-t-elle; non, cela n'est pas possible! Et ce cercueil, ce n'est pas Jean-Paul qui y est enfermé? Non, c'est un autre; Jean-Paul est immortel!.... »

Et lorsque les dernières pelletées de terre furent tombées sur ce cercueil, celui des prédicateurs de Bayreuth que le sort avait désigné pour prononcer le sermon funèbre commença son discours; et ce discours était sec, froid, maniéré; car ce prédicateur, c'était Reinhart, l'élève du collége de Hof, dont l'envie malicieuse avait préparé au jeune Richter la sotte mystification du baisement de main de l'ancien tapissier, professeur de langue française. Jean-Paul n'y pensait plus, mais Reinhart ne l'a jamais ni oublié ni pardonné; il a constamment haï Jean-Paul, parce qu'il lui avait donné le droit de le mépriser.

Huit jours après, un autre prédicateur exprima plus dignement, dans la principale église de Bayreuth, les regrets de l'Allemagne et la vive et tendre reconnaissance dont elle n'a cessé d'entourer la mémoire du plus aimé de ses poëtes.

B^onne^ Aloïse de Carlowitz.

LA

PREMIÈRE FEMME DE REMBRANDT.

Lorsque Guillaume le Taciturne fut assassiné au Prinsenhof, à Delft, par Balthazar Gerards, le 10 juillet 1584, il sortait de la salle où il venait de dîner avec sa femme, avec sa sœur, la comtesse de Schwinzburg, avec trois de ses filles.

Il avait, ce jour-là, retenu à dîner au palais, dans l'intimité de la famille, le bourgmestre de Leeuwaarden, capitale de la Frise, Rombertus Uilenburg[1], que les villes frisonnes lui avaient envoyé pour négocier quelques affaires. Il avait beaucoup causé avec lui de l'état du pays, car le député de la Frise était un homme d'importance, bien au courant de la politique hollandaise.

Ce bourgmestre de Leeuwaarden, ainsi familier avec le glorieux libérateur de la Hollande, appartenait à la noblesse de sa province. Il était, de plus, docteur *in utroque jure*. Jusqu'en 1597 il fut toujours, soit en qualité de bourgmestre, soit en qualité d'échevin, — ces fonctions étant électives et mobiles, — membre de l'administration municipale de Leeuwaarden, du Magistrat de la ville, comme disent les Hollandais, par un terme collectif. En 1597 il fut nommé conseiller à la Cour de Frise, place qu'il occupa jusqu'à sa mort.

[1] Voyez la lettre écrite par Rombertus Uilenburg lui-même sur son aventure à Delft et sur la mort de Guillaume le Taciturne, publiée par M. Delprat, dans les Documents pour l'histoire de la Hollande, etc. (*Bijdragen voor vaderlansche geschiedenis*, etc.), de J. A. Nijhoff, la Haye, t. II, p. 119. — Voyez aussi la préface du tome VI de la *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, publiée par M. Gachard, conservateur de la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

Il avait deux frères, Pieter et N. Uilenburg, et une sœur, appelée Saskia[1].

De sa femme, Sjukje Oesinga, il eut huit enfants, trois garçons et cinq filles : Rombertus, l'aîné, portant le nom de son père; Idsert, lieutenant-capitaine; Ulricus, docteur en droit et avocat à la Cour de Frise; Jeltje, mariée à Doede van Ockema; Antje, mariée à Johannes Samuels Maccovius, professeur de théologie; Titia, mariée au commissaire Frans Copal; Hiskia, mariée à Gerrit van Loo, secrétaire du bailliage le Bildt; et Saskia, — qui devint, en 1634, la femme de Rembrandt.

Il y a loin, de cette fille d'un noble conseiller, à la « paysanne de Ransdorp, » qu'Arnold Houbraken, et après lui tous les biographes, ont donnée pour femme à Rembrandt. « Une compagne de vile extraction[2] » allait si bien avec le fils du meunier!

Mais le fils du meunier, sitôt son installation à Amsterdam en 1630, avait conquis tout de suite, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, une belle position d'artiste, des amis distingués et des protecteurs puissants. Dès 1631, van Vliet et autres gravaient ses tableaux et imitaient son style. Lui-même, s'il gravait en ce temps-là, pour se distraire, la plupart de ses fines eaux-fortes de *gueux* et de sujets populaires, il peignait aussi quantité de portraits de personnages notables, hommes et femmes, comme on peut le voir dans le catalogue de son œuvre. Il était lié avec les principaux citoyens de la ville, avec des savants et des poëtes illustres : — avec le docteur Nicolaas Tulp, qui depuis fut bourgmestre d'Amsterdam; et il peignait pour lui la Leçon d'anatomie en 1632; — avec Pieter van Uitenbogaard, receveur de la ville d'Amsterdam, et Constantijn Huigens, conseiller et secrétaire du stathouder Frédéric-Henri; et c'est par leur intermédiaire que le prince lui avait demandé une suite de tableaux, dont la Descente de croix de 1633 (aujourd'hui au musée de Munich) fut un des premiers; — avec le poëte Jacob Cats, précepteur du petit prince d'Orange, Willem, fils de Frédéric-Henri; — avec le profond théologien juif, Manasseh ben Israel; — avec Jan Cornelisz Silvius, ministre prédicant à Amsterdam, dont il gravait le portrait à l'eau-forte en 1633; — et c'est

[1] Cette généalogie est extraite du *Livre généalogique de la noblesse frisonne*, etc., par MM. de Haan Hettema et A. van Halmael.

[2] Que la première femme de Rembrandt ait été noble ou paysanne, cela ne fait rien, sans doute, au caractère de l'homme et au génie de l'artiste; mais ce conte de « la paysanne de Ransdorp » se rattache aux calomnies inventées bien faussement, ou reproduites à plaisir, sur la grossièreté de Rembrandt, ses habitudes infimes, etc., etc.

probablement par ce respectable ministre qu'il fut mis en relation avec Saskia.

Jan Cornelisz avait épousé Aaltje Uilenburg, fille de Pieter Uilenburg, le frère du conseiller Rombertus. Il était donc, par sa femme, cousin de Saskia.

Saskia, ayant perdu sa mère dès 1619 et son père en 1624, avait été élevée chez ses sœurs, tantôt chez sa sœur Antje, femme du professeur de théologie à Franeker, ville voisine de Leeuwaarden, où elle avait son domicile officiel, tantôt chez sa sœur Hiskia, femme du secrétaire du bailliage le Bildt, demeurant au bourg de Sint Anna, également peu éloigné de Leeuwaarden. Antje étant morte le 9 novembre 1633, peut-être Saskia vint-elle alors visiter son vieux parent, le ministre d'Amsterdam. Peut-être vit-elle là le jeune artiste travaillant au portrait du cousin Silvius.

Ce ne fut pas à Amsterdam cependant qu'eut lieu le mariage, mais, comme il convenait, dans le pays de la fiancée, dans la maison de la sœur Hiskia, à Sint Anna en Frise. A Amsterdam, domicile du futur, fut enregistrée seulement, dans le livre de l'état civil, à l'hôtel de ville, la déclaration préliminaire du mariage, ce qu'on appellerait en France l'inscription des bans :

« 10 juin 1634, Rembrand Hermansz van Rijn, de Leyden, âgé de vingt-six ans, demeurant dans la Breedstraet (large rue), produisant le consentement de sa mère, d'une part, et Saskia Vuylenburg[1], de Leeuwaerden, demeurant sur le territoire du bailliage le Bildt, à Sint Anna Kerk (église ou paroisse Sainte-Anne), sur la requête de son cousin Jan Cornelis, *predikant,* d'autre part. »

Cette pièce authentique confirme d'abord que Rembrandt était de Leyde et non d'un village voisin; elle apprend, de plus, qu'il est né en 1608 et non en 1606, puisque, suivant sa déclaration officielle, il avait vingt-six ans en 1634; — qu'à cette époque de 1634 son père était mort, puisqu'il n'est question que du consentement de la mère, laquelle d'ailleurs, quatre jours après la déclaration de mariage de son fils, faisait un testament où elle est qualifiée veuve.

[1] L'orthographe de ce nom varie dans les actes authentiques. Le voici, dans cette déclaration du mariage à Amsterdam, écrit : Vuylenburg; dans l'acte de célébration de mariage, à la paroisse Sint Anna, il est écrit : van Ulenborgh; dans une sentence de la Cour de Frise il est écrit : Ulenburch et van Ulenburch; dans le testament de Saskia : Uylenburgh; et Saskia elle-même, sur ce testament, a signé : Ulenborch. Enfin, dans l'acte de décès de Saskia, le nom de famille est écrit : Voylenborch. Il en est d'ailleurs ainsi de presque tous les noms hollandais au dix-septième siècle, et même à présent. — Nous avons adopté l'orthographe suivie par M. Scheltema.

Douze jours après la déclaration à Amsterdam, le mariage fut célébré à la paroisse Sint Anna en Frise :

« 22 juin 1634. Ont contracté mariage Rembrant Hermens van Rhijn, demeurant à Amsterdam, et Saskia van Ulenborgh, maintenant domiciliée à Franeker[1]. »

Ce voyage en Frise, pour aller conquérir une femme, paraît être le seul voyage que Rembrandt ait jamais fait à quelque distance d'Amsterdam. On ne connaît d'ailleurs aucun détail ni du voyage, ni du mariage, ni des circonstances qui s'y rapportent.

Les voilà revenus tous deux, Saskia et Rembrandt, à Amsterdam, probablement dans la maison de la Breedstraat, où le peintre avait son atelier et ses élèves; bien heureux tous les deux sans doute : lui, à qui son talent valait la renommée, la richesse, — il gagnait beaucoup par ses tableaux, ses portraits, ses eaux-fortes, ses élèves, — et surtout une saine et belle fille, de bonne race frisonne; — elle, n'ayant plus à recourir à l'hospitalité de ses sœurs en un coin de la Frise, mais libre désormais, et installée maîtresse dans la maison d'un artiste célèbre.

Outre la Leçon d'anatomie, décorant la salle de la gilde des chirurgiens, outre la Descente de croix, honorablement placée chez le stathouder, n'avait-il pas peint déjà le Charpentier de navires (aujourd'hui à Buckingham Palace), le Christ endormi sur la barque (aujourd'hui chez M. H. P. Hope), le petit Philosophe méditant (aujourd'hui au Louvre), trois chefs-d'œuvre très-différents, datés de la même année que la Descente de croix, 1633, et qui durent avoir du succès. Et de ses eaux-fortes ne comptait-il pas déjà près d'une centaine de pièces, dont on se disputait les épreuves rares? Il n'avait cependant que vingt-six ans!

Mais Saskia, quel âge avait-elle? De cela, les *papiers* ne disent rien : ni les deux pièces concernant le mariage, ni les archives de la noblesse frisonne, ni le testament, ni l'acte de décès, ni aucun autre document. Il paraît seulement que Saskia était l'avant-dernier enfant de Rombertus, — la sœur Hiskia était la plus jeune et déjà mariée avant 1634; et, comme Rombertus mourut assez vieux en 1619, puisque dès 1584 il était bourgmestre de Leeuwaarden, on peut supposer que Saskia était au moins de l'âge de Rembrandt.

Heureusement, à défaut de papiers, nous avons des documents bien plus expressifs : les œuvres immortelles de l'artiste à qui est attaché le

[1] Registre des mariages du bailliage le Bildt en Frise (*Register der gehuwden van de grietenij het Bildt in Friesland*). — On remarque encore ici une singulière orthographe des noms de Rembrandt.

souvenir de Saskia. Saskia est encore vivante dans les tableaux et les eaux-fortes de Rembrandt.

Il faut croire que ce sauvage Rembrandt eut une grande joie quand il se retrouva dans son atelier d'Amsterdam avec sa brave compagne : car il s'est peint avec elle dans un tableau bien précieux qui est au musée de Dresde[1].

Lentulus, dans un passage apocryphe, dit du Christ qu'on ne l'avait « jamais vu rire. » On n'a jamais vu rire Rembrandt que deux fois : une fois, à son arrivée à Amsterdam, quand il se sentit sur le théâtre où son génie allait se développer à l'aise; et il a gravé l'eau-forte signée de son monogramme et datée 1630, Rembrandt riant (Bartsch, n° 316), tête gaillarde et rabelaisienne, qui a quelque ressemblance avec celle de Balzac; — une seconde fois, dans ce portrait de Dresde, qui est certainement de 1634, l'année du mariage, ou, au plus tard, de 1635[2]. Tous les autres portraits que Rembrandt a laissés de lui-même, une cinquantaine de portraits peints (Smith en a catalogué 43), et une vingtaine de portraits à l'eau-forte, tous sont sérieux, même les plus vaillants de tournure et de costume; plusieurs sont très-mélancoliques, quelques-uns, tout à fait grincés et ébouriffés.

Ici, le jeune artiste, nouveau marié, rit de toute sa physionomie, de sa bouche entr'ouverte qui montre des dents blanches, de ses amples narines tout épanouies, de ses yeux clignés et flamboyants; ses longs cheveux frisottés se déroulent et se tordent sur son cou et sur ses épaules. Il a une belle toque à plumes blanches et flottantes, un riche costume de gentilhomme, manches bouffantes en soie à raies, écharpe brodée, et un large baudrier auquel pend une épée à coquille, rejetée en arrière. Il est assis, vu presque de dos, mais la tête vivement retournée de trois quarts à gauche. Sur ses genoux est assise Saskia dont il enserre la taille avec sa main gauche, pendant que, de la main droite, il balance en l'air un haut vidercome demi-plein.

Saskia est aussi vue de dos, la tête également retournée de trois

[1] N° 1159 du catalogue (1856) : « Portrait de l'artiste avec sa femme sur ses genoux. Il élève en l'air un verre à champagne. Sur toile. Hauteur, 5 pieds 9 pouces; largeur, 4 pieds 8 pouces. Procuré en 1749 par Le Leu; provenant de la vente Araignon à Paris; 2,500 livres.

[2] Le catalogue du musée de Dresde n'indique ni signature ni date. Il y a pourtant une signature et sans doute une date, à gauche, vers le milieu, au rez du cadre, un peu au-dessus de la tête du paon. Il serait facile de la déchiffrer de près et avec une loupe. Si le savant rédacteur du catalogue de Dresde, M. Julius Hübner, lit cet article, peut-être cherchera-t-il à découvrir cette date intéressante, et, s'il la trouve à côté du nom, comme je le crois, je lui serais très-reconnaissant de me communiquer cette constatation officielle.

quarts, mais à droite; et tous deux regardent hors du cadre, comme si quelqu'un entrait.

Qui entre? qui vient surprendre le couple conjugal? Serait-ce la vieille mère de Rembrandt, ou la sœur Hiskia, qui pouvaient bien être en visite à Amsterdam, ou le cousin Silvius? Rembrandt a l'air de leur porter un toast, et il est d'humeur à les faire asseoir à la table qu'on entrevoit à gauche, couverte d'un tapis turc, et sur laquelle est un pâté de paon, rien que cela! Ce pâté de paon est une invention culinaire du coloriste, pour se donner le plaisir de peindre le fantôme de l'oiseau restitué avec son plumage, avec sa longue queue qui miroite harmonieusement au fond, entre les plumes de la toque de Rembrandt et le verre de cristal. L'artiste, ce jour-là, pouvait braver toutes lés difficultés de la peinture.

Voilà donc Saskia, dans son costume frison : taille courte, serrée par une espèce de large ceinture; pèlerine plate, coupée carrément, sous laquelle bouffe et ressort un léger corsage de mousseline; manches pareilles à la ceinture, avec un liséré de broderie, collantes au-dessous de l'épaule, et de grands bouts de manches, plissés et flottants. Sur la pèlerine s'étale un brillant collier en perles et en ciselures d'or. A l'oreille qu'on voit, pend aussi une longue boucle avec une grosse perle.

La tête s'enlève en pleine lumière sur un fond tout uni et très-clair, ce qui est rare dans les peintures de Rembrandt; il y a seulement, sur la droite, la queue du paon qui éclate aussi en lumière, et, à l'angle du haut, quelques plis d'un rideau en pénombre; sur la gauche, contre le lambris, un fragment de cadre coupé rez bord. On peut donc bien étudier les traits et la physionomie de Saskia, qui resplendit comme au centre d'une auréole.

Le galbe de la tête est presque circulaire; la coiffure, très-simple : toute la chevelure tressée et relevée par derrière en grandes nattes; seulement, une rangée de boucles courtes font guirlande au-dessus du front, d'une tempe à l'autre, et encadrent le visage. Une petite oreille charmante. Le front n'est pas haut, mais plein; les paupières et les yeux sont assez saillants sous des sourcils peu marqués; le nez est droit, et, quoique court, il forme une espèce de V sur la lèvre : on peut dire qu'elle a le nez en cœur, plus resserré à l'attache inférieure des narines qu'aux ailes supérieures. La bouche est toute petite, très-correctement et très-gentiment dessinée en arc, les deux extrémités rebroussées. Le menton, assez proéminent et ferme, est étroit et arrondi à sa base, car le galbe du visage est aussi terminé en pointe de cœur, malgré la

rondeur du haut de la tête. Le cou est fort et droit, un peu pommé sous le menton, et vigoureusement attaché au torse.

Il y a beaucoup de volonté et de personnalité, une certaine fierté nonchalante, du sans-souci, de la finesse, beaucoup de droiture, une tranquillité imperturbable, dans cette nature saine et généreuse. Ce n'est pas elle qui se tourmentera de rien, ni qui tourmentera Rembrandt. Elle se laisse vivre avec indolence et ne violente pas le destin. En ce moment même, où Rembrandt est si exalté, elle, toute placide, sans trouble, demi-souriante, se tient carrément assise sur la cuisse de son homme, et tourne à peine la tête pour voir qui peut venir.

Saskia n'est plus la jeune fille, c'est la femme dans sa puissance. Elle a peu de Flore et de Cérès; elle aurait plutôt de Junon, d'une Junon terrestre — et frisonne.

Telle est Saskia, comme Rembrandt l'a vue de prime amour, et par conséquent comme il l'a faite. Il n'y a que six ans[1] qu'on a découvert le nom et le prénom de Saskia, sa famille et son pays, la date de son mariage et la date de sa mort, et les autres documents qui la concernent. On doit prévoir qu'avec le temps cette Saskia Uilenburg, première femme de Rembrandt, deviendra aussi célèbre que la première femme de Rubens, Isabelle Brant.

Le tableau de Dresde peut être considéré, je pense, comme le portrait authentique, le portrait-type de Saskia[2].

[1] C'est à l'occasion de la pose de la statue de Rembrandt à Amsterdam, en 1852, fête dont il a été rendu compte par Gérard de Nerval dans *la Revue des Deux-Mondes* (t. II, p. 1192-1211), que M. Scheltema a fait connaître, dans un discours prononcé au cercle Arti et Amicitiæ, ses découvertes sur Rembrandt. Ce discours a été publié l'année suivante: *Redevoering over het leven en de verdiensten van Rembrand*, etc. (*Discours sur la vie et les œuvres de Rembrandt*, etc.). Amsterdam, P. N. van Kampen, 1853. C'est à cette brochure de M. Scheltema que sont empruntées les pièces citées dans cet article. Elle n'a jamais été traduite en français. M. Charles Blanc en a seulement donné des extraits épars dans le grand in-folio qui accompagne les photographies des eaux-fortes de Rembrandt. *La Revue universelle des arts* en publiera bientôt une traduction complète, annotée par W. Burger.

[2] Smith, cependant, l'a catalogué sous le titre de: *l'Amour et le Vin*, ajoutant que l'homme était censé Rembrandt lui-même. Mais Smith a fait beauoup de *mistakes* sur les portraits de la femme de Rembrandt. Au temps où il a publié son excellent volume sur Rembrandt, 1837, on ne connaissait ni la date du premier mariage, ni le nom et la personnalité de la femme. Smith enregistre même (n° 502), comme « portrait de la femme de Rembrandt, » un portrait daté 1632, deux ans avant que Rembrandt eût pris femme.

Le tableau de Dresde a été gravé aussi sous des titres trompeurs; par Riedel, avec le titre: *la double Jouissance*; par Fessard, à l'eau-forte, avec le titre: *les Œuvres de la vigne*.

Peut-être, comme on ne reconnaissait pas la femme de Rembrandt (puisqu'on ne la

Il y a un autre portrait qui a aussi pour lui une tradition constante, c'est l'eau-forte signée et datée 1636 : Rembrandt et sa femme (Bartsch, n° 19). Cette femme, Saskia donc, est presque de face, reléguée au second plan, en arrière de Rembrandt, qui est devenu tout sombre. Mais pourquoi s'est-il jeté cette ombre noire sur la moitié du visage? Le bon temps des vidercomes et des pâtés de paon est-il passé? Saskia aussi est sérieuse, et ses lèvres se sont un peu amincies et serrées. Il paraît que, depuis deux ans, l'art a vaincu l'amour, car la main de Rembrandt, au lieu d'enlacer la taille de sa femme, tient un crayon.

Dans une eau-forte de la même année 1636, Études de six têtes (Bartsch, n° 365), on croit encore reconnaître, au milieu, la femme de Rembrandt, dans la tête souriante et charmante, tournée de trois quarts à gauche, cheveux ébouriffés en auréole. La Femme coiffée en cheveux (Claussin, n° 337), et vue de profil, est aussi censée être la femme de Rembrandt. Dans l'Étude de trois têtes de femmes, la femme d'en haut, vue de face, la tête appuyée sur la main, a encore quelque analogie avec les têtes précédentes [1]. La vérité est que toutes ces

connaissait point) dans la femme représentée, Smith et les graveurs n'osaient-ils pas intituler le tableau : *Rembrandt en bonne fortune*, ou *Rembrandt tenant une femme sur ses genoux!* Car, pour le portrait de l'homme, c'est celui de Rembrandt incontestablement, et tout le monde a dû le reconnaître. Mais est-ce que Rembrandt lui-même eût osé se représenter en pareille galanterie avec une femme autre que la sienne, sur une peinture de 6 pieds de haut! La Hollande protestante et démocratique eût été scandalisée d'un dévergondage si étranger à la dignité de la famille, protégée en ce temps-là, comme encore aujourd'hui, par les mœurs nationales.

[1] M. Charles Blanc, dans le livre déjà cité, croit devoir ajouter à ces femmes de Rembrandt la grande Mariée juive (Bartsch, n° 340), dont la date, écrite à rebours au-dessous du monogramme, paraît être 1634. Il lui trouve de la ressemblance avec les deux portraits à l'eau-forte adoptés comme femmes de Rembrandt, et parmi les traits analogues il cite « l'épaisseur de la lèvre inférieure, » quand au contraire la femme de l'eau-forte n° 19 a la bouche très-mince, — et surtout, dit-il, « au-dessous du menton, un pli très-marqué qui sépare le menton de la naissance du cou, et qui, dans une tête d'ailleurs si jeune, est un trait vraiment caractéristique. » — D'abord, la femme de Rembrandt n'était point si jeune et devait avoir de vingt-cinq à trente ans. Elle paraît bien de cet âge-là dans l'eau-forte n° 19, ainsi que dans le portrait de Dresde. Et, quant à cette sorte de petit fanon sous le cou, il n'est point rare dans le type hollandais, à cause peut-être de l'habitude qu'ont les Hollandais de porter la tête un peu inclinée en bas. Le Hollandais ne lève guère les yeux au ciel, et il aime mieux regarder la terre, sa mère, qui lui donne tant de mal pour la maintenir en bon état. Il a plus à faire avec la terre et l'eau qu'avec l'empyrée.

La petite Mariée juive (Bartsch, n° 342) est incontestablement la même femme que la grande Mariée juive. Si celle-ci était la femme de Rembrandt, nous aurions donc deux Saskia de plus. Mais, à mon sentiment, la grande Mariée juive ne ressemble guère à la femme de l'eau-forte n° 19, et point du tout à la femme de Dresde.

femmes ne se ressemblent pas beaucoup entre elles, et ne ressemblent guère à la femme du tableau de Dresde. Ce qui n'empêcherait point qu'elles n'eussent toutes été faites d'après le même modèle, dans des interprétations diverses.

Outre ces eaux-fortes célèbres, il y a, en peinture, quantité de Femmes de Rembrandt : au musée de Dresde, une autre femme souriante, en chapeau rouge (n° 1170 du catalogue); au musée de Cassel, une femme aussi en chapeau rouge (n° 356); au musée de Darmstadt, une femme en toque brun rouge (n° 366); au musée de Madrid, peut-être, sous le faux titre de : la reine Artémise[1]; au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, en Angleterre et ailleurs. Mais il faudra encore du temps et de l'étude pour authentiquer les véritables portraits de Saskia. Ne se trompe-t-on pas encore aujourd'hui sur les portraits des Femmes de Rubens, si connues qu'elles soient[2]?

Tenons-nous-en à la femme de Dresde[3], assise sur les genoux de Rembrandt.

C'est en ces premiers temps de son mariage, que l'artiste a fait de lui-même les portraits les plus triomphants, par exemple la superbe eau-forte : Rembrandt au sabre et à l'aigrette (Bartsch, n° 33), qui est datée précisément de 1634. L'excellent portrait de sa vieille mère, de la collection William Wells, est encore de cette même année, un présent de noces peut-être. Et, malgré le bonheur, le travail ne languis-

[1] Ce beau portrait est daté 1634. Dans un article sur le musée de Madrid (l'*Artiste*, 31 octobre 1858), M. Clément de Ris le vante beaucoup : « Qui est cette jeune femme si *ruisselante de santé et de vie*, et dont la *chair pleine et tendue* semble prête à faire éclater les ajustements?... Ce portrait est caressé avec un soin, une précaution, qui ressemblent bien à de l'amour. Serait-ce le portrait de sa femme fait pendant les premiers mois du mariage? Je ne connais guère que M. Burger qui puisse résoudre cette question. » J'avais toujours pensé que ce portrait de « dame très-richement vêtue » (Louis Viardot, les *Musées d'Espagne*, p. 101) pouvait bien être celui de la femme de Rembrandt, et la description qu'en donne M. Clément de Ris se rapporte assez à Saskia. Malheureusemen je n'ai jamais visité le musée de Madrid, à mon grand regret. Ah! si l'on pouvait seulement avoir des photographies de tant de peintures qui intéressent l'histoire de l'art!

[2] Le beau portrait d'Isabelle Brant, appartenant à la reine d'Angleterre, et qui a figuré à l'exhibition de Manchester (voir *Trésors d'art*, etc., par W. Burger, p. 192), n'est-il pas appelé Helena Forman par Smith, par MM. Waagen et van Hasselt! Cependant Helena Forman n'avait que vingt-six ans à la mort de Rubens, et la femme du portrait peut en avoir trente, outre qu'elle reproduit les portraits authentiques d'Isabelle, et point du tout ceux de la grosse et fraîche Helena. Chacun peut s'en assurer en examinant la belle photographie de cette *Femme* de Rubens, publiée dans la collection Colnaghi de Londres.

[3] Il y a une photographie du tableau dans la collection Brochmann de Dresde. Les amateurs peuvent ainsi se donner le plaisir de comparer la femme de la peinture avec les femmes des eaux-fortes.

sait pas : on le voit par le nombre des eaux-fortes de 1634 : la Putiphar, la Samaritaine, deux compositions des Disciples d'Emmaüs, un Saint Jérôme, l'Annonciation aux bergers, la Liseuse, des *Gueux*, etc. ; et, parmi les peintures, un des plus beaux portraits de tout l'œuvre, le portrait en pied de Willem Daij, actuellement dans la collection van Loon d'Amsterdam.

Comment imaginer qu'en cette lune de miel, presque tout de suite après son mariage, Rembrandt, si occupé d'ailleurs en Hollande, ait pu quitter sa femme, son atelier, son pays, pour s'en aller — à Venise! C'est pourtant ce qu'on a cru prouvé par un griffonnage mal lu, à la suite de la signature des prétendues Têtes orientales (Bartsch, nos 286, 287), qui sont datées 1635. Il est vrai que cette belle découverte a été faite bien avant qu'on connût la date du mariage de Rembrandt. Il est vrai aussi qu'il a fallu une extrême bonne volonté pour lire ce fameux mot *Venetiis*, qu'on s'accorde presque aujourd'hui, avec une égale complaisance, à lire *Renetùs*, — qui voudrait dire : du Rhin! Rembrandt ne s'appelait-il pas van Rijn, et il a bien pu latiniser son nom! — Le latin n'était pourtant guère son affaire.

Mais le malheur est qu'il n'y a pas plus *Renetùs* que *Venetiis*. Le premier signe, venant après le nom très-correctement écrit : Rembrandt, a une très-longue queue recourbée en trompette : c'est, le plus certainement du monde, un *f* retourné ; on peut le comparer aux *f* (pour *fecit*) qui suivent les signatures dans vingt eaux-fortes du maître, notamment dans la Liseuse de 1634, dans l'Ecce-Homo de 1636, dans les Trois têtes de femmes, dont une qui dort, de 1637, dans la grande Chasse aux lions et dans la Chaumière et la Grange à foin, de 1641, dans le Berger et sa Famille, de 1644, dans le paysage dit le Pont de Six, de 1645, etc., etc. ; on peut le comparer aussi avec le fac-simile d'une signature, retournée justement, que M. Armengaud a donnée à la fin de la biographie de Rembrandt dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Après cette confrontation, il ne peut rester aucun doute.

Quelles sont les lettres, dont quelques-unes retournées aussi, qui viennent après cet *f*, et ce qu'elles peuvent signifier, de cela, je n'en sais rien. Mais, si la première lettre, qui est principale et décisive, est un *f*, toujours sommes-nous débarrassés de *Renetùs* aussi bien que de *Venetiis*. Une des têtes avec ce gribouillage est d'ailleurs le portrait du poëte Jacob Cats, qui assurément était bien en Hollande à ce moment-là, ainsi que le receveur de la ville d'Amsterdam, Pieter Uitenbogaard, dont le portrait est aussi daté 1635.

L'important ici est que Saskia ne fut point abandonnée pour l'Italie. Qu'après les premières amours elle ait été négligée un peu, au profit de l'art, comme le double portrait de l'eau-forte datée 1636 en suggérait déjà la remarque, c'est probable. Rembrandt se reprit vite à fréquenter ses amis, car, après avoir fait en 1635 les portraits de Cats et d'Uitenbogaard, il peignait et il gravait, en 1636, le portrait de son voisin [1] et intime, le Grand Rabbin d'une des synagogues juives, Manasseh ben Israel. Il allait aussi à la campagne, car, outre quelques eaux-fortes de paysage, comme la Grange à foin, il a peint, en 1636, un de ses plus grands tableaux de paysage, une Vue d'hiver, large de 8 pieds, avec des patineurs (aujourd'hui au musée de Cassel), et c'est même le seul de ses paysages peints dont la date soit connue. Mais peut-être Saskia était-elle des parties de campagne ?

On menait d'ailleurs assez grand train. Saskia aimait le luxe, et Rembrandt ne détestait point les choses qui brillent: étoffes de riche couleur, ciselures et damasquinures, tout ce qui ressemble à des objets d'art. Il faut croire que le jeune ménage dépensait beaucoup, Saskia en toilettes et bijoux, en ameublement de son intérieur, en caprices de femme doublement noble, par le privilége de sa naissance, et par son alliance avec un artiste de génie; lui, c'était sans doute à ses collections qu'il jetait l'argent, car il fut toujours de mœurs simples, et il était trop absorbé dans ses œuvres pour avoir le temps de vivre en gentilhomme.

Cette prodigalité de Saskia et sa passion du luxe sont attestées par un curieux document.

Il s'était engagé un procès en règlement de comptes et dommages-intérêts entre Saskia et des alliés de sa famille, le docteur Albertus van Loo et Mayke van Loo, frère et sœur sans doute de Gerrit van Loo, mari de Hiskia Uilenburg, sœur de Saskia. Dans une pièce de la procédure, le docteur Albertus van Loo avait accusé Saskia d'avoir gaspillé son héritage familial en vaines ostentations et en magnificences !

Là-dessus, introduction d'une instance devant la Cour de Frise par le docteur Ulricus Uilenburg (le frère de Saskia), « porteur de procuration de Rembrant van Rijn, peintre, demeurant à Amsterdam, agissant pour lui-même et en qualité de tuteur de Saskia van Ulenburch, son épouse, engageant sa personne et ses biens pour les frais de justice,... etc., contre le docteur Albertus van Loo.... et Mayke van

[1] Manasseh ben Israel demeurait à l'autre bout de la Breedstraat.

Loo, veuve du docteur Adigerus Adius,... etc. Le demandeur expose que,... bien que lui et sa femme soient *richement et superabondamment pourvus de biens* (ce dont ils ne peuvent jamais assez remercier le Tout-Puissant), les défendeurs se sont permis de consigner dans une certaine déclaration.... que la susdite épouse de Rembrant van Rijn avait gaspillé l'héritage paternel en parures et en luxe (*met proncken en de praelen*),... injure entièrement contraire à la vérité, et que le demandeur ne peut laisser passer,... etc. Il demande donc que cette injure soit révoquée en forme et amendée pécuniairement par 128 florins d'or,... etc. »

Les défendeurs répondaient, d'abord, Mayke van Loo : « Qu'elle était étrangère à ce qui pouvait avoir été écrit dans la procédure; » et le docteur Albertus van Loo, « Qu'il n'avait nommé ni Rembrant ni sa femme, mais seulement Jeltje Ulenburch (sœur aînée de Saskia); qu'il n'avait eu l'intention d'insulter personne, et que Jeltje seule aurait pu se plaindre (elle venait de mourir à la fin de 1637); que si, au surplus, la Cour trouvait qu'il eût péché dans ses écritures, il offrait de payer 8 florins d'or,... etc., etc. »

La Cour, après avoir reçu le serment du docteur van Loo, déclara Rembrandt non-recevable et compensa les frais.

Cette sentence fut rendue à la chancellerie de Leeuwaarden, le 16 juillet 1638, et, quoique Rembrandt ait perdu son procès, elle laisse présumer toutefois que Saskia recherchait les belles parures, comme il convenait d'ailleurs à une femme de sa condition : réponse aux biographes de Rembrandt qui accusent la vanité de l'artiste, sous prétexte qu'il affublait de dorures et d'ornements carnavalesques sa « paysanne de Ransdorp. » Les imputations du docteur van Loo prouvent aussi que Saskia et Rembrandt passaient pour prodiguer l'argent : autre réponse aux accusations d'avarice, sans cesse reproduites contre le grand peintre. Landon, dans sa *Galerie historique*, n'a-t-il pas inventé que c'était la femme de Rembrandt qui le poussait à des supercheries de toute sorte, comme par exemple à faire courir le bruit de sa mort, afin de vendre plus cher ses œuvres. Et de ce conte inepte on a même tiré le sujet d'une pièce de théâtre, intitulée : *Rembrandt, ou la vente après décès*. Ces calomnies ne vont plus du tout contre une personne comme Saskia Uilenburg.

En cette année 1638, quatre ans après le mariage, mourut un premier enfant qu'avait eu Saskia. Il fut enterré, le 13 août, dans l'église du Sud (Zuiderkerk). On ne sait quand il était né, ni si c'était un garçon ou une fille; sur quoi M. Scheltema a pris la peine de discuter si le

portrait intitulé : la Fille de Rembrandt, au musée de Dresde[1], n'était point cet enfant de Saskia. Il ignorait que cette peinture représente une toute grande fille, tandis que l'enfant de Saskia mort en 1638 ne pouvait avoir plus de trois ans.

Cette Fille de Rembrandt, du musée de Dresde, — il ne faut pas plus mépriser les traditions que s'y fier trop aveuglément, — serait-elle une fille de la seconde femme de l'artiste? C'est à éclaircir. Laissons-la donc pour le moment, puisqu'elle ne saurait tenir à Saskia.

Comme on dépensait beaucoup d'argent, il fallait en gagner, et Rembrandt travaillait, travaillait. Il avait fini sa série des six tableaux de la Vie du Christ (aujourd'hui au musée de Munich), pour le stathouder Frédéric-Henri, et, en envoyant les deux derniers, il écrivait, pour en presser le payement[2], à son ami Huigens, le secrétaire du prince. La seconde de ces lettres, datée du 7 octobre 1638, indique qu'il demeurait alors sur le Binnen Amstel (l'Amstel intérieur; — l'Amstel est la rivière qui traverse Amsterdam), à la Sucrerie. Ils avaient donc quitté la première habitation de la Breedstraat; mais cette demeure sur le Binnen Amstel ne fut que momentanée, et, peu après, ils revinrent à leur ancien quartier, où ils achetèrent un bâtiment dans la partie de la Breedstraat appelée aujourd'hui Joden Breedstraat (large rue des Juifs), en face de Sint Tonis sluys (l'écluse Saint-Antoine), la seconde maison du côté du sud. C'est dans cette maison que mourut Saskia, et que Rembrandt continua de demeurer jusqu'à ses malheurs de 1656. On la voit encore presque comme elle était du temps de Rembrandt et de Saskia, si ce n'est qu'elle a été séparée en deux par un mur et par une cloison, pour en former deux habitations.

[1] N° 1160 du catalogue (1856) : « Portrait de la Fille ou de la Femme du maître, tenant dans sa main droite un œillet. Vue jusqu'aux genoux. Sur bois. Hauteur, 3 pieds 6 pouces; largeur, 2 pieds 11 pouces. Procuré en 1742 par De Brays; provenant de la collection Araignon, à Paris; 1,500 livres. »

Dans l'ancien catalogue, consulté par M. Scheltema, ce portrait était attribué à Titus van Rijn, fils de Rembrandt, et décrit ainsi : « N° 194. *La Fille de Rembrandt,* une main contre son sein et dans l'autre main un œillet. » Il n'était point question alors, comme on voit, que ce pût être la *femme* de Rembrandt.

Dans ses *Musées d'Allemagne*, M. Louis Viardot parle ainsi de cette prétendue Fille de Rembrandt : « A côté de plusieurs beaux portraits de vieillards et de sa vieille mère pesant des pièces d'or, on remarque Rembrandt lui-même... embrassant sa femme qu'il porte sur ses genoux, et plus encore *sa fille adolescente* qui tient un œillet à la main. Rien ne surpasse ces derniers portraits, même dans la belle collection de Buckingham Palace. »

[2] Ils furent payés, le 17 février 1639, 1,244 florins Carolus. Ce prix donne une idée des sommes que Rembrandt gagnait par sa peinture. Ces tableaux, comme on sait, ne sont pas grands : ils n'ont que 2 pieds 2 pouces de large sur 2 pieds 10 pouces de haut.

Les tableaux du stathouder n'avaient pas empêché Rembrandt de produire en même temps d'autres chefs-d'œuvre : le comte Adolphe de Gueldre menaçant son vieux père qui avance la tête à la fenêtre de sa prison, « composition d'une grandeur tragique, et qui rappelle le Richard III de Shakspeare[1]; » le Tobie du Louvre, et son portrait à longs cheveux, du même musée; le Maître de la vigne, un bijou conservé au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; un superbe portrait de bourgmestre, dans la galerie Bridgewater à Londres, tous datés 1637; — en 1638, une merveille, le Christ en jardinier, de Buckingham Palace, le portrait de vieillard au Louvre (n° 416), et quelques autres.

Et toujours des eaux-fortes : en 1637, Abraham renvoyant Agar, le Jeune homme assis et réfléchissant, le Vieillard à barbe carrée, des griffonnis; — en 1638, un portrait de lui-même, la petite Mariée juive, le Joseph racontant ses songes, l'Adam et Ève.

En 1639, c'est même l'eau-forte qui prend le dessus : la grande Mort de la Vierge; le Peseur d'or (Uitenbogaard), une des fines pièces de l'œuvre gravé; le Juif à grand bonnet; la Jeunesse surprise par la Mort, — était-ce un pressentiment d'une perte prochaine? — et son portrait, dit : Rembrandt appuyé, un des beaux portraits qu'il ait laissés de lui-même : il est dans sa force et son exubérance; longues moustaches et crinière de lion. Il a l'air de sentir qu'il n'a point encore produit les vrais fruits de son génie, et que sa saison la plus féconde et la plus sérieuse va seulement commencer.

Que faisait Saskia pendant ces travaux de Rembrandt? Peut-être était-elle assise à son côté, le soir, quand il gravait ses précieuses eaux-fortes. Peut-être s'amusait-elle, le jour, dans l'atelier, au milieu des splendides étoffes, des bijoux et des armures qui servaient au peintre. De la vie de Saskia, on ne sait presque rien malheureusement.

On peut croire qu'en 1639 Rembrandt alla revoir sa vieille mère dans le moulin de Leyde qu'elle habitait toujours, car il a fait d'elle un dernier portrait (au musée de Vienne) daté de cette année-là. Peut-être Saskia l'avait-elle accompagné à Leyde, et peut-être y passèrent-ils un certain temps; cela expliquerait le peu de tableaux datés de 1639[2].

La vieille mère mourut l'année suivante, et fut enterrée, le 14 septembre, dans l'église Saint-Pierre à Leyde. Elle laissait un héritage assez comfortable, dont Rembrandt et Saskia eurent leur part. Le détail des biens est spécifié dans le testament de 1634 : deux moulins, le

[1] Dr Kugler. — Ce chef-d'œuvre est au musée de Berlin, n° 802.

[2] On n'en peut signaler qu'un seul, après le portrait de la mère; c'est : les Frères de Joseph montrant sa robe ensanglantée à leur père, galerie du comte de Derby.

fameux moulin natal de Rembrandt, moulin à drèche, sur les bords du Rhin, près de la Porte blanche, et un autre moulin, moulin à blé, aussi à Leyde, près de la Porte mauresque, acheté en 1630 par Gerrit, un des frères de Rembrandt, et revenu à la mère après la mort de Gerrit, en 1631; quelques autres biens immeubles à Leyde, un jardin de plaisance à Zoeterwoude, village voisin de la ville, etc., etc.

Des frères et sœurs de Rembrandt, il ne restait plus alors que : Adriaan, l'aîné, qui avait succédé au père Herman dans l'exploitation du moulin à drèche; Willem, qui était boulanger, comme le grand-père maternel, et Lijsbeth. Le partage fut fait le 2 novembre. Le moulin[1] fut conservé par le meunier Adriaan, moyennant rapport de 3,875 florins, affectés au remboursement des dettes et charges de la succession, et 3,565 florins, qui furent attribués à Rembrandt, avec d'autres sommes ou propriétés.

C'est vers cette année 1640 qu'on peut marquer le commencement de la seconde manière de Rembrandt. Dans ses premières années il est surtout argentin. A présent sa couleur prend une nouvelle force : elle se dore et se fonce. Ses œuvres les plus parfaites se classent entre 1640 et 1650. La petite Sainte Famille du Louvre, dite maintenant : le Ménage du menuisier; la Famille du bûcheron, de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; la Visitation de Grosvenor Gallery, au marquis de Westminster, trois excellents tableaux de 1640, tiennent déjà à cette série. En 1641 vient le plus beau portrait de femme de tout l'œuvre peint, la Femme à l'éventail, de Buckingham Palace. Je ne cite que des chefs-d'œuvre. Et quelles eaux-fortes! la grande et la petite Chasse aux lions, le Baptême de l'eunuque, Renier Ansloo, le Joueur de cartes, et des paysages : la Chaumière au grand arbre, la Chaumière et la grange à foin; et bien d'autres.

Ainsi grandissait le talent de Rembrandt, et avec le talent sa renommée et leur fortune, quand Saskia encore eut le bonheur d'avoir un fils. Il fut nommé Titus. La date exacte de sa naissance n'est pas connue, mais seulement l'année : 1641[2].

[1] C'était la moitié seulement du bâtiment, qui depuis longtemps avait été partagé en deux, à la mort d'une sœur du père de Rembrandt. Plus tard, Adriaan racheta cette seconde moitié, puis la revendit, et, après sa mort, la moitié qu'il avait conservée fut aussi aliénée par sa veuve. Si bien que tout le moulin natal de Rembrandt se trouva ainsi sorti des propriétés de la famille.

[2] Par conséquent, le Jeune homme en buste, qu'on dit être Titus, eau-forte datée 1639 (Bartsch, nº 338), ne peut être Titus. Cette eau-forte a encore cela de singulier, qu'elle est signée du monogramme *Rt*, que Rembrandt n'employa jamais passé 1633. Il faut qu'il y ait dans cette pièce je ne sais quelles falsifications et quels imbroglios. — Pareillement,

Mais, vers la même époque, Saskia perdait une de ses sœurs, Titia, la femme du commissaire Copal, morte à Flessingue en 1641; elle avait déjà perdu, en 1633, la sœur chez qui elle avait eu son domicile à Franeker, Antje, femme du professeur Maccovius, et, en 1637, Jeltje, femme de Doede van Ockema. L'aîné de ses frères était mort dès 1631. Restaient deux frères, le lieutenant-capitaine Idsert et le docteur Ulricus; mais de sœurs il n'y avait plus que Hiskia, celle chez qui avait été célébré le mariage.

Hélas! Saskia elle-même va mourir l'année suivante, l'année la plus glorieuse de Rembrandt, l'année de la Ronde de nuit.

Le 5 juin 1642, Saskia, « gisant malade au lit, » fait son testament devant le notaire Pieter Barcman.

Elle institue pour son héritier « Titus van Rhijn, son fils... à la condition néanmoins que Rembrant van Rhijn, son mari, reste en pleine possession et usufruit de tous les biens... *jusqu'à ce qu'il se remarie,* ou, ne se remariant pas, jusqu'à son décès... En cas que son fils mourût sans descendant légitime, tous les biens de la succession passeraient à Rembrant... qui pourrait les vendre, consommer, ou en faire à son bon plaisir... Mais, au décès de Rembrant ou au cas qu'il se remariât, la moitié de tous les biens alors existant écherrait à la lignée de Rembrant, et l'autre moitié à Hiskia van Uylenburch, sœur de la testatrice, à charge de payer à Ulricus van Uylenburch, avocat près la Cour de Frise, et à Idsert van Uylenburch, lieutenant-capitaine de la compagnie du colonel Alves, frères de la testatrice, 1,000 florins à chacun, et pareille somme aux enfants de Iellege van Uylenburch, sa sœur... sans que Rembrant soit tenu de fournir inventaire ni donner caution... ledit Rembrant étant institué tuteur du mineur et administrateur des biens... etc., etc. — Fait à Amsterdam, en la demeure de la testatrice, située dans la Breestraet, près de Sint Antonis sluys,... etc. » — Signé : Saskia van Ulenborch... Pieter Barcman (le notaire), etc.[1]

Peu de jours après, Saskia mourut. Elle fut enterrée à l'église Vieille (Oudekerk), le 19 juin, huit ans, presque jour pour jour, après son mariage[2].

le Jeune homme à mi-corps (Bartsch, n° 310), la tête presque de profil à gauche, et qu'on appelle quelquefois Titus, ne peut être lui, puisqu'on y lit les trois premiers chiffres : 164., le dernier chiffre incertain; à supposer même que ce quatrième chiffre fût un 9, en 1649 Titus n'était pas si grand.

[1] L'original de ce testament est à la chambre des notaires d'Amsterdam.

[2] « Le 19 juin 1642 fut enterrée Sasjen van Voylenborch, femme de Rembrant van Rijn. Vient de la Breestraet. » — (Extrait du registre des enterrements de la Vieille église (*Oudekerk*).

On peut croire que le célèbre et incomparable tableau de la Ronde de nuit, actuellement au musée d'Amsterdam, était achevé quand ce malheur frappa Rembrandt. De même, la délicieuse eau-forte, un peu libre, l'Espiègle (Bartsch, n° 188), datée aussi de 1642, doit être du commencement de l'année. Il y a d'ailleurs peu d'autres œuvres de 1642 : quelques portraits peints et quelques eaux-fortes, dont la petite Résurrection de Lazare (Bartsch, n° 72) et une Descente de croix (Bartsch, n° 82).

Il se pourrait bien aussi que, après cette mort si imprévue et si prompte de sa jeune femme, Rembrandt ait été rêver dans la solitude de quelque campagne, car son superbe Paysage aux trois arbres est de 1643, et, dans la tempête qui bouleverse le ciel et roule sur toute la planche, il y a comme une répercussion du trouble moral de l'artiste.

Deux autres eaux-fortes seulement et des portraits peints, dont, à la vérité, plusieurs magnifiques, par exemple le portrait en pied de madame Daij, à la galerie van Loon à Amsterdam, et peut-être le Sportsman au faucon, de Grosvenor Gallery, sont à peu près les seules œuvres datées de 1643 et de 1644. Il fallut sans doute quelque temps à Rembrandt pour se consoler de la perte de Saskia.

Le testament de Saskia avait été enregistré à la Chambre des orphelins (*Weeskamer*) d'Amsterdam, le 17 décembre 1642, et la jouissance de la succession entière avait été confirmée à Rembrandt, en présence et du consentement de Hendrik Uylenburch, — fils de N. Uylenburch, le frère de Rombertus, — et par conséquent cousin germain de Saskia et arrière-cousin du petit Titus. Rembrandt se trouva donc alors possesseur d'une fortune évaluée à plus de 40,000 florins.

Le fils de Saskia, Titus, suivit la profession de son père, mais sans que son talent ait laissé de traces. On lui attribue quelquefois certaines peintures plus ou moins rembranesques. Pour ma part, je n'ai jamais vu aucune œuvre authentique de Titus.

Il épousa une Magdalena van Loo, fille du docteur Albertus van Loo, le même qui avait plaidé en 1638 à la Cour de Frise contre Saskia. En 1662, il reçut 6,952 florins, partie du prix de la maison de la Breedstraat, qui avait été vendue en 1658, par suite d'événements que nous n'avons point à raconter ici. Il mourut à vingt-sept ans, le 4 septembre 1668, sur le Singel, en face du Marché aux pommes (*Appelmarckt*), à la Balance-d'Or (*in de goude Schael*).

Sa femme Magdalena mourut dans la même maison, le 21 octobre 1669, treize jours après Rembrandt. Elle laissait un enfant, comme en

témoigne la note du registre des enterrements de l'église de l'Ouest (Westerkerk).

La postérité de Saskia ne fut donc pas éteinte avec Titus.

Mais ce que devint cet enfant de Titus et de Magdalena, on ne le sait. Peut-être est-il un des van Rijn dont M. Scheltema a relevé les noms dans les livres de l'église de l'Ouest et qui ont été enterrés là, de 1688 à 1728. — Ou peut-être ces van Rijn sont-ils des enfants de Rembrandt lui-même, puisque, lorsqu'il mourut, le 8 octobre 1669, sur le Roosengracht (canal aux roses), il laissait deux enfants légitimes d'un second mariage, contracté sans doute après son désastre de 1656.

Mais ce second mariage est une autre histoire, tout enveloppée de mystère, et pour laquelle on ne peut plus s'appuyer sur des pièces authentiques, si ce n'est celle du dénoûment : la déclaration pour la Chambre des orphelins.

Cette phase dernière de la vie de Rembrandt est absolument distincte de la première. Ce sont deux vies dans une seule vie, deux hommes dans une même existence. Au commencement, l'espérance, l'audace, le succès, la joie, la richesse, le luxe, une femme belle et noble, des amis illustres, la gloire, un épanouissement complet; à la fin, la fatalité et le désespoir, l'ombre et le silence, la misère et l'oubli.

W. Burger.

DE LA

MÉTAMORPHOSE DES FORCES NATURELLES

D'APRÈS QUELQUES TRAVAUX RÉCENTS[1].

En traduisant le discours de M. le baron de Baumgartner, président de l'Académie des sciences de Vienne, sur l'équivalent mécanique de

[1] Les publications que nous voulons ici analyser plutôt que juger sont :

1° Une lecture de M. le professeur de Liebig, que la *Revue germanique* a déjà mentionnée plusieurs fois, et que nous traduisons presque en entier d'après le texte que nous en trouvons dans le *Recueil de lectures scientifiques* (*Wissenschaftliche Vortraege*) *faites à Munich dans l'hiver de* 1857-1858, *par les professeurs de l'Université.* Un vol. in-8°. Augsbourg, Cotta, 1858.

2° Le *Fantôme des impondérables dans la physique*, par M. Philippe Spiller. Brochure in-8° de 56 pages. Posen, Rehfeld, 1858.

3° *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur,* présentées à la Société de physique de Berlin par G. A. Hirn, ingénieur civil. Un volume in-8°. Colmar, bureau de la *Revue d'Alsace.* Paris, Mallet-Bachelier.

Ce dernier et très-remarquable ouvrage appartient à la fois à la France et à l'Allemagne. Français par la langue, il a été composé en vue d'un concours ouvert par une société scientifique allemande, qui, tout en s'abstenant de le couronner, en a reconnu la haute valeur dans les termes suivants :

« Vous avez fait, monsieur, vis-à-vis du programme de la Société de physique, à peu près ce que Jean-Jacques fit vis-à-vis de celui de l'Académie de Dijon. La Société demande la détermination exacte de l'équivalent mécanique de la chaleur. Vous vous êtes efforcé de prouver qu'un tel équivalent n'existe pas.... Bien que, d'après ce que je viens de vous dire, la commission se soit vue dans l'impossibilité de couronner votre mémoire, elle a jugé que vous aviez, dans vos travaux, fait preuve de tant de zèle, de sagacité, de persévérance et d'adresse, qu'il serait désirable que la Société vous donnât une marque de son estime, et qu'elle fît son possible pour vous indemniser quelque peu des frais considérables qu'ont dû vous causer vos recherches. Elle a par conséquent proposé à la Société de vous offrir la somme de 250 thalers en or, destinée à l'auteur du mémoire couronné, à titre de récompense et d'indemnité....

» E. DU BOIS REYMOND,

» *président de la Société de physique.* »

la chaleur [1], la *Revue germanique* signalait la conception aujourd'hui si accréditée de la métamorphose des forces, comme le point de jonction des sciences naturelles avec la spéculation philosophique.

C'est de ce point de vue qu'il nous est permis d'aborder quelques travaux touchant au même ordre d'idées. Toute compétence nous ferait défaut pour discuter, approuver ou rejeter les doctrines dont nous voulons parler. Nous les prenons telles quelles, déclinant toute critique, et nous bornant au rôle unique de rapporteur. Les idées qui paraissent prévaloir dans les sciences expérimentales nous intéressent parce qu'elles s'accordent avec les résultats les plus inévitables de la méditation philosophique, et qu'elles font entrevoir dans la vie universelle une harmonie, une simplicité, et pour dire plus encore, une unité dont la spéculation *a priori* n'a jamais douté. Quiconque a étudié l'histoire de la philosophie sait à quel point cette conception de l'unité s'est de tout temps imposée à l'esprit, moins comme une vérité obtenue par le raisonnement que comme une nécessité primordiale et instinctive, comme un postulat de la raison. A tort ou à droit, l'esprit humain a horreur du dualisme. Ramener à l'unité de leur principe la variété des phénomènes a été non-seulement sa prédilection constante, mais son naturel et invincible entraînement. Tous les systèmes dits métaphysiques ont eu leur point de départ dans ce besoin qui est lui aussi une vérité expérimentale, puisqu'il est attesté par l'histoire de la pensée. Il suffit pour les expliquer et les légitimer. Rien de moins justifié que le dédain de l'empirisme envers les constructions ontologiques. L'esprit humain ne répugne jamais aux faits, il ne demande pas mieux que de voir et de palper, mais qu'on l'accuse ou non de présomption et de folie, tant que les données et les généralisations expérimentales ne le satisferont pas, il faut s'attendre à le voir suppléer de son propre fonds, par divination si l'on veut, aux lacunes de l'observation [2]. L'expérience ne peut vaincre et remplacer la spéculation qu'en lui donnant raison, et à vrai dire on peut douter qu'elle la remplace jamais complétement. Elle ne nous fera jamais voir l'absolu. Mais on peut concevoir, on est même contraint d'admettre aujourd'hui une

[1] Livraison de mai.

[2] M. Hirn dit fort bien : « L'homme s'efforce de trouver l'unité là où tout lui semble d'abord diversité. Quand les faits lui manquent, et tant qu'ils lui manquent pour remonter à la vérité par la raison appuyée sur l'expérience, il imagine, il crée, il substitue ses propres créations, vraies ou fausses, aux réalités du monde qui l'entoure. »

Conclusion : si la science positive avait pu dire dès le principe son dernier mot, qu'elle n'a pas encore dit et qu'elle ne dira probablement jamais, les systèmes métaphysiques n'auraient pas eu de raison d'être.

approximation de plus en plus grande entre les conquêtes expérimentales de l'esprit et son invariable affirmation, son idée fixe de tous les temps. C'est un très-grand fait, proclamé par la science positive elle-même, comme le résultat des progrès immenses qu'elle a faits de nos jours. Il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire des sciences naturelles pour se trouver comme en plein chaos. Chacune vivait pour elle-même sans prendre souci de ses voisines; la physique et la chimie, par exemple, que leurs progrès devaient si étroitement lier, n'avaient guère de point de contact, et reposaient sur des hypothèses particulières. Il n'en est plus de même aujourd'hui. « Plus l'accumulation des » matériaux paraît à première vue accroître les difficultés, plus nous » voyons se soulever le voile, et se mettre à notre portée le fil qui doit » nous guider dans le labyrinthe; plus visible devient à notre œil intérieur le lien d'unité qui embrasse la diversité des phénomènes [1]. » C'est un physicien qui parle ainsi, et un autre physicien, quoique bien plus réservé vis-à-vis des théories nouvelles, dit de son côté : « Si l'idée » d'une science universelle se présente encore aujourd'hui comme trop » dificile à réaliser, déjà cependant n'est-elle plus un rêve aux yeux » des esprits les plus positifs. En tout cas, est-il certain qu'il n'est plus » possible de n'être que chimiste, ou physicien, ou astronome, ou physiologiste isolément, et que celui qui n'aurait pas de notions étendues de toutes ces sciences réunies ne peut plus prétendre en rien à » contribuer aux progrès de l'une d'elles en particulier. Mais à mesure » que leurs limites se rapprochent et se confondent ainsi, leur niveau » commun s'élève. De l'étude du fait particulier, elles marchent rapidement vers celle des faits communs et généraux, vers celle des lois » qui expriment la forme d'un ensemble de phénomènes, vers celle » des causes. Elles tendent de plus en plus à ramener dans le domaine » de l'observation ce qui jusqu'ici avait été considéré comme complétement en dehors de ce domaine, ce qui n'avait été abordé que par la » spéculation. Elles tendent à créer enfin une métaphysique, une philosophie naturelle, expérimentale, et par cela même indestructible. » Et c'est là le caractère vraiment grand et utile que revêt l'étude de » la nature par l'observation stricte des phénomènes [2]. »

M. Hirn ajoute, quelques lignes plus loin : « Il est certain qu'après » avoir stationné un temps suffisant dans le domaine des faits isolés, » les sciences tendent à pénétrer, armées de toutes pièces, dans le

[1] Spiller, la *Fontaine des impondérables*, p. 6.

[2] Hirn, *R cherches sur l'équivalent mécanique*, etc., p. 260.

» domaine beaucoup plus élevé de l'interprétation philosophique et » générale. Dans cette marche ascendante, il apparaît, de périodes en » périodes, de ces conquêtes qui ont un caractère beaucoup plus » marqué de généralité, et qui nous poussent beaucoup plus impérieu- » sement vers une métaphysique expérimentale. » Et parmi ces découvertes, il n'hésite pas à classer celle de l'équivalent mécanique de la chaleur. On ne peut que se ranger à son avis, avec une réserve toutefois sur laquelle nous insisterons en concluant, mais que nous devons marquer dès à présent et qui d'ailleurs résulte de ce qui précède : entre deux systèmes de généralisation expérimentale, l'esprit préférera toujours et naturellement, jusqu'à la preuve évidente de son erreur, celui qui sera le plus conforme à ses propres aspirations, attestées par l'histoire de la philosophie. Il sera toujours pour la théorie qui simplifiera le plus et qui lui fera le mieux entrevoir l'unité dont il a besoin. Ce penchant est visible dans les sciences mêmes, et n'a jamais été plus manifeste que dans les recherches sur l'équivalent mécanique et les conséquences qui en découlent. La question est loin d'être vidée expérimentalement et déjà la généralisation est terminée et la théorie toute faite. La Société de physique de Berlin, composée de savants éminents, s'abstient de couronner un travail auquel elle décerne d'ailleurs tous les éloges, parce que certaines expériences dont il rend compte semblent de nature à infirmer la théorie nouvelle. Quand la science positive elle-même montre un tel parti pris, la métaphysique paraîtra bien excusable de s'obstiner un peu. Mais de toutes manières, elle ne peut manquer de s'intéresser vivement à un débat dont elle est toujours assurée de tirer sans effort un certain bénéfice. Quand les sciences expérimentales travaillent pour elle, elle trouve du charme au rôle de spectatrice.

Cela dit, nous donnons sans autre préambule la parole à une des plus grandes autorités scientifiques de l'Allemagne, M. le professeur Liebig. Voici en quels termes s'est exprimé l'illustre chimiste dans sa leçon populaire sur la métamorphose des forces :

« Prenons une machine connue de tout le monde, une montre, par exemple, ou une horloge. D'où vient la force qui fait marcher vingt-quatre heures ou autant de jours les roues et les aiguilles? C'est un ressort ou un poids; mais qui a tendu le ressort, qui a monté le poids? C'est la force du bras, produite dans l'organisme par de la soupe, des légumes et de la viande, et dépensée par la montre ou l'horloge en vingt-quatre heures, en huit ou en quinze jours.

» Nos machines ne produisent pas de force; elles dépensent celle qu'elles ont reçue. Une roue que fait marcher l'eau met en mouvement dans un moulin une ou plusieurs meules; dans une forge, un ou plusieurs marteaux; dans les usines

et les mines, des pompes qui élèvent de l'eau ou des fardeaux; dans une fabrique, des métiers à filer et à tisser; dans une autre, des rouleaux et des laminoirs. Dans tous ces cas, le travail produit par la roue dépend de la pression de l'eau tombant sur les ailes; il est évident que la somme des résistances opposées par les machines qui fontionnent ne peut pas être plus grande que la pression de l'eau qui les surmonte, et qui est la mesure de leur travail.

» Dans une machine à vapeur, le travail est accompli par le piston, qui se meut de bas en haut et de haut en bas sous la pression de la vapeur d'eau. La cause de la pression est la chaleur, engendrée par un procédé chimique, c'est-à-dire par la combustion de la houille sous la chaudière; elle pénètre dans l'eau, la change en vapeur, et donne à cette vapeur la tension dont elle a besoin pour faire marcher le piston. C'est donc elle ici qui détermine le mouvement et opère le travail mécanique de la machine.

» Une force opère toujours par la pression et la traction; dans une machine de travail, elle est toujours mesurée par les résistances qu'elle surmonte, et ces résistances s'expriment par les poids qu'elle soulève ou tire à une hauteur déterminée.

» La force que nous communiquons à une machine n'est jamais tout entière employée au travail, c'est-à-dire à la pression ou à la traction; une partie est consommée par le frottement des pièces de la machine. De deux machines qui ont reçu la même quantité de force, celle-là travaille le plus dont la marche rencontre le moins d'obstacles produisant des frottements. On a donc toujours considéré en mécanique le frottement comme une cause destructrice du mouvement. En fait, et eu égard au travail produit, on a eu raison. Mais on croyait aussi qu'il anéantissait d'une manière absolue la force de travail de la machine, et on commettait une erreur fatale. Si, en effet, une force peut être anéantie, c'est-à-dire, en d'autres termes, si elle peut avoir pour effet le néant, il n'est pas contradictoire de penser que, dans certaines circonstances données, le néant puisse produire une force. La conception, si longtemps et si fortement accréditée, du mouvement perpétuel d'une machine reproduisant par elle-même la force dépensée et fonctionnant, par conséquent, à perpétuité, sans le secours d'une force extérieure, reposait en partie sur cette vue erronée. On conçoit que les esprits les plus pénétrants se soient appliqués à chercher cette merveille. C'eût été une espèce de poule aux œufs d'or, rapportant de l'argent sans en exiger. »

Après ces considérations préliminaires, M. Liebig aborde la théorie du docteur Meyer[1]. Cette théorie repose sur le principe de causalité.

[1] Les Allemands sont peut-être trop disposés à faire exclusivement honneur au docteur Meyer de la découverte de l'équivalent mécanique. Comme le fait observer M. Hirn, l'idée première d'un rapport défini entre le mouvement de la matière et le calorique se trouve dans les travaux de Laplace. Plus tard, Carnot édifia sur ce rapport tout un système dans ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu*. Il est vrai de dire qu'entre l'équivalent mécanique tel qu'on peut l'entendre dans les données de Carnot, et tel qu'on l'entend dans celles du docteur Meyer, il y a une différence radicale. Chez Carnot, le calorique produit du mouvement en restant calorique, et l'équivalent, mot que Carnot n'a d'ailleurs pas employé, ne peut être dès lors que la mesure du mouvement obtenu.

Les forces sont des causes : or, il est dans l'essence de la cause de produire un effet équivalent à elle-même, et dans lequel elle s'absorbe; l'effet produit peut devenir cause à son tour et engendrer un deuxième effet équivalent à lui-même, et ainsi de suite. Rien ne se perd, rien ne s'anéantit. Quantitativement, la force est indestructible; qualitativement, elle se métamorphose :

« Dans des cas innombrables, nous voyons un mouvement cesser sans qu'il ait soulevé un poids ni produit une pression ou une traction. Mais la force qui l'a produit n'a pu devenir zéro, et il s'agit uniquement de savoir quelle forme elle peut revêtir. L'expérience nous l'apprend. Tout mouvement annulé par un frottement, un coup ou un choc, est remplacé par de la chaleur. Le mouvement est la cause de la chaleur.

» Frottez l'une contre l'autre deux plaques de métal : elles s'échaufferont au point de rougir si le mouvement est assez rapide; frottez-les sous l'eau, et l'eau deviendra bouillante. Dans l'affinage des aiguilles, l'acier devient rouge au point de frottement, et les particules qui se détachent éclatent en étincelles. Les coins de bois qu'on presse contre les roues des waggons de chemin de fer pour les arrêter s'échauffent et brûlent souvent à la surface, en répandant une odeur empyreumatique. Quand on râpe du sucre, des particules fondent et prennent un goût de caramel. Deux morceaux de glace frottés l'un contre l'autre fondent.

» Dans les fabriques anglaises d'acier, le forgeron prend une barre de métal de dix à douze pouces de long, en fait rougir au feu une des extrémités, la place ensuite sous le marteau de la forge et en fait une barre plus mince et longue d'autant de pieds, sans la rapporter au feu, condition essentielle pour le maintien de la bonne qualité de l'acier. Chaque point atteint par les mouvements rapides et successifs du marteau devient rouge, et le spectateur croit voir la chaleur courir çà et là dans la barre. Cette chaleur rouge est l'effet du marteau et répond à une quantité de calorique suffisante pour élever à la température bouillante une masse d'eau considérable. L'extrémité rougie au feu en ferait à peine bouillir la trentième partie.

» Entre les coups de marteau qui sont la cause et la chaleur qui est l'effet, il doit, d'après ce que nous avons dit, exister un rapport déterminé. La chaleur produite n'est pas autre chose que la force de travail métamorphosée, et si le principe de Meyer est juste, elle doit elle-même être capable d'un effet équivalent, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir avec elle produire autant de coups de marteau qu'il en a fallu pour la créer.

» Voyons la chose de plus près : pour retomber, le marteau a dû être soulevé;

Chez le docteur Meyer, il est autre chose : il est le calorique métamorphosé en mouvement : autant de mouvement produit, autant de calorique disparu. Mais la priorité de la découverte a été contestée en France au docteur Meyer par M. Séguin aîné. D'après une note communiquée par ce physicien à l'Académie des sciences, dans la séance du 3 janvier 1855, il aurait établi le premier, dans un ouvrage publié en 1838, la mesure approximative de l'équivalent mécanique. (Voir le journal l'*Ami des sciences*, numéro du 21 mars 1858.)

sa force de travail ne lui appartient pas, elle lui est communiquée du dehors; elle lui est transmise par une roue qui marche elle-même sous la pression d'un poids d'eau tombant sur ses ailes. Pour élever d'un pied un marteau du poids de cent livres, il faut au moins dix litres d'eau tombant sur la roue motrice de la hauteur d'un pied. C'est ce poids qui produit la chaleur par l'intermédiaire du marteau. Dans une autre disposition de la machine, la même force eût fait tourner rapidement une meule autour de son axe, ou eût élevé à la chaleur rouge deux disques de fer frottés l'un contre l'autre.

» Il résulte d'expériences expresses et précises que 13,500 coups d'un marteau de dix livres, tombant sur la barre de la hauteur d'un pied, produisent une chaleur qui suffit pour élever une livre d'eau à la température bouillante, c'est-à-dire à 100°, ou, ce qui revient au même, que 1,350 quintaux d'eau, tombant de la hauteur d'un pied, font bouillir une livre d'eau, ou que 1,350 livres, tombant de la même hauteur, élèvent une livre d'eau de 0 à 1°, et que la même quantité de calorique répond à une force de travail capable d'élever d'un pied 13 1/2 quintaux.

» Dans toute machine où le mouvement se perd par suite d'un frottement ou d'un choc, il se produit une quantité de chaleur correspondante, et quand la chaleur provient du travail, l'unité de l'effet mécanique obtenu, exprimée par un poids de 13 1/2 quintaux tombant d'un pied ou élevés à cette hauteur, répond à la quantité de chaleur que perd une livre d'eau en s'abaissant d'un degré, et cette unité calorique est, par conséquent, l'équivalent de l'unité mécanique formulée ci-dessus.

» On a vérifié de mille manières cette loi ou ce rapport constant entre la chaleur et le mouvement mécanique. Une barre de métal s'allonge quand on y suspend des poids, et si on ne dépasse pas une certaine limite, le métal retourne à sa longueur primitive quand les poids sont enlevés. Or il se comporte sous l'action de la chaleur comme sous celle des poids; il s'allonge en s'échauffant et se contracte en se refroidissant, et le rapport du poids à la chaleur est encore exprimé par les mêmes nombres que nous avons obtenus : une quantité de chaleur suffisante pour élever d'un degré une livre d'eau, si elle est communiquée à une barre de fer, soulève des poids de 1,250 livres à la hauteur d'un pied.

» Il va de soi que la pression exercée par la barre de fer, quand elle s'étend sous l'action de la chaleur, est égale à la force de traction qu'elle manifeste en se contractant par le refroidissement.

» Il y a longtemps qu'on a fait au Conservatoire des arts et métiers de Paris une application intéressante de la force de traction qui peut être ainsi engendrée par le calorique. Une fissure s'était produite dans la voûte de la nef où sont exposées les machines; elle allait grandissant, et l'écart avait fini par devenir assez considérable pour laisser passer la pluie et la neige. On n'eût pas remédié au mal en murant l'ouverture, car les parois latérales auraient continué de s'écarter. Déjà on parlait d'abattre l'édifice, quand un physicien indiqua le moyen suivant de le conserver. Il établit en haut, en travers de la nef, un certain nombre de grosses barres de fer. Par un bout, elles étaient fixées à l'un des murs latéraux; l'autre bout, terminé par une vis à laquelle s'adaptait un fort écrou, dépassait de quelques pouces le mur opposé. On échauffa les barres avec de la paille, elles s'étendirent; on les laissa refroidir, elles se contractèrent avec une force immense,

et rapprochèrent les murs. A la deuxième expérience, la fente avait disparu, et l'édifice est encore debout, avec les barres qui le maintiennent.

» De même que l'effet mécanique de la chaleur, on peut formuler par le poids soulevé la force de travail d'une machine mise en mouvement par un courant électrique. Nous produisons un courant électrique par un aimant de rotation, ou, comme dans une pile galvanique, par une dissolution de zinc. Dans les fils métalliques, ce courant se comporte comme les liquides dans les tubes où nous les faisons couler. Il faut plus de temps et une plus forte pression pour faire couler la même quantité de liquide par un tube étroit que par un tube large. De même, un fil mince oppose une résistance plus forte au courant électrique qu'un fil plus épais. Par suite de la résistance qu'il éprouve, le mouvement électrique est arrêté; une partie seulement traverse le conducteur, l'autre partie se métamorphose en chaleur; le fil conducteur s'échauffe et rougit, et, si la quantité d'électricité métamorphosée est assez forte, la chaleur devient intense au point de fondre un long fil de platine, de fondre et volatiliser un long fil d'or. Si vous plongez le conducteur dans l'eau, vous élevez le liquide à une température facilement appréciable.

» Faites circuler le courant électrique dans un fil tourné en spirale autour d'une pièce de fer ayant la forme d'un U, et vous transformerez celle-ci en un puissant aimant capable d'attirer et de porter bien des quintaux de fer. La force électrique se métamorphose en force magnétique, susceptible de mettre en mouvement une machine. La force de traction communiquée à l'aimant artificiel est dans un rapport fixe avec la quantité d'électricité circulant dans le fil, et celle-ci dépend, à circonstances d'ailleurs égales, de la nature du conducteur. La partie d'électricité changée en chaleur n'agit plus sur le conducteur, c'est-à-dire ne lui communique plus de force de traction. La quantité d'électricité, la chaleur produite et la force magnétique métamorphosée en force de travail, sont entre elles dans un rapport semblable à celui qui existe entre la force de travail produit par la pression d'une colonne d'eau et le calorique engendré par le choc ou le frottement. La quantité d'électricité qui, métamorphosée en chaleur par la résistance du conducteur, élève d'un degré une livre d'eau, produit une force de traction magnétique capable de soulever d'un pied un poids de 13 1/2 quintaux.

» Coupez en deux le fil métallique où l'électricité circule, et plongez les deux bouts dans un verre plein d'eau, vous dissolvez le liquide et vous obtenez de l'hydrogène et de l'oxygène. L'électricité dynamique se métamorphose en affinité chimique et en une force de traction qui détermine la séparation des éléments de l'eau. Vous n'obtenez ni chaleur ni force magnétique, et le courant électrique a disparu complétement dès que vous avez constaté le dégagement de l'oxygène et de l'hydrogène. Tous ses effets et sa faculté de produire de la chaleur et du magnétisme se sont en apparence évanouis. A leur place, nous avons deux espèces de gaz, dont l'un est combustible, c'est-à-dire susceptible de se combiner avec l'oxygène. Vous le combinez, l'eau reparaît et la combustion produit de la chaleur. Or nous savons, par des expériences précises, que le même courant électrique, lequel, métamorphosé en chaleur dans le conducteur, élève d'un degré la température d'une livre d'eau, produit, si nous l'employons à la décomposition de l'eau, tout juste la quantité d'hydrogène qu'il faut brûler pour élever dans la même mesure la température d'une livre du liquide. Ce que le courant électrique semblait avoir

perdu en calorique et en puissance de traction à la décomposition de l'eau, était en quelque sorte devenu latent dans l'oxygène et dans l'hydrogène [1]. Quand on combine de nouveau ces deux éléments, le calorique redevient libre et, métamorphosé en force de travail, soulève le même poids qu'eût soulevé l'électricité sous forme de traction magnétique, si elle n'avait été employée à la décomposition chimique de l'eau.

» Le courant électrique est la suite d'une action chimique, et la quantité de l'électricité en mouvement peut être mesurée par la quantité de zinc dissous. Elle n'est autre chose que l'affinité chimique se dégageant et se métamorphosant par suite de la dissolution du zinc. Elle se change ensuite dans les conducteurs en un équivalent de chaleur et en un équivalent de traction magnétique, ou, de nouveau, dans la dissolution de l'eau, en un équivalent de force chimique.

» Nulle part, à aucun moment, il n'y a ni perte ni excédant. Si la matière est indestructible, comme disent les matérialistes, les forces le sont aussi. La force ne meurt pas, son anéantissement apparent n'est qu'une métamorphose.

» Nous savons maintenant d'où viennent la chaleur et la lumière qui échauffent et éclairent nos maisons, la chaleur et la force que produit notre corps dans le phénomène de la vie. Toutes les matières combustibles et lumineuses dont nous nous servons proviennent de la même source que la nourriture quotidienne qui nous est nécessaire; elles sont produites dans l'organisme des végétaux. La plante décompose certaines combinaisons inorganiques, l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniac; le carbone de l'acide carbonique, l'hydrogène de l'eau, l'azote de l'ammoniac, s'incorporent dans la plante et entrent dans la composition de ses organes; l'oxygène de l'acide carbonique et de l'eau retourne à l'état de gaz dans l'atmosphère.

» La lumière solaire agit dans la vie végétale comme le courant électrique qui sépare les éléments de l'eau, en annulant leur affinité naturelle.

» C'est le soleil qui fait croître la plante. Le germe vivant et la feuille verdoyante lui doivent leur vertu de métamorphoser les éléments terrestres en types animés et doués de force; le germe se développe bien sous la terre à l'abri de la lumière; mais c'est seulement lorsque, dégagé du sol, il se baigne dans les rayons solaires, qu'il acquiert la faculté d'accroître sa masse et de métamorphoser en parties de lui-même ses aliments inorganiques. Les rayons solaires se communiquent à lui, s'y absorbent et cessent d'être ce qu'ils étaient; ils accumulent les formations organiques dans le corps végétal, et leur force calorique est maintenant latente dans les produits engendrés. Le bois dont nous nous chauffons dégage la chaleur solaire; la lumière par laquelle nous changeons la nuit en jour est de la lumière prêtée par le soleil.

» La nourriture de l'homme et des animaux se compose de deux classes d'éléments essentiellement distinctes. La première classe est affectée à la formation du sang et des diverses parties de l'organisme; la seconde comprend des substances semblables au combustible ordinaire. Le sucre, l'amidon, la gomme du pin peuvent être considérés comme du bois métamorphosé, et nous pouvons aussi les produire avec du bois. Nous chauffons notre corps, comme on chauffe un fourneau, avec des combustibles qui contiennent les mêmes éléments que le

[1] Voir plus loin l'explication de ce fait dans la théorie de M. Spiller.

bois et la houille, mais qui s'en distinguent essentiellement par leur solubilité dans les sucs organiques.

» On comprend que les aliments qui produisent la transpiration du corps n'engendrent pas de force mécanique, parce que la force n'est pas autre chose que de la chaleur métamorphosée, et que la chaleur affectée à la température n'exerce ni pression ni traction et est simplement de la chaleur.

» Tous les effets mécaniques qui se manifestent dans le corps vivant et que produisent les mouvements des organes et des membres dépendent d'un changement dans la composition et la nature des particules sulfureuses et azotées des muscles, lesquelles sont fournies par le sang, et ne sont en dernière analyse que des substances absorbées par l'homme pour sa nourriture. Leurs éléments procèdent dans notre corps à de nouvelles et plus simples combinaisons, et produisent un mouvement par suite de ce changement; le mouvement passe ensuite des molécules à la masse des muscles. La métamorphose des éléments est manifestement la source de la force mécanique dans le corps vivant.

» Or, les particules des aliments, qui engendrent la force et la chaleur, ne sont nées dans la plante que sous l'action des rayons solaires. Elles les ont absorbés, comme l'hydrogène, engendré par la décomposition de l'eau, a absorbé l'électricité dynamique. En eux l'homme reçoit son corps, et dans sa nourriture il recueille un approvisionnement de force et de chaleur, qui redeviennent actives quand la combustion et les autres phénomènes vitaux leur restituent leurs formes primitives d'acide carbonique, d'eau et d'ammoniac. »

Nous avons tenu à traduire presque en entier la courte et substantielle leçon de l'éminent professeur. Elle peut se résumer en deux mots, comme le discours de M. le baron de Baumgartner : unité de force, métamorphose des manifestations dynamiques. Les phénomènes terrestres procèdent, en dernière analyse, d'une seule et unique force motrice, et cette force nous vient du soleil, qui n'est plus seulement un centre astronomique, ni l'heureuse lumière de nos jours, mais le foyer nécessaire où s'alimente toute vie accessible à nos perceptions. Qu'est-ce que cette force, comment agit-elle, et quelle est la loi de ses métamorphoses? Nous en pouvons déjà soupçonner quelque chose : MM. de Baumgartner et Liebig considèrent tous les deux comme un moment essentiel la transition du mouvement de la masse d'un corps à ses molécules, et réciproquement de ses molécules à la masse. Pour aller plus loin, pour en savoir davantage, nous nous adressons à M. Spiller, dont la brochure veut être « l'esquisse d'une nouvelle théorie du magné» tisme et de l'électricité, dans leurs rapports avec le son, la lumière » et la chaleur [1]. » Tout le monde sait que la théorie ancienne consi-

[1] Il est inutile de répéter que nous nous bornons à rapporter, à analyser, et que nous n'avons aucune compétence pour juger. Nous prenons la brochure de M. Spiller parce qu'elle nous paraît être provisoirement le dernier mot des théories nouvelles. D'ailleurs, l'auteur lui-même ne donne son travail que comme un essai sommaire.

dère les phénomènes électriques, magnétiques, caloriques et lumineux, comme les manifestations d'autant de substances qu'elle appelle fluides impondérables. M. Spiller commence par énumérer un certain nombre d'expériences qu'il considère comme inconciliables avec cette hypothèse. Si, par exemple, l'électricité est une substance, il faut admettre que, lorsque le fluide positif et le fluide négatif se neutralisent entre deux conducteurs, la rencontre de deux substances engendre le néant; ou que le point de contact de deux métaux est une source inépuisable de substance, sans affaiblir, sans détériorer, sans modifier en rien les métaux producteurs. Frottez une barre d'acier contre un aimant, elle deviendra magnétique, et l'aimant non-seulement n'aura rien perdu, mais il aura beaucoup gagné en force. Placez un morceau de glace sur l'un des points de soudure d'une chaîne de bismuth et d'antimoine, et vous obtenez du magnétisme dans la chaîne; placez-y un morceau de charbon ardent, et vous en obtenez également. La glace et le charbon sont-ils composés des mêmes éléments, pour qu'ils produisent la même substance? Enfin, la même cause, le frottement, est susceptible de produire dans la même matière des sons, de la chaleur, de la lumière, et, selon la nature des corps, du magnétisme et de l'électricité. Dans l'air, dans l'eau, la simple pression produit de la chaleur et de la lumière. Comment admettre qu'un mouvement mécanique tire quelque chose de substantiel, et même plusieurs substances, de corps dont la composition chimique reste d'ailleurs inaltérée? On ne crée rien de rien. Les phénomènes en question ne reposent donc pas sur une production de substance, mais sur une modification d'état. Or, si un mouvement communiqué à un corps modifie son état sans le déplacer, ce ne peut être qu'en se manifestant dans ses molécules, par des vibrations que nos yeux ne peuvent sans doute pas percevoir, pas plus qu'ils ne perçoivent du reste les vibrations de la quatrième corde du violon quand elle donne un ton élevé. Tous les phénomènes physiques peuvent dès lors être ramenés en dernière analyse à des phénomènes dynamiques, et sont soumis à des lois qui doivent être susceptibles d'être déterminées mathématiquement. « Les » principes de la mécanique générale sont applicables à tous les rapports » statiques et dynamiques des corps. » Tous ces phénomènes consistent en vibrations ou en ondulations, lesquelles sont susceptibles de se produire les unes les autres, ou même de se manifester simultanément par suite d'une seule et même cause. Elles se propagent dans des milieux à densité constante en raison inverse du carré des distances. Le son, toutefois, qui a pour principe unique les vibrations des corps terrestres

ne peut se propager que par ces corps; mais les autres phénomènes ont aussi pour agent et pour conducteur l'éther cosmique, répandu partout dans l'espace infini du ciel, et qui sur terre pénètre les corps les plus solides. La lumière est son état naturel. Plus un corps est susceptible de transmettre les vibrations qui l'atteignent, c'est-à-dire plus il est conducteur, moins il les modifie. Les mauvais conducteurs, au contraire, les arrêtent et sont susceptibles de les modifier essentiellement. Dans un bon conducteur, l'électricité et la lumière restent ce qu'elles sont; dans un mauvais, elles deviennent de la chaleur. L'intensité des phénomènes est proportionnelle au carré de l'amplitude des vibrations; leur nombre détermine dans le ton la hauteur, et dans la lumière la couleur. Dans le spectre solaire, ce nombre croît des rayons rouges aux rayons bleus. Il y a des vibrations lumineuses que notre œil ne saisit pas, de même que des sons qui échappent à notre oreille. Nous connaissons une octave de couleurs, nous connaissons douze octaves de sons. Ce qui en revanche est étonnant, c'est l'immense quantité de vibrations (jusqu'à 800 billions) que l'œil perçoit par seconde. Il distingue moins bien entre les très-petites différences de nombre, c'est-à-dire que des nuances infiniment voisines se confondent pour lui, tandis que l'oreille est encore capable de distinguer deux tons, dont le premier comporte 1,200 et le second 1,201 vibrations. Tout le monde sait que l'air peut être ou simple conducteur ou producteur du son : il le produit dans le sifflement. Il en est de même de l'éther pour la lumière. Les vibrations de l'éther propagent dans l'espace la lumière solaire, mais elles deviennent aussi elles-mêmes lumineuses dans l'étincelle électrique, ou quand on comprime de l'air ou de l'eau.

Si le son est produit par de pures vibrations terrestres, et la lumière par de pures vibrations éthérées, le calorique tient pour ainsi dire, par la nature des siennes, le milieu entre ces deux phénomènes. Quand les vibrations lumineuses arrivent aux corps terrestres, elles se communiquent à leurs molécules et produisent dans cette matière infiniment plus dense des vibrations plus lentes. La lumière sans chaleur se compose de pures vibrations éthérées; la chaleur sans lumière, de vibrations de corps terrestres, dans lesquelles l'éther n'atteint pas un nombre suffisant de vibrations propres, et la chaleur accompagnée de lumière, des vibrations réunies de l'éther cosmique et des corps qu'il pénètre.

Les vibrations caloriques se produisent dans les molécules des corps soit par la communication du mouvement des molécules éthérées, soit par une pression ou un frottement quelconques. Les molécules sortent

de leur équilibre naturel et décrivent des mouvements oscillatoires qui agissent à leur tour sur celles des corps environnants, jusqu'à ce que l'égalité de température soit établie. A une température donnée, l'amplitude des vibrations est en raison de la nature du corps; dans un corps donné, elle croît en raison de la température, c'est-à-dire que les vibrations le dilatent de plus en plus. Tous les corps n'ont pas la même capacité de vibration : c'est que la même force motrice doit naturellement produire des rapidités variables dans des milieux différents; la dilatation est exactement représentée par l'amplitude des vibrations, la température par leur nombre. Les mauvais conducteurs retardent la transmission du mouvement ondulatoire, d'où il suit que leur point de contact avec la source de chaleur doit être échauffé davantage qu'il n'arrive dans les bons conducteurs. La même cause ne produit pas dans tous les corps les mêmes vibrations sonores; de même, une source de chaleur engendre à action égale des températures différentes, selon la nature des corps. La dilatation, représentant l'amplitude et par suite la durée des vibrations, a pour effet naturel d'en diminuer le nombre, c'est-à-dire d'abaisser la température et par suite précisément d'augmenter la capacité calorique; mais de même que les cordes trop ou trop peu tendues ne produisent pas de vibrations sonores, de même les métaux et les gaz, les extrêmes de la densité, ont peu de capacité calorique. La combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène dégage beaucoup de chaleur, parce que le volume d'eau produit est relativement faible. Quand on comprime un corps, les molécules vibrantes se rapprochent, agissent de plus en plus l'une sur l'autre, et comme, à cause même de la diminution d'espace, les ondulations ne peuvent pas s'étendre, elles se multiplient, le corps s'échauffe, et il se dégage de la chaleur. A la dilatation, au contraire, la chaleur devient latente. Les tons bas résultent de même des ondulations les plus amples et les plus lentes. Tout corps a une limite de température au delà de laquelle son état change, c'est-à-dire qu'il arrive un moment où les vibrations, ne pouvant plus croître en nombre, croissent seulement en amplitude et ne déterminent plus que la dilatation. Le corps solide devient liquide, et le liquide gazeux; le calorique développé pendant le moment de transition n'est pas appréciable dans l'état nouveau du corps; il est latent, et la température n'a pas monté. Si, au contraire, un corps devient de gazeux liquide, ou de liquide solide, l'amplitude des vibrations diminue, leur nombre augmente, et il se dégage de la chaleur, comme on l'a vu dans la formation de l'eau.

Dans les vibrations caloriques, les molécules n'oscillent pas autour de leur centre de gravité; les centres eux-mêmes sont compris dans le mouvement. Dans un corps parfaitement homogène, ce mouvement ne peut que se propager, se multiplier ou diminuer, croître ou décroître, selon des lois constantes et sans altérer le mode de sa manifestation; mais des différences même très-légères dans la composition, la densité, la couleur de deux corps différents ou des diverses parties du même corps, suffisent pour produire des mouvements composés, source des phénomènes électriques et magnétiques. Si l'on tire d'un métal, notamment du bismuth ou de l'antimoine, un fil d'épaisseurs variables, les vibrations caloriques sont retardées aux endroits durs et épais, accélérées au contraire aux endroits mous et minces, et l'on constate, à la chaleur ou au refroidissement, des courants électriques résultant de la rencontre des deux mouvements différents. Les molécules oscillent alors autour de leur centre de gravité. Supposons un tel mouvement transmis par un fil conducteur: tant que passera le courant, une partie des molécules se trouvera en deçà et une partie au delà de leur centre de gravité. L'électro-magnétisme n'est pas autre chose que ce mouvement temporairement fixé, et le magnétisme ordinaire, le même mouvement fixé d'une façon durable. L'acier seul est susceptible d'une aimantation durable, à cause de son tissu cristallin et de son grain dentelé. Le fer la reçoit aussi, mais ne la retient pas. « Dans le fer et bien plus encore dans l'acier, dit l'auteur, le groupement des atomes est bien différent de ce qu'il est dans presque tous » les autres métaux. Il faut se le figurer, pour ainsi dire, comme un » système de dents et de crochets, et on comprend alors comment les » molécules, écartées d'un quart d'oscillation de leur centre de gravité, peuvent se trouver fixées dans cette nouvelle position. » On pense forcément aux atomes crochus des anciens, et on ne peut se dissimuler que cette hypothèse de M. Spiller ne paraisse un peu hasardée, mais il cite immédiatement des faits qui lui donnent un caractère spécieux.

Pourquoi, par exemple, la chaleur est-elle, en certaines circonstances, hostile au magnétisme? Parce qu'en dilatant le corps aimanté elle tend à délivrer les molécules de l'état pour ainsi dire violent dans lequel elles sont fixées, et à leur rendre leur équilibre naturel. Si donc on chauffe une barre d'acier aimantée, on affaiblit sa force magnétique; on l'anéantit, si on persiste jusqu'à la chaleur blanche. Par contre, si on magnétise l'acier pendant qu'on l'échauffe, l'aimantation sera plus durable et plus intense, parce que les molécules déjà

sorties de leur équilibre prennent plus facilement la position qui se manifeste par les phénomènes magnétiques. Abandonnée à elle-même, la barre d'acier perdra peu à peu sa force, parce que les molécules tendront incessamment et arriveront à reprendre leur équilibre naturel; une armature conservera l'aimantation, parce qu'elle retiendra les molécules dans leur tension anormale, comme la chaleur; et, par une raison analogue, une forte secousse peut avoir, selon les circonstances, un effet contraire au maintien et favorable à la production du magnétisme. Placez une barre assez longue de fer pas trop doux dans la direction de l'aiguille d'inclinaison, et frappez-la de quelques coups de marteau, elle conservera la force que lui aura communiquée le magnétisme terrestre.

De même que les vibrations de l'éther se communiquent aux molécules, de même celles des molécules se communiquent à l'éther présent dans les corps. Un courant électrique ou électro-magnétique, ou une barre d'acier aimantée ont le pouvoir de tourner le plan d'un rayon polarisé qui traverse un corps, et ils le tourneront d'autant plus que le corps contiendra plus de particules d'un métal magnétique, fer, cobalt ou nickel. Les phénomènes de rayonnement ont pour véhicule les vibrations éthérées, les phénomènes d'induction les vibrations des molécules terrestres. L'éther est le principe de l'action à distance. Les ondes sonores seules réclament, comme on l'a dit, un milieu terrestre pour leur propagation. Ainsi, du corps le plus dense de la terre jusqu'au soleil, à travers la substance infiniment subtile qui remplit l'espace, tout est vibration, et toute la physique repose sur une loi unique, la transmission et la métamorphose du mouvement. Partout nous ne rencontrons que des modifications d'état. Les vibrations éthérées se communiquent aux molécules terrestres, et réciproquement; le mouvement passe de la masse aux molécules, et réciproquement. La chaleur est l'état qui se révèle le plus souvent comme cause d'autres mouvements. Selon que des corps différents n'ont pas la même réceptivité pour les vibrations caloriques qui leur arrivent, ou qu'ils ne sont pas également bons conducteurs, ou qu'ils ont une capacité différente, ou que l'état d'agrégation et de cohésion de leurs molécules produit des vibrations diverses, la chaleur est susceptible d'engendrer directement ou indirectement tous les phénomènes attribués autrefois à des fluides particuliers, comme elle joue aussi le principal rôle dans le travail mécanique proprement dit.

Reste la question de savoir ce qu'est l'éther. L'existence de cet agent est aujourd'hui généralement admise, par deux raisons principales, à

ce qu'il semble : d'abord le vide absolu est une notion absolument répugnante à la raison; ensuite, depuis que la théorie de l'émission de la lumière est abandonnée, on ne peut se passer d'un intermédiaire pour la transmission des ondes lumineuses. Mais les opinions varient sur la nature de cet intermédiaire. S'il est de la matière, on est conduit à dire que la matière est susceptible de modalités inconnues jusqu'à présent, et qui renversent les définitions de l'ancienne physique; qu'elle peut exister sans des attributs considérés comme essentiels, tels que l'inertie et la pesanteur. S'il est autre chose, de grandes difficultés se présentent immédiatement. Comment notre œil peut-il saisir les manifestations d'un agent immatériel? Comment l'éther peut-il agir sur les corps, et, ce qui paraît peut-être encore plus incompréhensible, les corps sur l'éther? Comment expliquer, par exemple, la réfraction, c'est-à-dire la déviation des rayons lumineux selon les milieux qu'ils pénètrent, et, pour parler d'une manière plus générale, n'est-il pas contradictoire d'imaginer des vibrations immatérielles? L'autre hypothèse est évidemment plus plausible. Aussi voyons-nous qu'elle est la plus généralement suivie, bien qu'elle détruise toutes les opinions traditionnelles sur les manières d'être de la matière. Une substance unique animée de mouvements, telle est la conception toute spinoziste que la physique tend à se faire de l'univers. Cependant l'éther immatériel conserve des partisans qui se font écouter, et ici nous rencontrons M. Hirn, que la Société de physique de Berlin combat tout en le récompensant, et qui prend une position intermédiaire entre les idées anciennes et les théories nouvelles.

Il faut bien l'avouer, la recherche expérimentale de l'équivalent mécanique de la chaleur n'a pas donné jusqu'à présent de résultats concordants et pleinement satisfaisants. Autant d'expérimentateurs, autant de chiffres différents. En dernier lieu, l'évaluation qui avait obtenu le plus de crédit était celle de M. Joule, d'Édimbourg. Mais M. Hirn, à la sagacité et à la persévérance duquel la Société de physique de Berlin rend un si complet hommage, a été conduit, par des expériences multipliées, ingénieuses et scrupuleuses, à des conclusions imprévues et singulières qui peuvent se résumer ainsi : l'équivalent absolu est introuvable; on ne peut obtenir que des équivalents relatifs, expérimentaux, qui sont à peu près constants dans un ordre déterminé d'expériences, mais qui varient considérablement d'un ordre d'expériences à l'autre; entre la chaleur et le travail dépensé ou obtenu, le rapport diffère selon que l'on étudie les effets du frottement des corps, de la désagrégation des corps, de la vapeur d'eau et

de la chaleur humaine. M. Clausius, le savant rapporteur de la Société de physique, a contesté et a entrepris de rectifier quelques-uns des résultats de M. Hirn; l'auteur a recommencé et complété ses expériences, et, loin de modifier ses conclusions, il a cru pouvoir les fortifier par de nouveaux faits.

C'est là un débat scientifique dans lequel nous ne pouvons entrer et où nous devons nous borner à constater les positions respectives. A première vue, il ne paraît pas toucher au fond de la question. M. Hirn le dit lui-même : « Si la variabilité des nombres donnés par l'expérience » semble d'abord opposée à l'idée d'un rapport constant, le mode de » cette variation, sa forme, l'espèce de loi régulière qui domine l'irré- » gularité apparente, nous conduisent au contraire à admettre comme » excessivement probable l'existence d'un équivalent proprement dit, » dont la valeur réelle et invariable serait masquée par des circon- » stances accessoires, quoique inhérentes à la nature même des phéno- » mènes. En un mot, une proportionnalité rigoureuse lie la consomma- » tion ou la production du calorique à la consommation ou à la pro- » duction du travail mécanique, ou, si l'on aime mieux, à la destruction » ou à la création du mouvement de la matière; mais cette loi mère est » troublée quant à sa forme par un même ordre de phénomènes, et » quant à sa raison géométrique, d'un ordre de phénomènes à l'autre. » Il semble que tout soit pour le mieux; mais citons encore M. Hirn : « Si les phénomènes que l'on a jusqu'à présent attribués à un prin- » cipe à part, au calorique, ne sont que les manifestations immédiates » d'un certain genre de mouvements vibratoires des corps, il est très- » clair qu'aucun de ces mouvements ne pourra disparaître ni appa- » raître dans un corps sans qu'en dehors de ce corps, ou en lui-même, » il n'apparaisse ou ne disparaisse un mouvement précisément équi- » valent. La somme de force vive que représentaient les produits par- » tiels de chaque masse de molécules élevés au carré doit se retrouver » intégralement dans le nouveau mouvement produit, s'il y a, par » exemple, disparition du calorique par suite de la production d'une » force motrice externe au corps où les molécules ont cessé partielle- » ment de vibrer. Dans cette hypothèse, il est de la dernière évidence » que l'équivalent mécanique de la chaleur doit être un nombre par- » faitement invariable. Il y a donc incompatibilité absolue entre la » variabilité réelle de l'équivalent expérimental et l'hypothèse qui » assimile tous les phénomènes du calorique à des mouvements de la » matière pondérable même; car dans cette hypothèse, la variabilité » de l'équivalent entraîne l'idée de la possibilité d'une perte de force

» vive dans l'intérieur des corps, ce qui est en opposition non-seule-
» ment avec le point de départ de l'hypothèse elle-même, mais encore,
» et surtout, avec la raison. La production de la force motrice dans
» nos machines, la production du mouvement et du repos dans la
» nature en général, ne peuvent, à aucun titre, être attribuées à une
» simple communication de mouvements préexistant dans les molé-
» cules matérielles. »

On voit la différence, mais ce n'est pas tout : M. Hirn étaye son argumentation générale, tirée de la variabilité de l'équivalent, d'un fait particulier et qui a une importance décisive dès qu'il est admis : c'est qu'il est un cas « où il est possible d'obtenir de la force motrice » sans que les vibrations cessent, sans qu'il disparaisse réellement du » calorique. » On ne constate, d'après lui, aucun déchet de calorique dans une machine à vapeur fonctionnant sans détente. Le rapporteur de la Société de physique a vivement contesté le fait ; M. Hirn l'a maintenu. Nous ne pouvons qu'indiquer le différend, et attendre que de nouvelles et définitives expériences tranchent la question pour les profanes en mettant d'accord les savants.

Les expériences de M. Hirn et les conclusions qu'il en tire commandent la position qu'il prend. Il s'est, comme nous l'avons dit, placé entre les deux partis. « Pendant bien longtemps, dit-il, les physiciens ont
» cherché à assimiler le calorique à un fluide matériel universellement
» répandu, tendant, en vertu d'une répulsion propre à ses parties, à se
» mettre partout en équilibre, existant dans le vide et dans l'intérieur
» des corps dont il tend à écarter et dont il écarte en effet les molécules
» chaque fois que, par une cause quelconque, l'équilibre calorique
» vient à être rompu. Selon cette doctrine, qui s'appliquait avec les
» modifications convenables à la lumière, à l'électricité, etc., le calo-
» rique serait non-seulement indestructible, ce que l'on est bien obligé
» d'admettre en toute hypothèse, mais encore intransformable, et
» incapable de se manifester autrement que comme chaleur. Aujour-
» d'hui cette doctrine est devenue tout à fait insoutenable, du moins
» sous son ancienne forme. » D'un autre côté, la doctrine qui ramène tout à des vibrations matérielles ne satisfait pas davantage M. Hirn. Ce qui vibre, c'est, d'après lui, un éther immatériel : « Une substance
» totalement différente de la matière qui forme les corps remplit à
» l'infini cet espace sans bornes où des mondes sans nombre se
» meuvent en une paisible et inaltérable harmonie. » Mais cette hypothèse, l'auteur en convient, est insuffisante. Elle rend bien compte des phénomènes de rayonnement, et de toutes les manifestations

libres des principes calorifiques et lumíniques en eux-mêmes, mais elle n'explique pas leur action sur la matière, ou leur manifestation comme force : « Les vibrations d'une substance non inerte, dit fort » bien M. Hirn, ne peuvent se communiquer à la matière. Une sub- » stance dénuée d'inertie, dénuée de pesanteur, ne saurait, par ses » seuls mouvements, tirer du repos ou y faire rentrer la matière, » essentiellement inerte et pesante. A l'hypothèse d'un éther calori- » fique, nous sommes bien obligés d'en adjoindre une autre subsidiaire » et essentielle. L'éther n'est pas simplement une substance impuis- » sante partout répandue et capable seulement de vibrer dans l'inté- » rieur des corps, où il est en partie libre, en partie assimilé et fixé » par la matière; il faut, au contraire, le considérer comme doué d'une » activité propre et spécifique, ne dépendant pas immédiatement des » vibrations, mais pouvant être en quelque sorte éveillé par elles, et » se manifestant alors en général comme puissance de répulsion inter- » moléculaire, comme principe d'équilibre et de mouvement des molé- » cules corporelles; activité que nous ne saurons concevoir à l'aide » d'aucune idée de représentation, et que nous détruirons dans son » essence même dès que nous voudrons la figurer. »

Si nous osions émettre une opinion, nous hasarderions ici quelques doutes. Nous pouvons nous tromper, mais il nous semble que M. Hirn répond à la question par la question. Nous ne connaissons les forces que par leurs effets. Dire par conséquent qu'à côté de sa puissance de vibration, l'éther possède une faculté de répulsion intermoléculaire, c'est répéter avec d'autres mots ce que nous savons et ce qu'il s'agit précisément d'expliquer : que la chaleur dilate les corps. Et M. Hirn néglige même tout un côté de la question; il s'est préoccupé de l'action de l'éther sur la matière, mais il n'a pas songé à l'action non moins incontestable de l'éther sur la matière. Pour revenir à un fait déjà invoqué, il nous semble évident qu'un rayon immatériel devrait nous arriver en ligne parfaitement droite, malgré tous les milieux, en dépit de tous les obstacles. Or c'est ce qui n'est pas. Cette hypothèse d'une substance immatérielle est d'ailleurs tellement contradictoire que M. Hirn ne réussit pas à la maintenir sans inconséquence. Malgré qu'il en ait, il est contraint de donner à son éther des qualités toutes matérielles, il parle de sa ténuité et de son élasticité, attributs évidents de la matière.

Nous indiquons nos doutes sans les développer; nous ne discutons pas, nous exposons. Si la contradiction où l'auteur nous semble tomber est réelle, elle est de sa part involontaire. Il croit fermement

que tous les phénomènes attribués aux agents impondérables sont les manifestations d'une substance particulière, essentiellement distincte, et de la matière pesante et inerte, et d'une autre substance qu'il appelle *animique*, laquelle préside à l'organisation des corps vivants, et se manifeste à son état le plus parfait dans l'homme, comme intelligence et comme conscience. La substance dont relèvent la lumière, la chaleur et l'électricité est dite intermédiaire, et pour la place qu'elle occupe dans cette échelle et pour les fonctions qu'elle remplit, car c'est elle qui établit le rapport entre la matière et le principe animique. Dans l'homme, c'est par elle que l'esprit agit sur le corps. Le raisonnement de l'auteur est facile à comprendre: la matière, telle qu'il la conçoit, est incapable de produire les phénomènes qui sont le point de départ de ses recherches: il les attribue à une substance différente de la matière; cette substance à son tour, telle qu'il la conçoit, laisse en dehors de son action des phénomènes d'un autre ordre: il les attribue à une troisième cause. C'est sur ces données fort simples que repose l'Essai de métaphysique expérimentale dont l'auteur a fait suivre ses recherches sur l'équivalent mécanique, et ce n'est pas la simplicité de sa méthode que nous blâmerons. D'un autre côté, sa tentative est certainement la marque d'un esprit juste et vraiment philosophique. Mais sa conception est-elle de nature à suffire à l'esprit, et peut-il jamais y avoir une métaphysique purement expérimentale? Nous ne voudrions répondre affirmativement ni à l'une ni à l'autre de ces questions. Il suffit de méditer sur le sens profond des mots de substance et de principe, pour conclure qu'en dernière analyse il ne peut y avoir qu'une substance, qu'un principe. Deux ou trois substances juxtaposées ou superposées l'une à l'autre ne peuvent être des substances. Prenez la définition de Descartes: « Une substance est une chose qui pour exister n'a besoin du concours de nulle autre. » Il ne faut pas réfléchir bien longtemps pour comprendre qu'il ne peut y avoir qu'une seule chose de ce genre; c'est donc par une inconséquence manifeste que Descartes a admis l'existence de substances finies. Nous savons que le langage ordinaire et même la langue scientifique sont moins rigoureuses que la langue philosophique. On dira bien en chimie que l'oxygène est une substance ou un principe, parce qu'il ne renferme, à notre connaissance du moins, d'autre matière que lui-même, et qu'il entre dans la composition d'autres corps. Mais, toute question de transmutation des corps simples écartée, qui soutiendra que l'oxygène existe véritablement par lui-même et qu'il n'a pas son principe dans la vie universelle? Il en est des corps simples et de toutes

les prétendues substances finies comme des nombres premiers en arithmétique. Ils existent en apparence par eux-mêmes, ils sont non pas des produits, mais des facteurs; mais ils n'en ont pas moins pour facteur et pour diviseur communs, l'unité, substance des nombres.

A. VALLIER.

ANTHOLOGIE ALLEMANDE.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS[1].

Livres.

Nous en agissons avec les livres comme avec les hommes, faisant de nombreuses connaissances, mais en choisissant peu pour nos amis et les fidèles compagnons de notre existence.

LOUIS FEUERBACH, *Aphorismes.*

Le livre qui avant tout mériterait d'être défendu, c'est un catalogue des livres défendus.

LICHTENBERG, *Observations plaisantes et satiriques.*

Ton livre nous apprend plus d'une chose nouvelle et vraie; mais le vrai n'y est pas nouveau, et le nouveau n'y est pas vrai.

VOSS, *Epigrammes.*

Langues.

Celui qui ne connaît pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne.

GŒTHE, *Œuv. posth.*

[1] Ces maximes et réflexions sont extraites d'une anthologie allemande, dont notre ami et collaborateur, M. Eugène Seinguerlet, a fait la récolte, et qu'il se propose de publier prochainement en un petit volume. Ce travail sera certainement le bienvenu en France, où il fera connaître, par des citations variées et des pensées choisies, la manière et le point de vue des auteurs les plus remarquables : philosophes, poëtes, romanciers et publicistes. (*Note de la rédaction.*)

Bible.

Qu'est-ce que la Bible? Un livre où chacun cherche ce qu'il désire, où chacun trouve ce qu'il cherche.

VOSS.

Fleurs.

Le jardinier élève des fleurs pour son plaisir et sa joie, et les emploie souvent, hélas! à tresser des couronnes mortuaires.

ANASTASIUS GRUN.

Anniversaire.

Chaque anniversaire du jour de naissance est l'adieu d'un rêve.

ZOSCKKE, *Heures de recueillement.*

Femmes.

Sont-elles bonnes, il faut les placer entre l'homme et l'ange; sont-elles mauvaises, entre l'homme et le démon.

A. DE KOTZEBUE.

Littérature.

La littérature est le fragment des fragments; de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'est dit, on a écrit peu de chose; et de ce peu qui s'est écrit, il est encore resté très-peu de chose.

GŒTHE.

Princes.

Les princes plus grands que leur siècle ont toujours fait du mal à leur postérité. C'est Frédéric le Grand qui a perdu la bataille d'Iéna.

LOUIS BŒRNE, *Fragments et Aphorismes.*

Mysticisme.

Le mysticisme est la scolastique du cœur, la dialectique du sentiment.

GŒTHE.

Bêtise.

Pour faire certaines actions, il ne suffit pas de n'avoir pas de cœur, il faut encore n'avoir pas de tête. N'est pas stupide qui veut. S'il est une qualité qu'on ne puisse acquérir, c'est la bêtise.

LOUIS BŒRNE, *Fragments et Aphorismes.*

Roman.

Le roman est une épopée personnelle, dans laquelle l'auteur demande la permission de représenter le monde à sa manière. Il s'agit seulement de savoir s'il a une manière.

GŒTHE.

Champ.

Chaque champ a son histoire; si l'on connaissait les changements qui l'ont fait passer d'une main dans une autre, les vicissitudes et les sentiments de ceux qui l'ont travaillé, on aurait l'histoire de l'humanité; de même que sa formation géologique jusqu'au centre de la terre donnerait l'histoire même de notre planète.

AUERBACH, *Récits villageois de la Forêt-Noire.*

Ce qu'on cache.

On cache facilement la haine, difficilement l'amour, et le plus difficilement l'indifférence.

LOUIS BOERNE.

Caractère.

C'est une expérience de toute ma vie, qu'à défaut de tout autre moyen, l'on ne saurait mieux reconnaître le caractère d'un homme que par la manière dont il prend une plaisanterie qui le blesse.

LICHTENBERG.

Un talent se forme dans la solitude, un caractère dans le courant du monde.

GOETHE, *Tasse.*

Progrès.

Il n'y a de durable que le changement.

LOUIS BOERNE.

Dieu.

Dieu est la solution idéale de toutes les antinomies.

GOETHE.

Patience.

La Foi, l'Espérance et la Charité sentirent un jour, dans une heure bénie, un mouvement artistique : elles se mirent aussitôt à l'œuvre avec ardeur et créèrent une charmante statue, la Patience.

GOETHE, *Maximes et Réflexions.*

Feu.

Le feu ressemble à une jolie femme : pour peu qu'on le néglige, il ne faut plus compter dessus.

MUNDT, *le Dauphin.*

Dessein.

Jamais l'homme ne trahit plus facilement et mieux ses dessein qu'après leur non-réussite.

JEAN-PAUL, *Appendice comique à Titan,* 2e vol.

La hache et le manche.

La hache n'aurait pas aussi beau jeu dans la forêt, si la forêt elle-même ne lui avait fourni le manche.

RUCKERT, *la Sagesse des brahmines.*

Vœu.

Faire un vœu est un plus grand péché que de le violer.

LICHTENBERG, *Observations morales*, vol. II.

Richesse.

Les richesses sont étrangement partagées : le pauvre a *peu ;* le mendiant n'a *rien ;* le riche *trop ;* personne n'a *assez.*

KAGNER, *Epigrammes.*

Saints.

Les saints en peinture ont plus agi sur le monde que de leur vivant.

LICHTENBERG.

Ciel.

Il faut, tu le sais, le construire soi-même, le ciel auquel on veut croire.

HERWEGH.

Religion.

C'est la crainte, dit Lucrèce, qui a créé les dieux; mais qui donc a créé cette crainte toute-puissante?

LICHTENBERG.

La religion est la poésie de la morale.

JEAN-PAUL, *Levana.*

Expérience.

Nous ne faisons pas de nouvelles expériences, mais ce sont toujours de nouveaux hommes qui font les vieilles expériences.

RACHEL DE VARNHAGEN, *Lettres.*

Pudeur.

Si la plus grande injure que l'on puisse adresser à un homme est de le traiter de menteur, le reproche d'impudicité est le plus sanglant outrage que l'on puisse faire à une femme.

KANT, *Observations sur le beau et le sublime.*

Piété.

Je ne crois pas que les personnes vraiment pieuses soient bonnes parce qu'elles sont pieuses ; je crois qu'elles sont pieuses, au contraire, parce qu'elles sont bonnes.

LICHTENBERG, *Observations sur les hommes.*

Travail.

Le besoin apprend à prier; le travail apprend à vaincre le besoin.

GLEIM, *Poésies*.

Modestie.

Calme tes brûlants désirs; prends place avec modestie au banquet d la vie; ne demande pas des mets qui ne sont pas sur la carte.

KNEBEL, *Distiques*.

Celui-là est réellement modeste qui sait supporter non-seulement l louange, mais aussi le blâme.

JEAN-PAUL, *Hesperus*.

Critique.

Parmi les grandes découvertes de l'esprit humain, dans ces dernie temps, m'est avis de compter l'art de critiquer les livres sans l avoir lus.

LICHTENBERG, *Observations plaisantes et satiriques*.

Éducation.

Je suis convaincu que si Dieu consentait à créer un homme tel qu les magisters et les professeurs de philosophie se le figurent, — o serait obligé, dès le premier jour, de l'enfermer aux Petites Maisons.

LICHTENBERG, *Observations philosophiques*.

Vieillesse.

La vieillesse est morne, moins par la perte des joies que par cel des espérances.

JEAN-PAUL, *Titan*.

Les vieilles gens, avec leurs longs bavardages, ressemblent au arbres d'automne dont le feuillage flétri fait dix fois plus de bruit q celui des arbres en fleur.

JEAN-PAUL, *Fleurs d'automne*.

Réflexion.

Réfléchir timidement à ce que l'on aurait pu faire est le pire q l'on puisse faire.

LICHTENBERG, *Maximes*.

BAISERS.

CHANTS D'AMOUR TRADUITS DE L'ALLEMAND.

I.

A présent que le voile est levé, je m'étonne
En regardant mon cœur de le voir si profond :
Je n'avais point rêvé l'ivresse qui bouillonne
En ce cœur jusqu'au fond!

Je n'avais point rêvé cet océan de joie,
Ni ces désirs ardents qu'un seul mot peut calmer,
Ni cette volonté qu'aujourd'hui je déploie
Pour aimer! pour aimer!

D'où cela me vient-il, et qui m'a donné l'être?
Qui fait couler en moi ce flot délicieux,
Tel qu'il pourrait remplir, après le cœur du maître,
Et la terre et les cieux?

Mon bien-aimé me dit que ces divines fièvres
Sommeillaient dans mon âme, alors froide et sans voix,
Et qu'il les réveilla quand il baisa mes lèvres
Pour la première fois.

RUCKERT.

II.

Plus longs sont tes baisers, meilleurs ils sont, cher ange,
Et plus ton bras m'étreint, plus il a de douceur :
Un long baiser m'effraye, et pourtant, chose étrange!
Il me plaît d'autant mieux qu'il me fait plus grand'peur.

RUCKERT.

III.

On dit qu'un baiser est un badinage,
Un caprice, un jeu, l'essai du bonheur :
Ah! comme je sens qu'un baiser m'engage!
Ah! comme un baiser me va droit au cœur!

Non, je ne ris pas lorsque je t'embrasse,
Pour moi ce moment est trop solennel;
Et je veux, ami, quand ton bras m'enlace,
Cueillir sur ta bouche une fleur du ciel.

Par ce doux baiser tu vois dans mon âme
Mon amour brillant d'immortalité;
C'est par ce baiser que je me proclame
Ta femme et ton bien pour l'éternité!

Voilà mes baisers! les tiens sont de même :
Ah! quelle splendeur, mon ange adoré!
Quand je douterai, ne dis point : Je t'aime!
Mais ouvre tes bras, et je te croirai!

RUCKERT.

IV.

C'est vrai, je t'ai dit, l'autre jour,
Des mots tranchants comme des glaives;
Mais, cher idéal de mes rêves,
Mon armurier s'appelle Amour.

Venge-toi! j'accepte la peine
Qu'il te plaira de m'imposer :
Puissé-je, ô ma petite reine!
Mourir ce soir sous ton baiser!

RUCKERT.

V.

Puisque, loin des indiscrets,
Sous clef je ne puis te mettre,
Laisse-moi, vivante lettre,
Te sceller de sept cachets,

De sept baisers! Sur ta bouche
J'en pose un (cachet cruel!)
Pour qu'aucun voleur de miel
A ma fleur d'amour ne touche;

Un deuxième sur ton sein,
Puis sur ta nuque un troisième,
Pour du paradis que j'aime
Éloigner l'esprit malin;

Deux sur l'une et l'autre joue,
Que certains paons familiers
Lorgnent en faisant la roue;
Et sur tes yeux les derniers!

Subis sans trop de colère
Ces cachets, beau chérubin;
Nous les briserons demain,
Si cela te plaît, ma chère.

Ruckert.

VI.

Je voudrais t'aimer comme au temps
Où notre ciel était tout rose;
Mais je ne sais ce qui s'oppose
A mes souhaits les plus ardents.

Il faut soudain que je te laisse,
Quand mon bras voudrait t'enlacer :
Qu'as-tu donc fait, pauvre maîtresse,
Que je ne puis plus t'embrasser?

Ruckert.

VII.

Quelle alliance fut plus belle que la nôtre?
Quand nos cœurs ont signé ce pacte plein d'attraits,
Ah! comme ils battaient fort! ah! comme ils étaient près
L'un de l'autre!

Le témoin du contrat, cette fleur d'églantier
Qui parait, ce jour-là, ton corsage sans feinte,
Faillit ne pas sortir de cette longue étreinte
Tout entier.

Heine.

VIII.

Le monde est stupide et vulgaire,
Et sa bêtise va croissant;
Il se plaint de ton caractère :
Le croirais-tu, rieuse enfant?

Le monde est sot et ridicule,
Laisse-le faire les grands bras :
Ah! pauvre monde, il ne sait pas
Combien, combien ton baiser brûle!

HEINE.

IX.

Les baisers dans l'obscurité
Donnés et rendus sans mesure,
C'est, surtout quand la flamme est pure,
Une indicible volupté!

Ils font rêver aux douces choses
Dont on aime à se souvenir,
Et nous montrent les lointains roses
Du beau pays de l'avenir.

Mais trop penser lorsqu'on s'embrasse
Ne vaut rien, chère âme; pleurons!
Nos baisers sécheront la trace
Des larmes que nous verserons!

HEINE.

X.

Je mets la main sur ses yeux
En baisant sa bouche;
Cela lui semble ennuyeux,
Je crois qu'elle s'effarouche :

« Craignez-vous que je ne louche?
Parlez donc! c'est odieux!
En baisant ma bouche,
Pourquoi me fermer les yeux? »

Pour moi, je cherche et n'accouche
D'aucun motif sérieux —
Et je lui ferme les yeux
En baisant sa bouche.

HEINE.

XI.

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas!
Va, répète-le tant que tu voudras!
N'ai-je pas tes yeux teints d'un bleu céleste?
Quand je les regarde, au diable le reste!

Tu me hais, dis-tu, tu me hais vraiment! —
Soit, je le veux bien, hais-moi, c'est charmant!
Je puis supporter de toi toute chose
Tant que je te baise, ô bouchette rose!

HEINE.

XII.

Jadis je croyais que tous les baisers
Qu'une femme prend, qu'une femme donne,
Étaient par le ciel (que Dieu me pardonne!)
A tous les mortels dûment imposés.

Je les recevais alors plein de crainte,
Et je les rendais solennellement,
Pensant obéir à quelque loi sainte
D'en haut proclamée au commencement.

Je sais maintenant, hélas! ce que valent
Ces baisers menteurs; je dis aujourd'hui :
Que bien gravement les sots s'en régalent!
Moi, j'en fais le jeu de mes jours d'ennui.

HEINE.

XIII.

J'ai fait un long chemin : quelle rude journée!
Le vent souffle du nord, et j'en suis tout transi;
Mes habits sont mouillés et mes cheveux aussi;
Je suis las, j'ai grand'soif... place à la cheminée!

Pour me rendre du cœur et me désaltérer,
Qu'on m'apporte un flacon de vin rouge et mon verre!
J'aime ce vin vermeil où tremble la lumière,
Et de son feu divin j'aime à me pénétrer.

Mais j'aime mieux encore en ces longs soirs d'octobre,
Cher ange, tes grands yeux, saphirs étincelants,
Mieux encor les baisers dont ta bouche est si sobre,
Ces baisers à la fois si purs et si brûlants.

Tes lèvres, mon amour, laisse que je les baise,
Et les fleurs de ton âme, enfant, donne-les-moi!
Ah! que l'aquilon souffle et gémisse à son aise!
Cette chambre est bien close, et je suis près de toi!

CHAMISSO.

XIV.

Que de baisers! que d'amour!
Ah! quelle nuit, ma chère âme! —
Le coq a chanté : madame,
Quittons-nous, voici le jour!

Je hais la clarté si crue
Du soleil mal élevé;
Je hais le bruit qu'en la rue
Font les chars sur le pavé.

Je ne sais d'autre lumière
Que celle de ton œil noir,
Et je voudrais, sur la terre,
Que ce fût toujours le soir!

CHAMISSO.

XV.

Encore un baiser, cher enfant,
Un baiser de ta noble bouche!
Je t'aime tant! je t'aime tant!
Encore un baiser, cher enfant!
Lorsque moi je brûle, comment
Peux-tu garder cet air farouche?
Encore un baiser, cher enfant,
Un baiser de ta noble bouche!

Se tenir longtemps embrassés
Est un plaisir divin, mon maître :
Moi, je n'en ai jamais assez!
Se tenir longtemps embrassés,
Mêler ses pleurs et ses pensers,
Ah! voilà les splendeurs de l'être!
Se tenir longtemps embrassés
Est un plaisir divin, mon maître!

Un baiser, cher, un seulement!
Je t'en rendrai mille en échange.
Ah! le temps fuit rapidement!
Un baiser, cher, un seulement!
Je ne demande aucun serment :
Pourrais-tu me tromper, mon ange?
Un baiser, cher, un seulement!
Je t'en rendrai mille en échange.

C'est une minute qu'un jour
Quand nous nous embrassons, chère âme!
Auprès de toi, mon doux amour,
C'est une minute qu'un jour.
Tu pars! à quand donc le retour?
Reviens vite auprès de ta femme!
C'est une minute qu'un jour
Quand nous nous embrassons, chère âme!

Puisqu'il nous faut nous séparer,
Donne-moi le baiser suprême!
Va, je ne sais plus que pleurer,
Puisqu'il nous faut nous séparer;
Je sens mon cœur se déchirer :
Adieu, charmant époux que j'aime!
Puisqu'il nous faut nous séparer,
Donne-moi le baiser suprême!

CHAMISSO.

XVI.

Cher seigneur, tu descends jusqu'à la pauvre femme,
Tu daignes regarder, soleil, une humble fleur ;
Pour moi, les yeux baissés et couverte de flamme,
Je tremble et je ne puis mesurer mon bonheur.

Ah! que veux-tu de moi? Je n'ai point de génie;
Je n'ai point de pensers profonds à mettre au jour!
Tu ne me connais pas, tu me crois infinie :
Je n'ai que mes baisers, cher ange, et mon amour!

Laisse-moi, va plus loin remplir ta noble tâche!
Va, je te bénirai, maître, jusqu'à la mort!...
Oh! tiens! repousse-moi, chasse-moi! je suis lâche;
Je te dis de partir et t'embrasse plus fort!

CHAMISSO.

PAUL VRIGNAUL

BULLETIN CRITIQUE.

Poésies de J. G. Fischer (*Gedichte von J. G. Fischer*), 2e édition, 1 vol. in-12. — Stuttgard et Augsbourg, Cotta, 1858.

La fortune de ce petit livre a été heureuse. Il est né, il est vrai, sous de favorables auspices : M. de Cotta l'a tenu sur les fonts baptismaux, et la critique d'outre-Rhin, d'ordinaire si peu bienveillante pour les jeunes poëtes, a célébré comme un jour de fête la naissance du nouveau-né de la muse souabe. Depuis lors, — c'était en 1854, — l'Allemagne, en l'adoptant avec empressement, a réalisé les bons présages de ses aruspices littéraires. En moins de quatre ans la première édition a été épuisée, et il vient d'en paraître une seconde, revue et augmentée par l'auteur. Deux éditions en quatre années! notre âge prosaïque de la houille n'est donc pas aussi insensible à la poésie que des esprits chagrins se plaisent à le répéter à satiété! la nature et le cœur humain n'ont donc pas abdiqué encore leur généreuse influence devant les préoccupations utilitaires du moment! Cependant nous reconnaissons volontiers qu'à des temps agités, incertains, où l'harmonieux équilibre des sentiments est rompu, qu'à une époque, par exemple, aussi peu classique que la nôtre, il serait absurde de demander un poëte classique. Le courant qui emporte la société entraîne le poëte : on le voit alors fuir ses paisibles retraites, ses mystérieux vallons, briser sa coupe, s'arracher des bras de son amante, pour venir sur les places publiques, au milieu des partis, entonner sur sa lyre encore frémissante d'amour des chants de souffrance et de colère. Plus que nous, l'Allemagne a eu des chantres de ses dissonances sociales et religieuses, qui, au lieu de célébrer les rêves poétiques du printemps, lui ont prêché en vers, les uns, l'orthodoxie et l'absolutisme; les autres, le panthéisme et les droits de l'homme. M. Oscar de Redwitz, de l'extrême droite, M. R. Gottschall, de l'extrême gauche, ont clos cette période. C'est l'histoire littéraire d'hier. Les charmantes poésies de M. Mœrike, trop peu appréciées dans son propre pays, et celles de MM. Bodenstedt et Otto Roquette marquent à nos yeux la transition entre l'école politique et l'ère nouvelle, ouverte avec éclat par deux jeunes poëtes d'un grand avenir, MM. Hermann Lingg et J. G. Fischer. Autres temps, autres chants! Le moment n'est pas encore venu de caractériser le nouveau mouvement qui se dessine à peine : qu'il nous suffise de l'avoir indiqué et d'appeler l'attention sur le charmant recueil de M. Fischer.

Dans la première édition, le poëte avait séparé ses chants en deux parties : les *Lieder de l'Amour* et ceux de la *Nature et de la Vie;* dans la seconde, il a

renoncé à cette classification un peu arbitraire. Est-il possible, en effet, de tracer une ligne de démarcation entre les sentiments divers qui agitent le cœur humain, et l'amour et la nature dans leur union la plus intime ne constituent-ils pas la vie même du poëte? L'amour et la nature, entendez-vous? C'est ce retour aux sources intarissables de la vraie poésie lyrique, aux traditions de l'école souabe, qui a assuré le succès des poésies de M. Fischer. Il y a dans ces *Lieder* une fraîcheur de jeunesse, un parfum printanier qui émeut, qui entraine. Rien de plus vivant, de plus naturel que ses tableaux de la vie champêtre, où, à travers la vérité rustique des détails, on entrevoit la sensibilité exquise du fond. Même en chantant sur ce vieux texte de l'amour, le poëte a su être original. Sa muse est une belle fille des champs, un peu haute en couleur, mais franche d'allure et de ton; la santé et le plaisir débordent en elle, et elle vient à nous le sourire sur les lèvres et les mains pleines de fleurs. Aussi M. Fischer est-il le chantre des joies et non des tristesses du cœur. Quoique son recueil ne renferme aucune allusion politique, on aurait grand tort de ranger l'auteur parmi ces égoïstes de l'art dont Gœthe est le brillant modèle. Il n'est pas seulement un peintre de l'amour et de ses plus charmants mystères, il y a encore en lui un autre côté qui provoque la sympathie. Dans une partie de ses chants, il s'efforce, avec l'intuition idéale du poëte, de pénétrer les phénomènes du monde moral, d'éclairer d'un rayon divin de poésie la pensée philosophique. En cela il procède de la manière de Schiller, non comme un écho, mais en sauvant son originalité. M. Fischer nous montre, dans *Sonnenwende* et *Die Unsterbliche*, par exemple, des sentiments moraux et une élévation virile de la pensée qui aspire à la liberté, dignes de son illustre compatriote. Un mot, en terminant, sur la forme : le poëte a à son service une langue sonore et nettement accentuée; son vers est ferme et, hors quelques légères négligences, d'un tour heureux et original.

E. S.

Revue de littérature romane et anglaise (*Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*). Directeur, M. Adolphe Ebert, professeur à l'université de Marbourg. — Berlin, Ferdinand Dummler, et Asher et Ce, 1858.

Voici une Revue nouvelle qui se présente avec les meilleures apparences, et que nous avons toutes les raisons possibles de recommander. Par sa portée internationale, elle est en quelque sorte un pendant de la *Revue germanique*. Elle se propose de donner à l'Allemagne une connaissance plus familière du génie des peuples romans, comme nous nous efforçons nous-mêmes de populariser en France le génie germanique. Son programme toutefois est plus restreint : la littérature étrangère ayant déjà d'autres organes en Allemagne, la nouvelle Revue a pu circonscrire son terrain; nous ne pouvons mieux faire que de la laisser exposer ses vues elle-même :

« Notre journal, dit l'avant-propos, sera exclusivement consacré à l'histoire des littératures romane et anglaise, dans l'acception à la fois la plus large et la plus sévère du mot histoire. Nous exclurons tous les travaux de pure critique littéraire ou esthétique, quel qu'en puisse d'ailleurs être le mérite. Nous ne jugerons pas les compositions littéraires au point de vue de l'art; nous les considére-

rons comme des faits dans lesquels se manifeste en premier lieu le génie national, ensuite directement ou indirectement l'esprit humain dans sa généralité. Une moitié de notre Revue se composera de monographies sur des œuvres ou des écrivains isolés, ou sur le développement historique des périodes et des genres littéraires. Nous n'insérerons que des travaux donnant de nouveaux résultats ou indiquant de nouveaux points de vue; nous embrasserons toutes les époques de l'histoire littéraire, tant le moyen âge que les temps modernes, et nous donnerons une attention spéciale à l'action des littératures les unes sur les autres et à leur influence sur la littérature allemande. Qu'il y ait encore beaucoup à faire dans le champ de l'investigation historique des littératures, c'est ce que montre la richesse des trésors encore enfouis dans les collections de manuscrits; une de nos tâches sera de produire ces trésors à la lumière; nous consacrerons donc une partie de notre recueil à la publication d'œuvres anciennes, inédites, et déjà nos collaborateurs anglais, belges, français et italiens, se sont chargés de recherches en vue de cet objet. Cette partie de la Revue profitera surtout et naturellement à la littérature du moyen âge; une autre partie sera spécialement réservée aux œuvres du temps présent. La dernière livraison de chaque année rendra compte du mouvement des littératures française, anglaise, italienne et espagnole, pendant l'année. Ces rapports annuels, confiés à des correspondants particuliers de l'étranger, mais rédigés d'après un plan général, formeront des annales perpétuelles de littérature étrangère, que la postérité pourra, nous l'espérons, consulter avec fruit. Dans une autre partie, nous discuterons et nous analyserons toutes les publications qui nous paraîtront devoir marquer non-seulement dans l'histoire littéraire, mais dans les sciences accessoires, la philologie et l'histoire. Nous espérons ainsi initier le public allemand à mainte œuvre importante, dont il n'aurait eu qu'une connaissance tardive et passagère. Une bibliographie systématique, jointe à la dernière livraison de l'année, contiendra également de courtes observations critiques.

» Pour nous aider à atteindre notre but, les savants les plus réputés non-seulement de notre patrie, mais de l'étranger, se sont joints à nous. Notre Revue deviendra ainsi un organe central pour l'étude de l'histoire des littératures anglaise et romane; elle sera, sur ce terrain, un intermédiaire constant entre la science allemande et la science étrangère. Les savants étrangers auront la latitude de publier leurs travaux en français : la France ne partage-t-elle pas aujourd'hui avec l'Allemagne la gloire d'un effort scientifique universel? Ainsi, les langues de deux peuples qui ont le mieux mérité de la civilisation générale seront ici, pour la première fois, fraternellement unies pour servir d'organe à la science qui, supérieure elle-même à toutes les contradictions nationales, ne peut que fortifier les sympathies des peuples. »

On ne peut qu'applaudir à un tel langage, et loin de trouver quelque chose de disparate à un journal écrit en deux langues, nous envions à l'Allemagne une situation qui rend un tel journal possible. Partout ailleurs, en Angleterre comme en France, pour ne parler ni de l'Espagne ni de l'Italie, une telle publication aurait peu de chances de succès. Là pourtant est le progrès, et non dans la création artificielle d'une langue universelle.

Le premier article de la nouvelle Revue est précisément un article français, et cet article est de notre savant collaborateur M. Edélestand de Méril, dont nos

lecteurs ont eu déjà plus d'une occasion d'apprécier l'érudition solide et élégante. Il traite de la vie et des ouvrages de Wace, poëte français du douzième siècle. Parmi les autres collaborateurs français, nous remarquons les noms de MM. Paulin Pâris, comte de Circourt, Guessard, Michelant. On voit que M. Ebert a su s'adresser aux bons endroits. Lui-même avait déjà établi sa compétence, entre autres, par sa savante histoire du théâtre français avant Corneille, dont nous aurons à parler, et il la justifie de nouveau, dans son premier numéro, par son compte rendu de l'ouvrage de M. Albert Lacroix : *Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours.* Ce court article atteste une connaissance profonde de la matière, et montre une critique éclairée, impartiale, exempte de toute passion. M. Ebert est plus juste envers notre littérature classique que certains critiques superficiels français : « Malgré tous les défauts » qui lui sont inhérents, dit-il, la tragédie française a été une phase nécessaire » dans le développement du drame moderne. » Voici, d'après lui, une des différences radicales entre Racine et Shakspeare : « Le drame de Shakspeare a avant tout un caractère public; la tragédie de Racine, à la seule exception d'*Athalie*, qui pour ce motif aussi fut peu comprise des contemporains, a un caractère privé. Racine est à Shakspeare ce que Ménandre est à Aristophane; Shakspeare traite même les intérêts privés comme des affaires publiques; Racine au contraire transforme les affaires d'État en intrigues de cabinet. *Roméo et Juliette* d'une part, *Britannicus* d'autre part, peuvent servir d'exemples. Shakspeare a une couleur démocratique, Racine une couleur aristocratique; chez le premier, le peuple se précipite à toute occasion sur la scène, et réclame sa part de l'action qui se passe pour ainsi dire à ciel ouvert; chez le second, le drame s'accomplit entre les murs fermés et silencieux d'un palais. »

Parmi les principaux collaborateurs de la Revue figure en première ligne M. Ferdinand Wolf, si connu par ses travaux sur l'ancienne littérature espagnole.

La *Revue de littérature romane et anglaise* paraît par livraisons trimestrielles de sept à huit feuilles.

A. N.

Histoire de la Philosophie grecque (*Geschichte der griechischen Philosophie*), par A. Schwegler, publié par Ch. Kœstlin, 1 volume in-8°. — Tubingue, Laupp, 1859.

Ce volume est l'ouvrage posthume et incomplet, hélas, de l'un des savants les plus méritants et les plus heureusement doués de l'Allemagne, et qui certainement se fût élevé tout à fait au premier rang s'il eût vécu, M. Schwegler, mort subitement à Tubingue l'an dernier, victime de la science, foudroyé en quelque sorte par la fatigue intellectuelle, épuisé par une application à laquelle le repos était inconnu. Il avait embrassé plus d'un ordre d'investigations, et il a marqué sa trace partout où il a passé. Les sciences théologiques, par lesquelles il avait commencé, comptent ses premiers succès parmi leurs monuments; ses travaux sur les premiers temps du christianisme se classent parmi les productions les plus solides de l'école de Tubingue. L'histoire profane ne lui doit pas moins. On a de lui une *Histoire romaine* qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de com-

pléter, et qui balance, par des qualités différentes, les mérites de celle de M. Mommsen. Elle est moins brillante, et aussi moins audacieuse, d'une science égale, mais plus réservée. M. Schwegler, sorti de l'école hégélienne, comme presque tous les hommes distingués de sa génération, avait, grâce à son sens positif, su se garder des exagérations de méthode et de systématisation qui sont le danger de cette école. C'est ce qu'on peut voir de nouveau dans cette *Histoire de la Philosophie grecque* que nous annonçons aujourd'hui. Pour Schwegler, et c'est en cela qu'il est hégélien, l'histoire de la philosophie n'est pas une agrégation fortuite de systèmes et d'hypothèses; elle constitue une évolution organique. « Toute philosophie, dit-il, est l'expression de la conscience qu'une époque a » d'elle-même; mais cette conscience progresse naturellement avec le progrès » général de l'humanité, se modifie, s'enrichit et se fortifie en progressant. » Comme l'histoire générale, l'histoire de la philosophie aura donc à montrer une » série d'évolutions. Elle présente un développement continu qui a son principe » dans le penchant de l'esprit humain à transporter de plus en plus la réalité » dans le domaine de la science, et à pénétrer l'univers par la pensée. Mais il ne » faut pas exagérer cette idée de progrès organique comme l'a fait Hegel, qui voit » dans la succession des systèmes la dialectique nécessaire de l'idée pure dans » l'histoire. Le progrès existe sans doute, et dans l'histoire générale, et dans » celle de la philosophie, mais pas avec une continuité idéale. La ligne droite » que suit l'esprit humain se compose, examinée en détail, de zigzags, parfois de » pas rétrogrades et parfois de sauts en avant. C'est ainsi que, prise dans son » ensemble, la philosophie grecque montre sans doute une grande régularité dans » le développement, mais non pas cependant une évolution continue. Elle a par- » couru des âges différents comme la civilisation grecque elle-même; elle a germé, » fleuri, vieilli. »

Ce passage de l'introduction marque l'esprit de l'ouvrage. L'exposition des systèmes est très-claire et très-complète dans la forme la plus concise possible. Nous connaissons peu d'ouvrages scientifiques allemands qui se prêtassent aussi bien à une traduction en français. Les lacunes que la mort de Schwegler avait laissées ont été comblées avec un soin intelligent et tout à fait dans l'esprit de l'auteur, par M. le professeur Kœstlin.

A. V.

HISTOIRE GRECQUE (*Geschichte Griechenlands*), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la destruction de Corinthe; par le docteur Léonard Schmitz, recteur de l'université d'Édimbourg, 1 volume in-8°. — Leipzig, Baumgartner, 1859.

L'auteur de ce livre est un savant allemand émigré en Angleterre, et sa préface nous apprend que l'ouvrage allemand qu'il vient de publier n'est qu'une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée d'une *History of Greece*, qu'il a fait paraître en 1850 à Londres et qui en est arrivée à sa cinquième édition. Il ne s'était proposé dans le principe que de résumer le grand ouvrage de l'évêque Thirnwall; mais il a été naturellement conduit à comprendre dans son manuel les résultats mis au jour par d'autres travaux. Nous n'avons donc pas affaire ici à un ouvrage à grandes prétentions scientifiques, et nous n'attendrons pas du docteur

Schmitz des recherches originales; mais, si nous considérons le but que s'est proposé l'auteur, et si nous acceptons son livre pour ce qu'il veut être, c'est-à-dire pour une exposition populaire de l'histoire grecque, de nature à satisfaire aux besoins des gymnases et du public lettré, mais non érudit, nous devons en porter un jugement favorable. Peut-être l'auteur a-t-il été un peu trop affirmatif en ce qui touche les Pélasges, ces prédécesseurs problématiques des Hellènes dans la Grèce primitive; et, en général, les commencements de l'histoire grecque ne sont pas encore assez élucidés pour que M. Schmitz se puisse flatter de satisfaire et d'accorder tout le monde dans ses premiers chapitres. Mais il faut louer sans réserve la clarté et la sagesse de la narration. On lit avec un intérêt particulier un Appendice « sur la civilisation, la religion, la littérature et l'art des Grecs, » où l'on trouve condensées en bien peu de pages bien des vues justes et ingénieuses que l'auteur a su faire siennes avec discernement. Bref, l'ouvrage de M. Schmitz nous paraît un excellent livre élémentaire. De nombreuses gravures sur bois, insérées dans le texte, et qui reproduisent des monuments, des médailles et des paysages, en augmentent le charme et la valeur.

T. D.

Expédition dans les mers de Chine, de Japon et d'Ochotsk (*Die Expedition in die Seen von China, Japan und Ochotsk*), sous le commandement des commodores Colin Ringgold et John Rodgers, entreprise de 1853 à 1856, par ordre du gouvernement des États-Unis. Édition originale en allemand par Guillaume Heine; 2 vol. gr. in-8°. — Leipzig, Costenoble, 1858.

En 1853, le gouvernement des États-Unis envoya une escadre rejoindre celle du commodore Perry dans les eaux du Japon, avec la mission de mesurer soigneusement les voies maritimes les plus fréquentées par le commerce américain, de poursuivre au Japon les avantages que pouvait avoir déjà obtenus le commodore Perry, de mesurer autant que possible les côtes de cet empire, enfin de visiter et de mesurer la mer d'Ochotsk, le détroit de Behring et les eaux arctiques. Un voyageur allemand, M. G. Heine, obtint de faire partie de l'expédition, et c'est son récit que nous avons sous les yeux.

Cette relation vient fort à propos au moment où le Japon s'ouvre de plus en plus aux relations avec l'Europe. M. Heine s'accorde avec tous les voyageurs pour louer la grande supériorité des Japonais sur les Chinois; même, à quelques traits qu'il rapporte, on serait tenté de les tenir pour trop civilisés. Les négociants de Simoda, par exemple, paraissent très-retors : « Dans les premiers jours, raconte M. Heine, on ne nous montra que des marchandises de peu de valeur. Ils protestaient que c'était tout ce qu'ils avaient; mais en réalité, ils voulaient d'abord se défaire de leur rebut, pensant avec raison que nous n'en voudrions plus dès que nous aurions vu autre chose. Le succès justifia complétement leur calcul. On achetait tous les jours, et les objets offerts le lendemain étaient toujours plus beaux que ceux de la veille. Aviez-vous remarqué un objet sans l'acheter immédiatement, votre choix secret n'avait pas échappé à l'œil attentif du Japonais, et le lendemain vous étiez certain de voir la marchandise que vous convoitiez augmentée de cent pour cent. Ils retiraient pendant la nuit

l'étiquette qui marquait le prix, et la remplaçaient par une autre, et quand on s'en plaignait, ils répondaient avec effronterie : « C'est tout comme hier, tout comme hier. » Nous pestions, mais nous n'y pouvions rien; il fallait nous laisser duper, ou bien renoncer à rapporter à nos amis quelques-uns de ces chefs-d'œuvre rares et exquis de l'industrie japonaise. Nous prenions le premier parti, et nous achetions tous les jours, avec la pleine conviction d'être exploités. Nous n'avions même pas le plaisir de marchander, le commerce japonais tient rigoureusement au prix fixe. Les prix étaient indiqués en caractères anglais et japonais parfaitement lisibles, et c'était à prendre ou à laisser. »

Les mœurs laissent à désirer, sans être absolument mauvaises : « On constate une absence de pudeur dans les classes inférieures et moyennes; quant aux classes supérieures, nous n'avons pas eu occasion de les juger. Mais je n'ai jamais eu occasion de remarquer que des principes généraux de morale fussent étrangers au peuple. On peut constater à chaque coin de rue, dans des peintures obscènes, ou dans l'insoucieuse nudité des individus, une certaine impudicité naturelle et la corruption du goût; mais les relations des femmes avec les étrangers sont entièrement pures, ce qui ne peut pas être dit des Chinoises, bien que les deux sexes se baignent en commun, usage qui n'existe pas en Chine. Les Japonais sont, comme tous les Orientaux, un vrai peuple de canards. Les bains de toute sorte leur prennent une grande partie de leur temps. Ils sont, après les Malais, les habitants de quelques îles de la mer du Sud et les sectateurs de Mahomet, la nation la plus propre que j'aie rencontrée. Ils poussent l'abus du bain jusqu'à nuire à leur santé, et on croirait volontiers qu'ils veulent compenser par la netteté de leurs corps ce que leurs mœurs laissent à désirer en pureté. »

Les étoffes japonaises sont inférieures aux chinoises en qualité et en couleur; mais les Japonais s'habillent avec un peu plus de goût et moins de roideur. Toutefois, leurs souliers, faits uniquement de paille tressée, sont loin de valoir le feutre épais qui protége les pieds chinois contre l'humidité, et leurs courts chaussons de coton ou de toile peinte ne peuvent soutenir la comparaison avec les longs bas blancs des Chinois; les pantalons, d'une largeur qui les fait ressembler à des jupes, sont très-embarrassants pour la marche. Les hauts fonctionnaires se distinguent avec avantage des mandarins chinois par la simplicité de leur costume; ils ne connaissent ni les plumes de paon, ni les boutons de couleur, ni les broderies fantastiques sur leurs habits. Les médecins et les prêtres se ressemblent assez par le costume, et tous les deux ont la tête rasée. Les deux classes sont en grand honneur et bien soignées; les médecins font partie de la maison des grands dignitaires, et portent à leurs habits les armoiries des magnats. Ils sont en général fort avenants et très-curieux d'apprendre. Leurs frères ecclésiastiques, au contraire, généralement très-gras, ont une expression de simplicité obtuse.

M. Heine a ajouté à ses impressions de voyage, sur lesquelles nous reviendrons peut-être, une série de documents qui en augmentent beaucoup la valeur. Ce sont des études et des rapports scientifiques de divers membres de l'expédition. Nous citerons entre autres des aperçus d'économie rurale sur Madère, les établissements du Cap, des îles Maurice et de Ceylan; divers rapports sur l'agriculture en Chine et dans le Japon; un rapport du commodore Perry sur la marine japonaise, et des recherches sur l'île Formose, habitée par deux races complète-

ment distinctes, des Chinois et des Peaux-Rouges que les Chinois accusent d'être anthropophages. Des cartes et des gravures accompagnent et complètent cette utile publication.

A. V.

Blætter für deutsche Dichtung. — Hambourg, chez G. K. Würger, 1859.

Une nouvelle publication qui s'annonce avec l'année, et dont l'objet est de suivre la production littéraire et poétique de l'Allemagne dans toutes ses ramifications. Cette revue-journal, qui paraîtra tous les jeudis, en une feuille in-4° et au prix de 2 thlr. 20 sgr. par an, nous semble destinée à occuper une place dans la littérature allemande, à la condition qu'elle se montrera sévère dans le choix de ses publications originales comme dans ses appréciations critiques. Le triage est difficile, car la matière abonde, et les choses médiocres, mauvaises ou nulles ne font pas défaut. A l'œuvre on connaîtra l'ouvrier. En attendant, nous souhaitons de grand cœur à cette nouvelle apparition dans le monde littéraire l'avenir qui ne saurait lui manquer, si elle satisfait aux légitimes exigences d'une critique sérieuse.

C. D.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Heidelberg, 20 décembre.

Notre université vient de perdre successivement M. Édouard Rœth, professeur de philosophie et de langue sanscrite, et M. Louis Knapp, *privat docent* à la faculté de droit. Permettez-moi de vous indiquer en peu de mots les traits saillants de leur vie et de leurs travaux. Comme le père de Mendelssohn, celui de M. Rœth n'était qu'un simple maître d'école, honnête homme s'il en fut; car, malgré sa mince rétribution, il s'imposa les plus grands sacrifices, les plus dures privations, pour donner à son fils la meilleure éducation possible. Il lui fit suivre d'abord les cours du gymnase de Wetzlar; puis, à l'âge de dix-huit ans, il l'envoya à l'université de Giessen. Avant de se vouer à la philosophie et à la linguistique, M. Rœth commença par étudier la théologie. Ces sortes de désertions sont fréquentes en Allemagne. Il n'est pas rare, en effet, de voir dans les universités des étudiants, une fois l'examen final de théologie terminé, quitter les études religieuses et passer aux profanes. Mais ne vous y trompez pas, ce changement n'est qu'apparent; ces jeunes gens n'ont jamais été des théologiens tout de bon, et une pareille conduite est loin d'être dictée par des scrupules de conscience ou par un manque de conviction religieuse; non, la plupart n'obéissent qu'à des considérations d'intérêt en se faisant inscrire au nombre des disciples de la loi divine. Ce n'est qu'au moyen de ce léger subterfuge que bon nombre de jeunes gens de talent et pleins de zèle pour la science peuvent suivre les cours universitaires et obtiennent des secours alimentaires, qui proviennent d'anciennes fondations pieuses. Cette inscription, d'ailleurs, n'est pas une simple formalité : ils sont astreints à assiter à certains cours obligatoires. Les pasteurs n'ayant point encore manqué, que je sache, dans la patrie de Luther, personne ne proteste, car chacun y trouve son compte : les professeurs de théologie des auditeurs, et l'Allemagne des savants. Il est certain que c'est dans les rangs de ces réfractaires qu'elle a trouvé jusqu'à ce jour ses meilleurs philologues. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'encore sur les bancs de la faculté de théologie M. Rœth ait déjà conçu l'idée dont la réalisation graduelle est devenue le but de son existence : ramener la philosophie et la religion, ces sœurs ennemies, à leur origine commune, et montrer leurs destinées diverses, leurs rivalités et leurs aventures,

à travers l'histoire, depuis l'Égypte, leur berceau, jusqu'à nos jours. A ce seul énoncé, vous voyez qu'il ne fallait pas moins qu'une vie entière pour mener à bonne fin l'entreprise hardie, immense, du jeune étudiant.... Avec une persévérance admirable, une ténacité laborieuse qui épuisa sa santé, M. Rœth employa toutes les forces de sa maturité à réaliser ce projet de sa vingtième année; et si, aujourd'hui, après tant d'années de travail, l'œuvre reste encore inachevée, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à la mort, la cruelle qu'elle est! qui est venue l'enlever avant l'heure, au moment où sa main corrigeait les dernières épreuves du second volume. Proclamons-le hardiment, c'est un des beaux côtés du caractère allemand, qu'une fois le choix fait, la destinée marquée dans les arts ou dans les sciences, l'homme embrasse sa vocation, son *Beruf*, comme il l'appelle, avec un enthousiasme réfléchi, grave, et qu'il en accepte les lourds et consciencieux devoirs avec une ferveur presque religieuse. Au sortir de l'université, M. Rœth, chargé dès lors de son entretien, entra en qualité de précepteur dans une famille de Francfort. Il y passa quelques années, et la liberté pleine d'égards qu'on lui accorda lui permit de se livrer à son aise aux études préparatoires de son grand ouvrage. Avant tout, il lui importait de s'assurer une connaissance approfondie des langues orientales, guide indispensable dans ses savantes investigations. Après avoir appris l'hébreu à Francfort et publié même quelques travaux rabbiniques, il se rendit, en 1835, à Paris, et consacra cinq années de privations à l'étude du cophte, de l'éthiopien, du sanscrit et des langues sémitiques. A son retour, il s'établit à Heidelberg, où il se fit recevoir *privat docent* de philosophie, partageant son temps entre l'enseignement et son ouvrage. Enfin parut en 1848 le premier volume, sous le titre : *Histoire de notre philosophie occidentale; développement historique de la spéculation, tant religieuse que philosophique, depuis ses premiers essais jusqu'à nos jours.* — Ce premier volume est particulièrement consacré à l'Égypte, et le second, qui vient de paraître il y a quelques mois, à Pythagore. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus longs détails; qu'il me suffise d'avoir appelé l'attention sur une œuvre qui, quoique incomplète, présente cependant un tout et embrasse l'histoire d'une des périodes les plus obscures du progrès de l'esprit humain.... J'ajouterai, en terminant cette courte notice biographique, que l'on vient de découvrir dans les papiers de M. Rœth une traduction, avec commentaires, des trente-quatre premiers chapitres du livre égyptien *des Morts*, et on m'a assuré que cette œuvre posthume ne tarderait pas à paraître.

Jamais on ne vit contraste plus frappant qu'entre M. Rœth et M. Knapp : un abîme les séparait. Si, en effet, l'un était le représentant fidèle des vieilles mœurs, des habitudes claustrales de la science, un ermite philosophique qui vivait dans sa spécialité comme dans une Thébaïde, l'autre, au contraire, homme du monde et homme d'esprit, un peu volage dans ses goûts intellectuels, cueillait à toutes les branches des fleurs et des fruits, et appartenait, moins cependant par ses idées que par ses allures, à l'époque inaugurée par la jeune Allemagne. Fils d'un ministre du grand-duché de Hesse, M. Knapp n'eut pas, comme M. Rœth, à traverser un dur apprentissage imposé par la pauvreté. Pendant quatre années, à Heidelberg et à Giessen, il mena l'existence traditionnelle d'un vrai *corpsbursch* et termina cette carrière tapageuse et querelleuse par la publication d'une petite brochure étincelante d'esprit, qui est une des critiques humoristiques les mieux réussies de la vie de l'étudiant allemand (*Aufzeichnungen aus dem Corps und*

Senior-Convent fur Staats-mænner und Feldherren. — 2e édit. Heidelberg, Julius Groos, 1857). Au sortir de l'université, il se rendit à Darmstadt, et essaya de s'acclimater dans l'administration; mais il ne put se faire aux habitudes vétilleuses de la bureaucratie et à l'atmosphère lourde de cette petite résidence. Il revint donc à Heidelberg, non plus en élève, mais en professeur, et devint *privat docent* à la faculté de droit. On le vit alors, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, butiner partout, jeter dans tout un regard investigateur et courir du cabinet de physique à l'amphithéâtre de médecine. Ce fut cet amour des sciences naturelles qui l'entraîna peu à peu sur la pente des tendances nouvelles et qui le poussa à publier sa *Philosophie du droit*, application hardie, brillante, des idées de l'école matérialiste sur le terrain juridique, dont la *Revue* a déjà entretenu ses lecteurs. Malheureusement, au moment où il se préparait, par des études plus approfondies, à compléter ses précédents travaux et à revoir ce qu'ils avaient d'aventureux, une chute de cheval a brisé ses espérances, et, après avoir langui encore quelques mois, il s'est éteint à l'âge de trente-six ans. Caractère élevé, chevaleresque, cœur loyal et démocratique, M. Knapp laisse de douloureux regrets à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Vous voyez, Monsieur, par ces deux exemples, qu'en Allemagne tous les chemins conduisent à la science.

Mais cette double perte n'est pas la seule que notre université ait faite : après les professeurs viennent les élèves. De sept cent vingt et un, le chiffre de nos étudiants est descendu tout à coup à six cent trente et un. Ce brusque changement, dont l'imprévu augmentait encore la gravité, a provoqué dans notre ville une assez vive émotion. Sans me faire l'écho des récriminations des intérêts lésés, je vous signalerai cependant, en chroniqueur impartial, quelques-uns des motifs que l'on donne à cet événement; car c'est, à mon avis, dans ces détails que se peint le mieux la vie universitaire d'outre-Rhin, avec ses qualités et ses défauts, son émulation scientifique et son esprit de concurrence.... Et tout d'abord, je dois vous faire remarquer que cette perte se partage très-inégalement entre les quatre facultés, qu'elle retombe tout entière sur le droit, *und leider auch Theologie*, comme dit Faust. Les optimistes veulent y voir non un fait spécial à Heidelberg, mais le résultat des sages avertissements donnés aux familles par divers gouvernements, entre autres par la Prusse, d'éviter à l'avenir de faire suivre à leurs fils des cours de droit, parce que l'équilibre entre le nombre des candidats aux fonctions judiciaires et celui des emplois à distribuer était rompu depuis longtemps. Cette sollicitude paternelle de l'administration est d'ailleurs loin d'être désintéressée : on a cru reconnaître, en effet, dans la multitude des aspirants aux places une des principales causes de l'agitation révolutionnaire de 1848, et on veut faire acte de sage politique en éloignant les jeunes gens des carrières libérales, en les poussant dans le commerce. Les frondeurs de notre petite république universitaire attribuent, au contraire, la décroissance des étudiants à l'absence de bons cours de littérature et de philosophie, de ces cours accessoires complémentaires des études spéciales, qui reposent l'esprit impressionnable de la jeunesse de l'aridité des connaissances techniques. A l'appui de leur opinion, ils font remarquer que Iéna, où l'on attache une plus grande importance à ces matières, a vu le concours de ses élèves s'augmenter dans une proportion presque égale à la perte d'Heidelberg. Le tableau statistique du mouvement universitaire que publie chaque année la *Gazette universelle d'Augsbourg* nous permettra bientôt

de réduire à leur juste valeur toutes ces suppositions, un peu hasardées. La faculté de médecine ne s'est point ressentie de cette crise, et l'arrivée de M. Helmholz, qui nous reste définitivement acquis, lui présage au contraire une ère de prospérité nouvelle. Un instant, on avait craint de le perdre avant même de l'avoir eu; car, au dernier moment, la Prusse, au regret de le voir quitter Bonn, avait tâché d'obtenir, par voie diplomatique, du gouvernement badois, la résiliation des engagements qui liaient M. Helmholz à notre université. Ce fut en vain; on tint bon à Carlsruhe, et le jeune et brillant professeur a ouvert son cours de physiologie devant un nombreux auditoire d'étudiants, de *privat docents* et même de professeurs, ses collègues, redevenus élèves pour l'entendre. Mais à peine notre université est-elle assurée de cette précieuse acquisition qu'elle est menacée, d'un autre côté, d'une perte très-grave. La Prusse, dit-on, veut prendre sa revanche sur un autre terrain et nous enlever M. Hæusser : elle ferait un pont d'or au célèbre historien pour l'attirer à Berlin; on parle de 5,000 thalers d'appointements fixes (20,000 fr. environ), sans compter la rétribution scolaire des étudiants. Ce n'est encore qu'un bruit de ville, mais le talent de M. Hæusser et la situation actuelle en Prusse le rendent très-vraisemblable. Si les villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à leurs grands hommes après leur mort, les gouvernements allemands mettent les leurs aux enchères et ne reculent devant aucun sacrifice pour les posséder de leur vivant.

Au moment où je vous écris, l'Allemagne entière fait en secret ses préparatifs pour la fête de Noël. Dans les pays germaniques, la religion ne joue ici qu'un rôle secondaire, et on célèbre moins l'anniversaire de la naissance du Christ que les joies saintes de la famille et le culte du foyer domestique. Vous savez, d'ailleurs, que rien est moins certain que la date de cette naissance; l'Évangile de saint Luc dit seulement qu'elle eut lieu pendant la nuit, et de savantes recherches semblent avoir conduit à la certitude que, de toutes les époques de l'année, Noël même est la moins probable. Pour les premiers chrétiens, l'ère chrétienne ne commençait qu'à la mort du Christ : de là leurs interminables disputes sur la date précise de Pâques. Ce ne fut qu'au quatrième siècle que la fête de Noël fut établie et acceptée par les deux Églises d'Orient et d'Occident, et, plus tard, un décret de l'empereur Justinien la fixa définitivement au 25 décembre. En choisissant le solstice d'hiver, le jour de naissance du soleil, un jour consacré par toutes les religions, à Rome, en Gaule, en Germanie, le christianisme obéissait à cette habile tactique qu'il montra toujours, de chasser par des cérémonies nouvelles les anciens usages religieux des peuples, en les blessant le moins possible dans leurs habitudes. Aujourd'hui, en Allemagne, Noël est surtout la fête de la famille, de la petite patrie dans la grande. Les sentiments bourgeois, l'amour exclusif des siens et du chez-soi, de la *Haüslichkeit*, mot qui n'a même pas d'équivalent dans notre langue, y exercent un bien plus grand empire que chez nous, et l'absence de vie publique véritable donne à la vie privée une puissance effacée de nos mœurs par la révolution. Aussi, en l'absence de toute autre forme commune, de toute autre expression de la nationalité, peut-on appeler la veillée de Noël, la *Weihnacht*, la fête nationale des Allemands. Cela est si vrai, qu'on la voit célébrer, sans le moindre scrupule, jusque dans le cercle des familles juives. Quand l'Allemand s'expatrie, il emporte avec ses reliques domestiques cette tradition du bon vieux temps, cet héritage de ses pères; elle l'accompagne sur la terre

étrangère, et on la retrouve sous son symbole vénéré, un jeune sapin chargé de lumières et de fruits, dans les savanes de l'Amérique, les salons de Paris et même sous les tentes de la légion étrangère.... Oui, là où est une famille allemande, là est un arbre de Noël. Quel est l'homme, en effet, qui resterait insensible au doux souvenir des joies et des recueillements de son enfance, ce jour anniversaire de l'amour maternel! Il y a dans cette fête tant de ferveur naïve que l'étranger ne peut assister au spectacle de toutes ces tendresses sans une profonde émotion, sans sentir s'éveiller dans son cœur les regrets de la patrie absente. Rien n'est plus simple cependant. La veille de Noël, le chef de la famille, père ou grand-père, en réunit tous les membres dispersés; l'absent lui-même n'a garde de manquer à l'appel, ou envoie du moins une lettre.... A la tombée de la nuit, lorsque la cloche de l'église sonne en fête, une porte s'ouvre, et au milieu d'une pièce, sur une table, se dresse dans un vase recouvert de mousse un jeune sapin, étincelant de mille lumières, dont les branches sont chargées de rubans, de bonbons et de fruits. Autour de son pied sont disposés les présents que se font entre eux les membres de la famille : père, mère, frères, sœurs et fiancés, chacun fournit sa part; c'est un pique-nique des meilleurs sentiments et de cadeaux utiles. D'ordinaire, les parents donnent des étoffes et des habits, et reçoivent en échange, de leurs enfants, quelque petit travail de leurs mains.... A cette vue, c'est une explosion de joie et de surprise, car tout a été fait en cachette, et ces broderies, ces dessins, sont le fruit de longues heures dérobées à la récréation et au sommeil. Que nous sommes loin de notre fête païenne et mondaine du nouvel an, de ses cartes officielles, de ses visites cérémonieuses, de ses vœux usés, de ses cadeaux de la vanité, de tout ce clinquant composé par la mode et consacré par l'indifférence!... En Allemagne, c'est une fête; en France, une corvée!

E. Seinguerlet.

« Vienne, 22 janvier.

» Poursuivis, accablés, assommés, je puis dire, par des traductions et des imitations de vaudevilles français que les gens de goût d'ici trouvent aussi médiocres qu'on les trouve probablement chez vous, mais qui plaisent à la masse et font de l'argent, ce qui suffit aux directeurs de tous pays, nous avons eu enfin la satisfaction d'aborder votre théâtre par un côté plus attrayant et plus relevé. Nous avons eu du Molière. Le Théâtre-Impérial a représenté l'*Avare*, dans la traduction de Dingelstedt. Je n'ose vous dire que le succès ait atteint les proportions où arrivent si aisément tant de compositions inférieures. Nous n'avons pas précisément lieu d'être blasés en fait de haute comédie, et, s'il faut vous l'avouer, les acteurs aussi bien que le public semblaient fortement dépaysés. Les acteurs ont dû acquérir la conviction qu'on n'entre pas dans Molière aussi aisément que dans M. Scribe ou dans tel autre de vos faiseurs à la mode. Il y a là une ampleur et une profondeur où il est impossible de se trouver à l'aise dès le premier moment, quand on a l'habitude exclusive des pièces modernes. Quant au public, il semblait aussi, au commencement, ne pas trop savoir que penser de ce qu'on lui présentait. Mais en somme le résultat a été satisfaisant et très-encourageant pour des tentatives ultérieures. Il y a même eu un moment

qui a produit une grande et bruyante impression, ce sont les éclats furieux du désespoir de l'avare, au moment où il s'aperçoit de la disparition de sa chère cassette. Les amis sérieux du théâtre féliciteront tous le directeur du Théâtre-Impérial, M. Henri Laube, d'une initiative d'autant plus louable que l'issue était des plus douteuses. Shakspeare est depuis longtemps nationalisé en Allemagne; il est à nous autant qu'aux Anglais; nous le jouons beaucoup plus souvent et aussi bien. Nous ne sommes pas assez galliphobes pour ne pas nous applaudir de lui voir adjoindre Molière Nous nous affligeons du déluge de pièces de fabrique que vous empruntent nos traducteurs et nos arrangeurs, mais ici c'est toute autre chose; il s'agit d'un génie de premier ordre et dont les œuvres, outre leur mérite intrinsèque, seront une excellente école pour les acteurs qui voudront les étudier et les travailler à fond. Molière, pas plus que Shakspeare, et moins encore peut-être, ne supporte d'être joué médiocrement; mais si ces grands poëtes exigent beaucoup de leurs interprètes, ils leur fournissent aussi beaucoup, et développent des qualités scéniques dont le germe étouffe misérablement, quand l'acteur est condamné ou se condamne exclusivement à l'interprétation d'œuvres médiocres.

» J'ai à vous annoncer la création d'une nouvelle institution scientifique, l'Académie hongroise, qui a pour objet, d'après le premier article des statuts approuvés par le gouvernement, « de cultiver et de répandre les sciences et la » littérature, et en même temps de perfectionner et d'enrichir avec sollicitude la » langue hongroise. » Ce dernier point n'est pas sans importance pour la nationalité hongroise. Le domaine assigné à la nouvelle Académie est très-vaste, puisqu'il comprend à peu près tout ce dont se peut occuper l'esprit humain, excepté la politique et la théologie. L'institut est divisé en six classes : philologie et littérature, philosophie, droit, histoire, sciences mathématiques, sciences naturelles. L'Académie s'occupera de recherches historiques et archéologiques; elle proposera des questions, elle décernera des prix pour des œuvres scientifiques, littéraires et dramatiques; elle publiera les travaux de ses membres et, en général tous les manuscrits qui lui seront communiqués et qui lui paraîtront dignes de l'impression; elle fera entreprendre ou subventionnera des explorations scientifiques, etc. Le nombre des membres ordinaires est fixé à quarante-deux, celui des membres correspondants est illimité; toute candidature est interdite; le prince gouverneur général de Hongrie confirme les élections; le président et le vice-président ne sont pas nommés par leurs collègues; ils sont choisis tous les trois ans par l'empereur sur une liste présentée par le comité d'administration, composé lui-même de vingt-cinq hommes « distingués et amis de la science » et chargés de l'administration des revenus de l'Académie. Les membres ordinaires recevront, autant que le permettront les ressources de l'Institut, des traitements fixes de 800, 500 et 300 florins; ceux qui ne toucheront rien de fixe seront indemnisés de leurs travaux. Un autre article des statuts stipule que les procès-verbaux des séances seront tous les huit jours soumis à l'examen du gouvernement.

» K. »

« Berlin, 26 janvier.

» De quoi vous parler, si ce n'est de Noël, qui assourdit en ce moment toutes les oreilles, épuise toutes les bourses, fait le bonheur de ceux, grands et petits, qui reçoivent, et un peu le malheur de ceux qui donnent? Il faut bien l'avouer : le caractère antique et patriarcal qui donne à cette fête tant de charmes dans nos souvenirs tend à s'effacer un peu. L'arbre de Noël fleurit et s'illumine toujours, on l'orne même de surprises plus riches et plus splendides qu'autrefois; car on veut briller, briller aux yeux de ses amis, et même de ses enfants et de ses domestiques, mais on murmure en secret de l'impôt que la coutume vous impose. On dépense beaucoup avec un peu de mauvaise humeur. Tel est le caractère du siècle [1]. En attendant, les boutiques temporaires qui ont le privilége d'obstruer nos rues, et les magasins qui ont fait pour cette occasion leur plus belle toilette, leurs étalages les plus séduisants, ont fait de bonnes affaires, ce dont il faut toujours se féliciter. Nous avons eu dans le local de l'Académie des beaux-arts l'exposition habituelle des *transparents de Noël*, qu'on montre au public avec accompagnement de musique chorale, et qui attirent chaque année une nombreuse affluence; une autre société d'artistes a remis en honneur un genre d'exposition qui avait été fortement dénaturé partout dans ces dernières années : je veux parler des tableaux vivants, dont des troupes ambulantes de modèles avaient fini par faire un spectacle régalant, si vous voulez, mais assurément peu édifiant. Nous avons revu ces représentations dans leur caractère primitif et dans la sévère beauté que Gœthe a si bien décrite dans son roman des *Affinités électires*. Les chefs-d'œuvre de la peinture sacrée ont été strictement et avec beaucoup de goût reproduits en groupes plastiques. Cette restauration a été généralement goûtée, mais elle a aussi trouvé des détracteurs. Nos ultra-protestants y ont vu je ne sais quoi qui ressemblait au culte des images. On les a laissés dire et on a passé outre, et c'est ce qui, je crois, arrivera généralement maintenant, chaque fois qu'ils voudront crier et protester. Il est tombé récemment de haut certaine parole qui a eu du retentissement, touchant l'hypocrisie qu'il ne fallait pas confondre avec la religion. On peut la considérer comme l'oraison funèbre de cet esprit étroit qui a si longtemps régné ici, au grand détriment de notre vie intellectuelle. Elle annonce la venue ou plutôt le retour de temps meilleurs, et je ne saurais assez vous dire le vif plaisir avec lequel elle a été accueillie.

» Nous espérons beaucoup en ce moment, et cette espérance est déjà un bien, un secours, un gage des perspectives nouvelles qui s'ouvrent chez nous à la vie de la pensée. Ce n'est pas mon affaire et ce n'est pas la vôtre de discuter les suites politiques des changements qui ont eu lieu chez nous; mais la politique n'est pas seule intéressée à ces changements. La religion, la philosophie et tous les grands et chers intérêts de l'esprit humain en ressentiront un contre-coup salutaire. L'atmosphère de piétisme dans laquelle nous commencions à étouffer se dissipe, et les consciences se sentent affranchies de la férule de MM. Stahl et

[1] Nos correspondants de Berlin et de Heidelberg ne sont pas tout à fait d'accord, on le voit, sur le caractère actuel des fêtes de Noël en Allemagne. Nous laissons subsister les deux appréciations, qui montrent la différence entre une grande capitale et une ville de moindre importance, où les traditions se conservent mieux.

consorts. C'est un grand point, surtout chez nous où la vie religieuse s'est toujours trouvée en solidarité si étroite avec la vie générale de l'esprit. Qu'on nous en blâme ou qu'on nous en loue, nous sommes les fils intellectuels de la réforme. Hegel a ses racines dans le protestantisme aussi bien que Schleiermacher. Tout arrêt, toute gêne dans le libre mouvement du protestantisme sera toujours, ou du moins encore longtemps, chez nous un arrêt de la pensée même, et c'est à un tel arrêt que visaient les tendances qui avaient prévalu et qui perdent aujourd'hui du terrain. Reverrons-nous jamais une période philosophique et religieuse comparable à celle qu'ont illustrée Hegel et Schleiermacher? C'est le secret de l'avenir : il ne naît pas tous les jours des esprits de cette force et de cette taille; mais qu'ils se produisent, et le milieu ne leur sera pas défavorable. Je ne sais, mais il me semble voir déjà que la philosophie reprend force et faveur non-seulement à Berlin, non-seulement en Prusse, mais partout en Allemagne. Voyez, par exemple, ce qui arrive à M. Kuno Fischer, une de nos espérances. Il y a quelques années, M. Fischer faisait à Heidelberg, en qualité de *privat docent*, des cours dont l'éclat et le succès rejaillissaient sur l'université tout entière. La faction piétiste prit l'alarme, et le jeune professeur dut se retirer devant l'orage qu'elle amassa sur lui. Son désastre lui porta bonheur; une autre université, mieux protégée contre ces influences, lui offrit une chaire, et depuis quelques années, M. Fischer enseigne la philosophie à Iéna, en qualité de professeur ordinaire. Voici maintenant qu'on se ravise à Heidelberg, et qu'on voudrait rappeler le professeur éloigné naguère comme suspect d'athéisme, de panthéisme et de tous les crimes habituellement reprochés aux philosophes. On lui fait les propositions les plus séduisantes. M. Fischer répond qu'il ne reviendra pas, qu'il se doit à lui-même et à l'université qui l'a reçu en son sein, de lui demeurer fidèle au moins encore pendant quelque temps. On se flatte ici que lorsqu'il quittera Iéna, ce ne sera point pour retourner à Heidelberg.

» F. W. »

Le 5 décembre a eu lieu, à Cobourg, la première représentation d'un nouvel opéra de M. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, *Diane de Solange*. Voici ce qu'en dit le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg :*

« Nous avions rencontré de charmantes mélodies dans les opéras antérieurs de l'auguste et fécond compositeur, et même, dans *Sante Chiara*, un style grandiose; mais nous constatons dans l'ensemble de l'œuvre nouvelle un progrès surprenant. Nous voulons parler du développement continu de l'idée musicale : chaque acte, chaque morceau, se rattache étroitement au tout, et l'on ne peut rien effacer sans troubler l'harmonie de l'ensemble. »

Le même journal dit beaucoup de bien d'*Anne de Landscron*, grand opéra en cinq actes, représenté pour la première fois, à Stuttgard, le 20 décembre. Le nom de l'auteur nous arrive pour la première fois : c'est M. R. Abert, qui ne s'était fait connaître jusqu'à présent, d'après ce que nous apprenons, que par deux symphonies et une ouverture triomphale. Le sujet appartient au moyen âge, la scène

est à Bâle. L'action roule sur une querelle entre nobles et bourgeois, à laquelle met fin Rodolphe de Habsbourg. La *Gazette d'Augsbourg* se borne du reste à constater le succès et ne nous dit pas à quelle école appartient l'œuvre nouvelle. Le jeune compositeur a dû se rendre à l'habitude italienne du rappel, qui commence en France et qui paraît implantée aussi en Allemagne. La prima donna, madame Leisinger, a même voulu lui faire la surprise d'une couronne de lauriers, à laquelle il a eu le bon goût de se dérober.

Une cantatrice allemande qui a été célèbre et a chanté à Paris, et dont le nom se rattache à un douloureux drame judiciaire, mademoiselle Katinka Heinefetter, est morte à Fribourg en Brisgau, dans les derniers jours du mois, à l'âge de trente-sept ans. Elle s'était retirée du théâtre depuis quelques années et était à la veille de se marier.

LES RUINES DU HAURAN ET D'EL HARRA.

Nous avons déjà mentionné la découverte de ces ruines d'après des communications insérées dans le *Journal de la Société orientale-allemande*. Un rapport lu à l'Académie des sciences de Berlin (séance du 28 octobre) par M. Ritter, l'éminent géographe, nous met en mesure de compléter notre première notice. Il donne la plus haute idée de l'importance archéologique de la découverte. Le territoire restitué à la science comprend le Hauran oriental, dans la Syrie centrale et le vaste territoire d'El-Harra, au sud de Palmyre, jusqu'à Kufa et à Hit, et jusqu'aux cantons, célèbres dans l'histoire de l'ancienne Arabie, de Hira et de Ghassan. Les voyageurs Seetzen et Burckhardt n'avaient pu que l'entrevoir, et avaient recueilli de la bouche des Bédouins et des Druses, sur les ruines qui devaient s'y trouver, des renseignements qui leur avaient semblé exagérés. La terre mystérieuse ne s'est ouverte que cette année à deux explorateurs également heureux, également compétents, qui ont opéré isolément, et dont les observations se contrôlent et se complètent réciproquement : ce sont MM. Cyrill Graham et M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas. Grâce à la protection de quelques chefs bédouins, ce dernier a pu traverser sans encombre le désert volcanique de Ledscha, où personne n'avait pénétré depuis l'expédition d'Ibrahim-Pacha contre les Druses en 1838, et tout le désert d'El-Harra. Dans une exploration de quarante jours, il a rencontré, dans les sites les plus déserts, dans des oasis de verdure et de saules, et sur des espaces couverts de laves, plus de deux cents ruines de villes et villages, d'une architecture remarquable et extrêmement riches en inscriptions d'autant plus curieuses qu'elles appartiennent à trois langues difficiles et sont même en partie formées de caractères encore inconnus.

M. Graham n'a pas pénétré tout à fait aussi loin que M. Wetzstein; mais, dans le cercle où les circonstances l'ont restreint, son exploration a encore été plus fructueuse.

Les deux voyageurs ont retrouvé la forteresse romaine Nemara, élevée pour

la défense de l'Empire contre les Sassanides, et M. Wetzstein a copié les inscriptions des deuxième et troisième légions qui y avaient tenu garnison. Mais la découverte la plus intéressante est celle d'une construction grandiose que les Bédouins appellent le Château-Blanc ou les ruines Blanches, et qui est en effet uniquement composée de pierres de cette couleur, quand toutes les autres ruines alentour ne montrent que des pierres basaltiques noires. On y voit de belles sculptures bien conservées. M. Wetzstein soupçonne une construction romaine, M. Graham penchait pour une origine sarrasine; il s'est rallié à l'opinion de M. Ritter qui, s'appuyant sur des textes arabes, place la construction de l'édifice avant l'Islamisme, et y retrouve la résidence de Siméon, émir et, après sa conversion, évêque de Hirah, dont l'existence est attestée par les historiens arabes, et qui a vécu dans le milieu du sixième siècle. Hirah fut deux fois pris par les musulmans en 745 et en 817.

Mais ce ne sont pas seulement les Romains et les Arabes dont on retrouve les traces dans cette région intéressante : les documents recueillis remontent bien plus haut, jusqu'aux confins de l'histoire et du mythe, jusqu'aux Rephaïm, dont parle le Pentateuque, et au temps d'Og, roi de Basan. C'est assez dire l'importance qu'ils ont pour les études sémitiques.

M. Cyrill Graham entreprend en ce moment même un nouveau voyage dans les mêmes contrées; il se propose de traverser en entier le désert d'El-Harra, et de pousser jusqu'à la Mésopotamie babylonienne.

NAVIGATION DU PARAGUAY.

Nous trouvons dans la *Revue de géographie générale* (Zeitschrift für allegemeine Erdkunde) l'indication des résultats de l'exploration du Paraguay par le lieutenant Page, de la marine des États-Unis. Ces résultats paraissent très-satisfaisants, au double point de vue de la science géographique qu'ils enrichissent, et des perspectives qu'ils ouvrent au commerce.

Le lieutenant Page a remonté le Paraguay, depuis son embouchure dans le Parana jusqu'au poste de Corumba, dans la province brésilienne de Matto-Grosso. C'est un parcours de plus de neuf cents milles. Le Paraguay offre bien plus de facilités à la navigation que le Parana; il ne se partage pas comme celui-ci en un labyrinthe de sinuosités, on n'y trouve que peu d'îles et de bas-fonds. Par une singularité remarquable, l'époque des crues n'est pas la même pour les deux fleuves. Celle du Parana commence en décembre, et atteint son maximum en février ou mars, juste au moment où le Paraguay est le plus bas. Ce dernier fleuve monte en octobre, et sa crue se fait naturellement aussi sentir dans le Parana, qui monte alors d'environ six pieds.

A une époque de l'année où les eaux étaient déjà de deux pieds au-dessous de leur maximum, le lieutenant Page a trouvé partout, jusqu'à Asumcion, une profondeur d'au moins vingt pieds, et, au delà de cette ville, jusqu'à la fin de ses explorations, une profondeur d'au moins douze pieds. Il pense que des vapeurs d'un tirant d'eau de cinq pieds pourraient atteindre Corumba dans toutes les sai-

sons, et qu'avec un tirant moindre d'un pied, ils arriveraient jusqu'à Cuyaba, place commerciale importante et capitale de la province de Matto-Grosso.

Partout, notamment sur la rive gauche du fleuve, on trouve du bois de combustion excellent. La partie supérieure du fleuve est, de fait, au pouvoir de tribus indiennes, avec lesquelles le lieutenant Page n'a pas eu de peine à nouer de bonnes relations.

AUSTRALIE.

Le même recueil contient les premières nouvelles d'une exploration entreprise dans l'intérieur du continent australien par M. Grégory, déjà connu par des explorations antérieures. Il s'agissait cette fois de rechercher les traces du voyageur Leichardt, dont la triste destinée a si péniblement ému le monde savant. L'expédition, organisée par le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud, et confiée à la direction de M. Grégory, se composait de celui-ci, de son frère, de six autres personnes et de trente bêtes de somme. Partie le 27 mars, elle était de retour à Adélaïde le 21 juillet, sans avoir découvert d'autres traces de Leichardt qu'un L long de 18 pouces et large de 4, profondément gravé dans un arbre à gomme, dans une sinuosité de Victoria-River, au 146e, degré 6' de longitude, un peu au nord de Mount-Juniskellen. M. Grégory a découvert que Victoria-River, Coopers-Creek, Strelitz Ky's-Creek et Salt-Creek, forment un seul cours d'eau qui s'écoule dans le lac Torrens. Il estime qu'il faut absolument renoncer à explorer l'intérieur du continent australien, qui est, d'après lui, un désert pierreux et inhabitable.

LES CRÈCHES DE NOEL DANS LE TYROL.

La nuit de Noël est en Tyrol le point culminant, le moment le plus brillant et le plus poétique de la paisible et agréable vie d'hiver des heureux montagnards. Petits et grands, jeunes et vieux attendent cette fête avec la plus vive impatience. Le peuple y pense longtemps avant avec recueillement, et longtemps avant aussi les petits enfants rêvent avec ravissement de leurs charmantes et gracieuses crèches. Elles remplacent, sur les rives de l'Inn et de l'Etsch, l'arbre de Noël, si célèbre dans les autres pays de l'Allemagne, mais qui, jusqu'à présent, n'a trouvé d'accès que dans les hautes classes de la société tyrolienne. Le peuple proprement dit ne connaît pas, même par ouï-dire, le resplendissant arbre des pays septentrionaux.

Il faut en partie attribuer le goût et la tradition des crèches de Noël au talent plastique, dont est si richement doué le peuple montagnard de ces contrées. Le jeune chevrier, assis sur le sommet d'un rocher, tout en ayant l'œil sur son troupeau, passe son temps à sculpter quelque statuette, et le bourgeois, comme le paysan, s'amuse dans ses longues soirées d'hiver à ciseler des figures et toutes sortes d'objets. La plupart des crèches n'ont pas été achetées, elles sont l'œuvre des membres de la famille. Ces petits chefs-d'œuvre en respirent bien

mieux la poésie intime et l'esprit religieux du peuple. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il rêve est pour ainsi dire imité et reproduit dans la crèche, et il n'est pas rare d'y rencontrer la bizarrerie la plus impertinente à côté de ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint. L'artiste des montagnes y reproduit la vie telle qu'il la comprend et qu'elle se déploie à ses yeux.

Les préparatifs de la crèche commencent dès l'Avent, alors que saint Nicolas, qui fait le bonheur et la joie des enfants, fait sa ronde, et qu'on entend, dans le silence de la nuit, résonner les chaînes et les clochettes de *Klaubauf*. C'est alors qu'on descend du grenier les petites figures, pour les soumettre à une révision minutieuse. On raccommode celles qui sont déchirées, on repeint celles dont la peinture est effacée. On nettoie la miniature de la montagne, on complète les palissades qui manquent aux chemins et aux sentiers escarpés. Ensuite, on apporte les ciselets et les ébauchoirs, et l'on sculpte les figures qu'on veut ajouter. Un groupe d'enfants aux joues roses et aux yeux scrutateurs entourent avec une bienheureuse curiosité l'artiste de la chaumière, qui fait l'objet de toute leur admiration. Auprès du poêle, où bourdonnent les rouets rapides, on raconte des histoires fantastiques aussi vieilles que le monde. Un cri de joie éclate au milieu de la chambre lambrissée et faiblement éclairée, chaque fois qu'il sort du bloc de bois un gracieux berger ou un magnifique cheval. Et c'est alors que de bruyants applaudissements, récompense de l'artiste, partent de tous les coins de la chambre.

Mais voici venir Noël, il faut partir, aller dans la forêt chercher sous la neige de belle mousse bien unie, couper de belles branches de houx et de sapin pour en orner la crèche.

Dans le Tyrol méridional, on cueille pour cette décoration de longues et flexibles branches de lierre foncé.

Quand tout est prêt, quand la montagne de la crèche est couronnée de rameaux résineux et que la plaine est garnie de mousse tendre, on dresse, la veille de Noël, les figures, et dès lors la crèche est ouverte. L'enfant Jésus repose dans une grotte obscure, Marie est agenouillée à ses côtés, tandis que Joseph se tient debout à l'entrée. Des pâtres, la plupart en costume tyrolien, sont à genoux devant la grotte, ou bien circulent dans la prairie couverte de mousse, où paissent leurs petits agneaux. Des anges aux ailes toutes brillantes d'or paraissent s'entretenir avec les bergers. Ordinairement on représente un de ces derniers au moment où il se frotte les yeux encore endormis. Sur l'avant-scène se trouve une fontaine, où une vache étanche sa soif. Une vie plus variée, de riches paysages se déploient sur le penchant des collines, qui s'étendent à perte de vue derrière la grotte, et qu'embellissent une foule de petites maisons et de petits châteaux. Sur le plateau, situé au-dessus de cette même grotte, on voit quelques troupeaux qui broutent l'herbe, et sur lesquels des pâtres font bonne garde. Des chasseurs, armés de leurs carabines courtes, errent sur les rochers, tandis que des lièvres poursuivis traversent en toute hâte le chemin, et que des chamois prudents se tiennent aux écoutes sur les sommets neigeux des montagnes. Dans un des sentiers, un boucher conduit un veau, et des gens avec des brouettes descendent de la colline dans la plaine. Une paysanne, en costume national, apporte sur sa tête ou à son bras du beurre et des œufs, pendant qu'un garde forestier arrive avec un lièvre pour en faire présent au nouveau-né. Devant une belle mé-

tairie, on voit un fendeur de bois manier le maillet. Tout près de là, dans le voisinage de la grotte, se trouve, à l'entrée d'une caverne, une petite chapelle, devant laquelle est agenouillé l'ermite de la forêt, et plus loin, un autre anachorète descend gravement le sentier de la montagne. Plusieurs jeunes compagnons sont occupés à travailler, et tirent, des sombres puits d'une mine, des brouettes lourdement chargées. Plus loin, on voit sortir de sa tanière un ours grondeur et morose; un vieux mendiant, tout en haillons, tend son chapeau vide au visiteur de la crèche.

L'exhibition ne dure pas qu'un jour. A la saint Silvestre, *on ouvre* la Circoncision, et le 5 janvier, on fait paraître les trois rois. Ils remplissent de leur magnificence l'espace qui se trouve devant la grotte. Ils étalent les plus beaux costumes, et sont suivis d'un cortége splendide et bariolé de pages mutins, de cavaliers à grandes moustaches, de coursiers piétinants, de joyeux trompettes, de timbaliers, de violonistes, de joueurs de flûte, et nous n'avons pas dit tous les personnages. Ici, c'est un chameau qui lève sa protubérance; là, c'est un éléphant, portant une tour sur son dos, qui allonge sa trompe.

On conçoit que les trois mages soient la représentation favorite du peuple. Ils sont aussi la dernière des petites crèches. On n'y rencontre que par exception la noce de Cana, qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les grandes crèches, l'orgueil de bons bourgeois de la vieille trempe. Rien que la montagne occupe presque toujours chez eux la moitié de l'espace d'une grande chambre.

Il en est de fameuses, entre autres celle de M. Meixner, à Wiltern, et celle de M. Brugger, maître menuisier à Innsbruck.

Cette dernière se compose en grande partie de figures mobiles. On y voit passer en toute hâte, sur une place de marché, une foule de gens aux costumes les plus bariolés. A travers l'ouverture d'une caverne souterraine, on jouit de la vue de la mer; on aperçoit des vaisseaux pavoisés qui vont, viennent et se croisent en tout sens. Sur le rivage s'agite une cohue extraordinaire. On y décharge, on y emballe, on y court dans toutes les directions; des barques légères se bercent sur un lac limpide. Un moulin fait entendre son tic-tac au bord d'un torrent. Les eaux marchent. A droite, une petite fontaine qui s'épand en murmurant dans un coquillage; à gauche, un alerte ruisseau se précipite dans un ravin rocheux. Le cortége des trois rois est de la dernière splendeur.

Une scène moins pompeuse, mais fort piquante, est celle des noces de Cana, qui ressemblent un peu aux noces de Gamache. Dans une splendide salle sont assis les convives tout brillants de soie et de velours. La table, couverte du linge le plus fin, gémit sous le poids des mets, dont la plupart ne sont pas sculptés, mais bien réellement cuits. Des pages et des valets courent de tous côtés. Comme dans les noces on ne caresse que trop souvent le bon vin, il va sans dire qu'un ivrogne est indispensable, et c'est dans les grimaces de cet homme que se donne carrière l'esprit des artistes tyroliens.

A côté des crèches particulières, il y a les crèches communales qu'on trouve dans les églises. Elles sont encore bien plus riches, parce que les communes rivalisent entre elles. Les mourants font des legs pour les embellir, et les dames pieuses trouvent le plus grand plaisir à faire cadeau de quelques florins à l'enfant Jésus.

La plus belle crèche de ce genre est celle d'Absam, pèlerinage célèbre. La montagne, édifiée par un grand voyageur, l'ermite Félix, reproduit exactement les environs de Bethléhem. Les figures sont très-remarquables.

Celle d'Arams est presque tout aussi fameuse. Ses figures, hautes de deux pieds, révèlent la main d'un maître habile.

La crèche de Birgitz est plus riche, mais a moins de valeur artistique. On y voit les trois rois avec toute la pompe de leur cour orientale. Sur l'avant-scène jouent trois nombreuses troupes de musiciens. Une de ces troupes rappelle l'uniforme de la musique civique d'Innsbruck. Derrière eux se trouve un nombre infini de magnifiques chevaux de parade, couverts de housses de velours. Les trois rois disparaissent en quelque sorte au milieu de leur brillant entourage, et pourtant l'un d'eux porte un manteau neuf tout pesant d'or, qui a coûté à lui seul près de cent francs. La sainte famille est tellement éclipsée par tout ce faste, qu'on a bien de la peine à ne pas la perdre de vue.

Mais c'est l'ingénieux Moser, bourgeois de Bozen, qui possède l'œuvre la plus grandiose du genre, œuvre qui surpasse, sous tous les rapports, toutes les autres crèches du Tyrol. On dit que ce chef-d'œuvre a coûté à son maître, qui lui-même dessine et sculpte fort bien, au delà de 10,000 florins (près de 25,000 francs).

Voici ce qu'a dit de M. Moser, un écrivain allemand, M. Steub : « Depuis de longues, longues années, il travaille à une crèche de Noël, qui sera certainement la crèche la plus ingénieuse érigée depuis la naissance du Christ. Il ne s'occupe pas, il est vrai, lui-même de l'exécution des petits bonshommes et des petites bonnes femmes qui doivent un jour, au moyen de représentations plastiques, mettre en scène l'histoire biblique, il en a chargé d'autres mains habiles; mais il travaille avec d'autant plus d'assiduité à la construction de la ville de Jérusalem, qui occupera tout le large espace de la crèche. Dans ce travail, il ne s'applique pas à imiter servilement une réalité qui depuis longtemps n'est plus, et qui d'ailleurs serait difficile à déterminer, — il agit dans l'esprit des anciens peintres allemands, qui, eux non plus, ne demandaient pas quelle figure avait eu la Ville Sainte. Dans leur sentiment d'artiste, ils la firent gothique comme Cologne sur le Rhin. De même, sa Jérusalem ne sera pas la Jérusalem de l'an I, mais le résumé de toutes les grandes époques de l'architecture. Quand il commença cette œuvre d'art, il n'avait dans la tête que des idées moscovites, et sculptait des temples et des châteaux à l'instar du Kremlin, avec des tours bizarres et des coupoles en forme de poire, au-dessus desquelles brillait le croissant, et avec des portails et des fenêtres comme on en voit aux mosquées de Constantinople. Mais bientôt il rougit à la fois et de Moscou et de Stamboul; il se transporta d'un bond rapide en Italie, et créa quelques palais dans le style de Palladio. A la fin, il se mit à l'étude du vieil art architectural allemand, et aujourd'hui naissent sous sa main des édifices gothiques d'un dessin inimitable et d'une grande finesse.

» Sur le devant, il met un château royal, réminiscence de la maison de ville de Bruxelles. Les nombreuses tours de la ville sont pourvues d'horloges, dont l'harmonieux carillon annonce les heures. Du château s'élance avec bruit un grand jet d'eau. Des montagnes neigeuses se précipitent de bruyantes chutes d'eau, qui viennent former le paisible lac de Gennesareth, entouré de saules pleureurs. Viennent ensuite de riantes cabanes de vachers, des ermitages avec de gracieux jar-

dins, des villages avec leurs clochers pointus, et, pour couronner l'œuvre, des figures de toute nature, qui répandent la vie et le mouvement partout.

» Il est difficile, ajoute M. Steub, de rendre à un cœur desséché l'impression que produit toute cette poésie sculptée. S'il en est qui trouvent à redire de ce que, suivant la description qu'on vient de lire, maintes choses incompatibles se trouvent réunies dans cette poésie si simple, contentez-vous d'en sourire! Si on veut des autorités, nous dirons que les plus grandes lumières architectoniques se sont trouvées en admiration devant cette crèche merveilleuse. »

HENRI WILMÈS.

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'Amour, par M. Michelet[1].

« Le titre complet de ce livre, qui en dirait parfaitement le but, le sens et la portée, serait : l'Affranchissement moral par le véritable amour.

» Cette question de l'amour gît, immense et obscure, sous les profondeurs de la vie humaine. Elle en supporte les bases mêmes et les premiers fondements. La famille s'appuie sur l'amour, et la société sur la famille. Donc l'amour précède tout.

» Ici on cherche l'idéal, mais l'idéal qui se peut réaliser aujourd'hui, non celui qu'il faut ajourner à une société meilleure. C'est la réforme de l'amour et de la famille, qui doit précéder les autres et qui les rendra possibles. »

C'est en ces termes que M. Michelet nous indique ce qu'il a entendu faire, et par conséquent le point de vue auquel il faut se placer pour juger son œuvre et ne point la méconnaître. Ce point de vue est général. Il s'agit de montrer ce qu'est ou doit être l'amour par son côté invariable, l'amour; c'est-à-dire la femme; la femme, c'est-à-dire le mariage. Le mariage serait en effet le véritable titre de ce livre. Mais quel mariage? Est-ce celui de tout le monde? celui de la plupart, d'un grand nombre tout au moins? Non, et c'est pourquoi le livre ne correspond pas au programme qu'il s'est tracé. Nous ne craignons pas d'affirmer que, même après ce charmeur de la plume qui s'appelle Michelet, le livre de la femme, le livre de l'amour et du mariage, reste encore à faire. L'œuvre de M. Michelet, que seul il pouvait écrire, est avant tout, et deviendra de plus en plus, nous en sommes persuadé, une œuvre individuelle. Paré de toutes les grâces du style et des éclats de la fantaisie, rempli des saveurs qui plaisent aux délicats, ce livre émeut, charme souvent, surprend toujours par des qualités d'imprévu et de finesse. Malgré cela, à cause de cela plutôt, le livre n'est pas celui de l'amour, de l'amour pris par son côté invariable, général, philosophique et social; c'est l'amour sans doute et c'est le mariage, mais envisagés par un côté personnel, charmant et désirable, mais nécessairement restreint. L'auteur nous a fait la peinture d'une excellente union, fine, à coup sûr, charmante et distinguée; mais cette union, un peu trop nerveuse, à l'épiderme frileuse et blanche, sans hâle et sans callosités, se dessine sur le fond d'un tempérament

[1] Hachette.

spécial; elle est faite pour les privilégiés de l'esprit et les élus du sentiment intime. C'est l'amour prudent — si tant est que l'on puisse accorder la prudence avec l'amour véritable — l'amour tempéré et résigné qui fait son petit nid et le suspend au coin du foyer, comme l'hirondelle entre deux hivers. M. Michelet est depuis quelque temps à la recherche des infiniment petits. *L'oiseau*, *L'insecte* et cet ouvrage nouveau le prouvent. Il poursuit l'infiniment grand dans l'infiniment petit, et, la plus merveilleuse fantaisie y aidant, il pénètre dans des régions inexplorées, aborde des îles, découvre des continents que lui seul a pu découvrir et décrire. Ce n'est pas qu'on n'ait dans ce livre sur l'amour cherché le sang, la chair et le muscle, tout ce qui enfin constitue la moitié virile dans l'humanité. Cette partie anatomique est traitée, au contraire, avec un grand soin et une originalité poétique dont la Faculté de médecine ne connaissait point d'exemple. Le livre de M. Michelet pourrait s'appeler l'Amour médecin. « La femme, dit l'auteur lui-même dans son langage aphoristique, est une malade. » Dès lors, que peut être un bon mari?

Nous voudrions pouvoir consacrer à cet ouvrage fort caractéristique une étude approfondie, et déjà nous sommes contraint de nous résumer. Si l'œuvre de M. Michelet doit être considérée comme un agent de rénovation sociale, selon ses propres vues, elle nous semble imparfaite. Mais si l'on n'y veut chercher et voir que la peinture d'un ménage particulier, choisi et trié entre mille, c'est un petit poëme domestique tour à tour sensuel, pénétrant, mystique, anatomique, physiologiqne et médical, gracieux et rêveur, une idylle du coin du feu, une idylle en brodequins, imprégnée partout d'une intention morale des plus pures, et exhalant l'honnêteté. Beaucoup de maris, ou de ceux que le sort a désignés pour le devenir, se sentiront meilleurs après cette lecture, qui invite au mariage et à la vertu. Les choses que dit M. Michelet, personne ne les aurait dites comme lui. Peut-être serait-il fâcheux qu'on imitât un pareil écrivain, mais il serait plus fâcheux encore qu'il n'eût pas existé. Cette fantaisie brillante, ce don d'évocation qui fait vivre la poussière, qui a ressuscité les morts de l'histoire, les a fait sortir de leurs tombeaux et marcher devant nous, toutes ces créations moitié vie et moitié vision engendrées par la puissance du sentiment et par une merveilleuse intuition du passé, cette allure inégale, brusquement rapide de la pensée, qui sillonne tout à coup, comme la lueur brisée de l'éclair, le demi-jour de l'esprit et jette sur l'histoire des clartés rétrospectives, rapides et mystérieuses : toutes les grandes qualités enfin et tous les grands défauts de M. Michelet historien se retrouvent aussi bien dans M. Michelet naturaliste de sentiment, dans l'auteur de l'Oiseau, de l'Insecte et de l'Amour. Ce qui relie toutes ces œuvres originales, c'est le génie même de M. Michelet, ce génie qui est sa force et que peu d'hommes ont possédé comme lui : la sympathie universelle, sympathie ardente, profonde, immense pour tout ce qui vit, pour tout ce qui souffre enfin et appelle à soi l'amour et la charité.

A côté du livre de M. Michelet viennent s'offrir en complément « *les Mauvais Ménages*[1], » de M. Louis Jourdan, auquel il faut tenir grand compte de s'être borné à un joli petit volume, alors que l'abondance de la matière et les dossiers déposés au greffe de la police correctionnelle semblaient le solliciter à créer une bibliothèque.

[1] Librairie-Nouvelle.

Alesia[1], *étude sur la septième campagne de César en Gaule.*

Le but de cet ouvrage est de déterminer l'emplacement de l'antique *Alesia* dont parlent les Commentaires de César, et où s'est jouée une suprême partie dans la lutte qui soumit enfin la Gaule au génie envahisseur et implacable de Rome.

Cette question de l'emplacement d'*Alesia* est l'une des plus controversées parmi les archéologues et les historiens. En ouvrant ce livre, on s'attend donc tout d'abord à un grand étalage d'érudition, et l'on est d'autant plus ravi de la façon claire et vivante dont la science et les judicieuses recherches s'offrent au lecteur. Chacun peut lire cet ouvrage et y trouver de l'intérêt et du charme. Une étude qui semblait devoir se confiner dans le cénacle des archéologues devient ainsi, sous la plume de l'auteur anonyme, tout un tableau : celui de la septième campagne de César en Gaule, du génie du Romain qui marche à la victoire, et du génie de la nationalité et de la race, opiniâtrément héroïque et rebelle, qui combat et expire, vaincue par les destins, mais triomphante par le courage et le patriotisme. Ce tableau, tout à la fois glorieux et attristé, emprunte à la perspective de l'histoire une grandeur austère qui ne souffre pas l'emphase. Il est tracé sans fausse recherche, d'une plume émue quoique toujours sobre et maîtresse d'elle-même. L'exposition est limpide, simple et large. C'est bien la langue française, avec sa retenue et sa sympathique clarté. La courtoisie pleine de goût et de distinction avec laquelle l'auteur discute l'opinion de ses adversaires est chose trop rare pour ne pas être remarquée, ainsi que la sagacité circonspecte avec laquelle il expose lui-même ses doutes et les résultats affirmatifs de ses investigations personnelles. Nous n'avons point qualité pour juger la valeur historique des conclusions vers lesquelles tend le livre; mais chacun conviendra, en le lisant, que la manière dont l'investigation est conduite dispose naturellement à la confiance touchant les résultats où elle aboutit.

Nous renvoyons à notre prochaine Chronique la traduction du *Livre de Job*[2], que M. Ernest Renan vient de donner au public, accompagnée d'une remarquable introduction, où se fondent dans un tout harmonieux et artistique les qualités si éminentes de l'auteur. On parait vouloir s'attacher sérieusement chez nous aux études bibliques qui cachent les premières sources de la civilisation moderne. Nous avons sous les yeux une traduction nouvelle des *Psaumes*, suivie de notes et de réflexions, par M. F. Claude[3]; signes du temps que nous saluons avec bonheur. C'est en rapprochant ce qui fut de ce qui est, c'est en facilitant l'accès des monuments historiques et religieux aux esprits capables de jugement, qu'on aidera l'humanité à maitriser son passé, à prendre conscience d'elle-même dans le présent, à s'unir pour préparer et commencer l'avenir. A ce titre encore nous ne pouvons que louer M. N. P. Chansselle d'avoir reproduit dans notre langue, en la traduisant du portugais avec toute la clarté désirable, l'œuvre philosophique de M. D. J. G. de Magalhaens, intitulée *Faits de l'esprit humain*[4].

[1] Michel Lévy.
[2] Michel Lévy.
[3] Michel Lévy.
[4] Librairie d'Auguste Fontaine, passage des Panoramas, 35 et 36.

Landes fleuries est le titre d'un élégant petit volume [1] dans lequel notre collaborateur, M. Paul Vrignault, offre au public les prémices de sa Muse. Son recueil se compose moitié de pièces originales, et moitié de traductions de poëtes allemands. Il y a beaucoup à louer dans l'une et dans l'autre partie; nous préférons toutefois les traductions. M. Vrignault s'assimile les délicates créations du lyrisme allemand avec une fidélité précise et élégante que nos lecteurs ont déjà appréciée, et qu'ils peuvent apprécier de nouveau dans cette livraison même.

Il nous reste peu de place pour parler du théâtre, que nous entendons cependant faire rentrer dans les limites de cette revue sommaire. L'alexandrin n'a pas perdu pied encore sur la scène. M. Louis Bouilhet, à l'Odéon, et M. Louis Ratisbonne, au Théâtre-Français, nous l'ont démontré tout récemment encore. M. Bouilhet possède un rare et incontestable talent, et la façon dont il manie le vers n'est pas chose commune. Il a du mouvement, de la largeur, de la force. C'est un poëte incontestablement, mais est-ce un poëte dramatique?... *Madame de Montarcy* et *Hélène Peyron*, malgré leur succès en plus d'un sens mérité, ne nous ont pas encore convaincu suffisamment à cet égard. Il nous semble que l'auteur a plus de lyrisme qu'il n'en faut à la scène. La langue brillante qu'il fait parler à ses personnages est trop souvent en désaccord, parfois même en contradiction flagrante avec leur caractère ou leur situation. On peut admettre au théâtre, alors surtout qu'on y introduit la poésie, l'intervention d'un élément quelque peu conventionnel. D'illustres exemples sont là dont on pourrait s'autoriser. Mais il faut prendre garde de convertir en règle une simple licence, accordée à titre d'exception. Or les personnages de M. Bouilhet et les situations où il les place ne sont-ils pas trop fréquemment un prétexte, un simple point d'appui qui permet à la verve oratoire de l'auteur de s'élancer dans les régions illimitées et indéfinies du lyrisme? Il faut savoir faire des sacrifices et se soumettre aux conditions du genre que l'on a choisi. Est-il bien certain aussi qu'un canevas dramatique comme celui que M. Bouilhet a orné des brillantes arabesques de son imagination poétique, n'est pas un peu bourgeois, disons le mot, quelque peu trivial pour l'allure relevée de sa pensée et de son langage? Le drame bourgeois est-il bien le fait de l'auteur? Il faut que son esprit et son vers, pour être chez eux et à leur aise, puissent tailler en pleine étoffe historique. Qu'il cherche donc, nous osons le lui conseiller, un grand sujet fait à sa mesure et qui permette au lyrisme et à l'élément héroïque une part plus grande; qu'il oublie aussi quelques coquetteries de langage, quelques ornements dont il surcharge son vers trop volontiers; qu'il cisèle moins et sculpte davantage. Il faut laisser aux faibles l'afféterie, la recherche et le précieux. Il convient au talent d'être simple, parce que seul il peut l'être et fournir des modèles de simplicité. Que M. Bouilhet prenne donc courage, et que son compatriote, le grand Corneille, lui soit en aide!

La pièce en un acte que M. Louis Ratisbonne vient de faire représenter au Théâtre-Français [2] embarrasse un peu notre plume. Nous en pensons beaucoup de bien, et nous n'avons pas seulement du bien à en dire. Si l'auteur a entendu faire un poëme, une simple élégie dramatique, il n'y a que des félicitations à lui

[1] Poulet Malassis, éditeur.

[2] *Héro et Léandre.*

adresser, car il y a dans cette œuvre une pureté de forme, une élégance littéraire, un coloris tendre et délicat qui la distinguent entre beaucoup. Mais si nous nous plaçons au point de vue que l'auteur a lui-même accepté en mettant au théâtre ce groupe exquis de « Héro et Léandre, » ne faudra-t-il pas reconnaître, malgré toutes les charmantes émotions que l'on éprouve à écouter ce doux murmure échappé aux sources de l'antiquité, que ce travail, littérairement très-achevé, répond incomplétement aux exigences permanentes du théâtre? L'action, l'intérêt dramatique y sont trop faibles, l'intérêt purement artistique y est trop grand. Ce n'est pas un défaut qui rend ce poëme comme étranger à la scène, mais bien une qualité : sa qualité d'élégance, de goût, de finesse. Le diapason du public est un diapason moyen; il faudrait à des œuvres comme celle de M. Ratisbonne un public d'élus à l'unisson avec son talent, un public auquel on peut parler à mi-voix et faire sentir une foule de nuances, parce qu'il a l'oreille fine et s'entend à savourer les délices du langage. Mais plus dure est l'oreille du grand public, celui qui garnit les banquettes et même les loges. Il faut, pour se faire entendre de lui et résonner dans sa poitrine, que l'on parle plus haut, que la pensée se monte, qu'elle ait plus de résonnance, si l'on nous passe le mot. L'art pour l'art, et nous prenons ici cette formule dans sa meilleure acception, n'est pas le fait du théâtre. M. Ratisbonne le sait aussi bien que nous, et nous ne pouvons douter que ses efforts ne tendent désormais à marier le talent qui le distingue et les mérites que chacun apprécie dans sa forme à un sujet capable de satisfaire à la fois, en une mesure partagée, les hommes qui aiment les lettres et la poésie pour elles-mêmes, et ceux plus nombreux qui les aiment pour les émotions qu'elles leur procurent au théâtre, quand elles servent à mettre en relief des caractères et des situations, éléments essentiels d'une œuvre dramatique.

Un des grands succès du jour au théâtre est la pièce de M. Octave Feuillet. Ce succès prouve l'intérêt que le public prend à la pièce, mais ne garantit nullement sa valeur intrinsèque. L'endos du public n'est pas en effet, aujourd'hui moins que jamais, une caution absolue. Le sens littéraire est perverti, les limites entre le livre et le théâtre sont effacées ou incertaines. Le désarroi règne partout; dans le public, dans la critique, chez les auteurs, il n'y a que des complices, volontaires ou ignorants. A la faveur d'une confusion pareille, bien des œuvres peuvent passer qui étonneront l'avenir, si l'avenir s'en occupe. La pièce de M. Feuillet fut dans l'origine un roman, « le Roman d'un Jeune Homme pauvre. » Elle a gardé ce titre. L'auteur, puisqu'il l'écrivit sous cette forme, ne la destinait pas à la scène, et ainsi il s'est chargé de se critiquer lui-même. Ce qui était un roman, et un bon roman, est devenu — tranchons le mot au risque de déplaire — une pièce médiocre. La fatigue et le dégoût produits par les excentricités théâtrales un peu équivoques de ces dernières années ont procuré à M. Feuillet un succès de réaction. L'œuvre est chaste, pleine de nuances fines et de grâces du sentiment. Ses vertus sont l'envers des vices ou des défauts qui affectent la plupart des pièces d'aujourd'hui, excessives, triviales, de mauvais goût et de saveur fort mêlée. On aime assez à se mettre au régime des amandes sucrées après s'être échauffé la gorge de piment et de poivre. C'est à ce régime de douceur que nous introduisent les pièces de M. Feuillet. Chose hygiénique assurément, salutaire, et contre laquelle nous ne protestons pas, mais qui ne changera pas M. Feuillet, romancier aimé et délicat, en auteur dramatique. Si M. Feuillet doit se faire une place au théâtre,

ce ne pourra être, ce nous semble, que dans la voie du proverbe, ouverte si heureusement par Musset, mais où, il faut le craindre, ce charmant poëte restera inimitable.

L'espace nous avertit de conclure. Terminons en félicitant de sa nomination à l'Institut M. Munk, que son travail « la Palestine » désignait pour cet honneur. M. Munk est israélite, mais il a reçu le vrai baptême de l'esprit, qui s'accomplit par la science et par le travail.

CHARLES DOLLFUS.

Les *Questions de mon temps* [1], par M. Émile de Girardin, sont des questions dont nous n'avons pas la faculté de nous occuper ici, si ce n'est pour témoigner, après lecture, du puissant intérêt qui s'attache à cette collection de travaux résumant la vie de publiciste la plus active de notre temps. Nous qui avons vu naître presque tous ces travaux, et à qui ces douze volumes ne pouvaient rien offrir d'imprévu, nous y avons trouvé mieux que l'attrait de la nouveauté, et nous sommes assuré que tous les anciens lecteurs de la *Presse* auront partagé nos impressions. Les souvenirs surgissent en foule à cette lecture; la hardiesse, la variété, la richesse des idées vous éblouissent et vous attirent, et l'on est retenu de toutes les manières. On saisit bien mieux, dans cette revue d'ensemble, l'unité d'un esprit si fécond et si multiple, et M. de Girardin sort victorieux de cette épreuve d'une édition complète, que peu de journalistes seraient en état de supporter.

A. N.

Nos lecteurs connaissent par les extraits que nous en avons donnés le bel ouvrage de Tschudi, *les Alpes*, traduit en français par M. le docteur Vouga. Cet ouvrage, orné de charmantes illustrations, et qui fait tant d'honneur à la maison Treuttel et Würtz, de Strasbourg, est aujourd'hui complet, et réclame sa place dans toutes les bibliothèques.

Un autre succès, et très-remarquable, de la même librairie, ce sont les *Sermons* de M. T. Colani, édités deux fois en quelques mois, déjà traduits en allemand et en hollandais, et qui vont l'être en anglais. La prompte et universelle sympathie qu'a rencontrée le jeune, savant et éloquent prédicateur vient de ce que, chez lui, la religion, loin d'être en opposition avec les grands intérêts de l'esprit humain, s'identifie au contraire avec eux. M. Colani représente la vraie tradition de la réforme, et ses sermons sont une excellente réaction contre l'esprit de secte et d'immobilité.

A. N.

[1] Douze volumes in-8°; Serrière, imprimeur-éditeur, 123, rue Montmartre.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUATRIÈME.

Dixième livraison.

Onzième livraison.

Douzième livraison.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.



